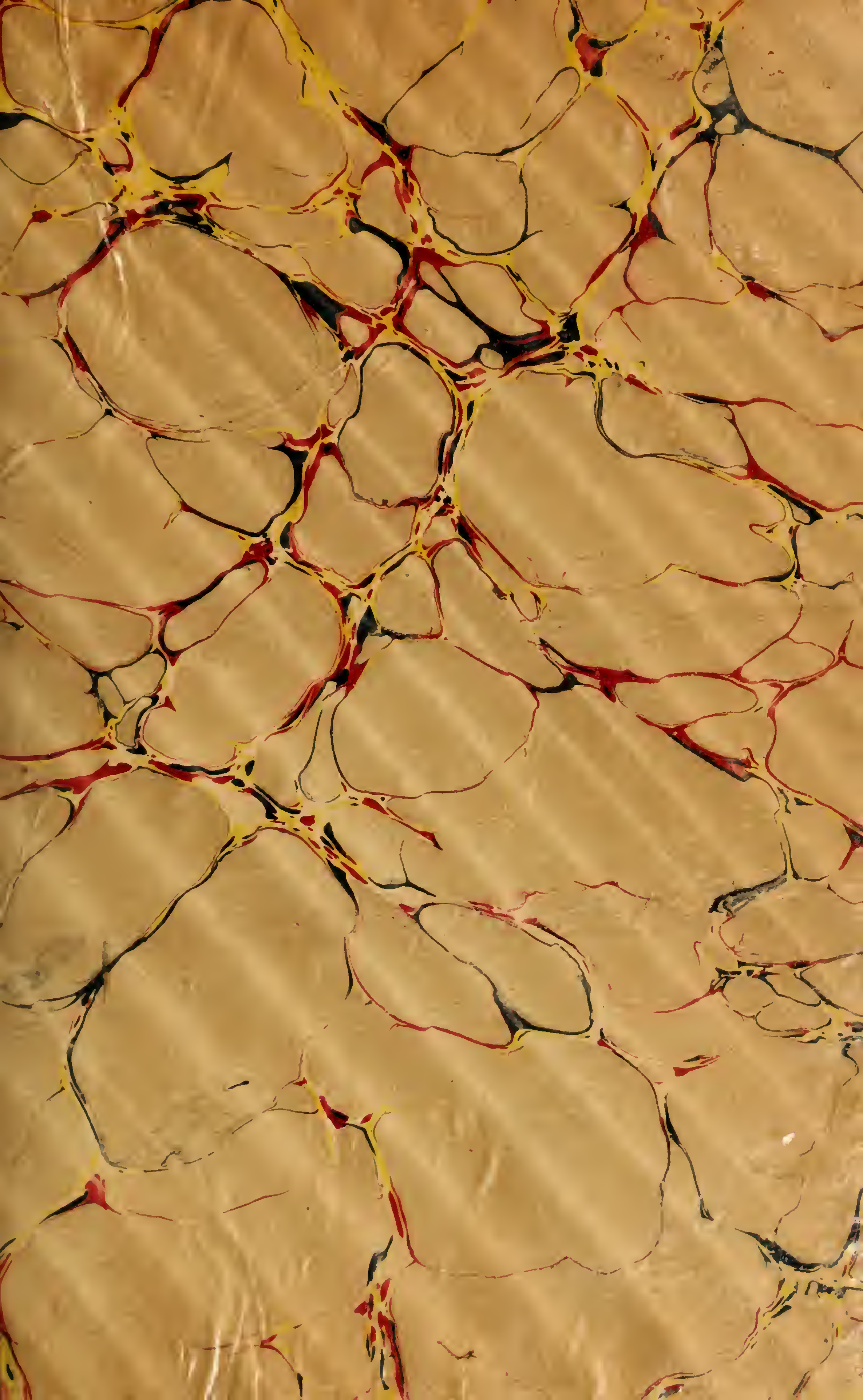


COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, BOURDALOUE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, BOSSUET *, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, FÉNELON *, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND *, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, MASSILLON *, DUFAY, MONGIN *, BALLET, SÉGAUD, SURIAN *, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY *, PERUSSEAU, TRUBLET *, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT *, MAROLLES, MAURY *,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE.)

ET COLLECTION INTÉGRALE,

OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS DU TROISIÈME ORDRE.

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS *, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, TREUVÉ, G. DE SAINT MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE *, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS, GEOFFRIN, RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE DANS LES VOLUMES SUBSÉQUENTS.

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

PAR M. L'ABBÉ M**,**

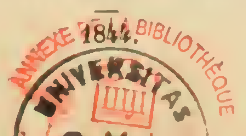
ÉDITEUR DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

DE 50 A 60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME SIXIÈME,

CONTENANT LES ŒUVRES CHOISIES DE J. F. SENAULT, LES ŒUVRES COMPLÈTES DE BOURZEIS, ET LES ŒUVRES CHOISIES DE TEXIER.

CHEZ L'EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES DU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.
1844.



INDEX

DES ORATEURS ET DES DISCOURS CONTENUS DANS CE VOLUME.

SENAULT.

BOURZEIS.

TEXIER.

Succursale, au Petit-Montrouge, de l'Imprimerie de Migne, rue des Noyers, 37, à Paris.

VIE DE SENAULT.

SENAULT (JEAN-FRANÇOIS), né à Anvers, ou autres disent à Douai, en 1599, d'un secrétaire du roi, ligueur furieux, montra dès son enfance autant de douceur que son père avait fait éclater de frénésie. Le cardinal de Bérulle, instituteur de l'Oratoire, l'attira dans sa congrégation naissante, comme un homme qui en serait un jour la gloire par ses talents et par ses vertus. Après avoir professé les humanités, il se consacra à la chaire où il s'illustra pendant quarante ans, à Paris, à la cour et dans les principales villes de France. Il refusa des pensions considérables, deux évêchés, et fut élu général de l'Oratoire en 1662. Il exerça cette charge pendant dix années avec applaudissement et l'amour de ses inférieurs, et mourut à Paris le 3 août 1672. C'est au père Senault principalement qu'on est redevable d'avoir purgé la chaire de cette érudition profane, de ce phébus, de ce galimatias et de ces ridicules plaisanteries qu'on y croyait auparavant nécessaires pour attirer l'attention des auditeurs, et d'avoir substitué en leur place la dignité et la noblesse qui lui conviennent. Nous avons de lui : I. 3 vol. in-8° de *Panégyriques des saints*, Paris et Lyon, 1655 et 1682. C'est cette collection que nous reproduisons en partie. Quelque éloquents que soient ces Panégyriques, il y aurait cependant beaucoup d'endroits à retoucher. II. Un *Traité de l'Usage des Passions*, imprimé plusieurs fois in-4° et in-12, et traduit en anglais, en allemand, en italien et en espagnol. III. *Paraphrase de Job*, in-8°, qui, en conservant toute la majesté et la grandeur de son original, en éclaircit toutes les difficultés. IV. L'*Homme chrétien*, in-4°, et l'*Homme criminel*, aussi in-4°. V. Le *Monarque*, ou les *Devoirs du souverain*, 1 vol. in-12. VI. Plusieurs *Vies de personnes illustres par leur piété*, etc. Senault fut pour le père Bourdaloue ce que Rotrou fut pour Corneille ; son prédécesseur, rarement son égal. L'abbé Fromentière, depuis évêque d'Aire, prononça l'Oraison funèbre de ce célèbre oratorien.

PANEGYRIQUES.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ALEXIS,

Prononcé, dans l'église des capucines, au jour de sa fête.

Si quis venit ad me, et non odit patrem suum et matrem et uxorem, non potest meus esse discipulus (*S. Luc*, XIV).

Il faut confesser, mes chères sœurs, que les voies de Dieu sont bien différentes de celles des hommes, et que sa providence se gouverne bien par d'autres règles que ne fait pas la prudence humaine ; car quand les princes appellent quelqu'un à leur service, ils lui proposent des récompenses ; et pour enlever sa volonté, ils lui font espérer des honneurs s'il est ambitieux, ou des richesses s'il est avare. Mais le Fils de Dieu, qui touche les cœurs par sa grâce, quand il frappe les oreilles par sa parole, ne propose à ceux qui le veulent suivre que des rigueurs extrêmes, ou des difficultés insurmontables ; et il semble, à juger par ses discours, qu'il ait plutôt dessein d'éloigner les hommes de sa compagnie que de les y engager : car comme s'il voulait détruire la nature, qu'il a établie, il commande à ses disciples de haïr ce qu'il y a de plus aimable dans le monde, et de quitter tout ensemble leurs pères, leurs mères et leurs femmes. Cependant il s'est trouvé des hommes généreux qui l'ont suivi à ces conditions, et qui se sont aussi parfaitement détachés de leurs plus proches, que s'il les eussent véritablement haïs. Mais entre tous ceux qui ont obéi à des conseils si rigoureux, il faut avouer que saint Alexis est le plus illustre, qu'il étouffa l'amour le plus fort et le plus tendre que la nature et la raison puissent imprimer dans le cœur d'un homme, lorsque la nuit de ses noces il quitta son père, sa mère et son épouse, et qu'il suivit Jésus-Christ qui l'appelait à la pauvreté, à l'exil et à la douleur. Aussi est-il l'admiration des fidèles, l'étonnement des philosophes, la justification des conseils évangéliques, et la condamnation de tous ceux qui les estiment impossibles : mais comme il ne put exécuter un si étrange dessein sans une assistance extraordinaire du Saint-Esprit, je ne le puis raconter sans une faveur singulière du même Esprit ; et je ne l'ose espérer, si pour obliger

la Vierge à me l'obtenir, vous ne lui dites avec l'Ange : *Ave, Maria.*

C'est avec grande raison que le Fils de Dieu nous a dit que le royaume des cieux ne se pouvait emporter que par une extrême violence, puisque ceux qui le veulent acquérir sont obligés de combattre leurs plus puissantes inclinations : car quelle violence se faut-il faire pour aimer ses ennemis, et pour haïr son père, sa mère et sa femme; quels combats faut-il donner contre nous-mêmes pour oublier une injure, et de quel artifice faut-il user pour effacer de notre mémoire tous les bienfaits que nous avons reçus de ceux qui nous ont donné la vie? Cependant celui qui nous invite à la conquête du ciel nous commande ces deux choses, également difficiles ; et comme il veut que nous aimions nos ennemis, il veut aussi que nous haïssions notre père et notre mère : *Quam verum est*, dit saint Augustin, *quod regnum cœlorum vim patitur, et qui vim faciunt, diripiunt illud. Quanta enim vi opus est ut homo diligat inimicos, et oderit patrem, matrem et uxorem : utrumque enim jubet qui ad regnum cœlorum vocat* (*S August., lib.* I *de Serm. Domini in monte cap.* 25). Aussi faut-il avouer que ces deux commandements sont les écueils où la plupart des fidèles font naufrage. Il y en a peu qui pardonnent à leurs ennemis, qui prient pour leur conversion, qui les assistent dans leurs besoins, et qui essayent de vaincre leur malice par un excès de bonté : il ne s'en trouve pas beaucoup qui préfèrent la gloire de Dieu à l'intérêt de leur père ou de leur mère, qui sacrifient l'amour de leurs femmes ou de leurs enfants à celui qu'ils doivent à leur Créateur. Quand ils sont arrivés à ce point, on peut bien dire qu'ils sont arrivés au comble de la perfection, et qu'il ne leur reste plus rien à vaincre, puisqu'ils ont vaincu l'amour et la haine.

Mais comme ces occasions ne se présentent pas toujours, et que ceux qui ont des pères ou des mères à haïr n'ont pas toujours des ennemis à aimer, il est juste de savoir laquelle de ces deux passions est la plus difficile à dompter, et s'il faut plus de courage pour combattre l'amour de son père ou de sa femme, que pour combattre la haine de son ennemi ; l'amour et la haine sont sans doute les plus violentes de nos passions, toutes les autres suivent leurs ordres, et quand elles s'élèvent dans nos âmes, c'est pour servir aux commandements de ces deux impérieuses maîtresses : mais certes il faut avouer que l'amour est plus naturel que la haine, que nous sommes plus portés à aimer nos proches qu'à haïr nos ennemis ; que l'amour de ceux-là est gravé dans nos cœurs par les mains de la nature ; que la haine de ceux-ci est étrangère, et que nous n'en concevons les ressentiments que quand nous y sommes provoqués par quelques injures notables. C'est pourquoi j'aurai fait le panégyrique de saint Alexis, si je montre qu'il a combattu l'amour de son père, de sa mère et de sa femme ; et que s'il a dompté cet amour en les quittant, il en a triomphé en les allant retrouver, et demeurant inconnu dans leur maison.

I. — Quoique l'amour propre depuis le péché, soit la source de tous les autres amours, et que nous n'aimions le plus souvent nos parents et nos amis que parce qu'ils nous sont utiles ou agréables ; néanmoins si l'amour que nous leur portons a le pouvoir de nous faire sortir hors de nous-mêmes pour nous faire entrer en eux, il a trouvé aussi le secret de nous rendre leurs intérêts plus sensibles que les nôtres : car comme nous vivons plus en eux qu'en nous-mêmes, nous ressentons aussi plus vivement leurs déplaisirs que les nôtres, et il ne faut que les offenser ou les éloigner de nous, pour nous faire souffrir les derniers supplices. C'est pourquoi j'ai toujours approuvé la réponse de ce philosophe, qui étant enquis comment il fallait punir deux amis, jugea qu'il n'en fallait faire souffrir qu'un seul, ou qu'il les fallait séparer tous deux ; car l'un ne pouvoit souffrir des tourments que l'autre ne les endurât avec lui, et ils ne pouvaient être éloignés qu'ils ne fussent tous deux misérables.

En effet l'éloignement est le supplice le plus cruel de ceux qui s'aiment : la justice divine et l'humaine n'ont point inventé d'autre peine pour punir les criminels qui ont violé la sainteté de leurs lois. Dieu sépare de lui ceux qui l'offensent, et cette séparation est la plus rigoureuse peine des damnés, parce qu'encore qu'ils le haïssent librement, ils ne se peuvent empêcher de l'aimer naturellement, d'autant qu'il est la dernière fin de toutes les créatures raisonnables. La mort est un châtiment insupportable, parce qu'elle sépare l'âme du corps, et qu'elle détache deux parties qui étaient destinées pour demeurer toujours ensemble : le corps ne peut subsister quand il est séparé de l'âme, et comme il perd toutes choses en la perdant, il est réduit à la pourriture par cette séparation : l'âme est en un état violent quand elle est détachée de son corps : si elle brûle dans les enfers, la rigueur de ce tourment n'empêche pas qu'elle ne soit la complice de ses crimes ; et elle confesse, au milieu des flammes, qu'après la perte de son Dieu rien ne lui est plus insupportable que la perte de son corps : si elle règne dans les cieux, elle soupire après lui : quoiqu'elle trouve en Dieu l'accomplissement de tous ses désirs, elle en conçoit encore de violents pour son corps, et elle confesse qu'il manquerait quelque chose à son bonheur, si elle n'était assurée que ce fidèle compagnon de ses travaux sera quelque jour participant de sa gloire.

Comme après l'union du corps et de l'âme il n'y en a point de plus étroite que celle du père et du fils, de la femme et du mari, il n'y a point aussi de plus cruel tourment que la séparation de ces personnes si proches. Une mère pense qu'elle est morte quand elle est éloignée de son fils, tout autre supplice lui semble plus supportable que celui-là, et elle aimerait mieux l'accompagner dans l'exil que de le regretter toujours dans sa patrie ; *Inventa est mulier quæ pati maluit exilium*

quam desiderium (*Senec., in consol. ad Helviam*). Une femme choisirait plutôt la mort que l'éloignement de son mari : il s'en est même trouvé quelques-unes qui pour se délivrer de cette dernière peine se sont condamnées à la première, croyant que la mort leur serait douce si elle pouvait leur rendre celui qu'elles avaient perdu et sans lequel la vie ne pouvait leur être agréable. De tout ce discours, messieurs, vous pouvez juger combien l'Evangile est sévère, qui ordonne à ceux qui veulent suivre Jésus-Christ de quitter leur père, leur mère et leur femme, et combien fut rigoureux le martyre de saint Alexis qui, pour obéir à l'Evangile, quitta en même temps son père, sa mère et son épouse.

Les circonstances de cette séparation sont remarquables, et il n'y a rien qui ne relève la grandeur du courage de notre saint, et qui n'augmente la cruauté de son supplice. Il était unique, et il quitte un père et une mère qui l'avaient tendrement aimé, et qui, ne pouvant partager leurs affections entre leurs enfants, la lui avaient donnée tout entière. Son père le regardait comme le successeur de ses biens et de ses charges, comme l'appui de sa vieillesse et le soutien de sa maison ; sa mère, dont le cœur était plus tendre que celui de son mari, et dont l'affection était augmentée par les douleurs que son fils lui avait coûtées, l'aimait avec des tendresses inimaginables : elle le regardait comme son image, comme une partie de ses entrailles et comme un gage de l'amour que son mari lui portait. Ajoutez à toutes ces raisons naturelles les bonnes qualités d'Alexis, et vous connaîtrez la passion qu'il avait pour son père et pour sa mère, et celle que son père et sa mère avaient pour lui. Toutes ses inclinations étaient vertueuses ; la grâce et la nature avaient conspiré à le rendre aimable, et ce fils n'ayant point de défaut, il était difficile de juger s'il aimait mieux son père et sa mère, que son père et sa mère ne l'aimaient.

Cependant, messieurs, Jésus-Christ, qui veut que ses disciples le préfèrent à leurs pères et à leurs mères, qui veut que son amour triomphe de tout autre amour, et qui veut que l'on quitte tout pour le suivre, inspire à saint Alexis la pensée de quitter son père et sa mère, de briser les chaînes amoureuses qui le liaient avec eux, et par une séparation si violente, faire souffrir ou plutôt mourir trois personnes si étroitement unies. Que dites-vous, Alexis, quand le ciel fit naître cette pensée dans votre cœur; ne la rejetâtes-vous point avec quelque sorte d'indignation, et ne crûtes-vous point que puisqu'elle blessait la nature, elle devait offenser son auteur ; que puisqu'elle vous voulait séparer de votre père, elle vous séparerait de votre Dieu, et qu'il fallait l'étouffer, puisqu'elle essayait d'éteindre les plus justes sentiments de votre âme? Un autre, moins éclairé que lui, se fût laissé emporter à ces illusions agréables : mais comme il était accoutumé à recevoir des inspirations du ciel, il reconnut bien que celle-ci en venait, que c'était la voix de Dieu qui l'appelait, et qu'usant du pouvoir qu'il a sur les hommes, il voulait qu'il lui donnât ce témoignage de son amour.

Il s'y rendit avec autant de générosité que de soumission ; il lui promit d'aller dans l'exil qu'il lui marquait ; il se résolut de sacrifier l'amour naturel à l'amour divin, et de quitter son père et sa mère pour suivre son Dieu, qui l'appelait. Que de soupirs lui coûta cette résolution ; qu'elle tira de larmes de ses yeux ; que ses entrailles furent émues quand il prononça les paroles de ce sacrifice ; que son cœur fut mortellement blessé quand la nature et la raison lui voulurent persuader qu'il ne pouvait obéir à ce commandement sans commettre un parricide, et que, plus cruel qu'Abraham qui n'avait immolé que son fils, il allait immoler tout ensemble son père et sa mère. Si ces considérations touchèrent ses sens, elles n'ébranlèrent point son esprit : il demeura ferme dans son dessein, et sitôt que la volonté de Dieu lui fut connue, il se résolut de l'exécuter. Il ne le put faire néanmoins si secrètement que son père et sa mère ne le remarquassent : car soit que son visage trahît son cœur, ou que leur amour découvrît son secret, ils en conçurent quelques soupçons, et ils employèrent les paroles et les larmes pour le détourner d'un dessein qui devait apparemment causer leur mort et sa perte.

Comme ils se défièrent de leur pouvoir, et qu'ils jugèrent, par ses réponses, que leurs soupirs avaient attendri son cœur et ne l'avaient pas changé, ils s'avisèrent d'un artifice que le ciel leur inspira pour faire paraître sa puissance et la fidélité d'Alexis. Ils l'engagèrent dans le mariage, et afin que les chaînes en fussent plus fortes, ils choisirent une fille en qui la nature et la grâce avaient renfermé tous leurs trésors. Elle était belle par excellence, et toutes les filles de Rome, bien qu'avec un peu de regret, avouaient cette vérité; elle effaçait toutes les beautés par sa présence, et quand elle entrait dans une assemblée, elle défaisait par ses charmes innocents tout ce qu'il y avait de plus excellent et de plus rare ; sa naissance était illustre, et elle descendait de ces anciens patrices qui gouvernaient la république avec les empereurs; ses richesses étaient immenses, et comme elle était fille unique, elle ne les partageait avec personne, et elle apportait tous les biens de sa maison dans celle de son époux; mais son mérite surpassait sa beauté, sa naissance et ses richesses ; on ne pouvait juger laquelle de ses vertus l'emportait sur les autres : si elle avait beaucoup de soumission pour son père, elle avait encore plus de piété pour son Dieu ; la compassion la rendait sensible à toutes les misères des pauvres, et, contre la coutume des jeunes filles de son âge, elle allait plus souvent à l'hôpital et à la prison qu'au bal et à la comédie ; sa naissance n'enflait point son cœur ; et comme elle était la plus riche et la plus illustre, elle était aussi la plus humble de Rome ; mais ce qui surpasse toute créance, sa beauté n'of-

fensait point sa chasteté, on voyait une modestie sur son visage qui faisait juger de la pureté de son âme, et comme si elle eût craint que ses avantages ne fissent naître quelques impudiques désirs, son plus grand soin était de les négliger.

Alexis voyant une fille qui lui était si semblable ne put s'empêcher de l'admirer et de l'aimer; il se rendit à la volonté de son père sans s'écarter de celle de Dieu; il l'épousa solennellement sans changer de résolution, et voulant se marier et garder sa virginité, il fut fidèle à Jésus-Christ et ne fut point infidèle à son épouse. Les noces se passèrent avec la pompe qu'exigeait la naissance des mariés; toute la ville de Rome bénit une alliance si heureuse; l'empereur honora la cérémonie de sa présence, et toute sa cour jugea qu'elle n'avait jamais vu de mariage où la femme fût plus digne de son mari, et le mari plus digne de sa femme. Comme Alexis avait plus de lumière que les autres, il découvrait aussi en son épouse plus de vertus, et comme il avait plus de connaissance, il avait aussi plus d'amour et plus d'estime pour elle. Ces deux sentiments causaient sa douleur, et lui représentaient que pour obéir à Dieu il fallait quitter toutes ces beautés avant que de les posséder; qu'il fallait éteindre une affection qui ne faisait que de naître; qu'il fallait rompre trois chaînes d'un même coup pour se mettre en liberté, et qu'il fallait être un fils désobéissant, un époux insensible, pour être un fidèle disciple de Jésus-Christ. Que de soupirs tira de son cœur une si cruelle pensée! qu'il eut de peine à cacher sa tristesse à son épouse, et qu'il se trouva empêché à lui répondre, lorsqu'elle lui demanda la cause de sa rêverie et de son inquiétude!

Quand la nuit fut arrivée, et que la compagnie laissa ces chastes amants dans leur chambre, Alexis sentit redoubler toutes ses peines, et si le Saint-Esprit, qui résidait en son cœur, n'eût parlé par sa bouche, il n'eût jamais pu cacher son dessein à son épouse, ni la tromper par une fraude innocente; il rompit une bague dont il retint la moitié et lui donna l'autre, puis par un discours interrompu de soupirs, il la pria de la garder comme un gage de son amour, et de se préparer à faire la volonté de leur Créateur. Il n'eut pas plutôt lâché cette parole, que passant dans un cabinet, il change d'habit, il sort de sa maison, il quitte Rome et s'engage dans un exil dont la rigueur lui est insupportable et dont la fin lui est inconnue.

Ne vous attendez pas, messieurs, que je vous représente ici les douleurs et les plaintes d'Alexis; ne vous attendez pas que je vous dépeigne les regrets de son père, de sa mère et de son épouse, lorsque les uns et les autres surent son triste départ; ne vous attendez pas que je vous décrive l'étonnement de la cour, la surprise de toute la ville, la confusion de la famille, et l'abattement de tous les domestiques. L'éloquence toute hardie qu'elle est, n'oserait entreprendre de faire parler un père et une mère qui ont perdu leur fils unique, et moins encore une femme qui a perdu son mari le jour de ses noces. La grandeur de cet accident, qui d'abord les accabla, leur interdit quelque temps l'usage de la parole et des larmes; il demeurèrent stupides comme des rochers, et, se regardant sans parler, ils se demandaient mutuellement par leurs regards muets ce qu'était devenu Alexis. Quand ils furent un peu revenus de cet étonnement, et que les torrents de larmes qui coulèrent de leurs yeux eurent accordé à leur langue la liberté de parler, ils dirent tout ce que l'amour animé, de la douleur, fait dire aux personnes les plus affligées. Mais sans écouter leurs plaintes, permettez-moi de suivre Alexis, de pénétrer ses pensées, de considérer ses douleurs et d'admirer sa fidélité.

Il souffre, messieurs, et vous n'en pouvez douter, puisque c'est un fils qui quitte son père et sa mère, et un mari qui abandonne sa femme: il brise les chaînes les plus saintes et les plus fortes dont la nature puisse lier trois cœurs ensemble. L'amour, qui prend plaisir à tourmenter ses sujets, lui représente si vivement tout ce qu'il laisse, que jamais son père et sa mère ne lui parurent meilleurs, ni son épouse plus belle ni plus vertueuse. C'est un stratagème de ce tyran de séparer ceux qui s'aiment pour accroître par leur absence, leurs peines et leurs désirs: ce fut l'artifice dont il se servit pour obliger Alexis de reprendre la route de Rome, et de rejoindre ces chères personnes qu'il avait abandonnées par l'ordre du ciel. L'amour lui représenta la bonté de son père qui ne lui avait jamais rien refusé, et la tendresse de sa mère qui avait prévenu même tous ses désirs; il lui dépeignit toutes les beautés de sa chère épouse, il forgea des armes de tous ses appas, il fit des traits de chacune de ses vertus pour blesser le cœur de cet amant affligé, et puis, par un artifice aussi ingénieux que cruel, il lui remit devant les yeux les douleurs de son père, les larmes de sa mère et les plaintes de sa femme.

Je ne sais même si ce peintre artificieux n'ajouta pas à la vérité, s'il ne représenta point le désastre plus grand qu'il n'était, et si, se servant de l'imagination d'Alexis, il ne lui fit point voir son père désespéré, sa mère évanouie et son épouse mourante; mais je sais bien qu'employant l'esprit d'Alexis contre lui-même, il combattit son dessein par des raisons qui pouvaient ébranler le plus ferme courage du monde: Quoi donc! lui disait-il, vous pensez que votre Dieu soit un tyran: vous croyez que ce soit lui qui soulève un fils contre son père et sa mère, qui sépare un époux de son épouse, qui, détruisant les lois les plus saintes de la nature, oblige un fils d'être le parricide de son père, et un mari le meurtrier de sa femme? Désabusez-vous, Alexis, n'attribuez point à la grâce un dessein de votre caprice, n'essayez point à rendre le ciel complice de votre cruauté, pour vous excuser; reconnaissez votre faute, et la réparez; rendez la vie à ceux à qui vous l'avez ôtée, et puisque les

plus courtes folies sont les plus pardonnables, reprenez le chemin de Rome, rentrez dans votre maison, jetez-vous aux pieds de votre père et de votre mère, jetez-vous entre les bras de votre épouse, et, confessant votre désobéissance et votre infidélité, témoignez le repentir que vous en avez conçu, et pour édifier Rome que vous avez scandalisée, protestez que dorénavant vous serez un fils plus obéissant et un mari plus fidèle.

Que pensez-vous, messieurs, que répondit Alexis à cette foule de raisons? Comment pensez-vous qu'il se défendit contre tous ces charmes? et comment croyez-vous qu'il se démêla de tant d'arguments soutenus par la chair et par le sang, fortifiés par l'esprit et par la mémoire? Il pleura, je vous l'avoue, il écouta tous ces avocats de son père, de sa mère et de son épouse, il s'arrêta quelquefois au milieu de sa fuite, il tourna peut-être les yeux vers la ville dont il s'éloignait; mais il ne changea jamais de dessein, et, préférant courageusement Dieu à son père et à sa femme, il protesta qu'aux dépens mêmes de sa vie il suivrait avec soumission et fidélité celui qui l'appelait avec tant de force et de douceur.

Une si généreuse résolution n'empêcha pas qu'il ne sentît ses douleurs, qu'il ne considérât sa condition présente, qu'il ne la comparât avec sa condition passée, et que, comme ce roi tombé de son trône dans une prison, dépouillé de sa pourpre et chargé de fers, éloigné de ses sujets, et persécuté par ces ennemis, il ne s'écriât : *Heu! ubi sum? ubi fui? quis sum? quis eram!* Alexis, qu'est-tu devenu pour obéir à ton Dieu? tu étais le plus heureux homme de l'empire, et maintenant tu en es le plus misérable; tu goûtais toutes sortes de délices dans la maison de ton père, et te voici fugitif et vagabond par le monde; tu possédais une femme qui pouvait rendre ta fortune digne de l'envie des plus grands princes de la terre, et maintenant te voici veuf, parce que tu l'as voulu; tu jouissais des richesses que ton père t'avait acquises, et maintenant te voici réduit à une honteuse mendicité, et contraint d'aller de maison en maison représenter tes besoins et recevoir des refus.

Quelquefois l'étonnement succédant au discours, Alexis demeurait muet, et ne pouvant expliquer ce qu'il sentait en son âme, il s'abandonnait à la douleur et souffrait toutes les peines que l'absence fait souffrir à ceux qui aiment. Imaginez-vous donc, messieurs, combien de morts endura ce martyr d'amour, combien de fois il sentit déchirer ses entrailles, combien de fois son cœur fut navré par ses désirs, combien de fois les noms de père, de mère et d'épouse lui percèrent l'âme, et combien de fois il mourut sans pouvoir mourir : il ressuscita pour mourir souvent, et il se vit condamné à une mort aussi longue que son exil et que sa vie. Je vous appelle à témoins, âmes saintes, qui avez quitté vos pères et vos mères pour suivre Jésus-Christ dans le désert ou dans le cloître; amants généreux, qui avez rompu avec vos maîtresses pour obéir à votre Maître, qui vous appelait; maris, s'il s'en peut trouver, qui avez quitté vos épouses pour accompagner cet Époux de sang qui vous voulait faire part de sa croix : s'est-il jamais vu une résolution plus forte, une séparation plus dure, un exil plus fâcheux, un martyre plus cruel et une mort plus longue que celle du grand Alexis? Après tant de plaintes et de tourments, notre saint, obéissant à la voix de Dieu, laisse l'Italie, monte sur la mer, aborde à Edesse, et joint à la peine de l'absence le supplice du bannissement, afin que sa patience éprouvée par toutes sortes d'afflictions, rendît son combat plus difficile et son triomphe plus glorieux.

L'Ecriture nous apprend que l'exil est un supplice plus rigoureux que la mort; que la justice divine s'en est servie pour punir les grands coupables, et qu'elle y condamna le parricide Caïn après qu'il eut trempé ses mains dans le sang de son frère Abel. Cet impie demanda la mort pour être délivré du bannissement, et crut que s'il la pouvait obtenir, il obtiendrait une faveur; mais comme son crime était trop grand pour mériter une grâce, il ne put changer son arrêt ni son supplice, et il se vit condamné par son juge à être errant et vagabond sur la terre pendant sa vie : *Eris vagus et profugus super terram* (*Genes.*, IV). Les profanes connaissaient bien la rigueur de ce châtiment, puisqu'ils le réservaient pour les plus grands crimes; et le poëte tragique n'en trouve point de plus cruel pour punir la perfidie de Jason : car, après qu'il a fait dire à Médée tout ce que la rage peut faire dire à une femme quand elle est devenue la maîtresse de sa raison, il ne lui propose point de supplice plus rigoureux pour se venger que celui du bannissement, et il pense avoir satisfait à sa fureur quand il lui a fait souhaiter que cet infidèle soit banni, et qu'errant de ville en ville, de province en province, il souffre un exil aussi long comme sa vie : *Per urbes erret ignotus, egens, exul, pavens, invisus, incerti laris; me conjugem optet* (*Senec., in Medea*). Et certes je ne m'étonne pas que la justice divine et humaine trouvent ce supplice plus insupportable que la mort; car, comme a très-bien remarqué Philon, la mort est la fin de nos misères, et l'exil en est le commencement; la mort nous ravit à la douleur, et l'exil nous y expose, la mort abrège nos maux en abrégeant nos années, et l'exil les allonge en allongeant notre vie : *Mors est finis veterum malorum, exilium vero initium novorum* (*Philo, in Vita Moysis*).

C'est néanmoins le supplice auquel la providence divine condamne l'innocent et malheureux Alexis : elle veut qu'il s'éloigne de sa patrie, après s'être éloigné de son père : elle ordonne qu'il passe la mer, qu'il aborde en un pays étranger, qu'il se retire à Edesse, et que pendant dix-sept ans il éprouve tout ce qu'il y a de plus rigoureux dans l'exil. Ne croyez-vous pas, messieurs, que la justice divine doit être contente, que la patience d'Alexis ne peut être plus rudement éprouvée, qu'on ne peut rien ajouter à ses dou

leurs, et qu'un homme qui a si longtemps pleuré la perte de son pays, l'absence de son père et de sa mère, l'éloignement de son épouse, ne doit plus attendre que des consolations ou des récompenses? Cependant ce n'est que la moindre partie des souffrances d'Alexis, ce n'est que le coup d'essai de son amour, ce n'est que le noviciat de son martyre, et afin qu'il l'achève, il faut qu'il retourne en sa maison, qu'il combatte avec son père, sa mère et sa femme, et qu'il entende leurs regrets, qu'il voie leurs larmes, qu'il vainque et qu'il en triomphe.

II. — L'expérience nous apprend qu'il n'y a rien de plus puissant pour amollir le cœur que les larmes. Elles ont une secrète vertu, de laquelle il est bien malaisé de se défendre; elles coulent sans bruit des yeux d'un homme affligé, et elles font impression sur le cœur même de son ennemi; elles changent ses résolutions, elles effacent la haine de son âme, et elles y font succéder la compassion et l'amour; mais les larmes ne sont jamais plus puissantes que quand elles coulent des yeux d'une personne que nous aimons, car alors on peut dire qu'elles tiennent quelque chose de la magie, qu'elles ont autant de vertu que les charmes, qu'elles font mille ravages dans nos âmes, qu'elles y soulèvent toutes nos passions, et que triomphant même de notre liberté, elles en obtiennent toutes les grâces qu'elles lui demandent. Il n'y a point d'enfant si dénaturé qui ne se laisse vaincre aux pleurs de sa mère; il n'y a point de si mari farouche qui ne se laisse adoucir par les larmes de sa femme; les plus opiniâtres et les plus barbares cèdent à leurs innocents efforts, et la nature ne plaide jamais si éloquemment sa cause, que quand elle mêle des soupirs et des pleurs avec ses raisonnements.

Ce sont cependant les redoutables ennemis que doit combattre Alexis dans la maison paternelle : il va disputer avec tous les sentiments les plus délicats de la nature, il va soutenir les plus violentes attaques de la chair et du sang, et, animé de l'esprit de Dieu, il va vaincre en un même temps les larmes de son père, celles de sa mère et de son épouse. Quelle étrange résolution, messieurs ! quelle audace, s'il est permis de parler ainsi, de s'exposer à la tentation, de chercher l'ennemi dans sa maison, de l'attaquer dans son fort, et d'opposer le cœur d'un fils et d'un amant aux soupirs d'un père, d'une mère et d'une maîtresse?

L'entreprise en paraît d'autant plus hardie et plus téméraire, qu'Alexis n'y est point obligé par les lois de l'Evangile; car les plus sévères qu'il contient n'obligent un fils qu'à quitter son père, un mari à laisser sa femme, et tous les deux à fuir ces agréables ennemis, de peur d'en être vaincu, à s'éloigner de ces dangereuses syrènes, de peur d'en être charmé; à s'écarter de ces doux écueils, de crainte d'y faire naufrage : elles nous ordonnent la retraite, et comme elles connaissent notre faiblesse, elles nous commandent de mettre notre salut en notre fuite. Néanmoins saint Alexis, par le mouvement extraordinaire du Saint-Esprit, prend une autre route, il s'approche de son père, il entre dans sa maison, et faisant plus que l'Evangile n'exige de lui, il va combattre les larmes de sa mère et de sa femme, pour triompher par la grâce de tout ce qu'il y a de plus doux et de plus fort dans la nature.

C'est ce qui a obligé le cardinal Pierre Damien de dire que saint Alexis a plus fait qu'il ne devait, qu'il s'est prescrit des lois plus austères que celles de l'Evangile, et que non content de vaincre en fuyant, il a voulu vaincre en attaquant les plus redoutables ennemis de la générosité chrétienne : *Qui Evangelicam regulam in sui certaminis agone transcendit, supereminens pretium de manu justi remuneratoris accepit* (*Petr. Damian, serm. de S. Alexi*); mais n'accusez point ce grand saint de témérité, et ne vous persuadez pas qu'il ait tenté Dieu en recherchant un péril éminent, et en affrontant un ennemi invincible. Il avait essayé ses forces pendant dix-sept ans avant que de former ce dessein; il s'était préparé à ce combat par la fuite et par l'exil; il avait appris à vaincre son père, sa mère et sa femme en les quittant et en faisant mourir la chair et le sang par la pénitence; il avait appris à faire mourir l'amour maternel avec l'amour conjugal. Il entre donc dans Rome assuré de la victoire; il attaque des ennemis qu'il a défaits depuis tant d'années, et il se promet la couronne de celui qui l'engage dans ce combat extraordinaire. *Qui fuerat auctor pugnæ, factus est corona victoriæ, Jesus-Christus, Dominus noster,* dit excellemment Pierre Damien (*Ibid.*).

Mais permettez-moi, messieurs, de vous représenter toutes les circonstances de ce combat, l'inégalité des parties, la différence de leurs armes, la pesanteur de leurs coups et la profondeur de leurs plaies. Imaginez-vous donc qu'Alexis est un martyr qui combat comme les autres, mais dont la condition est bien plus déplorable et plus dangereuse que la leur. On jetait ceux-ci dans une obscure prison, et on ne les en retirait que pour les mener au tribunal ou pour les conduire sur l'échafaud; mais Alexis trouve sa prison, son tribunal et son échafaud dans la maison de son père : *Martyribus carcer erat pœna, catena pressura: isti vero propria domus erat materia tentationis* (*Ibid*). On interrogeait les martyrs, et pour les contraindre à changer de résolution et de créance on les étendait sur les chevalets et on leur donnait les tortures les plus cruelles : on interroge Alexis et on le veut obliger à trahir son dessein et à découvrir sa personne; mais, ô prodige étrange! son père, sa mère et sa femme sont ses bourreaux, et les tortures dont ils essaient de surmonter sa constance, sont leurs larmes et leurs plaintes! *Illos torquebat armata manus carnificum : istum gravius premebat conspecta quotidie pietas progenitorum* (*Ibid.*). Après qu'on avait donné la question aux martyrs on les ramenait dans la prison, où, ne voyant plus ni leurs juges, ni leurs bourreaux, ils étaient souvent consolés par les visites des chrétiens; mais comme une

même maison est tout ensemble la prison, le tribunal et l'échafaud d'Alexis, il voit toujours ses juges et ses bourreaux, les tortures qu'il souffre n'ont point de relâche, et, parce que sa mère et sa femme pleurent toujours, il est toujours à la gehenne et dans la douleur : *In martyrem quemlibet fremebat horrenda rabies judicis, hunc blanda, mitis atque venusta facies impugnabat uxoris* (*Ibid.*). Les martyrs étaient justement animés contre leurs bourreaux; quoiqu'ils pleurassent leur aveuglement, ils détestaient leur cruauté; quoiqu'ils priassent pour leur salut, ils condamnaient leur malice, et, mêlant des reproches à leurs prières, ils donnaient quelque allégement à leur souffrances : mais Alexis aime ses bourreaux, approuve leurs sentiments, estime leur cruauté, se loue de leurs tourments, et ne voit rien en leur personne qui ne fasse naître l'amour et la pitié dans son âme. Les martyrs ne souffraient qu'un peu de temps; souvent un même jour voyait la naissance et la fin de leurs combats; leur faiblesse les délivrait de leurs peines et la mort les enlevait à la fureur de leurs bourreaux : mais Alexis souffre un martyre qui dure plusieurs années; les plaintes lui sont interdites au milieu de ses douleurs; il n'ose les alléger par un soupir, de peur qu'il ne se découvre, et il craint qu'en donnant quelque chose à sa passion, il ne manque à son devoir, ou ne pèche contre l'ordre souverain.

Jugez donc, messieurs, de la grandeur de son martyre par la condition des bourreaux, par la qualité de leurs armes, par le nombre de ses blessures et par la durée des tourments; jugez quelle patience et quel courage devait avoir un martyr qui voyait pleurer son père, et n'osait essuyer ses larmes; qui voyait sa mère affligée, et n'osait la consoler; qui voyait son épouse au désespoir, et n'osait la soulager. Sa peine était d'autant plus grande que le remède lui en était plus facile; car il ne fallait qu'une parole pour guérir tous ces malades, pour démêler toutes ces intrigues, pour finir toute cette tragédie, pour rendre le fils au père, le père au fils, l'épouse au mari et le mari à son épouse. Quelle force, messieurs, quelle fidélité, de retenir ses larmes, de réprimer ses soupirs, de garder le silence en un si juste sujet de parler et de laisser souffrir tant d'innocents pour ne pas révéler le mystère qu'il devait tenir caché! Mais quelle douleur causait à ce fidèle martyr la douleur de tant de personnes si chères et si affligées! Que de passions réveillaient en son âme les déplaisirs de son père! Qu'il était tenté de répondre quand sa mère appelait son fils, ou que sa femme appelait son époux! Qu'il souffrait de peines quand il voyait celles qu'il leur faisait endurer! que ces troubles domestiques faisaient élever de tempêtes dans son cœur! et que le désastre de sa famille, dont il était la cause innocente, lui donnait d'affliction et de tourment!

Saint Pierre Chrysologue a ingénieusement remarqué que la prospérité du mauvais riche était le plus cruel supplice du pauvre Lazare; que rien ne lassait plus sa patience que la pompe et la bonne chère de cet impie, et qu'il était plus tourmenté de son abondance et de son orgueil que de sa propre misère et de son infirmité : *Plus torquet pauperem divitis prosperitas, quam sua infirmitas* (*Serm. de Divite et Lazaro*). Quelle confusion et quel désordre, dit cet éloquent orateur, faisait naître dans l'âme du pauvre l'insolence du riche! quelle épreuve donnait à sa patience la rigueur de cet homme impitoyable, et combien de fois fut-il tenté d'accuser le ciel, qui laissait tant de crimes sans châtiment et tant de vertus sans récompense! *Quis tunc erat cogitationum tumultus in anima pauperis* (*Ibid.*)! Mais certes, messieurs, je puis dire la même chose d'Alexis, et changeant seulement les noms, employer les mêmes paroles pour exprimer ses douleurs. Quelles atteintes mortelles ressentait son cœur quand il voyait l'affliction de sa famille, qu'il considérait que tant d'années n'avaient pu consoler son père, que sa peine était aussi vive que le premier jour, que la source de ses larmes ne pouvait tarir avec le temps, et que, portant son fils dans son cœur, il en regrettait toujours la perte! Quelle émotion sentaient ses entrailles quand il remarquait que sa mère était inconsolable, que toutes choses réveillaient son déplaisir et rafraîchissaient ses plaies; qu'un fils absent faisait souffrir à sa mère les douleurs de l'enfantement et qu'un fils présent ne pouvait alléger celles de son absence! Quel inconcevable martyre souffrait-il quand il voyait que son épouse se consumait en regrets; que, perdant l'espérance de son retour, elle en conservait le désir pour se tourmenter, qu'elle se plaignait d'avoir été plus tôt veuve que mariée, et d'être condamnée à pleurer toute sa vie une absence dont elle ignorait la cause et dont elle n'osait plus attendre la fin!

Grand saint, que ne rompez-vous votre silence, que ne dites-vous une parole pour apaiser tous ces orages, que ne vous découvrez-vous à votre père, à votre mère, à votre épouse, pour les consoler; ou si vous êtes résolu de vivre inconnu, que ne vous retirez-vous de leur maison, pour vous épargner tant de peines? Il n'avait garde, messieurs, de suivre ces lâches conseils; il savait bien qu'il était la figure de Jésus-Christ, qu'il devait exprimer celui qui demeura caché dans son état, qui vécut au milieu de ses sujets sans en être ni connu ni révéré, et qui mourut sur la croix pour n'avoir pas voulu découvrir sa gloire ni manifester sa puissance : *In propria venit et sui eum non receperunt;* et comme dit un autre apôtre : *Numquam crucifixissent Dominum gloriæ, si eum cognovissent.*

Achevez donc, grand saint, votre entreprise, soyez fidèle jusqu'à la fin de votre vie, ne vous faites connaître qu'après votre mort, et par une ingénieuse, mais innocente cruauté, tourmentez votre père et votre épouse, absent et présent, vivant et mort, connu et caché. Mais imitez plutôt Jésus-Christ, dont vous êtes une si parfaite figure;

consolez votre mère et votre mère, comme il consola ses apôtres; pardonnez à vos bourreaux, comme il pardonna aux siens; puisque votre martyre est fini, ne permettez pas que leurs peines continuent; et du haut des cieux, où vous régnez avec Jésus-Christ, faites-leur part de votre bonheur; retirez-les de la terre, afin que, comme ils ont souffert en vous et pour vous, ils soient bienheureux avec vous. Tous ces souhaits furent accomplis : le saint modéra la douleur de son père de sa mère et de son épouse; il les consola pendant leur vie, il les reçut dans la gloire après leur mort, et là tous ensemble ils recueillirent le fruit de toutes les peines qu'ils s'étaient mutuellement données. Apprenez de tous ces prodiges que Dieu est admirable dans sa conduite; qu'il sait tirer le plaisir de la douleur; qu'il peut, quand il veut, séparer le fils du père et le mari de sa femme; que sa miséricorde, animée de sa justice, peut, quand bon lui semble, exercer le père par le fils, et le fils par le père; qu'il sait, quand il lui plaît, séparer le mari de son épouse, briser les chaînes qui les attachent ensemble, et se servir de leur affection pour exercer leur patience. Mais apprenez sur toutes choses qu'il est aussi jaloux qu'amoureux, qu'il veut régner absolument dans nos cœurs, qu'il veut que son amour triomphe de tous les autres amours; que c'est piété de quitter notre père et notre mère quand il nous appelle; que c'est impiété de lui préférer quelque créature, et qu'il n'y a point de passion si tendre et si juste qu'il ne lui faille sacrifier quand il le commande.

Vous l'avez fait, mes chères sœurs, pour obéir à sa voix; vous avez quité vos pères et vos mères quand il vous a tirées du monde à la religion, et vous avez beaucoup souffert en faisant beaucoup souffrir ceux qui vous ont donné la vie. Puisque vous avez imité le grand Alexis dans le premier acte de son martyre, espérez que vous aurez quelque part en sa récompense; que cet époux, à qui vous avez consacré tout votre cœur et que vous avez suivi sur le Calvaire, vous fera régner avec lui dans la gloire. Mais souvenez-vous en même temps que votre profession n'est que le noviciat d'Alexis, que ce saint a commencé par où vous finissez, et qu'après avoir quitté la maison de son père, de sa mère et de son épouse, il y est rentré pour y continuer son martyre, pour y être affligé par leur présence, tourmenté par leurs douleurs, et pour y souffrir un supplice qui, n'ayant point eu de pareil, lui a justement procuré une récompense qui n'a point aussi de semblable. Profitons de son exemple, afin que nous jouissions de sa gloire, et travaillons à nous dégager parfaitement de nous-mêmes, afin que nous soyions comme lui parfaitement unis au Fils de Dieu. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE AVOIE, COMPAGNIE DE SAINTE URSULE,

Prononcé le jour de sa fête devant une confrérie qui l'a prise pour sa patrone.

O quam pulchra est casta generatio cum claritate! (*Sapient.*, IV.)

S'il est certain que la gloire soit la plus haute récompense de la vertu, et qu'elle soit due aux personnes qui ont fait des actions généreuses et difficiles, il faut avouer qu'il n'y a guère de saintes dans l'Eglise qui la puissent plus justement exiger que sainte Avoie, compagne de sainte Ursule, puisqu'elle peut se vanter d'avoir vaincu la douleur et la volupté, les deux plus dangereuses ennemies que les chrétiens sont obligés de combattre et de surmonter. Car la volupté a des charmes qui nous corrompent, et la douleur a des tourments qui nous étonnent; la volupté chatouille les sens, et quand elle a séduit ces infidèles ministres, il lui est aisé de séduire la volonté par leur entremise. La douleur attaque le corps, et par la rigueur des maux qu'elle exerce sur cet esclave, elle abat souvent le courage de sa souveraine : cependant une jeune fille assistée de la grâce dompte ces deux puissants ennemis, et triomphe du plaisir par sa pureté, et de la douleur par sa constance. C'est ce que je prétends vous faire voir en la glorieuse sainte que vous avez choisie pour votre patronne, pourvu que vous m'obteniez la faveur de cette illustre mère, qui demeurant vierge en la naissance de son fils, et devenant martyre en sa mort, est la reine des vierges et des martyrs. Dites-lui donc avec l'ange : *Ave, Maria.*

Quoiqu'il soit extrêmement difficile de faire le panégyrique des saints, et de trouver des paroles et des pensées qui répondent à leurs mérites, il me semble néanmoins que c'est assez dignement louer sainte Avoie que de dire qu'elle a été vierge et martyre; et que l'éloquence des orateurs ne peut rien ajouter à cet éloge, puisqu'il n'y a rien de plus illustre dans l'Eglise que la virginité et le martyre. Car les vierges sont des images de Dieu, qui répondent à la sainteté de leur original: *Imago Dei*, dit saint Cyprien, *respondens ad sanctimoniam Dei;* et si les pensées des Pères sont des oracles, nous sommes obligés de croire que les vierges sont plus nobles que les anges, parce que la pureté de ces bienheureux esprits est un effet de leur bonheur, et que celle des vierges est un effet de la grâce et de leur courage : *Angelum esse felicitatis est, virginem esse virtutis.* Les martyrs sont les héros de l'Eglise, et, selon le sentiment d'Origène, il y a plus d'avantage d'être martyr que d'être apôtre : *Plus est esse Martyrem, quam esse Apostolum :* néanmoins, messieurs, la sainte que vous avez prise pour votre patronne est si admirable, que cet éloge tout grand qu'il est, n'approche pas de ses mérites; et ce qui fait le comble de la gloire des autres saints ne fait que le commencement de la sienne. Car elle a tant d'amour

pour la virginité qu'elle conçoit de l'horreur pour sa beauté, et par un sentiment bien étrange, elle s'afflige d'être belle, dans l'appréhension qu'elle a de n'être pas assez pure; elle a tant de passion pour le martyre, que sa plus grande douleur est d'en être privée quelques jours, et sa plus grande passion est de s'en voir bientôt honorée.

I. — Il faudrait qu'un homme eût perdu les yeux, s'il ne reconnaissait pas que la beauté est un des plus grands avantages de la nature. Mais il faudrait qu'un chrétien eût perdu la foi s'il n'avouait pas aussi que la beauté est un des plus dangereux charmes du péché. Elle est une expression de la bonté, et il semble que ce soit une espèce d'hypocrisie quand une personne qui est belle n'est pas bonne. C'est une souveraineté qui se conserve sans armes, qui, plus absolue que celle des rois, étend sa puissance sur les cœurs, se fait aimer par les esclaves qu'elle fait souffrir. C'est un éclat qui, plus brillant que celui du soleil, brûle les cœurs en même temps qu'il frappe les yeux, et mêle toujours le plaisir avec la douleur.

Mais si nous écoutons la foi, nous trouverons qu'il n'y a rien de plus funeste que la beauté, et que, comme les monstres, elle n'est illustre que par les désordres qu'elle a causés dans le monde. Car c'est elle qui a perdu les premiers hommes (que l'Ecriture pour exagérer leur vertu appelle les enfants de Dieu): *Et filii Dei filias hominum quod essent pulchræ acceperunt sibi uxores* (*Gen.*, VI). C'est elle qui s'oppose au parti de Dieu, qui favorise tous ses ennemis, qui combat tous ses desseins, et qui engage ses serviteurs dans l'impureté. C'est pourquoi le grand Tertullien, qui savait bien qu'elle est coupable de toutes sortes de crimes, exhortait les femmes et les filles de son siècle à couvrir toujours leurs visages, de peur que leur beauté ne fît des scandales dans leurs familles : *Oro te*, leur disait-il, *sive mater, sive soror, sive filia, secundum annorum nomina dixerim*, soit que vous soyez mère, sœur ou fille, de quelque âge, ou de quelque condition que vous puissiez être, je vous prie de voiler votre visage, et de vous ressouvenir que vous portez un poison avec vous, qui, contre votre inclination même, peut faire du mal à tous ceux qui vous approchent : si vous êtes mères, soyez voilées à cause de vos enfants; si vous êtes sœurs, soyez couvertes à cause de vos frères; si vous êtes filles, cachez-vous à cause de vos pères; car pour vous dire ingénument la vérité, il n'y a point d'âge ni de condition qui ne soit en danger de se perdre en vous regardant : *Vela caput, si mater, propter filios; si soror, propter fratres; si filia, propter patres; omnes in te ætates periclitantur* (*De virginibus velandis*). Si vous déférez donc à mes avis, continue-t-il en des termes aussi étranges que son zèle, prenez un voile qui serve de défense à votre pudeur, de boulevard à votre pudicité, de bastion à la faiblesse de votre sexe, et qui vous empêchant d'être vue par les autres, vous empêche aussi de les voir, puisque leurs regards vous sont aussi préjudiciables que les vôtres leur sont dangereux : *Indue armaturam pudoris, circumduc vallum verecundiæ: murum sexui tuo strue, qui nec tuos emittat oculos, nec alienos admittat* (*Idem*, *ibid.*).

C'est pourquoi notre illustre sainte, n'ignorant pas que la nature l'avait pourvue d'une excellente beauté, fuyait toutes les compagnies du monde, se tenait enfermée dans sa maison, et de peur qu'elle ne se rendît coupable des péchés qu'elle eût fait naître, elle ne se montrait jamais à personne : elle avait honte de ses propres avantages; elle redoutait sa beauté, et sachant bien qu'elle est ennemie de la pureté, elle en évitait soigneusement la rencontre. La virginité, dit Tertullien, est si délicate qu'elle appréhende les yeux des autres et les siens; elle se cache à ses compagnes et à elle-même; elle redoute de se voir et d'être vue, n'ignorant pas qu'il y a autant de péril à se plaire à soi-même qu'à plaire aux autres; elle ne se montre jamais à personne. *Sed enim vera, et tota et pura virginitas, nihil magis timet quam semetipsam.* La véritable et la sincère virginité n'appréhende rien davantage qu'elle-même, parce qu'elle sait bien que tandis qu'elle ne s'aimera pas, elle ne se mettra point en devoir de se faire aimer par les autres : *Etiam fœminarum oculos pati non vult : alios ipsa oculos habet :* elle ne veut pas souffrir les yeux des femmes, parce qu'elle appréhende les siens, ou qu'elle redoute ceux de Dieu : *Confugit ad velamen capitis quasi ad galeam, quasi ad clypeum, qui bonum suum adversus ictus tentationum protegat, adversus jacula scandalorum, adversus suspiciones et susurros et æmulationem, ipsum quoque livorem.* Que n'ai-je autant d'éloquence que Tertullien pour vous exprimer ses pensées avec toute leur force et toute leur beauté! La vierge, dit-il, qui aime sa chasteté a recours au voile comme à un casque, ou comme à un bouclier pour se défendre contre les assauts des tentations, contre l'éclat des scandales, contre le bruit sourd des soupçons et des médisances secrètes, contre les coups de la jalousie et de l'envie, reconnaissant bien qu'il est impossible d'être belle, et de se montrer, sans se faire du mal à soi-même, et sans en faire à tous les autres.

Notre sainte, parfaitement instruite de toutes ces vérités, ne sortait jamais de la maison, si la nécessité ne l'y contraignait; et soit qu'elle y demeurât ou qu'elle en sortît, elle était toujours voilée, de crainte que ce poison qui infecte la vue n'infectât son prochain, ou ne l'infectât elle-même : elle savait bien qu'il y a des crimes que nous commettons quand nous les faisons commettre aux autres, qu'il y en a que le cœur accomplit par ses desirs, et que l'œil achève par ses regards; elle savait bien qu'il se trouve des adultères où il n'y a qu'un complice, et qu'il s'en rencontre d'autres, où, sans actions et sans paroles, il ne laisse pas de s'y rencontrer deux coupables. Enfin elle n'ignorait pas que la même passion qui nous fait désirer de voir nous fait désirer d'être vus,

et que ces deux désirs, venant d'une même cause, nous rendent également criminels devant Dieu : *Ejusdem libidinis est videre et videri.*

Quand elle vit que tous ses soins étaient inutiles, qu'elle ne pouvait ni éviter ses regards ni ceux des autres, elle conjura son divin époux de lui ôter cet avantage qui lui était si funeste, et de la rendre aussi laide qu'elle était belle, afin que dans la perte de sa beauté elle trouvât la conservation de sa chasteté. Je ne me suis jamais étonné que le grand saint Paul ressentant les aiguillons de la chair, demanda à Dieu avec tant d'instance d'être délivré de cet ennemi domestique. Car quand il n'y eût point eu de danger pour un saint à qui la grâce ne manquait jamais, c'était toujours une peine insupportable à une âme chaste d'être troublée par des sentiments ou par des pensées qui choquent la pureté : c'était une inquiétude étrange à un prédicateur évangélique de combattre des mouvements impudiques, pendant qu'il expliquait des mystères adorables : c'était une horrible humiliation à un apôtre qui chassait les démons des possédés, d'être lui-même tourmenté par un démon, et de ne pouvoir vaincre dans sa personne celui qu'il vainquait dans celle des autres. Mais certes, je m'étonne extrêmement qu'une femme qui aime naturellement de plaire aux hommes, qui sait bien qu'elle n'est pas responsable des mauvais désirs que fait naîtresa beauté quand elle ne la relève pas par des artifices criminels, et qui sait enfin qu'elle peut régner sur les cœurs par cet avantage, comme font les rois par la justice, et les orateurs par l'éloquence, demande à Dieu qu'il l'en délivre, et qu'il efface les charmes de son visage pour conserver la chasteté de son cœur. Cependant c'est la prière que fait à Dieu sainte Avoie ; c'est la grâce qu'elle demande à sa bonté, et qu'elle lui demande avec abondance de larmes et de soupirs. Avouez, mesdames, que vous n'importunez pas souvent le ciel de semblables vœux, que vous ne vous êtes pas encore avisées de lui demander la diminution de votre embonpoint, et que n'étant pas persuadées que la beauté soit l'ennemie de la chasteté, vous ne l'avez pas conjuré de vous ôter l'une pour mettre l'autre en assurance. C'est néanmoins la pensée des vierges qui sont les plus éclairées et qui sont les plus désireuses de plaire à Jésus-Christ, leur époux.

La nôtre, reconnaissant qu'elle ne pouvait obtenir cette grâce du Fils de Dieu, se résolut de se la procurer elle-même par la pénitence, de jeûner avec tant de rigueur, et de veiller avec tant d'assiduité que devenant maigre elle devînt laide, et qu'au lieu de donner de l'amour elle donnât de l'horreur à tous ceux qui l'aborderaient. Mais comme tous ses soins furent inutiles, et que sa beauté, comme celle de Daniel, s'accrut par ses abstinences, elle recourut à ses premiers artifices, et se résolut de ne paraître jamais en public de peur que sa pureté ne fût intéressée et sa solitude troublée par la rencontre des hommes. *Toto satagebat affectu*, dit l'historien de sa vie (*Petrus de Natalibus*), *hominum fugere frequentias et vitare colloquia, ne vel orantis perturbaretur silentium, vel continentis castitas tentaretur.*

Et certes elle avait grande raison : car de toutes les vertus, il n'y en a point de plus délicate que la chasteté : elle ressemble à la fleur des fruits que l'on gâte sitôt qu'on les touche, et qui ne peut se réparer quand elle est une fois perdue. Les anciens Pères ont été si scrupuleux en cette matière, qu'il s'en est trouvé quelques-uns entre eux qui ont cru qu'une fille qui découvrait son visage n'était plus vierge, et qu'ayant montré cette partie qui semble être l'abrégé de toutes les autres, elle avait perdu sa pureté. Tertullien, sévère partout, l'est si fort en cette occasion qu'il ne veut pas qu'une fille qui s'est dévoilée prétende à la qualité de vierge, et il s'imagine qu'elle est déchue de cet honneur aussitôt qu'elle a fait voir sa beauté : *Denudasti puellam a capite, et tota jam sibi virgo non est, alia est facta.*

Si cette maxime est véritable, et si c'est déshonorer une vierge que de montrer son visage, *Omnis publicatio virginis bonæ, stupri passio est*, si elle a perdu sa pureté en découvrant sa beauté, que dirons-nous et que penserons-nous de celles qui se produisent partout, qui, non contentes de dévoiler leur tête et de découvrir leur visage, découvrent leurs bras, leurs épaules, leur sein, et se prostituent insolemment aux regards et aux désirs des impudiques? Ne faut-il pas avouer que, selon le sentiment des Pères, elles ont perdu la chasteté, et que retenant seulement le nom de filles, elles n'en ont plus la gloire, parce qu'elles n'en ont plus la pureté. Sainte Avoie, bien persuadée d'une si importante vérité, sortait rarement de sa maison, et quand elle était contrainte d'en sortir, elle se cachait avec tant de soin qu'on pouvait dire que, comme elle gardait le silence et la solitude dans les compagnies, elle cachait son visage dans la conversation et dans les visites. Sa beauté pourtant la trahit; ce soleil fit paraître sa lumière au travers de tous les nuages qui le couvraient ; et il répandit tant de lumière et de chaleur dans l'Angleterre, qu'il acquit des amants et des adorateurs à notre sainte.

Parmi cette foule il y eut un jeune homme de condition et de mérite, qui se déclara le premier et qui demanda sainte Avoie à son père. La passion en paraissait raisonnable, la recherche en était juste, et selon les lois du monde il n'y avait rien que de légitime en sa conduite. Cependant notre sainte vierge en eut de l'horreur : elle crut qu'elle était coupable puisqu'elle était aimée; que son Epoux était offensé puisqu'elle avait un amant; que sa pureté était perdue, puisqu'elle avait plu aux yeux d'un rival, et qu'elle ne méritait plus la glorieuse qualité de vierge, puisqu'elle lui avait inspiré de l'amour. En effet la sainte n'eût pas été innocente si elle eût contribué à la passion de ce jeune homme, et elle eût été coupable si

elle eût voulu posséder un cœur qui ne devait être possédé que de Dieu seul.

Selon les principes de notre religion, qui sont souvent mal entendus, et plus souvent encore mal expliqués, il ne nous est non plus permis de nous faire aimer que de nous faire craindre. Celui qui se fait craindre est un brutal, et quoiqu'il ne le dise pas, il pense néanmoins dans son cœur ce que disait autrefois ce fameux tyran qui ne se mettait pas en peine qu'on le haït, pourvu qu'on le redoutât : *Oderint, dum metuant*. Celui qui se fait aimer est un superbe qui, par des voies plus douces à la vérité, mais non moins injustes, entreprend sur les droits de Dieu, et veut tenir la place dans les cœurs que celui-ci seul y doit occuper; car il n'y a que Dieu qui puisse être légitimement aimé; tout amour qui ne va pas jusqu'à lui est criminel; et quand il nous a commandé d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, il nous a commandé de l'aimer en lui et pour lui. Il est le centre de tout amour, dit le grand saint Thomas, et comme les lignes qui n'aboutissent pas à leur centre sont égarées ou perdues, toutes les affections qui ne s'élèvent pas jusqu'à Dieu sont injustes et déréglées. Lucifer n'est pas moins coupable dans sa révolte pour avoir voulu se faire aimer que pour avoir voulu se faire craindre par les anges. Il se servit peut-être plus de sa beauté pour les séduire que de sa force pour les étonner, et il s'acquit peut-être plus d'amants que d'esclaves parmi les anges rebelles.

Quoi qu'il en soit, il n'est jamais permis à un homme dans notre religion de ravir à Dieu le cœur d'une femme, et il n'est jamais permis à une femme de lui enlever le cœur d'un homme. Il s'est réservé notre cœur et notre amour, et nous lui disputons la souveraineté quand nous voulons partager avec lui cet empire qu'il s'est réservé sur les affections. Un homme est coupable quand il emploie la cajolerie pour se faire aimer par une femme, et une femme est criminelle quand elle emploie sa beauté pour se faire aimer par un homme : car, outre que c'est vouloir usurper ce qui appartient à Dieu, l'expérience nous apprend que la cajolerie et la beauté ne sont plus innocentes. La première conçoit toujours de mauvais desseins, et la seconde produit toujours de mauvais effets. La première fait la guerre à la chasteté par des louanges; elle ne loue la vertu que pour la perdre; elle ne se rend agréable que pour se rendre nuisible; elle commence par la soumission et finit par la tyrannie, et d'un esclave honteux elle en prétend faire un tyran insupportable.

La beauté n'est guère moins criminelle, et si ses armes sont plus belles, on peut dire en vérité qu'elles ne sont pas moins dangereuses. Quelque douceur qu'elle découvre, elle aspire aussi à la tyrannie; elle veut se procurer des esclaves, en se procurant des amants; elle veut régner sur ceux qui la servent, et elle ne se soucie pas de faire des coupables pourvu qu'elle fasse des adorateurs; elle juge presque toujours bien que les pensées de ses sujets sont déshonnêtes, que leurs désirs sont impudiques, que leurs poursuites sont intéressées, et que sous le nom d'amour, ils ne cherchent qu'une honteuse et infâme volupté. C'est pourquoi le grand Tertullien disait si souvent aux femmes chrétiennes de son siècle, que le désir qu'elles avaient de plaire aux hommes par la beauté ne pouvait être innocent, puisqu'elles savaient bien qu'en l'état où le péché nous a réduits, la beauté n'inspirait plus que de mauvaises pensées : *Non de integra conscientia venit studium placendi per decorem, quem naturaliter invitatorem libidinis scimus* (*De Cultu fœmin.*). C'est pourquoi il ajoute encore que, puisqu'elles faisaient profession de chasteté, elles ne devaient pas admettre un désir qui la combattait, ni se servir d'un avantage qui exposait les hommes à la tentation, et qui les sollicitait au péché. *Perfectæ autem, id est Christianæ pudicæ appetitionem sui non tantum non appetendam, sed etiam execrandam vobis sciatis* (*Idem, ibid.*) : Vous êtes, leur disait-il, responsables de leur perte et coupables de leurs crimes, si vous en avez été la cause; et quand vous n'en auriez été que l'occasion, vous seriez toujours sujettes au reproche et à l'envie: *Nescio an impune abeat qui alicui causa perditionis; si a culpa vaces, ab invidia non liberaberis* (*De Cultu fœmin.*).

C'est ce qui faisait appréhender à sainte Avoie qu'elle ne fût pas innocente devant Dieu, puisqu'elle avait donné de l'amour à un jeune prince, quoique ce fût contre son intention. Elle était inconsolable d'avoir acquis un amant sans le vouloir; elle s'estimait criminelle, parce qu'il l'avait trouvée agréable; elle craignait de ne s'être pas ou assez cachée ou assez négligée, puisqu'il était resté assez de beauté sur son visage pour allumer des flammes dans le cœur d'un homme; elle s'abandonnait aux regrets, et elle avait autant de honte et de douleur de cette conquête, qu'une autre en aurait eu de joie et de vanité. La tristesse qu'elle en conçut fut si grande, qu'un ange descendit du ciel pour la consoler et pour l'assurer tout ensemble qu'elle n'était point coupable de ce péché; que c'était sa beauté, et non pas sa volonté, qui avait enlevé le cœur de ce jeune amant; que puisqu'elle ne voulait point d'autre époux que Jésus-Christ, il lui protestait que ses désirs seraient bientôt accomplis, et qu'elle serait dans peu de temps son épouse et sa martyre.

Avant que de voir l'accomplissement de ces promesses, faisons une petite réflexion sur les sentiments de sainte Avoie, et sur ceux des filles et des femmes de ce siècle. La sainte appréhende d'être aimée; et elles souhaitent de l'être : la sainte fuit les grandes assemblées, comme des prostitutions de la chasteté; et elles les cherchent comme les théâtres de leur gloire : la sainte est honteuse d'avoir acquis un amant; et elles se vantent d'avoir débauché un sujet à Jésus-Christ : la sainte s'estime coupable, de ce que ses yeux, sans son congé, ont enlevé la liberté d'un jeune prince; et elles se croient inno-

centes quand, par des regards affétés, elles ont fait des esclaves, et que, servant de ministres au démon, elles ont étendu les bornes de son empire et du leur. Prenez garde à votre conduite, mesdames, appréhendez que, comme elle est si éloignée de celle des saints, elle ne soit funeste à votre âme. Souvenez-vous qu'une honnête femme doit négliger sa beauté, puisqu'elle est nuisible au salut de son prochain; qu'elle la doit craindre, puisqu'elle est contraire à sa chasteté, et qu'elle doit l'effacer, ou par les jeûnes, ou par les veilles, puisque lui donnant de la vanité, elle donne à ceux qui la voient de la tentation ou du scandale; et pour finir cette première partie par une parole de Tertullien, sachez que non-seulement vous ne devez pas augmenter votre beauté par des ajustements étudiés, mais que vous la devez affaiblir par des mortifications recherchées : *Non tantum confectæ et elaboratæ libidinis suggestum recusandum a vobis sciatis, sed etiam naturalis speciositatis obliterandum dissimulatione et incuria, ut oculorum incursibus molestum* (*De Cultu fœmin.*).

II. — La providence divine ne paraît jamais davantage que quand elle accomplit ses volontés par celle de ses ennemis, et qu'elle fait servir leur malice ou leur insolence à l'exécution de ses desseins. Le tyran Maxime voulait s'assurer de la Bretagne, qu'il avait conquise, en y établissant une colonie; il enleva pour ce sujet tout ce qu'il y avait de filles en Angleterre, et les conduisant en France pour les donner à ses soldats, il croyait y établir son autorité. Mais Dieu, qui avait d'autres pensées, permit l'assemblée de toutes ces filles, pour en faire des vierges et des martyres. Il commanda à la tempête qu'il éleva sur la mer de les conduire à l'embouchure du Rhin, et comme là, par un prodige admirable, il se servit de l'impudicité des soldats de Valentinien, pour inspirer à ces filles le désir d'être toujours vierges, il se servit aussi de leur cruauté pour leur procurer l'honneur d'être ses martyres. Je ne m'étends point davantage sur ces particularités, parce que j'en ai parlé plus amplement dans le panégyrique de sainte Ursule.

Il me suffit de vous dire, pour l'intelligence de l'histoire de saint Avoie, qu'elle était une des plus illustres compagnes d'Ursule; que ne lui cédant guère en naissance ni en mérite, elle était maîtresse de camp dans l'armée, dont l'autre était générale, et qu'elle commandait à mille de ces saintes filles, que la prudence des hommes destinait au mariage, et que la providence divine destinait au martyre. Elle aborda à Cologne avec toute la flotte, et évitant un orage sur la mer, elle trouva une autre tempête sur la terre; car les soldats de Valentinien devenant amoureux de ces belles étrangères, les voulurent obliger de les prendre pour époux; mais Jésus-Christ, qui se les était déjà consacrées, leur inspira tant d'amour pour la pureté, qu'elles protestèrent hautement qu'elles voulaient demeurer vierges. Une réponse si peu attendue changea l'amour de ces soldats en fureur, qui croyant qu'elles ne tenaient ce langage que parce qu'elles avaient du mépris pour eux, ils se résolurent ou de les engager au mariage, ou de leur ôter la vie. Ces filles acceptèrent la dernière de ces conditions, et se préparant à la mort, elles se préparèrent au martyre. Toutes le souffrirent avec beaucoup de courage. Mais celui que sainte Avoie endura fut le plus long et le plus cruel, pour les raisons que je m'en vas vous déduire.

La pitié est une vertu qui entre aussi bien dans l'âme des tyrans, que dans celle des souverains; elle prend plaisir de faire paraître son pouvoir, en adoucissant ces cœurs féroces, et elle nous montre que son empire est bien étendu, puisqu'elle compte au nombre de ses sujets, ceux mêmes qui la persécutent : *Nemo natura bonus, nemo natura strenuus*, dit saint Jean Chrysostome (*serm. 4, in I cap. ad Philipp.*), *misericordia vero omnibus est indita, etiam crudeli et immiti.* Elle usa de son autorité sur les soldats qui s'étaient emparés de sainte Avoie; car, soit que l'amour fût d'intelligence avec la pitié, soit que la pitié toute seule eût amolli leur dureté, ils ne purent se résoudre à devenir les bourreaux de celle dont ils avaient été les amants. Ils la tirèrent à l'écart, pendant que les autres trempaient leurs mains dans le sang de ses compagnes, et se persuadant que le temps et leurs prières lui feraient changer de résolution, ils la garantirent de cette sanglante boucherie; mais certes leur compassion fut cruelle, et ils prolongèrent le martyre de sainte Avoie en pensant le différer. Car la sainte, élevée sur une petite éminence, vit tout ce qui se passa dans la plaine; et comme elle vivait en la personne de ses compagnes, on peut dire qu'elle souffrit et qu'elle mourut même avec elles; elle reçut tous les coups qu'elles reçurent, elle sentit toutes les blessures qu'elles sentirent, et comme si elle eût été le but de toutes les flèches, elle fut percée de toutes celles que l'on décocha contre ces martyres; si bien qu'elle souffrit mille morts, avant que de souffrir celle qui devait finir sa vie et ses douleurs

Ne m'avouerez-vous pas, messieurs, que ce supplice est bien rigoureux, et que quand les soldats eussent voulu tourmenter Avoie, ils ne pouvaient pas trouver de meilleur moyen pour satisfaire a leur cruauté, que celui dont ils s'avisèrent pour satisfaire à leur amour? Car outre que cette sainte ne pouvait voir la mort de ses compagnes sans la ressentir, il est certain qu'elle ne pouvait s'empêcher de craindre, ni d'appréhender que ces amants, animés par l'exemple de leurs compagnons, ne changeassent leur amour en haine, et ne la sacrifiassent enfin après avoir sacrifié ses compagnes. Quoique cette appréhension fût fausse, elle ne laissa pas de lui causer de véritables douleurs, et de la réduire à l'état où se trouvent ceux qui flottent entre la crainte de la mort et l'espérance de la vie. Elle passa le reste du jour et toute la nuit suivante en cette inquiétude, et elle ne s'occupa dans la prison où ses amants

l'enfermèrent, que de la funeste tragédie qu'elle avait vue. Son imagination lui représenta des fleuves de sang, des montagnes de morts, ses compagnes percées de flèches, leurs voix mourantes mêlées avec les cris des bourreaux, et enfin tout le carnage qu'elle avait découvert du lieu éminent où on l'avait retirée.

Permettez-moi de comparer sainte Cordule avec sainte Avoie, d'examiner leurs sentiments, de juger de leurs mérites, et de prononcer en faveur de celle qui aura le plus enduré. Cordule fut touchée de crainte et de pitié; voyant le meurtre de ses compagnes, elle se retira dans les vaisseaux, et elle chercha son salut dans sa retraite. Avoie ne fut pas sans crainte, mais elle ne fit point de lâcheté, et si elle ne mourut pas avec les autres, on n'en saurait accuser que la compassion de ses amants. Cordule ne vit qu'une partie de la cruauté que les bourreaux exercèrent sur ses compagnes, et sa fuite lui épargna la moitié de la douleur et de la crainte. Mais Avoie en vit le commencement et la fin; elle sentit tous les coups que ces innocentes reçurent, et elle mourut autant de fois qu'elle les vit mourir devant ses yeux. Cordule n'eut qu'une mauvaise nuit dans les vaisseaux; elle se présenta le matin aux soldats, et, fortifiée par la grâce, elle répara sa honte et finit toutes ses craintes par une mort généreuse, mais aussi prompte que favorable. Avoie n'en fut pas sitôt délivrée; et c'est en ce point particulièrement qu'elle a un merveilleux avantage sur sainte Cordule; car les soldats qui la gardaient voulurent lasser sa patience, et après avoir inutilement employé les promesses et les menaces, ils en vinrent enfin aux plus rigoureux supplices pour abattre son courage.

C'est une maxime assurée que les morts les plus longues sont les plus fâcheuses, et que c'est faire mourir souvent une personne, que de la faire mourir longtemps. Je sais bien que ce qu'on appelle la mort ne peut durer qu'un moment, et que la cruauté des tyrans avec tous leurs artifices ne la saurait prolonger; mais si nous parlons de la mort comme les philosophes en doivent parler, il est certain qu'elle dure aussi longtemps que la crainte nous la fait voir, et que la douleur nous la fait sentir. Nous commençons à mourir aussitôt que nous la craignons; et nous continuons à mourir pendant tout le temps que nous endurons. La mort des martyrs est aussi longue que leurs appréhensions et que leurs tourments, et je me persuade qu'ils sont morts autant de fois qu'on leur a fait voir, ou qu'on leur a fait sentir les instruments de leurs supplices. Ne vous imaginez pas que j'invente ces raisons pour faire valoir leurs mérites: les juges en tombent d'accord avec moi, et ils savent bien que la crainte de la mort fait une partie de la mort, puisqu'ils l'épargnent aux criminels, et qu'ils ne leur prononcent leur arrêt que le jour même qu'ils doivent être exécutés. On a vu souvent des hommes que la seule crainte a fait mourir, et à qui cette passion a fait souffrir ce que les tourments font souffrir aux autres.

Jugez donc de la peine de sainte Avoie par la longueur de sa prison et de sa crainte; jugez combien devait endurer une vierge qui appréhendait la mort, et quelque chose de plus fâcheux que la mort; qui se voyait réduite à souhaiter ce que tous les autres appréhendent, et à désirer que ses amants devinssent ses bourreaux, afin que lui ôtant la vie, ils ne lui ôtassent pas l'honneur. Jugez de l'inquiétude où devait être une fille qui, restant seule d'un si grand nombre, ne savait de quelle mort elle devait finir sa vie, et qui, dans cette extrémité, n'avait aucune compagne qui pût partager sa crainte ou sa douleur avec elle. Après tant de rudes épreuves de son courage, ses amants ou ses bourreaux, car je ne sais duquel nom je les dois plutôt appeler, voyant que leurs menaces ne l'étonnaient point, et que la mort, toujours présente, ne surmontait point sa constance, ils se résolurent de la faire mourir de faim et de soif, et de se servir de ces deux cruels supplices pour finir la plus belle vie du monde.

La faim est un des fléaux dont Dieu se sert dans sa colère pour punir l'insolence de ses ennemis: il est, au jugement des philosophes, plus cruel que les deux autres; car la guerre a plus de pompe que de fureur, et quoiqu'elle ne subsiste que par le meurtre et le carnage, elle donne cette consolation même aux vaincus qu'ils peuvent disputer leur vie contre les vainqueurs, et faisant de nécessité vertu, trouver ou leur salut ou leur vengeance dans leur combat. Quiconque a les armes à la main ne se doit point croire malheureux; s'il ne peut conserver sa vie, il peut la défendre, et il est en son pouvoir de se rendre redoutable au victorieux. La peste est plus horrible qu'elle n'est cruelle, et si vous en retranchez ce que l'opinion essaie de nous en persuader, vous trouverez que c'est une maladie comme les autres, et qui ne cause pas tant de douleur que la goutte et la colique: ayez un ami qui vous assiste en ce danger, et vous n'êtes plus à plaindre, puisque ce qu'on redoute le plus dans la peste, c'est l'éloignement de ses proches; mais la faim est un mal qui, pour être cruel, ne laisse pas d'être long; qui nous ronge les entrailles, qui se sert de nous contre nous-mêmes; qui consume l'humide radical avec la chaleur naturelle, qui lasse la patience des philosophes, qui abat le courage des soldats, qui les contraint à se rendre sans combat à la discrétion de leurs ennemis, et qui, leur ayant ôté les forces, leur ôte aussi le moyen de se défendre.

On se garantit de la peste en s'éloignant des lieux qu'elle infecte, ou en prenant des antidotes qui nous préservent contre son venin: on se défend de la guerre par la guerre même, et opposant sa fureur à sa fureur, on espère ou de mourir ou de vaincre; mais la faim est un ennemi domestique qui nous dévore, qui ne nous donne ni trêve ni repos; qui nous ôte les forces et le courage,

et qui altère aussi bien notre raison que notre tempérament. Car il s'est trouvé des mères qui, pour se défendre de ce tourment rigoureux, ont oublié qu'elles étaient mères, et qui, par la plus étrange cruauté qui puisse entrer dans l'esprit d'une femme, se sont résolues de manger leurs propres enfants. Jugez de la rigueur de ce mal par les horribles résolutions qu'il nous fait prendre : jugez de sa violence par la qualité de son remède, et avouez qu'il est extrême, puisqu'il triomphe de la plus douce et de la plus forte de toutes les affections.

C'est de cet effroyable supplice que se servent les ennemis de sainte Avoie; il la laissent languir dans la prison; ils prennent plaisir de la voir consumer par cet ennemi qui loge dans ses entrailles; ils se vengent de sa beauté qu'ils voient s'effacer de jour en jour; ils sont ravis que celle qui avait tant de charmes sur le visage, n'y ait plus que la maigreur, la tristesse et la pâleur; ils attendent à chaque moment qu'elle succombe à la faiblesse, ou qu'elle se rende à leurs injustes désirs pour se délivrer de la maladie qui la consume : mais ne pensez pas vaincre la sainte par ce tourment, elle a assez de courage et de lumière pour se moquer de vos artifices et de vos efforts; elle ne redoute non plus la faim que le fer ou que le feu; elle sait bien qu'avec le secours de la foi on peut surmonter toutes les sortes de morts, et qu'il n'y a point de supplice qui ne cède à la constance d'un véritable chrétien. *Fides famem non timet, scit etiam famem non minus sibi contemnendam propter Deum quam omne mortis genus* (*Tertul., de Idolol.*). Elle endurera la faim quelque temps, et elle ne mourra pas; vos espérances seront aussi vaines que vos efforts ont été inutiles; le ciel nourrira la sainte dans la prison, et la Vierge, qui regarde toutes les vierges comme ses filles, lui conservera la vie en dépit de votre aveugle fureur.

En effet, messieurs, comme les anges, dit l'histoire de sa vie, étaient descendus pour la défendre, la reine des anges descendit du ciel pour la nourrir; et celle qui se glorifie d'avoir allaité celui qui repaît les oiseaux de l'air, ne dédaigna pas de secourir sainte Avoie dans cette dernière extrémité : une vierge consola une autre vierge; la mère de Jésus-Christ visita l'épouse de Jésus-Christ, et lui fournissant des aliments, elle lui conserva la vie pour prolonger son combat et pour embellir son triomphe : mais remarquez, s'il vous plaît, que ce traitement fut modeste et sans excès; que Marie ne donna rien à la volupté, et que satisfaisant à la seule nécessité, elle garantit la sainte de la rigueur de la faim.

Le ciel en a usé de la sorte toutes les fois qu'il a voulu faire des miracles pour assister ses serviteurs. Il ne donna que de la manne aux Israélites dans le désert, et quoique cette viande céleste eût toutes sortes de goûts pour ceux qui la prenaient avec respect, elle ennuya tous les autres, et leur fit dire ces paroles, qui pour être des marques de leur ingratitude, ne laissent pas d'être des preuves de la vérité que je vous dis : *Nauseat anima nostra super cibo isto levissimo*. Quand, pour condescendre à leurs injustes désirs, Dieu leur donna des viandes plus exquises, il leur en coûta la vie, et ils n'eurent pas plutôt mangé des cailles que la foudre tomba sur leurs têtes criminelles. Le prophète Elie ne fut pas plus magnifiquement traité dans sa persécution; et le corbeau qui le nourrit pendant quelque temps, ne lui apporta qu'un peu de pain : *Heliæ utique allatus est cibus ab Angelo*, dit saint Bernard (*Sermon 3 in Psalm. Qui habitat*), *quo nullus in humana consuetudine vilior invenitur*. Le Fils de Dieu, qui reput le peuple qui l'avait suivi dans la solitude, ne lui fit pas meilleure chère, et se contentant de multiplier quelques pains d'orge et quelques poissons que ses disciples avaient apportés pour leur nourriture, il nous apprit que dans ses miracles mêmes il condamnait notre luxe et notre excès.

La Vierge imita son Fils, en secourant une autre vierge : elle ne lui donna que trois pains par semaine, pour régler aussi bien la quantité que la qualité de ses vivres, et lui rendant la vigueur, elle la prépara à de nouvelles victoires. Ses ennemis s'étonnèrent pendant quelque temps qu'une fille pût vivre sans aliments; mais ils s'étonnèrent bien davantage quand ils virent que le ciel s'intéressait dans sa conservation, qu'il faisait des miracles pour la nourrir et qu'il lui envoyait du pain pour entretenir sa vie. S'ils n'eussent été aveuglés par leur fureur, ce prodige les eût convertis; mais comme ils n'étaient animés que de la haine qui avait succédé à leur amour, ils se résolurent de faire mourir celle qui s'était moquée de leurs promesses et de leurs menaces et qui avait surmonté leurs artifices et leurs violences; un coup d'épée trancha la tête de la sainte, et, la tirant de son exil, la fit monter dans le ciel, sa chère patrie, pour y régner éternellement avec son Epoux. Je ne doute point que la gloire qu'elle y possède ne soit bien grande, que ses récompenses ne répondent à ses mérites, qu'elle n'accompagne l'Agneau partout où il va, et qu'elle ne tienne le rang que demande sa constance et sa pureté. Mais puisque l'œil ne peut voir, que l'oreille ne peut entendre et que la langue ne peut exprimer ce que Jésus-Christ prépare à celles qui l'aiment, laissons sa gloire et considérons ses vertus, profitons de ses exemples et voyons ce qu'elle a fait pour vaincre les voluptés et les douleurs.

Cette sainte était la plus illustre beauté de son siècle, et selon ce que la tradition nous en apprend, elle effaçait par sa présence toutes les filles, comme le soleil, quand il monte sur l'horizon, efface toutes les étoiles. Elle ne put pas ignorer longtemps ces avantages, puisque quand son miroir ne les lui eût pas découverts, les soupirs et les poursuites de ses amants les lui eussent toujours fait connaître. Elle en connut aussitôt le danger, et elle jugea fort bien qu'une chose qui causait tant de désordres, qui donnait de l'envie à ses compagnes et de l'amour à ses

esclaves, ne pouvait être innocente. C'est pourquoi elle se résolut de cacher ce qui faisait tant de mal, de ne plus paraître dans les compagnies, qu'on peut appeler les théâtres de la vanité, de ne plus sortir de la maison que la nécessité ne l'y obligeât, et quand elle en sortirait de ne découvrir jamais son visage, puisqu'il troublait son repos et celui des autres.

Qu'il serait à souhaiter, mesdames, que vous eussiez la résolution de sainte Avoie, que vous ne sortissiez plus de vos maisons que la charité ou la nécessité ne vous y forçât, et que quand vous en sortiriez vous eussiez soin de voiler votre visage, puisque l'expérience vous apprend que de montrer son trésor, c'est l'exposer au pillage : *Deprædari desiderat qui thesaurum publice portat in via* (*S. Greg., homil.* 11 *in Evang.*). C'est par les yeux que le poison se glisse dans l'âme; c'est par les regards que se commencent les adultères, c'est par les regards que se conçoivent et que s'expliquent les mauvais désirs; c'est enfin par les regards que la beauté fait des conquêtes; mais c'est par eux aussi que la chasteté souffre de cruelles pertes et fait de funestes naufrages. La sainte, dont vous célébrez aujourd'hui la fête, ne se contenta pas de se cacher, mais elle essaya même de diminuer son embonpoint, d'obscurcir l'éclat de ses yeux, de ternir la vivacité de son teint, et elle employa autant d'artifice pour effacer sa beauté, que vous en emploieriez pour faire éclater la vôtre.

Que ce sacrifice fut agréable à Jésus-Christ! que les anges considérèrent avec joie une fille qui sacrifiait sa beauté à sa chasteté, qui faisait tous ses efforts pour devenir laide, de peur qu'elle ne fît des impudiques, et qui pensait être obligée d'étouffer un monstre agréable, parce qu'il blessait les yeux et le cœur de ceux qui le regardaient ou par dessein ou par surprise! Mais qu'ils considèrent avec douleur tous les soins que vous prenez d'augmenter un avantage qui cause le plus souvent votre perte et celle des autres! que ces bienheureux esprits sont justement indignés contre vous, quand ils voient que vous mettez toute votre gloire à faire d'injustes conquêtes, à ravir des sujets au Fils de Dieu et à procurer des esclaves au démon!

Ne vous persuadera-t-on jamais que vous êtes coupables de tous les péchés que vous faites commettre aux hommes, qu'aussitôt que vous avez dessein de leur plaire, vous commencez à déplaire à Dieu, et que, comme dit saint Cyprien, vous n'êtes plus innocentes, dès que vous devenez amoureuses de vous-mêmes ou que vous voulez en rendre les autres amoureux : *Dum hominibus placere gestiunt, Dominum offendunt* (*S. Cypr., De habitu Virgin.*). Mais vous êtes bien plus criminelles quand vous vous parez avec tant d'ajustement, que non contentes de la beauté que la nature vous a donnée, vous essayez à l'augmenter par vos artifices, et qu'ornées comme des idoles, vous ne cherchez qu'à faire des idolâtres. Sachez qu'une femme qui se pare pour attirer les yeux et les cœurs des hommes n'est point innocente devant Dieu; que quand elle fait naître leurs soupirs et qu'elle entretient leurs passions elle ne saurait s'excuser de leurs péchés, puisqu'elle en est ou l'occasion ou la cause. *Cæterum si te sumptuosius comes, et per publicum notabiliter incedas, oculos juventutis in te allicias, suspiria adolescentium post te trahas, concupiscendi libidinem nutrias, peccandi fomenta succendas* (*De habitu Virgin.*). Que ces paroles sont éloquentes, et que j'appréhende bien de n'en pas trouver qui puissent en exprimer toute la force et toute la grâce! Si vous vous parez somptueusement, dit ce grand homme, et si, marchant en public, vous portez quelques habits insolents qui vous fassent remarquer entre les autres; si par ces injustes artifices, vous attirez les yeux des jeunes gens, si vous enlevez les cœurs, si vous nourrissez leurs désirs, si vous allumez leurs flammes, sachez que quand vous ne vous perdriez pas, vous seriez toujours coupables, puisque vous les auriez fait perdre, et que vous ne pourriez prétendre à la qualité d'honnête femme, puisque vous auriez offert le poison et fourni l'épée dont ces malheureux se seraient donné la mort : *Ut et ipsa non pereas, alios tamen perdas, et velut gladium et venenum te videntibus præbeas, excusari non potes quasi casta sis et pudica* (*Idem, ibid.*). Car n'est-ce pas là la plus grande de toutes les ignorances et la plus haute de toutes les folies, d'aimer ce qui a toujours nui, et qui nuit encore à présent, de se persuader faussement qu'on ne se perd pas quand on perd les autres, et que quand on leur fait du mal on ne s'en fait pas à soi-même : *Nunc quanta ignorantia veri est, animi quanta dementia, id velle quod nocuerit semper et noceat; et putare quod inde ipsa non pereas, unde alios periisse cognoscas* (*Idem, ibid.*).

Regardez ce que fait notre illustre sainte, et suivant un si rare exemple, ne soyez jamais plus affligées que quand vous aurez appris que votre beauté aura enlevé quelques sujets à Jésus-Christ : punissez cette injustice sur votre corps, vengez le Fils de Dieu en votre personne, et mettez-vous en un état où vous ne puissiez plus lui débaucher ses amants. Quand vous en userez ainsi, vous pourrez prétendre quelque part à la mort de sainte Avoie, puisque vous en aurez eu à sa vertu; si vous n'êtes pas vierges et martyres comme elle a été, vous serez au moins chastes et, pénitentes, et vous rendant agréables au Fils de Dieu, par ces deux excellentes qualités, vous pourrez espérer de sa justice ou de sa miséricorde, qu'il vous en récompensera dans le ciel; où nous conduise, etc.

PANÉGYRIQUE DE SAINT BARNABÉ

Prononcé le jour de sa fête, dans l'Eglise de l'Oratoire.

Segregate mihi Saulum et Barnabam in opus ad quod assumpsi eos (*Act.*, XIII).

Si jamais les prédicateurs ont eu sujet de s'intéresser dans les louanges d'un homme

mortel, il faut avouer que c'est dans celles de saint Barnabé, puisqu'il a été choisi de Dieu avec saint Paul pour être l'apôtre des gentils et pour prêcher l'Evangile par toute la terre. Jusque-là, messieurs, il semblait que Dieu ne fût connu que dans la Judée, et que son Fils ne fût mort que pour le salut des Juifs. Mais la mission de saint Barnabé nous apprend que Dieu veut être adoré dans tout l'univers et que Jésus-Christ s'est immolé sur la croix pour racheter tous les hommes. Car la mission de cet apôtre n'est point bornée, et il est chargé par celui qui l'envoie, avec saint Paul, de parcourir tout le monde, de prendre possession de l'empire que Jésus-Christ s'est acquis par sa mort et de prêcher indifféremment à tous les peuples de la terre. Les prophètes n'avaient pas la permission de sortir de la Judée; quelque eloquence ou quelque autorité que Dieu leur eût donnée dans le monde, ils ne pouvaient en user que pour confirmer le peuple juif dans la créance qu'il avait de la vérité ou pour le retirer de l'erreur quand il s'y était laissé engager. Les apôtres même n'avaient pas eu la liberté de prêcher l'Evangile aux gentils, et l'exemple de leur Maître, qui s'était retranché dans la Palestine, leur défendait d'en sortir. Mais aujourd'hui le ciel nous regarde favorablement, et ne donnant point de bornes à la prédication de saint Barnabé, il nous fait espérer que nous ne serons pas exclus de la grâce du salut. Mais puisque la Vierge, qui reçut les gentils en la personne des Mages, prévint cet apôtre et qu'elle fut la première qui nous ouvrit la porte du ciel en nous ouvrant celle de l'Eglise, ne parlons pas des obligations que nous avons à saint Barnabé sans reconnaître celles que nous avons à Marie, et disons-lui avec l'ange: *Ave, Maria.*

S'il est vrai que saint Barnabé soit, comme saint Paul, le premier apôtre des gentils, il faut qu'il soit si parfait qu'il puisse servir de modèle à tous les autres et que l'on trouve en sa personne toutes les qualités nécessaires pour faire un excellent prédicateur; il faut qu'il soit détaché de ses intérêts, qu'il ne cherche que la gloire de Jésus-Christ, qu'il méprise son honneur et sa vie et qu'il soit toujours en disposition de signer de son propre sang la doctrine qu'il a prêchée. Il me serait bien aisé de vous faire voir que le saint dont je fais le panégyrique, a pleinement possédé tous ces avantages; qu'il avait renoncé à ses intérets, puisqu'il avait vendu toutes ses maisons et qu'il en avait donné le prix aux apôtres; qu'il ne respirait que la gloire du Fils de Dieu, puisque sa plus grande passion était de lui acquérir des sujets; qu'il ne considérait ni son honneur ni sa vie, puisqu'il prodiguait l'un et l'autre pour convertir les pécheurs, et qu'il était bien préparé à souffrir la mort pour confirmer l'Evangile, puisqu'il ajouta la qualité de martyr à celle d'apôtre. Mais parce qu'un discours d'une heure ne suffirait pas pour déduire tant de choses, trouvez bon que je les renferme dans une seule, et que je vous fasse voir que saint Barnabé est l'idée d'un parfait prédicateur, puisque méprisant sa gloire il n'a jamais recherché que celle de Jésus-Christ.

Mais pour entendre une vérité qui doit servir de fondement à toutes les louanges de cet apôtre, permettez-moi de dire que les prédicateurs peuvent rechercher leur honneur en quatre façon : la première, quand ils ne peuvent souffrir de compagnons dans leurs travaux et qu'à l'exemple des ambitieux, ils veulent porter toute la peine pour recueillir toute la gloire; la seconde, quand ils s'ingèrent dans les emplois et qu'il n'attendent pas les ordres du Fils de Dieu, ou de ceux qui le représentent dans son Eglise; la troisième, quand ils s'attachent à quelques peuples et qu'ils suivent leurs inclinations ou leurs intérêts; la dernière, quand ils reçoivent les louanges qu'on leur présente, et qu'ils ne les rapportent pas à celui qui les mérite tout seul, puisqu'il est le principe de toutes leurs bonnes œuvres. Or ceci présupposé, je dis que jamais prédicateur ne fut plus éloigné de la vaine gloire que saint Barnabé, puisqu'il s'est toujours associé des compagnons dans ses travaux, qu'il n'a jamais rien entrepris que par la conduite du Saint-Esprit, qu'il a préféré les gentils aux Juifs, quand ceux-ci se sont rendus indignes de l'Evangile par leur opiniâtreté, et qu'il a constamment rejeté toutes les louanges qui lui ont été données dans l'exercice de son ministère.

I. — Les ambitieux sont aussi bien ennemis de la société que les avares. Ils ne peuvent souffrir d'égalité dans le monde, et dès le moment qu'ils se soulevèrent contre Dieu, ils formèrent le dessein de commander à tous les hommes. On ne les offense guère moins en secouant le joug de leur tyrannie, qu'en leur disputant l'autorité; et ils s'imaginent que comme il n'y a qu'un soleil, il n'y doit avoir qu'un souverain dans l'univers. Quiconque ne leur est pas soumis leur est contraire, et qui ne combat pas sous leurs enseignes éprouve la violence et l'injustice de leurs armes. Ce malheur passe souvent de l'Etat dans l'Eglise, et cette contagion infecte aussi bien les prédicateurs que les conquérants. Car ceux qui ne cherchent que leur gloire dans le ministère, et qui font servir l'Evangile à leur vanité, ne peuvent souffrir de compagnons dans cet exercice; et quoique la moisson soit si grande et que le nombre des ouvriers soit si petit, *Messis multa, operarii pauci* (*S. Matth.*, IX), ils voudraient être tout seuls dans l'Etat du Fils de Dieu, afin que personne ne partageât ni leur travail ni leur gloire.

Ces misérables souhaiteraient avoir cent corps pour remplir toutes les chaires, et autant de langues que la fable en donne à la renommée, pour se faire entendre de tous les peuples. Ils recherchent les emplois avec plus d'empressement que les ambitieux ne briguent les charges, et ils croient avoir gagné une bataille quand ils ont enlevé une chaire à un prédicateur qui peut obscurcir leur gloire, ou diminuer leur réputation.

Ceux-là se prêchent sans doute et ne prêchent pas Jésus-Christ, et comme la vanité est le principe de toutes leurs actions, on peut dire que la gloire en est la fin et que l'enfer en sera la récompense. Les véritables prédicateurs, qui ne respirent que l'honneur de Jésus-Christ et le salut des fidèles, souhaitent que l'Evangile soit prêché aux dépens même de leur réputation, et s'ils ont un peu de zèle, ils doivent désirer, avec saint Paul, que Jésus-Christ soit glorifié par la perte de leur liberté.

Comme le grand saint Barnabé était un prédicateur désintéressé, et que le Fils de Dieu l'avait mis dans son Eglise pour servir de modèle à tous les autres, il a eu cet avantage en éminence, et jamais ministre de Jésus-Christ n'eut plus de soin de se cacher dans ses emplois et d'en faire tomber la gloire sur la personne des autres. Il fut envoyé en Antioche pour y prêcher l'Evangile : sa parole et son exemple y convertit un prodigieux nombre de gentils et de Juifs, qui le reconnurent pour leur apôtre et pour leur père ; il pouvait jouir de la gloire que ses travaux lui avaient acquise et gouverner cette Eglise qu'il avait fondée par ses prédications : mais comme il était bien aise d'en partager l'honneur avec un autre, il alla chercher saint Paul à Tharse, l'amena en Antioche, quoiqu'il sût bien que la présence de ce soleil effacerait l'éclat de sa lumière, et que quand ce foudre d'éloquence aurait fait entendre sa voix à ce peuple, il aurait peine à écouter un autre prédicateur. Néanmoins sans s'arrêter à toutes ces considérations qui eussent pu frapper l'esprit d'un homme superbe ou intéressé, il appela saint Paul à une conquête assurée, il lui fit part des dépouilles qu'il avait enlevées aux démons et il l'invita plutôt à un triomphe qu'à un combat. Car notre généreux apôtre avait tant avancé cet ouvrage par ses soins, que les Grecs et les Juifs ne respiraient plus que la gloire d'appartenir à Jésus-Christ, et ils étaient si bien disposés à recevoir l'Evangile, que les premières prédications de saint Paul y recueillirent une abondante moisson. Mais certes il faut avouer que ces deux divins ouvriers s'accordèrent admirablement bien ensemble, et que dans tous leurs travaux ils ne regardèrent que la gloire de leur commun Maître. Des esprits plus faibles se fussent enflés de tant d'heureux succès, et voyant la plus belle ville de l'Orient céder à leur éloquence, ils en eussent tiré quelque vanité : mais ceux-ci, qui étaient si bien fondés en l'humilité et qui savaient que celui qui plante et celui qui arrose n'est rien, en rendirent tout l'honneur au Fils de Dieu, et voulurent que leur conquête portât le nom de celui qui avait béni leur travail. Expliquons cette vérité, puisqu'elle sert également à faire éclater la gloire de Jésus-Christ et la modestie de ses ministres.

Je sais bien que le Saint-Esprit forma l'Eglise dans le cénacle de Sion, et qu'il y jeta les fondements de cet édifice éternel quand il descendit en langues de feu sur les apôtres ; je sais bien qu'il accomplit ce qui s'était commencé autrefois sur la montagne de Sinaï, et que gravant l'amour dans le cœur des disciples, il leur donna une loi dont celle de Moïse n'était que l'ombre ; je sais bien enfin que la synagogue fut ensevelie en cet heureux moment, et que l'Eglise chrétienne fut élevée sur ses ruines pour commander à toute la terre ; mais je sais bien aussi que cette Eglise était renfermée dans les murailles de Jérusalem, qu'elle n'était composée que d'un petit nombre de fidèles, et que si elle avait une loi qui la pût conserver, elle n'avait point encore de nom qui la pût faire connaître. Elle s'accrut par les prédications et par les miracles de saint Pierre ; ceux qui avaient été ses persécuteurs devinrent ses enfants, et ils expièrent leur parricide, dit saint Augustin, quand ils burent avec respect le sang qu'ils avaient répandu avec injustice. La persécution suscitée contre les fidèles après le martyre de saint Etienne répandit l'Eglise dans Samarie, et ces fugitifs portant la foi dans tous les lieux par où ils passaient, acquirent de nouveaux enfants à leur mère. Les principales villes de la Palestine adorèrent ce Jésus-Christ que Jérusalem avait cruellement crucifié, et la Syrie même, touchée des prodiges que faisaient les apôtres et leurs disciples, embrassa le parti du Fils de Dieu.

Mais il me semble, messieurs, que l'Eglise ne fut en son lustre que quand Antioche fut convertie ; ce fut là qu'elle commença d'avoir de la consistance, qu'elle prit une forme raisonnable, qu'elle reçut publiquement le baptême, et qu'on imposa à ses enfants le glorieux nom de chrétiens. Permettez-moi d'admirer ici la modestie de nos apôtres, et de l'opposer à la vanité des infidèles. Comme ceux-ci ne travaillent que pour la gloire, ils essayent de se faire connaître par leurs ouvrages ; ils font porter leur nom aux villes qu'ils ont bâties ou aux provinces qu'ils ont conquises ; ils se persuadent que leur mémoire s'éternisera par cet artifice, et que vivant dans les siècles à venir, ils triompheront de la mort et de l'oubli. Mais l'événement a fait voir combien leurs pensées étaient vaines, puisque le temps, qui a détruit leurs édifices et leurs conquêtes, a enseveli sous leurs débris toute la gloire de leur nom. Mais les apôtres, plus modestes que les conquérants, n'ont pas voulu faire porter leur nom à l'Eglise, quoiqu'ils sussent bien qu'elle dût être éternelle ; ils avaient contribué de leurs soins à son établissement ; ils l'avaient arrosée de leur sueur, et cimentée de leur propre sang. Cependant ils en rendirent toute la gloire à celui qui en était le véritable fondateur, et quand il la fallut baptiser, ils ne lui imposèrent point d'autre nom que celui de son époux.

Saint Paul et saint Barnabé ne songèrent point à leur intérêt dans une occasion si favorable, et sachant bien qu'ils étaient les ministres de Jésus-Christ, ils ne voulurent point d'autre récompense de leur service que celle qu'ils en ont reçue dans l'éternité ; ils se cachèrent sous le nom de Jésus-Christ, comme cet ange qui donna la loi à Moïse se

cacha sous la majesté de Dieu ; ils s'éclipsèrent devant lui comme les astres en la présence du soleil, et répétant les paroles de saint Jean, ils apprirent à tous les hommes qu'il se fallait abaisser pour élever Jésus-Christ : *Oportet ipsum crescere, me autem minui* (*S. Jean*, III). Les apôtres étaient les époux de l'Eglise; les fidèles que celle-ci concevait dans son chaste sein étaient leurs enfants, et saint Barnabé pouvait dire à ceux d'Antioche ce que saint Paul disait autrefois à ceux de Corinthe : *Per Evangelium ego vos genui* (I *Cor.*, IV). Mais comme l'un et l'autre n'épousa l'Eglise qu'en la personne du Fils de Dieu, ils ne prétendirent point aussi de donner un autre nom que le sien à leurs enfants. La loi ordonnait que quand un homme était mort sans héritier, son frère épousât sa veuve, à condition que les enfants qui naîtraient de ce mariage portassent le nom du défunt. Le Fils de Dieu, comme a remarqué saint Augustin, épousa l'Eglise en la croix, et la laissant solitaire et affligée, il obligea ses frères de la prendre après sa mort; ceux-ci, pour obéir à ses dernières volontés, épousèrent sa veuve, et pour honorer sa mémoire, ils imposèrent son nom aux enfants qu'ils eurent d'elle.

C'est ce que firent saint Paul et saint Barnabé dans Antioche; ils rendirent l'Eglise féconde par leurs paroles; ils produisirent des enfants dans son chaste sein, et ils firent renaître leur père dans ces posthumes innocents ; mais ils se gardèrent bien de leur donner d'autre nom que celui de Jésus-Christ; car comme ils savaient qu'il était le premier époux de cette veuve, ils appelèrent ses enfants chrétiens, et leur apprirent par ce nom auguste qu'ils devaient leur glorieuse naissance à la douloureuse mort de leur père. Qu'il y a peu de prédicateurs qui dans ce siècle pervers imitent la modestie de nos apôtres ! Nous ne cherchons plus les intérêts du Fils de Dieu, mais les nôtres; nous ne prêchons plus son Evangile, mais nos pensées, et s'il donne quelque succès à nos paroles, nous nous en attribuons toute la gloire. Cependant nous ne sommes que des serviteurs inutiles; nous frappons les oreilles, mais nous ne pouvons toucher les cœurs, et quand il arrive que nos raisons convertissent quelques pécheurs ou produisent quelques enfants à l'Eglise, nous devons reconnaître avec saint Barnabé que Jésus-Christ en est l'auteur et le père.

Les prédicateurs ne sont pas les seuls coupables en cette occasion : les fidèles prennent part à leur vanité, et s'ils font quelque bonne œuvre, ils veulent que toute la postérité le sache, et que les siècles à venir en soient informés ; ils gravent leurs noms superbes sur les murailles de nos temples, ils font porter leurs armes à nos ornements, et il semble que nos ministres, chargés des marques de leur vanité, soient devenus leurs esclaves. Travaillez, messieurs, pour la gloire de Jésus-Christ; cachez votre main quand elle fait une aumône, et sachez que lorsque vous donnez quelque chose à un pauvre, vous rendez avec justice au Fils de Dieu ce qu'il vous a prêté avec miséricorde. Profitez de l'exemple des apôtres, qui n'ont point recherché l'honneur, et qui ne se sont jamais ingérés dans les emplois évangéliques, comme je prétends vous faire voir en la suite de ce discours.

II. — C'est une étrange injustice que personne n'entre dans les maisons des grands sans leur congé, et que chacun veuille entrer dans la famille de Jésus-Christ sans sa permission. Il faut être agréable aux princes pour devenir leur domestique, et avoir quelque accès auprès de leurs personnes, avant que d'être admis à leur service ; mais la plupart des chrétiens se jettent effrontément dans l'Eglise, sans consulter la volonté du Fils de Dieu, ni celle de ses ministres. L'intérêt règle en ce point leurs désirs, et pourvu qu'ils espèrent du profit et de l'honneur dans sa maison, ils s'y engagent sans crainte et sans honte. Cependant l'Ecriture sainte nous apprend que la vocation doit précéder notre entrée dans l'Eglise, qu'il faut être appelé comme Aaron, que l'ingérance est criminelle en cette occasion, et que c'est un plus grand péché de prendre les charges quand on ne les mérite pas, que de les refuser quand on les mérite. Dans l'Ancien Testament la vocation était attachée à la naissance, et quiconque était né de la tribu de Lévi pouvait prétendre au service des autels. Avant que la loi eût fait ce règlement, Dieu déclarait ses intentions par un miracle, et comme il faisait consumer la victime par le feu du ciel, pour témoigner que le sacrifice lui était agréable, il faisait paraître quelque lumière sur la tête de celui qu'il avait choisi, pour publier à tout le monde qu'il se voulait servir de lui. Jésus-Christ, le souverain prêtre, n'accepta cet honneur que parce que son Père le lui déféra, et quoiqu'il ne fût venu au monde que pour expier nos péchés par sa mort, il ne voulut point s'ingérer dans cet emploi, qu'il n'en eût reçu l'ordre de celui qui l'avait envoyé.

Et en effet la raison nous persuade bien que c'est une haute insolence de vouloir entrer dans l'Eglise sans vocation : car si les ecclésiastiques sont les domestiques du Fils de Dieu, quelle apparence y a-t-il de les recevoir dans sa maison contre son gré ? S'ils ne peuvent réussir dans leur ministère sans sa grâce, comment la peuvent-ils espérer, quand il ne les y a pas destinés ? S'ils doivent déclarer ses intentions au peuple, comment le peuvent-ils faire, s'ils n'ont point de part à sa confidence ? S'ils se sont glissés dans son troupeau par artifice, ou s'ils s'y sont jetés par violence, que peuvent-ils attendre qu'une juste condamnation du légitime Pasteur ? C'est pourquoi dans la primitive Eglise personne ne s'ingérait de prendre les ordres sans avoir consulté son évêque ; celui-ci faisait des prières publiques avec son clergé, pour connaître les volontés du souverain Prêtre, et quand il avait admis quelqu'un aux premiers degrés, il exigeait de une vertu extraordinaire qui le rendît capable de monter aux autres. Mais, sans m'éten

dre sur un sujet qui demanderait des discours entiers, contentons-nous de confirmer cette vérité par l'exemple de nos apôtres.

Saint Paul et saint Barnabé avaient été appelés au service de Jésus-Christ, le premier par une voie extraordinaire et miraculeuse, le second par le suffrage des apôtres. L'un et l'autre avait donné, depuis sa vocation, mille preuves de sa ferveur et de son amour. Ils étaient du nombre de ces généreux athlètes qui s'étaient dévoués à la mort pour le service de Jésus-Christ ; ils ne respiraient que la gloire de son nom et l'étendue de son empire ; ils portaient des cicatrices honorables qui marquaient leur courage et leur valeur, ils venaient d'établir l'Eglise dans Antioche, et de donner aux fidèles le plus illustre nom que l'on puisse porter dans le monde. Il ne fallait pas douter que ceux qui avaient fait paraître tant de vertu ne fussent capables des plus grands emplois de l'Etat du Fils de Dieu. Cependant, messieurs, ces grands hommes ne s'engagèrent point dans une mission extraordinaire, que le Saint-Esprit n'eût parlé et qu'il n'eût dit à tous les fidèles : *Segregate mihi Paulum et Barnabam in opus ad quod assumpsi eos* (*Act.* XIII). Mais quoiqu'il eût parlé si impérieusement, qu'il se fût déclaré à toute l'Eglise en général, et à nos apôtres en particulier, et que, par de secrètes et certaines inspirations, il leur eût fait connaître son dessein, ils ne laissèrent pas de s'assembler en corps pour délibérer sur cette affaire. Car, comme remarque fort bien saint Jean Chrysostome (*S. Chrysost., hom.* 74, *in caput* XIV *S. Joan.*), le Saint-Esprit avait agi en souverain, et il avait parlé comme celui qui conduit toute l'Eglise : *Imperiose in proprium eos opus vocavit, ut suam ostenderet potestatem.* Cependant après une déclaration si claire et si forte, les apôtres conférèrent ensemble, recoururent à la prière, passèrent les jours en jeûne, et les nuits en veilles, afin que le Saint-Esprit bénît un dessein qu'il ne leur avait pas seulement inspiré, mais commandé : *Tunc jejunantes et orantes imposuerunt illis manus, et dimiserunt illos* (*Act.*, XIII).

Permettez-moi, messieurs, de vous faire admirer ici les principales vertus de saint Barnabé, et de vous représenter les extrêmes obligations que nous avons à son zèle, à sa modestie et à son obéissance : à son zèle, car il désirait avec passion que l'empire du Fils de Dieu s'étendît par toute la terre, que tous les hommes devinssent ses sujets, et que les peuples qui vivaient dans les ténèbres du paganisme reçussent la lumière de l'Evangile ; à sa modestie, car encore qu'il souhaitât avec beaucoup d'ardeur la conversion des gentils, et qu'il jugeât bien par les mouvements que Dieu lui en donnait, qu'il était destiné pour servir à cet ouvrage, néanmoins il en attendit le commandement avec patience, et sans se presser ou s'ingérer, il s'abandonna à la conduite de cet Esprit, qui doit être le directeur de tous les fidèles ; à son obéissance, car aussitôt qu'il eut reçu l'ordre de l'Eglise, et que celle-ci, s'expliquant par la bouche des apôtres, lui eut fait connaître sa volonté, il se prépara à cet ouvrage également difficile et important. Ce n'est pas qu'il n'en prévît tous les dangers, et qu'il ne sût bien qu'il aurait le monde et le démon sur les bras ; mais il s'estimait assez heureux de mourir dans l'exécution d'un dessein qui avait coûté la vie à son maître, et qui l'avait obligé de se sacrifier en la croix, pour étouffer les inimitiés de tous les peuples : *Interficiens inimicitias in semetipso* (*Eph.*, II).

Remarquez donc, messieurs, que si saint Barnabé souhaite le salut du monde par la grandeur de son zèle, il en attend l'ordre du ciel par sa modestie; mais qu'il l'exécute, quand il l'a reçu, avec une obéissance aussi prompte que fidèle. Hélas! que nous sommes différents de cet apôtre en toutes ces dispositions! Nous recherchons les emplois, sans attendre qu'ils nous soient offerts. Nous ne consultons ni le Saint-Esprit ni ses ministres. Notre ambition nous fait dire, comme aux enfants de Zébédée, que rien n'est impossible à notre courage : *Possumus*. Nous sommes zélés quand quelque heureux succès flatte notre vanité, et tandis que les applaudissements nous font espérer quelques dignités, nous prêchons l'Evangile, parce que les intérêts du Fils de Dieu s'accordent avec les nôtres. Mais quand les événements ne répondent pas à notre attente, que nos auditeurs nous abandonnent, que la cour ne nous considère pas, et qu'il ne nous reste plus que la peine, qui est inséparable de cet exercice, la force nous manque, notre courage s'abat, et nous témoignons par notre infâme lâcheté que nous n'avons regardé dans cet emploi que l'établissement de notre fortune. Nos apôtres étaient bien éloignés de ces sentiments, puisqu'ils ne cherchaient dans la prédication que la gloire de mourir pour Jésus-Christ, et que, n'écoutant ni la chair ni le sang, ils quittèrent les Juifs pour aller prêcher l'Evangile aux gentils. Et c'est ce que j'ai à vous faire voir en la suite de ce discours.

III. — De toutes les nations de la terre il ne s'en est jamais trouvé une qui ait entretenu plus d'amour et plus de commerce entre ses enfants que la judaïque. Quoiqu'ils aient été souvent dispersés par le monde et emmenés captifs en des terres étrangères, ils sont toujours demeurés unis ensemble par la religion et par la nature. Ils conversaient les uns avec les autres durant leur captivité, et s'entretenant de la venue du Messie, ils se promettaient qu'il finirait toutes leurs misères. Comme une si forte passion avait pour fondement la piété, elle s'était répandue jusque dans l'âme des apôtres, qui avaient un zèle merveilleux pour la conversion de leurs frères. De là vient qu'ils prêchèrent quelque temps aux Juifs, sans avoir aucun zèle pour le salut des gentils ; et soit qu'ils crussent que ceux-ci étaient exclus du bénéfice de la rédemption, ou qu'ils se persuadassent qu'ils n'étaient pas encore capables de nos mystères, ils n'avaient aucune communication avec eux ; mais quand ils eurent connu que Dieu avait rejeté les Juifs pour appeler les gentils,

et qu'ils eurent appris par une révélation particulière que la porte de l'Eglise était ouverte aux infidèles, alors, suivant les mouvements du Saint-Esprit, ils prêchèrent l'Evangile à toutes les nations de la terre.

Mais jamais pas un apôtre n'obéit à ce commandement avec plus de soumission que saint Paul et saint Barnabé. Car comme ils virent que les Juifs, aussi opiniâtres qu'aveugles, s'opposaient à leurs prédications, et que, par une malice qui tenait plus du démon que de l'homme, ils combattaient leurs raisons et leurs miracles, ils convertirent leur zèle en indignation, et servant d'interprètes à Jésus-Christ, ils prononcèrent à ces incrédules l'effroyable arrêt de leur réprobation : *Vobis oportebat primum loqui verbum Dei; sed quoniam repellitis illud et indignos vos judicatis vitæ æternæ, ecce convertimur ad gentes* (*Act.*, XIII); où vous remarquerez trois ou quatre choses notables qui relèvent merveilleusement la vertu de nos apôtres. La première est leur justice, en ce qu'ils avaient donné la préférence aux Juifs, parce qu'ils étaient enfants d'Abraham, que les promesses leur avaient été faites, que la loi leur avait été donnée, que le Messie était descendu de leurs pères; et que venant en la terre, il les avait honorés de sa présence, de sa doctrine et de ses miracles. La seconde est leur prudence à déclarer le mystère de leur réprobation et à rejeter leur malheur sur leur incrédulité : Car c'est vous, leur dirent-ils, qui méprisez nos paroles et vous rendez indignes de la vie éternelle; nous venons vous en montrer le chemin, vous en ouvrir la porte, et vous faire participants d'une grâce que Dieu présente à tout le monde et ne refuse à personne. La troisième est leur douceur; car encore qu'ils parlent avec beaucoup de liberté, c'est sans emportement et sans aigreur; et quoiqu'ils prononcent le plus rigoureux arrêt qui se puisse prononcer contre des hommes, c'est avec des termes qui ne marquent ni colère ni ressentiment, ce qui a fait dire à saint Jean Chrysostome : *Videte quantam habet mansuetudinem junctam sermonis libertas* (*S. Chrysost.*, *homil.* 30, *in* XIII *Actuum apostol.*). La quatrième est le détachement de leur intérêt et de leur gloire, puisque, sans considérer que les gentils étaient leurs ennemis, qu'ils mépriseraient la parole de Dieu en leur bouche, et qu'ils armeraient toutes les créatures contre les prédicateurs de Jésus-Christ, ils ne laissèrent pas d'accepter ce parti; et, obéissant à l'esprit qui les animait, de se préparer à une entreprise aussi dangereuse que difficile : *Ecce convertimur ad gentes*. Considérons-en les difficultés et les périls, puisque ces deux apôtres les ont surmontés pour notre salut, et remarquons dans les travaux qu'ils y ont soufferts qu'ils ne cherchaient que la gloire de leur Maître.

Le mystère de la prédestination est impénétrable à l'esprit de l'homme; et si celui-ci n'a pu se soumettre à la souveraineté de Dieu dans son innocence, il a bien plus de peine à s'y assujettir maintenant que sa misère n'a servi qu'à augmenter son orgueil. Il croit que sa liberté est blessée par l'autorité absolue que Dieu fait paraître en la réprobation des méchants; il ne peut concevoir que Dieu puisse traiter si différemment des personnes qu'il trouve enveloppées dans une même révolte. Il a peine à s'imaginer qu'un péché qui a précédé sa naissance de tant de siècles le puisse rendre coupable; et sans considérer que le crime de lèse-majesté passe de la personne du père dans celle de ses enfants, il réclame toujours contre celui du premier homme, et il murmure contre Dieu qui le punit si sévèrement en toute sa postérité. C'est en vain qu'on lui représente que Dieu est le souverain de tous les hommes et qu'il en peut disposer comme bon lui semble; que le péché lui donne un nouveau pouvoir sur eux, qu'il a droit de les punir depuis qu'ils sont devenus coupables, et que si ses jugements sont rigoureux ou cachés, ils ne sont jamais injustes.

Mais toutes ces difficultés s'augmentent bien davantage quand Dieu, usant de sa puissance infinie, réprouve une nation tout entière pour en élire une autre; et que paraissant changer de sentiment et de conduite, il aime celle qu'il haïssait, et il hait celle qu'il aimait auparavant. Car il semble qu'il fait tort à sa constance et à sa justice, qu'il soit capable de changement aussi bien que ses créatures, et qu'excluant du salut tout un peuple, il enveloppe les innocents avec les coupables. C'est ce qui embarrassait l'esprit des apôtres, et qui leur empêchait de connaître et d'approuver la réprobation des Juifs et l'élection des gentils. Car quand ils se souvenaient de toutes les grâces que Dieu avait faites à leurs pères, et de tous les services qu'ils en avaient reçus, ils ne pouvaient s'imaginer qu'il les voulût abandonner pour choisir des infidèles qui avaient toujours embrassé le parti de son ennemi.

En effet, si nous considérons le procédé des gentils, nous trouverons qu'ils avaient ravi à Dieu quatre choses qui n'appartiennent qu'à lui, et qu'ils les avaient dévouées au service du démon. Ils lui avaient bâti des temples, dressé des autels, offert des victimes, institué des ministres et des prêtres : *Dæmonibus templa fabricata sunt a gentibus, dæmonibus aræ constructæ, dæmonibus oblata sacrificia, dæmonibus vates instituti* (*S. Aug.*, *in Psal.* XCIV). Mais ce qui était de plus fâcheux, les gentils avaient été opiniâtres dans leur superstition. Quelque mal que leur eût fait le démon, ils n'avaient jamais quitté son parti, et quelque miracle que Dieu eût fait pour les éclairer, ils n'avaient jamais reconnu sa grandeur, ni imploré sa miséricorde; si bien qu'à juger de cette affaire par les principes de la raison, il n'y avait point d'apparence que Dieu voulût réprouver les Juifs pour appeler les gentils. Cependant, lassé de l'opiniâtreté des premiers, touché de la misère des seconds, il rejette ses anciens serviteurs, il choisit ses anciens ennemis, et découvrant ce qu'il avait caché dans sa pensée depuis tant de siècles, il donne commis-

sion à ses apôtres de quitter les Juifs et de prêcher aux gentils.

C'est l'ordre que reçoivent et qu'exécutent aujourd'hui nos apôtres, qui, sans considérer la chair et le sang, prononcent l'arrêt de mort à leurs frères, et pour les punir de leur opiniâtreté, les retranchent de l'Eglise. Moïse n'avait pu autrefois se résoudre à cette rigueur, et quand Dieu lui commanda de quitter ce peuple qui avait le cœur si dur et la tête si superbe, il plaida sa cause et obtint la grâce de ces rebelles. Jonas ne s'éloigna pas tant de Ninive pour la crainte du danger que pour l'amour qu'il portait à sa nation; et il ne pouvait souffrir que Dieu abandonnât ses enfants pour s'appliquer au salut de ses esclaves. Mais nos apôtres qui n'avaient point d'autre intérêt que celui de Jésus-Christ, qui négligeaient leur gloire et ne recherchaient que la sienne, rejetèrent les Juifs et recherchèrent les gentils, sitôt qu'ils eurent appris la volonté de leur souverain : *Ecce convertimur ad gentes.* Nous laissons notre patrie pour aller courir par toute la terre; nous abandonnons nos frères pour aller prêcher à nos ennemis ; nous quittons la Palestine pour aller demeurer dans la Syrie et dans la Grèce; et quoique nous prévoyions bien des dangers et des difficultés dans une si grande entreprise, nous l'embrassons avec joie et nous nous estimons heureux de perdre l'honneur et la vie pour témoigner notre obéissance et notre amour à Jésus-Christ.

Dites le vrai, messieurs, les prédicateurs de ce siècle sont-ils en cette disposition? voudraient-ils quitter les grandes villes et les superbes théâtres, où ils paraissent avec pompe et avec éclat, pour aller prêcher dans les villages, où il n'y a point d'auditeurs qui flattent leur vanité? Voudraient-ils bien passer les mers et aller instruire des peuples barbares, qui ne récompensent ceux qui les instruisent que par la persécution et par le mépris? Mais sans entreprendre en particulier les ministres de la parole de Dieu, les chrétiens voudraient-ils bien sacrifier tous leurs intérêts à la gloire de Jésus-Christ, embrasser la honte et la douleur quand elle est attachée à la vertu, et voudraient-ils bien, pour s'acquitter de leur devoir, quitter leurs proches ou condamner leurs amis? C'est cependant ce que font nos deux apôtres avec tant de générosité; c'est ce qu'ils disent à leurs propres frères : *Ecce convertimur ad gentes.* Et ne vous persuadez pas que ce fut pour chercher parmi les infidèles l'approbation qu'ils n'avaient pas trouvée parmi les Juifs, puisque, comme vous verrez en ce dernier point, ils rejetèrent avec tant de force les honneurs que ceux-là leur déférèrent.

IV. — De toutes les passions d'Adam, celle qui a fait le plus d'impression dans l'âme de ses enfants est le désir de la gloire; il naît avec eux, et lorsqu'ils n'ont pas encore l'usage de la raison ni de la parole, ils ont déjà quelque sentiment de la vanité : les enfants contestent les uns avec les autres, et l'orgueil, qui les anime déjà, leur donne de l'émulation pour la gloire. Si ce désir les accompagne en leur naissance, il ne les abandonne pas pendant leur vie; car quand ils sont avancés dans l'âge, on peut dire que plus ils sont raisonnables, plus ils deviennent superbes, et qu'ils ne travaillent que pour acquérir de l'honneur. Ils se défont avec le temps de l'incontinence ; l'amour des plaisirs se ralentit par l'usage, et quand l'esprit règne sur le corps, l'ambition triomphe de la volupté. L'avarice même, tout insatiable qu'elle est, se guérit par la difficulté qu'elle a de garder ce qu'elle a acquis, et ses richesses lui deviennent odieuses quand elle voit qu'au lieu de lui procurer du repos, elles lui causent de l'inquiétude et de la douleur. Mais l'ambition ne vieillit jamais dans les orgueilleux ; elle tire des forces de la faiblesse de leurs corps, elle est plus vigoureuse dans les vieillards que dans les jeunes hommes, et comme si elle se prévalait des avantages qu'elle a remportés sur leurs autres passions, elle règne absolument dans leurs volontés. Un ancien philosophe a dit que comme le cœur est le premier vivant et le dernier mourant dans le corps de l'homme, l'ambition était la première vivante et la dernière mourante dans son âme; mais il devait ajouter qu'elle y est fortement imprimée, que la mort même ne l'en saurait effacer : l'homme l'emporte avec lui dans l'autre monde, et l'enfer, qui est le comble de la misère, ne guérit pas un damné de son orgueil.

Si elle est si opiniâtre dans les méchants, elle n'est guère moins difficile à vaincre dans les justes; c'est le premier et le dernier ennemi qu'ils ont à combattre, et ils n'ont jamais plus de sujet de le craindre, que quand ils ont remporté quelque avantage sur lui. Car, comme s'il se relevait de sa chute, ainsi que l'Anthée de la fable, il les attaque plus fortement, et il essaie de leur donner de la vanité par sa défaite. Quoique ce monstre soit si redoutable en tous états et en toutes occasions, il n'est jamais plus à craindre que quand il nous est offert par une bouche sincère et qui nous veut persuader qu'il est la récompense de notre mérite. Le grand saint Augustin confesse qu'il se défendait bien de l'honneur quand il était éloigné; mais que sa présence le faisait trembler, et qu'il avait toutes les peines du monde à le rejeter quand il lui était présenté par une personne agréable. *Non hujus laudis vires sentit nisi qui ei bellum indixerit : quia etsi cuiquam facile est laude carere dum negatur, difficile est ea non delectari dum offertur* (*S. Aug., epist.* 64). Il n'y a personne, dit ce grand homme, qui ait senti les forces de cet ennemi que celui qui lui a déclaré la guerre : car s'il est facile de nous passer des louanges quand on ne nous les donne pas, il est très-difficile de les rejeter et de n'y pas prendre de plaisir quand on nous les offre.

Or c'est en cette manière que la gloire attaque saint Barnabé : elle prend sa plus belle forme pour le séduire, elle se présente à lui comme la récompense de sa vertu, et elle lui est présentée ou par la bouche du peuple, afin qu'elle en paraisse plus sincère,

ou par la bouche des prêtres, afin qu'elle en paraisse plus juste et plus véritable. Car quand il eut prêché dans la Lycaonie, qu'il eut converti des pécheurs par ses sermons, qu'il eut guéri des malades par ses miracles; le peuple, étonné de ses prodiges, le voulut adorer comme un Dieu, et s'écria en sa langue que les dieux s'étaient rendus semblables aux hommes, et avaient honoré leur ville de leur présence : *Dii similes facti hominibus descenderunt ad nos* (*Act.*, XIV). Cette louange, messieurs, n'était-elle pas capable de contenter la vanité d'un conquérant? ne pouvait-elle pas ébranler la modestie de notre apôtre; et l'orgueil, qui ne manque jamais de prétexte, ne lui pouvait-il pas persuader que, comme l'ambassadeur représente la personne de son maître et peut recevoir ses honneurs, il pouvait, puisqu'il venait de la part d'un Dieu, être traité comme un dieu sur la terre? Ne pouvait-il pas s'imaginer que la gloire du ministre rejaillissait sur la personne de son souverain, et que l'on ne pouvait porter plus haut celle de Jésus-Christ, qu'en laissant ce peuple dans la créance que ses apôtres étaient des dieux?

Le grand saint Augustin a remarqué autrefois que le plus grand avantage de Dieu, était de faire des dieux et de communiquer son pouvoir et sa grandeur à ses créatures; car expliquant ces paroles du Psalmiste : *Deus autem in medio deos dijudicat*, où il représente Dieu comme un souverain au milieu des hommes qu'il a faits dieux par sa grâce; et le comparant avec ces dieux que les hommes ont faits avec leurs mains, il s'écrie : *Quantus Deus est qui facit deos : et quales dii sunt quos facit homo! Et ideo ipse Deus verus, quia Deus non factus est. Nos autem facti non veri dii, meliores tamen illis quos homo facit* (*S. August., in psal.* XCIV). Que notre Dieu est grand, qui fait des dieux; et que ces dieux sont chétifs, que les hommes ont faits dieux! Il est le vrai Dieu, parce qu'il est Dieu par lui-même, et que personne ne l'a fait Dieu; nous ne le sommes pas comme lui, parce que c'est lui qui nous a faits dieux, mais nous le sommes à meilleur titre que ceux qui ne le sont que parce que nous les avons faits dieux. Notre apôtre ne pouvait-il donc pas recevoir un honneur que l'Écriture ne refuse pas aux hommes, et ne devait-il pas se servir de cette raison pour montrer que Jésus-Christ était le maître de tous les dieux, puisque ses ministres mêmes étaient des dieux? Il le pouvait faire d'autant plus facilement, que les prêtres s'accordaient avec le peuple, et que prenant Barnabé pour Jupiter à cause de sa majesté, et Paul pour Mercure à cause de son éloquence, ils voulaient lui immoler des victimes : *Sacerdos quoque Jovis tauros et coronas ante januas afferens, cum populis volebat sacrificare.*

Mais que firent nos apôtres en cette rencontre, et comment se défendirent ils d'un honneur qui n'appartient qu'à Dieu seul? Ils déchirèrent leurs habits, ils bouchèrent leurs oreilles pour ne pas entendre ces blasphèmes; et, pleins de zèle pour la gloire de leur Maître, ils déclarèrent à ce peuple qu'ils n'étaient que des hommes mortels, semblables à eux; qu'ils n'étaient venus dans leur ville que pour les tirer de leur superstition, et leur apprendre que ces suprêmes honneurs ne devaient être rendus qu'au Dieu qui a créé le ciel et la terre. *Viri, quid hæc facitis? et nos mortales sumus similes vobis homines.* Ne vous trompez pas, nous ne sommes que des hommes semblables à vous, et non pas à Dieu, mortels comme vous, et non pas immortels comme Dieu; les sacrifices lui sont réservés, et notre plus grande ambition est qu'après avoir été ses ministres, nous puissions être ses victimes, et perdre la vie pour son service. Leurs désirs furent suivis de leurs effets : saint Paul et saint Barnabé eurent la tête tranchée, et ils ajoutèrent la qualité de martyrs à celle d'apôtres.

Mais sans admirer leur constance à souffrir la mort, admirons leur modestie à refuser les honneurs, et avouons que nous sommes bien éloignés de leur perfection; les moindres avantages nous remplissent de vanité, les louanges nous entêtent, et sans considérer si elles sont justes, nous les recevons indifféremment de tout le monde. Les éloges ordinaires nous déplaisent, nous voulons que l'on nous traite comme des dieux, et que l'on nous croie les créateurs de nos pensées : nous souhaitons que notre gloire efface celle des autres, et sans nous souvenir que nous ne possédons rien que nous n'ayons reçu, nous voulons qu'on nous estime de ce qui n'est pas à nous. Pensons, messieurs, que la louange appartient à Dieu, que c'est entreprendre sur ses droits, que de la rechercher ici-bas, et qu'il faut renoncer à la gloire de la terre, si nous voulons mériter celle du ciel, où nous conduise, etc.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE CÉCILE,

Prononcé, le jour de sa fête, dans l'Église des religieuses anglaises.

Erunt sicut angeli Dei : neque nubent neque nubentur. (*Matth.*, XXII).

Vous ne devez pas vous étonner, mes chères sœurs, si, ayant à faire le panégyrique de sainte Cécile, j'ai pris ces paroles de l'Évangile pour mon texte, puisque je ne vois rien dans sa vie qui ne paraisse angélique. Elle est un ange elle-même en son corps et en son esprit; et soit que l'on considère la beauté de son visage ou la pureté de son âme, on ne lui peut justement refuser cette honorable qualité. Je n'aperçois que des anges auprès d'elle, qui l'assistent dans ses prières, qui la conseillent dans ses doutes, et qui la défendent dans ses combats. Et enfin celles qui m'écoutent sont des anges, puisqu'elles sont des vierges consacrées au service de Jésus-Christ, et que, chantant ses louanges, elles imitent dans leurs concerts admirables la mélodie de ces bienheureux esprits. Il ne me resterait plus rien à désirer, sinon que je fusse un ange moi-même, pour faire l'éloge de tous ces anges. Mais ce que je

n'ai pas par mon mérite, je l'ai par mon office, puisque les prédicateurs sont les anges du Fils de Dieu. Et la Vierge, qui est la reine des anges, ne me déniera pas sa faveur, si pour l'obtenir j'emploie les paroles d'un ange et si je lui dis, avec saint Gabriel: *Ave, Maria.*

Si un Père de l'Eglise a pu appeler les anges les vierges du ciel, il me semble que je puis bien appeler les vierges les anges de la terre, puisqu'elles possèdent ici les avantages de ces bienheureux esprits. Je sais bien que depuis le mystère de l'Incarnation, il y a quelque alliance entre les anges et les hommes; que les anges sont leurs protecteurs; que les hommes sont leurs pupilles; que les anges sont leurs maîtres; que les hommes sont leurs disciples; que les anges sont leurs rois; que les hommes sont leurs sujets: mais les vierges sont si nobles et si pures, que dès la terre elles traitent familièrement avec les anges, et peuvent avant la résurrection être regardées comme des anges mortels, *De familia deputantur angelica*, dit Tertullien: elles sont censées être de la famille des anges, et il semble qu'elles possèdent sur la terre le bonheur que le reste des fidèles n'espère de posséder que dans le ciel: *Quod nobis promittitur, vobis præsto est*, dit saint Ambroise (*S. Ambr.*, *de Virg.*), *votorumque nostrorum usus apud vos est: de hoc mundo non estis, quamquamsitis in hoc mundo; sæculum vos habere meruit, sed tenere non potuit.* Ce qui est promis aux hommes est accordé aux vierges; elles ont l'effet dont ceux-là n'ont que l'espérance; elles ne sont pas du monde, quoiqu'elles soient dans le monde; et si le monde a la gloire de les posséder, il n'a pas le pouvoir de les retenir. Mais sans m'étendre sur les preuves d'une vérité si connue, permettez-moi de la confirmer par le seul exemple de sainte Cécile, et de vous faire voir en ce discours qu'elle devient ange par leur communication, qu'elle converse souvent avec les anges, qu'elle a les mêmes emplois sur la terre qu'ils ont dans le ciel, et qu'elle inspire la pureté comme ces bienheureux esprits.

I. — Tout ce grand et prodigieux nombre de créatures qui remplissent l'univers se peut réduire à trois classes différentes. Les unes sont composées de corps et d'esprit, comme les hommes, car ils ont le corps commun avec les bêtes, et quoiqu'il soit plus excellent, il est pourtant de même nature, sujet aux mêmes faiblesses, pressé des mêmes besoins, et affligé des mêmes infirmités: ils ont l'esprit commun avec les anges, ils raisonnent comme ces nobles intelligences, et s'ils n'ont pas l'entendement aussi vif, ils ont la liberté aussi entière, et ils se promettent une félicité aussi parfaite. Les autres sont tout corps, comme les bêtes; car l'âme qui les anime n'est qu'un corps, et quoiqu'il soit plus subtil que la matière dont il est la forme, il ne laisse pas d'être matériel lui-même et d'avoir toutes les imperfections qui se rencontrent dans les corps. Les autres sont de purs esprits dégagés du sang et de la chair, qui ne sont composés que d'entendement, de mémoire et de volonté, qui étant incorruptibles sont immortels, qui n'étant point mesurés par les années vivent toujours, qui n'étant point bornés par les lieux sont dans ceux où ils veulent être, et qui n'ayant besoin que de Dieu trouvent en lui seul leur vêtement et leur nourriture, leur lumière et leur bonheur.

Quoique les hommes soient moins nobles que les anges, et plus nobles aussi que les bêtes, ils ont ou cet avantage, ou ce défaut, qu'étant situés au milieu des deux, et que tenant quelque chose des uns et des autres, ils peuvent, selon leurs désirs, devenir ou des anges, ou des bêtes. Car s'ils suivent les inclinations de leur corps, ils deviennent bêtes, et leur âme, tout excellente qu'elle est, devient charnelle quand elle a trop de commerce avec la chair. Si au contraire ils suivent les mouvements de leurs âmes, ils s'élèvent au-dessus d'eux-mêmes, et sans se dépouiller de leurs corps, ils deviennent semblables aux anges. Or, entre tous ceux qui prétendent à cette gloire, il n'y en a point qui y parviennent plus heureusement que les vierges. Car encore que tous les saints aspirent par diverses voies à cet honneur, que les uns matent leurs corps par la pénitence, que les autres le purifient par le jeûne, que les autres l'élèvent par l'oraison, il faut avouer pourtant qu'il n'y en a point qui s'en séparent plus parfaitement que les vierges. Car quoiqu'elles doivent un de leurs principaux avantages à leur corps, elles le traitent avec tant de rigueur, qu'il semble qu'elles le regardent comme leur plus mortel ennemi: tantôt elles se servent des jeûnes et des veilles pour diminuer ses forces; tantôt elles emploient les douleurs pour le punir; tantôt elles s'éloignent de lui par la prière, et s'unissent à ce qu'elles aiment par la pensée et par le désir; si bien qu'on peut dire du corps des vierges ce que Tertullien a dit de celui des bienheureux, qu'il change de qualité, et qu'il devient spirituel ou angélique: *In regno Christi reformata et angelificata caro.* En effet, les vierges chrétiennes négligent leur corps, méprisent ses avantages, s'affligent de sa beauté, et de peur qu'elles ne deviennent coupables des péchés qu'elle produit, elles n'ont point de relâche ni de repos qu'elles ne l'aient détruite par leurs innocentes cruautés.

La grande sainte dont je fais ici le panégyrique, a été une des plus heureuses dans ce dessein: car dès qu'elle eut consacré sa pureté à Jésus-Christ, elle forma en même temps la résolution de faire la guerre à son corps et l'amour à son esprit, de s'éloigner autant qu'elle pourrait de la condition des bêtes, de s'approcher autant que ses forces le lui permettaient de la condition des anges, et de faire tous ses efforts pour se rendre agréable à Jésus-Christ par sa chasteté. Elle passait la meilleure partie des nuits dans les églises, et veillant sur le tombeau des martyrs, elle se préparait à devenir ange et martyre par une mort généreuse. Elle s'affligeait que son corps, qui n'avait pas

tant de vigueur que son esprit, interrompait ses entretiens avec Dieu : elle rougissait quand elle apprenait par les louanges qu'on lui donnait, que sa pénitence n'avait pas encore effacé toute sa beauté; mais elle était au désespoir quand elle remarquait par les soupirs ou par les larmes des jeunes hommes qui la voyaient, que son visage leur avait donné de l'amour; et pour se punir d'un crime qu'elle n'avait pas commis, elle inventait de nouvelles austérités, afin que, perdant son embonpoint, elle fût plutôt un objet de mépris ou d'horreur que d'estime ni d'amour.

Elle croyait être coupable d'un péché, dont elle n'était que l'occasion innocente, et bien plus scrupuleuse que les filles de ce siècle, qui n'ont point de plus grande passion que de plaire aux hommes qui les regardent, elle pensait être criminelle quand elle avait plu à quelqu'un; elle disait de tous ses amants ce qu'Hippolyte disait autrefois de sa marâtre : *Totus sum noxius, placui novercæ* (*Senec.*), et déchargeant sa colère sur son visage, il semblait qu'elle voulût laver cette offense dans ses larmes ou dans son sang. Elle disait souvent, comme sainte Agnès : Ne laissons plus vivre ce corps qui a plu à des yeux qui me déplaisent, qui a trahi ma pureté par son éclat, qui a fait naître des désirs que je voudrais pouvoir étouffer par ma mort, et qui, m'acquérant malgré moi des amants, a acquis des esclaves au démon : *Pereat corpus quod placuit oculis quibus nolo.* Ne faut-il pas avouer, mes chères sœurs, que notre sainte était plutôt un ange qu'une fille, puisque les faiblesses de sa chair relevaient le mérite de son esprit; que ses combats et ses victoires donnaient de la jalousie aux anges, et qu'ils s'étonnaient qu'une créature engagée par sa naissance dans la chair n'eût pas moins de pureté et eût plus de gloire qu'il n'en avaient?

En effet c'était un prodige de la grâce qu'une fille née dans le péché, et dont l'ame était enfermée dans un corps, fût aussi pure qu'un ange; qu'elle combattît et qu'elle triomphât de la chair dans la chair même, et qu'étant inférieure à ces bienheureux esprits en nature, elle leur fût égale en pureté, et leur fût supérieure en courage. Car comme dit excellemment saint Pierre Chrysologue (*Serm.* 43) : *In carne præter carnem vivere, non terrena vita est, sed cœlestis.* Vivre dans la chair sans avoir de commerce avec la chair, c'est une vie qui tient plus du ciel que de la terre; et si vous le voulez savoir, il y a plus d'avantage à mériter la gloire des anges par le travail, qu'à la recevoir par la naissance : *Et si vultis scire, Angelicam gloriam acquirere majus est, quam habere.* Car d'être un ange, c'est un pur bonheur; mais de le devenir, c'est une haute vertu; et en ce point il faut que les anges cèdent aux vierges, puisque celles-ci ont emporté par leur force et par leur courage ce que ceux-là ont reçu de la nature : *Angelum esse felicitatis est, virginem esse virtutis, virginitas enim hoc obtinet viribus, quod habet angelus ex natura* (*Idem, ibid.*).

Ne vous plaignez donc plus, mes chères sœurs, de ce que vous n'êtes que des filles, puisque vous pouvez être plus glorieuses que des anges, et que la sainte dont vous célébrez aujourd'hui la fête a pu, nonobstant la fragilité de son sexe, donner de l'envie à ces bienheureux esprits; qu'elle a égalé et même surpassé leur pureté, et qu'elle nous a fait voir par ses exemples que rien n'était impossible à un grand courage dans la faiblesse de la chair, quand il est soutenu par la grâce de Jésus-Christ. Aussi se rendit-elle si semblable aux anges, que les anges, après avoir été ses admirateurs, devinrent ses amants, et lui firent une si fidèle compagnie, qu'on ne la voyait presque jamais qu'elle ne fût suivie de celui qui avait été commis à sa garde.

II. — L'antiquité, trop crédule, s'est imaginé que les anges se perdirent par un amour déréglé qu'ils conçurent pour les femmes; et, se fondant sur un passage mal entendu, où il est dit que les enfants de Dieu devinrent amoureux des filles des hommes, elle a cru trop légèrement que ces purs esprits étaient capables de cet amour qui brûle l'âme par sa chaleur, et qui la souille par son impureté. Le grand Tertullien est tombé dans cette erreur, et ce savant homme s'est souvent servi de cette raison pour faire appréhender aux hommes la beauté des femmes, et pour les éloigner d'un écueil qui avait fait faire naufrage aux anges du ciel. *Nam et illi damnati in pœnam mortis deputantur, illi scilicet angeli qui ad filias hominum de cœlo ruerunt, et hæc quoque ignominia fœminæ accedat* (*De habitu muliebri*). Mais nous savons bien que la chute des anges a précédé la naissance des femmes; nous savons aussi que ceux qui sont demeurés dans le ciel, étant confirmés non-seulement par la grâce, mais par la gloire, sont incapables de tout péché, et particulièrement de celui qui, n'entrant dans le cœur que par les yeux, ne saurait blesser des esprits, qui sont détachés de tous les sens.

Mais il est bien vrai que les anges aiment les vierges, que la ressemblance fait naître l'amour entre eux, et que ces purs esprits, se voyant imités par ces saintes filles, ont du zèle pour leur perfection et pour leur salut : ils veillent à l'entour d'elles et ils écartent de leur personne tout ce qui peut nuire à leur chasteté; ils sont les rivaux des hommes, et par une sainte jalousie ils empêchent que ces impudiques amants n'approchent de ces beautés angéliques; ils combattent en leur faveur, et comme s'ils croyaient que c'est offenser leurs ordres que d'offenser celui des vierges, ils s'exposent avec autant de chaleur pour elles qu'ils feraient pour leurs compagnons. Ce zèle est bien raisonnable, puisque, comme remarque saint Ambroise, les anges doivent défendre les personnes qui les imitent, et qu'ils sont obligés de protéger celles qui combattent sous leurs enseignes, poursuivies par leurs ennemis : *Neque mirum si pro angelis angeli militant, quæ angelorum moribus militatis : meretur eorum præsidium*

virginitas, quorum vitam imitatur (*S. Ambros., lib.* 1 *de Virginib.*).

En effet, nous n'avons vu guère de vierges qui n'aient eu quelque ange qui se soit intéressé dans leur protection. Sainte Dorothée a vu ces bienheureux esprits exécuter ses commissions pendant sa vie et après sa mort; les anges portèrent des fleurs de sa part à un jeune homme qui s'était raillé de son époux; et faisant revivre le printemps au milieu de l'hiver, ils convertirent cet infidèle par ce miracle. Sainte Agnès fut visiblement assistée par son bon ange, lorsqu'on voulut attenter à sa chasteté : et cet esprit, animé d'amour et de colère, ôta la vie au fils du préfet de Rome, qui s'était approché de la sainte sans respect. L'illustre sainte Catherine vit les anges la consoler dans la prison, la défendre dans ses tourments, briser les machines qu'on avait préparées pour la perdre, et porter son corps en triomphe sur la montagne de Sinaï après la victoire qu'elle obtint sur les tyrans.

Mais jamais sainte n'a vu les anges plus intéressés à son service que la grande sainte Cécile : car il semblait que ces purs esprits avaient renoncé au ciel pour demeurer avec elle sur la terre; ils la gardaient dans sa maison, ils l'accompagnaient dans l'église; ils la suivaient dans les rues; ils s'enfermaient avec elle dans son cabinet; et quelque part qu'elle allât, ces fidèles gardiens de sa pureté ne l'abandonnaient jamais. Quand Valérien, aussi bien charmé de sa vertu que de sa beauté, lui déclara son amour, elle lui apprit qu'elle avait un ange qui la gardait et qui, jaloux de son salut, punissait ceux qui voulaient attenter à sa chasteté : *Ego, Valeriane, in angeli tutela sum, qui virginitatem meam custodit :* Je vous donne avis, Valérien, que je suis sous la garde d'un de ces bienheureux esprits qui servent à mon époux; il défend ma pureté contre ceux qui la voudraient attaquer, et vous deviendrez son ennemi, si, perdant le respect que vous devez à ma condition, vous devenez mon amant au préjudice de mon honneur. Il est amoureux de moi autant que vous le fussiez : mais son amour est si pur qu'il n'a point d'autre dessein que de me rendre semblable à lui, et d'une fille que je suis me faire un ange comme il est : *Angelum amatorem habeo.*

Ces paroles jetèrent la confusion dans l'esprit de Valérien et allumèrent la jalousie dans son cœur; il craignit, comme il était encore infidèle, que cet ange ne fût un homme à qui Cécile fût engagée : il demanda de le voir pour le combattre; mais ayant su de sa chaste maîtresse, que pour voir un ange et pour acquérir Cécile, il fallait être chrétien, il se résolut de se faire baptiser. Ce sacrement lui ouvrit les yeux du corps en lui ouvrant ceux de l'esprit : car comme il fut retourné dans la maison de Cécile, il la trouva priant dans son cabinet avec son ange; et ravi d'un si bel objet, il souhaita de demeurer vierge pour devenir ange avec sa chère épouse. *Valerianus*, dit l'Eglise en son office, *invenit Ceciliam cum angelo orantem.* N'est-il donc pas vrai, mes chères sœurs, que les vierges ont un commerce familier avec les anges, que leur ressemblance fait naître leur amitié, que leur amitié entretient leur conversation, et qu'ils commencent dès la terre cette sainte société qu'ils doivent continuer dans le ciel? N'est-il pas vrai qu'en quelque endroit qu'on cherche Cécile, on la trouve avec les anges, et que l'on peut dire d'elle ce que le docte Tertullien a dit autrefois de Jésus-Christ, que les anges le suivaient partout, et que jamais ces bienheureux esprits ne l'abandonnaient? *Nusquam Christus sine angelis.*

En effet, s'il naît dans la crèche, les anges l'y servent, et ils y conduisent les pasteurs; s'il est persécuté par Hérode, ils s'intéressent dans son salut et ordonnent à Joseph de le transporter en Egypte; si le danger est passé, ils avertissent le même saint de le remener en Judée, où il devait achever l'ouvrage de notre salut; s'il prie dans le jardin des Olives, ils le consolent et l'exhortent à boire ce calice, qui sera le remède à tous les maux; s'il est enseveli, ils gardent son tombeau et ils donnent avis de sa résurrection aux femmes pieuses qui le visitent; s'il monte au ciel, ils apprennent à ses disciples qu'il reviendra quelque jour avec la même gloire qu'il avait en son ascension, et que celui qui a été notre avocat sera notre juge : *Nusquam sine angelis.* Disons de même à l'avantage de Cécile : quelque part qu'elle aille, les anges la suivent toujours; si elle dort dans son berceau, les anges veillent à l'entour; si elle se consacre au service de son Epoux, les anges lui en inspirent le désir; si elle entre dans le temple, les anges l'y accompagnent; si elle retourne dans sa maison, les anges s'y enferment avec elle; si elle paraît devant les juges, les anges l'environnent; si elle descend dans les prisons, les anges y descendent avec elle; si elle monte sur l'échafaud, les anges y montent pour l'assister dans le combat; et quand son âme est détachée de son corps, ils la portent dans le ciel pour y recevoir la couronne que méritent ses victoires : *Nusquam sine angelis.* Mais certes ils lui devaient bien cette fidèle assistance, puisqu'elle les avait toujours imités, et que son principal exercice avait été de louer Dieu sur la terre, comme les anges le louent et le bénissent dans le ciel.

III. — Quoique les anges aient beaucoup d'emplois différents dans le royaume de leur Souverain, l'on peut dire que le plus important et le plus commun est de chanter ses louanges et de s'occuper à bénir celui qui les comble de bonheur et de gloire. Je sais bien que pour exécuter ses volontés et pour le venger de ses ennemis, ils lancent la foudre, ils ébranlent la terre, ils arrêtent les cieux, ils suspendent les influences des astres, ou ils font d'autres prodiges qui ravissent les justes et qui étonnent les pécheurs. Mais je sais bien aussi que tous ces emplois différents n'interrompent point leur principal exercice, et que quelque chose qu'ils fassent, ils ne sont jamais si fort occupés des créatures qu'ils ne bénissent toujours leur Créateur. Quand saint Michel combattit les anges rebelles, il chanta un hymne de triomphe et

l'honneur de celui qui le faisait vaincre. *Quis ut Deus?* Quand Raphaël conduisit le jeune Tobie, il ne cessa point de louer celui qui l'avait honoré de cette commission ; et pendant qu'il parlait à son pupille, il ne laissait pas de s'entretenir avec son Dieu. Quand saint Gabriel fut envoyé à la Vierge, la Mère ne lui fit pas oublier le Fils, et le trouvant dans le mystère qu'il lui annonçait, il tirait toute sa gloire et tout son bonheur de l'abaissement du Verbe incarné. L'Ecriture nous enseigne que dans le ciel ces nobles esprits n'ont point d'autre emploi que de louer Dieu, et qu'abîmés dans sa sainteté, qui les unit si étroitement à lui, ils chantent ce divin cantique, que la suite de tant de siècles n'a pu encore interrompre : *Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus sabaoth.*

Enfin cet office fait leur différence, et cet emploi les distingue des hommes et des démons; car les démons passent toute leur vie dans le blasphème; ils accusent de cruauté celui qui les punit avec quelque miséricorde, ils déclament contre sa justice, et ne la pouvant éviter par leurs efforts, ils essaient de s'en venger par leurs outrages. Les hommes emploient une partie de leur vie dans l'oraison ; ils représentent à Dieu leurs besoins ; ils lui demandent de la consolation dans leurs peines, de la force dans leurs combats, de la santé dans leurs maladies ; et, pressés de tant de maux qui les affligent, ils pensent plutôt à le prier qu'à le louer; car, comme dit saint Augustin, l'oraison est le partage des misérables, elle ne finira qu'avec leur misère ; quand ils seront bienheureux, ils changeront d'occupation, et n'ayant plus de nécessités, la louange succédera à la prière : *Oratio non est nisi miserorum, transibit oratio, succedet in cœlis laudatio.* Les anges, qui règnent avec Dieu dans le ciel, et qui trouvent toutes choses dans sa possession, n'ont point d'autre emploi que de le louer ; ils adorent ses divines perfections ; ils admirent ses desseins ; ils révèrent ses jugements, et s'ils se taisent quelquefois, c'est parce qu'ils croient que Dieu est au-dessus de leurs pensées, et qu'il n'y a point de louanges plus dignes de lui que l'étonnement et le silence : *Te decet silentium, Deus, in Sion.* Mais enfin tout ce qu'ils font et tout ce qu'ils disent n'est qu'avec intention de le louer. C'est pourquoi saint Bernard a très-heureusement rencontré, quand il a dit que toute l'occupation de ces bienheureux esprits était la louange : *Omne opus ipsorum, laudare Deum* (*in Cantic. serm.* 78). Et que quand nous partagions cet office avec eux, nous nous élevions au-dessus de notre condition, et que cessant d'être hommes, nous commencions à devenir anges : *Usurpamus officium,* dit le même saint, *quorum sortimur consortium* (*In Cantic. serm.* 7).

Or comme les vierges sont les anges de la terre, il semble que cet exercice leur soit particulièrement affecté, et qu'étant délivrées de toutes les sollicitudes de la vie, elles ne doivent s'occuper que dans les louanges de leur Epoux ; car elles ne sont point obligées de prier pour la santé de leurs maris, pour la conservation de leurs enfants, ni pour la prospérité de leurs familles; et Jésus-Christ leur tenant lieu de toutes choses, elles n'ont point d'autres obligations que de le louer et de lui plaire. Elles suivent l'Agneau quelque part qu'il aille ; elles entrent dans son cabinet; elles savent tous ses desseins, elles voient toutes ses beautés autant que la misère de cette vie le permet ; et, par une autre faveur, elles chantent incessamment les louanges de leur Epoux ; elles récitent ce cantique que les autres ne peuvent pas réciter, et elles voient toutes les occupations bornées à suivre l'Agneau et à le bénir : *Nemo poterat dicere canticum illud, nisi illa centum quadraginta quatuor millia qui empti sunt de terra.* Et afin qu'on ne pût pas douter que saint Jean ne voulût entendre les vierges par ce grand nombre de personnes, il ajoute en même temps que c'étaient ceux qui ne s'étaient jamais engagés dans le mariage, et qui, pour se rendre plus agréables au Fils de Dieu, avaient toujours conservé leur virginité : *Hi sunt qui cum mulieribus non sunt coinquinati : virgines enim sunt.*

Mais disons, mes chères sœurs, que de toutes les vierges chrétiennes, il n'y en a point eu qui se soit plus fidèlement acquittée de ce devoir que sainte Cécile; car l'Eglise nous la représente toujours ou dans le temple ou dans son cabinet, éloignée du bruit, occupée des beautés du Fils de Dieu, et se consacrant à lui tout entière pour le bénir; elle emploie les deux parties qui la composent pour le louer : son âme par ses pensées, son corps par ses paroles, et pour joindre l'harmonie à la dévotion, elle touche l'orgue, qui de tous les instruments est celui que la piété s'est particulièrement affecté, et elle se sert de ses accords pour publier plus hautement et plus agréablement les perfections de Jésus-Christ : *Cantantibus organis Cecilia Domino decantabat.* Mais devant que d'examiner cet endroit de sa vie qui vous regarde, considérez avec moi que l'Eglise nous représente toujours sainte Cécile dans la prière : si elle est dans son cabinet, c'est pour demander au Fils de Dieu qu'il purifie son cœur et qu'il la rende digne de son amour : *Fiat cor meum immaculatum ut non confundar.* Si Valerien l'aborde, il la trouve dans l'oraison avec son ange, plus occupée sans doute des beautés de son Epoux que de ses besoins : *Valerianus in cubiculo, Ceciliam cum Angelo orantem invenit.* Si elle apprend qu'on la doit conduire devant le juge, pour rendre compte de sa créance, elle a recours à la prière, et elle demande trois jours de terme, afin qu'elle puisse changer sa maison en oratoire et consacrer tout ce qui lui appartient au service du Fils de Dieu. Quand elle est entre les mains des bourreaux et qu'elle a plus de soin de sa chasteté que de sa vie, elle élève ses mains vers le ciel et conjure Jésus-Christ de la délivrer plutôt de l'insolence que de la cruauté des bourreaux : *Expansis manibus, orabat ad Dominum ut eam eriperet de inimicis.*

Enfin, cet ange ou cette vierge n'a point d'autre occupation que de louer son Epoux, que de bénir sa bonté, que d'implorer sa miséricorde, que d'apaiser sa justice et de le rendre favorable à tous les hommes : *Et gemitibus Deum exorabat*. Mais comme elle savait bien que la musique ne deplaît pas à celui qui a tout fait avec harmonie, et qui semble, selon le jugement de Tertullien, avoir créé l'univers au murmure des eaux, *Modulatricibus aquis mundus Deo constitit*, elle joint sa voix avec l'orgue et elle anime cet instrument inanimé, pour apprendre aux créatures insensibles à chanter les louanges de son époux : *Cantantibus organis decantabat Cecilia.*

Faisons ici une petite digression en votre faveur, et puisqu'à l'imitation de sainte Cécile, vous mariez si heureusement vos voix avec vos luths, disons quelque chose à l'avantage de la musique : faisons voir qu'elle plait aux anges, qu'elle déplaît aux démons, et que notre Dieu, qui est le Dieu de l'harmonie, veut être honoré par les concerts. La musique est aussi ancienne que le monde, et si nous voulons croire les philosophes et les poëtes, les étoiles dansent à la musique des cieux, et ces grands globes d'airain qui se touchent en se mouvant font une harmonie admirable, qui charmerait nos oreilles si la distance des lieux ne nous empêchait de l'entendre. Mais sans rien emprunter de ces agréables rêveurs, contentons-nous de dire que la musique est consacrée à la piété dès la naissance de l'Eglise ; que les prophètes et les rois s'en sont servis pour chanter les louanges de notre Dieu ; qu'ils ont opéré des miracles par les accords de leurs voix et de leurs lyres, et que comme ils ont attiré l'Esprit divin, ils ont aussi écarté l'esprit malin par la douceur de leurs concerts.

Car l'Ecriture nous apprend que quand les prophètes voulaient prédire les choses futures, ils faisaient toucher une harpe, afin que son harmonie invitât le Saint-Esprit à descendre dans leurs cœurs et à leur déclarer les secrets de l'avenir; et la même Ecriture nous enseigne que David chassait avec sa lyre le démon qui possédait le roi Saül, et que cet esprit infernal ne pouvant souffrir la douceur de cet instrument, cédait aussi promptement à ses accords, qu'il fait maintenant à nos exorcismes ; si bien que la musique se peut vanter que son pouvoir s'étend sur le ciel et sur l'enfer, qu'elle attire de l'un le Saint-Esprit par ses charmes innocents, et qu'elle renvoie le démon dans l'autre par son redoutable pouvoir. Le savant Tertullien voulant nous faire admirer la force du jeûne, disait que l'on combattait les démons par sa vertu, et que par son aide on se rendait le Saint-Esprit favorable : *Quid mirum si eadem operatione jejunii Spiritus iniquus educitur qua sanctus inducitur* (*Tertul., de Jejun.*)? Mais certes nous pouvons dire plus justement à l'avantage de la musique qu'elle produit ces deux effets admirables, et qu'après avoir délivré les hommes de l'esprit malin, elle attire dans leurs âmes le Saint-Esprit, et les rend aussi heureux qu'ils étaient auparavant misérables. Continuez donc un exercice autorisé par l'Ecriture, appuyé par la tradition, confirmé par l'exemple de sainte Cécile, et dites à ceux qui le blâment qu'il a souvent ravi les anges, et qu'il n'a jamais déplu qu'aux démons. Mais reprenant la suite de notre panégyrique, et pour le conclure heureusement, faisons voir que sainte Cécile inspirait la pureté comme les anges, et qu'elle rendait chastes et pudiques toutes les personnes qui l'approchaient.

IV.—Comme les anges sont de purs esprits, ils ne respirent que la pureté, et il semble que le principal effet qu'ils produisent dans les âmes soit cette vertu; il est vrai qu'ils illuminent leurs inférieurs, et qu'ils leur font part de leurs connaissances et de leurs lumières ; Il est vrai qu'ils les unissent à Dieu après les avoir illuminés, et qu'ils les échauffent après les avoir éclairés. Mais leur premier exercice est de les purifier et de les rendre capables de la lumière et de l'amour, en leur inspirant la pureté. Je sais bien que leurs opérations sont conformes à leur nature, qu'ils produisent dans leurs inférieurs les qualités qu'ils possèdent, et que comme les séraphins communiquent l'amour, les chérubins communiquent aussi la science, et les trônes le repos ; mais il me semble qu'on peut dire que tous les anges purifient, et qu'il suffit qu'ils soient anges pour communiquer la pureté. Car comme chaque chose produit son semblable et a une inclination secrète de lui imprimer ses bonnes ou ses mauvaises qualités, comme le feu échauffe tout ce qui l'approche, comme le soleil éclaire tout ce qu'il regarde, chaque ange purifie ceux qu'il conduit; et en leur inspirant sa pureté, il essaie d'en faire des anges comme lui. C'est pourquoi les âmes qui se soumettent à la conduite de ces bienheureux esprits sont pures ou le deviennent, et perdant ce qu'elles avaient de terrestre, elles prennent les inclinations de leurs directeurs.

Or comme les vierges sont les anges de la terre, elles produisent les mêmes effets; elles impriment la chasteté dans les cœurs, et si elles ne peuvent faire des vierges de ceux qu'elles voient, elles en font pour le moins des continents. Il y a une espèce de combat entre leur pureté et leur beauté : celle-ci fait naître contre leur gré de mauvais désirs, sollicite les hommes au mal, et les détournant du Créateur, les porte injustement à la créature. Car la beauté dans les vierges mêmes n'est point exempte de ce malheur ; et comme si elle était plus acquise au démon que toutes les autres choses du monde, il s'en sert pour perdre les hommes et pour en faire des idolâtres ou des impudiques. C'est pourquoi le grand Tertullien souhaitait que la beauté fût bannie du monde, parce que le seul effet qu'elle y produit est l'incontinence et l'impureté : *Ubi pudicitia, ibi vacua pulchritudo, quia proprie usus et fructus pulchritudinis corporis, luxuria* (*De Cultu fœmin.*). Mais la pureté dans les vierges s'oppose aux desseins

de la beauté, et diminuant celle-ci par la pénitence, elle essaie de n'inspirer que de chastes pensées et de n'acquérir que des amants à Jésus-Christ. Elle tâche d'accroître le nombre des vierges, de convertir les hommes en anges, et de détacher leurs cœurs de toutes les choses périssables, pour leur faire désirer les éternelles.

Si c'est le souhait de toutes les vierges, il faut avouer que ç'a été particulièrement celui de sainte Cécile, et qu'elle n'a point eu de plus grande passion que de gagner des sujets au Fils de Dieu. Elle rend chastes tous ceux qui l'approchent : si sa beauté leur donne quelques désirs déréglés, sa pureté les étouffe en même temps, et elle leur inspire un si fort amour pour le ciel, qu'ils ne conçoivent plus que du mépris pour la terre. Valérien devient amoureux de Cécile : le visage de cette vierge le charme, il croit qu'il sera heureux s'il peut être son mari, et faisant son idole de sa maîtresse, il s'imagine que possédant Cécile, il possédera une divinité : mais il n'a pas plutôt écouté la sainte qu'il change de sentiments. Car charmé de ses discours, persuadé de ses raisons et converti par ses prières, il cherche son salut dans le baptême ; il quitte l'infidélité dans laquelle il avait vécu, et, ajoutant la qualité de vierge à celle de chrétien, il devient heureusement semblable à la vierge qu'il adorait. Tiburce, son frère, jouit du même bonheur, et pour avoir conversé quelquefois avec Cécile, il abjure son erreur, il embrasse la chasteté et devient tout ensemble le fils et le frère de la sainte.

Les conquêtes de la vierge ne se bornent pas dans cette famille, elles s'étendent dans toute la ville de Rome, et quelque part qu'elle aille, elle attire des personnes au service de son époux. Saint Ambroise a cru que la virginité n'était plus stérile depuis que la Vierge était devenue Mère de Jésus-Christ ; et représentant, avec son éloquence ordinaire, les admirables productions de cette vertu, il dit que les vierges enfantent par leurs paroles : qu'elles imitent les prêtres, qui produisent le Fils de Dieu sur nos autels en parlant; que, plus heureuses que les mères de la terre, elles ont autant d'héritiers qu'elles ont acquis de frères à Jésus-Christ ; qu'elles se réjouissent de la naissance de leurs enfants et ne s'affligent point de leur mort, parce qu'elles les engendrent pour l'éternité : *Partus virginis fœtus labiorum, nescit funera, novit hæredes, omnes pro liberis habet* (*S. Ambr., lib. de Virg.*). C'est à peu près la disposition de sainte Cécile : elle est vierge et mère tout ensemble; elle conçoit et elle produit des enfants au Père éternel; mais comme elle aime la pudeur, elle leur imprime l'amour de cette vertu en leur inspirant la grâce ; et elle se peut vanter qu'elle n'a point de fils ni de filles qui ne soient ou continentes ou vierges. Enfin elle peuple le ciel, elle déserte la terre, elle augmente le nombre des anges en diminuant celui des pécheurs, et elle fait tant de conquêtes, que les juges la condamnent à la mort, de peur qu'elle ne détruise l'idolâtrie.

N'est-il donc pas vrai, mes chères sœurs, que Cécile était un ange mortel, que dès la terre elle possédait ce que les autres fidèles ne posséderont que, dans le ciel; qu'elle avait tellement dompté son corps par la pénitence et par la prière, par les jeûnes et par les veilles, qu'elle n'était plus qu'esprit, et qu'elle avait perdu toutes les inclinations de la nature pour prendre celles de la grâce ? Aussi n'avait-elle point de commerce sur la terre qu'avec les anges ; ces purs esprits ne la quittaient point, et quelque part qu'elle allât, elle en était toujours accompagnée; ils étaient si jaloux de sa pureté, que non-seulement ils eussent écarté ceux qui eussent voulu la corrompre, mais qu'ils les eussent punis et en eussent fait de mémorables exemples. Toutes les occupations de la sainte étaient celles que les anges ont dans le ciel, et comme ils y chantent les louanges de Dieu, elle les chantait ici-bas et consacrait sa langue à celui-là même auquel elle avait consacré son cœur. Mais son principal exercice était d'acquérir des amants à son époux, d'inspirer la pureté comme les anges, de produire des vierges partout, et de faire de tous les fidèles des continents.

Voilà, mes chères sœurs, un grand exemple pour imiter; voilà un admirable modèle pour les religieuses qui se sont dévouées à Jésus-Christ. Vous devez être de purs esprits comme Cécile, et votre plus grand soin dans la religion doit être de vous dépouiller de votre corps par la pénitence, avant que la mort vous en dépouille par sa rigueur. Il faut que la pureté vous fasse des anges, puisque j'apprends de saint Ambroise que c'est elle qui fait cette admirable métamorphose, comme c'est l'impudicité qui, au jugement de ce même Père, convertit les hommes en démons : *Castitas angelos facit, qui castitatem amisit, diabolus est* (*Lib.* I *de Virg.*). Si vous êtes assez heureuses pour vous rendre semblables à ces purs esprits, ils seront assez fidèles pour ne vous abandonner jamais ; ils veilleront à l'entour de vous pendant que vous dormirez ; ils vous défendront contre vos communs ennemis; ils vous assisteront dans vos besoins ; ils vous consoleront dans vos déplaisirs ; ils vous accompagneront dans vos prières, et après avoir été vos avocats auprès de Dieu, ils seront vos défenseurs contre les démons.

Mais ne manquez pas aussi de les imiter, et souvenez-vous que leurs emplois sont les mêmes que les vôtres. Ils louent Dieu dans le ciel, vous le devez louer sur la terre. Vous êtes les anges de l'Eglise, et comme ceux-là chantent sans cesse à l'entour du trône de leur Souverain, vous devez chanter jour et nuit à l'entour du tabernacle de votre Époux. Quand vous aurez satisfait à ce devoir, vous essaierez de le réconcilier avec les pécheurs, de lui ôter la foudre des mains et d'expier les crimes des uns et de satisfaire à la justice de l'autre par vos pénitences ; car j'apprends d'un Père de l'Eglise que Dieu ne veut pas

seulement être loué, mais apaisé par nos cantiques, et que quand il nous a enseigné à le prier, il semble avoir voulu nous enseigner à le vaincre. *Delectatur cantico Deus non solum laudari, sed etiam reconciliari* (*S. Ambros. præfatione in Psalmos*) : Souvenez-vous donc que le salut des pécheurs est entre vos mains, que vous êtes chargées de leurs intérêts, et que ce n'est pas assez de vous sauver, si vous ne les sauvez avec vous.

Mais surtout représentez-vous que, puisque vous êtes vierges, vous devez répandre la pureté dans les âmes ; qu'il faut que, comme sainte Cécile, vous négligiez votre beauté, de peur que, contre votre intention, elle n'enlève des sujets à Jésus-Christ; que vous devez, comme saint Paul, souhaiter que tout le monde vous ressemble, et que ceux qui vous approchent, demeurent vierges comme vous. Vivez donc de telle sorte, que tout ce qui est en vous porte à la chasteté : que vos discours impriment l'amour de cette vertu, que vos actions la persuadent, que vos désirs l'inspirent, et que l'on sente que l'on voit des vierges ou plutôt des anges, quand on vous voit. C'est ainsi qu'en a usé l'illustre sainte Cécile. C'est ainsi qu'elle a gagné les Valérien et les Tiburce, c'est ainsi qu'elle a acquis des amants à Jésus-Christ, et c'est ainsi que vous devez accroître son royaume et augmenter le nombre de ses sujets.

Votre profession vous oblige à inspirer toutes les vertus dans l'âme de votre prochain: il faut que votre modestie le rende modeste, et que, selon la maxime de saint Paul, elle corrige son insolence : *Modestia vestra nota sit hominibus*. Il faut que votre humilité le rende humble et lui donne de l'aversion pour la vanité; il faut que votre prudence le rende discret et qu'il apprenne de vos actions et de vos paroles à ne rien dire et à ne rien faire qui choque cette vertu. Mais il faut surtout que votre chasteté le rende pudique, qu'elle lui imprime du respect pour la continence, de l'horreur pour l'impureté, et qu'elle en fasse un homme chaste, si elle ne peut pas en faire un ange : souvenez-vous que c'est là votre principale obligation, que c'est l'honneur qu'exige de vous sainte Cécile, et que si vous l'imitez en sa pureté sur la terre, vous lui ressemblerez en sa gloire dans le ciel, où nous conduise, etc.

PANÉGYRIQUE DE SAINT CLÉMENT,

Prononcé le jour de sa fête dans l'Eglise de Saint Séverin.

Nimis honorati sunt amici tui, Deus, nimis confortatus est principatus eorum (*Ps.* CXXXII).

Il faut avouer, messieurs, que c'est un grand avantage pour les saints que d'être les amis de Dieu et d'entrer en société avec celui dont la présence fait la simplicité des bienheureux. Car, outre que c'est un merveilleux honneur pour eux de traiter avec Dieu, comme il traite avec soi-même, ils ont encore cette consolation qu'ils savent bien que celui qu'ils servent est aussi puissant que libéral pour les récompenser et pour les défendre ; que comme il les reconnaît dans tous leurs services, il les assiste dans tous leurs besoins, et ne permet pas qu'ils demeurent sans récompense dans leurs bonnes œuvres, ni sans consolation dans leurs déplaisirs : *Nimis honorati sunt amici tui, Deus, nimis confortatus est principatus eorum.* Si cette maxime a jamais paru véritable, il faut confesser que ç'a été en la personne du grand saint Clément, lequel étant ami de Jésus-Christ, s'est vu honoré dans ses persécutions, et a vu conserver sa dignité dans son exil, dans sa prison et dans sa mort. C'est ce que je prétends vous faire admirer dans son éloge et vous inspirer en même temps le désir d'être amis de Jésus-Christ, puisqu'il récompense avec tant de profusion et qu'il défend avec tant de puissance ceux qui l'aiment et qui le servent. Mais parce qu'il n'aurait point d'amis s'il n'avait point eu de mère, et que nous n'avons l'honneur d'être ses frères que depuis qu'il est le Fils de Marie, reconnaissons que nous tenons d'elle cet avantage, et disons-lui avec l'Ange, *Ave, Maria.*

Il me semble que les saints auroient quelque occasion de se plaindre de Jésus-Christ, si en même temps qu'il leur fait des commandements si difficiles, il ne leur promettait de si grandes récompenses. Car il veut qu'ils abandonnent tout pour le suivre, et il proteste qu'il ne reconnaîtra point pour ses disciples ceux qui n'auront point renoncé à tous les biens qu'ils possèdent: *Qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus.* Mais aussitôt il engage sa parole, qu'il les paiera avec usure, et que leur donnant cent fois plus qu'ils n'ont quitté, il leur donnera encore la vie éternelle. Il veut que ceux qui le servent oublient toutes les alliances de la chair, et que, lui consacrant tout leur amour, ils n'aiment plus ni leurs pères, ni leurs mères, ni leurs frères, ni leurs sœurs quand il s'agira de son service ou de sa gloire. Mais en même temps il leur promet qu'il sera lui-même leur récompense, et que, leur tenant lieu de toutes choses, il les aimera comme ses enfants et comme ses frères. Il veut qu'ils paraissent devant les juges sans crainte, qu'ils leur répondent sans préparation, qu'ils endurent sans se plaindre, et qu'ils s'estiment heureux quand ils se verront persécutés pour lui par tous les peuples du monde. Mais il leur promet que son Saint-Esprit résidera dans leur cœur, parlera par leur bouche, confondra les tyrans et surmontera les bourreaux.

Il veut enfin qu'ils soient humbles, qu'ils renoncent aux honneurs aussi bien comme aux richesses, et que, laissant la terre aux pécheurs, ils ne songent qu'à la conquête du ciel ; mais en même temps il relève leur courage par ses promesses, et il les assure qu'il aura soin de leur gloire au milieu de leurs affronts, et qu'il conservera leur puissance

parmi leurs infirmités : *Nimis honorati sunt amici tui, Deus, nimis confortatus est principatus eorum.* Car c'est comme si le Fils de Dieu voulait dire par la bouche de son prophète : Mes amis auront part à mes outrages, mais j'aurai soin de leur honneur ; mes amis seront méprisés comme moi, mais je les ferai monter sur mon trône, comme mon Père m'a fait monter sur le sien ; et j'établirai si bien leur grandeur, qu'ils régneront éternellement en dépit de leurs ennemis : *Nimis confortatus est principatus eorum.* Bien que cette prédiction regarde en général tous les amis de Jésus-Christ, il me semble que je puis dire qu'elle regarde en particulier saint Clément, puisque Jésus-Christ l'a élevé au comble de la grandeur en le faisant pape, et que par une conduite extraordinaire, il lui a conservé la liberté dans la prison, l'autorité dans les mines, et la gloire dans le sépulcre.

I. — Quoi que dise la superbe philosophie pour diminuer l'horreur que nous avons de la prison, il faut avouer que c'est une peine bien rigoureuse, puisque Dieu l'emploie pour la punition des pécheurs. Car j'apprends du grand Tertullien que le monde, qui était le temple ou le palais de l'homme innocent, devint la prison de l'homme coupable, et qu'il fut traité comme un captif dans le même lieu où il avait été révéré comme un souverain. En effet, quoique le monde soit si grand et si beau, il a plus de l'air d'une prison que d'un palais, depuis que le péché a corrompu toute la nature ; et je trouve que Tertullien a eu bonne grâce de se servir autrefois de cette raison, pour consoler les martyrs et pour leur persuader qu'en sortant du monde, ils sortaient d'une prison, et qu'en entrant dans la prison, ils entraient dans un lieu de liberté : *Nec hoc vos consternet quod segregati estis a mundo, si enim recogitemus ipsum mundum carcerem esse, exiisse vos e carcere quam in carcerem introisse intelligemus* (*Tertul., ad Martyres*). Et si nous voulons comparer ces deux choses, nous trouverons que le monde a toutes les conditions d'une prison, et qu'il mérite aussi bien ce nom que le lieu où l'on renferme les prisonniers.

Car si la prison est obscure, si la lumière n'y entre qu'avec regret, et si cette reine des couleurs n'en chasse jamais les ténèbres, le monde est rempli de mille erreurs qui, plus dangeureuses que les ténèbres, n'offusquent pas les yeux du corps, mais ceux de l'esprit, et rendent tous les hommes qui l'habitent aveugles et ignorants : *Majores tenebras habet mundus, quæ hominum præcordia excæcant.*

La prison n'est jamais sans chaînes, et les captifs qu'elle enserre sont souvent chargés de fers qui leur ôtent la liberté, et leur causent de la douleur et de la honte : le monde a des chaînes plus pesantes et plus honteuses, tous ses habitants sont captifs, et vous n'y voyez point de pécheurs qui ne soient esclaves de quelqu'une de leurs passions : *Graviores catenas induit mundus, quæ ipsas animas hominum perstringunt.*

Tout est infect dans la prison, l'on n'y respire qu'un air corrompu, l'on n'y sent que de mauvaises odeurs, et si elle est un cachot à cause de son obscurité, elle est un cloaque à cause de sa puanteur : le monde, si on le regarde avec les yeux de la raison ou de la foi, est incomparablement plus puant; tous les crimes qui s'y commettent y exhalent une odeur insupportable, qui déplaît aux anges et qui infecte le ciel et la terre : *Pejores immunditias expirat mundus, libidines hominum*

La prison est la demeure des coupables ou des malheureux. Ils y sont renfermés pour leurs crimes ou pour leurs dettes ; et chacun en particulier y est retenu par sa faute ou par son malheur : le monde est la demeure des pécheurs, tous les hommes y sont criminels, et quand les enfants mêmes y entrent, ils y apportent du sein de leurs mères cette honteuse qualité : *Plures postremo mundus reos continet, scilicet universum hominum genus.*

Les captifs sont toujours en inquiétude dans la prison ; ils y attendent avec crainte la sentence de leurs juges, s'ils sont coupables de quelque grand crime ; ils s'imaginent que tous les hommes qui s'approchent d'eux sont des bourreaux, et qu'ils viennent se saisir de leurs personnes pour les mener au gibet ou sur l'échafaud : dans le monde, les hommes sont de pire condition ; car ils attendent l'arrêt de Dieu, qui ne se peut révoquer ; ils savent qu'ils doivent paraître devant son tribunal, et que, selon leurs bonnes ou leurs mauvaises actions, ils doivent être ou récompensés ou punis éternellement : *Judicia denique non proconsulis, sed Dei, sustinet.* Si bien qu'au jugement de Tertullien, le monde est une prison depuis que l'homme est un pécheur, et Dieu, pour le châtier, a converti son palais en un lieu de honte et de douleur.

On peut dire la même chose de son corps ; car il est vrai que ce temple de son âme est devenu sa prison ; cette illustre souveraine y est traitée comme une captive ; elle y est chargée d'autant de chaînes qu'elle y souffre de passions ; elle n'y voit la lumière que par des soupiraux qu'on nomme les yeux ; elle n'y entend les nouvelles que par des canaux qu'on appelle les oreilles ; elle y est toujours plongée dans l'ordure et dans le péché ; si bien que cette partie de nous-mêmes que Dieu avait formée de ses mains, et animée de son souffle, n'est plus le palais de l'âme, mais sa prison, où elle est punie tout ensemble comme une captive et comme une criminelle, et où elle attend la mort avec impatience, afin que la délivrant de ce cachot, elle lui rende l'honneur et la liberté. *Corpus carnis nostræ*, dit saint Augustin dans ce sentiment, *ornamentum nobis fuit, peccavimus et compedes inde accepimus, ut vinculis mortalitatis omnis humanarum actionum cursus præpeditetur* (*lib. de vera Innoc., cap.* 75). Ce corps charnel nous avait été donné pour notre ornement et pour notre usage : mais depuis que nous avons offensé le ciel, il est devenu notre prison et notre chaîne ; de sorte qu'en toutes les actions de notre vie nous en

ressentons le poids, et nous apprenons à nos dépens que, dès le moment que nous sommes devenus pécheurs, nous sommes devenus captifs. Il faut donc nécessairement inférer que la prison est un rigoureux supplice, puisque Dieu s'en est servi pour châtier l'homme, et que les juges s'en servent encore tous les jours pour punir les criminels.

Ce fut aussi la première peine qu'inventa le préfet de Rome pour exercer la patience de saint Clément; car, comme il sut qu'il était le souverain pontife des chrétiens, qu'il les encourageait dans la persécution, qu'il leur enseignait qu'ils pouvaient, sans crime, désobéir aux empereurs pour obéir à Jésus-Christ, et que lui seul, par ses exemples et ses paroles, maintenait la religion chrétienne dans l'Italie, il le fit jeter dans une obscure prison, s'imaginant que l'horreur du lieu et la longueur de la peine lasseraient sa patience et abattraient son courage. Il crut que les chaînes seraient honteuses à un homme libre, que la compagnie des criminels serait odieuse à un innocent, et que la privation des honneurs serait insupportable à une personne de condition.

Mais le saint y entra comme dans un palais ou dans un temple; il consacra ce lieu par sa présence, il y conserva sa liberté, et il la rendit aux autres en leur apprenant à ne pas la regretter; il inspira l'innocence aux coupables et leur donna du repentir de leurs crimes, il éclaira leurs esprits au milieu des ténèbres de la prison, et les acquérant à Jesus-Christ, il les délivre de la servitude des démons. Il continua sa charge dans un lieu où l'on pensait qu'il ne la dût plus exercer; et se souvenant qu'il était le pasteur de tous les hommes, il crut qu'il n'y avait point d'endroits où il n'en pût faire l'office. Dans cette pensée il prêcha l'Evangile aux prisonniers; il rompit les fers qui tenaient leurs âmes captives; il leur donna la liberté des enfants de Dieu, et changeant sa prison en une Eglise, il y convertit des infidèles, il y baptisa des catéchumènes, et il y nourrit, du corps et du sang de Jésus-Christ, des chrétiens. N'est-il donc pas vrai, messieurs, que Dieu l'a honoré dans le cachot, qu'il lui a conservé la liberté au milieu des chaînes, et qu'il lui a fait trouver dans ce lieu infâme tout ce qu'il eût pu trouver dans le plus beau palais du monde?

Il me souvient que le grand Tertullien, voulant consoler les martyrs que les empereurs avaient fait emprisonner, leur disait que leur vertu les défendait de toutes les incommodités de la prison, et que s'ils en ressentaient quelques-unes, elles étaient accompagnées de tant de plaisirs, qu'ils n'avaient pas sujet de s'en plaindre. Je confesse, leur disait-il, que la prison est obscure, mais vous en dissipez les ténèbres par votre présence, puisque vous êtes des soleils : *Habet tenebras carcer, sed lumen estis ipsi.* J'avoue que vous y êtes chargés de fers et que vous y avez perdu l'usage de vos pieds et de vos mains; mais vous êtes libres au Seigneur, puisque vous êtes ses enfants, et que la prison est la voie qui, vous conduisant au ciel, vous conduit à votre héritage : *Habet vincula: sed vos soluti estis Deo.* J'avoue qu'il y sent mauvais, et que ce cloaque n'exhale que des puanteurs insupportables, mais vous êtes la bonne odeur de Jésus-Christ, et la pureté de votre vie fait connaître la sainteté de ses lois et l'innocence de votre âme : *Triste illic expirat, sed vos odor estis suavitatis.* Je confesse enfin que vous y attendez le jugement des hommes, que quelquefois vous êtes touchés de la crainte des tourments et de la mort, et que vous appréhendez que la cruauté des bourreaux ne triomphe de votre courage. Mais vous êtes les juges de vos juges mêmes; vous condamnerez ceux qui vous auront condamnés, et assis sur des tribunaux avec le Fils de Dieu, vous prononcerez l'arrêt de ceux qui auront prononcé le vôtre : *Judex expectatur de judicibus, sed vos estis de judicibus ipsis judicaturi.*

Ne pouvons-nous pas dire la même chose de saint Clément; et nous conjouissant avec lui dans ses peines, ne devons-nous pas reconnaître qu'il porte la clarté de l'Evangile dans l'obscurité de sa prison, qu'il en chasse l'ignorance et l'erreur par sa doctrine, et que, comme un soleil, il en bannit les ténèbres du paganisme; qu'il est libre dans ses fers, puisqu'il rend la liberté aux captifs, et que par sa parole il brise les chaînes de leurs péchés; qu'il répand la bonne odeur de ses vertus dans la puanteur de son cachot, et que de ce lieu infect il envoie au ciel ses prières comme autant de parfums agréables; qu'il se console dans l'attente du jugement de Jésus-Christ, sachant bien que pour lors sa condition sera changée, que d'accusé il deviendra accusateur, que de coupable il deviendra juge, et qu'il condamnera aux enfers ceux qui l'auront condamné à la prison. Comme l'empereur apprit que saint Clément conservait sa liberté dans ses chaînes, que son zèle ne pouvait être renfermé dans son cachot, qu'il faisait l'office de pasteur quoiqu'il fût accablé de fers, et que du milieu de sa captivité il gouvernait l'Eglise universelle, il se résolut de le bannir de l'Italie, et pour ajouter la honte à la rigueur de son exil, il le condamna comme un malfaiteur à travailler aux minières.

II. — Le monde a changé de condition depuis que l'homme a perdu son innocence, et quoiqu'il ait encore quelques restes de ses premières beautés, il est si différent de lui-même, qu'on peut dire qu'il est plutôt l'échafaud d'un criminel que le palais d'un souverain. Toutes les saisons en sont déréglées; elles ne se succèdent plus comme elles faisaient autrefois : l'hiver prend la place de l'été, et cette fâcheuse saison se mêle dans toutes les autres pour nous faire voir le déréglement de notre âme; les éléments se font la guerre pour nous détruire, et parce qu'ils sont les ministres de la justice divine, ils croient s'acquitter de leur devoir quand ils nous punissent; la terre est stérile en fruits et féconde en épines; elle mêle l'aconit et la ciguë avec les autres plantes, et

comme si cette mère commune était devenue notre ennemie, elle nourrit en son sein des monstres pour nous dévorer. La mer excite des orages pour nous perdre ; elle a peine à porter des coupables sur son dos ; elle trouble son repos pour nous donner de la crainte; elle passe ses bords pour aller chercher les coupables ; et comme s'il ne lui suffisait pas de noyer les hommes qui commettent leur vie à son infidélité, elle se répand sur la terre pour attaquer ceux qui redoutent son inconstance et sa fureur. L'air se corrompt pour nous infecter, il répand la contagion qu'il a conçue dans son sein , et se mêlant avec la peste, il déserte les villes et les royaumes. Le feu se fait violence pour nous punir, il descend ici-bas contre son inclination, et, s'attachant aux foudres, il brûle quelques coupables, et il étonne tous les autres. Le ciel même, quoiqu'il soit éloigné de nous, ne laisse pas de nous nuire ; il a des influences malignes , et comme si les étoiles qu'il porte avaient changé de nature, celles qui entretenaient notre vie, causent maintenant notre mort.

C'est pourquoi les pères s'étonnent que nous ayons encore de l'amour pour le lieu de notre supplice, et que nous ayons peine à quitter un honteux exil où toutes les créatures nous persécutent : *Ecce ruinosus est mundus,* dit saint Augustin (*lib.* IV *de Symbol., cap.* 1), *ecce nunc tantis calamitatibus replevit Deus mundum : ecce amarus est mundus et sic amatur, quid faceret si dulcis esset?* Le monde est tout rempli de misères et d'amertumes, cependant les hommes l'aiment ; que feraient-ils donc s'il était doux, puisqu'ils l'aiment avec tous ses déplaisirs? Il est tellement changé, qu'il ne saurait plus séduire que ceux qui veulent être séduits ; car ayant perdu sa beauté , il a perdu aussi le pouvoir de charmer les hommes , et s'ils n'étaient devenus aveugles, ils auraient plutôt du mépris que de l'estime pour lui : *Mundus iste tanta rerum labe contritus est, ut etiam speciem seductionis amiserit* (*Epist.* 45). Et autant qu'il faut louer ceux qui l'ont méprisé dans sa beauté , autant il faut blâmer ceux qui l'estiment dans son désordre et dans sa laideur.

Mais de tous les changements qui se sont faits dans le monde, le plus étrange et le plus sensible est que le monde, qui était autrefois notre palais, est maintenant le lieu de notre supplice. Car le premier homme n'y fut pas seulement chassé comme dans un lieu d'exil, mais comme dans un lieu de peine , où il est condamné à travailler pour l'expiation de son péché, aussi bien comme pour la conservation de sa vie ; il faut qu'il cultive la terre, qu'il déchire son sein avec le fer, qu'il l'arrose de sa sueur et de ses larmes , et qu'il mange son pain en tristesse et en douleur, comme dit l'Ecriture sainte.

Permettez-moi d'en examiner toutes les paroles, et de vous faire connaître la grandeur de notre crime dans la rigueur de notre supplice : *Maledicta terra in opere tuo:* La terre est maudite en votre travail, afin que sa stérilité soit votre peine, et qu'essayant de la vaincre, vous trouviez dans ce pénible exercice la punition de votre péché. C'est pourquoi l'Ecriture ajoute : *In laboribus comedes ex ea cunctis diebus vitæ tuæ.* Vous mangerez de ses fruits avec douleur, et ce petit plaisir sera détrempé en mille amertumes : *Spinas et tribulos germinabit tibi et comedes herbam terræ.* La terre vous sera ingrate, quoique vous la cultiviez, elle produira plus d'épines que de roses ; et comme si vous aviez changé de nature en perdant votre innocence, vous serez réduit à la condition des bêtes, et vous mangerez comme elles l'herbe de la terre : *In sudore vultus tui vesceris pane donec revertaris in terram.* Vous entretiendrez votre misérable vie avec du pain qui vous coûtera beaucoup de peine , puisque vous fondrez en sueur et en larmes pour semer et pour cueillir le froment dont il sera composé. La mort sera la fin de tant de misères : vous retournerez en la terre, de laquelle vous avez été formé, afin que vous appreniez par ce supplice que vous n'étiez que poudre avant votre naissance, puisque vous ne serez que poudre après votre mort.

C'est pourquoi les Pères de l'Eglise ont dit que Dieu avait traité l'homme depuis son péché comme un esclave rebelle, qu'il l'avait couvert de peaux , pour lui apprendre qu'il était devenu semblable aux bêtes , qu'il l'avait mis dans le monde comme dans une minière, et qu'il l'avait obligé de remuer la terre pour se nourrir, comme la remuent les criminels pour y trouver les métaux. *Dehinc eum de originis loco exterminat, quippe deliquerat , pellitus, orbi ut metallo datur, sed arcana ista nec omnium nosse* (*Tertull., de Pallio*). L'homme fut chassé du paradis, comme du lieu de sa naissance, parce qu'il s'était révolté contre son souverain, et fut envoyé dans le monde, comme dans une minière , où, couvert de peaux, il est contraint de bêcher la terre et de travailler comme un criminel. Il est vrai que cette peine pour être publique demeure secrète, parce qu'il n'y a guère de personnes qui en recherchent la cause ; et quand on voit l'homme qui fond en sueur et qui laboure comme un esclave, il y en a peu qui pensent à son péché, et qui sachent que cette honteuse et cruelle peine en est le juste supplice.

Comme les tyrans imitent la justice de Dieu en leur cruauté, ils punissent souvent les hommes de la même sorte qu'elle punit les pécheurs : ils les condamnent aux minières et les font descendre dans les entrailles de la terre, pour y chercher les métaux qui servent à leur avarice ou à leur fureur. Le grand saint Clément fut ainsi traité par l'empereur, et sans considérer sa naissance ni sa dignité, il fut contraint de quitter toutes les marques du souverain pontificat, de prendre un habit d'esclave, de s'ensevelir tout vivant dans ces abîmes, de se mêler avec les coupables, et de ses mains destinées à offrir à Dieu nos plus saints mystères, fouir la terre et

chercher du fer ou de l'or pour contenter la passion de ses tyrans.

Imaginez-vous un peu, messieurs, un pape qui entre dans ces lieux obscurs et effroyables, où les ténèbres tiennent leur empire, où l'horreur et la mort règnent ensemble, où les hommes semblent des ombres errantes, où chaque criminel peut passer pour un damné ; et où chaque bourreau, qui les presse de travailler, peut être pris pour un démon. Imaginez-vous, dis-je, un pape auguste pour sa dignité, vénérable pour son âge, illustre pour ses mérites, qui est forcé de fouir la terre comme un criminel, de l'arroser de la sueur de son visage et d'employer à ce honteux et pénible exercice tout le temps qu'il employait à la conduite de l'Église. Ne fallait-il pas avoir une patience merveilleuse pour endurer cet outrage et pour souffrir ce tourment ? Ne fallait-il pas être bien persuadé de la vérité de l'autre monde, pour se résoudre à l'acquérir par un supplice si long et si rigoureux ? Ne fallait-il pas avoir une extrême grandeur de courage pour ne pas succomber sous un travail si rude et si ennuyeux? C'est cependant la cruelle épreuve de saint Clément ; c'est ainsi que le ciel exerce sa patience, c'est ainsi que la terre récompense son mérite ; c'est ainsi que les hommes et les démons traitent un grand saint et un grand pape.

Mais ne croyez pas qu'il s'en plaigne ni qu'il en murmure, puisque, bien éloigné de ces sentiments, il en rend grâces à Dieu, et qu'il s'estime bien heureux d'avoir part aux souffrances, qu'il appelle leurs couronnes, parce qu'en effet elles fournissent les fleurs dont elles sont composées : *Me misit ad vos Dominus vestris coronis participem fieri.* Admirez avec moi ces saintes paroles ; avouez que vous ne tiendriez pas ce langage dans une semblable occasion, que vous n'appelleriez pas vos supplices des couronnes et que vous ne remercieriez pas la providence divine des afflictions qu'elle vous aurait envoyées. Aussi n'appartient-il qu'aux grands saints d'avoir ces généreux sentiments, de bénir le ciel quand ils sont persécutés, et d'accepter les disgrâces avec plus de reconnaissance que les faveurs.

Il est vrai que notre illustre martyr reçut quelque soulagement dans son travail, quelque gloire dans sa confusion et quelque consolation dans son déplaisir : car les fidèles, qui étaient mêlés dans ces minières avec les criminels, essayaient d'adoucir les peines de leur père. Ils faisaient sa tâche pour l'en décharger ; ils creusaient la terre pour lui, et par une charité dont les seuls chrétiens sont capables, ils travaillaient toutes les nuits, afin qu'il se pût reposer le jour. Le ciel désira d'être de la partie et de publier la gloire de ce bienheureux martyr : il voulut faire un miracle à sa prière et témoigner aux infidèles que ce pape, pour avoir perdu le lustre de sa dignité, n'en avait pas perdu la puissance. Rien n'affligeait tant les chrétiens renfermés dans ces minières que l'ardeur insupportable de la soif : car le lieu était aride. Et parmi ces rochers stériles, où il y avait des veines d'or et d'argent, il n'y avait pas une goutte d'eau ; il fallait que ces misérables l'allassent chercher bien loin, sans que cette ennuyeuse fatigue les déchargeât de leur travail ordinaire. Le saint, touché de leurs peines et de leurs larmes, s'adressa au Fils de Dieu et le conjura de secourir ses fidèles serviteurs en cette extrême nécessité : il fut exaucé aussitôt qu'il eut parlé ; et Jésus-Christ, lui apparaissant sous la figure d'un agneau, frappa un endroit de la montagne, duquel il sortit au même moment une fontaine d'eau miraculeuse : *Vidi supra montem Agnum stantem, de sub cujus pede fons vivus emanat.* Que dites-vous, messieurs, de cet admirable prodige? N'est-il pas vrai que les martyrs eussent bien pu briser leurs fers, recouvrer leur liberté, se défaire de leurs ennemis et sortir de leurs minières, s'ils l'eussent voulu, puisque les miracles ne leur coûtaient que des désirs, et que le ciel, acquiesçant à leurs prières, tirait des fontaines du sein aride des rochers?

Permettez-moi de comparer cette merveille avec celle qui se passa autrefois dans les déserts en faveur du peuple juif, et de vous faire avouer que le mérite de saint Clément ne cède point au mérite de Moïse. Celui-ci frappa le rocher de cette verge miraculeuse qui avait fendu la mer pour ouvrir le passage aux Israélites, et en même temps il versa de l'eau et fit un fleuve au milieu de la solitude : l'autre parla seulement, aussitôt Jésus-Christ parut, la montagne s'ouvrit et il coula une fontaine qui apaisa la soif de ces innocents misérables. Moïse vainquit la nature en frappant sur ce rocher ; il tira de l'eau d'où il ne devait sortir que du feu, et forçant l'inclination de cette pierre, il l'obligea de produire son contraire : Clément fit de même, et avec moins d'effort, puisque aussitôt qu'il eut parlé, la montagne stérile, qui ne produisait que du fer ou de l'or, produisit de l'eau et satisfit à la nécessité des chrétiens. Moïse fit naître un ruisseau qui suivait le peuple par le désert, et qui n'avait point d'autre cours que la volonté de ce divin homme. C'est pourquoi saint Paul, exagérant la grandeur de ce prodige, dit, par une façon de parler merveilleusement hardie, que la pierre suivait l'armée des Israélites, parce que le fleuve qui en était sorti réglait sa course par leur démarche : *Consequente autem eos petra* ; ce qui a fait dire à saint Ambroise ces paroles, pour expliquer celles de saint Paul : *Non immobilis erat petra quæ populum sequebatur* (*Lib.* V *de Sacram., cap.* 1). Saint Clément répéta cette merveille en faveur des fidèles affligés, puisque l'eau qui sortait de la montagne se répandait dans les minières, et qu'allant chercher ces illustres malheureux dans tous les réduits de ces abîmes profonds, elle épargnait leur peine et satisfaisait à leurs besoins. Moïse fit ce miracle avec un bâton, que saint Jean Chrysostome appelle son sceptre, parce que non-seulement il le faisait régner sur les hommes, mais sur les éléments, et que la nature, le respectant, obéissait à ses mouvements, comme aux ordres

mêmes de son Créateur : *Sceptrum gerebat Moyses quo non hominibus tantum, sed cœlo, terræ, marique imperabat; in ea enim quæcumque voluit convertebantur elementa, et in manibus ejus denuo transformabatur creatura.*

Le grand saint Clément, plus heureux ou plus puissant que Moïse en cette occasion, ne se servit que de sa parole pour opérer ce prodige, et la nature lui obéit aussitôt qu'il eut parlé; si bien qu'on peut dire que ce pape ne fut jamais plus absolu que depuis qu'il eut perdu la liberté, et qu'il n'eut jamais plus d'autorité dans l'Eglise que depuis qu'il fut chassé de Rome et relégué dans les minières.

Ceci me fait ressouvenir de ce que saint Augustin a dit autrefois de Job et d'Adam : car, comparant la fortune de ces deux hommes, il a osé soutenir que le premier était plus glorieux sur le fumier que le second dans le paradis; que Job destitué de tous ses biens était plus riche qu'Adam au milieu de son abondance; et que cet innocent malheureux était plus agréable aux yeux de Dieu, que ce superbe bienheureux, qui se perdit pour n'avoir pas conservé son humilité dans sa grandeur : *Melior Job putris in stercore, quam integer ille in paradiso* (*In Ps.* XCVII); et en un autre endroit : *Job melior fuit in stercore victor, quam Adam victus in paradiso* (*In Ps.* XCIII). S'il m'est permis de comparer saint Clément avec lui-même et d'opposer sa condition présente à sa condition passée, je vous dirai que saint Clément confiné dans les minières, me semble plus honorable que saint Clément assis sur le trône de saint Pierre; que ses mains qui bêchent la terre sont plus glorieuses que les mêmes mains quand elles donnaient des bénédictions aux fidèles; et que ses épaules chargées d'une hotte sont plus vénérables que quand elles étaient couvertes d'une chape pontificale. Mais si ce grand saint a été illustre dans son exil et dans sa souffrance, il l'a été encore plus dans sa mort et dans son sépulcre. Et c'est le troisième point de ce discours.

III. — La philosophie profane ne paraît jamais plus vaine que quand elle veut fortifier les hommes contre la créance de la mort; ses raisons augmentent leurs appréhensions, et tout ce qu'elle leur dit sur ce sujet ne sert qu'à faire éclater sa faiblesse et la puissance de l'ennemi qu'elle combat. Car après qu'elle nous a voulu persuader que la mort n'est pas une peine, mais une loi : *Lex est, non pœna, perire* (*Senec.*); que tout ce qui commence doit finir; que nous quitterons la place à ceux qui nous succèderont, comme nous l'ont quittée ceux qui nous ont précédés; qu'il ne faut pas craindre de perdre ce que nous ne regretterons pas, lorsque nous l'aurons perdu : *Nec ergo te amisisse doleas, quod cum amiseris non dolebis* (*S. Chrysol., serm.* 101) : toutes ces faibles raisons sont renversées par le désir et par la crainte que la nature nous a imprimée pour la vie et pour la mort; car, comme dit saint Pierre Chrysologue, il n'est jamais plaisant de mourir, et il est toujours agréable de vivre : *Quia mori nunquam libet, vivere semper delectat* (*S. Chrysol., serm.* 118). Ceux qui semblent désirer la mort désirent une plus heureuse vie; et quand on les presse d'expliquer les motifs de leur désir, l'on connaît par leurs réponses qu'ils aiment la vie et qu'ils n'en haïssent que les misères.

Aussi faut-il avouer que la mort est la plus honteuse et la plus cruelle peine du péché. Elle détruit l'homme en séparant l'âme du corps; elle afflige l'âme en la dépouillant de son corps, et elle ôte la vigueur et la beauté au corps en lui enlevant son âme. Comme si elle n'était pas satisfaite d'avoir exercé cette rigueur sur le dernier, elle le poursuit dans le tombeau, et après l'avoir fait manger par les vers, elle ne laisse de tout ce qu'il a été qu'un peu de poudre et de cendre. C'est pourquoi saint Pierre Chrysologue disait avec beaucoup de raison que la mort était la mère du désespoir, la cause de l'incrédulité, la fille de la corruption, la porte de l'enfer et la source de tous les malheurs : *Mors est desperationis domina, incredulitatis mater, germana corruptionis, inferni parens; omnium malorum regina* (*Serm.* 118). En effet, c'est la mort qui persuade aux infidèles que tout périt en l'homme avec le corps, qu'il ne reste plus rien de lui après ce naufrage; qu'il ne doit point travailler pour l'éternité, puisqu'il est l'ouvrage du temps, et que c'est en vain qu'il s'efforce d'éviter l'enfer ou d'acquérir le paradis, puisque quand il meurt il n'est plus capable de plaisir ni de douleur. Car c'est ainsi que parlent les infidèles, dit saint Pierre Chrysologue, quand ils voient que dans les tombeaux des rois il ne reste rien de leur orgueil qu'un peu de cendre : *Homo, te decipit fides, tu fidei credis, quæ ut tollat præsentia, futura promittit, et ut auferat quæ sunt ante mortem, nescio quæ invisibilia pollicetur esse post mortem* (*Idem, ibid.*). La foi vous abuse, disent ces impies, elle vous ôte la jouissance des choses présentes sous l'espérance des futures, et afin qu'elle vous prive des biens que vous pouvez goûter en cette vie, elle vous en promet d'autres que vous ne voyez point, après la mort.

Comme ces raisons font une merveilleuse impression sur l'esprit humain, Dieu, pour l'effacer, nous donne des assurances de la résurrection du corps, et de l'immortalité de l'âme; et il nous fait voir dans la personne des saints, qu'encore que la mort les ait détruits, elle ne les a pas anéantis. Leurs cendres font des miracles afin qu'on soit persuadé que leurs âmes jouissent de la gloire avec les anges; leurs tombeaux rendent la santé aux malades, afin que l'on croie que ceux qui écoutent nos vœux règnent dans le ciel avec Dieu; et leur nom même, quand on l'invoque, nous délivre de nos misères, afin qu'on sache que ceux qui l'ont porté vivent encore en la meilleure partie d'eux-mêmes. Il a observé cette conduite sur la personne de saint Clément; et après avoir permis que la mort finît sa vie, il a voulu que les miracles qui ont honoré son sépulcre, nous persuadassent de son bonheur et de sa puissance.

En effet, ce grand saint mourut comme un autre homme, ou plutôt il mourut en appa-

rence comme un criminel, puisque ce fut par le commandement d'un empereur que son siècle a déifié, et que la flatterie mit après sa mort au nombre des dieux : car ce prince, ayant appris par le rapport de ses ministres que Clément était le souverain pontife des chrétiens, que sa prison et son supplice n'avaient pu diminuer son zèle; que chargé de fers et travaillant à la terre il conduisait l'Église romaine, il le condamna à la mort. Et afin qu'il ne restât rien de lui aux fidèles qui les consolât dans sa perte, il commanda qu'on le jetât dans la mer avec une ancre attachée au col, s'imaginant qu'on perdrait bientôt le souvenir d'un homme qui serait enseveli dans les eaux. Mais que vous êtes faible, puissance humaine, quand vous voulez attaquer la puissance de Dieu; que vos artifices sont inutiles quand vous voulez combattre ses desseins, et que tous vos efforts sont ridicules quand vous voulez vous opposer à ses volontés! Clément mourut dans les eaux parce qu'il souhaitait de vivre avec Jésus-Christ: son âme quitta son corps pour aller recevoir la récompense de ses services ; mais la mort, respectant ses saintes dépouilles, n'osa les toucher; la mer ouvrit ses abîmes pour rendre honneur à ses reliques; ses monstres, qui sont plus avides que les loups et les corbeaux, révérèrent ce sacré dépôt, et surmontèrent leur faim pour lui rendre quelque témoignage de leur respect.

Mais, comme si tous ces honneurs n'eussent pas suffi pour relever la gloire du saint, les anges lui bâtirent un superbe sépulcre sous les eaux: et ces divins architectes apprirent à tous les fidèles que Dieu n'oublie pas dans les abîmes ceux qui le servent. La mer s'éloigna bien loin de ses bords pour faire éclater ce prodige, et elle retira ses eaux dans son propre sein pour laisser la liberté à tous les hommes de visiter ce tombeau miraculeux. Ne faut-il pas avouer, messieurs, que la puissance des monarques est bien faible quand elle veut combattre la puissance de notre Dieu? Mais ne faut-il pas avouer que sa justice est bien libérale quand elle veut récompenser ses serviteurs, puisqu'elle sait les conserver sous les eaux, qu'elle sait leur bâtir des sépulcres dans la mer, et qu'elle emploie ses anges pour leur rendre ces derniers devoirs?

C'est une grande folie que de croire que les tombeaux puissent contribuer quelque chose à l'honneur et à la mémoire des morts. Car outre qu'ils rendent leurs misères éclatantes, qu'ils apprennent à tout le monde que ceux qui commandaient autrefois aux hommes sont dévorés par les vers, ils sont eux-mêmes sujets aux injures des années; le temps consume ces superbes monuments, leur poudre se mêle avec la cendre qu'ils couvrent, et ils témoignent par leur chute qu'ils ne peuvent conserver la gloire des morts, puisqu'ils périssent avec eux. Mais les tombeaux que Dieu élève à ses serviteurs sont éternels ; il empêche que le temps, qui détruit tout, ne les détruise ; et comme il conserve celui de son Fils au milieu de ses ennemis, il conserve ceux de ses serviteurs, en dépit des infidèles. La fureur des Huns et des Goths, qui a tant de fois ravagé la ville de Rome, et qui a ruiné les plus beaux ouvrages de ses empereurs, a épargné les sépulcres des apôtres. Mais celui du grand saint Clément a quelque chose de plus éclatant et de plus magnifique que le leur. Car outre qu'il a été bâti par un ordre exprès de Dieu, que les anges en ont été les architectes, qu'ils l'ont fondé sous les eaux, qu'il a été honoré d'un nombre infini de miracles, il dure encore, en dépit de cet élément ; et la mer, pendant plusieurs siècles, se retirait pour donner un libre accès aux fidèles qui le voulaient visiter. N'est-il donc pas vrai, messieurs, que notre Dieu n'abandonne pas ses serviteurs dans les tourments, qu'il les protége dans le sein même de la mort, qu'il les honore dans leurs tombeaux, et qu'il en rend la mémoire plus illustre que celle des Alexandre et des César?

Animés par tant de merveilles, résolvons-nous de le servir plus fidèlement, endurons courageusement tout ce que la cruauté inventera de supplices, puisqu'il récompense si libéralement ceux qui souffrent pour son honneur. Ne craignons point la prison, puisque les saints y conservent leur liberté; croyons, avec Tertullien, qu'elle est une retraite où nous pouvons conférer plus librement avec les anges, qu'elle nous peut être ce que le désert était aux prophètes : *Hoc præstat carcer Christiano quod eremus prophetis* (*Tertull., ad Martyres*). Persuadons-nous que tous les lieux doivent être indifférents au chrétien, puisqu'en quelque lieu du monde qu'il soit, il a fait divorce avec le monde : *Nihil interest ubi sitis in sæculo, qui extra sæculum estis* (*Idem, ibid.*). Et souvenons-nous que quand nous serions hors de la prison, il ne nous serait pas permis de jouir des plaisirs du monde, puisque nous y avons renoncé avant que d'entrer dans la prison : *Christianus etiam extra carcerem sæculo renuntiavit.*

Mais comme nous ne savons pas ni dans un siècle, ni dans un royaume, où ceux qui servent Jésus-Christ soient menacés de ce supplice, représentons-nous plutôt que le monde est une prison, de laquelle nous devons sortir par les désirs ; que nous sommes obligés de nous élever vers le ciel par nos pensées, et de mettre notre cœur où nous avons mis notre trésor. Quoique notre âme soit renfermée dans notre corps, et que notre corps soit enfermé dans le monde, tout est libre, et tout est ouvert à la volonté ; elle se détache quand elle veut de son âme même pour s'aller unir à ce qu'elle aime, et elle trouve la liberté au milieu des plus étroites prisons : *Et si corpus includitur, et si caro detinetur, omnia spiritui patent : quotiens etiam deambulaveris spiritu, totiens in carcere non eris* (*Idem, ibid.*). Il n'y a rien sur la terre qui nous puisse contenter; et quand nous la posséderions tout entière, nous trouverions encore que nous serions pauvres et que notre empire, pour étendu qu'il pût être, serait toujours une prison. Les

Alexandres ont eu après leurs conquêtes ce sentiment: et s'étant rendus les maîtres de la plus grande et de la plus belle partie du monde, ils l'ont trouvée si petite qu'ils en ont souhaité d'autres : *Inventus est aliquis*, dit Sénèque, *qui aliquid post omnia concupisceret*. Rompons donc nos chaînes par nos désirs, puisqu'il ne nous est pas permis de les briser en effet, et souhaitons notre mort, puisqu'elle est pour les chrétiens la fin de leur servitude et le commencement de leur liberté.

Après une si sainte disposition que nous inspirera le grand saint que nous honorons, demandons-lui celle qu'il a eue pour les souffrances, et conjurons-le de nous obtenir la grâce de les recevoir non-seulement sans reproches et sans plaintes, mais avec des sentiments de joie et des actions de grâces. Il appelle les persécutions des couronnes il avoue qu'elles surpassent ses mérites, et il dit à tous les martyrs qu'il trouve dans les minières ces paroles, qui sont aussi véritables qu'elles sont humbles : *Non meis meritis ad vos me misit Dominus, vestris coronis participem fieri*. Dites le vrai, chers auditeurs; parleriez-vous comme lui, si vous étiez traités comme lui? appelleriez-vous les afflictions des faveurs? les recevriez-vous comme des grâces, et remercieriez-vous le ciel qui vous les aurait envoyées? Ne murmurez-vous pas contre lui, quand pour vous guérir de l'incontinence il vous ôte la santé, quand pour vous guérir de l'avarice il vous dépouille de vos biens, ou que pour vous guérir de l'ambition il vous enlève vos honneurs? Cependant ces pertes sont des acquêts, ces maladies sont des remèdes, et ces peines sont des faveurs. Recevez-les donc avec soumission et avec joie, et bénissez la main de celui qui ne vous blesse que pour vous guérir.

Enfin le bienheureux saint Clément entend l'arrêt de sa mort avec plus de courage que de patience, et il se réjouit que son exil finisse avec sa vie. Il ne se met point en peine si le ventre des poissons lui servira de tombeau; il se console dans la connaissance qu'il a que rien ne périt à Dieu, et qu'il trouve aussi bien les corps de ses serviteurs dans les abîmes de la mer, que dans les entrailles de la terre. Il n'est point trompé dans sa créance, puisque Jésus-Christ lui procure tant de gloire dès ce monde, et qu'il lui fait élever un si superbe tombeau par l'entremise des anges. Apprenez d'un si généreux exemple à vous résoudre à la mort, à ne vous point inquiéter de votre sépulcre et à remettre entre les mains de Dieu la pompe funèbre de votre corps. Ne songez pendant votre vie qu'au salut de votre âme, et laissant à vos héritiers le soin de votre sépulture, pensez seulement à vous acquérir le ciel par vos bonnes œuvres. Le Seigneur, que vous servez, vous sera aussi libéral qu'à saint Clément, si vous lui êtes aussi fidèle que lui; et s'il ne vous fait pas élever un aussi magnifique tombeau qu'à ce grand pape, il vous récompensera toujours assez avantageusement, puisqu'en la résurrection générale il tirera votre corps de la pourriture, et qu'en le réunissant à votre âme, il le revêtira de la gloire; où nous conduise, etc.

PANÉGYRIQUE DE SAINT COME ET DE SAINT DAMIEN,

Prononcé, le jour de leur fête, en une confrérie instituée sous leur nom.

Pertransiit benefaciendo et sanando omnes.
(*Act.*, X.)

S'il est vrai, messieurs, que Jésus-Christ ne soit venu sur la terre que pour y faire du bien aux hommes, pour convertir les pécheurs et pour guérir les malades, je suis obligé d'avouer qu'il n'y a guère de saints dans l'Eglise qui l'aient plus parfaitement imité que vos deux illustres patrons, dont vous solennisez aujourd'hui la fête: car l'histoire de leur vie nous enseigne que la médecine et la chirurgie, qui n'étaient pas encore séparées, faisaient leur principale occupation; que, passant de ville en ville, ils procuraient le salut aux infidèles et la guérison aux malades; que faisant autant de miracles que de cures, ils rendaient la parole aux muets, la vue aux aveugles et le mouvement aux paralytiques; mais comme ils avaient plutôt appris ces secrets de l'Evangile du Fils de Dieu que des Aphorismes d'Hippocrate, j'ai plus de besoin de la grâce du Saint-Esprit que du secours de la médecine pour les expliquer, et je ne la saurais mieux obtenir que par la faveur de celle qui, revêtant Jésus-Christ de nos faiblesses, le rendit le médecin de toutes nos maladies; disons-lui donc, avec l'Ange : *Ave, Maria*.

Aussitôt que l'homme fut devenu criminel il devint malade : dès-lors que le péché lui eut ravi l'innocence, il lui ravit la santé et le réduisit à un état où sa vie n'est plus qu'une fâcheuse langueur. Les éléments se font la guerre dans son corps ; leurs combats lui sont nuisibles et leurs victoires mêmes lui sont funestes, parce que, comme dans les guerres civiles un parti ne peut avoir l'avantage sur l'autre, que ce ne soit toujours aux dépens de la république, les humeurs qui le composent sont déréglées, et quelque soin qu'il prenne de les accorder, il ne saurait empêcher qu'il n'y en ait toujours quelqu'une qui s'élève aux dépens des autres. Quand il aurait mis la paix entre ces ennemis domestiques, il ne pourrait le défendre de la faim et de la soif, qui, au jugement de saint Augustin, sont des maladies naturelles, parce que la nature même est devenue son supplice : *Fames et sitis sunt quidam morbi naturales, quia natura facta est nobis pœna* (*S. August., in Psalm.* XXXVII). Enfin, le désordre s'est si bien glissé dans tout son tempérament, que le plus grand des médecins a dit qu'il n'était que maladie, et qu'au milieu de la plus vigoureuse santé il portait en lui les principes de toutes les infirmités : *Totus homo, totus morbus est.*

S'il est malade en son corps, il ne l'est pas moins en son âme : toutes les facultés en sont

blessées par le péché, et il naît avec l'ignorance, la faiblesse et la malice ; c'est pourquoi le Fils de Dieu venant au monde a voulu prendre la qualité de médecin pour guérir les maladies de notre corps et les infirmités de notre âme : *Ægrotat genus humanum*, dit saint Augustin, *non solum morbis corporis, sed peccati. Ad sanandum grandem ægrotum descendit omnipotens medicus* (*Serm.* 50, *de Verbis Domini*). Tous ses ministres sont médecins comme lui, et leur principal emploi dans l'Eglise est de soulager les malades et de convertir les pécheurs. Les saints dont vous honorez aujourd'hui la mémoire ont porté cette qualité, non-seulement parce qu'ils étaient médecins de profession, mais parce qu'étant chrétiens de religion, ils imitaient leur Maître et essayaient comme lui à guérir les hommes de leurs maladies et de leurs péchés. Laissons, messieurs, tout ce qui peut leur être commun avec les autres saints, voyons ce qu'ils ont de particulier avec Jésus-Christ, et trouvons leur différence et leur caractère dans la ressemblance qu'ils ont avec lui. J'en trouve quatre qui, feront les quatre parties de ce discours : la première est qu'ils guérissent les malades avec plaisir et sans douleur ; la seconde qu'ils guérissent l'âme et le corps tout ensemble ; la troisième qu'ils guérissent sans intérêt, et la dernière qu'ils guérissent par leur sang ceux-là mêmes qui le répandent.

I.— Quoique la médecine soit utile, il faut avouer qu'elle est fâcheuse, et que ses remèdes ne sont guère moins insupportables que nos maux ; il faut qu'elle nous blesse pour nous guérir, qu'elle ouvre souvent une plaie pour la fermer, qu'elle emploie le fer et le feu dans les ulcères envieillis, qu'elle aille chercher la pierre dans la vessie avec des tenailles, et que pour nous purger de nos mauvaises humeurs, elle nous fasse prendre des breuvages dont la douceur et l'amertume sont également désagréables, si bien que nous pouvons appliquer à tous ses remèdes les paroles du poëte tragique, et dire avec lui : *Invenit nobis Deus remedia periculis pejora* (*Senec.*).

La nature est bien plus heureuse que la médecine en toutes les cures qu'elle entreprend ; car elle nous guérit avec plaisir, et tous les remèdes qu'elle ordonne à ses malades sont utiles et agréables. La faim et la soif sont de grands maux, puisqu'en huit ou neuf jours elles peuvent emporter ceux qu'elles travaillent : le boire et le manger, qui nous en délivrent, sont toujours mêlés de plaisir, et l'on n'y commettrait pas tant d'excès que l'on fait, si ceux qui les prennent n'y trouvaient quelques délices. Les veilles et les travaux sont des peines ou des maladies qui abattent les forces, qui dessèchent le corps et qui consument l'humeur radicale ; le sommeil, qui nous en guérit, est si doux, qu'encore qu'il soit une image de la mort, il n'y a personne qui l'appréhende ; il adoucit tous nos maux, il charme nos déplaisirs, il égale nos conditions, et, au jugement des poëtes, il est la meilleure partie de notre vie, *Pars melior vitæ* (*Senec.*).

Mais Jésus-Christ est encore plus admirable que la nature en la guérison des malades. Car quoi qu'il attaque le péché qui est la cause de tous nos maux, et qu'il aille chercher ce redoutable ennemi, non pas dans les moëlles de nos os, mais dans le fond de notre âme, il n'emploie néanmoins que des remèdes agréables ; et bien que ceux-ci doivent avoir beaucoup de force pour guérir des maladies si opiniâtres, ils sont remplis de tant de douceur, qu'il n'y a point de malades qui s'en plaignent. Ce remède à tous nos maux est la grâce, que saint Augustin en mille endroits de ses ouvrages, appelle médicinale, parce que son principal effet est de nous délivrer de toutes nos infirmités, *Gratia medicinalis, medici gratia salvatoris;* et l'opposant à la justice originelle, qui était le secours de l'homme sain, il l'appelle admirablement la médecine de l'homme malade : *Agitur de gratia Dei, qua sanatur natura per medicum Christum, quo non indigeret si sana esset* (*Lib.* V *de Natura et Gratia*, *cap.* 64).

Mais quoique cette grâce soit un remède, elle ne laisse pas d'être extrêmement agréable. Car selon le sentiment de saint Augustin, et selon l'expérience des malades mêmes, elle est un plaisir victorieux, qui charme leur volonté, qui les attire doucement et fortement, qui leur fait aimer ce qu'ils haïssaient qui leur fait haïr ce qu'ils aimaient ; et qui enfin, les guérit avec tant de douceur, que par son moyen les choses les plus difficiles leur deviennent faciles. *Cum ab illo*, dit saint Augustin : *illius adjutorium deprecamur ad faciendam perficiendamque justitiam, quid aliud deprecamur quam ut aperiat quod latebat, et suave faciat quod non delectabat* (*Lib.* II, *de Meritis peccatorum, cap.* 19)? Que pensez-vous, dit ce grand saint, que nous demandions à Dieu, quand nous lui demandons sa grâce pour accomplir sa justice, sinon qu'il nous découvre ce qui nous était caché, et qu'il nous rende agréable ce qui nous était insupportable et fâcheux ?

Comme donc la grâce n'est que douceur, et qu'elle tire toute sa force de sa suavité, il ne faut point craindre qu'elle blesse la liberté de l'homme, ni qu'elle choque son humeur, quoiqu'elle combatte son inclination et sa maladie ; mais il faut admirer la conduite de celui qui l'emploie avec tant d'adresse et de puissance, qu'il fait toujours ce qu'il veut, et ne contraint jamais le malade qu'il guérit ni le pécheur qu'il convertit. Aussi n'avez-vous jamais trouvé de pénitent qui se soit plaint, ou de la violence de la grâce, ou de la rigueur du remède dont Dieu s'est servi pour fermer ses plaies et lui rendre la santé ; mais au contraire, vous en avez vu plusieurs qui, comme l'épouse, se sont loués de la douceur de ses parfums, et qui ont dit que leur odeur les avait puissamment et suavement attirés : *Curremus in odorem unguentorum tuorum.*

Ce que Jésus-Christ fait dans la cure de l'âme, il l'a fait souvent dans celle du corps : car quand il a guéri les malades, ç'a été sans

incision et sans douleur, par la puissance de sa parole, ou par l'imposition de ses mains; et ces miracles se sont faits avec si peu d'effort de sa part et avec tant de plaisir de la part des infirmes, qu'il était aisé de juger que celui qui les guérissait était celui-là même qui les avait autrefois créés.

Quoique les saints n'aient pas le pouvoir du Fils de Dieu, il faut pourtant avouer que, comme ils agissent en son nom et par sa vertu, ils l'imitent dans leurs opérations; qu'ils guérissent les malades et convertissent les pécheurs avec tant de douceur que les uns et les autres ne s'en plaignent point. Les saints dont nous honorons la mémoire agissaient en cette manière; car encore qu'ils eussent lu les Aphorismes d'Hippocrate, qu'ils eussent joint la chirurgie à la médecine, et qu'ils sussent toutes les maximes de ces deux arts également utiles et admirables, néanmoins connaissant bien que ni l'un ni l'autre n'était assez heureux pour rendre la santé, sans exercer la patience des hommes, ils avaient recours à la religion, et, se servant de ses charmes innocents, ils guérissaient les malades, ou par le signe de la croix, ou par le nom de Jésus, ou par quelques paroles de l'Evangile. Et afin que l'on connût que la grâce avait plus de part à leurs cures que la médecine, l'histoire de leur vie remarque qu'ils n'employaient aucun des remèdes que les médecins avaient coutume d'employer, et que, contre les règles de la prudence humaine, ils n'entreprenaient pas de guérir les maladies ordinaires et faciles, mais les incurables et désespérées: *Non tam medicinæ scientia quam Christi virtute morbis etiam insanabilibus medebantur.*

Tout le monde courait en foule après des médecins qui ne faisaient point languir leurs malades, qui n'avaient point de ces remèdes qu'on appelle avec justice de seconds maux; qui ne faisaient point faire de diètes ennuyeuses, qui ne donnaient point de breuvages ou trop fades, ou trop amers; qui ne rouvraient point les plaies pour les refermer, et qui ne se servaient point du fer ni du feu pour sécher les ulcères et les chancres. Chacun louait la grandeur de Jésus-Christ, qui, plus savant et plus puissant qu'Esculape, enseignait à ceux qui l'adoraient le secret de guérir les maux les plus opiniâtres en un moment et sans douleur.

Ces grands saints n'étaient guère moins heureux en la conversion des pécheurs qu'en la guérison des malades: car encore qu'ils les trouvassent engagés dans le péché, plongés dans des délices criminelles, accablés sous les fers d'une mauvaise habitude, ils ne laissaient pas, avec le secours de la grâce qui animait leurs paroles, de les délivrer de tous ces malheurs, ils désertaient les temples des idoles, ils remplissaient les églises de Jésus-Christ; et ces deux frères tout seuls, faisaient plus de conquêtes dans le monde, qu'une armée entière n'en eût fait dans un pays ennemi. Ils ravissaient des esclaves aux démons, ils enlevaient des impudiques à la volupté: ils dégageaient des ambitieux de leur servitude: ils obligeaient des avares à distribuer leurs biens aux pauvres; et ce qui est de plus difficile, ils disposaient tous leurs auditeurs à mépriser les douleurs et les plaisirs.

A la persuasion de ces doctes médecins, ou de ces savants orateurs, on voyait une jeune fille qui négligeait sa beauté, qui changeait ses précieux vêtements en cilices, qui, plus soigneuse de plaire à Jésus-Christ qu'aux hommes, avait plus de soin d'orner son âme qu'elle n'en avait auparavant de parer son corps, et qui pour comble de merveille publiait partout qu'elle trouvait plus de plaisir à pleurer ses péchés, qu'elle n'en avait autrefois trouvé dans les plus agréables divertissements du siècle. Ne faut-il pas avouer, messieurs, que ces médecins étaient bien semblables à leur Maître, puisqu'ils guérissaient si agréablement les malades et les pécheurs? mais ne m'avouerez-vous pas qu'ils savaient tous ses secrets, puisque, comme lui, ils guérissaient entièrement l'homme, et qu'en rendant la santé à son corps ils la rendaient en même temps à son âme?

II.—Depuis que le péché a divisé l'homme, le corps n'est pas seulement l'ennemi de l'âme, mais ces deux parties sont si opposées, que ce qui est utile à l'une est presque toujours dommageable à l'autre. La nourriture, qui soutient le corps et qui lui conserve la vie, est souvent préjudiciable à l'âme, et lui ôte la liberté dans ses plus nobles opérations. Le jeûne, qui affaiblit le corps, fortifie l'âme et lui donne de la vigueur pour vaincre ses plus redoutables ennemis, ce qui a obligé Tertullien de dire (*de Pœnit.*), que les prières étaient languissantes quand elles n'étaient pas nourries par l'abstinence: *Jejuniis oportet preces alere.* Le sommeil, qui est la vie du corps est la mort de l'âme, et lui interdisant l'usage de ses principales facultés, il la réduit à l'impuissance de raisonner et d'agir: d'où vient que les philosophes ont douté si l'homme était raisonnable tandis qu'il dormait, et si une bête qui veillait n'était point préférable à un homme quand il était endormi. L'étude qui enrichit l'âme par ses travaux et qui la venge de l'ignorance, sa plus ancienne et plus dangereuse ennemie, abat le corps et le réduit à un état où il est plutôt languissant que vivant. L'oraison, qui élève l'âme dans le ciel et la détache de la terre, qui l'unit à Dieu et la sépare des créatures, mine le corps insensiblement; et l'expérience nous apprend que ceux qui prient, aussi bien que ceux qui jeûnent, ont plus de vertu que de santé. Enfin, tout ce qui est utile au corps est nuisible à l'âme, et il est assez malaisé de conserver l'un, que l'on ne détruise ou que l'on n'affaiblisse l'autre.

Mais le Fils de Dieu, qui est venu pour réunir toutes choses, a trouvé le moyen d'accorder le corps avec l'âme et de rendre la santé à tous les deux par ses admirables remèdes: car quand il guérissait un malade, il convertissait un pécheur; quand il chassait l'infirmité de son corps, il chassait l'infidé-

lité de son âme; et par un prodige qui donnait de l'étonnement à tous ceux qui le voyaient, il guérissait, comme il dit lui-même dans l'Évangile, l'homme tout entier: *Totum hominem sanum feci*. Il remontait toujours jusqu'à la source du mal, et comme il savait que le péché était la cause de la maladie, il remettait l'un pour chasser l'autre, et il donnait la grâce pour restituer la santé. Quand il guérit le paralytique, et qu'il rendit le mouvement à cet homme, qui depuis tant d'années n'avait aucun usage de ses membres, il lui pardonna son péché, et lui apprit qu'il n'était malade que parce qu'il était criminel. *Confide, fili, remittuntur tibi peccata tua* : Prenez confiance, mon fils, je vous absous de votre péché pour vous délivrer de votre langueur, et je vous rends l'innocence pour vous rendre la vigueur et la santé.

Donnons quelque lumière à cette pensée, et disons que dans le monde la condition des médecins est séparée de celle des prêtres. Les médecins ne considèrent que le corps; toute leur étude ne regarde que cette partie, qui a été formée de limon; et quand ils veillent sur leurs livres, ce n'est pas pour rendre l'homme meilleur, mais pour le rendre plus sain. Les prêtres, tout au contraire, ne considèrent que l'âme : leur autorité et leur soin ne s'étendent que sur cette partie, en qui réside l'image de Dieu : et quand ils prient, ou qu'ils prêchent, ce n'est pas pour guérir des malades, mais pour convertir des pécheurs. Le Fils de Dieu, qui est plus puissant que les hommes, unit ces deux qualités en sa personne. Il est prêtre et médecin tout ensemble : comme il a formé le corps et créé l'âme, il les guérit tous deux à la fois, et étant leur Rédempteur, il rend la santé à l'un, en même temps qu'il rend l'innocence à l'autre.

Nos deux saints, qui participaient à son pouvoir, l'imitaient en son opération : ils ne séparaient jamais le corps de l'âme, et pour sauver l'homme tout entier, comme leur Maître, ils réformaient la constitution des malades et la conscience des pécheurs. Ils apprenaient aux infidèles que la maladie était la peine du péché, que l'homme n'était devenu infirme que depuis qu'il était devenu criminel : et que pour tarir les ruisseaux il fallait nécessairement dessécher la source qui les produisait. Ils enseignaient à ces aveugles que la fièvre, qui est la fille du péché, en était l'image, et qu'on pouvait remarquer dans les accès, les périodes et les mouvements de celle-ci, tous les dérèglements de celui-là. En effet, il n'y a rien qui nous représente mieux les désordres du péché que les désordres de la fièvre, ni qui nous instruise plus sûrement de l'altération de notre âme, que l'altération de notre corps. La chaleur étrangère, qui détruit la chaleur naturelle, est l'image de la concupiscence, qui détruit la charité; les entreprises de l'une nous représentent celles de l'autre : et comme la première menace le corps de la mort, la seconde menace l'âme de sa perte : si bien qu'il était facile à nos deux savants médecins de faire connaître aux malades le déplorable état de leur âme par le malheureux état de leurs corps.

Mais comme ils faisaient servir toutes choses à la gloire de Jésus-Christ et à la honte du démon, ils prenaient occasion de condamner les erreurs des infidèles en guérissant leurs maladies : ils leur faisaient voir qu'ils étaient bien aveugles d'élever des temples et de dresser des autels à la fièvre, qui n'était qu'un dérèglement de la nature et une punition du péché; qu'il fallait avoir perdu le sens pour adorer une chose qui rendait l'homme misérable, et qu'il fallait avoir bien mauvaise opinion d'une divinité, qui ne faisait que du mal à ceux qui la logeaient dans leurs corps. Ainsi ces sages médecins, désabusant leurs malades, les délivraient de leur ignorance et de leur misère; et, leur rendant la santé, leur rendaient le jugement et la raison. S'ils faisaient paraître leur charité en ces cures admirables, ils y faisaient encore éclater davantage leur désintéressement et leur générosité : car ils guérissaient gratuitement, et comme s'il ne leur eût pas suffi de ne rien prendre de leurs malades, ils les récompensaient encore après leur guérison et donnaient des aumônes à ceux-là mêmes auxquels ils avaient rendu la santé.

III. — La médecine est si noble dans son origine, que les premiers qui en faisaient profession étaient rois. Quand on élevait un homme sur le trône, il fallait qu'il fût médecin et qu'il pût aussi bien défendre ses sujets contre les maladies que contre leurs ennemis; il fallait qu'il les nourrît, et qu'il fît naître l'abondance avec la paix dans son royaume. Il fallait enfin qu'il les habillât, et que comme les vêtements qu'il leur donnait étaient des marques de leur servitude, ils fussent des preuves de sa libéralité. C'est pourquoi nous voyons dans l'Écriture sainte qu'un homme à qui l'on offrait le sceptre s'excuse de l'accepter, parce qu'il ne pouvait, ni nourrir, ni habiller, ni guérir ses sujets qui se voulaient donner à lui: *Non sum medicus*, leur dit-il, *et in domo mea non est panis, neque vestimentum : nolite constituere me principem populi* (*Isa.*, III). Mais depuis que le nombre des malades s'est accru, celui des médecins s'est augmenté; cette profession est dévolue à une sorte de personnes qui passent toute leur vie à connaître la cause des maladies et à en rechercher les remèdes, et qui nous donnant tout leur soin et tout leur temps, peuvent justement en exiger la récompense.

En effet, comme il n'y a rien de plus cher que la santé, on ne saurait assez estimer, ni assez payer, celui qui nous la conserve ou qui nous la restitue; et l'Écriture est bien fondée à nous dire que nous devons honorer le médecin, à cause du besoin que nous en avons: *Honora medicum propter necessitatem*. Je sais bien que les philosophes stoïciens qui méprisent tout, méprisent aussi les médecins; qu'ils nous veulent persuader que l'amour déréglé que nous avons pour la vie, et la crainte extrême que nous avons de la mort, est cause de l'estime que nous faisons

des médecins ; et que si nous avions conçu un généreux mépris de la douleur, nous perdrions la confiance que nous avons en ceux qui se vantent de nous en défendre. Mais quoi qu'en disent ces agréables rêveurs, il faut confesser qu'après la vertu, il n'y a rien de plus cher que la santé ; et qu'on ne saurait assez reconnaître un homme qui emploie toutes ses lumières et tous ses soins pour nous conserver une chose si précieuse. Ajoutez à toutes ces considérations que cet art est difficile à acquérir ; qu'il est long, que la vie est courte ; et que c'est de lui que le plus grand des médecins a dit ces paroles, avec autant de justice que de vérité : *Ars longa, vita brevis.* Si bien qu'il ne faut pas s'étonner que les médecins nous vendent si cher une science qui leur coûte tant de travail, ni que les malades achètent à si haut prix la santé, qui leur coûte tant de souhaits.

Mais le Fils de Dieu, qui n'est venu sur la terre que pour guérir les maladies, a voulu exercer gratuitement la médecine, et par une conduite plus digne d'étonnement que d'imitation, récompenser les malades après les avoir guéris. Car l'Evangile nous apprend que non-seulement il ne prenait rien de ces misérables qu'il guérissait, mais qu'encore il leur donnait la grâce après leur avoir rendu la santé. Il continue encore le même exercice du haut des cieux avec les mêmes conditions, il guérit encore les malades par sa miséricorde et par sa puissance ; et pour les combler de ses faveurs, il se propose lui-même pour récompense éternelle. *Parum est*, dit excellemment saint Augustin (*serm.* 13, *de Verbis Apostoli*), *qui gratis sanaret, nisi sanatis etiam mercedem daret : Salvator enim est adjutorium languidi, ipse Salvator est præmium sanati :* il ne suffit pas à Jésus-Christ de guérir gratuitement les malades ou les pécheurs, s'il ne leur donne encore des grâces. Car ce charitable médecin, et cet admirable Sauveur, est tout ensemble le remède et la récompense des malades qu'il a guéris, et des pécheurs qu'il a convertis.

Il oblige ses ministres à l'imiter en ce point, et quand il les envoie dans le monde pour achever l'ouvrage de notre salut, il leur commande de donner gratuitement ce qu'ils ont reçu gratuitement, et de se ressouvenir que les miracles qu'ils opèrent sont les purs effets de sa libéralité : *Gratis accepistis, gratis date.* Mais entre tant de grands saints, qui ont suivi les ordres de leur Maître, il faut avouer qu'il n'y en a point qui l'aient fait avec plus d'exactitude que saint Côme et saint Damien. Car au lieu que les médecins s'enrichissent en guérissant les malades, les nôtres s'y sont appauvris ; ils croyaient que non-seulement leur industrie et leur travail, mais encore leurs richesses étaient acquises aux misérables qu'ils assistaient ; ils jugeaient qu'à l'exemple de Jésus-Christ, ils devaient faire des profusions de leurs biens, et ne se rien réserver de ce qu'il avaient hérité de leurs pères. Ils ne voyaient point de malades, de quelque condition qu'ils pussent être, auxquels ils n'accordassent quelques grâces : s'ils étaient infidèles, ils leur obtenaient la foi ; s'ils étaient pécheurs, ils leur procuraient l'innocence ; s'ils étaient pauvres, ils leur donnaient des aumônes, si bien que le plus souvent la santé était la moindre faveur qu'ils accordaient aux malades.

Que vous semble de ces deux incomparables médecins ? Quel jugement faites-vous de leur profusion ? Qu'admirez-vous davantage en eux, ou leur puissance ou leur charité ? N'est-ce pas un étrange prodige de voir que toutes les maladies obéissent à deux hommes, qui n'emploient que des prières pour les conjurer ; qu'ils fassent autant de miracles qu'ils font de cures ; qu'ils arrêtent la goutte et brisent la pierre par une seule parole ; qu'ils éteignent les flammes de la fièvre par leurs soupirs et leurs larmes ; qu'ils résolvent les eaux d'un hydropique par un signe de croix ; qu'ils chassent la lèpre, qui défigure un visage, par l'attouchement de leurs mains, et qu'ils ne trouvent point d'infirmités dans la nature qui résistent à leurs commandements ou à leurs prières ?

Mais n'est-ce pas une plus grande merveille, de voir que ces deux médecins soient encore plus prodigues que puissants, qu'ils accablent leurs malades de leurs libéralités, qu'ils leur donnent des richesses et des remèdes tout ensemble, qu'ils leur rendent l'innocence avec la santé ; et qu'en les délivrant de la maladie, ils les délivrent en même temps de la misère et du péché. Saint Ambroise a remarqué judicieusement, qu'en la plupart des maladies on recourt inutilement aux médecins, parce que, étant ou impuissants ou avares, il se faut résoudre à perdre tout son temps ou tout son bien pour en recevoir du soulagement : *Et ideo si quis ad hujusmodi medicum confugerit, necesse est prius patrimonium suum omne consumat, quam profectum sanitatis accipiat* (*In Ps.* LXIII). Mais disons, messieurs, que nous n'avons à craindre pas un de ces inconvénients dans nos deux illustres médecins : leur puissance est égale à leur charité, ils prennent tout, mais ils donnent tout ; et sans qu'il soit besoin de leur offrir des présents, il suffit de leur faire des prières et des vœux. Ils sont de l'humeur de Jésus-Christ, qui ne refuse rien aux désirs des malades, qui leur accorde toujours plus qu'ils ne lui demandent, et qui ne leur donne jamais la santé, qu'il ne leur donne la justice et l'innocence. Mais ils lui ressemblent particulièrement, en ce que, comme lui, ils sont maltraités par les malades qu'ils ont guéris, et qu'ils ne reçoivent d'eux pour récompense que la persécution et la mort.

IV. — C'est une chose étrange, messieurs, que le Fils de Dieu ne soit venu dans le monde que pour guérir les malades, et qu'il n'ait reçu aucune récompense de ces ingrats, que des outrages et des tourments. Il est descendu des cieux pour convertir les pécheurs ; sa puissance n'a servi qu'à son amour ; et pendant qu'il a vécu ici-bas, il n'a fait des miracles que pour obliger les hommes : *Pertransiit benefaciendo*, dit saint Luc,

et sanando omnes. Les prophètes qui l'ont précédé n'avaient prétendu dans leurs prodiges, que d'étonner ou de punir les coupables; ils avaient déréglé la nature pour leur reprocher le déréglement de leur vie; ils avaient soulevé les créatures contre ces rebelles, et fait tomber la foudre sur leurs têtes, ou fait trembler la terre sous leurs pieds.

Jésus-Christ, qui n'était pas venu pour perdre les hommes, mais pour les sauver, n'a opéré des miracles qu'en leur faveur : il a guéri des malades, et a délivré des possédés; il a ressuscité des morts, et il a converti des pécheurs. *Pertransiit benefaciendo.* Il a fourni sa carrière comme le soleil, qui n'attend pas nos vœux pour répandre ses influences, et qui prévient nos prières et nos besoins en se levant sur notre horizon : *Sicut sol non expectat preces, sed illico fulget et salutatur ab omnibus* (*Maximus, serm.* 9) : il a guéri tous les malades qui ont eu recours à sa bonté; et, comme s'il n'était puissant que pour bien faire, il n'a usé de son pouvoir que pour secourir les misérables : *Et sanando omnes.* Il n'a pas attendu que les pécheurs ou les infirmes l'aient cherché, et sachant bien qu'ils ne pouvaient aller à lui, il est venu à eux avec dessein de les guérir de tous leurs maux : *Ad medicum ire non possumus, ipse ad nos venire dignatus est*, dit saint Augustin (*Serm.* 18, *de Verbis Domini*). Il n'a pas méprisé, ajoute le même Père, les malades qui l'avaient méprisé lorsqu'ils étaient sains; et il est venu délivrer de l'exil ceux qui l'avaient offensé dans le paradis : *Non contemnit saucium contemptus a sano* (*Idem, ibid.*).

Mais ce qui surpasse toute créance, c'est que Jésus-Christ a guéri par son sang ceux qui l'avaient répandu, et a sauvé par sa mort ceux qui la lui avaient procurée. Car n'est-ce pas une épouvantable ingratitude, messieurs, que les Juifs, qui avaient reçu tant de preuves de la bonté du Fils de Dieu, l'aient accusé devant Pilate, se soient moqués de lui sur le Calvaire; et qu'après tant de marques de sa puissance, ils lui aient reproché sa faiblesse sur la croix : *Alios salvos fecit, seipsum salvare non potest?* Mais n'est-ce pas une extrême miséricorde que Jésus-Christ ait prié pour ses ennemis, qu'il ait demandé leur grâce à son Père, et que, par un excès d'amour, il ait fait une médecine de son propre sang pour guérir ces frénétiques? *Fusus est sanguis medici*, dit saint Augustin, *et factus est medicamentum freneticí* (*Lib. de quinque Hæresibus*). Car enfin sa miséricorde fut plus grande que la malice des Juifs : il obtint leur pardon par ses prières, il guérit ces malades par son sang, et leur en appliquant le mérite, il leur fit connaître et détester leur fureur.

Les martyrs ont suivi ses traces dans les tourments qu'ils ont soufferts pour sa querelle. Ces grands hommes ont pardonné à leurs bourreaux. Ces médecins charitables ont guéri les frénétiques qui leur avaient donné la mort, et faisant de leur sang une médecine, il ont rendu la raison et la santé aux furieux qui l'avaient tiré de leurs veines. Mais sans m'étendre sur les louanges de tous les martyrs, permettez que je me renferme dans celles des saints que l'Eglise nous représente aujourd'hui, et que je vous fasse voir qu'à l'exemple du Fils de Dieu, ils ont obtenu la conversion de leurs bourreaux.

C'est une chose assez surprenante que saint Côme et saint Damien aient employé leur crédit et leur puissance, leurs richesses et leurs soins pour assister les misérables; qu'ils aient fait autant de miracles qu'ils ont guéri de malades; qu'ils aient rempli tout l'Orient de la gloire de leur nom, de l'éclat de leurs prodiges, de la grandeur de leurs profusions; que cependant les possédés qu'ils ont délivrés, les paralytiques qu'ils ont guéris et les aveugles qu'ils ont éclairés se soient révoltés contre eux; et que pour les payer de tant de faveurs, ils aient versé leur sang, conjuré leur mort, sollicité leurs juges et provoqué contre eux leurs bourreaux.

Mais c'est une chose bien plus étonnante, que ces saints, étouffant les justes ressentiments qu'ils avaient de tant d'outrages et de violences, aient prié pour ces ingrats, aient offert leurs douleurs pour leur salut; et qu'ils aient converti par leurs tourments ceux qu'ils n'avaient pu obliger par leurs bienfaits. Nous nous plaignons, messieurs, que la religion chrétienne est trop sévère quand elle nous défend la vengeance et qu'elle nous commande l'oubli des injures; nous disons que Jésus-Christ n'a pas consulté notre faiblesse quand il a dit dans l'Evangile : *Diligite inimicos vestros*; et que, mesurant les autres par lui-même, il a cru que nos passions étaient aussi soumises que les siennes. Mais ne vous plaignez plus, puisque vous voyez les martyrs qui font plus que Jésus-Christ ne commande, et qui, non contents de pardonner à leurs bourreaux, s'offrent en sacrifice pour leur salut et répandant leur sang pour expier les offenses de ces hommes dénaturés.

Que j'appréhende, grands saints, que votre exemple, qui a converti les infidèles, ne condamne les chrétiens; que je crains que ce sang qui a plaidé la cause de vos bourreaux ne prononce l'arrêt de vos enfants, et qu'au jour du jugement vous ne vous éleviez contre nous et ne nous convainquiez que les commandements de Jésus-Christ ne sont point impossibles! Evitons ces justes reproches, messieurs, vivons en sorte que ces avocats ne deviennent pas nos juges; imitons ces illustres saints, si nous ne voulons pas qu'ils nous condamnent; et si nous ne pouvons faire comme eux des cures miraculeuses, essayons d'en faire de charitables : assistons les malades de nos biens, soulageons leurs misères par notre compassion, mêlons nos soupirs avec leurs larmes; s'ils se plaignent de nous, après que nous les aurons servis, souffrons les ingrats, comme les saints ont souffert les furieux; et espérons que les bonnes œuvres qui n'ont point été reconnues des hommes seront récompensées de Jésus-Christ.

Après avoir essayé d'imiter ces grands

saints par la charité et par la compassion, représentons-nous que notre condition a quelque rapport avec celle des malades qu'ils ont guéris, et demandons à Jésus-Christ notre santé par leurs mérites. Il n'y a point de pécheurs qui ne soient infirmes et qui, ayant perdu la grâce, ne soient obligés de reconnaître qu'ils ont perdu la véritable santé. Cette qualité divine n'est pas seulement la vie, mais la vigueur de leurs âmes. Ils sont morts et languissants sitôt que la grâce les a quittés, et s'il leur reste de la raison pour discourir et de la prudence pour agir, il ne leur reste plus de force pour vaincre la tentation, ni de mérite pour acquérir le ciel; s'ils sont raisonnables, ils ne sont plus fidèles; et étant séparés de Jésus-Christ par le péché, ils sont comme des membres retranchés du corps, qui n'ont plus de sentiment ni de vie.

Il faut donc qu'à l'exemple des malades qui allaient trouver nos saints, nous allions trouver Jésus-Christ, qui est le médecin de nos âmes; que nous nous représentions que le temps que nous passons sur la terre, est destiné à chercher, non pas le plaisir, mais la santé; et que nous sommes coupables, si nous préférons le divertissement à notre guérison : *Veni ad medicum*, s'écrie saint Augustin (*De verbis Domini, serm.* 59), *tempus est sanitatis, non voluptatis.* Ne vous trompez pas, dit ce grand homme, vous êtes malades, puisque vous êtes pécheurs : cette condition vous oblige à renoncer aux plaisirs et à désirer les remèdes, à consulter votre médecin, à profiter de ses avis et à lui demander sa grâce, qui est l'unique remède à tous vos maux. La grâce, ajoute ce saint, est une médecine salutaire, *Gratia medicina est.* Il faut donc la demander, mais en la demandant avec instance, il faut éviter avec soin les occasions qui vous menacent de rechutes : car, comme dit admirablement le même saint Augustin, celui-là est ingrat à la médecine qui veut toujours être malade et il témoigne que sa santé ne lui est guère considérable, puisqu'il la perd aussitôt qu'il l'a recouvrée : *Qui vult semper ægrotare ingratus est medicinæ.*

Imitons ceux qui honorent leur salut par le souvenir du danger qu'ils ont évité, qui ne veulent plus rentrer dans le combat après y avoir été blessés, qui ne veulent plus retourner à la cour après y avoir perdu leur temps et leur peine, qui ne veulent plus remonter sur la mer après y avoir fait naufrage : *Plerique naufragio liberati repudium dicunt navi et mari* (*Tertul., de Pœnitentia*) : Plusieurs, dit Tertullien, par une manière de parler assez hardie, font divorce avec la mer, quand un coup de vague les a jetés au rivage : je loue leur prudence, ils honorent le bienfait qu'ils ont reçu du ciel par la mémoire du péril : ils ne veulent plus être à charge à sa bonté, ni lasser sa miséricorde, qui les a une fois tirés du naufrage : *Laudo timorem : nolunt iterum divinæ misericordiæ oneri esse.* Ils ne veulent plus éprouver un malheur dont ils sont heureusement échappés et ils croient qu'il y aurait de l'insolence à se jeter dans un malheur qu'ils n'ont évité que par un miracle : *Iterum experiri vitant quod semel didicerunt timere.*

Si donc vous êtes guéris, conservez votre santé, ne la perdez plus par la même débauche qui vous l'avait fait perdre auparavant; fuyez les occasions qui vous ont ravi l'innocence : n'allez plus avec les femmes, si leurs regards étudiés vous ont fait perdre la chasteté : n'allez plus au bal, si ce divertissement, plus inutile que criminel, vous a fait perdre l'humilité. N'allez plus dans les grandes compagnies, où la médisance fait le principal entretien, si vous y avez perdu la charité. Enfin profitez de votre malheur, éloignez-vous de l'écueil où vous avez fait naufrage, fuyez l'occasion où vous avez perdu la grâce; évitez la débauche qui vous a ravi la santé, et témoignez l'estime que vous faites de votre guérison par le soin que vous prenez de la conserver.

Nous ne trouvons point dans l'Evangile que le Fils de Dieu ait guéri deux fois un même malade, ni qu'il ait deux fois tiré du tombeau un même mort : il menace au contraire le paralytique d'un plus rigoureux châtiment, s'il retombe dans le péché qui avait été la cause de son malheur. Nous ne lisons point aussi que ces grands saints dont nous solennisons la fête aient chassé deux fois une même infirmité, ni qu'ils aient opéré un second miracle en faveur d'un malade qu'ils avaient déjà guéri. Ce n'est pas que leur puissance fût affaiblie, ni que leur miséricorde fût lassée; mais c'était sans doute pour nous apprendre que le pécheur, dont le malade est l'image, ne doit pas retomber après qu'il est relevé, qu'il ne faut pas qu'il abuse de la grâce qu'il a reçue; et qu'encore que la pénitence ne rejette pas ceux-là mêmes qui en ont souvent abusé, il y a néanmoins de l'injustice de payer un si grand bienfait par une ingratitude si noire.

Ne soyez donc pas injustes, parce que Dieu est miséricordieux; ne l'offensez pas, parce qu'il vous a pardonné; et ne fondez pas votre licence à pécher sur la facilité qu'il a témoignée à vous recevoir en sa grâce; mais plutôt soyez pénitents, parce qu'il est bon : repentez-vous de l'avoir déshonoré, parce qu'il vous a longtemps attendus et qu'il vous a promptement embrassés.

Si néanmoins vous avez péché après qu'il vous a pardonné, ne désespérez pas de votre salut : que la crainte ou la honte ne vous empêchent pas de l'aborder; car quoique vous l'ayez méprisé, vous pouvez encore vous réconcilier avec lui. Il y a des remèdes pour les rechutes, aussi bien que pour les premières maladies : si Jésus-Christ n'a pas deux fois ressuscité un même mort, il a souvent converti un même pécheur : si nos saints n'ont pas guéri plusieurs fois un même malade, ils sont disposés à prier souvent pour un même criminel. Et pour conclure avec Tertullien (*de Pœnitentia*), *neminem pudeat, iteratæ valetudinis iteranda medicina est : offendisti, sed reconciliari adhuc potes : habes quem satisfacias et quidem volentem :* Recourez à

Jésus-Christ et à nos saints : réitérez la médecine, si vous êtes retombés dans le péché ; réconciliez-vous avec Jésus-Christ, si vous l'avez encore offensé : vous trouverez en lui un Père qui recevra votre satisfaction, et qui, après vous avoir rendu sa grâce en ce monde, vous procurera encore sa gloire en l'autre ; où nous conduise, etc.

PANÉGYRIQUE DE LA CROIX,

AU JOUR DE SON EXALTATION.

Prononcé dans l'Eglise qui porte son nom.

Ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum (*S. Jean*, XII).

Je sais bien, messieurs, que le dessein de l'Eglise en cette fête est d'honorer le triomphe de la croix, et de se réjouir du bonheur qui nous arriva lorsqu'elle fut tirée des mains profanes des Perses, et qu'elle fut portée dans la ville de Jérusalem, sur les épaules de l'empereur Héraclius. Je sais que la gloire de la croix fut merveilleusement élevée en ce jour pompeux et magnifique, et que les chrétiens qui prennent part à ses intérêts sont obligés d'en témoigner de la joie ; mais permettez-moi, sans m'éloigner du dessein de l'Eglise, de prendre la chose dans son origine et de monter sur le Calvaire pour y remarquer le véritable triomphe de la croix, car ce fut sur cette montagne qu'elle reçut ses plus grands honneurs. Elle y fut véritablement exaltée, lorsque servant à l'ouvrage de notre salut et à la gloire de Jésus-Christ, elle fut empourprée de son sang et enrichie de ses mérites. Ce fut alors qu'elle découvrit les grandeurs de Jésus-Christ et les siennes, qu'elle dissipa notre crainte et releva notre espérance : et que, changeant le nom infâme de gibet en celui de trône et d'autel, elle commença à être recherchée par les misérables, et à être réclamée par les criminels. Mais puisque le Fils de Dieu ne s'immola sur la croix que par le mouvement du Saint-Esprit et avec le consentement de sa Mère, ne parlons point de sa gloire qu'après avoir imploré la faveur du premier par l'entremise de la seconde, à qui nous dirons avec l'Ange : *Ave, Maria.*

La puissance de Dieu n'éclate jamais davantage que quand elle tire une chose de son contraire, et qu'elle la fait sortir du même principe qui se devait opposer à sa naissance. La création de l'univers n'est merveilleuse que parce que la puissance de Dieu, surmontant les oppositions qui se trouvent entre le néant et l'être, a fait servir le premier à la production du second, et que de ses abîmes stériles il en a tiré le ciel avec ses étoiles, la terre avec ses campagnes, et la mer avec ses monstres et ses écueils. L'apôtre saint Paul n'admire pas tant la lumière à cause de son éclat ou de sa beauté, que parce qu'elle a trouvé son berceau dans les ténèbres, et que celles qui la devaient étouffer l'ont fait paraître aux yeux du monde : *Fecit de tenebris lumen splendescere.*

La sortie du peuple juif de l'Égypte, et son entrée dans la Palestine, ne raviraient pas nos esprits, si Dieu, pour le délivrer, n'avait tiré du sein d'un même nuage les flammes avec les eaux, et si, pour apaiser sa soif, il n'avait fait naître un fleuve miraculeux des arides entrailles d'un rocher. La rédemption du monde ne causerait pas tant d'étonnement, si Dieu, pour vaincre notre malheur, n'avait renversé tous les obstacles qui s'y opposaient, et si, par un effort admirable de sa puissance, il n'avait tiré la grâce du péché et notre salut de notre perte.

Aussi faut-il avouer que rien ne relève tant le mérite et l'excellence de la croix, que parce que le Fils de Dieu nous y fait heureusement trouver la sagesse dans la folie, la force dans la faiblesse, la gloire dans l'infamie, et la vie même dans la mort. C'est saint Léon qui me découvre ces vérités et qui me fournit de matière pour faire le panégyrique de la croix : *Crux omnium fons benedictionum, per quam credentibus datur virtus de infirmitate, gloria de opprobrio et vita de morte.* Permettez-moi d'y ajouter : *Sapientia de stultitia,* puisque l'Apôtre m'apprend que la folie de la croix est la sagesse de Jésus-Christ, et que celui-ci n'a jamais été plus sage que quand il a paru fou aux yeux des gentils et des philosophes : *Gentibus stultitiam, ipsis autem vocatis Dei sapientiam* (*I Cor.*, I) : commençons par celle-ci, puisqu'elle doit servir de guide aux autres, et que sans la lumière de la sagesse nous ne découvririons pas la force dans la faiblesse de la croix, la gloire dans son opprobre, ni la vie dans sa mort.

I. — Il n'est pas bien difficile de trouver la folie dans la croix, mais il est bien malaisé de trouver la sagesse dans sa folie ; et à moins que d'être éclairé par la foi, j'ose dire qu'il est impossible de l'y découvrir. Il suffit d'être prudent selon la chair, pour juger que la croix de Jésus-Christ est une extrême folie ; mais il faut être bien sage pour en remarquer la sagesse et pour admirer sa conduite en la chose du monde la plus opposée à la prudence des hommes.

Il n'y a point de philosophe qui ne s'imagine que la croix est une folie, parce que le Père éternel condamne son Fils à y recevoir la mort pour des péchés qu'il n'a point commis, et que le Fils, qui est innocent, y perd la vie pour des coupables. Si l'on répond pour le défendre, que l'excès de son amour l'a obligé à s'immoler pour ses sujets, on tirera de cette réponse une nouvelle raison pour le condamner, et on dira, selon les fausses maximes de la sagesse du monde, que, puisqu'il s'est laissé surprendre à l'amour, il n'a pu se défendre de la folie : *Amare et sapere vix Deo concessum est.*

En effet, messieurs, toutes les vertus sont réglées, et elles trouvent leur perfection dans leur médiocrité ; il n'y a que le seul amour qui soit déréglé et qui rencontre sa perfection dans l'excès. C'est pourquoi Aristote, parlant de cette passion, a dit qu'elle se dispensait des lois que les vertus s'étaient prescrites, et qu'étant elle-même sa loi, elle ne

croyait point être parfaite, si elle n'était excessive : *Amor est quid nimio simile.* De là vient qu'elle passe pour un transport et pour un égarement d'esprit, et que ceux qui font profession d'être sages, ne deviennent jamais amoureux; et c'est pour cette même raison que ces grands hommes qui se sont perdus dans la vanité de leurs pensées, *qui evanuerunt in cogitationibus suis*, n'ont pu croire que Dieu fût capable d'aimer, ni que cette passion, qui est inséparable de la folie, pût entrer dans le cœur de celui qui est la souveraine sagesse.

Il ne faut donc pas s'étonner si la croix, qui est le mystère de son amour, a passé pour une folie, puisque les termes mêmes avec lesquels les apôtres se sont expliqués favorisent cette créance; car, quand ils ont parlé de cet amour, ils en ont parlé comme d'un excès, et ils nous ont fait remarquer qu'il choquait toutes les lois de la prudence : *Propter nimiam caritatem qua dilexit nos* (*Ephes.*, II); comme s'ils voulaient dire qu'il ne fût jamais mort en la croix, s'il ne nous eût trop aimés, et qu'il n'eût jamais perdu la vie pour notre salut, s'il n'eût plutôt consulté son amour que sa prudence. Ainsi, messieurs, il est bien facile de trouver la folie dans la croix; mais il est bien difficile d'y rencontrer la sagesse, et de faire voir que Dieu ne pouvait trouver de remède à notre mal où elle éclatât davantage. C'est ce qu'il nous faut rechercher pour vérifier la maxime de saint Paul, parlant du Crucifié : *Gentibus stultitiam, ipsis autem vocatis Dei virtutem et Dei sapientiam* (I *Cor.*, I).

La sagesse, au jugement même des sages du monde, n'est jamais plus admirable que quand elle tire notre salut de notre perte, qu'elle emploie les artifices de nos ennemis contre eux-mêmes, et que, par une conduite surprenante, elle les bat et les défait de leurs propres armes; car pour lors sa victoire est le pur ouvrage de sa conduite, et on ne peut pas se plaindre qu'elle use de violence, puisqu'elle n'a réprimé la violence des autres que par son adresse. Si cette maxime est véritable, il faut avouer qu'il n'y a point de sagesse pareille à la folie de la croix, et que notre Dieu n'a jamais paru plus sage que quand il a sauvé le monde par la mort de son Fils unique.

Car, en premier lieu, il a battu le démon de ses propres armes, et, comme chante l'Église, il a vaincu par un bois celui qui avait vaincu tous les hommes par un autre bois : *Ut qui in ligno vincebat, in ligno quoque vinceretur.* Il s'est servi de la mort pour détruire son empire, et faisant de notre peine notre remède, il a converti notre supplice en un sacrifice qui a expié nos péchés et satisfait à la justice de son Père.

Le premier des hommes, et le premier des pécheurs, avait mal usé de son avantage, et, par un étrange aveuglement, il s'était rendu mortel, pour avoir voulu conserver injustement son immortalité; et le Fils de Dieu, par une plus heureuse conduite, ayant bien usé de la mort, et l'ayant soufferte avec autant d'humilité que de patience, il a procuré la vie immortelle à tous les hommes : *Adam immortalitate male usus est ut moreretur; Christus mortalitate bene usus est ut viveremus* (*S. August.*, *de doctrina Christ.*).

Mais la plus grande preuve qu'il a donnée de sa sagesse sur la croix, c'est que par un même moyen, il a satisfait pour l'homme à deux débiteurs bien différents : car l'homme pécheur était redevable et à Dieu et au démon : à Dieu, qu'il avait insolemment offensé par son orgueil et par sa désobéissance; au démon, duquel il était devenu l'esclave par sa lâcheté, s'étant laissé vaincre à ses raisons, et séduire à ses promesses. Or son malheur était si grand, qu'il ne pouvait réparer l'outrage qu'il avait fait à Dieu, ni rompre les chaînes par lesquelles il s'était malheureusement engagé au démon. Son offense était infinie, parce qu'il avait choqué un Dieu dont la bonté est extrême, si bien que ne pouvant l'expier il ne pouvait en espérer le pardon. Les fers de sa servitude étaient si forts et si rigoureux, qu'il ne pouvait ni les adoucir, ni les briser, et il se voyait dans la nécessité de vivre et de mourir l'esclave de son vainqueur.

Il est bien vrai que Dieu pouvait, d'autorité absolue, pardonner à l'homme, et lui remettre son péché; mais si sa miséricorde eût éclaté en cette grâce, sa justice n'y eût pas été satisfaite. Il est certain aussi qu'il pouvait perdre l'homme, et le punir éternellement, pour se venger de ce coupable; mais si sa justice eût trouvé son avantage dans ce châtiment, la miséricorde n'y eût pas trouvé le sien, et cette divine perfection, qui s'intéresse dans le salut des pécheurs, eût eu quelque sujet de se plaindre. Il est enfin hors de doute que Dieu pouvait enlever l'homme au démon, puisque pour être l'esclave de son ennemi, il ne laissait pas d'être toujours sa créature. Mais le démon eût pu alléguer que, n'ayant pas vaincu l'homme par la force, on ne devait pas le tirer de ses mains par la violence.

La sagesse de la croix a démêlé tous ces intérêts, et, satisfaisant à ces deux parties, elle a sauvé l'homme par une invention admirable; car Jésus-Christ, qui est homme et Dieu, mourant sur la croix, a heureusement dégagé l'homme de la colère de son Père et de la tyrannie du démon. Comme son sang était d'un mérite infini, il a plus payé que nous ne devions, et nous appliquant sa justice, il nous a délivrés de notre péché, qui nous rendait les ennemis de son Père. Comme il était innocent sous les apparences du péché, le démon qui n'avait point de droit sur sa vie, a perdu celui qu'il avait sur la vie des hommes, en le faisant mourir avec injustice; et il lui est arrivé ce qui arrive à ceux qui perdent leur bien pour avoir voulu prendre celui des autres : car ayant procuré la mort du Fils de Dieu, il a perdu le pouvoir qu'il avait sur tous les pécheurs, pour l'avoir voulu exercer sur un innocent; et s'étant laissé prendre au piége que lui avait dressé

Jésus-Christ, il ne saurait se plaindre que de sa malice ou de sa témérité.

Expliquons ces vérités par les éloquentes paroles de saint Léon, et faisons admirer la sagesse de la croix, la justice de Jésus-Christ et l'imprudence du démon : *Ad destruendum opus diaboli, non virtute utitur potentiæ, sed ratione justitiæ* : Pour détruire l'œuvre du démon, le Fils unique de Dieu n'use point de sa puissance, mais de sa justice. *Nam superbia hostis antiqui non indebito dominatu premebat quos a mandato Dei spontaneos in obsequium suæ voluntatis allexerat* (*S. Leo, serm. 2, de Nativ.*) : Car l'orgueil de notre ancien ennemi ne nous opprimait pas sous une injuste tyrannie, puisque sans nous contraindre, il nous avait fait renoncer à la loi de Dieu pour nous soumettre à la sienne. *Non itaque juste amitteret originalem dedititii generis servitutem, nisi de eo quod subegerat vinceretur* : C'est pourquoi il ne perdrait pas justement son empire sur le genre humain qui s'était volontairement donné à lui, s'il n'était défait par un des enfants de ce père qu'il avait défait autrefois.

La sagesse a donc paru dans la croix, en ce que le Fils de Dieu, mourant pour les hommes, a satisfait au Père éternel, et qu'en mourant par la malice du démon, qui n'avait aucun droit sur sa personne, il lui a fait perdre le droit qu'il avait sur tous les hommes. Ainsi, messieurs, la folie de la croix a produit la véritable sagesse ; car, avec l'étonnement des plus sages philosophes, le Fils unique de Dieu, sous la forme d'un esclave et d'un pécheur, a réconcilié les hommes avec la justice de son Père, les a délivrés de la tyrannie du démon, et il a trouvé, dans une même mort, le moyen de payer nos dettes, de rompre nos chaînes et d'effacer nos péchés. En la vue de tant de merveilles, disons avec saint Paul, à l'avantage du Crucifié : *Gentibus stultitiam*, qu'il a passé pour folie dans l'esprit des infidèles : *Vocatis autem virtutem et sapientiam Dei*; mais que dans l'esprit des fidèles, il a passé pour la force et pour la sagesse de Dieu. Nous avons vu celle-ci : voyons celle-là qui n'est pas moins étonnante.

II. — La faiblesse est si naturelle à l'homme, qu'elle fait une partie de son essence. Les plus orgueilleux philosophes ont été contraints d'avouer cette vérité, et de reconnaître que de toutes les créatures, il n'y en a point de plus faible ni de plus misérable que l'homme. Sénèque, à qui l'orgueil avait inspiré de si superbes pensées, et qui avait cru que son sage pouvait disputer en bonheur avec Jupiter, a été forcé de confesser qu'il y avait des faiblesses dont il ne pouvait se défendre.

Et pour en faire la peinture avec des couleurs qu'il nous a fournies, disons que l'homme a un corps imbécile à qui la nature n'a point donné d'armes, et qu'elle semble avoir exposé à tous les outrages de la fortune : *Imbecillum corpus ejus suapte natura inerme, alienæ opis indigens, et ad omnem fortunæ contumeliam projectum* (*Senec., Consol. ad Helv.*). Quelque force qu'il puisse avoir, il est en danger d'être la nourriture des vers, ou la victime des bêtes farouches : *Cum bene lacertos exercuit, cujuslibet feræ pabulum, cujuslibet victima*. Il est si délicat, qu'il ne peut souffrir ni le froid, ni le chaud, ni le travail; il appréhende même ses aliments, dont l'abondance et la disette le menacent également de la mort : *Alimenta metuens sua, quorum modo inopia, modo copia rumpitur*. Il est d'une difficile garde, parce que son âme est empruntée, et que les chaînes qui l'attachent à son corps sont si fragiles, que les moindres accidents les peuvent rompre : *Anxiæ sollicitæque tutelæ precarii spiritus et male hærentis*. Rien ne lui est plus naturel que la mort, puisque les veilles et les travaux, le boire et le manger, les senteurs et les parfums, et les choses mêmes sans lesquelles il ne saurait vivre, le peuvent faire mourir : *Odor illi et lassitudo et vigilia et humor et cibus et sine quibus vivere non potest, mortifera sunt*. Quelque part qu'il aille, il reçoit de nouveaux avertissements de sa faiblesse, ne pouvant souffrir le changement des climats, les diverses qualités des eaux, ni les différents souffles des vents : *Quocumque se movet, infirmitatis suæ statim conscium non omne cœlum ferens, aquarum novitatibus, flatuque non familiaris auræ morbidum*. Sans m'étendre sur un sujet si fécond en misères, disons seulement que le Fils de Dieu, se faisant homme, a voulu s'assujettir à nos faiblesses, qu'il a passé par les degrés de l'enfance et de la puberté; qu'il a été enfermé neuf mois dans les entrailles de sa mère, qu'il a été quelque temps sans parler et sans agir, qu'il a commencé sa vie par les larmes, et que par un excès d'amour il a voulu porter toutes nos infirmités.

Mais certes il faut avouer que comme la mort est la honte de l'homme, et qu'elle est la dernière de ses faiblesses, elle est aussi la plus profonde des humiliations, et la plus étrange des infirmités de Jésus-Christ. Car il est pris par ses ennemis, il est chargé de chaînes comme un coupable, il est condamné comme un esclave, il est attaché de clous à la croix, et, comme dit le grand apôtre (II *Cor.*, XIII) : *Crucifixus est, ex infirmitate* : il n'a plus la disposition ni de ses pieds ni de ses mains; il est exposé à la moquerie des pharisiens et des prêtres, et il entend avec patience ces sanglants reproches de sa faiblesse : *Alios salvos fecit, seipsum autem non potest salvum facere?* Si bien qu'en ce supplice tout y respire l'infirmité, et Jésus-Christ y paraît comme le plus faible et le plus misérable de tous les hommes : ses ennemis croient s'en être vengés, et prenant sa mort pour leur victoire et pour sa défaite, ils publient partout que les erreurs qu'il a prêchées finiront avec sa vie. Mais leurs espérances se sont trouvées vaines et leurs conjectures fausses : car Jésus a défait le démon et le péché par sa mort; sa faiblesse a été sa force, et il a dompté tous les monstres de l'enfer, lorsque ces monstres pensaient avoir triomphé de lui.

En effet, ne peut-on pas dire que la croix est le théâtre de sa puissance, et que c'est là qu'il a fait ses plus grands miracles : que c'est là que, s'acquittant de sa parole, il a élevé la terre, abaissé le ciel, réconcilié les hommes avec les anges, et les pécheurs avec son Père ? N'est-ce pas là que le Fils de Dieu a ouvert les cieux, qui étaient fermés depuis tant de siècles; qu'il a fermé les enfers qui étaient ouverts depuis le crime d'Adam ; qu'il a enlevé aux démons leurs dépouilles, qu'il a désarmé la mort, et qu'il a détruit le péché ?

Tous les plus grands conquérants n'ont pu défaire aucun de ces ennemis, et après avoir pris tant de villes, gagné tant de batailles, remporté tant de victoires et assujetti tant de nations, ils ont été les ministres du démon, les esclaves du péché et les victimes de la mort; ils n'ont pu se défendre contre celui qui, vainquant notre premier père, s'était rendu souverain de tous ses enfants : ils n'ont pu se garantir du péché, qui avait fait toute sa postérité criminelle; ils n'ont pu, enfin, se défaire de la mort qui avait fini leurs conquêtes et leur vie, et qui, les poursuivant dans le tombeau, avait réduit en poudre leur orgueilleuse grandeur.

Mais le Fils de Dieu crucifié a vaincu le démon, et l'a attaché à sa croix comme au char de son triomphe : *Triumphans in cruce principatus et potestates.* Il a surmonté la mort, et lui ôtant ce qu'elle avait tiré du péché, il l'a rendue le désir et l'espérance de tous les fidèles; il a enfin défait le péché, puisque, nous méritant la grâce, il nous a enseigné à le vaincre, et qu'il nous a fait voir que ceux qui étaient nés criminels pouvaient mourir innocents; mais ce qui relève le plus sa victoire, c'est qu'il a dompté tous ses ennemis par ses faiblesses, et qu'il n'a employé que ses mains percées de clous et attachées à la croix, pour triompher de tous ces monstres.

Il pouvait sans doute les détacher de la croix, les armer de foudres, et se venger de l'insolence de ceux qui, pour ajouter les outrages à ses tourments, lui disaient : *Si Filius Dei est, descendat de cruce;* mais pour les humilier et pour faire éclater sa puissance au milieu de sa faiblesse, il demeure sur son gibet, et il achève ses conquêtes avec des mains dont il n'a pas la disposition ni l'usage. Toute la ville de Rome s'étonna de l'avantage que Scævola remporta sur deux grands princes en laissant brûler sa main droite, parce qu'elle s'était méprise dans l'exécution de son dessein : et les orateurs faisant valoir leur éloquence en cette rencontre, ont dit qu'une main, sans force et sans armes, avait défait deux puissants rois : *Una manu manca et inermi duos vicit reges;* mais disons plus véritablement que les mains de Jésus-Christ, percées de clous et attachées à sa croix, ont vaincu, non pas deux princes, mais le démon, victorieux de tous les princes; non pas deux coupables, mais le péché, qui s'était assujetti tous les pécheurs : si bien qu'il n'y a rien de plus fort que la faiblesse de Jésus-Christ, qui a défait la mort, le démon et le péché.

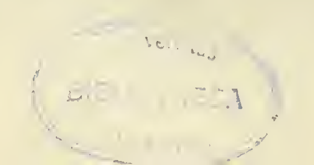
C'est ce qui oblige saint Ambroise de conclure, avec l'Apôtre, que l'infirmité de Jésus-Christ est victorieuse, puisqu'il a vaincu ses ennemis lorsqu'il semblait être vaincu par eux; étant assuré que celui-là est véritablement le vainqueur qui perd la vie injustement, parce qu'il rend coupable celui qui le fait mourir : *Infirmitas Christi magna victoria est, vicit enim dum victus videtur. Et victor extitit qui injuste occiditur, reum constituens a quo occiditur* (*S. Ambros., in I ad Corinth.*). C'est pourquoi il ne faut point s'étonner que la même croix qui a produit la victoire de Jésus-Christ par sa faiblesse, produise encore sa gloire par sa confusion, ainsi que je prétends faire voir dans la suite de ce discours.

III. — Comme la mort a une liaison nécessaire avec le péché, elle est toujours accompagnée de honte; et de quelques artifices qu'on se serve pour la rendre glorieuse, elle est inséparable de l'ignominie. Qu'un prince s'expose pour la défense de ses sujets, que les sujets perdent la vie pour le service de leur prince : ce sont toujours des coupables qui satisfont à la justice de Dieu, et qui souffrent la peine de leur péché. Mais quoique toutes les morts soient honteuses, il faut pourtant avouer qu'il y en a quelques-unes qui portent particulièrement ce caractère, et qui semblent être dévouées à la punition des crimes les plus atroces : la roue est horrible à tout le monde, parce qu'elle est destinée pour le supplice de ces malheureux qui joignent le meurtre avec le vol et le pillage.

La croix était encore plus infâme dans l'antiquité, parce que les juges s'en servaient pour châtier les esclaves qui avaient entrepris sur la personne de leurs maîtres; si bien que quand on la faisait souffrir à un homme libre, c'était blesser son honneur et offenser sa condition.

C'est pourquoi le grand orateur romain voulant exagérer l'excès que Verrès avait commis en faisant crucifier un citoyen romain, disait qu'il ne trouvait point de termes pour en exprimer la grandeur : *Facinus est vincire civem romanum, scelus est verberare, prope parricidium necare: quid dicam in crucem extollere?* C'est un crime que de lier un citoyen romain, c'est un attentat que de le battre de verges, c'est une espèce de parricide que de le faire mourir : que sera-ce donc, messieurs, que de l'élever sur une croix, et de le traiter comme un esclave ? Puis excitant les juges à la compassion pour le mort, et à la vengeance contre le coupable, il ajoute : *Si moriamur, saltem cum libertate moriamur.* S'il faut mourir pour satisfaire à la cruauté de Verrès, si nous ne pouvons conserver notre vie tandis qu'il gouvernera la Sicile, donnez ordre pour le moins que nous conservions notre liberté, et qu'il reste encore quelque marque de notre condition dans notre supplice : *Si moriamur, saltem cum libertate moriamur.*

La croix qui était si honteuse parmi les Romains, l'était encore davantage parmi les





Juifs; car outre que l'on s'en servait pour punir les esclaves, elle avait de plus contracté quelque infamie par la malédiction de la loi; et il semblait que Dieu s'accordant avec les hommes, l'avait déclarée infâme par la bouche de Moïse, son législateur : *Maledictus omnis qui pendet in ligno.* Cependant c'est celle que Jésus-Christ choisit dès le premier moment de sa vie, qu'il accepte avec soumission, et qu'il souffre avec patience; car pendant qu'on le condamne avec des scélérats, qu'on le conduit au supplice en leur compagnie, qu'on l'attache et qu'on l'élève sur la croix, qu'on l'abreuve de fiel et de vinaigre, qu'on le charge d'opprobres, et qu'on lui reproche son impuissance et son crime, il endure sans se plaindre tous ces outrages qui augmentent encore l'ignominie de sa mort : *Crucifixum audis,* dit saint Chrysologue (*Serm.* 60), *ut ex mortis ignominia magnitudinem sentias caritatis.*

Mais certes si elle a été infâme à Jésus-Christ, elle lui a été encore plus glorieuse : et le Père éternel a pris tant de soin de l'honorer en cette occasion, qu'il a voulu que la croix fût la source de ses plus éminentes grandeurs : car c'est elle qui, lui servant d'un autel, lui a procuré la qualité de souverain prêtre, et lui a donné le moyen d'offrir à son Père ce sacrifice qui a causé la rédemption de l'univers : *Vides quemadmodum fuit et sacrificium et sacerdos,* dit saint Jean Chrysostome (*Homil.* 1, *de Cruce*), *et ipsa crux altare fuit.* Ce fut elle qui lui tenant lieu d'un trône, lui acquit le titre de roi, et le fit reconnaître par tous ses sujets.

En effet, ce fut en son sein que le larron reconnut la royauté de Jésus-Christ, et qu'éclairé de la lumière de la foi, il lui demanda part à son royaume ; il ne vit rien, dit saint Jean Chrysostome, de cette pompe qui accompagne les rois, si ce n'est qu'il prit le calvaire pour un palais, la croix pour un trône, la couronne d'épines pour un diadème ; mais il vit des yeux de la foi la gloire de Jésus-Christ au milieu de ses opprobres ; il jugea que celui qui mourait pour tous les hommes, était le souverain de tous les hommes ; et qu'il faisait une action de roi, puisqu'il perdait la vie pour la défense de son Etat : *Dic mihi,* dit ce grand homme à ce bienheureux larron, *regnum commemoras : quid enim regni vides? Clavi et crux est quod inspicis?* Pourquoi parlez-vous d'un royaume sur un gibet ? Que voyez-vous qui vous inspire cette pensée, et qui vous oblige de parler à Jésus-Christ comme à un roi, puisque tout ce qui l'environne ne publie que sa faiblesse et sa honte? *Ipsa crux regnum est,* répond-il par la bouche de cet éloquent Père de l'Eglise : *Et ideo eum regem nomino, quia crucifixum inspicio :* Sa croix me paraît un trône, et je le tiens pour un roi parce que je le vois crucifié : *Imperatorum est pro omnibus mori, et regis optimi pro communi utilitate nunquam recusare supplicium :* c'est le devoir d'un empereur de mourir pour tous ses sujets, et de ne pas refuser la mort quand elle est utile pour le bien de son Etat.

La croix est donc la gloire du Fils de Dieu : c'est-là qu'il s'immole pour tous les hommes; c'est là qu'il donne la grâce aux coupables, qu'il leur fait une promesse qui, excédant la condition d'un homme mortel, ne semble pas avoir été faite de la croix d'un criminel, mais du trône d'un souverain : *Excedit humanam conditionem ista promissio, nec tam de ligno crucis, quam de throno edita potestatis* (*S. Leo, sermo* 2, *de Pass.*). Il est vrai que le larron ne demanda point ce royaume, et Jésus-Christ ne le lui promit point qu'après que ce coupable eut confessé son péché ; car, comme dit saint Jean Chrysostome, *Inspice quantum præstat confessio : confessus est, et paradisum patefecit, et totam confessus fiduciam, meruit ut regnum post latrocinium postularet :* Voyez le mérite de la confession, puisqu'elle ouvre le paradis à un larron, et qu'elle remplit son cœur de tant de confiance, qu'après un vol et un meurtre, il ose bien demander un royaume.

Ne pensez-vous pas, ajoute ce même Père, que la prière que fit Jésus-Christ pour ses ennemis, contribua beaucoup à sa gloire? Ne pensez-vous pas que cette action héroïque persuada, non-seulement au larron, mais aux soldats, que Jésus-Christ était Dieu, puisqu'il plaidait la cause de ses bourreaux, et que surmontant les justes ressentiments que lui pouvait donner leur cruauté, il demandait leur salut en perdant la vie? *Crucifixus pro eis qui crucifixerunt, orabat :* sans doute, messieurs, cette généreuse prière dessilla les yeux des bourreaux, et leur fit connaître la majesté de Jésus-Christ dans l'ignominie de sa mort.

Mais afin que rien ne manquât à la gloire du Fils de Dieu crucifié, son Père voulut que toutes les créatures publiassent son innocence, et apprissent à tous les hommes que celui qui mourait sur un gibet était l'auteur de la nature, puisque toute la nature voulait mourir avec lui. Car la terre trembla sous les pieds des Juifs ; elle déchira ses entrailles pour ensevelir ces coupables ; les rochers se fendirent de douleur ; les monuments s'ouvrirent, et les morts ressuscitèrent pour faire la guerre aux vivants ; le ciel se couvrit de deuil pour honorer la pompe funèbre de Jésus-Christ ; le soleil s'éclipsa en plein midi, et refusant sa lumière aux bourreaux de son Créateur, il témoigna qu'il ne prenait point de part à leur crime. Enfin toutes les créatures ressentirent ses outrages, et elles donnèrent des marques de leur colère, et des témoignages de leur douleur : *Facinus impium, omnis sui confusione creatura damnavit, et manifestam in reos sententiam ipsa elementa protulerunt* (*S. Leo, sermo* 4 *de Pass.*).

Je sais bien qu'elles avaient contribué à sa gloire pendant sa vie, qu'elles avaient obéi à ses volontés pour faire connaître sa puissance ; mais ce ne fut jamais ni en foule, ni avec effort comme sur la croix. En la crèche une étoile publia sa naissance; dans une tempête la mer respecta sa voix, et reconnut la majesté de son Créateur : *Majestate conditoris,* dit saint Jérôme; le pain se multiplia entre

ses mains dans les déserts; l'eau se changea en vin pour lui obéir aux noces de Cana en Galilée; les maladies abandonnèrent les malades quand il leur parla; la mort, quoique la fille du péché, n'osa résister à ses arrêts, et les démons, qui sont les rebelles de son Etat abandonnèrent les possédés aussitôt qu'ils en reçurent le commandement.

Mais toutes ces créatures qui en divers temps avaient fait paraître la gloire de Jésus-Christ, convinrent ensemble pour la faire éclater sur le calvaire : la terre et le ciel témoignèrent leur étonnement; les morts et les vivants s'accordèrent pour le révérer et pour le plaindre; les astres et le soleil perdirent leur lumière pour honorer ses obsèques; les justes et les pécheurs mêlèrent ensemble leurs larmes, pour pleurer leur commun réparateur; et tout le monde voulut périr avec son Créateur périssant : *Debebat hoc testimonium suo mundus auctori, ut in occasu sui conditoris vellent universa finiri* (*S. Leo, sermo* 6 *de Pass.*). La croix est donc glorieuse au Fils de Dieu, et si elle est le plus honteux de tous les supplices, nous pouvons dire qu'elle est aussi le plus honorable de tous les triomphes, puisque par une autre merveille qui ne cède point à celle-ci, elle lui rend la vie après lui avoir donné la mort. C'est la dernière partie de ce discours.

IV. — Il se trouve beaucoup de choses dans le monde qui semblent nous entretenir la vie, et qui nous l'abrègent et nous la dérobent. Le sommeil, que les poëtes appellent la plus innocente partie de la vie : *Pars melior vitæ* (*Senec.*), qui adoucit nos afflictions, et qui répare nos forces, ne nous peut ôter l'usage de la raison, qu'il ne nous ôte ce qu'il y a de plus considérable dans notre vie. La conversation inutile, qui passe pour le plus agréable divertissement des hommes, ne laisse pas de consumer notre vie, puisqu'elle consume notre temps; et que c'est mourir pour nos amis que de leur donner nos plus belles et nos meilleures années.

L'âge même qui entretient notre vie, la détruit insensiblement, et nous mourons en effet lorsque nous vivons en apparence. Car, comme a fort bien remarqué saint Augustin après Sénèque, la puberté moissonne l'enfance; l'adolescence emporte la puberté, la jeunesse enlève l'adolescence; la vieillesse, qui n'a plus de ressource ni d'espérance, fait mourir l'âge viril ou la jeunesse; et ce qu'on appelle la mort détruit le reste, et finissant tous les âges, elle finit toute notre vie : *Quot gradus optas ætatis, tot simul optas mortes ætatum. Veniente pueritia moritur infantia; veniente adolescentia, moritur pueritia; veniente juventute, moritur adolescentia, veniente senectute moritur juventus* (*S. August.*, *in Psal.* CXXVII). Que les hommes sont trompés quand ils désirent la vie, puisque sous un si beau nom ils désirent la mort; et que l'expérience, qui les désabuse, leur apprend qu'ils souhaitent autant de morts qu'ils souhaitent d'âges et d'années.

Il est assuré néanmoins que de tant de morts qui nous détruisent, il n'y en a point de plus cruelle ni de plus entière que celle qui finit toute notre vie. Car, comme dit saint Augustin, quand elle vient, elle enlève tous nos âges, et ne nous laisse plus rien de ce qu'on appelle la vie : *Veniente morte moritur omnis ætas.* Aussi fut-ce celle-là qui, attaquant le Fils de Dieu sur la croix, lui ôta la vie au milieu de son printemps, et sépara son corps de son âme par une violence aussi injuste que rigoureuse.

Je sais bien que cette mort, toute cruelle qu'elle pût être, eut ses avantages; qu'elle respecta le Fils de Dieu, qu'elle ne l'aborda que quand elle en reçut la permission; qu'il baissa la tête pour lui donner la liberté d'approcher, qu'il jeta un grand cri pour témoigner qu'il ne mourait point par faiblesse, mais par amour; et qu'enfin, comme dit Tertullien, il prévint la cruauté des bourreaux, et rendit l'esprit à son Père quand le moment que ce Père lui avait marqué fut arrivé : *Prævento carnificis officio, spiritum cum verbo sponte dimisit.* Mais après tout il mourut, et la mort qui n'épargne pas les rois n'épargna pas le Fils de Dieu qui s'était fait homme : elle finit la plus belle et la plus sainte vie du monde; elle satisfit la fureur des Juifs, et elle leur prêta ses mains parricides pour les venger de Jésus-Christ. Mais quelque effort qu'elle ait pu faire, elle n'a pas empêché que la croix n'ait fait revivre le Fils de Dieu, et qu'elle ne lui ait donné une glorieuse postérité.

Car ce fut dans le sein de la croix que, contre toutes les lois de la nature, Jésus-Christ donna la vie à son épouse et à ses enfants, et qu'il fit naître de ses plaies l'Eglise avec les fidèles. Ce fut là que, rendant la mort féconde, il devint époux et père, et qu'à la confusion de ses ennemis, il fit, de son côté ouvert d'une lance, le berceau de tous les chrétiens. Ce fut là qu'il vérifia la prédiction de son prophète : *Generationem ejus quis enarrabit?* et qu'il contraignit la mort de donner la vie à tous ceux qui sont descendus de lui selon l'esprit et non pas selon la chair : *Dedit potestatem filios Dei fieri, his qui credunt in nomine ejus, qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, sed ex Deo nati sunt.*

C'est pourquoi il s'appelle si souvent dans l'Ecriture le lis des campagnes et le grain de froment, parce que l'un et l'autre trouve sa vie dans sa mort, et sa multiplication dans sa pourriture. Le lis, selon le rapport des naturalistes, ne se provigne pas seulement par ses oignons, mais par ses larmes; il pleure, dit Pline, et ses larmes fécondes, étant reçues dans la terre, reproduisent d'autres lis : le Fils de Dieu a pleuré sur la croix, et ses larmes mêlées avec son sang, ont fait naître autant d'enfants à son Père qu'il y a de chrétiens dans l'Eglise.

Le grain de blé renaît de sa mort, et n'est pas seulement une figure de la résurrection, mais une image de ce qui s'est passé sur le calvaire. Car, comme dit admirablement saint Chrysologue (*Serm.* 118), le grain est jeté dans la terre comme dans un sépulcre, où il

est enseveli, il y meurt quand il se corrompt, il y revit quand il germe, et il y renaît quand il pousse et jette de l'herbe : *Vade ad semen, fode terram, fac sepulcrum, sepeli triticum, inspice quemadmodum morte deperit, et tandem reviviscit in germine et in herba pubescit.* Il en est ainsi du Fils de Dieu : il est mort sur la croix, il est enseveli dans la terre, il revit par sa résurrection, il renaît par sa postérité, et il devient, malgré la fureur des Juifs, le père d'un glorieux nombre d'enfants : *Si granum frumenti mortuum fuerit, multum fructum affert*, comme il a dit lui-même dans l'Evangile.

Ainsi, messieurs, la mort s'accorde avec la vie sur le Calvaire, ou plutôt la vie naît de la mort sur la croix, et vérifie ce que nous en a appris saint Léon, quand il a dit que cette croix était la source de toutes les grâces, et qu'en faveur des fidèles elle tirait la sagesse de la folie, la force de la faiblesse, la gloire de la honte, et enfin la vie de la mort : *Crux fons omnium benedictionum, per quam credentibus datur virtus de infirmitate, gloria de opprobrio, et vita de morte.*

Mais comme le Fils de Dieu n'a point d'avantage qu'il ne communique aux chrétiens, il faut que sa croix nous donne tout ce qu'elle lui a donné, et que nous trouvions dans son sein la folie et la sagesse, la faiblesse et la force, la honte et la gloire, la vie et la mort. Oui, messieurs, il faut que nous étudiions avec saint Paul Jésus-Christ crucifié, et que nous apprenions en son école, qui est celle de la croix, ces folles et sages maximes de se haïr soi même, de renoncer à ses sens, de vaincre ses passions, d'aimer ses ennemis, de quitter ses biens et de mépriser les honneurs. C'est, messieurs, trouver la sagesse dans la folie ; c'est être fou devant les hommes, mais c'est être sage devant Dieu.

Chacun dans sa condition doit profiter de ces avis, que la sagesse de la croix approuve et que la sagesse du monde condamne ; il faut que les princes y apprennent à mourir pour leurs sujets, les chrétiens à pardonner à leurs ennemis, et les évêques à s'exposer pour leur troupeau. C'est pourquoi saint Jean Chrysostome disait, dans les éloges qu'il donne à la croix, qu'elle était la sagesse des insensés et la philosophie des empereurs, parce qu'elle enseignait aux uns et aux autres à mépriser leur vie pour s'acquitter de leur devoir : *Crux insensatorum sapientia et imperatorum philosophia.* C'est là en effet que les monarques apprendront cette haute philosophie que les politiques font passer pour une folie ; qu'ils ne seront jamais plus heureux que quand leurs sujets seront plus riches ; qu'ils ne seront jamais mieux obéis que quand ils en seront plus aimés, et que la véritable grandeur des princes ne consiste pas à faire tout ce qu'ils veulent, mais à ne faire que ce qu'ils doivent.

Après avoir trouvé la sagesse dans la folie de la croix, il faut que nous trouvions notre force dans sa faiblesse, et qu'à l'imitation de Jésus-Christ nous employions nos infirmités pour nous défaire de nos ennemis. Il est certain que le Fils de Dieu a fait de plus grandes choses par sa faiblesse que par sa puissance ; car dans le sein adorable de son Père, où il est tout-puissant, il a tiré l'univers des abîmes du néant ; mais dans le sein douloureux de la croix, où il est si faible, il a tiré le même univers des abîmes du péché. Dans le sein de son Père, il a puni les anges rebelles ; dans le sein de la croix, il a sauvé les hommes désobéissants. Dans le sein de son père, il a donné des sujets à Dieu, mais dans le sein de la croix, il a donné des enfants à son Père. Et pour conclure avec saint Augustin, il a fait dans le sein de son Père, que les créatures qui n'étaient pas reçussent l'être ; mais dans le sein de la croix, il a fait que celles qui l'avaient reçu ne le perdissent pas : *Fortitudo Christi fecit ut quod non erat esset, infirmitas Christi fecit ut quod erat non periret* (*Tract.* 15 *in Joan.*).

Imitons ce divin modèle : trouvons comme lui notre force dans notre faiblesse ; reconnaissons que sans sa grâce nous ne pouvons rien, et que, destitués de cette assistance, nous pouvons bien faire des péchés, mais nous ne saurions exercer de véritables vertus. Depuis que la croix est la source de notre salut, la force des chrétiens se conserve dans sa faiblesse, et cette grande maxime qui console tous les humbles demeure indubitable dans l'école du Fils de Dieu : *Virtus in infirmitate perficitur* (I *Cor.*, XII).

Le grand apôtre qui l'apprit de la bouche de Jésus-Christ même dans la gloire, confesse qu'il n'est jamais plus vigoureux que quand il est plus abattu : *Tunc potens sum cum infirmor*, et que la conversion de l'univers est plutôt l'ouvrage de la faiblesse que de la force. Il s'en glorifie pour honorer son maître, et il se prépare à sa grâce en publiant ses infirmités : *Gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi.* Ces paroles donnent le coup de la mort à la suffisance humaine, et faisant triompher le pouvoir de Jésus-Christ, elles ruinent la confiance que les hommes orgueilleux avaient mise en leur liberté criminelle. Enfin recourons à la croix, qui est la force des fidèles : *Ipsis autem vocatis Dei virtutem.* Persuadons-nous que le ciel nous dit encore ce qu'il dit autrefois à Constantin : *In hoc signo vinces*, et animés de cette espérance, moquons-nous de tous les inutiles efforts de nos ennemis : *Ecce crucem Domini, fugite partes adversæ.*

Mais pour y trouver notre force, il faut y établir notre gloire, et comme l'Apôtre, nous glorifier en la croix de Jésus-Christ : *Absit mihi gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.* C'est l'intention de notre divin maître ; car, comme a remarqué saint Augustin, il n'a pas voulu que nous portassions sur le front, qui est le siége de la honte, la figure de cette étoile qui parut en sa naissance, mais la figure de la croix, qui causa l'ignominie de sa mort : *Christiani sumus*, dit ce grand docteur, *ad Christum pertinemus et signum ejus in fronte gestamus.* Nous sommes chrétiens, nous appartenons à Jésus-Christ, et pour le témoigner à tout le monde, nous

portons son enseigne sur notre front. Son enseigne, mes frères, ajoute-t-il, c'est son humilité : *Signum ejus est humilitas ejus.* Les mages le reconnurent autrefois par cette étoile qui les conduisit en Judée, et ce signe venant du ciel était glorieux à Jésus-Christ et eût été honorable à ses sujets : *In stella eum magi cognoverunt, et erat hoc signum de Domino datum, cœleste atque præclarum* (*Serm.* 9 *de Cruce*). Cependant il n'a pas voulu que cette étoile fût marquée sur le front des chrétiens; mais il a voulu que sa croix y fût gravée, afin que celle qui l'avait humilié le glorifiât, et que celle dont il était descendu chargé de honte relevât l'humilité de ses esclaves : *Noluit stellam esse in fronte fidelium signum suum, sed crucem suam : Unde humiliatus inde glorificatus, inde humiles erexit quo humiliatus ipse descendit.* Mais prenez garde qu'il ne suffit pas de porter la croix du Fils de Dieu sur votre front, si vous ne la portez dans votre cœur et si vous n'êtes aussi humbles en effet que vous le témoignez en apparence; car que vous sert, dit saint Augustin, de marquer ce signe adorable sur votre front ou sur votre bouche, si vous portez dans votre âme l'orgueil qui est la marque de l'ennemi de Jésus-Christ : *Quid enim prodest si signum Christi in fronte, et in ore portamus et intus inimici crimina et peccata recondimus* (*Serm.* 215, *de Tempore*)?

Que si nous mettons notre véritable gloire en la croix, elle nous procurera la vie éternelle que le Fils de Dieu nous a méritée par la mort qu'il a soufferte entre ses bras ; car il n'y a rien que nous ne puissions espérer de celui qui a tout souffert pour notre salut ; et si nous comparons ce qu'il nous a donné avec ce qu'il nous a promis, nous trouverons qu'il n'y a rien que nous ne puissions attendre de sa bonté après ce que nous en avons déjà reçu. Il est mort pour moi, dit saint Augustin, pourquoi n'espérerais-je pas de vivre avec lui? Si la grandeur de cette récompense m'étonne, le gage qu'il m'en a donné me rassure. Que m'a-t-il donné? Sa mort. Que m'a-t-il promis? Sa vie. Qu'a-t-il fait pour me le persuader? Il est mort pour moi. Que m'a-t-il promis? Que je régnerais avec lui. J'ai donc déjà reçu ce qui semble le plus difficile et le moins croyable; car si Dieu est mort pour l'homme, pourquoi l'homme ne vivra-t-il pas avec Dieu : *Jam quod incredibilius est tenemus, si propter hominem mortuus est Deus, non est victurus homo cum Deo* (*In Psal.* CXLVIII)?

Mais pour acquérir cette vie, il faut mourir avec Jésus-Christ; il faut porter sa croix pour arriver à sa gloire; il faut mourir au monde, auquel nous avons renoncé dans le baptême; il faut mourir au péché que nous avons noyé dans les eaux de ce sacrement; il faut mourir au vieil homme dont nous nous sommes dépouillés quand nous nous sommes revêtus du nouveau; il faut enfin que tout notre exercice pendant la vie soit de mourir aux créatures et à nous-mêmes, afin que, comme la mort nous a donné la vie de la grâce sur le calvaire, elle nous la conserve dans l'Eglise et nous obtienne celle de la gloire dans le ciel, où nous conduise, etc.

PANEGYRIQUE DES STIGMATES DE SAINT FRANÇOIS,

Prononcé, le jour de leur fête, à Longchamp.

Ego enim stigmata Domini nostri Jesu Christi in corpore meo porto (*Galat.*, VI).

Ne vous semble-t-il pas, mesdames, quand vous entendez le grand apôtre, que vous entendez un soldat qui se glorifie des blessures qu'il a reçues dans le combat pour la querelle de son prince, et qui les montre à tout le monde comme des marques de sa valeur et de sa fidélité? Mais ne croyez-vous pas que votre bienheureux père, s'il vivait encore, pourrait tenir le même langage et se vanter, comme saint Paul, des plaies glorieuses qu'il a reçues, non dans le combat, mais dans l'oraison ; non par les mains des ennemis, mais par celles des séraphins? En effet, elles ne sont pas moins douloureuses que celles du grand apôtre, quoiqu'elles soient beaucoup plus saintes ; et il ne les doit pas moins estimer, puisqu'elles sont aussi bien des preuves de son courage que des témoignages de l'amour que lui porte Jésus-Christ. Car si celui-ci ne l'eût bien aimé, il n'eût pas envoyé du ciel empyrée un séraphin pour lui percer les pieds et les mains, et pour en faire la plus sainte et la plus auguste de ses images : de sorte que nous devons inférer que, comme ces plaies font le plus grand bonheur de saint François, elles font aussi sa plus grande gloire, et qu'il s'en vante dans le ciel, comme de la plus rare faveur qu'il ait reçue en la terre. Mais à qui me puis-je adresser pour vous les décrire, qu'à cette Mère bienheureuse qui fut crucifiée avec son Fils sur le Calvaire, et qui mérita de ressentir les premières impressions de sa mort? Disons-lui donc : *Ave, Maria.*

Les souffrances du Fils unique de Dieu sont si grandes, soit qu'on en regarde l'excès ou qu'on en considère le nombre, qu'il ne s'est jamais trouvé de saint dans l'Ancien Testament, pour affligé qu'il ait été, qui les ait pu entièrement exprimer en sa personne. Jacob, persécuté par Esaü, ne nous a représenté que les persécutions que Jésus-Christ a souffertes de ses frères selon la chair; Joseph, qui fut vendu par les siens, et qui ne monta sur le trône de l'Egypte que par la servitude et par la prison, ne nous découvre que la conduite du Père éternel sur son Fils, qui a voulu qu'il soit monté par la croix dans la gloire; Isaac, immolé par Abraham, ne représente pour le plus que le sacrifice de Jésus-Christ, où, pour obéir à son Père, il devient la victime de nos péchés; Job, le plus misérable et le plus innocent de tous les hommes, n'a fait voir dans toute l'histoire de ses malheurs que l'innocence du Fils de Dieu injustement opprimée, et il n'a défendu la sienne avec tant de vigueur que pour montrer à tout le monde que l'on pouvait être innocent et malheureux.

Mais saint François a cet avantage, qu'il a lui seul exprimé toutes les souffrances de Jésus-Christ : car, outre qu'il est né comme lui dans une étable, qu'il a été persécuté par son propre père, qu'il a vécu dans la pénitence et dans la douleur, il a encore ce privilége qu'il a été crucifié comme lui sur une montagne, et qu'il a vu ses pieds, ses mains et son cœur percés par des clous, qui, pour être invisibles, n'étaient pas moins douloureux que ceux de son Maître. Mais je passe plus outre encore et je dis, sans crainte d'offenser le Fils de Dieu, que les souffrances de saint François sont en quelque manière plus grandes que les siennes, et que les plaies qu'il a reçues sont aussi en quelque façon plus saintes, plus cruelles et plus longues.

Ceci ne vous doit point étonner, puisque les apôtres ont opéré de plus grands miracles et expliqué de plus profonds mystères que celui duquel ils tenaient leur puissance et leur lumière. L'ombre de saint Pierre guérissait tous les malades, et cette vaine image de son corps opérait en mille rencontres de véritables prodiges ; le mouchoir de saint Paul, qui avait essuyé la sueur qui coulait sur son visage pendant les efforts de la prédication, était un remède présent à toutes les infirmités ; enfin tous les apôtres de Jésus-Christ, pour vérifier cette maxime qui était sortie de sa bouche, ont fait de plus grands miracles que leur Maître : *Majora horum facient.* A propos de quoi saint Ambroise a dit de fort bonne grâce que le Fils de Dieu a voulu faire de plus grandes choses par ses disciples que par lui-même, afin que se cachant en sa personne il triomphât en la leur, et qu'il trompât le prince du monde, qui ne le voulait connaître que pour empêcher l'ouvrage de notre salut : *Majora Christus facere donavit discipulis, quam ipse in terris fecerat: ipse enim voluit principem mundi fallere, et in discipulis triumphare* (*in Ps.* CXVIII, *serm.* 3).

Il a expliqué des vérités bien plus éclatantes par la bouche de saint Paul que par la sienne; et, comme dit saint Jean Chrysostome, ce disciple nous a découvert bien plus de mystères que son Maître. Aussi les martyrs ont plus souffert que Jésus-Christ, et il s'en est trouvé quelques-uns dont les tourments ont été plus cruels et plus longs que les siens. Mais, sans m'arrêter à tout ce qu'ont enduré ces glorieux athlètes, il me suffit de vous dire que saint François est un des plus illustres martyrs de l'Eglise, et que ses plaies, comparées avec celles de son Maître, les surpassent en rigueur, en durée et en sainteté. Suspendez votre jugement jusqu'à ce que vous ayez entendu les preuves d'un paradoxe si étrange.

I. — De tous les maux auxquels la justice divine nous a condamnés, la douleur est sans doute le plus véritable et le plus cruel. L'exil est fâcheux, parce qu'il nous enlève à notre patrie et qu'il nous sépare de nos amis ; mais les philosophes trouvent leur pays partout, et ils savent bien qu'en quelque partie du monde qu'ils aillent, ils y rencontrent leur Dieu et ils y portent leur vertu. La pauvreté est pénible, parce qu'elle nous ôte quelquefois le nécessaire et qu'elle nous charge presque toujours de confusion et de mépris ; mais quelque chose que fasse la fortune dans sa fureur, elle ne saurait nous condamner à une pauvreté plus rigoureuse que celle qui accompagne notre naissance et notre mort : *Nemo tam pauper vivit quam natus est*, et l'on peut bien ajouter : *quam moritur.* La calomnie est encore plus insupportable, parce qu'elle attaque notre honneur et qu'elle nous ôte une chose qui nous est plus chère que la vie ; mais le témoignage de notre conscience est une grande consolation, et quand un innocent est persuadé qu'il a l'approbation des anges, il ne se met pas beaucoup en peine d'avoir perdu celle des hommes : mais la douleur est un mal aussi sensible que véritable, qui attaque l'homme tout entier, qui blesse le corps et l'esprit, et qui, contre leur inclination, les divise par la mort.

Or entre toutes les douleurs qui peuvent exercer les hommes, je n'en trouve point de plus cruelles que celles de la croix; car, sans parler de la honte qui l'accompagne, elle est rigoureuse en toutes ses circonstances. On y attachait les criminels avec des clous qui leur faisaient de profondes plaies ; on leur perçait les pieds et les mains, qui sont les plus sensibles parties du corps, parce qu'elles sont les plus nerveuses; on élevait la croix après y avoir attaché les patients, et dans ces secousses violentes on rouvrait toutes leurs plaies et on renouvelait toutes leurs douleurs. Enfin le poids de leur corps suspendu en l'air, tirant sans cesse leurs mains percées de clous, leur causait des tourments qui étaient suivis d'une mort aussi cruelle que longue. Le Fils de Dieu les souffrit durant trois heures, et si le sang qu'il avait perdu en sa flagellation n'eût point abattu ses forces, il y a grande apparence, vu la bonté de sa constitution, qu'il les eût endurés bien plus longtemps. Pendant un terme si douloureux, il n'eut point de partie sur son corps qui n'éprouvât quelques peines et qui n'exerçât cruellement sa patience et son amour. Il jeta des larmes, comme nous apprend l'apôtre saint Paul; il se plaignit à son Père, comme remarque l'Evangile, et il fut travaillé d'une soif qui ne pouvait venir que de la perte de son sang et de l'excès de ses douleurs.

Quoique ce supplice fût grand, si nous le séparons des peines extérieures qui l'accompagnèrent, on peut dire sans blasphème que le martyre de saint François fut plus rigoureux et que ses plaies furent plus cruelles. Car en premier lieu ce furent des anges et non pas des hommes qui le crucifièrent. Ce furent ces purs esprits qui lui percèrent les mains et qui lui navrèrent le cœur ; si bien qu'on ne peut douter que les plaies qu'ils lui firent et les douleurs qu'ils lui causèrent ne fussent bien plus violentes que celles que lui eussent fait souffrir les bourreaux.

La force des anges est si grande, que rien ne saurait leur résister. Ils meuvent les cieux, et ces pesantes machines ne roulent sur nos

têtes que par l'impression qu'elles reçoivent de ces intelligences spirituelles ; ils ébranlent la terre et la détachent de ses fondements, quand Dieu est irrité contre les hommes ; ils tirent les eaux de leur lit et les répandent sur la face de la terre pour imiter le déluge ; ils lancent les foudres sur la tête des criminels, et ces météores, qui font tant de ravages dans la nature, ne sont pas les ouvrages des cyclopes de la fable, mais des anges du Dieu vivant ; si bien qu'il ne faut pas trouver étrange que des esprits qui sont si puissants fassent de profondes plaies dans le corps de saint François, et lui causent d'insupportables douleurs.

En second lieu, les instruments qu'ils employèrent étaient extrêmement agissants, car, selon la créance commune, ce fût avec le feu qu'ils blessèrent notre martyr et qu'ils lui enfoncèrent ces stigmates qui faisaient son tourment et sa gloire. Or cet élément est subtil, il pénètre jusqu'aux moëlles, et quand il est appliqué par la main des anges, il n'y a rien de plus douloureux ni de plus insupportable. C'est avec le feu que Dieu punit les damnés dans les enfers ; c'est avec le feu qu'il forme les foudres ; c'est enfin avec le feu qu'il entreprend et qu'il achève ses plus mémorables vengeances. Il le mêle avec le fer quand il veut bien faire souffrir un coupable ; et le Psalmiste nous apprend que les flèches dont il frappe ses ennemis ne sont pas seulement acérées, mais ardentes : *Sagittas suas ardentibus effecit*. Et c'est pourquoi saint Bernard a remarqué que cet ange qui défendait l'entrée du paradis terrestre à notre premier père avait une épée flamboyante, afin que le fer et le feu qui sont les deux choses du monde que la chair redoute le plus, empêchassent Adam d'approcher de ce séjour de délices ? *Nec incongrue*, dit ce Père, *cherubin flammeus traditur gladius, ut a ligno vitæ incisio pariter et incensio, quibus nihil carni terribilius, manum prohibeant corporalem* (*De verbis Isai.*, *serm.* 5).

Les anges emploient souvent contre les amants de Jésus-Christ les mêmes armes qu'ils emploient contre ses ennemis, et joignent la dureté du fer avec l'activité du feu pour exercer leur patience et pour épurer leur amour. Ils en usèrent ainsi à l'endroit de saint François, et ce martyr de la charité reçut des plaies qui furent ouvertes par des flèches enflammées.

Enfin l'amour et la haine vinrent au secours du fer et du feu pour achever le supplice de ce saint amant. Car encore qu'il eût travaillé pendant toute sa vie à détruire la concupiscence, il y a grand sujet de croire, selon les principes de saint Augustin, qu'elle n'était pas tout à fait éteinte en lui, et que les anges en trouvèrent encore quelques restes à consumer, et qu'ainsi ces purs esprits, qui haïssent tout ce qui déplaît à Dieu, n'agirent pas seulement sur le corps de saint François par le motif de l'amour, mais encore par le motif de la haine. Or quand ces deux passions s'unissent ensemble, elles font d'étranges efforts et produisent d'admirables effets. Ce qui échappe à l'une ne peut échapper à l'autre, et la haine consume ce que l'amour n'a pu détruire. La jalousie, au jugement de tous les poëtes, est la plus effroyable de nos passions, parce qu'elle est composée d'amour et de haine, et que le jaloux aime et hait tout ensemble la personne qui fait naître son tourment : il en aime la beauté, qui le charme ; il en hait l'infidélité, qui le trompe : *ardet et odit* ; et se laissant dévorer à ces deux passions, il est autant à plaindre dans sa misère, qu'il est à craindre dans sa vengeance.

Les anges, portés de ce double sentiment, n'épargnèrent pas saint François dans son martyre ; car comme ils avaient de l'amour pour sa vertu et de la haine pour ses défauts, quoique légers, ils lui firent endurer d'étranges supplices, et ils lui enfoncèrent des plaies qui portaient aussi bien les marques de leur haine que de leur amour. Ainsi nous sommes obligés de confesser qu'il n'y a point de martyr qui ait plus souffert que celui-ci, et que ce n'a pas été sans raison que j'ai avancé que ses plaies étaient plus cruelles que celles mêmes du Fils de Dieu. Je trouverai sans doute plus de disposition dans votre esprit à croire qu'elles ont été plus longues en leur durée, qui est ce que j'ai promis de vous faire voir dans le second point de ce discours.

II.— La longueur en matière de supplice est une chose si considérable, que les tyrans qui étaient ingénieux à faire souffrir les innocents, ont toujours essayé de les tourmenter longtemps. Ils croyaient que les peines qui duraient peu étaient faciles à supporter, et qu'il ne fallait qu'une patience commune pour les vaincre. Ils ne jugeaient pas que la mort fût un supplice bien rigoureux, parce qu'elle enlevait les patients à leur colère, et qu'en finissant la vie de ces misérables, elle finissait leurs douleurs. De là vient qu'un de ces monstres répondant à un de ses favoris qui lui conseillait de faire mourir son ennemi, lui disait par une subtile cruauté, que la mort était la fin du supplice ; mais que pour lui il cherchait un supplice qui satisfît à sa colère et qui fît longtemps languir celui dont il voulait se venger : *De fine pœnæ loqueris, ego pœnam volo* (*Senec., in Thyeste*). Et continuant de la même force, il ajoutait qu'il ne faisait mourir ses ennemis, que quand il s'était réconcilié avec eux, parce que dans sa pensée la mort n'était pas une peine, mais une grâce qu'il fallait longtemps demander avant que de l'obtenir de lui : *Perimat tyrannus lenis, in regno meo mors impetratur* (*Idem, ibid.*).

Ce que la cruauté inspire aux tyrans sur la terre, la justice l'inspire à Dieu dans les enfers : la douleur y dure toujours, et ce qui se passe ici en quelques moments, subsiste là-bas une éternité ; les damnés souffrent sans cesse, et leur mort ne finit point leurs tourments, parce qu'elle ne finit pas même leur vie, et que contre toutes les règles de la nature, elle s'accorde avec son ennemie pour venger Dieu de leur insolence. Ces miséra-

bles meurent toujours et ne peuvent jamais mourir ; ils ressentent les douleurs que sentent ici ceux qui sont aux derniers abois, et ils ne jouissent pas de leurs avantages, puisque ne perdant jamais la vie, ils sont condamnés à mourir éternellement. C'est ce que l'Ecriture sainte nous exprime par ces deux manières de parler si étranges et si opposées : *Mors depascet eos, et mors fugiet ab eis* ; car la mort les détruit et les conserve ; elle les dévore sans les consumer, et ne les laissant vivre que pour les faire souffrir, elle éternise leurs tourments en éternisant leur vie.

Ce principe supposé, il faut avouer que puisque les supplices les plus longs sont les plus cruels, il n'y en a guère de plus rigoureux que celui de la croix : car encore qu'il soit violent, il ne laisse pas de durer beaucoup, et il s'est trouvé quelquefois des hommes qui ont passé des jours et des nuits sur ce gibet douloureux. Je sais bien que le Fils de Dieu n'y demeura que trois heures, mais ce terme ne laissa pas d'être bien long pour un homme qui était chargé de plaies, percé de clous, déchiré d'épines et accablé de douleurs ; néanmoins le même jour qui vit naître son supplice, le vit finir ; et ce nous est une espèce de consolation de savoir que la mort le délivra promptement de la fureur de ses ennemis.

Il est vrai que la justice de son Père, plus ingénieuse que la cruauté de ses bourreaux, fit durer son supplice aussi longtemps que sa vie : car elle lui prononça l'arrêt de sa mort au moment de sa conception ; elle lui représenta toujours sa croix, et elle lui fit souvent penser que le salut du monde était attaché à la perte de sa vie. Je sais combien ce tourment était cruel, et quelle force il fallait avoir pour s'entretenir toujours de la rigueur et de la honte de sa mort. Mais quelques efforts que fasse la crainte, elle n'égale jamais la douleur ; et l'apprehension des clous ne causa pas tant de peine à Jésus-Christ, que leur dureté lui en fit souffrir quand ils percèrent ses mains. Or si ce mal fut cruel, il fut court ; et si le Fils de Dieu fut bien rigoureusement traité par ses ennemis, il en fut bientôt délivré, puisque la mort venant à son aide, elle finit ses tourments quand elle finit sa vie.

Mais le martyre de saint François fut aussi long que cruel : ce pénitent endura dès le moment qu'il fut converti, il passa toute sa vie dans la douleur, et il n'eut jamais de trêves dans les peines que lui imposa son amour. Il pleura ses péchés aussitôt qu'il les connut, il employa la plus grande partie des nuits dans la prière et dans le travail, il jeûna presque toujours, et la nourriture qu'il prenait, n'entretenait pas tant ses forces que ses pénitences ; il passa en Afrique pour y trouver le martyre, et ne pouvant obliger les hommes à le crucifier, il y obligea les anges qui descendirent du ciel pour satisfaire à ses désirs.

Ce supplice, bien qu'il fût très-douloureux, ne laissa pas d'être très-long, car les stigmates lui furent imprimées plus de deux ans avant sa mort ; il demeura à la croix pendant un si long espace, et il y sentit de violentes et continuelles douleurs. Quel repos pouvait prendre un homme qui avait les pieds et les mains percés ? Quelle vie pouvait mener un martyr qui avait le cœur navré, qui voyait souvent ses plaies s'ouvrir, son sang se répandre, ses peines se renouveler, et son martyre s'entretenir ? Ne m'avouerez pas, mesdames, que l'amour est plus cruel que la mort, qu'il sait mieux faire languir ses esclaves que les bourreaux ne savent faire souffrir les patients, et qu'il vaudrait mieux tomber entre les mains des tyrans, qu'entre celles de ce cruel souverain, si les maux qu'il invente n'étaient agréables parce qu'ils sont volontaires ?

C'est ce qui pouvait adoucir ceux de saint François, puisqu'il ne souffrait que ce qu'il voulait souffrir, et que de quelques douleurs que sa patience fût éprouvée, elles tiraient plutôt des actions de grâces que des plaintes de sa bouche. Hélas ! grand saint, que nos sentiments sont différents des vôtres ! nous murmurons contre le ciel sitôt que notre santé est altérée, ou que notre joie est interrompue ; nous ne pouvons souffrir ni les afflictions, ni les maladies, et, comme si nous étions encore dans l'état d'innocence, nous voudrions que la tristesse n'attaquât jamais notre cœur, ni la douleur notre corps : cependant les amants de Jésus-Christ mettent leur félicité dans leur supplice, ils aiment leurs plaies, ils bénissent la main qui les a ouvertes, et, plus disposés à souffrir qu'à se plaindre, ils demandent que leurs peines s'augmentent, afin que leurs mérites s'accroissent.

C'était la disposition de saint François dans son martyre ; et bien qu'il ne pût marcher qu'avec douleur, parce qu'il avait les pieds percés ; qu'il ne pût agir qu'avec peine, parce qu'il avait les mains blessées ; qu'il ne pût vivre sans languir, parce qu'il avait le cœur navré ; qu'il ne pût se reposer, parce qu'il était tout couvert de plaies, il n'était pas néanmoins encore content, et il demandait aux anges, qui l'avaient crucifié, qu'ils achevassent le sacrifice en faisant mourir la victime. Ils exaucèrent ses vœux, et après l'avoir laissé souffrir plus de deux ans, ils le firent enfin mourir par un supplice non-seulement plus douloureux, mais plus saint même que celui de Jésus-Christ. C'est le troisième point de ce discours, et qui exige de vous plus d'attention que les autres, parce qu'il est plus glorieux à saint François, et qu'il ne déroge point pourtant au respect que nous devons au Fils de Dieu.

III. — La sainteté est si propre à Dieu, qu'il n'y a rien en lui qui ne soit saint, ni rien de saint qui ne soit uni à lui : les hommes et les anges cessent d'être saints sitôt qu'ils sont séparés de Dieu, et les uns et les autres ne sont saints qu'autant qu'ils sont attachés à lui. Les bienheureux sont consommés dans la sainteté, parce qu'ils sont inséparables de Dieu, et que la gloire, dans la-

quelle ils sont entrés, ne leur permet plus de perdre ce souverain bien, qui les sanctifie. Jésus-Christ est encore plus saint que les bienheureux, parce qu'il est uni personnellement au Verbe et que la sainteté même de Dieu est la sainteté de son âme. C'est par lui que les hommes deviennent saints, pour ce que c'est par lui qu'ils se réunissent à Dieu, et que, devenant ses membres, ils deviennent les enfants du Père éternel.

Tout ce qui est en lui est tellement saint, qu'il n'y a rien qui ne soit pour nous une source féconde et bienheureuse de sainteté : il nous sanctifie par sa parole quand nous l'écoutons ; il nous sanctifie par sa présence quand nous l'approchons ; il nous sanctifie par son sang quand nous le prenons ; mais de tout ce qui est en lui, il n'y a rien qui nous sanctifie plns heureusement et plus efficacement que ses plaies : ce sont des sources inépuisables de sainteté, dans lesquelles ses apôtres recouvrèrent l'espérance qu'ils avaient perdue, dans lesquelles les justes trouvent le mérite de leurs bonnes œuvres et les pécheurs le pardon de leurs offenses.

Quoique tout ceci soit très-véritable, nous pouvons dire néanmoins qu'il y a deux sortes de plaies en Jésus-Christ, dont les unes sont toutes saintes et les autres sont saintes et profanes tout ensemble. Celles qu'il reçut au Jardin des Olives lorsque ses veines s'ouvrirent et qu'il répandit des ruisseaux de sang, étaient entièrement saintes et n'avaient aucun mélange d'impureté qui les pût profaner; car ce fut ou la justice du Père éternel, ou l'amour de Jésus-Christ, qui les imprima sur son corps et qui en tira le sang qui commença l'ouvrage de notre salut; mais celles qu'il reçut en la croix furent mêlées de sacrilége, et quoique de la part du Fils de Dieu elles fussent toujours pures, de la part des Juifs, qui les gravèrent sur son corps, elles furent accompagnées d'injustice et de cruauté : car comme ce fut un excès d'amour de la part de Jésus-Christ, qui voulait souffrir ces plaies pour la gloire de son Père et pour le salut des hommes, ce fut un excès de fureur de la part des bourreaux, qui les imprimèrent en ses pieds et en ses mains pour satisfaire à la vengeance des prêtres et des pharisiens, ses plus mortels ennemis ; si bien, que nous pouvons dire de ces deux sortes de plaies ce que nous avons dit, en quelqu'autre endroit, du sacrifice de l'autel et de la croix.

Le sacrifice de la croix se trouva mêlé de sacrilége, parce que Jésus-Christ y fut offert sur une croix, qui était destinée pour le châtiment des coupables, et qu'il y fut immolé par les mains des bourreaux ; mais le sacrifice de l'autel est tout pur, parce que Jésus-Christ s'y offre à son Père, non plus sur le Calvaire, mais dans le temple ; non plus sur la croix, mais sur un autel ; non plns par l'entremise des bourreaux, mais par celle des prêtres, ses plus fidèles ministres. Ainsi, messieurs, les plaies que reçut le Fils de Dieu dans le Jardin des Olives sont toutes saintes, parce qu'elles n'ont point d'autre cause que la volonté de son Père et la sienne ; mais celles qu'il reçut en la croix ne sont pas si saintes qu'elles ne soient aussi profanes en quelque façon, puisque la cruauté des bourreaux en fut la cause, et qu'en contribuant à notre salut ils commirent le plus grand sacrilége du monde.

Cela étant supposé, je ne fais point de tort aux plaies du Fils de Dieu si je dis que celles de saint François sont plus saintes, en ce qu'il n'y a rien en elles qui ne respire la sainteté : car si vous considérez la personne qui les reçoit, elle était sainte, et la pénitence rigoureuse qu'elle avait pratiquée lui avait fait recouvrer l'innocence. Si vous considérez le juge qui ordonne ces plaies, c'est Jésus-Christ même, qui se veut exprimer en saint François, et se voir encore une fois crucifié en la personne de ce pénitent ; si vous regardez les ministres qui lui impriment ces stigmates, ce sont des anges qui descendent de l'empyrée pour lui procurer cet honneur; si vous en considérez le motif, c'est pour satisfaire aux désirs de ce grand saint, c'est pour le glorifier en le crucifiant, et pour le rendre l'image parfaite de Jésus-Christ s'immolant au Père éternel : de sorte que tout y est saint, tout y est pur et tout y est glorieux. C'est la plus rare faveur que Dieu ait accordée à un homme mortel ; c'est le caractère et le privilége de saint François; c'est le comble de son bonheur sur la terre, et c'est la dernière louange par laquelle nous concluons son panégyrique.

C'est beaucoup de gloire pour ce grand saint d'être né, comme Jésus-Christ, dans une étable ; c'est beaucoup de grâce d'avoir été envoyé pour renouveler dans l'Eglise l'esprit de pénitence et de pauvreté ; c'est beaucoup de faveur d'avoir été choisi du ciel pour ériger un grand ordre qui est répandu, comme l'Eglise, en toutes les parties du monde, et des disciples duquel on peut dire, comme des apôtres de Jésus-Christ, qu'il n'y a point de nation en la terre qui n'en ait ouï les discours, qui n'en ait vu les exemples, et qui n'en ait admiré les prodiges : *In omnem terram exivit sonus eorum.* Mais son plus rare privilége, c'est d'avoir porté les stigmates de Jésus-Christ, de les avoir reçus de la main des anges, et d'avoir été crucifié, non par l'entremise des bourreaux, mais par celle des séraphins.

Aussi est-il si jaloux de ce bonheur, qu'il ne veut le communiquer à personne ; il parle de ses plaies comme saint Paul parle de ses liens. Celui-ci souhaite à tous les hommes les faveurs qu'il avait reçues du ciel, il leur désire sa lumière et sa science, il veut leur faire part de sa puissance et de son autorité, il veut leur communiquer le don des langues et des miracles ; mais il se réserve toujours ses chaînes, et les regardant comme des gages de l'amour que lui porte son Maître, il ne les veut partager avec personne : *Opto hodie omnes fieri tales qualis ego sum, exceptis vinculis his* (*Act.*, XXVI). Il en est ainsi de saint François : il n'est point avare des grâces que Jésus-Christ

lui a faites; il vous souhaite son innocence et sa pureté; il vous désire cette haute connaissance qui lui faisait trouver tout en Dieu: *Deus meus et omnia;* il ne vous envie point ses révélations et ses prodiges, mais il est jaloux de ses plaies : elles font sa gloire et sa différence, et quoiqu'il vous exhorte à la croix, je ne sais s'il voudrait que vous fussiez crucifiés comme lui.

Il est vrai qu'il y a des plaies intérieures qui sont plus cruelles, plus saintes et de plus longue durée que les autres, et que le ciel ne vous refusera point si vous les lui demandez instamment. Car si vous n'avez pas dans votre corps les stigmates de saint François, vous les pouvez avoir dans votre cœur, et être crucifiées intérieurement si vous ne l'êtes pas extérieurement comme lui : ces plaies sont plus cruelles, parce qu'elles navrent l'âme qui est bien plus sensible que le corps ; celui-ci ne sent les douleurs que pendant qu'il est animé; aussitôt qu'il a perdu la vie, il perd le sentiment avec elle, et devenant aussi stupide qu'un marbre, il n'est pas capable de souffrir ni de se plaindre, mais l'âme séparée du corps est sujette à la tristesse, et les peines qu'elle endure sont incomparablement plus vives et plus cruelles que celles qui ne blessent que le corps; le repentir et le regret d'avoir offensé Dieu est une plaie qui navre l'âme pour la guérir; le désir de posséder Dieu, et la grandeur qui suit ce désir, quand il est violent, est une plaie profonde qui fait aussi bien mourir un amant que les clous qui percent ses pieds et ses mains.

Si ces plaies sont plus rigoureuses, elles sont aussi plus longues : car comme elles s'attachent à un sujet qui est immortel, elles peuvent durer non-seulement des années, mais des siècles tout entiers. La douleur qui naît d'une sincère pénitence accompagne l'âme en l'autre monde; ce ver rongeur la tourmente dans le purgatoire, et le déplaisir qu'elle sent d'être privée de ce qu'elle aime, lui est plus ennuyeux et plus sensible que les croix et que les roues à un criminel.

Enfin elles sont plus saintes que les plaies extérieures, bien que causées par un miracle. Car si celles de saint François sont imprimées par les mains des anges, celles-ci le sont par les mains de Jésus-Christ même; c'est lui qui se plaît à blesser le cœur de ses épouses, ou de langueur ou d'amour; c'est lui qui les afflige pour les épurer, c'est lui qui est l'auteur de leurs peines, et qui en sera la récompense. Mais oserais-je bien vous dire que les plaies extérieures de saint François lui auraient été inutiles sans les intérieures, que les stigmates sacrés qui faisaient tout ensemble la peine et la gloire de ses pieds et de ses mains n'eussent de rien servi à son salut, si son cœur n'eût été plus heureusement blessé que son corps? Ceci ne vous doit point sembler étrange, puisque la plus grande de toute les alliances eût été inutile à Marie, si elle n'eût conçu plus heureusement Jésus-Christ dans son âme que dans son corps : *Materna propinquitas nihil Mariæ profuisset nisi felicius Christum corde quam corpore gestasset.*

Demandez donc ces plaies intérieures à votre bienheureux père, demandez-lui part à ces blessures amoureuses qui navraient son cœur, et souvenez-vous que vous ne pouvez être ses filles si vous n'êtes crucifiées intérieurement comme lui. Tous les chrétiens y sont obligés, et, selon la maxime de saint Paul, ceux qui appartiennent à Jésus-Christ doivent crucifier leur chair avec leurs concupiscences et leurs péchés : *Qui sunt Christi carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis* (*Galat.*, V) : c'est peu que de mater son corps si l'on n'afflige son âme; c'est peu de crucifier sa chair si l'on ne crucifie avec elle ses inclinations et ses désirs; c'est peu enfin de crucifier l'esclave si l'on ne crucifie avec elle sa maîtresse.

L'homme est composé de deux parties, de la chair et de l'esprit; toutes les deux sont coupables et méritent châtiment : mais l'esprit sans doute est le plus grand et le premier criminel; c'est lui qui s'est révolté contre Dieu, et ce premier péché qui est la cause malheureuse de tous les autres, est le pur ouvrage de l'esprit. La chair ne le sollicita point par ses flatteries ordinaires, et elle peut dire, pour son excuse, qu'en cette occasion elle ne fit qu'obéir à son souverain : il est vrai que depuis ce malheur elle est acquise au démon, qu'elle entre dans ses intérêts, et qu'elle est complice de la plupart de ses desseins. Car il n'attaque jamais l'esprit qu'il ne soit assisté de la chair, il ne lui dresse point de parties que celle-ci ne les exécute ; et il ne remporte point de victoires qu'elle n'en partage l'honneur avec lui. C'est pourquoi l'Apôtre recommande à tous les fidèles de crucifier l'esprit et la chair, de faire un holocauste de leur personne, et de ne pas oublier de sacrifier leur esprit quand ils sacrifieront leur chair, puisqu'il est le premier coupable.

Ou bien il nous veut apprendre par ce mot de *chair*, dont il se sert, que l'homme depuis son péché a changé en quelque façon de nature; que celui qui dans son innocence était plus esprit que chair, depuis son péché est plus chair qu'esprit, et que quand on lui ordonne de crucifier sa chair, on lui reproche son crime et sa peine, et on lui ordonne de se crucifier tout entier, *qui carnem suam crucifixerunt.* Ce sont là donc, mesdames, ces plaies intérieures qu'il vous faut porter, c'est ce sacrifice spirituel qu'il vous faut offrir à Dieu, ce sont ces stigmates qu'il vous faut imprimer dans votre cœur, aussi bien que sur votre corps, si vous voulez être les filles de saint François et de Jésus-Christ.

Ce devoir est si absolument nécessaire que le grand saint Jean Chrysostome a bien osé dire que la croix du Fils de Dieu sans la nôtre nous était entièrement inutile : *Crux Christi sine tua non sufficit* (*S. Chrysost.*, *serm. de Cruce*). Ce n'est pas qu'il ne reconnaisse avec nous que la croix du Fils de Dieu est la source de notre salut, que c'est par elle que les hommes sont réconciliés avec le Père éternel.

et que c'est d'elle que dérivent toutes les grâces qui sanctifient les fidèles. Mais c'est qu'il nous veut apprendre que comme les causes générales ne produisent rien si elles ne sont appliquées par les causes particulières, la vertu de la croix ne nous servira de rien, si elle ne nous est appliquée par les afflictions ou par les douleurs; et qu'en un mot Jésus-Christ sera mort inutilement pour notre salut, si nous ne mourons avec lui par la pénitence.

Ainsi vous voyez la nécessité de porter ces plaies intérieures, qui font tout ensemble le martyre et la gloire des véritables chrétiens. Car, comme remarque fort bien le même saint Jean Chrysostome, s'ils aimaient la croix, ils mèneraient une vie crucifiée, et l'on reconnaîtrait l'amour qu'ils ont pour elle, par le soin qu'ils se donneraient de la porter. *Si crucem amarent, vitam crucifixam agerent* (*Idem, ibid.*). O Dieu! que l'on a sujet de nous faire ce reproche, et qu'on est bien fondé de nous dire que nous n'aimons pas la croix, puisque notre vie a si peu de rapport avec elle. Nous fuyons la douleur et nous cherchons le plaisir; nous craignons les afflictions, parce qu'elles sont les images de la croix; nous appréhendons les humiliations, parce qu'elles portent ses couleurs, et quand le ciel nous envoie, ou les unes, ou les autres, nous témoignons assez par nos regrets, que si les louanges de la croix sont quelquefois en notre bouche, son amour sincère et véritable n'a jamais été en notre cœur.

Mais ce n'est pas assez pour vous, qui êtes filles de saint François, d'accepter les peines quand elles arrivent, il faut que vous alliez au devant, et que vous les recherchiez; ce n'est pas assez pour vous de les recevoir avec soumission, il faut que vous les receviez avec joie; ce n'est pas enfin assez pour vous de les attendre en patience, il faut que vous les demandiez avec chaleur, et que, pleines de cet esprit qui animait le grand saint François, vous conjuriez les anges de vous crucifier avec lui, de vous percer le cœur et de vous faire languir d'amour comme l'Epouse; il faut que vous disiez à votre mère et à votre père, avec l'Eglise: *Sancta Mater, sancte Pater,* bienheureuse vierge, la mère de toutes les vierges; bienheureux François, le père de toutes les pénitentes; imprimez-nous ces plaies que vous reçûtes, l'une sur le Calvaire et l'autre sur le mont Alverne; l'une par l'opération de Jésus-Christ même, et l'autre par celle des anges. *Sancta Mater, sancte Pater, istud agas: Crucifixi fige plagas.* Gravez ces stigmates dans notre cœur, mais gravez-les si fortement que rien ne les puisse effacer: *Cordi meo valide.* Faites en sorte que nous soyons blessées d'amour, que nous languissions de nos blessures, que notre vie ne soit qu'une longue mort, et que nous ne vivions que pour aimer et pour souffrir.

Faites, grand saint, si nous ne portons pas vos plaies dans les mains et dans les pieds, que nous les portions dans le fond de notre âme: c'est la seule grâce que nous vous demandons en ce jour heureux, où vous obtîntes celle d'être crucifié avec Jésus. Nous ne vous demandons point part à toutes les rares faveurs qui vous rendent illustre entre les amants de Jésus-Christ: car comme nous ne les méritons pas, nous ne les désirons pas aussi; nous ne vous demandons point cette autorité absolue que vous aviez sur toutes les créatures; Nous ne vous demandons point la grâce d'imposer le silence aux oiseaux, de rendre les poissons attentifs à nos paroles, de paraître en un moment en divers lieux et de passer d'une ville à l'autre, ou sur les ailes des vents, ou sur les épaules des anges: mais nous vous demandons pour toutes grâces d'être crucifiées avec vous, de porter les stigmates de Jésus-Christ dans notre cœur, et de pouvoir dire avec vérité: *Stigmata Domini nostri* Jesu Christi *in corde meo porto;* afin qu'ayant été crucifiées avec vous sur la terre, nous puissions être glorifiées avec vous dans le ciel où nous conduise, etc.

PANEGYRIQUE DE SAINT EUSTACHE,

Prononcé, le jour de sa fête, en son église.

Dominus dedit, Dominus abstulit, sit nomen Domini benedictum (*Job*).

Il y a des saints dans l'ancien Testament, qui ont tant de rapport avec ceux du Nouveau, que l'on peut dire que les uns sont la figure des autres, et que Jésus-Christ a voulu les unir ensemble par la ressemblance, qui est le nœud des véritables amitiés. Le grand saint Pierre, le premier des apôtres, le lieutenant de Jésus-Christ et le chef de l'Eglise universelle, ne nous fait-il pas bien voir qu'il est le Moïse du christianisme, quand nous remarquons, qu'il marche sur les eaux, qu'il commande aux éléments, et qu'il donne des lois aux fidèles? N'est-il pas bien aisé de juger que saint Jean-Baptiste est le second Elie, quand nous voyons qu'il a le zèle de ce prophète, qu'il est couvert d'un cilice comme lui et qu'il est le précurseur du premier avénement de Jésus-Christ, comme l'autre le doit être du second? Quand enfin nous considérons les rudes épreuves de saint Eustache, la perte de tous ses biens, l'enlèvement de sa femme et la mort apparente de ses enfants, ne sommes-nous pas persuadés qu'il est le Job du christianisme, et qu'il représente, dans l'Eglise naissante, ce grand homme, qui, dépouillé de ses richesses, chargé de plaies et réduit sur un fumier, triompha par sa patience de tous les artifices du démon? Aussi a-t-il été appelé par quelques Pères le Job des chrétiens, qui console tous les misérables par la grandeur de ses afflictions et de son courage. Et pour moi je pense que le rapport qui se rencontre entre lui et cet innocent malheureux, fait son caractère particulier, et que pour le bien connaître et le bien louer, il ne faut que remarquer ce qu'il a de commun avec cet homme illustre. Mais pour m'en acquitter

dignement, j'ai besoin de l'assistance de cet Esprit qui les a tous deux animés, et je ne l'ose espérer, si la Vierge, son épouse, n'est mon avocate. Disons lui donc, avec l'Ange, *Ave, Maria*.

Comme le démon était devenu insolent de l'avantage qu'il avait remporté sur le premier homme, dans le paradis terrestre, qu'il se glorifiait d'avoir défait tous les enfants en la personne du Père, et de s'être acquis par une seule victoire la souveraineté de l'univers, notre Dieu, qui prend plaisir d'humilier les superbes, et de les charger de confusion et de honte, résolut de vaincre le démon, par un des enfants de ce père malheureux qu'il avait vaincu : mais afin que la victoire de l'un fût plus illustre, et la défaite de l'autre plus honteuse, il voulut que tout l'avantage fût du côté du démon, qu'assisté de tout l'enfer, il attaquât un homme tout seul, qu'il lui enlevât tous ses biens, qu'il lui ôtât tous ses domestiques, qu'il abattit ses maisons, qu'il accablât ses enfants sous leurs ruines, qu'il le couvrît d'ulcères et qu'il le rendît le plus misérable de tous les hommes ; afin que, défait par un si faible ennemi, il reconnût son impuissance, et qu'il avouât que le moindre des hommes, assisté de la vertu, pouvait triompher de son insolence.

C'est ce que saint Jean Chrysostome fait dire à Dieu dans le premier discours qu'il a composé à la louange de Job. *Ecce primum hominem ejecisti de paradiso, nunc tenta, si vel in sterquilinio pugilem supplantare poteris.* Tu te vantes d'avoir chassé le premier homme du paradis ; mais essaie maintenant, si tu pourras vaincre celui-ci sur le fumier, où tu l'as réduit, et si, après lui avoir ôté tous ses biens, tu lui pourras ôter la patience qui lui reste dans sa disgrâce ; emploie, si tu veux, les promesses et les menaces, les plaisirs et les douleurs, et vois si avec tous tes artifices et tes efforts, tu pourras ou le séduire ou l'étonner? *Adhibe mille blandimenta, adulationes mille, totidem cruciatus, si poteris optimam hanc animam vel dimovere vel obliquare* (*Idem, ibid.*).

Il me semble que le Fils de Dieu a voulu faire la même chose dans la naissance de son Eglise, que choisissant un néophite, c'est-à-dire un chrétien nouvellement converti, et que l'opposant au démon, il a permis à celui-ci de le traiter comme Job, et de décharger sur ses maisons, sur ses domestiques, sur ses enfants, sur sa femme et sur sa personne même, tout l'excès de sa colère et de sa rage. En effet, l'un et l'autre perdit tous ses biens, l'un et l'autre vit mourir ou enlever ses enfants, l'un et l'autre fut réduit à la dernière pauvreté, et l'un et l'autre enfin fut rétabli dans ses richesses, et recouvra ses enfants et sa femme. Mais de peur que l'on ne m'accuse de faire le panégyrique de Job, en faisant celui d'Eustache, permettez que je cherche leurs différences dans leurs rapports, et que je vous fasse voir que saint Eustache est encore plus rudement éprouvé que Job, puisque quand il perdit ses biens il n'était que néophite, puisqu'il voit périr ses enfants en sa présence, et sa femme menacée du dernier outrage que la chasteté peut recevoir ; que les peines intérieures qu'il souffre ne cèdent point aux peines extérieures de l'autre, et qu'enfin s'il est rétabli, ce n'est que pour perdre encore une fois l'honneur et la vie, au milieu des affronts et des douleurs qui accompagnent son martyre.

I. — Je vous confesse, messieurs, qu'il ne s'est guère trouvé de tentation plus puissante que celle de Job, ni de combat plus furieux que le sien. Car outre qu'il perdit tous ses biens, il les perdit si promptement, qu'il n'y avait point de patience ni de courage qui ne pût être abattu par la grandeur et par la surprise de ce désastre. Il apprit en un même jour que les Chaldéens avaient enlevé ses troupeaux ; que la foudre était tombée sur quelques-unes de ses maisons, et y avait consumé ses domestiques ; si bien que l'on pourrait dire en cette occasion que la fin d'un malheur était la naissance d'un autre : *Finis alterius mali gradus est futuri.* Car il n'était pas revenu de l'étonnement que lui avait donné le premier avis, qu'il en recevait un second plus fâcheux, de sorte que tout autre que lui se fût trouvé accablé sous le nombre et sous la pesanteur de tant de coups.

Le démon usa de plusieurs artifices pour lui rendre encore ces nouvelles plus insupportables. Car si nous croyons saint Jean Chrysostome, ce fut lui qui se déguisa en valet, et qui lui venant apprendre ses infortunes, prit plaisir de les exagérer en des termes qui le pussent jeter dans le désespoir: *Homo non erat qui ista Job narrabat, sed ipse diabolus in hominis speciem transformatus* (*Idem, ibid.*). Mais voyez de quel artifice il se servit pour ébranler la constance et la foi de cet homme courageux. Car quand il lui eut dit que les Chaldéens avaient fait une incursion sur ses terres, qu'ils avaient enlevé ses troupeaux, il ajouta incontinent après, que le tonnerre était tombé sur ses maisons, et que ce feu venu du ciel les avait réduites en poudre, avec tous les hommes et toutes les bêtes qui s'y étaient rencontrées.

Il avait sans doute remarqué que le premier accident n'avait point touché ce grand homme, et qu'il ne s'était point étonné que ses voisins, envieux de son bonheur, lui eussent ravi ses troupeaux. C'est pourquoi il dit aussitôt que Dieu était de la partie, qu'il s'était déclaré contre lui, puisque lançant ses foudres sur ses maisons, il les avait consumées, et que s'il se croyait innocent, il fallait nécessairement qu'il se persuadât que Dieu fût injuste. Ce fut le diable qui, au jugement de saint Jean Chrysostome, causa cet orage et fit tomber la foudre du ciel, pour obliger Job à murmurer contre celui qui le punissait sans sujet : *Ignem ex aere diabolus jacit ut opinetur Job de cœlo demissum, et quo putaverit Deum se de cœlo expugnare, blasphemet Deum quem putaverit se sic sine peccati ullius nota injuste debellantem* (*Idem, ibid.*).

Mais remarquez, s'il vous plaît, que les dernières disgrâces enchérissent sur les pré-

cédentes, afin que Job les sente toutes les unes après les autres, et que la perte croissant toujours, sa douleur croisse avec elle. Car comme pense très-bien saint Grégoire, si le diable eût commencé à tenter Job par la mort de ses enfants, ou par la perte de sa santé, il n'eût pas ressenti par après la ruine de ses maisons, et n'ayant plus d'héritiers, il ne se fût pas beaucoup mis en peine de la dissipation de ses biens, ni de l'enlèvement de ses troupeaux : *In extremo filiorum mortem intulit, ne vilia pater rei familiaris damna duceret, illa jam orbatus audiret, et minus perculeret rerum amissio præcognita morte filiorum* (*Idem*, *ibid.*). Cependant tous ces désastres n'étonnant point le courage de ce prince, il demeure ferme comme une colonne, inébranlable comme une tour, insensible comme un rocher; et cet athlète invincible blesse plutôt le démon par la constance, qu'il n'est blessé par la malice et la violence du démon : *Veluti columna quædam immobilis, quasi turris quæ non quatitur, velut luctator invictus, vulnerans magis, quam vulneratus.*

En vous faisant le tableau de Job, je vous ai fait celui d'Eustache : en vous décrivant les disgrâces du premier, je vous ai décrit celles du second, et je vous ai raconté l'histoire de l'un, en vous racontant celle de l'autre. Car les mêmes malheurs attaquèrent saint Eustache aussitôt qu'il fut converti : la stérilité se répandit sur toutes ses terres en un moment; la peste, qui la suivit de bien près, fit mourir tous ses troupeaux ; les hommes, d'intelligence avec les éléments, lui enlevèrent ses richesses : si bien que cet homme si opulent devint pauvre tout d'un coup, et se voyant chargé de misère et de confusion, il fut contraint de sortir de Rome et de se condamner à la peine de l'exil, pour se défendre contre celle de la honte.

Représentez-vous donc ce Placide généreux, qui était un des ornements de la cour, abandonnant l'Italie et cherchant un asile où il puisse, non pas éviter, mais cacher seulement la grandeur de son désastre ; et afin que vous jugiez de combien il surpasse celui de Job, remarquez avec moi trois ou quatre circonstances qui l'accompagnent. La première et bien notable, c'est qu'il est nouvellement converti, qu'il n'a pas eu le loisir de se confirmer dans la foi, ni de se préparer à ce malheur. La seconde, c'est qu'en perdant ses biens, il perd ses honneurs ; que n'ayant plus de quoi soutenir sa dignité, il est contraint d'y renoncer, et qu'il n'ose plus entrer dans le sénat, parce qu'il n'a plus le revenu ni la suite d'un sénateur.

Tibère avait obligé par une ingénieuse malice ceux qui composaient cet auguste corps à s'en retirer, quand la fortune leur avait enlevé leurs biens, et que pour n'avoir peut-être pas voulu se défendre de la pauvreté par l'injustice, ils étaient tombés dans la misère et dans le mépris. Eustache porta la peine de cet arrêt, et se voyant dépouillé de ses richesses, il fut contraint de renoncer à ses honneurs. Quelle rigueur et quelle honte, messieurs, pour un néophite, de perdre en un même temps l'abondance, le plaisir et la gloire?

Le grand Tertullien a remarqué que quand les personnes de condition s'étaient converties, on les punissait plus souvent par l'infamie que par la douleur, et que les tyrans imitant la justice divine dans leur cruauté, traitaient les chrétiens comme Dieu avait traité le premier homme. Car la honte fut son premier châtiment, et Dieu ne voulant pas répandre son sang sur la terre se contenta de le répandre sur son visage : *Maluit sanguinem suffundere, quam effundere* (*Tertul.*, *in Apologet.*). Ainsi les tyrans punissaient plutôt les premiers chrétiens par la perte de l'honneur que par la perte de la vie : et le même Tertullien a remarqué que cette peine en pervertit un grand nombre, et qu'ils cédèrent à la honte avant que de céder à la douleur : *Ante pudori quam dolori cessimus* (*Tertul.*, *in Scorpiac.*). En effet, c'était un rude châtiment que de priver un soldat ou un officier de ses armes, de le dégrader publiquement et de le chasser honteusement de l'armée. C'était un cruel supplice que d'ôter à un magistrat les marques de sa dignité, de lui défendre l'entrée du sénat, et de le bannir de la plus noble compagnie du monde.

C'est ainsi cependant que la providence divine traite avec saint Eustache; car en perdant ses richesses il perd son honneur, et se voyant chassé de l'armée et du sénat, il est contraint de se retirer de l'Italie, et d'aller chercher une retraite écartée où il pleure son désastre et son malheur. Peut-être se trouva-t-il quelques amis qui, comme ceux de Job, renouvelèrent ses douleurs par leurs injustes reproches, qui imputèrent son malheur au changement de sa religion, qui lui conseillèrent de reprendre celle qu'il avait quittée, et par une fausse générosité et un véritable désespoir, de finir sa vie pour abréger sa misère.

Ajoutez à toutes ces considérations que saint Eustache, banni, n'est pas sans enfants, comme Job sur le fumier, qu'il souffre en ceux-ci, que leur disgrâce augmente la sienne, et qu'il est plus misérable que lui, puisqu'il a des compagnons dans sa misère. Il ne les peut voir déchus de leur condition qu'il ne jette ou des soupirs ou des larmes. Il ne peut voir sa femme compagne de son exil, que son cœur ne soit percé de douleur, et il ne peut voir les peines que les uns et les autres souffrent dans un si long voyage, que le père ne souffre dans ses enfants, et le mari dans sa femme. Néanmoins ce grand homme, tirant des forces de son malheur, bénit comme Job la justice qui l'éprouve, la providence qui l'exerce et la miséricorde qui le sanctifie; il dit comme Job, dont il avait lu peut-être l'histoire et retenu les paroles : *Dominus dedit*, *Dominus abstulit;* et il se conduit dans sa disgrâce avec tant de soumission et de patience, que nous sommes obligés de dire de lui ce que l'Ecriture a dit de Job : *In omnibus his non peccavit Job labiis suis.*

Mais si l'un donna bien plus de preuves de son courage quand il perdit ses enfants, que quand il perdit ses richesses, il faut avouer aussi que l'autre fit bien plus paraître de constance quand il vit enlever les siens avec sa femme, que quand il fut contraint de quitter Rome et l'Italie. C'est le second point de ce discours.

II. — Comme les pères vivent dans leurs enfants, et les maris dans leurs femmes; il est certain qu'ils y souffrent, et que la peine de ces personnes si proches fait la plus grande partie de leurs supplices. Les tyrans, qui connaissaient bien cette vérité, tourmentaient souvent un père dans ses enfants, et un mari dans sa femme, sachant bien que l'amour le rendait plus sensible à leurs peines et à leurs injures qu'aux siennes mêmes; le démon qui n'ignorait pas ce secret, s'en servit aussi pour faire perdre la patience à cet innocent malheureux, duquel il avait pillé tous les biens et enlevé tous les troupeaux.

Car l'Ecriture nous apprend que pendant que ses fils et filles mangeaient ensemble, et qu'ils se divertissaient innocemment dans un festin, d'où la tempérance bannissait l'excès, un orage imprévu vint choquer la maison, l'ébranla par ses efforts, la jeta par terre, et accabla cette famille tout entière sous ses ruines. Un messager en apporta la triste nouvelle à Job; et soit que ce fût un démon, comme le pense saint Jean Chrysostome, soit que ce fût un homme, et que la douleur l'eût rendu éloquent, il en raconta les circonstances avec tant d'exagération à ce père infortuné, qu'il y a sujet de s'étonner qu'en lui apprenant la mort de ses enfants, il n'avança point la sienne. Encore que le récit en fût court, on peut dire que chaque parole, ainsi qu'un trait acéré, perça le cœur d'un misérable, qui se vit en un moment déchu de toutes ses grandeurs, dépouillé de tous ses biens, et privé de tous ses enfants : car ceux-ci ne fussent pas morts tous à la fois, si un festin ne les eût assemblés chez leur aîné; et comme cet innocent divertissement ne préparait pas leur père à un si funeste accident, la nouvelle lui en parut plus surprenante et plus fâcheuse : il ne s'attendait pas que dans un banquet le vin dût être mêlé avec le sang, qu'un même malheur dût emporter dix enfants ensemble, et qu'une même maison leur dût servir de tombeau.

Il ne pouvait pas douter aussi qu'un si grand désastre ne fût arrivé par l'ordre de Dieu, puisqu'il savait bien que les vents qui l'avaient causé ne soufflaient que par sa permission, et que comme ils tiraient leur force, ils prenaient aussi leur conduite de sa volonté. Que de passions étranges éleva cette disgrâce dans l'âme de Job; qu'il ressentit de douleur et de pitié; que l'impatience et le désespoir firent d'efforts pour se soulever contre la raison, et que, servant au dessein du malin esprit, elles essayèrent d'abattre le courage, de vaincre la patience, et de ruiner la piété de cet innocent affligé!

Mais de combien s'augmentèrent toutes ses douleurs, quand, selon la pensée de saint Jean Chrysostome, ce père malheureux se transporta sur le lieu où était arrivé ce désastre, qu'il chercha ses enfants sous les ruines de sa maison, qu'il rassembla leurs membres que les débris avaient dispersés, qu'il essaya de les reconnaître, et que, comme dit saint Jean Chrysostome avec son éloquence ordinaire, il trouva du vin et du sang, des pieds et des mains, des têtes et des entrailles mêlés ensemble. Il s'en alla, dit-il, en cette maison, qui était devenue le sépulcre de ses enfants, où un festin s'était changé en funérailles, et où une fête solennelle était devenue une calamité publique : *Abiit ad domum funestam quæ filiis una et eadem hora domus et sepulcrum, convivium et tumulus, festum et fletus facta est* (*Homil.* 1, *de Patientia Job*). Il ne put jamais, quelque soin qu'il apportât, retrouver tout ce qu'il avait perdu; il en manquait toujours quelque partie considérable; les voulant réunir ensemble, il voyait bien que son malheur surpassait sa diligence, et que les ruines de sa maison, plus cruelles que la mort même, lui dérobaient les chères reliques de ses enfants.

Cependant il ne murmura point contre le ciel, il continua un si pieux exercice sans impatience, et joignant tantôt un bras à une main, une jambe à une cuisse, des épaules à une tête, il bénit le Dieu qui d'un seul coup lui avait enlevé tous ses enfants : *Sedit autem cœlo celsior ille luctator, componens membra ad membra, manus ad brachium aptans, caput ad humeros, genu ad femur, et benedixit Deo* (*Homil.* 1 *de Patientia Job*). Les pères à qui la mort ravit leurs enfants ont cette consolation, qu'ils leur donnent les derniers baisers, qu'ils reçoivent leur esprit quand il sort de leur bouche, qu'ils ferment leurs yeux, qu'ils ensevelissent leurs corps et qu'ils leur rendent les derniers devoirs; mais Job est privé de cette consolation, et, ne pouvant trouver un de ses enfants qui soit tout entier, il ne peut que baigner de ses larmes les tristes reliques de leurs corps, Ne faut-il pas avouer que cette épreuve fut bien rude, que cet accident fut bien sensible, et qu'il fallait avoir autant de soumission que Job en avait, pour ne pas murmurer contre Dieu dans un désastre si étrange?

Mais si vous considérez celui d'Eustache, vous ne le trouverez pas moins funeste, ni sa patience moins admirable. Car il perdit ses enfants en continuant son exil; ils moururent dans sa pensée; et, les voyant emporter l'un par un loup, et l'autre par un lion, il crut que le ventre de ces bêtes farouches leur allait servir de sépulcre. Représentez-vous donc ce qu'un père pouvait dire en cette rencontre, de quelle douleur il fut navré, quelles plaintes il envoya vers le ciel, quelles larmes il répandit dans le fleuve qui fut l'occasion de sa douleur et de sa perte. Représentez-vous en même temps que son malheur ne tira point de paroles indiscrètes de sa bouche, qu'en perdant ses enfants il ne perdit point le respect pour son Dieu, et qu'en pleurant ceux-ci il n'accusa jamais celui-là, quoiqu'il sût bien que sa providence

avait permis et ordonné même ce désastre. Mais souvenez-vous toujours, pour connaître la grandeur de sa peine et de sa vertu, que c'est un infidèle nouvellement converti, qui n'avait peut-être pas appris toutes les circonstances de la mort de Jésus-Christ, dont il était une copie. Néanmoins, se conformant à la volonté de Dieu, il se consolait de la perte de ses enfants ; il espérait, quoiqu'ils eussent eu le ventre des bêtes farouches pour leur sépulcre, que Dieu les ressusciterait quelque jour, et que les lui restituant dans le ciel ils seraient bienheureux avec lui.

Il ne pouvait pas partager ses douleurs avec sa femme, parce qu'elle lui avait été ravie, et qu'un pilote insolent l'avait retenue de force dans son vaisseau. J'avais omis à dessein cette étrange circonstance, pour l'opposer à une autre qui se rencontre dans la vie de Job. Car l'Ecriture nous apprend que Dieu lui laissa sa femme, non pour le consoler, mais pour le tenter ; que cette seconde Eve, servant de ministre au démon, comme avait fait la première, le sollicitait de finir sa vie par un coup qu'elle appelait généreux, et lui conseillait, pour le soulager dans son mal, de blasphémer le nom de celui qui était la cause de ses disgrâces : *Benedic Deo et morere.*

Tous les pères triomphent en cette occasion, et comparant Job avec Adam, trouvent que celui-là fut bien plus sage que l'autre. Car ce père, qui nous a tous enveloppés dans son crime, se laissa persuader à sa femme ; et ne la voulant pas attrister, il préféra ses conseils aux commandements de son Dieu, il mordit dans cette pomme qui, plus funeste que celle des poëtes, ne causa pas seulement la perte d'un royaume, mais la ruine de tout l'univers. Mais Job n'écouta pas les avis de sa femme, et demeurant fidèle à Dieu, il mérita de remonter sur le trône, après avoir triomphé du démon sur le fumier : en suite de quoi s'écrie saint Augustin, ou celui qui est l'auteur de ce livre qui porte pour titre : *De Urbis excidio. Spectaculum magnum. Vastat latenter inimicus, aperte malum suadet inimica : adjutorium diaboli, non mariti, Eva nova, sed non iste vetus Adam* (*Lib. de urbis Excidio*). Voici un admirable spectacle : Job est rongé de vers, mais il est rempli de vertus ; il a un ennemi qui le dévore au dedans, il a une ennemie qui l'attaque au dehors, qui n'est pas la compagne de son mari, mais l'organe du démon : nouvelle Eve, mais qui ne trouve pas le vieil Adam, puisqu'il rejette ses conseils, qu'il condamne son insolence, et qu'adorant Dieu, il reçoit les maux de sa main avec autant de respect que les biens : *Si bona suscepimus de manu Dei, mala quare non suscipiamus?*

Saint Grégoire est dans les mêmes sentiments, quand il dit que le démon perdit Adam par les artifices d'Eve, et que Job, plus prudent que lui, empêcha sa femme de se perdre, que le démon avait employée pour le séduire. *Quæ excitata fuerat a diabolo ut perderet, erudita est ne periret* (*Lib.* III *Moral., cap.* 6). Ainsi la femme de Job ne lui fut laissée que pour le tenter, et le diable crut que cette fidèle complice de ses crimes lui serait utile pour corrompre son mari. J'avoue que cette tentation fut grande, et qu'il fallut beaucoup de prudence à Job pour reconnaître que sa femme était l'interprète de l'esprit malin, qui, sous ombre de le délivrer de ses maux, l'engageait dans le désespoir et dans le blasphème : mais certes si nous comparons l'épreuve de notre grand saint à celle de Job, nous trouverons qu'elle la surpasse de beaucoup en sa rigueur.

Car comme la femme d'Eustache était vertueuse, il l'aimait avec raison, et ce lui était une grande consolation d'avoir une si fidèle compagne dans son exil ; mais ce lui fut un extrême déplaisir de la perdre par un accident si étrange, de se la voir enlever par force, et de se voir réduit à croire que ce ravisseur, n'ayant pas plus de respect pour la chasteté que pour la justice, lui aurait fait le dernier de tous les outrages. Cet affront est si sanglant, que les plus grands crimes en sont punis dans l'Ecriture sainte ; et quand Dieu veut châtier, ou l'orgueil ou l'impiété d'un prince, c'est d'ordinaire par cette injure sanglante. Le prophète qui imposa à David cette étrange pénitence pour son adultère et son parricide, après lui avoir dit que ses sujets se révolteraient contre lui, qu'il verrait des séditions dans ses Etats et des parricides dans sa maison, le menaça entre autres choses que ses femmes seraient violées, et qu'elles perdraient l'honneur, qui leur était plus cher que la vie.

Mais il faut bien que cet outrage soit horrible, puisque Job, voulant faire paraître son innocence et témoigner que dans sa bonne fortune il avait conservé sa chasteté, consent que ce malheur lui arrive s'il a souillé la couche de son prochain, et veut que sa femme soit traitée comme il aura traité celle des autres. *Si deceptum est cor meum super muliere, et si ad ostium amici mei insidiatus sum, scortum alterius sit uxor mea, et super illam incurventur alii* (*cap.* XXXI) ; et il ne fait cette imprécation contre lui-même, que parce qu'il la regarde comme quelque chose de plus effroyable que tous les maux qu'il endure. Cependant c'est le malheur qui menace saint Eustache, et voyant sa femme enlevée par un pilote, il a sujet de craindre que ce brutal ne lui fasse souffrir cette dernière violence.

En effet, sans un miracle qu'il n'attendait point, ce sanglant affront lui fût arrivé, et si le ciel n'eût écrasé de ses foudres la tête de cet insolent, l'honneur de Théopiste était exposé au plus honteux de tous les outrages. Mais Eustache, qui ne sait point ce que Dieu a fait pour défendre la chasteté de sa femme, se retire avec cette juste crainte, et poursuit son voyage, privé de ses biens, de ses enfants et de sa femme. Avouons, messieurs, que ce saint est plus misérable que Job, que sa patience est plus cruellement exercée, que ses pertes sont plus grandes et que ses injures sont plus sensibles. Considérez-le dans

cette effroyable solitude, et voyons si Eustache est plus à plaindre dans son exil, que Job dans la maladie et sur le fumier.

III. — Quoique les maux surpassent les biens en ce monde, et que les afflictions y soient plus commodes que les plaisirs, il faut avouer néanmoins qu'elles sont bornées ; qu'il se trouve des malheurs auxquels on ne peut rien ajouter, et qu'il se voit des misérables qui n'ont plus rien du tout à craindre. Je puis dire avec raison que Job était de ce nombre et que le démon lui ayant ravi ses biens et ses enfants, le repos et la santé, l'avait rendu le plus malheureux de tous les hommes: en effet cet ennemi du genre humain, non content de l'avoir dépouillé de ses honneurs et de ses richesses l'avait chargé de tant de plaies, qu'il faisait horreur à tout le monde.

Car pour me servir des paroles de cet innocent malheureux, il était couvert d'ulcères depuis les pieds jusqu'à la tête ; les vers le rongeaient avant sa mort, ses entrailles coulaient en terre par ses plaies : *Effudit in terra viscera mea* (*Job*, XVI). Il n'était plus qu'un squelette vivant, à qui le démon n'avait laissé qu'un peu de peau pour couvrir ses os, et qu'un peu de chair à l'entour des lèvres pour former des paroles et des plaintes : il était assis sur un fumier, où ses mains, qui portaient autrefois le sceptre, n'étaient plus occupées qu'à nettoyer l'ordure qui distillait de ses ulcères ; mille morts l'attaquaient en foule, sans que pas une finît sa vie ni ses misères, ce qui l'obligeait de dire à Dieu dans le juste ressentiment qu'il en avait : *Si flagellat, occidat semel et non de pœnis innocentum rideat* (*chap.* IX).

Tous les Pères de l'Eglise, le considérant en ce déplorable état, nous l'ont proposé comme le plus rare exemple de la justice divine, de la misère humaine et de la patience chrétienne. *Quid igitur fuit illa tentatio*, dit admirablement saint Ambroise (*Serm.* 14 *in Psal.* CXVIII), *quid inopia facultatum, destitutio filiorum, tolerantia vulnerum, nisi exercitium fidei insigne patientiæ, eruditio gloriosa virtutis, confessio plena victoriæ?* Cette effroyable tentation, cette perte de biens, cette privation d'enfants, cet enchaînement de misères, cette prodigieuse quantité de plaies, n'étaient-ils pas un exercice admirable de patience, une glorieuse et pénible instruction de vertu et une victoire aussi cruelle qu'entière ; ou pour m'expliquer avec le même saint, en un autre endroit de ses ouvrages : Voyez un riche devenu pauvre en un moment, un père fécond privé de tous ses enfants, un homme sain chargé de plaies, déchiré d'ulcères et accablé de douleurs : *Videte inopem factum ex divite, orbatum liberis ex fecundo parente, perfusum ulceribus, exaratum vulneribus a capite usque ad pedes* (*Lib.* I *Offic.*, *cap.* 12).

Mais il n'y en a point qui en ait fait une plus belle peinture et une plus éloquente description que Tertullien, dans son traité de la Patience, où il semble attacher la gloire de Dieu à la patience de Job et tirer de la victoire de ce grand homme l'avantage que Dieu a remporté sur le démon. *Quale in illo viro feretrum Deus de diabolo extruxit? quale vexillum de inimico gloriæ suæ extulit?* Quelles dépouilles a enlevées Dieu à son ennemi? Quels trophées a-t-il emportés sur le démon ? Quelle joie pour l'un, quelle confusion pour l'autre, quand cet illustre malheureux recevait l'ordure qui coulait de ses ulcères ; quand se jouant avec les vers qui sortaient des cavernes de sa chair, où ils prenaient leur nourriture, il les renfonçait dans ses plaies, afin qu'il eût toujours le plaisir de pratiquer la patience ? *Quid ridebat Deus, quid dissecabatur malus, quum Job immundam ulceris sui redundantiam magna æquanimitate distringeret, quum erumpentes bestiolas inde in eosdem specus, et pastus foraminosæ carnis ludendo revocaret* (*De Patientia*) ?

Je sais bien que les mêmes Pères disent que jamais Job ne fut plus illustre qu'en cet état ; que son fumier était plus éclatant que son trône, que ce tuileau dont il nettoyait ses plaies était plus glorieux que son sceptre ; que les ulcères dont il était chargé étaient plus nobles que sa pourpre ; qu'en cet équipage il triomphait des démons et qu'il était la plus excellente figure de Jésus-Christ mourant en la croix. Mais quelques louanges qu'ils lui donnent, j'aurai toujours peine à croire qu'ils le préfèrent à saint Eustache, dont l'exil n'était pas moins fâcheux que le fumier de Job, dont les peines intérieures égalaient ou surpassaient les plaies extérieures de l'autre, et dont la vie inconnue n'était pas moins difficile à supporter que la vie douloureuse de cet illustre infortuné. Car considérez, je vous prie, de quelle patience eut besoin Eustache pour aller de ville en ville chercher sa vie, s'exposer à mille refus, engager son repos dans le travail, sa liberté dans la servitude et son honneur dans les outrages. Imaginez-vous un général d'armée qui est contraint de labourer la terre, d'ouvrir son sein avec le fer, de l'arroser de ses sueurs et de ses larmes, et de souffrir tous les outrages qui sont attachés à cette condition servile.

Elle est si cruelle et si honteuse, que dans l'Ecriture elle passe pour une des principales peines du péché de l'homme, qui ne fut condamné à cultiver la terre que depuis qu'il fut devenu coupable. C'est un des chefs de son arrêt : *In sudore vultus tui vesceris ;* et Tertullien, confondant ce châtiment avec celui des criminels de son temps, dit que le pécheur fut couvert de peaux et chassé du paradis terrestre dans le monde, comme ceux-là étaient envoyés des villes dans les minières pour y travailler à la terre : *Homo pellitus, orbi tanquam metallo, damnatus.* C'est la peine de saint Eustache, c'est le supplice dont le ciel exerce sa patience, et c'est ce que la justice divine ajoute à la rigueur de son exil.

Mais il n'avait pas, me direz-vous, perdu la santé, son corps n'était pas couvert d'ulcères, et sa naissance étant inconnue aux personnes qui le voyaient, la confusion n'en était pas si sensible. Je vous avoue toutes ces

choses, mais avouez-moi aussi que les travaux de saint Eustache valaient bien les maladies de Job, que la tristesse qui rongeait son cœur ne cédait point aux ulcères qui rongeaient le corps de celui-là ; que s'il était inconnu aux autres, il était bien connu à soi-même, et qu'il n'ignorait pas la différence qu'il y avait entre sa condition présente et sa condition passée : il se représentait souvent, ou le jour dans la campagne, ou la nuit dans sa cabane, ce qu'il avait été autrefois, et ce qu'il était pour lors ; sa mémoire lui remettait devant les yeux le sénat, où il avait présidé; les armées, où il avait commandé; la ville de Rome, où il avait paru; et faisant de tous ces honneurs autant de supplices pour le tourmenter, elle en faisait le plus misérable de tous les hommes ; son amour, plus cruel et plus ingénieux encore que sa mémoire, lui représentait l'enlèvement de sa femme, la perte de ses enfants, la rigueur de ses infortunes, qui semblaient ne l'avoir attaqué que depuis qu'il avait quitté le service des idoles, pour embrasser celui du vrai Dieu.

Je me persuade que le démon se servit de ces malheurs pour tenter la foi de ce néophite; qu'il essaya de le jeter dans le désespoir, et que, disant à son cœur ce que la femme de Job ne disait qu'à ses oreilles, il tâcha de tirer de sa bouche, ou des blasphèmes, ou des reproches contre Dieu. Cependant cet innocent misérable demeura toujours ferme dans son devoir; la grandeur de ses désastres et la malice du démon ne put lui ôter sa soumission ni sa confiance, et baisant la main qui l'avait frappé, il disait au milieu de son exil : *Si bona suscepimus de manu Dei, mala quare non suscipiamus?* Si ce châtiment ne vous semble pas plus rigoureux que celui de Job, au moins confesserez-vous que celui qui me reste à vous déduire, l'est incomparablement davantage, et que le rappel d'Eustache n'approche point du rétablissement de cet illustre persécuté.

IV. — Il faut confesser que la miséricorde de Dieu est plus excessive en ses récompenses, que la justice en ses châtiments, et que dès ce monde même l'on peut dire que les peines que souffrent les justes n'égalent pas les grâces qu'ils y reçoivent : car outre que ce leur est un grand bonheur que d'endurer pour la querelle de Dieu, et d'ajouter la qualité de martyr à celle d'amant, il faut avouer qu'ils ressentent des joies intérieures qui ne se peuvent exprimer, et que Dieu les élève si haut, que leurs ennemis mêmes qui admirent leur courage, envient leur condition. L'exemple de Job est une excellente preuve de ce paradoxe : car il est vrai que sans parler de la gloire que ses persécutions lui ont acquise, de l'avantage qu'il a eu d'être la plus noble figure de l'innocence de Jésus-Christ, il se vit récompensé de tant d'honneurs et de tant de biens, qu'il eut quelque obligation à ses désastres qui les lui avaient procurés.

L'Ecriture sainte, qui n'est jamais plus éloquente que quand elle nous décrit les libéralités et les profusions de notre Dieu, dit qu'il fut touché de la pénitence de Job, et ajoute par une étrange façon de parler, qu'il se convertit quand son serviteur s'humilia : *Dominus quoque conversus est ad pœnitentiam Job;* qu'il pardonna à ses amis en sa considération, qu'il lui restitua tous ses biens avec usure : *Et addidit Dominus omnia quæcumque fuerant Job, duplicia ;* qu'il obligea tous ses proches à lui rendre leurs devoirs, et à reconnaître la dureté qu'ils avaient eue pour lui dans sa mauvaise fortune ; qu'il lui donna des fils plus obéissants, et des filles plus soumises que ceux qu'il avait perdus ; qu'il ajouta un grand nombre d'années à sa vie, afin que se voyant renaître en ses successeurs jusqu'à la quatrième génération, il mourût en paix comblé d'honneurs, de richesses et de plaisirs : *Vixit autem Job post hæc centum quadraginta annis, et mortuus est senex et plenus dierum.*

Tous les Pères disent que comme il avait été la figure de Jésus-Christ dans sa Passion, il le fut aussi du même dans sa gloire, et qu'en sa nouvelle condition il exprima les avantages de la vie nouvelle que le Fils de Dieu reçut en sortant de son tombeau. C'est pourquoi Job a dit lui-même, par un esprit prophétique, qu'il était semblable au phénix ou à la palme, et que, comme cet oiseau ou cet arbre, il multiplierait ses jours, et ne verrait jamais la fin de son bonheur : *In nidulo meo moriar, et sicut palma multiplicabo dies.* Etrange façon de parler, où il joint la mort avec la vie, le berceau avec le sépulcre, et la cendre avec l'immortalité ; pour nous apprendre qu'il était la figure du Sauveur du monde; que comme sa mauvaise fortune avait été suivie d'une plus heureuse, et qu'il s'était vu remonté sur un trône, ainsi Jésus-Christ par un miracle prodigieux, ressusciterait de son tombeau, et que comme le phénix renaît de ses cendres, il renaîtrait de sa mort : *Sicut phœnix multiplicabo dies.*

Le grand saint Eustache ne fut plus heureux que Job en ce point, que parce qu'il fut plus misérable que lui ; il est vrai qu'il fut rétabli dans ses honneurs, qu'il fut cherché et trouvé dans son exil, qu'il reçut des emplois dignes de son mérite et de son courage, qu'il recouvra ses enfants, que la Providence avait tirés de la gueule des lions ; qu'il retrouva sa femme que la justice divine avait préservée de l'insolence du pilote par un coup de foudre ; qu'il remporta des victoires sur les ennemis de l'Etat, et qu'il reçut l'honneur du triomphe dans la capitale de l'empire : il est vrai enfin que la terre ne peut donner de plus hautes récompenses à la vertu que celle-ci, et qu'elle n'a rien dans ses trésors de plus riche ni de plus pompeux que l'abondance, la victoire et le triomphe.

Mais, messieurs, à quoi pensez-vous qu'aboutira toute cette gloire ? Quelle sera la conclusion de toutes ces aventures ? Quelle sera la catastrophe de cette tragédie ? Tous ces honneurs seront funestes à Eustache : cette pompe deviendra funèbre, son triomphe sera suivi de son martyre, il sera dépouillé de ses

biens sitôt qu'il les aura recouverts, il perdra sa femme et ses enfants aussitôt qu'il les aura retrouvés; et mêlant son sang avec le leur, il offrira un sacrifice à Dieu de tout ce qu'il a de plus cher dans le monde.

En effet, messieurs, dès que le refus que fit Eustache d'aller au temple eut appris à l'empereur qu'il était chrétien, celui-ci changea son amour en fureur, son estime en mépris, et regardant le libérateur de l'Etat comme son plus mortel ennemi, il le condamna au plus cruel de tous les supplices; car après l'avoir exposé en vain aux lions, après avoir vu que ces bêtes farouches, ayant perdu leur fureur, s'étaient jetées à ses pieds, il ordonna qu'on le mît avec toute sa famille dans un taureau d'airain, afin que, consumé par le feu, il perdît la vie avec sa femme et ses enfants. N'est-il pas donc vrai que le triomphe de saint Eustache lui devint fatal, que la pompe en devint funèbre, et que tous ces honneurs le conduisirent au sacrifice comme une victime innocente?

L'histoire romaine a remarqué que le diadème qui fut mis sur la tête du premier de ses Césars lui coûta la vie, et que comme une bandelette sacrée, il présagea la mort de ce prince: *Hæc regni insignia tanquam infulæ in destinatam morti victimam congerebantur* (*Florus*). Disons le même de saint Eustache, messieurs; toutes les louanges qu'on lui donnait après sa victoire étaient les presages de sa mort. Toutes ces acclamations qu'il entendait le demandaient en sacrifice, et je me persuade que dans le char de triomphe, il se regardait comme une victime que l'on conduisait à l'autel.

Mais ne finissons pas son panégyrique sans vous dire quelque chose de la rigueur de son martyre. Vous pensez peut-être que j'en veuille exagérer la nouveauté, que je veuille vous représenter l'ardeur des flammes qui le consumèrent, et l'horreur que lui donna cette prison de feu dans laquelle il fut enfermé. Je vous avoue que ces circonstances sont assez étranges pour être considérées, mais je les passe sous silence pour dire seulement que ce père mourut dans ses enfants, que ce mari mourut dans sa femme, qu'il ressentit toutes leurs douleurs, qu'il brûla plus cruellement dans leurs corps que dans le sien, qu'il endura quatre fois la mort, ou que plutôt il l'endura autant de fois qu'il vit souffrir et sa femme et ses enfants. Ne le plaignez point, pourtant, puisqu'il jouit de la gloire, que le feu n'a servi qu'à consumer ce qu'il avait de périssable, que la mort lui a acquis l'immortalité, et que son martyre lui a ouvert la porte du ciel; mais apprenez de cet illustre patron, trois importantes vérités sans lesquelles vous ne pouvez prétendre au royaume de Jésus-Christ:

La première, que nous ne sommes point chrétiens pour avoir part aux plaisirs ni aux grandeurs de la terre; que nous serions injustes, si nous demandions des richesses à celui qui est né dans une crèche, des honneurs à celui qui est mort sur un gibet, des voluptés à celui qui a passé toute sa vie dans la douleur: *Audite, discite, et tenete*, dit saint Augustin, *quæ sit spes christianorum, et quare sumus christiani*. Ecoutez, apprenez et retenez pourquoi vous êtes chrétiens; souvenez-vous que ce n'est pas pour goûter les plaisirs du siècle, que goûtent souvent les plus infâmes pécheurs; songez que vous êtes destinés pour une félicité que vous ne posséderez que quand celle du monde sera finie, et que Jésus-Christ récompensera ses fidèles serviteurs: *Ad aliam felicitatem nos sumus christiani, quam tunc accipiemus cum vita ista hujus sæculi tota transierit* (*In Psal.* LXII). Il fallait que saint Eustache en fût bien persuadé, puisque en même temps qu'il fut appelé à la foi, il perdit tous ses biens, et que, chargé de confusion et de mépris, il fut obligé de se bannir de son pays.

La seconde vérité, c'est que pour servir Jésus-Christ il faut renoncer à l'amour le plus naturel et le plus juste du monde; qu'il faut que le père quitte ses enfants, que le mari abandonne sa femme, et qu il se sépare de toutes les créatures, pour se donner tout entier à son Créateur: *Qui non odit patrem et matrem et uxorem, non potest meus esse discipulus.* Quand vous accomplirez ces commandements, ce ne sera pas avec la même exactitude et avec la même rigueur que saint Eustache: il perd ses biens, il ne murmure point; il est abandonné de ses valets, il ne s'en plaint pas; il perd sa femme avec ses enfants, et il ne s'impatiente pas; il devient un maître sans valets, un sénateur sans autorité, un mari sans femme et un père sans enfants. Voilà un étrange spectacle! Mais si vous considérez la manière dont il perd toutes ces choses, votre étonnement s'augmentera bien; car c'est une peste qui lui emporte tous ses domestiques, c'est la foudre qui lui consomme tous ses troupeaux; c'est un pilote insolent qui lui enlève sa femme, ce sont des bêtes farouches qui lui ravissent ses enfants.

Ne pouvait-il pas dire avec cette reine infortunée: *Quicumque regno fidit et magna potens dominatur aula, me videat: non unquam tulit documenta sors majora:* Que ceux qui se fondent sur la grandeur, me regardent dans ma misère: l'histoire ni la fable n'a peut-être jamais donné un plus grand exemple de la fragilité des choses du monde ni de l'inconstance de la fortune. Mais sans rien emprunter des poëtes, ne pouvait-il pas dire, avec saint Paul: *Ecce spectaculum facti sumus mundo et Angelis et hominibus* (*I Cor.*, IV). Car ses combats ne se sont pas donnés dans un lieu secret ou caché, mais dans la capitale de l'empire romain: *Non in angulo quodam, sed in Urbe;* ils ont eu tous les hommes pour témoins, puisque cette grande ville semblait être la patrie de tous les peuples; ils ont attiré les yeux des anges, tant par leur grandeur que par leur succès, et ces bienheureux esprits n'en ont pu avoir de connaissance sans en concevoir de l'admiration: *Nostra etiam certamina angelorum digna sunt aspectu* (*S. Chrys.*, *in homil. in hunc locum Pauli*). Dieu même les a regardés, et sa justice préparait des récompenses à Eustache,

pendant que sa miséricorde lui donnait des forces pour vaincre de si redoutables ennemis.

La troisième vérité, c'est qu'après avoir tout laissé pour Jésus-Christ, il faut nous immoler à sa gloire et achever notre sacrifice par notre mort. Je sais bien que nous ne sommes pas obligés de perdre la vie dans les tourments, comme saint Eustache, et qu'il n'y a point de persécutions ni de bourreaux qui exercent maintenant notre patience. Mais outre que nous devons être dans la disposition de mourir pour Jésus-Christ, il faut que nous cherchions les occasions de lui donner des marques de notre courage et de notre amour; il faut que nous fassions nous-mêmes l'office de bourreaux, que nous soyons persuadés que la paix de l'Eglise a ses martyrs: *Pax nostra suos habet martyres*, et qu'il n'y a point de temps ni de lieux où nous soyons dispensés de souffrir. Nous portons dans notre corps des ennemis qu'il faut combattre, des passions qu'il faut vaincre, et des victimes qu'il faut immoler. Acquittons-nous donc de ces devoirs, et marchant sur les pas de saint Eustache, combattons en la terre comme lui, afin que nous soyons couronnés avec lui-même dans le ciel; où nous conduise, etc.

PANÉGYRIQUE DE SAINT GILLES,

Prononcé, le jour de sa fête, dans l'église qui porte son nom et celui de Saint-Loup.

Qui se humiliat exaltabitur (*S. Luc*, XIV).

Ce n'est pas sans grande considération que les maximes du Fils de Dieu ont passé dans l'esprit des hommes pour des paradoxes, puisqu'elles choquent le sens et qu'elles combattent la raison: car il nous assure dans son Evangile que pour s'enrichir il faut qu'on devienne pauvre, et que l'on quitte les biens périssables pour acquérir les éternels. Il nous apprend que pour se bien aimer il faut se haïr, et que pour sauver son âme en l'autre monde, il la faut perdre en celui-ci. Il nous enseigne que pour être heureux, il faut se rendre misérable, et que la douleur qu'on souffre sur la terre est la mesure du plaisir que l'on doit goûter dans le ciel. Il nous persuade enfin que pour s'agrandir il faut s'abaisser, et que l'humilité dans son état est le chemin qui mène les hommes à la gloire. *Qui se humiliat exaltabitur*: Je ne veux point d'autre preuve de cette dernière vérité que la vie de l'illustre saint dont vous célébrez aujourd'hui la fête. Car plus il s'est abaissé, plus Jésus-Christ l'a élevé; et sa profonde humilité a été le principe véritable de son éminente grandeur. Mais avant que de nous engager dans ce discours, implorons la faveur de cette bienheureuse Mère qui doit tous ses avantages à cette vertu, et qui n'est la plus grande de toutes les vierges que parce qu'elle en a été la plus humble; et disons-lui avec l'Ange: *Ave, Maria.*

L'une des plus augustes qualités que l'Ecriture sainte donne à Jésus-Christ est celle de Dieu inconnu: *Tu es vere Deus absconditus* (*Is.*, XLV, 15). Car si nous le considérons dans l'Ancien Testament, il était caché dans le sein du Père; et la lumière qui l'environnait dans cet adorable séjour, ne permettait pas aux hommes de le regarder ni de le connaître. Sa grandeur éblouissait leurs esprits, et sa majesté, qui donne de la crainte aux anges mêmes, les étonnait: si bien qu'au milieu des splendeurs éternelles dans lesquelles son Père l'engendre, *In splendoribus sanctorum ex utero ante luciferum genui te,* il était inconnu à toutes les créatures de la terre.

Dans le Nouveau Testament il est encore plus caché, mais par une raison bien différente: car comme il s'est incarné dans les chastes flancs de Marie, qu'en se revêtant de notre nature il s'est chargé de nos misères, qu'en prenant la forme d'un homme il a pris l'apparence d'un pécheur, il n'a pu être connu que de ceux à qui son Père l'a révélé. Il est vrai que dans l'un et l'autre de ces deux états son Père lui a fait justice, qu'il a eu soin de le publier au monde et de le faire connaître aux hommes, dont il était le créateur, et dont, par un excès d'amour, il devait être le Sauveur. Car les prophètes l'ont désigné si particulièrement dans leurs écrits, que les Juifs n'ont pu l'ignorer sans crime: et les premiers ont si heureusement dépeint toutes ses grandeurs, que les derniers l'eussent aisément connu, si leur malice n'eût aveuglé leur esprit.

Le roi David et le prophète Isaïe en ont découvert tant de merveilles, qu'il était aisé de concevoir que le Père avait un Fils qui, lui étant égal en puissance, régnait avec lui dans l'éternité. Les saints anges et les hommes justes, le ciel et la terre, lui ont rendu tant d'hommages en son incarnation, que les Juifs ne se peuvent excuser s'ils ne l'ont pas reconnu pendant qu'il a conversé avec eux. Car autant de fois qu'il s'est caché par un nouvel abaissement, les créatures l'ont découvert par quelque nouvel honneur.

S'il se cache dans le sein d'une Vierge, les anges descendent du ciel pour l'y adorer et reconnaître ce souverain qui s'est abaissé au-dessous de ses sujets: *Minuisti eum paulo minus ab angelis*; s'il naît dans une étable, et si celui que le monde ne peut contenir est enveloppé de langes, des rois étrangers lui vont payer le tribut, et témoigner par leurs présents mystérieux, que sous la forme d'un homme mortel ils y remarquent la majesté d'un roi et la puissance d'un Dieu; s'il est offert dans le temple comme une victime innocente, un respectable vieillard lui fait un panégyrique, qui apprend à tous les Juifs qu'il est la gloire de son peuple et le bonheur de toutes les nations de la terre: *Lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ, Israel;* s'il demande le baptême sur les rives du Jourdain parmi la foule des pécheurs, son précurseur, qui le baptise, déclare son innocence et adore sa divinité: *Ecce Agnus Dei, qui tollit peccata mundi.*

Comme les saints sont les images de Jésus-

Christ, son Père traite avec eux comme il a traité avec lui, et les regardant comme ses enfants adoptifs, il les élève toutes les fois qu'ils s'abaissent. Cette conduite n'a jamais plus éclaté qu'en la personne de saint Gilles, qui semble avoir combattu avec Dieu, et fait autant d'efforts pour se cacher que Dieu a fait de miracles pour le produire. Il était d'une naissance royale, et la gloire de sa maison ne lui permettait pas d'être inconnu dans le monde; mais, suivant le génie de la grâce. qui oblige les saints à vivre dans l'obscurité, il usa de toutes sortes d'artifices pour se dérober aux yeux des hommes; et Dieu employa toutes sortes de moyens pour le rendre plus éclatant et plus illustre dans l'Eglise.

Il se fit pauvre, parce que le mépris est attaché à cette condition ; mais Dieu le combla de tant de grâces, qu'il fut plus connu et plus estimé dans sa pauvreté, qu'il n'avait jamais été dans son abondance. Il se bannit volontairement, sachant bien que les exilés ne sont pas considérés dans les pays étrangers ; mais Dieu fit tant de miracles par ses mains, qu'il reçut plus d'honneur dans son exil, qu'il n'en eût jamais reçu dans sa patrie. Enfin il se confina dans le désert, où il n'avait point d'autre compagnie que celle des bêtes ; mais Dieu lui procura des princes pour ses sujets, et ces dieux de la terre se mettant sous sa protection, l'établirent le souverain de leurs royaumes. C'est le sujet de votre attention, et celui de mon discours.

I. — Quoique les saints donnent de grandes louanges à la pauvreté volontaire, qu'ils la fassent passer pour une excellente vertu, qui nous attache à Dieu en nous détachant de toutes choses, qu'ils l'appellent un trafic, où perdant les biens de la terre, nous acquérons ceux du ciel ; qu'ils la nomment la mère de l'assurance, parce que ceux qui n'ont rien à perdre, sont exempts de toute crainte : il faut néanmoins avouer, que si c'est une vertu, elle est austère ; que si c'est un trafic, la perte en est présente, et le profit en est éloigné ; et que si elle est la mère de l'assurance, elle est aussi la mère de la douleur et de la honte.

Car l'Ecriture nous apprend que la pauvreté est une peine ; que l'homme n'est devenu pauvre, que depuis qu'il est devenu pécheur, et qu'en perdant le souverain bien, il a perdu en même temps le droit et l'usage même de tous les biens qu'il possédait dans le monde. Cette peine est sensible, parce que nous avons des besoins et des désirs auxquels nous ne pouvons satisfaire que par les richesses. Je sais bien que s'ils sont réglés par la nécessité, ils sont faciles à contenter, et que, comme les royaumes ne peuvent suffire aux désirs de l'ambition, les lieux les plus écartés et les plus déserts peuvent suffire aux désirs de la nature : *Necessariis sufficiunt exilia, superfluis nec regna* (*Senec.*). Mais enfin, la pauvreté est si grande quelquefois, qu'elle nous ôte le nécessaire avec le superflu, et que, nous réduisant à l'indigence, elle nous réduit en même temps à la douleur.

De plus, le luxe et l'abondance des riches tourmentent les pauvres, et si nous croyons à saint Pierre Chrysologue, la pompe et le faste du mauvais riche affligeait davantage le Lazare que sa misère et sa pauvreté : *Plus pauperem torquebat divitis prosperitas quam sua infirmitas.* Enfin, les pauvres ont ce malheur, qu'on les prive des honneurs, qu'on leur refuse les richesses, qu'on les laisse dans le mépris et dans le besoin ; et que selon la maxime de l'Evangile, prise néanmoins en un autre sens, on comble de biens ceux qui vivent dans l'abondance, et souvent on dépouille ceux qui languissent dans la pauvreté : *Habenti dabitur, et non habenti auferetur et quod habet* (*S. Matt.*, XIII). Ainsi, messieurs, il n'y a point de condition plus déplorable que celle des pauvres, et quiconque veut être ou inconnu, ou méprisé, il n'a qu'à se défaire des biens que ses pères lui ont laissés, ou que ses travaux lui ont acquis.

Ce fut l'artifice duquel se servit saint Gilles quand il voulut éviter la gloire du monde et prendre part aux opprobres de la croix de Jésus-Christ. Comme il était illustre par sa naissance et que ses richesses lui aidaient à soutenir la grandeur de sa maison, il était extrêmement considéré dans la Grèce ; et ceux qui n'eussent pas respecté son mérite ni sa condition, révéraient sa fortune et son opulence. Ce grand saint, qui était éclairé de la lumière de la grâce, qui connaissait l'injustice des enfants d'Adam, et qui savait bien qu'ils n'estiment dans les hommes que les honneurs ou les richesses, se résolut de quitter les uns et les autres, et de se réduire à une pauvreté glorieuse selon Dieu, mais honteuse selon le monde. Il vendit toutes ses terres, qui faisaient son abondance et sa gloire, il en distribua l'argent aux pauvres, et fit tant de saintes profusions, qu'il devint pauvre lui-même, comme il l'avait désiré.

A peine se fut-il réduit à cet humble état, que le monde, qui n'estime que ce qui éclate, le méprisa, et que par une injustice qui ne lui est que trop ordinaire, il fit voir qu'il avait plutôt considéré la fortune que la personne de saint Gilles. Mais Dieu, qui glorifie ses saints quand ils s'humilient, qui les produit quand ils se cachent, força les démons, et obligea les malades à publier les mérites de ce pauvre volontaire.

Car les possédés, par la bouche desquels les démons s'expliquent, rendirent témoignage à sa vertu, et déclarèrent qu'ils ne seraient point délivrés que par la puissance de cet homme qui avait vendu tous ses biens pour se cacher ; on cherche cet inconnu dans sa cabane, on lui mène les misérables qui implorent son secours ; et Dieu, pour le récompenser de la perte de ses richesses, lui donne le sujet de faire éclater son pouvoir par leur délivrance. Quelle merveille, messieurs, que les démons, les ennemis déclarés des hommes, qui sont jaloux de leur grandeur, et qui ne peuvent souffrir qu'ils jouissent des avantages qu'ils ont perdus, publient les mérites de saint Gilles, et soient

les premiers panégyristes de ce prince, qui s'est fait pauvre pour Jésus-Christ.

Les malades suivent leur exemple : ils cherchent ce saint dans sa pauvreté, qu'ils ne cherchaient pas dans son abondance ; et sachant bien que les serviteurs de Dieu sont plus puissants que les princes, ils lui viennent demander leur guérison. Il se défend, au commencement, de leurs prières, il s'excuse sur son indignité, il allègue ses misères et ses péchés; et comme si c'eût été un crime de faire des miracles, il s'en défend, par toutes les raisons que lui fournit son humilité : mais enfin il est contraint de céder à leurs instances, et ne pouvant plus résister aux larmes de ces misérables, il leur donne des prodiges, ne pouvant plus leur faire d'aumônes.

Il est vrai qu'avant de se rendre à leurs désirs, il essaya de les satisfaire en leur donnant ce qui lui restait dans sa pauvreté. Car comme il eut aperçu un malade qui était en plus mauvais ordre que lui, il se dépouilla de sa robe pour l'en revêtir; mais elle ne l'eut pas plutôt touché, qu'elle lui rendit la santé, et que trahissant l'humilité de notre saint, elle fit paraître la grandeur de son mérite : *Tunicam exuit qua ægrotum egentem tegeret, et illa indutus statim convaluit* (*in ejus Vita*).

Ceci, messieurs, ne doit pas vous étonner, car outre que Dieu découvre les saints qui se cachent, il honore particulièrement les pauvres du don des miracles, et il veut que l'empire sur les maladies soit la récompense publique de leur pauvreté. Tous ces grands hommes à qui les prodiges étaient si faciles et qui trouvaient tant d'obéissance dans les maladies, s'étaient rendus illustres par la distribution de leurs biens.

Et saint Augustin a remarqué que dans le premier miracle que fit saint Pierre, la maladie respecta plutôt en lui la qualité de pauvre que celle d'apôtre. *Pauperem hominem expavit infirmitas, æqua lege et æqua potentia reges captivosque constringens* (*S. Aug.*, *serm.* 26, *de Verbis Apostoli*) : L'infirmité, dit ce Père, non moins ingénieux que savant, qui attaque aussi bien les rois que leurs sujets, redouta la pauvreté dans saint Pierre. Mais c'est peu, ajoute saint Augustin, la nature même respecta la parole de ce pauvre, puisque le boiteux qu'il guérit avait apporté ce mal en naissant : *Pauperis imperium etiam natura non pertulit, ille enim claudus erat ex utero matris suæ* (*Idem, ibid.*). Et ce pauvre n'aurait jamais fait ce miracle, s'il n'eût été rempli de Dieu, qui est le vainqueur de la nature : *Quod profecto non fieret, nisi pauper ille plenus esset Deo, qui est victor naturæ* (*Idem, ibid.*). Il est bien assuré que l'Apôtre ne fit cette cure miraculeuse, qu'à cause qu'il n'avait rien, puisqu'il s'y disposa par une confession publique de son indigence : *Argentum et aurum non habeo*, et qu'il ne regarda sa puissance que comme une suite, ou comme une récompense de sa pauvreté volontaire : *Quod autem habeo hoc tibi do.*

La même chose arriva en la personne de saint Gilles. Tandis qu'il fut riche, il n'eut point d'autorité dans le royaume de son maître; tandis qu'il posséda des terres ou des maisons, la nature ni la maladie ne respectèrent point sa parole; mais aussitôt qu'il eut changé la qualité de prince avec celle de pauvre, qu'il eut vendu ses biens, qu'il en eut distribué le prix aux nécessiteux, il délivra les possédés, il relégua les démons dans les enfers, il guérit les malades et les délivra de ces filles du péché, qui nous font si rudement éprouver la tyrannie de leur père.

Concluons donc, messieurs, qu'il n'y a rien de plus puissant ni de plus riche que la pauvreté, puisqu'elle opère des miracles : *Nihil hac ditius est paupertate, quæ virtutes confert* (*Idem, ibid.*). Mais ajoutons qu'il n'y a rien de plus juste qu'elle, puisque obéissant aux ordres de Dieu, elle produit les hommes saints qui essaient de se cacher, et qu'elle rend formidables aux démons ceux qui tâchent de se rendre méprisables aux hommes du monde. Cette conduite de Dieu sur saint Gilles ne lui put faire changer de dessein; et parce que Dieu avait fait des miracles pour le découvrir par la même pauvreté qu'il avait choisie pour demeurer inconnu, il se résolut de quitter la Grèce, de courir par toute la terre comme un pèlerin ou comme un banni, et de trouver dans sa fuite ce qu'il n'avait pu trouver dans sa pauvreté.

III. — Le chrétien, s'il vit selon les lois de l'Evangile, est un illustre banni, et non-seulement la terre lui est un pays étranger, mais un pays ennemi. Il est délicat, dit Hugues de Saint-Victor, et indigne du nom glorieux qu'il porte et de la philosophie généreuse qu'il professe, s'il a encore de l'attachement et de la complaisance pour sa patrie : *Delicatus est ille cui patria dulcis est.* Il est courageux, s'il regarde toute la terre comme son pays et s'il se souvient que de tous les endroits du monde il peut s'adresser à Dieu et être exaucé de lui : *Fortis est cui omnis terra patria est.* Mais il est parfait si, prenant des pensées plus solides et plus chrétiennes, il considère toute la terre comme son exil, et si, méprisant tous les lieux par où il passe et où il demeure, il soupire perpétuellement après le ciel, sa véritable patrie : *Perfectus est, cui omne solum exilium est.*

Et la raison en est claire et convaincante, car le premier a injustement attaché son affection à la terre, et il a fait voir que l'aimant comme sa patrie, il y voudrait toujours demeurer : *Primus amorem fixit.* Le second a modéré son affection en l'étendant sur tout le monde, et ne l'attachant en pas un lieu, il l'a merveilleusement affaiblie : *Secundus sparsit.* Mais le troisième l'a heureusement éteinte, et considérant toute la terre comme un exil, il n'a plus de désirs ni de pensées que pour le ciel : *Tertius extinxit.*

Je confesse que le chrétien, s'il veut suivre les conseils de l'Evangile, doit être en cette disposition, que pour être parfaitement dégagé de l'amour des créatures, il faut qu'il se

considère comme un banni et qu'il regarde toute la terre comme le lieu de son exil; mais cela n'empêche pas que cette condition ne soit très-fâcheuse, et que dans la gloire qui l'accompagne, on n'y trouve beaucoup de trouble et de douleur.

Car si le chrétien est un banni ou un pèlerin, il faut qu'il se résolve de porter les peines qui sont attachées à ces conditions, et qu'il renonce au plaisir, à l'honneur et au profit, qui sont les choses du monde qui attachent plus ordinairement le cœur des hommes.

Il faut qu'il renonce au profit, puisqu'étant toujours vagabond il ne peut rien posséder, et que sa condition est semblable à celle des esclaves, qui ne sont non plus les maîtres de leurs biens que de leurs personnes; car, outre que courant toujours sur la mer ou sur la terre, il est exposé à la violence des pirates et des larrons, il est certain que, selon les lois humaines, ce qu'il possède pendant sa vie est acquis au prince sur les terres duquel il se trouve après sa mort.

Il renonce au plaisir, puisqu'il souffre toutes les peines qui sont inséparables des voyages, qu'il est toujours en mouvement et n'est jamais en repos, qu'il est exposé à la merci des étrangers, qu'il est privé de toute la douceur de l'amitié, qu'on ne saurait contracter que dans une longue conversation, que ne permettent pas les voyages; il renonce enfin aux honneurs, puisque, ne s'arrêtant en aucun lieu, il est toujours étranger, et ne peut prétendre de part au gouvernement de la république. Ainsi le pèlerin et le banni demeurent toujours inconnus et méprisés, parce que n'ayant point de résidence certaine, on ne peut ni connaître ni estimer leur personne et leur mérite.

C'est le désir et l'espérance de saint Gilles quand il sort de son pays: car il se persuade que, courant toujours et ne s'arrêtant jamais, il demeurera méprisé, et que dans cet heureux état il n'aura plus à craindre la gloire du monde, la plus mortelle ennemie de notre salut. Il monte sur mer pour s'écarter plus tôt de la Grèce, et il choisit un vaisseau où, ne connaissant personne, il espère qu'il sera inconnu à tout le monde.

Mais Dieu, qui récompense partout ses serviteurs, comme il punit partout ses ennemis, qui abaisse ceux-ci quand ils se veulent élever, qui élève ceux-là quand ils se veulent abaisser, permet qu'une effroyable tempête attaque le vaisseau dans lequel est entré saint Gilles, et le menace du naufrage. Chacun implore le secours du ciel et fait des vœux dans une si pressante nécessité; mais la mer s'en moque et fait voir que depuis que l'homme a perdu son innocence, elle ne reconnaît plus son commandement ni ses prières. Les matelots, qui ont inutilement employé leur travail et leur industrie, redoublent la crainte des passagers par celle qui paraît sur leur visage, et témoignant qu'ils n'attendent plus que la mort, les réduisent au désespoir.

Le saint, qui dans ce péril ne craignait rien pour lui, commença à tout craindre pour les autres; il eut pitié de tant d'hommes qui s'allaient perdre, il se laissa vaincre à leurs soupirs et à leurs larmes, et oubliant le dessein de se cacher, il se découvrit innocemment par un miracle: car il leva les yeux vers le ciel, il y poussa quelques soupirs, puis, comme s'il eût senti que sa prière était exaucée, il s'adressa confidemment à la mer et lui commanda de faire cesser le danger en faisant cesser la tempête. A peine eût-il achevé, que cet élément, qui fait gloire de de mépriser tous les hommes et qui croit ne devoir obéissance qu'à Dieu, reconnaissant quelque chose de plus qu'humain en la personne de saint Gilles, calma sa fureur, et abaissant ses flots rendit l'assurance à tout le monde: *Imperavit mari, et facta est tranquillitas.*

Il n'eut pas fait plutôt ce miracle qu'il s'en repentit, et que la gloire qu'il en reçut lui donna du déplaisir et de la crainte: car les matelots, qui connaissaient mieux que les autres l'extrémité du danger, se prosternèrent à ses pieds, embrassèrent ses genoux, adorèrent leur libérateur et confessèrent, ou qu'il était un ange déguisé en homme, ou qu'il était un saint travesti en pèlerin. Le croiriez-vous bien, messieurs, notre banni eut quelque horreur de son miracle; il condamna sa puissance, il redouta plus la gloire qui l'environnait, que la tempête qu'il venait de calmer, et il appréhenda plus les les louanges des hommes, que les flots et les orages de la mer. Il souhaite d'aborder en quelque pays étranger, où, sortant du vaisseau, il se dérobe à ceux qui l'admirent et qui l'affligent tout ensemble.

Enfin le ciel exauça ses vœux, il prit port dans la Provence; il sortit du vaisseau comme s'il y eût fait un crime, et gagnant la ville d'Arles, il se persuada qu'il y serait en assurance, parce qu'il y serait dans l'obscurité; il y passe quelques jours selon son désir, c'est-à-dire inconnu à tout le monde; il y est regardé comme un pèlerin, il y est traité comme un banni, et il a cette satisfaction que l'on méprise sa personne, parce qu'on ne reconnaît pas son mérite.

Le grand saint Césaire gouvernait en ce temps-là l'Eglise d'Arles, et lui donnait mille preuves de sa prudence, de sa doctrine et de son amour. Notre illustre pèlerin s'approche de lui, et, ravi de ses vertus, désire d'être un des disciples de ce maître incomparable. Rien ne l'y convia davantage que la créance qu'il eut, que ce grand prélat effacerait toute sa gloire, et qu'il paraîtrait moins auprès de lui, que les étoiles auprès du soleil. Mais que vous vous abusez, grand saint, dans la vaine espérance que vous donne votre humilité: Césaire, qui a l'esprit merveilleusement éclairé, découvrira vos vertus, et les fera connaître à tous les autres; il publiera votre mérite dans son diocèse, et vous recevrez plus d'honneur dans la ville d'Arles, que vous n'en eussiez reçu dans celle d'Athènes.

La chose arriva ainsi, messieurs: saint

Césaire connut le mérite de saint Gilles, et révérant la grâce de Jésus-Christ, qui reluisait en sa personne, lui renvoya tous les malades et les possédés, qui lui venaient demander leur guérison ou leur délivrance. Saint Gilles s'en voulut défendre par des refus que lui enseignait sa modestie ; il protesta mille fois qu'il était un misérable pécheur, et pour éviter la gloire, il fit tout ce que font les ambitieux pour l'acquérir : mais tous ces saints artifices furent inutiles; la voix du peuple s'accorda avec celle de son pasteur ; les démons même parlèrent en sa faveur comme les anges, et les uns et les autres publièrent la vertu de notre glorieux pèlerin. Il fut forcé même par l'autorité de saint Césaire, de ne plus refuser aux malades ni aux possédés ce qu'ils attendaient de sa charité : si bien que guérissant les uns et délivrant les autres par son attouchement, ou par sa parole, il acquit tant de réputation qu'il se résolut de quitter la compagnie d'un saint pour se défendre contre l'estime du monde.

Ambitieux, ou saint Gilles est bien trompé, ou vous êtes bien abusés : vous vous imaginez que la gloire est la plus solide récompense de la vertu, vous croyez que c'est elle qui anime les conquérants dans les travaux, et que c'est elle qui les couronne dans les combats ; vous croyez qu'il ne se ferait plus de belles actions dans le monde , si l'honneur en était banni, et vous vous laissez charmer à ce faux oracle qui rend la vertu esclave de la renommée , *Contemptu famæ contemnuntur omnes virtutes* (*Tacitus*) ; vous vous laissez enfin persuader que la réputation vous donnera un nom éternel, et que vous faisant revivre après votre mort , elle vous procurera cette immortalité que vous regardez comme le comble de votre bonheur. Mais ouvrez les yeux, profitez de l'exemple de saint Gilles, et apprenez du soin qu'il prend d'éviter l'honneur, qu'il est le plus dangereux ennemi de votre salut. En effet, après qu'il a vendu tous ses biens, et qu'il s'est fait pauvre, qu'il a quitté son pays, et qu'il s'est rendu pèlerin pour être inconnu, il s'avise enfin de s'enfoncer dans un désert et de se faire ermite pour se cacher aux yeux du monde.

III. — La solitude a ses avantages et ses plaisirs; mais elle a aussi ses humiliations et ses douleurs ; et nous pouvons dire, avec saint Grégoire le Grand, que si le ciel porte le nom de désert dans l'Ecriture, l'enfer le porte aussi , pour nous apprendre que si dans le désert on goûte les délices des bienheureux, on y souffre aussi les peines et les supplices des damnés : *Deserti nomine infernus intelligitur*, dit ce grand homme, *ubi nulla solatia inveniuntur*. Je sais bien qu'on y traite avec les anges ; mais je sais bien qu'on y traite aussi avec les démons: je sais bien qu'on y apprend les vertus, mais je sais bien qu'on y apprend aussi tous les vices; et que le pécheur n'ayant point de plus mauvaise compagnie que la sienne, doit éviter la solitude, s'il veut éviter son malheur. Je sais bien que c'est la mère de l'innocence; mais je sais bien que c'est la mère de l'impiété, et que les plus horribles péchés s'apprennent dans son école : *Omnia mala nobis solitudo persuadet* (*Senec. Epist.* XXV).

Ce grand philosophe, qui a eu tant de lumières parmi les ténèbres du paganisme, a remarqué que ceux qui ont de violentes passions ne doivent point être abandonnés à la solitude, de peur qu'ils n'en abusent, ou contre eux, ou contre les autres. *Lugentem timentemque custodire solemus, ne solitudine male abutatur*. C'est là qu'ils prennent de mauvais conseils ; c'est là qu'ils excitent leurs passions, et qu'ils leur permettent ce que la crainte ou la honte leur défend dans les compagnies : *Tunc mala consilia agitant, tunc quicquid, aut metu, aut pudore celabat animus, expromit* (*Idem*, *Epist.* X) : si bien que la solitude est funeste à tous les pécheurs; et ces hommes qui ne sont pas maîtres de leurs personnes, ne doivent pas être confiés à leur conduite.

Vous me direz que cette raison ne regarde pas saint Gilles, et qu'étant très-vertueux, il ne trouva que du plaisir dans le désert, car il ne fut plus importuné de ces fâcheuses pensées, qui troublaient son repos, et qui offensaient son humilité; il n'y fut connu que des anges, et dans cette agréable retraite, il n'eut plus d'autre occupation que de louer le Fils de Dieu avec ces bienheureux esprits. Je vous le confesse, messieurs, et qu'il y trouva même cette vie cachée qu'il avait inutilement cherchée dans l'indigence et dans les pèlerinages.

Mais si c'est une satisfaction pour lui, cela n'empêche pas que ce ne soit aussi une humiliation et une peine pour lui-même. Car le solitaire est un homme mort, qui n'a plus de commerce avec les vivants; il est enseveli dans le désert; il est dans une terre d'oubli, où l'on ne pense plus à lui ; il est un anathème public , excommunié des compagnies , retranché de la société des hommes et relégué avec les bêtes farouches. Ce supplice est si terrible, qu'encore qu'Adam y ait été condamné pour ses péchés , il n'y a jamais eu que deux de ses enfants qui en aient souffert la peine dans toute son étendue.

Je sais bien qu'il lui fut dit, en sortant du paradis, que pour avoir insolemment affecté de se rendre semblable à Dieu, il serait semblable aux bêtes, et que n'ayant pas voulu se contenter de sa condition il serait justement réduit à celle des brutes : *Homo cum in honore esset, non intellexit, ideo comparatus est jumentis insipientibus.*

Mais Dieu révoqua ou modéra du moins cet arrêt. Car l'homme pécheur n'est pas traité sur la terre comme les bêtes : s'il en est persécuté, il s'en défend ; s'il n'est pas leur souverain , il est leur tyran ; s'il ne se fait obéir par amour, il se fait obéir par force, et s'il est brutal en ses mœurs, il ne l'est pas encore en sa nourriture ni en ses habits. Il n'y a eu que Nabuchodonosor et Jésus-Christ qui aient éprouvé la rigueur de ce supplice, et qui par la conduite de Dieu aient été traités comme des bêtes dans le monde.

Le premier, pour s'être élevé au-dessus de l'homme, fut chassé de son palais. *Quia elatione cogitationum se super homines extulit, ipsum quem communem cum hominibus sensum habuit, amisit* (*S. Greg., lib.* V *Moral., c.* 8). Il fut confiné dans une forêt, où il broutait l'herbe avec les bêtes, où étant chargé de poil, comme les aigles de plumes, dit l'Ecriture, il faisait une pénitence qui doit étonner tous les princes, puisque quand Dieu veut il leur ôte le jugement, le sceptre et la vie : *Terribili et ei qui aufert spiritum principum, terribili apud reges terræ* (*Ps.*, LXXV).

Mais souffrez que sans m'écarter de mon sujet, je vous représente avec les termes emphatiques de l'Ecriture, la métamorphose de ce prince, qui étant la terreur de tous les peuples, devint le mépris de ses sujets, fut dépouillé de sa pourpre, précipité de son trône et relégué dans un bois, où il ne mangeait que du foin comme les bêtes : *Ex hominibus abjectus est* (*Daniel*, IV) : le voilà retranché de la compagnie des hommes : *Et fœnum ut bos comedit*, le voilà réduit à la nourriture des bêtes : *et rore cœli corpus ejus infectum est* : le voilà sujet à toutes les injures du ciel : *Donec capilli ejus in similitudinem aquilarum crescerent, et ungues ejus quasi avium.* Le voilà couvert de poil, comme les aigles, et ses ongles recourbés, comme ceux des oiseaux de proie. Après ce fameux exemple, ne m'avouerez-vous pas que le désert est effroyable, puisqu'il convertit les hommes en brutes et que de rois insolents il en fait des bêtes farouches ?

Le second, sur qui s'exerça cette effroyable rigueur, fut Jésus-Christ. Car comme il était le pleige des pécheurs et qu'il avait voulu porter toutes les peines qu'ils méritent, il naquit dans une étable, ainsi que les bêtes ; il fut couché sur la paille et il n'eut point d'autre berceau qu'une crèche : *Et reclinavit eum in præsepio* : mais comme il fut plus particulièrement chargé de nos crimes en son baptême qu'en sa naissance, le Saint-Esprit le chassa dans le désert : *Expulit eum Spiritus in desertum* ; et par une étrange conduite qui doit faire trembler tous les justes, il l'obligea de vivre avec les bêtes, après avoir combattu les démons.

Remarquez toutes les paroles de l'Ecriture : écoutez-les avec respect et avec étonnement, et jugez de l'excès de vos maux, par l'extrémité de leur remède : *Et statim spiritus expulit eum in desertum* (*S. Marc*, I) : Le Saint-Esprit, poussa, chassa et confina Jésus-Christ dans le désert, aussitôt que dans son baptême il eut été chargé de nos crimes : quelle excessive rigueur ! *Et erat in deserto quadraginta diebus, et quadraginta noctibus* : et il demeura dans ce triste séjour pendant quarante jours et quarante nuits : quelle longue pénitence ! *Et tentabatur à Satana* ; il y fut tenté par le démon : quelle haute insolence pour celui-ci ! extrême patience pour celui-là ! *Eratque cum bestiis* ; et il y vécut avec les bêtes : quelle étrange humiliation !

Il est vrai que cet outrage fut réparé par le service que lui rendirent aussitôt les anges ; et le Saint-Esprit nous montra ce qui était dû à Jésus-Christ pour lui-même, et ce qui lui était dû pour les pécheurs, dont il avait voulu être la caution innocente. *Et angeli ministrabant illi.* Sur quoi saint Ambroise dit excellemment, pour relever l'humilité du Fils de Dieu : *Cum bestiis erat et angeli ministrabant ei, ut in altero misericordiæ insigne, in altero divinæ judicium potestatis agnoscas : tuum est quod bestias patitur, suum est quod Angelis prædicatur* (*S. Ambros., lib.* II, *in cap.* II *S. Luc.*).

Revenons à notre sujet, dont nous nous sommes un peu écartés sans être pourtant sortis du désert ; et disons, messieurs, que saint Gilles choisit ce triste séjour pour être éloigné du monde, pour être inconnu aux hommes, pour éviter leurs louanges, qui étaient si redoutables à sa modestie, pour vivre avec les bêtes et pour satisfaire à la justice divine par une si effroyable pénitence. Il y passa quelques mois sans que les malades ni les possédés le pussent trouver ; il y vécut avec une joie qui ne se peut expliquer, parce que la gloire ne le pouvait aborder dans ce désert et que n'y voyant que des bêtes, il n'appréhendait point les louanges ni les applaudissements du monde : mais votre satisfaction, grand saint, ne durera pas longtemps; Dieu qui veut élever ceux qui s'abaissent et produire ceux qui se cachent, vous élèvera dans votre humiliation et vous fera connaître dans votre solitude : les bêtes farouches commenceront votre gloire et les hommes l'achèveront.

En effet, messieurs, les cerfs et les biches eurent de la vénération pour l'innocence de notre saint, et elles lui rendirent les mêmes devoirs qu'elles rendaient au premier homme pendant la justice originelle. Car en cet heureux état, toutes les bêtes respectaient l'image de Dieu en la personne d'Adam : elles n'avaient rien de farouche qui pût l'étonner ; elles traitaient avec lui comme avec leur souverain, et gardant un peu de familiarité parmi beaucoup de respect, elles observaient ses ordres sans violenter leurs inclinations. L'homme se jouait avec les lions, comme il fait maintenant avec les chiens et les agneaux ; et ces bêtes, qui ne sont devenues fières que depuis qu'il est devenu criminel, lui rendaient avec plaisir les mêmes services qu'il tire à présent, ou des bœufs, ou des chevaux : *Quod autem*, dit saint Jean Chrysostome, *nunc terrori nobis sunt bestiæ et timeamus et dominio exciderimus, hoc fecit peccatum : nam ab initio res non ita se habebat, sed timebant et tremebant bestiæ et suspiciebant Dominum* (*in cap.* I *Genes. homil.* 9).

Notre grand saint était entré dans le privilége de l'homme innocent ; il usait ainsi de toutes les bêtes de son désert. Les cerfs, sans craindre les loups, l'abordaient en sa cabane; les biches le nourrissaient de leur lait ; les daims le divertissaient en la solitude par leur agilité, et dans cet heureux séjour, il n'y avait point de créatures animées qui n'essayassent de donner quelque plaisir ou ce

rendre quelque service à leur hôte; les oiseaux gardaient le silence quand il faisait son oraison; ils recommençaient leurs concerts quand il finissait ses prières; et comme s'ils eussent voulu l'imiter, ils louaient par leurs chants le même Dieu qu'il venait de louer par ses cantiques.

Vous souffriez ces services, quoiqu'ils fussent des marques de votre innocence, et ces soumissions ne vous déplaisaient pas, parce qu'encore qu'elles vous fussent honorables, elles ne vous étaient pas dangereuses. Vous ne craigniez que l'honneur du monde, qui est funeste à l'humilité, et vous n'appréhendiez que les applaudissements, qui accompagnent les miracles, et qui jettent ceux qui les font dans le péril. Mais Dieu, qui connaissait bien que vous étiez à l'épreuve de ces tentations, et que vous rapporteriez à sa gloire ce qu'il ferait de plus éclatant pour la vôtre, vous tira de votre désert par une voie que vous ne prévoyiez pas. Les princes vous allèrent trouver dans votre affreuse solitude, et le plaisir de la chasse les appelant dans votre forêt, un miracle dont vous ne fûtes pas tant la cause que l'occasion leur découvrit votre présence et votre mérite.

Charles Martel, ce grand prince qui, se contentant de faire des rois, ne le voulut jamais être, allant chasser dans ce désert, rencontra fortuitement la biche qui nourrissait notre saint et la poursuivit à toute force. Etant pressée par les chiens, elle se retira dans la caverne de saint Gilles, comme dans un asile assuré. Un des piqueurs l'apercevant au milieu de l'obscurité la voulut percer d'une flèche, mais la Providence permit qu'elle blessât le saint qui était en oraison. Le sang coula de sa plaie sans distraire son esprit, et la douleur moins forte que son amour, ne put le détourner du divin objet qu'il considérait.

A la voix des chiens qui aboyaient après la biche et n'en pouvaient approcher, Charles Martel descendit de cheval, entra dans la cabane du saint, qu'il trouva baigné de sang, mais si occupé de Dieu qu'il ne pensait ni à sa blessure, ni au bruit confus des chiens, des cors et des chasseurs. Ce spectacle le surprit d'abord; mais enfin ayant reconnu que cet hôte du désert était un des saints de la terre, il se prosterna à ses pieds, lui demanda sa bénédiction et le conjura de prendre la conduite de son âme.

Illustre ermite, prévoyiez-vous cette attaque dans votre désert? Pensiez-vous qu'un prince et un conquérant vous dût aller chercher dans votre retraite? Pensiez-vous qu'il dût implorer votre secours, et qu'usant du pouvoir que son mérite lui donnait dans le royaume, il vous dût contraindre à quitter votre chère solitude? Cependant il usa de tant de prières, il se servit de tant d'adresse, que vous fûtes obligé de lui obéir et de sortir de votre forêt pour vous rengager dans le monde

Mais Dieu, qui exécutait ses desseins sur vous en cette rencontre, voulut honorer votre humilité et vous mettre dans son Eglise pour servir d'exemple aux fidèles. Il voulut que vous fussiez le père d'un glorieux nombre d'enfants qui combattraient sous vos enseignes; il voulut que vous bâtissiez un monastère dont vous seriez la règle vivante; et pour vous élever autant que vous vous étiez abaissé, il voulut que vous fussiez le protecteur de la France, et que le plus grand royaume du monde vous reconnût pour un de ses tutélaires pendant votre vie et après votre mort.

Avouez, messieurs, que Dieu est bien fidèle dans ses paroles, qu'il s'acquitte exactement de ses promesses, et que personne ne s'humilie dans son état qu'il ne l'exalte lui-même et ne le fasse honorer par ses sujets: *Qui se humiliat exaltabitur;* mais confessez aussi que saint Gilles a été bien soigneux de se cacher, qu'il a fui l'honneur avec un merveilleux empressement, qu'il a combattu longtemps avant que de se rendre, qu'il a usé de tous les artifices imaginables pour tromper le monde et pour se dérober à sa connaissance.

Car il vendit ses biens afin que la pauvreté le jetât dans le mépris; il se bannit volontairement de son pays et passa de ville en ville et de province en province, afin qu'étant toujours pèlerin, il demeurât toujours caché. Enfin il se confina dans les déserts et s'ensevelit tout vivant, afin que, selon les obligations du christianisme, il fût non-seulement inconnu, mais mort en quelque façon à tous les hommes de la terre.

Pouvait-il, messieurs, tenter des moyens plus propres pour réussir dans ses desseins, et la modestie des plus humbles pouvait-elle être plus ingénieuse que la sienne, qui lui apprit à se cacher sous la personne d'un pauvre, d'un pèlerin et d'un ermite? Apprenez d'un si grand exemple qu'il n'y a rien de plus redoutable aux saints que la gloire, que plus ils sont élevés, plus ils se doivent abaisser, et que la grandeur leur serait funeste si elle n'était appuyée sur l'humilité.

Le démon sait bien que de toutes les voies qu'il a employées pour perdre les hommes, il n'y en a point qui lui ait acquis plus d'avantages sur eux que la vaine gloire; il sait bien qu'il doit à l'orgueil toutes ses victoires, et que sans ce fidèle complice de sa haine, il ne ferait point de conquêtes dans le monde. C'est le plus grand de ses efforts et le dernier de ses artifices; car quand il voit qu'un homme s'est défendu de l'avarice par l'aumône ou par la pauvreté, qu'il s'est garanti de l'impureté par la fuite et par le jeûne, qu'il a triomphé de la colère par la patience et par la douceur, il se sert de ses vertus mêmes pour le perdre, et il essaie de lui en ôter le mérite en lui en faisant connaître le prix: *Sæpe namque malignus spiritus*, dit le grand saint Grégoire, qui a si dignement écrit de la morale chrétienne, *ut bona destruat quibus adversari non valuit, ad mentem operantis venit, eamque tacitis cogitationibus in suis laudibus excutit* (*S. Gregor. Mag.*, *epist.* 128, *lib.* VII): Souvent le malin esprit, pour dé-

truire les bonnes œuvres qu'il n'a pu empêcher, s'approche de celui qui les a faites, et remplissant son esprit de vaines pensées, l'entretient de ses louanges, afin que, trompé par de si belles apparences, il admire ses vertus, et qu'enflé d'une secrète présomption, il perde la grâce de Dieu qui les lui avait données : *Ita ut decepta mens admiretur ipsa, quam sint magna quæ fecit, quæ dum per occultum tumorem apud semetipsam extollitur, ejus qui donum tribuit, gratia privatur* (*Idem, ibid.*).

Et cela est si vrai, messieurs, que le Fils de Dieu est obligé de laisser quelques infirmités dans les saints, qui tempèrent leur grandeur, et qui conservent leur humilité. Le grand apôtre eut besoin de ce remède, et parce que les révélations l'avaient élevé, Dieu l'abaissa par les révoltes de sa chair. Il demanda d'en être délivré ; et saint Ambroise dit que ce fut un artifice du démon qui le voulait perdre en lui ôtant ce sujet de s'humilier ; mais que son maître, qui connaissait mieux que lui tous ses besoins, ajouta aux tentations de la chair les persécutions du démon, afin que celui même qui lui avait voulu donner de la présomption, lui conservât son humilité : *Inflare volebat Paulum Diabolus, quem Paulum? illum utique Apostolum non ab hominibus neque per hominem, sed per Jesum Christum* (*S. Ambros., in Psal.* CXVIII, *Serm.* 3). Le démon voulut enfler de vanité l'esprit de Paul : mais quel Paul à votre avis? ce Paul qui avait été appelé à l'apostolat, non par les hommes, mais par Jésus-Christ, et par Jésus-Christ glorieux : *Et pene deceperat, ita ut stimulum carnis suæ qui se humiliabat rogaret auferri, sed bonus Dominus qui Paulum infirmitatibus vellet facere fortiorem, adhibuit ei angelum Satanæ, ut suis diabolus artibus vinceretur* (*S. Ambros., in Psal.* CXVIII, *Serm.* 3, *circa finem*): Le diable avait presque séduit cet apôtre, et l'avait obligé à demander à Jésus-Christ qu'il lui ôtât cet aiguillon de la chair qui humiliait son esprit ; mais son bon maître, qui le voulait rendre plus fort par ses faiblesses, et plus grand par ses humiliations, ajouta encore les tentations de Satan aux révoltes de la chair, afin que l'apôtre fût sauvé par l'humilité, et que le démon fût défait par ses propres artifices.

Concluons de tout ce discours que cette vertu est la plus nécessaire aux chrétiens, et que c'est celle que Jésus-Christ veut que nous imitions en sa personne et en celle de ses saints : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.*

Le grand saint duquel vous solennisez la fête n'exige de vous que ce devoir. Il ne veut pas que vous vendiez vos biens, comme lui, pour les distribuer aux pauvres ; et il se contente que vous fassiez des aumônes de ce qui est superflu dans votre famille. Il ne veut pas que vous quittiez vos maisons, comme lui, ni que vous couriez de ville en ville sous un habit de pèlerin ; et il sera satisfait que vous regardiez la terre comme votre exil, et le ciel comme votre patrie ; mais il veut que vous soyez humbles comme lui, que vous redoutiez l'orgueil, et que vous appréhendiez tout ce qui vous peut faire perdre l'humilité.

Etablissez-vous donc fortement dans cette vertu, servez-vous de toutes les pensées qui peuvent la faire naître dans votre âme : et quand la vanité s'y veut couler, songez que le néant est votre origine, que le péché est votre ouvrage, et que la mort est votre supplice ; songez que si Dieu ne vous eût tirés du néant, vous ne pouviez en sortir ; songez que quand il vous abandonne à vous-mêmes, et qu'il vous ôte sa grâce, que vous avez méprisée, vous ne pouvez faire autre chose que de pécher : ressouvenez-vous enfin qu'à quelque grandeur que vous soyez élevés, vous ne pouvez vous garantir de la mort ; et que cette fidèle ministre des vengeances de Jésus-Christ réduira votre orgueil en poudre.

Si ces pensées ne font pas assez d'impression sur votre esprit, ressouvenez-vous que Dieu s'est humilié pour guérir les orgueilleux, et que comme c'est une extrême misère de voir un homme superbe, c'est une extrême miséricorde de voir un Dieu humilié : *Magna miseria homo superbus, magna misericordia Deus humilis* (*S. August.*). Saint Gilles a évité l'un et imité l'autre ; son humilité a produit sa gloire, et il n'est grand dans votre estime que parce qu'il a été humble dans la sienne. Profitez donc de l'exemple qu'il vous a donné, et soyez humbles sur la terre, afin que vous soyez grands dans le ciel ; où vous conduise, etc.

PANÉGYRIQUE DE SAINT JACQUES ET DE SAINT PHILIPPE,

Prononcé, le jour de leur fête, dans l'église de l'Oratoire.

Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos (I *Joan.*, IV).

Comme Dieu est la première bonté, il doit être aimé de toutes les créatures, et l'amour qui ne va pas jusqu'à lui, comme à son centre, est criminel et déréglé : *Deus centrum est totius amoris.* Comme il est la bonté infinie, il mérite d'être infiniment aimé, et il faudrait souhaiter, avec David, que toutes les parties de notre corps fussent capables de le bénir et de l'aimer : *Omnia ossa mea dicent : Domine, quis similis tibi?* Mais outre ces deux puissantes raisons, nous le devons encore aimer parce qu'il nous a aimés le premier, et que son amour de bienveillance exige de nous un amour de reconnaissance et de justice : *Si piget amare*, dit saint Bernard, *non pigeat redamare.* Ç'a été sans doute cette puissante considération qui a obligé les deux apôtres dont l'Eglise solennise aujourd'hui la fête, à aimer le Fils unique de Dieu : car il prévint leur amour et leur mérite en les appelant à son service ; il leur destina des emplois dans son Eglise avant qu'ils connussent sa bonté, et il mourut pour leur salut avant qu'ils pussent mourir pour sa gloire. Il est vrai que son amour fit naître celui de ces deux apôtres, et que, ravis de l'excès avec lequel il les avait aimés, ils

essayèrent de l'aimer de toute leur force, et de reconnaître une charité infinie par une charité extrême : *Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos.* Si bien qu'on ne peut sans injustice leur refuser la qualité glorieuse de fidèles amants de Jésus-Christ. Mais puisque c'est le Saint-Esprit qui inspire le divin amour, ne nous engageons pas plus avant dans ce discours d'amour sans implorer sa faveur, et pour l'obtenir plus facilement, interposons le crédit de la Mère d'amour, et disons-lui avec l'ange qui lui annonça le mystère d'amour : *Ave, Maria.*

Je n'ai pas grande peine à croire, avec saint Augustin, que l'amour est l'unique vertu du christianisme, et que toutes les autres vertus ne sont que les divers mouvements de l'amour. Car qui examinera bien leur nature, trouvera qu'elles ne sont que des amours déguisés, qui, selon leurs divers emplois, portent des noms différents : la prudence est un amour éclairé, qui choisit tous les moyens qui la peuvent heureusement conduire à ce qu'il aime ; la force est un amour généreux, qui combat toutes les difficultés et qui renverse tous les obstacles qui s'opposent à la recherche ou à la possession de ce qu'elle aime ; la tempérance est un amour incorruptible, qui se défend de tous les objets agréables qui essaient de la séduire et qui la veulent rendre infidèle à ce qu'elle aime ; la justice est un amour raisonnable, qui se soumet à ce qu'elle aime, et qui apprend à bien commander en obéissant. Si cette maxime est véritable, comme on n'en saurait douter, puisqu'elle est appuyée sur l'autorité de saint Augustin et qu'elle est confirmée par l'expérience, il faut nécessairement conclure que tous les chrétiens sont des amants, et que si parmi les anges il y a des ordres différents qui honorent les différentes perfections de Dieu, il n'y a que des amants parmi les fidèles qui adorent sa bonté.

Mais comme les vertus morales, pour être des amours déguisés, ne laissent pas d'être différentes entre elles, les chrétiens aussi pour être des amants, ne laissent pas d'avoir leurs différences, et d'être distingués les uns des autres par les diverses qualités de leur amour. Et comme la bonté de Dieu, dans son étendue infinie, a mille charmes qui la rendent infiniment aimable, elle fait naître parmi les chrétiens mille amours qui portent un même nom, parce qu'ils regardent un même objet ; mais qui diffèrent en propriétés, parce qu'ils regardent un objet infini. Les apôtres dont nous célébrons aujourd'hui la fête, autorisent cette vérité, et nous font voir que tous les chrétiens sont amants, et que tous les chrétiens sont différents en leur amour; puisque saint Philippe et saint Jacques aiment Jésus-Christ, et l'aiment différemment ; que saint Philippe fait paraître son amour dans sa lumière, dans son zèle et dans ses souffrances; et que saint Jacques déclare le sien par ses jeûnes, par ses prières, et par le désir qu'il a du salut de ses ennemis.

I.—1. Il est assez difficile de juger s'il faut que l'amour précède la connaissance, ou que la connaissance précède l'amour : chaque parti a ses raisons, et peut défendre son opinion avec beaucoup de justice. Mais pour éviter la chaleur de la contestation, qui est toujours ennemie de la vérité, disons, avec saint Augustin, que la connaissance produit l'amour, puisque nous ne saurions aimer ce que nous ne connaissons pas : *Ignoti nulla cupido*; mais que dans la suite et dans le progrès, l'amour fait naître la connaissance, puisque si nous n'aimions pas une chose, nous ne nous mettrions pas en peine de la mieux connaître.

Saint Philippe, éclairé des lumières de la foi, connaissait le Père éternel. Cette connaissance, quoiqu'imparfaite, avait fait naître quelque amour dans sa volonté, et cet amour lui inspirait le désir de le mieux connaître, afin de le mieux aimer. C'est pourquoi s'adressant au Fils, il lui demande pour toute grâce, qu'il lui fasse connaître son père : *Ostende nobis Patrem, et sufficit nobis* (*Joan.*, XIV).En effet, il n'y a que cette connaissance qui nous suffise; toutes les autres sont inutiles ou dangereuses, et elles ne servent qu'à nous entretenir dans notre ignorance ou dans notre orgueil. Elles enflent l'esprit ou elles l'offusquent; et comme toutes les choses du monde sont ténèbres et vanité, elles produisent ces deux effets dans l'âme de ceux qui les connaissent, et qui les aiment. Mais la connaissance de Dieu produit la lumière et l'humilité, et comme elle nous découvre ses grandeurs et nos misères, elle nous donne beaucoup d'estime pour lui, et beaucoup de mépris pour nous.

Ce grand homme, qui avait eu tant de commerce avec Dieu, qui représentait si noblement sa personne, et qui soutenait si hautement son autorité dans l'Egypte, ne souhaitait pour toute grâce que de le voir, et croyait avec raison que cette faveur était plus grande que celle de gouverner l'univers, et de commander aux éléments : *Si inveni gratiam in oculis tuis, ostende mihi faciem tuam* (*Exod.*, XIV). Et le Fils de Dieu confirmant cette vérité, dit à ses disciples que la vie éternelle consistait à connaître Dieu. *Hæc est vita æterna ut cognoscant te solum Deum verum* (*Joan.*, XVII). C'est pourquoi saint Philippe, instruit dans son école, ne lui demande point d'autre grâce que de voir son Père : *Ostende nobis Patrem, et sufficit.* Car il savait bien qu'en le voyant il le posséderait, et qu'en le possédant il serait infailliblement bienheureux. Expliquons la théologie de cet apôtre, et faisons voir que quoiqu'il fût encore novice, il était déjà un grand maître.

Les choses du monde ne sont pas à nous pour les voir, et les sens qui les découvrent ne les donnent pas en les montrant; elles s'échappent à nos yeux, quand ils les ont vues, et il ne nous en resterait pas même de souvenir si notre mémoire ne conservait leurs images. Ce malheur vient de leur défaut et du nôtre : du leur, parce qu'étant revêtues d'accidents qui nous les cachent, nous n'en voyons jamais la substance; du nôtre, parce que nos sens qui ne peuvent percer ces nuages qui les

couvrent, ne nous en donnent jamais une véritable connaissance ni une solide possession. C'est pourquoi ce philosophe avait raison de dire, que toutes ces choses dont la vanité fait tant d'estime, se montrent et ne se possèdent pas : *Ostenduntur istæ res, non possidentur* (*Senec., epist.* CX). De plus, elles ont si peu de mérite et de valeur, que quand elles pourraient se donner à nous tout entières, elles ne pourraient pas nous contenter, et notre cœur, qui est plus vaste que le monde, verrait son indigence s'augmenter par leur possession. Car comme il est créé par un bien infini, tout autre moindre que lui ne saurait le satisfaire, et toute abondance qui n'est pas Dieu, ne lui semblerait qu'une misérable pauvreté : *Omnis copia quæ Deus meus non est, egestas est* (*S. August., lib. Confess.*).

Mais comme Dieu est un être très-simple est par conséquent infini, il n'y a rien que sa propre lumière qui nous le cache, et pourvu qu'il éclaire et qu'il fortifie notre esprit, nous le possédons en le connaissant, et sa possession nous faisant trouver en lui tous les biens imaginables, nous procure un véritable bonheur. C'est pourquoi notre saint apôtre était bien fondé, quand il disait à Jésus-Christ, que pourvu qu'il lui montrât son Père, il serait satisfait : *Ostende nobis Patrem, et sufficit nobis.* Mais quoiqu'il fût si bien instruit de ces vérités, il ne les connaissait pas encore toutes, et son ignorance donna sujet à Jésus-Christ de lui en apprendre une des plus importantes et des moins connues. Car lui expliquant les mystères de l'Incarnation et de la Trinité, il lui enseigna que le Fils était l'image du Père, et que l'on voyait le Père lorsque l'on voyait le Fils : *Philippe, qui videt me, videt et Patrem* (*S. Joan.*, XIV). En effet le Fils est le caractère de la substance de son Père, il exprime toutes ses grandeurs par les siennes, et il en est un portrait si achevé que celui qui voit le Fils se peut vanter de voir son Père.

Mais il semble que Jésus-Christ veuille déclarer quelque autre mystère par ces paroles, et qu'il prétende nous apprendre que le Père était visible en son humanité même, que ses paroles en expliquaient les intentions, que ses miracles en faisaient éclater la puissance, et que la majesté qui brillait sur son visage, était une effusion de la majesté de son Père. Car s'il n'eût parlé que de sa personne divine, il n'eût pas satisfait au désir de son apôtre, et Philippe eût eu raison de lui dire, que puisqu'elle était elle-même invisible, elle ne pouvait pas leur découvrir celle de son Père : et ajoutant une autre demande à la première, il l'eût conjuré de se montrer lui-même à tous ses disciples. Il faut donc conclure de la réponse de Jésus-Christ, que l'humanité sainte était aussi bien l'image du Père que le Verbe qui la soutenait, et que celui-ci lui ayant communiqué sa personne, lui avait aussi communiqué l'avantage de représenter le Père à tous ceux qui la regardaient autant pour le moins que la faiblesse humaine le pouvait permettre. *Qui videt me, videt et Patrem.* Heureux apôtre, qui voyant le Fils possédait ce qu'il désirait, et pouvait juger de la puissance et de la sainteté du Père par celle du Fils, dont il avait tant de preuves. Mais comme le désir de cet apôtre naissait d'un amour extrême, il ne lui faisait pas demander la connaissance du Père et du Fils, pour lui seulement, mais pour tous les autres ; et il croyait qu'il ne lui suffisait pas d'aimer Jésus-Christ ; mais qu'il devait encore lui procurer des amants et le faire connaître à tout le monde, afin qu'il fût aimé de tout le monde.

2. Entre mille différences qui séparent les saints amants des profanes, l'une des plus considérables est que ceux-ci sont jaloux et qu'ils envient à tous les autres le bien qu'ils possèdent. S'ils sont ambitieux, ils ne peuvent souffrir un égal ; ils croient qu'on leur ôte toute la gloire qu'on ne leur donne pas et qu'on leur fait injustice quand on estime quelqu'un avec eux ; s'ils sont impudiques, ils ne veulent point avoir de rivaux, et leur plus grand soin dans la passion qui les transporte est d'écarter tous ceux qui peuvent se faire aimer de la personne qu'ils aiment ; s'ils sont avares ils voudraient que tous les hommes fussent pauvres et que les trésors qui sont cachés dans les entrailles de la terre, fussent enfermés dans leurs coffres, afin qu'on ne pût partager avec eux les richesses, dont ils sont également idolâtres et jaloux. Ce dérèglement tire sa naissance de la misère de toutes les choses de la terre qui ne pouvant être divisées sans en être en même temps diminuées, ne sauraient aussi nous donner de l'amour sans nous donner de la jalousie.

Mais comme Dieu est un bien spirituel et infini, qui se communique sans se diviser, qui se laisse posséder tout entier à chacun de ses amants, il produit un effet tout contraire dans leurs âmes ; car bien éloignés d'appréhender des rivaux ils en souhaitent, et leur plus grande passion est de faire connaître ce bien infini pour le faire aimer de tout le monde ; ils publient ses mérites à tous les hommes, ils découvrent ses perfections à tous les peuples et ils ne courent de ville en ville, de royaume en royaume, que pour lui acquérir des sujets et des amants. C'était le noble dessein des apôtres dans ces voyages qu'ils entreprirent après la résurrection de leur maître : c'était la récompense de leurs travaux ; et la mort, pour cruelle et ignominieuse qu'elle pût être, leur semblait douce et honorable, pourvu qu'en la souffrant ils pussent imprimer l'amour de Jésus-Christ dans l'âme des infidèles.

Ce fut le premier et le plus violent désir de saint Philippe après sa vocation. Il cherchait quelqu'un avec lequel il pût partager le bien qu'il possédait ; il voulait faire connaître son divin libérateur, et comme s'il eût été marri de n'avoir qu'un cœur pour l'aimer, il s'en voulait associer d'autres qui s'acquitassent avec lui de ce légitime devoir. Il alla trouver Nathanaël, lui décrivit les perfections du Fils de Dieu, et lui en parla avec tant d'avantage qu'il lui en donna de l'amour

en même temps qu'il lui en donna la connaissance : *Quem scripsit Moïses in lege, invenimus Jesum* (*S. Joan.*, I). Et comme ce docteur de la loi ayant appris la demeure de Jésus-Christ, lui eut dit qu'il ne pouvait sortir un prophète de Nazareth, notre saint lui repartit en deux paroles si pleines d'amour et de force qu'il le gagna au service de son maître: *Veni et vide* (*Ibidem*), Venez et voyez. Comme s'il lui voulait dire : Il ne faut que le voir pour l'aimer ; vos yeux vous persuaderont mieux que mes raisons, et quand vous aurez vu cette majesté qui éclate sur son visage, vous jugerez bien qu'il est un Dieu caché qui converse avec les hommes : *Veni et vide.*

Ce fut lui aussi qui, pressé de la même passion, introduisit les gentils auprès de son maître et qui, le premier des apôtres, leur ouvrit la porte de l'Eglise. Car comme la réputation du Fils de Dieu s'était répandue par tout le monde, quelques gentils passant par la ville de Jérusalem, se rendirent dans le temple pour le voir, et parce qu'ils ne se connaissaient pas, ils s'adressèrent à notre apôtre, qui, leur servant d'introducteur et d'interprète, les présenta au Fils de Dieu et lui expliqua leurs désirs. Cette action donna sujet à Jésus-Christ de faire cet admirable discours où, se comparant au grain de froment, qui trouve sa multiplication dans sa pourriture, il fit espérer à ses disciples que sa mort produirait sa gloire et que son Père, qui le tirerait du tombeau, le ferait connaître à tout le monde. A peine eut-il achevé ces paroles, que le Père pour les confirmer, s'expliqua par la voix des foudres et prononça cet oracle : *Et clarificavi et iterum clarificabo* (*S. Joan.*, XII).

Quand Jésus-Christ fut remonté dans le ciel, saint Philippe, suivant l'impétuosité de son amour, alla courir par la Samarie pour lui acquérir des amants. Il convertit ce fameux Simon le Magicien, qui avait ébloui toute la province par ses faux miracles, et il le força d'avouer que celui dont les ministres opéraient tant de prodiges était le véritable Messie. Il est vrai que son ambition le pervertit, et qu'ayant voulu acheter la grâce des miracles, il fut chassé de l'Eglise par le prince des apôtres; mais ce mauvais succès n'abattit point le courage de saint Philippe, et comme si le ciel l'eût voulu consoler dans cette affliction, il lui envoya un ange, qui, l'avertissant de se rendre sur le chemin de Jérusalem à Gaza, lui fournit l'occasion de contenter son zèle, et d'instruire, de convertir et de baptiser cet intendant de la reine d'Ethiopie. A peine eut-il fait cette conquête, que l'ange qui l'avait conduit en ce lieu l'emporte en un autre, pour satisfaire sans doute à son amour et lui donner moyen d'acquérir de nouveaux sujets à leur commun souverain.

Quand il eut parcouru toute la Judée, et que ce pays sembla ou trop petit ou trop incrédule à la grandeur de son zèle, il entra dans la Scythie, et faisant fondre ses glaces par la ferveur de sa charité, il convertit ces peuples barbares et les assujettit à l'empire du Fils de Dieu. Mais pour concevoir la générosité de cette entreprise, permettez-moi de vous faire une description de ce pays et de ces peuples, avec l'éloquent Tertullien. Cette contrée malheureuse n'a point de commerce avec les autres, et n'en est pas tant séparée par sa distance que par sa propre barbarie; son climat est insupportable aux étrangers; le soleil ne les éclaire qu'à regret; le ciel y est toujours couvert de nuages ; l'air qu'on y respire est infecté : *Duritia de cœlo quoque, dies nunquam patens, sol nunquam libens, unus aer nebula*, (*Tertul. lib.* I *adversus Marcion.*). De toutes les saisons de l'année, on n'y remarque que l'hiver; de tous les vents, il n'y souffle que l'aquilon, et de toutes les plantes, il n'y croît que la ciguë : *Totus annus hybernus, omne quod flaverit aquilo est.* Les fleuves y sont toujours glacés, et le froid y est si violent que les eaux n'y sont liquides que par le secours du feu : *Liquores ignibus redeunt, amnes glacie negantur, omnia torpent, omnia rigent* (*Idem, ibid.*). Les habitants sont semblables à leur pays; ils ne bâtissent jamais de maisons, et passent toute leur vie dans leurs chariots ou sous leurs tentes : *Gentes ferocissimæ inhabitant, si tamen habitatur in plaustro* (*Idem, ibid.*). La rigueur du froid ne les oblige point à se couvrir; ils marchent tout nus, et parce qu'en perdant la honte ils ont perdu aussi tous les sentiments d'humanité, ils ne contractent point de mariages. Les femmes y sont communes, et comme elles n'ont point d'amour pour leurs maris, elles n'ont point de tendresse pour leurs enfants : *Libido promiscua et plurimum nuda.* La plupart des filles se font brûler ou couper les mamelles, et leur humeur est si farouche qu'elles aiment mieux se battre que se marier, et faire la guerre que faire l'amour : *Nec fœmina sexu mitigantur, uberà excludunt, malunt militare, quam nubere.* Mais ce qui surpasse toute créance, les enfants y mangent en leurs banquets les corps de leurs pères morts, et quiconque n'est pas ainsi enseveli est estimé malheureux : *Parentum cadavera convivio convorant. Qui non ita decesserint, maledicta mors est.* Voilà les peuples qu'entreprit de convertir saint Philippe, voilà les monstres qu'il apprivoisa, voilà les barbares qu'il soumit au joug de l'Evangile.

Avouons, messieurs, que l'amour du plaisir ou de la beauté n'a jamais tant fait vaincre de difficultés à ses esclaves que l'amour de Jésus-Christ en a fait surmonter à notre apôtre ; confessons que l'amour des richesses n'a jamais fait entreprendre tant de voyages aux avares que le désir d'acquérir des sujets à Jésus-Christ en a fait entreprendre à son disciple ; avouons que la passion de la gloire n'a jamais fait courir tant de pays et souffrir tant de travaux à ses plus illustres martyrs, que le désir d'étendre les bornes du royaume de Jésus-Christ a fait endurer de peines à son généreux amant. Mais s'il est vrai, messieurs, que vous partagiez avec lui cette glorieuse qualité, que n'essayez-vous de faire connaître et de faire aimer le Fils de Dieu;

que ne publiez-vous ses mérites; que ne vous entretenez-vous des obligations que vous avez à sa bonté; que ne lui procurez-vous des serviteurs, que n'employez-vous les talents qu'il vous a donnés pour combattre ses ennemis, et que ne tâchez-vous, comme notre apôtre, d'unir la qualité de martyr à celle d'amant?

2. La souffrance et l'amour sont si étroitement unis ensemble qu'on ne les peut séparer sur la terre; quoique celui-ci ne promette que des plaisirs à ses esclaves, il ne leur fait sentir le plus souvent que des douleurs; il se nourrit de leurs soupirs, s'abreuve de leurs larmes et se baigne dans leur sang. Les poëtes et les philosophes ont eu assez de peine à découvrir la cause d'un si funeste mariage: les uns et les autres ne nous ont conté que des rêveries pour expliquer ce mystère; et il faut avouer qu'il n'y a que la religion chrétienne qui nous en ait pu donner l'intelligence; car de croire avec les poëtes que l'amour est un tyran, c'est ne pas connaître la nature de cette passion, qui, étant fille de la volonté, est ennemie mortelle de la violence. On nous force bien quelquefois à craindre ce qui nous peut être nuisible, mais on ne saurait nous contraindre d'aimer ce qui nous est désagréable. De nous persuader aussi avec les philosophes que l'amour est une passion inquiète et violente, ennemie de la raison et du repos, qui rend misérables toutes les personnes qu'elle possède, c'est en avoir trop mauvaise opinion et ne considérer que ses mauvaises qualités. La religion chrétienne en juge plus sainement quand elle dit que depuis que le péché est mêlé avec la nature, la douleur est mêlée avec l'amour; que les hommes étant misérables depuis qu'ils sont criminels, la plus grande partie de leur vie se passe dans la souffrance, et tous les plaisirs de l'amour sont accompagnés de crainte, de soupçon et de douleur.

Mais quand les maux ne seraient pas si communs qu'ils sont dans le monde, et qu'on les pourrait éviter avec un peu de prudence, l'amour les rechercherait avec empressement; et comme il est bien persuadé qu'il n'y a rien de plus difficile à souffrir ou à vaincre que la douleur, il l'embrasserait comme une occasion de faire paraître son courage. C'est par ce motif que le Verbe éternel se revêtant de notre nature, s'est chargé de nos misères, et qu'il a voulu souffrir sur la croix pour nous assurer de l'excès de son amour. Car, comme dit saint Pierre Chrysologue, *amor probatur passionibus*. Les marques les plus assurées de cette passion ne sont pas les services, ni les présents, les soumissions, ni les complaisances, mais les souffrances et les tourments. C'est pourquoi tous les véritables amants du Fils de Dieu cherchent l'occasion de faire éclater leur amour par leur douleur, et de lui donner des preuves de leur fidélité, qui ne soient ni suspectes, ni douteuses. De plus, la croix, qui leur a donné la vie, leur a inspiré le désir de la mort. Et vous direz que Jésus-Christ qui a conçu son Église parmi les douleurs, en a imprimé l'amour à tous ses enfants, si bien qu'il ne faut pas s'étonner s'ils suivent les mouvements de leur père et les inclinations de leur naissance, et si étant sortis du côté d'un Dieu mourant et crucifié, ils ont de la passion pour la croix et pour la mort: aussi était-ce le plus violent désir de saint Philippe: il ne cherchait qu'une occasion honorable où il pût perdre la vie pour le service de son maître, et où il pût ajouter la qualité glorieuse de martyr à celle d'amant.

Vous serez satisfait, généreux apôtre, et fidèle amant de Jésus-Christ, vos désirs seront accomplis, et puisque la Scythie vous est échue en partage, vous y trouverez des bourreaux qui éprouveront votre patience, et qui exerceront votre courage. Quand il fut arrivé, il n'oublia rien de tout ce qui pouvait animer contre lui ces peuples barbares; il se moqua des dieux qu'ils adoraient, il brisa leurs idoles, il renversa leurs autels, et ne prenant conseil que de son zèle, il fit tout ce qui se pouvait faire pour les irriter contre lui. Mais comme il vit que ces nations se convertissaient, que touchées de ses raisons, étonnées de ses miracles et édifiées de ses vertus, elles le recevaient comme un apôtre et le révéraient comme un ange, il alla chercher dans la Phrygie ce qu'il n'avait pu trouver dans le fond de la Scythie.

Là, messieurs, il rencontra ce qu'il désirait; et les philosophes, plus cruels que les barbares, déchargèrent toute leur fureur contre sa personne. Ils inventèrent de nouveaux supplices pour lasser sa patience; ils devinrent ingénieux pour le tourmenter, et après avoir employé tout ce qu'ils avaient appris de plus exquis dans l'école de la cruauté, ils s'avisèrent, parce qu'il prêchait un Dieu crucifié, de le crucifier lui-même: ô Dieu! que d'outrages et de tourments ils lui firent endurer sur ce gibet! de combien de clous ils percèrent ses pieds et ses mains, de combien de plaies ils chargèrent son corps innocent, et de combien d'injures sanglantes ils essayèrent de ternir sa vertu et sa réputation! Mais comme ils virent que toute leur cruauté ne servait qu'à faire éclater davantage sa patience et sa douceur, que sa voix mourante convertissait tous les peuples, que ce prédicateur crucifié persuadait par ses douleurs ceux qu'il n'avait pu convaincre par ses raisons, ni étonner par ses miracles, ils prirent des pierres, les lancèrent contre sa tête, et lui donnèrent le moyen de satisfaire à son amour et d'achever son sacrifice. Ainsi souffrit, ainsi mourut ce divin amant, qui nous chargera quelque jour de confusion, si étant instruits dans une même école, nous n'avons pas les mêmes sentiments que lui, et si, touchés de ses exemples, nous n'essayons pas à connaître Jésus-Christ, à le faire connaître aux autres et à souffrir pour la gloire de celui qui a souffert pour notre salut. Achevons notre dessein, et puisque l'Église joint ensemble deux amants, ne les divisons pas, et après vous avoir représenté les lumières, le zèle et les souffrances du premier

permettez que je vous représente les prières, le jeûnes et la douceur du second.

II.—1. La prière est un effet de l'amour, et l'amour est un effet de la prière; ces deux vertus se donnent mutuellement la vie et la force; elles naissent l'une de l'autre, et elles se prêtent la main pour se défendre contre leurs communs ennemis: qui sait bien prier, sait bien aimer, et qui sait bien aimer, sait bien prier aussi. La prière n'est qu'un entretien amoureux qui nous élève au ciel et nous sépare de la terre, qui nous unit au Créateur à mesure qu'il nous détache de la créature, et qui étant arrivés au comble de la perfection, nous transforme heureusement en celui à qui nous parlons; si bien, que prier Dieu, c'est l'aimer, puisque l'amour et la prière produisent un même effet, et que l'un et l'autre nous rendent semblables à Dieu. L'amour aussi est l'âme de la prière, puisqu'il nous fait penser à ce qu'il nous fait aimer; qu'il est la source de tous ces désirs qui nous élèvent à Dieu, et qu'il entretient ce saint commerce, qui est l'âme de l'oraison. C'est pourquoi saint Augustin a eu bonne grâce de dire que quand l'Apôtre nous commandait de toujours prier, il nous ordonnait de toujours aimer, parce que l'amour n'est jamais sans désir et qu'un désir continuel est une continuelle oraison : *Continuum desiderium, continua oratio.*

Cette maxime est si véritable que les pécheurs même en tombent d'accord : ils pensent toujours à ce qu'ils aiment, leurs pensées font naître leurs désirs, et ceux-ci emportent leurs cœurs et leurs volontés vers les objets de leur amour. Un ambitieux ne s'entretient et ne parle que de la gloire; cette idole se présente toujours devant lui, et soit qu'il dorme, ou qu'il veille, il ne songe qu'aux moyens de l'acquérir. Un philosophe consacre toutes ses pensées et tous ses désirs à la science; il travaille jour et nuit pour posséder celle qui possède son esprit; il consume sa vie sur les livres, et il surmonte toutes les peines qu'il faut dévorer, pour gagner les bonnes grâces d'une maîtresse si difficile. Comme les amants de Jésus-Christ ont un objet bien plus noble et plus élevé, ils ont aussi bien plus de soin de s'y appliquer; leur âme est toujours unie à Dieu par l'oraison; cet exercice adoucit leurs déplaisirs, et cette magie innocente les élève dans le ciel, ou appelle le Fils de Dieu sur la terre. Ainsi malgré leur séparation, ils se parlent, ils s'entretiennent et conversent familièrement ensemble.

Si jamais amant s'est prévalu de cet avantage, il faut avouer que ç'a été saint Jacques le Mineur : car toute sa vie était une oraison continuelle; il passait la plus grande partie du jour dans le temple, sa piété lui avait obtenu la permission d'entrer dans le sanctuaire, et de conférer avec Dieu en cet endroit où il rendait autrefois ses oracles. Il demeurait toujours à genoux pendant cette sainte occupation : la familiarité qu'il avait avec Dieu ne lui avait point fait perdre le respect, et quoiqu'il fût son amant, il se souvenait toujours qu'il était son esclave. Cet humble et pénible exercice avait si bien endurci ses genoux, qu'ils ressemblaient à ceux d'un chameau; mais il avait éclairé son esprit de tant de lumière, et l'avait échauffé de tant d'ardeur qu'il semblait plutôt un ange qu'un homme. Aimons, messieurs, si nous voulons savoir bien prier; prions, si nous voulons apprendre à bien aimer, et, persuadés par l'exemple de ce grand saint, tenons pour constant que si nous ne faisons pas de progrès dans l'oraison, c'est parce que nous n'avançons pas dans la charité : car on s'entretient agréablement de ce qu'on aime, on supplée au malheur de l'absence par le commerce des pensées, et l'on se détache de toutes choses pour traiter plus librement avec ses amis éloignés. C'était le saint artifice de ce grand apôtre, et afin que le corps ne lui ôtât pas la liberté de l'esprit, il le domptait par le jeûne, et il essayait de le rendre agréable à Dieu par la pénitence.

2. Encore que l'amour profane soit le singe de l'amour divin, et qu'il oblige ses martyrs de s'affliger pour gagner les bonnes grâces de ce qu'ils aiment, il ne laisse pas de leur recommander le soin de leur corps comme un puissant moyen pour se rendre plus agréables; car comme cette passion entre dans le cœur par les yeux, elle se conserve par les mêmes moyens qui l'ont fait naître; et comme elle doit sa naissance à la bonne mine ou à la beauté, elle fait ce qu'elle peut pour l'entretenir et pour l'augmenter. De là vient que les hommes et les femmes qui ont de l'amour ont toujours du soin de leur corps, et se persuadent que tout ce qui peut contribuer à son ornement peut favoriser leur dessein et entretenir leur amitié. Les femmes surtout, qui savent bien que la beauté leur donne l'empire sur les hommes, en sont si jalouses, qu'elles en font leur idole, et n'épargnent ni leur conscience ni leur honneur pour la conserver ou pour l'accroître. C'est cette forte passion qui leur a fait trouver ces ajustements qui relèvent leur beauté; c'est elle qui, selon la pensée de Tertullien, les a obligées de consulter les démons pour se rendre plus agréables aux hommes; car ce sont ces esprits impurs qui leur ont enseigné à polir les diamants pour leur donner de l'éclat, à percer les perles pour en composer des filets ou des chaînes, à mêler les couleurs ensemble par une espèce d'adultère, à se servir du fard pour corrompre leur visage, et pour apprendre par ce coup d'essai à corrompre leur chasteté. Enfin c'est le désir de plaire aux femmes qui a obligé les hommes à démentir leur condition, à friser et poudrer leurs cheveux, à peindre leurs barbes, à chercher des ornements dans leurs habits, et, pour le dire en un mot, à se rendre semblables à celles dont ils sont les esclaves et les amants.

Mais les saints, qui veulent plaire à Dieu, prennent une voie toute contraire; car comme ils savent qu'il est un pur esprit, qu'il estime en nous ce que nous avons de plus conforme avec lui, ils négligent leur corps, et prennent

soin de leur âme; ils domptent l'orgueil du premier, et pour lui ôter cet amour désordonné, qui est la source de tous ses malheurs, ils affaiblissent ses forces et lui ôtent son embonpoint. Quand Judith voulut se rendre agréable à Holopherne et triompher de ce tyran, qui avait triomphé de tant de nations, elle n'eut point de plus grand soin que de relever sa beauté et de prendre tous les ornements qui lui pouvaient donner de l'éclat. Mais quand pour se préparer à cette victoire elle voulut apaiser la colère de Dieu, elle affligea sa chair par le jeûne, elle couvrit sa tête de cendre, elle chargea son corps d'un cilice, et, joignant les larmes aux prières, elle fit tout ce qu'elle put pour diminuer les avantages que la nature lui avait donnés. Les saints amants de Jésus-Christ usent du même artifice, ils se rendent agréables en se rendant hideux, ils font naître la compassion dans le cœur de Dieu par les pénitences qu'ils s'imposent. *Cœlum invidia tundimus*, dit Tertullien (*lib. de pœnit.*); ils défigurent leur corps et le décharnent par de longues austérités, afin que ces squelettes vivants satisfassent à la justice de Dieu et recouvrent ses bonnes grâces, qu'ils avaient perdues par l'amour excessif de leur beauté criminelle.

C'est en quoi réussit admirablement notre saint apôtre : car il est vrai qu'il y a peu de saints dans l'Eglise qui aient traité leurs corps avec tant de rigueur qu'il a fait le sien, et qui aient plus témoigné d'amour à Jésus-Christ, par la haine qu'ils ont portée à leur chair. Il couchait sur la terre et n'avait point d'autre chevet qu'un caillou. Il veillait toutes les nuits et les passait dans l'oraison; de sorte que si ce saint exercice était la consolation de son esprit, il était le supplice et la mortification de son corps. Le jeûne lui était si familier, qu'il avait commencé à le garder en un âge où les autres n'en connaissent pas le nom : il ne but jamais de vin, ni de toutes ces autres liqueurs, qui sont plutôt inventées pour le plaisir que pour la nécessité. Il ne fit jamais couper ses cheveux, et, cherchant l'horreur et la négligence où les autres cherchent l'agrément et la beauté, il témoignait publiquement qu'il voulait que tout ce qui était sur lui servît à la pénitence. Il n'usa jamais des bains, qui étaient si communs en ce temps-là, et, méprisant les délices les plus innocentes, il fit connaître à tout le monde que son dessein était de plaire au Fils de Dieu par la haine et par le mépris de son corps.

Que nous sommes éloignés de ces saintes dispositions, que la pénitence est rare en un siècle où les hommes et les femmes n'ont point d'autre étude que d'entretenir un commerce d'impureté par le soin extrême et par l'amour déréglé de leur chair! Qu'ils ont peu de passion de plaire à Dieu, puisqu'ils en ont tant de plaire aux créatures ! qu'ils ont peu d'amour pour leur âme, puisqu'ils en ont tant pour leurs corps, et qu'ils sont indignes de la qualité d'amants de Jésus-Christ, puisqu'ils ne savent pas encore ce qui lui déplait ou ce qui lui est agréable ! Apprenez, à votre confusion, des philosophes, si vous ne le voulez pas apprendre des apôtres, que pour faire l'amour à la sagesse il faut faire la guerre à son corps. *Qui sapientiam amat, odit corpus* (*Senec.*). Apprenez de saint Augustin que pour être ami de Jésus-Christ il faut être ennemi de sa chair. *Amans Christi osor carnis*. Apprenez enfin de Tertullien, mesdames, que si vous désirez plaire à Dieu il faut que vous embellissiez votre âme et que vous négligiez votre corps, que vous preniez le rouge de la pudeur, le blanc de la pureté, la poudre de la pénitence, afin qu'étant ainsi fardées, dit ce grand homme, vous ayez le Fils de Dieu pour amant. *Taliter pigmentatæ Deum habebitis amatorem*. Ce fut par cet innocent artifice que saint Jacques s'avança dans l'amour de Dieu, et ce fut par l'amour des ennemis qu'il en acquit la perfection.

Il n'y a point de vertu dans le christianisme qui soit plus opposée à nos inclinations que l'oubli des injures et le pardon des ennemis. La nature nous aide dans la pratique des autres vertus ; la vanité nous fournit des forces pour vaincre notre répugnance, et ce secours est si puissant que saint Augustin a cru qu'il avait fait surmonter autant de difficultés aux infidèles, que la charité aux martyrs : *Charitas divina fortitudo christianorum cupiditas humana, fortitudo Gentilium* (*S. Aug., lib. de vera Innocent., cap.* 295), La charité ne fait pas de grands efforts, quand elle nous veut persuader l'amour de nos proches ou de nos amis; car les premiers sont une partie de nous-mêmes et il semble que en les aimant, nous aimons notre propre sang; les seconds sont les purs ouvrages de notre inclination, et chacun s'imagine que, quand il les aime, il aime les enfants de sa volonté. C'est pourquoi Notre-Seigneur nous a dit dans l'Evangile que nous ne devions pas prétendre beaucoup de gloire d'une action qui nous était commune avec les infidèles : *Nam et ethnici hoc faciunt*; mais l'amour des ennemis est si opposé à l'amour-propre, que sans un secours du ciel il est impossible de l'acquérir. La cupidité est trop faible pour un si puissant adversaire, et si elle est assez artificieuse pour dissimuler sa haine, elle n'est pas assez généreuse pour l'étouffer.

Cette victoire est réservée à la charité, qui semble faire un merveilleux effort, quand elle oblige un martyr à sacrifier tous ses ressentiments et à demander le salut de ses bourreaux. Cependant c'est la plus commune inclination de cette vertu et quand elle règne dans le cœur de quelque fidèle, le premier mouvement qu'elle lui donne est d'oublier les injures et de pardonner à ses ennemis. Il semble que le Fils de Dieu ait inspiré ce désir à tous les chrétiens, quand il les a produits en la croix, et que, comme assez souvent les mères impriment sur le corps de leurs enfants, au moment de la conception, quelques marques de leurs souhaits, Jésus-Christ ait imprimé dans l'esprit des siens quelques caractères des désirs qui l'occu-

paient à l'heure de sa naissance et de sa mort. Car pendant qu'il nous concevait dans ses plaies, qu'il nous formait de son sang et que, par des tranchées douloureuses, on nous arrachait de ses entrailles, il priait pour la conversion de ses bourreaux et inspirait cette inclination à tous ses enfants.

Comme saint Jacques en a été un des premiers et des plus illustres, il ne faut pas s'étonner qu'il ait si parfaitement imité son père, que l'amour qu'il lui portait ait fait naître dans son âme l'amour de ses ennemis; que, comme un fidèle écho, il ait répété les dernières paroles de Jésus-Christ mourant en la croix, et que, au milieu de son supplice il ait demandé la grâce de ses bourreaux: *Ignosce illis, quia nesciunt quid faciunt.* En effet, messieurs, il faut que la charité règne bien absolument dans l'âme d'un homme, quand, parmi les injures et les douleurs, il étouffe les ressentiments de la vengeance, qu'il devient l'avocat de ses ennemis, qu'il emploie son sang qu'il tirent de toutes ses veines pour obtenir le pardon de leur violence, et que, abandonant ses intérêts, il ne pense qu'au salut de ceux qui lui ôtent la vie. C'est, messieurs, le généreux effort que fait l'amour de Jésus-Christ dans l'âme de notre bienheureux apôtre: il est tout couvert de plaies, il nage dans son propre sang, et de quelque part qu'il jette les yeux, il ne voit que des hommes enragés qui le chargent d'injures et de coups. Cependant l'amour qu'il porte à son Maître l'oblige à leur pardonner. mais ce n'est pas assez dire, cet amour les oblige à les aimer, à plaider leur cause, à excuser leur fureur et à demander leur salut.

Imitez, messieurs, une action généreuse que vous honorez, imitez un sacrifice d'amour que vous admirez, imitez une vertu héroïque, qui n'est pas de conseil, mais de précepte, et puisque l'accomplissement de la loi de Jésus-Christ dépend de l'amour, travaillez à l'acquérir, demandez-le à nos glorieux apôtres, conjurez-les de vous rendre les amants du Fils de Dieu, et si vous ne pouvez mourir comme saint Philippe, essayez pour le moins de connaître Jésus-Christ et de le faire connaître aux autres. Si vous ne pouvez prier et jeûner comme saint Jacques, pardonnez pour le moins à vos ennemis, et, puisqu'il n'y a point de salut sans amour, aimez sur la terre, si vous voulez régner dans le ciel; où nous conduise, etc.

PANÉGYRIQUE DES SAINTS INNOCENTS.

Prononcé, dans l'église de Saint Eustache, le jour de leur fête.

Tunc Herodes iratus est valde et mittens occidit omnes pueros (*Matth.*, II).

Le paganisme nous a voulu persuader que son Hercule défit des monstres qui l'attaquèrent dans son berceau, et que son courage prévenant son jugement, il étouffa des serpents avant que de les connaître: *Monstra superavit priusquam nosse posset* (*Senec., in Herc. furent.*). Mais certes, messieurs, nous pouvons dire que cette fable se change aujourd'hui en une histoire, et que nos petits Innocents, assistés du ciel, vainquent les bourreaux et triomphent des tyrans avant que de les connaître. Car ils ne peuvent encore parler, et ils savent déjà combattre; ils sont encore enfants, et ils sont déjà martyrs; ils ne font que de naître, et ils sont déjà résolus de mourir; et la grâce suppléant à leur ignorance, ils défendent Jésus-Christ et vainquent Hérode, quoiqu'ils ne le connaissent pas. Mais puisqu'ils doivent leur victoire à celui-là même auquel ils doivent leur innocence, ne parlons point de leurs combats ni de leurs triomphes sans le saluer dans sa crèche, et pour obliger sa mère à nous y introduire, disons-lui avec l'ange: *Ave, Maria.*

Comme la plus grande gloire d'un chrétien est de souffrir pour Jésus-Christ, et que la qualité de martyr est la plus noble qui soit dans l'Eglise, je ne trouve pas étrange que tous les prédicateurs se mettent en peine de la conserver aux Innocents, et qu'ils emploient toute leur éloquence pour persuader à leurs auditeurs qu'on ne peut refuser un titre si glorieux à des enfants qui ont répandu leur sang et perdu leur vie pour la défense du Fils de Dieu. Mais de quelque artifice que se servent les prédicateurs pour conserver cet honneur à nos Innocents, il y a de puissantes raisons qui s'y opposent, et qui concluent qu'encore que ces bienheureux enfants soient morts pour la querelle du Verbe incarné, ils ne peuvent prétendre à la qualité de martyrs, puisque n'ayant eu ni l'usage de la raison, ni celui de la parole, ils n'ont pu ni accepter la mort, ni confesser la vérité. Je sais bien que l'on peut dire qu'ils méritent sans le vouloir, qu'ils confessent sans parler, qu'ils aiment sans connaître, qu'ils vainquent et qu'ils triomphent sans combattre. Mais comme toutes ces raisons sont plus subtiles que solides, et qu'elles font plus paraître l'esprit de l'orateur que le martyre de nos Innocents, j'essaierai de leur conserver une qualité que l'Eglise leur a donnée dès sa naissance, et de prouver en ce discours qu'il ne leur manque pas une des conditions qui font les véritables martyrs.

I. — La première, c'est la cause, qui contribue bien davantage au martyre que la peine; car, comme dit saint Augustin, *Martyres veros non facit pœna, sed causa,* ce n'est pas le supplice, mais la querelle qui fait le martyr (*S. Aug., epist.* 167, *ad Festum*). En effet, si l'on ne considérait que les tourments, il faudrait canoniser tous les coupables qui ont souffert pour leurs crimes, et donner la qualité de martyrs à tous ceux qui ont fait paraître un peu de courage dans leur supplice. Les démons ont eu des hommes qui ont défendu leurs intérêts, et qui sont morts pour soutenir le mensonge, qu'ils avaient publié pendant leur vie. L'ambition a des esclaves qui souffrent autant pour la vanité que les martyrs ont souffert pour la

vérité. Et l'avarice, toute honteuse qu'elle est, ne laisse pas d'avoir des victimes qui s'immolent pour ses intérêts, et qui hasardent leur vie pour conserver leurs richesses. Il faut donc qu'un homme qui veut acquérir la qualité de martyr, endure, pour la gloire du Fils de Dieu, qu'il répande son sang et qu'il perde la vie pour la défense de son Eglise. De ce côté, l'on ne peut pas refuser le nom de martyrs à nos Innocents, et, comme dit saint Cyprien, la justice de la cause, sans le secours de la parole, suffit pour leur acquérir la qualité de témoins : *Sufficit causa de testimonio, licet nondum eloquio distinguatur* (*S. Cyprian., de Magis et Innocentibus*). Car ils meurent pour Jésus-Christ; ils ont l'honneur d'être ses premières victimes, d'arroser son berceau de leur sang, de publier sa divinité par leur voix mourante, et d'apprendre à tout le monde que celui qui est né dans une crèche est le Fils de Dieu, puisqu'il a des martyrs comme son Père : *Deus est qui natus est, innocentes debentur illi victimæ. Agni debent immolari, quia Agnus futurus est crucifigi* (*S. Aug., ser. 1 de Innocentib.*).

Voilà ce qu'ils ont de commun avec les autres martyrs. Voici ce qu'ils ont de particulier, et qui fait leur différence et leur gloire : ils meurent pour la personne de Jésus-Christ, ils le délivrent de la mort en la souffrant, ils conservent la vie de celui pour lequel ils perdent la leur, et ils ont cet avantage, que la cause de leur martyre n'est pas seulement honorable, mais utile au Fils de Dieu. Les martyrs du Vieux Testament engageaient Jésus-Christ à la mort; et parce qu'ils avaient l'honneur d'être ses figures, ils l'obligeaient d'accomplir ce qu'ils avaient promis en son nom : si bien que leur mort lui était funeste, et elle n'était pas seulement l'ombre, mais la promesse de la sienne. Tertullien, considérant ce limon duquel Dieu forma le corps de l'homme, dit qu'il était une figure et un gage du mystère de l'Incarnation, et que le Verbe songeait dès lors à se revêtir de notre chair, et pour nous délivrer de nos péchés : *Limus ille jam tunc imaginem induens Christi futuri in carne, non tantum Dei erat opus, sed pignus* (*Tertull., de Resurrectione carnis*). Aussi la mort des martyrs était un engagement pour Jésus-Christ; et puisqu'il était la vérité de toutes les figures de la loi, il fallait qu'il accomplît celles-là en mourant, et qu'il payât des dettes dont il s'était rendu la caution avant sa naissance. Les martyrs du Nouveau Testament n'ont pas à la vérité obligé le Fils de Dieu à la mort, mais ils ne l'en ont pas aussi délivré : car il n'est plus en état de pouvoir mourir; la gloire dont il est environné le rend immortel, et depuis qu'il est ressuscité, il ne craint plus la fureur de ses ennemis, ni la cruauté de ses bourreaux : *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur* (*Rom.*, VI). Mais les Innocents, plus heureux que tous les autres martyrs, meurent pour le Verbe incarné, reçoivent les coups qui devaient tomber sur sa tête, s'opposent à la violence d'Hérode pour l'en défendre, le couvrent de tout leur corps, et sauvent celui qui doit sauver tous les hommes. C'est ce qu'a voulu dire saint Augustin par ces paroles, qui, bien entendues, font connaître l'avantage des Innocents par-dessus les autres martyrs. *Occiduntur pro Christo parvuli : pro justitia moritur innocentia* (*S. Aug., ser. 2 de Innoc.*) : Les enfants sont assassinés en la place de Jésus-Christ, et l'innocence a le bonheur de mourir pour la justice; ou, comme dit saint Cyprien, ils tiennent sa place, et étant arrachés des mamelles de leurs mères, ils sont égorgés au lieu de lui : *Vice Christi, et pro Christo avulsi a matrum uberibus detruncantur* (*S. Cypr., ser. de Mag. et Innoc.*). Ils sont donc plus véritablement martyrs que les autres, puisque leur mort conserve la vie à leur souverain, et que la persécution qu'ils souffrent favorise sa retraite dans l'Egypte.

II. — Si la première condition du martyre se rencontre dans le leur avec tant d'avantage, la seconde ne lui manque pas aussi, et l'on ne saurait nier qu'ils ne soient martyrs, puisqu'ils ont été confesseurs. La confession est une partie essentielle du martyre, et il ne suffit pas d'aimer Dieu avec le cœur, si on ne le confesse avec la bouche. *Corde creditur ad justitiam; ore autem fit confessio ad salutem,* dit le grand apôtre des gentils (*Rom.*, X); la confession est le commencement du martyre, comme la mort en est la conclusion. *Confessio exordium est martyrii* (*S. Cypr., de simpl. prælat.*). Et il semble que saint Cyprien préfère la gloire d'un confesseur qui souffre longtemps dans la prison, à celle d'un martyr qui meurt bientôt dans les tourments. *Semel vincit qui statim patitur : at qui manens semper in pœnis, congreditur cum dolore, nec vincitur, quotidie coronatur* (*S. Cypr., lib. II, epist. 4*). Le martyr qui meurt promptement ne triomphe qu'une fois, mais celui qui, demeurant longtemps dans les peines, combat avec la douleur, sans se laisser vaincre, est tous les jours couronné; et plus son martyre est long et pénible, plus il est saint et glorieux. Comme donc la confession est l'âme du martyre, les Innocents ne peuvent prétendre à la qualité de martyrs, s'ils ne jouissent de celle de confesseurs; et comme pour confesser il faut nécessairement parler, il semble que la nature leur ayant dénié la parole, les a privés de la gloire du martyre.

Les Pères de l'Eglise, qui ont bien vu que la confession ne subsistait que par la parole, se sont servis de raisons ingénieuses et d'artifices innocents pour nous persuader que ces bienheureux enfants avaient usé d'un langage que Jésus-Christ avait bien entendu, et qu'on ne pouvait pas douter qu'ils n'eussent parlé, puisqu'il les avait couronnés comme les autres martyrs. Quelques-uns ont cru, se fondant sur les paroles de saint Cyprien, que les Innocents avaient eu l'usage de la raison, au moment de leur martyre, et que leur âme, se détachant de leur corps, avait connu et confessé celui pour lequel ils enduraient le

martyre. *Adepti rationis et intellectus plenitudinem, in occursum Christi festinant.* Mais ces paroles se doivent entendre des Innocents après leur mort. Et saint Cyprien ne veut rien dire, sinon qu'ils eurent l'usage de raison quand leur âme fut séparée de leur corps par la violence des tourments, et qu'ils jouirent de la bienheureuse présence de celui qu'ils ne connaissaient pas, et pour lequel ils avaient souffert.

Quelques autres ont assuré qu'ils parlèrent dans leur martyre, qu'ils firent des reproches aux bourreaux, condamnèrent la fureur d'Hérode, et confessèrent la divinité de Jésus-Christ. Pour donner quelque couleur à une opinion si hardie, ils s'appuient sur les paroles du Psalmiste, et expliquent des Innocents ce qu'il a dit des enfants qui publièrent les louanges du Fils de Dieu en son triomphe. *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem propter inimicos tuos, ut destruas inimicum et ultorem* (*S. Cyprian., serm. de Magis et Innoc.*). Car au jugement de la plupart des Pères, il se vit une merveille dans ce triomphe qui ne s'est jamais vue dans celui de tous les autres conquérants : la nature, qui ne conduit ses ouvrages à leur perfection qu'avec beaucoup de travail et de temps, dénoua la langue des enfants qui suçaient la mamelle de leurs mères, et leur fit former des paroles pour composer l'éloge de Jésus-Christ et pour charger de confusion ses ennemis. Il est vrai que ce miracle s'était pu faire à la naissance du Verbe incarné ; mais comme l'Ecriture sainte et la tradition ne nous en ont rien appris, il y a quelque témérité à le dire ; joint que le Verbe étant enfant, la bienséance voulait que ses témoins fussent muets et qu'ils honorassent par leur silence celui qui ne pouvait encore parler. Car si saint Grégoire le Grand a cru que Jésus-Christ devait être déclaré aux Mages par une étoile, afin qu'un Dieu sans parole fût annoncé par une créature muette, *Ut ne dum loquentem elementa muta prædicarent* (*S. Gregor., homil.* 10 *in Evang.*), il semble que la justice exigeait que ses martyrs lui fussent semblables, et qu'ils ne dussent le confesser que par l'effusion de leurs larmes et de leur sang.

Et certes cette sorte de confession n'est pas tout à fait muette, puisque, selon le langage de l'Ecriture, le sang et les larmes parlent : car encore que celles-ci coulent sans bruit sur le visage qu'elles arrosent, elles frappent les oreilles aussi bien que les yeux : et David ne demandait pas seulement à Dieu qu'il regardât, mais qu'il écoutât ses larmes : *Auribus percipe lacrymas meas* (*Psalm.*, XXXII). Le poëte ingénieux avoue qu'elles sont plus éloquentes que les paroles, et que souvent les larmes des femmes persuadent mieux que les raisons des orateurs :

Interdum lacrymæ pondera vocis habent. (*Ovid.*)

La pénitence les emploie dans les occasions importantes, et quand elle ne peut expier les grands péchés par les bonnes œuvres, elle essaie de les effacer par les larmes. Aussi saint Ambroise a remarqué que quand le prince des apôtres eut renié son maître, il aima mieux pleurer son péché que l'excuser ou le défendre. *Maluit causam flere quam dicere, et quod voce negaverat, lacrymis confiteri* (*S. Ambros., serm.* 46). Et ses larmes en cette rencontre le firent bien mieux écouter que n'eussent fait ses paroles. Comme le sang est plus considérable que les larmes, il parle aussi avec plus de véhémence, et la voix qu'il forme produit des effets bien plus étranges : il monte jusqu'au trône de Dieu, demande justice du meurtrier qui l'a répandu, et ne cesse point de crier que le criminel ne soit puni et que l'innocent ne soit vengé. Le sang d'Abel obligea Dieu de descendre de son trône, et cet avocat muet plaida la cause du mort avec tant d'éloquence, qu'il obtint de son juge la condamnation du parricide Caïn. *Vox sanguinis fratris tui Abel, clamat ad me de terra* (*Genes.*, IV). David confesse dans sa pénitence, que rien n'avait tant agité sa conscience que la voix du sang d'Urie qu'il avait si injustement fait répandre ; elle réveillait ce prince toutes les nuits ; elle lui reprochait son crime dans son lit et dans son trône ; et ne trouvant point d'asile dans son Etat où il put être en sûreté, il était contraint de recourir à Dieu pour être délivré d'un ennemi importun, auquel il ne pouvait imposer le silence : *Libera me de sanguinibus, Deus, Deus salutis meæ* (*Psal.*, L). S'il est donc vrai que les larmes et le sang parlent si haut, s'il est vrai que Dieu les écoute avec quelque sorte de respect, pourquoi ne croirons-nous pas que les Innocents aient confessé Jésus-Christ, puisqu'en leur martyre ils ont versé tant de larmes et répandu tant de sang ? N'ont-ils pas assez parlé par leurs yeux, ne se sont-ils pas bien expliqués par leurs plaies, et ces bouches sanglantes n'ont-elles pas mieux fait entendre leurs intentions que n'eussent fait les paroles ?

Ajoutons, avec l'Eglise, que la mort parle aussi bien que le sang, et que celle qui nous ôte la vie nous prête une voix qui frappe les oreilles de tout le monde. Elle est plus éloquente que tous les prédicateurs : et saint Chrysostome a remarqué que quand saint Paul fut obligé de cesser son discours pour ressusciter ce jeune homme que la mort et le sommeil attaquèrent presque en même temps, il le substitua en sa place et voulut que ce mort achevât la prédication qu'il avait interrompue : *Substituit mortuum ut concionem absolveret.* Et un autre Père a judicieusement observé que lorsque le Fils de Dieu avait guéri des malades, il leur donnait toujours de salutaires avis, et qu'il leur découvrait la cause de leur malheur, pour leur apprendre à l'éviter ; mais que quand il avait ressuscité des morts, il ne leur avait donné aucune instruction, parce que la mort est la plus éloquente maîtresse du monde, et que ceux qui l'ont écoutée n'ont plus besoin de l'avertissement des vivants. Puisque la mort parle, il ne manque plus rien à nos Innocents, ils sont martyrs aussi bien que confesseurs, et on ne leur peut disputer cette dernière qualité, puis-

que s'ils n'ont pas confessé Jésus-Christ en parlant, ils l'ont confessé en mourant : *Qui non loquendo, sed moriendo confessi sunt:* ou plutôt ils l'ont confessé en parlant; parce qu'ils l'ont confessé en mourant, et que, selon le langage des Pères, mourir pour Jésus-Christ c'est confesser Jésus-Christ. Ne leur refusons donc plus la qualité de martyrs, puisqu'ils ont parlé par leurs larmes, qu'ils se sont expliqués par leur sang, et qu'ils se sont fait entendre par leur mort.

Mais quand après tant de raisons on leur voudrait encore disputer la qualité de confesseurs, parce que leur bouche innocente n'a pu former des paroles, ne serions-nous pas bien fondés à dire que ce défaut ne les empêcherait pas d'être martyrs, puisqu'il suffit de parler du cœur pour être entendu de Dieu, et que les paroles sont inutiles quand on se peut exprimer par les pensées. Je sais bien que les muets ne peuvent déposer en justice, et qu'on ne reçoit pas leur témoignage, parce qu'ils ne sauraient le déclarer par leurs discours, ni le confirmer par leur serment; mais ils peuvent être témoins en la présence de celui qui lit dans les cœurs et qui voit les intentions dans le fond des volontés. Ainsi, quand nos Innocents seraient muets, quand ils n'auraient pas fait connaître leurs sentiments par leurs paroles, et que les bourreaux qui les égorgèrent n'auraient pas entendu la voix de leurs larmes et de leur sang, il suffirait pour les couronner que Jésus-Christ eût pénétré leurs pensées, et qu'il eût vu dans leur cœur ce qu'ils ne lui pouvaient dire de leur bouche.

Mais nous tombons dans un second labyrinthe en voulant sortir du premier, et nous nous engageons dans une nouvelle difficulté, puisqu'il n'est pas plus aisé de faire voir que nos martyrs aient eu l'usage de la volonté, que celui de la parole, et qu'il est certain que la parole n'est pas si nécessaire pour le martyre que la volonté. Car la nature, qui est sage et qui ne fait rien d'inutile, n'a point donné de paroles aux enfants, parce qu'elle ne leur a point donné de pensées; elle dénoue leur langue à mesure qu'elle forme leur esprit, et elle ne leur permet de parler que quand ils commencent à raisonner; le bégayement de leur langue est une marque de la faiblesse de leur esprit, et comme la première n'est que l'interprète de l'autre, elle ne doit pas être plus savante ni plus parfaite que lui. Essayons de répondre à cette objection, et faisons voir que la grâce sait donner l'usage de la raison à ses enfants, lorsque la nature dénie aux siens l'usage de la parole, et qu'elle sait leur faire vouloir en Jésus-Christ ce qu'ils ne peuvent encore vouloir par eux-mêmes.

III.— La religion chrétienne semble avoir renfermé tout l'exercice de la vertu dans la volonté; car quand celle-ci est animée de la grâce, elle accomplit ses desseins par ses désirs, et quoiqu'elle soit destituée de toutes choses, elle ne trouve rien d'impossible. Elle enseigne sans parole, elle donne sans richesses, elle souffre sans tourments et elle fait des martyrs sans effusion de sang. C'est pourquoi saint Cyprien a dit avec beaucoup de raison, que Dieu n'estimait pas tant les hommes par leurs effets, que par leurs désirs, et qu'il considérait bien plus leurs affections que leurs œuvres. *Deus enim non æstimat quemquam ex eventu rerum, sed ex affectu* (*S. Cypr., lib. de Duplici martyr.*). Et certes il y aurait de l'injustice, que la volonté fût punie pour les mauvais désirs, et qu'elle ne fût pas récompensée pour les bons. Si elle fait un adultère sans que le corps y contribue, si elle commet un meurtre sans épée, si elle médit dans le silence, et si elle a assez d'invention et de malice pour achever elle seule tous les crimes, je ne m'étonne pas qu'avec la grâce de Jésus-Christ, elle puisse enseigner les ignorants sans leur parler, secourir les misérables sans leur donner, et acquérir même la qualité de martyrs sans souffrir. En effet tous les Pères de l'Eglise confessent que la volonté constante et résolue d'un fidèle passe devant Dieu pour un véritable martyre; qu'il en a le mérite quand il en a le désir; qu'il en peut espérer la couronne, quoiqu'il n'ait point vécu dans la persécution, et qu'il ne soit point mort dans les tourments. *Martyrium sine sanguinis effusione voluntas prompta deputatur* (*Idem., ibid.*).

Comme le martyre est l'ouvrage de la volonté, c'est en vain que nous avons prouvé que les Innocents ont confessé Jésus-Christ, si nous ne prouvons qu'ils ont voulu souffrir pour lui, et que, s'expliquant par leurs désirs, ils ont fait connaître leurs desseins au Père éternel. Je sais bien que saint Bernard, pour résoudre cette difficulté, nous a dit qu'il y avait trois sortes de martyrs dans l'Eglise: les uns d'effet et de volonté, comme saint Etienne, qui avait accepté le martyre quand il s'était présenté, et qui avait répandu son sang, après l'avoir longtemps désiré; les autres de volonté, sans effet, comme saint Jean l'Evangéliste, puisqu'il est certain que cet apôtre a souhaité d'être martyr, sans le pouvoir être, et que son maître, lisant ses intentions dans son cœur, ne lui en a pas refusé la récompense: *Joanni defuit martyrium, sed Joannes non defuit martyrio: ideoque nec Joanni defuit præmium martyris* (*S. Hieron.*). Les autres, d'effet sans volonté, comme les innocents qui, n'ayant pas l'usage de la raison, avaient souffert la mort sans l'avoir ni désirée ni acceptée. *Habemus in B. Stephano martyri simul opus et voluntatem, habemus solam voluntatem in B. Joanne; solum in beatis Innocentibus opus* (*S. Bernard., serm. de sanctis Innocentib.*): il ajoute que saint Etienne est le martyr des hommes, parce qu'ils ont admiré sa patience dans les tourments; que saint Jean est le martyr des anges, d'autant que ces purs esprits ont connu les généreuses dispositions de son âme; et que les saints Innocents sont les martyrs de Dieu, parce qu'il a suppléé à leurs mérites par sa grâce, et qu'il s'est passé de l'effet de leur mort, quoiqu'il ne fût pas accompagné de leur

volonté. Je confesse que cette différence de martyrs est bien fondée, et qu'elle fait admirablement éclater la bonté de notre Dieu, qui se contente de la volonté dans la personne de saint Jean, et de l'effet dans celle des Innocents. Mais je suis contraint d'avouer aussi que le marytre des Innocents est fort imparfait, et que la principale condition lui manque, puisqu'encore qu'il soit effectif, il n'est pas néanmoins volontaire.

C'est pourquoi j'aimerais mieux dire qu'il s'est fait une sainte communication entre Jésus-Christ et les Innocents; qu'ils lui prêtèrent leur corps pour endurer, et qu'il leur prêta sa volonté pour mériter; qu'ils moururent pour lui, qu'il mérita pour eux, et que leur mort, unie à sa volonté, donna la perfection à leur martyre. Ceci ne doit pas sembler étrange aux fidèles, qui savent que le péché originel est volontaire, que les hommes sont coupables en Adam, et que comme ils virent par ses yeux le fruit défendu, qu'ils le cueillirent avec ses mains, qu'ils le mangèrent par sa bouche, ils commirent le péché par sa volonté. De là vient que Dieu, accommodant le remède à la nature du mal, a voulu que les enfants fussent sauvés par les mérites de son Fils dans le baptême, et qu'ils trouvassent leur salut en sa volonté, comme ils avaient trouvé leur perte en celle d'Adam. L'Eglise même, à l'exemple du Père éternel, leur prête le cœur des fidèles pour croire, et leur langue pour confesser, afin que, comme ils se sont perdus par la faute de leur père, ils se sauvent par la foi de leurs frères: *In Ecclesia Salvatoris*, dit saint Augustin, *per alios parvuli credunt, sicut ex aliis, ea quæ illis in baptismo remittuntur peccata, traxerunt* (*lib.* 1 *contra duas Epistolas Pelagian.*, *cap.* 22). Pourquoi donc ne croirons-nous pas que le Fils de Dieu ait accordé aux Innocents la même grâce qu'il accorde à tous les fidèles? Pourquoi ne croirons-nous pas que le sang a eu pour eux la même vertu que l'eau a pour nous, et qu'ils ont eu dans le martyre le même avantage que reçoivent les chrétiens dans le baptême. *Non minus est enim sanguis quam aqua ad lavacrum animæ efficax* (*S. Cypr.*, *serm. de Magis et Innocent.*).

Concluons donc qu'ils sont véritablement martyrs, puisque souffrant en leur propre corps, et s'offrant par la volonté d'autrui, ils joignent le mérite avec la peine, et rendent leur sacrifice parfait, en le rendant volontaire. Oui, glorieux Innocents, nous vous mettons au nombre de ces généreux athlètes qui ont perdu la vie pour soutenir les intérêts de Jésus-Christ; vous avez combattu pour sa gloire, comme eux, et vous avez souffert pour sa personne, ce qu'ils n'ont pas fait comme vous; vous avez parlé par vos larmes, vous avez signé votre confession de votre sang, vous l'avez scellée de votre mort, et le Fils de Dieu, que vous couvriez de votre corps, vous a donné son esprit et sa volonté, afin qu'on ne vous pût disputer la qualité de martyrs; jouissez-en donc sur la terre, où vous l'avez acquise par votre mort; possédez-en la couronne dans le ciel, où vous régnez avec celui pour lequel vous avez combattu, et reconnaissez que vous devez la gloire à la grâce qui vous animait pendant votre vie; et c'est la dernière et la plus importante condition de votre martyre.

IV. — La grâce de l'homme innocent était bien différente de la grâce de l'homme chrétien. Celle de l'homme innocent était soumise à son franc arbitre, et elle n'agissait que par le mouvement de sa volonté; il en était le maître absolu, et quoiqu'il ne pût mériter sans elle, la gloire du mérite lui était due, parce que comme il se servait de la grâce selon son bon plaisir, il en était plus en quelque façon le principe que la grâce même. Mais comme il s'est perdu avec un secours qui dépendait de sa liberté, et qu'il est devenu esclave de la concupiscence, qui est le supplice de son péché, Dieu lui a donné une grâce acquise par la mort de Jésus-Christ, qui conduit son franc arbitre, qui lui inspire les bons désirs, qui l'applique dans les bonnes œuvres, et qui s'en attribue toute la gloire, parce qu'elle en est la première et la principale cause. C'est la vérité que nous apprend le grand apôtre des gentils, par ces divines paroles: *Qui spiritu Dei aguntur, hi sunt filii Dei* (*S. Aug.*, *l. de Gestis Pelag.*, *cap.* 3). Ceux qui sont mus par l'esprit de Dieu sont enfants de Dieu; comme s'il nous voulait insinuer par là que ce n'est pas tant l'esprit de l'homme que l'esprit de Dieu qui anime le chrétien; qu'il n'agit pas tant par le mouvement de sa volonté que par celui de la grâce, et que, se laissant conduire à son directeur, il ne prétend point d'autre gloire dans ses actions que celle de l'obéissance. Je ne puis mieux exprimer une pensée si délicate et si solide, que par les paroles de saint Augustin, le fidèle interprète de saint Paul: *Qui agitur vix agere aliquid intelligitur, et tamen tantum præstat voluntatibus nostris gratia Salvatoris, ut non dubitet Apostolus dicere: Qui spiritu Dei aguntur hi sunt filii Dei* (*Idem*, *ibid.*). Celui qui est mu par un autre semble n'agir presque point, et toutefois la grâce du Sauveur donne tant à nos volontés, que l'Apôtre ne craint point de dire que ceux-là sont enfants de Dieu qui sont mus par l'esprit de Dieu. *Nec aliquid in nobis libera voluntas melius agere potest, quam ut illi se agendam committat, qui male agere non potest* (*S. Aug.*, *lib. de Gestis Pelagian.*, *ch.* 8). Et la volonté, libre comme elle est, ne peut rien faire de mieux que de se laisser conduire à celui qui ne peut faire du mal. Ce n'est pas que notre esprit, ajoute ce grand docteur, soit stupide, ou que notre volonte soit inutile; mais c'est que tout le bien que nous faisons vient de la grâce, et que c'est elle qui nous fait agir quand nous agissons, qui nous fait vouloir quand nous voulons, et qui nous fait aimer quand nous aimons. *Nos ergo volumus*, conclut ce même docteur, *sed in nobis operatur velle; nos operamur, sed in nobis operatur perficere: hoc vobis expedit et credere et dicere ut totum*

detur Deo (*S. Aug. lib. de Bono perseverant.* Vous êtes obligés de croire ceci et de le dire, afin que toute la gloire de vos actions soit rapportée à Dieu, et qu'il en soit la fin, comme il en est le principe.

S'il est vrai que la grâce agit en nous si puissamment, qu'elle soutient notre faiblesse, qu'elle éclaire notre esprit, qu'elle applique notre volonté, qu'elle anime notre courage, et qu'elle conduit toutes nos actions, il ne faut pas s'étonner qu'elle agisse dans les martyrs, et qu'elle leur inspire cette force par laquelle ils ont vaincu les tourments et triomphé de la mort. Car si cette action est la plus héroïque du monde, si c'est le dernier effet de la charité, si c'est le plus grand sacrifice que puisse faire à Dieu la créature raisonnable et fidèle, il faut nécessairement avouer que la grâce y a plus de part que la nature, et que c'est elle qui fait trouver aux martyrs la liberté dans les prisons, le plaisir dans les douleurs, et la vie dans le sein même de la mort. C'est pourquoi saint Pierre Chrysologue nous assure que le martyre n'est pas tant un effet de la force humaine que de la grâce divine, et que ceux qui l'ont enduré n'en doivent point attribuer l'honneur à leur courage, mais à l'esprit de Dieu, qui les a soutenus dans les tourments: *Non constat martyrium per meritum, sed per gratiam* (*S. Chrysol.*, *serm.* 152); et en termes encore plus forts : *Ad martyrium qui sua virtute currit, per Christum non pervenit ad coronam* (*Idem, ibid.*) : Celui qui pense courir au martyre par sa vertu, n'arrive pas à la couronne par Jésus-Christ, et qui met son espérance en ses propres forces, ne reçoit que de la confusion et de la honte.

Enfin, comme si cet éloquent prédicateur jugeait que l'action où la créature semble plus donner à Dieu ne venait point d'elle, et que le combat avec la douleur et la mort ne fût pas un effet de sa constance, mais de la grâce de Jésus-Christ, il ajoute encore ces admirables paroles : *Vincere diabolum, corpus tradere, contemnere viscera, tormenta expendere, lassare tortorem, capere de injuriis gloriam, de morte vitam, non est virtutis humanæ, muneris est divini* (*Idem*, *ibid.*) : Vaincre le démon, livrer son corps aux tourments, laisser déchirer ses entrailles, lasser les bourreaux, tirer sa gloire des injures, et chercher sa vie dans la mort, ce n'est pas la vertu d'un homme fragile et mortel, mais c'est le secours d'un Dieu immortel et tout-puissant. Mais parce que l'orgueil humain n'est pas encore abattu par tous ces raisonnements, et que la volonté se pourrait encore attribuer trop de gloire dans un combat où le succès serait également partagé entre elle et la grâce de Jésus-Christ, ce grand saint allègue l'exemple des Innocents, et présupposant qu'ils sont véritablement martyrs, il essaie de faire voir à tout le monde que le martyre est un pur effet de la grâce, puisque le leur ne pouvait procéder de leur volonté. *In parvulis enim quæ voluntas, quod arbitrium, ubi captiva fuit et ipsa natura* (*S. Chrysol.*, *serm.* 152)? Car quelle liberté pouvait-il y avoir dans ces enfants? quel usage du franc arbitre? quelle élection de la vie ou de la mort, puisque la nature même était captive dans leur personne?

En effet, il semble que la grâce a tout fait en ces martyrs et qu'elle a suppléé à tous leurs défauts; qu'elle a parlé pour des muets, qu'elle a agi pour des infirmes, et qu'elle a délibéré pour des enfants qui n'étaient encore ni raisonnables ni libres. C'est pourquoi ce même Père s'écrie en général pour tous les fidèles : *De martyrio ergo debemus totum Deo, nihil nobis* (*Idem.*, *serm.* 153) : En ce qui concerne le martyre, nous devons donc tout à Dieu, et nous ne devons rien à nous-mêmes. Et en particulier pour les Innocents : *Vere, vere isti sunt gratiæ martyres, confitentur tacentes, nescientes pugnant, vincunt inscii, moriuntur inconscii, ignari tollunt palmas, coronas rapiunt ignorantes* : Véritablement ce sont ici les martyrs de la grâce, qui confessent sans parler, qui meurent, qui vainquent et qui triomphent sans le connaître ni le vouloir. Je ne prétends donc plus me mettre en peine de vous prouver que les Innocents se sont expliqués par la voix de leurs larmes et de leur sang; qu'ils ont eu l'usage de la raison, et accepté la mort qu'ils ont soufferte, puisque la grâce leur tient lieu de toutes choses, et que, selon le sentiment de saint Pierre Chrysologue, elle suffit toute seule pour faire de véritables martyrs.

Je finis tout ce discours par deux avis tirés de saint Augustin : le premier est que vous vous ressouveniez que vous êtes mus par le Saint-Esprit, afin que vous fassiez par son mouvement tout ce que vous êtes obligés de faire; que vous ne demeuriez pas inutiles, puisque vous êtes raisonnables, et que quand vous aurez fait tout ce que vous devez faire, vous en rendiez grâces à celui qui est plus le principe de vos actions que vous-mêmes : *Intelligant filii Dei Spiritu Dei agi, ut quid agendum est agant; et cum egerint, illi, a quo aguntur, gratias agant : aguntur enim, ut agant, non ut ipsi nihil agant* (*S. Aug.*, *lib. de Corrept. et Gratia*). Le second avis est que vous pensiez sérieusement que puisque Dieu agit en vous, c'est par sa grâce, et non par vos propres forces que vous agissez; que si vous avez sujet d'espérer, parce que Dieu vous conduit et vous anime, vous avez sujet de craindre, parce qu'il ôte souvent aux superbes ce qu'il a donné aux humbles : *Si ergo Deus operatur in te, gratia Dei operaris, non viribus tuis : ergo si gaudes, et time, ne forte quod datum est humili, auferatur superbo* (*S. August.*, *in ps.* LXV). Obéissez donc à la grâce, soumettez-vous à sa conduite, rendez-lui toute la gloire de vos actions, et confessez que quand Dieu couronnera vos mérites, il couronnera ses miséricordes et ses faveurs. Ainsi soit-il

PANÉGYRIQUE DE SAINT LUC,

Prononcé, le jour de sa fête, en l'église de l'Oratoire.

Misimus fratrem cujus laus est in Evangelio per omnes Ecclesias (II Cor., VIII).

Je ne sais, messieurs, si c'est un avantage pour moi que saint Paul ait fait le panégyrique de saint Luc et qu'il ait loué si hautement l'évangéliste que je prétends louer aujourd'hui. Ce m'est un avantage, ce semble, puisqu'il m'est permis de me servir de l'éloge que lui a fait ce grand apôtre, et que, comme un fidèle écho, je puis répéter ses paroles, qui comprennent les principales vertus de saint Luc: *Cujus laus est in Evangelio per omnes Ecclesias*, qui s'est acquis de la gloire dans toute l'Eglise par son Evangile. Et l'on ne saurait nier que ce saint évangéliste ne soit bien louable et bien loué, puisqu'il a été digne des louanges de saint Paul. *Et vere laudabilis est*, dit saint Ambroise, *qui meruit a tanto gentium doctore laudari.* Mais je crains que ce me soit un désavantage, puisqu'il est bien malaisé de rien ajouter à cet excellent panégyrique, et que l'Apôtre semble avoir tout dit ce qui se peut dire de saint Luc, en nous apprenant que son Evangile l'avait rendu célèbre dans toute l'Eglise; qu'en écrivant l'histoire du Fils de Dieu il avait écrit la sienne, et que l'une et l'autre durerait autant que le monde. Il est vrai pourtant que cette considération ne me doit pas retenir, puisque je cherche l'honneur de saint Luc et non pas le mien, et qu'il ne m'importe de quelle part il reçoive des louanges, pourvu qu'il en reçoive qui ne soient point indignes de lui. Répétons donc celles que le docteur des gentils lui a données, puisqu'elles égalent ses mérites, et espérons que la Vierge nous assistera dans le dessein de faire l'éloge d'un évangéliste qui a fait le sien, et qu'elle ne méprisera pas en notre bouche des paroles que l'Ange lui a dites autrefois, et que saint Luc nous prête encore pour lui dire dans nos besoins: *Ave, Maria.*

Il me semble, messieurs, que toutes choses nous convient à faire le panégyrique des évangélistes, et que l'intérêt du Fils de Dieu et le nôtre nous obligent à leur rendre ce légitime devoir. Car ils sont les historiens de Jésus-Christ; ce sont eux qui ont couché sur le papier les oracles de sa bouche et les miracles de ses mains; ce sont eux qui, prêtant leur plume au Saint-Esprit, ont publié ses pensées et découvert ses desseins; ce sont eux enfin qui ont été les interprètes du ciel, et qui, plus heureux que les apôtres, ont fait savoir à tous les peuples et à tous les siècles ce que ceux-là ne purent apprendre qu'à quelques villes et pendant quelques années. Comme ils ont été les secrétaires du Fils du Dieu, ils sont nos maîtres aussi, et toutes les fois que nous lisons leurs écrits, ces morts, qui parlent encore, nous enseignent les maximes de notre religion: ils nous décrivent des actions qui ont causé notre salut, et qui sans leur diligence seraient ensevelies dans le silence et dans l'oubli; ils nous découvrent enfin toute la morale chrétienne, qui, nous séparant des philosophes, nous apprend le mépris de nous-mêmes en nous apprenant le mépris des honneurs, des plaisirs et des richesses.

Mais si toutes ces raisons nous obligent à leur donner des louanges, il y en a de particulières, et j'ose dire de plus fortes, qui nous obligent d'en donner à l'évangéliste saint Luc; car comme il a été le compagnon inséparable de saint Paul, *Comes peregrinationum mearum*, il semble qu'il ait dédié son Evangile aux gentils, et qu'il ait plus travaillé pour leur salut que pour celui de ses frères selon la chair. Outre cette considération, qui est prise de notre intérêt, nous lui devons encore des louanges, parce qu'il a consacré sa plume à la gloire des personnes qui sont les plus chères au Fils de Dieu, et que par un bonheur qui fait son principal avantage, après avoir été l'historien de Jésus-Christ, il a été aussi celui de sa mère et de son épouse, c'est-à-dire de la Vierge et de l'Eglise. Expliquons ces trois priviléges et faisons-en les trois parties de ce discours.

I. — Les prophètes et les évangélistes sont les historiens du Fils du Dieu: si les premiers ne furent pas si éclairés, ils furent plus admirables que les seconds: car ils écrivirent l'histoire d'un homme qui n'était pas encore né, ils remarquèrent des choses qui n'étaient pas encore arrivées; et, perçant les ténèbres de l'avenir, ils joignirent la qualité de prophètes à celle d'historiens. Si les évangélistes leur sont inférieurs pour cette considération, ils leur sont supérieurs en beaucoup d'autres: car comme ils écrivent des choses passées, ils en touchent bien plus exactement les circonstances, et les lumières n'étant point mêlées dans leurs écrits avec les ténèbres, comme elles sont dans ceux des prophètes, ils nous instruisent, et avec plus de plaisir et avec plus de profit. Mais sans m'engager à vous faire voir leurs différences, je vous veux représenter un de leurs plus admirables rapports: c'est que comme les prophètes ont diversement considéré Jésus-Christ, les évangélistes aussi l'ont différemment regardé, et les uns et les autres nous ont donné toute son histoire en nous découvrant toutes ses actions et toutes ses qualités.

Quoique le prophète Isaïe ait touché toute la vie de Jésus-Christ, et qu'il ait parlé de sa crèche et de sa croix, de sa naissance et de sa mort, de son sépulcre et de sa résurrection, il me semble néanmoins qu'il nous dépeint le Fils de Dieu comme un conquérant, et que son principal dessein est de nous représenter ses victoires et ses triomphes. Le prophète Jérémie, qui est toujours dans les larmes, nous le dépeint comme un prince irrité, qui se veut venger de l'insolence de ses sujets, et qui tenant la foudre à la main, est tout près de la lancer sur leurs têtes criminelles. Le prophète Daniel, qui se laisse consumer à ses désirs, nous le représente comme un époux qui veut s'allier avec la nature humaine, et qui descend de son trône pour

aller chercher son épouse. Le prophète Jonas, qui courut toute la mer dans cet écueil mobile, qui trouva la vie dans ce cercueil animé, nous a fait voir le Fils de Dieu dans sa mort et dans sa résurrection ; si bien que tous les prophètes sont autant d'historiens, qui nous dépeignent Jésus-Christ avec les formes différentes sous lesquelles il a voulu leur apparaître.

Les évangélistes les ont imités ; car encore qu'ils aient vu le Fils de Dieu sur la terre et que quelques-uns d'entre eux aient conversé avec lui, ils n'ont pas laissé de le diviser, s'il est permis de parler ainsi, et de nous le représenter sous différentes qualités. Le grand saint Jean, qui, comme un aigle, s'élève jusque dans le ciel empyrée, le décrit tel qu'il l'a vu dans le sein du Père éternel, c'est-à-dire plein de gloire et de majesté, et dans un état digne du Fils unique de Dieu : *Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti a Patre, plenum gratiæ et veritatis.* Saint Marc, qui rugit comme un lion, nous le dépeint sous la personne d'un roi qui conduit ses sujets pendant la paix, et qui les défend pendant la guerre, qui les nourrit de son propre sang dans l'eucharistie, et qui s'immole pour leur salut sur le Calvaire. Saint Matthieu, qui raisonne comme un homme, nous le représente sous la qualité de fils d'Abraham et de David, afin que les Juifs apprissent qu'il était le véritable Messie : puisqu'il avait tiré sa naissance de leurs ancêtres. Saint Luc, qui est désigné par un bœuf, nous le décrit sous la qualité de victime, pour nous apprendre qu'il était destiné à l'autel, et que, par le sacrifice de sa mort, il devait expier les péchés de tous les hommes. C'est ce que le grand saint Ambroise explique si bien en sa Préface sur saint Luc : *Unus igitur Christus omnia et unus in omnibus, non dissimilis in singulis, sed verus in cunctis :* Jésus-Christ est un, et il est tout dans ces quatre évangélistes, il est le même en tous leurs écrits ; il se ressemble en chacun d'eux, et dans les traits différents qu'il en reçoit il garde toujours son unité. Mais, sans m'arrêter aux autres évangélistes, qui n'appartiennent pas à mon sujet, permettez-moi de vous faire voir Jésus-Christ prêtre et victime dans saint Luc, et de vous faire avouer en même temps que les Pères l'y ont découvert sous ces deux excellentes qualités.

L'évangéliste saint Luc, dit saint Ambroise, commence son Histoire par la généalogie sacerdotale et la conduit jusqu'à Jésus-Christ, qui est le prêtre de Dieu et la victime du monde : *Idem quippe victima et sacerdos est.* Il est prêtre, parce qu'il nous rend son Père propice ; et il est victime, parce qu'il nous a lavés et rachetés par son sang : *Sacerdos, quia propitiator noster: victima, quia suo sanguine nos diluit, et redemit* (*Idem, ibid.*). Saint Augustin est dans le même sentiment, et il croit qu'entre les évangélistes saint Luc est désigné par le bœuf, parce qu'en nous découvrant l'enfance de Jésus-Christ, il nous explique les premiers mystères de son sacerdoce, soit en nous marquant l'alliance qu'il avait avec les prêtres, soit en nous faisant voir, par la prédiction de Siméon dans le temple, qu'il était destiné pour effacer nos péchés par le sacrifice de sa mort : *Lucas per vitulum significatur propter maximam victimam sacerdotis, ibi sacramenta prima sacerdotii in infante Christo impleta narrantur* (*lib.* 1 *de Cons. Evangel., cap.* 2). Après avoir appuyé cette vérité par les témoignages des Pères, cherchons-en de nouvelles preuves dans la suite de l'Evangile de saint Luc, et voyons s'il a eu dessein dans les actions de Jésus-Christ qu'il rapporte, de nous persuader qu'il était prêtre et victime, je me contente d'en toucher deux qui nous feront voir clairement que ce saint évangéliste, ne s'écartant jamais de son dessein, représente toujours le Fils de Dieu sous la qualité de prêtre, ou sous celle de victime.

La première de ces actions, qu'il a lui seul remarquée et dont les autres évangélistes ne disent rien, c'est la conversion de la pénitente Madeleine, où l'on voit évidemment que le Fils de Dieu est notre souverain prêtre, puisque cette fameuse pécheresse ne le cherche pas pour être guérie de quelque infirmité, mais pour être délivrée de ses péchés. Cette qualité y paraît avec tant d'éclat que les Juifs s'en scandalisent et accusent Jésus-Christ d'entreprendre sur les droits de Dieu, parce qu'il pardonne à Madeleine : *Et cœperunt qui simul accumbebant dicere intra se : Quis est hic qui etiam peccata dimittit?* Mais le Fils de Dieu, sans avoir égard à leur scandale, continuant l'exercice de souverain prêtre, loue l'amour et la foi de Madeleine, qui l'avaient rendue digne de l'absolution, la réconcilie avec son Père, et après lui avoir donné la paix, la renvoie en sa maison : *Remittuntur illi peccata multa, quia dilexit multum;* et ensuite : *Fides tua te salvam fecit, vade in pace :* où vous remarquerez, s'il vous plaît, que ce divin prêtre nous apprend tout ce qu'on doit observer en la réconciliation des pécheurs. Premièrement, qu'il faut que le pénitent vainque la honte par la douleur, et qu'il se jette aux pieds du prêtre pour obtenir le pardon de son péché ; secondement, qu'il doit avoir beaucoup de foi et d'amour, s'il veut que ses offenses lui soient remises ; ce qui a fait dire ces belles paroles à saint Pierre Chrysologue sur ce sujet : *Ama Deum, ama totus, amore solo de omnibus peccatis reportatur victoria :* Aimez Dieu, mais aimez-le de tout votre cœur, puisque c'est par le seul amour que l'on remporte la victoire sur le péché ; en troisième lieu, que le prêtre qui absout le criminel le doit réconcilier avec l'Eglise, et lui rendre la paix qu'il avait perdue en déclarant la guerre à Dieu par son péché : *Vade in pace.*

Si Saint Luc nous a fait voir dans l'histoire de Madeleine, que Jésus-Christ était prêtre ; il nous a montré encore plus clairement qu'il était notre victime dans la parabole de l'enfant prodigue. Car après qu'il a décrit les désordres d'un pécheur sous les débauches de ce jeune homme, les misères qui les suivirent, le regret qu'il en conçut, le dessein

qu'il forma de retourner en la maison de son père, la harangue que sa douleur lui mit en la bouche, la confession publique de son péché, et la réception amoureuse que lui fit son pere, touché de son repentir, il conclut toute cette parabole par l'occision de la victime, qui fut comme le sceau sacré de cette réconciliation mystérieuse. Et pour vous témoigner, messieurs, que ce n'est point une invention de mon esprit, ni une violence que je fais à l'Evangile, je vous supplie d'écouter ce que les Pères en ont dit, et d'avouer en même temps que le principal dessein de saint Luc rapportant cette parabole, a été de nous faire voir que Jésus-Christ était une victime adorable, qui après avoir été immolée pour notre salut, devait être encore mangée pour la nourriture de nos âmes.

Saint Chrysologue expliquant ces paroles de saint Luc : *Et occidit ei vitulum saginatum*, ajoute en même temps celles-ci (*Serm.* 5): *Occiditur vitulus Patre sic jubente, quia Christus, Deus, Dei Filius, occidi sine Patris voluntate non poterat.* Le veau gras est égorgé par le commandement du père, parce que Jésus-Christ, Dieu et Fils de Dieu, ne pouvait être mis à mort sans la volonté de son Père, et afin que pas un ne doute de son intention, il ajoute en même temps : *Hic est vitulus qui in epulum nostrum quotidie ac jugiter immolatur* (*Idem, ibid.*) : cette victime, mes frères, n'est autre que celle qui est tous les jours immolée sur les autels pour nous servir de nourriture. Saint Ambroise est dans le même sentiment ; et après qu'il nous a montré, avec beaucoup de pompe et d'éloquence, toutes les cérémonies de la réconciliation de l'enfant prodigue avec son père, il conclut que le veau gras que l'on tue, et que l'on sert à la table, est la figure de Jésus-Christ, qui est la victime des chrétiens sur la croix et sur l'autel, et que c'est par ses mérites que s'achève notre réconciliation avec le Père éternel : *Occiditur et vitulus saginatus, ut carnem Domini spiritali opimam virtute, per gratiam sacramenti mysteriorum consortio restitutus epuletur* (*S. Ambros., in cap.* XV. *S. Luc*) ; et un peu plus bas, il ajoute que le Père se réjouit du retour du pécheur, pour ce que son fils, par un excès d'obéissance et d'amour, a voulu être la victime du péché : *Quia hostia pro peccatis Filius est, delectatur Pater reditu peccatoris.*

Ainsi, messieurs, il est évident, par les Pères de l'Eglise, que saint Luc dans ces deux choses qu'il a remarquées en son Evangile, a eu dessein de représenter le Fils de Dieu sous la qualité de prêtre et de victime ; et qu'il s'est senti obligé, par un secret mouvement du Saint-Esprit, de nous rapporter toutes les actions, et tous les mystères qui pouvaient nous persuader que Jésus-Christ nous a sauvés et nourris par son double sacrifice. C'est donc la différence qui le distingue des autres évangélistes, c'est le caractère glorieux de son Histoire, il est destiné du ciel, pour faire connaître le sacerdoce du Fils de Dieu. Mais comme la Vierge est celle qui a fourni le corps qui a servi d'hostie à notre souverain prêtre, par une suite nécessaire, le même évangéliste qui a été l'historien du fils a été aussi celui de la mère ; et il a eu l'avantage d'apprendre aux fidèles ses grandeurs, ses miracles et ses souffrances.

II. — La Vierge est si étroitement unie à son fils, qu'elle n'en peut être séparée dans l'éternité ni dans le temps. Aussitôt que l'on pense à Jésus-Christ on pense à Marie, et dès que le Père forme le dessein de nous le donner, il se résout de nous le donner par la Vierge. De là vient que l'Ecriture, qui déploie dans le temps ce qui est renfermé dans l'éternité, ne parle jamais du fils, qu'elle ne parle de la mère ; et les prophètes qui ont fait l'éloge de l'un ont aussi fait l'éloge de l'autre. Si Moïse prédit, dans la Génèse, la défaite du serpent, il s'explique en des paroles qui nous laissent encore douter si c'est le fils ou la mère qui doit remporter cette victoire ; car où nous lisons : *Ipsa conteret caput tuum*, une autre version porte : *Ipse conteret*, afin que la mère se trouve toujours avec son Fils, et que leur combat et leur victoire soient communs. Quand le prophète Isaïe nous rapporte ce grand miracle, qui doit étonner tout l'univers, et qu'il nous apprend qu'une vierge sera mère, *Ecce virgo concipiet*, il nous apprend aussitôt que son fils sera victorieux dans le berceau, et qu'il verra des rois à ses pieds qui lui paieront le tribut.

De là vient que le même évangéliste qui a écrit l'histoire de Jésus-Christ a écrit celle de Marie, et que, joignant le fils avec la mère, il a fait l'éloge de tous les deux : car c'est ce grand saint qui nous a déclaré le premier le pourparler admirable de l'ange avec la Vierge, qu'on peut appeler la cause de notre salut, comme celui du serpent avec Eve fut la cause de notre perte. C'est lui qui, dans une simplicité merveilleuse, nous a fait voir l'amour que la Vierge avait pour la pureté, puisqu'elle témoigne à l'ange que si les grandeurs qu'il lui promet la doivent intéresser, elle y renonce, et que, plus jalouse de garder son vœu que d'élever sa condition, elle aime mieux demeurer vierge et n'être point mère de Dieu, que devenir sa mère et n'être plus vierge : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* C'est lui qui nous fait savoir la réponse de l'ange à Marie, par laquelle, résolvant son doute et la délivrant de sa peine, il lui apprend que le ciel fera un miracle en sa faveur, que le Saint-Esprit la rendra féconde, sans altérer sa pureté, et que, par un privilége qui fera sa différence et sa gloire, elle sera mère et vierge tout ensemble : *Spiritus sanctus superveniet in te et virtus Altissimi obumbrabit tibi* : que le Père lui fera part de sa vertu, afin qu'elle conçoive dans le temps celui qu'il conçoit dans l'éternité, et que revêtue de sa force elle ne succombe point à la majesté de son Fils. *Obumbrat Dei virtus, ne portatura Deum fragilitas humana succumbat* (*S. Chrysol., serm.* 42). C'est lui enfin qui nous apprend que la parole de la Vierge acheva ce

grand mystère ; que quand elle eut prête son consentement, le Verbe s'incarna dans son chaste sein, et que devenant son fils il devint le frère des hommes et l'esclave de son Père : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum*. Il est donc vrai que saint Luc est l'évangéliste de Marie, et que sa plume et sa main ont été destinées du ciel pour écrire l'histoire de la Vierge.

Mais qui lui a découvert tous ses mystères, qui lui a déclaré les demandes de Marie avec les réponses de l'ange, et qui l'a pu informer d'une chose qui s'était passée dans un cabinet, et qui n'a point eu d'autres témoins que l'ange et la Vierge ? Qui que ce soit qui lui ait révélé ces secrets, on ne peut nier que ce ne lui soit toujours un grand avantage. Car il faut nécessairement que ce soit, ou le Saint-Esprit qui a été l'économe de ce mystère, ou l'ange qui en a été l'ambassadeur, ou la Vierge qui en a été la dépositaire. Toutes ces personnes sont si saintes, que la conversation n'en peut être que très-avantageuse à saint Luc : et nous sommes obligés de croire qu'il était bien éminent en sainteté, puisqu'il conférait, ou avec saint Gabriel, ou avec le Saint-Esprit, ou avec la Mère de Dieu. Mais s'il m'est permis de porter mon jugement en un sujet si considérable, j'aimerais mieux croire que saint Luc apprit ce mystère de Marie que du Saint-Esprit, ou de l'ange ; puisqu'ayant l'honneur d'être son historien, il devait être instruit par elle-même, et il devait apprendre de sa bouche les plus secrètes pensées de son cœur.

Ce fut elle aussi qui lui découvrit la puissance qu'elle reçut avec sa dignité, et qui l'informa des miracles qu'elle opéra depuis qu'elle fut Mère de Dieu. Mais établissons-les avant que de les expliquer, et faisons voir à ceux qui n'ont pas assez de respect pour la Vierge qu'elle est la souveraine de l'univers depuis qu'elle est la mère de Jésus-Christ.

Tous les Pères ont ainsi parlé : saint Jean Damascène a cru que celle qui avait commandé au Fils de Dieu, avait droit de commander à toutes les créatures, et que les hommes et les anges devaient être ses sujets, puisque le Fils unique du Père avait voulu être le sien : *Rerum omnium conditarum Domina effecta est Maria ; cum Creatoris mater extitit* : Marie est devenue la souveraine de toutes les choses créées (il n'en excepte pas une) depuis qu'elle a été faite la mère de leur créateur. La raison, messieurs, qui établit ce pouvoir, et qui oblige les créatures à se soumettre à Marie, c'est que le Fils de Dieu leur en a montré l'exemple, qu'il s'est soumis à elle, qu'il a reçu la loi de sa bouche, et que la respectant comme sa mère, il l'a respectée comme sa souveraine. Or qui nous a découvert cette suprême autorité, sinon saint Luc ? qui nous a dit que le Fils de Dieu était sujet à Marie, et en sa considération à Joseph, qui avait l'honneur d'être son époux, sinon cet évangéliste ? *Et erat subditus illis*. D'où j'infère que puisque Marie commandait à Jésus, elle devait commander à tous ses sujets, et que le don des miracles, qui n'est autre chose qu'une effusion de la puissance de Dieu, lui devait être pleinement communiqué.

C'est aussi ce que nous a découvert son historien avec tant de fidélité. Car après qu'il nous a décrit l'entretien de l'ange et de de la Vierge, il nous décrit son voyage sur les montagnes de Juda, et il nous apprend que son entrée dans la maison de Zacharie fut aussi féconde en miracles qu'en faveurs. Car aussitôt que la Mère de Dieu parla, sa langue opéra plus de prodiges qu'elle n'avait formé de paroles, puisque selon le sentiment de ce fidèle évangéliste, expliqué par les Pères de l'Eglise, Jean-Baptiste, qui était encore dans les entrailles d'Elizabeth, reçut la grâce et la raison aussitôt qu'elle eut parlé, et il emprunta la langue de sa mère pour en témoigner sa reconnaissance. *Ex quo facta est vox salutationis tuæ in auribus meis, exultavit infans in utero meo* (*S. Luc*, I). Mais de peur que tant de prodiges ne demeurent enveloppés dans la simplicité de ces paroles, permettez-moi de les expliquer par celles des Pères, et de vous faire admirer la lumière de saint Luc et la puissance de Marie.

Jean-Baptiste, prévenu par la grâce, reçoit l'usage de la raison ; élevé au-dessus de l'homme, bien qu'il ne fût pas encore enfant, il devient prophète, et avant que de sortir du sein de sa mère, il déclare le Fils de Dieu, qui était dans les entrailles de la sienne ; il ne peut encore parler, et il prophétise déjà, et ne pouvant se servir de sa langue, il se sert de son esprit pour faire l'office de précurseur. *Exultat in utero et in uterum Virginis venisse nuntiat Christum, et quia tardabat corpus, solo spiritu implet evangelizantis officium* (*S. Chrys., serm.* 91). Mais qui opère tous ces miracles en la personne de Jean-Baptiste, sinon Marie, puisque c'est-elle qui par sa parole, non moins puissante que celle des prêtres, produit la grâce dans l'âme de cet enfant, qui le délivre du péché et le baptise avant sa naissance ; puisque c'est-elle qui lui avance l'usage de la raison, puisque c'est-elle qui lui donne l'esprit de prophétie, et qui faisant trois prodiges tout ensemble, fait d'un pécheur un innocent, d'un enfant un homme, et d'un homme qui n'est pas encore né, le plus éclairé de tout les prophètes ? C'est aussi, messieurs, l'évangéliste de Marie qui nous décrit toutes ces merveilles par une seule période, et qui nous apprend que dès le moment que Marie parla, tous ces prodiges se passèrent dans le sein d'Elisabeth. *Et ut audivit salutationem Mariæ Elisabeth, exultavit infans in utero suo*.

Si ce divin historien nous donne tant de respect pour la grandeur de la Vierge, il ne nous donne pas moins de confiance en sa bonté. Car puisque nous apprenons de lui qu'elle est la mère de Dieu, nous apprenons aussi qu'elle peut nous secourir dans nos besoins ; que, comme dit saint Bernard, le pouvoir ne lui manquera pas, puisqu'elle est la mère de la puissance, ni l'industrie, puisqu'elle est la mère de la sagesse, ni enfin la volonté, puisqu'elle est la mère de la

misericordæ : *Non deest illi potestas quia mater est omnipotentiæ, nec impetrandi industria, quia mater sapientiæ, nec voluntas, quia mater misericordiæ.* Allons donc à son trône avec confiance ; espérons que celle qui sanctifie les pécheurs dans le ventre de leurs mères par sa parole les sanctifiera dans le sein de l'Eglise par ses prières, et rendons grâces à l'évangéliste, qui nous a découvert toutes ces merveilles dans ses écrits.

Mais comme un fidèle historien est obligé de remarquer aussi bien les déplaisirs et les disgrâces des grands, que leurs vertus et leurs avantages, saint Luc s'acquitte fidèlement de ce devoir ; et, après qu'il nous a décrit la puissance de la Vierge, il nous décrit ses douleurs et nous représente son martyre. Car comme il est destiné du ciel pour écrire son histoire, il la suit pas à pas pendant la minorité de son Fils, et, la menant dans le temple, il nous découvre la douleur que produisit dans son âme la prédiction de Siméon : il remarque qu'elle apprit de cette bouche, qui servit d'interprète au Saint-Esprit, que son Fils serait la gloire des Juifs et la lumière des Gentils : *Lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ, Israel;* mais il ajoute en même temps qu'elle sut aussi de ce prophète que comme son Fils serait la cause véritable du salut des hommes, il serait aussi l'occasion innocente de leur perte, et qu'il serait comme un but contre lequel les impies déchargeraient les flèches de leur fureur : *In signum cui contradicetur.* Si bien qu'il nous fait juger par là que toute la vie de la Vierge a été un cruel martyre, et qu'attendant tous les jours les tristes effets de cette funeste prophétie, elle souffrait autant de douleurs qu'en souffrit le patriarche Abraham, depuis qu'il eut reçu le commandement d'immoler son fils unique. Ce glaive dont le prophète l'avait menacée ne sortit jamais de son cœur, la plaie qu'il ouvrit ne se referma qu'en la résurrection de Jésus-Christ, tous ses plaisirs furent mêlés d'amertume, et, quelque heureux succès qui lui arrivât, elle appréhenda toujours le moment où son Fils devait éprouver la haine de ses ennemis. Ainsi, messieurs, l'évangéliste saint Luc nous apprend par une seule parole toutes les souffrances de la Vierge, et, nous faisant le récit des prédictions de ce vieillard, il nous déclare tacitement que Marie a souffert le plus long et le plus cruel de tous les martyres.

La crainte, au jugement des philosophes, est une passion plus cruelle que la douleur, non-seulement parce qu'elle dure davantage, mais parce qu'elle est ingénieuse et qu'elle nous fait souffrir, à diverses et longues reprises, le mal que la nature n'avait dessein de nous faire souffrir qu'une fois : elle multiplie nos maux, sous prétexte de les adoucir, et, comme si le présent ne lui suffisait pas, elle se sert de l'avenir pour nous tourmenter. Je sais bien que les âmes fortes se défendent de ses atteintes, et qu'appelant la raison ou l'espérance à leur secours, ils dissipent les vaines appréhensions qu'elle essaie de leur donner. Mais comme celle de la Vierge est fondée sur la prédiction d'un prophète, il faut qu'elle en attende l'événement avec certitude, qu'elle regarde le mal dont il la menace comme un mal inévitable, et qu'elle l'attende à tous moments, puisque celui qui lui a prédit son malheur ne lui en a point marqué le temps. C'est saint Luc, messieurs, qui nous découvre tous ces justes sujets de crainte et de douleur qu'avait la Vierge, et qui nous apprend que, comme elle a toujours craint, elle a toujours enduré, et que sa vie, depuis l'entretien de Siméon, a été un long et insupportable martyre.

Ajoutons à toutes ces obligations que nous avons à saint Luc, que c'est lui qui nous fait connaître les plus secrètes pensées de la Vierge, en nous rapportant ses paroles, et qui nous a fait entrer dans ce sanctuaire, où résidaient les trois Personnes divines. La parole est l'image de la pensée, comme la langue est l'interprète du cœur ; c'est elle qui la revêt d'un corps d'air et de vent, afin qu'étant devenue sensible, elle puisse entrer dans notre esprit par nos oreilles. C'est elle qui entretient la société parmi les hommes, qui défend la vérité, qui condamne le mensonge et qui nous découvre les sentiments des philosophes et des monarques. C'est pourquoi les historiens ont toujours recueilli avec beaucoup de soin celles qui sont sorties de la bouche des grands hommes ; ils ont cru que, rapportant leurs paroles, c'était tirer le portrait, non de leurs corps, mais de leur âme, et que de les faire parler, c'était en quelque façon les faire revivre après leur mort. C'est le secret duquel s'est servi le grand saint Luc ; car il a soigneusement remarqué toutes les paroles de la Vierge, et il en a fait le plus bel ornement de son Histoire : c'est lui, messieurs, qui nous a conservé ces trésors, qui se possèdent sans se diviser, qui se communiquent sans se diminuer, et qui, comme la lumière, se présentent à tous ceux qui les veulent recevoir. Le nombre n'en est pas grand, parce que la Vierge a peu parlé, mais le sens en est admirable, et vous y verrez éclater les plus excellentes vertus du christianisme.

La première, et qui nous doit être en une singulière vénération, puisqu'elle interrompit le silence de Marie, ce fut celle qu'elle dit à l'ange, quand il lui eut fait savoir qu'elle était choisie pour être la mère du Verbe : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* Je ne doute point de la vérité de vos promesses, et encore que leur grandeur et ma bassesse m'en dussent ôter la créance, je les reçois avec le respect qu'exige de moi la majesté de celui qui vous envoie. Mais expliquez-vous plus nettement, et me tirez d'une peine que me donne l'amour que je porte à la pureté. Vous me parlez d'être mère et je suis vierge ; vous me faites espérer que je serai la mère de celui dont vous n'êtes que l'esclave. J'avoue que cette éminente dignité surpasse mes espérances et mes mérites ; mais si elle est incompatible avec la virgi-

nité que j'ai vouée, je ne puis l'accepter sans peine, et je me sens obligée de vous déclarer que je suis dans le dessein de préférer la qualité de vierge à celle de mère, si la qualité de mère me doit faire perdre celle de vierge : *Quoniam virum non cognosco. Si oportuerit me frangere votum*, dit saint Bernard, *ut pariam talem filium, et gaudeo de filio, et doleo de proposito* (*Homil.* 4, *sup.*) : car s'il me faut rompre mon vœu pour concevoir le fils dont vous me parlez, je me réjouis de ce fils, et je m'afflige de la rupture de mon vœu : mais si je deviens mère, et si je demeure vierge, ce qui n'est point impossible à Dieu, alors ma joie sera parfaite, et je dirai qu'il aura regardé l'humilité de sa servante : *Si virgo concipiam, si virgo pariam, quod utique non ei impossibile erit, tunc scio vere quia respexit humilitatem ancillæ suæ*.

La seconde parole de la Vierge, et que l'on peut appeler la source de notre bonheur, ce fut celle que l'obéissance tira de sa bouche lorsque, se soumettant à la volonté de Dieu, elle prêta son consentement pour le mystère de l'Incarnation, et qu'elle conçut le Verbe dans son chaste sein : *Ecce ancilla Domini : fiat mihi secundum verbum tuum :* Comme si elle voulait dire : J'accepte l'honneur que vous m'offrez, mais, en l'acceptant, je n'oublie point ma condition. Et quoique Dieu m'ait choisie pour être sa mère, je proteste que je demeurerai toujours sa servante : dans ce sentiment, j'ouvre mon cœur, je prête mon sein, je fournis mon sang, pour donner un corps à mon fils et à mon Dieu, et je consens que, selon votre parole, la parole éternelle du Père devienne chair dans mes entrailles : *Fiat mihi de Verbo secundum verbum tuum; Verbum quod erat in principio apud Deum fiat caro de carne mea secundum verbum tuum* (*Idem*, *ibid.*). Ou bien disons que Marie, entrant en alliance avec le Père, va concevoir dans le temps celui qu'il conçoit dans l'éternité; qu'elle le produira comme lui en se connaissant, avec cette différence que le Père, connaissant ses grandeurs, conçoit un fils grand comme lui, et que la Vierge, connaissant son humilité, conçoit un fils humble comme elle : *Humilem paritura debuit humilitatem etiam ipsa præferre* (*S. Ambros., lib.* 2, *in cap.* I *S. Lucæ*).

La troisième parole de la Vierge, que nous ignorons et que nous ne connaissons que par ses effets, ce fut celle qu'elle proféra en saluant Elisabeth. Nous ne savons pas en quels termes cette salutation fut conçue : mais nous savons bien qu'elle fut féconde en miracles, qu'elle sanctifia Jean-Baptiste dans le ventre de sa mère, et qu'elle en fit un homme, un fidèle et un prophète, avant que la nature en eût pu faire un enfant. La quatrième parole de la Vierge, ce fut le divin cantique qu'elle prononça dans la maison de Zacharie, pour rendre grâces à Dieu de toutes les merveilles qu'il avait faites en sa personne : *Magnificat anima mea Dominum.* La dernière parole de la Vierge, que remarque notre évangéliste, ce fut celle que la douleur lui mit dans la bouche, quand elle eut trouvé son fils qu'elle avait perdu, et qu'elle avait cherché pendant l'espace de trois jours : *Fili, quid fecisti nobis sic? Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te.*

N'est-il pas vrai que toutes ces saintes paroles nous découvrent parfaitement bien les plus secrètes pensées de Marie, qu'elles nous font lire dans le plus profond de son cœur et qu'elles nous représentent les plus belles vertus de son âme? N'est-il pas vrai que la première fait paraître sa pudeur et sa pureté : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* que la seconde découvre son obéissance, avec son humilité : *Ecce ancilla Domini;* que la troisième, qui frappa les oreilles de saint Jean dans le sein d'Elisabeth, manifeste sa puissance : *Ut facta est vox salutationis tuæ;* que la quatrième marque sa reconnaissance et sa gratitude vers son bienfaiteur : *Magnificat anima mea Dominum:* et que la dernière exprime admirablement sa douleur et son amour : *Fili, quid fecisti nobis sic?* Et à qui sommes-nous redevables de tous ces trésors, qu'à la libéralité de saint Luc, qui a cru qu'il ne pouvait plus heureusement découvrir les pensées de la Vierge que par ses paroles, ni nous faire plus naïvement connaître ses vertus, que par ses réponses?

Si la tradition ne nous a point abusés, elle nous apprend que ce grand saint avait uni la peinture avec l'histoire, que pour nous faire connaître la Mère de Dieu tout entière, il avait fait le portrait de son visage, après avoir fait celui de son âme, et qu'il nous avait représenté les traits de l'un après nous avoir représenté les inclinations de l'autre. La peinture est le secours de l'histoire, et souvent nous remarquons mieux l'humeur des hommes dans leurs statues et dans leurs médailles, que dans les écrits des historiens. Ceux-ci les flattent presque toujours, et ils déguisent avec plus de soin les défauts de leur esprit, que les peintres ne dissimulent les défauts de leurs visages. L'ambition de César éclate sur son front, et l'on ne voit jamais les traits de cet ambitieux, qu'on ne juge bien qu'il a été le tyran de sa république; on découvre la cruauté de Néron dans sa statue et on n'a pas de peine à croire qu'un homme qui respire encore la fureur dans son image, ait pu être le parricide de sa mère : on voit au contraire la douceur paraître dans les yeux de Titus; et quand on considère le portrait de cet empereur, on se persuade facilement qu'il a été les délices de ses sujets. Aussi faut-il confesser que saint Luc faisant la peinture de la Vierge, nous a fait voir ses vertus sur son visage. On y remarque la modestie avec la majesté, la pudeur avec la beauté; on croit aisément ce qu'en a dit le grand saint Denys l'Aréopagite, et on ne trouve point étrange qu'il n'ait inspiré que de saints désirs et de chastes pensées dans le cœur des hommes, qui le regardaient. Rendons grâces à ce saint qui a si heureusement employé sa plume et son

pinceau, pour nous dépeindre la Vierge; avouons qu'il mérite à juste titre la qualité de son historien, puisqu'il nous a représenté son esprit et son visage, ses linéaments et ses inclinations. Peut-être fut-ce pour le récompenser de ses services que le Fils de Dieu après l'avoir fait historien de sa mère, le voulut faire encore l'historien de son épouse. Voyons comme il s'est acquitté de cette charge et s'il a aussi bien réussi à peindre l'Eglise qu'à représenter la Vierge.

III. — Il est assez difficile de juger si le Fils de Dieu a eu plus d'amour pour sa mère, que pour son épouse; et à moins que de lire dans son cœur, il est dangereux de terminer un si notable différend. Ne décidons rien sur ce sujet, de peur que nous n'offensions par notre témérité ou la Mère ou l'Epouse de notre Dieu. Les offenses commises contre des personnes si chères se pardonnent malaisément, et l'histoire nous apprend que Jésus-Christ a plus sévèrement puni les impies qui ont attaqué ou sa mère ou son épouse, que ceux qui ont attaqué sa propre personne. Disons, donc autant que notre faible lumière nous peut permettre d'en parler, qu'il a traité l'Eglise et la Vierge également et qu'il les a honorées toutes deux de semblables avantages. L'une et l'autre conservent leur pureté, quand elles deviennent fécondes. L'une et l'autre sont des temples vivants du Saint-Esprit. L'une et l'autre sont assistées par les anges, et si Marie a Gabriel pour son tutélaire, l'Eglise a Michel pour son défenseur: L'une et l'autre sont mères de Jésus-Christ et des fidèles: Marie produit les fidèles dans Jésus-Christ, qui en est le chef; et l'Eglise produit Jésus-Christ dans les fidèles, qui en sont les membres. Et afin que toutes choses soient égales entre la mère et l'épouse, elles ont un même écrivain; et celui qui a écrit l'histoire de Marie, a écrit l'histoire de l'Eglise.

Car il n'y a pas un de vous qui ne sache que c'est saint Luc qui nous a représenté la ferveur et la piété des premiers chrétiens, les progrès de l'Evangile, les travaux des apôtres, les persécutions suscitées contre eux dans la Palestine et dans la Grèce, leur exil et leurs voyages et enfin leurs prédications et leurs miracles. C'est lui qui dans le commencement de son histoire, nous a remarqué que les fidèles n'avaient qu'un cœur et que dans la différence de leurs conditions, ils étaient animés d'un même esprit: *Credentium erat cor unum et anima una;* qu'en cet heureux siècle, tous les biens étaient communs parmi les chrétiens, que les diacres les distribuaient par le commandement des apôtres et qu'ils épargnaient la honte des pauvres, en prévenant leurs besoins et leurs demandes. Je ne puis omettre ici deux ou trois excellentes pensées de saint Ambroise sur ce sujet.

La première, que Jésus-Christ étant commun aux fidèles, il était juste que leurs biens le fussent aussi: *Ut quibus erat una fides, una esset substantia, et quibus erat unus Christus et communis esset sumptus*: la seconde, qu'il n'y avait rien de particulier entre eux et que ces mots de mien et de tien en étaient bannis: *Nemo suum dicebat, nemo proprium vendicabat.* La troisième, qu'en cet heureux temps il n'y avait point de pauvres et que personne ne craignait la faim pour soi, tandis qu'il la craignait pour les autres: *Beata plebs quæ dum plures divites habuit in Christo, nullum in sæculo habuit indigentem. Non enim verebantur ne esurirent ipsi, dum timebant ne alius esuriret (S. Ambros., serm. 9 de Unitate christiana).* C'est saint Luc, messieurs, qui avec les couleurs d'une éloquence divine, nous a dépeint les combats de saint Etienne, ses conférences avec les Juifs, sa ferveur dans la dispute, sa constance dans son martyre et sa prière dans sa mort pour ses bourreaux. C'est lui qui nous a décrit avec tant de pompe et de majesté la fureur de Saul qui voulait étouffer l'Eglise dans son berceau, la puissance de Jésus-Christ qui le porta par terre et qui d'un si redoutable ennemi en fit un si considérable ministre. C'est lui enfin qui, devenu le fidèle compagnon de cet apôtre, nous a décrit ses voyages et ses travaux, ses persécutions et ses dangers, ses courses et ses naufrages, et qui le conduisant jusque dans Rome, l'a fait entrer dans le champ de son combat et de sa gloire.

Mais remarquez s'il vous plaît, messieurs, qu'il n'est pas tellement l'historien de saint Paul, qu'il ne soit aussi son coadjuteur, qu'en écrivant il n'agisse et ne prêche, qu'il n'ait part au péril et à l'honneur, qu'il ne fasse l'office d'apôtre aussi bien que celui d'écrivain et qu'il ne partage avec saint Paul la glorieuse qualité de docteur et de maître des gentils. Quand il couchait par écrit les actions mémorables de ce grand apôtre, il pouvait dire, s'il eût voulu: *Et quorum pars magna fui.* Mais par une modestie qui est si rare aux historiens, il se contente de témoigner en général, qu'il accompagnait saint Paul; et supprimant son nom et sa gloire, il ne nous dit rien de ses actions, ni de ses souffrances. Mais saint Paul lui a fait justice, et le tirant de l'oubli il nous a appris en plusieurs endroits de ses Epîtres, que ce fidèle compagnon ne l'avait jamais abandonné. Tantôt il témoigne combien il l'aime en lui donnant ce titre glorieux, qui ne se donne qu'aux plus intimes amis: *Lucas medicus charissimus:* tantôt il mande à Timothée que Luc est demeuré seul auprès de lui et que les autres l'ayant quitté ou par crainte, ou par infidélité, ce constant ami partage tous ses dangers avec lui: *Lucas est mecum solus:* tantôt il marque dans l'Epître à Philémon, que Luc est son coadjuteur, et qu'il n'entreprend rien dans l'Eglise, qu'il ne soit assisté de ce fidèle ministre: *Lucas et Demas adjutores mei:* tantôt il fait son panégyrique, en apprenant à toutes les Eglises qu'il est son compagnon inséparable, qu'ils ont couru même fortune, qu'ils ont essuyé mêmes dangers et que combattant ensemble, ils attendent conjointement une même récompense: *Ordinatus est ab Ecclesiis comes peregrinationis nostræ* (II Cor., VIII). Voyez-vous donc, messieurs, que ce

grand saint a heureusement uni la qualité de prédicateur avec celle d'historien, qu'il nous a aussi bien obligés par ses travaux que par ses écrits, et que nous ne saurions dire si nous sommes plus redevables à ses prédications qu'à son histoire ? Mais sans terminer ce différend, qui ne peut faire naître de jalousie, puisqu'il regarde un même homme, contentons-nous de faire deux ou trois réflexions pour conclure son panégyrique et pour satisfaire votre piété.

La première est que puisque ce saint nous a représenté Jésus-Christ comme prêtre et comme victime, il a eu une inclination particulière pour la souffrance, et qu'en décrivant le sacrifice de son Maître, il n'a point eu de plus grande passion que de s'immoler avec lui. Aussi l'Eglise, qui connaît la grâce et l'instinct de ses enfants, remarque expressément que celui-ci avait parfaitement exprimé la mort de son maître par la mortification de son corps : *Qui crucis mortificationem jugiter in suo corpore portavit* : paroles qui nous apprennent que ce grand saint portait la croix, comme Jésus-Christ y oblige tous ses disciples, qu'il la portait continuellement, *jugiter*, puisqu'il est le seul des évangélistes qui a remarqué qu'il fallait toujours la porter, et que depuis qu'on l'avait prise il ne fallait jamais la quitter : *Qui vult venire post me, tollat crucem suam quotidie.* Or comme les saints inspirent la dévotion qu'ils ont ressentie, ce grand saint imprime l'amour de la croix, il inspire le désir du sacrifice, et il essaie à faire de tous les fidèles des victimes innocentes. Si vous le voulez donc honorer, si vous le voulez imiter, qui est le plus grand honneur qu'il puisse exiger de vous et que vous puissiez lui rendre, portez la croix comme lui, mais portez-la toujours, et depuis que vous aurez chargé sur vos épaules cet agréable fardeau, ne vous en déchargez jamais. Représentez-vous que ce grand saint ne vous a rien enseigné qu'il n'ait pratiqué, et que comme il vous a dit dans son Evangile qu'il fallait toujours porter la croix, il l'a toujours portée pendant sa vie. Que cet exemple nous doit donner de confusion, puisque bien éloignés de l'imiter, nous fuyons la douleur et nous cherchons le plaisir; nous adorons le Crucifié et nous avons horreur de la croix ; nous avons du respect pour sa peinture et nous avons de la haine pour sa vérité ; c'est-à-dire, messieurs, que nous honorons le bois de la croix et que nous ne pouvons souffrir, ni les afflictions, ni les maladies ? Cependant, messieurs, ce fidèle évangéliste ne vous a représenté Jésus-Christ comme victime, que pour vous obliger au sacrifice. Et l'Eglise ne vous a représenté saint Luc comme un amant de la croix, que pour vous convier à la mortification : si vous ne faites ni l'un ni l'autre, vous devez craindre que saint Luc ne soit votre partie, que le Fils de Dieu ne soit votre juge ; que l'un ne vous accuse, que l'autre ne vous condamne, et que tous les deux ne vous punissent.

La seconde réflexion que j'ai à faire sur ce discours, c'est que puisque saint Luc a été l'historien de la Vierge, il a eu sans doute de grandes conférences avec elle, il a appris de cette bouche féconde en oracles les mystères qu'il a expliqués dans son Evangile ; il a vu souvent ce visage céleste qui inspirait l'amour de la pureté, et conversant avec cette divinité mortelle qui avait conçu le Verbe dans son chaste sein, il devint pur et chaste comme elle : si bien, messieurs, que ce grand évangéliste, qui demeura toujours vierge, était plutôt un ange qu'un homme, et ne parlait le plus souvent dans ses discours que des avantages de la pureté. Il essayait de porter tous ses auditeurs à cette vertu, et d'en faire des images vivantes de la Vierge. Ce qui m'apprend, messieurs, que pour plaire à la Mère de Dieu, il faut être pur, et que les hommes impudiques ne lui peuvent pas appartenir. Elle ne veut pour ses enfants et pour ses disciples, que des vierges ou des âmes chastes, elle ne peut souffrir dans sa famille ni auprès de sa personne, ceux qui se laissent souiller à l'impureté. Jugez donc quelle crainte doivent avoir les chrétiens de perdre les bonnes grâces de Marie, puisque l'impudicité règne dans leurs cœurs, éclate en leurs paroles, se découvre en leurs actions, et se produit en leurs habits. Il semble que la chasteté soit bannie du monde et reléguée dans les cloîtres ; que cette vertu soit devenue honteuse ; qu'elle n'ose plus paraître en public, et que celle qui faisait autrefois la gloire des femmes, soit maintenant un secret reproche de leur disgrâce ou de leur laideur ; changez de conduite et de sentiment, si vous aspirez à l'honneur d'appartenir à la Vierge, et sachez qu'elle réserve ses faveurs pour les personnes qui lui ressemblent.

La troisième réflexion que je fais sur ce discours, c'est que saint Luc ayant été l'historien de l'Eglise, nous excite à la vertu par tous les exemples qu'il nous a proposés dans son histoire ; qu'il nous convie à la paix par cette union admirable qui régnait parmi les premiers chrétiens ; qu'il nous exhorte au mépris des richesses par le soin qu'ils prenaient d'apporter leurs biens aux pieds des apôtres ; qu'il nous convie à souffrir, par la patience admirable qu'ils témoignaient dans les persécutions ; et qu'enfin il nous invite à perdre plutôt la vie que la foi, par les tourments et la mort qu'ils enduraient si courageusement pour la vérité. Mais remarquez, s'il vous plaît, que si tous ces exemples ne vous convertissent pas, ils vous perdront : que si cette histoire ne vous rend pas meilleurs elle vous rendra plus coupables, et qu'au jour du jugement, le Fils de Dieu ne produira que les écrits de saint Luc, pour condamner vos divisions, votre attachement aux richesses et votre mépris pour la piété. Détournez ce malheur qui vous menace, et pour vous rendre saint Luc favorable, portez la croix de Jésus-Christ, imitez la pureté de Marie, suivez les exemples de l'Eglise, et il vous procurera par ses prières quelque part à la gloire qu'il possède. Ainsi soit-il

PANEGYRIQUE DE SAINT MARCEL.

Prononcé, le jour de sa fête, dans l'église de Saint-Paul.

Mirabilis Deus in sanctis suis (*Ps.* LXVII).

Si le grand apôtre des gentils a pu se glorifier justement que le ciel avait confirmé son apostolat par des miracles, et autorisé sa doctrine par des prodiges, il me semble que saint Marcel, un des apôtres de la France, peut bien avoir le même sentiment, et tenir le même langage, puisqu'il y a peu d'évêques dans l'Eglise qui aient opéré tant de miracles pour convertir les pécheurs, et pour secourir les misérables. Car toutes ses actions sont des prodiges; sa vie n'est autre chose qu'une suite de merveilles, et il est lui-même un grand miracle, qui éblouit les yeux et qui enlève les cœurs. Mais s'il avait tant de facilité à les faire, je prévois que j'aurai bien de la difficulté à vous les dire, si vous ne me procurez par vos prières la faveur de cet esprit, qui anime les saints dans ces actions surnaturelles et divines, et si vous n'interposez auprès de lui le crédit de celle que l'Ecriture appelle un miracle : *Ecce signum apparuit in cœlo*. Dites-lui donc, s'il vous plaît, avec l'ange : *Ave, Maria.*

Si les miracles sont des actions, ils sont aussi des paroles; s'ils découvrent la puissance de Jésus-Christ, ils déclarent ses intentions, et s'ils publient ses grandeurs, ils expliquent aussi ses pensées. Comme il est le Verbe du Père éternel, dit saint Augustin, toutes ses actions sont des paroles, et l'on peut dire qu'il instruit les hommes toutes les fois qu'il opère quelque prodige en leur faveur: *Interrogemus ipsa etiam miracula, quid nobis loquantur de Christo; habent enim, si intelliguntur, linguam suam* (*Tract.* 24 *in S. Joan.*). Nous devons, dit ce grand docteur, étudier les miracles de Jésus-Christ, et écouter ce qu'ils nous disent de lui : car ils ont leur langue si nous pouvons les entendre. Et parce que le Sauveur du monde est le Verbe de Dieu, ses œuvres sont des paroles, et il parle toutes les fois qu'il agit: *Nam quia ipse Christus Verbum Dei est, etiam factum Verbi verbum nobis est.* En effet, quand Jésus-Christ guérit un malade, ne nous apprend-il pas qu'il est le Sauveur des hommes et le souverain des maladies? Quand il délivre un possédé, ne nous enseigne-t-il pas qu'il est aussi puissant dans les enfers que dans les cieux, et que les démons sont aussi bien ses sujets que les anges? Quand il ressuscite le Lazare, ne nous découvre-t-il pas que la mort pour être la fille du péché, ne laisse pas de respecter ses commandements, et qu'étant la résurrection et la vie, comme il dit lui-même : *Ego sum resurrectio et vita*, sa seule présence peut retirer les hommes du sépulcre?

Comme les saints sont les images de Jésus-Christ, et qu'ils font gloire de l'imiter en toutes leurs actions, l'on peut dire que leurs miracles parlent aussi bien que ceux de leur maître; qu'ils découvrent leurs plus secrètes vertus, et qu'ils rendent un témoignage public de leur innocence cachée Quand l'ombre du grand saint Pierre rendit la santé aux malades, ne faisait-elle pas bien connaître qu'il était absolu dans l'état de son souverain, puisqu'une vaine image de son corps opérait un si grand miracle? Quand le mouchoir de saint Paul chassait les démons, et mettait en liberté les possédés, ne faisait-il pas bien juger à tout le monde que cet apôtre avait autant de part à l'autorité qu'à la charité de son maître? Mais sans que je rapporte ici tous les miracles des saints, il me suffira de vous rapporter aujourd'hui ceux de saint Marcel, et de vous faire avouer que leur nombre et leur qualité découvraient le nombre et la qualité de ses vertus. Car si le feu ne le brûlait pas, c'était parce qu'il avait éteint les flammes de la concupiscence; s'il délivrait les captifs, c'était parce qu'il avait toujours conservé sa liberté; s'il commandait aux éléments, c'était parce qu'il avait commandé à ses passions; et s'il faisait parler les muets, c'était parce qu'il n'avait point abusé de sa langue, et qu'il était juste que celui qui n'avait point ouvert sa bouche au mensonge pût ouvrir celle des muets et leur rendre l'usage de la parole.

I. — Comme le démon a toujours été le singe de Dieu, et qu'il persiste encore dans le dessein de lui ressembler, il essaie de l'imiter en toutes ses actions, et Dieu n'a rien fait dans le monde que cet esprit malheureux n'ait voulu faire aussi bien que lui. Si Dieu a permis qu'on lui élevât des temples dans la Judée, le démon a commandé qu'on lui en bâtît dans tout l'univers; si Dieu a eu des prêtres pour l'honorer, et des victimes pour le satisfaire, le démon a partagé cet honneur avec lui, et a eu des ministres qui lui ont offert des sacrifices; si Dieu s'est consacré des martyrs, qui ont soutenu ses intérêts en mourant, le démon a eu des hommes opiniâtres qui ont signé ses erreurs de leur sang, et qui ont voulu perdre la vie pour sa gloire; si Dieu enfin est descendu sur la terre pour l'embraser d'un feu divin et pour consumer nos cœurs par son amour; le démon, qui le veut injustement imiter en toutes choses, est venu au monde pour y allumer un feu infernal et y dévorer tous les cœurs par ses flammes malheureuses : *Habet ignem Deus*, dit saint Bernard, *quem venit accendere* (*S. Bernard.*, *serm.* 2 *in Purificat.*). Dieu, qui est un feu par son essence, est venu ici-bas allumer un feu qui est son image, et qui exprime heureusement toutes ses divines perfections : *Habet etiam adversarius utpote divinorum operum æmulator ignem suum;* son ennemi, qui est son singe, vient aussi allumer un autre feu qui ressemble à son auteur, et qui représente toutes ses mauvaises qualités : *Ignem concupiscentiæ, ignem invidiæ, ignem ambitionis quem Salvator venit extinguere.* Ce feu n'est autre que la concupiscence, la colère, l'ambition, et tous les autres péchés, qui brûlent les hommes et qui les réduisent en cendres.

Car la colère est un feu violent qui nous anime à la vengeance, et qui nous consume avant que de consumer notre ennemi. L'en-

vie est un feu couvert qui nous dévore peu à peu, et qui nous fait éprouver le mal qu'il nous fait souhaiter aux autres. L'impudicité est un feu agréable et dangereux qui nous ronge les entrailles, et qui, sortant par nos yeux, essaie de brûler les autres, après nous avoir brûlés nous-mêmes : *Ignis consumit vestem, libido adulterii consumit animam.* Seriez-vous bien si simple, dit saint Augustin, de croire que le feu brûlât vos habits, et que l'impudicité ne brûlât pas votre cœur ? *Gestas in sinu prunas et perforatur tunica, gestas in cogitatione adulterium et integra est conscientia?* Vous ne sauriez porter un charbon dans votre robe qu'elle ne se perce, et vous imagineriez-vous bien que couvant un adultère dans votre âme, elle fût exempte de brûlure et de douleur? Tous ces feux nous brûlent, quoiqu'ils ne nous éclairent pas; ils sont mêlés de ténèbres et de fumée ; ils élèvent des nuages qui nous dérobent la lumière, et qui ne nous permettent pas de voir le soleil de justice, Jésus-Christ : *Ignis superbiæ, ignis fumosus, ignis iracundiæ quantus ignis est? super quem ceciderit non videbit solem justitiæ Christum* (*S. Aug.*, *in Psal.* LVII). Les saints font tout ce qu'ils peuvent pour éviter ce feu malheureux, et ils se laissent consumer au feu de la charité pour se garantir de celui de la concupiscence ; ils brûlent de l'amour de Dieu pour ne pas brûler de l'amour du monde, et ils n'ont point de plus violent désir pendant la vie que d'allumer un de ces feux pour éteindre l'autre.

Comme le Fils de Dieu ne laisse point de vertus sans récompense, il permet souvent que les saints qui ont étouffé les flammes de la concupiscence ne ressentent pas celles du feu matériel, et que cet élément les épargne quand les tyrans l'emploient pour les punir. Ainsi voyons-nous que les trois enfants qui avaient éteint les flammes de l'impureté, ne ressentirent pas celles de la fournaise, et qu'ils triomphèrent de leurs ennemis au milieu même de leur supplice. Le grand saint Laurent eut presque le même avantage : car si le feu le brûla, il lui laissa la liberté de se moquer de ses bourreaux, et de reprocher à Dacien son impuissance et son injustice ; le courage ne l'abandonna pas dans son tourment, et s'il ne vainquit pas avec tant de pompe, il vainquit avec plus de force que les trois enfants dans Babylone. Ce grand miracle, qui étonna les Romains, fut la récompense de la pureté de saint Laurent, et il ne surmonta le feu du tyran que parce qu'il avait déjà surmonté le feu du démon.

Disons, messieurs, la même chose de saint Marcel, duquel nous solennisons aujourd'hui la fête : disons que la flamme le respecta, parce qu'il avait triomphé de la concupiscence, qu'un miracle fut l'image et la récompense de l'autre, et que Dieu voulut publier sa pureté en le garantissant de la violence du feu. Car il prit entre ses mains, par le commandement d'un artisan impitoyable, une barre de fer ardente; il la porta quelque temps, il jugea même de son poids, et pendant un si long temps cet élément réprima son activité pour ne pas offenser la personne de ce grand saint : *Sic paruit imperanti, ut nec ardore ureretur, nec eum ferri falleret pondus* (*Breviar. Paris.*). Je vous avoue que ce prodige est merveilleux, qu'il nous oblige d'adorer Dieu, qui est admirable dans ses saints : *Mirabilis Deus in sanctis suis ;* de révérer son pouvoir, qui fait ce qu'il veut de chaque chose, et qui, changeant l'inclination de ses créatures, force la glace de brûler ses ennemis, et le feu de rafraîchir ses serviteurs. Mais ce miracle, qui frappe nos yeux, n'est que l'image d'un autre miracle qui doit ravir nos esprits. Car saint Marcel n'évite le feu de la nature que parce qu'il avait évité le feu du péché, et qu'il avait conservé l'innocence de son baptême.

En effet, messieurs, n'est-ce pas une chose digne d'admiration que Marcel soit chaste dans l'adolescence ; que les plaisirs ne corrompent point son cœur, que les beautés ne séduisent point ses yeux, et que parmi tant d'objets qui le flattent, il conserve dans le corps d'un homme la pureté d'un ange ? N'est-ce pas une merveille que dans les injures il demeure sans ressentiment, qu'il aime des ennemis qui le persécutent et qu'éteignant les flammes de la colère, qui sont si vives et si promptes, il fasse du bien à ceux qui lui procurent du mal? Mais n'est-ce pas un autre miracle que dans un âge plus avancé il se défende contre l'ambition, dont le feu n'épargne presque personne, qu'il fuie les dignités ecclésiastiques avec autant de soin que les autres les recherchent, et qu'il se retire dans le désert pour éviter l'éclat et la gloire ? N'est-ce pas enfin un rare prodige que dans sa grandeur il conserve l'humilité, qu'il ne s'élève point dans sa charge, et qu'étant évêque il se souvienne toujours qu'il est homme, et qu'il est pécheur? Il fallait bien qu'il eût étouffé tous les feux de l'amour-propre, puisqu'il n'en ressentait aucunes ardeurs, et que la charité fût bien allumée dans son cœur, puisqu'elle n'y souffrait point d'autre flamme que la sienne. Aussi, messieurs, le miracle que fit le ciel en faveur de saint Marcel ne fut que pour publier son innocence et sa chasteté; et il eut dessein d'apprendre à toute l'Eglise que le feu devait respecter celui que l'impureté n'avait point endommagé. Ce fut aussi pour nous découvrir sa liberté que le ciel permit que ce grand saint ouvrît les prisons, et brisât les fers des captifs, comme je prétends vous faire voir dans le second point de ce discours.

II. — Encore que la liberté soit si naturelle à l'homme, et qu'elle fasse aussi bien sa différence que la raison, il faut avouer néanmoins qu'il est devenu esclave depuis qu'il est devenu pécheur : *Qui facit peccatum, servus est peccati.* Je sais bien qu'il n'est pas contraint dans son péché, qu'il sert toujours volontairement au tyran qui l'a vaincu, et qu'il n'a sujet de se plaindre que de lui-même, puisqu'il est l'auteur de sa servitude et de sa perte. Mais je sais bien aussi qu'en perdant son innocence, il a perdu une partie de sa liberté, et que se laissant vaincre au démon,

il est devenu son esclave : *A quo quis superatus est ejus et servus est.*

Sa condition est bien plus malheureuse que celle des autres esclaves. Car ceux-ci n'ont qu'un homme pour leur maître, qui étant de même nature qu'eux, conserve toujours quelque sentiment d'humanité, et qui se souvient que ceux auxquels il commande peuvent lui commander à leur tour quand la fortune le voudra : mais le tyran des pécheurs est un démon qui ne peut souffrir les hommes, et qui croit se venger de Dieu en se vengeant de ceux qui sont ses images. Les esclaves peuvent sortir de la maison de leur maître, éviter sa colère en évitant sa présence, et trouver leur liberté ou dans leur fuite, où dans leur retraite : mais les pécheurs portent leur maître partout; quelque part qu'ils aillent, ils traînent toujours leurs chaînes, et si le ciel ne les brise par un miracle, ils sont toujours attachés à leur tyran. Les esclaves n'ont qu'un maître, et s'il n'est extrêmement difficile, ils peuvent le contenter par leur obéissance et par leur fidélité; mais les pécheurs ont autant de maîtres qu'ils ont de mauvaises habitudes : *Malus etiamsi regnet*, dit saint Augustin, *servus est, et tot dominorum quot vitiorum.* Quoiqu'ils soient assis sur le trône, ils ne laissent pas d'être esclaves, et, ce qui est de plus fâcheux, ils le sont d'autant de maîtres qu'ils ont d'inclinations vicieuses dans leurs âmes.

De ce malheur il en arrive un second, que ces esclaves ne peuvent jamais contenter leurs maîtres, parce que ceux-ci leurs commandent cent choses contraires, et les obligent à changer tous les jours de conduite et de dessein pour leur obéir. Car si l'orgueil qui les anime veut qu'ils s'élèvent, l'intérêt qui les possède veut qu'ils s'abaissent, et qu'ils préfèrent leur profit à leur honneur ; si l'avarice veut qu'ils amassent du bien pour établir leur fortune, la profusion veut qu'ils les dissipent et qu'ils ruinent leur maison sous prétexte d'établir leur réputation et leur gloire ; si la paresse veut qu'ils se reposent et qu'ils cherchent la tranquillité dans une vie inutile et obscure, l'ambition veut qu'ils agissent et qu'ils se donnent mille peines véritables pour se procurer un contentement imaginaire ; de sorte qu'ils éprouvent en leurs âmes les mêmes peines que ressentent en leurs corps ces détestables criminels qui sont tirés à quatre chevaux. L'unique remède à un mal si violent, c'est de s'assujettir à Jésus-Christ, de chercher la liberté dans une si honorable servitude, et de le choisir pour Rédempteur, puisque selon ses paroles mêmes, il n'y a point d'hommes vraiment libres que ceux qu'il a rachetés : *Vere liberi eritis, si vos Filius liberaverit* (*S. Joan.*, VIII).

Ce fut en lui que saint Marcel trouva sa véritable liberté et que perdant la qualité honteuse d'esclave qu'il avait héritée d'Adam, il acquit la qualité glorieuse d'enfant de Dieu. En effet il agissait par l'esprit de Jésus-Christ, qui est l'esprit de liberté : *Ubi spiritus, ibi libertas* ; il se soumettait à sa conduite, et par une suite nécessaire d'une si juste obéissance, il voyait ses passions soumises à sa raison : la paix régnait absolument dans son âme, ces mouvements de l'appétit inférieur qui s'élèvent souvent sans notre congé, ne s'élevaient que par sa permission et, comme s'ils eussent perdu cette aveugle insolence qui leur est devenue naturelle depuis le péché, ils qu'ils fussent devenus éclairés et obéissants.

Dans la plus grande partie des hommes, les passions préviennent les ordres de la raison, et sont aux champs avant que cette souveraine les ait appelées : mais dans saint Marcel, elles attendaient ses commandements et n'entreprenaient jamais rien qu'il ne l'eût auparavant ordonné. Dans les plus sages philosophes, les motifs qui excitent les passions sont ridicules, et souvent ces mutines s'emportent ou pour une parole indiscrète, ou pour une légère offense, ou pour une perte peu considérable : mais dans notre saint, les passions n'avaient que de justes motifs, et s'il concevait ou de la douleur ou de la joie, c'était pour les bons ou pour les mauvais succès de l'Eglise. Quand les passions sont une fois élevées dans les autres hommes, elles suivent leur première fureur, elles ne s'apaisent que quand elles sont laissées, et devant que de trouver le repos elles font mille ravages qui sont suivis de repentir et de honte· mais comme dans le grand saint Marcel elles n'écoutaient que la raison, elles se calmaient aussitôt qu'il l'ordonnait, et faisant tout avec mesure, il les poussait jusqu'où il voulait qu'elles allassent ; il disait à sa colère ce que Dieu dit à la mer, et marquant des bornes à sa fureur il l'obligeait de briser ses flots lorsqu'elle paraissait plus émue : *Hucusque venies et ibi confringes tumentes fluctus tuos* (*Job*, XXXVIII).

Si vous avez peine à croire ce prodige, et si je ne puis vous persuader que saint Marcel eût acquis cette liberté dans sa personne, considérez celle qu'il a rendue aux captifs, et vous jugerez du pouvoir qu'il avait de dompter ses passions, par celui qu'il a eu de briser les fers des criminels. Car son histoire nous apprend qu'il a mille fois ouvert les prisons, qu'il a rompu les chaînes des prisonniers par une parole ; qu'il a délivré les esclaves de leur servitude par un désir seulement : mais cette admirable autorité n'éclata jamais davantage qu'en une occasion qui fait un des plus beaux endroits de sa vie ; car comme ce saint évêque distribuait le corps et le sang de Jésus-Christ aux fidèles, il aperçut un pécheur qui chargé de fers invisibles gémissait sous leur pesanteur et ne pouvait approcher de cette table où se donne le pain de vie aux vrais enfants de l'Eglise. Notre saint fut touché de compassion à la vue de ce misérable, et l'obligeant à confesser publiquement son péché, il brisa les chaînes secrètes qui l'empêchaient de marcher, et lui rendant la liberté, il l'admit à la communion du corps et du sang de Jésus-Christ

Ce prodige vous étonne, et vous avez peine à comprendre qu'un homme mortel rompe les fers du corps et de l'âme, qu'il affranchisse un captif de la servitude des démons et du

péché; mais votre étonnement cessera, si vous considérez que ce miracle était la récompense de la vertu de saint Marcel, et qu'il ne rendait la liberté aux esclaves et aux pécheurs, que parce qu'il avait toujours parfaitement conservé la sienne. Du même principe dérivait le pouvoir suprême qu'il avait dans le royaume de son maître : car il ne commandait aux éléments que parce qu'il avait commandé à ses passions, et il ne domptait les monstres que parce qu'il avait dompté ceux qui troublent le repos de notre esprit. C'est ce que j'espère vous faire voir dans le troisième point de ce discours.

III. — L'homme dans l'état d'innocence était souverain, et commandait absolument dans sa personne et dans son Etat. Les bêtes étaient soumises à son pouvoir, et s'il y en avait de farouches dans les forêts, elles perdaient leur fierté quand elles approchaient de lui. Les éléments le respectaient, et s'ils ne violentaient pas leurs inclinations pour lui obéir, ils les retenaient au moins pour ne lui pas nuire. La personne du premier homme était encore plus paisible que son Etat : car le corps était sujet à l'esprit; ce rebelle, qui nous donne tant d'exercice, était si souple à ses volontés, qu'il ne le contredisait jamais, et les passions, qui sont si farouches, lui rendaient une si profonde obéissance, qu'elles ne s'élevaient jamais qu'avec sa permission. Mais la perte de l'innocence fut la fin de cette heureuse tranquillité : car dès que l'homme se fut révolté contre Dieu, toutes les créatures se révoltèrent contre lui, et comme son péché avait été une rébellion universelle, sa peine fut aussi une révolte générale. Les bêtes se dispensèrent du serment de fidélité qu'elles lui avaient prêté dans le paradis terrestre, quand elles reçurent le nom de lui; les éléments se déréglèrent pour se venger et pour le perdre, et ces quatre corps, qui composent tous les autres, se firent la guerre pour la faire à leur souverain criminel. La révolte passa de son Etat dans sa personne, et sitôt qu'il eut mangé de ce fruit si funeste à son repos, il éprouva que son corps avait perdu le respect pour son esprit, que les sens lui étaient infidèles, et que les passions ne reconnaissaient plus l'empire de la raison.

Depuis ce triste moment l'homme est un monstre qui commande à d'autres monstres, et qui ne trouve plus d'obéissance ni d'amour dans son corps, ni dans son royaume. Les plus grands rois ne sont pas exempts de ces déplaisirs, et si, par la force de leurs armes, ils apaisent quelquefois la sédition de leurs sujets, ils ne peuvent par le secours de la morale, apaiser la révolte de leurs passions. Les plus fameux conquérants se sont vus défaits par l'ambition, ou par l'amour, pendant qu'ils domptaient des nations tout entières. Alexandre, que nous produisons toutes les fois que nous cherchons un exemple de la défaite de l'homme au milieu de ses victoires, avait conquis la plus belle partie de l'univers, comptait des rois parmi ses sujets, donnait des couronnes à ses esclaves, et prétendait porter ses conquêtes aussi loin que le soleil porte sa lumière et sa chaleur. Cependant ce souverain était esclave de ses passions, il se laissait vaincre à sa colère et à sa tristesse, et perdant ou massacrant ses amis, il était contraint de pleurer ou son crime, ou son malheur. La cause de ce désastre, dit Sénèque venait de ce que cet ambitieux avait eu plus de soin de dompter les hommes que ses passions, et d'établir plutôt son autorité dans le monde que dans sa personne : *Id enim egerat ut omnia potius haberet in potestate quam affectus* (*Senec., ep.* 113).

Les saints, qui sont de légitimes et de véritables souverains, recouvrent leur autorité par leur soumission, s'assujettissent à Dieu pour commander aux créatures, et se rendent les maîtres de leurs passions en se soumettant aux volontés de leur Créateur; car, comme la rébellion de l'univers fut le châtiment de l'homme rebelle, on peut dire que la soumission des éléments est la récompense de l'homme obéissant. Quand il assujettit son esprit à Dieu, il voit aussitôt son corps assujetti à son esprit; quand il soumet sa raison à la loi, il voit en même temps ses passions se soumettre à sa raison; quand il obéit aux ordres de Dieu, il voit aussitôt ses sujets obéir à sa volonté, et toute la sédition de ses sujets révoltés se changer en une profonde tranquillité et une parfaite obéissance; assez souvent même il arrive que, pour avoir assujetti son esprit à Dieu, il voit son autorité se rétablir dans le monde, et les créatures insensibles se soumettre à ses désirs : le repentir de son crime l'élève plus haut que n'avait jamais fait son innocence, et la grâce de Jésus-Christ lui acquiert un empire plus absolu que la justice originelle; et c'est en cette occasion qu'il faut dire avec le grand saint Ambroise : *Plus enim acquisivimus, qui plus peccavimus, quia beatiores facit tua gratia quam nostra innocentia* (*in Ps.* XXXVII).

Je sais bien que les éléments respectaient l'homme innocent, et qu'ils n'eussent jamais attaqué sa santé ni attenté à sa vie; mais je ne sais pas s'ils eussent fait pour lui ce qu'ils font pour l'homme pénitent; je ne sais pas si la terre eût tremblé sous ses pieds pour lui obéir, et si elle eût ouvert ses entrailles pour dévorer ses ennemis; si la mer se fût affermie pour le porter; si le feu fût descendu pour le venger, et si toutes les créatures insensibles eussent forcé leurs inclinations pour lui donner des marques de leur respect; je sais bien que les bêtes farouches se fussent apprivoisées en approchant de l'homme innocent; mais je ne sais pas si elles eussent souffert qu'il leur eût imposé le joug, comme les Hilarion et les Macaire l'ont imposé aux tigres et aux lions. Cet empire extraordinaire de l'homme chrétien est la récompense de sa profonde soumission, et il ne commande si absolument dans son Etat, que parce qu'il obéit parfaitement à Dieu dans sa personne.

Le grand saint, duquel nous solennisons aujourd'hui la fête, est une preuve évidente

d'une si haute vérité. Il n'a déréglé les éléments que parce qu'il avait réglé ses passions; il n'a dompté les monstres sur la terre que parce qu'il en avait dompté d'autres dans son corps; et il n'a calmé les orages de la mer, que parce qu'il avait calmé la tempête de sa colère et de sa vengeance. Ne vous étonnez donc pas, messieurs, que n'étant encore que sous-diacre, il change l'eau en vin, entre les mains de l'évêque, à la fête de l'Epiphanie, et qu'il opère le même miracle au même jour que le Fils de Dieu l'avait autrefois opéré. Ce prodige était la marque d'un autre plus grand prodige; ce miracle public en déclarait un autre caché, et le ciel nous voulait apprendre que Marcel commandait à ses passions, puisqu'il commandait aux éléments, et qu'il devait être obéi dans la nature, puisqu'il avait fait obéir Jésus-Christ dans sa personne; il était juste que les rois lui fussent assujettis, puisqu'il était soumis à Dieu, et il fallait que les princes fussent ses sujets, puisque la joie et la douleur avaient été ses esclaves. En un mot, il était juste qu'il fût le Dieu des Pharaons de son siècle, puisque, comme Moïse, il avait fait régner Dieu dans l'Egypte : *Constitui te Deum Pharaonis.* Je veux que tu commandes, parce que tu m'as fait obéir; je veux que tu règnes, parce que tu m'as fait régner; je veux que tu sois le Dieu des rois du monde, parce que tu m'as fait le roi des dieux de la terre, et je veux que l'on éprouve que tu es un Dieu en disposant de mon Etat, en altérant la nature, et en changeant tous les éléments : *Imperando elementis, eris Deus Pharaonis* (*Rupertus*).

Ne faut-il pas avouer, messieurs, que notre Dieu est bien puissant, puisqu'il fait des dieux de ses sujets quand il lui plaît, qu'il élève ses esclaves sur le trône; que de ces néants animés il en forme des souverains, et que de ces vers de terre il en fait la terreur des monarques qui l'ont offensé? Mais réservez votre admiration pour une plus grande merveille qu'il a faite en faveur de saint Marcel, et préparez-vous à voir un homme qui, pour n'avoir jamais inutilement ouvert la bouche, a mérité d'ouvrir celle des muets, et de rendre la parole à ceux qui en avaient perdu l'usage.

IV. — Il est assez difficile de juger si la langue est la partie la plus utile ou la plus préjudiciable de notre corps ; elle a de grands avantages, mais elle a aussi de grands défauts, et si l'usage en est bon, il faut confesser que l'abus en est merveilleusement dangereux. Elle fait une des différences de l'homme, qui est le seul des animaux qui peut parler : elle est la fidèle interprète du cœur, et elle n'est guère moins estimable de savoir former des paroles, que celui-là de pouvoir former des pensées; elle entretient le commerce parmi les hommes; elle traite les affaires de la paix et de la guerre; elle enseigne la vérité à ceux qui l'ignorent; elle la défend contre ceux qui la persécutent, et elle la fait triompher du mensonge, son plus mortel ennemi; elle assiste l'éloquence, et lui fournit des paroles pour exprimer ses pensées, pour déployer ses figures, et pour faire valoir ses raisons. Mais son plus grand avantage est qu'elle sert à la religion; car la foi n'entre dans le cœur que par l'oreille, et elle ne se coule dans l'oreille que par le bénéfice de la langue; si bien qu'on peut dire que cette partie du corps est utile à tout, et qu'elle oblige la vertu, l'éloquence et la piété par ses travaux.

Mais certes il faut avouer qu'elle est encore plus capable du mal que du bien, qu'elle est plus acquise à la passion qu'à la raison, au mensonge qu'à la vérité, et au vice qu'à la vertu; c'est une partie qui travaille toujours, et qui ne se repose jamais, qui se donne beaucoup de peine, et en donne encore plus aux autres : *Malum inquietum,* dit l'Ecriture; c'est un mal, mais c'est un mal inquiet qui trouble toute la terre, qui sème la division dans les familles, qui allume la sédition dans les Etats, et qui répand le schisme dans l'Eglise; elle ressemble à la peste, qui infecte toute une ville en un moment; elle porte de maison en maison ses médisances, et elle trouve le moyen de faire d'un particulier une contagion publique : *Plena veneno mortifero.* Enfin elle est capable de toutes sortes de péchés, et si nous en croyons l'Ecriture sainte, qui est l'oracle qui instruit l'Eglise, elle fournit des armes au mensonge pour combattre la vérité; elle prend le parti de la calomnie contre l'innocence; elle soutient l'impiété contre la religion ; elle attaque le ciel par ses blasphèmes, et elle est la confidente ou la complice de tous les péchés du monde : *Universitas iniquitatis,* dit excellemment le grand saint Jacques dans son Epître canonique; c'est pourquoi le même apôtre ajoute qu'un homme est parfait quand il modère sa langue, et qu'il ne profère aucune parole qui choque Dieu ou les hommes : *Si quis in verbo non offendit, hic est perfectus vir.* En effet, il est extrêmement difficile de conduire si bien sa langue, qu'elle ne blesse l'innocence ou la vérité, la justice ou la charité; et il faut être merveilleusement sur ses gardes pour éviter les paroles qui sont inutiles ou vaines, médisantes ou impudiques, imprudentes ou scandaleuses, et à moins que le Saint-Esprit conduise notre cœur, il est malaisé que nous conduisions bien notre langue.

Quand un homme est arrivé à ce degré de perfection, et qu'il est le maître de sa bouche et de ses paroles, il a quelque droit de commander dans l'Etat de Jésus-Christ, il mérite que toutes ses paroles, comme celles de son maître, soient des oracles, qu'il gagne des victoires, et qu'il fasse des miracles en parlant. L'Ecriture sainte a dit, par une étrange manière de s'expliquer, que l'homme obéissant parlait des victoires, pour nous apprendre qu'agissant par le mouvement de l'Esprit de Dieu, il ne trouvait rien qui pût résister à ses désirs : *Vir obediens loquitur victorias;* mais l'homme qui parle peu, et qui ne pèche point en parlant, consacre ses paroles par sa prudence, et les rend toutes puissantes en les rendant saines par sa con

duite. La nature le révère quand il lui commande, et recevant ses paroles comme des lois, elle se fait violence pour y déférer.

Le grand saint Marcel servira de témoignage à cette illustre vérité ; car comme il y a eu peu de saints qui aient été plus réservés que lui à parler, il y en a peu aussi qui aient fait plus de prodiges en parlant. Il gardait presque toujours le silence ; il ne le rompait que pour des occasions importantes, et s'il parlait quelquefois, c'était ou pour la gloire de son Dieu ou pour l'édification de son prochain. Il avait toujours cet avis de saint Paul dans son esprit : *Si quis sermo, ad ædificationem corporis Christi.* Si vous parlez, que ce soit pour édifier l'Eglise, pour instruire les ignorants, pour consoler les affligés ou pour réduire les rebelles. Il avait un respect particulier pour cette disposition de David, qui se taisait même lorsqu'il avait de bonnes choses à dire : *Silui a bonis.* Il savait bien que les meilleures deviennent mauvaises quand on les débite à contre-temps, et que ce n'est pas assez de publier la vérité, si on ne la publie avec prudence et charité. Il n'entrait jamais en conversation avec personne qu'il ne recommandât sa langue au Saint-Esprit, qu'il ne le priât d'être le guide de cette partie qui s'égare si souvent quoiqu'elle ne sorte jamais de la bouche, et qu'il ne lui dît avec le plus saint de tous les rois : *Pone, Domine, ori meo custodiam.*

Il était du sentiment de saint Ambroise, qui croyait que si Eve n'eût point parlé, Adam n'eût point péché, et que si celle-là n'eût point répondu au serpent, celui-ci ne se fût point laissé tromper à sa femme : *Si Evæ clausa fuisset janua, nec Adam deceptus fuisset, nec respondisset interrogata serpenti* (*de Virg., lib.* III). La mort entra par la fenêtre, c'est-à-dire par l'oreille d'Eve, quand elle écouta le serpent, et la mort sortit par sa bouche quand elle parla à son mari et qu'elle l'engagea dans le crime qu'elle venait de commettre : *Introivit mors per fenestram, hoc est per Evæ ostium.* Elle entre encore dans votre cœur, ajoute le même saint, quand vous prêtez votre oreille au démon; elle en sort pour se couler dans le cœur des autres, quand vous lui prêtez votre bouche et que vous parlez contre la discrétion ou contre la vérité : *Ingreditur mors per ostium tuum, si falsum loquaris, si turpiter, si procaciter, postremo si ubi non oportet, loquaris* (*Idem, ibid.*). Enfin notre illustre saint était bien persuadé que les grands discours n'étaient pas exempts de péché, et que l'innocence et la vertu faisaient bien souvent naufrage dans la liberté de parler : *Loquacitas, innocentiæ virtutisque naufragium* (*S. Ambros., in Psal.* XXXVI).

Mais comme il avait acquis un si grand pouvoir sur sa langue, qu'il ne disait jamais que les choses utiles et nécessaires, il s'en était acquis un autre si absolu dans le monde, que les plus extraordinaires prodiges ne lui coûtaient que des paroles. Il suffisait qu'il gourmandât un démon pour le chasser, qu'il commandât à une maladie pour la guérir, qu'il appelât un mort pour le tirer du tombeau. La nature avait du respect pour ce muet volontaire quand il parlait, et dès qu'il ouvrait cette bouche qui était toujours fermée au mensonge et à la calomnie, il obtenait des éléments tout ce qu'il en pouvait désirer. La peste redoutait ses commandements, et cet horrible fléau, qui n'épargne ni les papes, ni les rois, cédait à la parole de notre évêque. Mais afin que ses miracles fussent des images sensibles de ses vertus, cet homme qui ne parlait presque jamais faisait parler les muets quand il lui plaisait; il ouvrait leur bouche parce qu'il avait fermé la sienne, et il nous apprenait par ce miracle que celui qui retient sa langue peut aisément délier celle des autres.

L'évêque son prédécesseur perdit la voix pour avoir trop sévèrement châtié un enfant de chœur qui avait commis une légère faute dans le chant. Toute l'Eglise de Paris était attristée de cet accident, et elle croyait avoir perdu la vie, puisque son époux avait perdu la parole. Elle se plaignait que ne pouvant plus parler il ne la pouvait plus instruire, et qu'elle serait privée de consolation pendant qu'il demeurerait privé de sa voix. Enfin elle pensait être veuve parce que son pasteur était muet, et elle s'abandonnait aux regrets, parce que le mal qui l'affligeait, venant de la colère du Ciel, semblait ne point avoir de remède. Saint Marcel, touché de cet accident, aborda l'évêque, et lui représentant avec beaucoup de respect la faute qu'il avait commise, dénoua sa langue, et par une de ses paroles lui rendit l'usage de la parole qu'il avait perdu. N'est-il donc pas vrai, messieurs, que les miracles des saints sont les interprètes de leurs vertus, qu'ils expliquent ce qui se passe dans leur âme, et que, trahissant leur modestie, ils publient ce que ces grands hommes s'efforcent de tenir caché?

Mais puisque leur fête est notre instruction, essayons de profiter des miracles et des vertus de saint Marcel. Ce grand saint n'a point ressenti la violence du feu ordinaire, parce qu'il avait éteint le feu de la concupiscence. Admirons l'un et tâchons d'imiter l'autre ; si nous ne pouvons éviter l'ardeur de cet élément quand il nous attaque, révérons la justice divine, qui s'en sert pour nous punir ; mais travaillons pour le moins à modérer par la grâce les flammes de la haine et de l'amour qui dévorent notre cœur, essayons d'éteindre avec l'eau de nos larmes, ces brasiers ardents qui nous menacent de réduire notre âme en cendre; laissons-nous brûler à l'amour divin pour nous garantir de l'amour-propre, chassons un feu par un autre feu, et cessons de nous aimer, pour n'aimer plus que Jésus-Christ.

Notre illustre évêque rompit les chaînes des prisonniers et leur rendit la liberté par un miracle ; faisons par les voies communes ce qu'il fit par des voies extraordinaires, rompons les portes des prisons, non avec le fer, mais avec l'or ; délivrons les pauvres captifs par nos aumônes, et faisons faire à notre foi de bonnes œuvres, si elle n'est pas

assez vive ni assez puissante pour opérer des miracles; mais surtout essayons, comme ce grand saint, à nous affranchir de la servitude du péché, brisons ces fers infâmes qui nous rendent les esclaves des démons, et ne souffrons plus que l'avarice ou l'ambition nous mène honteusement en triomphe; préférons notre liberté à notre plaisir, et puisque le Fils de Dieu nous a voulu affranchir par sa mort, n'engageons pas une chose qui lui a coûté la vie: *Empti enim estis pretio magno*.

Notre saint prélat commanda aux éléments parce qu'il avait commandé à ses passions; il fut absolu dans le monde parce qu'il avait été absolu dans sa personne; n'affectons pas ce premier empire, parce qu'il est funeste à ceux qui le cherchent, et qu'il a été la cause de la perte du premier homme. Laissons ce pouvoir à ceux que Jésus-Christ en veut honorer; mais sans crainte de nous perdre, tâchons de faire justice au Fils de Dieu et de le rendre absolu dans notre personne; soumettons notre esprit au sien, afin que notre corps soit soumis à notre esprit; assujettissons notre raison à la foi, afin que les passions s'assujettissent à notre raison; ressouvenons-nous que les créatures ne se sont soulevées contre nous que parce que nous nous sommes soulevés contre Dieu; essayons à retrouver notre autorité dans notre soumission, et obéissons à Dieu afin que les créatures nous obéissent.

Enfin l'incomparable saint Marcel a fait parler les muets parce qu'il avait gardé le silence, et il a ouvert leur bouche parce qu'il avait fermé la sienne; n'aspirons pas à un prodige qui a plus d'éclat que d'utilité; ne prétendons pas de délier une langue que l'infirmité naturelle ou la justice divine aura liée, mais retenons la nôtre, de peur qu'elle ne s'échappe en paroles inutiles ou scandaleuses; mettons un frein à une partie qui nous emporte si souvent au delà de notre devoir. N'ouvrons la bouche que pour bénir Dieu et pour consoler le prochain; et nous remettant souvent ce divin oracle devant les yeux, ressouvenons-nous qu'il est difficile de beaucoup parler sans beaucoup pécher : *In multiloquio non deest peccatum* (*Prov.*, X). Représentons-nous le juste souhait que faisait autrefois saint Ambroise : qu'Adam eût été sourd ou qu'Eve eût été muette : *Utinam aut Adam surdus fuisset, aut Eva obmutuisset* (*In Psal.* XXXVIII, *non longe ab initio*), afin que celui-ci n'eût point ouï la voix de sa femme, que celle-là n'eût point parlé à son mari, et que par sa parole, comme par un canal empesté, elle n'eût point répandu le venin du serpent dans le cœur du premier homme : *Ille ne vocem suæ uxoris audiret; ista, ne loqueretur marito, et lubricæ vocis ministerio, serpentis venena in virum transfunderet.* Mais sans nous écarter de notre sujet représentons-nous que le saint que nous honorons aujourd'hui doit une partie de sa gloire à son silence, qu'il n'a fait parler les muets que parce qu'il a été muet lui-même; qu'il veut être imité en une vertu qui lui a été si chère, et qu'il nous apprend par son exemple qu'il faut beaucoup agir, et peu parler sur la terre pour mériter la gloire du ciel, où nous conduise, etc.

PANÉGYRIQUE DE SAINT MARC, ÉVANGELISTE,

Prononcé, le jour de sa fête, dans l'église de l'Oratoire.

Opus fac evangelistæ (II *Tim.*, IV).

Si nous sommes obligés de faire le panégyrique des saints, parce qu'ils ont combattu pour l'Eglise militante, et qu'ils règnent maintenant avec la triomphante, nous sommes bien encore plus étroitement obligés de faire l'éloge des évangélistes, puisqu'outre l'honneur qu'ils ont de faire une des plus illustres parties de l'Eglise triomphante, ils ont fondé l'Eglise militante par leurs travaux, ils l'ont éclairée de leur doctrine et l'ont arrosée de leur sang. En effet ils ne sont pas seulement les enfants de cette mère commune, qui porte dans son chaste sein tous les fidèles, mais ils se peuvent vanter d'en être les pères, et de lui avoir donné la vie par leurs paroles et par leurs écrits. Ce sont ces grands hommes que le Saint-Esprit a choisis pour être ses interprètes, pour déclarer ses oracles aux chrétiens et pour leur faire connaître les actions les plus mémorables, les miracles les plus éclatants et les mystères les plus saints que Jésus-Christ a opérés pour notre salut. Ce sont eux qui, partageant le Fils de Dieu sans le diviser, nous l'ont représenté sous des formes différentes, qui contiennent les principaux états de sa vie. Saint Matthieu nous le représente comme un homme par sa naissance; saint Luc comme une victime par sa mort; saint Marc, comme un lion par sa sortie du tombeau; et saint Jean, comme un aigle par son entrée dans le ciel: si bien que tous les quatre ensemble nous donnent une parfaite connaissance du Verbe incarné. Considérons celui dont l'Eglise solennise aujourd'hui la fête, voyons les services qu'il a rendus à Jésus-Christ; et puisque la Vierge s'intéresse toujours dans la gloire de son Fils, prions-la de nous découvrir les mérites d'un saint qui l'a si hautement publiée, et disons-lui, avec l'ange : *Ave.*

On ne peut douter que les deux choses du monde que le Fils de Dieu a le plus tendrement et le plus fortement aimées sur terre, ne soient la Vierge et l'Eglise : l'une était sa Mère, l'autre son Epouse. Il est né de l'une en Bethléhem, et l'autre naquit de lui sur le Calvaire. La première lui donna son corps naturel; la seconde lui fournit son corps mystique, composé de tous les fidèles : comme ces deux personnes lui ont été également chères, il les a honorées de semblables priviléges, il n'a point fait davantage à sa mère qu'il n'ait fait à son épouse. L'une et l'autre sont vierges, et la fécondité qu'elles possèdent ne leur

ravit point la gloire de la virginité. L'une et l'autre se produisent mutuellement : car si l'Eglise est la mère de Marie, parce qu'elle a conçu tous les fidèles, Marie est aussi la mère de l'Eglise, puisqu'elle a conçu Jésus-Christ, qui en est le chef et l'époux : si Marie est devenue féconde par l'opération du Saint-Esprit, l'Eglise a reçu la même faveur du même Esprit; et quand elle produit ses enfants dans l'eau du baptême, c'est par la vertu que le Saint-Esprit communique à cet élément. *Quod dedit matri, dedit aquæ*, dit saint Léon.

Mais dans cette égalité de faveurs et de priviléges, il faut avouer que le Fils de Dieu a fait des choses pour son épouse qu'il n'a pas faites pour sa Mère : car outre qu'il abandonna sa Mère sur la croix pour s'unir à son Epouse, il est certain que depuis cet heureux moment il n'a travaillé que pour l'avancement et la perfection de son Eglise ; il a envoyé ses apôtres dans le monde pour l'établir ; il les a obligés de mourir comme lui pour la défendre, et il ne leur a donné du zèle, de la lumière et de l'amour que pour l'éclairer, la servir et l'aimer. Entre tant d'hommes qui l'ont accrue par leurs travaux, il faut avouer que saint Marc en est un des plus considérables, et qu'à l'exemple du Fils de Dieu, il a établi l'Eglise par sa parole, comme apôtre ; par ses écrits, comme évangéliste ; par ses exemples, comme maître ; et par son propre sang, comme martyr. Voyons tous ces priviléges, qui composeront le panégyrique de ce grand saint.

I. — Le Fils unique de Dieu ne s'est jamais rendu plus admirable, ni dans la création de l'univers, ni dans l'établissement de son Eglise, que d'avoir produit ces deux grands miracles par sa parole : car quand il voulut tirer le monde du néant, il n'imita point les architectes qui se servent de machines pour élever les bâtiments, et qui exécutent ce qu'ils ont projeté dans leur esprit par le secours de mille ouvriers qui leur prêtent leur industrie et leur force : Il parla, dit l'Ecriture, et les choses furent faites. *Dixit et facta sunt* (*Psal.* CXLVIII) ; et sa parole féconde donna l'être et la vie à toutes les créatures. Ce prodige a semblé si difficile aux philosophes profanes, que les uns ne le pouvant comprendre, ont mieux aimé s'imaginer que le monde était éternel, que de se persuader qu'il eût été produit par une parole, et les autres en ont été tellement ravis, qu'ils ont avoué qu'il n'y avait que la religion chrétienne qui parlât dignement de Dieu et qui le fît agir selon sa grandeur et sa majesté. *In principio fecit Deus cœlum et terram : quid majus aut dignius Deo potuit effingere humanum ingenium?* dit un philosophe platonicien.

Comme Dieu a créé le monde en parlant, il a établi aussi son Eglise avec la même facilité, et quoiqu'elle ait coûté tant de travaux à son Epoux et tant de douleurs à ses enfants, elle ne laisse pas de reconnaître qu'elle est, aussi bien que l'univers, l'ouvrage de sa parole. *Genuit nos verbo veritatis* (*S. Jacobi* I). Car les sacrements, qui sont comme la matrice d'où l'Eglise a été tirée, ne s'achèvent que par la parole, comme remarque saint Augustin : *Accedit verbum ad elementum et fit sacramentum* ; toutes ces sources fécondes de grâces et de bénédictions tirent leur fécondité de la parole de Jésus-Christ ; et pour nous apprendre que celui qui a fondé l'Eglise est le même qui a fondé le monde, il a voulu que leurs productions eussent du rapport, et que ces deux grands miracles de sa puissance et de sa sagesse ne lui coûtassent que des paroles. Mais ce qu'il y a de plus merveilleux en ces deux ouvrages, est qu'ils subsistent tous deux par la même cause qui les a produits, et que le monde et l'Eglise doivent leur conservation et leur subsistance à la parole du Fils de Dieu. Car si nous croyons saint Jean Chrysostome, la même parole qui tira le ciel et la terre de ces abîmes secrets où ils étaient ensevelis, donne le mouvement au premier et la fertilité à la seconde. Ce commandement que Dieu fit aux créatures, à la naissance de l'univers, *Crescite et multiplicamini* (*Genes.*, II), entretient encore leur fécondité; et sans qu'il soit besoin que Dieu fasse de nouveaux efforts, la vertu de cette parole conserve leurs espèces par des productions éternelles. La conservation de l'Eglise ne reconnaît point aussi d'autre cause ; les apôtres et leurs successeurs la conduisent et la maintiennent par leur parole, et ces grands hommes n'ont pour toutes armes que la prédication et la prière.

Car entre mille différences qui séparent les ministres du vieux Testament de ceux du nouveau, l'une des plus grandes est que Moïse reçut de Dieu une verge merveilleuse avec laquelle il fit autant de miracles qu'il donna de coups : car quand il frappait la mer, cet élément ouvrait ses entrailles pour favoriser le passage des Israélites ; quand il en touchait un rocher, il tirait de son sein aride un fleuve fécond qui suivait le peuple par les déserts, et qui n'avait point d'autre cours que la volonté de Moïse. Mais les apôtres ne reçurent pour toutes armes que la parole, et quand Jésus-Christ les envoya dans le monde, il ne leur donna que la prédication et la prière pour exécuter ses desseins. Avec ces faibles armes, ils domptèrent l'univers, ils triomphèrent des empereurs, ils confondirent les philosophes, ils persuadèrent les orateurs ; et, ce qui est plus merveilleux, parce qu'il est plus difficile, ils abattirent les idoles, ruinèrent les temples et chassèrent les démons.

Ce fut, messieurs, par la vertu de cette parole que saint Marc convertit tant de nations et soumit tant de peuples à l'empire de Jésus-Christ. Il attaqua la superstition dans la capitale du monde ; il déclara la guerre au démon dans le centre de son Etat, et servant d'interprète à saint Pierre, il fut le premier qui prêcha l'Evangile dans Rome. Représentez-vous, s'il vous plaît, la grandeur de cette entreprise et la faiblesse de celui qui l'exécute ; représentez-vous l'inégalité des parties : l'empire romain d'un côté, avec quarante légions ; Néron plein d'insolence et de cruauté, toute sa cour remplie d'impudiques et de flatteurs ; les prêtres assistés des philosophes,

et ces deux assistés d'autant de bourreaux que l'empereur avait de ministres. De l'autre côté, représentez-vous un homme de basse naissance, venu du fond de la Judée, qui n'a ni étude, ni éloquence, ni force, ni industrie, qui n'enseigne rien de plausible ni d'agréable, qui combat les dieux de Néron, qui choque toutes ses inclinations, qui vient détruire toutes les idoles, et qui combattant Mars, Vénus et Mercure, combat les divinités les plus chères aux Romains.

Ajoutez, messieurs, que pour vaincre de si puissants ennemis, il n'a que la parole de Dieu en sa bouche, sans ornement et sans artifice, et qu'il prêche un Dieu crucifié, qui, mourant pour ses ennemis, condamne toutes les inclinations du prince. Cependant il vient à bout de son dessein, il fait adorer Jésus-Christ dans la ville de Rome; il enlève des adorateurs aux démons, des sujets à Néron, des disciples aux philosophes; et malgré tant d'ennemis ligués ensemble, il établit l'Eglise dans le Capitole. Origène dit que le Fils de Dieu a obligé les hommes de combattre les démons pour faire admirer sa puissance, et qu'elle n'eût pas plus éclaté s'il eût opposé des sauterelles à des aigles, ou des nains à des géants : *Vult Christus mirabilia facere, dum de locustis superat gigantes, et de his quæ sunt in terra vincit cœlestes nequitias* (*Origenes, in Numeros*, *c.* 13). Mais il fait ici quelque chose de plus étrange, puisqu'avec un homme seul, qui n'a pour toutes armes offensives que sa parole, et pour toutes armes défensives que la patience, cependant il triomphe de Rome dans Rome même, et il établit la religion chrétienne sur les ruines de la superstition païenne. Admirons, messieurs, la puissance de notre Dieu dans la faiblesse de ses ministres, et ravis d'étonnement, écrions-nous avec saint Paul qu'il a choisi les faibles pour détruire les puissants du monde : *Elegit infirma mundi Deus ut confundat fortia.*

II. — Le second service qu'a rendu saint Marc à l'Eglise, est qu'après l'avoir fondée par ses discours, il l'a conservée par ses écrits, et s'est acquis la qualité d'évangéliste avec celle d'apôtre. Je sais bien que la parole prononcée est vivante, et que la parole écrite est morte; je sais que l'action du prédicateur donne une grâce et une force à sa parole, qu'elle n'a plus quand elle est couchée sur le papier ; je sais enfin que la langue est plus éloquente que la main, et que celle-là impose bien plus aisément aux oreilles, que celle-ci ne fait aux yeux. Mais quelque préférence que prétende remporter la parole prononcée sur la parole écrite, il faut pourtant avouer que celle-ci a ses avantages, et que si elle n'est pas si agréable, elle est au moins plus utile.

La parole prononcée n'a point de consistance; elle brille à la vérité comme un éclair, mais elle passe aussi comme lui, et quand elle est passée, il n'en reste rien que ce que les sens en ont consigné à la mémoire; mais la parole écrite a de la solidité, elle est en quelque façon éternelle, et quoiqu'elle ne soit imprimée que sur des feuilles d'arbre ou de papier, elle ne laisse pas de subsister autant que le monde. La parole prononcée ne se fait entendre qu'en peu de lieux, et comme sa force dépend de la voix de celui qui la débite, elle ne peut frapper les oreilles que d'un petit nombre de personnes. Mais la parole écrite peut instruire tout le monde; elle passe d'une ville dans une autre ville, et, ce qui est de plus étrange, d'un siècle dans un autre siècle; si bien qu'elle a quelque rapport au Verbe dans le sein du Père éternel, qui remplit tous les temps et tous les lieux par sa grandeur infinie et par sa durée éternelle. Ainsi nous pouvons dire que les apôtres n'ont obligé par leurs prédications que ceux qui les ont entendus, et que les évangélistes ont obligé tous les chrétiens par leurs écrits; car nous y allons puiser les vérités du christianisme, nous y voyons les mystères que le Fils de Dieu a opérés pour notre salut, nous y lisons les miracles qu'il a faits pour convaincre les opiniâtres ou pour confirmer les faibles, nous y entendons les oracles qui sont sortis de sa bouche pour l'instruction de ses auditeurs, et nous conversons avec lui-même conversant avec les hommes. C'est pourquoi saint Augustin a judicieusement remarqué que tous les apôtres ont prêché l'Evangile, mais que tous ne l'ont pas écrit. *Omnes apostoli prædicaverunt Evangelium*, *sed non omnes scripserunt* (*S. Aug.*, *lib.* II *contra Faustum*, *cap.* 2), et que s'il faut comparer les obligations que nous avons aux apôtres avec celles que nous avons aux évangélistes, les dernières se trouveront les plus grandes, puisque les ouvrages des évangélistes sont parvenus jusqu'à nous.

Mais si nous comparons ces saints écrivains avec les profanes, nous trouverons que ceux-là ont bien mieux mérité du genre humain que ceux-ci; car les historiens profanes contentent notre curiosité et ne réforment pas notre vie : ils mêlent souvent le mensonge avec la vérité, ils font des jugements téméraires autant de fois qu'ils veulent pénétrer les intentions des hommes, et comme les maux sont beaucoup plus communs dans le monde que les biens, ils nous apprennent aussi beaucoup plus de vices que de vertus. Les plus belles actions qu'ils nous rapportent n'ont presque jamais d'autres motifs que l'injustice ou l'ambition, et ils ne s'engagent à louer les princes, que parce qu'ils y sont portés par l'espérance du profit; si bien que les uns sont trompés et les autres sont des trompeurs, comme dit saint Augustin : *Et qui laudant mendaces sunt*, *et qui laudantur vani sunt.* Mais les évangélistes sont des historiens animés de l'esprit du Fils de Dieu, qui est l'esprit de vérité, poussés du zèle de sa gloire, qui est celui de notre salut; et comme ils décrivent des actions innocentes et glorieuses, qui peuvent servir de règle aux nôtres, ils nous proposent aussi des récompenses si grandes, qu'elles peuvent satisfaire les plus ambitieux, et des peines si sévères, qu'elles peuvent étonner les plus insolents.

Quoique saint Jean l'évangéliste soit le plus élevé de ces quatre écrivains, et qu'on nous le représente par l'aigle, qui regarde fixement le soleil, et qui commande à tous les autres oiseaux, on peut dire que saint Marc le suit de bien près, puisqu'on le désigne par le lion, qui est entre les animaux ce qu'est l'aigle entre les oiseaux, et qui, dormant les yeux ouverts, nous apprend que le sommeil de cet évangéliste était agissant, et que son cœur veillait pendant que son corps était assoupi : *Somnus sanctorum operatorius est* (*S. Ambros.*). Il se peut faire aussi qu'on lui a donné ce symbole pour nous apprendre qu'il avait considéré le Fils de Dieu dans ses plus grands avantages, et que le regardant comme le victorieux lion de Juda, il avait plutôt dépeint ses conquêtes et ses triomphes que ses humiliations et ses travaux ; car comme saint Matthieu porte un homme pour sa devise, parce qu'il a décrit la naissance temporelle de Jésus-Christ, que saint Luc porte un bœuf pour la sienne, parce qu'il a décrit le sacrifice du Fils de Dieu, que saint Jean porte un aigle, parce qu'il a décrit l'ascension de Jésus-Christ et son retour dans le ciel, saint Marc porte un lion pour la sienne, parce qu'il nous dépeint la victoire que le Sauveur du monde remporta sur la mort et sur le péché, lorsque, sortant du tombeau, il donna des marques illustres de sa puissance à ses ennemis. *Ipse Dei Filius per hominem designatur quia veraciter factus est homo*, dit saint Grégoire (*Homil. 4 in Ezechiel.*). Le Fils de Dieu a voulu se représenter à tous les fidèles par ces quatre formes d'animaux différentes : par celle d'homme, parce qu'il s'est revêtu de notre nature, et qu'il a paru comme un homme entre les hommes ; par celle de bœuf, parce qu'il a daigné mourir dans le sacrifice, comme une victime innocente : *Ipse in sacrificio dignatus est mori ut vitulus*; par celle de lion qui dort, parce qu'il est ressuscité, et que s'il s'était endormi comme homme dans le tombeau, il y veillait toujours comme Dieu : *Ipse per virtutem suam surrexit ut leo qui dormit apertis oculis, quia etsi ex humanitate dormire potuit, ex divinitate sua immortalis permanendo vigilavit* ; enfin, il s'est représenté par celle d'aigle, parce qu'après sa résurrection, il est monté dans les cieux comme un aigle, et qu'il a laissé au-dessous de lui tous les anges et tous les hommes. *Ipse etiam post resurrectionem suam accedens ad cœlos elevatus est ut aquila.*

Ainsi nous pouvons dire qu'après l'apôtre saint Jean il n'y a point eu d'évangéliste plus éclairé que saint Marc ; qu'il nous a expliqué le mystère qui est le fondement de notre espérance, et que joignant les intérêts de Jésus-Christ avec les nôtres, il nous l'a dépeint en l'état qui lui est le plus glorieux et qui nous est le plus utile. Car encore que le Fils de Dieu ait satisfait pour nous en sa mort, et qu'il ait expié nos péchés sur la croix, nous ne serions pas néanmoins réconciliés avec son Père, s'il n'était ressuscité, puisque sa résurrection, selon le langage de l'Ecritures est notre justification : *Traditus est propter delicta nostra et resurrexit propter justificationem notram* (*Rom.*, IV). Et nous ne serions pas assurés de ressusciter aprèsla mort, puisque sa résurrection est un gage de la nôtre. Ainsi, messieurs, ce divin évangéliste a travaillé pour relever notre espérance et pour nous consoler dans les peines de la vie, en nous proposant la plus illustre de toutes les récompenses.

Les historiens profanes découragent les hommes en les voulant animer, et ils jettent le désespoir dans les âmes, quand ils tâchent de les exiter à la vertu ; car comme ils ne leur promettent point d'autre immortalité que la gloire, ni d'autre gloire que des éloges dans leurs écrits, ou des statues dans les places publiques, ils les désespèrent en les pensant encourager, et ils leur font juger que cette gloire est bien frivole, puisque ceux qui meurent n'en ont ni sentiment ni connaissance. Mais saint Marc réveille notre courage, excite notre espérance et nous fait mépriser tous les dangers, par la grandeur des récompenses qu'il nous promet ; car quand nous sommes bien persuadés que les hommes sont immortels, que Dieu tire leur corps du tombeau, qu'il les réunit avec leurs âmes, et qu'il les couronne d'une gloire qui ne finira jamais, il n'y a point d'âme si lâche qui ne se sente animée par ces promesses, et qui ne surmonte toutes les peines de la vie pour jouir d'une félicité si parfaite.

Rendons grâces à cet illustre historien qui nous a consolés par ses écrits, et qui nous représentant le Fils de Dieu comme un lion, nous a remplis d'espérance pour l'éternité. Mais craignons aussi ses menaces, puisque si le Fils de Dieu est un lion qui dort les yeux ouverts, il remarque nos péchés lorsqu'il semble les dissimuler, et que sa patience ne sert qu'à irriter sa colère. Car si les historiens ne nous ont point abusés, il faut croire que ce généreux animal est extrêmement jaloux, que quand la lionne s'est mêlée avec le léopard, il sent son crime et le punit par une mort aussi juste que cruelle. *Sentit in adultera odorem pardi, totaque vi consurgit in iram* (*Plinius., Histor. natur.*.). Je ne sais pas, messieurs, si cette remarque est une fable dans l'histoire ; mais je sais bien que c'est une vérité dans notre religion que Jésus-Christ est jaloux, que nos âmes sont ses épouses, qu'il connaît leurs infidélités, et que si nous ne les avons lavées dans son sang et dans nos larmes, il en prendra une vengeance mémorable en l'autre monde. Mêlons donc nos craintes avec nos espérances, et qu'une même qualité nous fasse aimer et redouter Jésus-Christ, puisque s'il nous ressuscite comme un lion victorieux, il nous punira comme un lion jaloux, si nous ne lui avons été fidèles. Mais achevons ce panégyrique, et après avoir vu saint Marc comme un évangéliste, considérons-le comme un divin maître qui anime les fidèles par ses exemples dans l'établissement de l'Eglise d'Alexandrie.

III. — Ceux qui décrivent les conquêtes d'Alexandre et les victoires de César n'admirent pas moins la diligence que la valeur de ces deux illustres monarques; car il est vrai que, vu les batailles qu'ils ont gagnées, les provinces qu'ils ont conquises et les ennemis qu'ils ont défaits, il semble qu'ils aient couru comme des torrents ou volé comme des éclairs : le premier passa dans l'Asie, pénétra jusqu'aux Indes, et ne voulut pas arrêter ses conquêtes où le soleil arrête sa course; le second courut comme un foudre de la Gaule dans l'Italie, de l'Italie dans la Macédoine, de la Macédoine dans l'Egypte, et puis retournant sur ses pas, il s'en alla de l'Egypte dans l'Espagne; il marqua tous ses voyages par des victoires, et il laissa partout où il passa des témoignages de sa valeur, de sa conduite et de sa clémence. Mais si nous comparons ces conquérants aux apôtres, nous trouverons que ceux-ci ont été encore plus prompts dans leurs entreprises; car sans parler des voyages de saint Paul, qui a couru toute la terre, qui, comme un soleil, a éclairé toutes les nations du monde, et qui, comme un lieutenant de Jésus-Christ, a porté l'Evangile dans toutes les parties de son Etat, admirez avec moi les courses et les conquêtes de saint Marc : il part de la Judée avec saint Pierre, et l'accompagne dans l'Italie; il prêche dans la capitale de l'empire et chasse le démon d'une ville où il semblait avoir établi son trône; de là il remonte sur la mer, passe toute la Grèce, retourne dans la Palestine, et marquant tous ces passages ou par la guérison des malades, ou par la conversion des pécheurs, il entre dans l'Egypte, et va fonder la religion chrétienne dans Alexandrie, afin que comme il avait triomphé de César dans Rome, il triomphât d'Alexandre dans cette autre ville.

Mais si la diligence dans ses voyages fut un prodige, nous pouvons dire que sa résidence en Alexandrie fut un miracle, et que jamais les apôtres n'ont fait plus de conquêtes dans une ville, qu'il en fit en celle-ci. Elle passait pour le siége de l'idolâtrie, il n'y avait point de monstre qui n'y eût des temples ou des autels, la superstition y régnait plutôt avec impudence qu'avec autorité, tous les dieux que les autres nations rejetaient y trouvaient un asile assuré, et puisqu'on y adorait les oignons et les crocodiles, vous pouvez juger qu'il n'y avait point d'animaux ni de plantes qui n'y pussent prétendre des honneurs. Cependant, messieurs, notre grand saint réduisit si bien cette ville idolâtre par ses exemples qu'il en fit le modèle de toutes les villes de l'Egypte. Il prit plaisir de s'exprimer dans ses enfants, de faire reluire ses vertus en ses disciples, de justifier l'Evangile qu'il avait écrit et de montrer que ses plus sévères maximes étaient faciles, puisqu'elles avaient passé pour des lois dans Alexandrie. Car il est vrai que tout ce qu'il y a de plus rigoureux dans la morale chrétienne, se pratiqua si exactement dans cette ville nouvellement convertie, qu'il ne s'en est jamais vu une où les vertus fussent plus nobles ni plus communes.

Les cœurs des fidèles étaient si étroitement unis ensemble qu'on pouvait dire d'eux ce que saint Luc disait de ceux de Jérusalem : *Erat credentium cor unum et anima una* (*Act.*, IV). Comme ils étaient animés d'un même esprit, la différence de leurs conditions ne mettait point de jalousie entre leurs personnes : ils agissaient pour une même fin, et ne cherchant que la gloire de Jésus-Christ, ils ne pouvaient être partagés dans leurs sentiments. Le corps humain est un miracle dans la nature, il est composé de parties dont la constitution et les emplois sont également différents. Les mains sont ingénieuses et se vantent d'exécuter tout ce que l'imagination peut inventer. Les yeux sont perçants et vont chercher les objets les plus éloignés; les oreilles sont paresseuses et attendent que le bruit et le son les viennent trouver; les jambes sont laborieuses et portent le corps partout où il veut aller; mais parce que toutes ces parties, plutôt contraires que différentes, sont animées d'un même esprit, elles agissent de concert et ne travaillent pas tant pour leur profit particulier que pour l'intérêt public. Les mains défendent les yeux quand ils sont attaqués ou menacés; les yeux conduisent les mains quand ces savantes aveugles entreprennent quelque dessein; les oreilles avertissent les jambes, quand il se présente quelque danger; les jambes sauvent par leur diligence tout l'état, quand les mains ne le peuvent pas défendre par leur valeur, et la charité mutuelle que la nature a mise entre ces parties est la cause de leur conservation et de leur bonheur. Il en était ainsi des premiers chrétiens d'Alexandrie : leur félicité naissait de leur bonne intelligence, et quoiqu'ils fussent différents en condition, ils étaient si unis en affection, que la joie de l'un était la joie de tous les autres : *Lætitia singulorum erat lætitia cunctorum* (*S. Aug.*).

De cette union si étroite naissait la communauté des biens, qui faisait que, dans cette heureuse ville, tous les habitants avaient le mérite de la pauvreté et n'en souffraient point la peine, jouissaient du plaisir des richesses et n'en redoutaient point le danger. La pauvreté a ce malheur que, nous ôtant quelquefois le nécessaire, aussi bien que le superflu, elle nous jette dans le désespoir et dans la douleur. L'abondance a ce défaut que, nous tirant de la nécessité, elle nous engage dans la dissolution et qu'elle nous précipite dans un péril qui n'est pas moins grand que celui qu'elle voulait nous faire éviter. En l'état d'innocence, l'homme était exempt de ces deux malheurs, il vivait dans l'abondance, puisqu'il possédait toute la terre en souveraineté et que cet élément prévenait ses désirs et ses besoins par sa fécondité; il ne craignait point la dissolution, parce qu'il ne possédait rien en propriété et que, étant riche sans attachement, il n'était point agité de toutes ces inquiétudes qui troublent le repos des hommes au milieu de leurs richesses : telle était l'heureuse condi-

tion des chrétiens dans Alexandrie, sous la conduite de saint Marc : ils étaient pauvres, puisqu'ils laissaient la disposition de leurs biens à cet apôtre ; ils étaient riches, puisque rien ne leur manquait et que la charité suppléait à tous leurs besoins ; ils possédaient tout en commun, et ne tombant point dans le danger qui accompagne l'abondance, ils évitaient aussi la misère qui se rencontre avec la nécessité.

Si cette riche pauvreté avait établi la paix dans l'Eglise d'Alexandrie, l'amour de la continence y avait mis la pureté en un si haut point, qu'il semblait que ses habitants fussent plutôt des anges que des hommes. Le mariage, quoique si saint en son institution et si nécessaire en son usage, puisque c'est lui qui peuple le ciel et qui accomplit le nombre des prédestinés, y était plus rare que le célibat. Tous les fidèles faisaient profession de la virginité, et soit qu'ils eussent appris de saint Marc que la Mère de leur Dieu était vierge, soit qu'ils eussent remarqué que celui qui leur prêchait l'Evangile ne s'était jamais engagé dans le mariage, ils en fuyaient les liens pour avoir plus de liberté de se consacrer au service de Jésus-Christ. On voyait une grande ville qui représentait sur la terre la félicité du ciel, qui portait des habitants dont la pureté égalait celle des anges et qui, se conservant sans se multiplier, semblait être arrivée à l'immortalité des bienheureux. Philon, qui vit ces merveilles et qui confondit les premiers chrétiens avec les Juifs, parce qu'ils en avaient retenu quelques cérémonies, a rendu témoignage à cette illustre vérité, et a remarqué dans ses doctes écrits, que les profanes qui voyaient subsister une ville où chacun gardait la virginité, s'imaginaient qu'elle était devenue éternelle et qu'elle tenait plus du ciel que de la terre, puisque personne n'y naissait et que personne n'y mourait : *Gens æterna in qua nullus oritur, nullus moritur* (*Philo Judæus*). Il semblait que Dieu eût récompensé la pureté par l'éternité, et qu'il eût prolongé la vie de ceux qui, s'obligeant au célibat, n'avaient pas voulu renaître en la personne de leurs enfants ; et ceci ne doit point sembler incroyable, puisque les poëtes ont remarqué que toutes les sibylles ont longtemps vécu, parce qu'elles étaient vierges et que le ciel, qui aime la virginité, les avait récompensées d'une longue vie, afin qu'elles jouissent en elles-mêmes d'un privilége dont elles n'avaient pas voulu jouir en leurs descendants. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'Eglise d'Alexandrie fut une image vivante de la pureté de saint Marc, que les disciples, suivant l'exemple de leur maître, se rendirent recommandables par cette vertu à toute la postérité, et firent voir que les chrétiens pouvaient bien vaincre les douleurs, puisqu'ils savaient bien triompher des voluptés.

Si ces grands hommes surent bien conserver la pureté des anges dans l'impureté de la chair, il ne faut pas trouver étrange s'ils unirent la société avec la solitude, et s'ils changèrent une grande ville en un aimable désert. Je sais bien qu'il est plus difficile d'être solitaire dans la compagnie, que d'être en compagnie dans la solitude. Nous pouvons nous entretenir avec les vivants et les morts dans nos cabinets ; nous pouvons aborder César et Alexandre au milieu de leurs armées, et nous pouvons disputer avec Aristote et Platon, malgré la foule de leurs disciples ; nous pouvons même traiter avec les princes qui vivent encore, et aller en esprit dans leur cabinet, où les faire venir dans nos études ; mais il est bien malaisé de conserver la solitude dans la compagnie, de se recueillir dans la conversation et de traiter avec Dieu pendant que nous traitons avec les hommes. Cependant c'était l'usage de l'Eglise d'Alexandrie : saint Marc avait fait de tous ses enfants des anachorètes ; le silence et la retraite régnaient dans cette superbe ville ; l'esprit de ces premiers chrétiens était plus souvent dans le ciel que sur la terre ; et comme ils avaient reçu l'effet du baptême, qu'ils étaient ressuscités avec Jésus-Christ, ils ne pensaient plus qu'à le suivre par leurs désirs, et qu'à l'entretenir par leurs pensées.

Il est vrai qu'il y en eut dès lors quelques-uns qui sortirent d'Alexandrie, qui entrèrent dans la Thébaïde, et qui allèrent préparer des demeures dans le désert aux Paul et aux Antoine, les plus signalés anachorètes de l'Egypte. Saint Marc se partageait entre ses enfants, visitait quelquefois les ermites dans leur solitude, et passait des mois entiers avec ces anges incarnés ; la charité le rappelait dans la ville, et quand il y retournait, il pensait entrer dans un désert qui n'était pas moins calme, mais qui était un peu plus habité que celui qu'il venait d'abandonner. Heureuse vie, messieurs, mais bien différente de celle que nous menons aujourd'hui. Nous passons toutes nos années dans le tumulte, nous ne sortons d'une occupation que pour nous rengager dans une autre ; et la mort nous surprend souvent que nous n'avons pas eu le loisir de vivre ni de penser à notre salut. Séparez-vous un peu du monde, cherchez la solitude pour y trouver l'innocence ; retirez-vous dans vos cabinets, entretenez-vous avec Dieu, familiarisez-vous avec la mort : et c'est la dernière disposition de saint Marc, qui scella de son sang l'Evangile qu'il avait prêché par sa parole, publié par ses écrits et confirmé par ses exemples.

IV. — Il est bien malaisé de juger si la gloire surpassait la difficulté, ou si la difficulté surpassait la gloire dans le martyre. Il n'y avait rien de plus difficile, puisque pour y parvenir, il fallait vaincre la douleur et la honte, la servitude et la mort : la douleur, puisqu'on éprouvait la constance des martyrs par les tourments ; la honte, puisqu'on les dégradait de noblesse et qu'on les chassait du sénat et des armées ; la servitude, puisqu'on les chargeait de fers et qu'on les enfermait dans les prisons ; la mort, puisqu'après avoir inutilement tenté leur courage par toutes sortes de violences, on achevait leur sacrifice par la destruction de

la victime; mais il n'y avait rien aussi de plus glorieux, puisque c'était le dernier effort de la charité, le plus haut degré de la perfection et, comme dit saint Cyprien, la fin des péchés et le commencement du bonheur: *Martyrium delictorum finis et initium salutis* (*S. Cyprian.*, *de Laude martyrii*). Il semblait que les martyrs achevaient la passion du Fils de Dieu, qu'ils tiraient des forces de leur faiblesse, qu'ils s'armaient de leur propre peine pour surmonter les bourreaux qui les tourmentaient: *Martyr torquetur nec movetur, et sua pœna armatur* (*Idem, ibid.*), et qu'ils fussent victorieux dans leur défaite, puisqu'ils guérissaient les malades, renversaient les idoles et chassaient les démons.

L'évangéliste saint Marc a fait voir toutes ces choses dans son martyre: car il a vaincu la douleur et la honte, puisqu'après qu'on eut éprouvé sa constance par les tourments, on essaya de la vaincre par la confusion, et qu'on le chargea d'opprobres pour ébranler son courage; on employa la servitude et la mort, puisqu'après l'avoir retenu longtemps dans les cachots, on le condamna à perdre la vie, parce qu'on n'avait pu lui arracher la foi. Mais certes toutes ces peines furent bien récompensées par la gloire qui les suivit: car outre qu'il eut le contentement d'avoir étendu l'empire du Fils de Dieu, de lui avoir acquis des sujets dans Rome et dans Alexandrie, d'avoir détruit la superstition dans l'Europe, dans l'Asie et dans l'Afrique, et d'avoir triomphé des trois principales parties du monde, il eut encore la satisfaction d'être visité par les anges, consolé par Jésus-Christ, et d'entendre de sa bouche ces agréables paroles, capables d'adoucir toutes les peines du monde: *Pax tibi, Marce, evangelista meus.*

Il me semble, messieurs, qu'elles comprennent toutes les louanges de saint Marc, qu'elles composent son panégyrique et qu'elles satisfont à l'obligation que je m'étais imposée, et dont je n'ai pu m'acquitter: car qu'y-a-t-il de plus doux que de recevoir la paix de celui qui seul la peut donner véritable? qu'y a-t-il de plus charmant que d'être connu de celui qui connaît les élus et qui ignore les réprouvés? *Amen dico vobis: Nescio vos.* Qu'y a-t-il de plus glorieux que d'être avoué pour l'évangéliste de celui dont l'histoire contient celle de notre salut, et dont la mort et la résurrection est la défaite du démon et du péché? Mais qu'y a-t-il de plus aimable et de plus doux, que de mourir en la présence de son souverain, et d'avoir ses yeux, qui sont les arbitres de la vie et de la mort, pour témoins de sa constance et de sa fidélité: si la mort a semblé agréable et glorieuse à un soldat, parce qu'il expirait devant César, qui l'avait vu combattre et ne l'avait pu assister, qui le voyait mourir et ne pouvait le récompenser que par de vaines louanges ou d'inutiles regrets, quelle consolation pour saint Marc, qui rend son esprit entre les mains du Fils de Dieu et qui perd une vie courte et misérable, pour la gloire de celui qui lui en doit rendre une éternelle et bienheureuse! Que votre condition, ô grand saint, est digne d'envie, et que vous êtes heureux, puisqu'après avoir combattu pour votre prince, vous allez triompher avec lui! Que vous êtes glorieux, puisqu'après avoir établi son Eglise par votre parole, l'avoir illustrée par vos écrits, l'avoir édifiée par vos exemples, vous l'avez encore arrosée de votre sang, et vous avez joint la qualité de martyr à celle d'évangéliste et d'apôtre!

Mais, messieurs, ne nous occupons pas tellement du bonheur de ce grand saint, que nous ne pensions à nos misères et à nos crimes. Y a t-il une vie plus opposée à la nôtre que la sienne, et ne semble-t-il pas que nous ayons dessein de combattre ses vertus par nos péchés? Il a instruit l'Eglise par sa parole, et nous la détruisons par la nôtre, puisque tous nos discours sont ou des mensonges, ou des médisances, ou des blasphèmes: car nous abusons de l'avantage que nous avons sur les bêtes, et il semble que nous ne parlions que pour publier des pensées criminelles par des paroles insolentes. Il a éclairé l'Eglise par ses écrits, et il nous a laissé l'histoire du Fils de Dieu, pour servir de modèle à notre vie, et nous écrivons ou pour la vanité, ou pour l'injustice, ou pour l'impudicité; nous consacrons toutes nos veilles à nos passions et à nos intérêts; les moins coupables écrivent l'histoire des princes et prêtent leur plume au mensonge et à la flatterie; les avocats et les orateurs vendent effrontément leur éloquence, et comme ceux-là ruinent la veuve et l'orphelin pour satisfaire à la passion d'un riche avare ou ambitieux, ceux-là blâment la vertu et louent le vice pour contenter l'inclination d'un prince criminel.

La plupart de nos beaux esprits composent des romans ou des comédies et entretiennent l'amour, la haine et l'orgueil dans l'âme de ceux qui les lisent; ils mêlent le poison avec la douceur, pour le rendre plus dangereux en le rendant plus agréable, et cachant le vice sous une fausse apparence de vertu, ils établissent son empire dans le monde. Ce grand saint a édifié l'Eglise par ses exemples, et nous la scandalisons par nos désordres; toutes nos actions ne tendent qu'à combattre l'Evangile, qu'à détruire ses maximes, qu'à rendre la vertu méprisable et le péché glorieux. Enfin saint Marc a signé de son sang et scellé par sa mort l'Evangile qu'il avait prêché; et nous autres nous confirmons par la nôtre les déréglements de notre vie; nous mourons comme nous avons vécu, et selon que l'impiété, la médisance ou l'impureté, a eu plus de part dans notre cœur, elle en a eu plus en notre bouche ou en notre main à ce funeste moment, et elle est ou une juste punition de notre péché, ou un triste présage de notre perte. Réformons ces désordres, messieurs, imitons le saint dont nous admirons la vie; défendons, à son imitation, l'Eglise par nos paroles; secourons-la par nos écrits; édifions-la par nos exemples; consolons-la par une sainte mort, qui lui donne une espérance certaine de notre salut. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINT MAGLOIRE.

Prononcé, le jour de sa fête, en l'église qui porte son nom.

Ecce ego mitto angelum meum ante faciem tuam (*S. Matth.*, II).

Quoique ces paroles que j'ai prises pour mon texte, s'entendent à la lettre du grand Baptiste, qui en qualité de précurseur marcha devant Jésus-Christ, et comme un ange mortel prépara les cœurs des Israélites pour le recevoir, j'ai cru néanmoins que sans leur faire beaucoup de violence je les puis appliquer à saint Magloire, puisqu'étant évêque on le peut appeler ange, et que sa vie, aussi bien que son emploi, lui a procuré cet auguste titre. Car il est vrai que ce grand saint a plutôt vécu sur la terre comme un ange que comme un homme et qu'il a si bien préparé les âmes des fidèles à recevoir le Fils de Dieu, qu'on peut le nommer, comme saint Jean, l'ange du Père éternel : *Ecce ego mitto angelum meum ante faciem tuam.* Il ne me resterait plus qu'à souhaiter que je fusse un ange pour parler de cet ange incarné, et que j'eusse la lumière et la chaleur de ces bienheureux esprits pour éclairer et pour échauffer les âmes de ceux qui m'écoutent. Mais puisque le Fils de Dieu nous assure que les hommes seront comme des anges dans le ciel, conjurons-le qu'il opère ce miracle sur la terre ; et pour obtenir de lui cette grâce, adressons-nous à sa Mère, que les anges et les hommes reconnaissent pour leur souveraine, et disons-lui avec un de ses plus illustres sujets : *Ave Maria.*

Je ne me suis point étonné que les évêques soient appelés anges dans l'Écriture, puisqu'il y a tant de rapport entre leurs personnes et tant de convenance entre leurs emplois. Les anges assistent toujours devant le trône de Dieu, et considèrent ses perfections, qui font leur occupation et leur bonheur. Les évêques ont cet avantage sur la terre, et ils doivent, comme Moïse, être séparés du monde et traiter avec Dieu sur la montagne. Les anges sont les envoyés de Dieu ; le nom qu'ils portent le témoigne et ils ne descendent sur la terre que pour y déclarer les volontés, ou pour y exécuter les ordres de leur souverain. Les évêques ont reçu leur mission de Jésus-Christ, et ils n'agissent que par les ordres de celui qui les a envoyés dans le monde, pour succéder à ses apôtres. Les anges conduisent les monarchies et dans l'Écriture sainte ils sont appelés les princes des peuples, auxquels ils commandent: *Princeps Persarum.* Les évêques gouvernent le royaume du Fils de Dieu, et sont appelés les princes de son Église. Les anges sont les médiateurs des hommes, ils présentent leurs oraisons devant Dieu, et ils les accompagnent de leurs suffrages : les évêques s'entremettent entre Dieu et les fidèles et faisant l'office d'intercesseurs et d'avocats, ils plaident la cause de leurs pupilles, quand ils sont accusés devant son trône par les démons : si bien, messieurs, que comme les vierges sont des anges incarnés et qu'elles possèdent sur la terre un avantage que les hommes ne posséderont que dans le ciel, les évêques sont des anges mortels, et ils jouissent déjà de l'honneur que les fidèles se promettent dans la gloire : *Erunt sicut angeli.*

Si cette maxime est véritable de tous les évêques, j'ose dire qu'elle l'est encore plus de saint Magloire, et qu'on le peut appeler un ange, à cause de sa pureté, qui fut angélique ; de sa charge, qui fut sainte ; de son oraison, qui fut continuelle ; mais particulièrement à cause de la familiarité qu'il eut avec ces bienheureux esprits. Car sans parler du commerce ordinaire qu'il avait avec les anges, qui se revêtaient souvent d'un corps, pour se rendre visibles à ce grand saint, ce fut un ange qui le tira du cloître pour en faire un archevêque ; ce fut un ange qui le tira de son diocèse pour en faire un solitaire ; et ce fut un ange qui le tira de la terre pour en faire un bienheureux. Ce sont les trois points de ce discours.

I.—Comme le danger est toujours mêlé avec la gloire, il n'y a rien de plus éclatant ni aussi de plus dangereux que l'épiscopat ; c'est le comble de tous les honneurs, et l'on en peut dire ce que saint Augustin a dit autrefois de la royauté : *Culmen et fastigium honoris.* Car il semble que cette éminente dignité les unisse à toutes les trois personnes divines, et leur donne part à leurs propriétés et à leurs emplois. Comme le Saint-Esprit est le lien du Père et du Fils, *Nexus amborum,* qu'il est le don mutuel qu'ils se font entre eux, et qu'il font par après aux hommes, *Donum Patris et Filii, donum in quo nobis omnia dona dantur,* dit saint Augustin (*lib.* XV *de Trinit.*) ; et qu'il est enfin la rémission des péchés, selon le langage de l'Église, *Spiritus sanctus, qui est remissio peccatorum,* les évêques partagent avec lui tous ces glorieux emplois et toutes ces honorables qualités ; ils sont le lien sacré des fidèles avec Dieu ; ils entretiennent le commerce du ciel avec la terre, et ils joignent par leur entremise ces deux extrémités de l'univers : ils sont le don de Dieu aux hommes et le don des hommes à Dieu : puisque le plus grand présent que Jésus-Christ ait pu faire à son Église, a été de lui donner des pasteurs pour la conduire et pour la défendre. Ils sont la rémission des péchés, puisque le Saint-Esprit leur est donné, afin qu'ils absolvent les criminels en sa vertu et qu'ils les réconcilient en son nom avec Dieu : *Accipite Spiritum, et quorum remiseritis peccata, remittuntur eis :* ce qui a obligé saint Ambroise de dire que l'emploi des évêques était l'emploi du Saint-Esprit, et qu'ils faisaient sur la terre ce qu'il faisait dans le ciel : *Munus Spiritus sancti officium sacerdotis* (*Lib. de Pœnit.*, *cap.* 2).

Comme le Père produit son Fils en parlant et que cette production adorable est son occupation éternelle, les évêques produisent le même Fils sur nos autels et dans nos âmes par leurs paroles ; ils sont les pères de Jésus-Christ, et comme saint Ber-

nard voulant relever la dignité de la Vierge, lui fait dire par la bouche de l'archange : *Illius eris Mater, cujus Deus Pater est*, nous pouvons tenir le même langage aux évêques, et leur dire sans les flatter qu'ils produisent dans le temps celui que le Père produit dans l'éternité. Comme enfin le Fils de Dieu est le principe du Saint-Esprit avec son Père, qu'il est venu sur la terre pour le communiquer aux hommes, que dans sa chair passible et mortelle il a prié pour les pécheurs, il les a nourris de son sang, il les a enrichis de ses mérites et qu'il s'est immolé pour leur salut, les évêques sont obligés de l'imiter en toutes ces fonctions divines, et s'ils veulent s'acquitter de leur office, il faut qu'ils produisent le Saint-Esprit dans les âmes de leurs sujets, qu'ils les nourrissent par leur doctrine, qu'ils se chargent de leurs péchés; et qu'ils s'exposent pour leur défense.

Si cet emploi est si honorable, il est encore plus dangereux, et il y a deux ou trois considérations qui en augmentent extrêmement le péril. La première est sa propre grandeur qui est toujours fatale à l'homme, et qui le menace de sa ruine, comme les lieux élevés le menacent de précipice : *Grandis honor*, dit saint Grégoire, *sed grave pondus est etiam honoris* (*Homil.* 34, *in Evang.*) : Le sacerdoce est un grand honneur, mais le poids de cet honneur est merveilleusement pesant, et il est assez malaisé de le porter et de n'en être pas accablé; la seconde considération est que nous nous ingérons dans les dignités ecclésiastiques, et que, nous laissant flatter aux persuasions de nos faux amis, nous croyons en avoir le mérite aussitôt que nous en avons le désir. C'est pourquoi saint Augustin disait qu'il n'y avait rien de plus agréable ni de plus doux que ces charges, si l'on écoutait les avis du monde; mais qu'il n'y avait rien de plus funeste ni de plus damnable pour ceux qui n'en sont pas dignes, si l'on consultait les maximes de l'Evangile : *Cogita nihil esse hoc tempore facilius et lætius aut hominibus acceptabilius, episcopi, presbyteri aut diaconi officio, si perfunctorie atque adulatorie res agatur, sed nihil apud Deum miserabilius et tristius, et damnabilius* (*Epist.* 140, *ad Valerium*).

Car si un homme n'est appelé comme Aaron, et si Jésus-Christ, qui est le souverain prêtre, ne le choisit, il est misérable et criminel; et quand il est question d'honorer quelqu'un de cette éminente dignité, il ne faut pas regarder celui qui se rend recommandable par la brigue, par la faveur ou par les présents, mais celui que la connaissance de ses mérites et la volonté de Dieu nous font juger digne de cet honneur. *Illi credatur pontificatus, quem non ambitio humana, quem non favor corruptus adsciverit, nec munerum profana oblatio subrogaverit, sed meritorum conscientia et Dei voluntas assumpserit* (*serm.* 98, *de Temp.*). C'est pourquoi le même saint Augustin, qui a dit tant de choses admirables, qui en a tant écrit d'excellentes, et qui instruit encore toute l'Eglise par ses exemples et par ses paroles, tremblait toutes les fois qu'il pensait à sa promotion de coadjuteur, et disait que pour le punir de ses péchés il avait été choisi trop jeune, et en un âge où il était plus propre à tenir la rame que le gouvernail, et où il devait plutôt apprendre qu'enseigner : *Eo tempore quo discere cœperam vis mihi facta est merito peccatorum meorum, ut secundus locus gubernaculorum mihi traderetur qui remum tenere non noveram* (*Ep.* 148).

La troisième considération est la trop grande facilité, je ne dis pas de rechercher, mais d'accepter les dignités ecclésiastiques. Car toute l'antiquité nous apprend que non-seulement il ne s'en faut pas approcher, mais qu'il faut même s'en éloigner, et que la meilleure et la plus sainte disposition que l'on puisse avoir pour des charges si pesantes, c'est l'éloignement et le refus. Quiconque ne les fuyait pas était estimé indigne de les posséder; et les papes et les empereurs avaient tacitement convenu qu'il ne fallait choisir que ceux qui témoignaient leur mérite par leur refus, et leur vocation par leur fuite : *Eligendus est qui invitatus renuit*, dit saint Grégoire, *qui quæsitus refugit : repellendus procul dubio est qui ultro ambit vel importune se ingerit :* Il faut élire celui qui étant appelé refuse, qui étant recherché s'enfuit; et il faut sans doute rejeter celui qui brigue avec insolence, ou qui se présente avec importunité. Charlemagne est dans le même sentiment, et il veut que l'homme qui est prié d'accepter une dignité se retire, que celui à qui on l'offre la refuse, et que la nécessité lui serve d'excuse quand il l'accepte : *Rogatus recedat, invitatus effugiat, sola suffragetur ei necessitas excusandi.*

Si jamais un saint a fait des refus en cette occasion, ç'a été le grand saint Magloire, et s'il a fallu employer la violence pour faire monter un homme sur le trône épiscopal, ç'a été envers celui-ci, qui, ayant toutes les qualités nécessaires pour une si haute dignité, la refusa constamment, jusqu'à ce que le ciel eût déclaré sa volonté par un miracle. Car outre qu'il avait appris à conduire un évêché en conduisant une abbaye pendant cinquante-deux ans, que son prédécesseur l'avait nommé, que le clergé et le peuple l'avaient agréé, il fallut encore qu'un ange descendît du ciel, pour l'assurer que son élection était approuvée de Dieu, et qu'il s'opposerait à ses ordres, s'il n'acquiesçait aux désirs de son Eglise. Cependant, messieurs, il avait toutes les qualités que requiert l'apôtre saint Paul pour un évêque; et si vous voulez que je vous en fasse le dénombrement, vous faisant celui de ses vertus, vous verrez que jamais homme ne les posséda plus avantageusement.

Si nous croyons l'apôtre saint Paul, il faut que l'évêque soit sans défauts, *Oportet episcopum esse irreprehensibilem :* saint Magloire en était exempt, et il avait toujours servi d'exemple et de modèle à ses religieux. L'évêque ne doit point être bigame, et s'il a été marié, il ne faut pas pour le moins que par un second mariage il donne une marque ou un soupçon d'incontinence, *Unius uxoris vi-*

rum : saint Magloire était vierge, et son admirable pureté l'avait plutôt fait passer pour un ange que pour un homme. L'évêque doit être sobre, et quand il mange, c'est pour subvenir à sa nécessité et non pas pour satisfaire à la volupté, *Sobrium :* saint Magloire jeûnait toujours, il ne prenait rien les mercredis et les vendredis, et il ne prenait les autres jours que du pain d'orge et des légumes : *Pane hordeaceo et vili ac parco legumine vescens, quarta et sexta feria omnis prorsus alimenti expers* (*In ejus Vita*). L'évêque doit être prudent, et il faut qu'il en ait donné des preuves dans la conduite de sa maison, *Prudentem :* saint Magloire avait conduit cinquante-deux ans une abbaye, dans laquelle il avait fait paraître sa discrétion et sa charité. L'évêque doit être hospitalier, et recevoir dans sa maison les pèlerins et les pauvres, *Hospitalem ;* saint Magloire avait fait de son abbaye un hôpital, et, suivant les mouvements de son bienheureux père saint Benoît, il croyait que l'avantage de l'abbé consistait à servir les pauvres et à loger les pèlerins. L'évêque doit être docte, et servir d'interprète à Jésus-Christ, pour expliquer les mystères de notre créance, *Doctorem :* saint Magloire avait étudié sous son oncle, et dans une si bonne école, il était devenu un des plus savants maîtres de l'Eglise.

Enfin, messieurs, pour finir par où j'ai commencé, l'évêque doit être exempt de tout péché, et sa réputation et sa vie doivent être si pures, qu'on ne lui puisse reprocher le moindre défaut, *Irreprehensibilem :* saint Magloire avait travaillé pendant soixante ans à se défaire de tous les siens, et il était arrivé à un si haut point de perfection, que si sa modestie le lui eût permis, il eût pu dire à ses ennemis : *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Néanmoins il tremble quand il faut prendre la mitre et la crosse, un ange a peine à le rassurer, et s'il ne craignait de choquer les volontés de son Dieu, il ne chargerait jamais sa tête ni sa main d'un fardeau si pesant et si dangereux. Cet illustre exemple n'étonne-t-il point ces aveugles ambitieux, qui cherchent si effrontément les dignités ecclésiastiques, qui font tant de lâchetés et tant de bassesses pour s'agrandir, qui prostituent leur conscience et leur honneur, pour acquérir une charge où il faut sacrifier sa réputation et sa vie pour la défense de l'Eglise ; ne tremblent-ils point quand ils considèrent qu'ils briguent les évêchés que les saints rejettent, qu'ils demandent ce que refusent ceux-là, et que, n'ayant ni leur mérite ni leur vertu, ils aspirent à des grandeurs qui sont capables d'étonner les anges ? *Ipsis etiam angelicis humeris formidabile onus*, dit saint Bernard. Notre grand saint était bien éloigné de ce désordre, puisque pour l'obliger à prendre cette dignité, il faut l'approbation de son oncle, les suffrages du clergé et l'exprès commandement de Jésus-Christ. Cela vous étonne, messieurs, mais ce que j'ai à vous dire vous étonnera bien davantage. Car à peine eut-il demeuré trois ans dans son évêché, qu'il se résolut de le quitter, et qu'ayant éprouvé le danger qui l'accompagne, il fit des vœux pour en sortir, et obligea le même ange qui l'avait tiré du cloître pour le faire évêque, à le tirer de son diocèse pour le faire anachorète.

II. — Il est aussi dangereux de quitter un évêché sans permission, que de l'accepter sans vocation ; et ceux qui jugent de la grandeur des péchés, ne peuvent dire lequel de ceux-ci est le plus grand et le plus digne de châtiment. Celui qui entre dans un bénéfice sans y être appelé est un voleur, et, prenant un bien sur lequel il n'a point de droit, il commet une injustice qui mérite une punition exemplaire ; mais celui qui l'abandonne après qu'il y est entré, et qui, par intérêt ou par lâcheté, quitte ce poste pour en prendre un autre plus avantageux, est un infâme déserteur qui trahit la place qui a été commise à son courage et à sa fidélité. Car il faut qu'un évêque ait les mêmes dispositions au regard de son Eglise particulière que le Fils de Dieu a eues au regard de l'Eglise universelle. C'est son épouse, il ne peut faire de divorce avec elle ; c'est son corps, il ne saurait s'en dépouiller ; c'est son état, il ne saurait le quitter.

Le mariage ne se peut plus rompre depuis qu'il est contracté, et le libelle de répudiation, que Moïse avait accordé à la dureté des Juifs, est défendu depuis que le Fils de Dieu a fait une alliance éternelle avec la nature humaine dans le sein de la Vierge, et avec l'Eglise entre les bras de la croix. Quelque défaut que puisse avoir une femme, il faut le souffrir, si on ne peut le corriger, et se résoudre à porter une chaîne que la seule mort peut légitimement briser. Le corps est toujours pénible à l'âme, il exerce sa patience et son courage, et cet esclave révolté fait souvent désirer à cette reine d'en être délivrée ; mais il ne lui est jamais permis de recourir à la mort pour s'en défaire, et ce serait une injuste lâcheté si, pour punir une désobéissance, elle commettait un parricide. Enfin un prince ne peut quitter son Etat, quelque peine que lui en donne la conduite, il faut que, comme un généreux pilote, il meure le gouvernail à la main, et que la tempête même ne puisse pas le lui arracher. Autrefois un grand politique se servait de cette raison pour persuader à un empereur que sa personne et la république étaient inséparables, et qu'on ne les pouvait diviser l'un de l'autre, sans les perdre et les détruire tous deux : *Ita se induit reipublicæ Cæsar ut diduci alterum non possit sine utriusque pernicie* (*Senec., lib.* I *de Clement., cap.* 4). Par toutes ces puissantes raisons, l'évêque ne peut quitter son diocèse, parce que son Eglise est son épouse, et que ce mariage, comme celui de Jésus-Christ, doit être éternel. *Quod Deus conjunxit, homo non separet.*

Le Fils de Dieu n'a jamais fait un plus grand miracle que celui qu'il a fait pour se conserver à son Eglise, et pour ne la pas abandonner sur la terre, pendant qu'il triomphe dans le ciel. Car il a multiplié son corps, afin que, sans se diviser, il se donnât

tout entier à ses deux épouses, et que régnant avec la triomphante, il souffrît encore avec la militante. A son exemple, les évêques ne doivent jamais sortir de leur diocèse, ou si la charité les y oblige, comme elle fit autrefois saint Nicolas, il faut qu'ils multiplient leur présence, afin qu'étant à la cour pour y défendre les innocents opprimés, ils demeurent dans leur diocèse pour y défendre leur épouse. Comme elle est leur corps, c'est une nouvelle obligation de ne s'en défaire jamais que par la mort, ou par un exprès commandement de celui qui les y a attachés. Il faut qu'ils en souffrent les misères avec patience; qu'avec beaucoup d'amour et de prudence, ils en corrigent les défauts, et qu'ils se souviennent que, quelque mal que nous fasse notre chair, nous ne pouvons jamais nous résoudre à la haïr : *Nemo carnem suam odio habuit.* Comme enfin elle est leur république et leur Etat, il faut qu'ils la conduisent en personne, qu'ils prévoient ses besoins, qu'ils écartent ses ennemis, et qu'ils exposent leur vie pour l'en défendre.

C'est ce que dit avec son éloquence ordinaire saint Bernard, lorsqu'il représente à un évêque ses obligations : *Misisti manum ad aratrum, opus est fortitudinis :* Vous avez mis la main à la charrue, vous avez besoin de vigueur et de courage. *Speculator factus es, opus est prudentiæ :* Vous êtes une sentinelle avancée, qui veille pendant que les autres dorment, vous avez besoin de discrétion et de vigilance. *Debitor es omnibus, opus est justitiæ :* Vous êtes redevable à tous, vous avez besoin de justice. *Prædicare debes, opus est scientiæ :* Vous devez prêcher, vous avez besoin de science, et vous dever reconnaître ce qui est utile ou dommageable à un troupeau, que vous ne pouvez jamais abandonner, si vous ne voulez vous rendre responsable de tous les maux que lui causera votre absence. Il pousse encore plus fort la même pensée en un autre endroit, où, l'exagérant avec autant de vérité que de force, il montre aux prélats ce qu'ils doivent à leurs Eglises. *Civitas est, vigilate ad custodiam concordiamque* (*serm.* 76, *in Cantic.*) : Votre diocèse est une cité, veillez donc à sa défense, et ne souffrez pas que l'ennemi de la paix se prévale de votre éloignement pour y semer la discorde. *Sponsa est, studete ornatui* : C'est votre épouse, étudiez-vous à l'embellir et à la parer : souvenez-vous que le Fils de Dieu ayant trouvé son Eglise chargée de péchés, l'a ornée de vertus, et qu'il n'a pas épargné son propre sang pour effacer les taches et les rides qui avaient terni sa beauté : *Oves sunt, intendite pastui.* Ce sont des ouailles, ayez soin de les nourrir, de les conduire et de les défendre; et sachez que vous ne pouvez leur rendre ce service si vous n'êtes avec elles, et si vous ne marchez à leur tête pour les animer par vos exemples.

Cependant, messieurs, le grand saint Magloire est évêque, et il médite de quitter son évêché; il est époux, et il veut abandonner son épouse; il en est l'âme, et il veut se dépouiller de son corps; il en est le souverain, et il veut laisser son Etat. Qui lui peut inspirer ces pensées, et lui donner ces sentiments qui s'opposent en apparence à son devoir? Ce n'est pas faute de courage, car il va au-devant des loups, sitôt qu'ils veulent attaquer son troupeau, et il le couvre de tout son corps pour le garantir de leurs morsures aux dépens de sa propre vie. Il ne manque pas de charité, qui est la principale vertu d'un pasteur; il aime tous ses diocésains, il ressent toutes leurs peines, et il peut dire comme le grand apôtre des gentils : *Quis scandalizatur et ego non uror? quis infirmatur et ego non infirmor?* Il vit et il souffre en mille corps; et l'amour ne multiplie son âme, que pour multiplier ses douleurs. Il ne manque pas aussi de vocation; car un saint évêque mourant l'a désigné son successeur; le clergé et le peuple l'ont élu ; un ange a confirmé de la part de Dieu son élection. Que peut-il donc appréhender dans cette charge, ou plutôt, que ne doit-il pas appréhender, si après tant de marques de la volonté du ciel, il la quitte sans une permission de son souverain ? Il gémit néanmoins la nuit et le jour, il demande sa liberté, il soupire après le désert, et dans toutes ses prières, il conjure Dieu de le décharger de ce fardeau qu'il lui avait mis sur les épaules.

Mais encore, que pensez-vous qui l'étonne? que croyez-vous qui lui fait naître des souhaits qui sont si éloignés des vôtres, et qui lui fait concevoir des vœux dont ce siècle se moquerait, et dont le sien, aussi corrompu que celui-ci, se moqua peut-être? C'est la grandeur et le péril de sa charge qui l'étonne : c'est qu'il sait bien que l'honneur est l'ennemi de l'humilité, que l'homme et l'ange se sont perdus dans l'élévation, et qu'il faut une prodigieuse force pour ne se laisser pas surprendre à la vanité, dans une charge qui élève les hommes au-dessus des anges; c'est qu'il sait bien que le péché de l'orgueil est le premier qui nous a vaincus, et le dernier que nous surmontons. *Quo primo vitio lapsa est anima, hoc ultimum vincit* (*S. August., in Psal.* VII). C'est qu'il sait bien que l'homme devient superbe pour avoir méprisé la gloire, et que la défaite de ce péché lui fait perdre son avantage, en lui faisant perdre l'humilité : *Sæpe homo de ipso gloriæ contemptu gloriatur* (*lib.* X *Confess.*, *cap.* 38). Mais ce qui redouble toutes ses craintes, et ce qui augmente tous ses désirs, c'est qu'il sait bien qu'un évêque est responsable de toutes les fautes de ses sujets, que leurs péchés deviennent les siens par la négligence, et qu'il ne lui suffit pas d'être innocent en sa personne, s'il n'est juste en celle de tous ses diocésains.

Expliquons le sujet de son appréhension, puisqu'il est si raisonnable, et faisons voir tout ensemble la grandeur et le danger qui accompagnent l'épiscopat. Il est certain que les évêques sont les premières causes du bien et du mal qui se fait dans leur Eglise, et qu'ils enlèvent tous les hommes avec eux, comme le premier mobile entraîne tous les cieux avec lui. De là vient que par un bon-

heur qui ne peut être assez estimé, ils ont part à toutes les bonnes œuvres qui se font dans leur diocèse ; ils méritent avec tous ceux qui travaillent, ils sont couronnés avec tous ceux qui combattent, et leur récompense est si grande qu'elle enferme celle de tous les soldats qui ont vaincu sous leur conduite. Mais comme il n'y a point d'avantage sur la terre qui n'ait ses défauts, ni de grandeur qui n'ait ses dangers, les évêques sont coupables de tous les péchés qui se commettent dans leur diocèse ; ils sont responsables de la mort de toutes leurs ouailles ; quelque soin qu'ils prennent de les sauver ou de les défendre, ils ont toujours sujet de craindre que le souverain Pasteur ne leur en demande raison, et qu'il ne se venge sur leur négligence de la perte de son troupeau. Car après ces effroyables paroles qu'il a dites par la bouche de son prophète, *Sanguinem illorum de manu vestra requiram*, quels châtiments ne doit-on point appréhender de son amour, quand il sera changé en fureur? C'est là le juste sujet de l'étonnement de saint Magloire. C'est ce qui le fait trembler dans son trône, c'est ce qui lui rend sa mitre et sa crosse insupportables ; et c'est ce qui lui fait appréhender qu'en voulant sauver les autres, ils ne se damne lui-même.

Ne craignez-vous point, prélats, dans une charge qui vous est commune avec ce grand évêque ; sa dignité qui cause sa crainte ne cause-t-elle point la vôtre? Ne croyez-vous point de désordres dans vos diocèses qui puissent irriter le Fils de Dieu contre vous? ne s'y commet-il point de péchés qui deviennent les vôtres, ou parce que vous ne les étouffez pas en leur naissance, ou parce que vous ne les arrêtez pas en leur progrès? Ne craignez-vous point que le Fils de Dieu ne vous impute tous les crimes que vous n'empêchez pas? N'appréhendez-vous point que ces longues absences qui ont pour prétexte quelque intérêt temporel, et pour véritable cause un divertissement inutile, ne soient suivies du déréglement de votre diocèse et n'attirent après elles, la licence des ecclésiastiques et le scandale des séculiers? Ne craignez-vous point que cette pompe qui vous accompagne partout justifie les plaintes des pauvres, dont vous dissipez le patrimoine ; que cette magnificence qui éclate en vos bâtiments, que ce luxe qui paraît en vos meubles, que cet excès qui se voit en votre table, ne vous accusent devant le souverain évêque de nos âmes, et que vous demandant compte de tous ces biens dont vous n'êtes que les économes, il ne vous traite avec la même rigueur que le père de famille traita dans l'Evangile le serviteur qui n'avait pas bien ménagé ses revenus? Mais si vous êtes exempts de ces désordres, et si vous partagez vos richesses avec les misérables, ne craignez-vous point que le Fils de Dieu ne vous demande raison de son sang, que vous devez distribuer aux fidèles; de sa parole, que vous leur devez annoncer ; et de son Esprit, que vous devez répandre dans son Eglise? C'était le sujet de l'étonnement de saint Magloire ; c'était le motif de sa crainte ; et le ciel le trouva si juste qu'il lui envoya un ange pour le décharger de ce fardeau insupportable et pour le conduire dans le désert, où il en fit un anachorète.

Comme les saints ne redoutent rien tant que le monde, ils ne souhaitent rien plus que la solitude ; la grâce chrétienne leur inspire ce désir, et dès qu'ils sont baptisés ils désirent d'être ensevelis avec Jésus-Christ, et d'être cachés aux yeux des hommes. Le désert, qui est l'ombre de la mort, fait leurs délices, et sachant le rapport que les tombeaux ont avec les solitudes, *Nunc dormiens silerem cum regibus qui ædificant sibi solitudines*, ils désirent d'être ermites pour être morts, et d'être solitaires pour être en quelque façon ensevelis ; ils cherchent cette terre d'oubli où les pécheurs n'ayant plus de commerce avec eux, ne puissent plus troubler leur repos, ni interrompre leurs prières. C'était le souhait de saint Magloire dans son évêché, et préférant le désert à son diocèse, il demandait à changer la qualité de prélat avec celle d'anachorète. Ses vœux furent exaucés ; il quitta son diocèse, il nomma un successeur qui fut approuvé par le clergé, et passant la mer il alla chercher un désert au milieu d'une île, afin que le monde ne l'y pût importuner. Là, messieurs, il redoubla ses austérités, il passa les nuits en prières ; il se couvrit d'un cilice ; il leva la bonde à ses soupirs et à ses larmes, et comme si la dignité eût été un crime, il fit pénitence pour avoir passé trois ans dans un évêché. On remarque que pendant que ses frères étaient endormis, il tournait les yeux vers la mer, et qu'admirant dans son étendue et dans sa fureur l'immensité de Dieu et la sévérité de sa justice, il se laissait aller à des transports et à des craintes qui condamnent bien nos stupidités et nos assurances.

Il passa quelques années dans cette effroyable solitude, avec un peu plus de repos que dans son évêché ; mais quand il vit que le peuple, attiré par ses mérites, le venait chercher dans son désert, que les malades lui venaient demander la santé, les affligés la consolation, les possédés leur délivrance, et que tant de personnes interrompaient son repos, il commença à désirer la mort, et à souhaiter la fin de sa vie, pour trouver la fin de ses fâcheuses inquiétudes ; et le même ange qui l'avait tiré du cloître pour en faire un évêque, qui l'avait tiré de l'évêché pour en faire un anachorète, le tira de son désert pour en faire un bienheureux.

III. — C'est une maxime indubitable que l'homme, en quelque état que la nature ou la fortune le mette, ne peut trouver son repos qu'en Dieu : son cœur est toujours en inquiétude, jusqu'à ce qu'il possède le souverain bien, et, quelque peine qu'il prenne à se tromper, il est obligé de reconnaître qu'il est pauvre parmi les richesses, triste parmi les plaisirs et infâme parmi les honneurs, quand il ne possède pas Dieu ; rien ne le peut satisfaire ; ce qui piquait son désir pendant qu'il était absent, cause son dégoût quand il

est présent, et courant d'objet en objet, il cherche inutilement dans la variété des créatures ce qu'il a perdu dans l'unité du Créateur : *Quærit in varietate creaturarum*, dit excellemment saint Augustin, *quod amisit in unitate Creatoris*. Comme il est créé pour Dieu, et que son cœur, plus grand que le monde, ne saurait être rempli que d'un bien infini, il est toujours misérable pendant qu'il est éloigné de Dieu.

Les justes ressentent encore bien plus de peine que les pécheurs, et n'ayant rien ici-bas qui les arrête, ils vivent dans une langueur qui leur rend le séjour de la terre insupportable. Ils se regardent ici-bas comme des bannis, et étant privés de leur patrie, quelque faveur qu'on leur accorde, ils ne goûtent jamais de plaisir. Les exilés, dit saint Augustin, portent leur peine avec eux, et quoiqu'ils aient les autres plaisirs, c'est assez qu'ils soient éloignés de leur pays pour s'estimer malheureux : *Qui exulant vivunt, sani sunt, liberi sunt ;* ils goûtent les délices de la vie, ils jouissent, quelque part qu'ils aillent, de leur santé et de leur vertu ; on ne les dépouille pas toujours de leurs biens, et quelquefois on leur permet de les posséder dans leur exil ; on leur rend souvent des honneurs, parce que leur misère rend leur mérite plus considérable ; on permet la plupart du temps à leurs amis de les suivre, et ce n'est point un crime, sous un prince juste, d'accompagner son ami dans son malheur ; cependant, quoiqu'ils aient toutes ces consolations et tous ces divertissements, ils se plaignent, et le seul souvenir de leur patrie leur tire des larmes des yeux, et des soupirs de la bouche : *Hæc illis sola pœna non esse in patria*, et leur unique supplice, c'est de n'être pas en leur pays.

Voilà, messieurs, le premier sujet de peine que saint Magloire avait dans sa solitude. Il ne gémissait plus sous la pesanteur d'une charge qui l'accablât ; il vivait avec ses frères, qui l'avaient suivi dans le désert ; il s'entretenait avec Dieu dans l'oraison, il le voyait dans toutes les créatures, et elles étaient autant de miroirs qui lui représentaient les perfections de son bien-aimé ; mais il languissait sur la terre, qui est l'exil des justes aussi bien que des pécheurs, et il ne régnait pas dans le ciel, qui est la chère patrie de tous les fidèles ! Ce supplice est grand à ceux qui aiment le Fils de Dieu, et je ne m'étonne pas que saint Magloire souhaita la mort, puisqu'il savait bien qu'il n'y avait qu'elle qui pût finir son exil : *Magna pœna, amatur patria.*

La seconde peine de ce grand saint, c'était que son âme était prisonnière dans son corps, qu'elle était sujette à tous ses besoins, et que, quelque mauvais office qu'elle reçût de de cet esclave, elle était obligée de le nourrir, de l'habiller et de le défendre. C'est en effet un grand supplice, que le corps qui était le palais de l'âme dans l'innocence, soit devenu sa prison depuis le péché; qu'elle ne puisse connaître la vérité que par ses sens, et qu'elle soit au danger d'être trompée toutes les fois qu'elle écoute leurs infidèles rapports. C'est un déplorable état que cette auguste souveraine soit contrainte d'abaisser ses pensées et ses affections vers un esclave rebelle, et qu'au lieu de s'entretenir avec les anges, elle soit forcée de penser aux besoins et aux misères de son corps. Il est vrai que saint Magloire n'avait pas grand sujet de faire des plaintes du sien : car il était obéissant à ses volontés, il ne l'occupait presque point, et comme s'il eût été déjà glorieux, il n'était plus le poids ni la chaîne de son âme bienheureuse. Il se contentait de peu de chose, et, ne demandant que le nécessaire, il se passait d'un peu de légumes pour sa nourriture, d'un peu de paille pour son lit, d'une caverne pour sa cellule, et d'un cilice pour son habit. Néanmoins, comme il fallait que notre saint lui donnât quelque heure pour le repos, et qu'il interrompît sa méditation pendant son sommeil, il s'affligeait de cette légère servitude, et soupirant après la liberté des enfants de Dieu, il désirait que la mort le délivrât de son corps.

La troisième peine de saint Magloire est que l'on offense toujours Dieu en cette terre des mourants, et que la grâce n'est jamais assez puissante pour étouffer la concupiscence, et pour arrêter tous ses mouvements. Le baptême, qui a effacé le péché, ne l'a pas détruite, et elle demeure dans l'âme des justes pour exercer leur patience, et pour entretenir leur humilité ; mais le malheur veut que comme cette fille du péché est la matière de leurs triomphes, elle est la cause de leurs offenses ; elle défend les intérêts de son père, elle essaie de le faire régner dans leurs corps; elle excite des tempêtes qui troublent leur repos, et qui mettent leur salut en danger, elle n'épargne pas les apôtres, ni les grands saints, et elle force saint Paul à faire des vœux au ciel, pour être affranchi de cette ennemie domestique. Notre saint l'imitait dans son désert : toutes les fois qu'il offrait des prières à Jésus-Christ, il demandait la fin de sa vie, pour faire mourir avec lui cette rebelle, et sachant bien que les mêmes aliments qui nous font vivre la conservent, il retranchait tout ce qu'il pouvait à la nature, pour ne rien donner à la concupiscence.

Après dix ans de soupirs et de larmes, enfin cet ange qui l'avait secouru dans tous ses besoins descendit du ciel, et l'avertit que ses vœux étaient exaucés, que son exil finirait bientôt, que son âme serait dégagée de son corps, et que, victorieuse de tous les restes du péché, elle irait posséder le souverain bien, qu'elle avait si longtemps et si ardemment souhaité. Cette nouvelle, messieurs, qui vous remplirait de frayeur, combla de joie le grand saint Magloire ; changeant ses plaintes en actions de grâces, il en avertit ses frères, afin qu'ils joignissent leurs remercîments aux siens, et que tous ensemble ils se réjouissent de la fin de son exil et de sa vie. Cet aigle qui ne pouvait plus voler à cause de sa vieillesse, reprit des forces en l'attente d'une si favorable promesse ; il allait à tous moments auprès des autels, afin qu'il pût

achever son sacrifice où il avait tant de fois offert celui de l'Agneau de Dieu : dans les transports que lui donnait une si agréable nouvelle, il disait souvent à Jésus-Christ : *Unam petii a Domino; hanc requiram :* Vous savez, Seigneur, que je ne vous ai jamais demandé qu'une faveur; je l'ai enfin obtenue : un ange, votre fidèle messager, m'a assuré que je finirai bientôt mon exil, et que je demeurerai éternellement dans votre maison et dans ma chère patrie : *Ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ.*

Pendant qu'il était en cette attente, l'ange qui l'avait toujours consolé descendit du ciel, et lui donna le Viatique pour gage de la vie éternelle qu'il lui avait annoncée : mille raisons se présentent à mon esprit pour autoriser cette faveur. Notre saint était un ange, il fallait que les anges lui administrassent le pain des anges; notre saint tenait plus de la condition des bienheureux que de celle des fidèles, et il fallait que l'Eglise triomphante lui envoyât quelqu'un de ces bienheureux esprits pour lui rendre les derniers devoirs. Il avait vécu sur la terre comme un ange, il fallait qu'il montât dans le ciel comme un ange, et que les hommes n'eussent plus de commerce avec un homme qui n'avait plus de part à leurs misères ni à leurs faiblesses. Enfin cette faveur lui était bien due, puisqu'en tous les états de sa vie il avait plutôt passé pour un ange que pour un homme : il était ange puisqu'il était évêque, et que les prélats sont les anges de l'Eglise; il était ange puisqu'il était ermite, et que les anachorètes sont les anges du désert : Il était ange puisqu'il était vierge, et que les vierges sont les anges de la terre.

Mais il est ange à meilleur titre maintenant, puisqu'il règne avec Dieu, et qu'étant le protecteur de la famille royale, il est l'ange de ce royaume. Car l'histoire nous apprend que quand les Danois ravagèrent la Bretagne, le corps de ce saint fut apporté en cette ville, et que Hugues Capet changea son palais en une église pour l'y recevoir. Comme les saints reconnaissent avec usure les services qu'on leur rend, il promit à ce grand prince que sa postérité régnerait dans ce royaume, et que tant qu'elle honorerait sa mémoire, elle sentirait les effets de sa protection. Ce saint n'a pas été infidèle dans ses promesses, puisqu'il y a plus de six cents ans que la race de Hugues Capet règne dans la France, et que parmi tant de changements arrivés dans les maisons souveraines, celle-ci subsiste toujours depuis tant de siècles. Il est vrai aussi que nos rois sont religieux à révérer leur protecteur. Car pour témoigner publiquement qu'ils tiennent le sceptre de sa main, ils visitent son église après leur sacre, ils implorent sa faveur et se souviennent de sa parole. Le feu roi, d'heureuse mémoire, lui a rendu ce juste devoir; nous espérons que notre jeune monarque, qui l'imite en sa valeur, l'imitera en sa piété, et qu'il viendra reconnaître comme lui le fidèle protecteur de son auguste maison.

Mais puisqu'il ne suffit pas d'honorer les saints si l'on ne profite de leur exemple, permettez-moi qu'en repassant par tous les états où ce grand saint a vécu, je le propose pour exemple aux évêques, aux religieux, aux ermites, aux fidèles. Il passa soixante ans dans un monastère, et pendant un si long terme, il n'eut point d'autre exercice que de châtier son corps, de l'assujettir à son esprit et de soumettre son esprit à Dieu. Vous n'êtes pas religieux, mais vous êtes chrétiens, et en cette qualité vous devez imiter la pénitence de ce religieux, et tous vos soins pendant votre vie doivent être d'assujettir votre esprit à Dieu, si vous voulez assujettir votre corps à votre esprit. Comme notre péché a été une rébellion, notre peine est une révolte; comme nous fûmes assez insolents pour nous révolter contre Dieu par un excès épouvantable d'orgueil, il nous punit par la rébellion de notre chair, et il permit que pour un reproche éternel de notre insolence, la servante se révoltât contre sa maîtresse; si bien que toute notre occupation sur la terre, c'est d'apaiser Dieu en lui assujettissant notre âme, afin que sa grâce dompte notre chair et l'assujettisse à notre esprit.

Cependant, messieurs, bien éloignés de travailler à une soumission si nécessaire, nous entretenons cette révolte : nous soulevons notre esprit contre Dieu et notre chair contre notre esprit. Car nous nous moquons des lois de notre souverain, nous nous opposons effrontément à ses volontés, et comme si nous étions les partisans des démons, nous faisons gloire de les imiter en leur révolte. Après ce crime nous en commettons un autre, qui en est le juste supplice; car nous flattons notre chair, nous l'entretenons dans sa rébellion, nous lui donnons des forces pour combattre sa souveraine, et ne déniant rien à ses désirs, nous la rendons si insolente qu'elle ne reconnaît plus l'empire de la raison. Rendons, messieurs, à un chacun ce qui lui appartient, soumettons l'esprit à Dieu, puisqu'il en est le créateur; soumettons la chair à l'esprit, puisqu'il en est le maître, et souvenons-nous que puisque la rébellion de la chair est la punition de la révolte de l'esprit, il faut que la soumission de l'esprit produise l'obéissance de la chair.

Notre grand saint fut évêque, et pendant trois ans il conduisit son évêché avec toute la prudence et toute la charité que l'on peut exiger du plus parfait de tous les pasteurs. Mais sans considérer ce qu'il a fait dans son diocèse, souvenez-vous seulement qu'il y entra avec regret et qu'il en sortit avec plaisir; qu'il se défendit de cette dignité contre son oncle et contre le clergé, et qu'il fallut qu'un ange descendît du ciel pour le contraindre de l'accepter. Il pleura pendant tout le temps qu'il exerça cette charge; quoiqu'il s'en acquittât avec l'admiration de la terre, il n'essuya jamais ses larmes que quand le même ange qui l'avait fait entrer dans son diocèse l'en fit sortir, et que, pour le contenter, il le mena dans le désert. Apprenez d'un

si étrange exemple, qu'il n'y a rien de plus éclatant ni rien de plus dangereux que la dignité épiscopale, et qu'il faut être ou extrêmement ambitieux ou extrêmement ignorant pour rechercher une dignité que les saints refusent quand on la leur offre, et qu'ils abandonnent après qu'ils l'ont acceptée.

Mais regardons-le dans son désert avec notre confusion; voyons un saint qui fait la guerre à son corps, quoiqu'il soit usé de veilles et d'années; qui redoute cet ennemi, tout faible qu'il est; qui diminue ses forces, de peur d'entretenir sa rébellion; qui lui retranche les choses nécessaires, de crainte de lui en donner de superflues; qui ne boit jamais de vin, de peur d'allumer le feu de l'incontinence. Hélas! que nous sommes éloignés de ce genre de vie effroyable; que notre conduite est différente de celle de cet ermite innocent! Cependant nous portons le même ennemi avec nous, nous sommes composés de chair et de sang comme lui, nous brûlons du même feu dont il craignait l'embrasement. Mais disons, messieurs, que cet ennemi est bien plus redoutable en nous qu'il n'était en saint Magloire; il ne restait plus de force à ce rebelle, qui avait appris l'obéissance à ses dépens, et qui était si affaibli qu'il semblait plutôt un squelette qu'un corps animé; il avait, sinon éteint, au moins amorti le feu de l'impureté, et s'il en restait encore quelque étincelle sous la cendre, elle ne pouvait plus jeter de fumée ni pousser de flammes. Mais votre corps est encore vigoureux, vous le nourrissez délicatement, vous le parez superbement, vous le logez magnifiquement, et vous n'oubliez rien de tout ce qui est nécessaire pour entretenir l'orgueil de cet esclave insolent; le feu qui brûle dans vos entrailles s'allume tous les jours par la matière que vous lui donnez; vous l'entretenez par les lectures impudiques, par les peintures déshonnêtes, et par la conversation trop libre avec les femmes; vous approchez les flammes auprès des flammes, afin d'en faire un embrasement général qui vous consume tous ensemble: et puis vous vous plaignez dans les confessionnaux que la chasteté est difficile, que quand le Fils de Dieu vous l'a commandée, il n'a pas consulté vos forces, et qu'il a cru que vous étiez des anges, ou qu'il ne s'est pas souvenu que vous étiez des hommes.

Je vous avoue que cette vertu est aussi difficile qu'elle est belle, et que c'est une espèce de miracle de conserver la pureté de l'esprit dans la corruption de la chair : *Quis potest facere mundum de immundo conceptum semine, nisi tu qui solus es* (*Job*, XIV)? Comme si le prophète voulait dire à Dieu : Il n'y a que vous, à qui rien n'est impossible, qui puissiez faire ce miracle et donner la chasteté à un homme qui est conçu dans le péché. Mais cette vertu, sans rien perdre de son mérite, perdrait beaucoup de sa difficulté, si nous voulions imiter les saints et fuir avec eux toutes les occasions qui lui dressent des embûches, et nous serions chastes sans beaucoup de peine, si nous étions plus pénitents ou plus solitaires.

Enfin notre anachorète, ne trouvant rien qui le satisfît dans son exil, soupirait après sa chère patrie et demandait de mourir, pour régner avec le Fils de Dieu. Voilà, messieurs, le plus véritable sentiment d'un chrétien; voilà le plus juste souhait d'un fidèle; s'il est bien persuadé de l'éternité, il désirera la fin de cette vie misérable et criminelle; il regardera la mort comme une grâce qui l'affranchit de la misère et du péché, et qui lui ouvre la porte du ciel en lui fermant celle de l'enfer. C'est pourquoi le grand saint Augustin disait que celui qui craignait la mort n'avait point de foi, et qu'il ne méritait pas la qualité de fidèle, puisqu'il n'avait point de passion pour celle de bienheureux : *Qui mortem timet nondum credit.* Jugez de votre foi par votre crainte, et reconnaissez combien vous êtes éloignés de la perfection des saints, puisque vous avez tant d'amour pour la vie et tant de crainte pour la mort. Conjurez celui duquel vous solennisez la fête avec nous de vous faire part de ses saintes dispositions, de vous donner du respect et de l'horreur tout ensemble pour les dignités de l'Eglise, si vous êtes ecclésiastiques; de vous donner de la haine pour votre corps, si vous êtes pénitents; et si vous êtes chrétiens, de vous donner du mépris pour la terre et du désir pour le ciel; où nous conduise, etc.

PANÉGYRIQUE DE SAINT MAMMÈS,

Prononcé, le jour de sa fête, le 17 d'août, dans l'église de Saint-Severin.

Tanquam prodigium factus sum multis (*Ps.* LXX).

Comme le saint que vous honorez aujourd'hui est un des plus illustres martyrs de l'Eglise, il semble que le Fils de Dieu ait eu soin de lui procurer des panégyristes dans tous les siècles, et d'employer les plus éloquents hommes du monde pour publier ses éminentes vertus. Les Basile et les Grégoire de Nazianze ont fait l'éloge de ce généreux enfant au troisième siècle, et l'appelant par excellence le grand martyr, ils ont voulu nous insinuer que tous ceux qui portent ce glorieux titre lui doivent céder. Dans le quatrième siècle, saint Ambroise lui a donné de magnifiques louanges, et l'a proposé pour exemple à tous ceux qui combattent sous les enseignes de Jésus-Christ. Le grand saint Grégoire, au sixième siècle, a honoré l'église de ce martyr et de sa présence et de ses discours. Aux siècles suivants, la plupart des historiens ecclésiastiques ont parlé de lui dans leurs écrits avec estime, et ont admiré la grandeur de son courage dans la rigueur de ses tourments. Tous les Martyrologes grecs et latins en ont fait une mention honorable, et semblent avoir contesté entre eux à qui lui ferait un plus beau panégyrique. Mais le Fils de Dieu l'a honoré lui-même par une infinité de miracles, qui sont les plus nobles caractères dont il puisse marquer la sainteté de ses serviteurs : si bien que pour louer ce

grand martyr, je n'ai qu'à vous répéter, comme un écho, les louanges que les hommes lui ont données, et les miracles que le Fils de Dieu a opérés en sa faveur; mais puisque l'écho tire toute sa vertu de la voix qui le fait parler, trouvez bon que je tire la mienne du Saint-Esprit, qui anima tous ces grands hommes dont je répète les paroles, et que, pour l'obtenir de lui, j'emploie le crédit de la Mère de la Parole incarnée, à qui je dirai avec l'ange : *Ave*, *Maria*.

Il y a des saints dans l'Eglise à qui leur obscurité a fait tort, et qui s'étant cachés aux yeux du monde ont si peu paru, que nous ne connaissons ni le mérite de leurs actions, ni la grandeur de leurs souffrances. Comme ils n'ont point eu d'autres témoins que Jésus-Christ, ils n'ont point aussi d'autre paranymphe; et celui-ci même ne les louera publiquement que quand, à la fin du monde, il fera le panégyrique de tous les saints : *Tunc laus erit unicuique a Deo* (I *Cor.*, IV). En attendant cette récompense, ils vivent inconnus à l'Eglise aussi bien qu'au monde, et l'humilité, qu'ils ont tant aimée, les prive de la gloire qu'ils ont si justement méritée.

La même chose est presque arrivée à saint Mammès par un principe tout contraire. L'éclat et le nombre de ses vertus nous a presque dérobé la connaissance de sa personne, et parce qu'il a tant agi et tant souffert, quelques auteurs l'ont divisé, ne pouvant croire qu'un homme seul eût opéré tant de merveilles et enduré tant de tourments; quelques autres ont pensé obscurcir sa gloire en voulant augmenter son âge, et ne pouvant s'imaginer qu'un enfant de quinze ans eût lassé tant de bourreaux et vaincu tant de tyrans, ils l'ont fait passer pour un homme qui, ayant vieilli dans les prisons et dans les supplices, était monté dans le ciel aussi chargé de mérites que d'années.

Mais le temps et la vérité, qui découvrent toutes choses, nous ont appris, par autant de fidèles témoins qu'il se trouve d'historiens dans l'antiquité, qu'il n'y a eu qu'un seul Mammès dans l'Eglise, qui n'a vécu que quinze ans, et qu'en un si court espace il a fait tant de prodiges et souffert tant de tourments, qu'il est lui-même un prodige, selon les paroles de mon texte, et peut dire avec David : *Tanquam prodigium factus sum multis*. Expliquons toutes ces merveilles, et pour éviter la confusion que leur nombre pourrait causer, faisons voir qu'il a été un miracle dans sa naissance, un miracle dans sa solitude, et un miracle dans son martyre.

I. — Comme la naissance est le principe de tous les maux qui nous attaquent pendant notre vie, et que les saints mêmes s'en plaignent souvent, il semble que Dieu prenne plaisir d'honorer la leur par des prodiges, et de la rendre glorieuse par les merveilles qui la précèdent ou qui l'accompagnent. Il voulut que celle de saint Jean-Baptiste éclatât par la descente des anges, par l'imposition de son nom, par la guérison de son père, et par l'étonnement et la joie de tous ceux qui en eurent quelque connaissance : *Quis putas puer iste erit* (*S. Luc.*, I)? Il voulut que celle de Jésus-Christ, son Fils, fût encore plus pompeuse, et que, pour relever l'humilité de sa crèche, les anges lui rendissent leurs devoirs, l'étoile le découvrît par sa clarté, les rois par leur dévotion, et les pasteurs par leur simplicité : *Defertur Christo*, dit saint Ambroise, *gloria per angelos, claritas per stellam, religio per magos simplicitas per pastores, et illi nascenti universa famulantur* (*Serm. de Natali Domini* 12).

Ainsi, messieurs, il a permis que la naissance de notre saint fût honorée de prodiges, et que l'on jugeât, par les merveilles qui l'accompagnèrent, de la future grandeur de cet enfant. Car son père et sa mère furent jetés dans une obscure prison pour la querelle de Jésus-Christ : le père était malade et la mère grosse, quand ils furent arrêtés. Le père, craignant la rigueur des tourments dont on éprouvait alors la constance des chrétiens, demanda au ciel que sa mort prévînt son combat, et qu'il mourût confesseur, ne se jugeant pas assez fort pour mourir martyr : sa prière lui fut accordée; il expira dans son cachot, et sa femme, touchée de ce funeste accident, sentit les douleurs de l'accouchement, et ne fut pas plutôt délivrée de son fils, qu'elle tomba morte auprès du corps de son mari.

Avez-vous jamais vu une aventure plus étrange, dans ces livres où l'esprit humain les invente, pour donner du divertissement aux lecteurs? Avez-vous jamais rien vu de plus pitoyable et de plus tragique dans toute l'antiquité? Un père qui meurt de crainte, une mère qui meurt de douleur dans un cachot, un enfant qui reçoit la vie entre deux morts et qui se voit condamné à la perdre aussitôt qu'il l'a reçue, si la providence ne fait un miracle en sa faveur. Ne faut-il pas avouer que cette naissance est prodigieuse, et que si ce jeune enfant eût pu parler, il eût dit en ce moment : *Tanquam prodigium factus sum multis?*

Cet accident me fait souvenir de ce qui arriva autrefois à l'Epirote Gorgias : Sa mère mourut pendant qu'elle était grosse de lui, et soit que sa grossesse n'eût point paru, ou que l'on jugeât que son enfant était mort avec elle, on la mit sur un bucher selon la coutume pour réduire son corps en cendres; au moment qu'elle y fut mise, l'enfant sortit de son ventre, naquit de sa mère morte, et fit voir deux miracles prodigieux : une femme qui accouche après sa mort, un enfant qui est enseveli avant sa naissance et qui trouve son berceau dans le bûcher de sa mère : *Novum spectaculum patriæ præbuit, non solum ex ipso genitricis rogo lucem, sed etiam cunas assecutus* (*Valer. Maxim.*, *lib.* I, *cap.* 8, *de Miraculis*) : Et ainsi par une suite de merveilles une mère déjà morte accouche, et un fils déjà enterré commence à vivre : *Eodem enim momento altera jam fato functa peperit, alter elatus quam natus est.*

Mais certes, qui considérera toutes les particularités, qui accompagnent la naissance

de notre saint, trouvera qu'elles égalent ou qu'elles surpassent celle-ci : car il naît au milieu des morts, il perd son père et sa mère au moment qu'il reçoit la vie ; une prison lui sert de berceau, et n'ayant personne qui le puisse secourir en ce déplorable état, il est condamné à mourir au même moment qu'il vient de naître. Mais la providence divine, qui n'oublie pas les petits des corbeaux, se souvient de ces morts et de cet enfant, et pourvoit à ceux-là de sépulture, et à celui-ci de nourrice : car un ange envoyé de Dieu descend du ciel, et avertit une dame chrétienne de tout ce qui se passait dans la prison ; elle va trouver le juge, et comme elle était d'une des plus illustres familles de Césarée, elle obtint de lui ces deux morts, qu'elle fit ensevelir, et cet enfant, qu'elle fit soigneusement élever.

Ne passons pas cette circonstance merveilleuse sans adorer la providence divine sur saint Mammès : remarquons le soin qu'elle prend de ces deux morts, l'amour qu'elle témoigne à cet enfant, l'ordre qu'elle donne pour sa nourriture, les anges et les hommes qu'elle emploie pour le tirer du sein de la mort et de la prison. Notre jeune saint ne pouvait-il pas dire à Dieu avec raison : *In te projectus sum ex utero, de ventre matris meæ Deus meus es tu, ne discesseris a me :* Seigneur, vous m'avez pris en votre protection dès mon berceau, et vous avez fait paraître que vous étiez mon Dieu, avant même que je sortisse du sein de ma mère ; c'est pourquoi je me promets que vous ne m'abandonnerez pas, et ce miracle que vous avez fait en ma naissance, m'est un gage de tous ceux que vous ferez pendant ma vie. Il ne fut pas trompé dans son espérance ; car le ciel fit cent prodiges en sa faveur, et son enfance ne fut qu'une suite de merveilles qui ravissant sa seconde mère, lui firent connaître que son fils adoptif devait être quelque jour un des plus illustres martyrs de l'Eglise.

Le baptême est le sacrement où les enfants sont sanctifiés par les mérites de Jésus-Christ, sans aucun usage de leur volonté ; il semble que leur salut a du rapport avec leur perte, et que comme ils sont damnés par le seul péché d'Adam, ils sont sauvés par la seule grâce du Fils de Dieu. L'Eglise, qui les voit dans l'impuissance d'agir et de parler, leur prête les pieds des fidèles pour aller dans nos temples, leur cœur pour faire des actes de foi, et leur bouche pour en rendre un témoignage public ; afin que comme ils ont été perdus par la malice de leur père, ils soient sauvés par la piété de leur mère : *Accommodat infantibus mater Ecclesia aliorum pedes, ut veniant ; aliorum cor, ut credant ; aliorum linguam, ut fateantur : ut quemadmodum alio peccante prægravantur, ita alio pro eis confitente salventur* (*S. August., serm.* X, *de verbis Apostoli*). Cette invention est digne de la miséricorde de Dieu, et les enfants sont bien obligés à sa bonté, qui leur a fourni des moyens pour suppléer à leur impuissance, et pour se délivrer d'un péché qui prévenant leur jugement, ne pouvait être guéri par leur volonté.

Mais il a fait quelque chose de plus merveilleux pour notre saint dans son baptême ; car il lui avança l'usage de la raison et de la parole, afin qu'il pût croire et confesser sans qu'il eût besoin du secours d'autrui. En effet, quand par le soin de sa mère, il eut été porté dans l'église, cet enfant prévenu par la grâce de Jésus-Christ, qui fortifia son esprit, et dénoua sa langue avant le temps, publia lui même sa créance, déclara son nom, et dit hautement que le ciel voulait qu'il fût appelé Mammès. Je ne sais point quels mystères sont renfermés dans ce nom miraculeux, mais je sais bien que l'imposition en est plus étrange que celle du nom de Jean, au plus grand de tous les prophètes. C'est beaucoup qu'un ange descende du ciel pour le nommer, mais ce n'est pas la première fois que ces bienheureux esprits se sont intéressés dans les affaires des hommes. C'est encore plus que le nom de Jean rende la voix à Zacharie, à qui son incrédulité l'avait fait perdre : mais ces deux prodiges ne sont point comparables à celui qui se passe dans le baptême de Mammès.

Car c'est lui qui répond de sa créance quand on l'interroge ; c'est lui-même qui sert d'interprète à Jésus-Christ et qui s'impose son nom ; c'est lui-même qui, dans un âge où les enfants n'ont point de paroles, parce qu'ils n'ont point de pensées, raisonne, parle et instruit le ministre de l'Eglise. Comme les dons de Dieu sont sans repentir, je m'imagine que ce miracle continua, que cet enfant ne perdit point l'usage ni de la raison ni de la parole, et que pour la confusion des gentils, dont il devait être le fléau, il fut un prodige vivant dans Césarée : *Tanquam prodigium factus sum multis.*

Mais je puis bien assurer pour le moins que dès qu'il eut sept ans sur la tête, il commença à faire l'office de prédicateur, et qu'obéissant à l'esprit qui le conduisait, il entreprit la conversion de tous les enfants de sa ville. On négligea son entreprise pendant quelque temps ; mais quand on vit qu'il faisait tant de progrès, qu'il enlevait tant de jeunes gens aux démons et qu'il en acquérait tant à Jésus-Christ, on le cita devant le juge, et on se servit de menaces pour l'étonner. Mais comme elles furent inutiles, on eut recours au fouet, et l'on crut que ce châtiment, la terreur des autres enfants, suffirait pour le réduire à son devoir. Il se moqua de ce supplice et fit paraître tant de constance dans son dessein, que les juges furent contraints d'employer les plus rigoureux tourments pour ébranler son courage. Il en vainquit les uns par sa force, et le ciel vainquit les autres par sa puissance.

L'empereur, qui résidait en ce temps-là dans la ville d'Égée, voulut voir ce prodige de son siècle, et commanda qu'on lui amenât cet enfant qui méprisait les bourreaux et qui se moquait des douleurs ; il l'interrogea lui-même, il employa les promesses et les menaces pour le séduire ou pour l'étonner, et

voyant que les unes et les autres étaient inutiles, il ne le traita plus comme un enfant délicat, mais comme un homme courageux : il le fit étendre sur les chevalets, et déchirer de coups de fouet sa chair innocente. Cet effroyable supplice ne tira point de larmes des yeux ni de soupirs de la bouche de Mammès, et ce qui est de plus remarquable, il n'interrompit pas même les louanges qu'il donnait à Dieu. Sa patience irrita la colère de l'empereur, et considérant plutôt la force que l'âge de notre martyr, il ordonna qu'on lui brûlât les côtés avec des torches ardentes.

Le ciel se mit alors de la partie; il entreprit la défense de son soldat, et par un miracle qui devait convertir toute la cour, la flamme se détacha du flambeau qui la nourrissait, et pour venger Mammès, elle se lança contre le visage des bourreaux. Leurs compagnons, s'éloignant de lui, prirent des pierres, et les jetèrent contre le martyr; mais, comme si elles eussent été animées, elles respectèrent son corps, et servant de ministres à la justice de Dieu, elles allèrent chercher ceux qui les avaient lancées. Ces deux prodiges n'adoucirent point la rage de l'empereur : il fit prendre Mammès, et pour s'en défaire promptement, il commanda qu'on le jetât dans la mer, afin que les eaux, qui ne respectent personne, noyassent le saint que les flammes avaient épargné. Les bourreaux se mirent en devoir de lui obéir; mais les anges leur enlevèrent cet enfant victorieux, le portèrent en un désert qui n'était guère éloigné de Césarée, et lui donnant des lions et des tigres pour ses gardes ou pour ses sujets, l'obligèrent de s'écrier encore dans cette nouvelle demeure : *Tanquam prodigium factus sum multis*.

II. — La solitude est le séjour ordinaire des plus grands hommes; Dieu les y retire pour les y entretenir plus familièrement; il les sépare du monde, de peur que celui-ci ne les persécute ou ne les corrompe, et il les mène en ces lieux consacrés au silence et au repos pour leur faire voir ses beautés et pour leur déclarer ses intentions. C'est l'école où il instruit les prophètes qui doivent être les maîtres de l'univers; c'est la carrière où il les exerce et où il leur apprend à se vaincre eux-mêmes, pour vaincre par après les autres; c'est le théâtre où il fait paraître sa puissance et où il opère ses plus grands miracles en leur faveur. Il y attira Moïse pour lui enseigner la véritable politique et lui donner cette loi qui devait être reçue de tous les peuples du monde; il y appela Élie pour le délivrer de la fureur de Jézabel et pour lui inspirer ce zèle avec lequel il devait soutenir sa gloire contre ses plus redoutables ennemis; il y conduisit Jean-Baptiste pour en faire le précurseur de son Fils et le prédicateur de la pénitence.

Il y mena notre saint pour en faire le plus grand prodige du monde, et pour faire revivre en sa personne les Moïse, les Élie et les Jean-Baptiste; car aussitôt qu'il fut entré dans ce désert, l'ange qui l'y avait introduit lui donna un bâton plus miraculeux que celui de Moïse, et lui commanda d'en frapper la terre. Il obéit à cet ordre et incontinent la terre s'ouvrit, et il sortit de ses entrailles un livre des Évangiles qui devait être l'entretien et la consolation de notre ermite dans la solitude. Mais comme ces grands prophètes sur les vestiges desquels il marchait s'étaient rendus recommandables par le jeûne et par la prière, il crut qu'il devait commencer sa retraite par cet exercice et retrancher toute nourriture à son corps, afin que son âme eût plus de liberté de traiter avec Dieu.

Cet innocent pénitent passa, comme Moïse et Élie, quarante jours sans manger, et perdant par une si longue abstinence tout ce qu'il avait de corruptible et de mortel, il posséda par anticipation les avantages des bienheureux, de sorte que nous pouvons dire de lui ce que saint Pierre Chrysologue a dit de Moïse, qu'étant purifié par le jeûne, il était entré dans la gloire de Dieu même : *Defæcatus jejunio Moyses et exinanitus a corpore, totus Divinitatis mutatus est in gloriam* (*S. Chrysolog.*, *serm.* 166). La prière acheva ce que le jeûne avait commencé, et transformant ce saint en Dieu, elle en fit un prodige dans le désert : *Tanquam prodigium factus sum multis*.

Mais comme Dieu voulait confondre les infidèles par les bêtes, il commanda à celles-ci d'aller trouver notre saint, de révérer sa personne, d'écouter sa parole et d'obéir à ses volontés. Elles l'abordèrent aussitôt, et ce saint, suivant l'ordre qu'il en avait reçu du ciel, leur expliqua l'Évangile, leur représenta ce qu'elles doivent à Dieu, qui est leur créateur; ce qu'elles doivent à l'homme, qui est son image, et leur apprit la douceur et l'obéissance, qu'il n'avait pu enseigner aux infidèles.

Que cette divine prédication me fournit de différentes pensées! qu'elle fait naître de mouvements d'admiration, de joie et de tristesse dans mon âme! Il me semble que comme saint Paul, se voyant méprisé des juifs, alla prêcher aux gentils, et qu'en les abandonnant il leur dit : *Ecce convertimur ad gentes;* il me semble, dis-je, que notre miraculeux prédicateur, adressant la parole aux bêtes farouches, pouvait dire aux infidèles qui ne l'avaient pas voulu écouter : *Ecce convertimur ad bestias :* Vous rejetez l'Évangile, je m'en vais le prêcher aux tigres, qui, moins sauvages que vous, le recevront avec respect.

Il me semble, messieurs, que je vois ce prophète qui, n'étant pas écouté des vivants, alla prêcher aux morts, et vit leurs os s'emboîter les uns dans les autres, se couvrir de chair, se dresser sur leurs pieds, et lui donner une favorable audience. Tel ou plus grand est le miracle qui se passa dans le désert où Mammès, parlant aux lions, change leur humeur farouche, et leur inspire la douceur et la pitié; ou il me semble plutôt que je vois le Fils de Dieu dans les déserts, environné de bêtes farouches qui respectent sa personne, qui révèrent sa sainteté et qui

admirent sa pénitence : *Et Jesus erat cum bestiis.*

En effet, saint Mammés était son image ; il exprimait heureusement cette vie adorable que son Maître avait menée dans la solitude; il conversait avec les lions pour honorer Jésus-Christ conversant avec les bêtes, et il était séparé des hommes pour rendre hommage à cette retraite que voulut faire le Fils de Dieu avant que de prêcher l'Evangile. Les bêtes ne furent pas méconnaissantes de ce bon office; elles récompensèrent Mammés, elles servirent celui qui les avait enseignées, et comme si elles eussent appris ce que saint Paul avait écrit en faveur de ceux qui annonçaient la parole de Jésus-Christ, elles nourrirent leur divin prédicateur; elles se pressaient les unes les autres à qui lui rendrait quelque service; les tigresses combattaient avec les lionnes à qui le nourrirait de leur lait, et il y avait une contestation d'hospitalité entre ces bêtes farouches à qui assisterait ce nouvel hôte du désert dans ses besoins.

L'Ecriture sainte nous apprend que les corbeaux nourrirent Elie dans la solitude; que ces oiseaux, qui oublient leurs petits, se souvenaient de ce prophète, et qu'à certaines heures qui leur étaient marquées par la Providence, ils lui apportaient les aliments nécessaires pour l'entretien de sa vie. Mais n'y a-t-il pas ici quelque chose de plus étrange, puisque les lionnes et les tigresses s'accordent ensemble pour secourir notre solitaire, qu'elles apaisent leurs différends pour lui rendre leurs hommages, qu'elles refusent leur lait à leurs petits pour le garder à notre saint, et qu'elles sortent de leurs cavernes pour lui administrer ses nécessités? Mais vous me direz peut-être, messieurs, que ces choses seraient belles si elles étaient véritables, qu'elles vous raviraient si elles étaient bien prouvées, et que vous avoueriez que le saint que je vous prêche est un prodige si tout ce que je dis de lui était aussi certain qu'il est étrange. Il faut satisfaire à un si juste désir, et vous donner un si bon garant de tous ces miracles que vous n'en puissiez douter sans offenser deux des plus grands hommes de l'antiquité.

Je crois, messieurs, qu'il n'y a pas un de vous qui ne connaisse le nom et le mérite des Grégoire de Nazianze et de Nysse, et du grand Basile, évêque de Césarée. Ils étaient les plus brillantes lumières de leur siècle, les plus rares ornements de l'Eglise, les plus pieux et les plus éloquents prédicateurs de leur temps. Il ne faut qu'avoir lu leurs doctes écrits pour juger de la solidité de leur jugement, de la beauté de leur esprit et de la force de leur raisonnement. Mais, outre toutes ces rares qualités qui rendent leur témoignage irréprochable, il y a encore deux choses importantes que je vous prie de remarquer. La première est qu'ils n'étaient éloignés du temps auquel notre saint avait vécu que de cinquante ou de soixante ans pour le plus, et qu'ainsi ces merveilles ne leur pouvaient être inconnues. La seconde est qu'ils étaient de même pays que lui, que saint Basile était évêque de Césarée, où notre saint rendit ses derniers combats, et que les uns et les autres avaient fait son panégyrique dans l'Eglise même où il mourut.

Voici ce qu'ils disent de son séjour dans le désert : *Mammes ille insignis, et pastor, et martyr qui feras mulgebat, ad sanctum virum novo et inusitato lacte alendum certatim properantes* (*S. Gregor. Nazianz., homil.* 43) : où vous remarquerez, s'il vous plaît, que notre saint vivait parmi les bêtes farouches, qu'elles le nourrissaient de leur lait, qu'elles se pressaient pour lui rendre ce devoir, et que reconnaissant la sainteté de leur hôte, elles disputaient ensemble la gloire de le servir. Eh bien! messieurs, êtes vous suffisamment persuadés de ces miracles, en pouvez-vous douter après une preuve si authentique, et ferez-vous difficulté de croire une chose que saint Grégoire de Nazianze a prononcée dans une église et a couchée sur le papier? Avouez que notre religion est belle ; que notre Dieu est puissant; que Mammès est un prodige, et qu'il efface par son histoire toutes les inventions des poëtes.

Saint Ambroise l'avait très-bien reconnu, quand il disait que la Fable, avec toutes ses fictions, n'avait pu approcher de la vérité de nos histoires : *Plus est quod religio fecit quam quod fabula finxit.* Car si la Fable se vante d'avoir eu un Deucalion, qui a repeuplé le monde après le déluge, cet homme approche-t-il de notre Noé, qui sauva le genre humain dans son arche et qui conserva dans sa famille les reliques de l'univers ? Si la Fable produit un Atrée qui, par la grandeur de son crime, contraignit le soleil de s'arrêter, est-il comparable à notre Josué, qui se confiant en son nom, arrêta le soleil au milieu de sa course, et l'obligea d'être le témoin et le ministre de sa victoire? Si elle allègue un Hercule dont la massue était effroyable aux monstres et dont la force était redoutable à tous les hommes, ne doit-il pas céder à notre Samson qui étouffait des lions, qui prenait des villes et qui défaisait des armées? Si elle se prévaut d'un Arion qui fut sauvé de la mer par l'assistance d'un dauphin, n'est-il pas beaucoup moins considérable que notre Jonas qui trouva son asile dans le ventre d'une baleine, et qui fut porté dans ce vaisseau vivant, à la ville dont il voulait s'éloigner?

Mais sans m'étendre sur tous les prodiges que Dieu a faits en faveur des saints, ne suffit-il pas de produire notre Mammès, et ne faut-il pas confesser que son innocence a eu bien plus de force sur les lions et sur les tigres, que la lyre et la voix d'Orphée, puisque ces bêtes farouches l'ont écouté avec respect, l'ont servi avec soin et l'ont nourri avec amour? Mais il ne fit pas ce miracle pour lui seulement, il l'étendit sur les chrétiens que la persécution chassa de la ville dans son désert; il obligea ses hôtes à recevoir ces bannis et à les traiter comme lui. Si bien que la ville se désertant, et la solitude se peuplant

de fidèles, le bruit en vint aux oreilles du gouverneur de Césarée, qui prenant tous ces miracles pour des prestiges, résolut de faire arrêter celui que l'on en croyait l'auteur.

Il envoya des soldats en ce désert, qui trouvèrent saint Mammès, que ces prodiges découvraient assez. Ils lui déclarèrent leur commission, et s'étonnèrent que tant de puissance et de sagesse fussent renfermées dans la personne d'un enfant. Ils furent bien plus surpris, quand ils virent que cette nouvelle ne l'avait point épouvanté, qu'il regardait plutôt sa détention comme une grâce, que comme un malheur, qu'il la voulait même payer d'une favorable réception dans son désert ; car il les mena dans sa cabane, il leur servit ce que ses hôtes et ses domestiques lui avaient apporté, et il adoucit la mauvaise chère qu'il leur faisait par les charmes de ses discours et par la douceur de son visage. Mais toute leur joie fut bientôt convertie en crainte, quand à la fin de leur repas, ils virent entrer confusément dans cette caverne les lions avec les ours, les léopards avec les tigres, et qu'ils jugèrent par leur action qu'ils n'attendaient que l'ordre de Mammès pour les dévorer.

Le saint reconnut leur étonnement, et pour les rassurer, commanda à toutes ces bêtes farouches de s'enfoncer dans le désert, et de laisser ces soldats en liberté d'exécuter leur commission. Son histoire ajoute qu'adressant sa voix au plus grand de tous ces lions, il le chargea de se rendre dans Césarée au jour et à l'heure qu'il lui marqua. Tous obéirent à ses ordres : se retirèrent dans leurs tanières et le lion témoigna par une inclination de tête, qu'il ne manquerait pas à se trouver à l'assignation qui lui avait été donnée. Les soldats étaient si étonnés de tant de prodiges, qu'ils rendirent tous les respects imaginables à notre saint et le conduisirent à Césarée, non pas comme un criminel, mais comme un Dieu qui s'était caché dans la solitude, sous la figure d'un homme. En la vue de tant de miracles, ne m'est-il pas permis de m'écrier au nom de Mammès : *Tanquam prodigium factus sum multis*, puisqu'il était le plus grand de tous ces prodiges, et que l'Eglise n'a point vu de saint en faveur de qui le ciel ait plus opéré de miracles? Mais réservons notre admiration pour son martyre, qui doit être la plus belle et la dernière partie de sa vie et de ce discours.

III. — Il n'y a rien qui étonne davantage les coupables que la présence du juge : car il est l'arbitre de leur vie et de leur mort ; il règle les peines qu'ils doivent souffrir ; il lit dans le plus profond de leurs cœurs et comme s'il participait aussi bien à la lumière qu'à la puissance de Dieu, il découvre les crimes les plus secrets qu'ils ont commis. Les innocents, au contraire, sont en assurance partout : la sévérité des juges, la cruauté des bourreaux ni la rigueur des supplices ne les épouvantent point : mais quand ils savent que leur intérêt est joint à celui de Dieu, qu'ils plaident sa cause, qu'ils défendent sa querelle et qu'ils combattent pour sa gloire, ils ajoutent le courage à la sévérité et le contentement même au courage.

Ceci parut en la personne de saint Mammès. Car encore qu'il n'eût pas atteint l'âge de quinze ans, et que la majesté de l'empereur, qui était renfermée en la personne du juge, fût capable d'étonner un philosophe ou un soldat, il n'en changea pas de couleur, et sachant que Dieu n'était pas moins puissant dans la ville que dans le désert, il se persuada qu'il le délivrerait aussi bien de la fureur des bourreaux que de celle des lions. Le gouverneur reconnut son assurance, et voyant que les menaces ne pouvaient pas l'étonner, il recourut d'abord aux supplices : Il commanda que notre martyr fût jeté dans une obscure prison et défendit qu'on ne lui donnât aucun aliment, afin que l'austérité du jeûne abattît ses forces, si l'horreur du lieu ne pouvait abattre son courage. Mais il n'y fut par plutôt entré, qu'une lumière éclatante en dissipa l'obscurité et qu'une colombe lui apporta du lait et du miel, qui était pour lors la nourriture des néophytes : *Lactis et mellis concordia*, dit Tertullien (*Tertull., de Corona militis*).

Le juge qui sut ce premier miracle, se résolut d'employer de plus rigoureux tourments et fit déchirer Mammés avec des peignes de fer. Mais comme il vit que les douleurs augmentaient ses forces et que selon la maxime de saint Cyprien, ce qui devait l'affaiblir, l'encourageait : *Martyr animatur dolore quo creditur exstingui* (*De laude martyrii*), il commanda aux bourreaux de le jeter dans une fournaise ardente, afin que les flammes le défissent d'un enfant dont le fer ne l'avait pu défaire, et que, son combat s'achevant en secret, le succès en fût caché et la gloire en fût inconnue. Le saint y demeura trois jours et trois nuits à la confusion du tyran, à l'étonnement des bourreaux et à la consolation des fidèles. Les flammes le respectèrent et ne se pouvant écarter de lui, elles changèrent de nature, et celles qui le devaient brûler, le rafraîchirent.

Que son sort était semblable à celui des trois enfants de Babylone ! Il fut jeté comme eux dans une fournaise allumée ; le feu épargna ses habits et sa personne et ne consuma que ses liens ; les zéphyrs écartèrent les flammes et lui firent trouver de la fraîcheur au milieu d'un embrasement qui semblait égaler celui de l'enfer. Il bénissait Dieu parmi ces feux, et cet innocent confessant qu'il était coupable, louait la miséricorde qui le préservait de la mort. Le cantique des trois enfants, dit saint Jean Chrysostome, étonna les flammes ; et quand elles s'écartèrent d'eux elles ne respectèrent pas moins cette ode divine que leur innocence : *Sanctitatem eorum ignis reveritus est ; postremo reveritus est et odam illam admirabilem et divinæ laudis concentum* (*In IV Eph., serm.* 8).

Mais parmi tant de rapports, il y eut une notable différence. Car le roi qui avait fait jeter ces trois anges dans la fournaise, admira leur sainteté, adora la puissance de leur Dieu et les fit sortir de ce gouffre embrasé ;

Mais le tyran qui avait condamné notre saint enfant à ce supplice, devint plus cruel à la vue de ce miracle, et commanda à ses ministres d'accabler de pierres celui qu'ils n'avaient pu consumer avec les flammes. Pour obéir à cet ordre injuste, ils armèrent leurs mains de cailloux ; ils en firent tomber une grêle sur la tête de Mammès, et un des martyrologes qui nous décrit son tourment, dit qu'il fut accablé, quoique non pas étouffé sous le nombre et sous la pesanteur des pierres. Le ciel qui l'avait délivré de tant de périls, le délivra encore de celui-ci et le peuple fut bien étonné, quand le voyant sortir de dessous cette montagne, il remarqua que son corps n'avait aucune blessure.

Le saint ne pouvait-il pas s'écrier avec justice : *Tanquam prodigium factus sum multis;* et le juge, s'il n'eût été aveuglé de fureur, ne devait-il pas reconnaître que rien ne peut résister à la puissance de Dieu ; que les éléments obéissent à sa volonté et qu'il est impossible aux hommes d'offenser les saints qu'il a pris en sa protection ? Mais bien loin d'avoir de si justes sentiments, il se résolut d'exposer Mammès aux lions et de lui donner le ventre des bêtes farouches pour un sépulcre infâme et douloureux.

Le peuple s'assemble pour assister à ce spectacle qui faisait alors un de ses divertissements. Les bourreaux, pour plaire au tyran, excitent la fureur des bêtes farouches, et leur lançant des traits allumés, les irritent contre notre saint. Il paraît dans l'amphithéâtre avec une constance qui n'étonna pas seulement le peuple, mais qui épouvanta les lions mêmes. Car aussitôt qu'ils l'eurent vu, ils furent saisis de crainte et de respect, ils changèrent leur fierté en douceur, ils se jetèrent à ses pieds, les léchèrent de leurs langues et lui demandèrent pardon du crime des hommes, qui les avaient voulu rendre les ministres de leur fureur. Ce miracle, messieurs, était ordinaire dans la primitive Eglise : Les bêtes farouches épargnaient les corps des martyrs, elles enseignaient la clémence aux hommes et leur reprochaient leur cruauté ; elles justifiaient notre religion et apprenaient aux païens que le Dieu des chrétiens était le vrai Dieu, puisque les tigres et les lions révéraient ses serviteurs.

Mais il arriva ici quelque chose de bien plus étrange, et qui ne vous surprendra guère moins que ceux qui le virent : car ce lion que Mammès avait laissé dans son désert, se souvenant de l'ordre qu'il avait reçu de lui, sort de sa tanière, descend de sa montagne, passe par la plaine, entre dans la ville, court à l'amphithéâtre, se jette sur les spectateurs, et de ses griffes et de ses dents remplit tout de sang et de carnage; il n'épargne que ceux qui reconnaissent le Dieu de Mammès, qui dans ce péril éminent implorent son assistance, et qui détestent l'impiété du gouverneur et de ses ministres. Ne me pardonnerez-vous pas, messieurs, si je fais dire encore un coup à notre saint : *Tanquam prodigium factus sum multis*, et si, comme un faible écho, je répète encore ces paroles, qui publient si hautement l'innocence de Mammès et la puissance de notre Dieu, Toutefois réservons-le pour le miracle suivant que j'ai peine à vous dire, parce que vous aurez peine à le croire, et que sa grandeur, jointe à sa rareté, vous le fera juger incroyable. Mais fortifiez votre foi, souvenez-vous que Dieu ne fait jamais de plus grands prodiges que quand il faut assister ses martyrs, et que sa toute-puissance sert bien plus souvent à sa miséricorde qu'à sa justice.

Après que ce lion, le protecteur de Mammès, eut fait tant de meurtres et répandu tant de sang, il aborda notre saint, il se prosterna à ses pieds, et ouvrant sa gueule effroyable, qui dégouttait encore de sang humain, il prononça ces paroles qui n'épouvantèrent pas moins tout l'amphithéâtre que ses carnages : Nature des hommes (écoutez, messieurs, un lion par qui le Dieu vivant va faire entendre ses oracles) : Nature des hommes revêtue du Saint-Esprit. O le bel éloge, ô l'excellent panégyrique, ô la noble louange que ce lion donne à notre saint ! Nature des hommes revêtue du saint-Esprit ; comme s'il voulait dire que le Saint-Esprit qui réside dans les chrétiens fait toute leur gloire et toute leur force : Nature des hommes revêtue du Saint-Esprit, que veux-tu que je fasse encore pour ton service?

Souffrez que je sois l'interprète de ce lion, puisqu'il est lui-même l'interprète de notre Dieu : Veux-tu, dit-il, que j'achève ce que j'ai commencé ; veux-tu que j'attaque ce juge que j'ai épargné, parce que tu me l'as commandé; veux-tu que je sorte de l'amphithéâtre, que je coure toute la ville, et que je remplisse les maisons et les rues de meurtre et de sang? Le saint, d'un signe de main et d'une inclination de tête, adoucit la juste fureur du lion, et lui défendant le meurtre, le renvoie dans le désert qu'il avait quitté pour lui obéir.

Mais quoi, messieurs, il semble que vous doutiez de ce miracle, que sa grandeur, qui vous le devrait persuader, vous empêche de le croire; car c'est ainsi qu'on doit raisonner en matière de religion, et j'apprends du docte Tertullien, que nos mystères ne sont jamais plus croyables que lorsqu'ils paraissent incroyables, et qu'il ne les faut jamais davantage révérer que quand ils surpassent la faiblesse de notre esprit ; *Natus est Dei Filius*, dit ce grand homme, *non pudet, quia pudendum est; mortuus est Dei Filius, prorsus credibile quia ineptum est; et sepultus resurrexit, certum est quia impossibile est* (*Tertul.*, *de Carne Christi*). Raisonnez ici de la même sorte : dites que ce miracle est d'autant plus digne d'être cru qu'il surpasse toute créance ; qu'il est certain, parce que l'esprit humain le juge impossible, et qu'il est raisonnable, parce qu'il s'élève au-dessus de la raison.

Si vous voulez que je le confirme par exemples, permettez-moi de vous dire que vous êtes ou chrétiens ou infidèles : si vous êtes chrétiens, je vous renvoie à l'Ecriture, qui vous apprend que l'ânesse de Balaam

parla, et qu'elle sauva même la vie à son maître; si vous êtes infidèles, je vous renvoie à l'histoire romaine, qui nous enseigne qu'un bœuf, plus stupide qu'un lion, prédit le désastre qui menaçait l'Italie, et avertit Rome de son malheur par ces paroles : *Cave tibi Roma* (*Titus-Livius, lib.* II; *et Valer. Maxim., l.* I, *c.* 5, *de Ominibus*). Pourquoi donc ne voulez-vous pas qu'un lion ait parlé à saint Mammès, qu'il ait rompu son silence après avoir vaincu sa fierté, et qu'il ait proféré quelques paroles, après avoir fait tant de carnage? Croyez, messieurs, écoutez notre saint, qui, pour confirmer votre créance, vous avertit qu'il est lui-même un prodige : *Tanquam prodigium factus sum multis.*

Mais le plus grand de tous ces miracles, c'est que le gouverneur de Césarée demeure infidèle, pendant que toute la ville se convertit, et que, possédé par un démon, il commande à ses soldats de percer le corps du martyr avec leurs armes; ils obéissent à cet injuste commandement, ils lui ouvrent le ventre, et ils en font sortir les entrailles; le saint les reçoit entre ses mains, quitte l'amphithéâtre et la ville, s'en va rendre l'esprit où son corps devait reposer, et où la piété des chrétiens lui devait bâtir une église. N'est-il pas vrai, messieurs, que ce saint, marchant en cet équipage, est plus illustre que les empereurs, qu'il est plus glorieux que les conquérants, et qu'il pouvait bien ne mourir pas, puisqu'après avoir perdu tant de sang il porte ses entrailles dans ses mains, et ne meurt que quand il lui plaît? Mais remarquez en même temps sa charité pour les fidèles et son zèle pour la gloire de Jésus-Christ : car au lieu de recommander son salut à Dieu ou de demander la punition de ses ennemis, il demande la fin de la persécution et le repos de l'Eglise.

Le paganisme, voulant relever le courage de son Hercule mourant, nous a voulu persuader, qu'en ce funeste moment où la flamme dévorait son corps, il demandait à son père qu'il l'ensevelît sous les ruines de l'univers, et qu'il fît tomber le ciel sur son corps, pour lui donner un tombeau qui fût digne de sa valeur : *Conde me tota, pater, mundi ruina, frange, quem perdis, polum* (*Senec., in Hercule Oetæo*) : mais notre grand saint, plus modeste et plus charitable, demandait à Dieu qu'il apaisât sa colère, qu'il convertît les infidèles, qu'il consolât les chrétiens, et qu'il fît naître un prince sous lequel ils pussent le servir et l'adorer en assurance.

Ne voilà pas des souhaits dignes d'un martyr? Aussi ne furent-ils pas inutiles : Dieu exauça cette victime mourante, il lui accorda la paix de l'Eglise, et Eusèbe, ce fameux historien, a remarqué que le grand Constantin naquit au même jour que Mammès mourut (*Lib. I de Vita Constant., c.* 1), c'est-à-dire, messieurs, au même jour qu'il demandait sa grâce, et qu'il conjurait le ciel de donner au monde des princes fidèles. Tout n'est-il donc pas merveilleux dans notre saint, et n'a-t-il pas raison de dire dans sa naissance, dans sa solitude et dans son martyre : *Tanquam prodigium factus sum multis?*

Finissons ce panégyrique, et pour joindre les instructions aux miracles, remarquons deux choses en la personne de cet illustre martyr : son courage, qui nous donnera de la confusion; sa bonté, qui nous donnera de la confiance. Car quelle confusion pour nous, messieurs, quand nous voyons qu'un enfant quitte le monde à l'âge de sept ou huit ans, qu'il en passe autant parmi les tigres et les lions, qu'il consacre sa retraite par un jeûne de quarante jours, et que, pendant tout le temps de sa solitude, il ne se nourrit que du lait des bêtes sauvages?

Cette horrible pénitence ne condamne-t-elle pas notre luxe, et ce jeune martyr ne s'élèvera-t-il pas contre nous au jugement, pour nous reprocher nos folies et nos débauches? Quelle confusion pour nous, quand nous considérerons qu'un enfant de quatorze ou quinze ans a remporté autant de victoires qu'il a donné de combats, qu'il a essuyé la fureur de quatre tyrans, qu'il a lassé mille bourreaux, qu'il a surmonté les chevalets et les roues, les flammes et les eaux, les hommes et les bêtes?

Cette force sans exemple ne condamne-t-elle pas notre lâcheté, qui trouve tout difficile dans la religion, qui se plaint des moindres austérités, et qui voudrait monter au ciel par un chemin semé de lis et de roses? Ce courage infatigable ne nous reproche-t-il pas notre faiblesse qui s'étonne toutes les fois qu'elle entend parler de pénitence ou de douleur? Prétendons-nous, messieurs, de régner avec ce saint, puisque nous ne voulons pas combattre avec lui? Prétendons-nous avoir quelque part à ses mérites, puisque nous ne profitons pas de ses exemples : et osons-nous espérer les avantages qu'il possède, puisque nous sommes si éloignés de ses vertus? Ne savez-vous pas que le royaume des cieux souffre violence, qu'on ne l'emporte que par la force, qu'il faut combattre pour être couronné, et que depuis que Jésus-Christ est entré dans la gloire par la croix, on n'y saurait plus entrer par la volupté? *Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud* (*S. Matth.*, XI). Imitez donc notre généreux martyr si vous ne voulez qu'il vous condamne, et recourez à sa bonté, puisqu'elle est si favorable à ceux qui l'implorent.

Il n'a jamais rien refusé aux fidèles qui l'ont invoqué; il a fait autant de miracles pour les secourir après sa mort, qu'il en a fait pendant sa vie, pour convertir les infidèles : il s'est souvent apparu la nuit à ceux qui l'avaient prié durant le jour; il a guéri les malades qui lui avaient demandé leur santé; il a délivré les possédés qui ont eu recours à sa puissance; il a ressuscité les morts pour lesquels les pères et les mères affligés ont imploré son pouvoir; et de peur que vous ne croyiez que je donne plus à l'éloquence qu'à la vérité, en vous exagérant ses miracles, écoutez le grand Basile (*Basilius, homil.* 26), écoutez l'évêque de Césarée,

dont Mammès avait été le diocésain ; écoutez un orateur qui a fait son panégyrique sur son tombeau, et qui avait été le témoin oculaire de la plus grande partie des merveilles qu'il nous en a racontées.

Memores estote martyris, disait-il à ses auditeurs, *quotquot per somnia illo potiti estis* : Ressouvenez-vous du grand martyr, vous tous qui l'avez vu pendant le sommeil, et qui avez mérité de traiter avec lui, pendant que vous ne pouviez traiter avec les hommes. *Memores estote quotquot adjutorem habuistis* : Ressouvenez-vous de lui, vous qui avez éprouvé son assistance et sa vertu : *Memores estote quotquot sanitati restituit* : Ressouvenez-vous de lui, vous qui devez votre santé à sa puissance. *Memores estote quibuscumque filios jam mortuos ad vitam reductos reddidit.* Mais ressouvenez-vous de lui particulièrement, pères et mères, qui avez obtenu par sa faveur la résurrection de vos enfants, que la mort impitoyable vous avait ravis.

Après tant de miracles confirmés par l'autorité du grand Basile, manquerez-vous de confiance en votre illustre patron qui semble avoir quitté la Grèce pour se réfugier dans la France, et abandonné Césarée pour demeurer à Langres et à Paris, dans lesquelles il a des temples ou des chapelles érigées en son honneur. Mais prenez garde qu'il est merveilleusement délicat dans les présents qu'on lui offre, et dans les prières qu'on lui adresse ; il lit dans les cœurs, il connaît les intentions, et quand elles ne sont pas pures il rejette les présents, et n'écoute pas les prières. Gallus et Julien (*S. Gregor. Nazianz., orat.* I *contra Julian.*), deux jeunes princes, neveux du grand Constantin, lui voulurent bâtir un temple, et en partager entre eux le travail ; le côté entrepris par Gallus s'élevait à vue d'œil, et il semblait que Mammès agréant sa piété, favorisait son ouvrage ; le côté échu en partage à Julien n'avançait point ; des vents furieux qui sortaient des entrailles de la terre en repoussaient les fondements, et le saint témoignait par ce miracle, qu'il ne voulait point que le temple qui devait porter son nom, fût bâti par un prince qui devait un jour quitter l'Eglise, et renverser ses autels. Apprenez donc d'un si grand prodige à l'aborder avec une confiance mêlée de crainte ; ne lui offrez rien qui ne parte d'une sincère intention, ne lui demandez rien qui ne soit digne de lui, et imitez ses vertus en la terre, afin que vous ayez part à ses mérites dans le ciel, où nous conduise etc.

PANÉGYRIQUE DE SAINT MATTHIEU

Prononcé le jour de sa fête dans l'oratoire.

Cum transiret inde Jesus, vidit hominem sedentem in telonio, Matthæum nomine, et ait illi, sequere me, et surgens secutus est eum (*Matth.* IX).

Comme nous portions autrefois deux qualités malheureuses qui nous éloignaient de Dieu, et qu'étant gentils et pécheurs, nous ne pouvions rien prétendre aux avantages et aux bénédictions de son peuple, je trouve qu'il y a deux fêtes dans l'Eglise que nous devons solenniser avec plus de dévotion et de pompe que les autres. La première est la conversion de saint Paul : car puisqu'il est destiné de Dieu pour être l'apôtre du monde, il semble que sa vocation enferme la nôtre, et que sa qualité de gentil n'est plus un obstacle à notre salut La seconde est la conversion de saint Matthieu : car comme le Fils de Dieu le trouve dans le péché quand il l'appelle à l'apostolat, et qu'il le tire de la banque pour en faire un de ses quatre évangélistes, il nous persuade qu'il n'y a point de pécheur qui ne puisse être sauvé, et que les coupables, aussi bien que les innocents, peuvent espérer d'être du nombre de ses sujets. Puisque la Vierge imite la clémence de son fils et qu'elle est aussi bien le refuge des criminels que des justes, je me promets qu'elle exaucera mes vœux et qu'elle ne méprisera pas les paroles d'un ange en la bouche d'un pécheur, qui lui dit avec autant de confiance que d'humilité, *Ave, Maria.*

Il serait à souhaiter, messieurs, que saint Matthieu eût imité l'artifice de ce fameux sculpteur de l'antiquité, qui ayant fait la statue de Minerve fit aussi la sienne, et la mit dans le bouclier de la déesse avec tant d'industrie, que non-seulement en voyant l'une, on voyait l'autre; mais qu'on ne pouvait les séparer sans les détruire toutes deux ensemble. Je ne crois pas que ce grand apôtre eût voulu que la gloire de Jésus-Christ eût dépendu de la sienne, ni qu'en effaçant son image dans son Evangile on eût effacé celle de son maître. Je pense au contraire qu'il fût plutôt entré dans les sentiments de saint Jean-Baptiste, et qu'il eût mille fois souhaité de s'abaisser, pour élever la grandeur de Jésus-Christ : *Oportet ipsum crescere, me autem minui.*

Mais pour le moins pouvait-il écrire sa vie en écrivant celle du Sauveur du monde, faire son tableau en faisant celui de son Dieu, et nous dépeindre les plus belles actions de sa vie, en nous dépeignant les miracles de Jésus-Christ. Son humilité ne lui a pas permis de nous donner cette satisfaction; il s'est oublié lui-même pour ne penser qu'au Fils de Dieu, et de tant de qualités qu'il possède il ne nous a représenté que celle de publicain et de pécheur. Ne suivons pas les inclinations de sa modestie, tirons son tableau en tirant celui de son maître; peignons saint Matthieu avec le Fils de l'homme, et, dans un même discours, faisons voir les chaînes sacrées qui le lient avec son libérateur dans sa vocation, par son obéissance et sa promptitude ; dans ses emplois, par son zèle et par sa persévérance, et dans sa mort, par sa pureté et par sa fécondité.

I. — De toutes les choses qu'entreprend la grâce de Jésus-Christ, il n'y en a point de plus difficile que la conversion d'un pécheur ; car outre qu'en cette occasion elle agit sur le néant, elle agit encore sur un néant révolté et sur une créature libre. Le péché est

un néant qui résiste à Dieu, et qui lui dispute la souveraineté dans son Etat; le pécheur est libre, et il faut si bien ménager sa volonté qu'en le convertissant on ne le contraigne pas. Quand Dieu traite avec les autres créatures, il use de sa puissance absolue, et il change leurs inclinations pour exécuter ses desseins; mais on peut dire sans l'offenser, que quand il traite avec l'homme il respecte sa liberté, et que pour ne pas détruire les avantages qu'il lui a donnés, il tire son consentement sans offenser son franc arbitre.

Dieu nous fit connaître la différence de cette conduite dès la naissance du monde; car quand il forma les éléments, qu'il bâtit les cieux, qu'il les embellit d'étoiles, il opéra tous ces miracles par une parole impérieuse, qui témoignait bien qu'il agissait avec ses créatures comme avec des esclaves : *Universa igitur tanquam famula solo jussu et vocali potestate processerunt* (*Tert.*, *de Resurrect. carnis*). Mais quand il créa l'homme, qui devait être son image, il tint un conseil qui marquait l'importance de l'ouvrage; il le forma de ses mains, et pour honorer ce limon, qui devait être quelque jour uni à la personne de son Fils, il l'anima de son souffle; afin que l'on connût par toutes ces cérémonies, qu'en faisant l'homme il faisait le souverain de l'univers : *Homo vero extructus est a Domino ut dominus esse posset dum fit a Domino* (*Idem, ibid.*).

Si Dieu a eu quelque respect pour l'homme en sa création, j'ose dire qu'il en a encore davantage en sa conversion. Car en la création il n'a point de besoin du consentement de l'homme; il ne prend point son avis quand il le tire des abîmes du néant, et s'il lui parle, c'est pour l'en faire sortir et non pas pour le consulter. Mais dans la conversion, quoiqu'il prévienne le pécheur par sa grâce, qu'il l'aille chercher dans les ombres de la nuit et dans les ténèbres du péché, il ne laisse pas de ménager sa volonté et d'exiger sa coopération. Ce qui a fait dire à saint Augustin que celui qui nous a faits sans notre aide, ne nous convertira pas sans notre consentement : *Qui fecit te sine te, non justificabit te sine te : ergo fecit nescientem, justificat volentem* (*Serm.* 15 *de Verbis Apostoli*).

Mais si jamais conversion fut difficile, il faut avouer que c'est celle de saint Matthieu. Sa passion était l'avarice, son emploi était la banque, et l'on peut dire que plus il amassait de richesses, plus il avait d'attachement à son péché et plus d'éloignement de son salut. Car de toutes les passions de l'homme, l'avarice est la plus sordide et la plus opiniâtre : la plus sordide, parce qu'elle s'attache aux richesses, qui, selon le sentiment d'un philosophe, ne sont que les excréments de la terre : *Aurum et argentum vitia terræ excrementa* (*Senec.*); la plus opiniâtre, parce que l'âge, qui affaiblit les autres passions, fortifie celle-ci, et que, comme l'ambition, elle tire des forces de notre faiblesse : *In senibus ambitio et avaritia juvenescunt* (*S. August.*). Cependant, messieurs, le Fils de Dieu regarda notre publicain, et lui disant une parole, le tira de la banque et, par un plus grand miracle, arracha l'avarice de son cœur.

Nos interprètes ont assez de peine à expliquer ce prodige : sa grandeur les épouvante, sa promptitude les étonne; et ils ne peuvent comprendre comment un homme, qui avait de l'amour pour le bien, le quitte à la première parole d'un autre homme, et brise les chaînes qui le rendaient esclave de son avarice. Le grand saint Jérôme veut que le Fils de Dieu fit éclater sur son visage une partie de sa majesté, et que brillant dans les yeux de notre pécheur, il en fit un pénitent et un apôtre : *Per majestatem divinitatis occultæ quæ in humana facie relucebat*; et pour nous aider à concevoir ce prodige de la grâce, par un prodige de la nature, il nous renvoie à l'aimant, qui a la propriété d'attirer le fer, et qui, par une vertu occulte, donne le sentiment et le mouvement à ce métal insensible et immobile : *Sicut in magnete lapide, cujus vis tanta est ut immobile ferrum ad se rapiat.*

Mais, sans recourir à cet exemple, qui est néanmoins le plus propre que la nature nous puisse fournir pour exprimer la puissance de la grâce, contentons-nous de dire, avec saint Bernard, que la conversion de saint Matthieu, aussi bien que celle de saint Paul, est un miracle dans la grâce; qu'elle ne doit point flatter les pécheurs dans leurs crimes, ni leur persuader qu'il ne faut qu'un regard ou une parole de Jésus-Christ pour les toucher, puisque ces deux conversions, s'étant passées contre les règles ordinaires, doivent être plutôt regardées comme des prodiges que rapportées comme des exemples : *Hæc mutatio dexteræ excelsi, non tanquam exemplum, sed tanquam miraculum afferri debet* (*S. Bernard.*, *epist.* 8).

Car, soit que nous regardions la force avec laquelle elles se commencèrent, la promptitude avec laquelle elles se traitèrent, et la fidélité avec laquelle elles s'achevèrent; nous sommes obligés d'avouer qu'elles tiennent plus du miracle que de l'exemple. Si saint Paul avait les armes à la main, les menaces à la bouche et la rage dans le cœur, saint Matthieu était dans l'exercice de la banque, attaché à l'amour du bien, ne respirant que son profit, ne cherchant que la perte de l'État, tirant le sang de ses frères, et ne commettant pas moins de meurtres par son avarice, que l'autre en commettait par sa fureur : se pouvait-il rien voir de plus opposé à la grâce que ce coupable? et si nous le comparons avec Saul ou avec Madeleine, ne trouverons-nous pas que son salut était plus déploré, et sa conversion plus difficile?

Il ne fallait qu'éclairer l'esprit de Saul pour changer sa volonté; il ne fallait que lui découvrir l'injustice de son zèle, et lui faire voir que persécutant Jésus-Christ, il persécutait le Messie promis par la loi et annoncé par les prophètes : quelque engagement malheureux que pût avoir Madeleine, il ne fallait qu'un peu de honte pour la réduire à son devoir, il ne fallait que lui représenter la beauté de la vertu pour lui donner de l'hor-

reur du péché ; et sitôt que les ténèbres qui l'aveuglaient eussent été dissipées par la lumière de la grâce, elle eût été chercher son salut aux pieds de son divin libérateur ; il ne fallait que redresser ces deux criminels pour les convertir, changer le zèle de l'un et l'amour de l'autre, pour en faire deux admirables amants du Fils de Dieu.

Mais dans saint Matthieu tout résistait à Jésus-Christ ; son avarice combattait la charité, qui est la principale vertu du christianisme; sa dureté combattait la compassion, qui est si naturelle à tous les membres qui composent un même corps ; le désir insatiable qu'il avait d'amasser des richesses périssables combattait l'espérance et le désir qu'ont les fidèles pour les richesses éternelles : si bien qu'il fallut que le Fils de Dieu fît cent miracles pour le convertir, qu'il domptât les passions qui gourmandaient sa raison, qu'il brisât toutes les chaînes qui captivaient sa volonté, et qu'il changeât toutes les inclinations qui possédaient son cœur. Cependant le Fils de Dieu ne jeta qu'un regard vers ce pécheur, ne dit qu'une parole à cet avare, et le tirant de son comptoir, il l'obligea à deux choses également difficiles : à quitter ses biens et à le suivre: *Et ait illi : « Sequere me, » et surgens, secutus est eum.*

Je ne me suis jamais beaucoup étonné que les apôtres aient si facilement obéi à Jésus-Christ, qui les appelait, parce qu'ils n'avaient rien dans leurs familles qui fût assez puissant pour les arrêter. Il leur était bien aisé de dire à leur Maître : Nous avons tout laissé pour vous suivre, puisqu'ils ne laissaient qu'une barque et des filets, qu'ils renonçaient à un genre de vie qui n'avait rien d'utile ni d'honorable, et qu'ils se laissaient charmer aux promesses du Fils de Dieu, qui leur faisait espérer qu'au lieu de prendre des poissons, ils prendraient de là en avant des pécheurs : *Exinde eris homines capiens.* Mais rien de tout ceci ne se rencontrait dans la conversion de saint Matthieu : il possédait de grands biens qui flattaient son avarice; il n'ignorait pas que les charges se donnent plutôt aux richesses qu'au mérite; il savait bien que, quelque honte qui accompagnât son exercice, il était toujours assez glorieux, puisqu'il était utile; et il avait sans doute appris par l'exemple de ses compagnons, qu'il pourrait relever sa fortune par une alliance honorable.

De plus, le Fils de Dieu ne lui promit rien en l'obligeant de quitter tout, et il ne remplit point son esprit d'espérance, pour lui faire porter avec courage sa perte présente ; il ne lui dit point comme à saint Jean et à saint Jacques : *Faciam vos fieri piscatores hominum ;* et, contre la nature du commerce auquel il était accoutumé, il lui cacha le profit, et ne lui découvrit que le dommage : *Sequere me.* Je sais bien que pour relever le mérite des autres apôtres, notre saint évangéliste nous a dit qu'ils quittèrent tous leurs biens, et qu'ils suivirent Jésus-Christ, *et relictis omnibus secuti sunt eum.* Je sais bien que les Pères de l'Eglise, pour autoriser ces paroles, ont ajouté que celui-là laisse beaucoup, qui laisse ses désirs et ses espérances, et que celui-là laisse encore davantage, qui, en se défaisant de son bien, se défait en même temps de la volonté d'en acquérir : *Multum reliquit qui voluntatem etiam habendi reliquit* (*S. Gregor.*). Mais, outre que saint Matthieu renonça à ses espérances aussi bien que le reste des apôtres, il quitta de grandes richesses, il combattit de mauvaises habitudes, et, passant d'une extrémité à l'autre, celui qui prenait le bien d'autrui, laissa le sien et le distribua aux pauvres : *Propria dereliquit,* dit saint Ambroise, non sans quelque étonnement, *qui rapiebat aliena.*

Enfin, messieurs, pour relever le mérite de notre apôtre dans sa prompte obéissance, disons qu'il ne vit rien en la personne de Jésus-Christ qui pût l'obliger à un changement qui devait faire un si grand désordre dans sa fortune. Quand le Fils de Dieu convertit saint Paul, il était couronné de gloire et assisté de ses anges : il parut au milieu des foudres et des éclairs, il porta ce rebelle par terre, il éblouit ses yeux pour éclairer son esprit, il étonna son audace pour changer sa volonté, et il employa pour le convertir tout l'éclat qu'il empruntera dans le jour de sa fureur pour épouvanter ses ennemis; mais quand il entreprit saint Matthieu, et que d'un infâme usurier il en voulut faire le premier des évangélistes, il ne se servit que d'un regard, il n'usa que d'une parole, et il acheva cette conquête si difficile, avec les yeux et la langue : *Vidit Matthæum et ait illi : Sequere me.*

Que vos regards sont puissants, adorable Jésus ! Que vos paroles sont éloquentes, puisqu'elles convertissent si promptement les pécheurs ! Mais que l'obéissance de votre apôtre fut prompte, puisqu'il vous suivit aussitôt que vous l'eûtes regardé, et que, sans consulter son intérêt, il quitta tout quand vous lui eûtes parlé ! Divins regards de Jésus, arrêtez-vous sur les pécheurs : convertissez ceux qui ont autant d'attachement à leurs richesses que Matthieu ; fortifiez ceux qui ont autant de faiblesse que Pierre, et les prévenant par votre douceur et par votre force, délivrez-les des périls qui les menacent.

Saint Augustin a remarqué que saint Pierre ne pleura point son péché que Jésus-Christ ne l'eût regardé ; il renia son maître autant de fois qu'on l'interrogea ; il l'eût encore renié, ajoute saint Augustin, si on l'eût encore interrogé, mais il n'eût jamais répandu de larmes pour effacer son offense, si son Maître ne l'eût favorablement regardé ; *Quos Jesus respicit, plorant delictum* (*lib.* I *de Gratia Christi*). Ceux-là pleurent que le Fils de Dieu regarde, et c'est ce divin soleil qui fait fondre les nuages en pluie. *Negavit primo Petrus, et non flevit* : Pierre renia une fois, et ne pleura point, il renia une seconde fois, et ne pleura pas encore, parce que Jésus-Christ ne l'avait pas encore regardé : *Negavit secundo, et non flevit, quia adhuc non respexerat Dominus :* il renia enfin jusqu'à la troi-

sième fois ; son Maître le regarda, et touché de ce regard qui lui reprochait sa lâcheté, il pleura son crime amèrement, et il effaça son infidélité par ses larmes ; *Negavit et tertio, respexit Jesus, et ille amarissime flevit.*

Ce miracle, messieurs, me fait craindre deux grands malheurs : le premier que Jésus-Christ ne nous regarde pas encore, puisque nous l'offensons tous les jours, et que nous ne pleurons pas nos péchés. Le second est, que si Jésus-Christ nous regarde, notre crime est plus grand, et notre cœur est plus endurci que celui de saint Pierre et de saint Matthieu, puisque nous ne changeons point de vie, et que nous ne répandons point de larmes. Cédons, messieurs, à la puissance de la grâce, ne résistons pas aux regards et aux paroles de Jésus-Christ, de peur qu'ayant inutilement employé ces deux moyens, il ne nous abandonne à nous-mêmes ; prions-le qu'il se serve de ces regards favorables, de ces paroles efficaces qui convertissent les pécheurs, afin qu'ayant fait voir notre obéissance dans notre conversion avec saint Matthieu, nous puissions avec lui faire paraître notre zèle dans nos emplois.

II.—Il n'y a rien d'inutile dans l'Etat du Fils de Dieu : tous les sujets qui le composent y sont employés, et ceux qui approchent le plus près de sa personne sont ceux qui lui rendent les plus considérables services. Les apôtres sont les fondements de l'Eglise, qui la soutiennent par leurs travaux, qui l'arrosent de leur sueur et de leur sang, et qui la rendent féconde par leur parole : car ils sont les premiers prédicateurs qui ont annoncé l'Evangile aux infidèles, qui les ont tirés du sein de la mort en les délivrant de la servitude du péché. Les évangélistes ont ajouté leurs écrits aux paroles des apôtres, et nous racontant l'histoire de Jésus-Christ, ils nous ont animés par ses exemples. Saint Matthieu qui a porté ces deux qualités, et qui a été évangéliste et apôtre, a enseigné les chrétiens par ses paroles et par ses écrits; et il est assez difficile de dire à laquelle de ces deux charges nous sommes le plus obligés.

Comme apôtre, il courut une partie de la terre, il passa dans l'Ethiopie, et il éclaira de la lumière de la foi ces peuples aveugles que leur infidélité avait encore plus noircis que leur climat; il souffrit d'insupportables travaux pour les instruire, et surmontant les chaleurs de leur pays par les ardeurs de la charité qui le dévorait, il acquit au Fils de Dieu la plus grande partie de l'Afrique; comme évangéliste il s'éleva au-dessus des historiens, des prophètes et des apôtres.

Car encore que l'on nous veuille persuader que les historiens soient nos maîtres, qu'ils nous instruisent par les exemples qu'ils décrivent ; qu'ils nous divertissent par la variété des aventures qu'ils rapportent, il faut pourtant avouer qu'ils ne nous inspirent le plus souvent que l'impureté, l'orgueil et la cruauté. Car comme ils remarquent les actions des conquérants ou des souverains, ils ne nous représentent souvent que des défaites d'armées, des prises de villes, d'injustes haines, ou d'impudiques amours. Ils ignorent la plupart du temps les intentions des princes dont ils décrivent les actions, et souvent ils louent des desseins qu'ils blâmeraient s'ils en avaient connu les motifs. La renommée qui les instruit, les abuse ; ils nous trompent après qu'ils se sont trompés; et pour avoir jugé des choses par les apparences, ils font passer des vices pour des vertus, et des mensonges pour des vérités : *Plerumque in eis*, dit saint Augustin, *ipsa credulitas fallitur*, *quia nonnunquam ipsa fama mentitur* (*tractatu* 90, *in S. Joan.*).

Mais saint Matthieu nous décrit les actions de Jésus-Christ, nous découvre ses intentions, et nous apprend qu'il n'est venu sur la terre que pour sauver les pécheurs. Il nous représente des conquêtes innocentes qui ne font point de veuves ni d'orphelins, qui s'exécutant par la parole, ne répandent point de sang humain, et ne causent point de violences ni de meurtres ; il nous dépeint un souverain admirable qui règne sur les cœurs, qui perd la vie pour le salut de ses sujets, qui les nourrit de son propre sang, et qui bannissant l'injustice de son Etat, oblige tous ceux qui lui obéissent à n'avoir que de la haine pour eux-mêmes, et de l'amour pour leurs ennemis.

Comme il a tant d'avantage sur les historiens du siècle, il n'en a pas moins sur les prophètes du Vieux Testament. car encore que ceux-ci fussent animés de l'Esprit de Dieu ils prédisaient souvent des choses qu'ils n'entendaient pas ; et la raison nous apprend que la prophétie était toujours accompagnée d'obscurité. Mais saint Matthieu n'a rien écrit qu'il n'ait entendu, et comme il avait été enseigné dans l'école du Saint-Esprit, ses lumières n'étaient point mêlées de ténèbres.

Quoique les prophètes fussent les historiens du Fils de Dieu, et que par une merveille qui surprend tout l'univers, ils écrivissent la vie d'un homme qui n'était pas encore né, ils l'ont partagée entre eux, et ils n'ont osé entreprendre de l'écrire chacun en particulier tout entière. Il est vrai que quand nous joignons leurs écrits ensemble, nous y remarquons les plus notables circonstances de sa vie, et nous avons cette satisfaction d'y voir Jésus-Christ dépeint par des hommes qui, vivant en des siècles différents, n'avaient point eu de communication les uns avec les autres. C'est ce qui a fait dire à Clément Alexandrin, que ce miracle n'est pas moins surprenant que si des sculpteurs qui ne se seraient jamais connus et qui auraient vécu en des lieux et en des temps bien éloignés, avaient fait des pieds et des jambes, des bras et des mains, un corps et une tête, qui, étant joints ensemble, formeraient une statue accomplie. Mais saint Matthieu a eu l'honneur d'écrire toute la vie de Jésus-Christ, de nous marquer ses plus saintes actions, de nous rapporter ses plus excellentes paroles, et de nous décrire ses plus cruelles souffrances : si bien qu'il nous donne le Fils de Dieu tout entier, et ne nous laisse rien à désirer de ce qu'il a dit, de ce qu'il a fait et de ce qu'il a

enduré de plus mémorable pendant qu'il a conversé avec les hommes.

Les prophètes nous ont promis Jésus-Christ, mais ils ne nous l'ont pas donné: et comme ils ont écrit sous une loi qui n'avait que la figure des vérités, ils n'ont pu nous faire voir le Fils de Dieu qu'en énigme. Mais saint Matthieu, plus heureux que ces grands hommes, nous a donné le Fils de Dieu dans son Evangile, et remplissant les fidèles de son esprit, il leur a fait voir des yeux de la foi celui qu'ils n'avaient pu voir des yeux de la chair, puisque, comme remarque solidement saint Ambroise, *Evangelium non est simplex Christi annuntiatio, sed exhibitio.*

Enfin il a enchéri sur les Apôtres en qualité d'évangéliste, et il a plus obligé l'Eglise par ses écrits, qu'il n'avait fait par ses paroles: car encore que ces divins prédicateurs aient couru toute la terre, on peut dire, sans les offenser, qu'ils n'ont pas chacun en particulier enseigné toutes les provinces; ils ont divisé le monde, et ils ont instruit les peuples qui leur sont échus en partage. Mais les évangélistes ont éclairé toute la terre, et leurs livres passant les mers, ont été faire des fidèles dans les Indes. Ils ont porté leurs écrits où les conquérants n'ont jamais porté leurs armes, et ils ont acquis plus de sujets au Fils de Dieu que les Scipion, les César et les Pompée n'en ont acquis à la république romaine. La prédication des apôtres n'a été qu'un bien passager, elle n'a duré que quelques années, et le même siècle qui l'avait vue naître l'a vue mourir; mais l'Evangile est un bien qui dure toujours, et qui ne finissant qu'avec l'Eglise, instruira tous les fidèles jusqu'à la fin de l'univers.

Les apôtres n'ont conduit l'Eglise que pendant qu'ils ont vécu, et quand la mort les a enlevés à la terre, il a fallu leur donner des successeurs pour remplir leurs places, pour exercer leurs charges et pour soutenir leurs dignités. Mais les évangélistes gouvernent l'Eglise après leur mort, la conduisent par leurs écrits, la règlent par leurs maximes, et décident encore tous ses différends par les vérités qu'ils ont apprises du Saint-Esprit. C'est pourquoi le saint Evangile est élevé sur un trône dans les conciles généraux, et les Pères qui les composent consultent ce divin oracle quand ils veulent établir de nouveaux articles de foi. Mais vous me direz peut-être que tous ces grands avantages sont communs à saint Matthieu avec les autres évangélistes, et que c'est lui faire un panégyrique qui ne lui convient pas en particulier. J'avoue, messieurs, que ces louanges regardent les autres Evangélistes aussi bien que saint Matthieu; mais il en a de propres qu'ils ne peuvent partager avec lui, et qui le distinguant d'avec eux, peuvent faire son glorieux caractère, et son honorable différence.

Car il est le premier des évangélistes selon le temps, il est le premier qui a entrepris ce travail, et qui a servi d'organe et d'interprète au Saint-Esprit; il est le premier qui a consacré sa plume et sa main à écrire l'histoire du Fils de Dieu. Et si entre les martyrs le premier est le plus illustre, il faut avouer qu'entre les évangélistes le premier est le plus considérable. Ajoutons encore pour son honneur qu'il est le plus étendu de tous ces admirables historiens; qu'il n'a point divisé comme eux le Fils unique de Dieu, qu'il nous en a rapporté toutes les actions et les paroles, et que passionné de l'amour de son Maître, il a cru qu'il devait raconter toutes les circonstances de sa vie. Mais ce qui nous doit toucher le plus, c'est qu'encore qu'il ait écrit pour les Juifs, il a relevé d'abord l'espérance des Gentils, et nous décrivant lui seul l'apparition de l'étoile, la venue des Mages, leur entrée et leur réception dans la grotte de Bethléem, il nous a appris que le Fils de Dieu était aussi bien le Sauveur des Gentils, que celui des Israélites.

Concluons tous ces avantages par une reconnaissance publique de sa modestie: car il ne parle jamais de lui, quoiqu'il eût assez d'occasion d'en parler; il ne décrit sa vocation que pour publier son crime et sa honte, il n'en remarque les circonstances que pour nous apprendre que si la miséricorde de son Maître l'avait fait apôtre, son avarice l'avait fait publicain, et que sans les regards amoureux et les paroles efficaces de Jésus-Christ, il fût demeuré dans cet exercice aussi pernicieux à son salut qu'injurieux à son honneur. Quand il fait le dénombrement des apôtres, et qu'il est contraint de se nommer, il ajoute toujours la qualité de publicain à celle d'apôtre, afin que tous les siècles apprennent que Jésus-Christ l'avait retiré de la banque pour l'appeler à l'apostolat. Apprenons de cet exemple à ne parler que du Fils de Dieu dans nos prédications, à n'y découvrir que ses grandeurs et nos misères, à n'y publier que sa gloire et notre blâme.

Mais il semble que la plupart des prédicateurs, bien éloignés d'imiter cet évangéliste, font servir la chaire à leur vanité, et entretiennent plus souvent les auditeurs de la beauté de leurs pensées que des mystères ou des vertus de Jésus-Christ; ils n'avancent rien de nouveau qu'ils n'en avertissent ceux qui les écoutent, et ils appréhendent si fort qu'on ne remarque pas leurs conceptions, qu'ils n'en débitent pas une qu'avec préface d'honneur, ne se souvenant pas que la devise du prédicateur doit être celle de saint Jean-Baptiste: *Oportet ipsum crescere, me autem minui.* En effet, il faut qu'ils se cachent pour faire paraître leur Maître, ou, s'ils veulent se produire, il faut que ce soit comme saint Matthieu, y joignant toujours la qualité de publicain à celle d'apôtre, afin que l'on sache que leur avantage n'est qu'un effet des miséricordes de Jésus-Christ. Mais laissons les emplois de cet apôtre pour considérer son sacrifice, qui sera la conclusion de sa vie et celle de son panégyrique.

III. — Quoique la mort soit la fille du péché, il semble que le Sauveur du monde ait pris plaisir de la combler de faveur, en détruisant l'empire de son père, et de la faire servir à ses plus nobles entreprises. En effet,

si nous la considérons en sa personne, nous trouverons qu'elle est sa victoire, sa fécondité et son sacrifice. Elle est sa victoire, puisque c'est par elle qu'il a vaincu ses ennemis et qu'il a défendu ses sujets. La mort est la défaite des autres princes, elle arrête toutes leurs conquêtes, elle efface toute leur gloire, et quand elle a séparé leur corps de leur âme, nous savons bien qu'en les détruisant eux-mêmes, elle ruine tous leurs desseins. Mais le Fils de Dieu, plus puissant que les rois du monde, trouve sa victoire dans sa mort et triomphe des démons et du péché, en perdant la vie sur le Calvaire.

Cette même mort est le principe de sa résurrection et de sa fécondité; car outre qu'il ne ressuscite que parce qu'il a voulu mourir, il se produit en mourant, et il devient le père de tous les chrétiens. De là vient qu'un grand prophète nous le dépeint comme un homme qui fait effort pour se délivrer des enfants qu'il porte dans ses entrailles. Mais ce qui relève cette divine fécondité, c'est qu'elle a pour son principe les deux choses du monde qui la devraient plutôt détruire: car elle procède de la pureté de Jésus, qui, étant vierge, devrait être stérile et ne prétendre jamais à la qualité de père; elle dérive de sa mort, qui, étant la fin de sa vie, devrait être celle de ses productions. Cependant il n'est fécond que par sa virginité, et il n'est père que par sa mort.

Il est appelé le lis des vallées, pour nous marquer cette première vérité, et nous faire voir que, comme cette reine des fleurs, il doit sa fécondité à sa pureté; car elle est le symbole de la pureté à cause de sa blancheur, et celui de la fécondité parce qu'elle se provigne par ses larmes, et qu'en pleurant elle produit d'autres lis. Ainsi Jésus-Christ n'est fécond que parce qu'il est pur, et tenant cet avantage de son père et de sa mère, qui sont tous deux vierges, il unit en sa personne la fécondité avec la pureté.

Mais ce qui surpasse toute créance, il ne devient fécond qu'en mourant; il ne produit des enfants que quand il perd la vie; la croix où il meurt est sa couche nuptiale: *Thalamus parturientis* (*S. August.*); son côté, ouvert par une lance, est la matrice où se forme l'Eglise, qui, par un autre miracle, est son épouse et sa fille; si bien que, contre toutes les lois de la nature, Jésus-Christ ne donne la vie à ses enfants que quand il la perd, il ne renaît que lorsqu'il meurt, et il ne commence à être père que quand il cesse d'être homme.

Cette même mort, qui le rend victorieux et fécond, le fait aussi sacrificateur: car il change sa condition sur la croix; d'un supplice infâme il en fait un auguste sacrifice, où, étant le prêtre et la victime, il apaise son Père, il sauve les hommes et il surmonte les démons. C'est ce qui a souvent obligé les Pères de dire que la mort, qui était la peine de nos offenses, en est devenue le remède, et que Jésus-Christ a uni en sa personne la qualité de victime avec celle de prêtre: *Novum altare sacrificii Christi, quoniam immolatio nova et admirabilis, ipse enim hostia erat et sacerdos: idem ipse qui offerebat et quod offertur* (*Serm.* 130, *de Tempore*).

Or, toutes ces choses se rencontrent heureusement dans la mort de saint Matthieu, qui est tout ensemble sa victoire, sa fécondité et son sacrifice. Elle fut sa victoire, puisqu'il vainquit en mourant, qu'il triompha du démon qui régnait dans l'Ethiopie, qu'il soumit ce grand royaume à son Maître, et qu'accomplissant la prédiction du prophète, il obligea ses peuples à tendre les mains et à rendre les armes à Jésus-Christ: *Æthiopia præveniet manus ejus Deo.*

Ce fut là aussi qu'il vérifia cette maxime de Tertullien, que le sang des martyrs est un germe fécond et sacré qui peuple l'Eglise lorsqu'il déserte le monde, et qui donne des sujets au Fils de Dieu en même temps qu'il enlève des esclaves au démon: *Sanguis martyrum semen est christianorum* (*Tertull.*, *Apolog.*): car encore que ce grand saint ait acquis un glorieux nombre d'enfants à Dieu pendant sa vie, il faut avouer qu'il lui en acquit bien davantage en sa mort. Elle fut féconde comme celle de son Maître, et à mesure que son sang se répandait sur la terre, et que la voix de ce sang montait dans le ciel, l'Ethiopie se convertissait; tous ses peuples, trouvant leur baptême dans la mort de leur ap tre, renaissaient de ses plaies et devenaient enfants de l'Eglise.

Mais ce qui doit renouveler votre étonnement et votre attention, c'est que ce grand saint tira sa fécondité de sa pureté, et qu'il ne fut père des fidèles que parce qu'il consacra sa virginité à Jésus-Christ: il évita les douceurs et les liens du mariage, et son cœur ne fut point divisé entre une femme et son Maître; il se donna tout entier à lui, et, faisant un parfait holocauste de soi-même, il lui offrit son corps et son âme tout ensemble.

Comme il avait toujours gardé sa virginité, il en était le panégyriste perpétuel, et son plus grand soin dans ses prédications était d'augmenter le nombre des vierges dans l'Etat de Jésus-Christ. Il y réussit avec tant de bonheur, qu'Iphigénie fille d'un grand roi, persuadée par ses raisons, consacra sa virginité au Fils de Dieu et renonça au royaume en renonçant au mariage: cette généreuse résolution procura la couronne du martyre à tous les deux. Car Iphigénie persistant dans son dessein, perdit la vie pour conserver sa pureté et devint la victime de celui duquel elle avait l'honneur d'être l'épouse: saint Mathieu partagea cette gloire avec la sainte et souffrit la mort pour défendre la virginité qu'il avait prêchée; si bien qu'après avoir été le panégyriste de cette excellente vertu, il en fut aussi le martyr; et par une suite merveilleuse, il devint le père de toutes les filles qui suivirent l'exemple d'Iphigénie: car son sang tirant sa force de celui de Jésus-Christ fut un vin mystique qui germa d[es] vierges, qui peupla l'Eglise sur la terre, qui remplit les ordres des anges dans le c[iel]: *Vinum germinans virgines* (*Zachar.*, [...]

Ainsi sa mort le rendit fécond, et par une heureuse destinée cet apôtre imitant son Maître, donna la vie aux fidèles en perdant la sienne ; mais afin qu'il n'y eût rien en sa mort qui n'exprimât heureusement celle du Sauveur du monde, il fut prêtre et victime comme lui et il joignit en son sacrifice deux choses qui avaient toujours été divisées dans les sacrifices de l'ancienne loi.

Car encore que les patriarches et les prophètes eussent appris de la religion à changer la mort en un remède, ils n'avaient pas encore trouvé le secret d'unir ensemble la qualité de victime avec celle de prêtre. Les lévites cherchaient des hosties dans les troupeaux, et pour apaiser la juste colère de Dieu, ils se contentaient de lui offrir ou des taureaux ou des boucs. Abraham même, dans ce sacrifice qui ne fut pas un moins illustre témoignage de son amour que de son obéissance, immola son Fils à Dieu, et y fut le prêtre pendant qu'Isaac y était la victime. Il est vrai que l'on peut dire qu'il s'immola lui-même en immolant son fils unique, et qu'il était aussi bien le prêtre que la victime dans un sacrifice où il devait répandre son propre sang en répandant celui d'Isaac : *Quid aliud Abraham quam corpus suum immolabat in filio* (*S. Chrysolog., serm.* 108) ? Mais Dieu se contenta de sa volonté, et sans souffrir qu'il vînt à l'effet, il laissa la gloire à son Fils d'unir en sa personne la qualité de prêtre avec celle de victime. Car comme nous avons tantôt remarqué, il fut le prêtre, puisqu'il satisfit son Père et qu'il expia nos péchés ; il fut la victime, puisqu'il offrit son corps et qu'il permit que la mort le séparât de son âme sur la croix, pour achever le sacrifice.

Or notre grand saint partagea cet honneur avec son divin maître, il joignit son sacrifice à celui de Jésus-Christ, et expirant à l'autel, il eut l'avantage de mêler son sang avec celui du souverain prêtre. Car le prince Hirtacus, qui pour s'assurer du sceptre, voulait épouser Iphigénie, sachant bien que pendant la vie de saint Matthieu il ne pourrait lui faire changer de résolution, le fit assassiner dans l'église, lorsqu'achevant le sacrifice de la Messe, il offrait le Fils de Dieu a son Père. Ainsi, messieurs, notre saint apôtre eut le bonheur d'être immolé au même lieu où il immolait Jésus-Christ, et il eut l'avantage d'être la victime dans un sacrifice où il venait d'être le prêtre. Heureuse conformité entre le Maître et le disciple ; parfaite ressemblance entre Jésus et son apôtre, qui fait aussi bien sa gloire que sa défense.

Je n'ignore pas que les martyrs ne soient des victimes, que leur mort ne soit un sacrifice et qu'ils ne fassent pour la gloire de Jésus-Christ, ce que Jésus-Christ a fait autrefois pour leur salut ; mais ils mouraient en des lieux profanes ; et quelque disposition qu'ils apportassent à leur mort, elle avait lutôt l'air d'un supplice que d'un sacrifice.

sais bien que les chrétiens par la mortifiion de leurs corps deviennent prêtres et imes, et que cette oblation mystique, c ne a remarqué saint Chrysologue, est semblable à celle de Jésus-Christ sur nos autels, où la victime s'immole de telle façon qu'elle demeure toujours vivante : *Mirum sacrificium ubi corpus sine corpore, sanguis sine sanguine offertur ; hoc sacrificium descendit ex forma Christi qui corpus suum vitaliter immolavit* (*S. Chrysolog., serm.* 108). Mais si ce sacrifice est semblable à celui de l'autel, où l'hostie pour être immolée n'est pas détruite, il n'est pas semblable à celui de la croix, où la victime perdit la vie en s'immolant à son Père. Je sais bien enfin que l'on estime les apôtres saint Pierre et saint André bienheureux, parce qu'ils expirèrent en la croix comme leur Maître, et qu'en leur martyre ils exprimèrent heureusement cette victime innocente, qui choisit ce supplice maudit par la loi, pour nous délivrer de la malédiction de la loi.

Mais comme on ne recherche pas tant la ressemblance dans le genre de la mort, que dans la forme du sacrifice, il faut avouer qu'il n'y a personne entre les apôtres qui ait plus de conformité avec Jésus mourant, que saint Matthieu ; car il expire à l'autel comme lui, il joint son sacrifice avec celui de son Maître ; leur sang se mêle ensemble, et de ces deux victimes ne s'en faisant qu'une, on peut dire que Jésus-Christ s'immole avec saint Matthieu ou que saint Matthieu s'immole avec Jésus-Christ.

S'il est vrai, selon le sentiment de saint Cyprien, que de toutes les prières de l'Eglise, il n'y en a point de plus agréable au Père éternel, que celle que Jésus-Christ a enseignée à ses apôtres, parce qu'il y reconnaît les paroles de son Fils, et qu'il voit en notre bouche celui que nous portons en notre cœur : *Deum de suo rogat, et est in ore qui gestatur in corde* (*S. Cyprian., de Orat. Domin.*) ; ne puis-je pas dire que de tous les sacrifices des saints, il n'y en a point de plus agréable au Père éternel que celui où il voit le sang de son Fils, où il entend sa voix mourante, et où recevant l'esprit de saint Matthieu, il reçoit celui de Jésus-Christ ?

Puisque ce grand saint a si parfaitement imité son Maître en sa mort, ne peut-il pas dire à tous les fidèles ce que leur disait autrefois saint Paul : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* ; Soyez mes imitateurs comme je l'ai été de Jésus-Christ ; unissez la qualité de victime avec celle de prêtre, trouvez des hosties dans votre corps et dans votre esprit pour immoler à Dieu, étouffez toutes ces passions qui séduisent votre raison, et faites-en autant de victimes pour expier vos péchés. Si l'impudicité vous corrompt, égorgez ce bouc impudique pour satisfaire à la pureté du Fils de Dieu que vous avez offensée ; si la colère vous échauffe, et si elle vous anime à la vengeance, immolez ce taureau furieux à la bonté de Jésus-Christ, qui s'est immolé sur le Calvaire pour le salut de ses bourreaux ; si l'orgueil vous flatte par ses promesses, et s'il élève vos désirs au-delà de votre naissance et de votre mérite, étouffez ce monstre superbe qui a perdu votre premier père, et

sacrifiez-le à l'humilité du Fils de Dieu, qui s'est abaissé jusqu'à la mort.

Quand vous suivrez ces sages conseils, vous serez encore bien éloignés de la vertu de saint Matthieu : car son sacrifice alla jusqu'à la mort : il versa du sang de toutes ses veines, il perdit la vie pour la gloire de son Maître, et l'on se contente que vous étouffiez quelques sentiments injustes, que vous combattiez quelques inclinations déréglées, et que vous mortifiiez quelques sens infidèles qui favorisent le démon et le péché. Vous pouvez survivre à ce sacrifice que l'on vous prescrit, et puisque Dieu ne demande pas la mort, mais la conversion du pécheur, il se contentera de la mortification qui n'en est que l'ombre ou la peinture : *Corpus tuum securus admove ad victimam*, dit éloquemment saint Chrysologue, *fidem quærit, non mortem, votum, non sanguinem* (*Serm.* 108). Faites de votre corps une victime en toute assurance : le Dieu avec lequel vous traitez est indulgent et favorable ; il cherche votre foi, et ne cherche pas votre mort, il demande votre désir, et ne demande point votre sang. Offrez-lui votre foi pour vous punir de votre infidélité ; offrez-lui vos jeûnes, pour vous châtier des excès de bouche que vous avez faits ; offrez-lui votre continence, pour expier les débauches de votre vie : *Offer fidem ut sit perfidia punita, jejunium ut gula cesset, sacrifica castitatem ut moriatur libido* (*Idem*, *ibid.*). Vous trouverez que ces sacrifices n'ont rien de sévère que le nom, et que vous laissant à vous-mêmes, ils vous délivrent de la tyrannie du péché. Mais, pour vous acquitter de ce devoir qui établit les hommes dans la perfection, il faut vous acquitter de deux autres qui les y conduisent.

Le premier est d'écouter le Fils de Dieu, et de le suivre ; il ne dit qu'une parole à saint Matthieu, et à l'heure même ce publicain rompant les chaînes invisibles qui l'attachaient à son négoce, distribua tous ses biens aux pauvres, et le suivit. Cette parole fit deux effets merveilleux : car elle obligea un usurier d'abandonner ses richesses, et un pécheur à embrasser la vertu. Il est vrai, messieurs, que Jésus-Christ appelant ce publicain, il éclaira son esprit et lui fit connaître qu'il demandait son cœur, et non pas ses biens, car il lui dit : *Sequere me :* Venez, et me suivez ; et il ne lui dit pas : Apportez, et donnez, parce qu'il cherchait le salut de cet usurier, et ne cherchait pas ses trésors : *Non dixit, affer ad me, quia Matthæum, non Matthæi sacculos requirebat* (*S. Chrysolog.*, *Serm.* 28) ; il le déchargea de ce fardeau insupportable qui mettait son âme en danger, et qui par sa pesanteur pouvait l'entraîner dans les enfers : car quand il lui dit : *Sequere me*, c'est comme s'il lui eût dit : Cherchez votre salut, quittez votre usure, rompez vos liens, et mettez-vous en liberté : *Hoc est, depone pondera, disrumpe vincula, quære te ut te valeas invenire* (*Idem*, *ibid.*).

Enfin il lui conseilla de faire une sainte profusion de ses biens, d'employer à la miséricorde ce qui avait contribué à la misère des autres, et de racheter sa peine par la même chose qui avait été la cause de son péché : *Jussit Matthæo ut quod tulerat per miseriam, in misericordia prorogaret, et inde redimeret pœnam unde comparaverat culpam* (*Idem*, *ibid.*). Je sais bien que ces motifs étaient justes, et qu'ils pouvaient disposer l'esprit de ce publicain à tout quitter pour suivre celui qui l'appelait ; mais c'était toujours une chose bien difficile que de passer tout d'un coup de l'abondance à la misère, et il lui fallut une grande résolution pour se faire pauvre sur la terre, en espérance de devenir riche dans le ciel. Et pour moi, je tiens avec saint Chrysologue, que ce ne fut pas un moindre miracle d'inspirer la libéralité à un avare, que de rendre la vie à un mort : *Quod est dare vitam mortuo*, *hoc est largitatem tribuere avaro* (*Idem*, *ibid.*). Cependant cet usurier obéit, il vendit ses biens, il en donna le prix aux pauvres, et se faisant pauvre lui-même, il suivit généreusement Jésus-Christ. N'alléguez donc plus de vains prétextes pour différer votre conversion ; de quelques chaînes que vous soyez attachés, rompez-les courageusement pour obéir au Fils de Dieu qui vous appelle ; songez que votre salut dépend de cette parole, et votre éternité de ce moment

Quand vous aurez fidèlement obéi, ne demeurez pas inutiles ; mais agissez avec saint Matthieu, qui, dans ses divers emplois d'apôtre et d'évangéliste, a couru l'Ethiopie, et enseigné toute l'Eglise. Assurez votre vocation par les bonnes œuvres, donnez des marques de votre charité par vos actions, puisqu'il n'y a point d'amour véritable qui soit inutile ; agissez en toutes rencontres, si vous voulez persuader à Jésus-Christ que vous l'aimez. Enfin pour vous rendre de saintes copies de ce divin Original que je vous ai proposé, suivez le Fils de Dieu qui vous appelle, travaillez pour son service, immolez-vous pour sa gloire, et mourez souvent sur la terre, pour vivre toujours dans le ciel, où nous conduise, etc.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE MARTHE.

Prononcé, le jour de sa fête, devant des religieuses hospitalières.

Jesus introivit in quoddam castellum, et mulier nomine Martha excepit illum in domum suam (*S. Matth.*, X).

C'est avec beaucoup de justice, mes chères sœurs, que vous avez choisi sainte Marthe pour votre patronne, puisque sa vie doit être le modèle de la vôtre, et que vous ne sauriez vous acquitter de vos devoirs, si vous ne réglez vos actions sur les siennes. Elle eut l'honneur d'être l'hôtesse de Jésus-Christ, et de recevoir en sa maison celui qui ne fut pas reçu de ses sujets quand il entra dans son royaume : *In propria venit et sui eum non receperunt* (*S. Joan.*, I). Vous êtes les hôtesses des membres du Fils de Dieu, et vous le recevez tous les jours déguisé sous la personne des pauvres. Sainte Marthe le servit de ses mains et le nourrit de ses biens, lors-

qu'il conversait avec les hommes dans le monde, et vous lui consacrez vos travaux et vos richesses, maintenant qu'il règne avec les anges dans le ciel, et qu'il souffre dans les misérables sur la terre. Ainsi l'on peut appeler sainte Marthe votre mère, et l'on peut vous appeler les filles de sainte Marthe, puisque vous faites pendant votre vie ce qu'elle a fait pendant la sienne, et que vous essayez de l'imiter dans les pieux exercices de son amour et de son humilité. Mais puisque la Vierge est la première hôtesse du Fils de Dieu, et que c'est elle qui l'a reçu dans son chaste sein, avant que Marthe le logeât dans sa maison, et que vous le logeassiez dans la vôtre, implorons l'assistance de votre première patronne, et pour la pouvoir obtenir, disons-lui avec l'ange : *Ave, Maria.*

Nous trouvons dans l'Evangile deux sœurs bienheureuses qui ont approché le Fils de Dieu avec une égale familiarité, mais avec une différente disposition. Ces deux bienheureuses sœurs sont sainte Madeleine et sainte Marthe. La première aimait Jésus-Christ, parce qu'elle l'avait offensé et qu'il lui avait pardonné : la grandeur de son amour naissait de la grandeur de son crime; elle aimait beaucoup, parce qu'elle avait beaucoup péché, et comme si elle eût voulu profiter de ses offenses, elle en tirait les justes motifs de sa douleur et de son amour : *Remissa sunt ei peccata multa quoniam dilexit multum* (*S. Luc.*, VII). Depuis qu'elle fut convertie, elle n'eut point d'autre occupation que de pleurer ses péchés, de satisfaire à son divin libérateur, et d'écouter les oracles qui sortaient de sa bouche : *Sedens secus pedes Domini audiebat verbum illius* (*S. Luc.*, X). La mort, qui détruit les affections communes, augmenta la sienne; et comme cette sainte amante suivit Jésus-Christ sur le Calvaire, elle l'accompagna au tombeau, et n'en revint point qu'elle ne l'eût vu ressuscité et glorieux. Quand il fut monté dans le ciel, elle se retira dans le désert, et se sépara de toutes les créatures, pour entretenir avec plus de liberté son divin amant. La violence de son amour finit son exil, rompit les chaînes qui attachaient son âme à son corps, lui rendit le Fils de Dieu qu'elle avait perdu et l'enleva dans la gloire, pour la faire triompher en sa compagnie.

Sainte Marthe, qui ne s'était jamais oubliée de son devoir, et qui avait peut-être conservé aussi bien son innocence que sa pureté, n'aima pas avec tant de douleur, et n'ayant point offensé Jésus-Christ, elle ne fut pas obligée de le satisfaire par ses larmes, ni de l'apaiser par ses soupirs; elle traitait plus librement avec lui, et sa conscience ne lui reprochant point de crime comme à sa sœur, elle employait tous ses soins à le bien recevoir, quand il venait en sa maison; elle donnait l'ordre à ses domestiques pour le loger et pour le nourrir, et mettant elle-même la main à l'ouvrage, elle ne consultait que son amour dans ces exercices de piété. Comme elle était plus agissante que Madeleine, elle se plaignait au Fils de Dieu que sa sœur ne l'assistait pas dans la conduite de la famille, et qu'occupée dans un emploi plus tranquille, elle négligeait les affaires domestiques : *Non est tibi curæ quod soror mea reliquit me solam ministrare* (*S. Luc.*, X). Le Fils de Dieu, qui les aimait également, défendit la cause de celle qui, pour ne pas troubler son repos, gardait le silence; et sans blâmer l'exercice de Marthe, il lui fit connaître que celui de Madeleine était le meilleur, parce qu'il devait toujours durer : *Optimam partem elegit Maria, quæ non auferetur ab ea* (*Ibid.*) : Marthe, profitant de la réponse de son Maître, joignit la prière à l'action, et, pour le contenter, se donna toute entière à lui, puisqu'elle lui consacra son cœur comme amie, ses biens comme hôtesse, et son corps comme vierge.

I. — Il ne faut pas s'étonner que depuis que le Verbe s'est fait homme, il ait voulu aimer les hommes, puisque le mystère de l'Incarnation est le mystère de son amour. Il les avait étonnés dans l'ancienne loi par sa majesté, et cet éclat qui sortait de son visage et de ses yeux les avait tellement éblouis, qu'ils ne voulaient plus s'approcher de lui. Les miracles qu'il avait faits dans l'Egypte, pour la délivrance des Juifs, les avaient aussi bien épouvantés que les Egyptiens, et ces prodiges qui devaient en faire des amants, n'en avaient pu faire que des esclaves. Les merveilles qu'il opéra dans les déserts, ne les délivrèrent pas de leur crainte : car encore qu'il fendît les rochers pour éteindre leur soif, qu'il fît tomber la manne du ciel pour apaiser leur faim, il lança tant de fois ses foudres sur la tête des rebelles, qu'ils ne se purent jamais rassurer. Comme il vit que sa grandeur les épouvantait, il résolut de s'en dépouiller et de se rendre semblable à eux, pour faire naître l'amour et la confiance dans leurs âmes; il choisit une mère, afin qu'elle pût lui donner des frères; il voulut avoir une patrie, afin qu'il eût des citoyens; il institua une académie, afin qu'il eût des disciples; il forma une famille, afin qu'il eût des domestiques, et il entra en société avec les hommes, afin qu'il eût des amis.

Il semble, dit saint Pierre Chrysologue, que le Fils de Dieu, devenu le fils de Marie, tienne ce langage aux hommes pour remettre leur esprit : Si ma divinité vous est inconnue, reconnaissez au moins votre chair : *Si divinitas ignota est, vel caro sit nota* (*S. Chrysol.*, *serm.* 108). Voyez en moi votre corps, vos membres, vos entrailles et votre sang, afin que vous soyez persuadés que je vous ressemble et que je vous aime : *Videte in me corpus vestrum, membra vestra, vestra viscera, et vestrum sanguinem.* Si vous craignez ce que je tiens de mon Père, aimez pour le moins ce que j'ai reçu de ma mère, et si vous me redoutez comme votre Dieu, chérissez-moi comme votre ami : *Et si quod Dei est timetis, quare vel quod vestrum est non amatis?* En effet, il a quitté ces glorieux titres de juge et de seigneur, pour prendre les aimables qualités de frère et d'ami; et, par un

excès de bonté, il a voulu même être appelé dans l'Evangile l'ami des publicains et des pécheurs : *Amicus publicanorum et peccatorum.*

Mais entre tous ceux qui ont été honorés de son amitié, il n'y en a point qui puissent plus justement y prétendre que le Lazare et ses sœurs. Car l'Ecriture, rendant témoignage à une vérité si connue, s'est servie encore de plusieurs façons de parler différentes pour nous la persuader ; tantôt elle fait dire au Fils de Dieu que le Lazare était son ami : *Lazarus amicus noster dormit :* tantôt elle fait remarquer aux Juifs que Jésus-Christ n'avait pu apprendre sa mort sans jeter des larmes, qui justifiaient aussi bien son amour que sa douleur : tantôt elle dit en termes formels que le Fils de Dieu aimait Marthe et Madeleine et le Lazare leur frère. *Diligebat autem Jesus Martham et sororem ejus, Mariam, et Lazarum;* où il faut considérer deux ou trois circonstances bien notables.

La première est que le disciple bien-aimé est celui qui fait cette observation, parce qu'étant le plus intime ami de Jésus-Christ, c'était à lui de nous apprendre le nom des principaux amis de son maître : la seconde est qu'il nous rend ce témoignage lorsque le Lazare était malade, afin que nous ne trouvions point étrange que le Fils de Dieu abandonne les chrétiens à la maladie ou à l'affliction, puisqu'il permet que la mort même attaque le Lazare, et qu'elle lui enlève un ami si fidèle, et un frère si cher à ces deux sœurs bien-aimées ; mais la troisième et la plus notable est que l'Evangile semble donner l'avantage à Marthe dans l'amitié du Sauveur du monde, puisqu'il la nomme la première, et qu'il met son nom à la tête de ceux de la Madeleine et du Lazare : *Diligebat Jesus Martham et Mariam et Lazarum* (*S. Joan.*, XI) : s'il aimait ces deux sœurs, il faut avouer qu'il en était aussi bien aimé, et que de toutes les femmes pieuses qui le suivaient, il n'y en avait point qui eût plus de respect et d'amour pour lui que Marthe et Madeleine.

Car sans parler de celle-ci, dont nous avons déjà fait le panégyrique, il est assuré que Marthe lui a donné mille preuves de sa respectueuse amitié : tantôt elle le loge dans sa maison, et fait une sainte profusion de tous ses biens pour le recevoir selon son mérite; tantôt elle se fâche que sa sœur, plus appliquée à la prière qu'à l'action, semble négliger son divin hôte; tantôt elle donne les ordres à ses domestiques, afin qu'ils le traitent comme le Messie; tantôt elle sert elle-même à la table, et témoigne son affection par sa magnificence et par son humilité: *Fecerunt ei cœnam ibi, et Martha ministrabat* (*S. Joan.*, XII).

Mais il me semble qu'elle ne fit jamais mieux paraître qu'elle aimait Notre-Seigneur, que dans l'avis qu'elle lui donna de la maladie de son frère, et dans la soumission qu'elle témoigna, quand la mort l'eut emporté. Car aussitôt que le Lazare fut attaqué par la fièvre, elle dépêcha un homme vers Jésus-Christ, et lui mandant l'état du malade, s'expliqua par des paroles que l'amour même lui devait avoir suggérées : *Ecce quem amas infirmatur* (*S. Joan.*, XI) : elle n'ose lui dire qu'il vienne, parce qu'elle sait bien que sa puissance n'est pas attachée à sa présence; elle n'ose lui dire qu'il le guérisse, parce qu'elle ne doute pas de sa bonté, mais remettant tout à sa prudence ou plutôt à son affection, elle se contente de lui exposer l'état et la qualité du malade: *Ecce quem amas infirmatur* (*S. Joan.*, XI) ; parce qu'elle est bien persuadée que le Fils de Dieu n'abandonne jamais ceux qu'il aime : *Non enim amas et deseris* (*S. August.*, *in S. Joann.*).

Mais quand le Lazare fut mort, et que la douleur qu'elle en ressentit lui arracha des soupirs du cœur et des plaintes de la bouche, elle ne perdit jamais le respect pour le Fils de Dieu; et de quelque rigueur apparente qu'il eût usé en son endroit, elle ne l'accusa jamais ni d'indifférence, ni de dureté, ni de mépris. Elle savait bien qu'après avoir appris la maladie de son frère, il s'était arrêté deux jours dans le lieu même où il en avait reçu la nouvelle: néanmoins, elle ne s'en offensa point, et jugeant qu'une cause légitime l'avait retenu, elle ne lui en fit aucun reproche. Quand il arriva dans sa maison, elle courut au-devant de lui avec un empressement qui marquait assez son amour ; les plaintes qu'elle lui fit, furent extrêmement respectueuses, et, sans accuser son retardement, elle se contenta de lui dire que son absence avait causé la mort de son frère : *Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus* (*S. Joan.*, XI) : car elle se doutait bien que la mort n'eût jamais osé attaquer le Lazare en la compagnie de Jésus-Christ, et que cette cruelle ennemie du genre humain eût respecté le malade en la présence de son médecin : mais, toute remplie de confiance, elle ajouta en même temps que le mal, pour grand qu'il pût être, ne serait pas sans remède, s'il voulait employer son crédit auprès de son Père, et lui demander la vie du Lazare : *Sed et nunc scio quia quæcumque poposceris a Deo, dabit tibi Deus* (*S. Joan.*, XI).

Le Fils de Dieu, pour consoler son amie, lui dit que son frère ressusciterait, et que sa résurrection lui causerait autant de joie que sa mort lui avait causé de douleur. L'affliction, qui est ingénieuse à tourmenter les misérables, empêcha Marthe de prendre ces paroles selon le sens de Jésus-Christ, et rejetant ses espérances, non sur la résurrection prochaine de son frère, mais sur la résurrection future de tous les hommes, elle lui dit avec beaucoup de sincérité ce qu'elle en croyait : *Scio quia resurget in resurrectione in novissimo die* (*Ibid.*). Par où elle fit paraître qu'elle était bien persuadée de la résurrection générale, et qu'elle ne doutait pas d'une vérité qui était assez incertaine parmi les Juifs. Mais quand le Fils de Dieu, pour la consoler lui eut appris qu'il était la résurrection et la vie, et que ceux qui vivaient et croyaient en lui ne mourraient pas éternellement ; alors, cédant à cette nouvelle assurance, elle lui dit avec beaucoup de respect

et d'amour, qu'elle avait toujours cru qu'il était le Fils de Dieu vivant, et qu'il était venu au monde pour sauver les hommes : *Utique, Domine, ego credidi, quia tu es Christus, Filius Dei vivi, qui in hunc mundum venisti* (*Ibid.*).

Je sais bien que saint Pierre Chrysologue blâme les réponses de Marthe, et qu'il accuse cette sainte d'incrédulité en deux ou trois chefs. Le premier, quand elle dit que l'éloignement de Jésus-Christ avait causé la mort de son frère, parce que si elle eût cru qu'il eût été Dieu, elle ne se fût jamais plainte de son absence, puisque Dieu est présent partout : *Mulier, et Deum confiteris, et dicis : Si hic fuisses? Deum nec absentant loca, nec tempora repræsentant* (*Serm.*, 69). Il ajoute qu'elle en devait plutôt accuser la présence d'Eve dans le paradis terrestre, que l'absence de Jésus-Christ de sa maison : *Non moreretur Lazarus, si in Paradiso mulier non fuisset* (*Idem, ibid.*). Le second, quand elle dit à Notre-Seigneur qu'encore que le Lazare fût mort elle savait bien que s'il demandait sa résurrection, il l'obtiendrait infailliblement du Père éternel; parce que c'était faire passer le juge pour l'avocat, et mettre le Père au-dessus du Fils : *Mulier, judex ipse est quem tu desideras advocatum : in hoc dantis potestas est, non necessitas est rogantis* (*Ibid.*). Le troisième, lorsque la blâmant de sa réponse, où elle marque si nettement sa créance sur la résurrection générale, il dit avec beaucoup d'esprit que cette femme était coupable d'aller chercher si loin la résurrection, qu'elle avait si proche d'elle : *Martha, ante te est resurrectio quam tam longe mittis* (*Idem, ibid.*).

Mais sans perdre le respect que je dois à ce grand saint, il me semble que je puis dire que Marthe n'offensa ni les lois de l'amitié ni celles de la religion, et qu'elle rendit à Notre-Seigneur ce qu'elle lui devait, et comme à son Dieu et comme à son ami ; car elle mit toute sa confiance en lui, elle espéra tout de son pouvoir, et si la grandeur du miracle qu'elle demandait, l'étonna, la puissance de celui qui le devait faire, la confirma. Elle ne crut point l'offenser quand elle lui parla comme à l'avocat des hommes, puisqu'elle avait remarqué que souvent il plaidait leur cause, que quelquefois il commençait ses actions prodigieuses par les prières, et qu'encore qu'il fût égal à son Père par sa nature divine, il était son inférieur par la nature humaine, dont il s'était revêtu pour notre salut. Ainsi elle s'acquitta soigneusement de tous les devoirs d'une bonne amie; elle conserva le respect dans la douleur, et la mort de son frère ne fit point de tort à sa foi ni à son amour.

Mais avant que de passer à sa seconde qualité et de vous la représenter comme hôtesse du Fils de Dieu, permettez-moi de vous faire voir que vous partagez avec elle celle d'amies de Jésus-Christ, et que lui ayant donné votre cœur, il ne peut pas vous refuser son amitié. En effet, vous avez quitté le monde pour le suivre, vous lui avez consacré votre liberté pour lui appartenir, et parce que les biens sont communs entre les amis, vous avez apporté les vôtres à ses pieds, afin qu'il en disposât selon sa volonté. Vous avez fait, dans la suite des temps, ce que les fidèles faisaient en la naissance de l'Eglise, et vous dépouillant de toutes choses pour le Fils de Dieu, vous ne vous êtes réservé que la gloire de le servir et de l'aimer. Ainsi vous êtes ses amies, comme sainte Marthe ; vous êtes ses hôtesses, comme elle, puisque vous le logez en ses membres, comme cette grande sainte l'a logé autrefois en sa personne.

II. — L'hospitalité est aussi ancienne que le monde, et si nous croyons saint Jean Chrysostome, Dieu exerça cette vertu quand il logea le premier homme dans le paradis terrestre. Il le reçut en ce lieu de délices comme un pèlerin, en attendant qu'il le reçût dans le ciel comme un citoyen, et il le mit en possession de ces biens périssables, afin que par l'usage qu'il en ferait il pût mériter les éternels. Les anges, à son exemple, assistent les hommes, et comme pendant leur vie ils portent leurs prières devant Dieu, ils portent leurs âmes après leur mort dans le ciel : *Factum est autem ut moreretur mendicus, et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ* (*S. Luc.*, XVI).

Mais sans prendre la chose de si haut, il est certain que nos premiers pères ont exercé l'hospitalité, et que, sachant que la vie n'était qu'un pèlerinage, ils ont eu grand soin de loger chez eux les pèlerins. Abraham n'avait point de plus noble emploi pendant sa vie, et l'Ecriture nous apprend qu'il attendait les passants sur le chemin, qu'il les invitait, et les forçait même à entrer dans sa maison, et qu'il fut assez heureux pour y recevoir les anges déguisés en hommes. La même Ecriture nous enseigne qu'il continua encore cet exercice en l'autre monde, qu'il y logea les fidèles, et qu'il reçut dans son charitable sein le pauvre Lazare, qui avait été l'horreur et le mépris du mauvais riche. Saint Pierre Chrysologue, expliquant ce passage de l'Evangile, dit qu'Abraham ne s'estimerait pas bienheureux si, au milieu de la gloire, il interrompait ce pieux office, et si, continuant dans le ciel ce qu'il avait toujours pratiqué sur la terre, il ne recevait encore les pèlerins et les pauvres : *Parum se beatum credidit Abraham, si in superna gloria ab hospitalitatis pio cessaret officio* (*S. Chrysolog.*, *serm.* 121).

Les apôtres n'ont rien tant recommandé aux premiers chrétiens que l'hospitalité. Saint Paul ordonne aux évêques d'être hospitaliers, et saint Grégoire ne voulut pas qu'un archidiacre fût promu à l'épiscopat, parce qu'il avait refusé l'entrée de son logis aux membres de Jésus-Christ.

Les premiers évêques faisaient des hôpitaux de leurs maisons, et ces demeures, qu'on appelle maintenant des palais et des hôtels, étaient les retraites et les asiles des pèlerins. Tous les fidèles, dans la primitive Eglise, recevaient les étrangers dans leurs maisons, et ils croyaient que, n'étant que les économes de leurs biens, ils devaient en faire part aux indigents ; ils jugeaient que puis-

qu'ils étaient les enfants d'un même père, ils devaient vivre en commun, et que refuser quelque chose à un chrétien, c'était le refuser au Fils de Dieu même.

Mais entre toutes les personnes qui ont exercé l'hospitalité, il faut avouer qu'il n'y en a jamais eu de plus heureuse ni de plus charitable que sainte Marthe; car elle a eu l'avantage de loger souvent le Fils de Dieu en sa maison, de le servir à la table, et de lui rendre tous les devoirs que l'on rend aux pèlerins; elle est connue dans toute l'Eglise sous le titre glorieux d'hôtesse de Jésus-Christ; et si Madeleine tire son avantage et sa différence de son amour, Marthe tire sa gloire et son caractère de son hospitalité. Le Fils de Dieu n'avait point d'autre maison que celle de Marthe; il s'y retirait avec ses disciples pour se délasser des travaux de l'Evangile; il y allait comme en un lieu où il était également aimé et honoré; il regardait la famille de son hôtesse comme la sienne, et celui qui était si réservé à disposer des choses du monde qui lui appartenaient, puisqu'il en était le souverain, disposait des biens de Marthe comme s'il en eût été le maître.

Ce fut en cette sainte maison qu'il se rendit après les acclamations du peuple dans Jérusalem, et qu'il alla recevoir les honneurs de la sépulture avant sa mort, comme il avait reçu dans cette ville les honneurs du triomphe avant son combat. Ce fut là qu'il souffrit que Madeleine fît une admirable profusion de ses parfums pour l'honorer, pendant que Marthe faisait une sainte profusion de ses biens pour le nourrir.

Mais disons que ce fut en cette maison qu'il commença son Eglise, qu'il assembla souvent ses apôtres, qui en devaient être les colonnes, et qu'il jeta les fondements de cet édifice qui durera autant que le monde. Disons que ces deux sœurs, prévenant la piété de ces saintes femmes, qui ont depuis employé leurs biens pour bâtir des monastères ou des temples, employèrent tous les leurs pour édifier l'Eglise naissante, et que, logeant et nourrissant Jésus-Christ et ses disciples, elles apprirent aux fidèles à loger et à nourrir les prédicateurs. Disons enfin que si Marie fut assez heureuse pour avoir logé le Fils de Dieu dans son chaste sein, pour le nourrir de son lait et pour le servir pendant sa minorité, Marthe a été assez heureuse pour le recevoir dans sa maison, pour le nourrir de ses biens et pour le servir de ses mains pendant sa majorité; et que si l'Evangile a fait l'éloge de Marie quand il a dit : *De qua natus est Jesus*, il a fait celui de Marthe quand il a dit : *Martha excepit Jesum in domum suam.*

Mais comme le Fils de Dieu ne reçoit point de service qu'il ne récompense avec usure, il faut aussi confesser qu'il a bien reconnu les bons offices de Marthe; car, outre que c'était l'honorer que de la préférer à toutes les femmes de la Judée, que c'était consacrer sa maison de s'y retirer souvent, que c'était contracter une très-étroite amitié avec elle que de la prendre pour son hôtesse, il lui a donné cent marques de son amour dans la même maison où il reçut tant de marques de son hospitalité. Ce fut là qu'il acheva par ses discours la conversion de Madeleine et la sanctification de Marthe; ce fut là qu'il leur enseigna les plus sublimes mystères de notre créance, qu'il leur découvrit ses desseins, et qu'il les entretint de sa mort et de sa résurrection; ce fut là qu'il mêla ses pleurs avec leurs larmes quand il apprit de leur bouche la mort de leur frère unique; ce fut là qu'il permit à ses passions de s'élever, et de faire paraître que s'il était homme il était aussi l'ami des hommes : *Turbavit semetipsum, infremuit spiritu et lacrymatus est.* Ce fut là enfin qu'il opéra le plus grand de ses miracles, qu'il fit servir sa puissance à son amour, qu'il récompensa son hôtesse, et qu'il donna la résurrection de son frère à ses larmes. Mais avant que de décrire la pompe de ce prodige, permettez-moi de vous faire voir que ce fut Marthe qui l'obtint, et que le Fils de Dieu le promit et l'accorda à ses prières.

En effet, elle alla au-devant de Jésus-Christ quand il arriva dans sa maison, et elle lui dit la première que son absence avait coûté la vie au Lazare. Elle eut cette longue conférence avec lui sur le sujet de la résurrection, qu'elle conclut par un acte d'amour et de foi, quand elle lui dit : *Utique, Domine, ego credidi, quia tu es Christus, Filius Dei vivi, qui in hunc mundum venisti* (*S. Joan.*, XI). Elle prit le soin d'avertir sa sœur de l'arrivée de son hôte, de sorte que Madeleine ne posséda cette fois-ci son amant que par l'entremise de Marthe. Elle conduisit le Sauveur du monde au sépulcre de son frère, et lorsqu'il commanda que l'on en fît l'ouverture, elle lui représenta que le mort sentait mauvais, parce qu'il y avait quatre jours qu'il était dans le tombeau : *Domine, jam fœtet, quatriduanus est enim* (*Ibid.*). Et afin que l'on ne pût pas douter que le miracle se fît en sa faveur, elle mérita d'entendre ces paroles de la bouche de son divin hôte : *Nonne tibi dixi, quoniam si credideris, videbis gloriam Dei* (*Ibid.*)? Ne vous ai-je pas dit que, si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu. Si bien qu'il paraît évidemment par tout ce discours, que la résurrection du Lazare fut la récompense de la foi et de la charité de Marthe. Mais il parut encore plus clairement, par les circonstances qui l'accompagnèrent, que ce fut le plus grand et le plus pompeux de tous les miracles de Jésus-Christ.

Car outre que le Lazare, sur lequel il fut opéré, était une personne illustre, que les témoins qui le virent étaient considérables, aussi bien pour leur qualité que pour leur nombre, et que la renommée en sema le bruit dans toutes les villes de la Judée, le Sauveur du monde y donna encore des preuves extraordinaires de sa puissance. Ce fut là, comme dit saint Augustin, qu'il parut Dieu, et qu'il obligea ses ennemis même de croire qu'il était le Messie; ce fut là qu'il surpassa l'espérance de ses disciples, de son

hôtesse et de son amante et qu'il fit un prodige que la foi même n'avait osé se promettre : *Plus fecit quam ausa est ipsa fides sperare* (*S. Aug.*, *serm. de Lazaro*); car il y avait quatre jours que le Lazare était mort : son âme était descendue dans les limbes, et par le séjour qu'elle y avait fait, elle s'y était acquis le droit de bourgeoisie, comme dit saint Pierre Chrysologue : *Lazarus factus erat inquilinus inferi.* Son corps exhalait une puanteur insupportable, et, selon toutes les apparences, la corruption y avait fait naître les vers ; cependant le Fils de Dieu, par ces trois paroles : *Lazare, veni foras,* retira l'âme des limbes, la réunit à son corps et rendit à celui-ci la beauté, la force et la vie.

Il détruisit par ce miracle l'empire de l'enfer et de la mort, et il ôta à l'un et à l'autre ce qu'il semblait leur avoir laissé dans ses miracles précédents. Car, comme remarque ingénieusement saint Pierre Chrysologue, quand il ressuscita la fille du prince de la synagogue, le corps en était encore tout chaud, et il semblait que l'âme, ne l'ayant pas tout à fait abandonné, fût demeurée sur ses lèvres : *Suscitaverat Dominus filiam Jairi, principis synagogæ, sed adhuc funere calente, adhuc viante spiritu, adhuc anima claustra tartari nesciente; sic enim mortuæ vitam reddidit, ut jus maneret inferni* (*S. Chrysolo.*, *serm.* 63). Quand il rendit la vie au fils unique de la veuve, son âme n'avait pas eu le loisir de descendre dans les limbes, ou pour le moins, elle n'y avait pas fait un long séjour. Son corps, bien qu'enfermé dans le cercueil, n'avait point été mis dans le sépulcre, et étant exempt de corruption, il n'avait pas encore éprouvé toutes les rigueurs de la mort : *Suscitavit et unicum matris, sed sic ut retineret feretrum, ut anticiparet sepulcrum et corruptionem suspenderet, et præveniret fætorem, et ante mortuo redderet vitam, quam tota mortuus jura mortis intraret* (*Idem*, *ibid.*).

Mais quand il ressuscita le Lazare, le corps et l'âme de ce défunt avaient ressenti toutes les violences et tous les outrages de l'enfer et de la mort. Son âme était descendue dans les limbes et y avait séjourné longtemps, son corps était enfermé dans le tombeau, la corruption l'avait infecté, les vers s'en étaient emparés, si bien que la résurrection en fut d'autant plus parfaite, que la mort en avait été plus entière : *Circa Lazarum vero quod geritur, totum singulare est; cujus mors, cujus resurrectio commune nihil habet cum prædictis : circa quem et vis tota mortis impleta est et forma resurrectionis plena resplendet* (*Idem*, *ibid.*). Ne voilà pas, messieurs, un prodige étrange, et quand le Fils de Dieu l'a opéré avec tant de pompe, n'a-t-il pas donné une admirable preuve de sa puissance? Mais n'a-t-il pas magnifiquement récompensé son hôtesse, à la piété de laquelle il semble avoir consacré le plus grand et le plus difficile de tous ses miracles.

Espérez, mes chères sœurs, que le Fils de Dieu ne vous accordera pas de moindres faveurs qu'à sainte Marthe, puisque vous êtes ses hôtesses comme elle, que vous l'avez logé et nourri dans ses membres, et que vous ne l'avez pas méconnu en la personne des pauvres. Ce service lui est agréable, il le reçoit du haut des cieux avec plaisir, ou plutôt il descend sur la terre pour le recevoir lui-même et pour vous honorer de sa présence ; car il réside dans les pauvres, que vous assistez ; il est caché dans les malades, que vous servez, et, selon toutes les maximes de notre religion, il n'est pas moins véritablement, quoique différemment, dans les hôpitaux que dans nos églises. Il est si étroitement uni aux pauvres qu'il semble les avoir transformés en lui ou s'être transformé en eux : on ne peut les séparer sans leur faire violence ; quand on honore un pauvre, on honore Jésus-Christ, et on outrage Jésus-Christ quand on outrage un pauvre : *Pauperes sic amat Christus*, dit admirablement saint Pierre Chrysologue, *ut non adsit pauperi, sed ipse sit pauper ; nam in se transfudit pauperem, aut se in pauperem transfudit* (*serm.* 14) : Le Fils de Dieu aime le pauvre si tendrement, qu'il n'est pas dans le pauvre, mais qu'il est le pauvre lui-même; car, pour contenter son amour, il s'est converti en la personne du pauvre, ou il a converti le pauvre en la sienne; si bien qu'il est vrai que qui assiste le pauvre, assiste le Fils de Dieu; qui nourrit les membres, nourrit leur chef, et qui secourt les misérables, secourt le Dieu de miséricorde.

Beatus, disait David : *qui intelligit super egenum et pauperem* (*Ps.* XL) : Bienheureux celui qui entend sur le misérable et sur le pauvre. Etrange façon de parler! car il semble qu'il eût été plus à propos de dire : Bienheureux qui regarde, qui écoute ou qui assiste le pauvre. Mais le prophète a voulu nous apprendre par cette expression extraordinaire qu'il fallait étudier le pauvre pour le comprendre, qu'il fallait y chercher le Fils de Dieu avec les yeux de la foi, ne pas croire ce qu'on y voit pour y croire ce qu'on n'y voit pas; se persuader fortement que Jésus-Christ y réside, et qu'il y reçoit nos services et nos aumônes : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.* Mais c'est trop peu dire, mes chères sœurs, que de dire que Jésus-Christ est enfermé dans le pauvre : disons qu'il y est si véritablement que nous l'y pouvons préférer à lui-même, s'immolant sur nos autels, et conversant avec les hommes sur la terre.

Je sais bien que Jésus-Christ dans l'eucharistie est un Dieu d'amour, qu'il a institué cet auguste sacrement pour ne pas abandonner son Eglise et pour s'incarner encore dans l'âme de chaque fidèle : mais tous les Pères m'apprennent que Jésus-Christ veut que l'on rompe et que l'on vende les calices où son sang est contenu, pour secourir les misérables, dans lesquels il est caché. Et saint Ambroise m'assure que le calice n'est jamais plus digne du sang de Jésus-Christ que quand il est rompu, pour racheter les captifs, comme le sang du Fils de Dieu a été répandu pour racheter les pécheurs : *Tunc vas*

Dominici corporis agnosco, cum in utroque videro redemptionem, ut calix ab hoste redimat quos sanguis a peccato redemit (*Lib.* II, *Offic.*, *cap.* 28). Et puis il ajoute admirablement : La gloire de nos sacrements, c'est la délivrance des prisonniers et le soulagement des misérables : *Ornatus sacramentorum redemptio captivorum est.*

S'il nous est permis de dépouiller nos autels pour vêtir les pauvres, et si nous pouvons interrompre le sacrifice de la messe pour assister les misérables, je dis, avec saint Jean Chrysostome, que nous pouvons préférer Jésus-Christ renfermé dans les malades ou dans les pauvres, à Jésus-Christ conversant avec les hommes et résidant en la maison de sainte Marthe. Je sais bien que c'est un extrême bonheur d'avoir vu le Fils de Dieu sur la terre, d'avoir ouï les oracles qui sortaient de sa bouche, et admiré les prodiges qui partaient de ses mains. Je sais bien que les prophètes ont souhaité cet avantage, et qu'ils ont désiré de voir celui que les apôtres ont vu pendant trois années. Je m'imagine même que vous enviez cette grâce, que vous voudriez, comme Marthe, le recevoir dans votre maison, laver ses pieds, le servir à table et lui rendre tous les devoirs d'une hôtesse; que vous voudriez, comme Madeleine, vous prosterner à ses pieds, les baigner de vos larmes, les essuyer de vos cheveux et les baiser de votre bouche.

Mais cessez de former ces inutiles désirs ; contentez-vous de votre condition, et sachez que votre bonheur ne cède point à celui de Marthe ni de Madeleine. Elles avaient trop de satisfaction à loger le Fils de Dieu dans leur maison et à servir celui que les anges servent avec respect dans la gloire : l'amour-propre et la vanité pouvaient trouver du plaisir en cet exercice; et quelque bonne intention qu'y pût apporter la piété, elle n'était pas sans intérêt, puisqu'elle n'était pas sans récompense. La majesté qui éclatait sur le visage de Jésus-Christ, la douceur de ses regards, la vertu de ses paroles et les grâces qui accompagnaient toutes ses actions, diminuaient le mérite de l'amour et de la foi de son hôtesse et de son amante : mais quand vous le servez dans un pauvre, qui n'a point de charmes, que vous le secourez dans un malade, qui n'a rien qui n'exerce votre patience, que vous ne voyez Jésus-Christ qu'avec les yeux de la foi, et que vous ne remarquez rien en celui qui vous le représente que des infirmités et des misères, vous lui rendez sans doute un service plus agréable que celui que lui rendirent autrefois Marthe et Madeleine. Et si votre foi vous persuade vivement que ce misérable est Jésus-Christ déguisé, que ce visage défiguré est celui de votre Dieu, que ces plaies sont celles de votre libérateur, et que ce malade qui vous fait horreur est l'image de Jésus-Christ crucifié, vous aurez plus de mérite, parce que vous aurez plus de peine que ces deux charitables sœurs, qui reçurent le Fils de Dieu dans leur maison, et qui ne l'abandonnèrent pas même dans son sépulcre. Je vous le promets d'autant plus, que vous êtes vierges comme sainte Marthe, et qu'après avoir consacré vos biens et vos affections à Jésus-Christ, vous lui avez encore consacré votre corps à son exemple.

III. — Ne pensez pas, mes chères sœurs, que je veuille faire ici l'éloge de la pureté, et que, pour vous rendre cette vertu précieuse, j'aie dessein de vous en représenter les avantages ; vous en connaissez assez le mérite, puisque vous l'avez embrassée ; et il me semble qu'il est inutile de la louer en votre présence, puisque vous l'avez suffisamment louée par le choix et par le vœu que vous en avez voulu faire. Mais je désire vous montrer que la virginité est attachée à l'hospitalité ; que les hôtesses de Jésus-Christ sont obligées d'être vierges, et que celles qui le logent dans leur maison doivent être les images vivantes de sa mère, qui le logea dans son chaste sein.

Comme le Fils de Dieu est vierge, et qu'il naît toujours d'un Père vierge dans l'éternité, il veut que toutes les personnes qui l'approchent de plus près sur la terre soient vierges; il veut que Marie lui consacre sa virginité et qu'elle se prépare à la dignité de mère par la qualité de vierge : *Quoniam virum non cognosco* (*S. Luc.*, IV, 1). Il veut que le sein qui l'a porté soit l'image du sein de son Père, où il reçoit l'être sans corruption, et où, naissant de sa substance, il porte sans confusion le nom de Fils : *Ita quidem genitus, ut non erubescat in Filii nomine* (*Tertull.*, *in Apolog.*) Il veut que le lait qui le nourrit soit produit par un miracle dans les mamelles de sa mère, et que, comme chante l'Eglise, cette divine liqueur trouve sa source dans le ciel : *Ubere de cœlo pleno :* Il veut enfin que ces mains qui le portent surpassent en pureté celles des prêtres, puisqu'elles doivent toucher le saint des saints.

Par la même raison, Jésus-Christ désire que ses épouses soient vierges ; que celles qui le doivent suivre partout lui consacrent leur cœur et leur corps, et que lui donnant toutes leurs affections elles n'aiment que lui dans le monde : *Despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo* (II *Cor.*, XI). Mais s'il a jamais exigé la pureté de quelques personnes, ç'a été de ses hôtesses : car, comme il devait avoir plus de commerce avec elles qu'avec les autres, et que leur alliance devait produire entre elles et lui une sainte familiarité, il fallait qu'elle fût entretenue par une éminente pureté, et que ses hôtesses, pour être en quelque façon dignes de leur hôte, fussent des anges sur la terre.

En effet, l'illustre sainte Marthe, qui a été la première hôtesse du Fils de Dieu, a été la première des vierges après sa Mère. Elle lui consacra sa pureté sitôt qu'elle lui offrit sa maison, et, joignant ensemble la virginité avec l'hospitalité, elle nous apprit que toutes les hôtesses de Jésus-Christ devaient être vierges : si bien qu'on peut dire d'elle ce que saint Jean Chrysostome a dit autrefois de saint Jean l'Evangéliste : car, pour relever la sainteté de cet apôtre, il a remarqué qu'il

était le principe de la virginité dans l'Eglise, et qu'après le Fils de Dieu il était le premier de tous les vierges : *Exordium virginitatis.* Sainte Marthe peut recevoir cet éloge aussi justement que lui, puisqu'après la Mère de Dieu elle est la première qui a consacré sa virginité à Notre-Seigneur, et qu'elle peut être appelée entre les femmes comme saint Jean entre les hommes : *Exordium virginitatis.* Elle profita de l'avis que son divin hôte lui avait donné, et, prévoyant bien qu'elle ne pourrait plus être son hôtesse dans le ciel, où il ne serait plus pèlerin, elle voulut être toujours vierge, afin que dans la gloire il fût toujours son époux.

Reprenons cette pensée de plus haut, et disons que quand Jésus-Christ fut l'arbitre de sainte Madeleine et de sainte Marthe, il fit connaître à celle-ci qu'encore que son emploi fût bon, celui de sa sœur était meilleur ; que le sien passerait avec le temps, et que celui de sa sœur durerait dans l'éternité. En effet, Madeleine aimera toujours Jésus-Christ; elle entendra sa parole, elle considérera ses beautés, et elle trouvera son bonheur dans le ciel en la même chose où elle trouvait son occupation et son repos sur la terre. Comme elle n'a point changé d'objet, elle n'a point changé de désirs ni de pensées, et cet un si nécessaire qui l'occupait parmi les hommes l'occupe encore parmi les anges : elle aimait le souverain bien dans le temps, elle l'aime encore dans l'éternité, et ce bien n'étant sujet à aucune variété, son amour n'est sujet à aucune révolution : *Optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea* (*S. Luc.*, XII).

Mais comme sainte Marthe s'exerçait dans les œuvres de miséricorde, elle a changé d'exercice quand elle a changé de condition, et, ne trouvant plus de misérables dans le ciel, elle n'est plus obligée à les assister : car, comme disait très-bien saint Augustin aux fidèles, quand il n'y aura plus de misérables, vous ne ferez plus de miséricordes; quand il n'y aura plus de pèlerins, vous n'exercerez plus l'hospitalité; quand il n'y aura plus de pauvres, vous ne ferez plus d'aumônes; et quand il n'y aura plus de morts, vous ne serez plus obligés à les ensevelir : *Tolle famem, cui frangis panem? tolle peregrinationem, cui exhibes hospitalitatem? tolle nuditatem, cui præparas vestem* (*S. Aug.*, *serm. de verb. Domini* 27)? Quand il n'y aura plus de maladies, vous ne visiterez plus de malades; quand il n'y aura plus de prisons, vous ne rachèterez plus de captifs; et quand il n'y aura plus de différends, vous ne réconcilierez plus d'ennemis : *Non sit ægritudo, quem visitas? non sit captivitas, quem redimis? non sit rixa, quem concordas* (*Idem*, *ibid.*)? Or il est certain que tous ces offices cessent dans le ciel, puisque tous ces besoins ne s'y trouvent pas, et que la miséricorde n'y aura plus d'emploi, puisque la misère en sera bannie.

Je vous confesse que cette occupation est sainte; mais vous seriez injustes, si, pour la continuer, vous souhaitiez que les nécessités de votre prochain durassent toujours et qu'il fût toujours misérable, afin que vous fussiez toujours miséricordieuses. *Ibi tamen servit charitas necessitati; bonum opus, sed molesta causa; bona misericordia, sed molesta miseria* (*Idem*) : La charité sert ici-bas à la nécessité; l'œuvre est bonne, mais la cause est fâcheuse ; la miséricorde est excellente, mais la misère est insupportable; et vous savez bien que puisque Dieu a promis une félicité parfaite dans le ciel, il faut que toutes les misères en soient éloignées. Il n'y aura plus de pèlerins, où chacun vivra dans sa patrie ; il n'y aura plus de malades, où l'immortalité sera la véritable santé ; il n'y aura plus d'ennemis, où la charité sera le lien des cœurs; il n'y aura plus de morts, où chacun jouira de la vie éternelle : *Peregrinus nemo erit, ubi omnes in patria sua vivunt ; non erunt litigantes, ubi omnes in pace sempiterna vultu Dei fruuntur ; nemo erit ægrotus, ubi sanitas vera est immortalitas; nemo morietur, ubi omnes in vita æterna erunt* (*S. August.*, *in Psal.* LXXXV). C'est pourquoi l'occupation de Marthe cessera quand nos misères finiront, et elle changera d'emploi quand elle changera de condition ; mais sa pureté durera toujours ; elle emportera dans le ciel cette honorable qualité ; elle sera toujours vierge, et Jésus-Christ sera toujours son époux ; elle suivra l'Agneau partout où il ira, et n'étant plus inférieure à sa sœur, elle possédera le souverain bien avec elle. Si elle lui cède en amour, elle la surpassera en virginité, et si elle n'est pas l'amante de Jésus-Christ, elle sera son épouse, puisqu'elle est vierge.

C'est en quoi, mes chères sœurs, vous devez imiter votre glorieuse patronne; il faut que vous ajoutiez la pureté à l'hospitalité, que vous soyez les épouses du Fils de Dieu aussi bien que ses hôtesses, et qu'après lui avoir donné votre travail, vous lui donniez votre affection par un sacrifice entier de votre cœur et de votre corps. Mais ne vous allez pas imaginer que pour être plus unies à Jésus-Christ, vous deviez abandonner les pauvres, et que pour être plus recueillies et moins distraites, vous deviez quitter le service des malades ; ce serait renoncer à votre vocation, ce serait manquer à votre vœu et perdre la charité pour acquérir la pureté. Il faut que vous accordiez, comme Marthe, le repos avec l'action, la qualité de vierge avec celle d'hôtesse, les avantages de la retraite avec ceux de la miséricorde.

Si vous me demandez par quel artifice vous unirez ensemble des choses qui vous semblent incompatibles, je vous dirai, mes chères sœurs, qu'il faut que vous ne regardiez que Jésus-Christ dans les pauvres, que vous ne considériez que votre époux dans les malades, et que croyant plus aux yeux de la foi qu'à ceux de la chair, vous vous persuadiez fermement que ce misérable est votre Sauveur, que le servant vous servez votre Dieu, et qu'en touchant ses plaies vous enfoncez vos mains, comme saint Thomas, dans le côté du Fils de Dieu. Si vous avez cette pensée, vous ne serez jamais distraites, vous trouverez le recueillement dans l'action, le repos

dans le travail, et, pour le dire en un mot, Jésus-Christ dans la personne du pauvre. Cette maxime est si vraie, que saint Pierre Chrysologue a dit qu'Abraham avait vu le Fils de Dieu avant qu'il fût né, qu'il l'avait reçu dans les pauvres qu'il avait logés, et que par un miracle que la seule foi peut comprendre et que la charité seule peut opérer, il avait touché celui qui n'avait point encore de corps, il avait reçu dans sa maison celui qui n'était point encore descendu des cieux, et qu'il avait véritablement possédé en la personne des pauvres celui qui régnait encore parmi les anges. *In paupere ab Abraham suscipitur Christus antequam esset* (*S. Chrysolog.*, *serm.* 121).

Mais qu'est-il besoin de chercher des preuves dans les Pères de l'Eglise pour autoriser une vérité qui est couchée dans l'Evangile? Le Fils de Dieu ne vous a-t-il pas assuré qu'il vivait dans les pauvres, qu'il souffrait dans les malades, et qu'il était captif avec les prisonniers? N'est-ce pas assez pour exciter votre foi, pour allumer votre amour, pour recueillir votre esprit et pour vous obliger de traiter ce pauvre avec soin, de servir ce malade avec respect, de regarder en l'un et en l'autre la personne de Jésus-Christ? Ne craignez donc plus d'être distraites, puisque vous trouvez dans ce misérable celui que Marthe servait dans sa maison. Persuadez-vous que c'est Jésus-Christ qui vous parle, quand ce malade vous appelle; que c'est Jésus-Christ qui a besoin de vous, quand ce pauvre vous demande votre secours, et que c'est le roi des anges qui s'est déguisé sous cette condition pour éprouver votre foi, pour exercer votre patience et pour exciter votre charité.

Que vous serez quelque jour avantageusement récompensées de ces services: car quand tous les hommes trembleront en la présence de leur juge, quand les rois attendront de sa bouche l'arrêt de leur vie ou de leur mort, quand les justes, qui sont plus considérables que les rois, flotteront entre la crainte de leur perte et l'espérance de leur salut, *Ubi justus vix salvabitur* (*I S. Petr.*, IV), vous comparaîtrez devant lui avec assurance, vous éprouverez la vérité de cette parole de David: *In die mala liberabit eum Dominus* (*Psal.*, XL); le Fils de Dieu fera votre éloge en la présence des hommes et des anges, il reconnaîtra publiquement vos travaux, et il dira, à la face du ciel et de la terre: Venez, mes chères épouses, recevez la couronne qui vous est préparée avant les siècles, entrez dans mon palais, puisque vous m'avez reçu dans votre maison; je vous connais par vos bonnes œuvres, et j'ai tenu compte de tous les services que vous m'avez rendus autrefois. C'est vous qui m'avez secouru dans ce pauvre, c'est vous qui m'avez assisté dans ce malade, c'est vous qui avez apaisé ma faim et éteint ma soif, c'est vous qui m'avez guéri de mes maux et soulagé dans mes douleurs. Il vous semble maintenant qu'il ne considère pas vos services, qu'il néglige vos bonnes œuvres, qu'il ne remarque pas vos travaux; mais consolez-vous, il les publiera sur la terre, il les récompensera dans le ciel, et puisque vous avez été, comme sainte Marthe, ses amies, ses hôtesses et ses vierges, vous serez ses épouses et vous régnerez éternellement avec lui dans la gloire; où nous conduise, etc.

PANÉGYRIQUE DE SAINT PIERRE AUX LIENS,

Prononcé, le jour de sa fête, dans l'Oratoire.

Erat Petrus dormiens inter duos milites, vinctus catenis duabus (*Act.*, XII).

Quand je considère le prince des apôtres dans la prison, chargé de chaînes et environné de soldats, je ne saurais m'empêcher que je n'admire la conduite de Jésus-Christ sur sa personne, et que je ne sois surpris de le voir en un état si éloigné de celui que lui avait fait espérer son maître: car quand il l'appela à son service et l'obligea de quitter sa barque, il lui promit solennellement qu'au lieu de prendre des poissons il prendrait des hommes, et que, les tirant de la mer du monde, il les ferait entrer dans le sein de son Eglise. Cependant celui qui devait prendre les autres est pris lui-même, et cet illustre pêcheur, qui devait engager des princes dans ses filets, est retenu dans les prisons par Hérode; et quand Jésus-Christ voulut le récompenser de cette confession par laquelle il reconnut qu'il était le Fils unique de Dieu, il lui promit de l'établir le juge du monde, de lui donner le pouvoir d'absoudre les criminels, et de briser leurs chaînes par sa parole. Cependant, messieurs, celui qui doit délivrer les captifs est chargé de fers, et celui qui doit mettre en liberté les pécheurs a besoin que le ciel lui rende la sienne. Il est vrai qu'il ne fut pas longtemps en ce pitoyable état, parce que l'Eglise obtint sa délivrance, et que les anges, rompant ses chaînes, le tirèrent de la prison par un miracle. Mais puisque la Vierge y contribua plus que personne par ses prières, et que ces bienheureux esprits exécutèrent ses ordres, quand ils délivrèrent l'apôtre, disons lui, avec eux: *Ave, Maria.*

Ce profane croyait avoir heureusement rencontré, quand il disait que celui qui pouvait joindre l'utile à l'agréable, avait trouvé le moyen de contenter tout le monde: *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.* En effet, si l'on pouvait persuader aux pécheurs que la vertu apporte du profit et du plaisir à ceux qui la suivent, il n'y en a point qui n'embrassât son parti et qui ne voulût être vertueux, pour devenir riche et content. Néanmoins, comme les ambitieux ne cherchent pas tant le profit ni le plaisir que la gloire, il faudrait que la vertu, pour les charmer, fût aussi honorable qu'utile, et qu'elle promît à ses amants autant d'honneur que de plaisir. C'est pourquoi ce poëte devait joindre l'honnête à l'utile et à l'agréable, pour attirer tout le monde, et il devait se ressouvenir que comme le plaisir flatte les voluptueux, le profit gagne les avares, et la gloire enlève les ambitieux.

Mais il est très-difficile d'accorder ensemble trois qualités si différentes et de trouver en un même bien la gloire, le plaisir et le profit. Ce qui est utile est souvent sordide, et par conséquent ne peut être honnête; ce qui est agréable est la plupart du temps nuisible et ne saurait être utile; ce qui est glorieux est toujours pénible et ne peut être agréable. Ainsi l'homme ne saurait être heureux en ce monde, et quelque effort qu'il fasse, il ne peut unir ensemble le plaisir, le profit et la gloire. Il n'appartient qu'à Dieu, à qui les miracles sont faciles, d'accorder ces choses ensemble et de terminer les différends qui les divisent. En effet la vertu chrétienne possède ces trois qualités: elle est utile, puisqu'elle nous enrichit; elle est honorable, puisqu'elle nous sanctifie; elle est agréable, puisqu'elle nous contente. Mais je ne m'étonne pas que Dieu réconcilie dans la vertu le plaisir, et le profit avec la gloire, puisqu'il a su les accorder dans les chaînes de saint Pierre, et que par un prodige qui étonne tout l'univers, il les a rendues agréables, utiles et glorieuses : car c'est trouver le secret d'unir ensemble les contraires, et d'accorder le plaisir avec la douleur, le profit avec la perte et l'honneur avec l'infamie. Considérons ces merveilles, et avouons que celui qui les opère est admirable dans ses saints.

I.—Comme la plupart des hommes se conduisent plutôt par la crainte que par l'amour, il a fallu dans les Etats leur proposer aussi bien des peines que des récompenses, afin que si celles-ci ne pouvaient leur donner de l'espérance, celles-là leur donnassent de la crainte. De là vient que nous voyons des gibets et des échafauds où l'on fait mourir les coupables, des prisons et des galères où on les enferme, des chaînes et des fers dont la pesanteur les accable. S'il m'est permis de raisonner sur ces supplices, il me semble qu'il n'y en a point de plus fâcheux que les derniers, car ils entreprennent sur la liberté des criminels ; et plus cruels que la prison et que l'échafaud, ils leur ôtent l'usage de leurs pieds et de leurs mains. Je sais bien que les hommes perdent la vie sur l'échafaud, mais ils trouvent leur sûreté dans la mort; et dès lors que leur âme est sortie du corps, ils n'appréhendent plus la cruauté des bourreaux. Je sais bien que les captifs perdent la liberté dans la prison et que quand ils ont passé ces portes de fer, qui font horreur à qui les voit, ils ne peuvent plus disposer de leurs personnes ni de leurs biens. Mais ceux qui, outre le malheur de la prison, souffrent encore celui des chaînes, sont incomparablement plus à plaindre, puisqu'ils ne sauraient se servir de leurs membres, et que leur corps devient pour eux une seconde prison.

Il faut que ce supplice soit extrêmement rigoureux, puisque la justice des hommes et celle de Dieu ne l'emploie que pour punir les plus énormes péchés. Les juges ne chargent de fers que les coupables qui sont furieux ou qui, méritant une mort infâme et cruelle, essaieraient, s'ils étaient libres, de s'en délivrer par une plus douce et moins honteuse. Dieu ne met pas tous les damnés dans les fers ; et l'Ecriture, qui nous a décrit leurs supplices, nous apprend qu'il n'y a que les démons qui soient punis de ce tourment : *Rudentibus inferni detractos in tartarum tradidit cruciandos* (II *Petr.*, II). Je ne m'étendrai point davantage à vous prouver que les chaînes sont insupportables à l'homme, puisque l'aversion naturelle qu'il en a, le témoigne assez clairement. Mais je m'arrêterai seulement à vous faire voir qu'elles sont utiles aux saints, qu'elles les unissent à Dieu et les détachent d'eux-mêmes, qu'elles leur procurent la véritable vérité et qu'elles les rendent plus chers aux bienheureux et aux fidèles. Voyons toutes ces vérités dans les chaînes de saint Pierre.

J'avoue que l'on traita bien indignement cet apôtre, lorsque non content de le jeter dans un cachot, on le chargea encore de fers et qu'on agit avec lui comme avec un ennemi public, ou comme avec une victime dévouée à la mort. Mais certes il faut reconnaître aussi que ces chaînes lui furent très-avantageuses, puisqu'elles élevèrent son esprit à Dieu et qu'elles n'accrurent ses peines que pour accroître ses mérites. Toutes choses ont été créées pour le service de l'homme, et comme il n'y en a pas une qui ne lui doive donner du plaisir, il n'y en a pas une aussi qui ne lui doive causer du profit. Les astres l'éclairent, les fleurs le divertissent, les fruits le nourrissent et toutes les créatures le servent. Cependant depuis le péché elles contribuent à sa perte, et par un étrange malheur, celles qui devraient l'approcher de Dieu, l'en séparent et l'en éloignent ; les richesses font des avares ; les beautés font des impudiques, les honneurs font des ambitieux, et les astres, qui sont les plus belles parties du monde, font des idolâtres.

Il n'y a plus que les afflictions qui, étant filles de la croix, soient utiles aux chrétiens ; et qui, les détachant du monde, les unissent à Jésus-Christ. La pauvreté, qui les dépouille de leurs biens, leur en fait perdre le désir : la maladie qui efface la fraîcheur de leur visage, conserve la pureté de leur âme ; les affronts, qui leur donnent de la confusion, les guérissent de l'orgueil ; et pour tomber sur mon sujet, les prisons et les liens, qui leur ôtent la liberté du corps. leur augmentent celle de l'esprit, puisqu'ils ne traitent jamais plus familièrement avec Dieu, que quand ils ne peuvent plus traiter avec les hommes.

Saint Pierre employait le temps de sa prison à s'entretenir avec Jésus-Christ ; sa captivité était une retraite où il ne pensait qu'à son salut et à la gloire de son maître ; et il enseignait par son exemple aux martyrs ce que Tertullien a voulu depuis leur persuader par ces paroles (*Tertul.*, *ad Mart.*). *Auferamus carceris nomen, secessum vocemus ; et si corpus includitur et si caro detinetur, omnia spiritui patent.* Il semble que l'esprit de l'homme n'est jamais plus libre que quand son corps est enchaîné, et que sortant de son

cachot sans le rompre, il emporte l'homme tout entier où il veut aller : *Totum hominem animus circumfert et quo velit transfert* (*Idem, ibid.*). Mais il est certain qu'il n'est jamais plus occupé de Dieu, que quand il est séparé du monde et que sa prison l'élève heureusement dans le ciel.

Je ne considère jamais Jonas dans le ventre de la baleine, que je ne sois saisi d'admiration. Ce prophète était enfermé dans le plus horrible cachot de la nature. Les abîmes, comme il dit lui-même, lui couvraient la tête; il avait perdu la lumière avec la liberté ; il était plutôt enseveli dans un tombeau, que resserré dans une prison, et en ce triste séjour il ne voyait qu'une mort aussi certaine qu'effroyable. Cependant il oublie tous ces dangers qui l'environnent et qui le pressent ; il emploie les moments de vie qui lui restent à bénir Dieu, qui le punit ; et il adore sa justice, contre qui la prudence humaine ne se peut défendre: si bien qu'on peut dire que ce prophète n'a jamais été plus éclairé que dans les ténèbres, plus assuré que dans les dangers, plus libre que dans sa captivité, ni plus saint que dans son supplice.

Tel était l'apôtre saint Paul dans sa prison : de ce lieu destiné pour le châtiment des coupables, il gouvernait toute l'Eglise, il instruisait les fidèles, et changeant son cachot en une chaire, il annonçait l'Evangile à tout le monde. Il savait bien qu'il y avait de faux apôtres qui ne prêchaient Jésus-Christ que pour augmenter sa peine et pour appesantir ses fers ; mais il confesse en même temps que ces persécutions lui étaient utiles et que si elles mettaient sa vie en hazard, elles mettaient son salut en assurance : *Quidam autem ex contentione Christum annuntiant non sincere, existimantes pressuram se suscitare vinculis meis : scio enim quia hoc mihi proveniet ad salutem* (*Philipp.*, I). Tel enfin était le prince des apôtres au milieu de ses fers : Sa prison augmentait son courage ; la présence du péril relevait son espérance ; la pesanteur de ses chaînes soulageait la rigueur de ses ennuis ; il s'élevait au-dessus de toutes ses peines ; il recommandait à Jésus-Christ l'Eglise, dont, il avait la conduite ; il éprouvait que ses liens l'unissaient à Dieu, et que sa captivité ne servait qu'à le rendre plus saint et plus humble. Aussi devient-il en cet état plus cher à toute l'Eglise : elle s'intéresse dans sa délivrance ; elle conjure son époux de lui rendre son pasteur ; elle redouble ses prières, et joignant ensemble tous ses enfants, elle essaie d'obtenir la liberté de leur père : *Oratio fiebat sine intermissione ab Ecclesia ad Deum pro eo* : dit l'Ecriture (*Act.*, XII).

Le Fils de Dieu, du haut des cieux, contemple cet illustre captif; il prépare des récompenses à son courage ; il tient compte de toutes les peines qu'il souffre dans sa prison, et le réservant à d'autres combats, ou plutôt à d'autres triomphes, il commande à un de ces bienheureux esprits qui environnent son trône d'aller mettre en liberté cet innocent prisonnier. L'ange n'en a pas plutôt reçu l'ordre, qu'il descend du ciel comme un éclair, et se rend auprès de l'apôtre, de qui la captivité n'avait point troublé le repos; il l'éveille aussitôt qu'il l'approche ; il brise ses fers, ouvre les portes de la prison, avec celles de la ville, et le conduit sûrement dans la maison où les apôtres étaient assemblés. Ne faut-il pas avouer que ces chaînes furent bien utiles à saint Pierre, puisqu'elles lui procurèrent tant de faveurs, qu'elles lui obtinrent les prières de l'Eglise, le secours de Jésus-Christ, le service des anges, et qu'elles fournirent d'occasion à tant de rares miracles?

Aussi quand le grand saint Jean Chrysostome considère l'apôtre enfermé dans la prison, et l'ange qui descend du ciel en terre pour le délivrer, il proteste qu'il aimerait mieux être le captif que le libérateur, et qu'il préférerait la condition de l'apôtre à celle de l'ange. Oui, dit-il à ses auditeurs, si l'on me donnait le choix d'être l'ange qui rompt les liens de saint Pierre, ou saint Pierre chargé de ses fers, je vous déclare que j'aimerais mieux être l'apôtre que l'ange, puisque l'Ecriture m'enseigne que l'ange n'est descendu que pour l'apôtre : *Petrus utique maluissem esse, propter quem descendit angelus* (*S. Chrysost.*, *serm.* 8, *in c.* IV *Ephes.*). Apprenez donc, messieurs, que les liens de saint Pierre lui sont utiles, et qu'ils ont contribué à relever son mérite et sa sainteté ; mais apprenez en même temps qu'ils ont été utiles aussi aux fidèles, que l'Eglise en a ressenti du secours dans ses besoins, et qu'elle doit une partie de sa liberté aux chaînes de cet illustre captif.

Quand Dieu veut faire du bien au monde par ses serviteurs, il les réduit au même état où il réduisit son Fils quand il voulut se servir de lui pour opérer l'ouvrage de notre salut. Car, comme il voulut que Jésus-Christ nous sauvât par ses douleurs, qu'il nous délivrât par sa prison, qu'il nous vivifiât par sa mort, il veut que les saints nous enrichissent par leur pauvreté, nous fortifient par leur faiblesse, et nous affranchissent par la perte de leur liberté; il veut que les chaînes de saint Paul contribuent à la conquête de l'univers ; que ce prisonnier, accablé sous la pesanteur de ses fers, instruise tous les infidèles, et qu'il fasse l'office d'apôtre pendant qu'il soutient le personnage d'un captif.

En effet, saint Jean Chrysostome, qu'on peut nommer l'amant ou le panégyriste des fers de saint Paul, remarque que ce divin prédicateur des gentils a donné les plus grands combats, pendant qu'il était chargé de chaînes ; que rien ne lui résistait en cet état, et qu'il remportait autant de victoires qu'il donnait de combats. Il est enchaîné dans Jérusalem, et il étonne un roi et un président qui l'entendent parler du Jugement : *Vinctus est Hierosolymis, regem exterruit, præsidi timorem incussit.* Il est enchaîné dans un vaisseau, il le délivre du naufrage, et malgré la rigueur de la saison et la violence de la tempête, il obtient la vie de tous ceux qui naviguent avec lui : *Vinctus navi-*

gavit, naufragium solvit, hyemem superavit (*Hom.* 5 *de patientia Job*); il est enchaîné dans Rome, il convertit les Romains; il enlève des favoris et des maîtresses à Néron, et ce captif acquiert des esclaves à Jésus-Christ : *Vinctus est Romæ, et plerosque attraxit;* il est enchaîné dans la prison, il en ébranle les fondements, il en brise les portes et il voit le geôlier à ses pieds qui lui demande la liberté et la vie : *Vinctus est in carcere, et motus est locus carceris.*

J'en pourrais dire autant de saint Pierre, et si j'avais l'éloquence de saint Jean Chrysostome, il me serait facile de vous faire voir que les chaînes de notre apôtre ont produit autant de merveilles. C'est ce captif qui a conduit l'Eglise naissante; c'est ce captif qui a étonné la cour d'Hérode; c'est ce captif qui a converti les infidèles; c'est ce captif qui a guéri les malades; c'est ce captif, pour conclure avec saint Jean Chrysostome, qui a ouvert les prisons, et vous ne devez point vous en étonner, puisque c'est ce même captif qui doit quelque jour vous ouvrir les cieux : *Cœlos aperiendi cepit potestatem, et carcerem aperire non potuit* (*Idem, ibid.*)? Mais ne considérons pas tellement l'utilité de ses chaînes que nous n'en considérions aussi la douceur qui est leur second avantage et le second point de ce discours.

II. — Il faut confesser, messieurs, que l'amour a bien du pouvoir, puisqu'il fait tant de prodiges dans le monde; qu'il égale les conditions de ceux qui s'aiment; qu'il fait descendre les rois dans les cabanes des pasteurs; qu'il fait monter les bergers sur le trône des souverains; qu'il inspire de la crainte aux monarques, qu'il inspire du courage à leurs sujets, qu'il rend un homme insensible à ses douleurs, et qu'il le rend sensible à celles des autres : mais le plus grand miracle que fait l'amour, c'est quand il unit le plaisir avec la peine, et que, changeant la nature des choses, il rend agréable ce qu'elles ont de plus fâcheux et de plus triste : *In eo quod amatur non laboratur*, dit saint Augustin, *aut si laboratur, et labor amatur* (*S. August., in S. Joann.*). Cette maxime si connue se vérifie dans les chaînes de saint Pierre, lesquelles, pour être cruelles, ne laissent pas d'être douces, et de lui donner autant de joie qu'elles lui ont donné de tristesse.

Les chaînes, de quelque métal qu'elles soient, semblent toujours insupportables; les plus légères sont pesantes; les plus douces sont rigoureuses, et comme il n'y a point de belles prisons, il semble qu'il n'y puisse avoir aussi d'agréables chaînes. Puisque la justice les a inventées pour punir les criminels, il faut qu'elles soient fâcheuses, et que les engageant dans la servitude, elles les engagent dans la douleur. Quelque plaisir que goûtent les prisonniers, il est toujours mêlé d'amertume, et il est malaisé que ceux qui n'ont pas la disposition de leur corps aient une entière liberté de leur esprit; ils sont gênés en tous leurs membres, parce qu'ils n'ont pas l'usage des pieds ni des mains, et qu'en ce déplorable état ils ne peuvent plus marcher ni agir : les pieds sont les ailes de notre corps, et elles le portent où il veut aller : les mains sont ses ministres, et elles exécutent ce qu'il ordonne; de sorte que quand les chaînes le privent de l'assistance de ces deux fidèles parties, il est un tronc immobile et impuissant. C'est pourquoi ce criminel qu'on avait fait enchaîner avait raison de dire qu'il n'était plus que la moitié de lui-même, qu'on lui avait coupé pour un temps les pieds et les mains, et que ne pouvant se servir des uns ni des autres, il n'était plus que l'ombre vivante d'un homme mort : *Hominis mortui viventem umbram.* Mais quelque rigueur qui accompagne les liens, elle est toujours mêlée de plaisir quand c'est l'amour qui nous oblige à les porter.

De là vient que les amants chérissent leurs fers, s'estiment heureux d'être captifs, et s'imaginent que leur servitude fait une partie de leur félicité. C'est pour la même raison que les apôtres bénissent leur captivité, qu'ils trouvent de la douceur dans les chaînes, et qu'ils se réjouissent d'être les prisonniers de Jésus-Christ. Vous croyez peut-être, messieurs, que cette vérité est une figure de rhétorique, que j'exagère le sentiment de ces grands hommes, et que je veux faire passer leur soumission pour un plaisir; vous pensez peut-être que je veuille dire que le corps ne souffre point parce que l'amour en a détaché leur âme, et qu'étant élevée dans le ciel par ses désirs ou par ses pensées, elle ne sent plus la pesanteur de ses fers : *Nihil crus sentit in nervo cum animus in cœlo est* (*Tertul., ad Martyr.*) : vous pensez enfin que l'espérance qu'ils ont de la gloire diminue leur douleur, et que, persuadés que Jésus-Christ ne laisse point de travaux sans récompense, ils goûtent quelque plaisir par anticipation; mais non, messieurs : je parle sincèrement et sans exagération; et je dis, après saint Paul et saint Jean Chrysostome son interprète, que les apôtres étaient heureux dans leurs fers, et que la seule pensée de souffrir pour Jésus-Christ leur donnait une véritable joie. Ils étaient chargés de chaînes, il est vrai, mais ils en étaient chargés pour la querelle du Fils de Dieu : ils portaient des fers, je l'avoue, mais Jésus-Christ les portait avec eux, et ce joug leur était doux, parce qu'ils savaient bien qu'il les accouplait heureusement avec leur maître.

Quelle satisfaction trouvait donc saint Pierre dans sa prison, puisqu'il n'ignorait pas que Jésus-Christ était prisonnier avec lui? Quelle joie goûtait-il dans sa captivité, puisqu'il savait bien que sa chaîne le liait au Fils de Dieu, et que la distance qui sépare le ciel de la terre n'empêchait pas qu'ils ne fussent attachés ensemble? Quand saint Paul voulut consoler Epaphras, qui était prisonnier avec lui, il l'appela le compagnon de sa prison : *Concaptivus meus Epaphras :* et il crut que puisque l'amour l'unissai avec lui, ses chaînes ne lui seraient pas désagréables. Je me persuade, messieurs, que si saint Pierre s'ennuyait dans sa captivité,

il se consolait bientôt quand il songeait que Jésus-Christ était captif avec lui, qu'ils étaient dans une même prison et liés tous deux ensemble à une même chaîne : *Concaptivus meus Christus.* Expliquons, messieurs, les sentiments de saint Pierre par ceux de saint Paul, et expliquons les sentiments de saint Paul par les paroles de saint Jean Chrysostome.

Ce grand saint, aussi éloquent que pieux, dit que l'apôtre des gentils aimait ses liens avec tant de tendresse et de force qu'il en était même jaloux. Il souhaitait à ses frères tous les biens qu'il possédait ; il désirait qu'ils eussent part à ses mérites, qu'ils fussent éclairés de ses lumières et honorés de ce pouvoir absolu qu'il avait dans le royaume de son maître. Mais il se réservait ses liens comme ses plus glorieux avantages, et les regardant comme ses plus riches ornements, il ne les voulait partager avec personne : *Exceptis vinculis his* (*Act.*, XXVI) : Donnez-leur, disait-il à Dieu, dans le transport de son amour, cette science que j'ai apprise parmi les anges ; donnez-leur cette puissance qui éclate par mes miracles ; donnez-leur cet empire que j'ai sur les démons : mais ne leur donnez point ces chaînes qui causent ma félicité et qui me font bienheureux, parce qu'elles me font votre captif : *Exceptis vinculis his.*

Jugez des sentiments de saint Pierre par ceux de saint Paul, croyez que l'amour lui mettait les mêmes paroles en la bouche, qu'il était aussi jaloux de ses fers que son collègue, et que souhaitant toutes ses grâces aux fidèles, il ne réservait pour lui que celle d'être le prisonnier de Jésus-Christ. Jugez par-là de la force de la charité, et inférez avec moi que, plus puissante et plus heureuse que la magie qui se vante de changer les hommes en bêtes, elle sait convertir les douleurs en plaisirs.

Le docte Tertullien a remarqué que parmi les peuples où l'or est plus commun que le fer, les chaînes des prisonniers sont formées de ce précieux métal, et qu'elles sont d'autant plus pesantes que les hommes qui les portent sont plus coupables : *Apud barbaros quosdam auro vinctos in ergastulis habent* (*Tertul., de Habitu muliebri*). De sorte, ajoute-t-il, que ces peuples innocents ont trouvé le secret de rendre l'or odieux et d'en inspirer la haine aux criminels, dont il compose le supplice : *Inventum est aliquando quomodo aurum non ametur :* mais la grâce, par un plus rare miracle, a trouvé l'invention de rendre les chaînes agréables à ceux qui les portent, de faire aimer les fers aux captifs et de rendre les peines douces à ceux qui les souffrent pour Jésus-Christ. *Inventum est aliquando quomodo ametur ferrum :* demandez-le à notre apôtre, et il vous avouera que sa prison est belle, que ses chaînes sont légères, que sa captivité est aimable ; et que non-seulement il y trouve son plaisir, mais qu'il y établit même sa gloire ; et c'est le troisième point de ce discours.

III. — Si la morale a des contraires aussi bien que la nature, il faut confesser qu'elle n'en a point qui s'accordent moins ensemble que l'infamie et la gloire ; il ne serait pas plus mal aisé de joindre la vertu avec le péché, que la honte avec l'honneur, ces deux ennemis paraissent irréconciliables ; et si nous consultons les philosophes sur ce sujet, ils nous diront que la nature dans ses ouvrages peut bien unir quelquefois les flammes avec les eaux, mais que la morale dans les siens ne saurait accorder l'infamie avec la gloire. Cependant, messieurs, ces deux contraires se rencontrent dans les chaînes de saint Pierre, qui sont tout ensemble honorables et honteuses.

Elles sont honteuses, selon l'opinion du monde, parce qu'elles sont des peines, et que les peines sont des marques du péché ; elles sont honteuses, parce qu'elles réduisent les hommes à une malheureuse impuissance qui les rend le jouet des femmes et des enfants. Quand le grand Samson eut perdu sa force avec ses cheveux, et que ses cruels ennemis lui eurent crevé les yeux, l'Ecriture dit qu'ils changèrent de fers cet aveugle misérable, et que, le menant de ville en ville, ils l'exposèrent à la moquerie du peuple.

Ce supplice est si infâme que l'ombre même en est insupportable aux grands courages ; et les historiens rapportent qu'Alexandre ne voulut pas être lié pendant qu'on lui arrachait une flèche de son corps, parce que la servitude était incompatible avec la royauté, et qu'il était honteux que celui qui commandait à tout l'univers fût attaché comme un esclave : *Non decet*, dit-il, *vinciri regem* (*Quint. Curt.*). Le poëte tragique voulant consoler Hécube de la mort de son mari, lui représente qu'il avait trouvé la liberté dans sa mort ; et que ces mains accoutumées à porter le sceptre ne seraient point déshonorées par les chaînes : *Nec assuetas ad sceptra manus vinctas post terga dabit* (*Senec. tragic.*). On exempte les criminels dont la naissance est illustre de l'infamie des liens ; et comme si l'on jugeait que cette peine est plus honteuse que la mort, on ne les attache pas, quoiqu'on les fasse mourir : enfin il est vrai que la honte est inséparable des chaînes, que le Fils de Dieu, qui a choisi la mort de la croix parce qu'elle était honteuse, a voulu porter des fers, parce qu'ils sont infâmes. Mais il faut avouer aussi que comme il a rendu la croix glorieuse, parce qu'il y a été attaché, il a rendu les chaînes honorables, parce qu'il en a été chargé.

Les saints en tirent leur gloire ; ils se vantent d'être les captifs de Jésus-Christ, et ils se glorifient d'avoir perdu leur liberté pour son service. Le grand apôtre saint Paul faisait vanité d'être enchaîné pour la querelle de son maître ; et depuis qu'il se vit chargé de fers, il ne prit plus d'autre qualité que celle de captif de Jésus-Christ : *Ego vinctus in Domino.* Il pouvait, sans blesser son humilité, prendre le titre d'apôtre, de maître du monde, ou de docteur des gentils : mais comme si ces fers eussent fait toute sa gloire, il renferme toutes ses qualités dans celle de pri-

sonnier du Seigneur; et il voulut apprendre à toute la terre qu'il était enchaîné pour le service de son maître : *Ego vinctus in Domino.* Cet avantage est si grand, que saint Jean Chrysostome, suivant les intentions de saint Paul, le préfère à toutes les dignités du monde; et croit que non-seulement il est plus glorieux d'être captif de Jésus-Christ, que d'être consul ou souverain, mais même que d'être apôtre ou évangéliste : *Magna dignitas et regno quovis, et consulatu major; denique vinctum esse propter Christum illustrius est, quam sive apostolum, sive evangelistam esse* (*S. Chrysost.*, *hom. in cap.* IV *ad Ephes.*; *serm.* 8).

Mais pour connaître cette vérité, ajoute ce grand docteur, il faut être blessé de l'amour du Fils de Dieu; il faut que la charité nous ait fait perdre la raison, et que, bien persuadés de la sage folie de la croix, nous croyions que le plus grand honneur d'un chrétien soit de souffrir pour Jésus-Christ : *Si quis Christum diligit, is novit quid sit quod dico : si quis erga Dominum insanit, ut ita dicam et ardet, is novit quæ sit vinculorum virtus et gloria* (*S. Chrysost.*, *serm.* 8, *in cap.* IV, *ad Ephes.*).

Or comme saint Pierre était l'amant passionné du Fils de Dieu, *Vehemens amator Christi*, ainsi que l'appelle saint Jean Chrysostome, il ne faut pas douter qu'il ne mît toute sa gloire dans ses fers, qu'il ne se vantât de la qualité de captif, et qu'il ne la préférât même à celle de lieutenant de Jésus-Christ sur la terre : s'il eût écrit de sa prison aux fidèles, comme saint Paul, il eût pris, comme lui, le titre de prisonnier du Fils de Dieu, et il eût commencé toutes ses lettres par ses glorieuses paroles : *Ego vinctus Christi.*

Et certes, messieurs, je ne m'étonne pas que les apôtres aient tant estimé leurs chaînes, puisque Dieu même les a honorées par des miracles, et que l'Eglise les honore par une fête solennelle. Car comme je disais tantôt que le Père éternel a rendu la croix de son Fils si glorieuse, qu'elle fait l'espérance des chrétiens, qu'elle fait la gloire des rois; que ceux-ci la mettent sur leur couronne, qui est la marque de la royauté, et ceux-là sur leur front, qui est le siége de la pudeur, pour apprendre à tous les peuples qu'ils n'ont point de honte de son supplice : ainsi le même Dieu a voulu honorer les chaînes de ses apôtres, et en imprimer le respect dans l'âme de tous les fidèles. Il a chassé les démons par ces liens, il a enchaîné ces esprits rebelles par ces fers, il a délivré les possédés par leur puissance, et il en a rendu le mérite si public, qu'il n'y a point de chrétien qui ne les admire et ne les révèle : l'on passe de la France dans l'Italie pour les voir; l'on y fait toucher des linges pour en exprimer la vertu; les rois en demandent un peu de poudre, et croient qu'avec ces armes il n'y a point d'ennemis qu'ils ne puissent surmonter.

L'incomparable saint Jean Chrysostome, qui connaissait si parfaitement le mérite de ces chaînes, proteste que si sa charge, qui était grande, et si sa santé, qui était faible, lui eussent permis de voyager, il se fût transporté à Rome pour y voir, non le cirque ou le colysée, non les thermes ou les arcs de triomphe, mais les chaînes de saint Pierre et de saint Paul : *Quod si liberum fuisset per curas ecclesiasticas, et corpus habuissem validum, tanta suscepta peregrinatione, catenas duntaxat illas vidissem.* Je vous pardonne, grand saint, ce juste désir; il n'y avait rien dans Rome de plus digne de votre curiosité que ces chaînes : vous y eussiez vu les malades guéris, les énergumènes délivrés, les morts ressuscités par leur vertu. Les princes qui ont eu le bonheur que vous avez désiré, et que vous n'avez point possédé, y ont remarqué toutes ces merveilles; et une impératrice, aussi pieuse qu'illustre, y portant la chaîne dont saint Pierre avait été attaché dans Jérusalem, la vit, non sans étonnement, se rejoindre avec celle dont il avait été enchaîné à Rome, et des deux ne s'en faire qu'une seule. Enfin ces chaînes sont si précieuses, que, selon le sentiment de saint Augustin, elles n'ont pas condamné, mais consacré le coupable qui les portait; elles en ont fait une victime glorieuse, et je ne doute poin, que, dans le ciel où il règne avec son maîtret il ne les regarde avec respect, et qu'il ne confesse qu'elles sont les instruments de son salut, et les ministres de sa gloire : *Felicia vincula quæ reum suum usque ad Christi crucem, non tam condemnatura quam consecratura miserunt* (*S. August.*, *serm.* 28, *de Sanctis*).

Mais n'oublions pas, messieurs, à remarquer que le plus grand avantage de ces chaînes, c'est qu'elles brisent celles des pécheurs, et qu'elles leur rendent l'innocence et la liberté. Les pécheurs sont des esclaves malheureux qui gémissent sous la pesanteur de leurs fers; quoiqu'ils se divertissent quelquefois, ils ne laissent pas de souffrir; quoiqu'ils semblent libres, ils ne laissent pas d'être captifs, et leurs chaînes sont d'autant plus dangereuses qu'elles sont invisibles. Saint Augustin, qui en avait éprouvé la rigueur, confesse que le démon l'avait enchaîné, qu'il lui avait forgé des fers de ses mauvaises inclinations; et que s'étant saisi de son cœur, il en avait fait le plus malheureux esclave du monde : *Ego suspirabam*, dit-il, *ligatus non ferro alieno, sed mea ferrea voluntate; velle meum tenebat inimicus, et inde mihi catenam fecerat, et constrinxerat* (*S. August.*, VIII *Confess.*, *cap.* 5). Il n'y a point de pécheurs sur la terre qui ne soient engagés dans ce malheur; ils sont tous captifs du démon, il les mène par leurs désirs, il les tient enchaînés par leurs passions; et ces misérables appesantissent et fortifient leurs chaînes, toutes les fois qu'ils commettent de nouveaux péchés. Ils font souvent de vains efforts pour les rompre, mais ils apprennent par expérience qu'il est bien plus aisé de se forger des fers que de les briser; et que si leur seule volonté suffit pour les jeter dans la servitude, elle ne suffit pas sans la grâce pour les en dégager; il faut qu'ils aient recours à leur divin libérateur, il faut

qu'ils interposent le crédit de ses serviteurs, il faut qu'ils s'adressent à saint Pierre, afin que ses chaînes rompent les leurs, et qu'empruntant les paroles de l'Eglise, ils demandent à Jésus-Christ que par les mérites de son apôtre, il brise les liens de leurs péchés : *Nostrorum, quæsumus, absolve vincula peccatorum.*

C'est là, messieurs, le plus important miracle que le ciel puisse faire pour votre salut; c'est là la plus grande grâce que vous puissiez obtenir de sa bonté : et si l'amour-propre ne vous aveugle, vous ne demanderez point à Dieu des richesses qui vous rendent pauvres, des honneurs qui vous rendent vains, ni des plaisirs qui vous rendent misérables ; mais la liberté de votre âme, la rupture de vos fers et la fin de votre servitude criminelle. Impudiques, demandez à Dieu qu'il brise ces chaînes de chair et de sang qui vous attachent à cette infâme beauté qui charme vos sens et qui trouble votre raison. Avares, demandez à Dieu qu'il brise ces fers dorés qui enchaînent votre cœur, et qui vous faisant trouver la pauvreté au milieu de l'abondance, vous rendent les martyrs de l'avarice. Ambitieux, demandez à Dieu, par l'entremise de saint Pierre, qu'il rompe ces chaînes de diamant qui, comme elles ont un peu plus d'éclat, ont aussi beaucoup plus de dureté que celles de nos forçats. Enfin, pécheurs, dans quelques crimes que vous soyez engagés, demandez à Dieu qu'ils brise vos ceps et vos menottes, et qu'il vous rende l'innocence avec la liberté.

Mais afin que vous profitiez des fers de saint Pierre, représentez-vous que comme ils lui ont été utiles, les afflictions, qui sont des chaînes invisibles, vous peuvent être avantageuses; qu'il fait bon souffrir quelque chose pour Jésus-Christ et satisfaire à sa justice pour apaiser sa miséricorde. Souvenez-vous que les chaînes de cet apôtre peuvent servir de remède à vos maux et de consolation à vos plaisirs.. Il n'est pas juste que les Jean-Baptiste, les Paul et les Pierre soient dans les liens, et que vous soyez dans les délices. *Cur ille in vinculis, tu vero in deliciis?* il n'est pas juste que vous soyez couverts de riches étoffes, et que les amis de Jesus-Christ soient chargés de fers : *Velles aureis indumentis vestiri, memor esto vinculorum Petri et Pauli* (*S. Chrysost., hom.* 8 *in* IV *Ephes.*). Il n'est pas juste enfin que ces grands hommes, qui font la gloire de l'Eglise, passent leur vie dans d'obscures prisons, et que vous passiez la vôtre dans de superbes palais ; si vous prétendez à leur récompense, il faut que vous ayez part à leurs travaux, et que vous souffriez avec eux si vous voulez régner avec leur maître.

N'oubliez pas en second lieu que ce grand saint a trouvé du plaisir dans ses liens; qu'il a eu de la satisfaction d'endurer pour Jésus-Christ, et qu'il a aimé ses fers, parce qu'il aimait celui pour lequel il les portait : apprenez d'un si bel exemple qu'il ne suffisait pas de souffrir avec patience, comme les philosophes; que ce n'est pas assez de souffrir avec pénitence, comme les pécheurs; mais qu'il faut souffrir avec joie, comme les amants. Notre apôtre dort dans la prison; les chaînes qu'il porte ni les soldats qui le gardent ne troublent point son sommeil; et parce que son esprit est content, son corps repose avec tranquillité. Souffrez donc, à son imitation, sans murmurer; n'accusez point la justice qui vous punit, mais bénissez la miséricorde qui vous éprouve ; louez la bonté qui vous rend conformes à Jésus-Christ, et puisque vous devez être persuadés que les afflictions sont des faveurs, recevez-les avec des actions de grâces qui soient des marques publiques de votre reconnaissance. Il s'est trouvé un soldat qui s'est estimé heureux de mourir avec son général, et qui a compté sa mort entre ses bonnes fortunes, parce qu'elle lui arrivait en la compagnie de Phocion. Si vous avez un peu de foi, vous devez croire que Jésus-Christ souffre avec vous, qu'il ressent du haut des cieux les outrages et les douleurs que vous endurez sur la terre; et si vous avez un peu d'amour, vous devez vous estimer bien heureux de souffrir avec lui.

Jésus-Christ même a témoigné de la joie en mourant pour la gloire de son Père ; il a désiré sa croix avec impatience, il l'a reçue avec plaisir : et parce que le salut du monde y était attaché, il en a fait paraître dans l'Evangile, de l'empressement : *Baptismo habeo baptizari et quomodo coarctor usque dum perficiatur* (*S. Luc.*, XII)? Ses disciples, marchant sur ses pas, ont embrassé les tourments avec satisfaction, et pour payer ce qu'ils doivent à leur maître, ils ont ressenti de la joie au milieu de leurs supplices. Lisez toutes les histoires, vous n'y trouverez point de martyr qui se soit plaint que ses chaînes fussent trop lourdes, que sa prison fût trop obscure, ni que ses douleurs fussent trop cruelles. L'Eglise demandait bien la liberté pour saint Pierre, mais saint Pierre ne la demandait pas pour lui ; ses chaînes faisaient ses délices, il les regardait avec satisfaction, et toutes ses peines s'évanouissaient quand il songeait qu'il était le captif de Jésus-Christ.

Enfin ses fers ont causé sa gloire aussi bien que son plaisir; il les a portés avec quelque sorte de vanité; et bien éloigné d'en rougir, il en a tiré son avantage parmi les fidèles. Nous en faisons aujourd'hui la solennité, et nous n'estimons pas moins cet apôtre pour avoir été le prisonnier de Jésus-Christ que pour avoir été son lieutenant dans l'Eglise. Ses sentiments sont sans doute conformes aux nôtres ; et si nous pouvions l'entendre du haut des cieux, il nous dirait que la qualité de captif n'a pas moins contribué à son bonheur que celle d'apôtre. Si vous interrogez saint Jean Chrysostome, il vous fera la même réponse ; et si vous remettez à son choix de souffrir pour Jésus-Christ ou de régner avec les anges, il vous dira qu'il aime mieux descendre dans une prison, chargé de fers, que de monter dans le ciel couronné de gloire : *Qui diligit Christum, elegit potius vincula ferre quam habitare cœlum :* et afin

que vous ne doutiez pas qu'il ne soit du nombre de ces amants passionnés, écoutez ce qu'il dit parlant de lui-même, et rougissez d'avoir sa créance et de n'avoir pas ses sentiments. *Si quis me cum angelis statuat aut cum Paulo vincto, vincula eligerem :* mais la raison qu'il en rend est admirable : *Etenim nihil melius quam mala pro Christo pati* (*De patientia Job, homil.* 5) : il n'y a rien de plus utile que de souffrir quelques pertes pour Jésus-Christ : il n'y a rien de plus doux que d'endurer quelques injures ou quelques peines pour lui.

Laissons-nous persuader à ces raisons, laissons-nous emporter à ces exemples ; et de crainte que saint Pierre ne s'élève un jour contre nous, que ce juge, dont les arrêts sont toujours confirmés dans l'éternité, ne nous condamne ; que cet apôtre, qui a les clefs du ciel, ne nous en ferme la porte ; résolvons-nous de regarder les afflictions comme il a regardé les chaînes, d'en profiter en les portant avec soumission, de nous en réjouir, en les souffrant avec plaisir, de nous en vanter, en les portant avec gloire, et d'apprendre de saint Pierre et de saint Paul, par la bouche de saint Jean Chrysostome, qu'il y a plus d'avantage d'être persécuté pour Jésus-Christ, que d'être honoré pour lui ; car les honneurs qu'on nous rend en sa considération nous peuvent perdre, les affronts qu'on nous fait recevoir pour sa querelle, nous peuvent sauver ; et si nous aimons notre salut, nous choisirons de souffrir ici pour son service, afin que nous puissions régner avec lui dans le ciel, où nous conduise, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit.

PANEGYRIQUE DE SAINT NICOLAS DE TOLENTIN.

Prononcé dans l'église des réverends pères augustins.

Nam quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imagini Filii sui (*Rom.*, VIII).

L'occupation de Dieu dans l'éternité est de produire son image, et de représenter sa personne en celle de son Fils unique, qui est appelé pour ce sujet par saint Paul le caractère de sa substance, *figura substantiæ ejus :* car le Père, se connaissant parfaitement, engendre un autre lui-même, qui exprimant toutes ses grandeurs est son image et sa vérité tout ensemble. L'occupation de Dieu dans le temps est de produire des images de son Fils, et de le dépeindre dans les anges, dans les hommes et dans toutes les autres créatures : comme celles-ci n'ont pas l'usage de la raison, elles sont plutôt les ombres que les images du Verbe, et si elles participent quelque chose de son être et de sa vie, elles ne participent rien de sa connaissance ni de sa sainteté. Les anges et les hommes, plus honorés et plus heureux qu'elles, participent à la lumière du Verbe, et étant intelligents et raisonnables se peuvent glorifier d'être ses images. Mais les prédestinés et les justes, qui ajoutent la sainteté à la connaissance, sont encore plus avantagés que les hommes et les anges, puisqu'ayant heureusement exprimé toutes les vertus du Verbe pendant leur vie, ils sont assurés de participer à sa gloire après leur mort, et de régner avec lui dans l'éternité : *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imagini Filii sui.* Mais comme toutes ces images ne peuvent représenter que quelques perfections du Verbe, qui est infini, c'est à nous de considérer dans les saints le rapport qu'ils ont avec lui, de remarquer ce qui les rend conformes à ce divin original, et ce qui les distingue de toutes ses autres copies. J'aurai fait le panégyrique de saint Nicolas de Tolentin, si je suis assez heureux pour découvrir cette différence. Mais je ne le puis espérer que par le secours de cette Mère qui rendit le Verbe semblable aux hommes, afin que les hommes devinssent semblables au Verbe : disons-lui donc, avec l'Ange, *Ave, Maria.*

Ce n'est pas sans sujet ni sans raison que les Pères de l'Eglise ont appelé le Fils de Dieu tantôt une énigme, tantôt un paradoxe, tantôt un prodige. Il est une énigme, parce que la splendeur du Verbe est cachée en lui sous l'obscurité de la chair, et qu'il n'y paraît rien que d'humain et de mortel. Il est un paradoxe, parce qu'il choque le sens commun ; et que celui-ci ne peut comprendre qu'un même homme soit tout ensemble le fils et l'esclave du Père éternel, l'objet de son amour et de sa colère, condamné à la mort et glorifié par sa résurrection : il est enfin un prodige, parce qu'il unit en sa personne tout ce qu'il y a de plus opposé dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce. Car il est homme et Dieu tout ensemble, et par une suite aussi nécessaire que merveilleuse, il accorde en lui les états si différents de l'innocence, de la pénitence et de la gloire : il est innocent comme l'était notre premier père dans le paradis de délices ; il est pénitent pour nos péchés, comme les pécheurs le doivent être sur la terre pour les leurs ; il est enfin glorieux, comme les anges le sont dans le ciel.

Mais si Jésus-Christ est un prodige pour avoir su joindre ces trois états en sa personne, ne faut-il pas avouer que saint Nicolas en est un aussi, puisque, comme Jésus-Christ, dont il est la parfaite image, il a été innocent, pénitent, et bienheureux pendant le cours de sa vie mortelle ? Examinons ces trois vérités, qui feront les trois points de ce discours.

I. — Entre mille avantages que reçut le premier homme en sa création, l'un des plus grands, à mon avis, fut l'innocence ou la justice originelle : car cette divine qualité soumettait son esprit à Dieu, son corps à son esprit, ses sens à son imagination, et ses passions à sa raison ; de sorte que dans un si heureux état il ne ressentait point de troubles dans sa personne, et jouissait d'une paix qui ne pouvait être troublée que par un péché volontaire : *In hoc beatitudinis loco,* dit saint Augustin, *nulla tali rixa adversus*

seipsum tentatus atque turbatus, in illo beatitudinis loco sua secum pace fruebatur (S. August., lib. de Corrept. et Grat., cap. 11).

L'humanité sainte du Fils de Dieu était bien encore plus juste et plus innocente qu'Adam. Car comme elle était unie à la personne du Verbe, et que le Verbe n'était pas seulement sa subsistance, mais le principe de ses actions, elle était heureusement impeccable, et aussi éloignée du péché qu'elle était proche de Dieu. C'est pourquoi tous les Pères reconnaissent que l'innocence de Jésus-Christ nous a sanctifiés, et qu'en se chargeant de nos offenses, il nous a fait part de sa justice : *Nos suo sanguine redemit*, dit saint Ambroise, *quos propria peccata vendiderant*. Il a racheté les hommes, que leurs propres péchés avaient vendus; il a effacé cette funeste promesse qui les avait engagés au démon, et les délivrant de ce malheureux créancier, il a payé lui seul une dette que tous les autres avaient contractée : *Chirographum sustulit, fœneratorem removit, exuit debitorem : unus exsolvit quod ab omnibus debebatur* (S. Ambros., lib. de Joseph. Patriarch., cap. 4). Ce privilége est si particulier à Jésus-Christ, que ceux qui reconnaissent que la Vierge, n'a point été infectée par le péché originel, avouent qu'elle n'aurait pu l'éviter, si elle n'eût été prévenue par la grâce ; et que si elle a été préservée de ce malheur, elle n'a pas été exempte de l'obligation de le ressentir.

Aussi, messieurs, je n'ai garde de dire que saint Nicolas de Tolentin ait évité le péché originel, et je n'établirai pas la vérité de son innocence par un mensonge, qui serait injurieux à la grâce de Jésus-Christ ; je confesse qu'il est né dans le crime comme les autres enfants d'Adam ; que ce père malheureux lui a donné la mort avant que de lui donner la vie, et qu'il a été son parricide avant que d'être son père. Mais j'ai quelque sujet de croire qu'ayant moins péché que les autres hommes dans ce père criminel, il a moins de part à sa contagion, et que la grâce ayant agi plus puissamment dans son âme que dans celle des autres chrétiens, elle en a effacé toutes les inclinations d'Adam, pour y imprimer fortement toutes celles de Jésus-Christ ; examinons ces vérités, et voyons si le péché du premier homme est inégal dans les pécheurs, et si la grâce du second est différente dans les justes.

Le péché d'Adam, selon le sentiment de saint Augustin, est semblable à la pourriture, qui infectant la racine d'un grand arbre, infecte par une suite nécessaire toutes ses branches, et se communique à tous les fruits qu'elles produisent. Ce savant docteur n'a point trouvé de comparaison plus naïve pour nous exprimer les ravages que le péché a faits dans notre nature ; et en mille endroits de ses œuvres il s'en est servi, pour nous faire comprendre la malheureuse fécondité d'une offense qui n'a épargné personne. Mais il me semble que cette même comparaison nous donne sujet de croire que le péché du premier homme n'a pas également infecté tous ses enfants ; car, encore que la corruption qui attaque la racine d'un arbre se répande dans toutes ses branches, et qu'il n'y en ait pas une qui en soit exempte, il faut néanmoins avouer que toutes ne la contractent pas également, et que les unes en sont bien plus dangereusement attaquées que les autres.

Ainsi l'on pourrait s'imaginer qu'encore que tous les hommes soient conçus dans le péché, et qu'ils soient héritiers des crimes d'Adam aussi bien que de ses misères, ils ne sont pas néanmoins également infectés de cette malheureuse contagion, puisque l'expérience nous fait voir que les uns naissent avec de bien plus mauvaises inclinations que les autres : car, soit qu'ils les aient tirées de la matière dont ils sont formés, soit qu'ils les aient reçues des mères qui les ont conçus ou des pères qui les ont engendrés, il faut toujours avouer que ces désordres sont des punitions de la révolte d'Adam, et que si ce père malheureux eût conservé son innocence, ses enfants n'auraient jamais éprouvé ces funestes déréglements, qui sont aussi bien les effets de son péché que les causes du nôtre.

Il me semble que nous pouvons raisonner de la grâce de Jésus-Christ comme du crime d'Adam, et dire avec quelque apparence de vérité, qu'elle ne se communique pas également à tous les chrétiens dans le baptême : car encore que ce sacrement agisse nécessairement comme les causes naturelles, que ceux qui le reçoivent soient pécheurs, et que ceux qui le donnent n'augmentent et ne diminuent point sa vertu par leur mérite ou par leur indignité, on ne peut nier pourtant que le Fils de Dieu, qui en est le premier et le principal dispensateur, ne puisse, selon le dessein qu'il a sur les âmes, leur communiquer des grâces ou plus ou moins excellentes, et que, dès lors, il ne les puisse préparer aux emplois ou aux dignités qu'il leur destine dans son Église.

Si l'on me dispute ce principe, qui semble néanmoins assez raisonnable, on me doit au moins accorder, que quand les enfants s'avancent dans l'âge, le Fils de Dieu, qui est le maître de toutes les grâces, leur en peut donner quelqu'une qui leur conserve, non-seulement l'innocence qu'ils ont reçue au baptême, mais qui les fortifie encore contre toutes les tentations, et qui les en rende heureusement victorieux.

Cela étant ainsi présupposé, j'ai sujet de croire que saint Nicolas de Tolentin est toujours demeuré innocent, et qu'il n'est jamais tombé dans les désordres que causent dans les enfants les méchantes inclinations avec lesquelles ils naissent : car, soit qu'il ait été sanctifié dans le ventre de sa mère, comme quelques-uns croient pieusement, soit qu'il ait été obtenu du ciel par les prières de saint Nicolas, évêque de Myre, soit qu'il ait reçu des faveurs particulières en son baptême, soit qu'étant né d'une mère stérile, la grâce ait eu plus de part à sa production que la nature, soit enfin que Jésus-Christ, par des

secours extraordinaires et puissants, l'ait maintenu dans l'innocence qui lui avait été communiquée au baptême, il est certain qu'il a été exempt de tous les malheurs dans lesquels se précipitent souvent les jeunes hommes en leurs premières années.

Car vous eussiez dit que la grâce faisait en lui ce que la justice originelle faisait en Adam, qu'elle accordait le corps avec l'esprit, qu'elle apaisait les différends de ces deux ennemis, qui ne se peuvent souffrir sans peine, et qui ne se peuvent quitter sans regret. Son corps n'était point rebelle à son esprit, et quand celui-ci demandait l'aide de l'autre, il le trouvait toujours disposé à le secourir.

Ces passions agréables, qui séduisent les plus sages, ne troublaient jamais son repos, et ne ternissaient pas même sa pureté par les vapeurs immondes qu'elles exhalent dans les plus chastes. La colère ne pouvait avec toutes ses impatiences irriter le naturel de ce jeune homme ; et, quoique son sang bouillonnât dans ses veines, il semblait n'avoir de l'ardeur que pour l'animer à la vertu et l'enflammer à l'amour de Dieu. L'ambition, qui naît avec nous et qui souvent ne meurt pas avec nous, qui élève nos désirs au delà de notre naissance et de notre mérite, et qui, dans la misère que nous éprouvons, nous fait souhaiter, non pas le sceptre d'un royaume mais celui de l'univers, ne put jamais faire tort à l'humilité de notre saint, ni lui persuader que ses vertus méritassent quelque honneur, ou ses bonnes œuvres quelque récompense. Enfin il était si véritablement innocent, qu'on peut dire avec vérité qu'il ne fit jamais tort, ni à son prochain, ni à soi-même.

L'innocence, selon l'idée que s'en est formée saint Augustin, est une imitation de la justice originelle, par laquelle nous sommes si bien réglés, que ne faisant rien contre Dieu nous ne faisons rien contre les autres, ni contre nous-mêmes : *Innocens esto*, dit saint Augustin, *et perfecisti justitiam* : Soyez innocent, et vous avez satisfait à la justice. Mais si vous demandez, ajoute-t-il, ce qui fait un homme innocent, je vous dirai que c'est quand il ne nuit à personne. Nous pouvons nuire à notre prochain en deux façons, ou en le rendant misérable par la violence, ou en l'abandonnant dans sa misère par la dureté : *Duobus enim modis nocet homo, aut faciendo miserum, aut deserendo miserum* (*S. August., in Psal.* C). Car si nous jugeons du sentiment d'autrui par le nôtre, nous ne voudrions pas que l'on nous jetât dans la misère, ni qu'on nous y laissât quand nous y sommes tombés : *Non vis ab alio fieri miser; et non vis deseri ab illo si miser fueris.*

Mais quand nous avons observé ces règles pour notre prochain, il faut que nous les observions pour nous-mêmes, et que nous nous fassions du bien en nous défendant du péché, qui est le plus grand de tous les maux : Car celui qui est cruel à soi-même, ne saurait être miséricordieux ni pitoyable aux autres : *Qui in seipsum crudelis est esse in alium misericors non potest*, dit le même saint Augustin (*Idem, ibid.*), et par une suite aussi nécessaire que véritable, l'homme ne peut nuire aux autres qu'il ne se nuise auparavant à soi-même. *Sibi ergo prius nocet qui vult aliis nocere.*

Selon ces règles infaillibles de la justice et de la charité, qui composent la véritable innocence, il faut avouer que saint Nicolas a été parfaitement innocent, puisqu'il a vécu avec tant de droiture, qu'il n'a jamais fait de tort à soi-même, ni à son prochain. Car l'envie, qui tire notre misère du bonheur des autres, ne le travailla jamais, et l'amour régnait si absolument dans son cœur, qu'il n'était jamais plus content, que quand ses amis étaient plus heureux : il contribuait à leur repos par ses soins, il essayait de faire connaître leurs mérites, et comme s'il eût plus vécu en eux qu'en lui-même, il travaillait avec autant de passion à les découvrir qu'à se cacher ; il ne faisait point de misérables, mais il assistait ceux que l'injustice ou le malheur avait jetés dans la misère ; il ressentait tous leurs maux par une véritable et sincère compassion ; il essayait de les en délivrer par son crédit, et comme si on l'eût blessé quand on les frappait, il en témoignait son ressentiment par ses plaintes ou par ses larmes.

Mais quand il fut entré dans la religion, et que la grâce qu'il y reçut eut augmenté sa compassion et sa charité, on peut dire qu'il y fit paraître son innocence avec plus d'éclat que jamais. Car après avoir rendu ses devoirs à Dieu, il ne pensait qu'à les rendre à son prochain, et à lui procurer tous les biens qui dépendaient, ou de sa puissance, ou de son industrie. La charité le rendait ingénieux à obliger tout le monde; cette vertu, qui anime toutes les autres, lui faisait trouver mille moyens de se rendre utile à ses frères; et il s'était si généralement acquis l'affection et l'estime de tous ceux qui le connaissaient, que chacun d'eux avouait qu'il était aussi entièrement dépouillé d'Adam, qu'il était parfaitement revêtu de Jésus-Christ. En effet, toutes ses inclinations étaient bonnes, toutes ses passions étaient vertueuses, toutes ses actions étaient charitables, et il semblait que la grâce eût heureusement étouffé en lui tous les sentiments de la concupiscence.

Mais ce que j'admire davantage, messieurs, c'est qu'une si grande innocence ne lui donnait point de vanité, et qu'il conservait une profonde humilité au milieu de tant de hautes vertus. Il reconnaissait, avec Job, que notre justice, comparée avec celle de Dieu, n'est qu'une pure injustice, et qu'en la présence de ce soleil, les astres ne sont point exempts de taches, ni les anges de défauts.

Ce grand homme, que ses malheurs rendirent illustre, disait, dans les plaintes éloquentes que sa disgrâce tirait de sa bouche, que Dieu consumait l'innocent et l'impie, et qu'il n'y avait point de condition, pour juste qu'elle pût être, qui, examinée avec rigueur, se pût exempter de pécher en sa présence,

Innocentem et impium ipse consumit (*Job*, V). Sur quoi saint Bernard a dit, avec beaucoup de lumière et de vérité, que l'innocence de l'homme est consumée, lorsqu'étant comparée à celle de Dieu elle paraît si peu solide, qu'on peut dire sans témérité qu'elle est fausse, ou qu'elle est vaine : *Consumitur quippe a Deo innocens, quando ipsa innocentia liquidius requisita, et divinæ innocentiæ comparata, nihil efficitur* (*De modo bene vivendi*, *cap.* 71). Saint Nicolas de Tolentin était si bien persuadé de cette importante vérité, qu'encore qu'il fût le plus innocent de tous les hommes, il se reconnaissait le plus grand de tous les pécheurs, et se pensait obligé de satisfaire à Dieu par une rigoureuse pénitence ; et c'est ce que j'espère vous faire voir dans le second point de ce discours.

II. — Comme il y a des vices glorieux qui ont acquis de l'estime dans le monde, il y a des vertus honteuses qui n'ont pu éviter le mépris parmi les hommes. L'ambition, quoique la fille aînée de l'orgueil, a une fausse grandeur, qui la fait louer de tous les historiens ; et parce qu'elle engage les conquérants et les rois dans la recherche de la gloire, il n'y a presque personne qui ne croie qu'elle est la mère de toutes les belles actions et de tous les nobles desseins. La vengeance, quoique brutale et sanglante, a quelque air de valeur et de générosité ; et bien qu'elle soit toujours accompagnée d'injustice et de fureur, nous ne pouvons nous empêcher de l'estimer, parce qu'elle engage un homme dans le même péril où elle engage son ennemi.

L'humilité, au contraire, quoique judicieuse et raisonnable, est méprisée de tous les enfants d'Adam. Quoiqu'elle abaisse l'homme jusqu'au néant duquel il est sorti, et jusqu'à la poudre où il doit être réduit, elle passe dans l'esprit de ses ennemis pour une bassesse de cœur, parce qu'elle n'appréhende rien davantage que la grandeur et l'éclat. L'oubli des injures, quoiqu'il soit si généreux et qu'on le puisse appeler le dernier effort de la charité, est banni de toutes les cours, et quelque éloge que l'Ecriture lui donne, les hommes le confondent avec la lâcheté, parce qu'il ne prétend vaincre les outrages qu'en les souffrant avec la patience.

Mais de toutes les vertus chrétiennes, il n'y en a point de plus maltraitée que la pénitence : car encore qu'elle soit la plus mortelle ennemie du péché, on l'accuse d'être sa fille, parce qu'elle est née après lui et que l'homme n'est devenu pénitent que depuis qu'il est devenu criminel. Les stoïciens l'ont bannie de leur école et l'ont chargée de tant d'injures, que le plus grand supplice dont on puisse punir un homme, à leur jugement, c'est de l'obliger à se repentir de ce qu'il a fait. *Nec quisquam gravius afficitur*, dit Sénèque, *quam qui ad pœnitentiæ supplicium traditur* (*De Ira*, *lib.* III, *cap.* 26).

Il est vrai qu'il y a deux ou trois défauts qui sont attachés à la pénitence et qui obscurcissent les glorieux avantages qu'elle nous procure. Le premier, que nous avons déjà touché, c'est qu'elle présuppose une offense et qu'elle ne nous fait porter la qualité de pénitents qu'après que nous avons porté celle de pécheurs ; le second, c'est qu'elle n'est jamais sans le repentir ni sans la douleur, dont l'un est toujours honteux et l'autre est toujours pénible ; le troisième, c'est qu'elle est fondée en notre inconstance et qu'elle semble ne réparer notre perte qu'aux dépens de notre honneur : car si les mauvais anges n'ont point fait de pénitence, c'est parce qu'étant plus fermes que les hommes, ils sont demeurés opiniâtres dans leur péché.

Mais cette illustre vertu n'a pas un de ces défauts dans Jésus-Christ, ni dans sa Mère : s'ils sont pénitents, ils ne sont pas criminels ; s'ils haïssent le péché, c'est parce qu'ils ont toujours aimé la vertu ; si bien que n'ayant jamais changé de sentiment, on peut dire qu'ils ont le mérite de la pénitence et qu'ils n'en ont ni l'inconstance ni la faiblesse. Le Fils de Dieu est pénitent, parce que l'amour l'a obligé de se charger de nos péchés et de nos peines, et que pour satisfaire pleinement à la justice de son Père, il a voulu prendre notre place sur le Calvaire. Aussi sa pénitence est glorieuse, et n'ayant point les défauts de la nôtre, elle en a tous les principaux avantages. Celle de sa Mère approche fort de la sienne : car comme elle n'a jamais péché, elle n'a pu jamais se repentir : si elle a eu de la douleur, ce n'a pas été de ses offenses, mais des nôtres ; et si elle a pleuré et souffert, ses larmes et ses souffrances n'ont point eu d'autres motifs que son amour pour Dieu et sa compassion pour les hommes.

J'oserais bien dire, messieurs, que la pénitence de saint Nicolas n'est pas fort éloignée de celle du Fils de Dieu et de sa Mère : car encore qu'il ne fût pas exempt de tout péché, il avait vécu si innocemment, qu'il semblait être dispensé des austérités de la pénitence. Cependant il ne se peut rien imaginer de plus pénitent que ce grand saint, et si l'on eût jugé de sa condition par sa rigueur, on l'eût pris pour un des plus grands pécheurs de la terre, car il n'oubliait rien de tout ce que les plus fameux pénitents ont autrefois pratiqué pour expier leurs péchés, pour satisfaire à leur juge et pour recouvrer leur innocence.

Cette vertu met toute sa perfection dans son excès, et comme elle est une effusion de la justice divine, elle n'a point de plus grande passion que de l'imiter ; elle descend en esprit dans l'enfer, qui est le théâtre où cette adorable perfection exerce ses plus rigoureuses vengeances. Elle y remarque ses jugements pour les suivre ; elle y considère ses supplices pour les imiter. De là elle remonte sur la terre, et faisant souffrir aux pécheurs ce qu'elle a vu souffrir aux damnés, elle essaie de les rendre misérables, pour les faire quelque jour bienheureux.

Car comme dans les enfers les damnés y pleurent sans cesse, qu'ils y endurent toujours, et que par un miracle incroyable ils y meurent éternellement : aussi les pénitents

répandent des larmes qui ne s'essuient jamais, souffrent des douleurs qui ne sont jamais interrompues, et essaient par une longue mortification d'imiter la mort éternelle de ces malheureux. Nous verrons toutes ces peines dans un des plus innocents de tous les hommes, qui pour satisfaire à Dieu en devint le plus pénitent.

Car son histoire nous apprend que dès l'âge de sept ans, où il n'avait pu perdre l'innocence, qu'il avait reçue dans le baptême, il jeûnait trois fois la semaine; et que pour suivre l'exemple du saint dont il portait le nom, il était abstinent avant qu'il fût raisonnable. Mais quand il fut un peu plus avancé dans l'âge, et qu'il reconnut à combien de périls était sujette la fragilité de l'homme, il augmenta le nombre et la qualité de ses jeûnes : il passait quatre jours toutes les semaines sans rien prendre qu'un peu de pain et un peu d'eau pour prolonger plutôt sa pénitence que pour entretenir sa vie.

Les nuits, que la nature a destinées pour le repos, n'étaient point exemptes pour lui de douleurs, car il en employait une partie en prières, et quand il était contraint de se reposer, il se couchait sur la terre, afin que son sommeil n'interrompît pas même sa pénitence. Ses disciplines étaient si horribles, que l'on ne pouvait comprendre comment un pénitent qui ne mangeait presque point, pouvait fournir tout le sang qu'il avait accoutumé d'y répandre. Enfin il était si ingénieux à se maltraiter, qu'en toutes choses il trouvait des occasions de souffrir et de continuer le martyre que lui avait fait commencer la pénitence.

Mais, ô grand saint, ne savez-vous pas bien que vous avez été prévenu par la grâce, que vous avez conservé votre innocence par la protection de Jésus-Christ, que vous êtes entré dans la religion en un âge où vous n'aviez pu commettre encore de grands péchés, que depuis cet heureux moment vous avez employé vos années ou dans l'exercice de la vertu, ou dans celui de la prédication? Pourquoi donc affligez-vous ainsi votre corps innocent? pourquoi le traitez-vous comme un coupable ou comme un rebelle? et pourquoi, confondant l'ordre des choses, que la justice divine a distinguées, joignez-vous la pénitence à l'innocence?

Que sa réponse est sainte, messieurs, qu'elle est généreuse, et qu'elle condamne notre lâcheté! Jésus, disait-il, est mon modèle: il a été le plus innocent et le plus pénitent de tous les hommes; il a été appelé par le prophète l'*homme de douleurs*; il a porté sa croix dès le moment de sa conception, et dès qu'il a commencé à vivre, il a commencé à souffrir; il a toujours eu le Calvaire et la croix devant ses yeux, et quelque part qu'il allât, il s'est toujours regardé comme une victime qui devait laver dans son sang les péchés du monde. Il est juste que je marche sur ses pas, que j'honore sa pénitence par la mienne, et que je me prépare à la gloire par la douleur, ou que plutôt, pour être sa parfaite image, j'unisse en ma personne le plaisir avec la peine, et que je vérifie les paroles de saint Paul : *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imagini Filii sui.* C'est le dernier point de ce discours.

III. — Quoique la douleur soit l'ennemie de la joie, il semble néanmoins que la nature prenne plaisir de les accorder ensemble et de terminer les différends qui les divisent : car elles ne se peuvent quitter qu'avec peine, et l'expérience nous apprend que les plus grandes joies sont toujours accompagnées de douleurs : *Extrema gaudii luctus occupat.* Elles imitent l'ombre et la lumière, qui se fuient et se suivent, et qui, par un combat qui naît plutôt d'amour que de haine, se poursuivent toujours et ne se détruisent jamais.

Elles pleurent toutes deux de même façon, quoique par des motifs différents : la joie a des larmes aussi bien que la tristesse, et ce qui est de plus étrange, l'une et l'autre y trouve de la satisfaction et du plaisir. *Est quædam flere voluptas.* Toutes les deux font mourir l'homme quand elles sont violentes, et il s'en est vu à qui la joie a été aussi funeste que la tristesse. Enfin les plus grands plaisirs imitent les plus sensibles douleurs; ils ont quelque air de gémissement, et l'on entend aussi bien soupirer les personnes contentes que les misérables.

Mais ce qui nous persuade le mieux ces vérités, c'est que Jésus-Christ a voulu joindre la douleur avec la joie dans sa personne : car il était affligé comme les hommes et bienheureux comme les anges; il souffrait comme les martyrs, et il voyait la divine essence comme les séraphins; il pleurait avec les pénitents, et il jouissait de la félicité avec les bienheureux. Son corps était sensible à nos misères, pendant que son âme était comblée de gloire et de bonheur. Et par une merveille qui surpasse toute créance, son âme même accordait la tristesse avec la joie, et elle était bienheureuse au moment qu'elle était triste jusqu'à la mort : *Tristis est anima mea usque ad mortem.*

Ce grand miracle, messieurs, s'est répété en faveur de saint Nicolas, la plus vraie et la plus parfaite de toutes les images de Jésus-Christ sur la terre. Car il était pénitent, et par conséquent affligé; il passait toute sa vie dans l'amertume et dans la douleur; il ne donnait aucune trêve à ses jeûnes ni à ses veilles, et son martyre n'était pas même interrompu par son repos. Cependant il était bienheureux au milieu de tant de travaux, et le Ciel, qui se plaît à exprimer le Fils de Dieu dans les saints, l'avait comblé de toute la gloire des anges.

Car outre qu'il conversait avec ces purs esprits, qu'il entendait la nuit leurs concerts, *Singulis noctibus angelicum concentum audivit sex ante obitum mensibus*, il avait tous les autres avantages des bienheureux. Il pouvait tout ce qu'il voulait dans le royaume de son Maître, et comme s'il en eût été le véritable souverain, il faisait autant de miracles qu'il consolait d'affligés, ou qu'il guérissait de malades; il lisait les secrets de l'avenir dans

les fastes de l'éternité, et comme s'il eût déjà vu la divine essence, il connaissait les desseins qu'elle avait formés sur les villes et sur les empires. Les astres descendaient du firmament, pour lui composer une couronne et pour découvrir la pureté de son âme.

Enfin il était bienheureux au milieu de ses douleurs, et, par une anticipation privilégiée, il goûtait les plaisirs du ciel sur la terre : *Et cum jam paradisi gaudia prægustaret, crebro illud Apostoli repetebat : Cupio dissolvi et esse cum Christo.* Ne fait-il pas bon servir Jésus-Christ, messieurs, puisqu'on en est si avantageusement récompensé? Et ne faut-il pas avouer que de tous les souverains, il est celui qui reconnaît le plus libéralement ses sujets, puisqu'il sait convertir leurs peines mêmes en plaisirs?

Mais notre saint ne serait pas entièrement conforme au Fils de Dieu, son divin modèle, si, comme lui, il n'était encore sensible à nos maux dans la gloire, et si dans cet heureux séjour de la félicité, il ne conservait encore la douleur avec la joie. Toute l'Ecriture nous apprend que Jésus-Christ, étant notre chef, ressent nos injures et nos peines dans le ciel : il se plaint quand on nous blesse ou qu'on nous outrage, et celui qui garda le silence sur le Calvaire, fait des plaintes dans l'empyrée quand on persécute ses membres sur la terre; il fit des reproches à Saul quand il voulut étouffer son Eglise dans son berceau, et comme s'il l'eût encore une fois attaché à la croix, il lui dit, avec autant de ressentiment que de douleur : *Saule, Saule, quid me persequeris?*

Vous jugeriez, à entendre ces paroles, que Jésus-Christ vit encore parmi les hommes, ou que Saul est monté dans les cieux pour y faire quelque outrage au Fils de Dieu : celui-ci parle des souffrances de ses fidèles comme des siennes, et il fait connaître par un langage qui pour être figuré ne laisse pas d'être véritable, que la gloire qu'il possède ne l'exempte pas de douleur : *Saule, quid me persequeris?*

En effet Saul persécutait Jésus-Christ, parce qu'il persécutait son Eglise; il faisait souffrir le chef, parce qu'il faisait souffrir ses membres; il renouvelait sa Passion, parce qu'il en empêchait le fruit, et que ce crime, dit saint Bernard, était plus grand que celui des bourreaux qui percèrent les pieds et les mains du Fils de Dieu sur la croix : *Horrendum penitus sacrilegium impedire salutem animarum, quod et ipsorum videtur excedere facinus qui Domino majestatis manus sacrilegas injecerunt* (*S. Bernard.*, *in Conversione Pauli, serm.* 1).

Mais comme la grandeur de ce crime est difficile à comprendre, parce qu'il est malaisé de concevoir comment Jésus-Christ peut endurer dans les chrétiens du haut des cieux, il faut que je vous l'explique par une comparaison familière que me fournit saint Augustin : N'avez-vous jamais remarqué, dit ce grand docteur, que quand vous êtes engagés dans la presse, et que l'on vous marche sur le pied, en même temps votre langue se plaint, et par un langage qui ne peut être soupçonné d'aucun mensonge, s'écrie qu'on l'a blessée. Cependant elle est bien éloignée de la foule; elle est dans la bouche comme dans son trône, ou comme dans son palais; elle n'a reçu aucune incommodité, et on lui pourrait dire que c'est avec injustice qu'elle forme cette plainte; mais d'autant qu'elle est liée par une chaîne naturelle avec le pied, elle ressent ses maux, elle a raison de s'en plaindre, et elle peut, de l'asile où elle est retirée, dire avec vérité que la blessure du pied est la sienne : *Conqueritur lingua de pede læso, quia lingua cum pede caritatis vinculo ligata est.*

Aussi, messieurs, quoique Jésus-Christ soit dans la gloire, que la persécution ne le puisse plus attaquer, et que les injures retombent sur le visage de ceux qui les vomissent contre lui, il ne laisse pas de souffrir et de se plaindre, parce qu'il est uni par la charité avec ceux qui souffrent dans son Eglise. Ainsi il est bien fondé de dire à Saul, qui le persécute quand il persécute les fidèles, qui font un même corps avec lui : *Saule, quid me persequeris?*

Disons, messieurs, que le grand saint dont vous solennisez aujourd'hui la fête n'est pas insensible à nos maux dans le séjour de la gloire : il y règne avec les anges, il y jouit d'un bonheur proportionné à ses mérites, et il apprend par expérience que saint Paul avait eu raison de nous dire que les maux présents n'égalent point les félicités à venir. *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis* (*Rom.*, VIII). Et néanmoins, pour se conformer à son divin original, il souffre avec les fidèles, il prévient même nos maux, il les pleure avec des larmes de sang, et il est encore affligé, quoiqu'il soit déjà bienheureux.

Car toute l'Italie est témoin, et principalement la ville de Tolentin, que quand l'Eglise est menacée de quelque insigne désastre, le bras de ce saint, qui est comme le bouclier de l'épouse du Fils de Dieu, jette du sang; et il témoigne la part qu'il prend à ses douleurs par le ressentiment qu'il en fait paraître. N'est-ce donc pas bien imiter Jésus-Christ? N'est-ce pas unir la douleur avec la joie? N'est-ce pas, comme lui, joindre encore la qualité de voyageur avec celle de bienheureux? et n'est-ce pas publier hautement qu'il conserve dans la gloire le ressentiment de nos misères?

Achevez, messieurs, le panégyrique de saint Nicolas, en profitant de ses exemples : mettez les derniers traits à son tableau; et, puisque l'on n'honore les saints qu'en les imitant, essayez, autant que votre faiblesse vous le permet, de vous rendre les copies de cet excellent original.

Il a été innocent pendant qu'il a vécu ici-bas, et il a heureusement conservé la grâce qu'il avait reçue dans le baptême : tâchez de la conserver, si vous ne l'avez point encore perdue; représentez-vous qu'elle est extrêmement délicate, que nous ne la recouvrons

jamais quand elle nous a une fois abandonnés, et qu'elle ressemble à la pureté, qui ne revient plus quand elle s'est retirée : *Et qui redire nescit ut periit pudor.*

Les autres vertus ne sont pas si difficiles, quoiqu'elles soient aussi nécessaires : le repentir et la douleur nous rendent la charité et la foi, quand nous les avons perdues; l'humilité se relève par sa propre chute, et, profitant de son malheur, elle nous rend d'autant plus modestes, que nous avons été plus insolents et plus orgueilleux ; mais l'innocence et la pureté ne se peuvent recouvrer, la perte en est irréparable en ce monde, et il y a une grâce attachée au sacrement de baptême, qui ne peut être restituée par tous les autres.

Que si nous en sommes déchus par notre faute, recourons à la pénitence, qui est le dernier secours que l'Eglise nous présente dans notre naufrage. *Secunda post naufragium tabula.* Prenons-la, dit Tertullien (*Tertul., de Pœnit.*), comme un bonheur inopiné, que nous ne devions pas espérer, vu la grandeur de notre infidélité : *Rape occasionem inopinatæ felicitatis,* ne négligeons pas un remède que la miséricorde divine nous offre, et, puisque nous ne pouvons plus être du nombre des innocents, essayons au moins d'être du nombre des pénitents. Représentons-nous ce que les Pères disent de cette vertu, et, pour assurer notre salut par son moyen, faisons-la paraître en nos actions, en nos paroles et en nos habits.

Saint Ambroise nous apprend qu'il a vu des pénitents qui, pour obliger la justice divine à leur pardonner, exerçaient toutes sortes de rigueurs sur leurs personnes, qui renonçaient à tous les plaisirs, qui ne donnaient point de trêve à leurs larmes ni à leurs soupirs, qui faisaient voir une image de la mort sur leurs visages, et qui semblaient s'être imposé pour un temps les peines d'enfer, afin de s'en délivrer pour l'éternité. *Cognovi quosdam sulcasse vultum lacrymis, exarasse continuis fletibus genas :* J'ai vu, dit ce grand docteur, des pénitents, à qui les larmes avaient découpé tout le visage, et qui, par des ruisseaux de pleurs qui coulaient toujours, avaient enfoncé des sillons sur leurs joues, *Stravisse corpus suum calcandum omnibus;* qui étendaient leurs corps devant les églises, afin que les fidèles les foulassent sous leurs pieds, *Jejuno ore semper, et pallido, mortis speciem, spiranti in corpore prætulisse* (*Lib.* I *de Pœnit., cap.* 16), et qui, jeûnant tous les jours, faisaient voir sur tout leur corps une ombre effroyable de la mort.

Ce même saint, dans un autre endroit, conviant les pécheurs à devenir pénitents, leur donne ces salutaires conseils, qui, bien loin d'être suivis, ne sont presque pas connus dans ce siècle criminel : *An quisquam illam pœnitentiam putat, ubi acquirendæ ambitio dignitatis?* Pensez-vous bien faire pénitence quand, possédés par l'ambition, vous soupirez après les honneurs, et que vous vous engagez à de nouveaux crimes pour parvenir à de nouvelles dignités? *Ubi vini effusio?* quand vous faites bonne chère, quand vous vous noyez toutes les nuits dans le vin, et que vous oubliez que le jeûne est le partage des pénitents ; *Ubi ipsius copulæ usus conjugalis :* quand vous ne vous privez pas des plaisirs licites, et que pour expier vos adultères, vous ne vous abstenez pas de vos propres femmes?

Sachez que pour apaiser la justice divine, que vous avez irritée par vos débauches, il faut renoncer au siècle et à ses divertissements, passer les nuits en prières, et employer dans les larmes le temps que la nature a destiné pour le repos : *Renuntiandum sæculo est, somno ipsi minus indulgendum quam natura postulat, interpellandus est gemitibus, interrumpendus est suspiriis, sequestrandus orationibus* (*S. Ambros., lib.* II *de Pœnit., cap.* 10). Enfin il faut vivre de telle façon que vous mouriez à toutes choses, et que votre vie soit l'image d'une longue et cruelle mort : *Vivendum ita, ut vitali huic moriamur usui.*

Mais, sans me prévaloir des raisons de saint Ambroise, ne suffit-il pas que je vous représente l'exemple de saint Nicolas de Tolentin? Il était innocent, messieurs, et, par une grâce qui est extrêmement rare dans les derniers siècles, il avait persévéré dans la justice qu'il avait reçue au baptême. Cependant il était pénitent jusqu'aux veilles, aux jeûnes et aux disciplines; il n'épargnait point son sang quand il fallait satisfaire à Dieu; et, bien qu'il ne fût coupable que des péchés que les plus justes ne sauraient éviter, il ne laissait pas de se traiter comme le plus grand de tous les pécheurs.

Et nous autres, par la plus horrible lâcheté qui se puisse imaginer, nous sommes coupables, et nous ne voulons pas être pénitents; nous nous glorifions de nos maladies, et nous avons honte des remèdes; nous entassons crimes sur crimes, et nous différons toujours notre conversion. Cependant, messieurs, il n'y a point de salut pour les pécheurs sans pénitence, et, puisque nous avons offensé la majesté divine par notre insolence, il faut que nous la satisfassions par notre repentir et notre douleur.

Prêtons donc nos mains à la justice de Dieu, pour le venger et pour nous punir; exécutons les arrêts qu'il a prononcés contre les pécheurs, exerçons l'office de bourreaux sur nous-mêmes, et proportionnons la sévérité de nos supplices à la grandeur de nos offenses : *Qui culpam exageravit, exageret etiam pœnitentiam : majora enim crimina majoribus abluuntur fletibus* (*S. Ambros., lib.* I, *de Pœnit., c.* 2). Prions le saint duquel nous faisons aujourd'hui la solennité de nous animer contre nous-mêmes, de nous faire part de cette lumière qui lui découvrait les moindres défauts en sa personne, de cette sévérité qui les lui faisait punir avec tant de rigueur, et de ce zèle enflammé qui l'emportait avec tant de violence contre tout ce qui choquait la loi de Dieu, et ce qui blessait son honneur

Enfin, suivant l'exemple de ce saint et le conseil de l'Apôtre, crucifions notre chair

criminelle, puisqu'elle ne peut trouver son salut que dans la croix, et que ses péchés ne lui peuvent être remis s'ils n'y sont attachés avec elle : *Non potuit caro nostra abolere peccatum*, dit saint Ambroise, *nisi crucifixa esset in Christo Jesu* (*Lib.* II, *de Pœnit.*, *c.* 2). Quand nous aurons apaisé Dieu par le châtiment de nos offenses, nous pourrons alors aspirer aux dernières faveurs de saint Nicolas, et goûter parmi les hommes la félicité des bienheureux.

Ce n'est pas pourtant que nous devions espérer les priviléges qui ont été accordés aux rares vertus de ce grand saint, ni que nous devions nous promettre que les anges nous consolent par leurs entretiens, ou nous divertissent par leurs concerts ; mais si nous sommes bien détachés de la terre, nous pourrons monter dans le ciel par nos désirs, nous pourrons dire, avec saint Paul : *Conversatio nostra in cœlis est;* nous pourrons trouver du plaisir parmi les douleurs, puisque, comme dit Tertullien, le corps ne sent point de mal dans les fers, quand l'esprit est élevé par ses pensées dans le ciel : *Nihil crus sentit in nervo, cujus animus est in cœlo* (*ad Martyres*) ; et si nous sommes parfaitement conformes à la volonté de Dieu, rien ne choquera la nôtre, et nous éprouverons par notre propre expérience, que ceux-là sont bienheureux qui sont ce qu'ils veulent être, parce qu'ils sont ce que leur Souverain veut qu'ils soient : *Beati sunt illi qui hoc sunt quod volunt, et quod vult esse Deus* (*Salvian.*). Ce bonheur que vous goûterez sur la terre vous sera un gage de celui qui vous est préparé dans le ciel; où nous conduise, etc.

PANÉGYRIQUE DE SAINT PLACIDE,

Prononcé, dans l'église de Montmartre, le jour de sa fête.

Omnes qui pie volunt vivere in Christo persecutionem patientur (II *Tim.*, IV).

Toutes les fêtes des saints sont des réjouissances publiques, parce qu'ils sont nos frères et qu'ils ont eu, aussi bien que nous, Dieu pour leur père et l'Eglise pour leur mère. De là vient que, comme nous pleurons leur mort, nous nous réjouissons de leur triomphe et nous prenons part à la gloire qu'ils possèdent dans le ciel. Mais outre cette raison générale, qui vous oblige à prendre part au bonheur de saint Placide, vous en avez encore une particulière, qui exige de votre piété que vous en solennisiez la fête avec plus de pompe et plus de joie. Car il est un des premiers disciples de saint Benoît, et il est entré si jeune dans votre ordre, qu'il semble qu'il y soit né. Il en est le premier martyr, et celui qui vous invite par son exemple à répandre votre sang et à perdre votre vie pour la gloire de Jésus-Christ. Comme vous en faites la solennité, j'en dois faire le panégyrique, et pour contenter votre dévotion, je vous dois entretenir de ses éminentes vertus : mais de qui les puis-je mieux apprendre que de cet Esprit qui fait les saints et les martyrs, et par qui puis-je mieux obtenir sa grâce, que par celle que l'Eglise reconnaît pour la souveraine des saints et des martyrs ? disons-lui donc avec l'Ange : *Ave, Maria.*

Il n'y a personne qui ne s'imagine que la plus haute qualité de saint Placide est sans doute celle de martyr, et qu'on a fait son éloge quand on a dit qu'il a répandu son sang et perdu sa vie pour la gloire de Jésus-Christ. Car le martyre est le plus grand effort de la charité et le plus haut degré de la perfection; et comme on ne peut plus rien exiger d'un homme qui est mort pour son ami, on ne peut plus rien désirer d'un chrétien qui est mort pour son Rédempteur. Cependant il me semble que le martyre de saint Placide ne fait que la moitié de sa gloire, et que je ne vous aurais pas représenté tous ses mérites, si je ne vous avais fait voir que le dernier de ses combats. Il y a un martyre qui a précédé son martyre, et j'ose dire qu'il n'aurait jamais souffert la mort pour la gloire du Fils de Dieu, s'il n'avait employé toute sa vie pour son service. Il a prévenu la cruauté des bourreaux par la rigueur de sa pénitence ; il s'est préparé aux tourments par les austérités, et toute sa vie n'a été qu'un heureux apprentissage du martyre. *Tota vita christiani*, dit Tertullien, *est disciplina martyrii.*

En effet le chrétien qui vit selon les lois de l'Evangile est un véritable martyr, et s'il ne les observe exactement, on lui peut justement disputer la qualité de martyr : *Tota vita*, dit saint Cyprien (*de duplici Martyrio*) *martyrium reddit Deo, et nisi illa præcesserit, martyrium quod sanguine perhibetur non est martyrium* : Toute la vie du chrétien n'est qu'un long martyre qu'il souffre pour Dieu, et si elle n'est réglée par les maximes de la religion, le martyre qu'il signe de son sang et qu'il scelle de sa mort n'est pas un véritable martyre. Supposé cette vérité, disons que saint Placide a été martyr pendant toute sa vie, puisqu'il a enduré les mêmes peines que les bourreaux lui eussent fait endurer, et que, prévenant leur fureur, il a souffert tous les supplices qu'ils eussent pu lui faire souffrir. Car si les bourreaux séparaient les pères de leurs enfants, et les maris de leurs femmes par l'exil, il s'est volontairement séparé de son père, de sa mère et de ses frères; s'ils ôtaient les richesses et les honneurs aux chrétiens, il a renoncé à tous les deux par une humble pauvreté; s'ils leur faisaient souffrir des tourments, il a inventé mille austérités pour exercer sa patience ; si enfin ils les condamnaient à la mort, il s'est lui-même condamné à une mortification aussi longue que sa vie, et aussi cruelle que la mort.

I.—L'union que la nature a mise entre les pères et les enfants est si étroite et si forte, qu'on ne peut séparer leurs intérêts. L'épée qui blesse le corps d'un enfant blesse le cœur de son père, et le mal d'un père est aussi le supplice de son fils. Abraham a passé pour un martyr dans l'esprit de saint Cyprien, parce qu'il renonça à l'amour d'Isaac pour obéir à l'ordre de Dieu, et qu'il s'immola lui même quand il résolut de l'immoler : *Quis*

Abraham patriarcham ausit eximere ex martyrum numero (*de duplici Martyrio*)? En effet il éprouva toutes les peines des martyrs, quand il mena son fils sur la montagne, qu'il lui prononça son arrêt, qu'il lui lia les mains, qu'il le mit sur le bûcher et qu'il leva le bras et l'épée pour lui donner le coup de la mort : *Quæ tormenta*, dit excellement saint Cyprien, *gravius torserunt corpus, quam patriarchæ mentem torquebant naturæ affectus* (*Idem*, *ibid.*)? Quels tourments ont aussi cruellement affligé le corps des martyrs, que les sentiments de la nature et l'affection paternelle affligèrent l'esprit d'Abraham, quand il fut contraint d'immoler à Dieu son Isaac? Un Père de l'Eglise a dit pour cette même raison que la Vierge avait sacrifié ses entrailles, quand elle sacrifia son Fils sur la croix, et que, pour se soumettre à la volonté du Père éternel, elle fut obligée de consentir à la mort de Jésus-Christ : *Facta est immolatrix viscerum suorum.*

Quoique les enfants n'aient pas tant de tendresse pour leurs pères, il faut néanmoins avouer qu'étant une partie d'eux-mêmes, il est bien difficile qu'ils ne ressentent leurs douleurs et leurs outrages ; et que c'est rudement éprouver un fils que d'offenser ou de blesser son père en sa présence ; que c'est lui arracher les entrailles que de l'en séparer, et que c'est lui faire souffrir une longue et cruelle mort que de l'éloigner de sa personne. Absalon, dans l'Ecriture, ne se plaint pas tant d'être banni de la cour, que d'être privé de la vue de son père; et ce fils ambitieux, ne pouvant étouffer les sentiments de la nature, confessait que la mort lui serait plus douce que l'éloignement de David : *Obsecro*, dit-il à Joab, son plus fidèle confident, *ut videam faciem patris mei, quod si memor est iniquitatis meæ, interficiat me* (II *Reg.*, c. XIV). Comme les tyrans n'ignoraient pas cette étroite liaison, que la nature a mise entre les pères et les enfants, ils les punissaient plus souvent par l'absence que par la mort, et ils croyaient s'être assez vengés d'un père quand ils lui avaient enlevé son fils, et qu'ils les avaient tous deux séparés par un exil ennuyeux. En effet un père ne vit qu'à moitié quand il est éloigné de son fils ; et Sénèque a remarqué qu'une mère aima mieux suivre son fils dans l'Afrique que de vivre dans l'Italie éloignée de lui : *Inventa est mulier quæ pati maluit exilium quam desiderium.*

C'est pourquoi, messieurs, la charité, qui n'est guère moins ingénieuse que la cruauté, a jugé que c'était une espèce de martyre pour un fils que de l'enlever à son père pour suivre le Fils de Dieu, et que c'était lui faire endurer un cruel supplice, que de l'obliger à quitter en un même temps son père, sa mère et ses frères. Aussi faut-il avouer que de tous les conseils que Notre-Seigneur a donnés à ses disciples, il n'y en a point de plus rigoureux que celui par lequel il leur ordonne de quitter, pour son amour, leurs pères, leurs mères et leurs enfants. Car c'est déchirer leurs entrailles, c'est séparer leur âme de leur corps ; c'est les condamner à une longue et cruelle mort, et c'est rompre les plus doux et les plus forts liens de la nature par le plus violent effort de la grâce.

C'est cependant le martyre douloureux auquel s'obligent tous ceux qui veulent suivre Jésus-Christ, et ce fut la peine que s'imposa saint Placide, aussitôt que le Fils de Dieu l'eut appelé à son service. Car sans écouter les sentiments de la chair et du sang, il se résolut de quitter tout ce qu'il avait de plus cher dans le monde et d'immoler d'un même coup son père et sa mère, ses frères et ses sœurs ; il ne fut pas insensible dans une si généreuse résolution ; mais il fut fidèle, il répandit des larmes, il jeta des soupirs ; mais il persista dans son dessein, et toutes les tendresses qu'il éprouva ne lui firent point commettre de lâcheté. *Lacrymæ volvuntur inanes, mens immota manet.* Il éprouva dans cette cruelle séparation tout ce que ressentit depuis la grande sainte Thérèse, quand elle abandonna son père pour se jeter dans le cloître ; et s'il se fût expliqué comme elle, il nous eût dit que ses os se disloquèrent, que ses nerfs par des convulsions d'amour se retirèrent, et que son âme s'arracha de son corps, quand, pour s'unir à Jésus-Christ, il laissa son père affligé, sa mère désespérée, ses frères et ses sœurs fondant en larmes.

Confessons donc que saint Placide est martyr sitôt qu'il devient religieux, qu'il souffre dès qu'il abandonne ce qu'il aime, et que sans autre persécution que celle qu'il se fait à soi-même, il obtient le mérite, et souffre la peine du martyre ; car si c'est un grand avantage de suivre Jésus-Christ qui nous appelle, si c'est un rare bonheur de nous unir au souverain bien, et si c'est une félicité commencée de ne se plus occuper que des perfections du Fils de Dieu, on ne l'acquiert pas sans douleur, et pour y pouvoir parvenir, il faut quitter tout ce qu'on aime dans le monde : *Extra cognatos quisque ac proximos debet fieri*, dit saint Grégoire le Grand, *si vult parenti omnium verius jungi* (*Lib.* VII *Moral.*, c. 14). Il faut renoncer à ses amis et à ses parents pour s'unir à Dieu, et il faut lui en faire un sacrifice si on le veut entièrement posséder.

Ce n'est point pourtant être injuste ni cruel, puisque, selon le même saint Grégoire, on n'aime jamais mieux ses proches que quand on les hait pour Dieu, et on ne les possède jamais plus véritablement que quand on les quitte généreusement pour lui : *Discamus eos temperata discretionis arte, et convenienter diligere et salubriter odio habere, ut valeamus eos verius per odium amare* (*Id.*, *ibid.*). Saint Placide en usa de la façon ; il n'aima jamais mieux son père et sa mère que quand il les haït pour Jésus-Christ ; il n'en jouit jamais plus innocemment que quand il s'en priva volontairement pour le Fils de Dieu. Mais comme cet amour ne fut pas sans peine, cette jouissance ne fut pas aussi sans douleur, et s'il devint vertueux en quittant ses proches, il faut avouer aussi qu'il devint martyr en faisant un si cruel sacrifice; il augmenta son mérite et sa souf-

france quand, après avoir laissé son père et sa mère, il renonça aux richesses et aux honneurs pour embrasser l'humilité et la pauvreté religieuse.

II. — Je sais bien que les richesses sont les biens les moins considérables de la fortune; que la nature nous en a inspiré le mépris en les logeant dans les entrailles de la terre, et qu'elle nous a fait connaître que nous ne devions pas mettre dans notre cœur ce qu'elle avait mis sous nos pieds. Je sais bien que l'or et l'argent ne sont que de la boue, à qui le soleil a donné de la couleur, et notre avarice de l'estime; je sais bien enfin qu'ils ne nous garantissent pas de la pauvreté, qui est le plus grand avantage qu'ils nous promettent, et que par une juste, mais étrange punition, il arrive assez souvent que ceux qui sont les plus riches sont les plus pauvres : *Gravissimum genus paupertatis, in divitiis inopia* (*Senec.*). Néanmoins il faut avouer que la pauvreté est une peine de notre péché, que l'homme n'est devenu pauvre que depuis qu'il est devenu criminel, que dans l'état d'innocence il possédait tout, et que s'il n'avait pas la propriété, il avait la souveraineté de l'univers. Ses besoins se sont accrus avec ses misères; maintenant que sa nudité lui est honteuse et pénible, il ne peut plus se passer d'habits, et à présent que la terre est stérile et qu'elle ne porte des fruits que quand elle est cultivée, il faut qu'il en sème ou qu'il en achète, et qu'il cherche des richesses s'il se veut garantir du travail.

Les tyrans, qui connaissent cette vérité, pensent s'être bien vengés de leurs ennemis, quand il les réduisent à la pauvreté et que, les dépouillant de tous leurs biens, ils les chargent de confusion et de peine. C'est pourquoi lorsque la persécution exerçait l'Eglise, un des plus rigoureux supplices dont on éprouvait la patience des chrétiens, était de confisquer tous leurs biens et de leur ôter ce métal qui entretient la vie, en entretenant le commerce parmi les hommes. Tertullien, reconnaissant que cette tentation était puissante et qu'elle ébranlait la constance des fidèles, emploie toutes ses raisons pour leur faire voir que cette vie est un trafic où il faut risquer un peu pour gagner beaucoup, et perdre les richesses périssables pour acquérir les éternelles : *Libenter igitur terrena amittamus, cœlestia tueamur, totum licet sæculum pereat, dum patientiam lucrifaciam* (*de Patientia*).

De là vient que le chrétien, qui, pour suivre les maximes de l'Evangile, quitte ses biens, ou les vend et se fait pauvre lui-même, peut prétendre à la gloire des martyrs et se vanter qu'il souffre une grande partie des maux que les bourreaux leur faisaient souffrir : car il devient pauvre par la vente de ses terres et par la distribution de ses richesses, il se voit en même temps chargé de mépris et de misère, et n'ayant plus de quoi se défendre contre la nécessité, il en ressent toute la peine et toute la honte. Je sais bien que la philosophie stoïque, plus éloquente que véritable, et plus vaine que solide, a trouvé mille raisons pour nous persuader que la pauvreté n'est point incommode, que les choses nécessaires ne nous manquent jamais, que l'exil et la solitude suffisent pour nous nourrir, que la fortune dans sa fureur ne savait nous imposer des lois plus austères que celles que la nature nous a imposées, et que notre vie ne sera jamais si pauvre que notre naissance: *Nemo tam pauper vivit quam natus est* (*Senec.*). Mais ces orgueilleuses paroles ne guérissent pas notre mal, quoiqu'elles enflent notre esprit, et nous savons bien que comme les enfants mourraient en naissant, si on ne les défendait du froid avec les langes, et de la faim avec le lait, les hommes mourraient aussi dans un âge plus avancé, si on ne leur donnait des habits pour se couvrir et des aliments pour se nourrir.

C'est pourquoi la philosophie chrétienne, qui est bien plus modeste et plus véritable que la stoïque, confesse que la pauvreté est une peine, qu'elle est aussi bien accompagnée de douleur que de honte, et qu'il faut une généreuse résolution pour en souffrir toutes les incommodités sans se plaindre. Le grand saint Bernard reconnaît même qu'elle est une espèce de martyre, et que dans l'Evangile Jésus-Christ promet la même récompense aux pauvres qu'aux martyrs, parce qu'ils souffrent les mêmes tourments, et que ceux qui vendent leurs biens n'endurent pas moins que ceux qui perdent la vie dans les supplices. Si ce martyre est moins cruel, il est plus long; s'il n'est pas si sensible, il est plus ennuyeux, et s'il n'éprouve pas tant le courage, il lasse plus la patience des fidèles: *Quid est quod eadem merces promittitur pauperibus et martyribus, nisi quia paupertas voluntaria quoddam est genus martyrii, horrore quidem mitius, sed diuturnitate molestius* (*S. Bernard., serm.* 1 *in Festo omnium sanctorum*)?

En effet, messieurs, un pauvre n'est-il pas un martyr, quand il s'est privé de tous ses biens, qu'il ne s'est rien reservé de tout ce qu'il a hérité de ses père et mère, qu'il est obligé d'entretenir sa vie par le travail de ses mains, de cultiver la terre, s'il veut goûter de ses fruits, qu'il est contraint d'engager sa liberté pour se défendre de la faim, ou de redemander honteusement aux riches ce qu'il a donné libéralement aux pauvres? Mais vous me direz peut-être que les religieux sont exempts de ces misères, que saint Placide ne fut point sujet à ces lois fâcheuses, et que, s'il quitta de grands biens, il trouva l'abondance et la gloire dans l'ordre de son bienheureux Père, saint Benoît. Ecoutez la véritable réponse d'une si fausse objection et n'enviez point la qualité de martyr à notre saint, puisqu'il a été pauvre volontaire.

Car, en premier lieu, il combattit le désir naturel que nous avons d'être riches; il se défit de cette inclination de tout posséder, que notre premier père a si fortement imprimée dans le cœur de tous ses enfants : il renonça à toutes les espérances de sa maison, et d'un grand seigneur qu'il était, il devint un pauvre religieux. Ne me dites point qu'il

rencontra dans le cloître ce qu'il avait laissé dans le palais ; car encore que l'abondance ait été la récompense de la pauvreté dans l'ordre de saint Benoît, comme elle a été depuis la cause de son déréglement, elle ne s'y était pas encore introduite du temps de cet illustre patriarche : ses enfants ne vivaient que de racines et de légumes, ils ajoutaient le travail des mains à la prière, ils cultivaient la terre et l'arrosaient de leur sueur pour vaincre sa stérilité, ils choisissaient cette occupation comme une pénitence de l'homme pécheur; et, se souvenant qu'ils étaient les enfants d'Adam, ils prenaient part à la peine dont sa révolte fut punie : *In sudore vultus tui vesceris pane*, *donec revertaris in terram de qua sumptus es* (*Genes.*, III). Notre saint n'était-il donc pas un martyr? Ne souffrait-il pas quand ses mains, destinées peut-être à conduire le timon d'un Etat, conduisaient une charrue ou maniaient une bêche, qu'il fondait en sueur au milieu de son travail, qu'il faisait l'exercice d'un esclave dans le cloître, et qu'après avoir ainsi maté son corps innocent, il ne le nourrissait que de légumes et ne lui faisait prendre son repos que sur le bois ou sur la terre? Mais s'il était martyr pour avoir quitté ses richesses, ne croyez-vous pas qu'il le fut encore à meilleur titre pour avoir renoncé aux honneurs que lui pouvait justement faire espérer sa naissance?

L'ambition est née avec l'homme pécheur: comme il est fils d'un père superbe, qui avait aspiré à l'empire de l'univers, il ne médite que des couronnes, et il conserve ce désir injuste au milieu de ses humiliations et de ses misères. Il a plus de peine à s'abaisser qu'à souffrir ; la perte de l'honneur lui est plus sensible que celle de la volupté, puisqu'il embrasse la douleur quand elle peut le conduire et l'élever à la gloire. Tout ce qui est honorable lui semble doux, et pour contenter cette passion qui fait une partie de lui-même, il n'y a point de supplice qu'il ne souffre, ni de peine qu'il ne dévore : *Cæca est ambitio,* dit un philosophe ambitieux pressé par sa propre conscience, *et in gladios ruit* (*Senec., lib.* VII *de Benefic., cap.* 26). Elle s'expose à tous les dangers pour une couronne, et, ce qui est plus étrange, pour une couronne qui ne doit tomber que sur la tête d'un autre. *Perpessi sunt exercitus inopiam omnium rerum, vixerunt herbarum radicibus, et dictu fœdam tulerunt famem : hæc omnia passi sunt pro regno, quo magis mireris, alieno* (*Senec., epist.* 17).

C'est enfin une passion qui se nourrit de toutes choses, qui fait tout servir à ses desseins, qui s'abaisse pour s'agrandir, qui boit les affronts pour arriver à la gloire, qui rajeunit dans les vieillards, et qui ne perd pas l'espérance de monter sur le trône, lorsqu'elle est sur le point de descendre dans le tombeau. C'est pourquoi nous pouvons dire qu'il n'y a point de vertu à laquelle nous ayons plus d'opposition qu'à l'humilité, parce qu'il n'y a point de vice auquel nous ayons plus d'inclination qu'à l'orgueil: c'est le premier péché qui nous surprend; c'est le dernier qui nous quitte ; et, comme dit saint Augustin, c'est le premier qui nous a vaincus, et c'est le dernier que nous vainquons.

Comme ce combat fait notre principal exercice dans le monde, il fait aussi notre rigoureux martyre dans l'Eglise, et ce fut autrefois un des plus dangereux artifices des tyrans pour étonner la constance des chrétiens : car comme ils savaient que l'homme aime la gloire, et qu'il appréhende l'infamie, qu'il recherche les dignités élevées, et qu'il fuit les conditions méprisables, ils menaçaient les martyrs de les chasser du sénat ou de l'armée, de les dégrader de noblesse, et de leur ôter tous les avantages qui étaient attachés à ces charges honorables. Le grand Tertullien a remarqué que plusieurs fidèles s'étaient laissé vaincre à ces artifices, et que la seule confusion, sans le secours de la douleur, en avait perverti un grand nombre: *Ante pudori cessimus quam dolori ;* tant il est vrai que l'infamie est plus redoutable que les tourments, et que la perte de l'honneur est plus sensible que celle de la vie !

Si cette maxime est assurée, il faut avouer que l'homme qui se dérobe aux yeux du monde, qui se cache dans la solitude, qui fuit l'applaudissement et la gloire, est aussi considérable devant Dieu que le martyr, qui méprise la volupté et qui surmonte la douleur. Car il est aux prises avec la plus forte et la plus douce de toutes les passions : il renonce à ce qu'il y a de plus éclatant dans le monde ; il sacrifie ce qui est le plus précieux dans l'opinion des hommes, et il étouffe ce qui est le plus puissamment imprimé dans le cœur des enfants d'Adam; d'où il faut nécessairement conclure que Placide, qui accomplit tout ceci, peut justement aspirer à la qualité de martyr : car il fuit dans le désert, il s'ensevelit dans le cloître ; il se cache à tout le monde pour se dérober à la gloire ; et ne pensez pas, mesdames, que ce soit abandonner peu de chose, quand il abandonne les honneurs qui l'attendent : il est d'une naissance illustre qui lui permet de tout espérer ; le siècle n'a point de grandeur qu'il ne se puisse promettre, et hors du sceptre et de la couronne, il n'y a point de dignités qui ne soient inférieures à sa vertu : cependant il sacrifie toutes ces hautes espérances ; il quitte toutes ces grandeurs éclatantes, et, suivant les inclinations de Moïse, il préfère les opprobres de la croix à la pompe et à la gloire de l'Egypte. Ne craignons donc point de dire qu'il est martyr, puisqu'il a méprisé l'honneur, et confessons que ce sacrifice ne lui a pas moins coûté que celui de ses biens et de sa vie. Mais s'il a mérité cette qualité pour avoir étouffé la passion de la gloire, n'en est-il pas encore plus digne, puisque, prenant conseil de la pénitence, il a combattu toutes ses inclinations, et qu'il en a fait autant de victimes, qu'il a immolées à Dieu pour achever son sacrifice et consommer son martyre?

III. — Il semble, mesdames, que s'il y a quelque félicité sur la terre, c'est de faire ce

qu'on veut, d'obtenir ce qu'on désire, et de posséder ce qu'on aime : les ambitieux s'estiment heureux quand, après plusieurs travaux, ils sont arrivés aux honneurs qu'ils cherchaient. Les avares sont contents quand, après avoir couru toutes les mers, ils remportent dans leurs vaisseaux les dépouilles de l'Orient. Les impudiques sont satisfaits quand, après plusieurs services, ils ont gagné l'affection de la beauté qu'ils adoraient. Et ainsi, selon le sentiment de saint Augustin, la malice achevée et impunie passe pour la félicité de ce monde : *Quid est aliud sæculi lætitia, nisi impunita nequitia ?*

Cependant la religion, qui sait en quoi consiste le véritable bonheur, nous apprend que pour être heureux il faut combattre ses inclinations, et que comme la sainteté ne se trouve ici que dans la douleur, la félicité ne se rencontre aussi que dans l'abnégation de toutes les choses que nous désirons, et que nous aimons: *Qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus* (*S. Luc*, XIV). Ce commandement est si difficile, qu'il a semblé à quelques Pères de l'Eglise une partie considérable du martyre. En effet celui qui, pour obéir à Jésus-Christ, fait la guerre à toutes ses passions, peut bien porter le nom de martyr, puisqu'il endure toujours, et que sa vie n'est qu'un long et fâcheux supplice : car il ne se contente pas de laisser ses biens comme les pauvres volontaires, mais il en laisse le désir et il renonce à cette inclination qui nous sollicite à les rechercher : *Citius et levius*, dit saint Bernard à ce sujet, *relinquitur facultas quam voluntas* (*Serm. de Verb. Sap.*); il n'abandonne pas seulement ses proches, mais, allant jusqu'à la source du mal, il modère l'affection déréglée que la nature corrompue nous donne pour eux, et il se combat le premier, afin qu'il les puisse vaincre.

Il attaque la concupiscence qui fait naître tous nos injustes désirs; et remportant tous les jours quelque avantage sur elle, il ajoute de nouvelles fleurs à sa couronne, en ajoutant de nouvelles douleurs à son martyre. Car il suffit, à ce que nous apprend saint Cyprien, de combattre cette ennemie domestique pour être martyr, et sans autre bourreau que celui-là, on peut prétendre à la gloire de ces généreux athlètes qui ont triomphé des tyrans : *Non deest concupiscentia quæ martyrii materiam quotidianam nobis exhibet* (*S. Cyprian., de duplici Martyr.*). C'est quelque chose même de plus difficile, selon le sentiment de ce grand homme, de vaincre la volupté que de vaincre la douleur, parce que la douleur vient du dehors, et la volupté du dedans; et qui surmonte la douleur, surmonte les bourreaux; mais qui surmonte la volupté, se surmonte soi-même : *Malum omne facilius vincitur quam voluptas : qui hostem vicit fortior fuit, sed altero ; qui libidinem repressit, se ipso fortior fuit* (*S. Cyprian., de Bono pudicit.*). Enfin ce martyre n'est pas seulement une disposition pour acquérir l'autre, mais il est une condition sans laquelle on ne le peut obtenir, puisqu'au jugement du même saint Cyprien, qui a été martyr, on ne peut vaincre ses bourreaux si l'on n'a vaincu ses passions, et qu'il serait même inutile de vaincre ceux-là, si l'on n'avait travaillé auparavant à surmonter celles-ci : *Frustra cervicem præbueris carnifici, nisi prius occideris affectus* (*S. Cyprian., de duplici Martyr.*).

D'où je conclus qu'il y aurait de l'injustice à refuser la qualité de martyr au grand saint Placide, puisqu'il n'a jamais fait sa volonté, et qu'il a toujours combattu ses inclinations. Car si vous me permettez d'examiner légèrement les principales actions de sa vie, vous trouverez qu'il n'y en a pas une en laquelle il n'ait donné quelque combat et remporté quelque victoire sur lui-même. Il aime ses proches, il les quitte sans espérance de les revoir; et, s'ensevelissant dans un cloître, il meurt pour eux, et ils meurent aussi pour lui : il désire des biens, puisque, outre l'inclination que nous avons de tout posséder, nous avons des besoins qui réveillent ce désir. Ils les quitte généreusement, et pour accroître sa peine et son mérite tout ensemble, il en étouffe le désir, quoiqu'il en ressente le besoin. Il souhaite des honneurs, puisqu'il est enfant d'Adam, et que, selon les inclinations de ce père ambitieux, il voudrait ne rien voir au-dessus, et voir tout au-dessous de lui ; mais combattant les sentiments du premier homme par les sentiments du second, il ne fuit pas seulement les honneurs, mais il recherche les affronts, et il n'est jamais plus content que quand il est plus humilié. Il souhaite enfin le plaisir, puisqu'il est naturel à tous les hommes de le souhaiter, et qu'il semble que ce soit trahir la nature que d'aimer ou de chercher la douleur : cependant il résiste à cette inclination, et par un instinct de la grâce de Jésus-Christ, il regarde la volupté comme sa plus mortelle ennemie, et il la combat dans toutes les choses où elle se cache pour nous surprendre.

S'il mange pour entretenir sa vie, il ne mange que des légumes, afin que satisfaisant à la nécessité, il ne cède point à la volupté; s'il dort pour se délasser du travail, c'est sur le bois ou sur la terre, afin que son repos même ne soit pas sans quelque fatigue ; s'il parle pour entretenir la société, il étouffe une partie de ses pensées, et il ne déclare que celles qui peuvent édifier son prochain; s'il s'éloigne par obéissance de sa chère solitude, il en porte avec soi le recueillement; il ne voit rien de toutes les choses qui se présentent devant ses yeux, et plus semblable à un mort qu'à un solitaire, il n'a presque point de commerce avec les vivants; enfin il souffre toujours, parce qu'il combat toujours; il est toujours martyr, parce qu'il est toujours pénitent, et il vérifie la maxime de saint Augustin, que le chrétien qui vit selon les lois de l'Evangile est un martyr qui a renoncé au plaisir et s'est abandonné à la douleur : *Vita Christiani, si secundum Evangelium vivat, crux est et martyrium.* En effet, que pourraient inventer les bourreaux pour tourmenter un homme, que les pénitents n'inven-

tent pour s'affliger? Quelles peines la cruauté de ceux-là trouverait-elle que la rigueur de ceux-ci n'ait trouvées; et quand vous vous représentez tout ce qu'a souffert saint Placide dans le cloître, n'êtes-vous pas obligés d'avouer qu'il était martyr avant que les bourreaux l'eussent fait souffrir, et qu'il a été plus ingénieux et plus cruel à se tourmenter que n'ont été les tyrans, comme je prétends vous faire voir en la dernière partie de ce discours.

IV. — La douleur et la mort ne sont pas seulement les ministres de la colère de Dieu, mais encore de celle des hommes. Les rois s'en servent pour punir les criminels, et les tyrans en abusent pour tourmenter les innocents : ils s'estiment assez forts quand ils sont assistés de ces deux monstres, et ils croient qu'il n'y a point de courage qu'ils ne puissent vaincre, ni de patience qu'ils ne puissent lasser avec elles. Ils savent bien qu'il n'y a rien que les hommes appréhendent davantage que la douleur, qu'elle attaque le corps et l'esprit; qu'elle se fait craindre quand elle est absente; qu'elle se fait obéir quand elle est présente, et que les hommes, qui se moquent des menaces, ne peuvent se défendre longtemps contre les tourments; ils étudient les supplices les plus rigoureux, et jugeant de leur rigueur par les plaintes qu'ils tirent de la bouche de ceux qui les souffrent, ils les destinent pour la punition de leurs plus grands ennemis.

Comme les martyrs passaient dans l'esprit des tyrans pour les ennemis des dieux et des hommes, ils employaient toutes sortes de tourments pour les affliger; ils pensaient que la cruauté en cette occasion fût une action de piété; que c'était venger le ciel et la terre que de punir des rebelles et des impies, et que la puissance n'était mise entre leurs mains que pour exterminer des hommes qui voulaient renverser les temples et abattre les autels; en cette créance ils se servaient, tantôt des chevalets pour disloquer les membres des martyrs, tantôt des peignes de fer pour les écorcher, tantôt des flammes pour les consumer, tantôt des eaux pour les étouffer, tantôt des lions pour les dévorer : *Innoxios, justos,* reprochait saint Cyprien à l'un de ces infâmes tyrans, *Deo caros domo privas, patrimonio spolias, catenis premis, carcere includis, gladio, bestiis, ignibus punis* (*S. Cyprian.*, *adversus Demetrian*).

Ils forçaient la nature, et accordaient les contraires pour faire souffrir plusieurs tourments à un même homme; ils joignaient la violence avec la durée dans sa peine, et le faisaient languir longtemps, afin de lasser sa patience; ils l'épargnaient quelquefois par une fausse douceur et par une véritable cruauté, afin qu'ayant repris un peu de force, il pût endurer de nouveaux supplices. D'où vient que, dans saint Cyprien, un chrétien qui avait renié Jésus-Christ, rejetait son crime sur la cruauté des juges et sur la rigueur des tourments : *Sed cum durissimi judicis recrudescente sævitia jam fatigatum nunc flagella scinderent, nunc contunderent fustes, nunc equuleus extenderet, nunc ungula effoderet, nunc flamma torreret, caro me in colluctatione deseruit, infirmitas viscerum cessit* (*serm. de Lapsis*) : Quand la colère du juge se ralluma, et qu'étant affaibli des maux que j'avais déjà soufferts, les fouets me découpèrent, les coups de bâton me meurtrirent, les ongles de fer me déchirèrent, les chevalets me rompirent, les flammes me brûlèrent, la chair abandonna mon esprit dans le combat, ma faiblesse ne put résister à la violence, et ma bouche, trahissant mon cœur, prononça des blasphèmes qu'il désavouait intérieurement.

Si les martyrs se défendaient contre les douleurs, les tyrans, vaincus ou lassés, les condamnaient à la mort, et ne les pouvant vaincre, ils essayaient de les anéantir ou de les détruire; car il est vrai que la mort est la destruction de l'homme, qu'elle sépare son âme de son corps, qu'elle ruine cet admirable composé qui fait la gloire du monde, qu'elle réduit son orgueil en poudre, et ne laisse rien de ce bel ouvrage qu'un peu de cendre dans le tombeau. Aussi les tyrans et les bourreaux croyaient s'être bien vengés d'un chrétien quand, après lui avoir fait souffrir mille douleurs, ils lui arrachaient l'âme du corps, et lui ôtaient la liberté de leur répondre. Le pirate Manucha en usa ainsi à l'endroit de saint Placide; il aborda en Sicile, entra dans le monastère dont le saint était abbé, inventa mille tourments pour vaincre sa patience, se servit du fer et du feu pour ébranler son courage, l'enleva sur un gibet, et avec une épaisse fumée, essaya de l'étouffer ou de lui faire changer de créance. Mais quand il vit que la constance du saint était victorieuse de la douleur, il eut recours à la mort, et lui enlevant la tête par un coup d'épée, il crut avoir vaincu celui qu'il avait fait mourir.

Il est vrai que sa cruauté ingénieuse trouva moyen de faire mourir longtemps et souvent notre généreux martyr. Car comme il savait qu'il aimait tendrement sa sœur et ses frères, qu'il vivait en eux par l'amour, et qu'il était sensible à leurs maux par la compassion, il s'avisa de les tourmenter en sa présence, afin que leurs peines devenant les siennes, il souffrît plusieurs martyres en leurs personnes. Il ne se trompa pas dans sa conjecture : ce supplice fut plus insupportable à Placide que le sien; il endura plus en ses frères et en sa sœur qu'en lui-même; il mêla ses larmes avec leur sang; il eut pitié de leurs souffrances, et voyant ses plaies avec joie, il ne put regarder les leurs sans émotion et sans douleur.

Mais pour cruel que fût ce martyre, avouez pourtant qu'il ne le fut pas davantage que celui auquel s'était condamné saint Placide quand il entra dans le cloître : car il avait prévenu la fureur de Manucha, il s'était apprivoisé avec les tourments, il avait souffert tous les maux que lui pouvaient faire souffrir les bourreaux, et il avait désarmé toute leur rage en se persécutant lui-même pendant sa vie. En effet quels supplices pouvait in-

venter ce tyran que Placide n'eût inventés auparavant? Manucha l'eût peut-être chassé de son île : Placide s'était déjà banni de l'Italie ; il lui eût enlevé ses biens : Placide s'en était volontairement dépouillé ; il l'eût jeté dans une prison : Placide s'était enfermé dans une cellule qui n'était pas moins étroite ni moins obscure qu'un cachot; il l'eût fait languir de faim : Placide s'y était accoutumé par le jeûne ; il eût déchiré son corps par les fouets, Placide l'avait déjà fait par les disciplines : il l'eût fait mourir longtemps en sa personne et en celle de ses frères : toute la vie de Placide n'avait été qu'une longue mort, et il en ressentit l'amertume et la rigueur quand, pour s'unir à Jésus-Christ, il s'arracha d'entre les bras de son père et de sa mère ; si bien qu'il est vrai que les peines que saint Placide s'était imposées étaient plus rigoureuses que celles que Manucha lui fit souffrir, et il aurait plus de sujet de se plaindre de sa propre cruauté que de celle de ses bourreaux, si l'on se pouvait plaindre de ce qu'on endure par amour.

Concluons de tout ce discours, mesdames, que la persécution n'est point nécessaire pour donner des martyrs à l'Eglise, qu'en toute saison l'on peut souffrir, que personne n'en est dispensé, et que les religieuses de saint Benoît y sont obligées par l'exemple de saint Placide : vous combattez sous les mêmes enseignes, vous vivez sous les mêmes lois, vous êtes liées par les mêmes vœux, et si vous n'avez dégénéré de votre première ferveur, vous devez trouver comme lui le martyre dans la religion.

Car pour reprendre toute la suite de ce discours, Placide commença à souffrir quand il quitta son père et sa mère, et qu'il essaya à faire triompher l'amour divin de l'amour naturel. Il faut, mesdames, que vous l'imitiez en cette juste rigueur, que vous appreniez à haïr ceux que la nature vous oblige d'aimer, que vous effaciez de votre cœur les noms de père et de mère, pour y graver celui d'époux ; que vous immoliez à Jésus-Christ ceux qui vous ont mises au monde, et que souffrant en des personnes si proches, vous commenciez un martyre qui doit durer aussi longtemps que votre vie.

Saint Placide se dépouilla de ses biens, et il en perdit le desir aussitôt qu'il en eut perdu la propriété : il faut que vous renonciez généreusement aux vôtres, que vous vous contentiez de l'usage sans en avoir la propriété, que vous soyez pauvres en désirs aussi bien qu'en effet, et que pour acquérir le souverain bien vous quittiez ceux qui n'en ont que l'apparence et le nom.

Votre illustre saint, sortant du monde et entrant dans la religion, laissa toutes les grandeurs que son mérite et sa naissance lui pouvaient faire légitimement espérer ; il sacrifia en sa jeunesse une passion qui vit encore dans les vieillards ; il vainquit l'ambition, qui triomphe si souvent de l'humilité, et il eut autant de soin de se cacher que nous en avons de nous produire. Il faut, mesdames, que vous fassiez la guerre à ce monstre qui se glisse aussi bien dans les monastères que dans les cours, qui s'empare aussi bien du cœur des religieux que des princes, et que vous étouffiez une passion qui, faisant une partie de nous-mêmes, ne peut mourir que nous ne mourions avec elle.

Saint Placide continua son martyre, en renonçant à toutes ses inclinations, en ne faisant rien de ce qu'il voulait, en ne recherchant rien de tout ce qu'il désirait, et en combattant opiniâtrément la volupté par la douleur : il faut, mesdames, qu'à son exemple, votre principal exercice et votre continuel martyre soit de faire mourir tous vos désirs, j'entends ceux que la concupiscence fait naître dans vos volontés ; de ne rien faire de tout ce que la nature corrompue souhaite le plus ardemment ; de ne rien aimer de périssable ni de mortel, et de faire un sacrifice de l'amour-propre à celui à qui vous avez fait, en entrant dans la religion, un sacrifice de votre cœur.

Enfin le grand saint Placide prévint la cruauté de ses bourreaux par la sienne ; il s'apprivoisa avec la mort par une longue et rude mortification ; il surmonta Manucha, s'étant surmonté lui-même, et il triompha de tous les tourments après avoir souffert toutes les austérités de la pénitence : étudiez ce bel endroit de sa vie, faites-en votre plus sérieuse occupation ; préparez-vous à la prison par la solitude, à l'exil par l'éloignement de vos parents, à la perte des biens par la pauvreté, à la persécution par la douleur, à la faim par le jeûne, à la mort par la mortification ; et comme vous aurez eu part au martyre de saint Placide sur la terre, je vous promets que vous aurez part à sa couronne dans le ciel. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINT RAIMOND NONNAT,

Prononcé, le jour de sa fête, en l'église des révérends pères de la Merci.

Locutus est mutus et admiratæ sunt turbæ (*Luc*, II).

Le saint dont je fais le panégyrique est si admirable, que je n'ai pu trouver un texte dans l'Ecriture qui comprît tous les avantages dont le Ciel l'a honoré. Celui même que j'ai choisi pour servir de sujet à ce discours, ne renferme que la moindre partie de ses grandeurs ; et ne parlant ni de sa naissance, ni de sa mort, qui sont également miraculeuses, nous représente seulement ce grand prodige que Dieu opéra en sa faveur, lorsque malgré la cruauté des Turcs qui lui avaient cadenassé la bouche, il parla dans sa prison, et donna de l'admiration à ces barbares : *Locutus est mutus, et admiratæ sunt turbæ.* Si ce miracle inouï m'étonne, il me rassure, et s'il me fait perdre l'espérance de trouver des paroles et des pensées qui puissent en exprimer la grandeur, il me fait voir que le Dieu que nous adorons, peut, quand il lui plaît, faire parler les muets, et qu'il lui sera aussi facile de louer le grand saint Raimond par ma bouche, que par celle du plus éloquent

homme du monde. Il opéra autrefois mille prodiges en la prédication de l'Evangile, et saint Augustin m'apprend qu'en se servant des apôtres, qui n'étaient que des ignorants, il fit parler des enfants, et rendit la langue de ces muets éloquente et diserte : *Linguas infantium et mutorum fecit esse disertas.* Supplions la Vierge d'obtenir ce miracle de son Fils en ma faveur, et de ne par rejeter les vœux d'un homme qui lui dit avec un ange : *Ave, Maria.*

Il ne faut pas s'étonner si Dieu se vante si souvent par la bouche de ses prophètes d'avoir délivré son peuple de la captivité de l'Egypte, puisque c'était l'entreprise du monde qui paraissait la plus difficile et celle qu'il avait achevée avec plus de pompe et plus de miracles. Car il changea les fleuves en sang, il arma les mouches contre les soldats de Pharaon, il fit faire le dégât aux sauterelles dans son royaume, il ôta la vie à tous les premiers-nés en l'espace d'une nuit, et pour comble de malheur, il noya le prince avec toutes ses troupes dans la même mer par laquelle il avait fait passer à pied sec les Israélites : *In manu forti et in brachio extento eduxi te de Ægypto.*

Saint Pierre Chrysologue n'est jamais plus éloquent que lorsqu'il fait la description de ces prodiges, et qu'il essaie de faire admirer la puissance et redouter la justice de celui qui les avait opérés. Notre Dieu n'est-il pas infiniment plus grand que les dieux qu'adorent les infidèles, puisqu'il élève un pasteur au-dessus d'un roi, Moïse au-dessus de Pharaon, et que par la main de ce berger il se sert des éléments comme de soldats, qu'il endurcit les flots, qu'il change les rochers en fleuves, qu'il couvre de nuages le soleil en plein midi, qu'il éclaire les ténèbres pendant la nuit, et qu'il oblige le ciel de pleuvoir du pain et de la viande pour nourrir le peuple dans le désert? *Deus per Moysem duravit fluctus, elementis cum illo militantibus Ægyptum obstruxit, lapides in fluenta convertit, solem texit nube, noctem luce radiavit, et cœlum fecit pluere carnes et rorare panes.*

Il ne faut pas trouver étrange que le Fils de Dieu se glorifie d'avoir délivré le monde de la tyrannie du démon, puisque c'est le plus grand dessein qu'il pouvait former, et que c'est celui qu'il a exécuté avec plus de puissance et plus d'éclat. Car il n'entreprend pas seulement de dompter l'Egypte, mais l'univers ; d'attaquer Pharaon, mais Lucifer ; de délivrer les Juifs, mais tous les hommes, et de noyer tous les Egyptiens, mais tous les pécheurs. Les moyens qu'il emploie pour l'exécution d'un si grand dessein ne sont pas moins admirables que le dessein même. Car il ne se sert que de douze hommes, qui étaient plus timides et moins éloquents que Moïse. Il ne leur donne pour toutes armes que la patience et la parole ; il les envoie comme des agneaux parmi les loups ; il ne leur promet que des persécutions certaines et des morts aussi honteuses que cruelles ; cependant ils obéissent à Jésus-Christ, et fondés sur ses promesses, ils attaquent tout le monde, ils domptent les rois, ils convainquent les philosophes, ils persuadent les orateurs, et ils font autant de miracles qu'ils prononcent de paroles.

Ces prodiges se sont renouvelés dans l'Eglise, toutes les fois qu'elle a voulu faire de nouvelles conquêtes, et quand elle a entrepris de convertir les infidèles, son Epoux lui a donné des ministres qui n'ont eu guère moins de zèle et de puissance que les apôtres. Il me serait bien facile de vous prouver cette vérité de siècle en siècle, et de vous faire avouer que la main de Dieu n'est ni resserrée ni affaiblie : mais parce que ce dessein serait trop vaste et qu'il m'écarterait trop de mon sujet, permettez-moi de vous le faire voir en la personne de saint Raimond qui, étant choisi de Jésus-Christ pour racheter les captifs et pour convertir les Turcs, n'a pas fait seulement des prodiges, mais a été un prodige lui-même, puisqu'à l'étonnement de toute l'Eglise, il est né d'une mère morte, il a parlé étant muet, il a régné étant captif, et qu'il est vivant après sa mort.

I. Il n'y a point de sujet sur lequel Dieu exerce sa puissance, avec plus d'éclat et de pompe, que sur la mort : quoiqu'elle soit fille du péché, son plus mortel ennemi, elle ne laisse pas d'obéir à ses volontés, et dans l'ordre de la grâce et de la nature, elle contribue à la production de ses plus nobles ouvrages. Elle est le principe de la vie dans le baptême ; les fidèles n'y renaissent qu'à mesure qu'ils y meurent, et l'on peut dire que c'est la mort au péché qui leur procure dans ce sacrement la vie à la grâce : dans la nature, c'est la corruption qui est le principe de la production, et toutes les choses que nous voyons tirent leur être de la pourriture et de la mort : *Corruptio unius est generatio alterius.* Ces grands arbres qui jettent tant de branches, qui donnent tant d'ombre, et qui produisent tant de fruits, doivent leur naissance à un petit gland qui n'aurait pas été fécond s'il ne s'était pourri dans la terre. Le grain de blé ne se multiplie que par sa corruption, et cette pompe qui l'accompagne dans l'été n'est qu'un effet de la mort qu'il a soufferte pendant l'hiver : *Foditur terra*, dit avec tant d'éloquence saint Pierre Chrysologue, *fit sepulchrum*, *sepelitur triticum, morte deperit, et tandem reviviscit in germine et in herba pubescit* (*Serm.* 110). On fouit la terre, on y ouvre un sépulcre, on y ensevelit le grain de blé ; il y meurt en s'y pourrissant, il revit en son germe et il renaît en son épi.

Mais s'il est vrai que Dieu fasse paraître sa puissance sur la mort en l'obligeant de donner la vie aux créatures, il faut avouer qu'il ne l'a jamais fait plus noblement éclater qu'en la personne de saint Raimond, puisqu'on peut dire qu'il le tira du sein de la mort, en le faisant naître d'une mère qui avait perdu la vie. Car comme elle était grosse de lui, elle fut attaquée en son septième mois d'une fièvre si furieuse, qu'elle l'emporta en peu de jours, et fit juger aux médecins qu'en tuant la mère elle avait aussi étouffé l'enfant. Ils persuadèrent si bien

cette erreur à tout le monde, que le père même de Raimond, touché d'une fausse compassion, ne voulait pas qu'on ouvrît le sein de sa femme pour voir si l'enfant qu'elle portait avait encore de la vie. Les domestiques condamnaient son procédé sans lui oser dire, et le ventre de cette mère eût été le sépulcre de son enfant, si un des parents, animé par l'Esprit de Dieu, n'en eût fait lui-même l'ouverture. Car encore qu'il crût bien, comme les autres, que l'enfant était mort avec sa mère, néanmoins pour éviter les justes reproches que l'on pouvait faire à sa famille, d'avoir enterré un vivant avec une morte, il prit un poignard qu'il portait à sa ceinture, et suivant plutôt les mouvements d'un cavalier, que les règles d'un anatomiste, il l'enfonça dans le côté de la mère : en même temps cet enfant, qui attendait sa délivrance de ce coup, passa un bras et jeta un cri qui fit connaître à un chacun qu'il vivait encore dans le sein même de la mort : l'on élargit la plaie pour donner passage à Raimond. On admira la providence divine qui l'avait sauvé par une rencontre si surprenante; et le voyant sortir d'une mère morte, par une voie si prodigieuse, on l'appela Nonnat, afin que chacun apprît qu'il ne devait pas vivre comme les autres hommes, puisqu'il n'était pas né comme eux dans le monde. Ce miracle est trop étrange pour n'être pas considéré avec respect, et puisque le ciel en a fait un de ses chefs-d'œuvre, il est juste que nous en fassions le sujet de notre attention et de notre étonnement.

La providence divine donne tant de preuves du soin qu'elle prend de notre conduite, qu'il faut être aussi ingrat que déraisonnable pour n'en pas avoir de reconnaissance. Car outre qu'elle fait luire le soleil sur nos têtes pour nous éclairer, qu'elle fait rouler ces grandes machines d'airain, dont les influences nous entretiennent la vie; qu'elle fonde la terre sur les eaux, qu'elle prescrit des bornes à la mer que cet élément n'oserait franchir dans sa fureur, elle s'applique encore si particulièrement à nous former, qu'il n'y a personne qui ne soit obligé d'avouer qu'elle a un soin pour les hommes qu'elle n'a pas pour les autres créatures. Car c'est elle qui nous forme dans le ventre de nos mères et qui d'une même matière fait les parties différentes qui composent notre corps. C'est elle qui épaissit le sang en chair, qui l'étend en cartilages, qui le raidit en nerfs et qui l'endurcit en os. Ce qui oblige Job à lui en rendre grâces par des paroles qui témoignent aussi bien son éloquence que sa gratitude : *Memento, quæso, quod sicut lutum feceris me* (*Job*, X). Ressouvenez-vous, Seigneur, que vous m'avez pétri comme de la boue, et que vous êtes le divin ouvrier qui d'une matière si vile avez fait un si noble ouvrage : *Nonne sicut lac mulsisti me, et sicut caseum me coagulasti* (*Idem, ibid.*)? Vous avez fait prendre le sang de ma mère, comme on fait prendre le lait pour en former mon corps; et pour donner de la consistance et de la beauté à cet édifice vivant, vous l'avez fortifié avec des os et des nerfs, et vous l'avez embelli avec de la chair et de la peau. *Pelle et carnibus vestivisti me; ossibus et nervis compegisti me* (*Idem, ibid.*).

Mais outre toutes ces preuves que Dieu nous a données de son amour, il semble qu'il ait voulu particulièrement présider à notre naissance, et nous assister en ce moment, duquel dépend toute notre vie. Vous diriez que c'est lui qui s'est réservé le soin de nous tirer du ventre de nos mères, et d'écarter tous les dangers qui nous menacent en notre entrée dans le monde. C'est pourquoi David lui disait, *Tu es qui extraxisti me de ventre matris meæ* (*Psal.* XXI) : C'est vous, Seigneur, et non pas la sage-femme, qui m'avez tiré du sein de ma mère; c'est vous qui dès ce moment m'avez fait connaître que j'étais votre fils, et que vous étiez mon père, puisque vous intéressant dans mon salut, vous ne dédaigniez pas de m'assister en ma naissance. C'est vous aussi qui, pourvoyant à ma nourriture, avez rempli de lait les mamelles de ma mère, et qui par votre libéralité m'avez conservé la vie que vous m'aviez donnée par votre puissance : *Spes mea ab uberibus matris meæ.*

Quoique tous les hommes puissent tenir ce langage à Dieu avec David, il me semble que saint Raimond le peut faire à meilleur titre que les autres. Car Dieu présida particulièrement à sa naissance : il ouvrit le sein de sa mère par la main de son parent; il conduisit ce poignard qui le tira de sa prison, et s'il est permis de parler ainsi, il fit l'office de sage-femme en cet accouchement monstrueux. Quand l'Ecriture, qui est merveilleusement éloquente, nous veut apprendre que c'est Dieu qui forme la foudre dans le sein des nuages, et qui en tire ces éclairs qui, volant par l'air, semblent avoir la figure de dragons ou de serpents, elle dit que c'est sa main qui fait accoucher ces nuages, et qui les décharge de ces météores dont ils semblaient être gros : *Obstetricante manu ejus eductus est coluber tortuosus* (*Job*, XXVI). Par la même liberté nous pourrions dire qu'il rendit le même office à saint Raimond, et que le secours ordinaire lui manquant, il employa la main et le poignard d'un cavalier pour l'arracher du ventre de sa mère morte, et lui conserva la vie par un des plus grands miracles du monde : *Obstetricante manu ejus eductus est Raimundus.*

L'on me doit bien pardonner cette hardiesse, puisqu'outre l'autorité de l'Ecriture, qui l'excuse, il s'est trouvé quelques Pères de l'Eglise qui ont dit que la lance qui perça le côté du Fils de Dieu sur la croix l'avait aidé à accoucher de l'Eglise, et que faisant l'office de sage-femme, elle avait contribué à la naissance des fidèles, qui sortirent de cette plaie comme de la matrice où ils avaient été conçus. *Obstetrice lancea, Christus parit, et Ecclesia nascitur.* Mais sans m'arrêter à des manières de parler qui sont plus hardies que solides, et plus figurées que véritables, je me contenterai de dire que saint Raimond a une obligation particulière à Dieu dans sa naissance, qu'il est sorti du

ventre de sa mère d'une façon miraculeuse, et que la Providence divine y a plus de part que la prudence humaine, puisque le parent de saint Raimond pensait plutôt à justifier son père qu'à le secourir lui-même dans ce besoin. Si ce miracle vous étonne, en voici un autre qui ne vous surprendra pas moins, et qui vous fera avouer que la vie de notre saint est plutôt une suite de prodiges que d'années, puisqu'ayant la bouche cousue, il ne laissa pas de parler et de confondre la malice de ses bourreaux.

II. Quoiqu'il y ait un peu de témérité à vouloir donner de l'avantage à un des ordres de l'Eglise sur les autres, il me semble néanmoins qu'on peut dire que celui-là est le plus parfait qui est le plus charitable, puisque, selon la créance de tous les théologiens, la perfection du christianisme consiste en la charité. Mais parce que l'on pourrait encore disputer de la grandeur de leur charité, il me semble que l'on peut dire que celle-là est la plus parfaite qui est la plus semblable à celle du Fils de Dieu. Car nous ne pouvons pas nier sans ingratitude et sans blasphème, qu'il ne nous ait aimés avec excès, qui est, comme vous savez, la perfection de l'amour. Cet excès a paru particulièrement en deux points : le premier, en ce qu'il a racheté les hommes, et qu'il est venu les délivrer de la tyrannie du démon. Le second, en ce qu'il a daigné être leur pleige auprès de son Père, et que chargé de leurs péchés, il a voulu les expier par sa mort.

Si cette maxime est véritable, comme il n'est pas permis d'en douter, il me semble qu'il n'y a point d'ordre dans l'Eglise où la charité s'exerce avec plus d'éclat que dans l'ordre de la Merci. Car comme s'ils n'avaient point d'autre dessein que d'imiter Jésus-Christ dans sa plus haute vertu, ils font pour les captifs ce qu'il a fait pour les pécheurs : ils en sont les rédempteurs ; et l'Eglise, qui baptise les ordres avec tant de justice, a baptisé le leur de ce titre glorieux, et l'a appelé l'ordre de la rédemption des captifs. Ils quittent leur chère patrie, ils passent les mers, ils s'exposent à leurs orages, et allant sans crainte chercher les esclaves parmi les barbares qui les détiennent, ils s'acquièrent, par tant de périls, la qualité glorieuse de rédempteurs des captifs. Vous croyez, messieurs, que c'est là le comble de leur perfection et le dernier effort de leur charité : mais ils passent bien plus avant, et pour se rendre parfaitement semblables au Fils de Dieu, ils se rendent souvent les pleiges de ceux qu'ils délivrent, ils demeurent en leur place jusqu'à ce que leur rançon soit payée, et ils demeurent captifs eux-mêmes pour racheter les captifs.

Le grand saint duquel je fais le panégyrique avait été reçu dans cet ordre, et en était une des plus éclatantes lumières; il avait passé en Alger, et, plein d'amour et de zèle, il y consolait ces misérables à qui la fortune avait ravi la liberté; il les visitait dans leurs prisons; il adoucissait leurs déplaisirs; il essayait de rendre leurs chaînes plus douces, et traitant avec les barbares, il composait de leur rançon. Il en voulut délivrer un si grand nombre, que n'ayant pas de quoi satisfaire, il demeura pour caution de leur paiement. Comme il n'avait plus de chrétiens à servir, parce qu'il les avait tous délivrés, sa charité lui fit penser à convertir les infidèles ; il leur découvrit les vérités de Jésus-Christ et les erreurs de Mahomet; il leur expliqua les mystères de notre religion avec tant de bonheur, qu'il gagna quelques-uns de ces barbares à l'Eglise. Leur conversion pensa être la cause de sa perte; car un faux zèle anima les prêtres et les juges contre notre saint, et les sollicita à le punir exemplairement pour empêcher le progrès de ses prédications. Mais sa bonté les toucha d'abord, et ne pouvant se résoudre à maltraiter un homme de la probité duquel ils avaient tant de témoignages, ils convertirent leurs supplices en menaces, et au lieu de le punir, ils se contentèrent de l'intimider.

Notre saint ne leur voulut rien promettre, et suivant l'ardeur de son zèle, il continua ces charitables exercices qui ont pour but la gloire de Dieu et le salut des pécheurs. Il fut surpris par l'artifice des Turcs, ou trahi par la malice des faux chrétiens ; si bien que, conduit devant le tribunal des juges, il fut condamné pour une action qui méritait des remercîments et des récompenses. Mais quelle pensez-vous que fut la peine à laquelle ces impies le condamnèrent? Vous croyez peut-être qu'on le retint en prison ou qu'on le battit de verges, comme on fit, en pareille occasion, aux apôtres ; vous croyez peut-être qu'on lui retrancha quelque partie de son vivre et qu'on ajouta quelque nouveau poids à ses chaînes; leur cruauté fut bien plus ingénieuse, et ils inventèrent un supplice bien plus étrange et bien plus horrible; car, comme il les avait offensés par sa bouche qui servait d'interprète au Saint-Esprit, ils s'avisèrent de lui percer les lèvres, et de lui cadenasser la bouche afin qu'il souffrît toujours et qu'il ne parlât jamais : une fois le jour ils lui ôtaient ce cadenas pour lui donner quelque nourriture, et renouvelaient ses douleurs pour lui conserver la vie. Ne pensez-vous pas, messieurs, que ces barbares eurent quelque vanité d'avoir inventé un si étrange supplice, et d'avoir réduit saint Raimond à un état où il ne pouvait plus troubler leur repos, ni blâmer leur superstition? Ne pensez-vous pas qu'ils se moquèrent de notre saint, et qu'ils ajoutèrent les outrages aux tourments? Ne croyez-vous pas même qu'ils se raillèrent de notre religion, et que pour accroître la peine du saint, ils lui promirent de se convertir s'il pouvait parler?

Cette injure, qui rejaillissait sur Jésus-Christ, fut plus sensible au martyr que ses douleurs ; il s'en plaignit à son Maître dans ses prières, il ouvrit les yeux, ne pouvant ouvrir la bouche, et il les éleva vers le ciel; il répandit des larmes, ne pouvant former des paroles, et il conjura le Fils de Dieu de lui rendre la voix et de faire éclater sa puissance

par un miracle. A peine eut-il expliqué sa pensée qu'il tomba dans une extase, pendant laquelle les geôliers s'aperçurent qu'il leur montrait avec le doigt ces paroles gravées sur la muraille : *Ne auferas de ore meo verbum veritatis usquequaque.* Ces barbares, qui craignaient que si cette extase durait plus longtemps elle ne fût suivie de la mort du saint et de la perte de leurs dettes dont il s'était rendu la caution, lui firent tant de violence qu'il en revint à la fin ; mais pour les charger d'une nouvelle confusion et pour les étonner par un nouveau miracle : car il ne fut pas sitôt réveillé de ce sommeil extatique qu'il prononça distinctement ces paroles : *In æternum, Domine, verbum tuum permanet*, et leur apprit que les serviteurs de Jésus-Christ pouvaient s'expliquer, quoiqu'ils eussent la bouche fermée. Que dites-vous de ce prodige, messieurs, que vous semble de la puissance du Fils de Dieu, qui fait parler les muets et qui se sert de leur langue pour déclarer ses oracles ?

Quand il prêchait par la bouche de saint Raimond, les Turcs ne respectaient point sa parole, et la prenant pour celle d'un homme, ils ne la révéraient pas comme celle d'un Dieu ; mais quand il se fit entendre par la bouche d'un muet, ils commencèrent à la révérer, et ils jugèrent qu'il était Dieu, puisqu'il se faisait obéir par la nature. Il en a souvent usé de la sorte, et il a pris quelquefois des bègues et des muets pour ses interprètes, afin qu'on révérât sa parole et qu'on admirât sa puissance en leur personne. Quand il voulut intimider Pharaon, il se servit de Moïse, qui était savant à la vérité, mais qui étant bègue n'était pas propre pour persuader un souverain ; cependant ce bègue se fit si bien entendre, qu'il mit ce prince au désespoir, et que cent fois il le réduisit à lui demander miséricorde. Ce bègue n'était pas fort éloquent, mais il était absolu ; il n'était pas fécond en paroles, mais il était fécond en miracles ; il ne pouvait se servir ni des raisons, ni des figures de la rhétorique, mais il se servait de toutes les créatures du monde, et, ayant les éléments à la solde, comme dit saint Pierre Chrysologue, il faisait trembler de crainte un monarque : *Dedit eum in Deum Pharaonis, munit signis, armat virtutibus, jussis bella expugnat, militem ipso verbo vincere tribuit, et præceptis triumphare concedit* (*Serm.* 147). Peut-on s'expliquer avec plus d'éloquence, et peut-on faire paraître avec plus de pompe la vertu qu'avait la parole d'un bègue? Dieu, dit ce Père, donna Moïse non-seulement pour souverain, mais pour Dieu à Pharaon ; il le pourvut non pas d'armes, mais de miracles ; il l'environna non pas de soldats, mais d'anges ; il lui donna la vertu de terminer ses combats par ses paroles, de défaire des armées par ses prières, et il attacha la victoire aux commandements de ce bègue.

Jésus-Christ imita son Père, ou il s'imita lui-même quand il entra triomphant dans la ville de Jérusalem : car il voulut être loué par la bouche des enfants, qui, pendants encore à la mamelle de leurs nourrices, ne pouvaient parler sans miracle ; et je vous avoue que cette circonstance me semble la plus éclatante de toutes celles de son triomphe. Je sais qu'il précéda son combat contre toutes les lois de la guerre ; je sais qu'il se fit dans la ville capitale de la Judée ; je sais qu'il y fut proclamé roi, en la présence d'Hérode et de Pilate ; je sais enfin qu'il se l'acquit par sa valeur, et que celle de ses soldats n'y contribua rien du tout. Mais quoique toutes ces circonstances soient admirables, je vous avoue que celle qui me plaît et qui me touche le plus, c'est quand je vois que des enfants, qui ne peuvent ouvrir la bouche, chantent ses louanges, et que, chargeant ses ennemis de confusion, ils le reconnaissent pour le successeur de David et pour le souverain de la Judée. Ce prodige pensa faire désespérer les pharisiens et les prêtres, et le ressentiment qu'ils en eurent les obligea de prier le Fils de Dieu de faire cesser ce miracle, et d'imposer le silence à ces muets qui publiaient ses grandeurs ; mais il leur apprit que si ces enfants se taisaient, son Père ferait un plus grand miracle, et qu'animant les rochers, il les obligerait à faire son panégyrique : *Dico vobis quia si hi tacuerint, lapides clamabunt* (*S. Luc*, XIX). Enfin ce prodige a semblé si étrange, que le Père éternel a voulu qu'il fût prédit par les prophètes, et que David en informât la postérité pour la disposer à le croire.

Mais il me semble, messieurs, que celui qui se passa en la personne de saint Raimond est plus éclatant et plus pompeux, et qu'il est plus difficile de comprendre comment un homme qui a un cadenas à la bouche peut parler, que des enfants qui pendent à la mamelle de leurs mères ; car, comme ils ont de l'imagination, leur langue peut en être l'interprète, et leur esprit formant quelques pensées imparfaites, leur bouche peut proférer quelques paroles confuses. Mais il n'y a que le ciel qui puisse faire parler un muet, et qui, lui laissant ce cadenas douloureux qui lui fermait les lèvres, puisse lui faire prononcer distinctement ces paroles: *In æternum, Domine, verbum tuum permanet.* Permettez-moi, s'il vous plaît, messieurs; de lui servir d'interprète et, puisqu'il a la bouche cadenassée, de vous expliquer ces paroles.

Le Dieu que j'adore, leur disait-il, n'a point de besoin de nos louanges, puisque toute la nature le loue ; ne vous imaginez pas que, pour m'avoir ôté l'usage de la langue, vous l'ayez privé de l'honneur qui lui est dû. Le soleil, quand il se lève ou quand il se couche, le bénit par un langage que les barbares peuvent entendre ; les fleuves, qui poussent leurs eaux dans la mer, le bénissent en courant, et leur inépuisable fécondité est l'expression et la louange de la sienne ; les vents sont ses courriers, et portant ses ordres par l'univers, ils y répandent le bruit de sa puissance et la gloire de son nom. Mais quand toutes ces créatures se tairaient, il a un Verbe aussi ancien comme lui, qui le loue éternellement et que l'on peut appeler le panégyrique aussi bien que le caractère de

sa substance; il représente toutes ses vertus, il explique tous ses desseins, et, en déclarant les uns et les autres, il le loue autant comme il est louable : *In æternum, Domine, verbum tuum permanet in cœlo.*

Ou, pour exprimer les paroles d'un saint par celles d'un autre saint, disons avec saint Ambroise que la parole de Dieu est une loi inviolable, que tous les astres observent religieusement dans le ciel. Le soleil éclaire le monde, et se lève aux moments qui lui sont prescrits, pour obéir à cette loi ; les jours et les mois, dont sa course est la mesure, reviennent à point nommé et gardent les ordres qui leur ont été donnés dès la naissance du monde: *Sol diem illuminat, tempora statuta custodiens, iisdem nempe vicibus annus redit, eodem statu reparantur tempora, iisdem obsequiis reformantur* (*In Psalm.* CXXVIII, *serm.* 12). La lune brille la nuit, et sa lumière éclate parmi les ténèbres, qu'elle ne peut pas entièrement dissiper à cause de sa faiblesse : *Fulget splendoribus luna nocturnis, et lux ejus in tenebris micat.* Les étoiles lumineuses paraissent sur notre horizon, selon les ordres qu'elles reçoivent de cette Parole éternelle : *Stellarum nitentium rutilat globus, solemnique statione et conversione ac demutatione funguntur.* Une même loi est différemment gardée par les créatures qui l'ont reçue, et chacune y remarquant ce qui lui est ordonné, l'observe avec une obéissance merveilleuse : *Lex una diversis, una omnium obedientia, discretis muneribus, in discretam prescriptæ constitutionis concordiam.* Ces saintes paroles ne comprennent-elles pas un sens admirable, et n'est-il pas vrai que notre muet ne pouvait plus hautement exprimer la grandeur de notre Dieu, ni confondre plus fortement la malice de ces barbares ?

Cependant ce qui les devait adoucir les aigrit et les irrita : car au lieu de reconnaître la sainteté de Raimond, et d'adorer la puissance de Jésus-Christ, ils lui firent coudre la bouche avec des aiguilles ardentes, et joignant le fer avec le feu, ils lui firent souffrir deux maux violents dans un même supplice. Le saint demeura huit mois en ce douloureux état, son martyre n'eut point de trêve ni de relâche pendant ce long terme ; mais il eut souvent des redoublements, puisque toutes les fois qu'on lui donnait à manger, il fallait rouvrir ses plaies et renouveler ses douleurs. Néanmoins ce grand martyr ne murmure point; il ne se plaint point que l'on ne hâte pas sa délivrance, qu'on n'apporte pas assez promptement la rançon pour laquelle il est retenu ; mais s'estimant glorieux d'être semblable à Jésus-Christ, il le remercie de tous ces tourments comme d'autant de faveurs, et il reconnaît publiquement qu'il n'a jamais été plus heureux que pendant qu'il a paru plus misérable. Brisons les fers de ce captif qui en avait tant délivré d'autres, tirons-le de la prison pour le ramener à Barcelone, sa chère patrie, et faisons succéder à tant d'outrages et de douleurs les couronnes et les triomphes que le ciel et la terre lui procurèrent.

III. — Comme les saints sont les images de Jésus-Christ, le Père éternel les traite de la même sorte dont il a traité son Fils unique; et, comme il l'a honoré toutes les fois que les hommes l'ont méprisé, il semble qu'il prenne plaisir d'élever les saints quand le monde les abaisse. Celui dont je fais le panégyrique, et dont vous faites la fête, est une excellente preuve de cette admirable vérité. Car aussitôt qu'il fut dans les fers, l'Eglise, qui connaissait son mérite, s'intéressa pour sa délivrance, comme elle fit autrefois pour celle de saint Pierre. Elle fit des prières publiques pour obtenir sa liberté, et elle témoigna par des soins extraordinaires, l'estime qu'elle faisait de ses hautes vertus et de ses rares mérites. Le pape Grégoire IX, qui régnait pour lors, se résolut à l'honorer de la plus éminente dignité qui soit dans l'Eglise, et à revêtir de la pourpre celui qui avait été tant de fois empourpré de son propre sang au milieu de ses supplices. Il lui destina le chapeau de cardinal avant qu'il fût sorti de sa prison, et il jugea que celui qui était chargé de fers pour la querelle de Jésus-Christ, méritait d'être chargé de couronnes et de tiares.

Mais avant que de vous représenter cet honneur, permettez que je vous en fasse voir deux autres qui, pour n'être pas si éclatants, ne laissent pas d'être merveilleusement considérables. Le premier fut celui qu'il reçut dans le lieu même où il avait souffert tant d'outrages et de douleurs. Car comme la vertu se fait admirer de ceux mêmes qui la persécutent, que de ses plus grands ennemis elle en fait ses plus grands adorateurs, les juges qui l'avaient injustement condamné, les bourreaux qui l'avaient cruellement tourmenté, le peuple qui l'avait injurieusement traité reconnurent son innocence, louèrent son courage, et changeant leur haine en amour, et leur mépris en respect, chérirent et honorèrent ce martyr. Ils voulurent voir le visage et baiser les mains de ce muet qui avait parlé, et à qui un cadenas n'avait pu imposer le silence; ils voulurent entretenir un homme à qui les tourments n'avaient pu faire changer de résolution, et qui, ayant les lèvres percées et cousues, avait encore prêché l'Evangile. Mais rien ne les étonna davantage que quand ils virent que ce saint n'avait point de ressentiment de leur cruauté, qu'il les remerciait de leurs persécutions, et qu'il mettait tous les mauvais traitements qu'il avait reçus dans sa prison au nombre de ses plus rares faveurs. Ils l'accompagnèrent jusqu'au vaisseau, ils le chargèrent de bénédictions, ils lui souhaitèrent la mer tranquille, le vent favorable, et la navigation heureuse.

Ce triomphe ne fut pas plutôt fini qu'un autre lui succéda. Car en même temps que le martyr aborda à Barcelone, tout le monde courut au devant de lui; les prêtres en quittèrent les temples, les gentilshommes sortirent de leurs palais, les marchands abandonnèrent leurs boutiques, et chacun voulut connaître ce saint, dont ils connaissaient déjà la vertu; ils le reçurent comme on recevait

autrefois les confesseurs, quand la persécution était cessée et que les prisons leur étaient ouvertes ; ils le reçurent comme un saint qui avait joint la qualité de martyr à celle d'ange ; ils le reçurent enfin comme un protecteur que Dieu leur envoyait, et qui, par ses mérites, écarterait tous les malheurs que leurs péchés pourraient attirer sur leurs têtes. Ils le conduisirent dans l'église cathédrale, et chantèrent cet hymne que la religion a consacré aux actions de grâces que l'on rend à Dieu dans les réjouissances publiques.

Ce fut au milieu de ce triomphe qu'il prit le bonnet de cardinal, qui lui avait été envoyé de Rome, et qu'il fut revêtu de cet habit éclatant qui élève les hommes si haut, et qui les égale aux puissances souveraines. Car les cardinaux sont au pape ce que ces septante conseillers étaient à Moïse dans l'Ancien Testament. Et comme ceux-ci reçurent une partie de son esprit et de son autorité, pour gouverner sous lui le peuple Juif, les cardinaux sont appelés auprès du pape pour conduire l'Église avec lui : ils sont ses plus fidèles conseillers, les compagnons de ses travaux et de ses soins, les pères des fidèles, les arbitres des différends qui naissent entre les princes chrétiens et les électeurs, qui, au nom de toute l'Église, font les papes, et créent les lieutenants de Jésus-Christ. Ce suprême honneur fut déféré à notre martyr pendant sa prison, et il en reçut les glorieuses marques quand il entra triomphant dans la ville de Barcelone. Confessons, messieurs, qu'il n'y a guère de prélats qui montent par ces degrés à ce haut comble d'honneur, qui est la plupart du temps accordé ou aux recommandations des princes, ou aux intrigues de leurs cours, ou à la gloire de la naissance, et rarement au mérite, à la science et à la piété

C'est pourquoi il me semble que la condition de saint Raimond a grand rapport avec celle de Joseph. Car cet illustre patriarche ne monta sur le trône d'Égypte, que par la servitude et par la captivité ; il fut vendu par ses frères, jaloux de sa future grandeur ; il fut mis dans un cachot par son maître trop crédule, et il fut tiré de ce lieu infâme pour régner avec Pharaon dans son royaume : *Producitur e carcere, nutu regio*, dit excellemment saint Ambroise, *interpretatur somnium, eligitur ut honore præstantior esset omnibus Egyptiis, et, regi secundus, esurientibus populis alimenta divideret* (*In Psalm.* CXXVIII *serm.* 12). Ne vous semble-t-il pas, messieurs, que vous voyez une peinture de la fortune de saint Raimond ? Il est jeté dans une prison, il y est accablé de chaînes et plus; maltraité que Joseph, on lui perce les lèvres, on lui cadenasse la bouche ; on le menace de la mort. Et le Fils de Dieu inspire au souverain pontife la pensée d'honorer ce prisonnier de la pourpre, de l'élever sur le trône de l'Église, et de lui en mettre le timon entre les mains. Avouez que ce changement est bien étrange, mais que cette récompense est bien juste, et que c'est par ces degrés que tous les hommes devraient monter aux dignités ecclésiastiques. Mais comme si tous les honneurs n'eussent point été capables de reconnaître les mérites de notre saint, Dieu voulut que son trépas fût glorieux, et que son départ du monde eût plutôt l'air d'un triomphe que d'un supplice.

La mort est la honte et la confusion des plus grands hommes, et de quelque avantage qu'elle soit accompagnée, elle nous reproche toujours notre misère et notre péché. Mais celle de saint Raimond fut précédée et suivie de tant de prodiges, qu'il était aisé de juger qu'elle était précieuse devant Dieu, et glorieuse devant les hommes. Car l'histoire de sa vie nous apprend qu'étant à l'article de la mort, et désirant passionnément recevoir le saint viatique, les médecins persuadèrent au curé qui le lui devait apporter, que rien ne pressait, et que l'on pouvait remettre au jour d'après à lui donner cet adorable sacrement. Le saint, qui se connaissait mieux que les médecins, et qui ne pouvait se résoudre à partir du monde, sans avoir reçu le corps du Fils de Dieu, leva les yeux vers le ciel, et le conjura de l'aider en ce besoin, où la terre lui refusait son assistance ; il n'eut pas plutôt proféré ces paroles que l'historien de sa vie remarque qu'il entra dans sa chambre, où était présent le duc de Cardonne, et plusieurs autres personnes de qualité, une longue suite d'anges vêtus en religieux de son ordre : après eux parut le souverain prêtre et le chef de toutes les religions, Jésus-Christ Notre-Seigneur, ou un ange en cette forme, ajoute l'historien, qui portait un ciboire entre ses mains, et qui, pour condescendre aux désirs du saint, lui apportait le viatique sacré. En même temps le cardinal se leva du lit, se jeta à genoux pour recevoir avec plus de respect celui qui par un excès d'amour se venait lui-même donner à lui. La chambre fut en ce moment remplie d'une si grande lumière, que les assistants, qui en furent éblouis, ne purent voir ce qui se passa en cette action merveilleuse, et demeurèrent pendant l'espace d'une demi-heure sans apercevoir ces anges travestis en religieux, ni le cardinal qu'ils étaient venus visiter. Mais ils virent incontinent après cette compagnie céleste sortir de la chambre, reprendre le même chemin par où elle était venue, et en la présence de tous les assistants, qui s'étaient mis aux fenêtres pour la suivre avec les yeux, passer à pied sec sur une rivière qui coulait auprès du château.

Ce miracle, quoique extrêmement surprenant ne les empêcha pas de se rapprocher du cardinal, qu'ils trouvèrent encore à genoux, baigné dans ses larmes et confus de la grâce qu'il venait de recevoir du Fils de Dieu. Ils lui en demandèrent toutes les particularités, mais dans le transport, où cette ferveur extraordinaire l'avait laissé, il ne leur répondit autre chose, sinon que Dieu était admirable, et qu'il accordait avec bonté ce qu'on lui demandait avec ferveur. A la fin pourtant, il leur avoua qu'il avait reçu dans cette auguste cérémonie le sacrement adorable de l'autel, et qu'ayant vu Jésus-Christ, il ne souhaitait plus que la mort, comme Siméon,

Ses vœux furent aussitôt exaucés : il mourut comme il l'avait désiré, et la mort, n'osant presque l'approcher, se contenta de séparer son corps de son âme, pour lui obéir, sans lui faire aucun des outrages qu'elle fait à tous les autres : car bien loin de lui ôter la fraîcheur ou la beauté, elle augmenta l'une et l'autre, et elle répandit tant de lumière sur son visage, qu'on avait peine à le regarder. Son corps, qui demeura longtemps exposé, ne se corrompit jamais, et quoiqu'il n'eût point été embaumé, il répandit par tout le palais une odeur si excellente, que tout le monde jugea bien qu'elle était miraculeuse. Les prodiges qui suivirent son trépas furent comme une continuation de son triomphe et comme une preuve évidente qu'il régnait avec Dieu, puisqu'il avait tant de part à son immortalité. Et c'est le dernier point de ce discours.

IV. — La mort des saints n'est pas à proprement parler une mort, et l'Ecriture, qui est l'oracle de vérité, nous apprend que ces grands hommes, qui semblent mourir, ne meurent pas, et que jouissant d'une paix profonde, ils jouissent aussi d'une vie qui est bien meilleure que la nôtre : *Visi sunt*, dit-elle, *oculis insipientium mori*, *illi autem sunt in pace*. Il n'y a que les insensés qui s'imaginent qu'ils soient morts ; ils vivent et ils règnent avec Dieu : ils commandent dans son Etat ; ils ne sont pas seulement des rois, mais des dieux; et, plus absolus dans le monde que Moïse n'était dans l'Egypte, ils font ce qu'ils veulent, parce que lorsqu'ils étaient sur la terre, ils ont fait ce que Dieu voulait ; mais disons que non-seulement leurs âmes sont vivantes, mais que leurs corps même ne sont pas sujets à la mort. Car outre qu'assez souvent ils sont exempts de pourriture, et que Dieu, par sa puissance et par sa justice, les conserve dans le tombeau, il fait cent miracles par leur moyen, qui sont des preuves convaincantes que le Saint-Esprit les anime, et que, prévenant la résurrection générale, il les a tirés du sein de la mort.

Il ne faut que considérer ce qui s'est passé en la personne de saint Raimond pour être persuadé de cette vérité ; car il semble qu'il n'ait jamais été plus vivant que depuis qu'on l'a cru mort, et qu'il n'a jamais donné tant de marques de vie, que depuis que le monde s'est imaginé qu'il l'avait perdue. Lisez les miracles qui se font à son tombeau, et vous serez convaincus qu'il est encore vivant ; voyez ce qu'il a fait autrefois, ce qu'il fait encore à présent, et vous n'aurez point de peine à croire que son corps est animé. Je passe encore plus outre, et je dis avec quelque sorte de certitude que ce corps n'est pas renfermé dans son sépulcre, qu'il a quelque part à l'immensité de Dieu, qu'il est où il agit, et qu'agissant en mille endroits, il semble qu'il soit répandu par tout le monde : *Non clauditur locis, quod diffunditur meritis* (*S. Ambros.*, *serm.* 93).

Il ressuscite les morts, pour nous assurer qu'il est lui-même vivant ; il guérit les malades, pour nous apprendre qu'il est exempt de faiblesse et d'infirmité ; il assiste les soldats qui l'invoquent dans le combat, pour nous faire voir qu'il est victorieux ; il justifie les innocents devant les juges, pour nous montrer qu'il en est le protecteur ; il exauce les matelots qui implorent son secours dans les orages, pour nous convaincre qu'il est partout ; il délivre les femmes qui sont en travail, pour nous persuader que comme il n'y a point de lieu où il ne se trouve, il n'y a point de mal qu'il ne guérisse. Enfin nous pouvons dire de lui ce que saint Bernard a dit autrefois de saint Nicolas : *Glorificatur in mari, laudatur in terra, in omnibus periculis invocatur* (*Serm. de sancto Nicolao*). Et nous pouvons aussi conclure qu'il est vivant dans le ciel, où il règne avec Dieu ; qu'il est vivant sur la terre, où il assiste ceux qui réclament son nom ; qu'il est vivant sur la mer, où il tire du naufrage ceux qui implorent son aide ; qu'il est vivant dans le purgatoire, d'où il délivre les âmes qui l'invoquent ; qu'il est vivant dans son tombeau, d'où il écoute les prières de ceux qui visitent ses reliques.

Mais ce qu'il désire et ce que je souhaite de vous avec lui, c'est qu'il vive dans votre esprit, par la pensée ; dans votre mémoire, par le souvenir ; dans votre volonté, par l'amour, et dans toutes les actions de votre vie par une parfaite imitation : car c'est en vain que vous l'honorerez, si vous ne l'imitez pas ; et je puis vous dire, avec saint Jean-Chrysostome, que si vous ne voulez pas imiter les saints, vous ne les devez pas honorer, parce que l'honneur qui n'est pas suivi d'imitation est un reproche que vous faites à leur vertu et à votre lâcheté : *Imitari debes si laudas, aut laudare non debes si imitari detrectas.* Vous pouvez être ce qu'ils sont, si vous faites ce qu'ils ont fait, et vous pouvez devenir saints comme eux, si vous pratiquez leurs vertus : *Possumus nos quoque esse quod sunt, si faciamus ipsi quod faciunt* (*Serm. in illud Sapientiæ : Justorum animæ in manu Dei sunt*). Je confesse, à la vérité, qu'il y a beaucoup de choses dans la vie de ce grand saint, qui demandent plutôt notre admiration que notre imitation ; mais, dans ces choses mêmes extraordinaires et miraculeuses, il y a des circonstances qui peuvent nous édifier et nous instruire.

Je sais bien que la Providence n'a pas permis que nous naquissions d'une mère morte, ni que nous dussions la conservation de notre vie à un accident aussi étrange que celui qui la conserva à saint Raimond ; mais nous lui sommes obligés de mille faveurs, qui, pour n'être pas aussi surprenantes que celles qui paraissent à la naissance de notre saint, ne laissent pas d'être aussi grandes et aussi solides. Ne devons-nous pas à ses soins la composition miraculeuse de notre corps ? N'est-ce pas elle qui l'a formé dans le sein de nos mères, et qui, par un art que nul art ne peut imiter, ouvrait nos oreilles pendant qu'elle ouvrait nos yeux, étendait nos bras pendant qu'elle

alongeait nos jambes, et animait notre cœur pendant qu'elle animait notre cerveau ? N'est-ce pas elle qui a écarté tous les accidents qui nous pouvaient perdre dans le ventre de nos mères? N'est-ce pas elle qui nous a donné la vie en leur donnant une heureuse délivrance ? N'est-ce pas elle enfin qui nous a procuré le salut en nous procurant le baptême, et qui, par la vertu de ce sacrement, nous a fait de ses ennemis ses enfants ? Ainsi nous avons sujet de lui rendre mille actions de grâces avec saint Raimond, et de lui dire, dans le souvenir de tant de bienfaits, avec David : *In te projectus sum ex utero, et de ventre matris meæ Deus meus es tu.*

Je vous avoue, messieurs, que tout le monde ne peut pas quitter son pays, passer la mer comme saint Raimond et comme ses frères, pour aller secourir ces misérables qui gémissent dans les prisons des infidèles, sous la pesanteur de leurs fers. Je sais bien qu'il y a peu de religieux qui puissent souffrir les tourments que saint Raimond a soufferts dans une entreprise si difficile et si glorieuse; je sais bien qu'il est l'unique qui, ayant les lèvres cousues et la bouche cadenassée, ait eu la liberté de parler; je sais bien que ce grand miracle fait son principal caractère, comme il fait son principal ornement et son plus rare privilége; je sais bien qu'il ne nous est pas permis de souhaiter une si excellente faveur, et que nous ne devons avoir pour elle que de l'étonnement et du respect. Mais vous pouvez imiter son zèle en la délivrance des captifs : vous pouvez y contribuer de vos aumônes, et entrer en communauté de biens avec ces religieux qui les vont chercher dans l'Afrique, pour entrer aussi avec eux en communauté de mérites.

Mais, que dis-je, vous le pouvez ! Ce n'est pas assez, messieurs, je dis que vous le devez, et que la justice et la charité vous obligent de racheter les captifs. Ils sont vos frères, puisqu'ils sont hommes ; ils sont les membres du Fils de Dieu, puisqu'ils sont chrétiens ; ils sont dignes de votre pitié, puisqu'ils sont misérables, et j'ajoute qu'ils en sont plus dignes que tous les autres misérables, puisqu'il n'y a point de misère que l'on puisse comparer à celle qu'ils souffrent ; ils sont accablés de chaînes en tout temps, ils travaillent le jour comme des chevaux, ils labourent la terre et l'arrosent de leurs larmes, ils ne mangent qu'un peu de pain et ne boivent qu'un peu d'eau ; on les descend durant la nuit dans des fosses qui sont plutôt les images de l'enfer que d'une prison. N'est-il pas juste d'assister des hommes et des chrétiens que l'on traite comme des bêtes, et d'envoyer à ces captifs le prix de leur liberté par les mains de ces bons pères.

Comparez un peu leur condition avec la vôtre, et permettez-moi de vous en faire voir la différence. Vous êtes libres, messieurs, et ils sont captifs ; que ces deux mots disent de choses pour ceux qui les peuvent et qui les veulent entendre ! Vous êtes libres, et vous vivez dans un royaume où vous êtes maîtres de votre bien, de votre temps et de votre vie. Ils sont esclaves, chargés de fers, et ne peuvent disposer ni de leur temps, ni de leur corps, ni de leur vie. Vous nagez dans les délices, et vous ne quittez le plus souvent un plaisir que pour en goûter un autre ; ils soupirent dans les douleurs, et ils ne sortent d'un tourment que pour passer dans un autre. Vous faites toujours bonne chère, et vous dépeuplez la mer et la terre pour contenter votre bouche, et ces misérables mangent leur pain en amertume, mêlent leur breuvage avec leurs larmes, et n'ayant l'un et l'autre que par mesure, se voient réduits à souhaiter dans leur misère ce que vous ne donnez qu'à vos chiens dans votre abondance. Vous êtes logés magnifiquement, vos maisons sont plus superbes que les anciens palais de nos rois, vous faites servir à votre orgueil tout ce que l'architecture a de plus pompeux et de plus rare, et mêlant l'or avec le marbre, vous essayez de vous bâtir des paradis en la terre ; et ces captifs malheureux n'ont point d'autre demeure que des fosses dans lesquelles on les ensevelit tout vivants ; de sorte que leur repos n'est qu'un changement de douleur, et leur sommeil interrompu de mille songes fâcheux, n'est qu'une continuation de tourments. Eh bien ! messieurs, cette condition n'est-elle pas déplorable ? Ces hommes ne méritent-ils pas d'être secourus, et n'êtes-vous pas presque aussi barbares que les Turcs qui les persécutent si vous les abandonnez dans cet extrême besoin ? Voilà en quoi saint Raimond désire que vous l'imitiez ; voilà ce qu'il exige de vous en sa fête ; voilà ce qu'il demande de ceux qui le veulent honorer.

Je sais bien, enfin, que sa mort est un triomphe, et que vous ne devez pas prétendre à l'honneur qu'il y reçut. Vous n'êtes pas assez purs ni assez saints pour espérer que les anges vous visitent à cette heure, et que Jésus-Christ lui-même vous y communie. Vous ne devez pas attendre que le ciel fasse des miracles pour honorer votre trépas, puisque vous n'avez rien fait pour l'y obliger pendant votre vie. Mais vous devez, comme ce grand saint, soupirer après le pain des anges aussitôt que vous êtes attaqués de la maladie ; vous devez vous réconcilier avec le Fils de Dieu par la douleur d'une sincère pénitence ; vous devez effacer vos péchés par vos aumônes et par vos larmes, et vous devez employer les derniers moments de votre vie à satisfaire à la justice de votre Dieu. Ainsi, messieurs, vous honorerez saint Raimond en l'imitant, vous célébrerez sa fête en pratiquant ses vertus, et suivant ses admirables exemples, vous l'obligerez à vous procurer quelque part à la gloire qu'il a dans le ciel, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

PANÉGYRIQUE DE SAINT SIMON ET DE SAINT JUDE,

Prononcé dans l'église de l'Oratoire.

Vos amici mei estis, feceritis quæ ego præcipio vobis. (*S. Jean*, XV.)

Si c'est un avantage d'être favori d'un roi, c'en est un incomparablement plus grand d'être ami de Jésus-Christ. Car c'est entrer en communauté de biens avec lui, c'est régner dans son Etat et acquérir la qualité de souverain, en acquérant celle d'ami. Mais pour arriver à cet honneur il faut se résoudre à souffrir beaucoup de travail et à mériter un titre si glorieux par une profonde obéissance. Les apôtres ne l'ont obtenu que par ce moyen; ils n'ont connu les secrets du Fils de Dieu qu'en obéissant à ses volontés, et ils ne sont devenus ses amis qu'en devenant ses esclaves. Quand il leur promet lui-même son amitié, c'est toujours avec cette condition, et il leur déclare que ceux qui veulent aimer doivent se résoudre à lui obéir : *Vos amici mei estis, si feceritis quæ ego præcipio vobis.* Ces grands et illustres saints dont nous solennisons aujourd'hui la fête, ont accepté cette loi et n'ont acquis l'amitié de Jésus-Christ que par une exacte et fidèle soumission. C'est pourquoi je pense avoir fait leur panégyrique, si je vous fais voir leur obéissance; et je crois vous avoir bien persuadé qu'ils sont les amis de Jésus-Christ, si je vous prouve qu'ils ont fidèlement accompli ses plus difficiles commandements. Mais pour réussir dans ce dessein, il faut implorer la faveur de celle qui avança l'ouvrage de notre salut, lorsque, soumettant ses volontés à celles de Dieu, elle protesta qu'elle serait toujours la servante de celui dont elle allait être la mère : disons-lui donc : *Ave, Maria.*

Comme Jésus-Christ est notre souverain par le double titre de la création et de la rédemption, il a droit de nous commander, et nous avons obligation de lui obéir. Sa volonté est la règle de la nôtre; et si nous ne sommes injustes, nous lui devons dire avec saint Augustin : *Jube quod vis.* Commandez sans avoir égard à nos inclinations; usez de votre pouvoir, et puisque vous êtes notre créateur, et que nous sommes vos ouvrages; que vous êtes notre rédempteur, et que nous sommes vos esclaves; prescrivez-nous telles lois qu'il vous plaira, et nous essaierons de les accomplir. Mais comme ce que vous commandez est difficile, et qu'il surpasse les forces que le péché nous a laissées, donnez-nous-en de nouvelles par votre grâce; et, afin que vous ayez toute la gloire de notre obéissance, et que nous en ayons pourtant le mérite, rendez-nous vos commandements faciles, en nous les rendant agréables : *Jube quod vis, sed da quod jubes.* Vous nous commandez la haine de notre corps et de notre âme; inspirez-nous cette haine, et donnez-nous tant d'amour pour vous, qu'il ne nous en reste plus pour nous-mêmes. Vous nous commandez de quitter nos biens en désir ou en effet pour vous servir avec plus de liberté: donnez-nous le mépris des richesses périssables et l'estime des éternelles, afin que laissant la terre, nous puissions acquérir le ciel, qui est l'héritage de vos enfants et la récompense de vos serviteurs. Vous nous commandez de préférer votre honneur à notre vie, et d'être toujours disposés à mourir pour votre gloire; donnez-nous cette généreuse disposition, et inspirez-nous tant de courage, que nous puissions devenir ou les victimes de votre justice, ou les martyrs de votre amour : *Jube quod vis, sed da quod jubes.*

Si tous les chrétiens doivent tenir ce langage au Fils de Dieu et lui témoigner leur amour par leur soumission, il faut avouer que les apôtres y sont encore plus obligés, puisqu'ils ne sont pas seulement ses sujets, mais ses domestiques, et que cette double qualité leur doit tirer ces paroles de la bouche : *Jube quod vis.* Mais comme les choses qu'il exige d'eux sont beaucoup plus difficiles que celles qu'il exige des chrétiens, ils doivent ajouter en même temps : *Da quod jubes.* Car outre qu'il leur commande tout ce qu'il commande aux autres, et qu'il les oblige à quitter leurs biens, à sortir de leurs pays, à se haïr eux-mêmes et à aimer leurs ennemis, il les oblige encore à conquérir l'univers, à lui assujettir tous les hommes, et à le venger des démons. Quoique ces ordres fussent merveilleusement difficiles, et que la ferveur et la grâce fussent entièrement nécessaires aux apôtres pour les accomplir, il me semble, néanmoins, qu'il en fallait encore plus à nos deux apôtres, puisque pour obéir à Jésus-Christ ils attaquèrent ses plus redoutables ennemis, et que pour acquérir la qualité de ses amis ils se virent obligés de convaincre les philosophes par leur doctrine, d'adoucir la colère des tyrans par leur prudence, et de confondre l'insolence des magiciens par la pompe de leurs miracles.

I. — Les magiciens sont assez acquis au démon pour faire la guerre à Jésus-Christ; et il ne faut pas s'étonner si, étant les principaux ministres de son ennemi, ils ont cherché toutes les occasions de lui nuire. Ils attaquèrent son peuple dans l'Egypte, et, quand Moïse fit tant de miracles pour autoriser sa mission, ils furent assez effrontés pour opposer la puissance du démon à celle de Dieu. Ils imitèrent les prodiges de ce grand législateur; et pendant que celui-ci, assisté du ciel déréglait les saisons et confondait les éléments, ceux-là, secourus de l'enfer, essayèrent à faire voir les mêmes désordres dans la nature. Il est vrai que Moïse l'emporta sur eux, et que ces hommes, qui avaient toujours été les esclaves du mensonge, furent contraints de rendre témoignage à la vérité, et d'avouer que la main de Dieu conduisait celle de Moïse : *Digitus Dei hic est.*

Dans la naissance de l'Eglise, Simon le Magicien attaqua saint Pierre; et cet insolent qui avait voulu acheter de lui le don des miracles en Syrie, fut assez effronté pour lui en disputer la gloire dans la capitale du monde; mais son insolence fut punie par une mort aussi juste que publique; et celui

qui avait essayé de monter au ciel par ses charmes fut précipité en terre par les prières de l'Apôtre. Ce qui a fait remarquer à saint Ambroise que cet homme qui, par sa témérité avait voulu voler, se vit justement réduit à ne pouvoir plus marcher, et que pour avoir pris des ailes il perdit l'usage de ses jambes : *Qui paulo ante volare tentaverat, ambulare non potuit, et qui pennas assumpserat, plantas amisit* (*S. Ambros., serm.* 66).

Cette punition exemplaire ne rendit pas ses complices plus avisés, et comme s'ils eussent formé le dessein d'étouffer l'Eglise dans son berceau, ils employèrent tous leurs artifices pour empêcher les conquêtes des apôtres ; ils se servaient de plusieurs moyens pour gagner les peuples, et pour leur persuader que les démons étaient des dieux ; le premier et le plus commun était de considérer les entrailles des victimes, et de juger par leurs qualités du bon ou du mauvais événement des affaires. Il n'y avait rien de plus ridicule que cette cérémonie; et saint Pierre Chrysologue a dit de fort bonne grâce que c'était une merveille bien surprenante, que les hosties qui étaient ignorantes pendant leur vie fussent savantes après leur mort, et que celles qui ne pouvaient parler par leur bouche parlassent par leurs entrailles, et informassent les hommes des secrets de l'avenir : *Occidebatur pecus, ut quod vivum nihil sciebat, divinaret occisum, et fibris loqueretur, quod nunquam fuerat ore locutum* (*Serm.* 5). Cependant les magiciens avaient donné cours à cette coutume, et partout où les démons étaient adorés, elle faisait une partie essentielle de la religion. Les Romains, les Grecs et les Egyptiens, si différents en leurs sacrifices, conservaient cette cérémonie, et comme tous ensemble ils apaisaient les dieux par la mort des victimes, ils consultaient leurs volontés par les entrailles des bêtes.

Protinus ereptas viventi pectore fibras
Inspiciunt, mentesque Deum scrutantur in illis.
(*Ovid., Metam.*)

Le second moyen dont ils usaient pour entretenir le peuple dans son erreur, était l'inspection des astres, et le jugement qu'ils faisaient ensuite de la bonne ou de la mauvaise fortune des hommes. Ils essayaient de persuader par cette vaine science que les démons étaient les dieux du ciel, puisqu'ils s'expliquaient par les astres, et que marquant sur ces globes de cristal le destin des hommes, ils en étaient les justes arbitres. Quelle folie, dit agréablement saint Pierre Chrysologue, de chercher les secrets du ciel parmi les ténèbres de la nuit, et de se persuader qu'il y avait autant de divinités qu'il y avait d'étoiles dans le ciel ! *Cœli negotia in tenebris noctium perquirunt magi, et in cœlo tot diis quot sideribus serviunt.* Mais quelle injustice, dit saint Ambroise, de s'imaginer que les astres soient les causes de nos offenses, et les imputant à Dieu, se persuader qu'il prépare des supplices à ceux qui n'ont commis encore aucun péché ! *Quid injustius, quam ut Deo auctori inscribatur pœna, antequam culpa !*

Le troisième artifice dont se servaient les magiciens pour abuser de la simplicité des peuples, était la réponse des oracles par la bouche des idoles, ou par celle de leurs ministres : car le démon, qui obéit aux hommes pour leur commander, et qui se rend leur esclave pour devenir leur tyran, entrait quelquefois dans des statues de marbre ou de bronze, et, formant quelques paroles, répondait aux demandes de ceux qui le consultaient ; quelquefois il entrait aussi dans le corps des prêtres et des prêtresses, et, tourmentant ces misérables, il se servait de leurs langues pour déclarer ses mensonges. Il disait quelquefois la vérité pour les entretenir dans l'erreur, et, prédisant le mal qu'il devait faire comme ministre de la justice divine, il acquérait la qualité de dieu, en exerçant celle de bourreau ; et certes il méritait bien ce nom infâme, puisqu'il tourmentait les personnes qu'il possédait, qu'il troublait leur esprit, qu'il altérait leur visage, et qu'il ne leur communiquait la connaissance des choses futures, qu'après leur avoir inspiré la fureur et leur avoir ôté le jugement. Voici la description qu'en fait un poëte (*Lucan., lib.* V), qui vous fera juger que le démon est un mauvais hôte, et qu'il récompense toujours mal les personnes qui le reçoivent chez elles :

Quem non emisit superest Deus

Elle porte encore le Dieu dont elle n'a pu se défaire :

Ille feroces
Torquet adhuc oculos

Celui-là lui tourne les yeux, et fait voir par les regards de la prêtresse de quelle étrange fureur cette misérable est agitée :

Totoque vagantia cœlo
Lumina :

Tantôt celle-ci fait paraître de la crainte, tantôt de l'audace ; et, ne demeurant jamais en un même état, elle découvre les divers mouvements que lui imprime le démon qui la possède :

Nunc vultu pavido, nunc torva minaci,
Stat nunquam facies :

Une couleur de feu se répand sur son visage livide, à laquelle succède une mortelle pâleur, qui n'est pas néanmoins celle qui marque la crainte :

Rubor igneus inficit ora
Liventesque genas, nec qui solet esse timenti,
Terribilis sed pallor inest :

Son cœur qui ne peut souffrir celui qui l'anime, palpite sans cesse et témoigne sa douleur intérieure par son agitation extraordinaire :

Nec fessa quiescunt
Corda :

Cet hôte ne la traite pas plus doucement à son départ qu'à son arrivée ; car, outre qu'il lui ôte la connaissance des choses futures quand il l'a quittée, il laisse son corps sans

mouvement et son esprit sans lumière; si bien que l'on jugerait que cette misérable a perdu la vie en perdant la présence de son démon :

Tunc pectore verum
Fugit et ad Phœbi tripodas redire futura:
Vixque refecta cadit.

Voilà, messieurs, les artifices dont se servaient autrefois les magiciens et les prêtres des idoles pour donner quelque crédit à leur superstition. Mais voici les inventions innocentes dont usèrent saint Simon et saint Jude pour découvrir la fourberie des prêtres et la malice des démons: car sitôt qu'ils furent entrés dans la Perse, et qu'ils eurent reconnu ce qui entretenait le peuple dans son erreur, ils firent cesser les oracles, et imposèrent le silence aux esprits malins; si bien que les plus éclairés, reconnaissant que nos apôtres étaient plus puissants que leurs dieux, quittèrent le service de ceux qui ne pouvaient se défendre contre des hommes. Les prêtres essayèrent de rétablir l'honneur de leurs dieux, et consultant les astres du ciel et les entrailles des hosties, menacèrent le prince d'une honteuse défaite dans la guerre qu'il entreprenait, s'il ne vengeait ses dieux de l'outrage que lui avaient fait les apôtres; mais ceux-ci confondirent les prêtres et désabusèrent le prince, en l'assurant que ses ennemis lui viendraient demander la paix, et se soumettraient à toutes les conditions qu'il leur voudrait imposer. Une prédiction dont l'effet se fit voir en vingt-quatre heures, enleva toute la cour aux démons, et se répandant par toute la Perse, elle en gagna la plus grande partie à Jésus-Christ : mais elle ne changea pas le cœur de ces magiciens, qui voyant bien qu'ils perdraient leur autorité s'ils ne ruinaient les apôtres, suscitèrent le peuple contre eux, et leur firent autant d'ennemis qu'ils avaient de partisans et de ministres. Cette sédition n'abattit point le courage de nos saints, qui témoignèrent hautement qu'ils savaient bien souffrir pour la vérité, et défendre par leur mort l'Evangile, qu'ils avaient établi par leurs miracles. Mais le Ciel, qui les avait pris en sa protection, dissipa cet orage par la puissance du prince; car celui-ci les maintint contre les prêtres, et reconnaissant la pureté de leur doctrine et l'innocence de leur vie, se résolut de les prendre pour ses maîtres, et d'apprendre d'eux la morale et la politique chrétienne.

II. — Quoique les rois soient les images de Dieu, et que celui-ci fasse voir dans la monarchie une ombre de sa conduite dans le monde, il faut néanmoins avouer qu'il n'y a point eu de puissance plus opposée à la prédication de l'Evangile que la royale. Nous en pouvons remarquer plusieurs raisons, qui feront assez connaître que le Fils de Dieu n'a point eu de plus redoutables ennemis que les souverains infidèles : car en premier lieu la plupart des rois, avant la religion chrétienne, étaient ou des usurpateurs, ou des tyrans, et n'appréhendaient rien davantage qu'une loi qui, faisant profession de justice, obligeait tous ceux qui la recevaient à rendre ce qui ne leur appartenait pas, si bien qu'ils croyaient que devenant chrétiens, ils deviendraient personnes privées, et seraient contraints de quitter leurs couronnes, et de descendre de leurs trônes. Cette pensée était bien capable de liguer tous les rois contre Jésus-Christ, et d'opposer à son Evangile toutes les têtes couronnées. Mais, comme dit le Psalmiste, c'est en vain que les princes forment des desseins et des partis contre le Fils unique de Dieu, puisque son Père, qui lui a promis le monde pour son héritage, saura bien lui tenir parole : *Quare fremuerunt gentes et populi meditati sunt inania, astiterunt reges terræ et principes convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus?*

La seconde raison était que le changement de religion a toujours été suspect aux princes, et que la politique leur apprenait qu'il n'y avait rien plus capable de soulever les sujets contre leurs rois légitimes que le prétexte des autels. Car dans tous les autres mouvements les sujets ne perdent guère le respect, et il leur demeure toujours dans l'âme quelque reste de cette crainte et de cet amour que la Providence y a imprimé pour les souverains. Mais quand il s'agit de la religion, ils perdent toute révérence, et ils croient que pour soutenir l'intérêt de Dieu, il est permis de se soulever contre un homme. Aussi avons-nous appris par expérience qu'il n'y a point de plus beau prétexte pour débaucher les peuples de la fidélité qu'ils doivent à leurs rois que celui de la piété, et qu'ils pensent que tout leur est permis quand ils sont armés pour défendre les autels :

Tantum religio potuit suadere malorum.

La troisième raison, et la plus puissante, est que les princes qui n'ont point de religion croient être les plus absolus; car ils s'imaginent que, ne reconnaissant point de Dieu à qui ils doivent rendre compte de leurs actions, ils n'ont point d'autre loi que leur volonté, et que, pouvant tout ce qu'ils veulent, ils sont bien plus véritablement rois que les autres. C'est pour cela que tous les tyrans ont été impies, et que ces hommes, qu'on peut appeler les ennemis de tous les autres, n'ont jamais reconnu de religion et ont aussi bien voulu passer pour les dieux que pour les souverains de leurs sujets. De là vient cette insolente façon de parler qui découvre assez leur sentiment :

Quod Jovi, hoc regi licet :

Ou cette autre, qui est un peu plus commune et qui n'est guère moins injuste :

Sit pro ratione voluntas.

Mais de tous les rois du monde, il n'y en a point qui dussent s'opposer plus fortement à l'Evangile que les rois de Perse. Car on peut dire qu'ils étaient les arbitres de la religion, les dieux visibles de leurs sujets, les génies de leurs Etats, les lois vivantes de leurs peuples; si bien qu'ils devaient appréhender plus que les autres une créance qui persuadait aux rois qu'ils étaient les protecteurs de leurs sujets, qu'ils étaient élevés sur eux,

non pas pour les opprimer, mais pour les défendre; non pas pour les dépouiller, mais pour les enrichir; non pas enfin pour s'en faire craindre comme des tyrans, mais pour s'en faire aimer comme des pères.

C'est cependant ce qu'entreprennent et ce qu'exécutent nos apôtres : car ils trouvent un monarque que la coutume et la nourriture avaient entretenu dans l'orgueil et dans l'insolence; ils abordent un souverain que les délices avaient amolli, que les flatteries avaient corrompu et que la licence avait rendu furieux : il croyait que tout ce qui lui était agréable lui était licite, qu'il ne devait point dans ses desseins consulter d'autre raison que ses désirs; et semblable à ceux qui l'avaient précédé, il s'imaginait que sa volonté faisait le destin de ses sujets. N'est-il pas vrai qu'il n'y a point de sentiments plus opposés au christianisme que ceux-ci, et qu'un prince qui se persuade être un Dieu n'est pas seulement un impie, mais un insensé, et qu'il a plus de besoin de remèdes que de conseils, et de médecins que de prédicateurs?

Néanmoins nos deux apôtres, se confiant en la grâce de Jésus-Christ, qui ne trouve point de maladie incurable, lui représentent avec plus de naïveté que d'éloquence l'état déplorable où son orgueil l'avait réduit; lui font voir par des raisons tirées de la morale chrétienne qu'il n'y a point de condition plus malheureuse que celle d'un souverain qui est obligé de défendre ses crimes par d'autres crimes, et qui se voit contraint à être méchant pour être en sûreté : *Nihil eo infelicius cui jam esse malo necesse est* (*De Clem.*, *lib.* I, *cap.* 13); qu'il n'y a rien de plus horrible qu'un prince qui s'est rendu odieux à son peuple par sa cruauté, qui ne fait sentir sa puissance que par le ravissement des femmes et par le meurtre des maris; qui redoute aussi bien les étrangers que ses sujets; qui appréhende le sort des armes, quoiqu'il soit obligé d'y recourir; qui se défie de la fidélité de ses domestiques et de la piété de ses enfants, et qui, voyant tous ses crimes dans sa conscience, est forcé souvent de craindre la mort et plus souvent de la désirer : *Qui ubi conscientiam suam sceleribus ac tormentis plenam adaperuit, sæpe mortem timet, sæpius optat* (*Idem*, *ibid.*).

Ils lui font voir, au contraire, qu'un prince est heureux qui aime toutes les parties de son État comme celles de son corps; qui a de l'inclination pour la douceur et qui n'use jamais d'un remède rigoureux qu'avec regret; qui n'a rien de farouche dans son esprit; qui exerce sa puissance avec justice; qui veut dans tout ce qu'il fait avoir l'approbation de ses sujets; qui, ne formant que de justes desseins, se fait aimer, défendre et honorer de tout le monde; qui a cette satisfaction de savoir qu'on parle de lui dans le cabinet comme dans les compagnies, et qu'on lui donne dans les entretiens particuliers les mêmes louanges qu'on lui donne dans les harangues publiques : *Eadem de illo homines secreto loquuntur quæ palam* (*Idem*, *ibid.*).

Mais parce que la philosophie pouvait donner les mêmes avis à ce prince, nos apôtres le tirent de la morale profane à la morale chrétienne, et lui parlant tantôt de Dieu, tantôt de son Fils, lui apprennent par leurs exemples à conduire sa conscience et à régler son État. Ils lui représentent qu'encore que Dieu soit le créateur des hommes, il ne force jamais leurs volontés; que, quoiqu'il puisse les perdre en le voulant seulement, et qu'il n'ait point de besoin de ses foudres pour anéantir ses ennemis, il dissimule pourtant leurs fautes, il attend leur repentir, et il leur fait voir par sa conduite qu'il cherche à se faire aimer, et non pas à se faire craindre; que si quelquefois il lance le tonnerre, il ne blesse qu'un criminel pour étonner tous les autres, et qu'il témoigne dans ses plus sévères châtiments qu'il désire plutôt la conversion que la perte du pécheur.

De l'exemple du Père éternel ils le conduisent à l'exemple de son Fils, qui ne s'est fait homme que pour être le modèle de tous les rois; qui, étant égal à son Père, s'est fait son esclave pour sauver tous ses sujets; qui n'a jamais usé de sa puissance que pour faire éclater sa miséricorde; qui a refusé le sceptre quand on le lui a présenté; qui a protesté qu'il était venu pour servir, et non pas pour être servi; et qui, faisant ce qu'il avait enseigné, a perdu la vie sur la croix pour le salut de tous les hommes. Ce fut là que, découvrant le mystère de la croix, ils employèrent leur éloquence divine pour persuader à ce prince que la plus grande gloire des souverains était d'imiter Jésus-Christ sur le Calvaire; qu'ils trouveraient dans ce divin modèle toutes les lois de la politique, qu'ils apprendraient de ce Dieu mourant ce que les rois devaient à leurs sujets, et qu'ils avoueraient qu'après le pardon qu'il avait obtenu pour ses bourreaux, il n'y avait rien de plus glorieux aux monarques que d'oublier leurs injures.

Ils ne manquèrent pas de lui dire ce que dit depuis le grand saint Jean Chrysostome aux empereurs de Constantinople, que, comme la croix était la force des faibles et la sagesse des fous, elle était aussi la philosophie des empereurs : *Sicut crux fortitudo infirmorum et sapientia insensatorum, ita et philosophia imperatorum* (*serm. de Cruce*). En effet, il semble que le Fils de Dieu ait plus de dessein d'instruire les princes que les autres hommes sur la croix; c'est là qu'il en prend le nom qu'il a refusé dans les autres occasions; c'est là que de son infâme gibet il fait un trône glorieux; c'est là que de sa couronne douloureuse il fait un diadème éclatant; c'est là que, s'acquittant des devoirs d'un souverain, il expose sa vie pour le salut de ses sujets, et apprend aux rois que la plus généreuse action qu'ils puissent faire, est de sauver leur État par la perte de leur personne; c'est là qu'il instruit un des larrons qui l'accompagnent au supplice, et que, lui persuadant qu'il est roi, parce qu'il meurt pour tous les hommes, il lui fait naître la pensée de lui demander part à son royaume.

Expliquons cette vérité, qui doit servir

d'enseignement à tous les rois, par les divines paroles de saint Léon : *Latro saluti hominum semper infestus, usque ad crucem reus, fit Christi repente confessor* (*serm.* 2 *de Pass.*) : Le larron, qui avait toujours été ennemi du salut des hommes, et qui était demeuré criminel jusqu'à la croix, devient en un moment confesseur de Jésus-Christ. *Non viderat prius acta miracula, cessaverat languentium curatio, mortuorum suscitatio* : Il n'avait point vu les miracles que le Fils de Dieu avait opérés pendant sa vie, et en cette heure, destinée pour faire plutôt paraître sa bonté que sa puissance, la résurrection des morts, la délivrance des possédés et la guérison des malades avaient cessé : cependant ce larron, éclairé par la lumière de la foi, persuadé de ce qu'il voyait sur le Calvaire, et convaincu de l'amour avec lequel Jésus-Christ s'immolait pour ses sujets, reconnut qu'il était roi, bien que comme lui il fût attaché à un gibet : *Tamen Dominum confitebatur et regem, quem videt supplicii sui consortem* (*Idem, ibid.*).

Par tant de raisons et d'exemples, mais plus encore par la grâce de Jésus-Christ, qui opérait dans le cœur de ce prince pendant que les apôtres lui parlaient, il devint un autre homme, et, quittant toutes les maximes de sa politique superbe et cruelle, il embrassa les maximes de la politique chrétienne, et il devint en un moment le plus saint et le plus réglé de tous les princes ; il changea de vie et de conduite ; il chassa ses concubines, et se réduisit à une seule femme, pour servir d'exemple à tous ses sujets ; il régla sa cour par ses actions et par ses paroles ; il en bannit l'insolence et l'impureté, et comme il s'était autrefois servi de sa puissance pour autoriser ses passions, il s'en servit alors pour appuyer la justice. Mais parce qu'il savait bien que les vertus morales étaient fausses, si elles n'étaient animées de la foi, il fit prêcher l'Evangile par tout son Etat ; il essaya d'acquérir des justes à Jésus-Christ et de le faire adorer dans la Perse.

Comme ce roi fut un des premiers qui embrassa notre religion, il semble que Dieu voulut employer toute la force de la grâce en sa personne, et le rendre si parfait, qu'il pût servir de modèle à tous les autres. Car la grâce, qui d'un criminel fait un innocent, qui d'un baptisé fait un crucifié, changea toutes les inclinations de ce prince, et nous laissa douter si c'était encore lui, tant il était différent de lui-même : *Non idem est post lavacrum qui ante baptismum fuit, sed corpus regenerati fit caro crucifixi* (*S. Leo, serm. de Passion.*). Il ne respirait plus que la gloire de Jésus-Christ ; il ne prétendait qu'à le faire connaître et servir, et comme s'il eût changé la qualité de roi en celle d'apôtre, il ne pensait plus qu'à convertir les pécheurs et à leur procurer le même avantage qu'il avait reçu de l'Evangile. Avouez, messieurs, que la conquête de nos apôtres fut grande, qu'ils furent plus heureux dans la Perse que saint Pierre et saint Paul dans l'Italie ; qu'ils eurent plus de pouvoir sur l'esprit de ce monarque que les deux autres n'en eurent sur celui de Néron, et qu'ils remportèrent de plus glorieuses dépouilles que ne firent ces deux princes de l'Eglise. Mais s'ils triomphèrent des rois avec tant de succès, ils ne vainquirent pas si aisément les philosophes, dont la conversion fut le dernier effort de leur prudence et de leur courage.

III. — Il est assez difficile de juger si les Juifs ont donné plus d'exercice aux apôtres que les philosophes, et lesquels de ces ennemis leur ont coûté plus de travail et de peine. Les Juifs étaient fondés en la religion et alléguaient la loi qui avait été donnée à leurs pères sur la montagne de Sinaï, parmi les éclairs et les tonnerres ; ils se prévalaient de Moïse, et opposaient les miracles qu'il avait faits à la sortie de l'Egypte, à tous les miracles que les apôtres faisaient en la naissance de l'Eglise ; enfin ils tiraient avantage de la circoncision, qui les séparait des infidèles et qui les rendait, sinon les enfants, au moins les domestiques de Dieu. Les philosophes se fondaient sur la nature, et comme Dieu en est l'auteur, ils prétendaient qu'étant éclairés de sa lumière, ils n'avaient point de besoin de celle de la grâce. Ils s'imaginaient que des hommes qui avaient la raison et la liberté ne trouvaient rien d'impossible, et qu'en leur reprochant leur faiblesse, on leur reprochait leur lâcheté ; s'ils n'opposaient pas aux apôtres les patriarches et les prophètes, comme les autres, ils opposaient des hommes qui leur semblaient plus illustres, et ils croyaient que Socrate, Platon, Aristote et Zénon devaient trouver autant de créance dans les esprits qu'Abraham, Jacob, Moïse et Isaïe. Si bien qu'il est assez difficile de résoudre si l'Eglise a eu plus de peine à convaincre les Juifs qu'à persuader les philosophes.

Mais sans m'engager dans ce jugement, je me contenterai de dire que ces derniers ont été plus opiniâtres que les infidèles, et qu'il a été plus aisé aux apôtres de se défaire des magiciens par les miracles, et des rois mêmes par la constance, que des philosophes par la sagesse : car ces redoutables ennemis se servaient de trois puissantes batteries pour ébranler l'Eglise et pour renverser cet édifice, à qui Jésus-Christ a promis l'éternité. Ils se faisaient tout à tous, et prenant les hommes par leurs inclinations, ils proposaient aux ambitieux la gloire pour leur bonheur, aux lâches la volupté, aux justes la vertu, et, par de si belles apparences, ils attiraient tout le monde à leur parti.

La gloire, qui est tout ensemble la récompense et l'âme des belles actions, attirait les ambitieux ; et ces illustres aveugles, s'imaginant qu'il n'y avait rien de plus noble, s'estimaient heureux de perdre la vie pour l'acquérir. Cette fausse divinité interrompait leur sommeil et les réveillait en sursaut ; elle se montrait si belle et si pompeuse à leurs yeux, qu'il n'y avait point de travaux qu'ils n'entreprissent, pourvu qu'ils les conduisissent à la gloire ; cette maîtresse enchantait leurs sens, charmait leur esprit, enlevait leur volonté, et en faisait ses martyrs après en avoir

fait ses amants. Elle fut fidèle à quelques-uns de ses partisans : elle leur tint ce qu'elle leur avait promis, et se donnant à eux, elle les rendit illustres dans le monde ; ils y trouvèrent ce qu'ils avaient cherché, et ils eurent cette satisfaction d'être connus et d'être estimés des hommes : *Voluit videri ambitio et visa est : voluit hominibus placere et placuit : habet mercedem quam voluit* (*S. Chrysolog., serm.* 9) : L'ambition a voulu se faire paraître, et elle a été connue, elle a voulu plaire au monde, et elle lui a plu : elle a reçu la récompense qu'elle a désirée, dit saint Pierre Chrysologue ; mais par un juste jugement, ajoute-t-il en même temps, elle n'aura pas la véritable récompense qu'elle a méprisée : *Præmium quod habere noluit, non habebit* (*Idem, ibid.*).

C'est pourquoi les plus éclairés reconnaissant que la gloire n'était pas un bien solide, qu'elle se distribuait injustement, qu'elle n'accompagnait les hommes que jusqu'au tombeau, et qu'après leur mort elle tombait sur leur nom et non pas sur leur personne, abandonnèrent la gloire pour rechercher la vertu, et jugèrent qu'ils ne pouvaient pas l'acheter plus chèrement que par la perte de leur réputation. Les stoïques s'avisèrent les premiers de cet artifice, et par une vanité raffinée, ils persuadèrent à leurs disciples qu'il fallait sacrifier la gloire à la vertu, et témoignèrent qu'en la servant, ils étaient assez bien récompensés de son approbation et du témoignage de leur conscience : *Non vis esse justus sine gloria, at, me hercule! debebis esse cum infamia* (*Senec., ep.* 113).

Cette pensée paraissait assez généreuse, et si elle se fût élevée jusqu'à Dieu, pour le service duquel il faut perdre la gloire et la vie, elle eût mérité quelque récompense ; mais comme elle n'allait pas jusqu'à lui, elle n'était pas exempte d'orgueil, puisque ceux qui l'avaient conçue cherchaient leur propre satisfaction en fuyant l'estime d'autrui, et demeuraient toujours par ce moyen les esclaves de la vanité ; car le même philosophe qui a prononcé cet oracle s'est condamné par ces paroles suivantes, qui découvrent son ambition en même temps qu'il la désavoue : *Et tunc si sapis, mala opinio bene parta delectat* (*Idem, ibid.*). Il y a autant de danger à chercher son approbation que celle des autres ; et dans notre religion, dit saint Augustin, quiconque veut plaire à soi-même est assuré de plaire à un fou : *Qui sibi vult placere, stulto placet.*

Ce fut sans doute ce qui obligea les philosophes à quitter le parti de la gloire pour embrasser celui de la vertu, et à laisser la première de ces idoles pour adorer la seconde. Ils trouvèrent un grand nombre de partisans et de disciples, qui furent charmés de ses beautés et qui, éblouis de ses lumières, la révérèrent comme une divinité. En effet, c'est un bien qui est propre à l'homme et qu'on ne peut lui ravir ; elle est utile à tout le monde, et il n'y a personne à qui elle n'ait rendu quelque bon office dans le besoin ; elle plait toujours à ceux qui la servent, et lorsqu'elle exerce leur patience ou leur courage, elle ne perd rien de sa beauté ni de sa douceur ; ceux-là mêmes qui la persécutent, la révèrent, et c'est un grand préjugé de son mérite, que ses ennemis ne se puissent empêcher de lui donner des louanges ; elle rend les hommes heureux, s'ils peuvent l'être sur la terre, et quiconque la possède, disent ses amants, n'a plus rien à désirer ni à craindre : *Hoc est summum bonum, quod si occupas, incipis deorum esse socius, non supplex* (*Senec., ep.* 31) ; elle est le souverain bien, et ceux qui la peuvent acquérir ne sont plus les suppliants, mais les compagnons des dieux ; elle a encore cet avantage qu'elle reçoit indifféremment tout le monde dans son école et qu'elle souffre aussi bien la recherche des esclaves que celle des souverains : *Bona mens omnibus patet : omnes ad hoc sumus nobiles, nec rejicit quemquam virtus, nec eligit, omnibus lucet* (*Epist.* 44).

Avec tous ces artifices les philosophes ne purent rendre tous les hommes amoureux de la vertu ; son austérité les dégoûta aussi bien que leurs mauvaises inclinations, et ils se plaignirent que cette cruelle maîtresse, qui inspirait des désirs à ses amants, ne leur donnait point de forces, et que, les abandonnant dans le besoin, elle les faisait douter ou de sa justice, ou de son pouvoir. En effet, c'est une idole qui a plus de beauté que de vigueur, et qui, n'étant point animée de la grâce, peut rendre les hommes superbes et ne les peut rendre bienheureux. Le misérable Brutus le reconnut bien à sa mort : car alors qu'il fut sur le point de s'enfoncer le poignard dans le sein, il fit des reproches à cette ingrate maîtresse, et il se plaignit que, suivant l'humeur de la fortune, elle avait préféré le parti de César à celui de Caton et de Pompée.

C'est pourquoi les philosophes, pour ne pas perdre leurs disciples ni leur crédit, substituèrent la volonté en la place de la vertu, et leur proposèrent une idole qui n'était pas moins agréable et qui était bien moins sévère que l'autre. Ils n'oublièrent aucun artifice pour relever le mérite de cette fausse divinité, et se servant de la puissante inclination qu'ont les hommes pour le plaisir, ils leur persuadèrent qu'il n'y avait point de bonheur où il n'y avait point de volupté ; ils firent valoir cette maxime, qui est le fondement de leur secte : *Trahit sua quemque voluptas* ; qu'elle enlevait tous les hommes par ses appas, que les ambitieux la cherchaient sous le manteau de la gloire, que les curieux couraient après elle sous le nom de la nouveauté, que les avares la poursuivaient sous l'apparence du profit, et que les impudiques mêmes lui faisaient l'amour sous le visage de la beauté : *Trahit sua quemque voluptas.* Ils ne manquèrent pas de dire que la volupté n'avait pas tous les défauts que lui imputaient ses ennemis, qu'elle n'était point de mauvaise intelligence avec la vertu, et que lui laissant son mérite, elle se contentait de lui ôter son austérité ; qu'elle savait borner ses désirs et les régler par la seule né-

cessité ; qu'elle fuyait la douleur, mais que quand elle ne pouvait l'éviter, elle essayait de l'adoucir et de lui faire perdre cette rigueur, qui met les hommes au désespoir.

Par tant de raisons, plus spécieuses que véritables, les épicuriens mirent en crédit la volupté, et lui donnèrent des partisans, qu'ils enlevèrent à la gloire et à la vertu. Car, comme a très-judicieusement remarqué saint Pierre Chrysologue, le seul désespoir acquit des disciples à Epicure, et comme ils virent que Platon et Aristote n'avaient pu les rendre ni plus savants ni meilleurs, ils se résolurent de suivre celui qui flattait leurs sens et qui leur promettait du plaisir. *Hoc norunt Epicurei, qui cum platonicas et aristotelicas percurrerent scholas, nullamque illic aut divinitatis, aut scientiæ invenirent disciplinam, Epicuro se tradunt, ultimo desperationis et voluptatis auctori* (*S. Chrysolog.*, *serm.* 5).

Quand les apôtres Simon et Jude furent entrés dans la Perse, ils trouvèrent ces sectes qui leur opposèrent ces trois idoles, et qui, par la vanité de leurs raisons, essayèrent de les défendre : mais ces grands hommes les renversèrent avec autant de facilité que de prudence, et firent voir à ces aveugles que la gloire ne faisait que des misérables, la vertu des orgueilleux, et la volupté des impudiques. Il leur fut bien aisé de convaincre les premiers et les derniers, parce qu'il ne faut qu'un peu de raison pour connaître que la gloire est vaine, que les grandeurs qu'elle nous promet ne servent que d'ornement à nos sépulcres, et que les louanges qu'elle nous donne s'arrêtent sur notre nom, et ne passent pas jusqu'à notre personne. Il leur fut encore plus facile de convaincre les épicuriens, et de leur faire avouer, s'il leur restait encore quelque sentiment d'honneur, que la volupté ne pouvait faire le bonheur de l'homme, puisqu'elle était plutôt le partage de son corps que celui de son esprit ; qu'elle se convertissait en douleur, si elle durait un peu de temps ; qu'elle était toujours accompagnée de honte et suivie de repentir; et que, comme la gloire faisait des démons, la volupté faisait des pourceaux, quand les hommes se soumettaient à sa conduite.

Mais ils eurent un peu plus de peine à désabuser les superbes disciples de la vertu ; car ils ne pouvaient pas la blâmer, puisqu'elle est belle, ni la rejeter, puisqu'elle est utile, ni la condamner, puisqu'elle est juste; mais ils ne pouvaient pas souffrir aussi qu'elle occupât dans leurs cœurs la place que Jésus-Christ y devait tenir, ni que celle qui n'est qu'un moyen pour rendre les hommes heureux, passât pour leur fin dernière et pour leur souveraine félicité. Ils s'y conduisirent donc avec prudence, et louant l'utilité de la vertu, ils blâmèrent l'aveuglement et l'injustice de leur amour. Ils leur firent voir que Dieu était leur dernière fin, que les vertus étaient des moyens pour y parvenir, que quand elles n'allaient pas jusqu'à lui, elles s'égaraient, et que quand ils s'arrêtaient à elles sans monter jusqu'au souverain bien, ils devenaient idolâtres. Ils leur persuadèrent que les vertus n'avaient point d'autre mérite que celui qu'elles recevaient de Dieu, qu'il en devait être le principe pour en être la récompense, et que si la vanité en était le motif, il ne les punirait pas moins sévèrement que les péchés.

Ils leur représentèrent que les démons perdaient les hommes par des vertus orgueilleuses, et que ces ennemis de leur salut employaient aussi bien la continence que l'impureté pour les conduire aux enfers ; qu'il y aurait des vierges insolentes punies avec des femmes débauchées; et qu'encore que la chasteté eût de l'éclat, elle n'avait point de mérite quand elle était ou superbe ou infidèle : enfin ils leur enseignèrent cette haute et solide théologie, qui nous apprend que la vertu des païens est criminelle, parce qu'elle ne s'élève pas jusqu'à Dieu, qui est la dernière fin de l'homme : *Non est vera virtus nisi quæ ad eum finem tendit quo melius non est* (*Lib.* X *de Civit.*, *c.* 4) : qu'encore que l'action en soit louable, le motif en est injuste, quand elle recherche sa propre gloire : *Et si officio videatur bonum, ipso non recto fine peccatum est* (*Lib.* V *de Civit.*, 6-12) ; que ceux qui n'ont pas de foi ne peuvent avoir de véritable vertu, parce qu'on ne peut bien vivre quand on ne sait pas bien croire : *Male vivitur, si de Deo non bene creditur* (*Idem, ibid.*) ; que lorsque les infidèles pensent faire une bonne action, ils surmontent un péché par un autre péché, et triomphent de l'incontinence par la vanité : *Illi philosophi vitium vitio, peccatumque peccato medicantur, cum sine Christo omnis virtus in vitio sit* (*S. Hier.*, *ep. ad Rusticum*).

Toutes ces raisons aidées de la grâce éclairèrent l'esprit de ces philosophes, et leur firent avouer que le culte de la vertu était une espèce d'idolâtrie, et qu'il n'y avait pas moins de danger ni de crime à donner de l'encens à une idole qui était l'ouvrage de notre esprit, qu'à en donner à celles qui étaient les ouvrages de nos mains. Ils abattirent donc toutes ces vaines statues, et n'adorant plus que le vrai Dieu, ils achevèrent les conquêtes de nos apôtres ; et ceux-ci, après plusieurs travaux, remportèrent une glorieuse victoire sur les magiciens par leurs miracles, sur les rois par leur politique, et sur les philosophes par leurs raisons. Il est vrai que comme leur Maître vainquit en mourant, ils triomphèrent aussi par leur mort, et signèrent de leur sang les vérités qu'ils avaient enseignées par leurs paroles : car le peuple, sollicité par quelques prêtres des idoles qui ne s'étaient pas convertis, déchargea sa fureur sur nos deux illustres saints, et leur ôtant la vie, leur procura la couronne du martyre. Permettez-moi, messieurs, de m'arrêter sur cette dernière circonstance, et de vous faire remarquer que la mort est la récompense de ceux qui servent le Fils de Dieu dans le monde.

Les autres princes relèvent le courage de leurs soldats par l'espérance, et pour adoucir la peine qu'ils rencontrent dans les com-

bats, ils leur promettent les dépouilles de leurs ennemis. Mais le Fils de Dieu, qui est plus puissant et plus juste que les monarques de la terre, ne fait attendre à ses disciples que des persécutions et des tourments; et quand il envoie ses apôtres par l'univers, il s'explique par des paroles qui devaient leur faire perdre courage, si, en même temps qu'il les prononçait, il ne les eût fortifiés par sa grâce. *Tradent enim vos in conciliis, et in synagogis suis flagellabunt vos, et ante reges et præsides ducemini propter me in testimonium illis et gentibus.* Avouez qu'il n'appartient qu'à Jésus-Christ de faire cette harangue à ses soldats; qu'il fallait être plus qu'homme pour les animer en leur découvrant le péril, et qu'il fallait être bien assuré de leur fidélité, pour leur prédire leur défaite en les envoyant au combat.

Les généraux d'armée qui ne peuvent pas inspirer la valeur à ceux qui combattent sous leurs enseignes, les remplissent d'espérance et diminuent le danger qui les menace, s'ils ne peuvent le divertir ou le cacher. Il est vrai que quelquefois, prenant une voie toute contraire, ils les encouragent en les désespérant et en leur montrant un péril inévitable, ils les obligent, ou à mourir ou à vaincre. Mais, outre qu'ils ne recourent à cet artifice que quand les autres leur manquent, encore faut-il avouer qu'en cette occasion même l'espérance anime leur désespoir, et que redoublant leur force, il les rend assez souvent victorieux. Les soldats qui combattirent au détroit des Thermopyles, sous la conduite de ce brave Léonidas, n'étaient pas si désespérés qu'ils ne pussent se flatter d'un heureux succès : la vigueur de leur bras, la grandeur de leur courage et l'assiette du lieu qu'ils défendaient, jointes à la lâcheté de leurs ennemis, pouvaient leur faire espérer quelque avantage dans une occasion si périlleuse.

Mais le Fils de Dieu ne laisse point d'espérance à ses apôtres; il leur représente des dangers inévitables, des pertes certaines, et leur montrant de toutes parts des ennemis, il ne leur montre que la mort pour les en délivrer : *Ecce ego mitto vos sicut oves in medio luporum.* Cependant ces généreux soldats, acceptant ces conditions, se jettent dans ces périls, se dévouent à la mort, et promettent à leur général de perdre la vie pour acquérir son amitié. Pas un de ses disciples n'a manqué à sa parole : ils ont couru toute la terre pour étendre son empire; ils ont défait tous ses ennemis pour acquérir de la gloire. Ceux particulièrement dont nous faisons aujourd'hui la fête ont passé jusque dans la Perse, et après y avoir déclaré la guerre aux magiciens, aux empereurs et aux philosophes, ils ont couronné tant de belles actions par une mort aussi cruelle que courageuse.

Nous adorons le même Dieu, messieurs, nous avons reçu le même Evangile, nous attendons la même récompense. Mais, hélas! nous n'avons ni le même amour ni la même force. On ne nous oblige plus à combattre des tyrans ni à vaincre des bourreaux, on ne nous oblige plus à sortir de notre pays ni à passer dans des provinces écartées; on se contente que nous quittions le péché, que nous mations notre corps, et que nous réglions notre haine et notre amour. Cependant, messieurs, pas un n'obéit à des ordres si justes et si faciles; et quoique nous prétendions tous à l'amitié de Jésus-Christ, pas un de nous n'accepte les conditions sans lesquelles nous ne la pouvons acquérir. Voici les termes du traité qu'il a fait avec nous : *Vos amici mei estis, si feceritis quæ ego præcipio vobis.* Vous l'avez accepté quand vous êtes entrés dans l'Eglise, et vous avez protesté que vous seriez les sujets de Jésus-Christ, pour devenir ses amis. Acquittez-vous de votre parole si vous voulez que le Fils de Dieu s'acquitte de sa promesse; rendez-lui votre obéissance, si vous voulez qu'il vous donne son amitié; et servez-le sur la terre, si vous désirez qu'il vous couronne dans le ciel, où nous conduise, etc.

NOTICE SUR BOURZEIS.

BOURZEIS (Amable de), abbé de Saint-Martin de Cores, et l'un des quarante de l'Académie française, né à Volvic, près de Riom en Auvergne, en 1606, se fit un nom, sous le cardinal de Richelieu, par son savoir et ses ouvrages de controverse sur les matières de la grâce. On a, en outre, de lui des *Sermons* sur divers sujets, Paris, 1672, 2 vol in-8°. Ces sermons, au nombre de vingt et un, sont fort médiocres du côté de l'éloquence. Le dernier est *l'Oraison funèbre de Louis XIII.* L'auteur y a mis une préface savante sur l'estime qu'on faisait autrefois de la fonction de prédicateur.

SERMONS
SUR LES DIVERS MYSTÈRES DE LA RELIGION,
ET PLUSIEURS FÊTES DES SAINTS.

SERMON PREMIER,

TOUCHANT LA VÉRITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE ET DE LA MISSION DE JÉSUS-CHRIST,

Prêché dans l'église des religieuses carmélites du faubourg Saint-Jacques.

In principe dæmoniorum ejicit dæmonia.
Il chasse les démons par le prince des démons. (*S. Matth.*, XII.)

Comme, à l'égard du corps, il n'est point de preuve plus manifeste, ni plus convaincante de l'état extrême et désespéré d'une maladie, que lorsque les remèdes qui devraient le plus la soulager, ne font au contraire que l'empirer et en irriter davantage la violence: ainsi, à l'égard de l'âme, rien ne marque mieux la malignité de ses secrètes infirmités, que lorsqu'elles résistent aux médicaments les plus salutaires que la main de Dieu y puisse apporter, et qu'elles en deviennent plus incurables et plus mortelles. C'est ce qui arrive aujourd'hui aux pharisiens et aux ennemis les plus passionnés de l'Evangile du Fils de Dieu : rien n'était plus propre à guérir la plaie de leur infidélité, que les visibles et fréquents miracles qu'ils lui voyaient faire au milieu d'eux, et surtout ceux où il chassait du corps des hommes les esprits immondes, et les contraignait d'en sortir au seul signal et par la seule vertu de sa parole. Et cependant ces cœurs incrédules et endurcis, au lieu de fléchir leur obstination dans ces rencontres, la rendent au contraire plus forte, plus rebelle et plus indomptable, et osent même attribuer au prince des démons les effets surnaturels et prodigieux qu'il opérait, à la honte des démons. C'est cet impie et inconcevable aveuglement des Juifs, dont je prétends, mes chères sœurs, vous entretenir en ce discours; et pour en conduire la suite avec plus d'ordre et de clarté, je me propose de le diviser en deux parties principales : dans la première, nous vous ferons voir que rien n'est plus absurde, ni plus éloigné du sens commun, que de rapporter les miracles du Sauveur à la puissance des malins esprits : et, dans la seconde, nous répondrons aux impertinentes objections que nous pourraient faire les libertins et les athées les plus déclarés, dans le sujet dont il s'agit. Mais, pour pouvoir le traiter d'une manière qui réponde à son importance, implorons la grâce de l'Esprit-Saint, dont ces impies combattent les ouvrages, et joignons nos vœux, pour nous attirer sa faveur et ses lumières par la médiation de la Vierge Mère, qui en fut toute remplie et tout embrasée dans l'instant que l'ange lui dit : *Ave, Maria, gratia plena.*

Premièrement donc, chrétiens, pour vous justifier la fausseté de l'accusation des Juifs, lorsqu'ils attribuent à Béelzébut la venue du Fils de Dieu, et les miracles qu'il faisait pour la confirmation de son Evangile, je ne prétends pas en alléguer d'autre preuve que celle qui se tire de la vérité de ce seul principe, qu'il est impossible que le démon ait contribué à la persuasion d'une religion qui allait à ruiner sa domination de fond en comble, et à réparer généralement toutes les brèches qu'il avait pu faire à l'honneur de Dieu, dans la superstition et dans la philosophie des païens. Or, telle est sans doute la doctrine de l'Evangile et la loi de grâce que Jésus-Christ est venu nous enseigner. Il est donc visible que cette loi et cette doctrine ne se pouvaient pas établir dans le monde par l'esprit ou par la puissance du démon.

Pour démontrer la seconde proposition de ce raisonnement, il faut savoir, chères âmes, qu'avant la naissance du Sauveur des hommes, la majesté du vrai Dieu se trouvait blessée en plusieurs manières parmi les idolâtres, soit qu'on le considère dans son essence et dans ses perfections purement intérieures et éternelles, soit qu'on le regarde dans les œuvres qu'il a produites extérieurement dans le temps. Pour ce qui touche sa divinité et les attributs qui lui sont propres, nous remarquons qu'ils lui ont imputé un défaut très-capital, et qui n'était fondé que sur les ténèbres de leur ignorance universelle. Ce défaut consiste dans l'oisiveté et dans le manquement d'action au dedans de lui-même, et ils lui ont attribué cette imperfection, ne comprenant pas qu'il peut accorder la fécondité avec la parfaite simplicité de sa nature. Pour suppléer à cette intérieure et éternelle oisiveté, où nous voyons qu'ils l'ont engagé, ils se sont portés dans une erreur toute contraire, qui est de se figurer qu'il devait agir nécessairement hors de lui-même, et former un monde aussi au-

cien que son ouvrier, et que le Dieu même qu'ils présupposaient l'avoir tiré de la confusion et du désordre.

En quoi, mes frères, il est manifeste qu'ils l'ont tous également déshonoré, en le privant de la fécondité essentielle qu'il possède, et qui se termine au dedans de lui-même, et en le soumettant d'ailleurs à une fatale nécessité d'agir hors de soi et de se répandre dans la variété infinie des êtres, dont le sien, pendant tous les siècles, devait être accompagné. Mais considérez maintenant de quelle sorte et avec combien de sagesse et de lumière la religion chrétienne a su remédier à cette erreur et à cette impiété des infidèles : elle propose premièrement à notre foi un souverain Être, tout raison, tout acte, tout esprit, qui, avant tous les siècles, produit un Verbe et un Fils égal au Père, qui l'engendre en se voyant et en se contemplant soi-même; qui de même aussi, avant tous les siècles, produit, par ce Fils et avec ce Fils, un Amour divin et subsistant, dont ce divin Père et ce divin Fils s'aiment éternellement l'un l'autre. Mais la même religion nous apprend encore et nous avertit avec pareil soin que ce premier et souverain Être, qui produit au dedans de lui, par une absolue nécessité, ces personnes toutes divines, produit au contraire, avec liberté et quand il lui plaît, tous les effets limités et extérieurs de sa toute-puissance dans le cours et dans la succession des temps; et de cette manière, au lieu que les païens se le sont imaginé dans une nécessité honteuse d'être oisif et solitaire dans le fond de sa divinité, et de se communiquer au dehors, en donnant l'être et l'existence à ses différentes créatures, la piété chrétienne ne le garantit-elle point de ces défauts, en lui attribuant une souveraine liberté d'agir ou de ne pas agir hors de lui-même, et au contraire une bienheureuse nécessité d'agir (1) au dedans de soi, et de multiplier ses Personnes divines par une fécondité ineffable, sans multiplier sa divine essence, et sans en blesser la souveraine simplicité ?

Et cette importante vérité, qui ne s'apprend que dans l'Evangile, est d'autant plus propre à nous humilier aux yeux de Dieu, qu'elle nous le fait concevoir tout plein de lui-même, suffisant seul à lui-même, subsistant dans une absolue indépendance de ses créatures, et trouvant en soi de quoi mettre en acte et en exercice la parfaite fécondité de sa divine nature. Mais si les idolâtres ont erré et indignement jugé de la majesté de Dieu, en le regardant dans sa propre essence, ils ne l'ont pas moins rabaissé en le considérant par rapport à ses œuvres extérieures, et les erreurs où ils sont tombés à cet égard peuvent se réduire à trois principales : étant infaillible qu'ils se sont trompés en ce qu'ils ont cru touchant la manière dont il a produit ces mêmes œuvres, et touchant celle dont il les conserve et les gouverne, et aussi touchant la qualité de la fin qu'il leur propose pour atteindre à leur dernière perfection.

Et, premièrement, quand à la manière dont il les a faites, ces insensés ont grossièrement erré en lui déniant le pouvoir de les créer et de les tirer véritablement du néant, puisqu'ils ont tous supposé que c'avait été d'une matière éternelle et existante nécessairement aussi bien que lui, qu'il les avait toutes produites et formées pour en composer le corps de l'univers. Ainsi, chrétiens, en nous enseignant que nous dépendions seulement de Dieu, quant à la forme de notre être, que nous tenons seule de sa main, selon leur rêverie, et nullement quant à la matière, qu'ils se figuraient avoir subsisté éternellement par elle-même, ils ont donné lieu à l'insolence de l'orgueil humain, et nous ont ôté, s'il faut ainsi dire, la moitié de la reconnaissance et de la soumission que nous devons tous au souverain Etre, et à un Ouvrier même, qui, par un effet de sa toute-puissance et par un libre mouvement de sa volonté, nous a fait passer quand il lui a plu du néant à l'existence, et nous peut aussi renvoyer quand il lui plaît dans les ténèbres de ce même néant.

Or il est aisé d'observer, dans la lecture de l'antiquité, que ce privilége tout particulier du premier Agent est essentiellement incommunicable à la créature; cette puissance surnaturelle d'appeler à l'existence les choses qui ne sont pas, comme si en effet elles subsistaient déjà, *Qui vocat ea quæ non sunt tanquam ea quæ sunt* (*Rom.*, IV, 17), est un secret qui n'a été su ou découvert manifestement que dans la naissance de la religion chrétienne. Et quoique les Juifs en aient eu peut-être quelque légère idée avant la venue de Jésus-Christ, il est certain qu'il ne s'en remarque aucun vestige dans toute la sagesse et dans toute la philosophie des païens ; mais s'ils ont eu peu de sentiment de la majesté de Dieu touchant la manière dont il produit ses ouvrages dans le temps, ils en ont eu aussi peu à l'égard de celle dont il agit pour les conserver dans leur existence et pour les conduire dans leurs mouvements : car en toute la part qu'ils ont donnée à la première cause dans la direction des causes secondes et créées, ils n'ont jamais reconnu qu'elle concourût immédiatement à toutes leurs actions, ni qu'elle réglât en particulier leur vertu d'agir par une prochaine et principale influence de la sienne, et surtout en ce qui touche la libre élection et les actes délibérés de la volonté des hommes : ce qui a porté quelques-uns d'entre eux à cet excès d'impiété, que d'oser dire que les hommes étaient bien obligés à Dieu de ce qu'ils étaient hommes, mais qu'ils n'étaient redevables qu'à eux-mêmes de ce qu'ils sont sages et gens de bien (1). Et c'est aussi dans

(1) Le mot d'*agir* se peut dire proprement de Dieu à l'égard de la procession des personnes divines selon saint Thomas (I *p.*, *q.* 25, *art.* 2, *dans le corps*), où il enseigne que la vertu spirative, dans le Père et dans le Fils, est la vertu par laquelle l'un et l'autre agit en produisant le Saint-Esprit.

(1) *Seneca epist.* 90 : Quis dubitare potest, inquit, quin deorum immortalium munus sit, quod vivimus, philosophiæ

cet insensé et aveugle égarement de leur charnelle philosophie qu'ils ont écarté de la conduite de leur vie l'œil et la main de leur Créateur, et que, se croyant seuls arbitres et seuls juges de toutes leurs œuvres, ils ne se sont pas seulement ouvert une large voie à la licence et à la présomption de pouvoir pécher impunément, mais ont aboli la nécessité de toute prière sincère et véritable, par laquelle l'homme, dans le sentiment de son ignorance et de sa faiblesse naturelle, a recours à Dieu, comme à celui seul qui peut l'éclairer et le fortifier dans la pratique de toute œuvre sainte et agréable devant sa face, pour le bien de la vie éternelle.

Mais si cet intime, si cet immédiat concours de Dieu à tous les mouvements des causes inférieures est une vérité généralement ignorée de tous les anciens philosophes, si toutefois nous en exceptons deux seuls, qui sont Platon et Pythagore, que saint Augustin (1), par cette raison, a tirés du pair et de la foule de ces sages du paganisme, pourrait-on voir cette même vérité plus clairement et plus avantageusement enseignée qu'elle l'est dans dans la religion chrétienne, dans une école dont l'apprentissage et la perfection consistent à se remplir de ces maximes si communes et si rebattues dans toutes ses leçons particulières et publiques, que tout vient de Dieu, que tout est conduit par l'esprit de Dieu, et que c'est lui qui fait tout en toutes choses? *Omne donum perfectum desursum est*, dit saint Jacques (*S. Jac.*, I, 17); *A Domino gressus hominis diriguntur*, dit David (*Ps.* XXXVI, 23); *Qui operatur omnia in omnibus*, dit l'apôtre des nations (I *Cor.*, XII, 6) : que nous ne pouvons ni faire, ni penser, ni désirer comme de nous-mêmes aucun bien que par sa grâce : *Non sumus sufficientes*, dit le même apôtre (II *Cor.*, III, 5), *cogitare aliquid ex nobis, tanquam ex nobis, sed omnis nostra sufficientia ex Deo est*; que nous sommes tous en la main de Dieu, comme l'outil en celle de l'ouvrier; qu'il nous imprime telle forme qu'il lui plaît, comme l'artisan à la boue qui sert de matière à son ouvrage : *Numquid dicit figmentum ei, qui se finxit, qui me fecisti sic* (*Rom.*, IX, 20)? et enfin que c'est lui qui produit en nous, comme bon lui semble, et la volonté et l'accomplissement de tout le bien que nous faisons pour nous avancer dans sa crainte et dans son amour : *Qui operatur in nobis velle et perficere pro bona voluntate* (*Phil.*, II, 13).

Or, les philosophes païens, ayant réduit presque tout l'emploi de Dieu à régler le cours et le mouvement des astres : *Circa cardinales cœli*, disent-ils, *perambulat* (1), et lui ayant laissé, comme on l'a vu, si peu de part dans la conduite des choses inférieures, et particulièrement de la vie humaine, il ne faut pas s'étonner s'ils ont jugé si peu sainement du souverain bien, et de la fin dernière pour laquelle Dieu les avait mis en ce monde. Quelle récompense pouvaient-ils croire qu'il eût préparée à la vertu, dont ils s'étaient persuadés qu'il faisait si peu de compte que de ne daigner pas nous en imprimer l'amour et l'étude? et se pouvaient-ils figurer qu'il eût grand soin de nous élever à une vraie et parfaite béatitude, en ayant si peu de nous procurer les seuls moyens qui devaient nous y conduire? Et ainsi, s'étant la plupart prévenus de cette erreur, que Dieu n'avait point, ou presque point de sollicitude des choses de ce monde, ils ont laissé Dieu et ont pris ce monde pour leur dieu, et renfermé leur bonheur dans les seuls biens dont il pouvait les enrichir : s'étant persuadés au fond de leurs cœurs que tout finissait pour eux dans la mort, ils ont prétendu jouir de la fin de leurs désirs et de leurs travaux avant celle de leur vie, et ont passé cette même vie dans un perpétuel mépris de Dieu, ou en négligeant de lui rapporter la gloire du bien qu'ils faisaient, s'en croyant eux-mêmes les auteurs, ou en ne cessant de le blasphémer dans les maux qui leur arrivaient, et de l'accuser dans ces occasions, ou de faiblesse s'il ne pouvait pas les en préserver, ou de cruauté si le pouvant il ne le voulait pas; comme si, en effet, il eût pris plaisir à les voir souffrir, sans que leur misère augmentât en rien sa félicité.

Il est vrai, chrétiens, que dans les ténèbres de l'antiquité païenne on aperçoit quelque sentiment d'une seconde vie, et d'une récompense des justes après la mort. Mais ils la limitent à si peu d'années, comme a fait Platon, leur premier maître, et la soumettent de plus à tant de sortes de vicissitudes et de révolutions étranges, selon que Porphyre lui-même n'a pas honte de nous l'enseigner (2), qu'elle en devient toute monstrueuse et toute ridicule au jugement de ceux qui ont encore quelque reste de raison, ou ils la mettent en des biens si matériels et si grossiers, qu'elle devait bien plutôt servir à enflammer leur cupidité qu'à l'éteindre ou à la modérer. Rien même n'est plus différent ni plus contraire que les idées qu'ils en ont formées, selon le caprice de leurs folles méditations : les uns renvoyant les âmes des morts dans les enfers, où les fameux Champs-Elysées étaient

quod bene vivimus? Itaque tanto plus nos debere huic quam diis, quanto majus beneficium est bona vita, quam vita. Hinc quoque Stoici hominem Deo parem faciunt, imo et superiorem. (*Apud eumdem ipsum Senecam ep.* 53, 59 *et* 73.)

(1) *De Civit. Dei l.* IV, *cap.* 25 : Quamvis Plato, inquit, primus istam distributionem, Philosophiæ scilicet, in Physicam, Logicam et Moralem, reperisse et commendasse dicatur cui neque naturarum omnium auctor, nisi Deus visus est, neque intelligentiæ dator, neque amoris, quo bene beatæ quæ vivitur, inspirator. (*Et S. Augustinus idem alibi, lib. nempe* IV, *contra Julianum cap.* 25, *opinionis hujus ducem adhibet Platoni Pythagoram.*)

(1) *Job, c.* XXII, 4.—*Apud Eusebium, de Præparat. Evangel., lib.* XV, *p.* 798. Atticus Platonicus acerrime in Aristotelem invehitur, quod adversus Mosem et Platonem Dei Providentiam movendis sideribus adstrinxerit, neque hac in re Aristotelem Epicuro meliorem putat.

(2) Platonem animas hominum post mortem revolvi usque ad corpora bestiarum putasse certissimum est. Hanc sententiarum Plato doctor tenuit, et Plotinus; discipulo tamen Porpyhrio jure displicuit, in hominum sane non sua quæ dimiserant, sed in alia nova corpora redire humanas animas arbitratus est (*S. Aug., de Civit. Dei, l.* X, *cap.* 30, *et lib.* XII, *c.* 20 *et* 26).

prêts à les recevoir ; et les autres, au contraire, les plaçant parmi les astres pour y rencontrer cette imaginaire félicité, et ne s'étant jamais avisés d'en établir une opinion fixe et arrêtée, ou d'en former un dogme de religion, ils en ont laissé la parfaite description à la plume de leurs poëtes, qui en ont fait le jeu de leurs rêveries et de leurs fictions. De tout cela, chères âmes, il paraît assez que c'est un éloge et un avantage incomparable de la religion chrétienne, d'être la première et la seule qui nous a prêché et fait espérer la véritable immortalité, une renaissance de tout l'homme, un renouvellement entier de toutes ses puissances, soit du corps, soit de l'esprit, un don vraiment digne de l'amour et de la magnificence de son auteur, une béatitude éloignée du mélange de toutes voluptés matérielles et sensuelles, une béatitude toute renfermée dans la vue de Dieu, et proportionnée à celle de Dieu, dont le bonheur est de se voir lui-même et de contempler l'excellence et la beauté de ses propres perfections.

Ces vérités posées, il est évident, à mon avis, que les infidèles sont tombés en trois erreurs injurieuses au vrai Dieu, pour ce qui regarde la production, le gouvernement, et la perfection de ses ouvrages. Pour le premier point, en s'imaginant qu'il les eût formés d'une matière incorruptible et éternelle comme lui. Pour le second, en se figurant qu'il les mouvait indirectement par l'entremise des causes secondes, et qu'il restreignait son action à la conduite de la partie supérieure du monde. Et pour le troisième, quand ils ont logé la dernière fin et la dernière perfection de l'homme dans la jouissance des biens de cette vie, quelque faux semblant qu'ils aient fait d'en reconnaître une meilleure et moins sujette aux imperfections de la présente : mais nous avons vu, que le christianisme avait guéri cet aveuglement païen, et rétabli à ces trois égards l'honneur de Dieu en le proposant à notre foi comme créateur, comme moteur immédiat et prochain, et enfin comme Sauveur, et consommateur de ses ouvrages dans l'immortalité.

Mais le démon ne s'avouant pas tout à fait vaincu, et se voulant racquitter des pertes que lui avait causées la publication et la réception de l'Evangile en tout le monde, il crut pouvoir recouvrer par les erreurs des hérétiques les avantages qu'il s'était acquis par celles des païens, qui avaient été les premiers ministres de sa tyrannie sur la terre. Ce fut par eux qu'il essaya d'étouffer la connaissance de ces trois principes que nous venons de marquer, et que le Fils de Dieu s'était proposé d'établir parmi les hommes ; étant certain que les plus anciens et les premiers de tous les hérétiques qu'il a suscités dans l'Eglise y ont combattu ces trois capitales vérités de la foi chrétienne. La première, en introduisant, comme les païens, une matière incréée et éternelle (*Tertull., lib. adversus Hermogenem*). La seconde, en abandonnant aux anges le gouvernement du monde. Et la troisième, en rejetant, comme ils ont tous fait jusqu'à Origène, la glorieuse et véritable résurrection des morts. Et ainsi il paraît qu'ils avaient en vue de ruiner autant de dogmes catholiques opposés à leurs erreurs : celui de la véritable création des choses et quant à leur forme, et quant à leur matière ; celui du concours immédiat de la première cause à tous les mouvements des secondes ; et enfin celui de la souveraine félicité des hommes dans la possession éternelle de Dieu selon le corps et selon l'esprit.

Mais la fureur du démon n'en demeura pas dans ces termes-là : de la guerre ouverte, qu'il faisait à Dieu dans le sein de son Eglise en obscurcissant les effets de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté à l'égard de ses ouvrages, il passa même à l'attaquer jusque dans son trône et dans le fond de sa propre essence, en se servant pour cela du ministère de nouvelles sectes hérétiques. Dans ce dessein il suscita celle des disciples de Sabellius pour détruire en Dieu la réelle distinction de ses Personnes, et ôter aux hommes la connaissance de ses effusions immanentes, nécessaires et éternelles. Mais cette tentative n'ayant pas eu tout le succès qu'il s'était promis, il en fit une toute contraire en substituant peu de temps après aux hérétiques sabelliens les hérétiques ariens, pour séparer par l'impiété de ces derniers, les mêmes Personnes de la Divinité qu'il n'avait pu détruire ou confondre par le blasphème des premiers.

Or, mes chers frères, si tel a été d'une part l'artifice du démon pour établir son royaume dans le monde par les erreurs qu'il avait semées, ou hors de l'Eglise parmi les idolâtres, ou dans l'Eglise même parmi les hérétiques, qu'elle avait portés dans son propre sein ; et si telle a été d'autre part la divine providence pour abattre cet empire de ténèbres par la grâce et par la lumière de l'Evangile de son Fils, n'a-ce pas été la plus insensée et la dernière de toutes les folies que d'attribuer au prince même des démons les plus grands miracles de ce divin Fils, et même ceux qu'il faisait exprès pour bannir les diables et pour les chasser du corps des hommes : *In principe dæmoniorum*, disaient-ils, *ejicit dæmonia* ; que d'attribuer au roi des démons l'établissement d'une doctrine, où nous voyons les trois ordres différents, de la nature, de la grâce et de la gloire, se succéder si admirablement les uns aux autres, et élever, par une conduite vraiment digne des conseils de Dieu, le règne de Dieu même jusqu'au point de sa plus haute perfection ? Oui, mes chers frères, vous verrez sans doute que le sens humain ne peut concevoir rien de plus juste, ni de plus divin que ce qui se passe dans la succession de ces divers ordres :

Dans l'ordre de la nature, où les hommes naissent pour mourir ; dans l'ordre de la grâce, où les hommes meurent pour renaître ; et dans l'ordre de la gloire, où les hommes vivent pour régner et pour triompher éternellement avec Dieu lui-même. Dans

l'ordre de la nature, où Dieu se montre dans ses ouvrages comme un objet dans un miroir ou comme un corps dans son ombre; dans l'ordre de la grâce, où Dieu se montre sous le voile de notre humanité, comme une âme dans un corps; dans l'ordre de la gloire, où Dieu se fait voir à découvert, comme un soleil en plein midi. Dans l'ordre de la nature, où les hommes le craignent sans l'aimer; dans l'ordre de la grâce, où ils le craignent et l'aiment tout ensemble; et dans l'ordre de la gloire, où ils l'aiment sans le craindre. Dans l'ordre de la nature, où nous vivons en servitude; dans l'ordre de la grâce, où nous sommes esclaves en partie et en partie délivrés, et dans l'ordre de la gloire, où nous possédons dans le sein de Dieu la liberté de ses enfants. Dans l'ordre de la nature, où Dieu nous traite comme maître en nous faisant naître pour mourir; dans l'ordre de la grâce, où Dieu nous traite comme maître, et comme père en même temps, en nous vivifiant selon l'esprit, et en nous mortifiant selon la chair; et dans l'ordre de la gloire, où Dieu nous traite comme père, en nous donnant part à sa puissance, et à son immortalité. Dans l'ordre de la nature, où nous aimons ceux qui nous aiment; dans l'ordre de la grâce, où nous aimons ceux qui nous haïssent; et dans l'ordre de la gloire, où nous nous aimerons toujours sans nous pouvoir jamais haïr. Enfin dans l'ordre de la nature, où Dieu nous tire du non-être; dans l'ordre de la grâce, où Dieu lui-même s'anéantit, et dans l'ordre de la gloire, où Dieu nous remplit de son essence, et devient tout en toutes choses : *Et erit Deus omnia in omnibus* (I *Cor.*, XV, 28).

A votre avis, est-ce là, chrétiens, un ouvrage du démon et d'un esprit qui a pour but de nous corrompre ou de ravir l'honneur de Dieu, et de nous débaucher de son service? Mais quelque excellent, direz-vous peut-être, et quelque spécieux que puisse être le mystère que vous venez de nous dépeindre, s'il paraissait effectivement fondé sur de faux principes, le roi des démons en ce cas-là, *Princeps dæmoniorum*, n'aurait-il pas pu le supposer et en faire un piége à la simplicité des hommes, pour les engager dans une fausse religion? C'est ce qui nous reste à examiner dans le second point de ce discours, où nous devions rapporter et en même temps éclaircir les objections qu'on nous pourrait faire de la part des Juifs et de semblables mécréants.

Premièrement, pour ne point passer les bornes que mon évangile m'a prescrites, et pour me dispenser d'alléguer ici en particulier les divers motifs de notre foi et les preuves sans réplique qui nous en démontrent la vérité, je dis, chrétiens, que quand les mystères de notre religion seraient aussi faux qu'ils sont véritables et constants, par cela même que la persuasion que nous en aurions serait capable de nous éloigner du vice et de nous porter à la piété et à la vertu, il est impossible que le démon, comme démon, eût entrepris d'en favoriser l'établissement.

La raison en est que nul principe intelligent et spirituel ne peut agir volontairement contre la fin et contre le but qui sert de règle et de motif à tous ses desseins et à toutes ses opérations. Or le vrai but que se propose le démon en tout ce qu'il fait de contraire au bien des hommes, n'est pas d'obscurcir leur entendement, mais de corrompre leur volonté. Sa fin n'est pas de les rendre peu subtils et peu éclairés dans leurs pensées, mais bien plutôt de les rendre impies et déréglés dans leurs affections. Toutes les fois donc qu'il prétend nous engager dans quelque erreur, ce ne peut pas être dans une erreur qui par accident nous détournerait du vice et de l'impiété; mais qui au contraire nous jeterait dans l'une ou l'autre de ces corruptions du cœur. Or posé même que la doctrine évangélique ne fût pas moins fausse qu'elle est infaillible et hors de doute, elle aurait toujours, par la beauté de ses mystères et par la sainteté de ses préceptes, cette vertu qui lui est essentielle, de nous disposer à l'amour de Dieu et en même temps à la pratique des œuvres de justice, qui partent nécessairement de ce même amour : il est donc visible que le démon, même en ce cas-là, n'aurait garde d'entreprendre de l'autoriser et d'en établir la créance dans le monde : son dessein étant, comme nous disions, de pervertir notre volonté, au lieu qu'au contraire cette créance aurait d'elle-même le pouvoir de réformer notre volonté, et de la soumettre à celle de Dieu, soit que les mystères qu'elle a pour objet fussent vrais ou non, conformes ou opposés à la vérité.

Le fondement de cette doctrine est que le démon, dans la guerre qu'il nous fait, a pour objet principal ou nécessaire de nous empêcher de parvenir à la perfection, où nous devons aspirer en cette vie. Or, la perfection que nous y devons prétendre n'est point de connaître et de savoir, mais de craindre Dieu et de bien vivre. Ce n'est donc pas proprement le dessein du diable de nous engager, généralement parlant, dans l'ignorance ou dans l'erreur, mais bien de nous en préserver, ou de nous y porter selon qu'il juge en particulier que cette ignorance ou cette erreur serait capable de nous retirer du vice ou de nous y pousser : et de là vient qu'il n'a pas seulement porté les philosophes dans les vanités et dans les erreurs où ils sont tombés, mais qu'il les a même assistés dans la recherche et dans la connaissance de plusieurs secrets de la nature ignorés du commun des hommes, prévoyant bien que la connaissance qu'ils auraient acquise de ces vérités naturelles, ne servirait qu'à enfler leur insolence et leur orgueil, selon ces termes de l'Apôtre : *Non sicut Deum glorificaverunt, sed evanuerunt in cogitationibus suis, et infatuatum est cor insipiens eorum* (*Rom.*, I, 21). Et ainsi, à parler proprement, il ne se propose en toute sa conduite ni de nous découvrir la vérité, ni de nous la cacher; mais de la découvrir ou de la cacher, selon qu'il juge que l'un ou l'autre peut nous éloigner du chemin de la vertu et de la piété. Sa vraie fin en effet est

de rendre l'homme autant qu'il le peut ennemi de Dieu. Or il sait bien que l'homme ne devient pas ennemi de Dieu par le seul défaut de son entendement, mais par celui de sa volonté, qui se détourne du bien et de la justice essentielle, qui est Dieu même. Ce n'est donc pas l'obscurcissement de notre esprit, mais la corruption de notre cœur, qu'il a dessein de produire par ses ruses, soit qu'il arrive à ce but par le moyen de la vérité ou de l'erreur; et il n'ignore pas aussi que ce qui met de la différence entre les saints et les pécheurs, entre les anges malheureux dont il est le prince, et les anges bienheureux dont il est l'esclave et le rebut, ce n'est point la force ou la lumière de l'esprit qui leur est commune aux uns et aux autres, mais la droiture de la volonté, qui dans les uns est toujours rebelle, et dans les autres toujours soumise à celle de Dieu.

Mais passons plus outre, chères âmes. S'il est infaillible, comme il a paru, que les miracles du Sauveur des hommes ne pouvaient pas être procurés ou opérés par la puissance du démon, il faut sans doute qu'ils l'aient été par celle de Dieu, nulle vertu naturelle et créée n'ayant pu en être le principe; mais il n'est pas moins impossible à Dieu de se rendre le garant de la fausseté que l'auteur du mal et de l'injustice. Supposez donc qu'il ait confirmé la doctrine évangélique par des signes et des prodiges réservés à sa toute-puissance, il faut sans doute que cette doctrine soit aussi sûre, aussi vraie et aussi propre à éclairer notre entendement, que nous avons vu qu'elle l'est à redresser notre volonté et à l'affermir dans l'amour de Dieu même et dans la crainte de ses jugements. Car en effet, Dieu pouvant nous faire entrer et nous conduire dans le chemin de la vertu par celui de la vérité, ç'aurait été en lui un défaut visible et de bonté et de sagesse tout ensemble, s'il avait mieux aimé se servir pour cette fin des ténèbres de l'erreur que de la lumière de la vérité.

Mais le démon, dira-t-on peut-être, n'aurait-il pas pu par de faux miracles contribuer à l'établissement d'une nouvelle assemblée de personnes en un même corps, dont il prévoyait que devaient naître tant de dissensions, de troubles et de guerres dans le monde? Mais ce serait là une objection vaine, et destituée de toute apparence; car si nous lisons avec attention l'histoire ancienne, ou grecque ou latine, il est certain que nous trouverons parmi les païens des dissensions infiniment plus cruelles et plus sanglantes que ne l'ont été celles des chrétiens. Et en effet y a-t-il république ou monarchie dans le paganisme, où la malice et la violence ne soient arrivées à leur dernier comble dans le violement de toutes lois divines et humaines? Y avait-il prince qui régnât en sûreté parmi ses proches, et qui ne craignît de quitter le trône par un parricide? Y avait-il peuple qui ne mît le droit des armes dans la force, et qui, pour se voir le plus puissant, ne crût avoir en cela toute raison de faire la guerre à ses voisins, et de poursuivre sa victoire injuste jusqu'à leur entière désolation? Enfin y avait-il lien d'amitié, ou de proximité de sang, si saint et si sacré, qui ne fût dissous et profané par l'envie de régner (1)?

Rien n'est donc plus ridicule ni plus éloigné du sens commun que de se mettre cette chimère dans l'esprit, que le démon ait pu susciter le christianisme pour troubler le genre humain, et pour le partager en inimitiés, en guerres et en factions. Et la vraie raison qui distingue à cet égard les infidèles des chrétiens, c'est que la discorde règne le plus où règne le moins la charité, qui est la mère de la paix et de l'union, soit dans les Etats, soit dans les familles des particuliers. Mais où voit-on les devoirs de la charité plus ignorés ou plus méprisés qu'ils l'ont été parmi les païens, qui ont mis tout leur plaisir et toute leur gloire à se venger de leurs ennemis, et qui croyaient avoir un prétexte, ou pour mieux dire une justification, de leur vengeance, dans les querelles perpétuelles de leurs dieux? Et où peut-on voir au contraire les règles et les lois de la charité mieux enseignées ou mieux établies qu'elles le sont dans la religion du Fils de Dieu, dans une Eglise où la vengeance n'est pas seulement blâmée, mais châtiée de peines éternelles; où tous naissent frères et enfants d'un même Dieu, où ils se tiennent tous obligés de donner leur vie les uns pour les autres, et où ils adorent un Dieu puni lui-même pour l'injure qu'ils lui ont faite, et mort en croix pour l'expiation de leur infidélité et de leur rébellion en celle de leurs premiers pères? Que si l'on a vu quelquefois l'Eglise ensanglantée par ses propres armes, et des chrétiens révoltés contre leurs princes légitimes, la même Eglise n'a vu ses enfants souillés des ces ordures, qu'autant qu'ils ont méprisé la sainteté de ses instructions, et que l'oisiveté de la paix et l'abondance des biens de ce siècle les ont fait déchoir de la pureté de vie qui leur est prescrite dans l'Evangile.

Car en effet aux trois premiers siècles du christianisme, lorsque la fréquente opération des miracles, l'exemple des hommes apostoliques et la médiocrité des biens temporels nous entretenaient dans un esprit de simplicité et d'innocence conforme à celui de notre vocation, il ne paraît pas que, ni en général, ni en particulier, nous soyons entrés en aucun parti de sujets armés contre leur souverain, quoique l'impiété des empereurs, la persécution qu'ils faisaient au nom chrétien, la diversité de tant de tyrans qui s'élevaient dans l'empire, nous eussent pu, selon les maximes ordinaires du monde, donner un prétexte assez spécieux pour opposer la force à la force (2), et pour défendre, au-

(1) Romulus tue son frère sur les murailles mêmes de sa nouvelle ville.

Fraterno primi maduerunt sanguine muri.

Néron fait mourir sa mère, empoisonne Britannicus fils de son beau-père; et Antonin poignarde Géta, son frère, entre les bras de Julia, sa mère, etc.

(2) *Tertull., in Apol., c.* 37 : Sed absit, ait, ut aut igni

rions-nous pu dire, la cause de Dieu en défendant celle de ses serviteurs. Mais l'esprit de paix, de patience et de soumission à Dieu et à tout ce qui portait son image sur la terre était gravé si profondément dans leurs cœurs, que quelques-uns d'entre eux passèrent même jusqu'à cette extrémité, que d'enseigner que toute guerre et tout usage des armes était défendu aux vrais disciples de Jésus-Christ et à tous ceux qui font profession de vivre selon la douceur de sa religion, si ce n'est peut-être qu'ils se fussent enrôlés avant que d'avoir embrassé le christianisme (*Id.*, *de Idol.*, *c.* 19).

Mais de quelque part et de quelque source que naissent le tumulte et la fureur des guerres parmi les chrétiens, considérez l'avantage incomparable qui les relève à cet égard sur les païens : car au lieu que les païens ont rapporté l'origine de leurs guerres ou au hasard, ou au destin, ou à la vengeance des dieux, irrités du peu de soin que l'on aurait eu de les honorer par des sacrifices de bêtes et même d'hommes, la piété chrétienne ,au contraire nous enseigne dans les saintes Ecritures, que nous en devons rechercher la vraie cause dans l'indignation de Dieu, et non d'un Dieu irrité contre les hommes pour avoir manqué de lui présenter des hosties mortes et ensanglantées, mais de lui offrir l'hostie vivante d'un cœur rabaissé, et tout froissé dans le repentir de ses offenses : *Sacrificium Deo spiritus contribulatus* (*Ps.* L, 19), etc. Elle nous apprend que toute guerre et toute calamité publique est un bâton en la main de Dieu, dont il nous frappe pour le châtiment de nos iniquités : *Assur virga furoris mei, et baculus ipse est, in manus ejus indignatio mea* (*Is.*, X, 5) ; que c'est une forte et terrible voix de Dieu, dont il prêche aux hommes la pénitence et le changement de leurs mauvaises voies ; un tonnerre qu'il fait entendre, ou une foudre qu'il fait voir à tous les pécheurs pour en écraser quelques-uns, et pour donner de la crainte à tous les autres et les ramener de leur égarement : *Dedisti metuentibus te significationem , ut fugiant a facie arcus* (*Ps.* LIX, 6). Elle ajoute aussi que dans cette sorte d'affliction publique, ce n'est pas assez d'humilier nos cœurs par la prière, ni de mortifier notre chair par l'abstinence et par le jeûne ; qu'il faut, de plus, que cette oraison, que ce cilice et ce jeûne soient accompagnés de miséricorde et de largesse envers les pauvres, *Peccata tua eleemosynis redime* (*Dan.*, IV, 24) ; que nous détournions les justes maux qu'il nous envoie en sa colère, en assistant de nos biens les malheureux, qu'il a formés aussi bien que nous à son image ; que dans le temps que sa main est étendue pour nous accabler, nous tendions la nôtre à nos frères indigents pour les relever et pour les soulager dans leurs misères ; que ce sont les vives offrandes qu'il exige de ses serviteurs, et non, comme faisaient les dieux des nations, des encensements et des sacrifices fumants du sang des bêtes égorgées (1) : *Odi*, dit-il (*Amos.*, V, 21), *et projeci festivitates vestras, et non capiam odorem cœtuum vestrorum, quod si obtuleritis mihi holocautomata et munera vestra, non suscipiam, et vota pinguium vestrorum non respiciam.* Et il déclare ailleurs le sacrifice véritable qu'il attend de nous, et qui peut seul arrêter le feu de sa fureur : *Misericordiam volo*, dit-il, *et non sacrificium* (*Osee*, VI, 6 ; *S. Matth.*, IX, 13). Et cependant la superstition païenne ne regardait ces faux dieux que sous cette vue, et autant de fois que ces infidèles ont entrepris de les apaiser, on ne verra pas qu'ils l'aient jamais fait, en ajoutant à la vaine pompe de leurs sacrifices les témoignages solides d'un amour et d'une tendresse bienfaisante envers leurs frères, ni que par aucun réglement public de leurs magistrats ou de leurs prêtres, ils se soient jamais obligés à détourner par ce saint devoir l'indignation de leurs prétendues divinités. Ils aimaient mieux en ces occasions faire paraître de la cruauté en répandant le sang des animaux, que de la bonté en secourant l'indigence des hommes ; et toute leur piété consistait plutôt à repaître leurs idoles de vapeurs et de fumées, qu'à tirer leurs frères de la pauvreté en leur donnant les choses nécessaires à la vie (2).

Que si c'est l'Eglise chrétienne qui a posé le vrai fondement de la piété et de la concorde entre les hommes, en leur enseignant la nouvelle loi de la charité, et si des guerres et des dissensions, qui peuvent naître dans son sein par l'aveuglement ou par la malice de quelques-uns de ses enfants, elle fait autant de sujets de pénitence et de conversion à Dieu, comme nous venons de le faire voir, n'est-ce pas le comble de la folie de s'imaginer que Satan eût suscité et introduit cette Eglise dans le monde pour le diviser et pour en troubler la tranquillité, vu le désordre et la confusion effroyable où de tout temps il avait gémi dans les ténèbres de l'idolâtrie des païens ? Aurait-il donc pu établir la foi du Fils de Dieu pour nous séduire et pour nous engager dans une vaine superstition ? Mais nous avons vu que, supposé même que cette foi fût aussi fausse que nous l'avons démontrée véritable et hors de doute, comme étant fondée sur le témoignage de l'esprit de vérité, elle ne laisserait pas pour cela de nous porter à aimer Dieu et à le glorifier par la pratique d'une solide vertu, ce qui répugne capitalement au dernier but où tend le démon en toutes ses actions, et à la nature du règne qu'il affecte sur la créature raisonnable. Aurait-il aussi planté cette

humano vindicetur divina secta, aut doleat pati in quo probatur.

(1) *Heb.*, XIII, 16. Beneficentiæ autem et communionis nolite oblivisci , talibus enim hostiis promeretur Deus.

(2) Platon, dans son *Alcibiade* , reprend les Athéniens de ce qu'ils s'étonnaient, dit-il , qu'après avoir fait de riches sacrifices à leurs dieux, ces mêmes dieux, peu reconnaissants, avaient permis qu'ils fussent vaincus par les Lacédémoniens. Et ce philosophe dit là-dessus qu'il fallait croire que les justes dieux regardaient bien plus au cœur, ou à l'âme, qu'à la main de ceux qui leur sacrifiaient. Καὶ γάρ ἂν δεινὸν εἴη εἰ πρὸς τὰ δῶρα, καὶ τὰς θυσίας ἀποβλέπουσιν ἡμῶν οἱ θεοὶ, ἀλλὰ μὴ πρὸς τὴν ψυχὴν, ἄν τις ὅσιος, καὶ δίκαιος ὢν τυγχανη (*In Alcib.*, *ver. fin.*).

foi pour obscurcir et pour rabaisser l'honneur de Dieu parmi les hommes? Mais au contraire, il nous a paru que la même foi nous a donné la parfaite idée de sa souveraine perfection, puisqu'elle est la seule qui nous le propose comme plein de ses propres biens, n'ayant pas besoin de ses créatures pour agir, produisant toujours un Verbe éternel et un amour éternel égaux à leur principe, agissant en soi par nécessité, formant ses ouvrages hors de lui-même avec liberté, les tirant du néant, les conservant, les gouvernant immédiatement par sa vertu, et faisant enfin mériter aux hommes, par l'imitation de sa justice, une béatitude vraiment digne de sa justice même et de l'excès de sa bonté. Va donc maintenant, Juif insensé, va, infidèle, va, libertin, et dis hardiment, après cela, que tout ce que Jésus-Christ a fait d'extraordinaire et de miraculeux pour l'attestation d'une doctrine si divine était l'ouvrage du prince des démons : *In principe dæmoniorum ejicit dæmonia!*

Mais si le vrai but et le vrai dessein qu'a eus le Fils de Dieu, dans la publication de son Evangile, a été de relever l'honneur de Dieu son Père, et de le remettre en possession de la gloire qu'il avait perdue parmi les idolâtres, quelle doit être notre confusion de nous chrétiens, qui vivons dans un esprit et dans un sentiment tout opposés à celui de notre maître, qui nous cherchons presque en toutes choses, et qui ne pensons qu'à orner l'idole de notre propre élévation? C'est là l'orgueil, c'est là le péché roi des péchés, comme Belzebuth l'est des démons. Oui, c'est cet orgueil qui nous fait commettre tant de crimes et tant de désordres dans le sein de l'Eglise même du Fils de Dieu, et qui donne lieu à ses ennemis de blasphémer contre la vérité et la sainteté de son Evangile : *Nomen Dei*, dit saint Paul (*Rom.*, II, 24), *per vos blasphematur inter gentes.* C'est cet orgueil qui, logeant au fond de notre cœur, en fait sortir tant d'iniquités et de violences manifestes comme autant de moindres démons qui obéissent à son empire : *Initium peccati superbia*, dit le Sage (*Eccles.*, X, 15). C'est cet orgueil qui, pour se cacher et se faire le moins sentir à ceux qu'il possède davantage, se change en nous-mêmes bien souvent en ange de lumière, nous porte à l'étude et à l'exercice des bonnes œuvres, nous éloigne des mauvaises et nous aide à vaincre extérieurement les autres vices pour nous soumettre encore mieux à sa tyrannie, comme ces grands rois de la terre qui n'assistent leurs voisins que pour avoir occasion de les surprendre et de les assujettir eux-mêmes. Enfin c'est cet orgueil qui, nous obligeant même quelquefois à combattre nos passions et nos habitudes déréglées, et à les bannir de notre cœur pour nous flatter d'une dangereuse et mortelle complaisance, dans la vue de notre propre perfection, fait qu'on peut dire de nous avec justice ce qu'on n'a pu dire du Sauveur des hommes que par une horrible calomnie, que nous chassons les démons par le prince des démons : *In principe dæmoniorum ejicimus dæmonia.* Mais qu'arrive-t-il de là, chères âmes? que ce même orgueil qui se déguise si subtilement, et qui nous aide pour un temps à chasser nos autres vices pour se fortifier insensiblement dans notre cœur, se montre enfin à découvert, et rallumant les cupidités charnelles et grossières qu'il n'avait éteintes ou éloignées que pour quelques heures, les rétablit au fond de notre âme comme autant de nouveaux démons et comme autant de nouveaux ministres de son règne qu'il rappelle à son service et qu'il fait rentrer dans le lieu de sa demeure en plus grand nombre qu'ils ne s'y trouvaient auparavant : *Et fiunt novissima illius hominis*, dit Jésus-Christ même, *pejora prioribus* (*S. Matth.*, XX, 45.)

Mais le moyen donc, me direz-vous, de nous guérir de ce péché, roi de tous les autres, et de secouer le malheureux joug de ce prince des démons, qui nous tyrannise en tant de sortes? Car aussi, mes frères, à parler ingénument, n'est-il pas vrai, que nous cherchons tous, ou presque tous, de nous glorifier, ou dans les richesses, ou dans les dignités, ou dans l'éclat de la réputation puplique, ou même encore, chose étrange, dans l'opinion de notre sainteté? Le vrai moyen donc de nous délivrer de cette cruelle captivité, c'est de travailler à nous rétablir dans l'esprit de Jésus-Christ, et dans le zèle de la sainte religion où il lui a plu de nous appeler, de prendre une ferme résolution de renoncer généralement en toutes choses à notre propre honneur pour ne procurer en toutes choses que la gloire de Dieu seul. Nous ne ferons en cela, chrétiens, que ce que faisait Jésus-Christ lui-même, selon qu'il nous l'assure par ce témoignage de sa propre bouche : Je ne cherche point ma gloire, dit-il (*S. Joan.*, VIII, 5), un autre la cherche pour moi, et c'est lui qui en jugera. Or nous nous devons souvenir, mes frères, que s'agissant de l'honneur qui est dû à Dieu, il s'agit d'un bien dont il se réserve à lui seul la possession, et dont il ne veut entrer en commerce ni en partage avec aucune de ses créatures; il n'y a ni milieu, ni tempérament à prendre en un sujet de cette qualité, il nous faut vivre tout pour Dieu ou tout pour nous-mêmes, il faut l'adorer ou nous adorer nous-mêmes, et mettre en Dieu ou dans nous-mêmes la dernière fin de nos actions et le principe de notre souveraine félicité. Si nous nous voulons réserver encore je ne sais quelle liberté de nous complaire nous-mêmes en nous-mêmes, dans notre industrie, dans notre politesse, dans l'ajustement de notre extérieur, et dans les moindres grâces du corps ou de l'esprit, nous ne vivons plus dès là pour la gloire de Dieu seul, nous partageons l'honneur avec lui, nous lui en laissons une partie et retenons l'autre, et ainsi, mes frères, il ne régnera qu'à demi dans notre cœur, et le royaume qu'il possédera au milieu de nous étant divisé, ne tardera guère à s'affaiblir et à tomber enfin dans une entière désolation, suivant la maxime qu'il vient d'établir dans notre Evangile : *Omne regnum in se divisum desolabitur.*

Que reste-t-il donc, mes chères âmes, puis-

que je me vois obligé de vous parler, comme à des hommes, un langage humain et proportionné à votre faiblesse naturelle? *Humanum dico propter infirmitatem*, disait l'Apôtre. Oui, que reste-t-il désormais que de prendre parti entre Dieu et nous, ou de nous consacrer tout entiers à son honneur par un mouvement de la sainte humilité, qui est le principe des vertus chrétiennes, ou de nous abandonner tout entiers à la recherche de notre propre gloire, suivant l'orgueil, qui est le souverain péché, et le péché par où tous les autres ont eu entrée dans le monde: *Initium peccati, et princeps dæmoniorum?* Car en effet, si nous prétendons assembler ces deux amours, l'amour de Dieu qui nous porte à l'adorer, et l'amour-propre qui est le véritable orgueil, et le péché-roi qui nous sollicite de nous idolâtrer nous-mêmes; ils se feront, par leur naturelle antipathie, une guerre perpétuelle au milieu de nous; et le propre amour, qui est l'orgueil, prenant toujours de nouvelles forces, selon cette parole du roi-psalmiste, *Superbia eorum ascendit semper* (*Ps.* LXXIII, 23), il se rendra peu à peu vainqueur de son adversaire, qui est l'amour divin, et en ruinera tôt ou tard la domination dans notre cœur, suivant cette maxime du Fils de Dieu même. *Omne regnum in se divisum desolabitur.*

Mais quoi donc! me direz-vous, est-il possible que nous ayons toujours Dieu devant les yeux, et que nous soyons toujours en état de lui rapporter toutes nos pensées, tous nos désirs, et les moindres de nos actions? Non, certainement, chères âmes, il n'est ni possible, ni néccessaire, que nous soyons éternellement dans un actuel et dans un exprès souvenir de Dieu, mais seulement de lui vouer et de lui faire chaque jour en général, et en certains moments, ce saint sacrifice de toute notre vie et de tous nos mouvements intérieurs et extérieurs. De ce distinct et formel dévouement de nous-mêmes, rafraîchi et renouvelé à certaines heures, il ne se peut pas qu'il ne nous en reste une impression fixe et permanente, qui, agissant insensiblement au fond de nos cœurs, en adressera tous les mouvements à Dieu, et en même temps les éloignera de toutes pensées et de toutes affections injurieuses à sa gloire. Or en cette manière de vie toute sainte et toute pour Dieu, que vous paraît-il, mes chers frères, de si extraordinaire et de si pénible? Y trouvez-vous moins de facilité que de raison et de justice? Dieu nous a-t-il faits de telle sorte, pour sa propre gloire, *Omnia propter semetipsum operatus est Dominus* (*Prov.*, XVI, 2), que nous ne puissions vivre pour sa gloire même, ni vivre pour un Dieu qui ne semble vivre que pour nous?

Car enfin, Seigneur, que faut-il que vous soyez, ou que vous fassiez, ou que vous souffriez pour nous gagner et pour nous convertir à vous? En nous tirant du néant par votre amour, vous nous faites miséricorde avant que nous soyons; en nous retirant du péché et en nous créant une seconde fois par ce même amour, vous nous revêtez d'un nouvel être; au même temps que nous méritions de n'être plus, vous vivez pour nous, vous mourez pour nous, vous vous soumettez à tous nos maux pour nous faire part de tous vos biens, et vous devenez tout ce que nous sommes, pour nous faire devenir tout ce que vous êtes et serez dans l'éternité. Après cela néanmoins, Seigneur, nous ne laissons pas de résister aux attraits de votre grâce, et rien de ce que vous faites et de ce que vous souffrez pour nous n'a pu encore nous résoudre à nous donner véritablement à vous. Mais quelque rebelle et quelque invincible que paraisse cette dureté de notre cœur, il vous est facile de la surmonter et de la ramollir par la vertu de votre esprit. Commencez donc, s'il vous plaît, Seigneur, à nous ôter cette dureté de cœur en ouvrant les yeux de notre esprit; détrompez-nous de la folle estime de nos grandeurs, de nos richesses, de nos dignités, de nos lumières naturelles et de nos mérites, d'ordinaire si imparfaits devant votre vue, et si peu capables de soutenir la sévérité de votre jugement; donnez-nous, Seigneur, une juste connaissance, et en même temps un mépris sincère de nous-mêmes, et affermissez-nous dans les sentiments de cette chrétienne et divine humilité, qui est la sauvegarde de vos enfants contre les ruses et les attaques des démons. Régnez en nous sans réserve et sans partage, pour y régner véritablement et constamment, et donnez-nous lieu de pouvoir changer l'infernale calomnie de vos ennemis, qui osaient attribuer vos divins miracles au prince des démons, en cet hymne de louange et d'actions de grâces, que nous puissions vous chanter un jour dans l'éternité: nous avons chassé les démons de nos péchés, par le secours du souverain roi de toutes choses, et c'est avec l'aide de sa main toute-puissante qu'on nous a vu faire le changement miraculeux d'une vie aveugle, perdue et misérable, en une vie toute pleine de lumière, d'innocence et de sainteté.

SERMON II,

PREMIER DE LA RÉSURRECTION,

(Prononcé dans l'église de Saint-Antoine, pour la congrégation de la propagation de la foi.)

Virtute magna reddebant apostoli testimonium resurrectionis Jesu Christi Domini nostri, et gratia magna erat in omnibus illis.

Par de grands miracles et par des effets extraordinaires de l'Esprit de Dieu, les apôtres rendaient témoignage de la résurrection de Jésus-Christ, Notre-Seigneur, et une excellente grâce divine éclatait en chacun d'eux (*Act.* IV).

L'on peut observer, dans la parole de Dieu, que les œuvres du Saint-Esprit se réduisent à trois principales. La première est de renouveler nos cœurs, en leur inspirant les vertus surnaturelles de la foi et de la charité. La charité, dit saint Paul, est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit, qui nous a été donné, *Per Spiritum Sanctum,*

qui datus est nobis (*Rom.*, V, 5). La seconde est de renouveler nos corps en les ressuscitant à la vie de la gloire et de l'immortalité. Celui même, dit saint Paul, qui a ressuscité Jésus-Christ ressuscitera votre chair mortelle par son Esprit, qui habite en vous. *Vivificabit et mortalia corpora vestra propter inhabitantem Spiritum ejus in vobis* (*Ibid.*, VIII, 11). La troisième est d'attester la vérité de cette résurrection accomplie, soit dans notre chef, soit dans nous-mêmes, par des œuvres miraculeuses, et supérieures au pouvoir de la nature. La gloire des bienheureux, dit le grand apôtre, nous a été témoignée et nous l'est encore tous les jours par signes, par prodiges, et par divers dons extraordinaires de l'Esprit de Dieu. *Contestante Deo signis et portentis, et variis virtutibus, et Spiritus Sancti distributionibus* (*Hebr.*, II, 4.)

Cela demeure donc constant, chrétiens, que l'un des effets principaux de l'Esprit de Dieu est de sceller dans nos cœurs, par les miracles, la consommation et la déification parfaite du Sauveur des hommes, dans la résurrection de sa chair. Il a été déclaré Fils de Dieu, dit le grand apôtre, par cet Esprit Saint qui a la vertu de ressusciter les morts (*Rom.*, I, 4) : *Qui prædestinatus est Filius Dei in virtute per Spiritum sanctificationis ex resurrectione mortuorum.*

Or pour nous faire comprendre avec clarté que la glorieuse résurrection de Jésus-Christ, qui est le fondement de notre foi, nous a été suffisamment témoignée par la preuve des miracles; j'ai cru nécessaire, avant toutes choses, de résoudre deux questions qui se présentent en ce sujet, et dont la résolution est de la dernière conséquence pour l'édification de la piété chrétienne. La première de ces questions est de savoir si la raison prise des miracles est une raison démonstrative et suffisante de soi, pour nous convaincre de la vérité de la résurrection du Christ. La seconde est de savoir s'il est véritable, comme l'Eglise le présuppose, que Jésus-Christ, ou par ses disciples ou par lui-même, ait en effet opéré les œuvres merveilleuses que nous prétendons avoir établi dans le monde la créance de sa résurrection. La première de ces questions regarde le droit, et la seconde le fait; et l'éclaircissement de l'une et de l'autre comprend tout le sujet que nous traiterons en autant de points de ce discours. Mais comme le secours de l'Esprit divin en ce jour-ci ne nous est pas moins nécessaire pour parler de la constance des apôtres à prêcher Jésus-Christ ressuscité, qu'il l'a été aux apôtres mêmes pour pouvoir la pratiquer, essayons, mes frères, de nous attirer ce divin secours par nos prières, en les appuyant, s'il nous est possible, de celle de l'auguste et adorable Vierge-Mère, au sein de laquelle Dieu fit le plus grand des miracles, quand il la fit saluer par l'ange en ces paroles : *Ave, Maria.*

Je dis donc, chretiens, que l'opération des divins miracles est de sa nature une preuve nécessaire et infaillible de la vérité que nous vous prêchons, comme il paraît par le raisonnement suivant. Si c'est une maxime évidente et hors de doute, que tout principe agissant par connaissance et par volonté, choisit toujours les moyens qu'il juge propres et proportionnés à la dernière fin de ses actions; il est ridicule de s'imaginer que le démon eût voulu produire des miracles ou des effets tout extraordinaires pour nous persuader la nouvelle vie du Fils de Dieu, car il aurait en cela manifestement agi contre le but qu'il se propose dans tous ses mouvements. Sa fin est de perdre le genre humain, et au contraire la fin de Jésus-Christ est de le sauver par sa résurrection, il aurait donc travaillé à ruiner la fin de ses desseins, en travaillant à planter la foi de la résurrection, dont il prévoyait que devait s'en suivre le renversement de ses desseins. Son intention est d'engager les hommes dans le vice, et de les détourner de Dieu, et la créance de la résurrection, au contraire, les porte à l'amour de la vertu et au véritable service de Dieu : En contribuant donc à établir la vérité de la résurrection, il eût entrepris de se combattre lui-même, et se fût joint à son ennemi pour lui aider à le détruire, et ainsi il paraît que le Fils de Dieu s'est défendu admirablement de la calomnie des pharisiens, qui osaient attribuer ses plus grands miracles au prince des démons, en les réfutant par ces paroles : *Si Satanas Satanam ejicit, adversus se divisus est, quomodo ergo stabit regnum ejus* (*S. Math.*, XII, 16) ?

Ce n'est pas, chrétiens, que Dieu ne puisse se servir de l'entremise du démon dans la production de ses vrais miracles, soit pour l'avantage des gens de bien, soit pour le châtiment des méchants : *Immissiones per angelos malos* (*Ps.* LXXVIII, 49 רעיםהלדכי משלחת), dit la parole de Dieu des fameux miracles que Moïse fit en Egypte; mais le démon en ce cas-là ne peut pas être appelé l'auteur ni la vraie cause de pareilles miracles (1), n'étant alors qu'un simple instrument en la main de Dieu, qui les ordonne ou les permet, mais qui les opère lui seul en qualité de cause première et principale, soit qu'il les commande ou qu'il les permette pour sa gloire. Cela étant, vous voyez assez qu'on ne saurait croire sans folie, que les mauvais anges aient d'eux-mêmes, et par leur propre mouvement, aucune part aux miracles faits en témoignage de la résurrection, ou supposé qu'ils eussent agi dans ces rencontres par un secret jugement divin, il est sans doute qu'ils ne l'auraient fait que malgré eux, et par une pure nécessité d'obéir à Dieu, qui les y aurait engagés comme ministres de sa toute-puissance, de même qu'il leur donne par l'entremise de son Eglise, le pouvoir de mortifier la chair des pécheurs, afin que leur

(1) Quemadmodum enim hæc faciant angeli, vel potius quemadmodum hæc faciat Deus, per angelos suos, et quantum fieri velit etiam per *angelos malos*, sive sinendo, sive cogendo ex occulta sede altissimi imperii sui, nec oculorum acie penetrare, nec fiducia rationis enucleare, nec provectu mentis comprehendere valeo, etc. (*S. August.*, *l.* III *de Trinit.*, *cap.* 10).

esprit vive, dit saint Paul (1 *Cor.*, V, 5), en se purifiant de ses péchés, ou comme il se servit du prophète Balaam pour la bénédiction de son peuple (*Num.*, XXII *et sequ.*), ou comme il changea les malins esprits en bourreaux de sa justice, en les contraignant de couvrir l'Egypte de tant de plaies prodigieuses pour la délivrance de son même peuple. Et en effet, lorsque Jésus-Christ fit tomber à la renverse les soldats et les satellites qui étaient venus se saisir de sa personne, n'aurait-il pas pu justement forcer les anges de ténèbres d'arrêter et de terrasser eux-mêmes ces ministres de leur malignité? Mais après tout, soit que le Fils de Dieu ait fait ses miracles sans y employer aucun autre esprit que le sien, ce qui est véritable; soit qu'il en eût fait quelques-uns par le ministère forcé des mauvais anges, pour la mortification de leur orgueil, ce qui ne paraît pas impossible à Dieu, qui, quand il lui plaît, sait faire servir le mal au bien, et les méchants au salut des bons, ils auraient toujours la même efficace à notre égard pour nous convaincre de la vérité de sa résurrection. Car il aurait toujours pu nous dire également en l'un et l'autre de ces cas : Par mes miracles, j'essaie de vous rendre justes et saints; et le démon, par ses illusions, essaie au contraire de vous rendre impies et criminels : il vous dissipe et vous combat, je vous recueille et vous sauve, il n'y a donc point d'apparence qu'il ne se porte volontairement à autoriser la nouvelle vie que je vous prêche, cette nouvelle vie étant contraire directement à ses intentions.

A la vérité, direz-vous, supposé qu'il y ait un esprit malin qui n'ait point d'autre fin que de nous perdre, il faudrait être insensé pour croire qu'il eût aidé à introduire une loi qui a pour fin de nous sauver, qui établit la paix, la justice et la religion du vrai Dieu. Mais la religion des chrétiens ne semble-t-elle pas lui être injurieuse en quelque sorte, en lui donnant deux égaux et en plaçant à sa droite un homme ressuscité? O ridicule objection, qui est néanmoins assez ordinairement dans la bouche des libertins! car est-ce offenser le vrai Dieu, que de concevoir sa puissance et sa bonté au plus haut point d'excellence qu'on puisse les concevoir? Or se le peut-on figurer ou meilleur ou plus puissant, que de le considérer comme produisant en lui-même deux suppôts divins et éternels, qui possèdent tout ce qu'il a, et qui lui sont égaux en puissance et en bonté? Est-ce affaiblir sa puissance que de lui donner deux égaux qui ne peuvent le contredire, et qui font tout ce qu'ils font par une absolue et heureuse nécessité de vouloir tout ce qu'il veut, et de faire tout ce qu'il fait (1)?

Certes un prince ne diminue son autorité en se faisant un égal dans son Etat, que parce que cet égal peut abuser du pouvoir qu'il a reçu, et s'opposer aux ordres du prince qui l'a fait égal à lui-même. Est-ce donc, chrétiens, violer la majesté du vrai Dieu que de lui donner deux égaux, qui ont une même essence avec lui, qui, par leurs processions éternelles, reçoivent de lui tout ce qu'ils ont d'excellence et de vertu, et qui ne sont tout-puissants comme lui-même, que par une heureuse et éternelle impuissance de s'opposer en quoi que ce soit au divin principe qui leur communique et les fait être tout ce qu'ils sont? Je vous supplie, chrétiens, si un roi du monde pouvait être assez heureux pour engendrer un fils tout semblable à lui, inséparable de lui-même et qui ne pût avoir d'autres mouvements, ni d'autres désirs que ceux de son père, pourrait-on dire avec fondement de ce roi-là qu'il eût diminué ou partagé son autorité royale par la production d'un fils de cette qualité? ou n'y aurait-il pas lieu de dire, au contraire, qu'il aurait su joindre sa fécondité paternelle à la souveraineté de sa puissance royale? Ainsi donc, chrétiens, Dieu ayant en soi le principe de tous les êtres qui sont hors de lui, est en ce sens-là le Dieu souverain de tous ces êtres, et participés et étrangers, et en produisant dans sa propre essence deux personnes qui lui sont égales en toutes choses et qui ne peuvent vouloir que ce qu'il veut, ni faire que ce qu'il fait, il nous paraît sous cette notion un Dieu souverain, et un Dieu fécond tout ensemble : Dieu souverain à l'égard des œuvres qu'il produit hors de lui-même, et Dieu fécond à l'égard du Verbe et de l'Esprit saint, dont l'un est engendré du Père, et l'autre procède du Père et du Fils; et tout cela renfermé dans le fond d'une seule divinité, également existante dans ces trois adorables suppôts. Revenons donc, chrétiens, et disons avec toute certitude, que la foi du Verbe éternel et incarné pour nous sauver, étant un motif très-puissant d'honorer Dieu et de l'aimer, rien n'est plus absurde, ni plus insensé que de se mettre dans l'esprit qu'une telle foi, qui est le fondement de l'amour et du culte du vrai Dieu, ait été introduite par un principe qui a pour fin de ruiner ce culte et cet amour.

Mais quelle preuve nous donnez-vous, dira le libertin, que la résurrection de Jésus-Christ nous ait été en effet confirmée par miracles? Nous ne sommes pas fort empêchés à vous satisfaire de ce côté-là, nous vous en donnons toutes les preuves les plus fortes et les plus sensibles, qui peuvent justifier une vérité à l'égard de ceux qui conservent encore quelque reste de sens commun. Le témoignage des premiers Pères non contredit par les païens, la confession des impies qui ont combattu notre foi, et la propagation rapide, s'il faut dire ainsi, de cette même foi malgré la rage de ses persécuteurs; le témoignage des premiers Pères qui en écrivant aux païens, aux empereurs mêmes, et au sénat de Rome, les prennent eux-mêmes à témoins des miracles qu'ils voyaient faire dans l'Eglise de Jésus-Christ; la confession des auteurs (*Justi.*, *Apol.* 2), qui ont combattu notre foi, d'un Celse dans Origène, d'un Hiéroclès dans Eusèbe, d'un

(1) Tertull. hac utitur ratiocinatione lib. adversus Praxeam, cap. 4, et Justinus alicubi.

Julien l'Apostat dans saint Cyrille, qui dans le temps même qu'on leur a vu faire leurs plus grands efforts pour détruire le christianisme, n'ont jamais osé néanmoins s'inscrire en faux contre nos miracles, mais ont essayé seulement d'en affaiblir l'autorité en les attribuant à l'art magique et au démon, ce que nous venons de vous faire voir être la dernière des extravagances et des égarements de l'esprit humain.

Et pour vous faire comprendre encore mieux cette capitale et indubitable vérité, qui est que les premiers qui ont fait profession de l'Evangile ont fait de vrais miracles pour en établir la créance dans le monde, je vous supplie de remarquer, mes frères, que toute religion s'introduit, ou par la force de la raison, ou par la force des armes, ou par la force des prodiges et des œuvres surnaturelles de la toute-puissance de Dieu. Par la force de la raison, comme a été la religion des philosophes, qui ont reconnu par la lumière de la raison naturelle qu'il était juste d'aimer et de servir un Dieu tout-puissant et tout bon; ou par la force des armes, comme est la religion des législateurs, qui n'ont point eu d'autre moyen de l'établir, que de menacer du dernier supplice ceux qui oseraient la contredire, ou qui refuseraient de l'embrasser, comme est l'impiété des Mahométans. Or les mystères de notre foi étant des objets incompréhensibles à l'esprit de l'homme, il est impossible que cette foi se soit introduite par la voie du raisonnement humain, et d'ailleurs aussi comme cette même foi est née, et s'est accrue, s'il faut ainsi dire, sous le glaive de ses tyrans et dans le sang de ses martyrs, il est impossible de s'imaginer qu'elle se soit introduite par violence, d'où il est aisé d'insérer que, n'ayant pu croître, s'étendre ou s'affermir par l'un ni l'autre de ces deux moyens, elle l'a dû faire nécessairement par le troisième, qui est l'opération et la vue des miracles; mais, c'est-à-dire par des miracles ou que nous avons vus nous-mêmes, ou que nous croyons par l'autorité de ceux qui n'ont pu croire sans les avoir vus.

Car en effet, que les anciens et premiers chrétiens aient vraiment cru en Jésus-Christ, il nous l'ont assez témoigné par leur sang, et par la mort qu'ils ont endurée, ou même recherchée dans les plus cruels supplices. Or ils n'ont pu embrasser une religion ou une créance qui les obligeait à mourir pour sa défense, sans avoir vu des miracles manifestes qui les en aient convaincus; et ayant vu ces miracles eux-mêmes, ils nous les ont persuadés ensuite par la mort qu'ils ont soufferte pour les attester. Ainsi tout le corps de l'Eglise a été, ou est encore obligé de les croire ou par sa propre expérience, ou par le témoignage des premiers chrétiens, qui les ont signés de leur sang, et qui en qualité de premiers chrétiens n'ont pu les croire sans les voir, ni souffrir la mort pour les attester sans les avoir crus. C'est donc cette claire manifestation de signes et de prodiges, ou exposés aux yeux des fidèles, ou attestés par la mort et par le sang des martyrs, qui a d'abord rangé les esprits les plus rebelles sous l'empire de la foi, qui a inondé tout d'un coup de la parole de l'Evangile la face de l'univers, et qui dans l'espace de peu d'années a fait couler en tous lieux l'eau du baptême avec le sang des mêmes martyrs.

Que s'il est ainsi, il ne faut pas s'étonner, mes frères, si les ennemis les plus déclarés de la religion chrétienne, qui l'ont combattue autrefois avec le fer et le feu, avec la plume et le glaive, ne sont jamais venus à ce point de hardiesse et d'impudence, que d'oser nier la vérité de nos miracles. Ils voyaient assez que ni la violence, ni la raison n'ayant pu porter les martyrs à confesser cette religion sur les roues et dans les flammes, la même religion ne pouvait leur inspirer cet invincible et divin courage de la soutenir jusqu'à la mort, que par la parole et par la voix toute divine des miracles, qu'elle leur mettait continuellement devant les yeux. Et cette admirable générosité de nos martyrs doit faire d'autant plus d'impression dans notre esprit, que ces martyrs n'étaient pas des hommes du commun du peuple, mais des hommes extraordinaires; mais des hommes excellents en lumière et en savoir, des Justin, des Cyprien, des Pamphile, des Irénée, qui ont tous soufferts le martyre pour la foi, et qui vivaient dans une perpétuelle résolution aussi bien que dans un perpétuel péril de le souffrir. Hé! qui n'aurait donc pitié, chères âmes, ou de l'ignorance, ou de la témérité des libertins du siècle, qui font vanité de douter de l'existence et de la vérité des miracles faits par les apôtres et par les martyrs, quoique nos plus anciens, nos plus implacables et nos plus savants ennemis aient été forcés de les avouer?

O infidèles! qui que vous soyez, lorsque l'Eglise triomphait de ses tyrans, que les martyrs faisaient partout gloire, ou d'avoir vu ces miracles de leurs yeux, ou d'en avoir fait de leurs propres mains, nos plus cruels ennemis contemporains des mêmes martyrs, et observateurs éternels de leurs sentiments et de leurs actions, n'eurent jamais le cœur ni le front de contester la réalité de ces miracles, dans les livres mêmes qu'ils ont écrits pour combattre l'Evangile et la résurrection de l'auteur de l'Evangile; et vous qui les suivez d'un si long espace d'années et de siècles, et qui vivez dans une ignorance si profonde d'une si reculée antiquité, non-seulement vous ne craignez point, vous ne rougissez point de les mettre en doute, vous en faites même un sujet public de vanité et d'ostentation d'esprit.

Certainement, diront quelques autres, le formel aveu des plus célèbres adversaires de l'Eglise, de ceux qui avaient le plus d'aversion contre elle et le plus de connaissance de ce qui touchait sa doctrine et sa conduite dans le monde, est une preuve infaillible qu'elle a fait parmi les païens les œuvres merveilleuses qui ont fait ses martyrs et sa soudaine propagation en tous les lieux de

la terre. Mais d'où vient qu'il en est si peu parlé dans les anciens écrivains, qui ont précédé ceux que vous venez de nous marquer? Mais vous qui alléguez si hardiment ces auteurs anciens, et qui témoignez de vous étonner si fort de leur silence en ce sujet, je ne vous demande pas si vous les lisez, ou les avez lus ; je voudrais bien savoir seulement si vous en savez le nombre et le nom; ou savez-vous bien que les livres des anciens, dont la plupart ont été faits avant la naissance de Jésus-Christ, et n'ont pu faire par cette raison aucune mémoire de sa venue, sont presque tous perdus, et qu'à peine en voit-on de faibles traces dans l'histoire de l'antiquité païenne ? De sorte que pour les Grecs de deux cent soixante auteurs de compte fait, qui sont allégués dans Clément d'Alexandrie, dans Joseph et dans Eusèbe, il ne s'en trouve aujourd'hui que trente ou à peu près, et la plupart corrompus, ou même suspects de supposition. Et pour les Latins, de ceux que Suétone a recueillis en si grand nombre, et avec tant de soin , il ne nous en reste pas un seul que je sache ; et quant au peu qui sont venus jusqu'à nous, barbares, Grecs ou Latins, ou ils ont précédé Jésus-Christ, et n'ont pu faire mention par conséquent ni de sa personne, ni de ses actions, ou si quelques-uns ont vécu depuis, est-il étrange que le mépris de l'humilité chrétienne, que l'amour du monde, que la crainte de la mort en ait empêché la plupart, ou de s'enquérir d'une doctrine qui était ennemie de leurs plaisirs, ou de publier les merveilles arrivées dans une religion dont ils ne pouvaient publier les avantages sans courir risque de la vie? Et toutefois, dans le temps même de la plus grande oppression du nom chrétien, pendant que l'histoire profane ou ignorait par sa négligence, ou taisait par sa lâcheté, les miracles du christianisme ; en voulons-nous des témoins plus dignes de créance et plus irréprochables que ceux qui en sont demeurés d'accord et qui n'ont pu s'empêcher de les avouer même dans les livres qu'ils écrivaient contre nous , et qui en les attribuant follement à des prestiges ou enchantements magiques , ont évité par là la colère de nos persécuteurs et les châtiments préparés aux approbateurs de notre sainte religion : et ces témoins mêmes étrangers de nos miracles, que la seule gêne de vérité a pu contraindre de les avouer, paraissent-ils moins considérables par leur antiquité que par leur savoir? L'un a vécu dans le second siècle de l'Eglise peu après la mort des apôtres, et c'est Celse réfuté par Origène. Deux ont écrit dans le troisième, qui sont Porphyre et Hiéroclès, et le dernier a régné dans le quatrième, qui est l'infâme Julien l'Apostat, convaincu si clairement par saint Cyrille d'Alexandrie (1).

Et après tout, mes frères, si la constance de nos martyrs à souffrir la mort pour la foi chrétienne n'est pas une moindre merveille que celle des miracles dont il s'agit maintenant, les historiens idolâtres n'ayant fait aucune mention de cette constance de nos martyrs, nous devons nous étonner qu'ils aient craint ou négligé d'en faire aucune de nos miracles? Et quand le silence de ces auteurs ne serait point appuyé sur des raisons si manifestes , qui est-ce qui ne sait que nulle preuve n'est plus faible que celle qui se tire ou de l'oubli, ou du silence des auteurs? Ainsi les païens ayant reproché autrefois aux Juifs que les histoires des Grecs ne parlaient point de leur nation , Josèphe répond doctement que les Romains avaient bien régné quelques siècles en Italie (*Lib.* I *de Antiq. Judaic. adv. Appionem, paulo post initium*), sans qu'ils fussent même nommés dans les histoires des Grecs , et que de deux auteurs originaires de la Grèce (*Ibid.*, *longe post medium*, *hi fuere, Hecateus et Hieronymus*), qui avaient vécu fort longtemps dans la Judée, quoique l'un eût fait une histoire expresse du peuple judaïque, l'autre au contraire n'en avait pas dit un seul mot dans la sienne. Qu'est-il de plus illustre parmi les historiens que la Grèce nous a donnés, que les Hérodote, les Thucydide, les Xénophon, et cependant les Romains, qui, dès ce temps-là, s'étaient signalés par tant de guerres et tant d'actions mémorables en Italie, ne paraissent pas seulement nommés dans les histoires de ces Hérodote, de ces Thucydide, de ces Xénophon.

Et pour vous faire encore mieux concevoir qu'en cette sorte de raisonnements, fondés sur l'omission et sur le silence prétendu des écrivains, rien n'est plus facile ni plus ordinaire que de se méprendre, et d'ignorer ce qu'on pense bien savoir, considérez avec moi combien Josèphe allègue d'histoires égyptiennes, grecques, phéniciennes et chaldaïques à un certain idolâtre qui se persuadait faussement que les historiens étrangers n'avaient point parlé du peuple hébreu. Cet idolâtre faisait valoir cet argument, comme un des plus forts que son érudition pût lui suggérer, et il paraît cependant qu'il se trompait grossièrement en cela, et qu'en effet il ne savait rien plus mal, que ce qu'il croyait le mieux savoir. Et comme si on eût perdu tout à fait les œuvres d'un Numénius parmi les Grecs (*Lib.* III *de Bono, apud Euseb., lib.* VIII *de Præparat. Evangel., p.* 411), et d'un abréviateur de Trogus parmi les Latins, qui ont fait mention des miracles de Moïse, l'on se serait faussement imaginé que ces miracles auraient été entièrement inconnus aux plus grands hommes de ces deux illustres nations; que savons-nous s'il n'en est pas arrivé de même à l'égard de ceux de Jésus-Christ, et si on ne les croit pas absolument inconnus à plusieurs auteurs de l'an-

(1) Porphyre, qui écrivait environ l'an 250 depuis Jésus-Christ, avoue que les opérations des dieux des païens avaient cessé dès la naissance du christianisme, dans son livre contre les chrétiens, dont Eusèbe rapporte les paroles, liv. v de la *Prépar. Evangél.*, chap. 1. Et Julien l'Apostat ne pouvant nier les miracles de Jésus-Christ, essaie seulement de les rendre méprisables par cette raison extravagante : qu'ils avaient seulement été faits en la personne et pour le bien de quelques particuliers (*Apud D. Cyrillum, contra Julian., lib.* VI, *paulo post initium*).

tiquité, parce que les livres où ils en ont parlé ne se trouvent plus, et ont eu part au commun naufrage de tant d'autres que l'infélicité des temps a fait périr? Mais il s'en faut bien que nous soyons dans ces termes-là, puisque parmi les auteurs païens, dont il nous reste aujourd'hui ou des livres ou des fragments, les plus habiles et les plus irrités contre nous, comme nous l'avons déjà dit, ont passé condamnation, que leur obstination s'est vue désarmée en ce point ici, et que malgré leur subtilité et leur impudence, ils ont déposé pour leurs parties et se sont rendus les témoins publics de la vérité des miracles mêmes, qui ont fait les témoins de la vérité de notre religion. D'où il est aisé à juger que ceux qui les ont tus et ensevelis dans un aussi injuste que honteux silence, ne l'ont pu faire que par orgueil ou par négligence, ou par haine, ou par timidité. Et quant à ce que ceux qui n'ayant pu les désavouer, se sont réduits à les attribuer aux artifices et au pouvoir de l'art magique si ordinaire parmi eux, sans redire ici qu'il est ridicule de rapporter à un mauvais principe les aides de la vertu et de la sainteté, qu'on nous dise un peu ce qu'est devenue cette magie prétendue, dont se sont servis les anciens chrétiens? Par quel malheur est-elle périe? Comment est-il arrivé qu'il n'en soit passé aucune teinture, ni aucune trace jusqu'à nous? Comment est-il arrivé que les apostats de la foi chrétienne, qui n'ont pas été en petit nombre, ne nous ont jamais accusés devant les païens, ou de supposer des miracles, ou d'en faire par magie? Et comme enfin cette invention diabolique et sacrilège est pour l'ordinaire accompagnée de corruption et d'avarice en ceux qui la pratiquent, d'où peut venir que les plus mortels ennemis des apôtres ou de leurs disciples, en même temps qu'ils leur imputaient le crime de magie, ne les ont jamais accusés avec cela ou convaincus de ces déréglements inséparables de ce crime, et n'ont jamais cru avoir de quoi les faire passer dans le monde ou pour impudents corrupteurs de la chasteté des femmes, ou pour artificieux escroqueurs du bien des veuves et des orphelins?

Cela étant, chères âmes, comment pourrions-nous un jour colorer, ou justifier notre peu de foi devant la face de notre souverain juge? Pouvons-nous douter raisonnablement ou de la force, ou de la vérité des miracles, qui confirment la résurrection du Fils de Dieu? pourrions-nous bien soupçonner que ce n'eût été que des prestiges du démon? Mais ils établissent la sainteté, et le démon au contraire se propose de la renverser. Peuvent-ils partir d'un principe dont ils détruisent la fin? Pouvons-nous douter de leur vérité, et appréhender qu'ils n'aient pu être supposés, ou par les apôtres ou par les disciples des apôtres? Mais les peuples meurent de toutes parts pour les attester, les Pères en prennent à témoin le Maître de l'univers; nos apostats n'ont osé les dénier, nos ennemis les avouent en nous combattant, tout se sacrifie, tout meurt, tout rougit de sang et de feu pour en établir la créance sur la terre.

Mais vous demanderez peut-être s'il n'y a jamais eu d'hérétiques qui soient morts pour la défense de leur erreur. Il y en a eu en tous temps, chrétiens, mais remarquez, s'il vous plaît, l'infinie différence qui se trouve en ce sujet entre la défense d'une erreur, et la défense de la vérité d'un miracle : car en la défense d'un raisonnement ou d'une opinion, il n'est point d'esprit si relevé ni si clairvoyant qui ne puisse s'y tromper, et s'en entêter néanmoins, jusqu'au point de souffrir la mort pour la soutenir; mais lorsqu'il s'agit seulement de soutenir la réalité d'un objet sensible, ou d'un miracle qui tombe sous les sens, comme serait par exemple la guérison d'un aveugle-né, ou la résurrection d'un mort, il est sans doute que ceux qui nous assurent d'avoir vu un tel miracle, ne peuvent jamais ni tromper ni être trompés, autant de fois qu'ils sont persuadés de l'avoir vu avec tant d'éclat et d'évidence, qu'ils pensent être obligés de le signer de leur propre sang, et de mourir pour en certifier la vérité. Lorsqu'il s'agit de la vérité d'une opinion, l'esprit en est le juge, et l'esprit qui en juge se peut égarer facilement Mais lorsqu'il s'agit de la vérité d'une expérience, comme est la vue d'un miracle extérieur et matériel, les sens en sont les juges, et les sens qui en jugent ne sont point capables de se tromper, et de nous tromper jusqu'à ce point-là, que de nous porter à mourir pour appuyer et pour confirmer la vérité de leur déposition. Joignez à cela que dans la naissance de la foi chrétienne, la même personne qui prétendait avoir vu faire des miracles, ou en avoir fait elle-même, ne craignait point de mourir ensuite pour en attester la vérité, comme nous voyons que saint Paul est mort pour soutenir la réalité des miracles mêmes qu'il assurait avoir vus ou faits lui-même à la vue des païens. Et cependant il est clair et infaillible que celui qui aurait supposé, ou feint un miracle, ne pourrait jamais souhaiter de mourir, ou s'exposer volontairement à la mort pour le persuader. La raison en est que nul ne peut souhaiter un mal que dans l'espérance de quelque bien. Or, celui qui serait assez fou pour vouloir mourir pour la persuasion d'un faux miracle, ne se pourrait promettre aucun bien d'une telle mort, ni du côté du monde, en la vie présente, qu'il aurait abandonnée en mourant, ni du côté de Dieu dans la vie future, n'ignorant pas que le Dieu de vérité ne peut réserver en son jugement aucun salaire aux hypocrites, ou aux séducteurs, qui par leur mensonge et leur fourberie, l'auraient irrité en offensant sa vérité même. Mais Jésus-Christ, et ses principaux disciples après lui ont cherché la mort avec empressement, pour autoriser leurs propres miracles : on ne les peut donc pas soupçonner de les avoir supposés ou contrefaits, nul hypocrite et nul imposteur ne pouvant souhaiter de souffrir la mort, pour l'attesta-

tion de sa tromperie, comme nous venons de le démontrer.

Réveillez-vous donc, libertins, au nom de Dieu, et sortez enfin des ténèbres malheureuses, qui jusqu'ici vous ont empêché d'apercevoir une lumière si éclatante; nos ennemis confessants, nos apostats confus et muets, nos pères bravant les tyrans, provoquant les yeux du sénat et des empereurs, les martyrs sanglants et mourants, la religion rétablie dans la ruine des idoles, la charité consommée dans l'amour des ennemis, Satan et le vice abattus, Dieu glorifié, Dieu régnant dans la sainteté, et dans la mort volontaire de ses justes. Revenez-donc, mes chers frères, revenez de cet assoupissement profond qui vous a charmés jusqu'à maintenant, et réveillez-vous au grand jour de notre foi, qui à la splendeur de tant de merveilles nous découvre celle de la bienheureuse et nouvelle vie de Jésus-Christ et de ses saints. *Virtute magna testimonium reddebant Apostoli resurrectionis Jesu Christi*, et c'est ici que finit le premier point de ce discours.

Il ne reste maintenant que de vous faire voir dans le second, que cette foi, que cette espérance de la résurrection chrétienne, que Dieu a prêchée avec la parole de ses signes, ainsi que dit l'Ecriture, *Posuit verba signorum suorum*, est le seul principe qui peut nous donner une consolation solide, et nous établir dès cette vie mortelle dans une parfaite tranquillité. Et en effet, chrétiens, tous les sujets de nos inquiétudes, pour ce qui regarde les tentations qui nous surviennent du côté de notre foi, se réduisent à quatre chefs : car la foi chrétienne peut nous troubler, ou parce qu'elle est révélée avec obscurité, ou parce qu'elle est annoncée et persuadée à peu de gens, ou parce qu'il est malaisé de reconnaître la première règle et le premier principe qu'elle suppose pour nous enseigner les vérités qu'elle nous prêche, ou parce qu'elle est expliquée en des écrits, où il paraît si peu de lumière, d'éloquence, et d'ornement de langage; mais il est aisé de montrer que par la créance de la résurrection, nous pouvons toujours résister facilement à ces quatre causes de trouble et d'agitation de notre cœur.

Et pour ce qui touche le premier point, qui est l'obscurité des mystères qu'elle enseigne, je vous avoue à la vérité, chrétiens, que la raison humaine s'inquiète et se travaille à l'aspect de ces mystères, et qu'elle doit se faire elle-même, quelque sorte de violence pour les croire avec fermeté. Mais pour bien entendre cette matière, qu'il est important d'éclaircir en ce lieu-ci pour l'assurance de notre foi, vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'une vérité peut nous être démontrée par deux sortes de raisons : les unes se tirent des circonstances extérieures qui accompagnent cette vérité, et les autres des propriétés et des principes intérieurs de son essence : les unes montrent qu'elle est, en expliquant comme elle est; les autres montrent qu'elle est, sans expliquer comme elle est : les unes ôtent en même-temps le doute et l'obscurité de la connaissance, et les autres en ôtent le doute, mais en laissent l'obscurité. Selon ce premier genre de preuves, qui apporte la certitude et la clarté tout ensemble, je démontre certainement et évidemment que l'homme peut être juste, parce qu'il peut être vertueux, et selon le second, qui apporte la certitude sans apporter l'évidence et la clarté de la chose démontrée, on prouve que l'aimant se tourne vers le nord, parce que tout le monde le voit ainsi, et cette sorte de preuve ne nous permet point de douter d'un tel effet, mais n'explique pas néanmoins la manière dont la nature le produit, et ainsi je le crois avec certitude, en le voyant de mes propres yeux; mais la créance que j'en ai est accompagnée d'obscurité, en ce que j'ignore la manière de sa production; or, c'est par cette espèce de raisonnement que les mystères de notre foi peuvent être démontrés; car les miracles que le Fils de Dieu a faits pour une fin toute juste, et qui de plus se trouvent attestés par la bouche même de nos plus mortels ennemis, ne nous permettent point de douter de la vérité de nos mystères, appuyés sur celle de ces miracles, mais parce que ces miracles, qui prouvent ces mystères, n'expliquent ni la nature, ni les conditions intérieures de leur être, nous les croyons avec certitude et avec obscurité tout ensemble; nous les croyons avec certitude, comme attestés par des signes tout divins, et qui ne sauraient nous tromper; mais nous ne laissons pas de les croire en même temps avec obscurité, parce que nous sommes toujours dans l'ignorance de la manière de leur être ou de celle dont ils existent dans l'éternité, ou de celle dont ils ont pu être opérés dans le temps. Et ainsi les miracles qui nous démontrent à leur façon la Trinité des Personnes divines, l'incarnation de la seconde pour nous racheter, et la descente de la troisième pour nous vivifier et nous sanctifier, nous persuadent bien avec certitude la vérité de ces mystères, de cette Trinité, de cette Incarnation, de cette descente du Saint-Esprit; mais ne nous font pas voir néanmoins avec évidence en quoi consistent essentiellement ces mêmes mystères, cette descente du Saint-Esprit, cette Incarnation, cette divine Trinité. Nous les croyons maintenant par une foi constante et inébranlable, et nous les contemplerons un jour par une vue toute manifeste pour la récompense de notre foi; et l'évidence qui manque en ce monde à la certitude de la foi, sera dans l'autre le prix éternel de la certitude de la même foi.

O insensé libertin, qui, sous prétexte de crédulité et de soumission d'esprit, entreprenez en effet de renverser les principes du christianisme, ne dites donc plus à votre ordinaire, et dans un sens artificieux et malin, ce que l'Eglise nous dit elle-même, mais dans un sens bien éloigné du vôtre : En matière de religion, il faut croire sans s'enquérir, et le mérite du vrai fidèle est de se laisser persuader sans raison; car si on

être persuadé sans raison, vous entendez que nous devons croire sans raison qui développe et qui démêle les difficultés que la raison même peut s'imaginer dans nos mystères, vous parlez très-sagement; si vous entendez qu'il faut croire sans lumière ou sans raison qui soit tirée des principes de la nature et des maximes de la philosophie humaine, vous parlez encore très-judicieusement; mais si vous prétendez que nous devons croire sans preuve et sans raison prise du côté de Dieu et des effets surnaturels de sa toute-puissance, qui montre infailliblement la réalité de nos mystères, quoiqu'elle n'explique pas néanmoins en même temps ou la possibilité ou la manière de leur existence, vous parlez sans doute très-follement; car si vous faites un peu d'attention sur les raisons de ce dernier genre, qui établissent la vérité des articles de notre foi, je suis tout certain qu'elles convaincront votre jugement, comme je pense l'avoir assez prouvé, et que vous croirez avoir lieu de vous écrier, avec David : Rien n'est plus croyable, Seigneur, que les témoignages que vous nous donnez de vos divines vérités. *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis* (*Ps.* XCII, 5).

Or, suivant la distinction que nous avons établie en ce sujet, il est facile de mettre d'accord tous les passages des Ecritures saintes, dont les uns relèvent la certitude des motifs de notre foi, et nous convient à en contempler l'immobile fermeté. *Contestante Deo signis et portentis, et Spiritus sancti demonstrationibus.* Et les autres, au contraire, nous exhortent à fermer les yeux et à captiver humblement notre esprit sous l'obéissance de la foi; car le but des uns est de nous porter à envisager le témoignage et le doigt de Dieu, qui, par des signes et des ouvrages tout divins, a voulu sceller la vérité de nos mystères, et celui des autres est au contraire de détourner notre vue et notre esprit des difficultés qui accompagnent nos mystères, mais qui ne doivent pas prévaloir à la force des miracles par lesquels ces mêmes mystères nous ont été justifiés et confirmés de la part de Dieu. Et ainsi, en même temps que l'Ecriture travaille à nous relever d'un côté, elle travaille à nous humilier de l'autre, pour donner lieu à l'affermissement de notre foi; car quoique tout le corps et toute la substance de la religion chrétienne soient fondés sur l'opération et sur le témoignage infaillible des miracles, toutefois le sens naturel résiste encore à une preuve si convaincante, son orgueil le porte à rougir de se voir conduit de cette manière, et forcé de croire des vérités qu'il ne peut comprendre par sa lumière, et l'homme a peine, tant il est superbe, à se persuader sur la parole de son Dieu ce qu'il ne saurait concevoir par sa raison. Mais en élevant ses pensées à l'objet de cette vie nouvelle, où Dieu lèvera tous les voiles qu'il a tendus sur la foi, et où il doit nous montrer sans nuage et à découvert ce qu'il nous fait croire comme aveuglement, pour en mériter l'intelligence et la vue. *Si non credideritis*, nous dit-il, *non intelligetis* (*S. Joan.*, VII, 9). N'est-il pas vrai, chères âmes, que ce même homme a bien de quoi réprimer son impatience et sa vanité dans une espérance si relevée; qu'il a tout lieu de se persuader que la jouissance de ce bonheur éternel vaut bien l'attente d'un moment, et qu'il se doit estimer heureux de chercher Dieu pour ce peu de temps dans les ombres de la foi, avant que de pouvoir le trouver, et le contempler à jamais dans les lumières de la gloire? *Videmus nunc*, dit l'Apôtre, *per speculum in ænigmate*, *tunc autem facie ad faciem.* Oui, nous le verrons, dites-vous; mais en quel nombre le verrons-nous? Et c'est ici le second sujet d'inquiétude qui peut naître de notre foi, de considérer que cette foi même qui est la semence de la gloire, est annoncée et persuadée à si peu de gens et à une si petite portion du genre humain.

Mais ici, chrétiens, que personne ne s'abuse et n'entreprenne témérairement de donner atteinte à la sainteté de l'Evangile, comme s'il avait en soi rien de contraire ou de peu séant à l'infinie miséricorde de Dieu; car il est certain d'un côté, et par le témoignage des Ecritures saintes, et par celui de tous les Pères, que, dès la première création de l'homme, Dieu a voulu le pourvoir d'une lumière suffisante par elle-même pour le connaître et l'aimer, et pour se sauver par l'exercice des bonnes œuvres. Dieu ne s'est jamais laissé, dit saint Paul (*Act.*, XIV, 16), sans témoignage dans le monde, en nous envoyant ses bénédictions du ciel, en faisant pleuvoir, et en tempérant les saisons pour faire porter à la terre des fruits en abondance.

Mais d'ailleurs aussi rien n'est plus juste que de laisser à Dieu la disposition toute libre de ses grâces et de ses faveurs particulières et un droit absolu de régler le nombre et la qualité de ceux à qui il lui plaît de les distribuer. Le fondement de cette élection et de ce discernement des saints est couvert en Dieu d'un profond nuage de ténèbres. Et y aurait-il des âmes assez téméraires que de vouloir pénétrer dans la hauteur et dans l'abîme de ses conseils? *Quis cognovit sensuum Domini, aut quis consiliarius ejus fuit?* La raison seule peut bien nous enseigner cette vérité en général, que Dieu n'a pas moins de pouvoir sur l'homme qu'il a créé innocent et juste, mais qui s'est depuis corrompu par le péché, que l'ouvrier en a sur la boue, dont il fait des vases de toute sorte, les uns pour un usage d'éclat et d'honneur, et les autres pour un de bassesse et d'abjection. Et cependant cette raison s'afflige et se fâche, que celles qu'a eues Dieu dans ce partage de vases élus et de vases réprouvés lui soient inconnues. Elle aspire de sa nature à tout savoir, le moindre doute dans ses connaissances lui est une matière d'inquiétude, et le seul remède qui commence à l'en guérir est d'en espérer une entière guérison. Et où cela, chères âmes? Dans l'état de la gloire qui lui est promis en la nouvelle vie,

où les élus ne douteront plus de leur condition future et où ils en verront les premiers principes dans le sein de Dieu, qui les a choisis, selon qu'il lui a plu, dans son éternelle et toute gratuite prédestination.

Certainement, ajouterez-vous, dans l'espérance de cette glorieuse vie, où se dévoilent tous les secrets de la Divinité, nous aurions sujet d'apaiser l'inquiétude qui nous vient de la hauteur et de l'incompréhensibilité de nos mystères et du petit nombre de ceux à qui Dieu donne d'en connaître la vérité; mais que direz-vous de ce qu'il paraît n'y avoir point de règle ou d'autorité certaine et manifeste, que nous devions suivre pour marcher avec sûreté dans les voies de Dieu et de la foi? Car les uns prennent pour règle de leur foi une écriture qui, par accident et à notre égard, ne peut avoir aucun poids d'autorité divine, mais doit le prendre d'ailleurs, et d'un témoin et juge infaillible, qu'ils refusent de reconnaître; et les autres, au contraire, prennent pour maîtresse de leur religion une certaine société de personnes qu'ils appellent Eglise de Dieu, et dont ils prouvent l'autorité par le témoignage d'une Ecriture qu'ils qualifient canonique et divine, et ils se servent, ce semble, en ce sujet, d'un raisonnement circulaire qui n'a ni principe ni fin, en prouvant l'Eglise par l'Ecriture, et puis l'Ecriture par l'Eglise, qui est une manière de raisonner que le bon sens et la dialectique condamnent également. C'est le troisième sujet d'inquiétude que nous avons dit pouvoir s'élever de notre foi, d'être en apparence sans règle assurée et sans principe déterminé des sentiments qu'elle nous enseigne.

Mais pour la résolution de cette importante difficulté, vous remarquerez, s'il vous plaît, chrétiens, que les miracles de Jésus-Christ n'ont pas été faits seulement pour nous le faire reconnaître en qualité de Fils de Dieu, mais en qualité de roi et de législateur universel de tous les hommes. La sainte loi qu'il nous a prescrite et la société qu'il a établie sous le nom d'Eglise, pour la gouverner selon cette loi, nous convainquent assez de l'évidence de cette proposition. Or il est visible que ce souverain et adorable législateur, suivant les règles et la lumière de sa divine sagesse, a dû souhaiter nécessairement que son Eglise se put conserver dans l'unité et dans la vérité. Dans l'unité, par l'éloignement du schisme, et dans la vérité ou dans la pureté de sa doctrine, par l'éloignement de l'erreur. Or il s'ensuit de là manifestement que toute église, ou toute société particulière, retranchée de la société générale, primitive et instituée par Jésus-Christ même, ne peut être qu'une fausse, irrégulière et illégitime église; puisqu'elle est coupable d'avoir violé l'unité sainte où Jésus-Christ veut que subsiste son Eglise, et qu'elle n'a pu violer cette unité, sous couleur de défendre la vérité, puisque l'Eglise ancienne, originelle et universelle, dont elle est sortie, ne peut jamais enseigner rien de contraire à la vérité, étant certain que le Fils de Dieu, comme nous venons de le supposer, ne souhaite pas moins que sa vraie Eglise se maintienne dans la vérité que dans l'unité, afin qu'elle soit toujours en état d'enseigner la loi de son divin Maître dans sa pureté, et que la défense prétendue de la vérité ne puisse servir de prétexte ni d'excuse à ceux qui rompraient son unité. Parce que Dieu veut qu'elle soit toujours indivisible dans son unité, c'est toujours un crime de la diviser, et parce qu'il veut, et qu'il fait aussi qu'elle soit toujours véritable en sa doctrine, nul ne peut avoir juste sujet de s'en séparer, sous apparence de se garantir de ses erreurs, et de prendre contre elle le parti de la vérité.

Voilà donc la vraie et sincère Eglise de Jésus-Christ, marquée et reconnue avec évidence, sans avoir besoin pour cela du témoignage d'aucunes écritures, ni humaines, ni divines; il n'a fallu consulter, à cet égard, que les seules règles de sa divine sagesse, suivant lesquelles il a dû souhaiter que son Eglise fût toujours sans schisme dans son union, et sans erreur dans l'intelligence de sa foi. C'est en effet ce que se propose tout législateur humain dans la société qu'il établit, et vous m'avouerez bien que Jésus-Christ étant Dieu et législateur tout ensemble, selon que le prouvent ses divins miracles, rien ne lui a manqué de ce qui convient à un sage législateur, puisqu'il n'a rien fait ni pu faire, en qualité de législateur, que ce qu'a dû faire un véritable Dieu. Mais vous remarquerez en passant la différence qu'il y a, pour ce regard, entre un divin législateur et un législateur humain: que le dernier veut bien que le peuple qu'il règle par ses lois les prenne toujours dans leur véritable sens, mais ne fait pas néanmoins que cela soit; et que le premier au contraire ne désire pas seulement, par sa sagesse, que son Eglise n'erre jamais dans l'explication de sa loi, mais fait de plus, que cela soit par la puissance de son divin Esprit. Que si l'Eglise n'a pas laissé de se diviser, quoique ce soit l'intention de Jésus-Christ, qu'elle demeure toujours indivisible, cela vient, chrétiens, de ce que le schisme arrive par l'orgueil des particuliers, à qui Jésus-Christ n'a pas promis une assistance infaillible de sa grâce pour les garantir de cet orgueil, au lieu que l'Eglise ne peut tomber dans aucune erreur, en ce qu'elle enseigne unanimement et tout entière, parce que c'est à elle, et non pas aux membres particuliers qui la composent, que Jésus-Christ a promis et dû promettre une éternelle et infaillible direction de son esprit; et tout cela, comme nous disons, nous est connu sans l'entremise d'aucune écriture humaine ou divine, mais par la seule considération des règles inviolables de l'entendement et de la sagesse d'un Homme-Dieu, tels que ses miracles nous le font connaître sans la moindre obscurité.

Cela posé, chères âmes, autant de fois qu'il arrive aux catholiques de prouver l'Eglise par l'Ecriture, en agissant avec ceux qui sont sortis de sa communion, ne pensez

pas que ce moyen de prouver l'Eglise soit un moyen qu'ils emploient par contrainte ou par nécessité, comme si, en effet, c'était le seul dont ils puissent se servir ; le contraire vous a paru bien évidemment. Mais l'Ecriture marquant avec clarté les conditions extérieures de l'Eglise, et les hérétiques ou schismatiques demeurant d'accord de la vérité de cette Ecriture, nous voulons bien nous servir du témoignage de ces divins livres comme d'un moyen de preuve commun aux deux partis, et par l'autorité de ces mêmes livres, dont ils conviennent avec nous, nous leur faisons voir la vraie Eglise dont ils disputent contre nous. Mais si l'Eglise, en toute rigueur, peut se passer du témoignage des Ecritures saintes pour se faire reconnaître, il ne s'ensuit pas qu'on puisse de même se passer de celui de l'Eglise pour prouver la divine autorité des saintes Ecritures. Le parti contraire veut nous persuader, ou s'imagine pouvoir nous persuader qu'au seul aspect et au seul éclat de cette Ecriture, nous en connaissons la divinité et que nous sentons intérieurement qu'il n'y a qu'un Dieu qui ait pu nous la donner. Mais c'est en effet une pure rêverie dont ils tâchent de nous amuser. Et pour convaincre leur illusion fantastique en ce point-ci, je ne leur veux alléguer que le seul livre du Cantique des cantiques, qu'ils reconnaissent pour canonique, aussi bien que nous. Oseraient-ils bien soutenir qu'à la seule vue ou à la seule lecture de ce livre, où nous ne voyons au dehors et à la lettre que les sentiments apparents d'un amour humain ; nous apprenons néanmoins que c'est un livre tout divin, et qui n'a pu être inspiré que de Dieu seul, et qu'il ne fut jamais nécessaire que l'Eglise, par l'autorité souveraine qu'elle a de nous conduire dans les choses de la foi, nous assurât que c'est un ouvrage de cette qualité et tout dicté par le Saint-Esprit à son auteur ? Concluons donc, mes chers frères, que la règle de notre créance est toute claire et toute certaine, que c'est l'Eglise que le Fils de Dieu nous a laissée pour maîtresse de nos sentiments et pour souveraine interprète des mystères qu'il lui a plu de nous révéler, ou par ses Ecritures ou par la seule tradition de ses apôtres. Et concluons aussi que les catholiques en nous proposant les vrais fondements de notre foi ne se servent point d'un raisonnement circulaire et vicieux, comme s'ils prouvaient nécessairement l'Eglise par l'Ecriture, et l'Ecriture par l'Eglise, puisqu'en effet ils peuvent toujours nous faire voir quelle est la vraie Eglise par un principe tout différent de celui de l'Ecriture, et qu'au contraire l'infaillible autorité de cette Ecriture ne se peut prouver que par le témoignage infaillible de l'Eglise, qui nous l'a marquée, conservée et mise entre les mains.

Il faut toutefois avouer, chrétiens, que, quelque évidente et quelque assurée que soit d'elle-même cette règle de notre religion, nous ne laissons pas pour cela d'avoir besoin, pour la bien entendre, d'un esprit soumis, humble et attentif, que Dieu ne donne pas généralement à tous. *Non enim omnium est fides*, dit l'Apôtre (II *Thess.*, III, 2), et il est malaisé que notre raison, selon sa nature et sa manière ordinaire d'agir, ne souffre quelque peine et quelque trouble intérieur dans la recherche de ce guide de nos consciences, que la faiblesse de sa lumière et son peu d'application lui font bien souvent perdre de vue, et il n'est pas moins difficile aussi que dans ce trouble elle ne soupire vers l'état paisible de l'immortalité future, où la règle de nos pensées et de nos désirs sera la présence et la face découverte du Dieu même que nous y verrons dans la plénitude de ses perfections. Ils ne s'enseigneront plus l'un l'autre, dit Isaïe, et ils seront tous disciples du Seigneur, dit le Fils de Dieu après Isaïe : *Et erunt omnes docibiles Dei*. Pour l'étonnement où met quelques-uns le style simple et négligé des Ecritures saintes qui forment en partie notre règle de foi, c'est un scandale qui mérite à peine qu'on y fasse quelque réflexion. La grâce du langage ne convient pas au langage de la grâce, la force de l'éloquence et du raisonnement humain eût diminué ou obscurci celle des miracles, qui ont établi notre religion. *Ut fides vestra*, dit saint Paul, *non sit in sapientia hominum, sed in virtute Dei*. Il fallait prêcher, sans politesse et sans ornement de discours, l'art de bien vivre à ceux qui passaient honteusement toute leur vie à étudier l'art de bien parler. Le même esprit qui avait inspiré aux premiers chrétiens l'intelligence de toutes les langues, n'eût-il pas pu leur apprendre à les parler avec justesse et avec agrément, s'il l'eût jugé nécessaire au bien de ses élus ? Et quelle raison avons-nous de rechercher l'enrichissement de nos expressions et de ces images de nos pensées qui servent maintenant à nous faire entendre les uns aux autres, en même temps que nous attendons une vie de lumière où nos pensées seront elles-mêmes nos paroles, où nous aurons le bonheur de nous parler de la bouche de notre cœur, et où le Verbe même de Dieu sera la langue et l'interprète de ceux qui auront la gloire de le contempler ? *Linguæ cessabunt*, dit saint Paul (I *Cor.*, XIII, 8), *et scientia destruetur. Et videbunt faciem ejus*, dit saint Jean (*Apoc.*, XXII, 5), *et non egebunt lumine lucernæ neque lumine solis, quoniam Dominus Deus illuminabit illos, et regnabunt in sæcula sæculorum.*

Sus donc, chrétiens, si nous nous voulons établir dans une foi paisible et tranquille, élevons nos cœurs en tous temps vers ce lieu de gloire et de splendeur où finissent toutes les ombres qui jettent l'effroi dans nos esprits, lorsqu'ils considèrent dans la vraie Eglise ou le peu d'étendue qu'elle a sur la la terre en comparaison des sociétés idolâtres et sacriléges, ou le petit nombre d'élus qu'elle renferme en comparaison de celui des réprouvés, ou la profondeur des mystères qu'elle enseigne, et qui réduisent, comme dit l'Apôtre (II *Cor.*, X, 5), en captivité l'entendement humain, *Et in captivitatem redi-*

gentes omnem intellectum in obsequium Christi. Mais si nous trouvons dans la vie de la foi tant de sujets d'inquiétude et de trouble qui ne se peuvent tout à fait calmer qu'en celle de la gloire, grand Dieu ! qui pourrait exprimer les tourbillons et les orages infinis qui nous agitent dans les accidents de la vie humaine et naturelle, à moins que cet objet de la paix des anges et des âmes bienheureuses ne demeure devant nos yeux ?

Et certes, chrétiens, c'est ici que tout le peu que j'ai de raison se perd et se confond dans la pensée et dans la vue d'un si furieux océan de tempêtes et de naufrages. Car, hélas ! chrétiens, dites-moi, que dois-je dire? que dois-je taire? par où dois-je commencer? par où suivre, par où finir? Est-ce la tristesse ou la joie? Est-ce l'indigence ou les biens? Est-ce la gloire ou la honte? Est-ce le savoir ou l'ignorance, les cabanes ou les louvres? Est-ce la vie ou la mort qui nous troublent, qui nous émeuvent avec plus de violence? L'ignorant s'égare dans son aveuglement, le savant s'afflige de ne savoir rien en comparaison de ce qu'il désire de savoir : les richesses et l'indigence nous troublent à peu près de mêmes convoitises et de mêmes soins; la gloire nous étourdit, la confusion nous accable, le plaisir relâche nos forces, et nous met en proie aux douleurs; enfin lorsque la vie nous rit, la mort nous menace et vient nous ravir tout ce que la vie avait d'agréments et de douceurs. Puis donc, chrétiens, que nous naviguons dans un océan si irrité, si plein d'écueils et d'orages, que pouvons-nous faire de mieux que de porter nos yeux vers le ciel, et vers le lieu de repos où tous ces orages seront apaisés, et d'où nous tirons dès à cette heure un moyen présent de les calmer par le désir et par l'espérance d'arriver un jour à ce port unique de notre sûreté? C'est cette espérance, et c'est cette étoile de joie et de salut, qui rend la lumière et la paix aux âmes les plus agitées, et les affermit dans l'ébranlement de leurs plus violentes adversités. Eh quoi! chrétiens, cette gloire bienheureuse n'est-elle pas assez abondante pour satisfaire nos désirs? mais c'est la vue de Dieu, c'est le comble de tous les biens. Est-elle trop incertaine pour y attacher nos affections? mais les miracles qui nous la confirment, et nous la présentent comme la couronne de la piété, peuvent-ils partir d'une autre source que de celle de la piété même? Est-il possible que ces miracles eux-mêmes aient trop peu de fondement et de certitude pour en être persuadés? mais nos pères parlant aux Césars, en prennent leurs yeux à témoins; nos plus cruels adversaires les avouent, nos confesseurs, nos martyrs les scellent de leur sang, et le rapide progrès de l'Evangile en tous les lieux du monde, malgré le fer et le feu, malgré la douleur et la mort : n'en est-ce pas une preuve claire et invincible au jugement de tous ceux qui gardent encore quelque lumière de sens commun?

Mais, ô Dieu, qui formez les cœurs, et qui les changez comme il vous plaît, Dieu qui avez voulu confirmer la résurrection de votre Fils part tant de vifs et sensibles témoignages, mais qui nous les cachez, ou relevez en cette vie selon la règle et l'économie de vos secrets jugements, ouvrez les yeux de ce peuple; daignez, Seigneur, lui découvrir, par un don spécial de votre grâce, les fondements immobiles qui appuient l'espérance et la foi de vos élus. Et vous, sainte congrégation, qui ne faites pas seulement profession de ramener les infidèles, mais de fortifier les croyants, joignez vos vœux à mes vœux, joignez vos larmes aux miennes, crions tous ensemble, mes frères : Seigneur, ouvrez les yeux de ce peuple, et ne veuillez point le punir du crime de ses infidélités passées, en ne l'aidant pas, selon le besoin qu'il en peut avoir, à contempler des yeux de son âme les merveilles de vos mains. Vous avez dit, Seigneur, autrefois à un de vos prophètes : Aveugle le cœur de ce peuple (*Is.*, VI, 10), afin qu'en entendant il n'entende point, et qu'il ne voie point en voyant; et nous osons aujourd'hui vous dire au contraire : Eclairez, Seigneur, le cœur de ce peuple, et ne veuillez pas exercer sur ses péchés une si terrible vengeance que de lui ôter maintenant la lumière de vos grâces, pour le priver à jamais de votre gloire en la résurrection immortelle de vos saints.

SERMON III,

DEUXIÈME DE LA RÉSURRECTION,

(*Prononcé dans l'église des Filles de Saint-Thomas au faubourg de Saint-Antoine.*)

Videns autem Petrus respondit ad populum : Viri Israelitæ, vos auctorem vitæ interfecistis, quem Deus suscitavit a mortuis, cujus nos testes sumus.

Pierre voyant cela, répondit au peuple : Hommes israélites, vous avez fait mourir l'auteur de la vie, lequel Dieu a ressuscité des morts, et c'est de quoi nous sommes les témoins (*Act.*, III).

Comme il n'y a eu que l'esprit de Jésus-Christ qui ait eu la force de le ressusciter des morts, il n'y avait aussi que cet Esprit saint et tout-puissant qui fût capable d'inspirer à ses disciples la constance de prêcher la résurrection des morts, et de la prêcher au milieu des Juifs et des gentils, et d'un nombre infini d'ennemis jurés de sa sainte religion. Et en effet, mes sœurs, comme il n'est rien de plus étonnant que la faiblesse et la lâcheté, si je l'ose dire, que témoignent ses apôtres pour la gloire de son nom, avant que la flamme de cet Esprit descendît sur eux, il n'est rien aussi de plus surprenant que le courage et la fermeté qu'ils font paraître à prêcher leur Maître ressuscité dès le moment qu'ils furent remplis et embrasés du feu de son Esprit. Je ne sais, mes sœurs, si nous faisons, tous tant que nous sommes, assez de réflexion sur un changement de cette qualité; mais je sais bien que rien n'en mérite davantage, et que ce seul changement de l'âme et de la disposition intérieure des apôtres, bien envisagé dans les accidents et dans les circonstances qui l'accompagnent,

est une des preuves les plus manifestes et les plus indubitables que le Fils de Dieu nous ait données de la vérité de sa glorieuse résurrection. C'est aussi, mes sœurs, ce que j'ai dessein de vous faire voir au premier point de ce discours, me réservant de vous exhorter dans le second, à vous affermir dans la créance de cette divine immortalité et à en faire désormais l'unique objet et l'unique règle de votre vie dans ce lieu de notre commun bannissement. Mais avant, mes sœurs, que de nous engager dans un entretien de cette importance, implorons la grâce du même Esprit, qui a changé celui des saints apôtres, et le conjurons d'avoir la bonté de nous l'accorder par l'entremise de la Vierge Mère, et de cette créature miraculeuse, qui en reçut toute la plénitude dans l'instant qu'elle entendit ce salut de l'Ange : *Ave, Maria.*

Après la glorieuse résurrection du Fils de Dieu, les apôtres ayant passé de leur commune timidité à une commune résolution de le confesser publiquement, et d'attester le nouveau miracle de sa nouvelle vie aux Juifs et aux Gentils, il faut sans doute qu'un si extraordinaire changement de courage ait été en eux un effet ou de leur raison, ou de leur foi, ou de leur vertu, ou de leur patience, ou d'une expérience sensible et manifeste, qu'ils aient faite de la vérité de l'événement qu'ils annonçaient avec tant d'éclat et de force à tous les hommes.

Pour la raison que, vit-on jamais de moins éclairé que le sens de ces disciples avant la résurrection de leur Seigneur? A tous moments il leur met devant les yeux leur ignorance et leur stupidité : *Nondum cognoscitis neque intelligitis, adhuc cæcatum habetis cor vestrum* (*S. Marc*, VIII, 17). A moins qu'il ne bégaie avec eux, pour ainsi dire, et qu'il ne s'abaisse à leur éclaircir de point en point les choses les plus simples, ils ne conçoivent ni n'entendent rien à tout ce qu'il leur dit. On ne leur voit jamais comprendre par eux-mêmes ni paraboles, ni mystères dans tout le corps de l'Evangile. Pour ce qui regarde leur foi, pouvait-elle être plus imparfaite et chancelante qu'elle paraissait en ce temps-là? Le Fils de Dieu, en toute rencontre, leur en reproche la faiblesse. S'il leur demande quel il est, ils hésitent, ils sont dans le silence. Pierre est le seul d'entre tous qui lui répond qu'il est le Christ (*S. Matth.*, XVI, 17) et le Fils du Dieu vivant; mais ce même Pierre qui, en cette occasion, répond si hardiment, n'est guère mieux persuadé que ses collègues, et il est à son tour accusé de peu de foi : *Modicæ fidei, quare dubitasti* (*S. Matth.*, XIV, 31)? Quant à leur vertu qu'ils auraient dû témoigner par un sincère détachement du monde, où nous paraît ce détachement, puisqu'au contraire ils n'ont dans l'esprit que des idées de grandeurs, de prospérités et de richesses temporelles? Jésus-Christ même étant déjà ressuscité, mais ne leur ayant pas encore donné le Saint-Esprit, ils lui demandent d'une commune voix s'il ne doit pas rétablir bientôt le royaume d'Israël : *Domine, si in tempore hoc restitues regnum Israel* (*Act.*, I, 6). Et à l'heure même que ses ennemis étaient sur le point de l'arrêter, et qu'il leur avait désigné le malheureux qui se préparait à le trahir, ils se mettent à se quereller et à disputer pour savoir qui d'eux occuperait la première place dans ce royaume imaginaire : *Facta est autem contentio inter eos, quis eorum videretur esse major* (*S. Luc*, XXII, 24). Pour leur patience et pour leur courage à souffrir les afflictions, ils n'avaient point eu encore d'occasion de l'éprouver avant la prise de leur Maître, et à la première qui se présente ils l'abandonnent et le laissent entre les mains de ses parricides. Si donc ce n'a pu être ni par la raison, ni par la foi, ni par la vertu, ni par la patience, qui auraient paru jusqu'alors dans leurs actions ou dans leurs paroles, qu'ils reviennent de leur étonnement et de leur fuite, et qu'ils se résolvent unanimement à confesser leur divin Sauveur et à publier sa résurrection aux Juifs et aux barbares, au péril même de leur vie, ne faut-il pas nécessairement qu'ils se soient portés à une conduite si généreuse et si différente de leur première conduite, par un principe tout différent, et que le seul objet et la seule vue de leur Maître ressuscité, selon qu'ils l'assurent aux yeux de tout le monde, leur ait inspiré cette nouvelle résolution?

Mais afin, mes sœurs, que vous puissiez mieux concevoir la force de ce raisonnement, considérez, s'il vous plaît, que s'il a paru quelque infirmité dans ces disciples, soit de peu d'intelligence, ou de peu de foi, ou d'amour du monde, ou de bassesse de courage, tout cet amas d'imperfections humaines est arrivé, comme à son comble, dans l'approche de la croix et de la passion du Fils de Dieu. C'est alors, mes sœurs, que, leur ayant manifestement prédit sa mort et sa résurrection, ils ne comprennent quoi que ce soit, dit l'Evangile, dans une si claire prophétie, et ce mystère tout développé ne laissait pas d'être fermé devant leurs yeux : *Et ipsi nihil horum intellexerunt, et erat verbum istud absconditum ab eis, et non intelligebant quæ dicebantur* (*S. Luc.*, XVIII, 34). Ce fut alors, ou peu après, comme il a été déjà dit, qu'avec grande chaleur ils disputèrent la préséance et la supériorité du rang entre les larmes, s'il faut ainsi dire, et les gémissements de leur Seigneur : *Facta est contentio inter eos, quis eorum videretur esse major*; ce fut alors qu'il leur prédit l'abattement où ils tomberaient pendant l'orage de sa persécution, et qu'il leur serait un sujet de ruine et de scandale : *Omnes vos scandalum patiemini in me, in ista nocte* (*S. Matth.*, XXVI, 31).

Sur quoi, mes sœurs, vous observerez que dans tous le temps que le Fils de Dieu prêcha son Evangile, ni lui ni ses disciples ne souffrirent, de la part du monde ou de Satan, aucune violence qui pût arrêter l'avancement de cette céleste doctrine. Durant

cette enfance, s'il faut dire ainsi, de la foi chrétienne, Dieu conduisait comme par la main les disciples de son Fils, et par une grâce toute singulière, n'empêchait pas seulement leurs adversaires de leur nuire, mais inclinait même le cœur des Juifs à les secourir dans leurs besoins : *Nolite portare sacculum, neque peram* (*S. Luc.*, X, 4) : *numquid aliquid defuit vobis* (*Ibid.*, XXII, 35) ?

Mais jusqu'à quand Dieu leur donna-t-il cette particulière protection? Jusqu'à ce que, dans l'approche de la croix, l'ennemi fût détaché et comme mis en liberté de faire la guerre aux saints, et que Jésus-Christ se vît obligé de convier ceux de sa suite à prendre les armes et à songer à la sûreté de leur personne : *Et qui peram non habet, vendat tunicam suam, et emat gladuim* (*Ibid.*, 36) ; témoignant par là qu'ils ne devaient plus, comme auparavant, s'attendre à lui, ni à une assistance extraordinaire du ciel, mais recourir aux moyens accoutumés, naturels et pratiqués par les autres hommes, pour se défendre de leurs ennemis. Et ainsi cette tempête et cette foudre de la persécution humaine, étant tombée inopinément sur eux, il ne faut pas s'étonner s'ils perdent cœur à une attaque si imprévue et si, étourdis du coup, ils ne trouvent de salut que dans le soin de s'échapper.

Si donc, chrétiens, à la veille de la croix et du martyre du Sauveur ils nous paraissent plus faibles que jamais en toutes choses, en sens, en foi, en vertu et en courage, par quels degrés ont-ils pu monter de cette faiblesse à une si haute magnanimité, que de prêcher comme ils font, malgré la rage et la fureur de la synagogue, Jésus-Christ ressuscité ; à moins qu'il ne leur eût effectivement apparu tel qu'ils le publiaient et que la venue de sa nouvelle vie ne leur eût donné autant de force et de courage que celle de sa mort leur avait causé d'abattement et de frayeur. Mais pour venir de l'observation des temps à celle des personnes, considérez que le prince même de la troupe apostolique, et ce grand Apôtre choisi pour être un jour le fondement immobile de l'Eglise, est celui des douze que nous voyons le plus souvent et le plus sévèrement repris des défauts de ses collègues, soit d'ignorance ou d'ambition, ou de peu de foi ou d'attachement aux biens de ce siècle, ou de pensées humaines et charnelles. *Vade post me, satana*, lui dit le Fils de Dieu (*S. Matth.*, XVI, 23), *scandalum es mihi : quia non sapis ea quæ Dei sunt, sed ea quæ hominum*, comme c'est aussi le seul de ses confrères, de qui le Fils de Dieu prophétise la lâcheté, et qui en effet le renonce honteusement sur la demande d'une esclave.

Et cependant ce même disciple qui passait les autres en perfectious autant qu'il devait un jour les passer en dignité et en puissance, est le premier qui rend témoignage de la gloire de son Maître, et qui paraît comme porte-enseigne des prédicateurs d'une vérité si odieuse aux zélateurs de la religion judaïque. Mais par quel secret, je vous prie, du plus faible qu'il était, est-il devenu le plus magnanime des apôtres, à moins qu'il n'ait vu de ses propres yeux ce qu'il prêche aux yeux et aux oreilles de tout le peuple malgré les fers et les feux qui le menacent? Pierre, dit saint Luc, se tenant debout avec les onze, éleva sa voix, et leur parla de la sorte : Hommes israélites, (*Act.*, II, 22 *et sequ.*), et vous tous qui demeurez dans Jérusalem, soyez attentifs à mes paroles, etc. Vous avez fait mourir en croix par des mains injustes et criminelles Jésus de Nazareth, qui était un homme approuvé de Dieu par les miracles et par les prodiges qu'il a opérés au milieu de vous, comme nul de vous ne peut l'ignorer : ce que vous n'eussiez pourtant jamais fait à moins que Dieu ne l'eût ordonné ou permis ainsi, selon l'arrêt de son éternelle volonté ; c'est ce Jésus même qu'il a ressuscité, de quoi nous tous sommes les témoins en ce jour-ci : *Hunc Jesum resuscitavit Deus, cujus omnes nos testes sumus.* Que toute la maison d'Israël apprenne donc cette vérité, que c'est ce Jésus même, dont vous êtes les meurtriers, que Dieu a fait son oint, et souverain maître de toute créature.

Voilà comme parle aujourd'hui ce même Pierre, autrefois si lâche et si timide, avant que les Juifs eussent accomplis leur parricide en la personne de son Maître. Lorsqu'il pouvait encore espérer de sa part quelque secours pour arrêter leur violence, il tremble à leur abord et s'échappe de leur colère, et dans le temps que son Maître ne vit plus, et que les Juifs ont fait de lui tout ce que leur rage a pu leur suggérer, il reprend courage, et se produit dans leurs assemblées pour leur annoncer la résurrection du criminel qu'ils ont fait mourir. Lorsqu'il peut douter de l'événement de leur entreprise, il les appréhende et les évite, et lorsqu'il voit leur malice victorieuse et triomphante, il vient les attaquer, il leur reproche leur ingratitude sacrilége, et les menace, tout puissants qu'ils sont, au milieu de sa faiblesse, *Salvamini*, leur dit-il (*Act.*, II, 40), *a generatione ista prava.* Mais qu'est-ce donc, mes sœurs, qui en si peu de temps a fait d'un seul homme, deux si différents hommes : d'un Pierre si lâche, un Pierre si constant ; d'un Pierre sans cœur et sans vigueur, un Pierre intrépide et inébranlable aux plus cruelles images de la mort? Serait-ce peut-être qu'en tout cela il y aurait eu de l'intelligence entre le Maître et les disciples, qu'ils auraient pû lui donner parole secrètement qu'ils s'enfuiraient pendant sa passion, et qu'ils reviendraient, peu de jours après sa mort, abuser les hommes en leur prêchant une fausse résurrection ?

O imagination puérile et ridicule ! Celui qui avait mille fois éprouvé le peu de sens le peu d'habileté, et le peu de courage de ses disciples, comme nous venons de le justifier, quelle assurance aurait-il pu prendre à leur parole en les engageant dans une promesse qui aurait dû leur coûter la vie, et qu'ils n'auraient pu lui tenir qu'en s'ex-

posant volontairement aux plus terribles supplices? Leur pouvait-il aussi conseiller de s'éloigner pendant sa passion pour les conserver et les garantir de la cruauté des Juifs? Mais aurait-il moins hasardé leur vie en les obligeant de revenir, après sa mort, annoncer la fable d'une feinte résurrection, étant si aisé à juger ou à prévoir que la fureur de la synagogue, qui avait éclaté contre lui pendant sa vie, ne serait pas moins embrasée contre ceux qui le soutiendraient après sa mort?

Mais accordons que par impossible, tout lâches, tout charnels et tout incrédules qu'ils étaient, il lui aient promis de donner leur vie pour prêcher aux hommes une si grossière imposture, par quel miracle est-il arrivé que nul de ces fourbes n'ait violé la religion de sa parole, que nul n'ait trompé dans la promesse de tromper, et qu'ils aient tous persisté fidèlement dans l'exécution de leur fourberie sous les menaces et sous le glaive de leurs persécuteurs? ou s'il y en a eu, comme sans doute il y en aurait eu parmi ce grand nombre de séducteurs, qui par faiblesse ou par légèreté, ou par la crainte des tourments, se soient enfin laissé persuader de mettre au jour tout le mystère d'une si impudente hypocrisie, par quel mystère encore plus étrange est-il arrivé, que ni les Juifs ni les idolâtres si éclairés et si ennemis de la naissance de notre sainte religion, ne nous ont jamais reproché, ni de vive voix, ni par écrit, cette découverte et cette conviction d'une telle hypocrisie? Joignez au témoignage de nos douze apôtres celui des cinq cents frères, qui selon saint Paul (I *Cor.*, XV, 6), se glorifiaient d'avoir vu en même temps et tous à la fois Jésus-Christ ressuscité, sans que ni saint Paul de sa part ait pu jamais être convaincu d'avoir supposé ce grand nombre de témoins, ni ces témoins de leur part de s'être vantés d'une vision illusoire et chimérique. Nous nous sommes autrefois assez étendu à faire voir la solidité de cette preuve, mais il sera bon maintenant de nous arrêter particulièrement à celle qui se tire du côté de Judas le déserteur, et le vendeur exécrable de son maître. Car s'il y eût eu de la collusion entre Jésus-Christ et ses disciples, cet apostat eût-il pu ou l'ignorer ou la celer? s'il en eût été le confident et le complice, aurait-il pu s'empêcher d'en être aussi le dénonciateur et le trompette, s'il faut ainsi dire, dans le temps de sa trahison?

Mais pour vous mieux découvrir la profondeur de ce mystère, il faut, mes sœurs, vous faire observer, en cet endroit, que par une sage et merveilleuse conduite du Fils de Dieu, il a voulu que Pierre et Judas, que le premier et le dernier de ses disciples aient été ceux qui l'ont le plus offensé et plus outragé dans sa passion: Pierre en le reniant, et Judas en le vendant à ses persécuteurs; Pierre à qui son maître avait départi plus de faveurs et plus de grandeurs qu'à tous les autres, en le faisant le chef de son Église; et Judas à qui le même Seigneur avait témoigné le plus de confiance, en lui commettant la garde et le dépôt de ses trésors. Et qu'arrive-t-il néanmoins après cela? que ce même Pierre, que le Fils de Dieu avait comblé de plus de bienfaits, est le seul qui le renie par une lâche ingratitude, et que ce même Judas en qui Jésus-Christ avait témoigné le plus de confiance est le seul qui le trahit et qui le livre à la cruauté de ses tyrans. Et dans ces étranges événements, quel a été le dessein du Rédempteur? En premier lieu de faire éclater sa toute-puissance après sa mort, en faisant de Pierre, c'est-à-dire du plus faible et du plus ingrat de ses apôtres, le plus reconnaissant, le plus zélé pour la gloire de son maître et le plus constant à le confesser devant les hommes au péril de sa propre vie. *Simon Joannis amas me plus his? Tu scis, Domine, quia amo te* (*S. Joan.*, XXI, 15). Voilà l'avantage de sa charité sur celle de ses collègues. *Cum senueris*, lui dit Jésus-Christ, *extendes manus tuas, et alius te cinget et ducet quo tu non vis. Hoc autem dixit significans qua morte clarificaturus esset Deum* (*Ibid.*, 18, 19). Voilà l'avantage de son courage sur celui de ses confrères, étant destiné par un privilége particulier à mourir en croix pour son seigneur, dans la langueur et dans l'extrémité de sa vieillesse. *Cum senueris alius te cinget et ducet quo tu non vis.* En second lieu, Jésus-Christ permet que Judas le quitte et le livre à ses ennemis, pour nous donner dans la trahison de cet apôtre un témoignage assuré de la candeur et de la pureté parfaite de ses mœurs, étant certain que s'il y avait eu quelque égarement, ou quelque désordre caché dans sa conduite, ce scélérat et infidèle confident de ses plus secrètes intentions n'eût pas manqué de le publier. Où a donc mieux paru la vertu parfaite de Jésus-Christ ressuscité, que dans la parfaite infirmité de saint Pierre, convertie en invincible force par Jésus-Christ même après sa mort? Et où a pu mieux aussi reluire l'innocence et la simplicité du même Sauveur, que dans la fraude et dans l'apostasie de Judas, qui dans le temps qu'il trahit son maître et qu'il le vend à deniers comptants à ses bourreaux, n'a rien à leur dire, qui puisse aller à la flétrissure de ses mœurs et de sa réputation?

Ainsi, mes sœurs, par un sublime et profond mystère, il a fallu d'une part, que Pierre devînt faible, et le plus faible de tous les disciples, pour faire paraître, dans l'inopiné raffermissement de son courage, la puissance et la très-grande puissance de son maître; et que de l'autre, Judas devînt perfide, et mourût perfide, pour témoigner la fidélité de son seigneur, puisque dans le temps même de sa trahison il n'eut rien du tout à lui reprocher. Enfin Jésus-Christ en qualité de médiateur de Dieu et des hommes, étant destiné à nous enseigner comme maître et nous racheter comme sauveur, et devant être fidèle et véritable comme maître et puissant comme sauveur, nous pouvons dire qu'il a témoigné sa puissance de sauveur en rassurant l'infirmité de Pierre qui l'a depuis glo-

rifié par son martyre ; et qu'en même temps il a fait paraître sa fidélité de maître en permettant l'apostasie de Judas, en ce que Judas n'a pu le convaincre d'aucune imposture ou hypocrisie en le livrant à ses ennemis, quoi qu'il lui eût été bien facile de le faire étant le plus proche et le plus ordinaire témoin de sa conduite, s'il y eût eu lieu de l'en soupçonner.

Mais pour vous montrer plus évidemment encore à quel point la chute ou la perfidie de Judas est une preuve manifeste de l'innocence de son Maître, considérez, mes chères sœurs, que tout imposteur étant prévenu de quelque passion déréglée et secrète, et ne la pouvant contenter qu'aux dépens de ceux qu'il a en vue de séduire, il ne peut jamais disposer si adroitement des biens acquis par ses artifices, que ceux qui en ont la dispensation ne savent bien le commerce illégitime et le mauvais usage qu'il en fait pour satisfaire ses injustes cupidités. Si donc le Maître de Judas le traître se fut proposé de cacher quelque passion, ou quelque vice sous le voile d'une fausse piété, étant obligé, comme sans doute il aurait été, de faire servir le gain déshonnête de ses fourberies à ses désirs illicites et criminels, qui en eût pu mieux révéler toute la fraude, que le garde, le dépositaire et l'économe de son trésor? Oui, comme d'une part ce sont les richesses qui donnent aux méchants de quoi rassasier la brutalité de leurs passions, et que de l'autre il n'y a pécheur ni hypocrite, si fin ni si avisé, qui quelquefois par emportement ou par imprudence ne mésuse ouvertement de ses biens, ou qui ne puisse du moins être surpris dans cet abus par ses plus proches et plus familiers ministres, pouvons-nous avoir une preuve plus certaine de la pureté et de la sincérité du Fils de Dieu, que celle qui se prend de la révolte de Judas, en ce qu'il paraît n'avoir pu flétrir ou obscurcir de quelque crime que ce fût l'innocence de son Seigneur, après avoir eu si longtemps l'économie et le maniement de ses richesses, et avoir été pendant tout ce temps le perpétuel et le plus intime témoin de sa vie domestique?

Et aussi, mes sœurs, bien loin de calomnier et de diffamer le saint Agneau, dont il avait vendu le sang, il est visible et connu de tout le monde qu'il eut lui-même en horreur sa perfidie dès l'instant qu'il l'eut commise, et qu'il voulut être lui-même son bourreau, après avoir été le traître de son Maître. Car s'il est faux qu'il ait détesté son crime et qu'il l'ait puni de ses propres mains; d'où vient, mes sœurs, que les fidèles dès le commencement de l'Evangile ayant publié le désespoir de cette âme infortunée, et rapporté que de l'argent même qu'il avait rendu aux magistrats par le repentir de sa trahison, on en avait acheté un héritage appelé le Champ du sang, *Hacheldama*, en éternelle mémoire d'un événement si mémorable, il ne s'est trouvé ni Grec, ni Juif, qui ait osé le contester, et qui se soit avisé de nous reprocher une imposture aussi impudente qu'elle eût été facile à convaincre et à rejeter sur le front de ses auteurs?

Et en effet, supposé que les chrétiens se fussent vantés avec fausseté de la repentance de Judas, n'eussent-ils pas excité par là la curiosité des Juifs à éclaircir un fait si important et à s'enquérir dans les formes ordinaires et juridiques de la vie de ce traître, et de ce qu'il serait devenu depuis son apostasie pour avoir de quoi réfuter le bruit que les chrétiens en faisaient courir; et ensuite le murmure et l'éclat public d'une si célèbre conviction ayant rempli tout l'univers, n'aurait-il pas raisonné sans cesse dans la bouche de nos juges, ou dans la plume, s'il faut ainsi dire, de nos calomniateurs israélites ou gentils? Mais après tout, qu'il n'y ait jamais eu ni Judas, ni autre disciple du Seigneur, qui par promesses ou par menaces, par force ou par douceur, ait accusé ou son Maître, ou les disciples de son Maître d'une résurrection inventée ou supposée, ou de quelque autre fiction que ce puisse être, voici Saul, devenu Paul, qui vient nous l'attester, et nous le signer de son sang aux yeux des Juifs et des Romains.

Et de vrai, chrétiens, si par adresse ou par violence on eût tiré des apôtres quelque aveu de fourberie et d'hypocrisie dans leur ministère, le grand Saul, le plus savant et le plus zélé défenseur de la synagogue, et le plus rude persécuteur du nom chrétien, eût-il changé tout à coup comme il changea sa persécution en larmes? l'eût-on jamais vu se révolter contre la loi de son pays, et renoncer à sa propre vie pour embrasser une secte diffamée et convaincue d'imposture? Oui, si on eût découvert de la fraude dans le Maître des apôtres, ou dans quelques-uns des apôtres mêmes, le plus éclairé et le plus animé de nos tyrans aurait-il pû ou l'ignorer, ou le sachant, donner son sang pour la couvrir ou la justifier?

O adorable secret des conseils de Dieu! car ayant destiné ces deux grands vases de sa grâce, Pierre et Paul, pour être les premiers et les plus hardis témoins de la vérité de son Evangile, considérez comme il les conduit par deux diverses et contraires voies à une même fin, et comme ils appuient également l'un et l'autre par leur vocation toute différente l'autorité et la créance de leur ministère. Il change Pierre, il change Paul, mais d'un changement tout divers et tout contraire. Le Fils de Dieu à l'égard de Pierre, d'ignorant et lâche qu'il était l'ayant rendu tout d'un coup sage, constant et intrépide, il établit par ce changement miraculeux la vérité de sa glorieuse résurrection; et au contraire, à l'égard de Paul, ou de Saul, de savant, superbe et inhumain qu'il avait paru jusqu'alors, le rendant humble, docile et compatissant aux disgrâces des chrétiens, il en fait un autre témoin irréprochable de cette même vérité et de la même résurrection, et pour en tirer un même avantage et un même effet il les transforme tous deux en deux façons toutes contraires. Il rehausse Pierre, il rabaisse Paul : il relève

Pierre en le fortifiant et en l'éclairant, il humilie Paul en l'aveuglant et en le radoucissant, et dans l'exaltation de l'un, et dans le ravalement de l'autre, il nous met devant les yeux deux preuves indubitables de sa bienheureuse immortalité.

Si Pierre destiné pour l'instruction de la synagogue eût différé quelque temps de lui annoncer Jésus-Christ ressuscité, on eût pu croire qu'il l'aurait fait par un principe de lâcheté, et qu'il attendait l'attiédissement de la rage judaïque, qui avait opprimé son Rédempteur, et c'est pour cela que son Rédempteur le fortifie, l'illumine et lui fait prêcher sa résurrection aussitôt en suite de sa mort, de son ascension au ciel et de la descente de son Saint-Esprit. Mais il ne devait pas en être de même du grand Paul. Comme Dieu l'avait particulièrement choisi pour éclairer l'ignorance des gentils et pour annoncer la résurrection chrétienne à tous les peuples de l'univers, il a fallu que, savant, habile et zélé comme il était pour les intérêts de la synagogue, il fit pour un temps une rude guerre à l'Evangile, dont il se devait déclarer un jour le défenseur, et qu'il fût pour un temps le persécuteur du même Dieu, dont il devait devenir un jour le ministre et le martyr.

Et pour quelle cause, mes chères sœurs? Pour témoigner aux peuples gentils, dont il allait être le maître et le docteur, qu'il ne venait point leur prêcher une doctrine dont il n'eût bien reconnu les fondements et les principes par une longue et soigneuse application à l'examiner, et après avoir apporté autant d'attention et de curiosité pour en pénétrer les nouveaux mystères, qu'il avait eu de fureur pour en empêcher l'établissement et le progrès. Ainsi, mes sœurs, en portant Pierre, qui l'avait renié devant les Juifs, à leur publier sa résurrection incontinent après sa mort, il leur fait voir manifestement que ce ne peut être que son bras divin qui ait relevé le courage de cet apôtre, et en faisant un apôtre tout à coup de l'ancien tyran et persécuteur de son Eglise, il fait connaître aux gentils qu'il n'y a que l'éclat et l'évidence de sa résurrection qui ait pû dompter la fierté de ce tyran. Serait-ce peut-être par le mouvement de quelque passion de sensualité ou d'avarice, ou de vanité, que d'ennemi de la religion chrétienne, il s'en est rendu le défenseur? Mais nous voyons particulièrement éclater dans sa conduite, et beaucoup plus même que dans celle des autres apôtres, les œuvres de conseil et de perfection évangélique en ce qui touche les vertus opposées à ces vices, puisque sa conduite a été en premier lieu d'éloigner de sa compagnie généralement toute sorte de femmes, et même de celles que saint Pierre et plusieurs autres apôtres avaient coutume de garder, et de mener avec eux en qualité de femmes-sœurs : *Numquid non habemus potestatem*, dit-il (I *Cor.*, IX, 5), *mulierem sororem circumducendi sicut et cæteri apostoli, et fratres Domini, et Cephas?* Voilà l'éminente perfection de Paul dans la profession d'une vie pure et angélique devant Dieu et devant les hommes. En second lieu, de prêcher gratuitement l'Evangile aux Juifs et aux gentils, et de vivre du travail de ses propres mains; au lieu que les autres apôtres, ses collègues, recevaient du moins une honnête rétribution de leur ministère pour la sustentation nécessaire de leur vie : *Quæ est merces mea?* dit-il (*Ibid*, 18), *Ut Evangelium prædicans, sine sumptu ponam Evangelium.* Voilà l'excellente perfection de Paul dans le détachement de l'amour du bien et même du gain le plus légitime selon toutes les lois humaines et divines. Et en troisième lieu, de vouloir bien s'exposer à la honte de passer pour un insensé en se chargeant, plus particulièrement qu'aucun des apôtres, d'annoncer aux princes, aux magistrats et aux savants du gentilisme un Dieu crucifié, et dans ce Dieu crucifié un mystère de folie aux yeux de ces princes et de ces savants, *Judæis scandalum*, dit-il (*Ibid*, I, 23; *Act.*, IX, 15), *Græcis stultitiam. Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus et regibus.* Voilà, mes chers frères, la parfaite humiliation de Paul dans le mépris absolu qu'il fait de l'infamie et de la dérision du monde.

Hé! quel est donc le motif humain qui l'eût porté à embrasser la doctrine de son Maître, et à s'en rendre la victime et le martyr, de persécuteur qu'il en était auparavant, puisque ce ne peut être, ni la sensualité, dont il rejette les moindres apparences, ni l'amour du bien, dont il se prive au préjudice de ses droits apostoliques, ni enfin la vanité, dont l'éloignement fait toute la matière de sa consolation et de sa gloire, et qu'en tout cela même, comme nous venons de le prouver, il paraît avoir un avantage singulier sur tout le reste de ses saints collègues dans l'apostolat, à la réserve de saint Barnabé?

Mais allons plus loin, mes chères sœurs, allons de merveille en merveille plus étrange, et de ce mystère passons à un plus grand. L'Eglise chrétienne, dès sa naissance, ayant paru au milieu de deux cruels et implacables adversaires, qui étaient les Juifs et les gentils, comme Jésus-Christ crucifié au milieu de deux brigands, dont l'un enfin le reconnaît et c'est le peuple des gentils, et l'autre persiste à le maudire et à le blasphémer et c'est le peuple des Hébreux, le grand saint Paul, appelé d'entre les Juifs pour être maître des gentils, est en même temps établi de Dieu pour la défense de sa nouvelle Eglise contre ces deux sortes d'ennemis : contre les juifs dont il est le frère, et contre les gentils dont il est le maître particulier. En combattant ces premiers il leur allègue qu'il était Juif aussi bien qu'eux. *Israelitæ sunt, et ego* (II *Cor.*, II, 22), qu'ils étaient témoins de son zèle pour leur loi, et de sa longue et furieuse résistance aux vérités du même Evangile qu'il leur annonçait; et en combattant les gentils, il leur fait savoir qu'après une forte, persévérante et publique rébellion aux lumière de la grâce, il avait enfin cédé malgré lui, et qu'une soudaine et sensible

apparition de celui même qu'il persécutait, lui avait ouvert les yeux de l'esprit et fait changer son obstination en repentir. A nos ennemis d'entre les Juifs il leur déclare qu'il est pharisien et versé comme eux dans l'intelligence de la loi ; et à nos ennemis d'entre les Grecs, il représente qu'il est philosophe et qu'il est éclairé aussi bien qu'eux des connaissances de la sagesse humaine ; et il fait entendre en même temps à tous les deux, que si dans la longue et funeste guerre qu'il venait de faire à l'Evangile, il eût reconnu dans cet Evangile des maximes opposées, ou aux préceptes de la loi divine, ou aux principes de la raison naturelle, il leur était bien facile de juger qu'après l'avoir si opiniâtrément combattu, il n'aurait jamais entrepris de le défendre et de le prêcher en tous lieux, comme il faisait au milieu des roues et des bourreaux et dans une attente éternelle du martyre. *In infirmitate*, leur dit-il, (I *Cor.*, II, 3), *et timore multo fui apud vos.* Et en effet, s'il eût remarqué de l'hypocrisie et de l'artifice en la conduite des prédicateurs de l'Evangile, comme sans doute il l'eût découvert s'il y en eût eu, aurait-il pu se résoudre tout d'un coup à le soutenir ; d'inexorable persécuteur qu'il en était auparavant, en devenir l'invincible défenseur, et le prêcher parmi tant d'opprobres et de misères, avec bien plus de véhémence et de force qu'il n'en avait témoigné pour le combattre?

Mais allons encore plus loin, mes chères sœurs, et suivons des yeux de l'esprit le divin ordre et les routes admirables que tient le Fils de Dieu dans la manifestation de sa nouvelle vie. Nous avons vu qu'il l'a fait prêcher aux Juifs par un Juif, et c'est le grand saint Pierre ; et aux gentils par un autre Juif, et c'est le grand saint Paul. Voyons maintenant comme il a voulu la faire annoncer aux barbares et aux gentils par les gentils mêmes.

Il est vrai, mes sœurs, que, dans la naissance de l'Eglise, on a vu peu de philosophes et peu de grands la reconnaître : *Non multi sapientes, non multi potentes, non multi nobiles* (*Ibid.*, I, 26). De peur, mes sœurs, qu'on ne vînt à évacuer le mystère de la croix, et qu'on n'attribuât à l'autorité des grands ou aux raisonnements des philosophes, l'œuvre de Dieu et de sa grâce dans l'établissement de l'Evangile ; mais de peur aussi qu'on n'eût imputé la persuasion de cette divine doctrine à la docilité des simples, ou à l'ignorance des petites gens, la même Eglise qui était née et qui étoit crue sans philosophes et sans princes, pour témoigner que, par elle-même, elle avait de quoi se maintenir sans leur sagesse et sans leur force, les reçoit ensuite dans son sein pour faire voir qu'elle avait de quoi triompher en même temps de la subtilité des uns et de l'autorité des autres, en les rangeant les uns et les autres sous l'empire d'un Dieu crucifié. Et ainsi, mes sœurs, en captivant et en s'acquérant toute sorte d'esprits dans ce bel ordre, elle a fait voir qu'elle ne devait sa subsistance ni à la lumière des savants, ni à la crédulité des simples, en ce qu'elle a premièrement persuadé les ignorants sans la science des philosophes, et sans le pouvoir des grands du monde, et qu'elle a enfin persuadé les philosophes et les princes, aussi bien que les ignorants et les personnes du commun.

Mais remarquez l'admirable changement que Dieu produit dans ces philosophes ou dans ces savants du paganisme, en les soumettant à son Eglise. Comme ces sortes de gens ont coutume de mener une vie oisive, languissante et éloignée des occupations pénibles, attachées à une vie active et laborieuse, ils ont d'ordinaire le cœur aussi bas et aussi rampant que l'esprit sublime et élevé. Et de là vient que l'esprit de Dieu ne peut les soumettre à l'obéissance de la foi qu'en les changeant intérieurement de la manière extraordinaire que nous allons vous représenter. De quelle façon a-t-il donc agi à leur égard? Il a humilié ce qu'ils avaient d'éminent et de superbe, et relevé en même temps ce qu'ils avaient d'abject et de ravalé. Il a voulu les former sur le modèle des deux premiers de ses apôtres, en abaissant la hauteur de leur sagesse, comme il a fait en la personne de saint Paul, et en rehaussant la timidité de leur courage, comme il a fait en celle de saint Pierre. Or il lui a plu de les humilier en deux manières différentes, l'une en les portant à soumettre leur sagesse à la folie apparente de la croix, et l'autre en permettant quelquefois qu'ils se soient fiés plus qu'il ne fallait à la conduite de leur propre esprit en raisonnant sur les vérités chrétiennes ; d'où il est arrivé qu'il n'en est aucun qui, en suivant ce guide de sa propre intelligence, n'ait perdu de vue le droit chemin, et ne soit tombé dans quelque erreur en la foi. C'est en effet un égarement où se sont laissés autrefois aller les Justin, les Origène, les Clément, les Firmilien, les Cyprien, les Eusèbe, les Tertullien, et généralement tout ce qu'il y a eu de savants docteurs de l'ancienne Eglise, sans en excepter un seul.

Et quel est, mes sœurs, à votre avis, le dessein de Dieu dans ce mystère de sa providence? Il a sans doute voulu faire de ces sages et de ces philosophes humiliés autant de sujets d'édification et de sainteté dans son Eglise : en les soumettant à l'Evangile, et en leur faisant embrasser la simplicité chrétienne, il nous oblige à les prendre pour exemple de notre soumission et de notre docilité dans les maximes de la religion ; et en permettant aussi d'autre part qu'ils soient tombés, comme ils ont tous fait, dans l'hérésie ou dans l'erreur, il nous fait connaître par là, qu'il n'entend pas que nous les suivions comme des oracles, et comme des guides infaillibles dans la foi. Il les rend soumis aux vérités de son Evangile, pour nous y rendre soumis et obéissants à leur imitation, et il a permis qu'ils se soient trompés en quelques points de leur créance, pour nous faire craindre de nous attacher à leurs opinions

aveuglément, et au préjudice de celle de son Eglise, qui seule est la base immobile de la vérité, et la souveraine maîtresse des chrétiens.

Que si nous voyons que Dieu s'est servi d'une conduite si admirable dans l'abaissement de ces savants et de ces philosophes, prédicateurs de la résurrection de son Fils unique, s'il a paru merveilleux en humiliant leur sagesse comme en saint Paul, il ne l'a pas moins paru en soutenant et en relevant leur courage comme en saint Pierre : car en parcourant tous les monuments de l'histoire ancienne du christianisme, nous trouverons que de tant de sages et de savants hommes qui l'ont embrassé lorsqu'il était le plus affligé dans le monde, il n'en est aucun qui se soit porté à le renoncer par la violence des supplices; mais qui au contraire n'ait versé son sang avec constance et avec joie dans l'occasion de le répandre pour sa religion ; témoins les Justin, les Irénée, les Cyprien et infinis autres, dont le martyre est si vénérable parmi nous. O profondeur des conseils de Dieu envers ces doctes et illustres défenseurs de son Evangile! Ils errent tous, et ils meurent tous ; il errent tous pour l'humiliation de leur savoir, et ils meurent tous dans le raffermissement de leur courage : ils errent tous pour nous faire voir l'infirmité de nos lumières naturelles, et ils meurent tous pour nous inspirer une fermeté inébranlable à soutenir les vérités surnaturelles et divines : ils errent tous pour nous faire craindre le péril de la curiosité dans la recherche des mystères de la grâce, et ils meurent tous pour nous exprimer la force invincible des raisons qui les ont touchés, et les ont portés à se sacrifier pour l'attestation de ces mystères. Comme d'une part rien n'est plus certain que l'existence de ces hauts mystères, et que de l'autre rien n'est plus hardi ni plus téméraire que de vouloir en comprendre la hauteur et la merveille, nos pères meurent, et meurent tous pour en témoigner la vérité, et ils errent tous pour en déclarer la profondeur et l'élévation inaccessible aux vains efforts du raisonnement humain. Mais s'ils ont pu se tromper en quelques points de leurs opinions et de leur doctrine, en suivant les vues d'une raison faible et sujette à s'éblouir en contemplant les choses divines et éternelles, il est visible, au contraire, que ça n'a pu être ni par ignorance, ni par erreur qu'ils sont entrés dans la lice du martyre, puisque la foi qui leur inspirait cette constance était fondée sur une certaine et manifeste expérience de leurs sens, et sur la preuve ordinaire des miracles qu'ils faisaient ou qu'ils voyaient faire dans leur religion avec tant d'éclat et d'évidence, qu'ils s'estimaient obligés de les sceller de leur propre sang, pour en confirmer la vérité.

Mais arrêtons-nous un peu plus en cet endroit; faisons-y, mes sœurs, autant de réflexion qu'il le mérite par son importance. Si les apôtres, si leurs disciples, si les premiers publicateurs de la résurrection chrétienne eussent été convaincus d'hypocrisie dans leur ministère, comme il serait sans doute arrivé, s'il y eût eu lieu de les en convaincre, eût-on vu passer tant de savants et de philosophes dans un parti déshonoré d'une infamie si exécrable, et auraient-ils pu se résoudre à le défendre comme ils ont tous fait avec tant d'attache et de fermeté, que de s'exposer à souffrir et de souffrir en effet les derniers des maux pour ne le pas abandonner ; en sorte, mes sœurs, que parmi la foule de ces philosophes et de ces sages adorateurs de la folie de l'Evangile, jamais aucun n'ait apostasié par la crainte de la mort, ni refusé le combat terrible du martyre dans l'occasion de s'y engager?

Or, ces principes posés, mes chères sœurs, où nous avons vu les desseins de Dieu dans l'assemblage et dans l'avancement de son Eglise, si clairement découverts et déployés, revenons encore un moment à ce qui touche en particulier les sentiments et la conduite des divins apôtres. Considérons encore une fois quel est l'esprit qui les rassure, ou quelle est la main qui les rallie et les ramène à la bataille près la mort de leur Seigneur. Est-ce, mes sœurs, qu'ils ont concerté cette intrigue avec leur Maître, qu'ils lui ont promis en secret de revenir, de se rassembler après sa mort et de paraître en public pour lui attribuer une fausse résurrection? Mais par quel motif et par quel principe, charnels, stupides et faibles comme ils sont, lui ont-ils pu jurer cette promesse, et l'accomplir au hasard même de leur vie dans une si exacte ponctualité? Par quel miracle, par quel mystère ont-ils été si puissants dans leur faiblesse, ou si fidèles dans leur infidélité, que de vouloir tous périr pour la défense d'une fourberie et de périr en effet, sans que la force des plus grands supplices ait jamais pu leur en arracher le moindre aveu, ni les porter, s'il faut ainsi dire, à trahir leur trahison? Comment est-il arrivé que l'apostat, que le domestique le plus familier de ce maître dissimulé et artificieux en ait ignoré la supercherie, ou l'ait tenue si secrète en le livrant à ses ennemis? Comment est-il arrivé que ce Saul qui était tout feu pour détruire les chrétiens, et tout lumière pour en observer les sentiments et les démarches, ou n'ait pu jamais pénétrer dans le secret de cette imposture, ou que l'ayant découverte et reconnue, il ait formé tout d'un coup le dessein de la défendre et de mourir pour la persuader à tous les hommes; qu'il se soit rendu l'adversaire des fidèles, lorsqu'il les a simplement soupçonnés d'hypocrisie, et que les en ayant depuis convaincus ouvertement, il se soit rendu leur apologiste et leur martyr; que tant de tyrans qui le persécutent, et qui persécutent ses disciples n'aient jamais pu tirer de leur bouche aucun aveu de déguisement et de tromperie? et pour parler plus généralement, mes sœurs, comment est-il arrivé que tant de profanes, tant d'athées conjurés à notre ruine, que l'empereur même Julien l'Apostat, qui dans le dessein qu'il avait conçu d'exterminer la reli-

gion chrétienne, avait recherché si curieusement tout le détail de la doctrine et de la vie des chrétiens, n'aient jamais osé néanmoins leur reprocher d'avoir été ou repris, ou convaincus d'aucune fraude, qui ait consisté ou en disciples corrompus ou en révélations inventées, ou en miracles supposés ?

Ainsi, messœurs, vous voyez assez, comme je pense, que pour la preuve de la résurrection du Fils de Dieu, il n'est pas besoin absolument de recourir ni aux prophéties divines qui l'avaient prédite depuis tant de siècles, ni aux langues de tous les peuples qui l'ont annoncée par la bouche des apôtres depuis la descente du Saint-Esprit, ni à la perfection d'une sainteté de vie toute extraordinaire, dont elle a été le modèle et le principe, ni aux divers miracles produits et répandus en tous les lieux du monde pour en attester la vérité. Le seul objet de l'inopinée et invincible force de saint Pierre et de ses collègues, sous sa conduite, à publier une aventure si étonnante, ne nous permet pas d'en avoir le moindre doute, étant certain, comme il a paru par la suite de ce discours, que nous ne pouvons attribuer cette soudaine et insurmontable magnanimité de ces disciples, autrefois si lâches et si inconstants, à d'autre raison qu'à celle qu'ils en rendent et qu'ils assurent unanimement eux-mêmes, qui est d'avoir vu de leurs propres yeux leur divin Maître ressuscité, couvert de gloire, et tout tel qu'ils le dépeignent d'une commune voix en présence de leurs tyrans.

Mais s'il est donc vrai, comme il est, mes chères sœurs (et ce sera le second et dernier point dont je pretendais vous entretenir), que nous la croyons, que nous l'attendons, que nous espérons de la posséder un jour, cette bienheureuse gloire, de quel langage faut-il maintenant que je me serve pour vous l'exprimer, pour vous en marquer toutes les richesses, tous les avantages, toute la beauté et pour en graver une image toute vive et toute ressemblante, et un amour au-dessus de tout amour au fond de votre cœur? ou ne suffit-il pas de nous écrier tous ensemble, dans la vue de ce but unique de nos désirs: Immortalité, immortallité glorieuse, quand pourrons-nous te posséder ? Devons-nous pleurer, ou triompher dans le souvenir de tes délices et de tes grandeurs? Devons-nous gémir en nous voyant aussi loin de toi que la terre l'est du ciel? ou nous devons-nous plutôt réjouir en nous voyant aussi près de toi que nous le sommes de la fin de notre exil? Faut-il, mes sœurs, que nous soupirions après le retour de notre divin Maître qui l'a emportée en nous quittant, et que nous disions, avec un saint homme, ces paroles de langueur et désolation : Quelle peut être la joie de notre âme dans l'obcurité qui l'environne et dans la perte de la lumière de nos yeux? *Quod gaudium mihi erit, qui lumen cœli non video* (*Tob.*, V, 12)? Ou celles-ci du peuple de Dieu banni de sa patrie et chargé de fers dans un pays étranger : Nous entretenions nos douleurs couchés le long du fleuve qui passe en Babylone, et nous jetions des soupirs et des sanglots en nous souvenant de ton abondance et de tes plaisirs, glorieuse ville de Sion! *Super flumina Babylonis, illic sedimus et flevimus dum recordaremur tui, Sion* (*Ps.* CXXXVI, 1). Mais en ce jour de salut et de bonheur, arrêtons, mes sœurs, le cours de nos plaintes et de nos larmes, et en relevant notre foi dans la pensée du divin amour qui nous appelle à cette céleste gloire, saluons-en par avance la venue et l'apparition prochaine, en prononçant, avec le plus saint de tous les rois, ce cantique de victoire : Nous tressaillons de plaisir quand on nous dit que nos peines vont finir, et qu'en peu de jours nous irons nous établir dans la maison sainte de notre Dieu: *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus* (*Ps.* CXXI, 1).

Oui, mes sœurs, quelque misère et quelque disgrâce qui nous pressent dans l'exil où nous vivons, allons triomphants à la conquête du royaume de la gloire qui se présente à nos yeux, en ce saint jour, avec tant d'éclat et de rayons. Laissons les pleurs et la crainte aux esclaves de ce siècle qui ne vivent que pour mourir, et remplissons notre cœur de l'abondante et immuable joie qui remplit celui des saints apôtres dans la vue de Christ ressuscité et dans l'espérance de ressusciter, à son exemple, pour ne vivre plus qu'à Dieu, à sa louange et à son amour: *Quod autem vivit, vivit Deo*. Comme à l'objet de ce Dieu de gloire et de puissance toutes leurs faiblesses humaines s'éteignirent et disparurent comme dissipées par un coup de foudre, et leurs âmes, lavées et dégagées de toute impureté charnelle, passèrent et s'élevèrent dès ce moment même dans le ciel; ainsi, mes sœurs, à l'apparition du même Dieu et de sa nouvelle vie, transformons-nous, par la vertu sainte que ce saint spectacle nous inspire, en nouvelles créatures, et élevons nos esprits de la bassesse et de la lâcheté honteuse des enfants du siècle à la glorieuse générosité des enfants de Dieu. Pour prendre un cœur digne de nous et des sentiments proportionnés à l'excellence de notre vocation, pour nous rendre nous-mêmes dignes de nous-mêmes, mesurons-nous désormais selon la hauteur de notre origine toute divine, et considérons qu'étant nés de Dieu et pour Dieu même, nous ne pouvons nous assujettir à la créature sans nous dégrader et sans dégénérer, s'il faut dire ainsi, de la noblesse de notre extraction.

Et de vrai, chrétiens, dites-moi, je vous conjure, quel aveuglement et quelle honte n'est-ce point à nous de porter au fond de nos cœurs le caractère de l'adoption divine, et de nous voir assurés par la voix même de l'Esprit de Dieu que nous sommes ses enfants et appelés en cette qualité à l'héritage de tous ses biens, et de ne pas laisser avec tout cela, comme de vils et chétifs esclaves, de courir après les fantômes et les ombres des vanités du siècle, qui s'effacent et s'évanouissent en un moment devant nos yeux? attendre Dieu, espérer Dieu, ou pouvoir l'attendre et espérer, et en même temps ser-

vir le monde, l'aimer, le craindre, le poursuivre et idolâtrer ses illusions? et n'est-ce pas de nous proprement qu'il est dit dans le Psalmiste : L'homme ayant été élevé en gloire et en honneur, il s'est aveuglé, il n'a pas compris ce qu'il était : il fut créé de la main de Dieu pour ne vivre que de Dieu, et il a cherché sa pâture sur la terre et est devenu tout semblable aux bêtes insensées, qui ne se repaissent que de l'herbe et du foin de la campagne : *Homo, cum in honore esset, non intellexit : comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis?*

O mes chères sœurs, connaître Dieu, prétendre Dieu, aller à Dieu et à la conquête de toutes ses richesses, et nous arrêter à moitié chemin, et interrompre cette noble course à la rencontre d'un éclair, d'une fumée, d'un nuage, ou de plaisir ou de grandeur, qui finit en commençant, *Præterit figura hujus mundi* (I *Cor.*, VII, 31), est-ce imiter, est-ce suivre les apôtres ou la générosité magnanime des apôtres qui, ayant vu la gloire de leur Seigneur, perdent tout goût et toute estime pour les vanités présentes; et de faibles, charnels et timides qu'ils étaient, deviennent forts et insurmontables à toute la rage des tyrans! Est-ce marcher sur les traces d'Abraham, de ce premier père des fidèles, qui ayant une fois été admis à contempler la félicité que Dieu prépare à ses élus, *Abraham vidit diem meum* (*S. Joan.*, VIII, 56), n'hésite point à lui sacrifier son propre fils; mais tout enivré qu'il est de la vue d'un si grand bonheur, se fortifie dans sa foi et continue toujours d'espérer, pour ainsi dire, en n'espérant plus, et en se privant du fils unique de ses espérances, sachant bien que Dieu pouvait le ressusciter? *Fide obtulit Abraham Isaac cum tentaretur, et unigenitum offerebat, qui susceperat repromissiones, et arbitrans quia a mortuis suscitare potens est* (*Hebr.*, XI, 17). Est-ce imiter ce divin Moïse, qui mourut en paix sur la montagne, après avoir eu la consolation de contempler l'héritage des croyants? Est-ce marcher sur les traces de Siméon, de ce saint vieillard de l'Evangile, qui, ayant tenu dans ses bras le Fils de Dieu, non tel qu'il est aujourd'hui dans la pompe de son triomphe, mais emmailloté et environné de toutes les marques de notre faiblesse, ne témoigne plus que de l'aversion et du dégoût pour la vie de ce monde, et ne songe plus qu'à s'en retirer pour avoir eu le bonheur, comme il nous dit, d'envisager le Sauveur des hommes, l'illuminateur des peuples et la gloire d'Israël? *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum, in pace : quia viderunt oculi mei Salutare tuum, lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ Israel.* Imitons-nous la providence de ce sage et habile trafiqueur de l'Evangile, qui ayant trouvé une perle ou un joyau d'un prix excellent (*S. Matth.*, XIII, 46), paraît tout ravi de cette heureuse découverte, et vend tous ses biens pour l'acquérir? Faisons-nous de même, chrétiens? Pouvons-nous trouver un trésor aussi précieux et aussi inestimable que celui qui vient de frapper les yeux de notre foi, et qui n'est autre que Dieu même se donnant à nous, avec tous ses biens, en la personne de son Fils unique ressuscité des morts? Qu'avons-nous donc à délibérer, mes frères, dans un si rare et si inopiné bonheur? Sommes-nous prêts, comme ce marchand évangélique, à abandonner et à vendre tous nos biens et à nous défaire de toutes choses pour nous rendre maîtres de ce joyau? Voulons-nous quitter ce plaisir illégitime, ce bien mal acquis, cette attache pernicieuse, cette ambition déréglée de paraître ou de commander pour acheter, si j'ose le dire, l'éternité et le Dieu même de l'éternité? Lui sacrifions-nous d'une volonté sincère et véritable cette fumée et cette boue pour nous rendre dignes du royaume de tous les siècles qu'il nous a promis dans le ciel? Ne nous flattons point, ne nous trompons point, sondons sur cela le secret de nos consciences; considérons, chose épouvantable! si nous nous sentons en état d'acheter Dieu au prix de nos passions, de nos plaisirs et de nos frivoles amusements, ou si nous voulons contrister son Esprit-Saint, selon le langage de son Esprit même, en préférant à tout ce qu'il est et à tout ce qu'il a de plus adorable, le fantôme et le néant de nos folles vanités.

Et où est la foi chrétienne, mes chers frères, où est le courage, où est la raison? Dirons-nous peut-être que c'est notre foi même qui tremble et qui a peine à se soutenir? Mais pouvons-nous nous couvrir de cette vaine et infidèle excuse, à moins que de fermer volontairement les yeux à tant de preuves qui nous les frappent, et qui nous forcent invinciblement de confesser la résurrection du prince et du consommateur de notre foi? Pierre de faible devient fort en un moment; Judas le traître devient bourreau de sa perfidie; Saul devient Paul, et de persécuteur apôtre; les philosophes, de lâches et superbes, deviennent humbles, obéissants et ambitieux intrépides du martyre; tout l'univers est rempli de signes et de miracles : la synagogue désolée, le temple abattu, le sceptre ôté à la race de Juda, les prophéties accomplies; les saints mourant de toutes parts, et sans qu'on les ait jamais convaincus ni de cabale, ni d'art magique, ni d'hypocrisie, ni d'imposture. Quoi donc, chrétiens, toutes ces raisons manifestes et sensibles nous témoigneront la vérité de la religion de Jésus-Christ et nous le mettront crucifié et ressuscité devant les yeux, et nous oserons alléguer après cela ce faux prétexte de notre lâcheté, que notre foi est encore infirme et languissante! Disons plutôt que nos passions brûlent, que l'agitation qui les accompagne nous trouble le sens et la raison, qu'elles nous ont fait un esprit tout de chair et tout de sang, et qui ne se peut élever à la recherche des desseins de Dieu, de la fin où tendent ses ouvrages, et du grand mystère de ce monde, si réglé et si irrégulier en tant de choses. Disons plutôt que nos insensées et violentes convoitises nous maîtrisent à leur gré, que nous en sommes les disciples et les esclaves

tout ensemble, et qu'elles nous persuadent facilement que toute maxime qui les contredit ne peut être juste et véritable.

L'homme qui ne suit que le mouvement de ses appétits désordonnés et charnels, dit saint Paul, ne comprend rien aux vérités spirituelles et divines, et il les traite de rêverie et de folie : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei : stultitia enim est illi, et non potest intelligere* (I *Cor.*, II, 14).

Voilà le bandeau qui nous aveugle, qui nous empêche de voir la vérité et la valeur des biens éternels, et qui nous fait préférer nos puériles et ridicules bagatelles aux solides récompenses des enfants de Dieu.

Mais ce reproche, qui n'est que trop juste et trop bien fondé pour la plupart des personnes engagées dans le siècle, ne se peut pas adresser aux saintes filles que vous avez devant les yeux : elles n'ont pas fait seulement un sacrifice de leurs biens à leur céleste et divin Epoux, elles se sont même réduites en servitude pour lui plaire et pour acheter, au prix de leurs biens et de leur vie tout ensemble, le trésor de son immortalité. Oui, c'est là, mes sœurs, c'est dans ce temple que vous veillez, que vous souffrez, que vous vous consumez pour acquérir ce noble trésor, que vous le payez nuit et jour de votre sang, et que vous l'achetez, s'il faut dire ainsi, d'une partie de vous-mêmes ; c'est là, mes sœurs, que vous voyagez sans vous mouvoir, que vous allez continuellement chercher ce joyau sans prix, non pas au fond de la mer ou dans les plus reculées contrées de la terre, mais dans le ciel même et dans le séjour des bienheureux.

C'est là, mes sœurs, qu'à chaque obstacle qui s'oppose à votre course, à chaque tentation qui attaque votre zèle, vous vous dites à vous-mêmes, ce que nous devrions nous dire tous à votre exemple : Ne t'oublie pas, mon âme, souviens-toi de ta grandeur; passe, passe hardiment, tu t'en vas à ton Seigneur, et tous ces menus adversaires qui t'assaillent ne sont point dignes de ta colère; passe donc, passe hardiment, tu t'en vas à ton Seigneur; quitte sans peine les vanités, les biens et les maux de ce misérable monde, marche sans cesse et d'un pas égal à la conquête de l'éternité. C'est dans la jouissance de cette précieuse et inestimable éternité qu'est renfermé le joyau que je vous offre et que je jette au milieu de vous pour vous en accroître de plus en plus l'estime et le désir; et plaise à Dieu, mes sœurs, que vous puissiez toutes l'emporter également : il se donne à tous sans se partager, et plus nous avons même de compagnons dans sa conquête, et plus il est capable de nous enrichir dans le saint lieu où nous devons le posséder.

Remarque sur les moyens de preuve employés dans ce sermon.

Nul ne peut nier que saint Pierre n'ait prêché la résurrection, puisqu'autrement il ne l'aurait pas persuadée au monde : la chose est évidente d'elle-même. Quand donc on allègue les Actes des apôtres en ce sermon, ce n'est que touchant la manière de la prédication de saint Pierre ; or cette manière est si apparente d'elle-même et si naïvement rapportée par saint Luc, que tout homme de bon sens en doit être persuadé, et d'autant plus que l'histoire de saint Luc, en ce point particulier, ne paraît pas avoir été contredite par personne, soit Juif ou gentil. Joignez à cela que la force de la preuve ne se tire pas de la prédication de saint Pierre, considérée selon sa manière narrée par saint Luc, mais bien selon sa substance et en elle-même : auquel sens elle est infaillible et hors de doute, nul ne pouvant nier raisonnablement que saint Pierre n'ait prêché, et par conséquent que le Saint-Esprit ne l'ait changé pour lui inspirer cette haute résolution.

SERMON IV,

TROISIÈME DE LA RÉSURRECTION,

Prononcé dans l'église des Filles de Saint-Thomas, au faubourg Saint-Antoine.

Per hominem mors, et per hominem resurrectio mortuorum.

Par un homme la mort a paru dans le monde, et par un homme la résurrection des morts (I *Cor.*, XV).

Avant la venue du Fils de Dieu dans le monde, c'était une étrange et infiniment déplorable condition que celle du genre humain; car il n'est rien de plus affligeant pour nous que de souhaiter violemment un bien et ne pouvoir le posséder, et surtout si le désir que nous en avons n'est pas seulement un ardent désir, mais un désir raisonnable et naturel. Or c'est l'état de misère où les hommes ont vécu avant la naissance de leur céleste rédempteur. Ils souhaitaient de vivre éternellement et de se garantir de l'empire de la mort, et ils ne le souhaitaient pas seulement avec violence, mais avec justice et avec raison, puisqu'en effet rien ne convient mieux ou à une créature raisonnable, que d'aspirer à une éternité de vie, ou à un Dieu tout bon, tout sage et tout puissant, que de la faire espérer à ceux qui l'aiment et qui l'adorent pour la mériter; et cependant ils n'avaient ni dans eux-mêmes, ni hors d'eux-mêmes aucun moyen qui pût satisfaire en cette rencontre leur continuel et raisonnable désir. Mais enfin, mes frères, ce que la nature et la raison même nous faisaient souhaiter si passionnément, quoique inutilement, c'est ce que le Fils éternel de Dieu a bien voulu nous procurer en quittant le ciel, en se faisant homme comme nous, en habitant comme notre frère parmi nous, et en nous montrant le chemin qui nous conduit à la jouissance de notre glorieuse immortalité, et dans l'esprit et dans la chair. Comme la mort a régné sur tous les hommes, par la faute d'un seul homme, nous dit le grand Apôtre, ainsi la vie doit régner sur tous les hommes par le mérite d'un seul, qui est Jésus-Christ Notre-Seigneur : *Quoniam quidem per hominem mors, et per hominem resurrec-*

tio mortuorum. C'est donc ici, mes chers frères, le sujet dont je me vois obligé de vous parler en ce saint jour; et pour m'en pouvoir acquitter avec succès, et à votre commune édification, je me propose de vous faire voir en deux points de ce discours, en premier lieu, quelle est l'excellence de la résurrection future de nos corps, et en second lieu, comment nous devons y parvenir par une vie toute nouvelle et par l'intérieure résurrection de nos esprits. Mais comme nous ne pouvons bien comprendre la beauté et les merveilles de cette double résurrection qu'avec le secours du même Esprit-Saint, qui a seul la vertu de la produire, supplions-le de nous éclairer de ses lumières, afin que nous puissions en bien discourir et en former une juste idée dans nos cœurs. Que si nous avons lieu, comme nous l'avons, de nous défier du peu de valeur de nos prières, essayons, mes frères, de les appuyer de celles de la Vierge, qui peut toutes choses envers son Fils, ressuscité des morts, et qui étant elle-même ressuscitée et triomphante dans le ciel, ne voudra pas dénier la faveur de son entremise à ceux qui se disposent à s'entretenir de la bienheureuse résurrection, puisque c'est aussi le comble et le sceau des divins mystères et de celui même qu'un ange du ciel lui vint annoncer par ces paroles : *Ave, Maria.*

Je me vois donc obligé, chrétiens, à vous enseigner dans la suite de ce discours deux importantes vérités. L'une est l'excellence de la résurrection de la chair, que nous croyons comme un fondement de notre foi ; et l'autre la manière dont nous la devons imiter, et y parvenir en l'imitant, comme dit saint Paul, par l'exercice d'une vie toute nouvelle, que nous appelons la résurrection de l'esprit. Or l'excellence de cet exemplaire et de cet original de la nouvelle vie se fait connaître particulièrement en deux insignes avantages, qui ne peuvent lui être contestés : le premier est d'être la plus noble et la plus essentielle matière du christianisme, après celle de l'existence et de l'unité du véritable Dieu; et le second de tenir lieu de base et d'objet aux principaux sacrements de l'Évangile. La première de ces vérités est appuyée sur les éléments et sur les principes de la vraie religion : car la religion étant proprement la science de servir Dieu et de nous élever à la félicité souveraine en le servant selon la justice et la raison, elle a pour but de nous enseigner en premier lieu quel est le Dieu que nous devons adorer, et en second lieu quel est le salaire qu'il veut rendre à la fidélité de nos services; quel est l'ouvrier tout puissant qui a fait toutes choses, et quelle est la perfection où il les a destinées ; quel est le principe de ce que nous sommes, et quelle est la fin où nous devons aspirer; et quand même la connaissance de cette vérité ne serait point née avec nous, le grand apôtre nous l'aurait donnée suffisamment en ces termes : Sans la foi, dit-il, il est impossible de plaire à Dieu, et celui qui veut s'approcher de Dieu est obligé de croire qu'il est, et qu'il a soin de récompenser ceux qui le cherchent : *Sine fide impossibile est placere Deo. Credere enim oportet accedentem ad Deum quia est, et inquirentibus se remunerator sit* (*Hebr.*, XI, 6).

Il est donc vrai, selon la lumière naturelle des hommes et les Écritures divinement inspirées, que le premier point que la religion doit nous apprendre, est l'existence du premier être, que nous devons croire et adorer, et le second est la qualité de la récompense qu'il prépare à ses adorateurs.

Ce n'est pas ici le lieu de prouver le premier point, qui est la subsistance de ce souverain de tous les êtres; et d'ailleurs aussi toutes choses nous le prêchent avec tant de force et de clarté, qu'il est bien plus juste de le supposer comme constant, ainsi qu'on fait les premiers principes dans les sciences, que de se mettre en peine de l'établir par un effort du raisonnement humain; pour le second point, qui est la couronne qu'il réserve à ses fidèles serviteurs, il est visible que cette couronne qu'il veut leur donner, ne peut être que de leur faire part de sa félicité et de les appeler à la communion de sa puissance et de son repos, après qu'ils auront observé les lois de sa sagesse et de sa justice dans l'obéissance à ses commandements.

Mais est-ce en ce monde que nous parvenons à cette véritable félicité, ou à la participation de cette vertu toute-puissante et de ce repos éternel de Dieu? Les plaisirs du monde, qui rassasient d'abord; ses honneurs, sa gloire et ses richesses, qui ne rassasient jamais; tous ses faux biens, dont les uns dégoûtent et les autres affament, qui passent tous comme une fumée, et dont l'usage est toujours troublé par un mélange de maux infinis et par l'image terrible de la mort, où ils vont tous enfin se terminer, peuvent-ils produire cette parfaite félicité? peuvent-ils calmer l'inquiétude de notre cœur, fournir un prix convenable à la vertu, et nous procurer un état de vie qui réponde à la magnificence et à la justice de ce tout puissant rémunérateur de la fidélité de ses créatures? *Et quia inquirentibus se remunerator sit.* Puis donc que le prix de l'innocence et de la piété ne subsiste point dans la vie présente, nous le devons nécessairement chercher dans une autre incomparablement meilleure, qui enferme le fruit et la récompense des justes, et où Dieu se soit réservé de leur distribuer les biens éternels et incorruptibles, qui doivent former leur dernière perfection et apaiser le gémissement de leurs désirs : *Omnis enim creatura usque adhuc ingemiscit et parturit* (*Rom.*, VIII, 22).

Or serait-il raisonnable, mes chers frères, que le corps humain que Dieu lui-même a voulu former de ses propres doigts, et où il a voulu souffler de sa propre bouche un esprit céleste et immatériel (*Genes.*, II, 7), pour composer de l'union intime de ce corps et de cet esprit un tout aussi noble et aussi accompli qu'est celui de l'homme; oui, serait-il juste, mes frères, que ce corps, que cet ouvrage de la main de Dieu n'eût aucune part à la béatitude de cet esprit et de ce

souffle de la divine bouche? qu'il fût à jamais séparé d'une âme expressément créée de Dieu pour l'animer, pour le conduire et pour présider à l'harmonie des diverses pièces et des divers mouvements qui l'entretiennent, d'une âme qui se porte essentiellement à s'y attacher, comme une forme à sa matière, et qui n'a pas tout ce qu'elle souhaite pour sa perfection naturelle, quand elle s'en trouve disjointe et arrachée? qu'elle fût chassée à perpétuité de ce petit monde, où Dieu l'a mise pour le gouverner par son assistance et par ses soins, de la même sorte à peu près, que Dieu lui-même gouverne le grand monde par sa providence et par les ordres de sa toute-puissante volonté, où elle remue avec tant d'intelligence et de justesse les divers ressorts, dont il est fabriqué; où elle représente la vicissitude des jours et des nuits par celle des veilles et du sommeil, où elle a établi le principal siége de son empire, dans la partie la plus élevée et la plus noble, comme Dieu même a placé le sien dans le ciel; où elle a entouré ce sacré palais de sa majesté de fidèles gardes, qui le conservent et le défendent continuellement des impressions ou des embûches étrangères; où elle a mis des yeux devant elle, comme des flambeaux toujours allumés pour la conduire, et des oreilles à ses côtés, comme des espions toujours attentifs à ce qui se passe, et à ce qui arrive au dehors pour l'en avertir et le préserver de toute surprise par la promptitude et par la sincérité de leurs rapports; où entre ces deux éclatants organes de la vue elle a posé celle de l'odorat comme un témoin et un juge incorruptible de la qualité des objets qui l'environnent, et dont l'approche peut lui agréer ou l'offenser; et où elle a mis aussi celle du goût, comme un échanson qui se tient toujours à son devoir et qui fait l'essai de toutes les viandes qui lui sont offertes pour la sûreté de la machine qu'elle anime, et dont elle doit maintenir la vie et la vigueur; où elle meut tout, comme Dieu, sans se mouvoir, à proprement parler; où elle représente la clarté des astres par celle de ses yeux, la mélodie de leurs concerts par celle qui se forme dans les replis de ses oreilles, à qui le Sage a donné pour cela le nom de chanteuses et de musiciennes (1), et où elle exprime la régularité de leurs mouvements périodiques par celle des tours et des retours, des dilatations et des resserrements qu'elle produit dans le cœur et dans le cerveau, qui sont les premières et maîtresses roues du mobile et agissant édifice qu'elle habite, et dont elle conserve la stabilité et la durée en ne cessant de le remuer et de l'agiter? Et faudrait-il donc, mes chers frères, que ce bâtiment d'une architecture si divine et si digne de loger une âme angélique et immortelle, que ce chef-d'œuvre, que ce miracle de la main de Dieu, où il a gravé de si illustres marques de son entendement et de sa sagesse, n'eût été formé que pour périr, que pour servir de proie aux années et à la pourriture, que pour exercer la malignité et la colère des démons? Oui, faudrait-il qu'un si riche effet de l'amour de Dieu dût être un jouet de leur jalousie et de leur haine envers les hommes, et qu'ils dussent considérer ce malheureux corps toujours vivant et toujours mourant à l'infini, comme une hostie éternellement renaissante pour être immolée éternellement à leur fureur et à leur aversion contre l'ouvrier qui en a conçu l'excellence et la beauté? La véritable raison ne veut-elle pas que nous fassions tout un autre jugement de ce mystère, et que nous nous mettions plutôt cette idée et cette pensée si solide dans l'esprit, que lorsque Dieu eut pris le dessein de fabriquer le corps de l'homme, il se proposa d'y travailler en deux divers temps et en deux manières différentes; que, dans la première, il voulut en faire un miroir de sa sagesse; et, dans la seconde, un miroir de sa bonté; que, dans la première, il lui imprima d'admirables traits de son intelligence en le composant avec tant d'ordre et de symétrie dans toutes ses parties, quoiqu'il l'eût fait sujet à l'infirmité et à la mort: et que, dans la seconde, il doit rehausser les effets de sa sagesse de ceux de sa bonté, en lui donnant une subsistance semblable à la sienne, et en rendant ineffaçables par le temps les caractères qu'il lui fait porter de sa sagesse éternelle; qu'il voulut mettre un intervalle de temps entre les dons de sa sagesse et ceux de sa bonté, afin que pendant ce juste intervalle l'âme, qui habitait un corps si bien fait et si proportionné à la sagesse de son ouvrier, mais infirme encore et périssable, eût le loisir d'élever sa vue et ses désirs vers ce même ouvrier, pour lui demander et pour mériter de sa miséricorde une habitation aussi permanente et aussi durable dans sa matière, qu'elle semblait ajustée et régulière dans sa forme; qu'en donnant d'abord une figure si excellente et si parfaite aux corps des hommes, il leur a voulu découvrir par là le principe de leur être, qui seul a pu le construire avec tant d'art et de raison, et qu'en le laissant défectueux en même temps par la faiblesse et par la fragilité de sa matière, il a voulu leur marquer la fin où ils devaient prétendre et qu'ils avaient lieu de se promettre de sa miséricorde, qui est la guérison de l'infirmité de ce même corps et son élévation à l'heureux état de l'immortalité?

Et que nous prêchent en effet sur ce point-là les divins oracles de la religion chrétienne? Que Dieu doit régner dans la mort, comme il a régné dans le néant; que les démons ne triompheront plus des dépouilles de ses saints, et que ces ossements épouvantables, cette poussière et ces ordures dont ils ont repu la faim insatiable des sépulcres, obéiront un jour à sa voix toute-puissante, et renaîtront tout couverts de gloire et de splendeur, malgré l'envie et la rage des enfers. *Quando mortui audient vocem Filii Dei: et qui audierint, vivent* (*S. Joan.*, V, 25).

Et certes, chrétiens, l'infirmité qui nous environne, ne pouvant pas être une pro-

(1) Et obsurdescent omnes filiæ carminis (*Eccl.*, XII, 4).

priété naturelle de l'homme qui l'a en horreur, ni la vraie fin de la providence de Dieu qui tend toujours à la perfection de ses ouvrages, il faut sans doute qu'elle serve en cette vie ou de châtiment à notre injustice, ou de matière à notre vertu, selon cette parole, *Virtus in infirmitate perficitur* (II *Cor.*, XII, 9), et que ce soit aussi un état violent et ennemi des inclinations de notre nature. Le grand apôtre, dans son Epître à ceux de Rome, nous l'enseigne par ces termes : La créature, dit-il, sera délivrée de la servitude de la corruption, parce que ce n'est pas de son mouvement ni de son gré qu'elle s'y est assujettie, mais pour l'amour de celui qui l'y a soumise, avec promesse de l'en délivrer. *Creatura liberabitur a servitute corruptionis: vanitati enim subjecta est creatura non volens, sed propter eum, qui subjecit eam in spe* (*Rom.*, VIII, 20, 21). Et le même apôtre venait de dire, au même sens : Le Saint-Esprit rend témoignage à notre esprit, que nous sommes enfants de Dieu : *Ipse enim Spiritus testimonium reddit spiritui nostro, quod sumus filii Dei* (*Ibid.*, 16). C'est-à-dire que les maximes de la raison humaine et celles de la foi divine s'accordent en ce point, que nous ne vivons pas en ce monde pour mourir; mais qu'au contraire nous mourons pour vivre ou plutôt pour ressusciter à une nouvelle vie, où Dieu nous traite selon la mesure de sa bonté sans mesure, et où il achève dans l'éternité la perfection qu'il a commencé à nous donner dans le temps.

Ou le Saint-Esprit témoigne à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu, c'est-à-dire qu'il n'y a rien de si conforme au sentiment et à l'appétit général de tous les hommes, que ce que Dieu leur a révélé dans sa parole, savoir : qu'étant le père aussi bien que le Seigneur de ses créatures, il doit comme père, les appeler à l'héritage de ses biens, qui ne sont autres que lui même, et les conduire de l'état honteux d'une vie infirme et languissante à l'état glorieux d'une vie divine et vraiment digne de la libéralité de son auteur ; ou bien le Saint-Esprit témoigne à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu, pour dire, que la considération des misères et de la mort, où nous naissons maintenant sujets, ayant exercé jusqu'ici l'étude des philosophes, et dévoré, s'il faut ainsi dire, leur sagesse dans les inquiétudes et dans les gênes inutiles qu'ils se sont données à rechercher la vraie origine d'une nécessité si cruelle, le Fils de Dieu même est descendu du sein de son Père pour nous apprendre que dans la première intention de Dieu la mort régnait dans les hommes pour la vie, et non la vie pour la mort, *Deus enim mortem non fecit, nec lætatur in perditione vivorum* (*Sap.*, I, 13), et qu'un principe tout bon et tout sage, comme Dieu, ne pouvait avoir dans ses idées éternelles d'autre objet que l'utilité et le bonheur de ses créatures. Et ç'a été aussi pour pouvoir nous mieux convaincre de cette vérité, qu'il s'est fait homme comme nous, passible et mortel comme nous, et qu'il a bien voulu, par l'épreuve des souffrances et de la mort même, s'élever à la jouissance de sa gloire, ne doutant pas qu'il ne pût nous persuader aisément par sa parole ce qu'il nous aurait enseigné par son exemple. Ou le Saint-Esprit témoigne à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu, pour dire que les hommes voyant dans les fosses et dans les sépulcres les ruines de leurs corps devenus poussière et pourriture et l'impétueuse rapidité du temps qui, comme un torrent, les entraîne dans l'abîme de la mort, ils ne pouvaient remarquer dans ce spectacle d'abomination et d'horreur le bien véritable et la juste fin où les effets de la divine providence se doivent terminer, jusqu'à ce que le Fils éternel de Dieu, et sa sagesse subsistante, ait bien voulu se manifester sous le voile de leur corps, pour lever celui de leurs esprits, et leur découvrir la nouvelle terre des vivants, où se renferme leur véritable bien, où les captifs de la mort doivent triompher éternellement de la mort même, et changer les marques de leur servitude en celles d'une pleine et immuable liberté. *Adoptionem filiorum Dei expectantes, redemptionem corporis nostri* (*Rom.*, VIII, 23). Ou bien le Saint-Esprit témoigne à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu, pour dire que les instructions de la foi chrétienne rassurent l'inquiétude et l'étonnement du sens humain, quand elle nous prêche, que nous mourons pour ressusciter, et que Dieu n'abandonne pour un temps le corps des justes à l'empire de la mort que pour l'en sauver dans la suite de tous les siècles, et pour le rendre plus pur et plus glorieux en le retirant du fond des tombeaux, qu'il n'avait fait en le créant la première fois, et en l'appelant du fond du néant.

Que si nous trouvons un rapport si juste entre les lumières de la raison et celles de la foi, entre les principes de la philosophie et ceux de l'Evangile en ce qui touche la vérité de la résurrection, il est hors de doute que ceux qui témoignent de la répugnance à se persuader cette même vérité, ne peuvent passer ni pour fidèles, ni pour raisonnables, ni pour savants, et que ce ne peut être que la corruption de leur volonté qui aveugle ou obscurcit leur entendement sur ce sujet : ils ne croient pas la résurrection parce qu'ils ne l'aiment pas, et ils ne l'aiment pas parce qu'ils la craignent, et ils la craignent parce qu'elle apporte aussi bien des supplices éternels pour les méchants, que des récompenses éternelles pour les gens de bien. Ils aiment mieux vivre dans des sentiments qui flattent leur infirmité ou leur malice, que dans des sentiments convenables à la sagesse, à la justice, à la miséricorde de Dieu. Ils ne croient point la résurrection, parce qu'ils ne la voient pas ; et afin de pouvoir sans scrupule conformer leurs désirs sensuels aux basses lumières de leur esprit, ils n'admettent point d'autre connaissance que celle que la chair et les sens mêmes sont capables de leur donner. Et ainsi rien n'est plus véritable, mes chers frères, que ce que nous dit en cette occasion un très-ancien et très-docte

Père de l'Eglise : *Nemo tam carnaliter vivit, quam qui negat carnis resurrectionem* (*Tertull.*, *lib. de Resurrect. carn.*, *c.* 11) : Celui-là vit plus que tout autre selon la chair, qui ne croit pas la résurrection de la chair. Et en effet, quelle raison nous peuvent-ils alléguer pour la combattre? Est-il plus aisé de tirer les hommes du néant, que de les tirer du sépulcre, de les former que de les rétablir? Et ce Verbe ineffable de Dieu, qui éclaire le fond des abîmes, qui sonde nos cœurs et nos reins, qui habite en tout ce qu'il voit, et dont les ténèbres ne sont pas moins claires que sa lumière, *Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus* (*Ps.* CXXXVIII, 12), peut-il ignorer en quel lieu sont éparses ou ramassées les cendres de nos corps ? Et s'il est impossible qu'il ne voie pas dans la confusion ce qu'il a pu voir dans le néant, qu'y a-t-il qui l'empêche de reproduire à la fin des temps ce qu'il a produit au commencement des temps, et de rejoindre par sa bonté ce qu'il avait séparé par sa justice? Pourquoi faudrait-il qu'une âme immortelle et impassible ne pût jamais habiter que dans un corps périssable et languissant; qu'une intelligence toute immatérielle et toute pure n'eût jamais été destinée de Dieu qu'à animer une boue infecte et corrompue, et que Dieu même qui a pris plaisir à lui laisser la conduite de son corps, comme d'un monde particulier et abrégé, mais sujet à changement, pour représenter le gouvernement qu'il s'est réservé du monde universel, qu'il a résolu de détruire et d'abolir, ne se plût beaucoup davantage à lui confier le commandement d'un nouveau corps, comme d'un petit monde immuable et immortel, pour représenter le commandement qu'il doit exercer sur le nouveau monde glorieux et spirituel qu'il veut conserver dans l'éternité? Or ce qui nous trompe en ceci, messieurs, est que d'ordinaire, dans nos faibles raisonnements, nous mesurons le pouvoir de Dieu à celui de la nature, et supposons généralement que tout ce qui surpasse la vertu des causes secondes, surpasse aussi celle de la première. D'où vient que ne voyant dans l'ordre de la nature aucun vestige de la résurrection, ni aucun principe capable de la produire, nous nous figurons que par conséquent il n'en est aucun dans l'ordre de la grâce qui se puisse étendre à l'opération d'un si merveilleux effet. Que si nous voulons régler en ce point nos sentiments sur l'objet de la nature, nous ne devons pas regarder ce qu'elle peut, mais ce qu'elle veut; ni ce qu'elle fait, mais ce qu'elle désire; ni l'étendue de sa vertu, mais celle de sa fin. Elle ne peut se rendre immortelle, mais elle souhaiterait de l'être ; sa puissance est faible en cela, mais sa fin est juste; elle demande sa perfection à celui qui l'a faite, elle a raison de la demander; et Dieu ne manque de sa part ni de puissance ni de bonté pour accomplir les justes désirs de sa créature. C'est ce désir d'arriver un jour à sa perfection, et de pouvoir enfanter le nouvel homme ressuscité des morts, qui la fait gémir selon l'Apôtre : *Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc.* Et l'Esprit même qui reconnaît la justice de ses désirs la fait crier et lui fait pousser des gémissements qui ne se peuvent exprimer. *Ipse Spiritus*, dit le même apôtre (*Rom.*, VIII, 26), *postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.*

Supposé donc que ce soit la véritable et unique règle de nos raisonnements, considérez, s'il vous plaît, l'extravagance et la folie de ceux que nous formons en cette occasion. Car tant s'en faut que nous rencontrions aucune répugnance ou aucun désordre dans la foi de la résurrection, que nous y trouvons au contraire l'accomplissement de nos désirs, le repos de la raison, le salaire de nos œuvres et de nos souffrances, le triomphe de la vertu et l'anéantissement de ses ennemis, la consommation des créatures, et une fin digne de la puissance, de la sagesse et de la miséricorde du Créateur. Et toutefois, mes frères, l'homme animal et charnel, qui ne voit goutte aux choses de l'esprit, ne peut se convaincre d'une vérité si manifeste et si nécessaire tout ensemble. Mais, ô vous, mon frère, qui que vous soyez, quel fondement avez-vous de ne pas croire, ou de combattre cette sainte vérité ? Serait-ce peut-être l'expérience de vos sens ? Mais si l'expérience de vos sens ne la favorise point, elle ne la détruit pas non plus. Est-ce la lumière de la raison ? mais la raison, seule peut vous en marquer des principes infaillibles dans les règles de la première raison qui est Dieu même. Et que reste-t-il donc autre chose, mon cher frère, sinon que le trouble et les fumées de vos cupidités ont obscurci votre raison même, et l'ont couverte d'un épais nuage de ténèbres, qui lui offre la vue d'une si éclatante vérité? Oui, mon cher frère, l'amour que vous avez pour vos excès et pour vos désordres continuels, vous ayant rendu ennemi de Dieu et de vous-même, il vous porte facilement à vous persuader qu'il n'y a point de juge qui les punisse dans une autre vie, ou qu'après la mort il ne reste rien de vous, qui en puisse porter le châtiment ; et comme pour éviter ce châtiment vous voudriez peut-être que votre âme s'éteignît dans votre corps, vous voudriez aussi que votre corps pourrît à jamais dans son sépulcre, et qu'il ne vous pût reprocher un jour, aux yeux de Dieu, les infamies dont vous ne cessez de le souiller. Et ainsi, mes frères, il est manifeste que l'appréhension des jugements de Dieu est la seule cause qui peut vous éloigner de la créance de la résurrection ; et sachez qu'il sera toujours aisé de la croire à quiconque sera moins en état de la craindre que de l'espérer.

Mais si la résurrection glorieuse fait la récompense ou une moitié de la récompense des élus de Dieu, et si cette récompense, selon l'Apôtre, tient le second lieu parmi les objets de la foi, *Accedentem ad Deum oportet credere quia est, et quia inquirentibus se remunerator sit*, ne devez-vous pas demeurer d'accord, messieurs, de la vérité que j'avais à vous prouver, qui est que le mystère de la résurrection est si excellent et d'une si haute

importance dans l'Eglise, qu'il mérite la seconde place parmi ceux qu'elle est obligée de nous enseigner, puisqu'en effet l'incarnation même du Fils de Dieu, ses souffrances et sa mort ne lui ont tenu lieu que de moyens pour arriver à l'heureuse fin de sa résurrection et de la nôtre, qui est une image et une dépendance de la sienne? Et certes la foi de l'existence d'un Dieu, et l'espérance de la résurrection faisant, pour ainsi dire, les deux pôles et les deux principaux fondements de la religion chrétienne, on peut remarquer dans la charitable et sage conduite de la primitive Eglise, qu'elle réglait ordinairement la prédication de sa doctrine et l'économie de ses pratiques extérieures, selon qu'elle l'estimait convenable ou nécessaire pour l'établissement de ces deux premières et capitales vérités, qui sont l'existence d'un seul Dieu, et la glorieuse résurrection des morts; et de là vient que la consubstantialité du Fils avec le Père, et l'union hypostatique du même Fils avec la nature humaine, l'invocation des saints, et l'adoration des images n'ont pas été si clairement enseignées, ni pratiquées si communément aux trois premiers siècles de l'Eglise, qu'elles l'ont été dans les suivants, de peur que l'usage fréquent de ces coutumes, et la publication manifeste de ces dogmes n'eussent obscurci à l'égard des infidèles la créance d'un seul Dieu, et donné prétexte à ces mêmes infidèles de défendre la pluralité et la confusion de leurs fausses divinités. Et pour vous montrer que l'Eglise de ce temps-là a cru devoir se servir de cette pieuse et édifiante retenue dans la prédication des divins mystères, Tertullien écrit dans son livre contre Praxeas (1), qu'elle ne souffrait en façon du monde que l'on avouât que les trois personnes de la Trinité fussent trois dieux, quand même par ces termes on n'eût entendu que trois subsistances et trois personnes vraiment divines; car encore que ce sens-là précisément n'eût rien en soi de répréhensible, ce n'était pas néanmoins le sens propre et naturel de cette expression, trois divinités ou trois dieux, puisqu'elle va beaucoup moins à établir une distinction dans les personnes, que dans l'essence de la Divinité: et avec cela suivant le même Père, la même expression, d'ailleurs si dure et si étrange dans ces termes en quelque sens qu'on eût pu la prendre, aurait pu donner une occasion apparente ou aux païens de soutenir la multitude de leurs dieux, ou aux chrétiens infirmes de se dispenser d'une confession formelle de l'unité du véritable Dieu; et dans cette vue de bien imprimer dans l'âme des païens la créance d'un seul Dieu, le même Tertullien n'a pas craint de dire en leur parlant, que dans la Trinité, le Père et le Fils était un même, *Unus* (1), au lieu de dire une même chose, *Unum*, selon cette parole de Jésus-Christ : *Ego et Pater unum sumus*, parce que le mot *Unum* signifie proprement l'unité d'essence, et qu'au contraire le mot *Unus*, marque plutôt l'unité de la personne que celle de la nature dans cet esprit de dispensation et de prudence évangélique et chrétienne (2). Le grand saint Grégoire de Nazianze a estimé qu'en certaines occasions il était permis à un évêque de ne point prêcher ouvertement la divinité du Saint-Esprit, pour ne pas donner en cela matière aux ennemis de cette vérité de la combattre davantage et pour ne pas exposer les défenseurs de la même vérité aux persécutions des nouveaux hérétiques qui avaient entrepris de l'opprimer : et il demande ensuite au grand saint Basile, auquel il écrivait, jusqu'à quel point on pouvait user d'économie et de retenue dans la prédication de ce mystère (3). Et de même saint Augustin a remarqué très-solidement, à son ordinaire, que Jésus-Christ n'avait pas voulu qu'on lui rendît des honneurs divins, comme est le sacrifice, pendant sa demeure sur la terre, de peur qu'un tel culte, quoique juste de lui-même, n'eût par accident favorisé en quelque sorte l'idolâtrie des païens, et qu'ainsi le Fils de Dieu avait mieux aimé cacher aux hommes pour un temps sa véritable divinité et la priver des justes honneurs qui lui étaient dus, que de donner un prétexte aux infidèles de défendre le service impie qu'ils rendaient à leurs fausses divinités (4). Suivant la même conduite l'Eglise, aux trois premiers siècles, ne paraît pas avoir pratiqué aussi fréquemment qu'elle a fait depuis, l'usage d'invoquer directement les saints en parlant à eux et en s'adressant à leur propre personne, de peur que cet usage n'eût donné matière ou prétexte aux idolâtres de nous accuser d'avoir plusieurs dieux, aussi bien qu'eux, comme a fait Julien l'Apostat dans sa Défense de la supers-

(1) Cap. 13 : « Redactum est jam nomen Domini in unionem, ut quia nationes a multitudine idolorum transirent ad unicum Deum, et differentia constitueretur, inter cultores unius, et plurimæ divinitatis.» Et supra : « Cæterum si ex conscientia qua scimus Dei nomen et Domini, et Patri et Filio, et Spiritui convenire, deos et dominos nominaremus, extinxissemus faces nostras etiam ad martyria timidiores, quibus evadendi quoque pateret occasio, jurantibus statim per deos et dominos, ut quidam hæretici quorum dii plures. »

(1) *Apolog.*, cap. 21 : « Ita et quod de Deo profectum est Deus est et Dei Filius, et *unus ambo.* »

(2) S. August., *de Civit. Dei*, l. XI, cap. 10 : « Quod enim, inquit, de simplici bono genitum est, pariter simplex est, et hoc est, quod illud, de quo genitum est, quæ duo Patrem et Filium dicimus, et utrumque hoc cum Spiritu suo unus est Deus, qui Spiritus, Patris et Filii, Spiritus sanctus, propria quadam notione hujus nominis in sacris litteris nuncupatur, *alius* est autem quam Pater, et Filius, quia nec Pater est, nec Filius, sed *alius*, dixi non *aliud*, quia et hoc pariter simplex, pariterque bonum est incommutabile et coæternum.»

(3) Epist. 26, quæ est 20 apud Basilium : Ζητούντων λαβέσθαι τῶν αἱρετικῶν γυμνῆς τῆς φωνῆς, καὶ αὐτοῦ Βασιλείου, ἵν' ὁ μὲν ἐξωσθῇ τῆς Ἐκκλησίας ὁ μόνος σχεδὸν ὑπολειπόμενος τῆς ἀληθείας σπινθὴρ, καὶ ἡ ζωτικὴ δύναμις τῶν κύκλῳ πάντων κατειλημμένων ῥιζωθῇ δὲ τὸ κακὸν ἐν τῇ πόλει, καὶ ὥσπερ ἀπό τινος ὁρμητηρίου τῆς Ἐκκλησίας ταύτης, πᾶσαν καταδράμῃ τὴν Ἐκκλησίαν· βέλτιον νῦν οἰκονομηθῆναι τὴν ἀλήθειαν, μικρὸν εἰξάντων ἡμῶν, ὥσπερ νέφει τινὶ τῷ καιρῷ, ἢ καταλυθῆναι τῷ φανερῷ τοῦ κηρύγματος.

(4) *De Civit. Dei*, lib. X, cap. 20 : « Unus ille mediator, in quantum servi formam accipiens, mediator effectus est Dei et hominum homo Christus Jesus : cum in forma Dei sacrificium cum Patre sumat, cum quo et unus Deus est, tamen in forma servi sacrificium maluit esse quam sumere, ne vel hac occasione quisquam existimaret cuilibet sacrificandum esse creaturæ.»

tition païenne (1), et aussi Fauste le Manichéen qui, sous cette vaine couleur, avait l'audace de traiter l'Eglise de schisme des gentils et d'idolâtre des martyrs, qu'elle servait, disait-il, insolemment, en leur offrant des vœux et des prières, comme faisaient les païens à leurs faux dieux : *Quos votis similibus colitis* (2).

Par où vous voyez, chères âmes, qu'en ce qui touche l'immédiate et directe vénération des saints bienheureux, la même Eglise dans ces mêmes siècles, et pendant le règne public du paganisme, a cru devoir en user plus sobrement qu'elle n'a fait depuis la ruine du même paganisme et sous la faveur des empereurs chrétiens ; et cela est si vrai, mes chers frères, qu'Origène répondant à Celse (*Lib.* VIII), et étant tombé sur la matière de l'invocation des anges, témoigne ouvertement à cet infidèle, qu'il ne jugeait pas à propos de s'en expliquer nettement, ni de lui déclarer en particulier quelle était sur ce point la pensée des chrétiens : et par la même considération elle s'est servie d'une semblable réserve dans les mêmes temps, en ce qui touchait la vénération des images des saints, afin que les païens n'eussent aucun lieu de la chicaner sur cet usage, quoique très-utile et très-édifiant par lui-même, comme si elle eût eu des idoles aussi bien qu'eux et qu'elle eût blâmé de superstition dans les autres ce qu'elle n'eût point fait de difficulté de pratiquer elle-même.

Voilà donc la sainte industrie de l'Esprit divin, qui conduisait, comme il fait encore, les pas de son Eglise, à ménager les diverses instructions qu'elle nous donnait des mystères de la foi, ou les divers usages qu'elle observait dans sa discipline, et dans le culte extérieur de sa religion, selon que la créance et le service d'un seul Dieu, semblait le requérir. Et cette sage et pieuse condescendance des premiers docteurs de l'Eglise dans la dispensation des divins mystères, ne paraîtra nullement étrange ou peu croyable à ceux qui auront lu ce qu'en écrit saint Athanase dans son apologie excellente pour Denys, archevêque d'Alexandrie, et saint Jérôme après lui dans celle de ses livres contre Jovinien.

Mais comme entre les dogmes de la piété chrétienne, celui qui regarde la résurrection tient le premier rang après celui qui nous enseigne l'unité de Dieu, nous trouvons aussi que les premiers Pères de l'Eglise publiaient ou tenaient cachés en quelque sorte de certains points de notre foi, selon qu'ils le jugeaient à propos, pour avoir lieu de mieux éclaircir, ou de mieux appuyer celui de la résurrection : et nous voyons aussi que dans tout le peu qui nous est resté de leurs ouvrages, les uns se sont abstenus de s'expliquer ouvertement et clairement, et les autres sont demeurés dans un profond silence sur cette vérité, que les esprits et les âmes des fidèles morts en grâce dussent jouir de la gloire bienheureuse avant la résurrection générale des morts, à la réserve des seuls martyrs, qu'ils estimaient aller droit à Dieu après l'épreuve et la consommation de leur martyre. Et pourquoi cela, mes chers frères ? Afin que les fidèles s'accoutumant à considérer la gloire de leurs âmes sous une même idée que celle de leur corps, comme si en effet elles eussent dû leur arriver dans un même temps, ils fussent toujours obligés de les allier dans leur pensée et dans leur désir ; et que la même foi qui les porterait à rechercher la félicité de leurs esprits, leur fît aussi rechercher avec même ardeur et avec même zèle celle de leur corps, et surmonter avec d'autant plus d'attachement et de courage les difficultés qui s'élèveraient contre une créance si extraordinaire et si inouie, qu'ils auraient dû les envisager comme autant d'obstacles de leur bonheur. Mais au contraire les mêmes Pères, dans les mêmes siècles et dès le berceau, s'il faut ainsi dire, de l'Eglise se sont appliqués particulièrement à enseigner et à pratiquer la prière pour les morts, comme il paraît dans les plus anciennes liturgies ; en sorte que Tertullien, au commencement du troisième siècle a mis cet usage au rang de ceux qui tirent leur naissance de la tradition apostolique (1) ; et il ne faut nullement douter que cette juste et édifiante cérémonie n'ait dès lors été généralement enseignée et observée, non seulement pour apporter du soulagement aux morts selon le témoignage des anciens docteurs, mais pour exercer aussi les vivants dans la méditation, dans la créance, et dans le désir de leur future résurrection, qui fait tout l'objet de leur espérance, et de leur joie dans ce monde. Et c'est aussi ce qui a donné lieu à la coutume de l'Eglise, d'accompagner de flambeaux, même en plein jour, les funérailles des chrétiens, afin que les vivants qui y doivent assister regardent ces morts comme des passants, qui vont au pays de la lumière et dont les corps que l'on porte en terre, seront revêtus du céleste éclat de leur immortelle résurrection (2).

Que si, après cela, nous voulons passer de la considération de l'Eglise chrétienne à celle de l'Eglise ou de la synagogue judaïque, nous trouverons qu'avant la naissance du Sauveur du monde les Juifs, qui étaient alors le peuple de Dieu, ne paraissent guère avoir distingué l'immortalité de l'âme d'avec la résurrection des corps : si bien qu'ils prenaient ordinairement pour une même chose, ou pour deux choses naturellement insépara-

(1) Apud S. Cyrillum, contra Julianum, lib. VI, p. 201 et 203, ubi respondet in hæc verba D. Cyrilli : Τούς γε μὲν ἁγίους μάρτυρας οὔτε θεοὺς εἶναί φαμεν, οὔτε προσκυνεῖν εἰθίσμεθα λατρευτικῶς δηλονότι, ἀλλὰ σχετικῶς καὶ τιμητικῶς.

(2) Apud S. Augustinum, lib. XX *adv. Faustum*, cap. 4 : « Sacrificia eorum, inquit Faustus, vertistis in Agapes, idola in Martyres, quos votis similibus colitis. »

(1) Lib. *de Cor. mil.*, cap. 3 : « Oblationes pro defunctis, pro natalitiis annua die facimus. Et il parle là des traditions apostoliques non écrites, « quas » dit-il « sine ullius scripturæ instrumento, solius traditionis titulo, et exinde consuetudinis patrocinio vindicamus. »

(2) Hieron., epist. 27, *ad Eustochium:* « Ex tunc, inquit, non ululatus, non planctus ut inter sæculi homines fieri solet, sed psalmorum linguis diversa examina concrepabant, translataque episcoporum manibus et cervicem feretro subjicientibus, cum alii pontifices lampades, cereosque præferrent, etc.»

bles, que l'homme dût jouir un jour d'une vie éternelle, et qu'il dût un jour ressusciter de la mort. Et, sur ce fondement, l'illustre Josèphe, qui ne pouvait pas ignorer, sur ce point-là, les sentiments de ceux de sa nation, dit, entre autres choses, des saducéens, qu'ils tenaient les âmes mortelles (1), pour dire qu'ils ne croyaient pas la résurrection des corps ; et ainsi, à moins que l'auteur du second livre des Machabées n'eût renfermé l'immortalité de l'homme dans la résurrection des corps (*Lib.* I, *cap.* 12, 43), il n'aurait pas dit, comme il fait, que si le vaillant et saint capitaine Judas n'avait pas cru la résurrection des morts, c'eût été en vain qu'il eût fait offrir pour eux des sacrifices en Jérusalem. Et c'est aussi pour cela que le Fils de Dieu, ayant bien voulu quelquefois s'accommoder à l'infirmité des Juifs (*S. Matth.*, XXII, 31), et raisonner avec eux selon les pensées qu'ils avaient alors, pour avoir lieu de les convaincre par eux-mêmes, ce qu'on appelle, dans les écoles, argumenter *ad hominem*, ne jugea pas à propos d'alléguer aux saducéens d'autre passage de la parole de Dieu, pour leur prouver la résurrection des morts, que celui où il dit à Moïse, dans l'Exode, qu'il était le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob : d'où Jésus-Christ tire cette conclusion, qu'il fallait donc qu'il y eût, pour les hommes, une autre vie que celle-ci, et qu'ils dussent un jour ressusciter pour acquérir cette seconde vie, puisque, d'un côté, les saints patriarches étant déjà morts, Dieu ne laissait pas de se dire encore leur Dieu et leur Seigneur, et que, de l'autre, Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. Et cependant ce raisonnement du Fils de Dieu, qui, en prenant la vie éternelle pour la seule résurrection des morts, selon la basse et imparfaite théologie des Juifs de ce temps-là du parti des saducéens, par laquelle le même Fils de Dieu s'était proposé de les convaincre, est démonstratif et sans réplique, n'eût pas été néanmoins de la même force à l'égard de ceux qui auraient distingué la vie éternelle des âmes d'avec la vie éternelle des corps, suivant la haute et parfaite théologie que Jésus même nous a enseignée dans sa divine école et dans la chaire même de sa croix, ou lorsqu'il dit au larron qui avait reconnu sa divinité : Aujourd'hui même tu seras dans le paradis avec moi (*S. Luc.*, XXIII, 43) ; ce qui ne pouvait lui arriver que selon l'âme, et non selon le corps : ou lorsqu'en mourant il recommande son esprit à Dieu son Père, et le lui remet entre les mains. *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum* (*Ibid.*, 46) : ce qui fait bien voir que son esprit, ou que son âme devait jouir d'une vie propre et particulière quand elle serait séparée de son corps. Mais Dieu, par un secret de sa sagesse ineffable, n'a pas voulu nous révéler tout d'un coup cette vérité dans toute son étendue, étant certain par la lecture et par la seule vue des écritures du Vieux Testament (1), qu'il a premièrement caché en quelque manière au peuple juif, alors grossier et charnel, l'heureux état de la vie éternelle, soit dans l'âme, soit dans le corps : toutes les promesses qu'il leur a faites en ce temps-là ne regardant que des biens visibles et temporels ; qu'en second lieu il leur a manifesté la vie éternelle des corps, où ils parviendront dans leur glorieuse résurrection, qui est un mystère qu'il a commencé à leur découvrir par ses prophètes, dans le temps de leur servitude en Babylone, et qu'enfin par une grâce toute singulière, il a proposé comme un dogme de religion aux Juifs spirituels, qui sont les chrétiens, les deux distinctes et séparables espèces de vie éternelle ; l'une de l'âme et l'autre du corps ; l'une que l'âme doit posséder en elle-même et toute seule, immédiatement après la mort, et l'autre dont le corps doit aussi jouir en son temps, lorsque, dégagé des liens de la mort, il sera rejoint et réuni à son âme pour faire avec elle un nouvel homme, et pour n'en être jamais séparé.

Mais pour ce qui touche le peuple juif en son particulier, pourquoi pensez-vous que Dieu a voulu communément lui faire enseigner la résurrection des corps, sans lui expliquer en même temps l'immortalité de l'âme, selon laquelle l'âme peut naturellement subsister à part et hors du corps ? sinon, mes frères, afin que la foi et le sentiment de la résurrection corporelle, qui paraît si étrange et si incroyable au sens humain, se pussent mieux imprimer, et jeter de plus profondes racines dans le cœur de ce peuple fier et indocile, et qu'il ne pût pas attribuer entièrement aux âmes séparées des corps, la béatitude céleste et éternelle que Dieu veut qui leur soit commune avec leurs corps (2). Toutefois, mes frères, quoique c'ait été la coutume et la conduite ordinaire de Dieu, de tenir caché au commun des Juifs, stupides et charnels, cette subsistance particulière et cette immortalité de l'âme humaine, il n'a pas laissé de la leur marquer et de la leur faire comme entrevoir en de petits mots de ses prophètes, jetés çà et là, comme par exemple en ceux-ci de Salomon : *Antequam revertatur pulvis in terram suam unde erat, et spiritus rediret ad Deum qui dedit illum* (*Eccl.*, XII, 7) : où il est visible que comme le Sage suppose que les corps doivent retourner dans la poussière dont ils sont venus, il suppose aussi que l'esprit en même temps doit retourner à Dieu qui l'a donné, pour vivre avec Dieu de la vie de Dieu même. Et il ne faut pas objec-

(1) *Antiq*, lib. XVIII, cap. 2 : Σαδδουκαίοις ψυχὰς ὁ λόγος συναφανίζει τοῖς σώμασι.

(1) Et ainsi le cardinal du Perron a très-bien mis l'immortalité d'âme au rang des choses que les anciens Juifs ne pouvaient croire que par la seule tradition (*Réplique au roi de la Gr. Bret.*, *liv.* III, *ch.* 2, *p.* 671).

(2) Clément d'Alexandrie, liv. VI de ses *Stromates*, pag. 651, nous apprend que les païens avaient coutume d'adorer les morts, et de leur sacrifier comme à des dieux, parce qu'ils croyaient les âmes immortelles, abusant ainsi d'une très-sainte et raisonnable opinion ; et de cette sorte Dieu, entre autres causes, a pu cacher quelque temps cette vérité au commun des Juifs, de peur que ce ne fût une occasion à ce peuple tout charnel de s'engager dans l'idolatrie où il était si naturellement porté

ter contre cela ces paroles de David : *Exibit spiritus ejus et revertetur in terram suam* (*Ps.* CXLV, 3); car il ne veut pas dire que l'homme retourne en terre ; mais bien que l'homme même y doit retourner selon le corps lorsque son corps se sépare de son esprit, et cela fondé sur ce que le verbe hébreu traduit par *revertetur* étant un verbe masculin, il ne se peut pas rapporter au nom hébreu רוח *spiritus*, qui est un nom féminin : comme il paraît dans ce texte de David, et aussi dans celui de Salomon que nous venons d'alléguer, qui porte והרוח תשוב au féminin, et non ישוב au masculin, ce qui serait une incongruité et un solécisme en cette langue-là. Il est donc sans doute que ces paroles de Salomon : *Donec revertatur pulvis in terram suam, et spiritus redeat ad Deum qui dedit illum,* étant bien pesées par des esprits sages et judicieux, démontrent évidemment l'immortalité particulière des âmes, et cette vie toute spirituelle dont elles sont capables hors du commerce du corps et de la matière. Et il est bien à croire que ç'a été de ce beau passage, qui paraît unique ou presque unique dans les Ecritures du Vieux Testament, que la nouvelle synagogue judaïque a pu recueillir cette raisonnable opinion touchant l'état et la nature de l'âme raisonnable, et elle a pu depuis s'y confirmer en la voyant clairement enseignée dans l'ancienne école des plus célèbres philosophes, et surtout dans la nouvelle et divine école des chrétiens. C'est cette espèce d'immortalité que leurs rabbins ou leurs nouveaux maîtres appellent d'ordinaire la victoire des âmes נצחון הנפשות, parce qu'un même mot du langage hébreu signifie victoire et éternité; et c'est aussi en ce sens que nous lisons dans les paroles de Dieu : *Absorpta est mors in victoria; ubi est, mors, victoria tua* (I *Cor.*, XV, 54)? c'est à-dire ta consistance et ta perpétuité ; et apparemment ç'a été du double sens de ce mot hébreu que saint Paul a pris cette relevée et pompeuse allégorie, où il nous représente la mort comme un roi puissant et victorieux qui eût triomphé éternellement des hommes, à moins que le Fils éternel de Dieu ne fût venu lui-même dompter cet ennemi et abolir la fierté de son empire : *Novissima autem inimica*, dit-il, *destruetur mors* (*Ibid.*, 25).

Mais quoi qu'il en soit des sentiments ou des expressions de la moderne et rebelle synagogue, il nous suffit d'observer en ce lieu-ci que, de la même sorte que les anciens Juifs, qui ont précédé le Fils de Dieu, n'ont guère parlé formellement et distinctement de l'immortalité de l'âme, quoique ceux d'entre eux qui appartenaient par avance au Nouveau Testament ne l'aient pas ignorée, afin de donner plus de cours par leur silence ou par l'obscurité de leurs paroles sur ce point à la pensée ou à la persuasion de la résurrection des corps : ainsi les chrétiens ont aussi tenu quelque temps cachée et en mystère la félicité dont les âmes saintes jouissent dans le ciel avant la dernière consommation du monde, de peur que la gloire et la béatitude de ces esprits purs et séparés de leur chair mortelle ne fît peut-être juger aux néophytes et aux nouveaux disciples de l'Evangile la résurrection immortelle des corps ou inutile ou peu nécessaire, et qu'ils ne crussent en même temps avoir un prétexte de s'en peu soucier et de se dispenser absolument de la croire, ou qu'ils n'eussent plus de hardiesse à lui donner des explications allégoriques et fantastiques qui en auraient ruiné la vérité. Nous remarquons en effet, dans la lecture de l'histoire de l'Eglise, que nul autre point de la religion chrétienne n'a été attaqué ni contredit aussi fortement que celui-là, et que ç'a été l'écueil général et la commune erreur de tous les hérétiques et de tous les monstres qui, dans les deux ou trois premiers siècles, se sont soulevés contre la foi de l'Eglise catholique, savoir de combattre la résurrection de la chair, et de réduire autant qu'ils pouvaient l'espérance des chrétiens au seul bonheur et à la seule gloire dont les âmes jouiraient au ciel après la mort.

Cela étant, mes frères, jugez maintenant si l'ancienne Eglise et les saints pasteurs qui l'ont gouvernée, n'ont pas eu toute raison de s'appliquer et de s'attacher particulièrement comme ils ont fait, à établir ce point capital de la doctrine évangélique, qui est la résurrection des morts, et de lui donner la première place dans les dogmes nécessaires à salut, après celui de l'existence et de l'adoration souveraine d'un seul Dieu.

Mais ce n'est pas tout que ceci, mes frères, la bienheureuse résurrection est un point de foi si excellent et si essentiel à la foi même, que Jésus-Christ n'a pas voulu nous le persuader seulement par des paroles, mais par des choses ; ni par la vive voix seulement de ses ministres, mais par le témoignage subsistant et animé des principaux sceaux et vases de sa grâce, qui sont les sacrements qu'il a institués dans son Eglise pour nous faire part de la même grâce et du mérite infini de son sang. Parmi ces divins sacrements, ceux qui tiennent le premier lieu en dignité et en vertu sont le baptême et l'eucharistie, dont l'un nous donne la vie spirituelle, et l'autre nous la conserve et nous la fortifie de jour en jour. Or l'un et l'autre de ces mystères est une image de la divine résurrection et a pour objet de nous en communiquer les impressions et le fruit.

Pour le baptême, chères âmes, aurons-nous le moindre doute que ce ne soit tout ensemble un monument et un tableau de la résurrection de Jésus-Christ, quand nous aurons entendu ce langage de saint Paul : Ne savez-vous point, mes frères, que nous tous, qui avons été baptisés en Jésus-Christ, avons été baptisés en sa mort; car nous avons été ensevelis avec lui par le baptême, comme morts, afin que de même que Jésus-Christ est ressuscité des morts pour la gloire de son Père, ainsi nous marchions désormais en nouveauté de vie : car si nous sommes plantés et mis en terre comme lui en ressemblance de sa mort, nous serons aussi retirés de cette terre pour être rendus en cela conformes à sa résurrection : *An ignoratis quia quicum-*

que baptizati sumus in Christo Jesu, in morte ipsius baptizati sumus? Consepulti enim sumus cum illo per baptismum in mortem, ut quomodo Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus. Si enim complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus (*Rom.*, VI, 3 *et seq.*). Nous apprenons aussi de toute l'église qu'en retirant par trois fois les baptisés de l'eau du baptême après les y avoir plongés autant de fois, c'était une figure sacrée et mystérieuse qu'on leur mettait devant les yeux, de la sépulture et de l'immortelle résurrection de leurs corps. Et de là vient, selon que l'assure le grand saint Chrysostome (1), que les catéchumènes qui se présentaient à l'église pour être admis à la grâce du baptême, étaient obligés avant cela de rendre un compte particulier de leur foi sur ce mystère, et de prononcer ces paroles à haute voix : Je crois la résurrection des morts; et puisque c'est un principe de religion, que dans les mystères du Vieux Testament nous trouvons toujours des vestiges ou des ombres des vérités de ceux du Nouveau, vous remarquerez, s'il vous plaît, en cet endroit que Jésus-Christ a voulu signifier dans l'eau du baptême sa mort, sa sépulture et en même temps sa résurrection, qui devait être une suite de sa mort, parce que les eaux signifient la mort ou les maux extérieurs qui nous en menacent et qui peuvent nous la causer : *Intraverunt aquæ*, dit David, *usque ad animam meam, et infixus sum in limo profundi* (*Ps.* LXVIII, 2, 3) ; comme en suivant cette même idée, ils appellent lac le tombeau, parce que les corps morts demeurent sans vie et sans mouvement dans le sépulcre, comme des eaux immobiles et dormantes dans un lac, où elles se corrompent par leur repos, au lieu qu'au contraire celles qui courent dans une rivière ou dans une source, paraissent toujours vives et se conservent dans leur pureté par leur agitation. *Æstimatus sum*, dit David, *cum descendentibus in lacum* (*Ps.* LXXXVII, 5) ; *Et similis ero*, dit-il ailleurs, *descendentibus in lacum* (*Ps.* CXLII, 7), c'est-à-dire dans le tombeau. Ainsi saint Paul compare au baptême le passage de la mer Rouge, et veut que les Juifs traversant les eaux de cette mer y aient été baptisés par Moïse : *Omnes*, dit-il, *in Mose baptizati sunt in nube et in mari* (I *Cor.*, X, 2): comme si le vaste et profond lit de cette mer eût représenté aux yeux des Juifs un grand sépulcre où ils seraient tous demeurés ensevelis, à moins que Dieu n'eût eu la bonté de les en tirer par un effet de sa toute-puissante main ; et ce baptême des Israélites dans la mer, comme dans un gouffre de perdition et de mort, était encore, selon l'Apôtre, une figure de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ, comme l'est maintenant le baptême des chrétiens. *Omnia autem*, nous dit-il au même lieu, *in figura contingebant illis*.

Et certes le baptême a une liaison si particulière avec la mort de Jésus-Christ, et en même temps avec sa glorieuse résurrection, qui a été le fruit et la récompense de sa mort, qu'il donne lui-même le nom de baptême à sa passion, et veut que ces deux mots, à son égard, ne signifient qu'une même chose : *Baptismo*, dit-il, *habeo baptizari : et quomodo coarctor donec perficiatur* (*S. Luc.*, XII, 50)? Je dois être baptisé d'un certain baptême, et que je me sens pressé de désir et d'impatience, jusqu'à tant qu'il soit accompli, c'est-à-dire consommé, non-seulement par ma mort, mais par ma résurrection, où je recevrai le juste salaire de mes peines et le parfait accomplissement de mes désirs.

Or je ne sais, mes frères, si j'oserais ajouter en ce lieu-ci une réflexion ou une remarque qui peut paraître de pure grammaire, et peut-être même un peu trop curieuse, qui est que le même mot, qui signifie lac en hébreu : בויכ et qui, en ce sens, désigne la mort, que nous figure le baptême, signifie aussi justice, innocence et pureté (1), ce qui a, ce semble, assez de rapport au dessein qu'a eu le Fils de Dieu dans l'institution du sacré baptême : savoir, qu'il ne fut pas seulement l'image de la mort, qu'il nous faut souffrir avec le même Fils de Dieu, mais de la pureté et de la sainteté de vie que nous sommes obligés de pratiquer à son exemple, et dont nous devons acquérir un jour la perfection et la couronne en parvenant à sa triomphante résurrection. *Si quo modo occurram*, dit l'Apôtre, *ad resurrectionem, quæ est ex mortuis* (*Philipp.*, III, 11); mais ce qui paraît de plus vraisemblable en ce sujet, est que les Juifs, dès le temps même des apôtres, ayant coutume de baigner les morts et de les laver avant leur sépulture, comme on peut le voir dans les Actes des apôtres, en la personne de Thabitha, qui fut depuis ressuscitée par saint Pierre (*Act.*, IX, 40), le Fils de Dieu a voulu que les fidèles qui mouraient au monde et à ses pompes, avant que d'entrer en son Eglise, y fussent admis par un bain sacré, où ils étaient plongés comme morts, et ensevelis aux vanités de la vie présente, et où leur corps était purifié de ses ordures, non pour être ensuite enfermé dans un sépulcre et y devenir la pâture éternelle des vers, mais pour y recevoir les principes et les semences d'une vie toute divine, en ressuscitant à l'immortalité.

Or comme la vie intérieure et spirituelle, que nous donne le saint baptême, n'est autre chose qu'un commencement de la résurrection, ou une résurrection naissante et commencée, il est aisé à juger que l'adorable et divine eucharistie, dont le propre effet est de conserver et d'accroître en nous cette même vie, n'est autre chose aussi qu'un avancement de la même résurrection, ou une résurrection qui croît et s'avance dans l'esprit jusqu'à ce qu'elle soit pleinement formée et consommée dans la chair. Celui

(1) *In I ad Cor.*, XV, homil. 40 : Τοῦτο πρὸς τῷ τέλει προστίθεμεν, ὅταν μέλλωμεν βαπτίζειν, κελεύοντες λέγειν, ὅτι πιστεύω εἰς νεκρῶν ἀνάστασιν, καὶ ἐπὶ τῇ πίστει ταύτῃ βαπτιζόμεθα.

(1) *Ps.* XVII, *et juxta Hebr.*, XVIII, *v.* 25 : כברידי secundum puritatem manuum mearum.

qui mange ma chair et boit mon sang, dit le Fils de Dieu, a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour : *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam, et ego resuscitabo eum in novissimo die* (*S. Joann.*, VI, 55). Le pain que je vous donnerai, dit-il encore, c'est ma chair pour la vie du monde, non pas une chair qui doive être morte et déchirée, pour nous nourrir par un changement qu'elle souffre en elle-même, mais une chair qui doit être vive et animée de l'Esprit divin, pour nous nourrir en agissant puissamment sur nous, et en nous changeant en elle-même par la force de l'Esprit qui la vivifie, et qui vivifie pareillement au corps et en l'âme tous ceux qui s'en repaissent, parce que, en effet, la chair toute seule et séparée de ce saint Esprit ne sert de rien : *Caro non prodest quicquam* (*Ib.*, 64) ; au lieu que, au contraire, étant revêtue et animée de ce même esprit, elle est une source de vie éternelle, premièrement dans l'âme, et enfin dans le corps même, qu'elle reproduit et ressuscite à l'immortalité : *Et ego ressuscitabo eum in novissimo die.* Remarquez donc ici les effets miraculeux de la sagesse et de la miséricorde de notre divin Rédempteur. Comme l'homme est composé de deux parties principales, de l'âme et du corps, de l'esprit et de la chair, le Fils de Dieu, pour nous préparer un aliment proportionné à la nature de chacune de ces parties, nous donne un composé de son esprit et de sa chair : de son esprit, pour répandre dans notre esprit les grâces dont il est capable ; et de sa chair, pour rendre un jour la nôtre impassible et immortelle, par le salutaire attouchement de la sienne : *Ut duplicis substantiæ totum cibaret hominem*, chante l'Eglise dans la fête de ce saint mystère. Mais ce n'est pas tout, mes chers frères, les merveilles de la sagesse et de l'ingénieux amour de Dieu n'en demeurent pas là. Dans le dessein qu'il a eu de guérir nos maladies, soit spirituelles ou corporelles, il n'a pas voulu seulement ajuster la qualité des remèdes qu'il nous donne aux différentes et principales parties dont nous sommes composés, mais aussi aux divers et principaux degrés de vie qui conviennent au tout animé que nous formons ; et comme le premier de ces degrés nous est commun avec les plantes, le second avec les animaux et le troisième avec les anges, il nous a fourni des remèdes convenables à chacun de ces degrés pour les conduire à leur dernière perfection. Il nous arrose dans le baptême comme de nouvelles et célestes plantes qu'il fait croître en vie éternelle : *Si enim complantati facti sumus,* dit l'Apôtre, *similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus* (*Rom.*, VI, 5). Il nous nourrit dans l'eucharistie comme créatures sensitives et animales qui sont particulièrement à lui et qui doivent prendre leur pâture de chaque jour dans le champ de son Eglise pour en vivre dans le temps et dans l'éternité : *Infirmata est hæreditas tua : tu vero perfecisti eam,* dit David. *Animalia tua habitabunt in ea, parasti in dulcedine tua pauperi Deus* (*Ps.* LXVII, 10, 11). Et ainsi saint Paul dit, après David, que nos corps jouissent maintenant d'une vie sensitive et animale, qui se doit changer en vie angélique et spirituelle. *Sed non prius est*, dit-il, *quod spiritale, sed quod animale, deinde quod spiritale* (*I Cor.*, XV, 46). Et enfin il sustente la faim de notre âme en nous nourrissant du pain invisible de son esprit, que nous recevons et que nous goûtons en ce monde par la foi, pour en être pleinement rassasiés en l'autre par la gloire, comme il rassasie les anges dans le ciel en les repaissant de la manne cachée de sa divinité, dont il a dit : *Vincenti dabo manna absconditum* (*Apoc.*, II, 17). Aussi est-ce à l'égard de ces trois états et de ces trois genres différents de vie, lesquels le Fils de Dieu est venu rétablir en nous, qu'il est appelé, dans les Ecritures saintes, tantôt le germe de David (*Jer.*, XXIII, 5), tantôt le lion de la tribu de Juda (*Apoc.*, V, 5) et tantôt l'ange de la divine alliance (1), afin de nous témoigner par le mystère de ces divins titres, qu'il s'était uni à notre nature pour la réformer en toutes ces parties, et pour réparer généralement tous les désordres de la vie humaine en quelque sens qu'on pût l'envisager. Et de plus, mes frères, comme en ces trois différents degrés de vie, la seconde, qui est l'animale, renferme la vertu de la première, qui est la végétante ; et la troisième, qui est l'intellectuelle, comprend celle des deux autres, et ainsi la foi répandue en nous comme jouissant de la vie intellectuelle, ne nous sert pas seulement de préparation et de voie pour obtenir les fruits spirituels de l'eucharistie et du baptême tout ensemble (2), mais peut aussi suppléer au défaut casuel et involontaire de tous les deux, lorsqu'elle enferme un désir pressant de l'un et de l'autre : comme par la même raison la divine eucharistie comprend en quelque sorte l'efficace du baptême, non pas en ce que, dans le temps de nécessité, elle puisse suppléer au défaut du baptême, et produire quelquefois la première grâce, ce que je laisse aux disputes de l'Ecole, mais bien en ce que le baptême, selon saint Thomas, ne justifie les pécheurs qu'autant qu'il enferme le vœu et le désir de l'eucharistie même, qui, portant en soi réellement le divin auteur des sacrements, est aussi la fin et la perfection de tous les autres sacrements (3).

Voyez donc, chrétiens, et admirez en même temps comme Jésus-Christ est venu guérir, par des remèdes particuliers et surnaturels, toutes les parties de la vie humaine, qui

(1) *Malach.*, III, 1 : Angelus testamenti, quem vos vultis.

(2) S. August., *de Bapt. contra Donat.*, liv. IV, cap. 22 ; S. Ambr., *de obitu Valent.* et S. Bernard., l. *Medit. devotis.*, c. 9, et ep. 77, ad Hugon. sanct. Victor.

(3) III *p.*, *quæst.* 79, *art.* 1, *ad* 1 : Dicendum, inquit, quod hoc sacramentum ex seipso virtutem habet et gratiam conferendi ; nec aliquis habet gratiam ante susceptionem hujus sacramenti, nisi ex aliquo voto ipsius, vel per seipsum, sicut adulti, vel ex voto Ecclesiæ, sicut parvuli, etc. Unde ex efficacia virtutis ipsius, est etiam quod ex voto ipsius gratiam aliquis consequatur, per quam spiritualiter vivificetur.

avaient été corrompues en Adam, savoir : la végétante, par le baptême; la sensitive, par l'eucharistie, et la raisonnable, par la foi; et que de même que les plus relevés et les plus parfaits degrés de vie comprennent l'efficace des moins accomplis, ainsi les nouvelles et divines médecines qui regardent la guérison des premiers contiennent en vertu et en éminence, de la manière que nous venons d'expliquer, celles qui sont propres à la guérison des derniers. Mais à quoi tend tout le divers ordre et tout l'appareil excellent de ces remèdes extraordinaires, qu'à nous disposer extérieurement et intérieurement à l'heureuse fin de notre glorieuse résurrection? *Si complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus.* Voilà le baptême, qui nous arrose de ses eaux sacrées, comme plantes du nouveau jardin de délices éternelles. *Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam : et ego resuscitabo eum in novissimo die.* Voilà l'Eucharistie qui nous repait comme animaux domestiques de Dieu, dégoûtés de la pâture insipide de la terre, et affamés de celle de l'héritage éternel. *Animalia tua habitabunt in ea, et parasti in dulcedine tua pauperi, Deus.* Ecoutez encore, mes frères, *Omnis qui videt filium, et credit in eum*, dit le Fils de Dieu lui-même, *habet vitam æternam : et ego resuscitabo eum in novissimo die* (*S. Joan.*, VI, 40). Voilà la foi vive et animée d'une charité parfaite, qui nous rassasie intérieurement dans l'esprit, en nous donnant même la faim et le désir de nous repaître extérieurement du corps du divin Agneau, et en faisant passer la vertu puissante de l'Esprit de Dieu de l'âme sur le corps pour le faire revivre en la générale résurrection des saints : *Et ego resuscitabo eum in novissimo die.* Et en effet, chrétiens, serait-il juste que de ces trois riches et souverains remèdes qu'il emploie pour notre entière guérison, il eût appliqué directement à nos corps les deux premiers, qui sont le baptême et l'eucharistie; et que nos corps mêmes après cela n'en recueillissent aucun fruit et n'en reçussent aucun soulagement? Rien est-il plus éloigné de la raison que cette pensée frivole et chimérique, qu'il eût porté le remède à la partie affectée et languissante, et qu'elle ne vît diminuer en rien la violence de son mal ? A-t-il en dessein seulement de guérir l'âme en traitant le corps? Et comme il nous ordonne d'affliger la chair et de la mortifier encore davantage pour lui rendre utiles les remèdes mêmes par lesquels il veut la guérir, serait-il juste que toute la faim et tout le succès de ces remèdes ne fût que d'accroître et d'empirer le mal, au lieu de le chasser ou de l'adoucir?

Mais c'est nous plutôt, chères âmes, comme je prétends vous le faire voir au second point de ce discours, que le temps m'oblige d'abréger, c'est nous qui résistons en cette rencontre à la véritable et juste intention de ce médecin céleste, et qui corrompons la vertu de ses remèdes salutaires, par l'illégitime et pernicieux usage que nous en faisons. Car il est bien vrai que le Fils de Dieu nous promet dans sa parole de ressusciter un jour notre chair à l'image de la sienne, et qu'il confirme la vérité de sa promesse par le sceau des sacrements divins: mais à quelle charge et à quelle condition nous fait-il cette promesse d'élever nos corps à la dignité d'une si noble résurrection ? A condition que nous voudrons bien changer l'état de mort où ils se trouvent, en l'état de gloire où il prétend les établir, et que nous n'aurons désormais aucun soin de ces vieux restes de notre péché et de notre révolte contre Dieu ; que nous en porterons le faix avec peine et avec douleur, comme des marques de notre juste confusion ; et qu'au contraire, nous soupirerons continuellement après le jour de bénédiction et de salut, où nous devons en être délivrés. Rejetons les œuvres de ténèbres, dit saint Paul (*Rom.*, XIII, 12 *et seq.*), et revêtons-nous des armes de lumière; marchons avec bienséance et avec honnêteté, comme on fait durant le jour : que ce ne soit point dans les festins, dans les ivrogneries, dans les impudicités et dans les ordures, mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ne songez plus à satisfaire votre chair dans ses désirs honteux et déréglés : *Abjiciamus opera tenebrarum, et induamur arma lucis, sicut in die honeste ambulemus, non in comessationibus et ebrietatibus, non in cubilibus et impudicitiis. Sed induimini Dominum Jesum Christum, et carnis curam ne feceritis in desideriis.* Or, qu'est-ce, mes frères, de nous revêtir de Jésus-Christ Notre-Seigneur, sinon d'avoir le cœur toujours plein de la pensée et de l'attente de sa gloire, où il est entré par la triomphante résurrection de sa chair, d'avoir à dégoût la corruption et l'opprobre d'une chair si dissemblable à la sienne, et de souhaiter dans une sainte impatience de nous en défaire, comme d'un levain de toute immondice et d'une source de cupidités abominables devant Dieu, *Et carnis curam ne feceritis in desideriis.* Jésus-Christ veut que les afflictions présentes de la chair soient le principe de sa future consolation, et nous voulons qu'elle soit contente au siècle présent et au siècle à venir tout ensemble : nous savons la fin où nous devons la conduire, et nous lui ôtons les moyens d'y parvenir, ou, pour mieux dire, nous aimons mieux qu'elle soit heureuse en apparence, et autant qu'elle peut l'être dans ce monde de misères, que d'être vraiment et parfaitement heureuse dans le lieu de sa véritable félicité. Nous avons le choix de ces deux choses, chères âmes, ou de la flatter et de lâcher la bride à ses brutales convoitises pour un temps, à son éternelle damnation, ou de la tenir en raison et sujette pour un moment, afin qu'elle recouvre à jamais sa naturelle et juste liberté: *Liberabitur creatura a servitute corruptionis* ; et nous préférons le premier au second : nous la voulons sauver pour la perdre, au lieu de la perdre pour la sauver : *Qui enim voluerit animam suam salvam facere, perdet eam; qui autem perdiderit animam suam*, c'est-à-dire la vie du corps et de la chair,

propter me, inveniet eam (*S. Matth.*, XVI, 25). Et nous aimons mieux lui donner une joie fausse et passagère sur la terre, qu'une véritable et constante joie dans le ciel. Car n'est-ce pas, chrétiens, ce que nous faisons ordinairement et à toute heure dans cette voluptueuse et efféminée délicatesse, où nous avons soin de l'entretenir ou, pour mieux dire, de la corrompre et de la pervertir? Oui, dans cet attachement continuel à la nourrir de viandes exquises et précieuses, à la coucher en des lits de soie et de coton, à la traîner en des chars de triomphe aux yeux des hommes, et à l'asseoir, aux yeux de Dieu même, sur des carreaux d'or et de pourpre, à la noyer dans les bains, à l'ensevelir dans les parfums, et à irriter sa concupiscence aux jours mêmes de ses jeûnes par un raffinement étudié de douceurs et de ragoûts, et enfin, mes frères, à lui faire boire autant que nous pouvons dans la coupe de Babylone dont nous enivrons sa brutalité. Or est-ce là vouloir la détruire pour la rétablir? Est-ce nous revêtir selon que l'Apôtre nous y convie, de Jésus-Christ, Notre-Seigneur? Est-ce ne songer plus aux cupidités impures de la chair pour les assouvir? *Induimini Dominum nostrum Jesum Christum, et carnis curam ne feceritis in desideriis.*

Certes, mes frères, dans le triste état où nous vivons maintenant, si nous pouvions continuer impunément à la plonger dans les divertissements et dans les voluptés, nous aurions peut-être quelque raison ou quelque prétexte, au moins apparent, d'en user ainsi; mais ne savez-vous pas ou n'avez-vous pas encore éprouvé quelles sont les suites, je ne dis pas ordinaires, mais infaillibles, de ces fausses voluptés; que ce sont autant de semences de travaux et de douleurs; et qu'après avoir quelque temps flatté le goût et l'appétit corrompu de notre chair, elles ne manquèrent jamais de la trahir et de lui attirer un nombre infini de maladies, de faiblesses et de langueurs qui la tyrannisent jusqu'à la mort? Et dans cette rencontre remarquez, s'il vous plaît, mes frères, que les maladies, que les langueurs qui nous peuvent arriver d'une impression naturelle ou étrangère, sont plus aisées sans comparaison à endurer, que celles qui nous viennent de l'intempérance et du débordement de nos mœurs, parce que l'excès des plaisirs ayant ramolli et abattu la force de notre cœur, ce cœur affaibli et anéanti n'est plus capable de rien souffrir; les moindres maux lui semblent extrêmes et insupportables, et l'attendrissement que lui a causé l'accoutumance des voluptés, est une faiblesse qui lui fait trouver infiniment plus aiguë et plus perçante la pointe des douleurs: le souvenir des plaisirs passés le désespère dans le sentiment des douleurs présentes. Et ainsi, chrétiens, toutes ces vaines et fausses joies ne lui attirent pas seulement de véritables afflictions, mais lui ôtent aussi le courage de les souffrir. Et que ne faisons-nous donc par piété et par vertu ce qu'aussi bien nous devons faire par nécessité, puisque vous venez de voir, mes chers frères, assez clairement, comme je pense, que la modération des cupidités et des délices de la chair est une conduite où dès cette vie la chair même trouve son repos, au moins pour un temps, et où elle rencontre de plus le fondement du repos solide et immuable qu'elle doit goûter en la compagnie de Dieu, de Jésus-Christ, de ses anges et de ses saints dans sa résurrection à l'immortalité?

Mais le comble de notre mal en cette occasion, mes frères, est qu'autant que nous sommes indulgents et tendres pour notre propre chair, autant nous paraissons rigoureux et insensibles pour celle du prochain: nous la laissons périr de langueur et de misère dans les pauvres; au lieu que Jésus-Christ nourrit notre chair de sa chair et de son sang pour lui donner la vie éternelle, nous ne daignons pas seulement la secourir, en la personne des misérables, du superflu de nos biens temporels pour la défendre de ses infirmités, et pour lui aider à se maintenir dans le court espace de la vie de ce siècle: notre mollesse en cette rencontre fait notre dureté, notre indulgence pour nous fait notre rigueur envers les autres. Nous avons pour nous un cœur de chair, et un cœur de marbre pour les autres; nous sommes pour nous des agneaux, et des tigres pour nos frères; et la superbe délicatesse où nous triomphons devant leurs yeux, est un reproche que nous leur faisons de leur confusion et de leurs souffrances, au lieu de l'amour et de la pitié que nous devrions leur témoigner. Et cependant, mes frères, c'est tout le rebours de ce que Dieu veut que nous fassions; car il prétend que nous affligions notre propre chair par toute sorte de mortifications chrétiennes, pour la disposer à la jouissance d'une vie éternelle, parce que c'est à nous à la punir en nous-mêmes de ses déréglements, et à prévenir, par des châtiments volontaires, ceux qu'il devrait lui imposer un jour par une nécessaire sévérité de sa justice: et il veut, au contraire, que nous ayons soin de la soulager dans le prochain, parce que c'est à nous à la respecter dans le prochain, et à lui procurer au moins les aides d'une vie temporelle sur la terre, dans la vue et en l'honneur de notre divin Sauveur, qui l'a destinée à une éternité de vie dans le ciel: il veut que nous soyons les ministres de sa justice dans notre propre chair, et ceux de son amour et de ses entrailles paternelles en celle du prochain; que nous retranchions quelque chose à l'une pour le pouvoir employer au secours de l'autre; que nous traitions l'une en coupables pénitents, et l'autre en pécheurs absous et justifiés, et en imitateurs de la divine miséricorde, qui est la source de notre justice et de notre reconciliation à Dieu. Enfin, chères âmes, il veut que nous l'aidions à la relever en nous-mêmes, en l'humiliant et en lui imprimant une image de sa mort; et il veut, au contraire, que nous l'aidions à la relever en nos frères, en la soutenant de nos assistances et de nos aumônes, et en lui imprimant, selon l'éten-

due de notre pouvoir, une ressemblance de sa vie céleste, et de la gloire dont il a promis de la revêtir en la ressuscitant des morts.

SERMON V,

QUATRIÈME DE LA RÉSURRECTION,

Prononcé dans l'église des Filles de Saint-Thomas, au faubourg Saint-Antoine.

Christus resurrexit a mortuis primitiæ dormientium.

Jésus-Christ est ressuscité des morts en qualité de prémices des dormants (I *Cor.*, XV).

Jésus-Christ ayant consommé sur la croix le véritable et parfait sacrifice qu'il devait offrir à Dieu son Père pour la rédemption générale des hommes, on pouvait croire avec apparence que c'était là qu'il devait finir le ministère de sa souveraine prêtrise. Voici cependant le plus éclairé de ses apôtres qui nous le dépeint en état de la continuer d'une façon toute nouvelle et toute différente de la première. Jésus-Christ, dit-il, est ressuscité des morts en qualité de prémices des dormants : cela veut dire, chères âmes, qu'au moment qu'il ressuscita des morts, il parut aux yeux du Père éternel en qualité, comme dit l'Apôtre, de prémices, de premier et nouveau fruit, venu et mûri miraculeusement dans le champ même de la mort et dans une terre aussi deserte et aussi infertile que l'avait été jusqu'alors celle du sépulcre.

C'est le mystère que je me prépare à vous éclaircir en ce discours, dont je renfermerai toute l'étendue aux deux points suivants : dans le premier, nous ferons voir qu'il a fallu que le Fils de Dieu ressuscitât pour le parfait accomplissement de son éternelle sacrificature; et dans le second, nous vous marquerons plus distinctement les qualités que devait avoir cette hostie ressuscitée pour être offerte invisiblement dans le ciel, et visiblement tout ensemble sur la terre. Mais avant, messieurs, que de nous engager dans un entretien de cette importance, invoquons la grâce de l'Esprit de gloire et de force, par lequel il va se présenter éternellement devant la face de son Père, et qui voudra bien, s'il lui plaît, nous faire part de ses lumières, par l'intercession et par les mérites de la Mère toute sainte, qui, avant que son divin Fils naquît du tombeau, l'avait conçu dans son chaste sein au moment même que l'Ange lui dit : *Ave, Maria.*

La vérité que j'ai à prouver en ce premier point de mon discours est que, pour la consommation du sacrifice que Jésus-Christ devait offrir à Dieu son Père, il a été nécessaire qu'il ressuscitât des morts, comme il a fait aujourd'hui : car comme tout sacrifice consiste en deux actions principales et essentielles, qui sont l'immolation et l'oblation de l'hostie sacrifiée; pour ce qui concerne l'immolation, il est facile de faire voir qu'elle n'a pu s'achever sans la résurrection de la victime immolée, et en voici la preuve certaine et sans réplique : le sacrifice étant un devoir de religion qui se rend à Dieu en tant qu'auteur de la mort et de la vie, et non simplement de la vie, mais de l'immortalité même, il est de l'essence du sacrifice de signifier clairement que c'est un maître souverain et absolu, qui peut toujours disposer de nous comme il lui plaît, nous faire vivre et mourir, nous condamner à la mort et nous transférer, comme parle l'Ecriture, de la mort à une vie glorieuse et immortelle.

Or en l'occision ou immolation de l'hostie sacrifiée, nous témoignons bien, à la vérité, que nous servons un Dieu de justice et de rigueur qui a droit de nous faire mourir, en punition de nos rébellions et de nos crimes; mais nous ne témoignons pas pour cela qu'il est le Dieu de miséricorde et d'amour, qui veut bien encore faire grâce aux criminels qu'il a condamnés, et, en suite de leur condamnation et de leur supplice, les faire passer de la mort qu'ils ont soufferte à l'immortalité qu'il leur promet. Et ainsi, chrétiens, pour offrir à Dieu un sacrifice parfait et consommé, et qui le regarde distinctement comme l'auteur de la vie et de la mort, vous voyez assez qu'il ne suffit pas de faire mourir la victime sacrifiée, et de marquer en cela que nous l'offrons à un Dieu sévère et rigoureux, qui peut punir nos crimes de mort; mais qu'il faut, de plus, faire revivre et ranimer, s'il se peut, la même hostie, et en même temps faire voir par là que c'est à un Dieu de compassion et de clémence que nous l'immolons, à un Seigneur souverain et tout-puissant qui prend plaisir à faire revivre par sa grâce les pécheurs, qu'il a fait mourir par sa justice, et à exercer la rigueur d'un juge en condamnant le coupable à mort, et la bonté miséricordieuse d'un père en le rappelant à la lumière de la vie : *Qui mortificat et vivificat, qui deducit ad inferos et reducit* (I *Reg.*, II, 6, *in Annæ cantico*).

Cela veut dire, chrétiens, que la nature véritable du sacrifice ne s'étend pas seulement à immoler les vivants, mais à immoler aussi les morts mêmes, et que comme le sacrifice des vivants est celui qui les fait mourir en l'honneur du Dieu terrible et mortifiant, le sacrifice des morts consiste, au contraire, à les retirer du sépulcre et de la mort, à la gloire du Dieu paisible, sauvant et vivifiant, *Qui vivificat et mortificat, qui deducit ad inferos et reducit.*

Et de vrai, chrétiens, l'apôtre saint Paul ayant comparé Jésus-Christ ressuscité aux premiers-nés des animaux et aux prémices des fruits de la terre, qui devaient s'offrir annuellement dans le temple selon la loi de Dieu, il nous a voulu enseigner par le mystère de ce parallèle que ces premiers-nés et ces premiers fruits étaient une ombre ou une figure du sacerdoce parfait de Jésus-Christ, en ce qu'il est le premier qui s'est présenté en sacrifice, et en perdant la vie de la même sorte que les premiers-nés des bêtes que l'on égorgeait ou que l'on brûlait dans le temple, et en recouvrant cette même vie et paraissant tout entier et sans tache aux yeux de Dieu, comme les prémices des fruits de la terre lui étaient aussi présentées entières, sans y toucher et sans les détruire dans le temps de leur oblation. Car il est dit dans le Léviti-

que (1) que le prêtre, au lieu de brûler et de détruire ces prémices, devait seulement les élever sur l'autel en la présence du Seigneur, pour les présenter en véritable sacrifice. Et pour quelle raison, chrétiens? Afin de figurer en cela que Jésus-Christ ne ferait aussi que s'élever et monter au ciel pour s'offrir à Dieu en qualité de première hostie de la nouvelle alliance et de prémices des ressuscités, *Christus surrexit a mortuis, primitiæ dormientium.* C'est ce qu'enseigne le même apôtre, quand il établit l'avantage du Sauveur sur les prêtres de la loi, en ce que le prêtre, établi par la loi, étant un homme environné d'infirmités et sujet lui-même à la mort, son pouvoir aussi ne s'étendait qu'à égorger et à priver de vie la victime qu'il avait charge de sacrifier; au lieu qu'au contraire le Fils de Dieu renfermant en sa personne le principe et la plénitude de la vie, il n'a pas été seulement en état de se sacrifier en mourant par l'infirmité de sa chair, mais en se ressuscitant aussi lui-même par la force de son esprit. *Exurgit*, dit l'Apôtre, *alius sacerdos, qui non secundum legem mandati carnalis factus est, sed secundum virtutem vitæ insolubilis* (*Hebr.*, VII, 16).

Supposé donc que le sacrifice entier et complet doive comprendre nécessairement la mort et la résurrection de la victime, afin que Dieu par ce souverain hommage que lui rend sa créature y puisse être distinctement et également représenté sous la notion d'auteur de la mort et de la vie tout ensemble, nous avons lieu d'inférer de là que la prêtrise judaïque et légale, où l'hostie mourant sans ressusciter regardait Dieu simplement comme principe de la mort, n'était encore qu'une prêtrise imparfaite et ébauchée, ou, pour mieux dire, une sacrificature naissante et commencée, qui ne pouvait être formée et accomplie que par celle de la loi nouvelle, toute sainte et toute divine, où nous voyons que l'hostie est mise à mort et à même temps ressuscitée par le prêtre qui la sacrifie : et que nous ne servons plus le Seigneur comme un juge inexorable et sans pitié qui nous menace de la mort pour une juste vengeance de nos crimes, mais comme un juge apaisé ou comme un père miséricordieux, qui de coupables que nous étions, a la bonté de nous rendre ses enfants et de nous appeler à l'héritage de l'immortalité. Combien plus le sang de Jésus-Christ, dit saint Paul, qui par l'Esprit-Saint s'est présenté comme une hostie sans tache à Dieu son Père, aura-t-il la force de purifier nos consciences de la tache et de la souillure des œuvres mortes, afin que nous soyons en état de servir le Dieu vivant, immortel et vivifiant? *Quanto magis sanguis Christi, qui per Spiritum Sanctum semetipsum obtulit immaculatum Deo, emundabit conscientiam nostram ab operibus mortuis ad serviendum Deo viventi* (*Heb.*, IX, 14).

En quoi nous pouvons observer l'admirable économie du conseil et de la providence de Dieu. Car comme il faut qu'il y ait une juste proportion entre la forme ou la qualité du sacrifice, et la qualité de la religion qui l'établit, n'était-il pas raisonnable qu'une loi sévère comme celle qui fut donnée par Moïse, qui irrite, comme dit saint Paul, la cupidité du mal en le défendant, et qui ne donnant pas le moyen de faire ce qu'elle commande, ne laisse pas néanmoins de prononcer malédiction contre quiconque ne l'accomplit pas entièrement, instituât aussi un culte cruel et sanglant, et qu'en ordonnant d'égorger ou de brûler la victime sacrifiée, elle dépeignît par là la sévérité du Dieu qui l'avait donnée en sa colère?

Et au contraire, chrétiens, n'était-il pas convenable aussi que l'Evangile de la paix, que la loi de grâce et de justice, qui nous délivre de la servitude et des menaces de la loi de mort et de péché, établît un culte paisible, innocent, éloigné de toute violence, et qui, en rendant la vie à la victime immolée, nous fît connaître en cela l'amour, la bénignité et la tendresse paternelle de son instituteur?

Et pour vous faire comprendre encore mieux la justesse de ce rapport, observez, je vous prie, chères âmes, que, comme en la loi de Moïse, la mort du prêtre et celle du peuple étaient figurées dans la mort de la victime, puisque la mort des victimes en ce temps-là n'était autre chose qu'une reconnaissance et un aveu de la juste mort que ceux qui les offraient avaient méritée par leurs offenses, ainsi sous la loi de grâce la résurrection du nouveau prêtre, et celle du nouveau peuple qu'il sacrifie par son éternel sacrifice, seront désormais figurées en tout temps et en tous lieux par la vivification de l'hostie sacrifiée, c'est-à-dire par la conversion des symboles animés du pain et du vin au corps et au sang tout vivant du Fils de Dieu, je veux dire de ce même prêtre immortel, qui change, qui anime ces sacrés symboles et les ressuscite, s'il faut dire ainsi, par l'invisible et toute-puissante vertu de sa parole et de son esprit. C'est une vérité que l'Eglise nous enseigne tous les jours sur les autels aux yeux de Dieu et dans la partie la plus redoutable de ses mystères, quand elle fait prononcer au prêtre ces paroles sur l'hostie consacrée, sur le calice de salut perpétuel et sur le pain de vie éternelle : C'est vous, Seigneur, qui sanctifiez, qui vivifiez, qui bénissez et qui nous distribuez en tout temps ces dons divins : *Qui hæc semper dona sanctificas, vivificas, benedicis et præstas nobis.* Et c'est aussi pour cela que saint Augustin, sans contredit le plus éclairé et le plus célèbre de tous les Pères, a appelé le sacrifice de la sainte eucharistie le banquet de vie des chrétiens, *Vitae convivium* (*Serm.* 9, *ex codice monast. S. Germani Paris*); parce qu'ils ont part en ce saint banquet à la victime vivante de la chair et du sang de Jésus-Christ, après les avoir présentés à Dieu en sacrifice

(1) *Cap.* XXIII, 10 et 11 : Cum ingressi fueritis terram, quam ego dabo vobis, et messueritis segetem, feretis manipulos spicarum, primitias messis vestræ ad sacerdotem : qui elevabit fasciculum coram Domino, ut acceptabile sit pro vobis.

de résurrection et de vie sur la table de ses autels.

Toutefois, chères âmes, quoique le Fils de Dieu, comme nous venons de le dire, ait institué dans son Église un sacrifice de paix et de douceur, où il s'immole lui-même plein de vie, de puissance et de gloire, *Secundum virtutem vitæ insolubilis*, il n'a pas laissé d'établir en même temps un sacrifice de peine et de rigueur, où son Église doit mourir à son exemple, et s'immoler elle-même en répandant des larmes de pénitence, que les Pères nomment le sang du cœur, et en mourant enfin proprement et véritablement pour celui qui est mort pour elle.

Et c'est ici la seconde vue et la seconde raison qu'a eues le Fils de Dieu de ressusciter, pour se pouvoir immoler tout entier à Dieu son Père en sacrifice parfait et consommé dans toutes ses parties ; et cette raison peut s'expliquer en ces termes : Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qualité de Sauveur et de médiateur unique de Dieu et des hommes, étant obligé d'unir les fidèles avec lui comme membres avec leur chef, *Caput Ecclesiæ Christus*, dit l'Apôtre (*Eph.*, V, 23), et ne pouvant accomplir le mystère saint de leur union avec lui, qu'en leur donnant le désir de l'imiter généralement en toutes choses, en se conformant à l'image de sa vie et de sa mort, il est visible qu'il n'était pas seulement obligé de se sacrifier lui-même en mourant en croix, mais de sacrifier aussi ses élus et ses fidèles, qui sont son corps, en leur inspirant la volonté de suivre les traces de leur chef, et de lui rendre, s'il faut ainsi dire, le change de son amour et de sa passion, afin qu'il pût endurer en leur personne les mêmes peines et la même mort qu'il avait souffertes en sa personne propre. Mes chers frères, dit saint Paul, j'accomplis ce qui manquait aux souffrances de Jésus-Christ en ma chair : *Adimpleo quæ desunt passionum Christi in carne mea* (*Colos.*, I, 24).

Or il ne pouvait pas accomplir ce sacrifice de ses frères ou de ses membres, qu'auparavant il ne les eût animés de son esprit ; et il ne pouvait pas les remplir de son esprit et de sa vie qu'il ne l'eût reprise et ranimée premièrement par l'entremise de sa résurrection : il a donc fallu qu'il ressuscitât en sa chair pour ressusciter ses fidèles en esprit, et qu'il répandît dans leur cœur les semences et les prémices de la nouvelle vie, pour leur imprimer le désir et le courage de se conformer à sa mort.

Et d'ailleurs aussi comme nous avons présupposé qu'un sacrifice véritable et parfait consiste en la mort tout ensemble, et en la résurrection de l'hostie sacrifiée, Notre-Seigneur Jésus-Christ n'étant pas moins obligé à s'immoler parfaitement en la personne de ses frères qu'en sa propre personne, ne faut-il pas conclure de là qu'il doit un jour ressusciter les fidèles ses frères, comme il s'est lui-même ressuscité pour s'immoler pleinement au Dieu de mort et de vie par sa mort et par sa résurrection, et en sa propre personne et en celle de ses élus? Et si pour l'entière consommation de son sacrifice il a été nécessaire qu'il ressuscitât en ses frères et en ses membres, n'était-il pas nécessaire que pour la même raison il ressuscitât en lui-même, sa résurrection étant le principe et le fondement de celle de ses frères ? *Si autem Christus non resurrexit*, dit saint Paul, *vana est prædicatio nostra*, *inanis est et fides vestra* (I *Cor.*, XV, 14.)

O admirable excellence de la religion chrétienne ! ô profonde sagesse de notre Dieu, car observez, s'il vous plaît, l'accroissement et le progrès merveilleux de sa miséricorde sur nous. Avant la naissance de Jésus-Christ, Dieu ne pouvant se montrer aux hommes que plein de vengeance et de fureur, il a voulu se faire adorer en ce temps-là par un sacrifice funeste et sanglant, où la victime mourait et demeurait morte et éteinte comme sacrifiée au Dieu de la mort. Après la naissance de Jésus-Christ, Dieu étant en partie apaisé par les mérites de son Fils unique, et en partie irrité par nos offenses, il a voulu se faire adorer par un genre de sacrifice mêlé de vie et de mort, par l'immolation d'une hostie qui, étant immortelle en son chef et mortelle en ses membres, regarde Dieu tout ensemble en qualité d'auteur de la vie et en qualité d'auteur de la mort, en tant qu'elle est immolée en état de vie et de gloire en la personne du Sauveur, qui est notre prêtre et notre hostie tout ensemble, et qu'en même temps elle est immolée en état de mort ou de langueur, en la personne de ses membres qui souffrent encore sur la terre.

Mais au dernier jour, et en la consommation des siècles où la colère de Dieu se trouvera pleinement calmée et apaisée, et où il ne pourra découvrir aucune tâche, soit de péché, soit de faiblesse, ni en la personne du Fils adorable qu'il engendre dans l'éternité, ni en celle des enfants qu'il a adoptés dans le temps par son amour, il doit se faire adorer non comme un Dieu qui menacerait des criminels de malédiction et de mort, mais comme un Dieu qui promet à ses enfants l'héritage de la vie. Et ainsi il nous doit alors obliger à lui rendre un culte et un hommage tout pur et tout nouveau, en lui immolant une hostie incorruptible et immortelle en toutes ses parties, qui est Jésus-Christ tout entier et consistant, comme dit saint Paul, dans l'assemblage et dans la parfaite félicité de ses élus. *Donec occurramus*, dit-il, *in virum perfectum*, *in mensuram ætatis plenitudinis Christi* (*Eph.*, IV, 13).

Or comme en cet ordre de l'économie et de la sagesse du conseil de Dieu, nous apprenons cette vérité indubitable, que nous nous devons immoler au Dieu vengeur en sacrifice de consomption et de mort, avant que de nous immoler au Dieu de paix en sacrifice de résurrection et de vie, y a-t-il quelqu'un parmi nous qui aspire sérieusement et sincèrement par un si juste moyen à une fin si excellente et si glorieuse?

Non certainement, chères âmes, car comme imiter Jésus-Christ et se mortifier avec lui, c'est s'abstenir des plaisirs, souffrir les

douleurs avec joie, et mépriser la mort même, qui est la fin de nos douleurs et souvent la fin et le fruit de nos plaisirs, qui y a-t-il de nous en ce jour qui se prépare à l'exercice d'une discipline si salutaire, et qui s'encourage à l'épreuve des misères et de la mort à la vue de Jésus-Christ, ressuscité du sépulcre?

Tout au contraire, chrétiens, il est arrivé malheureusement, dans l'Eglise, que la superstition a changé la solennité de ce jour en occasion de débauche et de dissolution: au lieu que dans les autres saisons on excède par habitude ou par simple fragilité, en cette sainte journée, on colore l'intempérance d'un prétexte de religion, et les fidèles n'ont point de honte d'appeler la joie du monde aux fêtes de l'Evangile.

A votre avis, chères âmes, si le grand apôtre saint Paul ressuscitait maintenant et paraissait dans nos assemblées, qui de nous pourrait soutenir la vue de ce saint homme sans rougir et sans se couvrir de confusion? de ce saint homme, chrétiens, qui considérait à toute heure la résurrection de son Seigneur, non comme une couverture d'oisiveté, de volupté, de licence, mais comme un motif de constance, de courage et de consolation dans les opprobres, dans les douleurs, dans les contradictions du siècle. Dans la gloire de mon Sauveur, dit ce grand apôtre, je n'y vois pas seulement le remède des afflictions qui m'accueillent de toutes parts; j'y trouve de plus une raison qui me sollicite de les chercher, de les attaquer en tout temps et en tous lieux, et de me soumettre enfin à la mort pour la surmonter elle-même, pour en porter les dépouilles dans le ciel, et les consacrer à mon divin Maître en l'honneur de sa glorieuse résurrection. *Propter quem omnia detrimentum feci, et ad cognoscendum illum, et virtutem resurrectionis ejus, et societatem passionum illius: configuratus morti ejus: si quo modo occurram ad resurrectionem, quæ est ex mortuis* (*Philipp.*, III, 9 *et seq.*).

Pourrions-nous donc sans rougir entendre ou voir les transports de cet apôtre, ravi de l'amour et du désir de la mort, au souvenir de la gloire et de la nouvelle vie de son Sauveur, nous qui finissons l'abstinence et la sobriété dans le moment de sa résurrection, qui, avec le jeûne de quelques jours, croyons acheter la licence et l'impunité de la débauche de toute une année, ou, pour mieux dire, qui témoignons de n'avoir jamais jeûné en nous prévalant de nos jeûnes mêmes pour autoriser nos débordements, et qui, osant bien renouveler le désordre de nos mœurs, faisons de la Pâque un passage, non de l'Egypte au désert, mais du désert à l'Egypte, et paraissons bien plutôt ressusciter à la gloire du démon qu'à celle de Jésus-Christ?

Eh quoi donc, direz-vous, chrétiens, voudriez-vous bien nous défendre de nous réjouir et de nous conformer en ce jour aux mouvements et à la voix de toute l'Eglise, qui, nous annonçant la résurrection de son Seigneur, ne manque pas de nous inviter en même temps à prendre part dans la joie qu'elle ressent? *Hæc est dies quam fecit Dominus*, dit-elle, *exultemus, et lætemur in ea.* A Dieu ne plaise, chrétiens, que je vous conseille désormais de vous affliger, et que je pense que nous devions nous chagriner et nous abattre dans la tristesse et dans le deuil, après avoir recouvré, glorieux et triomphant dans sa nouvelle vie, le souverain médecin de nos misères; mais je veux dire seulement, chrétiens, que ce n'est pas de la joie des pécheurs et des enfants du siècle que nous devons nous réjouir; de la joie du monde et de la chair qui irrite Dieu et qui contriste son Esprit-Saint dans nos cœurs, comme parle son Apôtre (*Ephes.*, IV, 30): mais de la joie et de la consolation, messieurs, de souffrir et de nous affliger saintement aux yeux de Dieu, dans le souvenir continuel de Jésus-Christ renaissant dans le tombeau, et glorifié par l'épreuve de ses souffrances.

Et de vrai, chrétiens, en nous proposant à l'avenir un pontife si relevé et ressuscité des morts pour accomplir les devoirs de sa prêtrise, en nous sacrifiant après lui et à son exemple à Dieu son Père, pourrions-nous bien refuser d'être immolés et de mourir de la main de celui qui nous doit tirer du fond du sépulcre pour nous élever sur le trône de sa gloire? Je me réjouis, dit saint Paul, d'une joie inconcevable en me voyant sur le point d'être immolé par la cruauté d'un tyran aveugle et infidèle, après vous avoir sacrifiés à Jésus-Christ par l'impression et par le glaive innocent de sa parole; ne soyez donc point si charnels que de me plaindre dans mes afflictions, mais réjouissez-vous au contraire et chantez plutôt avec moi des chants de triomphe et de victoire à la veille de mon martyre: *Qui nunc gaudeo in passionibus pro vobis, et adimpleo ea, quæ desunt passionum Christi, in carne mea, pro corpore ejus, quod est Ecclesia.*

O adorable disciple! ô saint apôtre de Jésus-Christ, qui se console à la vue de son sang, et fait une fête de son supplice dans le souvenir du pontife qui l'immole en le conformant à ses souffrances. Oui, mes frères, dit-il, j'espère de la bonté de mon divin Rédempteur qu'il me fera bientôt éprouver quelle est la force de sa résurrection: *Ad cognoscendam virtutem resurrectionis ejus;* et qu'il voudra bien me donner la consolation inestimable de le confesser et de le glorifier en mourant.

Quoi donc, direz-vous encore une fois, la vie du christianisme est-ce d'aller au-devant des afflictions, et de chercher en tout temps les occasions d'en éprouver le dégoût et l'amertume? Non, certainement, chères âmes; mais la vie de l'Evangile, c'est de souffrir constamment les tribulations et les disgrâces qui nous arrivent malgré nous, et qui bien souvent prennent naissance dans nous-mêmes, les mépris, les injures du monde, les pertes d'amis et de biens, les infirmités, les travaux, l'inquiétude, le combat, la guerre

éternelle de nos passions, enfin les frayeurs, les angoisses, le douloureux enfantement de la mort.

Or en ce monde funeste et malheureux, cherchons, tournons-nous de tous côtés, y trouverons-nous un soulagement et un remède assuré de tant de maux qui nous assaillent ordinairement en foule, qui viennent les uns sur les autres, qui nous chargent, qui nous oppriment, qui ne nous donnent pas le loisir de respirer?

Voyez, chrétiens, contemplez de toutes parts, où en trouvons-nous le soulagement et le remède, sinon en ce prêtre vivant et vivifiant, qui nous sacrifie et nous brûle incessamment par le feu de son amour, et nous fait goûter tant de morts, ainsi que parle saint Paul, et tant de martyres avec délices, en nous proposant l'espérance et le prix de sa gloire? Nous avouons, à la vérité, me direz-vous, que cette pensée nous est nécessaire pour nous consoler à l'heure de la mort; mais dans le cours et dans les prospérités telles quelles de cette vie, elle ne fait qu'en troubler le goût et la douceur. Mais, ô pécheurs insensés, qui avouez au moins que la pensée de Jésus-Christ glorifié doit nous consoler à la mort, et qui en même temps osez assurer qu'elle ne nous est qu'une occasion d'abattement dans la vie, dites-nous un peu, s'il vous plaît, posé que cette vie fragile et languissante ne soit autre chose qu'une continuelle mort : Qui me délivrera, dit saint Paul, de ce corps de mort? *Quis liberabit me de corpore mortis hujus* (*Rom.*, VII, 24): de confesser que la foi en Jésus-Christ et la méditation de sa vie nouvelle doivent nous consoler à la mort, n'est-ce pas en même temps demeurer d'accord qu'elle doit aussi nous consoler dans tout le cours et dans toute la suite de la vie, toute la vie n'étant autre chose qu'un inévitable et perpétuel règne de la mort?

Suivons donc, chrétiens, et considérons avec attention la rêverie et l'égarement étrange de cet homme : il est contraint d'avouer au moins qu'à l'heure de la mort nous nous devons fortifier de la foi et de l'idée de la divine résurrection, parce que le temps de la mort, nous dira-t-il, est un temps de peine et de trouble où toute sorte de consolation manquant à l'homme de la part du monde, il est obligé d'en chercher ailleurs que dans le monde, et de porter sa vue vers Dieu et vers le ciel, d'où il attend sa félicité; mais à contempler cette vie mortelle d'un bout à l'autre, n'éprouvons-nous pas que les maux y sont toujours incomparablement en plus grand nombre que les biens, que le sentiment ou l'appréhension des maux étouffe toujours le plaisir et la douceur du peu de biens que nous y trouvons, et qu'ainsi le monde et les fausses joies qu'il nous donne ou nous promet, nous laissent toujours vides et affamés de consolation, jusqu'à ce que notre âme, abattue et anéantie au milieu de ses misères, se tourne enfin du côté de Dieu et rencontre dans l'espérance et dans l'avant-goût des biens éternels qu'il nous prépare, le soulagement et le mépris des maux temporels que le monde nous fait souffrir. Cela étant, je ne fais aucun doute, chères âmes, que vous n'ayez en horreur l'extravagance de ce faux chrétien ou de ce libertin malheureux et insensé, qui diffère au temps de la mort celui de penser à la glorieuse résurrection, et qui ne voit pas que, mourant sans cesse comme il fait, et avouant néanmoins que la pensée de la résurrection est celle qu'il doit avoir en mourant, il se condamne par cela même à la former et à l'entretenir au fond de son âme tous les jours de sa vie mortelle aussi bien qu'en celui de sa mort, puisque sa vie en effet n'est qu'une vie fausse et apparente, et qui, au jugement des sages, doit passer pour une effective et véritable mort.

Sus donc, chrétiens, rien n'étant plus clair ni plus sensible que cette vérité, que nous mourons continuellement en cette vie trompeuse et contrefaite, *Mortificamur tota die*, dit l'Apôtre (*Rom.* VIII, 36), et par l'aveu même des plus charnels, la seule joie des mourants étant la pensée de l'immortelle résurrection, considérons-nous désormais comme des hosties mourantes à la vue de Jésus-Christ glorifié. Oui, chrétiens, comme des hosties non-seulement mortelles, mais mourantes, et non-seulement tous les jours, mais tout le jour; *Tota die*, dit saint Paul, en face de Jésus-Christ dans les opprobres, dans les pertes, dans les douleurs, dans la contradiction de la chair et du démon, dans les menaces, dans les frayeurs de la mort, qui, quelque horrible toutefois qu'elle paraisse, n'est pas tant aux enfants de Dieu la fin de tous leurs maux, que le commencement de leurs véritables biens.

Que si la vie imparfaite où nous languissons et où nous mourons à tout moment, *tota die*, se trouve mêlée de quelque joie et de quelque image de la santé, ne prenons point cette joie ou cette apparence de santé pour une guérison, mais pour un relâche de notre mal, et pour un faible intervalle du combat que nous devons toujours soutenir, ou être prêts à soutenir contre la mort. Prenons cette joie momentanée pour une trêve, plutôt que pour une paix, et pour une suspension de guerre d'autant plus à craindre que la guerre même, qu'elle ne sert ordinairement qu'à nous endormir et à relâcher notre vigilance contre les embûches de l'ennemi. Mais surtout, chrétiens, languissons et mourons; et en même temps levant les yeux vers le divin Prêtre qui nous immole, que chaque affliction et chaque disgrâce qui nous arrivent nous semblent autant de coups et autant de plaies que nous recevons de sa main; disons-lui : Frappez, Seigneur, frappez cette hostie plus rudement que vous ne faites, en nous conformant à l'image de votre mort, pour nous conformer à celle de votre gloire. Achevez en nous par votre Esprit-Saint le sacrifice de sang et de mort qu'il vous a plu de commencer en vous-même, par ce même Esprit de consolation et d'amour en mourant en croix pour nos péchés.

Et ici, chrétiens, nous entrerons dans la

second point de ce discours, où je devais vous représenter plus clairement les conditions et les avantages que le Fils de Dieu doit posséder pour accomplir le ministère de son nouveau sacerdoce, soit dans la terre, soit dans le ciel; en quoi nous verrons plus particulièrement la nécessité de la résurrection des morts.

Je dis donc, chrétiens, que l'hostie sacrifiée, pour être digne véritablement d'être offerte à Dieu, doit être revêtue de trois principales qualités, qui sont : la première d'être vivante, la deuxième d'être glorieuse, et la troisième d'être incorruptible et immortelle; et ces trois qualités sont sans doute différentes et séparables les unes des autres, puisque Jésus-Christ, par exemple, en naissant, était vivant à la vérité, mais non glorieux et immortel; et qu'il fut vivant et glorieux tout à la fois dans sa transfiguration sur le Thabor, mais non encore immortel et impassible, comme il est à la droite de son Père. Or il est visible que le Fils de Dieu n'a pu posséder ces trois avantages et ces trois perfections ensemble sans ressusciter : il a donc fallu nécessairement qu'il ressuscitât pour en être revêtu, et pour paraître éternellement en parfait pontife et en parfaite hostie devant la face de son Père. Et certes que l'hostie, pour être présentée d'une manière excellente et convenable à la majesté du Dieu qui la reçoit, ne doive pas être en état de mort, mais en état de résurrection et de vie, nous l'avons déjà démontré au premier point, mais il est facile de le justifier encore plus expressément par les considérations suivantes.

En un parfait sacrifice il est certain que l'hostie se doit offrir en l'état et en la forme qui fait paraître en celui qui la reçoit la plus excellente et plus adorable de ses perfections, mais l'hostie ressuscitée et vivante d'entre les morts, comme dit l'Apôtre, représente en Dieu le plus haut degré de sa bonté et de son amour envers ses créatures, qui est de les rappeler de la mort à une seconde et meilleure vie. Plus donc l'hostie immolée possède parfaitement les qualités et l'image de la vie, et plus l'auteur de la vie en doit agréer la consécration et l'offrande.

C'est ce qu'enseigne saint Paul en nous dépeignant l'avantage de la religion chrétienne sur la religion judaïque en ce sujet. Mes chers frères, dit-il aux Hébreux (*Chap.* XII, 22 *et suiv.*), vous êtes parvenus à la Jérusalem céleste, au temple du Dieu vivant, et à l'offrande d'un sang qui crie de meilleures choses que le sang d'Abel. Cela veut dire, chrétiens, que le sang mort de cet homme juste, et aussi celui des taureaux et des boucs égorgés, en paraissant devant les yeux de Dieu, en exprimait et en irritait tout ensemble la justice et la colère, au lieu qu'au contraire, le sang animé et vivant de Jésus-Christ se montrant à Dieu, n'est pas seulement une vive image, mais une ardente sollicitation de son amour et de sa miséricorde envers les coupables pour lesquels il lui est offert.

Or ce sang de Jésus-Christ ne doit pas s'offrir seulement dans le sanctuaire invisible du ciel, mais dans le sanctuaire de nos temples sur la terre : car étant certain d'une part, que l'hostie sacrifiée se doit offrir généralement pour tous les criminels et par tous les criminels, dont elle efface les offenses; et Jésus-Christ, de l'autre côté, étant la victime unique et universelle qui doit sanctifier tous les pécheurs, il s'ensuit de là qu'il doit être offert tous les jours, en tous lieux et de la main de tous les hommes qui sont sous le péché, comme dit l'Apôtre. D'où vient qu'au temple de Jérusalem, qui, au témoignage de ce même apôtre (*Ibid.*, *c.* IX), était la figure de l'univers, le sang de l'hostie immolée était premièrement répandu à la vue de tout le monde dans le tabernacle extérieur, qui marquait le monde visible et matériel, et puis aux yeux de Dieu dans le tabernacle intérieur qui marquait le monde caché et invisible; pour nous montrer que le sang de la victime universelle, qui est Jésus-Christ, serait offert premièrement à la vue de tous les pécheurs sur la montagne du Calvaire, et en deuxième lieu, devant la face de Dieu, dans le sanctuaire de l'éternité, en tous les lieux de la terre, ainsi qu'il est dit : On m'offrira en tous lieux une hostie pure et sans tache (*Mal.*, c. I, 11) : et dans le sanctuaire céleste et invisible, comme il est écrit : Jésus-Christ est entré dans les cieux, comme dans le propre et véritable tabernacle, pour s'y présenter à la face de son Père. Mais vous voyez assez, chères âmes, qu'une même victime ne pourrait s'offrir en tous lieux en même temps sans se revêtir des propriétés spirituelles de la gloire, et sans exister en ces divers lieux à la manière des esprits : On ne peut donc nier que Jésus-Christ n'ait dû ressusciter, et ressusciter couvert de splendeur et de gloire, pour achever et l'immolation et l'oblation qu'il devait faire de soi-même devant Dieu, devant les hommes, devant les anges, en toutes les parties de l'univers.

Toutefois, chrétiens, je me trompe, il n'achève pas le divin mystère de son offrande en le célébrant sur la terre et dans le ciel et en tous les lieux du monde, à moins qu'il ne le célèbre aussi dans tous les temps et au delà des temps dans la suite de tous les siècles. Car s'il est certain que l'hostie entière et parfaite est celle qui seule est capable d'exprimer l'élévation de l'être adorable auquel elle est offerte, et s'il est juste d'offrir à jamais une victime de louange et d'action de grâces à une bonté qui ne se lasse jamais de nous bien faire, ne fallait-il pas que Jésus-Christ ressuscitât non-seulement glorieux, mais immortel, pour exprimer par son immortalité celle de son Père, et pour égaler aussi la durée de son sacrifice à la durée de la bonté souveraine et divine, qui a droit de l'exiger et de le recevoir ?

Mais comme pour achever de s'immoler à son Père, il doit encore mourir et ressusciter en la personne de ses frères, ainsi pour s'offrir tout entier, il doit s'offrir en la compagnie et en l'union de tous les saints et de tous

les membres participants de son sacerdoce et de sa gloire. Et ce sera, chrétiens, après la défaite et la ruine entière de ses ennemis, dont le dernier est la mort, selon l'Apôtre, qu'il exercera cette générale et éternelle sacrificature de reconnaissance et d'action de grâces ; comme le prêtre Melchisédec, après la défaite et la déroute des rois profanes, bénit le patriarche Abraham et donna louange à l'auteur de sa victoire. Tu es prêtre, dit le Seigneur, éternellement selon l'exemple et selon l'ordre de Melchisédec.

Si donc Jésus-Christ, pour s'offrir pleinement à Dieu, est obligé de s'offrir vivant, glorieux et immortel : vivant pour s'offrir au Dieu véritable, vivant et vivifiant ; glorieux pour s'offrir en tous lieux, et immortel pour s'offrir dans tous les temps, ne puis-je pas assurer qu'il devait sortir et se dégager des liens du sépulcre, et en sa propre personne et en la personne de ses élus, pour accomplir le mystère de son sacrifice, soit dans l'immolation, soit dans l'oblation de soi-même et de tous ses membres prédestinés à la participation de sa vie, de sa gloire et de son immortalité ?

Mais remarquez, s'il vous plaît, que comme il nous a vivifiés déjà, et ressuscités en foi et en esprit, cette offrande de ses élus commence dès maintenant à s'exercer parmi nous, et ces temples où nous prions sont comme des cieux, s'il faut ainsi dire, abrégés et raccourcis, où Jésus-Christ nous présente tous les jours, ainsi qu'il s'offre lui-même tous les jours à la face de son Père. Car à quoi peut nous servir de contempler l'excellence et la hauteur des mystères de notre foi, si nous ne tâchons d'en tirer des instructions et des lumières pour la conduite de nos mœurs et pour l'édification de nos consciences ?

Sus donc, chrétiens, y en a-t-il beaucoup parmi nous qui pensent sérieusement à ce principe du christianisme, que nous sommes tous obligés de ressusciter à l'exemple du Fils de Dieu, avant que d'entrer dans le temple où l'adorent ses fidèles, et de nous présenter avec lui devant la face de Dieu son Père ? Oui, chrétiens, en ce jour-ci vous êtes-vous recueillis en vos maisons, et avez-vous essayé de ressusciter avant que de paraître en ce lieu de sainteté ? Bien loin de cela, combien y en a-t-il au contraire dans cette nombreuse assemblée qui ignorent les éléments et les plus grossiers rudiments de cette science, et qui se trouvent même surpris d'étonnement quand on leur parle de ressusciter avec leur Sauveur en espérance et en esprit ? Afin donc qu'ils puissent au moins aujourd'hui se délivrer d'une si honteuse ignorance, ils observeront, s'il leur plaît, que ressusciter avec le Fils de Dieu dans le cœur, ce n'est autre chose que former en notre cœur une ressemblance et une image de sa nouvelle vie. Or en la nouveauté de sa vie on découvre premièrement une sainteté sans tache et un désir enflammé d'en faire part généralement à tous ses élus, et surtout aux petits, que son Père lui a donnés pour les amener à l'héritage de sa gloire. Et ainsi, chrétiens, pour graver au fond de nos âmes une parfaite expression de la vie nouvelle et de la glorieuse résurrection du Fils de Dieu, nous y devons imprimer les linéaments d'une sainteté toute céleste et toute divine, accompagnée d'un ardent désir de la répandre sur nos frères en nous unissant avec eux par les liens d'une sincère charité.

Voilà donc, chrétiens, de quelle sorte nous sommes obligés de ressusciter intérieurement avant que d'entrer dans le temple et de voir la face de notre Dieu : c'est de purifier nos cœurs et nos sens, et de nous disposer ensuite à faire passer un rayon et un éclat de cette pureté dans l'âme et dans le cœur de notre prochain. Mes frères, dit saint Paul, je vous en conjure par les entrailles de la miséricorde de Dieu, présentez-vous devant Dieu comme des hosties vivantes, comme des hosties immolées et ressuscitées des morts, et ne veuillez plus vous soumettre au règne de Satan en obéissant aux désirs infâmes de la chair. *Obsecro itaque vos, fratres, per viscera misericordiæ Dei, ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem; et nolite conformari huic sæculo, sed reformamini in novitate sensus vestri* (*Rom.*, XII, 1 *et suiv.*). Voilà le soin de la pureté qui doit reluire dans nos âmes et dans nos corps : ne songez pas à tirer vengeance des injures que vous recevez de vos frères ; mais laissez passer la colère qui vous prend sur l'heure, et remettez à Dieu seul le droit et le soin de vous venger. *Non vosmetipsos defendentes, charissimi, sed date locum iræ. Scriptum est enim : Mihi vindictam, et ego retribuam* (*Ibid.*, 19).

Voilà la douceur et l'amour envers nos frères : et certes, chrétiens, ce sont là les deux qualités que Dieu a toujours demandées en ceux qui faisaient profession de l'adorer, et qui voulaient approcher du lieu de sa demeure, pour lui faire des présents agréables et vraiment dignes de sa sainte majesté. Dieu leur a toujours ordonné, en premier lieu, de se nettoyer, avant cela, de toutes leurs souillures, et en second lieu, de se réconcilier avec leurs ennemis. Quitte ton présent devant l'autel, dit le Fils de Dieu, et travaille à faire ta paix avec ton frère, avant que de l'offrir : *Relinque ibi munus tuum ante altare, et vade prius reconciliari fratri tuo* (*S. Matth.*, V, 24, 25). Or, je vous conjure, chrétiens, est-ce là l'état ordinaire où nous paraissons aux yeux de Dieu ? Y paraissons-nous animés de la nouvelle vie du Fils de Dieu, ou ensevelis en l'ordure de nos cupidités ? Ce fard, cette pompe, ce luxe, ce murmure, ces yeux égarés, que témoignent-ils autre chose que des esprits destitués de tout sentiment de piété, morts et ensevelis dans la boue et dans le crime, qui changent le temple en caverne de brigands, et le sacrifice en prétexte d'impudicité ? *Polluerunt templum sanctum tuum*, dit le roi-prophète (*Ps.* LXXVIII, 1).

Eh quoi ! chrétiens, ne craignons-nous point que la colère de Dieu ne s'embrase en-

fin sur nos mépris, et que la flamme du sacrifice, comme aux jours d'Elie (III *Reg.*, XVIII), ne soit en ruine à ceux qui le méprisent?

Dieu tolère, chrétiens, nos impiétés et en suspend la vengeance pour un temps, par les prières de son Fils unique; mais ne doutons pas que ce Fils unique, que ce prêtre même qui retient l'indignation divine ne paraisse un jour pour l'exécuter, et ne vous livre lui-même à la fureur et au zèle, comme dit l'Apôtre, du feu éternel, qui ravagera sans miséricorde tous les objets exposés à sa violence : *Et ignis æmulatio, quæ consumptura est adversarios* (*Hebr.*, X, 26). Mais je me précipite un peu, chrétiennes âmes : il n'est pas temps de vous convier en général au repentir de vos impiétés, sans vous avoir proposé celle de toutes qui, sans contredit, tient le premier rang : car si nous souillons la sainte oblation de Jésus-Christ glorifié, en y paraissant corrompus et morts en l'amour de nous-mêmes, ne la violons-nous pas aussi en paraissant corrompus et ensevelis dans la haine de nos frères ? Oui, ce chrétien qui souffre une soif continuelle de la vie et du sang de son prochain, et vient d'échauffer son esprit en des pensées d'aigreur et de vengeance, ose bien encore, en un état si damnable et si mortel, se faire voir dans le sanctuaire de son Dieu, approche et voit sans scrupule, avec des yeux homicides et sanglants, le saint sacrifice de notre réconciliation avec Dieu même.

Mes frères, que faites-vous ? ouvrez les yeux, au nom de Dieu; considérez l'étrange désordre où vous tombez : car assister aux mystères et à l'offrande de ce redoutable sacrifice, qu'est-ce, je vous prie, autre chose qu'unir nos vœux avec ceux de Jésus-Christ et de toute l'Eglise avec lui, et protester devant Dieu que vous le priez, de tout votre cœur, d'avoir pitié de tous les fidèles sans réserve, par le sang vivant de son Fils unique, qu'il a mis en croix pour les sauver? Mais autant de fois que nous assistons à son sacrifice, dans une formelle aversion contre nos frères, nous croyons-nous disposés à lui pouvoir faire cette prière avec le prêtre et avec tout le corps de son Eglise, qu'il lui plaise de les regarder en pitié, de leur pardonner leurs offenses et de les préserver, en ce monde, de tout mal, en même temps que nous conservons, dans le cœur, la résolution de les perdre ; ou ne sommes-nous pas plutôt en état de combattre son sacrifice et de contredire les vœux de Jésus-Christ, qui le présente, et qui demande la paix et le salut de celui même dont nous méditons la désolation et la ruine?

O mes chers frères, tout le temps que vous vivrez en cet état de condamnation et de mort, que vous sentirez votre cœur atteint de ce poison d'amertume, et que vous n'éprouverez, en vous-mêmes, aucun désir de vous en guérir, Dieu vous garde, par sa bonté, de vous engager dans un sacrilége si détestable, que de vous oser approcher de ses autels et les profaner de votre présence et de votre vue ! Que si vous êtes assez téméraires et assez impies pour l'entreprendre, en faisant paraître publiquement vos impuretés et vos haines criminelles, et un dessein d'y persévérer avec attache et avec rébellion aux avertissements de vos pasteurs, savez-vous bien qu'il est du devoir du prêtre, en ce cas-là, de vous défendre l'entrée et l'abord de ces lieux saints, ou de vous en chasser avec infamie, aux yeux de tout le monde, quand vous seriez même couverts du diadème et de la pourpre royale ou impériale, selon le langage du grand saint Chrysostome, dans une semblable occasion (*Homil.* 60 *ad populum Antioch.*)? C'est une conduite qui n'est pas seulement fondée sur les ordres et sur l'usage de l'ancienne Eglise, qui l'a ainsi pratiqué, durant plusieurs siècles, mais sur le reproche terrible que Dieu fait à ses ministres de ne pas faire selon leur devoir ce nécessaire discernement entre le saint et le profane, entre ceux qui sont en état de l'approcher, et ceux qui méritent, par leurs immondices, d'être rejetés de devant sa face. Vos prêtres, dit le Seigneur, ont déshonoré mon service et ont souillé la pureté de mes sanctuaires : *Sacerdotes ejus polluerunt sanctuaria mea* (*Ezech.*, XXII, 26). Et de quelle sorte, Seigneur ? Ils n'ont point fait de différence entre le profane et le saint, entre le coupable et le juste, et en souffrant l'un et l'autre pêle-mêle dans mon temple, ils ont permis que la majesté de mon nom se soit souillée dans un amas de pécheurs infâmes et corrompus de toute sorte d'abominations : *Inter sanctum et profanum non habuerunt distantiam , inter pollutum et mundum non intellexerunt.* Et quels étaient ces gens-là, Seigneur ? Ce sont leurs princes, leurs gouverneurs et leurs juges, qui, comme loups ravissants, sont toujours prêts à faire violence et à répandre le sang de l'innocent : *Principes ejus quasi lupi rapientes, ad effundendum sanguinem et ad perdendas animas* (*Ibid.*, 27).

Voyez donc, voyez, âmes mortes et ensevelies dans les désordres , dans les excès et dans les inimitiés scandaleuses et envieillies, comment vos évêques et vos pasteurs, voulant user envers vous du juste droit et de la légitime autorité de leur ministère, pourraient désormais vous fermer l'entrée ou vous chasser honteusement des églises , dont vous violez les sacrés mystères par la cruauté de vos haines ou par l'impureté de vos débauches.

Certes, chrétiens, pendant que j'ai censuré vos impiétés, comme vous parlant de mon propre chef et selon la faiblesse de mon esprit et de mes pensées, vous avez pu mépriser en quelque sorte les conseils et les remontrances d'un homme mortel et aussi méprisable que je le suis ; mais maintenant que vous avez vu les foudres lancées de la main de votre Dieu, et les rigoureux châtiments dont il menace les profanateurs de sa maison et de la dignité de son adorable sacrifice, il ne se peut faire certainement que vous n'ayez conçu dans vos cœurs une sainte horreur et une forte détestation de vos négligences passées, et il me semble déjà de vous

voir tout humiliés et abattus en esprit devant sa face vous écrier d'une commune voix : Et quel est, Seigneur, le moyen de nous disposer désormais à vous offrir ce sacrifice de nous-mêmes pur et sans tâche et tout semblable à celui de votre saint Fils ressuscité et vivant d'entre les morts ? Rien n'est plus facile que de l'apprendre, chères âmes : le roi-prophète nous en a laissé un parfait modèle dans un de ses psaumes, dont l'Eglise met les paroles en la bouche des prêtres pour les préparer à la célébration de la sainte messe et du plus sacré de nos mystères.

Avant que d'entrer en cette maison terrible aux hommes et aux anges, ne manquons jamais de nous recueillir dans l'intérieur et dans le secret de nos âmes qui n'est découvert qu'aux yeux de Dieu, et de lui faire cette prière pleine d'amour et de confiance : Si vous voyez, Seigneur, au fond de mon cœur quelque passion ou quelque attache honteuse et déshonnête, ou quelque reste d'aigreur et d'aversion contre mes frères, qui me rende indigne de vous approcher ou de vous adorer en votre temple, faites-moi la grâce, Seigneur, d'ouvrir les yeux de mon esprit et de me révéler l'état véritable de ma conscience, avant que j'ose paraître en votre église et en la présence de vos autels. *Introibo ad altare Dei*, dit ce saint roi ; délivrez-moi de toute pensée terrestre et souillée, *Discerne causam meam de gente non sancta* (*Ps.* XLI, 1), et guérissez-moi de la haine de mes plus injustes persécuteurs, *Ab homine iniquo et doloso erue me*, de peur que les maux qu'il pourrait me faire ne me portent à le haïr.

Que si vous avez de la peine à briser les liens d'amour ou de haine qui vous engagent dans le crime, demandez à Dieu le secours de son esprit, afin qu'il vous aide à les défaire et à les rompre; et en même temps essayez de vous attirer ce divin secours par cette pensée si digne d'une âme vraiment fidèle et vraiment chrétienne : Je ne puis me dégager, Seigneur, ni de l'amour de cette personne qui me séduit, ni de la haine de cet ennemi qui me persécute, si vous n'appuyez la faiblesse de ma chair par la force de votre esprit. *Quia tu es, Deus, fortitudo mea* (*Ibid.*) : Hé quoi, Seigneur, dirons-nous, aimerais-je mieux ce peu de cendre et de poussière que la beauté souveraine de mon Dieu ? Ne saurais-je m'attendrir envers cet homme qui me hait et qui ne sait ce qu'il fait en me haïssant, puisqu'il me hait en effet, sans me connaître et sans se connaître lui-même ? Si la haine même qu'il a pour moi est un des maux les plus dangereux qu'il souffre en ce monde, ne dois-je pas avoir compassion du mal qu'il se fait en me voulant le mal qu'il me veut, et en me vengeant de l'injure qu'il me fait par le désir même qu'il a de se venger ? D'où vient donc, mon âme, que tu languis et que tu sens de la peine à aimer cet ennemi qui te fait la guerre et qui t'afflige ? *Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me dum affligit me inimicus ?* Seigneur, dirons-nous derechef, avec le prophète David, répandez sur moi les rayons de votre lumière et de votre vérité, pour dissiper toutes les ténèbres de mon âme ; et sous la conduite de ce divin flambeau qui n'éclaire pas seulement, mais purifie aussi tous ceux qui le suivent, je m'approcherai, Seigneur, de la montagne et du lieu saint où vous faites votre demeure : *Emitte lucem tuam et veritatem tuam, et ipsa me deduxerunt et adduxerunt in montem sanctum tuum et in tabernacula tua* (*Ibid.*).

C'est en ce temple, chrétiens, que nous devons entrer avec crainte et tremblement, de la même sorte que si nous entrions dans le ciel en la présence de la majesté divine de Jésus-Christ glorifié, et de tous les esprits bienheureux qui l'accompagnent dans sa gloire. C'est là qu'il nous faut témoigner par la modestie de notre extérieur, par la gravité de notre contenance, par le silence, par un respect digne de Dieu et de ses mystères, l'épouvante de nos cœurs ; et dès le moment que le prêtre se fait voir et se prépare à l'immolation d'un si redoutable sacrifice, nous représenter que le Fils de Dieu ressuscité et toute l'Église avec lui se joignent, s'unissent et ne font ensemble qu'un seul et même prêtre pour apaiser Dieu et pour attirer sur les vœux de son peuple gémissant et humilié, les témoignages de sa paternelle et infinie miséricorde.

Et certes, chrétiens, dites-moi maintenant; qu'y a-t-il qui nous puisse empêcher de nous résoudre à pratiquer une dévotion si sainte et si chrétienne ? Est-ce que nous en jugeons l'exercice difficile ? Mais l'extrême facilité de l'exercer accusera notre négligence devant Dieu. Est-ce le murmure des libertins qui arrête le feu de votre zèle et de votre piété ? Mais qu'y a-t-il de plus détestable que de régler sa conscience sur ceux qui n'en ont point, et de vouloir servir Dieu au gré de ses ennemis ?

Sus donc, chrétiens, opposons, à l'avenir, une hardiesse toute religieuse à l'impudence de ces profanes, et protestons hautement, publiquement et constamment, que la dernière abomination est de rougir du respect que l'on doit à Dieu. Si quelqu'un a honte de moi devant les hommes, dit le Fils de Dieu, j'aurai honte aussi et je rougirai de lui devant mon Père céleste.

Mais pour conclure, chrétiens, et pour recueillir brièvement toute la substance de ce discours, s'il est certain que Jésus-Christ ressuscité du tombeau se sacrifie aujourd'hui en sacrifice de vie, après s'être offert sur la croix en sacrifice de mort pour nous immoler après lui en holocauste de mort et en holocauste de vie à son exemple, considérons-nous désormais comme mourants en la chair à la gloire du Dieu vengeur et comme vivants en l'esprit à la gloire du Dieu de paix et de salut; comme mourants en la chair par les douleurs, par les tribulations et par la mort ; comme vivants en l'esprit par la pureté et l'innocence de nos mœurs et par un sincère et ardent amour de nos plus cruels ennemis.

Car aussi bien, chères âmes, en ce passage de désolation et de larmes, eh ! de quoi nous sert d'aigrir nos misères dans le fiel de

nos inimitiés, et de nous combattre en ce monde sous le glaive des afflictions, qui nous sacrifient à toute heure? *Mortificamur tota die.* Aimons-nous donc, chrétiens, aimons-nous avec la bonté et la tendresse de notre commun Sauveur, mort et ressuscité pour ses ennemis; que les offenses et les traverses que nous recevons les uns des autres ne soient pas tant un empêchement qu'un exercice de notre amour, que la compassion qui doit naître des disgrâces que nous souffrons tous également, soit le motif qui nous porte à nous chérir et à réveiller l'instinct naturel qui nous fait aimer les malheureux; ou plutôt, ô vous, Médiateur unique de Dieu et des hommes, Seigneur de gloire et vivant d'entre les morts, soyez vous-même le lien, le gage, l'hostie de notre paix et de nous tous entre nous, et de nous tous avec vous; que nous mourions saintement et patiemment à la vue et dans l'espérance de votre vie, et qu'étant morts comme vous en victimes de la justice et de la vengeance de votre Père, nous ressuscitions comme vous, et nous offrions avec vous en victimes de son amour et de sa miséricorde à tous les siècles des siècles.

SERMON VI,

SUR L'ASSOMPTION DE LA VIERGE,

Prononcé en l'église des Filles de Sainte-Marie, à Saint-Denis.

Concentum cœli dormire quis faciet?

Qui est-ce qui peut endormir ou faire taire le vigilant et animé concert des astres et des cieux (*Job*, XXXVIII)?

Nous n'aurions aucun sujet de tristesse ni d'étonnement dans cette solennité, consacrée à la Reine des bienheureux, si, comme il est raisonnable de nous consoler de sa mort par sa prompte résurrection et par son assomption triomphante dans le ciel, il était aisé de trouver le véritable principe qui l'a obligée à mourir avant que d'entrer en sa gloire. Mais lorsque je considère, mes sœurs, qu'elle a été toujours nette du péché qui nous condamne à une peine si funeste, et qu'elle n'a pu s'immoler volontairement, comme son Fils, pour nous racheter de l'iniquité dont elle est préservée, c'est avec beaucoup de raison, que me trouvant surpris de la nouvelle de sa mort, j'entreprends avec crainte de rechercher l'origine d'un si merveilleux accident, et que j'essaie de vous exprimer mon admiration avec ces paroles du saint homme Job : Comment a pu s'endormir de cette sorte une si excellente créature, dont tous les mouvements extérieurs et intérieurs ne paraissaient pas moins réglés que la cadence et la mélodie harmonieuse des astres? *Concentum cœli dormire quis faciet?* Et c'est de même que s'il nous eût dit: Mes sœurs, comment est morte ou a pu mourir une Vierge pure de toute tache, et aussi bien ordonnée dans son âme et dans son corps que le sont les cieux et les étoiles qui les embellissent? Toutefois, mes sœurs, après avoir médité quelque temps sur un mystère si caché, il m'a semblé qu'on pouvait le rapporter à plusieurs causes justes et raisonnables, soit de la part de Dieu ou de la part d'une si divine Sainte, et que l'intelligence que je tâcherais de vous en donner en ce discours ne serait pas peu avantageuse pour orner la pompe de notre fête, et pour satisfaire, si je l'ose dire, l'innocente et religieuse curiosité de votre foi. Je me promets néanmoins, mes chères sœurs, que l'entretien que je me prépare de vous faire ne sera pas d'une curiosité vaine et infructueuse, mais accompagné d'un solide fruit pour la réforme et l'édification spirituelle de vos âmes, si toutefois par l'intercession toute-puissante de la Vierge dont j'ai à vous parler, nous nous pouvons attirer la grâce de l'Esprit divin qui l'a élevée dans sa gloire, et qui lui en donna le plus précieux gage qu'elle en pût avoir lorsqu'il la fit saluer en ces paroles par la bouche du bienheureux ange : *Ave, Maria,*

Quoique la Vierge, mère par un privilége tout particulier de Dieu, ait été exempte ou, pour mieux dire, préservée de la tache originelle que nous héritons de nos premiers pères, et qui nous a tous généralement assujettis à l'empire de la mort, je trouve néanmoins, mes chères sœurs, qu'elle a dû mourir aussi bien que nous, pour cinq raisons importantes et manifestes, savoir : par nécessité, par justice, par bienséance, par amour et par grandeur. Pour ce qui regarde la première raison, je dis, chrétiens, qu'elle a dû naître dans la condition de l'infirmité humaine qui aboutit naturellement à la mort, parce que le Verbe fait homme, son adorable Fils, ne pouvant tirer l'infirmité où il s'est soumis pour l'amour de nous, que du côté de la bienheureuse femme qui lui aurait donné la naissance, il a fallu nécessairement, selon que le remarque le plus grand des Pères (1), qu'elle naquît sujette elle-même à cette faiblesse pour la lui pouvoir communiquer avec l'essence de son humanité et avec le corps qu'elle lui a formé dans son chaste sein de la plus pure substance de son sang. Car Jésus-Christ, médiateur unique de Dieu et des hommes, étant par l'union des deux natures différentes qu'il renferme dans l'unité de sa divine personne, Fils de Dieu et Fils de l'homme tout ensemble, il a dû être héritier de Dieu et se rendre aussi héritier de l'homme en qualité de Fils véritable de l'un et de l'autre; celle de Fils emportant toujours celle d'héritier, selon l'Apôtre : *Si autem filii*, dit-il, *et hæredes* (*Rom.*, VIII, 17). Or devant être nécessairement héritier de Dieu, selon la grâce et selon la gloire : *Glo-*

(1) *S. August.*, *lib.* V *contra Julian.*, *c.* 15 : Caro itaque, Christi mortalitatem de mortalitate materni corporis traxit, quia mortale corpus ejus invenit; contagium vero peccati originalis non traxit, quia concumbentis concupiscentiam non invenit. Si autem nec mortalitatem, sed solam substantiam carnis de matre sumpsisset, non solum caro ejus caro peccati, sed nec similitudo carnis peccati esse potuisset. *Et lib. sequent*, *cap.* 19 : Natus est, inquit, de Spiritu sancto, ne esset in illo caro peccati, ex Virgine autem Maria, ut esset in illo similitudo carnis peccati.

riam quasi unigeniti, plenum gratiæ et veritatis (S. Joan., I, 14), il n'a pu être par conséquent héritier d'Adam ou du premier homme selon le péché, ni selon l'intérieur dérèglement de l'âme, qui est incompatible avec la justice et avec la grâce dont il possédait la plénitude dès le point de sa naissance : *Quia in ipso habitat plenitudo divinitatis corporaliter* (*Coloss.*, II, 9). Et ainsi, mes sœurs, en qualité de fils de l'homme il ne pouvait hériter de l'homme que l'infirmité et la mortalité de la chair qui n'est pas péché, mais seulement une dépendance et une peine du péché. Il a dû être, comme nous disions, héritier de Dieu selon la grâce, qui exclut tout péché, et en même temps héritier de l'homme selon la mort, qui est une suite du péché ; et en distinguant dans la malheureuse succession que le premier homme devenu pécheur et rebelle à Dieu avait laissée à ses descendants, deux pièces principales dont elle est composée, il s'est déclaré l'héritier de l'une qui est la mortalité, pour détruire l'autre qui est l'iniquité, et pour ruiner ensuite la mort même, qui est le fruit de l'iniquité : *Stipendia peccati mors* (*Rom.*, VI, 23). En quoi toutefois il faut observer, mes chères sœurs, qu'il est bien vrai que le Fils de Dieu hérite avec nous l'infirmité qui nous est venue de nos premiers pères ; mais qu'il y a pourtant une extrême différence entre lui et nous à cet égard, puisqu'il hérite par le libre choix de sa volonté la faiblesse même que nous héritons malgré nous, et par une absolue nécessité qui nous contraint de la ressentir. Mais enfin, mes sœurs, par quel moyen ou par quel canal cette paternelle et héréditaire infirmité aurait-elle pu découler en lui, sinon par celui de la Vierge, élevée et destinée avant tous les siècles pour le former dans ses chastes flancs, et pour ne lui pas seulement imprimer en l'engendrant la qualité d'homme, mais de fils de l'homme et d'héritier de l'humaine mortalité? Il était donc nécessaire, selon l'ordre et le dessein de l'incarnation du Verbe éternel, que l'heureuse mère dont il devait naître en qualité d'homme et de fils de l'homme, fût sujette aussi bien que nous à la faiblesse et à la mort du corps, afin qu'elle fût en état de communiquer et de transmettre la capacité de l'un et de l'autre au divin Fils qui s'était soumis à les souffrir et à les emprunter des premiers parents du genre humain, dont il serait descendu selon la chair. *De Filio*, dit saint Paul, *qui factus est ei ex semine David secundum carnem* (*Rom.*, I, 3). Et en un autre lieu, parlant des Juifs : *Quorum patres*, dit-il, *et ex quibus est Christus secundum carnem* (*Ibid.*, IX, 4).

Mais s'il vous a paru nécessaire absolument, mes sœurs, qu'elle vînt au monde et qu'elle y vécût dans cet état de mortalité, il n'a pas été aussi moins juste de la part de Dieu qu'il en ordonnât de la sorte selon les idées de sa sagesse éternelle ; car enfin, mes sœurs, eût-il été juste que dans la conduite qu'il aurait suivie envers la personne de son Fils unique, et envers celle de la sainte Mère qu'il avait choisie pour le mettre au monde, il eût paru traiter sur la terre cette Mère avec plus d'amour et de tendresse que ce Fils ; qu'il eût revêtu de puissance et de majesté cette même Mère qui, toute excellente et toute parfaite qu'il l'eût créée, ne passait pas néanmoins le rang de ses créatures, en même temps qu'il eût fait languir dans nos travaux et dans nos misères ce Fils de sa droite, ce Fils égal à lui, ce Créateur de sa propre Mère, cette subsistante et éternelle image de l'essence de sa divinité? *Qui cum sit splendor gloriæ*, dit saint Paul, *et figura substantiæ ejus, portansque omnia verbo virtutis suæ* (*Hebr.*, I, 3) ; qu'elle eût éclaté toute triomphante dans le comble d'une félicité consommée et sans besoin d'approcher de Dieu pour lui offrir des vœux et des prières, mais des actions de grâces et des louanges toutes pures dans le bonheur où elle aurait été, en même temps que son Fils, son créateur, son libérateur et son Dieu eût été chargé de souffrances et d'opprobres, et qu'il eût sans cesse ployé les genoux devant son Père pour le conjurer de le regarder en pitié, et de lui rendre la clarté divine dont il jouissait avant tous les siècles dans le sein de sa Divinité? *Et nunc clarifica me*, dit-il, *tu Pater, apud temetipsum, claritate, quam habui priusquam mundus esset, apud te* (*S. Joan.*, XVII, 5). Et c'est aussi pour cela, mes sœurs, que Dieu n'a pas voulu couronner les saints ni les élever à la jouissance de la gloire, que le Roi de gloire et le consommateur des saints ne s'y fût auparavant élevé lui-même ; qu'il n'eût ouvert les portes du ciel en y entrant tout le premier, et qu'il n'eût goûté les premiers fruits de la nouvelle vie qu'il leur avait méritée par sa mort : *Christus*, dit saint Paul, *primitiæ dormientium* (*I Cor.*, XV, 20). Et en effet, messieurs, les règles de l'équité et de la justice ne permettraient pas que les serviteurs fussent dans la joie et dans le repos, tandis que le maître serait dans le trouble et dans la douleur, ni que les affranchis fussent appelés à l'honneur du triomphe en même temps que le Rédempteur se verrait encore dans la peine du combat.

Vous jugez assez par là, mes chers frères, que c'eût été à l'égard de Dieu, si je l'ose dire, une conduite peu régulière et peu juste d'établir dans la béatitude et dans l'immortalité la mère de son Fils, en même temps que ce même Fils eût souffert les maux de la misère humaine, et soutenu pour sa mère même les attaques de la mort. Que si vous voulez ajouter, mes sœurs, à ce que demandait la justice véritable, ce que la bienséance et la raisonnable proportion des choses ont pu requérir en ce sujet, jugez, je vous prie, si rien au monde était plus conforme et plus convenable à la condition de la Vierge-Mère, que d'aspirer à l'acquisition de l'immortalité par la même voie que son divin Fils était obligé d'y aspirer et d'y parvenir, si sachant bien qu'il devait souffrir avant que de régner : *Oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam* (*S. Luc*, XXIV, 26), il n'a pas fallu que ce fût aussi

son plus grand désir de combattre et de vaincre, à son exemple, avant que de triompher, et d'avoir part à ses afflictions temporelles, avant que d'être appelée un jour au partage de son bonheur éternel; et enfin si la bienséance ne demandait pas qu'elle apprît comme lui à obéir en toutes rencontres, avec patience et avec joie, à la toute sainte volonté de Dieu dans l'expérience des différents maux qu'il aurait agréable de lui envoyer. *Didicit ex his quæ passus est, obedientiam* (*Hebr.*, V, 8). Et de vrai, messieurs, ç'a été dans cet esprit qu'on l'a vu agir à tous les moments de sa vie sur la terre. Lisez, s'il vous plaît, toute la suite du saint Evangile, et vous y verrez qu'elle a toujours fui les occasions de consolation et de joie, et recherché avec même soin celles d'amertume et de douleur. Si Jésus-Christ se fait voir à ses apôtres dans sa majesté, sur le Thabor, sa très-sainte mère n'y assiste point; si saint Jean-Baptiste, le prophète plus que prophète, reconnaît publiquement la puissance de son Fils : *Qui autem post me venturus est, fortior me est, ipse vos baptizabit in Spiritu Sancto* (*S. Matth.*, III, 11), et si en même temps le Saint-Esprit descend sur sa tête visiblement, en forme de colombe, le Père éternel, à l'heure même, se faisant entendre du haut des cieux, et l'avouant pour son fils unique et bien-aimé, auquel il mettait son bon plaisir, sa bienheureuse mère n'a aucune part en tout cela, et se veut bien priver de la sainte joie qu'elle aurait reçue en écoutant cet illustre témoignage de la gloire de son Fils? S'il fait son entrée en Jérusalem, au milieu des cris et des applaudissements des peuples qui le proclament leur maître, leur roi et leur sauveur, sa très-sainte mère ne s'y trouve point non plus; s'il célèbre ensuite, avec ses disciples, la sacrée pâque, qui fut la dernière de ses réjouissances, et où il nous laissa le plus précieux gage de son amour, en instituant l'adorable eucharistie, sa divine mère n'y est point présente et n'est point admise à la participation d'un si délicieux et si si salutaire festin. Et au contraire, chères âmes, si, après avoir chassé les démons du corps des hommes par la vertu seule de sa parole toute-puissante, il est outragé par les pharisiens, traité lui-même d'énergumène et d'endiablé, et accusé par la plus impie et la plus extravagante de toutes les folies, de chasser les démons par le prince des démons, sa très-sainte mère ne manque pas de s'y trouver et de s'exposer à souffrir le contrecoup des persécutions et des outrages de son fils. Et enfin, messieurs, s'il est attaché entre deux brigands à une croix, noyé dans son sang et accablé du poids infini de l'indignation de Dieu, son père, cette mère d'amour et de langueur accourt à ce plus triste de tous les spectacles, y meurt elle-même avec celui qu'elle voit mourir, et sent son âme percée du glaive de douleur, dont ce saint vieillard lui avait autrefois prophétisé la cruelle atteinte par ces paroles : *Tuam ipsius animam gladius pertransibit* (*S. Luc*, II, 35); et ainsi elle a toujours estimé, mes chères sœurs, comme nous venons de le faire voir, que rien au monde ne lui était plus propre que les afflictions, que les disgrâces, que les travaux et que le désir de marcher sur les vestiges de son fils, en allant à Dieu par la voie de la croix, et en passant par l'épreuve temporelle des misères de la terre à la possession éternelle des félicités du ciel.

Toutefois, messieurs, en cette occasion, n'ayons point d'égard, s'il vous plaît, à aucune des raisons que je vous ai jusqu'ici représentées : ne pensons plus, si vous le voulez, ni à la nécessité de l'état passible du Fils de Dieu, qui ne pouvait emprunter son infirmité que de celle de sa Mère, ni à la souveraine justice de Dieu, qui n'a pas dû mieux traiter en cette vie la Mère de son Fils que son Fils même, ni à un certain principe de proportion et de bienséance qui obligeait cette sainte Mère à tendre à la gloire, par la même voie par laquelle son Fils même devait y arriver, savoir celle des peines et de la mort. Considérons simplement ici à quoi pouvait la porter la seule pente et le seul poids de son amour. Or, mes chers frères, à quoi l'inclination de ce seul amour était-elle capable, je ne dis pas de la convier ou de l'attirer, mais de l'emporter, mais de l'entraîner, qu'à souffrir et à mourir? Ce seul amour ne devait-il pas lui imprimer un continuel et violent désir de rendre à son Fils le change de son amour, à souffrir pour lui, et à mourir pour lui de la même sorte qu'il devait souffrir et mourir pour elle? Et ainsi, messieurs, si le juste Siméon, le saint vieillard dont je viens de vous parler, n'a pas expliqué si distinctement la qualité ni les propriétés du glaive qui devait un jour lui percer le cœur, nous pouvons dire, en interprétant sa pensée, qu'il méritait d'être appelé non simplement un glaive, c'est-à-dire un glaive de douleur, *Tuam ipsius animam doloris gladius pertransibit*, mais un glaive de charité ou un glaive d'amour aussi bien que de douleur : et dans le sacrifice qu'elle a offert de sa propre vie à son propre Fils, le parfait amour qu'elle avait pour lui n'a pas été seulement le couteau qui l'a blessée et immolée, mais le feu qui l'a consumée et réduite en cendre sur l'autel de son propre cœur. Ou disons, messieurs, que le feu de sa douleur fut l'instrument et le ministre du feu de son amour, puisqu'elle n'a pu mieux contenter l'ardeur de son amour qu'en se consacrant et en se présentant en holocauste à son divin Fils par l'embrasement de ses douleurs; mais prenez garde, mes chers frères, qu'en même temps qu'elle se propose d'honorer Jésus-Christ, son Fils, en mourant pour son amour, et en nous faisant éprouver à son égard la vérité de cette parole du Sage : *Fortis est ut mors dilectio, dura sicut infernus æmulatio* (*Cant.*, VIII, 6), il se rencontre que dans cette sainte et amoureuse mort elle s'honore infiniment elle-même : car Jésus-Christ, en souffrant la mort pour nous sauver, l'a rendue toute sacrée et toute divine en l'approchant de sa di-

vine personne, et ne l'a pas dépouillée seulement du caractère de sa naturelle ignominie, mais revêtue de la splendeur d'une suprême dignité. D'où vient, messieurs, que comme c'est aux impies et aux méchants la dernière honte de mourir dans leur infidélité et dans leurs péchés, c'est au contraire aux fidèles et aux saints une gloire souveraine de mourir avec leur Sauveur et dans la grâce de leur Sauveur, et de se pouvoir écrier en tout temps, avec l'Apôtre : *Absit nobis gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi* (*Gal.*, VI, 14).

Et ainsi, mes sœurs, de la même sorte que la Vierge mère a honoré Jésus-Christ son Fils, en désirant de mourir pour son amour, Jésus-Christ aussi, de sa part, a comblé d'honneur cette heureuse mère en la faisant naître en état, comme il a fait, de pouvoir mourir, et se sacrifier par le principe de ce même amour. Il est donc visible que dans cette éminente et incomparable créature ce n'a pas été un rabaissement de condition que d'être née en ce monde pour mourir, puisqu'au contraire elle y a trouvé un rehaussement de dignité en y trouvant un moyen de se former sur la ressemblance et sur le modèle de son unique libérateur, et de celui dont elle relève les bienfaits par ce cantique de sa propre bouche : *Magnificat anima mea Dominum, et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.*

Ces vérités posées, qui sont toutes prises de l'analogie et des principes de la foi chrétienne, n'ai-je pas lieu maintenant de vous garantir, messieurs, la proposition que j'ai avancée à l'entrée de ce discours, qu'il a fallu que la Vierge mère vînt au monde dans l'état de notre commune et mortelle infirmité par cinq diverses considérations solides et sans réplique, savoir : par nécessité, par justice, par bienséance, par amour, et par dignité ou par grandeur ? Par nécessité, afin qu'elle pût communiquer au Fils de Dieu l'infirmité qu'il devait porter en qualité de Fils de l'homme ; par justice, afin que Dieu, comme il était juste, ne la traitât pas plus avantageusement en ce siècle qu'il devait traiter son propre Fils ; par bienséance, afin qu'elle acquît l'immortalité par la même voie que son sacré Fils devait l'acquérir ; par amour, afin qu'en souffrant et en mourant pour son Sauveur, elle pût lui rendre en cela le change et la pareille de sa charité ; et enfin par dignité ou par grandeur, afin que Dieu ne la privât pas du suprême honneur, que ce lui a été, de souffrir les peines et la mort que son Rédempteur avait consacrées par les siennes.

Mais afin, mes sœurs, que vous compreniez encore mieux, s'il est possible, le juste rapport qu'elle a maintenant avec son fils, et les différentes qualités qui lui conviennent à l'égard de ce même fils, selon les divers et principaux états où nous pouvons la considérer, vous remarquerez, s'il vous plaît, que le Fils éternel de Dieu voulant s'unir dans le temps avec les hommes pour les amener à la souveraine félicité, s'est proposé de faire avec eux deux alliances principales qui répondent aux deux principaux états où ils devaient se rencontrer : il est devenu premièrement notre frère et notre égal en revêtant toute la substance et toutes les faiblesses de notre humanité ; mais il veut ensuite se rendre notre père en nous appelant à la jouissance de la nouvelle vie, dont il enferme dans lui seul et le modèle et la source. Il a fallu, dit saint Paul, que Jésus-Christ fût rendu semblable en toutes choses à ses frères : *Unde debuit per omnia*, dit-il, *fratribus assimilari* (*Hebr.*, II, 17). Le voilà donc déclaré notre frère par l'Apôtre. Me voici, dit le Sauveur, et les enfants qu'il vous a plu me donner : *Ego et pueri mei quos dedit mihi Deus* (*Ibid.*, 13). Le voilà, messieurs, qui s'attribue et qui prend lui-même la qualité de notre père, il est devenu notre frère en se couvrant de l'habit servile de notre humanité, *Formam servi accipiens*, dit l'Apôtre, *et habitu inventus ut homo* (*Philip.*, II, 7). Il a paru notre frère en cachant l'éclat de sa divinité, et en se faisant de la race d'Abraham, et il a paru notre père en appelant les anciens patriarches et ses propres pères à l'héritage de son royaume, et en mettant Abraham lui-même au rang de ses enfants : en qualité de notre frère, il s'est chargé de la peine de la mort que nous avions tous méritée par nos crimes, et par celui même que nous apportons au monde en naissant, comme dit saint Paul, enfants de la colère, *Natura filii iræ* (*Ephes.*, II, 3) ; et en qualité de notre père il nous doit mener, par sa mort, à l'héritage d'une vie divine et à une possession assurée de l'immortalité.

Et cela étant, mes sœurs, il n'est pas difficile de trouver une nouvelle et juste cause de la mort ou du sommeil où s'est endormie cette merveilleuse sainte. *Concentum cœli dormire quis faciet ?* car encore que son immaculée conception l'ait exemptée du vice héréditaire qui condamne à mort toute la race du premier homme, il a fallu néanmoins qu'elle fût sujette à l'infirmité et à la mort, afin qu'elle fût en cela la sœur de Jésus-Christ, qui avait bien voulu s'y assujettir. *Oportuit enim per omnia fratribus assimilari*, et qu'ensuite elle passât de l'état de mort, et de la mort même au glorieux état de l'immortalité dont Jésus-Christ même devait la couronner, afin qu'elle fût en cela la fille et l'héritière de son propre fils, et de celui que les saints prophètes avaient autrefois appelé le père du siècle à venir, parce qu'il aurait pour enfants tous les fidèles généralement qui viendraient à naître dans ce siècle bienheureux. Et ainsi, mes sœurs, remarquez, je vous supplie, que la Vierge mère, dans l'ordre de la nature, est la sœur de Jésus-Christ, comme étant issus l'un et l'autre d'un même père, selon la chair : celui qui sanctifie, dit saint Paul, et ceux qui sont sanctifiés étant descendus les uns et les autres d'un même homme, il ne rougit point de les avouer pour ses frères : *Qui enim sanctificat, et qui sanctificantur ex uno omnes*

propter quam causam non confunditur fratres eos vocare, dicens : Narrabo nomen tuum fratribus meis (*Heb.*, II, 11) ; que dans l'ordre de la grâce elle est mère de Jésus-Christ, en ce qu'elle fut revêtue de la force du Très-Haut pour le concevoir dans ses chastes flancs : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi;* et qu'enfin dans l'ordre de la gloire elle reçoit l'adorable qualité de fille aînée et principale héritière de son fils, en ce qu'elle a la plus riche part à tous ses biens, et qu'elle en reçoit aujourd'hui l'héritage de sa main comme un juste prix de sa soumission et de son obéissance à sa conduite paternelle. Et c'est sans doute dans la vue de cet admirable et dernier accomplissement de ses grâces dans le ciel qu'elle est saluée de l'ange par ces termes : *Ave, gratia plena, benedicta tu in mulieribus.* Et ainsi, messieurs, elle est la sœur de Jésus-Christ dans la nature, sa mère dans la grâce, et sa fille dans la gloire, par où vous voyez assez, chères âmes, que plus la Vierge se soumet à la majesté de son Sauveur, plus elle augmente la sienne propre, que lorsqu'elle change la qualité de mère en celle de fille, c'est alors qu'elle devient reine, qu'elle s'assied sur le trône de Dieu même, et qu'elle arrive au plus haut degré de sa dignité.

Et qu'apprenons-nous de ceci, chrétiens ? Ce que j'ai dessein de vous expliquer au second point de ce discours, qui est la raisonnable et juste manière d'honorer cette divine mère, ou dans les prières que nous lui ferons en implorant la grandeur de sa puissance, ou dans la conduite que nous garderons en imitant l'excellence de ses vertus. Qu'est-ce donc, chrétiens, que nous apprenons de tout ce que nous venons d'entendre, touchant ses diverses et plus importantes qualités, à l'égard de Jésus-Christ son fils? Que si nous voulons désormais l'honorer d'une manière qui lui soit agréable et qui lui soit due en effet, nous devons toujours la soumettre infiniment au divin fils duquel elle tient tout ce qu'elle a, qui l'a faite tout ce qu'elle est, et qui lui a mérité tant de gloire et de richesses par sa mort et par sa pauvreté. Car il est sans doute, fidèles, que comme plus on courbe et plus on rabaisse un rameau vers la racine dont il tire sa nourriture, plus il ramasse de force pour se redresser et se relever au-dessus de sa première hauteur : ainsi plus on met cette mère sainte sous ce divin nourrisson, dont elle emprunte son être et son bonheur, plus elle acquiert de vigueur pour se rehausser et pour porter son excellence au-dessus de celle de toutes les autres créatures. Toutefois, chrétiens, quelque juste et nécessaire que puisse être cette soumission de la Vierge mère à la majesté divine de son fils, il arrive que par un zèle, à la vérité louable et innocent de lui-même, mais peu conduit selon la science, nous commettons ordinairement, sans y penser, deux méprises considérables dans le culte que nous lui rendons. Car comme en tous ceux dont nous recherchons la protection, nous supposons ordinairement deux choses (1) : l'une, qu'ils ont assez de pouvoir pour nous aider ; et l'autre, qu'ils ont aussi la tendresse nécessaire pour s'y disposer. Ceux qui s'adressent à la Vierge dans leurs nécessités spirituelles ou temporelles, semblent quelquefois implorer son assistance de la même sorte que s'ils lui attribuaient un tribunal particulier et une royauté séparée de celle de son fils ; et avec cela, l'on dirait encore que, par une espèce d'indiscrétion, ou de simplicité, ou d'inadvertance, ils ont recours à son entremise, préférablement à celle de Jésus-Christ : dans cette vaine et peu solide imagination, qu'elle ait un plus vif et un plus tendre sentiment de nos misères que Jésus-Christ même, tout origine, tout père et tout Dieu qu'il est de miséricorde et de compassion, ou qu'elle soit touchée plus sensiblement de nos faiblesses que celui qui s'est anéanti pour les guérir, et qui a fait de toute sa vie pénible sur la terre une perpétuelle étude de pitié. *In eo enim,* dit saint Paul, *in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis, qui tentantur, auxiliari* (*Heb.*, II, 18). Et ainsi, messieurs, pour ne tomber désormais ni en l'un ni en l'autre de ces déréglements, qui peuvent être néanmoins pardonnés à l'infirmité de nos pensées et à la ferveur de notre zèle, quoique cette reine des hommes et des anges s'élève en ce jour au faîte de sa grandeur, ne laissons pas pour cela de soumettre sa puissance à celle de son fils, d'une telle sorte qu'elle paraisse toujours en dériver comme un ruisseau de sa source. Si nous voulons lui porter en nos prières un respect qui puisse lui être agréable et qui ne choque pas celui qu'elle a pour son propre fils, toutes les fois que nous serons obligés de recourir à sa maternelle et toute-puissante médiation, contemplons-la, bien plutôt comme la compagne de notre humilité, que de la divine excellence de son fils ; ne la prions point d'user envers lui d'autorité ni de commandement, mais de déférence et de supplication ; ne la prions pas de donner avec lui, mais de demander avec nous. Et aussi l'Eglise, dont les sentiments et les expressions doivent en tout temps faire la règle et la mesure des nôtres, ne lui dit pas dans ses oraisons : Vierge sainte, donnez-nous, mais, Vierge sainte, priez pour nous : *Ora pro nobis, intercede pro nobis.* En quoi, messieurs, elle enseigne à ses enfants, par son usage aussi bien que par sa doctrine, que l'essentiel et incommunicable privilége du Sauveur est de donner en dispensateur et en maître de ses grâces, et que, au contraire, le devoir de toute créature est de demander et de paraître en état de suppliante devant les yeux de cet absolu et souverain Seigneur. Mais si la piété véritable et ordonnée

(1) Ce sont deux abus que le roi Jacques, de la Grande-Bretagne, trompé par ses ministres, attribue sans fondement à l'Eglise romaine : d'où l'on peut juger à quel point il est important de la justifier comme on fait ici de cette imposture. (*Voyez* le cardinal du Perron, dans sa *Réplique*, liv. V, inst. 4, ch. 1, p. 829.)

selon la science, comme dit saint Paul, ne nous permet pas de mettre en balance et en parallèle la puissance de la Vierge avec celle de son Dieu et de son Sauveur, comme s'ils pouvaient, l'un et l'autre également, nous distribuer les dons spirituels de leur propre autorité, elle ne peut pas non plus nous permettre de les comparer en charité et en compassion pour ceux qui les réclament; car, en effet, chrétiens, de qui faut-il que nous attendions un plus tendre amour et une inclination plus forte à nous secourir, que de ce prêtre éternel, qui a fait du ciel un nouveau sanctuaire, selon l'Apôtre, où il se présente lui-même en hostie ressuscitée et vivante, après s'être offert en hostie sanglante sur la croix, pour apaiser envers nous la colère de son Père? Nous n'avons point un pontife, dit saint Paul, qui ne puisse pas compatir à nos faiblesses, mais un pontife qui, à la réserve du péché, a fait l'essai de toutes nos misères. Approchons donc avec hardiesse et avec confiance du trône de sa grâce, pour y rencontrer le pardon de nos offenses et le soulagement nécessaire dans les maux qui nous arrivent : *Non enim habemus pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris; tentatum autem per omnia pro similitudine absque peccato. Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in auxilio opportuno* (*Hebr.*, IV, 15). Je ne prétends pas pour cela, mes sœurs, diminuer en rien, à Dieu ne plaise, l'extrême bonté de cette reine d'amour et de grâce, ni la parfaite miséricorde de cette mère de miséricorde : *Salve, Regina, mater misericordiæ*, lui dit l'Eglise; ne doutez point qu'elle n'ait le cœur rempli de toute la pitié et de toute la tendresse dont le cœur d'une créature soit capable, il ne se peut pas qu'étant, selon l'ange, pleine de grâce, elle ne soit toute pleine aussi de compassion, puisque la grâce et la compassion ne sont, en effet, qu'une même chose. Quoiqu'elle ne soit pas la rédemptrice, mais seulement l'avocate du genre humain envers son fils, l'Eglise néanmoins, dans ses oraisons ordinaires et publiques, ne laisse pas d'implorer les yeux miséricordieux de cette avocate et de cette patronne de tous les pécheurs et de tous les justes qui voyagent sur la terre: *Eia ergo*, lui dit-elle, *advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte.* Et aussi l'excès de sa pitié ne la rendait pas seulement l'avocate de nos maux, mais de nos consolations et de nos joies. D'où vient que la seule demande ou la seule prière que nous remarquons qu'elle ait jamais faite à Jésus-Christ, est qu'il lui plût de donner remède au défaut du vin qui avait manqué dans les noces de Cana : *Et deficiente vino, dicit mater Jesu ad eum : Vinum non habent* (*S. Joann.*, II, 3). Et pourquoi cela, mes chers frères? Pour nous témoigner que sa compassion et sa tendresse ne la portaient pas seulement à nous procurer la délivrance de nos maux et de nos douleurs, mais la facilité de nos récréations et de nos réjouissances humaines et temporelles, dont le vin est le symbole dans les Ecritures saintes. *In me psallebant*, dit David, *qui bibebant vinum* (*Psal.* LXVIII, 13), c'est-à-dire ceux qui étaient dans la joie et les festins; et quoique Jésus-Christ eût paru ne pas approuver cette prière de sa sainte mère, comme faite à contre-temps, *Quid mihi et tibi est, mulier*, lui dit-il, *nondum venit hora mea* (*S. Joann., ibid.*)? elle ne laisse pas néanmoins de s'en promettre avec certitude le succès qu'elle en obtint, en effet, et de s'assurer que quelque prière qu'elle lui pût faire, dans le zèle ardent de sa toute tendre charité, elle serait toujours exaucée dans les choses mêmes qui ne serviraient qu'aux joies innocentes et aux honnêtes divertissements de cette vie, qui ne blessent en rien la modestie de la piété chrétienne : *Gaudete in Domino semper*, dit l'Apôtre, *iterum : dico Gaudete; modestia vestra nota sit omnibus hominibus.*

Mais, supposé, direz-vous peut-être, mes chers frères, que notre divin rédempteur soit tout-puissant pour nous secourir dans nos maux, et qu'il en ait aussi toute la pitié que nous saurions désirer, hé! pourquoi donc Dieu veut-il ou approuve-t-il que ses fidèles recourent à la Vierge et aux autres saints bienheureux qui règnent avec elle dans le ciel? Pour être aidés de leur entremise envers ce tout-puissant et tout miséricordieux rédempteur. Dieu en a ainsi disposé, mes chères sœurs, pour cinq raisons aussi édifiantes que solides, qu'il lui a plu de nous révéler entre plusieurs autres qu'apparemment il nous tient cachées dans ce lieu d'exil, pour l'exercice de notre humilité. La première est à l'égard des saints, pour faire que nous ayons plus d'amour pour eux, en les contemplant comme impétrateurs des bienfaits divins que nous recevons par leur entremise envers notre unique libérateur, et qu'ensuite cet amour, accompagné d'une juste reconnaissance, nous porte davantage à les imiter, pour leur complaire et pour nous rendre dignes de leur protection et de leur bienveillance, par le bon usage qu'ils nous voient faire des bénédictions ou spirituelles ou temporelles qu'ils ont soin de nous procurer.

La seconde est de les faire entrer en communion de la royauté et de la prêtrise éternelle de Jésus-Christ, en leur donnant, sous sa souveraine dépendance, le pouvoir de veiller sur nous et sur nos besoins, de recevoir nos prières, en qualité d'associés de son empire, et de les présenter ensuite à la majesté divine, en qualité de coadjuteurs et de ministres de son sacerdoce céleste; et c'est ainsi qu'ils chantent au divin Agneau cet hymne de louange, dans l'Apocalypse : *Et fecisti nos Deo nostro regnum, et sacerdotes, et regnabimus super terram* (*Apoc.*, V, 18).

La troisième est de nous donner lieu d'entretenir avec nos frères triomphants dans la patrie, le commerce de société et de charité que nous avons avec eux, tandis qu'ils combattent encore dans la voie, étant bien plus juste, plus avantageux et plus sûr, selon les

Pères, d'implorer leur intercession et leur assistance lorsqu'ils règnent victorieux dans le ciel, que lorsqu'ils sont engagés encore sur la terre dans l'incertitude du combat : *Sed tanto securius*, dit saint Augustin, *quanto post certamina superata* (*Contra Faust.*, *lib.* XX, 21).

La quatrième est afin que Jésus-Christ, tout entier et dans l'union générale de tous ses membres, soit justifiés ou béatifiés, soit combattants ou triomphants, prie Dieu son Père, de nous départir l'abondance de ses grâces, et qu'il le convie d'autant plus efficacement à nous les donner, qu'il voit son fils plus excellemment glorifié dans ce commun vœu et dans ce commun cri de tous ses élus, qui mettent en lui seul toute la vertu de leurs prières, et qu'il se voit aussi plus hautement glorifié lui-même dans ce comble de la gloire de son fils. Et ce ne peut être, en effet, que dans cet esprit et dans cette vue que l'Eglise a coutume, de lui présenter cette prière solennelle dans la fête de tous les saints : *Ut propitiationis tuœ abundantiam*, lui dit-elle, *multiplicatis intercessoribus*, *largiaris.* Et ainsi saint Paul avait déjà dit, au même sens : *Ut gratia abundans, per multos in gratiarum actione, abundet in gloriam Dei* (II *Cor.*, IV, 15).

La cinquième est de nous procurer dans les louanges, et dans les prières que nous offrons chaque jour aux bienheureux, une occasion de considérer dans leur gloire un gage assuré de la nôtre, d'admirer l'immense libéralité de Dieu dans l'abondance des biens éternels dont il les a comblés, et de nous imprimer un ardent désir de les imiter en nous mettant sans cesse devant les yeux le riche salaire de leurs mérites. *Populus christianus*, dit le plus grand docteur de l'Eglise, *memorias martyrum religiosa solemnitate concelebrat, et ad excitandam imitationem, et ut meritis eorum consocietur, atque orationibus adjuvetur* (*Contra. Faust.*, *ibid.*). Dieu ne veut donc pas, mes chères sœurs, que nous employions envers lui l'entremise de ses saints pour nous entretenir dans la crainte de l'approcher, et dans la défiance de sa promptitude à nous secourir ; mais pour nous donner dans la vue des richesses et de la gloire de nos intercesseurs, des marques de son amour et de sa miséricorde en leur endroit et un sujet de nous en promettre de pareilles dans le ciel après avoir imité sur la terre les exemples de leur foi, de leur justice et de leur sainteté. Et Dieu n'entend pas aussi mes chers frères, que nous le priions en cette vie, comme si en effet nos prières étaient capables d'émouvoir ou de réveiller sa pitié, qui avant cela et sans cela même, est toujours prête à soulager nos besoins; mais comme un père soigneux de corriger les excès de ses enfants, et de les retenir dans une humble soumission à ses volontés, attend bien souvent qu'ils lui demandent ce qu'il avait déjà résolu de leur donner : ainsi Dieu voulant exercer la foi de ses élus qu'il a adoptés en Jésus-Christ, et leur donner lieu de mieux imprimer au fond de leur âme la pensée et le souvenir de ses miséricordes, veut être prié d'en user à leur égard, et leur ordonne de lui demander sans cesse ce qu'il s'était, avant tous les siècles, proposé de leur accorder par le seul instinct de sa paternelle bonté. Et ainsi au lieu que nous nous servons d'ambassadeurs et de médiateurs envers les hommes, ou pour leur faire naître la volonté de nous bien faire, ou pour fléchir l'inhumanité qui peut les porter à nous offenser, nous employons au contraire les saints bienheureux pour nos intercesseurs, et nos avocats envers Dieu, afin que ce nous soit une ordinaire occasion de méditer et d'admirer en leur personne l'excellence des bienfaits dont il lui a plu de les enrichir et de les honorer par un pur effet de sa miséricorde, et pour apprendre en même temps que les prières que nous leur faisons, et celles mêmes qu'ils font pour nous à ce Dieu d'amour et de paix, ne peuvent être qu'une dépendance et une suite, et non pas la cause ou la raison de la volonté toute libérale qu'il a de nous aider et de nous départir les dons de grâce que nous lui demandons, ou par nous-mêmes, ou par l'entremise de ses saints,

Mais, pour me rendre encore plus intelligible en un sujet de cette conséquence, et pour vous marquer clairement ce que fait Dieu, et ce que font les saints en cette rencontre, et en même temps de quoi nous devons rendre grâces à Dieu et à ses saints dans une juste, nécessaire et parfaite subordination à sa divine majesté, je dis, chrétiens, que les prières des bienheureux sont bien la cause en quelque manière de l'exécution de la divine volonté, ou sont des moyens par lesquels Dieu accomplit la libérale et toute gratuite volonté qu'il a de nous justifier et de nous sauver, mais ne sont pas pour cela la cause ou le motif de sa volonté même, puisqu'elles doivent être plutôt considérées, selon saint Thomas (1), comme un effet, un écoulement et un rayon de cette divine et indépendante volonté. Car il veut bien à la vérité nous donner ses grâces par la voie de l'intercession des saints, mais c'est par sa pure miséricorde, et non pas en vue de leur intercession qu'il a résolu dans l'éternité de nous distribuer ces mêmes grâces dans le temps par les mérites et par la médiation subalterne de ses saints; puisque c'est aussi par sa bonté seule qu'il inspire aux saints le mouvement

(1) 2-2, quæst. 82, art. 2, in corp. : «Non propter hoc oramus, ut divinam dispositionem immutemus, sed ut id impetremus quod Deus disposuit per orationes sanctorum esse implendum, ut scilicet homines postulando, mereantur accipere quod eis Deus omnipotens ante sæcula disposuit donare.» Ut Gregorius dicit in lib. *Dialog.*, scilicet lib. I, cap. 8, et I p., quæst. 23, art. 8, in corp. : «In prædestinatione, inquit, duo sunt consideranda, scilicet ipsa præordinatio divina, et effectus ejus. Quantum igitur ad primum, nullo modo prædestinatio juvatur precibus sanctorum ; non enim precibus sanctorum fit, ut aliquis prædestinetur a Deo. Quantum vero ad secundum dicitur prædestinatio juvari precibus sanctorum et aliis bonis operibus, etc. » Et infra : «Ita prædestinatur a Deo salus alicujus, ut etiam sub ordine prædestinationis cadat quidquid hominem promovet in salutem, vel orationes propriæ vel aliorum, vel alia bona vel quidquid hujusmodi, sine quibus aliquis salutem non consequitur. »

même de prier pour nous. D'où vient, mes frères, que nous ne devons pas moins le remercier de ce que les saints glorifiés le prient pour nous dans le ciel, que de ce que les fidèles voyageurs nous assistent de leurs oraisons sur la terre.

Et comme c'est sur ce point particulier le pur esprit de la tradition et la religion ancienne de nos pères, je ne me puis empêcher de vous dire ici, mes sœurs, que les prétendus réformateurs de l'Eglise ne pouvaient rien faire de plus injuste ni de plus honteux que d'oser traiter d'impiété, d'idolâtrie et de juste fondement de leur infidèle séparation cet ancien usage de l'invocation de la Vierge mère et des autres saints régnant dans la gloire, puisque cette pieuse pratique étant réglée selon la doctrine et l'intention véritable de l'Eglise, rien n'est plus capable de nous édifier en Jésus-Christ, de nous enflammer dans l'amour de la vertu et d'élever nos pensées à la recherche des biens à venir.

Mais pour reprendre le fil de notre discours, que l'aveuglement de nos adversaires m'a fait interrompre pour un moment, je dis, mes sœurs, que si l'état de cette félicité céleste où Dieu a porté les bienheureux est la raison même qui nous engage à les invoquer et à les choisir pour nos médiateurs envers Dieu, afin que la vive et parfaite image que nous nous formons de leur bonheur, en les invoquant, nous soit un sujet de le désirer et de l'acquérir par l'imitation de leurs vertus, ne sommes-nous pas d'autant plus obligés de rendre cet honneur à la Vierge mère et de la prendre pour notre avocate auprès de Dieu, que la mesure de sa béatitude et de sa gloire est sans proportion au-dessus de celle, je ne dis pas des hommes, des patriarches, des prophètes, des apôtres, mais des anges, des principautés, des dominations, des vertus et des esprits les plus relevés qui forment la milice et la hiérarchie éternelle des cieux?

Mais puisque le désir d'imiter les saints et de pratiquer les vertus chrétiennes qui leur ont acquis le royaume de Dieu est en effet le plus riche fruit qui nous revient de la vénération et de la servitude, de société et de dévotion, comme dit un Père (*S. Aug., ubi supra*), que nous leur rendons en implorant leur intercession, considérons maintenant, mes sœurs, quelle est la vertu qui a le plus régné dans la sainte âme de cette divine mère et qui a le plus contribué à l'élever à la souveraine félicité; et pourquoi, mes sœurs? Afin que cette vertu soit désormais le plus animé et le plus puissant motif qui nous excite à marcher sur ses vestiges et à la suivre dans les voies de son admirable et immaculée sainteté.

Nous avons déjà remarqué, comme en passant, que cette maîtresse et cette reine de toutes vertus était son amour, était sa charité et le désir de donner sa vie à Jésus-Christ par le principe et par l'ardeur de cet amour, et vous vous souvenez aussi que nous avons mis cet embrasement de sa charité parmi les causes de sa mort.

Mais ce n'est pas assez de couler légèrement sur une matière de cette importance, il faut y attacher toute l'attention de notre esprit, et dans une rencontre si surprenante me supporter un peu, s'il vous plaît, mes sœurs, et me pardonner, si je l'ose dire, les extases et les emportements de mon admiration.

Sus donc, mes sœurs, considérez avec moi, je vous supplie, que c'est aujourd'hui qu'aux yeux de Dieu et de ses anges se fait un combat, s'il faut dire ainsi, de libéralité et de reconnaissance; un commerce de vie et de mort entre Jésus-Christ et la Vierge qui l'a mis au monde; une réciproque démonstration d'amour et de respect, où la mère honore le fils en se conformant à sa mort, où le fils honore sa mère en la conformant à sa gloire; où la mère se sacrifie par la charité qu'elle a pour son fils, où le fils ranime les cendres de son sacrifice par la charité qu'il a pour elle; où la mère meurt pour le fils, où le fils ressuscite la mère; où la mère prodigue sa vie en la détruisant pour son fils, où le fils prodigue la sienne en la communiquant à sa mère; où la mère perd avec joie ce qu'elle donne sans réserve, et où le fils distribue sans mesure ce qu'il distribue sans perte.

Mais dans cette offrande et dans cette immolation volontaire de la Vierge, quelles sont les armes qui ont pu lui servir à la consommer? C'est un mystère que nous avons déjà découvert, mes sœurs, mais nous ne saurions y revenir trop souvent, ni le trop exagérer. Ah! mes sœurs, dès qu'elle eut vu clouer ce saint fils à une croix, entre deux publics et infâmes brigands, et qu'elle l'eut vu expirer comme un coupable plein d'ignominie et de plaies, elle conçut dans son âme les semences d'une désolation éternelle, et dans son éternelle douleur elle nourrit une cause infaillible de sa mort. Oui, mes sœurs, elle fut sensible, comme son fils, aux souffrances de son fils même; elle fut triste avec lui jusqu'à la mort, elle n'emporta pas seulement avec elle l'image de la croix, mais la croix même, et le crucifié tout ensemble en descendant du Calvaire. Elle eut cet objet de tristesse et d'amertume jour et nuit devant les yeux; et, comme nous l'avons déjà dit, mes frères, le glaive de l'affliction, qui, dans la vue de son fils sanglant et agonisant, lui avait pénétré jusqu'au fond du cœur, est le funeste instrument qui commença dès ce moment même à lui ôter la vie, et à la faire mille fois mourir avant sa mort.

Voilà donc, mes sœurs, ce qu'a fait la Vierge pour ce divin fils. Comme il était mort de l'extrême amour qu'il avait pour elle, elle est morte ensuite de l'amour extrême qu'elle avait pour lui. Et comment cela, mes chers frères? en s'épuisant et en se consommant peu à peu dans les langueurs et dans les angoisses qu'elle a ressenties par la seule force et par la seule impression de cet amour: son ardent amour étant la source de ses douleurs, et ses dou-

leurs celle de sa mort ; et cela, mes sœurs, suivant l'ancienne et infaillible prédiction que lui en avait faite dans le temple un saint homme en Israël : *Tuam ipsius animam gladius pertransibit.*

Voulons-nous donc l'imiter en ce point, mes frères, elle a tout fait en faisant cela, et elle n'a rien fait néanmoins que tous les fidèles généralement ne soient obligés de faire avec elle, et par le commun devoir de leur vocation au service du Fils de Dieu, et par l'obligation particulière où ils sont entrés de se conformer à l'exemple de ses saints, et beaucoup plus à celui de la maîtresse et de la reine de tous les saints. Mais c'est à vous maintenant que je m'adresse en particulier, mes chères sœurs ; vous êtes les vierges du Dieu vivant, et en cette qualité vous êtes les compagnes, et les plus parfaites imitatrices de la reine de toutes les vierges. *Astitit regina a dextris tuis, et afferentur virgines post eam.* En cette même qualité de vierges sacrées vous avez un titre privilégié sur le martyre et sur la croix de votre divin Sauveur ; et quand la parole de Dieu vous dit de la glorieuse et tout aimable société des vierges, qu'elle accompagne l'Agneau et le suit partout où il va, *Sequuntur Agnum quocumque ierit, virgines enim sunt* (*Apoc.*, XIV, 4), elle nous marque en cela que c'est une troupe élue de Dieu pour être immolée avec l'Agneau, et pour aller avec lui jusqu'au bout de ses souffrances.

En effet, mes sœurs, si les hommes ne vivent pas moins en ceux qui naissent de leur sang, que dans leur propre personne, et si la succession des enfants aux pères est une espèce d'immortalité que les enfants donnent à leurs pères, ceux qui, par un vœu solennel et indispensable, ont la force de renoncer au lien du mariage, qui les ferait toujours subsister et vivre sur la terre dans les descendants qu'il peut leur donner à l'infini, n'ont-ils pas celle de renoncer en même temps à une sorte de vie immortelle qu'ils auraient acquise dans leur postérité, et de réduire à ce peu d'années qu'ils ont à vivre en ce monde, l'éternité de vie dont ils jouiraient dans l'enchaînement et dans la perpétuité de leur race ? Ainsi, mes sœurs, la promesse que nous faisons de la virginité est la première mort que nous souffrons avec Jésus-Christ : c'est un religieux homicide que nous faisons de nous-mêmes, en refusant de vivre hors de nous-mêmes ; c'est une mort qui unit notre vie, et la renferme en nous tout entière, pour la sacrifier tout entière au Dieu que nous aimons, et de qui seul nous attendons une éternité de vie en nous-mêmes. Enfin, c'est une mort qui nous prive de la vie que nous posséderions en notre race, et qui fait mourir notre race en nous, pour la pouvoir présenter à Dieu en sacrifice, avant qu'elle subsiste et qu'elle vive en elle-même

Voilà donc, mes sœurs, comme vous vivez et comme vous mourez avec Jésus-Christ, en le suivant partout où il va, en qualité de martyres et de vierges, sous la direction de la souveraine de toutes les martyres et de toutes les vierges : *Sequuntur Agnum quocumque ierit.* Et de vrai, mes sœurs, cette maison de prières et de piété dont vous avez fait votre dernière demeure sur la terre, qu'est-ce autre chose qu'un divin bercail où il a plu à Dieu de vous recueillir et de vous conduire par la solitude de ce monde en la terre des vivants ? Oui, mes sœurs, un divin bercail où, entre les brigands et les lions, voyage sans crainte et sans inquiétude la bergerie du Fils de Dieu ; où le berger est l'Agneau sans tache qui a effacé celles de tous les autres ; où la mère du berger est la première des ouailles ; où l'Agneau mort et vivant paît les brebis de sa chair et les anime de son esprit ; où le berger et le troupeau, par un combat de compassion et d'amour, s'immolent les uns pour les autres ; où le pasteur baigné dans son sang, et les brebis dans leurs pleurs, souffrent par un même principe, l'un un martyre de sang, et l'autre un martyre de larmes. O bienheureuses compagnes de la Mère de Jésus-Christ ! o saintes rivales de sa patience et de sa charité !

Mais si ces vierges bien-aimées de Dieu, dira quelqu'un, ont recherché dans cette retraite un heureux refuge où elles jouissent en paix des entretiens du divin Agneau, comment dites-vous qu'elles courent après ses pas sous la conduite de la première des vierges : *Sequuntur Agnum quocumque ierit ?* Il est vrai, messieurs, je l'avoue, qu'en se retirant d'avec nous pour vivre et mourir dans ce saint cloître, dans cette maison de quiétude et de silence, elles paraissent avoir traversé la solitude où l'on poursuit cet Agneau divin, et être enfin parvenues au lieu seul où on le possède en repos ; dans cette sainte retraite elles habitent tranquillement en sa présence, parce qu'elles y sont déjà mortes avec lui. Vous êtes morts, dit le grand apôtre (*Coloss.*, III, 3), et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Et ainsi ce séjour de la bergerie de Jésus-Christ n'est pas le sanctuaire seulement où, par le jeûne et par tous les autres exercices laborieux de sa vie pénitente, elle s'immole tous les jours à Jésus-Christ même ; c'est un monument, c'est un tombeau où elle est inhumée avec lui, où elle goûte un paisible sommeil loin du tumulte et de la tempête de ce siècle, et où elle demeure insensible aux vanités et aux illusions dont il enchante ses adorateurs.

Ce qui étant, mes sœurs, qui n'admirerait le bonheur extrême de nos rois qui semblent être inhumés dans cette église, si voisine de la vôtre pour se pouvoir dire les compagnons de votre sépulture ? Que dis-je, les compagnons de votre sépulture ? Ce sont des compagnons de votre espérance qui reposent sous la foi et sous la garde de vos prières. Oui, mes chères sœurs, cette paisible foule de sommeillants couronnés, ces dépouilles de tant de rois ensevelis près de vous, ont été commises de Dieu à l'assiduité de vos vœux et à la fidélité de vos veilles. Ces mains tremblantes que vous levez tous les jours au ciel

pour leur félicité, ont succédé aux remparts et aux légions qui environnaient leurs maisons royales et leurs Louvres. Quelque mortes que vous soyez, ils dorment et reposent avec plus de sûreté, sous votre protection, qu'ils ne faisaient autrefois au milieu des tours et des places fortes de leur royaume; et, au lieu qu'ils sont morts à la fin, malgré les soins et les efforts de ce grand nombre de vivants qui travaillaient à leur conservation, ils se promettent de ressusciter à l'éternité, sous la faveur de cette assemblée et de cette armée de mortes en Jésus-Christ.

Mais il ne faut pas s'étonner, mes sœurs, s'ils ont aujourd'hui plus de confiance en votre garde, toutes mortes que vous êtes, qu'ils n'en avaient autrefois dans la puissance et dans la multitude de leurs citadelles et de leurs gens de guerre. Ils savent, mes sœurs, que si dans l'état où ils vous voient, vous êtes mortes au monde et à ses pompes, en récompense vous vivez à Dieu et à son amour; vous avez pris déjà votre place dans le ciel en la compagnie des bienheureux, et vous ne mourez pas seulement en ce saint jour avec la reine des martyres et des vierges, mais vous ressuscitez en même temps avec elle en vous associant à sa gloire par le désir de la vôtre. Vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, dit saint Paul, si vous désirez désormais les biens du ciel et non pas ceux qui sont sur la terre : *Si consurrexistis cum Christo, quæ sunt sursum quærite, et non quæ super terram* (*Coloss.*, III, 3).

Et vraiment, mes sœurs, puisque vous êtes échappées de la confusion et des désordres de ce siècle, comme d'un embrasement ou d'un naufrage, pour vous sauver toutes seules, sans appareil et sans suite, en cet asile de sainteté, qu'est, je vous prie, autre chose, cet asile même de sainteté, qu'un tabernacle céleste ou un ciel abrégé, où vous portez, chacune de vous, une âme sans tache dans un corps tout pur, comme un nouvel astre, s'il faut dire ainsi, dans un nouveau firmament, ou comme une image de la bienheureuse et toute bienfaisante illuminatrice des voyageurs de ce siècle, que l'Eglise appelle l'étoile de la mer :

Ave, Maris stella,
Dei mater alma?

Mais cette angélique et céleste pureté d'esprit et de corps ne laisse pas d'avoir ses degrés, ses distinctions et ses mesures différentes; elle commence et s'avance dans la grâce et ne s'achève jamais que dans la gloire. Dans cet état de pèlerinage et d'exil, il reste toujours en nos cœurs et en nos corps une impression de la vieille créature qui ne se doit effacer qu'en l'apparition de la nouvelle. Et ainsi, messieurs, nous avons besoin, qui que nous soyons, de veiller sur nous et d'avoir un soin continuel de nous purifier de plus en plus de cette lie et de ces restes du péché selon lesquels nous sommes encore les enfants du premier homme et les héritiers de sa malheureuse infirmité. Ce sont des ennemis intérieurs et domestiques qu'il nous faut combattre continuellement par les armes de l'esprit, par la prière, par la mortification chrétienne, par l'usage de toutes bonnes œuvres, et surtout, mes sœurs, et vous, mes frères, par l'amour et la pratique de la sainte humilité, d'une aversion continuelle de nous-mêmes, d'une véritable humiliation de cœur, dans la pensée de nos iniquités et de nos misères, et dans une sincère reconnaissance de n'être rien de nous-mêmes, et d'être ce que nous sommes, et généralement tout ce que nous sommes en Dieu seul. C'est la vertu la plus chère de la Vierge, et celle aussi qu'elle a contemplée comme le principe et la source véritable de sa charité même, de sa perfection et de son bonheur. Dieu a regardé, nous dit-elle, l'humilité de sa servante, et tous les siècles dans cette vue me publieront bienheureuse : *Respexit humilitatem ancillæ suæ, ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* C'est le fondement de l'édifice de la foi, c'est le nouveau néant d'où Dieu doit tirer sa nouvelle créature, c'est l'abaissement qui doit nous porter au faîte de la gloire et au parfait accomplissement de l'adoption des enfants de Dieu, où s'est élevée aujourd'hui l'incomparable et divine mère par sa victorieuse résurrection sur la terre et par sa triomphante assomption dans le ciel. En l'un, elle a pu dire à la mort, qu'elle a vaincue : *Ubi est, mors, victoria tua* (I *Cor.*, XV, 55)? et en l'autre elle doit dire éternellement à Dieu et à son propre fils, qui l'ont fait vaincre et triompher après sa mort : *Deo autem gratias, qui semper triumphat nos in Christo Jesu* (II *Cor.*, II, 14)

SERMON VII (1)

Prononcé, le dimanche de la Passion, dans l'église des filles carmélites au faubourg Saint-Jacques.

Qui ex Deo est, verba Dei audit : quia ex patre diabolo estis, sermo meus non capit in vobis.

Quiconque est de Dieu ne manque jamais d'entendre sa parole; parce que vous êtes de Satan, qui est menteur et homicide vous ne pouvez comprendre mes discours.
(S. Jean, VIII).

Comme la plus haute perfection de la piété chrétienne est de savoir discerner la voix de Dieu, soit qu'il nous parle lui-même ou que ses ministres nous parlent de sa part, je ne pouvais, sans doute, souhaiter une matière de vous entretenir, ni plus utile, ni plus riche que celle qui se présente dans l'Evangile de ce jour, puisque Jésus-Christ, au même Evangile, a eu dessein de nous enseigner la vraie marque qui nous fait connaître son langage et nous le fait distinguer de

(1) Dans les sermons précédents, à la réserve de celui de la sainte Vierge, que l'on a placée par honneur immédiatement après Jésus-Christ son fils, l'on a soutenu la vérité de la religion chrétienne contre toutes sortes d'infidèles; et dans les trois suivants l'on s'est proposé de la défendre particulièrement contre les Juifs, en faisant voir les justes causes de leur réprobation, et en même temps celle de la vocation générale des gentils, qui a commencé à s'accomplir en la personne des mages d'Orient.

celui de l'étranger. *Qui ex Deo est*, dit-il, *verba Dei audit: quia ex patre diabolo estis, sermo meus non capit in vobis.*

Mais si cette maxime du Sauveur des hommes nous donne, par son importance, un désir d'autant plus grand de la bien entendre, qu'elle paraît moins intelligible par sa profondeur, elle nous donne aussi d'autant plus d'étonnement et d'effroi qu'elle renferme une manifeste réprobation du peuple juif et de cette sainte postérité d'Israël que Dieu avait choisie pour sa nation bien-aimée entre toutes celles de la terre. Pharisiens aveugles et hypocrites, dit le Fils de Dieu, vous voulez me faire mourir parce que ma parole ne peut pas entrer dans votre cœur: *Quæritis me interficere, quia sermo meus non capit in vobis* (*S. Jean.*, VIII, 37)? Vous êtes, ajoute-t-il, les enfants du diable, et vous voulez accomplir les désirs de votre père: il était meurtrier dès le commencement, et il n'est pas demeuré ferme dans la vérité, parce que la vérité n'est pas en lui: *Vos ex patre diabolo estis, et desideria patris vestri vultis facere: ille homicida erat ab initio et in veritate non stetit* (*Ibid.*, 44). Mais il leur avait déjà prononcé l'arrêt de leur condamnation en leur disant: Je me retire de ce monde, je m'en vais, vous me chercherez et vous mourrez dans vos péchés: *Ego vado, et quæretis me, et in peccato vestro moriemini* (*Ibid.*, 21). Or la vraie cause de leur aveuglement, de leur infidélité et de leur perte est que n'étant pas nés de Dieu, ils n'étaient pas disposés à entendre son langage, ni les éternelles et salutaires vérités qu'il leur enseignait par la bouche de son Fils: *Qui ex Deo est, verba Dei audit; quia ex patre diabolo estis, sermo meus non capit in vobis.* Mais soit que nous soyons touchés d'admiration ou de crainte en contemplant cette terrible sentence du Sauveur, il est aisé de juger que, pour en trouver le véritable sens, nous la devons considérer sous trois vues différentes: en premier lieu, de la part de Dieu, qui sait toujours se faire entendre à ceux qui veulent l'écouter; en second lieu, de la part du démon, qui nous empêche le plus qu'il peut de discerner la divine voix de notre Maître; et en troisième lieu, de notre part, puisque nous sommes capables ou incapables d'entendre sa parole, selon l'état différent où nous nous trouvons en l'écoutant, et que nous sommes pour lors engagés dans son parti ou dans celui de son ennemi.

Ce sont là donc les trois vérités que je prétends vous éclaircir dans les trois points de ce discours: dans le premier, que Dieu a fait de tout temps ce qu'il a dû pour nous faire entendre sa parole; dans le second, que le démon a toujours tâché de l'obscurcir; et dans le troisième, qu'il nous est néanmoins facile d'éviter, si nous voulons, les illusions et les prestiges de cet imposteur. Il n'est pas besoin, à mon avis, de vous exagérer, ou l'importance, ou l'élévation de ce sujet: vous jugez assez de vous-mêmes qu'il surpasse la portée de l'intelligence humaine, et que nous ne pouvons le bien expliquer ni le bien comprendre, à moins que Dieu même n'ait la bonté de nous éclairer de la lumière de son esprit, et de nous l'accorder par l'entremise de la Vierge mère, à qui nous dirons humblement dans ce dessein: *Ave, Maria.*

Comme le Fils unique de Dieu, qui est la parole éternelle de son Père, a eu dessein avant tout le temps d'éclairer les hommes, dans le temps, de les élever à la connaissance de son nom et de leur marquer le chemin qui doit les conduire à la véritable félicité, il a eu soin de se rendre intelligible à tous généralement en leur parlant, dès la création du monde plusieurs langages, les uns intérieurs, les autres extérieurs et tous proportionnés aux divers états où il les avait mis selon les divers ordres de sa providence. Il leur a parlé intérieurement par la raison, par le témoignage secret de leur conscience et par la lumière surnaturelle de sa grâce. Il leur a parlé extérieurement par la beauté et par le régulier mouvement des cieux et des astres, dont le langage est connu, selon David, de tous les peuples de la terre. *Non sunt loquelæ*, dit-il, *neque sermones, quorum non audiantur voce eorum* (*Ps.* XVIII, 4). C'est le langage dont il parle aux yeux de ceux qu'il instruit des vérités divines, et qu'il emploie jour et nuit pour leur découvrir de nouvelles marques de sa sagesse: *Dies diei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam* (*Ibid.*, 3). Il parle encore à leurs yeux par des miracles et par des effets extraordinaires de sa toute-puissance, qu'il a mis lui-même au rang de ses paroles. *Posuit in eis*, dit David, *verba signorum suorum* (*Ps.* CIV, 27). Et il leur a parlé de plus par les prophètes et par les vues qu'il inspirait aux plus fidèles de ses serviteurs, pour révéler à son peuple les mystères de sa religion et les voies les plus cachées de sa miséricorde ou de sa justice sur ce même peuple. *Multifariam*, dit saint Paul, *multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis* (*Heb.*, I, 1). Ce sont là donc les divers moyens intérieurs ou extérieurs qu'il a choisis pour se faire entendre de tous les hommes. Voici maintenant la conduite qu'il observe à les dispenser selon la diverse condition des temps et les diverses nécessités de ceux qu'il voulait instruire.

Depuis Adam jusqu'à Moïse, Dieu pour s'expliquer et se manifester aux hommes, leur a parlé le langage de leur raison, qui les entretient au dedans d'eux-mêmes d'une raison plus élevée, dont elle reconnaît n'être qu'un rayon et un écoulement; et en même temps il leur a parlé le langage général des corps supérieurs et célestes, qui annoncent par tout l'excellence de leur ouvrier. *Invisibilia enim*, dit saint Paul, *Dei, per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur, et sempiterna ejus virtus, et divinitas* (*Rom.*, I, 20). Depuis Moïse il leur a parlé la nouvelle langue des miracles, ce grand prophète étant le premier des hommes, qui a eu le don extraordinaire, comme nous le dîmes dernièrement, de faire des prodiges et de produire dans la nature des changements au delà des forces de la nature même: *Misit Moyen, et*

Aaron, dit le Psalmiste, *et posuit in eis verba signorum suorum*. Mais découvrons, s'il se peut, en cet endroit, mes chères sœurs, quelle a été la raison particulière qu'a eue Dieu de porter Moïse à une si haute dignité et de le distinguer du commun des hommes en l'honorant d'une si glorieuse participation de sa puissance. En voici, chrétiens, la raison unique et indubitable. L'Eglise de Dieu souffrant dans l'Egypte la première et la plus rude tout ensemble des persécutions qu'elle ait souffertes dans le monde, en même temps qu'un impie et méchant roi leva le bras pour l'affliger et pour la détruire, Dieu de sa part leva le sien pour la défendre et pour la délivrer de la tyrannie de ce prince : *In manu potenti*, dit le Psaume, *et in brachio excelso liberavit eos* (*Ps.* CXXXV, 12). En même temps que les souverains parmi les hommes commencent à la combattre de toute l'étendue de leur pouvoir, le souverain et vrai Dieu commence aussi à la soutenir de toute l'étendue du sien, et par des œuvres miraculeuses, qui le font paraître le Seigneur de toutes choses, et le souverain des souverains. Ç'a donc été pour cela, mes sœurs, qu'il arma la main de Moïse d'une vertu toute singulière et toute miraculeuse, et qu'il le mit en état d'opposer la force d'une protection divine à la violence d'une persécution humaine, en ne devenant pas seulement le maître, mais le Dieu de son tyran, selon cet exprès témoignage de Dieu même : *Constitui te*, dit-il, *Deum Pharaonis* (*Exod.*, VII, 1). Mais Dieu ayant parlé un langage si nouveau aux ennemis de ses véritables adorateurs en opérant de si grands miracles sur la terre par la main de son serviteur Moïse pour tirer son peuple de la servitude égyptienne, il continua à parler encore le même langage aux fidèles Chananéens, en faisant des signes et des miracles mêmes dans le ciel par le ministère du successeur immédiat de Moïse, pour faire vaincre et régner en la terre de Chanaan le même peuple qu'il avait sauvé de l'esclavage de l'Egypte. Ce fut alors qu'il fit arrêter la lune et le soleil par l'ordre de Josué (*Jos.*, X, 12), jusqu'à ce que ce saint conquérant eût défait les rois, qui s'étaient unis pour le combattre et pour disputer aux Israélites l'entrée du pays que Dieu lui-même leur avait donné en héritage.

Ainsi, mes sœurs, il s'explique par des signes, qu'il fait sur la terre pour rendre libres les Israélites ; et il s'explique ensuite par de plus grands signes, qu'il fait dans le ciel pour les rendre souverains. Dans le premier il donne à Moïse le pouvoir de vaincre et de se faire obéir par les hommes : et dans le second il s'assujettit en quelque sorte à la parole de Josué, et obéit à la voix d'un homme, selon les termes de l'Ecriture même : *Obediente Domino voci hominis* (*Ibid.*, 14). Car on eût pu croire que c'était peu que de changer l'ordre et le mouvement des choses élémentaires, qui sont d'elles-mêmes si changeantes, mais qu'il fallait pour faire éclater véritablement le bras de Dieu, altérer l'ordre et le mouvement des choses célestes et supérieures, dont l'ordre et le cours paraissent si fixes et si immuables. D'où vient aussi que les pharisiens, pour dernière preuve de la mission du Fils de Dieu, n'étaient pas contents des divers miracles qu'il avait faits sur la terre ; mais prétendaient l'obliger encore à en faire dans le ciel. *Quærebant ab illo*, dit saint Marc (chap. VIII, 11), *signum de cœlo, tentantes eum*. Poursuivons le fil de la variété du divin langage à l'égard des hommes, et particulièrement à l'égard du peuple judaïque. Au temps de Samuel et des premiers rois de Jérusalem (1), Dieu ajouta à la parole des miracles la parole de la prophétie, en établissant parmi les Juifs une succession non interrompue et un perpétuel enchaînement de divins hommes qui, leur parlant au nom de celui qui les envoyait, ne leur faisaient pas seulement entendre sa volonté par l'opération de divers prodiges, mais par d'infaillibles prédictions de l'avenir.

Aussi observons-nous dans les livres canoniques du Vieux Testament, comme est l'histoire de Josué, et celle des autres juges du peuple juif, qu'il n'est guère parlé de prophète en titre, et exerçant la charge ordinaire de *voyant*, comme ils les nommaient parmi cette nation. Nous voyons aussi que Samuel est le premier qui a mis par écrit sa vocation et son ministère en qualité de divin prophète, et non de conquérant ou de général d'armée, comme a fait Josué, ou de simple gouverneur et juge du peuple, comme ont fait ceux qui ont vécu depuis Josué. Et ainsi à parler proprement, ce caractère ou cet ordre prophétique a commencé de paraître et de s'élever parmi les Juifs avec la royauté. Et la raison en est que le peuple juif ayant mieux aimé avoir un roi à l'imitation des autres peuples (I *Reg.*, VIII, 5 *et seq.*), que d'avoir Dieu lui-même pour roi, selon le reproche que leur fit Samuel, Dieu ne voulut pas néanmoins laisser à un seul homme toute la conduite de son peuple ; et prévoyant que ces rois pourraient abuser de leur souverain pouvoir sur leurs sujets, il résolut d'établir en ce royaume des ministres extraordinaires qui, remplis et conduits de son esprit, auraient droit de faire des remontrances très-sévères aux rois, et de les tenir ou de les ranger dans les justes bornes de leur autorité royale, en les menaçant de la part de Dieu de la juste peine, dont il châtierait leurs excès. Ce que nous lisons aussi dans les saintes Ecritures avoir été hautement exécuté, et par le prophète Samuel à l'égard

(1) S. August., lib. XVII *de Civitate Dei*, c. 1 : « Hoc itaque tempus ex quo sanctus Samuel prophetare cœpit, et deinceps donec populus Israel captivus in Babyloniam duceretur, atque inde secundum sancti Jeremiæ prophetiam post septuaginta annos reversis Israelitis Dei domus instauraretur, totum tempus est prophetarum. Quamvis enim et ipsum Noe patriarcham, etc., et alios infra, et supra usque ad hoc tempus, quo reges in Dei populo esse cœperunt, propter quædam per eos facta, sive quoquo modo significata, sive prædicta, etc., non immerito possumus appellare prophetas, etc. Sicut Abraham, sicut Moysen : tamen dies prophetarum præcipue, maxime quo hi dicti sunt, ex quo cœpit prophetare Samuel, qui et Saulem prius et, ipso reprobato, ipsum David, Deo præcipiente, unxit in regem. »

du roi Saül (I *Reg.*, XV), et par les prophètes Nathan et Gad (II *Reg.*, XII), à l'égard du roi David (*Ibid.*, XXIV).

Mais Dieu eut ensuite une autre raison de se servir de ce langage prophétique et de cette excellente façon de parler aux hommes de la part de sa divine majesté : c'est que le schisme de Jéroboam et des dix tribus qu'il débaucha du royaume de Juda, ayant réduit l'Eglise judaïque à un état peu proportionné à sa première grandeur, et qui eût pu faire douter qu'elle fût encore la véritable et unique Eglise de Dieu, ce fut pour cela qu'en ce même temps Dieu lui voulut rendre des témoignages plus particuliers de sa présence et de sa protection, en lui parlant avec plus d'éclat qu'il ne faisait auparavant, et en lui donnant des prophètes en plus grand nombre qu'il n'avait fait jusqu'alors, pour la conserver toujours manifeste et toujours visible, en qualité de sa véritable Eglise; et pour remédier à l'obscurité où le schisme l'avait réduite, en l'éclairant par une plus vive splendeur de sa parole. Nous remarquons en effet, suivant cet ordre de la divine providence, que plus les Juifs ont vécu dans des misères qui obscurcissaient la clarté de leur Eglise, et plus Dieu, de sa part, a augmenté ses oracles et la lumière de ses prophéties pour entretenir cette perpétuelle et nécessaire visibilité de la même Eglise. D'où vient qu'étant tombés et comme plongés dans l'abîme de leurs maux, sous la fameuse captivité de Babylone. ce fut alors ou peu depuis que Dieu suscita un plus grand nombre de prophètes qu'il n'avait encore fait : les Jérémie, les Ezéchiel, les Daniel, les Aggée, les Zacharie, les Malachie, les Esdras, les Néhémie; et il les fit naître et prophétiser tout ensemble dans le sein de son Eglise persécutée, captive et malheureuse, afin qu'elle ouît et qu'elle entendît d'autant plus distinctement la parole de son Dieu qu'elle se trouvait alors engloutie dans la nuit et dans les ténèbres de ses plus grandes calamités. Ce sont aussi, à la réserve d'Isaïe et de peu d'autres, ses plus signalés prophètes, dont les révélations et les prédictions ont été mises par écrit en qualité de parole divine, afin qu'ils pussent parler après leur mort, aussi bien que pendant leur vie, et parler nonseulement à l'Eglise judaïque, qui devait passer, mais à l'Eglise chrétienne, qui devait lui succéder et subsister jusqu'à la consommation des siècles.

Mais ce divin peuple étant sorti de la servitude de Babylone, et ayant recouvré son ancien pays avec son ancienne liberté par ordre du roi Cyrus, Dieu, peu de temps après, retira de ce même peuple la grâce prophétique et le priva du secours de ces ministres extraordinaires, qui avaient charge de lui parler de sa part et de lui annoncer les choses futures qui regardaient sa conduite sur la terre. Et ç'a été sur ce fondement que Josèphe dit, dans son premier livre de l'Antiquité des Juifs, que les histoires de cette nation, écrites depuis le roi Artaxerxès, n'avaient pas entre eux la même autorité que les histoires précédentes, parce, dit-il, que, depuis le temps du même roi, la succession des divins prophètes ne paraissait pas comme auparavant. Et c'est aussi ce qu'assure expressément saint Augustin, dans ses divins livres de la Cité de Dieu, par ces paroles : *Postea quam gens judæa cœpit non habere prophetas, eo scilicet tempore quo se sperabat instaurato templo post captivitatem, quæ fuit in Babylonia, futuram esse meliorem* (*de Civit. Dei*, *lib.* XVIII, *cap.* 45). Et un peu plus bas : *Propter hoc*, dit-il, *haud prophetas ex illo tempore habuit illa gens.* Et ainsi Judas Machabée (I *Machab.*, IV, 45, 46), ayant détruit l'ancien autel des holocaustes, en fit porter et garder les pierres en un certain lieu, jusqu'au temps, dit-il, qu'il plairait à Dieu de leur envoyer un prophète qui leur fît savoir de sa part ce qu'ils auraient à faire de ces sacrés restes de son autel.

En quoi, chrétiens, Dieu suivit toujours la même règle et le même ordre de sa providence; car la parole de la prophétie, comme nous venons de remarquer, étant née proprement dans le royaume judaïque, ou pour l'opposer à la trop grande licence de ses rois, ou pour distinguer Jérusalem d'avec Samarie et les deux fidèles tribus d'avec les dix schismatiques et révoltées, ou pour conserver l'état visible de la vraie Eglise et la consoler dans ses adversités, toutes ces causes de l'établissement des prophètes ayant cessé par l'abaissement de la royauté, par l'extinction du schisme entre les Juifs, et par la douceur de la paix dont ils jouirent à leur retour de Babylone et après l'entière réédification du temple, nous ne nous devons pas étonner que parmi eux la suite des prophètes se soit obscurcie ou abolie en même temps. Et une raison plus particulière qui a pu donner lieu à cette cessation, est que le livre admirable de Daniel n'étant autre chose qu'une prédiction toute manifeste de la venue du Messie, de la nature, du temps précis et des principaux événements de son règne, nous pouvons dire que l'Eglise juive a eu sujet de se contenter de cette seule parole de son Dieu; qu'un seul prophète, Daniel, a pu désormais lui tenir lieu de tous les autres, et qu'elle a eu pleinement de quoi se consoler de l'interruption ou de l'éclipse de ses prophètes dans la lumière d'une si formelle, si édifiante et si essentielle prophétie.

Et de vrai, chrétiens, l'extrême clarté de cette prophétie, qui toute seule pouvait éclairer la foi des anciens Juifs, au défaut même de toute autre prédiction divine, serait encore capable de guérir l'infidélité et l'aveuglement des nouveaux Juifs, s'ils voulaient bien suspendre un moment la prévention de leur erreur.

Ils se promettent un Messie armé, et qui, l'épée à la main, viendra combattre et faire mourir ses ennemis; et Daniel, au contraire, assure de leur Messie que ses ennemis le feront mourir, *Et post hebdomadas sexaginta duas*, dit-il, *occidetur Christus* (*chap.* IX, 26). Ils attendent encore un libérateur, qui dès cette vie les rendra conquérants de toutes

les nations, et les fera jouir en ce monde des richesses et des délices d'un règne séculier et temporel; et Daniel, au contraire, leur assure de ce libérateur qu'il tirera ses adorateurs de la poussière et les ressuscitera de la mort, pour les faire entrer en possession d'une éternelle félicité. *Et multi*, dit-il, *de his qui dormiunt in terræ pulvere evigilabunt; alii in vitam æternam, et alii in opprobrium ut videant semper. Qui autem docti fuerint, fulgebunt quasi splendor firmamenti*, etc., *et quasi stellæ in perpetuas æternitates* (*Ibid.*, XII, 2).

Mais agréez, s'il vous plaît, mes frères, que je m'étende un peu plus sur ce sujet, selon que la grandeur de son importance et votre utilité particulière semblent le désirer. Observez donc, je vous prie, avant toutes choses, que les soixante et dix semaines non pas de jours, ce qui est impossible, mais d'années, de quoi les Juifs mêmes conviennent avec nous, marquées par Daniel, ayant commencé, comme nous l'allons justifier tout maintenant, l'année du monde 3527, qui est la vingt-huitième année du règne de Xerxès ou Artaxerxès (1), dans laquelle, selon Josèphe (*Antiqu. judai.*, *lib.* XI, *cap.* 5, *versus finem*), Jérusalem et le temple furent achevés de rebâtir par les soins de Néhémie, elles finissent exactement dans l'année du monde 4017, dans laquelle Jésus-Christ fut crucifié.

C'est en effet où elles devaient aboutir, selon Daniel, qui nous le déclare formellement par ces termes : Il se passera, dit-il, sept semaines et soixante-deux semaines jusqu'au roi Messie, depuis l'exécution de l'édit du roi de Perse, par lequel il est ordonné que Jérusalem serait rebâtie : *Ab exitu sermonis ut iterum ædificetur Jerusalem usque ad Christum ducem, hebdomades septem, et hebdomades sexaginta duæ*. Daniel ajoute : *Et in angustia temporum*, selon l'hébreu, *et post hebdomadas sexaginta duas occidetur Christus*, c'est-à-dire, et en prenant le plus court de ces deux temps, qui est celui de sept semaines (car c'est ainsi que l'hébreu se doit traduire) et après les soixante-deux semaines suivantes, le Messie sera mis à mort. *Et post hebdomadas sexaginta duas occidetur Christus*. Que se peut-on figurer de plus juste que cela? Il est donc vrai que cette période de soixante et dix semaines devait se terminer, comme nous disions, à la mort de Jésus-Christ. D'où vient aussi que Daniel avait prédit, déjà auparavant, que cette même période finirait à l'heureux jour où l'iniquité serait expiée et nos crimes effacés, ce qui ne s'est fait et ne s'est pu faire que par la mort du Fils de Dieu. Et c'est pour cela que Daniel l'appelle, au même endroit, le saint des saints et la justice éternelle de Dieu. *Septuaginta hebdomades*, dit-il, *abbreviatæ sunt super populum tuum et super urbem sanctam tuam, ut consumatur prævaricatio, et finem accipiat peccatum, et deleatur iniquitas, et adducatur justitia sempiterna, et ungatur sanctus sanctorum.* Car vous devez remarquer, mes frères, que le roi Cyrus, en la première année de son règne, et le roi Darius, en la deuxième du sien, ne permirent pas aux Juifs de réédifier Jérusalem, mais le temple seulement, comme il paraît dans le livre d'Esdras. Ce ne fut donc qu'en l'année vingtième de Xerxès, selon Néhémie, que le même roi permit aux Hébreux de rétablir Jérusalem, en sorte que son édit, en date de la vingtième année de son règne, ne fut exécuté qu'en la vingt-huitième, en suivant au neuvième mois, selon que Josèphe le marque formellement. Ainsi il est clair que les soixante et dix semaines désignées par Daniel ont dû commencer en cette année-là. Ecoutons Daniel : *Ab exitu sermonis*, dit-il, *ut iterum reædificetur Jerusalem usque ad Christum ducem.* Il ne dit pas qu'il faille compter du jour de la réédification du temple, mais du jour de celle de Jérusalem, *Ut iterum*, dit-il, *reædificetur Jerusalem.* C'est donc là le juste commencement de la période des soixante et dix semaines, et, sur ce pied, la même période échoit en l'année de la mort de Jésus-Christ, comme nous venons de le prouver.

Mais le prophète ayant déclaré que le Messie serait mis à mort, au bout ou à l'échéance des soixante et dix semaines, comment a-t-il pu nous prédire au même lieu que le Messie en cette même révolution d'années, serait oint en qualité de saint des saints? *Et ungatur sanctus sanctorum.* N'aurait-il reçu cette onction divine qu'à sa mort? Ne serait-il devenu l'oint du Seigneur qu'en mourant ou pour mourir? Et l'onction royale et sacerdotale qui nous prépare aux fonctions sacrées de la royauté et du sacerdoce, ne doit-elle pas plutôt finir que commencer à la mort des hommes, qui seraient choisis pour ces deux hautes dignités?

Toutefois, mes frères, rien n'est plus facile que de démêler cette apparente difficulté et que d'en faire même une preuve manifeste de l'onction de Jésus-Christ en qualité

(1) Le roi que Josèphe appelle Xerxès, Esdras et Néhémie l'appellent Artaxerxès; et Néhémie, en deux endroits de son livre, a désigné la trente-deuxième année du règne de ce prince; mais ni Esdras, ni Néhémie, ne font aucune mention d'un roi Xerxès, que les histoires profanes ont placé avant le roi Artaxerxès, et qu'elles ne font régner que vingt et un ans seulement. Quelque temps avant la septième année du roi Artaxerxès, Esdras obtint un édit du roi en faveur des Juifs (*Esdras, liv.* I, *chap.* VII, *vers.* 1 *et suiv.*). Mais cet édit ne regardait proprement que la fourniture des choses nécessaires pour le service du temple, et non le rétablissement du temple même, ni celui de la ville de Jérusalem. Néhémie obtint des lettres du roi Artaxerxès (*chap.* II) pour rebâtir Jérusalem, qui était encore toute démolie, mais il se peut faire que Néhémie ne fût de retour en la Judée que cinq ans après; savoir en l'année vingt-cinquième du roi, selon que Josèphe le témoigne, parce qu'il lui fallut en cette occasion un temps considérable pour avertir, et pour ramasser, ainsi que dit le même Josèphe, les Juifs demeurés en Babylone, qui auraient souhaité de s'en retourner avec lui en leur pays. Et c'est apparemment pour cela que le fidèle historien Josèphe n'attribue le retour de Néhémie qu'à la vingt-cinquième année de ce roi, et qu'il dit ensuite que le même Néhémie ayant employé deux ans et quatre mois à rebâtir les murailles et les maisons de Jérusalem, il ne put mettre la dernière main à ce grand ouvrage qu'au neuvième mois de la vingt-huitième année du même roi, ce que Josèphe n'aurait jamais si particulièrement détaillé et circonstancié, à moins qu'il n'eût suivi en cela de bons mémoires de la tradition de ceux du pays.

de véritable Messie. C'est que Jésus-Christ ne devait pas seulement mourir au bout de ce nombre de semaines, il devait aussi ressusciter le troisième jour après sa mort, et recevoir en ressuscitant l'onction royale et pontificale, en qualité de nouveau prince et de nouveau prêtre d'une nouvelle loi, dont la sacrificature s'exercerait dans le ciel aussi bien que sur la terre.

Il avait bien à la vérité reçu déjà cette onction divine avant sa mort, selon qu'il l'assure lui-même en s'appliquant ces paroles d'Isaïe : *Spiritus Domini super me eo quod unxerit me*, etc. (*S. Luc*, IV, 18, *ex Isaia*, LXI, 1). Mais il ne l'avait pas encore reçue avec plénitude, avec splendeur et manifestation aux yeux de tous les hommes, comme il fit depuis en ressuscitant des morts par l'effusion de l'huile sacrée de sa divinité sur sa chair aussi bien que sur son esprit, afin qu'il fût en état d'exercer aux yeux de Dieu son Père une royauté et une prêtrise éternelle dans le ciel. Et c'est ainsi que Daniel, en ce lieu-ci, a pu très-bien attribuer à une seule et même semaine, non-seulement d'années, mais de jours, et la passion humaine du Messie dans sa mort, et l'onction divine du Messie dans sa résurrection, puisqu'ayant souffert en qualité d'expiateur de nos offenses et de justice éternelle de Dieu, il devait ensuite ressusciter en qualité de parfait enfant et oint du Seigneur et de saint des saints dans la grâce de son âme et dans la gloire de son corps, selon ces paroles du divin apôtre : *Qui prædestinatus est Filius Dei in virtute secundum spiritum sanctificationis ex resurrectione mortuorum* (*Rom.*, I, 4). Ce qui étant, mes frères, il ne faut pas s'étonner que Daniel ne marque en cet endroit l'onction du Messie qu'après sa mort ou sa passion, qui expierait nos iniquités : *Ut deleatur iniquitas*, dit-il, *et ungatur sanctus sanctorum*. Parce qu'il ne devait en effet être honoré pleinement de cette onction sacerdotale et royale, qu'ensuite de sa mort et de sa glorieuse résurrection.

Et de vrai, chrétiens, si dans l'année que le sacerdoce ou le sacrifice des Juifs devait cesser, Dieu n'eût eu dessein de le remplacer par un plus noble et plus efficace sacrifice, Daniel aurait-il dit que dans la semaine qui renfermerait cette même année de la destruction du sacrifice, Dieu confirmerait et consommerait son alliance avec ses saints? Car comment est-ce que Dieu ratifie ou exécute son alliance avec les hommes? Est-ce en détruisant le sacerdoce ou le sacrifice sur lequel se fonde cette alliance? N'est-ce pas plutôt en changeant ce sacrifice en un autre plus relevé et plus considérable dans sa durée, dans son étendue et dans sa perfection? Il est donc sans doute que Daniel a voulu dire, par cette expression : *Et confirmabit pactum multis hebdomada una, et deficiet hostia, et sacrificium*, qu'un sacrifice nouveau succéderait à cet ancien, et que ce ne serait pas dans l'absolue et simple extinction de cette première sacrificature; mais dans l'échange qui en serait fait en une autre plus excellente, que Dieu accomplirait son alliance avec plusieurs. Et pourquoi dit-il avec plusieurs? Parce que l'alliance spirituelle et éternelle qu'il devait sceller en substituant le sacrifice de la grâce au sacrifice de la loi, ne comprendrait pas seulement les Juifs, mais les gentils, comme Jésus-Christ a dit lui-même : qu'il donnait sa vie pour la rédemption de plusieurs (*S. Matth.*, XX, 28), c'est-à-dire de tous.

Mais quelle est donc cette semaine, me direz-vous, où toutes les autres aboutissent, et dont il est dit qu'elle accomplirait et scellerait l'alliance de Dieu avec ses saints en abrogeant la prêtrise ancienne et temporelle pour lui en substituer une nouvelle, immuable et perpétuelle? *Et confirmabit pactum multis hebdomada una, et in medio hebdomadis deficiet hostia, et sacrificium, et erit in templo abominatio desolationis, et usque ad finem perseverabit desolatio.*

Cette semaine ce sont sept semaines, ou une semaine de semaines qui se sont passées entre la mort de Jésus-Christ et la destruction du temple, qui fut cause de la cessation du sacrifice. A ne prendre néanmoins pour faire ces sept semaines que la fin de la première, dans laquelle Jésus-Christ devait mourir, et la première moitié de la dernière, dans laquelle le temple serait renversé, et en même temps le sacrifice aboli; comme nous disons avec vérité que Jésus-Christ a été trois jours dans le sépulcre, en prenant la fin du vendredi, dans lequel il a souffert, et le commencement du dimanche, dans lequel il est ressuscité.

Et pourquoi pensez-vous aussi, mes frères, que Daniel ait interrompu et partagé comme il fait une période de soixante et neuf années, en sept d'un côté et soixante-deux de l'autre, *Hebdomades septem*, dit-il, *et hebdomades duæ usque ad Christum ducem*, au lieu de dire soixante-neuf semaines tout court et sans aucune division? C'est parce qu'il fallait employer les sept semaines une seconde fois et les ajouter au bout des soixante-deux après lesquelles le Messie devait mourir, pour composer, par cette addition, une autre période de soixante-neuf semaines; en telle sorte que dans le milieu de la dernière, comme dit Daniel, le temple nous parut à jamais détruit, et par conséquent le sacrifice à jamais éteint et exterminé; et que Daniel put dire en ce sens, avec vérité : *Et in medio hebdomadis deficiet hostia, et sacrificium.*

Et en effet, chrétiens, selon le compte que je viens de faire, la première moitié de cette semaine se termine et tombe précisément sur l'année du monde 4056, qui est la soixante-treizième de Jésus-Christ et la seconde de Vespasien, dans laquelle nous savons que l'armée romaine, commandée par Tite, démolit le temple de Jérusalem, et en même temps donna lieu à l'extinction du sacrifice judaïque et a l'unique célébration du sacrifice évangélique après la ruine du sacrifice légal; et Daniel aussi n'a pas omis cette circonstance dans son admirable pro-

phétie : *Et civitatem*, dit-il, *et sanctuarium dissipabit populus cum duce venturo, et finis ejus vastitas, et post finem belli statuta desolatio.*

Et voulez-vous avoir la consolation, mes frères, de faire l'épreuve de cette vérité? Sachez premièrement que la soixante-deuxième semaine, après laquelle Jésus-Christ devait souffrir, finit précisément en l'année du monde 4010. Or ajoutez à cette année-là six semaines et demie d'années, qui font quarante-cinq années et demie, et vous tomberez justement dans le milieu de l'année du monde 4056, qui est le temps précis, comme on vient de dire, auquel le temple fut abattu, et le sacrifice aboli : *Et in dimidio hebdomadis deficiet hostia et sacrificium.*

Cela posé, vous jugez bien clairement, comme je pense, que ces mystérieuses soixante et dix semaines s'accomplissent en deux manières.

L'une en ajoutant aux soixante-neuf semaines, composées de sept d'un côté et de soixante-deux de l'autre, une semaine commune d'années, qui fait la dernière et la soixante-dixième semaine, et qui se termine, comme on l'a vu, à la propre année de la mort de Jésus-Christ.

Et l'autre en ajoutant à ces mêmes soixante-neuf semaines une semaine multipliée par elle-même, qui est une semaine de semaines, et qui est sept semaines en un sens, *hebdomades septem*, et une seule semaine en un autre sens, *hebdomada una*, selon lequel compte, dans le milieu de la dernière de ces semaines, on voit arriver précisément, comme nous disions, la désolation du temple et la cessation du sacrifice judaïque, *Et in dimidio hebdomadis deficiet hostia et sacrificium.* Et qu'était-il aussi de plus convenable à la sagesse et à la justice infinie de Dieu, que de renfermer dans un même tour et dans une même révolution d'années, quoique prises un peu diversement, selon que je viens de vous l'expliquer : en premier lieu le parricide commis en la personne du souverain prêtre, Jésus-Christ, par les mains des Juifs ; et en second lieu l'abolition du sacerdoce de ces mêmes Juifs, en juste peine de leur sacrilége attentat sur la personne de leur véritable souverain pontife, et de l'unique médiateur de Dieu et des hommes, Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble. D'où il s'ensuit manifestement, mes frères, que ce n'est pas en faveur des Juifs que Daniel a dit que le Messie serait oint en qualité de souverain prêtre, d'expiateur de nos injustices et de saint des saints, *Ut deleatur iniquitas, et ungatur sanctus sanctorum*, puisqu'au contraire leur prêtrise devait être renversée en punition de leur parricide ingratitude et de leur orgueilleuse incrédulité, mais bien en faveur du peuple gentil, qui serait mis en la place du peuple juif par une puissante vocation de Dieu, qui l'avait élu avant tous les temps, et qui, à la fin des temps, devait lui inspirer une humble soumission aux lumières de la foi. Et vous avez aussi vu que c'est ce peuple de la gentilité, avec lequel Dieu devait traiter une nouvelle alliance, après la ruine finale du temple et l'entière abrogation du sacrifice judaïque, et que c'est ce même peuple gentil que Daniel désigne par le terme de plusieurs, *Et confirmabit pactum multis hebdomada una*, à cause de leur grand nombre et de leur vaste étendue sur la terre en comparaison des Juifs.

Au reste, mes frères, dans le calcul et dans la fixation de toutes ces années, je puis vous protester avec vérité que je n'ai rien du tout avancé qu'il ne soit facile de justifier en recueillant dans les histoires profanes, autant que la vérité de l'Ecriture sainte peut nous le permettre, les années du règne des rois de Perse, des rois de Syrie et des Romains, par lesquels la ville de Jérusalem et le temple furent détruits, et par conséquent l'ancien sacrifice qui ne pouvait être offert que dans ce temple.

Mais pour appuyer plus invinciblement encore la justesse de cette sincère et naïve explication d'une si célèbre prophétie, vous observerez, s'il vous plaît, deux choses : l'une, qu'elle a dû nécessairement être accomplie dans le siècle où Jésus-Christ est né, étant certain que le temps compris dans la période et dans le cours de soixante et dix semaines désignées par la même prophétie, ne peut pas s'étendre plus avant ; et la seconde, que ni devant ni après le siècle où Jésus-Christ est né, nul autre que lui n'a paru dans le monde à qui cette remarque ou supputation chronologique puisse être appliquée avec la moindre apparence de raison.

Certes, mes sœurs, il ne fallait plus de prophètes après une telle prophétie, et les Juifs auraient des yeux pour voir leur Messie en Jésus-Christ, s'ils en avaient seulement pour lire une prédiction si claire et si formelle pour la conviction de leur erreur.

Mais cependant remarquons, encore un coup, que Dieu ayant donné des prophètes à son Eglise pour la distinguer des schismatiques et pour la fortifier dans ses travaux, ces deux fondements de la lumière prophétique ayant cessé, Dieu fit cesser en même temps et éteignit presque cette lumière dans l'assemblée de ses saints. Nous n'ignorons pas, à la vérité, que ce peuple-là, environ trois siècles après son retour de Babylone et le rétablissement du temple, a été troublé en diverses sortes par les armes des rois de Syrie, et que dans cet intervalle de temps Dieu ne lui a donné aucun prophète pour le consoler dans sa persécution. Mais outre que, comme nous disions, la vive image que Daniel lui avait laissée et de la personne et de l'approche de son libérateur était capable de le soutenir dans ses travaux, Dieu les a pu destituer de l'assistance de leurs prophètes ordinaires pour leur inspirer un plus grand désir de voir bientôt le prince des prophètes, qui était sur le point de les visiter et de leur tendre la main pour les affranchir de toutes les disgrâces qui pouvaient leur survenir. Et en effet le voici paraître au bout des semaines prédites par Daniel, et il a dû se manifester précisément dans ce

temps-là, suivant le même ordre de la providence de Dieu; car l'Eglise étant retombée enfin sous le joug des infidèles, en devenant la sujette des Romains et des seigneurs de tout le monde, contre lesquels il n'y avait que Dieu qui pût la protéger; et les Juifs qui formaient encore cette Eglise, étant à la veille d'être détruits et désolés entièrement par leurs tyrans, Dieu, dans le plus grand de tous leurs maux, leur envoya le plus grand de ses remèdes en leur envoyant son propre Fils pour leur parler et pour les instruire; et pour relever l'autorité souveraine de ce Fils, il rassembla et il réunit en sa personne tout ce qu'il avait répandu de perfection en celles des prophètes et de tous les anciens instruments de sa parole, savoir: la lumière de la prophétie, la puissance des miracles et toute la plénitude de la divinité, comme dit l'Apôtre : *Quia in ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter* (*Colos.*, II, 9).

Voilà donc, mes sœurs, l'économie et la conduite que Dieu garde dans la suite de tous les temps en se manifestant à son Eglise. Depuis Adam jusqu'à Moïse, il a voulu nous parler au dedans avec la voix de la raison même, qu'il nous a donnée en nous créant, et avec la voix des corps célestes au dehors, pour nous séparer des idolâtres. *Numquid non audierunt? Et quidem in omnem terram exivit sonus eorum* (*Rom.*, X, 18). Depuis Moïse, il a commencé à nous parler avec la voix de ses miracles pour nous défendre de nos persécuteurs, et pour se déclarer notre vengeur devant les yeux de nos tyrans : *Misit Moysen et Aaron, et posuit in eis verba signorum suorum.* Depuis les premiers rois de Jérusalem, il commença à s'expliquer plus ouvertement par la bouche des prophètes pour nous distinguer des schismatiques, et un peu avant la désolation du temple, il voulut nous parler enfin par son propre Fils, par sa parole éternelle et increéée, en qui réside le principe de toute œuvre miraculeuse et de toute lumière prophétique : *Novissime diebus istis locutus est nobis in Filio, quem constituit hæredem universorum, per quem fecit et sæcula* (*Hebr.*, I, 2). Voyez donc, mes sœurs, et voyez évidemment comment le Verbe divin se manifeste, et en tout temps et à tous les hommes, et plus ouvertement aux Juifs dès la création du monde, et qu'il n'assure point aujourd'hui sans fondement que sa parole eût été reconnaissable et intelligible aux pharisiens, à moins que le démon ne leur eût troublé la vue de l'âme et de la raison : *Qui ex Deo est, verba Dei audit : quia ex patre diabolo estis, sermo meus non capit in vobis.* Mais cet ennemi qui n'oublie aucun moyen de nous nuire et de nous perdre, de quel artifice se sert-il pour étouffer la voix de Dieu et la vertu de sa parole dans le cœur de ces malheureux? *Vos non auditis, quia ex patre diabolo estis.* C'est le second point de ce discours.

Dès le commencement du monde, le démon ne pouvant nier que Dieu n'eût parlé au premier homme en lui déclarant sa divine volonté, cet imposteur s'avisa d'altérer les mots et l'intelligence de ses commandements. Dans ce dessein il les falsifie en deux manières capitales, dans leur substance et dans leur étendue, ou dans leur nombre en les multipliant à l'infini, et dans leur substance en leur attribuant une fin toute contraire à celle qu'ils avaient naturellement. D'où vient que Dieu, leur dit-il, vous a défendu généralement de manger d'aucun fruit de ce délicieux jardin? *Cur præcepit vobis Deus, ut non comederetis de omni ligno paradisi* (*Gen.*, III, 1)? c'est-à-dire, *ex nullo ligno*, selon l'hébreu; comme quand David dit à Dieu : *In conspectu tuo non justificabitur omnis vivens* (*Ps.* CXLII, 2), pour dire, *nullus vivens.* Et comme saint Paul dit aussi : *Non glorietur omnis caro* (I *Cor.*, I, 31), pour dire *nulla caro.* Or en cela le démon a paru menteur et impudent, *Mendax est ab initio.* Dieu ne leur avait défendu que de toucher à un seul fruit, qui était celui de l'arbre de la science, et en même temps leur avait expressément permis de se nourrir de tous les autres : *Ex omni ligno paradisi comede*, dit-il, *de ligno autem scientiæ boni et mali ne comedas* (*Gen.*, II, 16). Mais ce lui est peu de corrompre dans leur nombre ou dans leur étendue les commandements de Dieu, il ose aussi en changer la fin et la substance. Quoique vous mangiez de ce fruit, dit-il (*Ibid.*, 5), vous n'en mourrez point pour cela, mais Dieu connaît que, dès l'heure même que vous en aurez goûté, vos yeux seront ouverts, et qu'après cela vous serez semblables à Dieu même, ayant comme lui la connaissance du bien et du mal : *Nequaquam morte moriemini : scit enim Deus quod in quocumque die comederetis, ex illo aperientur oculi vestri, et eritis sicut dii, scientes bonum et malum.* Ici donc, mes sœurs, il ajoute à l'imposture l'homicide : d'un commandement divin, qui est un principe de lumière et de salut, il en fait un de ténèbres et de mort, puisqu'il les fait tomber dans l'ignorance et dans la mort, par l'assurance même qu'il leur donne qu'ils ne mourront point pour avoir violé la loi de Dieu, mais, qu'au contraire, ce leur sera un moyen de s'élever à une vie toute divine et éclairée de l'intelligence de toute vérité : et ainsi d'un seul précepte, il en fait plusieurs en l'étendant à divers objets où il ne s'étendait pas en effet, *ex omni ligno paradisi;* et d'un précepte qui de lui-même était une source d'immortalité et de lumière : *Præceptum Domini lucidum* (*Ps.* XVIII, 9), il en fait un d'aveuglement et d'éternelle damnation.

Mais, après avoir ainsi combattu cette première et originaire loi, que Dieu imposa à nos premiers pères de sa propre bouche, quel artifice a-t-il employé pour rendre vaine la seconde loi que Dieu nous a donnée par l'entremise de Moïse, non dans un jardin ni dans un paradis, où la terre produisait à ses habitants toutes les choses nécessaires à la vie, mais dans un désert, où ceux qui s'y trouvaient ne pouvaient attendre leur nourriture et leur subsistance que du ciel? Pour déguiser la malignité de sa

seconde trahison, il se sert d'un ordre tout différent et tout opposé à celui qu'il avait suivi dans la première ; car au lieu qu'il avait altéré la loi de Dieu dans le paradis, en multipliant les commandements qu'elle contenait et en dissimulant le bien et le fruit qu'elle devait nous apporter, il prend une voie toute contraire pour rendre inutile la loi écrite et publiée par Moïse : il en exagère la force et le pouvoir, et en diminue les préceptes. Il en diminue les commandements, et dans leur objet et dans leur matière : dans leur objet, en enseignant qu'ils ne regardent que nos actions seules, et non nos paroles et nos désirs, et qu'ils défendent bien de commettre un adultère ou un homicide, mais qu'ils ne défendent pas néanmoins de souhaiter ou cet homicide ou cet adultère, ni de les commettre dans le cœur. Il a été dit aux anciens, dit le Fils de Dieu (*S. Matth.*, V, 21, 22) : Vous ne tuerez point, et quiconque aura tué sera condamné en jugement; et moi je vous dis, que quiconque se met en colère contre son frère sera aussi condamné en jugement ; et quiconque l'aura offensé même de parole, sera coupable de la géhenne du feu. Il a été dit aux anciens (*Ibid.*, 27, 28) : Vous ne commettrez point d'adultère ; et moi je vous dis, que celui qui voit une femme avec un œil de concupiscence a déjà péché avec elle dans son cœur. Il limite aussi les commandements de la même loi dans leur matière, en enseignant qu'il n'obligent point les Juifs envers les autres hommes, mais envers leurs frères seulement, et qu'ils ne défendent point de haïr tout ennemi, mais seulement l'ennemi qui est de la race d'Abraham. Vous avez appris, dit le Fils de Dieu, qu'il a été dit aux anciens (*Ibid.*, 43, 44 *et seq.*) : Vous aimerez votre prochain, c'est-à-dire le Juif, et vous haïrez votre ennemi, c'est-à-dire toute sorte de gentils, que les Juifs tenaient pour ennemis. Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans le ciel, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et qui fait pleuvoir sur les justes et sur les pécheurs : car si vous aimez ceux qui vous aiment, quel salaire en aurez-vous? Les publicains ne le font-ils pas aussi? Si vous ne saluez que vos frères seulement, que faites-vous d'extraordinaire en cela? Les Gentils n'en usent-ils pas de même? Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait en toutes choses.

Voyez donc, mes sœurs, comme le démon par sa malice naturelle, avait abrégé et réduit à peu d'objets les commandements de la loi écrite par Moïse, pour porter les Juifs à la violer dans les points mêmes où ils étaient le plus obligés de l'accomplir, qui sont ceux qui touchent la réformation du cœur. Mais s'il en restreint la matière d'une part, il en augmente de l'autre la force avec excès en inspirant cette erreur au peuple juif, qu'elle était capable d'elle-même de nous justifier et de nous conduire au salut et à la vie dont elle nous montre le chemin ; et il les engage dans cette opinion pernicieuse, en leur suggérant une fausse explication de ces termes de la loi même. Le commandement de Dieu a pour objet de donner la vie aux hommes, et celui qui fera ces choses y trouvera la véritable vie : *Qui fecerit ea, vivet in ipsis* (*Gal.*, III, 12). Car bien que la loi nous amène à la justice, elle n'a pas néanmoins par elle-même la vertu de nous y conduire, mais par un secours tout particulier de celui qui l'a donnée, et par la grâce médicinale du Sauveur des hommes, qui change leur cœur et leur esprit et les guérit de l'infirmité qui les empêche de faire le bien qu'ils connaissent par la loi : *Nam quod impossibile erat legi*, dit l'Apôtre (*Rom.*, VIII, 3 *et seq.*), *in quo infirmabatur per carnem : Deus Filium suum mittens in similitudinem carnis peccati, et de peccato damnavit peccatum in carne, ut justificatio legis impleretur in nobis qui, non secundum carnem ambulamus, sed secundum spiritum.*

Et de là vient, mes sœurs, que nous rencontrons dans l'Evangile un si grand nombre de superbes ennemis de l'Evangile même, qui se vantent insolemment d'être justes selon la loi, et d'en accomplir tous les commandements. J'ai observé tout cela dès mon enfance, dit ce jeune riche (*S. Matth.*, XVII, 20), mais qui n'a pas le courage ensuite de vendre son bien et de suivre Jésus-Christ. Je vous rends grâces, ô Seigneur, de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, dit ce pharisien (*S. Luc.*, XVIII, 11), mais dont l'orgueil hypocrite est détesté par le Fils de Dieu en comparaison de l'aveu sincère que fait de ses fautes et de sa misère cet humble publicain. Or de cette folle opinion dont ils se sont presque tous flattés et enivrés de pouvoir d'eux-mêmes se rendre justes devant Dieu, et de pouvoir vivre selon la loi par la loi même, est né, premièrement, le mépris de Dieu, et la négligence d'implorer sa grâce par la prière. Et en second lieu, le mépris, ou pour mieux dire, l'aversion qu'ils ont eue pour le reste des nations, en les considérant comme indignes de leur assistance, de leur amitié, de leur commerce et de leur conversation, d'où vient que saint Pierre reconnaît lui-même que, selon l'usage commun de sa patrie, il ne lui avait pas été permis d'entrer en la maison de Corneille, le centenier, sans un exprès commandement de Dieu : *Vos scitis*, dit-il, *quomodo abominatum sit viro judæo conjugi aut accedere ad alienigenam* (*Act.* X, 28). Et il fut même depuis obligé de s'en justifier devant les Juifs nouvellement convertis au christianisme sur le reproche qu'ils lui en firent en ces termes : *Quare introisti ad viros præputium habentes, et manducasti cum illis* (*Ibid.*, XI, 3)? Et l'un aussi des plus grands scandales que prenaient les scribes et les pharisiens de la conduite du Fils de Dieu était de le voir ordinairement s'entretenir avec des pécheurs et des publicains, c'est-à-dire des gentils. Et ainsi le démon les ayant enflés de cette pensée aussi fausse qu'orgueilleuse, d'être seuls justes sur

la terre, et de pouvoir mépriser et haïr avec raison les autres peuples dans la vue de leur ignorance et de leurs crimes, ils ont été proprement, dès ce temps-là, les ennemis cachés de Dieu, qu'ils ne servaient qu'en apparence, et les ennemis déclarés de tous les hommes, qu'ils haïssaient à découvert; et pour achever de se rendre enfants véritables de leur père, qui a été menteur et homicide dès le commencement, ils ont ajouté au mensonge l'homicide, et à l'hypocrisie l'inhumanité, puisque celui, dit saint Jean (I *S. Jean*, XI, 11), qui hait son frère et son semblable est un meurtrier, et devient coupable d'homicide devant Dieu : *Qui odit fratrem suum, homicida est.* Ils sont menteurs comme lui en recherchant leur justice véritable dans une fausse apparence de leurs œuvres, et ils le sont encore en se glorifiant d'accomplir la loi par la loi même, quoiqu'ils la violent à tout moment, et que l'enseignant, comme dit saint Paul, par leurs paroles, ils en déshonorent l'auteur par leurs actions : *Qui prædicas non furandum, furaris.....; qui in lege gloriaris, per prævaricationem legis Deum inhonoras* (*Rom.*, II, 21 *et seq.*). Ils ont été aussi de tout temps homicides comme lui, non-seulement dans leurs pensées et dans leurs désirs, en haïssant, comme nous disions, tous les autres hommes ; mais dans les effets et dans les œuvres de leurs mains, en répandant le sang de leurs prophètes, et en voulant combler enfin le parricide qu'ils avaient commis en la personne de leurs prophètes par celui qu'ils allaient commettre en celle de leur Dieu et de leur unique libérateur. *Vos quæritis me interficere*, leur dit-il lui-même, *hoc Abraham non fecit; vos facitis opera patris vestri.*

Pour donc résumer en peu de mots ce que j'ai dit en ce second point, vous remarquerez, chrétiens, que le démon voulant aveugler le peuple juif, il leur exagère la force de la loi et en diminue les préceptes; en augmentant l'efficace de la loi, il leur fait croire qu'il leur est aisé de la garder, et qu'ils la gardent en effet par la vertu de la loi même ; en limitant les préceptes de la loi à leurs seules œuvres extérieures, il fait qu'ils n'ont soin que de se régler au dehors en même temps qu'ils ne ont aucun scrupule de se déborder au dedans; et en restreignant à ceux de leur nation le commandement de la charité fraternelle, il les dispose par là à haïr les étrangers, et à les haïr avec d'autant plus de violence qu'ils s'imaginent avec plus de vanité de les surpasser en pureté de vie et en zèle pour la piété ; et ainsi, mes sœurs, il ne les rend pas hypocrites seulement par une fausse opinion de leur justice et par une fausse liberté qu'ils donnent aux mouvements de leurs passions, mais il les rend homicides encore, comme lui, par le zèle amer, et par la haine dont ils brûlent contre les autres peuples. *Ex patre diabolo estis, qui mendax est et homicida ab initio.*

Cela posé, je vous prie, considérez, mes chères sœurs, comment les Juifs, prévenus par le démon de tant d'erreurs et d'affections déréglées et criminelles, eussent pu croire au Fils de Dieu, et reconnaître sa parole: ces affections et ces erreurs étant directement, et formellement contraires à l'intention et à la mission du Fils de Dieu. Et en effet Jésus-Christ, considéré comme intercesseur et comme médiateur unique entre Dieu et les pécheurs, ayant été envoyé de Dieu son Père pour trois causes principales : pour laver nos cœurs de tout péché, pour les sanctifier de son Esprit, et pour former de tous les peuples un seul peuple, et les tenir en un corps de société :

Ceux qui se vantent d'être justes peuvent-ils le recevoir en qualité d'expiateur de leurs offenses? ceux qui ne cherchent qu'une idole et une vaine ombre de piété peuvent-ils bien le reconnaître en qualité d'illuminateur et de sanctificateur de leurs consciences par l'infusion de son esprit? ceux qui attendent un messie qui les venge des gentils en réduisant ces mêmes gentils en servitude, le peuvent-ils embrasser en qualité de rédempteur et de libérateur aussi bien du peuple gentil que du peuple judaïque? Oui, mes chères sœurs, si Jésus-Christ leur est offert comme l'hostie de leurs péchés, ils le rejettent par la présomption d'être purs de tout péché; s'il leur est offert en qualité d'illuminateur des âmes, ils lui résistent par la pensée dont ils se flattent d'avoir en la loi, comme dit saint Paul, le vrai modèle de la science, et de la vérité, *Habentem formam scientiæ et veritatis in lege* (*Rom.*, II, 20) ; et s'il leur est offert en qualité de sauveur de tous les hommes, ils le repoussent par la haine inexorable qu'ils portent aux autres hommes. Enfin ils attendent en la personne du Messie un vengeur de leurs injures, un flatteur de leurs désirs et un renumérateur de leurs mérites : et ils rencontrent en Jésus-Christ, tout au contraire, un censeur de leurs offenses, un réformateur de leurs passions criminelles, un protecteur et un père de toutes les nations, et de celles mêmes qu'ils avaient le plus en exécration et en horreur.

Ce Verbe éternel, ce Dieu d'amour et de vérité, a donc beau parler à ces menteurs et homicides, à ces enfants de Belzebuth; il a beau faire éclater devant leurs yeux tout ce qu'un Dieu peut produire de plus clair et plus convaincant pour leur faire entendre sa parole ; il a beau mettre en avant tout ce que Dieu a formé de plus exprès pour s'expliquer à son Eglise : soit la parole de ses plus excellents ouvrages, pour leur persuader sa charité, *Qui facit solem suum oriri super bonos et malos;* soit la parole de la prophétie, pour leur faire entendre sa sagesse, *Amen dico vobis plus quam Salomon est hic* (*S. Matth.*, XII, 42) ; soit la parole des miracles, pour leur apprendre son pouvoir, et le lieu de sa naissance divine et éternelle, ils lui paraissent toujours aussi aveuglés et endurcis, sourds et stupides qu'auparavant ; et rien ne les peut nettoyer du vieux levain de leur doctrine et des pernicieuses traditions de leurs docteurs, *Cavete a fermento pharisæorum* (*Ibid.*, XVI, 6). S'il leur allègue les

prophètes, qui appellent les nations à l'alliance d'Israël, *Et ipse erit expectatio gentium* dit Jacob, *In eum gentes sperabunt*, dit Isaïe (*Ps.* XI, 10), ils restreignent ces prophéties ou aux Israélites dispersés parmi les nations, ou à une bénédiction terrestre par la bassesse de leurs affections, ou ils les restreignent à leur seul peuple par l'excès de leur orgueil, et par un défaut de charité envers leurs frères. S'il veut les instruire par une foule de miracles sensibles et manifestes, ils ont l'insolence de les attribuer à Belzebuth, et au prince des démons ; *In principe dæmoniorum*, disent-ils, *ejicit dæmonia* (*S. Marc.* III, 22) : ils les condamnent comme opérés pour établir une doctrine superflue, et ennemie de celle de leur loi, et ils la traitent de superflue, parce qu'ils attribuent à la lumière de la loi, ce qui ne convient qu'à celle de la grâce, qui nous facilite l'accomplissement de la loi même ; et parce qu'ils ignorent la nécessité d'un nouveau maître, qui nous éclaircit encore mieux que n'a fait Moïse, les devoirs et l'étendue de la divine charité. Il ne faut donc pas s'étonner, mes chères sœurs, si ayant les yeux de l'âme obscurcis et troublés de tant d'erreurs, on les voit chopper aujourd'hui contre la pierre de salut dont ils ont fait une pierre de scandale ; et si cette pierre qu'ils ont dédaignée, et rebutée selon le Psalmiste, est devenue néanmoins dans le bâtiment de l'Eglise sainte, la pierre angulaire et principale, qui les a froissés et écrasés en tombant sur eux, suivant ces paroles de la pierre même : *Lapidem quem reprobaverunt ædificantes, hic factus est in caput anguli : omnis qui ceciderit super lapidem illum, conquassabitur : super quem autem ceciderit, comminuet illum* (*S. Matth.*, XXI).

Aussi, mes sœurs, cette loi même, qui sur la montagne de Sinaï avait couvert le visage de Moïse d'un éclat extraordinaire, et qui marquait celui qu'il avait reçu dans le fond du cœur, pour avoir été depuis mal entendue et mal expliquée par les nouveaux Juifs, qui se sont assis en la chaire de Moïse, est devenue un nuage épais, qui les offusque, qui les aveugle et qui les empêche de voir les plus constantes et plus claires vérités de l'Evangile. C'est ce qui fait dire à saint Paul, que le peu de sens et de lumière qu'ils ont aujourd'hui dans l'intelligence de leur propre loi, nous a été figuré par le voile même que Moïse mit sur son visage, et qui est maintenant tendu sur le cœur de ces malheureux ; en sorte qu'à travers de ce voile obscur et impénétrable à la vue de leurs esprits, ils ne peuvent plus discerner ni la parole, ni les conditions les plus essentielles de leur véritable législateur, *sed obtusi sunt sensus eorum usque in hodiernum diem, et cum legitur Moyses, velamen positum est super cor eorum* (II *Cor.*, III, 14).

Or c'est ici, mes chères sœurs, que je passerai au dernier point de ce discours, où je devais vous marquer le fruit que nous sommes tous obligés d'en recueillir pour nous avancer dans les voies de Dieu, et pour entrer dans la vraie disposition de ceux qui écoutent sa parole, comme la parole de leur père, et comme celle du Fils bien-aimé, qu'il leur a donné pour les sauver.

Certes, mes chères sœurs, si le peuple saint, si le peuple élu de Dieu, dépositaire de la vérité de ses oracles et de la fidélité de ses promesses, tombe tout d'un coup en des ténèbres si profondes, que de ne voir goutte dans les voies de la vie, et de prendre même pour un ennemi le médiateur de leur souveraine liberté, n'avons-nous pas tout sujet de craindre pour nous, et de trembler à la vue d'un si étrange jugement de Dieu ? Car s'il a bien voulu, selon l'Apôtre, retrancher les branches naturelles du franc olivier, qui étaient les Juifs, ne peut-il pas beaucoup plus retrancher aussi celles qu'il a prises de l'olivier amer et sauvage, pour les enter sur le tronc et sur la tige de celui qu'il avait planté et cultivé de sa propre main, c'est-à-dire retrancher par sa justice, le peuple gentil, qu'il a substitué par sa miséricorde au peuple juif dans le champ de son Eglise ? *Noli altum sapere, sed time*, dit cet apôtre. *Tu cum oleaster esses, insertus es in illis, et socius radicis et pinguedinis olivæ factus es. Tu autem fide stas, noli altum sapere, sed time : si enim Deus naturalibus ramis non pepercit, ne forte nec tibi parcat* (*Rom.*, XI, 17, 20). Que reste-t-il donc, mes chères frères, que de travailler à notre salut avec crainte et tremblement (*Philipp.*, II, 12), selon les paroles du même apôtre, et de nous garder de semblables fautes à celles des Juifs pour ne nous pas attirer un anathème ou un châtiment semblable à celui qu'ils souffrent, et dont tout le monde voit maintenant qu'ils sont punis en tous les lieux du monde. Mais quelle a été la vraie origine de l'aveuglement du Juif, ou la pierre d'achoppement qui l'a fait tomber, et où nous prétendons ne pas heurter comme lui ? Quoique je vous l'aie déjà fait voir, mes sœurs, il ne sera pas, je m'assure, superflu de vous en remettre l'idée dans l'esprit. La loi devait l'éclairer, et la loi même l'a aveuglé par l'étrange abus qu'il en a fait : il l'a rabaissée ou relevée, affaiblie ou fortifiée selon qu'il lui a plu, il lui a donné bien moins d'étendue, qu'il ne le fallait, en s'imaginant qu'elle ne réglait que les œuvres de la main et non les pensées et les mouvements du cœur, ni qu'elle ne l'obligeait pas aussi à aimer généralement tous les hommes, mais seulement ceux de sa nation : et d'autre part il lui attribue bien plus de vertu qu'elle n'en avait, en lui attribuant celle de le rendre juste, comme il croyait l'être en effet, et en détruisant manifestement la grâce par ces erreurs touchant la loi. Cela supposé, pour éviter le malheur du Juif et la secrète maladie de l'âme qui l'a empêché de connaître son Sauveur, que devons-nous faire, et de quels remèdes faut-il désormais nous prémunir ? Il faut les prendre par opposition à la vie du Juif, et nous sauver par des sentiments tout différents de ceux qui l'ont perdu. Si, par exemple, il a plu à Dieu de nous appeler à un état de vie qui demande une perfection

particulière, et qui paraisse bien au-dessus de l'état commun et ordinaire des chrétiens, prenons garde sur toutes choses de ne jamais nous en glorifier, et de ne jamais établir le fondement de notre justice ou de notre sainteté sur celle de notre vocation : ce ne serait pas agir en chrétien, mes sœurs, mais en pharisien ou en juif, selon la chair. Car en effet, quelque relevé et quelque excellent que soit de lui-même l'état où nous vivons, soit de religion soit de prêtrise, quand ce serait celui de pontife ou de souverain pasteur de l'Eglise, c'est une école à la vérité qui sert à nous instruire et à nous informer plus particulièrement des volontés de notre Dieu, mais c'est toujours la seule lumière de sa grâce qui nous donne de les accomplir. Oui, notre état est comme une loi qui nous fait voir le chemin de la justice. Mais c'est le seul mouvement du Saint-Esprit, qui nous fait entrer et nous conduit dans ce chemin. Et ainsi, mes sœurs, si nous nous flattons de pouvoir répondre à notre vocation sans la prière et sans la grâce qui est le fruit de la prière, nous passons dès là dans le rang des pharisiens, nous perdons le titre d'enfants de Dieu aussi bien qu'eux, et n'entendons rien non plus qu'eux en sa parole, ni dans l'Evangile qu'il nous annonce par la bouche de son Fils. *Qui ex Deo est, verba Dei audit.* Mais quand je vous parle de la prière, je ne parle point de la prière qui consiste au son de la voix, ou dans un murmure de paroles et dans le chant même des louanges de Dieu : les pharisiens mêmes ont toujours prié de la sorte, et c'est en ce sens-là que le Fils de Dieu leur reproche la longueur de leurs oraisons. C'est une prière qui nourrit l'orgueil de ceux qui la pratiquent, ou pour mieux dire, une prière qui éteint l'esprit de la prière, et qui détourne de Dieu ceux qui la prennent pour un moyen de l'approcher. Mais je parle de la prière qui humilie le cœur, qui le confond et le fait gémir dans le sentiment de sa misère. *Ipse Spiritus*, dit saint Paul, *postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus* (*Rom.*, VIII, 26), où l'Apôtre dit que l'esprit de Dieu demande, pour dire qu'il fait que nous demandons.

C'est cet esprit qui, habitant en vous, mes chères sœurs, fera désormais que vous regardiez les obligations pénibles et laborieuses de votre sainte vocation, comme autant de poids qu'il vous impose, et dont il lui a plu de vous surcharger à l'égard des gens du monde, pour vous faire mieux ressentir celui de votre infirmité, et pour vous rendre d'autant plus soigneuses que les personnes séculières à le prier de vous soutenir, que vous avez un joug plus pesant à supporter. A moins de cette étroite et éternelle attache à l'exercice de l'oraison, mais d'une oraison vraiment intérieure et chrétienne, trouvez bon mes sœurs, que je vous le dise, rien ne mettrait de la différence entre votre ordre et celui des pharisiens. C'étaient des gens qui avaient embrassé une vie singulière et bien plus austère que n'était celle du commun des Juifs, et ils se distinguaient du reste des hommes par un extérieur qui avait toutes les apparences de justice et de piété, et cependant ce sont ceux-là mêmes qui font aujourd'hui une guerre ouverte à Jésus-Christ ; qui se disent enfants d'Abraham au même temps que le Fils de Dieu les traite de menteurs, d'homicides et d'enfants du diable ; qui n'entendent rien à ce qu'il leur dit, et qui paraissent dans une malignité si aveugle que de vouloir éteindre le flambeau qui les éclaire en méditant la mort de leur Sauveur : *Sed vos quæritis me interficere.* Et d'où vient cela, je vous prie, mes chères sœurs ? C'est que la profession d'humilité qu'ils faisaient aux yeux des hommes les rendait superbes aux yeux de Dieu, et qu'ils s'imaginaient que pour être saints, c'était assez de vivre en un état qui les obligeait à la sainteté. Ils auraient dû se représenter, mes sœurs, que plus les règles de leur condition étaient parfaites, et plus elles étaient difficiles à observer ; mais il n'en regardaient que la sainteté, qui les enflait, et ne voulaient pas en envisager la difficulté, qui devait les humilier. Je ne prétends pas, pour cela, vous comparer à ces malheureux, à Dieu ne plaise ! Vous avez paru jusqu'ici, grâces à Dieu, trop éloignées de l'esprit pharisaïque, pour vous pouvoir soupçonner de le cacher sous le saint habit que vous portez. Le soin continuel que vous prenez de veiller sur vous et d'implorer, de tout votre cœur, le secours divin, dans l'accomplissement de vos sacrés vœux et des devoirs de votre retraite toute céleste, ne nous permet pas de former de vous un si téméraire jugement. Mais, dans les voies de Dieu, mes chères sœurs, notre sûreté est dans notre crainte, et les saints mêmes ne sont jamais plus assurés que lorsqu'ils pensent l'être le moins. Pierre était apôtre et prince des apôtres ; mais il avait à craindre en se voyant en la compagnie de Judas, qui trahit enfin son rédempteur. Etienne était plein de grâce et de force et le premier des ministres de l'Eglise, comme il a été le premier de ses martyrs, et cependant il avait à craindre, ayant pour collègue, en sa dignité, l'infâme Nicolas, que nous savons avoir été le premier des hérésiarques qui ont troublé la paix de l'Eglise. Dieu a voulu nous montrer, par ces exemples terribles, que ce n'est pas être saint que d'être engagé dans un saint état ; que la vocation où il nous appelle, quelle qu'elle soit, est comme une loi qui nous éclaire en nous enseignant sa volonté ; mais que la grâce dont il accompagne cette vocation, quand il lui plaît, est un esprit qui nous donne la force de la suivre, et qui peut seul nous aider à y répondre avec fidélité. Mais la complaisance que nous avons dans l'élévation de notre état et dans les avantages extérieurs qu'il nous présente pour nous avancer dans la perfection, ne nous enivre pas seulement comme le Juif, d'une opinion et d'une estime trop haute de nous-mêmes ; elle nous en fait concevoir aussi, comme le Juif, une trop basse de nos frères et de tous ceux que Dieu a laissés dans le commun de ses serviteurs

et dans un état inférieur au nôtre. C'est ce qui porte ce pharisien de l'Evangile (*S. Luc.*, XVIII, 10 *et seq.*). même en faisant sa prière à Dieu, à lui rendre grâces simplement de ce qu'il n'était pas ce qu'étaient les autres hommes, de ce qu'il ne commettait pas comme eux d'homicide ni d'adultère ; de ce qu'à leur exemple il ne prenait pas le bien d'autrui, ou que, l'ayant pris, il le rendait au quadruple ; de ce qu'il jeûnait deux fois la semaine et donnait aux pauvres la dîme de ses biens. Il remercie Dieu de ses grâces, pour le passé, et ne lui en demande aucune pour l'avenir ; il se loue sans s'accuser : au lieu qu'il devait s'accuser seul, il accuse généralement tous les autres hommes, et il se plaît à exagérer le mérite de ses œuvres en exagérant le démérite de celles des autres.

C'était un homme tout plein de lui-même, parce qu'il était tout hors de lui-même, qu'il se regardait toujours par dehors et ne se regardait jamais par dedans ; qu'il se glorifiait et se contentait de la perfection d'un pharisien, qui consiste toute dans l'apparence, et n'élevait jamais sa pensée à la perfection du véritable juste, qui se forme dans le cœur et n'est connue que de Dieu seul. Et cette négligence de se réfléchir sur son intérieur était sans doute une suite naturelle de l'erreur commune aux faux docteurs de sa nation ; il avait appris, dans cette mauvaise école, que la loi de Dieu ne s'étendait pas à régler tout l'homme, mais la surface de l'homme, et que nous défendant de faire le mal, elle nous laissait toute liberté de nous y plaire et d'y attacher l'affection de notre cœur.

Faisons donc, mes sœurs, tout le contraire : qu'à l'avenir notre seule étude soit d'étudier la disposition de notre cœur, de considérer que tout en dérive comme de sa cause, et que tout y retourne comme à sa fin ; que la pureté de nos désirs soit le principe de celle de nos actions, et que celle de nos actions ne soit qu'un moyen pour entretenir celle de nos désirs. Recherchons les œuvres secrètes et intérieures qui n'ont pour témoin et pour juge que Dieu seul : *Et pater tuus, qui videt in abscondito, reddet tibi* (*S. Matth.*, VI, 4). Et ne pratiquons qu'avec retenue et avec crainte les œuvres extérieures qui se gâtent, s'il faut dire ainsi, par la contagion de la vue des hommes qui se corrompent à l'air et au grand jour, qui se consument par le ver de la vanité qu'elles engendrent, qui s'éteignent par leur éclat, et qui n'ont point de plus dangereux poison que la louange et l'approbation qu'elles reçoivent dans le monde : *Receperunt*, dit le Fils de Dieu, *mercedem suam* (*Ibid.*, 16). Mais ce qui vous peut rassurer, mes sœurs, ou diminuer le danger que vous courez de ce côté-là, c'est que si les œuvres de religion et de piété que vous pratiquez en ce saint lieu ne se passent pas dans le secret de votre cœur, elles se passent au moins dans le secret de votre retraite et à la seule vue de vos sœurs en Jésus-Christ. Vous vous louez, à la vérité, réciproquement du bien que vous y faites, mais vous savez aussi vous en louer selon Dieu et selon sa grâce, et lui renvoyer toutes les louanges que vous vous donnez comme à celui qui en est le principe véritable et qui vous fait faire tout ce qu'il y a de louable en vous ; et ainsi, mes chères sœurs, au lieu que la louange que se donnent les gens du siècle leur est d'ordinaire une occasion de vanité, celle au contraire que vous vous donnez d'une manière toute sainte et toute chrétienne vous est un sujet d'abaissement devant Dieu, et une leçon où vous apprenez votre infirmité dans ce qu'il fait de plus admirable par votre infirmité même : *Virtus enim in infirmitate perficitur.*

Mais je ne veux pas vous celer aussi cette conduite de la divine providence, qui vous doit remplir d'une merveilleuse consolation ; que quoique Dieu n'ait attaché nécessairement le don de sa grâce à aucun membre des sociétés particulières établies dans la société générale de son Eglise, quelque régulières et parfaites qu'elles paraissent, il est constant néanmoins qu'il verse d'ordinaire ses bénédictions en abondance sur ces pieuses assemblées et sur ceux qui s'y engagent par un pur désir de se consacrer à son service. Ainsi dans celle de ses douze apôtres, il laisse tomber le premier, mais aussitôt il le relève de sa chute, et il ne laisse perdre absolument que le dernier seul. Dans celle des sept diacres de l'Eglise naissante, il n'abandonne qu'un seul Nicolas, dont saint Jean déteste les erreurs dans son Apocalypse. Dans la première et célèbre compagnie des nouveaux chrétiens, qui portaient leurs biens aux pieds des apôtres pour en jouir en commun, et qui ont formé le premier modèle des ordres religieux qu'on a vu fleurir dans l'Eglise, il ne réprouve qu'Ananias et Saphira sa femme qui mentaient au Saint-Esprit, en ne donnant qu'une partie du prix de leur bien, et retenant l'autre. Et même dans celle des soixante et douze disciples qu'il envoya deux à deux prêcher son Evangile en toute la Judée, l'Ecriture sainte n'en remarque aucun en particulier qui soit péri, comme faux frère et infidèle à sa vocation. Toutefois, mes sœurs, il est toujours vrai que Dieu est le Seigneur, qu'il peut par tout faire miséricorde à qui il lui plaît, et abandonner à l'endurcissement celui-là même qui aura plus reçu de ses faveurs ; et il n'y a point de petit danger, où l'on court risque de tout perdre et de se priver d'un aussi grand bien, qu'est l'héritage de la vie éternelle. Dieu aime la retraite, la haire et toutes les autres mortifications extérieures de la chair ; mais il n'attache nécessairement sa grâce, ni le décret de son élection toute gratuite à rien de tout cela. Saint Jean-Baptiste vit dans l'abstinence et dans les mortifications corporelles, et Dieu le sauve. Le pharisien jeûne et se mortifie de sa part, mais Dieu le perd ; et pour nous montrer même que la vie austère et retirée, à la considérer seulement au dehors et en elle-même, ni n'exclut ni n'attire nécessairement

ses bénédictions sur nous ; il sanctifie et perfectionne saint Jean dans le désert et dans la pratique des austérités du corps ; mais en même temps il conduit aussi à la perfection les douze apôtres et tous les autres disciples de sa suite au milieu du monde et dans une vie commune, et éloignée de semblables austérités : *Quare discipuli tui non jejunant ?* lui disaient les scribes et les pharisiens. Ne mettons donc point proprement notre salut, ni notre confiance en aucune de ces choses. Vivons en nous, et au dedans de nous, si nous voulons vivre pour Dieu et pour nous-mêmes. Regardons le jeûne, les veilles, la solitude, comme des aides de perfection, et non comme étant la perfection même. Usons-en, mes sœurs, sans en jouir ; ne faisons pas du moyen la fin ; ne sortons jamais hors de nous, que pour revenir au dedans de nous. Ecoutez la voix de vos supérieurs, comme une loi sainte, qui vous instruit de votre devoir ; mais élevez votre cœur à Dieu pour implorer l'assistance de sa grâce, qui doit vous donner l'accomplissement de votre devoir..Si vous voulez qu'il vous mette au premier rang de ses servantes , mettez-vous dans le dernier : estimez le reste des hommes; et surtout vos sœurs et vos frères plus que vous, pour les aimer comme vous-mêmes : *Dilige proximum tuum sicut teipsum.* Et par là, mes sœurs, vous éviterez aisément l'orgueil et l'insensibilité du Juif, qui le rendait sourd à la parole de son Dieu ; et après avoir entendu sous tant d'images et de figures différentes ce Verbe divin sur la terre, vous le verrez un jour en lui-même à découvert et face à face dans le ciel.

Eclaircissement de quelques difficultés sur la proprétie de Daniel, expliquée au précédent sermon.

Au lieu que notre version Vulgate porte : *Et occidetur Christus*, les Septante ont traduit καὶ ἐξολοθρευθήσεται χρίσμα. *Et exterminabitur unctio.* Mais cette version des Septante ne peut subsister avec l'hébreu יכרת משיח, où le verbe masculin *iccaret, occidetur*, s'accorde avec le nom masculin *unctus*, au lieu que selon les Septante il aurait fallu le verbe féminin *ticcaret*, qui pût s'accorder avec le nom féminin *masciha*, *unctio.* On peut néanmoins soutenir avec fondement cette interprétation des Septante, en supposant qu'ils se sont servis du nom de l'action au lieu de celui de la personne en disant *unctio* pour dire *unctus*, ce qui est un style assez familier à l'Ecriture sainte, qui met aussi fort souvent le substantif pour l'adjectif, comme nous lisons par exemple en Isaïe chapitre XLV, verset 8, selon l'hébreu : *Nubes pluant justitiam*, pour dire *justum, et germinet terra salutem*, pour dire *salvatorem;* et comme en ce lieu même le prophète dit : *Ut adducatur justitia sempiterna*, pour dire *justus sempiternus*, et *ungatur sanctitas sanctitatum*, pour dire *sanctus sanctorum.* Mais Symmaque aussi bien que l'auteur de la Vulgate a fort bien traduit suivant le texte original ἐκοπήσεται Χριστὸς *excidetur Christus.*

Les mots hébreux מן־מצא דבר traduits par la Vulgate, *ab exitu sermonis,* ne marquent pas seulement la publication, mais l'exécution de l'édit du roi, par lequel il ordonnait que Jérusalem fût rebâtie, parce que Dieu ayant inspiré cet édit au roi, ce n'était pas tant la parole du roi que celle de Dieu même, qui a cela de propre d'être accompagnée infailliblement de son effet. C'est en ce sens que le même mot hébreu a été pris par David dans ces paroles ומוצא שפתי לא אשנה, *Et quæ procedunt de labiis meis non faciam irrita.* Et aussi le terme hébreu dont il s'agit, ne signifie pas seulement la sortie de la chose à l'égard du lieu, ou la manifestation extérieure de la chose, mais le réel établissement de la chose même, selon son être et sa subsistance ou morale ou naturelle; de quoi nous voyons une infinité d'exemples dans la sainte Bible, et pour cela nous avons jugé raisonnablement que le même mot dans le texte de Daniel ne marquait pas seulement la publication, mais l'exécution parfaite de l'édit du roi de Perse, dont il est question : sur ce fondement l'auteur a fixé le commencement de soixante et dix semaines dans le temps précis que le même édit fut accompli par le parfait rétablissement de Jérusalem.

On verra même que c'est ce que Daniel suppose ouvertement en ces paroles selon l'hébreu : Les places et les murailles de Jérusalem retourneront et seront bâties une seconde fois. Et l'on voit ensuite que le prophète ayant établi cette réelle et effective réédification de Jérusalem, il en fait la base, la racine et le principe dont il tire tout l'enchaînement et tout l'ordre chronologique de sa prophétie. C'est donc aussi ce que l'on a fait à son imitation ; et cette époque ou assignation de temps ainsi arrêtée, rien n'est plus facile ni plus juste que l'application de la même prophétie à la personne de Jésus-Christ, comme il a paru dans le précédent sermon.

Au lieu que la Vulgate traduit : *In angustia temporum*, l'hébreu porte : ובצוק העתים *Et in angustia temporum*, avec la particule de conjonction *et*, qui se voit aussi dans la version des Septante.

Or, dans cette phrase , *Et in angustia temporum*, on remarque trois sortes d'hébraïsme :

Le premier, de dire *in angustia temporum*, pour dire *in angusto tempore;* comme, en ce lieu même, il est dit *abominatio desolationis*, pour dire *abominanda desolatio ;* ce que Maldonat a très-bien observé, sur le XXIVe chap. de saint Matthieu.

Le second , de dire *in angustia temporum*, pour dire non-seulement *in angusto tempore*, mais *in angustiore tempore*; parce que la langue hébraïque se sert ordinairement du positif au lieu du comparatif. Ainsi, selon l'hébreu, il est dit, Gen., XXV, v. 23 : *Magnus serviet parvo*, pour dire *major serviet minori;* et, liv. des Juges, VI, v. 15 : *Parvus sum in domo patris mei*, pour dire *minimus;* et Jérém., L, v. 45 : *Parvuli gregum*, pour dire *minimi ;* et, au Cant. des cant., I, v. 7 : *Pulchra in mulieribus*, pour

dire, selon la Vulgate, *pulcherrima inter mulieres.* Et selon le même hébraïsme l'Ange dit à la sainte Vierge : *Benedicta tu in mulieribus*, pour dire *benedictissima mulierum.*

Le troisième est d'employer la lettre servile *beth*, qui signifie *in*, au lieu de celle de *mem*, qui signifie *ab*, et qui ne marque pas qu'une chose soit arrivée dans un certain temps, mais depuis un certain temps. Selon cet hébraïsme, nous lisons, au Psaume CXIII, v. 1 : *In exitu Israel de Ægypto*, etc., *Jordanes conversus est retrorsum*, pour dire *ab exitu*, parce que les eaux du Jourdain ne remontèrent vers leur source que depuis la sortie des Juifs du pays d'Egypte. Il est dit de même, au Deutéron., chapitre IV, verset 4, que les Israélites se rendirent maîtres de la terre de Basan, en leur sortie d'Egypte, pour dire ensuite de leur sortie d'Egypte, puisqu'ils ne firent cette conquête que quarante années, ou environ, après en être sortis. De cette sorte, Daniel a pu dire : *In angustia temporum*, pour dire *ab angustia temporum*, *vel ab angustiore seu breviore duorum temporum*, *quorum alterum septem duntaxat, alterum sexaginta duas complecteretur hebdomadas.* Aussi le *beth* et le *mem* se prennent indifféremment l'un pour l'autre par les écrivains orientaux, hébreux ou arabes ; de quoi Bochart a rapporté plusieurs exemples, dans ses Phéniciens, page 246.

On peut remarquer encore ici une autre espèce d'hébraïsme, qui est que la particule *en* ou *in* soit employée pour *avec* ; ainsi Goliath dit à David, I des Rois, XVII, v. 43 : *Tu venis ad me* במקלות *in baculo*, pour dire *cum baculo*, selon la version Vulgate ; et David aussi lui répond de même : *Tu venis ad me* בחרב *in gladio*, pour dire *cum gladio*, selon la même version. Suivant ce style, Daniel aurait dit, *Et in angustia temporum*, au lieu de dire *et cum angustia, sive cum angustiore temporum* ; comme s'il eût dit : Et avec le moindre des temps, ou en prenant le moindre des temps, etc.

Ainsi, Daniel ayant divisé le nombre total de ses semaines en deux nombres particuliers, l'un de sept et l'autre de soixante-deux, il met premièrement le plus petit de ces deux nombres, qui est celui de sept, et qu'il appelle, pour cela, *angustiam temporum* ou *angustius temporum*, et puis il ajoute le plus grand, qui est celui de soixante-deux, pour nous faire entendre et pour nous marquer, au bout de ces deux nombres et de ces deux périodes de semaines, le temps véritable de la mort de Jésus-Christ ; de manière que le sens du verset doit être celui-ci : *Et ab angustiore temporum et post hebdomadas sexaginta duas occidetur Christus.*

Suite des rois de Perse depuis Cyrus jusqu'au rétablissement de la ville de Jérusalem, selon les livres d'Esdras et de Néhémie.

I. Cyrus, à compter de la première année de son règne universel. 7 ans.

II. Assuérus, qu'Esdras appelle aussi Artaxesta, et que Joseph, après les Grecs, appelle Cambyses. 7 ans et quelques mois.

III. Darius, Hystaspis, successeur des mages, qui ne régnèrent que six mois, et desquels Esdras ni Néhémie ne parlent point. 36 ans.

IV. Artaxerxès, que Josèphe appelle simplement Xerxès, et dont Néhémie a marqué deux fois la trente-deuxième année, savoir, chapitre V, verset 14, et chapitre XIII, verset 7 ; et c'est en la vingt-huitième année de celui-ci que Jérusalem, selon Josèphe, fut achevée de rebâtir.

On peut demander si le roi Assuérus et le roi Artaxesta, desquels il est parlé, au 4e chapitre du premier livre d'Esdras, verset 6 et 7, sont un même roi, ou deux différents rois. Le doute est fondé sur ces paroles du même chapitre, qui semblent témoigner que c'étaient deux divers rois.

In regno autem Assueri, in principio regni ejus, scripserunt accusationem adversus habitatores Judæ et Jerusalem, et in diebus Artaxerxis scripsit Beselam Mithridates et Thabeel, et reliqui, qui erant in consilio eorum, ad Artaxerxem, regem Persarum.

Mais, dans la vérité, ces deux rois n'en étaient qu'un appelé de deux divers noms, et Josèphe aussi ne les a pris que pour un seul qu'il appelle Cambyses.

Et en effet, si les paroles ci-dessus eussent contenu deux diverses plaintes contre les Juifs, dont l'une eût été portée au roi Assuérus, et l'autre au roi Artaxerxès, en supposant que c'eût été deux divers princes, Esdras n'eût pas manqué de nous informer de l'évènement particulier de chacune de ces plaintes ; ce que ne faisant pas, il nous marque assez que ce n'était qu'une seule plainte portée à un seul roi, mais désignée sous deux divers noms.

Et aussi posé qu'il y eût eu deux diverses plaintes ou deux diverses accusations, qui eussent attiré, comme elles auraient fait, deux divers édits de ces deux rois prétendus, sans doute l'ordonnance du dernier des mêmes rois eût fait mention de celle du premier, ce qui n'est pas ; et de même aussi les ennemis du peuple juif, qui formaient ces plaintes ou accusations, n'auraient pas manqué d'alléguer au dernier de ces deux princes, qui aurait été Artaxerxès, l'ordre ou l'édit de son prédécesseur, pour obtenir plus facilement celui qu'ils poursuivaient auprès de lui, ce qu'ils ne font pas néanmoins, comme il paraît par la lettre qu'ils lui écrivent et qu'Esdras rapporte mot à mot, au même chapitre IV de son livre.

Et il n'est pas étrange qu'un même roi soit appelé si près à près de deux divers noms, en l'Écriture, puisque nous voyons qu'en un même chapitre (*Ch.* II) du livre premier d'Esdras, Néhémie est appelé Néhémie, qui était le nom qu'il avait parmi les Juifs, et puis Atersatha, qui était celui qu'il avait parmi les Chaldéens : et ainsi Gédéon au livre des Juges, chapitre VIII, est appelé Gédéon, et dans le verset immédiatement suivant, il est nommé Jérobaal : *Quievit terra per quadraginta annos, quibus Gedeon præfuit. Abiit itaque Jerobaal filius Joas;* où la lettre qui

signifie *et* est traduite par *itaque*, pour nous mieux marquer que Gédéon et Jérobaal n'étaient qu'un même homme. Et par la même raison, les paroles d'Esdras alléguées ci-dessus se pouvaient traduire de cette sorte : *In regno autem Assueri...., scripserunt accusationem adversus habitores Judæ..... itaque* ou *igitur* (au lieu d'*et*) *in diebus Artaxerxis scripsit Beselam*, etc. Et cette particule de conclusion, *itaque* ou *igitur*, fait que ce soudain et si proche changement du nom d'Assuérus en celui d'Artaxerxès, qui marquent tous deux un même roi, n'est pas à beaucoup près aussi étrange qu'il paraît, si l'on se sert de la particule de conjonction *et*, ainsi que fait la version de la Vulgate : le mot *itaque* marquant naturellement que l'on répète une même chose pour en déduire le détail, et le mot *et*, au contraire, signifiant que l'on en rapporte deux différentes ou que l'on en ajoute une différente de celle qu'on venait d'alléguer. Joignez à cela qu'Esdras ayant premièrement appelé le roi dont il s'agit du nom d'Assuérus, qui était le nom qu'il pouvait avoir chez les Grecs, aussi bien que celui de Cambyse. La terminaison du mot Assuéros étant bien plus grecque qu'hébraïque, syriaque ou chaldaïque, il a mis ensuite fort à propos le nom d'Artaxesta, qui était celui que lui donnaient les Syriens et qui etait marqué dans la suscription de la lettre que lui écrivaient les mêmes Syriens : *Artaxerxi regi*, disent-ils, *servi tui*, etc.

On ne saurait nier raisonnablement que le roi Xerxès, qui selon tous les auteurs, grecs ou latins, a succédé immediatement au roi Darius, fils d'Hystaspe, ne soit un autre roi que l'Artaxerxès, dont parlent Esdras et Néhémie ; mais on peut dire qu'Esdras et Néhémie n'ont fait mention que du second, parce que le premier, qui était son père, et qui était allé faire la guerre aux Grecs, en personne, l'avait associé à l'empire dès le commencement de son règne, selon que le remarquent divers écrivains, qui pour cela le font règner 56 ans ou environ, quoiqu'il n'en ait régné seul que quarante seulement; et de cette sorte il n'est pas étrange que les Juifs, sous le roi Xerxès, aient eu recours dans leurs besoins à Artaxerxès, son fils, puisque ce fils était déjà roi et gouvernait le royaume en l'absence du roi, son père.

Et il ne faut pas s'arrêter à ce qu'écrit Joseph Scaliger sur cette matière, dans ses notes sur la chronique d'Eusèbe, rien n'étant moins raisonnable ni plus éloigné de la vérité, que ce qu'il assure en cet endroit avec une hardiesse dont on ne se peut assez étonner. A son compte, il faudrait qu'Esdras et Néhémie eussent vécu chacun près de deux cents ans. Or, outre que la chose est étrange d'elle-même, il est hors de doute que, si elle avait été, Josèphe, juif de naissance, qui s'étend si fort sur les louanges de ces deux grands hommes, n'aurait eu garde de l'oublier, puisque c'eût été une preuve merveilleuse de l'amour de Dieu envers ces deux princes de leur nation et envers tout le corps de la nation même.

SERMON VIII.

SUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION.

Prononcé dans l'église des pères minimes de la place Royale.

Hic positus est in ruinam et resurrectionem multorum in Israel, et in signum cui contradicetur.

Celui-ci est venu pour la ruine, et pour la résurrection de plusieurs en Israël, et pour être au monde un objet de contradictions (*S. Luc*, II).

Voici d'étranges paroles, messieurs. Il y a quelque temps que nous vîmes naître Jésus-Christ comme vainqueur de la puissance des démons, le père de la justice, l'auteur du salut, le restaurateur du genre humain, le pontife des biens à venir et le médiateur d'une paix éternelle entre Dieu et les hommes, et le voici qui se change tout d'un coup en une pierre d'achoppement, en une victime de mauvais présage, en un juge fulminant et en un signal de contradiction et de ruine : *Hic positus est in ruinam multorum in Israel, et in signum cui contradicetur.* Je vous le dis, en vérité, messieurs, plus je roule dans ma pensée un mystère si surprenant, et plus il me semble terrible, et élevé au-dessus de la portée de la raison humaine. Mais puisque Dieu peut nous révéler par son esprit ce qui surpasse la capacité du nôtre, et que le moyen le plus assuré de nous attirer le secours de ses lumières est de lui avouer humblement nos ignorances et nos ténèbres, conjurons-le, dans cette occasion, d'avoir la bonté de les éclairer; et si l'éclat de sa majesté nous épouvante, adressons-nous à sa bienheureuse et toute sainte Vierge mère, et la supplions de nous faire entendre, s'il lui plaît, le nouveau secret qu'elle vient d'apprendre de la bouche de Siméon, et qu'elle sait n'être pas moins relevé ni moins ineffable que celui que l'Ange lui vint annoncer, quand il lui dit : *Ave, Maria.*

Comme il n'y a rien de plus effroyable que de considérer que Jésus-Christ est venu au monde pour être un sujet de damnation à plusieurs, aussi n'y a-t-il rien de plus important que de rechercher et de bien entendre de quelle manière et en quel sens Dieu, tout bon qu'il est, peut être cause ou occasion d'un si grand mal, et que de savoir s'il est vrai que Dieu n'ait créé de certains hommes que pour tirer sa louange de leur perte, ou si c'est plutôt de leur part et dans eux-mêmes que se trouve le principe de leur réprobation, selon ces paroles d'un ancien prophète : *Ex te perditio tua Israel, tantummodo in me auxilium tuum* (*Os.*, XIII, 9) : Ta perte ne vient que de toi, ô Israël, et c'est de moi seul que tu dois attendre ton secours. L'éclaircissement de cette difficulté, messieurs, doit être pris de celui d'un autre doute, qui ne paraît pas moins considérable, ni moins difficile à démêler, qui est de savoir quelle est la suprême et dernière fin où Dieu rapporte ses ouvrages extérieurs, et la participation qu'il leur donne, dans le temps, de l'Etre infini et immuable qu'il pos-

sède dans l'éternité ; et ce sera dans le sentiment d'une respectueuse et sainte liberté que nous porterons nos pensées à la recherche d'un si haut sujet, et dont il semble que Dieu se soit plu de nous dérober la connaissance, en le cachant dans des profondeurs et des ténèbres aussi inaccessibles que sa lumière : *Qui lucem habitat inaccessibilem* (I *Tim.*, VI, 10).

Supposons donc, avant toutes choses, que Dieu, dans ses vues et dans ses idées éternelles, se doit proposer une fin certaine et déterminée, sur laquelle il règle toute la conduite de sa providence ; mais ce ne peut être une fin qui augmente en rien sa perfection essentielle et nécessaire, soit que ce soit la gloire intérieure qu'il possède par lui-même, puisque cette gloire n'est autre chose que lui-même, et par conséquent n'ajoute rien à l'état parfait de sa divinité, soit que ce soit la gloire extérieure qu'il reçoit de ses créatures, puisqu'il ne rapporte jamais cette gloire à sa propre utilité, mais bien à celle de ses créatures, les dons qu'il nous fait servant en sorte de matière à la louange et à la gloire que nous lui donnons, que cette louange et cette gloire rejaillissent ensuite sur nous-mêmes et nous attirent de nouvelles grâces de sa part, comme les vapeurs que le ciel élève de la terre, retombent en pluie et en rosée sur la terre même qui les envoie. Et certes, si un objet que l'on souhaite pour soi-même est un certain bien qu'on n'a pas encore, mais qu'on s'efforce d'acquérir, on peut conclure raisonnablement de ce principe que si Dieu souhaitait quelque chose pour lui-même, il lui manquerait quelque perfection ou quelque bien qu'il aurait en vue de se procurer, et dont l'acquisition serait le motif et le but de son désir : ce qui répugne manifestement à la notion et à la nature du premier être, qui est de renfermer en éminence tous les autres, et de posséder dans un acte simple et indivisible la plénitude de tous les biens. Et ainsi la fin d'un ouvrier parfait, tel que Dieu l'est, ne se doit pas établir dans l'ouvrier comme s'il acquérait par là quelque nouvelle perfection, mais dans l'ouvrage, puisque autrement il serait parfait et imparfait tout ensemble : parfait en contenant l'assemblage de tous les biens, comme on le suppose, et imparfait en se proposant d'acquérir un bien qu'il n'aurait pas en sa possession dans le tems même qu'il en ferait la poursuite. Et en effet, ce principe universel de toutes choses, qui occupe et remplit tous les temps et tous les lieux, et qui est bienheureux de la seule vue et de la jouissance de lui-même, que peut-il voir hors de lui qu'il puisse ajouter à sa grandeur? Et cette sagesse infinie, par laquelle il a su tirer l'être du néant et la lumière des ténèbres, est-ce une science, s'il faut ainsi dire, intéressée ou mercenaire qui lui serve à devenir plus riche ou plus puissant? ou n'est-ce pas plutôt une inclination toute libérale, toute indépendante, toute divine à communiquer hors de soi ses propres biens sans en perdre rien dans soi-même, et à distribuer des bienfaits où le bienfaiteur n'a aucune part, et où celui qui reçoit est lui-même le bienfait qu'il a reçu? C'est en ce sens que parle l'Écriture sainte par la bouche de Job. De quoi sert à Dieu que tes voies soient justes? et quelle utilité recueille-t-il de l'innocence de tes mœurs? *Quid prodest Deo, si justus fueris, aut quid Deo confert, si immaculata fuerit via tua* (*Job*, XXII, 3)? Direz-vous peut-être que la fin intéressée que Dieu se propose dans ses œuvres, et que l'avantage particulier qui a pu le porter à les produire, est d'en tirer sa louange et son honneur, à l'égard de celles qui, par la lumière de l'entendement et de la raison, sont capables de le connaître, et de magnifier les merveilles de ses mains? Mais qu'est-ce que peut ajouter l'approbation que nous lui donnons, à celle qu'il se donne éternellement à lui-même? Il est lui-même sa gloire et sa louange; il est lui-même le chantre et le chant de ses grandeurs; et comme il est seul capable de les comprendre par l'infinité de sa lumière, il est seul capable de les louer selon le degré de leur élévation; le peu qu'il en découvre, en comparaison de ce qu'il en cache à l'intelligence de ses créatures, ne leur peut pas donner lieu de s'en former une juste idée, ni de lui composer un éloge proportionné à l'excellence de son être. S'il avait besoin pour la perfection de son bonheur de se complaire aux acclamations et aux louanges qu'elles lui donnent, il n'aurait pas permis que les unes fussent en état de l'honorer et de le bénir durant tous les siècles, comme feront les bienheureux dans le ciel, et les autres au contraire en état de le blasphémer et de le maudire à tout jamais, comme feront les démons et les réprouvés dans les enfers; et nous ne serions pas obligés de le croire tout-puissant, s'il n'avait pu s'acquérir une partie de la gloire qui lui est due qu'en se privant de la possession de l'autre, ni se procurer les bénédictions des saints qu'en s'exposant aux exécrations et aux blasphèmes des pécheurs; et si les honneurs que les uns lui rendent augmentaient sa joie et sa félicité, les imprécations dont il est chargé par les autres seraient capables aussi de troubler sa paix et son bonheur, ce qui répugne à l'essence même de sa divinité.

Et ainsi, il paraît clairement, chrétiens, que ce Dieu de gloire et de majesté nous cherche plutôt qu'il ne se cherche, en nous faisant part de ses perfections; et qu'il ne nous a ni créés, ni conservés par aucun besoin qu'il eût de nous ; mais bien par celui que nous avions de son opération et de son secours, pour passer du néant à l'existence, et de l'existence à la félicité. Ne pensons donc point bassement, chrétiens, que nos cérémonies, que nos fêtes, que nos admirations le touchent comme nous en sommes émus et touchés; et que la gloire qu'il reçoit fasse une partie de ses perfections infinies; les démons l'admirent aussi bien que nous; ni que nos entretiens, s'il faut dire ainsi, le

désennuient, il est lui-même sa satisfaction et sa joie ; ni que la mélodie de nos hymnes saintes soit comme un charme qui endorme sa colère, il est tout plein de la consonnance et de l'harmonie de ses attributs intérieurs et essentiels, sa seule bonté est le principe de ses grâces, et le bonheur où ses grâces nous élèvent est la fin même de ses infinies miséricordes. Mais nous avons naturellement l'esprit si bas et si attaché à notre propre amour, que nous ne saurions nous imaginer qu'il y ait en Dieu, ni en quelque être que ce soit, un amour tout pur, ou une libéralité sincère et sans mélange, où celui qui en use ne tende qu'au seul bien de celui qui la ressent. Et ainsi, messieurs, Dieu s'accommodant à notre bassesse et à notre infirmité, et prévoyant bien qu'étant ainsi faits, nous aurions eu de la peine à nous confier en ses promesses, à moins qu'elles ne fussent accompagnées de quelque image d'intérêt de sa part ; il a bien voulu s'assujettir à mettre en traité et en commerce le bonheur qu'il nous prépare, il a mêlé son utilité en apparence dans les promesses qu'il nous en a faites, il a contracté des alliances avec nous, où l'avantage paraissait égal de part et d'autre, où il nous a laissé l'utile et s'est réservé l'honorable, et où il semble vendre en quelque manière, au prix de ses louanges, ce qu'il nous donne réellement et en effet, quoiqu'il n'ait en vue dans tous ses desseins que notre seule félicité. Et comme d'ailleurs notre corruption nous porte avec tant de violence à l'impiété et à l'injustice, que rien ne pouvait nous en détourner ou retirer, que la seule crainte de désagréer et de faire injure au juste Dieu qui les défend, il nous a voulu imprimer dans le cœur cette pensée si raisonnable et si nécessaire, que les iniquités dont nous nous souillons ne sont pas moins criminelles ni moins abominables que si elles pouvaient en effet outrager Dieu, renverser l'ordre de sa providence et l'arracher du trône de sa gloire : c'est en ce sens qu'il témoigne à tout moment dans sa parole d'être si jaloux de son honneur et si inexorable vengeur du violement de sa religion et de ses lois. Mais notre malice, après tout, ne va pas jusqu'à lui : que nous lui soyons soumis ou rebelles, il n'en est pas pour cela ni moins Dieu ni moins heureux, et la haine qu'il a pour nos péchés n'est pas une passion qui le trouble ou qui l'afflige, mais une tranquille résolution de les punir. Toutes les fois donc qu'il s'attribue le sentiment de nos passions, il les représente pour les éteindre, il se revêt en apparence de notre fureur, de notre colère, de notre jalousie, pour nous mettre mieux en état de nous en défendre et de nous porter aux vertus contraires, et en déployant sa vengeance sur nos crimes, il ne venge point le mal qu'ils lui font, mais plutôt celui que nous nous faisons nous-mêmes en nous prostituant à leur infâme brutalité. O inconcevable bonté de Dieu ! il demande aux hommes une gloire qui lui est inutile en récompense des biens nécessaires et infinis dont il les comble : il agit de même que s'il avait en effet besoin de leurs adorations, pour leur donner lieu d'acquérir par une voie si facile et à si peu de frais la richesse de ses grâces ; il ne fait pas seulement nos mérites de ses dons, il nous fait le don de le louer de ses propres dons, et il veut que des louanges qui n'ajoutent rien à son bonheur soient le principe du bonheur de ceux qui les lui donnent. Cela étant, quelque épouvantable que soit la pensée et la prophétie du saint vieillard que nous lisons dans notre Evangile, celui-ci est né pour la ruine de plusieurs : *Hic positus est in ruinam multorum*, il ne faut pas néanmoins nous imaginer que Dieu n'ait ordonné la réprobation de ces malheureux que pour en tirer un sujet de gloire pour lui-même, mais pour en faire une occasion de salut pour ses élus et un moyen d'accomplir un nouvel ordre de sa sagesse éternelle, où il prétend, d'un mal qu'il permet, faire réussir un bien qu'il désire, et faire servir le ravalement des vases de sa colère à l'élévation des vases de sa grâce et de son amour. D'où vient que ce saint homme dans sa même prophétie ne nous dit pas seulement que le Fils de Dieu fût venu au monde pour la ruine de plusieurs, mais pour la résurrection de plusieurs aussi ; en sorte que le relèvement des uns serait une suite et une dépendance du renversement des autres. *Hic positus est*, dit-il, *in ruinam et resurrectionem multorum.*

Mais avant que d'entrer plus avant dans ce sujet, et de nous engager dans une discussion plus particulière des difficultés qui s'y rencontrent, j'ai cru, messieurs, qu'il ne serait pas hors de propos d'en éclaircir une assez considérable qui peut aisément se présenter à notre esprit, et qui serait capable de lui faire quelque peine, à moins qu'il ne se fût appliqué à la bien envisager, et à l'examiner à fond. Voici quelle elle est. S'il était vrai, ce que l'on suppose, que Dieu, dans la conduite de sa providence à l'égard des hommes, n'eût pour objet que de leur bien faire et de répandre sur eux les effets de sa bonté ; n'aurait-il pas dû les créer dans un état de félicité dont ils ne pussent plus déchoir, ni par le défaut de leur volonté ou de leur libre arbitre, ni par aucune cause étrangère que ce fût, au lieu qu'au contraire, nous voyons qu'il les a laissés en la main de leur conseil, selon le langage de ses Ecritures ; qu'il a permis que, presque à l'instant de leur naissance, ils aient violé ses commandements, et qu'ils soient tombés dans l'état de mort et de misère où ils se trouvent pour le châtiment de leur rébellion. Mais si nous voulons en cette occasion nous élever à la recherche des desseins de Dieu dans la création et dans le premier établissement des hommes, nous reconnaîtrons aisément, messieurs, qu'il ne pouvait les traiter d'une manière plus avantageuse qu'il a fait, en les conduisant à la béatitude par degrés, en les menant par le sentiment du mal à celui du bien, et en les faisant passer d'un état d'infirmité, de corruption et de mort, à

un état de puissance, de splendeur et d'immuable immortalité. Et, en effet, cette souveraine partie de l'homme, cette âme raisonnable et intelligente, qui ne le rend pas seulement semblable aux anges, mais à Dieu même, ne se satisfait jamais pleinement d'un bien quel qu'il puisse être, qui lui soit venu du dehors, et qu'elle n'ait pu se donner à elle-même : elle se croit tellement née pour agir aussi bien que Dieu qui l'a formée à son image, qu'en tout ce qui la touche, elle ne peut presque ni aimer ni adorer que ses seules productions : souvent la perte du bien qu'elle donne lui est plus agréable que l'acquisition de celui qu'elle reçoit : comme elle ne se laisse proprement toucher qu'aux qualités qui portent les marques de sa puissance, celles qu'elle n'a que par dépendance et par emprunt la contentent moins qu'elles ne la ravalent, comme autant de preuves et de reproches de sa faiblesse ; et de là vient aussi que l'éloignement ou la difficulté des biens nous les fait paraître toujours de plus grand prix, et nous en rend la jouissance plus douce et plus agréable, en ce que les fruits de notre travail et de nos soins sont estimés, nous appartenir par un titre tout singulier et par le premier droit naturel ou divin qui a remédié à la confusion des biens, et qui en a introduit le partage dans le monde.

S'il est donc vrai que les perfections dont nous sommes nous-mêmes les ouvriers et le sujet tout ensemble, nous causent un plaisir bien plus sensible et plus pur ; si pour l'ordinaire nous paraissons beaucoup plus touchés d'une récompense que d'un bienfait, d'une acquisition que d'un héritage et d'une couronne que nous avons emportée par les armes, que de celle que la fortune ou le choix des peuples nous a mise sur la tête ; quelle doit être la joie, ou pour mieux dire le ravissement d'une âme qui jouit d'une félicité qui fait, après Dieu, comme l'ouvrage et le fruit de la constance de ses travaux et de ses combats ; qui se voit maîtresse de tous les trésors d'un royaume éternel comme d'une proie conquise sur le monde et sur un ennemi appelé le Dieu du monde ; et qui a su faire du ciel et du vrai Dieu, l'objet et le prix de ses victoires ?

Certes la joie qui suit la conquête d'un empire terrestre et séculier, peut être troublee par la haine des vaincus, par la désolation des provinces assujetties, par l'incertitude d'une obéissance forcée et par la commune fragilité des grandeurs de la terre. Mais l'art de prendre le ciel et de le conquérir, est d'une nature entièrement contraire à celui de vaincre et de subjuguer les royaumes de la terre. L'un est armé de colère et de fureur, et l'autre accompagné de douceur et d'amour; l'un afflige et détruit, et l'autre console et édifie ; l'un fait violence, et l'autre la souffre ; enfin l'un ne pense à orner ses triomphes que de monuments de carnage et d'horreur, ne se charge que de palmes et de dépouilles sanglantes et n'apporte au victorieux que de funestes prospérités ; et l'autre au contraire, augmente toujours les citoyens et la beauté du pays assujetti, et contribue à l'élévation d'un empire si innocent et si juste tout ensemble, que Dieu a bien voulu s'obliger lui-même à en conserver perpétuellement la durée.

O bonheur incomparable des hommes ! cette persécution d'un moment, cette légère douleur, cette infirmité de peu d'années, sont les véritables et invincibles armes qui nous acquièrent ce divin royaume et qui nous doivent servir à l'emporter de violence et de force. *Regnum cœlorum*, dit celui même qui nous le promet, *vim patitur et violenti rapiunt illud* (*S. Matth.*, XI, 12). Ce sont des armes qui ne blessent que ceux qui les manient, mais elles les blessent pour les guérir; il suffit d'en savoir bien soutenir le poids pour en combattre et pour vaincre ; elles s'affaiblissent, elles se rouillent à mesure que l'entreprise s'avance, et la victoire qu'elles nous auront procurée, ne commencera de se faire voir que dans le temps qu'elles se seront entièrement consumées.

Que nous serons alors étonnés, messieurs, de l'indiscrète et injuste liberté que nous prenons de nous plaindre et de censurer les voies de Dieu dans la conduite de nos mouvements et de notre vie ! Que cette inquiétude, que cette impatience que nous témoignons dans la souffrance de nos petits maux, de nos maux fuyants et passagers, nous paraîtront inconsidérées et criminelles ! Et qui de nous en effet se pourrait mettre dans l'esprit cette pensée si peu raisonnable, que les bienheureux voudraient maintenant être arrivés à la gloire qu'ils possèdent par une autre voie que celle que nous tenons pour y parvenir ? N'est-il pas constant au contraire qu'ils bénissent éternellement ce corps mortel, qui par ses faiblesses et par ses travaux les a portés à un si haut bonheur, ce manteau de deuil dont ils ont su faire les ornements de leur triomphe, et cette robe autrefois si vile et si honteuse qu'ils ont empourprée et blanchie tout ensemble dans le sang du divin Agneau qui s'est immolé pour les sauver ? *Dealbaverunt stolas suas in sanguine Agni* (*Apoc.*, V, 14). O fortunés et adorables restes du vieil homme, disent-ils, c'est à vous seuls, après Dieu, que nous devons cet incomparable avantage de pouvoir nous croire et nous dire les auteurs de la béatitude dont nous jouissons, et de trouver en nous-mêmes la source du torrent de consolation et de joie qui doit nous remplir et nous enivrer éternellement de ses douceurs. *Torrente voluptatis tuæ potabis eos* (*Ps.* XXXV, 9). Qui jugerait autrement ou des pensées, ou des mouvements de ces esprits saints, ne serait-il pas aussi digne de pitié que de mépris, et aussi dénué de raison que de christianisme et de piété ?

Que si nous sommes déja persuadés et convaincus, qu'étant au ciel et jouissant de la même gloire dont jouissent les bienheureux, nous entrerons dans les mêmes sentiments où nous savons qu'ils sont maintenant, que nous louerons et bénirons avec eux incessa-

ment la bonté de Dieu, de ce qu'il lui aura plu de nous conduire à la possession des biens éternels, par le chemin des maux passagers que nous souffrons en ce court exil, et de nous donner en ce peu de maux, de quoi nous rendre les ministres de sa grâce pour l'acquisition de son royaume ; quelle raison avons-nous de souhaiter, comme nous faisons, qu'il nous eût conduits à cette fin par une voie toute différente, et qu'il nous eût fait naître impassibles et immortels, puisque nous devons au contraire lui rendre un jour des actions de grâces eternelles, de ce qu'il lui a plu de nous asservir quelques moments à la corruption et à la mort, pour nous ouvrir un passage plus glorieux et plus admirable à la jouissance de l'immortalité? Pourquoi blâmons-nous dans le temps présent un état de vie dont nous savons que le souvenir nous sera si cher dans l'éternité, et qui sera le sujet de nos louanges les plus justes et de nos plus vives reconnaissances envers Dieu? Voyez donc ici l'épouvantable égarement des hommes. Avant la mort nous nous persuadons que Dieu eût mieux fait et qu'il eût mieux agi selon sa bonté, en nous exemptant de la peine de mourir, et en même temps nous sommes certains qu'après la mort nous en jugerons d'une tout autre sorte et que nous publierons comme un effet tout particulier de cette divine et souveraine bonté de nous avoir destinés à une générale nécessité de mourir, comme à l'unique et assuré moyen de pouvoir nous rendre nous-mêmes bienheureux par la force de notre esprit et par l'infirmité de notre chair. Et ainsi dans un étrange renversement de sens, nous ne laissons pas de nous attacher à défendre une opinion, quoique nous soyons convaincus que dans peu de temps et devant Dieu même nous aurons toute raison de la changer et de la démentir.

Mais puisque la raison nous enseigne toute seule que rien ne lui est plus opposé que de condamner, dans un temps d'erreur et de ténèbres, ce que nous savons devoir être le sujet de notre approbation et de nos louanges dans le jour de la lumière et de la vérité; et si la foi nous enseigne d'autre part que dans ce grand jour de la vérité, les bienheureux ne trouvent point de couronnes ni de palmes plus illustres que celles qu'ils ont méritées sur les roues et sur les gibets, cessons, messieurs, de nous figurer du désavantage et de la perte, ou dans le délai des félicités du ciel, ou dans la nécessité de souffrir en terre pour les acquérir. Ne flattons point dans cette rencontre la bassesse et la lâcheté de notre courage au préjudice de la sagesse et de la miséricorde de Dieu même. Remettons-nous plutôt dans l'esprit cette instruction si édifiante de l'Apôtre, que cette peine si courte et si légère des tribulations présentes doit être suivie et récompensée dans le paradis du poids et du prix inestimable de la béatitude éternelle. *Id enim*, dit-il, *quod in præsenti est momentaneum et leve tribulationis nostræ, æternum gloriæ pondus operatur in nobis* (II *Cor.*, IV, 17). Représentons-nous de vivre déjà dans la patrie que nous recherchons dans cet exil, ce qui doit passer en peu de moments se peut compter déjà pour passé, et nous pouvons faire état de posséder, dès cette heure même, ce que Dieu veut que nous attendions dans une si prochaine et assurée espérance. Considérons que les chaînes qui nous chargent ne pèsent pas davantage que celles que les saints portaient autrefois, et qu'ils honorent maintenant comme les marques et les instruments de leur véritable liberté, et donnons louanges en tout temps au Dieu vivant, de ce qu'il lui a plu d'augmenter l'éclat et la valeur de la béatitude qu'il nous promet, en nous l'offrant comme la couronne de la fidélité et de la constance de nos combats.

Mais après avoir éclairci cette vérité, messieurs, que Dieu nous menant à la gloire par la voie et par le mérite de nos souffrances momentanées, il ne fait rien en cela de contraire aux mouvements de son infinie miséricorde, qui lui fait toujours rapporter à notre bien les effets de sa toute-puissance, l'ordre et la suite de cet entretien m'obligent à vous proposer un nouveau doute et une nouvelle difficulté qui se présente sur cette matière, et dont j'espère, avec le secours de la divine grâce, pouvoir vous donner une suffisante résolution. S'il en est ainsi, dira quelqu'un, que Dieu, dans ce qu'il fait de plus admirable, n'ait pour fin que l'utilité de ses créatures, et surtout de celles qu'il a pourvues d'intelligence et de raison, d'où vient avec cela que dans sa parole il allègue si souvent l'intérêt de sa gloire, et nous assure que c'est purement pour l'amour de lui qu'il a créé toutes choses? *Omnia propter semetipsum operatus est Dominus* (*Prov.*, VI, 4). Et d'où vient aussi qu'il semble avoir suscité des hommes pour en faire des objets de son indignation, et pour qui Jésus-Christ même devient un juge de rigueur, un but, un sujet de contradiction et une pierre de scandale? Comme c'est ici une des plus hautes considérations de la théologie chrétienne, et qui mérite une particulière attention de votre part, prenez un peu de relâche en cet endroit, et préparez-vous, s'il vous plaît, à me donner un nouveau silence par une nouvelle récollection de vos esprits.

Le premier point de la difficulté proposée consiste à savoir et à démêler le vrai motif de la loi de Dieu, qui nous commande de le glorifier dans ses ouvrages. Or, que Dieu n'ait fait cette loi que pour le bien et pour l'avantage des prédicateurs de sa gloire, il est aisé de le concevoir par ce raisonnement : comme les hommes, dans la société civile où ils sont obligés de se rassembler, ont un besoin éternel de se secourir mutuellement, et que d'ailleurs ils ne peuvent se porter à faire aucun bien pour petit qu'il soit, dont ils n'attendent quelque récompense de la part de ceux qui le reçoivent, il fallait qu'ils fussent touchés de l'amour d'un certain bien qu'ils pussent toujours espérer les uns des autres, et qui servît à entretenir le commerce général de la charité et de l'assistance qu'ils se doivent rendre dans leurs

communes nécessités. Ce bien universel, c'est l'estime et la louange, c'est un trésor dont la propriété et la distribution est en la puissance des plus malheureux mêmes; c'est un bienfait, c'est un présent que les puissants reçoivent des faibles, les sages des ignorants, les riches des pauvres, les maîtres de leurs esclaves, et les rois des moindres de leurs sujets; c'est une richesse dont la dispensation appartient à tous ceux qui usent de la raison et de la parole; c'est le lien de la société, l'aimant de la pitié, le salaire de la vertu et de l'innocence, le bien de ceux qui ont tout perdu, et la monnaie, s'il faut dire ainsi, dont ils achètent la faveur de ceux qui peuvent les aider.

Mais parce que les bonnes et les mauvaises actions, le vice et la vertu peuvent bien souvent nous attirer la réputation des hommes par l'injuste discernement qu'ils font d'ordinaire de ce qui est digne de louange d'avec ce qui mérite du blâme et du mepris, Dieu n'a pas voulu qu'ils eussent en vue une si basse et si dangereuse fin dans leurs mouvements et dans leurs œuvres, soit spirituelles ou temporelles. Il ne prétend pas, pour cela, qu'ils soient ennemis absolument de l'approbation et de la louange dont le sentiment leur est si propre et si naturel, et qui leur peut être un attrait de bienveillance et de libéralité envers leurs semblables; mais quoiqu'il leur permette de la recevoir agréablement, quand elle vient et se présente d'elle-même, il leur défend néanmoins de la rechercher expressément et d'y établir la dernière fin de leurs intentions; il veut qu'ils cherchent leur gloire pour la sienne, qu'ils la regardent comme un chemin où ils doivent passer sans s'y arrêter, et qu'ils le glorifient intérieurement et dans le cœur de toute la gloire extérieure qu'ils reçoivent de la bouche et des acclamations des autres hommes Mais cette gloire même qu'il leur commande de lui donner en toutes choses, et où il veut qu'ils mettent la dernière fin de leurs désirs, n'est pas un tribut qu'il exige d'eux pour l'amour de lui, mais seulement pour l'amour d'eux-mêmes, et pour leur en faire un moyen de s'avancer dans la justice et dans la voie de leur éternelle félicité. *Quid enim prodest ei si justus fueris, et si immaculata fuerit vita tua?*

Voyez donc, messieurs, comme Dieu rapporte gratuitement toutes ses œuvres à l'utilité de ses œuvres mêmes, et comme il nous occupe dans un continuel exercice d'étudier et de publier les merveilles de sa gloire, pour nous divertir de l'ambition de rechercher la nôtre propre, et pour nous garantir en même temps des maux infinis où cette insolente et pernicieuse ambition est capable de nous plonger.

Et en effet, les pensées et les inclinations des hommes étant perverties et corrompues presque entièrement par l'ignorance, ou par l'infirmité où le péché les a jetés, ce leur est peu de s'abandonner aux déréglements du vice, ils essaient même de le dépouiller de sa difformité naturelle, et de le revêtir de l'image de la vertu, et le prenant pour la vertu même ils le couronnent de tous les honneurs et de toutes les louanges que la vertu seule a droit de s'attribuer; et ainsi le désir de l'approbation des hommes qui leur devait être un motif de se porter à la justice, leur en est un au contraire de s'engager dans l'iniquité, et nous pouvons dire véritablement que ceux qui prennent la louange humaine pour règle de leurs mœurs et de leurs actions, prennent en effet pour règle de leur vie l'ignorance et la corruption publique.

Certes, l'honneur eût pu mériter un rang considérable entre les biens de la vie humaine, si l'homme avait eu la sagesse et la vertu d'en bien user, et de l'employer selon les lumières de la raison, qui le destinait, comme l'on a dit, à faciliter le commerce de la charité; mais puisque nous voyons que par un désordre tout à fait étrange, au lieu de nourrir les vertus humaines et de les couronner, il ne sert plus au contraire, ou presque plus qu'à élever les vices et à en fortifier le malheureux règne dans le monde; fuyons, messieurs, ce dangereux piége, ce poison et cette peste de la religion et de la probité, et ne cessons jamais d'admirer les inventions, comme parle l'Ecriture, et les bontés infinies de Dieu à notre égard, en ce qu'il lui a plu de nous obliger par sa parole à ne chercher, comme notre fin, que la seule gloire de son divin nom pour nous éloigner de la poursuite de la nôtre, et pour nous délivrer des emportements d'une vanité qui nous élève en apparence, et qui ne tend en effet qu'à nous jeter dans la dernière abjection.

Mais quoi donc, dira quelqu'un, ne peut-on pas souhaiter au moins de l'honneur et de l'estime pour les bonnes choses, et l'excès de cette passion étant retranché, que peut-elle avoir de blâmable dans les termes d'une juste modération? J'avoue, messieurs, que cette pensée a quelque chose de spécieux et de surprenant, et qu'elle se fait d'autant mieux goûter à l'esprit de l'homme, qu'elle flatte la maladie de son cœur. Mais s'il est véritable, comme nous venons de le faire voir, que l'honneur du monde s'acquiert aussi bien par la mauvaise que par la bonne vie, et par une vertu contrefaite et apparente, que par une effective et solide vertu, on ne pourra guère s'accoutumer à faire le bien pour l'honneur, qu'on ne s'habitue insensiblement aussi à faire le mal pour l'honneur même, à moins qu'on ne rapporte toujours son propre honneur à celui de Dieu, qui ne se trouve que dans le véritable bien. La raison en est, que l'inclination que nous avons pour un bien ou pour un objet qui nous paraît bien, nous porte à chercher et à embrasser indifféremment tous les moyens qui nous le peuvent procurer. Et ainsi, supposé que la renommée ou la réputation publique se puisse acquérir également par les mauvaises et par les bonnes actions, et aussi bien par un misérable duel qui aura réussi à un homme d'épée, que par un combat entrepris pour la querelle et pour la défense de la patrie; il s'ensuit de là que l'habitude que nous

contractons à aimer l'honneur en faisant le bien par le principe de cet amour, se tournera en une passion furieuse et dominante, qui ne voudra plus obéir à la raison, qui nous forcera quoi qu'il en soit à la satisfaire, et qui par une espèce de nécessité nous fera pencher du côté du mal toutes les fois qu'il lui paraîtra que l'honneur qu'elle désire se puisse obtenir à un plus haut point et avec plus d'éclat dans les actions déréglées du vice, que dans celles de l'honnêteté, de l'innocence et de la vertu. Evitons donc, messieurs, évitons selon les règles du saint Evangile, ce poison de la vaine gloire, qui se cache sous une mortelle douceur; ce phare infidèle qui a fait périr tous ceux qui ont suivi sa fausse lumière, et enfin ce guide trompeur qui nous conduit par le chemin même des vertus dans le précipice des vices. Attachons, messieurs, cette passion à la croix de Jésus-Christ, établissons toute notre gloire dans la sienne, fuyons ce comète de mauvais augure, et qui se doit en peu d'heures évanouir devant nos yeux, et élevons désormais nos pensées et nos désirs vers cet astre fixe et bienfaisant de la gloire du Seigneur, qui doit un jour nous être commune avec lui dans le royaume de l'éternité.

Ce n'est pas, messieurs, qu'il ne soit permis à chacun de nous, et souvent même nécessaire de procurer ou de maintenir sa réputation dans le monde, s'il lui paraît qu'elle soit utile au service de Dieu ou à l'édification de son Eglise. C'est de la sorte que les plus grands saints en ont usé. C'est par ce principe que les prophètes se sont justifiés, que les apôtres se sont justifiés, que le Fils de Dieu s'est justifié lui-même pour conserver leur honneur sans tache, et pour le mettre à couvert des impostures de leurs ennemis. Mais en ce cas, chères âmes, il est visible qu'on ne souhaite point l'honneur pour l'amour de lui, mais pour l'amour du prochain ou de Dieu même; qu'on ne cherche point de l'estime ou de la gloire par un mouvement d'orgueil, mais par un pur mouvement de religion ou de charité. Or, aimer l'honneur pour être en état de servir Dieu ou le prochain, ce n'est pas aimer proprement l'honneur, mais bien aimer Dieu et le prochain, que nous avons principalement en vue, et que nous rendons maître de tout l'usage et de tout le fruit de notre honneur; et cet honneur même que les gens de bien appellent leur honneur, n'est point leur honneur, ni n'est point a eux à le bien prendre, puisqu'ils le donnent tout à Dieu et au prochain. Oui, l'honneur des justes, mes chers frères, n'est pas un bien qui leur soit propre, c'est un bien commun et général, et qui appartient beaucoup moins aux particuliers qui sont honorés, qu'au public qui les honore et qui recueille tout l'avantage que produit l'honneur qu'il est obligé de leur rendre. Et ainsi, chrétiens, toutes les fois que le gens de bien s'attachent à défendre leur honneur et leur réputation attaquée par la voix de la calomnie ou de la médisance, c'est une richesse, c'est une possession publique qu'ils défendent, c'est un domaine de la république qu'ils cultivent à la charge d'en rapporter les revenus au commun, et dont ils doivent rendre un fidèle compte, et à Dieu qui en reçoit les prémices, et au prochain qui s'en approprie le surplus.

Mais rechercher cet honneur ou cette gloire pour l'amour de son propre éclat, et en dresser une idole dans notre cœur, ce n'est rien moins que nous déclarer ennemis de Jésus-Christ, de son Evangile, de sa croix et nous faire de sa personne et de sa venue dans le monde une matière de confusion et de ruine. *Hic positus est in ruinam multorum, et in signum, cui contradicetur.* Je ne vous prêche point cette vérité de mon chef, Jésus-Christ lui-même nous l'a enseignée en parlant aux adversaires de sa parole: Comment pouvez-vous croire en moi, dit-il, vous qui recevez votre gloire les uns des autres, et qui ne cherchez point la gloire qui vient de Dieu seul? *Quomodo potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis, et gloriam, quæ a solo Deo est, non quæritis* (*S. Joan.*, V, 44)? Ce n'est donc point proprement l'amour que Dieu témoigne d'avoir pour sa gloire, mais plutôt celui que nous avons pour la nôtre, qui fait que Jésus-Christ devient à plusieurs une pierre de scandale: *Hic positus est in ruinam multorum.* Il ne nous a pas envoyé son Fils unique pour nous perdre et pour tirer son honneur de notre perte; il veut au contraire se glorifier dans le salut et dans la vie immortelle qu'il entend que ce saint Agneau nous mérite par sa mort; mais nous prétendons au contraire nous élever et nous glorifier dans le mépris d'un si grand bienfait; et du moyen unique de notre bonheur éternel, nous faisons un moyen forcé de notre disgrâce et de notre damnation éternelle.

Mais comment donc, direz-vous encore, le Sage même nous enseigne-t-il dans ses Sentences que Dieu a fait généralement toutes choses pour l'amour de lui-même, et même l'impie pour le punir au jour de son malheur? *Omnia propter semetipsum operatus est Dominus; impium quoque ad diem malum.*

Pour l'intelligence du sens véritable de ces divines paroles, il ne faut pas s'arrêter à la surface et à l'apparence extérieure qui les couvre: il faut, s'il se peut, en pénétrer l'énergie et l'esprit en nous élevant au-dessus du nôtre, et en l'éloignant de toutes idées humaines et charnelles. J'entends par là, mes chers frères, que pour penser dignement d'un sujet si relevé, nous devons toujours distinguer avec grand soin deux différentes espèces de gloire où Dieu rapporte ses ouvrages: l'une est intérieure et l'autre extérieure. L'intérieure est celle qu'il se donne lui-même à lui-même en approuvant tout ce qu'il fait, en connaissant et en magnifiant dans le fond de son essence la beauté et la justesse de ses desseins éternels, comme l'homme se glorifie saintement lui-même par la voix secrète et par le témoignage intérieur de sa conscience. *Glorificatio nostra hæc est*, dit saint Paul, *testimonium conscien-*

tiæ nostræ. Or, c'est à cette gloire intérieure éternelle et souveraine, que Dieu rapporte nécessairement toute la suite de ses œuvres comme à leur suprême et dernière fin ; et en ce sens le Sage a pu dire avec vérité, que Dieu a fait et fait encore toutes choses pour l'amour de lui-même, sans nous marquer pour cela qu'il emprunte rien de ses créatures pour l'enrichissement et pour la perfection véritable de son être, puisque ce n'est point de ses créatures, mais de lui-même qu'il recueille cette souveraine gloire, en étant le seul et unique auteur par la louange et l'approbation qu'il donne à la sagesse de ses divines idées. L'extérieure est celle que lui donnent ou que lui rendent ses créatures raisonnables et intellectuelles en le louant de ses perfections, ou de ses bienfaits et de ses grâces. Mais quoique Dieu, comme il le témoigne souvent dans sa parole, soit jaloux de cette gloire qu'il reçoit de la part de ses ouvrages, il ne l'exige néanmoins jamais que par rapport à cette gloire intérieure et essentielle, comme en étant une imitation et une image. Il est bien vrai qu'il rapporte généralement toutes ses œuvres à cette gloire extérieure et subalterne, comme à la fin prochaine, directe et immédiate, et de ses desseins, et de ses œuvres extérieures ; et qu'ainsi à l'égard de la même gloire le Sage encore a pu dire avec raison, que Dieu fait toutes choses pour l'amour de lui-même. Mais il est vrai aussi que dans cette gloire étrangère et accidentelle, Dieu ne cherche point son propre avantage, mais celui de ses créatures, puisqu'elles s'enrichissent et se perfectionnent en louant l'auteur de leur perfection, et en se procurant, comme nous disions, de nouvelles grâces de sa part en récompense des bénédictions qu'elles lui donnent. Mais pour apporter si vous le voulez, un plus grand jour à ce beau passage de la parole de Dieu, disons, chrétiens, que comme le comble ou le plus haut point de la puissance des hommes, est de pouvoir se passer des autres et d'être en état de faire servir toutes choses à leur grandeur ; quand la parole de Dieu nous apprend qu'il a créé ou ordonné toutes choses pour lui-même, elle nous exprime le mieux qu'elle peut cette ineffable puissance de Dieu sous l'image de celle des hommes ; et elle ne veut pas dire que Dieu les ait créés afin d'en tirer aucun avantage, ou pour son repos ou pour sa grandeur, comme les rois de la terre n'agissant que pour eux-mêmes ne laissent pas d'emprunter et leur grandeur et leur sûreté de leurs sujets ; mais elle veut seulement nous enseigner que Dieu n'a que faire de ses créatures, et qu'il les a créées pour l'amour de lui-même et non pour l'amour d'elles, comme si elles pouvaient lui être nécessaires, puisqu'il serait toujours également heureux en lui-même ou par lui-même, soit qu'elles subsistent ou s'anéantissent, soit qu'elles se sauvent ou qu'elles se perdent par leur faute. *Omnia propter semetipsum operatus est Dominus ; impium quoque ad diem malum.*

Ou bien que Dieu a créé toutes choses pour l'amour de lui-même, c'est-à-dire qu'il ne les a point tirées du néant pour les soumettre et les abandonner à la conduite d'un autre, mais pour en prendre le gouvernement lui-même, pour les juger selon le mérite de leurs œuvres, et pour les couronner ou pour les punir selon la diversité de leur vie et de leurs mœurs.

Ou bien que Dieu a créé toutes choses pour lui-même, c'est-à-dire que Dieu ne les a point faites par rapport ou par dépendance à une puissance étrangère, comme un esclave agit par rapport et par assujettissement à celle de son maître, mais par un pouvoir souverain et absolu, ou par un libre mouvement de son immuable volonté ; et aussi le mot hébreu que le Sage emploie ne signifie pas toujours ce que nous faisons pour l'amour d'une chose, mais ce que nous faisons par égard ou par relation à une chose ; et en ce sens le Psalmiste dit : *Propter inimicos meos dirige in conspectu tuo viam meam* (*Ps.* V, 9), c'est-à-dire, conduisez-moi dans les voies de la justice, non pour l'amour, mais dans la vue de mes ennemis, de peur qu'ils n'insultent à ma ruine.

Ou bien que Dieu a créé toutes choses pour l'amour de lui-même, c'est-à-dire qu'il les a faites et qu'il les maintient dans un ordre ferme et invariable, que nulle puissance ou malice humaine ne peut dérégler, et non pas même celle des impies qu'il fait naître et qu'il laisse dans le monde pour en augmenter les richesses et la beauté, pour réparer la difformité de leurs crimes par la juste peine qu'il leur impose, et pour tirer de leur damnation le salut de ses élus, qui fait le dernier but de sa providence éternelle : *Omnia propter semetipsum operatus est Dominus ; etiam impium in diem malum.*

Ou bien qu'il a créé toutes choses pour l'amour de lui-même, c'est-à-dire par un amour qu'il prend de lui-même et dans le fond de son infinie bonté, et qui n'éclate pas moins en leur endroit quand elles font un mauvais usage de ses grâces, et qu'elles arment contre son dessein le bras de sa justice pour punir leur ingratitude et leur rébellion : *Impium quoque ad diem malum.*

Ou bien que Dieu a créé toutes choses pour l'amour de lui-même, c'est-à-dire que Dieu n'a pu les aimer pour les produire dans le temps que par l'amour nécessaire dont il s'aime éternellement lui-même, puisqu'elles ne sont en effet aimables qu'en tant qu'elles portent le caractère, les linéaments et la ressemblance de leur souverain ouvrier, comme nous n'aimons le portrait et l'image des personnes extraordinaires que pour cela seul que c'en est l'image et le portrait.

Mais quelle enfin que vous semble la meilleure de ces différentes explications, il est toujours véritable et hors de doute que, soit dans la nature, soit dans la grâce, Dieu n'a rien fait pour l'amour de lui qu'il n'ait fait aussi pour l'amour de nous, et que tout l'avantage qui lui revient de ses bienfaits est l'enrichissement de ses créatures. Ecou-

tez aussi ce qu'il fait dire de sa part au peuple juif en le menant dans la terre de Chanaan, pour rabaisser la fierté de son orgueil, et pour lui mieux imprimer l'horreur de ses ingratitudes. Le Seigneur votre Dieu ne vous a pas pris pour être son peuple particulier par la considération de votre force ni de vos mérites, mais par le seul principe de sa fidélité envers vos pères, et de son amour envers vous : *Non te elegit Dominus Deus tuus, ut sis ei populus peculiaris de cunctis populis qui sunt super terram. Non quia cunctas gentes numero vincebatis; cum omnibus sitis populis pauciores : sed quia dilexit vos Dominus, et custodivit juramentum, quod juravit patribus vestris* (*Deuter.*, VII, 6, *et seq.*).

Après ce dernier et suffisant éclaircissement, comme je pense, d'un point si essentiel à la religion, au nom de Dieu, mes chers frères, que cette pensée exécrable n'entre point dans vos esprits, que Dieu n'ait donné l'être à certains hommes que pour les perdre, et qu'il veuille comme s'élever, s'il faut ainsi dire, sur leurs ruines : c'est toujours leur faute et leur corruption toute volontaire qui irritent sa justice, et ce ne peut être que de cette sorte, et par un libre endurcissement du cœur humain, que le Fils de Dieu est venu au monde pour la ruine de plusieurs. Car, en vérité, pour ce qui le touche, et sans préjudice de sa secrète élection à l'égard de ceux que son Père lui a donnés, et sur lesquels il répand des dons plus particuliers de son esprit, il est le Sauveur universel de tous les hommes, il présente à tous indifféremment la lumière de sa parole et les exemples de sa vie toute sainte. S'il a détruit la superstition des idoles, défait le joug de la loi, aboli les vices, vaincu les démons; s'il a prêché, s'il a souffert, s'il est mort, ç'a été toujours pour accomplir le divin ouvrage de la rédemption de tous les pécheurs, pour ouvrir à tous le chemin du ciel et les appeler à la communion de sa gloire. Nous sommes nous-mêmes les auteurs de notre disgrâce, nous faisons la guerre à Dieu quand il nous offre la paix, nous le fuyons quand il nous court, *Tota die expandi manus meas ad populum contradicentem* (*Ass.*, LXV, 2); nous le haïssons quand il nous aime, et enfin, chrétiens, nous voulons périr dans le temps même qu'il veut nous sauver.

Changeons donc, mes frères, de pensée et de conduite envers Dieu; ne confondons point les sentiments de sa bonté avec les effets de notre malice, ne couvrons point du prétexte de sa toute-puissance la honte de notre lâcheté, et ne disons point qu'étant le Seigneur absolu de ses œuvres, il peut, s'il lui plaît, se faire un jeu de leur misère et de leur perdition. Ecoutons-le qui dit, au contraire : Je ne veux point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive : *Nolo mortem impii, sed ut convertatur et vivat.* Et le Seigneur, nous dit-il encore, n'a point fait la mort et ne prend point de plaisir à la perte des vivants, *Deus mortem non fecit, et non lætatur in perditione vivorum* (*Sap.*, I, 13).

Souvenons-nous aussi, chères âmes, que Jésus-Christ ne signale point ses victoires par le nombre des morts, mais par celui des vivants et des vaincus, pour avoir part aux conquêtes du vainqueur; qu'il n'a point versé d'autre sang que le sien au champ de bataille; qu'il ne veut pas que son triomphe même soit paré de dépouilles ni suivi de captifs; qu'il s'est assis pour jamais sur le trône de son Père, pour en apaiser la colère et la fureur, et pour répandre continuellement sur nous les richesses de ses grâces. Mais la dureté de nos cœurs est telle, que rien n'est capable de les fléchir, et la corruption en est si profonde et si envieillie, qu'elle gâte les plus salutaires influences du ciel et convertit les remèdes en poisons.

On nous représente tous les jours, chrétiens, qu'il y a un Dieu qui aime les justes et qui hait les méchants; qui nous a donné la vie et la raison, le monde, les anges, son Fils et soi-même; qui nous appelle à la repentance de nos crimes et à la jouissance d'un bonheur éternel. L'ordre, la beauté, l'architecture admirable du monde nous prêchent la puissance, la sagesse et la bonté de son ouvrier : *Cœli enarrant gloriam Dei* (*Psal.* XVIII, 1). Voyant qu'il meut avec tant de régularité et de justesse les plus imparfaites de ses créatures, qu'il en concerte l'assemblage avec tant de proportion, qu'il en balance les inclinations avec tant de poids et de mesure, qu'il les conduit par des mouvements si droits au lieu de leur repos, qu'il montre d'abord aux oiseaux du ciel à bâtir leurs nids en perfection, sans apprentissage, sans étude, de même matière et de même forme, ou de diverse matière et en diverse forme, selon l'infinie variété de leurs espèces : pouvons-nous douter que ses yeux ne soient blessés des volontaires et criminels déréglements de la nature raisonnable? Mais ni la lumière de la raison, ni celle de la foi, ni les miracles, ni les prophéties, ni la sainteté de ses commandements, ni l'objet même de Jésus-Christ mort et ressuscité pour nous sauver, ne peuvent percer les ténèbres de nos esprits, ni surmonter la malheureuse inclination que nous avons à nous perdre; mais au contraire, comme nous voyons que les plus puissants obstacles qui s'opposent au cours d'un torrent n'en font qu'augmenter l'impétuosité et la fureur, ainsi la violence et le débordement du péché ne font bien souvent que s'accroître en nous par la résistance de ce qui devrait les arrêter, par celle des exemples, des conseils, des promesses, des menaces, des inspirations secrètes et des reproches de la conscience. La croix même de Jésus-Christ s'oppose en vain au déluge de nos désordres, c'est un déluge qui la renverse, qui l'entraîne, qui l'engloutit : nous n'en perdons pas simplement le souvenir et l'idée, nous en faisons un prétexte de blasphème et d'impiété, et nous voudrions, s'il était possible, nous persuader cette erreur étrange que le Fils de Dieu s'est chargé de cette croix pour nous accabler, et pour

nous faire sentir le poids de la puissance et de la colère de son Père.

Cependant, messieurs, ce n'est pas dans cette vue qu'il s'est revêtu de notre chair, et qu'il a paru dans le monde pour la ruine de plusieurs : *Hic positus est in ruinam multorum* ; mais notre aveuglement et notre malice pervertissent et troublent tout l'ordre de ses desseins. Il est venu pour absoudre, et nous voulons qu'il condamne; il est venu pour nous racheter, et nous voulons qu'il nous prostitue et qu'il nous vende; il est venu pour assujettir les démons, et nous voulons qu'il les fasse triompher, ou qu'ils demeurent eux-mêmes victorieux de Jésus-Christ en rendant son sang et ses souffrances inutiles et infructueuses. O épouvantable malignité des pécheurs ! Ils sont frappés d'une si mortelle contagion qu'ils changent les remèdes de Jésus-Christ en venin, comme s'il était un ange de mort, et le ministre de Satan, dont il est venu détruire le règne; et nous osons avec tout cela nous flatter encore dans notre misère et dans notre corruption ; nous appelons notre orgueil au secours de notre lâcheté, et nous rejetons nos déréglements effectifs et véritables sur d'imaginaires déréglements de la conduite et de la providence éternelle de Dieu même. Nous souhaiterions qu'il nous eût été plus libéral de ses faveurs, qu'il nous eût donné un entendement plus subtil, un cœur plus ferme, une santé plus robuste, et une vie moins sujette aux infirmités et aux douleurs ; qu'il tînt visiblement ouverts le paradis et l'enfer, et qu'il régnât sensiblement parmi nous, ayant à ses côtés des couronnes et des foudres.

O injustice prodigieuse des hommes ! Ils ne se peuvent priver du moindre bien sans se faire violence : et ils veulent être forcés à acquérir la félicité, et le plus grand de tous les biens ; ils ne veulent point rechercher la gloire que Dieu leur a promise à moins qu'il ne la découvre et qu'il ne l'expose à leurs yeux avant que de la donner; enfin ils ne travaillent en ce monde que pour quelques ombres d'un bien passager, dont l'acquisition leur est toujours aussi incertaine que difficile : et ils abandonnent la poursuite du bien véritable et éternel pour cela seul qu'il ne tombe point sous leur sens, et qu'il leur paraît enveloppé de quelque sorte d'obscurité.

Mais s'il est vrai et même infaillible, par l'aveu de tous les sages, que nous aimerions par nécessité le souverain bien s'il nous paraissait évidemment, ne s'ensuit-il pas que si Dieu nous le montrait à découvert, ce ne serait pas par les dégrés d'une liberté naissante et croissante selon que le requiert la condition de notre nature, que nous l'aimerions et le poursuivrions en cette vie, et qu'aussi l'heureuse nécessité de l'aimer dont nous jouirions en le voyant, ne pourrait être la rétribution et la couronne de la liberté, et de la manière d'agir indifférente et indéterminée avec laquelle nous le choisissons et le recherchons en le croyant ? Le voir et l'aimer nécessairement c'est une même chose; comme c'est aussi une même chose de l'aimer nécessairement et d'en jouir. Et comment donc voudrions-nous le voir en cette vie pour le posséder en l'autre, puisqu'en effet nous en jouirions dès l'heure même que nous le verrions ? Et ainsi Dieu veut nous le faire envisager à travers des ombres de la foi, avant que de nous en départir l'intelligence et la claire vue dans la gloire. *Si non credideritis*, nous dit-il, *non intelligetis*. Et il a mieux aimé nous laisser un temps où nous eussions lieu de le mériter de sa justice, que de nous en faire d'abord un présent qui ne dépendît que de la puissance et du bon plaisir de sa volonté. Et comment Dieu pourrait-il aussi nous faire voir en même temps le ciel d'un côté, et l'enfer de l'autre? car aimant le ciel et les biens du ciel par nécessité comme nous ferions en les voyant, ce serait en vain que Dieu nous mettrait devant les yeux les enfers ouverts et les supplices des damnés, puisque la vue manifeste du ciel, et la certitude absolue où nous serions de l'obtenir par le nécessaire et immuable amour dont nous l'aimerions, nous ôteraient toute crainte des peines infernales, et nous établiraient dans une parfaite assurance de n'y pouvoir jamais tomber. Et n'est-ce pas aussi la contradiction et la rêverie où s'engagent aujourd'hui les disciples de Calvin, en ce qu'ils prétendent que tout fidèle doit s'assurer de son salut, et qu'il n'est pas moins obligé pour cela de craindre les peines de l'enfer, comme si la crainte de souffrir un mal pouvait subsister avec l'assurance, qu'on ne le souffrira jamais, et que ce ne fût pas la dernière des folies de se mettre cette chimère dans l'esprit, par l'aveu même d'un des plus savants et plus célèbres de leurs ministres (1)?

Mais d'où vient donc, direz-vous encore que ce Dieu si bon et si prodigue de ses grâces, ne laisse pas néanmoins de les refuser à plusieurs, et même celle de la foi, quoique ce soit l'unique moyen dont il se sert pour nous conduire à la vie éternelle, et sans lequel ceux qui en sont privés sont exposés à la privation éternelle de sa vue bienheureuse *Hic positus est in ruinam multorum*. Et c'est ici, messieurs, que je passerai au second point de ce discours, où je me suis proposé de répondre aux vains prétextes et aux subtilités frivoles dont nous essayons de colorer notre lâcheté en ce sujet.

En premier lieu donc pour ce qui touche le don efficace de la foi, que Dieu, selon saint Paul, ne donne pas généralement à tous les hommes ; *non enim omnium est fides* je dis chrétiens, que ce n'est point par hauteur ni par puissance, mais par jugement et par justice qu'il refuse le don de cette grâce à ceux qui peuvent ne le pas avoir, et s'ils s'y opposent eux-mêmes par leurs fausses lumières, et par les déréglements de leurs mœurs, ils n'ont qu'à purger la souillure de leur cœur qui les rend indignes de ce précieux don, et ils éprouveront sans doute que Dieu ne leur manque pas au besoin, bien loin de souhaiter leur égarement et leur perte; et

(1) Le sieur Daillé.

ainsi le même saint Paul qui nous enseigne que la foi n'est pas de tous, nous enseigne aussi que tous les hommes généralement sont sous péché, et qu'ils ne peuvent s'en relever que par un effet de la miséricorde de Dieu. *Omnes peccaverunt, et egent gloria Dei* (*Rom.*, III, 23). Quoi qu'il en soit de ceux que Dieu laisse dans le paganisme et qu'il n'a pas encore associés au corps de l'Eglise de son Fils ; répondez-moi, vous qui appartenez à ce divin corps, sondez le secret de votre conscience, et considérez si cette foi même que vous prétendez n'être pas donnée à quelques-uns, vous est entièrement étrangère et inconnue, et n'a fait encore éclater en vous aucuns rayons de sa lumière? Quelque libertin, et quelque vide du sentiment de Dieu que vous pensiez l'être, ne voudriez-vous pas au jour de la mort avoir vécu d'une telle sorte, qu'alors vous pussiez paraître sans crainte devant Dieu, et soutenir la pesanteur de ses jugements. Mais quel principe peut vous imprimer ce bon désir sinon celui de la foi divine que vous croyez tout à fait bannie du fond de votre cœur? Est-ce par une autre impression que celle de la foi que vous vous sentez effrayé de la pensée des jugements divins, qui ne vous sont proposés que par la foi?

Représentez-vous vous-même étendu dans votre lit, où vous languirez dans peu de temps sans espérance, sans consolation, abandonné des hommes, accablé de douleurs, ennuyé de vivre, dégoûté du monde et de la vanité, de ses plaisirs; environné des images de vos crimes et de vos folies et des horreurs épouvantables de la mort. Considérez que la vaine idole de votre grandeur, de votre opulence, de vos voluptés, aboutit enfin à ce triste état de désolation et de désespoir. Croyez-vous bien que votre impiété pourra tenir contre une attaque de cette force, que le souvenir de vos injustices, et de vos débauches ne sera suivi d'aucun remords qui les condamne, et que vous n'en deviendrez pas vous-même l'accusateur et le juge tout ensemble, après en avoir été si longtemps l'auteur et le défenseur? Apprenez donc par un si sensible exemple à vous mieux connaître que vous ne faites. Sachez que Dieu ne vous touche pas toutes les fois qu'il est en vous ; que l'habitude de foi qu'il a mise en vous ne se réduit pas toujours en acte, et que la semence qu'il vous a donnée de sa connaissance et de sa crainte, ne laisse pas d'être toujours vive et animée, quoiqu'elle ne soit pas toujours en action et en état de faire sentir l'impression de sa vertu : elle se tient maintenant cachée dans le fond de votre conscience pour se découvrir en temps et lieu, vous pouvez même, quand vous le voudrez, en ressentir l'énergie et la force : car vous n'avez qu'à vous bien représenter que vous craindrez Dieu à l'heure de la mort, et dès lors vous le craindrez, puisque c'est le craindre déjà, que de savoir que nous le craindrons un jour, qui est le jour terrible de la mort; et que ce n'est pas sans raison que cette crainte s'élèvera et ébranlera toutes les puissances de notre âme dans ce jour de trouble et de confusion.

Voyez cependant la contradiction étrange où vous tombez en cette occasion sans y penser. Vous avouez qu'à la mort vous louerez avec justice ceux qui auront suivi le chemin de la vertu et de la religion, et vous affectez néanmoins la réputation d'esprit fort dans le mépris que vous osez faire de la religion et de la vertu : vous prétendez faire passer pour une marque de bon sens et de sagesse véritable, la licence de tout faire et de ne croire rien : vous estimez maintenant que c'est une folie ou une faiblesse de croire en l'Évangile, et en même temps vous êtes persuadé qu'à l'heure de la mort la raison même vous obligera d'entrer dans cette folie prétendue, comme s'il pouvait arriver qu'une même foi ou une même opinion fût raisonnable dans un temps et digne de risée dans un autre. Apprenez donc que votre malice ou votre faiblesse vous cache plutôt qu'elle ne vous ôte le sentiment de votre mal. Vous connaissez effectivement ce que vous croyez ignorer, et quelque approbation superficielle et apparente que vous donniez à votre impiété et à vos vices, vous ne laissez pas néanmoins d'en reconnaître au fond de votre âme l'infamie et la difformité. Oui, sans doute, chères âmes, le sentiment d'un Dieu et l'estime de la vertu et de la piété ont toujours jeté dans le cœur humain de si profondes et fermes racines, que rien n'est capable de les arracher ; et ainsi ne pouvant attribuer l'impureté ni l'injustice de nos désordres qu'à notre peu de courage et de vigueur dans la recherche du véritable bien, nous ne saurions nier que ce ne soit nous qui avons changé la pierre angulaire, comme parle l'Ecriture, en pierre de scandale, le Sauveur en ennemi, le ministre de la paix et du salut en ministre de colère et de condamnation, et que ce ne soit peut-être de plusieurs de nous qu'il a été dit dans le texte que je vous prêche : *Hic positus est in ruinam multorum, et in signum cui contradicetur.* Car il n'est pas dit(si vous l'observez bien) qu'il était venu pour la chute de plusieurs parmi les gentils, parmi les peuples païens et engagés dans les ténèbres de l'idolâtrie; mais qu'il serait même en ruine à plusieurs en Israël, dans le peuple saint et dans le peuple favori de Dieu: ce qui nous fait assez voir, mes très-chers frères, que le bonheur d'avoir succédé à ces anciens Juifs dans la qualité d'enfants de Dieu, ne nous met pas néanmoins à couvert de sa justice, ni du danger d'être retranchés de l'héritage de son Fils : *Hic positus est in ruinam multorum.*

Après cela je ne sais, mes frères, si vous voudrez alléguer encore pour dernière excuse de vos erreurs et de vos excès, que dans cette vie mortelle et mourante, vous vous trouvez ordinairement trop faibles pour aimer et pour accomplir effectivement le bien que vous approuvez; et que la montagne où Dieu nous appelle, est si droite et si élevée que c'est peu de chose que la voir, à moins que Dieu ne nous aide à y monter; mais

qu'il est facile en cette occasion de vous juger et de vous convaincre par vous-mêmes. Ne vous voit-on pas à tout moment dans le repentir d'avoir fait le mal? Et dans ce sérieux repentir d'avoir mal fait, ne marquez-vous pas assez clairement qu'il a été en votre pouvoir de ne le pas faire, ou que ce ne peut-être que par votre faute et par une négligence affectée et criminelle que ce pouvoir vous aurait manqué? Voulez-vous donc éternellement demeurer dans cet étrange et malheureux état et vous laisser toujours fasciner aux illusions du vice et de Satan? Vous croyez un Dieu, et ils font si bien, que vous vous figurez de n'en croire point; vous approuvez la vertu, et ils vous persuadent que vous la blâmez. Enfin, vous reconnaissez qu'avec le secours que Dieu vous donne quand vous avez soin de le demander, il est vous aisé de lui obéir; et ils vous font accroire que vous le jugez impossible. Et cependant, mes frères, quand Dieu n'aurait pas encore eu la bonté de nous adopter pour ses enfants, et qu'au lieu que nous vivous sous la loi de grâce et de liberté, nous ne serions encore éclairés que de celle de la raison et de la nature, nous pourrions toujours nous abstenir, au moins par le principe d'une honnêteté civile et morale, de ces déréglements extérieurs qui déshonorent la nature, et qui troublent l'ordre de la société des hommes. C'est ce qu'ont fait ces anciens païens, qui se sont rendus si célèbres dans le monde, et ont attiré la vénération des peuples par l'apparente régularité de leur conduite; tels qu'on a vu par exemple, des Cimon, des Aristide ou des Epaminondas parmi les Grecs; et des Fabrice, des Régule ou des Caton parmi les Romains. Mais comme ils n'ont pas été au dedans touchés de la vertu et de la grâce médécinale du Sauveur, quelque honnête et pure qu'ait paru leur vie aux yeux des hommes, elle a toujours paru corrompue aux yeux de Dieu (*Vide S. August., lib.* IV *contra Julianum, per multa capita*), qu'ils ont négligé de servir et glorifier, comme ils devaient, en lui rapportant toute la louange de leurs vertus naturelles ou civiles; et ç'a été en eux un effet de la malice et de la souillure, où ils étaient nés par le péché de nos premiers pères, et dont la seule grâce du Fils de Dieu qu'ils n'ont pas eue, était capable de les nettoyer. Car c'est un principe de la religion chrétienne, que la loi seule, comme a dit si excellemment l'Ange de l'école (1), peut bien retenir en quelque façon la main des hommes, et les empêcher, ou par ses promesses, ou par ses menaces, de s'abandonner extérieurement aux œuvres du péché, mais non les guérir intérieurement et leur changer les inclinations du cœur.

Mais vous, chrétiens, qui vous plaignez d'un ton si tragique, s'il faut ainsi dire, de l'excès de votre infirmité; vous est-il jamais arrivé de mettre vos forces à l'essai, et d'en faire une épreuve sérieuse devant Dieu? Je vous parle comme à des hommes, pour m'accommoder autant que je le puis à la faiblesse humaine: *Humanum dico propter infirmitatem.* Avez-vous fait jusqu'ici servir vos membres mortels à la justice pour vous sanctifier avec le même soin et le même effort que vous les avez fait autrefois servir à l'impureté et à l'injustice pour l'injustice même? *Sicut enim exhibuistis membra vestra servire immunditiæ et iniquitati ad iniquitatem; ita nunc exhibete membra servire justitiæ in sanctificationem* (*Rom.*, VI, 19). avez-vous jamais apporté la même attache et la même attention d'esprit pour vous élever à la vertu, que vous en avez en toutes rencontres témoigné pour vous engager dans le vice? Représentez-vous les emportements et la fureur de cet ennemi qui veut se venger. Voyez, messieurs, cet esprit ému, ce cœur enflammé, ces yeux égarés, ce bras étendu pour se plonger dans le sang; voyez l'inquiétude et l'empressement de cet avare, qui se consume pour l'or et pour l'argent, qu'il a ramassé avec tant de peine et de dangers, et dont il est l'idolâtre et la victime tout ensemble, aimant mieux mourir et languir de faim que d'y toucher. Considérez cet impur et cet ambitieux; que ne font-ils pas, et que ne souffrent-ils pas en même temps; l'un pour satisfaire sa brutalité, et l'autre son orgueil; l'un pour se plonger dans la boue, et l'autre pour suivre le vent et la fumée de la gloire d'un moment?

Telle est donc, messieurs, quand il nous plaît, la fermeté et la vigueur de nos forces. Rien n'est plus puissant que nous pour le mal, ni plus lâche pour le bien; nous sommes forts pour Satan et faibles pour Dieu; nous ne manquons donc pas de courage ni de forces, mais nous ne les tournons pas du côté qu'il faut; nous les portons du côté du vice, au lieu de les tourner du côté de Dieu et de la vertu: nous ne voulons pas en avoir pour nous sauver, mais bien pour nous perdre; et tout l'usage que nous en faisons est de les employer contre la justice, contre Dieu et contre nous-mêmes.

Ah! qu'est-ce donc que nous deviendrons, chrétiens? Qu'avons-nous à faire, je ne dis pas pour guérir notre faiblesse, mais pour savoir faire un meilleur usage de nos forces? Il faut seulement changer notre amour, ou l'objet de notre amour; c'est notre amour qui fait notre force, et ainsi nous sommes faibles pour Dieu, parce qu'en effet nous n'aimons point Dieu, et nous sommes forts au contraire pour le monde, parce que nous l'aimons, et les charmes malheureux dont il nous enchante. Mais pour cesser de l'aimer, messieurs, nous n'avons qu'à le connaître et à détourner notre vue des faux biens dont il nous flatte, pour envisager les maux véritables qu'il nous attire, qui sont la mendicité, l'infamie, les douleurs, l'erreur, le trouble, la confusion et enfin la mort temporelle et éternelle, où il nous précipite par ses

(1) Propter hoc etiam lex vetus dicitur cohibere manum non animum; qui timore pœnæ ab aliquo peccato abstinet, non simpliciter ejus voluntas a peccato recedit, sicut recedit voluntas ejus qui amore justitiæ abstinet a peccato: et propter hoc lex nova, quæ est lex amoris, dicitur animum cohibere (1-2, *q.* 107, *a.* 1 *ad* 2).

impostures, ou par sa tyrannie. Il ne faut donc point d'autres remèdes contre le monde que les maux qu'il nous fait, ni d'autre raison de ne l'aimer pas, ou pour mieux dire de le haïr, que les funestes effets de ses présents ou de ces promesses ; il est tout poison, ou tout malignité : *Totus mundus in maligno positus est* (I *S. Jean.*, V, 19), il ne hait rien tant que ceux qui l'aiment; et c'est aimer un inexorable et un mortel ennemi que de l'aimer. Voilà donc, messieurs, ce qui nous rend forts et invincibles pour le monde, c'est que nous l'aimons et que nous l'aimons autant que la foi et la raison même nous obligent de le haïr et de le détester; mais pour le haïr au contraire autant que nous l'aimons, nous n'avons, messieurs, comme nous avons déjà dit, qu'à lever le masque dont il se déguise, à le connaître tel qu'il est, et à le contempler sous sa forme naturelle. Or haïr le monde ou ne l'aimer point, c'est le premier pas pour aimer Dieu ; l'amour du monde et l'amour de Dieu, ce sont deux amours qui se combattent et qui se chassent naturellement l'un l'autre. Fuir le monde, c'est aller à Dieu ; et comme il suffit de connaître l'un pour le haïr, il suffit aussi de connaître l'autre pour l'aimer. Car, est-il rien en effet de plus aimable, qu'un être qui enferme tous les biens, et qui ne les possède que pour les donner à ceux qui l'aiment, qui met tout le service qu'il attend de nous à en être aimé, qui nous donne même l'amour qu'il nous demande, et qui du même amour qu'il nous a donné fait le mérite et le prix de tous les biens qu'il nous prépare, pour nous faire part de sa souveraine félicité? Mais c'est encore peu que tout cela, mes frères ; pour nous procurer tous les biens dont il jouit, il fait souffrir à son Fils unique tous les maux que nous souffrons, et dans le temps même que nous étions ses ennemis, comme dit saint Paul, il a fait mourir son Fils bien-aimé sur une croix pour nous sauver. Et cependant, mes frères, celui qui, dans la vue et dans le véritable dessein de son amour, n'a quitté le sein de Dieu son Père, n'a paru au monde et n'y a souffert que pour nous sauver, se voit exposé par notre malice ou par notre ingrate insensibilité à passer aujourd'hui pour un signe de contradiction et de ruine à l'égard même de plusieurs en Israël. *Hic positus in ruinam multorum in Israel* : Car c'est une façon de parler assez ordinaire dans le monde, dont le Saint-Esprit s'est voulu servir en ce sujet, de dire qu'un bien est arrivé pour un mal, quoique ce mal n'ait servi ce bien que par accident, et contre l'intention véritable de celui à qui nous nous en prenons. Et ainsi des parents affligés diront quelquefois d'un cher enfant, dont ils regrettent la mort, qu'il n'était né que pour leur causer de la douleur, quoique cet enfant n'ait jamais songé à leur faire cette peine, et qu'il n'en ait été que l'innocente occasion. Et c'est de cette sorte que le Rédempteur de tous les hommes paraît né et venu au monde pour la ruine de plusieurs, et de plusieurs même en Israël, en ce que la malice de ces malheureux abuse de ses grâces, et pervertit la fin naturelle de sa bonté. Mais, mes chers frères, je pense avoir tout sujet de me confier en la sainte grâce de ce tout-puissant Sauveur, que par la ferveur d'une foi sincère et constante et par la pureté d'une vie toute chrétienne, vous aurez soin de répondre aux mouvements et au dessein véritable de son amour envers vous, et que vous aurez désormais devant les yeux cette première et immuable vérité de la religion qu'il vous a prêchée, que Dieu ne l'a pas envoyé sur la terre pour en tirer simplement sa gloire et sa louange, mais pour en faire un ange de lumière et de salut à tous les hommes, et particulièrement à son nouveau peuple d'Israël, selon le témoignage de Siméon le Juste, dont notre Evangile nous rapporte les paroles : *Lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ Israel;* et qu'enfin tout l'objet de sa divine mission est de nous introduire dans son royaume éternel par le mérite infini de sa charité, de sa patience et de sa mort.

SERMON IX,

SUR LA FÊTE DES ROIS,

Prononcé dans l'église des filles de chasse-midi au faubourg Saint-Germain.

Stella quam viderant in Oriente antecedebat eos, usque dum veniens staret supra ubi erat Puer.

L'étoile que les mages avaient vue en Orient, allait devant eux, jusqu'à ce qu'elle s'arrêta sur le lieu où était l'Enfant (*S. Matth.*, II).

Jusqu'ici, mes chers frères, Dieu avait paru, en quelque sorte, comme un Dieu partial et inégal envers les hommes, en attachant ses faveurs particulières à un seul peuple qui ne l'avait obligé ni par sa force (*Deuter.*, c. VII, 6 *et seq.*), ni par son nombre, ni par le mérite de ses œuvres, à le choisir pour sa nation sainte et favorite entre toutes celles de la terre. Mais voici enfin qu'il se déclare pleinement exempt de toute acception de personnes, qu'il se montre à nous en qualité de commun auteur et de commun père de ses ouvrages et qu'en répandant ses bénédictions divines indifféremment sur toute créature humaine, il nous fait connaître en cela, suivant l'Apôtre, qu'il n'est pas seulement le Dieu des Juifs, mais des gentils : *An Judæorum Deus tantum*? dit saint Paul, *nonne et gentium? imo et gentium* (*Rom.*, III, 29). C'est pour cela que les princes du Levant, que nous appelons avec justice les prémices du gentilisme, quittent aujourd'hui leur pays, qu'ils se préparent à rendre visite et hommage tous ensemble au Fils de Dieu né en Bethléem, et qu'ils ne se mettent pas en chemin sous la conduite d'un guide terrestre et mortel; mais sous celle d'un nouvel astre, qui par son éclat et par sa nature incorruptible leur représente la dignité de l'Homme-Dieu qu'ils allaient voir, et l'effusion de ses biens divins sur tous les hommes, comme la lumière des cieux se communique à toute la face de la terre. Voila donc, mes chers

frères, le sujet dont m'oblige à vous parler l'illustre fête de ce jour; et pour vous en faire comprendre l'importance, je me propose de vous justifier deux vérités en autant de point de ce discours : l'une, que quelque grâce que Dieu ait pu faire au peuple Juif, il n'a pas laissé de se découvrir suffisamment à tous les hommes, en exposant à leurs yeux l'arrangement et le mouvement des corps célestes; et l'autre, que les mages ayant reconnu la naissance de son Fils à la splendeur d'une nouvelle étoile, ils ont eu toute raison de venir le visiter, et nous enseigner par l'offrande de leurs présents à l'adorer en qualité de Sauveur de tout le monde. Mais comme pour suivre la route et les démarches de ces ambassadeurs du peuple gentil, nous avons besoin aussi bien qu'eux d'un guide céleste, qui nous éclaire et qui nous conduise avec eux en Bethléem, où vient de naître l'adorable Enfant que nous cherchons, supplions ce guide d'aller devant nous quelques moments, comme l'étoile précédait ces princes dans leur saint pèlerinage; et pour nous mieux assurer de la venue et de l'assistance de ce conducteur céleste, conjurons celle que l'Eglise appelle l'Etoile de la mer, de nous l'amener et de la faire rayonner sur nous, quand nous l'aurons saluée avec ces paroles du bienheureux ange : *Ave, Maria.*

Premièrement donc, pour me restreindre aux seuls moyens de connaître Dieu qui sont désignés dans le texte que j'entreprends de vous expliquer, je dis, mes sœurs, que la plus universelle, la plus noble et la plus évidente marque que Dieu nous ait donnée de son existence, est sans doute la partie supérieure de ce monde où nous découvrons de tous côtés une majesté si pompeuse, une si sage disposition et un mouvement si réglé, que nous comprenons, à leur seule vue, qu'un artisan, éternel et infaillible dans ses opérations, en a conçu le dessein et le modèle, et les a produits du non être, quand il lui a plu, par la force de son esprit : *Et spiritu oris ejus omnis virtus eorum.* Ainsi nous lisons, dans les psaumes du prophète-roi, que les cieux racontent la gloire du Seigneur, et que le firmament annonce les ouvrages de ses mains : *Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum* (*Psal.* XVIII, 1). Et c'est ce qui nous est aujourd'hui marqué par cette étoile miraculeuse qui conduit les rois d'Orient en Bethléem, pour y adorer le Sauveur des hommes couché dans une crèche, comme les astres par leur lumière élèvent notre esprit au-dessus d'eux-mêmes, et nous transportent dans le lieu de gloire où Dieu est adoré par la milice de ses anges et de tous les saints bienheureux qui contemplent son visage.

Et parce que la preuve que nous tirons des choses supérieures, pour la démonstration de l'ouvrier qui les a faites, ne rassure pas seulement la faiblesse de notre foi, mais adoucit nos douleurs et anime notre constance plus qu'on ne saurait exprimer dans les misères de cette vie mortelle, j'ai cru devoir employer quelques moments à éclaircir une matière de l'importance de celle-ci, et à vous faire comprendre, par la grâce du même Sauveur, de quelle sorte nous devons envisager ou la nature ou les qualités de ces corps célestes, pour y remarquer les vestiges et la main de l'artisan qui les a formés d'une manière si admirable; et si je me sers, en cette occasion, de quelques preuves un peu recherchées et qui semblent passer la portée des moins savants, je les conjure autant que je puis d'avoir agréable de me supporter en cela, et de ne pas envier, si je l'ose dire aux plus doctes qui m'écoutent, un entretien de peu de paroles, où je prétends me consoler et m'édifier moi-même avec eux, en leur remettant dans l'esprit des vérités qu'ils ont apprises par eux-mêmes, et que je ne doute pas qu'ils ne sachent aussi bien et beaucoup mieux que celui qui se dispose à leur en parler.

Je dis donc, messieurs, que dans ces sphères supérieures qui parlent à tous les yeux de la gloire de leur auteur, il y a trois objets principaux à considérer, qui nous fournissent autant de preuves de l'existence de la Divinité : savoir l'excellence de leur nature, la proportion de leur mouvement et la beauté de leur forme. Et en premier lieu, pour ce qui regarde l'excellence de leur nature, voici de quelle sorte elle nous fait voir la subsistance de leur Créateur.

Il est sans doute que toutes les choses qui se meuvent elles-mêmes, ne se meuvent et ne peuvent se mouvoir que pour acquérir une nouvelle perfection, ou pour se conserver dans l'état de celle où elles se trouvent actuellement : cela se voit dans le mouvement de tous les corps inférieurs et sublunaires, et dans celui même des éléments qui les composent, puisque nous voyons qu'ils ne se meuvent jamais que pour arriver à un certain lieu où ils subsistent plus commodément, où ils ont plus de facilité de se conserver et de se porter à leur perfection, et où, étant parvenus, ils se reposent et cessent de se mouvoir, par la raison que le mouvement, en ce lieu-là, serait inutile à la subsistance ou à l'accomplissement de leur être. Or les corps célestes, étant par eux-mêmes et par leur nature incorruptibles et parfaits, il est visible que le mouvement qu'ils ont ne leur peut servir à quoi que ce soit, ne pouvant pas leur servir à se conserver, puisqu'on les suppose incorruptibles, ni à se rendre plus parfaits, puisqu'on les suppose déjà tout parfaits et tout accomplis. Que s'ils ne se peuvent pas mouvoir pour eux-mêmes, puisque ce mouvement, comme l'on a vu, leur est inutile, il s'ensuit de là qu'ils ne se peuvent pas mouvoir par eux-mêmes, puisque, en effet, tout ce qui se meut par soi-même ne se peut mouvoir que pour soi-même; et ainsi s'ils ont quelque mouvement, comme l'expérience nous le fait connaître, il faut sans doute qu'il leur vienne du dehors, et qu'il leur soit imprimé par un moteur étranger et

supérieur, qui fait servir leurs révolutions et leurs courses au bien de l'univers, et particulièrement à celui des causes inférieures et élémentaires : et ce moteur ne peut être que Dieu même, puisque c'est proprement ce que nous entendons par ce mot de Dieu. Et c'est ainsi, messieurs, que la considération d'un parfait mobile, comme est le ciel, élève nos pensées à la connaissance d'un parfait moteur, d'un moteur indépendant, d'un moteur immobile.

Que si le mouvement d'un mobile de cette sorte, à le prendre en général, demande et suppose nécessairement un moteur immobile et qui donne le mouvement sans le recevoir, que dirons-nous, s'il vous plaît, de tant de motions différentes que nous découvrons dans les astres, si nous observons avec attention ou les diverses routes qu'ils tiennent ou les divers espaces de temps qu'ils emploient dans leurs révolutions? En effet, les globes célestes, comme incorruptibles et accomplis de leur nature, ne pouvant ni perdre ni acquérir aucune perfection par le mouvement, selon qu'il a été déjà remarqué, on ne peut douter qu'ils ne soient d'eux-mêmes très indifférents à recevoir toute sorte d'agitation, à se mouvoir avec plus ou moins de rapidité, sur mêmes ou divers pôles, en mêmes ou divers sens, soit du septentrion au midi, soit du couchant au levant, ou au contraire.

Il faut donc qu'il y ait un être élevé au-dessus d'eux qui les conduise, comme dépendants de sa Providence, qui détermine la variété de leurs mouvements, qui leur en prescrive la route et la mesure, et qui rapporte les divers effets qui naissent du concert et de l'harmonie de ses différents mouvements, ou au bien commun de l'univers, ou au bien particulier des corps inférieurs qui le composent, et qui ont besoin, pour se maintenir, des diverses influences qu'ils reçoivent de la diversité de ces mouvements célestes. Mais, posé qu'il y ait un moteur parfait et en même temps, incapable de mouvement, qui soit la cause de celui des astres et des cieux, il faut qu'il les meuve pour une fin qui soit la règle de leur mouvement; et cette fin ne peut être que le bien et la conservation des choses inférieures par l'influence des supérieures, comme nous venons de le remarquer. Or tout principe qui agit pour une fin où il adresse son action, doit être un principe raisonnable et intelligent, parce que la fin qui meut un ouvrier et qui doit être le dernier effet de son ouvrage, ne peut pas servir à l'ouvrier pour produire cet ouvrage, en tant qu'elle existe réellement en elle-même, puisqu'elle n'existe effectivement en elle-même que dans le temps que l'ouvrage s'accomplit et qu'il reçoit sa dernière perfection : elle ne peut donc servir à l'ouvrier pour produire son ouvrage qu'en tant qu'elle subsiste dans l'intelligence de l'ouvrier même, qui la considère comme le but et le dernier objet où il rapporte la construction de son ouvrage. Or nous avons vu que le souverain agent qui meut les astres et les cieux, les meut et les conduit dans leur mouvement pour une fin qui est la subsistance ou la perfection de la partie inférieure du monde, par le mélange des divers degrés des influences célestes, et par la constante vicissitude des saisons qui diversifie la proportion de ces influences; il faut donc que ce moteur soit un principe intellectuel et raisonnable, qui voit et connaît toutes choses dans lui-même et hors de lui-même, et qui leur donne ou conserve l'existence dans le temps, suivant les vues et les idées qu'il en a formées dans l'éternité. Mais ce principe qui agit avec raison en mouvant les cieux et qui, avant que de les mouvoir, connaît la fin où il adresse leur mouvement, qu'est-ce autre chose si ce n'est Dieu, qui les gouverne comme il lui plaît et qui en fait des ministres et des miroirs de sa sagesse éternelle, après en avoir fait des chefs-d'œuvre et des miracles de sa toute-puissance? Oui, mes chers frères, souffrez, s'il vous plaît, que je vous le dise une seconde fois: si tout effet dont la production dépend de la vue d'une fin où il doit se terminer, demande un agent spirituel et connaissant, qui forme et dresse cet effet sur l'idée de cette fin, ne faut-il pas qu'un ouvrier intelligent ait ordonné l'économie et la proportion des mouvements célestes, l'ordre, la mesure et la règle de leurs mouvements, ne pouvant dépendre que de la fin où tendent ces mêmes mouvements, et la fin ne pouvant, en qualité de cause, concourir à l'ouvrage dont elle est la fin, qu'en tant qu'elle possède un être idéal et intentionnel, comme parlent les écoles, et qu'elle imprime son image dans l'entendement de l'ouvrier?

Certes, messieurs, ce raisonnement, tout simple et tout naturel, fait une si vive et si profonde impression dans l'esprit de ceux qui se donnent le loisir de le bien peser et d'en pénétrer la force et l'évidence, qu'il est impossible qu'ils n'en demeurent convaincus.

Mais quand nous n'emploierions, en ce sujet aucune sorte de méditation ou de discours, et que nous en laisserions tout le jugement à nos yeux, aurions-nous besoin d'une autre lumière que la leur pour en être pleinement instruits? Car, en effet, la seule beauté de ces globes de lumière qui éclatent dans la nuit n'est-elle pas capable de toucher le cœur de ceux qui les contemplent de je ne sais quel sentiment de religion et d'effroi, qui leur imprime aussitôt l'idée et l'admiration de l'inventeur d'une si divine architecture? Levez les yeux en haut, dit Isaïe (*Isai*, XL, 26 *et sequ.*), et voyez qui a fait toutes ces choses. Il met en bataille cette armée céleste, il n'est soldat dans cette milice qu'il n'appelle par son nom, et il n'en laisse pas un seul inutile, en les appliquant tous à l'action et au travail, par une impression de sa vertu toute-puissante; et comment donc dites-vous, ô Israël : Ma voie est cachée au Seigneur, et il n'est pas en état de m'appeler en jugement : *Levate in excelsum oculos vestros, et videte quis creavit hæc : qui educit*

in numero militiam eorum, et omnes ex nomine vocat : præ multitudine fortitudinis et roboris, virtutisque ejus, neque unum reliquum fuit. Quare dicis Jacob, et loqueris Israel : abscondita est via mea a Domino, et a Deo meo judicium meum transivit? Certainement, messieurs, s'il vous souvient d'avoir jamais contemplé, dans une nuit pure et sereine, la magnificence de ce sublime et superbe trône où Dieu s'assied dans sa majesté, *Dominus in cœlo sedes ejus*, dit David (*Ps.* X, 5), *et cœlum thronus Dei est*, dit le Fils de Dieu, après David (*S. Matth.*, V, 34) : Dites-moi, ces flammes suspendues au-dessus de l'ombre et du bruit, ces rayons d'honneur et de gloire, ces feux qui apaisent les vents et toujours les orages, ne semblent-ils pas a nos yeux autant de flambeaux allumés, que les anges, pleins de respect et de crainte, tiennent en la main pour éclairer le palais et le trône de leur roi ? Ne vous représentez-vous pas ce riche édifice comme un temple d'or et de diamant, où les astres, rayonnants et embrasés d'une éternelle lumière, sont autant d'hosties qui toujours brûlent et qui demeurent toujours tout entières pour la gloire de leur adorable Créateur? Ne vous figurez-vous pas de voir un grand livre où le nom de Dieu se lit de toutes parts, et où Dieu même paraît l'avoir écrit de sa propre main, et en avoir formé les caractères sacrés avec les rayons du soleil et des étoiles; ou comme le livre de la sagesse éternelle, écrit dedans et dehors, et où l'on lit mieux dans la nuit la plus profonde que dans la plus vive clarté du midi ; ou comme un chœur de musique composé d'une infinité de chantres immortels, dont la voix n'est autre que leur lumière même, et qui font, en présence de Dieu, le charmant concert qu'il nous a lui-même dépeint par ces paroles : *Cum me laudarent simul astra matutina, et jubilarent omnes filii Dei* (*Job.*, XXXVIII, 7).

A la vérité, mes chères sœurs, dans le plein éclat et dans le midi de l'immortalité future, la gloire des bienheureux doit être un beau jour qui naîtra du jour d'une autre gloire, qui est celle du Verbe même, et ce sont les deux jours dont il est dit que l'un des deux formera l'autre, et lui donnera tout ce qu'il aura de lumière : *Dies diei eructat verbum* (*Ps.* XVIII, 3), c'est-à-dire que le jour de la gloire de Dieu produira le jour de la gloire des saints, et le fera rayonner de la splendeur que les saints mêmes puiseront dans le Verbe en le contemplant dans lui-même et face à face : mais dans la nuit d'ignorance où nous vivons maintenant, c'est la nuit même qui nous découvre la magnificence du Verbe, et qui nous fait entrevoir dans les ombres de la foi, ce que nous verrons pleinement et à découvert dans la lumière de la gloire. Et ainsi le même David qui nous a dit : *Dies diei eructat verbum*, nous a dit aussi immédiatement ensuite : *Et nox nocti indicat scientiam;* la nuit, dit-il, enseigne la nuit ; c'est-à-dire que les ténèbres de la nuit du monde éclairent celles de la nuit de notre ignorance, en nous donnant lieu de mieux découvrir et de mieux comprendre la beauté des cieux et des astres, qui nous prêchent celle de leur ouvrier ; car il venait de dire dans le même psaume : *Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.* C'est de cette sorte, mes chères sœurs, que la parole éternelle de Dieu se fait entendre généralement à tous les hommes dans la voix des cieux et des étoiles, qui en font l'ornement et la parure : *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum.* Comme nous voyons aujourd'hui que l'extraordinaire et mystérieuse clarté d'un nouvel astre va révéler aux gentils ce même Verbe éternel de Dieu, non environné de la splendeur de sa divinité, mais enveloppé de la nuit et des ténèbres de notre chair, dont il est dit : *Et posuit tenebras latibulum suum* (*Ps.* XVII, 12). Et ici, mes frères, redoublez votre attention, je vous en conjure.

S'il nous est permis à toute heure de repaître et de rassasier nos yeux de la vue de ce beau spectacle et de ce théâtre céleste, où les vestiges et les caractères du doigt de Dieu se manifestent et reluisent de toutes parts, où il a allumé lui-même des feux immortels pour enrichir et parer le triomphe de sa gloire ; et où les étoiles, si je l'ose dire, semblent autant d'yeux éternellement ouverts dont il regarde ses élus qui voyagent sur la terre, n'est-ce pas à nous la dernière honte et la dernière bassesse de courage que d'attacher notre vue et notre amour à l'abjection, à la difformité et à la corruption misérable du lieu où nous naissons et où nous vivons d'une vie qui est un mal dont il nous faut mourir? Quel jugement feriez-vous d'un homme, s'il y en peut avoir, qui aimerait mieux demeurer enfermé toute sa vie dans des cavernes infectes, ténébreuses et environnées de dragons, que d'avoir à vivre dans un séjour magnifique et élevé, d'où il pourrait découvrir, quand il voudrait, toute la pompe et toutes les merveilles de l'univers? Ne faudrait-il pas que cet homme-là ne fût pas un homme, mais une brute stupide et insensée, et ne lui pourrait-on pas appliquer avec raison ces paroles du roi-prophète : *Homo cum in honore esset, non intellexit : comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis?* Mais à Dieu ne plaise, mes chers frères, qu'il y ait une âme parmi nous capable d'une si folle disposition, et qui mît plutôt son plaisir à détourner et à courber sa vue vers les ordures et vers l'infection qui couvrent la face de la terre, qu'à l'élever vers cette machine admirable du ciel qui, dans l'excellence et dans le bel ordre de toutes ses parties, nous parle sans cesse de la grandeur, de la sagesse et de la miséricorde de son ouvrier. C'est en effet ce noble spectacle qui nous conduit enfin à la vue et au pied du trône de son éternel et divin ouvrier, comme l'étoile de ce jour conduit les rois d'Orient à la crèche de Bethléhem, où se repose leur libérateur et leur Dieu. Et de vrai, messieurs, quel avantage pouvons-nous trouver dans la recherche et dans la demeure de ce siècle corrompu, où la reli-

gion est en opprobre et le libertinage en honneur, qu'une tentation continuelle, et souvent même une totale extinction de notre foi? C'est ce qui a fait dire au saint roi David qu'il aimait mieux vivre indigent et méprisable (*Ps.* XXXVIII, 11), c'est-à-dire dans la maison de son Dieu, dans le temple qui avait été fabriqué sur le modèle des cieux, que de régner dans les superbes palais des méchants.

Et remarquez aussi, je vous prie, mes chères sœurs, qu'au lieu que les mages s'approchent du Sauveur quand ils regardent au ciel et qu'ils voyagent sous la conduite de l'étoile, ils courent risque au contraire d'être cause de sa perte, et de se priver de la joie de le voir et de l'adorer, en s'engageant dans la ville et en s'y arrêtant pour s'enquérir du lieu de sa demeure : *Ecce magi ab oriente venerunt Hierosolymam, dicentes : Ubi natus est rex Judæorum? Vidimus enim stellam ejus in oriente, et venimus adorare eum.* Et qu'arrive-t-il ensuite de cette nouvelle apportée par ces princes du Levant? Dès le moment que le roi en eut avis, dit l'Evangile, il fut troublé, et en même temps toute la ville avec lui : *Audiens autem Herodes rex turbatus est, et omnis Hierosolyma cum ipso* (*S. Matth.*, II, 3). Certes, messieurs, nous avons ici un exemple mémorable de l'étrange aveuglement des hommes infidèles et pécheurs; car il n'est rien de plus déplorable que de s'effrayer à l'abord de son Sauveur, et au récit de sa venue dans le monde, et de n'être pas moins étonné de la promesse des plus grands biens, qu'on le doit être de la menace des plus grands maux. Or c'est l'esprit d'étourdissement qui vient de saisir toute la ville de Jérusalem, et qui paraît avec plus d'éclat en la personne de leur roi. Car observez, je vous prie, dans cette conjoncture l'égarement de ce prince. Ayant appris les discours qu'avaient tenus ces rois étrangers, il fait assembler le conseil des prêtres et des scribes, et veut savoir d'eux où devait naître le Messie selon les oracles de leurs prophètes. Mais, ô monarque insensé, si les docteurs que vous consultez savent bien le lieu où doit naître le Messie, comment peuvent-ils en être assurés, à moins qu'ils ne l'aient appris ou de Dieu même ou des ministres inspirés de son Esprit? Et si Dieu le leur a révélé, comment vous flattez-vous de pouvoir le démentir, et empêcher l'accomplissement des oracles de sa bouche? De quoi vous sert de les consulter, si vous ne voulez pas les croire? Et si vous vous estimez obligé d'ajouter foi à ce qu'ils diront de la part de Dieu, comment est-ce que vous vous croyez assez puissant pour renverser ce qu'ils vous diront au nom de Dieu même? Si vous n'êtes pas persuadé que Dieu prévoit infailliblement toutes choses, comment vous tenez-vous obligé de le croire? Et si au contraire vous êtes bien convaincu qu'il sait toutes choses, ne faut-il pas que vous le soyez en même temps qu'il n'y a rien de plus déraisonnable que de s'opposer à l'exécution de ses desseins? Si vous devez le croire comme tout sage, ne devez-vous pas le craindre aussi comme tout puissant, et reconnaître l'invincible force de sa volonté? Ne comprenez-vous pas, ô prince aveugle, que si vous êtes tenu d'acquiescer à la parole de ses prophètes, vous ne pouvez pas les faire mentir; et que si vous pouvez les faire mentir, vous n'êtes pas tenu de les croire? Et cela étant, à quoi bon les consulter? Ou cessez donc, je vous prie, absolument de vous enquérir des divins prophètes, ou cessez au moins de les consulter, pour avoir lieu de perdre le roi dont ils vous marqueront la mission et la naissance. Ne savaient-ils pas aussi bien le temps qu'il vivrait et règnerait sur la terre, qu'ils savaient le lieu de sa naissance? N'est-ce pas un même esprit surnaturel et divin, qui leur avait révélé l'un et l'autre? Et comment donc vous figurez-vous qu'ils ne pouvaient pas se méprendre en l'un, et qu'ils pouvaient se tromper en l'autre, puisque vous ne souhaitez de savoir le lieu de sa nativité que pour le détruire et pour prévenir l'établissement de son règne, quoiqu'on vous eût prédit le dernier aussi bien que le premier? Car écoutez ce que vous répondent ces prêtres et ces scribes, que vous assemblez pour apprendre d'eux en quel pays devait naître le Messie, selon le témoignage des divins prophètes. Ils vous répondent que ce serait en Bethléem de Juda, et ils vous le prouvent par ces paroles du prophète Michée : Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre de toutes parmi celles des princes de Juda; car c'est de toi qu'on verra sortir un souverain qui aura la conduite de mon peuple d'Israel. Voyez donc, Hérode, que ce saint prophète vous prédit deux choses touchant la personne du Messie : l'une, qu'il naîtrait dans la ville de Bethléem, et l'autre qu'il gouvernerait le peuple d'Israel; et cependant vous voulez bien croire la première, qui regarde le lieu de sa naissance; et en même temps vous ne craignez pas de contredire la seconde, qui concerne la principauté qu'il exercerait en Israël. Que si Dieu ne parle ni en l'une ni en l'autre, il vous est permis de désavouer l'une et l'autre également : mais au contraire si c'est Dieu qui parle en toutes les deux, et qui prédit aussi bien le règne de son Fils que le lieu de sa naissance, ou vous avez l'esprit égaré, ou vous devez ajouter une même foi à l'une et à l'autre, puisque vous les voyez toutes deux fondées sur un même texte et sur un même oracle d'autorité divine : et toutefois vous recevez l'une et rejetez l'autre : vous recevez celle qui marque le lieu de sa naissance, et vous rejetez celle qui porte le temps de son empire, et vous prétendez même, par un déplorable aveuglement d'esprit, vous prévaloir de la première, pour ruiner la seconde. Et comment cela? En voulant savoir où il était né selon les prophètes, pour avoir lieu de l'exterminer et d'empêcher l'établissement de sa royauté et l'accomplissement des oracles de ses prophètes. Et après tout, prince malheu-

reux, quel est le sujet de votre inquiétude et de votre trouble ? Car si l'enfant que vous redoutez, est un enfant ordinaire et du commun, quelle raison pouvez-vous avoir de le craindre ? Et au contraire, si c'est un enfant adorable et divin et le roi de tous les siècles, êtes-vous capable de lui donner de la crainte et devez-vous en avoir vous-même de sa venue dans le monde ? Ou quel ombrage peut vous donner un souverain envoyé de Dieu pour la délivrance de tous les hommes, qui ne paraît pas sous votre règne pour commander, mais pour obéïr, et qui ne vient pas pour ôter la couronne aux rois de la terre, mais leur en mériter une plus riche et plus assurée dans le ciel ? *Regem venire quid times ?* vous dit à vous-même sa sainte Eglise. *Non eripit mortalia, qui regna dat cœlestia.*

Mais qu'est-il besoin de raisonner ici contre Hérode ? Nous apprenons en la personne de ce roi le commun malheur des idolâtres de ce siècle : car comme Hérode se trouble à la nouvelle de la venue du Messie, et se met en peine de se délivrer de son libérateur même ; ainsi, par un désordre plus étrange encore, le pécheur qui voudrait régner dans la licence de ses déréglements, ferme l'oreille à la voix de ceux qui lui parlent de son Sauveur, et se persuade que le remède de son infirmité est de ne point connaître le médecin qui peut la guérir. La plaie de ces gens-là, comme parle l'Ecriture, est une plaie désespérée qui ne souffre pas que le médecin y porte la main. *Plaga desperabilis quæ renuit curari* (*Jerem.*, XV, 18).

Oui, c'est ici, mes sœurs, que se confond toute leur raison, et que s'engloutit leur imaginaire sagesse. *Et sapientia eorum devorata est.* Et en effet, pécheur, qui vous affligez de la pensée des biens éternels que vous annonce l'Evangile, si vous ne croyez point l'Evangile même qui vous les propose, quel est le sujet de votre douleur ? Et si vous le croyez véritable autant qu'il l'est, dites-nous encore quel est le sujet de votre douleur ? Ne faut-il pas que votre âme soit troublée autant ou plus que celle d'Hérode, *Audiens autem hæc Herodes, turbatus est*, si vous vous ennuyez d'entendre parler de votre Sauveur et des moyens de votre salut éternel ? Car si vous ne croyez point cette éternité, ne l'espérez, ni ne la craignez, puisque nul n'espère ni ne craint ce qu'il ne croit pas, et au contraire, si vous la croyez, pourquoi la craignez-vous, puisque vous la pouvez espérer, et qu'il vous suffit de la désirer pour l'acquérir ? Toutefois, messieurs, par un terrible jugement de Dieu la prédication de la beatitude à venir, qui est une source de joie ineffable aux gens de bien et aux enfants de Dieu, est au contraire un sujet d'ennui et d'inquiétude aux enfants du siècle et aux méchants, comme un même esprit du Seigneur était un esprit de désordre dans Saül et de sagesse dans David. C'est cet esprit de tournoiment que Dieu répand de la coupe de sa colère dans la conscience des réprouvés, cet esprit terrible qui les aveugle et les enivre tout ensemble, selon ces paroles du prophète : Dieu a versé, dit-il (*Isa.*, XIX, 14), au milieu d'eux un esprit de trouble et de vertige, et on les a vus chanceler et broncher dans toutes leurs démarches, comme des ivrognes étourdis des fumées du vin. *Et Dominus miscuit in medio ejus spiritum vertiginis : et errare fecerunt Ægyptum in omni opere suo, sicut errat ebrius et vomens.* Et qu'arrive-t-il enfin, Seigneur, à ces méprisants et endurcis rebelles de votre parole et de votre loi ? Parce, leur dit-il, que vous avez rebuté mes remontrances, mes conseils et mes bienfaits, *quia despexistis omne consilium meum et increpationes meas neglexistis*, je me rirai à mon tour de votre perte et m'en moquerai, lorsque vous serez accablés des maux que vous avez appréhendés : *Ego quoque in interitu vestro ridebo, et subsannabo, cum id quod timebatis advenerit* (*Prov.*, I, 26).

Mais la folie de ces âmes dures et impénitentes ne paraît pas seulement en ce qu'elles apprennent avec chagrin le mystère de leur salut, ainsi qu'Hérode se trouble à la nouvelle de l'apparition de son Rédempteur, elles l'imitent de plus en ce qu'il fit depuis qu'il eût su cette salutaire nouvelle. Car comme ce prince effrayé, se porte à consulter les divins ministres pour l'intérêt d'une domination temporelle, et se sert même des livres saints et des révélations de l'esprit divin pour satisfaire son impiété, ainsi les méchants, ou pour dire mieux les hypocrites et les faux dévôts, charmés d'un côté par la douceur temporelle du vice et effrayés de l'autre par l'austérité de la vertu, prennent à toute heure l'avis des interprètes de la loi de Dieu et des théologiens que nous appelons communément casuistes, pour savoir d'eux s'il est véritable, comme l'on dit, que Jésus-Christ et ses disciples doivent naître en Bethléem, cela veut dire, chrétiens, si c'est un dogme et une vérité de la religion du Fils de Dieu, que nous soyons obligés de vivre en ce monde dans un esprit de pauvreté et de bassesse, et d'une manière bienséante à ceux qui seraient nés comme Jésus-Christ dans une crèche ; si le chemin du salut est aussi étroit et aussi rude qu'on nous le dépeint, et s'il n'y a point d'autre voie que le jeûne ou la mortification des sens pour naître et vivre dans le sein de la Bethléem spirituelle, qui est l'Eglise, et pour être faits les membres mystiques du céleste et divin enfant venu au monde au cœur de l'hiver, dans l'abjection, dans la puanteur et le fumier d'une étable. Et plût à Dieu, chères âmes, que ceux qui ont reçu de la main de Dieu la clef d'intelligence, et qui ont charge d'ouvrir ou de fermer aux pécheurs l'entrée du ciel, selon qu'ils les trouvent disposés, ne craignissent point de leur enseigner sincèrement cette rude science de servir Dieu, et l'indispensable nécessité où ils sont de naître, ou pour mieux dire de renaître avec leur Sauveur en Bethléem, et dans la crèche même de Bethléem, et de parvenir à la jouissance de sa gloire par l'épreuve de ses humiliations et de ses douleurs ! Mais

parmi ces docteurs de la loi de Dieu, et ces directeurs, comme on les appelle, des consciences, combien voit-on, si je l'ose dire, d'enchanteurs et de maîtres mercenaires qui font profession de flatter l'hypocrisie et la mollesse de ceux qui les consultent et qui ne craignent pas de leur soutenir, ou de leur avouer que le même Dieu qui est né dans l'étable et dans la crèche de Bethléem peut naître encore tous les jours, non pas en lui-même, mais en nous, dans l'or et dans la pourpre, et dans les plus molles et plus riches couches des souverains? Car comme nous mourons tous les jours dans la vie du corps à mesure qu'elle passe et qu'elle continue de s'affaiblir, ainsi nous naissons tous les jours dans la vie de l'esprit, à proportion qu'elle s'avance et se fortifie par la grâce qui nous la donne; en sorte que le moment ou le jour de notre mort est celui même où nous achevons de naître en la vie chrétienne et en la vie de la foi : d'où vient que la mort des martyrs est communément appelée dans l'Eglise la naissance des martyrs, parce qu'en achevant de mourir dans leur martyre selon la vie de leur corps, ils achèvent aussi de naître ou de renaître par la grâce selon la vie de leur esprit. Nous naissons donc tous les jours comme chrétiens, mes chères sœurs, mais ce n'est pas dans l'éclat et dans le faste que nous devons naître en cette qualité, c'est dans Bethléem, c'est dans la crèche, c'est dans l'état d'indigence et de bassesse où les mages trouvent et adorent leur Sauveur. Ceux qui nous enseignent un autre Evangile nous séduisent, et ce sont aussi les maîtres d'erreur et de mensonge, contre qui Dieu même s'est enflammé d'une juste indignation par ces paroles : Malheur à vous qui faites des carreaux mous et délicats (*Ezech.*, XIII, 18), et qui les mettez sous le coude et sous la tête de toute sorte de personnes pour les affaiblir et pour les perdre! Et il venait de dire de ces mêmes faux prophètes : Ils trompent mon peuple en lui disant qu'il y a paix où il n'y a point de paix; ils font comme ceux qui bâtissent une muraille et qui se contentent de la plâtrer de boue au dehors, au lieu de la bâtir à chaux et à sable par dedans; mais dites à ceux qui la plâtrent ainsi sans l'affermir avec du mortier, qu'elle tombera par terre, car je ferai venir un torrent de pluie et un orage impétueux mêlé de grosses pierres pour l'abattre et pour l'écraser. Mais, ô faux prophètes et corrupteurs de la vérité de l'Evangile, qui rendez odieux par vos flatteries les ouvriers fidèles, qui sans intérêt ou respect humain, enseignent aux pécheurs les voies de Dieu et du salut, écoutez un peu la juste vengeance qui doit tôt ou tard éclater sur vous et sur la lâcheté de vos déguisements mercenaires. Je renverserai la muraille, dit le Seigneur, que vous avez couverte de boue et de plâtre, et je ne déchargerai pas seulement le feu de ma colère sur cette muraille, mais encore sur ceux qui l'ont plâtrée; et j'envelopperai de cette manière les ouvriers dans les ruines de leurs ouvrages. Et quel était le motif ou le salaire qui faisait agir ces anciens flatteurs et meurtriers des âmes? Ils corrompent le sens de ma loi et de ma doctrine, dit le Seigneur, pour une poignée d'orge et pour un morceau de pain, afin de condamner à la mort les innocents et de justifier les coupables. *Et violabant me ad populum meum propter pugillum hordei, et fragmen panis, ut interficerent animas, quæ non moriuntur, et vivificarent animas quæ non vivunt, mentientes populo meo credenti mendaciis.*

Mais, si ceux qui viennent vous consulter, se rendent en quelque sorte les imitateurs du roi Hérode, et ne s'adressent effectivement à vous que pour avoir lieu, comme lui, de se satisfaire dans leurs cupidités mondaines; vous devriez au moins imiter les prêtres et les scribes dont il recherche l'avis en ce jour-ci, et qui lui répondent sans déguisement et avec franchise, selon ce qu'ils lisaient dans les sacrés livres de leurs prophètes touchant le lieu de la naissance du Messie, et de la puissance qu'il devait avoir sur Israël; et ainsi votre conduite, dans cette occasion, est d'autant plus noire et plus criminelle, qu'elle est condamnée par l'exemple même de celle des prêtres et des scribes qui parlent ingénument à leur propre prince en lui répondant selon la règle de la loi divine, dont ils étaient les interprètes, quoique d'ailleurs ils fussent tout pleins de malice et d'impiété, et qu'ils dussent un jour déclarer la guerre au Fils de Dieu, et le faire mourir comme un scélérat sur une croix, après l'avoir reconnu pour leur juste roi en enseignant le lieu de sa naissance à un roi tyran et parricide de ce divin Roi. Toutefois, messieurs, le principe de ce désordre ne se doit pas bien souvent imputer à l'ignorance ou à la faiblesse de nos maîtres spirituels, ou des conducteurs de nos consciences; il en est partout, grâces à Dieu, de très-éclairés dans la science des choses saintes, et très-courageux à la dispenser avec fidélité à toute sorte de personnes : mais ils ont beau leur représenter le mal qu'ils aiment, et les terribles jugements de Dieu qu'ils méprisent; ils ont beau leur mettre devant les yeux que ce n'est pas dans le louvre de Jérusalem, mais dans la grotte de Bethléhem, que le Fils de Dieu a bien voulu se manifester aux hommes, et qu'il veut être imité à cet égard par tous ceux qui embrassent sa croix et sa doctrine, ou ils témoignent ouvertement d'être trop faibles pour le pouvoir imiter en ce point-là, ou ils font mine seulement de le vouloir faire et d'être prêts à lui rendre hommage, en qualité d'amateurs de sa bassesse, quoiqu'ils en soient très-éloignés dans le cœur, comme Hérode feint aujourd'hui d'avoir dessein de le visiter et de lui rendre ses adorations après les Mages, quoiqu'il ne songeât en effet qu'à s'en défaire et à l'exterminer par toutes les voies qui seraient en son pouvoir. Enquérez-vous, dit-il, avec soin de cet enfant, et quand vous l'aurez rencontré mandez-le moi, afin que je puisse le voir et l'adorer à votre exemple : *Ut et ego veniens adorem eum.*

Voilà ce qui arrive, mes sœurs, à ces âmes lâches et hypocrites qui, ne pouvant se résoudre à se conduire en vrais chrétiens, et à mener une vie conforme à celle d'un Dieu né dans le village et dans les incommodités de la pauvreté, consultent incessamment des docteurs de cour et à la mode pour savoir si la voie de Dieu est en effet aussi étroite qu'on la prêche dans les chaires; si l'on ne peut pas trouver Jésus-Christ parmi les grands et dans les villes, aussi bien que dans la campagne et parmi les petits de ce siècle, ou s'il ne suffit pas au moins de le visiter et de l'adorer dans ses églises et sur ses autels où il repose sous le voile de ses mystères, pour lui rendre en ces lieux-là des hommages vains et extérieurs, comme étaient ceux qu'entendait le roi Hérode, et sans aucun véritable dessein d'accompagner les offrandes de leurs prières de celles de leurs œuvres, et les hosties de leur bouche de celles de leurs mains, qui sont la justice, la miséricorde, le soulagement des pauvres et la consolation des affligés. Car c'est, messieurs, effectivement une même chose de faire mine de le vouloir adorer comme faisait ce prince profane, et de le vouloir adorer seulement de bouche, de parole et par grimace, et non pas intérieurement et dans le cœur, par un vrai désir de nous consacrer à son service, et de le glorifier dans l'imitation de sa patience, de son humilité et de son amour: *Populus hic*, dit le Seigneur, *labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me* (*S. Matth.*, XV, 8; *Isa.*, XXIX, 13).

Mais il n'en est pas ainsi, messieurs, des saints voyageurs dont je vous parle, et de ces saints rois venus d'Orient, en pèlerinage, pour offrir leurs vœux au Dieu nouveau-né, qu'ils reconnaissent pour leur unique libérateur; car ils l'abordent chargés de présents vraiment royaux et mystérieux tout ensemble; et ils ne viennent pas seulement fléchir le genou devant sa crèche et lui chanter des hymnes de triomphe et de victoire; mais le combler, s'il faut ainsi dire, à pleines mains, de la richesse de leurs dons, afin que nous fussions, tous tant que nous sommes, les imitateurs de leur sincère et solide piété, et de quelle sorte nous devons nous y conduire; c'est ce que j'ai dessein de vous faire voir au second point de ce discours.

Une des raisons qui nous oblige le plus à révérer ces religieux princes, et à prendre leur dévotion pour modèle de la nôtre, est l'avantage qu'il a plu à Dieu de leur donner sur le peuple judaïque, quoiqu'il l'eût choisi pour son peuple particulier et favori. Les Juifs avaient eu, depuis plusieurs siècles, un grand nombre de prophètes envoyés de Dieu et éclairés de la lumière de son esprit, et ces prophètes n'avaient cessé de leur annoncer les qualités de leur Messie et de leur marquer le temps précis de sa venue dans le monde; et cependant, quoiqu'il eût paru justement dans ce temps-là, ils le rejettent et refusent de le connaître; les Mages, au contraire, ne pouvaient avoir qu'une seule prophétie et un seul témoignage de leurs ancêtres pour motif de leur conversion et de leur foi; et même, chrétiens, une prophétie prononcée par un homme infâme, et corrompu dans sa religion et ses mœurs, et toutefois ils n'hésitent point, ils reconnaissent d'abord le prince annoncé dans leur pays par cette ancienne et unique prophétie, et ils ne veulent point d'autre témoignage que celui du nouvel astre qui leur apparaît suivant les termes de cette même prophétie que vous entendrez tout à l'heure; ils se laissent persuader à la seule vue de cette étoile, et ils n'attendent pas qu'on vienne chez eux leur publier la naissance de ce prince; ils se préparent, ils se mettent en chemin pour l'aller trouver, et ils lui apportent de riches présents, comme autant de gages de leur souveraine vénération. Or la prédication dont je parle ici, mes chères sœurs, est celle qui fut faite par le prophète Balaam dans le pays d'où nos Mages sont venus, lorsqu'étant priés par le roi des Moabites de maudire le peuple d'Israël, il le bénit au contraire jusqu'à trois fois, et dans la troisième bénédiction il se servit de ces paroles mémorables: Une étoile se lèvera de Jacob et une verge poussera d'Israël, elle frappera les princes de Moab, et ravagera toutes les provinces des enfants de Seth. *Orietur stella ex Jacob, et virga consurget ex Israël, et percutiet duces Moab, vastabitque omnes filios Seth* (*Num.*, XXIV, 17).

Ces paroles de Balaam, qui contenaient une prédiction manifeste du Messie, sous l'image et sous l'idée d'une étoile, s'étant conservées dans les peuples du Levant, par le moyen de la tradition de leurs aïeux, Dieu, dans le moment de la naissance du Sauveur, fit voir à ces peuples une étoile extraordinaire et miraculeuse, comme la marque d'un nouveau prodige arrivé dans la nature, et les savants du pays, qui de tout temps s'étaient adonnés à la spéculation des astres, étant frappés de cette nouvelle apparition, ou de ce nouveau phénomène dans le ciel, comme parlent les astrologues, ils n'eurent pas de peine à juger que c'était l'étoile autrefois marquée par leur ancien et fameux prophète Balaam, et sous l'image de laquelle il avait prédit au roi des Moabites la naissance d'un prince admirable en Israël, et d'un monarque destiné de Dieu à triompher de toutes les nations Et ainsi nos mages originaires du même pays étant de ceux qui, à la vue de cet astre, reconnurent ce prince tout divin, se résolurent d'aller en diligence le trouver en la Judée, pour se jeter aux pieds d'un enfant si merveilleux, pour l'adorer même dans son berceau, et pour lui faire hommage de leur couronne par l'offrande de leurs présents. *Et obtulerunt ei*, dit l'Evangile, *aurum, thus et myrrham.*

Cependant, messieurs, remarquez ici les divers mystères de la divine providence, et de la part de celui qui fit cette prophétie. *Orietur stella ex Jacob*, etc., et de la part du moyen dont Dieu se sert pour éclairer l'âme de ce prophète. Balaam, que Dieu choisit

pour être l'organe et le ministre d'une prophétie si importante, était un méchant et un scélérat, qui trafiquait des enchantements de son art magique, et qui donna même conseil au roi Balac d'envoyer des femmes dans le camp des Israélites pour les solliciter à l'idolatrie (*Num.*, XXXI, 15), et pour corrompre leur pudicité par l'impudente prostitution de ces perdues : et aussi Dieu pour nous faire voir que cet homme impie n'agissait pas en cette rencontre par lui-même, ou par la lumière de son propre esprit, voulut l'humilier et le couvrir de la dernière de toutes les hontes, en le rendant écolier, s'il faut ainsi dire, de la plus stupide de toutes les brutes, et en donnant l'usage de la parole à sa propre ânesse, pour l'instruire, pour lui apprendre son devoir, et pour nous faire connaître en même temps qu'il n'est pas étrange que Dieu se serve des méchants et des réprouvés pour les inspirer, et pour les faire parler comme il lui plaît de la grandeur de ses mystères, puisqu'il peut aussi, quand il veut, ouvrir la bouche, selon le langage de l'Ecriture, aux plus insensées de toutes les bêtes, et qui étant privées naturellement de l'usage de la raison, le sont aussi de celui de la parole. Mais nos sages princes, mes chères sœurs, se sont bien gardés de rien confondre en cette occasion : ils ont bien su démêler ce qui venait du côté de Dieu, de ce qui venait du côté des hommes, et à leur égard, ni l'impiété ni l'ignorance de Balaam n'ont obscurci en aucune sorte les lumières et les grâces prophétiques que l'esprit de Dieu avait répandues dans celui de cet imposteur et de cet esclave des démons. Les Juifs, au contraire, quand un prophète leur parlait extraordinairement de la part de Dieu, ne prenaient pas garde à ce qui pouvait le favoriser du côté de Dieu, ni aux vrais miracles que Dieu faisait devant leurs yeux, pour autoriser la vérité de sa mission, mais s'attachaient bien plutôt à critiquer sur ses actions et sur sa conduite, quelque pure et sainte qu'elle pût être, et se croyaient dispensés d'ajouter foi à ses paroles, dès qu'ils pensaient avoir remarqué quelque désordre et quelque tache, quoiqu'imaginaire, dans ses mœurs : et ainsi, mes sœurs, ils osaient traiter le Fils de Dieu même, d'homme relâché dans sa manière de vivre, en l'accusant d'aimer la bonne chère et la compagnie des pécheurs, pour avoir prétexte en cela de rejeter son Evangile, et de ne pas croire aux miracles qu'il faisait, ou en guérissant toute sorte de malades ou en ressuscitant les morts. La foi de nos mages était bien plus pure et mieux réglée que celle des Juifs, puisqu'en jugeant de ce qu'avait dit de la part de Dieu un méchant homme, ils n'eurent aucun égard aux imperfections ou aux brutalités de cet homme, mais bien à la vertu de l'esprit de Dieu qui le mouvait, et qui le portait, malgré qu'il en eût, à bénir son peuple, et à rendre en même temps un témoignage solennel de la puissance et de la dignité divine du libérateur de son peuple.

Le second mystère des conseils de Dieu que nous devons remarquer en ce sujet, est que Dieu appelle le peuple gentil à la lumière et à la connaissance de l'Evangile de son Fils, par le moyen de l'apparition et de la splendeur d'un nouvel astre : et autant que nous pouvons en juger, mes sœurs, Dieu a voulu se servir de ce moyen pour deux raisons très-considérables : l'une pour désigner la nature et la qualité des biens qui nous sont promis dans la loi de grâce et de salut, et l'autre pour marquer la généralité et la multitude innombrable des élus, qui seront admis à la jouissance de ces mêmes biens. *Vidi turbam magnam, quam dinumerare nemo poterat* (*Apoc.*, VII, 9). Et pour ce qui regarde la première raison, rien était-il plus convenable à la sagesse infinie de Dieu, que d'exprimer par la vue d'une étoile les biens éternels, et vraiment célestes, qu'il a réservés à ses enfants et aux associés de sa nouvelle alliance avec les hommes? Et pour la seconde, comme Dieu a fait les étoiles pour servir généralement à tous les hommes par leur clarté, et par l'influence de leur vertu, pouvait-il rien faire de plus raisonnable que de les appeler par la lumière d'une étoile à la participation d'une félicité qui leur est commune également à tous, comme ils reçoivent tous un secours égal de l'impression des cieux et des astres pour leur naissance et pour leur conservation? Compte, si tu peux, les étoiles, dit Dieu à Abraham ; tel sera le nombre de ta postérité *Numera stellas si potes, sic erit semen tuum* (*Gen.*, XV, 5). Et de quels peuples sera composée cette semence nombreuse d'Abraham? De tous indifféremment et sans exception. D'où vient que Dieu lui dit en un autre lieu : En ta semence seront bénies toutes les nations de l'univers. *Benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ* (*Ibid.*, XXII, 18).

Et certes, puisque Dieu avait appelé les Israélites à son service par la voix de certains prophètes qu'il leur envoyait de temps en temps, et qu'il avait particulièrement destinés à l'avantage de ce peuple-là, il était juste en quelque façon qu'il lui plût aussi d'appeler les autres peuples à la même grâce par un moyen qui leur fut commun avec les Juifs, et qui put les regarder aussi proprement que les Juifs mêmes, et ce moyen commun aux uns et aux autres a été la vue et le ministère d'une étoile et d'une substance supérieure et céleste, qui n'eut pas plus de liaison avec les Juifs qu'avec le reste des nations. Mais ces saints Mages, ces princes tout pleins d'intelligence et de piété ayant appris de l'apparition de leur étoile la nature toute spirituelle et toute céleste des biens qu'elle marquait, et la dispensation qui s'en devait faire généralement à tous les hommes, non dans la terre, mais dans le ciel, non dans le temps, mais dans l'éternité, il ne se faut pas étonner, mes chères sœurs, que l'équipage si abject et si peu digne de celui d'un roi temporel, où ils trouvèrent le Sauveur du monde, ne les surprit point et

ne put en rien diminuer le sentiment de soumission et de vénération suprême qu'ils avaient pour sa divine majesté. Ils savaient, mes sœurs, que cette étoile merveilleuse qui les conduisait au lieu de sa naissance ne leur marquait pas que ce fût un roi de la terre, mais du ciel, aux pieds duquel ils allaient se prosterner; que ce n'était pas par la force ni par les armes, mais par la douceur et par l'amour qu'il devait dompter tout le genre humain, et qu'il n'était pas né pour répandre un jour le sang de ces rebelles, mais le sien, pour les réduire à son obéissance, et pour les soumettre à son éternelle domination.

Et ainsi, mes sœurs, vous voyez encore un avantage signalé qu'ont les gentils en la personne de nos mages sur les Juifs, qui se promettaient un messie armé et un monarque terrien, qui à force ouverte les ferait régner sur leurs ennemis. Souvenez-vous donc, s'il vous plait, mes sœurs, en combien de sortes Dieu a voulu les élever en cette rencontre sur ces mêmes Juifs : les Juifs ont rejeté les enseignements d'une longue suite de prophètes, qui leur ont prédit leur libérateur, tel qu'il a paru; ceux-ci l'ont reçu sur le témoignage seul, et sur la seule parole d'un prophète impie, comme Balaam. Dieu fait instruire les Juifs par des hommes qui leur prêchaient en un coin du monde, et Dieu fait instruire ceux-ci par une étoile qui les prêche du haut du ciel, et qui par sa nature incorruptible et céleste leur représente le spirituel et céleste Rédempteur de toutes les nations. Les Juifs l'attendent comme un conquérant, qui donnera des batailles pour établir son empire sur le meurtre et sur le carnage des vaincus; et ceux-ci le reconnaissent comme une victime qui doit se sacrifier pour la délivrance des pécheurs, et qui doit fonder son royaume sur sa mort pour donner la vie à ses sujets, et leur faire part de son royaume même.

Et ainsi, mes sœurs, quel plus relevé et plus saint modèle de notre foi et de notre charité pouvons-nous nous proposer que celui de l'humble foi et de l'ardente charité de ces princes d'Orient envers le Fils de Dieu, puisqu'ils ne viennent pas seulement l'adorer comme leur roi, dans le chétif et misérable appareil où ils le trouvent, mais lui présenter un tribut des plus précieux et plus honorables de tous leurs biens? Comme ils furent arrivés au logis sur lequel l'étoile s'était arrêtée, ils rencontrèrent l'Enfant avec Marie, sa mère, dit l'Evangile, et se prosternant sur leur face ils l'adorèrent, et ayant ouvert leurs trésors, il lui présentèrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe : *Et apertis thesauris suis, obtulerunt ei aurum, thus et myrrham.* Ils nous enseignent par là, mes frères, qu'ils paient tribut à un roi qui n'a point coutume de partager avec ses sujets, et qui exige d'eux une offrande générale de toute leur personne, de tous leurs biens et de tous leurs mouvements. L'or signifie la pureté de nos actions. Les œuvres de la sagesse, dit le Sage même, sont un or très-fin et très-pur : *Et auri primi, et purissimi fructus ejus* (*Prov.*, III, 14). L'encens marque nos oraisons et le sacrifice de nos lèvres. Que ma prière s'élève jusqu'à vous, dit le Psalmiste, comme la vapeur de l'encens qu'on vous offre : *Dirigatur oratio mea sicut incensum in conspectu tuo* (*Ps.* CXL, 2). Et la myrrhe exprime par son amertume le doux baume de la charité détrempée du fiel des regrets et des larmes de la pénitence. Quoique je sois en paix avec vous, Seigneur, dit le bon roi Ezéchias dans Isaïe, et que je vive en repos depuis le moment qu'il vous a plu de me pardonner mes offenses, toutefois, Seigneur, le triste souvenir que j'en ai toujours dans le cœur, trouble la douceur de ma consolation et remplit ma joie même de fiel et d'amertume : *Tu autem*, dit-il, *eruisti animam meam*, *ut non periret*, *et projecisti post tergum tuum omnia peccata mea* (*Isa.*, (XXXVIII, 17). Voilà la douceur de la paix qu'il ressentait pour s'être bien mis avec Dieu, et il ne laisse pas néanmoins de dire en même temps : *Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ, et in pace amaritudo mea amarissima.* Voilà l'amertume ou la myrrhe très-amère de la pénitence mêlée avec la joie de notre réconciliation avec Dieu. Et en effet cette qualité domine si fort dans la myrrhe qu'un même mot dans la langue sainte signifie l'un et l'autre, et myrrhe et amertume מר. Et ainsi, mes frères, cette sainte troupe de monarques vient nous enseigner aujourd'hui par ses présents un nouveau genre de sacrifice, où nous immolons au Verbe incarné toutes les parties de notre vie, en l'or nos actions, nos prières en l'encens et en la myrrhe les affections de notre cœur. C'est là la forme de sacrifice, qui nous avait été figurée par l'encens qu'on brûlait à Dieu dans le temple : car nous lisons dans le livre de l'Exode que Dieu commanda de l'offrir sur un autel tout couvert d'or, et parfumé d'une myrrhe très-pure et très-exquise : *Sume tibi aromata primæ myrrhæ et electæ; et unges altaria thymiamatis et holocausti* (*Exod.*, XXX, 23). Et pourquoi Dieu l'ordonna-t-il de la sorte? Sans doute, mes sœurs, pour nous témoigner que l'encens de nos prières ne le pouvait apaiser ni lui être agréable, à moins qu'il ne fût accompagné d'une pureté de vie égale à celle de l'or, et en même temps de la myrrhe ou de l'amertume d'une sincère pénitence.

Mais remarquez, s'il vous plaît, que le Fils de Dieu pouvant être considéré sous deux différents objets, ou comme subsistant dans une nature divine et immuable comme les astres, ce qui fit dire au prophète Balaam: Un astre naîtra de Jacob, *Orietur stella ex Jacob;* ou comme revêtu des infirmités de notre chair, ce qui obligea le même prophète à ajouter : Et une verge croîtra d'Israël, *Et virga consurget ex Israël*, nos sages rois ayant reconnu sous l'image d'une étoile la splendeur de sa nature divine, et sous l'idée d'une verge fragile et sortie de la terre la faiblesse de la nature humaine, ils viennent maintenant l'adorer et lui faire part de leurs

présents sous l'une et l'autre de ses diverses qualités. Et pourquoi, mes sœurs ? Pour nous apprendre par là que nous ne devons pas seulement sacrifier toute notre vie et tous nos biens en vue de la gloire et de la vertu toute-puissante, par laquelle il nous a créés et tirés du néant en qualité de Verbe éternel, mais encore en vue de la confusion et de l'infirmité où il s'est soumis en qualité de Verbe incarné pour nous créer une seconde fois, et pour nous sauver du péché par sa justice, et de la mort par la sienne. Et de vrai, chrétiens, pouvons-nous nous figurer un plus puissant et plus pressant motif de lui vouer tous nos petits biens, que de le voir anéanti et appauvri, comme dit saint Paul, pour nous enrichir, et se dépouillant volontairement de tous ses biens pour nous attendrir et pour nous rendre sensibles à ses bienfaits ? O détestable et incompréhensible dureté ! Quoi! Jésus-Christ, mon Seigneur, aurais-je bien le cœur si inhumain et si abruti que de ne pouvoir ressentir les biens que vous me faites que par les maux que vous souffrez ; que de ne pouvoir surmonter l'obstination de mon ingratitude à moins que de vous voir descendu de votre trône, et englouti dans le fond de mes misères pour vaincre la fierté de mon ingratitude même, et de ne pouvoir devenir sensibles aux grâces d'un tout bon et tout libéral bienfaiteur comme vous êtes, à moins qu'il ne les paie de son propre sang, et qu'il ne se rende malheureux lui-même pour me rendre bienheureux ? Il semble Seigneur, que notre orgueil s'offense de vos bienfaits, que nous prétendions nous venger de vos faveurs en même temps que vous portez la vengeance de nos crimes, et que notre ingratitude invincible et générale se soit élevée dans son comble par celui de vos infinies bontés.

Ah ! que nous sommes donc éloignés, messieurs, de la piété et de la ferveur admirable des princes du Levant, dont nous célébrons la fête, et qui nous font paraître dans les présents dont ils honorent un Dieu nouveau-né, et couché dans une crèche, le dévoûment qu'ils lui font de leurs personnes et de toute la suite de leur vie sur la terre, en marquant dans l'or la pureté parfaite de leurs œuvres, dans l'encens le baume et la bonne odeur de leurs prières, et dans la myrrhe la contrition, les cuisants regrets et l'amertume très-amère de leur pénitence : *In pace amaritudo mea amarissima.* Peut-être me direz-vous, tout ce que vous êtes ici de chrétiens, et d'appelés à l'héritage des enfants de Dieu, qu'à la vérité vous voyez assez que le plus grand bien et la plus haute félicité où vous puissiez arriver en ce monde est de n'y vivre que pour Dieu seul, et de lui faire, à l'imitation des rois d'Orient, un général et perpétuel sacrifice de votre personne et de vos biens, mais qu'étant pressés de ce corps de boue, de corruption et de mort, vous n'avez pu jusqu'ici trouver un moyen propre à vous élever à une si éminente perfection. Plusieurs nous disent, et nous en demeurons d'accord, que le véritable bonheur de l'homme est de servir Dieu et d'obéir à ses saintes volontés ; mais où est le maître qui nous montrera le chemin qui doit nous conduire à ce souverain bonheur? *Multi dicunt : Quis ostendit nobis bona* (*Ps.* IV, 6) ? Ne désespérez pourtant de rien, mes frères, c'est un secret que nous apprenons de nos mages même, ou de l'histoire de leur saint pèlerinage en Bethléem. Ils vous diront en un mot que, pour aller droit au but où vous tendez, vous n'avez qu'à faire deux choses, qui sont de changer de guide et de voie, de prendre un nouveau conducteur et une nouvelle route dans le voyage que vous devez faire de la terre au ciel, et du lieu de votre misérable exil à celui de votre patrie éternelle et bienheureuse. Et en effet, remarquez, mes sœurs, que l'astre qui conduit nos illustres rois s'arrête au-dessus de Bethléem, où ils devaient trouver le Fils de Dieu : *Et ecce stella, quam viderant in oriente, antecedebat eos usque dum veniens staret supra ubi erat puer.* Mais l'étoile ayant disparu au même lieu, c'est le Saint-Esprit qui les dirige en l'absence de l'étoile, qui prend soin lui-même de les ramener au pays de leur naissance, et qui les y ramène par un chemin tout différent de celui qu'ils avaient tenu dans leur venue. Dieu leur ayant révélé dans leur sommeil, dit l'Evangile, qu'ils se gardassent bien de revoir le roi Hérode, ils prirent un autre chemin pour s'en retourner en leur contrée : *Et responso accepto in somnis ne redirent ad Herodem, per aliam viam reversi sunt in regionem suam.* Et ainsi les voilà qui changent de guide et de route tout ensemble; au lieu de l'étoile, c'est le Saint-Esprit qui les conduit, et au lieu de repasser par Jérusalem où tenait sa cour le roi Hérode, ils s'en écartent à leur retour : cela veut dire, chères âmes, que si nous voulons conserver dans sa pureté la connaissance et le sentiment de Dieu que nous inspire la contemplation des astres, et persévérer dans le saint désir de l'adorer en lui consacrant toute notre vie et tous nos biens; nous devons plutôt nous proposer de suivre la conduite et la lumière de l'Esprit de Dieu, qui ne peut tromper, que celle des cieux et des astres et de notre sens particulier, dont nous avons tant de fois éprouvé l'aveuglement et la faiblesse. C'est ainsi, mes frères, que nous changerons heureusement de conducteur et de maître, et que nous ne vivrons plus selon les maximes et les erreurs des savants du siècle, mais bien selon les règles et les vérités infaillibles des chrétiens ; et en même temps nous devons aussi nous éloigner comme les mages de la confusion et de l'iniquité qui règnent dans les villes, et nous retirer de la société corrompue des méchants, et ce sera changer de chemin dans le retour à notre patrie spirituelle et vraiment orientale qui est le ciel, où le soleil qui l'illumine ne se couche point : *Et per aliam viam reversi sunt in regionem suam.* Et je vous prie, mes chères sœurs, si notre raison naturelle, destituée des lumières de la grâce, et ne cheminant qu'à la clarté seule qui lui vient de ce ciel

visible et matériel, s'est laissée aller en tant d'étranges et pernicieux égarements, si elle a pris souvent les ouvrages et les témoins de la Divinité pour la Divinité même, si elle a fait des cieux et des astres les plus saintes et les plus anciennes de ses idoles, et si elle se trouble d'ailleurs à la vue des excès et des dérèglements qu'elle remarque sur la terre et qui nous sont figurés par ceux que les saints mages reconnurent et virent régner en Jérusalem. Quelle sûreté pouvons-nous trouver ou espérer sous la conduite d'un tel guide? Et au contraire, mes chères sœurs, si le flambeau de l'Evangile, si la lumière de la divine grâce est un directeur infaillible qui nous mène droit à Dieu et nous reconduit par le vrai chemin à l'orient de la gloire, si c'est un maître tout sage et tout-puissant qui nous fait voir Dieu dans le ciel, qui nous le fait voir sur la terre, qui nous le montre dans le ciel en qualité de souverain Seigneur, qui peut nous sauver ou nous perdre selon qu'il lui plaît, et qui nous le découvre en même temps sur la terre en qualité de miséricordieux Rédempteur, qui se perd lui-même pour nous sauver, qu'avons-nous à craindre, ou pour mieux dire, que n'avons-nous pas à nous promettre sous la direction d'un si clairvoyant et si fidèle conducteur? Je ne fais donc aucun doute, chères âmes, que vous n'ayez, dès cette heure, pris parti dans votre cœur et résolu devant Dieu de le choisir désormais pour votre seul et unique guide dans les embarras et dans les ténèbres de ce siècle.

Or, pour vous confirmer dans ce bon dessein, vous n'avez, mes frères, qu'à vous souvenir de ce que vous êtes, et à vous mettre devant les yeux la dignité de votre vocation. Représentez-vous donc, s'il vous plaît, que votre cœur est le temple du Saint-Esprit et que Dieu même, qui y fait sa demeure par cet Esprit saint, ne manque jamais de l'éclairer de sa lumière. Le même Dieu qui par sa parole, dit saint Paul, a fait sortir la lumière des ténèbres, a répandu celle de sa grâce dans nos cœurs afin d'y faire éclater l'intelligence de la gloire et de la splendeur qu'il nous représente en la personne de son Fils, Jésus-Christ, Notre-Seigneur. *Deus qui dixit de tenebris lucem splendescere, illuxit in cordibus nostris ad illuminationem scientiæ claritatis Dei in facie Christi Jesu* (II *Cor.*, IV, 6).

Cela étant, chères âmes, vous voyez que notre cœur est un divin temple dont nous ne sommes pas les seigneurs, mais les ministres. C'est l'esprit même de Dieu qui en est le moteur et le maître véritable, et, de remplis de ténèbres qu'ils étaient, il les a rendus clairs et lumineux, comme il répandit autrefois la lumière dans le monde en la tirant des ténèbres mêmes. Et que faut-il inférer de là, mes frères? Que nous ne devons désormais entreprendre aucune chose, ni grande ni petite, sans nous être auparavant prosternés en esprit devant ce guide domestique et divin, pour lui demander le secours de sa conduite, et pour le conjurer d'avoir la bonté de suppléer à notre faiblesse par sa force, et à notre ignorance par la clarté de ses inspirations secrètes et salutaires. Seigneur, dirons-nous par exemple, au premier choc et au premier assaut des tentations qui nous surviennent, l'esprit malin, l'ennemi de votre grâce me sollicite de violer et de corrompre la pureté que je dois garder à votre temple. Ou bien : Seigneur, ce même ennemi du salut des hommes essaie de m'éblouir par le faux éclat des richesses de ce monde, et de me détourner de l'amour de votre sainte et toute aimable pauvreté. Ou bien : Seigneur, ce même adversaire de votre Evangile et de votre croix, voulant me donner des sentiments d'élévation et d'orgueil, prétend me troubler en m'exagérant le rebut et le mépris des gens du siècle, où m'expose la bassesse de ma condition, et se promet par cet artifice abominable de me rendre odieuses les démarches de votre adorable humilité : Me voilà attaqué, Seigneur, par un ennemi ingénieux et puissant, et que puis-je faire pour m'en défendre? Je suis aveugle, je suis faible par moi-même, et que deviendrai-je dans cet état là, si vous ne venez à mon secours?

O mes chers frères, quelle force ne recevrions-nous pas, et quelle douceur ne ressentirions-nous pas en même temps, si nous pouvions nous résoudre en ce jour-ci, et persévérer immobilement dans cette pieuse résolution, et de pratiquer une conduite si chrétienne, et d'exercer, s'il faut ainsi dire, dans nos cœurs, comme dans les temples de notre Dieu, une si excellente et si divine prêtrise. Ecoutons, mes sœurs, sur ce sujet les ravissements du royal prophète. Je bénirai, le Seigneur, dit-il, qui m'éclaire de sa lumière, *Qui tribuit mihi intellectum* (*Psal.* XV, 7); qui se tient à ma droite pour me rendre inébranlable, *Qui a dextris est mihi, ne commovear.* Parce que vous allez toujours devant moi, Seigneur, dit-il encore, c'est pour cela que mon cœur est tout en joie, que cette joie se répand encore sur ma langue, qui ne cesse de vous bénir, et que ma chair sent un doux repos dans l'espérance qu'elle a de jouir un jour de votre divine immortalité : *Propter hoc lætatum est cor meum, et exultavit lingua mea, et caro mea requiescet in spe.* Mais ne nous lassons point, mes sœurs, allons jusqu'au bout de ce merveilleux cantique. Vous m'avez montré, dit-il, ô Seigneur, les voies de la vie en me découvrant votre visage, et en m'appuyant de votre droite, vous m'avez à jamais rempli de consolation et de plaisir : *Notas mihi fecisti vias vitæ, adimplebis me lætitia cum vultu tuo, et delectationes in dextera tua usque in finem.*

C'est ainsi donc, mes chers frères, qu'à l'exemple de David, nous nous pouvons à toute heure entretenir avec l'Esprit saint, qui fait sa demeure au milieu de nous, et que nous devons implorer sa conduite à tout moment pour aller sûrs et pour ne pas nous égarer dans les ténèbres et dans les détours de ce lieu de trouble où nous vivons. Mais à

parler généralement, quelle est la route que nous devons prendre pour y vivre et pour y marcher avec plus de sureté? Quoique nous l'ayons déjà dit assez clairement, nous ne craignons pas de vous le redire encore ici : c'est de nous garder des engagements où s'embarrassent ordinairement ceux qui se trouvent dans la confusion et dans le tumulte du grand monde et des grandes villes, telle qu'autrefois a été celle de Jérusalem : *Et responso accepto*, dit l'Evangile, *ne redirent ad Herodem, per aliam viam reversi sunt.* Qui est-ce, dit David, qui me donnera des ailes comme à la colombe, afin que je m'envole, et que je trouve un lieu d'assurance et de repos (*Ps.* LIV, 7)? Aussi, ajoute-t-il, j'ai fui le plus loin qu'il m'a été possible, et me suis enfin arrêté dans le désert : *Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine.* Et quel a été, dites-nous, grand roi, le vrai sujet de votre retraite dans cette solitude? Parce, nous dit-il, que je n'ai vu dans la ville que désordre, que contradiction et qu'iniquité : *Quoniam vidi iniquitatem et contradictionem in civitate.* Et n'est-ce pas à dire pour cela que pour avoir une entière liberté d'offrir à Dieu, comme les mages, nos pensées, nos paroles et nos actions, *Aurum, thus et myrrham*, nous nous devons retirer le plus loin que nous pouvons de la foule des pécheurs, et demeurant dans la paix et dans le silence, nous mettre à couvert des mouvements et de l'orage qu'excitent dans les villes, dans les palais et dans les cours des grands les cupidités des hommes, leurs vices et leurs erreurs? Et de vrai, chrétiens, quel bien nous convie à nous attacher à ce monde injuste et turbulent, et à nous engager dans ses liens et ses passions impures et criminelles, dont la seule idée, comme dit l'Apôtre, nous couvre le front de rougeur et de vergogne? *Quem ergo fructum*, nous dit-il, *habuistis in illis in quibus nunc erubescitis* (*Rom.*, VI, 21)? Oui, mes chers frères, dites-moi sérieusement et dans une candeur vraiment digne des enfants de Dieu, qu'avons-nous trouvé, qu'avons-nous vu jusqu'ici dans cette Jérusalem matérielle et charnelle, qui nous oblige d'y retourner ou de revoir le visage de ceux qui y font régner la malice et l'impiété? Le Saint-Esprit ne nous avertit-il pas au fond de nos cœurs, aussi bien que les saints mages, de nous en bannir au moins d'affection et de désir? *Et responso accepto in somnis ne redirent ad Herodem.* Nous y avons vu et nous y voyons encore tous les jours une multitude de furieux qui s'entre-choquent, qui s'entre-mangent, qui se trahissent, qui se perdent et qui se disputent avec une ardeur inimaginable le prix de ses richesses et de ses plaisirs, quoiqu'ils sachent bien que tous ces plaisirs ne sont en effet que des semences de douleurs et de désespoir, un tas d'insensés et de frénétiques qui courent du port à l'orage, qui écoutent les cris de réjouissance de ceux qui nagent dans les voluptés et dans le luxe, et ferment l'oreille aux regrets des misérables, que le luxe et les voluptés ont précipités dans un abîme de langueurs; qui se souviennent des eaux de l'Egypte et en oublient les chaînes; qui prennent leurs erreurs pour des vérités, et leurs vices pour des vertus, et qui ne sont troublés de rien davantage que des instructions et des conseils que le Fils de Dieu leur donne, ou par sa parole, ou par celle de ses ministres, pour les ramener de leurs égarements et de leur perte : *Audiens autem hæc rex Herodes turbatus est, et omnis Hierosolyma cum ipso.* Oui, messieurs, *turbatus est rex*, le roi fut troublé; cela veut dire que ceux mêmes qui nous paraissent les plus heureux en ce monde ne sont pas exempts néanmoins des misères de ce monde, mais vivent encore plus que les petits dans un reflux perpétuel d'agitation et d'inquiétude, dans une éternelle contradiction de pensées et de désirs, et trouvent même aussi bien qu'Hérode, des sujets de trouble dans ceux de leur plus grande et plus solide consolation : *Quoniam vidi iniquitatem et contradictionem in civitate.* Car est-il enfin de plus manifeste et plus formelle contradiction au sens commun et à la raison que de sentir notre vice et d'en haïr le remède, que de chercher le médecin et de s'affliger de l'avoir trouvé, que de l'attendre avec impatience et de s'effrayer à son abord? *Audiens autem hæc turbatus est rex.* A la nouvelle de notre divin et adorable Rédempteur, tout notre esprit se confond et se renverse : car ou nous le craignons sans le croire, ou nous le croyons sans l'aimer; ou nous le prêchons sans le suivre, comme font les prêtres et les scribes de ce jour, ou nous feignons, comme Hérode, de le vouloir adorer, ou bien souvent nous ne consultons les interprètes de son Evangile et de sa loi, que pour nous en faire donner une fausse idée, et pour avoir une occasion d'en altérer et d'en corrompre sans scrupule la vraie intelligence et la sincère explication.

Ah! sauvons-nous donc, chères âmes, sauvons-nous de la confusion et de la malignité de ce siècle perverti : *Salvamini*, dit saint Pierre, *salvamini a generatione ista prava* (*Act.*, II, 40) : tout s'y trouble, tout s'y corrompt, tout y languit, tout y meurt, toute raison y est obscurcie et toute volonté déréglée, *Omne caput dolens, omne cor mœrens* (*Is.*, *cap.* I, 5). Et ainsi mes chères sœurs, quel serait votre bonheur, votre consolation et votre triomphe, si vous compreniez aujourd'hui l'honneur et l'avantage où vous élève sur les gens du siècle, votre sainte vocation? Car quoique nous tendions également, et vous et nous, vers une même patrie céleste et éternelle, et que nul de vous ni de nous ne soit encore arrivé dans le port, vous avez cela de particulier à notre égard, que vous naviguez dans un navire assuré, au lieu que celui qui nous porte est incessamment battu de la tempête, et vogue au milieu des écueils, des monstres et des débris d'un nombre infini de naufrages. Oui, mes chers frères, cet asile de piété, cette maison de prière et de sacrifice que vous avez devant les yeux, est une arche de sûreté, et un vaisseau de salut dans le déluge des iniquités du monde, où, à la vue de Dieu et de ses anges,

navigue une troupe d'épouses royales et divines, qui avant d'entrer en ce saint vaisseau ont consacré leurs trésors au céleste époux, qu'elles vont trouver pour avoir part à son royaume. Mais que dis-je, mes frères, une compagnie de reines, qui à l'exemple des saints mages ont consacré leurs trésors à leur époux, qui est Jésus-Christ ? j'ai voulu dire, qui ont eu dessein de l'enlever à la cruauté de tant d'Hérodes dont il est blasphémé et persécuté dans le monde, et de lui donner comme une retraite au milieu d'elles, où, dans les hosties de bénédiction et de louange qu'elles lui offrent de leur bouche toute pure, il puisse trouver la satisfaction des mépris et des outrages qu'il reçoit de la bouche impie et sacrilége des méchants. A Dieu donc ne plaise, mes chères sœurs, qu'il vous arrive jamais de vous repentir du saint divorce que vous avez fait avec la cité profane de ce monde ; puisque vous devez au contraire à jamais bénir l'heureux moment qu'il plut à Dieu de vous inspirer une si haute et si angélique pensée. Pour nous, mes frères, qui demeurons encore exposés aux troubles et aux attaques de cette Jérusalem sanglante et parricide, conservons au moins la liberté de gémir et de soupirer après la vue de la Jérusalem vivifiante et bienheureuse, où s'essuieront toutes nos larmes. *Illic sedimus et flevimus, dum recordaremur tui Sion*, (*Ps.* CXXXVI, 1). Et en consacrant à un Dieu fait homme, né dans une crèche, et appauvri pour notre amour, tout ce que nous aurons de bien et de vie, soyons toujours en état d'imiter la piété des illustres mages que je viens de vous prêcher, et de retourner avec eux par le mérite, et à la faveur de la pureté de nos offrandes, à notre ancienne et véritable patrie, à la terre des vivants, à l'orient de l'éternité.

SERMON X,

SUR LA PASSION.

Prononcé dans l'église des Religieuses Carmélites, au faubourg Saint-Jacques

Humiliavit semetipsum, et factus est obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.

Le Fils de Dieu s'est humilié, et rendu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort même de la croix (*Philipp.*, II).

Comme la plus éminente perfection et le plus haut degré de gloire où nous puissions nous élever, est d'imiter Dieu en toutes choses et de lui devenir semblables, il ne faut pas nous étonner si de tous les souhaits qui nous agitent, celui qui jette plus de feu et plus de trouble dans nos âmes, est le désir de nous former sur le modèle de ce premier être, et de régler notre béatitude sur la sienne. Et certes, chrétiens, comme il ne pouvait naître en nous un plus juste mouvement, ni un appétit plus raisonnable que celui d'imiter Dieu, et de lui ressembler, aussi eût-il fait tout le motif et tout le prix de nos mérites, si nous n'eussions pu le renfermer et le resserrer dans les limites que la raison lui avait marquées. Mais ce désir ayant passé dans un excès abominable et s'étant changé tout d'un coup comme, il a fait, en une espèce de fureur, de fondement qu'il devait être de toutes nos vertus il est devenu la semence et le motif de tous nos vices, et l'unique source de notre infélicité.

Ainsi nous voyons dans les Écritures saintes que ça été la seule amorce et le seul appât qui a séduit le premier homme et qui le dépouilla de tous ses biens, et toute sa race en sa personne, dans le paradis. Quand vous aurez goûté de ce fruit-là, leur dit Satan, vous serez comme des dieux, *Eritis sicut dii* (*Gen.*, III, 5). C'est cette même ambition qui perdit le premier ange dans le ciel, et qui perdit aussi le plus insolent de tous les rois, qui étant l'image de cet ange sur la terre, osait se flatter de cette orgueilleuse imagination : Je mettrai mon trône, disait-il, sur la montagne de Sion et au-dessus des astres mêmes, et me ferai voir environné d'une majesté pareille à celle du Très-Haut. *In cœlum conscendam, et similis ero Altissimo* (*Is.*, XIV, 14).

Mais présupposé que les hommes ayant souffert cette mortelle maladie, et qu'en tout temps ils aient brûlé d'une passion immodérée de porter l'image de leur Dieu, et d'en acquérir la ressemblance, pour vous exprimer distinctement quel a été l'objet de leur orgueil et l'idée dont ils se proposaient l'imitation, il faut savoir que dans la première notion que nous formons du premier être, nous découvrons que tout le comble de sa perfection consiste dans la jouissance ou dans l'exercice de deux différentes royautés : l'une est fondée sur sa propre indépendance, sur l'avantage qu'il a de suffire seul à lui-même, et sur une nécessaire liberté de se posséder, comme son unique et souverain bonheur ; et l'autre est établie sur le droit qu'il a de présider à tous ses ouvrages extérieurs, et de les tenir éternellement soumis aux mouvements de sa divine volonté. L'une est intérieure et éternelle, où il ne dépend que de lui-même ; et l'autre extérieure et temporelle, où de lui dépendent toutes choses.

Or, ce principe posé, je dis, chrétiens, que l'homme ayant pu s'élever à la recherche de cette double royauté divine : de l'une, en réglant ses affections et en se rendant maître de lui-même ; et de l'autre, en régnant sur ses égaux et en usurpant leur liberté, il a préféré malheureusement la seconde à la première, le gouvernement d'autrui à sa propre direction, et a mieux aimé faire le Dieu, en se faisant roi de ses semblables, qu'en se faisant son propre roi par une juste et exacte modération de tous ses mouvements.

Et c'est là, chrétiens, la première erreur où les hommes sont tombés. Dans le dessein qu'ils ont eu d'imiter Dieu et de se former sur son image ; ils ont mieux aimé paraître dieux en régnant sur leurs voisins, comme Dieu règne sur ses œuvres, qu'en dominant sur eux-mêmes, comme Dieu domine, s'il

faut dire ainsi, et règne sur lui-même dans une paisible, invariable et éternelle jouissance de ses perfections. Et c'est la royauté dont nous a parlé le royal prophète dans ces termes : Seigneur, dit-il, que vous régniez d'une manière admirable ! vous êtes vous-même votre trône, et l'éternité est la mesure et le temps de votre règne : *Regnum tuum, Domine, regnum omnium sæculorum* (*Psal.* CXLIV, 13).

Que s'ils se sont malheureusement trompés dans la fin même qu'ils avaient en vue pour se rendre heureux, ils ne se sont pas moins égarés dans le chemin qu'ils ont tenu pour y parvenir. Car ayant compris d'une part que la vertu était inutile à l'ambition, et que la voie de régner n'était ouverte qu'à la force et à l'iniquité, quoique d'ailleurs ils sentissent les reproches de ce juge domestique, qui nous dissuade l'injustice et l'inhumanité, ils n'ont pas laissé d'employer toute sorte de machines pour acquérir quelque avantage et quelque degré de supériorité que ce pût être sur leurs frères; et comme nous sommes naturellement ingénieux à nous feindre des prétextes pour justifier nos intentions, ils ont cru voir l'absolution et l'exemple de leurs crimes dans le Dieu même qui leur en devait imposer le juste châtiment.

Et de vrai, chrétiens, ayant d'abord aspiré à ce haut état, et à cette suprême dignité d'imiter Dieu dans la gloire de régner, ils avaient sujet d'appréhender qu'ils ne s'éloignassent de leur fin dans les moyens qu'ils choisiraient pour y parvenir; et qu'ayant pour but d'imiter Dieu de ce côté-là, ils ne lui devinssent aussi dissemblables et aussi contraires dans leurs injustices, qu'ils prétendaient de lui ressembler dans leur puissance et dans leur autorité. Avant que le vice eût achevé de les aveugler et de les corrompre, ils avouaient et ils connaissaient avec évidence qu'il y avait un premier être qui régnait sur tous les autres, et qui atteignait d'un bout à l'autre, selon le langage de l'Ecriture (*Sap.*, VIII, 1), *Attingens a fine usque ad finem*, savait se faire obéir avec douceur et avec force tout ensemble par ses créatures, et que rien n'était plus criminel que d'aspirer à cette excellente royauté de Dieu par des moyens contraires aux siens, et dans une route toute différente de la sienne, en la voulant exercer ou conserver dans la cruauté, dans la violence, dans la tyrannie; au lieu que Dieu, au contraire, exerce la sienne dans la paix, dans la clémence, dans l'amour. *Attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter.* Mais la chaleur de leur ambition, qui prenait toujours de nouvelles forces, ayant achevé de les séduire et de leur troubler le jugement, ils ont vu Dieu sous une image et sous une idée toute autre qu'ils ne le voyaient auparavant.

Au lieu qu'autrefois ils le concevaient comme un juste roi qui fait toutes choses avec bonté et avec douceur, ils commencèrent peu à peu à le regarder comme un tyran, qui se glorifie des maux de ses sujets; et ils se persuadèrent enfin, par un étrange renversement d'esprit, qu'ils ne pouvaient lui mieux ressembler dans la grandeur de leur puissance, qu'en commettant les plus noires injustices, et les plus grandes violences pour s'y élever ou pour s'y maintenir. Et ce sont ceux proprement à qui Dieu dit, par la bouche de David : *Putasne, inique, quod ero tui similis? Arguam te et statuam te contra faciem tuam.*

Or ils sont tombés dans cette erreur épouvantable de regarder Dieu comme un tyran qui fait montre de son pouvoir dans la destruction de ses ouvrages, et non comme un bon et juste prince, qui n'estime son bonheur qu'autant qu'il est joint à celui de ses sujets. Oui, ils se sont engagés dans cette erreur par la considération des maux qui nous affligent en cette vie, et qui se réduisent à trois principaux, savoir : le travail, la douleur et la mort. Ce sont ces maux en effet qui ont exercé si longtemps la rêverie de l'esprit des hommes, et dont les plus sages ont eu tant de peine à découvrir le principe et l'origine, puisqu'ils leur ont paru, tantôt des effets d'une divinité maligne, comme l'ont pensé les Marcionites et les Manichéens, tantôt de pures conditions de notre naissance, comme ont estimé les Pélagiens et les disciples d'Aristote; tantôt des supplices de nos crimes, selon que l'enseigne l'école de Platon, et l'école du Fils de Dieu bien plus clairement que celle de Platon; tantôt des effets d'un Dieu sans amour et sans pitié, qui ne penserait qu'à faire éclater sa puissance souveraine, en se jouant de ses ouvrages et en les rendant bienheureux ou malheureux, selon qu'il lui plaît : et cette dernière illusion est celle des âmes superbes, et de tous ceux qui, pour justifier leur folle ambition de s'élever sur les autres hommes, osent l'appuyer sur l'exemple de Dieu même. *Et erimus*, disent-ils, *similes Altissimo.*

Si Dieu n'avait pour objet, allèguent-ils, dans la création de l'univers de faire connaître simplement qu'il en est le maître, d'où vient qu'il remue toutes choses et les entretient dans une éternelle agitation, pendant qu'il jouit d'une paix profonde et d'un repos immuable dans lui-même? Mais ce serait encore peu de nous laisser vivre dans le travail et dans le trouble, si du travail il ne faisait naître la douleur, et de la douleur le dernier des maux, qui est la mort. Or à quoi lui sert cet enchaînement de peines, et la longue tragédie qu'il nous faut jouer dans ce monde, sinon pour montrer qu'il est le seul qui peut jouir du vrai plaisir, et que la véritable joie est un privilége de sa divinité? Et en comblant toutes nos souffrances, disent-ils enfin, de la terrible nécessité de mourir, que prétend-il que de nous apprendre qu'il est l'auteur et le maître de la vie, qu'il peut la donner et l'ôter quand il lui plaît, et que l'éternelle vicissitude de la vie et de la mort de ses créatures est comme une ombre qui relève la splendeur de son essentielle immortalité?

Ainsi s'étant mis dans l'esprit de semblables rêveries, dont nous verrons bientôt la vanité, ils se sont fait eux-mêmes un Dieu tel qu'ils souhaitèrent qu'il fût en effet : au lieu de se former, comme ils l'auraient dû, sur le modèle de ses perfections, ils l'ont lui-même formé sur le modèle de leurs vices : ne respirant que la tyrannie, ils lui ont donné le visage d'un tyran, et ils se sont forgés une religion extravagante où, sous l'idée d'une divinité à leur fantaisie, ils adoraient effectivement les mouvements de leur ambition.

Or, toute cette vaste machine de la majesté des grands du monde étant fondée sur des bases si peu fermes et si fragiles, sur tant de vices et d'erreurs, il ne faut pas s'étonner si elle tombe presque en même temps que ces auteurs l'ont élevée, si d'ordinaire ils ont un succès tout opposé à celui qu'ils se promettent, et si leur empire imaginaire se change tout à coup en une servitude insupportable. Car, au lieu d'éteindre ou de modérer leur ambition en la resserrant dans les limites que la nature lui prescrit, ils ont essayé de la satisfaire par le faste et par l'appareil de leur grandeur ; ils sont devenus les captifs et les esclaves de leur puissance même, de leurs satellites, de leurs gardes, de leurs trésors, de leur luxe et de leur propre ambition. Et comme un ennemi qu'on repousse par présents plutôt que par les armes, devient plus fier pour l'ordinaire par une si lâche résistance, ne fait la paix que pour la rompre, et pour renouveler la guerre avec plus d'effort qu'auparavant : ainsi, ayant tâché d'apaiser notre ambition en assouvissant tous ses désirs au lieu de les dompter et de les réprimer, nous avons accru la violence de cet adversaire par la lâcheté de lui céder, et nous sommes vus enveloppés dans la servitude par où nous pensions en échapper.

Mais la vraie source de notre malheur ayant été le désir d'imiter Dieu, et de pouvoir lui ressembler, il se trouve enfin que ce désir même, de principe qu'il était de toutes nos disgrâces en est devenu le souverain remède, puisque, n'ayant pu jusqu'ici l'imiter et nous conformer à son exemple dans la gloire de régner, il nous présente le moyen de le pouvoir faire dans la gloire d'obéir, et de nous humilier avec lui-même. Il s'est humilié, dit le grand saint Paul (*Philip.*, II, 8), et s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix.

Mais nous voici donc malgré nous, nous voici enfin parvenus à la présence du plus lamentable objet et du plus tragique événement qu'on n'ait jamais vu parmi les hommes. Que si j'ai pris un si long détour, et un chemin si écarté pour arriver où je me trouve, cet égarement doit s'imputer à l'horreur qui me saisit, et à la crainte dont je suis frappé de blesser vos yeux par ce spectacle, et de me briser moi-même le cœur dans le sentiment d'une si forte et si cruelle matière de douleur. Mais puisqu'il faut enfin s'accommoder à la nécessité du temps où le Fils de Dieu vient de mourir, et à l'obligation qui m'est imposée de vous dépeindre son martyre, et la prodigieuse humiliation qu'il nous propose à imiter, résolvons-nous, chères âmes, à surmonter en cette occasion la contradiction de nos sens, entrons hardiment dans une lice où nous appelle ce Fils éternel, en y mourant pour obéir à Dieu son Père, et considérons la perfection de son obéissance de la part des difficultés qui semblent l'empêcher ou la retarder. Nous réduirons ces difficultés à trois principales, et en formerons autant de points de ce discours, après avoir néanmoins salué et adoré la divine croix, ou pour mieux dire le divin Sauveur, qui l'a choisie pour l'instrument de son amour, de ses douleurs et de sa mort.

Présupposé donc, que le plus rude et le plus puissant obstacle qui ait combattu son obéissance était la frayeur et la crainte de mourir, qui avait anéanti toutes ses forces, pour vous pouvoir bien représenter la violence de cet étonnement, vous saurez, mes sœurs, avant toutes choses, qu'il y a trois marques principales qui nous font connaître l'excès de la frayeur qu'un objet terrible peut jeter dans notre esprit : d'en être ébranlés et gênés jusqu'à mourir, d'être obligés d'implorer une assistance que nous jugeons vaine et impossible, et de nous voir abandonnés de ceux qui doivent sur tous autres et peuvent seuls nous secourir.

Certes, chrétiens, toute âme frappée et déchirée de ces trois tourments, dans le péril et dans l'attente de quelque grand mal qui la menace, doit éprouver en tous ses sens de furieuses convulsions et d'épouvantables symptômes de terreur, d'être angoissée jusqu'à la mort, de recourir à des aides impossibles, et de s'estimer délaissée de celui qui devait la protéger.

Or c'est là l'état, c'est la misère où se voit réduit le Fils de Dieu, dont je vous prêche les souffrances. Voulez-vous le voir frissonner et frémir d'effroi jusqu'à mourir ? Mes chers disciples, s'écrie-t-il, mon âme est triste et désolée jusqu'à la mort : *Tristis est anima mea usque ad mortem* (*S. Matth.*, XXVI, 38). Voilà, chrétiens, le premier bourreau de son martyre : l'appréhension de le souffrir, le bruit et l'éclat de son approche, toute sa force et sa lumière s'étant élevées en un moment vers la pointe de son âme, et retirées de ses sens perdus et abandonnés à l'extrémité de la faiblesse. Voilà le premier tourbillon, le premier orage, la première foudre qui éclate du nuage qui le couvre et de la nuit qui l'enveloppe dans le siége de ses sens. Il voit tous les maux qu'il doit souffrir, il les appréhende en les voyant, et les souffre tous en les craignant. Il voit tantôt l'un et tantôt l'autre, et ils le travaillent chacun à son tour. Tantôt ils viennent tous en foule et fondent sur lui tous à la fois pour achever de l'opprimer. Il a dans le cœur, et la croix et le calvaire, et la synagogue et les Romains. Parmi ses disciples il voit Judas, qui le trahit ; Pierre, qui l'oublie et le renie ; les autres fuyants et dissipés ; les Grecs ligués avec les Juifs ; une légion de sa-

tellites qui l'assiége, qui l'outrage et qui lui lie pieds et mains; un esclave qui le frappe et le maudit impunément; une foule de bourreaux qui le maltraitent et le déchirent à l'envi, et qui, l'ayant froissé de coups et empourpré du sang sorti de toutes les veines de son corps, le saluent en roi par une moquerie outrageante, en l'exposant aux yeux de tout le peuple, couvert de pourpre, un sceptre à la main, et portant la tête entr'ouverte et ensanglantée d'un tissu d'épines, qui l'entourent en forme de diadème.

Il s'y voit lui-même gémissant et succombant d'heure en heure, sous la charge d'une dure et longue croix endossée sur ses plaies, baignant ses traces de sa sueur et de son sang, entre les larmes et les sanglots des troupes accourues pour le voir, et attendries de ses peines : il s'y voit rampant et luttant, pour ainsi dire, contre la droiture et l'âpreté d'une montagne toute allumée et toute ardente de l'appareil de son supplice; il voit, du milieu d'un peuple infini, se détacher une foule de bourreaux qui élève au haut de cette montagne un bois funeste et maudit pour l'y attacher en lui clouant pieds et mains à force de bras et de machines. Il voit ou croit voir de cet instrument de mort, et de cet arbre d'anathême, éclater l'arrêt qui le condamne et qui le soumet à la malédiction prononcée contre ceux qui meurent d'une mort si ignominieuse : *Maledictus a Deo est qui pendet in ligno* (*Deuter.*, XXI, 23). Il se voit déjà parmi la rage de ces parricides qui, l'ayant saisi et dépouillé nu, l'étendent sur la croix, déjà tout sanglant et défiguré de plaies, entre les cris de ceux qui l'outragent et le maudissent; il sent aussi son martyre redoubler par la tristesse et par les pleurs de sa tendre Mère, qu'il a devant ses yeux toute éperdue, toute transportée et dévorée de douleur. Il y voit Dieu même, Dieu son Père qui le livre sans pitié, qui répand sur lui tout le feu de sa colère, et tient la main à la cruauté de ses meurtriers. Il s'y voit enfin expirer abandonné de toutes parts, et succombant au dernier effort et à la dernière impression que font sur lui toutes les peines et toutes les calamités humaines.

Ainsi, chrétiens, cet amas de maux si divers et si terribles roulant sans cesse dans sa pensée, n'est-il pas certain qu'il les a soufferts avant le temps de les souffrir, qu'il était réduit à faire un essai de son combat, plus rigoureux et plus terrible que le combat même; qu'il en ressentait la cruauté par la nécessité de les craindre; qu'en ramassant et rassemblant dans son esprit tous les genres de supplices qu'il allait souffrir, il en était plus vivement frappé en les redoutant tous à la fois, qu'en les endurant en effet séparément et à la suite l'un de l'autre.

Enfin devons-nous nous étonner qu'à l'objet de ce grand nombre et de ce long ordre de martyres qui se présentent à sa pensée, de disciples traîtres et fugitifs, de sang, de larmes répandues, de membres froissés ou déchirés, il éclate enfin, et s'écrie en ces paroles toutes de langueur et d'amertume : Je n'en puis plus, mes chers disciples, leur dit-il; toutes mes forces me manquent et m'abandonnent; je sèche et brûle de douleur; je suis affligé jusqu'à la mort : *Tristis est anima mea usque ad mortem?*

Mais s'il est donc vrai, comme il est, mes chères sœurs, que le Fils de Dieu soit accablé d'une angoisse si mortelle, et qu'il paraisse gémir dans l'oppression d'un effroi si insupportable, considérez, je vous supplie, de quelle force de courage il doit être animé pour demeurer victorieux en ce combat, et pour exécuter l'arrêt divin qui lui commande de mourir malgré tant d'obstacles qui s'opposent à son obéissance. Mais si toute crainte, direz-vous, si toute frayeur est une suite et une aversion d'esprit qui nous éloigne du mal que nous craignons, a-t-il pu craindre ces souffrances sans désirer en même temps de les éviter; et a-t-il pu souhaiter de les éviter et de s'en défendre sans former une volonté contraire à la volonté de Dieu qui lui ordonnait de les souffrir?

Mais il n'est pas fort malaisé de démêler cette apparente difficulté : comme la crainte est un mouvement de l'âme, composé de deux différentes impressions, dont l'une est la douleur qui nous saisit à l'objet du mal qui nous menace, et l'autre le désir de le repousser et de le prévenir; je dis, chrétiens, que le Fils de Dieu a pu ressentir la crainte de la mort, quant au premier de ses mouvements, qui est la douleur qui s'élève en nous à la vue du mal qu'on nous prépare; mais qu'il ne l'a pu ressentir quant au second, qui est le désir d'éloigner le mal que nous craignons : et ainsi, mes sœurs, il a craint la mort en s'affligeant et en se travaillant de l'avoir devant les yeux, mais il ne l'a jamais appréhendée en s'efforçant de l'éviter; car en même temps qu'il était plongé dans une désolation extrême, et que tous ses sens paraissaient troublés et engloutis dans la douleur, il ne souhaitait rien plus passionnément que de mourir; toute la pente et toute la force de son âme étant tendue vers l'objet de son obéissance et de sa résignation à la volonté de Dieu, qui lui en avait fait le commandement.

Et ce qui met de la différence entre Jésus-Christ et les autres hommes à cet égard, est que les hommes naturellement repugnent à souffrir les maux qui les menacent, et qu'ils en éloignent l'événement autant qu'ils peuvent, par la crainte qu'ils en ont et par la douleur qu'ils en ressentent par avance : au lieu qu'au contraire, le Fils de Dieu souhaite les siens de tout son pouvoir, quoiqu'il les prévoie avec douleur; et le fondement de cette diversité qui nous distingue du Sauveur, est que les passions inférieures de son âme ayant un principe tout différent de celui des nôtres, nous apprenons qu'il a désiré de souffrir le mal pour la même cause qui nous meut à l'éviter; nous essayons de le repousser, parce qu'il nous trouble et nous effraie, et il a au contraire effrayé le Fils de Dieu, parce qu'il souhaitait de souffrir cet effroi même; au lieu que c'est par infirmité que

nous ressentons la tristesse et la terreur, c'est au contraire par puissance que le Fils de Dieu les ressentait, puisque ces sortes de passions humaines ne naissaient en lui qu'autant qu'il agréait qu'elles s'y pussent élever, *Oblatus quia ipse voluit* (*Isa.*, c. LIII, 7.)

Et en effet, tout l'objet de sa mission étant renfermé dans le dessein de se sacrifier pour nous, plus les tourments lui semblaient durs, et plus il devait les rechercher avec ardeur. Étant l'arbitre et le Dieu de la douleur, et la faisant à son gré naître ou cesser, comme il voulait, selon les diverses occasions, elle ne pouvait agir sur lui qu'autant qu'il voulait bien en être touché; et comme l'un des maux les plus affligeants de cette vie est l'épouvante et l'effroi qu'ils nous impriment avant que d'arriver, il voulut trembler et s'effrayer à l'image de la mort, avant le temps de la souffrir, pour éprouver tout ce qu'elle avait de plus amer et de plus cuisant, soit en elle-même, ou dans sa seule représentation.

Ainsi, messieurs, il est vrai de dire que nous évitons le mal, parce qu'il nous pèse et nous déplaît; et qu'au contraire, il a déplu au Fils de Dieu, parce qu'il souhaitait de l'endurer, et qu'il était d'autant plus porté à le souffrir, qu'il s'en figurait le sentiment plus vif, plus pénétrant et plus rigoureux. Mais, que dis-je? que le Fils de Dieu souhaite la mort de toute l'étendue de ses forces, qu'il est pressé du désir de l'endurer dans l'effroi qu'elle lui cause, et qu'il rejette les moyens de s'en délivrer : n'entendons-nous pas les gémissements qu'il pousse devant les yeux de Dieu son Père; noyé de pleurs, le visage prosterné contre terre, et s'écriant à diverses fois en ces paroles : S'il est possible, Dieu vivant, mon Dieu et mon Père tout ensemble, si vous êtes encore le maître de l'anathème épouvantable que vous avez lancé sur moi, et si vous pouvez retirer ce calice d'amertume qui m'est présenté de votre main, et dont vous voulez que je m'abreuve, épargnez-le moi, s'il est possible? *Pater, si possibile est, transeat a me calix iste.*

Mais n'écoutons pas seulement les cris qui lui partent de la bouche, entendons la voix et la clameur de la sueur ensanglantée qui coule de ses veines, qui l'inonde à gros bouillons, et fait rougir autour de lui toute la terre, qu'elle arrose : *Et factus est sudor ejus tanquam guttæ sanguinis decurrentis super terram* (*S. Luc*, c. XXII, 44). O divin Seigneur! pâmer d'effroi, se fondre en pleurs, en sueur, en sang tout à la fois, demander grâce ouvertement, avec tant d'effort et de véhémence, et tenter même jusqu'à l'impossible, s'il faut ainsi dire, pour l'obtenir, est-ce l'état de ce Fils obéissant qui brûle et meurt d'impatience de mourir pour accomplir le décret de Dieu son Père? De notre rédempteur que vous étiez, voudriez-vous bien devenir le vôtre, et verser ce sang pour vous racheter vous-même, et pour effacer l'obligation de le prodiguer pour nous? Et cette sueur sanglante que vous répandez de tous côtés pour vous sauver des atteintes de la mort, est-ce le bain et le baptême où vous désiriez de vous plonger et de vous submerger pour nous, par une si vive et si pressante charité? *Baptismo habeo baptizari*, nous disiez-vous, *et quomodo coarctor usquedum perficiatur* (*S. Luc*, XII, 50)?

Mais hélas! chrétiens, misérables que nous sommes, qui avons réduit cet Agneau divin dans un état si déplorable, que de Roi de gloire qu'il était au ciel avant tous les siècles, il est devenu le dernier des hommes et des criminels qu'on traîne au supplice et qu'on brise sur la roue pour les plus horribles crimes, aurions-nous bien l'effronterie de lui reprocher ses plaintes, et d'insulter aux gémissements que lui arrachent ses misères? Oui, Seigneur, persistez, mon doux Sauveur; persévérez, s'il est possible, à chercher l'issue de vos peines, à vous délivrer de servitude, et à vous décharger du joug pesant et insupportable que vous imposent nos offenses.

Que s'il rejette la prière des coupables qui l'affligent, et qui l'ont plongé dans ses malheurs, bienheureux ange qui êtes le témoin de ses disgrâces, de ses angoisses et de ses pleurs, et qui l'adorez dans son martyre aussi bien que dans le plus haut point de sa gloire, fortifiez-le dans le dessein de finir les jours de ses travaux, de prévenir sa ruine entière, et de se dérober à la fureur de ses persécuteurs; faites qu'il redouble ses efforts à solliciter la compassion et les entrailles de son Père, et qu'il continue toujours à le presser, et à le conjurer en ces paroles, s'il est possible, Dieu mon Père, éloignez de moi cet objet si effrayant, et cette mortelle coupe; ôtez-la moi de devant mes yeux. *Pater, si fieri potest, transeat a me calix iste.*

De quelque effort néanmoins et de quelque violence qu'il rejette ce calice, disons, chrétiens, hardiment et sans hésiter, qu'il n'eut jamais tant de passion ni d'impatience de le boire et de l'avaler jusqu'à la lie. *Et quomodo coarctor usquedum perficiatur. Et desiderio desideravi hoc pascha comedere vobiscum.* Et lorsqu'il donne les mêmes signes au dehors, et qu'il se sert du même langage que si, en effet, il désirait de ne point mourir; sachons, chrétiens, qu'il imite en cette action la faiblesse de ses frères, et qu'il ne veut dire proprement par là, sinon qu'il endure tant de maux, et qu'il est pressé de si cuisantes étreintes de douleurs, qu'il n'y a nul de nous qui n'eût cédé à leur rude attaque, et qui n'eût fait les derniers efforts pour en éviter la souffrance, quelque ordre de Dieu qu'il eût eu de les souffrir.

Ainsi, mes sœurs, en agissant et en parlant dans ses travaux, comme s'il eût vraiment souhaité de s'en garantir, il a voulu nous en exprimer la violence par un effet qu'elle eût produit infailliblement en tout autre esprit que le sien, et en toute âme humaine moins soumise que la sienne.

Et de vrai, toute opposition et toute résistance à la volonté de Dieu, de quelque qua-

lité qu'elle puisse être, étant d'elle-même un mouvement imparfait et déréglé, et qui renferme une véritable désobéissance à Dieu, ou qui en est au moins une suite et une peine, le Fils de Dieu, qui était la justice et la sainteté même par essence, eût-il pu jamais contrevenir, comment que ce fût, à l'éternelle volonté de Dieu, qui est la règle de tout ordre et de toute sainteté? Quand donc nous voyons ce Dieu de gloire en cette posture lamentable, gisant en terre, agonisant, couvert de la sueur sanglante qui lui coule de toutes parts, demandant grâce et miséricorde à Dieu son Père, ne doutons point qu'il ne se soit lui-même réduit à cet état pour nous exprimer la cruauté et la fureur de ces lions ravissants et rugissants qui allaient l'assiéger et le déchirer, et qui eussent lassé toute autre patience que la sienne: *Tauri pingues obsederunt me, et aperuerunt super me os suum, sicut leo rapiens et rugiens* (*Ps.* XXI, 13); qu'il parle et agit à l'extérieur comme nous faisons en pareille occurrence, et que pour imiter notre faiblesse dans le sentiment de sa douleur, il fuit la mort apparemment, à l'heure même qu'il veut la souffrir, de toute l'étendue de son cœur, et qu'il brûle d'impatience de s'y exposer pour la délivrance de ses frères. *Desiderio*, dit-il, *desideravi hoc pascha comedere vobiscum* (*S. Luc*, XXII, 14): J'ai désiré d'un désir extrême de célébrer avec vous cette dernière et nouvelle pâque, qui est la préparation et l'avant-coureuse prochaine de ma mort.

Et ainsi, Seigneur, si vous vous imputez vous-même quelque volonté sensible, qui ne semble point tout à fait conforme à la volonté de votre Père, si vous avouez d'être touché de quelque désir de fuir la mort comme il arrive naturellement aux hommes, qu'elle effraie de son image, vous avez sans doute appelé la cause du nom de son effet, et ce désir d'éviter la mort n'est autre chose dans vous que l'expérience de vos sens, et non le langage de votre raison et de votre volonté: c'est la frayeur que la mort fait naître dans les autres hommes, et qui les porte à s'en éloigner; toute épouvante par elle-même, nous faisant souhaiter de nous échapper du mal qui nous menace. Vous avez eu ce souhait dans son principe et non dans lui-même, et vous paraissez repousser la mort, ou la refuser en tant que vous êtes frappé de la terreur qui la fait fuir aux autres hommes; vous en avez la douleur, et non le vice et le péché; comme à peu près la convoitise dans les justes mêmes est appelée quelquefois péché, non qu'elle le soit en effet, mais pour en être une dépendance et et une peine.

Et certes, mes sœurs, pouvons-nous avoir en cette rencontre un meilleur garant, et un plus fidèle interprète de ses vœux ou de ses pensées que lui-même? Ecoutez donc à quoi se termine sa prière, et en quoi consiste la disposition effective de son âme, en ce qui touche le calice de sa passion: Toutefois, mon Père, lui dit-il, que votre volonté soit faite, et non la mienne, *Verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat.* Et puisque par un juste et irrévocable arrêt, vous ordonnez que je souffre et que je meure, me voici prêt à obéir; je ne veux pas en appeller.

Et aussi, mes sœurs, au milieu du choc et de l'impression de toutes ses douleurs, voyez-vous en lui le moindre signe de faiblesse, ou lorsqu'il réveille ses disciples, comme il va faire maintenant, qu'il les convie à le suivre et à se ranger sous sa conduite; qu'il marche à leur tête et s'avance à la rencontre de ces parricides, qu'il leur dit lui-même qui il est, et les renverse d'un souffle de sa bouche: *Ego sum quem quæritis;* qu'il défend à Pierre d'user de violence, et qu'il guérit sur-le-champ la plaie de l'esclave que ce disciple avait blessé?

Que fait-il de bas ou de peu généreux dans les ténèbres de la nuit, dans l'éclat des armes et des flambeaux, entre les bras de ceux qui le lient et l'entraînent devant un tribunal humain? Que fait-il de lâche ou de faible, lorsqu'il allègue hardiment au grand pontife qu'il est superflu de s'enquérir de sa doctrine et de ses mœurs, et qu'il avait toujours parlé à la vue et aux yeux de tout le monde, qu'il reprend le garde qui a l'audace de le maltraiter et de le frapper au visage; lorsqu'il paraît devant les armes et le ministre des Romains, lorsqu'il avoue qu'il est roi devant les tyrans de l'univers, et leur déclare ouvertement qu'ils n'auraient sur sa personne aucun pouvoir, s'ils ne l'avaient de la part de Dieu; lors qu'il épouvante d'une parole le gouverneur romain, et qu'il méprise l'assistance de celui qui de son juge s'était rendu le médiateur de son absolution, lorsqu'il se taît sous les mains et sous les coups de ses flagellateurs et des bourreaux dont il eût pu, d'un seul mot, fléchir la rage et la colère; lorsqu'il console les vierges qui le pleurent, et qu'il leur prédit en termes exprès la punition de ses tyrans? Filles de Sion, leur dit-il aux yeux de tous, ne veuillez point pleurer sur moi, mais bien sur ceux qui naîtront de vous, et qui seront un jour accablés de maux pour expier l'injustice que je souffre: *Nolite flere super me, sed super vos, et super filios vestros. Tunc incipient dicere montibus: Cadite super nos; et collibus: Operite nos.*

Enfin, quelle crainte et quel abattement d'esprit témoigne-t-il, lorsque, pendant à la croix, il donne et résigne son disciple bien-aimé à sa bienheureuse Mère, et qu'il célèbre, s'il faut dire ainsi, la fête de cette adoption filiale avec la même quiétude que s'il eût été sur un trône ou sur un char de triomphe? *Fili, ecce Mater tua; Mater, ecce Filius tuus.*

Ainsi nous voyons que, dans la suite et dans le progrès de ses souffrances, il s'humilie et déplore ses disgrâces devant la face de son Père, et qu'au contraire il soutient sa dignité et demeure ferme et inébranlable toutes les fois qu'il se présente devant les auteurs de son supplice; qu'il se prosterne, qu'il se plaint amèrement aux yeux de Dieu,

et qu'il rejette le calice de sa mort prochaine, pour montrer l'excès de sa douleur, et qu'au contraire, il parait constant et intrépide aux yeux de ses tyrans, pour témoigner que sa douleur n'avait en rien amolli la vigueur de son courage et le désir brûlant qui le consumait de mourir pour nous; qu'il s'humilie et s'écrie aux yeux de Dieu pour faire éclater la violence de ses peines, et qu'au contraire il se relève aux yeux des hommes pour déployer sa générosité toute divine, et pour nous montrer que dans l'abjection où il s'était mis devant son Père, il imitait les effets accoutumés de notre faiblesse dans un véritable sentiment de toutes nos douleurs.

Mais maintenant qu'il est attaché et mourant en croix entre deux brigands infâmes, que son sang lui sert de vêtement, qu'il est tout de plaies et de martyre, il se voit forcé de se retourner encore du côté du Père éternel, et de s'écrier en ces termes étonnants et inconcevables : O Dieu, dans l'abîme où je me vois de tribulations et de misères, quelle raison peut vous obliger à vous détourner de moi, et à m'abandonner comme vous faites? *Deus, Deus meus, quare me dereliquisti?* Que devons-nous dire de cette effroyable exagération de ses souffrances? Oui, Seigneur, soulagez-nous, dites-nous, de grâce, cette désolation extrême, cette lamentation terrible qui vous fait pousser cette clameur : que votre Dieu vous a quitté; est-ce une plainte véritable de sa désertion et de son éloignement de vous, ou ne serait-ce point encore une simple imitation de notre infirmité? et ne voudriez-vous pas nous marquer, par ces paroles, qu'à envisager la rigueur étrange que vous éprouvez de la part de votre Dieu, et à juger de la considération qu'il a pour vous par la manière dont il vous traite, il vous serait beaucoup plus permis de n'attendre rien de son secours, qu'il ne l'était au roi David, lorsqu'au milieu de ses disgrâces, il éclata tout d'un coup en cette plainte surprenante : Hélas! Seigneur, pour quelle cause avez-vous voulu me délaisser? *Deus, Deus meus, quare me dereliquisti* (*Psal.* XXI)? Ou bien, Seigneur, ne parlez-vous pas, comme vous croyant délaissé de Dieu, parce qu'en effet vous souffrez tout ce que souffrent ceux qu'il abandonne? Et comme dans ces mots, *Quare me dereliquisti?* vous vous appliquez les paroles d'un prophète, qui s'avoue criminel, parce que vous l'êtes en apparence dans le châtiment que vous endurez, ne devons-nous pas aussi supposer que vous vous dites abandonné, parce que seulement vous paraissez l'être dans l'horrible état où vous mourez?

Hélas! Seigneur, disait David, pour quelle cause avez-vous voulu me délaisser? Le seul sujet qui vous a chassé si loin de moi, est la grandeur de mes iniquités : *Deus, Deus meus, quare me dereliquisti? longe a salute mea, verba delictorum meorum.* Ainsi, Seigneur, vous vous dites abandonné de la même sorte et au même sens que vous vous dites pécheur avec David. Comme donc vous n'êtes criminel qu'à l'extérieur et dans l'apparence, vous ne pouvez par conséquent vous croire abandonné qu'extérieurement et dans l'apparence, s'il en faut juger par le poids infini de vos douleurs.

Ne voudriez-vous pas nous marquer aussi que si David s'est épouvanté des afflictions qui l'accablaient, quoiqu'il se reconnût pécheur et coupable devant Dieu, vous avez bien plus de sujet en ce jour-ci de vous étonner des vôtres, vous qui souffrez innocent pour des pécheurs, et qui vous voyez condamné à porter la punition d'une injustice souveraine dans une souveraine sainteté?

Ou bien, Seigneur, n'admirez-vous pas la dureté de ce châtiment, non en coupable qui murmure de l'injustice de son juge, mais en serviteur qui se soumet aveuglément à la colère de son maître; en serviteur qui demande le sujet de sa punition, non pour témoigner qu'il n'y en a point, mais pour témoigner qu'il est caché, qu'il est adorable et merveilleux, et qu'il ne s'explique en ce peu de mots, que, pour se réduire à un respectueux silence et se priver de la liberté d'en faire une plus longue et plus curieuse recherche?

Ou bien, Seigneur, n'admirez-vous pas la profondeur de votre anéantissement, non comme un secret que vous ignoriez vous-même, mais comme un mystère que tant de siècles ont ignoré et qui devait encore demeurer caché à tant d'idolâtres et de païens? Ou bien, Seigneur, n'admirez-vous point la cause de vos maux incompréhensibles, non parce que cette cause si admirable vous soit inconnue, mais parce que vous êtes le seul qui la sachiez et qui la compreniez dans toute son étendue, comme Dieu s'admire lui-même en quelque sorte en comprenant seul l'immensité de ses perfections? Ou bien, Seigneur, n'admirez-vous pas, dans le peu de fruit que doit faire votre croix le profond abîme de la prédestination des hommes et l'arrêt de Dieu qui vous destine à être aux uns auteur de vie, et aux autres occasion de mort et d'éternelle damnation? *Hic positus est in ruinam et resurrectionem multorum, et in signum cui contradicetur* (*S. Luc*, II, 34).

Mais enfin, Seigneur, pour quelque cause que vous vous croyiez abandonné, vous le croyez avec justice et avec vérité, et nous voulons avec vous nous humilier et trembler d'effroi dans les ténèbres d'une désertion si terrible et d'un jugement si impénétrable à l'intelligence des hommes et des anges; nous voulons tous vous offrir nos têtes pour l'assurance de la vôtre; et racheter, s'il se peut, toutes les peines que vous endurez pour le rachat de nos offenses, en nous jetant tous ensemble aux pieds du Dieu qui vous délaisse, et en le conjurant par nos cris et par nos pleurs de vous traiter avec moins de violence et moins de rigueur. Hélas! Seigneur, où êtes-vous donc? où fuyez-vous? pourquoi fuyez-vous notre divin Maître? pourquoi voulez-vous le sacrifier pour des fautes étrangères et pour des péchés qu'il n'a point faits? En voici, Seigneur, les auteurs et les coupables, il est le seul d'entre

ses frères qui n'a point péché ni ne peut pécher : détournez sur nous toutes les flammes de votre colère ; faites-nous périr et sauvez notre saint Maître. Que nous mourions seuls comme nous sommes seuls coupables, et que nous mourions, comme il est bien juste, pour la vie de cet Agneau pur et sans tâche, que vous avez jusqu'ici livré à tant d'opprobres et de supplices, pour la vie de tant d'infâmes criminels.

Mais, ô merveille d'amour et de bonté vraiment divine ! entendons-le maintenant, chrétiens, qui nous dispute et qui nous ravit la gloire de souffrir, et qui s'oppose à notre mort avec plus d'efforts incomparablement, que nous n'appréhendons la sienne. Père éternel ! s'écrie-t-il, que j'endure et meure pour ce peuple qui me crucifie; que je les lave dans le sang qu'ils tirent de mes veines, car aussi bien ils ignorent qui je suis, et ils ne savent ce qu'ils font : *Pater, dimitte illis, nesciunt enim quid faciunt.*

Sus donc, chrétiens, conseillez-moi, que faut-il que je devienne à la vue d'un si étrange et si prodigieux amour? Car, eh quoi ! Seigneur, est-ce un effet de cet air sévère que vous témoignez devant vos tyrans et leurs ministres, devant le grand pontife, devant les Juifs et les Romains, et pour qui vous faites maintenant paraître tant d'amour et de tendresse, que de vouloir excuser le parricide qu'ils commettent en votre personne toute divine ? Est-ce une suite de cet air d'empire et de divinité dont il vous avait plu jusqu'ici de les traiter, ou en les renversant d'une parole, ou en leur reprochant l'inutilité de leurs demandes, ou en leur déclarant que par eux-mêmes ils ne peuvent rien sur vous, ou en leur prédisant le châtiment de leur cruelle ingratitude, ou y plaider vous-même leur cause et ne vous rendre pas seulement l'avocat de leur faiblesse, mais l'apologiste de leur malice, en l'excusant sur leur ignorance : *Dimitte illis, nesciunt enim quid faciunt?* Est-ce là, Seigneur, ce qu'ils devaient attendre avec raison, de la hauteur dont vous leur parliez et du juste mépris que vous paroissiez avoir pour eux dans vos reproches, dans vos menaces, dans la majesté de votre silence et dans la fermeté de vos réponses ! Oh ! non, sans doute, chères âmes, il n'a paru jusqu'ici que sous des formes étrangères ou sous la bassesse d'un esclave, ou sous la sevérité d'un maître ; mais nous avons lieu maintenant de dire qu'il paraît à découvert, qu'il se montre tel qu'il est selon les devoirs de sa mission, et qu'il se manifeste enfin en qualité de notre Dieu et de notre frère tout ensemble, en déployant ce divin amour qui le fait prier pour ses parricides, et qui le porte à briser avec plaisir tous les obstacles de son obéissance pour accomplir en tout point l'heureux ouvrage de notre rédemption : *Cousummatum est.*

Certes, chrétiens, quoique jusqu'ici je vous aie entretenus sans ordre, sans art et sans dessein, et que l'atrocité, s'il faut dire ainsi, de mon sujet ait pu me troubler le jugement, je crois neanmoins dans la confusion de mon discours vous avoir prouvé suffisamment cette capitale vérité, que dans l'occasion d'obéir à Dieu son Père, notre Seigneur Jésus-Christ s'est vu travaillé d'une douleur insupportable, et accompagnée des trois marques les plus propres pour en exprimer la violence, qu'il fut affligé jusqu'à la mort : *Tristis est anima mea usque ad mortem ;* qu'il eut recours à des moyens dont il connaissait l'impossibilité, *Pater, si fieri potest, transeat a me calix iste;* et que dans le comble de ses afflictions il a paru dénué de tout secours de la part des hommes, et de celle de Dieu même, *Deus, Deus meus, quare me dereliquisti ?*

Or, il faut, sans doute, chères âmes, qu'une douleur soit arrivée au plus haut point de son amertume, lorsqu'elle cause à l'affligé toutes les peines de la mort, qu'elle le porte à recourir à des remèdes impossibles, et qu'elle vient de celui qui devrait surtout la soulager : *Deus, Deus meus, quare me dereliquisti?* Mais comme un fleuve grossit incessamment, et devient toujours plus impétueux et plus rapide par l'opposition des plus fortes digues qu'il renverse et qu'il entraîne dans sa course : ainsi le torrent de la charité divine qui inondait, s'il faut ainsi dire, l'âme du Sauveur, et qui s'allait toujours fortifiant par les objets de tristesse ou de frayeur qui lui faisaient de la résistance, surmonte enfin tout ce qui entreprend de l'arrêter, et ne garde ensuite ni règle ni mesure dans la force de sa rapidité : *Pater, dimitte illis, nesciunt enim quid faciunt.*

Ou comme un soleil qui s'étant caché quelque temps sous un nuage d'où sortent les foudres et les tempêtes, le perce enfin de ses rayons, et le fait briller d'un émail agréable de couleurs en signe de calme et de bonace : ainsi l'amour souverain du Fils de Dieu s'étant tenu quelque temps caché dans les ténèbres de l'infirmité humaine, et dans les éclairs de ses réprimandes, et de ses menaces, ne manque pas de se découvrir, et ne produit plus dans ses mouvements et dans son langage que des marques d'attendrissement et de pitié. Père éternel, s'écrie-t-il, ne leur imputez point ce crime, car ils ne savent ce qu'ils font. Mais qu'est-ce donc que ceci ? Dieu de douleur, en demandant et en sollicitant, comme vous faites, le pardon de vos persécuteurs, ignorez-vous, ou prétendez-vous violer toutes les lois de la justice divine et naturelle? Désirez-vous que leur crime soit remis avant qu'ils l'aient achevé ; que n'ayant pas encore épreint de vos veines tout le sang dont ils les veulent épuiser, ils soient absous par avance, de la peine de leur barbarie, et que la grâce d'un meurtre à demi fait les rende plus hardis à le consommer ?

Mais quelque raison et quelque motif qu'on vous allègue, votre charité ne peut céder, elle ne se peut détacher un seul moment des traîtres qu'elle embrasse, et dont elle ne respire que la conversion et le salut; vous ne pouvez cesser d'aimer ceux que vous ai-

mez pour le mal même qu'ils vous causent; toutes les plaies et tous les outrages qu'ils vous font vous sont autant de sujets de redoubler votre amour pour eux, et d'ajouter de nouvelles flammes à la ferveur de votre oraison pour obtenir le pardon de leur offense. Père éternel, dites-vous encore, ayez pitié de ces misérables qui me tuent; ayez égard à leur ignorance. Hélas! ils ne savent ce qu'ils font.

Certes, mes sœurs, c'est ici un prodige de bonté qui mène en triomphe tous les siècles, et qui confond toute la raison et toute la philosophie humaine; voici paraître une vertu auparavant inconnue à tous les peuples et à toutes les écoles païennes et judaïques. Un innocent, mourant en croix, intercéder pour ses bourreaux et pour ceux qui lui causent ou qui lui reprochent son supplice dans la fureur et dans l'embrasement de toutes ses douleurs; vouloir mourir pour des scélérats qui le font mourir, et solliciter, dans cet effroyable état, la grâce de leur crime, non pas en implorant la seule clémence de leur Juge, mais en diminuant le démérite de leur faute! *Dimitte illis, nesciunt enim quid faciunt.*

O vertu nouvelle et inouïe à toutes les nations du monde et à toutes les académies romaines, grecques et judaïques! Sentir sa vie s'écouler et défaillir, et l'arrêter et la suspendre pour avoir le temps de sauver ceux qui l'éteignent! Oui, l'arrêter et la suspendre, car elle s'affaiblit, chrétiens, elle s'efface après tant de peines et tant d'outrages, après tant de plaies et d'oppressions appréhendées ou souffertes. Enfin il succombe sous le faix de ses angoisses, et en même temps que son âme fait les derniers efforts pour se déprendre de son corps sanglant et défiguré, il la dépose par ces paroles toutes saintes, entre les mains de Dieu son Père: Père éternel, dit-il, mon heure enfin est arrivée, je suis par vous tout ce que je suis, et comme j'ai reçu de votre bonté la vie que je quitte, je vous la rends toute aussi innocente et aussi pure qu'il vous plut de me la donner, je la remets entre vos mains: *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.*

Enfin, chrétiens, le voilà mort ce Dieu d'amour et de pitié, le voilà soumis et obéissant jusqu'à la mort, et dans un événement si incompréhensible, que devons-nous faire, que devons-nous dire de ce Dieu de vie sans mouvement et sans vie? Devons-nous le plaindre, ou maudire les bourreaux qui l'ont réduit dans ce malheur? ou ne vaut-il pas mieux arrêter, quelques moments le cours de nos pensées et de nos réflexions humaines à l'aspect d'un si prodigieux spectacle, et dans ce silence de notre esprit, ne nous occuper que des seuls cris et des seuls gémissements de notre cœur? Arrêtons-nous donc, ne parlons plus, donnons tout loisir à nos larmes de couler, disons en nous-mêmes tous ensemble, et chacun de nous en particulier, dans le fond de notre conscience: Comment est mort le Dieu de ma vie? comment n'est plus l'âme de mon âme, et comment a cessé de luire la lumière de mes yeux? O Dieu de vengeance et de rigueur, comment avez-vous comblé de maux celui qui fait toutes vos délices? comment l'avez-vous dépouillé et mis à nu devant les hommes? comment avez-vous jeté le feu dans le milieu de ses entrailles, un feu dévorant qui l'a mis en poudre, comme un bâtiment qui brûle et qui se consumme depuis le faîte jusqu'aux fondements? *De excelso misit ignem in ossibus meis, et posuit me desolatum* (*Thren.*, I, 13).

Mais à quoi puis-je vous comparer, saint objet de mes douleurs, pour représenter les vôtres? car, à dire vrai, votre mal était un abîme de misères où l'on ne voyait ni fond ni rive, où toute espérance était vaine et inutile, où il était forcé de périr: *Cui assimilabo te, aut exæquabo te? magna enim est ut mare contritio tua* (*Ibid.*, II, 13). O Dieu de colère et de fureur, qui l'avez frappé de tant de plaies, et qui avez voulu le voir ployer sous le faix de ses langueurs, faites retomber sur ma tête tous les traits dont vous avez frappé la sienne: car aussi, Seigneur, je ne vis plus, ou je ne vis plus qu'en amertume, ayant vu mourir pour mes offenses le Dieu de ma joie et de mon amour.

Toutefois, chrétiens, relevons-nous, quittons enfin tous ces mots de plainte et de désespoir, ne cherchons point de nous consoler de sa perte par la nôtre, ne désirons désormais que ce qu'il désire de nous tous, et remettons-nous dans l'esprit qu'il n'est point mort pour nous arracher la vie, mais la superbe de la vie. Et de vrai, chrétiens, où pouvons-nous espérer un remède plus puissant de ce vice, père de tous les vices; de cette superbe de la vie, que dans cet Homme-Dieu crucifié et anéanti que nous voyons devant nos yeux? Nous pouvons-nous mieux délivrer du joug de la tyrannie de cet orgueil en le flattant, et en nous abandonnant aux vains désirs qu'il nous inspire, que le Fils de Dieu ne nous en délivre en s'humiliant, et en nous conviant à suivre l'exemple de sa prodigieuse humiliation? *Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.*

Car en effet, si la vraie source de notre vanité est le désir d'imiter Dieu et de régner pour l'imiter, ne pouvons-nous pas maintenant lui ressembler aussi avantageusement dans la bassesse d'obéir que dans la dignité de commander? Que si les esprits insolents et emportés du désir de dominer ont autrefois essayé de justifier leur tyrannie par l'exemple de Dieu même, comme nous l'avons déjà remarqué, la peuvent-ils maintenant couvrir d'une couleur si détestable? Peuvent-ils bien regarder Dieu comme un tyran de ses ouvrages, maintenant qu'il meurt et s'anéantit pour les délivrer et pour les rendre bienheureux? Se peuvent-ils figurer de la dureté dans la manière dont il gouverne ses créatures, sous prétexte qu'il les trouble, disaient-ils, et qu'il les agite sans cesse sur la terre, en même temps qu'il est au-dessus de toute douleur, et qu'il jouit d'une paix profonde dans le ciel, puisqu'il

paraît aujourd'hui pratiquer tout le contraire en se chargeant de tous les maux de ses créatures, et en se sacrifiant pour les racheter de leur captivité ? Et pouvons-nous enfin le considérer comme un tyran de ses ouvrages, sous apparence qu'il brouille et qu'il confond l'ordre naturel de toutes choses, qu'il fait terminer le bien au mal, la vie à la mort, le plaisir à la douleur, maintenant qu'il fait de nos douleurs une source de plaisirs et de notre mort une semence d'immortalité?

Sus donc, chrétiens, ne pensons point à quitter ce haut dessein de nous égaler à Dieu : *Et sicut dii eritis;* mais embrassons le juste moyen qu'il nous présente pour atteindre à une si glorieuse fin. Ne cherchons point d'imiter cet Etre excellent et élevé sur tous les autres, par le faste et l'ambition de nous élever sur nos égaux; mais dans l'humble soin de les secourir, de les servir et de leur céder en toutes choses : que ce ne soit plus désormais un Dieu glorieux, impassible et dominant; mais un Dieu souffrant et obéissant jusqu'à la mort, qui forme l'objet de notre imitation et de notre ambition. Si nous voulons désormais corriger en nous cette superbe cupidité, cette manie de régner et de nous rendre en quelque façon égaux à Dieu dans la participation de sa royauté, n'envisageons point cette royauté temporelle et extérieure qu'il exerce sur ses créatures ; mais l'intérieure et éternelle royauté, dont il jouit par sa propre indépendance et par la parfaite correspondance de ses infinies perfections : *Regnum tuum, Domine, regnum omnium sæculorum.* Oui, régnons en nous-mêmes comme Dieu, ou rendons-nous maîtres de nous-mêmes en nous soumettant à Dieu comme nous voyons que ce Fils divin a su régner en faisant la vie d'un esclave, et en sacrifiant tous les mouvements de sa volonté aux mouvements de celle de son Père : *Non mea voluntas, sed tua fiat.*

Voici donc, chrétiens, tout ce que veut ce Dieu d'amour et de martyre ; c'est tout le salaire qu'il nous demande pour le prix de ses douleurs, et dans l'état où il nous le demande, que pouvons-nous lui refuser? Ecoutons donc le peu qu'il exige de notre juste reconnaissance et à quel prix il met ce qu'il a souffert de flétrissures et de malédictions pour nos péchés. Mais avant, chrétiens, que de l'apprendre, humilions-nous au fond de nos cœurs, soyons tout de flamme et tout d'amour pour lui pouvoir accorder avec plaisir l'effet de ses prières, s'il faut ainsi dire, et de ses vœux. J'ai donc premièrement à vous dire de sa part, et ne vous effrayez point, chrétiens, qu'étant mort pauvre et mendiant comme il est mort, il ne nous laisse que sa croix et nous conjure autant qu'il le peut de la recevoir en héritage et en mémoire de son nom. Pour toutes richesses et pour tous biens, il ne nous laisse que le glaive qui l'a fait mourir, mais à condition de nous en servir et de nous en faire mourir à son exemple.

Mais il nous faut expliquer plus clairement, mes frères, cette clause, ou pour dire mieux, cet abrégé du testament de notre Dieu. Comme il est venu en ce monde avec un ordre et un commandement exprès d'y souffrir et d'y mourir, il nous apprend que nous y naissons sous la même loi, et que Dieu de même nous y envoie avec ordre exprès d'y souffrir aussi et d'y mourir à l'exemple de son Fils. *Si tamen compatimur*, dit l'Apôtre, *ut et conglorificemur* (*Rom.*, VIII, 17). Cet arrêt de Dieu étant donné de toute éternité, il s'ensuit, chrétiens, qu'en toute épreuve et en toute contradiction présente, ou rude, ou légère qu'elle soit, nous devons nous mettre devant les yeux que c'est un calice qu'il nous offre de sa main et dont il nous ordonne de nous abreuver pour accomplir sa divine volonté ; qu'il n'y a ni perte, ni confusion, ni maladie que nous n'ayons commandement d'embrasser et de supporter comme une croix, dont Dieu nous charge pour nous confirmer dans son amour et pour nous rendre conformes à l'image de son Fils.

Voilà donc, chrétiens, toute l'alliance et tout le testament de notre Père ; voilà tout le bonheur et tout le bien de cette vie malheureuse : y souffrir les maux par obéisance à Dieu, qui nous commande de le faire, c'est le seul secret de triompher au monde et du monde tout ensemble ; d'y régner en paix et en joie, en y vivant dans l'amour de Dieu et dans l'espérance de la bienheureuse éternité. Grand Dieu ! y aurait-il âme si aveugle et si insensée que de ne pas demeurer d'accord d'une vérité si manifeste ? Y a-t-il esprit qui ne soit frappé de l'inconstance et du dérèglement des choses de ce siècle, qui ne soit las de tourner la roue de ses cupidités infinies, insatiables et pernicieuses ? *Desideria multa*, dit l'Apôtre, *inutilia et nociva, quædem ergunt homines in interitum;* or, et qui ne voit que l'unique port, dans cet age, est de se ranger sous votre main et sous l'asile puissant et immuable de votre divine volonté ? Toutefois, Seigneur, qu'il y en a peu, parmi ceux qui vous adorent, qui ne résistent à la lumière de cette vérité, qui ne s'opiniâtrent, les yeux ouverts, à se jetter dans le précipice, et qui ne continuent toujours à s'éloigner d'un bien si visible, dont l'excellence, s'il faut dire, leur saute aux yeux et les ravit en admiration de sa beauté ! Nous les voyons par leur propre aveu, rebutés et harassés dans leurs voies vaines et égarées : *Lassati sumus*, nous disent-ils, *in via iniquitatis et perditionis, et ambulavimus vias difficiles* (*Sap.*, V, 7). Et cependant, bien loin de penser à s'en retirer, plus ils y rencontrent d'écueils et de scandales, et plus ils s'obstinent à y cheminer, à y courir et à y chercher leur éternelle damnation. Quel effort donc, ou quel artifice emploierons-nous pour les guérir de cette fureur ? Car, hélas ! Seigneur, quelle douleur de voir nos frères courir au précipice et ne pouvoir comment que ce soit les arrêter ? Mais si leur mal paraît si rebelle à nos paroles, et si jusqu'ici ils ont méprisé tous les ministres qui leur ont parlé de votre part, peut-être auront-ils quelque sentiment de respect pour votre Fils ; et surtout, Seigneur, en le voyant dans le déplo-

rable état où il s'est réduit pour les sauver. *Verebuntur Filium meum.*

Ecoutons donc ce qu'il nous dit du haut de sa croix, ou plutôt du fond de l'abîme où l'ont plongé nos rébellions : Mon peuple bien-aimé, qui m'avez coûté tout mon sang et toute ma vie, quelle autre preuve attendez-vous de l'amour que j'ai pour vous, que de languir et mourir sur une croix pour vous délivrer? Qu'attendez-vous que je dise ou que je fasse, pour vous obliger à m'aimer autant que je vous aime, et à me rendre la pareille de ma charité? Mais est-ce avoir de l'amour pour moi, ou est-ce répondre à celui que j'ai pour vous, que de vous livrer, comme vous faites, corps et âme au plus cruel de mes ennemis? de vous laisser enivrer du plus mortel de tous les poisons, dont il tue ses esclaves, et de vous remplir de l'esprit d'orgueil dont il se sert pour anéantir le fruit de mes souffrances, et de l'abaissement où je me suis mis pour vous relever? Vous m'adorez, dites-vous, vous m'avouez pour votre roi, vous faites gloire de vivre et de combattre sous l'enseigne de ma croix, et vous rougirez de vous conformer à l'ignominie de ma croix?

O Dieu mon Père, vengez-vous de cette injure; répandez la coupe de votre colère et la versez tout entière sur ces têtes hypocrites et criminelles. Quoi ! j'obéis jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix pour les sauver, et ils n'auraient dans l'esprit que la vanité de commander et de s'élever sur leurs propres frères, et sur ceux mêmes que vous me donnez pour les conduire à la participation de mon royaume, par la voie de mon humiliation et de mon asservissement aux plus abjects de tous les pécheurs? Si vous permettez que tels ingrats paraissent sur la terre, souvenez-vous de venger ma croix, et de venger l'outrage infini que vous recevriez en ma personne. Je leur parle, au jour de ma chair et de ma faiblesse, en frère, en Sauveur, en victime de leurs offenses, mais vous voulez bien aussi, qu'au jour de ma gloire, je leur parle en juste vengeur de la vôtre, et que je les chasse à jamais du lieu de mon repos par ces paroles foudroyantes : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum, qui paratus est diabolo et angelis ejus* (*S. Matth.*, XXV, 41).

Mais retenez votre indignation et votre vengeance, saint Agneau; car à Dieu ne plaise que vous puissiez jamais vous compter au rang de ces esprits infidèles et réprouvés dont la seule vue a embrasé votre colère. Nous vous protestons, au contraire, que nous voulons désormais établir tout le sujet de notre bonheur et de notre gloire dans une parfaite imitation de votre humilité et de votre obéissance aux volontés de votre Père céleste ; que nous recevrons généralement toutes les disgrâces qui nous pourront arriver en cet exil, comme autant de coupes et de boissons d'amertume qui nous seront présentées après vous, et comme à vous, de la main de notre Dieu ; que dans les maux et dans les traverses de ce siècle nous renoncerons à toute espérance et à toute assistance humaine, qui trompent toujours ceux qui s'y confient, et n'aurons jamais de recours qu'à votre grâce et aux richesses de votre infinie miséricorde ; comme dans tout le progrès de vos souffrances on ne vous vit jamais fléchir devant la face de vos juges, ni implorer leur aide ou leur pitié, mais la seule aide et la seule compassion du Père éternel, et de l'auteur de votre ambassade dans ce monde ; et enfin, Seigneur, qu'en tout temps et en tous lieux, nous nous chargerons de votre croix, comme du seul bien que vous nous laissez en héritage ; que nous mourrons après vous et pour vous aussi, sous le faix de cette croix, et que ce sera cependant l'appui qui nous soutiendra et nous conduira tous ensemble dans la voie étroite et laborieuse par où vous voulez que nous arrivions à la jouissance de votre glorieuse immortalité.

SERMON XI,

PREMIER DE L'EXALTATION DE LA CROIX

Prononcé dans l'église des religieuses de Villeverque.

Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis : propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen, quod est super omne nomen.

Il s'est humilié jusqu'à la mort, et la mort même de la croix ; et pour cela Dieu l'a exalté et lui a donné un nom par-dessus tout nom (*Philipp.*, II).

Quoique le mystère d'un Dieu crucifié ait toujours paru un étrange paradoxe à la raison humaine, en sorte que, comme dit l'Apôtre, la prédication de ce haut mystère était un sujet de scandale aux Juifs, et passait en même temps pour une folie parmi les Grecs, *Judæis scandalum, gentibus stultitiam*, il est certain néanmoins, mes chères sœurs, que dans la pensée de l'homme spirituel et régénéré, ce même objet de folie et de scandale est un chef-d'œuvre de la main de Dieu, où il a déployé le comble de sa sagesse et de sa force, tout ensemble. *Nos autem prædicamus*, dit le même apôtre, *Christum crucifixum, ipsis vocatis Judæis atque Græcis Dei virtutem et Dei sapientiam* (I *Cor.*, I, 23, 24).

C'est un désordre apparent dans l'ordre de la grâce qui a réparé tous les véritables déréglements de la nature, et qui a pu seul démêler les embarras de la philosophie et de la raison même qu'il a scandalisée et épouvantée avant qu'elle eût eu le loisir d'en rechercher et d'en pénétrer les admirables fondements.

Pour vous donner une claire intelligence de cette vérité, mes sœurs, je me propose de vous faire voir, en premier lieu, en quoi consistent les difformités et les irrégularités monstrueuses que le péché avait introduites dans le monde ; et en second lieu, de quelle manière ces difformités ont été bannies, ou pour mieux dire, rajustées depuis l'apparition d'un Dieu humilié et exalté par la puissance de sa croix. Et l'éclaircissement de ces deux points importants et essentiels

dans la religion, doit faire, aidant Dieu, tout le sujet de ce discours. Je dis aidant Dieu, mes chères sœurs, car il est sans doute que la matière dont j'ai à vous parler étant élevée infiniment au-dessus du sens humain, nous ne la saurions dignement traiter, à moins que l'Esprit-Saint ne daigne appuyer par sa vertu l'infirmité du nôtre, et nous départir, en cette occasion, les lumières de sa grâce, par l'intercession de la mère de toutes grâces et de la Vierge divine qui en conçut le dispensateur suprême dans ses flancs, quand elle ouït ces paroles de l'ange : *Ave, Maria.*

Comme la souveraine félicité de Dieu consiste à s'imiter, à se représenter lui-même en lui-même, et à suivre, dans le temps et avant tous les temps, les idées de son divin Verbe, aussi, sans doute, tout le bonheur de la nature raisonnable, soit dans les hommes, soit dans les Anges, est de se conduire suivant les lumières de la divine sagesse qui les éclaire en naissant, et qu'ils empruntent avec l'être de cette source primitive de l'intelligence et de la raison. Que si le plus éminent degré de notre bonheur en cette vie est de régler nos désirs et nos mouvements selon les lois de la vérité et de la raison, il faut, par une suite infaillible et nécessaire, que l'extrémité de notre honte et de notre avilissement soit de violer ces mêmes lois et de nous abandonner aux voies de la folie et de l'erreur.

Mais telle est, mes sœurs, et telle se doit estimer la condition des idolâtres de ce siècle et de ceux qui cherchent un vrai bonheur dans la jouissance de cette vie mortelle. Car, en effet, où peut-on s'imaginer une folie plus achevée, que de loger son espérance, et de se promettre un bien véritable dans une sorte de vie où l'on ne voit ni loi ni règle, ni proportion ni fermeté, et où tous les fondements de l'ordre et de la juste disposition des choses se trouvent détruits et renversés? Or, cet état de confusion et de trouble est, sans contredit, celui où nous vivons, ou plutôt celui où nous languissons dès le moment de notre naissance jusqu'à celui de notre mort.

Et pour traiter avec netteté et avec quelque sorte de méthode, un sujet si plein d'obscurité, je dis, mes sœurs, que tout le désordre et toute la confusion qui règnent en ce siècle malheureux, peuvent se réduire à quatre chefs plus considérables et plus importants, que je prétends vous faire connaître dans la suite et dans l'enchaînement des biens et des maux qui accompagnent cette vie.

Le premier défaut ou déréglement qui s'y découvre est que le mal, qui est l'ennemi et le poison de la nature, et qui ne devrait, ce semble, avoir aucune place dans le corps de ses ouvrages, ou ne s'y rencontrer au moins que pour nous servir de passage à quelque bien; est au contraire comme l'extrémité opposée et la fin dernière où, par un renversement étrange, le bien va toujours se terminer. Oui, ce même mal que la créature ne devrait souffrir que pour la conduire à la possession d'un bien, est, en cette vie, tout au contraire, un gouffre et un abîme où le bien se perd incessamment, et se va perdre sans ressource. Ainsi nous voyons chaque bien se terminer et passer au mal qui lui est contraire : la vie à la mort, la grandeur à la bassesse ; la puissance à la faiblesse, et le plaisir à la douleur. Et de cette sorte, mes sœurs, au lieu de la paisible et régulière domination de Dieu, où tous les biens se seraient trouvés en abondance, et d'où tous les maux auraient été nécessairement bannis, toutes choses se maintenant dans leur justesse naturelle, il s'est élevé dans le monde un règne malheureux et épouvantable, qui est celui de la corruption et de la mort. Au lieu du règne tout juste et tout naturel, où le premier être eût été le roi des êtres finis et inférieurs, on a vu naître un empire tyrannique et déréglé, où le non être, où le néant est devenu le seigneur de toutes choses, et s'en est fait souverain au lieu de Dieu. Car comme Dieu eût vraiment régné sur les créatures en les portant à le regarder comme le terme et la fin dernière de tous les mouvements, et en les rapprochant par ce moyen-là de sa grandeur pour les rendre enfin participants de son éternelle félicité, ainsi le néant a régné au lieu de Dieu en devenant comme le centre universel où tendent sans réserve toutes les créatures, et où elles s'anéantissent par la servitude où elles sont réduites au milieu de la corruption, de la vanité et de la mort. C'est ce que l'Apôtre nous enseigne si admirablement par ces paroles : la créature, dit-il, a été soumise à la vanité contre son gré et contre la propre inclination de sa nature; mais elle cherche à se consoler de cette rude captivité en la souffrant pour l'amour de celui même qui l'y a soumise avec espérance d'en être délivrée : parce, ajoute-t-il, que cette même créature, sujette et enchaînée, doit être dégagée de la servitude de la corruption, et élevée au glorieux état de la liberté des enfants de Dieu. *Vanitati creatura subjecta est non volens, sed propter eum, qui subjecit eam in spe: quia et ipsa creatura liberabitur a servitute corruptionis, in libertatem gloriæ filiorum Dei* (*Rom.*, VIII, 20)

Et certes, chrétiens, comme toutes choses retournent naturellement au lieu d'où elles tirent leur naissance, l'homme ayant tiré la sienne de deux souverains principes qui sont le néant dont il a été créé, et le premier être qui l'a créé ; et s'étant détaché du premier être, comme il a fait par le péché, il était juste qu'il revînt à l'autre de ses principes qui est le néant, et qu'il y dût retomber par la voie des douleurs, de la maladie et de la mort. Ainsi David dit que ceux qui s'éloignent des voies de Dieu entrent et courent dans celle de leur ruine : *Qui se elongant a te peribunt* (*Ps.* LXXII, 27). Et saint Paul appelle aussi les impies et les amateurs du monde ceux qui se consument et qui périssent : *Iis autem, qui pereunt*, dit-il, *odor mortis ad mortem* (II *Cor.*, II, 15). Et la rai-

son qui fait qu'on leur donne cette qualité à juste titre, est que ce monde étant déréglé et corrompu en toutes ses parties, et tout ce qu'il enferme de joie et de bonheur se changeant en deuil et en misère, il faut qu'il entraîne et enveloppe tôt ou tard dans son débris, ceux qui s'appuient sur sa force : *Omnes qui se elongant a te peribunt*. Voilà donc, chrétiens, un désordre étrange où la vie humaine se trouve assujettie, que le bien se change ou succède continuellement au mal, et qu'elle tende toujours vers la défaillance et vers le néant d'où Dieu l'avait tirée par un effet de son infinie bonté : *Vanitati creatura subjecta est*.

Mais si c'est un trouble et un déréglement dans la nature que le bien nous serve de passage au mal, comme la vie à la mort et à la corruption, n'est-ce pas encore une vanité ou une irrégularité sans comparaison plus grande, que le mal y naisse du bien, comme un fruit de sa racine ; que le bien engendre le mal, comme une cause naturelle produit et engendre son effet ? Ainsi nous voyons que la nature se propose le plaisir comme un des biens les plus aimables et comme presque le seul qui mérite son amour, et qu'au contraire elle abhorre la douleur comme le plus grand de tous les maux ; et nous éprouvons cependant que la cause des douleurs est presque toute renfermée dans l'usage des plaisirs. Oui, cette longue peine et cette langueur de tant d'années qui travaille cet homme tout de chair et ce vieil esclave de ses cupidités sensuelles, qu'est-ce autre chose qu'une suite naturelle de sa vie molle et voluptueuse, et un effet du venin caché dans la douceur de ses débauches ?

C'est là le salaire de ce flatteur et de ce cruel maître. Un rayon de miel n'est pas plus doux que les paroles de cette trompeuse, dit le Sage : Tout ce qui sort de sa bouche semble plus net que l'huile la plus pure ; mais la fin où tendent ses cajoleries est aussi amère que l'absinthe, et aussi perçante qu'une épée qui tranche des deux côtés : *Favus distillans labia meretricis, et nitidius oleo guttur ejus ; novissima autem illius amara quasi absinthium, et acuta quasi gladius biceps* (*Prov.* V, 3). Et c'est ainsi, selon l'Apôtre, que la douceur du péché n'a point d'autre fruit ou récompense que la mort : *Stipendia peccati mors* (*Rom.*, VI, 23) ; c'est-à-dire, suivant le style de l'Ecriture sainte, que les faiblesses et les travaux qui nous mènent à la mort et temporelle et éternelle, tout ensemble. Or le fondement de ce désordre, qui est à la vérité un fort grand désordre à l'égard de la nature, quoique ce soit un ordre parfait à l'égard de Dieu ; c'est que les plaisirs que nous recherchons, prenant leur source de la chair et de ses désirs, au lieu de la prendre de l'esprit et de la raison ; il n'est pas étrange qu'ayant un principe tout contraire à celui qu'ils devraient avoir, ils causent aussi des effets tout opposés à ceux qu'ils devraient naturellement produire, et qu'ils ne nous remplissent enfin que de peine et d'inquiétude, au lieu du solide et constant repos qu'ils semblaient nous devoir procurer.

Et en cet endroit, nous aurions quelque sujet de nous consoler de notre disgrâce, si le mal qui nous vient du bien, si les douleurs qui naissent en nous des plaisirs mêmes, se renfermaient dans leur être propre, et se contentaient de nous affliger par ce qu'elles ont en elles-mêmes de fâcheux et de déplaisant. Mais y a-t-il mal qui ne soit la source et le commencement d'une foule d'autres maux, qui ne s'étende et ne se multiplie à l'infini, et qui par un perpétuel retour et reflux ne passe de l'âme dans le corps, et du corps dans l'âme, et des facultés particulières de l'un dans celles de l'autre ? Car y a-t-il passion si peu agissante dans nos sens, qui aussitôt ne monte dans la partie supérieure de l'âme, et n'envahisse le siége même de la raison ? Et de même aussi y a-t-il trouble dans la raison, qui à l'instant même ne se répande dans les sens ? Et par un effet de cette fâcheuse et funeste sympathie des deux parties principales dont l'homme est composé, quelque différentes qu'elles soient dans leurs propriétés et dans leur nature, arrive-t-il la moindre souffrance en l'une qui ne rejaillisse aussitôt sur l'autre, et qui ne devienne comme également commune à toutes les deux ensemble ? D'où vient que la même Ecriture qui dit de l'une que le corps qui s'affaiblit appesantit l'âme (*Sap.*, IX, 15), dit aussi que de l'autre le chagrin de l'esprit abat les forces du corps, *Spiritus tristis exsiccat ossa ;* et qu'il a causé même la mort à plusieurs : *Multos enim occidit, tristitia* (*Ibid.*, XVII, 22). Or c'est sans doute un renversement étrange de la juste et naturelle disposition des choses, que les maux pullulent à l'infini, et qu'ils s'engendrent ainsi réciproquement les uns des autres : car au lieu que le mal n'étant proprement qu'un défaut, ou une privation de l'être, qui ne peut avoir de principe que le néant, devrait se sentir de l'impuissance et de la stérilité de son principe, qui est le néant : rien n'est au contraire plus abondant ni plus fertile que le néant même, par le pouvoir qu'il a de s'accroître et de se multiplier en tant de sortes ; il semble usurper en cela la nature du vrai bien, qui tend toujours à se communiquer et à se répandre, selon le langage des philosophes ; et l'on dirait que, quoiqu'il soit directement opposé à la toute-puissante vertu du premier être, il l'imite néanmoins en ce qu'il se donne sans se partager, et se distribue sans s'épuiser, à tout ce qui sort de son sein, ainsi que fait le souverain de tous les êtres.

Or, comme dans la perte et dans la corruption du genre humain on a vu les choses se confondre universellement, et aller toujours de désordre en désordre plus étrange ; nous voyons aussi qu'au lieu que les maux se sont produits et entretenus les uns les autres par une espèce de contagion générale qui ravage toute la nature, les biens, au contraire, ont accoutumé de se combattre et de se ruiner les uns les autres : ceux de

l'esprit s'opposant à ceux du corps, et ceux du corps à ceux de l'âme, ou à ceux qui se forment au haut de l'âme, qui est l'intelligence et la raison. C'est de là que vient cette inimitié et cette dissension irréconciliable entre les plaisirs corporels des sens et les plaisirs spirituels de la raison : entre les délices de l'étude et de la contemplation des Sages, et celles de la débauche et de l'intempérance des charnels : et comme les maux se multiplient et se conservent réciproquement, malgré la faiblesse et la stérilité de leur principe qui est le néant; ainsi les biens dont nous jouissons en cette vie ne peuvent se souffrir, et se font entre eux une perpétuelle guerre contre la propre et originaire inclination de leur principe, qui est le souverain et premier bien, dont la perfection extérieure est d'agir pour se répandre, et pour exprimer dans l'étendue de ses œuvres la grandeur et la gloire de leur ouvrier.

Et ainsi, chrétiens, au lieu qu'à l'égard des diverses qualités ou habitudes qui forment nos mœurs, les vertus s'entr'aident, et les vices s'entre-choquent; nous remarquons tout le contraire à l'égard des êtres naturels, que les maux s'unissent et s'entretiennent, et que les biens au contraire, ne peuvent avoir de liaison entr'eux : les plaisirs honnêtes ne pouvant s'allier avec les sensuels, ni la sobriété des sages avec le luxe des voluptueux.

Présupposé donc, qu'il se découvre un si grand trouble et un si étrange bouleversement de toutes choses dans le cours de la vie humaine, qu'au préjudice des premières lois et des premières règles de la sagesse, le bien se termine dans le mal, comme la vie dans la mort; que le bien engendre le mal même, comme les plaisirs causent les douleurs; que les maux se liguent et se défendent mutuellement, et que les biens soient opposés les uns aux autres, comme ceux de l'âme à ceux du corps, et les plaisirs des sens aux plaisirs de la raison, il est aisé de juger que le péché doit être la source de l'état funeste où nous vivons, que cet état malheureux doit être par nécessité le châtiment de quelque crime; et que Dieu nous traite en ce monde, non comme un père traite ses enfants, mais comme un juge les coupables. *Nam sub Deo justo*, dit un Père, *nemo, nisi mereatur, miser esse potest* (*S. Aug.*, *op. perf. lib.*).

Et vous n'avez, en effet, qu'à vous souvenir, chrétiens, qu'en tout état légitime et bien réglé, autant de fois que le prince se dispose à punir les fautes de ses sujets, il change sa première et naturelle conduite, et en prend une toute contraire à celle qu'il observait auparavant; car au lieu qu'il a pour objet, en tant que prince, de sauver la vie à ses sujets, dès le moment qu'il est devenu leur juge, il la leur ravit, en les condamnant à mort pour les punir. Il se propose de les rendre heureux tant qu'ils demeurent dans l'obéissance qui lui est due, et ils les rend malheureux au contraire quand ils s'en écartent et qu'ils oublient leur devoir. Si donc nous voyons manifestement en cette vie que Dieu fait tout le contraire de ce que fait un roi pour ses sujets obéissants, et qu'il a changé et comme détruit le premier ordre qu'il avait conçu et établi dans ses ouvrages par sa providence paternelle, ne paraît-il pas clairement qu'en cela il veut nous traiter comme enfants rebelles à sa justice, et que l'état de misère où il nous fait naître est un effet de sa colère plutôt qu'un présent de sa bonté?

S'il est donc vrai, chères âmes, que ce monde corrompu et désordonné en toutes ses parties, comme nous venons de le justifier, n'est en effet qu'un lieu de rigueur et de vengeance, et un échafaud, s'il faut ainsi dire, où nous paraissons pour y souffrir la peine de nos crimes, y rechercher son bonheur et son repos, n'est-ce pas agir aussi follement que ferait un criminel qui s'attendrait à jouir d'une vraie paix et d'une vraie félicité sur le gibet ou sur la roue, et au même temps qu'on exécuterait l'arrêt de sa condamnation?

Mais s'il est honteux, me direz-vous, d'aimer une vie si imparfaite, et dont l'expérience et la raison nous font connaître la vanité en tant de manières différentes, n'est-il pas encore plus honteux de nous trouver dans l'impuissance d'en acquérir une meilleure, et de nous voir réduits comme nous le sommes à la déplorable nécessité ou de n'aspirer à aucun bien, ou de ne pouvoir en prétendre que de faux, que d'imaginaires et chimériques.

Car, si cette vie toute irrégulière comme elle est, n'est en effet et ne peut être que la juste peine d'un péché et d'une ancienne révolte contre Dieu, et si nous n'avons dans nos mains aucune hostie qui puisse apaiser un si grand juge, ne faut-il pas que nous vivions et que nous mourions dans le désespoir de notre délivrance, et que nous n'ayons ni salut ni repos à nous promettre dans aucune condition de vie, soit temporelle ou éternelle, en nous proposant l'infélicité de l'une et l'impossibilité de l'autre? En rechercher dans la vie présente, c'est folie, et en rechercher dans l'avenir, c'est témérité; c'est présomption; et si dans l'un, nous paraissons déraisonnables et insensés, et dans l'autre faibles et impuissants, qui nous tirera de cet abîme de confusion et de honte, ou de la folie qui nous fait chercher le bonheur où il n'est pas, ou de l'infirmité qui nous empêche de le rechercher où il pourrait être, et dans un lieu où Dieu peut vouloir que nous le cherchions, mais que la lumière de notre raison n'a pu jusqu'ici nous découvrir? Mais ayez courage, chrétiens, et n'entrez pas dans le désespoir, la foi vient au secours de votre raison; vous avez lieu, qui que vous soyez, de vous écrier avec l'Apôtre : Misérable homme que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort? *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus* (*Rom.*, VII, 24)? Mais dans ce transport de tristesse et de douleur, vous

pouvez aussi vous répondre comme lui : Ce sera la grâce de Dieu qui nous est donnée par Jésus-Christ, Notre-Seigneur : *Gratia Dei per Jesum Christum, Dominum nostrum* (*Ibid.*, 25) ; comme j'ai dessein de vous l'expliquer au second point de ce discours. C'est donc ce Verbe et ce Fils éternel qui, revêtu d'une forme toute divine, ne s'est rien attribué qui ne lui fût dû selon sa nature, en se disant égal à Dieu (*Philip.*, II, 6 *et seq.*), qui s'est lui-même anéanti en prenant la forme d'un serviteur, qui a bien voulu devenir semblable aux hommes dans l'apparence et dans l'état extérieur de sa personne. Il s'est humilié et rendu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort même de la croix : et c'est en cette considération que Dieu l'a exalté en lui donnant un nom par dessus tout nom, afin qu'à ce nom adorable de Jésus, tout genou se ploie dans le ciel, dans la terre et dans les enfers, et que toute langue publie à haute voix que Jésus-Christ, notre divin maître, est en la gloire de son Père : *Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis : propter quod et Deus exaltavit illum, et dedit illi nomen quod est super omne nomen ; ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum.*

Oui, mes chères sœurs, sur cette croix autrefois si ignominieuse, et devenue maintenant si glorieuse et si triomphante, il a fait régner pour la justice la même mort, et le même néant qui avait régné pour le péché. En s'abaissant jusqu'à l'abîme pour s'exalter jusqu'au ciel, et pour remonter immortel dans le sein de Dieu son Père, il nous a ouvert le passage de la gloire, et nous a mis en état de pouvoir nous relever de notre servitude et de la bassesse de notre présente condition.

Et de vrai, mes sœurs, comme le péché s'opposait en deux manières à notre délivrance, en ce qu'il était devenu inévitable à notre faiblesse, et qu'il ne se pouvait racheter que par un prix qui était au-dessus de notre pauvreté, Dieu s'est abaissé jusqu'à la mort pour le payer de son propre sang, et pour nous en rendre quittes envers le Juge que nous avions offensé ; et il s'est ensuite rehaussé pour nous fortifier et pour nous rendre plus aisée la conquête d'un bien si excellent, en nous soutenant de la vertu de son esprit. C'est de ce haut faîte de gloire et de grandeur où il s'élève par la croix qu'il doit enlever toutes choses, comme il dit, et les attirer à soi : *Cum exaltatus fuero, omnia traham ad meipsum* (*S. Joan.*, XII, 32).

Mais s'il nous découvre une puissance et une bonté toute divine en nous sauvant par un bois infâme, et par ce qu'il y avait de plus abject et de plus infirme dans le monde, et en tirant du néant le nouvel homme pour l'introduire dans le ciel, comme il en tira le vieil Adam pour le loger dans le paradis, n'étale-t-il point aussi les trésors d'une sagesse vraiment divine, en réparant tous les désordres qui régnaient en cette vie par le plus grand de tous les désordres imaginables, qui est la descente et le ravalement d'un Dieu jusqu'à la mort et jusqu'à la mort même de la croix ? *Usque ad mortem, mortem autem crucis.* Car considérez, mes sœurs, comme du fond de cet abîme et de cet anéantissement divin, il a démêlé la nouvelle confusion et le nouveau chaos que le péché avait introduits dans le monde.

En premier lieu, comme l'on voyait, par une étrange irrégularité, le bien aller toujours au mal, et y aboutir comme à son centre, l'honneur à l'opprobre, la force à la faiblesse, le plaisir à la douleur, la vie à la mort et à la pourriture du sépulcre, il nous paraît maintenant, que le bien regagne l'avantage, et que la vie devient à son tour le dernier but où l'homme arrive par la mort ; et si le second dérèglement était que le bien fût la source du mal, et le plaisir celle de la douleur, voyez encore ce dérèglement aboli et réparé par la croix du Fils de Dieu, le mal étant devenu la cause du bien, et la douleur une semence de plaisirs. *Superabundo gaudio*, dit saint Paul, *in omni tribulatione nostra* (II *Cor.*, VII, 4). De même, au lieu que les maux se multipliaient et s'entretenaient mutuellement les uns les autres ; voyez-les à cette heure partialisés et devenus ennemis les uns des autres par l'entremise de la croix, ceux de l'esprit soulagés par ceux du corps, la tristesse des pénitents changée en consolation et en joie par la mortification même de leur chair, et l'homme intérieur se renouvelant de jour en jour par l'affaiblissement de l'extérieur : *Licet is qui foris est noster homo corrumpitur, tamen is qui intus est renovatur de die in diem* (*Ibid.*, VI, 16).

Et voulez-vous voir encore mieux, mes chères sœurs, les plus dangereux de nos maux armés les uns contre les autres, ou plutôt guéris les uns par les autres ? écoutez un peu je vous supplie : l'un de ces maux est la convoitise dans l'esprit, et l'autre la langueur et l'infirmité dans la chair : ce sont en nous deux diverses peines ou plaies du péché et deux différentes semences de la mort, l'une dans le corps et l'autre dans l'esprit. Et cependant Jésus-Christ pour les détruire a fait de l'une un remède de l'autre, en guérissant la cupidité par l'infirmité, et l'infirmité par le mérite de la charité, qui prend la place de la cupidité. Et c'est proprement ce que nous enseigne l'Apôtre par ces termes : Dieu, envoyant son Fils bien-aimé sous la ressemblance d'une chair de péché, a condamné dans la chair le péché par le péché : *Deus mittens Filium suum in similitudinem carnis peccati, et de peccato damnavit peccatum in carne* (*Rom.*, VIII, 3). Cela veut dire, mes chères sœurs, que le Fils de Dieu se faisant homme et mourant en croix, innocent et sans péché, a fait soulever et combattre entre elles ces deux peines du péché qui sont la convoitise et l'infirmité, et a ruiné la cupidité qu'il ne pouvait pas ressentir lui-même, en éprouvant les derniers effets de notre infirmité par un excès de sa charité *Et de peccato damnavit*

peccatum in carne. Et l'Apôtre donne le nom de péché à ces deux peines du péché par une figure ou manière de langage qui donne à l'effet le nom de sa cause. Ou par le mot de péché il a entendu cette même infirmité selon laquelle le Verbe fait homme s'est rendu victime de péché ; auquel sens l'Apôtre ne craint point de dire de Jésus-Christ, en un autre lieu (II *Cor.*, V, 21), que celui qui n'avait point connu le péché a été fait péché pour nous, afin qu'en lui, nous fussions remplis de la justice de Dieu.

Et si les biens aussi paraissaient contraires et opposés les uns aux autres, ceux de l'âme à ceux du corps, et les délices de la chair aux délices de l'esprit, voyez, mes sœurs, comme ils vont tous être réconciliés par cette admirable puissance de la croix, lorsque le nouvel homme, créé en justice et sainteté, aura reçu l'accomplissement de son adoption divine par la résurrection qui lui est promise, et qu'il aura le bonheur de posséder dans le corps et dans l'esprit une paix constante et un assemblage éternel de tous les biens. *Et absterget Deus*, dit saint Jean, *omnem lacrymam ab oculis eorum, et mors ultra non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra, quia prima abierunt* (*Apoc.*, II, 4). Et comment cela ? Parce que Dieu, dans ce lieu de paix, doit faire toutes choses nouvelles, et remédier à tous les désordres dont la vie humaine était troublée auparavant. *Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia.*

Et ainsi, chrétiens, qui peut douter que par ce mystère ineffable de la croix, Dieu n'ait déployé les plus hauts conseils de sa sagesse en débrouillant la confusion qui environnait le premier Adam, comme les ténèbres au commencement se répandaient sur la face de l'abîme, et en faisant naître la lumière et l'ordre naturel de toutes choses à l'apparition d'un Dieu mourant et crucifié pour nous sauver ? Et certes, mes sœurs, comme ceux qui excellent en l'art de la peinture savent tracer divers linéaments sur un tableau, qui ne marquent rien que d'irrégulier et de confus à les regarder directement en eux-mêmes, et qui venant néanmoins à se réfléchir et à se rejoindre dans un cylindre de cristal y représentant un objet formé dans une juste et exacte proportion de toutes ses parties; nous pouvons dire aussi de la croix, et de cet arbre divin élevé sur le Calvaire, que dès le moment qu'il a paru dans le chaos et dans le trouble de ce monde, il lui a rendu sa figure propre et naturelle en l'exposant à nos yeux dans le vrai état où il devrait être encore maintenant, et où Dieu l'avait premièrement désigné dans les idées de sa sagesse éternelle.

Aussi est-ce par là, mes chères sœurs, que se développent, que s'éclaircissent tous les doutes qui ont travaillé si longtemps l'esprit humain et la méditation des philosophes. Ce qui les empêchait le plus d'avouer la souveraine providence de Dieu, est que, cherchant la fin de ses œuvres, ils n'en trouvaient point qui répondît à sa sagesse et à sa bonté : autant qu'ils voyaient de constance et de beauté dans la partie supérieure du monde, autant ils découvraient de fragilité et de confusion dans l'inférieure. En observant que tout y tendait à la défaillance, au lieu que dans les règles de la raison souveraine tout y devait tendre à la perfection ; que tous les biens de l'homme et sa vie même aboutissaient a la mort ; et qu'au lieu que le bien généralement parlant, aurait dû être la fin du mal pour en corriger l'imperfection, le mal au contraire était toujours celle du bien pour en détruire la consistance et la beauté, ils ne pouvaient concevoir qu'un Dieu tout-puissant, tout sage et tout bon n'eût fait ses ouvrages que pour les défaire, et n'eût agi que pour ruiner perpétuellement le fruit de son travail. Mais voici, mes sœurs, tous ces philosophes hors de peine ; la croix est le chef de leurs difficultés, elle range tout ce qui leur semblait si désordonné, et elle appaise l'agitation de leurs pensées, en leur enseignant que tout mal est pour un bien, que la vie n'est plus pour la mort ; mais qu'au contraire par une aussi juste qu'admirable révolution des choses, la mort est pour la vie, est pour la gloire d'une bienheureuse immortalité. Et c'est sans doute en ce sens que saint Paul écrit aux chrétiens de Rome, que le Saint-Esprit témoigne à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu : *Ipse enim Spiritus testimonium reddit spiritui nostro quod summus filii Dei* (*Rom.*, VIII, 16). C'est-à-dire, que la raison et la foi s'accordent en ce point, que nous ne vivons pas en ce monde pour mourir, mais qu'au contraire nous mourons pour vivre, et pour avoir part dans l'éternité à la vie de Dieu même. Car en effet, Dieu ayant formé les hommes à son image en leur faisant part de son éternelle raison, et par ce rayon de sa divine lumière les ayant rendus naturellement capables de le connaître et de l'aimer, il n'a pas dû les considérer comme des esclaves qu'il dût maltraiter et chasser de la maison, mais comme des enfants qu'il doit élever et appeler à l'héritage de sa gloire : *Spiritus enim testimonium reddit spiritui nostro, quod sumus filii Dei.* Et c'est pour cela que saint Paul nous représente toute créature affligée et gémissante sous le joug de la corruption où elle est soumise, dit-il, contre son gré ; le désir naturel de la créature étant de subsister en paix et en assurance, comme son devoir est aussi de se promettre ce parfait bonheur de la sagesse et de la bonté de son ouvrier : *Vanitati enim creatura subjecta est non volens, propter eum qui subjecit eam in spe.* Et ce n'est pas sans mystère, encore que l'Apôtre ajoute immédiatement que, dans ce fâcheux et violent état, la créature ne souffre pas moins que ne fait une femme qui serait en travail d'enfant, parce que c'est de cette douleur et de cette angoisse de la mort que doit naître le nouvel homme ressuscité dans la gloire et dégagé des liens de l'enfer, comme parle l'Écriture : *Solutis doloribus inferni, omnis creatura*, dit l'Apôtre, *ingemiscit et parturit*

usque adhuc (*Act.*, II, 24). Or ce douloureux et impatient désir de la vraie béatitude et de la glorieuse liberté des enfants de Dieu se forme et paraît, selon l'Apôtre, dans la créature raisonnable, même avant l'état de sa régénération, puisque cet apôtre ajoute aussitôt, comme une chose extraordinaire et surprenante, que les justes mêmes, qui ont reçu les prémices de l'esprit, ne sont pas exempts de ce déplaisir et de ce gémissement général de toute créature. *Non solum autem illa*, dit-il, *sed et nos ipsi primitias spiritus habentes, et ipsi intra nos gemimus, adoptionem filiorum Dei expectantes, redemptionem corporis nostri* (*Rom.*, VIII, 23). Et de vrai, chrétiens, l'homme, étant déchu de sa félicité, n'a pas laissé d'en conserver le désir et l'espérance ; et en même temps, il a pu juger que le même Dieu, qui a dû l'en priver par sa justice, pouvait la lui rendre par son amour : *Propter eum qui subjecit eam in spe*. Mais il n'eut jamais assez de raison et de lumière pour trouver le miraculeux moyen que Dieu a choisi pour nous conduire à une si heureuse fin, qui est de se revêtir de notre nature et de souffrir la mort de la croix pour nous sauver de celle du péché. *Mysterium*, dit l'Apôtre (*Coloss.*, I, 26), *quod absconditum fuit a sæculis et generationibus, nunc autem manifestatum est sanctis ejus*.

Ces vérités posées, qui sont toutes prises dans le fond de la religion chrétienne, où devons-nous à l'avenir loger notre amour, notre espérance et le sujet de notre gloire, sinon dans ce Dieu crucifié et dans ce chef-d'œuvre étonnant de la sagesse et de la vertu de notre divin Rédempteur? Car, s'il n'y a rien ou de plus glorieux ou de plus avantageux aux hommes que de connaître le vrai bien, et d'avoir la force de le poursuivre et d'en acquérir la possession, où devons-nous établir désormais le plus haut point de notre bonheur que dans une croix, qui en même temps nous présente ces deux grâces à l'égard du véritable bien, et celle de le connaître avec certitude, et celle d'en jouir dans l'étendue de tous les siècles? *Nos autem prædicamus Jesum crucifixum*, *Dei sapientiam* (I *Cor.*, I, 24). Et, en cette qualité, il nous enseigne notre vraie béatitude, *et Dei virtutem*, et en celle-ci il nous communique le pouvoir d'y parvenir et de nous en rendre possesseurs.

Mais pour bien régler en tout temps notre conduite dans cette infaillible et unique voie de notre salut éternel, veillons, chrétiens, soigneusement et prenons bien garde de ne point passer les justes bornes que la croix nous a posées ; représentons-nous que, par un partage de fonctions que Dieu a marqué et assigné de toute éternité entre Jésus-Christ et ses élus, c'est à nous pécheurs, de nous ravaler et de nous abaisser sans cesse, et à lui seul de nous rehausser et de nous agrandir selon qu'il lui plaît; et que si nous changeons cet ordre divin, en essayant de nous exalter nous-mêmes, nous entreprenons sur l'autorité et sur la charge de notre Rédempteur, et nous déclarons les ennemis de sa souveraine majesté. Et au contraire, chères âmes, pour nous enflammer dans l'amour et dans la recherche de cette humilité précieuse, nous devons nous mettre incessamment devant les yeux que plus nous travaillons à nous rendre abjects et méprisables en sa présence, et plus nous lui donnons lieu de faire reluire son pouvoir et de l'exercer d'une manière convenable à l'excellence de sa céleste royauté. Et en effet, chrétiens, s'il est assis sur cet admirable trône comme créateur d'un nouveau monde, qui est celui des bienheureux, ne faut-il pas qu'il nous considère dans le néant pour nous juger propres à agir sur nous et à nous faire sentir l'impression de sa vertu? Ne faut-il pas qu'il nous voie morts et anéantis dans notre propre estime, pour l'obliger à nous départir une nouvelle vie et à répandre en nous les semences immortelles de notre nouvelle création?

S'il est donc vrai que nous l'aimons et que nous nous aimons aussi nous-mêmes, qu'y a-t-il qui puisse nous détourner de la pensée de nous plonger dans l'abîme de ce néant et de cet heureux dépouillement de nous-mêmes, qui lui donne lieu de s'exalter, et de nous exalter ensuite par sa propre élévation? Oui, si ce rebut, si cet opprobre, cette infirmité, cette langueur nous sont autant d'occasions de contribuer au rehaussement de sa puissance, lui pouvons-nous refuser ou envier, s'il faut ainsi dire, cet accroissement de majesté et cet affermissement de son empire? Car, s'il exerce un pouvoir fondé en quelque sorte sur la destruction et sur l'entier avilissement de ceux qui lui obéissent, de nous déplaire dans cet état-là, et de vouloir nous en retirer à toute force, n'est-ce pas heurter et renverser, autant qu'il est en nous, le fondement de son empire? Le Seigneur a dit à mon Seigneur, dit le Prophète (*Ps.* CIX, 1) : Je veux que vous régniez éternellement avec moi, et que vous soyez assis à ma droite jusqu'à ce que j'aie abattu les ennemis de votre grandeur, et que j'en aie fait un marchepied de votre trône. Et quels sont, mes sœurs, ces ennemis subjugués et domptés par le Sauveur, sinon les pécheurs humiliés et assujettis au règne de sa croix? *Donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum*.

A Dieu ne plaise, chères âmes, que nous fuyions désormais cette glorieuse et salutaire abjection, qui sert de base à la royauté de notre divin Libérateur, et que nous veuillions nous flatter de pouvoir trouver en cette vie une plus solide et plus juste gloire que d'avancer par la perte de la nôtre, celle du grand Dieu, comme dit saint Paul, qui meurt en croix pour nous délivrer de la servitude du péché, qui est la dernière de toutes les bassesses. Et certes, chrétiens, quand les affronts, quand les opprobres que nous pouvons endurer en ce monde ne serviraient qu'à l'élévation de ce Fils de Dieu crucifié, ce nous en serait un trop abondant et trop magnifique salaire, et un motif très-puissant pour les aimer et pour les rechercher. Mais quand nous venons à considérer dans cette

abjection, dans cette honte, dans cette faiblesse d'un moment, un trésor de gloire infinie et éternelle, qu'elles nous amassent dans le royaume du ciel, que faut-il, chrétiens, que nous devenions à la vue de tant de biens, de tant de splendeurs et de richesses? Et devons-nous attacher plutôt nos affections à une gloire imaginaire, qui aussitôt se change en confusion, qu'à une confusion passagère et momentanée, qui se convertit en une éternité de gloire? *Id enim quod in præsenti est momentaneum et leve tribulationis nostræ, æternum gloriæ pondus operatur in nobis* (II *Cor.*, IV, 17). Ni nous ne sommes pas réduits au point d'espérer et d'attendre seulement la jouissance de cette divine gloire, nous en avons déjà reçu par avance les commencements et les prémices : dès maintenant, nous portons cette étincelle et cette lampe de salut dans l'obscurité et dans les ombres qui nous environnent. Ce même Dieu, dit le grand saint Paul, qui a su tirer la lumière des ténèbres (*Ibid.*, VI), la fait briller dès à cette heure dans nos âmes, et comme au milieu de la nuée et des ténèbres de nos corps : ce que, apparemment, il lui a plu de nous marquer assez clairement, lorsqu'il découvrit sa gloire à Moïse au milieu d'une nuée, ou sur la montagne de Sina, ou dans le secret du sanctuaire d'Israël.

Mais selon le juste avertissement que nous a donné le même saint Paul, n'oublions jamais que nous portons ce trésor de gloire en des vaisseaux d'argile et de boue, pour faire éclater d'autant plus le bras de Dieu dans notre faiblesse et dans notre néant; pour nous montrer que c'est par lui, et non par nous-mêmes que nous combattons, que nous remportonsla victoire, que nous triomphons, et que c'est enfin dans l'infirmité et dans la folie de la croix, qu'il a déployé toutes les richesses de sa sagesse et de sa force : *Habemus thesaurum istum*, dit-il, *in vasis fictilibus, ut sublimitas sit virtutis Dei, et non ex nobis* (II *Cor.*, IV, 7).

Or, si la foi nous apprend que Dieu s'élève et qu'il fait régner sa divine majesté dans l'opprobre de sa mort, considérez quel est l'avantage et le bonheur de la condition où il lui a plu de nous appeler, puisque la grâce qu'il a daigné nous mériter par sa croix, doit nous faire vivre à l'avenir, en ce monde, dans un état tout contraire et tout opposé à celui où le péché nous y faisait vivre auparavant : que cette grâce ou cette croix a ouvert nos yeux pour nous faire voir la difformité et la tromperie de ce siècle misérable et déréglé, et qu'elle nous inspire autant de mépris et d'aversion pour ses vaines pompes et ses faux biens, que nous avions autrefois d'attache à les aimer, à les poursuivre et à les posséder. Je sais, chrétiens, que cet esprit, que ce rayon de feu céleste qui luit dans nos cœurs, n'y luit pas toujours également et ne jette pas toujours la même flamme; qu'il semble souffrir de temps en temps des défaillances et des éclipses, que l'éclat du monde se rallume dans nos âmes à proportion que celui de Dieu se diminue et s'affaiblit, et que l'estime et l'amour du monde se réveillent à mesure que la connaissance et l'amour de Dieu semblent s'éteindre ou s'assoupir.

Mais ne nous lassons point pour cela dans notre course, persévérons constamment jusqu'à la fin; et tenons pour tout assuré, mes sœurs, qu'un moment viendra tout-à-coup où les choses de ce monde, et les pensées de ses adorateurs nous paraîtront folles et abominables; et, au contraire, l'espérance des fidèles pleine de fruits, de bénédictions et de délices. Mais qu'y a-t-il donc qui nous empêche de nous persuader dès maintenant ce que nous savons que nous devons croire en ce jour-là avec tant de vérité, de raison et de justice? Oui? qu'y-a-il, Seigneur, qui nous empêche dès ce moment même d'embrasser vos clous et votre croix, comme l'unique fondement de notre liberté et de notre souverain bonheur? Qu'y a-t-il qui nous puisse empêcher, Seigneur de gloire, de planter, s'il faut ainsi dire, dans nos cœurs, un nouveau séjour et un nouveau jardin de voluptés, où votre croix soit l'arbre de vie et de sagesse tout ensemble, non pour en manger et en mourir comme nos pères, mais pour en être dévorés nous-mêmes et nous réduire dans le nouveau néant où vous nous souhaitez, et d'où vous devez former de vos mains un nouvel homme sur l'image de votre glorieuse immortalité?

SERMON XII,

DEUXIÈME DE L'EXALTATION DE LA CROIX,

Prononcé dans l'église des religieuses de Sainte-Elisabeth près du Temple.

Absit mihi gloriari nisi in Christo Jesu Domino nostro, per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo!

A Dieu ne plaise que je me glorifie qu'en la croix de Jésus-Christ, Notre-Seigneur, par qui le monde m'est crucifié, et moi au monde (Galat., VI)!

Il paraît assez, mes chères sœurs, par le sacré texte que j'ai à vous prêcher, qu'on ne saurait s'imaginer de plus inopiné, ni de plus absolu renversement, que celui qu'apporte la religion chrétienne dans l'esprit des hommes. Suivant les sentiments de leur nature corrompue, ils n'ont cherché jusqu'ici leur gloire et leur honneur que dans la puissance, dans les dignités, dans les grandeurs et dans tout ce que le monde peut leur présenter de sublime et d'éclatant, et voici au contraire, le plus éclairé et le plus admirable de tous les apôtres qui vient leur annoncer qu'ils n'ont plus d'honneur ni de gloire à rechercher que dans la bassesse et dans l'opprobre de la croix de leur Sauveur : *Absit mihi*, dit-il, *gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi*. C'est à cet éclat et à ce coup de foudre qu'ils ont vu ruiner et mettre en poussière tout le fondement de la vanité qui leur est si naturelle, et rien sans doute ne pouvait leur arriver de plus sensible, ni de plus opposé que cette nouvelle à la plus violente de toutes leurs passions, qui est celle de l'orgueil. Et cependant j'espère de vous justifier invinciblement, chrétiens,

qu'on ne pouvait leur donner une instruction plus raisonnable ni plus nécessaire que celle qu'ils reçoivent de la bouche de cet apôtre. Et dans ce dessein je partagerai tout mon discours en deux parties principales. Dans la première, je vous ferai voir que tous les hommes, avant la naissance de l'Evangile, se sont aveuglés d'une étrange sorte dans la recherche de leur élévation et de leur gloire ; et je prétends vous montrer, en la seconde, que l'humiliation et la croix du Fils de Dieu est le seul remède qui a pu les guérir de leur erreur. Mais comme la croix de ce Dieu mourant est l'arbre véritable de la science du bien et du mal, et l'heureuse plante qui a porté le fruit dont le goût est seul capable de nous ouvrir les yeux de l'esprit, abaissons-nous maintenant devant cet arbre de lumière et de vie tout ensemble, et en même temps conjurons celui qui l'a planté dans le champ de son Eglise, de nous apprendre à en bien parler et à l'exalter en cette journée autant qu'il le mérite par son adorable dignité. La Vierge mère qui eut le courage de voir expirer son divin fils sur cet arbre de salut, nous voudra bien appuyer de sa faveur et de sa médiation toute-puissante envers ce même fils, quand nous lui aurons présenté de vive voix et au fond de notre cœur l'accoutumée salutation de l'ange : *Ave, Maria.*

Comme la honte ou la confusion n'est autre chose qu'un déplaisir et un dépit secret que nous avons que nos défauts soient découverts, et que ceux qui les ont reconnus n'en prennent occasion de nous mépriser ou moins estimer, il s'ensuit de là, d'une part, que Dieu, qui est le comble de toutes perfections, est aussi incapable de ce sentiment qu'il l'est de toutes taches et de tous défauts ; et, d'autre côté, que les êtres intelligents, soit les anges, soit les hommes, y doivent être plus ou moins sujets selon qu'ils s'approchent ou qu'ils s'éloignent plus ou moins de leur premier et souverain principe.

Pour ce qui regarde particulièrement les hommes, les diverses imperfections dont ils ont coutume de rougir se peuvent réduire à deux espèces principales : les unes sont nécessaires et naturelles, et les autres libres et volontaires. Les unes naissent avec nous, et se considèrent comme des effets d'une impression étrangère, soit des astres, soit des éléments qui nous environnent, et les autres ont leur semence dans nous-mêmes, et dépendent de l'exercice de notre liberté. Les unes consistent dans l'ignorance et dans la faiblesse, soit du corps ou de l'esprit ; et les autres dans le péché et dans une révolte délibérée contre la première raison, qui est Dieu même. S'il est donc certain et manifeste qu'il se trouve en nous autant de matières de confusion et de honte, que nous souffrons de déréglements et de défauts, il faut sans doute que cette confusion, aussi bien que ces défauts qui la produisent, soit encore de deux sortes, et qu'il y en ait une qui ait une cause purement naturelle ou fortuite, et l'autre une cause morale et volontaire.

Et ainsi, mes sœurs, nous voici venus à l'origine des calamités et de la ruine entière du genre humain ; car les hommes ayant reconnu qu'ils ne pouvaient éviter en même temps ces deux genres de confusion, celle qui vient du mauvais usage de leur volonté et celle qui naît des infirmités de la nature, ils ont mieux aimé s'exposer à la première qu'à la seconde ; à celle qui accompagne la difformité du vice qu'à celle qui s'attache au désavantage de la naissance ou de la fortune ; ils ont été moins touchés de l'infamie que leur attirait l'inclination à faire le mal, que de celle que leur causait la nécessité de le souffrir. Ils ont estimé qu'il y allait plus de leur honneur et de leur réputation dans le monde de ne point passer pour stupides, ou ignorants, ou pauvres, ou maladroits, que de ne point passer pour infidèles, méchants, injustes et inhumains ; et ils ont compté presque pour rien l'ignominie qui suit l'injustice et la malice, en comparaison de celle qui suit ou le peu de biens, ou l'abjection, ou l'infirmité. Ils ont cru même que l'infirmité, la bassesse et la pauvreté avaient quelque chose de si dégoûtant et de si honteux parmi les hommes, qu'ils n'ont pas craint d'appeler le vice et la malice à leur secours, pour se rendre illustres et puissants; et ils en sont venus jusque-là que de penser que le vice même devenait glorieux et honorable quand il pouvait leur servir à s'exempter de l'ignominie, ou du peu d'estime où ils vivaient en demeurant dans l'obscurité d'une basse condition. Et ainsi le péché, mes chères sœurs, ainsi le crime n'a pas seulement perdu le caractère d'infamie et de honte qu'il renferme dans sa nature même, il s'est acquis celui de l'honneur et de la gloire, et ce n'a pas été simplement une moindre honte de pécher que de souffrir ; mais ç'a été un sujet d'estime et de louange, que de se rendre méchant pour n'être pas faible ou malheureux. Ce sont ces âmes superbes et insolentes contre qui David s'est enflammé d'un si juste zèle et d'une si juste colère dans ces termes : D'où vient, ô homme, que tu cherches de la gloire dans les œuvres de ta malice, et que tu fais vanité d'une puissance qui est le fruit de ton iniquité? *Quid gloriaris in malitia, qui potens es in iniquitate* (*Ps.* LI, 1)?

Mais si les hommes ont essayé de se garantir de la confusion qu'ils croyaient souffrir dans la pauvreté ou dans la faiblesse, en faisant gloire de s'abandonner à l'ignominie qu'apportent le vice et le péché, ils n'ont pas été moins soigneux de se servir du même remède pour éviter l'infamie où ils se figuraient que l'ignorance pouvait les jeter. Ils ont pu juger aisément que Dieu étant la première et essentielle source de toute sagesse, c'était de la seule lumière de sa grâce qu'ils devaient attendre la guérison de leur ignorance, et l'éloignement de la confusion où ce défaut les avait réduits ; mais ils ont pensé que ce serait témoigner plus d'excellence et de grandeur de s'en guérir par eux-mêmes que par un secours étranger; et ils n'ont pas

vu que, dans la recherche de la vérité, il leur était d'autant plus honteux de s'élever en voulant être leurs propres maîtres, qu'ils auraient eu plus d'honneur à s'humilier en se défiant de leur propre sens et en se rendant les disciples de leur Dieu, selon qu'il a dit de ses fidèles véritables : *Et erunt omnes docibiles Dei* (*S. Joan.*, VI, 45 ; *Is.*, LIV, 13). Et c'est aussi de cette autre sorte d'esprits orgueilleux et emportés que l'Apôtre dit qu'ayant connu le Seigneur de gloire, ils n'ont pas songé à le glorifier ni à lui rendre grâces des vérités qu'il leur avait enseignées ; mais qu'ils se sont évaporés en spéculations inutiles et frivoles, et n'ont recueilli d'autre fruit de leur étude, que d'avoir rempli leur entendement de ténèbres et d'erreurs : *Quia cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt, sed evanuerunt in cogitationibus suis, et obscuratum est insipiens cor eorum* (*Rom.*, I, 21).

Mais bien que les hommes en tout temps et en tous lieux aient ressenti de la confusion à la vue de leur faiblesse et de leur ignorance, et qu'ils aient eu soin de se garantir de l'une et de l'autre, ou par l'étude de la philosophie, ou par l'ambition de commander à leurs égaux, on voit surtout que les Grecs ont affecté la gloire de savoir, et les Hébreux celle de régner. Ce que saint Paul nous enseigne en ces termes : Quand nous prêchons l'Evangile aux Grecs, ils nous demandent des raisons : *Græci sapientiam quærunt* (I *Cor.*, I, 22), et quand nous le prêchons aux Hébreux, ils nous demandent des miracles : *Judæi signa petunt*. Les uns, comme amateurs des sciences humaines, demandent des raisons ; les autres, comme jaloux du commandement et de la puissance, demandent des miracles, c'est-à-dire des effets extraordinaires d'une force surnaturelle et divine, et toute telle que ces Juifs superbes se l'imaginaient dans un Messie qu'ils s'étaient forgé à leur fantaisie, en l'attendant revêtu de l'appareil et de l'équipage d'un conquérant. Apparemment cette illusion judaïque n'a pu avoir d'autre fondement que celui-ci : comme Dieu, dans l'Egypte, avait donné à Moïse le pouvoir de faire des miracles en faveur des Israélites, pour avoir de quoi triompher par ce moyen surnaturel et divin de l'obstination et de la fierté d'un roi barbare qui les tenait en servitude, et pour les rendre ensuite conquérants et possesseurs de l'empire des Chananéens, ainsi ils se sont mis en l'esprit que Dieu devait envoyer au monde un second Moïse, et un second libérateur, armé de la puissance de faire des signes et des prodiges, pour les délivrer de la servitude de leurs ennemis et pour les rendre les maîtres à leur tour, des infidèles qui les avaient mis sous leur domination. Et de cette sorte, mes sœurs, en même temps que les Grecs demandent des arguments, par ce qu'ils n'estiment que les avantages et les lumières de la science humaine, *Græci sapientiam quærunt*, les Juifs, de leur côté, demandent des miracles et une puissance capable de triompher de celle des hommes, parce qu'ils n'ont dans l'esprit que la passion et la gloire de commander : *Judæi signa petunt*. Mais nous présentons, dit saint Paul, à ces Grecs et à ces Juifs tout le contraire de ce qu'ils désirent, en leur annonçant Jésus-Christ crucifié, et en même temps un mystère tout nouveau où ils ne découvrent aucune apparence ni de la sagesse des philosophes, ni de la puissance des souverains ; car il n'est donné qu'aux élus de Dieu de remarquer dans ce haut mystère et dans cet objet, tout d'infirmité et de folie aux yeux des hommes, des témoignages certains de la vertu et de la sagesse de Dieu même : *Nos autem prædicamus Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum, gentibus stultitiam : ipsis autem vocatis Judæis atque Græcis Christum Dei virtutem et Dei sapientiam* (*Ibid.*, 23, 24). Cependant, mes sœurs, souvenons-nous que cette maxime demeure constante et indubitable, que tant les Grecs que les Juifs, qui n'ont point connu le Fils de Dieu, étant honteux de se voir dans la faiblesse et dans l'ignorance, ont essayé de se délivrer de cette honte par les artifices de leur injustice et de leur malice, et ont mieux aimé s'acquérir dans le monde la réputation ou d'impies ou de méchants, que celle d'ignorants ou de gens de peu et de vile condition.

Or les vraies causes qui les ont portés à ce déréglement ont été les mêmes défauts, dont ils ont tâché ou d'éviter ou de diminuer l'infamie, savoir l'ignorance et l'infirmité. Car, en premier lieu, que ç'ait été un effet de leur faiblesse, il est aisé de le faire voir en cette sorte. Comme la honte des méchants est accompagnée ordinairement de consolations et de plaisirs, et qu'au contraire la honte des gens de bien, ordinairement pauvres et ravalés, se trouve presque toujours assiégée de disgrâces et de travaux, la lâcheté de courage, qui sans doute est la plus grande de toutes les faiblesses, a porté les hommes à préférer la honte des méchants qui leur paraissait adoucie et soulagée par la volupté, à la honte des gens de bien qu'ils voyaient suivie et envenimée, s'il faut ainsi dire, d'une infinité de traverses et de douleurs.

Et c'est aussi l'ignorance ou le peu de jugement qui les a réduits à ce choix abominable, qui est d'aimer mieux encourir l'ignominie que produit le vice et le péché, que celle qui vient de l'infirmité, de la bassesse et des autres taches de la condition humaine ; car ils se sont faussement persuadé pour la plupart, qu'en acquérant du pouvoir et des grandeurs de quelque voie que ce fût, juste ou injuste, innocente et criminelle, ils ne manqueraient jamais d'acquérir en même temps de l'estime et de l'honneur dans le public. Et leur raison a été que le peuple, ayant coutume de nous estimer et de nous honorer, selon qu'il nous voit en état de pouvoir lui nuire ou le servir, cela fait qu'il a toujours du respect et de la considération pour nous, autant qu'il voit croître notre autorité et notre puissance dans le monde,

et avec cette puissance la facilité de lui procurer du mal ou du bien, de l'offenser ou de l'obliger.

Et ainsi nous voyons, dans les Ecritures saintes, que ceux qui ont voulu les premiers se rendre maîtres de leurs voisins et les soumettre à leur domination, ont en même temps aspiré à la réputation et à la tyrannie, ont cherché l'estime de tous dans l'assujettissement de peu d'esclaves, et ont espéré de porter leur gloire partout où le bruit de leurs entreprises aurait donné de la crainte. Bâtissons-nous, disent-ils (*Gen.*, XI, 14), une ville et une tour qui s'élève jusqu'au ciel, et par un ouvrage si signalé rendons-nous célèbres par tout le monde : *Faciamus nobis civitatem et turrim, cujus culmen pertingat ad cœlum, et celebremus nomen nostrum, antequam dividamur in universas terras.* Ils ne bâtissent ce fort et cette tour que pour y établir le siége ordinaire de leur tyrannie, et ils se promettent en même temps que ce superbe et violent dessein leur acquerra de l'approbation et de la louange en tous les lieux de l'univers : et de là vient que l'Ecriture sainte a coutume d'appeler hommes fameux ou hommes de renom ceux mêmes auxquels elle donne en d'autres lieux le nom de géants et de puissants. *Isti sunt*, dit-elle, *potentes a sæculo, viri famosi* (*Ibid.*, VI, 4) : et ce sont aussi ceux-là mêmes qui, abusant de leur fortune et de leur pouvoir pour faire parler de leurs entreprises et de leur valeur, ont fait profession de remplir le monde de brigandages, de désolations et de misères.

Considérez cependant, mes chères sœurs, dans quel excès de folie et d'aveuglement ces orgueilleux criminels se sont eux-mêmes précipités, et comme ils ont augmenté leur infamie par les mêmes voies, ou pour mieux dire par les mêmes crimes, dont ils ont tâché de l'effacer.

Tous les défauts qui nous donnent de la honte étant proprement ceux qui nous attirent du mépris, et ceux qui nous jettent dans le mépris étant ceux qui marquent que nous sommes faibles ou inutiles aux autres hommes, et que comme ils ne peuvent tirer aucun avantage de notre aide, ils peuvent aussi nous offenser impunément ; les infirmités naturelles ou fortuites, la pauvreté, la faiblesse de l'esprit, la bassesse de naissance ou de condition peuvent bien être honteuses aux yeux des hommes qui n'estiment rien, au moins au dehors et dans l'apparence, que ce qu'ils jugent leur pouvoir être de quelque utilité ; mais au contraire à l'égard de Dieu, dont les jugements sont tout autres que ceux des hommes, qui nous avertit si souvent dans sa parole, qu'il ne met aucune différence entre les faibles et les puissants, qu'il ne demande à ceux qui sont à lui que le zèle de le servir, et qu'il ne fait sentir les effets de sa colère qu'à ceux qui violent les lois de sa justice, le seul défaut qui nous fait rougir devant sa face est l'impureté de notre cœur, l'oubli de ses bienfaits et le mépris de ses commandements.

Et ainsi, chrétiens, les malheureux qui ont essayé, par leurs injustices et par leurs fautes délibérées et volontaires, de se garantir de la honte qu'ils avaient de leurs défauts nécessaires et naturels, se sont souillés de celui qui est seul capable de nous confondre devant Dieu, pour se laver de ceux qui ne passent pour ignominieux que dans le caprice et dans la folle imagination des hommes : et les mêmes iniquités qu'ils ont pratiquées pour se mettre en vogue et en honneur parmi leurs semblables, seront un jour le sujet de leur rebut et de leur opprobre éternel devant les anges et devant l'épouvantable tribunal de Dieu. Mais quelque gloire, après tout, qu'ils aient espéré de s'acquérir dans le monde par une élévation où ils ne sont venus que par leurs crimes, considérez, je vous prie, le peu de succès qui suit la vanité de leurs prétentions. Comme nous craignons et haïssons tout ensemble les méchants qui nous peuvent outrager, il arrive, mes chères sœurs, nécessairement que par la crainte que nous donne leur puissance, nous feignons de les honorer, et qu'au contraire, par l'aversion que nous concevons de leur malice, nous les méprisons véritablement et dans le fond du cœur. Tout le respect extérieur et apparent que nous leur rendons est un hommage forcé que nous arrache la connaissance et l'expérience que nous avons faites de leur malignité. A force de les haïr et de les détester, nous leur donnons extérieurement toutes les marques de la plus profonde vénération ; et plus nous nous portons à les révérer en apparence, et plus on peut dire qu'au fond de notre âme nous les avons en exécration et en horreur. Et c'est aussi ce que nous apprend cette parole du plus sage de tous les hommes : L'impie est l'abomination des gens de bien : *Abominantur justi virum impium* (*Prov.*, XXIX, 27).

Ainsi, mes sœurs, jugez, je vous supplie, si ceux qui sont parvenus aux dignités ou aux richesses par des violences, par des pilleries et autres voies criminelles, ont grand sujet de se glorifier des faux honneurs qu'ils reçoivent en public; car si la soumission que le commun peuple a coutume de leur rendre est un pur effet de la crainte qu'ils lui impriment ; si la crainte engendre la haine, et si la haine, qui nous fait toujours rechercher avec tant d'attache les imperfections de son objet, est enfin suivie du mépris, tout ce que nous rendons de vénération ou d'honneur aux grands du monde qui doivent à leurs crimes l'éclat de leur fortune, qu'est-ce autre chose qu'un déguisement public de nos sentiments véritables à leur égard, et un mépris effectif couvert d'une vaine image et d'une fausse apparence de respect?

Cependant, mes sœurs, combien pensez-vous qu'il s'en trouve dans ce siècle qui, ayant acquis ou de hautes charges, ou de grands biens par des moyens illicites et punissables, ne laissent pas de s'imaginer avec cela d'avoir assez mis leur réputation à couvert et effacé l'infamie de leurs crimes par le lustre, ou de leur crédit ou de leur pouvoir, et par les respects simulés et con-

trefaits dont ils nous forcent, s'il faut ainsi dire, d'encenser leur vanité ? Car en ceux mêmes qui leur font la cour avec plus de soin et qui les honorent le plus en apparence, la haine effective qu'ils leur portent dans le cœur ne fait que s'augmenter et s'enflammer davantage par les marques mêmes ou de soumission, ou de bienveillance, qu'ils sont obligés de leur donner. Mais il y a plus que cela, mes sœurs : quoique la crainte de leur grandeur et de leur malice qui nous contraint de les honorer, puisse servir en quelque façon ou d'excuse ou de prétexte à la lâcheté de nos déférences et de nos respects à leur égard, nous rougissons néanmoins d'être tombés dans une bassesse et dans une lâcheté qui, toute arrachée et toute involontaire qu'elle est, nous semble toujours avoir quelque chose de méséant et de honteux, et nous nous sentons ordinairement touchés d'une secrète et juste confusion d'avoir rendu à l'insolence des méchants les témoignages d'honneur qui ne sont dus qu'à la vertu des gens de bien. Ainsi le chagrin et le dépit qui nous demeure d'avoir consenti à cette indigne idolâtrie, nous poussant à en réparer l'indignité par des actions toutes contraires, nous avons autant de plaisir à en dire, en leur absence, tout le mal que nous pouvons, que nous avions ressenti de répugnance et d'éloignement à les flatter devant leurs yeux ; et la peinture que nous faisons de leurs vilenies et de leurs désordres, dès le moment qu'ils ont disparu de devant nous, est une juste rétractation des faux devoirs et des basses complaisances que la tyrannie de leur présence avait arrachés de notre bouche. Et c'est ainsi que nous pouvons appliquer avec raison aux approbateurs et aux panégyristes de ces personnes ces paroles du roi-prophète : Ils les bénissaient de la bouche, et en même temps ils les maudissaient dans le cœur : *Ore suo benedicebant, corde autem maledicebant* (*Ps.* LXI, 5). Je vous en fais donc juges vous-mêmes, chères âmes, quelle infamie n'est préférable à de tels respects ? Et ne faut-il pas avoir renoncé au sens commun, je ne dis pas pour se persuader, mais pour s'imaginer seulement que la vaine gloire où s'élèvent ces misérables par leurs iniquités, puisse balancer ou affaiblir tant soit peu l'opprobre effectif qu'entraîne après soi la turpitude de leurs iniquités mêmes ? Mais si tout ce lustre, tout ce faux honneur que prétendent les méchants dans leur injuste élévation, n'est en effet qu'une véritable ignominie de la part des hommes ; voyez, chrétiens, comme ce même honneur, en idée et chimérique, devient encore plus infâme et plus honteux du côté de Dieu.

Rien ne fait paraître le crime plus injuste ni plus odieux que la juste peine dont il est suivi, et cette juste peine ne lui est pas tant imposée par les lois pour le tourmenter que pour le diffamer. Or voyons donc comme la justice et la colère divine éclate sur les crimes de ces faux puissants, pour en faire voir la difformité. Comme ils ne pensent pas seulement à s'élever en grandeurs et en richesses pour satisfaire leur orgueil, mais pour assouvir leurs brutalités, nous voyons que Dieu, par un équitable jugement, lâche la bride à la fureur de leurs convoitises, et permet enfin qu'ils s'y abandonnent dans un tel excès, que cet excès leur fait perdre en peu de temps tout ce qu'ils avaient de vigueur et de santé, soit dans le corps ou dans l'esprit Ils s'étaient servis de leurs passions désordonnées pour se fortifier et pour s'élever ; et Dieu se sert de leurs passions mêmes pour les humilier et pour les affaiblir. Ils ont affecté d'acquérir par leurs désordres une puissance artificielle et étrangère, et ils ressentent, en punition de leurs désordres, une faiblesse intérieure et véritable dont ils sont eux-mêmes les patients et les auteurs ; en flattant leurs vices, ils en deviennent les bourreaux, et la main de Dieu se sert de la leur propre pour les punir, pour les abattre et pour les remplir d'infirmité. Et voilà comme ils ont évité la confusion qu'ils appréhendaient dans leur faiblesse en se rendant riches et puissants. La puissance qu'ils ont acquise ne l'est qu'au dehors et en image, et la faiblesse où ils sont tombés dans la recherche et dans l'abus de cette puissance, est une faiblesse réelle et essentielle qui les déshonore et les persécute jusqu'à la mort. Et à qui donc se peuvent mieux adresser qu'à ces victimes de la vanité et de la volupté, ces paroles d'indignation et de reproche du prophète-roi? O homme qui t'es enrichi et t'es fait grand par tes intrigues criminelles, voici le Seigneur qui vient tout d'un coup te précipiter de la hauteur où tes injustices t'ont élevé; il vient te détruire pour jamais et ta mémoire avec toi ; et les gens de bien à la vue de ta juste et honteuse chute, se railleront de ton insolence et se riront de ta perte. Voilà, diront-ils, cet infâme, cet insensé, qui au lieu de mettre sa vraie confiance en son Seigneur, ne la mettait qu'en la multitude de ses biens, de ses charges, de ses valets, et n'a bâti toute sa grandeur que sur le sable de sa vanité : *Videbunt justi et timebunt et super eum ridebunt, et dicent : Ecce homo qui non posuit Deum adjutorem suum, sed speravit in multitudine divitiarum suarum, et prævaluit in vanitate sua* (*Ps.* LI, 1). Et de quoi leur sert donc de vieillir dans leurs richesses et dans leurs honneurs? La vie impure où ils s'abandonnent dans ce vain éclat, en est-elle moins méprisable pour cela ou moins digne d'exécration? Après avoir ruiné leur santé dans les excès où l'opulence les entretient, ils ne s'occupent désormais qu'à épuiser par de continuels remèdes les ordures de leurs débauches ; ils pratiquent presque en même temps le régime des malades et la licence des dissolus; ils s'efforcent de réparer, s'il faut dire ainsi, les ruines de leur corps défait et languissant par les biens mêmes qui ont contribué à le détruire : il n'y a dépense qu'ils ne fassent pour cela en médecins, en charlatans et en drogues de toute sorte. Mais ce qu'ils souffrent enfin de plus fâcheux, est que l'usage des plaisirs leur étant mortel, il

faut, mes sœurs, ou qu'ils s'en abstiennent ou qu'ils en meurent ; qu'ils considèrent comme un poison ce qu'ils regardaient autrefois comme le plus grand bonheur de la vie; et qu'ayant perdu de ce côté-là la jouissance de leurs biens, ils les envisagent comme des biens étrangers, ou comme des fruits inutiles de leurs crimes dont ils ne peuvent plus goûter, ou dont ils ne goûtent qu'avec danger de s'empoisonner.

Et dans la peinture que je vous fais de l'infamie et du piteux état de ces malheureux, ne pensez pas que j'aie rien exagéré pour vous en donner plus de haine ou plus d'horreur. Je n'ai rien dit que ce que savent et voient tous les jours ceux qui ont la moindre expérience dans le monde, et qui ne sont pas tout à fait ignorants de ce qui se passe dans la vie des grands et des petits qui le composent. Mais, supposé que ceux qui ont acquis ou du pouvoir ou de la science, ou quelque autre avantage humain que ce soit par des voies illégitimes, ne puissent prétendre à aucune estime ou gloire véritable, ni devant Dieu, qui déteste leur injustice et aux yeux duquel rien ne donne de la honte que le vice et le péché, ni devant les hommes qui abhorrent leur orgueil et leur tyrannie, et qui ne les honorent ordinairement que par grimace et par contrainte : jugez, mes sœurs, de l'égarement et de l'illusion où s'est engagé l'esprit de l'homme en se figurant que les vices naturels étaient moins honteux que les vices volontaires, et que l'infamie qui vient du péché pouvait s'effacer ou se réparer par les faux honneurs où il est capable de nous élever.

Mais ni la raison, ni l'expérience commune ne nous ayant pu délivrer de cette erreur, que restait-il enfin, mes chers frères, sinon que Dieu entreprît lui-même de nous en guérir et de nous en purifier à jamais par un remède tout extraordinaire et vraiment digne de sa sagesse et de sa bonté souveraine? Et c'est aussi ce qu'il lui a plu faire et ce qu'il a fait d'une manière toute admirable, en employant ce qui paraissait de plus faible parmi nous pour accomplir ce grand ouvrage de sa toute-puissance ; et je me promets de vous faire voir avec évidence cette vérité au second point de ce discours, en vous démontrant que rien n'est plus juste ni plus édifiant que ces paroles de l'Apôtre, qui s'accordent si parfaitement avec la fête de ce jour. *Absit mihi gloriari, nisi in cruce Jesu Christi Domini nostri, per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.*

Disons donc, mes sœurs, que ce seul remède est le mystère de la croix. C'est dans cet objet, c'est dans cette croix qu'il nous fait voir maintenant le vrai sujet où nous devons établir notre gloire et notre honte, et il leur fait seulement changer de place pour nous faciliter l'acquisition de l'une et l'éloignement de l'autre ; car en revêtant notre chair et en mourant sur la croix pour la rédemption de nos offenses, il a augmenté d'une part l'infamie de nos crimes en s'immolant pour en exprimer la difformité; et d'ailleurs aussi il n a pas lavé seulement la honte qui accompagne nos infirmités, mais les a rendues illustres et glorieuses en voulant bien s'y assujettir pour l'amour de nous. En portant lui-même la peine de nos fautes, il en fait voir l'infinie indignité; et l'opprobre même dont il s'est chargé pour les effacer, est devenu plein d'honneur et adorable par l'infinie dignité de celui qui l'a souffert.

Et en effet, dites-moi, mes sœurs, que se peut-on figurer de plus infâme et de plus abject, que de souiller sa conscience d'une tache qui ne se peut purifier que par les larmes et par le sang d'un Homme-Dieu ? C'est là, mes sœurs, la pensée sainte et salutaire qui devrait toujours demeurer empreinte dans le fond de notre cœur. Et de vrai, chrétiens, qu'avons-nous besoin de tant d'étude, de raisonnements et de réflexions métaphysiques pour pénétrer la laideur extrême du péché, et pour en concevoir la dernière horreur? Ne devrait-il pas nous suffire de savoir qu'il a ôté la vie à la Vie, qu'il a crucifié le Seigneur de gloire, qu'il est l'assassin et le parricide d'un Dieu? A la vue de ce seul objet ne devrions-nous pas à toute heure nous confondre et nous écrier dans le secret de notre âme : Quelle infamie n'est-ce pas à nous, Seigneur, de nous porter en des rébellions qui demandent que vous mouriez, et qui sont capables d'armer votre justice et votre fureur contre vous-même?

C'est ce qu'avait dans l'esprit le grand apôtre quand il tenait ce langage à ceux de Rome nouvellement soumis à la foi chrétienne. Que vous est-il revenu, mes frères, leur dit-il, et quel fruit avez-vous recueilli de cette vie impure et débordée que vous avez autrefois menée dans le siècle ; et qu'en reste-il à chacun de vous que de l'amertume dans le cœur et de la rougeur sur le visage ? *Et quem fructum habuistis in illis in quibus nunc erubescitis* (*Rom.*, VI, 23) ? Mais si Jésus-Christ en mourant pour nos offenses n'a pas seulement déclaré la confusion qu'elles méritent, mais revêtu d'un honneur divin et consacré nos infirmités par les siennes, au lieu que les profanes se sont persuadé malheureusement qu'il était glorieux de faire le mal pour se garantir de le souffrir, n'avons-nous pas lieu d'assurer tout au contraire qu'il y a de la gloire à souffrir le mal pour s'empêcher de le commettre; que rien n'est plus noble que de souffrir avec un Dieu pour nous empêcher de l'offenser, et qu'au contraire rien n'est plus indigne ni plus honteux que de chercher de la gloire dans des crimes qui ont réduit un Dieu à se dépouiller de la sienne, et à mourir en croix comme le dernier de tous les pécheurs ?

C'est ainsi, mes sœurs, que nous sommes maîtres de notre gloire en quelque sorte comme Dieu l'est de la sienne, et qu'il nous est libre de l'acquérir sans que ni le monde, ni les enfers, ni la douleur, ni la mort nous en puissent détourner : car comme le succès des actions pénibles et relevées qui sont

propres à nous donner de la gloire, n'est pas toujours en notre pouvoir et en nos mains, nous ne pouvons presque jamais nous assurer de réussir dans cette poursuite tant qu'elle dépend de nos actions ; mais au contraire comme nous avons toujours la puissance de souffrir, puisque notre force en cela consiste toute dans notre propre infirmité, il s'ensuit de là que toutes les fois que nous aspirons à la gloire par les maux et par les souffrances, rien n'est capable de nous la ravir, ni de nous en disputer la jouissance ou l'acquisition : car en ce cas-là notre infirmité, comme nous disions, est notre force, et rien n'est plus invincible en nous que notre faiblesse, puisque tout obstacle qui la combat la rend plus parfaite en cela même qu'il la combat ; ce qui a fait dire à saint Paul, dans les transports de sa charité toute divine : Lorsque je me sens le plus affaibli, c'est alors même que je me trouve plus puissant. *Cum infirmor , tunc potens sum* (II *Cor.*, XXII, 10). Et ainsi, chrétiens, au lieu que Dieu a dû rencontrer sa gloire dans ses ouvrages, parce qu'étant tout-puissant il fait toujours tout ce qu'il veut, il a fallu que les hommes au contraire eussent le pouvoir de trouver la leur dans les souffrances, parce qu'étant naturellement infirmes, ils sont toujours en état de souffrir quand il leur plaît.

Sans doute c'est pour cela, mes chères sœurs, que cette nouvelle puissance de la croix , que cette vertu de souffrir qui, à sa manière, est infinie dans les hommes, comme la vertu de produire et d'agir est infinie dans le premier être, n'a pas été seulement appelée par l'Apôtre vertu surnaturelle , mais divine, c'est-à-dire égale ou proportionnée à celle de Dieu même. *Nos autem prædicamus*, dit-il, *Christum crucifixum, Dei virtutem.* Et de vrai , mes sœurs, peut-on refuser le nom et l'éloge de vertu divine à une faiblesse qui nous fait vaincre toutes choses, et qui nous fait triompher de ceux qui nous détruisent en cela même qu'ils nous détruisent? C'est dans la pensée de cette glorieuse et invincible infirmité que saint Paul s'estime assez fort pour résister à toute créature qui s'opposerait aux mouvements de sa charité pour son Sauveur. Je suis assuré, dit-il, que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les vertus (*Rom.*, VIII, 38, 39), ni les choses présentes, ni les futures, ni les hauteurs, ni les abîmes, ni généralement quelque créature que ce soit ne me pourra séparer de l'amour que j'ai pour Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur. Il considérait, mes sœurs , qu'il est impossible de surmonter ceux qui, s'appuyant sur la force de la croix, ne sont jamais plus puissants que quand ils meurent, et que plus on ébranle plus on rassure ceux qui sont armés de leur propre néant et de l'extrémité, s'il faut le dire ainsi, de leur faiblesse, devenue le dernier degré et l'accomplissement de leur vertu. *Virtus enim*, dit-il ailleurs, *in infirmitate perficitur.* O honorable, ô divine, ô adorable infirmité, qui est le fondement de notre force, la garde de notre foi, l'ouvrière de nos victoires et de nos triomphes dans nos combats éternels contre la chair, contre le monde, et contre toutes puissances ennemies de la gloire de notre maître !

S'il nous paraît donc si visiblement, messieurs, que Dieu par la croix de son Fils unique, a établi toute notre gloire dans celle de souffrir, et parce qu'il a voulu devenir le compagnon de nos misères, et parce qu'il nous rend victorieux et invincibles par ce qu'il y a de plus faible dans nous-mêmes, ne serait-ce pas à nous désormais, à nous , messieurs, qui, grâce à Dieu, sommes appelés à la connaissance de Jésus-Christ crucifié, *Vocatis autem Judæis et Græcis* ; oui , ne serait-ce pas le dernier opprobre, et la dernière confusion de vouloir encore nous imaginer qu'il y eût quelque image d'honneur et de gloire dans les grandeurs toutes vaines de ce siècle, et de la honte dans ce qu'il renferme de plus méprisable et de plus abject ? Et dans cette vue se pourrait-il faire que nous eussions peine à nous écrier, avec l'Apôtre : *Mihi autem absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu-Christi , per quem mihi mundus crucifixus est , et ego mundo ?* Est-ce, chrétiens, qu'il nous semble plus facile d'arriver au comble de la gloire , en aspirant à nous rendre illustres et puissants, qu'en nous proposant de bien user de notre bassesse et de notre infirmité? Mais vous avez déja vu, mes chers frères, qu'il est malaisé et presque impossible de parvenir à cet honneur ou à cette gloire de la dignité et de la puissance par le ministère et par les œuvres du péché, qui sont les degrés les plus ordinaires par où les hommes ont essayé de s'y élever. Vous avez de même compris que le pouvoir qui nous vient de la fortune est bien plutôt une couverture qu'un remède de notre débilité naturelle, qui est le vrai sujet de notre confusion. Mais avec cela remarquez, mes sœurs, que les pénibles et longs efforts que nous faisons pour nous porter à cette puissance séculière , sont encore plus incertains que laborieux ; que dans la poursuite de ces grandeurs où nous engage la vanité de notre ambition, ou l'on nous arrête au milieu de notre course, ou l'on nous renvoie du but que nous touchons ou pensons toucher au commencement de la carrière ; et que dans un travail de cette nature, ou c'est toujours à recommencer, ou l'on se trouve aussi peu avancé dans le progrès que l'on y croit faire, qu'avant qu'on eût seulement songé à s'y embarquer. Or au contraire si nous ne naissons pas seulement dans les occasions, mais dans une absolue nécessité de souffrir, et que la matière de notre honneur soit renfermée dans celle de nos souffrances, quel honneur est-il plus aisé d'acquérir que celui-là, puisque le sujet qui nous le procure ne nous peut jamais manquer, et que, souffrant par vertu ce que nous souffrons par nécessité, nous avons toujours la consolation de nous glorifier dans un mal dont nous ne pouvons éviter

l'attaque et la douleur? Mais quel peut être, après tout, le sentiment d'une douleur qui nous doit produire tant de douceur et de joie, et qui, à la vue des biens immortels qu'elle nous mérite, nous est un principe de plaisir inestimable dans le temps même que nous la ressentons? Je n'ai point au monde, dit saint Paul, de plus grande joie que d'endurer tous les maux imaginables pour votre instruction et pour votre salut éternel en Jésus-Christ Notre-Seigneur. *Gaudeo*, dit-il (*Coloss.*, I, 24), *in passionibus pro vobis et adimpleo quæ desunt passionum Christi in carne mea pro corpore ejus quod est Ecclesia.*

Si donc ceux qui cherchent leur gloire dans le faste et dans les grandeurs de ce siècle passager, ou n'y parviennent jamais, ou n'y rencontrent enfin que de la honte, et si, au contraire, ceux qui n'ambitionnent que la gloire de souffrir dans les disgrâces et dans les tribulations de la vie présente, ne manquent jamais d'avoir en leurs mains cette matière de leur gloire, et de s'en faire une de réjouissance et de triomphe, aux yeux de Dieu, auquel ils en font un agréable sacrifice, ne voyons-nous pas qu'il y a cette insigne et infinie différence, entre les profanes et les chrétiens, que les uns poursuivent une gloire vaine et impossible, et que les autres, au contraire, en recherchent une immuable et infaillible, si peu qu'ils s'attachent à l'acquérir? Et pourquoi donc ne dirions-nous pas, et tous ensemble et chacun de nous en son particulier, dans le secret de sa conscience : *Absit mihi gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est et ego mundo?* Mais quelque éclatante et quelque facile que puisse être à obtenir cette dignité toute nouvelle et toute sainte d'endurer avec Jésus, *Ut qui glorietur, in Domino glorietur*, y en a-t-il beaucoup parmi nous qui soient touchés de cette innocente et salutaire ambition, et qui aiment en effet à se glorifier, dans cette injure ou dans cette maladie, dans cette perte d'affaire, de procès, de biens, d'amis ou de parents? Oui, dans ces afflictions si fréquentes et si attachées à l'état présent de notre nature, avons-nous recours aussitôt à Jésus-Christ ou persécuté ou crucifié? nous proposons-nous sa confusion et ses plaies? ressentons nous du soulagement, pour ne pas dire de la joie, de nous voir languir avec lui, et de ce qu'il daigne nous honorer de la société de ses travaux? Dans la plus grande violence de nos maux et dans la plus grande chaleur de notre zèle à les endurer en son honneur, le supplions-nous de les augmenter plutôt que de les adoucir, s'il le juge nécessaire pour l'intérêt de sa gloire ou pour le bien de notre salut? Comme nous avons tous appris, dans son école, qu'il ne peut vivre et régner que dans les âmes qui se nourrissent de ses douleurs, nous persuadons-nous, à l'exemple du plus grand et du plus laborieux de ses disciples, que ce sont ces mêmes douleurs qui le font vivre au milieu de nous, que ce n'est pas tant nous, en effet, que c'est lui-même qui supporte en nous toute la charge de nos afflictions? *Christo*, dit-il, *confixus sum cruci* (*Gal.*, II, 19); et ce n'est pas sans mystère qu'il ajoute immédiatement ensuite : *Vivo ego jam non ego, vivit vero in me Christus.*

Non certainement, chères âmes, nous ne pensons ordinairement à sa croix que lorsqu'il la tient éloignée de nous, et de là viennent aussi, dans nos plus communes et plus légères adversités, tant de paroles d'impatience, d'inquiétude, de murmure, de dégoût des choses divines et éternelles, pour ne pas dire de libertinage, de blasphème et de désespoir. Et vous savez, mes sœurs, qu'en tout ceci je n'avance rien de trop amplifié ou exagéré : que chacun de nous s'examine sur ce point, et qu'il juge ensuite si sa véritable et ordinaire conduite est fort éloignée de celle qu'on lui reproche, si c'est son esprit, si c'est sa coutume que de recevoir comme venant de la main de Dieu toutes les disgrâces qui lui arrivent, de tourner sa vue, dans ces rencontres, vers la croix de son divin maître, et d'y chercher le sujet unique de sa consolation.

Vraiment, mes sœurs, si la religion chrétienne obligeait les hommes à courir au-devant des maux, et à se les procurer volontairement eux-mêmes, une telle loi pourrait leur paraître extraordinaire et peu convenable à la faiblesse de l'humanité; mais puisqu'en ce siècle, comme nous l'avons déjà remarqué, nous nous trouvons tous engagés dans une égale et invincible nécessité de souffrir, et que, dans la croix d'un Dieu humilié, on nous propose un moyen de tout souffrir avec espérance, avec honneur et à salut, *Propter eum*, dit l'Apôtre, *qui subjecit eam in spe*, quelle raison pouvons-nous avoir de rejeter ce précieux moyen; et où il s'agit de nous délivrer d'un mal nécessaire et inévitable à notre nature, n'est-ce pas folie d'en négliger un remède aussi puissant et aussi infaillible qu'est celui qu'il a plu à Dieu de nous préparer, et dont il a fait lui-même l'épreuve en sa personne, en se couvrant de notre infirmité?

Hé quoi, chrétiens, nous nous plaindrons éternellement de la rigueur que Dieu semble nous tenir en nous faisant naître, en ce monde, sous le joug de la corruption et de la mort, et nous aurons à dégoût, en même temps, le divin remède qu'il a composé de ces maux mêmes pour nous en guérir? Il nous invite, par le saint exemple de sa croix, à bien souffrir pour ne plus souffrir; et après cela, nous aimerons mieux souffrir le mal et le mal souffrir, et nous en faire, par un usage pervers et illégitime, le principe d'un mal éternel, que de nous en faire, par un bon usage, le mérite d'une éternelle félicité! Est-ce là, mes sœurs, à votre avis, exalter la croix ou célébrer comme nous devons l'exaltation d'un aussi haut mystère? est-ce témoigner que nous l'adorons comme l'instrument de notre bonheur, ou comme un bois tout miraculeux qui n'a pas moins de vertu entre les mains du Sauveur des hom-

mes, pour adoucir les eaux amères de leurs larmes, qu'en eut celui dont Moïse se servit pour adoucir celles du désert (*Exod.*, XV, 25)?

Ah! mes chers frères, si nous avions dans le cœur une foi vive et animée d'une vive charité, si nous avions une foi sincère et véritable en Jésus-Christ mort et crucifié, rien ne pourrait nous paraître plus glorieux, plus noble, plus élevé, que d'avoir lieu de nous conformer à son martyre et d'annoncer, en tout temps et en tous lieux, les richesses de sa croix, en face de tous les hommes : car à Dieu ne plaise, dit l'Apôtre, que nous nous puissions glorifier en autre chose qu'en la croix de Jésus-Christ Notre-Seigneur, par qui le monde nous est crucifié, et nous au monde!

Mais d'où vient donc cependant ce peu de soin, ou de zèle, ou de courage, que nous témoignons à prêcher cette bienheureuse croix, et à publier sa magnificence et sa grandeur, je ne dis pas devant ceux qui l'outragent ou qui la méprisent, mais devant ceux mêmes qui sont touchés véritablement de son honneur, et qui n'ont besoin que d'en être instruits ou entretenus réglément pour en concevoir de plus relevés et de plus vifs sentiments de révérence et d'amour? Et, par ces sortes de personnes, chères âmes, j'entends nos parents, nos domestiques, nos sujets, et enfin tous ceux qui ne sont pas seulement nos inférieurs selon le monde, pour nous obéir et pour nous être soumis selon l'ordre de ce monde, mais qui le sont aussi selon Dieu, pour être enseignés de notre bouche et conduits de notre main dans les voies du ciel et de l'éternité. Car il ne faut pas, mes chers frères, que vous ignoriez cette vérité, aussi certaine qu'édifiante, qu'il n'est point de famille chrétienne si petite qui ne forme, en quelque façon, un corps d'Eglise particulière, renfermée dans l'Eglise générale et catholique, et où le chef de famille n'ait aussi, sur tous ceux qui en sont, une espèce d'autorité et de puissance épiscopale qui lui donne droit de leur expliquer au moins les rudiments de la doctrine évangélique, de les exhorter à la sainteté de vie que demande leur vocation, et de leur distribuer chaque jour la nourriture spirituelle de l'âme aussi bien que celle du corps. Il doit encore leur montrer, à tous en général et à chacun en particulier, de quelle sorte ils sont obligés de supporter les petites peines de leur ministère avec courage et avec patience, dans la vue de la rétribution du Père céleste, du grand père de famille, et surtout dans celle de Jésus-Christ crucifié, qui n'est pas venu en ce monde, nous dit-il, pour être servi (*S. Matth.*, XX, 28), mais pour servir et donner sa vie en rédemption pour plusieurs. Cette doctrine de l'autorité comme épiscopale des maîtres dans leurs familles particulières, ne vous doit pas paraître nouvelle ou inouïe, mes chers frères, puisqu'elle n'est pas seulement répandue dans les ouvrages des saints docteurs (1), mais aussi marquée, en termes exprès, dans les Ecritures saintes. Saluez de notre part, dit saint Paul (*Col.*, IV, 15), ceux qui sont à Laodicée, Nymphe, et l'Eglise qui est en sa maison, *Et quæ in domo ejus est Ecclesiam*, c'est-à-dire les enfants, les domestiques et tous ceux généralement qui font partie de la famille vraiment religieuse et chrétienne. Mais est-ce là, messieurs, le travail ou la fonction qui nous occupe dans nos maisons, dans nos assemblées, dans nos conversations avec nos proches, avec nos sujets, avec nos égaux? Nous proposons-nous de leur dire au moins quelque mot de la charité et de la croix de Jésus-Christ, non pas en faisant les capables, comme on dit, et les prêcheurs, mais en nous y conduisant sans mystère et sans façon, en entrecoupant ou finissant les discours profanes et inutiles de quelque petite parole de piété jetée à la traverse sans affectation, et sans un sérieux qui tienne du chagrin? Tout cela va bien, pouvons-nous dire, tout cela est bon, mais, au bout du compte, qu'est-ce que tous nos jeux et tous nos magnifiques desseins, au prix d'aller au ciel et de nous rendre dignes, par un peu de peines et de souffrances, de l'amour et du royaume d'un Dieu crucifié pour nous sauver?

Sans doute, chères âmes, rien n'est plus facile, plus juste, plus glorieux, plus salutaire que tout cela, ni plus propre aussi à exalter la divine croix de notre divin Rédempteur, mais je ne sais par quel déplorable aveuglement ou renversement d'esprit on nous voit faire du plus grand sujet de notre gloire un sujet de honte et de pudeur. Nous tenons, ce semble, à déshonneur d'entretenir les chrétiens des règles et des devoirs de la vie chrétienne, nous leur parlons avec liberté de leurs bagatelles et de leurs folies, et nous craignons de leur être à charge en leur parlant de leurs désordres et de leurs erreurs, et du remède que Dieu leur en présente, dans l'humiliation et dans la croix du Fils de sa gloire et de son amour; et ainsi il arrive, par une merveille inconcevable, qu'après avoir mille fois promis à ce Fils de gloire de l'honorer ou de ne pas rougir de le confesser devant ses ennemis, nous rougissons de le confesser devant ses disciples, devant ses frères et devant ceux qu'il a mis au rang des adorateurs de son nom. Au reste, messieurs, quand vous évitez avec tant de soin de leur parler des choses de Dieu et de leur salut, pensez-vous les fort obliger dans cette vaine et indiscrète retenue? Tout au contraire, vous leur témoignez en cela même que vous les tenez pour des infidèles et des païens, étant certain que si

(1) S. August., Tract. 51 in S. Joan. : «Unusquisque etiam paterfamilias hoc nomine agnoscat paternum affectum suæ familiæ se debere pro Christo et pro vita æterna : suos omnes admoneat, doceat, hortetur, corripiat, impendat benevolentiam, exerceat disciplinam; ita in domo sua ecclesiasticum et quodammodo episcopale implebit officium.» Et S. Chrysost., in laudatum Apostoli locum : ὅρα γοῦν, inquit, πῶς δείκνυσι μέγαν τὸν ἄνδρα, εἴγε ἡ οἰκία αὐτοῦ Ἐκκλησία ἦν.

vous les croyiez bien persuadés de leur religion et de ses mystères, vous ne craindriez pas de les ennuyer, ou de les blesser, en tournant leur vue de ce côté-là, et en rappelant dans leur souvenir le seul objet de leur espérance et de leur bonheur, en qualité de fidèles, de chrétiens et de véritables enfants de Dieu. J'avoue bien que, en ces occasions, il y a toujours, de la part de ceux à qui nous parlons et de la nôtre aussi, quelque faiblesse et quelque obscurcissement de foi; mais, en même temps, il est infaillible qu'en quelque langueur que se trouve notre foi, elle n'est pas néanmoins éteinte ni tout à fait morte dans notre cœur, les semences qui l'ont produite y vivent encore, si je l'ose dire, malgré nous : le manifeste accomplissement des prophéties, qui l'ont appuyée avant même qu'elle parût, le monde vaincu par le sang de ceux qui l'ont prêchée, les miracles qui l'ont suivie et autorisée à la vue de ses tyrans, la sublimité de ses mystères, la sainteté de ses préceptes, font une si forte impression dans notre esprit qu'on ne saurait plus, ou presque plus l'en effacer. Le Fils de Dieu crucifié ne se cache plus, ou ne se cache que très-rarement à ceux qui une fois ont eu la gloire de le contempler; les plus déclarés libertins, ceux qui dans le monde ont usurpé le nom d'esprits forts par excellence, et qui se vantent d'être revenus des erreurs vulgaires, en faisant trophée de n'avoir ni Dieu ni religion, ne laissent pas d'en avoir sans qu'il le sachent; ils sont tout surpris d'en reconnaître des marques évidentes dans les maladies, dans les tempêtes, dans les dangers éminents et imprévus, et ils se portent, en ces occasions, à demander, comme les autres, le secours de Dieu et de Jésus-Christ, à s'avouer criminels de sa justice, et à humilier leur orgueil devant l'image de sa croix. Alors ils commencent à découvrir ce qui était caché dans le fond de leur conscience: ils y lisent des caractères que leurs déréglements avaient obscurcis et défigurés, et ils aperçoivent, malgré qu'ils en aient, que le sentiment de l'avenir n'y était pas éteint, mais endormi comme par le charme de leurs brutales cupidités. S'il est donc vrai, comme il est sans doute, qu'une religion aussi raisonnable et aussi bien fondée que la religion chrétienne, ne laisse jamais étouffer entièrement le premier goût et les premiers sentiments qu'elle nous donne de sa vérité, et si nous connaissons, si nous éprouvons tous tant que nous sommes, la vérité de Dieu dans celle de la croix, que pouvons-nous estimer de plus honteux et de plus infâme que de nous plonger en des injustices et en des ordures que Dieu lui-même, tout-puissant qu'il est, n'a pu laver que par le sang de son propre Fils? Et que pouvons-nous, au contraire, nous imaginer de plus éclatant et de plus glorieux que de nous voir en des afflictions qui nous sont communes avec Dieu même, et qui lui ont servi à nous racheter des iniquités qui nous font souffrir ces afflictions? Mais ce qui nous empêche ordinairement, mes chères sœurs, de nous établir dans ces saintes dispositions, est la négligence où nous vivons tous, ou presque tous, de nous affermir et de nous fonder de plus en plus dans la foi divine qui doit nous les donner. Et en effet, mes sœurs, disons-le vrai, nous n'envisageons, nous ne repassons que fort rarement et comme par hasard dans notre esprit, tous ces admirables et invincibles motifs de notre foi qui ont triomphé, en si peu de temps, tout à la fois de la terre et des enfers, de la tyrannique fierté des rois du monde et de l'orgueilleuse sagesse des savants : *Nos autem prædicamus*, dit le plus grand des prédicateurs, *Christum crucifixum, Dei sapientiam et Dei virtutem.* Mais ce serait encore peu que cela, mes frères, si plusieurs de nous ne prenaient plaisir à considérer et à éplucher avec une impie curiosité tout ce que la fausse subtilité des philosophes, et tout ce que le sens corrompu des débauchés ont pu jusqu'ici nous représenter de difficultés et de vains scrupules dans les dogmes de notre divine religion. Quoi qu'il en soit, nous sommes chrétiens, nous le sommes tous par la miséricorde de notre Dieu, et il suffit de l'être en un temps pour l'être toujours et pour ne pouvoir désormais cesser de l'être, à moins d'un étrange et extraordinaire jugement de Dieu sur nous. Nous avons pris le parti des Augustin, des Jérôme, des Ambroise, des Cyprien, des Basile, des Epiphane, des Grégoire, des Cyrille, des Athanase, des Chrysostome, et de tous ces autres admirables hommes dont le savoir éminent s'est assujetti à la bassesse de la croix, et qui ont préféré Jésus-Christ tout nu et crucifié, à toutes les délices et toutes les richesses des souverains. *Majores divitias*, pour me servir du langage de l'Apôtre, *æstimantes thesauro Ægyptiorum improperium Christi.* Relevons donc, chrétiens, l'affaiblissement de cette foi; elle n'est pas morte, elle n'est qu'infirme et languissante; tâchons tous les jours de la soutenir et d'en augmenter la fermeté, et assurons-nous que si elle parvient au degré de perfection où toute raison nous oblige de la porter, bien loin de trouver de la répugnance à nous glorifier dans la croix du Fils de Dieu, et à l'exalter par l'humilité et par la patience dans les maux qu'elle nous exhorte d'embrasser, nous y serons entraînés, au contraire, par l'attrait d'une douceur qui passe toutes celles de ce siècle, et qui ne cède qu'à celle de la joie du siècle à venir, dont Dieu nous doit éternellement et saintement enivrer, dans le royaume de sa paix, de ses délices et de son amour: *Inebriabuntur*, dit le prophète-roi, *ab ubertate domus tuæ, et torrente voluptatis tuæ potabis eos.*

SERMON XIII.

SUR LA TRANSFIGURATION.

Prononcé à Ruel, devant feu son éminence le grand cardinal de Richelieu.

Assumpsit Jesus Petrum, Jacobum, et Joannem, et duxit eos in montem excelsum, et transfiguratus est ante eos.

Jésus ayant pris avec lui Pierre, Jacques et Jean, il les conduisit au haut d'une montagne, et se transfigura devant eux (*S. Matth.*, XVII).

La perte de l'innocence et de la justice originelle étant proprement une chute de l'état glorieux de la grâce et de l'immortalité en l'état abject du péché et de la corruption, il s'ensuit de là que le salut véritable des hommes consiste formellement à se revêtir de l'éclat de gloire qu'ils ont dépouillé en Adam, et à changer peu à peu la condition servile de pécheurs et d'enfants des hommes dans une condition conforme à la liberté et à la dignité des enfants de Dieu. C'est pour cela, monseigneur, que saint Paul écrit aux fidèles de Corinthe que, s'avançant par degrés et allant de lumière en lumière, ils travaillent incessamment à la réformation de leur nature corrompue, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à tracer en eux une entière ressemblance de leur céleste libérateur : *In eamdem imaginem transformamur a claritate in claritatem* (II *Cor.*, III, 18.)

C'est l'heureuse transformation dont nous découvrons les principes et les empêchements tout ensemble sur la montagne du Thabor : les principes en Jésus-Christ et les obstacles en ses disciples; car il est indubitable, monseigneur, comme j'espère de le faire voir en deux points de ce discours, que si nous voulons examiner avec soin tous les accidents et toutes les circonstances qui accompagnent le récit que fait l'Evangile de la transfiguration de Jésus-Christ, nous y trouverons un tableau parfait de ce secret changement qui nous dépouille de nous-mêmes et nous imprime insensiblement l'image de celui qui est le modèle et le principe de notre future glorification.

Or, on peut considérer en cette nouvelle et miraculeuse transfiguration, ou les aides qui l'avancent, ou les obstacles qui la retardent. Les aides se tiennent de la part de Dieu et les obstacles de notre part; d'où vient qu'au mont de Thabor tous les principes de notre gloire se découvrent du côté de Jésus-Christ, qui est l'image de son Père, et tous les empêchements de la même gloire paraissent au contraire dans les trois apôtres qui représentent les hommes, et qui, au nom de tous les hommes, assistent aujourd'hui comme témoins de la passagère glorification de leur Seigneur.

Et ainsi, chrétiens, afin que nous soyons désormais informés de ce qui avance ou recule l'important ouvrage de notre transformation intérieure ou extérieure, nous diviserons ce discours en deux parties principales : dans la première nous remarquerons ce qui se passe de la part de Jésus-Christ pour apprendre les moyens de nous transformer en sa gloire, et dans la seconde nous observerons ce qui se passe de la part de ses disciples pour en découvrir les plus véritables et plus ordinaires empêchements.

Mais pour traiter dignement une matière si relevée, implorons la grâce du Saint-Esprit par l'entremise de la Vierge mère, que nous savons être maintenant dans le ciel la plus excellente et plus vive image de la gloire de son Fils, et en avoir renfermé dans son chaste sein toute la source et toute la plénitude au moment même que l'ange lui dit, sur la terre : *Ave, Maria.*

Toutes les parties et toutes les facultés de l'homme ayant été corrompues de la tache du péché, il est certain, monseigneur, que pour recouvrer la première intégrité et la première santé de sa nature, il avait besoin d'une réformation générale des puissances et des qualités de l'âme et du corps. De là vient, chrétiens, que le changement que nous devons faire de notre bassesse en la gloire de Jésus-Christ se doit accomplir, selon l'Ecriture, dans l'esprit et dans la chair et suivant l'ordre qu'il a plu à Dieu d'en conduire le progrès et la consommation en la personne de ses saints. Elle se fait dans l'homme intérieur et dans l'esprit, selon ces paroles de l'Apôtre (*Rom.*, XII, 2) : Gardez-vous bien, mes chers frères, de vous conformer à l'image de ce siècle, mais songez plutôt à vous réformer dans la nouveauté de votre sens et de votre esprit. *Nolite conformari huic sæculo ; sed reformamini* (*transformamini*, porte le grec), *in novitate sensus vestri.* Elle doit aussi s'achever en notre corps, selon cette maxime et ce témoignage du même apôtre : C'est lui, dit-il du Fils de Dieu, qui réformera l'abjection de nos corps obscurs et ténébreux, sur le patron de son corps glorieux et éclatant d'une lumière toute divine. *Qui reformabit* (*transformabit*, porte le grec), *corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ* (*Phil.*, III, 21). Telles sont donc les transformations que Notre-Seigneur Jésus-Christ doit accomplir en la personne de ses frères, et dont il nous montre aujourd'hui les principes et le modèle sur la montagne de Thabor.

Celle qui doit se produire dans l'homme intérieur et dans l'esprit consiste en trois différentes impressions de l'âme. La première est de connaître la divine et adorable nature du Sauveur des hommes, qui brille aujourd'hui sur son visage d'une splendeur qui ne cède en rien à celle du soleil, *Et resplenduit facies ejus sicut sol.* Voulez-vous savoir, dit saint Paul, le vrai moyen de vous transformer en la ressemblance de Notre-Seigneur incorruptible et céleste? jetez les yeux sur l'éclat de gloire qui rejaillit de sa face. *Nos autem*, dit-il, *revelata facie, gloriam Domini speculantes in eamdem imaginem transformamur* (II *Cor.*, III, 18). Cela veut dire, chrétiens : Soyez persuadés au fond de vos cœurs de la véritable divinité, qui habite substantiellement en sa personne, et dont il a caché

pour un temps la splendeur aux yeux des hommes pendant l'économie de son humilité et de son anéantissement sur la terre.

Mais ce n'est pas assez pour une parfaite réformation de nos esprits de reconnaître la majesté du Verbe divin sous la notion et sous l'idée toute spirituelle dans laquelle il a tiré le monde du néant, nous devons aussi le considérer sous celle de notre nature infirme et mortelle, qu'il a revêtue pour nous créer une seconde fois et pour nous rétablir avec avantage dans la pureté de notre première origine. Nous le devons contempler sous l'objet et sous la forme de médiateur de Dieu et des hommes, et environné de notre humanité, comme d'un vêtement matériel et étranger, qui nous est marqué assez clairement par ces paroles de notre Evangile : Et ses vêtements,dit-il, parurent blancs comme la neige, *Et vestimenta ejus facta sunt alba sicut nix*.

Certes ceux mêmes qui n'auraient encore qu'une médiocre connaissance des divines Ecritures n'ignorent pas que la pureté des justes et la gloire même des bienheureux y sont figurées sous la notion d'un vêtement pur et rayonnant d'une extraordinaire blancheur. Le victorieux, dit l'Apocalypse, sera couvert d'une parure toute blanche : *Qui vicerit, sic vestietur vestimentis albis; et non delebo nomen ejus de libro vitæ* (*Apoc.*, III, 5). Et la nouvelle blancheur des âmes purifiées de l'ordure de leurs péchés y est aussi comparée à celle de la neige : *Si peccata vestra fuerint*, dit le Seigneur, par la bouche de son prophète, *tanquam coccinum, sicut nix dealbabuntur* (*Isa.*, I, 18).

Or à qui conviennent plus proprement ces paroles du prophète qu'à un Dieu fait homme, qui, s'étant chargé volontairement de nos offenses pour en porter toute la peine, a teint et rougi de son sang les vêtements corruptibles de sa chair, *Et aspersus est*, dit-il, *sanguis super vestimenta mea* (*Id.*, LXIII, 3); et qui ayant achevé le sanglant mystère de notre rédemption dans sa chair, l'a retirée du fond du sépulcre et élevée sur le trône de son Père, plus brillante et plus pure que la neige : *Et vestimenta ejus facta sunt alba sicut nix*.

Ainsi, mes frères, la lumière qui parait sur la face de Jésus-Christ, et qui a sa source dans le ciel, est la figure de sa nature céleste et divine; et la blancheur de la neige qui reluit sur ses vêtements et qui se forme des vapeurs et des exhalaisons de la terre, est la figure de sa nature humaine, qui emprunte sa naissance de la partie inférieure et élémentaire de ce monde. Et comme nous voyons aussi que la neige est un météore qui s'engendre dans l'excès du froid et dans la saison rigoureuse de l'année, ainsi la pureté des enfants de Dieu, qui sont reformés à la ressemblance de lui-même, ne se produit et ne s'accomplit, s'il faut dire ainsi, que dans l'hiver des tribulations et des misères de ce siècle. Sais-tu quelle est cette troupe vêtue de blanc? dit ce vieillard de l'Apocalypse. Ce sont ceux qui viennent de souffrir la persécution des infidèles, et les diverses tribulations du monde, et qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang du divin Agneau : *Hi sunt, qui venerunt ex tribulatione magna, et laverunt stolas suas, et dealbarerunt eas in sanguine Agni* (*Apoc.*, VII, 1).

Voilà donc la gloire essentielle de sa divinité représentée dans la clarté de son visage : *Ad illuminationem*, dit l'Apôtre, *claritatis Dei in facie Jesu Christi* (II *Cor.*, IV, 6) : et la gloire participée de son humanité dans la blancheur de ses vêtements : *Et vestimenta ejus facta sunt alba sicut nix*. Les philosophes païens qui ont étudié les secrets de la nature, ont reconnu le premier de ses objets par la force de la raison, puisque ce qu'il y a d'invisible en Dieu, et sa puissance éternelle et sa divinité leur ont été, dit saint Paul, manifestées de Dieu même par l'ordre admirable qui leur a paru dans l'arrangement de ses créatures : *Invisibilia Dei per ea, quæ facta sunt intellecta conspiciuntur, et sempiterna ejus virtus et divinitas* (*Rom.*, I, 20). Et les enfants de la grâce, à commencer par le patriarche Abraham, ont reconnu le second par la lumière de la foi. Abraham, dit le Fils de Dieu, a souhaité d'un ardent désir de voir le jour de mon triomphe, il le vit aussi, et cette vue, quoique passagère, le remplit de consolation et de joie : *Abraham exultavit ut videret diem meum, vidit et gavisus est* (*S. Joan.*, VIII, 56).

Mais pour accomplir la réformation intérieure de nos cœurs, ce n'est pas encore assez, chères âmes, de contempler Jésus-Christ glorifié comme homme, et se glorifiant lui-même comme Dieu, et de dissiper par une si sainte et si haute connaissance les ténèbres de notre entendement, il faut aussi travailler en particulier à réformer notre volonté par une soigneuse méditation de la sienne, qui nous est marquée dans les préceptes de sa loi.

C'est cette loi toute juste et toute sainte, qu'il a dictée lui-même de sa bouche à son fidèle serviteur Moïse, qu'il lui ordonna d'annoncer à son peuple bien-aimé, et qui devait servir de règle à ce peuple, pour réformer et pour corriger le déréglement de ses pensées et de ses désirs ; et c'est pour cela que saint Paul, ayant exhorté les Romains à donner un pli et une forme toute nouvelle à la disposition de leur intérieur, ajoute aussitôt : Afin, mes frères, que vous connaissiez quelle est la parfaite volonté de Dieu, dont le fidèle accomplissement peut seul vous sanctifier et vous rendre agréables devant ses yeux. *Reformamini in novitate sensus vestri, ut sciatis, quæ est voluntas Dei bona, bene placens et perfecta* (*Rom.*, XII, 2). Comme c'est aussi par cette raison que le Sage dit à Dieu : Toute créature, Seigneur, reprend la forme et la figure qui lui convient, selon son espèce, en se soumettant à vos commandements : *Omnis creatura refigurabatur ad genus suum obediens præceptis tuis* (*Sap.*, XIX, 6).

Vous voyez donc bien, chères âmes, que ce ne fut pas sans un mystère particulier que

le Fils de Dieu fit asseoir Moïse à son côté droit, dans le spectacle de sa transfiguration, et qu'il voulut que ce médiateur de la loi divine en relevât aujourd'hui le lustre et la majesté : *Et ecce apparuit illis Moyses.* Mais comme on ne peut observer avec piété les commandements de Dieu que par le secours de son esprit, selon cet oracle de sa divine parole : C'est l'assistance de votre vertu, Seigneur, qui nous fait entrer dans les voies de la justice, *Virtus tua initium justitiæ* (*Ibid.*, XII, 16), aussi Moïse n'assiste pas à la transfiguration de Jésus-Christ en qualité de simple porteur ou interprète de la loi, mais en qualité d'instrument et de ministre célèbre de l'esprit qui soumet nos cœurs à l'obéissance de la loi, et qui dispose souverainement de toutes les choses qu'il a appelées et tirées du non-être; car on trouve bien que les saints patriarches qui ont vécu avant Moïse ont quelquefois reçu quelques marques en leurs personnes de la toute-puissante et surnaturelle vertu de la main de Dieu, comme quand l'Ecriture rapporte qu'il rendit la fécondité à Sara et Abraham, dans leur vieillesse, par un effet supérieur à la puissance des causes ordinaires et naturelles; mais, en même temps, nous trouvons aussi que Moïse fut le premier des hommes qui ait eu le don extraordinaire de faire des miracles; qu'il a été l'auteur des miracles dont les Pères, jusqu'à lui, n'avaient été que l'objet ou la matière, et qu'il a servi d'instrument à Dieu pour opérer des prodiges et des signes inimitables à toute la nature, au lieu qu'avant lui, les anciens justes n'en avaient été que les spectateurs ou les sujets, sans y contribuer que le seul mérite de leur obéissance et de leur fidélité. Ils ont donc pu mériter, par une foi vive, constante et arrêtée, que Dieu fit des choses miraculeuses en leur faveur; mais Moïse avait la vertu de faire lui-même, le bâton levé, ce qu'ils avaient simplement le don d'obtenir par le zèle de leur foi. Il en a été proprement l'ouvrier, en parlant en maître, et commandant, s'il faut ainsi dire, en roi de la nature, au lieu que les patriarches n'en avaient été que les poursuivants ou interprétateurs, par la fermeté de leur confiance et par l'humilité de leur prière. *Fide*, dit saint Paul, *et ipsa Sara sterilis virtutem in conceptionem seminis accepit, etiam præter tempus ætatis* (*Hebr.*, XI, 11). Et nous voyons aussi que la part que Dieu lui fit de sa divinité, en lui donnant la puissance de faire des miracles, le tira du rang ordinaire des hommes, et l'éleva en quelque façon à celui de Dieu, selon que Dieu même le lui déclara par ces termes : Je t'ai établi Dieu de Pharaon. *Constitui te Deum Pharaonis* (*Exod.*, VII, 1).

Ainsi nous apprenons, chères âmes, ce que Jésus-Christ a voulu marquer à ces fidèles, en faisant paraître Moïse à sa droite, dans le temps de sa glorieuse transfiguration. Il a eu dessein de nous témoigner par là que si nous voulons consommer l'ouvrage de notre renouvellement spirituel et intérieur, il ne suffit pas de contempler en sa personne la majesté du Verbe éternel, qu'il a figurée par l'éclat de son visage, ni la perfection de son humanité, qu'il nous a dépeinte par la blancheur extrordinaire de ses vêtements; il faut de plus que nous ayons continuellement devant les yeux la loi toute juste et toute sainte qu'il a publiée par Moïse, et que, pour en pouvoir accomplir les préceptes avec piété et avec amour, nous implorions jour et nuit les secours de l'Esprit-saint, dont ce grand prophète a le premier fait reluire l'efficace et la vertu toute-puissante dans l'opération des divers miracles dont il combattit l'opiniâtreté du roi Pharaon, et anéantit les enchantements des magiciens et des faux prophètes de son royaume. *Et apparuit illis Moses.*

Jusqu'ici donc nous avons vu les divers principes qui concourent à nous réformer en esprit, soit de la part de l'entendement, soit de la part de la volonté, suivant ce conseil du divin apôtre : *Transformamini in novitate sensus vestri.* Examinons maintenant quelle est la vertu qui doit produire la rénovation ou transformation extérieure de nos corps, que le même apôtre nous a proposée dans ces paroles : *Christus transfigurabit corpus humilitatis nostræ configuratum claritati corporis sui.* La véritable vertu qui doit nous dépouiller de cet habillement d'opprobre pour nous revêtir de la gloire du Sauveur des hommes, c'est l'impression que l'Esprit divin doit faire sur nos corps ou sur la poudre où ils seront réduits, pour les rappeler à une nouvelle vie, et les ressusciter à une glorieuse immortalité. C'est pourquoi saint Paul, ayant dit que Jésus-Christ imprimerait dans nos corps une plus noble et plus excellente figure que celle qu'ils ont maintenant, ajoute aussitôt que le Seigneur accomplira ce chef-d'œuvre de sa puissance par celle qu'il a reçue de s'assujettir toutes choses, sans en excepter la mort même, qui est le dernier ennemi dont il doit triompher en son second avénement dans le monde. *Secundum operationem, qua etiam possit subjicere sibi omnia* (*Phil.*, III, 21). *Novissima autem*, dit-il ailleurs, *inimica destructur mors, omnia enim subjecit sub pedibus ejus* (*I Cor.*, XV, 25).

Or il est certain que comme Moïse est le premier des hommes qui a opéré des miracles, Elie est aussi le premier qui ait eu la grâce et la puissance de ressusciter les morts. L'Ecriture en rapporte l'histoire au troisième livre des Rois (*Cap.* XVII, 22, 23); d'où il est aisé à juger pourquoi ce grand prophète paraît encore au côté du Fils de Dieu en qualité de second témoin de sa transfiguration sur le Thabor. Jésus-Christ enseigne par là que nous devons espérer en cette vie la réformation parfaite de nos corps du même Esprit qui les doit un jour ressusciter des morts, et qui fit voir comme les prémices d'un ouvrage si admirable en la personne du prophète Elie, lorsque, par l'esprit et par le souffle de sa bouche, il rendit la vie au fils unique de la veuve de Sarepta.

Toutefois, chrétiens, il ne suffit pas de renaître à une vie fragile et périssable, comme l'enfant de la veuve ressuscité par Elie, il faut revivre dans une figure digne de la gloire du libérateur qui nous sauve, et ressusciter pour ne plus mourir. Aussi est-ce constamment pour cette cause, qu'en cette occasion Dieu nous renvoie de ces anciens maîtres à un nouveau maître, et de l'école d'Elie et de Moïse à celle de son Fils. Voici mon Fils bien-aimé, dit-il, auquel j'ai mis mon bon plaisir, c'est lui qu'il faut que vous écoutiez : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui ; ipsum audite.* Cela veut dire, chrétiens, que pour parvenir à la véritable réformation de notre chair, nous sommes tous obligés de recourir à la puissance de notre divin Sauveur, puisqu'il est le seul qui ait celle de produire la dernière et véritable résurrection des morts, soit en sa personne, soit en celle de ses élus, et c'est la résurrection à l'immortalité.

Mais afin, mes frères, que vous découvriez et que vous admiriez en même temps l'économie des desseins de Dieu dans ce sujet, et l'ordre naturel qu'il a observé dans le progrès des surnaturelles et miraculeuses opérations de son esprit, voici quel il est, autant qu'on le peut reconnaître dans la suite des Ecritures saintes. En premier lieu on lui voit changer, par l'entremise de ses serviteurs, une forme corruptible en une forme de la même qualité, comme lorsqu'il convertit l'eau en sang, et la verge de Moïse en un dragon ; mais, dans la succession des siècles, il nous communique plus abondamment la vertu de son esprit par l'opération de divers prodiges dans les êtres de la nature ; car au lieu qu'il ne l'a déployée par l'entremise de Moïse que sur des corps naturellement destitués de vie ou de raison, il l'a fait agir par les mains d'Elie sur le corps d'un homme en le ressuscitant des morts.

Il en va de même en ce qui regarde la conversion miraculeuse d'une forme corruptible en une forme glorieuse et immortelle de sa nature ; car on trouve bien que Moïse, et Elie après lui, reçoivent en eux-mêmes l'impression de ce glorieux changement : Moïse, quand il descendit la face rayonnante de la montagne de Sina ; et Elie aussi quand il fut ravi au ciel, dans un char, couvert de lumière et de splendeur. D'où vient que saint Luc, dans l'histoire particulière qu'il fait de ce mystère, a expressément remarqué sur la présence de ces deux prophètes, que c'étaient les seuls qu'on avait vus en état de gloire sur la terre : *Erant autem*, dit-il, *Moses et Elias visi in majestate* (*Cap.* IX, 31). Mais Jésus-Christ est le seul qui opère ces miraculeux changements de gloire, aussi bien que tous les autres, par sa vertu propre et essentielle, soit en sa personne ou en celle de ses saints ; et il les produit ou pour un temps seulement, comme il le fait en sa transfiguration, dont la figure avait précédé en Moïse, de qui l'éclat, dit saint Paul, se fit voir et s'éteignit presque en même temps : *Ita ut*, dit-il, *non possint intendere filii Israel in faciem Moysi propter gloriam vultus ejus, quæ evacuatur* (II *Cor.*, III, 7); ou bien pour toujours, comme il a fait dans son immortelle résurrection, dont la figure avait paru en Elie, de qui l'éclat subsiste encore maintenant, et ne s'effacera jamais, puisqu'elle ne devait pas moins durer que le ciel même, où il fut enlevé dans l'appareil d'une si haute majesté. *Et ascendit Elias*, dit l'Ecriture, *per turbinem in cœlum* (IV *Reg.*, 1). Et comme aussi le mystère passager de sa transfiguration était une image de sa triomphante résurrection des morts, nous apprenons dans notre Evangile, qu'il recommanda soigneusement à ses apôtres de tenir caché cet échantillon qu'ils avaient vu de sa félicité future, et de n'en parler à aucun avant le jour de sa résurrection : *Nemini dixeritis visionem, donec Filius hominis resurgat.* Et pourquoi cela, chères âmes ? De peur sans doute que la connaissance qu'auraient les Juifs de l'état de gloire où il devait entrer après sa mort, ne les remplît d'épouvante et de frayeur, et ne leur fît changer le dessein qu'ils avaient pris de le faire condamner et de le faire mourir d'une mort, pleine d'infamie aux yeux des hommes, mais qui lui devait néanmoins ouvrir et faire un passage à la parfaite manifestation de sa gloire. *Oportet enim Christum pati, et ita intrare in gloriam suam* (*S. Luc*, XXIV, 26). Car aussi bien ces impies ayant d'ailleurs une infinité de raisons puissantes pour abandonner cette sacrilége résolution, ils étaient indignes que Dieu eût la bonté de leur mettre encore celle-ci devant les yeux pour arrêter leur parricide cruauté.

Or toute ces choses présupposées, chères âmes, je ne pense pas qu'il y ait personne parmi vous qui ne comprenne aisément la vérité que j'avais à vous prouver au premier point de ce discours, qui est que Jésus-Christ, dans l'apparition de sa gloire bienheureuse sur le mont Thabor, s'est proposé de nous faire voir tous les objets et tous les principes capables de produire la réformation de nos âmes et de nos corps, sur le modèle et sur l'exemple de la sienne : *In eamdem imaginem transformamur*, dit le grand apôtre. Il m'a semblé bon néanmoins, pour le soulagement de votre mémoire, de réduire ici en peu de mots et de redire en abrégé toute la substance de ce que je viens de vous alléguer.

Le premier objet que le Fils de Dieu nous met devant les yeux pour nous aider à nous renouveler en esprit, est la majesté de sa nature divine qui reluit sur son visage ; le second est celle de son humanité, que marque la blancheur de ses vêtements ; et le troisième est la doctrine de la loi, dont le souvenir nous est imprimé par la présence de Moïse, *Et apparuit illis Moyses.* Et de la méditation et de l'amour de ces trois objets dépend en cette vie le renouvellement de l'homme intérieur dans l'entendement et dans la volonté. En second lieu Jésus-Christ nous découvre les moyens de nous réformer selon le corps en nous désignant celui des prophètes qui le premier a été l'auteur

d'une résurrection passible, et c'est Elie; et en même temps il nous fait connaître le principe unique et souverain de la résurrection immortelle, qui est lui-même en qualité de Verbe fait chair, et de Dieu et homme tout ensemble. Et ainsi, chrétiens, il ne reste qu'à passer au second point de ce discours, où je vous devais justifier cette seconde vérité, que, comme au mont de Thabor, on reconnaît de la part de Jésus-Christ tous les moyens qui nous ouvrent l'entrée dans sa gloire, on voit aussi de la part de ses disciples les empêchements capables de nous la fermer.

Premièrement donc, chrétiens, pendant que Jésus-Christ prie, et qu'en priant il obtient de Dieu son Père cette grâce si extraordinaire de paraître devant ses apôtres revêtu d'une majesté toute divine, *Et facta est cum oraret species vultus ejus altera*, dit l'Evangile, que font les apôtres? Ils dorment, ils se laissent aller à la pente d'un sommeil qui les abat, et les détourne de la vue de ce qui se passe sur la montagne: *Petrus*, dit saint Luc, *et qui cum illo erant, gravati erant somno.* Certes ils témoignent en cette occasion ce que nous faisons presque toujours ou d'ordinaire : car en même temps que Jésus-Christ prie dans le ciel pour apaiser la colère de Dieu son Père, et que, du haut de cette montagne sainte et éternelle, il répand sur nous les rayons de la majesté qu'il y possède, par une effusion continuelle de ses grâces au pied de la montagne, c'est-à-dire sur la terre, que font-ils, mes frères? Ils dorment, et ils allèguent qu'ils ne peuvent résister à la violence du sommeil qui les attaque, *Sunt oculi eorum somno gravati.* Mais quel est donc ce sommeil, me direz-vous? Soyez attentifs, chères âmes, en voici la juste définition. Le sommeil, selon les principes de la philosophie, n'est autre chose qu'une suspension naturelle des fonctions de la partie supérieure de l'âme, et au contraire un redoublement de celles de la partie inférieure et animale: c'est un rétablissement des forces corporelles, et un affaiblissement de celles de l'esprit. Cela posé, n'est-il pas visible qu'en la vie de ce siècle nous sommeillons tous tant que nous sommes nuit et jour, et que nous dormons même en veillant? Avez-vous bien considéré, par exemple, ces impudiques malheureux qui, assoupissant leur raison dans les ténèbres d'une ignorance volontaire, et dans le charme de leurs sales voluptés, rassemblent tout ce qu'ils ont de lumière et de force pour nourrir la chair et le sang, et pour assouvir la brutalité de leur passion? Pouvons-nous nier qu'ils ne dorment en même temps que Jésus-Christ veille et qu'il manifeste sa gloire toute pure et toute céleste sur le mont de la Jérusalem d'en haut? *Oculi eorum gravati sunt somno.* Avez-vous fait aussi réflexion sur l'étrange état de ces esclaves de la débauche et de l'intempérance dans le vin, et dans les excès d'une continuelle ivrognerie? Quand vous voyez qu'un amas immonde de viandes et de breuvages, de cadavres et de boue, qui remplit et charge leurs corps, allume le sang en leurs veines, et que leur esprit, offusqué de fumées et de vapeurs, demeure immobile et languit, ne jugez-vous pas aussitôt que ces hommes-là dorment debout dans le nuage de leurs désordres en même temps que le Fils de Dieu est en prière à la droite de son Père, et qu'il paraît aux yeux de ses anges et de ses saints dans le plus haut comble de sa majesté?

Avez-vous aussi remarqué la condition de ces esprits jaloux et malins qui, sans distinction et sans choix, choquent, renversent et foulent aux pieds tous ceux qu'ils rencontrent en leur passage? Ne semble-t-il pas qu'ils cheminent endormis dans les ténèbres de leur malicieux chagrin, en même temps que leur rédempteur intercède pour leurs crimes dans la clarté de sa gloire? Et pour vous montrer que je ne suis pas ici mon propre sens, ni mes propres vues, dans le jugement que je viens de faire de toutes ces sortes de pécheurs, écoutez saint Paul qui leur reproche leur sommeil, et qui s'efforce de les réveiller en ces termes : Il est temps, mes frères, dit-il, de vous réveiller du sommeil, puisque la nuit a fini, et que la journée commence: *Hora est jam nox de somno surgere, nos præcessit, dies autem appropinquavit* (*Rom.*, XIII, 11). Et quel remède, ô grand saint, nous délivrera de ce sommeil? Mes chers frères, dit saint Paul, marchons avec bienséance et avec honnêteté, comme font les hommes durant le jour, *Sicut in die honeste ambulemus*, et gardons-nous des œuvres honteuses et souillées, qui naissent, dans la nuit, des excès de bouche, des ivrogneries, des impuretés, des plaisirs sensuels et impudiques, des jalousies et des dissensions parmi les frères : *Non in comessationibus et ebrietatibus, non in cubilibus et impudicitiis, non in contentione et æmulatione* (*Ibid.*, 13 *et seq.*). Mais ayez soin de mener une vie toute pleine d'innocence et de lumière, comme si vous étiez déjà revêtus de celle qui paraît dans l'éclat céleste du Fils de Dieu, *Sed induimini Jesum Christum.*

Voilà, chrétiens, l'assoupissement mortel que je viens de vous dépeindre dans les intempérants, dans les impudiques, dans les perturbateurs de l'union et de la concorde fraternelle. C'est la léthargie funeste qui, ensevelissant notre homme intérieur dans les actions ténébreuses du péché, ne nous permet pas de porter la vue vers l'objet de la majesté toute spirituelle du Sauveur; et c'est pourquoi le même saint Paul nous ayant conviés à veiller sans cesse dans le jour qui luit au fond de nos cœurs, met l'essence de cette veille à modérer les emportements et les passions déréglées de la chair, et à attacher avec tant de force nos pensées à contempler l'immortalité glorieuse du Seigneur, que, dissipant les nuages et les ténèbres de notre bassesse naturelle nous paraissions tout couverts de la lumière de sa propre majesté nous transformant en lui-même: *Carnis curam ne feceritis in desideriis, sed induimini Jesum Christum.*

A la vérité, chrétiens, on ne peut nier que l'esprit n'exerce dans les méchants quelque

fonction, du moins imparfaite, et qu'il ne puisse leur rester encore quelque faible usage de la raison, mais cet usage tel quel de la raison, ressemble plutôt aux idées embrouillées et confuses qui naissent dans le sommeil, qu'aux connaissances réglées et arrêtées que nous concevons dans la veille; et si on voit encore reluire dans l'âme des pécheurs quelque petit rayon de lumière, c'est qu'ils ne dorment pas seulement en veillant, mais songent en dormant. Et en effet, ce qui arrive d'ordinaire à ceux qui songent, c'est de rêver qu'ils amassent des trésors de biens qui ne subsistent que dans leurs visions chimériques, de se repaître l'esprit de félicités imaginaires, et de conserver dans une fausse abondance une véritable pauvreté. Or il en est de même, chrétiens, de ceux qui adorent les vanités du monde, et qui méprisent le solide honneur et la gloire permanente des enfants de Dieu : en poursuivant des biens périssables et trompeurs, ils ne s'enrichissent jamais qu'en imagination et en idée ; en augmentant leurs richesses en apparence, ils sont toujours en effet aussi pauvres qu'auparavant, et ne font qu'accroître l'ardeur de leurs désirs, parce qu'ils pensaient la devoir éteindre ou modérer.

Et ainsi avouons, chères âmes, que ceux qui, oubliant les choses à venir, donnent tous leurs soins à celles de la terre, ne se laissent pas seulement gagner à un sommeil de peu de moments, comme les apôtres de ce jour, mais ressemblent à ceux qui songent et souffrent une continuelle rêverie dans un sommeil éternel. Cette pensée n'est point d'un homme du commun ni d'un auteur de la morale païenne, elle est du prophète Isaïe et de l'Esprit qui l'a éclairé si particulièrement dans les principes de la morale chrétienne et évangélique. Comme celui qui dort en la faim, dit-il, et qui en dormant s'imagine de manger, n'en est pas moins affamé pour cela, et à son réveil s'aperçoit enfin de l'illusion de ses songes : ainsi sera cette multitude d'infidèles qui se sont armés contre la montagne de Sion, au lieu d'y venir adorer le vrai Dieu, qui l'a choisie pour y établir le lieu de sa demeure : *Sicut somniat esuriens et comedit : cum autem fuerit expergefactus, vacua est anima ejus : sic erit multitudo gentium quæ dimicaverunt contra montem Sion* (*Isai.*, XXIX, 8).

Et comment, Seigneur, verra-t-on tomber dans cette effroyable léthargie les ennemis de votre gloire? Je les frapperai, dit-il, d'un esprit d'assoupissement, je leur fermerai les yeux et couvrirai même d'obscurité ceux des prophètes auxquels j'avais coutume de faire entendre mes volontés : *Miscuit vobis spiritum soporis, claudet oculos vestros, prophetas et principes vestros qui vident visiones operiet.* Il est certain néanmoins que nous avons en nous-mêmes le principe de ce dangereux sommeil, et que ceux-là s'étaient endormis déjà dans les ténèbres de leurs iniquités dont le Seigneur ne fait qu'augmenter l'assoupissement en leur cachant la lumière de sa grâce. Aussi le prophète ayant dit que Dieu répandrait un esprit de trouble et d'assoupissement sur ces âmes criminelles, nous fait connaître immédiatement ensuite quelle était la cause de cet obscurcissement d'esprit, et c'est que Dieu, par un jugement aussi juste que terrible ne les devait endormir dans l'ignorance de ses volontés que pour les punir du sommeil tout libre et tout volontaire où ils s'étaient plongés par les désordres de leurs crimes. Malheur à vous, insensés, dit-il, qui creusez au fond de vos cœurs comme une fosse, où vous prétendez que vos corruptions demeurent cachées, et qui, péchant en secret, osez vous flatter de cette pensée, qu'il n'y a point d'œil qui puisse percer le fond de ces ténèbres : *Peribit sapientia a sapientibus ejus, et intellectus prudentium ejus abscondetur. Væ qui profundi estis corde, ut a Domino abscondatis consilium, quorum sunt in tenebris opera et dicunt : Quis videt nos* (*Isa.*, XXIX, 15) ?

Voilà, chrétiens, le sommeil dont le grand saint Paul est venu nous réveiller, et qui nous empêche de lever les yeux vers la gloire du Sauveur. Voilà le sommeil malheureux qui convertit toute notre vie en rêverie et en songe, qui fait un lit de nos corps, et de notre vie une nuit : *Oculi nostri gravati sunt somno.* Car en effet nous dormons, chrétiens, nous sommeillons comme les apôtres, encore charnels et imparfaits avant la descente du Saint-Esprit et de ce feu toujours agissant qui devait les rendre un jour si zélés et si vigilants à publier par toute la terre la gloire de leur maître : *Petrus vero et qui cum illo erant, gravati erant somno.* Ils se réveillent à la vérité, et voient encore briller le Fils de Dieu sous une forme vraiment divine et adorable ; mais de quelle sorte reçoivent-ils le privilége d'être admis à un spectacle si extraordinaire? Il est bon, disent-ils, Seigneur, que nous demeurions en ce lieu-ci, faisons ici trois pavillons, un pour vous, un pour Moïse et un aussi pour Elie : *Bonum est nos hic esse ; si vis, faciamus hic tria tabernacula, tibi unum, Moysi unum et Eliæ unum*

Et pour Dieu, chrétiens, n'est-ce pas ainsi, je vous prie, que nous en usons pour l'ordinaire? Si Dieu nous fait la miséricorde de nous retirer de la léthargie et de l'assoupissement de nos péchés, s'il ouvre lui-même nos yeux pour nous faire voir le glorieux état de son Fils unique, dont nous avions, par la distraction d'une vie séculière, effacé l'idée et le souvenir dans nos esprits, n'est-il pas vrai qu'aussitôt après nous voudrions entrer dans une pleine participation de sa paix, de sa joie et de sa gloire, quoiqu'il nous ait souvent prêché et assuré qu'elle n'est promise qu'à ceux qui marchent dans la voie étroite, et qui s'exercent dans l'observation pénible et laborieuse de sa sainte loi, qu'il nous a marquée en la personne de Moïse : *Et apparuit illis Moyses.*

Oui, chrétiens, je l'avoue, on en voit beaucoup parmi nous qui font paraître un certain désir et une certaine impatience d'avoir part au royaume de la gloire, mais on en voit peu

de ceux-là qui se disposent à le conquérir et à lui faire violence, selon le langage du Fils de Dieu même, en s'efforçant de le mériter par une assidue et constante application à la pratique de toutes bonnes œuvres. O aveuglement prodigieux des hommes ! Il n'est si petit ni si chétif avantage en ce monde que l'homme ne veuille bien acheter au prix de ses veilles et de son travail ; mais la béatitude est un bien qu'on ne veut prendre qu'en don, en pure grâce et en pure libéralité de celui qui nous le présente. Et voulez-vous voir une marque bien sensible de ce que les hommes n'ont aucun soin d'acquérir ce bien de tous les biens et ce digne prix des enfants de Dieu par une sincère et fidèle obéissance aux préceptes de sa loi ? Quoique personne n'ignore qu'on ne la peut accomplir que par un don tout particulier de l'esprit de Dieu et par une grâce toute-puissante qu'il n'accorde qu'à ceux qui la demandent, n'éprouvez-vous pas néanmoins qu'il y a peu de chrétiens qui s'étudient à la demander et à la rechercher en temps et lieu, ou, pour mieux dire en toutes occasions ; puisque c'est un aide dont ils ont besoin à tout moment, ou pour résister à la tentation du vice, ou pour vaquer aux saints exercices de la vertu cette négligence sans doute est bien éloignée de l'exemple et de la leçon que le Fils de Dieu nous donne aujourd'hui sur la montagne, puisque l'Evangile nous avertit qu'il était entré en contemplation et en prière quand Dieu, tout d'un coup l'environna de lumière et de splendeur, comme d'un honneur qu'il s'était acquis par le mérite de son oraison et de ses larmes. *Et facta, est dum oraret, species vultus ejus altera.*

Mais quelle est donc la raison, chères âmes, qui a pu l'obliger à se jeter dans un si profond abaissement, et à prier avec tant d'ardeur au milieu même de sa gloire ? Il avait en vue qu'il ne jouissait dans ce moment-là que d'une félicité passagère et fugitive, s'il faut ainsi dire ; qu'il était encore exposé à la violence de ses persécuteurs, et qu'en peu de temps du mont Thabor il devait descendre dans le sépulcre. Et que nous enseigne-t-il par là, mes chers frères, sinon que plus nous sommes comblés d'honneurs, de richesses et de toute sorte de prospérités en ce monde, et plus nous nous devons humilier aux yeux de Dieu, en considérant que ce vain éclat et tout ce fragile appareil doit disparaître, et s'évanouir tout à coup à l'heure de la mort ? *Et in puncto in inferna descendunt* (*Job*, XXI, 13) : et que les grandeurs de ce siècle sont placées au haut d'une montagne, où la tête tourne à ceux qui y demeurent, ou qu'elles sont elles-mêmes autant de montagnes battues de l'orage, sujettes aux coups de la foudre et bordées de précipices.

Heureux donc, chrétiens, heureux celui-là mille fois, qui, se voyant élevé au faîte des honneurs et des dignités de la terre, ne se laisse pas éblouir au faux éclat de ces dignités trompeuses et momentanées, et accoutume son âme à se jeter nuit et jour aux pieds de son Seigneur, et à imiter l'humilité sainte du Sauveur des hommes, qui gémit et offre à Dieu des prières et des vœux, au même temps qu'il est revêtu de toute la pompe de sa gloire.

Heureux celui-là mille fois, qui, conservant la santé de la raison parmi le poison de la grandeur, contemple la beauté des biens à venir à travers la fausse lumière des présents, et qui, attendant de meilleures choses de son Dieu, ne cesse de le bénir et de lui parler en ces termes : Faites-moi la grâce, Seigneur, de considérer en tout temps que la grandeur séculière où je me trouve est un faux brillant qui s'effacera tout d'un coup, et un feu follet qui me conduirait sans doute au bord d'un précipice, si je n'étais éclairé du flambeau de votre loi. Faites-moi la grâce, Seigneur, de me souvenir, tous les moments de ma vie, que cette grandeur est une montagne qui tremble et qui s'entr'ouvre souvent, à moins que vous-même n'y établissiez votre demeure et ne l'affermissiez de votre poids. Cela veut dire, Seigneur, que nulle puissance ne dure si on ne la soumet à la vôtre, si on ne reconnaît que la hauteur de votre divine majesté est le fondement de tout bien, et que c'est à la seule vertu de votre grâce que nous en devons rapporter toute la gloire. Aussi est-ce pour cela que votre saint Fils s'humilie devant vous au même instant que vous lui donnez, sur la montagne, un avant-goût de son éternelle grandeur : *Et facta est dum oraret species vultus ejus altera.* Il savait, Seigneur, qu'il allait quitter dans peu de jours le triomphant état où vous l'aviez mis, et que déjà la malice des pécheurs avait concerté les moyens de sa perte. C'est pour cela que les deux prophètes qui l'accompagnaient comme témoins de sa gloire, ne l'entretiennent en même temps que des opprobres et de la mort qu'il devait souffrir en Jérusalem : *Narrabant*, dit l'Evangile, *excessum ejus in Jerusalem.*

Au nom de Dieu donc, chères âmes, ne négligeons pas aujourd'hui de profiter d'un si rare exemple ; ne manquons pas de nous souvenir qu'au même temps que Dieu nous élève aux plus hautes charges de l'Etat, à la conduite des peuples, au commandement des armées, au ministère des rois du monde, il se peut faire que Satan et ceux qui le servent tiennent des conseils d'iniquité, et forment des cabales secrètes pour nous perdre, ou pour nous détrôner du poste où Dieu nous a mis, ou pour nous porter à corrompre les bienfaits dont il lui a plu de nous combler. Mais, après tout, chrétiens, quand le Seigneur notre Dieu leur permettrait, par un jugement caché, de réussir dans leur malheureux dessein, et d'exercer notre foi par les disgrâces que leur jalousie peut nous attirer, n'aurions-nous pas bien sujet de nous consoler en ce cas-là dans la seule vue de ce qui arrive à notre divin Sauveur, qui ne se revêt aujourd'hui de la splendeur d'une gloire bienheureuse que pour la dépouiller, qui ne descend de Thabor que pour monter sur la croix ? Aussi est-ce le chemin unique

qui doit nous conduire à la possession de la nouvelle vie, dont il nous fait voir le modèle sur le Thabor, et sur ce théâtre de sa majesté divine, où il ne permet néanmoins à ceux qu'il a pris pour en être les témoins que de lui parler de l'ignominie et des douleurs qu'il allait souffrir en Jérusalem par les mains des Juifs et des Romains : *Narrabant excessum ejus in Jerusalem.*

Cependant, chrétiens, avouons ingénument que l'occasion ordinaire des plaisirs et la facilité de s'en rassasier dans une haute condition ne se peuvent guère allier avec l'esprit de la sobriété chrétienne, et avec le zèle de travailler en toutes choses pour le service de Dieu seul. Que s'il se peut faire qu'il y ait parmi nous un petit nombre d'âmes saintes et choisies qui demeurent pures de la contagion du siècle et qui conservent cet esprit chrétien parmi la grandeur de ce qu'on appelle fortune dans le monde, il faut confesser que Dieu a voulu les honorer d'un privilége bien particulier et d'une grâce toute extraordinaire, qu'il a réservée aux plus chéris de ses élus.

Car, dites-moi, je vous prie, quand nous lisons aujourd'hui dans l'Evangile, qu'il couvre les apôtres d'un nuage épais et épouvantable pour les disposer à bien recevoir le témoignage qu'il allait leur rendre de la sainteté et de la doctrine céleste de son Fils, ne voyons-nous point par là que Dieu nous juge plus propres à écouter sa parole toute sainte dans l'état d'une vie obscure et offusquée par les misères temporelles, que dans celui d'une vie illustre et éclatante dans les dignités et dans les richesses de ce siècle ? *Facta est nubes*, dit l'Ecriture, *et obumbravit eos, et timuerunt, et vox facta est de nube dicens : Hic est filius meus dilectus, ipsum audite.* Toutefois, chrétiens, la nuée qui enveloppe les apôtres ne figure pas seulement les afflictions de la vie présente et les épreuves de la foi des justes, elle est encore une image de ce lieu d'exil et de nuit, où nous languissons éloignés de notre vraie et naturelle patrie, qui est la terre des vivants. Car il n'est éclat ni gloire en ce monde, qui, à l'égard des anges et des saints, ne leur paraisse un nuage épais et ténébreux auprès de celle que le Fils de Dieu vient de déployer sur la montagne du Thabor, et dont il doit découvrir la vive source au haut de la montagne, dont l'Apôtre dit : *Accessistis ad Sion montem, et civitatem Dei viventis* (*Heb.*, XII, 22).

Pour Dieu donc, chrétiens, dans cette effroyable nuit où nous errons et marchons maintenant comme à tâtons, levons les yeux en tout temps vers la montagne et vers la demeure céleste, où règne le jour éternel de la félicité ; gardons-nous bien d'y dormir de ce malheureux sommeil qui détourna les plus saints apôtres de la vue de la gloire de leur Maître. *Petrus, et qui cum illo erant, gravati erant somno.* Evitons aussi la veille lâche et fainéante des mêmes apôtres qui, négligeant l'instruction et le salut de toute la terre, où le Fils de Dieu devait les envoyer, veulent l'obliger au contraire à les laisser dans l'oisiveté et dans le repos. *Faciamus hic*, disent-ils, *tria tabernacula, bonum est nos hic stare.* A Dieu ne plaise, chrétiens, que nous entrions dans une pensée si peu convenable à notre vocation ; mais disons plutôt : Jusqu'à quand voulez-vous, Seigneur, nous laisser errer en la nuit de cette vie languissante ? Tant s'en faut, Seigneur, que nous voulions vous prier de nous dresser en ce pays de bannissement une habitation fixe et permanente, nous vous conjurons au contraire d'abréger le temps de notre exil, et de nous ramener au plus tôt dans le séjour de la cité sainte où vous régnez au milieu des anges bienheureux et des véritables adorateurs de votre suprême majesté.

SERMON XIV,

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX,

Prononcé, au même lieu, devant le même éminentissime cardinal.

Cum appropinquassent Jerosolymis, et venissent Bethphage, ad montem Oliveti, tunc Jesus misit duos discipulos, dicens : Ite in castellum quod contra vos est, et statim invenietis asinam alligatam et pullum cum ea, solvite et adducite mihi.

Comme ils approchaient de Jérusalem, et qu'ils furent venus en Bethphagé, près de la montagne des Olives, Jésus envoya deux de ses disciples, en leur disant : Allez au village qui est devant vous, vous y trouverez d'abord une ânesse liée avec son ânon, déliez-les et me les amenez ici (*S. Matth.*, XXI).

Le Fils de Dieu, étant sur le point de mourir en croix pour expier les péchés du monde, nous a voulu déclarer, en son entrée dans Jérusalem, que ce n'était point par contrainte ou par faiblesse qu'il devait souffrir, mais par un libre et ardent désir de nous sauver, et d'obéir au commandement qu'il avait reçu de Dieu son Père, comme il est écrit : Me voici prêt, ô Seigneur, à accomplir votre volonté : *Ecce venio ut facerem voluntatem tuam, Deus meus, volui* (*Ps.* XXXIX, 9). C'est pour ce sujet, monseigneur, qu'il nous fait voir aujourd'hui des témoignages publics et indubitables de l'autorité souveraine qu'il possède de son chef, et par le droit de sa divinité sur toutes les choses visibles et invisibles, présentes et futures, temporelles et éternelles, en se faisant reconnaître en même temps pour maître dans les maisons, pour prince dans les Etats, et pour prophète et souverain pontife dans les temples : Afin qu'on vous laisse prendre les choses dont j'ai besoin, dites qu'elles sont nécessaires pour le service du maître : *Dicite quia Dominus his opus habet* (*S. Matth.*, XXI, 3). Voilà Jésus-Christ qui se déclare le maître des familles particulières. Les peuples disent ensuite : Béni soit celui qui vient, au nom du Seigneur, pour être notre roi : *Benedictus qui venit rex in nomine Domini* (*S. Luc.*, XIX, 38) : voilà le titre de prince qu'on attribue au Sauveur. C'est ici Jésus, s'écrient les mêmes peuples, le prophète de Nazareth : *Hic est Jesus, propheta a Nazareth* (*S. Matth.*, XXI, 11) : voilà la puissance de Jésus-Christ dans le ministère de la religion,

D'où vient qu'ayant été reconnu en cette qualité, il entre aussitôt dans le Temple; et pour nous faire connaître quel y était son pouvoir, il en chasse les marchands : *Et intravit Jesus in templum Dei, et ejiciebat omnes ementes et vendentes in templo* (*Ibid.*, 12). Et ainsi, chrétiens, la nature de mon sujet et la suite de l'Evangile semblent m'obliger aujourd'hui à diviser ce discours en trois principales parties. Nous verrons en la première, comment Jésus-Christ nous découvre sa qualité de Seigneur : *Dicite quia Dominus his opus habet ;* en la seconde, comme il manifeste sa qualité de Roi : *Benedictus qui venit Rex ;* et en la troisième, comme il nous déclare sa qualité de prophète et de prophète Jésus, c'est-à-dire de Rédempteur et Sauveur des hommes par l'oblation de son éternel et unique sacrifice : *Hic est propheta Jesus.* Mais pour parler dignement de ce triomphe passager, implorons le Saint-Esprit par l'intercession de la Vierge-Mère qui mène un triomphe éternel avec Jésus-Christ, son Fils, dans les cieux, et lui disons, comme l'Ange : *Ave, Maria.*

L'homme ayant été créé dans un état de justice et d'innocence, et dans une parfaite intégrité de toutes ses puissances, soit corporelles ou spirituelles, nous savons tous, monseigneur, qu'en cette excellente condition d'honneur et d'immortalité, il s'est vu le maître et l'arbitre de toutes ses actions et de tous ses mouvements, soit dans la chair ou dans l'esprit; mais étant tombé de cet éminent degré d'intelligence et de lumière dans l'ignorance et dans les ténèbres où nous voyons qu'il naît maintenant, il a eu besoin, comme infirme et comme aveugle, d'une main fidèle et d'un guide assuré qui le conduisît dans les voies de Dieu et du salut. C'est ce que veut dire David par ces paroles : L'homme n'ayant point connu la dignité où Dieu l'avait élevé, il est devenu tout pareil aux animau qui sont privés de l'usage de raison : *Homo cum in honore esset, non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis* (*Ps.* XLVIII, 13, 21). Mais bien qu'il ait été lui-même la cause de sa disgrâce, Dieu n'a pas voulu néanmoins l'abandonner à la faiblesse et à l'aveuglement de ses sens; car en éclairant nos pensées des lumières de sa sagesse, et en fortifiant nos courages de l'énergie de son esprit, il nous fait marcher en la voie de ses commandements : il tient lui-même en nous-mêmes la place de la raison, et nous soumet à la direction de son Fils unique comme les bêtes serviles à la conduite de l'homme. Et c'est ainsi que le prophète David disait qu'il était envers son Dieu ce qu'un animal domestique est envers celui qui le guide, le conduit et le redresse dans la voie quand il s'est détourné : *Ut jumentum factus sum apud te, et ego semper tecum* (*Ps.* LXXII, 23) : Seigneur, disait-il, me reconnaissant du tout incapable de me gouverner moi-même, je me tiens toujours près de vous comme un animal fidèle qui n'abandonne point son maître, et je ne me suis nullement trompé dans mon attente ; car, en toute occasion, vous me prenez par la main et me conduisez comme il vous plaît. *Tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tua deduxisti me.* C'est ce qui nous est aujourd'hui figuré par le Sauveur, quand il commande aux apôtres d'aller au village prochain lui prendre les animaux dont il se sert en son triomphe. *Ite in castellum quod contra vos est, et statim invenietis asinam et pullum cum ea, solvite et adducite mihi.* Jésus-Christ témoigne par là qu'il voulait à l'avenir s'attribuer la direction de ce qu'il y a en nous de brutal et de contraire à la lumière de sa loi; et en s'exposant à la mort, il se promettait une domination suprême sur les âmes et sur les corps des nouveaux esclaves ou des nouveaux affranchis qu'il aurait reçus en sa maison. La première de ces brutes représente l'âme, et la seconde le corps ; car ainsi que celle-là déjà domptée et accoutumée au travail, s'était employée pour l'utilité et pour le service de son maître, de même l'âme de l'homme, illuminée et renouvelée en quelque manière par la grâce du Saint-Esprit, avait commencé dès longtemps de s'assujettir à la conduite de son Dieu, et de s'exercer en l'observation de ses commandements, comme il est écrit : Je sers en esprit à la loi de Dieu, *Mente servio legi Dei* (*Rom.*, VII, 25); mais l'animal indompté dont il est dit : Vous trouverez une jeune bête qui n'a point encore servi, *Invenietis pullum, super quem nemo hominum sedit unquam ;* cet animal indompté, dis-je, c'est la véritable image du corps, qui, dès la révolte de nos premiers pères, est devenu si farouche et si rebelle à son Seigneur, qu'il n'a jamais pu se soumettre aux préceptes de sa loi. La chair, dit saint Paul (*Ibid.*, VIII, 7), ne peut obéir à la loi : *Legi Dei non est subjecta, neque enim potest.* Toutefois, chrétiens, Notre-Seigneur Jésus-Christ limite aujourd'hui cette règle générale, et en se servant le premier de cet animal revêche et ennemi de toute discipline, il nous fait connaître par là qu'il est aussi le premier qui rétablit la concorde de la chair et de l'esprit, et qui captive parfaitement l'un et l'autre sous le joug et sous la seigneurie de Dieu.

Suivons sa doctrine, chrétiens, mettons désormais tous nos soins et faisons tous nos efforts pour ranger nos corps et nos âmes, comme des brutes aveugles et stupides d'elles-mêmes, sous la conduite de Jésus-Christ. Et quel moyen, direz-vous, de les réduire sous ce joug? Il faut les délier, chrétiens, et les amener au Sauveur, il nous l'ordonne lui-même par ces termes : *Solvite*, dit-il, *et adducite mihi.*

Mais ainsi que les captifs que nous voulons délivrer sont enchaînés en deux sortes, il faut aussi les délivrer en deux manières pour les remettre en liberté sous la servitude de Dieu. En premier lieu, ils sont asservis aux éléments de ce monde, *Sub elementis hujus mundi eramus servientes* (*Gal.*, IV, 3); ils tiennent aux biens de la terre par les convoitises des sens, et vivent sans cesse courbés, comme des bêtes immondes, pour se re-

paître de fumier et de boue, et de ces viandes arides et corrompues qui, de leur nature, ne peuvent former en ceux qui s'en nourrissent qu'un corps aussi sec et aussi fragile que l'herbe même qui sert de pâture aux animaux de la campagne, ce qui a fait dire au prophète évangélique Isaïe que toute chair était foin : *Omnis caro fœnum* (*Chap.* XL, 6).

Que faut-il donc faire, chrétiens ? Il faut détacher de ce siècle et nos esprits et nos corps, comme on délie les animaux qui servent au triomphe du Fils de Dieu, et, les ayant détachés, les amener au Sauveur : *Solvite, et adducite mihi.* Quelque corrompus, quelque faibles, quelque contemptibles qu'ils soient dans la condition déplorable où les a réduits le péché, considérons, à toute heure, en quoi nous les pouvons employer à l'exaltation du Sauveur, qui, quelque plein de lui-même et indépendant qu'il soit de ses créatures, ne dédaigne pas néanmoins de tirer l'éclat de sa gloire des choses les plus abjectes, comme il fait servir aujourd'hui la plus imparfaite et plus méprisable des bêtes à l'appareil de son triomphe.

Observez donc bien, chères âmes, qu'en notre propre conduite et en la dispensation de nos intérêts domestiques, nous devons dépendre de telle sorte de la puissance du Fils de Dieu, que nous consultions toujours en quoi notre vie et nos biens peuvent contribuer à sa gloire : *Dicite quia Domino necessarius est*, et que nous tenions aussi pour indubitable principe, qu'après avoir consacré à l'exhaussement de son saint nom le comble de nos richesses, nous n'ajoutons rien en effet à l'élévation de son être, comme nous voyons aujourd'hui que ce qu'il emprunte des hommes pour l'ornement de son nouveau triomphe eût plutôt rendu ce triomphe ridicule que d'en relever la splendeur aux yeux des hommes, s'il n'eût agi dans le cœur des spectateurs par la force de son esprit, s'il n'eût revêtu les plus vils instruments, de ses mystères, de la dignité de ses mystères mêmes, et si, par la divine majesté de sa personne, il n'eût relevé l'abjection et la bassesse de nos présents.

En effet, que lui fournissent maintenant les hommes pour la décoration de son triomphe? Deux animaux vils et difformes : *Invenietis asinam et pullum;* cela veut dire, chrétiens, que tout ce que l'homme peut apporter à l'exaltation ou au service de son Dieu, est un esprit et un corps que la contagion du péché a rendus semblables aux bêtes brutes, et qui, se souillant réciproquement par la liaison qu'ils ont en ce monde, ne peuvent jamais recouvrer la pureté de leur naissance, à moins qu'on ne rompe les liens qui les attache l'un à l'autre : et c'est ici la seconde sorte dont nous devons les délier : *Solvite*, dit le Sauveur, *et adducite mihi.* Il nous fait entendre par là que les parties dont nous sommes composés, ne seront jamais entièrement assujetties à la puissance de Dieu, si on ne les sépare d'entre elles, et si on ne les mène au Seigneur pour les réunir de sa main, et pour les soumettre éternellement à sa souveraine domination, comme il doit faire au dernier jour, où paraîtra tout à nu la majesté de sa gloire, où tout ploiera sous ses pieds, et où l'univers tout entier sera le théâtre et la machine de son triomphe. *Solvite*, dit-il, *et adducite mihi.* Mais tant s'en faut, chrétiennes âmes, que nous souhaitions sincèrement de dépouiller cet habillement d'opprobre pour nous revêtir de celui du nouvel homme, et pour avoir part à la solennité de son dernier et véritable triomphe; que c'est au contraire dans la mort même que nous nous figurons la difformité dont elle nous vient délivrer. Nous frémissons à l'abord de celle qui ne se présente que pour mettre fin à toutes nos misères, de celle qui vient nous trouver de la part de Dieu, pour dénouer le lien de notre servitude et pour nous conduire, affranchis de toute crainte charnelle et mercenaire, dans le lieu de notre parfaite liberté. *Solvite et adducite mihi.*

Certainement, chrétiens, bien loin que ce soit aux fidèles un sujet de tremblement et de frayeur d'être soumis à la nécessité de la mort, saint Paul assure au contraire que ceux qui ont reçu les prémices de l'Esprit-Saint soupirent et gémissent incessamment en ce monde, non pas dans la peur, mais dans le désir et l'impatience de mourir pour rencontrer dans la mort, qui les amène à une meilleure vie, l'accomplissement de leur adoption divine et de leur glorieuse rédemption : *Et nos ipsi primitias Spiritus habentes, et ipsi intra nos gemimus, adoptionem filiorum Dei exspectantes, redemptionem corporis nostri* (*Rom.*, VIII, 23).

Délions donc, chrétiens, avec courage et avec joie, ces deux parties de nous-mêmes captives et enchaînées, *asinam et pullum ejus*, l'âme et le corps, la chair et l'esprit; non-seulement parce que c'est le moyen de leur procurer leur véritable félicité; mais parce que le Seigneur en a besoin pour l'ornement et la gloire de son triomphe : *Dicite quia Dominus his opus habet : solvite et adducite mihi.*

Mais Notre-Seigneur Jésus-Christ ne gouverne pas seulement en qualité de Seigneur et de maître domestique chaque fidèle en particulier, il s'attribue pareillement l'honneur et le titre de prince dans l'assemblée des saints qui vivent sous la loi, comme il est écrit : *Ecce rex tuus veniet tibi justus et Salvator, ipse pauper et ascendens super asinam et super pullum filium asinæ, et loquetur pacem gentibus, et potestas ejus a mari usque ad mare* (*Zachar.*, IX, 9, 10). Et ainsi, chrétiens, il ne suffit pas au Messie, en cette journée de gloire, de se publier pour Seigneur par ces paroles : *Discite, quia Dominus his opus habet;* il inspire aux peuples fidèles, accourus de toutes parts, de le reconnaître pour roi en s'écriant d'une commune voix : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur pour être notre roi : *Benedictus qui venit Rex in nomine Domini.* Et c'est ici que commencera le second point de ce discours, où j'ai promis d'observer, dans l'Evangile présent, comment Jésus-Christ nous a fait paraître sa dignité de roi de la nouvelle

créature et de souverain d'Israël selon l'esprit.

En premier lieu donc, le Sauveur nous montre aujourd'hui, touchant sa royauté, deux vérités principales, savoir : quelle est la nature de cette royauté, et quelle sorte de personnes est d'ordinaire plus propre à la reconnaître et à s'y assujettir. Pour ce qui regarde la forme de sa principauté, l'équipage contemptible et le vil aspect de son triomphe témoignent bien clairement qu'il n'emploierait point d'autres armes que le glaive de sa parole et le sceptre de sa bouche pour dompter les peuples et les ranger tous ensemble sous sa loi : *Percutiet terram*, dit le prophète, *virga oris sui* (*Isa.*, II, 4). Le vil aspect de son triomphe témoignait bien clairement qu'il ne devait point établir en ce pays d'esclavage le siége de son empire; mais, qu'au travers du tombeau et du plus profond des enfers, il s'ouvrirait un passage pour entrer au lieu de sa gloire et de sa domination souveraine. *Oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam* (*S. Luc.*, XXIV, 26).

Cela étant, disons, chères âmes, que Notre-Seigneur Jésus-Christ, parmi le fragile appareil qui environne son triomphe, est reconnu pour le roi qui se préparait à poser le fondement de sa puissance sur le trône même de Dieu, qui trouverait des sujets dans le désert des sépulcres, pour en peupler son royaume, et qui enrichirait la mort même de la proie de tous les peuples, pour dominer sur ses ruines et pour s'accroître de ses dépouilles.

C'est ce qu'il veut dire, chrétiens, quand il adresse ces mots à la société de son peuple d'Israël : Mon peuple, je viens ouvrir ton sépulcre pour te conduire au pays de l'immortalité ; et quand j'aurai consommé un ouvrage si merveilleux, tu reconnaîtras que je suis le maître et le prince de qui tu dois recevoir la loi de vie, de félicité et de salut. *Et scietis quia ego Dominus cum aperuero sepulcra vestra, et eduxero vos de tumulis vestris domus Israel* (*Ezech.*, XXXVII, 13).

Que si telle est la nature du royaume du Sauveur, s'il est reconnu pour le souverain qui doit régner sur le nouveau peuple des ressuscités, les vêtements et les rameaux dont le chemin est couvert, par où doit passer ce monarque, que désignent-ils autre chose que les vêtements de nos corps que nous devons dépouiller, étendre et coucher par terre, s'il faut ainsi dire, en mourant, pour en faire un jour des sujets de son empire? Et aussi les branches de palmes, dont nous apprenons qu'était couvert le chemin de son passage, que marquent-elles autre chose que les palmes vives et immortelles dont il nous doit faire des couronnes, et que nous porterons à jamais dans son royaume en monument et en trophée de nos victoires? *Alii autem cædebant ramos de arboribus, et sternebant in via.* Ou disons plutôt que les palmes qui couvraient la voie du Sauveur nous représentent les saints et les justes mêmes, dont il est dit : *Justus ut palma florebit* (*Ps.* XCI, 13); les saints et les justes qui, ayant pour un temps ployé sous l'oppression des persécuteurs et des tyrans, se redresseront à la fin comme la palme et auront la force de remonter du fond de leurs prisons et de leurs sépulcres jusqu'au ciel et jusqu'au trône de leur tout-puissant et invincible Souverain.

Telle donc paraît l'excellence du règne de Jésus-Christ dans la bassesse extérieure de son triomphe. Ce n'est pas assez néanmoins de savoir comme on le traite de roi en ce saint jour ; nous devons aussi considérer de quelle sorte de personnes il en reçoit les acclamations, l'honneur et le titre. L'Ecriture dit qu'il les reçoit d'une multitude confuse, qui était accourue des champs et des bourgades voisines : *Et cum appropinquaret jam ad descensum montis Oliveti, cœperunt omnes turbæ discipulorum gaudentes laudare Deum voce magna super omnibus, quas viderant, virtutibus, dicentes : Benedictus qui venit Rex in nomine Domini, pax in cœlo, et gloria in excelsis* ! Et au contraire, chrétiens, considérez, je vous prie, comment on le traite en la ville de Jérusalem même, dans le siége du royaume, dans la métropolitaine de la religion, dans le domicile de Dieu. Comme Jésus-Christ fut entré dans Jérusalem, dit l'Evangile, toute la ville s'émut, et l'on entendit dire partout : Qui peut être celui-ci : *Commota est universa civitas dicens, Quis est hic?* A votre avis, chrétiennes âmes, qu'est-ce que Dieu a voulu nous enseigner dans une aventure si surprenante ? Il ne le faut pas dissimuler, fidèles. Dieu nous enseigne par là que l'oisiveté, que les jeux, que les intrigues du monde ne peuvent guère souffrir l'étude des choses saintes, la connaissance de Dieu, et de ses dons : ce qui est cause sans doute que Dieu s'est plu de tout temps à se montrer familièrement à ses saints, loin de la foule et du commerce des hommes, et dans le milieu des déserts. Et nous savons aussi que c'est là qu'il apparaît premièrement à Moïse et qu'il lui donne les tables de la loi, qu'il se communique le plus à Elie, et qu'il a coutume, comme il dit lui-même, de conduire ses élus, pour les entretenir cœur à cœur : *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus* (*Ose.*, II, 14).

Et en effet, chrétiens, la confusion universelle et le tumulte perpétuel qu'on voit régner dans les cours et dans le commerce des villes, peuvent-ils bien nous permettre, ou d'ouïr la voix de Dieu, ou de reconnaître sa face, à moins qu'il ne veuille nous départir, dans un degré et dans une mesure extraordinaires, l'assistance de sa grâce? Et surtout, chrétiens, ceux qui sont chargés du gouvernement des peuples et qui vivent environnés de l'appareil des grandeurs du siècle, ont un besoin tout particulier de craindre et de s'humilier continuellement aux yeux de Dieu : à moins que de cela, se laissant charmer peu à peu à la douceur du commandement, à la splendeur de leur suite, aux enchantements des flatteurs, ils s'imaginent de loger en ces palais éclatants d'or et de marbre, comme des astres dans un ciel; et obligeant ceux

qui leur obéissent à leur rendre des adorations comme souveraines, ils ne daignent plus se compter au rang des hommes, et prennent, sans y penser, la place de Dieu. Cette pensée n'est point de moi, c'est le Saint-Esprit qui fait ce reproche à tous les grands et à tous les princes de la terre qui abusent de leur pouvoir et méconnaissent celui qui a bien voulu les en revêtir. O bel astre, dit le Seigneur au prince de Babylone, car c'est le sens littéral de ce passage, comment es-tu maintenant tombé du ciel imaginaire où tu voulais t'élever par ton orgueil et te rendre égal à la divine majesté? *Quomodo cecidisti de cœlo, lucifer, qui dicebas in corde tuo : In cœlum conscendam, et ero similis Altissimo?*

Il arrive tout le contraire à ceux qui, fuyant le tumulte, l'embarras et la débauche ordinaire des villes, cherchent le repos innocent et le doux silence de la campagne. C'est là que la solitude et la liberté de l'esprit les sollicitent souvent de contempler ce grand univers et l'excellence de son auteur. La bassesse même et la fragilité de leurs cabanes les convient à rechercher une habitation plus sûre et plus digne de leur naissance que celle où ils logent en terre; et se persuadant aussi que Dieu a créé ce même univers pour leur servir de retraite et de demeure, ils pensent être obligés de reconnaître le maître et l'architecte qui leur a dressé un si magnifique séjour, et s'accoutument ainsi à vivre en ce monde comme nourrissons et domestiques de Dieu. C'est en cette humble disposition d'esprit que quelque bien, spirituel ou temporel, qui leur arrive, soit en leurs personnes, soit dans leurs familles, ils ne manquent pas de le recevoir avec amour et avec action de grâces, comme venant de la main de Dieu, et de s'écrier à l'imitation du roi-prophète : Vous avez, Seigneur, la bonté de nous nourrir et de nous combler à toute heure de vos dons et de vos bénédictions paternelles comme enfants de votre maison : *Et replebimur in bonis domus tuæ* (*Ps.* LXIV, 5).

Cela étant, mes chers frères, comme nous voyons que le Fils de Dieu est méconnu dans la grande ville de Jérusalem, en même temps que les peuples accourus de la campagne le bénissent et le reconnaissent pour leur roi, toute la ville s'émut, dit l'Evangile, et s'enquérait en disant : Quel peut être celui-ci? prions tous le même Fils de Dieu de faire en sorte que nous ne soyons jamais si enivrés des occupations et des intérêts de ce siècle que quand on voudra nous soumettre au règne du Sauveur, nous imitions les enquêtes et les murmures de cette ville réprouvée en nous troublant, comme elle, au seul bruit et au seul nom de ce nouveau roi, et en demandant d'où il peut venir ou quel il est : *Commota est universa civitas, dicens : Quis est hic?* Mais, au contraire, ce n'est pas assez à ses vrais disciples de lui attribuer la qualité de roi ; ils s'accordent tous à lui donner celle de prophète et de prophète libérateur : *Hic est Jesus propheta;* et montrent par là le pouvoir suprême qu'il avait reçu dans la dispensation des choses saintes et dans le service du temple. Et l'explication de la nature et des fonctions de ce mystère sacerdotal et prophétique tout ensemble, fera le troisième et dernier point de ce discours.

Mais pour bien entendre ceci, chrétiens, il faut supposer cette vérité indubitable, que la grâce extraordinaire de la prophétie contient en éminence et en vertu la grâce ordinaire du sacerdoce : d'où vient que Moïse et Elie ensuite ont exercé parmi les Juifs le ministère de la sacrificature, par le privilége et par la force de leur caractère prophétique; Moïse, en offrant dans le désert ce nombre de victimes, dont il répandit une moitié du sang sur l'autel et l'autre sur le peuple, (*Exod.*, XXIV), en témoignage et en sceau visible de l'alliance temporelle que Dieu contractait avec le même peuple. *Moses et Aaron*, dit David, *in sacerdotibus ejus* (III *Reg.*, XVIII); et Elie, depuis, en présentant l'holocauste miraculeux qu'il fit embraser et consumer par le feu du ciel, pour la confusion et pour la perte de la multitude des faux prophètes de Baal. Et Dieu voulut que les deux plus grands de ses prophètes lui offrissent ces deux grands et mémorables sacrifices, l'un pour établir la sainteté de l'ancienne alliance qu'il solennisait avec les douze tribus d'Israël, et l'autre pour punir l'orgueil sacrilége des tribus rebelles, qui n'avaient pas craint de violer cette sainte alliance en s'abandonnant aux dieux étrangers et en faisant schisme dans la religion aussi bien que dans l'Etat.

Certes, Jésus-Christ nous fait bien connaître, en ce jour-ci, que sa qualité de divin prophète enfermait celle de divin pontife et de suprême dispensateur des choses saintes, en s'attribuant dans le temple même l'autorité souveraine qu'il va maintenant y exercer, et qui doit faire comme le sceau et la consommation de son triomphe.

Et quel est donc, direz-vous, ce témoignage de sa dignité pontificale? Nous lisons, en l'Evangile, qu'ayant paru dans Jérusalem en triomphateur, il alla descendre dans le temple et qu'il en chassa honteusement ce qu'il y trouva de profanes qui violaient la révérence et la majesté de ce saint lieu, en y tenant le marché : *Et ejiciebat omnes vendentes, et ementes in templo, et cathedras vendentium columbas evertit.* L'Evangile ajoute qu'il congédia ces profanateurs par ces paroles : Il est écrit que le temple est une maison de prière, et vous en avez fait une caverne de brigands : *Domus mea domus orationis vocabitur, vos autem fecistis illam speluncam latronum.*

Et de vrai, ce n'est pas sans raison que Notre-Seigneur Jésus-Christ, manifestant sa puissance dans le sanctuaire de Dieu, en veut bannir le trafic et tâche d'y rétablir l'usage de l'oraison : car étant le médiateur éternel, qui nous donne accès à Dieu son Père, en lui présentant les offrandes de nos vœux et les hosties de nos lèvres, comme parle l'Ecriture, par quel moyen pouvait-il mieux appuyer sa dignité de prophète et de

souverain pontife, qu'en rétablissant dans le temple et dans le lieu même de sainteté le saint exercice de la prière?

Vous demanderez peut-être pourquoi Jésus-Christ se contente de recommander l'oraison, sans faire mention des victimes ordinaires qu'on devait offrir, dans le même temple, selon la loi publiée par Moïse? La raison en est claire, chrétiens : Jésus-Christ était sur le point de terminer et d'abolir l'usage sanglant de ces sacrifices par l'effusion de son propre sang, et de faire succéder à l'immolation des boucs et des taureaux l'holocauste de l'oraison, ou le nouveau sacrifice de la loi nouvelle, qui ne se fait pas, comme les anciens, par un glaive matériel, mais par le glaive tout spirituel de la prière : *Gratias agens benedixit et fregit*, pour accomplir cet oracle du prophète : *Holocaustum pro peccato non postulasti ; tunc dixi : Ecce venio* (*Ps.* XXXIX, 7, 8).

Je pourrais encore alléguer, chrétiens, que cet usage, que cette manière de sacrifices sanglants et tolérés pour un peu de temps, devait être enfin retranchée du culte du vrai Dieu, comme ayant servi souvent d'occasion ou de prétexte à l'avarice des méchants ministres, qui avaient charge de les présenter. Ce qui paraît assez dans l'exemple des enfants d'Héli qui, par les larcins et le brigandage qu'ils exerçaient dans le temple, attirèrent enfin la malédiction divine sur Héli, leur père, qui avait négligé de les corriger de leur infidélité. Et aussi le Fils de Dieu, en chassant du temple ceux qui y vendaient ou achetaient divers animaux pour le sacrifice, a voulu nous faire connaître en cela qu'il était venu établir au monde une loi nouvelle et un nouveau culte, où la victime immolée ne serait pas achetée par ceux qui l'offriraient, mais au contraire les achèterait eux-mêmes. Vous n'êtes point à vous, dit l'Apôtre, puisque vous avez été achetés d'un fort grand prix : *Non estis vestri, empti enim estis pretio magno* (I *Cor.*, VI, 20). Mais le titre qui lui est donné maintenant par ses disciples, non de commun et simple prophète, mais de prophète sauveur ou rédempteur : *Hic est propheta Jesus*, nous donne lieu d'observer, plus particulièrement en cet endroit, qu'il n'était pas proprement appelé pour exercer les fonctions de sa prêtrise dans le tabernacle matériel et terrestre dont il prédit aujourd'hui la désolation ; mais qu'étant monté dans le ciel, couvert d'honneur et de gloire, il se mettrait en état, selon l'Apôtre, de moyenner le salut de ceux qui imploreraient sa miséricorde et son entremise toute-puissante pour apaiser la colère de son Père : *Hic est propheta Jesus*, voici le prophète sauveur.

Voici donc, chrétiens, les hosties pures et sans tache que le Fils de Dieu, en qualité de prophète et de prophète sauveur, doit immoler à jamais dans le tabernacle de la Jérusalem céleste, et qui lui font dire aujourd'hui que la maison toute sainte du Seigneur est une maison de supplications, de vœux et de prières : *Domus mea, domus orationis est.*

Ce divin mystère nous est figuré dans la forme ancienne des sacrifices que Dieu prescrivit aux ministres de ses autels par la bouche de Moïse. Il est ordonné dans la loi que les souverains pontifes porteraient le sang des victimes égorgées dans le sanctuaire intérieur et secret (*Lévit.* XVI, 12), afin que la bonne odeur qui exhalerait de ce sang, montant au ciel et jusqu'au trône éternel de Dieu, lui fît oublier les offenses de son peuple. Dieu voulut nous témoigner par là que Jésus-Christ, ayant répandu sur la croix son précieux sang, recueillerait, en ressuscitant des morts, cette liqueur vraiment adorable, pour la porter, toute spirituelle et toute vivante, dans le sanctuaire intérieur et invisible qui n'est point fait de la main des hommes, et pour lui faire exhaler devant Dieu le parfum d'une oraison, où il implorerait perpétuellement grâce et miséricorde pour ses frères : *Sedens in perpetuum ad interpellandum pro nobis* (*Hebr.*, VII, 35), et demanderait par ce même sang de meilleures choses que ne demandait autrefois celui d'Abel.

Et ainsi, chrétiens, à la vue des habillements et des rameaux verts et fleuris qu'il foulait aux pieds en son entrée dans Jérusalem, il considérait qu'il allait bientôt revêtir les ornements et les marques de sa prêtrise éternelle pour les consacrer dans le temple même de l'éternité ; il considérait, chrétiens, qu'ayant brisé tout d'un coup la porte et les liens de son sépulcre, il se lèverait couvert de la majesté de sa gloire, et s'offrirait ensuite à Dieu son Père, comme une plante immortelle miraculeusement accrue dans le séjour même de la mort.

Il considérait, chrétiens, qu'ayant porté les effets de sa puissance infinie au fond des sépulcres pour en bannir les ténèbres et faire revivre les morts, il présenterait à son Père le premier-né du tombeau et les prémices d'une masse condamnée et maudite de Dieu dès le moment de la rébellion de nos premiers pères : *Christus*, dit saint Paul, *primogenitus e mortuis, primitiæ dormientium* (*Col.* I, 18 ; I *Cor.*, XV, 20).

Quant à nous, chrétiens, pour fortifier encore nos courages, à l'exemple de notre divin Pontife, contre la terreur et les menaces de la mort, ne devrions-nous pas nous armer à l'avenir de cette pensée si chrétienne et si édifiante, que Jésus-Christ étant le rameau toujours vivant et toujours vert, dont la racine est dans le ciel, il épanchera sa vertu divine et immortelle sur la cendre, sur la poussière et sur les tombeaux mêmes, où nous commettons la semence de nos corps, et où tout morts qu'ils sont ils vivent encore, aux yeux de Dieu, dans l'espérance de l'immortalité? C'est ce qui fait dire à saint Paul que, dans le bain et les eaux sacrées du baptême, nous sommes plantés avec Jésus-Christ en ressemblance de sa mort (*Rom.*, c. VI, 5), pour refleurir, s'il faut dire ainsi, et pour renaître chargés de nouveaux fruits d'esprit et de vie, à la ressemblance de sa glorieuse résurrection : *Si enim complantati facti sumus*, dit-il, *similitudini mortis ejus, sic et resurrectionis*

erimus. C'est ce qu'on dirait que le roi David a eu dessein de prophétiser dans le passage de son premier psaume, où il figure ainsi l'homme juste appartenant à la nouvelle créature, et renaissant dans les eaux vives du baptême : *Et erit*, dit-il, *tanquam arbor plantata secus decursus aquarum, quæ fructum suum dabit in tempore suo*.

Que s'il est ainsi, comme il est, fidèles, devons-nous craindre de mourir et nous troubler de l'idée de la mort et du sépulcre, puisqu'il va bientôt devenir un lit d'honneur et de gloire, où nous devons reposer durant la nuit de ce siècle vain et passager, pour nous réveiller éclatants d'une beauté toujours divine dans le jour de l'éternité.

Mais quelque changement que le Fils de Dieu ait apporté par sa venue et par ses mérites au visage de la mort, d'où vient, chrétiens, qu'elle paraît encore à nos yeux dans sa première et naturelle difformité, et qu'elle ne jette pas moins de frayeur dans notre esprit que dans celui des païens qui vivent sans espérance, selon le langage de l'Apôtre (*Thess.*, IV, 12)? C'est que nous tenant engagés sous sa puissance par les liens de nos passions, de nos habitudes vicieuses et de nos crimes, il n'est pas étrange que nous frémissions à son abord et à sa vue, comme un esclave frémit à celle de son maître : *Qui timore mortis*, dit saint Paul, *per totam vitam obnoxii erant servituti* (*Heb.*, II, 15).

De là vient, chrétiens, qu'au milieu de l'infamie et de l'ordure de nos péchés nous appréhendons de renaître un jour dans le tombeau, non comme ces plantes bénies et bienheureuses dont l'Apôtre dit : *Complantati in similitudinem mortis, et resurrectionis ejus*, mais comme ces plantes maudites et réprouvées que le Père n'a point plantées, et dont le Fils dit qu'il viendra lui-même les arracher de sa main et les jeter dans les flammes de l'enfer (*S. Matth.*, XVI, 13).

Au lieu, chrétiens, que nous étudiant à conserver pur et sans tache l'esprit de sainteté, de consolation et de vie, qui nous est donné par la divine miséricorde, nous contemplerions le tombeau comme un jardin de délices et de bonheur, où les sacrés rameaux de nos corps, flétris et mortifiés pendant l'hiver de ce siècle, reprendront la sève et le suc d'une meilleure vie en s'unissant pour jamais au tronc et à la racine vive, spirituelle et incorruptible dont il est dit dans les prophètes (*Is.*, XI, 10) : Dans ce temps-là l'on verra fleurir la racine de Jessé, que tous peuples adoreront et dont le sépulcre sera glorieux : *Erit in die illa radix Jesse, qui stat in signum populorum, ipsum gentes deprecabuntur, et erit sepulcrum ejus gloriosum*.

C'est cette racine divine, dont le Fils de Dieu va faire aujourd'hui une fontaine de vie éternelle, en l'arrosant de son sang précieux et immortel; c'est cette racine divine qu'il va mettre aux pieds de Dieu son Père, comme les prémices de la résurrection des morts, et qui, par sa propre vertu, ranimera les rameaux allégoriques et mystérieux qui couvrent les rues de Jérusalem et qui ne figurent pas seulement les corps des saints martyrs de la religion chrétienne, mais de tous ceux qui auront part au triomphe de leur nouvelle vie, en imitant en esprit et en désir la constance de leur mort.

Ces vérités posées, il est aisé de comprendre que Jésus-Christ a fait connaître aujourd'hui que Dieu a voulu lui donner l'empire de toutes choses, soit privées ou publiques, soit profanes ou sacrées, soit temporelles ou éternelles, en quoi nous pouvons observer qu'il a gardé l'ordre du Père éternel, qui voulut premièrement être adoré dans les familles des patriarches, dont le premier fut Abraham; en second lieu, dans la république judaïque, qu'il établit sous Moïse, et enfin dans le temple que lui bâtit le roi Salomon. Mais remettons-nous, je vous prie, remettons-nous dans l'esprit le motif qui l'a porté à faire une montre si exacte de sa grandeur.

Nous avons posé pour fondement, au commencement de ce discours, que Jésus-Christ a déployé en ce jour les marques de sa puissance, pour témoigner aux Hébreux que ce n'était point par contrainte, mais plutôt par un mouvement libre de sa charité, qu'on le conduirait à la mort, ainsi qu'il est dit : Le Rédempteur a souffert parce qu'il lui a plu de souffrir : *Oblatus est quia ipse voluit* (*Is.*, LIII, 7).

Il ne suffit pas néanmoins de remarquer simplement qu'il se soumet volontairement à la mort, il faut remarquer aussi qu'il s'y présente en équipage de triomphateur, et environné de la pompe qui a coutume d'accompagner les réjouissances publiques. Cela veut dire, chrétiens, qu'il n'acceptait pas seulement avec liberté la charge de nous sauver en mourant en croix, mais qu'il approchait avec joie le temps et le lieu de son martyre, et qu'il désirait avec impatience de se laisser vaincre à la mort pour abolir son empire, et de commencer un combat où le vaincu devait être l'arbitre du victorieux.

O inestimable bonté! ô piété sans pareille! tant s'en faut que la perfidie de votre disciple, la rage des pharisiens, l'inhumanité des Juifs et la jalousie des étrangers étonnent la fermeté de votre courage, qu'au contraire vous paraissez, vous vous découvrez et vous vous montrez au milieu d'une multitude imbécile qui annonce partout votre venue, et dont vous voulez être accompagné plutôt pour embraser la colère que pour repousser la violence de ceux qui ont juré de vous perdre. Vous vous servez même des applaudissements et acclamations de ce peuple pour exciter la vengeance de vos persécuteurs, vous voulez que le bruit de votre entrée soit le signal de votre perte, que la fureur de vos ennemis s'allume à l'éclat de votre triomphe; et vous paraissez publiquement devant ceux qui veulent vous détruire, comme une flamme qui éclaire ceux qui la viennent éteindre.

Maintenant donc, chrétiens, à la vue d'une si rare et si prodigieuse constance, ne devrions-nous pas rougir éternellement de la timidité et de la bassesse de nos courages? Car dites-moi, je vous prie, y a-t-il quelqu'un parmi nous qui ne s'effraie et ne trem-

ble au souvenir de la mort? Y a-t-il quelqu'un qui se représente et qui considère avec soin que ceux qui vont à la mort doivent se former sur l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui va l'assaillir avec joie, et qui l'aborde dans l'appareil et dans la pompe de ceux qui triomphent? Certainement, chères âmes, si nous conservions dans nos cœurs cette religieuse pensée, nous aurions de quoi désormais, nous aurions de quoi relever la lâcheté de nos craintes.

Et de vrai, chrétiens, dites-moi, je vous supplie, que craignons-nous de quitter en nous retirant de ce monde? sont-ce les plaisirs, les richesses? sont-ce les honneurs et la gloire? Mais si vous craignez de les perdre, hé! pourquoi donc souhaitez-vous de les avoir, et pourquoi poursuivre si passionnément un bien dont la fragilité vous trouble, et qui se convertit en mal par l'appréhension de le perdre?

Mais surtout, fidèles, considérez que quelque élevé, quelque illustre et quelque brillant que soit l'état où nous vivons en ce siècle, nous y paraissons toujours environnés de ce corps, qui déshonore la dignité de notre première origine, et qui est représenté par cette bête servile que Jésus-Christ met aujourd'hui dans l'appareil de son entrée triomphante.

Que faut-il donc faire, chrétiens? Il nous faut ranger, dès à cette heure, parmi la foule des peuples qui crient au Fils de Dieu : Sauvez-nous, Seigneur, sauvez-nous! *Hosanna Filio David.* Nous pouvons encore ajouter aux cris et aux vœux de cette multitude : Nous languissons en ce lieu, où la malice, où l'audace, où la perfidie, où la rage des hommes et des démons ont conspiré notre ruine? Nous naviguons sur une mer qui nous engloutit tout d'un coup lorsqu'elle paraît plus paisible, une mer infâme et maudite qui, plus elle est près des écueils et plus elle semble tranquille, et dont la tranquillité même est plus cruelle que la tempête. Sauvez-nous donc, sauvez-nous par votre mort; et par la nôtre, plongez-nous en ce désirable naufrage qui nous mène au port de salut et à la cité bienheureuse, où vous triomphez et triompherez éternellement avec vos anges et vos saints!

SERMON XV,

SUR L'ASCENSION,

Prononcé, devant la feue reine-mère Anne d'Autriche, dans l'église des Pères Récollets, à Saint-Germain.

Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.

Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ (*Coloss.*, III).

Quoique la solennité que nous célébrons aujourd'hui soit une des plus saintes et des plus augustes qu'on ait instituées dans l'Eglise, toutefois, madame, il est malaisé de juger, si, en cette journée de magnificence et de pompe, nous avons plus de sujet de nous réjouir que de nous affliger. Car encore que Jésus-Christ, en s'élevant dans les cieux, semble donner aux fidèles une matière de joie qui ne s'épuise jamais et qui dure autant que le lieu où il établit son empire, on dirait d'ailleurs que saint Paul a entrepris de troubler la consolation des chrétiens, quand il leur annonce qu'ils meurent dès que le Messie les quitte, et qu'ils achèvent de vivre sur la terre dès que leur maître commence de vivre et de régner dans les cieux. Mes chers frères, dit saint Paul, Jésus-Christ étant assis à la droite de son Père, n'aspirez plus désormais qu'à la béatitude céleste, et faites état d'être morts. J'avoue, à la vérité, que dans la superficie de ces paroles, il y a quelque idée funeste qui jette l'effroi dans nos esprits et qui peut corrompre la joie que doit causer aux fidèles l'éclatante fête de ce jour. Si vous considérez néanmoins ce que l'Apôtre ajoute immédiatement ensuite, j'ose me promettre, chrétiens, que vous cesserez de vous étonner de l'austérité de ses conseils, et que vous fortifierez les fondements de votre réjouissance par ce qui semblait les détruire ou les affaiblir. Vous êtes morts, nous dit-il, et votre vie est cachée dans le sein de Dieu avec Jésus-Christ. Voilà la sainte et glorieuse mort, qui nous fait mourir en nous-mêmes pour nous faire vivre en Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Voilà le martyre intérieur, et non sanglant, que fait souffrir le Sauveur à ses élus, en ravissant leur vie dans les cieux pour en consigner le dépôt entre les mains de Dieu son Père, jusqu'à ce qu'il vienne ici-bas en déployer la splendeur dans la consommation des temps et en la résurrection des morts. Lorsque Jésus-Christ, votre véritable vie, nous dit-il, aura paru une seconde fois, alors aussi vous paraîtrez en gloire avec lui : *Cum Christus apparuerit vita vestra, tunc et vos apparebitis in gloria cum ipso.* C'est ce qui m'oblige, madame, à diviser ce discours en deux principales parties. Nous verrons, en la première, quel est le genre de mort, dont l'Apôtre parle en ces termes : Puisque Jésus-Christ monte au ciel, vous êtes morts en ce monde. Et dans la seconde, quelle est la vie qu'il nous a marquée en ceux-ci : Puisque Jésus-Christ monte au ciel, votre vie demeure cachée avec lui dans le sein de Dieu. Mais pour pouvoir le suivre de vue en un lieu si noble et si élevé, implorons, madame, le secours de l'Esprit-Saint, qui a eu la force de l'y transporter, et le conjurons d'avoir la bonté de nous assister de ses lumières, non par nos mérites, qui sont si faibles, mais par ceux de la Vierge mère, qui l'ont déjà mise sur le trône de son Fils, et qui l'ont rendue la plus excellente et la plus heureuse de toutes les créatures dès l'instant que l'Ange lui eut dit, comme nous ferons en toute humilité, *Ave, Maria.*

Pour pouvoir entendre clairement, madame, en quel sens l'Apôtre nous avertit que nous sommes morts avec le Fils de Dieu, *Mortui estis*, j'ai cru devoir remarquer, avant toutes choses, les diverses ou les principales significations qu'a le mot de mort dans les Ecritures saintes, et particulièrement

dans celles du Nouveau Testament. Vous saurez donc, s'il vous plaît, mes frères, que la parole de Dieu appelle mort, généralement parlant, ce qui est retranché et séparé du principe dont il tire sa vertu et sa subsistance, quand ce ne serait qu'indirectement et par occasion. Ainsi saint Paul dit que sans la loi le péché était mort, *Sine lege peccatum mortuum erat* (*Rom.*, VII, 8), parce que c'est de la loi, du moins par accident, que le péché prend sa source et sa vigueur, en ce que la loi nous fait simplement connaître le bien, et ne nous donne pas les moyens de l'accomplir. *Virtus peccati lex*, dit le même apôtre (1 *Cor.*, XV, 55).

Or l'homme emprunte son existence de l'une de ces deux causes, ou de l'influence du premier agent, qui est Dieu même : c'est lui, dit saint Paul, qui nous donne l'être, le mouvement et la vie, *In ipso vivimus, movemur et sumus* (*Act.* XVII, 28) ; ou du concours des causes secondes et créées : Il fait lever son soleil, dit le Fils de Dieu, sur les bons et sur les méchants : *Oriri facit solem suum super bonos et malos* (*S. Matth.*, V, 45) : c'est-à-dire qu'il répand la lumière de cet astre sur les uns et sur les autres pour leur commune conservation.

Ainsi l'homme meurt, ou peut mourir en deux manières différentes : ou en se séparant de Dieu, ou en se séparant des créatures ; puisque c'est de Dieu et des créatures qu'il emprunte les moyens de sa subsistance et de sa vie, quoiqu'il dépende néanmoins de ces deux principes d'une manière aussi diverse et aussi inégale que la puissance de l'un est éloignée de celle de l'autre.

La première mort est celle des impies et des pécheurs : *Cum essetis mortui peccatis*, dit saint Paul (*Ephes.*, II, 5), *et sine Deo in hoc mundo*, dit le même apôtre (*Ibid.*, 12), au même lieu : et la seconde est celle des justes et des saints : *Moriatur anima mea morte justorum* (*Num.*, XXIII, 10). La première mort est le principe de la mort finale et éternelle, ou de la mort du corps et de l'âme tout ensemble. Laissez les morts ensevelir les morts, dit le Fils de Dieu (*S. Mat.*, VIII, 22), c'est-à-dire, laissez à ceux qui sont privés de la vie de la grâce, le soin d'enterrer ceux qui sont exclus de la vie de la gloire par un irrévocable jugement de Dieu, et l'autre mort est la voie et le passage à la véritable vie et à l'immortalité : si vous mortifiez par l'esprit les œuvres de la chair, dit l'Apôtre, vous vivrez : *Si spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis* (*Rom.*, VIII, 13).

Et c'est en ce sens que l'Apôtre annonce aux fidèles cette vérité chrétienne et évangélique : Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Cela veut dire, chrétiens, que nous devons désormais si étroitement attacher nos pensées et nos désirs à ce triomphateur adorable qui s'assied à la droite de Dieu, que nous croyions, dès à cette heure, être montés dans le séjour de son règne, et vivre dans ce sanctuaire de béatitude et de gloire, d'où se fait voir tout à nu la ridicule bassesse et la fragilité déplorable des plaisirs et des grandeurs de ce siècle. Il nous a ressuscités, dit l'Apôtre, et fait asseoir dès maintenant avec lui sur le trône de son empire. *Convivificavit nos in Christo et conresuscitavit, et consedere nos fecit in cœlestibus cum Christo Jesu* (*Ephes.*, II, 5, 6). O heureuse mort, chrétiens, qui nous bannit pour jamais de la société des créatures, pour élever nos esprits à celle de Jésus-Christ, et à la vue de Dieu même ! Toutefois, mes frères, quel moyen de nous porter dans ce lieu de paix et de sainteté où Jésus-Christ fait son entrée, si nous demeurons encore attachés aux vanités de ce monde par les habitudes du vice et par les cupidités charnelles de nos cœurs ? Certes, ces désirs déréglés et corrompus, qui troublent la paix de nos âmes, se peuvent nommer proprement des rejetons ou des tiges de la terre, qui nous attachent au lieu de leur origine; ce sont ces désirs criminels et pernicieux qui forment en nous l'ennemi que saint Paul appelle tantôt le vieil homme (*Col.*, III, 9), tantôt le corps du péché (*Rom.*, VI, 6), et tantôt le corps de mort (*Ibid.*, VII, 24). Que s'il est ainsi, que reste-t-il, je vous prie, que de déclarer une guerre perpétuelle et immortelle à ce ministre de Satan, qui prend sa naissance en nous-mêmes, qui se confond avec nous, et fait partie de ceux dont il procure la perte ? Oui, que reste-t-il, que de prendre en main dès à cette heure le glaive de l'Evangile, pour retrancher et faire mourir ce rebelle que la corruption du péché a produit en nous, et qui, par le poids dont il nous opprime, nous ôte tout ensemble et le courage et la force d'accompagner le divin Sauveur de nos âmes, qui va s'établir dans le royaume des cieux ? c'est le coupable, chrétiens, dont saint Paul dit aux fidèles qui veulent monter avec Jésus-Christ dans la terre des vivants : Rejetez les œuvres souillées dont est composé le vieil homme, et revêtez le nouveau. Voilà le meurtre innocent et salutaire qu'il nous faut commettre en ce jour de réjouissance et de pompe. Voilà l'agréable victime dont il faut répandre le sang en présence de Jésus-Christ pour célébrer avec dignité la solennité de son triomphe.

Mortificate membra vestra, quæ sunt super terram. Oui, chrétiens, oui fidèles, au même temps que Jésus va triompher dans le ciel et s'asseoir au trône de Dieu, le grand saint Paul nous exhorte à nous haïr, à nous perdre et à nous armer contre nous-mêmes pour le suivre. O solennité prodigieuse ! ô genre de triomphe inouï ! où les compagnons du vainqueur se font la guerre à eux-mêmes, et, en mourant pour la gloire de leur libérateur, deviennent le prêtre et l'hostie qui solennisent son triomphe. Et certes, chrétiens, dites-moi, je vous supplie, si Notre-Seigneur Jésus-Christ, quand il entra dans la ville de Jérusalem, de triomphateur qu'il était, se convertit en hostie pour procurer le bonheur et le salut des spectateurs de sa gloire : n'est-il pas bien juste qu'en cette seconde manifestation de sa puissance,

nous lui rendions la pareille en quelque sorte ; que, comme il voulut mourir pour nous quand il entra dans la Jérusalem terrestre, nous mourions pour lui maintenant qu'il entre dans la céleste ; et que comme il fut notre victime au premier triomphe, nous soyons la sienne au second ? Certes, nous devons d'autant plus courageusement nous présenter à cette illustre mort, que le Seigneur se réserve une troisième journée pour y déployer sa grandeur à la vue de tous les saints ; une troisième journée, où les enfants du salut, ressuscitant de la mort sous la forme de leur Sauveur, seront appelés pour jamais à la société de sa vie, et monteront de leur sépulcre, pour le dire ainsi, sur le char de son triomphe.

Pour mieux comprendre ceci, mes chers frères, vous remarquerez, s'il vous plaît, que Notre-Seigneur Jésus-Christ a été destiné à triompher en trois divers temps, savoir : quand il entra dans Jérusalem, quand il monta dans les cieux, et enfin quand il viendra juger les hommes environné de sa gloire : dans le premier triomphe, il a voulu mourir lui-même ; dans le second, il veut que ses élus meurent ; et dans le troisième, ayant appelé ses fidèles bien-aimés à la participation de son règne, il lui suffira d'immoler les ennemis de son nom à l'indignation de Dieu son Père.

Maintenant donc, chères âmes, maintenant que Jésus-Christ va faire la seconde montre de sa majesté en présence des bienheureux, et qu'à son départ il nous exhorte de mourir pour l'obliger, à son retour, de nous rappeler à la vie, serions-nous bien, je vous prie, si aveuglés et si amoureux de la félicité présente, et si peu touchés du désir de celle qu'il nous promet, que de lui dénier ce légitime holocauste, où notre vie et nos biens doivent brûler en la flamme de son amour ? Mais comme cette oblation doit s'accomplir, ainsi que nous l'avons remarqué, en éteignant ce vieil homme tout charnel, qui nous attache à la terre et nous empêche, par sa pesanteur, de nous élever dans le ciel ; vous demanderez, peut-être, quel est le faible de ce monstre, par où nous devons l'attaquer ? Il est aisé de le découvrir, chrétiens : le même apôtre saint Paul, qui nous convie à le perdre, désigne aussi les endroits par où nous devons l'assaillir : Mortifiez, dit-il, vos membres qui sont sur la terre, l'impureté et l'avarice, qui est la servitude des idoles : *Mortificate membra vestra quæ sunt super terram, libidinem et avaritiam, quæ est idolorum servitus.*

Ce sont les parties dont est composé ce rebelle, qui nous éloigne de Dieu, et qu'il nous faut immoler dans le milieu de nos cœurs, si nous voulons acquérir une agilité d'esprit qui élève nos pensées dans le ciel, et jusqu'au trône invisible, où s'est assis le commun sauveur du genre humain.

Et de vrai, chrétiens, ce malheureux impudique qui sert une idole de boue, et dont la brutale passion lui fait chercher un plaisir qui déshonore et qui corrompt tous ceux qui le prennent, pensez-vous qu'il soit en état de souhaiter la joie de Jésus-Christ, et de monter avec lui dans le séjour des vivants, pour en goûter les délices éternelles ? Non certainement, fidèles, une âme plongée en la lie des convoitises charnelles et terrestres ne souille pas seulement la divine ressemblance qu'elle reçoit en naissant dans le baptême, mais l'efface peu à peu en recevant la teinture et la forme des objets qui la corrompent et qui la changent enfin aux yeux de Dieu, en une masse de pourriture et d'abomination. L'infamie de tes saletés, ô Israël, dit l'Ecriture, te remplira de misère et de corruption ! *Propter immunditiam ejus corrumpetur putredine pessima* (*Mich.*, II, 10). Et en vérité, chères âmes, une conscience, réduite à cette extrémité d'horreur et d'exécration, peut-elle concevoir ou le désir ou l'idée des félicités futures, de la paix des saints et du royaume éternel du Fils de Dieu ? Comme la raison nous défend de nous le persuader, l'expérience de tous les jours nous fait avouer le contraire.

Car n'est-il pas vrai, chères âmes, que nous observons à toute heure que ces efféminés idolâtres de la volupté, ces admirateurs d'une beauté fausse et passagère, ces esclaves d'une couleur ont tellement oublié l'élévation de leur naissance spirituelle, et perdu le goût des biens à venir, qu'ils font profession, ou de mépriser secrètement, ou d'outrager à découvert ceux qui les entretiennent de la pureté de ces mêmes biens. L'on remarque même en ces impudiques une si profonde et si entière négligence des bienfaits de leur Libérateur, suivie enfin d'une impiété formelle et déclarée, que l'on dirait qu'ils prennent plaisir, s'il faut ainsi dire, à mettre l'objet de leur brutalité entre leurs yeux et le ciel, pour perdre la vue et le souvenir de leur patrie véritable et bienheureuse, qui est la Jérusalem d'en-haut, où le Fils de Dieu vient de s'établir. Que si d'ailleurs il est infaillible que l'esprit s'appesantit quand il habite en un corps que la convoitise corrompt, suivant ces paroles : *Corpus quod corrumpitur, aggravat animam* (*Sap.*; IX, 15), faut-il s'étonner si l'Apôtre, en nous exhortant aujourd'hui de nous élever avec Jésus-Christ dans l'héritage de ses saints, nous invite en même temps à nous purifier de toutes les passions et de toutes les souillures qui éteignent la vigueur spirituelle de nos âmes, et les arrêtent en ce lieu d'exil et de douleur ? *Mortificate*, dit-il, *membra vestra, quæ sunt super terram, libidinem et concupiscentiam malam.*

Mais l'Apôtre nous ayant fait connaître en notre chair un poids domestique qui nous arrête sur la terre, nous marque ensuite un poids étranger, qui ne nous oppresse pas moins que celui-là : ce sont les biens et les prospérités du siècle, dont saint Paul égale la convoitise à la servitude des idoles : *Mortificate*, dit-il, *membra vestra, quæ sunt super terram : libidinem et avaritiam, quæ est idolorum servitus.*

Et certes, fidèles, pouvait-il mieux com-

parer cette cupidité démesurée des richesses, qu'à la religion des faux dieux? Car ainsi que ces divinités de boue, encore plus fragiles que leurs adorateurs, ne se consument pas moins elles-mêmes que les dons et les victimes qui leur sont offerts, et que pouvant être précipitées du poste éminent où la main de l'homme les a placées, elles sont sujettes par conséquent à accabler et à écraser de leur chute les superstitieux qui y mettent leur confiance, de même les richesses que nous recherchons avec tant d'attache et d'empressement, et dont nous faisons des idoles dans nos cœurs, sont des biens qui passent, qui se détruisent, qui se perdent à mesure que nous les acquérons, et qui ensevelissent souvent, dans leurs débris et dans leur ruine, ceux qui en pensaient faire le fondement de leur bonheur ou de leur fortune, comme on parle dans le monde.

Au nom de Dieu donc, chères âmes, faisons nos efforts pour éteindre ces deux infâmes passions qui font régner en nos cœurs les sentiments du vieil homme, et qui nous plongeant en la corruption de ce siècle, nous ôtent la jouissance de cette vie secrète qu'il nous faut mener désormais avec Jésus-Christ dans les cieux. Et c'est ici que commencera le second point de ce discours, où, après vous avoir enseigné quelle est l'espèce de mort dont l'Apôtre parle en ces termes : Puisque Jésus-Christ vit au ciel, vous êtes morts en ce monde, je devais aussi vous faire voir quelle est la vie dont il a voulu parler en ceux-ci : Puisque le Sauveur monte au ciel, votre vie demeure cachée en Dieu avec Jésus-Christ. En premier lieu donc, comme l'Apôtre nous conviant à mourir en terre dans le temps que le Fils de Dieu la quitte, ne signifie autre chose sinon qu'il faut dépouiller ces affections basses et illicites dont le principe et la fin consistent aux biens fragiles de ce monde, de même en nous exhortant à vivre désormais en la société de Jésus-Christ, il ne veut dire autre chose sinon qu'il faut désormais établir l'obj t et le modèle de toute notre vie dans l'exemple de ce divin triomphateur, et imprimer dans la pureté de notre conduite sur la terre une vive image de la splendeur et de la gloire qui l'environne dans le ciel.

Mais Notre-Seigneur Jésus-Christ peut être le modèle et la règle de nos actions en deux manières différentes, savoir en tant qu'il est le motif de notre amour, ou envers Dieu, ou envers le prochain. En effet, chrétiens, maintenant que le Père éternel ne paraîtra plus aux yeux de notre foi, qu'ayant dans son sein ce Fils bien-aimé, qui a dompté l'enfer et la mort et qui porte en sa main les couronnes qu'il doit mettre un jour sur la tête de ses saints, serions-nous bien si insensibles et si ennemis de nous-mêmes que de ne point aimer un objet si digne de notre amour? A Dieu ne plaise, chrétiens : car est-il rien de plus propre et de plus puissant pour enflammer notre charité envers Dieu, que de contempler des yeux de l'esprit ce divin Sauveur assis dans le trône de sa majesté à la droite de son Père, où, portant encore des marques de ses combats dans les cicatrices de ses plaies, il doit opposer éternellement le prix de son sang à la peine de nos crimes, changer la justice en miséricorde et convertir, s'il faut ainsi dire, tous les foudres de la colère divine en rayons de paix, d'espérance, de bénédiction et de salut. O prodige de la bonté et de la clémence divine! ô douce nécessité d'adoration et d'amour! Mais il ne veut pas seulement qu'on le considère dans son Père pour en découvrir et pour en aimer tout ensemble la bonté; il veut qu'on le cherche et l'adore en la personne de ses élus, comme en un ciel inférieur et matériel, où il doit encore habiter par la secrète et invisible communication de son esprit. C'est ce qu'enseigne saint Paul en ces paroles du lieu même que j'interprète : Revêtez, dit-il, le nouvel homme formé sur l'idée de celui qui en est l'ouvrier, et qui, éloignant par le commun lien de sa grâce toute matière de dissension et de distinction même parmi nous, fait que désormais un seul Jésus-Christ soit toutes choses en tous. *Et induentes novum (hominem) eum qui renovatur in agnitionem secundum imaginem ejus, qui creavit illum. Ubi non est gentilis et Judæus, sed omnia erit in omnibus Christus* (*Ibid.*, X, 11).

Ne pensez donc pas, âmes chrétiennes, avoir compris toute l'étendue de l'exaltation du Fils de Dieu, dont nous célébrons la mémoire, si vous n'apprenez aujourd'hui qu'en même temps qu'il s'élève au ciel pour y régner avec Dieu, il entre aussi dans nos cœurs pour y établir un nouveau siége de son empire. Et s'il est ainsi, qu'y a-t-il de plus juste que d'avoir à l'avenir un amour sincère et respectueux pour notre prochain, que de compatir dans le fond de l'âme à ses infirmités et à ses chutes, et d'oublier généralement toutes les injures que sa faiblesse même ou son ignorance le porteraient à nous faire, puisque nous savons qu'il est devenu comme le palais et le sanctuaire où le Fils de Dieu doit faire sa demeure, et où il veut bien se rendre présent, pour y recevoir les hommages dus au nouvel éclat de sa majesté?

De là vient, chrétiens, que l'Apôtre ayant convié les fidèles à révérer cette dignité souveraine du Sauveur, en le contemplant comme assis et établi dans le trône de son Père, leur recommande aussitôt ensuite de le respecter comme habitant et comme exerçant un secret empire dans le cœur de ses affranchis bien-aimés, et de se rendre envers eux humbles, patients, miséricordieux, et toujours prêts à leur pardonner toutes les offenses et toutes les fautes échappées à leur indiscrétion ou à leur infirmité. *Christus*, dit saint Paul, *in omnibus omnia. Induite vos ergo viscera misericordiæ, benignitatem, humilitatem, modestiam, patientiam, supportantes invicem, et donantes vobismetipsis*

Certainement, chères âmes, si nous concevions fortement la religieuse instruction et le salutaire conseil que saint Paul nous donne en ce lieu-ci, c'est une chose infail-

lible qu'il n'y a personne de nous qui ne fût saisi de tremblement et d'effroi, en imaginant seulement la grandeur du crime, dont nous outrageons la personne du Sauveur en l'offensant en celle de ses frères et de ces petits, comme il dit lui-même, dont par sa grâce il a bien voulu se faire un peuple tout particulier pour en composer le royaume de sa gloire. Car, dites-moi, je vous prie, qu'est-ce qu'entreprend ce chrétien persécuteur d'un autre chrétien, et appelé comme lui à l'héritage des enfants de Dieu? En redoublant ses efforts impies jusqu'à ce qu'il ait entièrement renversé l'objet de sa colère, il agit de même que s'il eût juré, chose étrange, de perdre son Sauveur et de l'enterrer dans les ruines de son peuple.

Pour Dieu donc, chrétiens, s'il arrive désormais que vous receviez de vos frères, ou que vous pensiez en avoir reçu quelque sujet de ressentiment et de plainte, et que le démon vous inspire le désir de vous en venger à la manière des païens et des étrangers de l'espérance d'Israël, considérez tout à l'heure quelle est la dignité et la noblesse de celui que vous allez offenser, et arrêtez par ce mouvement de l'Esprit-Saint l'esprit qui vous inspire la brutalité de votre vengeance charnelle et sacrilége. Puisque vous avez bien voulu contracter, Seigneur, une amitié et une alliance si parfaites, avec les vassaux de votre grâce et les adorateurs de votre saint nom, que de les choisir pour être le lieu de votre repos et la demeure de votre divinité, à Dieu ne plaise que je me porte jamais à les troubler ou à les offenser en quelque manière que ce puisse être. Que s'ils s'oubliaient à ce point, que de se rendre les persécuteurs de ma propre vie, que je périsse plutôt entre leurs mains, que de les rendre les objets de ma vengeance, et de violer en les attaquant la sauvegarde de votre Esprit-Saint, dont vous m'assurez qu'ils sont devenus le séjour et le sanctuaire.

Ne nous flattons point, mes chers frères, il est impossible que ce mouvement d'amour et de douceur vraiment évangélique ne s'élève et ne se forme dans une âme qui conserve encore quelque sentiment de piété et de raison, éclairée par les lumières de la foi.

Que si vous n'êtes pas encore du nombre des disciples du Sauveur, et si le Saint-Esprit ne rend aucun témoignage à votre esprit que vous êtes enfants de Dieu et héritiers de son royaume, je n'ai rien à dire, cela étant : vous vous pouvez venger hardiment de vos ennemis, quels qu'ils soient, saints ou profanes, infidèles ou chrétiens; mais, au contraire, si c'est tout de bon que vous faites profession de la loi du Fils de Dieu et des vérités de son Evangile, avouez donc que vous l'attaquez véritablement en sa personne, en l'attaquant en celle de ses frères, puisque, quelque vils et quelque indignes qu'ils paraissent aux yeux de votre chair, ils se présenteront néanmoins aux yeux de votre esprit comme des temples où habite votre Dieu et votre unique libérateur. Or jugez ensuite si on vous peut dire raisonnablement, en ce jour-ci, que vous êtes morts, et que votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ.

Mais quelque solide et quelque excellente que soit cette vie secrète et intérieure qui recueille en Dieu toutes nos pensées et tous nos désirs, qui nous fait voir Jésus-Christ répandu dans toutes choses, régnant au ciel à la droite de son Père, régnant sur la terre dans l'âme de ses saints, et enflammant partout nos courages à la recherche des biens éternels dont il se met aujourd'hui en possession, nous nous amusons à courir incessamment après une ombre ou une idole de biens apparents ou contrefaits, qui tout d'un coup ou s'évanouissent devant les yeux de ceux qui les poursuivent, ou échappent des mains de ceux qui pensent les posséder.

Nous aimons mieux appuyer nos espérances sur de vaines et imaginaires grandeurs qui tombent de leur poids même, que sur le trône éternel et immuable, où le Fils de Dieu vient de s'asseoir, c'est-à-dire sur l'amour de sa sainteté et de sa justice, qui sont le fondement et la base de son trône : *Thronus tuus, Deus, virga æquitatis, virga regni tui* (*Ps.* XLIV, *juxta citationem D. Pauli ad Heb.* I, 8).

Nous ressemblons au pilote aveugle et insensé qui, dans le fort de l'orage, s'éloignerait, de dessein formé, des avenues du port, et se croirait d'autant plus en sûreté que le vaisseau qu'il conduirait serait emporté sur de plus grandes et plus hautes vagues d'une mer enflée et irritée; au lieu qu'au contraire plus le vaisseau s'élève dans l'orage, et plus il est en danger d'aller à fond et de s'abîmer par l'impétuosité de sa chute.

Et quelle est donc la cause de ce désordre, chrétiens? C'est que personne ne considère que nous sommes morts et que notre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ : *Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo;* c'est-à-dire que Jésus-Christ ne s'est élevé dans le ciel que pour détourner nos pensées et nos soins de l'impureté des choses de ce monde, et les attacher à l'objet unique de sa gloire qu'il a dépouillée aux jours de sa chair, comme dit l'Apôtre, et revêtue dans sa plénitude au jour de son triomphe pour en faire part aux imitateurs de sa sainteté.

C'est que personne ne considère que notre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ, c'est-à-dire que Jésus-Christ, qui est le soleil véritable de nos âmes, a renfermé toute sa lumière dans le ciel, et l'a retirée entièrement de la terre, afin que ses fidèles ne regardent plus cette terre, que comme un lieu de ténèbres et d'horreur, et qu'ils fassent état de n'y vivre désormais que comme dans une nuit profonde et continuelle, où la contemplation des choses divines et célestes soit le seul usage qu'ils puissent faire de la vue et des yeux de leur esprit.

C'est que personne ne considère que notre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ, c'est-à-dire que Jésus-Christ ayant enlevé dans son royaume la vie de ses saints, il veut qu'ils demeurent comme destitués de

sentiment et de mouvement sur la terre, et qu'ils la considèrent comme un tombeau où ils sont déjà morts et ensevelis, jusqu'à ce que leur divin Sauveur se manifeste une seconde fois pour les rappeler du fond de ce sépulcre, et pour les ressusciter à l'immortalité.

Pour Dieu donc, chères âmes, jurons, protestons à ce Seigneur immortel et triomphant que, quoiqu'il s'éloigne pour un peu de temps de ce bas monde et de ce lieu de trouble où il nous laisse encore tant de peines à souffrir et d'ennemis à combattre, nous le suivrons néanmoins de si près des yeux de l'âme et de l'esprit, que nous ne pourrons jamais le perdre de vue, bien loin de l'oublier; et portant sans cesse nos affections et nos pensées jusqu'au trône de sa royauté, nous régnerons dès à cette heure par la foi et par l'espérance qu'il nous a donnée de son retour dans un essai et un avant-goût des richesses de sa gloire.

Mais il ne nous suffit pas, mes frères, de former en général de bonnes et saintes résolutions, il nous faut prescrire une règle particulière et précise qui puisse nous aider à les pratiquer et à les accomplir dans une entière fidélité.

Si donc le démon veut vous inspirer quelque pensée de vanité et vous arrêter encore à la terre, en vous proposant les fausses grandeurs qu'elle promet à ceux qui y cherchent leur bonheur, vous direz incontinent : Puisque je suis mort en ce monde, mon Sauveur, dès le moment que vous le quittez, et que je dois vivre dès maintenant avec les anges bienheureux qui s'humilient devant votre face, serais-je bien si insensé que de rechercher une dignité plus relevée que n'est celle de vous approcher, et que d'aspirer à la jouissance de celle où vous régnez et où vous triomphez à la droite de votre Père! A Dieu ne plaise, Seigneur, qu'ayant l'avantage de vous contempler et de vivre au pied de votre trône, je tourne les yeux vers ce peu de boue et de poussière, où les enfants de ce siècle corrompu pensent trouver des honneurs solides et permanents, quoique votre Apôtre leur crie, au contraire, que nous n'avons point en ce lieu de patrie fixe et arrêtée : *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus* (*Heb.*, I, 14), et que le roi selon votre cœur s'écrie aussi de son côté : J'aime beaucoup mieux demeurer pauvre et méprisable dans la maison de mon Dieu, que de loger dans le cèdre ou dans le marbre et dans les palais magnifiques des pécheurs : *Elegi magis abjectus esse in domo Dei mei, quam habitare in tabernaculis peccatorum* (*Ps.* LXXXIII, 11).

Si l'ennemi veut vous imprimer quelque sentiment de jalousie et d'envie dans la vue des prospérités de votre prochain, soit temporelles ou spirituelles, dites en même temps : Puisque je vous vois élevé, Seigneur, dans ce haut lieu de splendeur et de puissance, pour distribuer, selon qu'il vous plaît et à qui il vous plaît, les trésors de votre Père, qui a mis toutes choses entre vos mains, *Omnia mihi tradita sunt a Patre meo* (*S. Matth.*, *cap.* 11, *v.* 26), nous dites-vous, aurais-je bien la témérité de murmurer contre le partage que vous en faites? Pourrais-je bien m'affliger de voir couler sur d'autres que sur moi une source de richesses qui ne peut jamais s'épuiser, et de vous voir faire des grâces à mes frères qui ne diminuent en rien la volonté miséricordieuse ni le pouvoir infini que vous avez de m'en départir de pareilles ou de plus grandes, soit dans le temps, soit dans l'éternité?

Si le démon excite en vos cœurs quelque désir ou quelque pensée qui offense l'honnêteté de votre vocation, dites tout à l'heure, chrétiens : O ridicule ennemi de l'innocence et de la pureté des enfants de Dieu, crois-tu que dans le temps que je me regarde en l'état de grâce et de sainteté où il a plu à Dieu de m'élever, et que je vois enfermé dans mon Sauveur le torrent de joie et de douceur dont il promet d'enivrer nos âmes dans le ciel, *Torrente voluptatis tuæ potabis eos* (*Ps.* XXXV, 9), je puisse songer à des voluptés infâmes et criminelles, dont le salaire est la mort, selon l'Apôtre (*Rom.*, VI, 23), et par où commencent des peines et des douleurs qui ne finiront jamais? *Novissima autem illius*, dit le Sage, *amara quasi absynthium, et acuta quasi gladius biceps* (*Prov.*, V, 4).

Je veux bien croire, chères âmes, qu'il n'y a personne de nous en ce saint jour qui ne soit rempli ou qui ne pense du moins être touché d'un sentiment si chrétien et si édifiant; mais comme l'amour infidèle de nous-mêmes et la malice ingénieuse de Satan travaillent sans cesse à nous aveugler et à nous déguiser l'état véritable de nos consciences, portons le flambeau de l'esprit dans ce secret, dans ce profond et impénétrable abîme de nos cœurs, et sortons d'ici, je vous prie, en examinant, avec tout le soin possible, si nous sommes prêts tout de bon, si nous promettons au Seigneur Jésus sérieusement et sans feinte de renoncer d'une telle sorte aux vains plaisirs, aux inimitiés, aux attaches criminelles, à l'amour déréglé des biens et aux félicités passagères de ce siècle, que nous puissions dire avec vérité, selon les termes de l'Apôtre, que dès le moment que le Fils de Dieu s'est elevé sur le trône de son Père, nous avons juré de le rechercher et de le suivre tous les jours de notre pèlerinage dans ce monde, et de mourir au vieil homme sur la terre, pour vivre et régner avec le nouveau dans l'héritage éternel de ses élus.

SERMON XVI,

POUR LE DIMANCHE D'ENTRE L'ASCENSION ET LA PENTECÔTE,

Prononcé, à Ruel, devant Son Eminence le cardinal duc de Richelieu.

Ascendit in altum, captivam duxit captivitatem, et dedit dona hominibus.

Il s'est élevé dans le ciel, il y a conduit un grand nombre de captifs, et a fait de magnifiques libéralités aux hommes (*Ephes.*, IV).

Comme la fête que nous célébrons aujour-

d'hui paraît faire un juste milieu entre l'ascension du Fils de Dieu et la descente du Saint-Esprit sur ses apôtres, j'ai cru, monseigneur, que je devais choisir pour sujet de ce discours un passage de l'Ecriture sainte qui, ayant du rapport à l'un et à l'autre de ces grands mystères, fût propre à nous les mettre en même temps devant les yeux et à nous donner une égale idée et de l'exaltation de notre Sauveur à la droite de son Père, et de l'effusion de son Esprit saint sur l'assemblée de ses principaux disciples. Ce passage, monseigneur, est pris du prophète David et allégué par saint Paul dans son épître aux Ephesiens, en ces termes : *Ascendens in altum captivam duxit captivitatem, et dedit dona hominibus* (*Psal.* LXVII, 19) : Il s'est élevé au plus haut des cieux, il y a mené une multitude de prisonniers, et il a fait de riches présents aux enfants des hommes. C'est le sujet dont je me propose de vous entretenir, monseigneur : c'est un oracle divin qui nous fera voir tout ensemble le triomphe de Jésus-Christ et celui de son Eglise, et sa glorieuse réception dans le ciel, et la salutaire ambassade de son Esprit saint et vivifiant sur la terre. Mais puisque nous nous sentons, monseigneur, et que nous sommes effectivement trop faibles par nous-mêmes pour nous pouvoir élever jusqu'à la recherche et à l'intelligence de ces deux sublimes mystères, et que nous avons besoin pour cela d'une assistance extraordinaire et du divin Fils qui s'élève, et de l'Esprit divin qui descend : supplions-les d'avoir la bonté de nous l'accorder, selon que le demande notre infirmité naturelle. Et pour donner plus de force à nos prières, ayons recours à l'intercession de la Vierge unique entre les vierges, envers le Fils qui l'a élevée à la dignité de divine Mère, et envers l'Esprit saint qui se répandit si abondamment sur elle, lorsqu'elle fut saluée de l'Ange en ces paroles : *Ave, Maria.*

Comme tout oracle et toute prophétie de l'ancienne alliance enferment deux sens différents et subordonnés l'un à l'autre ; l'un qui se tire de l'écorce et de la superficie extérieure de la lettre, et l'autre qui se puise dans l'intelligence et dans les pensées cachées de l'esprit qui anime cette lettre ; l'un qui se termine aux promesses et à l'espérance d'une félicité temporelle ; et l'autre qui s'élève à la prétention et à l'attente d'un bonheur éternel : j'ai pensé, monseigneur, que pour donner une juste idée, et un entier éclaircissement du passage que traite, je devais l'examiner et l'interpréter, autant que ma faiblesse pourra le permettre, selon les deux sens que je viens de distinguer, dont l'un s'accorde à la bassesse de la loi, et l'autre répond à la majesté de l'Evangile. Mais puisque la loi de Moïse a tenu lieu en quelque façon d'une aurore mystérieuse, qui a suivi la nuit de la servitude des idoles, et précédé le jour de la foi et de l'adoration raisonnable du vrai Dieu, l'ordre et la matière de mon discours semblent me convier à le commencer par l'explication du premier de ces deux sens, et à le conclure par celle du second, et enfin par la doctrine de l'utilité spirituelle que nous devons en recueillir. Et ainsi, chrétiens, des trois vérités fondamentales que je prétends vous développer en autant de points de cet entretien, la première nous fera voir quelle est la bonté que Dieu nous témoigne en notre texte, selon le sens extérieur de la lettre ; la seconde, quel est le bienfait qu'il nous présente selon le sens mystérieux de l'esprit ; et la troisième, quels peuvent être les moyens de bien user de ces témoignages et de ces effets de sa miséricorde en notre endroit.

Je dis donc, chrétiens, en premier lieu, que Dieu, par un pur et tout gratuit mouvement de son amour, a bien voulu contracter une alliance si parfaite avec les hommes qu'il a consacrés à son service et à la manifestation de son saint nom, qu'il a coutume de s'attribuer indifféremment tous leurs biens et tous leurs maux, et de prendre part à tout ce qui peut leur arriver d'ignominie ou d'honneur, de douleur ou de joie, de disgrâces ou de prospérités sur la terre. De là vient, chères âmes, que les enfants d'Israël étant opprimés de calamités, et traînant les fers d'une cruelle servitude en Egypte, Dieu leur parle ensuite de la même sorte que s'il eût porté lui-même avec eux le poids et la honte de leurs chaînes, que si, du haut de son trône, il fût descendu au fond des cavernes où ils gémissaient, et que s'il eût en effet senti la gloire de sa majesté rabaissée dans leur infamie et dans leur humiliation. Et c'est aussi pour cela que saint Paul, louant la foi et le zèle de Moïse, ne le loue pas simplement d'avoir mieux aimé se réduire à la bassesse et à la pauvreté du peuple de Dieu, que de jouir des richesses de ce monde et de tenir rang de prince dans la cour du roi d'Egypte, mais de s'être cru plus heureux de prendre part aux indignités et aux outrages que Dieu recevait en la personne de ses saints, que de posséder les trésors de ce barbare ennemi de Dieu et de ce tyran implacable de son peuple, *Fide*, dit-il, *Moses grandis factus negavit se filium esse filiæ Pharaonis, magis eligens affligi cum populo Dei, quam temporalis peccati habere jucunditatem ; majores divitias æstimans thesauro Ægyptiorum improperium Christi* (*Hebr.*, XI, 24, 25, 26). Et ainsi les saints prient Dieu à tout moment de se lever ou de se montrer dans l'élévation de sa grandeur en les relevant, et en humiliant leurs ennemis. *Exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus* (*Psal.* LXVII, 1). *Exurge, Domine, non confortetur homo* (*Psal.* IX, 20). *Tu exurgens misereberis Sion, quia tempus miserendi ejus. Et timebunt gentes nomen tuum, Domine, et omnes reges terræ gloriam tuam* (*Psal.* CI, 14). Comme si c'était une même chose à Dieu de relever ceux qui sont à lui et de se relever lui-même, parce qu'habitant par son Esprit-Saint au milieu d'eux, il entre avec eux en communion de toutes choses, et s'approprie généralement tout ce qu'il voit leur arriver de bien ou de mal, à la réserve du péché seul, en ce que le péché est le seul

défaut qui détruit le lien de la société qui les unit avec lui. Comme nous devons donc nous représenter Dieu ravalé en quelque façon dans l'abjection de son Eglise, nous devons aussi nous le figurer élevé dans les victoires et dans les triomphes de l'Eglise même. Je veux dire, chrétiens, que, par l'heureuse demeure du Saint-Esprit en nos cœurs, Dieu participe généralement à tous les états et à toutes les conditions où nous pouvons nous trouver en ce monde, Dieu prospère, Dieu souffre, Dieu domine, Dieu sert, Dieu se hausse, Dieu se rabaisse, Dieu tombe et s'élève dans ses justes. Quand donc nous entendons le prophète-roi chanter à Dieu cet hymne de victoire : *Ascendisti in altum*, vous vous êtes élevé d'une manière admirable, il ne faut pas nous imaginer que Dieu, qui remplit de son essence tous les temps et tous les lieux, et qui jouit dans son immensité d'un nécessaire repos, et cause tout mouvement par son immobilité même, se soit élevé ou ait pu s'élever en sa nature ou en ses personnes divines ; mais bien seulement en celle de son Eglise et de ses élus qu'elle renferme, et qu'en retirant de la servitude ses fidèles où il habitait par sa divinité, il semble qu'il s'en soit retiré lui-même, et qu'il soit sorti avec eux d'un abîme de misères pour s'élever avec eux, en même temps, au plus haut degré de la félicité : *Ascendisti in altum.*

Que s'il est véritable, chrétiens, et si c'est un point de notre divine religion, que ce même Dieu qui, tout grand qu'il est nécessairement, et incapable de rabaissement et d'élévation en sa propre essence, ne laisse pas néanmoins de nous enseigner que l'humiliation et l'exaltation lui sont communes avec nous, et qu'il est touché de l'une et de l'autre autant de fois qu'elles nous arrivent de la même sorte que si effectivement il les resssentait dans sa nature même : de là prenons occasion de nous consoler, ou pour mieux dire, de triompher dans nos afflictions; puisque ce sont celles de notre Dieu; et que les partageant, comme il nous l'assure, avec nous, il ne sera pas moins obligé ni moins jaloux de nous en tirer, que si en effet il en éprouvait lui-même l'atteinte et la douleur. Et voulez-vous aussi que je vous montre plus évidemment comme il allie ou comme il confond son exaltation avec celle de ses saints, et comme il répute pour son propre règne celui qu'ils exercent sur la terre. Ecoutez David qui nous le déclare si expressément par ces paroles selon l'hébreu : Le Seigneur est un Dieu relevé (*Ps.*, XLVI, 2), un Dieu terrible et un grand roi sur toute la terre; il rangera les nations sous notre empire, et les mettra sous nos pieds. Et il ajoute ensuite (*Ibid.* 9) : Dieu régnera sur les nations, demeurant assis sur son trône saint et adorable. Certes, messieurs, Dieu est un grand roi, et il n'est aucun temps qu'il ne règne par lui-même : *Regnum tuum, Domine, regnum omnium sæculorum* (*Ps.* CXLIV, 16). Quand donc le Prophète nous dit en ce lieu-ci, que Dieu régnera, *Regnabit Deus*, il entend sans doute parler d'un autre sorte de règne de Dieu, qui était celui qu'il n'exerçait pas encore, mais qu'il devait un jour exercer sur les nations, par l'entremise et en la personne de son peuple. Et à l'égard de ce même règne extérieur et accidentel que Dieu devait s'acquérir sur les nations, en la personne de son Eglise, le roi-prophète avait déjà dit : Dieu est monté, Dieu s'est exalté au milieu des cris et des chants de joie, au son des clairons et des trompettes : *Ascendit Deus in jubilo, et Dominus in voce tubæ* (*Ps.* XLVI, 6). Mais qu'est-ce donc à dire : Dieu s'est élevé, *Ascendit Deus ?* C'est-à-dire, nous a semblé, nous a paru se rehausser en même temps que les serviteurs se sont rehaussés par la secrète et sainte liaison qui le conjoint, et qui le fait être, s'il faut ainsi dire, une même chose avec l'assemblée de ses adorateurs. Et ainsi, suivant cette mystérieuse union, par laquelle Dieu se mêle et s'unit avec le corps de son Eglise, David lui attribue en ce lieu-ci ce qui ne convient proprement qu'à cette Eglise, et dit que Dieu se fait voir au plus haut point de sa hauteur, pour nous témoigner qu'il tire Israël du fond de ses prisons, et le fait passer de la bassesse de son esclavage au glorieux état de sa nouvelle liberté. Cette explication se confirme assez par la suite de notre texte : *Ascendisti*, dit-il, *in altum, captivam cepisti captivitatem.* Comme s'il eût dit : Nous vous avons vu, Seigneur, dans le plus haut lustre de votre majesté, lorsque, par la force de votre bras étendu, vous avez tiré votre peuple bien-aimé de la servitude qui l'opprimait en Egypte. Car, selon le texte hébraïque, le vrai sens de ces paroles, *Captivam cepisti captivitatem*, est celui-ci : Vous avez fait revenir un grand nombre de captifs à qui vous avez redonné la liberté; ce que le Prophète nous exprime ici par une agréable et élégante allusion de deux termes hébraïques, dont l'un marque la délivrance et l'autre la captivité des Israélites שבית שבי; et il s'est servi de ce même jeu sacré dans les paroles en un endroit que notre Vulgate traduit par celles-ci : *Cum converterit Deus captivitatem plebis suæ* (1) בשוב אלהים שבות עמו et en ces deux endroits il faut remarquer que le mot *captivitas*, ne signifie pas l'état de captivité, mais ceux qui étaient captifs : comme quand Tobie dit ; *Ex captivitate Ninive* (*Cap.* VII, 3), pour dire de ceux qui étaient captifs en Ninive. Et quand Jérémie dit : *Reducam captivitatem vestram* (*Cap.* XXIX, 14), c'est-à-dire vos captifs, ou quand il est dit au premier livre des Machabées : *Reddidit ei captivitatem, quam prædatus erat in terra Juda* (*Maccha.*, IX, 72), c'est-à-dire les prisonniers qu'il avait faits en Judée, et ainsi des autres. Et suivant ce style ordi-

(1) Au Ps. LXXXVI, selon l'hébreu, le verbe שוב est encore pris en sens actif, et ne veut pas dire seulement *retourner*, mais faire retourner. C'est au 2e verset qui porte שבת שבית יעקב, et que la vulgate traduit ainsi : *Avertisti captivitatem Jacob*, et au lieu de שבת les Massorètes ont fait mettre à la marge שבית par abbréviation du verbe *hiphil* השיבת pour dire, *Avertisti* ou *reduxisti*, et c'est le même terme hébraïque, dont David se sert en notre texte pour dire aussi *Reduxisti*, שבית שבי.

naire des Hébreux, saint Pierre adresse sa première Epître à la dispersion du Pont, de la Galatie, etc. (*Advenis dispersionis Ponti*, etc. (vers. 1) pour dire, à ceux qui étaient dispersés en ces pays-là; et saint Paul dit aussi presbytère, pour dire les prêtres : *Per impositionem manum presbyterii* (I *Timoth.*, IX, 14); et comme enfin l'Eglise chrétienne dans ses liturgies, se sert du mot de (1) ministère pour dire les ministres. Et ainsi cette expression, *Captivam cœpisti captivitatem*, selon le texte original, marque proprement : Vous avez ramené, Seigneur, un grand nombre de prisonniers ou d'esclaves rachetés de leur servitude, et c'est en cela que vous avez merveilleusement relevé la gloire de votre puissance et de votre nom : *Ascendisti in altum; captivam cepisti captivitatem.* Mais le Seigneur ayant ouvert tous les trésors de ses grâces, et si richement répandu ses bénédictions sur son peuple, n'était-il pas juste que cet heureux peuple lui fît, de sa part, quelques présents, et lui rendît, selon son pouvoir, quelque tribut, en témoignage de sa reconnaissance? Il était juste, chrétiens, et c'est aussi pour cela que nous lisons, dans l'original hébraïque et dans la version autorisée par l'Eglise : *Accepisti dona in hominibus*, vous avez reçu des offrandes et des dons de la main des hommes. Mais comment donc tourne saint Paul, en alléguant cet important passage, dans son épître aux Ephésiens : Il a donné des présents aux hommes : *Dedit dona hominibus* ? Mais il est facile, chrétiens, de concilier ces deux différentes traductions, selon la coutume et le style de l'Ecriture sainte. Elle dit que Dieu reçoit des présents, pour dire qu'il reçoit la louange de ses présents : car, ainsi que l'Ecriture sainte se sert quelquefois du mot de louange pour marquer le sujet de la louange, *In sancto habitas*, *laus Israel* (*Ps.* XXI, 4), *Fortitudo mea et laus mea Dominus* (*Ps.* CXVII, 14), elle se sert aussi quelquefois du mot qui signifie le sujet de la louange, pour marquer la louange même que mérite ce sujet. Suivant cette remarque, au lieu que l'hébreu porte, dans un psaume de David : Vous avez tiré le fondement de votre force de la bouche des enfants qui sont à la mamelle (*Ps.* VIII, 2), et qui n'ont pas encore l'usage de la parole, la version Vulgate a fort bien traduit : *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem;* et, de cette manière, ce que l'hébreu appelle force, le traducteur l'appelle louange, parce qu'en effet, dans l'original, le mot de force est employé pour signifier la louange de la force, c'est-à-dire l'admiration ou la louange due à la grandeur de la divine toute-puissance (2). Il est donc vrai qu'en cette rencontre Dieu a fait des présents aux hommes, *Dedisti dona hominibus*, et qu'il en a aussi reçu d'eux en même temps, *Accepisti dona in hominibus*, en recevant de leur bouche la louange de ses dons, en récompense de ses dons. Il ne faut pas néanmoins nous figurer qu'en cette occasion Dieu n'ait reçu de ses affranchis que des louanges d'acclamation et de parole, mais des louanges accompagnées de présents réels et effectifs; et apparemment ce sont les offrandes qu'ils firent à Dieu, dans le désert, après le passage de la mer Rouge, en contribuant libéralement ce qu'ils avaient de plus précieux pour l'édifice de son sacré tabernacle. La suite du texte paraît, ce semble, nous le témoigner assez clairement, selon l'hébreu, qui se peut traduire ou paraphraser en ces termes : *Accepisti dona in hominibus etiam fugitivis et exulibus, ad extruendum tabernaculum tuum* (1) : Vous avez reçu, dans la solitude, des offrandes de la main de votre peuple, quoique fugitif et banni du lieu de sa naissance, pour être employées à la construction du saint tabernacle où vous devez faire votre demeure. Pour la version ou allégation de saint Paul, qui porte : *Dedit dona in hominibus*, nous avons encore un moyen très-bien fondé pour la soutenir, puisqu'en supposant, dans le mot hébreu, que les Septante et l'auteur de la Vulgate ont traduit *accepisti*, la transposition d'une seule lettre, comme nous savons qu'il est arrivé en tant d'autres lieux de l'original hébraïque, on a dû traduire ce mot par *dedisti* ou *distribuisti*, et tourner ainsi le verset du psaume où le même terme est employé : *Captivam cepisti captivitatem, et dedisti dona hominibus.* Mais quoique j'aie dû rechercher, comme j'ai fait, l'explication simple et littérale d'un passage si considérable de la parole de Dieu, nous ne devons pas toutefois nous arrêter aux éléments et aux simples notions d'une lettre sèche et affamée, et qui ne peut toute seule que donner la mort, comme dit saint Paul (II *Cor.*, III, 6) : il faut essayer de nous élever à la sublimité et à la perfection de cet esprit riche et abondant qui donne la vie et le salut, selon le même apôtre (*Ibid.*), et transférer notre texte des figures et des ombres de la loi aux vérités et à la lumière de l'Evangile : *Omnia enim in figura continge-*

(1) Hanc igitur oblationem servitutis nostræ, sed et cunctæ familiæ tuæ; c'est-à-dire : Cette offrande de nous vos serviteurs, et vos ministres particuliers, et qui est aussi celle de tout votre peuple en général.

(2) Et dans le Ps. XXVIII, 1, au lieu que l'hébreu porte : *Afferte Domino gloriam et fortitudinem*, la Vulgate tourne *gloriam et honorem*, pour dire l'honneur dû à la force et à la vertu divine.

(1) סוררים *recedentes, abeuntes*, pour מסוררי en retranchant la lettre מ, qui forme le participe, comme nous lisons en plusieurs endroits שוררי au lieu de משוררי et חללי au lieu de מחללי, *psallentium, seu choros agentium.* Ps. LXVII. *in fonte v. ult. a* לקחת *accepisti*, pour חלקת, *distribuisti*. Ainsi nous lisons au Ps. VII, 5 : ואחלצה *veachalsa*, pour אלחצה *alchasa, vim attuli, oppressi*, et dans le Ps. XXXV, selon l'hébreu, vers. 27 : ירנו *iarouou*, pour ינרו *ienaru exultent*, et dans le Ps. XLIX, selon l'hébreu, vers. 12 : קרבם *kirbam*, pour קברם *kibram sepulchrum eorum*. La suite faisant voir qu'il est parlé là du sépulcre, *sepulcra eorum*, dit la Vulgate, *domus illorum in æternum* בתימו לעולם, et ainsi du reste. Où il paraît manifestement que la transposition des lettres est une chose assez ordinaire dans l'original hébreu, et qu'ainsi il se peut bien faire que dans le texte dont il s'agit, l'hébreu porte לקחת *lacchatha, accepisti*, au lieu de חלקת *chalactha, distribuisti*.

bant illis (I *Cor*. X, 11). *Gratia et veritas per Jesum Christum facta est* (*S. Joan.*, I, 17). Et c'est ici que commencera mon second point, où j'ai promis d'expliquer en quoi consiste la rédemption et la liberté proposée en notre texte, de la part de Dieu, aux véritables disciples de son Fils : *Ascendisti in altum*, dit-il ; *captivam cepisti captivitatem, et dedisti dona hominibus.*

La providence de Dieu n'étant proprement qu'une intelligence et une raison souveraine, selon laquelle il conduit les hommes par degrés au salut, en les conduisant de la servitude à la liberté, et de la liberté de la grâce à celle de la gloire, j'ai cru que, pour bien comprendre le progrès et la consommation de leur délivrance, il nous fallait commencer par la recherche des diverses causes de leur captivité. Or les principales et les plus importantes de ces causes se réduisent à ces trois ici, qui sont : l'ignorance dans l'entendement, la faiblesse dans la volonté, et la corruption dans la chair. Voilà, chrétiens, les trois chaînes qui captivent les enfants d'Adam, et qui composent trois diverses sortes de servitude où ils se trouvent engagés : la servitude de l'ignorance, *servitus tenebrarum* ; la servitude du péché, *servitus peccati*, et enfin la servitude de la corruption et de la mort, *servitus corruptionis et mortis*. Saint Paul, écrivant à ceux de Colosses, nous parle ainsi de la première de ces servitudes : Rendons grâces à Dieu le Père de ce qu'il lui a plu de nous rendre dignes d'avoir part à l'héritage des saints, qui est dans la lumière, de nous délivrer de la puissance des ténèbres, et de nous amener à la jouissance du royaume du Fils de son amour : *Qui eripuit nos de potestate tenebrarum, et transtulit in regnum Filii dilectionis suæ* (*Coloss.*, I, 13). Le même apôtre, écrivant à ceux de Rome, nous représente la seconde en ces termes : Le péché, dit-il (*chap.* VI, 14), n'aura plus de domination sur nous : car vous n'êtes plus sous la loi, qui ne pouvait que vous éclairer l'esprit, mais sous la grâce, qui fortifie l'infirmité de votre cœur : *Peccatum vobis non dominabitur : non enim sub lege estis, sed sub gratia.* Et, pour la troisième, ce même apôtre, au même lieu, nous l'exprime de la sorte : La créature sera délivrée un jour de la servitude de la corruption, et établie dans le saint état de la liberté des enfants de Dieu : *Et ipsa creatura liberabitur de servitute corruptionis in libertatem gloriæ filiorum Dei* (*Cap.*, VIII, 21). Or il ne suffit pas de savoir en général que Dieu, par un excès de son infinie miséricorde, a voulu lever tous les obstacles de notre liberté ; il faut de plus observer que, par un ordre merveilleux de sa sagesse infinie, il a résolu de les abolir dans la même suite que le démon les a produits. Car, en premier lieu, que l'éternel ennemi des hommes ait commencé à les asservir en leur obscurcissant la lumière de la raison sous prétexte de l'éclairer, nous l'apprenons du premier effort qu'il a fait contre nos pères, presque au moment même de leur création. C'est en vain, dit-il, que vous craignez de mourir, puisque Dieu sait au contraire que, dès l'instant même que vous aurez mangé de ce fruit qu'il vous défend, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux, sachant ce qui est bien et ce qui est mal, et vous trouvant en état de pouvoir faire le discernement de l'un et de l'autre en toutes occasions: *Et eritis sicut dii, scientes bonum et malum* (*Gen.*, III, 5). Voilà, chrétiens, le commencement et l'origine de la servitude de l'homme, et le premier désordre qui l'a soumis au règne de Satan. S'étant persuadé qu'il saurait trouver en lui-même un avantage qu'il devait n'attendre que de Dieu seul, et qu'il pourrait s'acquérir la connaissance du souverain bien, en se servant de la créature contre l'ordre que le Créateur lui avait prescrit, il s'est rendu par son orgueilleux aveuglement, l'esclave de la créature, où il se promettait de rencontrer son bonheur, et s'est détourné de l'amour et du service de son souverain principe, où il devait mettre la dernière fin de sa félicité : mais Satan ayant obscurci par son mensonge l'entendement de l'homme, il lui a été bien facile ensuite d'en corrompre la volonté. L'infirmité du cœur a succédé aux ténèbres de l'esprit, et l'assujettissement de la partie supérieure de l'homme à l'erreur et au péché a été suivi nécessairement de celui de l'inférieure à la corruption et à la mort. Si c'est donc, messieurs, dans l'intelligence et dans la raison que s'est formé le premier chaînon de notre servitude, ne fallait-il pas que ce fût aussi dans la raison que Dieu établît le premier principe de notre retour à notre ancienne et naturelle liberté ? Il le fallait, sans doute, mes chères âmes, et comme l'ange d'erreur et de mensonge en la tentation de nos premiers pères, les avait conviés malheureusement à manger du fruit de l'arbre de science, afin que leurs yeux fussent ouverts, *Et aperientur*, dit-il, *oculi vestri*, le Seigneur devait dissiper les illusions et les ténèbres dont ce séducteur nous avait remplis, en nous présentant le flambeau de la loi, dont il nous dit, par la bouche de son prophète : Le commandement du Seigneur est tout plein d'éclat et de splendeur, et il nous est donné pour éclairer les yeux de notre esprit : *Præceptum Domini lucidum, et illuminans oculos* (*Ps.* XVIII, 9).

Voici donc, chrétiens, le premier degré de l'ascension de Jésus-Christ en la personne de ses saints, et la première descente sur eux de la lumière de son divin Esprit : mais ce même Dieu, tout sage et tout bon, nous ayant tiré de la servitude de l'ignorance et de l'erreur, en illuminant les yeux de notre âme, par la loi qu'il nous a donnée par Moïse, ne devait-il pas ensuite nous délivrer de celle du péché, en fortifiant notre volonté contre les vices et contre les attraits de la volupté, dont il l'empoisonne et la pervertit? Et c'est aussi ce qu'il fait, en nous offrant par Jésus-Christ le remède de sa grâce toute victorieuse et toute-puissante, qui ne nous enseigne pas seulement le bien comme la loi, mais

qui nous donne de plus la vertu de l'accomplir. Vous êtes justes, dit saint Paul, vous êtes libres ; le péché n'a plus de commandement sur vous, parce que vous n'êtes plus sous la loi, mais sous la grâce ; *Peccatum vobis ultra non dominabitur : non enim estis sub lege, sed sub gratia.* Mais Dieu nous ayant affranchis dans l'âme en y détruisant le règne du vice et de l'erreur ; quand viendra-t-il nous tirer aussi de captivité dans la chair, en nous dégageant de la tyrannie de la corruption et de la mort? C'est le parfait et dernier ouvrage qu'il s'est réservé d'accomplir en nous au dernier jour, et dans la glorieuse résurrection des saints, lorsqu'ayant paru une seconde fois sur la terre, non pas environné de l'infirmité humaine, mais revêtu d'une majesté vraiment divine, il doit s'élever une seconde fois dans le ciel, non en y portant son humanité et sa personne toute seule, mais en y élevant avec lui la troupe innombrable de ses élus, et en y montant, dans la plénitude de son corps, pour achever l'établissement de son éternelle royauté. Et nous aussi, dit saint Paul, qui avons reçu les prémices de l'Esprit du Seigneur, nous gémissons continuellement en nous-mêmes, en attendant la dernière marque et le dernier sceau de notre adoption divine, dans la rédemption et dans la délivrance de nos corps : *Et nos ipsi primitias Spiritus habentes, intra nos ingemiscimus adoptionem filiorum Dei expectantes, redemptionem corporis nostri* (*Rom.*, VIII, 23). Et ainsi nous voyons, chères âmes, que comme il y a eu trois divers principes qui ont produit le funeste état de notre servitude, savoir : l'erreur, le péché et la corruption suivie de la mort ; il a plu à Dieu de nous en dégager par autant de causes contraires et opposées, en observant dans l'usage du remède le même ordre et la même suite que le mal était arrivé : c'est-à-dire, en nous délivrant de l'ignorance par la loi, du péché par la grâce, et de la corruption éternelle par la gloire. Ce sont les sentiers, ce sont les degrés par où nous montons à la félicité céleste, où Jésus-Christ vient de s'élever ; par où il déploie et fait descendre sur nous les différents dons de son Esprit, et par où Dieu semble s'exalter et se délivrer lui-même, dans la délivrance des bienheureux et dans l'exaltation des vases de sa grâce et de son amour : *Ascendisti in altum ; captivam cepit captivitatem.* Mais comme Dieu se plaît à monter encore en un autre sens, en augmentant et en rehaussant de plus en plus la richesse de ses dons, vous observerez, s'il vous plaît, chrétiens, en ce lieu-ci, qu'il nous a voulu donner la loi par les anges, la grâce par son Fils, et la gloire par lui-même. Car c'est alors que le Fils de Dieu, comme homme, résignera l'exercice et le pouvoir de sa mission entre les mains de Dieu son Père, qu'il n'aura plus de prêtrise à exercer, ni de doctrine à enseigner, ni de prières à offrir à Dieu, ni de grâces à donner aux hommes ; qu'il soumettra toute sa grandeur et toute sa puissance à celle de son Père, et lui laissera le soin absolu de conduire toutes choses par une prochaine et immédiate influence de la force de sa divinité : *Cum autem subjecta erunt illi omnia*, dit l'Apôtre, *tunc et ipse Filius subjectus erit ei, qui ei subjecit omnia, ut sit Deus omnia in omnibus* (I *Cor.*, XV, 28). Puis donc que nous voyons que le Fils de Dieu s'élève de toutes parts, et dans les Anges, et dans ses élus, et dans lui-même, selon sa glorieuse et triomphante humanité, qu'il nous délivre et nous sauve par l'envoi de son Esprit-Saint, et par l'abondance des grâces dont nous comble ce divin Esprit, n'avons-nous pas lieu de lui redoubler nos acclamations de fête et de joie, et de lui chanter de toute la force de nos voix ce nouveau chant et ce nouvel hymne de victoire dans l'étendue de tous les siècles : *Cantate Domino canticum novum : dicite in gentibus, quia Dominus regnavit ?* Et vous n'avez, mes frères, qu'à me répondre dans le fond de votre cœur, à la louange de ce Dieu de gloire : *Ascendit in altum, captivam duxit captivitatem, et dedit dona hominibus.*

Cependant, mes frères, voilà le peu de chose qu'il a plu à Dieu de m'inspirer pour vous donner, en quelque manière, l'éclaircissement de notre riche et sublime texte, et selon le sens littéral et apparent où le Juif demeure, et selon le sens spirituel et mystérieux où s'élève le chrétien ; en quoi nous avons renfermé tout le sujet des deux premiers points de ce discours. Mais c'est peu, mes frères, ou pour dire mieux, ce n'est rien du tout que d'écouter la prédication des vérités divines, à moins qu'on ne les retienne dans son cœur, et qu'on ait soin de les convertir en nourriture de vie et de salut? Considérons donc maintenant, je vous supplie, à quoi se réduit toute la lumière ou toute l'instruction que ma faiblesse a pu vous donner jusqu'ici : nous étions esclaves en trois manières, par l'ignorance, par le vice, par la corruption et la mortalité ; et Dieu nous délivre du premier par sa loi, du second par sa grâce, et du troisième par sa gloire. Mais, comme pour se pouvoir guérir d'un mal important et dangereux, ce n'est pas assez d'en connaître le remède, et qu'il faut de plus savoir la manière d'en user, voici trois moyens de nous appliquer utilement ces trois excellents et divins remèdes de notre maladie qui fait notre vraie captivité. Je veux dire, chères âmes, que nous avancerons dans l'intelligence de la loi par la méditation et par l'étude, que nous pourrons attirer la grâce par la prière, et nous disposer aux délices de la gloire par le jeûne et par toutes les autres mortifications du corps que nous conseille la religion chrétienne et catholique.

Pour ce qui regarde le premier moyen, mes frères, qui consiste dans la méditation et dans l'étude, vous jugez assez que je n'entends pas une étude vaine et infructueuse, où nous n'aurions pour objet que de nous remplir l'imagination et l'esprit de connaissances frivoles et chimériques ; mais

une étude solide et salutaire, qui n'ait autre but que de nous apprendre le vrai bien de l'homme, le droit chemin qui doit le conduire à la piété et à la liberté de la justice, et les raisons qui l'obligent à n'aimer proprement que Dieu et toutes choses par rapport à Dieu; une sérieuse et constante étude, où il ne travaille qu'à se bien convaincre, ou dans la vue des ouvrages de Dieu, ou dans la lecture de sa divine parole, de la vérité de ce grand principe, qu'il n'est vraiment libre qu'autant qu'il sert à Dieu en aimant Dieu et en attendant de lui seul tout son bonheur; et qu'au contraire il ne peut tomber dans une plus dure ni plus honteuse servitude qu'en aimant la créature et en la préférant au Créateur. Je vous en fais juges vous-mêmes, chères âmes: qu'y a-t-il de plus élevé, de plus royal et de plus saint que de s'instruire de cette façon dans l'école de Dieu même, d'être enseigné de sa bouche, d'acquérir la science des saints, et enfin de s'occuper, la nuit et le jour, à la recherche de sa sainte volonté marquée dans sa loi? *Beatus vir qui non abiit in concilio impiorum*, etc.; *sed in lege Domini voluntas ejus, et in lege ejus meditabitur die ac nocte*. Gardez-vous bien, mes chers frères, dit saint Paul, de vous conformer à l'image de ce siècle; mais réformez-vous dans la nouveauté de vos pensées et de vos affections, afin que vous sachiez et que vous éprouviez en même temps quelle est la bonne, miséricordieuse et parfaite volonté de Dieu à notre égard; et je conjure, selon la grâce qui m'a été donnée, tous ceux qui sont avec vous de ne pas prétendre savoir plus qu'il ne faut savoir; mais de se contenter d'un savoir sobre, raisonnable et modéré: *Nolite conformari huic sæculo, sed reformamini in novitate sensus vestri: ut probetis quæ sit voluntas Dei bona, et beneplacens, et perfecta. Dico enim secundum gratiam quæ data est mihi, omnibus qui sunt inter vos, non plus sapere, quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem* (*Rom.*, XII, 2 *et seq.*). Toutefois, mes frères, disons le vrai, ne nous flattons point, au nom de Dieu. A quoi va, pour l'ordinaire, la plus forte étude des gens du siècle? Est-ce à se rendre savants et sages selon Dieu, et plus éclairés dans l'intelligence de ses commandements, ou n'est-ce pas plutôt à se rendre habiles de l'habileté du monde, à avoir l'adresse de démêler ou de conduire une intrigue de cour ou de chicane, à inventer des raffinements de fraude, d'ambition et d'avarice, et à pratiquer de semblables œuvres de ténèbres qui les font esclaves du prince des ténèbres et aveugles exécuteurs de ses sacriléges volontés? *Ut resipiscant*, dit l'Apôtre, *a diaboli laqueis, a quo captivi tenentur ad voluntatem ipsius*. Et ainsi, chrétiens, l'on peut dire avec justice que toute la pensée et toute l'étude de ces personnes n'est autre chose qu'une étude de mal faire, une science de trahison et d'iniquité, une école de raison et de sagesse devant les hommes, et de folie devant Dieu. Mais ce n'est pas ainsi, mes frères, qu'on vous a instruits en celle de Jésus-Christ: *Non ita didicistis Jesum Christum* (*Ephes.*, IV, 20). Vous y avez appris, au contraire, qu'il est la sagesse éternelle de Dieu, qu'il est la vérité que nous devons seule étudier et qui peut seule nous procurer une parfaite liberté. *Si manseritis in sermone meo*, dit-il, *vere discipuli mei eritis, et cognoscetis veritatem, et veritas liberabit vos* (*S. Joan.*, VIII, 31).

Mais comme la loi sans la grâce est inutile et même nuisible par accident à ceux qui la savent, et qu'une prière sincère et fidèle est le seul moyen de nous attirer le secours de cette grâce et de cet Esprit vivifiant qui nous affranchit de la servitude du péché, souvenons-nous de nous attacher continuellement à un exercice et à un devoir aussi agréable à Dieu, et aussi salutaire que celui-là. Et c'est déjà un commencement de liberté, messieurs, que de demander cette grâce à Dieu, comme il nous ordonne de la demander; car il ne veut pas que ses suppliants la demandent en esclaves, mais en enfants et héritiers de son royaume; ni qu'ils le traitent de Seigneur ou de Maître, mais de Père, et non de Père qui soit sur la terre, pour ne nous laisser qu'un héritage terrestre, mais bien de Père qui est dans les cieux, où il nous appelle à régner avec les anges et avec le Fils de sa charité. *In regnum Filii dilectionis suæ*. Aussi est-ce, chères âmes, dans ce palais de magnificence et de splendeur que l'oraison de l'âme fidèle doit le contempler: elle ne le considère jamais sous la vue et sous l'idée d'un roi de la terre, qui n'a que des biens périssables et fragiles à donner; elle ne connaît plus Jésus-Christ selon la chair, mais selon l'esprit. *Et si cognovimus secundum carnem Christum, sed nunc non novimus* (II *Cor.*, V, 16). Elle le regarde comme un divin roi, dont toutes les richesses et tout les royaumes se renferment dans le ciel, et qui n'a que des biens éternels à distribuer à ses adorateurs, pour leur faire part de sa royale liberté: *Ascendens in altum captivam duxit captivitatem, et dedit dona hominibus*. Ce n'est pas, messieurs, que Jésus-Christ ne procure à ses élus qui voyagent sur la terre, les secours de la vie mortelle et passagère qu'ils y mènent en attendant une meilleure vie, mais il ne leur en donne qu'autant qu'il en faut pour y passer, et non pas pour s'y établir. Et voyez aussi qu'en ce qui regarde le siècle à venir, il leur permet de lui demander un royaume: *Adveniat*, lui disent-ils, *regnum tuum*; au lieu qu'au contraire en ce qui touche le présent, il leur commande de ne lui demander que du pain, et non pas du pain qui pût leur suffire pour plusieurs journées, mais le pain de chaque jour: *Panem nostrum*, lui disent-ils, *quotidianum da nobis hodie*; et quoiqu'ils ne vivent qu'au jour la journée, et qu'ils ne mangent que du pain dans la maison de leur Père céleste, ils ne sont pas pour cela moins libres, ni moins enfants de cette royale et bienheureuse maison; car il est lui-même le pain véritable et incorruptible dont il les nourrit. Et de ce qu'il ne veut les repaître dans les tristes jours de

leur pélérinage en ce monde, que de l'espérance du riche héritage de ce divin Père, c'est une marque qu'il leur a laissée de leur adoption divine, et un gage assuré de leur souveraine liberté. Et ainsi, messieurs, au milieu des maux qui les affligent, ils ne laissent pas de se résigner dans l'attente de leur future délivrance : *Spe gaudentes, in tribulatione patientes* (*Rom.*, XII, 12) ; mais ils ne laissent pas aussi de gémir, en même temps, de ce qu'ils n'ont pas déjà le bonheur de la posséder : *Et nos ipsi primitias Spiritus habentes, intra nos gemimus adoptionem filiorum Dei expectantes, redemptionem corporis nostri* (*Rom.*, VIII, 23). Ils se réjouissent de la liberté qu'ils ont acquise dans l'esprit, étant sortis de l'esclavage de l'ignorance par la doctrine de la loi de Dieu, et de celui du péché par la vertu de la grâce du Sauveur; mais ils gémissent de se voir encore sous le joug de la captivité de la chair et d'un corps sujet à la corruption et à la mort. Mais prenons courage, mes frères, c'est une servitude, c'est une maladie qu'il faut augmenter pour y remédier: plus la chair est saine et vigoureuse, et plus elle devient rebelle à l'esprit ; et ainsi, messieurs, il est nécessaire d'accroître sa langueur et sa faiblesse pour dompter sa rébellion et sa répugnance à la loi de l'esprit. En quoi nous voyons cette insigne différence entre les maux de l'esprit et ceux de la chair, que nous devons diminuer les premiers, qui sont l'ignorance et le péché, pour les guérir, et que nous sommes obligés au contraire d'accroître les derniers, qui sont l'infirmité et la corruptibilité du corps, pour en arrêter la malignité et l'infection : *Nam virtus in infirmitate perficitur* (II *Cor.*, XII, 9) ; ou pour mieux dire, nous devons châtier ce corps de péché et le réduire en servitude pour le mettre en liberté. *Castigo corpus meum*, dit l'Apôtre, *et in servitutem redigo, ne forte cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar* (II *Cor.*, IX, 27) ; et c'est ce qu'on appelle dans le nouveau style de la loi nouvelle, dans le langage des justes et des saints, austérité, jeûne, souffrance, mortification chrétienne. Et de vrai, messieurs, en levant les yeux vers le séjour de la Jérusalem céleste et vers ce lieu de triomphe et de gloire, où le Fils de Dieu vient de monter pour y attirer après lui tous les élus que le Père lui a donnés : *Cum exaltatus fuero*, dit-il, *omnia traham ad meipsum* (*S. Joan.*, XII, 32), pourquoi craindrons-nous de nous délivrer de ce corps mortel pour le sauver et pour le délivrer lui-même par les peines qui l'affligent, et de nous retirer au plutôt de ce lieu d'exil et de servitude où il nous retient par sa pesanteur et par sa grossière matérialité. Ce n'était point autrefois l'objet de l'appréhension, mais du désir et de l'impatience de l'Apôtre, lorsqu'il souhaitait de toute son âme d'être détaché de ce corps de boue et de misère pour aller à Dieu et pour se trouver avec Jésus-Christ : *Desiderium habens dissolvi*, nous disait-il, *et esse cum Christo* (*Phil.*, I, 23). Et nous savons, dit-il en un autre lieu, que si la demeure, si la maison terrestre où nous habitons en ce monde, est abattue et démolie, nous en avons une éternelle et inébranlable, qui n'est pas faite de la main des hommes, mais que Dieu lui-même nous a préparée dans le ciel ; et c'est aussi le sujet de nos douleurs et de nos larmes, que le désir continuel qui nous enflamme de nous revêtir de cette demeure céleste ne soit pas déjà satisfait et consommé. *Nam et in hoc ingemiscimus, habitationem nostram quæ de cœlo est, superindui cupientes* (II *Cor.*, V, 2 *et seq.*). Mais quand je vous parle des austérités et des mortifications chrétiennes, nécessaires aux enfants de Dieu pour obtenir leur véritable liberté, je ne vous parle pas seulement de celles qu'ils s'imposent volontairement eux-mêmes ; mais aussi de celles qui leur viennent de dehors, de la part du monde, de leurs ennemis, de leurs persécuteurs ; puisqu'au contraire ce sont celles-ci particulièrement, chrétiens, qu'ils sont obligés de faire servir à leur délivrance en les souffrant dans la vue de Dieu, dans son amour et dans une ferme confiance au secours de sa divine et paternelle bonté. C'est cette ferme confiance, mes chers frères, qui doit nous rendre immobiles et inébranlables, comme des rochers, à toutes les plus fortes et plus violentes attaques de ce siècle : *Qui confidunt in Domino*, dit le roi-prophète, *sicut mons Sion non commovebitur* (*Ps.* CXXIV, I). Il est vrai, chrétiens, que Dieu permet que ses serviteurs soient exercés dans le combat des tribulations présentes, et que le partage des gens de bien soit de souffrir et d'être affligés par les méchants ; mais quelque agitation qui leur arrive de cette part, on les voit toujours demeurer aussi stables et aussi immobiles que la montagne de Sion, c'est-à-dire que la Sion bienheureuse et céleste, en vue de laquelle ils se roidissent contre la tempête et le torrent de leurs afflictions. On les outrage, on les emprisonne, on les crucifie, on les roue ; et dans les outrages, dans les prisons, dans la torture et dans le déchirement de leurs corps, ils résistent, ils s'élèvent avec Jésus-Christ, ils lui chantent dans leur cœur : *Ascendisti in altum, captivam duxisti captivitatem.* La chair cède, l'esprit triomphe, l'un déchoit, l'autre s'augmente : ce qui se montre se détruit, ce qui est caché se soutient. Et voulez-vous voir aussi, chères âmes, une naïve représentation du juste affligé dans cette vie? Le juste affligé ressemble à un arbre dont la racine ne se remue point au même temps qu'on le voit battu de la tempête; ce qui se montre s'agite, et ce qui est caché demeure tranquille et sans mouvement : ainsi le fidèle persécuté garde la constance intérieure du cœur dans le tourment et dans le trouble visible de la chair, et conserve la paix au dedans, en même temps qu'on lui fait la guerre et qu'on le travaille au dehors. Cette pensée n'est point de moi, elle est du royal prophète David et d'un souverain qui fut un miroir de fidélité et de confiance au secours de Dieu dans les plus cruelles tribulations. L'homme qui craint Dieu, nous dit-il, et qui, dans l'étude de ses lois divines, apprend nuit et jour à se

résigner à ses saintes volontés, est comme un arbre planté le long des eaux, qui porte du fruit dans la saison (*Psal.* I), dont la feuille ne tombe point, et à qui toutes choses réussissent en bien. Ce juste, chrétiens, voyant la couronne que Dieu prépare à sa foi, demeure ferme dans sa racine, qui est sa foi même et le renouvellement intérieur de son esprit, et il ne se sent agité que dans ses branches extérieures et apparentes, qui sont les membres de son corps visible et mortel; il ne soutient pas seulement les attaques des passants et des voyageurs de ce monde comme lui, il donne louange de tout à son Seigneur, et il fait du bien à ceux mêmes qui l'outragent. Et de cette sorte, chrétiens, ce n'est pas seulement une roche qui résiste aux flots et aux vents, c'est un arbre que l'on secoue, et dont il tombe du fruit sur ceux mêmes qui le secouent : *Et erit sicut arbor plantata secus decursus aquarum, quæ fructum suum dabit in tempore suo ; et folium ejus non defluet, et omnia quæcumque faciet prosperabuntur.* Mais comme celui qui met sa confiance en son Seigneur est un arbre ferme et fécond, et qui ne manque jamais en son temps de se charger de fruits excellents et délicieux, ceux au contraire qui, oubliant Dieu, n'espèrent qu'en ce monde, ressemblent, dit David, à un amas de poussière volante et stérile, que le vent emporte çà et là, et qu'il éparpille confusément sur la face de la terre. *Non sic impii*, dit-il, *non sic, sed tanquam pulvis quem projicit ventus a facie terræ* (*Ibid.*). Et en effet, chrétiens, quel repos, quelle assurance, quelle liberté pouvons-nous attendre de ce siècle? Tout se change, tout meurt, tout se dissipe, tout passe en un moment : *Præterit*, dit l'Apôtre, *figura hujus mundi* (I *Cor.*, VII, 31). Et il n'y a que Dieu qui demeure, qui vive, qui règne, qui sauve et délivre ceux qui l'aiment, qui se reposent en tout sur la conduite de sa sainte providence, et qui, dans le succès de leurs entreprises ou de leurs désirs, apprennent de ce qu'il fait ce qu'ils ont dû faire ou souhaiter pour aller droit à leur véritable félicité : *Tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient* (*Ps.* CI, 28). Ecoutez la suite, mes frères : *Filii servorum tuorum habitabunt, et semen eorum in sæculum dirigetur.* Au nom de Dieu donc, chères âmes, désabusons-nous une bonne fois de ce fragile et infidèle monde, et ne faisons point cette injure à Dieu ni à nous-mêmes, que d'attendre moins d'assistance de ses mains que des ouvrages de ses mains. N'espérons, mes chers frères, qu'en celui seul qui est seul tout notre bien, et cette juste et sainte confiance dans les richesses de sa miséricorde sera la féconde et infaillible source de la liberté, où nous souhaitons si passionnément de parvenir; ce sera l'échelle de notre ascension bienheureuse, plus admirable que celle de Jacob, qui nous aidera à nous élever dans le ciel avec Jésus-Christ, en n'y montant pas seulement selon l'esprit et en espérance, comme nous faisons déjà par la foi, mais selon nos corps mêmes, revêtus de gloire et vraiment libres, aussi bien que nos esprits, dans leur résurrection à l'immortalité. Et là, mes chers frères, nous lui chanterons cet hymne de triomphe dans le comble de nos biens, comme nous faisons maintenant dans le mélange de nos biens et de nos maux, qui sont également les uns et les autres autant de degrés par où nous montons à la liberté des enfants de Dieu : Vous vous êtes élevé, Seigneur, au plus haut du ciel, vous y avez amené un nombre innombrable d'esclaves affranchis, et vous leur avez distribué des richesses infinies, dont ils vous offriront à jamais l'honneur et la gloire dans le temple de votre divine majesté.

SERMON XVII

SUR SAINT FRANÇOIS D'ASSISE,

Prononcé dans l'église des Filles de Sainte-Elisabeth, près du Temple.

Confiteor tibi, Pater, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis, quoniam sic placitum fuit ante te.

Je vous rends grâces, mon Père, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et les avez révélées aux petits, parce qu'il vous a plu de tout temps qu'il advînt ainsi dans le monde (*S. Matth.*, XI).

Si nous faisons un rapport soigneux des trois vices principaux qui tirent leur source du péché, qui sont l'orgueil, l'avarice et la déshonnêteté, *Quidquid est in mundo*, dit saint Jean, *aut est superbia vitæ, aut concupiscentia oculorum, aut concupiscentia carnis* (I *S. Joan.*, II, 16), nous connaîtrons facilement que celui de ces trois vices qui fait le plus de résistance à la grâce, c'est l'orgueil. Aussi a-ce été le dessein de Jésus-Christ de nous apprendre cette vérité dans l'Evangile de ce jour; car écoutez ce qu'il a dit, en s'adressant aux Galiléens : O Capharnaum, dit-il, qui t'élèves jusqu'au ciel, ne seras-tu point abaissée jusqu'au fond de l'abîme? Voilà, chrétiens, le symbole et le caractère de l'orgueil, comme il est écrit : O superbe, qui t'élèves, ne seras-tu point humilié? O Capharnaum, ajoute le Seigneur, si j'eusse fait dans Tyr et dans Sidon les merveilles que j'ai faites dans l'enceinte de tes murs, il y a longtemps qu'elles se seraient converties de sac et de cendre pour expier leurs rébellions. Voilà la marque des avares dans les Tyriens et les Sidoniens, comme il est écrit : On t'a vue toujours remplie des négociateurs de Sidon (*Is.*, XXIII, 2). Et ailleurs : Les marchands de Tyr, qui égalent les rois en richesses (*Ibid.*, 8) et qui se font nommer en tous les lieux de la terre. O Capharnaum, ajoute encore Jésus-Christ, je te proteste, en vérité, que les hommes de Gomorrhe recevront un plus doux traitement qu'il ne te sera fait au dernier jour. Voilà l'image des impudiques dans les Gomorrhéens. Si donc Jésus-Christ a préféré aux Galiléens, qui représentent les superbes, les Sidoniens et les Tyriens, qui désignent les avares, et le peuple de Gomorrhe, qui signifie les impudiques, qu'a-t-il voulu nous faire entendre par

là, chrétiens, sinon que, de tous les vices, l'orgueil est le plus puissant et le plus capital adversaire de la foi? Mais comme l'orgueil peut naître de plusieurs causes différentes, le Fils de Dieu entend parler surtout de celui qui vient de la science et de la force de l'esprit, et c'est pour cela qu'il ajoute ensuite : Je vous rends grâces, ô mon Père, de ce que vous cachez ces choses aux sages et aux prudents, et les révélez aux petits. De là je prends occasion, mes sœurs, de diviser ce discours en trois parties principales : nous ferons voir en la première que l'ennemi le plus formidable de la grâce, c'est l'orgueil, parce que telle est la nature de ce vice. Nous prouverons en la seconde cette même vérité, parce que Dieu a voulu de toute éternité qu'il advînt ainsi dans son Eglise : *Quoniam, Pater, sic placitum fuit ante te.* Et en la troisième, nous rapporterons quelques moyens particuliers pour nous défendre de ce vice, où nous verrons aussi combien rare et excellent est le mérite de l'admirable saint François, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, et quels motifs l'ont porté à faire la guerre aux autres vices par intervalles et par reprises, et à employer au contraire toute la suite de sa vie, ou à s'armer ou à combattre contre l'orgueil. Mais, pour ne point imiter ces orgueilleux savants dont nous détestons l'impiété, ayons recours à la grâce et à la lumière du Saint-Esprit, par l'entremise de la Vierge-Mère, en lui disant, avec confiance et avec humilité : *Ave, Maria.*

Pour donc commencer par la définition du vice dont j'entreprends de vous faire voir la difformité, je dis, chrétiens, que l'orgueil n'est autre chose qu'un désir ou une opinion que nous avons d'exceller en quelque perfection, non pas en regardant cette perfection comme un don de Dieu et de sa grâce, mais comme un fruit et comme un ouvrage de nos forces naturelles. Or que l'orgueil, ainsi défini, soit de sa nature le plus dangereux ennemi de l'Evangile, il est aisé de le justifier par trois raisons qui paraissent sans réplique. La première est, qu'au lieu que les autres vices, l'incontinence et l'avarice, vont toujours en diminuant, l'orgueil, au contraire, a coutume d'augmenter sans cesse et de se roidir continuellement contre la foi avec plus de force et de violence jusqu'à la dernière extrémité de la vieillesse.

Donnons la preuve de cette vérité par induction et par degrés. Quant aux affections et aux cupidités sensuelles, quelque ardentes qu'elles soient dans notre cœur, nous savons tous par une expérience perpétuelle, qu'elles se refroidissent au moins avec l'âge, qu'elles tombent insensiblement sous le joug de la raison, et nous laissent bien souvent une entière liberté de nous assujettir à Dieu ; mais supposé que la convoitise des plaisirs sensuels aille toujours en diminuant dans le cours de l'âge, considérons s'il en est de même de celle des biens.

On pourrait penser que le nombre des années, que la vieillesse fortifie plutôt qu'elle n'affaiblit la cupidité déréglée des avares, mais si nous examinons de près la disposition véritable des vieillards, nous connaîtrons facilement qu'ils sont moins avides de biens par un principe d'avarice que par un mouvement d'orgueil, et par un désir de se rendre nécessaires et vénérables dans la société civile par l'abondance de leurs richesses. Et c'est d'eux aussi que nous pouvons dire avec le Prophète, qu'ils mettent leur gloire et leur honneur dans la superfluité et dans le nombre de leurs trésors : *In multitudine divitiarum suarum gloriantur* (*Psal.* XLVIII, 7). Et en effet, comme le besoin des biens temporels diminue avec la vie qui doit subsister par le secours de ces mêmes biens, il faut aussi que le soin d'en acquérir se relâche à proportion, et que, cédant peu à peu aux mouvements des inspirations divines, il donne enfin lieu à la recherche d'un trésor incorruptible que la tigne ne ronge point, et que les voleurs ne nous peuvent enlever, dit le Fils de Dieu : *Thesaurizate vobis thesauros in cœlo, ubi neque ærugo neque tinea demolitur, et ubi fures non effodiunt neque furantur* (*S. Matth.*, VI, 20).

Que si l'amour des richesses et des voluptés sensuelles, comme on vient de voir, se refroidit dans nos cœurs avec le temps et à mesure que nous avançons dans l'âge, on ne peut pas dire la même chose de l'orgueil, et surtout, chrétiens, de l'orgueil que nous donnent le savoir et les lumières de l'esprit; car s'il est certain que les avantages de l'esprit, soit naturels ou acquis, prennent toujours de nouveaux accroissements, ou par l'étude ou par l'expérience que l'âge a coutume de nous apporter, il s'ensuit de là que la présomption des sages ou prudents du siècle prend toujours de nouvelles forces et une nouvelle pâture qui la fait monter à un plus haut degré d'élévation et de vigueur. L'arrogance des superbes, dit David, fait toujours de nouveaux progrès et va toujours en augmentant : *Superbia eorum ascendit semper* (*Ps.* LXXIII, 23). Aussi voyons-nous, chères âmes, que Dieu voulant mortifier et rabaisser l'enflure des vieillards, les menace en sa parole de les priver de la sagesse comme du bien qui leur est le plus précieux, et dont ils tirent incomparablement plus de gloire que des dignités et des richesses de ce siècle : et en voici la preuve indubitable.

Comme ils possèdent avec plus de sûreté la prudence que leurs trésors, et que d'ailleurs il leur est aisé de faire part à tous les hommes des lumières de leur sagesse, dont ils ne perdent rien en la répandant; au lieu, qu'au contraire, ils ne peuvent appeler que peu de personnes au partage de leurs biens, qui dépérissent par les largesses qu'ils en font : de là vient qu'ils tirent bien plus de vanité de leur savoir que de leurs richesses; de leur savoir, dont la possession est ferme et assurée, et dont ils peuvent aussi faire part indifféremment à tous les hommes, sans en rien perdre pour eux-mêmes, que de leurs biens qu'ils n'ignorent pas être sujets aux accidents de la fortune, et qui se consumant à mesure qu'ils les communiquent

à ceux qui en ont besoin, ne peuvent, par conséquent, être distribués qu'à peu de gens; et c'est aussi pour cela qu'ils se considèrent d'ordinaire comme dignes d'un respect tout particulier, et comme ayant droit en quelque manière de régner sur les autres hommes, et de les conduire par les lumières de leur sagesse. Que la prudence sied bien à ceux que l'âge a blanchis, dit le Sage, l'expérience qu'ils ont acquise est comme un diadème brillant qui les fait régner en ce monde : *Quam speciosum*, dit-il (*Ecclesiast.*, XXV, 6), *canitiei judicium ! Corona senum multa peritia* (*Ibid.*, 8).

Si donc, chrétiens, il est manifeste que, tout au rebours des autres vices, qui se tempèrent avec l'âge, la présomption du savoir va toujours en s'élevant et en se fortifiant contre la foi, nous devons-nous étonner si c'est surtout cette présomption abominable qui nous révolte le plus contre Dieu, qui nous aveugle le plus dans la recherche des divins mystères, et qui nous donne enfin la témérité de rejeter comme absurde ou impossible ce que nous devrions adorer comme caché dans le secret des conseils de Dieu, et comme infiniment au-dessus de la portée de l'intelligence humaine et naturelle? *Confiteor tibi, Pater, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.*

Et ainsi voilà la première raison qui fait que l'Evangile et la foi chrétienne trouvent plus de résistance dans l'enflure des superbes, que dans la sordide avidité des avares et dans l'infâme brutalité des voluptueux. C'est, chrétiens, qu'au lieu que les autres vices s'affaiblissent et rabattent toujours avec le temps quelque degré de leur violence, la vanité, tout au contraire, va toujours en s'élevant et en se fortifiant contre les principes de la foi : *Superbia eorum ascendit semper.* Et voulons-nous voir une marque bien sensible de cette vérité dans l'admirable saint François, dont nous solennisons la fête?

Certes, mes sœurs, on observe dans le cours et dans le progrès de sa vie toute sainte, qu'au lieu qu'il triompha de l'avarice tout d'un coup en renonçant généralement à tous ses biens, et qu'il s'appliquait en de certains temps à mortifier les convoitises de sa chair, il travaillait au contraire incessamment et sans relâche à dompter en son esprit les soulèvements de l'orgueil, comme le jugeant le plus dangereux et le plus rebelle ennemi de Dieu, et le sujet le plus nécessaire de la vigilance et du combat spirituel des saints, dans les tentations attachées à la faiblesse et aux dangers de la vie de ce siècle. Car il savait, mes chères sœurs, et c'est la seconde raison qui nous fait connaître que l'orgueil est le plus mortel et le plus invincible adversaire de notre foi ; il savait, dis-je, que nos autres affections ne guérissent pas seulement par la longueur et par le nombre des années, et dans la froide langueur de la vieillesse, mais qu'elles acquièrent encore une plus pleine et plus parfaite guérison dans les approches et dans le moment effroyable de la mort. Car en cette triste occasion de nous séparer de ce monde passager, en quelque état et en quelque âge que nous le quittions, il ne nous est pas malaisé de concevoir du mépris et de la haine pour ses plaisirs, pour ses dignités, pour ses richesses et pour tout ce qu'il y a de faux biens qui nous ont trompés si malheureusement et si longtemps, et qui ne peuvent enfin nous exempter de cette cruelle nécessité de mourir. Hélas! disent-ils dans l'Ecriture sainte (*Sap.*, V, 9, 10), toutes ces choses ont passé comme un nuage et comme une ombre, comme un courrier qui se dérobe aussitôt à notre vue, et comme un navire qui ne laisse aucun vestige de sa course dans la mer. Mais il en est tout autrement de l'orgueil, puisque dans le temps que la mort approche, au lieu que les autres passions s'éteignent ou s'attiédissent, l'orgueil s'augmente, au contraire, agit et s'embrase dans le cœur humain avec plus de violence. Et en voici deux raisons claires et indubitables.

La première est, qu'en quelque extrémité de bassesse ou d'infirmité que nous nous trouvions, nous conservons toujours tout entière l'estime de nous-mêmes après avoir perdu l'estime et le goût de tous les biens qui sont hors de nous, et qui échappent de nos mains. Et la seconde est, que, dans l'obscurité et dans l'incertitude où sont les mourants de leur condition future, soit de leur salut ou de leur perte, ils sont tentés de chercher tous les moyens imaginables de se rassurer contre ce doute, et de se délivrer du trouble intérieur dont il agite leur conscience; et comme ils pensent ne pouvoir s'en dégager que par l'une de ces deux voies, ou en se confiant témérairement aux paroles de l'Evangile qui promettent la vie éternelle à nos bonnes œuvres, ou en n'ajoutant pas une ferme foi à la vérité du même Evangile, qui menace nos mauvaises œuvres d'une éternelle damnation; le démon, alors, ne manque pas de leur inspirer des sentiments de présomption et d'orgueil, en les portant ou à présumer de la sainteté de leur vie passée, ou à former des doutes sur la vérité des mystères de leur foi, en les soumettant aux fausses lumières de leur raison. Et ainsi il paraît que l'orgueil est une flamme qui s'allume dans le temps même que nos sens et notre vie s'éteignent. C'est un feu qui, trouvant sa pâture dans les lumières de l'esprit, garde son éclat et sa force pendant que nos corps s'affaiblissent et se convertissent en poussière : c'est le plus fidèle et le plus utile ministre de Satan, c'est le dernier et le plus puissant ressort, dont il s'efforce d'ébranler la fidélité des justes; et c'est aussi ce qui a fait dire aux saints martyrs et aux véritables serviteurs de Dieu qui se préparaient à sortir de cette vie dans sa paix et dans son amour : Nous ne craignons point de mourir, pourvu, Seigneur, que nous le fassions avec un cœur humble et tout rempli de la simplicité de vos enfants : *Moriamur*, disaient-ils, *in simplicitate nostra* (I *Macch.*, II, 37).

Mais l'orgueil n'est pas seulement le plus

capital et plus redoutable ennemi de notre foi, parce qu'il va toujours en croissant, et qu'il paraît dans le comble de sa force à l'heure de la mort, mais parce qu'il est certainement de tous les vices le plus irrémédiable et plus difficile à corriger; et en voici une preuve constante et sans réplique. Il est sans doute que les passions naturelles de l'âme, qui nous portent à la recherche ou du bien ou des plaisirs, ne deviennent criminelles que lorsqu'elles passent dans l'extrémité et dans l'excès; d'où vient que la raison et la loi de Dieu nous commandent de les régler et non de les éteindre, et nous obligent plutôt à les retenir dans certaines bornes qu'à les détruire et à les étouffer entièrement. Et c'est en ce sens, comme les Pères nous l'enseignent, qu'il nous est permis de passer au moins par les richesses et par les joies de ce siècle, en les rapportant continuellement à Dieu qui nous les donne, et dans lequel seul toutes nos pensées et tous nos désirs doivent s'arrêter comme en leur suprême et dernière fin. Mais il s'en faut bien qu'il en soit de même de l'honneur et de la gloire, puisque c'est un bien dont la propriété n'appartient qu'à Dieu, et dont il déclare ne vouloir entrer en aucun partage avec sa créature, se le réservant tout entier comme un tribut de son souverain empire et comme une hostie consacrée à sa divinité. Qu'as-tu, dit saint Paul, que tu n'aies reçu? et si tu l'a reçu, de quoi te peux-tu glorifier? *Quid habes quod non accepisti? si autem accepisti, ut quid gloriaris quasi non acceperis* (I *Cor.*, IV, 7)?

Le fondement et la racine de cette vérité qui est que nous devons entièrement abolir en nous le désir de l'excellence, de la louange et de la gloire, au lieu qu'au contraire il suffit de modérer et de réduire à la médiocrité le désir des biens est des plaisirs, et que les biens et les plaisirs étant d'eux-mêmes indifférents, on peut en user légitimement jusqu'à un certain point et un certain degré, en les rapportant, comme nous l'avons déjà dit, à Dieu, comme à leur principe ou à leur fin; mais, au contraire, la gloire ou la louange que les hommes s'attribuent, étant d'elle-même illégitime et injurieuse au Fils de Dieu, qui se l'est acquise tout entière en faisant tout, comme il fait en toutes choses par sa grâce et par la vertu de son esprit, de nous en vouloir approprier une partie, c'est nous approprier une partie de ce qui lui est dû solidairement et sans division, et c'est prétendre avoir part à un trésor, qu'il s'est réservé comme un droit d'aînesse et comme un préciput dans l'héritage de son Père, en qualité non-seulement de Fils aîné de toute créature selon la grâce et dans le temps, mais de Fils unique engendré de Dieu avant tous les siècles, et de Verbe né de l'essence même de sa divinité.

Et de vrai, chrétiens, dans tous les mouvements et dans toutes les actions de notre vie, comme il est certain que nous agissons par le principe d'un amour, qui est l'amour de Dieu ou l'amour du monde, ce que nous faisons par le principe de l'amour du monde étant illicite et corrompu, que pouvons-nous nous en promettre que de l'infamie et de la honte? Et ce que nous faisons par le mouvement de l'amour de Dieu, étant gravé dans nos cœurs par l'impression de son Esprit saint qui les ploie comme il veut, qui ne voit de là que toute la louange doit en revenir à celui qui en est la source, le principal et le souverain auteur, et qui fait tout désormais en toutes choses pour l'exaltation unique du nom qu'il a reçu par-dessus tout nom, et qui fait confesser, dit l'Apôtre, à toute langue que le Sauveur de nos âmes est en la gloire et en la majesté de Dieu son Père : *Et omnis lingua confiteatur quia Dominus Jesus Christus est in gloria Dei Patris* (*Philipp.*, II, 11). C'est-à-dire qu'il s'est assis et qu'il repose à la droite de son Père, pour recevoir de ce divin trône toute la gloire de nos œuvres, comme il rapporte aussi de sa part à Dieu son Père, tout l'honneur de la sainteté des siennes. Et pourquoi cela, chères âmes? Afin que, comme ce divin Sauveur ne se glorifie qu'en son Père, toute créature et toute langue ne se glorifie qu'au Sauveur.

La religion donc, ou la piété chrétienne n'étant autre chose proprement qu'une profession de nous servir avec sobriété des plaisirs et des richesses, et de renoncer entièrement à la louange et à la gloire (1) qui est toute due à celui seul qui opère tout en toutes choses, apprenez de là, je vous supplie, à quel point le joug de la foi chrétienne est un joug fâcheux et insupportable aux esprits superbes et aux amateurs de la vanité de leurs pensées et de leurs raisonnements, dont l'Apôtre dit : *Evanuerunt in cogitationibus suis* (*Rom.*, I, 21). Et au contraire, représentez-vous une âme vraiment humble devant Dieu, toute brisée et toute anéantie en elle-même, toute tremblante dans la vue de sa corruption et de la nécessité funeste où elle est née, de pécher et de périr éternellement, à moins que Dieu ne lui eût envoyé un médiateur qui pût la sauver d'une malédiction si étrange; quelle nouvelle plus agréable peut-on lui annoncer, en cet état-là, que la nouvelle d'un libérateur qui doit la tirer de cet abîme de misères? Oui, de ce miséricordieux Sauveur,, qui en considérant tout le vieil homme et tout ce qui naît avec nous comme une masse de péchés, d'abominations et de souillures, produit de ce fonds de malédiction et d'iniquité, comme il a produit le monde du néant, sa nouvelle créature, en lui imprimant les premiers traits de sa charité; car il ne porte pas régulièrement, tout d'un coup, ce divin amour à sa perfection, mais peu à peu et par degrés, en unissant, comme dit saint Paul, les prémices de sa grâce avec les restes du péché, d'où il se forme un combat secret et perpétuel entre ces prémices de salut et ces restes de damnation, pour avancer l'accomplissement des

(1) L'on entend ici par le mot de *gloire* celle qui est fondée sur un bien véritablement propre, et non reçu, auquel sens il est manifeste que la gloire n'appartient qu'à Dieu, et non aux hommes.

premiers fruits de l'Esprit-Saint, par la résistance et par la diminution de ces reliques malheureuses de l'esprit du monde et de Satan. Et c'est de cette sorte qu'il conduit l'ouvrage de l'humiliation de ses élus, en les portant à lui rendre grâces de ce qu'ils ont déjà reçu, et à lui demander la continuation de son secours pour acquérir ce qui leur manque, et qu'il n'a pas encore jugé nécessaire de leur donner; et dans la vue d'une conduite si divine, il nous donne lieu de nous humilier devant sa face, puisqu'il paraît agir avec nous avec d'autant plus de miséricorde en nous accordant quelques-unes de ses grâces, qu'il paraît agir avec justice en nous refusant les autres et en nous obligeant à mêler sans cesse la reconnaissance des biens qu'il nous fait avec la douleur et le repentir des maux que nous faisons, et à recevoir de sa main avec patience ceux qu'il nous envoie, en les regardant comme un juste fruit et une juste peine de ceux où il permet que nous tombions. Et pourquoi cela, mes chers frères? Pour arracher, dans la vue continuelle de ceux que nous souffrons en expiation de ceux que nous faisons, toutes les racines d'orgueil et d'amour-propre qui peuvent rester au fond de notre cœur. En même temps il nous humilie encore envers le prochain en nous portant à souffrir, avec pitié et avec amour, les ordinaires effets de sa malice ou de sa faiblesse par le sentiment et par l'expérience de la nôtre propre, de la même sorte qu'il a supporté, comme dit saint Paul, nos infirmités par la considération des siennes : *Non habemus pontificem, qui non possit compati infirmitatibus nostris, sed tentatum per omnia* (*Hebr.*, IV, 15).

Et ainsi, chrétiens, vous voyez bien évidemment que l'humilité est la vertu seule qui nous doit ouvrir le cœur pour y faire entrer le Fils de Dieu, et y établir la royauté qu'il doit exercer en toutes choses, par la puissance de son Père. Et en effet, comme l'orgueil et le souverain orgueil, qui est le désir abominable de nous égaler à Dieu, nous ferma les yeux dans le paradis, *Sicut dii eritis*, n'était-il pas raisonnable ensuite que l'humilité nous les ouvrît, et qu'elle nous fît voir le Libérateur que les Juifs n'avaient pu voir dans l'aveuglement de leur insolence et de leur rébellion? Et ainsi, ceux qui osaient se flatter d'être les seuls justes sur la terre, les guides des aveugles, les maîtres des ignorants, ceux dont toute la vie n'était plus qu'un faste et un luxe spirituel, s'il faut ainsi dire, et qui changeaient les bienfaits de Dieu en occasion de vanité, comment eussent-ils, en cet état-là, entendu la voix de cet humble Maître, qui n'était venu que pour le salut des petits du monde, et qui réduisait toute sa doctrine à une leçon d'humilité? *Discite a me*, nous dit-il, *quia mitis sum et humilis corde* (*S. Matth.*, XI, 29) : oui, mes sœurs, de cet humble maître, dont le seul but a toujours été de nous inspirer une sainte joie d'être vides de nous-mêmes, et de n'être rien aux yeux de Dieu; au lieu qu'au contraire, la pente la plus forte de notre nature corrompue est de nous porter à nous élever et à nous glorifier généralement en toutes choses, jusqu'au mépris, disent les Pères, et jusqu'au ravalement de Dieu, *usque ad contemptum Dei*.

Certes, mes sœurs, à moins que Dieu, par sa grâce, ne nous rende ses enfants, de sujets et d'esclaves du péché que nous sommes naturellement, c'est ici le joug le plus pesant et le plus dur que l'Evangile nous impose; c'est ici la lice et le champ où le commun ennemi livre de plus rudes et plus dangereux assauts à la conscience des élus de Dieu; car au lieu que nous vivons passionnément amoureux de l'indépendance et de la liberté, et que nous nous persuadons facilement que nous naissons capables de nous conserver et de nous gouverner nous-mêmes, la doctrine de l'Evangile nous enseigne, tout au contraire, que nous ne pouvons ni produire, ni connaître aucune chose de nous-mêmes : *Non sumus sufficientes cogitare aliquid ex nobis quasi ex nobis* (II *Cor.*, II, 5); que c'est par la grâce de Dieu que nous jouissons de la vie, de l'intelligence, du mouvement et de l'être, *In quo vivimus, movemur, et sumus* (*Act.*, XVII, 28); et en mettant au néant toute la matière de notre orgueil, elle nous tient perpétuellement soumis à la puissance et à la conduite de Dieu seul.

Retenez donc bien, s'il vous plaît, mes chères sœurs, ce troisième fondement de la vérité que nous enseignons; et ce fondement est, comme nous l'avons déjà dit assez souvent, que de toutes les passions et de toutes les infirmités de l'âme, la plus difficile à guérir est celle de l'orgueil, parce qu'il faut l'effacer entièrement pour la guérir entièrement; au lieu qu'il suffit, pour guérir les autres, de les réprimer et de les ranger dans une juste médiocrité, comme est, par exemple, de vouloir acquérir du bien pour subvenir aux nécessités ordinaires de la vie, ou de nous engager dans le mariage, pour la conservation du genre humain. Et en effet, pour vous faire voir l'obstination indomptable de ce vice, et qu'il en demeure toujours quelque teinture et quelque légère impression dans notre cœur, où voyons-nous des fidèles si humiliés et si convaincus de leur propre indignité, qu'ils ne présument jamais de leur sagesse ou de l'innocence de leurs mœurs, et qu'ils ne se préfèrent jamais à leur prochain, toutes les fois qu'il se laisse aller aux convoitises de la chair, et qu'il paraît en cela plus criminel que les autres hommes? Mais, ô vous, qui jugez et condamnez si fièrement votre frère, savez-vous bien si Dieu lui a donné une grâce aussi puissante et aussi efficace que celle qu'il lui a plu de vous accorder? savez-vous bien que si le bras de Dieu l'eût soutenu comme vous, il serait encore debout, et marcherait comme vous? ou savez-vous bien que si Dieu, par son secours, ne vous eût appuyé plus fortement que le pécheur que vous condamnez, vous auriez ployé sous le faix de votre infirmité, et seriez tombé comme lui? Aussi a-

ce été la pensée perpétuelle de l'admirable saint François. C'est le fondement qu'il a toujours pris pour s'établir dans une solide humilité ; c'est le motif du combat qu'il a rendu, toutes les heures de sa vie, contre ce mortel adversaire de sa foi. En vérité, disait-il à tout moment, il n'y a point d'homme sur la terre, pour abandonné qu'il soit à l'ordure et au péché, qui n'eût été plus fidèle à Dieu que je ne suis, s'il lui avait plu de le prévenir des mêmes aides et des mêmes lumières de son esprit, dont il a la miséricorde de m'accompagner incessamment.

O digne disciple de l'Evangile! car, en effet, mes chères sœurs, qui se fût jamais persuadé que les brigands de Sidon et les monstres de Gomorrhe eussent eu droit de se comparer au saint peuple d'Israël, aux enfants de la promesse, aux héritiers du salut? Et nous voyons néanmoins que Jésus-Christ a condamné beaucoup moins sévèrement la brutalité et les brigandages de ces païens, que la présomption hypocrite et l'orgueil caché du peuple juif. En vérité, dit le Fils de Dieu, je vous proteste que les habitants de Sodome et de Gomorrhe recevront un plus doux traitement que cette nation orgueilleuse et rebelle, lorsque Dieu viendra juger les vivants et les morts. Où nous devons remarquer, mes chères sœurs, que Notre-Seigneur Jésus-Christ ne regardait pas seulement la révolte apparente des Hébreux et le refus extérieur qu'ils faisaient de se soumettre à la parole de son Evangile; mais qu'il envisageait bien plutôt la corruption invisible et envieillie que la plaie de l'orgueil avait formée dans leur cœur, et dont ils rendirent enfin un témoignage sensible et indubitable, en rejetant la prédication de l'Evangile, et en refusant le remède salutaire que leur apportait ce céleste médecin.

Certainement, mes sœurs, plus je pense à ce mystère, et plus il me semble profond et redoutable ; car, à considérer d'une part le débordement étrange des cupidités charnelles, et la profession ouverte de l'ignorance de Dieu qui régnait parmi ces païens ; et à regarder d'autre part la piété zélée et la chaste sobriété qui reluisait dans les mœurs du peuple juif, qui n'eût détesté ces païens en comparaison de ces religieux et de ces zélés serviteurs de Dieu, et qui n'eût jugé, soit des Tyriens et des Sidoniens, soit des citoyens de Sodome et de Gomorrhe, que c'étaient des vases de malédiction et de colère; et des enfants d'Israël au contraire, que c'étaient des enfants et des vaisseaux, comme dit l'Apôtre, préparés pour la jouissance de la gloire? Et Jésus-Christ néanmoins, pénétrant par son esprit dans les ténèbres et dans les replis les plus cachés de leurs âmes, vient nous déclarer aujourd'hui qu'il les trouvait dans un état si déplorable, que Tyr, Sidon, Sodome et Gomorrhe étaient beaucoup plus susceptibles qu'eux des lumières de sa grâce, et que ces villes, toutes païennes et toutes pleines d'abominations et de crimes, eussent embrassé son Evangile, s'il y eût fait les mêmes miracles qu'il venait de faire en celles d'Israël : *Si in Sodoma, si in Tyro et Sidone factæ fuissent virtutes, quæ factæ sunt in te, olim in cilicio et cinere pœnitentiam egissent.*

Si donc, mes sœurs, selon la doctrine du Sauveur et celle du grand saint dont nous solennisons la fête, toute la diversité du vice et de vertu qui se rencontre dans nos mœurs prend son principe et sa mesure de la différence et de l'inégalité des grâces dont il plaît à Dieu de nous faire part en ce monde, toutes les fois que nous nous portons à nous préférer à nos frères, comme nous faisons pour l'ordinaire, ou en sagesse ou en sainteté, que témoignons-nous en cela sinon que le mystère du règne de la grâce nous est encore inconnu, que nous attribuons en effet la pureté et le mérite de nos œuvres à nos forces naturelles, et que nous avons la témérité, ou pour mieux dire l'impiété, de nous glorifier au bras de notre chair, comme parle l'Ecriture, au lieu de nous glorifier dans le seule aide et la seule vertu du bras de notre Dieu? Mais la vertu de ce bras divin et tout-puissant est reconnue de peu de personnes, et nous pouvons dire raisonnablement avec le prophète. *Brachium Domini cui revelatum est* (*Isa.*, LIII, 1)?

L'orgueil, avons-nous dit, est un désir ou une opinion que nous avons d'exceller en quelque perfection, non par un bienfait particulier de Dieu, mais par nous-mêmes et par la suffisance de notre sens et de notre propre volonté : or, cela posé, mes chères sœurs, combien pensez-vous qu'il y en ait encore parmi ceux mêmes qui ont fait divorce avec le monde et à qui Dieu a inspiré le désir de renoncer une seconde fois aux vanités et aux consolations du siècle, qui ne laissent pas de garder au fond du cœur cette pensée si peu religieuse et si peu chrétienne, d'être bien plus éclairés et plus avancés dans les voies de Dieu, que ceux qui vivent encore dans le trouble et dans les engagements d'une condition séculière, mais que Dieu peut-être, dans le secret de son conseil éternel, a déjà marqués du caractère et du sceau de ses élus? Et que témoigne donc ce désordre, je vous prie, sinon que de toutes les passions humaines celle de l'orgueil est la plus rebelle, la plus enracinée et la plus ineffaçable de nos cœurs, puisqu'en effet elle peut régner et règne même dans les lieux les plus éloignés et plus exempts de la contagion du siècle, et qu'elle fait encore habiter en quelque sorte au milieu du monde ceux qui pensent l'avoir abandonné?

Concluons donc, chères âmes, en abrégeant ce premier point de notre discours, que, suivant les règles et les instructions de notre souverain Maître qui a préféré l'avarice des Tyriens et les ordures de Gomorrhe à l'arrogance des Galiléens, que de tous les vices le plus ennemi de l'Evangile c'est l'orgueil, parce qu'il augmente sans cesse, parce qu'à l'heure de la mort il demeure seul pour combattre notre foi, et parce qu'enfin de tous les restes du péché, c'est sans contredit

le plus difficile à surmonter et à arracher du fond de notre cœur. Passons maintenant à la preuve du second point, où nous devons justifier la même vérité par des raisons prises de la part de Dieu et de la profondeur de ses jugements.

Cette vérité, messieurs, est que l'orgueil des savants du siècle est une maladie de l'âme qui les rend stupides et incapables des lumières de la foi. Et pourquoi cela, mes chers frères ? parce que Dieu le veut ainsi, par un secret de sa justice et de sa miséricorde envers les hommes. Il ne faut point chercher la preuve de cette adorable volonté de Dieu hors l'Evangile, que j'interprète aujourd'hui. Je vous rends grâces, ô mon Père, dit le Sauveur, de ce que vous avez caché ces choses aux savants, et les avez révélées aux petits, parce que ç'a été votre bon plaisir qu'il advînt ainsi dans le monde.

Or il a permis ou voulu que la doctrine de son Evangile fût obscure aux sages et intelligible aux ignorants, pour nous en faire tirer deux avantages principaux. Le premier est l'affermissement de notre foi, et l'autre la promptitude et la facilité de notre obéissance. En effet, s'il eût distribué les dons de sa grâce selon la mesure de nos connaissances ou de nos lumières naturelles, on eût sans doute regardé la doctrine du Sauveur, comme pouvant être une pure production de la philosophie ou de la raison humaine : et si son Eglise n'eût été formée que de philosophes ou de gens d'Etat, on eût attribué la persuasion toute spirituelle de leur foi, à la naturelle vivacité de leur esprit, et la constance de leur martyre, à la force de leur raison plutôt qu'à un secours tout particulier de Dieu, qui nous éclaire dans la foi et nous fortifie dans le martyre.

Il a donc fallu que, dans l'économie et dans l'ordre de la grâce, Dieu tenant une conduite et un ordre tout contraires à celui de la nature, aveuglât les philosophes et illuminât les ignorants pour nous montrer en cela que notre foi était un ouvrage de sa main, et que ce n'était ni esprit ni science, mais son bras seul, selon le langage des Ecritures saintes, qui nous révélait la vérité de sa parole, *Brachium Domini cui revelatum est!* Remarquez, mes frères, dit saint Paul aux fidèles de Corinthe (I *Cor.*, I, 26), que parmi vous il y a peu de doctes et de gens de qualité, et Dieu le veut ainsi, pour nous ôter désormais toute matière de nous glorifier devant sa face, *Ut qui gloriatur, in Domino glorietur.* Cela veut dire, messieurs, afin que dans l'ouvrage du salut des hommes, il ne parût aucun mélange de l'industrie des hommes, et que tout y fût appuyé sur la sagesse et sur la puissance de Dieu seul. *Ut fides vestra*, dit l'Apôtre, *non sit in sapientia hominum, sed in virtute Dei* (*Ibid.* II, 5). Et cette sagesse et cette vertu de Dieu n'est autre chose que Jésus-Christ même, qui en renferme substantiellement, selon l'Apôtre, toute sa plénitude en sa personne divine : *Nos autem prædicamus Christum crucifixum, Dei sapientiam et Dei virtutem.* Et par quelles preuves établissez-vous, divin apôtre, la mission extraordinaire de cet Homme-Dieu, que vous annoncez aux Juifs et aux gentils ? Non par des arguments, nous dira-t-il, empruntés de l'éloquence ou du raisonnement des hommes, mais par un parfait accomplissement des prophéties qui l'avaient prédit avant plusieurs siècles, et par l'évidence des divers miracles qu'il a faits, et que nous faisons tous les jours nous-mêmes en témoignage de la vérité et de la sainteté de sa doctrine : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostentione spiritus et virtutis* (*Ibid.*, 4).

Que s'il est vrai, comme il est sans doute, que Dieu se plaît à confondre la subtilité des sages en leur cachant les vérités de son Evangile, et à faire éclater au contraire sa vertu dans la docilité des humbles en leur révélant ces mêmes vérités, est-il juste après cela que notre foi tremble, que ses pas chancellent, *Pene effusi sunt gressus mei*, et qu'elle dise dans ce tremblement : D'où peut venir que ce menu peuple croit et que ce philosophe ne croit pas? D'où vient que Dieu a voulu ouvrir le cœur à cette simple femme, à cette marchande de la ville de Philippes, *Et aperuit Dominus cor Lydiæ* (*Act.*, XVI, 14), et qu'au contraire il n'a pas voulu l'ouvrir aux magistrats ni aux gouverneurs de la même ville ? Dieu nous préserve, mes chères sœurs, d'une tentation si dangereuse ! Ne vaut-il pas mieux nous représenter en ces occasions, que par un mystère aussi juste que terrible, Dieu ne veut pas éclairer cette foule de superbes qui attribueraient à leur propre sens les œuvres de son esprit, et obscurciraient par leur ingrate vanité le discernement miséricordieux qu'il fait, quand il veut, des vases de sa grâce en les emmenant à la connaissance de son nom? Votre vocation à la foi et votre foi même ne vient point de vous, dit saint Paul, c'est un pur don de votre Dieu : *Non ex vobis, donum enim Dei est; non ex operibus, ut ne quis glorietur* (*Ephes.*, II, 8, 9).

Ce principe donc supposé comme constant et fondamental en la religion chrétienne, que Dieu n'imprime jamais une foi vive, sincère et salutaire que dans les esprits qui veulent bien s'abandonner à la direction du sien, et qui consentent avec joie que sa foi domine souverainement sur leur raison, que reste-t-il, je vous prie, mes chers frères, que de nous soumettre de tout notre cœur à une si douce et si noble servitude, et à l'aimable joug dont il dit lui-même dans notre Evangile : Le joug que je viens vous imposer est plein de douceur, et la loi nouvelle dont je vous charge est un poids léger à ceux qui le portent avec amour : *Jugum meum suave est, et onus meum leve* (*S. Matth.*, XI, 30).

C'est le royaume, c'est l'empire que l'Apôtre nous décrit en ces paroles : Béni soit le Dieu tout-puissant qui a daigné nous tirer de l'esclavage des ténèbres pour nous transférer sous le doux empire de la charité de son saint Fils : *Qui eripuit nos de potestate tenebrarum et transtulit in regnum Filii dilectionis suæ* (*Coloss.*, I, 13). Et de vrai, chrétiens, qui ne bénirait à toute heure ce Seigneur miséricor-

dieux de ce qu'il lui a plu de nous révéler, par la bonté même de son Fils unique, une doctrine si divine, un Evangile qui nous offre une éternité de gloire, et qui, ayant su persuader le monde malgré toutes les règles et toutes les vues de la philosophie et de la raison humaine, ne peut avoir de principe que la force et la sagesse de Dieu seul : *Ut fides vestra non sit in sapientia hominum, sed in virtute Dei.*

Mais lorsque Dieu se plaît à confondre la révolte des prudents du siècle par la docilité des simples, il n'a pas eu seulement dessein de nous faire voir en ce mystère que ce n'est point le sens humain, mais la grâce seule qui persuade les croyants ; il nous enseigne que la même grâce qui nous illumine pour le connaître, nous échauffe aussi pour nous porter à l'observation de ses commandements: Seigneur, dit David (*Ps.* CXVIII, 33), ouvrez-moi l'entendement, et j'embrasserai votre loi et l'accomplirai de toutes les forces de mon âme.

Et de vrai, chrétiens, celui qui aurait une foi constante et assurée que c'est Dieu lui-même qui la lui donne, et qui par sa grâce veut bien le conduire dans les voies de sa justice, celui qui croirait ouïr à toute heure dans le fond de sa conscience la voix de son Dieu, qui l'enseignerait et l'instruirait de sa volonté en toutes choses, selon qu'il est écrit : Dans cette heureuse saison, ils ne s'enseigneront plus les uns les autres, mais seront tous les disciples du Seigneur, *Et erunt omnes docibiles Dei* (*Isai.*, LIV, 13 ; *S. Joan.*, VI, 45), pourrait-il bien ne pas admirer la miséricorde souveraine de ce maître domestique? pourrait-il ne pas implorer à tout moment l'appui de ce divin guide, aussi bien que sa lumière, en lui disant comme ce saint roi : Vous êtes ma force et ma lumière : *Dominus illuminatio mea et salus mea*, et ne pas courir, à l'imitation de ce même roi, dans les sentiers de ses commandements ? *In via mandatorum tuorum cucurri*, dit-il, *cum dilatasti cor meum* (*Ps.* CXVIII, 32).

Certes, chrétiens, cet heureux disciple ne serait pas seulement ravi et transporté d'une joie inénarrable en se soumettant immédiatement à la conduite de ce souverain de toutes choses, mais à celle aussi de tous ceux qu'il lui aurait donnés pour lui tenir lieu de supérieurs en ce monde, et pour l'informer en son nom et de sa part de ses saintes volontés, et il apprendrait sous la discipline de ce précepteur céleste, que quelque divers que soient les états de son Eglise et les ministres de ses saints, c'est un même esprit qui les établit, qui les partage, qui les règle et qui les accomplit en tous généralement et sans exception. Il y a plusieurs grâces, dit saint Paul, et plusieurs fonctions spirituelles parmi vous; mais c'est un même Dieu et un même esprit qui opère tout en toutes choses : *Hæc omnia operatur unus et idem Spiritus, dividens singulis prout vult.*

Et ainsi, chrétiens, soit que ce saint Maître nous appelle à servir ou à régner, à la sujétion ou à la supériorité dans son Eglise, puisqu'il nous fait tous vraiment égaux en nous distribuant le don habituel de son esprit en qualité de prince et de consommateur de notre foi, ne devons-nous pas nous réjouir et nous glorifier également de commander et d'obéir, de donner la loi et de la recevoir en possédant tous également l'unique sujet de notre gloire, qui est l'auteur même de notre foi ?

Car en effet, si la vraie dignité des enfants de Dieu, et si leur véritable honneur consiste à être unis à leur Sauveur et à suivre en toutes choses l'instinct de son esprit pour la gloire de son nom, ne s'ensuit-il pas nécessairement que la diversité des charges que nous exerçons dans cet esprit, est ordonnée seulement par le Sauveur pour l'utilité des autres, et non pour l'honneur de ceux qui les exercent, et qu'il nous a donné divers emplois dans le corps de son Eglise pour nous secourir mutuellement par la variété de nos services, et non pour avoir lieu de nous préférer les uns aux autres par l'inégalité de nos talents? L'Esprit, dit saint Paul, se manifeste et nous fait agir différemment pour l'avantage de l'Eglise : *Unicuique datur manifestatio Spiritus ad utilitatem* (1 *Cor.*, XII, 7).

Au nom de Dieu donc, âmes choisies, âmes saintes et religieuses, quelque basse et vile que soit la fonction où nous sommes appelés, témoignons toujours, par l'assiduité et par l'exactitude de nos soins, qu'elle ne peut en rien diminuer l'honneur, ni la dignité d'une conscience en qui le Sauveur a répandu toute la source de sa gloire en la revêtant de son esprit. Que si nous sommes si infirmes, et j'ose dire, si charnels, que de ressentir encore en nous-mêmes tant soit peu ou l'amour de commander, ou la répugnance d'obéir à ceux qu'il a mis au-dessus de nous, représentons-nous, à l'heure même, que nous profanons par cet orgueil le nom adorable du Sauveur, et la liberté qu'il s'est acquise de nous employer comme il lui plaît en l'assemblée de ses saints. Représentons-nous, à l'heure même, que nous nous rendons criminels d'une insolence prodigieuse en prétendant ou en aspirant à une qualité plus haute que celle d'enfants de Dieu, et en tenant au-dessous de nous ou de notre ambition démesurée, la dignité d'être éclairés et d'être remplis de l'essence même de son esprit.

Car c'est là, chrétiens, toute notre gloire d'être mus de son esprit et de vivre de sa vie ; tout ce que nous recevons ensuite, quand ce serait même la condition de ministre souverain de son Eglise, ce serait toujours pour l'utilité des autres, et non pour notre dignité que nous la recevrions. Par là vous jugez bien, mes chères sœurs, combien c'est une chose nécessaire, soit pour la confirmation de notre foi, soit pour la sollicitation de notre obéissance, que Dieu nous enseigne comme il fait en cachant son Evangile aux sages et en le révélant aux simples, que c'est l'empire de sa grâce qui fait toutes choses en nos

cœurs, soit en nous apprenant le bien, soit en nous le faisant aimer après l'avoir appris. D'où vient que David ayant dit : Faites-moi connaître vos voies, ô Seigneur, ajoute aussitôt ensuite : Gravez, Seigneur, en mon cœur la volonté de vous obéir et de me rendre fidèle observateur des préceptes de votre loi : *Inclina cor meum in testimonia tua* (*Ps.* CXVIII,36).

Mais quel est donc le moyen, me direz-vous, de nous réduire à cette bassesse et à cette petitesse des enfants de Dieu, qui nous rend capables des lumières de son Esprit? Il y en a deux essentiels et principaux. Le premier est de considérer que Dieu, nous touchant de son Esprit, ne nous retient pas seulement la main pour nous empêcher de faire le mal extérieurement, et par la crainte de la peine dont il nous menace, mais qu'il fléchit aussi notre cœur pour le porter à faire le bien intérieurement et par l'amour de la justice; car en ne le faisant qu'au dehors et aux yeux des hommes, ou par une crainte purement servile, ou par une vanité cachée sous une publique profession d'humilité, nous retombons dans la condition de l'ancien Juif, de ce Juif superbe qui se glorifie dans une apparente et inutile circoncision de la chair, et qui n'a pas encore reçu celle du cœur, dont la louange, comme dit l'Apôtre, ne vient pas des hommes, mais de Dieu : *Cujus laus non ex hominibus, sed ex Deo est* (*Rom.*, II, 29). Sachons aussi et tenons pour infaillible, mes chères sœurs, que Dieu retirant peu à peu sa main et la lumière de sa grâce de ces âmes vaines et hypocrites, permet enfin qu'elles tombent tout d'un coup en des offenses grossières et surprenantes, et qui font voir à toute l'Eglise que l'orgueil le plus dangereux est celui qui naît et qui se nourrit dans une fausse opinion de zèle, de justice et de religion; comme l'impiété la plus détestable devant Dieu est celle qui emprunte le visage de la piété.

Ce n'est pas, mes sœurs, à Dieu ne plaise, que je me figure aucune de vous dans ce malheur, ni dans un état approchant le moins du monde de celui que je vous représente. La fidélité que vous apportez à l'accomplissement de vos saints devoirs, votre recueillement dans le silence et dans la prière, votre soumission sincère aux ordres et aux conseils de vos dignes supérieurs nous convient et même nous obligent à penser de vous de meilleures choses : *Confidimus de vobis meliora*. Mais enfin, mes sœurs, nous sommes encore dans la mer, et non dans le port; dans le combat, et non dans la paix, et nous devons, tous tant que nous sommes, avoir sans cesse devant les yeux ce salutaire avertissement de l'Apôtre, que ceux qui sont debout prennent garde de ne pas tomber : *Qui se existimat stare, videat ne cadat* (I *Cor.*, X, 12).

Ainsi, mes sœurs, vous approuverez sans doute le dessein que j'ai de vous établir dans une aversion et dans un éloignement tout particulier d'un vice qui s'attache naturellement à la vertu, et qui prend sa source, chose étrange, de la vertu même, du vice de tous le plus à craindre à ceux qui en ont le moins, et surtout à ceux qui se sont bannis volontairement du monde pour ne vivre qu'à la vue de Dieu, et qui dans la coutume et dans la facilité de s'exercer en toutes bonnes œuvres, peuvent se sentir quelquefois sollicités de présumer de leurs mérites, et de se préférer, au fond de leur âme, à ceux qui vivent dans un état de moindre excellence que le leur. Car à vous parler franchement, mes sœurs, c'est le plus doux et le plus subtil poison que l'ennemi puisse présenter à ceux qui tendent à la perfection, et qui s'en sont le plus approchés sous la conduite de l'Esprit de Dieu. Mais voici, mes sœurs, le second moyen de nous en défendre : c'est de l'appréhender sans cesse, et d'ajouter à une défiance perpétuelle de notre intérieur, qui est un abîme dont le fond nous est caché, une vigilance et une attache perpétuelle à invoquer l'aide de notre divin Rédempteur, et à le prier de toutes nos forces qu'il ait la bonté de nous conduire dans une obscurité si épaisse, en éteignant toutes nos lumières naturelles, et en ne faisant marcher devant nous que le seul flambeau et que la seule clarté de son visage : *Ostende faciem tuam, Domine, et salvi erimus* (*Ps.* LXXIX, 4). Faites-moi la grâce, Dieu vivant, lui direz-vous, de dresser mes pas dans vos saintes voies toutes les heures de ma vie, et puisqu'en effet c'est votre Esprit saint qui les redresse, afin que je veuille y entrer et y courir, *A Domino gressus hominis diriguntur, et viam ejus volet* (*Ps.* XXXVI, 23), donnez-moi, Seigneur, de bien discerner les effets de ma faiblesse d'avec ceux de votre force, d'attribuer toujours à votre conduite et à vos inspirations secrètes tout ce que je sais et tout ce que je pense de juste et de conforme à vos saintes ordonnances, et de me bien persuader, à l'imitation de votre humble serviteur, l'admirable saint François, que le cœur même le plus endurci et le plus grand ennemi que vous ayez au milieu de Babylone vous deviendrait plus soumis et plus fidèle incomparablement que je ne suis, si vous lui donniez les mêmes secours que vous me donnez dans ce lieu de paix et dans cette école de perfection.

Il est vrai, Seigneur, que je puis paraître aux yeux des hommes assez assidue dans la méditation de votre parole et dans le service de vos autels; mais, ô grand Dieu, vous voyez peut-être que les avantages de ma vocation et les secours extérieurs qu'elle me donne pour vous bien servir, ne me portent à le faire qu'extérieurement et en apparence, et à ne produire que des œuvres mortes et plus judaïques que chrétiennes, en les faisant plutôt en esprit de servitude qu'en esprit de liberté, et par la crainte de votre justice plutôt que par l'amour de votre infinie bonté. C'est pour cette cause, mon Dieu, que le roi-prophète nous disait, dans le souvenir et dans la vue de ses infirmités secrètes : Tout ce que je souhaite en ce monde, Seigneur, est de pouvoir accomplir les com-

mandements de votre loi; mais comme vous voyez et connaissez seul la véritable disposition de mon âme, vous la pouvez seul aussi purifier de ses immondices imperceptibles et cachées, *Ab occultis meis munda me* (*Ps.* XVIII, 13). C'est ainsi, Seigneur, que ce saint roi se présentait devant votre face. C'est de cette sorte qu'il n'osait juger de l'état secret de sa conscience par l'apparence extérieure de sa vie: il s'avouait véritablement coupable de beaucoup de maux qu'il ne savait pas qu'il fît ou qu'il eût faits: il connaissait, d'autre part, que tout le bien qu'il pouvait faire n'était pas un bien qu'il pût faire par lui-même et qui lui donnât lieu de se préférer aux plus grands pécheurs de la terre, n'ignorant pas que, par un ouvrage et un changement de votre droite, *Hæc est mutatio dexteræ Excelsi*, vous pouvez tirer des esprits les plus impurs toutes les œuvres les plus saintes, comme un habile et industrieux ouvrier sait se servir avantageusement d'un mauvais outil, et comme autrefois on a vu vos saints mettre des armées en déroute avec les restes d'un corps mort.

Ainsi, chrétiens, en nous humiliant sans cesse et ayant toujours le cœur en haut pour implorer la main secourable de notre divin libérateur, nous ferons de toute notre vie une fête de ses grâces et de son amour envers nous, nous goûterons dans le fond du cœur la consolation parfaite de ceux qui prétendent à la perfection de ses élus, de ceux dont la vie est un perpétuel mélange d'actions de grâces et de prières, et qui ne s'étudient pas moins dans l'oraison à acquérir ce qui leur manque, qu'à reconnaître par action de grâce et de louange ce qu'ils ont déjà et dont ils espèrent la consommation dans l'éternité.

Voilà, chrétiens, le grand trésor de la religion chrétienne, la paix de ceux qui n'en ont point, le bonheur des malheureux ou de ceux dont le bonheur est de chercher le remède et la fin de leurs misères dans l'unique nom et dans le secours de celui qui est mort pour les conduire à la véritable vie et les rendre heureux de son malheur, *Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit* (*Is.*, LIII, 4). Et pour achever de nous établir dans ce saint état et dans cet aimable anéantissement de nous-mêmes, dont le Fils de Dieu doit nous tirer par sa main toute-puissante, pour nous faire part de la plénitude de ses biens, je n'allègne point ni les miracles, ni les prophéties, ni les martyres, ni la sainteté de sa doctrine, ni le consentement des peuples qui ont subi le joug de son Evangile, je n'allègue que sa croix, qui est l'extrémité de sa faiblesse et en même temps le triomphe de la nôtre; étant visible qu'il n'eût jamais pu nous assujettir à l'empire de sa croix, à moins qu'il n'eût déployé dans notre cœur la puissance de son esprit, et qu'il n'eût soutenu par l'opération de cette vertu divine l'infirmité des ministres et des instruments qu'il a choisis pour élever en moins de deux siècles, dans toute la terre, le règne de sa gloire ou plutôt le règne de son humilité.

Mais prions-le enfin, mes chères sœurs, de nous mettre au rang des petits qu'il fait entrer dans l'espérance de ce grand royaume par l'obéissance de leur foi, et qu'il rend imitateurs de son humilité sur la terre pour les rendre un jour compagnons de sa gloire dans le ciel.

SERMON XVIII,

SUR SAINTE MADELEINE,

Prononcé dans l'église des Filles-Pénitentes, appelées Madelonnettes, qui sont sous la conduite des religieuses de Sainte-Marie.

Cum esset Jesus in Bethania in domo Simonis leprosi, accessit ad eum mulier habens alabastrum unguenti pretiosi, et effudit super caput ipsius recumbentis.

Jésus-Christ étant en Béthanie, dans la maison de Simon le Lépreux, une femme ayant une boîte de parfum de fort grand prix, s'approcha de lui dans le temps qu'il était à table, et lui répandit ce précieux baume sur la tête (*S. Matth.*, XXVI).

Comme le fameux et aimable nom de Madeleine est devenu, dans l'Eglise, un nom de pénitence et de conversion à Dieu, vous auriez sujet de vous étonner, mes sœurs, si je ne m'étais proposé de vous entretenir d'une vertu aussi essentielle au christianisme que l'est celle de la pénitence, et aussi fidèlement pratiquée qu'elle l'est, en ce saint jour, par la repentie célèbre dont l'Evangile nous parle.

Certes, mes sœurs, elle observe une conduite si prudente dans le commencement et dans la suite de la conversion, qu'on peut dire qu'elle a formé la parfaite idée de cette vertu, et un modèle à être imité de tous les pécheurs à qui Dieu donne le mouvement de se dégager des liens du péché. En effet a-t-elle pu choisir un plus puissant motif de repentance que Jésus-Christ conversant parmi les lépreux, *In domo Simonis leprosi*; c'est-à-dire, le Verbe divin incarné et vivant en terre parmi les hommes impurs, criminels et déclarés ennemis de Dieu? Pouvait-elle produire des actes plus propres aux pénitents, que la douleur et l'amour qu'elle témoigne par l'épanchement de ses parfums et de ses pleurs? *lacrymis rigabat pedes ejus.* Et pouvait-elle faire paraître un repentir plus découvert, plus libre et plus hardi, qu'en le faisant éclater aux yeux d'un pharisien hypocrite et d'un disciple perfide qui murmurent de son action? C'est ce qui m'oblige, mes sœurs, à diviser ce discours en trois parties principales. Je montrerai, dans la première, quel est le motif véritable de la pénitence chrétienne; dans le second, quelles en doivent être les actions; et dans la troisième, quels sont les obstacles les plus ordinaires qui ont coutume de l'empêcher ou de la retarder. Mais pour nous pouvoir dignement entretenir de Marie pénitente, ayons recours à l'intercession de Marie toujours pure et toujours vierge, même dans le temps qu'elle devient mère et mère divine en écoutant cette parole de l'Ange: *Ave.*

Premièrement donc, mes sœurs, que le motif essentiel d'une parfaite pénitence nous soit clairement exprimé dans l'Evangile que nous lisons aujourd'hui, il nous sera bien aisé de le comprendre par la suite de ce raisonnement. Comme les hommes ont accoutumé de mesurer le démérite d'une offense au dommage qui en revient à la personne offensée, et d'estimer une injure ou moindre ou plus grande, et plus ou moins criminelle et punissable, non selon le mal que commet celui qui fait l'injure, mais selon le mal qu'elle fait souffrir à celui qui la reçoit, il n'est pas étrange que les sages du paganisme, qui ont regardé Dieu comme un être heureux par lui-même, et jouissant d'une béatitude supérieure à la violence et à la douleur, aient considéré le mépris que font les hommes de sa loi comme de légères offenses à son égard, comme des injures qui n'atteignent point jusqu'à un objet si relevé, comme de faibles traits, qui ne pouvant aller jusqu'à lui, ne sont point capables de le blesser, et qui retombant sur celui même qui les a lancés, le punissent assez de son imprudence, ou de sa malice, ou de son impiété. Ils s'imaginaient follement en eux-mêmes, que Dieu n'ayant rien à appréhender ni à espérer dans son immuable félicité, il devait être également insensible à la révolte et à l'obéissance de ses créatures, et qu'il ne devait réputer pour mal ce qui ne pouvait lui en faire aucun, ni troubler l'état de son repos. Vous figurez-vous, disaient-ils, qu'un Etre si tranquille et si élevé au-dessus des cieux, et si éloigné d'ici-bas, se mêle beaucoup de nos actions, et soit touché de ce qui nous touche? *Et dixerunt : Quomodo scit Deus, et si est scientia in excelso* (*Ps.* LXXII, 11)? Mieux ils concevaient la majesté souveraine de Dieu, et plus ils s'éloignaient de l'honorer : ils convertissaient la grandeur divine en prétexte de l'offenser; ils détruisaient sa bonté en établissant sa perfection, qui est le principe de sa bonté même; et en lui attribuant une vie aveugle et oisive, ils passaient la leur dans l'oubli de ses bienfaits et dans la licence de mal faire.

Et de là vient, mes sœurs, que la plupart des savants qui ont ignoré le Fils de Dieu, si nous voulons dire le vrai, n'ont jamais été bien persuadés de la véritable providence de Dieu; et s'ils se sont portés quelquefois à l'enseigner, l'impureté de leur vie les a démentis aussitôt, et le déréglement essentiel de leur conduite n'a jamais manqué de faire voir l'hypocrisie de leur cœur. En effet, mes sœurs, si ces prétendus amateurs de la sagesse, si ces curieux examinateurs de la vérité eussent clairement reconnu le soin que Dieu prend de nous conduire, de punir le vice, et de récompenser la vertu, ils auraient sans doute essayé de lui obéir par le seul principe de lui plaire : s'ils eussent compris à quel point sa grâce nous est utile, ils auraient compris jusqu'à quel point cette même grâce nous est nécessaire. La connaissance d'une si puissante aide et la facilité de l'acquérir les eût conviés à mieux étudier la nécessité qu'ils avaient de l'implorer; ils se seraient plus appliqués à connaître leur faiblesse dans une occasion si pressante de la soutenir, et après avoir aperçu, dans le secret de leurs consciences, cette fragilité naturelle et perpétuelle, qui nous met dans un besoin perpétuel du secours de Dieu, le sentiment de l'infirmité humaine les eût portés à tourner les yeux vers la divine miséricorde en toutes rencontres. Sentant en eux, d'un côté, la cause du mal qui les pressait, et de l'autre voyant en Dieu le moyen unique de s'en guérir, ils auraient connu l'obligation où ils étaient de s'attacher à la recherche de sa grâce; et la nécessité de passer leur vie dans une prière éternelle leur eût appris la nécessité de la passer dans une éternelle pénitence.

Mais tant s'en faut, chères âmes, qu'ils aient jamais été touchés sérieusement de cette pieuse douleur, que conçoit une âme contrite de s'être éloignée de son Dieu, et de l'avoir irrité par ses offenses, que le mot même de pénitence, qui marque la plus propre et la plus essentielle vertu du christianisme, leur a été absolument inconnu, et les plus sages d'entre eux qui ont fait des livres exprès pour enseigner l'art de bien vivre, et pour expliquer la nature et les différentes qualités des vertus mêmes, ayant omis celles de l'humilité et du pur amour de Dieu, dont l'une nous abaisse jusque dans le néant, et l'autre au contraire nous élève jusqu'à Dieu, ont été en même temps obligés d'en omettre une troisième, qui vient de ces deux autres, et qui en dérive comme de sa double et indivisible source.

C'est, mes sœurs, cette vertu toute d'affliction et d'amertume, que nous appelons vertu de pénitence, qui, naissant en nous de l'amour de Dieu et du déplaisir que nous ressentons de lui avoir déplu dans les excès d'une vie criminelle, est un mouvement qui nous porte à les haïr, et une science qui nous apprend à nous en punir nous-mêmes, à les purifier dans l'eau de nos larmes, comme dans les eaux d'un second baptême, à nous imprimer une douleur sainte qui ne va point à la mort, mais au salut, selon l'Apôtre, et à changer la tristesse d'un moment en une joie divine et éternelle (I *Cor.*, VII, 10). Il est vrai, mes sœurs, que l'on remarque parmi les gentils quelque crainte de leurs dieux, et quelque soin de les apaiser en leur faisant des sacrifices; mais outre que cette imaginaire repentance de leurs crimes n'était autre chose qu'une servile appréhension du châtiment accompagnée d'une folle persuasion de la bassesse et de la vénalité, s'il faut ainsi dire, de leurs fausses divinités, qu'ils pensaient corrompre par leurs présents, et dont ils croyaient acheter la faveur avec le sang ou avec la fumée du sang de leurs victimes; il est sans doute que ce fantôme de religion ne s'est élevé qu'en des âmes populaires et amoureuses naturellement de toute vaine superstition. Car il est visible que les philosophes et les gens d'état et autres semblables, qui par l'étude ou par l'usage des choses du

monde s'étaient formé des maximes particulières et éloignées de celles du peuple, se sont tous jetés, ou presque tous, dans l'extrémité contraire; car ou en ne connaissant aucun Dieu, selon ces paroles du Psalmiste : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* (*Ps.* XIII, 1), ou en se figurant un Dieu solitaire, content de lui-même et occupé de l'oisiveté de son repos, ils ne pouvaient pas, selon ce principe, se l'imaginer occupé du soin de ses ouvrages, et ils ne voyaient pas d'autre cause qui eût fait naître l'opinion de sa providence, que la timidité des âmes vulgaires qui se seraient par un vain scrupule laissé prévenir de cette erreur. D'où vient qu'un de leurs poëtes a eu la hardiesse de publier, et a même publié avec autant d'impunité que d'insolence, cette maxime sacrilége : *Primus in orbe deos fecit timor.* Or c'est cela proprement qui met de la différence entre les chrétiens et les païens; car on avoue bien que la divine Providence peut être ignorée ou combattue en particulier par de faux chrétiens; mais ces faux chrétiens n'ont aucun pouvoir ni aucune liberté de la combattre en public. C'est une erreur que l'Eglise frappe de ses anathèmes, et elle retranche nécessairement de sa société, comme faux frères, tous ceux qui en paraissent infectés; mais la même erreur au contraire n'est pas seulement tombée dans l'esprit de quelques païens en particulier, par un effet de leur malice ou de leur aveuglement, elle a régné (1), elle a triomphé parmi eux avec impunité, et les fameuses écoles d'Epicure et de Démocrite, dont cette impiété faisait le dogme capital, n'étaient pas moins ouvertes dans Rome et dans Athènes que celles de Socrate, de Platon et de tout le reste de leurs philosophes. Il fallait donc que le Fils de Dieu vînt établir un juste milieu entre ces deux fausses extrémités, entre l'irréligion des grands et la superstition des peuples, entre la crainte scrupuleuse des uns et le licencieux libertinage des autres. Aussi est-ce, mes sœurs, ce qu'il a fait d'une manière toute divine, en proposant d'une part aux sages et aux princes de ce monde un Dieu vigilant et soigneux du bien des hommes, pour leur persuader sa providence; et de l'autre, aux simples et aux petits, un Dieu sensible à leurs misères, pour les rassurer et pour leur ôter la crainte excessive de ses jugements.

Mais ce n'est pas assez de vous enseigner cette vérité en général, et de passer légèrement sur un mystère de cette importance, il faut s'arrêter à vous l'éclaircir en particulier, et vous en donner une idée plus distincte, si vous voulez bien vous rendre attentifs à ma parole. Nous avons supposé que la vraie cause qui entretenait l'impénitence des savants parmi les gentils, et qui les empêchait de se convertir à Dieu, était la notion qu'ils s'étaient formée de sa grandeur et de son indépendance; d'où ils concluaient faussement, qu'étant lui-même son bonheur, il ne pouvait pas raisonnablement se mettre en peine de celui d'autrui, et que nos crimes ne lui faisant aucune injure, il n'avait aucun juste sujet de s'en venger. Les ignorants, au contraire, se laissant aller à juger de Dieu par eux-mêmes, et s'étant mis dans l'esprit qu'en ses actions, même les plus divines, il agissait par l'impression des passions humaines, ils se l'imaginaient aussi inexorable et aussi inflexible dans ses haines ou dans ses vengeances que le sont les hommes dans les leurs; et ainsi l'ayant offensé comment que ce fût, ils le regardaient comme un ennemi irréconciliable et incapable d'oublier leurs iniquités : et de cette sorte les uns étaient malheureux par l'assurance que leur inspirait leur faux savoir, et les autres en même temps ne l'étaient pas moins par le désespoir où les jetait leur aveugle simplicité. Mais Dieu les voulant tirer tout à la fois, et de leurs erreurs opposées et de leur égale infélicité que produisait la contrariété de leurs erreurs, résolut enfin de se revêtir de leur nature et des faiblesses de leur nature, et d'habiter parmi eux sous la forme d'un pécheur, pour expier par son sang et par sa mort les injustices des véritables criminels : *In similitudinem carnis peccati, et habitu inventus ut homo* (*Rom.*, VIII, 3; *Phil.*, II, 7). Car sous cet habit étranger à sa nature, et qu'il s'est rendu propre par son amour, il a fait voir aux savants que sa grandeur ne l'empêchait pas de nous regarder, de veiller sur nous et de nous aimer, ayant bien voulu descendre du ciel et vivre en terre parmi nous comme l'un de nous; et en même temps il fait connaître aux ignorants que sa justice ne l'empêchait pas de nous compatir et de nous remettre nos péchés, ayant bien voulu endurer la mort, et la mort même de la croix, pour en porter le juste châtiment. Dans ce rabaissement de sa majesté divine, sans la blesser, il a su joindre les mouvements de sa colère avec ceux de sa miséricorde en punissant le péché et en sauvant le pécheur; en déployant sa colère sur son Fils, et sa miséricorde sur nous, l'ayant livré pour nous racheter. Ainsi, mes sœurs, ils ont reconnu qu'il pouvait avoir de la pitié, quand ils l'ont vu en état d'en donner lui-même,

(1) *S. Aug., lib.* XVIII, *de Civit. Dei, cap.* 41. Quis autem sectæ cujuslibet auctor sic est in hac dæmonicola civitate approbatus, ut cæteri improbarentur, qui adversa et diversa senserunt? Nonne apud Athenas et Epicurei claruerunt, asserentes res humanas ad deorum curam non pertinere : et Stoïci qui, contraria sentientes, eas regi atque muniri diis adjutoribus atque tutoribus disputabant? Unde miror cur Anaxagoras reus factus sit, quia solem esse dixit lapidem ardentem, negans utique Deum, cum in eadem civitate gloria floruerit Epicurus, vixeritque securus, non solum solem vel ullum siderum Deum esse non credens, sed nec Jovem, nec ullum deorum omnino in mundo habitare contendens, ad quem preces hominum, supplicationesque perveniant.

Et inferius. Has et alias, inquit, pene innumerabiles dissensiones philosophorum quis unquam populus, quis senatus, quæ potestas vel dignitas publica impiæ civitatis dijudicandas, et alias probandas, ac recipiendas, alias improbandas, repudiandasque curavit, ac non passim sine ullo judicio confuseque habuit in gremio suo tot controversias hominum dissidentium, non de agris, et domibus, vel quacunque pecuniaria ratione, sed de his rebus, quibus aut misere vivitur aut beate? Ubi etsi aliqua vera dicebantur, eadem licentia dicebantur, et falsa prorsus, ut non frustra talis civitas mysticum vocabulum Babylonis acceperit.

Ceux qui estimaient superflu de craindre de l'offenser, ont été touchés de douleur le voyant mourir pour leurs offenses; et en apprenant à vous compatir et à vous plaindre, Seigneur, ils ont appris à vous aimer.

Voyez donc, mes sœurs, contemplez l'abîme de sa sagesse et de ses conseils vraiment adorables; car en épousant nos misères, et en mourant en croix pour nous délivrer, il a convaincu de folie les sages de ce siècle, qui ne pouvaient concilier sa providence avec son repos; et il a trouvé le moyen d'ouvrir les yeux à ces superbes, qui vivaient sans crainte de sa justice, et sans repentance de leurs déréglements, sous prétexte que sa grandeur le rendait toujours ou innacessible ou insensible à la bassesse de nos misères. *Non accedet ad te malum*, lui disaient-ils, en un autre sens que ne faisait le divin prophète, *et flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo*. En se mettant à la place des pécheurs, et en souffrant la peine de leurs crimes, il s'est rendu malheureux pour eux, afin qu'ils se déplussent dans leurs injustices; et il a contrefait, s'il faut ainsi dire, le coupable pour faire des pénitents; il a pris l'habit du péché : *Factus est in similitudinem carnis peccati*. Il a été maudit pour nous : *Factus est pro nobis maledictum* (*Gal.*, III, 13), dit saint Paul; et il a été maudit dans le temps pour nous attirer l'éternelle bénédiction, dont il est dit au père des fidèles : En ta semence seront bénis tous les peuples de la terre : *In semine tuo benedicentur omnes gentes terræ* (*Gen.*, XXII, 18).

Il est donc sans doute, mes sœurs, que nous trouvons le parfait motif de notre pénitence en ce Dieu fait homme, et revêtu de l'infirmité de l'homme, et que toute âme vivement touchée de la haine de sa vie passée et du désir de se convertir à son Seigneur, doit le contempler anéanti comme elle, couvert de la forme des pécheurs, et conversant au milieu des hommes languissants, immondes et frappés de la lèpre spirituelle du péché; comme Madeleine, pour se fortifier dans sa repentance, va le trouver aujourd'hui retiré dans la maison, et mangeant à la table d'un lépreux : *In domo Simonis leprosi*.

Et certes, mes sœurs, est-il courage si dur et si insensible qui ne s'attendrît et qui ne se déplût à lui-même d'avoir déplu à un Dieu comme le nôtre, à un Dieu qui meurt pour sa créature, et pour une créature rebelle, et dans le temps même de sa plus forte rébellion? *Christus cum adhuc infirmi essemus secundum tempus, pro impiis mortuus est : vix enim pro justo quis moritur : nam pro bono forsitan quis audeat mori* (*Rom.*, V, 6 *et seq.*). Pouvons-nous douter que ce Dieu-là ne veuille nous rendre bienheureux, qui s'est rendu malheureux pour nous en se chargeant de tous nos malheurs à la réserve du péché seul, lorsque nous en étions tout couverts et tout corrompus? *Commendat autem charitatem suam Deus in nobis, quoniam cum adhuc peccatores essemus, secundum tempus Christus pro nobis mortuus est* (*Ibid.*, 8). Ici donc, mes sœurs, considérez, s'il vous plaît, ce mystère merveilleux de sa sagesse et de son amour, qui est que pour révéler dans l'éternité la gloire de ses saints, il a bien voulu cacher pour un temps la sienne propre en la couvrant comme des ténèbres de notre humanité : *Posuit tenebras latibulum suum*, et a voilé de l'obscurité de ce nuage les rayons de sa divinité, pour découvrir aux yeux de notre foi les nouveaux astres qu'il devait placer dans un nouveau ciel, et dont il dit que le nombre égalerait celui des astres sensibles et matériels, par ces paroles qu'il adresse à Abraham : Compte si tu peux les étoiles, tel sera le nombre de ta postérité : *Numera stellas, si potes, sic erit semen tuum* (*Gen.*, XV, 5).

Que s'il est ainsi, chères âmes, qu'il n'y ait point d'objet si puissant pour amollir et briser nos cœurs, et pour y exciter une véritable repentance de nos crimes, que l'objet d'un Dieu incarné et crucifié pour les effacer, d'un Dieu vivant et mourant parmi la lèpre des pécheurs pour les en laver dans son sang, comme nous voyons aujourd'hui que Madeleine se jette à ses pieds dans la maison et en la présence d'un homme affligé de cette infâme maladie, toutes les fois qu'il plaira à Dieu de nous inspirer le mouvement de rentrer en nous et de nous toucher de regret et de douleur dans la vue de nos péchés; représentons-nous aussitôt le Fils de Dieu comme en étant si chargé et si infecté selon l'apparence, qu'il en a paru, suivant l'Ecriture, tout semblable à un lépreux : *Et vere languores nostros ipse tulit*, dit-elle, *et dolores nostros ipse portavit; et nos putavimus eum quasi leprosum, et percussum a Deo, et humiliatum* (*Isa.*, LIII, 4). C'est à ce spectacle plein de force et de tendresse, que toutes choses conspireront à surmonter la dureté de notre cœur, que toutes les lumières de la raison et de la foi nous aideront à nous détromper des illusions du péché, à le haïr et à le détester infiniment plus que nous ne l'avons aimé, et que les armes de notre vieil homme qui avaient résisté à un Dieu glorieux et tout-puissant, céderont enfin à un Dieu mourant et anéanti. *Nos enim prædicamus Christum crucifixum, Dei sapientiam, et Dei virtutem* (*I Cor.*, I, 24). Cela veut dire, chrétiens, qu'il n'y a point de cœur si rebelle ni si dur qui ne s'attendrisse et ne se rende à la vue d'un Dieu souffrant et devenu pensionnaire d'un lépreux, pour purifier par son Esprit saint l'homme envieilli dans la lèpre du péché. *Cum esset Jesus in Bethania in domo Simonis leprosi*. Mais si Madeleine a su nous montrer en Jésus-Christ le vrai motif de notre pénitence, elle a su de même nous enseigner quels doivent être les fruits et les effets de cette vertu toute divine, ou en quoi consistent les sentiments et les mouvements de grâce qu'elle doit produire dans un véritable pénitent : c'est ce que j'avais à vous justifier au second point de ce discours.

Je dis donc, mes sœurs, que les actes pro-

pres et essentiels d'une parfaite pénitence se réduisent à deux principaux, qui sont la douleur et l'amour; un amour sincère envers Dieu et une douloureuse détestation de nos péchés. Or, comme la sainte que nous honorons en ce jour, a ressenti vivement ces deux saintes affections, elle témoigne sa douleur par les larmes qu'elle verse aux pieds de Jésus-Christ, et son amour par le baume qu'elle lui répand sur la tête. *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus*, dit saint Luc; *et effudit alabastrum super caput ejus*, dit saint Matthieu.

Et certes si le pécheur, en tant que tel, est si malheureux que de quitter le service de son Dieu pour s'abandonner à l'esclavage du péché; n'est-il pas bien juste, chrétiens, que pour réparer le démérite de son offense, et pour recouvrer le bonheur de sa première liberté, il se détache du péché en le détestant, et qu'il se réunisse à Dieu en l'aimant autant qu'il mérite d'être aimé; qu'il se sépare de l'un par la douleur, et qu'il se rapproche de l'autre par l'amour. Vous remarquerez toutefois, chrétiens, que ces deux saints mouvements de l'âme, l'un de haine et l'autre d'amour, se réduisent à un seul qui est le parfait sacrifice de nos cœurs.

En effet, chrétiens, la profession de l'Evangile que nous faisons dans le baptême étant un vœu solennel de nous crucifier au monde avec Jésus-Christ, pour ne plus vivre qu'à lui seul, comme il ne vit qu'à Dieu son Père dans la gloire de son règne, *Quod autem vivit, vivit Deo* (*Rom.*, VI, 10), la rechute dans le péché est à parler proprement, une chute du ciel en terre, une honteuse résurrection aux vanités où nous étions morts dans le baptême, et un retour de notre âme dans le corps, s'il faut ainsi dire, du péché, qu'elle avait laissé comme mort en terre pour ne vivre que dans le ciel, et pour n'habiter désormais que dans le corps immortel de son Sauveur. *Vivo ego*, dit l'Apôtre, *jam non ego, vivit vero in me Christus, et conversatio nostra in cœlis est* (*Gal.*, II, 20; *Philip.*, III, 20). Mais afin que ce corps de souillure et de péché à qui nous avons redonné la vie en nous éloignant du Dieu de la vie, pût être mortifié une seconde fois par notre retour au même Dieu, à qui nous avons préféré son ennemi, qui est le péché même, il a plu à Dieu de nous animer de la vertu de pénitence pour nous aider à faire mourir cet ennemi, ce corps du péché, et à le détruire par la douleur même de l'avoir ressuscité.

Et ainsi notre âme remontant au ciel y recommence une vie toute sainte et toute cachée dans le sein de Dieu avec Jésus-Christ, *Vita nostra*, dit saint Paul, *abscondita est cum Christo in Deo* (*Col.*, III, 3); et en attendant qu'elle lui puisse immoler le sacrifice de louange qu'elle doit lui offrir dans l'éternité, elle lui présente celui d'une conscience humiliée et abattue dans le souvenir de ses infidélités passées, qui est la seule hostie qui plaît à Dieu, selon le prophète, et la seule aussi qu'il demande de nos mains, pendant que nous vivons dans ce corps fragile, dans une chair impure et rebelle, qui combat sans cesse contre l'esprit. *Sacrificium Deo spiritus contribulatus: cor contritum, et humiliatum Deus non despicies* (*Ps.* L, 19). Aussi est-ce le saint sacrifice de deuil et d'amertume que Madeleine vient lui présenter en témoignage de sa pénitence, et dont elle vient hardiment, s'il faut dire ainsi, troubler la joie d'un festin, en arrosant de ses larmes les pieds de son Sauveur. *Et lacrymis cœpit rigare pedes ejus.*

Mais s'il est vrai, chrétiens, que l'exercice de la pénitence est un martyre de contrition et de larmes, que les saints appellent le sang du cœur, et un retour laborieux de notre âme à Dieu, qui la détache de toutes les choses de la terre; que devrons-nous faire de tout ce faste et de tout ce superbe appareil de richesses et de grandeurs qui nous y accompagnent, mais que nous devons malgré nous y quitter dans peu de jours en nous en allant au royaume de Dieu? Il en faut faire un présent d'amour à Jésus-Christ son Fils; il les lui faut consacrer comme un butin ou un trophée arraché des mains de ses ennemis; il lui en faut faire une offrande en mémoire de sa mort ou de la victoire qu'il a remportée sur la mort, et nous nourrir de cette pensée si édifiante que nous aurons répandu tous ces biens fragiles sur son tombeau, pour les reprendre au centuple et incorruptibles dans le séjour de sa céleste gloire.

C'est Madeleine, chères âmes, qui nous en donne aujourd'hui l'exemple, en rejetant avec ses parfums les instruments de son luxe pour en parer son divin Sauveur qui s'en allait à la mort et pour les enterrer avec lui. Ne blâmez point cette femme, leur dit-il, du pieux office qu'elle me rend; elle sait que l'on minute ma mort, que les grands prêtres et le sénat tiennent conseil dans ce temps même pour aviser aux moyens de me perdre, et en me couvrant des senteurs qu'elle épanche sur ma tête, elle a dessein en cela d'honorer la pompe de mes funérailles. *Quid molesti estis huic mulieri? Opus enim bonum operata est in me: mittens enim hæc unguentum hoc in corpus meum ad sepeliendum me fecit.* Voyez donc, chrétiens, quel doit être le bonheur des âmes saintes et repenties de leurs désordres passés, qui, à l'exemple de Madeleine, ne gémissent pas seulement aux pieds de leur Sauveur par la douleur de lui avoir déplu, mais l'enrichissent des mêmes biens qui lui avaient donné lieu de lui déplaire. En lui offrant comme elle du baume et des parfums à la veille de ses souffrances, nous couronnons la victime envoyée de Dieu pour expier nos iniquités, et pour tarir en son sang la source de nos douleurs: en nous dépouillant des ornements de ce siècle, qui jusqu'ici nous avaient été si chers et si précieux, pour les ensevelir avec Jésus-Christ, nous enterrons nos trésors et nos joies avec lui, nous les enfermons dans la fosse de son sépulcre, comme en un lieu de sûreté, où le larron ne peut les voler, ni la teigne les entamer: *Ubi neque ærugo, neque tinea demolitur, et ubi fures non effo-*

diunt, neque furantur. Nous en revêtons Jésus-Christ mourant ou prêt à mourir, afin qu'il soit notre vêtement lui-même au jour de sa vie et de son triomphe : *Induimini Jesum Christum.* En lui sacrifiant ce que nous avons le plus aimé en sacrifice de bonne odeur, comme Madeleine en fait un de son riche baume, *Unguenti pretiosi*, en l'honneur de ses funérailles, nous n'ornerons pas seulement l'Agneau, qui est l'unique hostie de notre paix avec Dieu, nous lui donnerons de quoi se parer au jour de sa gloire ; et alors il paraîtra couronné de nos présents avec plus d'éclat que Salomon ne le fut jamais dans celui de sa majesté royale. Ce que nous disons de ce lis céleste à bien meilleur titre qu'il ne l'a dit, en son Evangile, des lis de la campagne : *Quoniam nec Salomon in omni gloria sua coopertus est sicut unum ex istis.* Et ainsi Madeleine dans sa pénitence ne verse pas seulement à ses pieds des larmes qui puissent lui marquer le sentiment de sa douleur, elle lui répand sur la tête des parfums qui lui témoignent l'excès de son amour : elle ne pleure pas parce qu'elle craint, mais elle pleure parce qu'elle aime : elle ne pleure pas parce qu'elle craint un juge irrité, mais elle pleure parce qu'elle aime un père tout d'amour et de pitié ; et l'amour même qui la fait gémir, est l'amour même qui la console en l'assurant de la rémission de ses péchés : *Quia dilexit multum*, dit le Fils de Dieu, *remissa sunt illi peccata multa.*

Mais si Jésus-Christ, direz-vous, victorieux du monde et de la mort, vit maintenant si loin de nous, et s'est élevé au plus haut du ciel pour y régner à la droite de son Père, comment pouvons-nous imiter l'amour et la piété de Madeleine, qui lui ont fait répandre ce baume et ces parfums sur le corps de son Sauveur, comme autant d'images de de la vie molle et délicieuse qu'elle avait changée en celle de maîtresse et de modèle des pénitents? Oui, chrétiens, pensez-vous sérieusement qu'il soit malaisé de l'imiter dans une action si extraordinaire, et qui a mérité un si rare éloge de la bouche de la vérité même? *Ad sepeliendum me fecit.* Hé! que sont donc, je vous prie, toutes ces personnes languissantes et abandonnées que nous voyons à toute heure dans la ville, dans la campagne, dans les places, dans les rues, aux portes de nos maisons, sinon Jésus-Christ humilié et conversant encore ici-bas parmi la foule et l'ordure des lépreux? *In domo Simonis leprosi;* sinon Jésus-Christ affligé, persécuté, mourant de faim et de soif, et attendant que nous veuillions bien l'assister dans ses besoins de l'abondance et de la superfluité de nos richesses, comme Madeleine répand sur lui ce précieux baume et ces agréables senteurs, qui n'avaient servi qu'à entretenir l'excès de ses délices et de ses débordements publics? *Erat mulier in civitate peccatrix.*

Sus donc, mes chers frères, considérez ces images misérables d'un Dieu pauvre et languissant, dont il dit que nous ne manquerons jamais, *Pauperes semper vobiscum habebitis*, comme un autel édifié de pierres vives et spirituelles, où vous offrirez la double victime de vos larmes et de vos biens en sacrifice de bonne odeur au Dieu vivant ; celle de vos larmes en pleurant sur leurs misères, et celle de vos biens en les répandant avec abondance pour le soulagement de leurs misères mêmes : comme Madeleine en mêlant ses pleurs avec ses parfums, a accompli l'oblation parfaite de sa douleur et de son amour. Aussi est-ce bien plus la bonne odeur de sa charité brûlante que la bonne odeur de ses parfums qui a éteint le feu de la colère divine en son endroit, et qui lui a fait mériter d'ouïr cette parole de consolation de la bouche de son divin Maître : Beaucoup de fautes lui sont pardonnées, parce qu'elle a beaucoup aimé : *Quia dilexit multum, remittuntur ei peccata multa.*

Quant à ce qui vous touche en particulier, mes sœurs, pour imiter la piété de Madeleine prosternée aux pieds de Jésus-Christ, vous n'avez à faire autre chose, dans l'état où il a plu à Dieu de vous appeler, que de renouveler tous les jours le sacrifice que vous lui avez fait de votre vie, de vos biens et de votre liberté, en vous éloignant de la foule de ce siècle. C'est ainsi, mes sœurs, que vous pourrez conserver la pureté et la paix de vos consciences dans les peines et dans les combats que vous soutenez en ce lieu saint pour la conquête du royaume des cieux, qui est le prix de ceux qui l'emportent avec violence, *Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud* (*S. Matth.*, XI, 12), et qu'il vous sera bien aisé de garder sans tache à votre cher et divin Epoux la fidélité conjugale que vous lui avez vouée, malgré le murmure ou la contradiction des gens du siècle.

Car il est sans doute, mes sœurs, que ceux qui se chargent de la croix de Jésus-Christ et qui abandonnent le monde pour Dieu, s'exposent toujours à la censure et à l'indignation du monde qu'ils méprisent, et qu'ils renoncent avec les faux biens qui l'accompagnent. Il ne faut pas en faire venir des exemples de fort loin, nous en avons un tout porté et tout formel dans l'Evangile que je vous prêche. Dans le temps même que Madeleine proteste hautement qu'elle a fait divorce avec le siècle, qu'elle a résolu d'être toute à Dieu et à Jésus-Christ, et qu'en témoignage de son dévouement à son Sauveur elle l'arrose de ses larmes et le couvre de ses parfums, elle ne manque pas d'exciter par là le murmure des assistants, et particulièrement celui du disciple déserteur. C'est dommage, dit Judas, que cette femme ait gâté, comme elle a fait, un baume de si grand prix ; on aurait pu le vendre bien cher, et en donner l'argent aux pauvres : *Ut quid perditio hæc*, dit ce traître? *potuit enim istud venundari multo, et dari pauperibus.* Et c'est ici le commencement du dernier point de ce discours, où j'ai promis de vous faire voir, mes sœurs, quels sont d'ordinaire les empêchements que Satan oppose aux bonnes

âmes qui veulent entrer dans un état de vie pénitente, et de quelle ruse il se sert communément pour traverser une si forte résolution.

Comme la coutume de cet ennemi du salut des hommes est d'apporter différents obstacles à cette entreprise vraiment chrétienne, je m'arrêterai, s'il vous plaît, à ceux qui conviennent le mieux à l'évangile que j'explique et à l'état particulier de votre vocation. Je dis donc, mes sœurs, que lorsqu'il plaît à Dieu de nous donner le goût d'une vie ou d'une profession pareille à la vôtre, pour ne plus vaquer qu'à la repentance de nos péchés, le plus fort combat que le monde et ses suppôts s'avisent de nous livrer pour nous détourner d'un si pieux dessein, est de nous faire naître, à l'exemple de Judas, un scrupule de charité et de prétendre que nous péchons contre l'amour de notre prochain en lui devenant inutiles dans le cloître, et en le privant de nos justes soins sous prétexte de religion. Ce serait dommage, dit-on, de perdre une personne de cette qualité qui, en persévérant dans sa bonne vie ou en changeant de vie dans le monde, y pourrait faire beaucoup de bien et rendre des services bien considérables à ceux qui auraient besoin de son assistance : *Ut quid perditio hæc? potuit enim venundari multo, et dari pauperibus.*

Mais pour découvrir la malignité et l'imposture de ces hypocrites, tenez sans doute, mes sœurs, que ces artificieux défenseurs de l'amitié fraternelle ne sont touchés, en effet, d'aucun zèle de pitié ; que sous une fausse apparence de vertu, ils cachent bien souvent leurs plus honteuses passions ; que ce n'est ni pour Dieu ni pour vous, mais pour eux-mêmes qu'ils vous veulent retenir ; que c'est plutôt qu'ils vous jugent propres aux vanités et aux divertissements du siècle, où ils se soucient peu que Dieu soit offensé et déshonoré, pourvu qu'ils y prennent quelque part, et qu'ils y trouvent la satisfaction de leurs vaines cupidités ; et ainsi, mes sœurs, ils achèvent d'imiter le modèle ancien de leur murmure, le prévaricateur et parricide Judas, qui avait déjà résolu de trahir son maître, lorsqu'il feignait de songer au bien et au service de son prochain, et qui, avant qu'il eût censuré les actions de Madeleine, et proposé sous couleur de charité la vente des ses parfums, avait vendu dans son âme son Sauveur : *Dixit autem hoc*, dit l'Evangile, *non quia de egenis pertinebat ad eum sed quia fur erat* (*S. Joan.*, XII, 6). Et le même Evangile, en parlant de lui, avait déjà dit : *Judas Iscariotes, qui erat eum traditurus.*

En effet, mes sœurs, si les partisans de ce perfide, si les profanes détracteurs de votre sainte vocation se donnaient la peine de considérer avec quelque soin la pureté angélique de vos vœux, et l'utilité merveilleuse qui en revient à toute l'Église de Dieu, bien loin de continuer à vous condamner comme ils osent le faire, ils changeraient leur censure en admiration; on les verrait devenir vos défenseurs les plus passionnés ; ils enflammeraient le courage de tous ceux qui auraient la pensée de vous suivre, et à qui Dieu par sa grâce aurait inspiré la volonté de vous imiter. Et de vrai, mes sœurs, comme la foi des chrétiens, et leur constance dans la foi, se fonde plutôt sur la vue et sur l'exemple de ceux qui portent effectivement la croix, que sur les discours et sur les raisonnements de ceux qui ont charge de la prêcher ; que se peut-on figurer de plus puissant pour rétablir et pour rassurer la fermeté des fidèles dans l'Eglise, que de leur mettre devant les yeux des âmes saintes qui ont tout quitté pour accompagner Jésus-Christ tout nu, et préféré la simple espérance d'une félicité future et cachée, à la jouissance réelle et effective d'un bien sensible et présent.

C'est pour cette cause, mes sœurs, que dans la naissance de l'Evangile, Dieu a exposé l'innocence des disciples de son Fils à la cruauté inexorable des tyrans, et qu'il a voulu continuer le martyre de ce Fils unique et bien-aimé dans le martyre de ses saints. Il avait prévu, chères âmes, que l'on recevrait aisément une doctrine écrite et signée du sang de ceux qui l'enseigneraient ; que l'on apprendrait sans difficulté une seconde vie de ceux qui mourraient avec plaisir pour la persuader ; que la souffrance et la mort même des martyrs serait dans le monde une voix toute-puissante, qui en publiant la mort de leur maître, en imprimerait en même temps l'idée et la foi, et ne serait pas plutôt entendue que gravée dans le cœur des écoutants.

Mais comme les grands et les princes de la terre sont devenus enfin de persécuteurs qu'ils étaient, les gardes de l'Evangile, et que les fidèles d'ailleurs ont toujours besoin d'être affermis dans la même foi, par la même voie qu'est celle du martyre Dieu par sa bonté infinie a introduit une vocation toute extraordinaire pour le continuer dans son Église ; et cette vocation extraordinaire est la profession de la vie religieuse, c'est-à-dire un engagement perpétuel à tout quitter pour n'avoir que Dieu en partage sur la terre et a se crucifier à ce monde et à ses pompes, pour ne vivre qu'à Dieu seul. Car aussi, chrétiens, dites-moi, y a-t-il quelqu'un parmi nous, qui, en considérant cette compagnie d'épouses du Fils de Dieu, qui en sortant du monde se sont réfugiées comme en un asile dans cette maison de pénitence et de pleurs, ne se représente de voir autant de martyres qui meurent à toute heure pour sceller encore la foi chrétienne de leur sang, autant d'hosties offertes au Fils de Dieu, qui font de leur mort une preuve de la sienne et qui rendent un témoignage de la vérité des biens à venir dans la souffrance des maux présents?

Oui, chrétiens, ces rigoureuses pénitentes, que vous voyez en ce lieu où le fidèle est persécuté, et où celui qui fait la persécution est celui-même qui la souffre, forment devant Dieu et devant les hommes une société toute singulière, où se conservent les restes des tyrans et des martyrs, où dans une même

personne vivent toujours les martyrs et les tyrans ; et où la douleur et l'amour, la charité et la pénitence accompagnées des austérités qu'elles produisent, ont rassemblé par une alliance toute sainte la violence des Nérons et la patience des chrétiens. O saint homicide de pénitence ! ô amoureuse cruauté !

Pour moi, chères âmes, je vous avoue ingénument que toutes les fois que je contemple cette maison de piété, je m'imagine de voir une école de pénitence, un séminaire de martyrs, une troupe de combattantes pour la gloire de Jésus-Christ, des sentinelles qui veillent à la garde du camp d'Israël dans la nuit de ce siècle sombre et ténébreux, et qui peuvent dire chacune d'elles aussi bien que le prophète : *Super custodiam meam ego sum stans totis noctibus* (*Isa.*, XXI, 8). Enfin, des servantes du Dieu vivant qui lui présentent en sacrifice perpétuel celui de leurs jeûnes et de leurs prières, comme Madeleine fait aujourd'hui celui de ses pleurs et de ses parfums.

Direz-vous, peut-être, hommes infidèles et charnels, qu'elles ne vivent plus pour vous, et qu'elles sont devenues en même temps invisibles et inutiles au monde dans ce cloître? Mais sont-elles moins à la vue du monde pour être cachées dans ce cloître? Les premiers chrétiens paraissaient-ils moins, et donnaient-ils moins d'éclat à l'Eglise, lorsqu'ils étaient enfermés dans des prisons pour la défense de leur foi? On ne les voyait pas à la vérité des yeux du corps dans ces prisons, mais on les y voyait des yeux de l'esprit, ils se découvraiant en se cachant, on savait partout qu'ils avaient perdu volontairement leur liberté pour appuyer celle de l'Evangile et de la grâce des enfants de Dieu; et dans le temps même que les âmes soumises à leur conduite regrettaient leur éloignement, étant privées des secours visibles et extérieurs qu'elles avaient coutume d'en recevoir, elles se consolaient aisément dans la pensée qu'ils leur en rendaient de plus importants en secret, en les assistant de leurs prières devant Dieu, et en lui offrant pour toute l'Eglise les liens qu'ils portaient, et les prisons mêmes où ils s'étaient cachés pour la gloire de son nom. Elie s'est-il rendu moins utile à l'Eglise en se retirant dans le désert pour la recommander à Dieu, qu'il n'a été en se produisant devant les rois pour la défendre? Tout au contraire, avant que d'entrer dans la solitude, (III *Reg.*, XVII, *et seq.*), et paraissant encore en public, il ferma les portes du ciel, et fit venir une stérilité générale sur la terre ; mais s'étant depuis éloigné des hommes, et retiré sur le haut d'une montagne pour prier, il attira la pluie du ciel en abondance sur la terre, et fit cesser la famine en Israel. Moïse a-t-il moins contribué à la défaite des ennemis de Dieu en levant les mains sur la montagne, que Josué en armant les siennes, et en les remuant au champ du combat? Tout au contraire, les Israélites avaient avantage sur leurs ennemis, tandis que Moïse levait les mains au ciel, et se sentaient affaiblir dans le moment qu'il les abaissait; l'oraison paisible d'un prophète solitaire ayant plus de force en cette occasion pour la défaite d'une armée, que la valeur d'un prophète combattant. Les âmes même des bienheureux qui ne peuvent plus nous aider, ni nous procurer aucun bien que par l'invisible secours de leurs prières, servent-elles moins pour cela l'Eglise des fidèles, que lorsqu'elles étaient encore errantes sur la terre, et en état de pouvoir leur rendre des secours humains et temporels ? Tout au contraire, plus elles sont pures et dégagées de la corruption du siècle, et plus les prières qu'elles font pour nous ont de pouvoir auprès de Dieu ; et moins elles ont maintenant besoin de miséricorde pour elles-mêmes, et plus elles ont de facilité à l'obtenir pour ceux qui en ont une perpétuelle nécessité. Laissons donc, chrétiens, agir Dieu, laissons-le régner comme il lui plaît. De ceux qu'il a mis dans le sein de son Eglise, il produit les uns et cache les autres; il veut que ceux qui se cachent auprès de lui, et qui sont déjà comme assis sur le trône de sa gloire, y soient comme autant de solliciteurs de sa protection pour ceux qui paraissent aux yeux du monde ; il garantit les uns de péché, en leur faisant vaincre la tentation où il les expose pour le bien de son Eglise, et il conserve les autres dans sa grâce, en les éloignant de la tentation qui aurait pu les faire tomber dans le péché. Il a des Maries pour le contempler dans le repos et dans la retraite, et il a des Marthes pour le servir dans le travail et dans l'action. Dans les soins de Marthe, il veut nous dépeindre sa vie agissante sur la terre, et dans la fixe contemplation de Marie, il nous figure sa vie tranquille et bienheureuse dans le ciel; mais il a préféré néanmoins Marie à Marthe, et la paisible contemplation de l'une à l'inquiète sollicitude de l'autre, parce que l'une de ces deux vies finit en ce monde, et que l'autre, au contraire, ne doit s'accomplir que dans la vue de Dieu, qui ne finira jamais. *Maria*, dit-il, *optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea.* Par là, mes sœurs, vous jugez assez quelle estime vous devez faire de ces mauvais juges de votre vocation, de ces imitateurs de Judas, le traître, qui tiennent perdu ce que l'on donne à Dieu, qui regardent comme péries, des âmes dévouées à l'unique soin de le servir, et qui osent encore couvrir et colorer, comme fait Judas, leur hypocrisie d'un faux zèle de charité ; *Ut quid perditio hæc? poterat venundari multo et dari pauperibus.*

Mais de même que Madeleine, malgré l'impiété et le murmure de ce traître, n'abandonne point les pieds de son Sauveur, et continue toujours à lui rendre avec ses larmes et avec ses parfums de fidèles preuves de son amour et de sa douleur ; ainsi, mes sœurs, j'ai toute assurance qu'avec l'aide du même Sauveur, malgré les bouches profanes et libertines, qui, sous l'apparence d'un bien, je ne sais quel, décrient celui que vous avez fait, en vous donnant pour jamais à Dieu, et en vous enrôlant dans la milice de ses pénitentes, vous combattrez constam-

ment sous ses enseignes jusqu'à la fin, et vous ne voudrez que lui pour témoin et pour juge de vos combats, comme il en doit être lui seul le prix et la couronne. Je veux me confier que dans la recherche et dans la vue des fautes échappées à votre infirmité, vous aurez soin de joindre toujours l'amour et la douleur, comme Madeleine a joint aujourd'hui la douceur de son baume à l'amertume de ses pleurs, dans le repentir de ses dérèglements passés, et que pour bien imprimer ces deux saintes affections au fond de votre cœur, vous aurez toujours devant vous le Fils de Dieu rabaissé, logeant parmi des lépreux, et mourant enfin de la lèpre de leurs péchés ; *In domo Simonis leprosi* .

Oui, chrétiens, formons dès à cette heure une ferme résolution de commencer, de poursuivre, d'achever les mouvements de notre pénitence à la vue de cet objet ; que Jésus-Christ crucifié demeure toujours avec nous, qu'il se repose et qu'il agisse avec nous, qu'il nous endorme, qu'il nous réveille, qu'il soit le témoin et la règle de toutes nos actions. Et de vrai, mes frères, serions-nous bien si malheureux que de nous lasser d'une aussi sainte compagnie qu'est celle du Fils de Dieu, et du Fils de Dieu crucifié pour nos péchés? Si nous avons le bonheur de le tenir une fois auprès de nous, pourrons-nous bien détacher nos yeux d'un objet si désirable, et ne pas dire comme cette tendre et fidèle épouse ; *Inveni, quem diligit anima mea, tenui eum, nec dimittam donec introducam illum in domum matris meæ* (*Cant.*, III, 4)?

Sus donc, mes sœurs, pour pouvoir jouir toujours en ce lieu de la douceur de sa présence bienheureuse, et ne jamais vous en rassasier, prosternez-vous humblement devant sa face, et lui présentez avec moi du fond de votre âme cette prière également digne de votre amour et de son amour : Seigneur, mon aimable Sauveur, je vous conjure, par le mérite infini de vos souffrances, et du séjour de votre humanité sainte au milieu des maux et de la souillure des pécheurs, de ne vouloir désormais vous éloigner un seul moment de la vue de votre esclave, ni me laisser perdre le souvenir de votre croix, qui est la source de mon amour et celle de mes larmes. Me voici prête, Seigneur, à correspondre avec une entière fidélité aux secrètes inspirations qu'il vous plaira de me donner, pour entretenir dans mon cœur une pensée si digne de vous et de vos saints ; car je sais, Seigneur, que le feu de votre charité, qui vous a brûlé sur la croix, est celui-même qui purifie la contagion de nos âmes, qui y fait sécher la racine de nos vices, et pousser du fruit à celle de nos vertus Je sais que c'est dans votre crèche ou dans votre tombeau que naissent les pénitents, comme vous avez témoigné vous-même que Madeleine s'est repentie dans le souvenir de votre mort et de votre prochaine sépulture ; *Ad sepeliendum me fecit*.

Nous voyons aussi, Dieu d'amour, que pour conserver toujours vive la ferveur de sa pénitence, elle a eu soin de se rendre spectatrice du dernier de tous vos maux, elle a eu la force de vous voir mourir en croix, et de vous aller chercher dans votre sépulcre entre les morts ; et ce n'est pas une simple curiosité qui l'y conduit, elle s'y rend pour vous y servir, et pour vous embaumer une seconde fois de ses parfums. Il est vrai, Seigneur, que pour récompense de l'ardent amour qui la portait à vous voir mourant, et à vous voir mort, elle a été toute la première à qui vous voulûtes vous faire voir ressuscité : *Apparuit primo Mariæ Magdalenæ, de qua ejecit septem dæmonia* (*S. Marc.*, XVI, 9). Et vous voulûtes aussi qu'elle eût l'honneur de porter à Pierre et au premier de vos apôtres la nouvelle de votre résurrection; et cependant si elle a la confiance de vous approcher, revêtu de votre gloire, vous la repoussez, vous la rebutez, et vous voulez, ce semble, la renvoyer comme pénitente au spectacle de vos douleurs : *Noli me tangere : nondum enim ascendi ad Patrem meum.* Au nom de Dieu donc, chères âmes, entrons dans l'esprit, dans les pensées et dans les mouvements de cette parfaite pénitente ; ayons toujours, à son exemple, Jésus-Christ mourant devant les yeux, et passons le cours de cette vie mortelle dans la vue de ses langueurs qui sont les nôtres : *Vere enim languores nostros ipse portavit*, afin qu'un jour il se montre à nous dans la splendeur de sa majesté, qui est celle de son Père, et qui doit être enfin celle de ses frères et de ses élus dans l'éternité.

Addition au sermon de sainte Madeleine.

Dans notre texte, *alabastrum* signifie un vase ou une boîte d'albâtre, comme nous disons un verre, pour une coupe de verre, et comme les Latins disaient : *Potare in auro, sive argento*, pour dire boire en des coupes d'or ou d'argent : *Multo se proluit auro*, dit Virgile.

Hézychius l'explique ainsi : Ἀλάβαστρον μυροθήκη, c'est-à-dire l'albâtre est une boîte à senteurs.

Et Moschopulus : Λήκυθος, καὶ ληκύθιον τὸ μυρινὸν ἀγγεῖον, ὃ ἀλάβαστρον λέγεται καὶ ἀλάβαστον χωρὶς ρ ἀττικῶς, c'est-à-dire, Lecythus est une boîte à parfum, appelée albâtre ou albâte sans *r*, selon l'idiome des Athéniens.

C'est une pierre blanche tachetée de diverses couleurs, quoique l'on n'en voie aujourd'hui que de tout blanc; et l'on en faisait des vases à mettre des senteurs, au témoignage de Pline, liv. XXXVI, chap, 8, et de saint Isidore, liv. XVI des Origines, chap. 5.

Quoique les vases ou boîtes à parfums fussent d'une autre matière, on ne laissait pas de les appeler *alabastra* ou *onyches*, suivant Pline, liv. XXXVI, chap. 7, et liv. XXXVII, chap. 6 ; et ainsi celles qu'on faisait de verre avaient le même nom, comme on peut l'apprendre de ces paroles d'un vieux livre d'étymologies, allégué par le père Ménard, dans ses notes sur les Règles des moines, pag. 842 : σκεῦός τι ἐξ ὑέλου ἢ μυροθήκη, c'est-à-dire, l'albâtre est un vase ou une boîte de

verre à mettre des parfums, et la boîte où Madeleine avait mis le sien était apparemment de cette matière, car autrement, selon que le remarque au même endroit le même religieux, elle n'aurait pu, du moins facilement, casser cette boîte, comme elle fit, suivant saint Marc, chap. XIV, avant que de la répandre sur la tête de Jésus-Christ. C'est cependant une circonstance que les versions arabique et syriaque ont omise, l'on ne sait pourquoi, dans ce passage de saint Marc, l'arabique ne disant rien, au lieu de cela; et la syriaque portant seulement que Madeleine ouvrit sa boîte, au lieu de dire, selon l'original, qu'elle la rompit ou mit en pièces : καὶ συντρίψασα τὸ ἀλάβαστρον, dit saint Marc.

Ce parfum était une liqueur tirée de la plante appelée *nardus*, en presque toutes les anciennes langues. Saint Marc, ch. XIV, v. 3, et saint Jean, chap. XII, v. 3, appellent celle que Madeleine avait apportée νάρδου πιστικῆς, et les interprètes, tant occidentaux qu'orientaux, n'ayant pas entendu ce mot πιστικῆς, ou l'ont omis entièrement, ou ne l'ont traduit qu'en termes généraux, qui n'en marquent pas le propre sens.

On pourrait dire vraisemblablement que cette plante était nommée *nardus pistices*, ou *ex pistice*, au substantif et non à l'adjectif, parce qu'elle venait aux environs de la ville d'Assyrie Sitace, ou Psitace, ou Pistace, ainsi appelée à cause du pistache qui y croissait en abondance.

Psitace, dit Stephanus, est une ville sur la rivière du Tigre, où croît la plante du pistache, selon Démophile.

Ce pays-là, au rapport de Pline, couvert d'arbres de toutes sortes, produit, entre autres plantes, celle du *laudanum* aussi bien que celle du pistache, et il est si plein de divers parfums, que, suivant le même auteur, il y a des endroits qui rendent toujours une agréable odeur. Ce qui convient si particulièrement à la plante dont il s'agit, qu'il est dit d'elle par excellence, dans le Cantique de Salomon, chap. 1, v. 11 : *Dum esset rex in accubitu suo, nardus mea dedit odorem suum.*

La même ville, Psitace ou Pistace, était située en la province d'Arbèle; et au lieu que nous lisons dans le même Pline, liv. VI, chap. 26; *Sitacene est eadem Arbelitis et Palestine dicta* : il faudrait peut-être lire *Pistacene* au lieu de *Palestine*, le pays proprement nommé Palestine, n'ayant, comme on sait, rien de commun avec celui-là.

Et il ne faut pas s'étonner que cette ville fût appelée Pistace aussi bien que Psitace, puisque la plante qui lui donnait le nom était appelé *Pistacium* aussi bien que *Psitacium*, et que de plus les Grecs bien souvent transposaient les lettres des mots orientaux pour en adoucir la prononciation : d'où vient qu'ils ont dit *Byrsa*, au lieu de *Bosra*, qui en phénicien signifie forteresse, les Phéniciens ayant approprié ce nom général à celle de Carthage qu'ils avaient bâtie en Afrique.

Les mêmes Grecs ont pu dire aussi *Pistice* pour *Pistace*, changeant l'α en ι, comme ils ont dit *Cirtha*, pour *Cartha*, qui en phénicien signifie ville, et dont on a fait le nom propre de Cirtha, ville capitale du royaume de Numidie : de la même sorte Hérodote, liv. VI, dit *Anderica*, pour *Araca*, ou *Arecca*, comme la nomme Ptolomée et Ammien Marcellin, liv. XIII. Cela étant, il n'est pas hors d'apparence que le parfum de Madeleine, appelé *nardus pistices*, eût été apporté de ce pays-là, ou composé d'une plante crue au même pays, et que pour être des plus excellents, il fut estimé de fort grand prix, comme le remarque l'Évangile.

Parmi les Romains on se servait de ce parfum dans les festins pour les rendre plus agréables, et nous l'apprenons de ces vers d'Horace, au liv. IV de ses Odes, ode 12, où il parle à Virgile de la sorte :

> Adduxere sitim tempora, Virgili :
> Sed pressum Calibus ducere Liberum
> Si gestis, juvenum nobilium cliens,
> Nardo vina merebere.
> Nardi parvus onyx eliciet cadum,
> Qui nunc Sulpitiis accubat horreis,
> Spes donare novas largus, amaraque
> Curarum eluere efficax.

Salomon aussi nous fait bien connaître que l'on en usait de même de son temps, lorsqu'il fait dire à l'épouse que le roi étant à table, le nard y fit sentir la suavité de son odeur : et ainsi Madeleine suivant en cela la coutume du pays, vint parfumer le Fils de Dieu, lorsqu'il mangeait chez le Pharisien.

SERMON XIX,

SUR SAINT MATTHIAS,

Prononcé dans l'église des religieuses carmélites du faubourg Saint-Jacques.

Cecidit sors super Matthiam, et annumeratus est cum undecim apostolis.

Le sort tomba sur Matthias, et il fut mis au nombre des onze apôtres (*Actes.*, I).

Comme Jésus-Christ avait choisi les plus éminents de ses disciples et de ses ministres en l'œuvre de l'Evangile au nombre de douze, en l'honneur des douze saints patriarches et des douze lignées d'Israël, voulant témoigner en cela qu'il avait un soin tout particulier de la vocation et du salut de ses frères, même selon la chair; et l'un de ces douze, qui fut Judas, étant déchu malheureusement de sa dignité, il en fallut chercher un dans tout le corps des ministres inférieurs qui pût remplir la place de ce traître, et conserver dans sa perfection le mystérieux et invariable nombre de témoins que le Fils de Dieu avait institué pour l'annonciation de sa doctrine sur la terre. Et ainsi, mes sœurs, peu après son ascension dans le ciel, ceux qui avaient eu le bonheur de l'y voir monter au milieu d'une nuée, s'étant assemblés avec ses apôtres en Jérusalem, saint Pierre en qualité de souverain chef de toute l'Eglise, leur représenta la nécessité où il se trouvait d'élire un successeur de cet apostat en la charge apostolique; et la compagnie ayant trouvé bon de l'élire au sort et d'en laisser par ce moyen

tout le jugement à Dieu, ils se contentèrent d'en tirer deux de la foule des disciples savoir : Joseph Barsabas surnommé le Juste et Matthias, et de prier Dieu qu'il lui plût de leur déclarer auquel des deux il adjugeait cette excellente dignité ; et l'Ecriture ajoute que le sort tomba sur Matthias, et qu'il fut mis au rang des onze apôtres. C'est l'aventure admirable, mes chères sœurs, que j'ai prise pour sujet de ce discours ; et pour pouvoir le disposer avec plus d'ordre et d'édification de notre foi, j'ai résolu de le diviser en deux parties. Dans la première, nous vous ferons voir par l'élection toute surprenante de Matthias, et par la préférence que Dieu fit inopinément de sa personne à celle de Joseph le juste, à quel point il est malaisé de nous juger les uns les autres dans le cours de cette vie mortelle ; et dans la seconde, que si les mérites de Matthias ont été cachés avant son assomption à la dignité d'apôtre, il les a fait néanmoins briller depuis avec grand éclat, en faisant valoir les divins talents qu'il avait reçus et hérités de son prédécesseur, mais que cet infâme prédécesseur avait rendus inutiles et infructueux par sa malice et par son ingratitude sans exemple. Toutefois, mes sœurs, comme les apôtres et tout le reste de la nouvelle Eglise chrétienne se sont défiés en cette occasion de leur lumière, et l'ont soumise à celle de Dieu par le mouvement d'une sincère humilité, n'oublions pas de les imiter en ce jour-ci, et méprisant notre propre esprit comme assiégé et obscurci de tant de ténèbres, ayons recours à celui de Dieu qui est le principe de toute lumière, et l'implorons par l'intercession toute-puissante de l'incomparable et divine Vierge mère, qui conçut dans ses chastes flancs le Verbe Dieu qui illumine tout le monde, dans l'instant que l'ange lui dit : *Ave, Maria.*

Il est certain, mes chères sœurs, que nous ne pouvons nous juger sincèrement et solidement les uns les autres sans nous servir de la même règle dont Dieu se sert pour nous juger. Or l'unique règle qu'il emploie pour donner à chacun de nous son juste prix, et pour nous discerner les uns des autres, est une règle cachée et inconnue en toutes ses parties à l'esprit humain. Il est donc clair que nous ne pouvons jamais la pratiquer, ni par conséquent nous juger véritablement les uns les autres, ignorant toujours comme nous faisons l'unique règle et l'unique fondement de tous nos jugements.

Et de vrai, chrétiens, c'est une maxime constante et hors de doute que Dieu n'a point d'autre vue ou d'autre idée pour juger de ce que nous sommes, ou devons être dans l'avenir que le mouvement et le bon plaisir de sa volonté, où il reconnaît toute la cause de notre être et de nos perfections; oui, c'est cette élection, c'est cette admirable prédestination divine qui, avant toutes vues et avant toute considération de nos mérites, fait la source et la mesure de nos mérites mêmes, et demeure en Dieu comme une balance et comme un poids fixe et immuable où il examine la valeur et la dignité de ses élus.

Or, il est sans doute que ce choix et ce propos éternel de Dieu, d'où dépend notre bien ou notre mal, notre bonheur ou notre exclusion du royaume des cieux, depuis que le péché de nos premiers pères a eu fait de leur postérité une masse de damnation, d'où Dieu tire ceux qu'il lui plaît par sa miséricorde et où il laisse aussi ceux qu'il veut par sa justice est un secret entièrement caché et un mystère couvert de ténèbres à notre égard, de quelque sens qu'on le regarde ou dans lui-même ou dans son objet, dans l'éternité ou dans le temps. Et en premier lieu dans lui-même : car à qui de nous est révélé ou se révèlera jamais le fond de cet abîme, cette ineffable et incompréhensible disposition de Dieu, suivant laquelle il résout et détermine, avant tous les siècles quelle doit être la nature et la qualité de ses ouvrages ? Y a-t-il quelqu'un, dit l'Ecriture sainte, qui ait jamais pénétré dans le secret des desseins de Dieu (*Isa.*, XL, 13; *Sap.* IX, 13; *Rom.*, XI, 34) ? Y a-t-il quelqu'un qu'il ait appelé à son conseil, quand il a formé le plan du monde visible ou invisible, et le projet des différents ordres de ses créatures ? *Quis cognovit sensum Domini, aut quis consiliarius ejus fuit ?* C'est le cachet, c'est le sacré sceau dont Dieu marque ses élus, non pas en eux, mais dans lui-même. C'est là que réside l'origine de notre félicité, et celle aussi, en quelque façon, de notre misère; enfin c'est le sort qui tombe sur Matthias, cela veut dire, le témoignage et la manifestation de la volonté de Dieu qui sert de règle au jugement du sénat apostolique dans l'élection du nouvel apôtre dont nous solennisons la fête.

Et dans le fond de cette doctrine, nous reconnaissons la différence et l'inégalité qui se rencontrent entre le sort des enfants de Dieu et le sort des infidèles. En ce, messieurs, que les infidèles et tous les philosophes destitués de la vraie religion, en cherchant le premier principe de la vicissitude, et de l'événement des choses, sont tombés dans l'une ou l'autre de ces deux extrémités également fausses et pernicieuses, en attribuant tous les succès et tous les accidents de notre vie ou au hasard ou au destin ou à un cas fortuit qui n'avait en soi ni subsistance ni vertu déterminée, ou a un destin, qui nous soumettait malgré nous-mêmes à sa loi, et nous imposait la nécessité de lui obéir.

Mais les chrétiens et ceux qui professent le vrai culte, en rapportant toute la suite et tout le cours de leurs actions à une cause intellectuelle, qui sait nous mouvoir infailliblement sans nous contraindre, tiennent la voie du milieu entre ces deux sectes de savants et de gentils, entre ceux qui admettent le destin et ceux qui admettent l'aventure pour fondement de toutes choses ; en se soumettant à la conduite d'une providence qui, agissant toujours avec prévoyance et suivant l'inclination de notre volonté, agit toujours sans erreur et sans violence, et sans imposer même aucune nécessité naturelle à nos actions. Et ainsi, mes sœurs, en établis-

sant, comme parle l'Ecriture, le puissant et doux empire de la volonté de Dieu, ils ont évité la tyrannie de la destinée et l'incertitude du hasard, et ont concilié la fermeté de sa providence avec l'usage de notre naturelle liberté.

Mais si cette prescience et cette prédestination de Dieu qui fait notre sort en toutes choses, et non le hasard et le destin imaginaire des païens, est un mystère, comme nous disons, aussi caché que Dieu même, et si elle est d'ailleurs la seule règle par où Dieu nous juge, et par où nous devons nous juger les uns les autres en ce monde; comment est-ce que nous osons entreprendre aussi souvent et aussi légèrement que nous faisons, de nous préférer en mérite ou en honneur les uns aux autres, avant que Dieu ait mis en vue cette éternelle volonté, cette balance et cette mesure unique de tous nos jugements?

Et c'est là, chrétiens, la vraie cause qui inspire aux apôtres cette retenue et cette crainte toute religieuse dans l'élection de leur collègue, qui leur fait suspendre leur suffrage et leur sentiment particulier dans une délibération si sainte et si importante, pour s'arrêter au seul témoignage et à la seule démonstration de la volonté de Dieu, et qui fait enfin qu'ils s'estiment incapables de se rendre juges entre Matthias et Joseph nommé le Juste. Sachant, disent-ils, Dieu tout-puissant, qu'étant le Seigneur comme vous êtes et l'arbitre souverain de toutes choses, vous les disposez et les ordonnez comme il vous plaît de toute éternité, et les écrivez dans ce livre ineffaçable qui n'est ouvert qu'à votre Fils unique et à ses anges bienheureux, de ces deux saints que nous proposons devant votre face, révélez-nous, s'il vous plaît, lequel des deux vous avez choisi et destiné avant tous les temps pour successeur de votre disciple infidèle et réprouvé, le prévaricateur Judas; *Ex his duobus ostende quem elegeris unum.* Ni ce divin sort, ou cette éternelle élection de Dieu, que les saints apôtres ne considèrent qu'avec tremblement, et qu'ils avouent ne pouvoir connaître que par une spéciale révélation de son auteur, n'est pas seulement cachée et impénétrable en elle-même, elle l'est encore dans son objet et dans ses effets, je veux dire dans sa fin et dans les moyens qu'elle choisit pour y parvenir.

Car si le dernier but et le principal objet de la prédestination divine est le salut des bienheureux, que nous pouvons-nous figurer de plus caché et de plus élevé au-dessus de nos pensées, que ce salut, que cette gloire, que cette immortalité? Car y a-t-il saint, y a-t-il juste en cette vie, qui ait des yeux pour voir le fond de ce mystère, et qui ait le don de discerner ceux à qui Dieu prépare l'héritage de cette heureuse éternité? C'est ici donc que paraît le fondement de l'humilité et de la sobriété chrétienne à nous juger maintenant les uns les autres; car en effet la qualité seule qui nous revêt d'une dignité solide et permanente, et qui nous rend vraiment estimables devant Dieu, étant celle qu'il nous donne, en nous mettant au rang de ses élus et prédestinés au royaume de son Fils, nous sommes abjects et relevés devant ses yeux, selon qu'il nous laisse dans la masse de perdition, ou qu'il lui plaît de nous en tirer pour nous faire part de ce royaume éternel.

Mais cette éternité de salut ou de privation de gloire qui établit notre juste prix et notre juste valeur aux yeux de Dieu, est un secret que toute créature ignore, et que Dieu se plaît à tenir caché dans l'obscurité de l'avenir. Nous n'avons donc proprement en cette vie aucun sujet de nous glorifier et de nous élever les uns sur les autres; l'état de la gloire, qui seul nous rend, absolument parlant, dignes d'une véritable estime, étant selon l'apôtre (*Rom.*, II, 33), une profondeur incompréhensible et impénétrable à la lumière de l'entendement humain. Mais que dis-je, chrétiens? cet adorable secret ne nous ôte pas seulement tout sujet de nous élever les uns sur les autres, il nous en est un très-puissant, d'avoir un sincère et profond respect et une espèce de vénération pour les moindres de nos frères, puisqu'il nous tient dans le sentiment d'une perpétuelle et juste crainte, que ceux qui nous paraissent les plus méprisables, ou par la bassesse de leur condition, ou par les désordres de leur vie, ne soient peut-être dans la préordination de Dieu, du bienheureux nombre de ses enfants, que le jugement peu avantageux que nous en ferions ne fût opposé à celui que Dieu en fait lui-même, et que nous nous missions au hasard de réprouver ceux qu'il a choisis pour les donner à Jésus-Christ, et pour les faire entrer dans la communion du sort des saints en la lumière, selon le langage de l'apôtre; *Qui dignos nos fecit in partem sortis sanctorum in lumine* (*Coloss.*, I, 12).

Et ici, chrétiens, considérez l'admirable économie des conseils de Dieu: il nous oblige à nous aimer et à nous respecter les uns les autres, en quelque état que nous soyons, soit dans la grâce ou dans la gloire, mais par des voies bien contraires et bien opposées entre elles. Savoir dans la gloire, en nous révélant ouvertement ce que nous sommes, et dans la grâce en nous le cachant, et en nous faisant vivre inconnus les uns aux autres. Dans l'éternité il convie tous ses saints à s'entr'aimer et à s'honorer mutuellement dans la vue de la dignité souveraine qu'ils possèdent; et dans le temps au contraire, il oblige les fidèles à un amour et à une estime réciproques, en mettant un voile, pour ainsi dire, sur leur condition présente, et en la couvrant d'une profonde obscurité.

Et de vrai, chrétiens, si dès à cette heure il eût mis en évidence notre sort particulier et notre condition future dans l'éternité, ou notre salut, ou notre perte, nous n'eussions conçu que de l'aversion ou du mépris pour les enfants, comme il dit, de perdition; et au contraire, tout notre amour et toute notre estime se seraient portés sur les seuls prédestinés et sur les seuls vases préparés à la

gloire : *Quæ preparavit in gloriam,* dit l'Apôtre (*Rom.*, IX, 23). Mais Dieu, par un profond et adorable conseil de sa sagesse, ayant voulu nous tenir caché ce grand mystère, et mêler en cette vie les reprouvés avec les élus, il nous oblige dans cette heureuse confusion à les aimer et à les révérer tous également et sans réserve, pour éviter le danger horrible de nous opposer aux voies secrètes de sa providence, en méprisant ceux qu'il honore, ou en persécutant par notre malice ou par nos outrages, ceux qu'il mène de sa main à la jouissance de sa souveraine félicité.

Et pour vous faire voir encore mieux, mes chères sœurs, à quel point la route par où il conduit ses enfants de paix et de bonheur nous est peu connue dans l'état de la vie présente, faites avec moi, s'il vous plaît, cette réflexion si chrétienne et si importante à l'édification de notre foi. Avant le temps de la passion et de la croix du Fils de Dieu, qui n'eût estimé, à n'en juger que par l'apparence et par l'extérieur, Judas le traître, infiniment plus agréable à Dieu, que le fidèle saint Matthias ? Qui n'eût préféré cet abominable prévaricateur, qui a reçu le juste prix de son iniquité, comme parle l'Ecriture, au grand saint Matthias, qui jouit en Dieu du fruit de ses travaux et de ses souffrances, à ce grand saint, à ce merveilleux disciple à qui Dieu donne aujourd'hui sa voix et son suffrage pour le ministère apostolique, préférablement à Joseph le Juste et à tout le reste des nouveaux témoins de son Evangile ? Certes, aux yeux des hommes et selon le sens naturel de la chair, Judas paraissait établi aux plus hauts rangs du sénat apostolique, inséparable et nécessaire ministre de son maître, dépositaire et dispensateur de ce qu'il avait de biens temporels, le tuteur de sa personne divine, le conservateur de sa vie humaine et voyagère, et enfin le lieutenant ou le successeur de l'admirable saint Joseph, comme étant chargé aussi bien que saint Joseph du soin domestique de lui procurer sa subsistance et sa nourriture corporelle. Matthias, au contraire, paraît confondu et enseveli, s'il faut dire ainsi, dans la foule des disciples, si peu célèbre et si peu connu dans leur sainte société, qu'on ne le voit pas même nommé dans l'Evangile avant le temps de sa promotion à la dignité d'apôtre.

Et cependant, chrétiens, ce Judas même, qui semblait rempli de tant de dons et de bénédictions divines, était devant Dieu en même temps un vase de colère et un fils de perdition ; et au contraire, ce Matthias, si négligé et de si peu de considération dans la nouvelle et naissante Eglise du Sauveur des hommes, ne laissait pas d'être devant Dieu en même temps un enfant de gloire, un maître des nations, un interprète infaillible du secret caché avant tous les siècles, et l'un de ses disciples privilégiés, dont le maître dit qu'étant à lui et en sa garde particulière, nul ne pourrait les ravir de sa main : *Scio quos elegerim, et nemo potest eos rapere de manu Patris mei* (*Joan.*, XIII, 18).

Et ainsi, chrétiens, dans la comparaison que nous osons faire en cette vie, ou de nos frères entre eux, ou de nous-mêmes avec nos frères, tous nos jugements prétendus se trouvent courts et incertains ; l'état de gloire d'où se doit tirer notre véritable prix étant une règle et une mesure où notre sens ne peut atteindre, et que Dieu tient renfermées dans le sein de sa divinité. Mais laissons là cette haute gloire, ce premier objet et ce dernier but de la prédestination divine, qui forme en Dieu notre véritable sort, et notre essentielle valeur devant ses yeux. Je veux, si vous voulez, que les divers dons et les diverses vertus qu'il plaît à Dieu de nous distribuer par son Esprit-Saint puissent d'elles-mêmes nous servir de fondement pour nous juger et pour nous discerner les uns des autres ; n'est-ce pas encore une règle de juger toute cachée, et bien au-dessus de la portée de notre intelligence ? n'est-ce pas encore un abîme aussi profond que celui de notre cœur, où les plus grands saints ne voient goutte non plus qu'en celui des conseils de Dieu, et qui, étant la partie la plus intime de nous-mêmes, ne laisse pas de nous faire vivre comme pèlerins et comme étrangers de nous-mêmes en ce monde : *Sed neque meipsum judico*, dit l'Apôtre, *nihil mihi conscius sum, sed non in hoc justificatus sum, qui autem judicat me Dominus est* (I *Cor.*, IV, 4).

De là vient aussi que, dans le rapport et dans le parallèle que le grand saint Pierre et ses collègues en la charge apostolique, se voyaient obligés de faire entre Matthias et Joseph le Juste, ils ne se croient point en état de pouvoir résoudre un différend de cette qualité, ni de pénétrer dans le fond de l'âme de ces deux disciples proposés pour un emploi de cette haute conséquence, mais en remettent le discernement à Dieu, en lui adressant cette humble prière à haute voix, et devant la face de toute l'Eglise : Dieu qui avez seul le privilége de voir et de lire dans les cœurs des hommes, daignez, s'il vous plaît, nous révéler auquel de ces deux-ci, et de ces deux serviteurs de votre Fils, vous adjugez la préférence dans la dignité de ministre principal de son Evangile : *Tu, Domine, qui nosti corda omnium, ostende quem elegeris ex his duobus unum, accipere locum ministerii hujus de quo prævaricatus est Judas.*

Certes Joseph, que le commun choix et la voix commune de toute l'Eglise avaient marqué pour entrer en lice et en concurrence avec Matthias, était un disciple si éprouvé et si exercé dans la pratique de toutes bonnes œuvres, qu'il en mérita parmi les fidèles le surnom de Juste ; en sorte que l'Ecriture sainte, dont toutes les paroles renferment toujours quelque mystère, le nomme avec éloge, et le nomme même avant Matthias, qu'elle se contente, au contraire, d'appeler de son nom tout simple et tout nu, et sans aucun titre de recommandation et d'honneur qui pût le tirer du commun des autres : *Et statuerunt duos ; Joseph, qui vocabatur Bar-*

sabas, qui cognominatus est justus, et Matthiam.

Cependant, chrétiens, toutes nos actions extérieures, quelque pures et quelque saintes qu'elles nous paraissent, pouvant toujours être suspectes de quelque défaut intérieur et caché, qui ne peut être connu que de Dieu seul; de là vient sans doute que les bienheureux apôtres dans cette controverse et dans ce concours de Joseph et de Matthias, pour l'assomption de l'un d'eux à la charge apostolique, ne présument pas de pouvoir juger de leur mérite véritable par l'apparence extérieure de leur vie. Mais dans la crainte que leur perfection intérieure, dont Dieu seul était le juge, ne répondit pas tout à fait à l'extérieure dont ils avaient jusqu'alors été les témoins, ils le conjurent enfin d'avoir la bonté de les examiner lui-même, et de marquer par un témoignage public et sensible le discernement qu'il en avait fait en lui-même dans les vues de sa divine sagesse. Déclarez-nous, disent-ils, Seigneur, auquel de ces deux vous donnez la chaire de l'apostolat, dont est déchu votre misérable déserteur.

Mais s'il est malaisé, et, pour dire mieux, impossible de juger de nos prochains par les talents et par les grâces dont ils sont déjà en possession, que devons-nous dire de celles qu'ils n'ont point encore, mais qu'il a plu de tout temps à Dieu de leur préparer et de leur donner en sa saison, et selon l'ordre marqué dans les décrets de sa providence? En effet qui, des juifs ou des chrétiens, eût jamais pensé que Dieu dût faire un grand apôtre du plus grand tyran de son Eglise, à l'envisager tel qu'il est dépeint dans les divines Ecritures (*Act.*, IX, 11 *et seq.*), plein de colère et de fureur, chargé des ordres de la synagogue pour la ruine des fidèles, respirant le sang et le carnage, comme parlent les mêmes Ecritures? Qui se fût douté que ce pharisien de profession, que ce sanglant et irréconciliable ennemi du nom chrétien eût dû soutenir un jour tout le poids de la persécution du nom chrétien, et porter la croix du Sauveur jusqu'au bout de l'univers? *Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus, et regibus, et filiis Israel. Ego enim ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati* (*Ibid.*, XV).

Mais ne tirons point des exemples de plus loin, notre sujet nous en fournit un qui suffit seul pour la persuasion de la vérité que je vous prêche. Car, mes chères sœurs, qui eût jamais eu la pensée qu'un disciple d'aussi peu d'éclat et de nom que l'était Matthias parmi ceux du Fils de Dieu, eût été choisi néanmoins et ordonné avant les siècles éternels, pour être un jour l'héritier de tous les dons et de toutes les grâces de Judas dans le ministère de l'apostolat?

Et ainsi, mes sœurs, nous voici venus au second point de ce discours, où, après vous avoir entretenues dans le premier de la vocation ou élection extraordinaire de saint Matthias, je vous devais faire voir quelle a dû être l'excellence de son apostolat, à en juger par rapport à l'excellence de celui de Judas, dont il avait été le successeur; *Et episcopatum ejus accipiat alter.* Or nous pouvons remarquer en la personne de ce malheureux disciple, deux avantages tout particuliers, qui le distinguaient avec grand éclat du reste des apôtres.

Le premier est d'avoir eu la garde de son maître, comme nous disions, et d'avoir pris comme la place du grand saint Joseph, dans le saint devoir de nourrir le Fils de Dieu, et de pourvoir à ses besoins ordinaires et naturels: et le second d'avoir été fait le dispensateur de ses bienfaits et de ses aumônes envers les pauvres. *Tu vero homo pacis meæ, dux meus et notus meus, qui mecum dulces capiebas cibos* (*Ps.* LIV, 15).

Mais cet infidèle, bien loin de répondre à la bonté de son divin maître qui l'avait porté à un si haut rang parmi ses collègues en l'apostolat, en le distingant par des emplois si relevés et si importants, les pervertit au contraire et les corrompit en deux manières exécrables. Premièrement en livrant aux Juifs et en leur sacrifiant le même maître qui lui avait confié le dépôt de sa personne et de sa vie; en second lieu, en divertissant autant qu'il pouvait les principaux dons de son Seigneur, et en détournant ses miséricordes spirituelles sous couleur des temporelles. Cette pécheresse, disait-il de Madeleine repentie, vient de perdre ce parfum, on eût pu le vendre bien chèrement et en distribuer le prix aux pauvres: *Ut quid perditio hæc? poterat enim venundari multo et dari pauperibus* (*S. Matth.*, XXVI). Et en même temps il couvrait son avarice d'un faux zèle de charité et de tendresse pour les indigents, ayant déjà l'infidélité de voler le bien de son Seigneur, avant que d'en venir jusqu'à vendre sa personne: *Dixit autem hoc*, dit saint Jean, *non quia de egenis pertinebat ad eum, sed quia fur erat* (*S. Jean*, XII).

S'il est donc vrai, comme il est sans doute, que, suivant les règles de la divine providence, notre grand apôtre, étant substitué en la place de Judas, a dû succéder à toutes ses vertus et à toutes ses grâces spirituelles, et en faire un usage tout différent et tout contraire à celui qu'en avait fait ce perfide déserteur; n'avons-nous pas lieu de présupposer qu'il devait avoir un don de Dieu tout particulier pour dispenser les biens spirituels de son Seigneur, avec autant de fidélité que cet apostat en avait eu peu dans l'économie des biens temporels du même Seigneur, et qu'il ne devait pas être moins rempli de zèle et d'amour pour l'engendrer et pour le former dans le cœur des hommes: *Donec formetur in vobis Christus* (*Gal.*, IV, 19), que son infâme prédécesseur l'avait été de fureur et de cruauté pour l'abandonner à celle des Juifs, et pour lui procurer la plus injuste de toutes les morts par le plus indigne de tous les parricides qui aient jamais paru dans le monde? Mais aussi, mes sœurs,

pour ne pas laisser inutile et sans action cette charité surabondante que l'esprit de Dieu avait répandue dans son cœur ; et cette ardente passion de faire vivre dans l'âme des païens le même Dieu que ce déserteur avait fait mourir par les mains des Juifs ; vous remarquerez que dans le partage général que les apôtres firent de toute la terre pour y porter la parole de l'Evangile, Dieu fit tomber en son lot particulier la plus impie et la plus endurcie de toutes les nations, savoir, les habitants des provinces Ethiopiennes, les enfants de Cham, les descendants de cet ennemi de son propre père, qui, en châtiment de son impiété, soumit toute sa race à l'anathème et à la malédiction divine en la personne de son fils aîné Chanaan. *Maledictus Chanaan : servus servorum erit fratribus suis* (*Gen.*, IX, 5, 2).

Aussi, Chrétiens, quoique par la force de ses instructions et de ses prières il eût vaincu la fierté de la plupart de ces idolâtres, et qu'il en eût converti en peu de temps un fort grand nombre à la religion chrétienne, il ne laissa pas d'éprouver avec cela l'ingratitude et la violence de beaucoup d'autres, et de se voir enfin devenu l'exécration et la victime des mêmes barbares qu'il était venu appeler à la lumière de la vérité et à l'héritage de la gloire de Jésus-Christ. Mais, ô sagesse et admirable économie de la souveraine providence ! car s'il a fallu que les apôtres et les premiers prédicateurs de l'Evangile se soient sacrifiés pour l'établir et l'aient scellé de leur propre sang, à combien plus forte raison le grand saint Matthias devait-il entrer dans ce combat et dans cette épreuve du martyre ?

Et en effet, s'il a dû réparer tous les défauts et tous les excès du prévaricateur Judas, s'il a dû faire valoir toutes les grâces que cet infidèle avait profanées et violées, ne fallait-il pas qu'il mourût pour le Dieu même que ce déserteur avait fait mourir, et qu'il signalât son amour envers son maître en lui donnant sa propre vie, pour opposer sa fidélité à la perfidie de Judas, qui avait au contraire vendu la vie de son Seigneur par la lâcheté de sa trahison ? *Episcopatum ejus accipiat alter.*

Voici donc, chrétiens, le libérateur des peuples interdits et retranchés autrefois par la bouche de Dieu même, de la société de ses enfants, *Servus servorum erit fratribus suis.* Voici le disciple victorieux de la postérité de Cham, qui persécuta l'ancienne Eglise et l'ancien peuple d'Israël. Il ne prétend pas les convertir, comme Moïse en changeant le Nil en sang ; mais en le rougissant du sien comme d'une source d'eau pure et réjaillissante en vie éternelle : il ne les combat point aussi comme Moïse, pour renverser la tyrannie de leurs Pharaons, mais pour ruiner celle du vrai Pharaon, du Pharaon invisible et spirituel, qui tenait leur âme captive sous le joug de leur ignorance, de leur impiété et de leur malice. Que si telle est l'élévation et la dignité de ce disciple ; si Dieu le porte tout d'un coup à un si haut degré d'honneur à l'exclusion de Joseph le Juste, de ce divin homme tout comblé de saintes œuvres et honoré de la consanguinité de trois apôtres, si le mystère de son élection et de sa préférence aux autres saints, à son principe dans les ordres de la prédestination de Dieu qui nous est cachée en tant de sortes, puisque nous ne la comprenons, comme il a été déjà dit, ni en elle-même, ni dans son objet ou dans ses suites, soit éternelles ou temporelles ; quelle est, je vous prie, la hardiesse que nous nous donnons, de juger nos frères et nos prochains selon l'Evangile, et de les relever ou les rabaisser dans nos pensées, suivant les degrés d'excellence ou de bassesse, où nous les rangeons dans l'illusion de nos téméraires préjugés et de nos fausses imaginations ?

Et ici, chrétiens, permettez-moi, s'il vous plaît, de revenir à l'instruction[2] que je me suis d'abord proposé de vous donner, et où je réduis le fruit principal qui doit réussir de cet entretien pour l'édification de notre charité. C'est de nous abstenir de la liberté de juger nos frères, et d'usurper en cela le droit de Dieu, qui s'est réservé à lui seul ce témoignage de sa souveraine autorité : ne jugez point, dit-il, et vous ne serez point jugés : *Nolite judicare, ut non judicemini* (*S. Matth.*, IX, 1). Et cependant s'il m'arrive de tomber en quelques redites, attribuez-en la superfluité à l'importance et à la nécessité de mon sujet, et trouvez bon d'écouter plus d'une fois ce que vous ne devez jamais cesser de pratiquer.

Dites-moi donc maintenant, chères âmes, toutes les fois que nous nous portons à juger nos frères en Jésus-Christ, par la comparaison que nous osons faire en cette vie de leurs vices ou de leurs vertus, de leurs défauts ou de leurs mérites, par quelle règle ou par quel principe entreprenons-nous de les juger ? Est-ce, chrétiens, ou par la considération de ce qu'ils sont en Dieu, ou de ce qu'ils sont présentement en eux-mêmes ? Quant à ce qu'ils sont dans la balance et dans le jugement de Dieu, à la vérité, c'est là que nous sommes essentiellement ce que nous sommes ; mais d'ailleurs aussi c'est un abîme qui nous est fermé de toutes parts, et où nous ne voyons ni fond ni rive ; c'est le sort impénétrable au sens des hommes, et qui tombe aujourd'hui inopinément sur Matthias : *Sors cecidit super Matthiam.* Quant à ce qu'ils sont actuellement en eux-mêmes, ou nous regardons leur dedans ou leur dehors, ou leurs pensées et leurs intentions, ou leurs actions extérieures et apparentes. Quant à l'intérieure disposition de leur cœur, c'est encore là un secret que l'esprit humain ne peut sonder, c'est un moindre abîme qui répond à un plus grand, qui est celui de la conduite et de la prédestination de Dieu : *Abyssus abyssum invocat.* Il n'y a que Dieu qui pénètre tous les deux, savoir nos pensées et les siennes, et c'est aussi ce qui oblige les apôtres à s'écrier en ces paroles tou-

tes saintes : *Domine, qui corda nosti omnium, ostende quem elegeris.* Quant aux ministères et aux exercices extérieurs de nos différentes vocations ; si nous prétendons nous juger par cette règle, nous nous mettons en danger à tout moment de préférer des hypocrites et des réprouvés à des justes et à des élus ; et par une règle aussi fausse, ou aussi peu certaine que celle-là, vous avez vu que les hommes eussent mis Judas le traître bien au-dessus de l'apôtre de ce jour avant le temps de la mort du Fils de Dieu.

Quel est donc l'appui ou le principe de nos jugements, toutes les fois que nous croyons avoir lieu de préférer nos prochains les uns aux autres? Est-ce l'amour que Dieu leur porte? mais nous l'ignorons entièrement. Est-ce la pureté intérieure de leur cœur? mais elle ne paraît qu'aux yeux de Dieu : *Scrutator cordium Deus.* Est-ce la justice de leurs œuvres extérieures? mais c'est une qualité commune aux élus et aux réprouvés, aux hypocrites et aux gens de bien. Pour Dieu donc, chrétiens, souvenons-nous, suivant le solide et salutaire avis que nous vous en avons déjà donné, qu'en toutes ces sortes de comparaisons aussi odieuses que fréquentes parmi nous, tous les jugements que nous pouvons faire sont sujets à porter à faux, et n'ont aucun raisonnable fondement ; tout ce qui tombe sous nos sens et sous notre connaissance ne suffisant point pour nous juger, et ce qui seul suffirait pour nous juger, étant au-dessus de notre raison et de nos sens.

Vraiment, chrétiens, nous serions assez obligés de nous garder à l'avenir de tous ces rapports et de tous ces jugements frivoles et profanes, par le seul motif de leur extravagance ou de leur légèreté. Mais l'une des plus fortes et des plus pressantes considérations qui nous engagent à les éviter, ce sont les maux dont nous les voyons ordinairement suivis dans le commerce de la charité chrétienne. Car, en premier lieu, il est sans doute qu'ayant entrepris d'élever l'un de nos frères sur un autre, nous nous laissons insensiblement aller à cette injustice qui est d'abaisser l'un pour rehausser l'autre. Comme nous sommes naturellement jaloux de nos propres opinions, nous exagérons avec excès les bonnes qualités de l'un, et ravalons à même degré celles de l'autre : ce qui nous semblait autrefois une moindre perfection, peu à peu nous semble un vice ou un défaut considérable ; d'une moindre estime on nous voit passer dans le mépris, et du mépris dans la haine et dans l'aversion. C'est cette indiscrète et précipitée témérité de juger qui partagea, comme dit saint Paul, en schismes et en factions les premiers fidèles de l'Eglise de Corinthe, et qui, leur faisant choisir divers maîtres en la conduite de leur foi, selon les divers préjugés qu'ils s'étaient formés de l'habileté ou de la sainteté des uns ou des autres, faisait dire aux uns : Je suis de Céphas ; aux autres : Je suis d'Apollo ; aux autres : Je suis de Paul ; et aux autres enfin : Je suis de Jésus-Christ, ce qui n'allait à rien moins qu'à partager et à déchirer Jésus-Christ même, et à évacuer le mérite de sa croix : *Unusquisque vestrum dicat : Ego quidem sum Pauli, ego autem Apollo, ego vero Cephæ, ego autem Christi, divisus est Christus, numquid Paulus crucifixus est pro vobis* (I *Cor.*, I, 12, 13).

Mais au contraire, chères âmes, en laissant à Dieu tout le privilége et tout le droit de nous juger, comme à celui qui tient en sa main la juste balance où il doit peser toutes nos œuvres, nous demeurerons éternellement unis dans un seul et même esprit, et dans ce seul jugement que tout jugement nous est défendu par la loi de Dieu ; nous nous sentirons arrêtés, comme par le frein de cette sage retenue, dans les bornes d'une modestie vraiment chrétienne, et nous nous trouverons même engagés à nous porter réciproquement un respect sincère et véritable, par cela même que nous n'avons en ce monde aucun sujet de nous mépriser, Dieu, par un secret de sa sagesse infinie, nous ayant rendus comme sacrés et inviolables les uns aux autres, en nous ôtant tout moyen de nous juger. Ainsi, chrétiens, lorsque le devoir de la charité fraternelle ou de nos charges nous obligera de corriger nos égaux ou nos inférieurs, nous distinguerons toujours la faute d'avec le coupable, en adressant toute notre haine et toute notre aversion contre le crime ; nous nous abstiendrons de juger de la personne ou des intentions du criminel, en conservant toujours dans le cœur cette juste crainte, que le pécheur que nous reprenons ne soit peut-être du nombre des élus et des prédestinés à jouir un jour d'une béatitude toute sainte et toute céleste. Dans notre plus forte et plus violente aigreur contre le crime, nous demeurerons dans le respect et dans l'amour du criminel : et nous voyant enfin exclus de tout droit et de toute liberté de juger d'autrui, nous nous réduirons nécessairement à rentrer en nous et à nous juger nous-mêmes devant Dieu, pour prévenir, comme dit l'Apôtre, la sévérité de ses effroyables jugements : *Quod si nosmetipsos dijudicaremus*, dit-il, *non utique judicaremur* (I *Cor.*, XI, 31). Et c'est aussi dans cette secrète et soigneuse étude de ce qui se passe dans notre intérieur, que nous nous pourrons affermir de plus en plus dans le sentiment de cette importante vérité, qu'ayant en nous-mêmes tant de désordres et d'habitudes perverses à réformer, c'est un aveuglement tout à fait étrange et déplorable, de négliger comme nous faisons la connaissance et la guérison de nos propres maux, pour nous attacher à la recherche et à la censure de ceux d'autrui ; et de nous empresser à ôter la paille que nous pensons voir dans l'œil du prochain, en même temps que nous n'avons aucun soin d'arracher la poutre que nous sentons, ou que nous ne sentons pas même dans le nôtre. *Hypocrita*, dit le Fils de Dieu, *ejice primum trabem de oculo tuo, et tunc videbis ejicere festucam de oculo fratris tui* (*S. Matth.*, VII, 5).

Mais comme le fondement de cette conduite

vraiment chrétienne, de cette sage circonspection dans nos jugements, est d'avoir toujours devant les yeux l'arrêt éternel de la prescience et de la prédestination de Dieu, qui est la seule règle qui nous juge, et un abîme où nous ne voyons qu'horreur et que ténèbres, représentons-nous désormais que la vive image que ce Dieu de gloire a imprimée dans nos âmes en nous créant, en est presque toute effacée par nos crimes, que tous les traits de notre figure originaire et naturelle en ont été si obscurcis et si confondus, que l'ouvrier même qui nous a formés ne nous connaît plus en nous, mais en lui-même et en Jésus-Christ son Fils unique, dont il a fait le patron et l'exemplaire de sa nouvelle créature : *Qui reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ* (*Philip.*, III, 21).

Représentons-nous que nous vivons, ou, pour mieux dire, que nous languissons en ce monde malheureux, comme en un lieu de bannissement et dans un pays étranger, où nous ne connaissons personne et n'avons aucun moyen assuré de nous discerner les uns des autres. Représentons-nous que dès le moment qu'en la personne de nos premiers pères nous avons passé du Créateur à la créature, et que nous avons détourné nos yeux de la lumière divine et éternelle, il ne nous est demeuré qu'une ombre, qu'un fantôme et une fausse ressemblance de ce que nous fûmes en sortant des mains de notre ouvrier ; et que ces témoignages d'une justice extérieure et apparente, qui peuvent également se rencontrer dans tous les hommes, peuvent être aussi bien des effets de l'imposture et de l'hypocrisie des méchants, que de la véritable sainteté des gens de bien.

Il ne faut point vous imaginer, mes chères sœurs, que la sainte règle que vous professez puisse vous tirer du commun danger, ni vous dispenser de l'infirmité générale des fidèles, quelque mortifiées, quelque zélées que vous paraissiez aux yeux des hommes, et peut-être aux vôtres mêmes ; quelque lumière et quelque grâce particulière que Dieu vous ait données dans le saint état où il lui a plu de vous appeler. Il tient toujours en sa main et prévoit seul votre dernier sort et votre condition future dans l'éternité : *Et cecidit sors super Matthiam.* Voilà sans doute un grand sujet de vous humilier et de vous anéantir devant sa face, de considérer qu'il a dans ses mains notre bonheur et notre perte, et d'ignorer néanmoins auquel des deux il a résolu, ou du moins permis, que nous arrivions : *Cujus vult miseretur, et quem vult indurat* (*Rom.*, VII, 18). *Et quis scit an odio, vel amore dignus sit* (*Eccl.*, IX, 1).

Mais pour rassurer votre étonnement, mes sœurs, et pour ne pas vous cacher le privilége de votre divine vocation, sachez que bien qu'en effet nous ne puissions avoir en ce monde aucune marque certaine et indubitable de notre élection à la vie bienheureuse, si est-ce néanmoins qu'une volonté sincère et constante de bien vivre, de servir Dieu de tout notre cœur, et de nous exercer avec l'aide de sa grâce nuit et jour dans la pratique des bonnes œuvres est un préjugé, si j'ose dire, moralement infaillible de notre finale persévérance dans le bien, et de notre éternelle prédestination à l'héritage de la gloire. Ayez soin, mes frères, dit saint Pierre, de rendre certaine votre vocation et votre élection par votre zèle et par votre fidélité, dans l'exercice des œuvres saintes et chrétiennes : *Satagite, ut per bona opera certam vestram vocationem, et electionem faciatis* (II *S. Pet.*, I, 20). Car encore que, rigoureusement parlant, Dieu puisse toujours nous refuser ce don tout gratuit et tout miséricordieux de persévérer et de mourir en son amour, c'est toutefois l'ordre accoutumé de sa sagesse et de sa bonté toute paternelle d'achever en nous ce qu'il a commencé, et de le conduire à son dernier accomplissement : *Confidens hoc ipsum*, dit l'Apôtre, *quia qui cœpit in nobis opus bonum, perficiet usque in diem Jesu Christi, sicut est mihi justum hoc sentire pro omnibus vobis* (*Phil.*, I, 6). Et il dit aux Hébreux dans le même esprit : Nous avons sujet, mes chers frères, de nous promettre de la part de Dieu de meilleures choses pour le bien de notre salut ; car il est trop juste pour oublier les bonnes actions que vous avez faites à la gloire de son nom, et l'ardent amour que vous avez jusqu'ici fait paraître envers ses saints : *Confidimus de vobis, dilectissimi, meliora, et viciniora saluti, tametsi ita loquimur : non enim injustus est Deus, ut obliviscatur operis vestri, et dilectionis, quam ostendistis in nomine ipsius, qui ministratis sanctis* (*Hebr.*, VI, 9 *et seq.*).

Marchons donc, chrétiens, désormais dans la lumière et dans l'esprit de notre divin libérateur ; tenons toujours la balance égale et droite ; ne méprisons, ne jugeons, ni ne condamnons absolument aucun pécheur ; s'il pèche en secret, couvrons sa faute ; s'il pèche en public et à découvert, reprenons sa faute à découvert, de peur qu'il ne trouble les infirmes et les petits de ce monde pour lesquels Jésus-Christ est mort. Mais surtout, mes frères, ayons en tout temps des entrailles de pitié et de compassion pour le pécheur ; ne le jugeons donc, ni ne le condamnons jamais absolument, sachant que Dieu sauve et qu'il perd qui bon lui semble ; ne perdons pas aussi la consolation de notre espérance, si nous avons été jusqu'ici fidèles à son service, sachant que Dieu sauve d'ordinaire ceux qu'il a vus fermes pour un temps dans le désir de le glorifier. Ne proposons ni ne préférons aucun de nos frères à aucun autre, sachant qu'il a aujourd'hui préféré Matthias à Joseph le Juste, contre toute vue et toute apparence humaine, et qu'il l'a élevé sur les ruines de Judas à la dignité d'apôtre, à celle de martyr de son Evangile, et enfin à celle d'héritier de son royaume dans l'éternité.

SERMON XX,

SUR LA TENTATION AU DÉSERT,

Prononcé dans la même église des filles carmélites.

Jesus plenus Spiritu sancto regressus est a Jordane, et agebatur a Spiritu in desertum diebus quadraginta, et tentabatur a diabolo.

Jésus, tout plein du Saint-Esprit, s'éloigna du fleuve du Jourdain, et il fut poussé par l'Esprit dans le désert, où il demeura quarante jours; et il fut tenté par le démon en ce lieu-là (*S. Luc*, IV).

Le Fils de Dieu ayant bien voulu recevoir le saint baptême des mains de saint Jean, pour accomplir en ce monde, comme il dit, toute justice, soit intérieure, soit extérieure, l'Evangile nous rapporte qu'il fut transporté par l'Esprit dans le désert, et qu'après un jeûne de quarante jours et d'autant de nuits, il fut tenté en plusieurs façons par le démon qui eut la hardiesse de l'approcher en ce lieu-là pour éprouver sa fidélité; et il ne suffit pas à Satan de l'assaillir par un seul endroit, il l'attaque de tous les biais imaginables, et n'omet rien de ce qui pouvait lui servir à le surprendre et à trouver le faible de sa vertu; comme Jésus-Christ de sa part n'oublie rien aussi de ce qui était propre à repousser et à surmonter les vains efforts de son ennemi. Ainsi, mes sœurs, il est manifeste qu'il ne fut jamais de tableau plus juste ni plus accompli des divers assauts que nous livre le tentateur, que le tableau que nous présente l'Evangile de ce jour. Et afin que vous puissiez aujourd'hui recueillir de cet exemple si considérable le fruit spirituel et nécessaire que vous devez en retirer, je me suis restreint à vous donner en cette rencontre deux saintes instructions, en autant de points de ce discours. Je tâcherai de vous faire voir, en la première, quelles sont les armes et les ruses qu'emploie le démon en nous combattant dans la tentation; et, en la seconde, par quels moyens nous pouvons nous en défendre et demeurer victorieux dans le champ de ce combat. Mais puisque pour nous rendre savants et éclairés dans cette guerre spirituelle, nous n'avons pas un moindre besoin du divin secours que pour l'entreprendre et pour la soutenir; implorons, messieurs, cette divine aide par l'humilité de nos prières; et, pour donner plus de force à ces prières, accompagnons-les, s'il nous est possible, de celles de la Vierge et de cette reine de toutes les saintes, qui a pu seule se rendre victorieuse de toute tentation, et lui disons dans ce pieux dessein, à l'imitation de l'ange : *Ave, Maria.*

Pour reconnaître clairement quelle est la conduite et l'artifice ordinaire du démon dans les pièges qu'il nous dresse, il faut distinguer soigneusement deux principales circonstances dans la tentation, savoir : son motif et sa matière; quel est le sujet sur lequel Satan nous tente de pécher, et quel est le motif par lequel il tâche de nous engager dans le péché? Quant à la matière de la tentation, on peut la réduire à trois différents genres; car, à parler généralement, le démon nous tente ou sur les choses nécessaires, ou sur les superflues, ou sur celles mêmes qui nous sont contraires et qui répugnent naturellement à notre conservation. Il nous tente sur les choses nécessaires, en nous faisant rechercher d'illégitimes et injustes voies de nous conserver. Il nous tente sur les superflues, en nous portant à la poursuite de quelque vain plaisir ou de quelque vaine gloire, soit dans les richesses ou dans les honneurs. Et il nous tente sur celles qui nous sont contraires, en nous conseillant d'entreprendre des actions pénibles et dommageables sous une fausse apparence de piété. Quant au motif de la tentation, il le propose de notre part ou de la sienne, ou de la part de Dieu. De notre part, il nous met devant les yeux notre excellence et notre dignité; de la sienne, il nous exagère son pouvoir et sa grandeur; et du côté de Dieu, il nous représente sa toute-puissance et sa fidélité.

Cela posé, il est facile de faire voir, mes sœurs, que le démon n'a omis aucunes armes en attaquant le Fils de Dieu, et qu'il le tente aujourd'hui de toutes ces sortes de tentations, de quelque sens qu'on les regarde, ou dans leur motif, ou dans leur objet. Premièrement, il le tente sur les choses nécessaires, en l'exhortant à changer les pierres en pain pour avoir de quoi se nourrir dans le désert, et pour donner en même temps une preuve signalée de sa divinité. *Si filium Dei es, dic ut lapis hic panis fiat.* En second lieu, il le tente sur les superflues, en lui découvrant toutes les grandeurs du monde et en les lui faisant espérer comme le prix de sa servitude, pourvu qu'il consente à l'adorer. *Dabo tibi omnia hæc, si cadens adoraveris me.* Il le tente enfin sur des entreprises téméraires et pernicieuses, en lui conseillant de se jeter en bas du haut du sanctuaire pour être porté par les mains des anges, et pour éprouver le secours divin qui lui était promis par ces paroles. *Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis* (*Ps.* XC, 11).

Quant au motif de la tentation, tantôt il le met de la part du Fils de Dieu, en le pressant par la considération de sa dignité divine : Puisque vous êtes le Christ et le Fils de Dieu, lui dit-il, que ne dites-vous que ces pierres se changent en pain? Tantôt il use d'une vaine ostentation de sa puissance, et met dans la vue de sa grandeur imaginaire toute la force de la tentation. Si vous voulez bien m'adorer, lui dit-il, je vous donnerai tous ces royaumes. Tantôt il l'établit de la part de Dieu, en exagérant les promesses qu'il a faites à ceux qui espèrent en son aide: Jetez-vous, dit-il, de ce pinacle; car aussi bien Dieu a commandé aux anges de camper autour de vous, et de vous porter de leurs propres mains pour vous préserver de tout danger.

Mais supposé, comme il a paru, que le démon ait tenté le Fils de Dieu dans ces trois sortes de sujets : premièrement, dans la recherche des choses nécessaires : *Dic ut lapis hic panis fiat;* secondement, dans la poursuite des choses superflues : *Dabo tibi omnia hæc;*

et en dernier lieu, sur des entreprises téméraires revêtues de couleur de piété : *Mitte te deorsum, angelis enim mandavit de te.* Nous recueillons de cette remarque une vérité très-importante pour le bien des âmes et pour leur conduite dans les voies de Dieu, que la tentation qui a pour objet les choses nécessaires est plus facile à repousser que celle qui a pour objet les superflues, et que la tentation qui regarde les choses superflues est plus aisée à rejeter que celle qui nous porte à de vains desseins sous prétexte de religion. Et que cette vérité de la morale chrétienne, dont nous allons recueillir de très-grands fruits pour l'édification de nos consciences, soit une vérité manifeste et hors de doute, et qu'elle ait même un fondement tout certain dans l'Evangile de ce jour. Cela paraît, mes chères sœurs, de ce que le malin esprit ayant tenté le Fils de Dieu sur les choses nécessaires, et la tentation étant demeurée sans effet, il n'eût point après cela entrepris de le tenter sur les superflues, à moins qu'il n'eût jugé cette tentation plus dangereuse et plus difficile à repousser que la précédente. Et de même aussi ces deux premières tentations ayant paru vaines et inutiles par une prompte et fidèle résistance du Sauveur, il n'aurait pas recouru, comme il a fait à la dernière, en lui conseillant de se précipiter du haut du pinacle pour être porté des mains des anges, à moins qu'il n'eût estimé que la plus rude et la plus invincible tentation est celle qui nous porte à des actions extraordinaires, éclatantes, merveilleuses et entreprises sous une fausse couleur de piété.

Et pour vous prouver maintenant, par la raison, ce que l'Evangile nous enseigne dans un exemple si signalé, qui est que lorsque le démon nous sollicite de chercher injustement les choses nécessaires, le vêtement, la nourriture, la sûreté, il est plus aisé de lui résister que lorsqu'il nous porte à rechercher les choses superflues, la volupté, les grandeurs, la renommée, l'opulence, et, en un mot, que la tentation des riches pour acquérir le superflu est d'ordinaire plus violente que la tentation des pauvres pour obtenir le nécessaire. C'est une vérité morale et chrétienne tout ensemble, qui se justifie par plusieurs principes indubitables. Le premier est que les pauvres reconnaissant Dieu comme leur roi, et non-seulement comme leur roi et comme un maître très-juste qui ne peut abandonner ceux qui le servent, mais comme un père plein d'amour et de tendresse, qui fournit toujours à ses enfants ce qu'il sait leur être nécessaire ; lorsque le démon vient les tenter de pourvoir à leurs besoins par des voies illicites, ils se retournent bien souvent du côté de Dieu, qui est le protecteur de leur misère, et aiment mieux recevoir ce qui leur manque de la main de leur Seigneur que de la main de leur ennemi. Quoique je sois devant Dieu, dit David, comme un pauvre abandonné et comme un mendiant dénué de toutes choses, je ne me laisse pas aller pour cela ni au murmure ni à la défiance, et je tiens sans doute que le Dieu qui a soin de moi ne permettra pas que je succombe à la nécessité : *Mendicus et pauper sum ego, Dominus sollicitus est mei* (*Ps.* XXXIX, 18).

Mais au contraire, les puissants et les riches de ce monde ne pouvant attendre de leur Dieu les folies qu'ils désirent, comme le pauvre en attend le secours de ses besoins, ils les recherchent par tous les moyens que peut leur suggérer leur industrie ou leur malice; et ne pouvant s'en promettre aucun de la part de Dieu qui déteste leur vanité, ils ont recours incessamment à ceux que ce flatteur de leur vanité et ce corrupteur de leur conscience est capable de leur enseigner. Et ainsi, mes sœurs, ce qui les expose et les prostitue, s'il faut ainsi dire, à la servitude de Satan, et ce qui les rend si faciles à céder à la tentation est que, dans leurs folles et criminelles cupidités, regardant Dieu non-seulement comme inutile, mais contraire à leurs desseins, ils essaient peu à peu ou de corrompre le sens de ses lois divines, ou de les ignorer, ou de l'ignorer enfin lui-même; et ayant perdu l'unique frein de leur convoitise en perdant la crainte et le sentiment de Dieu, ils s'abandonnent ensuite sans scrupule aux plus infâmes et plus pernicieuses suggestions du démon.

Ils sont exempts de tous travaux, dit l'Ecriture, ils se noient dans les plaisirs, et pour les goûter avec repos, ils se persuadent qu'il n'y a point de Dieu qui voie et punisse leurs désordres : *In labore hominum non sunt, et cum hominibus non flagellabuntur et dixerunt, Quomodo scit Deus, et si est scientia in excelso* (*Ps.* LXXII, 11).

Le pauvre, au contraire, se proposant Dieu comme l'asile de son indigence, en garde la crainte et la mémoire comme le seul bien et le seul trésor qui lui reste dans ce monde, et tient toujours sa vue arrêtée sur son Dieu, qui le délivre de ses adversités comme ferait un sage pilote sur le nord, et sur l'étoile bienfaisante qui l'aurait déjà sauvé plusieurs fois de la tempête et du naufrage.

S'il est donc vrai que la foi s'augmente et se fortifie dans l'esprit des pauvres, et que leur indigence tourne leurs pensées du côté de Dieu comme d'un père qui leur promet de la soulager; et au contraire, si la foi s'éteint ou s'affaiblit dans le cœur des riches, et si le propre de leur convoitise est de leur ôter le souvenir de Dieu comme d'un juge qui l'a en horreur et la rejette de devant sa face, nous devons-nous étonner s'il est plus facile au démon de tenter les riches que les pauvres, et s'il se plaît à tourner toutes ses forces contre ceux qu'il ruine sans ressource en leur ôtant avec la foi le principe de bien faire, et avec le principe de bien faire le pouvoir et l'espérance de se relever?

Mais voyons-nous si communément, me direz-vous, que ceux qui vivent dans le luxe, et qui recherchent avec passion les superfluités de cette vie, oublient Dieu et tombent dans le crime d'incrédulité?

Pour l'éclaircissement de cette objection,

il faut savoir qu'il y deux sortes de libertinage et d'infidélité, l'une par laquelle on renonce à Dieu et on le méconnaît entièrement, et l'autre dans laquelle on perd le goût et le sentiment de sa douceur, et où l'on est aussi peu touché de la pensée de son nom que si on l'ignorait absolument : tout au contraire du prophète-roi qui s'écrie en ces paroles : Je me suis ressouvenu de Dieu, et mon âme en a tressailli de joie : *Memor fui Dei et delectatus sum* (*Ps.* LXXVI, 4). Et c'est aussi pour cela que, quelque saints que nous soyons, nous prions Dieu de nous avancer de plus en plus dans la connaissance de lui-même, pour accroître en nous non-seulement l'intelligence, mais l'amour de ses perfections.

Or, cette distinction posée, qui est très-solide et très-certaine, j'avoue, chrétiens, que ceux qui mettent leur cœur aux bagatelles et aux vanités du monde ne deviennent point, ni toujours ni pour l'ordinaire, infidèles au premier sens, en sorte qu'ils tombent dans une ignorance consommée et dans un total oubli de Dieu ; mais je soutiens qu'ils deviennent bien souvent infidèles au second sens, en se laissant aller peu à peu dans un état où Dieu leur est comme indifférent et où les biens à venir qu'il leur promet ne sont plus capables de les toucher. Et comme cette joie et cet épanouissement de l'âme, que produit en nous le souvenir de Dieu, est le vrai esprit qui nous fortifie contre les attaques du démon : Seigneur, dit David, vous relevez le courage de vos saints en les remplissant de la douceur de vos bénédictions. *Prævenisti illum, Domine, in benedictionibus dulcedinis* (*Ps.* XX, 4). Aussi la malheureuse insensibilité que nous témoignons pour les choses du salut est la véritable corruption des âmes qui leur fait chercher leur consolation dans le monde, ne pouvant la trouver en Dieu, ni dans la vue de l'éternité.

Ainsi nous voyons bien évidemment qu'il est plus facile au tentateur d'assujettir à sa tyrannie les puissants que les pauvres de ce siècle, et ceux qui souhaitent les choses superflues que ceux qui ne souhaitent que les nécessaires : en ce que les pauvres, en recherchant le soulagement de leurs besoins, peuvent conserver le goût de Dieu et de son amour, qui est la vigueur de l'âme fidèle, qui la fait triompher de la tentation ; et que les riches, au contraire, ne recherchant pour l'ordinaire leur satisfaction que dans les joies trompeuses de ce monde, ne contractent pas un simple dégoût, mais une secrète aversion de Dieu, laquelle détruit leurs forces spirituelles, et les fait céder aux moindres efforts du tentateur. En troisième lieu, ceux qui souffrent la tentation sur les choses nécessaires ne peuvent être tentés que pour un temps. La raison en est que le nécessaire se réduisant à peu de chose, ayant de quoi nous couvrir et nous nourrir, n'en demandons pas davantage, dit l'Apôtre, *Habentes alimenta et quibus tegamur, his contenti simus* (I *Tim.*, VI, 8), nous pouvons enfin acquérir assez de bien pour nous tirer de la nécessité, et par conséquent pour tarir la source de la tentation, en épuisant celle de la pauvreté, qui lui servait d'occasion et de matière.

Mais ceux qui souffrent la tentation sur les choses superflues, doivent se résoudre à la souffrir éternellement. La raison en est que les choses superflues tout au contraire des nécessaires, étant sans bornes et sans mesure, nous ne pouvons jamais ni les acquérir ni les posséder entièrement ; et comme notre cupidité déréglée nous oblige à les rechercher à l'infini, la tentation de même les accompagne à l'infini, et ne peut jamais défaillir ou diminuer par l'épuisement du sujet qui l'entretient.

Cela supposé, je raisonne de la sorte : La tentation, qui est limitée à un certain temps, est moins à craindre que celle qui dure éternellement et qui nous poursuit jusqu'à la mort. Or la tentation que nous souffrons sur les choses nécessaires ne peut durer qu'autant de temps que nous demeurons dans l'indigence, et la tentation que nous souffrons pour les superflues, pour les honneurs, pour la gloire, pour la volupté, peut nous affliger à tous moments et jusqu'à l'heure de la mort. Nous sommes donc attaqués par le démon avec bien moins de violence et de danger sur les choses nécessaires que sur les superflues, et sur ce qui regarde nos besoins, que sur ce qui regarde notre luxe et notre vanité.

Car, en effet, avec quelle joie et avec quelle espérance de nous vaincre, le démon doit-il nous éprouver, et nous assaillir dans un champ où la matière de combattre ne peut jamais lui manquer ? S'il nous attaque sur la pauvreté, nous sortons de ce combat en sortant de l'indigence ; par quelque voie que nous nous sauvions de la misère, il n'a plus de prise de ce côté-là, il faut qu'il cesse de nous attaquer. Mais s'il nous tente sur le superflu, sur les vains plaisirs ou sur la vaine gloire, que nous cédions ou résistions, il a toujours de quoi continuer ou renouveler la guerre qu'il nous fait : car comme le défaut ou le manquement des choses superflues est, par l'éternelle et insatiable ardeur de nos convoitises, une indigence dont nous ne pouvons jamais guérir, et que l'excès infini de la sensualité ou de l'orgueil nous fait souffrir tout le temps de notre vie, le démon aussi la considère comme un magasin qui lui fournit toujours des armes pour nous attaquer; et comme l'eau tombant goutte à goutte sur le roc ne laisse pas de le ramollir et de le creuser par la succession du temps, ainsi le démon, quelque fermes et constants que nous soyons à lui résister à cet égard, s'assure néanmoins de pouvoir un jour se rendre maître de notre résistance par une longue et invincible opiniâtreté de nous combattre. De plus le nécessaire étant de soi-même l'objet d'une vertu qui est le juste soin que nous devons prendre de notre conservation, il faut qu'il soit renfermé dans les limites que doit lui prescrire la

vertu qui le regarde; mais le superflu, au contraire, étant l'objet d'une habitude vicieuse et déréglée, qui n'a ni bornes ni mesure, il faut que la passion qui nous porte à le poursuivre n'ait aussi ni terme ni mesure, non plus que le vice qui la fait regner dans notre cœur. Il est donc visible que si le démon entreprend de nous tenter sur le nécessaire qui nous manque, nous pouvons finir les attaques qu'il nous donne en remédiant à notre indigence; mais qu'au contraire s'il commence à nous tenter sur le superflu, sur le faste, sur la grandeur, sur les fausses joies de ce siècle, il aura de quoi nous tenter sans fin et sans relâche, et que le combat qu'il nous livrera de ce côté-là se ressentira de l'infinité de sa matière.

En quatrième lieu, le désir que nous avons des choses nécessaires diminue et se relâche à proportion que nous remédions à nos besoins; et au contraire, le désir que nous avons des choses superflues s'accroît et s'enflamme, à proportion que nous les acquérons, comme un embrasement s'augmente par la matière qu'on y jette. Oui, le nécessaire est un aliment qui nous rassasie et un breuvage qui nous désaltère à mesure que nous le prenons, et le superflu, au contraire, est un aliment qui augmente la faim, et un breuvage qui irrite la soif de ceux qui en usent, bien loin d'apaiser cette faim, ou cette soif qui les tourmente.

Ce qui étant ainsi, je dis, mes sœurs, que Satan a plus d'avantage à nous tenter sur une passion et sur un appétit, qui de sa nature va toujours en augmentant, que sur un désir qui peut aisément se tempérer et se refroidir avec le temps. Or le désir du nécessaire se relâche peu à peu à mesure qu'on acquiert ce qu'on désire; et au contraire, le désir du superflu se fortifie et s'accroît sans cesse, soit qu'on acquière, soit qu'on ne puisse acquérir ce qu'on désire. Le démon sans doute est donc plus fort, sans comparaison, en nous tentant sur le superflu que sur le nécessaire, et sur l'appétit de ce qui manque à notre convoitise, que sur le désir de ce qui manque à notre besoin naturel et à notre vraie pauvreté. Et ainsi l'Apôtre ne pouvait mieux dire qu'il a fait en nous donnant cette salutaire instruction en la personne d'un de ses disciples : *Qui volunt divites fieri, incident in tentationem, et in laqueum diaboli, et desideria multa, inutilia et nociva, quæ demergunt homines in interitum et perditionem* (I *Tim.*, VI, 9).

En cinquième lieu, l'expérience nous apprend que ceux qui sont nés ou qui ont vécu dans la pauvreté ont étudié, s'il faut dire ainsi, dans une école où ils ont appris continuellement à mortifier leurs appétits; et par une longue habitude de souffrir, il leur est aisé bien souvent de se priver même de leurs nécessités et de résister, par conséquent, à la tentation que Satan leur livre sur ce sujet; et, au contraire, l'expérience nous fait voir que ceux qui ont goûté durant quelque temps les superfluités du luxe se laissent si fort enivrer de la douceur qu'ils pensent y trouver, qu'ils ne sauraient plus s'en passer un seul moment, ni par conséquent résister aux attraits qui les convient à s'en rassasier : *Incidunt in tentationem, et in laqueum diaboli.* Il leur sera mille fois plus difficile de jeûner de leurs débauches, qu'à un pauvre esclave de jeûner de pain; ils s'abstiendront plus malaisément de commettre un vol pour pouvoir fournir à leurs excès, que ne ferait un mendiant pour avoir de quoi se sustenter. Une privation momentanée de leurs jeux ou de leurs délices leur est une croix insupportable, et la fureur de leur convoitise aveugle et infinie, leur ayant fait mettre les choses superflues au rang des nécessaires, on les voit languir au milieu de leurs richesses dans une pauvreté mortelle, et d'autant plus irrémédiable qu'elle s'entretient par ce qui devrait la soulager. Et de là vient aussi que ces sortes de personnes font paraître une si forte répugnance à leur conversion, et qu'ils ne témoignent pas moins d'étonnement et de frayeur quand on leur parle de se réformer, que si on leur parlait de souffrir la gêne et le martyre. C'est leur prononcer un arrêt de mort que de leur annoncer que Dieu les oblige à changer de vie, de renoncer à leurs jeux accoutumés; ils ne pensent pas que ce soit changer de vie, mais mourir. Suivant leur goût dépravé, ce n'est pas vivre que de vivre selon la raison, mais bien selon les désirs emportés et criminels que leur inspire l'abondance de leurs biens. Et voilà l'état de ceux qui cherchent les excès et les superfluités du monde. *Dabo tibi omnia hæc, si cadens adoraveris me.*

Ce qui étant, chrétiens, comme il est certainement, nous ne devons pas nous étonner que les crimes les plus noirs, et les plus atroces injustices, les parricides, les sacriléges, les désolations publiques n'aient pas eu pour auteurs des âmes du vulgaire, ou ceux qui ont tâché simplement de remédier aux nécessités de la vie présente, mais les puissants et les grands du siècle, et ceux qui ont eu pour objet de s'élever en honneurs et en richesses, et de convertir leur puissance en instrument de tyrannie et de brutalité.

Mais reprenons, s'il vous plaît, en peu de mots, les diverses réflexions que nous avons allégnées pour la preuve de cette vérité, qui est que les riches, en effet ou en esprit, sont toujours tentés plus dangereusement sur le superflu, que les indigents sur le nécessaire. En premier lieu, parce qu'ils ne peuvent attendre de leur Dieu les folies qu'ils poursuivent, comme les pauvres en attendent leurs nécessités; en second lieu, parce qu'ils perdent ou la foi ou le plaisir de penser à Dieu qui condamne leurs excès, au lieu que les pauvres conservent l'un et l'autre, et la constance de leur foi et une sainte joie de s'entretenir avec un Dieu qui peut et veut bien les secourir; en troisième lieu, parce que les riches endurent la tentation toute leur vie sur les vanités qu'ils souhaitent, et qu'ils n'obtiennent jamais entièrement, au lieu

que les pauvres ne la souffrent qu'autant que durent leurs besoins; en quatrième lieu, parce que les riches augmentent leurs passions en même temps que leurs richesses, au lieu que les pauvres modèrent leurs cupidités en diminuant leur indigence; et en cinquième lieu, parce qu'il est presque impossible aux riches de régler leurs convoitises dans la coutume qu'ils ont prise de leur obéir, au lieu que les pauvres les modèrent avec facilité dans l'habitude qu'ils ont faite de les réprimer.

Ainsi le roi Saül, n'étant encore que particulier, n'eut pas de peine à surmonter la tentation, puisque l'Ecriture nous dit de lui que lorsqu'il vint à la couronne, il était encore dans l'innocence et dans la simplicité d'un enfant d'un an. *Filius unius anni erat Saul cum regnare cœpisset* (I *Reg.*, XIII, 1). Mais les délices et la pompe de la royauté ne tardèrent guère à l'affaiblir, et le mirent hors de combat aux premiers assauts du tentateur. Ainsi David affligé, fugitif et persécuté par le même roi Saül, fut toujours vainqueur de la tentation; mais l'éminence de la dignité royale le porta bientôt à y succomber, et lui fit songer à couvrir un adultère par un homicide, et un moindre crime par un plus grand.

Et ainsi toutes les fois que le peuple Juif en général a été pauvre, misérable et sous la captivité des rois voisins, il s'est conservé pur et fidèle envers son Dieu; mais autant de fois que Dieu l'a tiré de sa misère et de la servitude de ses tyrans, il n'a pas manqué de se rendre esclave du démon, et d'obéir en toutes rencontres aux mouvements de ses sacriléges volontés.

Mais comment est-ce que vous supposez, direz-vous peut-être, que le démon a tenté le Fils de Dieu en qualité de riche, puisqu'il le voyait même réduit au dernier rang des plus pauvres de ce siècle? Mais quoiqu'il sût bien ce qu'était le Fils de Dieu selon l'apparence, il ne savait pas pour cela, mes sœurs, ce qu'il pouvait être dans le fond du cœur, ou riche ou pauvre d'affection; et dans ce doute il se résolut de le tenter comme il fait les riches, soit qu'ils le soient en effet ou en désir, en l'assurant que s'il s'abaissait à l'adorer, il lui donnerait tous les royaumes de la terre. Cependant, mes sœurs, reprenons le fil de notre discours, et disons que s'il est vrai, comme il a paru, que la tentation des riches est plus à craindre que celle des pauvres, celle que souffrent particulièrement les âmes pieuses sous le voile de la piété même, l'est encore plus que toutes les autres. Aussi est-ce de ce côté-là que Satan a fait son dernier effort en attaquant le Fils de Dieu. Jetez-vous, dit-il, du haut de ce temple; car il est ordonné aux anges de vous accompagner et de vous préserver de tout péril.

Et la raison de cette vérité est qu'en toutes autres tentations il se montre à découvert, il se fait voir tel qu'il est, et nous témoigne ouvertement qu'il a dessein de nous séduire, de nous pervertir et de nous détourner de Dieu. Dans l'indigence il nous suggère que Dieu nous abandonne, qu'il n'a nul égard à nos mérites, et que si nous ne pensons à nous établir par les moyens qui peuvent dépendre de notre industrie ou de nos forces, nous périrons infailliblement, *Dic ut lapis hic panis fiat.* Dans l'abondance et dans les richesses, il nous sollicite évidemment de le reconnaître et de nous prostituer à lui si nous voulons être heureux au monde, et en posséder toute la pompe et toutes les délices, *Si cadens adoraveris me;* mais dans la troisième et dernière de ces tentations, il se présente à nous sous le faux masque de la religion, et a l'insolence de se prévaloir de la piété pour colorer son imposture. Jetez-vous dit-il, du haut du temple, car les saints anges ont commandement de vous garder.

Et comme l'ennemi le plus dangereux et dont il est le plus malaisé de nous défendre, est celui qui nous attaque sous ombre d'amitié, et que le poison le plus pernicieux est celui qu'on nous présente sous apparence de remède, ainsi le démon nous dresse alors des embûches très-mortelles et très-inévitables, quand il s'avise de se déguiser en ange de lumière, et nous conduit dans l'irréligion par le chemin de la piété.

Car, en effet, dans toute autre tentation et dans tout autre combat que nous livre l'ennemi, ou Dieu nous retient dans l'obéissance que nous lui devons en nous menaçant de sa colère, s'il nous reste encore quelque sentiment de sa justice, ou il nous est au moins indifférent et ne fait aucune impression sur notre esprit, si son existence ou sa providence nous est tout à fait inconnue. Mais en celle-ci, par une illusion épouvantable, Dieu se trouve en quelque sorte du parti de l'ennemi, et semble lui-même nous porter à consentir et à nous rendre par le principe de son amour et de sa fidélité. Cet ennemi ne nous presse plus de mépriser Dieu et de nous passer des voies générales de sa providence, en ce qui touche le soulagement de nos besoins, *Dic ut lapis hic panis fiat.* Il ne nous sollicite plus de l'adorer au lieu de Dieu, et d'espérer de sa part la possession de tous les empires de la terre pour le prix de notre servitude: *Dabo tibi hæc omnia, si cadens adoraveris me.* Il nous convie, ce semble, à honorer Dieu et à le glorifier d'une manière toute singulière, en faisant paraître une confiance extraordinaire en sa parole et dans le soin paternel qu'il a promis à ses élus. *Mitte te deorsum, angelis enim suis mandavit de te.* Et pourquoi pensez-vous en effet, mes chères sœurs, que Saul, qui fut depuis le grand saint Paul, que cet homme sans reproches, comme il dit lui-même (*Phil.* III, 8), selon la loi de Dieu et les anciennes traditions de ses Pères, persécutait avec tant de rage et de fureur le nom du Fils de Dieu? C'est que, s'étant laissé malheureusement persuader qu'il ne pouvait rendre de plus grand service à Dieu, que de s'opposer à celui de Jésus-Christ, le zèle ardent qu'il avait pour Dieu le faisait agir contre Dieu

même ; d'où vient qu'il souffrait une tentation d'autant plus insurmontable, qu'elle le portait à offenser Dieu par le désir même de lui plaire et de le glorifier.

Et ainsi Satan, pour dernier effort de sa malice, voulant pousser Jésus-Christ dans une impiété par le mouvement de la piété même, le sollicite de s'éloigner des ordres communs de la providence de Dieu sous apparence de lui donner occasion de témoigner une confiance extraordinaire au soin paternel qu'il a du salut de ses enfants : *Mitte te deorsum, angelis enim suis mandavit de te.* Mais est-ce orgueil, direz-vous, est-ce impiété que de nous engager en des entreprises extraordinaires et humainement ou très-difficiles, ou impossibles, en nous confiant en un Dieu tout bon et tout-puissant, qui trouve toujours sa plus grande gloire en celle de ses saints ? Non certainement, chères âmes, il est bien souvent très-agréable à Dieu que les fidèles se portent à des actions de cette qualité, en les revêtant néanmoins de trois circonstances nécessaires, que le démon supprime méchamment.

La première est de les entreprendre avec prière et avec une humble recherche de la grâce et de la lumière de l'esprit de Dieu ; la seconde de recourir aux conseils des gens de bien ; et la troisième, de ne s'y résoudre qu'avec juste cause, ou dans une visible nécessité et pour un bien qui ne peut se procurer par les voies ordinaires qu'il a plu à Dieu d'établir dans son Eglise.

Et voulez-vous voir dans l'Histoire sainte un illustre exemple de cette vérité ? Le bon roi Josias ayant brisé les idoles élevées aux dieux étrangers, et rétabli dans tout son royaume le culte du vrai Dieu dans sa première pureté (II *Paralip.*, XXXV, 20 *et suiv*), il arriva que le roi d'Egypte ayant dessein de faire la guerre à ceux de Babylone, lui fit savoir que ce n'était point à lui qu'il en voulait, qu'il se contentait d'avoir le passage par ses terres et qu'après tout dans cette occasion il ne faisait rien que par un exprès commandement de Dieu; mais ce saint roi, se confiant sans doute au secours de Dieu, dont il venait de venger l'honneur avec tant de zèle et de ferveur, n'appréhende pas d'aller au-devant du roi d'Egypte et de l'attaquer avec des forces bien inférieures aux siennes ; cependant, mes sœurs, il perd la bataille, et y reçoit même une blessure, dont il meurt à son retour en Jérusalem. Apparemment il avait sujet de se promettre un succès tout autre que celui-là. Ses œuvres saintes pouvaient l'assurer en quelque sorte d'une protection miraculeuse de Dieu ; mais il paraît qu'avant que de prendre une si hardie résolution, il ne consulta ni la bouche du Seigneur, ni celle de ses prophètes, qui lui auraient pu déclarer sa volonté sur ce point : et ainsi Dieu n'eut aucun égard aux mérites excellents de ce digne roi, parce qu'attendant de la part de Dieu le fruit de sa piété, il n'avait pas suivi la conduite et la lumière de la prudence spirituelle qui doit régler les actions d'une sincère et véritable piété. *Noluit Josias reverti*, dit l'Histoire sainte, *sed præparavit contra eum bellum, nec acquievit sermonibus Necao ex ore Dei* (*Ubi supra*).

Voilà donc, chrétiens, toutes les souplesses et toutes les malices du démon clairement marquées et découvertes. Voilà la manière ordinaire qu'il observe en éprouvant la fidélité des enfants de Dieu. Il les tente en premier lieu sur leurs incommodités naturelles et domestiques. *Dic ut lapides isti panes fiant.* En second lieu sur leurs cupidités vaines et déréglées. *Dabo tibi omnia hæc, si cadens adoraveris me.* En troisième lieu sur un zèle aveugle et indiscret de se distinguer et de se faire admirer par des effets extraordinaires de leur foi et de leur piété. *Mitte te deorsum, Angelis enim suis mandavit de te.*

En quoi nous voyons manifestement que ces trois diverses tentations que souffre aujourd'hui le Fils de Dieu, nous avertissent tous tant que nous sommes généralement, qu'en quelque état que nous vivions en ce monde, nous devons toujours en appréhender quelqu'une. Dans la pauvreté forcée et involontaire, il faut nous attendre à la première. *Dic ut lapides isti panes fiant.* Dans l'abondance nous devons attendre la seconde. *Dabo tibi omnia hæc.* Et si nous avons renoncé à toutes choses pour ne posséder que Dieu, nous serons toujours menacés de la troisième, où Satan s'efforce de nous inspirer une vaine estime de notre sainteté, qui est le venin le plus dangereux et le plus imperceptible de la vraie religion. *Mitte te deorsum.*

Et vous devez encore vous souvenir, mes chères sœurs, que ces trois maîtresses tentations se surpassent en malignité et en violence dans le même ordre que les emploie le démon, en sorte que la seconde est plus redoutable et plus difficile à surmonter que la première, et la troisième encore plus incomparablement que les précédentes. Mais enfin donc, quel moyen de nous armer dans cette guerre spirituelle et de repousser les assauts d'un ennemi qui nous attaque avec tant de ruse et de force ? De la part du tentateur nous venons d'apprendre quelles sont ses armes et sa manière de combattre ; voyons maintenant les moyens de nous défendre qui nous sont marqués de la part du Fils de Dieu. C'est le second point de ce discours.

Le premier moyen de nous garantir de cet ennemi est de nous mettre toujours devant les yeux quelle est l'occasion particulière qu'il attend pour nous assaillir et pour nous abattre. Or, il est sans doute que le temps qu'il juge le plus propre à ce dessein, est celui même où nous paraissons plus fermes dans le bien, plus élevés en sainteté, plus abondants en bonnes œuvres et plus appuyés de la faveur et de la protection de Dieu.

La raison en est, qu'il n'y a rien qui donne à l'ennemi tant d'avantage et tant de prise sur nos âmes que le mépris que nous faisons de sa puissance, et que la négligence de nous préparer à lui résister. Or rien n'est plus capable de nous donner ce mépris de

notre ennemi, cette confiance de nous-mêmes, et ce peu de soin de veiller et de nous mettre sur nos gardes, que les grâces extraordinaires de Dieu et les fréquents exercices de piété. Il n'y a donc point de saison plus exposée à la tentation et aux piéges de Satan, que celle où Dieu se fait voir plus libéral en notre endroit, et où nous paraissons plus fidèles et plus fervents à correspondre à sa vocation. Que celui qui est saint, dit saint Paul, et rempli des dons de Dieu, prenne garde de ne pas tomber, qu'il prenne garde que son bonheur et sa sobriété même ne l'enivrent, et qu'il ne donne prise à son adversaire par une vaine présomption de ses propres forces. *Qui se existimat stare videat ne cadat* (I *Cor.*, X, 20).

Et voulez-vous voir aussi l'occasion que prend aujourd'hui le mauvais ange pour tenter le Fils de Dieu ? Il vient à lui et l'attaque dans un temps où il venait de passer quarante jours et quarante nuits entières dans l'oraison et dans le jeûne, dans la retraite et l'éloignement du monde, et dans une continuelle union à Dieu, et où Dieu même venait de l'élever à une si haute dignité que de le faire servir ordinairement de la main des anges, qui est un honneur qu'il ne lui fit jamais sur la terre, que lorsqu'il se fut retiré dans le désert.

Voilà donc sans doute un exemple illustre, ou un puissant motif de nous humilier et de nous défier de la tentation, lorsque nous semblons les plus affermis dans la sainteté, et enrichis des bénédictions de Dieu. *Jejunavit quadraginta diebus, et quadraginta noctibus, et angeli ministrabant ei.* Le premier moyen donc de nous préparer à cette épreuve, est de nous souvenir que la conjoncture dans laquelle elle s'allume avec plus de violence, c'est d'ordinaire le temps où Dieu nous enrichit le plus de ses dons, où nous avons fait de plus grands progrès dans la piété; mais en quelque rencontre qu'elle naisse ou nous assaille, le grand secret est de l'étouffer dans sa naissance, et de la détruire avant qu'elle ait eu le loisir de croître et de prendre racine dans notre cœur. Car, outre que si nous hésitons à son abord, et si nous différons un seul moment de la rejeter, nous avons l'audace de suspendre la fidélité que nous devons toujours à Dieu, et de mettre en doute, chose étrange! pour qui nous devons nous déclarer, ou pour Dieu, ou pour Satan. Nous la sentons toujours faible, lâche, et languissante dans ses commencements : elle naît infirme, mourante, et par conséquent très-facile à surmonter; comme au contraire si nous lui donnons le temps de s'accroître et de s'affermir, elle paraîtra tout d'un coup dans une force prodigieuse, elle occupera, s'il faut ainsi dire, toutes les avenues de notre âme, elle la remplira de ténèbres et de trouble, et la tenant captive de tous côtés, la jettera dans une funeste et inévitable nécessité de lui obéir. Ainsi, mes frères, nous éprouverons, à notre malheur, qu'elle n'a pas moins de facilité à nous soumettre dans son progrès, que nous en avons à la surmonter elle-même dans ses commencements.

Le fondement de cette vérité est qu'il nous est aisé de la repousser, et de la vaincre tant qu'elle nous laisse la raison saine et tranquille, et une entière liberté de jugement : mais c'est le propre de la tentation de nous aveugler et de nous offusquer la lumière de l'esprit pour peu de trêve que nous lui donnions, et la raison se trouvant confuse et étourdie par le bruit de nos passions, comme un pilote par celui des vents et de l'orage, elle se laisse emporter, sans qu'elle y pense, dans le précipice où il plaît à Satan de l'entraîner.

Oui, mes chères sœurs, ne nous flattons point en ce sujet, la tentation est un torrent qui croît tout à coup, et qui ravage tout ce qu'il inonde, si on ne l'arrête dans sa source : c'est une étincelle qui tombe dans nos cœurs, comme une flamme dans un bois sec, et qui dans un clin d'œil ayant allumé un embrasement épouvantable, consume et dévore tout ce que Dieu a mis en nous de justice et de raison. O pécheur, dit le Seigneur, si tu retiens dans ton cœur le souvenir des enchantements et des amorces du péché, il t'étreindra de ses liens et de ses fers, et te rangera malgré que tu en aies sous le joug de sa domination. *Pro eo quod recordati estis iniquitatis vestræ*, dit le Seigneur, *et revelastis prævaricationes vestras et apparuerunt peccata vestra in omnibus cogitationibus vestris*, *pro eo*, *inquam*, *quod recordati estis, capiemini* (*Ezech.*, XXI, 24).

Et de vrai, chrétiens, dites-moi, je vous conjure, lorsque le démon nous suscite quelque tentation que ce puisse être, ou nous croyons être obligés de la repousser, ou nous en sommes incertains; si nous en sommes incertains, nous avons donc renié la foi, qui nous apprend que nous ne pouvons écouter un seul moment les suggestions de cet ennemi; si nous nous croyons obligés de lui résister dans le même instant qu'elle s'élève, pourquoi donc attendons-nous qu'elle s'établisse davantage, et qu'ayant reçu le renfort de nos passions, qu'elle appelle à son secours, elle ait la force de nous désarmer et de nous contraindre à lui céder? Et ne doit-on pas, en ce cas-là, nous juger aussi insensés que le serait un général d'armée qui voudrait attendre que son ennemi eût joint toutes ses forces avant que de l'attaquer? Il est donc visible, chrétiens, qu'en cette guerre c'est vouloir être vaincu que de délibérer si l'on doit vaincre, puisqu'en effet si peu qu'on diffère à combattre l'ennemi, on lui donne lieu de se rendre insurmontable et de nous mettre hors d'état de pouvoir lui résister.

Sus donc, chrétiens, si nous aimons Dieu, si nous avons quelque goût de Jésus-Christ et de son amour, ne manquons jamais de nous opposer à la tentation dans sa naissance, lorsque la victoire est facile et infaillible; et n'attendons point ce malheureux temps où notre esprit, où nos sens étant troublés et nos forces dissipées, nous ne recueillons autre fruit, pour l'ordinaire, de

notre tardive résistance que la douleur de nous voir réduits à la nécessité de succomber. Mais quand ceux qui marchandent et qui négligent de l'éteindre au point de sa naissance ne tomberaient pas, comme ils font, dans l'impuissance de lui résister, par l'affaiblissement de leur raison et par le renforcement de leurs passions, n'est-il pas juste qu'ils y tombent par un manifeste jugement de Dieu, qui punit leur lâcheté et qui retire ses grâces et ses lumières de ceux qui doutent s'ils doivent le servir ou son ennemi, et qui osent se mettre dans un état de neutralité envers leur Dieu et Belzebuth?

Voulez-vous savoir maintenant, mes sœurs, comment Jésus-Christ nous apprend par son exemple cette vigilante et soudaine résistance à la tentation? nous observons dans notre Evangile qu'à l'heure même que le démon lui suggérait une pensée, à l'heure même il en repoussait la suggestion : *Tunc respondit ei Jesus. Tunc.* Mais vous devez observer en même temps, mes sœurs, qu'il ne la repoussait jamais de son chef ou par ses propres sentiments, mais toujours par ceux qui lui étaient marqués dans la parole et dans la révélation de Dieu. *Scriptum est*, dit-il, à la première : *Non in solo pane vivit homo, sed ex omni verbo quod procedit ex ore Dei. Scriptum est*, dit-il, à la seconde : *Dominum tuum adorabis et illi soli servies.* Et enfin *dictum est*, dit-il, à la troisième : *Non tentabis Dominum Deum tuum.* C'est donc le troisième moyen que nous avons de nous rendre maîtres de la tentation, de la combattre par la lumière des Ecritures saintes et par les maximes d'une foi divine, et non par les règles ou par les notions du sens humain.

Et le fondement de ce conseil, ou, pour mieux dire, de ce commandement, est que la tentation, étant d'ordinaire accompagnée du trouble intérieur qu'excitent nos passions, et dans ce trouble ne manquant jamais de nous obscurcir et de nous corrompre le jugement, elle ne manque jamais aussi de nous cacher ou de nous déguiser la qualité et les circonstances de son objet. Mais au contraire la loi de Dieu ou la lumière de la foi, étant dans nous comme un feu divin et céleste, que celui de nos convoitises ne peut altérer, et qui demeure toujours pur de nos erreurs et de nos souillures, nous fournit en tout temps des armes véritables et incorruptibles contre celles du malin esprit. Oui, cette loi de Dieu, cette loi surnaturelle est un rempart qu'on ne peut forcer, un ministre qu'on ne peut corrompre, un maître et un guide qui ne peut errer ; enfin c'est un nord qui, étant supérieur aux vents et aux nuages, brille toujours également, en quelque plage et sous quelque ciel que nous soyons. Mais la raison, la prudence humaine étant sujettes à changer et à se troubler à tout moment, et à prendre la teinture de nos affections déréglées et charnelles, si nous voulons nous servir d'un aide si infidèle contre un aussi redoutable adversaire que Satan, nous recevrons infailliblement des blessures très-mortelles, et ajouterons à l'impureté de nos désirs une totale subversion de notre jugement.

Pour pénétrer dans le fond et dans l'importance de cette doctrine, il faut remarquer que la tentation pouvant apporter un double désordre dans nos âmes, le déréglement de la volonté et l'aveuglement de la raison, il y a toujours cette différence entre les fidèles qui résistent à la tentation par les lumières de leur propre sens, et ceux qui tâchent de la surmonter par celles de la foi, que ceux qui la combattent par ce principe de vérité et d'intelligence, conservant toujours la pureté de leur raison, ne peuvent être offensés que de la part de leur volonté, et n'étant blessés qu'en la volonté, ils peuvent enfin en guérir la plaie par ce qui leur reste de santé dans l'entendement ; mais ceux qui prétendent la vaincre par les règles de la prudence humaine, en se laissant conduire à un guide sujet à s'égarer et qui se laisse aveugler à l'ennemi qu'ils ont à combattre, ils perdent tout ensemble et la vigueur de la volonté et la lumière de l'entendement ; et ayant l'âme blessée et languissante en toutes ses parties, il faut tôt ou tard qu'ils périssent sans ressource, ne conservant en eux-mêmes aucun reste de santé ni aucun principe de guérison.

Et de là viennent sans doute parmi nous tant de sectes spirituelles, tant de sciences perverses et erronées ; oui, tant de maximes et tant de lois extraordinaires, que chacun se forme à sa fantaisie, et qui en effet n'ont autre principe qu'un superbe et secret mépris de la loi parfaite et infaillible que Dieu nous a donnée pour règle générale de toutes nos actions, et cette présomption audacieuse de vouloir être nous-mêmes notre loi, et nous gouverner par nos propres vues dans les voies spirituelles et divines, est une impiété qui semble régner impunément dans notre siècle, et qui l'infecte d'une corruption d'autant plus irrémédiable qu'elle se rend plus imperceptible et plus cachée en se couvrant d'une fausse image d'interprétation de la loi de Dieu. Et pour ne pas le dissimuler, le mal est venu à un tel excès, qu'il peut passer désormais pour une peste commune et universelle, y en ayant si peu qui n'en soient atteints, et qui, dans les points les plus importants de la loi divine, ne croient pouvoir s'exempter d'y obéir, sous le faux prétexte de quelque maxime particulière où leur jugement s'accommode à leurs passions. Mais la loi de Dieu ne prononçant point en détail sur toutes choses, que deviendrons-nous dans les cas particuliers, où Dieu lui-même ne nous parle point et où le silence de ses oracles sacrés ne nous permet pas d'écouter sa voix pour nous conduire dans ses voies?

Pour l'éclaircissement de cette objection, il faut savoir que Dieu nous parle et nous apprend sa volonté en trois manières différentes : ou par sa loi, ou par ses ministres, ou par nous-mêmes ; c'est-à-dire ou par la parole qu'il nous a laissée dans ses Ecritures saintes, ou par les maîtres qu'il nous a donnés pour nous instruire, ou par le témoi-

gnage intérieur de nos consciences. Cela supposé, je dis, chrétiens, que, dans les doutes particuliers, qui ne peuvent être résolus par sa parole, nous devons toujours recourir aux docteurs et aux ministres, où sa parole nous renvoie pour être informés de nos devoirs : *Labia sacerdotis custodient scientiam*, dit le prophète, *et requirent eam ex ore ejus* (*Malach.*, II, 7). Que si nous ne pouvons les consulter, ou pour l'éloignement des lieux, ou pour quelque empêchement fortuit et personnel, ou pour la légèreté de la matière, ou bien encore si le cas se rencontrait si particulier et si dépendant de notre propre connaissance, qu'il n'y eût que nous qui en pussions juger parfaitement, comme il arrive dans le règlement des jeûnes et des menues dépenses qui se font en divertissements frivoles, c'est alors, mes sœurs, que, dans une sainte et chrétienne liberté et dans une confiance vraiment digne des enfants de Dieu, nous devons nous éclaircir et nous juger sincèrement devant sa face, après l'avoir néanmoins conjuré, avec amour et avec humilité, d'avoir agréable de nous éclairer de son esprit.

Et la raison qui, en ces occurrences, doit nous persuader que Dieu nous juge par nous-mêmes, est qu'ayant promis de servir de guide, en cette vie, à ceux qui le réclament avec fidélité et avec ferveur, il faut sans doute qu'il ait la bonté de les conduire par lui-même, aux occasions où il ne le peut faire par la médiation de sa parole ou de ses ministres. Mais ayons soin, en pareilles conjonctures, d'établir notre vrai secours en celui de la prière, qui est l'attrait du divin Esprit et le seul aimant qui l'attire dans nos cœurs : car le véritable dessein de ceux qui prient étant de se sacrifier et de s'anéantir aux yeux de Dieu, en mettant en lui toute leur lumière et toute leur force, *Dominus illuminatio mea et salus mea*, il est visible que lorsqu'ils se jugent dans l'esprit de l'oraison, ils ne se jugent plus proprement eux-mêmes, étant consumés et transformés, s'il faut ainsi dire, en celui qu'ils prient dans l'holocauste et dans l'embrasement de la prière. Mais remarquez, s'il vous plaît, en cet endroit, mes chères sœurs, que si nous souffrons quelque peine à nous résoudre et à nous juger nous-mêmes dans nos doutes, c'est une inquiétude qui ne dure guère, aux tentations qui nous assaillent dans la pauvreté, mais plutôt dans celles qui nous pressent ou dans l'abondance des biens de ce monde, ou dans celle même des biens de la grâce et du Saint-Esprit.

Et la raison de cette diversité, mes sœurs, est que nos besoins étant finis et limités de leur nature, comme nous venons de le remarquer, il est aisé de les réduire sous un certain genre et de connaître les moyens pour y remédier; mais les plaisirs et les divertissements attachés à l'état des riches, étant infinis en nombre, en degrés et en espèce, nous ne pouvons nous prescrire un ordre bien certain, ni une règle assurée qui nous serve à les choisir et à les fixer dans une juste médiocrité. Et ainsi, chrétiens, dans le désordre et dans la confusion qui les accompagne, nous nous trouvons empêchés bien souvent à démêler les illicites d'avec les légitimes, et à juger jusqu'à quel point Dieu les permet ou les défend ; si cet habit, si ce festin, si cet ameublement ne blesse pas la simplicité du christianisme, et si le pauvre que l'on abandonne en ces rencontres n'aura pas sujet de s'élever contre nous, au jugement de Dieu ; de même aussi la divine charité, qui anime et conduit les mouvements des âmes saintes, étant la seule des vertus chrétiennes qui n'a point de bornes, et qui ne consiste point, comme les autres, dans le milieu des deux contraires extrémités, elle a coutume de pousser ceux qu'elle enflamme à se sacrifier pour Dieu sans relâche et sans mesure : d'où vient qu'ils ont peine ordinairement à se retenir et à se modérer dans l'exercice de leurs œuvres saintes et religieuses, et à discerner jusqu'à quel degré d'austérité et de rigueur Dieu leur permet de les porter ?

Mais quel moyen donc, me direz-vous, et quel remède pour nous délivrer de ces scrupules et de ces inquiétudes spirituelles, dans le choix ou de nos plaisirs ou de nos mortifications? Quant aux remords ou aux doutes que nous causent les passions, les vanités et les divertissements où nous portent les richesses, le vrai moyen de nous en guérir, c'est de nous résoudre généralement et constamment à ne souhaiter, en ce monde, aucun honneur, aucun bien, aucun plaisir, qu'après les avoir mûrement examinés et offerts à Dieu, dans l'oraison : car, en les pesant à cette balance de la volonté et du jugement de Dieu, nous reconnaîtrons aisément ceux qui lui plaisent, ou qui lui déplaisent. C'est un juste poids qui ne trompe point ceux qui s'en servent en simplicité de cœur ; et, parmi tous ces plaisirs, prenant les uns avec amour et avec action de grâce, et rejetant les autres avec patience et avec humilité, nous acquérons, de jour en jour, et plus de lumière pour en faire le discernement, et plus de force pour nous en priver, si la loi de Dieu nous les défend, et en cherchant continuellement en Dieu l'unique règle de nos consolations présentes, nous ne manquerons jamais de trouver dans cette règle divine et infaillible le juste milieu ou d'abstinence ou de jouissance dans lequel nous devons nous arrêter. Faisons donc, chrétiens, que Dieu demeure éternellement devant nos yeux, que ce soit lui qui préside et règne dans nos jeux, dans nos fêtes, dans nos triomphes, si nous voulons éviter l'excès ou le défaut qui peut l'offenser en semblables occasions. Ce sera l'appui qui nous rendra fermes dans la tentation, et le soleil qui, nous éclairant et nous échauffant de sa lumière, nous enseignera le secret de nous passer des contentements présents, ou de les goûter dans la paix de nos consciences, comme un essai et un avant-goût de ceux qu'il nous prépare dans le lieu de son éternelle félicité.

« Pour vous, mes sœurs, qui dans l'état religieux où vous vivez avez plus besoin, si je l'ose dire, de frein que d'éperon dans le zèle de servir Dieu, et qui ne faites pas seulement profession de vous modérer dans les plaisirs, comme peuvent faire les plus sobres dans le siècle, mais de les bannir entièrement de votre cœur, afin d'empêcher que Satan désormais ne se prévaille de votre sainteté pour vous séduire, et qu'il ne vous porte à des rigueurs inconsidérées sous prétexte de perfection et de résignation à Dieu, j'estime, mes sœurs, que tout le mieux que vous puissiez faire est de vous restreindre à une exacte observation de la discipline que vous avez embrassée, et de ne jamais ajouter à vos exercices ordinaires aucun surcroît volontaire d'abstinence et d'austérité. Car aussi, mes sœurs, outre qu'en cela vous pratiquerez une humilité solide en demeurant dans un accomplissement précis de ce que Dieu exige de vous, et dans une extérieure et parfaite égalité envers vos sœurs en Jésus-Christ, vous serez encore libres par là de toutes peines et de toutes inquiétudes de conscience, et des embûches que Satan vous dresse dans l'affectation de l'excellence et de la singularité où l'orgueil se plaît si souvent à se cacher, et au contraire, à parler ingénument, si vous négligez de vous arrêter dans ces justes bornes, ne doutez point que toutes triomphantes que vous êtes de ce monde, pauvres, mendiantes volontaires, ennemies déclarées de toute joie séculière, et élevées à ce haut faîte de la vie religieuse, comme au pinacle du sanctuaire, il ne vous tente comme il a tenté le Fils de Dieu, de vous précipiter de ce haut état, et ne vous porte à des entreprises superbes et téméraires pour vous inspirer la vanité sous couleur de religion. Après avoir tout quitté, vous dira-t-il, pour suivre Dieu, et vous être retirées en ce saint désert pour y passer toute votre vie dans le jeûne et l'oraison, pouvez-vous craindre que Dieu vous abandonne, quelques efforts que vous fassiez pour vous détruire en le servant? *Mitte de deorsum. Angelis enim suis mandavit de te?*

Mais vous, ô Seigneur, qui nous voyez tous gémissants en ce désert, et assaillis par notre ennemi en tant de manières différentes sur nos besoins, sur nos vanités et sur nos mérites mêmes, daignez, s'il vous plaît, nous éclairer et nous fortifier de votre Esprit saint dans un combat si dangereux; faites-nous comprendre que toute épreuve et que toute tentation de cet ennemi n'est autre chose qu'un effort qu'il ose faire pour nous détacher de votre service et nous engager dans le sien : découvrez-nous la malice et les ruses qu'il emploie en nous assaillant : faites-nous voir qu'après nous avoir vainement pressés sur nos besoins et sur les nécessités de la vie présente, il nous attaque par le luxe comme par un charme plus puissant que n'est celui de nous délivrer de l'indigence. Empêchez, Seigneur, qu'il ne nous donne ces deux gênes pour nous porter à nous désavouer, dans la pauvreté la gêne des souffrances, et dans l'abondance la gêne des plaisirs, qui est d'autant plus forte et plus insoutenable, qu'elle flatte ceux qu'elle tourmente. Faites-nous la grâce de considérer, Seigneur, que nous ayant reconnus fidèles en l'une et l'autre tentation, et sur les choses nécessaires, et sur les superflues, il se résout de nous assaillir par notre fort et par notre piété même, et se promet de nous emporter dans un choc d'autant plus rude qu'il met Dieu de son parti, et nous séduit sous apparence de nous sanctifier.

Mais comme ce serait fort en vain, Seigneur, que nous saurions la malignité et les adresses de l'ennemi qui nous combat, si en même temps nous n'étions instruits de la manière de le surmonter, imprimez-nous dans le fond du cœur cette vérité, que le premier et meilleur moyen de nous assurer de sa défaite, est de nous défier de ses surprises, et de n'être jamais plus en garde contre lui que dans le temps même qu'il paraît avoir moins de prise sur nous, et qu'il nous voit munis des plus fortes armes des enfants de Dieu, qui sont la justice et la sainteté; que le second est de lui faire tête au même instant qu'il nous attaque, ses malins efforts étant toujours faibles dans leur commencement et presque invincibles dans leurs progrès. Et enfin que le dernier est de ne jamais entreprendre de le vaincre ou de le repousser par le secours de notre sens particulier, mais par celui de votre parole, soit que vous nous parliez dans votre loi, ou par vos ministres, ou dans nos cœurs en l'oraison.

Oui, sur toutes choses, Dieu d'amour et de pitié, gardez-nous bien de nous appuyer sur les lumières de notre propre esprit dans le combat de la tentation, mais donnez-nous au contraire de la vaincre par les seules règles de votre Evangile et de votre foi, pour nous exempter du péril de nous former des consciences fausses et erronées par une discrète et folle confiance en la conduite de notre raison. Donnez-nous aussi la vertu de mépriser les vaines promesses de notre ennemi, de n'espérer qu'en la fermeté des vôtres, de renoncer généralement à toutes les satisfactions présentes, ou de les goûter au moins sobrement et avec actions de grâces, comme venant de votre main, et comme un échantillon passager de celles dont vous enivrez les contemplateurs de votre gloire : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ* (*Ps.* XXXV, 9); mais en même temps, quelque abstinents que nous soyons des joies de ce siècle, et persévérants à ne rechercher que les joies à venir, inspirez-nous le désir de nous restreindre à une naïve et fidèle obéissance aux seules règles de notre vocation, et de ne rien entreprendre davantage pour éviter les emportements de notre zèle dans nos exercices les plus saints, et pour nous retenir dans l'abaissement de l'humilité chrétienne qui nous attire votre amour, et nous élève à la jouissance de votre souveraine félicité.

ORAISON FUNÈBRE DU FEU ROI LOUIS XIII,

DE TRIOMPHANTE MÉMOIRE.

Prononcée dans l'Eglise de Saint-Jean en Grève, le 15 *juillet* 1643.

Non tanget illos tormentum mortis, Deus tentavit eos, et invenit illos dignos se. Judicabunt nationes et dominabuntur populis.

Le mal de la mort ne les touchera point, Dieu les a éprouvés, et les a trouvés dignes de lui. Ils seront juges et rois des nations (*Sap.*, III)

Depuis que l'homme eut perdu sa liberté avec l'innocence, et que d'arbitre et de prince qu'il était de toutes choses, il fut devenu le prisonnier et l'esclave de la mort, ce rude maître prit possession de son empire dès l'instant qu'il l'eut reçu, et étendant sa puissance tyrannique sur le corps et sur l'âme de ses sujets, il l'a exercée par la douleur sur leurs corps, et par la crainte sur leurs esprits. L'Apôtre dit aux Romains de la première : Toute créature gémit en ce monde sous la servitude de la corruption, en y souffrant des douleurs pareilles aux douleurs de l'enfantement : *Creatura liberabitur a servitute corruptionis, scimus enim quod omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc* (*Rom.*, VIII, 21); et il dit aux Hébreux de la seconde : *Ut liberaret eos, qui timore mortis per totam vitam obnoxii erant servituti* (*Hebr.*, II, 15). Pour délivrer ceux qui étaient soumis à un perpétuel esclavage par la crainte de la mort. Etrange et horrible tyrannie, où le tyran est le vainqueur, par cela même qu'il est craint; où l'appréhension, ou la crainte, qui est le premier garde de notre liberté, et comme un espion, s'il faut ainsi dire, qui doit nous avertir des maux qui nous menacent, est au contraire un serviteur qui nous trahit, qui est d'intelligence avec l'ennemi dont il devrait nous défendre, et qui nous engage dans sa servitude avant qu'il soit né pour nous commander lui-même; *Qui timore mortis per totam vitam obnoxii erant servituti.*

Mais s'il est vrai que la mort domine sur les âmes viles et populaires en les menaçant, et en les effrayant de sa venue, combien règne-t-elle plus fortement et plus absolument sur celle des souverains ? Car en effet paraît-elle affreuse et épouvantable à ceux qu'elle approche dans des cabanes, sur la paille et sur le chaume, comme elle l'est à ceux qu'elle attaque dans la pourpre, dans des palais d'or et de marbre, entre des légions armées, entre les gardes et les adorateurs de leur Majesté. Les grands, les princes de ce siècle ne sont-ils pas ordinairement sujets à deux faiblesses naturelles qui leur abattent le courage et qui les rendent plus sensibles à la commune nécessité de mourir ? La vanité et la mollesse de la vie, ne sont-ce pas comme deux vices attachés à l'éminence de leur condition? L'éclat, la pompe qui les environne, la richesse de leurs trésors, la magnificence de leur suite, les enchantements de leurs flatteurs ne sont-ce pas autant de tisons, s'il aut ainsi dire, qui allument l'orgueil? L'intempérance, la délicatesse de leur nourriture, l'oisiveté, la complaisance de leurs courtisans, ne leur sont-ce pas autant d'amorces et d'allèchements à la volupté ? Qu'est-ce donc qu'on peut s'imaginer ou de plus terrible à leur orgueil que la pourriture qui suit la mort, ou de plus formidable à leur mollesse que les souffrances des mourants ?

Ainsi, il paraît, chères âmes, que des plus puissants parmi les hommes, la mort en fait les derniers de ses esclaves, qu'elle les précipite avec d'autant plus de violence qu'elle les jette de plus haut, et que de leur dignité même souveraine et royale, elle fait le comble de leur servitude. Mais s'il est donc vrai, glorieux Louis, dont nous célébrons les funérailles, que le cœur des rois paraît d'ordinaire si sensible aux atteintes de la mort, et si, pour les troubler et les accabler du dernier des maux, elle se sert de l'appareil même de leur majesté qui les défend de tous les autres maux, quel était l'esprit et le mouvement qui vous la faisait envisager avec tant d'indifférence, avec tant de force et de courage ? Oui, dans un si rude et si long combat et dans un si assuré désespoir de la victoire, au milieu de vos armées, de vos desseins, de vos conquêtes, de votre gloire, parmi tant de palmes et de triomphes, à l'issue et au port de tant d'orages essuyés et au dedans et au dehors de votre royaume ; oui, dans ce lit même où vous languissiez, mais d'où, en même temps, vous contempliez tant de nations et de provinces subjuguées, les Belges privés de tant de places, le Rhin soumis et tributaire, l'Italie affranchie et protégée, les Espagnes ouvertes et entamées, parmi tant de fruits de vos travaux, qui pouvaient encore, en l'âge où vous étiez, vous en promettre de meilleurs et plus utiles pour vos peuples ; dans cet éclat, voir la mort vous approcher, vous enlever, vous arracher tant de signalées entreprises, et vous ravir tout d'un coup la jouissance des passées et l'espérance des futures : et ne point pâlir, et ne point craindre, vouloir mourir comme on veut vivre, et paraître prêt à quitter l'habit de roi avec la même gaîté que les forçats quittent leur chaîne, voici sans doute un mystère difficile à pénétrer; voici un prodige de courage et une constance bien au-dessus des forces humaines et naturelles. Que si la nature, si la raison, si la philosophie n'ont pu rien produire de semblable, que reste-t-il que d'en ramener la vraie cause de plus haut ? Que reste-t-il, que la chercher dans le tout-puissant Esprit de Dieu, dans la foi vive de ses saints, et dans les admirables consolations que donne aux âmes la lumière de la religion chrétienne.

Car, en effet, mes chers frères, comme on ne peut se rien figurer de plus horrible que la mort, en ceux qui ignorent l'avenir, que peut-elle avoir de formidable ou aux souverains, ou aux bergers, lorsqu'ils ont goûté les dons de Dieu, et qu'ils se sont nourris dans les sentiments d'une religion et d'une

école qui fait de la vie une étude perpétuelle de la mort, et de la mort un heureux passage à l'immortalité? C'était sans doute, Louis, cet esprit de vie qui vous faisait soutenir en cette sorte le visage de la mort, et qui la vous faisait regarder, non par ce qu'elle est en elle-même, mais par ce qu'elle est dans sa fin et dans ses suites, et dans les biens infinis qu'elle procure à ceux qui la savent mépriser. Ni ce n'était point dans une guerre entre deux armées ennemies, ni dans un champ de bataille où le désir, où la passion d'une gloire vaine et imaginaire ou d'une immortalité feinte et en idée nous ôte la crainte des dangers où nous achetons le bruit public au prix de notre vie, où l'espérance de vaincre et d'échapper, l'honneur, la honte, la colère nous engagent à combattre, et où notre valeur est dans les yeux de ceux qui nous regardent; mais dans un cabinet, dans un coin de votre Louvre, entre vos plus chers, ou parents, ou serviteurs, où l'amitié et la bienséance de l'amitié avaient pâli tous les visages, où tout art humain et les pleurs mêmes de vos spectateurs vous jugeaient à mort à tout moment; enfin dans un état d'étonnement et de trouble où toutes choses ne respiraient que la douleur et le désespoir. Certainement dans cet état-là il n'y avait que Dieu et la pensée de l'éternité qui vous pussent soutenir et vous armer contre un ennemi qui vous combattait avec tant de forces, et qui semblait en quelque manière avoir gagné ce que vous aviez de plus fidèle pour l'aider à vous affliger.

Et de vrai, messieurs, quel pensez-vous que fût en Louis l'amour, la crainte et le sentiment d'un Dieu qui fut toujours l'œil de sa pensée, qui fut toujours l'âme de son âme, et dont le nom lui fut si saint qu'il ne le profana jamais en quelque occasion que ce pût être; qu'il ne lui échappa, chose étrange et inouïe, ni par dessein, ni par mégarde, en toute la suite de sa vie, ni accent, ni parole de blasphème? M'entendez-vous, ou me croyez-vous, chrétiens? Ce que je dis doit-il m'acquérir de la confusion, ou de l'honneur à ce grand roi, ou à moi la honte d'un prédicateur téméraire, ou à lui la gloire d'un prince tout religieux?

Oui, je le dis, je le déclare hautement dans cette chaire de vérité, que le roi Louis n'offensa jamais le nom de Dieu, ni ne le prit jamais en vain; que ni le dépit, ni la colère, ni l'inadvertance, ni la promptitude, ne le portèrent jamais dans cet excès. Je sais, messieurs, que dans un siècle comme celui-ci, où l'on étudie l'impiété, où l'on a fait du serment, tourné en habitude, une marque d'esprit fort, et je sais surtout que, dans les rois qui nous paraissent d'autant plus sujets à des mouvements violents qu'ils souffrent moins ce qui résiste à leurs volontés, il est malaisé de rencontrer une piété si scrupuleuse et si vigilante, et une attention d'esprit si présente à se garder des emportements qui peuvent blesser la révérence qu'ils doivent à Dieu, que celui-ci ne les surprenne quelquefois. Il est certain néanmoins que c'est un éloge et un mérite tout particulier de ce grand prince, que d'avoir vécu plus de trente années en âge de raison au milieu des pestes et des démons qui assiégent d'ordinaire les cours des souverains, et d'avoir eu dans tout ce temps-là tant de pouvoir sur les actions intérieures de son âme, soit délibérées ou imprévues, qu'on ne lui vit jamais donner le moindre signe de peu de religion et de peu de révérence envers le saint nom de sa divine Majesté.

Or jugez, messieurs, si ce n'est point là le caractère d'une foi parfaite et enracinée dans le fond de son cœur royal, qui le retenait dans un si constant respect de son divin Maître, et qui le portait à le craindre et à l'adorer également, soit qu'il agît par dessein ou par surprise, par habitude et par inclination. Et jugez ensuite si ses premiers mouvements ne paraissent pas être plutôt ceux de sa foi, que ceux de ses passions; et si la grâce ne semblait pas être en lui comme changée en une seconde nature, qui le conduisait plutôt par instinct et par une soudaine notion, comme les anges, que par conseil et par délibération, comme les hommes, dans les voies de la piété chrétienne.

Et s'il est donc vrai que les hommes en général, et surtout les souverains, n'ont aucun moyen de se défendre de la mort ou de la crainte de la mort, que l'espérance de l'immortalité qui nous est donnée par la foi en Jésus-Christ, à quoi devons-nous attribuer la constance de ce prince dans cette terrible et dernière épreuve, qu'à la force de la foi et à la vertu de cet Esprit-Saint, qui lui avait ôté la crainte de la mort, en lui inspirant de ne craindre que Dieu seul qui délivre de la mort. *Non tanget illos tormentum mortis,* dit le Sage, *Domini enim exitus mortis* (*Ps.* LXVII, 21); selon que l'avait déjà prédit avant le Sage le père du Sage, le royal prophète David.

Mais comme la grâce divine nous munit de deux différentes armes, ou de deux différents moyens, pour braver la mort et pour nous mettre au-dessus de ses atteintes, dont le premier est de nous proposer la gloire et l'immortalité future; et le second de nous enseigner à faire de toute notre vie un apprentissage de mourir dans le règlement de nos passions, glorieux Louis! si cette foi, si cette grâce vous a rendu ferme et intrépide dans les approches de la mort, en vous mettant les biens à venir devant les yeux, elle ne vous a pas moins rendu constant et inébranlable, en vous engageant dans cet exercice de la mortification chrétienne, et dans ce noviciat, s'il faut ainsi dire, de la mort qui vous a fait digne du Dieu pour qui vous la souffriez, et que le Sage a loué par ces paroles: *Tentavit illos Deus, et invenit illos dignos se.*

Mais pour vous exprimer avec plus d'ordre et de clarté cet avantage de Louis, je dis, messieurs, que comme toutes les passions humaines se réduisent à deux seules, qui sont l'orgueil et la sensualité, le désir de l'excellence qui se forme dans l'esprit, et

l'appétit de la volupté qui réside dans la chair, et que ce sont ces deux affections puissantes qui nous affaiblissent, et nous étonnent le plus à la vue de la mort ; celui-là, sans doute, sait se préparer à quitter la vie avec courage, qui met son soin principal à épuiser et à tarir ces deux grandes sources de la crainte des mourants. Celui-là meurt avec paix et avec joie qui, dans le soin de se purifier de ces deux vices, ayant appris à haïr et à mépriser tout ce que la mort peut lui ravir de plus aimable, a en même temps appris à la mépriser elle-même, et à la souffrir sans s'épouvanter de ce qu'elle a de plus terrible : *Non tanget illum tormentum mortis.*

Mais s'il est vrai, triomphant monarque, que la religion chrétienne, que la profession de l'Evangile est une école de la mort, où les souverains doivent s'instruire aussi bien que les bergers, je ne dis pas quel roi, quel monarque, mais quel particulier a étudié ce divin art et cet apprentissage de mourir, comme on vous a vu et l'étudier et le pratiquer ? Qui eut plus d'attache que vous n'en aviez à dompter l'orgueil et la convoitise des plaisirs, à fuir le faste et les voluptés qui nous font trembler devant la mort ?

Certes, messieurs, nous le savons tous, et c'est un principe qui n'est pas ignoré même du vulgaire, que l'orgueil des rois les sollicite à s'élever en deux manières, ou dans une vaine ostentation de leur grandeur, ou dans une sévère vengeance des injures qu'ils se représentent avoir été faites à leur majesté. Dans l'un ils recherchent de l'estime, et dans l'autre ils évitent le mépris, et l'un et l'autre est le plus souvent un fruit naturel de leur orgueil. Or, où vit-on jamais un prince, et c'est ici un éloge de Louis, qu'on ne peut ni feindre ni cacher, et dont j'appelle à témoins tous les yeux de ses sujets : où vit-on jamais un roi qui aimât moins le faste et l'apareil de la dignité royale, qui fût plus juste et plus rigoureux observateur de la simplicité et de la modestie en toutes choses, dans ses vêtements, dans sa table, dans sa suite, dans sa conduite domestique, dans les spectacles et dans les fêtes, que dans le temps de guerre et de trouble ? Où il régnait, il donnait plutôt à la nécessité de la bienséance, qu'à sa satisfaction particulière, ou à une superflue démonstration de sa puissance, toutes les fois qu'il a censuré le luxe et la dissolution publique, qu'il a entrepris d'ôter un vice, un déréglement, un abus qui nous engage dans un trafic avec les étrangers, si différent de celui qu'ils font avec nous, dans ce commerce si inégal, où nous leur donnons le nécessaire pour le superflu, le sang et les veines de l'Etat pour des vanités et des bagatelles, et où nous consentons qu'ils nous dévorent, pourvu qu'ils nous couvrent de leurs plumes : n'a-t-il point quitté le rang de prince, ne s'est-il point fait particulier pour exécuter ses propres lois ? n'a-t-il point voulu nous régler par son exemple aussi bien que par ses ordres, et imiter autant qu'il a pu notre bassesse pour nous obliger à l'imitation de sa vertu ?

Mais pour vous faire mieux concevoir en cet endroit de la vie de ce prince, la sagesse et l'utilité de sa conduite, vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'un souverain peut régner en deux temps bien différents, et bien contraires l'un à l'autre, en temps de guerre ou en temps de paix : que dans le premier, sa vertu consiste à s'abstenir, autant qu'il le peut, de toutes les dépenses extraordinaires, et de celles mêmes qui pourraient servir à l'ornement de son royaume ; celles de la guerre, où il s'agit du salut public, étant préférables à toutes les autres, et ne pouvant d'ordinaire en souffrir d'autres qui n'aillent à la charge et à la ruine des sujets. Mais qu'au contraire, dans le second qui est le temps de paix, il est de la gloire, et j'ose dire du devoir du souverain, de déployer la magnificence de son âme, aussi bien que celle de son royaume en des ouvrages publics et splendides, qui relèvent la réputation de sa couronne, en faisant voir sa puissance aux étrangers, et qui l'empêchent d'accumuler des trésors immenses et inutiles, en les employant dans l'exécution de ces grands desseins qui ne conviennent qu'à la paix, et en donnant lieu tout ensemble à ses sujets, dont il se sert en ces occasions, de se défendre de l'oisiveté par le travail, et de la pauvreté par le salaire de leur travail. Le fondement de cette vérité paraît clairement dans les deux rois et dans les deux règnes les plus considérables dont l'histoire sainte nous ait parlé, celui du roi David et celui du roi Salomon, son fils : car dans le premier, qui fut travaillé d'une suite continuelle de guerres civiles ou étrangères, nous ne voyons point que le roi David se soit engagé dans ces sortes de dépenses qui ne vont qu'à donner du lustre à un Etat, ni qu'il ait songé, ou à élever de superbes bâtiments, ou à faire éclater ses richesses en festins, en jeux, en pompes, en solennités publiques. Il ne songeait qu'à faire porter avec lui le faix de la guerre à ses sujets, et il ne pensait pas à les divertir en les repaissant de spectacles à contretemps, mais à les rassurer en les défendant de leurs ennemis. Et nous apprenons de l'histoire sainte que le seul trésor qu'il a épargné durant ces guerres, est celui qu'il mit en réserve et en dépôt dans le sanctuaire, pour être employé au bâtiment du temple de Dieu. Mais dans le second, qui fut tout de paix et de repos, et au dedans et au dehors de l'Etat, le roi Salomon, au contraire, n'eut de plus grand soin que d'en étaler l'opulence et la grandeur, par toutes les actions de magnificence et d'éclat, qui ne sont possibles ni bienséantes qu'aux souverains : il bâtit le temple de Dieu, il se bâtit à lui-même des palais de cèdre et de marbre, où l'or et les pierreries brillaient de tous côtés. Il dresse, il arme des flottes sur les mers, et il les envoie aux plus reculées parties du monde, pour en rapporter ce qu'elles avaient ou de plus rare ou de plus précieux. L'Ecriture sainte nous parle en même temps de sa sagesse et de la splendeur de son règne, et elle joint presque toujours l'une à l'autre, pour nous

témoigner que l'une était une suite et un rejaillissement de l'autre. Cette splendeur de son règne s'étend à éclairer les reines du midi. Celle de Saba vient le trouver d'un lieu si éloigné, pour avoir le bien d'être spectatrice autant de la pompe de sa majesté, que des lumières de sa sagesse. Les rois voisins ne l'honorent pas seulement de leurs présents, ils lui deviennent tributaires par l'admiration de sa grandeur : il leur fait une espèce de guerre dans la paix : il prévient celle qu'ils pourraient lui faire, en les étonnant de la seule image de sa puissance; par ce qu'il fait d'admirable dans la paix, il leur fait juger de ce qu'il peut faire dans la guerre, et il les tient soumis par le respect, en leur apprenant qu'ils peuvent l'être par la force. Et aussi Dieu ne reproche point à ce sage roi d'avoir paru dans ce somptueux appareil pendant son règne, mais seulement de s'être abaissé par une molle et efféminée complaisance à adorer des dieux étrangers dans son royaume et à la face du Dieu de ses pères.

Mais le roi très-chrétien dont je fais l'éloge a bien su faire le discernement des temps. Il considérait, messieurs, qu'il ne régnait pas dans un temps de paix et de douceur comme Salomon, mais dans un temps de guerre et de sang comme David, et dans cette vue il a cru devoir imiter plutôt la juste épargne de l'un, que la glorieuse magnificence de l'autre. Et certes, messieurs, s'il sied toujours bien à un roi chrétien de se regarder comme l'un des pauvres de son royaume, de considérer qu'il n'est guère riche que du bien d'autrui, le propre droit de ceux qu'il possède appartenant à sa couronne, qu'il n'est point le maître absolu de ses trésors pour en disposer à sa volonté, mais qu'il en est simplement le garde et le dispensateur pour l'employer au salut public, combien plus est-il obligé d'avoir cet objet devant les yeux dans ces temps de trouble et de confusion, où une guerre ouverte, où les armes étrangères, et la nécessité de se défendre l'obligent à recourir à de si fâcheuses extrémités, à se servir de nos vies et de nos biens pour la conservation de nos biens et de nos vies, et à ramasser près de sa personne toutes les forces de ses peuples, comme le cœur attaqué attire à soi tout le sang des autres membres pour le salut de tout le corps? A votre avis, dans ces occasions funestes, serait-il bienséant à un prince de se porter à des profusions extraordinaires et démesurées? Ayant nos biens, notre vie, notre sang entre ses mains pour nous secourir, et pour nous défendre, en quelle justice, et de quel droit pourrait-il bien en faire des largesses; je ne dis pas aux personnes d'un mérite ou d'une estime au-delà du commun, mais à ce courtisan, à ce flatteur, a cette âme vile et mercenaire, à la vanité de cet ambitieux, ou à l'avidité de cet avare? Ou de quel droit consumerait-il en pompes ou en divertissements profanes les subsides qu'il aurait tirés du travail et de la sueur de ses sujets? Et au contraire, que peut-on se figurer de plus vertueux et de plus louable dans un prince que de ne toucher, s'il faut ainsi dire, qu'en tremblant au trésor public, et aux aides dévouées à la sûreté publique, comme l'on touche dans un religieux respect aux choses saintes et sacrées? aussi observons-nous dans les divines Ecritures, qu'elles ne louent aucun roi d'avoir excellé dans la vertu que nous appellons libéralité, ni d'avoir fait d'autres largesses que celles de l'aumône.

Ce n'est pas, messieurs, que Dieu blâme dans les princes l'inclination à donner, à faire grâce, et à bien faire à toutes sortes de personnes; mais à vrai dire, ils apportent la plupart tant de chaleur et d'empressement dans la distribution de leurs bienfaits, et leur facilité naturelle à pratiquer cette vertu donne à l'ambition et à l'avarice tant de jour à les surprendre, que bien souvent ils feraient peut-être mieux d'en suspendre l'exercice, que de s'y conduire selon le transport et selon le pur mouvement de leur royale générosité. Mais si nous avons jamais lieu de leur souhaiter quelque retenue dans une inclination si excellente d'elle-même, c'est particulièrement, messieurs, dans ces temps de guerre et de misère, où une épargne réglée et sans bassesse peut passer pour une prudence souveraine, où toute dépense vraiment superflue est une plaie à la nécessité publique, et où le prince vivant de peu, et retranchant quelque chose à la bienséance de sa dignité, semble vouloir en quelque manière s'appauvrir avec ses sujets, et les consoler dans les maux qu'ils souffrent en se chargeant d'une partie de leurs souffrances.

Vous aviez aussi dans l'esprit, grand roi, suivant ces principes, que votre règne n'était point celui de Salomon, mais de David; que votre part était de souffrir, comme David, dans le bruit des armes et des batailles, et non de triompher, comme Salomon, dans le silence et dans le calme de la paix. Ainsi en revêtant, à l'exemple de David, votre majesté royale de l'image d'une condition privée, vous nous obligiez à envisager en vous cet état-là comme une peine que vous vous imposiez vous-même pour compatir à celles de vos peuples, comme une parfaite justification de la pureté de vos intentions dans ce qu'il y avait de fâcheux en votre règne, et comme une espèce de deuil, que vous portiez de la calamité publique, et de l'impuissance où vous étiez de la soulager.

Mais si vous avez réprimé les mouvements de l'orgueil des rois, en vous passant si aisément du faste qui accompagne leur majesté, vous ne l'avez pas moins réprimé, en vous rendant si facile à pardonner et à oublier les emportements de ceux qui oubliaient ce que vous étiez, et le respect dû à l'auguste rang que vous teniez dans l'Etat. Il n'en fut jamais où la liberté de parler du prince et de critiquer sa conduite n'ait régné; la médisance n'épargne rien, où elle a le moins de prise, c'est là même où elle s'attache le plus : c'est une peste qui répand toujours son venin partout, et c'est cette piqûre des mauvaises langues, comme d'autant de vipères domes-

tiques et inévitables, dont les meilleurs princes ne se sont jamais sauvés. Je ne dis pas les Tite, les Antonin, les Trajan, je dis même les Moïse, les David, les saint Louis. Ainsi le roi, déchiré par les griffes de ce monstre, n'a pas été simplement soumis à la commune condition des rois, mais des plus sages et des plus justes rois. Il n'ignorait pas les auteurs de cette infâme et criminelle liberté, ou pour mieux dire l'esprit du roi les connaissait, mais le cœur du roi ne les connaissait jamais; c'étaient des avis qu'il recevait de sa vigilance, mais sa piété lui en faisait un secret. Il savait l'action de la médisance, mais il n'en savait pas le crime, ou il paraissait ne le savoir pas, tant il était porté à le pardonner. Que si la prudence lui conseillait quelquefois de le châtier, c'était dans l'esprit d'un père offensé, et non dans celui d'un prince outragé, qu'il en ordonnait la punition, ou il se contentait d'éloigner ces coupables de sa cour et de sa présence, selon qu'en usait le saint roi David à l'égard même des princes, ses enfants, pour leur inspirer le déplaisir de leur faute; ou à toute extrémité, ce qu'il n'a fait aussi que fort rarement, il se résolvait de les mettre dans un état où le parler peu leur apprît à mieux parler, et leur fît perdre la coutume de médire, en leur ôtant l'occasion de la continuer.

Certes, messieurs, il n'est pas besoin en ce sujet ni de savoir, ni d'éloquence : il n'y a point d'homme qui ne sache, si peu qu'il ait de sens commun, que ç'a été toujours une chose aussi rare que difficile de commander à la colère dans une fortune souveraine, et dans un état d'indépendance où l'impatience du mépris se trouve toujours accompagnée de la facilité de la vengeance. Cependant, messieurs, le roi l'a fait, et l'a fait souvent, et l'a fait au su de tout le monde; il a oublié, il a laissé des murmures impunis dont les autres rois auraient fait un crime de lèze-majesté, et des excès dont le châtiment a pu lui paraître d'autant plus juste, que les lois divines, aussi bien que les humaines, le sollicitaient de les venger. *Principem populi tui non maledices* (*Exod*, XXII, 28), et que l'insolence de mal parler est bien souvent dans les hommes un passage à celle de mal faire.

Or si on lui a vu témoigner tant d'indulgence et de bonté vraiment chrétienne à oublier ses injures propres et personnelles, dites-moi, chrétiens, toutes les fois qu'il a déployé le glaive que Dieu lui avait mis entre les mains, et qu'il a cru devoir en user pour la punition des autres crimes, comme il l'a fait en divers temps, n'avons-nous pas lieu de nous persuader qu'il a exercé cette rigueur, non par un principe de vengeance, mais par un principe d'équité et de justice souveraine; que ce grand prince, s'étant regardé sous deux différents visages, comme chrétien et comme roi, il a dépouillé, comme chrétien, des ressentiments particuliers dont Dieu se réserve la vengeance, et a poursuivi, comme roi, les querelles de l'État dont Dieu l'avait fait le protecteur; qu'il a été faible et désarmé pour ses ennemis particuliers, et armé de foudres et de tonnerres pour les ennemis publics et pour les pertubateurs de son empire? Est-il donc cruel en se vengeant, ou faible en pardonnant? Mais, s'il est cruel, comment donc oublie-t-il ses querelles personnelles? Et s'il les oublie, par faiblesse ou par bassesse de courage, comment donc a-t-il fait paraître tant de zèle et de courage à poursuivre les publiques?

Disons donc, messieurs, du roi Louis qu'il ne fut ni lâche ni inhumain, qu'il fit éclater sa bonté chrétienne dans le pardon de ses offenses personnelles, et sa royale sévérité dans le châtiment de celles du public; que si la clémence, si la douceur intérieure du cœur n'appartient pas moins à la vertu de l'humilité que la modestie et la simplicité extérieure de la vie, d'où vient aussi que ces deux aimables qualités vont toujours ensemble dans les Ecritures saintes? *Discite a me*, dit le divin Maître, *quia mitis sum, et humilis corde* (*S. Matth.*, XI, 29). Qui peut douter que le roi Louis, en qui ces vertus ont excellé à un si haut point de perfection, ne doive être mis au rang des humbles, qui sont les seuls que Dieu met au rang de ses enfants, et qu'il n'ait fait une longue étude de la mort, en combattant continuellement contre l'orgueil, qui est l'introducteur et le prince de la mort? *Contritionem præcedit superbia*, dit le Sage, *et ante ruinam exaltatur spiritus* (*Proverb.*, XVI, 18).

Mais après avoir éteint dans son âme le feu de l'orgueil et ce superbe désir de l'excellence, qui abat les souverains et les fait frémir à la vue de la mort, le voici, messieurs, qui vient combattre la sensualité charnelle, et ce second ministre de la mort même, qui la rend si dure et si insupportable aux grands du monde; et comme nous savons que cette langueur et cette mollesse de l'âme est renfermée en deux mouvements, qui ont une liaison nécessaire et naturelle, dans la recherche des plaisirs et dans la fuite des douleurs, voyez, messieurs, en premier lieu, comment il se sauve des atteintes de ce vice, dans l'éloignement de tout ce qui peut lui donner naissance ou accroissement.

Mais c'est ici, glorieux Louis, que toute mon âme s'éblouit de l'éclat qui vous environne; c'est ici que se lève ce bel astre de votre pureté, qui nous a toujours paru sans tache, et qui a éclairé de ses rayons tous les jours de votre vie. Certes, messieurs, ce serait une louange assez médiocre pour les princes, s'il leur était aussi aisé d'éteindre ou de tempérer le feu de cette passion, que de le répandre ou de l'allumer. Mais qui ne sait que la licence et la souveraineté même en est, dans les hommes, une continuelle amorce, et que les plus puissants sont les plus faibles à lui résister? Qui ne sait, messieurs, que, le plus souvent et pour l'ordinaire, il n'y a ni science, ni piété qui puisse dompter cette faiblesse, et que les plus grands de tous les rois qui ont porté le sceptre en Israël, dont l'un surpassait en religion et

l'autre en sagesse tous les hommes, je dis David et Salomon, n'ont pu tenir ferme dans ce combat, ni terrasser cet ennemi qui les flattait en les combattant? Vous savez aussi, glorieuse France, que ni vos Clovis, ni vos Charlemagne, ni vos Philippe, à qui vous donnez le nom d'Auguste, n'ont pu surmonter cet adversaire domestique, ni ajouter cette palme aux autres infinies qui les ont rendus les plus grands princes de leur siècle : ni vos Clovis, qui ont soumis leurs peuples et leur sceptre à celui de Jésus-Christ; ni vos Charlemagne, qui ont rétabli dans leur liberté et dans leur siége apostolique les souverains chefs de son Eglise; ni vos Philippe, qui ont passé les mers pour délivrer le saint lieu de sa naissance, et son saint tombeau de la servitude de ses ennemis. C'est un ennemi qui se plaît à vaincre tous les victorieux, ou c'est plutôt un abaissement où Dieu a permis que les plus grands princes soient tombés, afin que cette chute fût un contre-poids de la vanité que la gloire de leurs actions pouvait leur inspirer.

Oui, chères âmes, Dieu, par un secret et adorable jugement, les abandonne quelquefois à la tyrannie de leurs passions, afin que leur faiblesse leur paraisse dans leurs chutes; et s'il ne permet pas que leurs chutes aillent jusqu'au trouble et à la défaillance de leur foi, comme il a fait dans le roi Salomon, il veut au moins qu'elles servent au châtiment et à la guérison de leur orgueil, et à l'exercice de leur humilité, comme il a fait dans le roi David; et enfin, il permet qu'ils abusent pour un temps de la puissance que leur dignité leur donne, non pour leur apprendre qu'ils sont rois, ce qu'ils ne savent que trop pour l'ordinaire, mais pour leur apprendre qu'ils sont hommes, ce qu'ils ne savent pas assez. Quel éloge donc méritez-vous, ou ne méritez-vous pas, victorieux monarque, pour une vertu toute royale par son excellence, et si peu royale par sa rareté parmi les rois? De quelles pensées et de quels termes dois-je me servir en cette rencontre? Comment faut-il que j'étale cette rare et sainte continence et cette candeur inviolable qui vous a comblé de tant de gloire, et que ni la flatterie des courtisans, ni les bouillons de la jeunesse, ni l'artifice, ni les charmes du plaisir, ni l'attrait de tant d'objets, ni la licence de tout faire, ne purent corrompre ni entamer? O pureté qu'il faut adorer dans le silence et dans une religieuse horreur, comme nous faisons les choses saintes! O vertu précieuse et admirable à ceux qui ressentent les secrètes forces de leur naturelle infirmité, et qui ne trouvent rien de plus fort en eux que ce qu'ils y trouvent de plus faible! Un roi se conserver tout pur et sans tache parmi tant de piéges tendus à sa raison et à son intégrité, veiller sans cesse à la garde de son âme, se maintenir toujours à l'épreuve des plaisirs, et pratiquer dans sa cour un règlement et une mortification des sens qu'on ne cherche presque que dans les cloîtres! était-ce, messieurs, vivre ou mourir, ou n'était-ce pas se familiariser avec la mort, et mourir sans cesse pour apprendre à bien mourir? *Non tanget illos tormentum mortis.*

Et s'il est vrai que la suite des plaisirs est le vrai moyen de nous endurcir dans les peines et de nous en adoucir la violence, nous ne devons pas nous étonner qu'un roi si abstinent du premier, ait paru si propre à soutenir le second; et comme aussi dans l'état de souverain il ne s'éloignait des délices de la nature, que par un principe de grâce et de piété, de même le seul motif de sa vigilance et de ses fatigues continuelles, était le désir de plaire à Dieu, soit dans la défense des autels ou dans celle de ses peuples.

Et voulez-vous voir le champ véritable de ses exercices et de ses travaux? jetez les yeux où vous voudrez, sur toutes les villes et sur toutes les frontières de son royaume, et sur les Etats qui l'environnent : sur les Pyrénées, sur les Alpes, sur les Allemagnes, sur les Espagnes, sur la terre-ferme, sur les mers, et là vous le verrez armé comme présent en plusieurs lieux tout à la fois, et combattant partout ses ennemis, ou pour la querelle de son Dieu, ou pour la protection de ses sujets, ou pour le châtiment de ses rebelles, ou pour le secours de ses alliés. Mais de tous les endroits où il se produit et où il cueille tant de palmes, on ne le voit en aucun environné de tant de gloire que dans le pays des Béarnais et dans la ville capitale de la Navarre d'au deçà les monts.

Voyez-le donc, chrétiens, voyez-le entrant dans ce fort de la révolte, ayant à peine passé la fleur de l'adolescence, victorieux, triomphant, accompagné d'une multitude de gens de toute sorte, suivant à pied le saint sacrement de l'Eucharistie, montrant aux rebelles cet Homme-Dieu qu'ils avaient banni de ses églises, et s'écriant au milieu de cette foule : Ce n'est point moi, leur disait-il, qui suis votre Roi, c'est ce Verbe Dieu qui est mon Roi et votre Roi : Vive le Roi, vive le Roi, ajoutait-il, vive le Roi de tous les siècles!

O nouveau prince selon le cœur de Dieu! ô David de l'Evangile, qui s'humilie devant l'Arche! ô roi plein de Dieu et vraiment jaloux de son honneur, qui lui renvoyez toutes les mains qui vous applaudissent, qui dépouillez votre nom royal, pour le donner à Jésus-Christ, qui ne vous considérez pas comme son image sur la terre; mais comme terre vous-même, cendre et poussière et comme un néant devant sa face, et qui ne voyez point de plus grande gloire au monde, que de mêler vos acclamations à celles de vos peuples, pour célébrer avec eux les jugements et les miséricordes de sa divine majesté!

Aussi, messieurs, remarquez quel est le fruit d'une piété si extraordinaire, quel est en tout lieu le succès de ses magnanimes et laborieuses entreprises. Partout il combat, partout il triomphe, ou il force des fleuves et des montagnes, ou il met des armées en déroute, ou il prend des places inexpugnables, ou il soumet ceux qui lui résistent, ou

il affranchit ceux qui l'appellent, ou il met à ses pieds des souverains, ou il les rétablit dans leur trône : tout lui fait joug et tout lui cède, et il demeure arbitre ou maître de tout ce qui s'oppose à la grandeur de sa puissance. Mais qu'était-ce donc que ce cours rapide et ce torrent, s'il faut ainsi dire, de conquêtes et de victoires, que recevoir la rétribution promise aux rois martyrs, d'être faits juges des nations et dominateur des peuples? *Judicabunt nationes, et dominabuntur populis.*

Mais ce salaire magnifique et ce digne prix de votre piété n'était-ce pas un empêchement de votre piété même? Pouviez-vous quitter sans résistance de si riches fruits et de si précieuses couronnes de la foi, qui vous fortifiait contre la mort? Oui sans doute, chrétiens, il les quittait sans résistance, en considérant l'éclat passager de ces palmes temporelles, comme une image et un gage tout ensemble des palmes éternelles, où il élevait ses espérances, et il les abandonnait sans peine, comme nous quittons dans un âge mûr les bagatelles de l'enfance. Qu'avait-il donc à appréhender, ou dans les menaces, ou dans les atteintes et dans tout l'équipage de la mort? Pouvait-il trembler à son abord après avoir fait une si longue étude et un si long noviciat pour la souffrir? Que pouvait-elle lui ravir qu'il n'eût appris dès longtemps à mépriser? Que voit-elle en lui qui fût pour elle? Etait-ce l'orgueil ou la mollesse? Etait-ce l'amour de l'excellence ou celui de la volupté? Mais n'avait-il pas dompté l'orgueil par sa modestie et par sa clémence, et n'était-il pas devenu maître de ses sens par sa pureté et par sa patience, dont l'une lui avait donné une générale insensibilité pour les plaisirs, et l'autre un général endurcissement dans toutes sortes de travaux?

Mais après tout, quelque constance et quelque fermeté qu'il nous témoigne, je l'avoue ingénument, messieurs, je la vois de temps en temps mêlée et interrompue de quelque mouvement de crainte. Comme il ne voit rien dans la mort qui puisse l'étonner, il voit au delà de la mort même des sujets cachés de frayeur et d'épouvante. Il craint la mort qui est à craindre après la mort; et la même foi qui le rassure en lui proposant la retribution des justes, le fait trembler en lui proposant les supplices des pécheurs. Il espère tout en regardant Dieu, et il craint tout en se regardant lui-même. Et de vrai, messieurs, quelque purs que nous soyons de ces fautes déclarées et manifestes, que nous commettons les yeux ouverts, malgré le témoignage et le reproche intérieur de nos consciences, qui de nous se peut assurer de s'être gardé ou purifié de ces secrètes infidélités, qui trompent notre vue, qui se forment en nous comme sans nous-mêmes, et qui ne sont connues que de celui qui a le droit de les punir? Parmi le désordre et la confusion de tant de diverses passions qui nous agitent, qui peut y voir assez clair pour s'exempter de toute surprise et pour ne donner en aucun des piéges qui nous tendent l'ignorance et l'infirmité, dont nous sommes si remplis? Lavez-moi, Seigneur, de mes iniquités cachées, dit David, et ne veuillez pas en imputer d'étrangères à votre serviteur : *Ab occultis meis munda me, et ab alienis parce servo tuo* (*Ps.* XVIII, 13). Car si vous voulez prendre garde à toutes celles que nous commettons, dit-il, en un autre endroit, hé! qui de nous, Seigneur, pourra soutenir la rude épreuve de votre jugement? *Si iniquitates observaveris Domine, Domine quis sustinebit* (*Ps.* CXXIX, 3)?

Mais comme nous sommes sujets en ce monde à deux sortes d'ignorance, qui nous engagent dans le péché : l'une consiste à n'avoir aucune idée, ni aucun sentiment de nos devoirs, soit envers Dieu ou envers le prochain; et l'autre dans un défaut de lumière et dans un certain obscurcissement d'esprit, qui ne permet pas que nous puissions faire le juste rapport de ces devoirs, et de discerner les plus importants des plus légers : l'une en éteint tout à fait la connaissance, et c'est celle des enfants; et l'autre partage notre raison dans la difficulté qu'elle a d'en bien juger et de distinguer les divers degrés qu'ils tiennent dans les commandements divins. Or cette vérité posée, messieurs, un roi sans doute se voit réduit à une étrange extrémité, lorsqu'il plaît à Dieu de l'éprouver dans le combat de ses plus saintes et plus sacrées obligations, lorsqu'il délibère et qu'il hésite à prendre parti dans ce qui touche la conduite de ses peuples, qu'il voit les devoirs de sa condition royale se contredire les uns les autres; celui par exemple d'avoir la paix avec ses voisins pour le repos de son état, et celui de faire ou de continuer la guerre pour la réputation de sa couronne; et ce qui est encore plus sensible, lorsqu'il voit combattre les devoirs de sa dignité avec ceux de sa naissance, celui de fils avec celui de souverain, et le bonheur ou l'amour de ses sujets avec l'amour et la révérence paternelle.

Et ici, chrétiens, je ne vous dis pas ce que j'en pense, ou plutôt, je n'ose vous le dire, ni m'en expliquer ouvertement. Car si dans ce choc et dans ce conflit de tant de vertus indispensables, Louis a toujours pris le parti qu'il devait prendre, et toujours fait le juste choix qu'il devait faire, c'est un mystère caché et impénétrable à la faiblesse de ma raison; c'est une cause retenue à votre souverain tribunal, Seigneur, je ne prétends point la décider. Je ne sais, Seigneur, si vous voulûtes alors faire triompher la fidélité royale de tous les liens de la nature, comme vous mîtes à l'épreuve des obligations du sang les plus grands de vos patriarches ou de vos prophètes. Abraham, le père des croyants, lorsqu'il fut prêt à vous immoler son propre fils, le sujet unique de ses espérances et de ses éternelles bénédictions, ou votre grand serviteur Moïse, le dépositaire de vos volontés et de vos lois, lorsque vous le fîtes consentir au châtiment de ses plus proches en Israël selon la chair, ou si vous

voulûtes le faire marcher sur les pas de Jésus-Christ, votre Fils unique, qui a quelquefois suspendu les sentiments de sa piété envers sa Mère toute sainte, lorsqu'il était occupé dans l'exercice de sa divine vocation, s'abstenant même en ces occasions de l'honorer de cette tendre qualité de mère : *Quid mihi et tibi est mulier? Quæ est mater mea, et qui sunt fratres mei* (*S. Joan.*, II, 4 ; *S. Matth.*, II, 48)? Ou s'il vous plut même de l'humilier dans le plus grand lustre de ses vertus en lui laissant prendre une conduite qui semblait coupable aux yeux des hommes, quoiqu'elle fût juste devant les vôtres; ou en le laissant tomber en effet, et le plongeant dans l'obscurité et dans les ténèbres où se trouvent engagés de temps en temps les plus saints de vos élus, tels qu'ont été l'enivrement de Noé et de Loth, ou l'adultère de David, ou le reniement de Pierre. Oui, c'est un secret, je l'avoue, qui passe la portée de mon faible esprit, c'est une matière indépendante de la juridiction humaine, et réservée à votre seul jugement divin. Nous pouvons dire néanmoins, Seigneur, et l'affirmer sur l'amour de la religion et de l'horreur de vous déplaire, qu'il a témoigné en toutes rencontres, que s'il a failli dans celle-ci, il a failli sans le savoir, qu'il a fait le mal le croyant bien, et que le péché n'eût pu le vaincre s'il ne l'eût séduit sous l'apparence de la justice et de la vérité. Il se voyait entre une mère qui lui avait donné la vie, et un grand ministre qui lui avait aidé à rendre la vie à son Etat. Sa piété le pousse d'un côté comme homme, et cette même piété le pousse de l'autre comme roi : l'innocent ministre qu'il veut défendre ne se défend point, il ne veut pas se joindre à son roi pour se défendre contre la mère de son roi; il ne parle point, mais ses admirables talents de nature et de grâce, mais sa vigilance aussi éternelle que ses travaux, mais la sagesse, la fidélité et l'utilité de ses conseils parlent pour lui, malgré lui-même. Il pouvait penser aussi bien que le roi son maître, que ce n'était pas en effet cette princesse qui le traversait, mais les brouillons qui la séduisaient, qui ne l'enflammaient d'une colère mal fondée, que pour rassassier une injuste jalousie, et qui lui faisaient préférer, sans qu'elle pût s'en apercevoir, le faux avantage de satisfaire ses ressentiments particuliers aux intérêts véritables de son fils et de la couronne de son fils. Et qu'arrive-t-il enfin, mes chers frères? En même temps que l'une s'éloigne sans qu'on la chasse, l'autre est retenu sans le souhaiter, et il demeure par obéissance dans un poste dont il était prêt de se retirer par respect. Mais si peut-être il n'y a eu aucune offense ni aucune injustice véritable en tout cela, ç'a été toujours, je l'avoue, une dure nécessité, qui avait le visage de l'injustice, quoiqu'elle n'en eût pas la réalité; ou, à prendre la chose en toute rigueur et au pis qu'elle puisse être, nous pouvons au moins assurer d'un si bon prince, que s'il a péché dans cette rencontre, ç'a été bien plus par prévention que par préméditation, et par erreur que par dessein. Toutefois, messieurs, comme Dieu menace aussi bien de sa colère ceux qui l'ignorent que ceux qui le méprisent, et qu'il a droit de punir les chutes des aveugles, qui peuvent avoir négligé d'ôter la cause de leur aveuglement, il ne nous faut pas étonner si Louis tremble maintenant dans le souvenir des fautes qu'il a commises par erreur et sans dessein de les commettre, s'il a du scrupule, s'il faut ainsi dire, de ses ignorances et de son innocence même, et si le repos de conscience, qui dans le calme de sa vie lui paraissait un doux sommeil, lui semble au contraire en ce jour épouvantable un assoupissement funeste et une mortelle léthargie.

Oui, chrétiens, il n'y a que la mort qui nous apprenne quel est l'état de notre vie, et nous n'avons jamais les yeux de l'âme plus ouverts que dans le temps que la mort est sur le point de nous fermer ceux du corps. C'est là que cessent tous les charmes dont le monde nous abuse, c'est là qu'il se montre tel qu'il est, difforme, infâme, dépouillé des vanités qui le déguisent, fuyant devant nous, s'évanouissant comme fumée et nous laissant misérables, confus et désolés devant la rigueur de notre juge, c'est dans cet état que Louis tremble; c'est là qu'il frémit au milieu de ses grandeurs et de ses vertus : il connaît assez la vanité des unes, mais il se défie de la solidité des autres; et dans cette vue il ne craint rien de la part du monde, dont il méprise les folies ; mais il craint tout du côté de Dieu, dont il envisage les sévères jugements.

Cependant, ô vous, mère infortunée, qui êtes le sujet le plus cuisant de son amertume et de ses douleurs, voyez-le mourant et noyé de larmes dans le souvenir des vôtres, et de la rigueur dont il croit que ses offenses ont pu l'obliger de vous traiter, ou dans la rencontre dont il s'agit, ou en quelque autre que ce puisse être. Voyez-le effrayé de cette pensée, et trouvant les peines de son agonie trop légères pour expier devant Dieu et devant vous le démérite de son ignorance et de son aveuglement.

Et si jusqu'ici il n'a pu cacher les sentiments et les inclinations de fils lorsqu'il se trouvait obligé d'agir en souverain, comme Jésus-Christ l'a fait bien souvent lorsqu'il travaillait aux emplois de sa céleste et divine mission, considérez-le maintenant qui se dépouille de sa majesté royale, et se regarde simplement comme homme en mourant comme les hommes : *Sicut homines moriemini* (*Ps.* LXXXI, 7); voyez-le qui, au lit de la mort, s'avoue enfin votre véritable fils, comme Jésus-Christ ne s'est déclaré publiquement fils de Marie que pendant en croix, et lui donnant un autre lui-même qui dût auprès d'elle le représenter en qualité de fils : *Ecce filius tuus*. Je ne suis plus votre roi, vous dit-il, royale mère, je ne suis plus que votre fils, *Mater, ecce filius tuus*. Mais en même temps pour ne pas accroître par le souvenir de vos maux passés le sentiment de ses maux présents, nous entendons que vous lui dites aussi de votre part : Mon roi,

mon très-cher et honoré fils, me voici enfin libre et dégagée de la promptitude de mes ressentiments et de la facilité de mes défiances : l'innocence de celui que vous protégiez m'est assez connue par le fruit de ses longs services, je ne suis plus ni exilée volontaire, ni irritée prévenue, ni soupçonneuse mécontente; je ne suis plus que votre mère: *Fili, ecce mater tua.*

O heureux mourants qui avez choisi pour médiateur de votre paix le médiateur de celle de tous les hommes, qui distribuez entre vous les plus tendres mots de son testament, et partagez l'expression de ses dernières et plus saintes affections pour la réunion des vôtres: *Mater, ecce filius tuus; Fili, ecce mater tua!* Mais ce n'est pas assez que ce divin pleige de votre paix l'assure et la consacre, comme par le sceau de son précieux sang versé sur la croix, il faut qu'il l'étreigne et l'éternise par celui de son Saint-Esprit répandu dans votre cœur, et qu'il vous transporte et vous introduise, par la vertu de cet Esprit-Saint, dans le lieu de gloire où il est lui-même l'amour et la paix de ses élus. Aussi est-ce le plus animé et le plus ardent désir de ce pieux monarque dans le dégoût général qu'il a conçu des vanités toutes vaines de ce siècle. *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas:* il ne souhaite plus que de se repaître de la vue et du corps de son Seigneur, et tout ce qu'il attend de soulagement dans la pénitence de ses fautes est de la pouvoir accomplir en la présence et pour la gloire de son juge.

Voyez-le donc, chrétiens, déjà prosterné sur sa face, saisi d'une sainte et religieuse horreur à l'aspect de son Sauveur, et tirant des larmes et des sanglots de tous les témoins de son humiliation. Oui c'est là, Louis, le roi des rois, pour qui vous avez jusqu'ici donné tant d'assauts et de batailles, dont vous avez remis le trône en tant de villes révoltées, que vous avez proclamé votre roi et votre Dieu parmi les cris et les applaudissements des peuples, que vous avez mené triomphant au milieu de votre gloire et au jour de votre force, *In die virtutis tuæ in splendoribus sanctorum* (*Ps.* CVI, 3), et qui, pour vous rendre, s'il faut ainsi dire, la pareille, entre lui-même maintenant dans votre Louvre, et vous visite dans le jour de votre infirmité. *Et versasti stratum ejus in infirmitate ejus* (*Ps.* XL, 4). C'est là le baume et le médecin qui doit vous guérir de vos blessures; c'est là la manne et le pain vivant qui pleut sur vous dans la solitude de la mort. Enfin c'est le Dieu Verbe qui, vous rassasiant de sa substance, doit vous redonner la fermeté, la paix et la joie inénarrable des enfants de Dieu.

Aussi ne craint-il plus, messieurs, toute sa frayeur est dissipée; dès qu'il a goûté ce pain des anges, il est tout d'amour et de flamme, il a noyé toutes ses craintes dans sa charité, il est armé de son Seigneur, il a son Dieu pour ôtage de sa grâce et de sa réconciliation avec Dieu même: *Non tanget illum tormentum mortis.* Mais hélas! la fin de ses frayeurs est le commencement des nôtres; il agonise, il est aux prises avec la mort, et quelque constant qu'il paraisse aux assistants, qui sera si hardi que de lui annoncer une nouvelle si terrible? Dire à un roi qu'il faut mourir, qui se chargera d'une si fâcheuse ambassade? Mais il le demande, il faut obéir, il faut le lui dire, et il ne l'a pas sitôt appris, qu'il s'écrie en ces paroles: *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus* (*Ps.* CXXI, 1). Et ainsi le voilà, messieurs, devenu roi sur le point qu'il va cesser de l'être; le voilà d'esclave devenu libre et jouissant de la liberté des enfants de Dieu; le voilà rempli de l'esprit de l'adoption divine, qui change nos craintes en espérance, et qui nous fait embrasser la mort avec un plaisir inimaginable, en nous la montrant comme un passage à la véritable vie: *Spes illorum immortalitate plena est.*

Et ainsi, messieurs, à parler dans les maximes de la religion chrétienne, y a-t-il triomphe comparable à l'appareil et à la pompe de son agonie? Voyez les objets qui l'environnent et qui se présentent en foule aux yeux de son esprit, ou pour mieux dire de sa foi; et sur ce fondement, jugez, s'il vous plaît, s'il a lieu de craindre ou de se rassurer. Là lui paraît le nom divin toujours sacré et inviolable dans sa bouche, là l'éclat du monde méprisé, là les outrages oubliés, là les plaisirs illicites bannis et rejetés, là des murs rebelles abattus, là des temples relevés, là deux cents villes réduites ou forcées, là le saint culte rétabli, là l'hérésie confondue, là le Rhin soumis; là les Pyrénées, là les Alpes aplanies; là de nouveaux bords à l'Océan, les mers bridées, les montagnes entr'ouvertes; là les tours flottantes des Anglais et les espérances du rebelle embrasées ou submergées; enfin ses entreprises toujours fortunées et glorieuses, et le glaive royal toujours victorieux entre ses mains. Quittez-nous donc, glorieux Louis, ou réjouissez-vous de nous quitter; il n'y a point ici de juste prix de tant de mérites et de prodiges; allez-vous-en juger les peuples et régner sur eux avec les saints, et avec le prince et le glorificateur des saints. Prenez votre place sur le trône de sa majesté, où vous triompherez avec lui de l'ignorance et de l'infirmité dont vous étiez le tributaire et le serviteur dans le royaume de ce siècle; allez vous rejoindre pour jamais à votre sacrée et auguste mère; allez lui donner le baiser de paix dans le sein de Dieu, et confirmer le traité de votre amour et de votre réunion parfaite, non de vos pleurs ou de votre sang, mais des rayons, s'il faut ainsi dire, de votre immortalité.

Pour vous, chrétiens, que dois-je faire, et de quel sens faut-il que je me tourne? Que dois-je dire ou ne point dire, pour vous inspirer la constance de Louis contre l'image et les attaques de la mort? Il faut, messieurs, que je me taise, que je l'appelle à mon secours, que je le vous montre encore une fois dans le champ de ce combat, et que je

vous persuade par les yeux. Voyez-le donc, chères âmes, encore un coup, qui chante et triomphe dans son agonie, qui s'impatiente de voir Dieu, et qui salue avec joie la venue de l'éternité : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus.* Or dites-moi donc, qui que vous soyez, si ce grand roi meurt sans frayeur de la part du monde, et des biens qu'il abandonne, qu'avez-vous à craindre de ce côté-là ? il est plein de gloire, il est dans la fleur de ses années, il est comblé de bonheur et de puissance ; il est l'arbitre de son temps, et au lieu de craindre, il se console et se réjouit de tout quitter ; et surtout, chrétiens, dès le moment qu'il a eu le bien de se repaître de la divine eucharistie, du corps immortel de son Sauveur, qu'il a reçu comme le remède de ses infirmités présentes, et le garant de sa future félicité.

Imitons donc, tous tant que nous sommes, un si grand prince et si digne d'être imité. Nous avons été jusqu'ici ses sujets, soyons désormais ses disciples ; nous pouvons apprendre à bien vivre sur l'exemple de sa vie, et à bien mourir sur celui de sa mort. Nous l'avons craint comme notre roi et comme l'image du Dieu tout-puissant ; aimons-le maintenant comme notre frère et comme l'image d'un Dieu mourant ; et après avoir été quelque temps soumis à sa royauté passagère sur la terre, rendons-nous dignes de sa béatitude éternelle dans le paradis.

Pour ce qui regarde le jeune roi qu'il nous a laissé pour nous gouverner en son absence, plaise à Dieu, messieurs, que cet auguste et royal enfant ait le bonheur de régner en paix comme Salomon, pour réparer le malheur qu'a eu le roi son père de régner, comme David, dans les désordres d'une perpétuelle guerre. Qu'il ne cherche point le roi son père dans le roi son aïeul, ni le roi son aïeul dans le roi son père, mais qu'il ait toujours l'un et l'autre également devant les yeux ; qu'il joigne les vertus les plus excellentes de l'un aux vertus les plus éminentes de l'autre, que dans celui qui lui a donné proprement la vie, il remarque et admire en même temps un soin tout particulier de distribuer avec justice les honneurs et les dignités principales de l'Eglise ; de bannir le libertinage et les blasphèmes de sa cour, et d'exterminer l'insensé parricide des duels, le schisme et l'hérésie, de tous les lieux de son royaume, afin qu'ayant consacré tous les moments de sa vie mortelle à l'imitation de ces vertus saintes de son prédécesseur, il puisse un jour avoir part aux récompenses dont ces vertus mêmes l'ont couronné dans le ciel.

Notice biographique sur Texier.

TEXIER (CLAUDE), né en Poitou en 1610, entra, en 1628, dans la compagnie de Jésus. Après avoir enseigné pendant cinq ans les humanités et la rhétorique, et avoir prononcé les quatre vœux, il se voua à la direction des consciences et à la prédication. Il fut en même temps recteur des colléges de Limoges, de Poitiers, de la maison professe de Bordeaux et enfin provincial d'Aquitaine. Il prêcha le carême de 1661 devant Louis XIV.

On a de lui : I. *L'Impie malheureux*, ou *les trois malédictions du pécheur, prêchées pendant l'avent* ; Paris, 1673 et 1678, in 8°. Il y en a une traduction latine imprimée en Allemagne, 1695, in 4°. Nous reproduisons intégralement cet *avent* du P. Texier. II. *Sermons pour tous les jours du carême* ; Paris, 1675, 2 vol. in-8°. III. *Octaves du Saint-Sacrement et de la Croix* ; Paris, 1676, in-8°. IV. *Sermons sur les mystères de la vie de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, et sur les autres mystères de notre religion* ; Paris, 1677, 2 vol. in-8°. V. *Panégyrique des saints* ; Paris, 1678, 2. vol. in-8°. VI. *Conduite spirituelle pour la retraite* ; Paris, 1678, in-12.

Le P. Texier avait la méthode, suivant les prédicateurs de son temps, de prouver la première partie de son discours par l'autorité de l'Ecriture, la seconde par les sentiments des Pères, la troisième, par des raisonnements. Ses sermons seront toujours bons à consulter.

Il mourut dans la maison professe de Bordeaux, le 24 avril 1687;, âgé de 77 ans.

L'IMPIE MALHEUREUX,

OU LES TROIS MALÉDICTIONS DU PÉCHEUR,

PRÊCHÉES PENDANT L'AVENT.

SERMON PREMIER,

pour préparer les auditeurs.

Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.

Heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui lui obéissent (*S. Luc.*, IV, 28).

Un ancien avait raison de dire que le vice entre dans notre âme par autant de portes que notre corps a d'organes sensitifs, mais que la vertu n'y entre que par l'oreille.

Saint Paul prouve cette vérité par un raisonnement convaincant : Sans la foi, dit cet apôtre, il est impossible de plaire à Dieu ; parce que la foi est le principe de toutes les

vertus qui nous rendent agréables à la majesté divine. Or la foi est fondée sur la parole de Dieu, et cette parole ne nous est révélée extérieurement que par la prédication évangélique. *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi. Et quomodo audient sine prædicante* (*Rom.*, X, 17) ? C'est donc par l'ouïe que nous recevons le commencement de la vertu, en recevant la foi.

C'est aussi par l'oreille que nous en recevons l'accroissement et la perfection. Car la parole de Dieu, dit le même apôtre, est propre pour instruire, pour convaincre et pour corriger ; en un mot pour rendre l'homme parfait selon le cœur de Dieu et disposé à toute sorte de bonnes œuvres : *Ut perfectus sit homo Dei, ad omne opus bonum instructus* (II *Tim.*, III, 17).

Trois choses sont principalement nécessaires pour acquérir la perfection chrétienne : un entendement éclairé par de vives lumières, une volonté échauffée par de saintes affections, un amour efficace qui se montre au dehors dans la pratique de toutes sortes de vertus. Or la parole de Dieu nous communique ces lumières, *ad docendum*. Elle se rend maîtresse de la volonté par les ardeurs dont elle l'enflamme, *ad convincendum*. Elle nous porte à la sainteté, *ad corripiendum, ad erudiendum in justitia*. Le prophète-roi dit que c'est un flambeau qui nous éclaire ; Jérémie ajoute que c'est un feu qui nous brûle ; et Jésus-Christ la compare à une semence qui, venant à tomber dans une bonne terre, c'est-à-dire dans un cœur bien disposé, produit jusqu'au centuple. Saint Cyprien assure que c'est en cette parole divine que nous trouvons la lumière qui nous conduit, la force qui nous soutient et les remèdes qui nous guérissent.

La parole de Dieu produisant des effets si merveilleux, quel zèle et quelle application devons-nous avoir pour l'écouter ? N'avons-nous pas grand tort d'étudier avec tant de soin l'art de bien dire, et de n'étudier jamais celui de bien ouïr ; et n'est-ce pas une injustice aux auditeurs de vouloir que les prédicateurs se préparent à bien prêcher, et de ne vouloir rien faire pour se preparer à les bien entendre ?

Apprenons donc aujourd'hui les qualités que doit avoir un auditeur fidèle. Je trouve qu'il y en a trois, dont je veux faire le partage de ce discours. La première est de concevoir une idee véritable du prédicateur évangélique et de l'action qu'il fait en prêchant. La seconde est d'avoir une intention conforme à cette idée ; et la troisième, de n'avoir aucune intention contraire à cette même idée. C'est le Saint-Esprit qui forme les bons auditeurs, aussi bien que les bons prédicateurs; nous avons tous également besoin de ses grâces ; adressons-nous à lui par l'intercession de celle qui conçut en son sein la parole increée, lorsque l'ange lui dit : *Ave, Maria*.

Les véritables et les parfaites idées des choses se trouvent par excellence dans l'entendement de Dieu ; parce que comme Créateur de tous les êtres, il les a premièrement formés et exprimés dans sa connaissance. C'est donc son Esprit que nous devons consulter, pour apprendre quelle est la qualité et la fonction des prédicateurs, afin que de là nous puissions inférer quels doivent être les auditeurs.

Nous ne pouvons pas douter, à moins que de renoncer aux principes de la foi, que la prédication ne soit d'institution divine, et nous devons croire que ce Dieu de toute vérité, qui a parlé dans l'ancienne loi par ses prophètes et dans la nouvelle par la bouche de son Fils, et après lui par ses apôtres, nous parle encore et nous enseigne par ceux qui tiennent leur mission du pape ou des évêques, et qui, étant employés par l'autorité de l'Eglise à ce ministère apostolique, nous annoncent les vérités de l'Ecriture et nous expliquent sa parole.

C'est donc à eux à qui Dieu a confié, par la mission qu'ils tiennent des prélats, cette divine semence, sans laquelle, dit Isaïe, nous serions aussi impies et aussi détestables que Sodome et Gomorrhe: *Nisi Dominus exercituum reliquisset nobis semen, quasi Sodoma fuissemus et quasi Gomorrha similes essemus* (*Isai.*, I, 9). Semence féconde, qui porte le germe d'une vie immortelle, d'où vient que saint Hilaire appelle les prédicateurs des semeurs de l'éternité : *Satores æternitatis*.

Ce sont ces nuées volantes dont parle le prophète Isaïe, qui conduites et poussées par le souffle du Saint-Esprit, portent par tout l'abondance et la fertilité. *Qui sunt isti qui ut nubes volant* (*Isai.*, LX, 8) ? Nuées mystérieuses destinées pour arroser les âmes de leurs auditeurs, comme parle le prince des apôtres d'une pluie bien précieuse, puisque c'est celle du sang de Jésus-Christ, *in aspersionem sanguinis Jesu Christi* (I *S. Petr.*, I, 2).

S'ils sont tels que Dieu le veut, vous connaîtrez bientôt que ce sont des tonnerres qui grondent sur la tête des méchants et qui portent le feu et les éclairs de la colère de Dieu dans les yeux des impies, afin de les réveiller du sommeil du péché. Les paroles de Dieu sont entre leurs mains comme des traits et des flèches puissantes pour percer les cœurs. C'est ainsi qu'en parle le Psalmiste, suivant l'interprétation de saint Augustin sur ces paroles : *Misit sagittas suas et dissipavit eos; fulgura multiplicavit, et conturbavit eos* (*Ps.*, XVII, 15).

Nous n'avons point d'idée véritable des prédicateurs, dit ce saint docteur, si nous ne les considérons comme des censeurs publics institués de Dieu dans son Eglise, pour reprendre hardiment et attaquer le vice partout où ils le trouvent sans pardonner à personne, *Ab hoc constituti sunt in Ecclesia, ut objurgando peccata, nemini parcant*. Ne regardez pas, je vous conjure, les bassesses, les infirmités et les défauts de l'homme, mais lisez le chapitre XXVIII de la prophétie d'Isaïe, la commission que Dieu leur a donnée: *Clama, ne cesses, annuntia populo meo scelera eorum* : Criez incessamment et annoncez à mon peu-

ple ses crimes et ses iniquités. Commission renouvelée et confirmée par saint Paul à son disciple Timothée (II *Tim.*, IV) : Prédicateur, je vous conjure devant la face de Dieu, au nom de qui je parle, par les grandeurs et les mérites de Jésus-Christ, juge des vivants et des morts, par la terreur de son dernier avénement, et par la gloire de son royaume, annoncez la parole de vie sans vous lasser; ne regardez point la commodité ni l'humeur de vos auditeurs, ne vous souciez pas de leur être importun, reprenez-les hardiment, conjurez-les instamment, usez même de reproches et de puissantes invectives, *Argue, obsecra, increpa.* Voilà ce que Dieu veut de vous.

Ce n'est pas assez de dire, avec saint Paul, que les prédicateurs sont les ambassadeurs de Jésus-Christ, si nous n'ajoutons, ce que dit Dieu même dans la prophétie de Jérémie, qu'ils sont sa propre bouche : *Si separaveris pretiosum a vili, quasi os meum eris.* Disons encore que dans cet auguste et magnifique dessein que Dieu a eu d'engendrer des enfants adoptifs par la grâce, il a fait part aux prédicateurs de sa paternité, en les choisissant, comme parle saint Paul dans l'Epître aux Galates, pour engendrer une seconde fois, par la parole de la vérité, ceux que Jésus-Christ a enfantés premièrement sur la croix, *Filioli mei, quos iterum parturio, donec Christus formetur in vobis;* ou bien, suivant la pensée de saint Grégoire le Grand, que Dieu leur communique en quelque manière la gloire de la maternité de la sainte Vierge, en se servant de leur voix pour enfanter Jésus-Christ dans l'âme de leurs auditeurs; de sorte que celui qui était le frère et la sœur de Jésus, en croyant, devient sa mère en prêchant. *Qui Christi soror et fratres est credendo, mater efficitur prædicando, quasi enim parit Dominum quem cordi audientis infuderit.*

Cette idée des prédicateurs, que je vous propose, n'a point été formée sur mes propres pensées, mais sur celles de Dieu même, qui nous sont exprimées dans l'Ecriture sainte, dont les papes et les docteurs de l'Eglise sont les interprètes. C'est donc l'idée que vous devez vous en former, lorsque vous les allez entendre ; et comme autrefois il fallait être éclairé des lumières de la foi, pour découvrir en Jésus-Christ un Dieu caché sous les ombres de la chair, vous devez aussi vous servir des mêmes lumières, pour reconnaître au travers des défauts et des imperfections de l'homme, l'autorité incréée de Dieu, dont le prédicateur est revêtu. Ainsi vous ne l'irez pas ouïr avec un esprit profane, et par une curiosité vaine, comme vous iriez entendre un déclamateur et un sophiste, mais croyant que le prédicateur tient la place de Dieu, que celui qui l'écoute écoute Dieu, *Qui vos audit, me audit* (*Luc.*, X, 16), et que l'action qu'il fait en prêchant, est toute divine, et en son institution et en sa fin vous jugerez bien que l'action que vous devez faire en l'écoutant, doit être aussi surnaturelle et divine.

Nos saints docteurs enseignent qu'il y a un très-grand rapport entre la parole de Dieu que les prédicateurs nous annoncent, et le Verbe incarné que nous recevons dans l'auguste sacrement de l'autel. Nous devons donc apprendre à révérer l'une par la vénération que la piété nous fait rendre à l'autre. Quand nous allons communier, nous faisons trois choses : 1° nous adorons Notre-Seigneur avant que de le recevoir : nul ne mange cette viande sainte sans l'avoir auparavant adorée, dit saint Augustin ; 2° nous purifions nos âmes par la confession ; 3° nous approchons de la table avec une profonde humilité, qui est l'effet d'une foi vive. Faites quelque chose de semblable lorsque vous allez au sermon, adorez le Saint-Esprit, qui doit parler par l'organe du prédicateur, demandez-lui les grâces et les dispositions nécessaires; et puisque vous devez recevoir en votre cœur cette divine rosée, cette pluie du sang de Jésus-Christ, qui accompagne moralement sa parole, purifiez-le par la contrition de vos péchés : ensuite prenez place dans l'auditoire avec un grand recueillement d'esprit, et avec une âme profondement humiliée. Imitez la Madeleine, laquelle, assise aux pieds du Fils de Dieu, écoute sa parole et reçoit cette précieuse rosée qui coule de la bouche adorable de la sagesse divine, *Maria sedens secus pedes Domini audiebat verbum illius* (*S. Luc.*, X, 39). Voilà mon premier point.

Après avoir formé cette idée du prédicateur, il faut prendre une intention conforme à ce qu'il est dans le dessein de Dieu et à l'action qu'il fait en prêchant. Deux sortes d'auditeurs manquent en ce point; les uns vont au sermon sans aucune intention d'en profiter, les autres ont positivement des intentions mauvaises et opposées à cette idée que nous venons de donner. Voilà ce que je dois traiter dans les deux points qui me restent à vous déduire.

La première sorte de mauvais auditeurs est de ceux qui ne portent au sermon que l'esprit et qui n'y portent point le cœur. C'est de ces gens-là dont parle Osée, lorsqu'il dit : *Divisum est cor eorum, nunc interibunt* (*Ose.*, X, 2) : Leur cœur est divisé, ils périront. Le cœur, dit saint Thomas, au langage de l'Ecriture, se prend d'ordinaire pour cette partie supérieure de l'âme, qui consiste dans l'entendement et dans la volonté. Il faut, pour profiter des vérités connues, que ces deux parties soient étroitement unies, et qu'elles ne se divisent point ; que l'entendement considère les raisons et qu'il les pèse, en un mot, qu'il marche devant la volonté pour l'éclairer ; mais il faut en même temps que la volonté suive l'entendement, en s'attachant, par l'amour et par les désirs, au bien qu'il lui fait connaître ; et en s'éloignant par la haine et par la fuite, du mal qu'il lui représente.

Ces deux facultés, dit saint Bernard, sont les deux ailes dont l'âme se doit servir tout à la fois, pour s'élever à Dieu. Quiconque veut voler d'une aile se veut perdre, et s'il peut s'élever, ce ne sera que pour tomber

bientôt : *Ruit citius qui una tantum ala volare contendit; et quo magis extollitur, pejus colliditur.* Voyez ces infortunés philosophes à qui saint Pierre fait le procès dans l'Épître aux Romains. Ils ont volé par leur connaissance jusqu'à Dieu, en s'élevant au-dessus de toute la nature, et en reconnaissant la nécessité d'un premier principe et la bonté d'un Dieu, mais comme leur connaissance n'était pas accompagnée ni soutenue des affections de la volonté, pour adorer et pour aimer un Dieu qu'ils connaissaient si adorable et si aimable, ils se sont évanouis, dit l'Apôtre, dans leurs pensées, et au milieu de leur vol, ils sont tombés honteusement dans l'abîme de toute sorte de vices. Il faut donc, pour se porter à la poursuite et à la pratique des vérités que nous prêchons, que ces deux parties du cœur, l'entendement et la volonté, soient unies : *Unitum fac cor meum*, dit David. C'est en quoi manquent souvent nos auditeurs ; ils ont l'esprit au sermon, mais ils n'y ont pas le cœur, et ainsi ils n'en tirent aucun profit. Aussi m'avouerez-vous que ceux qui n'ont pas le cœur à ce qu'ils font, quelque application d'esprit qu'ils apportent à le bien faire, ils ne le font jamais qu'imparfaitement.

Le Saint-Esprit nous fait comprendre ceci d'une façon merveilleuse dans la prophétie d'Ezéchiel, par ces paroles qu'il adresse à ce prophète : Fils de l'homme, j'entends tous les jours mon peuple qui parle de toi et de tes sermons dans ses promenades sur les remparts des villes, et dans ses entretiens sous les vestibules des maisons : *Fili hominis, filii populi tui, qui loquuntur de te juxta muros et in ostiis domorum.* Ils se disent quelquefois les uns aux autres : Allons entendre ce prédicateur, voyons sur quel sujet il prêchera aujourd'hui : *Venite, et audiamus quis sit sermo egrediens a Domino.* Ils entrent en foule dans le temple, comme s'ils y entraient, mais ils n'y entrent pas tout de bon ; ils prennent place dans ton auditoire, mais, prophète, ne pense pas qu'ils soient là, en vérité ils n'y sont pas. Si tu les veux divertir, ils y sont d'esprit ; si tu prétends les convertir, ils n'y sont point de cœur : *Veniunt ad te, quasi si ingrediatur populus, et sedent coram te* (*Ibid.*, XIII) ; examinez ces paroles : *Quasi si ingrediatur*, comme s'ils y entraient, c'est-à-dire qu'ils n'entrent dans l'Eglise et ne sont au sermon qu'en apparence : ils n'y sont que de corps et tout au plus que d'esprit ; ils sont de tout leur cœur dans leurs intrigues, dans l'embarras de leurs affaires, dans les objets de leurs passions. C'est pourquoi, poursuit Dieu parlant à ce prophète : *Audiunt sermones tuos, et non faciunt eos* : Ils écoutent bien ce que tu leur dis de ma part, mais ils n'en font rien pour cela. En voici la raison, conclut le Saint-Esprit : *Quia in canticum oris sui vertunt illos, et avaritiam suam sequitur cor eorum*; c'est qu'ils écoutent les vérités éternelles et les mystères de la religion que tu leur prêches, comme ils écouteraient une chanson ; ils assistent au sermon comme ils assisteraient à une sérieuse comédie ou à quelque déclamation profane. Et comme après avoir vu la représentation d'une pièce de théâtre, après l'avoir louée, et peut-être donné quelque larmes aux malheurs imaginaires du héros qui en fait le sujet, ils s'en vont dans la pensée que tout est fait, parce qu'ils n'y ont été que pour se divertir : ainsi après avoir écouté et, si vous voulez même, admiré ce que le prédicateur a dit, ils sortent de là sans vouloir faire autre chose et sans penser à leur conversion : *Admirantur, sed non convertuntur;* ils admirent, dit saint Augustin, mais ils ne se convertissent pas. Aussi ne sont-ils pas venus au sermon à dessein de se convertir, c'est à quoi ils n'ont jamais pensé; leur cœur est toujours engagé dans les objets de leurs affections déréglées, ils ne l'ont point apporté au sermon : *Avaritiam suam sequitur cor eorum* (*Ezech.*, XXXIII, 31). C'est à ces mauvais auditeurs que Dieu parle par la bouche du prophète Jérémie : *Audi, popule stulte, qui non habes cor*, écoutez, peuple insensé, qui me venez entendre sans apporter votre cœur : avant que de venir ici, cherchez ce cœur que vous avez perdu, arrachez-le des mains des créatures, qui le possèdent injustement. Nous ne saurions rien faire ici si nous n'y avons notre cœur. C'est à l'oreille de ce cœur que je prétends parler, c'est sur lui que je veux graver les sentiments de la crainte de Dieu, c'est lui que je veux percer des traits accérés de sa parole, c'est lui que je veux brûler du beau feu de son amour, c'est dans ce cœur que je veux jeter la semence de la vie éternelle. Votre entendement est une terre stérile qui ne peut produire que des admirations inutiles et des connaissances qui s'évanouissent; quelques doctes et éloquents sermons que nous puissions vous faire, nous ne saurions rendre vos esprits plus éclairés que ceux des démons, qui pour être savants ne laissent pas d'être méchants. C'est donc dans votre cœur et non pas dans votre esprit que nous voulons mettre les vérités éternelles : *Ponite ergo in cordibus vestris*, dit Jésus-Christ (*S. Luc.*, XXI, 12).

Hélas ! il est vrai que vous êtes si savants que nous ne saurions rien vous apprendre de nouveau : c'est ce qui nous afflige sensiblement, de ce qu'ayant vieilli dans la doctrine de Jésus-Christ, nous en savons beaucoup, et nous en faisons très-peu, et de ce que depuis si longtemps nous ne rendons point justice à la vérité. Nous ne prêchons donc pas, pour vous enseigner des vérités que vous savez, mais pour animer vos cœurs à exécuter le bien qu'on leur fait connaître : et c'est votre volonté dont nous avons besoin pour réussir.

Pour remédier à ce défaut, souvenons-nous de l'avertissement que nous donne Jésus-Christ : *Si quis voluerit voluntatem ejus facere, cognoscet de doctrina ejus* (*S. Joan.*, VII, 17) ; si quelqu'un vient au sermon, non pas afin d'apprendre seulement, comme dans une école, mais avec une intention de faire et de pratiquer, *si quis voluerit facere*, il ressentira les effets de la parole de Dieu, il con-

naîtra qu'elle court avec une vitesse merveilleuse, *Velociter currit sermo ejus* (*Psalm.*, CXLVII, 14) : de mon cœur sur ma langue, de ma langue dans vos oreilles et de vos oreilles, dans votre esprit; mais elle ne s'arrêtera pas là, elle passera de l'entendement dans votre volonté, pour y produire des sentiments de pénitence, la haine du vice, et l'amour de la vertu : de votre cœur elle coulera dans vos mains, qu'elle rendra fécondes en toutes sortes de bonnes œuvres; et par ce moyen vous serez justifié, dit saint Paul, non pas comme auditeurs de la parole de Dieu, mais en qualité d'exécuteurs de ses divines volontés : *Non enim auditores legis justi sunt apud Deum, sed factores legis justificabuntur* (*Rom.*, II, 13).

Il y a d'autres auditeurs qui sont encore plus coupables que ceux dont nous avons parlé : ceux-là n'ont point d'intention, mais ceux-ci en ont positivement de mauvaises, et c'est à eux que j'adresse la dernière partie de ce discours.

Je ne parle point de ceux qui ne viennent au sermon que pour sauver les apparences et par cérémonie, *Væ vobis, hypocritæ*, ni de ceux qui y cherchent le beau monde et non pas Jésus-Christ, qui veulent voir ou être vus.

Non, je ne parle point de ces femmes et de ces filles mondaines, qui viennent au sermon parées et ajustées, comme si elles venaient au bal et à la comédie; qui semblent ne se montrer dans nos saintes assemblées que pour faire tête au prédicateur et prêcher pour le diable, en même temps qu'il prêchera pour Jésus-Christ; qui viennent opposer une chaire de pestilence à la chaire de vérité. C'est la pensée de Tertullien : *Mulier ornata elaboratæ libidinis suggestum.* Le prédicateur, annonçant l'Evangile du Fils de Dieu, prêche l'humilité, la modestie, le mépris du monde, la pénitence : et cette mondaine prêche à tous ceux qui la voient, la vanité, l'orgueil, le luxe des habits et l'amour du siècle.

Je parle seulement de ces auditeurs qui viennent au sermon pour contenter leur curiosité, et non pas pour donner à leurs âmes languissantes de faim, la nourriture solide des vérités chrétiennes : qui veulent qu'on leur flatte l'oreille, mais non pas qu'on leur touche le cœur; qui désirent que le prédicateur étudie le nombre, la justesse et la cadence de ses périodes; mais non pas qu'il entreprenne de leur représenter le désordre et le déréglement de leurs vies, l'infamie de leurs passions et les excès énormes de leurs crimes. Je parle de ceux dont se plaignait autrefois le prophète Isaïe, qui sont dégoûtés de la doctrine de la loi de Dieu : *Filii nolentes audire legem Dei ;* qui disent à ceux que Dieu a établis pour découvrir leurs malheurs et les en avertir : Ne troublez point les plaisirs et les douceurs que nous prenons dans la vie présente, par les tristes pensées de l'avenir : *Qui dicunt videntibus : Nolite videre.* Ne nous épouvantez point par toutes ces visions des prophètes, et par toutes ces menaces de morts soudaines, de feux et de flammes éternelles que vous trouvez dans l'Ecriture. Cela est trop mélancolique : on nous l'a prêché tant de fois, nous avons bien eu de la peine à l'oublier : *Nolite aspicere nobis ea quæ recta sunt.* Nous serons bien aises de vous entendre, mais dites-nous des choses qui nous plaisent : *Loquimini nobis placentia.* Nous vous permettons même de nous tromper, pourvu que vous le fassiez de bonne grâce : *Videte nobis errores.* Discourez à la mode, dites-nous que Dieu sait bien le temps et l'heure qu'il a arrêtés pour notre conversion, qu'il ne faut point s'en mettre en peine, qu'il a des grâces efficaces et des secours victorieux tout prêts, et que maintenant tous nos efforts seraient inutiles, que nous pouvons conserver les espérances du christianisme, quoique nous ayons tous les vices des idolâtres ; que la bonté de Dieu est si grande, qu'il sera ravi de nous recevoir lorsque le monde ne voudra plus de nous : *Videte nobis errores.*

Je parle enfin de ceux que l'Apôtre avait prédits à Timothée, qui ne peuvent souffrir une sainte doctrine ni une morale établie sur la sévérité du christianisme : *Erit enim tempus cum sanam doctrinam non sustinebunt ;* qui veulent qu'on leur dise des choses subtiles et curieuses, et qui aiment mieux des fables en beaux termes, que les vérités toutes pures de l'Ecriture sainte : *A veritate quidem auditum avertent, ad fabulas convertentur.*

Or je dis que l'intention de ces auditeurs corrompus est contraire à l'idée que nous avons formée dans la première partie de ce discours, et que par conséquent elle est injurieuse à Dieu, outrageuse au prédicateur, et pernicieuse à l'auditeur.

Elle est injurieuse à Dieu, puisque c'est un abus et une profanation d'une des choses les plus saintes de notre religion. Eh quoi! dit saint Jérôme sur l'Epître aux Galates, vous voulez que nous fassions de nos églises, qui sont des écoles et des académies de la sagesse du ciel, des auditoires profanes et des théâtres de comédies, où l'on s'assemblera, non plus pour soupirer et pour pleurer ses péchés devant Dieu, mais y passer une heure de temps, et avoir le divertissement d'entendre un beau discours. Vous voulez que nous bannissions dans nos chaires cette éloquence majestueuse des prophètes et des apôtres, cette reine des cœurs chargée d'une infinité de palmes et de lauriers, et qui a été victorieuse de tant de peuples convertis, pour substituer en sa place une rhétorique humaine, c'est-à-dire, dit saint Jérôme, une courtisane effrontée qui n'a rien d'agréable qu'un peu de fard et de babil : *Ad auditoria concurritur, ut oratio rhetoricæ artis fucata mendacio, quasi meretricula quædam prodeat in publicum, non tam eruditura populos quam populi plausum quæsitura.*

Le grand apôtre, écrivant aux Romains, dit qu'en vertu de la grâce qu'il a reçue d'être prédicateur de Jésus-Christ, il sanctifie l'Evangile de Dieu : *Sanctificans Evangelium Dei* (*Rom.*, XV, 16). Que veut dire saint Paul?

L'Evangile n'est-il pas tout saint? N'est-ce pas lui qui sanctifie plutôt le prédicateur? L'Apôtre veut dire, suivant l'interprétation du cardinal Cajétan, qu'il traite l'Evangile avec le même respect que le saint sacrifice de nos autels : *Sanctificans Evangelium, id est, tanta reverantia tractans Evangelium, quanta sacrificium.* Il faut avouer qu'il y a de merveilleux rapports entre le sacrifice de la messe et la prédication, que comme le premier est institué pour faire le corps réel et véritable de Jésus-Christ, la prédication aussi est instituée pour faire le corps mystique du Sauveur. Dans ce sacrifice non sanglant, Jésus-Christ est l'hostie immolée par la vertu des paroles de la consécration : dans la prédication, les auditeurs sont les victimes sacrifiées par le glaive de la parole de Dieu, et heureusement changés et transsubstantiés du vieil Adam dans l'homme nouveau, qui est Jésus-Christ. Or comme ce serait une impiété exécrable de vouloir qu'un prêtre se servît des habits sacerdotaux, des prières de la messe et des paroles sacramentelles, pour divertir et récréer les spectateurs, c'est aussi une profanation bien sacrilége de vouloir qu'un prédicateur monte en chaire pour abuser de sa sainteté, de son ministère, et, comme parle l'Apôtre, pour adultérer la parole de Dieu : *Adulterantes verbum Dei;* et qu'il se serve de l'Evangile, non plus pour convertir les cœurs, mais pour flatter l'oreille : non plus pour ressusciter les âmes du péché, mais pour les endormir dans le vice.

N'est-ce pas une hardiesse et une effronterie pleine d'impiété de vouloir friser un prophète, parfumer un apôtre et travestir des personnes si sérieuses, en les faisant prêcher dans le langage des romans? N'est-ce pas se moquer de Dieu, qui est l'Ancien des jours, de vouloir le faire parler à sa mode, et lui apprendre le jargon des cercles et des cabinets? Non, cette ancienne rhétorique du Saint-Esprit, quoiqu'elle ait des rides sur le visage, plait infiniment davantage aux yeux des sages, que notre fard et toutes nos couleurs. C'est elle seule qui sait accorder ces deux caractères si différents, la simplicité et la majesté de la parole.

Si cette intention est injurieuse à Dieu, elle est encore outrageuse aux prédicateurs, puisqu'elle les dégrade de noblesse et les expose à leur damnation éternelle.

Ils sont, comme nous avons vu, dans le dessein de Dieu, les sentinelles posées par l'Eglise, pour veiller sur le peuple de Dieu et l'avertir des malheurs qui le menacent. Pour ce sujet, l'Ecriture les appelle les *voyants*, *videntes*, parce que la lumière de la parole divine les fait pénétrer dans l'avenir ; et ces auditeurs corrompus leur veulent mettre le bandeau sur les yeux : *Qui dicunt videntibus : Nolite videre* (*Isai.*, XXX, 9).

Ils sont les tonnerres du Tout-Puissant et la voix foudroyante du Seigneur, qui renverse les cèdres du Liban et qui brise les rochers ; et ils en veulent faire des musiciens qui récréent l'oreille : *Coacervabunt sibi magistros prurientes auribus* (II *Tim.*, IV, 3).

Ils sont des nuées fécondes, pleines du sang de Jésus-Christ, qui portent l'abondance du salut ; et ils désirent qu'ils soient des nuages remplis de vents, c'est-à-dire de paroles vaines et remplies de curiosités inutiles.

Ils sont les forts et les vaillants d'Israël, à qui Dieu a donné le glaive tranchant de sa parole, et un arc garni de flèches, pour percer les cœurs, pour attaquer le vice et se rendre formidables à tout l'enfer; et ils veulent leur arracher ces armes glorieuses, leur mettre une guirlande de roses sur la tête, un bouquet de fleurs à la main, et les faire passer pour des hommes faibles et des efféminés.

Ils ont l'honneur d'exercer l'office des apôtres et de succéder à l'esprit des Chrysostome, des Basile, des Grégoire, des Ambroise, des Augustin et de tous ces grands orateurs chrétiens; et on les veut réduire au nombre des sophistes et de quelques vains déclamateurs.

Ils sont choisis pour former Jésus-Christ dans les cœurs de la parole de vérité : *Genuit nos verbo veritatis* (*S. Jacob.*, I, 18). Et on leur veut ôter cette parole et les rendre, non plus les mères du Fils de Dieu, mais des adultères infâmes, qui, dans leurs fonctions toutes divines, ne recherchent qu'à plaire à eux-mêmes et à leurs auditeurs : *Adulterantes verbum Dei* (II *Cor.*, II, 17). N'est-ce donc pas vouloir leur ravir tous leurs avantages et leur ôter toute leur gloire?

Je dis plus, c'est vouloir renouveler la cruauté de ces peuples profanes, qui prenaient place dans les amphithéâtres pour se divertir aux dépens du sang et de la vie de quelques pauvres gladiateurs. En effet, ces auditeurs corrompus veulent passer le temps et se divertir aux dépens du salut éternel de ces prédicateurs, qui se damneront infailliblement, s'ils prêchent comme ils le souhaitent.

Ces mauvais auditeurs ne veulent point qu'ils invectivent si fortement contre le vice, qu'ils remuent leurs consciences et qu'ils aillent fouiller si avant, ni qu'ils exagèrent l'état déplorable où leur vie criminelle les engage : *Qui dicunt videntibus ; Nolite videre* (*Isai.*, XXX, 9). Prédicateur, il se pourra bien faire qu'on vous aura averti des vices publics qui règnent dans cette paroisse, des haines et des inimitiés qui partagent les familles, des injustices qui s'y commettent, des corruptions et des libertinages qui s'y trouvent.

Peut-être qu'on vous aura dit qu'il y a des maisons d'honneur où l'on tient encore, dans ces jours de pénitence, des brelans et des académies de jeux ; qu'il y en a d'autres où l'on mange publiquement, et au scandale de la religion, de la viande les jours défendus. Croyez-moi, ne parlez point de tout cela, vous n'y gagnerez rien, non plus que ceux qui vous ont précédé. Raisonnez hautement sur des points de théologie, faites d'agréables descriptions, mesurez vos périodes, évitez tout ce qui peut abaisser votre

discours; dites-nous des choses recherchées, curieuses et divertissantes: voilà le prédicateur qu'il nous faut. Oui, mais voilà Dieu, dans le prophète Ezéchiel, qui tient bien un autre langage ; écoutez comme il parle au prédicateur : Si tu ne dis hardiment à l'impie ce que tu as appris de ma bouche..... hé quoi? les attributs et les grandeurs de la Divinité, et les mystères profonds de la théologie? non pas cela, mais que le chemin qu'il suit, et la vie qu'il fait, le conduit à la mort éternelle; et si tu ne le presses de se convertir tout de bon, l'enfer sera ton partage : *Si dicente me ad impium : Morte morieris : non annuntiaveris ei , neque locutus fueris ei, ut avertatur a via sua impia, et vivat : ipse impius in iniquitate sua morietur* (*Ezech.*, 38). Si tu ne prêches de la sorte, le pécheur mourra, il se damnera ; mais tu n'en seras pas quitte, prédicateur: sache que je m'en prendrai à toi, et que je te demanderai compte de son sang et du salut de son âme : *Sanguinem autem ejus de manu tua requiram.*

Je ne sais pas si tous les prédicateurs appréhendent comme il faut cette menace, mais je sais bien qu'autrefois elle a fait trembler saint Paul, lequel, à la sortie d'une ville où il avait annoncé l'Evangile, disait : *Contestor vos hodierna die quia mundus sum a sanguine omnium* (*Actor.*, XX, 26) : Je vous prends aujourd'hui à témoins, pour la décharge de ma conscience, que je n'ai point de part à la perte de ceux qui se damneront parmi vous : car je ne me suis point amusé à vous traiter des questions inutiles, mais je vous ai fait connaître les desseins de Dieu sur vous, et quelles étaient ses divines volontés : *Non enim subterfugi quominus annuntiarem vos omne consilium Dei.* Donc, dit Théophilacte sur ce passage, quiconque y étant obligé n'avertit pas le pécheur du malheur où ses vices l'engagent, quiconque ne lui annonce pas sa perte; s'il ne fait pénitence, en est coupable et criminel devant Dieu : *Ergo qui non annuntiat, reus est sanguinis, hoc est cædis.* O malheureuses subtilités, ô curiosités vaines, vous êtes dans un sermon des homicides ! *Heu meræ subtilitates, quæ in concione mera homicidia sunt!* Il est donc évident qu'on ne peut souhaiter qu'un prédicateur prêche de la sorte, sans vouloir l'exposer à sa perte et à sa damnation éternelle.

Je dis en troisième lieu que cette intention est aussi pernicieuse à l'auditeur : premièrement, parce qu'il pèche contre la nature du sermon , qui n'a pas été institué de Dieu pour contenter sa curiosité, mais pour le porter à la sainteté ; secondement , d'autant qu'il veut ôter au prédicateur tous les moyens de l'aider et de le servir dans l'affaire de son salut.

Pour bien concevoir ceci, je vous prie de remarquer que ces auditeurs curieux et ces oreilles corrompues demandent trois choses pour faire un prédicateur à leur mode: premièrement, qu'il ne dise rien de commun , rien de populaire, mais leur débite une doctrine relevée, des conceptions nouvelles et des pensées subtiles: secondement, que sa composition soit étudiée, ses mots recherchés et ses périodes bien arrondies : troisièmement , qu'il éteigne ce feu et cette ardeur que les prédicateurs apostoliques font paraître dans leurs mouvements. Or il est certain qu'au jugement même des Epictète, des Sénèque et des sages profanes, c'est faire de la véritable éloquence, un babil et une cajolerie : et, dans l'estime de Dieu et de ses saints, c'est énerver la parole de Dieu et rendre la prédication inutile.

Eh quoi ! disait Sénèque, invectivant contre ces sophistes qui s'amusaient à raffiner sur des mots, et à faire des syllogismes ridicules, au lieu de corriger les mœurs de ceux qui les écoutaient : *Tu mihi verba distorques et syllabas digeris ?* A quoi bon me proposer ces inepties ? ce n'est pas la saison de rire ni de se divertir : on vous a fait monter en chaire pour aider des misérables, qui sont travaillés par une infinité de vices. Allez donc au-devant de ceux qui périssent, tendez-leur la main, empêchez leur perte : *Quid mihi lusoria illa proponis ? Non est jocandi locus ad miseros advocatus es.*

Pour moi, je dis à ces rechercheurs de doctrine relevée que l'école est pour la spéculation, et la chaire pour la pratique : ils entendront celle-là , s'ils veulent subtiliser : mais l'office de celle-ci est de moraliser. Ils savent, disent-ils, tout ce que prêche le prédicateur : il se peut faire, mais ils ne le font pas, et c'est pour cela qu'on les appelle au sermon, pour les confondre de ce qu'ils en savent tant et en pratiquent si peu.

Pourquoi veulent-ils que les prédicateurs, qui font l'office de médecins, se servent de remèdes nouveaux, puisque les maladies qui les tourmentent sont les mêmes que celles qui affligeaient les pécheurs du temps des prophètes et des apôtres ? Voilà Dieu qui nous apprend dans l'Ecriture, qu'il n'est pas de remèdes plus salutaires pour la guérison de nos vices que la pensée de la mort et le souvenir des jugements de Dieu ; un million de pécheurs guéris par ce moyen nous fait connaître l'efficace de cette médecine : pouvons-nous donc, sans manquer de prudence et de charité , laisser ces remèdes usités par les saints , dont la vertu nous est connue , pour en prendre de nouveaux et inconnus à tous ceux qui veulent la santé et le salut du pécheur ? Non , non , si vous êtes avares , impudiques, fourbes, menteurs, médisants , dissolus, injustes, comme étaient ceux qui vivaient du temps des apôtres, nous n'avons rien de meilleur ni de plus fort à vous dire , que ce que disait saint Paul : *Nolite errare : neque fornicati, neque idolis servientes, neque, adulteri , neque molles , neque masculorum concubitores, neque fures, neque avari, neque ebriosi, neque maledici , neque rapaces, regnum Dei possidebunt* (I *Cor.* VI, 9).

Mais, me direz-vous, dites-nous donc cela d'un style poli, avec des termes choisis , des antithèses et des allusions agréables. A cela je réponds trois choses. Premièrement,

avec saint Paul : que nous ne tenons pas notre Evangile des hommes, mais de Dieu, et que, par conséquent, nous le devons prêcher non pas à la mode des hommes, mais suivant le dessein de Dieu : or Dieu, dit saint Paul, nous a témoigné qu'il voulait sauver les hommes non pas par des prédications étudiées et recherchées, mais par l'humilité, que le monde nomme folie : *Placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes* (I *Cor.*, I, 12). Je réponds secondement avec saint Grégoire, que nos prédications sont des filles de l'Ecriture sainte, c'est pourquoi il ne faut pas que ces filles soient habillées trop superbement et en courtisanes, de peur qu'elles ne fassent honte à la modestie et à la simplicité de leur mère. Il faut que nos expressions dans nos sermons se sentent du lieu de leur extraction, et qu'elles soient chrétiennes aussi bien en la forme qu'en la matière. Enfin, nous ne vous appelons point au sermon pour vous apprendre à bien dire, mais à bien faire; nous ne voulons point que vous fassiez réflexion sur nos paroles, mais seulement sur les sujets importants que nous traitons; nous voulons vous faire goûter la bonté et la sainteté de l'Esprit de Dieu, non pas la subtilité et les agréments de l'esprit humain.

C'est aussi mal à propos qu'on se plaint de la véhémence d'un orateur chrétien, que ses mouvements sont trop pressants, et ses cris importuns. On se trompe, la parole créée de Dieu doit avoir rapport avec la parole incréée dans le sein de son Père, où elle n'est pas seulement la lumière d'une autre lumière, mais une flamme d'amour qui en allume une autre. Aussi ce n'est pas assez au prédicateur d'éclairer, il faut que, par la force de ses mouvements, il tâche d'allumer et d'embraser les cœurs.

Si ces froids et indifférents auditeurs concevaient vivement les intérêts d'une divinité méprisée et l'importance du salut éternel, ils s'étonneraient en vérité de ce que nos prédicateurs ne prêchent pas avec plus d'amour.

Hé Dieu ! qu'est-ce ceci? nous voyons toutes les marques de l'ancien christianisme presque éteintes et effacées, nous ne voyons qu'impureté dans les mariages, que corruption dans les familles, que débordement dans la jeunesse, qu'infidélité dans le commerce, qu'altération dans la marchandise, que lâchetés, que supercheries et que fourbes dans la justice, qu'excès et que débauches dans le menu peuple. On veut faire passer l'impiété et le libertinage pour force d'esprit, les jurements et les blasphèmes pour un ornement de langage, la fureur d'un jeu continuel pour une honnête occupation, même des femmes; la fornication pour une faute légère; l'adultère, le plus grand de tous les crimes, pour une bonne fortune, la simonie déguisée et la profanation du patrimoine du crucifix pour un accommodement légitime; en un mot, on couvre tous les crimes les plus abominables du manteau de la vertu. Après cela vous nous demandez : *Quid clamas ?* Pourquoi tant crier et tant s'échauffer? Nous voyons les fléaux de Dieu qui tombent tous les jours sur nos têtes, et son bras qui se prépare pour nous frapper plus rudement, parce que nous ne nous éveillons pas, et vous nous dites : *Quid clamas ?* Nous voyons de toutes parts un Dieu méprisé et maltraité de ses créatures, et le sang de Jésus-Christ foulé aux pieds; nous voyons les âmes chrétiennes courir en foule dans le chemin de perdition et tomber à milliers dans les enfers, et après cela peut-on trouver étrange si nous crions?

Notre cher Maître, l'idée des prédicateurs, prêchait, dit saint Marc, avec tant d'ardeur et de transport, que quelques-uns de ses parents, ignorant le mystère, se saisirent de lui, disant qu'il était entré en furie, *Quoniam in furorem versus est* (*S. Marc.*, III, 21). O Dieu ! la sagesse divine entre en zèle et en fureur sur le sujet de la conversion des pécheurs, et après cela nous nous attachons si fort aux beaux mots et aux gestes mesurés, que nous en paraîtrons morfondus et glacés! Non, j'espère que la promesse de Dieu s'accomplira, le Seigneur mettra sa parole dans la bouche des prédicateurs, et ils la prêcheront avec force et vertu, *Dominus dabit verbum evangelizantibus, virtute multa* (*Ps.* LXVII, 12).

Si vous voulez que nous changions notre façon de prêcher pour prêcher à la mode, ôtez-nous trois choses d'entre les mains, le crucifix, l'Evangile et la Vie des saints; après cela nous ferons des antithèses, nous arrondirons nos périodes, nous choisirons nos mots; en un mot, notre style sera dans un si juste tempérament, qu'il n'y aura rien de lâche ni de farouche. Mais tandis que je verrai un crucifix, c'est-à-dire un Dieu couvert de sang et de plaies, tandis que je lirai dans l'Evangile : Le royaume des cieux s'acquiert par force : Qui ne renonce point à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple : Si ton œil te scandalise, arrache-le; tandis que je verrai les saints qui suent, qui travaillent, qui gémissent, qui pleurent, qui s'affligent, et après toutes ces mortifications s'écrient en mourant : Oh! que les jugements de Dieu sont effroyables! tandis que je verrai tout cela, je ne saurais m'empêcher de vous dire, sans chercher tant de façon ni d'artifice : En vérité vous vous damnez, ou ce crucifix n'est pas l'idée des prédestinés, ou cet Evangile nous abuse, ou les saints sont dans l'erreur.

Toutes ces raisons prouvent évidemment que les intentions de ces auditeurs curieux, indifférents et corrompus, sont très-mauvaises, et que pour être du nombre de ces auditeurs chrétiens que le Sauveur canonise, *Beati qui audiunt verbum Dei* (*S. Luc.*, XI, 28), il faut se disposer à obéir à sa parole, *Et custodiunt illud.* Il faut prendre des intentions conformes à l'idée et à la connaissance que Dieu nous donne de l'office du prédicateur, qui sont : d'assister au sermon, afin que dans la parole de Dieu, comme dans un miroir fidèle, nous voyions les taches et les défauts de notre cœur; afin que, rappelant dans notre esprit les vérités éternelles,

nous fortifiions notre volonté dans l'amour du bien et dans la haine du péché; afin qu'à la façon de ces Hébreux qui faisaient leur provision de manne, nous puissions nous pourvoir de la parole de Dieu, et la cacher dans notre cœur, comme parle David, pour résister plus fortement aux tentations du péché : *In corde meo abscondi eloquia tua, ut non peccem tibi* (*Ps.* CXVIII, 11).

En un mot, notre intention et notre dessein doivent être de recevoir la parole de Dieu pour la garder, c'est-à-dire pour l'accomplir : *Custodia sermonis Dei adimpletio ejus est*, dit Entimius.

Voilà, au sentiment de saint Paul et de saint Jacques, les véritables auditeurs chrétiens, non pas ceux qui écoutent seulement pour écouter, mais qui écoutent pour exécuter. *Estote autem factores verbi, non auditores tantum* (*S. Jacob.*, II, 22). *Non enim auditores legis justi sunt apud Deum, sed factores legis justificabuntur* (*Rom.*, II, 13).

Voilà ceux qui portent dès à présent le caractère de prédestinés, et qui après avoir profité de cette divine parole par la pratique de toutes les vertus chrétiennes, en recevront un jour la récompense dans le ciel, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON II.

La haine de Dieu, force des malédictions de l'impie.

Induit maledictionem sicut vestimentum, et intravit sicut aqua in interiora ejus, et sicut oleum in ossibus ejus.

Le pécheur s'est revêtu de la malédiction de Dieu comme d'un habit, cette malédiction est entrée dans son intérieur comme de l'eau, elle a pénétré la moelle de ses os comme de l'huile (*Ps.* CVIII, 18).

Dieu donnant la mission au prophète Ezéchiel et lui commandant d'aller, avec un front d'airain et une voix de tonnerre, reprocher à son peuple l'énormité de ses crimes, le favorisa d'une vision admirable. Ce fut d'un livre mystérieux qui, dans tous ses feuillets, ne contenait que trois choses, des lamentations, des chants d'allégresse et des malédictions : *Scriptæ erant in eo lamentationes, et carmen et væ* (*Ezech.*, II, 9). Ces lamentations lugubres étaient pour déplorer le malheur de ceux qui étaient tombés dans le péché. Ces chants d'allégresse regardaient ces âmes bienheureuses, qui profitant de la prédication du prophète, devaient se retirer de ce funeste état. Les anathèmes et les malédictions devaient être le partage des pécheurs obstinés qui persévéraient dans leurs iniquités.

Je prends part à la mission de ce prophète et je choisis pour le sujet de mes sermons pendant cet avent, l'impie, c'est-à-dire le pécheur attaché au vice, exposé à trois sortes de malédictions de Dieu. *Induit maledictionem sicut vestimentum.* Cet habit funeste dont l'impie est revêtu signifie les malédictions que Dieu verse sur les dehors du pécheur, qui est maudit en ses biens, en son honneur, en ses enfants, dans sa prospérité et dans son adversité. Voilà la première partie de mon avent.

Intravit sicut aqua in interiora ejus. Ces paroles signifient les malédictions de Dieu sur l'intérieur du pécheur. Il est maudit dans son entendement aveuglé, maudit dans sa volonté pervertie et soumise à la tyrannie des passions, maudit dans les remords importuns de sa conscience. C'est le sujet de la seconde partie.

Sicut oleum in ossibus ejus. La malédiction s'est glissée jusque dans ses os. Les os, dans l'Ecriture, signifient les vertus. Le pécheur est maudit dans ses vertus apparentes, maudit en sa foi, en son espérance, en sa dévotion, en sa pénitence. Enfin il est maudit en sa mort, et après sa mort, maudit dans le temps et dans l'éternité. Voilà la troisième partie de mon sujet.

Je prendrai occasion, à la fin des sermons, de parler des trois sortes de bénédictions que Dieu verse sur les gens de bien ; et je vous apprendrai dans la première partie, les moyens innocents de multiplier vos biens de fortune, de conserver votre honneur et de faire prospérer vos enfants ; dans la seconde, les moyens de recevoir dans vos âmes les lumières de la foi, l'amour de Dieu et la paix de la conscience ; dans la troisième, les moyens de pratiquer des vertus solides et véritablement chrétiennes. En un mot, l'art de bien vivre et bien mourir.

Je m'attache aujourd'hui à la source de toutes les malédictions de Dieu, qui est la haine que Dieu porte au péché et à l'état de pécheur.

Nous considérons cette haine premièrement dans ses principes, secondement dans sa nature, troisièmement dans le principal et le plus dangereux de ses effets.

Esprit-Saint, qui êtes venu au monde pour reprendre le monde du péché, bénissez mon dessein et faites que le fruit de mes sermons soit de le bannir du cœur de mes auditeurs; *Omnis fructus ut auferatur peccatum* (*Isai.*, XXVII, 9). Esprit d'amour, faites-nous bien concevoir les malheurs de cette haine, suivie de tant de malédictions : nous vous le demandons par l'intercession de celle qui est bénie entre toutes les créatures, à qui nous nous adressons avec les paroles de l'ange : *Ave, Maria.*

J'établis pour fondement de ce discours trois vérités théologiques : la première est qu'en Dieu il y a une propre et véritable haine pour le péché ; la seconde, que Dieu ne hait proprement que le péché ; et la troisième, que cette haine est inséparable de la nature de Dieu.

C'était cette première vérité qui faisait, tous les jours, le sujet des méditations de David : *Mane astabo tibi, et videbo quoniam non Deus volens iniquitatem tu es. Odisti omnes qui operantur iniquitatem* (*Psal.* V, 4, 6). Seigneur, tous les matins je me mettrai en votre sainte présence pour méditer cette grande vérité, que vous êtes un Dieu qui ne voulez point le péché, mais qui avez en haine tous ceux qui désobéissent à vos justes commandements. Sans me vouloir ar-

rêter maintenant aux subtilités curieuses de l'école sur ce sujet, je dis, suivant le sentiment commun de notre théologie, que comme il y a en Dieu un amour universel pour tous les êtres que sa puissance a créés, et que tout ce qui est l'ouvrage de ses mains, est aussi l'objet des complaisances de son cœur, *Diligis enim omnia quæ sunt*, dit le Sage, *et nihil odisti eorum quæ fecisti* (*Sap.*, II, 25), aussi il y a une haine propre et véritable pour tout ce qui ne vient point de lui, à savoir pour le péché et l'état du pécheur.

Cette sage et sainte volonté de Dieu, dit saint Augustin, trouve en nous tout à la fois, des matières de haine et des objets d'amour : *Odit et amat, odit tua et amat te* : *odit ea quæ fecisti, amat ea quæ fecit*, il hait ce qui est à nous et ce qui vient proprement de nous, il aime ce qui est à lui et ce qui vient de lui : il chérit ce qu'il a fait et il déteste ce que nous avons fait. La substance de notre corps et de notre âme est bonne, c'est un effet de sa bonté et de sa puissance, il la chérit : notre péché est un effet de notre faiblesse et de notre malice, il est détesté : *Odio sunt Deo impius et impietas ejus* (*Sap.*, XIV, 9).

Il n'y a proprement que le péché qui soit l'objet de la haine de Dieu, et comme autrefois le roi Assuérus, ainsi que témoigne l'Écriture, regardait de mauvais œil et punissait avec rigueur ceux qui, témérairement et sans être appelés, se présentaient devant lui : de même en quelque façon, le péché étant le seul qui s'est insolemment présenté devant les yeux de Dieu, sans que jamais il l'ait voulu d'une volonté positive, il est aussi le seul que Dieu abhorre et à la vue duquel il conçoit des sentiments de haine, de colère et de vengeance.

Cette haine du péché est si inséparable de la nature de Dieu et si fortement attachée au fond de sa divinité, qu'il hait le péché par nécessité, et il cesserait d'être Dieu s'il cessait de haïr le moindre péché véniel. La raison en est claire dans la théologie : la chaleur qui pourrait souffrir le moindre degré de froideur, ne serait pas la plus grande chaleur; aussi notre Dieu ne serait pas la souveraine et parfaite bonté, si sa haine ne s'étendait pas jusqu'au moindre mal. Toutes les perfections de Dieu l'obligent à cette haine; premièrement sa sainteté : La pensée la plus haute que nous puissions concevoir du Dieu que nous adorons, dit saint Ambroise, est de concevoir qu'il est saint; sa sainteté est la fleur et la magnificence de sa divinité; or cette sainteté consiste dans la haine et dans l'éloignement parfait de tout vice, aussi bien que dans l'amour et la possession de toutes les véritables vertus. Secondement la vue que Dieu a de ses immortelles beautés, lui fait former ce jugement équitable, qu'il est souverainement aimable; et par une suite nécessaire, que le péché est digne d'une haine infinie, puisque la nature du péché est contradictoirement opposée à celle de Dieu. Dieu est l'origine de tous les êtres, et la source féconde de toute la vie : le péché est une privation et un germe de mort. Dieu est bon par soi-même d'une bonté suprême et infinie : le péché est l'unique et souverain mal qui n'est mêlé d'aucun bien. Il n'en est pas de la contrariété qui se trouve entre Dieu et le péché, comme de celle qui se rencontre parmi les choses créées. Celle-ci n'est point fondée dans la substance, mais seulement dans les accidents; puisque la substance, disent les philosophes, n'a point de contraire. Il n'en est pas ainsi de Dieu et du péché, Dieu lui est contraire par sa propre substance : d'autant que la substance de Dieu étant la vertu et la bonté même, et cette bonté lui faisant haïr le péché, il s'ensuit que Dieu est par soi-même l'ennemi du péché : de sorte que le Verbe éternel ne procède point du Père, ni le Saint-Esprit du Père et du Fils, avec plus de nécessité que la haine du péché sort et procède du fond de l'être de Dieu.

Le juste désir que Dieu a d'augmenter sa gloire, le rend encore ennemi de cet enfant de perdition qui, par de sacriléges efforts, tâche de renverser son trône et de lui arracher le sceptre des mains, en résistant à ses divines lois et en s'opposant à son autorité souveraine. De plus, Dieu étant infiniment communicatif de ses biens, et désirant ardemment d'enrichir l'homme des trésors de sa grâce et de sa gloire, il faut nécessairement qu'il haïsse le péché, puisqu'il empêche l'effusion et la communication de ses biens. Dieu est donc obligé d'avoir une haine infinie pour le péché et pour l'état du pécheur : premièrement par le fond de son être; secondement par toutes ses perfections divines; troisièmement par le juste désir qu'il conçoit pour sa gloire, et enfin par l'amour qu'il porte à ses créatures auxquelles il veut communiquer ses grâces.

Vouloir donc pécher, et vouloir cependant posséder quelque part dans l'amitié de Dieu, c'est vouloir que Dieu se nie soi-même et qu'il consente à la destruction de sa divinité.

O Dieu! que cette grande vérité, que Lactance Firmien appelait la raison souveraine et le ferme soutien de la religion et de la piété chrétienne, *In ea enim summa est ratio et cardo totius religionis*, que cette vérité, dis-je, est encore peu connue d'une connaissance pratique, dans ces derniers siècles de l'Église! Je vous avoue que j'ai quelquefois bien de la peine à modérer mon zèle sur ce sujet. J'entends bien souvent des personnes qui me disent : Je ne sais quel malheur et quelle mauvaise fortune me poursuit depuis quelque temps; je ne vois que disgrâce et que désordre dans ma maison; plus je travaille, moins je réussis dans mes affaires; je ne vois que maladies, que procès et que pertes dans ma famille : je pense, disent-ils froidement, que Dieu me veut mal. Pour moi, qui sais leur mauvaise vie, qui n'ignore pas leur mauvaise foi, leur injustice, leur mauvais commerce, j'ai envie de leur dire d'un ton un peu élevé : Comment? vous ne faites que penser que Dieu vous veut mal,

et vous ne le croyez pas comme un article de foi? Ne savez-vous pas que Dieu ne serait pas Dieu, s'il n'avait de la haine pour un impudique, un fourbe et un trompeur, et que cette haine a ses principes nécessaires dans Dieu même? Expliquons-en maintenant la nature. C'est mon second point.

Nos docteurs scolastiques divisent cette haine en deux sortes, l'une qu'ils appellent haine d'abomination, et l'autre haine d'inimitié.

La haine d'abomination est une aversion de la volonté divine, par laquelle Dieu déteste et a en horreur le péché : *Abominatio Domini est omnis arrogans* (*Proverb.* XVI, 5). *Quos exhorruisti, Domine, quoniam odibilia opera tibi faciebant* (*Sap.*, XII, 3).

Parmi nous, la vue d'un ennemi nous trouble, nous émeut et nous cause des soulèvements de cœur; l'aversion que nous avons pour lui fait que nous ne le voyons qu'à regret, nous fuyons sa rencontre, tout ce qu'il fait nous déplaît, et nous regarderions même comme une injure et une offense la liberté qu'il prendrait de nous offrir des présents. Je sais bien que Dieu n'est point susceptible de nos passions, et qu'étant immuable, il n'est jamais travaillé de ces mouvements déréglés. Le Saint-Esprit néanmoins, dans l'Ecriture, nous voulant faire comprendre ce qui se passe dans le cœur d'un Dieu touchant cette aversion qu'il a du péché, se sert ordinairement de tous ces termes et attribue tout ce que nous ressentons pour nos ennemis à la haine que Dieu a pour les pécheurs. Premièrement, il détourne sa face pour ne point voir l'impie, et ses yeux sont si purs, qu'ils ne peuvent regarder l'iniquité, dit le prophète : *Mundi sunt oculi tui, ne videas malum, et respicere ad iniquitatem non poteris* (*Habac.*, I, 13).

S'il voit les pécheurs, c'est, ajoute un prophète, avec une amertume de cœur et une aigreur d'esprit : *Exacerbant in me opera manuum suarum;* une autre version porte : *Amaricant spiritum meum* (*Jerem.*, XXXII). Il sent des maux de cœur à la vue de ces créatures souillées du péché : *Tactus dolore cordis intrinsecus.* Celui qui trouve ses délices parmi les enfants des hommes, lorsqu'ils sont innocents ou pénitents, se retire et s'éloigne d'eux aussitôt qu'ils ont péché : *Væ eis cum recessero ab eis* (*Os.*, IX, 12)! Il ne les voit plus, il ne sait où ils sont ni ce qu'ils sont devenus, *Adam, ubi es?* Il ne les connaît plus, *Nescio vos.* Leurs actions lui sont abominables, et il semble même avoir de l'horreur pour leurs sacrifices. Quand bien, dit saint Paul, ils auraient assez de foi pour transporter les montagnes, quand ils parleraient le langage des anges, si le péché les a privés de son amour et leur a fait mériter sa haine, il estime tout cela comme rien, et ne les recevra jamais en compte pour la vie éternelle : ce sont des œuvres mortes et inutiles au salut. Cette aversion de Dieu est si grande, qu'il défend même au pécheur, comme parle David, de prononcer son nom et d'oser chanter ses louanges. La pensée de saint Chrysostome est belle sur ce sujet : il dit que Dieu commanda un jour à David d'assembler les voix de toutes les créatures pour leur faire chanter un cantique à sa gloire. Les glaces, les neiges, les frimas de l'hiver, les ténèbres et les horreurs de la nuit, les éclairs et les foudres trouvent quelque place dans ce concert : *Ignis, grando, nix, glacies, spiritus procellarum* (*Psalm.* CXLVIII, 8). Les serpents mêmes et les dragons y chantent leur partie, *Laudate Dominum, de terra dracones et omnes abyssi* (*Psalm.* XVIII, 7). Oui, les abîmes y sont reçus; il n'y a que le le seul pécheur qui, comme un misérable excommunié, a défense expresse d'entrer dans cet admirable concert : *Peccatori autem dixit Deus : Quare tu enarras justitias meas et assumis testamentum meum per os tuum* (*Psal.* XLIX, 16)? Quand un excellent joueur de luth voit une de ses cordes qui ne se peut ajuster avec les autres et qui gâte leur harmonie, il se fâche, il la rompt de colère et il la jette au feu : ainsi Dieu, dit ce père, voyant le pécheur qui, ne l'honorant que par ses lèvres, veut mêler sa voix avec celle des créatures, il lui commande de se taire, parce que ce cantique harmonieux en serait troublé : *E cythara bene modulante cordam dissonam resecat, ne reliquarum vocum harmonia vitietur.* Prêtre, dit saint Bernard, qui es choisi de Dieu pour aller à l'autel, afin d'apaiser sa colère et le rendre propice à son peuple, *quomodo placas, si non places?* et comment l'apaiseras-tu, si tu ne lui es pas agréable? Bénéficier, chanoine, qui, dans le dessein de Dieu, dois faire l'office des anges sur la terre, comment veux-tu que tes louanges lui soient agréables, puisque ton cœur, gâté par le péché, lui déplaît? *Quomodo placas, si non places?*

O cœur chrétien, que tu es insensible, si cette vérité ne te touche! Un serviteur ne saurait demeurer en repos dans la maison de son maître, s'il sait qu'il lui veut mal et qu'il le souffre à regret à son service. Les histoires profanes nous apprennent qu'on a vu plusieurs fois des courtisans mourir de langueur et sécher sur leurs pieds, voyant qu'ils avaient perdu les bonnes grâces de leur prince. Absalon, le fils le plus dénaturé qui fut jamais, protestait néanmoins que la mort lui serait plus douce que de vivre avec cette triste pensée, que son père eût encore quelque reste d'aversion pour lui : et toi, chrétien, peux-tu passer doucement tes jours avec cette connaissance infaillible, puisque la foi te la donne, que tu es haï de Dieu, détesté de Dieu, maudit de Dieu, que Dieu ne serait pas Dieu, s'il ne te regardait comme son ennemi; que ce grand Maître de l'univers te souffre à regret dans le monde, qu'il te reproche l'air que tu respires et le pain que tu manges, et qu'il te regarde d'un même œil que tu verrais un voleur qui ferait le dégât de tes biens et qui usurperait tout ce que tu aurais préparé pour tes enfants; qu'enfin, en quelque lieu que tu ailles, tu exposes aux yeux de Dieu un objet d'abomination, qui, comme parlent nos prophètes,

remplit son esprit d'amertume? Le terme est métaphorique, il est vrai, mais il signifie quelque chose de grand en Dieu.

Le canon *Aud.*, *q.* 3, fait mention de deux excommunications, l'une publique, et l'autre secrète; cette dernière, dit-il, est le partage de tous ceux qui sont en état de péché mortel. *Deus qui videt in occulto, prospicit animam vitiis servientem, tradit eam Satanæ, discedit a mente ejus, et relinquit domum cordis ejus vacuam.* Tous les pécheurs donc qui sont punis de cette haine d'aversion sont des excommuniés secrets.

L'as-tu bien médité, mon cher frère, dit saint Jérôme, qu'en même temps que tu as perdu la grâce et que tu es tombé dans le péché mortel, tu es excommunié, maudit en ton corps et en ton âme, maudit partout où tu vas, maudit en entrant et en sortant? *Maledictus ingrediens, maledictus egrediens.*

O le Dieu de mon âme, s'écrie le dévot saint Bernard, détruisez-moi et m'anéantissez mille fois plutôt que de souffrir que je sois le sujet de vos haines et que je paraisse devant votre majesté dans un état auquel la pourriture du cœur, gâté et corrompu par le péché, exhale et pousse incessamment de puantes et de sales vapeurs contre la sérénité et la beauté de votre visage : *De cœnoso lacu prurientis pectoris mei incessanter ebullient illiciti animi motus, inundantes et impingentes in serenitatem præfulgurantis vultus tui.*

Venons à la troisième partie, et disons quel est le principal et le plus dangereux effet de cette haine.

Cet effet de l'aversion de Dieu consiste en ce que Dieu prive les pécheurs de cette paternelle et singulière providence qu'il a pour les justes. Dieu, nous voulant faire comprendre cette vérité, se compare, par le prophète Zacharie, à un pasteur qui a deux baguettes en main pour la conduite de son troupeau : la première, qui est douce et aimable, s'appelle la beauté; et la seconde, qui est rude et sévère, se nomme un fouet de corde : *Assumpsi mihi duas virgas; unam vocavi decorem, et alteram funiculum* (*Zach.*, XI, 17).

Je sais bien que par cette belle houlette, saint Cyrille entend les douceurs et les grâces du Nouveau Testament, et par ce fouet les rigueurs de l'ancienne loi. Je sais que le Rabbi Moïse donne cette belle baguette aux princes sages et débonnaires, qui ont conduit le peuple d'Israël ; et la seconde aux princes cruels et idolâtres, qui ont perverti et opprimé leurs sujets.

C'est néanmoins le plus commun sentiment des interprètes, que cette belle houlette signifie l'aimable conduite de Dieu, et sa paternelle providence sur les gens de bien ; et ce fouet rigoureux, sa conduite sévère sur les méchants.

Lorsque Dieu voit que nous quittons la vertu pour suivre le vice, et que nous perdons sa grâce, il prend, dit-il lui-même, cette baguette, et il la brise, pour nous apprendre qu'il n'a plus pour nous qu'une providence commune, et une conduite de justice et de rigueur. *Tuli virgam meam quæ vocabatur decus, et abscidi eam ut irritum facerem fœdus meum* (*Zach.*, XI, 8).

Dans cet état, nous sommes comme un troupeau abandonné, pour lequel ce bon pasteur n'a plus ce soin singulier et ces tendresses amoureuses, qu'il avait auparavant. *Non pascam vos, quod moritur moriatur, et quod succiditur succidatur* (*Ibid.* XI, 9). Que les malheurs et les disgrâces vous accablent, que les pestes, les guerres et les famines vous perdent et vous ruinent, que les impôts et les gabelles vous appauvrissent, je ne m'en soucie point, dit Dieu, vous n'êtes plus de mes brebis, puisque vous m'avez quitté par le péché. Que les tentations augmentent tous les jours, que les mauvaises habitudes et les passions vous tyrannisent, que les morts soudaines vous étouffent et vous enlèvent tout d'un coup, *Quod moritur moriatur*, je ne suis point obligé de l'empêcher. Vous n'êtes plus mon peuple pour m'obéir et me servir : et je ne suis plus votre Dieu pour vous garder, *Non populus meus, et ego non ero vester* (*Ose.*, II, 9). Terrible et épouvantable menace !

Hélas ! s'il est vrai, comme l'expérience nous l'apprend, que ce monde est une mer orageuse, pleine d'écueils et de tempêtes, un désert rempli de dragons et de bêtes farouches ; si cette vie est un combat continuel, et si elle est sujette à mille fois plus d'accidents qu'il n'y a de moments qui composent sa durée, si l'homme est une créature si faible et si dénuée de sens et de conseil, que fera cet infortuné pécheur, haï de Dieu et privé de sa protection paternelle ? Que fera cet aveugle, au milieu de tant de filets et de précipices, ce nain au milieu de tant de géans? Que peut espérer ce chétif vaisseau, abandonné de son pilote, sinon, après avoir servi quelque temps de jouet aux tourbillons et aux tempêtes, de faire enfin un triste naufrage ? En un mot, que peut faire un pécheur privé des bénédictions de Dieu, destitué de ses grâces, et poursuivi d'un si grand nombre d'ennemis, sinon de s'écrier, avec le malheureux Saül : *Coarctor nimis : si quidem Philisthiim pugnant adversum me, et Deus recessit a me* (I *Reg.*, XVIII, 5). Les malheurs et les persécutions m'accablent, mes ennemis m'attaquent de toutes parts ; mais l'extrémité de mes désastres, c'est que Dieu me hait, et que mon péché l'a obligé à s'éloigner de moi. *Væ vobis, viri impii, qui dereliquistis legem Domini. In maledictione erit pars vestra* (*Eccli.* LI, 1).

Rendons cette haine encore plus sensible, et disons, avec nos théologiens, que Dieu n'a pas seulement pour les pécheurs une haine d'abomination, mais encore une haine d'inimitié et de vengeance, par laquelle il leur destine les maux et les peines que leurs crimes méritent.

Pour bien expliquer ceci, il semble que je suis obligé de rétracter tout ce que j'ai dit dans ce sermon : cependant je n'ai rien dit que je n'aie appuyé sur l'Écriture.

J'ai dit, avec David, que Dieu détourne sa face des pécheurs : et ce prophète assure ail-

leurs que le désir qu'il a de se venger d'eux, fait qu'il arrête sa vue fixement sur eux : *Vultus autem Domini super facientes mala* (*Psal.* XXXIII, 17). J'ai dit, avec Isaïe, que Dieu s'éloigne des pécheurs; et Jérémie dit qu'il ne s'en éloigne point, mais qu'il les suit et les poursuit partout : *Persequar eos in gladio* (*Jer.*, XXIX, 18). Le Fils de Dieu dit qu'il a tant de mépris pour les pécheurs, qu'il ne les connaît point, *nescio vos ;* et il dit, dans l'Apocalypse, qu'il les connaît parfaitement, et qu'il sait bien quelles sont leurs actions. *Scio opera tua* (*Apoc.*, III, 10).

Que veut dire ceci? il les voit, il ne les voit pas : il les quitte, et il ne les quitte jamais ; il les connaît, et il ne les connaît pas ? Il est aisé de résoudre cette difficulté, dit saint Grégoire le Grand : *Scit illos in examine, nescit in amore*, il ne les connaît point d'une connaissance d'amour, mais il les connaît pour les examiner et pour les punir ; il les voit, non pas de bon œil, mais d'un regard sévère : c'est ce qu'il dit par un prophète : *Ponam oculos meos super eos in malum, et non in bonum* (*Amos*, IX, 5). Il n'est pas avec eux pour les protéger, mais il est toujours pour les châtier et pour les affliger.

Oubliez, si vous voulez, tout ce que j'ai dit dans ce discours, pourvu que cette dernière pensée demeure dans votre esprit : elle suffit pour vous faire avouer que le parti des pécheurs est déplorable. Quel malheur, par exemple, de se coucher ce soir avec cette pensée, qu'en fermant les yeux pour dormir, on a sur sa tête un Dieu, armé de cette verge veillante dont parle Jérémie : *Virgam vigilantem video* (*Jerem.*, I, 11), qui nous regarde d'un œil de courroux, et qui considère le lieu et le temps de frapper et de perdre son ennemi ; que ce bras de Dieu qui était tendu pour nous soutenir, est maintenant levé pour nous frapper ; que ce cœur qui n'avait pour nous que des pensées de père, a maintenant toutes les rigueurs d'un juge irrité ?

O vérité capable de nous faire frémir d'horreur, de savoir que ce Dieu, qui était autrefois notre protecteur et notre bienfaiteur, est devenu comme une teigne pour nous ronger. *Ego quasi tinea Ephraim, et quasi putredo domui Jacob* (*Os.*, V, 12).

Peuple chrétien, nous croyons toutes ces vérités, puisque ce sont des oracles du Saint-Esprit : comment pouvons-nous donc croupir si longtemps dans le péché ? N'ai-je pas raison de dire, avec David : *Zelavi super iniquos, pacem peccatorum videns* (*Psalm.* LXXII, 3) ? Mon zèle s'enflamme lorsque je considère la tranquillité des pécheurs. Saint Grégoire de Nazianze dit, expliquant ce passage : *Non peccata , sed pacem peccatorum zelat.* Il entre en zèle sur cette fausse paix, dans laquelle les pécheurs s'endorment , comme si ce Dieu qu'ils ont offensé était un Dieu aveugle et une idole insensible.

Si un grand du royaume, un ministre d'Etat était irrité contre nous, et s'il avait juré notre perte, quel trouble ! quelle inquiétude ! Dieu est en colère : *Vidit Dominus, et ad iracundiam concitatus est* (*Deut.* XXXII, 19). Il a vu ; le prophète ne dit pas ce qu'il a vu : je n'en sais rien, vous seriez fâché que je le susse ; il a vu cet adultère, cet inceste, ce larcin, et le Saint des saints s'est irrité, il a juré qu'il punirait ce crime, et qu'il se vengerait de ses ennemis : *Vivo ego in æternum; si acuero ut fulgur gladium meum, et arripuerit judicium manus mea, reddam ultionem hostibus meis* (*Ibid.*, XXXII, 40, 41).

Quelle consternation et quel effroi dans une ville assiégée, lorsque les ennemis ont ouvert les tranchées, et qu'ils vont à l'escalade ! Pécheur, la foi t'apprend que l'immensité d'un Dieu irrité t'assiége et t'investit de toutes parts : un Dieu sur ta tête, un Dieu sous tes pieds, un Dieu à droite, un Dieu à gauche, et tu n'appréhendes rien ! *Quis restitit ei, et pacem habuit*, dit Job ? Pense un peu qui tu es, et qui est Dieu : quel conseil opposeras-tu au conseil de Dieu ? quel bras roidiras-tu contre le bras de Dieu ? de quel bouclier te serviras-tu pour te défendre contre les traits de Dieu.

Finissons : voici, pour faciliter vos mémoires, un abrégé de mon sermon.

Dieu appela, un jour le prophète Isaïe et, en sa personne, tous les prédicateurs , c'est au chapitre III, et il lui dit : Ecoutez, prophète , je veux vous envoyer en ambassade. Seigneur, me voici tout prêt. Allez de ma part trouver l'impie et l'homme de bien ; sans avoir égard au rang ni à la qualité , dites hardiment au méchant : *Væ impio in malum* , malédiction sur toi, impie , tout te réussira mal ; puis, saluez avec douceur le juste, de ma part, et dites-lui que tout va bien , *Dicite justo quoniam bene.* Voilà, Seigneur, une harangue bien courte pour une matière si importante ; s'il vous plaisait de me donner un discours plus étendu, dans lequel vous fissiez paraître les traits de votre éloquence divine ? Non, non, prophète, cela suffit : je dirai le reste au fond du cœur. Mais, grand Dieu , vous ne voulez pas que j'aille indifféremment trouver tous les bons et tous les méchants? Allez à tous , et n'en laissez pas un. Quoi donc ! nous entrerons dans ce magnifique palais , nous passerons dans cette salle superbement tapissée, enrichie de toutes les plus exquises peintures, où l'on ne voit qu'or et qu'azur , et nous dirons à cet homme, qui vit dans l'abondance des biens, des honneurs et des plaisirs du siècle , nous lui dirons que tout va mal ? Hé quoi ! tandis qu'une multitude infinie de flatteurs le publie le plus heureux et le plus fortuné de la terre , nous oserons dire que c'est un malheureux ? On se moquera de nous. Allez, prophète, c'est particulièrement à celui-là que je vous envoie. Voulez-vous aussi, mon Dieu, que nous disions à ce juste, à ce fidèle serviteur, à qui, depuis peu, l'injustice de son voisin a enlevé le meilleur de son héritage, que tout va bien ? Entrerons-nous aussi dans la maison de cette pauvre femme veuve, que nous trouverons ensevelie dans son grand crêpe, toute noyée dans ses

larmes, et entourée d'une troupe de petits orphelins? Allez là, prophète, et faites ce qu'on vous dit. En quelque lieu, en quelque état que vous trouviez le juste et l'impie, faites-leur cette harangue : quand le méchant serait dans le crédit et la faveur des rois, comme un Aman, quand il serait dans un palais et à table, comme le mauvais riche, dites : *Væ impio in malum* (*Job*, XXX, 28) ; quand l'homme de bien serait dans l'obscurité d'un cachot, comme Joseph, dans la fosse aux lions, comme Daniel, dans le ventre d'une baleine, comme Jonas, ou sur un fumier, comme Job, *Dicite justo quoniam bene*. Cette parole de Dieu est fondée sur les vérités que je viens de vous prêcher. On ne peut être que très-mal lorsqu'on est dans la cause de tout mal, comme est la haine et la colère de Dieu, et on ne peut être que bien, quelque pauvreté et quelque maladie qu'on ait, quand on possède le souverain bien, qui est Dieu et quand on a part à sa grâce et à son amitié.

Si donc vous craignez le mal, et si vous aimez le bien, fuyez le mal, et cherchez le bien comme il faut; fuyez le mal dans sa source, qui est le péché, cherchez le bien dans l'amour de Dieu et dans sa grâce, qui sera suivie de sa gloire. Ainsi soit-il.

Première partie.

DU SUJET DES MALÉDICTIONS SUR LES BIENS EXTÉRIEURS.



SERMON III.

L'impie maudit en ses biens.

Si audire nolueris vocem Domini Dei tui, mittet Dominus super te famem et esuriem. Percutiet te Dominus egestate.

Si vous ne voulez pas obéir à la voix du Seigneur votre Dieu, vous serez toujours affamé, et il vous affligera de pauvreté (*Deut.*, XXVIII, 15, 20, 22).

Il y a longtemps que l'Eglise a frappé de ses foudres et de ses anathèmes l'hérésiarque Manès et tous les auteurs de son impiété, qui, partageant la toute-puissance du souverain Créateur, en donnaient la moitié au démon, qu'ils faisaient le principe des choses visibles, et le distributeur de tous les biens sensibles du monde.

Elle a pareillement condamné l'erreur de certains hérétiques dont parle saint Epiphane qui, sous un faux prétexte d'aimer la pauvreté, soutenaient que les richesses étaient mauvaises de leur nature, qu'on ne les pouvait recevoir que des mains du démon.

Nous disons avec le Saint-Esprit, dans l'Ecriture, que Dieu est le principe de tous les êtres réels, que la gloire et les richesses lui appartiennent, et qu'il les donne à qui il lui plaît : *Tuæ divitiæ, et tua est gloria.... tua sunt omnia* (I *Par.*, XXIX, 12, 16).

C'est lui qui enrichit Abraham, qui multiplie les troupeaux de Jacob, qui élève Joseph sur le trône de l'Egypte, qui change la houlette de David en un sceptre glorieux (I *Reg.*, XXVII), et qui distribue absolument les couronnes et les diadèmes de l'univers. Il donne aux peuples les bons princes dans son amour, et les mauvais dans sa colère, disait saint Augustin : *Qui et Augusto regnum dedit, ipse et Neroni; qui et Constantino, ipse et Juliano.*

En un mot, disait cette pieuse mère de Samuel, c'est le Seigneur qui appauvrit, c'est lui qui enrichit; c'est lui qui abaisse, et c'est lui qui élève : *Dominus pauperem facit et ditat: humiliat, et sublevat* (I *Reg.*, XXVIII) En voici la raison, ajoute cette savante femme : *Domini enim sunt cardines terræ, et super eos posuit orbem.* C'est Dieu qui a créé le monde par sa puissance, et qui le gouverne par sa providence. De ce principe solide, elle tire cette conséquence : *Non in fortitudine sua roborabitur vir* (I *Reg.*, II, 9). L'établissement et le bonheur temporel de l'homme ne dépend donc point de son industrie ni de ses efforts.

Cette vérité établie, que nos fortunes temporelles, aussi bien que les éternelles, sont entre les mains de Dieu, appelez dans votre mémoire cette autre vérité, de laquelle je vous entretenais hier, qui est que Dieu a une haine d'abomination et une haine de vengeance contre le pécheur.

De ces deux vérités théologiques, j'infère deux vérités morales, qui feront le partage de ce sermon.

Première vérité : l'impie, par ses offenses, empêche l'établissement de sa maison, parce que, se rendant digne de la haine de Dieu, il est privé des bénédictions de sa providence, et cette même providence irritée ruine ses biens de fortune. La haine d'abomination fait que Dieu s'éloigne du pécheur, et ne verse pas sa bénédiction sur lui; la haine de vengeance oblige Dieu à frapper le pécheur de sa malédiction, *Percutiat te Dominus egestate* (*Deut.*, XXVIII, 22).

Seconde vérité : quoique Dieu laisse des biens à l'impie, comme ce sont des biens sans bénédiction, ils ne le contentent point; c'est pourquoi, dans l'abondance, il est toujours affamé : *Mittet Dominus super te famem* (*Deut.* XXVIII, 20). Mais afin de bien pénétrer ces deux grandes vérités, demandons les lumières du Saint-Esprit. *Ave, Maria*, etc.

Tout ce monde sensible n'a été fait que pour le juste. La première intention de Dieu n'a point été de travailler pour le pécheur : *Omnia propter electos.* C'est l'amour que Dieu a eu pour la vertu qui l'a obligé de

sortir hors de soi, et de faire éclater sa toute-puissance dans la production des créatures.

D'où il s'ensuit, dit saint Anselme, que Dieu regarde les pécheurs comme des injustes usurpateurs de son domaine, et comme des ennemis qui font le dégât de ses biens, et qui dérobent ce qu'il a préparé pour ses enfants : *Ingeritur operibus Dei contumeliosa quædam oppressio, et fit de iis gravis abusio.*

Les créatures même les plus insensibles gémissent sous cette oppression, dit saint Paul, et se fâchent de se voir, contre leur inclination, contraintes de servir à la vanité et à l'iniquité du pécheur : *Vanitati creatura subjecta est non volens. Omnis creatura ingemiscit et parturi usque adhuc* (*Rom.*, VIII, 20, 22).

Je sais bien que Dieu est le maître absolu de ses biens, qu'il n'en doit rendre compte à personne, et que par conséquent il les peut donner à qui il voudra ; mais je sais aussi que la même nécessité qu'il a d'être le premier principe de tous les êtres, l'oblige indispensablement à vouloir être leur dernière fin, et que sa sagesse, sa justice, sa sainteté, en un mot toutes ses perfections lui font désirer que tous ses dons soient employés à la gloire de leur auteur. Dieu donc ne peut donner ses biens à l'impie qui en abuse, et sa providence le doit châtier comme un usurpateur. C'est pour cela que Hugues de Saint-Victor disait que les créatures, quoique muettes, parlaient en même temps qu'elles se présentaient à nous pour nous servir, et nous donnaient trois petits mots d'avis : *Accipe, redde, cave. Accipe beneficium, redde officium, cave supplicium.* Recevez la grâce que Dieu vous fait, rendez vos devoirs à votre bienfaiteur, craignez le châtiment, si vous abusez de ses dons.

Agréez que, pour mettre ce raisonnement dans sa force, je me serve de ce beau discours que fait saint Augustin au livre I de la Doctrine chrétienne, chap. 3, où il dit que, dans l'ordre de la Providence que Dieu a établie sur l'homme, il y a des choses dont il doit user et se servir, et d'autres dont il doit jouir. User d'une chose, dit saint Augustin, c'est l'aimer autant qu'elle est utile, et qu'elle peut aider à acquérir le bien dont on doit jouir : jouir d'une chose, c'est l'aimer pour l'amour d'elle-même, et s'y attacher comme à sa fin. Or remarquez, continue ce saint docteur, que dans les principes de notre foi, il n'y a que Dieu seul dont nous devons jouir, parce qu'il est lui seul notre dernière fin et notre éternelle félicité, et que nous ne devons aimer que lui d'un amour constant : *Mansoria dilectione. Ergo utendum est hoc mundo, et non fruendum.* Donc nous devons seulement user et nous servir de toutes les créatures de ce monde, suivant le dessein de la sagesse divine qui les a faites, et les a ordonnées et disposées comme des moyens pour nous conduire au salut éternel : *Facta est pro salute nostra per divinam Providentiam hæc dispensatio temporalis, qua debemus uti.*

N'est-il pas vrai que les pécheurs qui s'abandonnent à la conduite de leurs passions, violent cet ordre? Ils n'usent pas des créatures, mais ils en abusent ; au lieu de s'en servir pour aller à Dieu, ils s'y attachent par un amour déréglé : et par un renversement étrange, dit saint Augustin, ils ne veulent pas être riches pour servir Dieu, mais s'ils ont quelque désir imparfait de servir Dieu, c'est pour être riches : *Frui volunt numero, uti Deo : quia non nummum propter Deum volunt, sed Deum propter nummum colunt.*

Il faut donc nécessairement que la providence de Dieu, qui voit ses lois violées et ses ordres renversés, abandonne les pécheurs, qui tâchent d'acquérir, d'augmenter et de conserver leurs biens, pour une fin contraire à celle que cette divine Providence se propose.

C'est l'importante instruction que notre cher Maître nous donne dans l'Évangile : *Quærite primum regnum Dei, et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis* (*S. Matth.*, VI, 33). Faites une réflexion sur cette parole, *Primum.* Comme s'il voulait dire, c'est de moi que dépend votre prospérité temporelle, c'est moi qui dois faire réussir vos desseins : vous n'en pouvez pas douter, à moins que de douter que je sois votre Dieu. Or je vous déclare que je ne vous serai point favorable, si vous ne gardez l'ordre de ma providence : si plutôt que de penser à vous enrichir sur la terre, vous ne pensez sérieusement à vous enrichir dans le ciel : et si vous n'avez plus de soin, et plus d'application pour la recherche des biens spirituels et éternels, que vous n'en avez pour vos fortunes temporelles : *Quærite primum.* N'attendez point que je vous donne l'accessoire, si vous ne cherchez premièrement le principal : vous n'aurez point de moi tout le reste que vous désirez avec tant d'ardeur, si votre cœur ne me donne ses premières affections.

Je ne saurais trouver un meilleur interprète de cette doctrine de Jésus-Christ, que le grand Césarius, archevêque d'Arles (*Hom.*, 20), qui fait une excellente paraphrase de ces paroles : Nous avons, dit-il, des desseins, et Dieu a pareillement les siens : nous avons des maisons, des héritages, des fermes, des métairies : Dieu a aussi sa maison, son héritage, sa vigne, son champ. Vos desseins sont de faire une bonne maison, d'agrandir votre famille, d'élever vos enfants aux premières charges; voilà qui est bon, Dieu vous le permet : car je suppose que vous le voulez par des voies justes et licites.

Dieu a aussi un grand dessein : le voici, dit saint Paul, c'est que de toute éternité il vous a choisis en Jésus-Christ, pour vous faire saints : *Elegit nos in ipso, ante mundi constitutionem, ut essemus sancti* (*Ephes.*, I, 4). Lorsqu'il a résolu de vous donner la vie, sa pensée a été de faire voir en vous la force de sa grâce, en vous élevant au-dessus des faiblesses de la nature : et malgré les appas

de la chair, les suggestions des démons et les tentations du monde : vous faire vivre dans la pureté, dans la justice et dans l'innocence : *Ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus in caritate.*

Voulez-vous donc que Dieu pense à vos desseins ? pensez aux siens : désirez-vous qu'il bénisse vos entreprises, et qu'il vous aide, pour leur donner les succès que vous souhaitez? coopérez avec sa grâce, et travaillez avec lui, afin que le dessein qu'il a formé sur vous s'exécute. En un mot, faites-vous homme de bien, et Dieu vous fera riche, s'il est important à votre salut : *Quærite primum regnum Dei, et justitiam ejus.*

Vous avez une maison et des vignes, Dieu en a aussi : *Habes tu villam tuam, et Deus habet suam. Villa tua, terra tua : villa Dei, anima tua.* La maison de Dieu, la vigne de Dieu, c'est votre âme. Vous voulez que non-seulement Dieu protége votre maison, mais encore qu'il l'agrandisse de jour en jour, qu'il bénisse vos terres, et les rende fertiles, qu'il donne du succès à votre commerce. Il le veut plus que vous : mais il demande que vous cultiviez sa vigne, qui est votre âme, et que vous enrichissiez sa maison, qui est votre cœur. Vous n'en voulez rien faire, vous laissez la vigne en friche, vous abandonnez sa maison, pourquoi ne lui serait-il pas permis d'en faire autant de la vôtre.

Ah ! mon cher peuple, disait ce saint prélat : voici la cause véritable de nos pauvretés, de nos ruines et de la décadence de nos maisons : prenez-y garde, je vous conjure : Dieu nous rend tous les jours la pareille, il nous traite comme nous le traitons : qu'y a-il de plus juste ? *Ideo tribulationes quotidie sustinemus, quia Deus nobis vicem quodammodo reddit.* Nous ne voulons point aimer ni enrichir notre âme, que Dieu aime ardemment : et Dieu pareillement ne veut point bénir nos fortunes temporelles, ni augmenter nos biens, que nous aimons, et il permet qu'ils périssent : *Nolumus non amare animam nostram, quam Deus amat : et ille dimittit villam nostram, quam non amamus, ut pereat.*

N'est-ce pas le reproche que Dieu faisait à son peuple par le prophète Aggée? Eh bien! vous vous plaignez, dit Dieu, que le temps est mauvais, que le commerce ne va plus, qu'on ne fait plus d'affaires, qu'on ne parle que de banqueroutes et de ruines de maisons, que les impôts et les misères croupissent de jour en jour, eh ! qui en est la cause? Faites-y un peu de réflexion : *Ponite corda vestra super vias vestras.* Voyez un peu de quelle manière vous vivez, entrez dans le fond de votre conscience : *Respexistis ad amplius, et ecce factum est minus* (*Agg.*, II, 9). Vous avez formé des desseins ambitieux d'agrandir votre famille et d'enrichir vos enfants; et cependant vous voilà plus pauvres que vous n'étiez auparavant. Ce n'est pas manque d'industrie, ni de travail ; *seminastis multum, et intulistis parum* ; vous avez beaucoup semé, beaucoup travaillé, vous en avez pris à toute main, vous avez mêlé le saint avec le profane : il n'y a usures, ni fourbe, ni tromperie, dont vous ne vous soyez servi pour vous enrichir; vous avez même pratiqué adroitement des simonies pour profiter du bien de l'Eglise ; et cependant vous vous appauvrissez et vous vous endettez tous les jours. C'est que je souffle là-dessus, *exsufflavit illud.* Je vous en fais plus perdre en un mois de procès, plus dépenser en un an de maladie, que vous n'en pouvez gagner en dix : *Quam ob causam, dicit Dominus.* Eh! pourquoi tout cela? Ne vous trompez pas, allez à la source du mal, la voici : *Quia domus mea deserta est, et vos festinatis unusquisque in domum suam. Propter hoc super vos prohibiti sunt cœli ne darent rorem.* C'est que mes affaires ne vous sont point à cœur, et moi je ne me soucie guère des vôtres : c'est que vous vous opposez à mon dessein, qui est de vous sanctifier, et moi je m'oppose au vôtre, qui est de vous enrichir. Vous voulez renverser la fin que ma providence s'est proposé dans la conduite et le gouvernement du monde, c'est pourquoi cette Providence ne vous sera jamais favorable ; et parce que son secours vous manquera, vous ne profiterez jamais : vous travaillerez, et vos travaux seront maudits et inutiles.

Reprenons notre discours, et disons : S'il est vrai, pour le temps aussi bien que pour l'éternité, que ni celui qui plante, ni celui qui arrose, n'avancent en rien, si Dieu ne donne l'accroissement ; s'il est vrai, comme dit le Psalmiste, que ceux qui édifient la maison travaillent en vain, si Dieu ne bâtit avec eux ; s'il est véritable, comme dit Jésus-Christ, que, qui n'amasse pas avec lui dissipe, *Qui non colligit mecum, dispergit* (*S. Luc.*, XI, 23) ; et si, d'autre part, comme je l'ai prouvé, Dieu n'assiste et ne bénit que ceux qui désirent les biens temporels dans l'ordre qu'il a prescrit, et pour la fin qu'il les a créés, c'est-à-dire pour la gloire et pour notre salut, ne s'ensuit-il pas, par une conséquence nécessaire, que les pécheurs qui changent cette fin et qui renversent cet ordre, ne peuvent espérer que pauvreté, ruine et malédiction : *Si non audieris vocem Domini Dei tui, percutiet te Dominus egestate* (*Deut.*, XXVIII, 15).

Qu'est-il besoin de s'étendre plus longtemps sur ce sujet? de quoi s'agit-il? Il s'agit de connaître à qui Dieu veut donner ses bénédictions temporelles : nous ne pouvons mieux connaître les intentions de son cœur que par ses paroles. Voyons donc la déclaration de ses volontés au Deutéronome, chapitre XXVIII, et remarquons les circonstances par lesquelles il a voulu la rendre plus authentique.

Premièrement, il appelle cette déclaration, le traité et l'alliance qu'il fait avec son peuple, auquel il s'engage par un serment solennel : *Ut transeas in fœdere Domini Dei tui, et in jurejurando quod hodie Dominus Deus tuus percutit tecum* (*Deut.*, XXIX, 12).

Secondement, il veut faire cette déclaration en présence de toutes les tribus. Je veux, dit Dieu, que vous soyez tous présents, jeunes et vieux, hommes et femmes, nobles et roturiers : *Vos statis hodie cuncti*

coram Domino Deo vestro. (*Deut.*, XXIX, 10).

Troisièmement, il proteste que cette déclaration ne regarde pas seulement ceux qui sont présents, mais encore tous ceux qui vivront dans les siècles à venir : *nec vobis solis ego hoc fœdus ferio, sed cunctis præsentibus et absentibus* (*Ibidem*, XXIX, 14).

Enfin il commande à six tribus d'Iraël de monter sur la montagne de Garizim, et aux six autres, de se placer en l'autre côté, sur la montagne Hebal; et il veut que les six premières, entendant les bénédictions qu'il promettra de verser sur son peuple fidèle, répondent, d'un ton plein de joie et d'amour, *Amen :* Ainsi soit-il, nous le voulons; et que les six autres, entendant les malédictions dont il menace de frapper son peuple infidèle et désobéissant, répondent pareillement, mais d'une voix lugubre et qui marque leur crainte, *Amen:* Ainsi soit-il, puisqu'il est très-juste.

Après toutes ces dispositions, il déclare sa volonté : si vous gardez la loi de Dieu votre Seigneur, il vous comblera de ses faveurs, il répandra les trésors de ses bénédictions sur vos greniers, sur vos caves, en un mot sur toutes vos entreprises, et sur tous vos desseins : *Emittet Dominus benedictionem super cellaria tua, et super omnia opera manuum tuarum..... Abundare te faciet Dominus omnibus bonis tuis* (*Deut.*, XXVIII, 81). Mais au contraire, si vous refusez d'obéir à la loi de Dieu, il frappera de ses malédictions tous vos biens et tous vos héritages : *Venient super te omnes maledictiones istæ, et apprehendent te. Maledictum horreum tuum, et maledictus fructus terræ tuæ* (*Ibid*, I, 16, 17).

Voilà le traité que Dieu a fait avec nous, voilà les conditions qu'il nous a proposées en promulgant sa loi, et en nous déclarant sa volonté. Si donc votre famille est composée de personnes qui violent la loi de Dieu, et qui l'irritent par leurs impiétés, ne doit-elle pas être privée des bénédictions de Dieu, et frappée de ses malédictions, pour les biens temporels aussi bien que pour les spirituels? Il n'y a rien qui l'en puisse garantir que le changement de vie et la conversion des mœurs.

Ne me dites point qu'on y prie Dieu, qu'on y fait dire des messes, qu'on y distribue des aumônes. Tout cela est bon, mais le principal y manque, qui est l'innocence et la fidélité à Dieu. Otez ce péché d'habitude, ce blasphème, cette impudicité, cette injustice. Vous travaillerez en vain, si Dieu ne répand sur vous la lumière de sa bénédiction, *Vanum est vobis ante lucem surgere* (*Ps.* CXXVI, 2). Voulez-vous que Dieu vous fasse part de cette lumière qui fait les beaux jours de la vie, vous qui êtes les pères de familles? voyez si le péché, ce maudit larron des bénédictions du ciel, n'est point caché en quelque part: il suffit quelquefois qu'il se trouve dans un enfant, une fille, un valet ou une servante, pour perdre toute la maison.

Mon Dieu! que je porte de compassion à cette pauvre famille affligée depuis longtemps. Il est vrai, le père est un homme de conscience, la mère est une femme vertueuse, les filles sont chastes et dévotes, tout le monde y craint Dieu, à la réserve d'un jeune enfant libertin, blasphémateur et prostitué à la débauche : c'est lui qui empêche les bénédictions du ciel, et qui irrite la colère de Dieu contre cette maison. Pères et mères, Dieu vous dédommagera dans l'éternité, il récompensera vos vertus dans le ciel : cependant, à cause de cet enfant débauché, il vous affligera dans le temps, et il y a bien à craindre que votre maison ne périsse.

Mais, mon Dieu! que je sens mon zèle s'échauffer contre ceux qui n'ont aucun soin que la loi de Dieu soit observée dans leur maison, et que leurs domestiques soient gens de bien! Monsieur sait bien que ce clerc, que ce commis est un infâme et un vilain, que ce cocher est un horrible blasphémateur : madame n'ignore pas que cette servante est une indévote, qui ne prie jamais Dieu, et ne se confesse que par manière d'acquit. N'importe, ce serviteur est fidèle, cette servante travaille beaucoup et a grand soin des enfants. O Dieu! que cette fidélité et ce travail vous coûteront cher. Jamais Dieu ne vous bénira, que vous ne les ayez chassés : tandis qu'ils seront dans votre famille, ils attireront les malédictions du ciel sur la maison.

Souvenez-vous de l'histoire d'Achan (*Josué*, VII), et voyez comme la désobéissance d'un seul soldat arrête le cours des victoires du peuple d'Israël. Dieu est si fort irrité, que non-seulement il permet plusieurs fois que son peuple soit battu et mis en déroute par les Philistins, mais encore il proteste qu'il ne demeurera jamais avec lui, c'est-à-dire qu'il ne lui sera jamais favorable, que ce criminel ne soit exterminé, *Non ero ultra amplius vobiscum, donec conteratis eum* (*Josué*, VII, 12). Il faut, pour apaiser Dieu, prendre Achan, et le mener avec sa femme, ses enfants, ses troupeaux, son pavillon et tous ses meubles, dans la vallée d'Achor, afin de lapider ce malheureux qui était l'anathème du peuple, et de brûler tout ce qu'il avait, en criant : *Quia turbasti nos, exturbet te Dominus in die hac ;* puisque par ta désobéissance tu nous a exposés à la vengeance divine, que Dieu te punisse aujourd'hui!

O Dieu! que ce triste amas de pierres et de cendres prêche d'une manière bien plus forte et plus persuasive que moi ces deux vérités : premièrement, que le péché qui se trouve dans une maison, arrête le cours des prospérités et des bénédictions du ciel; secondement, que le péché d'un seul suffit. Que sera-ce donc si toute la maison est souillée de vices : et si, comme parle Jérémie, les enfants amassent le bois, et les parents y mettent le feu : *Filii colligunt ligna, et patres succendunt ignem.* Le père est un impie, qui n'a point de religion. La mère est une joueuse et une prodigue, les enfants sont des libertins, les filles sont des coquettes et des mondaines, les serviteurs, des ivrognes et des blasphémateurs. Après cela, ne faut-il pas que la colère de Dieu tombe sur cette famille, et s'il y a quelque apparence de prospé-

rité, ne faut-il pas, comme nous verrons un de ces jours, que cette fausse prospérité soit une marque évidente de sa réprobation?

Ecoute donc, ville remplie de crimes, la voix de ton Dieu qui te crie par ma bouche, dès le commencement de cet Avent : *Sanctificamini in crastinum, hæc enim dicit Dominus Deus Israël : Anathema in medio tui* (*Josue*, X). Si tu veux que Dieu donne à tes habitants des richesses et de la santé, qu'il t'accorde les bénédictions temporelles, ôte ces anathèmes qui te font l'objet de la haine de Dieu ; ôte ces inimitiés, ces haines, ces envies, ces médisances, cette vie molle et efféminée, ces plaisirs illicites, ces voluptés désordonnées, *Auferte malum ex vobis ipsis* (I *Cor.*, V, 13). Que chacun ôte du milieu de son cœur ce péché qui y règne depuis si longtemps, et qu'il se sanctifie par la pénitence. Tant que ce péché subsistera, il est impossible d'avoir aucune part aux bénédictions de Dieu.

Je viens de prouver par des raisons solides et convaincantes, que Dieu ayant une haine d'aversion pour l'impie, s'éloigne de lui, et empêche son bonheur d'une façon négative, par la privation et la soustraction de ses bénédictions : il faut maintenant vous montrer que, par une haine d'inimitié et de vengeance, il ruine le pécheur d'une manière positive, et se rend le destructeur de sa famille, en le frappant de sa malédiction. *Percutiat te Dominus egestate* (*Deut.*, XXVIII, 23).

La foi, la raison et l'expérience de tous les siècles établissent si fortement cette vérité, et nous la rendent si sensible, qu'un long discours serait inutile. La pauvreté, dit Salomon dans ses Proverbes, a reçu ordre de Dieu de se loger et de s'établir dans la maison du pécheur : *Egestas a Domino in domo impii* (*Prov.* III, 33). Dieu même nous assure, par le prophète Aggée, qu'il appelle la sécheresse et la stérilité, pour les envoyer sur la terre des pécheurs, *Vocavi siccitatem super terram*. Et par le prophète Zacharie, il proteste que sa malédiction demeurera au milieu de la maison du pécheur, et sera comme un feu dévorant qui brûlera jusqu'aux chevrons et aux pierres. *Hæc est maledictio quæ egreditur super faciem omnis terræ. Et veniet ad domum furis et ad domum jurantis, et commorabitur in medio domus ejus, et consumet eam, et ligna ejus, et lapides ejus* (*Zach.*, V, 34).

Soit que nous considérions le péché dans sa nature, soit que nous regardions Dieu, qu'il offense, nous trouverons des raisons invincibles pour montrer que l'impie doit attendre sa perte de la vengeance et de la malédiction de Dieu. Partout où le péché s'attache, il porte l'instabilité, les décadences et les ruines. Aussitôt qu'il se trouva parmi les anges, ces esprits, qui étaient si parfaits auparavant, ne purent plus subsister, et leur chute les précipita du ciel dans les enfers : *In veritate non stetit* (*S. Joan.*, VIII, 44), dit Jésus-Christ parlant du chef de ces anges rebelles.

C'est le péché qui a ébranlé les fondements des monarchies les plus florissantes, et on peut dire d'elles ce que dit Jérémie dans ses lamentations, parlant de Jérusalem : *Peccatum peccavit Jerusalem, propterea instabilis facta est* (*Thren.*, III, 8). L'empire des Assyriens a fini en Sardanapale, à cause de ses infâmes débauches ; celui des Mèdes en Astiage, à cause de sa cruauté et de son parricide ; celui des Perses en Darius, à cause de son faste et de son orgueil ; celui des Macédoniens en Persée, à cause de ses perfidies et de ses déloyautés : et comme les Romains, dit saint Augustin, avaient obtenu de Dieu l'empire de l'univers, pour récompense de leur vertu morale, ils le perdirent aussitôt qu'ils s'abandonnèrent à toute sorte de vices. Cette expérience nous rend sensible la vérité que le Saint-Esprit nous enseigne dans l'Ecclésiastique, qu'il y a dans le ciel une main toute-puissante qui, pour punir les crimes et les injustices, brise les sceptres, froisse les couronnes, renverse les trônes, et transporte les empires d'un peuple à un autre, et d'une maison criminelle à une plus innocente : *Regnum a gente in gentem transfertur, propter injustitias et injurias, et contumelias, et diversos dolos*. Si donc le péché ruine les empires, détruit les peuples, et désole les nations tout entières, à plus forte raison portera-t-il la désolation, la pauvreté et la ruine dans les familles particulières.

Certainement il est bien juste que Dieu ôte les biens temporels aux pécheurs qui en abusent, qu'il arrache des mains de ses ennemis ses dons et ses faveurs dont, par une lâche ingratitude, ils se font des armes pour lui faire la guerre. Il est juste qu'il se venge des impies pour conserver sa gloire et maintenir l'autorité de sa parole. Il a mille fois protesté, par la bouche de ses prophètes, que c'était lui seul qui était le fondement inébranlable de tous les êtres, que c'était sur sa puissance et sur sa protection que nous devions établir nos espérances, et c'était de lui seul que nous devions attendre l'heureux succès de nos desseins. Que n'a-t-il pas dit de la faiblesse des créatures sur qui les pécheurs se veulent appuyer? Il a mille fois protesté que c'étaient des ombres, des vapeurs, des joncs rompus, du sable mouvant et de l'écume.

Cependant, après tout cela, les pécheurs n'ont aucun égard ni à celui qui parle ni à tout ce qu'il dit : ils forment leurs desseins et ils entreprennent leurs affaires sans le consulter et sans demander son secours. Ils font bien pis; pour venir à bout de leurs entreprises, ils prennent des voies que Dieu a défendues, ils se servent des moyens qu'il déteste et qui l'offensent. Agir de la sorte, n'est-ce pas dire nettement : Je n'ai que faire de vous pour m'enrichir, je gouvernerai bien ma maison sans votre secours, ma prévoyance se peut passer de votre providence? c'est bien dire encore davantage, c'est lui dire : J'en viendrai à bout malgré vous, je m'enrichirai malgré vous, et quoique vous ne vouliez pas, je réussirai dans cette affaire.

En vérité, ces blasphèmes sont trop horribles, ces injures sont trop sensibles à un

Dieu jaloux de sa gloire pour les souffrir; aussi, dit-il qu'il châtiera ces téméraires, et qu'il leur fera voir la faiblesse et le néant sur lequel ils s'établissent : Sachez, leur dit-il, au Lévitique, que je vous visiterai bientôt par la pauvreté et par la décadence de vos familles; vous sèmerez, et vos ennemis enlèveront vos moissons, vous travaillerez beaucoup, et vous ne gagnerez rien : *Visitabo vos velociter in egestate. Frustra seretis sementem, quæ ab hostibus devorabitur.* Il les menace encore plus fortement par le prophète Sophonie : Je visiterai les pécheurs qui croupissent dans leurs ordures et qui sont obstinés dans leurs crimes; je punirai ceux qui disent dans leur cœur : Dieu ne se mêle pas des affaires du monde, il ne nous fera ni bien ni mal. Je ruinerai tous leurs efforts, je renverserai leurs maisons, je désolerai leurs terres, et ils ressentiront dans peu de temps la force de mon bras et la rigueur de ma vengeance : *Visitabo super viros defixos in fæcibus suis, qui dicunt in cordibus suis : Non faciet bene Dominus, et non faciet male*, etc.

Après tous ces raisonnements, appuyés sur l'Ecriture sainte, vous me direz que l'expérience néanmoins vous fait voir qu'il y a plusieurs impies qui sont riches, et que ce sont les pécheurs ordinairement qui prospèrent dans le monde. Je vais satisfaire, en peu de mots, à cette objection, en vous expliquant la seconde vérité qui fait mon second point.

J'appelle de vos yeux à votre raison, ou pour mieux dire, de votre raison corrompue par vos sens, à votre raison élevée et fortifiée par la foi. Il est aisé d'imposer à nos yeux; le monde, qui est un vieux fourbe, nous peut facilement tromper. L'Esprit de vérité nous avertit de cette tromperie, lorsqu'il nous dit, aux Proverbes, qu'il y a des gens qui paraissent riches et qui au fond n'ont rien, comme, au contraire, il y en a qui paraissent pauvres et qui sont véritablement riches : *Et quasi dives, cum nihil habeat; et est quasi pauper, cum in multis divitiis sit.*

Qu'est-ce qu'un homme véritablement riche? C'est celui qui possède de véritables biens : il y a donc deux choses nécessaires pour être riche; des biens véritables et une possession de ces biens. Or, je soutiens que ces riches pécheurs du siècle, comme parle saint Paul, n'ont dans cette abondance qui paraît, ni de véritables biens, ni la possession de ces biens.

Pour bien entendre ce mystère, je vous prie de remarquer une vérité importante, que saint Jacques nous enseigne, qui est que le véritable bien est un présent du ciel, et qu'afin de nous enrichir, ce n'est pas assez que ce bien descende d'en haut et qu'il vienne de Dieu comme auteur et principe de tous les êtres, mais il faut qu'il soit donné de Dieu comme père et bienfaiteur : *Omne datum optimum, et omne donum perfectum, desursum est, descendens.* Faites réflexion sur ces mots, *datum et donum.* La raison de cette autorité, c'est qu'il n'en est pas des biens de la fortune comme des biens de la grâce et de la gloire. Ceux-ci sont toujours biens et ne peuvent jamais être des maux; mais les biens de fortune, étant de leur nature indifférents, peuvent être et sont bien souvent des maux et la source des véritables maux, c'est-à-dire des vices et des péchés. Afin donc qu'ils soient véritablement des biens, ce n'est pas assez que nous les ayons, mais il faut que Dieu nous les ait donnés par un effet de sa bénédiction.

Eh! qu'est-ce que cette bénédiction? Elle dit deux choses de la part de Dieu : une volonté amoureuse qui le porte à nous donner ce bien, et une communication des grâces et des secours nécessaires, afin que ce bien nous rende heureux. Cette bénédiction fait que le bien nous contente, qu'il nous profite, et que nous en faisons un bon usage, nous en servant comme d'un instrument de vertu, et d'un moyen pour acquérir notre dernière fin. Cette bénédiction de Dieu est l'âme et l'esprit des biens temporels, c'est leur substance, leur solidité et leur vertu, sans laquelle l'or, l'argent, les charges, les offices et tous ces autres biens de la fortune sont des biens creux et des biens vides, et qui n'ont que l'écorce des biens.

C'est pourquoi le Saint-Esprit, dans les Proverbes, dit que ce ne sont pas tous ces biens extérieurs qui font un homme véritablement riche, mais que c'est la bénédiction de Dieu qui les accompagne : *Benedictio Domini divites facit.* Ce qui ne s'entend pas seulement causalement, disent nos interprètes, mais encore formellement, c'est-à-dire : non-seulement la bénédiction de Dieu fait que nous réussissons dans nos desseins, et que la prospérité enrichit nos familles, mais encore cette bénédiction fait le riche, comme la beauté rend beau, et comme la sagesse fait le sage. C'est donc cette bénédiction intérieure et invisible que Dieu a attachée aux biens extérieurs et visibles, qui nous rend effectivement riches, faisant que ces biens contentent nos désirs, et que nous en profitons pour le temps et pour l'éternité.

Or il est évident que les riches pécheurs, c'est-à-dire les avares, les injustes, les prodigues ne reçoivent pas leurs biens de la main de Dieu. Ce n'est pas la providence et la bénédiction du ciel qui les enrichit. Ils ont les biens de Dieu, mais Dieu ne les leur a pas donnés avec cette volonté amoureuse qu'il a pour les justes. Ces impies sont des usurpateurs, ils ont pris ces biens, ils les retiennent avec des attaches désordonnées : et Dieu ne peut aimer ceux qui deviennent riches par leurs crimes. Il est certain que, dans cette vie, Dieu a laissé en proie aux méchants les biens de la fortune, ils peuvent les envahir et s'en saisir; mais pour sa bénédiction, ils ne peuvent pas y toucher, elle n'est que pour les gens de bien. Que les pécheurs vivent dans l'abondance, qu'ils possèdent des trésors, ils ne seront jamais riches ni heureux. Ils ont beau piller, voler, travailler jour et nuit, s'épuiser le corps et l'âme,

pour être riches, ils seront toujours misérables, puisqu'ils sont privés de la grâce et de la bénédiction de Dieu, qui rend les biens extérieurs véritablement biens. Et comme lorsqu'il plaît à Dieu d'affliger son peuple par la famine, non-seulement il rend les blés et les aliments rares, mais encore, comme parle l'Ecriture, il ôte la force du pain, *Auferet omne robur panis* (*Isai.*, III, 1); en suite de quois'accomplit cette malédiction : *Comedetis, et non saturabimini* (*Levit.*, XXVI, 26), vous mangerez, et vous ne serez point rassasiés; aussi retirant sa bénédiction de toutes les commodités temporelles, elles ne rassasient plus, elles ne contentent plus : et ceux qui les ont sont pauvres au milieu de leurs richesses, *Divites dimisit inanes* (*S. Luc.*, I, 53).

Je disais bien, dit saint Ambroise sur ces paroles, que vous vous trompiez : ce que vous pensiez être une abondance de richesses n'est que disette et pauvreté, *Inanitas est quod putatis ubertatem.*

Ajoutez que pour être véritablement riche ce n'est pas même assez d'avoir de véritables biens; mais il faut les posséder et en être le maître. C'était par cette possession qu'Abraham était riche, dit la Genèse : *Erat autem dives valde in possessione auri.* Sans cette possession, les biens, dit Sénèque, sont de lourdes masses de terre qui nous accablent, *terrena pondera;* ou bien, comme dit encore mieux saint Cyprien, ce ne sont plus des aides de la fortune, mais des supplices spécieux et éclatants, qui nous tourmentent, *speciosa supplicia.*

Or c'est une vérité dont la morale des philosophes est d'accord aussi bien que la théologie des Pères, que, pour posséder les biens il ne faut pas en être possédé, c'est-à-dire qu'il faut s'en détacher d'affection. Jamais vous n'en serez les maîtres, sans ce renoncement que Jésus-Christ dit être nécessaire à tous ses disciples. *Qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus* (*S. Luc.*, XIV, 33).

Nous avons, dit saint Eucher, une figure de ceci dans les Israélites. Pendant qu'ils servent en Egypte, ils sont dans une honteuse pauvreté; lorsqu'ils ont le courage de la quitter, ils la dépouillent et ils se rendent maîtres de tous ses biens : *Dum incolitur afflixit, dum relinquitur locupletavit.* Il en est ainsi du monde, ceux qui en sont esclaves par une affection déréglée, sont toujours pauvres dans l'abondance; au contraire ceux qui s'en détachent, ou en effet, ou d'affection, s'enrichissent : *Sic est, magnam a sæculo rapit prædam, qui se abstrahere contendit a sæculo.*

Sans ce détachement, disait Sénèque, vous aurez des richesses de la même manière que vous avez la fièvre : *Sic divitias habent, quomodo febrim; habere dicimur cum illa nos habeat.* C'est la fièvre qui vous tient et qui vous tourmente. Vous n'avez pas aussi ces biens, vous ne les possédez pas, ils vous possèdent; ce sont des tyrans qui vous gourmandent et qui vous affligent : *Nec intelligit miser auro se teneri, et alligatum magis, magis possideri quam possidere.*

Remarquez en second lieu que le détachement de cœur, qui est nécessaire pour posséder ces biens, ne se peut acquérir par les seuls efforts de la nature. La philosophie morale peut bien connaître le besoin qu'elle en a, mais elle ne le peut pas donner; il n'y a que la grâce de Dieu qui nous le puisse obtenir.

La remarque de Tertullien au livre III, contre Marcion, est belle sur ce sujet, lorsqu'il dit que le patriarche Isaac, avant que de souhaiter à Jacob les biens temporels et les richesses de la terre, lui souhaita la rosée du ciel, c'est-à-dire la grâce et la bénédiction de Dieu : *Det tibi Deus de rore cœli et de pinguedine terræ* (*Genes.*, XXVII, 28). Remarquez, je vous en prie, dit Tertullien, l'ordre de la bénédiction de ce patriarche : *Animadvertenda est hic structura ipsius benedictionis.* Il lui souhaite premièrement les bénédictions du ciel, et ensuite la fertilité de la terre : *Prima est promissionis cœlestis, secunda est terrenæ opimitatis.* Par ce mystère, ajoute Tertullien, le Saint-Esprit nous apprend que, si par le secours de la grâce nous nous détachons de la terre pour nous élever au ciel, nous posséderons bientôt les richesses de la terre : *A sæculo avellimur, et illa postea terrena consecuturi.*

Reprenons notre raisonnement. Pour être riches en biens temporels, il faut les posséder; pour les posséder, il faut s'en détacher; pour s'en détacher, il faut la grâce et la bénédiction de Dieu; je viens de le montrer. Or est-il que les riches pécheurs n'ont point de grâce; donc ils ne se détachent point, donc ils ne possèdent point, donc ils ne sont pas véritablement riches. Cependant ils ont beaucoup; mais de quoi ? beaucoup d'avarice, beaucoup d'ambition, beaucoup de faim qui les tourmente, beaucoup de désirs qui vont croissant et multipliant à l'infini, avec leurs biens, dit saint Paul, *Incidunt in desideria multa* (*I Timoth.*, VI, 9).

Nous avons dans saint Jacques, la définition de tous ces riches trompés, et qui nous trompent : *Concupiscitis et non habetis.* Riches, vous désirez toujours; et comme la flamme s'élève d'autant plus haut, qu'elle sort d'un plus grand embrasement, aussi de toutes ces fortunes excessives naissent des convoitises les plus déréglées. Vous désirez, et vous n'avez pas; vous êtes donc dans le besoin. Vous désirez, et vous n'avez pas, d'autant que vous désirez des biens que les autres ne sont pas résolus de vous laisser. Vous désirez, et vous n'avez pas; d'autant que vos désirs sont infinis, et il n'y a point de biens infinis dans le monde. Vous désirez toujours, et vous n'avez pas, d'autant qu'à mesure que vous obtenez ce que vous désirez, vous le méprisez, vous vous en dégoûtez; et par cette avarice insatiable, disait Sénèque, vous perdrez tout ce que vous acquerrez : *Avaritia multa concupiscendo omnia amittit.*

Voilà donc cette malédiction de Dieu sur

les riches, voilà cette faim canine qui les ronge, dont parle David dans ses Psaumes : *Convertentur ad vesperam; et famem patientur ut canes, et circuibunt civitatem* (*Psalm.*, LVIII, 7). Que de tours, que de retours dans les rues de Babylone, que de soins, que d'embarras ! avec tout cela ils sont pauvres dans l'abondance de tant de biens, parce qu'il n'y a que les justes qui soient véritablement riches : *Divites eguerunt et esurierunt; inquirentes autem Dominum, non minuentur omni bono* (*Psalm.* XXXI, 11).

Eh! pour Dieu, ouvrons un peu les yeux de la foi, profitons des lumières du christianisme, apprenons qu'il n'y a rien à gagner, même dès ce monde, avec le diable, et que le pécheur, pour riche et heureux qu'il paraisse, souffre une pauvreté, une misère et une famine digne de compassion : *Percutiat te Dominus egestate. Mittet super te famem et esuriem* (*Deut.* XXVIII).

Je réponds donc à tous ceux qui disent: *Quis ostendit nobis bona* (*Psalm.* XLVII) ? Quel moyen de s'enrichir ? Je réponds, dis-je, avec la parole de Dieu : *Si audieritis me, bona terræ comedetis* (*Isai.*, I, 19), si vous obéissez à mes commandements, je vous donnerai des biens temporels.

Je réponds, avec un homme qui en a fait l'expérience, c'est Tobie : *Multa bona habebimus, si timuerimus Deum, et recesserimus ab omni peccato, et fecerimus bene* : Nous deviendrons fort riches, si nous craignons Dieu, et si nous l'aimons. Je réponds, avec le Saint-Esprit : *Honora Dominum de tua substantia, et implebuntur horrea tua saturitate* (*Prov.*, III, 9) : Pratiquez la vertu et faites des aumônes, Dieu vous comblera de richesses. Et ces bénédictions temporelles sur la terre seront des arrhes des bénédictions éternelles dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

L'impie maudit en son honneur.

Si audire nolueris vocem Domini Dei tui... Eris perditus, in proverbium ac fabulam omnibus populis, calumniam sustinens.

Si vous n'écoutez la voix du Seigneur, vous serez perdu d'honneur, vous deviendrez la fable de tous les peuples, et vous serez noirci de calomnies (*Deut.*, XXVII, 15, 37, 31).

Ce philosophe profane avait raison de dire que l'auteur de la nature avait tellement partagé les biens, qu'il avait donné la volupté aux bêtes et les honneurs aux hommes : que pour ce sujet, ils devaient être jaloux de conserver leur gloire ; puisque c'était leur prérogative, et qu'elle leur appartenait comme leur héritage.

Aristote ajoute, dans ses Morales, que l'honneur est le seul bien qui se peut donner aux puissants de la terre, comme sont les rois et les souverains, et que c'est par conséquent la consommation de la grandeur humaine.

Cette illustre passion qui porte nos cœurs à s'élever n'est pas mauvaise ; puisque, comme dit Eliphas parlant à Job, c'est Dieu qui l'a donnée à l'homme : *Qui ponit homines in sublime;* ou bien, comme lisent les Septante : *Qui facit homines in altitudinem.* Il nous élève au-dessus de nous-mêmes, nous faisant passer de la passion à la raison, de la raison à la vertu, de la vertu à la grâce, et de la grâce à la gloire. Il nous donne des titres glorieux et magnifiques, capables de nous élever le cœur. Il nous appelle, dit saint Augustin, des petits dieux : *Ego dixi: Dii estis* (*Psalm.* LXXXI, 5) ; afin que nous ne nous contentions pas d'être des hommes : *Nos Deos vocat, ne simus homines.*

Dieu donc veut que le véritable honneur soit la récompense de la vertu, et il promet de couronner dès cette vie ses fidèles serviteurs d'une gloire immortelle : *Gloria et honore coronasti eum* (*Ps.* VIII, 6). Mais au contraire, il a ordonné que le péché fût accompagné de honte et de confusion, et il menace les méchants que, dès à présent, il les chargera d'ignominie, et qu'il rendra infâmes ceux qui méprisent sa souveraine autorité : *Qui contemnunt me, erunt ignobiles* (I *Reg.*, II, 30).

Cette malédiction a trois effets, qui feront les trois points de ce sermon. Le premier est que Dieu, par la haine d'aversion qu'il porte au pécheur, se retire de lui ; en se retirant, il le prive de la grâce sanctifiante, et par ce moyen il détruit tout le fonds de sa gloire essentielle ; en sorte qu'au jugement de Dieu et de ses saints, l'impie est un homme perdu d'honneur, qui est la fable et le jouet des démons : *Eris perditus, in proverbium ac fabulam* (*Deut.*, XXVIII, 37).

Le second est que, par cette même haine d'aversion et par une suite nécessaire, Dieu prive le pécheur de son honneur accidentel, c'est-à-dire qu'il le rend incapable de recevoir au dehors aucune solide ni véritable gloire. S'il reçoit de l'honneur, il est faux, caduc et périssable.

Le troisième effet de cette malédiction est que, par une haine d'inimitié et de vengeance, Dieu conjure sa perte et son infamie.

Esprit saint, qui reposez sur les humbles et qui confondez les orgueilleux, inspirez-nous un désir de conserver notre véritable honneur par l'obéissance que nous devons à Dieu et par l'imitation de l'humilité de celle qui, en s'abaissant et prenant la qualité de servante, fut élevée à la sublime dignité de mère, lorsque l'Ange lui dit : *Ave.*

Comme c'est à Dieu que la véritable gloire appartient : *Soli Deo honor et gloria* (I *Tim.*, I, 17), c'est aussi dans lui seul que se trouve l'idée du véritable honneur.

La théologie divise la gloire de Dieu en essentielle et accidentelle : celle-là est nécessaire, celle-ci est contingente; celle-là est éternelle, celle-ci a commencé avec le temps; celle-là est au dedans, celle-ci est au dehors.

La gloire essentielle de Dieu consiste dans les rayons éclatants qui composent le diadème de sa divinité. Sa clarté intérieure n'est autre chose que cette vue qu'il a de sa

puissance, de sa sagesse, de sa bonté et de toutes les perfections de son essence. Ce jugement, souverainement équitable, que Dieu porte sur l'excellence infinie de ses perfections, est son propre et véritable honneur, qui ne croît et ne diminue jamais.

La gloire accidentelle de Dieu consiste dans la manifestation de ses grandeurs au dehors, et en ce que les créatures intelligentes, éclairées de ses lumières, l'adorent, le servent et le bénissent comme l'auteur de tous leurs biens.

Sur cette idée de la gloire de Dieu, qui est la règle et la mesure de la gloire des hommes, il me sera bien aisé de prouver que l'impie, par son péché, se met en tel état, qu'il ne peut posséder ni gloire essentielle, ni gloire accidentelle, qui soit solide et permanente.

Si je voulais permettre à Sénèque de discourir sur ce sujet, il nous dirait que le vrai sage ne cherche et ne trouve son honneur, non plus que sa félicité, qu'en soi-même; que sa propre conscience est le théâtre sur lequel il se montre pour recevoir les applaudissements que sa vertu mérite : *Nullum theatrum virtuti conscientia majus est.*

Il ajouterait que c'est une faiblesse d'esprit que de vouloir puiser sa gloire dans des sources étrangères, et qu'il n'y a que le vulgaire qui juge un homme digne d'honneur et de louange par quantité de choses qui ne sont pas en lui, ni bien souvent à lui : *Quid stultius est quam in homine alienum laudare? Lauda in ipso quod nec dari nec eripi potest.*

La véritable noblesse et l'excellence digne d'honneur se trouvent dans le fonds de l'esprit : *Animus facit nobilem.* Cette grosse foule de serviteurs, ces gardes, ces palais, ces châteaux et tout cet extérieur éclatant dont on se sert pour éblouir les yeux du peuple, sont plutôt une marque de faiblesse qu'une véritable grandeur.

Voilà ce que dirait ce philosophe. Mais je dis bien plus solidement, avec saint Paul : *Gloria nostra hæc est testimonium conscientiæ nostræ* (II *Cor.*, I, 12).

Nous autres chrétiens, nous ne recherchons point notre gloire au dehors, nous ne la mendions point du jugement des hommes, nous ne l'établissons point dans ces vaines louanges que l'ignorance donne, que la flatterie vend, que la crainte maintient, que l'hypocrisie dérobe et que le vice usurpe. Mais nous trouvons notre gloire essentielle au dedans de nous-mêmes et dans le fond de notre conscience : *Gloria nostra*, etc. (*Ibid.*)

Prenez bien garde, je vous prie, à ces paroles, dit saint Bernard sur ce passage. Saint Paul ne veut pas dire que nous appuyions notre gloire sur le jugement que nous faisons de nous-mêmes et sur le rapport de notre conscience : cela approcherait fort de l'orgueil dont cet apôtre est infiniment éloigné, puisqu'il dit : *Non enim qui seipsum commendat ille probatus est, sed quem Deus commendat* (II *Cor.*, X, 18).

Saint Paul ne parle donc pas là du témoignage que notre conscience donne, mais de celui qu'elle reçoit : *Non testimonium conscientiæ perhibentis, sed percipientis.*

De qui reçoit-elle ce témoignage? C'est de l'Esprit de vérité, dit ce même apôtre : *Ipse enim Spiritus testimonium reddit spiritui nostro, quod sumus filii Dei* (*Rom.*, VIII, 8, 16). Cet Esprit nous assure que si nous vivons dans la crainte et dans l'amour de Dieu, nous devenons ses enfants par la grâce sanctifiante. C'est donc ce témoignage du Saint-Esprit qui fait notre gloire ; c'est cette grâce qui nous élève au-dessus de notre nature, qui nous fait renaître en Jésus-Christ, et qui nous donne, dit saint Jean, le pouvoir d'être faits enfants de Dieu : *Dedit eis potestatem filios Dei fieri.*

Cette gloire nous élève si haut, que les anges, les chérubins et les séraphins, considérés seulement dans leur nature, ne sont rien à l'égard de nous.

Je dis bien plus, quand Dieu travaillerait, dans l'ordre de la nature, à faire des créatures plus parfaites à l'infini; quand il leur donnerait une capacité d'entendement si vaste, qu'elle comprendrait une infinité de sciences ; quand il leur ferait part de son immensité, soit par une diffusion d'essence si c'était un être spirituel, soit par une reproduction s'il était matériel ; quand même il élèverait une créature jusque-là, qu'elle aurait le pouvoir de créer des soleils et de faire des mondes tout entiers, (on dispute dans l'école, si Dieu peut communiquer cette puissance, mais la foi n'en décide rien), je soutiens que la gloire de tous ces êtres si parfaits ne serait rien en comparaison de celle où la grâce nous élève.

La raison en est claire dans la théologie de saint Paul : c'est que toutes ces créatures si nobles n'auraient de rapport avec Dieu que celui de la créature au Créateur, et du serviteur au maître ; mais nous, par cette grâce, nous avons un rapport avec Dieu comme des enfants à leur père : *Non enim accepistis spiritum servitutis, iterum in timore, sed accepistis spiritum adoptionis filiorum... Si autem filii, et hæredes* (*Rom.*, VIII, 15, 71).

C'est dans ce beau et riche fonds que nous trouvons tout ce qui peut rendre un homme illustre et glorieux. Que voulez-vous? une haute naissance? *Qui ex Deo nati sunt* (*S. Joan.*, I, 13) : par cette grâce nous sommes nés de Dieu, des alliances glorieuses? Nous sommes frères et cohéritiers de Jésus-Christ et véritablement princes de son sang, *cohæredes autem Christi* (*Rom.*, VIII, 17). Que voulez-vous? de grandes richesses? *Habemus autem thesaurum istum in vasis fictilibus* (I *Cor.*, IV, 7) ; de magnifiques emplois? *Ut ambuletis digne Deo* (*Colos.*, I, 10) : par cette grâce, nos actions deviennent si illustres, qu'elles sont dignes de Dieu.

Cette vérité bien établie par les principes de la théologie, que la gloire essentielle du chrétien consiste dans la possession de cette grâce sanctifiante et dans cette adoption divine, il s'ensuit évidemment que, puisque l'impie par son péché détruit et perd cette

grâce, il détruit en même temps sa gloire essentielle; et par conséquent, suivant la menace de cette malédiction de Dieu dont nous parlons, c'est un homme perdu d'honneur, *et eris perditus*.

C'est un homme de néant, puisque, comme dit le Psalmiste, il est réduit au néant par son péché: *Ad nihilum redactus est in conspectu Dei malignus* (*Ps.* XXIV, 4). Prenez bien cette parole, *in conspectu Dei* : ce changement, cette destruction ne paraît pas aux yeux des hommes, mais aux yeux de Dieu et des saints. Donnez donc à ce pécheur tous les êtres imaginables, être riche, être savant, être noble, être beau, être puissant, être roi, être pape; voilà de beaux êtres, mais ce ne sont que des êtres accidentels, il faut un être substantiel qui les soutienne, ce sont des êtres vides qui ont besoin d'un être plein pour les remplir; quel est cet être? Saint Paul vous le dira : *Gratia autem Dei sum id quod sum* (I *Cor.*, XV, 10) : C'est la grâce qui me fait être ce que je suis. Pourquoi? parce que la grâce est une participation de la plénitude de l'être de Dieu. Lors donc que Dieu, par la haine qu'il porte au pécheur, retire cette grâce, tout le fonds et la plénitude de ces êtres est perdu, *et eris perditus*. Par la grâce, l'homme craint Dieu, il aime Dieu, il garde sa loi : or cela, dit le Sage, est, à proprement parler, tout l'homme : *Deum time, et mandata ejus observa, hoc est enim omnis homo* (*Eccl.*, XII, 13). Donc, dit saint Bernard, lorsque vous avez perdu la grâce par le péché, vous avez tout perdu, et vous n'êtes plus rien, *Sine hoc nihil est omnis homo*.

En suite de cette perte, l'impie, maudit de Dieu, qui était auparavant l'objet de ses complaisances, l'admiration des anges et le sujet de l'envie des démons, n'en est plus que la fable et le jouet, d'autant qu'ils le regardent de même œil que vous regarderiez un noble déclaré roturier, un prêtre dégradé de son sacerdoce et un roi dépouillé : *Eris perditus, in proverbium et in fabulam* (*Deut.*, XXVIII).

Après cette dégradation et cet anéantissement par la perte de l'honneur essentiel, il ne reste rien au pécheur dont il puisse se glorifier avec raison.

S'il se glorifie de sa haute naissance, nous ne dirons rien pour ne point faire de bruit et ne choquer personne; mais, éclairés des lumières de la foi, nous dirons dans le fond de notre cœur ce que disait Jésus-Christ sur ce sujet : *Vos ex patre diabolo estis* (*S. Joan.*, VIII, 44) : belle naissance à la vérité! c'est le diable qui est votre père. S'il se vante de ses richesses, nous lui dirons : *Quia dicis : Quod dives sum, et nescis quia tu es miser, et miserabilis et pauper* (*Apoc.*, III, 17) : Vous n'êtes qu'un gueux et qu'un misérable au milieu de ces richesses. S'il veut recevoir de l'honneur de ses charges, nous lui dirons : *Qui facit peccatum, servus est peccati* (*S. Joan.*, VIII, 34) : Le pécheur est l'esclave du péché; quand il porterait mille diadèmes, dit saint Chrysostome, il serait toujours vrai qu'il est le serviteur et l'esclave des démons : *Servus est diaboli, etsi decem millia coronarum gerat in capite*. S'il pense se glorifier dans ses emplois, nous lui ferons entendre la voix de Dieu par Isaïe, qui lui dit : *Non est judicium in gressibus eorum... Opera eorum, opera inutilia... Ova aspidum ruperunt, et telas araneæ texuerunt* (*Isai.*, LIX) : Vous n'avez point de jugement dans votre conduite, vos grands desseins sont inutiles. Vous rompez des œufs d'aspics, qui vous produiront des basilics, vous tramez des toiles d'araignées que le vent dissipera.

Ne puis-je donc pas dire : *Filii hominum, usquequo gravi corde, ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium* (*Ps.* IV, 3)? Enfants des hommes, qui étiez autrefois enfants de Dieu, si vous êtes si jaloux du point d'honneur, pourquoi ne vous souciez-vous point de conserver le fonds de toute votre gloire, qui est la grâce de Dieu? Vous aimez la vanité et vous cherchez le mensonge, sans considérer que cette grâce, qui doit faire l'essence de votre gloire, est aussi le principe de la véritable estime et des véritables louanges que vous souhaitez. Sans elle, vous n'aurez ni honneur essentiel, ni accidentel. C'est mon second point.

Il n'est pas besoin d'un grand discours, pour établir la seconde vérité, que le pécheur maudit de Dieu ne peut posséder au dehors aucun honneur accidentel : c'est une suite nécessaire de la première. Qui ôte le soleil, ôte le rayon; qui sèche la source, tarit le ruisseau.

Qu'est-ce que l'honneur accidentel de l'homme? C'est un témoignage qu'on rend à son excellence et à sa noblesse intérieure; c'est une estime qu'on fait paraître de ses bonnes qualités. Si donc l'impie, par son péché, détruit, comme nous avons vu, toutes ses bonnes qualités, il ôte le fond sur lequel notre estime et notre louange doivent s'appuyer. C'est pourquoi l'honneur qu'on lui rend n'est plus solide.

Prenez bien ceci, s'il vous plaît. Je ne dis pas qu'il ne faille point honorer les pécheurs, quand ils sont au-dessus de nous, ce serait une erreur et une hérésie. Il est vrai que ces pécheurs, considérés en eux-mêmes, n'ont rien qui mérite de l'honneur, mais ils sont revêtus au-dehors de charges, de dignités et d'offices qui demandent avec justice qu'on les honore, parce que les puissances sont ordonnées de Dieu, selon la parole de saint Paul.

Je dis donc que cet honneur ne se termine pas au pécheur, mais seulement à ce qui accompagne ou revêtit le pécheur. C'est pourquoi le philosophe romain disait, parlant de ce faux éclat avec lequel les mondains paraissent sur le théâtre du siècle : *Quid miraris et stupes? pompa est, ostenduntur istæ res, non possidentur; contemnes illos, si spoliaveris*. Toute cette pompe n'est pas la gloire; un homme n'est pas son habit, il n'est pas non plus sa charge, il n'est pas son office ni son bénéfice. L'office est grand, je le sais bien; mais l'officier est très-petit; la dignité est sainte; mais celui qui l'occupe est profane. Dépouillez ce pécheur de tout ce qui n'est pas en lui ni de lui, en un mot de tout ce qu'il a

emprunté ; et vous verrez qu'il ne reste rien qui ne soit méprisable. *Contemnes illos*, etc.

Feriez-vous grand état d'une couleuvre, dit Epictète, parce qu'on l'aurait mise dans une boîte d'ivoire, ou dans une layette d'or ? Il en est ainsi de ce pécheur, il est logé dans une maison d'honneur, il est revêtu d'une charge honorable ; cependant c'est toujours un esclave de ses vices, c'est un dragon, quoiqu'il ait les écailles dorées.

Tout cet honneur donc n'ayant pour fondement que la puissance, les richesses et le faste du pécheur, ce n'est point un honneur solide ni une véritable gloire.

Ajoutez que Dieu s'éloignant du pécheur par une haine d'aversion, il permet que les lumières de sa raison soient obscurcies par ses passions, et que les clartés de sa foi soient éteintes par ses vices. Ainsi l'abandonnant à sa mauvaise conduite, cet impie s'abaisse soi-même en deux manières : premièrement, en proposant à son ambition des objets indignes de lui et qui lui sont communs avec les bêtes ou avec les diables. Secondement, en recherchant ce faux honneur, d'une manière accompagnée de folie et d'extravagance, et par conséquent de honte et d'infamie ; de sorte qu'en se voulant élever, il se précipite enfin dans le dernier déshonneur, qui est sa réprobation.

Que pensez-vous que ce soit que l'orgueil et la vanité des pécheurs, demande saint Grégoire de Nysse ? Vous me direz que c'est une élévation déréglée et désordonnée : cela est vrai, puisque le Psalmiste dit : *Superbia eorum qui te oderunt, semper ascendit* (*Psalm.* LXXIV, 23). Cela n'empêche pas néanmoins, dit ce saint docteur, que ma pensée ne soit très-véritable, quand je dirai : *Superbia est ad inferiora descensus* , l'orgueil est une descente vers les choses basses et indignes de l'homme, et surtout de l'homme chrétien.

Je ne veux point faire ici un lieu commun sur la vanité et sur la bassesse de toutes ces fausses grandeurs du monde ; je vous prie seulement de remarquer, avec le cardinal Pierre Damien, que le Saint-Esprit, dans la Sagesse, parcourt tout l'univers et va prendre dans tous les éléments ce qu'il y a de plus vain et de plus faible, pour faire un tableau de la vanité de la gloire du monde. Il prend de l'air ses fétus et ses menus atomes dont le vent se joue, *Tanquam lanugo quæ a vento tollitur* (*Sap.*, V, 15). Il prend de l'eau, l'écume et les ampoules qui paraissent sur sa surface, *Tanquam spuma gracilis quæ a procella dispergitur*. Il prend du feu la fumée qui se perd et se dissipe en s'élevant, *Tanquam fumus qui a vento diffusus est* ; et de la terre enfin le souvenir du séjour agréable qu'un passant a fait, l'espace d'un jour, dans une hôtellerie, *Tanquam memoria hospitii unius diei prætereuntis*. Voilà quel est l'objet de la gloire dont le pécheur est idolâtre.

Ce n'est pas assurément sans une providence particulière, que Dieu a souvent représenté les honneurs et la gloire du monde dans le sommeil. Joseph vit en dormant son élévation sur le trône de l'Egypte. C'est, dit saint Ambroise, que toute la puissance du siècle, considérée comme il faut, n'est pas une vérité, mais un songe ; *Omnis potentia sæculi somnium est, non veritas.* Tandis que vous dormez dans le sein de cette prospérité trompeuse, vous pensez être quelque chose de grand; mais voilà la mort, cette importune, qui s'approche et qui vous éveille, et en même temps vous trouvez que vous n'êtes pas plus que les autres : *Evigilas et magnitudo recessit.*

S'il est ainsi, ce chrétien n'est-il pas maudit de Dieu dans son honneur, puisqu'étant créé pour régner avec Dieu, et pour posséder dès cette vie tous les droits de ce royaume par la grâce, il descend à ces choses si basses et s'amuse, dit le Saint-Esprit, à ces fétus, à de l'écume, à de la fumée et aux songes d'un sommeil d'un moment?

Non-seulement Dieu par cette première haine d'aversion, maudit l'impie en son honneur, permettant que lui-même, aveuglé par sa malice, détruise et anéantisse toute la gloire essentielle et accidentelle qu'il pourrait espérer ; mais encore par la haine d'inimitié qu'il lui porte, il s'applique positivement à perdre et à détruire le faux honneur du pécheur. C'est mon troisième point.

Dieu n'a pas seulement arrêté par un décret immuable, qu'il abaisserait tous les orgueilleux qui s'élèveraient : *Omnis qui se exaltat humiliabitur* (*S. Luc.*, XIV, 11) ; il n'a pas seulement protesté, dans toute l'Ecriture sainte, que cette haine particulière qu'il a pour l'orgueil l'obligerait d'être l'implacable ennemi des superbes. Mais, ce qui est considérable, il s'y est obligé par la majesté de son serment, dit le prophète Amos : *Juravit Dominus Deus in anima sua, dicit Dominus exercituum: Detestor ego superbiam Jacob. Si oblitus fuero usque ad finem omnia opera eorum* (*Amos*, VIII, 7). Dieu a juré par son âme, c'est-à-dire par la nécessité de son être, par l'immutabilité de sa vie, par la vertu de sa puissance, par son invariable vérité (voilà ce que fait l'âme de Dieu), il a juré qu'il détestait les superbes, qui cherchent leur gloire aux dépens de son honneur et qui se servent de l'iniquité comme d'un chariot pour s'élever à la gloire, ainsi que parle un prophète : *Væ qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis, et quasi vinculum plaustris peccatum* (*Isai.*, V, 18, 1). Il a juré qu'il n'oublierait jamais leurs actions criminelles, et qu'il les châtierait rigoureusement.

Que doit entendre l'impie après ces serments de Dieu, sinon l'infamie et la confusion ? *Confusi sunt, quoniam Deus sprevit eos* (*Psalm.* LII, 6), dit David ; ils ont méprisé Dieu ; et Dieu, leur rendant la pareille, les a aussi méprisés ; et en suite de ce mépris, ils ont été confondus devant les hommes.

Ce politique, qui n'avait de religion que par cérémonie, ayant l'esprit troublé par l'excès de son ambition, a fait des fautes si grossières dans la conduite de ses propres affaires, que tout le monde s'en moque, et lui-même est contraint d'en rougir. Ce jeune libertin et ce demi-athée, qui pensait se mettre en

crédit par ses impiétés, a reçu des affronts si sensibles, et se voit tellement méprisé dans la décadence de sa fortune, qu'il se connaît entièrement perdu d'honneur, *Confusi sunt, quoniam Deus sprevit illos.* Cette orgueilleuse mondaine, qui ne pensait à autre chose qu'à plaire aux yeux du monde et qui se glorifiait dans les flatteries d'un grand nombre de cajoleurs, par un juste jugement de Dieu, a trouvé une langue médisante qui l'a déchirée et noircie devant les hommes. Celle qui craignait de pratiquer la vertu, dans l'appréhension qu'elle avait de passer pour dévote, passe maintenant pour une perdue, et ses libertinages servent d'entretien aux compagnies : *Confusi sunt*, etc. En un mot, tous ces impies, qui méprisant l'éternité, ne travaillaient que pour se rendre recommandables dans le monde, se sont trouvés trompés. Dieu, pour parler avec le Saint-Esprit, aux Proverbes, a fait pourrir leur nom, *Nomen impiorum putrescet* (*Prov.*, X, 7) ; il a fait sécher la racine de leur honneur imaginaire, et il a anéanti pour jamais leur mémoire, dit le Sage dans l'Ecclésiastique.

Quand ces menaces de la colère de Dieu contre l'impie orgueilleux ne s'accompliraient pas pendant sa vie, sa malédiction ne serait-elle pas assez remarquable, quand elle ne s'effectuerait qu'à l'heure de sa mort. *Ecce ego ad te, superbe, dicit Dominus Deus exercituum : quia venit dies tuus, tempus visitationis tuæ* (*Jerem.*, L, 31) : C'est à toi que je parle, superbe et arrogant, qui méprises les petits et qui fais le Dieu sur la terre, dit le Seigneur par un prophète : Voici le jour de tes confusions extrêmes, voici le temps de ta visite, tu seras confondu à toute éternité. *Confusi sunt*, etc. Hélas ! que nous servira d'avoir vécu dans l'approbation générale de tous les hommes, si nous mourons dans la réprobation de Dieu ? Que nous servira d'avoir rempli les histoires et les annales de nos belles actions, si notre nom est effacé du livre de vie ? Que nous servira de nous être fait connaître à tous les peuples de l'Europe, si Dieu nous dit, à l'heure de la mort, qu'il ne nous connaît point, *Nescio vos.* Que nous servira d'avoir paru pompeux et magnifique sur le théâtre du monde, si Dieu nous dépouille enfin de tous ces faux ornements, et nous ensevelit tous nus dans les cachots ténébreux de l'enfer ? *Confusi sunt*, etc.

Orgueilleux damnés, maintenant confondus; têtes autrefois couronnées, majestés humaines, adorées dans le monde, et maintenant la fable et le jouet des démons, parlez, je vous conjure, parlez du milieu des enfers, pour instruire mes auditeurs ; quelles sont à présent vos pensées ? quels sont vos jugements, touchant ces grandes charges et ces emplois magnifiques du siècle ? Comment appelez-vous les sceptres, les couronnes, le gouvernement des royaumes ? Vous les appelez maintenant des ombres, des fumées, des songes, des illusions, des amusements d'enfants : *Transierunt omnia illa tanquam umbra... Quid nobis profuit superbia, aut divitiarum jactantia quid contulit nobis* (*Sap.*, V, 9, 8) ? Que nous a servi tout cela, puisque Dieu, irrité contre nous, a gravé sur nos fronts le caractère infâme des damnés et nous a couverts pour jamais d'une éternelle ignominie ? C'est l'accomplissement de la menace que Dieu leur fait par le prophète Jérémie : *Dabo vos in opprobrium sempiternum, et ignominiam æternam, qua numquam oblivione delebitur.*

Apprenons donc aujourd'hui, mais d'une connaissance pratique, qu'il n'est point de véritable honneur que celui qui se trouve dans la qualité d'enfant de Dieu ; qu'il n'est point de réputation bien fondée, que celle qui est établie sur l'estime de Dieu ; point de solide gloire en ce monde, si elle n'est un rayon de la vertu, qui nous conduise à la gloire éternelle, etc.

SERMON V.

L'impie maudit en ses enfants.

Si audire nolueris vocem Domini Dei tui, maledictæ reliquiæ tuæ. Maledictus fructus ventris tui.

Si vous refusez d'écouter la voix de Dieu, il versera sa malédiction sur vos enfants (*Deuter.*, XXVIII, 15, 17).

Tertullien, disputant contre l'hérétique Marcion, dit que Dieu, connaissant les fortes inclinations que les pères ont naturellement pour leurs enfants, et les désirs passionnés qu'ils ont de les voir heureux, s'est voulu servir de cet instinct pour les porter à la vertu et pour les éloigner du péché, les menaçant que s'ils ne rendaient l'obéissance qu'ils doivent à ses lois, il les punirait dans leurs enfants, qu'il rendrait misérables. Il se sert de cette menace, afin, dit Tertullien, que si le respect qu'ils doivent avoir pour leur père et leur souverain Créateur, et si la crainte d'encourir sa disgrâce et de ressentir ses châtiments, ne suffisaient pas pour les retenir dans leur devoir, ils y fussent arrêtés par l'amour qu'ils ont pour leurs enfants, qu'ils rendront malheureux en offensant Dieu : *Ut si non sui, saltem liberorum amore, divinis legibus obtemperent.* C'est un des grands malheurs de l'impie que, par ses péchés il attire la malédiction de Dieu sur sa postérité et qu'il rend ses enfants misérables.

Je trouve dans l'Ecriture trois sortes de malédictions sur ce sujet, qui feront le partage de ce discours. La première malédiction sur les biens, car Dieu frappe les enfants d'une honteuse pauvreté, en haine de leurs parents. La seconde est sur la vie ; il fait mourir les enfants par des morts précipitées. La troisième malédiction est sur les mœurs, il permet que les enfants deviennent encore plus méchants et plus vicieux que leurs pères. Demandons le secours du Saint-Esprit pour concevoir ces importantes vérités, et adressons-nous à la Vierge, *Ave, Maria.*

Je suis, dit le Seigneur, un Dieu jaloux de mon honneur, et les justes désirs de conserver ma gloire irritent ma colère et obligent ma justice d'aller fouiller jusque dans la

troisième et la quatrième génération, pour punir les péchés des parents dans la personne de leurs enfants : *Ego sum Dominus Deus tuus fortis, zelotes, visitans iniquitatem patrum in filios, in tertiam et quartam generationem* (*Exod.*, XX, 5).

Je sais bien que plusieurs docteurs, entre autres saint Jérôme sur Ezéchiel, saint Augustin contre Adimante et saint Grégoire dans ses Morales, estiment que ces menaces ne s'entendent que des enfants qui se rendent successeurs des vices de leurs pères, aussi bien que de leurs héritages. Le texte caldaïque favorise leurs sentiments, puisqu'il porte: *Visitans peccata patrum in filios transgressores.* Si bien que le sens de ces paroles serait que Dieu ayant souffert avec patience l'iniquité des pères, les enfants se rendant imitateurs de leurs vices, et comblant par leurs péchés la mesure qu'il a arrêtée dans sa divine prescience, il verse sur la tête de cette postérité criminelle les torrents de son courroux, et il la perd sans ressource. C'est ainsi que Jésus-Christ disait aux Juifs : *Implete mensuram patrum vestrorum* (*S. Matth.*, XXIII, 32), remplissez la mesure de vos pères.

Cette interprétation est très-solide et suffirait pour établir la vérité que je prêche, d'autant que les enfants contractent ordinairement les vices de leurs pères par une contagion naturelle. Je dis néanmoins avec saint Thomas, appuyé par Tostat et Hugues de Saint-Victor, que ces menaces s'accomplissent non-seulement en la personne des enfants criminels, mais encore de ceux qui sont innocents.

Cette vengeance était si commune et si ordinaire à Dieu dans l'Ancien Testament, au rapport de l'Ecriture, que lorsque Dieu punit Coré, Dathan et Abiron, et qu'il les abîma tout vivants, on s'étonna, comme d'une grande merveille, de ce qu'il n'avait point en même temps fait mourir leurs enfants : *Factum est grande miraculum, ut, Core pereunte, filii illius non perirent* (*Num.*, XXVI, 11).

Cette manière de punir ne doit point paraître étrange, puisque nous en voyons des exemples dans la justice humaine, qui est un rayon de la divine. Les enfants des peuples révoltés contre leur prince sont privés de leurs priviléges; et la postérité d'un gentilhomme criminel de lèse-majesté déchoit des avantages de la noblesse.

Il y en a plusieurs dans ce savant auditoire qui ont lu plus souvent que moi, dans le code, les paroles considérables de deux grands empereurs, Arcadius et Honorius. Nous voulons, disent-ils, que les enfants d'un criminel de lèse-majesté, auxquels nous laissons la vie par un effet de notre miséricorde, *Paterno enim deberent perire supplicio, in quibus paterni, hoc est, hæreditarii; criminis exempla metuantur;* nous voulons que ces enfants héritent de l'infamie de leurs pères, et que cette tâche les accompagne partout : *Infamia eos paterna semper comitetur:* en un mot, qu'ils soient tels, que vivant dans la honte et dans la nécessité, ils regardent la mort comme un soulagement, et la vie comme un supplice : *Sint postremo tales, ut his perpetua egestate sordentibus, sit et mors solatium et vita supplicium.*

Si pour tenir les hommes dans le respect qui est dû aux majestés humaines, on établit des lois si sévères; si l'on ordonne des châtiments si rigoureux, qu'est-ce que ne peut et ne doit point faire un Dieu, pour nous retenir dans les termes d'une obéissance qui lui est due par une infinité de titres?

Si donc, pères et mères, l'amour de Dieu n'est pas capable de vous éloigner du péché, que l'amour de vos enfants vous en éloigne. Craignez les menaces que Dieu fait de maudire la postérité de l'impie, et de verser sa malédiction sur les biens, sur la vie et sur les mœurs de ses enfants.

La différence qu'il y a, dit le Saint-Esprit en plusieurs lieux de l'Ecriture, entre l'homme de bien et le méchant, c'est que le premier laissera des enfants qui posséderont en paix et en repos l'héritage de leurs pères : *Justus qui ambulat in simplicitate sua, beatos post se filios derelinquet* (*Prov.*, XX, 7). La version des Septante porte : *Filiis post se beatitudines relinquet;* en mourant il leur laissera par testament toutes les félicités temporelles : *Filiorum peccatorum peribit hæreditas, et cum semine illorum assiduitas opprobrii* (*Eccli.*, XLI, 9), l'héritage des enfants des pécheurs périra, et ils seront dans le malheur et dans l'opprobre.

Dieu ne dit pas seulement qu'il arrachera d'entre les mains des enfants, les biens que leurs pères leur ont injustement donnés; qu'il fera, par une juste providence, qu'ils iront demander l'aumône à la porte de ceux que leurs pères avaient dépouillés : mais il ajoute qu'ils seront accablés de pauvreté et de misères : *Filii ejus atterentur egestate;* le mot hébreu signifie : *Confringentur, opprimentur* (*Job.*, XXVIII, 10).

En vérité lorsque, me préparant à prêcher, je lis tout ceci dans l'Ecriture, je suis dans le dernier étonnement de l'infidélité de ceux qui portent le nom de fidèles. Je me mets en colère contre ces faux chrétiens qui se tuent le corps et l'âme et se damnent pour laisser leurs enfants riches : et de quoi riches? des malédictions de Dieu. Ces malheureux se flattent, en mourant et lorsqu'ils sont sur le bord de l'enfer, de ce qu'ils laissent après eux une grande maison.

Grande maison, je le veux. Mais insensés qu'ils sont, ils l'ont bâtie sur le sable, et ils ont en même temps excité contre elle, par leurs péchés, les vents de la fureur de Dieu. C'est pourquoi il faut que leurs enfants soient accablés sous ces ruines, *Filii ejus opprimentur egestate.* Grande maison : mais ils ne disent pas que, par leurs injustices, leurs adultères et leurs blasphèmes, ils y ont attiré la malédiction de Dieu, laquelle, comme un feu dévorant, dit Zacharie, consumera jusqu'aux chevrons et aux murailles : *Commorabitur* (*maledictio*) *in medio domus ejus, et consumet eam, et ligna ejus et lapides ejus.*

Ils laissent, disent-ils, une postérité nombreuse et opulente, qui, comme un grand arbre, jette de profondes racines et porte bien loin les branches de ses alliances. Oui, mais que n'ajoutent-ils que leur mauvaise vie a pourri le cœur de cet arbre qui doit bientôt se sécher? Que ne confessent-ils que, par leurs abominables péchés, ils ont irrité Dieu contre leurs descendants, et que celui qui, comme dit Daniel, veille sur la vie des hommes, prononce déjà l'arrêt qui ordonne que cet arbre soit coupé, et qu'il n'y reste ni branches, ni feuilles, ni fruits : *Ecce vigil et sanctus de cœlo descendit. Clamavit fortiter, et sic ait: Succidite arborem, et præscindite ramos ejus : excutite folia ejus, et dispergite fructus ejus.*

On dit souvent dans le monde, mais faussement, à la mode du monde, qu'il fait bon être fils d'un père damné, d'autant qu'en se damnant, il laisse beaucoup de biens après soi. Et moi, je dis, avec le Saint-Esprit, qu'il n'y a rien de plus dangereux que d'hériter des biens d'un damné. Tout l'Ancien et le Nouveau Testament nous apprennent que les biens mal acquis par les parents ne profitent jamais entre les mains de leurs héritiers; et que Dieu fait souvent porter aux enfants une partie de la peine qui est due aux méchancetés de leurs pères : *Deus servabit filiis illius dolorem patris* (*Job.*, XXI). *De patre impio quæruntur filii, quoniam propter illum sunt in opprobrio* (*Eccli.*, XLI).

Voulez-vous donc, pères et mères, procurer du bien et du bonheur à vos enfants? laissez-leur des biens que Dieu vous ait donnés, et non pas que vous ayez pris contre ses ordres. Faites que ce ne soient pas des biens creux et vides, mais des biens remplis de cette bénédiction céleste qui fait le véritable riche : *Melius est modicum justo, super divitias peccatorum multas* (*Psal.* XXXVI, 16). Vivez en sorte qu'ils puissent offrir vos bonnes œuvres et votre piété à Dieu, pour obtenir ce qui leur est nécessaire.

Je n'insiste pas davantage sur ce sujet, parce que j'ai des choses encore plus importantes à vous dire. Je soutiens que l'impie est maudit dans ses enfants, d'autant que Dieu, pour punir ses péchés, les fait mourir par des morts précipitées : c'est ce que je vais prouver, dans mon second point, par l'autorité et par plusieurs exemples de l'Ecriture, et par des raisons très-convaincantes.

Je ne dis pas que la stérilité des mariages ou la mort des enfants soit toujours une malédiction : il est vrai que c'est quelquefois une bénédiction. Dieu, voulant être adopté pour enfant de quelque famille qu'il chérit, et dont il veut être le glorieux héritier, veut quelquefois décharger les pères et les mères de l'éducation de leurs enfants, qu'il met en son paradis, afin que ni leurs soins ni leurs affections n'étant plus partagés, il soit le maître et le possesseur de leur cœur. Mais aussi bien souvent ces morts précipitées sont des effets de la malédiction de Dieu, l'Ecriture le dit en plusieurs endroits.

Je ne permettrai pas, dit Dieu dans Isaïe, que la race des méchants se perpétue et dure toujours, je l'éteindrai dans ma colère; préparez leurs enfants à la mort qu'ils souffriront à cause de l'iniquité de leurs parents, je m'en vais me déclarer leur ennemi et m'élever contre eux : *Non vocabitur in æternum semen pessimorum. Præparate filios ejus occisioni, in iniquitate patrum suorum. Consurgam super eos, dicit Dominus exercituum* (*Isai.*, XIV, 20, 21, 22). Un jour Dieu appela le prophète Jérémie, et lui dit : Prophète, prenez une plume et écrivez, *Scribe*. Seigneur, me voici prêt : où voulez-vous que j'écrive? Ecrivez dans l'histoire des rois de Juda. Qu'écrirai-je, Seigneur? Ecrivez la généalogie du roi Jéchonias; écrivez, Jéchonias, homme stérile pour ses péchés. Comment, Seigneur? il a huit enfants. Faites ce qu'on vous dit : *Scribe virum istum sterilem : nec enim erit de semine ejus vir qui sedeat super solium David* (*Jerem.*, XXII, 30) : Ecrivez, Jéchonias, prince stérile, parce que de huit enfants qu'il a, il n'y en aura pas un qui succède à son sceptre et qui monte sur le trône de David. Ah! Seigneur, qu'ont fait ces petits princes? de grâce, donnez-leur la vie. Je n'en ferai rien, prophète : *In memetipso juravi, dicit Dominus, quia in solitudine erit domus hæc* (*Ibid.*, 5). Je l'ai juré, je l'ai résolu par un arrêt de ma justice souveraine; il faut, pour châtier l'iniquité de ce père, que cette maison royale, maintenant si nombreuse, soit déserte et sans postérité.

Nous lisons, dans l'histoire ecclésiastique, un grand exemple de cette vérité : l'empereur Valens n'eut pas plutôt signé l'arrêt d'exil contre saint Basile, à la persuasion des hérétiques ariens, que son fils aîné tomba malade; il reconnut sa faute et révoqua l'arrêt : voilà le petit prince qui guérit. Il signe une seconde fois l'arrêt, une seconde fois l'enfant se trouve mal; il se rétracte, l'enfant guérit. Enfin, pressé et importuné par des prélats fauteurs de cette hérésie, il signe l'arrêt, il le fait exécuter : et en même temps son fils meurt.

Mais afin de ne rapporter que des exemples de l'Ecriture sainte, voyons le châtiment de David. Cet homme selon le cœur de Dieu n'a pas plutôt péché que Dieu lui fait porter cette rude et sensible parole : *Propter verbum hoc, filius qui natus est tibi, morte morietur* (II *Reg.*, XII, 14) : à cause de ce péché, le fils qui est né de Berzabée, cet enfant si chéri, mourra : l'innocent perdra la vie pour le criminel; vous avez beau jeûner et pleurer, il mourra.

Saint Jérôme, expliquant ces paroles d'Anne, mère de Samuel : *Sterilis peperit plurimos, et quæ multos habebat filios, infirmata est* (I *Reg.*, II, 5) : la femme stérile est devenue mère de plusieurs enfants, et celle qui se glorifiait dans sa fécondité a perdu tous les siens, fait une remarque bien considérable. Il dit que Dieu, après avoir éprouvé la vertu de cette sainte dame par une longue stérilité, exauça ses vœux et ses prières, en la rendant mère d'un fils qui valait tout un peuple, savoir est de Samuel, et en lui don-

nant ensuite une nombreuse lignée ; mais il ne se contenta pas de cette grâce ; à même temps il châtia Phénenna, qui était l'autre femme d'Elcana. Cette Phénenna, se voyant féconde, insultait à sa compagne et la maltraitait, dit l'Ecriture : Dieu, dit saint Jérôme, en même temps qu'il donnait un enfant à Anne, en faisait mourir un à Phénenna. Lorsque celle-là faisait provision de langes et de berceau, il fallait que celle-ci cherchât un suaire et une bière ; et Dieu punissait ainsi l'orgueil criminel de la mère par la mort de ses enfants.

Il n'est point d'exemple plus mémorable sur ce sujet que celui qui est au livre III des Rois, où il est dit qu'un certain Hiel, de Bethel, homme du temps et un politique raffiné de la cour du roi Achab, ayant appris qu'il ferait plaisir au roi de rebâtir la ville de Jéricho, entreprit hardiment ce dessein. On lui dit d'abord : Que prétendez-vous faire? ne savez-vous pas que Dieu a défendu de rebâtir cette ville, et qu'il a maudit celui qui l'entreprendrait ? N'importe, dit-il, le roi le désire, je le ferai. En même temps, dit l'Ecriture, qu'il posa les fondements de cette ville, son fils aîné, nommé Abiram, mourut : *In Abiram primitivo suo fundavit eam* (III *Reg.*, XVI, 34). Cela l'étonna au commencement, mais comme c'était un de ces forts esprits du monde, il continua son entreprise, et la vengeance de Dieu continua ses châtiments : à mesure que les murailles s'élevaient, ses enfants mouraient les uns après les autres. Enfin le dernier de tous, nommé Ségub, expira lorsque ce père impie fit mettre les portes de cette ville rebâtie, *Et in Segub novissimo suo posuit portas ejus, juxta verbum Domini quod locutus fuerat in manus Josue.* Vous voyez donc comme l'autorité et les exemples de l'Ecriture sainte prouvent cette vérité. Voyons-en maintenant les raisons.

Je trouve deux raisons pour lesquelles Dieu use de ce genre de justice. La première se prend de la haine que Dieu porte aux parents ; la seconde, de l'amour qu'il a pour les enfants. Il a en haine ces vieilles tiges corrompues par toutes sortes de vices : c'est pourquoi il s'en prend aux branches et aux rameaux, il les coupe, il les brise en sa colère. Il hait cette maudite racine de Chanaan qui a produit tant de fruits d'iniquité. Il foule aux pieds et il écrase ce germe et ce rejeton, qu'elle poussait pour se perpétuer.

Parlons plus clairement : ce mauvais père a toujours traité Dieu en ennemi, et lui a fait, depuis trente ou quarante ans, une guerre implacable. Il a attaqué Dieu en tout ce qu'il avait de plus cher. Dieu est résolu de lui rendre la pareille, et comme il sait que la douleur est proportionnée à l'amour, et que l'amour des parents pour leurs enfants est extrême, il voit bien que les punissant par là, il les punit de la manière la plus sensible. Il sait que les parents vivent en autant d'enfants qu'ils en ont produit, c'est pourquoi il leur veut faire perdre autant de vies qu'il leur fera mourir d'enfants. Quoique ces pères impies aient mérité la mort, il y a longtemps, il les supporte, afin qu'ils se voient ensevelis tout vivants, pour ainsi dire, par la mort de leurs enfants, et qu'ils soient les tristes spectateurs des cruelles tragédies que leurs crimes font jouer tous les jours dans leurs familles.

Eh Dieu ! qu'est-ce qu'ont fait ces millions d'enfants que vous enveloppez dans les eaux du déluge ! et ceux que vous brûlez dans les flammes de Sodome? De quel crime sont punis tant d'enfants, emportés tous les jours par des morts précipitées ! *Quod scelus miseri luent? Scelus est genitor, et majus scelus Meda mater.* Tout le crime de ces enfants, c'est un père blasphémateur et une mère adultère. S'ils sont innocents en leur personne, je les dédommagerai, dit Dieu, dans l'Ecriture : cependant il faut frapper par là ces pères criminels et leur faire sentir ma juste colère.

Descendons plus en particulier, et disons : Dieu voit cette demoiselle affolée d'amour de ce fils aîné, dont elle en fait son idole, elle est toute dans cet enfant, elle n'a de pensée ni de tendresse que pour lui ; elle est tellement possédée de l'amour de ce fils, qu'elle n'a aucun soin de son salut : les sacrements lui sont à dégoût, elle ne songe ni au ciel ni à l'éternité. Cet amour déréglé la rend injuste et cruelle pour ses autres enfants, il faut, pour faire paraître cet enfant, cacher dans un cloître toutes les filles, quoiqu'elles n'y soient point appelées ; il faut que tous ses autres frères lui soient soumis, qu'ils le servent comme des valets, qu'il y ait une grande différence dans leurs habits et dans leurs traitements. Un mari voit ce désordre, et s'en afflige, mais il faut qu'il le souffre, autrement il n'y aurait point de repos dans la maison. Que fera Dieu là-dessus ? Il fera mourir ce fils, en haine de cette mère passionnée. Vous voulez donc, malheureuse, dit Dieu, donner à cet enfant la place que je dois tenir dans votre cœur ? J'y mettrai ordre, je vous l'ôterai.

D'un autre côté, Dieu voit ce père tellement enivré d'amour pour ses enfants, qu'il ne pense ni à Dieu, ni au paradis, ni à la mort, ni à l'enfer. Il est toujours occupé à former des desseins pour les élever bien haut ; il s'épuise pour leur amasser du bien ; il n'y a justice qu'il ne corrompe, ni conscience qu'il n'engage ; en un mot, il est prêt d'accepter de faire pour toute l'éternité le personnage d'un mauvais riche en enfer, pourvu qu'il laisse de grands trésors et de belles charges à ses enfants. Eh bien! il sera damné, puisqu'il a tant d'envie de l'être ; mais, outre cela, en haine de cet amour désordonné qu'il a pour eux, Dieu mettra en pièces ces petites idoles ; il ensevelira tout cela dans le fond d'un cercueil, et il n'en sera plus parlé.

Pardonnez-moi, s'il vous plaît, pères et mères, si je vous dis que vous avez grand tort, lorsqu'à la mort de vos enfants vous murmurez contre le ciel, vous querellez la

Providence, vous faites des reproches aux médecins, vous maudissez les maladies. C'est à vous que vous vous en devriez prendre. Oui, c'est vous, parricides, qui avez tué vos enfants, ce sont vos péchés, et non pas les maladies, qui leur ont ôté la vie. Si vous eussiez été homme de bien, si vous eussiez eu soin de servir Dieu, vous auriez encore cet enfant. Mais peut-être Dieu vous veut punir de ce que vous n'avez pas respecté ce sacrement, que saint Paul appelle grand par excellence, et que vous l'avez profané par vos adultères, par vos infamies secrètes et par vos passions brutales. Voilà pourquoi Dieu vous privera de lignée et vous ôtera tous les enfants qui devaient être l'honneur de vos familles.

Lors donc que de semblables accidents vous arrivent, au lieu de ces plaintes inutiles et de ces murmures injustes, prenez-vous-en à vous-mêmes, et dites : *Peccavimus et inique egimus... præcepta tua non audivimus, nec observavimus... Omnia ergo quæ induxisti super nos, et universa quæ fecisti nobis, vero judicio fecisse* (*Dan.*, III, 29, 30, 31). Il est vrai, mon Dieu, c'est moi qui suis le parricide de mes enfants; c'est moi qui ai mis le couteau à la main de votre justice, pour les égorger. Puisque j'ai été si malheureux, par ma mauvaise vie, que de me soustraire du nombre de vos enfants, j'ai mérité que vous m'ayez ôté les miens.

La seconde raison de ces morts avancées se trouve dans l'amour que Dieu a pour ses enfants. Dieu voit qu'ayant fait part de sa paternité aux pères et aux mères afin qu'ils travaillassent particulièrement avec lui à cultiver ces petites âmes qu'il leur a mises entre les mains : il voit, dis-je, que par un aveuglement étrange, ils n'aiment que le corps de leurs enfants, et ne se soucient point de leur âme : *Corpus natorum suorum amant, animam autem contemnunt; desiderant illos valere in hoc sæculo, et non curant quid passuri sint in alio*, dit l'auteur de l'OEuvre imparfait sur saint Mathieu : *Alii militias, alii honores filiis suis provident, nemo filiis suis providet Deum.* Non-seulement ces pères vicieux n'ont point de soin du salut de leurs enfants, mais positivement ils travaillent à les damner, par les mauvais principes et damnables maximes qu'ils leur donnent et qu'ils confirment par leurs mauvais exemples. Voyez-vous, dit Dieu, par Ezéchiel, ce vieux lion qui élève ses petits lionceaux, il leur apprend à vivre de proie, à déchirer et à égorger? Voyez-vous ce vieux serpent qui apprend à ses petits serpenteaux à siffler et à mordre? Je veux dire : voyez-vous ces pères qui inspirent à leurs enfants la haine, la vengeance, la fourberie. Ils abusent de la paternité que Dieu leur a communiquée, pour empêcher la perte de ces enfants : Dieu les arrache d'entre leurs bras. Il enlève ces petites créatures de ces maisons où on leur fait leçon du vice, et où on leur apprend de bonne heure le métier de se damner : il leur donne la mort pour les faire vivre dans le ciel.

Que si quelquefois Dieu ne frappe pas la postérité de l'impie de ces deux malédictions dont nous venons de parler, je veux dire s'il ne le rend pas misérable par la pauvreté ou par la mort de ses enfants, il y en a une troisième, qui est la plus redoutable, par laquelle Dieu permet que les enfants soient encore plus méchants et plus vicieux que leurs pères. Je la dis en deux mots pour finir.

Cette Médée furieuse, dans le poëte tragique, après avoir, dans le transport de sa rage, souhaité à son mari les maladies, les infamies, les pertes de biens, le bannissement et la mort, s'arrête un peu, et pour le charger d'une imprécation plus horrible, souhaite qu'il ait des enfants qui lui soient semblables, c'est-à-dire aussi méchants que lui : *Quoque non aliud queam pejus precari, liberos similes patri, similesque matri.* Voilà la malédiction la plus grande dont Dieu puisse frapper le pécheur. Elle est conçue en ces termes dans la Sagesse : *Nequissimi filii eorum, maledicta creatura eorum, quoniam felix est sterilis* (*Sap.*, III, 12). La stérilité et la perte des enfants, que nous avons dites être une punition de Dieu, seraient, dit le Saint-Esprit, un bonheur pour les impies, parce que leurs enfants seront très-mauvais, et leur postérité sera maudite. Dieu, en punition de leur mauvaise vie, leur ôtera, comme je l'ai dit, tous les enfants qui devaient avoir de bonnes qualités, et remplira leur maison, je ne dis pas d'enfants contrefaits, d'étourdis et d'insensés, mais je dis de prodigues, de libertins, de joueurs, en un mot d'enfants vicieux et débauchés. Et comme Dieu promet aux gens de bien, dans l'Ecriture, que leurs enfants seront leur consolation, leur couronne, leur joie et leurs délices : *Erudi filium tuum, et refrigerabit te, et dabit delicias animæ tuæ* (*Prov.*, XXIX, 17). *Filius sapiens lætificat patrem* (*Prov.*, XX, 1), aussi, tout au contraire, il menace les méchants qu'ils auront des enfants qui seront leur honte, leur confusion, leur tourment, leurs bourreaux, et qui avanceront leurs jours ou les feront mille fois mourir d'amertume et de douleur avant leur mort : *Filii abominationum fiunt filii peccatorum* (*Eccli.*, XLI, 8). *De patre impio quæruntur filii quoniam propter illum sunt in opprobrio* (*Ibid.*, 10). Hélas! vous vous étonnez, dites-vous, de voir dans ces enfants des inclinations si perverses, un naturel si mal fait, des passions déjà si fortes pour le mal, des aversions pour les lettres, pour la piété et pour tout ce qui peut faire un honnête homme dans le monde; vous diriez, dites-vous, qu'il y a quelque malédiction de Dieu : cela se peut bien faire. Voyez comment vous avez vécu, quelles sont vos mœurs, et si cette parole du Saint-Esprit ne s'accomplit en votre personne.

Ce n'est pas que Dieu pervertisse et rende méchants les enfans des pères vicieux. Non; mais cette malédiction s'accomplit en deux manières : négativement et permissivement. Négativement, d'autant qu'il ne donne point à ces enfants les grâces qu'il leur donnerait,

si leurs pères étaient gens de bien : il leur en donne toujours assez, mais il ne leur donne point ses grâces de choix et de faveur. Cela s'accomplit encore permissivement, d'autant qu'il permet que ces mauvais pères corrompent leurs enfants par leurs exemples pernicieux : *Nequissimi filii eorum, maledicta creatura* (*Sap.*, III, 12). Les pères, disait sagement un poëte profane, sont les âmes de leurs enfants : l'âme est la forme du corps, et les parents tout de même forment et animent leurs enfants. Si donc le père, qui est l'âme, est méchant et vicieux, quel doit être l'enfant? Les enfants, dit l'Ecriture, sont les étincelles de leurs pères : l'étincelle suit la nature du feu. Si le père est un feu terrestre, un feu de soufre et de bitume, cette étincelle sera nécessairement terrestre et ensoufrée, cet enfant participera à ces qualités malignes.

Finissons par la pensée de Tertullien, par laquelle nous avons commencé. Pères et mères, vous avez plus d'amour pour vos enfants que pour vous-mêmes. Si donc l'amour que vous devez avoir pour votre bien temporel et éternel, ne suffit pas pour vous obliger à haïr et à fuir le péché, qui en est la perte et la ruine entière : qu'à tout le moins, l'amour que vous avez pour vos enfants et le désir que vous devez avoir de leur bonheur dans le temps et dans l'éternité, vous éloigne du vice, puisqu'il serait capable, comme vous avez vu, d'attirer la malédiction de Dieu sur leurs biens, sur leurs vies et sur leurs mœurs. Vivez de telle sorte qu'obéissants parfaitement à Dieu, vous attiriez ses bénédictions sur vous et sur vos enfants, afin qu'ayant ensemble possédé la grâce en cette vie, vous jouissiez ensemble de sa gloire dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON VI.

L'impie maudit en sa prospérité.

Joannes autem cum audisset in vinculis opera Christi.

Saint Jean ayant ouï parler des miracles de Jésus-Christ, dans la prison où il était detenu par le commandement d'Hérode (*S. Matth.*, XI, 2).

L'Evangile de ce jour nous représentant saint Jean-Baptiste chargé de fers et renfermé dans l'obscurité d'un cachot, nous fait voir en même temps Hérode, son injuste persécuteur, logé dans un magnifique palais, élevé sur le trône, adoré de tout un peuple, jouissant de tous les plaisirs de la nature et abusant de son autorité pour opprimer la vertu et l'innocence. C'est là ce mystère d'iniquité, et ce sacrement du démon dont parle saint Jean dans son Apocalypse : *Mysterium dicam tibi sacramentum mulieris* (*Apoc.*, XVII, 5).

Cet apôtre veut dire que comme Dieu dans ses adorables mystères et dans ses augustes sacrements, cache sous des voiles communs et sous de faibles apparences, les trésors de sa grâce et les semences de sa gloire, aussi le démon et le monde couvrent, sous des dehors riches et magnifiques, des pauvretés et des infamies véritables, et des malédictions temporelles et éternelles.

C'est un grand mystère qu'un impie qui, comme un Hérode, paraît grand, puissant et heureux aux yeux des hommes. Les prophètes mêmes témoignent qu'ils ont eu de la peine à entendre ce mystère : il semble qu'ils se soient plaints de la providence et de la justice de Dieu, lorsqu'ils ont considéré la prospérité des pécheurs et l'oppression des gens de bien. Pourquoi souffrez-vous, Seigneur, dit le prophète Habacuc, que l'impie triomphe de l'homme juste? *Cur taces; devorante impio justiorem se* (*Habac.*, I, 3)? Voilà les pécheurs, dit David avec étonnement, qui vivent dans l'abondance des richesses : *Ecce ipsi peccatores, et abundantes in sæculo, obtinuerunt divitias* (*Psal.* LXXII, 12). Expliquons ce mystère, et poursuivant notre sujet, faisons voir l'impie maudit dans cette prospérité mondaine.

Cette prospérité n'est autre chose qu'un avancement dans les grandeurs et un établissement de fortune qui se fait, à la mode du monde, par des fourberies, des perfidies, des injustices, et en un mot, par des voies défendues de Dieu. Or je soutiens que cette prospérité est un sacrement du démon qui, sous un faux éclat, cache de véritables malheurs pour le temps et pour l'éternité. C'est l'esprit seul de Dieu, qui peut par ses lumières, nous découvrir ces dangereux mensonges : demandons ses grâces par l'intercession de Marie en lui disant : *Ave, Maria.*

Quand je ne considérerais la prospérité criminelle des pécheurs que par les lumières de la morale, ce serait assez pour dire que c'est un profit ruineux et un bonheur très-fatal. Je dirais, avec Sénèque, que comme le grand calme et la longue bonace est souvent plus dangereuse que la tempête, aussi toutes ces prospérités excessives aboutissent à des funestes accidents et se changent en des malheurs extrêmes.

J'ajouterais avec ce même philosophe, que cette prospérité se ruine elle-même, si elle ne se modère, qu'elle tombe, emportée par son propre poids, et qu'en tombant, elle nous accable sous ses ruines : *Ipsa felicitas, se nisi temperet, premit : Illos degravant ipsa, quæ extulerant.*

Je représenterais le monde sous la figure d'un vieux tyran, autour duquel on ne voit que des sceptres rompus, des couronnes brisées, des trônes renversés, des têtes de rois morts et des dépouilles de ceux qui vivent encore. Je le ferais voir environné d'une infinité de gens qu'il a trompés et qui se plaignent de son humeur bizarre et cruelle, auxquels il répond par le philosophe Boèce, que c'est son jeu et que ça toujours été sa manière d'agir. Montez, leur dit-il, si vous voulez, au plus haut de la roue, mais préparez-vous bientôt à en descendre : la chute doit suivre votre élévation, *Hunc ludum ludimus, hanc rotam volubili orbe versamus, ascende, si lubet, sed eum ea lege ut descendere injuriam non putes.*

Mais comme j'ai l'honneur de parler à des chrétiens, je n'ai pas besoin de Sénèque, et je ne veux point m'arrêter aux faibles lumiè-

res de la morale profane. Je dis plus fortement, avec le Saint-Esprit, par la bouche de David: *Fallax equus ad salutem* (*Psal.* XXXII, 17). Ce cheval, sur lequel le pécheur paraît monté avec tant d'avantage, est un cheval menteur. Sous cette métaphore, dit saint Augustin expliquant ce passage, nous devons entendre les charges, les dignités, les richesses et toute la pompe du siècle qui élève le pécheur et le fait paraître avec tant d'éclat: *Equum accipe quemlibet honorem. in quem superbus ascendis et gloriaris.* Croyez-moi, dit saint Augustin (*In Psal.* XXXII), ce cheval est vicieux : il vous trompera et il s'abattra sous vous au milieu de la course, ou bien il vous emportera dans de funestes précipices : *Quomodo te dejiciat nescis, tanto elisum gravius, quanto sublimius ferebaris.*

Parlons sans métaphore, et disons nettement, avec le Saint-Esprit, aux Proverbes : *Prosperitas stultorum perdet eos* (*Prov.* I,32), la prospérité des impies les perdra. Je ne dis pas que la prospérité des pécheurs se perdra et qu'elle se dissipera bientôt, ce n'est pas mon sujet; mais que la prospérité perdra les pécheurs. Premièrement pour le temps, étant pour l'ordinaire une source de disgrâces, de malheurs et de ruines : voilà le premier point. Secondement, pour l'éternité, d'autant qu'elle sera la cause de leur damnation éternelle : c'est la seconde partie.

Pour donner du jour à cette première vérité, je vous prie de remarquer que c'est un effet de la sagesse et de la puissance de Dieu, de faire réussir ses desseins par des voies qui nous y semblent contraires, et que c'est par là qu'il montre qu'il agit en Dieu, agissant indépendamment des moyens ordinaires. Par exemple, il fait que la pauvreté est assez riche pour donner des couronnes, que l'humilité est la voie de la grandeur, que la tristesse devient une source de joie. Il se plaît à conduire Joseph sur le trône de l'Egypte, en le faisant passer par l'obscurité des prisons, et à multiplier les biens de Job par la ruine entière de sa fortune. Il veut, dans l'établissement de son Eglise, instruire les savantes académies du siècle le plus poli qui eût jamais été, par l'ignorance et la simplicité de douze pêcheurs. Je dis aussi que, par une secrète dispensation de sa providence, il appauvrit et ruine le pécheur, en lui permettant en apparence de s'enrichir, et qu'il l'abaisse quand il lui permet de s'élever.

C'est le sentiment de David : *Dejecisti eos dum allevarentur* (*Psalm.* LXXII, 18). Remarquez, dit saint Augustin sur ces paroles (*In Ps.* LXXII), que David ne dit pas : Vous les avez abaissés après qu'ils se sont élevés, mais lorsqu'ils s'élevaient; de sorte qu'il ne marque pas un temps pour leur élévation et un autre pour leur abaissement : *Non aliud est tempus elevationis, aliud dejectionis:* Non, leur propre élévation, c'est leur véritable ruine, *Elevatio ipsa ruina est.* Les pécheurs périront, ajoute ce prophète, et ils se dissiperont comme la fumée : *Exaltati, deficientes quemadmodum fumus deficient* (*Ps.* XXXVI, 20).

Oh Dieu! que la comparaison est bien prise! dit saint Grégoire le Grand (*in Psal.* XXXVI). Quand est-ce que la fumée se perd? Quand elle s'élève; à mesure qu'elle se dilate, et qu'elle s'étend, elle se dissipe en l'air, *Ascendit, tumescit, evanescit;* plus elle monte, plus elle se perd : *Unde ostenditur ut altus sit, unde agitur ut non sit.* Voilà une véritable peinture de l'agrandissement et de la prospérité des pécheurs.

Il faut avouer que les comparaisons dont la sainte Ecriture se sert pour nous faire comprendre les choses sont admirables. A quoi pensez-vous que Job compare un impie qui agrandit sa maison par des voies injustes? peut-être à un lion furieux, à un loup ravissant, à un renard rusé, cela est trop commun; il le compare à une teigne : *Ædificavit sicut tinea domum suam* (*Job.*, XXVII, 18). Eh Dieu! quel rapport peut-il y avoir de ce petit animal, qui ronge insensiblement le bois, avec un méchant homme dont les vexations et les oppressions font tant d'éclat? Il y a grand rapport : n'est-il pas vrai qu'en même temps que la teigne ronge le bois où elle s'est mise, elle ronge et ruine sa maison. Je dis aussi qu'en même temps que le pécheur travaille à s'établir par des moyens criminels, il se perd et se ruine: *Prosperitas stultorum perdet eos* (*Proverb.*, I, 2).

Saint Augustin expliquant ce verset de David : *Donec fodiatur peccatori fovea* (*Psalm.*, XCIII, 13), dit que ce qui s'appelle dans le style des mondains une prospérité ou une élévation dans les honneurs et dans les grandeurs du siècle, cela même, dans les termes de l'Ecriture sainte et suivant la parole de Dieu, qui est la première vérité, s'appelle une fosse, un précipice et un abîme : *Felicitas peccatorum, fovea ipsorum est* (*S. Aug.*, *in Ps.* XCIII).

Qu'est-ce donc que fait cet homme, qui, se se servant de faux contrats et de faux témoins, ou corrompant les juges par argent, gagne injustement un procès? Il creuse sa fosse. Que fait cet autre qui achète à beaux deniers comptants un bénéfice pour un de ses enfants? Il agrandit sa fosse. Que fait cet avare ou cet ambitieux, qui, par ses calomnies, ses fourberies et ses injustices, trompe son prochain et supplante l'homme de bien? Il se prépare une fosse et un précipice. Oui, mais, grand saint, ce pécheur est riche et puissant, il est considéré de tout le monde, recherché des grands, redouté de ses égaux, appréhendé des petits, en un mot il est heureux. Vous en jugerez comme il vous plaira, dit saint Augustin, mais je vous assure que Dieu appelle cela creuser sa fosse : *Donec fodiatur peccatori fovea.* Il vous semble, aussi bien qu'à lui, qu'il s'élève; mais Dieu dit qu'il descend et qu'il s'enfonce davantage : *Hoc se ille putat sublimiter ire, et Deus hoc foveam vocat.* Pourquoi donc est-ce que Dieu le souffre plus longtemps? que n'en fait-il bientôt un exemple de sa justice? Je le vois bien, ajoute ce Père de l'Eglise, vous voulez que Dieu le perde, qu'il le punisse et qu'il l'ensevelisse :

Tu jam vis illum sepelire, adhuc fovea illi foditur, noli festinare. Pour Dieu, ne vous pressez pas tant ; ne voyez-vous pas que la fosse n'est pas encore assez grande? Quand il aura réussi dans ce mauvais dessein et exécuté cette injuste entreprise, alors la fosse sera achevée, elle sera assez profonde et assez large pour l'ensevelir avec ses enfants et toute sa postérité : *Donec fodiatur peccatori fovea.* Alors vous direz avec étonnement : Voilà donc à quoi il a travaillé l'espace de quinze ou vingt années! voilà ce que Dieu lui laissait faire : nous n'entendions pas ce mystère, et nous murmurions mal à propos contre la Providence.

Inclinabit se, et cadet, cum dominatus fuerit pauperum (*Psalm.* X). Lorsqu'il gourmandera les pauvres, qu'il sucera leur substance et s'engraissera de leur sang ; quand son injustice régnera dans une ville et dominera dans une province, que fera-t-il: Il se fortifiera, il s'agrandira ; vous vous trompez, dites plutôt, il s'affaiblira, il s'abaissera, il tombera par une chute honteuse : *Inclinabit se, cum dominatus fuerit* (*Ibid*).

Je vous conjure, mes frères, poursuit saint Augustin, ne passons pas légèrement sur ce point : il est, je vous avoue, un peu difficile à comprendre, surtout à ceux qui sont accoutumés à juger selon la chair et le sang: *Intendite, fratres, quia magna res est, ut felicitas fovea dicatur* (*S. Aug., in Ps.* XCV). Comment prouvez-vous donc, grand docteur, qu'un bénéfice obtenu par simonie, un héritage d'importance enlevé à une veuve ou à des mineurs, une grosse somme d'argent acquise injustement; comment prouvez-vous que cela est une fosse, et que d'en prendre à toute main, c'est s'appauvrir? Voilà qui est bien obscur.

Si vous voulez comprendre ce mystère, dit saint Augustin, suivez David, et il vous conduira dans un lieu où il a été fortement convaincu de cette vérité : *Vidi impium superexaltatum. Transivi, et ecce non erat.* J'ai vu, dit ce prophète, l'impie dans sa prospérité, et je vous avoue qu'elle m'a ébloui: mais j'ai passé, et aussitôt j'ai vu que ce n'était rien. Il a passé, mais il ne nous dit pas où il est allé, c'est néanmoins ce qu'il nous faut savoir : *Transivi, id est, peregrinus a sæculo factus sum, et in æternam cogitationem excelens, nihil esse reputari* (*Ps.* III, 36, 37). J'ai passé, dit saint Zénon de Vérone, c'est-à-dire, je suis sorti d'esprit hors du temps, et m'appuyant sur un point de l'éternité, j'ai envisagé toutes ces multitudes de siècles, qui roulent à l'infini les uns après les autres ; puis, tournant la vue vers le monde, j'ai vu qu'il ne pouvait rien y avoir de grand dans un espace si petit, et que ces fortunes éclatantes de cinquante ou soixante ans étaient justement des atomes qui voltigeaient dans le vague de l'air. Cela est bien dit, mais la pensée de saint Grégoire de Nysse fait plus à notre propos.

Transivi, id est, profeci, perveni ad spiritualia : J'ai passé, c'est-à-dire, comme explique ce Père, j'ai profité, j'ai quitté les pensées et les sentiments du monde, je n'ai plus jugé selon les principes de la prudence de la chair, mais selon les maximes de la foi : et pour lors j'ai vu clairement que s'élever contre Dieu, c'est s'abaisser ; vouloir s'établir malgré lui, c'est se ruiner; s'enrichir injustement, c'est s'appauvrir : parce que s'élever contre Dieu, c'est s'éloigner de Dieu, qui est le terme de la véritable élévation : *Qui recedit a Deo, in profundum it :* s'établir hors de lui, c'est s'appuyer sur le néant : *Qui confidunt in nihilo.*

Saint Augustin donne encore un nouveau jour à cette explication. *Transivi donec intrem in sanctuarium Dei :* J'ai passé pour entrer dans le sanctuaire de Dieu et dans le cabinet de ses conseils : c'est là que j'ai appris des mystères inconnus aux sages de la terre : j'ai vu que tous les heureux succès de l'impie sont comme des vapeurs dont Dieu forme ses foudres et ses carreaux pour l'écraser : j'ai vu ce Dieu, qui se moque des injustes desseins du pécheur, et des sottes pensées de ceux qui admirent sa gloire, parce qu'il prévoit bientôt le jour de sa ruine. Or, il le conduit par une prospérité apparente, comme autrefois Aman fut mené à la potence au milieu des faveurs du roi Assuérus. *Dominus autem irridebit eum; quoniam prospicit quod veniet dies ejus* (*Psalm.* XXXVI 13). J'ai vu que cet homme du monde ayant, par mille faussetés et mille injustices, fait croître le lierre de cette prospérité du siècle, en même temps qu'il pensait s'y mettre à l'ombre, Dieu avait préparé un ver pour le ronger au point du jour et le faire sécher : *Paravit Deus vermem ascensu diluculi in crastinum, et percussit hoderam, et exaruit* (*Jonæ* VII). Je veux dire que Dieu, dans l'ordre de sa providence, avait préparé des procès, des ennemis, des calomnies, des incendies et mille autres accidents pour ruiner ses biens, dans lesquels il mettait toute son espérance. J'ai vu enfin, dans ce divin sanctuaire, ce Dieu de bonté, qui entrait en colère contre le bonheur de l'impie, et qui s'obligeait par des jurements solennels à confondre l'excès de son orgueil. *Juravit Dominus in superbiam Jacob* (*Amos*, VIII, 7). *Quid juravit?* qu'a-t-il juré, demande saint Jérôme : *Si oblitus fuero opera eorum usque in finem ;* il a juré que, quelque patience qu'il eût, il n'oublierait jamais les injustices des méchants, qu'il les perdrait et qu'il les ruinerait.

Si donc nous entrons, avec ce prophète, dans le cabinet des conseils de Dieu, nous verrons que la prospérité du méchant irrite la colère de Dieu, et qu'en même temps qu'il s'agrandit par des voies injustes, la sagesse et la puissance de Dieu l'abattent et le confondent : nous verrons enfin que cette prospérité est ruineuse, et qu'elle perdra l'impie : *Prosperitas stultorum perdet eos.*

Agréez que je rende cette vérité plus sensible par une comparaison familière que saint Augustin apporte sur ce sujet. Voyez, dit-il, ce poisson qui est pris à la ligne, n'est-il pas vrai qu'en même temps qu'il avale l'appât, il avale sa mort? Il se réjouit

du morceau qu'il a pris, et il ne sent sa perte que lorsque le pêcheur tire sa ligne : *Sic sunt omnes qui de bonis temporalibus beatos se esse putant? hamum enim acceperunt, cum illo vagantur.* Voilà, dit ce saint, une véritable image de la prospérité du pécheur, il s'applaudit, et il se réjouit de ce qu'il a fourbé cet homme de bien et enlevé l'héritage de ces orphelins, mais il ne voit pas qu'en même temps il a avalé l'hameçon de la colère et de la vengeance de Dieu, *habet hamum in faucibus.* Il roule quelques années, que Dieu le laisse nager à son aise, *cum illo vagatur :* mais c'en est fait, il est pris, il est perdu : et il faut être ignorant comme lui de son malheur, pour être jaloux de sa prospérité : *Noli gaudere ad piscem in esca sua exultantem : per escam ipsam de qua lætatus est, ad consumptionem traditur.* C'est sous l'appas de ce bonheur apparent qu'est caché l'hameçon pour le tirer à la mort : c'est dans ce succès qu'il trouve la perte de tous ses biens et la ruine de sa famille. Nous avons deux exemples de ceci dans l'Ecriture sainte : l'un pour les grands, et l'autre pour les petits.

Achab, roi impie s'il en fut jamais, eut envie d'avoir la vigne de Naboth, qui était proche de son palais, pour en faire un jardin; il la demande à Naboth et le presse de la lui donner. Je vous conjure, sire, répond Naboth, de ne me point ôter cet héritage de mes parents : *Propitius sit mihi dominus, ne dem hæreditatem patrum meorum* (III *Reg.*, XXI, 3). Ce prince avare conçoit tant de tristesse de ce refus, qu'il se jette sur son lit, et se tournant vers la muraille, dit qu'il ne saurait manger : *Projiciens se in lectulum, avertit faciem suam ad parietem, et non comedit panem* (III *Reg.*, XXI, 4). On fait savoir à la reine le déplaisir du roi : voilà Jézabel encore plus méchante que son mari, qui entre dans la chambre et qui s'approche du lit : Qu'est-ce ceci, sire, d'où vient cette profonde mélancolie? C'est, dit Achab, que je voulais avoir la vigne de Naboth, je la lui ai demandée, et il me l'a refusée. N'y a-t-il que cela, répond Jézabel? levez-vous et mettez-vous à table : vraiment vous êtes un beau roi et vous savez bien vous servir de votre autorité! *Grandis auctoritatis es, et bene regis regnum Israel* (*Ibid.*, 7)! Laissez-moi faire, je vous donnerai bientôt la vigne de Naboth : qu'on me donne de l'encre et du papier. Cette méchante reine met la main à la plume pour écrire aux principaux habitants de la ville de Naboth, elle leur mande que, la présente reçue, ils cherchent deux hommes de Bélial, c'est-à-dire deux faux témoins qui accusent Naboth d'avoir blasphémé contre Dieu et d'avoir mal parlé du roi, et qu'après lui avoir confronté ces témoins, ils fassent ce qu'il faut. Elle envoie cette lettre scellée du grand sceau : aussitôt Naboth est accusé et condamné par ces juges corrompus à être lapidé, lui et tous ses enfants, comme un blasphémateur; et tous ses biens sont confisqués au roi. On renvoie le courrier à Jézabel avec ses dépêches : la reine, ayant appris la mort de Naboth, s'en va trouver le roi fort joyeuse de cette bonne nouvelle. Eh bien, sire, quand voulez-vous aller prendre possession de la vigne de Naboth? tenez, voilà l'arrêt, elle est à vous; *Surge et posside vineam Naboth* (*Ibid.*, 15). Achab tressaille de joie, il se prépare pour aller voir cet héritage si désiré. Voyez-vous le poisson qui se réjouit après avoir avalé l'appât? *habet hamum in faucibus, cum eo vagatur.* Il n'en est pas cependant où il pense. Allez, Elie, dit Dieu, allez trouver Achab, hâtez-vous, le voilà qui descend pour entrer dans la vigne de Naboth : *Ecce ad vineam Naboth descendit, ut possideat eam* (*Ibid.*, 19). Elie, tout de feu et brûlant du zèle de la gloire de Dieu, hâte le pas, il s'avance et parle au roi : Sire, un mot, s'il vous plaît, c'est de la part de Dieu qui vous a mis le sceptre en main, *hæc dicit Dominus, occidisti insuper et possedisti* (*Ibid*): Eh bien, vous voilà satisfait, vous avez fait mourir l'innocent, et vous vous enrichissez de ses dépouilles. Ah! vive Dieu, il n'en sera pas comme vous pensez : non, non, la tragédie n'est pas achevée, écoutez, c'est Dieu qui parle, *hæc dicit Dominus : in loco hoc in quo linxerunt canes sanguinem Naboth, lambent quoque sanguinem tuum* (*Ibid*) : sachez qu'au même lieu où les chiens ont léché le sang de cet innocent, là même ils lécheront le vôtre. *Ecce ego inducam super te malum... et interficiam de Achab mingentem ad parietem* (*Ibid.*, 21): Ah! je le jure par moi-même, pour punir votre crime je verserai ma malédiction sur vous, je remplirai votre maison de meurtres et de massacres, et j'éteindrai entièrement votre race, comme j'ai éteint celle de Jéroboam. Vous savez ce qui arriva et comment la menace fut accomplie. Achab fut tué, Jézabel mangée des chiens, et la postérité de ce roi impie entièrement éteinte. Voilà un exemple pour les grands.

Voici pour les petits. L'infortuné Giési, serviteur du prophète Elizée, croyait avoir fait une heureuse rencontre pour s'enrichir, lorsque, contre la défense de son maître, et avec un mensonge impudent, il avait exigé de Naaman quelques habits et une somme d'argent : mais ce bonheur dont il se réjouissait fit sa perte et sa ruine. Après qu'il eut fait ce beau coup, Elizée l'appela et lui dit : Hé bien, Giési, vous voilà maintenant fort riche, vous ne voudriez plus demeurer avec moi. Vous avez reçu de l'argent, avec lequel vous achèterez des terres et des possessions, vous serez bientôt un grand seigneur, vous vous verrez suivi d'une grosse foule de serviteurs. *Accepisti argentum et accepisti vestes, ut emas oliveta, et vineas, et oves et boves, et servos et ancillas* (IV *Reg.*, V, 26). Ah! malheureux, qu'avez-vous fait? sachez que vous vous êtes perdu et que vous allez être un misérable. La lèpre de Naaman, de qui vous avez pris cet argent, s'attachera à vous et à toute votre postérité : voilà ce que vous avez gagné, la pauvreté, la honte et l'infamie. Voilà ce qui arrive bien souvent parmi nous. Cet artisan, ce marchand, pense

avoir bien réussi pour s'enrichir, d'avoir trompé dans son trafic, et c'est ce qui lui attirera la malédiction de Dieu. Cette pauvre fille croit avoir bien gagné d'avoir reçu de ce malheureux ces deux ou trois pistoles pour avoir un collet ou une jupe : c'est cela qui sera cause de la perte de son honneur et peut-être de son salut.

Ne comprenez-vous donc pas maintenant qu'il y a de mauvais gains et des acquisitions ruineuses, et que les mondains trop crédules ont souvent de fausses joies ? Achab réussit heureusement pour emporter une vigne, et il perd un royaume ; il vient à bout de son dessein, et il s'en réjouit : mais il ne sait pas, le malheureux qu'il est, que c'est ce coup qui le perd et qui lui donne la mort, et que Dieu n'attendait que cet heureux succès pour l'ensevelir dans sa fosse, lui et toute sa famille royale : *Prosperitas stultorum perdet eos* (*Prov.*, X, 32).

Pour Dieu, persuadons-nous fortement cette vérité ; jugeons des choses par les principes de la foi. Si nos vues sont faibles et trop courtes, empruntons les lumières de Dieu, et, pour lors, au lieu d'applaudir à la trompeuse félicité du méchant et d'en être touchés d'envie, nous dirons, à l'imitation de Job, que l'impie est maudit dans sa prospérité, et qu'assurément quelque malheur lui tombera bientôt sur la tête : *Ego vidi stultum firma radice, et maledixi pulchritudini ejus statim* (*Job*, V, 3).

Encore si cette prospérité criminelle n'engendrait que ces pertes de biens, ces morts tragiques et ces extinctions de familles ; mais, ce qui est bien plus funeste, elle cause au pécheur la ruine des biens spirituels et éternels et lui enlève sa part de paradis : *Prosperitas stultorum perdet eos* (*Prov.*, I, 32). C'est ce que je vais montrer, en peu de mots, dans ma seconde partie.

Il n'est rien de mieux prouvé, dans l'Écriture, que, comme l'adversité des gens de bien est une marque de prédestination, *Flagellat omnem filium quem recipit* (*Heb.*, XII, 61), aussi la prospérité des pécheurs est un signe de réprobation.

Quelques docteurs demandent pourquoi, Jésus-Christ, paraissant glorieux sur le Thabor, où, s'étant transfiguré, il faisait éclater au dehors la gloire de sa divinité, et recevait les adorations de Moïse et d'Élie, qui publiaient ses grandeurs, le Père éternel parle d'une voix sensible et dit que c'est son Fils : *Hic est Filius meus* (*S. Luc.*, IX, 35) ; et, au contraire, lorsque Jésus-Christ paraît sur le Calvaire, défiguré de plaies, chargé d'ignominie et crucifié au milieu de deux larrons qui le blasphèment, Dieu ne dit mot et ne l'appelle point son Fils : ces docteurs répondent que c'est parce que Jésus-Christ paraît, sur le Thabor, dans la prospérité, qui n'est pas l'état auquel paraissent ordinairement les enfants de Dieu, ainsi il faut parler ; mais, sur la croix, il porte le caractère des enfants de Dieu, qui est la souffrance. En cet état, il est si connaissable que ceux mêmes qui ne l'avaient pas connu dans ses prodiges et dans ses miracles, s'écrient qu'il est le Fils de Dieu, lorsqu'ils le voient souffrir et mourir innocent : *Vere hic homo Filius Dei erat* (*S. Marc.*, XV, 39).

Si nous considérons la prospérité, même celle qui est acquise par des voies innocentes, avec rapport à l'état et aux inclinations de l'homme, nous y trouvons trois choses remarquables, qui me fournissent des raisons convaincantes pour prouver que cette prospérité est ordinairement la ruine de tous les biens spirituels des pécheurs.

Premièrement, cette prospérité nous engage dans des tentations plus fortes et plus dangereuses ; secondement, elle est la mère de tous les vices et la marâtre des vertus ; troisièmement, elle rend l'homme incorrigible et dispose par conséquent le pécheur à l'impénitence finale.

Les Hébreux se servaient d'un même mot pour signifier la prospérité et la tentation, pour nous apprendre que c'est elle qui tente fortement la vertu. L'adversité, dit saint Ambroise, ne tente que la seule patience ; mais la prospérité tente toutes les vertus à la fois : *Tribulatio unam patientiam probat*, *prosperitas vero omnes virtutes.* Oh ! la dangereuse épreuve ! Qu'il y en a peu qui y résistent ! Oh ! que celui là est véritablement généreux qui ne s'est point laissé tromper par la fortune, quand elle lui a fait voir un visage riant ! *Magnus cui præsens felicitas, si arrisit, non irrepsit.* Pour moi, disait Sénèque, je connais ma faiblesse : j'aime bien mieux que la fortune me traite rudement, que non pas qu'elle me flatte ; ses combats excitent ma vertu, et ses caresses l'énervent et la corrompent : *Malo me in castris suis fortuna habeat, quam in deliciis : torqueor, sed fortiter ; bene est.*

La raison de ceci, dans la morale, se prend de ce que, lorsqu'on nous attaque par les adversités, on nous prend du côté de l'appétit irascible, qui est la partie la plus forte de l'âme, et où se trouvent les passions les plus généreuses, comme sont la haine du mal, le courage, le désespoir ; mais quand on nous attaque par la prospérité, on nous prend du côté de l'appétit concupiscible, qui est la partie la plus faible, et où il ne se rencontre que des passions molles et efféminées, comme le désir, l'amour, la joie ; et ces passions mêmes ont de secrètes intelligences avec les ennemis qui nous attaquent.

Il s'en trouve aussi une infinité qui résistent à la force, et qui emportent la victoire, parmi de longs et opiniâtres combats ; mais il y en a très-peu de qui la volupté ne triomphe, disait Tertullien : *Plures invenias quos magis periculum voluptatis quam vitæ avocet ab hac secta.* Il s'est vu souvent parmi nous, dit le même auteur, d'illustres chrétiens qui, après avoir vaincu les lions et avoir souffert les tortures et les chevalets, cédaient lâchement au plaisir ; ils avaient eu assez de courage pour être martyrs, et ils n'avaient pas assez de fermeté pour être chastes, lorsque la volupté se présentait.

Voyez deux grands hommes, tous deux

tentés par leurs femmes, qui les veulent porter au péché, Adam et Job ; tous les avantages sont pour Adam, les désavantages pour Job : celui-là est dans l'état d'innocence, celui-ci est dans l'état de la nature corrompue ; Adam sort immédiatement des mains de Dieu, Job est né de parents idolâtres ; cependant Job est victorieux, Adam est lâchement vaincu. Il n'y a point d'autre raison, dit saint Chrysostome, que celle-ci : Adam est attaqué au temps de la prospérité, Job est tenté dans l'adversité. Le fumier de Job est un champ de bataille plus avantageux qu'un paradis terrestre : *Job cautior est in stercore quam Adamus in paradiso.* Si donc les plus saints et les plus justes sont en danger de se damner, et s'ils succombent aux tentations, au milieu d'une prospérité innocente, que sera-ce des pécheurs qui vivent dans une prospérité criminelle ? Assurément elle les perdra : *Prosperitas*, etc.

L'expérience ne nous apprend que trop que la prospérité est la mère de tous les vices ; c'est ce que le Psalmiste nous enseigne : *Cum hominibus non flagellabuntur : ideo tenuit eos superbia, operti sunt iniquitate et impietate sua* (*Ps.* VII, 5) ; comme si David disait : D'autant qu'ils n'ont point de part à l'adversité, que saint Chrysostome appelle la mère de toutes les vertus, *matrem omnium virtutum*, qu'au contraire, ils sont dans la prospérité, que sainte Dorothée nomme un vent desséchant et brûlant qui porte la stérilité dans l'âme, ils sont couverts de toutes sortes de vices : cette maudite graisse, c'est-à-dire cette abondance de biens produit l'orgueil, l'avarice, la luxure, l'oubli de Dieu, l'aveuglement et l'endurcissement de cœur : *Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum* (*Ps.* LXXII, 7). La raison de ceci, dans la morale, c'est que l'objet de la vertu est un bien honnête, spirituel et surnaturel, l'objet des vices est un bien matériel et sensible ; or, la prospérité détache l'âme des biens spirituels et invisibles, et l'attache aux biens matériels et sensibles. Ne vous étonnez donc pas si je dis, avec les saints, que la prospérité est la mère des vices et la marâtre des vertus.

Le plus dangereux effet de cette prospérité criminelle, c'est qu'elle rend le pécheur incorrigible, et le conduit par conséquent à l'impénitence finale.

Le moyen de se corriger de ses fautes, c'est d'en être repris. Or, ces faux heureux ne sont ordinairement repris de personne, ni des hommes ni de Dieu. Pour les hommes, ils n'osent pas les reprendre, il faudrait qu'ils eussent le courage de saint Jean-Baptiste, et qu'ils se préparassent avec lui à souffrir la prison. De plus, ces grands, ces heureux sont inaccessibles aux gens de bien, ils n'assistent point ordinairement aux sermons. Voilà leur grand malheur, dit David, *Laudatur peccator in desideriis animæ suæ, et iniquus benedicitur* (*Ps.* X, 3). Voyez-vous, mes frères, dit saint Augustin sur ce passage, *Deest ultor, et adest laudator.* Ils trouvent mille fauteurs de leurs méchancetés, mais point de censeurs de leurs vices. Ils ne sont pas non plus repris de Dieu, d'autant que comme ils sont toujours répandus au dehors, et plongés dans les joies et les plaisirs du monde, ils n'entendent point les plaintes et les reproches que Dieu leur pourrait faire par les remords de leur conscience. Il faudrait que Dieu parlât bien haut pour se faire entendre à ces gens-là : tout au contraire, il garde le silence et il ne leur dit mot, les considérant comme des enfants abandonnés, *Nonne silui, nonne patiens fui* (*Isai.*, XLII, 14) ? Il faudrait que Dieu se mît en colère, qu'il parlât comme un père irrité et qu'il les frappât de sa verge : et c'est ce qu'il ne fait pas, il ne les juge pas dignes de son courroux. Voilà la dernière colère de Dieu, dit saint Augustin, *Vis nosse quanta sit pœna, nulla pœna* : leur châtiment est de demeurer impunis. Interrogez David, *Secundum magnitudinem iræ suæ non quæret* (*Ps.* X, 4), il ne les punira pas, pour leur faire mieux ressentir la rigueur de sa vengeance. C'en est fait, dit Dieu par Ezéchiel, *Auferetur zelus meus a te, et quiescam, nec irascar amplius* (*Ezech.*, XVI, 42), c'est-à-dire, dit saint Jérôme, *Non amabo te amplius et non curabo.* Je n'aurai plus d'amour pour vous, je vous abandonnerai, je vous laisserai suivre vos passions, et vous mourrez dans votre aveuglement. *Dimisi eos secundum desideria cordis eorum, ibunt in adinventionibus* (*Ps.* LXXX, 13).

En voilà assez pour découvrir les illusions du Thabor du monde, et pour montrer que le pécheur, enivré de ces joies trompeuses, ne sait ce qu'il dit, quand il dit qu'il est heureux. *Bonum est nos hic esse* ; *nesciens quid diceret* (*Luc.*, IX, 33).

Je ne veux point faire parler un prophète maintenant, ni m'écrier avec Amos : *Væ qui opulenti estis in Sion, optimates capita populorum, ingredientes pompatice domum Israel, qui dormitis in lectis eburneis, qui comedetis agnum de grege, et vitulos de medio armenti, separati estis in diem malum* (*Amos.* VI, 1, 4, 5, 3) : Malheur à vous, grands du monde, puissants et faux heureux du siècle, qui paraissez avec tant de pompe, qui logez dans les palais superbes, qui dormez dans des lits de parade, et qui faites tous les jours des festins magnifiques.

Non, je ne veux point de prophètes, mais le maître des prophètes : c'est Jésus-Christ, le plus débonnaire de tous les hommes, qui se met en colère contre ces mondains ; c'est cet agneau qui rugit comme un lion sur cette fausse prospérité. *Væ vobis, divitibus* (*Luc.*, VI, 24) : Malheur à vous, mauvais riches, vous êtes damnés ; c'en est fait, l'enfer doit être votre partage. Pour preuve de ceci, je ne veux point alléguer l'abus continuel de vos richesses, vos avarices, vos injustices et vos cruautés envers les pauvres : je ne veux point fouiller dans le fond de vos consciences, pour découvrir vos brutalités, vos actions honteuses et l'excès infâme de vos débauches, qui est tout l'avantage que vous tirez de votre prospérité mondaine. Il me suffit de dire que vous êtes perdus et réprouvés, parce que vous avez maintenant

votre consolation, *Quia habetis nunc consolationem vestram*. Maintenant qu'il faut pleurer et travailler, vous êtes à votre aise, et vous vivez dans les plaisirs d'une vie molle et efféminée. Vous vous donnez du bon temps, vous êtes les ennemis jurés de la croix et de la pénitence. C'en est fait, les pleurs, les grincements de dents et les peines éternelles vous attendent.

C'est Jésus-Christ qui a parlé, c'est la vérité même. Qu'après cela le pécheur se flatte dans son bonheur tant qu'il voudra, s'il n'a pas encore perdu la foi, il faut qu'autant de fois qu'il fera réflexion sur sa prospérité criminelle, il dise : Il n'y a point de Dieu, ou ce moment heureux me produira une éternité malheureuse ; qu'autant de fois qu'il verra sa table somptueusement couverte, et qu'il sentira en même temps sa conscience remplie de péchés, il dise en soupirant : Après avoir joué le personnage du mauvais riche, que puis-je attendre, que la soif qui le tourmente et le feu qui le brûle ?

Pour vous, âmes justes, qui recevez de bon cœur le châtiment de votre Père, ou qui vous punissez vous-mêmes en faisant pénitence, ayez des sentiments de piété et de compassion, plutôt que d'envie ou de colère, pour ces faux heureux du siècle. Concevez bien que ce sont les vases d'honneur qu'on cisèle et qu'on burine, et non pas les vases d'infamie ; que c'est l'or qu'on jette dans le creuset, et non pas le plomb ni le fer ; c'est le froment qui est battu du fléau, et non pas l'ivraie ; que ce sont les enfants qu'on châtie, et non pas les étrangers. Laissez-là ce Thabor du monde, et contentez-vous de monter sur le Calvaire, qui est le chemin assuré pour arriver au ciel, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

L'impie maudit en son adversité

Si audire nolueris vocem Domini Dei tui, sis oppressus cunctis diebus, et non sit fortitudo in manu tua.

Si vous n'obéissez à la voix de Dieu votre Seigneur, vous serez accablé sous le poids de vos afflictions, et vous n'aurez point de force pour les souffrir (*Deuter.*, XXVIII, 15, 32, 33).

Il est vrai que, comme le Sauveur s'unissant à la croix, en a fait d'un instrument infâme, un signe de salut et de gloire ; aussi ce même Dieu, s'unissant aux douleurs et aux peines, en prenant une chair mortelle, a fait, par un heureux changement, que ce qui était un apanage du péché est devenu le caractère glorieux qui nous doit rendre semblables à Dieu :

. . . . . . Pœnam vestivit honore,
Ipsaque sanctificans in se tormenta beavit.

dit un ancien poète chrétien, nommé Sedulius.

Il ne s'ensuit pas néanmoins que tous les crucifiés soient des saints, ni que tous les affligés soient bienheureux : en un mot que l'affliction soit toujours une marque de salut et de prédestination. Ce n'est pas seulement dans les rues infâmes de Babylone qu'il se trouve des réprouvés, il y en a même sur le sommet de la sainte montagne du Calvaire. Ce n'est pas seulement du palais voluptueux du mauvais riche qu'on descend en enfer, on y va même (qui l'eût jamais pensé !) du plus haut d'une croix. C'est un mystère qu'on vous propose, dit saint Augustin, quand on vous fait voir deux hommes crucifiés avec Jésus-Christ, l'un à la droite, et l'autre à la gauche. C'est pour vous apprendre qu'il y en aura qui souffriront à la droite, c'est-à-dire avec patience et avec résignation, et ce seront les élus, et d'autres à sa gauche, c'est-à-dire dans l'impatience et dans le murmure, et ce seront les réprouvés. La tribulation, dit ce saint docteur, est comparée à un vent qui emporte la paille en même temps qu'il nettoye le bon grain, *Palea volat, frumentum manet*. C'est un feu dont Dieu se sert pour nous éprouver, *Igne me examinasti* ; et dans ce même feu, ajoute ce Père, l'or se purifie et devient plus éclatant ; mais la paille fume et se consume : *Sub eodem igne aurum rutilat, et palea fumat*. C'est de ce feu des afflictions dont parle le Psalmiste, quand il dit à Dieu, parlant des pécheurs : *In ignem dejicies illos, in miseriis non subsistent* (*Psal.* CCXXXIX, 11) : Seigneur, vous les mettrez dans la fournaise des adversités mais ils n'auront pas le cœur de les souffrir, ils perdront patience, et ils deviendront encore plus méchants, *In miseriis non subsistent*.

Voilà le malheur dont le Saint-Esprit menace l'impie, par ces paroles de mon texte, *Sis oppressus cunctis diebus, et non sit fortitudo in manu tua* (*Deut.*, XXVIII, XXXIII, 32). Je prouve cette malédiction par trois raisons, qui feront le partage de ce discours. La première est que le pécheur qui ne veut pas souffrir, et qui résiste aux ordres de Dieu, rend les croix et les souffrances très-mauvaises, quoique de leur nature elles soient indifférentes et que dans le dessein de Dieu elles soient très-bonnes. La seconde est qu'il se prive du soulagement et des consolations que les justes trouvent dans leurs croix. La troisième enfin que, demeurant toujours attaché à sa propre volonté et à ses vices, il ne tire aucun profit de ses souffrances, et il se damne par un moyen qui sanctifie et qui sauve les autres. L'impie est donc maudit sur la croix, qu'il empoisonne par son péché, qu'il rend plus pesante et plus dure par son impatience, et qu'il fait servir de degré pour descendre en enfer. Evitons ce malheur, et demandons les lumières du Saint-Esprit, *Ave, Maria*.

Je ne veux point me mettre en peine de prouver que les souffrances, considérées dans les ordres de Dieu, ne sont pas des maux ; nous savons tous que ce qui vient du souverain bien, ce qui nous rend participants du souverain bien, ce qui a été aimé du souverain bien, ne peut être mauvais. Or, les afflictions viennent de Dieu, qui est le souverain bien, elles nous conduisent à Dieu ; elles ont été choisies et recherchées de Dieu : donc, puisqu'elles ont de si étroites alliances avec le souverain bien, elles ne peuvent être mauvaises. Le mal, s'il y en a, n'est pas

dans les souffrances, mais dans la volonté du pécheur, qui ne veut pas se soumettre aux ordres de Dieu. Le mal n'est pas à souffrir, mais à ne vouloir point souffrir.

La morale païenne a eu assez de lumière pour découvrir cette vérité. Ecoutez sur ce sujet les sentiments généreux de Senèque. *Tu indignaris aliquid, aut quæreris : et non intelligis nihil esse in illis mali, nisi hoc unum quod indignaris aut quæreris* : Vous vous fâchez de quelque chose, vous vous en tourmentez, vous vous en plaignez; et vous ne voyez pas qu'il n'y a point d'autre mal en tout cela, sinon que vous vous fâchez, et que vous vous inquiétez. Croyez-moi, la volonté de l'homme est plus forte que sa mauvaise fortune, *valentior fortuna voluntas est :* c'est elle qui est la seule cause de son bonheur ou de son malheur : tout dépend de la façon avec laquelle elle reçoit et accepte les choses : *Ipsa res suas ducit, beatæque ac miseræ vitæ ipsa sibi causa est.* Pour moi, je ne pense pas, dit-il dans un autre endroit, qu'un homme puisse être malheureux, sinon dans la fausse créance qu'il a qu'il y ait quelque chose qui le puisse rendre malheureux*; Nihil puto viro miserum, nisi aliquid esse in rerum natura quod putet miserum.*

Il y a un peu trop de bonne opinion de soi-même dans cette morale de Sénèque. Consultons la théologie des Pères, qui est incomparablement plus saine et plus solide : nous entendrons saint Chrysostome, qui prouve cette vérité, dans un traité tout entier dont le titre est conçu en ces termes : *Nemo læditur nisi a seipso :* Il n'y a rien qui puisse être la cause de notre malheur, que nous-mêmes. Ce Père montre par des raisons convaincantes que le tout dépend de notre bonne ou de notre mauvaise volonté : qu'elle est bonne si, coopérant avec la grâce, elle veut et agrée ce qui est ordonné de Dieu, et qu'elle est mauvaise si, abusant de sa liberté et rejetant la grâce, elle résiste aux ordres de Dieu.

Nous écouterons saint Anselme, qui nous donne une maxime certaine et indubitable, puisqu'elle se peut prouver par une infinité d'expériences très-sensibles. C'est que rien ne peut être fâcheux à quelqu'un que ce qui est contre sa volonté : *Nihil est alicui pœna, nisi quod est contra voluntatem.*

Qu'y a-t-il de plus pénible que la vie d'un soldat, qui couche sur la dure, qui souffre la faim, et qui est exposé à toutes les rigueurs du temps ? Cependant il se réjouit et se croit heureux, parce que cette vie lui plaît, et qu'il embrasse de bon cœur toutes ces fatigues de la guerre.

Lisez ce grand dénombrement que saint Paul fait des misères et des souffrances qui ont été le partage ordinaire des serviteurs de Dieu : *Lapidati sunt, secti sunt, tentati sunt, in occisione gladii mortui sunt : circuiverunt in melotis, in pellibus caprinis ; egentes angustiati, afflicti* (*Hebr.*, XI, 37). Ils ont souffert toutes sortes de tourments, ils ont vécu dans la pauvreté et dans l'ignominie. Voilà qui était bien capable de rendre des hommes malheureux; cependant la joie qui paraît sur leur visage, et les paroles qui sortent de leur bouche, témoignent qu'ils sont les plus heureux du monde. En voici la raison dans Salvian (*Lib.* I, *de Prov.*) ; c'est que personne n'est malheureux par le sentiment des autres, mais par le sien propre : *Nemo aliorum sensu miser est, sed suo.* Ainsi le faux jugement que vous pouvez porter de leur état, à la vue de leurs afflictions extérieures, ne peut pas rendre misérables ceux qui s'estiment et qui sont véritablement heureux par le témoignage de leur conscience : *Et ideo non possunt esse falso aliorum judicio miseri qui sunt vere sua conscientia beati.* Oui, mais on leur ravit leur honneur, on les charge d'opprobres. Oh ! qu'il y a longtemps qu'ils ont foulé aux pieds toute cette gloire du monde : *Inhonorati sunt, honorem respuunt.* On les abaisse, on les méprise; c'est ce qu'ils veulent, *Humiles sunt, hoc volunt.* On les dépouille de leurs biens, on les ruine de fond en comble, la pauvreté leur plaît : *Pauperes sunt, paupertate delectantur.* Quelque accident donc qui leur arrive, ils sont toujours les plus heureux du monde, puisqu'ils sont toujours tels qu'ils veulent être : *Inter quælibet aspera nulli lætiores sunt, quam qui hoc sunt quod volunt.*

Il dépend de nous, avec la grâce du ciel, de rendre nos maux pesants ou légers ; cela dépend de l'esprit avec lequel nous les prenons. C'est ainsi que se vérifie la parole du Saint-Esprit, aux Proverbes, qu'il n'est point d'accident, pour fâcheux qu'il paraisse, qui puisse donner un véritable déplaisir à l'homme juste : *Non constristabit justum quidquid ei contigerit* (*Prov.* XII, 21). Pourquoi ? Parce qu'il ne lui arrivera rien que ce que Dieu voudra, et si Dieu le veut il le veut aussi de tout son cœur. Or, ce qu'on veut de bon cœur on l'aime ; et où il y a de l'amour, il n'y a plus de véritable douleur, plus de plainte ni de murmure, dit saint Ambroise : *Ubi amor est, ibi dolor non est, ibi non est querela.* Cela est si vrai, que saint Augustin assure que si les damnés pouvaient vouloir leur enfer par une résignation aux ordres de la justice divine, leur enfer cesserait d'être enfer, et ils trouveraient du soulagement dans leur supplice. Il est donc constant, suivant la pensée de saint Bernard, que toutes nos peines et tous nos mécontentements viennent de cette maudite démangeaison que nous avons de faire notre propre volonté, c'est-à-dire, être tels que nous voulons et dans l'état, non pas que Dieu veut, mais que nous nous imaginons être le meilleur : *In ipso pruritu propriæ voluntatis pœnas omnes sustinemus.* Si nous avons du déplaisir et de l'amertume dans le cœur, c'est un effet de cette mauvaise volonté, et non pas de l'affliction.

Après ce raisonnement, fondé sur l'autorité des saints et sur l'expérience, nous pouvons encore prouver cette vérité, par une raison plus relevée.

Nous ne pouvons douter, à moins que de faire tort à Jésus-Christ, et de lui ravir la gloire de son nom, qu'il ne soit notre Jésus,

c'est-à-dire, notre sauveur, notre aimable libérateur et notre charitable médecin. De quel mal nous a-t-il délivrés? et à quel mal a-t-il appliqué le remède? A-t-il ôté les croix, les souffrances, les peines extérieures? Rien moins : au contraire, il a arboré sa croix de toutes parts, et il nous avertit que ses véritables disciples doivent toujours porter leur croix. Il n'est point venu, dit-il, donner aux hommes cette paix trompeuse et cette fausse prospérité que la chair et le sang désirent; mais il est, ce semble, entré dans le monde comme un ennemi, pour porter le fer et le feu partout. C'est un Dieu d'amour, qui frappe, qui blesse et qui brûle les cœurs. L'Eglise est comme un grand hôpital, où cet admirable médecin traite les malades que son amour a blessés. Vous y verrez un saint François qui vous découvrira de grandes et de profondes plaies, et qui vous dira que c'est l'amour de Dieu qui les a faites; vous y entendrez les Ignace, les Xavier, les Thérèse, les Catherine, les Gertrude, qui protesteront, avec Job, que Dieu les a choisis pour être le but de toutes ses flèches : *Posuit me sibi quasi in signum* (*Job*, XVI, 13), ou qui vous diront, avec saint Augustin : *Gestamus pectora transfixa vulneribus*, Nos cœurs sont tous percés de coups. Cet aimable Sauveur des hommes n'a donc point voulu ôter les croix et les souffrances, cependant il a voulu ôter le mal; il faut donc que le mal ne soit pas dans la croix, mais dans la volonté qui rejette la croix, et dans le cœur qui se révolte contre les afflictions que Dieu leur envoie.

En voilà assez pour montrer que l'impie est le seul malheureux dans les adversités, puisqu'il a, lui seul, cette mauvaise volonté opposée aux ordres de la Providence de Dieu. C'est lui-même qui, perdant patience dans les afflictions, envenime toutes ses plaies, et devient la cause de son véritable malheur.

Le vrai mal donc de ce pécheur affligé n'est pas cette perte de biens, cet affront, cette maladie. Non, son mal n'est autre chose que ce mauvais cœur qui a des sentiments contraires à la volonté de Dieu : son mal, c'est ce cœur qui s'inquiète et qui murmure contre Dieu. Si vous pouvez changer la volonté de cet impie, et lui ôter ce mauvais cœur, et mettre en sa place ce cœur de Job, aussitôt il n'aurait que des pensées de résignation dans l'esprit, et que des bénédictions en la bouche. Mettez-le, après cela, tout nu, et il vous dira, avec cet illustre souffrant : Le Seigneur m'avait donné ces biens, il me les a ôtés, son nom soit béni! *Dominus dedit, Dominus abstulit, sit nomen Domini benedictum* (*Job*, I, 21)! Chargez-le, si vous voulez, d'ignominie, et il s'écriera aussitôt, avec David : Que je suis heureux, mon Dieu, de souffrir cette calomnie et cette humiliation! *Bonum mihi, quia humiliasti me* (*Psalm.* CXVIII, 71). Augmentez ses maladies, et il dira, avec saint Augustin : Brûlez, coupez, n'épargnez pas, pourvu que je mérite le ciel, *Hic ure, hic seca, dummodo in æternum parcas*. Accablez-le, si vous pouvez, de tous les maux imaginables, et vous verrez qu'il vous dira d'un visage riant, avec saint Paul : Je me plais dans mes afflictions, dans mes disgrâces et dans mes souffrances, parce que je souffre pour la gloire de Jésus-Christ. *Placeo mihi in infirmitatibus meis, in contumeliis, in necessitatibus, in persecutionibus, in angustiis pro Christo* (II, *Cor.*, XII, 10). O Dieu! quel changement! Auparavant, il se croyait le plus misérable de tous les hommes, et maintenant il se dit le plus heureux. Et qu'est-ce que vous avez fait à cet homme? lui avez-vous ôté sa pauvreté et ses misères? Non; mais nous lui avons seulement ôté son mauvais cœur. O mauvais cœur! c'est donc toi qui étais la seule cause de ses inquiétudes et de ses peines.

Pour rendre l'impie heureux, il ne faut point l'ôter de dessus la croix, mais il lui faut donner les sentiments d'un saint André crucifié. S'il embrassait amoureusement cette croix, comme cet apôtre, il ne la porterait pas, ce serait elle qui le porterait; mais parce qu'il la déteste et qu'il la fuit, elle l'accable. *Si oppressus cunctis diebus*, etc. Je veux dire que s'il suivait, d'un cœur bien résigné, la Providence de Dieu, qui le conduit, cette Providence, pour rigoureuse qu'elle paraisse, le conduirait fort doucement; mais parce qu'il s'y oppose et qu'il y résiste, cette Providence le traîne et l'emporte par violence. Ainsi, sa malice lui fait souffrir avec douleur ce qu'il souffrirait avec plaisir, s'il était vertueux. C'est la pensée d'un profane qui a parlé en chrétien sur ce sujet : *Ducunt volentem fata, nolentem trahunt : malusque patior, quod pati licuit bono.*

Un homme de bien, qui souffre patiemment par la conformité qu'il a avec la volonté de Dieu, unit et attache son cœur au cœur de Dieu, suivant l'avertissement du Saint-Esprit dans l'Ecclésiaste : *Conjungere Deo* (*Eccli.*, II, 3), et selon le grec : *Conglutinare Deo et sustine*; ce n'est donc pas lui seul qui porte sa croix, Dieu même la porte avec lui. Il peut dire, avec notre adorable Sauveur : *Qui me misit, mecum est, et non reliquit me solum : quia ego quæ placita sunt ei facio semper* (*S. Joan.*, VIII, 29) : Celui qui, par les ordres de sa divine Providence, m'a envoyé ces peines et ces souffrances, ne m'y a pas laissé seul; il est avec moi par sa grâce et par l'onction de son esprit. Il marche devant moi, dit le vénérable abbé de Celles, pour m'ouvrir et pour m'aplanir le chemin; il marche à mes côtés pour me fortifier; il me tient par la main et il me suit aussi, pour me relever et pour me secourir, si le fardeau me faisait succomber : *Præcurrit ut prævius, concurrit ut socius, succurrit ut medicus; præcurrit ut imiteris, concurrit ne lasseris, succurrit ne labores.*

Il n'en est pas de même du pécheur : parce que sa volonté résiste aux ordres de Dieu, il se sépare de Dieu, et par conséquent il faut qu'il supporte lui seul le poids de ses afflictions, et qu'il combatte lui seul avec sa mauvaise fortune. Son cœur n'étant point soutenu par la grâce, il demeure nécessaire-

ment accablé sous la pesanteur de ses afflictions, *Væ dissolutis corde* (*Eccl.*, II, 15). La version hébraïque porte : *Væ collapso cordi*, Malheur à ce cœur qui est tombé. c'est-à-dire, qui n'est point appuyé sur le cœur de Dieu, qui est la forte colonne et l'unique base de tous les cœurs. *Væ collapso cordi.*

C'est en quoi l'impie ressent encore l'effet de la malédiction de Dieu, il souffre sans consolation. C'est mon second point.

Avez-vous rien vu de plus épouvantable, que cette affreuse fournaise de Babylone, pleine de poix et de résine, et si ardente que la flamme, dit l'Ecriture, s'élève de 49 coudées au-dessus de la fournaise ? N'est-ce pas là une véritable image de l'enfer? Cependant les justes y trouvent un petit paradis, et ces trois jeunes enfants que vous voyez au milieu des flammes, se réjouissent à la vue des anges qui les consolent. Ils se sentent rafraîchis par un doux zéphir, et toute l'activité de ce grand feu ne sert qu'à fondre les chaînes dont ils étaient chargés : *Fecit medium fornacis quasi ventum roris flantem, et non tetigit eos omnino ignis, neque contristavit* (*Dan.*, III, 50). Voilà dit saint Isidore de Peluse, ce qui arrive aux gens de bien : Lorsque la divine Providence les jette dans la fournaise des afflictions, pour les y éprouver comme l'or, *Tanquam aurum in fornace probavit illos* (*Sap.*, III, 6), un Dieu, et non pas seulement un ange, se trouve avec eux parmi ces flammes pour les consoler; son aimable miséricorde est comme une belle nuée, dit l'Ecclésiastique, qui les rafraîchit au milieu de ces ardeurs, par une pluie abondante de consolations célestes : *Speciosa misericordia Dei, in tempore tribulationis, quasi nubes pluviæ in tempore siccitatis* (*Eccli.*, XXXV, 26).

Non sic impii, non sic (*Ps.* I, 4). Il n'est pas ainsi de l'impie, il ressent bien le feu de l'affliction, mais il n'a point de part aux rafraîchissements des consolations divines. Parce qu'il ne veut point acquiescer à ce que Dieu veut, Dieu ne le peut traiter qu'en ennemi : *Foris pugnæ, intus timores* (II *Cor.* VII, 5). Il voit au dehors, des procès, des morts d'enfants, des maladies ; il est tourmenté au dedans par des inquiétudes, par des remords et par des frayeurs continuelles : *Quid faciet malus, cum cœperit tribulari ?* Qu'est-ce que fera l'impie, dit saint Augustin, lorsque Dieu commencera dès cette vie à le persécuter? Il ne peut pas se divertir au dehors, comme il faisait auparavant; la mauvaise fortune, ou, pour mieux, dire la justice divine, le ruine dans tous ses biens; elle lui enlève ses richesses, ses charges, ses honneurs et sa santé : *Foris ablata sunt omnia, in conscientia nullum solatium.* Dans sa conscience, il ne trouve qu'inquiétude et que tourment: *Non est quo exeat, quia dura sunt ; non est quo intret, quia mala sunt.* Il ne peut pas sortir hors de lui, parce qu'il ne trouve que des amis qui le trahissent et qui l'abandonnent, que des ennemis qui insultent à son malheur, que des parents qui le méconnaissent, en un mot qu'adversité. Il ne peut pas, non plus, rentrer dans lui-même, parce qu'il n'y voit que le péché et qu'une volonté rebelle aux ordres de son Dieu : *Non est quo exeat*, etc.

Ainsi, comme le juste, qui souffre avec patience et avec résignation, est uni à Dieu et n'a que son adversité à combattre, au contraire l'impie est seul, et il a deux ennemis sur les bras, son affliction qui l'accable, et Dieu à qui il résiste. Enfin l'extrémité de son malheur est qu'il ne mérite rien par ses souffrances, que de souffrir encore davantage, et qu'il devient tous les jours pire par ce qui devrait le rendre meilleur. C'est le troisième effet de la malédiction et le sujet de mon troisième point.

Il est constant, dans l'Ecriture, que Dieu nous envoyant des adversités, fait ordinairement l'office d'un charitable médecin : *Ipse vulnerat, et medetur* (*Job.*, V, 18). Oui, tout Dieu qu'il est, il se veut abaisser jusque-là, dit saint Basile de Séleucie, que de nous traiter dans nos maladies, et de panser les ulcères de nos âmes : *Tale est Numinis ingenium, ut quorum fuerit opifex, iis mederi non erubescat.* Or, comme c'est un grand bonheur pour le malade que de recevoir la santé, quoique les remèdes qui la lui donnent soient amers et difficiles à prendre ; aussi l'extrémité de son malheur, c'est lorsque les remèdes aigrissent son mal au lieu de le soulager, et que l'art et l'industrie du médecin sont inutiles. Ainsi le pécheur est extrêmement malheureux, dit saint Grégoire de Nazianze, non pas parce que Dieu le châtie, puisque c'est une marque de son amour, *Quem diligit Dominus castigat* (*Hebr.*, 12, 6), mais parce que, persévérant dans son impiété, il rend les châtiments et les sévérités de Dieu inutiles pour son salut : *Non grave est plagis affici, sed plaga meliorem affici, gravissimum et acerbissimum est.*

Nous apprenons de l'Ecriture sainte que Dieu a deux principaux desseins, quand il afflige le pécheur. Premièrement, il veut faire connaître et détester son péché : *Castigabo te in judicio, ut non videaris tibi innoxius* (*Jerem.*, XXXVIII, 11). Secondement, il veut obliger le pécheur d'avoir recours à lui, afin que, méprisant les créatures, il se jette entre les bras amoureux de son Créateur : *In tribulatione sua mane consurgent ad me: Venite et revertamur ad Dominum, quia ipse cepit et sanabit eos* (*Ose.*, VI, 1, 2).

Combien pensez-vous qu'il y a eu de prédestinés, dans ces temps si misérables, qui, considérant le fléau de Dieu qui passait de royaume en royaume, et de province en province, et qui faisait de toute notre Europe un théâtre couvert de sang, d'horreurs et de misères, sont rentrés sérieusement en eux-mêmes, ont fait réflexion sur les désordres de leur vie et sur la multitude de leurs offenses, et étant touchés d'un véritable repentir se sont écriés, avec Daniel : *Universa quæ fecisti nobis, in vero judicio fecisti; Peccavimus enim, et præcepta tua non audivi-*

mus (*Dan.*, III, 31, 29) : Seigneur, nous connaissons votre juste vengeance, nous avons péché et nous avons mérité ces châtiments. Dans cette douleur de leurs péchés, ils ont pris résolution de changer de vie et d'apaiser la colère de Dieu par leur pénitence.

Combien de personnes, dans ces villes désolées, ont acquis aux dépens de leurs biens la pénitence et la soumission aux ordres de la providence de Dieu : *Totum licet sæculum pereat, dummodo patientiam lucrifaciam.* Que je perde tous les trésors et tous les honneurs du monde, disait Tertullien, je serai heureux, si cette perte me donne le moyen d'acquérir la patience. Combien d'autres, voyant tant de riches familles ruinées et réduites à l'extrémité, ont conçu dans leur cœur le mépris des biens de la terre, et le désir de ne rechercher que les richesses du ciel. Combien en a-t-on vu, dans ces misères publiques et particulières, qui ont corrigé le luxe de leurs habits et la somptuosité de leur table, qui ont mortifié l'amour du monde, et qui sont devenus dévots et charitables?

Tous ceux qui ont été heureux dans l'affliction, doivent leur bonheur à l'adversité qui les a fait renoncer à leurs vices et qui a enrichi leur âme des trésors de la grâce. Il ne faut donc pas les plaindre, dit Salvian, *Nequaquam nobis dolenda est hæc afflictio infirmatum, quam intelligimus matrem esse virtutum.* C'est l'impie seul qui est malheureux, puisqu'au lieu de profiter des misères publiques et de ses adversités particulières, il en devient encore plus obstiné et plus endurci.

Dans les misères publiques, après avoir considéré un pauvre peuple tout épuisé, le commerce interrompu, les saisons fâcheuses et mille autres maux qui ne se font que trop sentir, cet homme dit que le temps est mauvais; c'est fort bien dit : il faut donc, monsieur, que vous en souffriez votre part, afin que vous ne soyez pas du nombre des réprouvés : *In labore hominum non sunt, et cum hominibus non flagellabuntur* (*Ps.*, LXXV, 5). Incommodez-vous donc un peu, retranchez quelque chose de votre table, ou de vos autres prodigalités. Ce n'est pas ce que cet impie veut dire, mais si le temps est mauvais pour vous, vous pouvez croire qu'il l'est encore plus pour des artisans qui ne trouvent point à gagner leur vie, qu'il y a quantité de pauvres dans votre paroisse chargés de plusieurs enfants. Mettez un peu la main dans votre coffre, ou vendez seulement quelque pièce de cet ameublement précieux, et vous adoucirez toute la malice du temps pour plusieurs familles. Ce n'est pas encore ce qu'il veut dire. Le temps est mauvais, je ne veux plus qu'on donne à l'hôpital, ni qu'on envoie aux prisons, comme on faisait auparavant; qu'on dise à ces religieux qui viennent à la porte, que le temps est mauvais et que tout le monde est pauvre. Voilà l'unique fruit que l'impie retire des misères publiques, le retranchement de ses aumônes et de quelques charités qu'il faisait, qui nous donnaient encore pour lui quelque espérance de salut.

Pour les adversités particulières, Dieu voulant corriger son avarice et lui faire concevoir des désirs pour les biens éternels, lui avait envoyé quelque petite perte, il avait permis que la grêle gâtât cette année ses vignes. De là cet impie prend occasion d'entrer dans de plus grandes inquiétudes, et dans des défiances de la providence de Dieu, il croit déjà être perdu. Bien plus, pour réparer ce dommage, non-seulement il retranche ses aumônes, mais il trompe son prochain, et si Dieu lui en ôte d'un côté, il en veut prendre d'un autre.

Dieu avait permis pour guérir son orgueil, qu'il reçût un affront, et que cette affaire n'eût pas le succès qu'il prétendait; au lieu de considérer la main paternelle de Dieu, il s'en prend à son ennemi, qui n'est que l'instrument dont Dieu se sert ; il conçoit contre lui des haines implacables, des rages et des fureurs ; si bien que, demeurant toujours orgueilleux, il devient encore furieux et vindicatif.

Dieu voulait rendre la santé à son âme par les infirmités de son corps; il prétendait par ces sciatiques, ces gravelles et ces maladies honteuses, mortifier cette chair adultère et vivifier en même temps son esprit. Mais ce pécheur malade est non-seulement devenu chagrin, impatient et insupportable à toute la famille, mais encore colère et blasphémateur : semblable à ces maudits réprouvés dont parle saint Jean dans son Apocalypse, qui ont refusé de faire pénitence, et qui, dans l'effort de leurs douleurs, ont blasphémé le Dieu du ciel : *Blasphemaverunt Deum cœli præ doloribus et vulneribus suis, et non egerunt pœnitentiam* (*Apoc.*, XVI, 11).

Le dessein, en un mot, de la Providence divine était, d'ouvrir les yeux de cet aveugle, par le fiel des afflictions ; et d'obliger ce prodigue par le mauvais traitement qu'il recevrait des étrangers, à retourner à son Père. Mais au contraire, il s'engage tous les jours dans de plus épaisses ténèbres : et imitant Achab, il devient plus méchant dans l'adversité et il augmente son mépris envers Dieu : *Tempore angustiæ suæ auxit* (*Achab*) *contemptum suum in Dominum* (*Paralip.*, XXVIII, 22). De sorte, dit saint Grégoire, que par un sort funeste, ce qui, dans le dessein de Dieu, le devait éclairer, l'aveugle davantage ; ce qui le devait purifier le corrompt encore plus, et son impiété se fortifie par les choses mêmes qui la devaient abattre : *Fitque modo miserabili, ut culpa nostra unde debuit sperare terminum, inde sumat augmentum.*

Or comme ce pécheur affligé ne se change point, si ce n'est de mal en pis, aussi la colère de Dieu ne s'apaise point, mais elle s'irrite et s'enflamme davantage. Quand Dieu châtie ses enfants, qui profitent des afflictions qu'il leur envoie, la colère de ce bon Père ne fait que passer, dit Isaïe : *Et erit transitus virgæ* (*Isai.*, XXX, 32). *In me transierunt iræ tuæ* (*Ps.* LXXXVII, 17). Mais sur ce pécheur obstiné et toujours attaché à

ses méchancetés, la colère de Dieu est permanente : *Ira Dei manet super eum* (*S. Joan.*, III, 36). Dieu l'afflige sans cesse, et par ces peines temporelles dont il ne profite point, le conduit, dit saint Grégoire, aux peines éternelles. *Quos præsentia mala non corrigunt, sequentia ad æterna perducunt.*

Malheureux donc celui, non pas qui perd un champ, une vigne, une charge, un bénéfice ; mais celui qui perdant patience, perd le fruit de ses peines et de ses afflictions ! Malheureux celui, non pas que Dieu châtie, mais qui, s'effrayant à la vue de la verge de Dieu, s'enfuit et s'abandonne au vice ! Malheureux celui, qui voyant que Dieu l'attaque pour l'obliger à mettre les armes bas et à demander la paix, ose lui résister et persévérer dans son iniquité ! Malheureux ceux qui, étant crucifiés avec Jésus-Christ, n'ont point de part aux consolations divines, ni aux espérances du ciel, mais qui se servent de leur croix comme d'une échelle pour descendre plus profondément dans les enfers ! Voilà les affligés qui sont véritablement malheureux, dont l'apôtre saint Jude nous fait le dénombrement : *Hi sunt murmuratores*, *querulosi, secundum desideria sua ambulantes* (*Judæ*, XVI). Ces délicats qui trouvent toujours la croix trop pesante; ces impatients qui murmurent contre Dieu et qui maudissent les verges dont il les châtie pour les rendre meilleurs; ceux, en un mot, qui veulent suivre leurs passions, et qui veulent vivre dans l'état qu'ils désirent et non dans celui où la main de Dieu les conduit.

Cette seule vérité, prouvée comme elle est, ne suffirait-elle pas pour vous faire détester l'impiété et abandonner le parti du péché ? Il nous faut tous souffrir puisque les peines, les travaux et les croix sont le partage de tous les enfants d'Adam. Voyez donc si vous voulez être crucifiés à la droite ou à la gauche de Jésus-Christ; être heureux ou malheureux dans vos afflictions. Si vous aimez la croix, si vous en profitez, vous serez crucifié à la droite; mais si votre volonté résiste aux ordres de Dieu, et si vous êtes toujours attachés à vos vices, vous serez crucifiés à la gauche et maudits de Dieu.

O qu'il y en a peu parmi nous qui ne soient crucifiés à la gauche ! ô que dans l'aire de l'Eglise, il y a bien plus de paille sous le fléau que de bon grain, plus de vases qui se brisent dans la fournaise, qu'il n'y en a qui s'y perfectionnent ! Jamais tant de croix et jamais si peu de patience. On ne voit point cette humilité, cette piété et toutes ces vertus qui doivent être les fruits de ce bel arbre. Jamais tant d'affligés et jamais si peu de gens de bien. Nous sommes presque tous semblables à ces esclaves de mauvais naturel et à ces enfants opiniâtres, qui sont écorchés de coups de fouets et qui persévèrent dans leur obstination, semblables à ceux dont parlait Jérémie : *Percussisti eos, et non doluerunt; attrivisti eos, et renuerunt accipere disciplinam... et noluerunt reverti* (*Jer.* V, 3). Seigneur, vous les avez frappés par les guerres, par les famines, par les mortalités ; vous les avez frappés encore, et ils sont insensibles. Ah ! je me trompe, ils ne sont que trop sensibles pour leurs maux : mais ils sont insensibles pour la cause de ces maux, qui n'est autre que leur péché : *Flagella sua dolent : quare flagellantur non dolent,* dit saint Grégoire le Grand.

Dieu veuille que cette ville n'ait point de part aux reproches qu'il fait, par le prophète Ezéchiel, à une autre ville obstinée dans ses vices : *Væ civitati sanguinum... Multo labore sudatum est, et non exivit de ea nimia rubigo ejus, neque per ignem* (*Ezec.*, IX, 24, 12). Malheur à toi, ville souillée de tant de crimes, on a beaucoup travaillé pour te purifier, mais ça été en vain : le feu de ma vengeance n'a pu emporter la rouille de tes méchancetés. Il faut avouer, ville endurcie, dit Dieu, que tes impuretés sont bien exécrables, puisque ce feu de ma colère n'a pu te nettoyer. *Immunditia tua execrabilis, quia mundare te volui, et non es mundata a sordibus tuis* (*Ibid.*, 13).

Appelez, prophète, dit Dieu par Jérémie, appelez ce peuple toujours affligé et toujours méchant, un argent de faux aloi : c'est-à-dire un peuple réprouvé. *Argentum reprobum vocate eos, quia Dominus projecit illos* (*Jerem.*, VI, 30).

Tremblons à cette épouvantable menace, et qu'elle nous oblige à faire un bon usage de nos afflictions. Ne faisons pas comme l'impie, qui se plaint et qui murmure dans ses adversités, recevons-les avec respect, souffrons-les avec patience, et au lieu du trouble et des inquiétudes du méchant, nous y trouverons la paix et la consolation divine, enfin nos croix nous produiront des fruits de grâces pour la vie éternelle. *Acquiesce Deo, et habeto pacem, et per hæc habebis fructus optimos* (*Job.*, XXII, 21). Soumettez-vous aux ordres de Dieu, abandonnez-vous à sa providence, et au lieu de ces inutiles chagrins et de tous ces troubles, qui ne servent qu'à vous rendre plus misérables et plus coupables, vous aurez du repos sur votre croix, comme saint André : vous posséderez une paix semblable à celle d'un enfant qui repose entre les bras de sa mère. Ou bien, *acquiesce Deo*, acquiescez à ce que Dieu demande de vous; ce bon père, qui vous châtie, veut que vous vous corrigiez de ce péché, que vous soyez plus dévot, obéissez-lui. *Et pacem habebis* : et pour lors il vous laissera en paix dans ce monde, et cette paix sera suivie du repos éternel dans le ciel, où nous conduise, etc.

Seconde partie.

DES MALÉDICTIONS SUR LES PUISSANCES DE L'AME.

SERMON VIII.

L'impie maudit dans son entendement.

Si audire nolueris vocem Domini Dei tui, percutiat te Dominus amentia et cæcitate.

Si vous n'obéissez à la voix de Dieu, il vous frappera de folie et d'aveuglement (*Deut*., XXVIII, 15, 28).

J'ai fait voir, dans la première partie de mes sermons, que l'impie est revêtu de la malédiction de Dieu : *Induit maledictionem sicut vestimentum* (*Ps.* CXVIII, 18) ; qu'il est maudit en ses biens, en son honneur, en ses enfants, dans sa prospérité et dans son adversité. Je dois maintenant vous montrer que la malédiction de Dieu pénètre au dedans de son âme, dont elle gâte et corrompt les puissances, *Intravit sicut aqua in interiora ejus* (*Ibid*). c'est-à-dire que l'impie est maudit dans son esprit aveuglé, dans sa raison opposée à la foi, dans sa volonté pervertie et soumise à la tyrannie des passions, et dans les remords de sa mauvaise conscience. Je commence par l'aveuglement de l'esprit.

Une des grandes bénédictions du juste, et un des plus riches témoignages de l'amour de Dieu, c'est que ce divin Maître veut être lui-même sa lumière, afin de dissiper les ténèbres de son ignorance, qui empêchent son salut : c'est cette bénédiction que David demande pour tous les gens de bien lorsqu'il dit : *Illuminet vultum suum super nos, et misereatur nostri* (*Psalm*., LXVI, 2) ; Seigneur, arrêtez vos yeux sur nous pour nous éclairer des rayons de votre visage.

Dieu éclaire les justes en diverses manières ; premièrement, par l'habitude de la foi et de la sagesse infuse, qui élève et qui fortifie son entendement ; secondement, par les dons du Saint-Esprit ; troisièmement, par la grâce sanctifiante que saint Jean appelle une onction, qui nous enseigne, *Unctio ejus docet vos* (I *S. Joan*., II, 27), parce que c'est une huile précieuse, qui entretient la lumière de nos cœurs. En quatrième lieu par la présence même du Saint-Esprit, qui veut demeurer au milieu de nos cœurs, pour nous servir de maître, suivant la promesse que nous en fait Jésus-Christ dans l'Evangile : *Paracletus autem Spiritus sanctus, quem mittet Pater in nomine meo, ille vos docebit omnia* (*S. Joan*., XIV, 20).

L'impie n'est pas seulement privé de cette bénédiction si avantageuse, mais Dieu le menace encore de le frapper d'aveuglement, *Percutiat te Dominus amentia et cæcitate* (*Deut*., XXVIII, 28). C'est ce pécheur, maudit de Dieu, dans son esprit aveuglé, qui sera le sujet de ce discours. Pour éclairer ces ténèbres, adressons-nous au père des lumières, et demandons ses clartés et ses grâces, par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave, Maria*.

Tous les hommes, considérés en qualité d'enfants d'Adam, sont des aveugles-nés, dit saint Augustin : *Omnis homo, cæcus natus est.* Il est de la foi de croire que, par le malheur de notre première naissance, nous participons à l'aveuglement de notre père, aussi bien qu'à sa faute : mais la même foi nous oblige à croire, qu'en qualité d'enfants de Jésus-Christ, par une seconde régénération spirituelle, nous avons été éclairés sur les fonts du baptême : c'est pourquoi saint Paul et les pères grecs appellent le baptême φωτισμός, et les baptisés φωτιζόμενοι, des éclairés. Le christianisme est une admirable lumière, dit saint Pierre. *De tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum* (I *Petr*., II, 9), et tous les fidèles sont appelés par saint Paul des enfants de la lumière et des enfants du jour : *Omnes enim vos filii lucis estis, et filii diei* (*Thess*., XV, 5). Il faut donc que parmi les chrétiens l'aveuglement soit bien criminel, puisqu'ils sont nés dans la lumière, et qu'ils en portent le nom. Il faut que ces aveugles soient maudits de Dieu, et qu'ils aient part aux reproches que Jésus-Christ fait à ceux qui préfèrent les ténèbres à la lumière. *Hoc est autem judicium : quia lux venit in mundum, et dilexerunt homines magis tenebras, quam lucem* (*S. Joan.* III, 19).

Je sais bien qu'on peut dire de tous les aveugles spirituels, ce que dit Sophonie, *Ambulabunt ut cæci, quia Domino peccaverunt* (*Soph*., I, 17). La cause de leur aveuglement est le péché : le péché est essentiellement volontaire, donc leur aveuglement est volontaire. Cela néanmoins est plus véritable des chrétiens, parce qu'il ne sont dans l'erreur, qu'à cause qu'ils tournent le dos à Jésus-Christ, qui est le soleil de justice, et qui proteste que, qui le suit, ne marchera jamais dans les ténèbres : *Qui sequitur me, non ambulat in tenebris* (*S. Joan*., VIII, 12).

Les chrétiens s'aveuglent volontairement en trois manières : premièrement, ils négligent la lumière, ils ne la cherchent point : ce sont ceux qui ne veulent point profiter des avantages du christianisme, et qui détournent ou ferment les yeux à la rencontre des flambeaux que l'Église leur présente ;

secondement, ils gâtent et affaiblissent leurs yeux, c'est-à-dire leur entendement, par leurs affections déréglées, et le mettent en tel état, que la lumière lui est fâcheuse et insupportable; troisièmement, ils irritent le Père des lumières, qui les frappe d'aveuglement. Le premier aveuglement est une omission criminelle, le second l'effet d'une malice positive, le troisième un juste et redoutable châtiment.

Le premier flambeau que Dieu nous a donné pour nous éclairer est la raison; mais comme cette lumière naturelle est trop faible, Dieu la fortifie et l'élève par les clartés de sa loi et par les vives lumières de sa parole, dit David : *Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis* (*Ps.* CXVIII, 105). C'est la déclaration et l'interprétation fidèle que l'Eglise fait de cette parole, qui donne de l'entendement, c'est-à-dire des connaissances assurées aux petits et aux humbles. *Declaratio sermonum tuorum illuminat, et intellectum dat parvulis* (*Ps.* CXVIII, 130).

Voici donc la première raison pourquoi il y a tant d'aveugles volontaires parmi nous; c'est qu'il y a un nombre infini de chrétiens qui veulent ignorer la loi de Dieu, et qui négligent de lire, d'entendre et de méditer sa parole. Où sont ceux qui peuvent dire, avec David : *Lex tua meditatio mea est* (*Psalm.* CXVIII, 77), votre loi est le sujet de mes méditations? *Nullus est qui recogitet corde* (*Jerem.*, XII, 11), ils n'ont pas le loisir, ils sont tout occupés à songer aux vanités du monde, *Meditati sunt inania* (*Ps.* II, 1).

Je vous prie de remarquer, avec la théologie, qu'il y a deux sortes d'ignorances : l'une, invincible, qui excuse le péché, parce qu'elle vient plutôt de la faiblesse de notre esprit, que de la malice de notre volonté; l'autre, coupable et criminelle, qui est encore de trois sortes : l'ignorance crasse, l'ignorance affectée et l'ignorance malicieuse.

L'ignorance crasse est de ceux, dit saint Bernard, qui s'amusent à prendre des nouveautés et des curiosités inutiles, et qui cependant négligent la connaissance des choses nécessaires, ou de ceux qui, par une paresse criminelle, appréhendent le travail et la peine, ou enfin de ceux qui ont honte de s'instruire de leur devoir. *Multi scienda nesciunt, aut sciendi incuria, aut discendi desidia, aut verecundia inquirendi.* Cette ignorance est volontaire indirectement, dit la théologie, en tant que l'homme ne veut pas s'appliquer ni vaincre la difficulté qu'il trouve à acquérir la science du salut, ou en tant qu'il ne veut pas quitter l'application qu'il a pour les choses vaines et inutiles, ce qui est vouloir ignorer les obligations du chrétien. Cette sorte d'ignorance porte le caractère de la réprobation, puisque Dieu proteste, par la bouche du prophète Osée et de l'apôtre saint Paul, que celui qui rejette la science sera rejeté de Dieu, et que l'ignorant sera ignoré : *Tu scientiam repulisti, repellam te* (*Osee*, IV) *Si quis autem ignorat ignorabitur* (I *Cor*, XIV, 38

Voilà l'état de la plus grande partie des chrétiens, qui n'étudient presque jamais ce qu'ils doivent savoir pour leur salut. Que leur sert-il d'être dans l'école de la sagesse de Dieu, s'ils n'écoutent point ses leçons, et s'ils ne s'appliquent point par une sérieuse étude à entendre sa doctrine? Nous pouvons bien dire avec douleur, ce que disait autrefois saint Grégoire de Nysse, que de tous les métiers du monde, il n'en est point qui soit moins étudié que l'art de bien vivre et de bien mourir. Dieu, dit David, regarde du ciel sur la terre, et il ne voit presque point d'homme savant et intelligent dans cette science du chrétien. *De cœlo prospexit super filios hominum, ut videat si est intelligens* (*Psalm.* XIII, 2), etc. Dieu veuille que dans cette ville, il n'y ait point de chrétien qui ait part aux reproches que faisait saint Paulin à un bel esprit, poli, savant, un homme du temps de son siècle, qui était fort ignorant dans l'affaire de son salut. Vous avez cueilli sur le Parnasse des fleurs de poésies, *Floribus poetarum spiras :* vous êtes rempli de l'éloquence de tous les orateurs, *Fontibus oratorum inundas* : Vous êtes fort habile dans la science des philosophes : en un mot, vous avez trouvé du temps et pris beaucoup de peine pour acquérir les connaissances humaines, mais vous n'avez point encore trouvé le loisir pour bien étudier Jésus-Christ, qui est la sagesse de Dieu : *Vacat tibi ut sis philosophus, et non vacat ut sis christianus.* Il y a donc parmi nous beaucoup d'ignorance crasse, parce qu'il y en a plusieurs qui négligent d'étudier les principes de la foi, et qu'il y en a si peu qui fassent réflexion sur la doctrine de l'Evangile.

Mais ce n'est pas encore assez d'étudier les maximes de notre religion, de se rendre grand théologien, et d'être éclairé des lumières de la foi. O Dieu! il est vrai, ce siècle est fort éclairé et fort savant, mais avec cela, fort peu chrétien. Pour éviter cette ignorance crasse, qui est le premier aveuglement, ce n'est pas assez d'étudier et d'apprendre beaucoup, mais il faut étudier la science des saints, qui est une science de pratique : il faut étudier, non pas seulement pour savoir, mais pour faire. *Si quis voluerit voluntatem ejus facere : cognoscet de doctrina, utrum ex Deo sit* (*S. Joan.*, XVII.)

Remarquez, je vous prie, que saint Paul veut que les véritables disciples de Jésus-Christ aient des yeux, non-seulement à la tête, c'est-à-dire dans l'esprit, mais aussi dans le cœur, c'est-à-dire dans la volonté : *Illuminatos oculos cordis vestri* (*Ephes.*, I, 8). Il veut dire que pour être véritablement éclairés, il faut joindre les chaleurs avec la lumière, et l'amour avec la science; autrement la lumière de la vérité ne nous manquera pas, mais nous manquerons à la lumière.

C'est un axiôme dans la morale, que tout pécheur est ignorant : *Omnis peccans est ignorans.* Cela ne veut pas dire que la raison du pécheur soit toujours infectée d'erreur, mais seulement que quand il offense Dieu,

il est volontairement aveugle, c'est-à-dire qu'il détourne ses yeux et sa pensée des motifs qui pourraient le porter à résister au péché, et le conserver dans l'innocence. Le pécheur est ignorant, d'une ignorance négative, par un aveuglement et une inconsidération criminelle. La raison de ceci se prend de deux principes : le premier est que, quand un chrétien offense Dieu, il délibère, il entre en consultation devant le tribunal de la raison : savoir s'il doit préférer la créature au Créateur. Comme notre esprit va vite dans cette délibération, parce qu'il est accoutumé aux objets de la foi, qui sont spéculatifs, nous n'y faisons presque point de réflexion : il est certain néanmoins qu'il faut qu'il y ait de la délibération, autrement il n'y aurait point de péché.

Le second principe est que le pécheur, tout environné qu'il est de lumière de Dieu, ayant d'un côté la raison naturelle, et de l'autre la lumière de la foi, il ne voit pas néanmoins les motifs qui pourraient le retenir dans le devoir : et dans sa délibération, son esprit fait pencher la balance du côté de l'objet que la tentation lui présente, et sa liberté, par son choix, donne la préférence à la créature. Pour cela il faut que l'entendement s'aveugle, et que la volonté fasse soulever des fumées et des ténèbres dans l'esprit pour obscurcir ses lumières. Oui, pécheur, quand vous vous portez au péché, vous détournez votre pensée du paradis, de l'enfer, de la vue de Dieu qui est présent, et vous fermez les yeux afin de ne point voir tous ces flambeaux que Dieu vous présente pour vous empêcher de l'offenser.

Tertullien, dans son Apologétique (*Ch.* 9), explique parfaitement ceci, lors qu'il dit qu'en tout péché mortel il y a deux espèces d'aveuglement qui se rencontrent ensemble : *Cæcitatis duæ species facile concurrunt.* Par le premier, détournant sa pensée des objets de la foi, il ne voit pas les choses réelles et véritables, c'est-à-dire l'excellence des biens éternels ; et au contraire par le second aveuglement, s'attachant aux lumières trompeuses des sens et aux faux principes de la sagesse du monde, il croit voir ce qui n'est pas et qui ne subsiste que dans l'illusion de son esprit, c'est-à-dire l'avantage des biens temporels sur les éternels, et de la créature sur le Créateur, *Ut qui non videant quæ sunt, videre videantur quæ non sunt.*

Voilà le premier aveuglement du pécheur, lequel, par une ignorance crasse, s'aveugle soi-même en ne cherchant pas la lumière et en ne l'acceptant pas, lorsqu'elle lui est offerte. La seconde cause de son aveuglement est que, par une ignorance affectée, il gâte et obscurcit les yeux de son esprit, en s'abandonnant à ses passions.

C'est la doctrine de toutes les académies des philosophes, tant chrétiens que profanes, dit saint Jérôme, que lorsque nos passions sont déréglées, elles renversent toute la disposition de l'âme et lui ôtent le pouvoir de se bien servir de la raison et de la foi.

Cela se fait encore en trois façons, pour agir avec plus de méthode : premièrement, c'est que nos passions sont presque toutes terrestres et charnelles, c'est pourquoi elles rendent l'esprit grossier et matériel, et lui ôtent cette pointe qui le fait pénétrer dans le fond et dans la substance des choses. En quoi consiste proprement, dit saint Thomas, la vue intellectuelle de l'esprit, *Intelligere est intus legere* ; parce qu'ils ne font point juger des choses suivant les apparences extérieures : *Non secundum visionem oculorum judicabit* (*Isai.*, XI, 3).

En second lieu, comme les passions sont turbulentes de leur nature, elles troublent la raison et confondent le jugement. Or, vous savez qu'une vue troublée voit les choses autrement qu'elles ne sont ; il en est ainsi de la vue d'une âme agitée par des passions déréglées.

Troisièmement, c'est que les passions enivrent la raison, assoupissent l'esprit et le mettent dans un état où il ne peut faire un juste discernement des choses.

Tout ceci se prouve par l'Ecriture et par les Pères. Remarquez, dit Origène, que c'est la nature du péché, et surtout du péché d'habitude, de rendre l'âme épaisse et matérielle : *Talis est natura peccati, ut incrascet animam, sicut scriptum est : Incrassatum est cor eorum.* Que veut dire cela, épaissir l'âme ? c'est-à-dire de spirituelle qu'elle est de sa nature, la rendre comme toute charnelle : *Quod crasescit, est quod carnale efficitur, animalis homo non percipit ea quæ Dei sunt.*

Ecoutez David, lequel vous apprendra une vérité dont il a fait l'expérience, qui est, qu'aussitôt qu'il eût permis à sa passion déréglée de troubler son cœur, sa vertu le quitta, la lumière de son âme s'éteignit, et il demeura frappé d'un aveuglement : *Cor meum conturbatum est, dereliquit me virtus mea, et lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum* (*Psalm.*, XXXVII, 11).

C'est indifféremment à tous les pêcheurs passionnés que s'adresse Joël, dit saint Jérôme, quand il dit : *Expergiscimini, ebrii* (*Joel.*, I, 5), ô hommes énivrés, éveillez-vous. Il les appelle ivres, dit ce saint docteur, parce qu'il n'est rien qui enivre si fort qu'une affection déréglée : *Nulla res ita inebriat ut animi perturbatio.* Une personne prise de vin, n'est plus en état de faire un sage discernement des choses, il traite l'ami comme l'ennemi, il a les yeux ouverts et il ne voit pas les dangers où il est, il parle, mais toujours hors de propos. Il en est ainsi de tous ceux qu'une passion déréglée possède; ils ne sont plus en état de bien juger de la vérité, ou de faire un bon usage de la connaissance qu'ils en ont. Qui l'eût jamais pensé, dit Isaïe, que les prêtres mêmes, les docteurs de la loi, les prédicateurs fussent enveloppés dans ces ténèbres de l'ignorance comme les autres ? Ils s'égarent au chemin du salut, comme le peuple et les enfants du siècle ; eux qui sont destinés pour nous servir de guides, ne savent pas se conduire eux-mêmes : *Sacerdos et propheta nescierunt* (*Isai.*, XXVIII, 7). En voici la raison;

c'est qu'ils sont énivrés, comme les autres, de l'amour déréglé d'eux-mêmes, de leur propre gloire et de l'estime du siècle : *Præ ebrietate absorpti sunt a vino*. C'est qu'ils ont bu dans la coupe de l'infâme Babylone, dit saint Jean dans son Apocalypse : *Inebriati sunt de vino prostitutionis ejus* (*Apoca.*, XVII, 7).

Nous pourrions dire encore, avec saint Bernard, que comme l'aveuglement du corps vient du dedans ou du dehors : du dedans, par quelque humeur chaude et brûlante ou excessivement froide, qui gâte et corrompt les organes du dehors, quand on nous jette de la poussière dans les yeux, ou que par quelqu'autre manière on blesse la vue. Aussi l'aveuglement spirituel vient quelquefois du dedans du pécheur, c'est-à-dire de ses passions déréglées ; ou du dehors, par la malice du siècle qui nous aveugle. Il ne faut dit David, qu'une étincelle de ce feu, que les poètes appellent aveugle ou aveuglant, *cæco capitur igni* ; c'est-à-dire de l'amour sensuel, qui tombera sur un jugement naturellement bon et éclairé, pour l'aveugler si fort qu'il ne verra pas le soleil, c'est-à-dire les premières et les plus importantes vérités : *Super cecidit ignis et non viderunt solem. Quem solem*, demande saint Augustin sur ce passage ; *non illum quem tecum vident muscæ et pecora ; est aliud sol de quo dictum est : Sol justitiæ non illucit nobis* (*Psalm.*, LVII, 9). Quand donc cette humeur ardente de la convoitise charnelle domine dans une âme, c'en est fait, la raison est gâtée et pervertie : *Cum voluptas vincit, exulat ratio* (*Sap.*, V, 6). *Cæcus in sole, præsentem habet solem, sed ipse absens est soli*, dit saint Augustin. Lors pareillement que quelqu'humeur froide, qui naît d'un cœur glacé par la haine, s'est emparée de l'esprit d'un chrétien, c'en est fait, il ne voit plus les bonnes qualités de son prochain, il ne saurait découvrir les motifs surnaturels qu'il a de l'aimer, il ne juge plus de son prochain que par sa passion, il ne le voit qu'avec les lumières que son envie lui fournit. Il en est ainsi des autres passions.

Or, comme c'est le pécheur qui engage volontairement sa volonté dans ces affections désordonnées qui ôtent le sens commun et qui éteignent ou obscurcissent entièrement la foi, c'est lui-même qui est l'auteur de son aveuglement : il est donc coupable non-seulement d'une ignorance crasse, mais aussi d'une ignorance affectée.

Ajoutez qu'il est encore aveugle par une ignorance malicieuse, d'autant que sa volonté, pervertie par ces passions, n'empêche pas seulement l'entendement de voir la vérité et de la considérer, mais elle lui inspire de la haine pour cette vérité ; si bien que cet esprit, qui aime naturellement le vrai, ne le peut plus souffrir : *Sanam doctrinam non sustinebunt*. Lorsqu'il est contraint de voir la vérité, il frémit, il se soulève contre elle, et il fait ce qu'il peut pour la détruire. Voilà le grand écueil de la damnation de la plupart des chrétiens, parce qu'ils se reposent dans cet état, et qu'ils vivent sans alarmes et sans remords de conscience, comme s'ils étaient en bon état.

La raison naturelle, fortifiée par la foi, ne manqua pas d'abord de faire son devoir, et de crier que ce contrat était usuraire, qu'il y avait de l'injustice dans ce commerce, que cette affaire intéressait notablement le bien ou l'honneur d'un innocent, que cette liberté était criminelle et suivie d'un grand nombre de péchés mortels ; on trembla d'abord, on frémit, et on fut saisi de la crainte de la mort et de l'enfer. Mais enfin on s'y est accoutumé ; depuis ce temps-là, l'entendement a tellement été gagné par la volonté passionnée, qu'il n'y voit plus de mal, il n'en découvre plus l'injustice. Pourquoi ? Parce, dit saint Pierre, qu'il ne veut pas le connaître : *Latet enim eos hoc volentes* (II *S. Petr.*, V). Expressément on n'interroge point les casuistes ni les docteurs, on ne va point au sermon, afin de n'être plus instruit sur cette matière, *De industria recesserunt a Deo, et omnes vias ejus intelligere noluerunt* (*Job.*, XXXIV, 27). Mais ce n'est pas encore assez : la malice du pécheur fait que, premièrement, il s'irrite contre Dieu de ce qu'il lui présente la lumière et lui veut faire connaître des vérités qu'il n'aime pas, et qu'il regarde comme les ennemis de son repos et de son bonheur. Secondement, il prend les armes pour combattre la vérité, dit Job : *Rebelles lumini... qui dixerunt Deo* : *Recede a nobis* (*Job.*, XXIV, 13 ; XXII, 17). Faites réflexion sur ces paroles, *rebelles lumini*. Un peuple n'est pas rebelle à son souverain pour ne pas faire ce qu'il commande ou pour ne vouloir pas recevoir ses édits, il est seulement désobéissant ; mais la rébellion fait qu'il se soulève contre son prince, et qu'il appuie sa révolte par la force des armes. Voilà le dernier excès de l'aveuglement de ce pécheur : non-seulement il fait la vérité, non-seulement il gâte son esprit pour ne la pas connaître, mais, résistant à cette vérité, il emploie toutes les forces de la raison pour la combattre, et pour soutenir contre elle le parti de l'erreur et du mensonge ; en un mot, il est résolu de dire hardiment que la lumière est ténèbres, et que les ténèbres sont la lumière : *Ponentes tenebras lucem, et lucem tenebras* (*Isa.*, V, 20).

Comme c'est le pécheur qui se met volontairement dans ce mauvais état, qui irrite Dieu et qui l'oblige à l'aveugler, nous pouvons dire que c'est lui-même qui s'aveugle en provoquant la justice de Dieu, et en attirant sur lui cette malédiction que son crime mérite.

C'est le châtiment qu'un prophète demandait à Dieu pour un peuple rebelle aux vérités qu'il leur prêchait de sa part : *Excæca cor populi ejus*. (*Isa.*, VI, 10). Dieu est auteur de cet aveuglement du pécheur en trois manières, dit la théologie. 1° Négativement, par la soustraction de ses grâces, en le privant de ses vives clartés et de ses fortes lumières, par lesquelles il faisait autrefois un jour extraordinaire dans son esprit : *Auferetur ab impiis lux* (*Job.*, XXXVIII, 15) ; *Lucerna im-*

piorum extinguetur (*Prov.*, XXIV, 20). 2° Il l'aveugle occasionnellement, en lui donnant des occasions de s'aveugler, comme une grande prospérité au milieu de ses vices, des succès favorables et heureux dans toutes ses injustes entreprises, et en permettant encore qu'il se rencontre avec des hérétiques ou qu'il fasse amitié avec des demi-athées, qui l'engagent dans leurs erreurs. 3° Il l'aveugle permissivement, en donnant permission au démon, qui est le prince des ténèbres, de l'aveugler.

Il ne se peut rien dire de plus fort ni de plus exprès sur ce sujet que ce que dit saint Paul : *Eo quod charitatem veritatis non receperunt* (II *Thess.*, II, 10), parce que ces pécheurs n'ont point voulu recevoir les sensibles témoignages de l'amour d'un Dieu qui, les éclairant de ses lumières, leur faisait voir évidemment qu'étant des hommes, ils ne devaient pas vivre comme des brutes, en se prostituant à leurs passions, et que, faisant profession du christianisme, ils ne devaient pas avoir les vices des idolâtres : en un mot, parce qu'ils ont perverti leur raison et qu'ils ont maltraité leur foi par le mépris ou par l'abus de toutes ces connaissances, Dieu s'est mis en colère contre eux, et il a permis à sa justice de les punir. Ce ne sera pas par des pertes de biens, par des morts d'enfants, par des maladies honteuses ou par des disgrâces du monde, ces peines sont trop légères pour des péchés si énormes : ce n'est pas à cette sorte de criminels que Dieu envoie la pauvreté, les maladies et les croix, tout cela pourrait servir à leur salut : mais il leur enverra, dit saint Paul, des opérations d'erreur et de mensonge. Etrange parole ! *Eo quod charitatem veritatis non receperunt ut salvi fierent : ideo mittet illis Deus operationem erroris, ut credant mendacio, ut judicentur omnes, qui non crediderunt veritati, sed consenserunt iniquitati* (*Ibid.*, 10). C'est-à-dire, il permettra que le démon qui préside à l'avarice, comme parle un saint Père, exerce sur l'esprit de cet homme un empire de tromperie, *Exercet imperium fallaciæ.* Il le persuadera si fortement, qu'il faut être riche pour être heureux, que cet homme regardera les richesses comme l'unique bien du monde. Il livrera ce pécheur à Asmodée, qui préside à l'impureté. Ce démon s'insinuera dans sa mémoire, il souillera et profanera cette puissance, il en arrachera toutes les images des choses saintes, le souvenir de Dieu, du paradis, du crucifix : il substituera en leur place des représentations honteuses et infâmes, il se glissera dans son entendement, il le renversera, il le troublera : si bien que cet impie n'aura plus de foi, et il doutera des vérités les plus claires. Il aura une méchante inclination pour toutes les nouvelles opinions et pour toutes les hérésies; en un mot, il ne croira que le mensonge : *Ut credant mendacio.* De l'entendement, il se coulera dans le cœur, il l'embrasera d'un feu honteux qui le brûlera jour et nuit : il pervertira si fort sa volonté, qu'elle aura, dit l'Ecriture, des passions enragées et furieuses : *Insanivit super eos concupiscentia oculorum suorum* (*Ezech.*, XXIII, 16).

Voilà le plus terrible effet de la colère de Dieu ; de toutes les plaies de l'Egypte, ce sont les ténèbres seules que l'Ecriture appelle horribles : et nous pouvons bien dire que de tous les malheurs qui accablent le pécheur en cette vie, il n'y en a pas un plus horrible que l'aveuglement. Les ténèbres dans la nature ne produisent rien, les nuits sont stériles : mais dans l'âme ces ténèbres sont fécondes, ces ombres et ces nuits donnent l'accroissement à tous les vices et la mort à toutes les vertus. Cette vie est un voyage : sans les yeux spirituels de la raison et de la foi, on s'égare, on s'expose à mille chutes. Cette vie est une navigation périlleuse, et sans yeux et sans conduite, on fait mille naufrages au milieu des écueils. Cette vie est un combat continuel : sans yeux et sans lumière, on se jette entre les bras de ses ennemis, et on ne peut éviter leurs embûches. *Facta est nox, in ipsa pertransibunt omnes bestiæ sylvæ* (*Ps.* CIII, 20) : Pendant la nuit, toutes les bêtes sortent de leurs tanières, et passent à la faveur des ténèbres ; quand le soleil paraît, elles se cachent : voilà l'état d'une malheureuse âme. Lorsque Dieu lui parle, et que sa justice lui remontre les châtiments éternels dont il punira les crimes, les passions n'osent s'élever en sa présence, ou si elles paraissent, elles se retirent aussitôt. Ce chrétien éclairé les chasse d'abord, en résistant à la tentation, et il s'écrie : Cela est défendu, cela est contre la loi de Dieu ! Mais *Facta est nox*, quand la nuit est venue, quand l'aveuglement est formé, l'impiété, l'usure, l'injustice, la calomnie, la perfidie, tout passe, et les vices les plus honteux ne sont pas reconnus, on en fait gloire et on s'en vante.

Disons donc en peu de mots que l'aveuglement spirituel est la perte de tous les biens; puisque la privation de la connaissance de Dieu et de nous-mêmes, c'est la source de tous les maux, puisque c'est la cause de l'obstination dans le péché et de l'impénitence finale.

Agréez que je finisse ce sermon par une pensée fort touchante de saint Augustin : Si quelqu'un entrant dans un lieu infâme, ou se déterminant à commettre un péché mortel, était en même temps frappé d'aveuglement, et s'il voyait les deux prunelles de ses yeux tomber par terre, n'est-il pas vrai qu'il reconnaîtrait la justice de Dieu, et qu'il dirait assurément que c'est un châtiment de son péché? Ah ! mes frères, qu'il y a de pécheurs qui sont punis tous les jours d'un aveuglement invisible, qui est bien plus à appréhender que celui qui nous ôte seulement la vue du corps. Craignons ce châtiment, redoutons cette malédiction si terrible, et pour ne la pas attirer sur nous, évitons le péché, cherchons les lumières du ciel par la prière, par la méditation, par la lecture des bons livres, par la prédication. Faisons un bon usage de cette lumière, marchons, comme dit Jésus-Christ, pendant que nous avons la

lumière, afin que, nous élevant de clarté en clarté, nous arrivions au grand jour de la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON IX.

L'impie maudit dans sa raison opposée à la foi.

Si audire nolueris vocem Domini Dei tui percutiat te Dominus amentia et cæcitate et furore mentis, et palpes in meridie sicut palpare solet cæcus in tenebris.

Si vous n'obéissez à la voix de Dieu, il vous frappera de folie et d'aveuglement, et avec toute votre lumière vous serez dans les ténèbres (*Deut.*, XXVIII, 15, 18 29).

Le grand saint Paul, écrivant aux Colossiens, nous avertit de prendre garde à ne donner point trop à la raison, si nous ne voulons perdre la raison en perdant la foi, et il nous assure que si nous déférons plus à la philosophie humaine qu'à la parole de Jésus-Christ, cette science, qui nous peut aider à connaître la vérité, ne servira qu'à nous engager dans le mensonge : *Videte ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem fallaciam, secundum traditionem hominum, secundum elementa mundi, et non secundum Christum* (*Coloss.*, II, 8). Par cette vaine philosophie, il entend ces faux raisonnements qui ne sont appuyés que sur les principes de la sagesse humaine et sur les sens. L'Apôtre, dit Tertullien expliquant ce passage, avait été quelque temps à Athènes, et il avait entendu les faibles raisonnements de ces philosophes, qui n'avaient que de belles paroles : *Apostolus fuerat Athenis, ibique expertus linguatam civitatem.* Après avoir conféré avec ces corrupteurs de la sagesse et de l'éloquence, qui ne voulaient suivre que la raison et qui refusaient de se soumettre à l'autorité de la foi, il jugea qu'il était à propos de donner cet important avis à toute l'Eglise : Prenez garde que la philosophie ne vous trompe, et que vous ne perdiez la qualité de fidèle, affectant avec excès celle de raisonnable. *Cum omnes illic sapientiæ atque facundiæ caupones degustasset, inde concepit præmonitorium illud edictum : Videte ne quis*, etc.

Il y a beaucoup de faux chrétiens, à qui l'on peut adresser ces paroles de saint Paul; ce sont ceux qui refusent de se soumettre à l'autorité de l'Eglise, quoiqu'elle porte sur son front le caractère de la sainteté et de la puissance d'un Dieu qui l'a établie et qui la conserve; ce sont ceux qui veulent disputer et pointiller sur tout, qui aiment mieux déférer à leur faible raisonnement qu'aux lumières certaines et infaillibles de la foi; ce sont ceux enfin qui, étant aveugles, veulent passer pour des esprits éclairés, *Cæci sunt et duces cæcorum* (*S. Matth.*, XV, 14) ; et qui, étant très-faibles, se donnent le nom d'esprits forts, appelant lumière ce qui n'est que ténèbres, *Ponentes tenebras lucem* (*Isai.*, V, 20).

J'entreprends aujourd'hui de faire voir l'aveuglement de ces esprits éclairés et la faiblesse de ces esprits forts, et de montrer que ces impies sont maudits dans leur raison, opposée à la foi Mais puisque le Saint-Esprit seul, qui est le maître de tous les esprits, peut dissiper les ténèbres qui les enveloppent, adressons-nous à lui, par l'intercession de la bienheureuse Vierge. *Ave, Maria*

Pour bien expliquer un sujet si important, voyons, dès le commencement de ce discours, en quoi consiste la véritable force de l'esprit. Elle se doit prendre principalement de trois choses : premièrement, des principes sur lesquels l'esprit s'appuie au dedans ; secondement, des témoignages et des autorités qui le soutiennent au dehors ; et en troisième lieu, des bonnes qualités de l'âme qui, par la pureté et l'intégrité de vie, se dispose à recevoir les lumières d'en-haut.

Qu'est-ce donc qu'un esprit fort? C'est un esprit éclairé par de vives lumières, et une raison qui connaît la vérité par des principes certains et indubitables. Qu'est-ce qu'un esprit fort? C'est celui qui est soutenu au dehors par des témoignages irréprochables et par des autorités puissantes. Qu'est-ce enfin qu'un esprit fort? C'est celui qui n'est point agité par ses affections déréglées, ni troublé par le désordre de ses passions; mais qui, par l'innocence de ses mœurs et par l'intégrité de sa vie, demeure ferme dans ses connaissances. Parcourons ces trois chefs, et nous connaîtrons que la véritable force de l'esprit se trouve dans l'humble fidèle qui se soumet à la foi, et qu'au contraire il ne se trouve que faiblesse et qu'aveuglement dans le curieux téméraire, dans l'orgueilleux libertin, qui s'arrête opiniâtrément à son sens particulier et qui ne veut déférer qu'à sa faible raison.

Pour mettre la première vérité dans son jour, je dis qu'encore bien que la foi soit élevée au-dessus de la raison, d'autant qu'elle nous explique la nature du premier de tous les êtres et d'un souverain créateur, qui doit infiniment surpasser la portée de toutes ses créatures, elle ne répugne point néanmoins à la raison; non, cette lumière que Dieu verse dans nos entendements pour former le chrétien ne détruit point cette première lumière qui forme l'homme : Dieu n'étant point contraire à soi-même, ses dons ne se détruisent jamais l'un l'autre.

Comme l'âme raisonnable n'opprime point en l'homme l'âme sensitive, mais qu'au contraire elle la rehausse et l'ennoblit : aussi la lumière révélée, ajoutée à la lumière naturelle, ne sert qu'à l'épurer et à la perfectionner. Ou bien, pour prendre une comparaison de plus haut, comme la nature humaine, dans le mystère de l'incarnation, perdant sa subsistance, fait une perte qui lui est heureuse et qui l'élève à de grands avantages, puisqu'elle se trouve par ce moyen appuyée sur la subsistance du Verbe de Dieu : aussi la raison, renonçant quelquefois aux démonstrations humaines pour se soumettre à la révélation divine, gagne infiniment plus qu'elle ne perd, d'autant que si elle n'est plus appuyée sur l'expérience de la nature, elle est appuyée sur la parole infaillible de l'Auteur de la nature. C'est la

gloire de cet aveugle volontaire de marcher hardiment et sans crainte de s'égarer, lorsqu'elle renonce à ses propres yeux, sachant bien que les yeux de Dieu sont infiniment plus clairvoyants que ceux de l'homme.

Il n'est donc pas vrai que l'esprit du fidèle souffre aucun affaiblissement; au contraire, il se fortifie merveilleusement par la communication qu'il a avec Dieu, qui est la première vérité, et qui le rend participant de ses divines connaissances, en lui donnant l'intelligence de ses mystères, comme dit saint Jean : *Dedit nobis sensum, ut cognoscamus* (1 *S. Joan.*, V, 20). Il nous retire, dit saint Pierre, des ténèbres et de l'obscurité de nos sens et de notre faible raison, pour nous appeler à son admirable lumière : *De tenebris vocavit nos in admirabile lumen suum* (1 *S. Petr.*, II, 9). Cette foi, suivant la pensée de saint Léon, est la vigueur et la force des grandes âmes, *Magnorum hic vigor est mentium*. C'est, dit saint Jean Climaque, une fermeté et une constance d'esprit qui est invariable et qu'on ne saurait ébranler : si bien que, depuis que la Vérité s'est incarnée et qu'elle a parlé, elle a fait cesser les doutes et les irrésolutions de l'académie, elle a fixé toutes ces pensées vagues et ces raisonnements qui se perdaient en l'air : nous parlons fermement, sans ambiguïté, sans équivoques, et nous raisonnons fortement, d'autant que nous croyons, *Credidi, propter quod locutus sum* (*Psalm.* CXV, 10).

Voyons maintenant quelle lumière l'esprit curieux et libertin subsitue à celle de la foi, et quel est le principe sur lequel il s'appuie. C'est, dit saint Augustin, la seule raison humaine, qui ne consulte que les sens : *In homine carnali tota ratio intelligendi, est consuetudo cernendi*. Or, je demande, y a-t-il rien de plus faible et de plus sujet à l'erreur que cette seule raison appuyée de la sorte? Pour grand que soit l'esprit humain et quelle bonne vue qu'on lui donne, il a naturellement de grandes faiblesses, à cause de la liaison qu'il a avec les sens et la matière, parce qu'il ne peut agir que par le moyen des organes du corps. N'est-il pas vrai qu'une infinité de choses, même les plus communes, arrêtent ses efforts et le contraignent d'avouer son ignorance? Depuis tant de siècles, il n'a pu trouver la véritable cause du flux et du reflux de la mer, ni des intervalles d'une fièvre, et après de bien longues méditations, il ne peut rien décider nettement de la composition du continu, si elle se fait de parties ou de points indivisibles. Que sera-ce donc, dit le Sage, s'il veut s'élever à la connaissance des choses purement spirituelles et à la recherche des premiers principes? *Difficile æstimamus quæ in terra sunt, et quæ in conspectu sunt invenimus cum labore; quæ autem in cœlis sunt quis investigabit* (*Sap.*, IX, 16)?

Croyez-moi, disait l'évêque Diadocus, il n'est rien de plus faible ni de plus aveugle que l'esprit de celui qui veut discourir de Dieu hors de Dieu : *Nihil egentius, nihil stultius illa mente, quæ de Deo extra Deum philosophatur*. En voici la raison, dit saint Thomas contre les gentils : La parfaite connaissance que nous pouvons avoir d'une chose est établie sur celle que nous avons de sa substance, puisque le fondement de la démonstration, dans la doctrine même d'Aristote, est de savoir l'essence de la chose et ce qu'elle est dans son fond : *Quid rei est*, après quoi on examine ses propriétés et ses dépendances. Or, est-il que l'essence de Dieu est infiniment élevée au-dessus de notre entendement : *Ecce Deus magnus vincens scientiam nostram* (*Job.*, XXXVI, 26); il faut donc que tout esprit abandonné à ses propres lumières naturelles se trouve dans la nuit et dans l'obscurité, lorsqu'il s'agira de la nature de Dieu, de ses desseins et de ses mystères, dont il ne peut savoir qu'autant qu'il plaira à Dieu de lui en révéler; témoins tous ces grands génies de l'antiquité profane qui, après des efforts extraordinaires, n'ont fait que s'embarrasser l'esprit de mille perplexités et s'engager, dit saint Chrysostome, dans des labyrinthes d'erreurs dont ils n'ont pu sortir : *Talis cogitationum natura labyrintho cuipiam similis est; nullum unquam finem habens, originem ab arrogantia et sui æstimatione sumens*. Témoins, ces savants de la ville d'Athènes, dit saint Augustin, qui s'assemblaient sous ces porches fameux des stoïciens ou dans l'académie de Platon et dans le lycée d'Aristote. Là chacun s'échauffait pour soutenir son opinion et pour renverser celle des autres, et toute cette chaleur de dispute s'en allait en fumée; après avoir dit mille mensonges, à peine avançaient-ils une vérité, si bien que, suivant les paroles du Psalmiste, ils ont tous erré dès leur naissance, et ils n'ont dit que des faussetés : *Erraverunt ab utero : locuti sunt falsa* (*Psal.* LVII).

Il est donc certain, par le raisonnement et par l'expérience, que l'esprit humain n'ayant que ses propres lumières, est la faiblesse même, et que la raison destituée de la foi est une source d'erreur et de mensonge. Quand ce curieux, ce libertin aurait l'esprit aussi élevé que Platon, aussi éclairé qu'Aristote, aussi savant que Trismégiste et tous les anciens philosophes, je soutiens qu'il serait encore faible dans ses raisonnements, et qu'il n'aurait point de fermeté ni d'assurance dans sa manière de connaître les choses et d'en juger. Quelle injustice d'appeler esprit fort celui qui s'appuie sur un principe qui a été jusqu'à présent la source de toutes les erreurs, de toutes les hérésies et de toutes les opinions extravagantes qui ont jamais été; savoir est le propre jugement, le sens particulier et la raison rebelle à l'autorité de la foi et aux sentiments des sages? Pressons davantage cette raison.

Ou cet esprit fort est athée, ou il ne l'est pas; s'il est athée, dit saint Jérôme dans l'épitaphe de Népotian, il n'a plus de raison, il faut le dégrader de la qualité d'homme : *Absque notitia enim Creatoris sui, omnis homo pecus est*. Dieu ne s'est point caché, dit Tertullien, il se montre à tous ceux qui, de la

connaissance de ses ouvrages visibles, veulent s'élever à celle de ses grandeurs invisibles : *Deus in aperto constitutus est.* Quiconque voudra disputer la vérité de son être aura toutes les créatures sur les bras, dont Dieu a fait comme un escadron, pour forcer l'homme à connaître son créateur : *Tantis operibus notitiam suam armavit.* Il faut que cet athée, qui veut passer pour un esprit plus éclairé que le commun, soit bien aveugle, puisqu'il n'a pas cette lumière qui éclaire les peuples les plus sauvages dans l'épaisseur de leurs forêts ; qu'il a perdu cette connaissance d'un Dieu, d'un premier principe, et, comme disent les Canadiens, de celui qui a tout fait; connaissance qui a été donnée à l'âme comme un apanage dès sa création ; en sorte qu'elle a beau fermer les yeux et s'aveugler par sa malice, Dieu se présente toujours à elle et l'oblige à craindre sa justice. Ce qui fait qu'à proprement parler, suivant l'opinion de Tertullien, il n'y a point de véritable athée : *Animæ a primordio dos est conscientia Dei, nunquam Deus latebit.*

S'il croit qu'il y a un Dieu, il doit nécessairement admettre une religion établie de Dieu, avec des marques illustres et surnaturelles, qui nous enseigne quel est Dieu et quel est le culte qu'on lui doit rendre, autrement il fait un Dieu sans raison et sans sagesse, puisque Dieu doit avoir une fin digne de lui, qui est de se faire connaître et de se faire aimer par ses créatures, en un mot, d'augmenter sa gloire. Cette conséquence est nécessaire et infaillible, il y a un Dieu, donc il y a une religion établie de Dieu, d'autant que Dieu ayant créé le monde et le gouvernant par sa providence, il faut que, pour se faire connaître à ses créatures intelligentes, il les instruise lui-même par une religion qu'il a établie d'une façon admirable, et qu'il leur dise qu'il est et ce qu'il demande d'elles. Autrement si Dieu nous laissait dans la liberté de discourir de lui à notre fantaisie, et de faire, suivant nos pensées, un portrait de ses perfections avec toutes les couleurs qu'il nous plairait d'employer, on verrait le monde rempli de chimères ridicules, de folles imaginations et d'extravagantes productions de notre esprit, parce que cet objet étant infiniment éloigné de nous, chacun se formerait un Dieu à sa mode. C'est pourquoi Xiste le pythagoricien nous défend de jamais rien assurer de Dieu que nous ne l'ayons appris de Dieu : *De Deo nihil dicas, nisi didiceris a Deo.*

La même nécessité donc qui nous oblige à reconnaître qu'il y a un Dieu et une providence, nous oblige à chercher une religion établie de Dieu. Ou ce libertin n'a point du tout de religion, ou il en a quelqu'une : s'il n'a point de religion, c'est donc un athée, il ne connaît donc point Dieu; car s'il en connaît un, il lui faut rendre un culte : que s'il a une religion, il faut qu'il reçoive une foi et qu'il s'y soumette ; car s'il veut bannir la foi de la religion, et s'il refuse de croire ce que cette religion lui dit de Dieu, parce que cela surpasse sa raison, il fait voir l'extrême faiblesse de son esprit, puisque, comme disait Arnobe, il vaudrait autant nier Dieu que de faire dépendre la vérité et les perfections de son être de la faiblesse de nos raisonnements humains. Je demande à ce libertin quelle est sa religion, quelle profession en fait-il ? comment honore-t-il le premier principe qui l'a créé? de qui a-t-il pris cette religion ? qui lui a dit que cette religion à sa mode, et qui est une production chimérique de son esprit, vaut mieux que la religion de tant de peuples et de tant de siècles ?

Vous vous trompez donc, esprits curieux et libertins, vous ne trouverez jamais de force ni de fermeté par votre opiniâtreté ni par votre rébellion aux vérités chrétiennes. Votre raison n'est pas plus forte que celle des Trismégiste et des Platon : cependant leur raison ne leur a pas donné d'assurance ni de fermeté. N'ayant donc que ce faible appui, vous serez, dit saint Paul, comme de petits enfants, toujours flottants et incertains, *Ut jam non simus parvuli fluctuantes, et circumferamur omni vento doctrinæ.* Vous trouverez cette véritable force d'esprit, lorsque, suivant les avis du Saint-Esprit, vous engagerez le pied de votre âme, qui est votre entendement, dans les fers amoureux de la foi : *Audi, fili, accipe consilium intellectus... injice pedem tuum in compedes illius* (*Eccl.*, VI, 14, 52). Sachez que ces fers et ces liens deviendront pour vous des remparts assurés pour vous défendre contre l'erreur, et les soutiens inébranlables pour vous appuyer sur la vérité : *Et erunt tibi compedes ejus in protectionem fortitudinis et bases virtutis* (*Ibid.*, 30). Venons à la seconde partie.

L'esprit fort est celui qui est soutenu au dehors par des témoignages puissants ; or, je demande, est-ce le curieux ou le fidèle qui reçoit cet appui? Il est certain que le chrétien est appuyé sur des témoignages que le Psalmiste appelle trop croyables, c'est-à-dire extrêmement dignes de foi : *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis* (*Ps.* XCII, 5). Je n'ai pas le loisir maintenant de parcourir tous les arguments de crédibilité que la théologie rapporte : je dis seulement que nous pouvons bien assurer de Jésus-Christ ce que saint Paul assure de Dieu : *Non sine testimonio semetipsum reliquit benefaciens de cœlo* (*Act.*, XIV, 17). Comme la création du monde et sa conservation prouvent évidemment qu'il y a un Dieu, aussi à tout esprit bien fait et bien raisonnable l'établissement de l'Eglise chrétienne est un témoignage évident de la divinité de Jésus-Christ, qui en est l'auteur. Quelle force a un chrétien, quelle assurance dans sa foi, quand il considère l'origine, l'essence et les principes de la religion qui lui enseigne les vérités qu'il croit!

Cette religion est si sainte, si pure et si innocente, qu'elle défend absolument et généralement tous les vices, et qu'elle commande ou recommande toutes les vertus. Les lois de l'antiquité profane montraient assez qu'elles n'étaient qu'humaines, puisqu'elles

ne formaient que le dehors, elles ne polissaient que l'extérieur; mais la loi chrétienne porte la grâce dans les cœurs, elle retranche le mal jusque dans la racine.

Secondement, c'est cette seule religion chrétienne qui propose l'idée de la plus haute perfection, parce qu'elle rend à Dieu toute la gloire, toute l'obéissance et tout le service que le Créateur peut exiger de sa créature. Elle abaisse et ravale l'homme jusqu'au fond de son néant, lui faisant protester que Dieu est la source de tous les biens, et qu'il n'est capable de concevoir une bonne pensée que par l'influence de sa grâce. Elle rend au prochain l'amour le plus parfait, et elle établit parmi nous l'union la plus accomplie qui se puisse imaginer. Elle fait que l'homme tient ses passions soumises à la raison, et qu'il n'agit que par les ordres de cette supérieure, qui doit avoir le commandement sur l'autre. Pour dire tout en peu de mots, elle rend l'homme parfait selon Dieu, et disposé à exercer toutes sortes de vertus : *Ut perfectus sit homo Dei, ad omne opus bonum instructus.* Se peut-on rien imaginer de plus parfait et de plus aimable que seraient les chrétiens, s'ils vivaient selon les maximes de l'Evangile et suivant les lumières de la foi? Le monde ne serait-il pas un paradis? et, comme dit Isaïe, ceux qui verraient la perfection de nos mœurs, ne connaîtraient-ils pas évidemment que nous sommes le peuple béni de Dieu et ses enfants bien-aimés? *Cognoscent illos, quia isti sunt semen cui benedixit Dominus* (*Isai.*, LXI, 9).

Les Pères de l'Eglise prouvent clairement qu'une seule année de la prédication de l'Evangile a plus introduit de vertu et de sainteté dans le monde, que n'avait fait, pendant tous les siècles précédents, l'école ouverte de tous les philosophes, qui n'ont jamais pu convertir un seul village. C'est cette religion chrétienne qui a écrasé les faux dieux sous les ruines de leurs temples, et qui a nettoyé la terre de cette multitude de monstres, que les hommes adoraient, dont quelques-uns mêmes demandaient des sacrifices cruels et étaient altérés du sang humain.

C'est elle qui a détruit les amphithéâtres où on faisait gloire de déchirer les hommes; elle a dissipé les sortiléges, elle a fermé la bouche aux oracles menteurs, elle a fait voir qu'il y avait des impostures partout, que les philosophes n'étaient pas moins extravagants que les poëtes, et que ces profonds spéculatifs avaient rêvé, lorsqu'ils avaient voulu méditer.

C'est cette religion qui a dompté l'orgueil, qui a réprimé les saillies de l'ambition, qui a étouffé les désirs de l'avarice et qui a arrêté les débordements de la luxure. Après avoir élevé et purifié la raison, elle a enseigné l'humilité, la tempérance et la chasteté; elle a conseillé le mépris des grandeurs et l'amour de la pauvreté; elle a commandé la mortification des sens et la pureté même des pensées. En un mot, de ces idolâtres aveugles, elle en a fait des adorateurs du vrai Dieu, et de ces hommes qui avaient auparavant tous les vices des démons, elle en a fait des anges revêtus d'un corps.

Il est donc impossible de considérer les excellences de cette religion, sa sublimité, sa sainteté, et la façon miraculeuse avec laquelle elle a été établie, en confondant toute la science des académies du siècle le plus poli et le plus savant qui eût jamais été, par l'ignorance de douze pêcheurs, *Scientia piscatorum stultam fecit scientiam philosophorum*, dit saint Ambroise, et en s'étendant par tout le monde, avec une promptitude incroyable et malgré l'opposition de toutes les puissances de la terre; il est, dis-je, impossible de considérer toutes ces choses et ne pas conclure que la religion chrétienne est venue immédiatement de Dieu, que l'Eglise porte le caractère de sa puissance, et que par conséquent le fidèle est heureux de vivre en qualité d'enfant, sous la conduite d'une mère si sage et si sainte.

Quelle fermeté a un chrétien de pouvoir dire : Onze millions de martyrs, c'est-à-dire de témoins, de tout âge, de tout sexe, de toute condition et de tous les pays du monde ont souffert avec courage et avec joie les feux, les roues, les rasoirs, les fournaises ardentes, et mille morts très-cruelles, pour signer de leur sang les vérités que je crois. J'ai l'honneur de marcher à la suite des Justin, des Irénée, des Cyprien, des Ambroise, des Jérôme, des Augustin et de tous ces grands hommes, qui ont paru dans leur siècle comme des miracles d'esprit, de science et de vertu : les Constantin, les Théodose, les Clovis, les Charlemagne, les saint Louis, les Henri, les Edouard, les Sigismond et cette foule innombrable de grands monarques, qui ont élevé la croix sur la pointe de leur diadème, ont cru les vérités que je soutiens. Serait-il possible que la vérité eût échappé à tant de grands hommes, à tant d'âmes innocentes, qui l'ont recherchée avec tant d'ardeur et avec des intentions si pures, et qu'elle eût voulu ne se montrer qu'à un petit nombre de brouillons et de libertins, ni se faire connaître qu'à des âmes remplies de passions et de vices? Quoi donc! tous les gens de bien auront été dans l'erreur, et il n'y aura que les impies et les sacriléges qui auront connu la vérité? Tout cela est hors d'apparence et blesse le sens commun. Il faut être assez insolent pour donner un démenti à tous les auteurs qui ont écrit, et douter de la vérité de tous les historiens, ou il faut avouer qu'une infinité de malades guéris, d'aveugles éclairés, de morts mêmes ressuscités, ont été des témoins invincibles des articles de ma créance.

N'est-il pas vrai que le fidèle qui peut raisonner de la sorte raisonne fortement, et qu'un esprit affermi par des motifs et des témoignages si fermes et si inébranlables peut porter justement la qualité d'esprit fort?

Voyons maintenant si ces curieux, ces opiniâtres et ces libertins, qui renversent la foi, ont quelque chose de semblable, et s'ils sont soutenus, au dehors, dans leurs opinions

particulières, par quelque chose de bien fort.

Premièrement je demande, depuis qu'ils ont renoncé aux sentiments des fidèles et qu'ils se sont donné la liberté de croire ce qu'il leur plaît, sont-ils devenus meilleurs, moins colères, moins avares, plus chastes, plus charitables, plus forts pour vaincre leurs passions? A moins d'être si abruti qu'on ne connaisse plus ni vice ni vertu, il faut avouer qu'une bonne et véritable religion porte au bien et qu'elle éloigne du mal. Or est-il que depuis que la foi s'est éclipsée dans l'esprit de ces gens-là, ils ont perdu toute leur vertu, et ils ont vu leur raison malheureusement captive de leurs passions. Il est donc évident que la bonté et l'innocence de ces opinions particulières ne peut point affermir leur esprit.

Secondement, à moins d'avoir une présomption extravagante et un orgueil de démons, qui leur persuade qu'ils soient les seuls intelligens, ils ne peuvent quitter cette foule de témoins qui parlent à l'avantage de la religion chrétienne, sans s'attacher au témoignage et à l'autorité de quelques autres. Qui sont donc ceux qui appuient leurs sentiments? Sont-ce des docteurs irréprochables dans leurs mœurs? sont-ce des saints d'une vie exemplaire? Non, ce sont pour l'ordinaire des jeunes gens sans esprit, à tout le moins sans étude solide: ce sont des débauchés et des impudiques. Voilà leurs docteurs, leurs martyrs et leurs confesseurs. Mais dites-moi, libertins, êtes-vous aussi assurés que l'âme soit mortelle, que nous sommes assurés qu'elle est immortelle? Ce n'est pas assez, il faut que vous en soyez plus assurés, car moi, je ne risque rien; mais vous, vous risquez tout. Ils sont si peu assurés dans leur croyance particulière, que lorsqu'ils se trouvent dans quelque affliction, ou bien qu'ils craignent la mort, ils quittent ces sentiments, ils se dédisent, ils tremblent, ils frémissent à la pensée d'un Dieu dont ils ont osé douter; ils détestent leurs principes, ils appellent des prêtres, ils tâchent de se confesser; et de deux mille qui ont vécu dans ces sentiments, il n'y en a pas trois qui y veulent mourir. Quelle force d'esprit donc peut-on attribuer à ceux qui se dédisent et qui changent de créance, dans un temps où la vérité doit être mieux connue et plus chère que jamais? Voyons la troisième cause de leur inconstance. C'est mon troisième point.

Quelle est la cause de la fermeté du fidèle, et quelle est la cause des doutes du curieux qui n'a point de foi? Pour le premier, ce sont les bonnes qualités de son âme, par l'innocence de sa vie, par la pureté de son corps, par le dégagement de son cœur des objets sensibles, et par son détachement des créatures, il invite Dieu à lui communiquer abondamment ses grâces, qui lui donnent cette fermeté inébranlable dans la foi.

Mais la cause des incertitudes et des doutes du libertin et de l'impie, ce sont les mauvaises qualités de son âme. Car premièrement, des passions noires et sales ont obscurci sa raison et gâté son esprit. Ces fumées et ces vapeurs épaisses, qui s'élèvent de l'infâme cloaque de ses convoitises, sont montées dans la supérieure région de son âme, et lui ont troublé le sens et l'intelligence. Ils ont fait naufrage dans les agitations de leur mauvaise conscience, dit saint Paul: *Bonam conscientiam repellentes naufragaverunt circa fidem.* Que cette comparaison de l'Apôtre est juste! quand est-ce qu'arrivent les naufrages? c'est parmi les orages et les tempêtes. Et quand est-ce que se forment les orages et les tempêtes? c'est lorsque le ciel s'est obscurci et que les nuages épais ont dérobé la lumière du soleil et des astres. Croyez-moi, lorsque le ciel de la conscience est serein et n'est point troublé par les passions, la foi est assurée; mais lorsque la conscience s'obscurcit par les ténèbres des vices et des affections sensuelles, ah! pour lors, mille vapeurs d'enfer s'élèvent, mille tentations d'infidélité et de mensonge agitent cette âme et l'engagent à toutes sortes de nouvelles doctrines: *Circumferimur omni vento doctrinæ* (*Ephes.*, IV, 14).

Souvenez-vous, dit saint Bernard, de l'avertissement de notre Maître: *Sint lumbi vestri præcincti et lucernæ ardentes. Nisi ignis ille inferior extinguitur, superior lucere non potest.* La lumière de la foi et le feu de l'amour divin ne peuvent s'allumer dans votre âme, si vous n'y éteignez le feu des passions, dont la fumée obscurcit votre esprit.

Secondement, ces doutes et ces infidélités ne viennent pas seulement de l'obscurité de l'entendement, mais d'une volonté pervertie et devenue furieusement passionnée pour l'honneur et pour le plaisir.

C'est elle qui frémit à la vue des vérités évangéliques, d'autant qu'elles s'opposent à ses desseins. Elle ne peut souffrir qu'on lui dise qu'il faut éteindre les feux de ses convoitises, ou brûler du feu éternel; qu'il faut rendre le bien mal acquis et restituer ce qui n'est pas à soi, ou perdre pour jamais les biens éternels; qu'il faut s'abstenir de la vengeance, ou souffrir éternellement les vengeances de Dieu. C'est cette volonté qui se révolte contre Dieu, et qui ne veut pas recevoir ses lumières: *Rebelles lumini... qui dixerunt Deo: Recede a nobis, scientiam viarum tuarum nolumus* (*Job.*, XXIV, 13).

Le Saint-Esprit compare ces pécheurs à des aspics, qui se bouchent l'oreille pour ne pas entendre la voix de l'enchanteur: *Furor illis secundum similitudinem serpentis, sicut aspidis surdæ, et obturantis aures suas* (*Ps.* LVII, 5).

La troisième cause de ces doutes, c'est la colère de Dieu contre ces pécheurs: *Revelatur enim de cœlo ira Dei.* Cette colère de Dieu fait qu'il se retire de ces pécheurs; vous diriez qu'il n'y a plus de Dieu pour eux. Quand ils veulent penser à Dieu, mille obscurités, mille chimères, mille pensées impertinentes, mille blasphèmes horribles leur viennent dans l'esprit. Dieu les a tellement abandonnés à l'esprit de ténèbres, et

les a si profondément ensevelis dans cette nuit d'infidélité, qu'au grand jour de la grâce et en son plein midi, ils tâtonnent comme des aveugles, et ne conçoivent rien des vérités les plus palpables : *Percutiat te Dominus amentia et cæcitate, ac furore mentis, et palpes in meridie, sicut palpare solet cæcus in tenebris* (*Deut.*, XXVIII).

Détestons cette force d'esprit, qui n'est autre chose qu'un effet de la malédiction de Dieu ; tâchons d'attirer sur nous les lumières de la foi et de la grâce, par l'humilité et la soumission de notre esprit, et par l'intégrité des mœurs et la pureté de notre vie, afin d'être un jour heureux dans les lumières de la gloire. *Amen.*

SERMON X.

L'impie maudit dans la servitude de ses passions.

Si audire nolueris vocem Domini Dei tui, servies diis alienis, qui non dabunt tibi requiem neque die neque nocte.

Si vous n'obéissez à votre Dieu, vous serez esclave des fausses divinités, qui ne vous donneront point de repos. (*Deut.*, XXVIII.)

Nous avons souvent déploré le malheureux aveuglement de ces peuples idolâtres qui, non contents d'adorer l'ouvrage de leurs mains et de mettre au rang de leurs divinités la peste, la guerre, la famine et tout ce qu'il y a de plus infâme dans la nature, avaient même élevé sur leurs autels les incestes, les homicides et les adultères, et avaient rendu les crimes les plus énormes adorables dans la personne de leurs dieux, ainsi que leur reproche saint Grégoire de Nysse : *Deos vitiorum suorum patronos effinxerant, ut non modo peccatum crimine careret, sed divinum aliquid censeretur.*

Le malheur d'un chrétien engagé dans le péché est incomparablement plus à plaindre, puisqu'après avoir été éclairé des lumières de la foi, qui lui enseignent qu'il n'y a que Dieu seul à qui ou pour qui il doive rendre service et obéissance, après avoir été avantagé de la liberté des enfants de Dieu, il se rend idolâtre de ses passions déréglées, il leur fait un sacrifice de tout ce qu'il a de plus précieux.

C'est de cette malédiction dont je vous dois entretenir aujourd'hui ; mais comme les contraires paraissent davantage par leur opposition, agréez que je vous fasse voir, dans la première partie, les avantages du juste, qui possède une liberté véritable, permanente et agréable ; et dans la seconde, la malédiction de l'impie engagé dans une véritable, une perpétuelle et une cruelle servitude. Mais pour y réussir, demandons le secours de l'Esprit de liberté, par l'intercession de la plus soumise et de la plus libre des créatures. *Ave.*

Saint Augustin, sur la Genèse à la lettre, remarque que Dieu, dans la création de l'univers, ne voulut point prendre la qualité de Seigneur, que lorsqu'il introduisit le premier homme dans le paradis terrestre pour lui donner l'empire sur toutes les créatures, comme s'il eût voulu nous faire connaître par là, dit ce saint docteur, que Dieu fait paraître son domaine d'une manière bien opposée à celle des seigneurs de la terre ; ceux-ci sont souverains, en faisant des serviteurs et des esclaves ; et Dieu paraît souverain, en faisant des seigneurs et des maîtres, *In eo quid dominos ipse constituat.* C'est une invention digne de sa sagesse, pour faire étaler la gloire de son royaume et la magnificence de sa cour, n'étant servi que par des rois et par des personnes parfaitement libres.

Ce que saint Augustin dit de Dieu considéré comme Créateur, saint Ambroise le dit de Jésus-Christ considéré comme Sauveur. Jésus, dit-il, est un victorieux qui ne s'attache point à faire des captifs, comme les conquérants du monde ; son seul dessein est de s'acquérir des personnes libres. En voici la raison, ajoute ce Père, c'est que ses conquêtes sont des conquêtes de grâce et d'amour qui ne peuvent rien avoir de violent : *Christi victoria libertatis est, qua omnes gratiæ vindicavit ; nullum astrinxit injuriæ : quos Christus alligat, liberat ; quos astringit, solvit.* Cette doctrine est de saint Paul, qui nous enseigne en divers lieux de ses Epîtres, et surtout dans celle qu'il écrit aux Galates, que Dieu nous appelant à son service, nous appele à une souveraine et parfaite liberté, et que cette liberté est un fruit de la rédemption de Jésus-Christ : *Vos in libertatem vocati estis... qua libertate Christus nos liberavit.* Il avait appris cette vérité de son Maître et du nôtre qui est Jésus-Christ, lequel nous assure que nous serons parfaitement libres si, embrassant son service, nous suivons la vérité de sa doctrine : *Veritas liberabit vos... Si vos Filius liberaverit, vere liberi eritis* (*S. Joan.*, VIII, 32, 36).

Voilà la première raison qui prouve que les serviteurs de Dieu possèdent une liberté véritable, laquelle se prend, comme vous voyez, de celui qui la donne, qui est Dieu, dont les présents sont de véritables biens, et de Jésus-Christ, qui étant un véritable rédempteur, nous rend véritablement libres, jusque-là qu'il ne veut pas nous appeler ses serviteurs, mais ses amis : *Non dicam vos servos... Vos autem dixi amicos.*

Cette première raison se confirme par deux autres qui se prennent de la nature du service de Dieu et de son principal effet.

Qu'est ce que servir Dieu ? à proprement parler, c'est régner : *Servire Deo, regnare est.* Il semble d'abord qu'il y ait quelque contrariété dans ces paroles, servir et régner, obéir et commander. Cette liberté parfaite, dans la servitude glorieuse qui nous soumet à Dieu, consiste en ce que le plus noble exercice de notre volonté, et la véritable possession que l'homme peut avoir de soi-même, se trouvent dans l'obéissance que nous rendons à la loi de Dieu, et dans la

suite fidèle des mouvements de son esprit.

Comme ce n'est point violenter le cours d'une rivière que de lui dresser son lit et de creuser son canal ; ou bien comme des astres qui roulent sur nos têtes, s'ils étaient capables de raison, ne se plaindraient point de la conduite de ces intelligences qui les gouvernent, lorsqu'ils connaîtraient la justesse de leurs courses et la perfection de leur mouvement; aussi l'homme ne saurait se plaindre justement que Dieu fasse aucune violence à sa liberté, lorsque le faisant obéir à sa loi, il le fait agir de la manière la plus noble et la plus convenable à la nature de son âme.

C'est pour cela que saint Paul, dans sa seconde Epître aux Corinthiens, assure que partout où se trouve l'impression et le mouvement de l'esprit de Dieu, il s'y trouve une parfaite liberté: *Ubi autem Spiritus Domini, ibi libertas.* Et dans l'Epître aux Galates, il ajoute ces paroles: Si vous êtes conduits par l'esprit de Dieu dans toutes vos actions, vous n'êtes point sous la loi. Il ne dit pas: Vous n'avez point de loi, mais vous n'êtes pas sous la loi, c'est-à-dire, la loi de Dieu n'est point pour vous un joug sous lequel vous ayez raison de gémir ; ce n'est point un joug de contrainte, mais un joug doux et amoureux ; et si dans cet état, dit saint Jacques, vous avez une loi, c'est une loi de parfaite liberté : *Qui autem perspexerit in legem perfectam libertatis, et permanserit in ea* (*S. Jacob.*, I, 25).

Cette vérité est si conforme au bon sens et à la raison, que Sénèque, éclairé des seules lumières de la morale, après avoir dit que le grand et l'incomparable bien de l'homme, c'est d'être à soi, c'est-à-dire d'être maître de soi-même et de se posséder soi-même, *Inæstimabile bonum est, suum esse*, il ajoute que personne ne peut arriver à cet heureux état que par la parfaite soumission de sa volonté à celle de Dieu : *Nemo suus fieri potest, qui non prius sit Dei, fiat ut omnia cum Deo aut nolit, aut velit.* Et dans un autre endroit: Si vous voulez, dit-il, soumettre toutes choses à vous, soumettez-vous à la raison, et surtout à la souveraine raison, qui est Dieu. *Si vis subjicere tibi omnia, subjice te rationi.*

Cassiodore, qui était éclairé des lumières de la foi, parlait plus clairement, lorsque, s'adressant à Dieu, il disait : *Tunc ero meus, cum fuero tuus:* Je serai à moi, quand je serai à vous; je serai maître de moi-même, quand je vous obéirai.

Quel est le principal effet de l'obéissance que nous rendons à Dieu? *Vir obediens loquetur victoriam* (*Prov.*, XXI, 28). C'est une victoire illustre que nous remportons par le secours de la grâce sur tous les vices et sur toutes les passions.

La première et la plus noble liberté de l'homme, dit saint Augustin, c'est que par son obéissance aux lois de Dieu, il est exempt des crimes qui tyrannisent les autres, et il est maître de ces passions dominantes qui comptent presque autant d'esclaves qu'il y a d'hommes sur la terre : *Prima libertas est carere criminibus.* Lorsque le fidèle en est venu là, il commence à lever la tête, et à marcher comme une personne libre: *Ubi cœperit christianus ea crimina non habere, tunc incipit caput erigere ad perfectam libertatem.* C'est par là, dit saint Grégoire de Nysse, que le juste, se délivrant de l'esclavage honteux de ces affections désordonnées, commence à entrer en possession de la glorieuse liberté des enfants de Dieu dont parle l'Apôtre : *Ipsa creatura liberabitur a servitute corruptionis in libertate filiorum Dei* (*Rom.*, VIII, 21). C'est en ce point principalement, dit ce saint Père sur la Genèse, que l'homme porte la marque des enfants de Dieu, et qu'il reçoit cette glorieuse ressemblance, dont Dieu parlait au commencement du monde, lorsqu'il disait : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram, et præsit piscibus maris, et volatilibus cœli, et bestiis universæque terræ* (*Gen.*, I, 26). Voyez-vous, dit ce saint docteur, que c'est dans le commandement que l'homme doit ressembler à Dieu? Sur qui doit-il exercer ce commandement? C'est sur la volupté, sur l'ambition, sur l'avarice et sur toutes les passions, qui, suivant le sens moral, sont exprimées et signifiées par les poissons de la mer, par les oiseaux de l'air et par les bêtes de la terre.

Si vous voulez que nous portions cette vérité jusque dans son fond et dans son principe, remarquez, je vous prie, que la morale et la foi nous apprennent que nous sommes tous enveloppés dans les troubles d'une guerre civile et intestine. Nous avons dans nous-mêmes un esprit raisonnable qui doit commander, *Sub te eris appetitus tuus, et dominaberis illius.* Cependant la chair se révolte contre l'esprit; *Caro concupiscit adversus spiritum* (*Gen.*, IV, 7; *Gal.*, V, 17). Toutes nos passions prennent les armes contre ce souverain, qu'elles veulent détrôner pour établir l'autorité d'un tyran. Nous sommes tous engagés dans cette guerre pour deux raisons. Premièrement, en tant qu'hommes nous sommes tous composés d'une âme et d'un corps; secondement, en tant qu'enfants d'Adam, nous sommes enfants d'un père rebelle qui a attiré cette rébellion intestine sur soi et sur sa race pour punition de sa désobéissance. *Sic vindicatur in rebellem, ut ipse sibi sit bellum, qui noluit habere pacem cum Deo*, dit saint Augustin.

Qui sont donc ceux qui s'affranchissent de cette tyrannie, où la nature corrompue et le péché nous veulent engager, et qui par ce moyen conservent la véritable liberté? Ce sont ceux-là seulement qui obéissent à Dieu et qui possèdent cette grâce de liberté que Dieu promet à saint Paul et à tous ceux qui voudront se préparer à la recevoir : *Sufficit tibi gratia mea: nam virtus in infirmitate perficitur* (II *Cor.*, XII, 9).

Soit donc que nous considérions Dieu et Jésus-Christ, qui sont les auteurs de la liberté du juste, soit que nous considérions la nature de l'obéissance et du service qu'il

rend à Dieu, soit que nous fassions réflexion sur l'effet que produit en lui cette obéissance, il est évident qu'il possède une liberté parfaite et véritable.

Cette liberté, en second lieu, est constante et permanente; il ne la peut perdre, il la conserve au milieu des cachots, et parmi les chaînes et les fers. La raison en est claire, c'est qu'elle n'est pas dans le dehors, mais dans le fond de son âme, elle consiste dans la possession de la grâce, qui ne lui peut être ravie, s'il ne veut.

Nous avons, dit saint Ambroise, une preuve de cette vérité en la personne de Joseph. Il fut bien vendu aux Egyptiens par la malice de ses frères, pour être serviteur, dit David, mais il ne le fut pas pour cela: *In servum venundatus est Joseph* (*Ps.* CIV, 17). On chargea le corps de cet innocent de chaînes et de fers, mais on ne put pas y engager son âme, dit saint Ambroise: *Humiliaverunt compedibus pedes ejus, sed non animam ejus.* Eh quoi! dit ce Père: ferez-vous passer pour un esclave, ce sage qui est consulté comme un oracle par les rois de l'Egypte, et qui commande à tout ce peuple. *Quomodo hic servus, qui erudivit principes populi, et universum Egypti populum in servitutem redegit?* Saint Jean-Baptiste succombe en apparence sous la cruauté d'Hérode qui le tient en prison, mais nous pouvons dire de lui ce que Tertullien disait de tous les martyrs: *Etsi corpus includatur, omnia spiritui patent: vagare spiritu, nihil crus sentit in nervo, dum animus est in cœlo.* Son corps est enchaîné, mais son esprit est libre; ses mains sont dans les fers, mais son âme est dans le ciel.

En troisième lieu, comme cette liberté du juste est véritable et permanente, elle est aussi accompagnée de douceur, parce qu'elle consiste dans cette paix intérieure de l'âme, dont les douceurs, dit saint Paul, surpassent tout ce qu'il y a de plus agréable au monde: *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum* (*Phili.*, IV, 7). Les véritables serviteurs de Dieu composent ce peuple mille fois heureux, dont Dieu parle par Isaïe: *Sedebit populus meus in pulchritudine pacis et in requie opulenta* (*Isa.*, XXXII, 18). Mon peuple jouira d'une paix pleine de repos et d'abondance.

Renversons maintenant la médaille, et disons, dans cette seconde partie, que par la raison des contraires, les pécheurs qui refusent de servir Dieu, en quelque état et en quelque condition qu'ils soient, ne peuvent s'affranchir du joug d'une servitude véritable, permanente et cruelle.

La souveraineté absolue et l'indépendance sont un bien inséparable de la Divinité. Dieu peut bien tirer une créature hors du néant, et l'élever à un si haut point de grandeur, que son immensité s'étendra partout; il peut lui donner une capacité d'entendement si éclairée, qu'elle pénétrera dans la connaissance d'une infinité d'objets, mais il ne la saurait faire si grande, qu'elle ne soit toujours dépendante de son Créateur. C'est donc en vain que, secouant le joug honorable et aimable de Dieu, les impies disent qu'ils ne serviront pas: *Confregisti jugum meum, et dixisti: Non serviam* (*Jerem.*, II, 20). Ils serviront malgré eux. On ne leur donne pas le choix de servir ou de ne servir pas, mais bien de servir le maître qu'il leur plaît. Il est moins impossible de voir un ruisseau sans sa source, un rayon sans son soleil, qu'une créature absolue et indépendante. L'indépendance est une perfection incommunicable; et plus une créature reçoit des perfections de Dieu, plus elle est obligée à en dépendre, parce que toutes ses perfections sont autant de titres de sa servitude.

Malheureux donc mille fois ces chrétiens qui, charmés par le libertinage du siècle, et sous prétexte de vouloir penser à ce qu'ils veulent, parler comme ils veulent, faire ce qu'il leur plaît, couvrent la plus honteuse servitude d'un voile de malice, dit saint Pierre, qu'ils appellent mal à propos du nom de liberté; *Velamen habentes malitiæ libertatem* (I *S. Pet.*, II, 16). Ils se promettent de vivre libres, c'est-à-dire selon leur humeur et à leur fantaisie; ils veulent suivre leurs caprices, et faire tout ce qu'il leur plaît; et ils ne voient pas qu'en cela ils deviennent esclaves de la corruption, c'est-à-dire d'une nature gâtée et corrompue par le péché, et tyrannisée par le démon, dit saint Pierre: *Libertatem illis promittentes, cum ipsi servi sint corruptionis* (II *S. Pet.*, II, 19).

C'est dans ce malheureux état que se trouve tout ce qu'on peut s'imaginer pour faire une véritable servitude: des tyrans sans nombre, de noires prisons et des cachots obscurs, des chaînes et des fers très-pesants, des supplices et des tourments très-douloureux.

C'est, dit le prince des Apôtres, une maxime reçue parmi tous les peuples, que, suivant le droit des armes, celui qui est vaincu doit subir la loi de son vainqueur, *A quo enim quis superatus est, hujus et servus est* (*Ibid.*). C'est pourquoi le chrétien refusant le secours de la grâce de Jésus-Christ, et se laissant vaincre par le démon, devient en même temps son esclave; et il a autant de maîtres, qu'il y a de démons dans les enfers. Quiconque, nous assure le Sauveur, fait le péché, se rend en même temps esclave du péché: *Qui facit peccatum servus est peccati.* Et l'expérience nous fait voir que le pécheur a autant de tyrans qui le gourmandent qu'il a de passions dominantes. Voilà quels sont les tyrans.

Qu'est-ce qu'un amour profane et un engagement dans des plaisirs défendus, sinon, au jugement du Saint-Esprit, une fosse profonde et une prison obscure? *Fovea enim profunda est, meretrix, puteus angustus.* (*Prov.* XXIII, 27). Ce peintre avait raison, qui, ayant peint une beauté mondaine avec tous ses attraits et tous ses charmes, mit au bas de son tableau cette parole: *Labyrinthus*, c'est un labyrinthe. Si, par un amour déréglé, vous vous y engagez, vous n'en pourrez sortir: c'est là où vous trouverez des minotaures et des monstres qui vous dévoreront

le cœur. En un mot, dans la pensée de l'Ecriture, toute mauvaise habitude est un abîme profond, où le pécheur est enseveli : *Cum in profundum venerit.* (*Prov.* XVIII, 3).

Enfin, c'est dans cette honteuse servitude où les pécheurs sont liés et garrottés, *Funes peccatorum circumplexi sunt me* ; c'est là où ils sont attachés à la chaîne, c'est là où ils sont déchirés par les remords de leurs consciences.

Si cette servitude est véritable, elle est permanente, pendant que l'impie demeure dans le péché. Ce n'est pas comme les esclaves d'Alger et de Tunis, qui perdent souvent de vue leurs tyrans, et dont les chaînes ne sont qu'au dehors : *Intra se dominos habet, intra se servitutem patitur*, dit saint Ambroise: ces chaînes sont faites de la propre substance de son cœur. *Velle meum tenebat inimicus, et inde fecerat catenam*, dit saint Augustin.

Mais surtout, cette servitude est cruelle pour trois raisons contenues dans les paroles de mon texte : *Si audire nolueris vocem Domini Dei tui... servies diis alienis, qui non dabunt tibi requiem, neque die neque nocte* (*Deut.*, XXVIII).

Premièrement, le pécheur ne servira pas à un seul maître, mais à plusieurs, *diis*. Secondement, comme ces maîtres et ces dieux ne seront pas ses maîtres naturels et ses dieux véritables, mais des tyrans et de fausses divinités, ils seront sans pitié et sans compassion pour lui, *diis alienis*. Troisièmement, ce seront des maîtres furieux et insupportables, si bien qu'ils le tourmenteront incessamment, sans lui donner de repos ni nuit ni jour, *Qui non dabunt tibi requiem, neque die neque nocte.*

Comme nous n'avons qu'un cœur et qu'une âme, nous n'avons aussi qu'un Dieu à servir. Il est même si bon, qu'il aime mieux prendre la qualité de père et d'ami, que celle de maître et seigneur, *Non dicam vos servos; vos autem dixi amicos* (*S. Joan.*, XV, 15). Le pécheur, refusant de servir Dieu, se retire de cette unité de maître, pour s'engager dans la pluralité. Que fera-t-il? Il n'a qu'un cœur, encore est-il bien petit, pour tant de passions si vagues et qui n'ont point de bornes. Ce qui est encore le plus fâcheux, c'est que ces maîtres ne s'accordent point dans leurs desseins, si ce n'est dans une seule chose, qui est de tourmenter et de rendre misérables leurs esclaves.

Il ne se peut rien dire de plus beau ni de plus éloquent sur ce sujet, que ce qu'a dit Pierre le Vénérable, abbé de Celles, au traité *de Panibus : Imperant ei vitia, non domini, sed tyranni*, les vices et les passions désordonnées commandent au pécheur, non pas en qualité de légitimes souverains, mais comme des tyrans. *Imperant, sed sine miseratione*, ils commandent sans compassion. *Mandant, sed sine discretione*, ils donnent leurs ordres, mais sans discrétion. *Conregnant super uno, sed cum dissensione*, ils veulent régner tous ensemble et commander tous à la fois, mais sans accord et avec confusion. *Rixantur frequenter inter se isti tyranni*, ces tyrans se font souvent la guerre; par exemple, la passion du plaisir demande la prodigalité, celle de l'avarice veut l'épargne, l'ambition veut qu'on travaille et qu'on recherche l'honneur avec empressement : l'amour de la vie et du repos s'y oppose. Ces tyrans, ajoute saint Augustin, disputent dans nous-mêmes à qui sera la passion dominante de notre cœur : *Certant in meipso de meipso, cujus potissimum esse videar.* Le juste qui ressent ces combats, se défend et il appelle à son secours Jésus-Christ, qu'il veut être son unique souverain : *Ego autem, quantum valeo, resisto, Jesum meum reclamo, Jesu meo me defendo ;* mais le pécheur qui ne se sert point de la grâce pour apaiser ce différend, demeure en proie à ces tyrans, qui le déchirent par tous ces mouvements contraires.

Je ne crois pas, dit saint Ambroise, qu'un malheureux criminel tiré à quatre chevaux souffre plus que ces misérables esclaves, qui ont le cœur emporté par des passions si opposées. Le prophète Isaïe nous représente ce tourment d'une façon admirable, lorsqu'il dit que les démons qui président aux passions vicieuses s'élèvent tous à la fois contre ces malheureux esclaves, et leur disent d'un ton fier et cruel : *Incurvare ut transeamus ;* abaissez-vous et vous jetez par terre, afin que nous vous passions sur le ventre, et que nous vous foulions aux pieds, *Incurvare ut transeamus* (*Isai.*, LI, 23). Le démon de l'impureté s'étant rendu maître de cette âme, l'oblige de se soumettre à toutes les infamies qui déshonorent notre nature, *Incurvare.* Il la traîne par tous les égouts et par toutes les immondices d'une ville; il la contraint de faire une grande dépense pour acheter ses satisfactions brutales : mais bientôt le démon qui préside à l'avarice s'éveille et veut régner à son tour, *Incurvare.* Il gourmande si fort ce pécheur sur la dépense qu'il a faite dans ses débauches, qu'il en est à demi désespéré ; il le presse de s'abandonner à toute sorte d'injustices et à des bassesses honteuses, pour réparer ses pertes : de sorte que si ce pécheur se défait d'une passion, ce n'est que pour tomber dans l'autre. Il change bien de maître, mais il ne sort pas pour cela de l'esclavage. Vous diriez, dit saint Grégoire le Grand, que ces malheureux sont destinés pour servir de jouets aux démons, qui se les donnent et les renvoient les uns aux autres, et les roulent de vice en vice et de passion en passion : *Ludus est dæmonum, cum vagas et instabiles animas de vitio rotant in vitium.*

Croyez-moi, je l'ai déjà remarqué, le cœur humain est trop petit pour des passions si grandes et si vastes ; c'est pourquoi elles le battent et le rebattent incessamment. N'avez-vous jamais vu la mer renfermée dans un détroit? Elle frémit, elle se courrouce, elle pousse ses flots contre les rochers qui l'arrêtent, elle monte, elle descend, elle a un perpétuel flux et reflux. Voilà, dit Isaïe, le tableau du cœur humain, abandonné à ses passions. *Impii autem quasi mare fervens,*

quod quiescere non potest (*Isa.*, LVII, 20), ou comme porte une autre version, *Impii ad instar Euripi fremunt.*

O Dieu ! que ce poëte est bien poëte, c'est-à-dire menteur, s'écrie Sénèque, lorsque, voulant décrire une nuit bien tranquille, il dit :

Omnia noctis erant placida composta quiete :

Toutes choses étaient dans le repos agréable de la nuit. *Omnia, falsum est : nulla quies est, nisi quam ratio composuit* : toutes choses, cela n'est pas vrai, il n'y a non plus de repos la nuit que le jour dans une âme où la raison n'est plus maîtresse des passions. A quoi sert-il que l'on garde un profond silence dans l'antichambre de ce seigneur, si au dedans de son cœur une troupe de passions déréglées, ou, pour mieux dire, de démons, fait un bruit et un désordre épouvantable? Saint Chrysostome est admirable sur ce sujet, lorsque, s'adressant à un de ces esclaves, il lui dit : Mon cher ami, des vingt-quatre heures qui composent le jour et la nuit, quelle est celle de votre repos ? Comptez-moi vos inquiétudes, vos frayeurs, vos déplaisirs, votre désespoir, et je m'oblige de vous compter le sable de la mer et les gouttes d'eau des rivières. N'est-il pas vrai que vos affections désordonnées excitent la tempête dans votre cœur, lors même que l'Océan apaise ses flots, et que toute la nature est tranquille ? Quand votre frénésie vous empêcherait de le connaître, nous avons le Dieu de toute vérité, qui nous apprend qu'il n'y a point de paix pour les impies : *Non est pax impiis, dicit Dominus* (*Is.*, XLVIII, 22). Ajoutez que cette servitude est cruelle, que plus on donne à ces tyrans, plus ils demandent : et c'est à l'égard des esclaves les plus soumis, qu'ils exercent une plus grande tyrannie. Il était bien plus aisé autrefois de contenter l'avarice insatiable des Néron, des Héliogabale et de tous ces monstres de la nature, que de satisfaire ces convoitises insatiables, qui, comme des sangsues toujours affamées, crient incessamment, dit le Saint-Esprit : *Affer ! affer !* (*Prov.*, XXX, 15), Apportez, ce n'est pas assez.

Qu'est-ce que n'a pas fait cet homme de bonne chère, ce Sardanapale de Paris, pour satisfaire à sa gourmandise? Cette bouche néanmoins est comme un sépulcre toujours ouvert, qui, ayant enseveli tant de viandes exquises et tant de vins délicieux, n'est pas encore remplie : *Sepulcrum patens est guttur eorum* (*Ps.* V, 11).

Demandez à cet avare quels soins et quelles peines il a pris pour contenter son avarice ; et cependant jamais elle ne fut si pressante ni si importune. Tant il est vrai, dit Théophile d'Alexandrie, que c'est un vice qui ne vieillit point, c'est-à-dire qui ne s'affaiblit jamais : *Avaritia senescere nescit.*

Et vous, esclave infortuné d'une chair dissolue, que n'avez-vous pas fait pour contenter votre impudicité? On dit que vous avez ruiné votre maison, perdu votre santé, diffamé votre honneur, abrégé votre vie, mérité un million de fois l'enfer par autant de péchés mortels qu'elle vous en a fait commettre. Eh bien ! êtes-vous satisfait ? On dit que non, et que ce feu infernal, que vous cachez sous la neige de vos cheveux blancs, vous brûle encore et vous consume avec autant d'ardeur que jamais : *Imples luxuriam, et adhuc esurit ; sustines pœnam, et adhuc crescit*, dit le vénérable Pierre, abbé de Celles.

Peut-on se figurer une action plus cruelle que celle-ci, où l'on redemande toujours ce qu'on a mille fois payé, et à mesure qu'on continue le payement, on ne fait que continuer son supplice : *Inclementius nihil hac exactione, ubi solutum semper repetitur, innovata cum cruciatibus repetitione.* Vous en jugerez comme il vous plaira, poursuit ce grand homme, mais pour moi, j'aimerais mieux voir tous les membres de mon corps brisés sur une roue, que de me voir assujetti à une si longue et si cruelle servitude : *Mallem non habere membra, quam tot suppliciorum pendere vectigalia.*

Je ne m'étonne pas si saint Augustin disait autrefois que comme les tyrans avaient des bourreaux, dont ils se servaient pour tourmenter les martyrs de l'Eglise, aussi le démon se servait de nos passions déréglées, comme de ces bourreaux, pour faire des martyrs du monde et de l'enfer. En vérité, je ne crains point de le dire, après saint Augustin : Le paradis n'a pas souvent tant coûté à nos martyrs, quoiqu'ils aient donné leur sang pour l'avoir, qu'un infâme plaisir a coûté à ces esclaves de la volupté : *Plus torquetur libidinosus voluptatis amore, quam martyr christianus sanguinis effusione.*

Vous vous trompez donc, mondains, lorsque vous faites passer les prédicateurs pour des critiques et des importuns, qui veulent vous empêcher de prendre vos plaisirs : vous vous trompez, nous souhaitons plus que vous-mêmes de vous rendre heureux et contents. Si nous vous exhortons à mortifier vos passions, c'est que la foi, la raison et l'expérience nous apprennent que ces passions doivent être le plus grand de vos tourments. Si nous vous invitons à prendre le glaive à la main pour les combattre, nous vous appelons à la paix : *In pace autem vocavit nos Dominus* (I *Cor.*, VII, 15).

Il est vrai, prédicateur, me direz-vous, cependant si, suivant votre doctrine, je me mortifie, il faut que je quitte ceci, que je me prive de cela, que je n'aille plus ici et que je ne me trouve plus là. Ah ! que dites-vous ? c'est me faire mourir. Vous vous trompez, encore une fois, vous n'en mourrez point, ayez un peu de courage, gourmandez ces passions, qui vous ont gourmandé jusqu'à présent et vous trouverez la paix. Saint Augustin s'était trouvé dans la même erreur que vous, mais lorsqu'il en fit l'expérience : *Quam suave mihi subito factum est, carere suavitatibus nugarum, et quas amittere metus fuerat, amisisse gaudium fuit*, il eut une joie extraordinaire d'avoir quitté les plaisirs, qu'il craignait de perdre auparavant. Imitez sa générosité, vous recevrez la bénédiction

de Dieu, vous goûterez les douceurs de sa grâce, pour jouir ensuite de la gloire éternelle. *Amen.*

SERMON XI.

L'impie maudit dans les remords de sa conscience.

Si audire nolueris vocem Domini Dei tui, dabit tibi Dominus cor pavidum et animam consumptam mœrore, timebis nocte et die.

Si vous n'obéissez à votre Dieu, il remplira votre âme de tristesse et de crainte, et vous aurez des frayeurs continuelles (*Deut.*, XXVIII, 15, 65, 66).

Lorsque je lis, dans les écrits des idolâtres, que le péché porte nécessairement son supplice avec soi, *Sceleris in scelere supplicium est;* que l'impie est le premier bourreau de soi-même, et que le comble de son malheur c'est d'avoir péché : *Prima et maxima peccantium pœna, peccasse est*, dit Plutarque; quand je vois un Sénèque qui reconnaît et qui adore la providence d'un Dieu, et qui lui rend grâces de ce qu'elle a si sagement ordonné toutes choses, qu'il n'est pas au pouvoir de la fortune d'élever un homme si haut et de le faire si grand, qu'il puisse commettre un péché sans en être puni dès cette vie, *Nullum scelus, licet fortuna suis exornet muneribus, licet tueatur ac vindicet, impunitum est*; lorsque j'entends un Epicure, décrié dans toutes les académies des sages pour un homme abruti, lequel enseigne néanmoins à ses disciples que pour vivre à son aise, en quoi il met le souverain bien, il faut éviter le péché, parce que l'offense et la peine sont deux sœurs qui sont conçues et qui naissent en même temps, et que le tourment et la crainte sont des compagnons inséparables du crime; lors, dis-je, que j'apprends toutes ces vérités de la bouche de ceux qui font profession de croire des mensonges, je rougis de honte de ce que les chrétiens, instruits dans l'école du ciel, sont plus ignorants que les idolâtres, et plus abrutis que les Epicure, se persuadant qu'ils trouveront un véritable bonheur et un solide plaisir parmi leurs vices.

Désabusons-nous aujourd'hui sur cette fausse paix du pécheur, et apprenons, aux dépens de l'impie maudit de Dieu, que ce beau dehors, cet extérieur si gai, cet abord si agréable, ne sont que les voiles d'un cœur déchiré; que ces faux heureux du siècle, tourmentés par les remords de leur conscience, sont des temples d'Egypte, dont le frontispice n'est que dorure, mais qui n'ont au dedans que des serpents et des crocodiles qui leur rongent le cœur. Apprenons que suivant la menace de Dieu, leur désobéissance est punie par des craintes et des frayeurs continuelles.

Glorieux Saint-Esprit, qui êtes le Dieu de paix et le seul principe de la véritable joie, faites-nous connaître ces vérités. Nous vous en demandons la grâce par l'intercession de celle que vous avez choisie pour votre épouse. *Ave, Maria.*

Qu'est-ce qu'une mauvaise conscience? Si nous consultons les sages profanes, ils nous diront que c'est un censeur sévère, un tyran inexorable, un bourreau en colère, une mégère en un mot, une troupe de furies infernales, armées d'aspics, de fouets et de torches ardentes, qui environnent un pécheur et le tourmentent incessamment : *Sua quemque fraus, et suus terror maxime vexat, hæc sunt impiis assiduæ domesticæque furiæ.*

Mais qu'est-ce, suivant le sentiment de Dieu, qui ne le peut tromper dans le jugement des choses? C'est un aiguillon de sa colère, et une cruelle épine qui perce le cœur et qui le met tout en sang, *Conversus sum in ærumna mea dum configitur spina* (*Ps.* XXXI, 4). C'est une teigne qui s'attache à la moelle des os et qui les ronge sans cesse : *Ego quasi tinea, Ephraim* (*Ose.*, V, 12). C'est un adversaire importun qui nous trouble et qui nous afflige pendant toute notre vie, si nous ne sommes d'accord avec lui, dit Jésus-Christ dans l'Evangile : *Esto consentiens adversario tuo cito, dum es in via* (*S. Matt.*, V, 25). C'est un ver qui pique le cœur de l'âme, et qui, s'étant formé parmi les fades douceurs des voluptés, ne peut mourir que dans l'absinthe et dans l'amertume de la pénitence, *Vermis eorum non moritur.* C'est une vipère qui déchire les entrailles de celui qui l'a conçue, *Concepit dolorem, et peperit iniquitatem.* C'est l'enfer du pécheur en cette vie, dit le Psalmiste, suivant l'interprétation de saint Augustin : *Convertantur peccatores in infernum, id est, dentur in manus suas, et illaquentur delectatione mortifera.*

Après ces pensées de l'Ecriture, il me semble qu'on ne saurait rien dire de plus fort, des tourments d'une mauvaise conscience, que ce qu'en a dit saint Bernard, dont les paroles me fournissent une division très-nette et très-naturelle. La mauvaise conscience, dit-il, fait trois offices à l'endroit du pécheur : 1° celui de témoin ; 2° celui de juge, et 3° celui de bourreau : *Mala conscientia, ipsa testis, ipsa judex, et tortor est.* En qualité de témoin ou d'accusateur, elle nous confond par ses reproches ; comme juge, elle nous condamne par ses arrêts, et comme bourreau, elle nous châtie par ses troubles et par ses remords : *Accusat, judicat, cruciat.* Voilà les trois parties de ce discours.

Nous avons beau couvrir nos crimes des ténèbres de la nuit, et chercher les lieux écartés de la vue des hommes pour commettre le mal; c'est en vain que l'autorité de nos charges ou nos grandes richesses ferment la bouche à ceux qui voient nos injustices, et les empêchent de parler de nos méchancetés, que tout le monde condamne, et dont personne n'ose se plaindre : en quelque lieu que nous allions, en quelque état que nous soyons, notre conscience se trouve avec nous, et parmi les applaudissements des autres elle nous fait rougir de honte par ses reproches. C'est un témoin domestique qui ne laisse pas pour cela d'être reçu, en juge-

ment, à porter témoignage contre son maître, dit saint Bernard : *Quocumque vado, conscientia mea non me deserit, ubicumque mihi gloria vel confusio inseparabilis, sic in domo propria et a propria familia habeo accusatores et testes.*

Croyez-moi, dit ce Père, il n'est point d'œil qui soit plus fâcheux au pécheur que le sien propre, point de vue plus insupportable ni plus inévitable que celle de sa propre conscience : *Nullus molestior oculus suo cuique, non est aspectus quem tenebrosa conscientia suffugere magis velit, minus possit.*

Nous n'avons pas plutôt commis le mal que cet accusateur se lève contre nous, dit saint Chrysostome. Il nous charge de reproches et il crie, au fond du cœur : Ah! téméraire et insolent, oses-tu bien mépriser la majesté d'un Dieu et violer ses lois? Est-ce donc là, ingrat, la reconnaissance des grâces et des faveurs infinies de sa bonté? Le sais-tu bien, que par ce péché mortel tu as encouru la haine de ton Dieu, tu as crucifié Jésus-Christ, tu as perdu le paradis et mérité l'enfer? *Statim conscientia insurgit, inclamans et ostendens magnitudinem peccati.* Il n'y a pas moyen d'éloigner cet accusateur d'auprès de nous, *fugere non potes conscientiam tuam amarulentam accusatricem.* Nous ne pouvons gagner ce témoin par flatterie ni le corrompre par argent comme les autres, *hoc tribunal pecuniis non corrumpitur, blanditiis non acquiescit.* Comme il tient sa commission immédiatement de Dieu, duquel il soutient les intérêts, il n'a de considération pour personne, il ne respecte ni les trônes des empereurs, ni les couronnes des rois, ni les tiares des papes, il reproche, il invective parmi les acclamations publiques ; il reprend et confond lorsque les autres louent et applaudissent. Je veux bien qu'au dehors il n'y ait rien à craindre pour vous, point d'information qui vous charge, point de prévôt qui vous poursuive, point d'ennemi qui ose se déclarer votre partie, oh! ce n'est pas assez pour vivre en paix et dans l'impunité, puisque vous portez quelque chose au dedans de vous-même qui vous confond et qui vous effraie, *Non timebis inimicos, erit in te quid timeas : lictorem evades, speculatorem effugies, non sufficit, te tenebis.*

Je ne veux point d'autre preuve de cette vérité que l'exemple d'un des plus grands monarques qui ait jamais porté couronne, c'est David, lequel nous apprend lui-même qu'après avoir péché, sa conscience l'accusait si fortement et le confondait si puissamment que, tout couvert de honte, il n'osait lever les yeux vers le ciel : mais tenant la vue collée contre terre, il marchait tout courbé, témoignait sur son visage la tristesse qui lui rongeait le cœur? *Miser factus sum, et curvatus sum usque in finem, tota die contristatus ingrediebar* (*Psalm.* XXXVII, 7). Ses princes et ses courtisans, étonnés de ce qu'il recevait avec un visage abattu les courriers qui venaient l'un sur l'autre lui apporter les nouvelles des villes prises, des provinces conquises, des batailles gagnées par ses armées toujours triomphantes, sous la conduite de Joab, et que parmi les réjouissances publiques on l'entendait quelquefois soupirer et se plaindre ; ces courtisans, dis-je, lui disaient : Hé! grand roi, quelle peut être la cause d'une tristesse si extraordinaire? vous êtes le prince le plus fortuné et le plus béni de Dieu qui fut jamais, vous êtes redoutable à tous vos ennemis, chéri et aimé comme le père de tous vos peuples : qui peut après cela inquiéter votre cœur? David, sans leur répondre, s'enfonçait tout seul dans son cabinet pour y pleurer amèrement : et là sa conscience, le poursuivant pour le tourmenter, lui mettait devant les yeux l'image de ses crimes. Il lui semblait quelquefois qu'il voyait le sang encore tout fumant qui sortait des plaies d'Urie ; il ne pouvait effacer de sa mémoire le souvenir de son infâme adultère : *Peccatum meum contra me est semper* (*Psalm.* L, 5). Ah! disait-il en soupirant, mon péché est toujours contre moi pour me faire la guerre : ma conscience, se rendant ingénieuse pour m'affliger, me dépeint si vivement mes crimes qu'il me semble que je les vois devant mes yeux, et je ne puis trouver un seul moment de repos, *Non est pax ossibus meis a facie peccatorum* (*Psalm.* XXXVII, 4).

N'est-ce pas déjà un grand supplice que d'être obligé de porter jour et nuit dans son cœur un témoin de ses méchancetés ?

Nocte dieque suum gestare in pectore testem?

d'avoir toujours à ses côtés un accusateur irrité qui nous afflige incessamment par ses reproches? C'est néanmoins à quoi il se faut résoudre, si on veut pécher.

Lorsque l'impie pense se récréer, sa conscience, qu'il a rendue son ennemie, présente à sa mémoire cet inceste, cette brutalité qu'il a commise en sa jeunesse. Il tourne promptement son esprit ailleurs : sa conscience, le poursuivant, lui met devant les yeux ce meurtre, ce larcin, cette trahison. Il chasse cette pensée fâcheuse : elle lui représente en même temps cette maison ruinée par ses chicanes, cette veuve et ces pauvres orphelins qui demandent, par leurs larmes, vengeance à Dieu de ses injustices. Il secoue la tête : Voilà, dit-il, qui est importun. Cette conscience, opiniâtre à le poursuivre, lui représente l'ombre de cette fille infortunée à qui autrefois il enleva tout d'un coup et son honneur et sa part de paradis; qui, du milieu des flammes de l'enfer, crie que c'est lui qui est l'auteur de sa damnation éternelle, et qu'il est coupable de tous les péchés qu'elle a jamais commis, et surtout de ses confessions et de ses communions sacriléges.

En un mot, dit Victor, évêque de Carthène, cette conscience a reçu cette propriété de Dieu, de rendre toutes nos fautes immortelles et de les faire vivre malgré nous dans notre souvenir : *Conscientia apud quam non moritur omne quod gerimus.* Bien qu'elle n'ait point de langue, en effet, cependant elle crie toujours : *Quæ cum loquendi non habeat usum, servare tamen nescit silentium.* Vous

diriez, poursuit ce grand prélat, que c'est le sergent de la justice de Dieu, qui se saisit du pécheur sans le vouloir quitter, qu'elle ne l'ait conduit devant son tribunal : *Hæret pectore : tenet te reum, et in sua ditione captivum.*

Ce qui est encore plus étrange, c'est que souvent cette conscience nous presse et nous poursuit si vivement, qu'elle renverse notre esprit, et que, troublant notre jugement, elle fait que nous nous persuadons de voir même ce qui n'est pas. Témoin Néron, dont l'histoire est si connue; témoin Théodoric, roi d'Italie, qui prend la tête d'un poisson qu'on lui sert sur la table pour la tête de Symmaque, qu'il avait fait injustement mourir, et qui là-dessus entre en fureur et meurt comme un enragé; témoin Saül, qui, suivant la remarque de Tostat, étant sur le point de mourir, s'abandonne au désespoir et dit qu'il voit les prêtres qu'il a fait massacrer, qui l'accusent devant Dieu. *Sta super me, et interfice me : quoniam tenent me angustiæ* (II *Reg.*, 19). Tostat dit que, suivant l'hébreu, il faut lire : *Quoniam me tenent oræ vestimenti sacerdotalis.* Témoin Henri, roi d'Angleterre, lequel, au rapport de Sandérus, un peu auparavant sa mort, croyait qu'il voyait son lit entouré de tous les religieux qu'il avait fait mourir. Témoin Constantius, empereur des Grecs, qui, ayant fait massacrer son frère le diacre, fut tellement troublé par les remords de sa conscience, qu'il se persuada que l'ombre de son frère le poursuivait partout, et lui présentant un calice plein de son sang, disait : *Bibe, bibe, frater.*

Oh! qu'il est donc très-véritable ce qu'on dit communément, que la conscience vaut plus que mille témoins! O Dieu! qu'il vaudrait bien mieux être entouré d'une grosse troupe d'accusateurs, et avoir en tête tous les plus fameux avocats, que de porter avec soi ce témoin et cet accusateur inséparable. Après tout, quand ceux-ci auraient fait leur dénonciation, ils s'en iraient; quand ceux-là auraient déclamé leurs philippiques, ils se tairaient; mais celle-ci crie, reproche, invective toujours : *Quæ cum loquendi non habeat usum, servare tamen nescit silentium.*

Ne faut-il donc pas être cruel à soi-même pour acheter un plaisir aussi court qu'est celui du péché par un si long et si ennuyeux repentir? *Quem ergo fructum habuistis tunc in illis in quibus nunc erubescitis* (*Rom.*, VI, 21)? Dites franchement, demande l'Apôtre, quel est le fruit de tant de mauvaises actions qui vous font maintenant rougir? N'est-il pas vrai qu'il ne vous en reste plus que la honte et la confusion?

Malheureuse chrétienne, qui ne veux pas rougir une bonne fois devant un confesseur, que gagnes-tu de cacher ou de déguiser ton péché? que te sert-il de fouler aux pieds le sang de Jésus-Christ, en abusant de tes confessions et de tes communions comme Judas? que te sert cette dissimulation? Il suffit que tu saches ton péché et que Dieu le connaisse, pour t'en faire rougir toute seule cent fois et le jour et la nuit, et pour te rendre toute ta vie misérable. *Arguet te malitia tua, et aversio tua increpabit te* (*Jerem.*, II, 19). Il n'est pas besoin, dit Jérémie, de prédicateur pour te reprendre et pour te confondre : ton propre péché te reprendra; ce sera ta propre malice qui te confondra. Reconnais donc, par ta propre expérience, que c'est une chose bien amère que de quitter son Dieu par le péché, ajoute ce prophète : *Scito, et vide, quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum, et non esse timorem mei apud te, dicit Dominus Deus exercituum.*

Que si cette mauvaise conscience est si fâcheuse dans l'office d'accusateur, combien plus le sera-t-elle en qualité de juge? *Ipsa accusat, ipsa judicat.*

Ouvrez-moi, disait saint Chrysostome, parlant du mauvais riche, ouvrez-moi la conscience de ce méchant homme, *Explica mihi istius conscientiam*, et vous verrez que non-seulement elle lui reproche son péché, mais que, faisant servir son âme de tournelle et de chambre de justice, et étant assise sur son cœur comme sur son tribunal, elle prononce contre lui des arrêts rigoureux, quoique très-justes : *Videbis, velut in curia, mentem ad thronum conscientiæ consedisse regulam, et tanquam judicem confidentem.*

Après avoir dépeint dans notre esprit un Dieu courroucé contre nous, qui, armé de peines et de supplices, nous accompagne partout, elle ajoute qu'il est juste que nous payions ce que nous devons à sa justice. Si quelquefois le ciel tonne, elle crie au pécheur : Prends garde à toi, ce carreau n'a été allumé que pour te frapper : te souviens-tu de cette impiété, de ce discours qui ressentait l'athée? tu connaîtras maintenant qu'il y a un Dieu qui châtie l'impie; tu sentiras la main toute-puissante de celui dont tu t'es moqué; plus de mille ont été brûlés du feu du ciel qui n'étaient pas si scélérats, ni si sacriléges que toi.

Y a-t-il dans la ville quelque maladie dangereuse, quelque fièvre de pourpre, quelque contagion? tu ne l'échapperas jamais, dit cette conscience; enfin le temps de ta punition est venu, et tu verras bientôt l'accomplissement de mes menaces.

Si on raconte quelque accident funeste, quelque mort soudaine, quelque punition exemplaire, cette conscience crie aussitôt, au fond du cœur : Un semblable malheur te menace : je te condamne à une telle mort, pour le péché que tu sais bien : ceux dont on parle n'étaient pas plus criminels que toi. C'est ce que veut nous apprendre saint Ambroise, quand il dit que la conscience est blessée et tourmentée par les plaies et par les châtiments des autres : *Conscientia offenditur, cum alius castigatur, et in alieno vulnere semper ipsa percutitur.*

Si quelquefois un prédicateur zélé prêche des peines d'enfer, cette conscience ramasse tout ce qu'il y a de plus affreux et de plus effroyable dans ce discours, pour l'imprimer dans l'esprit du pécheur : Voilà, dit-elle, à quoi je te condamne, pour ce péché dont tu

n'as pas fait pénitence ; voilà ce que tu as mérité : tu le sais bien : tu sauras bientôt par ton expérience ce que le prédicateur vient de prêcher.

Cette pensée est du Saint-Esprit dans la Sagesse : *Cum sit enim timida nequitia, dat testimonium condemnationis* (*Sap.*, XVII, 10), comme la mauvaise conscience est sans la grâce de Dieu et sans la vertu, elle est aussi sans assurance et sans courage. Lors même que la miséricorde de Dieu a des pensées de salut pour le pécheur, cette conscience irritée ne prononce que des arrêts de mort : *Dat testimonium condemnationis : semper enim præsumit sæva perturbata conscientia.* Non-seulement elle nous condamne ; mais elle anime même les créatures inanimées, elle donne des voix aux ombres, aux murailles, aux pierres et à toutes choses, pour nous condamner. De là naissent ces terreurs, ces effrois, ces tremblements qui accompagnent pour l'ordinaire le pécheur, dit saint Chrysostome : *Suo ipsius judicio damnatus, pavet qui talis est omnia : umbram, parietes, lapides ipsos vocem emittentes.*

Représentez-vous un criminel dans un cachot, à qui on a déjà lu son arrêt; ce pauvre condamné paraît plus mort que vif. Si vous lisez dans son imagination, vous y verrez la triste image de son gibet, et l'expression de ses supplices : il lui semble qu'il voit déjà le peuple qui court pour assister au spectacle de sa mort : il prend pour le bourreau tous ceux qui entrent dans la prison et qui s'approchent de lui. Voilà justement, dit Job, l'image du pécheur condamné par sa conscience : *Sonitus terroris semper in auribus impii* (*Job.*, XV, 21); et dans un autre endroit : *Non credit quod reverti possit de tenebris ad lucem, circumspectans undique gladium* (*Job.*, XV, 22). Ce pécheur n'entend autre chose, ce lui semble, dit ce prophète, que des cris de mort, que des accents d'un Dieu irrité : il ne voit partout où il va que le glaive de sa justice qui le poursuit. Il est tellement effrayé qu'il fuit, quoique personne ne le poursuive : *Fugit impius nemine persequente* (*Prov.*, XXVIII, 1).

Nous avons un bel exemple de ceci dans la personne des premiers criminels du monde : à peine eurent-ils commis le péché, qu'ils prirent l'alarme, et s'allèrent cacher sous les feuilles d'un arbre. Et qu'est cela, Adam, d'où vient cette frayeur? Qui vous peut faire du mal? n'êtes-vous pas le monarque du monde, et le lieutenant de Dieu sur la terre? toutes les créatures ne vous sont-elles pas soumises? C'est, dit-il, que j'ai ouï la voix de Dieu. Comment! la voix de Dieu? N'est-ce pas la voix de votre créateur, de votre père et de votre aimable bienfaiteur? que craignez-vous? Peut-être que Dieu lui a parlé d'une voix de tonnerre, et qu'après son péché il a fait retentir dans le paradis terrestre un cri de vengeance : Qu'il meure, l'ingrat! qu'il meure, le rebelle! Rien moins, ç'a été la voix d'un Dieu qui le cherchait et qui l'appelait à soi, *Adam, ubi es?* Adam, où es-tu? faut-il donc fuir pour cette raison? Hé, qui vous trouble? Dieu ne vous a pas encore condamné. Cela est vrai, mais la conscience l'a déjà fait. C'est elle qui crie si fortement, que s'il trouvait l'abîme ouvert, il aimerait mieux s'y cacher, que de paraître devant la face de son Dieu. *Cuperent, si forte pateret, condere se baratro, usque adeo contermina pœnæ culpa suæ est*, dit Marius Victor, dont nous lisons les poésies dans la Bibliothèque des Pères.

Je ne saurais passer sous silence une des plus belles preuves de cette vérité, que je prends d'une histoire commune, mais sur laquelle vous n'avez peut-être jamais fait les réflexions admirables qu'y fait saint Chrysostome.

Balthazar, souverain monarque du superbe empire des Babyloniens, héritier des crimes de son père Nabuchodonosor, aussi bien que de son sceptre, était un soir à table dans sa salle royale, entouré de mille des principaux seigneurs de son royaume, dit le prophète Daniel. Tandis que le concert des voix, joint à la symphonie des instruments, flattait doucement ses oreilles ; tandis que les viandes exquises, les vins délicieux, et toutes les voluptés imaginables concouraient à rendre Balthazar heureux : voilà un grand accident qui trouble cette fête. Ce prince aperçoit comme une main miraculeuse, qui, naissant de la muraille, proche du chandelier, qui était vis à vis de lui, se courbait et écrivait des caractères inconnus : *Apparuerunt digiti quasi manus hominis scribentis, contra candelabrum, in superficie parietis.* A la vue de ce prodige, ce roi blêmit, il est saisi de frayeur, son sang se glace dans ses veines, ses pensées se troublent, et tout hors de soi, il s'écrie avec épouvante. A ce cri tous les princes se lèvent de table, le palais se remplit de tumulte, tout le monde entre dans la salle, on s'approche de lui : Sire, qu'est-ceci? vous voici entouré de tous les plus vaillants de votre empire, nous sommes tous prêts à mourir à vos pieds : d'où vient cette frayeur? Ah, dit-il, chose étrange ! j'ai vu une main.

Comment, dit saint Chrysostome, il a vu une main, et pour cela faut-il se troubler? que peut faire une main à un grand roi, qui est au milieu de ses Etats et dans la capitale de son royaume, qui est environné de ses gardes et de toute l'élite de sa noblesse, et qui a même une puissante armée aux portes de la ville, pour résister à Darius ? S'il disait qu'il a vu quelque géant armé de toutes pièces, ou si quelque horrible fantôme était entré dans cette salle : mais une main ! encore n'est-ce pas, dit ce Père, une main ! mais l'ombre et l'apparence d'une main, *Quasi manus hominis* (*Dan.*, V, 5). Que si du moins l'ombre de cette main eût paru avec un cimeterre empourpré de sang ; si elle lui eût porté le fer dans le sein, ou si elle l'eût menacé ; mais c'est une main qui n'a entre ses doigts qu'une plume : *Quasi manus hominis scribentis.* L'ombre donc d'une main qui tient une plume fait pâlir et tomber de frayeur le plus grand roi du monde ? Il doit y avoir assurément quelque chose de plus C'est, dit saint Chrysostome, que ce prince

se persuade, ce qui est vrai, que cette main écrit sur la muraille l'arrêt de sa mort, que sa conscience lui dicte au fond du cœur: *Cum sit enim timida nequitia, dat testimonium condemnationis* (*Sap.* XVII, 10). Voulez-vous ôter à Balthazar sa crainte? ôtez-lui ses crimes: pour lui donner de l'assurance, n'alléguez pas ses gardes, ses princes, ses places fortes; mais apaisez sa conscience: rendez-le juste, si vous pouvez, et de tremblant qu'il est, il sera généreux et assuré comme un lion, *Justus autem quasi leo confidens* (*Prov.* XXVIII, 1).

Je ne m'étonne pas si les Juifs appelaient les péchés, dans leurs prières publiques, des actions de terreur et d'épouvante: *Actiones terrorum ne recorderis*, *Domine*. Mais je m'étonne bien de ce que les chrétiens, qui ont plus de connaissance qu'eux de la malice du péché, et de la haine que Dieu lui porte, et qui par, conséquent, doivent avoir la conscience plus tendre et plus capable de remords; que les chrétiens, dis-je, s'imaginent qu'ils pourraient vivre à leur aise, en présence de ce juge sévère, et trouver du repos aux pieds de ce redoutable tribunal. *Putas prodesse tibi te non habere conscium cum conscientiæ quotidianum sentis perpetuumque judicium.* Tu penses donc, pécheur aveugle, dit saint Ambroise, qu'à cause que tu trouves plusieurs personnes aussi méchantes que toi et coupables des mêmes crimes, qui applaudissent à tes méchancetés; à cause que tu as de l'argent pour fermer la bouche aux témoins et pour corrompre les juges; à cause que tu es grand et puissant dans le monde, tu penses vivre en repos, au milieu de tes infâmes débauches, et que tes crimes seront impunis: *Tuta scelera esse possunt, secum non possunt.* Non, non, il n'est pas besoin, pour ainsi dire, que Dieu s'en mêle, ni qu'il irrite contre toi la mauvaise fortune: *Plus torquet malum opus quam mala fortuna.* Il ne saurait trouver un plus cruel bourreau pour te châtier, que toi-même; ce sera toi-même qui dresseras la roue, et qui élèveras l'échafaud où tu te dois punir et te tourmenter toi-même. C'est mon troisième point.

Après que cette conscience a fait l'office de témoin en accusant, et de juge en condamnant, elle s'acquitte de celui de bourreau, en tourmentant, *Accusat, judicat, cruciat.*

Cette conscience criminelle, si nous croyons nos sacrés docteurs, a autant de bourreaux qu'elle a de pensées: ces bourreaux ont des fouets armés de pointes et d'aiguillons pour la déchirer: les plaies qu'ils font causent de longues morts, et l'âme est elle-même un sépulcre plein de vers qui la rongent. *Videbis mentem tanquam judicem sedentem, et cogitationes loco carnificum adhibentem, in equuleo suspendentem, lateraque conscientiæ ungulis corrodentem*, dit saint Chrysostome.

Ces peines sont si cuisantes et si sensibles, que les histoires nous rapportent qu'il s'en est trouvé plusieurs qui, ne pouvant souffrir ce tourment intérieur, se sont pendus, d'autres se sont poignardés, quelques autres se sont précipités dans des abîmes, et d'autres sont allés trouver les juges, ont confessé leurs crimes et les ont priés de leur faire leur procès, aimant mieux, disaient-ils, être livrés entre les mains d'un bourreau que de souffrir plus longtemps ces furies domestiques. Tibère, au rapport de Suétone, se sentant bourrelé par sa conscience, est contraint de se souhaiter la mort, ajoutant qu'il meurt tous les jours, tant il est tourmenté: *Dii me perdant, quem quotidie perire sentio!* Un certain Flaccus avoue le même dans Philon: Je meurs, dit-il, à toute heure, et je souffre de longues morts, plus cruelles que toutes sortes de supplices: *Jam in horas præmorior multas sustinens mortes ante ultimam.*

Il faut bien que cette longue mort soit un supplice très-rigoureux, puisque Dieu s'en est servi pour punir le premier homicide qui fut jamais, condamnant le fratricide Caïn, non pas à mourir, mais à vivre dans l'effroi et dans de continuels remords, afin, dit saint Basile de Séleucie, qu'il fût son propre bourreau, et qu'il se tourmentât continuellement soi-même, *Ut percussorem suum timendo, quotidie pateretur, et ipse suus, sine ulla intermissione, sibi carnifex esset.*

Voilà justement l'arrêt que Dieu prononce contre l'impie, dans le prophète Ézéchiel, *Et tu porta confusionem tuam.* Les Septante lisent: *Porta tormentum tuum.* Va, malheureux, qui as cru qu'en t'éloignant de ton souverain bien tu pourrais vivre à ton aise; va, enfant prodigue, qui crois être mieux parmi les étrangers que dans la maison de ton père: pour te punir, je n'ai qu'à t'abandonner à toi-même: *Porta tormentum tuum*, porte tes peines, ta roue, ton supplice, ton bourreau, c'est-à-dire ta mauvaise conscience, au bal, à la comédie, au jeu, à la table, au lit, en public, en particulier, *Porta tormentum tuum.* O Dieu! quel tourment ce serait, dit saint Chrysostome, à un pauvre criminel, d'avoir toujours avec soi un bourreau! un bourreau à table quand il dîne et quand il soupe; un bourreau à ses côtés quand il se promène, un bourreau dans sa compagnie quand il s'entretient, un bourreau au chevet de son lit quand il se couche! Voilà néanmoins, dit ce grand saint, l'état malheureux que le pécheur embrasse. *Peccator quasi carnificem circumgestat se laniantem, et flagellantem perpetuo.*

Il est vrai que ce tourment dont je parle ne paraît pas; et c'est en cela que le mal est plus grand, puisqu'il est plus caché et plus intérieur. Croyez-moi, disait un profane, il n'appartient qu'aux dieux de frapper et de punir de la sorte: les hommes ne peuvent que toucher l'extérieur et blesser le corps; mais la main des dieux irrités décoche des traits qui donnent jusqu'au fond de l'âme, et qui transpercent le cœur, *Deorum tela mentibus infiguntur.*

C'est ce que dit bien mieux saint Paul: *Tribulatio et augustia in omnem animam hominis operantis malum* (*Rom.*, II, 9): la tribulation et l'angoisse entrent profondément dans l'âme du pécheur. Par ces paroles, *in*

animam, il touche la différence qu'il y a entre la tribulation des gens de bien et les vrais supplices des pécheurs. Les maladies, les pertes de biens, les croix, les chevalets et tout ce que peut inventer un tyran, tout cela est hors de l'âme : ce qui fait qu'au milieu de ces peines extérieures, ainsi que témoigne saint Paul par son expérience, les saints possèdent au fond du cœur des joies et des consolations ineffables : *In omnibus tribulationem patimur, sed non angustiamur* (II *Cor.*, IV, 8). Au contraire, les méchants ont la paix au dehors et la guerre au dedans : quoiqu'ils marchent à la suite de l'infâme Babylone, au son des violons, et qu'ils descendent en enfer à la cadence des instruments, comme dit un prophète, ils ont le cœur troublé de mille craintes et l'âme déchirée par de cruels remords.

Ce n'est pas sans sujet que ce grand apôtre, pour exprimer le tourment intérieur des pécheurs, se sert de ces deux paroles, *Tribulatio et angustia :* il s'accorde en cela avec toute l'Ecriture. Job, nous ayant décrit l'insolence du pécheur qui a levé la main contre Dieu et qui s'est voulu fortifier contre le Tout-Puissant : *Tetendit adversus Deum manum suam, et contra omnipotentem roboratus est* (*Job*, XV, 24). Il ajoute que Dieu, pour punir ce téméraire, dresse une puissante armée, divisée en deux gros bataillons, qui marche sous la conduite de la conscience : le premier bataillon, c'est la tribulation ; et le second, l'angoisse : *Terrebit eum tribulatio, et angustia vallabit eum, sicut regem qui paratur ad prælium* (*Ibid.*). En quelque lieu que se retire le pécheur, il se voit bientôt assiégé par cette armée invisible de Dieu, témoin David : *Tribulatio et angustia invenerunt me* (*Ps.* CXVIII, 143).

Par la tribulation, le Saint-Esprit entend non-seulement cette guerre intestine de nos passions, ces troubles et ces séditions domestiques, dont nous parlions hier; mais aussi ces craintes de la mort, ces frayeurs des jugements de Dieu, ces pensées tristes et affligeantes, qui, comme des flots d'une mer irritée, battent et rebattent ce mauvais cœur. *In quantam tribulationem deveni, et in quos fluctus tristitiæ* (I *Machab.*, VI, 11) ! O Dieu ! disait un réprouvé (c'était Antiochus), que je suis dans une grande tribulation, que je suis agité de mouvements terribles ! Et qu'y a-t il ? qu'est-ce qui vous rend si malheureux? *Nunc vero reminiscor malorum quæ feci in Jerusalem :* Je ressens les remords de ma conscience qui me reproche les maux que j'ai faits.

Par les angoisses de l'impie, nous pouvons entendre les ennuis et les chagrins qui lui serrent le cœur; de sorte que quand il pense à la mauvaise vie qu'il a faite, il ne peut se souffrir soi-même. Et comme un lépreux qui voit l'horreur et la puanteur de son corps, voudrait se défaire d'une chair si hideuse, ainsi ce vieux pécheur, voyant les débauches de sa jeunesse, les injustices de son âge viril, les avarices de sa vieillesse, ses mépris envers Dieu, ses scandales, ses perfidies, ses tromperies envers le prochain : en un mot, cet abcès puant et horrible d'où découle l'ordure de tous les vices, il se déteste soi-même et il entre dans des angoisses si amères, que la vie lui déplaît. De là naissent souvent des désespoirs de son salut, il se regarde déjà comme un damné. Dans le sommeil même de la nuit il est effrayé par des songes épouvantables : *Dormivi conturbatus*, dit David après son péché (*Ps.* LVI, 5) : *Terrebis me per somnia, et per visiones horrore concuties* (*Job*, VII, 14). Et ce qui est le comble de tous ces maux, c'est que le pécheur voit qu'ils ne doivent pas finir par la mort comme les autres, mais au contraire il craint qu'ils ne s'augmentent,

Atque eadem metuit magis hæc ne in morte gravescant.

N'est-ce donc pas là un état bien déplorable? Ne faut-il pas avouer que c'est être bien cruel à soi-même que de suivre le péché?

Ne pensez pas affaiblir tant de preuves, en disant que tous les pécheurs ne sont pas si rudement traités. J'avoue que tous les impies ne souffrent pas ces syndérèses et ces remords, mais ils sont encore plus à plaindre : *O te miserum si hæc sentis, miseriorem si non sentis!* Ceux qui les souffrent et qui ne se corrigent point sont misérables, comme j'ai dit; mais ceux qui ne les souffrent pas le sont encore plus, comme nous verrons quand nous prouverons que cet état d'insensibilité de conscience est le plus grand de tous les maux, puisque c'est le caractère des réprouvés : d'où il s'ensuit que, pour vivre pécheur, il faut faire état de vivre déjà comme un damné, soit en étouffant par des crimes énormes les cris de sa conscience, soit en ressentant les remords et les tourments intérieurs que je viens de vous représenter.

Apprenons donc aujourd'hui ce chemin qui est si recherché et qui n'est point connu des impies, je dis le chemin de la paix et du véritable repos : *Contritio et infelicitas in viis eorum, et viam pacis non cognoverunt* (*Ps.* XIII, 3). Pour n'être point trompés, apprenons ce chemin de la bouche d'un prophète et du prince des apôtres, saint Pierre : *Qui vult dies videre bonos* (I *S. Petr.*, III, 10). Qui veut passer ses jours doucement en cette vie ? en voici le moyen ; qui veut trouver une paix et une joie solide? en voici le chemin. *Declina a malo, et fac bonum* (*Psal.* XXXVI, 27), qu'il s'éloigne du mal et qu'il fasse le bien, qu'il déteste le vice et qu'il embrasse la vertu.

Remarquez, dit saint Augustin, que la justice et la paix se sont entre-baisées : *Justitia et pax osculatæ sunt* (*Ps.* LXXXIV, 11). Ce sont deux amies intimes, qui sont inséparables, et qui épousent réciproquement les intérêts l'une de l'autre; peut-être que vous aimez la paix et que vous méprisez la justice, c'est-à-dire l'innocence et la vertu, *Duæ amicæ sunt, tu forte unam vis, et alteram non facis.* Sachez que si vous n'aimez la justice, qui est l'amie de la paix, cette paix ne demeurera point avec vous? *Quare litigas cum*

justitia? Si amicam pacis non amaveris, non te amabit ipsa pax, nec veniet ad te. La justice vous dit : Ne prenez point le bien d'autrui, et cependant vous voulez le prendre; elle vous conjure d'éviter le péché, et vous l'embrassez. *Ecce justitia dicit, Ne fureris, et non audis : Ne adulteres, et non vis audire.* Sachez donc que la paix, qui est sa sœur, vous dira : J'aime la justice, et quiconque sera son ennemi, ne me possédera jamais : *Inimicus es amicæ meæ, dicit tibi pax : Quid me quæris?* Dieu m'a défendu d'avoir jamais d'alliance avec les impies : *Non est pax impiis, dicit Dominus.*

Souffrez donc que le prédicateur, se servant du glaive tranchant de la parole de Dieu, perce ces apostumes secrets qui vous causent ces fièvres intérieures. Souffrez qu'il vous oblige d'ôter de votre maison ce bien mal acquis, puisqu'il est incompatible avec votre repos : votre conscience criera incessamment jusqu'à ce que cette restitution soit faite. Permettez à quelque charitable confesseur de vous arracher cette épine, qui vous perce le cœur il y a longtemps : c'est-à-dire ce péché secret que vous n'avez point confessé ou duquel vous avez déguisé les circonstances qui changent l'espèce, rendant ainsi votre confession sacrilége. Ah! c'est trop souffrir la confusion, les reproches et les tourments de cette conscience, écoutez enfin ses cris au plus tôt et la voix de Dieu qui vous parle par elle.

Et vous, âmes innocentes, que la fausse apparence et que le visage trompeur du vice ne vous déçoive point, conservez par la pureté de vos mœurs le repos de la bonne conscience. Ce repos, dit le Saint-Esprit, est un festin continuel : *Secura mens quasi juge convivium* (*Prov.* XV, 15), qui vous préparera au banquet céleste de votre divin éooux dans la gloire. Ainsi soit-il.

Troisième partie.

DES MALEDICTIONS SUR LES VERTUS APPARENTES.

SERMON XII.

L'impie maudit dans sa foi.

Tu quis es? Et confessus est et non negavit : Quia non sum ego Christus

On demanda à saint Jean-Baptiste qui il était, et il protesta qu'il n'était point le Messie (*S. Joan.*, I, 20).

La connaissance de soi-même, dont saint Jean-Baptiste nous donne un si bel exemple, en déclarant hautement aux députés de Jérusalem qu'il n'est point le Messie, mais seulement son précurseur ; cette connaissance, dis-je, est une qualité trop excellente, pour compatir avec les vices de l'impie, chargé des malédictions de Dieu. Si nous lui disions : *Tu qui es ?* ou bien, *quid dicis de te ipso ?* quel sentiment avez-vous de vous-même ? il nous dirait cent mensonges. Il nous répondrait qu'il est chrétien, qu'il croit en Dieu, qu'il espère en Dieu, et qu'il veut mourir dans sa grâce ; mais il se trompe lui-même et il trompe les autres. C'est la troisième sorte de malédiction que l'impie attire sur lui. *Et sicut oleum in ossibus ejus* (*Psalm.* CVIII, 18). La malédiction de Dieu a pénétré la moelle de ses os, comme l'huile ; j'ai déjà dit, avec les interprètes, que les os, qui sont le soutien du corps, nous marquent les vertus, et qu'ainsi toutes les fausses vertus de ce pécheur sont maudites et réprouvées de Dieu.

Je commence aujourd'hui par la première, qui est la foi : et je vais prouver que sa foi est une foi maudite, puisqu'elle est inutile à son salut, et qu'elle ne lui sert que pour le rendre plus coupable.

Saint Paul, parlant de ces pécheurs qui font profession de croire en Dieu, et qui le renoncent par leurs actions, *Confitentur se nosse Deum, factis autem negant* (*Tit.*, I, 16), ajoute qu'ils sont abominables et réprouvés pour toute sorte de bonnes œuvres : c'est-à-dire que, sous une apparence trompeuse, ils couvrent de grands vices : *Cum sint abominati, et ad omne opus bonum reprobi.*

Ils ont la voix de Jacob, lorsqu'ils récitent le symbole de la foi, mais ils ont les mains d'Esaü par leur mauvaise vie. Nous pourrions bien dire de tous ces faux chrétiens ce que disait saint Jérôme, parlant d'un méchant homme de son temps : *Ex contrariis adversisque naturis monstrum diceres esse compactum:* vous diriez que ce sont des monstres composés de plusieurs natures differentes ; ils croient comme des chrétiens, et ils vivent comme des idolâtres, ils ont une tête d'ange et un corps de démon.

Pour bien connaître le malheur de cette foi maudite et réprouvée de Dieu, nous avons besoin de la grâce du Saint-Esprit. *Ave.*

Saint Augustin remarque que Dieu, dans la création de l'univers, ne donna sa bénédiction qu'aux créatures qui devaient être fécondes. Quoique la lumière lui plût, il n'est point dit dans la Genèse qu'il la bénit. Nous ne lisons pas non plus qu'il bénit le soleil ni les astres ; mais il bénit la terre et toutes les créatures qui devaient multiplier :

Non dictum est, benedixit lucem: Non dictum est, benedixit cœlum: sed cum ventum est ad ea quæ habitura erant semen fœcunditatis, benedixit ea Dominus.

Comme donc la foi de cet impie, dont nous prêchons les malheurs, est une foi stérile, assurément elle ne peut espérer la bénédiction de Dieu : mais au contraire, suivant la pensée de plusieurs Pères de l'Eglise, elle a déjà été frappée des malédictions de Jésus-Christ, sous la figure de ce figuier stérile qui se sécha aussitôt que Dieu eut prononcé ces paroles : *Numquam ex te fructus nascatur in sempiternum* (*S. Matt.*, XXI, 19).

Toute foi donc qui n'est pas accompagnée de cette fécondité des bonnes œuvres, est une foi maudite et réprouvée de Dieu. Je le prouve par deux raisonnements qui font la division de ce discours. Le premier est pris de la nature et des qualités de la vraie foi, et le second, de l'intention pour laquelle Dieu nous a donné la foi.

Ce n'est pas assez, lorsque nous entreprenons de définir ou de décrire la nature de la foi, d'assurer qu'elle est la première vie surnaturelle de l'entendement humain, la première clarté qui, dissipant les ténèbres de l'ignorance de l'homme, lui fait voir les grandeurs invisibles de Dieu, que c'est cette favorable colonne, couronnée de rayons, qui conduit les véritables Israélites dans la terre promise, les faisant sortir de la captivité de l'Egypte, c'est-à-dire, de la servitude des sens et des passions. Mais il faut encore ajouter, avec un ancien Père de l'Eglise, que la foi est une excellente image du Verbe divin. En voici trois rapports.

Pemièrement, le Verbe est l'adorable production de l'entendement de Dieu : la foi est la plus noble production de l'entendement de l'homme. Secondement, le Verbe est l'expression, la figure et le caractère de toutes les grandeurs du Père ; la foi nous exprime tout ce qu'il y a de plus grand et de plus mystérieux dans la Divinité. Troisièmement, le Verbe est la parole personnelle, par laquelle le Père parle à soi-même : la foi est la parole créée, la vérité révélée, par laquelle Dieu parle aux hommes.

Pour commencer, je vous prie de remarquer que nous adorons dans le Verbe une double fécondité : l'une au dedans, et l'autre au dehors. Il n'est pas seulement l'image invisible et le caractère vivant, comme parle saint Paul, de la substance de son Père, mais encore il reçoit la fécondité de son Père, pour être avec lui, le principe du Saint-Esprit : si bien que ces divines lumières, qu'il reçoit dans sa génération éternelle, ne sont pas seulement éclatantes, mais elles sont aussi ardentes, pour allumer, avec le Père, ce feu précieux et cette flamme adorable de l'amour personnel. Ainsi la foi, pour être une foi parfaite et une foi formée selon les idées de Dieu, doit avoir des lumières aussi fécondes qu'elles sont brillantes : ce n'est pas assez qu'elle nous exprime les grandeurs et les perfections de Dieu, mais il faut qu'elle allume dans notre cœur le feu de l'amour, pour un Dieu qu'elle représente si aimable, *lucerna ardens*, *et lucens* (*S. Joan.*, V, 35).

Ce n'est pas assez : le Verbe n'est pas seulement fécond au dedans de la Divinité, par la production de l'amour personnel ; mais il l'est aussi au dehors, en donnant l'être et la vie à toutes choses : *Omnia per ipsum facta sunt* (*S. Joan.*, I, 3) ; c'est ce que Platon semble avoir reconnu, quand il dit que la première idée n'est pas seulement le modèle et l'exemplaire, mais la cause efficiente de toutes les natures. Ainsi la véritable foi doit produire sa vertu au dehors, par les actions d'une vie sainte et par l'exercice de toutes les vertus ; c'est, suivant l'interprétation de Théophylacte, ce que veut dire saint Paul (*Rom.*, XVII), lorsqu'il dit que la justice de Dieu, c'est-à-dire, la justification et la sainteté chrétienne, est relevée et paraît en celui qui va de foi en foi : d'une foi qui éclaire l'entendement par la révélation divine, dans une foi qui échauffe le cœur par l'amour et qui le porte à la vertu, d'une foi commençante et imparfaite, dans une foi parfaite et achevée.

Il faut qu'il soit vrai de tous les véritables fidèles, ce que l'Ecriture dit des prophètes, que Dieu parlait non-seulement à l'oreille de leur cœur, mais encore dans leur main : *Factum est verbum Domini in manu Aggæi* (*Agg.*, I, 3)... *Verbum quod locutus est Dominus*, etc., *in manu Jeremiæ* (*Jerem.*, L, 1). Voilà une étrange façon de parler : il semble qu'on porte la parole dans l'oreille, et non pas dans la main. Le Saint-Esprit veut dire, dit Olympiodore, dans la Chaîne grecque, que les prophètes faisaient ce que Dieu leur enseignait. Il faut aussi que le chrétien reçoive premièrement la foi par l'ouïe, *Fides ex auditu* (*Rom.*, X, 17) ; mais il ne faut pas que cette vérité révélée demeure là, il faut qu'elle passe dans les mains par l'exercice des bonnes œuvres.

Saint Ambroise appelle la foi la mère des vertus, d'autant qu'elles sont, dit-il, l'illustre et la glorieuse lignée qui doit provenir de ce chaste mariage que le Saint-Esprit, par Osée, promet d'accomplir avec la foi : *Sponsabo te mihi in fide* (*Os.*, II, 20), ou *cum fide*, selon une autre version. Or, comme la fécondité est la fin ou, pour mieux dire, le couronnement du mariage, aussi la perfection de la foi consiste dans la fécondité des vertus.

C'est une pensée bien commune parmi les Pères, que Lia était la figure de la foi, et Rachel celle de la lumière de gloire. L'Ecriture nous apprend que cette cadette avait de grands avantages sur son aînée : elle était douée d'une charmante beauté ; c'étaient ses grâces et ses attraits qui blessaient le cœur de Jacob, et qui le rendaient infatigable dans ses travaux ; mais aussi son aînée la surpassait par sa fécondité. Si Lia avait la vue faible, elle n'était pas stérile comme Rachel ; c'était elle qui donnait plusieurs enfants au patriarche Jacob. Il est vrai, disent les Pères, que la lumière de gloire est la belle Rachel : elle est ravissante, elle nous charme :

la lumière de la foi est sombre et obscure ; mais elle est féconde comme Lia, et elle produit les vertus et les mérites, qui nous rendent dignes du ciel. Elle est, dit saint Bernard, la mère qui conçoit et qui enfante l'amour : *Hunc amorem fides concipit, spes parturit, Spiritus sanctus format et vivificat.* Comme l'amour est agissant de sa nature, la foi, par cet amour, s'applique au service de Dieu et à l'exécution de sa loi : c'est ce que saint Paul nous enseigne, dans l'Epître aux Galates : *Fides quæ per charitatem operatur* (*Galat.*, V, 6), la foi agit par amour. Cet apôtre ayant dit qu'en Jésus-Christ, c'est-à-dire, dans l'état du christianisme, ni la circoncision ni le prépuce ne servent de rien, c'est-à-dire que ni le judaïsme, avec toutes ses œuvres cérémoniales, ni le paganisme, avec toutes ses œuvres morales, ne peuvent nous sanctifier et nous servir pour la vie éternelle, il ajoute que ce sera la foi ; mais quelle foi? non pas une foi seule, une foi oisive, une foi imparfaite, mais une foi accompagnée d'une charité agissante, *quæ charitatem operatur*, une foi qui reçoit de cet amour son excellence et son mérite, et, comme porte le grec de saint Paul, son énergie et sa vertu.

C'est en ce sens que saint Augustin dit : *Justitia tua fides tua*, votre justice est votre foi. Cette vertu justifiante de la foi procède de trois sources : premièrement, de sa cause méritoire, qui est le sang de Jésus-Christ ; secondement, de sa nature même, d'autant qu'elle porte dans l'esprit des motifs puissants pour nous sanctifier : *Fides est compendiosa eorum quæ urgent, cogitatio*, dit Clément Alexandrin ; troisièmement, de ce qu'elle est accompagnée de dons et de grâces, dit le concile d'Orange, capables de nous conduire à la sainteté. Pour cette même raison, saint Augustin dit que la foi ressemble à la racine, qui contient, en vertu, l'arbre et le fruit, et dont la perfection consiste à pousser, à germer, à produire des fruits.

Cette doctrine de la nécessité qu'il y a que la foi soit féconde, étant solidement établie, voici deux apôtres qui se présentent pour tirer de ce principe des conséquences capables de nous confondre.

Premièrement, saint Paul dit que, puisque la foi veut avoir la liberté de s'étendre sur le fidèle tout entier : sur son cœur, pour sanctifier ses amours et ses désirs ; sur ses yeux, pour sanctifier ses regards ; sur sa langue, pour sanctifier ses discours, et ainsi des autres puissances de son corps et de son âme, le chrétien qui ôte cette liberté à sa foi l'outrage et la traite en captive : *Qui veritatem Dei in justitia detinent* (*Rom.*, I, 18). Représentez-vous un général d'armée qui est emprisonné par les factions de quelques soldats mutinés et rebelles : il voit de sa prison les désordres de son armée ; mais il n'y peut pas remédier ; son courage est dans les fers. La loi, considérée en elle-même, est une conquérante ; c'est elle qui a vaincu le monde. Voulez-vous savoir ce qu'elle peut, quand il faut agir ou souffrir, lisez le Catalogue de saint Paul, dans l'Epître aux Hébreux (*Chap.* XI, 3). Mais quand nos passions se sont révoltées contre la foi, et qu'elles l'ont mise dans les fers, elle ne peut rien, elle ne sert qu'à rendre le chrétien plus criminel.

Saint Jacques enchérit sur la pensée de saint Paul, lorsqu'il dit que non-seulement on captive sa foi, mais qu'on la tue : *Fides sine operibus mortua est* (*S. Jac.*, II, 2, 6). Comme donc, dit saint Bernard, la séparation de l'âme d'avec le corps est la mort de l'homme, ainsi la séparation de l'amour agissant d'avec la foi, est la mort de la foi, *mors fidei est separatio charitatis.* Quiconque, dit saint Cyrille d'Alexandrie, après avoir été justifié, retombe dans des péchés mortels, tue et fait mourir sa foi ; *Si quis post justificationem recidat in peccata, fidem in se ipso quasi occidit.*

Il est vrai, nous savons bien que vous avez été baptisé, et que sur les fonts de baptême vous avez été marqué du caractère des enfants de Dieu ; nous n'ignorons pas qu'étant reçus dans l'Eglise de Jésus-Christ, vous avez juré solennellement d'ajouter foi à son Evangile, de garder sa loi et de suivre sa doctrine. Nous savons que vous avez renouvelé ces promesses autant de fois que vous avez fait quelque profession extérieure de notre religion. Mais si, après tout cela, vous vivez en athée ; si on ne vous voit presque jamais à la messe, ni au sermon ; si vous n'approchez de nos mystères que par grimace et pour sauver les apparences ; si vous violez la loi de Dieu par habitude et par coutume ; si l'envie, l'avarice, l'ambition, la volupté vous possèdent entièrement, je ne vous tiens point pour fidèle, et je dis, avec saint Bernard, que vous êtes un impie, qui donnez votre langue à Dieu, en disant : Je crois, et votre âme au démon, en faisant des actions contraires à votre foi : *Non recte plane, sed impie, linguam Christo, animam dedisti diabolo.* Je dis, avec saint Jean, que faisant profession de bouche de connaître Dieu et de croire à sa parole, et cependant violant par vos œuvres la sainteté de sa loi, vous êtes un menteur, un fourbe et un imposteur public : *Qui dicit se nosse* (*Deum*) *et mandata ejus non custodit, mendax est* (I *Joan.* II, 4). J'ajoute, avec saint Paul, que vous êtes un apostat et un renégat par vos actions criminelles, *qui confitentur se nosse Deum, factis autem negant* (*Tit.*, XXI, 16). Je conclus enfin, avec Jésus-Christ dans son Evangile, que vous êtes pire que les infidèles, et que vous serez plus rigoureusement châtié, puisque sachant sa volonté, vous ne la faites pas : *Qui cognovit voluntatem Domini sui, et non fecit, vapulabit multis* (*S. Luc*, XII, 47).

Faites-moi donc cette grâce, ou plutôt faites-la à saint Paul, qui vous en prie par ma bouche ; lorsqu'il s'agira de la foi qui justifie et qui est nécessaire au salut, ne vous persuadez pas si facilement que vous l'avez ; essayez-vous vous-même, mettez votre foi à l'épreuve pour voir si elle est véritable : *vosmetipsos tentate, si estis in fide ipsi vos probate.* Pendant que vous y ferez

quelque réflexion, je passe à ma seconde et dernière partie.

Le second raisonnement, qui me paraît encore plus fort que le premier, nous convaincra mieux de l'inutilité de cette foi qui n'est pas accompagnée des œuvres. Je le prends de la fin pour laquelle Dieu verse la foi dans nos cœurs. Saint Paul, dans l'Epître aux Hébreux, nous enseigne que Dieu nous donne la foi, pour être la substance, et comme porte le grec, l'hypostase, c'est-à-dire, le principe, le fondement et la base des choses que nous devons espérer, tant dans l'état de la grâce que dans celui de la gloire. Il verse dans nos entendements cette divine lumière, pour nous découvrir et nous faire voir les choses qui ne paraissent pas : *Fides est sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium* (*Heb.*, XI). Ce même apôtre, dans l'Epître aux Colossiens, dit que les chrétiens sont fondés sur la foi, *In fide fundati* (*Col.*, I, 23). Sur ce principe de saint Paul, je raisonne ainsi; le fondement dit deux choses : premièrement, un rapport nécessaire à l'édifice; secondement, une proportion et une conformité. Je dis donc que quiconque met un fondement, montre qu'il ne veut pas s'arrêter là, mais qu'il veut bâtir, le fondement étant imparfait de soi et n'étant mis que pour soutenir l'édifice. Or est-il que Dieu met la foi dans nos âmes, dit saint Paul, pour être un fondement : donc il veut que nous travaillions sur ce fondement en coopérant à sa grâce, et en élevant, avec son secours, l'édifice spirituel de la perfection chrétienne, que le même saint Paul appelle l'édifice de Dieu : *Dei ædificatio estis* (I *Cor.*, III, 9). Donc la foi seule est un fondement imparfait, et selon saint Jacques, elle doit avoir sa consommation par les bonnes œuvres : *Ex operibus fides consummata est* (*S. Jacob.*, II, 22). Le chrétien, qui, ayant reçu de Dieu ce fondement, s'arrête et ne veut pas bâtir, mérite justement d'être moqué, comme celui dont parle Jésus-Christ, *Hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare* (*S. Luc.*, XIV, 30) : cet homme a jeté de beaux fondements, mais il n'a pas pu, ou plutôt il n'a pas voulu achever le bâtiment qu'il avait entrepris.

Je dis, en second lieu, que le fondement doit avoir de la proportion avec l'édifice. Quand on jette de profonds et de larges fondements, ce doit être pour un louvre, pour un temple ou pour quelqu'autre superbe bâtiment, et non pas pour une cabane de bergers. La foi, dit saint Paul, est un fondement que la main de Dieu a mis dans nos cœurs. Quel fondement? c'est, dit Dieu, par son prophète Isaïe, un fondement de saphirs et de pierres précieuses, c'est-à-dire, des qualités surnaturelles et divines qui doivent fonder la justice et la sainteté : *fundabo te in saphiris, et in justitia fundaberis* (*Isa.*, XLV, 21, 14). C'est un fondement si riche et si noble, qu'il contient en soi éminemment toutes les vertus et la gloire même en quelque façon, comme l'arbre et son fruit sont contenus dans le pépin. Ce fondement est Jésus-Christ, le nouvel homme, qui commence à se former en nous par la foi. Quiconque donc élève sur ces saphirs et sur ces diamants du foin et de la paille, et non pas de l'or et de l'argent, comme parle l'Apôtre, quiconque sur ce fond si riche et si magnifique bâtit une maison de boue et de fange : je veux dire, tout chrétien qui, sur une foi surnaturelle et divine, bâtit des œuvres terrestres et mortes, et qui y élève l'édifice d'une vie charnelle et mondaine; qui, en un mot, sur un Jésus-Christ commencé édifie le vieil homme gâté et corrompu : celui-là non-seulement a une foi informe et imparfaite, parce qu'elle n'est pas l'appui d'une vie sainte, la base des œuvres de grâce, et le fondement de l'édifice du corps de Jésus-Christ, c'est-à-dire, de l'imitation de sa sainteté, *In ædificationem corporis Christi* (*Ephes.*, IV, 12); mais encore il déshonore et il outrage sa foi par ses vices, faisant tout le contraire de ces premiers chrétiens, qui, comme parle Clément Alexandrin, honoraient leur foi par leurs vertus, *Fidem suam operatione sancta decorantes.*

Oh Dieu! que ces faux chrétiens ont bien mal conçu ces vérités, lorsqu'ils avouent qu'ils ne sont pas de ces grands dévots qui ont chaque jour leurs heures réglées pour la prière, qu'à la vérité ils ne se confessent et ne communient pas si souvent, qu'ils passent leurs jours doucement, et qu'ils vivent au monde comme dans le monde, mais toutefois sans faire tort à personne; ils se trompent, ces politiques, ces prudents du siècle, ces idolâtres d'eux-mêmes, ils se trompent; par cette vie sensuelle et mondaine, ils font tort aux desseins éternels de Dieu, qui les a choisis pour être des saints : *Elegit nos ut essemus sancti* (*Ephes.*, I, 4). Ils font tort à Jésus-Christ, qui est l'exemplaire et le modèle qu'ils doivent imiter; ils font tort à l'Eglise, qui doit être une assemblée, je ne dis pas de Sénèque, d'Epictète et de philosophes, mais d'hommes qui, n'étant point engendrés selon la chair ni selon le sang, ne doivent point acquiescer aux désirs de la chair, et qui, étant nés de Dieu, doivent vivre selon l'esprit de Dieu. Enfin ils font tort à leur foi, qu'ils ne perfectionnent et ne consomment pas par la charité, mais, au contraire, qu'ils déshonorent et qu'ils corrompent par des mœurs aussi dissolues que celles des idolâtres.

Eh quoi! dit un grand pape, c'est Sixte III, dans la Bibliothèque des Pères, pensez-vous donc que Dieu vous ait honorés de dons si rares et si nobles, tels que sont les dons de la foi et des autres habitudes infuses et surnaturelles, et qu'il se contente que vous meniez une vie commune et ordinaire? Vous vous trompez, dit ce saint pape : *Inenarrabile est quod credimus, immensum est quod speramus, non est vulgare quod quærimus, ergo non debet esse vulgare quod vivimus.* Notre foi a pour objet des choses grandes, hautes et ineffables, un Dieu tout-puissant, tout saint et tout aimable, magnifique en ses dons, libéral en ses promesses, terrible en ses châtiments; un Dieu incarné, un Dieu crucifié

pour notre amour : *Inenarrabile est quod credimus.* Nous espérons des biens immenses et infinis, et une félicité éternelle, *Immensum est quod speramus.* Après cela, nous renfermerons toutes nos vues et tous nos desseins dans la politique d'un siècle périssable ; nous passerons nos jours à remuer des cartes et des dés, à cajoler, à folâtrer, à amasser un peu de boue et de poussière : *Non est vulgare quod quærimus, ergo non debet esse vulgare quod vivimus :* nous ne cherchons et nous n'attendons, en qualité de fidèles, rien de commun ni de vulgaire : donc, en qualité de fidèles, notre vie ne doit rien avoir de bas ni de commun.

Revenons à saint Paul, qui dit que Dieu favorise nos esprits des clartés de la foi, afin que ces lumières, quoique sombres, nous découvrent des choses inconnues, et nous montrent des biens qui, sans elles, nous seraient invisibles, *Argumentum non apparentium* (*Hebr.*, XI, 1). Et pourquoi cette foi nous révèle-t-elle des choses invisibles? si ce n'est afin que nous soyons, en qualité de chrétiens, de ces merveilleux contemplatifs dont parle l'Apôtre, qui ferment les yeux pour ne pas regarder ce qui se voit, et qui les ouvrent pour contempler ce qui ne se voit pas, et afin que, étant éclairés de ces lumières qui percent au delà des temps, nous soyons des spéculatifs de l'éternité : *Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur. Quæ autem videntur, temporalia sunt; quæ autem non videntur, æterna* (*I Cor.*, IV, 18).

Pourquoi encore cette lumière surnaturelle? sinon pour découvrir cette voie élevée au-dessus des sens, qui est la voie des prédestinés. La foi, dit saint Paul, nous est donnée afin que nous marchions, *Ut in fide ambulemus:* elle nous mène à Jésus-Christ, dit saint Augustin sur ces paroles; Jésus-Christ est la voie, donc elle nous est donnée pour nous faire marcher : *Et quo imus? Ad regionem veritatis imus.* Et où allons-nous par la foi? Nous tournons le dos au monde, qui est le pays des mensonges, nous quittons de cœur la terre qui est remplie d'erreurs et de tromperies, et nous cherchons le ciel qui est le pays des vérités.

Si donc, après avoir reçu la foi, qui est une participation de la sagesse de Dieu et une conviction des vérités éternelles, vous raisonnez encore selon les principes de la chair et du sang; si après avoir découvert par ses lumières ces routes élevées et étroites qui conduisent au ciel, vous courez dans le large chemin de la perdition, si, au lieu d'avancer, vous reculez, il est évident que votre foi ne vous faisant pas arriver à la fin que Dieu prétend et pour laquelle il vous l'a donnée, c'est une foi vide, une foi vaine et inutile, semblable aux connaissances de ces anciens philosophes, à qui saint Paul fait ces sensibles reproches: *Evanuerunt in cogitationibus suis* (*Rom.*, I, 21) : ils se sont évanouis dans leurs pensées. Ces paroles sont admirables et dignes de vos réflexions.

Pour bien entendre ce que c'est que l'évanouissement de ces philosophes, il faut supposer une doctrine commune qui est que nous avons deux sortes de connaissances, les unes spéculatives, et les autres pratiques. Les premières s'arrêtent à considérer la vérité pour l'amour d'elle-même, sans dessein de passer plus avant; les secondes contemplent la vérité, mais à dessein de la mettre en pratique. Lors donc qu'on demeure dans la seule spéculation, la lumière naturelle nous montrant qu'il faut venir à l'action, c'est, à proprement parler, s'évanouir et perdre courage au milieu du chemin : voilà l'évanouissement de ces philosophes. Ils connaissaient par la démonstration évidente de la lumière naturelle, dit saint Paul, qu'il y avait un premier principe, un Dieu tout-puissant, tout adorable et tout aimable; et ils ne l'adoraient pas, ils ne le servaient pas : c'était s'évanouir dans leurs pensées et s'arrêter, lorsqu'il fallait venir de la spéculation à l'action.

Or si l'Apôtre déclame si fortement contre ces sages corrompus qui détenaient, dit-il, la vérité dans l'injustice, n'est-ce pas sans comparaison une malice plus noire et une injustice plus criminelle parmi les chrétiens d'avoir une foi évanouie et d'étouffer toutes ces divines lumières? Un chrétien de la sorte est appelé par saint Jacques un vain et un faux chrétien : *O homo, inanis es* (*S. Jacob.*, II, 20), un fantôme et une ombre de chrétien. Et que nous servira-t-il, mes frères, d'avoir la foi, si nous n'avons pas les œuvres? Pensez-vous que cette foi seule vous puisse sauver? *Numquid poterit fides salvare eum* (*Ibid.*, 14)?

Que sert-il, par exemple, à ce chrétien, de tenir pour article de foi, que le péché mortel est la peste de l'âme, la ruine et la désolation de tous les biens de la grâce et de la gloire, l'objet de la haine de Dieu, le sujet de sa colère et de sa malédiction : si cependant il tremble de craindre de perdre une pistole; s'il frémit aux approches d'une maladie, et si en même temps il cherche les occasions du péché mortel; s'il le commet en riant, s'il y croupit les mois et les années entières? Ce chrétien n'est-il pas évanoui dans sa foi, qui croit que le péché est souverainement haïssable et terrible, et qui cependant ne le hait pas et ne le fuit pas? *O homo, inanis es.*

Je prends Dieu à témoin, disait le pieux et savant prince Pic de la Mirande, je ne sais où j'en suis, je me trouve tout hors de moi; *Tenet me, Deum testor, aliquando extasis et stupor quidam* (*S. Jacob.*, II, 28), lorsque je compare les œuvres des chrétiens avec leur foi, leur spéculation avec leur pratique.

Il faudrait être fou, dit ce grand homme, pour douter des vérités d'une foi annoncée par un crucifié qui s'est fait adorer par tout le monde, et qui a planté sa croix sur le capitole de Rome; pour douter des vérités que les apôtres, ces hommes miraculeux, ont publiées, que le sang de tant de martyrs a cimentées, et que tant de prodiges ont confirmées : mais c'est plus qu'une folie, c'est

une rage, c'est une fureur de croire ces vérités évangéliques et de vivre néanmoins de la même manière que si on croyait que ce ne fussent que des fables et des mensonges : *Longe major est insania, de veritate Evangelii non dubitare, et tamen ita vivere, quasi de falsitate non dubitares.*

Malheureux chrétien, quand tu croirais que tout ce que la foi t'enseigne du paradis et de la gloire du ciel, n'est qu'un roman et une fable, y penserais-tu moins que tu y penses ? En ferais-tu moins d'état que tu fais, puisque tous les jours tu lui préfères un néant ? croire le paradis souverainement désirable et aimable, et ne le vouloir pas, c'est s'évanouir dans sa foi. *O homo, inanis es* (*S. Jacob.*, II, 20).

Quand ce ne serait pas Jésus-Christ, ce maître de la vie et de la mort, mais un poëte qui nous aurait dit que les méchants iront, à la fin de leurs jours, dans des supplices éternels, qu'un ver qui ne meurt point, qu'un feu qui ne s'éteint point, et qu'un enfer éternel doit être leur partage, pourrait-on moins appréhender que l'on fait cet enfer, qui ne finira jamais, puisqu'on se précipite tous les jours dans ces feux inextinguibles pour une fumée d'ambition, et qu'on s'expose à toutes ces peines pour un plaisir de bête ? Avouons donc que nous n'avons point de foi, ou que notre foi est entièrement évanouie. O Dieu ! que ces Canadiens nouvellement convertis ont grande raison lorsque voulant dire que quelqu'un a commis un péché mortel, ils disent : Un tel a perdu de vue le paradis et l'enfer, voulant dire qu'on ne peut croire d'une foi vive les promesses et les menaces de Dieu, et néanmoins l'offenser par le péché.

Cependant cette foi morte, cette foi évanouie, n'est-elle pas la foi de la plupart des chrétiens. Oh! que je pourrais bien faire maintenant à mes auditeurs la demande que faisait Isaie, *Quis tu hic : aut quasi quis hic* (*Isai.*, XXII, 16)? Vous êtes chrétien, vous êtes donc cet ouvrier de l'Evangile, et où sont donc les œuvres de votre christianisme, faux ouvrier, faux chrétien? Je ne m'étonne plus si Jésus-Christ nous dit : *Multi vocati, pauci vero electi* (*S. Matth.*, XX, 16). La raison en est claire, dit saint Bernard, *Quia pauci signati ;* il y en a peu qui portent ce caractère de la véritable foi, qui est le caractère des prédestinés. Réveillez-donc en vous-mêmes les lumières de la foi que le péché a presque étouffées ; soyez de ce petit nombre choisi, vivez en véritables chrétiens, afin de recevoir dans le paradis l'effet des promesses de Jésus-Christ. Ainsi soit-il

SERMON XIII.

L'impie maudit dans son espérance

Intravit (maledictio) sicut oleum, in ossibus ejus.

La malédiction a pénétré comme l'huile jusque dans ses os (*Ps.* CVIII, 18).

Le Saint-Esprit, dans l'Ecclésiastique, dit qu'il y a de certains pécheurs qui vivent dans un aussi grand repos et dans une aussi ferme espérance de leur salut, que s'ils avaient toutes les vertus et tous les mérites des gens de bien, mais il ajoute que leur paix est une paix trompeuse, et que leur espérance est maudite de Dieu, d'autant qu'elle est pleine de vanité et de folie : *Sunt impii qui ita securi sunt quasi justorum facta habeant . sed et hoc vanissimum esse judico* (*Ecl.*, VIII, 14). Saint Augustin, sur ce sujet, dit qu'il y a une grande différence entre l'insensibilité du corps et l'impassibilité, *aliud est stupor corporis, aliud impassibilitas;* l'insensibilité est un signe de mort, et l'impassibilité est un apanage des corps glorieux ressuscités. L'insensible ne sent plus de douleur parce qu'il est privé de vie : l'impassible n'est plus en état de souffrir, parce qu'il possède une vie immortelle. La différence est encore plus grande entre la paix du juste qui a fait pénitence pour satisfaire à la justice divine, et le repos du pécheur qui présume de son salut, et qui, abusant de la pensée de la miséricorde, s'en sert pour persévérer dans son péché.

Je ne veux point rechercher maintenant d'où vient cette insensibilité de conscience, qui fait que quelques pécheurs n'ont point de crainte des menaces de Dieu, et que même ils osent avoir une espérance certaine de leur salut; mais après avoir montré que leur foi est maudite, je dis seulement que leur espérance l'est aussi ; et que de quelque part que vienne ce repos, c'est l'extrémité des malheurs de l'impie, parce que c'est la marque assurée de sa perte et de sa damnation éternelle. Je le prouve par deux raisonnements, qui feront les deux parties de ce discours. Premièrement, cette fausse espérance montre que l'impie n'a point la crainte de Dieu, et par conséquent que son état est formellement opposé aux premières grâces du ciel, nécessaires pour sa conversion. Secondement, quand l'impie recevrait des grâces, cette confiance destituée de la crainte de Dieu le prive des deux vertus qui sont les deux principaux instruments pour faire valoir la grâce.

Pour expliquer cette vérité, demandons les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de la Vierge. *Ave, Maria.*

La première leçon que le Saint-Esprit fait à ceux qui s'approchent de lui, est celle de sa crainte ; il ne découvre ses secrets qu'aux âmes timorées. Ces grands hommes de l'Ancien Testament, qui traitaient familièrement avec Dieu, étaient tellement touchés de sa crainte que, par une étrange manière de parler, ils appelaient Dieu leur frayeur. Jacob, dans la Genèse, jura par la frayeur d'Isaac, c'est-à-dire, par le nom du Dieu d'Isaac. Si la crainte d'Isaac, c'est-à dire : si le Dieu d'Isaac ne m'eût point secouru !

Ce n'a pas été seulement dans l'ancienne loi, qui était une loi de rigueur, mais encore dans la nouvelle, qui est une loi de grâce et d'amour, que Dieu a voulu imprimer sa crainte dans les cœurs de ses serviteurs. Isaïe nous décrivant les trésors inestimables

des grâces dont Dieu devait enrichir l'âme de Jésus-Christ, dit entr'autres qu'il sera rempli de l'Esprit de la crainte du Seigneur; ou bien, suivant l'hébreu, que l'Esprit de Dieu lui fera respirer, partout où il ira, la crainte du Seigneur ; *Spiritus Domini faciet eum spirare timorem Domini* (*Isa.*, XI, 3). En sorte que, comme le soldat ne respire que le sang et le carnage; l'époux, que l'amour et les tendresses, aussi Jésus-Christ ne respire partout que cette sainte crainte.

C'est une remarque bien considérable des interprètes de l'Evangile, que la première fois que Jésus-Christ entra dans le temple pour instruire le peuple, il y entra la verge à la main, et dans les témoignages d'un zèle plein de sévérité. Il fit voir d'abord son visage allumé du feu d'une sainte colère, et il commença plutôt à frapper qu'à prêcher. Il nous voulait apprendre, dit saint Augustin, par cette manière si extraordinaire et si opposée aux aimables inclinations de son cœur, que la crainte de Dieu devait être la pierre fondamentale de son Eglise, et la disposition nécessaire pour profiter de l'Evangile.

Je ne parle pas maintenant de cette crainte inquiète, dont l'amour est toujours accompagné :

Res est solliciti plena timoris amor;

je ne parle pas non plus de la crainte filiale, que saint Augustin appelle crainte chaste, semblable à celle qu'une épouse peut avoir de déplaire à son époux ; ni de cette crainte purement servile et toute terrestre, qui ne prend sa naissance que de l'amour-propre, et qui, comme parle saint Augustin, fait qu'on n'aime pas la justice, mais qu'on a seulement peur de la peine ; si bien que sans la peine on ne fuirait point le mal pour lequel on a de l'attache, et on voudrait même pouvoir le commettre : cette crainte est mauvaise et vicieuse.

Je parle d'une crainte qui tient le milieu entre la crainte filiale et la crainte servile; elle n'est pas si épurée que la première, mais aussi elle n'est pas si terrestre et si charnelle que la seconde ; elle mêle nos intérêts avec ceux de Dieu, elle redouble les châtiments, mais elle en appréhende encore plus la cause, qui est le péché. Cette crainte, prise de cette manière, est un don du ciel et un effet du Saint-Esprit, dit le concile de Trente. L'Ecriture l'appelle pour l'ordinaire l'origine du salut, le principe de la sagesse et le commencement de la charité, qu'elle attire après soi, comme l'aiguille, dit saint Augustin, entre la première dans le drap pour y laisser la soie.

Je dis donc que cette crainte est le fondement du salut du pécheur, suivant la pensée de Tertullien : *Timor fundamentum salutis est.* En voici la raison, ajoute ce docteur : *Qui præsumit superbit, præsumptio inverecundiæ portio est ;* celui qui présume de son salut est un orgueilleux : or l'orgueil s'oppose formellement aux premières grâces, qui sont des effets de la pure miséricorde. Il faut donc, pour attirer cette miséricorde, que la crainte de Dieu humilie le pécheur, et qu'elle le mette dans l'état où paraît le publicain de l'Evangile : *Humilibus dat gratiam* (*S. Jacob.*, IV, 6).

Il est, dit saint Bernard, de ces premières grâces, comme du secours des anges que Dieu promet à l'homme, pourvu qu'il soit dans ses voies : *Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis* (*Psalm.*, XC, 11). Quelles sont les voies de l'homme ? La crainte et l'humilité : *Præsumptio et obstinatio viæ dæmonum*, la présomption et l'obstination sont les voies des démons. Le pécheur qui ne redoute pas la crainte de Dieu, et qui ne tremble point à ses menaces, n'est pas dans la disposition nécessaire pour être éclairé des regards de Dieu, qui font le commencement de la conversion du pécheur : *Ad quem respiciam*, dit Dieu (*Isa.*, LVI, 2), sur qui arrêterai-je mes yeux, si ce n'est sur celui qui est pauvre et petit dans sa pensée, et qui tremble à ma parole ? *Nisi ad pauperculum et contritum spiritu, et trementem sermones meos ?* Puis donc que c'est la crainte qui nous met en état de recevoir les premiers regards du Dieu de miséricorde, nous pouvons conclure, dit saint Bernard, que la crainte est la première grâce, et que sans cette grâce, qui est le commencement de la religion et de la piété, nous ne pouvons espérer aucun bien, ni aucune solide et véritable conversion : *Prima gratia est timor Domini, si ne hac gratia gratiarum, quæ totius religionis exordium est, nullum bonum pullulare aut manere potest.*

Si nous considérons le pécheur dans ses vices et dans ses mauvaises habitudes, c'est un aveugle qu'il faut éclairer; un ignorant qu'il faut instruire; et, comme parle ordinairement l'Ecriture, il est endormi dans le profond sommeil de ses crimes, il faut l'éveiller : il a encore la foi, mais c'est une foi morte qu'il faut ressusciter ; en cet état ce chrétien ne conçoit et n'entend rien de toutes les grandes choses qui se sont faites et qui se font tous les jours dans l'Eglise pour son salut.

Il me semble que je vois un portrait de stupidité et d'insensibilité de ces chrétiens, lorsque je lis l'état surprenant où l'histoire profane nous propose ce grand philosophe, Archimède, lequel est tellement enfoncé dans ses spéculations mathématiques, qu'au milieu du sac et du pillage d'une grande ville, il ne voit, il n'entend et il ne sait rien des choses terribles qui s'y passent. L'armée romaine, ayant fait brèche aux murailles de Syracuse, donne l'assaut, emporte la ville de violence, et met tout à feu et à sang. Le soldat, avare du butin et insolent de sa victoire, pille tout, saccage tout, brûle tout. On n'entend, dans Syracuse, que les voix lamentables des vaincus, que les cris des victorieux, qui renversent tout ce qui leur fait résistance. Parmi le tumulte, le fracas et le bouleversement de cette grande ville, Archimède ne se remue pas, ayant les yeux toujours fixés et arrêtés sur ses cercles, ses triangles et ses autres figures. Un soldat furieux s'approche de lui, l'épée nue à la main; Archimède

ne remue pas : il lève le bras pour le frapper, ce philosophe ne le voit pas : il plonge son épée dans le cœur de cet homme, et il semble qu'il ne le sent pas. D'où vient cela : C'est, dit Tite-Live, qu'il était entièrement appliqué à ses figures : *Erat totus formis intentus.*

Voilà le véritable tableau de ces chrétiens plongés dans la matière et absorbés dans les objets de leurs passions déréglées, dont parle le Psalmiste : *Transierunt in affectum cordis.* Tout leur esprit, toute leur raison, toute leur âme est passée dans ces objets. *Toti formis intenti :* ils sont tellement appliqués et attachés à ces formes, à ces figures, à ces fantômes que le monde leur propose, qu'ils ne voient rien, ils ne conçoivent rien des grandes et importantes vérités du christianisme. L'avarice, l'ambition, la vengeance en damnent mille à leurs côtés, et l'impudicité dix mille : *Cadent a latere tuo mille, et decem millia a dextris tuis* (*Psalm.* XC, 7). Cependant ils n'appréhendent rien, quoiqu'ils soient sur le point d'être damnés comme les autres : *Nihil timent, quia nihil vident*, dit saint Ambroise.

Il faut donc commencer la conversion de ces pécheurs, en les éveillant : il faut interrompre ce sommeil léthargique et les retirer de cet assoupissement. Quel moyen de le faire? Il faut faire gronder le tonnerre de la justice de Dieu sur la tête de ces pécheurs, et faire porter dans les yeux de ces endormis les éclairs de sa vengeance.

Il n'en est pas, dit saint Ambroise, de la crainte de Dieu comme de la crainte naturelle : celle-ci, lorsqu'elle est grande, trouble et renverse l'esprit : mais celle-là, dissipant les ténèbres de nos affections déréglées, fortifie la raison et réveille la foi. *Cum hic timor immittitur, non ibi ratio extinguitur, sed illa caligo, quæ mentem premebat, discutitur.*

Qu'est-ce encore qu'un pécheur dans l'état de ses vices? c'est un malade en danger de mourir d'une mort éternelle. Or, il n'y a point de plus souverain remède pour le guérir, que la crainte salutaire de Dieu. C'est, dit le Saint-Esprit, un antidote excellent qui chasse de nos cœurs le venin du péché : *Timor Domini expellit peccatum* : Ayez cette crainte, dit le Sage (*Eccl.*, I, 27), et vous recevrez en même temps une médecine efficace pour guérir les fièvres pestilentielles de toutes vos passions déréglées : *Time Deum, sanitas quippe erit umbilico tuo*, ou bien, suivant une autre version, *et medebitur concupiscentiæ tuæ* (*Prov.*, III, 8).

Ah ! si je pouvais, pendant cet Avent, prendre les feux, les flammes, les grincements de dents, les fureurs du mauvais riche, et exprimer la vertu de tous ces supplices par une profonde méditation, j'en tirerais une liqueur très-amère à la vérité, et de mauvais goût à la nature, mais dont la prise serait souverainement salutaire à tous les avares de cette ville, pour leur faire rendre tout cet amas de terre dont ils se remplissent comme des serpents, et pour les obliger à décharger leur conscience de ce bien d'autrui, qu'ils retiennent depuis tant d'années dans leurs maisons.

Oh ! que si je pouvais, par mes sermons, verser dans le cœur de ce mondain ambitieux, un peu de cette véritable crainte des ignominies et des confusions éternelles des damnés, j'aurai bientôt abattu toutes ces fumées de vanité qui, lui montant au cerveau, lui causent un vertige et un entêtement continuels.

Oh ! que si ce voluptueux, dont le cœur est tout corrompu d'impudicités, voulait se servir de la crainte de Dieu comme d'un glaive salutaire pour couper et retrancher cette pourriture, elle le guérirait bientôt. C'est la pensée de saint Augustin, qui dit que la crainte de Dieu nous blesse et qu'elle ôte la pourriture de nos âmes, comme font les instruments dont le chirurgien se sert dans ses opérations : *Timor Dei sic vulnerat quomodo ferramenta medici, putredinem tollit.* Oui, c'est cette crainte qui perce nos ulcères, pour en faire sortir tout le pus. Quiconque, dit ce saint docteur, ne sera point blessé de la sorte, ne pourra jamais acquérir la santé, c'est-à-dire, obtenir la véritable conversion de son âme : *Qui tali vulnere non fuerit vulneratus, non perveniet ad vitam æternam.*

Reprenons un peu ce que nous avons dit. Pour convertir un pécheur, il faut humilier l'orgueil de ce présomptueux ; il faut éclairer cet aveugle, éveiller cet endormi, guérir ce malade. Or c'est, comme nous avons vu, la crainte de Dieu qui fait tout cela : donc cette crainte est une disposition nécessaire pour obtenir la grâce de la conversion. Tandis donc que le pécheur sera dans cette fausse présomption, que saint Jérôme appelle *pessimum magistrum*, il sera à l'école d'un mauvais maître, qui le confirmera dans ses vices. Tandis qu'il sera sans crainte, il persévérera dans son aveuglement et dans son sommeil léthargique. Enfin, tandis qu'il rejettera la crainte de Dieu, ce sera un malade sans médecin et destitué de remèdes.

Parlons sans métaphore, et disons clairement, avec le Saint-Esprit : *Qui sine timore est, non poterit justificari* (*Eccli.*, I, 18) : tout pécheur qui n'est point touché des sentiments de la crainte de Dieu, ne sera jamais justifié, c'est-à-dire, ne se convertira jamais. En voici la raison : cette crainte de Dieu est nécessaire, non-seulement pour nous disposer à recevoir la grâce de la conversion, comme nous avons vu, mais encore pour consentir à la grâce.

C'est un ordre établi de Dieu, dit saint Bernard, expliquant le passage que je viens de citer, que la crainte précède et la justification suit : *Præcedit timor, sequitur justificatio.* Ce saint docteur, pour prouver cet ordre et cette liaison, se sert de la théologie de saint Paul : Ceux que Dieu a prédestinés, il les a appelés ; ceux qu'il a appelés, il les a justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il les a glorifiés. Voilà, dit saint Bernard, cette grande miséricorde, dont parle le Psalmiste, qui commence, sans jamais commencer,

dans l'éternité antérieure, par la prédestination, et qui se termine, sans jamais finir, dans l'éternité postérieure, par la glorification : *Misericordia Domini ab æterno, et usque in æternum* (*Psalm.* CII, 17). Pour qui sera cette miséricorde? Achevez le passage, vous le saurez : *Super timentes eam*, elle doit être le partage des âmes timorées.

Remarquez, dit saint Bernard, que cette prédestination et cette glorification éternelle se doivent unir dans le temps, par le moyen de la vocation, suivie de la justification? *Quos ab æterno prædestinat, in æternum glorificat, intercedente vocatione una cum justificatione.* Or, je vous dis, poursuit saint Bernard, que nous sommes appelés par la crainte et que nous sommes justifiés par l'amour : *Timore vocamur, amore justificamur.* Il faut donc, conclut ce saint docteur, que si le pécheur veut avoir part à cette miséricorde éternelle, il reçoive les sentiments de la crainte, dont Dieu le touche pour l'appeler à soi, afin qu'obéissant à la grâce de sa vocation, il s'approche du soleil de justice ; et qu'étant éclairé de ses rayons, il voie non plus tant ce qu'il doit craindre, que ce qu'il doit aimer. *Audiat ergo peccator in sui vocatione quod timeat, et sic accedens ad solem justitiæ, videat illuminatus quod diligat.*

Lors, par exemple, que Dieu veut convertir un pécheur, il lui inspire ces grandes et terribles vérités : que la foi sans les œuvres est morte, qu'un mauvais chrétien ne peut espérer que l'enfer, qu'il faut être sauvé ou damné, faire pénitence ou brûler; que la mort n'est pas loin, qu'elle surprend le pécheur lorsqu'il y pense le moins; que Dieu abandonne à sa justice ceux qui abusent de sa miséricorde. Si le pécheur tremble à cette voix de Dieu, s'il s'humilie comme le publicain, et s'il frappe sa poitrine, en criant à Dieu miséricorde, il obéit à la grâce de sa vocation, et s'étant laissé toucher par la crainte, il est bientôt justifié par l'amour. *Audit se vocari, cum timore concutitur, sentit se justificari, cum amore perfunditur.* C'est ainsi que Dieu appela saint Augustin du profond abîme de ses vices, ainsi qu'il le témoigne lui-même dans ses Confessions : *Instabas tu, Domine, in occultis meis, severa misericordia flagella ingeminans : timoris et pudoris.* O divine miséricorde, vous étiez, ce semble, dépouillée de toutes vos douceurs, vous ne m'entreteniez que de mort, de jugement et d'enfer, et dans le dessein que vous aviez de me sauver, vous ne me parliez que de me perdre.

Mais si le pécheur rejette ces pensées de la mort, du jugement et de l'enfer, comme des pensées importunes et mélancoliques : s'il se rit des menaces de Dieu, il résiste à la grâce de sa vocation, sans laquelle il ne peut espérer sa justification. Concluons donc, avec le Saint-Esprit, que tout pécheur qui est sans la crainte ne sera jamais justifié et persévérera dans son péché : *Qui sine timore est, non poterit justificari* (*Eccli.* XII, 8). Cet impie est donc maudit de Dieu, et son espérance présomptueuse fait sa malédiction. Passons à la seconde partie.

Quand le pécheur, qui s'endort sur cette fausse espérance et qui n'est point susceptible des mouvements de la crainte de Dieu, pourrait recevoir des grâces et de grandes grâces, ce ne serait pas assez, il faudrait qu'il fît valoir ces grâces : or c'est ce qu'il ne fera jamais sans la crainte de Dieu, dont sa fausse espérance le prive. L'autorité de saint Paul est expresse sur ce sujet, dans l'Epître aux Philippiens, où il dit que nous serons les ouvriers de notre salut, c'est-à-dire, que nous ferons valoir les grâces du ciel, par notre coopération, avec crainte et avec tremblement : *Cum metu et tremore, vestram salutem operamini* (*Philip.*, II, 12). Et dans l'Epître aux Corinthiens, il dit que nous achèverons l'ouvrage de notre sanctification, dans la crainte de Dieu : *Perficientes sanctificationem, in timore Dei* (II *Cor.*, VII, 1).

La raison de cette vérité se prend de ce que la véritable crainte de Dieu est accompagnée de deux vertus, qui sont comme les instruments efficaces dont l'âme se sert pour vaincre les obstacles de sa conversion, et pour exécuter ce que Dieu demande d'elle pour la justifier. La première vertu est la sollicitude, ou le soin du salut ; la seconde est la force.

La sollicitude de l'âme vient de ce qu'elle sait que toutes les promesses que Dieu lui fait du pardon de ses péchés, sont fondées sur des conditions qu'il faut nécessairement accomplir. Il nous fera vivre de la vie de la grâce, dit-il dans Ezéchiel : mais il faut que nous ayons quitté le chemin de la mort, c'est-à-dire, du péché, et que nous ayons changé entièrement de vie : *Si aversus fuerit a via sua mala, vita vivet* (*Ezech.*, XVIII, 8). Il nous recevra entre les bras de sa miséricorde : mais il faut que nous retournions à lui dans toute l'étendue de notre cœur, c'est-à-dire, avec un parfait et entier détachement du péché : *Si reversus fuerit ad me in toto corde suo* (*Ibid.*). Or, la véritable crainte de Dieu rend l'âme vigilante et appliquée à accomplir ces conditions nécessaires, et, au contraire, la présomption endort le pécheur, et le tient dans une honteuse oisiveté.

Saint Grégoire le Grand fait un beau discours sur ce sujet. Il remarque premièrement, qu'il y a deux sortes d'espérance ou de confiance en Dieu : l'une qui est un vice, et l'autre qui est une vertu; l'une qui est le caractère des réprouvés, et l'autre qui est le propre des prédestinés. La bonne confiance est celle qui est bien ordonnée, et la mauvaise est désordonnée. Mais en quoi consiste cet ordre? le voici : c'est que la bonne confiance ne regarde point l'avenir, pour espérer les effets de la miséricorde, qui font le pardon de ses fautes, et toutes les grâces comprises dans la justification, qu'elle n'ait auparavant regardé le passé, pour détester ses offenses, et qu'elle n'ait considéré le présent, pour accomplir ce que Dieu demande : *De omnipotentis Dei misericordia*

ordinate confidit : qui hoc quod peccando deliquit prius pœnitendo corrigit.

La fausse confiance, accompagnée de présomption, ne garde point cet ordre : elle est toute dans l'avenir, et ne pense point à réparer le passé, ni à bien régler le présent. Ecoutez ce pécheur, il dit que Dieu lui donnera, dans quelques années, des grâces fortes et victorieuses pour se convertir ; que Dieu l'assistera à l'heure de la mort, et qu'il lui fera dire le bon *Peccavi*. Cependant il ne se met point en peine de réparer les injures qu'il a faites à Dieu, il ne règle point ses passions, il ne corrige point ses vices. Or je vous dis, ajoute saint Grégoire, que cette confiance désordonnée peut bien trouver auprès de Dieu la vengeance de ses crimes, mais non pas le pardon de ses offenses. *Inordinata confidentia apud Deum vindictæ locum habere potest, indulgentiam vero obtinere non potest.*

Il est donc vrai que cette fausse espérance empêche le pécheur de faire valoir la grâce, et d'accomplir ce qu'il doit faire de sa part pour sa justification ; et qu'au contraire la crainte de Dieu, par cette sainte sollicitude, rend l'âme appliquée à conserver cette grâce, et à ne la pas recevoir en vain ; mais à suivre fidèlement ses impressions et ses mouvements, en exécutant ce que Dieu demande pour la justifier, qui est le détachement de cœur de tous les objets du péché, et l'accomplissement des volontés divines.

Cette même crainte donne à l'âme la force et le courage qui lui est nécessaire. C'est la pensée du Saint-Esprit aux Proverbes, où il établit, sur la crainte de Dieu, une confiance accompagnée de force et de générosité, pour agir et pour souffrir. *In timore Domini, fiducia fortitudinis* (*Prov.*, XIV, 26). Et Eliphas, parlant à Job, lui représente que c'est la crainte de Dieu qui doit être sa force, sa pénitence, et la perfection de ses voies, c'est-à-dire, l'accomplissement de tous les desseins de Dieu sur lui. *Ubi est timor tuus, fortitudo tua, et patientia tua, et perfectio viarum tuarum*(*Job.*, IV, 6)? Il semble d'abord que ce soit un paradoxe, de dire que la crainte nous fortifie et que les vaillants et les courageux sont ceux qui tremblent : *Degeneres animos timor arguit,* la crainte marque la faiblesse et la lâcheté du cœur. Cela est vrai de la crainte humaine ; mais il en est tout autrement de la crainte de Dieu, dit saint Grégoire. Comme dans la voie du siècle, et pour les desseins du monde, l'audace et la présomption engendrent le courage, aussi dans le chemin du ciel, et pour les affaires du salut, la crainte de Dieu produit la force et donne un courage invincible : *Sicut in via sæculi audacia fortitudinem gignit, ita in via Dei a timore incipitur, ut ad fortitudinem veniatur.*

Et qui appelez-vous fort et courageux sinon celui qui ne craint rien ? Or voilà l'idée que le Saint-Esprit nous donne de celui qui craint Dieu comme il faut : *Qui timet Dominum, nihil trepidabit*(*Eccli.*, XXXIV, 11). Si pour suivre le mouvement de la grâce que Dieu lui présente pour sa parfaite conversion, il faut s'arracher les yeux, ou se couper les mains, comme parle Jésus-Christ dans l'Evangile, c'est-à-dire quitter une créature qui nous est aussi chère que nos yeux, ou bien aussi utile que nos mains, rien ne lui est plus précieux, ni plus utile que Dieu : c'est ce qu'il craint uniquement perdre, il méprise tout le reste, *Nihil trepidabit*. Si les considérations du monde et les respects humains le veulent empêcher d'obéir à Dieu ; il oppose à ce : Que dira le monde? ce motif chrétien : Que dira Dieu? *Nihil trepidabit.*

Saint Chrysostome est admirable sur ce sujet, lorsqu'il représente la crainte de la mort et de l'enfer sous la figure d'un soldat, armé de feu et de fer, qui, se jetant dans l'âme avec violence, crie d'abord : *Quis ut Deus?* Qui est semblable à Dieu ? c'est-à-dire, qui ose résister à Dieu ? qu'y a-t-il de plus à craindre que Dieu ? A ce cri toutes les passions tremblent, tous les vices s'enfuient, et le pécheur, étant en liberté, se trouve en état de faire valoir la grâce : *Per timorem Domini*, dit Richard de Saint-Victor, *cor contra concupiscentias roboratur. Quis tam numerosum exercitum concupiscentiarum suarum debellavit, si sine timore pugnavit ?*

Après ce discours, ne devons-nous pas tirer la conséquence de saint Paul, *Scientes ergo, timorem Domini hominibus suademus* (II *Cor*, V, 11); connaissant l'importance et la nécessité de la crainte du Seigneur, sachant, comme nous venons de dire, qu'elle est nécessaire pour commencer et pour achever leur salut, nous tâchons de la persuader à tous nos auditeurs ?

Puisque, sans cette crainte, le pécheur ne peut se disposer à recevoir les premières grâces pour sortir de son péché, ni coopérer à la grâce, en travaillant par une sainte sollicitude qui l'applique et avec une force invincible qui lui fasse surmonter les empêchements qui se rencontrent, j'ai raison de dire que cette espérance trompeuse de l'impie est maudite de Dieu, et que c'est à lui que cette imprécation du prophète Amos s'adresse, suivant l'hébreu et le chaldaïque, *Væ qui tranquilli estis*, malheur à vous, pécheurs, qui vous endormez sur le bord de l'enfer, qui vivez en repos parmi les dangers continuels où vous êtes de vous perdre. C'est le démon, dit Eusèbe d'Emèse, qui jette cette maudite espérance dans votre âme, pour vous précipiter dans une perte éternelle : *Immitit diabolus securitatem, ut immitat perditionem.* Détestons cette espérance, demandons à Dieu sa crainte salutaire, afin qu'elle nous obtienne sa grâce, et qu'elle nous dispose à son amour, qui sera suivi de la gloire éternelle. *Amen.*

SERMON XIV.

L'impie maudit dans sa pénitence sans douleur.

Intravit (maledictio) sicut oleum in ossibus ejus.

La malédiction de Dieu a pénétré dans ses os comme de l'huile (*Ps.* CVIII, 18).

Je ne m'étonne pas que ce pécheur qui, par ses mauvaises habitudes et par sa longue persévérance dans le vice, a attiré sur soi les malédictions de Dieu, n'ayant pas encore tout à fait étouffé les lumières de la foi, soit touché de quelque faible désir de faire pénitence. Il sait que l'Eglise chrétienne a commencé par la pénitence, qu'elle se conserve par la pénitence, et que le monde périra par un défaut de pénitence. Ce pécheur n'ignore pas non plus qu'il n'y a que les innocents et les pénitents qui entrent dans le ciel, et, par conséquent, ayant perdu l'innocence, il doit nécessairement avoir recours à la pénitence. C'est assez qu'il ait ouï ces paroles de la vérité même : *Si pœnitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis* (*S. Luc.*, XIII, 5), pour être convaincu de la nécessité de la pénitence.

Il fait donc profession quelquefois d'être pénitent, il s'approche, à tout le moins une fois l'an, de nos sacrés tribunaux ; mais il en est de sa pénitence comme de sa foi et de son espérance : étant fausse et trompeuse, elle ne sert qu'à attirer sur lui une nouvelle malédiction de Dieu, par l'abus qu'il fait de nos mystères.

C'est à lui que s'adresse ce reproche de Dieu par Jérémie : *Non est reversa ad me prævaricatrix..... in toto corde suo, sed in mendacio* (*Jer.*, III, 10) : cette âme criminelle n'est point revenue à moi de tout son cœur, ce retour est accompagné de mensonge.

Cette pénitence n'est qu'un mensonge pour trois raisons : premièrement, parce qu'elle est sans une véritable douleur ; secondement, parce qu'elle n'est point accompagnée d'une ferme résolution ; troisièmement parce qu'elle n'est point suivie d'une satisfaction légitime.

Je m'arrête aujourd'hui à ce qui regarde la douleur ; et je vais vous prouver que la douleur de ce pécheur qui paraît pénitent, est fausse et par conséquent maudite de Dieu. J'appuie cette vérité par deux raisonnements, qui font les deux points de ce discours : le premier est pris de la nature et des propriétés de la véritable douleur, qui nous est enseignée par l'Ecriture sainte, par les Pères et par les conciles ; le second est tiré des motifs qui doivent exciter cette douleur, et en être, comme parle l'Ecole, la raison formelle. Puisqu'il s'agit de pénétrer dans l'âme du pécheur, demandons les lumières du Saint-Esprit, à qui seul il appartient de pénétrer dans les cœurs, par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Tous ceux qui paraissent pénitents ne sont pas convertis et ne reçoivent pas la grâce : l'Ancien et le Nouveau Testament nous en fournissent des exemples. L'Ancien nous produit deux grands rois, tous deux pécheurs, qui disent tous deux : *Peccavi*, avec des succès bien différents. Saül le dit, et il est réprouvé ; David ne l'a pas plutôt prononcé, qu'il reçoit l'absolution de ses offenses ; dans la nouvelle loi, Judas se damne, en disant : *Peccavi.* Saint Pierre se relève et devient le chef de l'Eglise.

C'est, dit Tertullien, qu'il en est de la pénitence comme de la monnaie, il y en a de bonne, il y en a de fausse ; or les yeux de Dieu sont trop éclairés pour se laisser tromper ; il regarde la pénitence, il l'examine et il distingue la fausse d'avec la véritable : *Credimus Dominum pœnitentiæ probationem inire.*

Pour porter devant Dieu la qualité de vrai pénitent, ce n'est pas assez de se mêler parmi la foule de ceux qui environnent nos confessionnaux aux bonnes fêtes. La plupart de ceux-là, dit saint Augustin, reconnaissent et confessent qu'ils sont pécheurs, et néanmoins ils n'ont pas un sincère repentir de leurs fautes, parce qu'ils ont toujours de l'amour et de l'attache pour leurs péchés : *Multi se assidue dicunt peccatores, et tamen eos peccare delectat* ; ces chrétiens, ajoute ce Père, font bien profession publique d'avoir péché, mais ils n'ôtent pas le péché de leur cœur ; ils accusent leur âme, mais ils ne la guérissent pas : *Professio est, non emendatio ; accusatur anima, non sanatur.* Sachez, mes frères, continue ce saint docteur, qu'il n'y a que la haine véritable du péché, qui rende la pénitence certaine et agréable à Dieu : *Pœnitentiam certam non facit, nisi odium peccati.*

En voici la raison : il faut que la véritable pénitence détruise entièrement le péché, elle doit donc être opposée au péché, considéré dans sa nature et dans son principe.

Qu'est-ce que le péché ? C'est une aversion de Dieu et une attache à la créature. Comment se fait cette séparation et cette attache ? Par l'amour déréglé de la créature. Il faut donc que cette attache se détruise par la haine opposée à cet amour. Le péché est une joie criminelle et une complaisance injuste dans le mal : il faut que la haine étouffe cette joie par la tristesse et par la douleur qui lui est contraire.

Quel est le principe et la cause du péché ? C'est le feu de la concupiscence. Il faut que ce feu soit éteint par la froideur, qui est inséparable de la haine. C'est donc avec raison que saint Augustin dit qu'il n'y a que cette haine qui rende la pénitence véritable : *Pœnitentiam certam non facit, nisi odium peccati.*

Cette haine dit deux choses : 1° le repentir et la douleur du mal qu'on a commis ; 2° l'éloignement et la fuite du péché qu'on déteste. C'est pourquoi saint Augustin, ou celui qui a composé le livre des Dogmes ecclésiastiques, qui se trouvent parmi ses œuvres, dit que la pénitence a deux visages :

l'un baigné de larmes pour les péchés passés, l'autre plein de fermeté et de résolution pour les éviter à l'avenir. C'est la doctrine du concile de Trente : *Dolor est de peccato commisso, cum proposito non peccandi de cætero.*

Nous parlerons demain de cette fuite et de cet éloignement, qui est l'effet d'un bon propos et d'une ferme résolution. Voyons aujourd'hui s'il se trouve une véritable douleur dans le cœur de ce pénitent à la mode du monde.

L'Ecriture, les conciles et les Pères nous apprennent deux choses de cette douleur : premièrement, qu'il faut qu'elle soit dans le cœur; secondement, qu'elle doit être une douleur de tout le cœur.

C'est une erreur des luthériens et des calvinistes, condamnée par le concile de Trente, de croire que la pénitence qui nous est commandée de Dieu, n'est autre chose qu'un changement de vie. Cela n'est pas, elle demande encore une douleur double, c'est-à-dire, une douleur intérieure, qui est la contrition, et une douleur extérieure, qui est la satisfaction.

Dieu ne nous dit pas seulement, par son prophète : *Quiescite agere perverse* (*Isa.*, I, 16) : Cessez de faire le mal ; mais il ajoute : Brisez vos cœurs, *Scindite corda vestra* (*Joel.*, II, 13). Voilà la douleur intérieure; et voici l'extérieure qu'il commande : *Convertimini ad me in jejunio et in fletu* (*Ibid.*, 12) : Convertissez-vous par des jeûnes et des pleurs. Ce n'est donc pas assez, dit saint Augustin, de réformer ses mœurs et de changer sa vie pour l'avenir, si on n'entreprend d'apaiser Dieu pour les péchés, par la douleur et la pénitence : *Non sufficit mores in melius mutasse, nisi Deo satisfacias per dolorem, per lacrymas, per contriti cordis sacrificium; nemo eligit vitam novam, nisi quem veteris pœnitet.*

Saint Thomas prouve la nécessité de cette douleur par deux belles raisons. Il prend la première de la différence qu'il y a entre la justice vindicative, et cette autre espèce de justice qui se rencontre dans la pénitence. Pour la justice vindicative, c'est assez que le coupable soit châtié ; qu'il se repente ou qu'il ne se repente pas, c'est de quoi les juges ne s'informent point. Mais comme la justice de la pénitence se propose la réconciliation de l'offensant avec l'offensé, elle veut nécessairement que le criminel soit fâché d'avoir violé l'amitié, autrement il serait toujours indigne de cette réconciliation. Ce saint docteur ajoute, pour la seconde raison, que la pénitence étant une satisfaction, qui est une espèce de justice commutative, il faut que le pénitent fasse une réparation à Dieu qui rétablisse l'égalité violée : et par conséquent, il faut que, comme il s'est réjoui injustement en l'offensant, il répare cette fausse joie par un juste repentir : et parce que cette joie s'est formée dans le cœur, il faut aussi que la douleur soit dans le cœur. Les lois du droit et les canons ecclésiastiques veulent que le criminel soit puni au lieu où il a commis la faute : ainsi, puisque le péché a été commis principalement dans le cœur, c'est là premièrement où il doit être puni et châtié, *Scindite corda vestra* (*Joel.*, II, 13). Il faut porter le remède à la source du mal : le cœur étant la source et le principe de tous les péchés, puisque, comme dit notre Maître, c'est du cœur que sortent les adultères, les homicides et les autres crimes; c'est dans le fond du cœur qu'il faut faire entrer cette pénitence salutaire, capable de chasser le venin du péché.

Nous sommes donc suffisamment persuadés, par les raisonnements théologiques et par l'autorité de l'Ecriture, que la douleur véritable doit être dans le cœur.

Je dis maintenant que la douleur de ce pécheur habitué au mal, qui fait pénitence à la mode du monde, n'est point une douleur intérieure qui règne dans le cœur, et par conséquent, c'est un mensonge, une pénitence fausse et maudite de Dieu : *Non est reversa ad me prævaricatrix... in toto corde suo, sed in mendacio* (*Jerem.*, III, 10).

Je sais bien qu'il n'y a que les seules lumières de Dieu qui soient assez vives et assez pénétrantes pour découvrir les secrets du cœur humain : je serais téméraire, si j'entreprenais, sans ces divines lumières, de pénétrer dans le cœur de ce pécheur. Mais voici deux prophètes qui me présentent les flambeaux que Dieu leur a donnés, avec lesquels je puis hardiment entrer dans la connaissance de l'intérieur de cet impie : le premier est Baruch, le second est David. Ces deux prophètes nous marquent deux qualités, qu'ils soutiennent être inséparables de la douleur intérieure qui fait le vrai pénitent. Si donc je montre que ce pécheur n'a point ces deux qualités, je montre qu'il n'a point cette douleur intérieure.

Quoique la douleur soit principalement dans le fond de l'âme, dit Baruch, elle ne manque jamais néanmoins, quand elle est véritable, de se produire au dehors et de se faire connaître par les effets : *Anima quæ tristis est super magnitudinem mali, et incedit curva, et infirma, et oculi deficientes* (*Baruc.*, II, 18). Celui qui est touché, dans l'âme, de la grandeur d'un mal, qui est le plus grand des maux, c'est-à-dire, du péché, marche la tête baissée et les yeux baignés de larmes : en un mot, il ne saurait s'empêcher de donner au dehors des témoignages de la douleur qui le presse au dedans. Ecoutez ce que dit David : *Miser factus sum, et curvatus sum usque in finem, tota die contristatus ingrediebar* (*Psalm.* XXXVII, 7). Je marchais tout courbé et la tête baissée, parce que mon esprit était accablé de tristesse. Voyez les Ninivites nouvellement convertis et qui jusqu'alors n'avaient jamais fait de pénitence, quelles marques ne montrent-ils point au dehors de la douleur, dont ils sont saisis au dedans? Cette ville dissolue et perdue de délices est remplie de pleurs, de gémissements, de jeûnes, de cilices et de toutes les marques de la pénitence la plus rigoureuse. Leur roi même

qui était, disent nos interprètes, Sardanapale, si décrié par ses débauches, se couvre d'un sac, met des cendres sur sa tête et prêche le jeûne aussi bien que Jonas.

Croyez-moi, dit saint Ambroise sur ce sujet, lorsque vous avez planté un clou bien avant dans le cœur d'un arbre, vous connaissez bientôt que ce cœur est blessé ; ses branches s'abaissent, ses feuilles se flétrissent, ses fleurs se fanent et tombent par terre : de même si le glaive d'une véritable douleur avait pénétré le fond du cœur, par exemple, de cette femme et de cette fille mondaine, nous verrions bientôt ces mouches tomber de son visage, ces rubans se dénouer, ce faste et cet orgueil s'abaisser ; bientôt le changement du dehors montrerait celui que la douleur a fait au dedans : au lieu de cet enjouement et de cette liberté excessive qu'elle faisait paraître dans les compagnies, elle y ferait voir une modestie chrétienne et une retenue bienséante à son âge et à son sexe.

Oh ! que si ces mondains s'étaient confessés avec une véritable horreur et une douleur pressante de leurs exécrables blasphèmes au jeu, et de leurs longues débauches, on ne les verrait plus fréquenter les académies, ni les lieux infâmes ! S'ils avaient l'âme affligée pour leurs adultères et pour tous ces autres crimes abominables, ils ne paraîtraient pas, dès le même jour de leur confession, avec ce faste et cet orgueil, qui est la vraie marque de la dissolution et des vices du siècle.

Ces pénitents et ces pénitentes ne craignent rien tant que de paraître réformés dans leurs mœurs. Ils seraient bien fâchés qu'on leur dît que depuis leur confession ils paraissent changés et qu'ils ne sont plus ce qu'ils étaient. Disons donc, puisqu'ils le veulent, qu'ils sont toujours les mêmes, et que leur extérieur marque bien que la douleur n'a point changé leur intérieur, et que par conséquent ils ne sont point convertis, et qu'ils n'ont fait pénitence qu'en apparence, dit saint Grégoire de Nysse, en se confessant et en récitant leurs péchés, mais que cette pénitence n'a été suivie d'aucun effet : *Nos pœnitentiam verbis pollicemur, factis vero nihil.*

David nous présente aussi ses lumières, pour nous faire connaître que cette douleur ne se trouve point dans le cœur des pénitents du siècle. Ce prophète nous assure que la véritable contrition du cœur est accompagnée d'humilité : *Cor contritum et humiliatum* (*Psalm.* L, 19). C'est cette juste et raisonnable confusion que Dieu demande aux pécheurs, par Isaïe, comme une disposition nécessaire, afin qu'ils retournent à leur cœur, c'est-à-dire qu'ils connaissent et qu'ils déplorent les désordres que le péché y a faits : *Confundimini, redite, prævaricatores, ad cor* (*Isa.*, XLVI, 8). Car comme l'aurore précède le soleil, et que cette couleur de pourpre, qui paraît le matin sur notre horison, est la marque de la sérénité du jour, ainsi cette sainte rougeur, qui paraît sur le front du pécheur, est une marque de sa conversion prochaine : *Confundantur et convertantur* (*Psalm.* CXXVIII, 5), qu'ils soient humiliés et confondus intérieurement, et ils se convertiront.

En effet, quelle apparence que cet enfant prodigue ne rougisse point en se présentant devant la face de ce bon Père, qu'il a quitté si lâchement, qu'il a traité si cruellement ! Quel moyen que cette épouse, se souvenant de ses infidélités, ne se confonde point en présence de son époux, qui connaît et qui lui reproche ses débauches ? Comment un sujet ne rougirait-il pas de ses félonies et de ses rébellions à la vue de son souverain qui s'en plaint? Enfin, comment un chrétien criminel de lèse-majesté divine, et coupable même d'un déicide, ne serait-il pas rempli de consternation en paraissant devant Dieu pour lui crier miséricorde?

L'humilité donc est inséparable de la douleur intérieure, et le pénitent qui n'a point cette vertu est un faux pénitent.

Or je ne veux maintenant que vos yeux, je ne demande que votre expérience, pour vous prouver que ces pénitents du monde n'ont point d'humilité, ni intérieure, ni extérieure. Ils n'ont point d'humilité extérieure. Voyez ces pénitentes à la mode qui viennent, dit saint Chrysostome, au tribunal de la confession de la même manière qu'elles iraient au bal et à la comédie. En vérité, madame, mademoiselle, si vous ne me disiez que vous allez à l'église pour vous confesser, vous voyant si superbement vêtue, frisée, poudrée, peut-être même fardée, je croirais que vous allez à quelque assemblée de divertissement : *An saltatura ad ecclesiam pergis? an in ecclesia lasciviæ oblectamenta quæris?* Nous ne voulons pas que, pour vous confesser, vous preniez un sac et un cilice ; non, nous demandons rien de bizarre ni de choquant, mais nous voudrions que vos habits à tout le moins, quand vous vous confessez, ne ressentissent rien de ce luxe et de cette pompe mondaine, afin que l'extérieur ne démentît pas l'humilité qui doit nécessairement accompagner la douleur intérieure d'un pénitent : *Insipienter agis, o mulier, non bene convenit pœnitentia cum fericis et monilibus.* Vous vous abusez assurément, dit saint Chrysostome, cette pénitence, cette douleur qui doit affliger et humilier votre cœur ne s'accorde point avec les carreaux de velours, les perles, les fleurs, les rubans et toutes ces marques de la vanité et de la corruption du siècle. Les mondains n'ont point aussi d'humilité intérieure, puisque ces pénitents de Pâques, ou des autres grandes fêtes sont toujours idolâtres de la gloire du monde, toujours jaloux du point d'honneur, toujours sensibles au respect humain, toujours résolus de ne rien relâcher pour cet accord et cette réconciliation.

Concluez donc, avec le prophète Sophonie : *Nescivit iniquus confusionem* (*Soph.*, III, 5). Ce pécheur n'a point cette sainte confusion et cette humiliation chrétienne qui se trouve

dans tous les cœurs véritablement contrits, il n'a point cette contrition et cette douleur intérieure. Sa pénitence est donc fausse, ce n'est qu'une tromperie et un mensonge et une illusion : *Non in toto corde, sed in mendacio.*

Poursuivons. Quand les lumières que ces deux prophètes nous ont fournies seraient trompeuses, ce qui ne se peut dire sans blasphème, et qu'il y aurait quelque douleur dans le cœur de ce pénitent, voyons si elle serait dans tout le cœur, et de tout le cœur.

Le Saint-Esprit nous enseigne, en divers lieux de l'Ecriture et surtout au Deutéronome, qu'il faut retourner à Dieu de tout son cœur et de toute son âme, pour obtenir le pardon de ses péchés : *Si ductus pœnitudine cordis, reversus fueris ad Dominum... in toto corde tuo et in tota anima tua miserebitur tui* (*Deut.*, XXX, 12, 3).

Qu'est-ce, pour un pécheur, que de retourner à Dieu de tout son cœur? C'est, disent les théologiens, se repentir avec une douleur extrême et qui surpasse toutes les autres douleurs ; comme aimer Dieu de tout son cœur, c'est l'aimer d'un amour extrême et par-dessus toutes choses, non pas intensivement, mais appréciativement. Ceci s'explique en trois façons. Premièrement, se repentir avec une douleur d'appréciation ou de préférence, c'est changer de jugement et de volonté pour les créatures, que nous avons aimées au mépris de Dieu. Le pécheur, par exemple, a dit, en péchant, que ce plaisir valait mieux que Dieu ; puisqu'il quittait Dieu pour ce plaisir. Pour réparer cette injure, il faut que, par une douleur de préférence et d'appréciation, il reconnaisse que Dieu est infiniment plus aimable que ce plaisir.

Secondement, se repentir avec une douleur d'appréciation, c'est avoir une douleur que l'on préfère à toutes les autres douleurs, c'est-à-dire que la volonté estime tellement cette détestation et cette douleur de son péché, qu'il n'y ait aucun bien qu'elle ne quittât, aucun mal qu'elle ne souffrît, plutôt que de n'avoir point cette douleur.

Troisièmement, c'est ressentir une douleur qui surpasse toutes les autres douleurs, à raison de son objet et de son motif : à raison de son objet, parce que le pénitent est plus fâché de son péché, que de tous les autres maux, dont cette douleur est une détestation virtuelle et implicite, comme parle l'Ecole ; à raison de son motif, d'autant que comme on aime Dieu par-dessus toutes choses, on est marri du péché qui lui déplaît par-dessus toutes choses.

Trouvera-t-on maintenant cette douleur extrême dans le cœur des pénitents du siècle ? Peut-on dire qu'ils se convertissent de tout leur cœur? Quand ce plaideur a perdu son procès, il est enseveli dans une si noire mélancolie, qu'il ne peut voir personne, il fuit les compagnies, tout lui déplaît. Lorsque cette fille mondaine a perdu un parti qu'elle aimait et qu'elle croyait avantageux, son cœur est abattu de tristesse, le chagrin la change entièrement, elle souhaite la mort. Mais ces faux pénitents récitent leurs énormes péchés dans la confession, comme ils réciteraient une histoire, ils les disent d'un sang-froid, sans s'étonner, sans marque extérieure de regret, sans vouloir même bien souvent qu'on leur fasse connaître le grand sujet qu'ils ont de s'affliger.

Hélas, mon cher frère, qu'est-ceci, dit saint Cyprien? lorsque tu as perdu quelqu'un de tes parents ou de tes amis, tu laisses partout des marques de l'affliction qui te presse, tu soupires, tu fonds en larmes. Tu as perdu ton âme, tu as perdu ton Dieu, tu le dis et tu le reconnais en disant ton péché, et néanmoins tu es froid et insensible : *Animam tuam, miser, perdidisti, et non acriter plangis, et non jugiter ingemiscis.* Ah ! je sais bien ce que c'est, je découvre la véritable cause de cette insensibilité, c'est que les hommes ont de la douleur pour la perte des biens qui regardent le corps et les avantages du temps? mais ils n'ont point ordinairement de douleur, pour la perte des biens de la grâce et de l'éternité : *Doles damnum pecuniæ, et non doles damnum justitiæ*, dit saint Augustin. Tu pleures la perte de tes richesses, et tu ne regrettes point la perte de la grâce. Et si tu as quelque douleur de ton péché, elle n'est qu'en apparence, parce que tu n'es pas fâché dans le cœur, ni de tout ton cœur. Voyons quels en sont les motifs. C'est ma seconde partie.

Les motifs doivent être, comme parle l'Ecole, la raison formelle d'une véritable douleur. Le motif est surnaturel ou naturel, parfait ou imparfait.

Comme, suivant la doctrine de saint Augustin et des philosophes mêmes, la véritable douleur tire son origine de l'amour, *Omnis dolor in amore fundatur;* et comme il y a deux sortes d'amour, l'un de bienveillance qui nous fait aimer notre ami pour l'amour de lui-même, l'autre de convoitise, qui nous fait rechercher notre propre intérêt, ainsi il y a deux douleurs qui naissent de ces deux amours. De l'amour d'amitié naît une douleur parfaite, que nous appelons contrition, et de l'amour de convoitise une douleur moins parfaite, que nous nommons attrition, qui n'a pour motif que la crainte.

De cette doctrine, il s'ensuit que si dans les cœurs des pénitents ordinaires du monde, il n'y a ni crainte véritable de Dieu, ni amour véritable, il n'y a point de véritable douleur.

Pour connaître s'ils sont touchés de cette crainte ou animés de cet amour de Dieu, je vous prie de faire réflexion sur ce que je m'en vais dire.

Premièrement la crainte et l'amour, parlant en général, sont des motifs très-puissants et qui excitent tout le monde.

Secondement, quiconque craint véritablement un grand mal souffre très-volontiers, pour s'en mettre à couvert, les autres moindres maux qui se présentent.

Troisièmement, plus le mal qui est l'objet de la crainte, est grand, s'il est bien connu,

plus la crainte est grande, et par conséquent elle est plus puissante et plus agissante. Le même se peut dire à peu près de l'amour.

Remarquez, en quatrième lieu, que la crainte, qui doit être le motif de la pénitence, est un don de Dieu, et une vertu infuse, qui a pour son objet des maux extrêmes, des feux, des flammes éternelles, la perte du souverain bien. L'amour pareillement qui agit dans le cœur du pénitent, est une habitude surnaturelle, c'est l'amour d'une beauté souveraine et infinie. Donc cette crainte doit être sur toute certaine, et cet amour par-dessus tout amour : ils doivent être assez forts pour déterminer nos cœurs à fuir ces maux extrêmes et à rechercher ce souverain bien.

Considérez ce que les vrais pénitents ont fait, après avoir été touchés de cette crainte ou de cet amour.

Voyez un saint Jérôme qui, par le motif de la crainte des jugements de Dieu, ainsi qu'il le témoigne lui-même, s'est renfermé dans le creux d'un rocher pour faire pénitence : *Ob gehennæ metum, tali carcere me donaveram.* Cet homme d'une haute naissance et nourri dans les délices s'est volontairement retiré dans une affreuse solitude, brûlée des ardeurs du soleil : *In vasta solitudine constitutus, quæ exusta solis ardoribus horridum monachis præstat habitaculum.* Celui qui a passé ses premières années dans les plus célèbres académies de l'univers, qui a traité familièrement avec les papes et avec les plus illustres personnes du monde, s'est rendu le compagnon, dit-il, des scorpions, des serpents et des bêtes féroces : *Scorpionum tantum socius et ferarum.* Sa maison est une sombre caverne, entourée de rochers penchant en précipices, son habit est un sac tout déchiré, qui ne vous empêchera pas de voir sa chair toute hâlée et semblable à celle d'un Ethiopien : *Horrebant sacco membra deformia, et squalida cutis situm Æthiopicæ carnis obduxerat.* Il passe les jours et les nuits à pleurer : *Quotidie lacyrmæ, quotidie gemitus.* Non content de toutes ces sévérités, il arme sa main d'un caillou, pour se frapper rudement la poitrine. Ce pénitent que je vous représente, touché de la crainte de Dieu et effrayé par sa justice : *Ob gehennæ metum*, n'est point un visionnaire, un scrupuleux ni un esprit faible; c'est un des grands esprits et un des forts génies que l'Eglise chrétienne ait produits.

Si vous voulez savoir ce que peut l'amour de Dieu dans le cœur des véritables pénitents, considérez ce que l'Evangile rapporte de Madeleine; voyez comme l'amour de Dieu est entièrement victorieux de l'amour du monde et de l'amour de soi-même.

Tout ceci supposé, et ces expériences reconnues, venons à nos pénitents du siècle. Où sont en eux tous les effets de la crainte de Dieu, où sont les marques de son véritable amour?

Comment voulez-vous que je me persuade que ce pécheur, qui se sent coupable de mille péchés mortels, soit touché d'une véritable crainte d'être damné, puisqu'il tremble quand on lui parle du jeûne, et qu'il dispute avec son confesseur sur le nombre des prières qu'il lui donne pour pénitence? La crainte de Dieu, toute timide qu'elle paraît, a des sentiments si généreux, dit David, qu'elle ne craint rien : elle méprise tout ce qui n'irrite point Dieu : *Qui timet Dominum, nihil trepidabit* (*Eccl.*, XXXIV, 16). Mais ce faux pénitent craint tout, un jeûne, une aumône, une heure de prière. Celui, dit David, qui est touché de vérité de la crainte de Dieu, a une volonté déterminée pour exécuter tout ce que Dieu commande, et encore au delà : *Qui timet Dominum, in mandatis ejus volet nimis* (*Psalm.* CXI, 1). Ce pénitent ne veut rien faire de tout ce qu'on lui ordonne pour expier ses crimes : il conteste, il demande s'il est obligé à cela sous peine de péché mortel. Concluez donc qu'il n'est point touché de la véritable crainte de Dieu, et que par conséquent il n'a point de véritable attrition.

Voyons si ces sortes de pénitents ont de l'amour. Puis-je croire que ces mondaines qui se confessent aux bonnes fêtes soient animées de l'amour de Dieu, puisqu'elles sont toujours si idolâtres de leurs corps, qu'elles murmurent et se fâchent lorsque, pour pénitence, on exige d'elles quelque retranchement du luxe de leurs habits ou de quelques heures de divertissements, et qu'elles trouvent toujours qu'on les charge de trop de prières? L'amour de Dieu a le cœur si noble, dit saint Augustin, qu'il rougirait de honte, si on lui voulait persuader que ce qu'il fait pour Dieu est difficile : *Amor est quid difficultatis nomen erubescit.* C'est lui, vous le savez, qui a bravé les tyrans, surmonté les bourreaux et vaincu toutes choses. O amour de mon Dieu! si vous êtes dans le cœur de ces mondaines pénitentes, comme elles le disent, il faut avouer que vous avez bien changé, vous n'êtes plus connaissable, vous avez entièrement dégénéré, vous voulez l'emporter sur une mouche de leur visage, et vous n'en pouvez venir à bout.

Non, non, disons la vérité, toutes les apparences témoignent qu'il n'y a dans ces cœurs ni crainte ni amour de Dieu, que par conséquent ils n'ont ni attrition ni contrition véritable, et qu'ainsi leur pénitence est fausse.

Avouons donc que Dieu peut bien renouveler de nos jours la plainte qu'il faisait par son prophète Jérémie : *Attendi et auscultavi... nullus est qui agat pœnitentiam super peccato suo, dicens* : *Quid feci* (*Jerem.*, VIII, 6)? Il écoute tous ceux qui, étant abattus aux pieds du prêtre, déclarent leurs péchés, et il trouve qu'il n'y en a presque pas un qui conçoive une véritable douleur et qui dise : *Quid feci?* qu'ai-je fait? Parmi ceux mêmes qui font profession de dévotion, combien de confessions faites par coutume et sans y avoir sérieusement pensé, en un mot, sans cette douleur qui est absolument nécessaire!

Pour faire naître cette douleur véritable dans un mondain ou une mondaine dont la foi est presque éteinte, dans un homme d'af-

faires qui a l'esprit rempli des pensées de la terre, dans une femme dont les qualités et les humeurs sont entièrement opposées à la pénitence, il faut de grandes grâces; pour avoir ces grâces, il faut les chercher. Et comment? par de fréquentes prières. Il les faut obtenir de Dieu par des jeûnes, par des aumônes. Il faut enfin prendre du temps pour se préparer : c'est ce que l'impie ne fait point; ne vous étonnez donc pas si je soutiens que la malédiction de Dieu se répand sur sa pénitence.

Profitons de son malheur, faisons une pénitence accompagnée d'une sincère et véritable douleur, afin qu'apaisant la colère de Dieu, nous recevions sa grâce, et que nous nous disposions à la gloire. Ainsi soit-il

SERMON XV.

L'impie maudit dans sa pénitence sans résolution de s'amender.

Intravit (maledictio) sicut oleum in ossibus ejus.

La malédiction de Dieu a pénétré dans ses os comme de l'huile (*Ps.* CVIII, 18).

Puisque les prédicateurs, suivant la pensée de saint Grégoire le Grand, sont choisis et destinés de Dieu pour être les précurseurs de Jésus-Christ et pour préparer les voies du Seigneur, en disposant les cœurs à cette nouvelle naissance qui se fait par la grâce, il est juste qu'ils imitent saint Jean-Baptiste, qui a été le premier précurseur. Ils le doivent imiter en deux choses. Premièrement, en prenant la pénitence pour la matière la plus ordinaire de leurs sermons, *Prædicans baptismum pœnitentiæ* (*S. Luc.*, III, 3). Secondement, lorsqu'ils prêchent la pénitence, ils en doivent donner une idée véritable, afin que les auditeurs ne se trompent point.

C'est par la pénitence que nous préparons les voies de Dieu en deux façons : du côté de Dieu et du côté du pécheur. Du côté de Dieu, parce que par la pénitence nous apaisons sa colère, et nous l'obligeons, tout immuable qu'il est, à changer ses premiers sentiments de haine et de vengeance, pour prendre des pensées de paix : *Ego cogito cogitationes pacis* : si bien qu'en même temps que nous détestons nos crimes passés et que nous condamnons nos malices, il rétracte le dessein qu'il avait fait de nous perdre.

La pénitence prépare les voies de Dieu, de la part du pécheur, parce que, comme parle saint Jean-Baptiste, elle abaisse les montagnes, elle aplanit les collines, elle remplit les vallées et elle redresse les chemins, c'est-à-dire, elle humilie les pécheurs orgueilleux, elle remplit l'abîme de leurs convoitises, elle redresse leurs désirs, elle conduit leur volonté à sa fin : *Omnis vallis implebitur, et omnis mons et collis humiliabitur, et erunt prava in directa, et aspera in vias planas* (*S. Luc.*, III, 5).

C'est la pénitence véritable qui nous produit ces merveilleux effets, et non pas la fausse.

C'est pourquoi saint Jean-Baptiste, voyant que les Juifs, effrayés par les menaces de la voix du Seigneur, venaient en foule sur les bords du Jourdain pour recevoir son baptême, et que les pharisiens les plus orgueilleux, les soldats les plus libertins, les publicains les plus avares venaient se jeter à ses pieds et lui disaient en tremblant : *Magister, quid facimus* (*S. Luc* , III, 12)? Prophète, que ferons-nous? Ce zélé prédicateur leur disait : Engeance de vipères, qui est-ce qui vous a si mal appris à éviter la colère de Dieu qui vous menace? *Quis ostendit vobis fugere a ventura ira* (*Ibid.*, 7)? Sachez que ce n'est pas ce baptême extérieur que je vous donne qui vous sauvera, ce n'est qu'une cérémonie qui doit être accompagnée d'une vertu intérieure, vos larmes, vos soupirs, votre baptême ne sont que des feuilles de l'arbre de la pénitence, il faut qu'il porte ses fruits, *Facite fructus dignos pœnitentiæ.* Or le principal fruit, c'est que vous renonciez à votre avarice, publicains, et que vous donniez le superflu de vos biens aux pauvres, *Qui habet duas tunicas, det non habenti.* C'est, soldats, qu'il faut quitter vos injustices et vos violences, *Contenti estote stipendiis vestris?* En un mot, il faut que votre pénitence soit accompagnée d'un ferme propos de corriger vos vices, et d'une sincère volonté d'observer la loi de Dieu.

Je trouve deux raisons qui prouvent que la pénitence renferme nécessairement un détachement du péché et un changement de vie. Je prends la première, de la nature de la pénitence considérée comme une vertu, et la seconde, de la pénitence considérée comme un sacrement. Par ces deux mêmes raisons, je vous montrerai que la pénitence de l'impie n'ayant point ce changement de vie, ni cette ferme résolution de réformer ses mœurs, elle est justement frappée de la malédiction de Dieu : *Sicut oleum in ossibus ejus.* Pour mieux connaître cette importante vérité, demandons la grâce du Saint-Esprit, par l'intercession de la Vierge. *Ave, Maria.*

Le prophète-roi, touché d'une sainte curiosité de savoir qui serait bienheureux, qui habiterait à jamais dans le tabernacle de Dieu, et qui se reposerait sur sa sacrée montagne, c'est-à-dire, qui serait celui qui aurait cet avantage d'être du nombre des prédestinés, disait à Dieu : *Quis habitabit in tabernaculo tuo? aut quis requiescet in monte sancto tuo* (*Psalm.* XIV, 1)? Dieu lui répond que ce sera le juste et l'innocent, qui préserve son âme des taches du péché, et qui rend à Dieu et à son prochain ce qu'il lui doit : *Qui ingreditur sine macula, et operatur justitiam* (*Psalm.* XIV, 2).

Et quoi! grand Dieu, pouvait dire David, n'y aura-t-il que les innocents qui entreront dans le ciel? Le nombre en sera donc bien petit? Dieu lui répond, pour le consoler, que les pécheurs pénitents seront aussi sauvés, pourvu qu'ils disent la vérité dans leur cœur, *Qui loquitur veritatem in corde suo* (*Psalm.* XIV, 3).

Que veut-dire cela? C'est-à-dire qu'il faut

que le cœur du pénitent qui confesse ses crimes soit d'accord avec sa langue, et qu'il n'ait point une bouche trompeuse, ou, pour mieux dire, qu'il n'ait point un double cœur, un cœur sur les lèvres qui déteste le péché, un cœur au dedans qui aime toujours son péché : *Labia dolosa, in corde et corde locuti sunt* (*Psalm.* XI, 3).

Or c'est en ceci, dit David, que le pécheur habitué au mal, c'est-à-dire, l'impie dont nous avons décrit les malheurs, manque ordinairement dans la pénitence, *Quoniam dolose egit in conspectu ejus* (*Psalm.* XXXV, 3). Je vais vous le montrer évidemment.

Comment est-ce que ce pécheur, après avoir fourbé son prochain et s'être trompé soi-même, est encore assez téméraire pour entreprendre de vouloir tromper Dieu devant ses autels et aux pieds des prêtres, qui sont ses vicaires sur la terre? *Dolose egit in conspectu ejus* (*Ibid.*). Voici comment : il semble qu'il a recherché ses péchés par un sérieux examen, et qu'il les a heureusement découverts, pour en faire les justes objets de sa haine et de sa douleur, *Ut inveniatur iniquitas ejus ad odium* (*Psalm.* XXXV, 3). Il les a même déclarés dans la confession, protestant de bouche qu'il les haïssait mille fois plus que la mort et qu'il les détestait sur toutes choses. Cependant c'est un trompeur, il ne les haïssait pas, il ne les détestait pas, *Malitiam non odivit* (*Ibid.*, XXXV, 3). Une véritable haine et une douleur sincère marquent la fuite et l'éloignement, comme l'amour et la joie nous portent à l'union. Or est-il que ce pénitent mondain ne s'est point éloigné des péchés dont il s'est confessé; il a toujours demeuré, dit David, dans le chemin de son iniquité, il a toujours persévéré dans ses mauvaises habitudes, et il est aussi méchant après sa pénitence qu'il était auparavant, *Astitit omni viæ non bonæ* (*Ibid.*). Concluez donc que toutes ces paroles qui sortaient de sa bouche en se confessant, tous ces témoignages extérieurs de repentir, n'étaient que tromperies et que mensonges, *Verba oris ejus iniquitas.* Son cœur ne s'accordait point avec sa langue, il ne disait pas la vérité dans son cœur : donc il n'était pas du nombre des pénitents sauvés, *Qui loquitur veritatem in corde suo.*

Remarquez deux choses dans ce raisonnement, tiré du prophète David : premièrement, que la pénitence consiste dans la haine du péché, et que tout pécheur qui n'a pas cette haine n'est pas pénitent, *Malitiam non odivit* (*Ibid.*) Secondement, que la haine dit une fuite et un éloignement du mal qu'on déteste, et que celui qui persiste dans le péché n'a point cette haine : *Astitit omni viæ non bonæ* (*Ibid.*).

Ne me dites donc point, je vous prie, que ce pécheur a tremblé au sermon et qu'il a été épouvanté des menaces de Dieu; que, depuis, il a gémi et soupiré dans son cabinet, devant un crucifix; et qu'enfin il s'est accusé aux pieds du prêtre, en pleurant avec beaucoup d'humilité. C'est en cela qu'il est menteur et qu'il fait connaître sa tromperie, *dolose egit,* parce qu'il n'est pas tel au dedans qu'il paraît au dehors : l'extérieur est changé, l'intérieur ne l'est pas; sa langue qui s'accuse paraît bonne, ses yeux qui pleurent paraissent bons; mais son cœur, qui est le principe de la vraie pénitence, est mauvais, puisqu'il est toujours attaché à ses vices : en voilà la marque, il ne s'en corrige point, il est toujours le même, *Astitit omni viæ non bonæ* (*Ibid.*).

C'est ainsi que le prophète Isaïe dit que les pécheurs ont tremblé, qu'ils ont témoigné au dehors de la crainte : *Conterriti sunt peccatores in Sion, possedit tremor hypocritas* (*Isa.*, XXXIII, 15). Pour ce sujet, Tertullien appelle cette pénitence ordinaire des mondains une pénitence d'hypocrites et pleine d'infidélité : *Pœnitentia hypocritarum, quorum pœnitentia nunquam fidelis.* Ne vous trompez pas, mes frères, dit saint Fulgence (*Lib. de Rem. peccatorum*), ils gémissent, ils s'accusent de leurs péchés avec une humilité apparente, mais leur cœur est attaché aux vices qu'ils condamnent de bouche : *Nonnulli, scelerum suorum consideratione perterriti, in oratione gemunt, accusant humiliter in conspectu Dei peccata; et eadem, quæ humilitate sermonis accusant, corde perverso retinent et cumulant.*

Vous voyez donc comme, au jugement de ce saint Père, il y a des larmes, des soupirs et des confessions humbles en apparence, qui ne sont pas approuvées de Dieu, parce qu'elles ne sont point accompagnées d'une bonne résolution.

Saint Grégoire le Grand, expliquant ces paroles : *Lavamini et mundi estote* (*Isai.*, I, 16), demande pourquoi Isaïe ne se contente pas de dire : *Lavamini*, lavez-vous, et qu'il ajoute : *Mundi estote*, soyez nets; puisqu'il semble que cela est superflu, parce que quand on se lave on se nettoie. Vous vous trompez, dit ce saint pape, ceux qui pleurent leurs péchés, et qui ne se corrigent point, se lavent et ne se nettoient point : *Lavantur ergo et nequaquam mundi sunt, qui commissa flere non desinunt, sed rursus flenda committunt.* Ces larmes, qui ne sont point accompagnées de sincère propos, sont semblables à une eau bourbeuse, *Quasi in lutosa aqua semetipsos volvunt.* Sachez, sachez, poursuit ce saint docteur, que comme les justes souffrent dans leurs âmes des tentations qui ne les portent pas au péché, ainsi les méchants ressentent quelquefois des componctions et des repentirs qui ne les justifient pas, parce qu'ils ne détestent point leurs péchés et qu'ils ne les veulent pas quitter : *Ita plerumque mali inutiliter compunguntur ad justitiam, sicut plerumque boni tentantur ad culpam.*

Ce sont ceux dont parle Isaïe, qui ont souffert les tranchées de l'enfantement, et qui n'ont point enfanté, c'est-à-dire, qui ont souffert comme s'ils eussent été sur le point de concevoir et d'enfanter l'esprit de salut; mais tous ces bons désirs ont avorté : *Venerunt usque ad partum, et virtus non est pariendi* (*Isai.*, XXXVII, 3).

Voulez-vous voir des pécheurs qui n'enfantent rien de bon parmi les douleurs de leur fausse pénitence? Voyez Antiochus; *Orabat hic scelestus Dominum, a quo esset misericordiam consecuturus* (II *Machab.*, IX, 2). Voyez Esaü, lequel, comme dit saint Paul, n'est point écouté de Dieu, quoiqu'il demande pardon avec beaucoup de larmes, *Non invenit pœnitentiæ locum*, *quamquam cum lacrymis inquisisset* (*Hebr.*, XII, 17). Pourquoi? c'est, dit saint Augustin, qu'Esaü ni Antiochus n'étaient pas tels aux yeux de Dieu, qui regarde le cœur et la volonté, qu'ils paraissaient être aux yeux des hommes : *Non erat in voluntate quod coram hominibus apparebat in opere.*

Or, comme nous prouvâmes hier, la douleur extérieure est inutile, si elle ne vient de l'intérieur. *Scindite corda vestra*, *et non vestimenta vestra* (*Joel*, II, 13).

Ce que Dieu demande de nous sur toutes choses, afin de nous recevoir en qualité de pénitents, c'est que nous nous convertissions, *Convertimini ad me* (*Ibid.*, XII). Or, se convertir, ce n'est pas proprement se confesser, ce n'est pas jeûner ni pleurer : la conversion est un changement du cœur, qui se détourne de la créature, pour se tourner vers Dieu; qui déteste ce qu'il aimait, qui aime ce qu'il avait en horreur. C'est le sentiment de saint Ambroise : *Quando sic pœnites, ut tibi amarum sapias in anima*, *quod ante dulce fuit in vita*, *et quod prius oblectabat id corpore*, *ipsum te cruciat in mente*, *jam tunc bene ingemiscis ad Deum*. Or, il n'y a que cette haine et cette douleur véritable du péché qui puisse faire ce changement. Qu'est-ce qu'il faut faire pour convertir un pécheur? l'Ecriture vous le dira. Il faut briser ce cœur, sur lequel est gravée l'image du vieil homme, ou, pour mieux dire, l'idole de la mondanité; il faut en jeter les morceaux dans une fonte échauffée par les feux de la colère de Dieu, ou par les flammes de son amour : *Sicut portavimus imaginem terreni portemus et imaginem cœlestis*. Ce n'est pas encore assez, il faut anéantir ce cœur : du néant de ce cœur orgueilleux, on crée un cœur humble; du néant de ce cœur impudique et profane, on crée un cœur pur et chaste : *Cor mundum crea in me*, *Deus*, *et spiritum rectum innova in visceribus meis* (*Psalm.* L, 12), et qu'enfin de ce pécheur anéanti, on produise cette nouvelle créature, dont parle saint Paul.

Si la pénitence véritable doit faire tout cela, il est donc bien évident qu'elle nous doit faire quitter le péché par un changement de vie, dit saint Ambroise : *Hæc est vera pœnitentia jam cessare a peccato : sic enim probat dolere se si a cætero desinat*. Ce ne seront point vos confessions, vos soupirs, vos larmes, qui seront la preuve assurée que vous faites une véritable pénitence; mais ce sera l'éloignement du péché et le changement de vie. *Sic enim probat dolere se si a cætero desinat.*

Disons maintenant que si, comme nous venons de voir, ces confessions, accompagnées de larmes, de soupirs et de tant d'autres témoignages de douleur, sont néamoins fausses et trompeuses, parce qu'elles ne sont point suivies de changement de mœurs. Eh! Dieu, où en sommes-nous? quel jugement devons-nous faire des confessions de la plus part des chrétiens du siècle, dont les uns se confessent pour sauver les apparences, les autres par coutume, aux grandes fêtes? Ne dirons-nous pas, avec Tertullien que, puisqu'ils ne font voir aucun changement extérieur ni intérieur, ces confessions sont inutiles : *Ubi emendatio nulla*, *ibi pœnitentia necessario vana*, *quia caret fructu suo :* ce sont des pénitences infructueuses et maudites. Ne dirons-nous pas, après saint Augustin, que ces blasphémateurs, qui recommencent, dès le même jour, les mêmes blasphèmes dont ils se sont accusés; que ces mous et ces efféminés qui retournent aussitôt, comme des chiens, à leurs vomissements et à leurs ordures; que ces malheureux, engagés dans des amours sensuels, qui ne rompent jamais leurs chaînes, et qui continuent toujours dans leurs infâmes pratiques, ne font pas pénitence; mais qu'ils se moquent de Dieu, et qu'ils abusent de nos mystères : *Irrisor est*, *non pœnitens*, *qui adhuc agit quod pœnituit*, *et peccato non minuit*, *sed multiplicat.*

Hélas! c'est ici que le cœur me fend de douleur, et que j'ai plus d'envie de pleurer que de prêcher, lorsque je vois combien il y en a parmi nous (je parle des grands pécheurs) qui abusent des sacrements, et qui passent leur vie dans leurs mauvaises habitudes. Que ce désordre est déplorable, puisqu'il ne faut qu'une seule attache à un péché mortel, pour rendre les confessions de vingt ans sacriléges.

Ce ne fut pas proprement le jeûne, ni le cilice des Ninivites, qui apaisa la colère de Dieu, mais le changement de vie : *Vidit Deus opera eorum, quia conversi sunt de via sua mala* (*Jonæ*, III, 20). Ce fut dans ce grand changement que s'accomplit en quelque manière, dit saint Augustin, la prédiction de Jonas : *Eversa est Ninive*, *quæ mala erat*, *et bona ædificata est*, *quæ non erat*. C'est ainsi que saint Grégoire de Nysse appelle la pénitence, la destruction du péché, *Dissolutionem et eversionem peccatorum.*

Si donc les confessions de Noël et de Pâques ne nous font point quitter nos vices et nos mauvaises habitudes, n'avons-nous pas raison de douter de la force et de la vertu de cette pénitence, qui ne change rien et qui ne détruit rien.

Voilà cependant la pénitence commune des mondains, à qui nous pourrions bien dire ce que disait saint Jérôme, ou un ancien auteur, dont les lettres sont jointes à celles de ce saint père, parlant à un homme qui voulait passer pour un pénitent, et qui cependant vivait toujours d'une même manière : *Pœnitere te asseris*, *nescio quid sit tua pœnitentia, scire a te desidero quid pœniteas?* Est-ce de vos avarices que vous faites pénitence? Non, puisque vous avez autant

de passion pour les richesses que jamais. Est-ce de vos débauches ? Non, puisque votre vie n'est pas moins infâme qu'auparavant : vous vous trompez, et vous voulez nous tromper. Vous n'avez point assurément de véritable idée de la pénitence : *Pœnitentem hominem dico, qui diligit quod ante neglexit, qui abhorret quod amavit.* Le pénitent est celui qui aime ce qu'il a méprisé, et qui a en horreur ce qu'il a aimé. Puis donc qu'après la confession de la plupart des pénitents, leurs vices subsistent et règnent encore dans leur cœur, que leurs habitudes mauvaises sont dans la même vigueur; que la confession a passé, mais l'avarice et l'impureté ne sont point passées : disons qu'il n'y a point de véritable pénitence.

Ce n'est pas que je veuille dire que l'effet et la valeur de la véritable pénitence consiste en ce qu'à l'avenir, le pénitent ne tombe plus dans le péché. Non, si le pécheur a été véritablement contrit, et s'il a eu une sincère résolution de se corriger, quoiqu'ensuite il retombe, sa rechute ne fait pas que sa pénitence et sa confession précédente aient été mauvaises. Jésus-Christ, parlant à cette femme à qui il pardonnait ses péchés, lui dit : *Jam noli peccare* (*S. Joan.*, V, 14). Sur quoi saint Augustin remarque : *Non dicit, non pecces, sed non sit in te voluntas peccandi.* Jésus-Christ ne dit pas qu'elle ne pèche plus, mais qu'elle n'ait plus la volonté de pécher. Je dis même qu'il est difficile que les grands pécheurs se corrigent tout d'un coup, et pourvu qu'on voie de l'amendement et que leurs chutes soient plus rares, on a sujet de croire que leurs confessions ont été bonnes.

Mais je dis trois choses en peu de mots : Premièrement, que le pécheur qui, dans sa confession, n'a pas une ferme résolution d'éviter le péché mortel, fait une confession sacrilége et que sa pénitence est maudite de Dieu : personne n'en peut douter.

Secondement, j'ajoute que c'est le sentiment de tous les pères et des théologiens qui ont traité cette matière, que ces soudaines et fréquentes rechutes, et cette persévérance dans le vice est une marque presque infaillible que le pénitent n'a point eu cette volonté de ne pécher plus. C'est pourquoi je conseille à tous ceux qui ont vécu dans cet état, par exemple, qui ont passé beaucoup de temps dans des attaches criminelles et des amours sensuels, ou dans des haines, dans des usures et dans des résolutions de retenir le bien d'autrui, de faire des confessions générales pour suppléer aux particulières, qui probablement ont été sacriléges : à moins de cela, ils se trouveront fort embarrassés à l'heure de la mort.

Troisièmement, je dis que quand je parle des rechutes, j'entends parler des péchés mortels, parce qu'il y a quelques péchés véniels qui sont si attachés à la fragilité de la nature, qu'il ne faut pas s'étonner si nous y retombons : et on ne doit pas pour cela se décourager, ni cesser de fréquenter les sacrements.

Mais j'avertis les personnes dévotes, qui se confessent souvent, de prendre garde à deux choses : premièrement, à n'aller point au sacrement par coutume et par habitude. Secondement, à fournir bien la matière nécessaire au sacrement de la pénitence, qui est un péché mortel ou véniel revêtu de cette douleur sur toute douleur, et d'un sincère propos d'amendement. Il y a grand danger que les confessions de plusieurs personnes dévotes ne soient imparfaites, et comme on parle, informes. Pour remédier à cela, quand on n'a rien d'extraordinaire sur la conscience, on peut faire un acte de contrition sur quelque péché autrefois confessé.

Abrégeons mon second raisonnement, que je prends de la pénitence, considérée comme un sacrement.

Le dessein de Dieu, dans l'institution du sacrement de la pénitence, a été de faire, dit saint Paul, que, comme Jésus-Christ mourant sur la croix a été la figure du pécheur, chargé au dehors des malédictions de la loi, *maledictus qui pendet in cruce*, aussi le pécheur véritablement pénitent soit l'image de Jésus-Christ mourant, et que le sacrifice de son cœur contrit et brisé de douleur exprime le sacrifice de la croix; afin que ce pécheur, mourant au péché, soit encore, par son retour à la grâce, une image, dit saint Paul, de la résurrection de Jésus-Christ : *Ut quomodo Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus* (*Rom.*, VI, 4). Il faut pour cela, comme parle saint Zénon de Vérone, que le glaive de la douleur pénètre le cœur du pénitent, afin que par un coup heureux, il fasse mourir le vieil homme et fasse en même temps naître le nouveau : *Descendit gladius in viscera peccatoris, uno ictu interficit veterem hominem, creat novum.* Il faut que ceux qui s'approchent du sacrement de la pénitence puissent dire, après leur confession, qu'ils sont morts au péché et qu'ils vivent d'une vie ressuscitée. Or, que veut dire cela mourir au péché? Sinon, dit saint Prosper, *damnandis operibus non vivere*, ne plus vivre dans le péché.

Si vous voulez connaître, dit saint Paul, quelle est la véritable douleur qui fait le sacrifice d'un cœur vraiment contrit, voyez si c'est une tristesse selon Dieu. Or, la tristesse, selon Dieu, est accompagnée d'un bon propos qui nous fait travailler à notre salut avec fermeté et avec constance : *Quæ secundum Deum tristitia est, pœnitentiam in salutem stabilem operatur* (II *Cor.*, VII, 10). Puis donc que la plupart des pénitents n'ont pas plutôt fait un pas en avant, qu'ils en font deux en arrière; puisque dans les promesses qu'ils font à leurs confesseurs, il n'y a qu'inconstance et que perfidie, dites que leur tristesse n'est point selon Dieu, et qu'elle n'est point accompagnée d'une ferme résolution.

Il y a deux sortes de chrétiens qui manquent sur ce sujet, et qui s'engagent dans le malheur où cette fausse et trompeuse pénitence les conduit. Les premiers, lors même

qu'ils se confessent, ont des attaches positives au péché, qu'ils sont résolus de ne point quitter; c'est pourquoi ils s'établissent dans des consciences erronées, et ils s'aveuglent eux-mêmes pour ne point connaître leurs péchés : ce marchand, cet artisan ne s'accuse point des injustices qu'il commet dans son commerce; ni cet avare de son usure et de ces intérêts excessifs qu'il exige. Pourquoi? il vous dira qu'il ne croit point offenser Dieu. Ces femmes et ces filles du siècle ne se confessent point de cette nudité de bras et de gorges, et des autres modes du monde condamnées par la loi de Dieu, ni des libertés criminelles qu'elles prennent. Pourquoi? parce qu'elles ne sont point résolues de s'en corriger. Et pourquoi? parce qu'elles sont attachées à ces péchés. Donc, leur volonté est engagée, et par conséquent ils sont incapables de cette conversion de cœur que Dieu demande de nous pour nous recevoir en sa grâce. Leurs cœurs sont immobiles et fixés dans le mal, ils ne veulent point les tourner vers Dieu; donc positivement, ils mettent empêchement à la véritable pénitence.

Les autres manquent négativement, en tant qu'ils ne font pas ce qu'ils doivent pour obtenir ces grâces fortes et abondantes qui seraient nécessaires pour les détacher du péché. Je puis dire d'eux ce que disait Jésus-Christ de ce possédé de l'Evangile : *Hoc genus* (*dæmoniorum*) *non ejicitur, nisi per orationem et jejunium;* on ne saurait sortir de cette sorte de péché, si ce n'est par les jeûnes, par les prières et par les aumônes. D'où je conclus que ces grands pécheurs n'éloigneront jamais la malédiction que Dieu donne à leur fausse pénitence, que par des efforts généreux et par des applications extraordinaires, qui leur obtiendront la véritable pénitence en cette vie et la gloire en l'autre. *Amen.*

SERMON XVI.

L'impie maudit dans sa pénitence, sans satisfaction.

Intravit (maledictio) sicut oleum in ossibus ejus.

La malédiction a pénétré dans ses os comme de l'huile. (*Ps.*, CVIII, 18.)

Puisque le trône de la miséricorde de Dieu qui règne dans le temps, a un ressort plus relevé et une autorité plus étendue que le tribunal de la justice : *Miserationes ejus super omnia opera ejus* (*Psalm.* CXLIV, 9), nous pouvons appeler maintenant de l'arrêt que Jésus-Christ, en qualité de juge, prononce contre les pécheurs et nous mettre à couvert des malédictions éternelles qu'il lancera sur leurs têtes. Mais afin que notre appel soit reçu de Dieu, il faut nécessairement que nous portions la qualité de véritables pénitents.

C'est la seule pénitence, dit le vénérable Pierre, abbé de Celles, au traité *de Panibus*, qui, toute timide et tremblante qu'elle est, a la hardiesse de faire ce que les anges et les saints n'oseraient entreprendre : *Audet pœnitentia ubi timet angelus.* Elle entre dans le parquet de la justice de Dieu, elle interrompt le procès qu'on avait commencé contre nous, elle ferme la bouche aux témoins qui nous accusaient, elle arrache les pièces que nos péchés fournissaient pour notre perte, elle fait bien plus, elle désarme la colère de Dieu, elle lie les mains du Tout-Puissant et elle nous met entre les bras d'un Père plein de miséricorde : *Vincit invicibilem, ligat Omnipotentem.*

C'est la véritable pénitence qui produit ces merveilleux effets, et il n'y a que les vrais pénitents qui soient reçus devant le trône de la miséricorde. Les faux pénitents sont déboutés de leur appel avec amende, ou pour mieux dire, avec confusion.

C'est ici que je prends sujet, pour une troisième fois, de faire voir que l'impie est maudit de Dieu dans sa fausse pénitence, parce qu'elle n'est point accompagnée des œuvres satisfactoires. J'établis pour fondement de ce discours l'autorité de saint Augustin : *Oportet ut pœnitentia fructificet ad hoc ut vitam impetret :* Afin que la pénitence nous donne la vie de la grâce, il faut qu'elle soit fructueuse, c'est-à-dire accompagnée des œuvres satisfactoires. J'appuie cette autorité de deux raisons qui feront le partage de ce discours.

La première se prend des intérêts de Dieu, dont la pénitence entreprend de réparer la gloire; et la seconde, des intérêts de l'homme pécheur, qu'elle entreprend de guérir de ces maladies qui conduisent à la mort éternelle. Demandons le secours du Saint-Esprit, *Ave.*

C'est le sentiment commun des Pères, que le fruit de la pénitence est la satisfaction, qui consiste dans les œuvres pénales, et cette juste vengeance que le pénitent prend de soi-même pour les péchés qu'il a commis. Sur quoi ils comparent ordinairement la pénitence à un arbre qui s'élève jusqu'au ciel; les habitants du paradis ne peuvent manger de ses fruits, mais cependant ils paraissent si agréables à leurs yeux que, comme s'il n'y avait pas assez de joie dans le ciel, ils se réjouissent à la vue de ces fruits : *Gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente* (*S. Luc.*, XI, 7). La pénitence est un arbre, dont la racine, qui est la contrition, est cachée dans le cœur, le tronc de l'arbre est la résolution ferme et inébranlable, les feuilles de l'arbre sont la confession qui est dans la bouche, et les fruits sont la satisfaction qui se rencontre dans les mains : ce qui fait conclure à saint Grégoire le Grand, comparant la pénitence commune et ordinaire des mondains à ce figuier maudit de Jésus-Christ dans l'Evangile, que ce n'est point par la racine, d'autant qu'elle est cachée, moins encore par les feuilles qui, toutes seules, sont inutiles, mais par les fruits que l'arbre de la pénitence se fait connaître : *A fructibus eorum* (*S. Matt.*, VII, 16). Sachez donc, dit ce pape, que nous n'approuvons les feuilles de la confession qu'à condition qu'elles soient accompagnées ou suivies des œuvres de la satisfaction : *Id-*

circo omnis peccatorum confessio recipitur ut pœnitentiæ fructus subsequatur.

Remarquez dit Pacien, ce grand maître de la pénitence (*Epitre* 31), que le père de famille n'est point content de cet arbre fruitier et ne quitte point le dessein qu'il a pris de le couper, quoiqu'il le voie chargé de feuilles et de fleurs, il cherche et demande des fruits et sans cela, il le frappe de sa malédiction : *Vides fructus in sarmentis requiri* : or, quels sont ces fruits, sinon les mortifications de la chair, le retranchement de délices, la profusion libérale des biens dans les aumônes, les travaux d'une vie constamment laborieuse : *Fructus sunt detrimenta carnis, damna lætitiæ, damna patrimonii, vitæ labores.*

La raison théologique de cette vérité se prend de ce que la pénitence, dit l'Ecole, est une vertu particulière commandée de Dieu dans l'Ecriture, qui se rapporte à la justice commutative et vindicative, en tant que d'un côté elle entreprend de faire raison à Dieu, de réparer l'égalité qui a été violée, et de rendre à Dieu la gloire qui lui a été ôtée, et de l'autre, elle veut punir et châtier celui qui est coupable. Or, la pénitence n'est point une vertu particulière, telle que nous venons de la définir par la seule douleur intérieure du péché commis, puisque la charité a bien cette douleur. Il faut donc que la pénitence soit une douleur armée du glaive de la vengeance.

C'est ainsi que saint Thomas (III *p.*, *q.* 9, *a.* 2) enseigne que l'acte par lequel la pénitence est une vertu spéciale pour détruire le péché, en tant qu'il est offensé de Dieu, est une vengeance que le pénitent exerce sur soi-même pour le péché dont il se repent : *Pœnitentia est quædam dolentis vindictæ puniens in se, quod dolet admisisse.* La pénitence, comme vertu propre et particulière, dit Hugues de Saint-Victor, dit nécessairement punition et châtiment du pécheur : *Pœnitentia quasi punientia.*

La satisfaction doit donc être rigoureuse, si on la regarde comme une vertu. Que si nous la considérons comme un sacrement, le concile de Trente nous enseigne qu'elle est d'institution divine, de l'intégrité du sacrement, lequel est un mystère de miséricorde et de justice.

De miséricorde, puisque le pécheur y obtient le pardon de ses fautes, et que Dieu y révoque l'arrêt de mort éternelle, qu'il avait prononcé. De justice néanmoins, puisque le pécheur doit être puni, et que les prêtres auxquels il est renvoyé sont des juges qui doivent, dit saint Jérôme, prévenir par leur sentence, le dernier jugement : *Ante judicium judicant* ; c'est pourquoi le concile de Trente les oblige, comme ministres de ce sacrement, à donner des pénitences proportionnées à l'énormité des péchés.

Pour bien entendre ce mélange de douceur et de rigueur, ou pour mieux dire, cet accord, qui se fait dans le sacrement, de ces deux attributs, qui semblent opposés, la miséricorde, et la justice : *Misericordia et veritas obviaverunt sibi* (*Psalm.*, LXXXIV, 11), persuadez-vous, je vous prie, que la miséricorde se servant dans ce sacrement, de la croix de Jésus-Christ, de son sang et de ses plaies, attaque dans le cœur de Dieu la divine justice qui voulait perdre et damner le pécheur, elle s'en rend victorieuse, elle y triomphe, elle y règne toute seule. Mais en même temps cette justice descend dans le cœur de l'homme, pour punir ses péchés.

Saint Augustin, sur ces paroles : *Justitia de cœlo prospexit* (*Psalm.*, LXXXIV, 11), explique bien cette vérité, lorsqu'il dit, que la miséricorde voyant bien qu'elle ne saurait rien faire sur le cœur de l'homme, si elle n'a premièrement agi sur le cœur de Dieu, commence par là, et lui représente d'un côté le pécheur, qu'elle a disposé par ses grâces actuelles et prévenantes, qui est humilié et abattu, qui soupire, qui fond en larmes, et qui, frappant sa poitrine, crie comme le publicain : *Propitius esto mihi peccatori* (*S. Luc.*, XVIII, 13). D'un autre côté, elle fait voir Jésus-Christ sanglant, couvert de plaies, agonisant sur une croix, qui crie par autant de bouches qu'il a de plaies : *Pater, dimitte illis* (*S. Luc.*, XXIII, 34), mon Père, pardonnez leur : *Justitia de cœlo prospexit* (*Psalm.*, LXXXIV, 12). Cette justice, à la vue de ces objets, se voit vaincue et gagnée par la miséricorde, elle lui cède la place, et pour lors, cette miséricorde victorieuse fait des merveilles dans le cœur de Dieu en faveur du pécheur pénitent : croiriez-vous bien qu'elle lui fait faire pénitence, l'obligeant de révoquer à sa manière, le dessein qu'il avait conçu de perdre le pécheur? C'est Tertullien qui le dit : *Deus primus in seipso pœnitentiam dedicat, rescissa sententia pristinarum irarum, parcens imagini suæ.*

Voilà cette conversion de Dieu, que les prophètes disent être nécessaire, afin que nous nous convertissions : *Convertere, et convertar. Tu conversus vivificabis nos.* Ce Dieu donc converti, c'est-à-dire gagné et changé, pour ainsi dire, par sa miséricorde, proteste qu'il n'a plus pour ce pécheur pénitent, que des pensées de paix et de salut, *Ego cogito cogitationes pacis.* Il dit, ajoute saint Augustin : *Conversus est ad puniendum peccavi suum, et ego convertar, ne puniam eum* ; puisque l'homme prévenu de ma miséricorde, se veut appliquer à punir son péché, je me convertirai, et je ne le punirai pas : *Parcamus homini, quia sibi ipsi non pepercit.*

Mais pendant que cette miséricorde victorieuse travaille si utilement en faveur du pécheur, dans le cœur de l'homme, c'est là où elle doit établir sa demeure, et où elle doit régner. C'est pourquoi quelques théologiens ont dit que la pénitence était une effusion et un écoulement de la justice de Dieu, dans le cœur du pénitent. Il faut qu'elle y agisse en quelque façon comme elle agissait dans le cœur de Dieu, avant que la miséricorde l'en eût, pour ainsi dire, chassée. Elle faisait concevoir à Dieu une haine d'aversion, et une haine de vengeance, il faut donc qu'elle produise dans le cœur du pénitent ce double sentiment : premièrement d'une haine

d'aversion, qui fasse qu'à la vue de la multitude et de l'énormité de ses fautes, il ait de l'horreur pour soi-même, il se déteste soi-même, il se regarde comme son plus grand ennemi; secondement une haine de vengeance, qui le porte à se punir et à se châtier soi-même.

Ce raisonnement est encore de Tertullien : *Pœnitentia in peccatorum pronuncians, pro Dei indignatione, fungatur.* Il faut que la pénitence prenne la place de la justice, et qu'elle fasse à l'endroit du pécheur, ce qu'eût fait la justice, c'est-à-dire qu'il faut qu'elle fasse comparaître ce criminel devant le tribunal de la conscience, qu'elle examine son procès, qu'elle lise les informations de sa vie : et que connaissant qu'il est atteint et convaincu de félonie et de rébellion contre son souverain, que c'est un ingrat, un voleur, un dissipateur des biens de Dieu, bien plus, un déicide; il faut, dis-je, que cette pénitence exerçant l'office d'un juge, après avoir pris les avis de la raison et de la foi : *Quid vobis videtur* (*S. Matth.*, XXVI, 66), prononce enfin l'arrêt de condamnation, en ces termes, rapportés par saint Bernard : *Reus est mortis, crucifigatur.* Il est coupable de mort, qu'il soit crucifié. Ensuite de cet arrêt, le véritable pénitent entre en colère contre ce criminel; *Pœnitens est homo iratus sibi :* il lui sert de bourreau, l'attachant lui-même à la croix; enfin il lui donne le coup de la mort, dit l'abbé Guerri : *Veterem hominem eum actibus suis gladio pœnitentiæ enecat;* ou, comme dit saint Bernard, *perdit animam suam, non ponendo eam ut martyr, sed affligendo eam ut pœnitens.* C'est dans l'exercice de ce martyre continuel, que le pénitent espère le pardon de ses fautes passées, suivant la pensée d'un ancien Père de l'Eglise, *Sub imagine martyrii, veniam cœlestis misericordiæ expecta.*

En voilà assez pour convaincre de fausseté la pénitence ordinaire des chrétiens du siècle.

Reprenons notre discours, et disons : La pénitence, en tant que vertu, dit une vengeance et une punition du pécheur. Pourquoi? parce qu'elle doit faire une réparation de l'injure faite à Dieu, par une peine qui soit égale au plaisir criminel qu'on a pris en s'attachant à la créature. En tant que sacrement, elle demande une satisfaction, pour être parfaite, nous venons de le dire avec les conciles et les Pères, et nous l'avons prouvé par des raisons théologiques.

Si nous la considérons comme un sacrement, c'est un jugement; or, tout jugement, dit un sérieux examen du coupable, une sentence et une punition proportionnée à ses crimes : tout pénitent donc qui, après avoir appréhendé, par la foi, l'énormité de ses offenses et la nécessité qu'il y a que ses fautes soient châtiées, refuse de se punir; et qui renvoie le criminel absous sans châtiment, est évidemment un juge corrompu; sa sentence est pleine d'injustice, et, par conséquent, sa pénitence nulle. Dieu ne ratifie point cet arrêt d'absolution, et la justice divine voyant que la liberté de l'homme l'empêche d'agir dans le cœur de ce faux pénitent, et qu'elle ne veut pas permettre qu'elle se serve de lui pour le punir, elle retourne dans le cœur de Dieu, et elle se sert de ses vengeances pour châtier ce coupable. Mes frères, dit saint Paul, si nous nous jugions nous-mêmes, si nous nous punissions nous-mêmes, Dieu ne nous jugerait point, il ne nous punirait point; mais puisque nous ne voulons pas nous juger ni nous châtier, il faut nécessairement que Dieu nous juge et nous châtie. Cette nécessité, dit Tertullien, est fondée sur ce que la justice de Dieu doit punir le vice, comme sa bonté doit récompenser la vertu : *Omne factum, sive bonum, sive malum, Deum habet debitorem.* Il faut donc, conclut de là ce docteur, que vous ne frustriez pas la justice divine, et que, par des peines temporelles et par des austérités raisonnables, vous récompensiez, en quelque manière, les supplices éternels, dont vos péchés vous rendent redevables à Dieu : *Temporali afflictione, non dicam frustretur, sed expungat æterna supplicia;* ou, pour parler plus clairement, il faut que, par des peines satisfactoires, vous vous appliquiez les mérites du sang et des satisfactions de Jésus-Christ.

C'est pourquoi je vous dis, avec saint Augustin, que ce n'est pas assez de vous repentir de vos péchés, de changer de vie et de vous confesser; il vous faut faire pénitence, c'est-à-dire vous punir et vous châtier vous-même : *Parum est pœnitere, nisi pœnitentiam egeris : ad emendanda enim crimina vox pœnitentis sola non sufficit; ingentia peccata non verba tantum, sed opera quærunt.*

Venons maintenant à l'expérience. Dites-moi, parmi ces pénitents et ces pénitentes du siècle, y voyez-vous les marques de cette haine d'aversion et de cette haine de vengeance? Y voyez-vous ces châtiments et ces punitions rigoureuses?

N'avons-nous pas plus de sujet de dire, dans ce honteux relâchement de mœurs où nous vivons, que n'avait saint Grégoire de Nysse : *Nos pœnitentiam verbis pollicemur, factis vero nihil.* Nous promettons de bouche de faire pénitence, mais nos actions démentent nos paroles; nous avons beaucoup de feuilles, cela est vrai, je veux dire, nous faisons des confessions tous les mois ou toutes les bonnes fêtes; mais quoi! les saints disent que ces confessions sont des feuilles qui ne servent de rien, parce que nos actions montrent que nous n'avons pas eu la volonté de faire des fruits de pénitence, qui sont : les prières, les jeûnes et les aumônes dont on nous a chargés.

Ces dames qui font du jeu une occupation et peut-être même un trafic, qui, contre les sentiments d'un mari, abandonnent le soin d'une famille pour passer les jours et les nuits à manier des cartes, et qui font souvent des pertes considérables d'un bien qui devrait être employé à payer des serviteurs, et à donner ce qui est dû depuis longtemps à de pauvres artisans. Dites-moi, ces dames sont assez éclairées pour connaître qu'il y a

beaucoup de péché dans cette manière de vie si éloignée de la sainteté du christianisme: elles s'en confessent par conséquent, qui en doute? Si cela est, après la confession, elles répareront le temps perdu, et elles satisferont Dieu par de longues prières, par la lecture des livres spirituels, par l'assiduité au sermon. Non, non, c'est à quoi elles ne penseront pas; mais elles continueront à jouer et à perdre le temps, et néanmoins elles diront qu'elles ont fait leur pénitence.

Ces personnes délicates et sensuelles qui ont été si longtemps idolâtres de leurs corps, au préjudice et au mépris de leurs âmes, satisferont-elles maintenant à Dieu par des austérités temporelles, par des mortifications et par des jeûnes? Que dites-vous? austérités! cette parole seulement leur fait peur, elles ne voudraient pas retrancher une demi-heure de leur sommeil.

Enfin, ces avares, ces ambitieux, ces voluptueux qui se confessent, expient-ils leurs péchés par des actions opposées et contraires à leurs vices? rien moins. Où sont donc les pénitences qu'on accomplit pour réparer ces désordres? Où est le châtiment qu'on ordonne pour des crimes si énormes? O corruption de nos mœurs! ô relâchement épouvantable des sévérités de la primitive Eglise! Est-ce ainsi qu'on abuse de la pénitence? Si cela est, ô Dieu, que d'arbres stériles, que de figuiers inutiles dans le champ de l'Eglise, qui, n'ayant que des feuilles et que les apparences trompeuses de pénitence, ne doivent attendre que la malédiction de Dieu, qui les rendra secs, sans aucun suc de piété, sans vertu et sans véritable christianisme, pour être bientôt coupés par des morts soudaines, ou par de terribles abandonnements de Dieu: *Nunquam ex te fructus nascatur in sempiternum* (*S. Matt.*, XXI, 19). Va, malheureux chrétien, il y a longtemps que tu te confesses, à tout le moins une fois l'an: où est le fruit de ta pénitence? Où sont tes prières, tes jeûnes, où sont les châtiments et les rigueurs proportionnés à tes offenses?

Je prends la seconde raison des intérêts du pécheur, que la pénitence entreprend de guérir de ses mauvaises habitudes qui le portent au mal, et qui lui rendent le bien comme impossible.

Le saint concile de Trente, traitant la matière que je prêche, prouve la nécessité de la satisfaction par quatre raisons solides: premièrement, parce que la pénitence, comme nous avons dit, doit être fructueuse; secondement, comme nous avons prouvé, elle doit réparer l'injure faite à Dieu; troisièmement, elle doit être médécinale; quatrièmement, elle doit renouveler en nous l'image de Jésus-Christ crucifié.

J'insiste sur la troisième raison, et je dis que le sacrement de pénitence n'est pas seulement un tribunal où on absout le pénitent, en le condamnant néanmoins à souffrir quelque peine; mais il est encore institué pour guérir les maladies de nos âmes, et pour soulager ces faibles et ces langueurs qui, après le pardon du péché, mettent encore l'âme en danger d'une périlleuse rechute.

C'est pourquoi le concile de Trente nous enseigne deux choses considérables. Premièrement, que dans le sacrement de la Pénitence, quelque douleur et quelque bon propos que nous ayons, nous ne pouvons acquérir une parfaite santé, c'est-à-dire, une rémission de nos péchés entière et accomplie, sans beaucoup de larmes et de peines, et que c'est pour ce sujet que les Pères ont appelé ce sacrement un baptême laborieux: *ad remissionem plenam et integram peccatorum sine magnis nostris fletibus et laboribus pervenire nequaquam possumus.* Le concile nous apporte la raison de cette vérité, qui se prend des restes funestes et malheureux qui demeurent après la rémission de la coulpe. Il y en a de deux sortes, les uns viennent du côté de Dieu, et les autres du côté du pécheur. Or, il faut remédier à ces restes, pour rétablir la santé parfaite du pécheur, ce qui ne se peut faire que par les satisfactions rigoureuses et pénales. Donc elles sont nécessaires pour rendre la pénitence une véritable médecine de l'âme.

Les restes du côté de Dieu sont un certain refroidissement de cœur, qui fait qu'il ne nous donnera pas les grâces qu'il nous eût données, si nous n'eussions point péché, à moins que par cette pénitence rigoureuse, nous ne réparions la perte de notre innocence, et que nous n'apaisions tout à fait sa colère.

Les docteurs expliquent ceci par la comparaison d'un père ou d'un roi, qui pardonnent, mais qui n'agissent pas d'abord avec les mêmes effusions qu'auparavant; ils veulent voir ce que le coupable fera. C'est pourquoi David disait: *Amplius lava me. Quid amplius quæris? pristinum meum decorem quæro* (*Psalm.* LIV, 4); Seigneur, purifiez moi de plus en plus, et rendez-moi ma première beauté Que ma pénitence attire vos grâces en satisfaisant entièrement à votre justice; *Si pœnitentia finitur*, dit saint Augustin, *quid relinquitur de venia. Tamdiu enim sustentatur a gratia, quamdiu sustentatur a pœnitentia.*

Ce même concile nous enseigne que les œuvres pénales, et ces satisfactions dont nous parlons, sont les remèdes propres et efficaces pour nous acquérir cette parfaite santé, parce qu'elles nous guérissent de nos mauvaises habitudes, qui sont les restes funestes et malheureux qui demeurent dans le pécheur après la destruction de la nature du péché. *Hæ satisfactoriæ pœnæ medentur peccatorum reliquiis, et vitiosos habitus tollunt.*

Il faut donc que l'âme, dit saint Jérôme, connaissant qu'elle est percée par les blessures de ses crimes, que la chair qui l'environne est toute morte et toute pourrie, et qu'il faut lui appliquer le fer et le feu pour la guérir, dise constamment à son médecin: brûlez ma chair, ouvrez mes plaies, arrêtez par des breuvages amers toutes les mauvaises humeurs, qui causent mes maux; c'est moi qui me suis blessé par mes désordres, c'est donc à moi maintenant à souffrir pour

ma guérison ; *mei vitii fuit ut vulneraret, doloris mei sit ut postea sanitatem recuperarem.* Ne pensez pas que Dieu prenne plaisir à nos peines et à nos douleurs, *Non Deus nostris cruciatibus pascitur, sed delictorum morbos medicamentis contrariis medetur.* Mais il veut guérir les maladies de nos âmes par des remèdes qui leur sont contraires, il veut que ceux qui se sont retirés de lui par les voluptés de ce monde, reviennent à lui par l'amertume et par la douleur ; que ceux qui sont tombés, en se laissant aller à des actions illégitimes, se relèvent en retranchant les légitimes ; que la plaie qui a été faite par l'orgueil, soit guérie par une vie abaissée et humiliée.

C'est le raisonnement de saint Grégoire, qui dans un autre endroit compare la guérison du péché par la pénitence, à celle d'un abcès invétéré. Il faut, dit-il, trois choses pour le guérir : Premièrement il faut le percer et l'ouvrir ; secondement, il faut en faire sortir le pus ; troisièmement, appliquer l'appareil et les onguents qui achèvent la guérison. C'est la contrition, qui comme une lancette, perce le cœur gâté et pourri par le péché ; la confession fait sortir le pus par la déclaration des offenses. Mais ce n'est pas assez, ajoute ce Père, il faut que la satisfaction achève la guérison, *Tunc bene sanatum peccatorum cernimus, cum digna afflictionis austeritate delere nititur quod loquendo confitetur.*

C'est pour cela que Pacien compare ceux qui se confessent, et qui ensuite ne satisfont pas par des peines proportionnées à leurs fautes, à ces malades qui déclarent bien au médecin les symptômes de leur mal, mais qui refusent de boire l'amertume des médecines qu'il leur ordonne : ou bien à ceux qui découvrent leur plaies au chirurgien, qui permettent même qu'on fasse incision et qu'on presse les bords de leurs ulcères, pour en faire sortir la matière ; mais qui ne veulent pas souffrir qu'on y mette des tentes, et qu'on y applique l'appareil : *Plagas quidem aperiunt ac tumores medicis, sed admoniti quæ apponenda sunt, negligunt, aut quæ bibenda fastidiunt.*

N'imitons pas une conduite si peu raisonnable, et si pleine d'aveuglement, souffrons les remèdes afin d'obtenir la guérison, endurons volontiers en cette vie les douleurs salutaires de la pénitence, afin de posséder dans le ciel une joie et une félicité éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON XVII.

L'impie maudit dans sa pénitence à l'heure de la mort.

Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini.

Ce prophète est la voix qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur (*S. Matth.*, III, 3)

La cause véritable de la perte de presque tout le genre humain, lorsque la justice de Dieu envoya le déluge sur la terre, fut, dit saint Basile de Séleucie dans cette admirable description qu'il en a faite, que les hommes, au lieu de se servir de la commodité que Dieu leur donnait pour faire pénitence, ils en prirent occasion de se flatter et de s'endormir dans le vice : *Ipsam opportunitatem pœnitentiæ in impietatis patrocinium convertebant.*

Ces paroles sont bien considérables. *Opportunitatem pœnitentiæ.* La pénitence a son temps, aussi bien que les autres choses, soit que nous ayons égard à la bonté de Dieu, qui doit tendre la main pour relever le pécheur, soit que nous regardions le pécheur, qui doit accepter le secours que Dieu lui offre et coopérer à la grâce.

Or, je soutiens aujourd'hui contre l'impie et le pécheur obstiné dans le vice, que le temps des maladies qui précèdent la mort, n'est point un temps propre pour faire une véritable pénitence, et qu'à tous ceux qui vivent dans de longues et invétérées habitudes au mal et qui croupissent presque toujours dans le péché mortel, cette pénitence qu'ils ne font pas, mais qu'ils reçoivent à l'heure de la mort, est inutile ; ces confessions tardives, presque toujours nulles et sacriléges, et que, de cent qui ont vécu de la sorte, quoi qu'ils meurent entre les bras d'un confesseur, il n'y en a pas trois de sauvés.

Si je puis bien prouver cette vérité si importante au salut, quoiqu'amère et fâcheuse, je gagne l'unique asile où s'est retranché ce pécheur, dont je poursuis la conversion, et après lui avoir montré les malédictions de Dieu, qui accompagnent sa vie, si je lui fais voir qu'il ne peut espérer à la mort que malheur et que désastre, je l'obligerai d'obéir à la voix de saint Jean et de s'appliquer tout de bon à préparer la voie de Dieu et à corriger sa mauvaise vie par une véritable et sincère conversion.

Voici la matière la plus importante de notre Avent, et il se peut faire que le salut de plusieurs de ceux qui m'écoutent dépende de ce sermon. Je vous demande donc par les mérites du Sauveur, dont je suis ici la voix, attention toute particulière, et je vous conjure d'implorer avec une dévotion extraordinaire les grâces du Saint-Esprit, par l'intercession de la Vierge. *Ave, Maria.*

La doctrine que je dois prêcher maintenant touchant la pénitence et les confessions qui se font par un pécheur mourant, habitué pendant toute sa vie au péché mortel, que je dis être nulles devant Dieu et inutiles au salut, est une doctrine qui paraît si rude et si fâcheuse à tous ceux qui veulent vivre selon leurs humeurs et dans le libertinage du monde, que je n'en veux point passer pour auteur, de peur qu'on ne s'aigrisse contre moi et qu'on ne me reproche que je damne les hommes bien aisément. Je me servirai donc de l'autorité de l'Église, qui parle par la bouche des papes, des conciles et de ses plus célèbres docteurs.

Cette autorité supposée, je crois qu'après vous avoir dit les sentiments de notre Mère et les avis de ceux qui sont les maîtres du

christianisme, vous me permettrez bien de prouver par deux raisonnements convaincants, que tous ces pécheurs, je ne dis pas qui tombent par fragilité et qui se relèvent bientôt, mais qui vivent habitués au mal et qui passent presque tout le temps de leur vie dans la haine de Dieu, il n'y en a presque pas un dont la pénitence soit reçue de Dieu.

La primitive Eglise faisait si peu d'état de ces conversions à l'heure de la mort, et tenait cette pénitence tardive si suspecte que durant plusieurs siècles elle refusait la communion à ceux qui mouraient en cet état.

J'ai un pape et un concile pour témoins de cette vérité. Innocent I, dans la réponse qu'il fait à saint Exupère, archevêque de Toulouse, qui l'avait consulté, comment on devait agir avec ceux qui ayant passé toute leur vie dans l'impudicité, demandaient à se réconcilier à l'heure de la mort, dit que la coutume des premiers siècles de l'Eglise, était de leur accorder la pénitence, mais de leur refuser la communion : *Consuetudo prior tenuit, ut concederetur pœnitentia; sed communio negaretur.* Et le premier concile d'Arles, qui fut tenu au commencement du quatrième siècle, pour s'opposer aux donatistes, ordonna que les déserteurs de la foi, qui n'auraient point fait pénitence de leurs crimes pendant leur vie et qui demanderaient d'être reçus à l'heure de la mort à la sainte communion, ne fussent point écoutés, et qu'on attendit que revenants en santé, ils eussent fait des fruits dignes de pénitence : *Placuit eis non dandam communionem, nisi revaluerint et egerint fructus dignos pœnitentiæ.*

Saint Cyprien témoigne qu'il observait exactement cette coutume dans son Eglise et qu'il ne jugeait point que ce chrétien fut digne de recevoir cette consolation en mourant, qui, pendant sa vie, ne s'était point préparé à bien mourir : *Nec dignus est in morte accipere solatium, qui se non cogitavit moriturum.*

Voilà quel a été le sentiment de l'Eglise dans ces premiers temps plus proches des apôtres, touchant la pénitence qui se fait à l'heure de la mort. Cette pénitence tardive, que font ces chrétiens mourants, qu'elle appelait par moquerie *clinicos*, des chrétiens de lit, lui a paru si suspecte et si dangereuse, qu'elle leur a longtemps refusé la sainte communion.

Que si, depuis, elle a très-sagement agi avec plus d'indulgence à l'endroit des pécheurs, leur accordant le Viatique à l'heure de la mort, ce n'est pas qu'elle n'ait pas toujours enseigné par la bouche de ses plus célèbres docteurs, que cette pénitence lui paraissait très-périlleuse.

Quoi de plus fort et de plus exprès sur ce sujet, que le témoignage de saint Augustin ? Je vous parle, mes frères, disait un jour ce grand prélat, comme étant devant Dieu, et je vous déclare l'appréhension où je suis. Je sais bien que le pécheur qui ne craint point, se moquera de ma crainte, mais s'il s'en moque, ce sera à sa perte et à sa ruine : *Dico in conspectu Dei timore vestro timorem meum. Audite ergo*, écoutez donc ce que je m'en vais dire : Si quelqu'un ayant abandonné Dieu et violé sa loi, fait véritablement pénitence, et si, après avoir reçu l'absolution du prêtre, il vit bien, comme il devrait avoir vécu, je ne doute point qu'en mourant, il n'aille jouir de Dieu : *Et bene post pœnitentiam viverit, sicut ante vivere debuit.* Mais si quelqu'un étant malade et réduit à l'extrémité, veut recevoir la pénitence, s'il la reçoit et s'il meurt ensuite, je vous avoue que nous ne lui refusons pas ce qu'il demande, mais nous ne présumons pas qu'il meure bien. Je ne veux tromper personne, je n'en ai pas fort bonne opinion : *Non vos fallo, non præsumo.* Je puis bien donner à un pécheur en cet état le sacrement de pénitence, mais non pas l'assurance morale du salut : *Pœnitentiam dare possum, securitatem non possum.* Voulez-vous donc, mes chers enfants, sortir de doute dans une matière si importante, et ne risquer point votre éternité, convertissez-vous et faites pénitence tandis que vous êtes en santé : *Age pœnitentiam dum sanus es, tene certum, dimitte incertum.*

Pour moi, je vous avoue franchement, dit le même docteur, je crains fort que la pénitence d'un homme dans la faiblesse de ses maladies, ne soit faible et malade elle-même : *Pœnitentia quæ ab infirmo petitur, infirma est ;* et j'ai grand peur, que celle que reçoit un mourant, ne soit une pénitence morte et infructueuse : *Quæ a moriente tantum petitur, timeo ne ipsa moriatur.*

Comme ç'a été la liberté de votre volonté, dit saint Ambroise, dans l'exhortation qu'il fait à la pénitence, qui vous a porté au péché, aussi faut-il que ce soit elle qui vous le fasse quitter. C'est pourquoi si vous voulez seulement vous convertir à l'extrémité de votre vie et au temps de la maladie, votre conversion me paraît très-suspecte, parce que ce sont vos péchés qui vous quittent plutôt que vous ne les quittez : *Peccata te dimiserunt, non tu illa.*

Je vous proteste avec la sincérité que doit avoir un homme qui a l'âme sur les lèvres, et qui s'en va devant Dieu, disait saint Jérôme, mourant et parlant à ses disciples, ainsi que rapporte Eusèbe : Je vous proteste, en vérité, je ne crois pas que de cent mille, qui ont toujours mal vécu, il y en ait un seul qui obtienne à l'heure de la mort le pardon de ses offenses : *Vix de centum millibus hominum, unus, quorum mala fuit semper vita, meretur a Deo indulgentiam.*

Après cela ne dites pas qu'un prédicateur jésuite, mais dites que les Ambroise, les Augustin, les Jérôme et les premiers Pères de l'Eglise vous ont prêché que la pénitence des impies mourants n'est qu'un faux masque et une apparence trompeuse de piété et de religion.

N'est-il pas vrai que la prudence, demande, qu'on se rapporte à chacun de son

métier, et qu'il est besoin de consulter les médecins pour savoir la composition des remèdes, le temps et la façon avec laquelle il les faut prendre ? Si on les prend dans un autre temps qu'ils n'ordonnent, ils sont nuisibles, et peut-être mortels, au lieu de nous être profitables. Or, est-il que l'Eglise, qui connaît la nature de nos sacrements, et les saints docteurs éclairés des lumières divines, protestent que le temps des maladies qui précèdent la mort, n'est nullement propre à ceux qui ont vécu dans le péché pour recevoir ces divins remèdes ; et que si on les accorde aux pécheurs mourants, ce n'est pas qu'il n'y ait fort grand sujet de craindre qu'ils ne soient pour eux sans vertu et sans efficace. Donc tout pécheur qui attend à se confesser et à se convertir en ce temps-là, pèche contre la prudence dans la matière la plus importante de toutes, et il se met en danger d'abuser de la sainteté de nos mystères.

Que si cela ne vous contente pas, et si vous désirez savoir sur quoi l'Eglise et ses docteurs appuyent leurs jugements, je vous dirai que c'est sur les témoignages exprès de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Rendez à Dieu, par une véritable pénitence, la gloire que vous lui avez ravie par vos iniquités, dit Jérémie, mais faites-le quand il faut : *Date Domino Deo vestro gloriam antequam contenebrescat, et antequam offendat pedes vestri ad montes caliginosos* (*Jerem.*, XIII, 16) ; c'est-à-dire, suivant l'interprétation d'Origène et de saint Jérôme, avant que vous soyez enveloppés des ténèbres qui précèdent la mort, et que vos pieds aillent heurter contre les montagnes obscures du trépas.

Peut-on mieux expliquer ces pensées que par ce texte de l'Ecclésiastique : *Non demoreris in errore impiorum* (XVII, 26) ? Pour Dieu, ne vous arrêtez point aux pernicieuses maximes des impies, qui allèguent mille vérités pour établir un mensonge en disant, que la miséricorde de Dieu est grande, qu'il ne veut point la mort du pécheur, et qu'il se contente d'un *Peccavi*, et de la confession qu'on fera un peu avant que de mourir. Ne vous laissez pas tromper : *In partes vade sæculi sancti*, prenez les principes du monde saint, c'est-à-dire, de l'assemblée de l'Eglise; confessez-vous devant le temps qui précède la mort : *Ante mortem confitere ;* sachez que la confession qui se fait par un homme à demi-mort, est souvent inutile devant Dieu : *A mortuo, quasi nihil, perit confessio ;* confessez-vous, ajoute le Saint-Esprit, quand vous êtes pleins de vie et de santé ; et ainsi vous louerez Dieu comme il faut, et vous vous glorifierez justement dans sa miséricorde : *Confiteberis vivens, vivus et sanus confiteberis, laudabis Deum, et gloriaberis in miserationibus illius.* Ce n'est pas qu'il ne se faille confesser quand on est malade, et que la confession ne soit bonne ; mais le Saint-Esprit nous veut apprendre par ces paroles, que ce temps des maladies n'est pas propre pour un grand pécheur, et que c'est un abus de remettre la confession à ce temps-là.

N'est-ce pas aussi le charitable avertissement que notre bon Maître nous donne dans l'Evangile, de prier Dieu, que notre fuite ne se fasse point durant l'hiver, lorsque la saison est rude et que les chemins sont difficiles, c'est-à-dire, suivant la commune pensée des interprètes, n'attendre pas la dernière saison de notre vie, qui est la vieillesse, ni le temps qu'il faut penser au repos, qui est la mort, pour nous retirer du péché, et pour fuir la colère de Dieu : *Orate ut non fiat fuga vestra in hyeme, vel sabbato* (*S. Matth.*, XXIV, 20).

Après un fondement si solide, puisqu'il est établi sur l'autorité de Dieu, de Jésus-Christ, de l'Eglise, des saints, nous pouvons aisément vous convaincre par le raisonnement.

Le bon sens et l'expérience nous enseignent que pour réussir dans une affaire qui est très-difficile de sa nature, qui est traversée par des ennemis puissants, et dont nous n'avons aucun usage, ne l'ayant jamais fait, il faut nécessairement de l'étude et de la préparation, et qu'on n'en viendra jamais à bout autrement. Or, suivant le sentiment de tous les sages, c'est une chose fort difficile que de bien mourir ; c'est dans ce moment important où tous les ennemis du salut font les derniers efforts et nous attaquent avec tous les artifices et toutes les violences possibles : enfin, c'est une chose que nous n'avons jamais faite puisque nous ne saurions mourir deux fois. Donc, pour bien mourir il faut nécessairement de l'étude et une longue préparation, donc quiconque mourra sans s'y être préparé, quelque effort qu'il fasse en mourant, il nous donne un juste sujet de craindre qu'il mourra mal.

Pour donner plus de jour à ce raisonnement, remarquez avec saint Ambroise qu'il y a cette différence entre les bêtes et les hommes, que les premières étant conduites dans leurs actions par l'auteur de la nature qui supplée au défaut de leur intelligence, elles agissent avec autant de perfection la première fois que la dernière ; par exemple, l'oiseau réussit à faire son nid dès la première fois, mais l'homme ayant reçu de Dieu la raison par laquelle il est capable de science, il se perfectionne par l'usage et par la pratique ; d'où vient que tous les arts ont un temps destiné pour les apprendre. Quelque bon esprit et quelque bonne inclination que puisse avoir ce jeune peintre, qui ne fait que commencer, il gâtera ses couleurs et sa toile s'il entreprend d'abord de faire quelque excellente pièce.

Quoi donc, dit saint Ambroise, les arts les plus bas et les plus aisés ont besoin d'étude et de pratique, encore y a-t-il peu d'ouvriers qui y excellent, et vous pensez apprendre tout d'un coup l'art de bien mourir, que les saints craignent de ne pas savoir après l'avoir étudié toute leur vie? *Egregia res est mortem condiscere.* Oh ! que c'est une chose grande et difficile que d'apprendre, dit Sénèque, à faire une bonne mort ? Nous devons toujours nous y étudier, puisque nous ne

pouvons pas connaître par l'usage si nous le savons bien; *Semper discendum est, quod an sciamus, experiri non possumus.*

Pour moi, disait le plus sage de tous les Romains, par la bouche d'un sophiste, je n'ai point d'autre obligation à la vie, sinon de m'avoir donné le moyen d'apprendre à bien mourir. Cette parole est chrétienne. Il est vrai que puisque le grand dessein de Dieu lorsqu'il nous met dans ce monde, c'est de nous en faire sortir, pour nous introduire dans la jouissance de son éternelle félicité; notre unique et véritable emploi maintenant doit être d'étudier le moyen de bien réussir dans ce passage d'où dépend une éternité de bonheur ou de malheur. Voilà tout ce que font les saints, ils meurent tous les jours, pour mourir une bonne fois comme il faut, *Quotidie morior* (I *Cor.*, XV, 31).

Qu'est-ce que Jésus-Christ nous prêche plus souvent dans l'Evangile que cette étude assidue et cette préparation continuelle à la mort? N'est-ce pas ce que nous enseignent toutes ces merveilleuses paraboles de ces serviteurs qui veillent incessamment pour n'être point surpris à l'arrivée inopinée de leur maître? *Et vos similes hominibus expectantibus Dominum suum* (*S. Luc*, XII, 36) : de ces vierges sages, qui tiennent leurs lampes toujours allumées et qui sont prêtes à sortir lorsque l'époux s'approchera. La conclusion de toutes ces paraboles, n'est-ce pas cet avertissement important, *Videte, vigilate, et orate? nescitis enim quando tempus sit* (*S. Marc.*, XIII, 33). Prenez-y garde, veillez et priez, car cette heure est incertaine.

Nous ne lisons point que jamais Jésus-Christ ait dit : préparez-vous quand la mort viendra, mais soyez prêts : *Estote parati : quia qua hora non putatis*, *Filius hominis veniet* (*S. Luc*, XII, 40). On ne peut pas être prêt qu'on ne se soit préparé; et le temps de se préparer n'est pas celui auquel on doit être prêt; par exemple, ce n'est pas le temps de disposer la maison et de mettre tout en état lorsque le maître frappe à la porte, il faut ouvrir pour lors. Quand est-ce que Dieu frappe à notre porte, dit saint Grégoire le Grand, sinon pendant les maladies qui précèdent la mort? *Pulsat Dominus cum jam per œgritudinis molestias mortem vicinam esse designat* (*S. Matth.*, XXV, 8).

Voyez l'empressement de ces vierges folles, leurs courses, leurs voyages, leurs demandes, *Date nobis de oleo vestro.* Quoi qu'elles fassent les empressées, et qu'elles témoignent beaucoup d'affection pour recevoir l'époux, elles sont renvoyées et elles entendent ces tristes paroles, *nescio vos*, parce qu'elles ne se sont pas préparées quand il fallait. Voilà ce qui arrive à plusieurs pécheurs mourants. Ah! disent-ils, que je suis marri d'avoir vécu comme j'ai fait, ô Dieu! à quoi me suis-je amusé pendant ma vie, et à quoi ai-je pensé quand je n'ai point pensé à mourir : puis ils s'adressent à la Vierge et aux saints. *Date nobis de oleo vestro.* Cela serait bon, mais ils s'y prennent trop tard.

Sans vouloir donc juger de personne, je puis dire que, puisqu'au jugement des sages, tant idolâtres que chrétiens, et suivant les paroles mêmes de Jésus-Christ qui est la première vérité, l'art de bien mourir a besoin d'une longue étude et d'une grande préparation : tout homme qui n'y a pas pensé pendant sa vie, quelque effort qu'il fassse à l'heure de la mort, il est fort probable qu'il réussira mal dans une chose si difficile.

Ajoutez, s'il vous plaît, qu'il y a des choses qui sont de telle nature que l'on ne peut absolument les faire sans quelque disposition. Il faut, par exemple, avoir frété le vaisseau, avoir fait choix d'un bon pilote, et avoir fait provision de biscuit avant que de faire voile, et de cingler en haute mer : et ce serait agir en fou que de dire : au fort de la tempête, nous enverrons chercher un pilote, et quand il faudra des vivres nous enverrons un esquif à la rade pour apporter les provisions nécessaires.

Avant que d'entreprendre de soutenir un siége, il faut avoir fortifié la place et l'avoir munie de provisions de guerre et de bouche, d'attendre à faire tout cela quand l'ennemi paraîtra et quand il commencera à ouvrir les tranchées, c'est attendre sa perte et sa confusion.

Vouloir rendre un compte fort important et embrouillé, duquel dépend l'établissement ou la ruine de sa maison, sans avoir supputé les mises et les recettes, c'est être ennemi de soi-même.

Or, je demande qu'est-ce que la mort, sinon, selon l'Ecriture, une navigation périlleuse, un détroit hasardeux par où il faut arriver au port de l'éternité bienheureuse, parmi les tempêtes et les orages, dit le Saint-Esprit? *Cum irruerit super vos repentina calamitas, et interitus quasi tempestas ingruerit* (*Prov.*, I, 27).

C'est un siége, où le pécheur mourant se voit poursuivi par la justice de Dieu, investi des démons, assiégé par autant d'ennemis qu'il a de péchés : *Venient dies in te, et circumdabunt te inimici tui vallo* (*S. Luc*, XIX, 43).

C'est une reddition de compte, la plus exacte qui puisse être, puisqu'il nous faut rendre raison devant Dieu de tous les regards de nos yeux, aussi bien que de la moindre parole oiseuse : *Redde rationem villicationis tuæ* (*S. Luc.*, XVI, 2).

Comme donc je ne dirais rien qui ne fût fort probable, et dont personne pût s'étonner, quand je dirais : de cent mille qui s'embarqueront sur mer, qui entreprendront de soutenir un siége ou de rendre un compte sans préparation, à peine y en aura-t-il un seul qui ne périsse. Pourquoi trouvera-t-on étrange, si je dis avec saint Jérôme : que de cent mille pécheurs, habitués au mal, qui meurent sans y avoir bien pensé, quelque effort qu'ils fassent pour lors, il n'y en aura presque pas un qui ne se damne?

Gens absque consilio et prudentia. Utinam saperent et intelligerent ac novissima providerent (*Deut.*, XXXII, 28, 29). O race maudite des pécheurs, dit Dieu, jusqu'à quand

seras-tu stupide et insensée? N'auras-tu jamais un peu de bon sens pour penser et pourvoir sérieusement à tes dernières fins? Que ne m'est-il permis de substituer en ma place cette idée des prédicateurs zélés, qui ne flattent personne, cette voix du Seigneur, saint Jean-Baptiste : *Genimina viperarum, quis ostendit vobis, fugere a ventura ira* (*S. Luc.*, III, 8) : Engeance de vipère, qui est-ce qui vous a si mal appris à vous mettre à couvert de la colère de Dieu qui vous menace! C'est en vain que vous vous flattez dans l'espérance d'une longue vie, remettant de jour en jour votre conversion : le bras de Dieu est déjà levé pour vous frapper; la cognée coupe insensiblement la racine de ces arbres infructueux ; ne vous fiez pas sur la pénitence que vous espérez qu'on vous donnera à l'heure de la mort, mais à présent faites des fruits dignes de pénitence. Avant que le Seigneur vienne et qu'il se présente à vous, préparez-lui ses voies par le changement de vos mœurs et par la reformation de votre vie : *Parate viam Domini;* adressez vos cœurs vers le ciel, tandis que vous en avez le temps, et corrigez ces habitudes mauvaises et ces affections déréglées : *Rectas facite semitas ejus* (*Ibid.*, IV).

Ceux qui, à l'imitation de l'impie, refuseront d'obéir à la voix de saint Jean, et qui remettront à l'heure de la mort à faire pénitence, ne feront rien qui vaille. Je dis encore, et je le prouve par un second raisonnement plus fort et plus convaincant que le premier :

Pour une conversion véritable, en quelque temps que ce soit, en santé ou en maladie, pendant la vie ou à l'heure de la mort, il faut une grâce du côté de Dieu et une coopération du côté de l'homme. Pour une conversion extraordinaire, telle qu'est celle d'un méchant homme, qui a croupi dans le vice et qui a contracté de fortes habitudes au mal, il faut une grâce extraordinaire et une coopération extraordinaire.

Or est-il que, parlant communément, et sans recourir aux miracles, il n'y a aucune assurance que le pécheur mourant ait une grâce extraordinaire, ni qu'il soit capable d'une coopération extraordinaire : donc il y a lieu de croire qu'un pécheur qui attend à l'heure de la mort, ne fait point une conversion véritable. Vous voyez la conséquence qui s'ensuit. La force de ce raisonnement dépend de ces deux vérités : qu'il n'y a point d'assurance que ce pécheur obstiné reçoive une grâce extraordinaire, ni d'apparence qu'il soit capable d'une coopération extraordinaire.

Pour le premier, il ne peut y avoir d'assurance, s'il n'a quelque promesse de Dieu qu'il l'assistera extraordinairement à l'heure de la mort. Or, il n'y en a point dans toute l'Ecriture sainte. Jamais Dieu n'a dit que par un excès de miséricorde, il donnerait des grâces extraordinaires au pécheur mourant qui aurait méprisé les grâces ordinaires pendant sa vie.

Quelqu'un dira qu'il a dit par Ezéchiel, que quelque heure que le pécheur gémira, il sera sauvé : *In quacumque hora ingemuerit peccator, salvus erit.* Je reponds à cela deux choses : premièrement, que ces paroles ne sont point dans l'Ecriture, ni dans notre édition vulgaire, ni dans l'original hébreu, ni dans la version des Septante, ni dans la paraphrase chaldaïque, ni enfin dans aucune version, soit nouvelle, soit ancienne. Secondement, quand cela y serait, cela s'entend toutefois et quand qu'il gémira comme il faut. Or, il faut une grâce extraordinaire, afin qu'un homme qui a autrefois fait gloire de ses crimes, s'en repente de tout son cœur : et Dieu n'a jamais promis cette grâce.

Mais au contraire, toute l'Ecriture sainte est pleine de passages par lesquels Dieu proteste qu'il se moquera du pécheur à l'heure de la mort : *In interitu vestro ridebo vos* (*Prov.*, XXVI), qu'il méprisera ceux qui l'ont méprisé, *Et subsannabo vos* (*Ibid.*, XXVIII), qu'ils crieront, et qu'il ne les écoutera pas, *Invocabunt me et non exaudiam* (*Deut.*, XXXII, 37, 38); qu'il insultera même à leur malheur, *Ubi sunt dii eorum, in quibus habebant fiduciam, surgant et opitulentur vobis.* Donc les espérances qu'ont les pécheurs, que Dieu leur fera la grâce de dire un bon *peccavi*, sont très-mal fondées.

Saint Bernard fait un discours admirable sur ce sujet, et qui est d'autant plus fort, qu'il est fondé sur les paroles de saint Paul.

Nous ne pouvons trouver ordinairement à la mort, que ce que nous avons amassé pendant la vie : qui vit pauvre, meurt pauvre. Or, est-il que le pécheur qui passe sa vie dans la haine de Dieu et qui rejette ses lumières et ses grâces, amasse un malheureux trésor des vengeances de Dieu pour le jour de sa colère, qui est celui de la mort : *Secundum duritiam tuam, et impœnitens cor, thesaurizas tibi iram in die iræ* (*Rom.*, II, 5). Donc au lieu de grâces extraordinaires et de secours puissants, il trouvera un abandonnement de Dieu, des ténèbres et des désespoirs.

Pour vous, âmes fidèles, qui vivez dans la crainte de Dieu et qui profitez de ses grâces, vous sentirez, à l'heure de la mort, une protection toute paternelle. Pour lors tous ces scrupules, ces inquiétudes, ces craintes par lesquelles Dieu vous purifie maintenant et vous retient dans le devoir, se dissiperont, et cette dernière heure sera une heure de lumière, de douceur et de joie. Ne craignez point la mort, je vous promets de la part de Dieu, et je vous engage sa parole par l'Ecclésiastique, que tout ira bien pour vous, en mourant, et que vous aurez des aides et des secours du ciel en abondance : *Timenti Dominum bene erit in extremis* (*Eccl.*, I, 13). Mais pour le pécheur qui résiste à Dieu et qui s'endurcit pendant sa vie, il se trouvera très-mal à la fin de ses jours : *Cor durum habebit male in novissimo* (*Eccl.*, III, 27).

Tu trouveras, malheureux, dit saint Bernard, cette source divine de la miséricorde tarie pour toi, parce que tu l'as épuisée par l'abus continuel de ses grâces : *Evacuasti in te misericordia;* tu jouiras du fruit de ton

travail, et tu moissonneras ce que tu auras semé, *Mete quod seminasti;* tu n'as travaillé qu'à irriter Dieu, tu n'as semé que des œuvres de malédiction, que peux-tu espérer? au lieu des grâces extraordinaires, que des malédictions et des effets de la vengeance de ton Dieu? *Mete quod seminasti.*

Mais quand nous trouverions quelque prophète qui promettrait, de la part de Dieu, une grâce extraordinaire au pécheur, ce ne serait pas assez, il faudrait une assurance qu'il correspondra à cette grâce. Après s'en être moqué cent mille fois pendant sa vie, il s'en peut bien moquer à l'heure de la mort.

Et puis, sera-t-il pour lors en état de faire ce que demande cette grâce? Quelque bon mouvement qu'il ait, quelque confession qu'il fasse, quelque communion qu'il reçoive, quelque extrême-onction qu'on lui donne, quelque belle prière qu'il récite avant que de mourir, s'il ne se convertit du fond du cœur, il ne laisse pas de mourir dans son péché.

Or, pour se convertir de tout son cœur et pour coopérer à la grâce, quatre choses lui sont nécessaires, qui me paraissent bien difficiles dans l'état où il se trouve. Il faut que tout d'un coup il conçoive de la haine pour tout ce qu'il a aimé, et de l'amour pour tout ce qu'il a méprisé. Secondement, qu'il promette, mais d'un cœur sincère, et sans feintise, qu'il s'éloignera entièrement, s'il retourne en santé, de tous les vices auxquels il a été si fort attaché pendant toute sa vie. Troisièmement, il faut qu'il se confesse de tous ses péchés mortels, et si, faute de préparation ou de douleur, ou par quelque forte habitude, il n'a point eu un vrai propos de s'amender dans ses confessions précédentes, il faut qu'il les refasse, et qu'il rappelle dans sa mémoire ce grand nombre d'iniquités passées. En quatrième lieu, il faut qu'il satisfasse, qu'il rende ce qu'il a pris, s'il le peut faire, et qu'il répare le tort qu'il a fait à l'honneur de son prochain, s'il est possible.

Or, je demande, de ces grands pécheurs qui est-ce qui fait cela, et qui le fera? Je dis bien plus, qui est-ce qui moralement le peut faire? Un esprit étonné, effrayé, abattu par la maladie ou tourmenté par la douleur, est-il capable de tous ces actes héroïques et de ces fortes applications?

Nous savons par notre expérience que notre âme est tellement dépendante des organes du corps, qu'elle devient malade et qu'elle s'affaiblit avec lui, en sorte qu'elle ne peut agir qu'avec des difficultés extrêmes. Nous avons bien de la peine à dire un *Pater*, et à souffrir seulement qu'on nous parle de Dieu, comment voulez-vous donc que cet homme fasse une confession générale depuis vingt ans, qui lui est nécessaire, puisqu'il n'a jamais pendant tout ce temps-là changé de vie ni quitté son péché? Comment est-il possible qu'il vous dise toutes les circonstances nécessaires de ses crimes, et qu'il ait la présence d'esprit qu'il faudrait pour trouver les moyens de satisfaire à toutes les personnes à qui il a fait tort? Non, il n'est pas possible que cet homme épuisé, troublé et inquiété par ceux qui lui parlent des affaires du monde, puisse satisfaire à ses devoirs.

Croyez-moi, dit un saint Père, un pécheur en cet état est justement comme des bêtes farouches qui sont tombées dans les filets des chasseurs : elles se remuent, elles se débattent, et tout cela ne sert qu'à faire rire le chasseur. Aussi ce pécheur mourant pleure, soupire et s'afflige; il confesse quelques-uns de ses péchés, il ne peut pas en dire davantage, son mal l'accable : il le faut laisser un peu en repos, il n'en peut plus. A quoi sert tout cela, si ce n'est à faire rire les démons, qui voient bien qu'il est pris et qu'il ne rompra jamais leurs filets : *Cadent in reticulo ejus peccatores* (*Ps.* CXL, 10).

Oui, mais s'il fait tout ce qu'il peut, Dieu ne sera-t-il pas content? Vraiment oui, cet infâme n'a rien voulu faire de bien pendant sa vie, il ne peut rien faire de bien à la mort, et Dieu en sera content? Il a volé le bien d'autrui, et il ne le rend pas; il a vécu dans des inimitiés immortelles, et il ne se réconcilie pas; il ne sait ce qu'il dit, comme il l'avoue lui-même en se confessant, et Dieu en sera content?

Qui vous a dit encore qu'il fait tout ce qu'il peut? que sais-je moi, si ce délicat ne se flatte point en mourant comme il s'est toujours flatté en vivant?

De plus, pourquoi, en voulant toujours vivre mal, s'est-il mis en état de ne pouvoir plus bien mourir, comme dit saint Basile? *Per malum suum nolle perdidit suum bonum posse.* Si Dieu me révélait que je dois demain perdre absolument la mémoire, et qu'il m'avertit de me confesser aujourd'hui, et que j'affectasse à attendre à demain, parce que je ne serai point obligé de me confesser de ce que je ne me souviendrai pas, ne serais-je pas coupable? Et l'ecclésiastique qui brûlerait son bréviaire, pour ne le dire point, ne serait-il pas toujours blâmable? Pourquoi est-ce que ce pécheur n'a pas cherché Dieu, quand il le pouvait trouver? que ne s'est-il confessé quand il le pouvait bien faire? Dieu lui a révélé par ses prophètes, et par la doctrine de son Eglise, que le temps des maladies et de la mort n'était pas propre pour se bien convertir, et cependant il a affecté ce temps-là : son impuissance n'est-elle donc pas criminelle?

Je veux croire que si cet homme, dans cette extrémité, trouvait quelque confesseur savant et pieux, il le pourrait beaucoup aider à développer sa conscience et à faire les actes nécessaires; mais Dieu permettra qu'il tombe entre les mains d'un confesseur ignorant ou négligent. Peut-être même que les parents, par une fausse amitié, et de crainte de l'effrayer, n'appelleront le confesseur que quand il aura perdu le jugement, ou que par une cruauté plus grande encore, et dans l'appréhension qu'il auront qu'on oblige cet homme à rendre ce qui n'est pas à lui, ou à racheter ses péchés par des aumônes, ils tiendront sa chambre assiégée, pour empêcher que les gens de bien ne l'abordent.

Enfin vous m'avouerez que le pécheur malade et mourant, a les mêmes habitudes qu'il avait en santé : c'est donc un homme habitué à l'avarice, à l'ambition, à la volupté, et qui n'a point d'autres images dans l'esprit, ni d'autres inclinations dans la volonté, que celles que lui donnent ses vieilles passions. Ce mourant n'a aucune habitude d'aimer Dieu, d'espérer les biens ou de craindre les maux éternels. Comment voulez-vous donc qu'il fasse des actes si contraires et qu'il n'a jamais pratiqués? des actes de foi, d'espérance et de charité? Eh ! sait-il bien ce que c'est? il n'y est pas accoutumé. Si vous voyiez dans le fond de son cœur, vous verriez qu'il est tel qu'il a été pendant sa vie : il meurt avare, ambitieux et voluptueux.

Voici un exemple admirable que nous lisons dans l'Ecriture : Abimelec, qui était un homme enivré de la gloire du monde s'il en fut jamais, va courageusement à la brèche pour emporter une place d'assaut; en même temps une femme lui jette une tuile sur la tête et blesse à mort ce généreux conquérant. Cet homme, au lieu de recourir à Dieu et de donner les derniers moments de sa vie aux pensées de l'éternité, ne songe en mourant qu'à la gloire du monde : Quoi donc, dit-il, la postérité pourra-t-elle reprocher à la mémoire d'Abimelec qu'il a été tué de la main d'une femme? Oh ! je ne saurais souffrir cet affront : tirez votre épée, dit-il à son écuyer, et que je meure de votre main : *Evagina gladium, et percute me* (*Judic.*, IX, 34). Et quoi, malheureux, lui dit saint Chrysostome, tu t'amuses encore à des folies, et tu emploies les derniers moments de ta vie à des pensées extravagantes : *Jam jam moriturus, hæc cogitas? miser extremam horam ineptiis absumis?* Quoi donc, étant sur le point de mourir, tu songes à un point d'honneur, et tu ne pense pas à ton salut? *Et in punctos mortis honoris cogitas?* C'était un ambitieux qui devait mourir comme il avait vécu.

Voyez ce furieux et cet enragé Théophile, empereur des Grecs, qui finit ses jours en maniant avec des mains mourantes la tête toute sanglante du pauvre Théophobe son ennemi, qu'il vient de faire mourir. Au lieu de penser à son Dieu, il pense à la vengeance. Voici toutes les prières qu'il fait : Je ne serai plus Théophile, mais Théophobe n'est plus aussi Théophobe. Il a vécu dans la haine et il meurt dans la haine.

Ce serait un miracle, dit saint Bernard, si l'arbre qui penche vers l'occident tombait vers l'orient. *Rami nostri opera nostra*, nos habitudes, nos mauvaises coutumes sont nos branches, elles penchent toutes vers le péchés : donc, si nous ne corrigeons ces mauvaises habitudes, nous tomberons et nous mourrons dans le péché : *In peccatis vestris moriemini* (*S. Joan.*, II, 21).

J'ai donc prouvé évidemment par l'autorité de Jésus-Christ, de l'Eglise et des saints, et par des raisons bien puissantes, que si nous n'apprenons à bien mourir, quelque effort que nous fassions pour lors, nous mourrons mal. J'ai prouvé qu'il n'y a aucune assurance, ni aucune apparence de salut pour les pécheurs qui remettent à se convertir à l'heure de la mort.

Ah ! vive Dieu, je m'élèverai au jour du jugement contre tous les pécheurs habitués au mal, qui ont assisté à ce sermon, je soutiendrai devant son tribunal, que je les ai convaincus de cette vérité si importante.

Qu'est-ce qu'on peut répondre à ce discours? qu'il s'ensuivrait que plusieurs catholiques seraient damnés. Cela est vrai, et nous l'avons prêché si souvent!

Mais Dieu ne nous a pas mis au monde pour nous damner. Cela est très-véritable, nous croyons comme un article de foi, qu'il nous veut tous sauver, si nous voulons. En vue de la rédemption abondante de son Fils, il nous a tiré de la masse de perdition, mais il faut faire un bon usage de ses grâces. Ce sang qui coule le long de cette croix, crie qu'il ne nous veut point damner, toutes les plaies du crucifix sont autant de bouches qui le prêchent hautement. Mais il faut s'appliquer le mérite de ce sang et de cette mort, par une véritable pénitence.

C'est, mes frères, pour ne vous point damner, qu'il a fait qu'on vous a prêché maintenant cette grande vérité, et qu'il vous donne les moyens et les grâces nécessaires pour vous convertir. Il ne vous a pas mis au monde pour vous damner; mais aussi il ne vous a pas mis au monde pour être des impudiques, des vindicatifs et des libertins. Changez de vie de bonne heure, faites pénitence quand il faut, et Dieu recevra votre pénitence, qui sera suivie de la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON XVIII.

L'impie maudit dans sa mort.

Væ vobis, viri impii, qui dereliquistis legem Domini; si mortui fueritis, in maledictione erit pars vestra.

Malheur à vous, impie, qui méprisez la loi Dieu, vous ressentirez sa malédiction à l'heure de votre mort (*Ecc.*, XLI, 11, 12.)

Il faut attendre la fin de la tragédie, dit saint Chrysostome, pour juger si ce roi qui paraît pompeux et magnifique sur le théâtre, sera du nombre des heureux, puisqu'il arrive souvent que celui qui a paru dans les premières scènes, élevé sur un char de triomphe et couronné de lauriers parmi les acclamations qu'on donnait à ses victoires, paraît au dernier acte, sans sceptre et sans couronne, dépouillé de toutes les marques de sa grandeur royale, chargé de chaînes et de fers et destiné même quelquefois à servir de victime à la main d'un bourreau.

Il faut aussi, dit ce saint père, avant que de prononcer en faveur de la prospérité des pécheurs, considérer quelle sera leur mort; et pour connaître s'ils sont véritablement heureux, il faut attendre la dernière heure de la vie.

Quand je n'aurais pas prouvé que l'impie

est maudit de Dieu en ses biens, en son honneur, en ses enfans, dans sa prospérité et dans son adversité, quand je n'aurais pas montré qu'il a l'esprit aveuglé et la volonté pervertie, qu'il gémit sous la tyrannie de ses passions et que sa mauvaise conscience est une véritable image de l'enfer : qu'il est maudit dans sa foi, dans son espérance et dans sa pénitence, il suffirait pour faire connaître son malheur que je prouvasse que sa mort est très-méchante et que je dise avec le Saint-Esprit qu'il aura en mourant la malédiction de Dieu pour partage; *Væ vobis, viri impii... si mortui fueritis, in maledictione erit pars vestra* (*Eccl.*, XLI, 11, 12).

J'ai vu, dit le prophète Jérémie, la fureur du Seigneur qui sortait comme un gros tourbillon, pour écraser la tête des méchants; *Ecce turbo Dominis furor egrediens, procella ruens, in capite impiorum conquiescet* (*Jer.* XXX, 23). En même temps j'ai ouï la voix de Dieu, qui m'a appris que ce serait à l'heure de leur mort que je concevrais l'excès de leurs malheurs : *In novissimo dierum intelligetis ea* (*Ibid.*, 24).

Si nous considérons bien ce tourbillon qui frappe le pécheur mourant, nous trouverons qu'il est composé de deux sortes de malheurs qui, au jugement de Dieu, rendent la mort des pécheurs très-méchante : *Mors peccatorum pessima* (*Psal.*, XXXIII). Le premier malheur est la surprise d'une mort soudaine, qui les trouble et qui les confond. Le second malheur est une tristesse et une frayeur qui leur donne souvent des sentiments de désespoir. Voilà les deux parties de ce discours. Demandons au Saint-Esprit la grâce de connaître ce mal, afin de l'éviter. *Ave, Maria.*

Rappelez, je vous prie, dans votre mémoire, pour servir de fondement à ce discours, les effroyables menaces que Dieu fait souvent dans l'Ecriture, de frapper les pécheurs de mort soudaine : *Subito morientur, et in media nocte turbabuntur populi, et pertransibunt* (*Job.*, XXXIV, 20). Ils mourront soudainement, dit Job, et au milieu de la nuit, parmi le trouble et l'effroi d'une famille, ils passeront du temps dans l'éternité, *et pertransibunt.* Ils s'endorment, les malheureux, dit le même prophète, dans le sein d'une trompeuse prospérité, et en un instant ils tombent du lit dans le tombeau, de la table dans les enfers, *Ducunt in bonis dies suos et in puncto ad inferna descendunt* (*Job.*, XXI, 23). Le Seigneur paraîtra à l'impourvu sur eux, dit Zacharie : *Dominus Deus super eos videbitur* (*Zach.*, IX, 14). Le javelot de sa colère partira de sa main pour les frapper avec la même vitesse que la foudre sort du sein de la nue, *Exibit fulgur jaculum ejus.* La venue du Fils de l'homme, dit Jésus-Christ, sera semblable à un éclair, qui sortant de l'orient porte son feu en un instant jusqu'à l'occident.

Quoi de plus souvent répété dans l'Evangile que les exemples de ces mauvais serviteurs qui seront surpris par l'arrivée inopinée de leurs maîtres, et de ces vierges folles, qui s'étant endormies sans avoir leurs lampes allumées, seront honteusement chassées de la salle de l'Epoux?

Il est donc véritable, que dans l'incertitude des événements de notre mort, il y a quelque chose d'assuré. Je ne sais pas quand vous mourrez, mais je sais bien que si vous vous endormez dans le vice, vous mourrez soudainement, *subita morientur*; je ne sais pas de quel genre de mort vous finirez vos jours; mais je sais bien que si vous êtes lâches et froids au service de Dieu, vous mourrez lorsque vous n'y penserez pas, *Qua hora non putatis, Filius hominis veniet* (*S. Luc.*, XII, 40).

Cette mort soudaine vient de deux causes : premièrement, de ce que les pécheurs par cette longue suite de crimes très-énormes, ont provoqué la haine et la fureur de Dieu contre eux. Il les frappe d'une pluie d'ennemis, dit l'Ecriture, *plaga inimici percussit te* (*Jerem.*, XXX, 14). Ce Dieu, dont ils méprisaient la bonté, s'est éveillé de ce profond sommeil où sa patience le tenait, dit le Psalmiste, et il les frappe d'un coup mortel, quand ils lui ont tourné le dos. *Excitatus est tanquam dormiens Dominus, tanquam potens crapulatus a vino, et percussit inimicos suos in posteriora* (*Psal.* LXXVII, 65). Il les frappe par derrière, c'est-à-dire d'un coup qu'ils n'avaient pas prévu, et d'une mort à laquelle ils n'avaient pas pensé.

C'est une comparaison commune, mais que j'estime beaucoup, parce qu'elle est tirée de l'Ecriture-Sainte. Il y a une grande différence entre la récolte des moissons, et le dégât qui se fait par des ennemis qui désolent la campagne. Dieu agit ainsi de différente manière envers les bons et envers les mauvais. Les bons meurent dans leur temps, dit Job, *Ingredieris in abundantia sepulcrum, sicut infertur acervus tritici, in tempore suo* (*Job*, V, 26). Mais les méchants sont exposés aux morts soudaines et imprévues. *Non pascam vos, quod moritur moriatur, et quod succiditur succidatur* (*Zach.*, XII, 9).

La seconde raison de cette surprise, se prend du côté des pécheurs, qui ne pensent jamais à la mort, *Non est respectu morti eorum* (*Psal.* LXXIV, 4). Ils ne regardent jamais la mort; c'est pourquoi lorsqu'elle arrive elle les surprend toujours.

Après avoir établi cette vérité chrétienne, je dis que c'est un grand malheur aux pécheurs habitués au mal, d'être frappés de mort soudaine, pour deux raisons : premièrement, parce que cette surprise les trouble si fort, qu'elle interdit toutes leurs facultés, et leur ôte quelquefois toute connaissance. Secondement, quoiqu'elle leur laisse quelque connaissance, cette connaissance étant troublée, elle ne sert qu'à les rendre plus misérables.

La tempête est toujours fâcheuse, mais elle n'est jamais tant à craindre que, lorsque surprenant la prévoyance du pilote, elle trouble en un instant le ciel et la mer, elle brise le mât d'un coup de vent non attendu,

elle déchire les voiles, elle rompt les cordages, ou, par un coup de flot inopiné, elle arrache le timon d'entre les mains de celui qui le gouverne : vous ne voyez plus que désordre et que confusion dans le vaisseau ; ces pauvres matelots se heurtent et se choquent sur le tillac, au lieu de s'aider, ils se nuisent ; le pilote commande et personne n'obéit. Eh! qui est-ce qui le trouble? la surprise d'une tempête imprévue.

Quoi de plus effroyable qu'un incendie qui arrive à minuit? Vous vous éveillez tout d'un coup d'un profond sommeil, vous voyez le plancher tout en feu, déjà les flammes entourent votre lit : vous vous levez si troublé, que vous ne pouvez trouver ni la porte ni la fenêtre, vous vous perdez dans votre propre maison, et au lieu de sortir du danger, vous vous y engagez davantage.

Voulez-vous encore une image de trouble et de désordre? Représentez-vous une ville suprise, lorsque les habitants au milieu de la nuit, sont éveillés par un cri de massacre, et qu'une alarme véritable leur fait voir un ennemi victorieux dans l'enceinte de leurs murailles, avant qu'ils aient pu appréhender ses approches.

Eh! qu'est-ce que tout cela, sinon des images de la mort des impies? C'est une tempête, dit Salomon aux Proverbes, mais une tempête soudaine : *Cum irruerit* (*super vos*) *repentina calamitas, et interitus, quasi tempestas ingruerit* (*Prov.*, I, 27). C'est un massacre imprévu, dit saint Paul : *Ipsi enim diligenter scitis, quia dies Domini, sicut fur in nocte, ita veniet* (I *Thess.*, IV, 2). Le jour du Seigneur suprendra les pécheurs comme un voleur qui fait son coup pendant la nuit. Lorsqu'ils diront : Nous sommes dans la paix, il n'y a rien à craindre ; nous sommes dans la fleur de notre âge, jamais notre santé ne fut meilleure, nous sommes d'une complexion forte et robuste : *Cum dixerint, pax, et securitas, tunc repentinus eis superveniet interitus, et non effugient* (*Ibid.*, 3), lorsqu'ils concevront ces vaines et sottes confiances, Dieu, qu'ils ont rendu leur ennemi, les suprendra et les frappera d'une mort soudaine.

La mort des pécheurs, dit Ezéchiel, est le pillage d'une ville suprise : *Veniam ad quiescentes habitantesque secure* (*Ezech.*, XXXVIII, 11). C'est, dit saint Jean, dans son Apocalypse, un assassinat, un meurtre de guet-apens : *Veniam ad te tanquam fur, et nescis qua hora veniam ad te* (*Apoc.*, III, 3).

Or, je dis avec Philon le Juif, que c'est le le propre des accidents soudains, de troubler nos pensées, et d'interdire notre raison : *Casus subitanei hebetant mentem* : et, par conséquent, puisque dans les termes de l'Ecriture sainte, la mort des pécheurs est une tempête soudaine, une surprise de ville, un meurtre de guet-apens; elle les trouble et elle confond leur raison. O Dieu! quel moyen que cette âme troublée, interdite et toute hors de soi, puisse avoir la liberté d'esprit nécessaire pour disposer sa conscience, et pour mettre ordre aux affaires de son salut, auxquelles elle n'a point pensé durant sa vie? La volonté ne peut agir pour haïr son péché et pour le détester, si l'entendement ne lui en propose l'horreur et la difformité ; or, l'entendement étant troublé et interdit par les soudains accidents, il ne peut s'appliquer : *Illuc rapitur tota intentio mentis, ubi tota est vis doloris*, dit saint Augustin.

L'expérience nous apprend que les pécheurs, dans cette suprise, ne pensent à autre chose qu'au mal qui les presse. J'ai eu quelquefois la curiosité de demander à des hommes qu'on avait tiré du fond des eaux à demi noyés, à quoi ils pensaient alors, s'ils se recommandaient à Dieu, s'ils disaient leur *Peccavi*, et plusieurs m'ont assuré qu'ils ne pensaient en cet état ni à Dieu, ni au *Peccavi* ; mais qu'ils étaient entièrement appliqués à penser à leur malheur, et à chercher le moyen d'en sortir. C'est, dit saint Augustin, une punition dont Dieu châtie ordinairement le pécheur. Il n'a pas voulu se souvenir de Dieu pendant sa vie : Dieu permet qu'il ne se souvienne pas de soi-même à l'heure de la mort : *Hæc animadversione percutitur impius, ut moriens obliviscatur sui, qui dum viveret, oblitus est Dei.* Ajoutez que les accidents sont quelquefois si soudains, qu'ils ne nous donnent pas le loisir de former une seule pensée : par exemple, un coup de poignard dans le cœur, un coup de mousqueton qui enlève la cervelle.

Combien de fois avons-nous vu des personnes qui, se flattant de la vigueur de l'âge, et différant de mettre ordre à leur conscience, ont été surprises par des apoplexies qui leur ôtaient tout d'un coup la parole et le jugement?

Cet impie que je ne nomme pas, était un soir à table avec les compagnons de ses débauches ; lorsqu'après s'être moqué des choses de Dieu, après avoir déchiré la réputation de son prochain, et avoir tenu plusieurs discours dissolus, on voit tout à coup son visage blêmir, rougir et prendre différentes couleurs, les yeux lui roulent en la tête, d'étranges convulsions lui font faire d'effroyables grimaces : enfin il tombe de la table déjà presque étouffé du catharre qui le suffoque : toute l'assemblée s'étonne, cette maison se trouble, une femme se désespère, des enfants crient, les serviteurs courent, l'un au prêtre, l'autre au médecin, ils arrivent en même temps. Le médecin s'approche, il touche le pouls, il considère les symptômes du mal, puis il se retire froidement et dit que cet homme est mort. Le prêtre qui voit qu'il s'agit du salut éternel de cette âme, se jette sur le lit, secoue ce moribond, crie d'une voix forte : Souvenez-vous de Dieu, monsieur, souvenez-vous de Dieu. Il n'est pas temps : il s'en fallait souvenir lorsqu'on se portait bien. Eh! monsieur, serrez-moi la main, ouvrez les yeux, faites-moi quelque signe : ne voulez-vous pas recevoir l'absolution de vos péchés? Vous parlez à un mort. Faites un acte de foi et de contrition, demandez pardon à Dieu dans votre cœur. Il est bien temps ; un acte de foi et de

contrition, sait-il ce que c'est? Quand il vous entendrait, il ne saurait comment s'y prendre. Enfin, le prêtre, voyant qu'il ne peut avoir ni paroles ni gestes, prend son livre et se met à genoux, il commence les recommandations de l'âme.

Prenez-y garde, et vous verrez que toutes les paroles contenues dans ces saintes prières fournissent autant de raisons qui confondent et qui condamnent cet impie surpris. *Proficiscere, anima christiana, in nomine Patris qui creavit te :* Sors, âme chrétienne, au nom de Dieu le Père qui t'a créée, au nom du Fils qui t'a rachetée, au nom du Saint-Esprit qui t'a sanctifiée. Ame chrétienne, dites-vous? Où sont donc les marques de son christianisme? n'a-t-il pas déshonoré le caractère de son baptême et violé mille fois les serments solennels qu'il avait faits à Dieu entrant dans son Eglise? N'a-t-il pas toute sa vie obéi à Satan, suivi les passions de la chair et idolâtré le monde? Ame chrétienne, celui qui a vécu en Turc, qui a parlé comme un athée, qui s'est raillé de nos mystères, qui n'a connu Dieu que pour le blasphémer, qui n'a appris sa loi que pour la transgresser, qui n'a su les maximes de l'Evangile que pour les mépriser, âme chrétienne, que dites-vous? Ah! qu'il serait bien meilleur pour lui que ce fût l'âme d'un Maure, d'un Sarrazin ou d'une bête. Vous voulez qu'elle sorte au nom d'un Créateur qu'elle a méprisé, d'un Rédempteur qu'elle a crucifié, du Saint-Esprit qu'elle a continuellement attristé; voulez-vous qu'elle sorte, et où ira-t-elle? Elle voit sur sa tête un Dieu qui donne et qui foudroie, au-dessous un enfer qui entr'ouvre ses gouffres pour l'abîmer, autour de soi des démons qui assiégent son lit de toutes parts.

Respice, Domine, super hunc famulum tuum, remissionem omnium peccatorum suorum tota cordis confessione poscentem. Regardez, Seigneur, poursuit ce prêtre, d'un œil de pitié, ce pauvre serviteur, qui du fond du cœur vous demande pardon de ses péchés. Hélas! ne sait-on pas le contraire? peut-on ignorer les fortes attaches que cet homme a eues au péché, les mauvaises habitudes dans lesquelles il a croupi? On sait que depuis plusieurs années il ne s'est confessé que pour sauver les apparences et pour tromper le monde, sans que jamais il ait restitué, ni qu'il se soit réconcilié avec son ennemi, ni qu'il ait montré aucune marque d'une véritable conversion. C'était un homme qui se flattait de l'espérance du *peccavi*, à l'heure de la mort; et cependant le voilà qui meurt comme une bête, sans connaissance et sans jugement : quelle apparence donc de le faire passer devant Dieu pour un pénitent?

Miserere gemituum, et lacrymarum ejus. Seigneur, ayez pitié de ses larmes, de ses soupirs, recevez sa pénitence. Pénitence? Ah! l'impie! il n'en a jamais fait, c'était un homme de belle humeur et de bonne chère, un ennemi de la croix, qui n'avait point d'autre Dieu que son ventre. Vous alléguez ses larmes, il n'a jamais pleuré que de dépit et de rage, quand il ne pouvait pas se venger de ses ennemis ou venir à bout de ses infâmes desseins.

Hodie sit in pace locus ejus, qu'aujourd'hui, âme chrétienne, tu puisse entrer dans le séjour de la paix. Cette demande est-elle juste? Quoi donc, celui qui a toujours vécu comme un implacable ennemi de Dieu, que la mort a surpris les armes à la main et couvant dans son cœur des desseins d'une guerre éternelle, celui qui s'est moqué de tous ceux qui l'ont sollicité de faire la paix, ou à tout le moins quelque trève avec son Dieu : celui-là dira du bonheur des favoris de Dieu? Ayant toujours vécu avec les sectateurs de Babylone, il sera reçu parmi les habitants de la sainte Jérusalem? Non, non, la raison, la foi et toute l'Ecriture s'y opposent.

Laissez donc ces prières que l'Eglise vous a données pour ses véritables enfants, et dites à cet impie mourant : Sors, sors, âme profane, âme épicurienne, âme de terre, ennemie de Dieu : sors de ton corps que tu as infecté par l'ordure de tes crimes, sors de ce monde dont tu as abusé : sors au nom de Dieu le Père, que tu as traité en ennemi; au nom de Dieu le Fils, que tu as cruellement persécuté, au nom de Dieu le Saint-Esprit, à qui tu as si longtemps résisté : sors au nom du Créateur, à qui tu dois rendre compte de tous les moments de ta vie, dont tu as abusé; au nom du Rédempteur, qui te reproche son sang que tu as foulé aux pieds : sors au nom de l'Esprit sanctificateur, qui se plaint de l'abus de ses grâces que tu as traitées si indignement.

Sors enfin, le temps est venu auquel tu dois satisfaire à la justice de ton Dieu, et reconnaître que celui que tu as offensé n'est pas une idole de bronze; mais le Tout-puissant, le Dieu fort et le vengeur des crimes. *Hodie in furore locus tuus*, va comparaître aujourd'hui devant un Dieu qui est pour toi un juge implacable, commence aujourd'hui ta malheureuse éternité.

Hélas! si Dieu ouvrait les yeux de ce bon prêtre, il verrait qu'en même temps qu'il appelle en vain le secours des anges et des saints : *Succurite, angeli; subvenite, sancti*, les démons entrent en foule dans cette chambre, pour attendre l'âme de cet infortuné qui, ayant vécu en réprouvé, meurt aussi en damné.

Oui, mais, prédicateur, me direz-vous : il y en a bien peu qui meurent si soudainement, ce sont des accidents que vous nous prêchez, qui n'arrivent pas fort souvent. A cela je réponds trois choses : premièrement, cela est vrai, ce sont des accidents, c'est pourquoi ils peuvent arriver et à vous et à moi; quand il n'y en aurait qu'un seul dans tout cet auditoire qui pût mourir de la sorte, nous aurions tout sujet de craindre; secondement, je dis que tout homme, en quelque temps que ce soit, est sujet à ces accidents : *Omnis homo cum casu suo ambulet*, dit saint Augustin; troisièmement, ces accidents ne sont pas si rares, qu'il ne soit très-probable

qu'il y en aura plusieurs de ceux qui m'écoutent, qui mourront soudainement. Si quelqu'un, dans trente ou quarante ans, s'informait de ceux qui sont ici, il trouverait que celui-ci aurait été tué dans une rencontre ou par un assassin : celui-là noyé en passant une rivière, quelques-uns trouvés morts dans leurs lits : d'autres étouffés par des apoplexies. Mais, direz-vous, je ne mourrai peut-être pas de la sorte.. Hé! mon frère, peut-être, dit saint Chrysostome, *Cogita quod de anima deliberas*, pense qu'il s'agit de ton âme, tu ne voudrais pas hasarder ton cheval sur un peut-être.

De plus, ne pensez pas que par la mort soudaine j'entende seulement parler des catarrhes, des chutes inopinées et d'autres semblables accidents : non, je dis que la mort ordinaire des pécheurs, quoiqu'elle arrive tard et après de longues maladies, est toujours une mort soudaine. C'est la doctrine de saint Grégoire le Grand : *Quantumcumque sero de hac vita tollantur impii, subito et repente tolluntur*. En voici la raison : qu'appelez-vous soudain, sinon ce à quoi on n'a point pensé : *Subitum est homini de quo non ante cogitavit*. Or est-il que les pécheurs ne pensent pas à la mort? Cet avare ne pense point qu'il a un fort petit voyage à faire, puisqu'il cherche un si grand viatique : cet ambitieux, qui prend l'essor et s'élève si haut, a perdu de vue son sépulcre : ce voluptueux, idolâtre de sa chair, est autant attaché à son corps que s'il était immortel : ce vindicatif, qui conserve dans son cœur des haines éternelles, ne se souvient point de la mort, puisque le Saint-Esprit, par l'Ecclésiastique, nous assure que celui qui se souviendra bien de la mort étouffera le désir de se venger : *Memento novissimorum, et desine inimicari* (*Eccli.*, VIII). Tous ces pécheurs vivent d'une manière qui fait assez connaître qu'ils ne pensent point à mourir. En quelque temps donc que la mort vienne, elle les surprend, puisqu'elle vient dans un temps auquel ils ne l'attendent point; et quelque visage qu'elle prenne, ne la connaissant point et ne l'ayant jamais étudiée, elle les trouble et les effraie.

Or je dis, pour une seconde raison, que cette connaissance troublée ne sert qu'à rendre les pécheurs surpris plus misérables : parce que, comme une vue troublée voit les objets tout autrement qu'ils ne sont, aussi ces pécheurs, troublés et effrayés par cette surprise de la mort, se trompent dans la connaissance de Dieu ou dans la connaissance d'eux-mêmes. La crainte des jugements de Dieu, les frayeurs de l'enfer, la vue de cette éternité embrasée du feu de la colère de Dieu, dont ils sentent déjà la rigueur; le reproche de leurs ingratitudes et de l'abus continuel des grâces du ciel, tout cela entrant en foule dans l'esprit du mourant, renverse si fort son entendement et interdit tellement sa raison, qu'il ne connaît plus Dieu tel qu'il est, c'est-à-dire un Dieu dont les bontés sont toujours infinies et incomparablement plus grandes que la malice du pécheur : si bien que celui qui, dans l'obscurité de ses passions, ne connaissait que la miséricorde de Dieu, dont il prenait occasion de se flatter dans ses vices, ne connaît que la justice dans ce trouble et ces effrois de la mort, dont il prend un sujet de désespoir.

Témoin tant de duellistes de notre France, qu'on a vus mourir désespérés, mordant la terre, écumant de rage et de fureur, vomissant leurs âmes avec le sang excommunié, et se maudissant eux-mêmes.

Témoin ce jeune gentilhomme, nommé Archias, dont parle saint Grégoire de Nysse, qui, ayant différé longtemps son baptême et sa confession, fut malheureusement surpris par ses ennemis dans une triste solitude, où ils le laissèrent blessé de plusieurs coups mortels. Pour lors, ainsi qu'il fut révélé à ce grand saint, le pauvre Archias, s'abandonnant à la douleur, s'écriait d'un accent pitoyable : *Montes et sylvæ, baptizate me; rupes, date gratiam* : Arbres, forêts, les seuls témoins de mon désastre, baptisez-moi; montagnes et rochers, donnez-moi la grâce de mon Dieu, que j'ai si souvent méprisée. De là, entrant dans des fureurs contre soi-même, il disait : Meurs, Archias, meurs délaissé de ton Dieu, après avoir si longtemps résisté à sa grâce; il est juste que tu sois la triste victime de sa justice, après avoir outragé sa miséricorde :*Has miserabiles voces edens misere vitam finivit*. Il mourut, le malheureux, en prononçant ces paroles de désespoir. Voyez-vous donc ce pécheur si troublé par la surprise de la mort, qu'il prend un Dieu de bonté pour un Dieu sans clémence et inexorable.

Il y en a d'autres qui, au milieu de ces troubles, se trompent dans la connaissance d'eux-mêmes; ils se prennent pour autres qu'ils ne sont; ils se flattent dans leurs méchancetés, parce qu'ils sont du Rosaire et qu'ils ont porté longtemps le scapulaire, mais ils ne s'appliquent pas à changer ce contrat usuraire, à réparer cette injustice, à se réconcilier avec cet ennemi. Ils s'amusent à dire le *Salve Regina*, à réciter de belles oraisons qu'ils ont apprises par cœur, mais ils ne s'appliquent pas à faire une bonne confession et à remédier au désordre de leur conscience.

Ceux qui les voient mourir de la sorte s'arrêtent à ces belles apparences et disent : Voilà un homme qui est bien mort. Oh! dit saint Augustin : *Si intus videres, quæ tibi videtur bona, pessima est*. Oh! que si vous étiez assez éclairé pour voir au dedans de la conscience de ce pécheur, vous verriez qu'elle est toute remplie de ses crimes, dont il ne s'est point bien confessé; vous verriez que son cœur est encore attaché à son péché, qu'il n'a point détesté comme il faut. Si Dieu vous ouvrait les yeux, vous verriez que cet homme, trompé dans la connaissance de soi-même par une ignorance crasse ou affectée, prie, devant vos yeux, comme Antiochus, et qu'il sera bientôt après emporté en enfer comme cet Antiochus : *Vides foris jacentem in lecto, sed non vides intus raptum ad gehennam*.

Ce sont ces pécheurs troublés par les sur-

prises de la mort qui se plaignent, dans les enfers, qu'à l'heure de la mort le soleil de justice ne les a pas éclairés : *Justitiæ lumen non luxit nobis* (*Sap.*, V, 6), et qu'ils ont été consumés dans leur malignité : *In malignitate nostra consumpti sumus* (*Ibid.*, 13).

Eh bien! mon cher auditeur, que dites-vous? que pensez-vous de cette mort soudaine, mort qui, dans un moment, vous transporte au jugement de Dieu, sans que vous vous y soyez préparé; mort qui, dans un instant, livre votre âme entre les mains des démons; mort qui vous trouble si fort l'esprit qu'elle vous ôte la véritable connaissance de Dieu et de vous-même? Cette mort ne vous fait-elle point de peur? Pour Dieu, mettons ordre de bonne heure à notre conscience, afin de ne nous point trouver dans ces obscurités et dans ces troubles : *Date Domino Deo vestro gloriam, antequam contenebrescat, et antequam offendam pedes vestri ad montes caliginosos* (*Jer.*, XIII, 16) : rendons à Dieu la gloire de notre conversion avant que le soleil de justice s'éclipse sur nos têtes et que nos pieds aillent heurter contre les montagnes affreuses du trépas.

Après avoir parlé du trouble de cet impie surpris, il faut maintenant vous représenter la tristesse et la frayeur avec laquelle il meurt.

C'est le partage que Dieu assigne à tous ces pécheurs obstinés, qui se laissent charmer par les fausses douceurs d'une prospérité criminelle, et qui vivent dans un perpétuel oubli de Dieu : *Convertam*, dit Dieu par le prophète Amos, *festivitates vestras in luctum, et omnia cantica vestra in planctum* (*Amos*, VIII, 10)..., *et ponam novissima, quasi diem amarum.* Il ajoute, par Jérémie, qu'il ira trouver le pécheur mourant, qu'il lui présentera le calice de sa fureur, et qu'il le fera boire jusqu'à la lie : *Sume calicem vini furoris hujus de manu mea* (*Jer.*, XXV, 15).

Cette tristesse du pécheur mourant consiste principalement en deux choses : premièrement, dans la vue de cette multitude innombrable d'ennemis qu'il a sur les bras; secondement, dans l'abandon général et universel où il se trouve. Je n'ai pas le loisir de m'étendre; le prophète Amos nous en fait en peu de mots une expression bien forte, sous la figure d'un homme qui, s'étant mis en chemin, rencontre un lion furieux, il se détourne et prend une autre route, et voilà un ours enragé qui le poursuit : il rebrousse une seconde fois et gagne sa maison, mais sur le pas de sa porte il trouve un horrible serpent qui se jette sur lui, le mord et le déchire : *Quomodo si fugiat vir a facie leonis, et occurrat ei ursus : et ingrediatur domum, et innitatur manu sua super parietem et mordeat eum coluber* (*Amos*, V, 19). La mort d'un côté, comme un lion, presse ce pécheur; elle s'acharne sur lui, dit Job, et elle dévore tous ses biens de fortune et du corps. De l'autre côté la justice divine, comme une ourse furieuse à qui on a enlevé ses petits, le cherche et le poursuit pour le perdre et le rendre la proie éternelle de sa fureur : en même temps sa propre conscience, comme un serpent, le ronge et le déchire, lui mettant devant les yeux cette multitude innombrable de crimes énormes qu'il a commis. O l'extrémité des malheurs! ô mal sans consolation, qui ne peut trouver de soulagement ni dans le ciel, ni sur la terre, ni dans la nature, ni dans la grâce, ni auprès de Dieu, ni auprès des créatures! O mort du pécheur, que dirai-je de toi, sinon que tes malheurs surpassent mes pensées, et que je n'ai point de paroles pour t'expliquer?

Voilà donc où se vont terminer les jours de ces heureux du monde, voilà où aboutissent ces prospérités trompeuses du siècle. O Seigneur, dit Jérémie, vous le savez, je n'ai jamais souhaité le jour de l'homme qui commence par la clarté du matin et qui finit dans la nuit; jour trompeur dont l'aurore est si belle, le midi si éclatant et le soir suivi de ténèbres si horribles : *Diem hominis non desideravi, tu scis* (*Jer.*, XVII, 16)! Oh! que j'aime bien mieux le jour de Dieu qui commence par le soir d'une vie affligée et pénitente, mais qui suit heureusement dans les lumières d'une vie éternelle.

Eh bien! pensez-vous que ce pécheur mourant dont je viens de parler soit un fantôme et une idée de Platon? Non, non, il n'y en a que trop parmi les chrétiens : qui sera donc celui qui mourra de la sorte, surpris, troublé et affligé d'une douleur inconsolable? Je le dirai sans me tromper, puisque je l'apprends de l'Ecriture sainte.

Ce pécheur qui diffère sa conversion et qui la remet de jour en jour mourra soudainement. C'est l'Esprit de vérité qui l'a dit : *Ne tardes converti ad Dominum, et ne differat de die in diem: subito enim veniet ira illius, et in tempore vindictæ disperdet te* (*Eccl.*, V, 8).

Cet impudique, qui se fâche quand on lui reproche ses débauches, et qui se moque des avertissements des prédicateurs, sera frappé d'une mort soudaine. *Viro, qui corripientem dura cervice contemnit, repentinus ei superveniet interitus* (*Prov.*, II, 1).

Tous ces ennemis de la croix, tous ces délicats qui fuient la pénitence et qui veulent vivre dans les délices et les plaisirs du monde, mourront dans l'amertume: c'est Dieu qui le proteste : *Ponam novissima vestra, quasi diem amarum et plenum absynthii.*

Ces cœurs obstinés et endurcis finiront mal : *Cor durum habebit male in novissimo*, ou, comme porte le Syriaque, *cor durum, malus fiet finis ejus* (*Eccl.*, III, 27). Ah! mes frères, je vous en conjure, pensez-y donc, évitez cette malédiction de Dieu, préparez-vous à la mort, afin qu'elle vous soit un passage qui vous conduise à l'éternité glorieuse. *Amen.*

SERMON XIX.

L'impie converti dans l'enfer.

Convertantur peccatores in infernum, omnes gentes, quæ obliviscuntur Deum.

Que les pécheurs se convertissent dans l'enfer, et qu'après avoir oublié Dieu ils reconnaissent qu'il devait être leur souverain bien (*Ps.*, IX, 18).

Voici une conversion qui vous surprend, et qui vous étonne avec raison, puisqu'elle est admirable dans toutes ses circonstances. Premièrement, pour le temps, puisque l'impie, emporté par une mort soudaine, n'est plus dans la voie du salut ni dans un état de mérite, et que par conséquent il est incapable de se convertir; secondement pour le lieu, puisqu'il se convertit dans l'enfer, où il n'y a point de rédemption, ni d'espérance d'aucune grâce : *In inferno nulla est redemptio.* Troisièmement, pour la cause; puisque ce n'est point la miséricorde de Dieu ni sa grâce, mais sa justice et sa colère, qui font cette conversion. Enfin, pour l'effet, puisque cette conversion est suivie de tous les malheurs imaginables.

Ce n'est pas aussi, disent les interprètes sur ce passage, un souhait favorable que conçoit David pour les pécheurs, mais une imprécation par laquelle il demande que ces impies qui ont tourné le dos à Dieu, pour s'attacher au monde et pour idolâtrer les créatures, perdent enfin le monde et les créatures par la mort; et qu'ayant tout perdu, ils se convertissent, c'est-à-dire qu'ils se tournent vers Dieu, malgré eux, pour considérer incessamment la justice de ses vengeances et pour voir éternellement qu'ils ont perdu le souverain bien, en perdant Dieu. *Convertantur peccatores in infernum* (*Psalm.*, IX, 18). Si donc tous les sermons de cet Avent, ni toutes les prières des bonnes âmes, n'ont pu convertir l'impie, le voilà entièrement converti dans l'enfer. C'était, comme vous savez, un homme du temps, un homme du siècle; c'est maintenant un homme de l'éternité; c'était un aveugle dans la connaissance de soi-même, un homme adonné à ses plaisirs et un ennemi juré de la pénitence; il trouve, au milieu des ténèbres de l'enfer, des lumières terribles, qui lui font parfaitement connaître qui est Dieu, et ce qu'il est lui-même; il soupire, il gémit et il fait une continuelle pénitence, dit l'Ecriture : *Pœnitentiam agentes, et præ angustia spiritus gementes* (*Sap.*, V, 3).

Quelle conversion! C'était un esprit volage, qui ne pouvait arrêter sa pensée un seul moment pour faire réflexion sur les choses de l'autre monde : maintenant dans l'enfer, c'est un profond contemplatif qui demeure absorbé dans une considération éternelle du grand bien qu'il a perdu en perdant Dieu. Il ne souffrira jamais une seule distraction, dit Cajétan. *Detinebitur intellectus damnatorum ad considerandum, et voluntas ad detestandum.* Ne dites-vous pas que cet homme est parfaitement converti, qui pense toujours à Dieu, et qui n'efface jamais de sa mémoire le paradis, qui déteste le monde, qui maudit la chair et les plaisirs des sens, et qui a en horreur les richesses? *Ad considerandum et ad detestandum.*

Je rapporte ce changement et cette maudite conversion à trois chefs principaux, qui feront le partage de ce discours. Premièrement, à cette forte et continuelle application d'esprit et de volonté, qui l'attache à considérer Dieu, à qui il ne pensait presque jamais. Secondement, à cette vive et claire connaissance qu'il a de soi même, accompagnée d'un repentir douloureux de ses péchés. Troisièmement, à l'état où il est, non plus dans les plaisirs, mais dans les peines infinies. Pour traiter cette importante matière de telle façon, que la conversion maudite de ce pécheur dans les enfers puisse servir à la conversion véritable et fructueuse des pécheurs sur la terre, demandons le secours du Saint-Esprit par l'intercession de la bienheureuse Vierge. *Ave.*

Le prophète Ezéchiel nous décrivant la colère du Seigneur des armées, qui se prépare à prendre vengeance de ses ennemis, nous la représente sous la figure d'un miroir de cristal, mais d'un cristal horrible : *Aspectus crystalli horribilis* (*Ezech.*, I, 22). Que veut dire Ezéchiel? Il ferait bien mieux, suivant les idées des autres prophètes, d'assurer que Dieu se fera voir assis sur un trône de flammes : *Thronus ejus flamma ignis :* ou comme un feu dévorant, *quasi ignis inflans :* ou comme un gros nuage tout allumé d'éclairs, et éclatant en foudres et en tonnerres. Tout cela serait, ce semble, plus emphatique pour nous représenter un Dieu en colère, que n'est un miroir de cristal. De plus, quel rapport y a-t-il entre l'horreur et le cristal? *Cristallis horribilis:* on dit un cristal transparent, un cristal éclatant, mais on ne dit point un cristal horrible et effroyable. Il y a du mystère, c'est qu'Ezéchiel nous veut signifier que Dieu, en condamnant le pécheur, imprimera au fond de son âme une certaine idée de soi-même, qui sera comme un miroir de cristal et une lumière terrible, dans laquelle et par laquelle il verra clairement, dans toutes les différences des temps et de l'éternité, le grand bien qu'il a perdu en perdant Dieu.

Comme la félicité essentielle des bienheureux consiste en deux choses : premièrement, en ce que par cette précieuse lumière que nous appelons lumière de gloire, Dieu élève leurs entendements, afin qu'ils voient à découvert et qu'ils connaissent intuitivement les richesses et les beautés infinies de sa divinité; secondement, en ce que leur volonté par l'amour goûte avec joie la suavité de Dieu : aussi le grand tourment des damnés et le comble de leurs malheurs consiste, premièrement, en ce que cette horrible lumière et cette science infortunée qu'ils ont de la nature du souverain bien, duquel ils sont privés, leur donne une connaissance abstractive de la place qu'ils ont perdue

dans le ciel, et des joies infinies qu'ils eussent possédées pendant toute l'éternité. Secondement, en ce qu'ils conçoivent une haine accompagnée de douleur pour eux-mêmes et pour tout ce qui les regarde

C'est par l'infusion de cette terrible lumière que se fait la conversion de l'impie dans les enfers, que le Psalmiste, par une espèce d'exécration, lui souhaitait, et à tous les pécheurs obstinés comme lui : *Convertantur peccatores in infernum, omnes gentes quæ obliviscuntur Deum* (*Psalm.*, IX, 8). Seigneur, puisque ces malheureux ferment les yeux pour ne point voir les beautés et les attraits de vos divines perfections, puisqu'ils vous font cet affront que de vous tourner le dos, pour regarder et contempler les créatures qu'ils idolâtrent: puisqu'ils sont si fortement collés d'amour au bien créé, qu'il n'y a pas moyen en cette vie de les convertir, pour leur faire chercher leur souverain bien, qui est un bien incréé; puisque vos inspirations, vos touches intérieures, vos sollicitations et tout ce que leur disent les prédicateurs de votre part, ne peut les rappeler et les obliger d'aller à vous : Seigneur, attachez-leur par la mort toutes ces créatures, ravissez à ces âmes idolâtres toutes leurs fausses divinités, et contraignez-les, en enfer, de se tourner vers vous pour considérer à jamais quel est le poids de votre juste colère : *Convertantur peccatores in infernum* (*Ibid.*): contraignez-les de voir, à leur confusion éternelle, quelle est cette infinie majesté qu'ils ont outragée, cette bonté qu'ils ont méprisée, cette source de biens infinis qu'ils ont si longtemps dédaignée pour posséder un néant. *Convertantur peccatores.*

C'est ainsi que Daniel parlant de la différence de ceux qui ressusciteront au jour du jugement, après avoir dit que les bons ressusciteront pour la vie éternelle, il ajoute que les méchants ressusciteront et s'éveilleront pour être malheureux et pour voir toujours: *Evigilabunt alii in opprobrium ut videant semper* (*Dan.*, XII, 2). C'est dans cette vue permanente, constante et invariable du souverain bien qu'ils ont perdu, du souverain mal qu'ils souffrent et de tous ces tristes et funestes objets, que consiste, dit Cajétan, la plus grande peine des damnés : *Detinebitur intellectus ad considerandum, et voluntas ad detestandum*, l'entendement du damné sera arrêté et lié par une pensée forte et actuelle, qui fera son tourment, sans que jamais il puisse la quitter un seul moment.

Quelle conversion donc de cet impie! Ce stupide et ce charnel ne regardait que la terre, il était si occupé à voir ses palais, ses maisons de plaisance, ses ameublements précieux et ces beautés trompeuses qui le charmaient, que jamais il n'avait le loisir de regarder le ciel; et maintenant il tient sa vue continuellement élevée et attachée au ciel, d'où il se voit banni : *Elevans oculos suos cum esset in tormentis* (*S. Luc.*, XVI, 3). Cet esprit volage et inconstant qui ne pouvait s'arrêter un seul moment pour penser à son salut, ni faire une seule réflexion sur les biens éternels que Dieu lui promettait : cet homme qui se raillait quand on lui parlait de méditer la loi de Dieu, et qui ne pouvait se donner le loisir d'écouter un sermon, c'est maintenant dans les enfers un profond contemplatif. Dans toutes les différences des temps, pendant toute l'éternité, il pensera à Dieu, il contemplera le paradis, il demeurera absorbé dans une méditation perpétuelle qui lui fera voir, d'un côté, la vanité et le néant de ces richesses, de ces charges, de ces honneurs, de ces plaisirs qu'il a poursuivis avec tant d'ardeur et qu'il a possédés avec tant d'attache; et d'un autre côté, la grandeur et l'excellence infinie de son souverain bien, de sa dernière fin, en un mot de son Dieu, qu'il a si souvent méprisé : *Detinebitur intellectus.* Le voyez-vous donc dans les enfers cet homme méditatif, qui pense à Dieu et au ciel, sans souffrir une seule distraction? Passons au second point.

La connaissance de soi-même est cette juste et sévère punition que le prophète Isaïe demandait encore pour les pécheurs obstinés, *Domine, exaltetur manus tua, et non videant; videant, et confundantur* (*Isai.*, XXVI, 12). Grand Dieu, que votre main, c'est-à-dire, votre puissance, soit exaltée par la perte et la ruine de ceux qui vous méprisent. Faites, pour les punir, qu'ils ne voient pas, et faites en même temps qu'ils voient. Qu'ils ne voient pas, comme les bienheureux, par la lumière de gloire, et par une vue intuitive, les beautés de votre maison et les richesses inestimables de votre divinité; mais qu'ils voient une funeste image qui leur représente incessamment le sujet de leurs confusions, de leurs rages et de leurs fureurs éternelles, *videant, et confundantur* (*Ibid.*).

Qui me donnera la piété et l'éloquence de saint Chrysostome, pour dire avec lui : *Tunc aperientur oculi, tunc auferetur velamen.* Qui l'eût jamais pensé? ce sera dans les enfers, qui est la région des ténèbres, que les yeux de ces faux chrétiens, aveuglés par l'amour-propre, par la chair et par toutes les passions déréglées, s'ouvriront pour voir clairement et continuellement ce qu'ils n'ont jamais voulu regarder. Alors ce voile de malice, comme parle saint Pierre, *Velamen malitiæ* (I *S. Pet.* XI, 16), dont le monde leur couvre le visage, sera ôté; alors ces chrétiens de nom verront avec une tristesse extrême la différence qu'il y a entre le temps et l'éternité, entre le souverain bien et les biens faux, caduques et périssables; ils verront que les prédicateurs avaient raison de crier : Ce qui vous plaît ne dure qu'un moment, et ce qui vous tourmentera ne finira jamais : *Momentaneum est quod delectat, æternum quod cruciat.* Ils verront comme ils pouvaient facilement se sauver, que Dieu avait conçu un sincère et cordial dessein de leur donner son paradis, qu'ils ont vécu dans la même Eglise qu'ont vécu les saints, qu'ils ont participé aux mêmes sacrements,

et qu'ils ont reçu même des grâces plus fortes, des mouvements plus puissants qu'un million de prédestinés, que s'ils eussent voulu s'attacher constamment aux prédications du carême, la parole de Dieu eût sans doute opéré son effet; que s'ils eussent voulu accorder aux prédicateurs cette confession générale, s'ils eussent travaillé à rompre cette attache, le paradis leur était acquis; qu'en mille et mille rencontres Dieu leur a mis leur salut entre les mains, et qu'ils ont eu infiniment plus de soin, plus d'application pour un ballet, pour une chasse, pour un divertissement, pour une sottise, que pour leur bonheur éternel.

Cet impie damné connaîtra clairement que, par la régénération de son baptême, il avait été fait enfant adoptif de Dieu, et par conséquent qu'il avait acquis de justes titres pour posséder le paradis; qu'entrant dans l'Eglise il s'était approché, comme parle saint Paul, de la sainte montagne de Sion, et qu'il était devenu une pierre vive de la céleste Jérusalem : il verra, parmi ces épaisses ténèbres où il sera enseveli, une croix et des hosties; il entendra une voix qui lui criera : *Quoties volui, et noluisti* (*S. Matth.*, XXIII, 37) : Combien de fois as-tu refusé mes grâces?

Ce sera, dit saint Augustin, par cette horrible lumière que Dieu, comme parle le Psalmiste, mettra le pécheur devant la face du pécheur, afin qu'il se connaisse parfaitement, *Arguam te, et statuam contra faciem tuam* (*Psalm.* XLIX, 21) : Tu as eu, malheureux, de sottes et criminelles complaisances pour toi-même, parce que tu ne te voyais pas toi-même, mais dans l'enfer tu te verras pour te haïr et pour te détester : *Quia te non vident placuisti ubi, displicebis et mihi, et tibi; mihi cum judicaberis, tibi cum ardebis.* Tu verras pour lors la difformité de tes vices, non pas pour les corriger, mais pour en souffrir une honte éternelle, *Videbis fœditatem tuam, non ut corrigas, sed ut erubescas.* Tu verras ta laideur, non pas pour l'effacer, mais pour en rougir.

Sachez, dit saint Bernard, que de tous les yeux qui regardent un damné, il n'en est point qui lui soient plus fâcheux et plus insupportables que les siens propres : *Nullus de tanta numerositate spectantium modestior oculus suo cuique.* Il n'est point de vue dans le ciel, ni sur la terre, ni dans les enfers, que le réprouvé souhaite plus d'éviter que la sienne. Cet esprit, enveloppé d'une nuit éternelle, aura assez de jour pour se voir incessamment et pour connaître ce qu'il est : *Non latent tenebræ vel seipsas, te vident quæ aliud non vident.*

O Dieu! s'écrie saint Bernard, que les damnés sont mal placés dans les enfers! ces idolâtres du mensonge, qui ne se sont perdus que par la haine et le mépris de la vérité, seront éternellement exposés à un torrent de vérités, qui, malgré eux, inondera leurs âmes, pour leur faire connaître ce qu'ils ont été et ce qu'ils sont : *O quam male locuti sunt omnes! utique torrenti huic directæ æquitatis, et huic lumini propalatæ veritatis oppositi.* Ils ne pourront plus fermer les yeux, ni s'aveugler eux-mêmes. Cette âme, séparée de son corps et détachée de la matière d'où elle prenait les fantômes qui la trompaient, ne pourra plus user de dissimulation ni de déguisement : elle verra et elle avouera la vérité: *Non est sane jam tunc quod aut veritatem dissimulet ratio, aut rationis intuitum anima declinet, membris avulsa corporeis.*

C'est ce qui fait dire à Tertullien, dans son traité de l'Ame, que ce qui vient de Dieu, comme la raison et la conscience, peut bien être obscurci pour un temps, mais non pas être éteint tout à fait : *Quod a Deo est non tam extinguitur, quam obumbratur.* La vérité créée et révélée peut être affaiblie et obscurcie, parce qu'elle n'est pas Dieu, mais elle ne peut être étouffée ni éteinte, parce qu'elle vient de Dieu : *Potest enim obumbrari, quia non Deus est : extingui non potest, quia a Deo est.* Cette vérité donc naturelle et surnaturelle, communiquée à l'âme pendant cette vie, ayant été maltraitée et opprimée, et à demi éteinte par les fantômes du corps, et par les illusions du monde, trouve sa liberté dans l'autre vie : elle éclaire l'âme et la convainc fortement : *Bonum in anima a malo oppressum, qua datur radiat, inventa libertate.* Voyez donc cet impie, il ne voulait jamais se donner le loisir d'examiner sa conscience, il détournait sa pensée pour ne point connaître ses péchés : maintenant il voit incessamment cette conscience qui lui représente la multitude de ses fautes et l'énormité de ses crimes : il voit toujours ses injustices, ses usures, ses concussions, ses adultères, ses blasphèmes, qui se soulèvent contre lui et qui lui crient continuellement, dit saint Bernard, *Tu nos egisti, opera tua sumus, non te deseremus :* Nous sommes les œuvres de tes mains et les productions de ton cœur, tu nous a donné la vie, et nous sommes résolus de ne te point quitter. Voilà le fruit de tes emplois et les ouvrages de ta vie, qui te suivront partout.

Ce pécheur damné verra, dans l'enfer, la faiblesse de ses pensées, l'aveuglement de son esprit, le déréglement de ses passions, la malice obstinée de son cœur, qui a si longtemps résisté à Dieu et abusé de ses grâces.

Cette sombre lumière lui représentera incessamment tous les secours favorables et les assistances dont le Saint-Esprit l'a prévenu, tous les bons sentiments qu'il a fait naître dans son cœur, toutes les grâces qu'il a reçues, en un mot tous les témoignages de la bonté que Dieu a eue pour lui.

Ce chrétien damné verra des étrangers, c'est-à-dire, des barbares et des idolâtres convertis qui, comme dit le Sauveur, dans l'Evangile, sont venus de l'orient et de l'occident, et ont été reçus, à son exclusion, dans le sein d'Abraham, c'est-à-dire, dans la maison de Dieu. Il connaîtra que ce Canadien, qui a vieilli dans la licence et le brigandage des forêts, a travaillé à son salut avec tant de ferveur pendant deux ou trois années de

christinianisme, qu'il est arrivé sur le trône que Dieu lui avait préparé, et que cet Américain, depuis peu converti, lui a justement ravi sa couronne : *Tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam*

Oui, cette dame chrétienne verra, dans l'enfer, que tandis qu'elle dormait la matinée, et qu'elle consacrait la plus belle et la plus saine partie de sa vie à la volupté et aux délices de la chair, cette nouvelle convertie de Tunquin et de la Cochinchine, qui faisait seize journées de chemin pour entendre une messe, a mérité sa place dans le ciel. Ces chrétiens et ces chrétiennes, dans les enfers, regarderont continuellement d'un œil jaloux et furieux ceux qui ont été substitués en leur place, à cause de l'abus qu'ils ont fait si longtemps des grandes grâces que Dieu leur avait accordées, *Filii regni ejicientur in tenebras exteriores* (*S. Matth*,, VIII, 12).

Ah! vue, ah! connaissance, que tu leur causeras de douleur! *Peccator videbit et irascetur*, etc. (*Ps.* CXI, 10). De ces vues naîtront les rages, les fureurs, le désespoir, les haines, les horribles blasphèmes contre Dieu, les imprécations contre eux-mêmes. Est-il possible, dira cet impie damné, qu'un chrétien comme moi ait renoncé au diadème de la gloire, au royaume de Jésus-Christ, pour un point d'honneur et pour un plaisir de bête? Je ne l'ai pas fait. Quelle apparence qu'un chrétien comme moi, qui avait la foi, qui savait ce que c'était que Dieu et le paradis, eût quitté tout cela pour si peu, pour un néant? Je ne l'ai pas fait. Je l'ai fait mille fois, je ne le puis nier. O cruelle ambition! qui m'as ravi ma véritable gloire; trompeuses et maudites richesses, qui m'avez ruiné; amour profane, qui me rendez l'objet de la haine éternelle de Dieu; voluptés passagères, supplices éternels, plaisirs de bête, perte de la vision de Dieu! Maudit mon jugement qui m'a trompé, maudites mes convoitises qui m'ont trahi, maudite la qualité de chrétien, qui ne sert qu'à me rendre plus misérable! *Talia dixerunt in inferno, hi qui peccaverunt* (*Sap.*, V, 14).

Eh bien! voilà enfin l'impie et ses semblables convertis en enfer : leur entendement pense à Dieu, il connaît Dieu, il estime le bien; leur volonté déteste et abhorre le mal. Ils se reconnaissent eux-mêmes et ils se repentent de leur folie. Voyons maintenant la rigueur de leurs peines : c'est mon troisième point.

Comme les saints dans le ciel sont bien heureux, parce qu'ils goûtent l'amour que Dieu leur porte, et qu'ils trouvent dans la suavité de cet amour des voluptés inénarrables, des joies ineffables, en un mot, des douceurs infinies du souverain bien : aussi ce damné, nourri et repu de la haine de Dieu, abreuvé du fiel de sa divine colère, ressent des amertumes de cœur, des tristesses extrêmes et des douleurs inexplicables : *Cibabo eos absyntho, et potabo eos felle* (*Jerem.*, XXIII, 15). O chrétien délicat, à qui les austérités salutaires de la pénitence font tant de peur! tu ne veux point goûter avec mes élus la myrrhe de mon calvaire, je te soûlerai éternellement de l'absinthe de ma haine et du fiel de ma vengeance. C'est de ce vin pur de la fureur de Dieu que doivent être enivrés tous ceux, dit saint Jean, qui auront adoré la bête, *Qui adoraverit bestiam, bibet de vino iræ Dei* (*Apoc.*, XIV, 10).

Or, vous m'avouerez qu'entre tous les damnés, le chrétien doit ressentir davantage l'amertume de cette haine et la rigueur de cette colère, parce que c'est la haine et la fureur d'un père, qui autrefois a été tout cœur et tout amour pour lui. O haine éternelle de Dieu! ô fureur implacable de Dieu! ô l'extrémité de tous maux! nous ne la craignons point, parce que nous ne la concevons point; et nous ne la concevons point, parce que nous n'y pensons jamais. Mais cet impie damné y pense éternellement, et sa volonté est toujours occupée à détester ses crimes, qui le rendent à jamais haïssable à son Dieu. De là naît un repentir éternel et une pénitence maudite, qui ne doit jamais finir : *Pœnitentiam agentes, et præ angustias spiritus gementes* (*Sap.*, V, 3).

Voilà donc cet impie converti, qui, connaissant son funeste et déplorable état, fait pénitence, fond en larmes, éclate en soupirs et souffre des tourments horribles.

Si c'était autrefois un homme de plaisirs, c'est maintenant un homme de douleur, *Omnis dolor irruet super eum* (*Job.*, XX, 22). Donnez la liberté à vos pensées, concevez toutes les douleurs imaginables, ce voluptueux les souffre pendant une éternité. Le mauvais riche, dans l'Evangile, parlant de son enfer, l'appelle le lieu de tourments, *Locum tormentorum* (*S. Luc.*, XVI, 28) : il veut dire que c'est le centre de tous les maux, le séjour véritable de toutes les douleurs, et qu'un damné y endure toutes les peines imaginables.

Remarquez avec quelques Pères de l'Eglise et surtout avec saint Chrysostome, que Dieu communiquera au feu d'enfer, qu'il a choisi pour être l'instrument de sa vengeance, quelque espèce d'immensité, en ce qu'il ramassera dans une seule étincelle de ce feu tous les tourments qu'un damné peut souffrir : de sorte que comme autrefois il avait renfermé dans la manne toute sorte de goûts, dit l'Ecriture, *Omne delectamentum in se habentem* (*Sap.*, XVI, 20), et comme dans le ciel il rassemble tous les biens, *Ostendam tibi omne bonum*, aussi pour contenter sa divine justice, il emploiera sa toute-puissance pour ramasser dans l'unité de ce feu la diversité de toute sorte de tourments : *Omnis dolor irruet super eum* (*Job*, X, 12).

O feu terrible de la colère de Dieu, qui coupera comme les rasoirs, qui brisera comme les roues, qui géhennera comme les chevalets, qui pénétrera comme les huiles bouillantes! Feu épouvantable, qui porte avec soi toutes les douleurs de la sciatique, de la goutte, de la gravelle, de la rage des dents, du calcul et de tout ce qui peut tourmenter l'homme! en un mot, *Omnis dolor*.

C'est ce que nous veut apprendre le Saint-

Esprit dans l'Ecclésiastique, lorsqu'il dit que c'est dans l'enfer que se trouve l'esprit du poison, l'esprit du froid, l'esprit des roues et des gibets. *Sunt spiritus qui ad vindictam creati sunt* (*Eccli.*, XXXIX, 33). C'est à-dire que, comme nous appelons esprit les essences et les fleurs des substances, par exemple, l'esprit de vitriol, l'esprit de soufre parce qu'elles contiennent beaucoup de vertu en peu de masse, aussi une seule étincelle du feu d'enfer est l'esprit des tourments et des peines, parce qu'elle est capable de faire souffrir toute sorte de douleurs.

Voilà où est réduit cet impie, ennemi juré de la pénitence. Il a refusé pendant sa vie de satisfaire à la justice de Dieu, et lorsqu'il a fait quelque semblant de se repentir de ses crimes, jamais il n'a voulu, par des satisfactions raisonnables, s'appliquer les mérites de la passion de Jésus-Christ, et de réparer la gloire de Dieu qu'il avait injustement ravie. Maintenant il fait une pénitence inutile et pleine de désespoir. S'il ne fallait pour faire un véritable converti, que connaître ses péchés, en savoir le nombre et l'énormité, en concevoir un douloureux repentir, et en souffrir la peine, tout cela se rencontre dans cet impie damné : mais parce que ces vues, ces connaissances, ces repentirs, ces peines sont venues trop tard et hors du temps assigné de Dieu pour le mérite, tout cela ne sert qu'à faire voir que comme cet impie a été maudit de Dieu en vivant, maudit en mourant, il est encore maudit après sa mort.

Profitons, peuple chrétien, de ses malheurs, ne prenons pas ce pécheur qui a servi de matière aux sermons de cet Avent, pour une idée de Platon : persuadons-nous que les malédictions de Dieu menacent tous ces faux chrétiens qui, par une mauvaise vie, déshonorent leur christianisme. Qui est donc celui qui sera maudit de Dieu en ses biens, en ses enfants, en son honneur, dans sa prospérité et dans son adversité; maudit dans l'aveuglement de son esprit, dans la tyrannie de ses passions et dans les remords de sa conscience; maudit dans ses fausses apparentes vertus, maudit en sa vie, maudit en sa mort, et maudit après sa mort? Ce sera celui qui est engagé depuis longtemps dans ses mauvaises habitudes, et qui, résistant aux grâces de Dieu et s'obstinant dans son péché, n'a de vie, ce semble, que pour se rendre de jour en jour plus méchant. Ce seront ceux qui refusent maintenant de donner à Dieu la gloire de leur conversion.

Qui est celui qui sera béni de Dieu dans ses biens temporels, dans les puissances de son âme et dans ses vertus, en mourant et après sa mort? Ce sera celui qui conservera son innocence, ou qui, l'ayant perdue, se convertira à Dieu de tout son cœur, et qui se préparera à la mort des justes, pour jouir à jamais d'une éternité glorieuse. Ainsi soit-il.

SERMON XX.

Pour la fête de la Conception de la Vierge.

Fundamenta ejus in montibus sanctis : diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob.

Les fondements de la cité de Dieu sont établis sur les saintes montagnes. Le Seigneur aime les portes de Sion, beaucoup plus que tous les tabernacles de Jacob (*Psalm.* LXXXVI, 1).

Il n'est rien de beau dans les cieux, ni de bon sur la terre, dont le Saint-Esprit, dans l'Ecriture, ne nous fasse des emblèmes et des figures, pour nous faire concevoir quelque chose des admirables perfections de la bienheureuse Vierge son épouse.

Il ne se contente pas de la comparer aux lys, aux roses, aux fontaines, aux montagnes, aux palmes et aux cèdres du Liban : il prend encore le soleil, la lune, l'aurore et les étoiles pour nous former quelque riche, quoique imparfaite image de ses charmantes beautés. Elle est belle, dit-il, comme la lune, choisie et brillante comme le soleil, éclatante comme l'aurore.

Dans les paroles de mon texte, il la compare encore à la sainte Sion, et à cette cité chérie et bien-aimée de Dieu, dont on nous dit des choses grandes et glorieuses : *Gloriosa dicta sunt de te, Civitas Dei* (*Psal.*, LXXXVI, 3).

Or c'est aujourd'hui que la main toute-puissante de ce divin ouvrier pose les fondements de cette cité. Ils étaient cachés dans les riches et immortelles idées de l'entendement de Dieu, qui l'a conçue et formée de toute éternité : *Ab æterno ordinata sum* (*Proverb.*, VIII, 23). Mais maintenant Dieu expose à nos yeux ces fondements, c'est-à-dire les premiers commencements de ce riche palais, qui doit servir de demeure à un Dieu, et qui doit être l'asile et le refuge des pécheurs pénitents. Que si autrefois, au rapport de Zacharie, lorsque Zorobabel posa la première pierre du temple de Salomon, pour le rebâtir, tout le peuple de Dieu cria dans des transports de joie : Grâce! grâce! *Educentes primarium lapidem cum clamoribus : Gratia! gratia* (*Zach.*, XLVII)! quels doivent être nos sentiments à la vue de cette première pierre et des fondements de cette Cité de Dieu, qui doit nous servir d'asile, et où nous devons trouver la grâce et le salut? *Gratia! gratia!*

Deux excellences des fondements de cette Cité de Dieu, c'est-à-dire, deux avantages de la Conception de la Vierge, feront le sujet et la division de ce discours. Le premier se prend de la noblesse du fond sur lequel ils sont posés : c'est immédiatement sur les saintes montagnes des mérites infinis de la personne adorable de Jésus-Christ, *In montibus sanctis*. Le second avantage consiste en ce que ces fondements sont riches et précieux, c'est-à-dire qu'ils renferment de grands priviléges et des grâces extraordinaires, proportionnées à cet amour singulier que Dieu porte à cette Vierge conçue : *Diligit Dominus portas Sion, super omnia taber-*

nacula Jacob (*Ps.*, LXXXVI, 1). Mais avant que de commencer, demandons les grâces du Saint-Esprit, qui a lui-même formé cet incomparable dessein, et adressons-nous à lui par l'intercession de sa divine épouse. *Ave.*

Ce n'est pas un petit avantage à une ville ou à une monarchie qu'on ne puisse reprocher rien d'injuste et de honteux à sa première fondation. Si vous faites réflexion sur l'histoire, vous trouverez qu'il n'est guère d'Etat qui n'ait sujet de rougir de la bassesse ou de l'injustice de ses commencements.

Le grand pape saint Léon disait que pour humilier le faste et l'orgueil de cette superbe Rome, cette capitale du monde, chargée et enrichie des dépouilles de tant de peuples, il ne fallait que découvrir ses fondements qui étaient encore tout rouges et souillés d'un sang injustement répandu, puisque son fondateur l'avait établie sur un fratricide. *Qui tibi primus nomen dedit, fraterna te cæde fœdavit:* ce Romulus, qui le premier t'a donné son nom, t'a en même temps souillée par le meurtre de son frère. Le plus éloquent de tous les historiens de Rome, Tite-Live, confesse ingénument que ni l'éclat de tant de victoires, ni la gloire de tant de conquêtes, ni les vertus illustres de tous ses enfants, n'ont pu encore effacer cette tache difforme et sanglante qu'elle porte sur le front de ses premiers commencements.

Je puis dire avec plus de raison que pour humilier tous les saints, pour avancés qu'ils soient en vertu ou élevés en gloire, il suffit de leur dire qu'ils ont tous été fondés sur le sang et sur le péché, et que le premier fond sur lequel ont été établis les fondements de leur conception et de leur naissance même, a été pour l'ordinaire un fond gâté et corrompu. Pour donner du jour à cette pensée, je dis qu'il est vrai que tous les justes, suivant la doctrine de saint Paul, sont les temples du Dieu vivant, puisque son esprit adorable, qui remplit tout le monde par son immensité, habite par la grâce d'une façon particulière dans leurs âmes. Il est vrai que tous les saints sont fondés en Jésus-Christ, qui est le premier et nécessaire fondement, *Fundamentum aliud nemo potest ponere præter id quod positum est, quod est Christus Jesus* (I *Cor.*, III, 11). Mais je soutiens que tous les saints sont fondés d'une autre façon que la bienheureuse Vierge ; et voici deux raisons de cette différence.

Premièrement, tous les saints sont des temples redressés et rebâtis, des maisons réparées et relevées sur les vieilles masures et sur les tristes ruines du premier Adam, tombé par le péché. Secondement, leurs fondements ayant été posés dans leur première génération sur le péché, qui est un fond qui n'est point à Dieu, parce qu'il n'a point de part à sa production, ils ont été dans leurs premiers commencements hors du domaine de Dieu, et sous la juridiction et possession de Satan. Lorsque dans leur naissance, ils ont paru aux yeux des hommes, Dieu les a regardés comme des retraits du démon qui habitait dans leur cœur par le péché originel.

Il en est tout autrement de Marie. Premièrement, elle n'a point été fondée sur la bassesse, ou pour mieux dire, sur le néant de ce premier Adam, ruiné et détruit par le péché; c'est le Très-Haut qui l'a fondée, dit David, *Ipse fundavit eam Altissimus* (*Psalm.*, LXXXVI, 5). C'est pourquoi elle n'est jamais tombée, et par conséquent, ce n'est pas, comme les autres, une maison réparée ni redressée. Secondement, elle seule peut se glorifier qu'ayant été établie sur les saintes montagnes des perfections et des mérites de Jésus-Christ, *Fundamenta ejus in montibus sanctis* (*Psalm.* LXXXVI, 1), elle a été, dès le commencement de ses voies, possédée et habitée de son Dieu, sans que jamais son ennemi y ait pu prétendre aucune part, *Dominus possedit me in initio*, etc (*Prov.*, VIII, 22).

C'est ce temple auguste du pacifique Salomon, en faveur duquel s'accomplissent les promesses de l'Ecriture, qui ne se peuvent vérifier du temple matériel, si souvent profané et ruiné par les impies. Ce temple mystique n'est jamais tombé en ruine, il a toujours conservé sa sainteté; sans que les mains sacriléges des Chaldéens, ni l'impiété de Balthazar, ni la fureur des Zélotes, aient jamais pu s'en emparer. Je veux dire que toutes les puissances de l'enfer, ni la tyrannie du péché, n'ont jamais eu aucun pouvoir sur Marie, parce qu'elle a été établie sur un fonds incapable de souillure et inébranlable, qui est Jésus-Christ: c'est lui seul qui l'a fondée : *Ipse fundavit eam Altissimus* (*Psal.*, LXXXVI, 5).

Saint Epiphane, expliquant ces paroles de la Genèse, *Ædificavit Dominus Deus costam, quam tulerat de Adam, in mulierem,* dit que ce n'est pas sans mystère que le Saint-Esprit, parlant de la formation de cette première femme, se sert de cette parole, *ædificavit.* Il ne dit pas qu'elle fut formée, mais édifiée, *Non formatam, sed ædificatam esse asserit.* C'est pour nous apprendre de quelle manière devait se faire, un jour, la production de Marie, dont cette première des vivants n'était que l'ombre et la figure. Voici comment, dit ce saint père :

Dieu voulant faire connaître qu'il faisait Eve pour Adam, et que ce premier homme devait regarder cette première femme comme une chose qui lui appartenait de justice, il l'édifia sur une côte prise d'Adam, *Ædificavit costam in mulierem,* afin qu'il la considérât comme un édifice bâti sur son propre fonds, et sur lequel, par conséquent, tout autre que lui ne pouvait prétendre de légitime domaine. Ainsi la sagesse de Dieu voulant former la seconde Eve en Marie, elle l'édifia comme une maison ou comme un temple dédié à sa gloire, *Sapientia ædificavit sibi domum,* dont elle posa les premiers fondements sur les montagnes saintes, c'est-à-dire, sur la hauteur des mérites du Saint des saints, qui est Jésus-Christ, afin qu'étant établie sur son fonds, elle fût toute à lui, et que nul autre n'y pût avoir aucune part : *Fundamenta*

ejus in montibus sanctis (*Ps.*, LXXXVI, 1).

Il faut nécessairement, pour bien expliquer ceci, que je touche quelque point de notre théologie.

Remarquez premièrement que l'école, appuyée sur l'autorité de saint Denis et de saint Augustin, reconnaît deux sortes de rédemption, l'une subséquente, l'autre antécédente. La subséquente consiste à délivrer les hommes du péché, après qu'ils y sont tombés ; l'antécédente ou la prévenante consiste à les délivrer par avance et à les empêcher de tomber dans ce malheur. Saint Anselme appelle cette rédemption antécédente, la rédemption du ciel, et la subséquente, la rédemption de la terre ; rédemption du ciel, parce que ç'a été de la sorte que Jésus-Christ a racheté les anges, en leur méritant la grâce pour les rendre victorieux des tentations de Lucifer, et pour les empêcher de tomber avec les autres anges apostats.

Or la bienheureuse Vierge est appelée par saint Bernard *primogenita Redemptoris filii sui*, la fille aînée de son Rédempteur. En qualité d'aînée, elle a eu les prémices de la rédemption, et par conséquent elle a été rachetée par une rédemption antécédente.

Je dis quelque chose de plus, avec les théologiens, dont je rapporte le raisonnement : non-seulement Marie a été prévenue pour empêcher sa chute et la préserver du péché, mais je soutiens qu'elle n'a point été en danger de tomber, et qu'elle n'a jamais contracté l'obligation et la soumission au péché originel.

Il y a une grande différence entre le péché originel et l'obligation qui nous rend sujets à ce péché.

Le péché d'origine est une tache habituelle inhérente dans les enfants d'Adam, tache qui provient du péché actuel de ce premier père, établi de Dieu pour être le chef moral de tous les hommes.

L'obligation de contracter le péché originel est une sujétion de toute la postérité d'Adam, qui présuppose le pacte que Dieu avait fait avec lui, pour lui et pour tous ses descendants. Plus clairement encore, cette obligation se contracte par la génération naturelle, qui nous fait être les enfants et les héritiers du malheur d'Adam.

L'Eglise catholique veut et ordonne qu'on enseigne et qu'on prêche hautement que la bienheureuse Vierge n'a point été souillée du péché originel, et elle défend expressément de prêcher le contraire. Pour ce qui est de l'obligation à ce péché, presque tous les théologiens disent que la bienheureuse Vierge l'a encourue, et qu'elle fût tombée comme les autres, si Dieu, par un amour singulier, ne l'eût prévenue, *Præveniendo lapsum, ne caderet*.

Pour moi, j'embrasse bien volontiers le sentiment de ces théologiens qui disent que la bienheureuse Vierge n'a contracté ni le péché ni l'obligation au péché. En voici la raison : c'est que Marie est fille d'Adam, elle a pris la chair d'Adam, mais elle n'est pas bâtie ni appuyée sur Adam.

Ce premier père pouvait être, avec la suite de tous ses enfants, sans que Marie dût être, parce qu'elle n'a été faite que pour Jésus ; elle est tellement édifiée sur lui et dépendante de lui, que sans lui elle n'eût jamais été : de sorte que, comme suivant la doctrine de la plus saine théologie, si Adam n'eût point péché, le Verbe ne se fût point incarné, et il n'y eût point eu de Jésus-Christ, du moins en vertu du décret qui nous est manifesté dans l'Ecriture, aussi, s'il n'y eût point eu de Jésus-Christ, il n'y eût point eu de Marie. Cette noble créature fût demeurée dans la pure possibilité des choses, n'ayant été destinée et résolue que par un décret postérieur à la prévision de la chute d'Adam, c'est-à-dire, par le décret qui regarde l'incarnation du Verbe

C'est le sentiment de saint Bernard et du savant Idiot, lorsque apostrophant la bienheureuse Vierge, il lui dit : *Ad hoc solum effecta es, ut templum esses Dei altissimi* : Vous avez été produite seulement pour servir de temple au Très-Haut, dans l'état de son abaissement.

Pour donner du jour a ces paroles, *ad hoc solum effecta es*, considérez que jamais les peuples n'eussent fait dresser ces obélisques, ces arcs de triomphe, ces trophées, ces superbes pyramides, si leurs princes n'eussent remporté de signalées victoires et s'ils ne fussent retournés de la guerre chargés des dépouilles de leurs ennemis : en sorte que cette magnifique dépense dépose des combats et des victoires, puisqu'elle n'a été faite que pour honorer des victorieux, des conquérants et des triomphants. Aussi, disent ces Pères, Dieu n'eût jamais, pour ainsi parler, fouillé dans les trésors de ses plus riches idées pour en tirer Marie, cette pièce magnifique, ce rare chef-d'œuvre de son pouvoir; jamais il n'eût fait cette libérale profusion de grâces et de dons surnaturels qu'il a versés sur cette créature, s'il n'eût été question de faire une digne Mère à Jésus-Christ. *Ad hoc solum effecta es*.

C'est pour lui seulement qu'elle a été produite, et quoiqu'elle soit fille d'Adam, elle n'est pas néanmoins proprement fondée ni appuyée sur Adam, puisque Marie ne serait point sans Jésus, avec lequel elle a des liaisons si étroites, qu'on ne peut les séparer ni les regarder l'une sans l'autre. Jésus est conçu de Marie, et Marie est conçue pour Jésus. Jésus ne veut être que par Marie, et Marie ne peut être que pour Jésus. Jésus est l'auteur de tous les biens de nature et de grâce que Marie possède, c'est lui seul qui l'appuie et qui la soutient ; et Marie appartient toute à Jésus, elle est en tout temps sa possession et son domaine.

C'est par là que plusieurs graves et célèbres docteurs, jaloux de la gloire de Marie et subtils défenseurs de sa pureté immaculée, prouvent que non-seulement elle a été exempte du péché d'origine, mais encore de l'obligation de le contracter, et qu'elle a

toujours été comme séparée de la postérité d'Adam, parce qu'elle n'était point comprise dans ce pacte que Dieu avait fait avec Adam, pour lui et pour tous ses descendants. Or ce pacte ne regardait que ceux que Dieu prévoyait devoir naître dans ce premier ordre indépendant du décret de l'incarnation du Verbe. La Vierge n'était point de ceux-là, puisque s'il n'y eût eu que ce premier ordre et ce premier décret, elle n'eût point été, n'ayant été résolue que par le décret de l'incarnation du Verbe, qui est postérieur à la prévision de la chute d'Adam.

Cette façon de raisonner, si avantageuse à Marie, ne diminue rien des obligations qu'elle a à son Fils, et n'empêche pas qu'elle ne soit fille de celui dont elle est la mère, et qu'elle n'ait part à la rédemption. Au contraire, elle prouve que Marie est plus obligée à Jésus que les autres, puisqu'elle lui est obligée non-seulement de ses grâces, mais encore de sa naissance, puisque jamais elle n'eût été, si Jésus ne fût venu au monde en qualité de rédempteur.

Voilà la première excellence des fondements de cette sainte cité de Dieu ; ils ont été posés sur un fonds tout pur et tout divin. L'élévation de ce fonds, qui n'est autre que la sainteté et la grandeur des mérites de Jésus-Christ, a garanti ces fondements de l'inondation de ce malheureux océan, qui a couvert tous les autres des ordures du péché originel : *Quia ipse super Maria fundavit eam* (*Psalm.* XXIII, 2). La fermeté inébranlable de ce fonds les a garantis de cette chute et de cette ruine, commune à tous les autres enfants d'Adam : *Fundavit eam in æternum* (*Psalm.* XLVII, 9).

C'est donc avec raison que ce même prophète, ayant prévu tous ces grands avantages, prédisait que cette ville du grand roi serait fondée avec une joie universelle de toute la terre : *Fundatur in exultatione universa terra mons Sion, civitas Regis magni* *Psalm,* XLVII, 3) ; c'est-à-dire, comme l'explique l'Eglise, que la conception de la Vierge apporterait une joie universelle à tout le monde : *Conceptio tua, Dei genitrix, annuntiavit gaudium universo mundo.*

Cet avantage est si grand, d'être conçue sans péché, que si Dieu, avant que de produire Marie, lui eût donné le choix ou d'être conçue sans péché, ou d'être Mère de Dieu, elle eût plutôt renoncé à son auguste maternité, que de consentir à être souillée du péché originel. Cela nous montre, en passant, combien nous devons haïr le péché ; car si, pour acquérir la plus éminente qualité que puisse posséder une créature, il ne faudrait pas consentir au moindre péché véniel ; à plus forte raison faut-il rejeter le péché quand il n'est revêtu que du faux éclat de l'ambition et des richesses, ou des charmes trompeurs de la volupté.

Là raison pourquoi Marie eût renoncé à la maternité divine plutôt que de consentir à contracter le péché, se prend de ce que le grand mal de la créature consiste à encourir la haine du Créateur. Il n'y a point de bien dont on ne doive souffrir la perte, point de mal qu'on ne doive subir de bon cœur, plutôt que de se rendre, par le péché, le triste objet de la haine de Dieu.

Honorons donc cette pureté de la conception de la bienheureuse Vierge, par la pureté de nos mœurs ; conservons nos cœurs purs, sans nous engager dans le péché. Souvenons-nous dans les occasions d'honorer la bienheureuse Vierge de la manière qui lui est la plus agréable, c'est-à-dire, par l'imitation de l'innocence et de sainteté de sa vie.

Revenons, et après avoir considéré le premier avantage de ces fondements, en ce qu'ils sont établis sur un fonds pur et inébranlable, voyons dans cette seconde partie les richesses de ces mêmes fondements.

C'est une coutume reçue presque parmi tous les peuples, lorsqu'il s'agit de bâtir quelque louvre ou quelque temple magnifique, de mettre dans les fondements des médailles d'or et d'argent, gravées de certains caractères illustres, qui puissent apprendre aux siècles à venir le temps de la fondation et les qualités des fondateurs : ainsi, en quelque façon, Dieu voulant que Marie fût le temple auguste de la sagesse, il lui a donné des fondements riches et précieux, par les grâces singulières et par les priviléges extraordinaires dont il a honoré les commencements de sa vie, afin de faire connaître que c'était le chef-d'œuvre de sa toute-puissance.

Je n'en touche que quatre, qui sont : son impeccabilité, la plénitude de ses grâces, le parfait usage qu'elle en fait, et la splendeur de toutes les vertus, dont elle paraît revêtue au point de sa naissance.

Marie, dès les premiers moments de sa sanctification, tient la lune sous ses pieds, c'est-à-dire qu'étant confirmée dans le bien, elle n'est pas, comme les autres, sujette au changement. Le Seigneur, dit le Psalmiste, s'est logé au milieu de cette sainte cité, dont il appuie les fondements ; c'est pourquoi elle ne sera jamais émue : *Deus in medio ejus, non commovebitur* (*Psalm.* XLV, 9). Cette impeccabilité de la bienheureuse Vierge, suivant l'opinion de quelques docteurs, n'est pas comme celle des autres saints confirmés en grâce ; elle n'est pas hors d'elle, et pour ainsi dire, par la manière de circonvallation, par la vigilance et le soin d'une providence singulière de Dieu ; mais elle est intérieure et au dedans d'elle-même, parce qu'elle consiste dans la plénitude et dans l'abondance des grâces qu'elle possède, pour être un jour la mère de Dieu. Cette confirmation dans le bien, dit saint Bonaventure, a été une ressemblance et une imitation spéciale de celle de la sainte âme de Jésus-Christ. Si bien que, comme l'humanité du Sauveur étant possédée par la grâce substantielle et increée du Verbe, a toujours agi dans cet ordre sans en pouvoir sortir ; ainsi, avec quelque rapport, Marie a été tellement possédée de cette grâce singulière de Mère de Dieu, grâce créée, mais proportionnée à cette

haute dignité, qu'elle n'a jamais pu la perdre.

C'est aussi le sentiment des docteurs que la bienheureuse Vierge, dès le premier moment de sa sanctification, fut remplie de la plénitude des grâces de Dieu. Saint Thomas explique cette plénitude par une surabondance de dons surnaturels, et par une sainteté éminente au-dessus de toutes les créatures sanctifiées. S'il est vrai, comme on n'en peut douter, dit le patriarche de Venise, saint Laurent Justinien, que l'amour de Dieu envers les créatures soit la règle et la mesure de ses faveurs, puisque Dieu aima Marie, dès les premiers instants de sa sanctification, plus que tout le reste de ses ouvrages, nous devons inférer de là que dès-lors ses dons et ses communications furent extraordinaires. Les portes de cette sainte cité, c'est-à-dire, les entrées de la bienheureuse Vierge dans le monde, comme sont sa conception et sa naissance, ont été plus chéries et mieux aimées de Dieu que tous les tabernacles de Jacob, c'est-à-dire que tous les autres saints considérés dans leur plus haute perfection. C'est cette haute montagne, dit Isaïe, dont la racine, c'est-à-dire, le commencement, est établi sur le sommet des hautes montagnes, c'est-à-dire, sur la consommation des autres saints: *Erit præparatus mons domus Domini in vertice montium* (*Is.* I, 2). Saint Thomas reconnaît dans Marie trois sortes de plénitudes de biens; il appelle la première, plénitude de suffisance; la seconde, plénitude d'abondance, la troisième, plénitude d'excellence. La première lui a été communiquée dans sa conception, la seconde dans l'incarnation, et la troisième dans tout le cours de sa vie. Je ne parle que de la première: cette plénitude de suffisance lui est donnée pour la rendre digne des fonctions et des titres augustes où elle est élevée en qualité de mère de Dieu. C'est ce qui fait dire à saint Grégoire le Grand que pour arriver à la gloire de concevoir le Verbe éternel, il était nécessaire que, surpassant tous les chœurs des anges, elle portât le faîte de ses grandeurs jusqu'au trône de la Divinité: *Ut ad conceptionem Verbi æterni pertingeret, meritorum verticem supra omnes angelorum choros ad solium Deitatis erexit.* Plus nous avons de grâces, plus nous nous approchons de l'élévation et de la pureté de l'être de Dieu: et parce que Marie doit être la mère de Dieu, on établit dans son âme, au moment de sa conception, cette plénitude de grâces qui peut lui donner cette ressemblance avec Dieu, et cette élévation que demande sa maternité.

Ajoutez que Marie, dans ces commencements, reçut par un autre privilége l'usage de ses grâces. Dieu, dans la création de l'univers, produisit les premiers arbres chargés de fruits et couronnés de fleurs; il créa les anges et le premier homme dans un état parfait et ornés de toutes les qualités naturelles et infuses qui leur étaient nécessaires pour agir, de sorte que ces nobles créatures n'ont jamais eu les défauts et les faiblesses de l'enfance. Ainsi, au commencement de l'état de grâce, Dieu voulut que Marie, dans sa première sanctification, qui commença avec sa vie, eût l'usage de la raison et de la liberté, et qu'elle fût en état de se pouvoir servir des dons qu'il lui communiquait.

Le premier acte de la vie de cette sainte fille fut un acte d'entendement qui lui fit admirer les grandeurs de Dieu, et cette belle âme n'anima pas plutôt ce petit corps, qu'elle se plongea et s'abîma dans une profonde contemplation des perfections divines. Dès lors, elle eut une connaissance si parfaite de tous les mystères de la foi, qu'elle surpassa de beaucoup celle de tous les prophètes. Son amour, dans ces premiers moments, correspondit à la hauteur de ses connaissances; et comme le Verbe, dans la génération ineffable, retourne à son Père par la même origine qu'il en reçoit, et qu'il y retourne tout embrasé de l'amour qu'il produit avec son Père dans l'unité d'un même principe, ainsi Marie retourne à Dieu par la même grâce qu'elle reçoit de sa main; et en la recevant, elle l'adore, elle l'aime comme le principe de tous ses biens, d'un amour si embrasé, qu'il surpasse celui des séraphins.

Enfin Marie, conçue ou naissante, ne peut faire pour son âme la plainte que faisait Job, qu'elle était sortie toute nue du ventre de sa mère: *Nudus egressus sum de utero matris meæ*, puisqu'elle paraît aujourd'hui revêtue de la splendeur de toutes les vertus qui surpassent déjà l'éclat de toutes les vertus achevées et consommées des autres saints: *Gloriosa dicta sunt de te*, *Civitas Dei* (*Psalm.* LXXXVI, 3). O cité admirable du Tout-Puissant, sainte maison, tabernacle du Dieu vivant, on nous dit des choses grandes et merveilleuses de vous. Quand tous les esprits créés seraient unis avec le mien, quand j'aurais toutes les langues humaines et angéliques, je ne saurais jamais expliquer les grandeurs que possède la Vierge dans ces commencements. Il me faudrait des siècles infinis pour développer et pour mettre au jour toutes les grandes merveilles qui se passèrent dans ces premiers instants de la conception de Marie.

Heureux donc mille fois, ô fille du ciel, le premier moment de votre vie toute pure! Heureux les flancs de sainte Anne, qui ne conçoivent pas une petite pécheresse, mais l'objet le plus aimable et le plus digne des yeux de Dieu, qui ait jamais paru sur la terre! Heureux instant auquel commence le temps de la grâce! moment heureux qui donne une princesse aux anges, une maîtresse aux justes, une avocate au pécheurs et une mère à Dieu! Que ce moment heureux, ô fille de bénédiction, ô l'honneur de notre sang, ô la gloire de notre race, soit éternellement honoré par la réjouissance publique des hommes et des anges!

Revenons maintenant à nous. Il est certain que nous avons eu ce malheur d'avoir été fondés sur une très-mauvaise terre, qui est le péché, et que le moment de notre première naissance nous a tous vus tombés dans le crime, et engagés dans les tristes ruines du

vieil Adam; mais Dieu, par sa miséricorde, nous ayant redressés et rebâtis dans notre régénération spirituelle, nous a donné un fondement très-riche et très-précieux qui est la foi, dit saint Paul, *In fide fundati* (*Colos.*, II, 23).

C'est la définition que cet apôtre nous donne de la foi, lorsqu'il l'appelle le fondement, la base et le soutien de toutes les grandeurs de l'état surnaturel : *Fides est sperandarum substantia rerum* (*Hebr.*, XI, 1). Cette foi que Dieu met dans nos âmes au moment de notre première sanctification, est un fondement bien noble, puisque c'est une qualité surnaturelle, un don du Saint-Esprit, un écoulement et un rayon de la sagesse de Dieu, et puisqu'elle est accompagnée de l'espérance, de la charité et des autres vertus infuses. Ce fondement est bien riche, puisqu'il contient éminemment, non-seulement toutes les vertus, mais encore tous les trésors de la gloire, comme l'arbre et les fruits sont contenus dans le pépin. Ce fondement est bien précieux, puisque c'est Jésus-Christ, l'homme nouveau qui commence à se former en nous: *Donec formetur Christus in vobis* (*Galat.*, XIV, 19).

Cette vérité établie, je dis que le fondement marque deux choses : premièrement, un ordre et un rapport de l'édifice, puisque quiconque met un fondement témoigne qu'il ne veut pas s'arrêter là, mais qu'il veut bâtir. Secondement, le fondement dit une proportion au bâtiment. Quand on jette de profonds et magnifiques fondements, ce doit être pour un louvre, pour un temple ou pour quelque palais. Dieu. dans notre régénération, nous a donné la foi comme un fondement, il veut donc que sur cette foi nous bâtissions et nous élevions l'édifice de la perfection chrétienne; ce fondement est noble, il est surnaturel, il faut donc que notre vie et nos actions qu'il soutient, soient nobles, surnaturelles et divines.

C'est en ces deux choses que nous devons imiter la bienheureuse Vierge : premièrement, voyez comment elle s'occupe incessamment à élever sur ces fondements, c'est-à-dire sur ces grâces extraordinaires, dont nous avons parlé, l'ouvrage de sa sainteté et de cette haute perfection à laquelle Dieu l'a destinée. Quelle fidélité! quelle ferveur! quel empressement! quelle application jour et nuit pour augmenter sa grâce et perfectionner ses vertus! Les anges, étonnés du progrès et de l'avancement qu'elle fait, s'écrient par admiration : Qui est cette belle princesse qui s'élève avec l'aurore? *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens* (*Cantic.*, VI, 9)?

Secondement, considérez comment toutes ses vertus et toutes ses actions sont proportionnées aux desseins que Dieu a formés sur elle, et comment elle remplit pleinement cette grâce éminente qui lui est donnée. Quand elle est dans la prière, elle prie comme doit faire une digne Mère de Dieu : son humilité, sa patience, sa modestie, en un mot toutes ses vertus sont dignes d'une Mère de Dieu. Imitons-la en ces deux points.

Voilà ce que je vous dois dire, vous considérant comme chrétiens; mais vous regardant comme dévots à Notre-Dame, j'ajoute que la bienheureuse Vierge s'est établie dans vos cœurs pour y être le fondement ou la racine d'une nouvelle vie.

Le Saint-Esprit nous apprend deux choses considérables sur ce sujet. Premièrement, que Dieu a ordonné à la bienheureuse Vierge d'habiter et de s'enraciner dans les cœurs de ses prédestinés. *Qui creavit me, requievit in tabernaculo meo, et dixit mihi : In Jacob inhabita, et in Israel hæreditare, et in electis meis mitte radices* (*Eccli.*, XXIV, 12).

La seconde, que la bienheureuse Vierge, suivant ces ordres de Dieu, s'est établie et enracinée dans l'âme des élus. *Et radicavi in populo honorificato, et in plenitudine sanctorum detentio mea* (*Eccli.*, XXIV, 16). J'ai jeté mes racines, dit-elle, dans ce peuple souverainement honorable, c'est-à-dire dans cette illustre assemblée des saints qui doivent régner avec Dieu.

Heureux donc ces chrétiens qui ont conçu Marie, et en qui elle a jeté ses racines. En cela, disent les théologiens, ils portent une marque de leur prédestination, mais il faut que leur dévotion pour la bienheureuse Vierge soit solide, et qu'elle ait trois rapports avec une bonne et vive racine. Premièrement, la racine est cachée en terre, il faut aussi que leur dévotion ne soit pas extérieure et superficielle, mais intérieure, par exemple, que la dévotion ne soit seulement dans les mains en récitant des chapelets; qu'elle ne soit pas seulement sur les lèvres, disant de belles oraisons à la bienheureuse Vierge; qu'elle ne soit pas seulement au dehors, en portant le scapulaire, ni seulement pour le corps, en jeûnant les samedis; mais qu'elle soit établie bien avant dans le fond du cœur par un amour filial, par un désir de la servir et de procurer sa gloire, et par une confiance amoureuse en sa protection. Secondement, il faut que comme la racine se lie et s'attache à la terre par ses fibres, ce qui la rend ferme pour résister aux vents et aux orages; aussi cette dévotion attache le cœur du chrétien au cœur de Marie, par ses désirs et par ses pieuses affections, de sorte que l'union soit réciproque, que Marie soit enracinée dans le cœur de son véritable serviteur, et que le cœur du serviteur soit enraciné dans Marie; afin que jamais les orages des tentations, ni les tempêtes des tribulations ne l'ébranlent et ne l'empêchent de rendre ses services à cette divine maîtresse. Troisièmement, il faut que comme la racine montre qu'elle est vive en poussant au dehors et en produisant des fruits, aussi cette dévotion soit féconde et produise les fruits des vertus dont la bienheureuse Vierge nous a donné des exemples. C'est ainsi que cette dévotion sera un caractère assuré de la gloire éternelle que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XXI.

POUR LE JOUR DE NOEL.

Dieu converti dans l'étable de Bethlehem.

Tu conversus vivificabis nos : Et plebs tua lætabitur in te. Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam, et salutare tuum da nobis.

O Dieu! lorsque vous serez converti, vous nous donnerez la vie, montrez donc, Seigneur, par votre conversion, votre grande miséricorde : donnez-nous notre Sauveur, et pour lors votre peuple se réjouira (*Psalm.* LXXXVII, 7, 8).

Il semble qu'il y ait une sainte émulation entre la toute-puissance de Dieu et son amour, à qui ferait de plus grandes merveilles, l'une en créant le monde, l'autre en le rétablissant. La toute-puissance de Dieu nous a voulu ravir l'esprit par les yeux, dans la production d'autant de miracles qu'elle a fait de créatures dans l'univers. L'amour entreprend aujourd'hui d'enlever aussi nos esprits et nos cœurs par la vue, en nous faisant voir, dans une étable, le Créateur qui reçoit de sa créature un nouvel être et une nouvelle vie. L'amour veut paraître admirable, par des voies toutes contraires à celles de la toute-puissance. Celle-ci nous étonne par la grandeur et par la majesté de ses ouvrages ; celui-là demande nos admirations et nos ravissements, en nous faisant voir l'immensité de Dieu rétrécie dans le corps d'un enfant, le Tout-Puissant revêtu de faiblesse, l'Eternel qui ne fait que de naître. Que jugez-vous de ce spectacle, peuple chrétien, n'est-il pas vrai que l'amour l'emporte de beaucoup sur la toute-puissance, et qu'il est incomparable dans ses merveilles?

Oh! que j'admire bien plus un Dieu naissant, un petit Dieu, un Dieu attaché sur le sein d'une mère et d'une vierge féconde, que je n'admire un Dieu qui a créé l'univers et qui porte sur trois doigts la machine du monde! La crèche qui lui sert de berceau est plus admirable que son trône ; et ces deux animaux qui l'échauffent par le souffle de leur haleine m'étonnent bien plus que tous ces millions d'anges qui l'environnent dans le ciel. *Venite et videte opera Domini, quæ posuit prodigia* (*Psalm.*, XLIV, 9). Venez donc, âmes fidèles, entrez dans cette étable de Bethléhem pour admirer les miracles de cet amour.

De toutes les merveilles qui composent ce mystère, je n'en choisis qu'une seule, mais qui les contient presque toutes, qui est que Dieu voulant venir sur la terre pour convertir les hommes, se convertit lui-même le premier. C'est en cet état que David le considère : *Tu conversus vivificabis nos* (*Psalm.*, LXXXIV, 7). Dieu, converti dans l'étable de Bethléem, sera le sujet de ce discours, et un motif, à mon avis, plus puissant pour la conversion de nos cœurs que tous les malheurs de ce pécheur maudit de Dieu, qui ont servi de matière à notre Avent. Si cette funeste et exécrable conversion d'un chrétien damné en enfer, dont je parlai dans mon dernier sermon, n'a pas encore pu toucher le cœur des pécheurs, j'espère que cette aimable et charmante conversion de Dieu les enlèvera. Mais puisque nous devons admirer et tâcher d'imiter le Fils de Dieu converti, adressons-nous à la Mère du saint amour, dans le sein de laquelle se fit premièrement cette conversion, lorsque l'ange lui dit : *Ave, Maria.*

Saint Pierre Chrysologue s'étonne, avec quelque sujet, de ce que les prophètes dans ces fervents désirs et dans ces ardentes prières qu'ils poussaient vers le ciel, pour demander à Dieu l'accomplissement du mystère de l'incarnation du Verbe et la naissance de Jésus-Christ sur la terre, conjuraient Dieu ordinairement de se vouloir convertir : *Convertere, Domine, usquequo* (*Psalm.*, LXXXIX, 33). Hélas! Seigneur, disait David, jusqu'à quand serez-vous irrité contre l'homme? Jusqu'à quand vous détournerez-vous de lui? Convertissez-vous, ô Seigneur, et montrez-nous votre visage, et nous serons sauvés : *Ostende faciem tuam, et salvi erimus* (*Psalm.*, LXXIX, 4). Eh! plût à Dieu, disait Isaïe, que les cieux se rompissent! plût à Dieu, Seigneur, qu'ensuite votre adorable Majesté s'abaissât jusqu'à nous! Mais il faut pour cela, ô mon Dieu, que vous vous convertissiez. *Utinam dirumperes cælos, et descenderes!.... Convertere, Domine, propter servos tuos* (*Isai.*, LXIV, 1).

Que prétendent donc ces prophètes, dit saint Pierre Chrysologue? Le Saint des saints et l'impeccable par nature n'est point capable de se pervertir, et par conséquent il n'a pas besoin de se convertir. Ces prophètes feraient bien mieux d'adresser leurs discours aux pécheurs, et de les presser sur le sujet de leur conversion. Vous vous trompez, dit David, et, à ce que je vois, vous n'entendez pas le mystère. Nous ne saurions nous convertir, si Dieu ne se convertit le premier, *Convertere et convertar.* Il faut que ce soit un Dieu converti qui nous convertisse et qui nous vivifie de la vie de la grâce, *Tu conversus vivificabis nos* (*Psalm.*, LXXXIV, 7).

Enfin Dieu, pressé et sollicité, non-seulement par les vœux des patriarches et des prophètes, mais bien davantage par son amour, promet par Jérémie qu'il se convertira et qu'il nous fera miséricorde : *Convertar et miserebor* (*Jerem.*, XII, 15). C'est aujourd'hui qu'il accomplit sa promesse.

En vérité, dit saint Pierre Chrysologue, voici qui est surprenant et qui demande l'étonnement du ciel et de la terre : *Venite et videte prodigia* (*Psal.* XLIV, 9), c'est l'homme qui a péché, et Dieu se convertit : *Homo peccat, et Deus convertitur.* O admirable conversion! *De Deo convertitur in hominem, de judice in patrem, de irato in clementem,* ou bien disons : *De offenso in pænitentiam.* Il se convertit à notre egard d'une manière ineffable ; de Dieu qu'il est, il devient homme; de juge il devient père ; enfin d'un Dieu offensé il devient un Dieu pénitent. La première conversion demande nos admirations; la seconde nos louanges et nos bénédictions, et la dernière nos imitations. Ces trois conversions feront les trois points de vos médi-

tations pendant ces fêtes, et le partage de ce sermon.

La première conversion qui doit faire le sujet de vos étonnements est de Dieu en homme : *De Deo* in hominem. Ce saint Père ne veut pas dire que l'être immuable de Dieu ait souffert aucune sorte de conversion ou de changement dans sa nature ; c'est lui en qui, selon l'apôtre saint Jacques, il ne peut arriver aucune vicissitude ni aucun ombrage de changement : *Apud quem non est transmutatio, nec vicissitudinis obumbratio* (*S. Jacob.*, I, 17). Premièrement, il est certain que l'absolue simplicité et l'immutabilité du Verbe n'a rien perdu de sa grandeur. Secondement, elle n'a rien reçu qui lui fût nécessaire pour sa perfection. Dieu, étant tout acte et jamais en puissance, ne peut jamais devenir plus parfait ni plus excellent.

Et quoique plusieurs savants théologiens enseignent qu'on peut dire avec l'Eglise, que le Verbe dans l'incarnation reçoit quelque innovation, *Innovantur naturæ*, ils enseignent toujours que cela se fait sans accroissement et sans diminution en sa nature ni en sa personne : *In homine hominem innovans, et in se immutabilis perseverans.* Mais la grandeur de ce mystère, comme parle saint Paul, consiste en ce que Jésus-Christ, qui est Dieu comme le Père qui l'engendre, et qui possède toutes les splendeurs de la divinité par le juste titre de sa naissance, s'étant uni hypostatiquement à la nature humaine, sans rien quitter de ce qu'il avait, il a pris ce qu'il n'avait pas, dit saint Augustin : *Non quod habebat deposuit, sed quod non habebat accepit ;* ou bien, comme dit saint Léon, sans perdre rien de ce qui était à lui, il a pris ce qui était à nous : *Nostra suscipiens, propria non amittens.* De sorte que, par un effet de sa toute-puissance employée par son amour, il a fait en sorte que notre humanité, dépouillée en Jésus-Christ de sa propre substance créée et finie, a commencé à subsister par la subsistance infinie et incréée du Verbe : si bien que l'homme est Dieu, et Dieu est homme, et celui qui procède du Père, et qui de toute éternité est engendré de sa substance, paraît aujourd'hui né, et comme parle saint Paul, fait de la substance d'une mère : *Factus ex muliere* (*Gal.*, IV, 4).

Venite et videte opera Domini (*Psal.*, XLIV, 9), ou, comme disaient les pasteurs : *Transeamus et videamus hoc verbum quod factum est* (*S. Luc.*, II, 15). Entrons dans cette étable, excitons notre foi, et sans beaucoup discourir, donnons la liberté aux affections de notre cœur : découvrons, sous les voiles de ce petit corps enfantin, la majesté infinie de notre Dieu. Ecrions-nous, avec saint Thomas : *Dominus meus, et Deus meus* (*S. Joan.*, XX, 28)! Oui, ce petit enfant est mon Dieu, mon Créateur et mon véritable Seigneur. Celui qui pleure est toute ma joie, sa faiblesse est ma force, sa pauvreté est mon trésor; petit enfant, mais grand Dieu tout ensemble, je vous adore comme Dieu, je vous aime, je vous embrasse, je vous presse sur mon cœur comme un enfant qui m'a été donné : *Parvulus datus est nobis.*

Mais, surtout, donnez-vous un peu de loisir de considérer les grandes choses que Dieu fait pour se convertir vers l'homme. Le péché l'avait infiniment éloigné de lui, et il était impossible à l'homme de s'approcher de Dieu ; il fallait donc qu'abandonné soi-même, il demeurât toujours dans cet éloignement infini de son souverain bien. Mais Dieu s'approche de l'homme, c'est lui qui s'abaisse pour le venir trouver et pour s'unir étroitement à lui : *Vos qui aliquando eratis longe facti, estis prope* (*Ephes.*, XII, 13). O Dieu quelles approches et quelle condescendance puisque nous voyons sur cette crèche en la personne de cet enfant, ces deux natures si opposées, unies dans un même suppôt.

C'est ce retour amoureux de Dieu vers l'homme, cette conversion vers nous, qui méritions d'être les objets de ses aversions éternelles, qui est le grand effet de la miséricorde qu'il nous avait promise : *Convertar et miserebor* (*Jerem.*, XII, 15). Hélas ! peuple chrétien, sera-t-il possible que Dieu veuille faire de si grandes choses pour s'approcher de nous, où il ne peut trouver que l'abaissement et l'anéantissement de sa grandeur : *Semetipsum exinanivit* (*Philip.* II, 7), et que nous ne voulions rien faire pour nous approcher de Dieu, où nous ne pouvons trouver que gloire, qu'élévation, que paix, que repos, que notre souverain bien ?

Dieu, pour se convertir vers nous, se détache pour ainsi dire de soi-même, en tant qu'il renonce aux droits légitimes de sa justice, et aux intérêts de sa grandeur et nous, pour nous convertir vers Dieu, nous ne voudrons pas nous détacher du néant de la créature où nous ne trouvons que vanité, que travail et qu'inquiétudes?

Pourquoi pensez-vous, mes frères, dit Origène, que le Verbe s'abaisse et se convertit vers la chair et vers l'homme? C'est afin que l'homme monte et s'élève vers Dieu : *Ad hoc Verbum descendit in carnem, ut caro ascendat in Deum.* Si donc nous ne nous élevons vers Dieu, en nous détachant du monde et de la chair, en un mot de nous-mêmes, nous péchons contre la fin principale du mystère que nous honorons.

Qu'est-ce que nous admirerons davantage, ou l'amour excessif de Dieu, qui, se convertissant, se veut faire homme; ou bien l'ingratitude, la malice et la stupidité de l'homme qui, ne voulant pas se convertir et être semblable à Dieu en qualité de son enfant par sa grâce, aime mieux, demeurant toujours dans son désordre, être une bête par sa vie terrestre et animale, ou un démon par sa malice? Voilà la première conversion, un Dieu devenu homme, *de Deo in hominem.* La seconde, que saint Pierre Chrysologue nous propose, est un juge devenu père, *de judice in patrem.*

Dieu, dit Tertullien, au livre de la Pénitence, est obligé par la sainteté de son être de se porter pour juge et pour vengeur de tout mal, comme il est rémunérateur de tout

bien ; c'est pourquoi, dit Tertullien, toute iniquité, soit qu'elle soit grande ou petite, doit être nécessairement punie, ou par Dieu vengeur, ou par l'homme pénitent : *Omnis iniquitas, sive parva, sive magna sit, puniatur necesse est, sive a Deo vindicante, sive ab homine pœnitente.* Jésus-Christ, en tant que Fils de Dieu, a reçu de son Père tout pouvoir de juger, *omne judicium dedit Filio* (*S. Joan.*, V, 22).

Nos péchés donc l'ont rendu notre juge, mais son amour le change, tout immuable qu'il est, en un père débonnaire, plein de bonté et de miséricorde : *De judice in patrem, de irato in clementem.* Lors donc que le soleil n'éclairait que des idolâtres, que la terre ne nourrissait que des sacriléges, Dieu a voulu y descendre. O Dieu, que faites-vous? Si cela est, nous sommes tous perdus. Que trouvera-t-il sur la terre, que des objets de haine ? Non, ne craignez pas, c'est un Dieu converti, il vient : *Non ut judicet mundum, sed ut salvetur mundus per ipsum* (*S. Joan.*, III, 17), non pour juger le monde, mais pour sauver le monde.

Qui l'eût jamais pensé? Dans le silence d'une nuit bien plus noire par nos méchancetés que par les ténèbres qui lui sont propres, tandis que tout le genre humain était profondément endormi dans le sommeil du vice, voilà des anges qui nous réveillent et nous annoncent la paix : *Nolite timere, ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum* (*S. Luc.*, II, 10).

C'est ce qu'admire saint Paul : *Eramus enim aliquando et nos insipientes, increduli*, etc., *benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri* (*Tit.*, XXXIII, 4).

Isaïe, ayant prévu ce bonheur, entre dans des transports de joie et ne sait comment s'expliquer : *Confitebor tibi, Domine, quoniam iratus es mihi, conversus est furor tuus, et consolatus es me. Ecce Deus Salvator meus, fiducialiter agam, et non timebo ; Deus factus est mihi in salutem* (*Isaï.*, XII, 1, 2).

Ce n'est donc pas le tonnerre de la justice de Dieu qui gronde sur nos têtes, c'est une voix de jubilation qui éclate par l'organe de tous les prédicateurs : *Consolamini, consolamini, popule meus... Loquimini ad cor Jerusalem quoniam completa est malitia ejus, dimissa est iniquitas illius : suscepit de manu Dei duplicia pro omnibus peccatis suis* (*Isaï.*, XL, 1, 2). Consolez-vous, consolez-vous, mon peuple, parlez au cœur de Jérusalem, et dites-lui que parce que sa malice était arrivée à son dernier excès, Dieu lui a pardonné toutes ses iniquités.

Quelle manière de discourir! il faut avoir une bonté toute divine pour parler de la sorte ; d'autant que vous avez été excessivement ingrats et méchants à mon égard, je veux être excessivement bon envers vous, et parce que vos crimes demandent que je vous envoie un juge pour vous condamner, je veux vous envoyer mon Fils en qualité de Rédempteur, pour vous sauver : *Quoniam completa est malitia ejus, dimissa est iniquitas illius.* Ne vous étonnez pas des manières de discourir, c'est une suite de la conversion de Dieu, *convertar et miserebor* (*Jerem.*, XII, 15). Quelle conversion ! Le Fils de Dieu, considéré dans le sein de son Père, rugissait, dit Jérémie, comme un Lion contre les iniquités des hommes, *Dominus de excelso rugiet* (*Jerem.*, XXV, 30); considéré dans le sein de sa Mère, il est changé en un agneau : dans son éternelle naissance il était plein de fureur, dans sa naissance temporelle, sa fureur est adoucie. Depuis qu'il a sucé le lait de Marie, ce lait adoucit l'amertume de son courroux, il n'a plus que des pensées de paix (*Ego cogito*) *cogitationes pacis, et non afflictionis* (*Jerem.*, XXIX, 11).

C'est pour cela que nous appelons Marie la mère de miséricorde ; elle est, à la vérité, en qualité de mère de Jésus, mère de la toute-puissance, de la sagesse, de la justice : mais elle est d'une manière particulière mère de la miséricorde, d'autant qu'elle a contribué à rendre Dieu miséricordieux d'une autre façon qu'il n'était devant l'Incarnation, *Misericors dicitur miserum cor*, dit saint Thomas. Pour ce sujet, un saint père appelle la miséricorde, *collactaneam Christi*, la sœur de lait de Jésus-Christ.

Venite et videte opera Domini (*Psalm.* XLIV, 9), venez donc admirer ces amoureuses conversions : celui qui était autrefois le Dieu terrible, le Dieu fort, le Seigneur des armées, est maintenant le Dieu petit, le Dieu enfant, le Dieu de paix.

Il me semble que je vois cet aimable Jésus, lorsqu'il repose sur le sein de sa mère, assis sur le trône de sa miséricorde, où il change ses premiers arrêts, où il condamne ceux que la justice divine avait condamnés à être brûlés par les feux de sa vengeance, à brûler du feu précieux de son amour. Que vous en semble, dit Ennodius, puisqu'en qualité de criminels nous devions être condamnés, nous ne pouvions pas l'être d'une manière plus noble : *Nullum genus est damnandi sublimius quam illud quod nos amori subjicit.*

Tandis que vous vous approcherez de cette crèche pour dire que vous agréez cet arrêt, tandis que vous souscrirez à cette favorable sentence, je passerai à ma troisième conversion, qui est la troisième partie de ce discours.

La troisième conversion est d'un Dieu irrité et offensé, en un Dieu doux et pénitent, *de irato in clementem, et de offenso in pœnitentem.* Voyez-vous, dit le vénérable Pierre, abbé de Celles, comment Jésus-Christ, à la façon de ce roi de Ninive qui voulait empêcher le peuple de périr, se lève de son trône et se dépouille des vêtements de sa gloire pour se revêtir d'un cilice, *Surrexit de solio suo, exuit se vestimentis gloriæ, indutus cilicio, deposuit fortitudinem, circumdatus infirmitate.*

Ou bien disons avec saint Cyprien, ou cet ancien auteur des *Œuvres Cardinales*, que Jésus-Christ, en qualité de pénitent, a caché l'éclat de sa personne divine sous le sac de notre mortalité, *De sacco mortalitatis indutus.* Si la myrrhe est le symbole de la pénitence

et de la mortification, qu'est-ce que ce cher enfant dans le sein de sa mère, qu'un bouquet de myrrhe? *Falciculus myrrhæ dilectus meus mihi, inter ubera mea commorabitur* (*Cant.*, I, 12). C'est un composé de pénitence, car que faut-il pour faire un pénitent accompli? Trois choses : confession, douleur, satisfaction; tout cela se trouve en Jésus naissant.

Il est vrai qu'il avait fait amende honorable entrant dans ce monde, c'est-à-dire, au premier moment de sa vie, mais cela avait été en secret dans les flancs de sa mère ; aujourd'hui il la fait publiquement. Il fait donc de son étable un temple, de la crèche un autel; et, posé sur cet autel, il dit : Mon Père, j'appelle le ciel et la terre à témoin de la réparation que je prétends faire à votre justice, paraissant ici tout nu et tremblant devant votre face, pour satisfaire pour les pécheurs. Pénétrez, je vous prie, dans son cœur, et vous le trouverez déjà tout brisé de douleur : ce n'est pas la rigueur du froid, dit saint Bernard, qui le fait pleurer, *Plorat quippe Christus, sed non sicut cœteri, aut saltem non quare cœteri : illi ex passione, iste ex compassione vel compunctione.* Que si vous remarquez quelquefois que ce petit enfant arrête ses cris et ses larmes, lorsque sa mère lui donne la mamelle pour téter, sachez que c'est qu'il se console par cette pensée, que ce lait coulant dans ses veines se doit changer en un sang qu'il doit verser pour nos péchés : *Pro peccatis lacrymas fundit, pro quibus et sanguinem fundet*, dit saint Bernard. C'est pour satisfaire à nos fautes qu'il a choisi de naître dans les rigueurs de l'hiver. Quelques théologiens et quelques savants interprètes, expliquant ces paroles de saint Paul, *proposito sibi gaudio sustinuit crucem* (*Hebr.*, XII, 2), disent que le Père éternel donna le choix à Jésus-Christ de mener sur la terre une vie pompeuse et agréable, ou bien rigoureuse et pleine d'ignominie, et que cependant il préféra la croix à la gloire, les épines aux fleurs, les affronts aux triomphes : il ne fit pas seulement ce choix pour sa mort, mais pour le premier moment de sa vie, auquel il veut déjà paraître, dit le cardinal Pierre Damien, dans l'état rigoureux du martyre, *Christus in præsepio reclinatus legem martyrii præfigebat :* Il veut que le froid et les vents soient ses premiers bourreaux : et pourquoi? sinon pour réparer les plaisirs illégitimes des hommes, et les péchés qu'ils ont commis par leurs sens.

Que peut-on donc souhaiter pour une parfaite pénitence qui ne se trouve en Jésus-Christ naissant? il est comme un pénitent dans sa grotte, puisque son étable n'est autre chose qu'une caverne et une grotte souterraine : il est revêtu de notre chair comme d'un sac et d'un cilice, disent les Pères. Il a l'esprit affligé par la vue de nos péchés, et le cœur brisé de douleur. Comme un pénitent, il souffre, il s'afflige, et il abandonne son corps au travail et à la peine. O mes frères, dit saint Bernard, *lacrymæ Christi mihi pudorem pariunt et dolorem.* O Dieu! que ces larmes qui coulent sur le visage de cet enfant me donnent de confusion et de douleur! Confusion, puisque Jésus innocent, dès son entrée dans le monde, paraît pénitent; il commence la pénitence aussitôt que la vie, et nous qui sommes les coupables, nous voilà sur le point de sortir du monde, nous avons un pied dans la fosse et nous n'avons pas commencé à faire pénitence. Confusion : Jésus-Christ, fils unique du Père éternel, s'humilie, tremble et fait amende honorable : et nous, maudits pécheurs, nous continuons dans notre orgueil. Jésus-Christ tâche par ses larmes d'éteindre les feux de la justice divine, et nous les allumons par la suite continuelle de nos péchés. Confusion encore une fois, *quæcumque de illo sunt clamant, prædicant, evangelizant*, toutes les circonstances de ce mystère nous ont prêché depuis si longtemps la pénitence, et nous vivons, et je crains fort que nous ne mourrions dans notre impénitence finale. Oh! que ces larmes me causent de douleur, de ce que ce sont nos péchés qui ont réduit Dieu en cet état où la foi me le propose! C'est mon orgueil qui a rendu un Dieu si petit, qu'il paraît sur le bois de sa crèche comme un ver de terre, *Ego sum vermis et non homo* (*Psalm.*, XXI, 7). C'est notre avarice qui l'a logé dans cette étable, ce sont nos joies dissolues qui le font pleurer, ce sont nos sensualités qui font que ses membres adorables sont tout transis de froid. *Venite, exultemus et ploremus coram Domino* (*Psalm.*, XCIV). Venez donc, mes frères, prosternons-nous devant cette crèche, et là réjouissons-nous, et pleurons tous ensemble. Réjouissons-nous de voir un Dieu qui nous aime tant qu'il veut faire pénitence pour nous : mais mêlons nos larmes avec les siennes, nos soupirs avec les siens. Persuadez-vous que ce n'est plus moi qui prêche, que ce n'est plus ma voix que vous entendez, mais que c'est celle du Père éternel qui éclate dans cette église et qui prononce ces paroles de l'Evangile, *Amen dico vobis, nisi conversi fueritis, et efficiamini sicut (parvulus iste), non intrabitis in regnum cœlorum* (*S. Matth.*, XVIII, 3) : Si vous ne vous convertissez; il ne vous dit pas : Si vous ne vous confessez : c'est la conversion qu'il veut, et qui doit précéder ou accompagner la confession. Si vous ne vous convertissez, et si vous ne devenez comme cet enfant, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux. Pour vous bien convertir, et pour vous bien changer, voyez cet enfant, c'est un Dieu converti qui vous doit servir d'idée et de modèle, il faut se faire enfant comme lui. Si vous désirez savoir comment, saint Pierre dans sa première Epître vous l'apprend : *Deponentes igitur omnem malitiam et omnem dolum, et simulationes, et invidias, et omnes detractiones, sicut modo geniti infantes* (*I S. Petr.*, II, 1). Vous vous fâchiez peut-être pendant cet Avent, de ce que je vous proposais les motifs de la crainte, vous prêchant les malédictions du pécheur. Hé bien! je vous prends aujourd'hui par ceux de l'amour. Peut-on vous proposer rien de plus tendre que de

vous représenter un Dieu converti et changé en enfant? C'est ce Dieu enfant qui vous conjure par ses larmes, par sa pénitence et par ses douleurs de lui accorder, si vous voulez le consoler, cette réconciliation, cette restitution: *Animadvertite hæc, ingrati; hæc cogitate, superbi; hæc meditamini, avari; hæc videte, carnales: Deus homini amore victus descendit in stabulum.* Faites reflexion à cela, ingrats; pensez à ceci, superbes; méditez ces paroles, avares; voyez ces mystères, charnels: Dieu donc, vaincu par l'amour des hommes, est descendu du ciel dans une étable, dit Philin, évêque de Carpathe, dans la bibliothèque des Pères.

Hélas! que je crains fort qu'il n'y ait plusieurs chrétiens dans cette grande ville qui, à ces bonnes fêtes, traiteront Jésus-Christ avec plus de cruauté que n'ont fait les Juifs: ceux-ci lui refusèrent l'entrée dans leur maison, *Non erat ei locus*, etc., ils ne le connaissent pas: mais ces mauvais chrétiens font profession de connaître Jésus-Christ, et néanmoins une attache infâme et une somme d'argent leur empêche de faire naître Jésus-Christ dans leur cœur. Oh! que je crains fort que Dieu n'accomplisse en la personne de ces gens-là la parole de Jésus-Christ dans l'Evangile, *Malos male perdes* (*S. Matth.*, XXI, 41): Dieu perdra ces mauvais serviteurs qui n'ont pas voulu recevoir et reconnaître le Fils de leur Roi. Pour empêcher cette punition, accordons à Jésus l'entrée de notre cœur, afin que, par sa grâce, nous étant convertis sur son exemple, nous recevions le fruit de notre conversion dans la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON XXII.

Pour la fête de saint Etienne.

Stephanus, plenus gratia et fortitudine, faciebat prodigia et signa magna in populo.

Etienne, plein de grâce et de force, faisait des prodiges et des miracles devant le peuple (*Act.*, VI, 8).

L'idée éternelle de Dieu est la règle assurée que nous devons prendre pour mesurer la gloire et les louanges que méritent les saints, dit saint Paul: *Non in immensum gloriabimur, sed secundum mensuram regulæ qua mensus est nos Deus* (II *Cor.*, V, 10, 13). C'est selon cette idée que Dieu a mis toutes les créatures en leur place, et qu'il leur a partagé leurs grâces et leurs beautés; et à mesure qu'elles tiennent un rang plus avantageux dans ce projet éternel, que Dieu a fait de ses ouvrages, nous devons leur assigner une place plus relevée dans le temps.

Sur ce principe, quel jugement devons-nous faire des vertus et de la gloire de saint Etienne, que Dieu a choisi de toute éternité, pour le faire marcher à la tête de tous ses invincibles martyrs, et lui confier le drapeau de cette généreuse troupe, qui a fait la gloire de mourir pour son nom? Je ne m'étonne pas si, en suite de ce choix, Dieu a voulu que son nom (qui est bien souvent, dit Cassiodore, un augure et un présage de ce qui doit arriver, *Auspicium rei est*, et un garant du futur, dit Tertullien), nous marquât son courage et ses victoires, voulant qu'il fût appelé Etienne, qui signifie couronne. Je ne m'étonne pas si cette élection divine a été suivie d'une communication si libérale des dons et des grâces du Saint-Esprit, que l'Ecriture n'en parle qu'en termes de plénitude: *Elegerunt Stephanum virum plenum fide et Spiritu sancto*, *Stephanus plenus gratia*, etc. (*Act.*, VI, 5, 8). C'est un homme plein de foi, plein du Saint-Esprit, plein de grâce, plein de force.

Ce sera cette divine plénitude qui remplira notre discours, et rendra nos louanges solides: mais comme il n'y a que cet Esprit-Saint, dont il a été rempli, qui puisse le louer parfaitement, il faut que nous lui demandions ses grâces et ses lumières, pour faire l'éloge de ce premier des martyrs. Adressons-nous donc à lui, par l'intercession de la Vierge. *Ave, Maria.*

De toutes les vertus, il n'en est point qui paraisse avec tant d'éclat, ni qui nous donne tant d'admiration, que la force. C'est pour la récompenser et pour la rendre illustre, que les hommes ont inventé les statues, les pyramides, les arcs de triomphes, les épitaphes, les couronnes, les apothéoses et toutes ces illustres marques de gloire, que nous laissons à la postérité. C'est elle aussi qui a fait les héros parmi les profanes, et qui a donné les martyrs à l'Eglise.

Le Saint-Esprit, suivant la remarque de saint Jérôme, donne indifféremment dans l'Ecriture, le nom de force à la vertu, et celui de vertu à la force, comme si être fort et être vertueux n'était qu'une même chose. En effet, il est vrai que toutes les autres vertus seraient défectueuses, si elles n'étaient favorisées du secours de celle-ci. La prudence agirait souvent contre son devoir, si la force ne lui donnait du courage et de la constance, pour l'exécution de ses desseins. La justice se laisserait corrompre, si la force ne l'animait. La tempérance céderait aux plaisirs, et se verrait vaincue dans cette douce guerre que lui livre la volupté, si la force ne résistait à ces charmes. Et puisque, suivant la pensée de saint Ambroise, toutes les vertus ont fait alliance ensemble, pour se défendre contre le vice, qui est leur ennemi commun, nous pouvons dire que c'est proprement la force qui tient les autres vertus en assurance sous son bouclier, et qui combat généreusement dans toutes les rencontres, pour les mettre en état d'exercer les actions qui leur sont propres.

Pour ce sujet, elle est accompagnée, dit la théologie, premièrement, de hardiesse, qui lui fait regarder d'un œil ferme et sans pâlir les dangers, les obstacles et les combats, et affronter même la mort, lorsque la loi de Dieu le demande, et que la raison lui en marque le moyen; secondement, elle est accompagnée de magnanimité, qui fait qu'elle s'élève au-dessus de tout ce que les hommes du monde adorent, et foule aux pieds toutes les fausses récompenses que le vice lui offre,

Troisièmement, elle est accompagnée de la patience qui, lui faisant considérer que le mal qu'elle souffre, fait une partie de sa gloire, l'excite à courir au-devant des peines, et à les recevoir avec plaisir. Enfin, la véritable force chrétienne a toujours avec soi la persévérance, qui la fait persister courageusement dans ses bonnes entreprises, et malgré toutes les difficultés, demeurer jusqu'à la mort dans la possession de la grâce.

C'est de cette force chrétienne que Dieu avait rempli notre saint : *Stephanus, plenus gratia et fortitudine, faciebat prodigia* (*Act.*, VI). Vous en pourrez connaître quelque chose par trois prodiges qui méritent vos attentions et vos admirations tout ensemble : prodige de force d'esprit, à détruire l'erreur et à faire triompher la vérité du mensonge dans les célèbres disputes qu'il a eues contre les Juifs ; prodige de force de charité, en se vainquant soi-même et en pardonnant à ses ennemis ; prodige de force de courage, en surmontant la cruauté des tourments et les horreurs de la mort, par son glorieux martyre. Voilà les trois insignes victoires qui remplissent le nom de saint Etienne, et qui mettent sur sa tête trois couronnes : couronne de docteur, remportée par la dispute contre le faux zèle de ses adversaires ; couronne d'amour, méritée par la prière qu'il fait pour ses bourreaux avant que d'expirer ; couronne de martyr, en s'immolant, le premier de tous les chrétiens, pour la gloire de Jésus-Christ.

L'envie malicieuse des Juifs frémissait de dépit, et regardait d'un œil plein de fureur la multiplication des fidèles et les conquêtes glorieuses des apôtres, qui, par la force de l'Evangile, obligeaient même les prêtres d'abandonner la synagogue, et d'adorer, en qualité de Dieu, celui qu'ils avaient fait mourir comme un homme : *Multiplicabatur numerus discipulorum in Jerusalem valde ; multa etiam turba sacerdotum obediebat fidei* (*Act.*, VI, 7). Les plus zélés de la loi se résolurent à faire un commun effort pour empêcher ce progrès, et pour étouffer l'Eglise dans son berceau. Auparavant que de l'attaquer par le fer, ils crurent qu'il était à propos de le combattre par la dispute : *Surrexerunt quidam de synagoga, quæ appellatur Libertinorum, et Cyrenensium, et Alexandrinorum, et eorum qui erant a Cilicia et Asia* (*Ibid.*, 9). Représentez-vous donc une troupe de jeunes étudiants ramassés de diverses synagogues, qui étaient pour lors à Jérusalem : il y en avait de ceux qu'on appelait affranchis, issus des peuples que Pompée avait autrefois assujettis à l'empire romain, et qui, depuis, avaient eu la liberté ; il y en avait de Cyrénée, ville d'Afrique ; quelques-uns étaient d'Alexandrie, quelques autres de la Cilicie, et les derniers d'Asie. Ces cinq nations différentes, juives de religion et extrêmement zélées pour la loi de Moïse, s'unissent ensemble, pour entrer en conférence avec Etienne, *Et erant disputantes cum Stephano.*

Voyez-vous, dit le cardinal Pierre Damien, ces esprits possédés par l'ambition, le faux zèle, l'envie et l'animosité, qui sortent de la synagogue de Satan, et qui s'amassent de tous côtés, ou pour convaincre saint Etienne, s'ils peuvent, ou pour le faire mourir : *Surrexerunt quidam de synagoga Satanæ, et undique conglobantur, vel ad convincendum, vel occidendum.* Ils forment un gros de disputants, et, se serrant de près, ils font comme un corps d'impiété composé de plusieurs écailles unies les unes aux autres : *Faciunt parietem unum impietatis ; squamma squammæ conjungitur.* Ces serpents, échauffés de rage et de colère, joignent leurs sifflements : *Sibilant sibi serpentes ad invicem.* Ils allèguent mille fausses raisons pour appuyer la durée de la loi de Moïse, et pour anéantir la nouvelle religion que Jésus-Christ avait prêchée et que les apôtres établissaient ; ils se glorifient de cette foule de miracles que Dieu avait faits autrefois en faveur de leurs pères ; ils vomissent mille blasphèmes contre Jésus-Christ et lui reprochent l'ignominie de sa croix ; ils crient, comme des insensés : *Templum Domini, Templum Domini !* qu'ils ont l'honneur de posséder le temple du Seigneur, et qu'ils sont son peuple choisi et ses enfants bien-aimés.

Ne vous semble-t-il pas que pour soutenir ce choc il faudrait unir toutes les forces de l'Eglise et assembler tous les apôtres ? Non, non, dit saint Bernard, un seul de nos diacres suffit, pourvu que ce soit saint Etienne. Le voilà, dit-il, qui, s'étant revêtu de la cuirasse impénétrable de la grâce de Dieu, et ayant pris en main le glaive de l'Evangile, fond tout seul sur ces escadrons des ennemis de la vérité, et entrant dans une sage et sainte fureur, il fait des prodiges d'esprit : *Sic loricatus gratia et hasta fortitudinis Evangelii, sapienter infrendens, faciebat prodigia.*

Il fait voir la faiblesse de leurs raisons, il découvre leur malice, il montre l'accomplissement des oracles dans l'économie de la vie et de la mort du Sauveur, il découvre la vérité des figures accomplies par celui dont le nom leur était si odieux ; il leur met devant les yeux leurs malades guéris, leurs lépreux nettoyés, leurs morts ressuscités, en un mot cette vie publique de Jésus-Christ éclatante par une infinité de miracles : il les pousse, il les presse, il les convainc.

Enfin, dit le cardinal Pierre Damien, il faut, malgré eux, que l'impiété cède à la piété, l'erreur à la vérité, la folie à la sagesse, la présomption vaine de l'esprit humain à la vertu de l'Esprit divin : *Velit, nolit, cedit impietas pietati, veritati error, stultitia sapientiæ, Spiritui Sancto præsumptio, et vanitas spiritus humani.* Ils ne pouvaient résister, dit saint Luc, à la sagesse et à l'esprit de Dieu, qui parlait par la bouche de saint Etienne ; il ne dit pas qu'ils ne voulaient pas résister, mais qu'ils ne pouvaient pas : ce qui fait voir, dit un saint Père, que leur esprit était désarmé et abattu, quoique leur cœur fût toujours invincible dans sa malice : *Ubi ment*

malæ facultas tollitur, non; voluntas mutatur.

Cette obstination les fait recourir à la calomnie, pour opprimer celui qu'ils n'ont pu vaincre par leurs raisons. Ils supposent de faux témoins, qui rapportent au prince de la synagogue que saint Étienne avait blasphémé contre le temple, contre Moïse et contre Dieu; ils excitent une sédition, et ils émeuvent le peuple et les scribes contre le saint. La populace, mutinée, accourt de toutes parts, saisit saint Étienne et le conduit en la synagogue, où on lui confronte les témoins, qui soutiennent qu'ils lui ont souvent ouï prêcher les louanges de cet homme crucifié qui avait menacé les Juifs qu'il détruirait un jour leur ville et qu'il changerait les traditions de Moïse.

Pour lors ce diacre paraît, en présence des prêtres et des docteurs de la loi, en posture de criminel, mais aux yeux de Dieu, en qualité de défenseur de la vérité. Sans perdre temps à réfuter les faux témoignages, et à dissiper les calomnies dont on le charge, il commence cette belle et docte harangue que nous avons au chapitre VII des Actes des apôtres, au commencement de laquelle il tâche de les adoucir et de gagner leurs cœurs, les appelant ses pères et ses frères : *Viri fratres et patres, audite.* Puis il leur met devant les yeux les promesses de Dieu et la grandeur de ses bienfaits, ensuite les murmures et méchancetés de leurs pères; et dans la péroraison, son éloquence tonne avec un saint emportement et foudroie ces ennemis vaincus : *Dura cervice, et incircumcisis cordibus, et auribus, vos semper Spiritui Sancto resistitis, sicut patres vestri.* Allez, malheureux, dit-il, vous êtes les véritables héritiers de la malice de vos ancêtres. Têtes dures, esprits inflexibles, cœurs incirconcis et rebelles au Saint-Esprit, aussi bien que vos pères, plus criminels et plus cruels qu'eux mille fois : ils ont tué les serviteurs, et vous avez fait mourir le Maître; ils ont massacré les prophètes, et vous avez trempé vos mains déicides dans le sang du Messie. Est-ce donc ainsi que vous observez la doctrine de cette sainte loi que vous avez reçue par le ministère des anges?

Je ne m'étonne pas si un profane disait que tous les fers et toutes les chaînes qui font gémir un corps ne peuvent ôter la liberté à l'esprit, et qu'un bon cœur ne peut jamais être vaincu : saint Étienne est assis sur la sellette, les mains liées derrière le dos; mais la force d'esprit, dont il est rempli, le rend libre victorieux. En effet, qui est le juge, et qui sont les criminels en cette assemblée?

Le juge, n'est-ce pas ce généreux jeune homme qui, fortifié de l'esprit de Dieu, fait rougir, pâlir et trembler ceux qui l'écoutent? Tous ces prêtres, ces scribes et ces docteurs, quoique élevés sur leurs siéges, ne sont-ils pas les véritables criminels, puisqu'ils sont contraints d'écouter avec confusion leur arrêt, qui sort de la bouche de saint Étienne? Qui est le victorieux dans ce combat? ou bien ceux qui crèvent de dépit, qui grincent des dents, qui écument de rage et qui font paraître au dehors toutes les marques des passions qui les tourmentent, et des démons qui les possèdent : *Audientes autem hæc, dissecabantur cordibus suis, et stridebant dentibus in eum* (*Act.*, VII, 54); ou bien celui qui, regardant d'un œil de mépris cette grosse foule d'ennemis, ne perd ni la paix de son cœur, ni la sérénité de son front, mais au contraire paraît aux yeux de ses adversaires avec un visage éclatant de lumière, comme celui d'un ange : *Omnes qui sedebant in concilio viderunt faciem ejus tanquam faciem angeli* (*Act.*, VI, 15).

Cette clarté qui brilla pour lors sur son visage, dit saint Hilaire d'Arles, était un rejaillissement des beautés intérieures de son âme, et un rayon des lumières dont le Saint-Esprit le remplissait : *Abundantia cordis transierat in decus corporis, et in faciei pulchritudinem candor, splendorque animi exundabat.* Ou bien, comme dit saint Augustin, Dieu voulut que pour la confusion de ses ennemis, qui le menaçaient de la mort, il parût à leurs yeux dans l'état glorieux des corps ressuscités : *Ad confusionem ipsorum, facies Stephani assumpsit speciem resurgentis.*

Disons encore, pour demeurer dans notre sujet, qu'il parut dès cette vie couronné de ce diadème de lumière, en qualité de docteur de la vérité et de destructeur du mensonge, suivant la promesse de Dieu par Daniel : *Qui docti fuerint, fulgebunt quasi splendor firmamenti* (*Dan.*, XII, 3).

Plût à Dieu que plusieurs de mes auditeurs voulussent participer à cette couronne de saint Étienne, témoignant dans les rencontres du zèle pour reprendre ces libertins, qui ne sont qu'en trop grand nombre, lesquels osent dans leurs discours produire des sentiments particuliers contre une religion approuvée par le consentement de seize siècles, confirmée par une infinité de miracles, scellée du sang de tant de martyrs, et autorisée par tant de docteurs si consommés en sagesse, si puissants dans leurs raisonnements et si considérables pour l'intégrité de leur vie et l'innocence de leurs mœurs.

C'est assez de ce premier prodige, disons un mot du second, pour insister davantage sur le troisième.

Qui eût ouï les puissantes invectives et les sensibles reproches que faisait saint Étienne à ses ennemis, qui eût vu son visage allumé du feu d'une sainte colère, eût cru que son cœur était plein d'amertume et qu'il ressentait bien vivement les injures qu'on lui faisait. Cependant il témoigna bientôt le contraire, par un prodige de force de charité.

Lorsqu'il était, dit saint Maximin, au plus fort de son tourment, lorsque son âme, pressée par la violence et la douleur, devait partir du corps, il s'occupait à prier pour ceux qui le faisaient mourir. Sous cette grêle de pierres, où tout autre que lui eût pu même oublier ses plus chers amis, il ouvre autant de bouches qu'on lui fait de plaies, pour dé-

mander le pardon de ceux qui le lapident ; et dans cette foule de pierres, dont ils le couvrent et l'étouffent, n'ayant que la langue et le cœur libre, il emploie le cœur à aimer ses ennemis et la langue à prier pour ses bourreaux : *Domine, ne statuas illis hoc peccatum* (*Act.*, VII, 56).

Saint Augustin est admirable sur ce sujet, lorsque s'adressant à ce saint, il lui dit : *Ubi est tuum dura cervice? Hoc est totum quod clamabas, hoc est totum quod sæviebas?* Hé, qu'est-ce ceci, grand saint, d'où vient un si prodigieux changement, et où sont ces invectives et ces reproches que vous aviez à la bouche, il n'y a pas longtemps? Est-ce donc là où aboutit toute votre colère? Je croyais que vous conjureriez le ciel, la terre et tous les éléments de punir ceux que vous appelez des obstinés, des cœurs endurcis, des rebelles au Saint-Esprit ; et au contraire, comme si vous craigniez que votre sang ne criât vengeance contre ceux qui le versent, vous employez tout ce qui vous reste de voix et de forces, pour demander pardon et miséricorde pour eux.

Ah ! je vois bien ce que c'est : toute votre colère était sur votre langue, mais votre cœur était plein d'amour. Vous criez au dehors contre vos ennemis : et vous priez au dedans pour leur salut : *Foris clamabas, intus orabas; lingua sæviebat, cor autem amabat.*

Agir de la sorte, n'est-ce pas vaincre tous les sentiments de la nature? et s'il est vrai, comme l'enseignent les philosophes moraux, que le plus noble effet de la force est de se vaincre, et que celui-là combat fortement, dit saint Augustin, qui combat contre soi-même, *Revera fortiter pugnat, qui contra se pugnat*, n'est-il pas vrai que saint Etienne fait en ceci un prodige de force de charité, lorsqu'il n'est que douceur et qu'amour pour ceux qui ne respirent contre lui que rage et que fureur; lorsqu'il fléchit les genoux devant Dieu et qu'il prie avec ferveur pour ceux qui lui ôtent la vie, et lorsque, par l'efficace de cette charitable prière, il obtient la qualité d'apôtre pour Saul son parent, devenu son persécuteur, et l'amollissement de cœur et la conversion à la foi pour ceux qui l'accablent de pierres? *Nisi Stephanus orasset, Ecclesia Paulum non haberet.*

Ne devrais-je pas maintenant me servir de cette occasion pour déclamer contre ces âmes enfiélées, ces cœurs de tigres, ces chrétiens imaginaires, qui après avoir ouï si souvent prêcher qu'il n'est pas plus impossible d'entrer en paradis sans aimer Dieu que sans aimer ses ennemis, après avoir vu mille fois Jésus-Christ qui, tandis qu'on lui cloue les pieds et les mains, qu'on lui perce le côté et qu'on l'abreuve de fiel, fait parler les plaies de ses pieds, de ses mains et de son côté, pour demander, en mourant, à son Père le pardon et le salut de ses ennemis ; et pour ne point sortir de la vue des mystères de ce temps, après avoir adoré, à cette fête la bénignité et l'humanité d'un Dieu qui vient en qualité de Sauveur pour ceux qui ne le devaient attendre qu'en qualité de juge, et qui annonce par ses anges la paix à ceux qui ont encore les armes à la main contre lui, *Benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri, erudiens nos* (*Tit.*, III, 4), après tout cela, ils demeurent toujours obstinés dans le dessein de se venger, ils conservent des haines immortelles et ils sont résolus de passer les fêtes sans se confesser, en un mot résolus de se damner plutôt que de pardonner.

Il est vrai, ce prodige d'amour pour les ennemis me donne un beau sujet de faire tonner la voix de Dieu, par Ezéchiel, contre ces familles irréconciliables et qui conservent, comme par héritage, des haines implacables. Ecoutez, dit Dieu, maison orgueilleuse, superbe montagne pleine des feux et des flammes de la vengeance : *Extendam manum meam super te, et dabo te desolatum, eo quod fueris inimicus sempiternus* (*Ezec.*, XXXV, 3, 5) : J'étendrai sur toi la main de ma justice, je te perdrai et exterminerai sans ressource, parce que tu ne veux point te réconcilier avec ton ennemi, ni lui pardonner les injures qu'il t'a faites.

J'ai supporté, dit Dieu par le prophète Amos, les trois péchés d'Edon; mais pour le quatrième, je ne lui ferai jamais miséricorde. Voici quel est ce quatrième péché qui trouve un Dieu implacable : C'est, dit Dieu, que, contre toutes les lois de ma clémence, qui lui défendaient de laisser coucher le soleil sur sa colère et de s'approcher de mes autels sans être auparavant réconcilié avec son frère, il a conservé les sentiments de son courroux jusqu'à la mort, et ses haines ont été aussi longues que sa vie : *Eo quod violaverit misericordiam et tenuerit ultra furorem suum, et indignationem suam servaverit usque in finem* (*Amos.*, I, 11). Que n'ai-je le temps d'approfondir une matière si importante ; mais il faut passer au troisième prodige et admirer la force de courage que saint Etienne fait paraître dans son martyre.

Courons, dit le cardinal Pierre Damien, pour assister à un spectacle si beau, que celui qui marche à pas de géant coure pour le voir : *Curramus ad spectaculum ad quod currit qui exultat ut gigas ad currendam viam suam.* A peine saint Etienne eut achevé son admirable discours, et protesté que Dieu confirmait ses paroles par un miracle, lui faisant voir les cieux ouverts, et Jésus-Christ debout à la droite du Père, *Video cœlos apertos, et Filium hominis stantem a dextris virtutis Dei* (*Act.*, VII, 55), qu'aussitôt toute cette multitude frémit ; et ces furieux, se jetant en foule sur le saint, le poussèrent indignement hors de leur synagogue, et le conduisirent hors la ville, dans la vallée de Josaphat, qui est entre Jérusalem et la montagne des Olives. Ne voulant employer ni le glaive ni le feu, lesquels en un instant eussent ôté la vie à ce martyr, la rage les porta à l'assommer à coups de pierres, afin qu'il se vît mourir lui-même dans la longueur de son supplice.

Ne voyez-vous pas, dit saint Bernard, cette grêle de pierres, qui, lancée avec fureur par

ces bourreaux, tombe avec violence sur cet innocent martyr, lequel est à genoux, les yeux et les mains levés vers le ciel : *Volat saxorum imber e fortissimis invidorum manibus.* Sa tête, blessée en divers endroits, verse le sang abondamment. La pourpre de ce sang précieux, dit Eusèbe, se mêlant avec la blancheur des lis semés sur son visage, rehausse l'éclat de sa beauté : *In ipso juventutis flore decorem ætatis suæ sanguine purpuravit.* Ses épaules sont brisées de coups, ses bras rompus, enfin son sacré corps tombe accablé sous un amas de pierres, et sa belle âme demeure toujours droite et fortement attachée à son Dieu, pouvant justement dire les paroles que l'Eglise lui met à la bouche : *Adhæsit anima mea post te, quia caro mea lapidata est pro te, Deus meus.*

Je ne veux point employer plus de temps à décrire les circonstances de son martyre, j'aime mieux vous faire remarquer la force miraculeuse qu'il témoigne, en mourant le premier pour Jésus-Christ.

Tous les Hébreux admirèrent autrefois l'assurance d'Aminadab, lequel osa le premier entrer, à la suite de Moïse, dans le fond de la mer Rouge, tandis que les autres, arrêtés sur le rivage, regardaient avec des yeux pleins d'étonnement ces eaux grondantes, suspendues en l'air en forme de murailles de cristal. N'avons-nous pas encore plus sujet d'admirer le courage d'un saint Etienne, qui passe le premier la mer rouge du martyre pour suivre Jésus-Christ?

Nous louons avec justice la fidélité de ce brave écuyer du prince Jonathas, qui, voyant son maître grimper sur les rochers et passer par des lieux qui semblaient inaccessibles, pour aller lui seul attaquer un gros d'ennemis et le forcer dans son retranchement, l'accompagna partout, et affronta mille fois avec lui les dangers de la mort.

N'est-ce pas ce que fait saint Etienne avec plus de courage? Notre cher Maître, au temps de sa passion, s'étant jeté dans la foule de ses ennemis, ceux qui jusqu'alors avaient marché à sa suite l'abandonnèrent, et saint Pierre, un des plus assurés, trembla de crainte. Saint Etienne est le premier qui se lance au milieu des dangers, et malgré les tourments et la cruauté de la mort, il se va joindre à Jésus-Christ. Bien qu'il ne soit que diacre, il précède néanmoins les apôtres, dit saint Augustin, par la gloire de sa mort triomphante : *Stephanus diaconus apostolos ipsos triumphi morte præcessit.* Je sais bien, ajoute ce docteur, que, selon son ordre, il n'est que disciple, mais je soutiens qu'il devient maître par son martyre : *Discipulus gradu, magister cœpit esse martyrio.*

Si depuis, les Ignace ont provoqué les bêtes farouches, s'ils ont recherché la mort avec empressement et l'ont soufferte avec plaisir; si les Laurent ont vaincu les flammes et insulté aux juges, tandis que leurs corps se consumaient sur les brasiers; si les Clément et les Agatange ont lassé tous leurs bourreaux et fait servir les plus fameuses villes de l'univers de théâtres à leurs combats; si les Agnès, les Catherine et les Cécile ont contraint les tyrans d'avouer qu'ils étaient vaincus; ce n'est qu'après avoir été tous à l'école de saint Etienne, pour apprendre de lui à mourir constamment pour Jésus-Christ : *Magister cœpit esse martyrio.*

Il est bien aisé maintenant de surmonter la mort et de lui insulter, après que plus d'onze millions de chrétiens l'ont vaincue, et que des enfants de sept ans s'en sont moqués; mais d'attaquer la mort lorsqu'elle semblait invincible, lorsqu'on avait vu depuis peu la vertu du Très-Haut revêtue de nos faiblesses, trembler, pâlir et frémir à son approche, lorsqu'on avait vu tous les apôtres prendre la fuite quand elle paraissait, il fallait une force miraculeuse et un courage prodigieux, comme celui de saint Etienne.

Il est bien aisé d'aller à l'assaut quand on a devant soi un bataillon qui se fait jour partout; mais le courage paraît particulièrement lorsqu'il faut marcher à la tête, ouvrir soi-même le chemin aux autres à la pointe de son épée, et le marquer par son sang. C'est ce qu'a fait saint Etienne qui, voyant les cieux ouverts et Jésus-Christ sur la brèche, se jette le premier dans la mêlée, et malgré les tourments et les horreurs de la mort s'avance et nous crie de le suivre, que la brèche est raisonnable, et que si nous voulons, le paradis est à nous : *Video cœlos apertos* (*Act.*, VII). Ç'a été ce cri de victoire et les généreux exemples de saint Etienne qui ont animé tous nos martyrs. Dès le jour même de sa mort, au rapport de saint Dorothée, un autre diacre, nommé Nicanor, suivi de deux mille fidèles, endura constamment le martyre. Il faut donc, dit saint Augustin, que tous ces millions de guerriers qui ont soutenu, aux dépens de leur sang, la querelle de Jésus-Christ, mettent leurs couronnes sur la tête et leurs palmes à la main de cet illustre martyr, duquel ils ont appris à mourir généreusement : *Quicumque postea sanguinem pro Christi confessione fuderunt, imposuerunt coronam illam capiti suo.*

Et nous, ne prendrons-nous pas occasion des combats et des victoires de ce premier martyr, de fortifier nos courages dans les continuelles persécutions que nous souffrons? Il est vrai que la main du Tout-Puissant a brisé la tête des tyrans, et que notre religion jouit d'une profonde paix : néanmoins cette paix du christianisme a ses martyrs aussi bien que la persécution, dit saint Augustin, *Habet et pax nostra martyres suos*, où nous pouvons présenter à Dieu une vie mortifiée par une résistance vigoureuse à nos passions et être du nombre de ceux qui disent avec saint Paul : *Propter te mortificamur tota die : æstimati sumus sicut oves occisionis* (*Rom.*, VIII, 36). En effet, égorger ses convoitises, réprimer ses mauvais désirs, faire mourir le vice en nous, mortifier ses sens, ne faire rien de ce que la loi de Dieu défend, obéir à ses ordres malgré la résistance de la nature corrompue, souffrir

surtout les mépris, les rebuts et les injures du monde, qui s'oppose aux maximes de l'Evangile, ce sont des choses, croyez-moi, qui valent bien un martyre, que l'on ne souffre qu'une fois.

Cette persécution est nécessaire à tous les chrétiens, au jugement de saint Paul: *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur* (II *Tim.*, III, 12). *Dixit omnes, et tu volebas latere*, dit saint Augustin : il a dit tous, et vous prétendez vous cacher ! Elle est universelle et générale pour tous les temps : *Sicut totius est temporis pie vivere, ita totius temporis persecutionem sustinere*, dit saint Léon. Universelle pour tous les lieux, puisque partout il y a des démons qui nous tentent, un monde qui nous veut séduire et une chair qui nous sollicite. L'Eglise chrétienne souffre encore partout des contradictions (*secta cui*) *ubique contradicitur* (*Act.*, XXVIII, 22). Cette persécution est encore d'autant plus dangereuse qu'elle est cachée. Nos tyrans sont nos amis et nos parents : *Inimici hominis, domestici ejus* (*Mich.*, VII, 6).

O Dieu, que de faiblesses et de lâchetés honteuses sur ce sujet ! L'histoire ecclésiastique témoigne qu'on s'étonnait, dans les premiers siècles de l'Eglise, lorsque durant la persécution il arrivait que sept ou huit chrétiens dans une ville, vaincus par la violence des tourments, reniaient la foi.

Hé Dieu ! dans cette persécution secrète, presque tous renoncent à l'Evangile, et il y en a très-peu qui résistent aux vices et aux attaques du monde. Jadis ces infortunés apostats, tout honteux de leurs chutes, s'en venaient à la porte des églises; et là, couchés par terre, tout baignés de leurs larmes, ils criaient d'une voix lamentable : Foulez, foulez aux pieds ce sel qui a perdu sa vertu, châtiez ces lâches et ces poltrons qui ont manqué de cœur. L'un faisait voir un œil qu'on lui avait crevé pour la foi, l'autre une main coupée. Celui-ci disait qu'il avait pourri dix ans dans un cachot; celui-là protestait qu'il avait souffert la gêne et le chevalet, avant que de faire brûler un grain d'encens devant les idoles. Pour obtenir le pardon qu'ils demandaient à l'Eglise, dit saint Cyprien, au traité, *De Lapsis*, ils découvraient un corps tout déchiré et encore sanglant, et au lieu de larmes, ils pressaient les bords de leurs plaies encore toutes fraîches pour en faire sortir le sang. Pour un péché commis, ils alléguaient mille actions de force et de constance : *Deprecabantur illi non lacrymarum commiseratione, sed vulnerum ; nec sola lamentabili voce, sed laceratione corporis ; manabat pro fletibus sanguis, et pro lacrymis cruor semiustulatis visceribus defluebat.* Hé bien, nos chrétiens qui cèdent à cette persécution cachée et qui deviennent apostats par leurs mauvaises mœurs, peuvent-ils alléguer pour excuse une semblable résistance? Font-ils des pénitences semblables pour leurs apostasies ? il s'en faut bien. Prenons de là sujet de nous confondre et élever les yeux au ciel, comme saint Etienne, voyons Jésus-Christ debout qui nous anime au combat et qui nous promet son secours. Considérons le paradis ouvert pour nous recevoir et pour nous donner la vie éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON XXIII.

Pour la fête de saint Jean.

Conversus Petrus, vidit illum discipulum, quem diligebat Jesus.

Pierre se tournant aperçut le disciple que Jesus aimait (*S. Joan.*, I, 20).

L'épouse cherchant son époux, ne lui donne point d'autre titre dans les Cantiques, que celui de bien-aimé, *Indica mihi quam diligit anima mea* (*Cant.*, I, 6), parce qu'elle savait bien, dit saint Grégoire de Nysse, qu'elle ne lui pouvait donner un nom qui lui fût plus honorable, ni plus doux que celui qui exprimait le pouvoir qu'il avait sur son cœur. Le Père éternel même, lorsqu'il a voulu parler publiquement à la louange de son Fils, et nous manifester quelque chose de sa gloire, ne l'a pas appelé le caractère vivant de sa substance, la splendeur de sa gloire, l'image parfaite de ses grandeurs, sa vertu, sa parole, sa sagesse; mais seulement l'objet de ses complaisances et son Fils bien-aimé : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi complacui* (*S. Matth.*, II, 28). Saint Jean ne s'est donc point trompé lorsque, parmi une infinité de titres d'honneur qu'il pouvait prendre justement, il a jugé qu'il n'en pouvait choisir un plus glorieux, ni qui fût plus agréable à Dieu que celui de bien-aimé de Jésus. Laissant donc à part le nom d'enfant du tonnerre que son Maître lui avait donné, le nom d'apôtre de l'Asie, d'évêque d'Ephèse, de fondateur des Eglises de Smyrne, de Pergame, de Philadelphe, de Laodicée et d'une infinité d'autres; ne faisant nulle mention de l'illustre qualité de proche parent de Jésus-Christ, selon la chair ; passant enfin sous silence les noms d'évangéliste, de prophète, de martyr et de vierge, il dit de lui-même tout ce qu'on en peut penser de plus illustre et de plus grand, quand il a pris avec vérité le titre de favori de Jésus. Et comme les rivières perdent leur nom lorsqu'elles entrent dans la mer, ainsi il semble que saint Jean veut perdre tous ses autres noms dans celui de bien-aimé. Il est certain que tous les panégyriques qu'on peut faire à son honneur ne sauraient être que des explications de ce nom. Pour en parler dignement, adressons-nous au Saint-Esprit, par l'intercession de celle qui a des intérêts tout particuliers à la louange de saint Jean, puisqu'il n'a pu être le favori de Jésus sans être celui de Marie. Saluons-la donc en lui disant : *Ave, Maria.*

Quelque grand politique que fût le roi Théodoric, il se pouvait bien tromper lorsqu'il disait, comme rapporte son secrétaire Cassiodore, que c'était une marque évidente qu'un homme avait beaucoup de mérite, lorsqu'il était aimé de ceux qui règnent : *Non est majus meritum quam gratiam inve-*

nisse regnantium. Les têtes couronnées ne ne sont pas toujours infaillibles dans le choix de leurs favoris : et ce prince se devait souvenir de ce qu'il avait dit dans la treizième lettre, que parmi les rois il y avait deux sources d'où sortaient tous les biens qu'ils faisaient à leurs sujets : la grâce et le jugement, la faveur et la raison; et que les grands, dans la distribution de leurs bienfaits, ne suivaient pas toujours le jugement et la raison, mais que souvent ils donnaient beaucoup à leur inclination et à leur amour. *Alios æstimatione subvehimus, alios gratia promovemus; primus debitor est judicii, alius obnoxius est favori.* Il n'y a que Jésus-Christ le Roi des rois qui, étant la raison du Père, comme parle Tertullien, et la sagesse incarnée, ne se peut tromper dans le choix de ses amis; et quand saint Jean n'aurait point eu des qualités excellentes et un mérite capable d'inviter Jésus-Christ à lui donner la préférence dans les tendresses de son amitié, l'amour même qu'il eut pour lui, eût pu l'en rendre digne, et la seule élection du Fils Dieu suffit pour justifier la bonté de son choix.

Sur quoi je vous prie de remarquer qu'il y a deux sortes d'amour en Dieu : premièrement, un amour antécédent, agissant et efficace, qui ne présuppose pas le mérite des objets; mais qui le produit, et qui, en les aimant, les rend aimables. Secondement, un amour conséquent, d'approbation et de complaisance par lequel Dieu aime les objets après qu'il les a rendus aimables. De quelque façon que vous preniez l'amour de Jésus, c'est dire de grandes choses de saint Jean, que d'assurer qu'il est le bien-aimé de Jésus, puisque c'est assurer que Jésus l'a rendu très-aimable, et qu'il l'a beaucoup aimé.

Developpons, dans la première partie de ce discours, les témoignages de cet amour singulier de Jésus envers saint Jean; et dans la seconde, nous verrons que le disciple a rendu parfaitement le réciproque à son Maître, et que s'il a été le plus aimé, il a été aussi le plus aimant.

L'Eglise catholique, dans les prières qu'elle nous ordonne en ce jour, comprend en peu de paroles les priviléges de cet amour singulier de Jésus. *Valde honorandus est Joannes, qui supra pectus Domini in cœna recubuit, cui revelata sunt secreta cœlestia, cui Christus in cruce Matrem Virginem virgini commendavit.* Il faut avouer que saint Jean est digne d'un honneur singulier, qui corresponde à cet amour singulier que Jésus lui témoigne, le faisant reposer sur son sein, lui révélant ses secrets, et lui donnant sa mère.

Vous voyez que l'Eglise, par ces paroles, marque que saint Jean a été le plus grand et le plus riche favori qui fut jamais, puisqu'il a possédé le cœur, le secret et le trésor de son roi : 1. le cœur, puisque, reposant sur le sein de son Maître, il en a pris possession, *supra pectus Domini*, etc.; 2. le secret, puisque Jésus lui a révélé ses mystères les plus profonds, *cui revelata sunt secreta cœlestia;* 3. son trésor, qui est sa mère, qu'il lui a donnée en mourant sur la croix, *cui Virginem Matrem virgini commendavit.* Donnons plus de jour à ces trois pensées.

Considérez, je vous prie, ce bienheureux apôtre, endormi entre les bras de Jésus, au temps de la dernière cène. Voyez cette posture amoureuse! Comme tous les sens de ce disciple étant heureusement assoupis, il demeure pâmé sur le sein de son Maître, lequel laissant aller doucement son bras sur la tête de son favori, la presse contre son cœur, et tient sa bouche amoureusement collée sur sa poitrine. O Dieu! quel ravissant spectacle! Anges du Paradis, ne fûtes-vous point touchés de quelque jalousie, lorsque vous vîtes un homme mortel entre les bras de celui en présence duquel vous demeurez toujours debout, ou bien prosternés au pied de son trône, pour témoigner le respect que vous avez pour une si haute majesté? Oh! qu'il fallait bien que cet apôtre fût accoutumé à recevoir les caresses de Jésus! qu'il fallait bien qu'il y eût entre lui et son Maître une grande familiarité et un amour bien tendre, pour lui donner la liberté de se reposer sur son sein!

Dans la maison de mon Père, dit le Fils de Dieu, il y a plusieurs différentes demeures proportionnées au mérite de ceux qui y habitent. Mais dites-moi, peut-il avoir une demeure plus noble et plus auguste que celle du cœur adorable de Jésus? n'est-ce pas le secret cabinet de l'amour et le saint des saints? Voilà où repose saint Jean. N'est-il pas logé en favori? Je sais bien que dans le corps de Jésus-Christ, tout y est digne d'un respect et d'une adoration souveraine; mais il faut avouer néanmoins que le cœur a je ne sais quoi de bien plus particulier. Les pieds de Jésus étaient pour les pécheurs, ses mains pour les justes, son visage pour les vierges, sa bouche pour l'épouse; mais son cœur était réservé pour ce seul bien-aimé, *qui supra pectus Domini*, etc. Saint Jean entre donc en possession du cœur de Jésus, et comme Dieu disait autrefois à Jacob : *Terram in qua dormis, tibi dabo* (*Gen.*, XXVIII, 13), aussi ce cher maître disait à ce disciple : Je te donnerai le cœur sur lequel tu t'es endormi. Le voilà donc maître et possesseur du cœur de Jésus.

Je dis, en second lieu, qu'il est entré dans ce cœur pour y puiser la connaissance des secrets de son Maître, *cui revelata sunt secreta cœlestia.* J'avoue que mes pensées sont trop basses et mes paroles trop faibles, pour exprimer les trésors de lumière que saint Jean tira de ce cœur, pendant ce sommeil extatique; empruntons celles des saints et des docteurs de l'Eglise. Saint Chrysostome, dans une homélie qu'il a faite à l'honneur de saint Jean, dit que ce disciple, portant sa bouche sur le cœur de Jésus, qui est la source de toutes les clartés, puisa une science si haute, qu'elle a surpassé absolument celle de tous les hommes : *Talem scientiam hausit de pectore Domini, qualem nullus unquam mortalium sortitus est.* Origène assure que

ce cher disciple, du cœur du Fils pénétra bien avant dans le cœur du Père, pour y voir, parmi les splendeurs des lumières éternelles, la génération du Verbe et le mystère de l'adorable Trinité; puis s'adressant à saint Paul, il lui dit : Il est vrai, grand apôtre, je ne veux rien diminuer de votre gloire, vous avez été ravi jusqu'au troisième ciel, et là, vous avez appris des mystères inénarrables, et connu des secrets qu'il ne vous est pas permis de dire : mais le disciple favori, élevé par-dessus tous les cieux, entrant dans le paradis des paradis, et s'abîmant heureusement dans la Divinité, contemple tout ce qu'il y a de plus grand et de plus majestueux. Là, il voit le Verbe, par qui toutes choses ont été faites, et il lui est permis de le dire, de le prêcher hautement, et de remplir l'univers de ces majestueuses paroles : Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et Dieu était le Verbe. Par lesquelles paroles il nous enseigne les trois principales prérogatives du Verbe : son éternité, puisque jamais sa génération ne fut sujette au temps : *In principio erat Verbum* (*Joan.*, I, 1); son immanence, c'est-à-dire sa demeure dans le sein du Père, *et Verbum erat apud Deum;* la consubstantialité de sa nature avec le Père, *et Deus erat Verbum.* Ce qui fait qu'Origène l'appelle le théologien du Verbe, et que le cardinal Pierre Damien le nomme l'organe de la divinité.

Saint Bernard élève encore, à mon avis, sa pensée plus haut, lorsqu'il dit, au sermon huitième, sur les Cantiques, que comme le Fils unique, reposant dans le sein du Père, reçoit toutes les vues parfaites de la divinité du Père, aussi ce favori, reposant dans le sein du Fils, reçoit la participation de ses divines connaissances : *Hausit Joannes de sinu Unigeniti quod de paterno hauserat ille.* Et tout ainsi, poursuit saint Bernard, que le Père donnant un baiser ineffable à son Fils, dans sa génération éternelle, lui manifeste pleinement toutes ses grandeurs, et lui inspire la suavité de son amour, *Pater Filium osculans plenissime illi arcana suæ divinitatis eructat, et spirat suavitatem amoris, dicente Scriptura : Dies diei eructat Verbum :* aussi le Fils, donnant son cœur à baiser à ce cher favori, lui communique les lumières qu'il reçoit de son Père. C'est ce que veut dire ce disciple, lorsqu'il dit : *Unigenitus Filius, qui est in sinu Patris, nobis enarravit* (*S. Joan.*, XVIII), le Fils unique, qui est dans le sein du Père, nous l'a expliqué. Et comment s'est faite cette explication, sinon par cet amoureux baiser, dit saint Bernard, *illa enarratio quid ei nisi osculum fuit?* Nous pourrions ajouter à ceci la pensée de saint Grégoire de Nysse, qui dit que Jésus donna son cœur à sucer à ce disciple, comme une éponge, afin qu'il bût abondamment les eaux de sa divinité, *Cor suum tamquam spongiam apposuit, ut divinitatem epotaret.*

Après des témoins si illustres de la gloire de ce sommeil mystique, je ne craindrai point d'apporter la pensée hardie de l'abbé Rupert, sur le chap. Ier de saint Jean, où il dit qu'encore que l'incarnation du Verbe fût accomplie dans le sein de Marie, il semble néanmoins qu'en ce sommeil Jésus s'incarna en quelque manière tout de nouveau une seconde fois dans ce disciple vierge, voulant être conçu dans son cœur, afin d'être enfanté, c'est-à-dire exprimé plus clairement par cette bouche éloquente, dont la voix a fait retentir par toute la terre le mystère de sa première génération, qu'Isaïe jugeait auparavant inénarrable. *Dilecti Joannis animam eodem Verbo imprægnavit, ut Verbum ineffabile, quod Maria virgo sola protulit in carne, ipsum hujus socia virginitas viva mortalibus promeret voce.*

S'il est donc vrai, comme dit saint Ambroise (*Liv.* III *des Offices, ch.* 14), que l'ami témoigne son amitié, lorsque sans réserve il répand son âme, c'est-à-dire tous ses secrets dans le cœur de son ami, saint Jean ne peut-il pas se glorifier avec raison que Jésus le traite en bien-aimé, puisqu'il ne lui cache rien? Il lui révèle dans ce sommeil trois sortes de secrets : les secrets de sa personne, ceux de son royaume et ceux de sa maison; les secrets de sa personne, en lui révélant, comme nous avons vu, les priviléges du Verbe; ceux de son royaume, c'est-à-dire de son Eglise triomphante; et enfin ceux de sa maison, c'est-à-dire de son Eglise militante, dont saint Jean a parlé d'une façon si haute et si profonde dans son Apocalypse, que saint Jérôme assure qu'il y a autant de mystères que de paroles, *Tot habet sacramenta, quot verba.* Voilà pour la possession du cœur et du secret : parlons du trésor de son Roi.

Toutes ces grandes faveurs et ces priviléges admirables dont je viens de parler, ne contentèrent point l'amour du Maître à l'égard du disciple : il voulut encore, un peu avant sa mort, lui en donner un autre témoignage. Lors donc que ce divin Sauveur avait l'âme sur ses lèvres, lorsqu'il semblait que la violence de ses douleurs lui devait faire perdre le souvenir de toute autre chose que de ce qu'il souffrait, et de la cruauté de ses ennemis, il se souvint encore de son disciple bien-aimé, et le regardant avec des yeux noyés de sang et larmes, il lui témoigna qu'il le voulait faire son héritier.

Il ne se peut rien dire de plus beau à mon avis sur ce sujet, que ce qu'a dit saint Ambroise en peu de paroles, mais qui contiennent un grand sens, *De cruce Dominus paulisper publicam differt salutem.* 1. *De cruce,* du haut de la croix, étant sur le point de mourir : cette circonstance du temps est remarquable, saint Paul s'en est bien servi pour exagérer l'amour de Jésus à l'endroit de son Eglise. *In qua nocte tradebatur;* 2. *Publicam differt salutem :* quand toutes les créatures étaient attentives au grand spectacle de la croix, et attendaient la fin de cette mystérieuse tragédie, où elles avaient un si grand intérêt, le Fils de Dieu suspendit le bien public, pour celui de ce particulier Mais afin de mieux comprendre cette pensée, considérez trois choses : les ordres

pressants qu'avait reçus Jésus-Christ de son Père, d'accomplir la rédemption des hommes par sa mort, les saintes ardeurs et les amoureuses impatiences qu'avait son cœur pour cette mort, l'importance de ce succès qui regardait la réparation de tous les intérêts de la gloire de Dieu offensé, et le salut de tout le genre humain. Jésus, cependant, pour vaquer à l'établissement de la fortune de son favori, diffère tout cela, *publicam differt salutem;* comme s'il disait · Je sais bien, mon Père, que vous désirez ardemment la rédemption des hommes, vous savez aussi que je la souhaite de tout mon cœur; agréez néanmoins, qu'avant que de satisfaire à votre justice, et de contenter votre charité et la mienne pour tous les hommes, je contente l'amour singulier que j'ai pour mon favori, et que je diffère et retarde ma mort pour quelque moment, afin d'avoir le loisir de faire mon testament en sa faveur.

Je vois bien que vous me demanderez ce que peut laisser par son testament un homme qui meurt si pauvre, qu'il n'a pas une goutte d'eau pour étancher sa soif. Il n'est pas si pauvre que vous croyez : malgré la fureur de ses ennemis, il lui reste encore sur terre un précieux trésor, dont il peut disposer, et qui est capable d'enrichir infiniment son héritier. N'a-t-il pas une digne Mère, qui est un océan de grâce, de vertu et de mérites? C'est de cette Mère dont il dispose en faveur de S. Jean, lorsqu'il dit : *Mulier, ecce filius tuus*,(*Fili*) *ecce Mater tua* (*S. Joan.*, XIX, 26): comme s'il eût dit en mourant : Mon bien-aimé disciple, la violence de mes ennemis m'a ravi tout ce que j'avais au monde; ils m'ont ôté mon honneur, en me faisant souffrir mille opprobres ; ils m'ont dépouillé tout nu, ils ont joué mes vêtements, ils sont sur le point de me ravir la vie; mais ils ne me sauraient ôter ma Mère, c'est un bien sur lequel mon Père ne leur a point donné de pouvoir : c'est donc l'unique bien que je possède, et c'est de ce bien dont je dispose en votre faveur : *Fili, ecce Mater tua*. Ces paroles, disent les interprètes, furent à peu près comme celles des sacrements, d'autant qu'elles firent ce qu'elles signifient, et donnèrent à la sainte Vierge un amour maternel pour saint Jean, et à saint Jean un respect et un amour filial pour Marie.

Et comme autrefois, dans la création du monde, cette parole, *fiat*, sortant de la bouche du Créateur, fut une parole féconde, qui opéra des merveilles, aussi cette parole, *Ecce filius tuus*, fit de saint Jean un autre Jésus-Christ par grâce et par la participation de ses divines qualités! O grâce singulière! ô faveur inestimable! ô don infiniment précieux! Saint Jean accepte cette donation, qui lui est faite par le testament du Sauveur, et dès lors il regarde Marie comme sa Mère, *Ex illa hora accepit eam discipulus in sua* (*S. Joan.*, XIX, 27). Si vous considérez le partage que Jésus-Christ a fait de tous ses biens, vous trouverez, dit S. Thomas de Villeneuve, qu'il a donné son esprit à son Père, son corps à son Eglise, son sang aux pécheurs, son royaume au bon larron, sa robe aux soldats, son Eglise à saint Pierre, son Saint-Esprit aux apôtres, ses dons surnaturels à ses fidèles, sa gloire à ses prédestinés, et enfin sa Mère à saint Jean. O le plus riche héritier qui ait jamais été au monde! aussi n'avait-on jamais vu jusqu'alors un Dieu en état de faire son testament.

Discourons un peu sur ce sujet : Quelle haute idée fallait-il que Jésus-Christ eût de la vertu de saint Jean, ou pour mieux dire, à quel haut degré de grâce ne l'avait-il pas élevé pour le rendre digne de cette alliance si étroite avec sa Mère? Et quel devait être cet homme, qui était choisi pour succéder à la place de Jésus-Christ, et pour consoler une mère affligée par la perte d'un Fils qui était Dieu? Je sais bien que cet évangéliste n'a pas pu remplir pleinement la place de son Maître, mais je sais aussi que l'adoption ayant été inventée, dit Sénèque, pour remédier au malheur de la fortune et à la stérilité des parents, *Adoptio fortunæ remedium est, supplet sterilitati vel orbitati*, Jésus-Christ faisant, en mourant, cette admirable adoption de saint Jean, il ne l'a faite que pour la consolation de sa Mère, lui donnant par testament son favori, pour être, ainsi que parle saint Ambroise, le défenseur de sa pureté virginale et le témoin de son intégrité : *Legatur matri pudoris defensio, et testimonium integritatis.*

Disons encore que si ceux qui dans les Etats ont les premières charges, ont les plus grands appointements et des pensions plus considérables, qui a jamais reçu un office plus honorable ou une charge plus importante dans la maison de Dieu, que saint Jean? Qui donc aura reçu plus de dons et plus de grâces? Qu'est-ce que n'aura pas obtenu pour un Fils si chèrement recommandé, celle qui est toute-puissante pour obtenir de Dieu ce qu'elle veut?

Mais nous avons assez parlé des témoignages de l'amour singulier de Jésus à l'endroit de saint Jean. Voyons maintenant en peu de mots comment ce disciple a rendu à son Maître un amour réciproque, et montrons que s'il a été le bien-aimé, il semble qu'il a été le plus aimant.

Saint Jean a témoigné plus d'amour à son Maître que les autres apôtres, pour trois raisons : 1° il l'a aimé et servi plus longtemps; 2° il l'a aimé plus purement; 3° il l'a aimé plus constamment. Il l'a aimé plus longtemps, puisqu'il a commencé de meilleure heure et qu'il vécut jusqu'à une extrême vieillesse ; il l'a aimé plus purement, puisqu'il a consacré à l'amour de son Maître ses premières années et la fleur de sa virginité, ce que nous ne lisons point des autres apôtres. Saint Chrysostome appelle saint Jean, pour ce sujet, *Exordium virginitatis ;* d'autant, dit-il, que comme la bienheureuse Vierge a donné l'exemple de cette vertu à toutes les filles, saint Jean l'a donné pareillement à tous les hommes, et l'a répandue par toute l'Église. C'est le sentiment commun des Pères que ç'a été en considération de sa virginité que Jésus-Christ, l'époux des vier-

ges, lui a témoigné cet amour de tendresse et cette familiarité singulière. Il n'appartient proprement qu'aux vierges de contracter avec Jésus et Marie, vierges, ces amitiés étroites et ces intimes alliances. Ce n'est pas assez, quand on parle des vierges, d'assurer, avec saint Ignace, martyr, qu'elles sont comme des perles précieuses dont Jésus-Christ se pare : *Virgines pretiosa monilia Christi.* Ce n'est pas assez de dire, avec saint Cyprien, qu'elles sont les plus belles fleurs du parterre de Jésus-Christ, les brebis les plus chéries de son troupeau, la portion la plus illustre de son héritage ; d'assurer, avec saint Bernard, qu'elles ne composent qu'une même famille avec les anges, *Virgines de angelica familia deputantur :* mais il faut ajouter à tout ceci, pour en parler dignement, qu'elles sont choisies, comme saint Jean, pour reposer sur le sein de Jésus, et pour jouir, en qualité de ses divines amantes, de ses chastes embrassements : *Lœva ejus sub capite meo, et dextera illius amplexabitur me* (*Cant.*, II, 6).

Mon Dieu, qu'il y aurait de plaisir à poursuivre l'éloge de cette belle vertu, et à se promener plus longtemps parmi ces lys, mais la nécessité nous contraint de changer de discours, et de dire, pour le profit de ceux qui m'écoutent, que comme c'est par la pureté du corps et de l'esprit que nous obtenons les lumières de Dieu, les avantages d'une foi vive et les effets d'un amour singulier de Jésus-Christ envers nous ; aussi par le vice contraire nous sommes enveloppés de ténèbres épaisses, nous devenons à demi abrutis, et c'est par là que nous provoquons d'une façon particulière la haine et la vengeance de Dieu contre nous. C'est pour cela que Jésus-Christ veut, dans l'Evangile, que ses prédestinés aient les reins ceints de la ceinture de la chasteté, et qu'ils portent à la main le flambeau de la foi allumé : *Sint lumbi vestri prœcincti, et lucernœ ardentes in manibus vestris* (*S. Luc.*, II, 35). D'autant que la foi, dit saint Bernard, ne peut être vivement éclairée, si par la pureté vous n'arrêtez ces obscures vapeurs, qui s'élèvent de la convoitise et qui offusquent la partie supérieure de l'âme. Croyez-moi, dit ce saint Père, jamais ce feu du ciel ne brillera comme il faut, si vous n'éteignez auparavant ce feu terrestre et cette flamme ensoufrée : *Nisi ignis inferior extinguatur, superior lucere non potest.*

Revenons et finissons. Saint Jean a montré qu'il était le plus aimant, d'autant qu'il a suivi Jésus-Christ constamment, lorsque les autres disciples l'abandonnaient : *Cum vidisset Discipulum stantem.* Jésus, le plus affligé de tous les hommes, eut au moins cette consolation, en mourant, de voir qu'il ne s'était point trompé dans le choix de son favori, puisqu'après l'avoir accompagné sur le Thabor, il le suivait généreusement sur le Calvaire; après avoir bu les douceurs délicieuses de son cœur, il ne faisait point de difficulté de boire avec lui l'amertume de son calice. Il vit ce disciple debout, au pied de sa croix : cette posture ferme marque sa constance en trois choses : 1° dans sa foi, il ne chancelle point comme les autres, il ne nie point son Maître, comme saint Pierre ; il ne perd point la foi, comme saint Thomas ; 2° dans la profession extérieure de sa foi, accompagnant Jésus-Christ au temps de sa passion : je ne m'étonne pas que saint Pierre proteste hautement qu'il adore Jésus, et qu'il le reconnaisse en qualité de Fils du Dieu vivant, à la vue des morts ressuscités, des aveugles éclairés, et d'une infinité de miracles ; mais il fallait un cœur fort en amour, comme celui de saint Jean, pour suivre son Maître, lorsqu'il n'était entouré que de soldats et de bourreaux, pour rendre hommage à sa grandeur, au milieu de ses anéantissements et de ses ignominies ; enfin, pour pleurer sa mort comme celle d'un Dieu, le voyant mourir comme un homme constant dans son amour. Ah ! combien de fois ce disciple, fendant la foule des soldats, et se faisant voir au milieu des bourreaux, a-t-il cherché la mort avec empressement ? Combien de fois, protestant hautement qu'il était disciple de cet homme mourant, et accusant les juges d'injustice et les bourreaux de cruauté, a-t-il tâché de provoquer leur colère, afin de pouvoir mourir avec son Maître ? Combien de fois regarda-t-il d'un œil jaloux ces larrons, qui occupaient sa place, et qui, contre la coutume, étaient plus proches de Jésus que lui. Mais enfin, ne pouvant pas mourir, il tâcha par un amour compatissant de soulager les tourments de son Maître, mêlant ses larmes avec le sang de Jésus ; et regardant d'un œil mourant son amour crucifié, il attirait dans son cœur, par la force de sa compassion, les clous, la lance, les plaies et tous les tourments de son Sauveur mourant.

S'il est vrai que l'âme souffre plus dans le corps qu'elle aime qu'en celui qu'elle anime, saint Jean a souffert dans le corps de Jésus-Christ qu'il aimait, sans comparaison plus qu'il n'eût pu souffrir dans le sien qu'il haïssait : nous pouvons dire même qu'en certaine manière, ce disciple, au pied de la croix, a plus souffert que Marie, d'autant que c'était une consolation à la Vierge, de savoir que n'ayant point péché, elle n'était point la cause des tourments de son Fils ; mais quelle tristesse à saint Jean de voir que lui, qui était le disciple bien-aimé, était cependant du nombre des parricides de son Maître ? La douleur qu'il souffrit sur le Calvaire fut si grande, qu'au sentiment de quelques docteurs, elle lui obtint la gloire du martyre, et c'est pour cela, disent-ils, qu'il n'a point fini sa vie par la main d'un bourreau, comme les autres apôtres, l'amour divin ayant voulu être lui-même l'auteur du martyre de ce disciple bien-aimé et bien-aimant.

O Dieu ! que ce discours, si glorieux à saint Jean, est capable de me confondre et de confondre tous ceux qui m'écoutent ! Nous sommes tous en vérité les bien-aimés de Jésus, mais nous ne sommes pas néanmoins les bien-aimants. Dieu a pour nous des bontés toutes singulières, qui en peut dou-

ter? *Non fecit taliter omni nationi, et judicia sua non manifestavit eis* (*Psal.* CXLVII, 20). Nous ne sommes pas nés dans la Turquie, ni parmi les forêts du Brésil, comme une infinité d'autres : Dieu nous a favorisés des lumières de la foi aussitôt que de celles de la raison ; il ne nous a pas traités comme tant d'autres qu'il a surpris dans la chaleur du crime, et perdus pour toujours, quoiqu'ils ne l'eussent pas tant offensé que nous. Oh ! qu'il y a longtemps que nous serions damnés sans cet amour singulier ; c'est par un effet de cette singulière miséricorde que nous subsistons encore, et que nous sommes en état, si nous voulons, de nous sauver : *Misericordia Domini quod non sumus consumpti.* Il n'y a aucun de nous, s'il veut faire réflexion sur toutes les parties de sa vie, qui ne trouve des témoignages infinis de cette singulière bonté. Il est donc vrai que Dieu nous a singulièrement aimés, lors même que nous méritions d'être les justes sujets de sa haine ; il nous a enrichis de ses grâces, lorsque nous devions ressentir les effets de sa colère : et cependant nous avons payé ses bienfaits par des ingratitudes continuelles. Il n'y a que Dieu seul que nous n'avons point aimé ; nous avons eu de l'amour pour les richesses, pour les honneurs, pour les plaisirs du siècle : que n'avons-nous pas fait pour le monde? Quels soins n'avons-nous point pris de lui plaire? Quelles ardeurs et quels transports de passion n'avons-nous pas ressenti pour de chétives créatures, qui nous damnent? Il n'y a que Dieu seul que nous avons traité en ennemi. Dieu nous a donc aimés d'un amour pur et gratuit; et nous, étant prévenus de ses grâces et attirés par ses bienfaits, nous avons payé cet amour d'une haine gratuite et détestable : *Odio habuerunt me gratis* (*S. Joan.*, XV, 25). Rougissons donc de honte sur l'ingratitude et le dérèglement de nos cœurs à la vue du beau cœur de saint Jean ; consacrons au moins les derniers jours de cette année à la divine charité ; qu'il ne se passe aucune heure du jour que nous ne regrettions le temps que nous avons laissé couler sans aimer Jésus-Christ.

C'est cette divine charité que je vous laisse en ma place, puisque je suis obligé de vous quitter, et de me taire jusqu'au carême : *Commendo vos Deo, et verbo gratiæ ipsius* (*Act.*, II, 32). Ce sera cette charité qui vous prêchera, si vous la voulez écouter. Pourquoi ne dirons-nous pas d'elle ce que Tertullien dit de la foi? *Unusquisque debet colloqui cum fide sua.* Faites donc des colloques et des discours avec la charité, consultez-la dans toutes vos entreprises.

Ce sera cette divine charité, que je vous laisse, qui remédiera à tout le mal que je puis vous avoir fait connaître pendant cet Avent, ou pour mieux dire, qui poursuivra et achèvera tout le bien que nous avons commencé. 1. Si en vous prêchant les jugements rigoureux de Dieu, je vous ai attristés, et si j'ai troublé la fausse joie que vous preniez dans le monde, je ne m'en repens point. *Contristavi vos, non me pœnitet*, dit saint Paul (II *Cor.*, VII, 8). Ce sera la charité que je vous laisse qui vous consolera et qui saura tellement adoucir les rigueurs de la pénitence et les travaux du service de Dieu, que vous les goûterez avec plaisir; *Labores manuum tuarum quia manducabis* (*Psalm.* CXXVII, 2). 2. Si me servant du glaive de la parole de Dieu, j'ai entamé et blessé vos âmes, j'en ai de la joie ; ces plaies sont favorables puisqu'elles conduisent à la vie éternelle : ne permettez pas qu'elles se ferment sitôt, entretenez-les, je vous en conjure, mais ce sera la charité qui, succédant à la crainte, dit saint Augustin, pansera avec ses belles mains ces heureuses plaies, et y versera l'huile et le baume des consolations du ciel. *Timor vulnerat, sed intrat charitas, quæ sanat quæ timor vulnerat.* 3. Si je vous ai retirés de la voie large, où vous couriez avec joie à la perdition éternelle, pour vous engager dans la voie étroite du paradis; si la nature en gémit, et si elle souffre beaucoup dans ces contraintes nécessaires, la charité que je vous laisse dilatera vos cœurs et vous trouverez que le chemin s'élargira, et vous direz avec David : *Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum*, j'ai couru, Seigneur, avec plaisir dans la voie de vos commandements, lorsque votre amour a dilaté mon cœur, Cette course heureuse et délicieuse se terminera dans l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, au nom du Père du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XXIV.

Pour la fête de la Circoncision.

Semetipsum exinanivit, formam servi accipiens.... propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen : ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum.

Il s'est anéanti lui-même, en prenant la forme d'un esclave, c'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom illustre au-dessus de tous les noms, afin que le nom de Jésus soit adoré des saints dans le ciel, des hommes sur la terre, et des démons mêmes dans les enfers (*Philipp.*, II, 7, 9, 10).

Nous devons remarquer trois choses dans le mystère de ce jour, dit le dévot saint Bernard, la circoncision, le nom et le sang de Jésus, qui nous fournissent trois sujets, d'admiration, d'amour et d'imitation : d'admiration, sur l'anéantissement de Jésus circoncis, c'est-à-dire, marqué du caractère de pécheur ; d'amour pour Jésus humilié, afin de nous glorifier; d'imitation de cette profonde humilité ; d'étonnement sur les grandeurs adorables d'un nom au-dessus de tout nom, donné par un Père Dieu à son Fils Dieu, pour récompense des anéantissements d'un Dieu ; d'amour pour un nom qui ne signifie que douceur, que tendresse, qu'excès de charité ; d'imitation des vertus exprimées par le saint nom de Jésus ; de ravissement et d'extase à la vue de l'immortel blessé et d'un couteau tout rouge du sang d'un Dieu;d'amour, pour les premières gouttes d'un

sang si précieux, que l'amour impatient de Jésus a tiré de ses veines, pour signer avec des caractères sanglants, la protestation qu'il nous a faite de nous être Jésus, c'est-à-dire, Sauveur ; d'imitation des douleurs et de la patience de Jésus, déjà baigné de son sang.

Tandis que tout le ciel, toute la terre et tout l'enfer rendent hommage à cet illustre nom de Jésus, considérons premièrement l'anéantissement de Jésus circoncis ; puis en la seconde partie, nous verrons cet anéantissement récompensé par la gloire du grand nom de Jésus : pour concevoir ce mystère, adressons-nous à cet Esprit sans lequel, dit saint Paul, nous ne saurions prononcer, comme il faut, le saint nom de Jésus, et implorons l'intercession de Marie, en lui disant, *Ave, Maria.*

C'est une question assez célèbre dans la théologie, et parmi les interprètes de l'Ecriture, de savoir si cet anéantissement dont parle saint Paul, convient proprement, directement et en rigueur à la personne adorable du Verbe, ou bien seulement à son humanité.

Saint Ambroise, et Denis Alexandrin, et quelques autres, estiment que l'immutabilité du Verbe, qui ne peut non plus recevoir de diminution que d'accroissement, ne souffre pas qu'on puisse dire de lui qu'il s'est anéanti ; et que c'est seulement son humanité, laquelle a souffert un profond anéantissement, en ce qu'elle n'a pas reçu, dans ce nouvel état, où elle est entrée par l'incarnation, toutes les suites et tous les apanages qui étaient dûs à son adorable dignité ; mais au contraire elle a paru revêtue de nos faiblesses et de nos infirmités ; et au lieu de cet éclat de royauté, qui lui était dû par son union hypostatique, elle a pris la figure d'un esclave, s'étant assujettie aux bassesses et aux misères de notre mortalité.

C'est néanmoins le sentiment le plus commun des théologiens et des interprètes, que saint Paul attribue cet anéantissement à la propre personne du Verbe. Les paroles sont claires : *Cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo ; sed semetipsum exinanivit* (*Philip.*, I, 6). Celui qui s'est anéanti, au rapport de saint Paul, était Dieu comme le Père qui l'engendre, et il possédait toutes les splendeurs de la divinité par le juste titre de son éternelle naissance. Or c'est le Verbe qui est Dieu comme son Père; c'est donc lui de qui saint Paul dit qu'il s'est anéanti. Ce n'est pas, dit saint Augustin, que le Verbe ait rien perdu de ce qui lui est essentiel, mais c'est qu'il a pris quelque chose de nouveau : *Non quod habebat deposuit, sed quod non habebat accepit;* ou bien, comme dit saint Léon, il a pris ce qui était à nous, sans rien perdre de ce qui était à lui : *Nostra suscipiens, propria non amittens.* Chose étrange ! en prenant ce qu'il n'avait pas, il s'est épuisé ; en prenant ce qui était à nous, il s'est appauvri et anéanti. Voici comment, dit saint Thomas.

La nature humaine, étant infiniment plus en puissance qu'en acte, est un grand vide ; le Verbe, s'unissant à cette nature humaine, s'est uni à ce néant, *Semetipsum exinanivit* (*Philip.*, II, 7) ; ou bien, comme tous les êtres créés ne sont rien devant Dieu, *Substantia mea tanquam nihilum ante te* (*Psal.* XXXVIII, 6), le Verbe, par cette union à notre nature, se réduisant à l'être créé, s'est réduit au rien, *Exinanivit.*

Ou bien encore, suivant l'explication du cardinal Cajétan, quoique le Fils de Dieu ait toujours retenu l'égalité avec son Père, il a acquis par son incarnation quelqu'autre chose qu'il n'avait pas auparavant ; et il peut dire de soi dans ce temps ce qu'il n'eût pu dire dans l'éternité, qui est que son Père est plus grand que lui : *Pater major me est* (*S. Joan.*, XIV, 28). C'est une profonde humiliation à cette divine Personne de pouvoir dire, en suite de l'union qu'elle a faite avec notre nature : *Ego sum vermis, et non homo* (*Psal.* XXI, 7).

Or c'est principalement dans le mystère d'aujourd'hui que Jésus-Christ est descendu dans un abîme profond d'humilité. En voici la preuve.

Je trouve quatre principales démarches que le Verbe divin a faites pour descendre dans le fond de cet abîme ; sur quoi je vous prie de faire réflexion.

Premièrement, *Verbum factum est*, le Verbe fait. Voilà le premier pas, qui est véritablement un pas de géant, *Exultavit ut gigas* (*Psal.* XVIII, 6). Il sort du sein du Père, où il était engendré et non pas fait, et il vient dans le sein d'une Mère, où il est nouvellement conçu et fait, comme parle saint Paul, de la substance d'une femme, *Factum ex muliere.* Un Verbe fait, c'est-à-dire le souverain Principe et la première Cause qui reçoit l'être de son effet, la source qui prend une nouvelle origine de son ruisseau. Ce Verbe, qui a tout fait, paraît maintenant fait, et en tant que fait, il est un Dieu dépendant, un Dieu sujet, un Dieu obéissant.

Verbum caro, Verbe fait chair; voilà la seconde démarche de cet amoureux abaissement. Il descend du plus haut faîte de sa gloire et de la splendeur de sa divinité toute pure dans le limon et dans la boue. Supputez, si vous pouvez, combien la vertu infinie de Dieu peut produire de natures plus nobles et plus parfaites que la plus accomplie de toutes les intelligences du ciel, et mesurez ensuite la distance qui se rencontrerait entre la plus parfaite de l'homme ; après cela, dites que le Verbe, pour descendre jusqu'à la chair, a passé par autant de degrés qu'il y a de natures possibles plus excellentes que la nature humaine. Ce n'est donc point un Verbe fait ange, fait chérubin, fait séraphin, mais fait chair. Ce n'est pas même un Verbe fait chair semblable à la chair d'Adam dans l'état d'innocence, c'est-à-dire immortelle et impassible, mais au contraire sujette aux injures du temps et aux atteintes de la douleur.

La troisième démarche est l'humiliation d'un Dieu fait enfant, et c'est principalement dans cette enfance que le Verbe s'est mis en

tel état, que toutes ses grandeurs sont vraiment anéanties, c'est-à-dire méconnaissables.

Dieu a trois sortes de perfections, dit la théologie : celles qui émanent et procèdent immédiatement de son être, comme l'immensité, l'éternité, l'immutabilité ; secondement, celles qui sont comme des écoulements de sa vie, à savoir sa sagesse, sa science et ses opérations toutes puissantes ; troisièmement, celles qui suivent sa liberté, comme sa bonté, sa miséricorde et sa justice. Or toutes ces perfections sont comme anéanties dans le mystère de l'enfance, dit saint Léon : *Suscipitur a majestate humilitas, a virtute infirmitas, ab æternitate mortalitas.* Sa sagesse est cachée sous la forme d'un enfant qui ne fait encore que bégayer, sa puissance anéantie dans l'infirmité d'une chair sujette à nos faiblesses, son immutabilité couverte d'un corps qui va toujours croissant avec l'âge, et ainsi de tous ses attributs. *Grave mihi est adorare Deum juniorem*, J'aurais bien de la peine à adorer un Dieu jeune, disait un Juif, disputant contre Grégentius, archevêque des Homérites. Il est vrai que cet état serait indigne de la divinité, si l'excès de son amour ne l'y avait réduite.

Ce n'est pas néanmoins le fond de son abîme, il peut descendre plus bas. Le voici exprimé par saint Paul : *Deus Filium suum mittens in similitudinem carnis peccati* (*Rom.*, VIII, 3) : le Fils de Dieu ne s'est pas fait seulement chair, et chair souffrante, et chair d'enfant, mais, ô prodige inconcevable d'humilité! chair marquée de la ressemblance du péché, non-seulement parce qu'il s'est soumis aux douleurs et aux peines, qui sont des apanages du péché, mais encore parce qu'il a subi la loi de la circoncision, qui étant parmi les Juifs un signe de notre baptême, et ordonnée pour la rémission du péché, en était, dit saint Bernard, comme le caractère ou, pour mieux dire, la cicatrice. Dans l'incarnation, dit ce même saint, Dieu s'est fait un peu moins que les anges; mais dans la circoncision il s'est fait beaucoup moins, puisqu'il n'a pas seulement pris la forme d'homme, mais celle de pécheur : *In incarnatione minoratus est ab angelis; in circumcisione multo minus, qui non solum formam hominis, sed formam habet peccatoris : infigitur enim velut quodam cauterio latronis.* Après le péché, rien n'est plus abject que la figure et la forme du péché. Le Verbe prend aujourd'hui, pour l'amour de nous, la forme du péché, et il lui est impossible de prendre le péché. Voilà donc la dernière démarche qu'il puisse faire pour s'abaisser ; *Non ultra*, tout Dieu qu'il est, il ne peut pas descendre davantage.

C'est, dit saint Chrysostome, ce que saint Paul appelle proprement anéantissement, *Semetipsum exinanivit, formam servi accipiens* (*Phil.*, II, 7). Suivant la phrase grecque, il faut lire, dit ce Père : *Forma servi accepta, exinanivit :* ayant pris dans l'incarnation et dans sa naissance la forme d'esclave, il passe plus avant dans la circoncision, et il s'anéantit autant qu'il le peut faire en prenant la forme de pécheur. Voici comment :

Dans son incarnation, et surtout dans le mystère de son enfance, il anéantit, c'est-à-dire il rend méconnaissables ses attributs; mais dans la circoncision il anéantit sa propre essence, puisque le péché étant contradictoirement opposé à la divinité et incompatible avec la nature de Dieu, il n'en pouvait prendre la marque sans s'exposer à être estimé pécheur, et par ce moyen sans anéantir dans l'estime des hommes la créance de sa divinité. Il anéantissait encore la gloire de tous ses titres magnifiques qui sont inséparables de sa personne, comme de roi, de juge, de souverain prêtre et de messie, puisque toutes ces qualités illustres ne pouvaient compatir avec le péché; et se laissant blesser aujourd'hui du couteau de la circoncision, il paraît au dehors, non pas juge, mais criminel; non pas roi, mais esclave comme les autres; non pas sauveur, mais comme celui qui avait besoin d'être sauvé.

Je vous prie de remarquer encore que la pauvreté, la nudité, le mépris des hommes, les tourments mêmes de la mort, au jugement de tous les sages, sont des choses indifférentes pour le véritable honneur, et n'ont rien de honteux que dans leur cause : par exemple, un grand prince qui s'abaisse pour élever son peuple, qui s'appauvrit pour l'enrichir, qui souffre pour lui acheter le repos de la paix, qui meurt pour sauver la vie à ses sujets, mérite dans tous ses Etats une gloire immortelle : mais le péché est essentiellement ignominieux, si bien qu'il est impossible de voir quelqu'un marqué du caractère du péché, sans le juger digne d'un véritable mépris, à moins que la foi n'élève et ne corrige la raison. C'est néanmoins ce que nous voyons aujourd'hui arriver à Jésus-Christ. Qui est-ce qui le pouvait voir recourir au remède, sans juger qu'il en eût besoin ? Qui pouvait voir son corps lavé de sang, comme celui des autres enfants, sans juger que son âme eût été souillée.

Ajoutez encore, s'il vous plaît, que nous pouvons dire que ce mystère de la circoncision est le fond et l'abîme des humiliations de Jésus-Christ, d'autant que l'humilité y règne si puissamment, qu'on n'y voit au dehors aucun éclat de gloire. A sa naissance, si le Verbe de Dieu est muet, les cieux parlent en sa faveur, par la production d'une nouvelle étoile : si sa crèche dit qu'il est homme, ce bel astre, suivant la pensée de saint Maxime, soutient aussi qu'il est Dieu : *Latet in pannis, fulget in cœlis : cunæ nascentem, indicant stellæ dominantem.*

A son baptême, lorsqu'il vent se mêler parmi les pécheurs, les cieux s'entr'ouvrent sur sa tête, le Saint-Esprit descend, et le Père parle sensiblement, pour découvrir son innocence.

Tandis que la médisance des Juifs s'efforce de le flétrir d'opprobres, il tient toute la Judée dans l'étonnement de ses miracles : les malades guéris, les morts ressuscités, témoignent hautement qu'il n'est pas tel que la calomnie le dépeint.

Lors même qu'il meurt sur la croix, il jette de si vifs rayons de gloire, que ceux qui ne l'avaient pu connaître dans les merveilles de sa vie, sont contraints de s'écrier: *Vere hic homo Filius Dei erat* (*S. Marc.*, I, 19)! En un mot, partout ailleurs, dit Arnoud de Chartres, il mêle la gloire avec l'humiliation : *Vicissim humilitas et sublimitas quibusdam revolutionibus inter se partiuntur negotium.* Mais dans la circoncision, nous ne voyons rien qui ne soit humiliant : nous entendons les cris douloureux d'un Enfant blessé ; nous voyons une mère qui, touchée de pitié, mêle ses larmes avec le sang de son Fils : nous considérons les marques honteuses du péché, imprimées par la cruauté du couteau sur la chair innocente et toute pure : quoiqu'on lui donne alors le grand nom de Jésus, cette gloire ne paraît point au dehors, puisque la vertu de ce nom n'était pas encore connue. Ce mystère est donc accompagné non-seulement d'une humilité très-profonde, mais aussi d'une humilité sans aucune marque de gloire, et par conséquent c'est le véritable anéantissement de Jésus : *Semetipsum exinanivit* (*Phil.*, II, 7).

O Dieu! qu'un chrétien superbe, après cela, est un monstre horrible, et qu'il faut bien avouer que la plaie de son orgueil est une plaie incurable, si elle ne peut être guérie par l'anéantissement d'une divinité. Nous faisons tous profession de croire en un Dieu circoncis, qui, étant le Saint des saints et impeccable, a voulu prendre, pour l'amour de nous, le remède honteux et douloureux du péché : et nous, qui sommes tout couverts de crimes, nous voulons passer pour innocents. Nous sommes effrontés pour pécher, et pleins de honte et de faiblesse, quand il faut confesser nos fautes et faire pénitence, *Male proni in vulnera, pejus in remedio verecundi, et horrescemus vulneris ligaturam, qui de vulneribus interdum gloriamur*, dit saint Bernard, dans son premier sermon de la circoncision.

Après ce mystère, dit saint Léon, qui est-ce parmi les fidèles, pour élevé qu'il puisse être en dignité, qui doit avoir honte de pratiquer l'humilité, dont un Dieu aussi grand que le nôtre nous donne de si merveilleux exemples : *Nemo æstimet sibi pudendum, quod merens Deus in forma servi, Deo non est arbitratus indignum.*

Cependant, qui est-ce qui pratique l'humilité parmi nous ? L'humilité est bien une vertu chrétienne, puisqu'elle n'a point été connue parmi les païens ; mais ce n'est plus maintenant la vertu des chrétiens : l'orgueil et la vanité possèdent presque tous les cœurs.

D'où naissent ces envies qui nous rongent à la vue de la prospérité de nos prochains, ces haines et ces dissensions, même parmi les proches ? D'où viennent ce luxe des habits et ces dépenses excessives, sans différence d'état ni de condition, sinon de ce malheureux désir que nous avons de paraître ? D'où vient ce faste et cette enflure des grands, qui foulent aux pieds les petits, et qui demandent d'eux des adorations qui ne sont dues qu'à Dieu seul ? D'où vient encore cette avarice insatiable, sinon de la cupidité déréglée de l'honneur ? Croyez-moi, dit saint Chrysostome, saint Paul va à la racine du mal des faux riches de la terre, lorsqu'il veut que les prédicateurs les exhortent à n'avoir point de pensées humaines et orgueilleuses : *Divitibus præcipe hujus sæculi non sublime sapere* (I *Tim.*, VI, 7). Il semble qu'il serait plus à propos de les exhorter à modérer leurs désirs et à donner l'aumône : point du tout, dit saint Chrysostome : l'Apôtre sait bien qu'ils ne sont ordinairement avares qu'à cause qu'ils sont orgueilleux ; c'est qu'ils prétendent, par le moyen de leurs richesses, s'élever au-dessus du peuple et se rendre considérables. Ce qui rend ce marchand infidèle dans son commerce et si furieusement attaché au profit, c'est le désir qu'il a d'agrandir sa famille, d'élever ses enfants, et de se maintenir dans l'honneur du monde. Qui est-ce qui rend la plus grande partie des chrétiens rebelles aux lumières de la grâce, qui les porte à étouffer mille bons sentiments que Dieu leur donne pour leur salut, sinon cette crainte mondaine et cette appréhension de souffrir les mépris des enfants du siècle dans la pratique de la vertu ?

Que si nous sommes si pressés du désir de l'honneur, apprenons aujourd'hui le chemin qu'il faut prendre afin d'y parvenir. Pouvons-nous nous tromper en suivant les routes que la sagesse incréée nous marque pour arriver à la gloire ? *Semetipsum exinanivit, propter quod Deus*, etc. Il est descendu jusqu'au-dessous de toutes les créatures, et son Père lui a donné un nom qui est par-dessus tout nom. C'est de la gloire de ce nom dont je dois parler maintenant dans le second point de ce discours.

Quand je ne dirais autre chose à la louange de ce beau nom, sinon que c'est la juste récompense que Dieu le Père a donnée à son Fils pour cet anéantissement admirable que je viens de vous expliquer, je crois que cela suffirait pour vous en faire concevoir une haute idée.

Les moindres humiliations de Jésus méritent une élévation infinie : que mérite donc le dernier excès de son humilité ? Saint Paul ne fait mention que de ce nom, qui en est la récompense.

Chose admirable ! Les autres grands noms de sagesse éternelle, de caractère vivant de la substance du Père, de Créateur, de Roi, de Juge souverain des vivants et des morts, ne coûtent rien à Jésus-Christ en tant que Dieu, il les reçoit de son Père par la communication de son essence ; et en tant qu'homme, par le moyen de l'union hypostatique. Mais quand il s'agit du saint nom de Jésus, il se passe, pour ainsi dire, un contrat entre le Père et le Fils : le Père ne veut pas donner ce nom à son Fils, qu'il ne le voie aujourd'hui descendu jusqu'au fond de l'abîme de son humilité. *Postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus* (*S. Luc.*, II, 21). Il faut pour acquérir ce titre, qu'il signe de son

sang la protestation qu'il fait d'être obéissant jusqu'à la mort de la croix.

Je ne m'étonne pas donc si saint Paul, voulant prouver les excellences de Jésus-Christ par-dessus tous les anges, tire sa preuve de l'excellence de son nom? *Tanto melior angelis effectus, quanto differentius præ illis nomen hæreditavit* (*Hebr.*, I, 4).

Nom véritablement grand : premièrement, à cause de celui qui le donne, secondement, grand de soi-même, à cause de ce qu'il signifie, troisièmement, admirable dans ses effets.

Comme il n'y avait que le Père qui connût parfaitement son Fils, *Nemo novit Filium nisi Pater* (*S. Matth.*, XI, 27,), aussi n'y avait-il que lui seul qui fût capable de lui donner un nom; il a donc fallu employer cette même fécondité d'entendement, par laquelle il engendre son Fils, pour produire ce nom. C'est pourquoi le prophète Isaïe avait prédit que ce serait la bouche de Dieu même qui prononcerait ce nom capable d'exprimer les grandes charges, les dignités et les emplois que Dieu mettrait entre ses mains, *Vocabitur tibi nomen novum, quod os Domini nominabit* (*Isai.*, LXII, 2). C'est un nom élevé dans sa signification au-dessus de tous les noms, dont Dieu a voulu faire part aux hommes, leur communiquant un écoulement de son autorité. Premièrement parce qu'il est institué pour signifier un roi, dont tous les autres monarques sont sujets, un prince de qui tous les sceptres dépendent, un juge dont les arrêts sont redoutables à tous les hommes, un souverain pontife dont tous les autres ne sont que les simples vicaires, *Exaltatum est nomen ejus solius* (*Ps.* CXLVIII, 13). Secondement, c'est un nom par-dessus tout nom, parce qu'il renferme toutes les perfections qui sont signifiées par les noms essentiels, comme Dieu ; par les personnels, comme Verbe ; par les relatifs aux créatures, comme Principe ; et outre tout cela, il exprime le plus haut terme de la puissance de Dieu, l'excès de ses bontés, le premier et le plus noble dessein de sa sagesse. De sorte que si les autres noms divins nous représentent l'essence indépendante et nécessaire de Dieu, et la source première de tous les êtres, comme celui que Dieu apprit de sa propre bouche à Moïse, *Ego sum qui sum* (*Exod.*, III, 14), et ce Jéhova si adorable parmi les Hébreux; s'ils nous marquent Dieu agissant hors de soi, comme créateur, tout sage et tout prévoyant, tous ces noms ne le signifient qu'agissant dans l'état de la nature : mais le saint nom de Jésus nous l'exprime agissant dans l'état de la grâce. En un mot, il signifie ses plus nobles emplois et les plus riches communications que Dieu puisse voir hors de soi, à savoir la communication de l'hypostase et personnalité du Verbe à l'humanité du Sauveur, l'effusion de la vie de la grâce dans les cœurs des fidèles, et l'épanchement de la gloire et de la félicité éternelle dans les esprits des bienheureux.

Je me suis souvent étonné de ce qu'Isaïe ayant entrepris de faire un long dénombrement des titres illustres de cet enfant que Dieu nous a donné, avait, ce semble, oublié les plus avantageux : *Filius datus est nobis, et factus est principatus super humerum ejus, et vocabitur nomen ejus : Admirabilis, Consiliarius, Deus, Fortis, Pater futuri sæculi, Princeps pacis* (*Isai.*, VI, 9). Voilà, à la vérité, de beaux noms ; mais, grand prophète, où est celui qui est par-dessus tout nom? C'est, dit saint Bernard, que le dessein d'Isaïe était, par la diversité de ces noms, d'expliquer les grandeurs qui sont comprises dans celui de Jésus, exprimant tous ces titres illustres, qui sont les apanages de l'office du Sauveur. Car s'il est admirable, c'est particulièrement dans l'union ineffable de ces deux natures infiniment éloignées, qui composent l'adorable personne de Jésus. S'il est appelé conseiller du Très-Haut, c'est qu'en qualité de Jésus il entre dans le conseil de Dieu pour prendre connaissance des affaires de ses prédestinés. S'il est nommé Fort, c'est que, comme Sauveur, il a vaincu la mort, ruiné l'enfer et étouffé les forces du péché. En tant que Jésus, il est père du siècle futur, puisqu'il enfante en mourant une vie immortelle; il est prince de paix, puisque, comme Jésus, il pacifie par son sang le ciel avec la terre. Si bien que, comme vous voyez, tous ces titres précieux, dont fait mention Isaïe, ne sont que comme les rayons qui couronnent le grand nom de Jésus. Concluons donc, avec le prophète Jérémie : *Domine, magnus es tu, et magnum est nomen tuum* (*Jérém.*, X, 6) : Seigneur, vous êtes grand et votre nom est grand : grand dans la signification du Verbe fait chair et d'un Dieu fait homme, grand dans l'accomplissement du salut du genre humain, grand dans l'expression de toutes les charges et de tous les emplois honorables du Sauveur; enfin grand dans ses admirables effets.

C'est ce beau nom de Jésus, disait Hermès, un des disciples des apôtres, qui par sa vertu immense soutient tout le monde, puisqu'il n'a été fait et ne se conserve que par Jésus : *Nomen Filii Dei magnum est et immensum, totus ab eo sustentatur orbis.*

C'était une hérésie des rabbins, de croire que rien ne serait impossible à celui qui saurait prononcer comme il faut, le nom de Jéhova, et que Moïse ayant appris ce secret, emporta autant de victoires qu'il donna de combats, et fit dans l'Egypte tous ces prodiges que nous lisons : et que Salomon, sachant la vertu de ce nom, n'ignorait rien dans la nature. Mais c'est une vérité chrétienne, que si nous savions nous servir comme il faut du saint nom de Jésus, nous en sentirions de prodigieux effets, *Sanctum et terribile nomen ejus* (*Ps.* CX, 9).

C'est un nom tout de lumière pour notre entendement ; il dissipe ses ténèbres et lui fait voir les beautés de la grâce et de la sainteté. Si nous savions bien pénétrer les secrets qui sont cachés dans ce beau nom, nous découvririons les richesses inestimables de la charité infinie de Dieu envers les hommes,

nous verrions les grands et admirables desseins de Dieu sur nous, et les trésors de grâces qu'il nous a préparés si nous les demandions au nom et en la vertu de Jésus. C'est pour cela que cet ancien prêtre, nommé Hésichius, nous conseillait d'attacher ce beau nom, comme une lampe dans le cabinet de notre cœur, *Domum nostri cordis nomine Jesu, velut lucida lampade exornemus.*

C'est un baume et une huile épanchée dessus nos volontés, qui les rend douces, flexibles et paisibles aux mouvements de la grâce, et qui leur donne une vertu invincible pour surmonter toutes les difficultés qui se présentent, *Oleum effusum nomen tuum* (*Cant.*, I, 7). Lorsque nous devons combattre non-seulement avec la chair et le sang, mais avec toutes les puissances des ténèbres, servons-nous, dit saint Ambroise, de cette huile précieuse pour nous fortifier : c'est de cette huile dont s'oignaient ces invincibles athlètes, c'est-à-dire les martyrs quand ils allaient au combat pour lutter avec les bourreaux : *Hoc unguento uncti sunt martyres.*

C'est le sacré baume de ce saint nom, dit le savant Idiot, qui guérit toutes nos plaies, qui fortifie nos faiblesses, qui excite et dissipe nos langueurs, et qui ramollit la dureté de nos cœurs, *Sanat languidos, recreat fessos, penetrat duros.* Nous en voyons l'expérience sur son esprit bien aveuglé ; et un cœur bien obstiné, c'est celui de saint Paul : à peine Jésus-Christ lui eut-il expliqué la vertu de son nom, *Ego sum Jesus* (*Act.*, IX, 5), qu'il fut entièrement gagné et disposé à faire tout ce qu'il voudrait. Oh ! que si nous savions dans les difficultés que nous ressentons à pratiquer la vertu, dire comme il faut à notre âme : C'est ton Jésus qui demande cela de toi, c'est Jésus, l'amour de ton cœur, ton espérance et ta joie qu'il faut suivre et imiter en cette rencontre : assurément toutes nos difficultés cesseraient, ou si elles ne cessaient pas, nous sentirions une force invincible pour les surmonter ! En un mot, au milieu des amertumes de notre cœur et dans nos plus grandes tristesses, nous expérimenterions, aussi bien que saint Bernard, que ce beau nom est un miel à la bouche, une musique pour nos oreilles, mais surtout une jubilation pour notre cœur, *Jesu mel in ore, melos in aure, jubilatio in corde.*

Comme ce sacré nom nous est favorable pour toutes choses, il est aussi plein de frayeur pour tous nos ennemis : *Terribile nomen ejus* (*Ps.* CX). C'est une tour inexpugnable, dit le Sage, dans laquelle les prédestinés se retirent, et dont les puissances infernales n'oseraient s'approcher : *Turris fortissima nomen Domini* (*Prov.*, XVIII, 10). Dieu ne veut pas seulement que ce beau nom, ce nom si glorieux soit la récompense de l'anéantissement de Jésus-Christ circoncis, mais il veut encore en faire un présent.

Voilà le riche présent que Dieu vous fait, pour vos étrennes, au commencement de cette année. Emportez, mes chers auditeurs, ce beau nom tout imbu et pénétré du sang de Jésus ; écrivez-le sur le frontispice de vos maisons, et Dieu les conservera ; mettez-le au commencement de tous vos desseins, et Dieu les bénira ; que toutes les actions de cette année soient faites à la gloire de ce saint nom, et Dieu les agréera et les récompensera de la vie éternelle : *Omne quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini nostri Jesu Christi* (*Coloss.*, III, 17).

Blasphémateur, qui attireras bientôt sur ta tête les vengeances de Dieu, mets ce nom sur ta langue, et il t'affranchira de ce langage des damnés. Impudique, grave-le sur ton cœur, et il étouffera ces flammes impures qui te brûlent il y a si longtemps. Vindicatif, prends ce beau nom, qui est une huile pleine de douceur, et il adoucira les aigreurs et les amertumes de tes haines invétérées. Faisons tous comme David, à ce commencement d'année, allons attaquer ces Goliaths, ces géants armés qui nous font peur, c'est-à-dire ces inclinations, ces habitudes mauvaises, et disons, pleins de confiance : *Ego venio ad te in nomine Domini* (I *Reg.*, XVII, 45). O malheureuse colère, qui nous fait commettre tant de fautes, maudite vanité, qui nous fait dérober si souvent la gloire de Dieu, je viens à vous sans crainte : je vous attaque au nom de Jésus, qui est un nom de vertu et de victoire, c'est sur la force de ce beau nom que je m'appuie, et par ce nom que j'espère vous terrasser. Croyez-moi, dit saint Bernard, c'est le meilleur remède contre les passions : *Nihil ita iræ impetum cohibet, superbiæ tumorem sedat, extinguit libidinis flammam, sitim temperat avaritiæ.* En voici la raison : c'est que prononçant ce nom, je me propose le plus doux, le plus humble, le plus pur et le plus chaste de tous les hommes qui, en tant qu'homme, m'anime par son exemple, et en tant que Dieu me fortifie par sa grâce.

Comme Jésus nous donne nos étrennes, il nous demande aussi les siennes. Tout ce qu'il veut principalement de vous, c'est que vous ne lui ôtiez point son beau nom de Jésus, qui lui coûte si cher et qui lui est si honorable. Mais quoi! lui pouvons-nous ôter ce que son Père lui a donné ? Oui, en certaine manière. Jésus signifie Sauveur : or il n'y a point de Sauveur, s'il n'y a des sauvés, et moins il y a de sauvés, moins le nom de Sauveur a d'étendue dans son effet. Lors donc, pécheur, que tu ne veux pas te sauver, tu ôtes, autant qu'il est en toi, à Jésus-Christ le nom de Sauveur. Quand tu refuses de coopérer à la grâce, tu l'obliges d'être non pas ton Sauveur, mais ton juge et ton destructeur. Fais réflexion sur l'année passée. Combien peu d'actions as-tu faites, qui fussent des œuvres de salut ? mais tes œuvres de perte et de damnation sont sans nombre. Des douze mois qui ont composé l'année, n'est-il pas vrai que tu n'as pas été peut-être quinze jours entiers en tel état que Jésus eût pu être ton Jésus, c'est-à-dire ton Sauveur ; veux-tu donc passer celle-ci de la sorte ? Qu'as-tu gagné ? que te reste-t-il maintenant

de cette année qui s'est écoulée, sinon ce que tu as fait pour ton salut? Fais donc aujourd'hui une ferme résolution de profiter des grâces que Jésus t'a méritées dans ce mystère, afin de jouir de la gloire qu'il te prépare dans le ciel. Ainsi soit-il.

Sermons choisis.

SERMON PREMIER.

POUR LE PREMIER DIMANCHE APRÈS NOEL.

L'amour croissant.

Puer autem crescebat et confortabatur, plenus sapientia et gratia Dei erat in illo.

L'enfant Jésus croissait et se fortifiait, était plein de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui (*S. Luc.*, II).

Les premiers Pères de l'Eglise et les interprètes catholiques, qui ont expliqué ces paroles après avoir réfuté les erreurs détestables et les impiétés des ariens qui voulaient se servir de ce passage pour ravir à Jésus-Christ sa divinité, disant que Dieu n'était pas capable d'accroissement, nous enseignent que l'enfant Jésus, dès qu'il était sur sa crèche, était aussi rempli de grâce, de sagesse et de vérité, que lorsqu'il mourut sur le Calvaire. Cet accroissement, disent-ils, dont parlent les évangélistes, se doit entendre en deux manières : 1. Nous pouvons considérer en Jésus-Christ quatre sortes de sciences, la divine, la bienheureuse, l'infuse et l'expérimentale dont parle saint Paul lorsqu'il dit que Jésus a appris l'obéissance par ce qu'il a souffert, *Didicit ex his quæ passus est obedientiam.* 2. Jésus-Christ a crû en grâce et en sagesse, non pas qu'en vérité il se fit en lui aucun accroissement de perfection, mais parce qu'au dehors il laisait paraître aux yeux des hommes plus de sagesse et de vertu à mesure qu'il avançait en âge. Il en était de lui comme du soleil, qui est toujours invariable dans son fond, puisqu'il est toujours la source des lumières créées; mais il paraît à nos yeux dans un accroissement continuel de clarté et de chaleur, jusqu'à ce qu'il soit arrivé dans son midi.

Ce n'est pas mon dessein d'en dire davantage pour l'explication de ce passage; mais je dis que le mystère de cet accroissement de Jésus, aussi bien que tous les autres de sa vie et de sa mort, nous est proposé pour nous servir d'exemple et pour nous apprendre le soin que nous devons avoir de croître continuellement, suivant le dessein de Dieu, en grâce et en sainteté.

Je ne saurais concevoir pour tous mes auditeurs un plus favorable souhait que celui de saint Paul pour les Philippiens, lorsqu'il leur écrivait ces belles paroles : *Hoc oro ut charitas vestra magis et magis abundet in scientia et in omni sensu*, je prie Dieu que votre charité s'accroisse toujours de plus en plus, et que votre amour pour Dieu et pour votre prochain soit un amour abondant, accompagné d'une parfaite intelligence; afin que, choisissant toujours ce qui est de meilleur, vous soyez trouvés sans crimes et sans reproches au jour de Jésus-Christ, et remplis des fruits de toute justice : *Ut probetis potiora, et sitis sinceri sine offensa in diem Christi, repleti fructu justitiæ.*

Afin de contribuer à l'accomplissement de ce souhait, je veux prouver aujourd'hui que notre amour doit toujours croître : je le prouverai par trois raisons qui feront le partage de ce discours. Je prendrai la première de la nature de la charité, qui de soi n'a point de bornes ni de limites en cette vie; la seconde, d'une de ses propriétés inséparables, qui est la ferveur; la troisième, de l'intention pour laquelle Dieu verse cette habitude surnaturelle dans nos cœurs, qui est afin que nous travaillions avec lui. Voilà le sujet de ce sermon; pour le bien concevoir, demandons la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de la bienheureuse Vierge. *Ave, Maria.*

I. — C'est le sentiment de la théologie que cette divine charité, répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit, comme parle l'Apôtre, n'a point de bornes ni de limites pendant la vie présente du fidèle, mais qu'elle peut toujours croître et se perfectionner. Elle n'a point de bornes : 1. de sa nature, parce qu'elle est une participation de la charité infinie de Dieu; 2. elle n'en a point du côté de son principe, qui est le Saint-Esprit dont la vertu est infinie; 3. elle n'en a point du côté du sujet qui la reçoit, qui est notre volonté, laquelle devient tous les jours plus capable, et étend son sein à mesure que cette charité, va croissant et que Dieu l'augmente dans nos cœurs : de sorte, dit David, qu'à mesure que nous avançons dans la voie de l'amour et de l'exécution des volontés de Dieu, il dilate et agrandit nos cœurs : *Viam mandatorum tuorum cucurri dum dilatasti cor meum* (*Ps.* XI, 32)

Cette vérité a été définie par les sacrés conciles : 1. Par celui de Vienne, sous Clément VII, contre certains hérétiques nommés béguards et béguins, qui, remplis d'orgueil et de présomption, à l'ordinaire des hérétiques, disaient que leurs premiers patriarches étaient arrivés à une si haute perfec-

tion, qu'ils ne pouvaient plus croître en charité. 2. Par le concile de Trente (*Sess.* VI), où il est dit que l'Eglise catholique, instruite par le Saint-Esprit, demande généralement pour tous ses enfants, à l'imitation de saint Paul, un accroissement perpétuel de justice et de sainteté, c'est-à-dire une augmentation de foi, d'espérance et de charité : *Justitia incrementum petit sancta Ecclesia cum erat, da nobis fidei et charitatis augmentum.*

Saint Thomas, dans l'art. 4, prouve cette vérité par un raisonnement solide. Il faut, dit-il, que cette vertu, par laquelle le juste est établi dans la voie surnaturelle qui le conduit à sa dernière fin, puisse toujours augmenter; parce que c'est le propre d'un voyageur, tandis qu'il est voyageur, de marcher toujours et, par conséquent, de s'avancer toujours. Or c'est, dit saint Paul, par la foi, non pas seule, mais formée par la charité, que nous sommes mis dans la voie, qui est Jésus-Christ : *Per fidem ambulamus* (II *Cor.*, V, 7). *Et quo imus? Ad regionem veritatis,* dit saint Augustin. C'est par les démarches de ce divin amour que nous allons vers Dieu, et que nous nous approchons de lui comme de notre dernière fin et du centre de nos cœurs. Il faut donc que cette charité aille toujours croissant, afin que par cet accroissement l'homme puisse toujours avancer vers Dieu.

Voilà ce chemin des justes, lequel, à la façon de l'aurore, dit le Saint-Esprit, va croissant de clarté en clarté jusqu'à la plénitude du grand jour de la gloire : *Justorum semita quasi lux splendet, procedit et crescit usque ad perfectum diem* (*Prov.*, IV, 18). Voilà cette voie amoureuse que saint Paul découvre à tous les fidèles, laquelle devient toujours plus excellente et plus relevée : *Excellentiorem viam vobis demonstro* (I *Cor.*, II, 31).

J'ai dit que c'est par les démarches de l'amour que nous allons à Dieu, et que nous le cherchons en qualité de fin dernière. Sur quoi saint Augustin fait une belle remarque sur le Psaume CXLIV : David, dit-il, pour nous apprendre que notre amour doit toujours croître, nous exhorte à chercher toujours Dieu dans cette vie, et à nous fortifier tellement dans cette recherche, que jamais nous ne nous puissions lasser, ni arrêter : *Quærite Dominum et confirmamini*, *quærite faciem ejus semper* (*Ps.* CIV, 4). Pourquoi est-ce, demande saint Augustin, que le prophète nous exhorte à chercher toujours Dieu? Ou, en le cherchant, nous le devons trouver, ou nous ne le devons pas trouver. Si nous ne le devons pas trouver, qu'est-il besoin de le chercher? Si nous le devons trouver, pourquoi toujours le chercher, puisqu'on ne cherche pas ce qu'on a une fois trouvé? Vous vous trompez, dit saint Augustin (*In psal.* CXLIV), il faut chercher Dieu après qu'on l'a trouvé; il le faut chercher sans fin, parce qu'il le faut aimer sans fin; il faut encore le chercher pour le mieux trouver, c'est-à-dire pour le mieux aimer : *Sine fine quærendus est, qui sine fine amandus est.* Vous concevez donc bien ce que j'ai dit au commencement de ce discours, qu'il n'en est pas de la charité, cette reine des vertus, comme des autres qui sont renfermées dans certaines bornes qu'elles ne peuvent outrepasser sans se détruire : par exemple, si la libéralité ne gardait point une certaine mesure, elle deviendrait bientôt prodigalité : la hardiesse se changerait en témérité, l'humilité en bassesse. C'est pour cela que le Saint-Esprit nous défend d'être trop juste : *Noli esse justus multum* (*Eccl.*, VII); mais jamais on ne nous défend d'aimer trop Dieu; la mesure de le bien aimer, est de l'aimer sans mesure, dit saint Bernard : *Modus diligendi Deum, est diligere sine modo.* Cette divine charité se peut étendre autant qu'elle voudra. C'est dans cette étendue sans mesure, dit Gilbert, qu'elle exprime l'immensité de Dieu : *Amor non exæstuat, seipsum non capit, immensitatem Dei æmulatur, dum metam nescit ponere affectui* (*In serm.* 19, *in Cant.*).

Il est donc certain, comme vous voyez par les définitions des conciles, par les raisonnements théologiques et par les textes exprès de l'Ecriture, que la charité dans cette vie veut toujours croître et se rendre plus abondante et plus parfaite : *Ut charitas vestra magis ac magis abundet.* D'où il s'ensuit que quiconque par son infidélité à la grâce, ou par sa lâcheté, arrête les saillies de cet amour surnaturel et l'empêche de croître, est injurieux à sa nature et lui fait un outrage; si bien que comme la paralysie est le déshonneur de toutes les puissances du corps humain, dont elle empêche les fonctions, ainsi cette paralysie spirituelle, c'est-à-dire cette langueur, cette tépidité est l'outrage de l'amour divin, qu'elle met en tel état, qu'il n'est plus reconnaissable : ce n'est pas encore un amour étouffé, une charité éteinte, mais c'est un amour paralytique, c'est-à-dire un amour languissant et malade d'une maladie qui infailliblement le conduit à la mort.

Persuadons-nous donc que Jésus-Christ nous dit ce qu'il disait au paralytique de l'Evangile : *Surge, tolle grabatum tuum et ambula,* levez-vous de dessus ce lit de votre paresse, et marchez. Vous voyez comment les jours se passent, les mois s'en vont, les années s'écoulent, *Tu dormis*, *tempus tuum non dormit*, dit saint Ambroise.

II. — Venons à ma seconde raison, qui se prend d'une qualité inséparable du véritable amour, qui est la dévotion. Qu'est-ce que la dévotion? C'est, disent les Pères, une rosée du ciel, un souffle du Saint-Esprit, une lumière de la foi vive, une flamme de l'amour céleste, un baume qui guérit toutes nos plaies. Cette amplification est bonne, mais elle nous laisse des notions trop vagues. Consultons la théologie, elle nous dira avec saint Thomas (2-2, *q.* 5, *art.* 2), que la dévotion est une ferveur surnaturelle qui provient de la charité divine, et qui fait que ceux qui en sont touchés se portent avec joie et promptitude à exécuter les volontés de Dieu; de sorte que cette dévotion est une vertu opposée au vice de la paresse, qui est une tris-

tesse spirituelle, laquelle rend le mauvais chrétien pesant, dégoûté et endormi au service de Dieu, *Dormitavit anima mea præ tædio.* Saint Paul ramasse tout cela en peu de mots, lorsqu'il nous fait le caractère des véritables amis de Dieu : *Sollicitudine non pigri, spiritu ferventes, Domino servientes.* Ces paroles, dit saint Thomas sur ce passage, sont métaphoriques : la métaphore se prend de l'eau, lorsqu'on l'a mise sur le feu. Avant que cette eau ressente la chaleur, elle ne remue point, elle demeure sans agitation; mais à mesure qu'elle ressent la chaleur du feu, elle bout, elle se remue, elle s'agite, et, si vous ne l'en empêchez, elle se répandra bientôt hors du vase. Il en est ainsi d'une âme qui est échauffée par le feu d'une véritable charité; elle ne demeure plus dans cette oisiveté et cette cessation où elle était auparavant, il faut qu'elle s'occupe, qu'elle travaille et qu'elle sorte hors de soi-même dans la pratique de toutes les vertus. Mais encore, qu'est-ce que cette ferveur qui est si propre au véritable amour de Dieu? Saint Basile, dans ses petites Règles, nous en donne une parfaite idée, lorsqu'il dit que c'est un désir véhément, stable et constant de plaire à Dieu en toutes choses. *Fervorem esse existimo cupiditatem vehementem, stabilem, constantem, placendi Deo in omnibus.* La ferveur ne consiste pas dans de grands goûts intérieurs, dans des consolations sensibles : la ferveur n'est pas une facilité de pratiquer le bien sans résistance du côté de la partie inférieure, en sorte que l'on porte sans peine et sans répugnance à tout ce que Dieu demande de nous. Jamais Jésus-Christ n'a été sans ferveur, et si sa ferveur eût été susceptible du plus ou du moins, jamais il n'eût été plus fervent qu'en sa passion; et cependant il voulut alors souffrir des aridités, des désolations et des difficultés extrêmes dans sa partie inférieure : la ferveur n'est donc point cette facilité, mais c'est, dit saint Basile, un désir véhément, *Cupiditatem vehementem.* Cela veut dire que ce n'est pas un de ces désirs lâches et inutiles qui donnent la mort aux paresseux, dit le Saint-Esprit, *Desideria occidunt pigrum* (*Prov.*, XXI, 2), de ces désirs qui sont comme ces fleurs qu'on voit s'épanouir et se flétrir en même temps, désirs pleins de contradictions, qui veulent et ne veulent pas, qui veulent la fin et ne veulent pas les moyens; c'est un désir fort, efficace et qui est suivi des effets. Ce n'est pas un désir qui subsiste aussi longtemps qu'on entend le prédicateur, qu'on est à l'oratoire ou à la confession; c'est un désir ferme qui nous accompagne partout, qui surmonte toutes les difficultés qui se présentent, un désir qui n'est point déterminé à la pratique de quelques actions ou de quelques vertus qui reviennent davantage à notre humeur, mais un désir général de plaire à Dieu en toutes choses et d'exécuter sa divine volonté, *Placendi Deo in omnibus.* Saint Basile se sert du mot de convoitise, *Fervorem esse existimo cupiditatem;* d'autant que comme c'est le propre des cupidités d'être insatiables, c'est aussi le propre de cet amour fervent, dit Théodoret (*Dial.* 2), de ne se contenter jamais, quelque chose qu'il puisse faire pour Dieu, *Divinus amor satietatis est nescius.* Les désirs de cet amour sont avares, *Avara sunt vota diligentium*, disait Ennodius, c'est-à-dire insatiables, et jamais ils ne sont satisfaits. C'est pour cela que ce véritable amour, qui est la grâce du Saint-Esprit, dit saint Ambroise, ne saurait subsister avec la paresse, *Nescit tarda molimina Spiritus sancti gratia ;* mais il faut, dit saint Denys, qu'il soit dans un mouvement continuel, *Mobilis semper, incessabilis, semper fervidus.*

Nous avons, dit Origène, une expression bien naïve de cet empressement et de ces courses de l'amour divin dans la personne d'Abraham, un des parfaits amants de la bonté souveraine de Dieu. Il est dit, dans la Genèse, que ce saint patriarche était tellement pressé par les ardeurs de son amour, qu'il ne pouvait demeurer en repos dans sa maison : il sortait même, dit l'Ecriture, en plein midi dans la plus grande chaleur du jour : *In ipso fervore diei* (*Genes.*, XVIII, 1), pour chercher quelque occasion de pratiquer la charité et pour dresser de charitables embûches à tous les pauvres qui passaient. Un jour qu'il était en cet état, il aperçut trois anges travestis en pèlerins : il ne put pas se donner le loisir de les attendre, il courut au-devant d'eux, *Currit in occursum eorum* (*Genes.*, XVIII, 2) : après les avoir engagés, par la civilité de ses compliments, à prendre chez lui, disait-il, un petit repas, il gagne le devant, et court pour une seconde fois à sa maison, *Festinavit in tabernaculum suum* (*Ibidem*) : et comme il savait bien que Sara, sa femme, était touchée du même mal que lui, c'est-à-dire de cette aimable inquiétude de l'amour de Dieu, au lieu de s'adresser à trois cents serviteurs et à un grand nombre de servantes qui composaient sa famille, il parla à Sara et lui dit : *Accelera et fac subcineritios panes* (*Ibidem*); nous avons par la miséricorde de Dieu rencontré ce que nous désirons, voici trois pèlerins qui nous viennent visiter; faites-leur cuire du pain sous la cendre, mais usez, s'il vous plaît, de diligence : *Accelera.* Après avoir donné cet ordre à sa femme, il court une troisième fois à son troupeau, il y prend le veau le plus gras qu'il peut trouver, et il le donne à son serviteur, qui se hâte de l'accommoder : *Ipse vero concurrit ad armentum, et inde tulit vitulum optimum quem dedit puero, qui festinavit* (*Ibid.*). En vérité, dit Origène sur ce passage, ceci est merveilleux, on ne parle ici que de courir : *Abraham currit, uxor accelerat, puer festinat, omnia præurgentur :* Abraham, tout vieux qu'il est, court d'un côté, Sara de l'autre, les serviteurs s'empressent, il y a du mystère : C'est que le Saint-Esprit veut nous apprendre que dans une maison où règne la charité, il n'y a point de paresseux : *Nemo piger est in domo charitatis.* Lorsqu'une fois un cœur est possédé par cet amour fervent, il ne peut plus jamais demeurer en repos : ce n'est pas assez d'avoir

des pieds pour courir, afin de contenter cet amour, il faut chercher des ailes pour voler. Témoin David : *Quis mihi dabit pennas sicut columbæ, et volabo et requiescam* (*Psal.* LIV, 7)? Qui me donnera des ailes de colombe pour voler et pour me reposer? Que dites-vous? si vous voulez, vous ne vous reposerez pas. Vous vous trompez, dit le sage Idiot dans ses Contemplations, vous ne connaissez pas l'esprit de l'amour divin, son repos est de n'en avoir point; c'est dans l'agitation, dans la course et le mouvement perpétuel qu'il se repose : *Requies amoris inquietudo est.* Le prophète Ezéchiel nous représente cette vérité dans un admirable emblème, il dit, 1. que Dieu le favorisa d'une vision merveilleuse; c'était, dit-il, la vue d'un objet qui ne faisait que courir : *Et erat visio discurrens* (*Ezech.*, I, 13). Mais encore qu'était-ce? C'étaient des animaux mystérieux qui ressemblaient à des lampes ardentes et à de brillants éclairs : *Aspectus eorum quasi aspectus lampadarum* (*Ibid.*). 2. Ces animaux se portaient avec une rapidité incroyable où l'esprit de Dieu les poussait, jamais ils ne retournaient en arrière : *Ubi erat impetus spiritus, illuc progrediebantur, nec revertebantur cum ambularent* (*Ibid.*). 3. Ce qui fait plus à notre sujet, c'est que ces animaux avaient en quatre parties de leurs corps des ailes, et sous ces ailes des mains : *Et manus hominis sub pennis eorum in quatuor partibus* (*Ibid.*). Qu'est-ce que prétend le Saint-Esprit par toutes ces paroles figurées et énigmatiques? sinon nous apprendre ce que je prêche, qui est qu'une qualité inséparable du parfait amour de Dieu est cette ferveur qui nous porte dans des sollicitudes et des empressements continuels : *Sollicitudine non pigri* (*Rom.*, 11); et que cet amour est tout pied pour courir, tout main pour travailler et tout aile pour voler : *Volabo et requiescam.* Ne nous trompons donc point dans la connaissance de l'amour de Dieu, et ne nous persuadons pas que cet amour lâche, pesant et assoupi, qui n'a pas plutôt fait un pas dans la voie du ciel qu'il s'arrête, ou en fait deux en arrière, et qui croit toujours qu'on lui demande trop, soit le véritable amour de Dieu : c'est un amour trompeur, qui n'a que les paroles et les grimaces : *Dilexerunt eum in ore suo, et cor eorum non erat rectum cum eo* (*Psalm.* LXXVII, 37). Arrachons le masque de dessus le visage de cet affronteur, et disons-lui, avec saint Grégoire le Grand : *Magna operatur amor; si renuit operari, amor non est :* tout amour qui ne veut pas travailler, et travailler beaucoup, et travailler toujours, n'est pas un véritable amour.

Ne croyons donc pas que tous ceux qu'on appelle serviteurs de Dieu, qui sont chrétiens de profession, qui sont logés dans la maison de Dieu, c'est-à-dire dans l'Eglise, qui mangent à la table de Dieu, c'est-à-dire qui reçoivent ses sacrements, soient reconnus et récompensés comme de véritables serviteurs. Non, il y a, dit Jésus-Christ dans l'Evangile, des serviteurs inutiles qui seront jetés dans les ténèbres extérieures, où il y a des pleurs et des grincements de dents : *Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores* (*Psalm.* XIII, 3). Terrible parole! Il ne dit pas, remarque saint Chrysostome : Jetez ce serviteur larron, gourmand, ou désobéissant et opiniâtre, mais ce serviteur inutile. Et pourquoi? il n'a point dérobé les biens de son maître, il n'a point maltraité les autres serviteurs, il n'a rien fait. Et c'est pour cela qu'il le faut châtier : *Servum inutilem.* Et qui sont ces serviteurs inutiles parmi nous? David vous le dira : *Declinaverunt et inutiles facti sunt*, ils se sont détournés de la voie des justes et des prédestinés, qui est une voie de ferveur et d'empressement pour Dieu. Que dites-vous donc de ces joueurs et de ces joueuses qui passent les jours et les nuits à jouer? *Declinaverunt et inutiles facti sunt*, ce sont des serviteurs inutiles. Que dites-vous donc de ces marchands de Babylone qui ne pensent qu'à la terre, qui ne travaillent que pour la terre, qui passent les semaines sans avoir une pensée pour Dieu, pour leur salut? *Declinaverunt et inutiles facti sunt.* Que dites-vous de tous ces empressés du siècle, qui ne font rien pour le service de Dieu? *Declinaverunt et inutiles facti sunt.* Que dites-vous de ces faux dévots et dévotes, qui sont bien nourris et ne travaillent point, qui communient souvent et ne s'occupent point à augmenter l'amour de Dieu? *Declinaverunt.* Jetez tous ces serviteurs inutiles, et qu'ils sachent que tous les crimes qui méritent l'enfer ne sont pas des crimes de commission, mais qu'il y en a encore d'omission, et que ce n'est pas assez de ne point faire le mal, mais qu'il faut faire le bien. Après avoir considéré la nature et les propriétés de l'amour divin, faisons réflexion sur les desseins pour lesquels Dieu verse dans nos cœurs cette habitude surnaturelle, et nous trouverons encore une raison bien puissante pour prouver que l'amour de Dieu, pour être tel que Dieu le veut, doit être un amour toujours croissant.

III. — Voici, en peu de mots, trois autorités de Jésus-Christ, dans l'Evangile, qui confirment cette vérité. Il nous dit, en saint Jean, qu'il n'est venu au monde que pour nous donner la vie, c'est pour ce sujet qu'il répand sa grâce et son amour dans nos âmes; mais au même lieu il nous avertit qu'il ne veut pas seulement que nous ayons la vie, mais que nous ayons une vie plus abondante : *Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant* (*S. Joan.*, X). Comme dans l'ordre naturel, Dieu crée l'âme et la met dans le corps pour nous donner la vie, mais en même temps il nous oblige de coopérer de notre part à tout ce qui est nécessaire pour conserver et perfectionner cette vie : ainsi, dit saint Augustin, Dieu, dans notre première justification, répand son amour dans nos cœurs, qui est notre vie surnaturelle, mais il ne le fait naître qu'afin qu'elle se perfectionne : *Charitas ut perficiamur nascitur :* l'ayant nourrie, il veut que nous la rendions forte et courageuse : *Cum fuerit nutrita, roboratur; cum fuerit roborata.*

perficitur (*S. August.*, *tract.* VII, *in* I *S. Joan.*). L'ordre et la disposition des sacrements que Jésus-Christ a institués dans l'Eglise prouve cette vérité. Nous naissons par le baptême, ou nous renaissons par la pénitence; après, on nous appelle à la table de Jésus-Christ pour nourrir et augmenter cette vie. Tout chrétien donc qui ne s'occupe point à augmenter et à perfectionner cette vie de l'amour divin, pèche contre le dessein de Dieu, et mérite qu'on lui ôte cette vie dont il n'a point de soin.

2° Autorité. Jésus-Christ, en saint Luc, nous apprend que s'il est sorti du sein adorable de son Père, où, dans l'unité d'un même principe, il allume le feu adorable de l'amour personnel, pour allumer dans le cœur des hommes le feu de sa divine charité; il ne se contente pas d'avoir allumé ce feu, mais il veut qu'il croisse et s'embrase de plus en plus : *Ignem veni mittere in terram, quid volo, nisi ut accendatur* (*S. Luc*, XII, 49)?

C'est, suivant la pensée de saint Grégoire le Grand, ce que nous représentait ce feu sacré qui, dans l'ancienne loi, devait brûler jour et nuit, par les ordres de Dieu, sur les autels : *Ignis in conspectu meo semper ardebit* (*Lev.*, VI); et le prêtre était obligé d'entretenir ce feu et de lui fournir sa matière : *Quem nutriet sacerdos, subjiciens ligna per singulos dies* (*Ibid.*). Dieu ne se contente donc pas d'avoir allumé le feu de sa charité dans nos âmes, mais il veut que nous ayons soin d'exciter ses ardeurs, de nourrir et d'augmenter sa flamme. Lorsque nous cesserons de mettre du bois au feu, il s'éteindra, dit le Saint-Esprit : *Cum defecerint ligna, ignis extinguetur* (*Prov.* XXVI). Quel est donc ce bois et cette matière qui doit entretenir et qui peut augmenter le feu du saint amour? C'est, dit saint Cyrille, la lecture des livres spirituels, les fréquentes prières, les sermons, les bonnes œuvres. Si donc vous êtes lâche à l'oraison, négligent à la lecture, languissant pour la pratique de la vertu, assurément le feu de votre amour s'éteindra.

3° Autorité. La charité ou la grâce de Dieu, dans la pensée de plusieurs Pères de l'Eglise, est ce talent que nous donne le père de famille, avec ce mot d'avis, *Negotiamini* (*S. Luc.*, XIX, 13), trafiquez. Or, ce grand commerce de l'homme avec Dieu, est le commerce de l'amour. De nous-mêmes nous n'avons point de fonds pour ce trafic. Dieu, par une pure bonté, nous donne cet amour surnaturel; mais après que nous l'avons reçu, il veut que, par les actes réitérés de cet amour et par l'exercice des vertus que cette charité nous fait pratiquer, nous multipliions ce talent. Nous serons coupables si nous le cachons en terre et le rendons inutile.

C'est dans ce trafic, dit Pétrarque, que la vertu des saints paraît avare : *Dicerem, si liceret, avaram aut certe avaritiæ similem esse virtutem* (*Lib.* I, *Dial.* 10). Plus ils profitent dans l'amour de Dieu, plus ils veulent profiter; à la façon de ces marchands avares ou plutôt bons ménagers, ils profitent de tout; un gain ne sert que pour en faire un autre; jamais ils ne se trouvent assez riches en mérites : *Jugiter sitit, quotidie inardescit : nullus huic virtuti desiderii modus est, nullus sat magnus cumulus meritorum.*

Dieu approuve si fort cette sainte avarice, et il est tellement ennemi de la négligence dans ce commerce, que Jésus-Christ proteste, dans l'Evangile, que plus on aura amassé par une fidèle coopération à la grâce, plus on recevra de la bonté de Dieu; et tout au contraire, le paresseux se verra bientôt privé du fonds qu'on lui avait donné, c'est-à-dire de sa première charité, qu'il n'a pas voulu multiplier : *Omni habenti dabitur, et abundabit; ab eo autem qui non habet; et quod habet auferetur ab eo* (*S. Matth.*, XIII, 12). Tant il est véritable qu'il faut, suivant l'intention de Dieu, que notre amour aille toujours croissant, puisque sans cela nous sommes dans un danger évident de le perdre.

Faisons un peu réflexion sur nous. C'est une chose étonnante : on se tue le corps et l'âme pour multiplier des richesses inconstantes, malignes et trompeuses, c'est pour elles que les avares sacrifient leurs veilles, leurs sueurs, leur esprit et leur adresse, et pour la multiplication des richesses du ciel, qui sont véritables, bienfaisantes et assurées, on ne veut rien faire; l'accroissement de cet or précieux de l'amour divin ne nous est point à cœur.

O le détestable aveuglement de l'esprit, s'écrie saint Cyprien! Ces mondains infortunés s'obstinent à donner leurs désirs à des biens qui les persécutent en cette vie et qui sont la cause de leurs tourments en l'autre; mais pour les biens spirituels ils n'ont aucun désir. Prenons donc occasion de nous confondre à la vue du soin et de l'empressement que les enfants du siècle ont pour les biens de la terre, sur notre négligence, ou pour mieux dire, insensibilité pour les biens de la grâce et de la vertu. Ne souffrons pas que l'avarice, qui damna ses esclaves, soit plus forte dans le cœur des mondains, que n'est dans nous le désir d'accroître et de multiplier ce divin amour, qui doit être le fonds de tout notre bonheur sur la terre et de notre gloire dans le ciel.

SERMON II,

POUR LE PREMIER DIMANCHE APRÈS LES ROIS.

De l'obligation que nous avons de travailler à notre salut.

Nesciebatis quoniam in his quæ Patris mei sunt oportet me esse?

Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé dans les affaires de mon Père? (*S. Luc.*, II).

Voici les premières paroles sorties de la bouche de Jésus-Christ, recueillies par les évangélistes. Ce premier oracle de la sagesse incarnée, et cette première leçon doit être écoutée des chrétiens avec une attention toute particulière. C'est un enfant de douze

ans qui parle, il est vrai; mais c'est aussi l'Ancien des jours et l'Eternel. C'est un disciple qui entre en classe pour la première fois dans Jérusalem; mais aussitôt qu'il y est entré, il jette dans l'admiration tous les docteurs qui l'interrogent : *Stupebant autem omnes et mirabantur super responsis ejus.* C'est aussi le maître des prophètes et celui qui enseigne dans le ciel la plus haute théologie aux anges.

Ce docteur de toute vérité commence à nous instruire par cette parole : *Il faut* : *In his quæ Patris mei sunt oportet me esse.* C'est donc, comme vous voyez, une leçon de conséquence, puisqu'elle porte une nécessité indispensable, fondée sur un droit supérieur à celui des parents.

J'ai trois choses à vous expliquer sur ce sujet, qui feront le partage de ce discours : 1° quelles sont les affaires que Jésus-Christ appelle les affaires de son Père, *In his quæ Patris mei sunt;* 2° la nécessité que nous avons de nous employer dans ces affaires, et de dire, aussi bien que Jésus-Christ : *Oportet nos esse;* 3° de quelle manière nous devons nous y appliquer. Demandons la grâce du Saint-Esprit pour bien comprendre ces grandes vérités, et afin de l'obtenir adressons-nous à la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

I. — Sans intéresser l'immutabilité de Dieu et la simplicité de son être, nous pouvons dire qu'il a fait deux vies en quelque façon différentes : une vie entièrement intérieure, et une vie intérieure et extérieure tout à la fois; une vie purement contemplative et une vie mixte, c'est-à-dire mêlée de contemplation et d'action. La première vie regarde l'éternité antécédente; la seconde regarde le temps et l'éternité postérieure. Dans cette première éternité, Dieu est un adorable solitaire qui n'a point d'emploi hors de soi; toutes ses actions et ses opérations sont, comme parle l'école, immanentes et au dedans. L'emploi de son entendement est de se connaître, de se comprendre et de se contempler soi-même; l'emploi de sa volonté est de s'aimer d'un amour infini qui réponde à la connaissance infinie qu'il a de ses perfections. L'unique occupation du Père est d'engendrer son Fils dans la splendeur de ses lumières; l'occupation du Fils est de produire le Saint-Esprit, par voie d'amour, dans l'unité d'un même principe avec son Père.

Mais enfin Dieu, par un excès de bonté qui le rend infiniment communicatif de soi-même, sortant hors de soi par la création, et donnant la naissance au temps, commence aussi à avoir des affaires au dehors; et sans rien perdre de la douceur de son repos intérieur, il est toujours occupé dans la création, dans la conservation et dans la direction de ses ouvrages.

Dieu donc, dans cette vie mêlée, veut avoir des affaires au dehors. Quelles sont ces affaires? C'est de procurer sa gloire qui est l'unique fruit qu'il prétend recueillir de ses ouvrages. Par la même nécessité qu'il a d'être le premier principe, il doit être la dernière fin de toutes choses : l'alpha et l'oméga : *Omnia propter semetipsum operatus est Dominus :* il rapporte toutes choses à sa gloire. Pour entendre ceci, il faut savoir que comme Dieu a dans ses trésors deux sortes de biens, des biens essentiels, des biens accidentels, des biens intérieurs et des biens extérieurs, il a aussi deux sortes de gloire, une gloire essentielle, nécessaire et intérieure, et une gloire accidentelle et extérieure. La gloire essentielle consiste dans la connaissance et l'amour qu'il se porte : cette gloire n'est point capable d'accroissement ni de diminution; c'est pourquoi Dieu seul est l'ouvrier de cette gloire; mais pour ce qui concerne la gloire accidentelle, Dieu veut que nous en soyons les instruments et les ouvriers, puisqu'il nous associe dans l'emploi qu'il veut prendre au dehors pour se glorifier.

Or cette gloire consiste proprement dans la sanctification de nos âmes; et en ce que demeurant parfaitement unis par les liens de la grâce et de la charité avec Jésus-Christ, qui est le principal ouvrier de cette gloire, ce Fils unique et naturel, en qualité de notre chef, glorifie son Père en la personne de tous ses membres ; et l'esprit de Jésus, résidant dans nos cœurs, honore Dieu en nous par les mouvements et les opérations de la grâce.

Voilà la haute et importante théologie que nous enseigne saint Paul : *Benedictus Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi, qui benedixit nos omni benedictione spirituali in cœlestibus : elegit nos in ipso ante constitutionem mundi, ut essemus sancti, et immaculati, et irreprehensibiles in conspectu ejus, in charitate, in laudem gloriæ et gratiæ suæ, in dilecto Filio suo.* Développons les pensées de saint Paul. 1. Devant la naissance des siècles et la production du monde, Dieu a pensé à nous; il nous a regardés dans notre neant, *ante constitutionem mundi :* pensée et regard amoureux et paternel de Dieu : *Charitate perpetua dilexi te.* 2. Cet amoureux regard lui a fait faire deux choix considérables, *elegit nos.* 1° Dieu pouvait demeurer dans cette adorable solitude dont nous avons parlé; il choisit de sortir hors de soi. Voilà, dit Tertullien, le premier effet de la bonté de Dieu, de n'avoir pas voulu demeurer toujours caché et renfermé en soi-même : *Prima bonitas Creatoris, quod noluit in æternum latere.* Il a choisi de nous donner l'être et la vie, nous pouvant laisser, s'il eût voulu, dans le néant. 2° Il a choisi de nous élever au-dessus de l'état de la nature, nous destinant à une vie de grâce et de sainteté, nous choisissant pour être des saints, *ut essemus sancti.*

C'est de ce choix principalement dont parle saint Paul dans ce passage : choix admirable, dit cet apôtre, principalement en trois choses : 1°, d'autant que Dieu s'y propose la fin la plus noble qui puisse être : c'est la gloire. Mais quelle gloire? ce n'est point à proprement parler, la gloire de sa puissance et de sa sagesse, moins encore celle de sa justice vindicative; mais c'est la gloire de sa grâce, c'est-à-dire de

son amour pur et gratuit envers nous: *In laudem gloriæ gratiæ suæ*. 2°. Il se propose, dans ce choix et dans ce dessein auquel il se détermine, le modèle le plus noble et le plus accompli qui puisse être, qui est Jésus-Christ, son Fils unique et bien-aimé, incarné pour notre salut et pour notre sanctification: *Elegit nos in ipso in dilecto Filio suo*. 3° Toute la conduite de ce dessein se fait par le motif le plus noble et le plus excellent qui puisse être, qui est la charité infinie de Dieu, *in charitate*. Voilà donc les premières pensées de Dieu et son premier dessein sur nous, lorsqu'il a pris résolution de sortir hors de soi, et de donner de l'emploi à sa bonté, que Tertullien appelle son ouvrière et celle qui conduit ses affaires: *Ideo in suam summam commisit bonitatem; appariturі boni negotiatricem.*

Rappelons toute la force du discours de saint Paul, par les paroles d'un des premiers orateurs chrétiens, c'est Lactance qui lui servira d'interprète. Dieu, dit cet ancien auteur, a fait tout ce monde visible, afin que nous y puissions naître: nous y sommes nés afin de connaître le Créateur: nous le connaissons, afin que nous puissions le glorifier et le servir: nous le glorifions et nous le servons en cette vie par la sainteté et par le bon usage de la grâce, et nous l'honorerons dans le ciel par la gloire. *Hæc summa rerum est; hoc arcanum Dei, hoc mysterium mundi*; pesez bien toutes ces paroles de Lactance: *Hæc summa rerum est*, voilà la grande affaire de Dieu, et ce qu'il prétend dans la création et le gouvernement du monde; être honoré et servi par les saints, imitateurs du Saint des saints, qui est Jésus-Christ. Voilà le secret ressort qui fait agir Dieu, et qui lui donne deux sortes de providence appliquée pour la conduite des hommes: providence naturelle, providence surnaturelle: *Hoc arcanum Dei*. Voilà le mystère du monde, *hoc est mysterium mundi*. Cela est merveilleusement bien dit; les mystères ont leurs dehors et leur dedans: par exemple, le dehors du mystère du baptême, c'est l'eau, le dedans, c'est l'infusion de la grâce: les ignorants et les profanes voient le dehors, mais les sages et les éclairés pénètrent au dedans. Le dehors du monde c'est cette providence qui fait rouler les cieux, qui balance les éléments, qui conduit et conserve toutes choses: les âmes vulgaires s'arrêtent là; mais les chrétiens qui ont des vues perçantes par le moyen de la foi, pénètrent au dedans, ils conçoivent le mystère du monde, et découvrent la fin pour laquelle Dieu fait tout cela, qui est, dit saint Paul: *Ut essemus sancti.*

C'est sur ce sujet que nous pouvons nous écrier, avec David, *Nimis profundæ factæ sunt cogitationes tuæ, Domine; vir insipiens non cognoscet, stultus non intelliget hæc.* O Dieu, que vos pensées sont profondes, et que les décrets de votre adorable sagesse sur les hommes sont admirables! quelle pensée de Dieu, qu'il ait pris un peu de terre, qu'il l'ait pétrie, qu'il l'ait animée de son souffle, éclairée de son esprit, enrichie de sa grâce, et qu'en même temps il ait formé ce décret sur cette créature, que si elle coopérait à ses desseins, il l'élèverait dans les cieux pour la tenir éternellement devant sa face, et pour répandre dans son sein les torrents de sa gloire: mais si elle s'opposait à ses aimables volontés, il creuserait des abîmes au centre de la terre, et que là il allumerait des feux, il entretiendrait des démons pour y brûler à perpétuité cette créature rebelle à ses commandements; profonde pensée de Dieu sur nous: saint ou damné, point de milieu. *Vir insipiens non cognoscet*, c'est ce que les insensés du monde ne conçoivent point, ils ne pénètrent point ce secret de Dieu et ce mystère du monde: *Arcanum Dei, mysterium mundi.*

Nous avons donc découvert quelles sont les affaires que Jésus-Christ appelle les affaires de son Père: c'est de procurer sa gloire extérieure par la sanctification des hommes. Grandes affaires, puisqu'un Dieu si grand n'en peut avoir de petites: affaires d'Etat, mais de l'Etat de Dieu: affaires importantes, puisqu'un Père Dieu en a chargé son Fils et lui en a donné le soin.

Or je dis que c'est dans la conduite de ses affaires que Dieu nous veut employer, lorsque, comme parle saint Paul, il nous a appelés à la société de son Fils: *Vocati estis in societatem Filii ejus* (II *Cor.*, I, 9), et qu'il veut que dans notre sanctification et dans notre salut, nous soyons ses coadjuteurs en coopérant à sa grâce: *Dei enim coadjutores sumus* (I *Cor.*, III, 9). Il faut donc que nous travaillions à ces affaires, et que nous disions, avec Jésus-Christ: *In his quæ Patris mei sunt oportet me esse.*

II. — Oui, il le faut pour deux raisons: la première se prend du côté de Dieu, qui le veut; et la seconde de notre part, qui faisons profession publique de le vouloir. Dieu le veut, dit saint Paul, mais d'une volonté sincère et efficace, quant à ce qui est de soi; *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra* (I *Thess.*, III, 4).

Cette volonté de Dieu peut être considérée en trois manières: 1. dans cette loi éternelle que saint Paul appelle le sacrement de sa volonté: *Sacramentum voluntatis ejus*, c'est-à-dire le projet et le dessein qu'il a fait de toutes choses, qui porte, comme saint Paul vient de nous apprendre, que nous serons des saints, et que, nous servant de sa grâce, nous ferons une vie pure et innocente: *Ut essemus sancti et immaculati* (*Eph.*, I).

2. Cette volonté peut être regardée dans cette loi émanée de Dieu au dehors, qu'il nous a proposée par écrit et qu'il nous oblige de suivre, qui est une loi sainte et immaculée, et qui a cet avantage par-dessus les lois humaines, qu'elle est accompagnée de grâce et d'onction pour convertir et sanctifier les âmes: *Lex Domini immaculata convertens animas* (*Ps.*, XVIII, 8). Puisqu'il nous oblige à garder cette loi sous peine de damnation éternelle, *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata* (*S. Matth.*, XIX, 17), il nous

fait bien entendre la nécessité indispensable que nous avons de travailler à la grande affaire de notre sainteté.

3. Cette volonté de Dieu, touchant notre sanctification, doit être principalement regardée dans les moyens qu'il a choisis et ordonnés pour ce sujet. Nous avons déjà dit avec Lactance, expliquant les pensées de saint Paul, que c'est en vue de cette sanctification qu'il a courbé les cieux dessus nos têtes, étendu le vague de l'air, affermi la terre sur les abîmes, en un mot, produit toutes les créatures, *hæc summa rerum est;* et, comme dit saint Augustin, cette conduite et cette dispensation des choses temporelles n'a dans le dessein de Dieu aucune autre fin que notre salut: *Facta est pro salute nostra per divinam providentiam, hæc dispensatio temporalis qua debemus uti.* Mais ce qui est bien plus considérable, c'est à notre sanctification qu'il a rapporté toute l'économie de l'incarnation du Verbe: il n'a envoyé son Fils sur la terre que pour cela: voilà le grand sujet de sa mission; c'est pourquoi vous voyez aujourd'hui que la première parole que l'Evangile remarque être sortie de sa bouche, est un grand mot, (*il faut*) *Oportet.* Oui, il le faut, puisque, suivant le sentiment le plus commun des théologiens, il n'a été fait que pour cela, et s'il n'y eût point eu de pécheurs à convertir, d'âmes à sanctifier, il n'eût point été fait. De sorte que, comme il faut que les sujets obéissent au roi, et que néanmoins le roi est fait pour les sujets, il faut aussi que tous les saints respectent et adorent Jésus-Christ, et cependant Jésus-Christ est fait pour les saints, et leur sanctification est l'ouvrage dont son Père l'a chargé. *Opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam* (*S. Joan.*, XVII, 4). Résolu d'exécuter fidèlement les volontés de son Père dès le premier instant de sa vie, entrant dans le monde, dit saint Paul, il s'offrit à lui pour ce sujet: *Ingrediens mundum, dixit: Ecce ego venio ut faciam voluntatem tuam* (*Heb.*, X): et d'autant qu'il savait que notre sainteté consistait en deux choses, dans l'éloignement du péché et dans la pratique de la vertu, *Aufert primum ut sequens statuat:* il met ordre au premier, dit l'Apôtre au même endroit, afin de travailler au second; c'est-à-dire qu'il ôte le péché par la volonté efficace, par laquelle il se dévoue à la croix: *In qua voluntate sanctificati sumus per obedientiam corporis Jesu Christi* (*Ibid.*). Dans ce premier acte de volonté nous fûmes par anticipation, ou plutôt par préparation, sanctifiés et nettoyés du péché. Après cela il a travaillé efficacement, quant à ce qui est de lui, à la seconde partie de notre sanctification: *Ut sequens statuat*, non-seulement nous instruisant, par ses paroles, mais surtout exprimant en soi-même, par les exemples de ses vertus, la forme et l'idée de la véritable sainteté, et gravant visiblement sur sa chair tous les traits de la perfection invisible de Dieu, à l'imitation de laquelle il nous appelle quand il nous dit, dans l'ancienne loi: Soyez saints comme je suis saint; et dans la nouvelle: Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait: *Estote perfecti, sicut Pater vester.*

Que pouvait-il faire davantage, dit saint Cyprien, pour nous témoigner la volonté sincère et cordiale qu'il avait que nous fussions des saints, que d'incarner l'humilité, la patience, la tempérance, la charité et toutes les vertus? Que pouvait-il faire de plus, que de rendre visible et sensible la sainteté qu'il devait un jour couronner dans le ciel? *Quid potuit amplius benigna pietate largiri quam ut in se ostenderet quod in aliis coronaret?*

Il ne s'est pas contenté de nous proposer le tableau de la sainteté de son adorable personne, et de nous préparer et détremper les couleurs en nous offrant son sang; mais aux dépens de ses travaux et de sa vie, il nous a obtenu les grâces et les secours du ciel nécessaires pour pouvoir copier cette image; en un mot, il a livré son esprit humain sur la croix entre les mains de son Père, pour nous obtenir l'Esprit divin, lequel, résidant dans nos cœurs, nous tient la main, conduit notre pinceau et préside à cet ouvrage. Si bien, dit saint Paul, que, contemplant à face découverte la gloire et la sainteté de Dieu en Jésus-Christ, nous nous transformons de clarté en clarté, de vertu en vertu, et nous l'exprimons en nous par la force de cet esprit: *Nos vero, revelata facie, gloriam Domini speculantes, in eamdem imaginem transformamur a claritate in claritatem tanquam a Domino spiritu* (II *Cor.*, III, 18), ou, comme dit Tertullien: *Tanquam a Domino spirituum.* Considérez enfin tout ce que Jésus-Christ a dit, tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a souffert, toutes les grandes vérités qu'il a prêchées, tous les exemples qu'il a donnés, tous les sacrements qu'il a institués; tout cela se rapporte à cette fin: *In consummationem sanctorum.* A moins donc que de vouloir rendre inutiles tous les mystères de la vie et de la mort de Jésus-Christ, et à moins que de vouloir frustrer tous les desseins dont le Père éternel a chargé son Fils en l'envoyant au monde, il faut nécessairement qu'entrant dans ses premières pensées qu'il a conçues sur nous, et coopérant à la grâce du Sauveur, nous nous sanctifiions et que nous regardions notre perfection chrétienne comme la grande et unique affaire qui nous doit occuper: *In his quæ Patris mei sunt oportet me esse.*

Mon cher chrétien, vous n'avez peut-être aucune idée des desseins de Dieu sur vous, et vous n'avez pas encore conçu quelle est la fin de la religion que vous professez. Si vous n'avez pas bien compris cette indispensable nécessité qui nous est marquée par ce mot *oportet*, il faut vous la faire concevoir; vous la concevrez, mais trop tard, lorsqu'à l'heure de la mort on vous présentera le crucifix, et que vous vous souviendrez que Jésus-Christ, un peu avant que de mourir, baissant la tête, dit: *Consummatum est* (*S. Joan.*, XIX, 30), tout est consommé; c'est-à-dire que, de sa part, il avait achevé

et exécuté le dessein de son Père touchant la sanctification des hommes, qu'il n'avait pour ce sujet épargné ni bien ni honneur, ni sang ni vie. Oh ! la triste pensée pour un chrétien mourant, de voir un Dieu qui dit qu'il n'a plus de sang dans ses veines, plus de force dans ses os, plus de respiration dans ses poumons, plus de vie dans son cœur ; qu'il s'est tout épuisé et consumé pour le sanctifier ; qu'il n'a vécu et n'est mort que pour cette fin ; et que lui, cependant, n'a rien voulu faire pour cela, qu'il n'y a jamais sérieusement pensé, et qu'il a laissé couler sa vie dans des desseins inutiles et pleins de vanité.

Dieu veut donc que nous soyons des saints: *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra*; et nous en faisons tous les jours une profession publique. Qu'appelez-vous être saint ? Ce n'est pas avoir le don de prophétie, être souvent ravi en extase et faire des miracles: non. Etre saint, de la manière que Dieu nous y oblige, c'est renoncer à satan, au monde et à la chair ; c'est-à-dire être fidèle à Dieu dans les tentations, fouler aux pieds les pompes et les vanités du siècle, n'adhérer point à la chair ni au sang. Or, en qualité de chrétiens, nous avons jugé de faire tout cela sur les fonts de baptême, en disant, par la bouche de nos parrains, ces trois *Abrenuntio*, je renonce au diable, au monde et à la chair. Autant de fois que nous sommes entrés dans l'église, que nous avons fréquenté les sacrements et fait quelque acte de chrétien, nous avons confirmé et renouvelé ces serments. C'en est donc fait, dit saint Ambroise, nous sommes engagés, nous avons donné notre parole, non pas aux hommes, mais à Dieu, en présence de ses anges : notre profession de foi a été écrite sur le livre de vie : *Tenetur vox tua; non in tumulo mortuorum, sed in libro viventium, præsentibus angelis locutus es ; non est fallere, non est negare.* Nous y sommes obligés, et si nous contrevenons à une parole donnée à Dieu si authentiquement, le chrême de notre baptême, le cierge qu'on alluma, la robe blanche dont on nous vêtit, le prêtre qui nous baptisa, nos parrains, nos bons anges, le saint dont on nous imposa le nom ; que sais-je, les autels et les murailles mêmes de l'église s'élèveront contre nous pour nous reprocher notre infidélité.

Mais quand bien même cette promesse ne serait pas si solennelle, nous faisons tous profession publique d'être des saints, puisque nous professons tous d'être chrétiens, et que dans la pensée des apôtres, être véritablement chrétien et être saint c'est une même chose : *Gens sancta, populus acquisitionis* (I *Pet.*, II, 9). Et de fait, qu'est-ce qu'être chrétien ? les enfants le savent bien ; mais il semble que les vieillards parmi nous l'oublient, disait saint Chrysostome : c'est faire profession de la foi et de la loi de Jésus-Christ. En voilà bien assez pour nous convaincre et pour nous confondre tout à la fois : nous faisons profession d'une foi sainte, d'une loi sainte; nous professons de vouloir aimer Dieu de tout notre cœur et notre prochain comme nous-mêmes ; je n'en veux pas davantage pour faire un saint. Nous professons la doctrine de Jésus-Christ, lisons donc l'Evangile, c'est là où nous trouverons les illustres maximes de cette morale élevée qu'il nous a enseignée, touchant l'abnégation et la haine de soi-même, l'humilité, l'amour des ennemis, le pardon des injures, en un mot toutes les grandes vertus que cet adorable fondateur de notre religion nous a apprises par ses paroles et encore mieux par ses exemples. Vous êtes donc chrétiens, c'est-à-dire disciples de Jésus-Christ, et partant vous professez la science des saints : *Vocatis me magister, sum etenim* (*S. Joan.*, XIII, 13). Qu'est-ce encore qu'être chrétien ? C'est être enfant de Dieu adoptif, engendré sur le lit de la croix ; c'est être membre de son corps mystique ; c'est être une nouvelle créature : *Nova creatura in Christo* (II *Cor.*, V, 17) ; un voyageur du ciel, un homme de l'autre monde, un homme tout revêtu de Jésus-Christ : *Quicumque baptizati estis, Christum induistis* (*Gal.*, III, 27). En qualité d'enfants de Dieu, ne sommes-nous pas obligés de porter sur nous les traits de la sainteté de notre Père ? Le christianisme, dit saint Basile, n'est autre chose, dans le dessein de Dieu, qu'une imitation de la Divinité aussi parfaite que la fragilité humaine le peut permettre : *Christianismus quid est ? Assimilatio Dei quatenus eum assequi potest humana fragilitas.* En qualité de membres de Jésus-Christ, si nous ne voulons déshonorer notre chef, qui est le Saint des saints, et faire, en quelque manière, un monstre de son corps mystique, nous devons être vivifiés de sa vie surnaturelle et animés de son esprit : en un mot, nous devons marcher comme il a marché, c'est-à-dire connaître les choses, et en juger par les lumières de sa sagesse ; désirer, aimer et agir, non plus par passion et par humeur, mais par les mouvements et les impressions de son esprit : *Qui dicit se in Christo manere, debet sicut ille ambulavit, et ipse ambulare* (I *S. Joan.*, II, 6). O devoir du christianisme, que tu es mal conçu ! Tirons donc de ce discours une juste conséquence. Promettre à Dieu, et ne lui pas tenir sa promesse, faire profession en apparence d'être quelque chose, et ne l'être pas en effet, n'est-ce pas mentir à Dieu et fausser la foi qu'on lui a donnée ? n'est-ce pas être un hypocrite ? J'ai donc raison de dire qu'à moins que de passer pour désobéissant aux volontés de Dieu, à moins que de violer nos serments les plus saints et démentir notre christianisme, nous devons dire, avec Jésus-Christ : Il faut que je travaille et que je m'occupe à acquérir la sainteté, puisque ce sont les affaires dont mon Père m'a chargé : *In his quæ Patris mei sunt*, etc. Ne parlons pas davantage de l'obligation que nous avons de travailler aux affaires de Dieu ; mais voyons en peu de mots, puisqu'il faut abréger ma troisième partie, comment nous devons nous y employer.

III. — Jésus-Christ nous l'enseigne par

ces paroles : *Oportet me esse.* Cette manière de parler dit une occupation non-seulement principale, mais entière ; par exemple, lorsqu'on dit : Cet homme est tout au jeu, tout à la chasse, l'on veut dire qu'il en fait son capital, et qu'il ne pense et ne s'applique proprement qu'à cela. C'est ce que veut dire Jésus-Christ, qu'il est tout dans les affaires de son Père, c'est-à-dire tout appliqué à procurer sa gloire pour le salut et la sanctification des âmes; c'est sa viande et sa nourriture : *Cibus meus est ut faciat voluntatem ejus qui misit me*, *ut proficiam opus ejus* (*S. Joan.*, IV, 34). Voilà comment nous devons embrasser l'ouvrage de notre sanctification. Disons encore : comme il est impossible d'être dans un lieu naturellement, qu'on ne cesse d'être dans tout autre lieu, aussi il faut être tellement occupé dans les affaires de Dieu, qui sont notre dernière fin, que nous cessions d'être en cette sorte dans toutes les autres affaires, ne les prenant jamais comme fin, mais seulement comme moyens. Dieu veut bien que vous travailliez pour les affaires de votre famille, pour l'établissement de vos enfants ; que vous ayez soin de votre commerce, mais comme d'une affaire qui ne doit pas terminer vos soins, et qui doit seulement servir à votre grande affaire, qui est de servir et d'honorer Dieu par la sainteté de vos mœurs. Voilà le grand principe que saint Paul donne à tous les chrétiens, qui est qu'il faut que ceux qui sont mariés soient comme s'ils ne l'étaient pas : *Qui habent uxores*, *tanquam non habentes sint* (II *Cor.*, VII); que ceux qui sont dans la prospérité et dans les joies du siècle, y soient comme s'ils n'y étaient pas : *Qui gaudent*, *tanquam non gaudentes* (*Ibidem.*); que ceux qui acquièrent les biens du monde vivent sans s'y attacher, comme s'ils n'en étaient pas les maîtres, d'autant qu'ils en doivent rendre compte à Dieu : *Qui emunt*, *tanquam non possidentes* (*Ibidem*) ; en un mot, que nous prenions toutes les affaires du monde comme des affaires qui passent, afin de nous attacher uniquement à notre dernière fin, qui est d'être bons serviteurs de Dieu et éternellement bienheureux ; voilà ce qui ne passe point : *Qui utuntur hoc mundo*, *tanquam non utantur ; prœterit enim figura hujus mundi* (*Ibidem*). Saint Paul finit ce discours par ces belles paroles : *Volo vos sine sollicitudine esse* (*Ibidem*) : Je veux, mes frères, que pour toutes les affaires du monde et du temps vous soyez sans sollicitude et sans empressement, afin que toutes vos sollicitudes et vos empressements soient pour les affaires de Dieu, et que vous puissiez dire en quelque façon au monde, à l'ambition, à l'avarice, à la volupté, à tous les emplois du siècle qui veulent vous amuser et vous engager, ce que Jésus-Christ disait à la Vierge et à saint Joseph : *Nesciebatis quoniam in his quæ Patris mei sunt oportet me esse?* Sachez que je suis chrétien, et que par conséquent il faut que je sois tout occupé dans les affaires de mon Dieu.

Si cela est nécessaire pour être véritablement chrétien, hélas ! que je puis bien dire de notre christianisme ce qu'Aristote disait de l'amitié : Mes amis, il n'y a plus d'amis ; peuple chrétien, il n'y a presque plus de chrétiens. Où sont ceux qui s'occupent à acquérir la sainteté et la perfection chrétienne, leur grande affaire, leur principale et leur unique affaire ; où sont même ceux qui ont autant de soin et d'application pour être bons chrétiens, humbles, patients, charitables, dévots, qu'ils en ont pour être riches, puissants et heureux en cette vie?

Hélas ! que je pourrais bien faire à la plupart des fidèles la demande que faisait Isaïe : *Quis tu hic? aut quasi quis hic* (*Isa.*, XXII)? Qui êtes-vous, vous qui êtes là ? ou, qui faites-vous semblant d'être, c'est-à-dire, qui êtes-vous en apparence, vous que je compte au nombre des enfants de Dieu, vous qui entrez dans nos églises, qui participez à nos mystères, qui occupez le rang et la place des saints? Vous êtes, dites-vous, chrétien, Dieu en soit béni : voilà une belle qualité ; mais si vous êtes chrétien, vous êtes donc cet ouvrier évangélique qui vous êtes loué pour travailler à la vigne du Seigneur, c'est-à-dire pour cultiver et perfectionner votre âme. Ah ! paresseux, n'entendez-vous pas le reproche qu'on vous fait? *Quid hic statis tota die otiosi ?* Pourquoi ne cultivez-vous donc pas cette vigne? Pourquoi ne vaquez-vous pas avec soin à déraciner les vices de votre âme et à y planter les vertus chrétiennes? Vous êtes un ouvrier paresseux, un faux ouvrier, et par conséquent un faux chrétien. Vous êtes, dites-vous, chrétien, c'est-à-dire un arbre fruitier, transplanté dans le terroir fertile de l'Eglise, lequel est arrosé abondamment par les pluies du ciel : et où sont donc les fruits de sainteté, dignes du soin et du travail d'un Dieu ? N'appréhendez-vous point la cognée et le feu, arbre mauvais, arbre inutile, c'est-à-dire mauvais chrétien ? Si vous êtes chrétien, vous êtes le soldat de Jésus-Christ, enrôlé sous l'étendard de la croix. Hé ! lâche que vous êtes, que faites-vous sous les tentes et les pavillons de la volupté? Pourquoi violez-vous les serments de votre milice ? Pourquoi permettez-vous que vos ennemis, c'est-à-dire vos vices et vos passions vous gourmandent? Vous êtes un soldat transfuge, un traître, et partant un faux chrétien. Si vous êtes chrétien, disait Tertullien, vous ne pouvez pas être autre chose, *Christianus nusquam aliud est :* c'est-à-dire, comme je vous ai montré dans ce discours, vous devez être tout occupé à acquérir la perfection du christianisme : et cependant c'est, ce me semble, la moindre de vos affaires, et vous êtes, en vérité, tout autre que chrétien. Vous êtes un savant jurisconsulte, un homme du monde, prudent et avisé, mais un fort mauvais chrétien. Vous êtes, en qualité de chrétien, tout consacré à Dieu, tout dévoué à sa gloire, tout sanctifié au dehors par nos mystères ; et cependant au fond tout engagé à la sensualité, à l'avarice. Disons donc que vous êtes de ces chrétiens dont parle Tertullien, *Christiani*

imaginarii, des chrétiens imaginaires ; ou, comme dit saint Chrysostome, *Christiani personati*, des chrétiens masqués ; ou, comme parle saint Augustin, *Christiani theatrales*, des chrétiens de théâtre. A quoi vous servira ce christianisme, qu'à vous confondre devant Dieu et à vous rendre plus coupables ?

Entrons donc sérieusement en nous-mêmes, et après nous être fortement convaincus de notre devoir, disons avec Jésus-Christ : Il faut désormais que je sois tout de bon occupé aux affaires de mon Père, qui est ma sanctification et mon salut sur la terre, afin de posséder sa gloire dans le ciel. *Ainsi soit-il.*

SERMON III.

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LES ROIS.

La patience de Dieu à supporter les pécheurs.

Servi dixerunt ei : Vis, imus et colligimus zizania ? Et ait : Non : sine utraque crescere usque ad messem.

Voulez-vous, disent les serviteurs du Père de famille, que nous arrachions toutes les mauvaises herbes qui suffoquent le bon grain dans votre champ ? Non, je ne le veux pas, dit le maître, de crainte que vous n'arrachiez le bon grain avec les mauvaises herbes ; mais laissez croître l'un et l'autre jusqu'au temps de la moisson (*S. Matth.*, XIII).

Il ne faut pas, dit saint Grégoire le Grand dans une homélie sur cet Evangile, que la faiblesse de l'esprit humain se mêle d'expliquer cette parabole, puisque la vérité même, qui est Jésus-Christ, a eu la bonté de nous en donner l'interprétation : *Quam parabolam per semetipsam veritas exposuit, hanc discutere fragilitas humana non præsumit.* Voici donc comment il l'explique : Celui qui sème est le Fils de Dieu, le champ est le monde, les bons grains sont les prédestinés et les enfants du royaume, les mauvaises herbes sont les méchants et les réprouvés, l'ennemi qui a sursemé l'ivraie est le diable, le temps de la moisson sera la fin du monde et la consommation des siècles, les moissonneurs seront les anges que le Fils de l'Homme enverra pour ôter tous les scandales de son royaume, ils feront des faisceaux de tous les pécheurs, et ils les jetteront dans une fournaise de feu ; là il y aura des pleurs et des grincements de dents.

De plusieurs sujets qui se présentent dans cet Evangile pour la matière de ce sermon, je m'attache à celui qui me paraît plus touchant et plus capable de faire de fortes impressions sur les cœurs et sur les âmes bien faites, c'est cette bonté patiente de Dieu à souffrir les pécheurs, qui nous est représentée dans cette parabole par la patience du père de famille à supporter dans son champ les mauvaises herbes. Les anges exterminateurs, zélés de la gloire de Dieu, ont beau le presser et lui dire : *Vis, imus?* Il répond : *Non, sinite utraque crescere.* Je crois que si vous faites réflexion sur ce que je vais vous dire, vous serez de mon avis, que de toutes les perfections de Dieu, cette patience est la plus surprenante, et non-seulement la plus admirable, mais aussi la plus aimable. Pour la bien comprendre, demandons la grâce du Saint-Esprit, par l'intercession de la bienheureuse Vierge. *Ave, Maria.*

De toutes les perfections adorables de Dieu, il n'en est point dont les effets surpassent davantage nos pensées et soient plus capables d'éblouir nos esprits, que ceux qui procèdent de son amoureuse bonté. Après que j'ai conçu la nécessité de l'être de Dieu et cette grandeur incapable d'accroissement, d'altération et de changement, je conçois facilement l'immensité de son essence, qui nous rend un Dieu présent partout. Lorsque la foi m'a découvert en Dieu un entendement éclairé des lumières d'une invariable sagesse, je ne m'étonne pas qu'il renferme dans une seule pensée le présent, le passé et l'avenir, et que d'une vue perçante il pénètre dans la possibilité des choses. Après avoir adoré une puissance qui ne connaît point d'autres bornes que celles de son vouloir, je ne trouve point étrange, quand on me dit que c'est elle qui fait servir le néant de matière à ses plus riches ouvrages, et qui par la fécondité de sa parole a produit toutes choses. Bien que la justice vindicative de Dieu, qui ne s'explique dans ses menaces que par des embrasements éternels de corps et d'âmes, frappe d'étonnement tout esprit raisonnable, néamoins je suis encore plus étonné, lorsque d'une part, je considère la majesté et la sainteté de Dieu, et de l'autre l'insolence et la malice du pécheur.

Mais d'autant plus que j'élève mes pensées sur les grandeurs de Dieu, et que, favorisé des lumières de la foi, j'y découvre d'excellences et de perfections, d'autant plus mon admiration s'augmente, quand on me dit que Dieu aime et qu'il chérit les hommes. Dieu, dis-je, qui est un être immortel, qui trouve dans son fonds des richesses infinies, capables d'occuper son amour, voulait abaisser ses regards et arrêter ses affections sur un peu de terre : *Quid est homo quod memor es ejus* (*Psalm.* VIII, 5) ?

Ce n'est pas néamoins cet amour bienfaisant de Dieu que je trouve le plus merveilleux : c'est son amour patient, cette bonté qui supporte les injures et les outrages des hommes. S'il vous plaît de la considérer avec moi dans ce discours, vous reconnaîtrez assurément que de toutes ses perfections, celle-là est la plus admirable, la plus aimable et la plus touchante, et par conséquent celle qui nous fournit des motifs plus puissants pour nous éloigner du péché et nous animer davantage à faire pénitence : *Quia Dominus patiens est, in hoc ipso pœniteamus* (*Judith.*, VIII, 14).

Nous concevrons quelque chose des excès de cette patience divine par trois considérations qui feront le corps de ce discours. Je prends la première de la nature de Dieu, qui est l'offensé ; la seconde, des qualités de l'homme, qui est l'agresseur ; et la troisième, de la nature de l'offense, qui est le pé-

ché. Nous passerons légèrement sur les deux premières considérations, que je renfermerai dans la première partie de ce discours, pour insister davantage sur la troisième, qui fera le second point.

I. — L'expérience nous apprend que les grands cœurs peuvent tout, hormis souffrir un affront. Les rois estiment que la patience des injures, qui est une vertu dans un particulier, serait un vice en leurs personnes, et que s'ils portent un sceptre d'une main, ils doivent porter une épée nue de l'autre pour châtier tous ceux qui oseraient mépriser leur autorité ; leur sentiment est appuyé sur ce passage de saint Paul : *Non enim sine causa gladium portat, Dei enim minister est, vindex in iram ei qui male agit* (*Rom.*, XIII). Combien de fois avons-nous lu dans l'histoire que une parole de risée et un mépris fait à un prince n'ont pu être réparés que par le sang et le massacre des peuples, la désolation des provinces et la ruine des royaumes entiers ? Ces grands du monde prennent plaisir à faire éclater leur grandeur dans l'appareil de leur vengeance, disait le roi des Goths par son sécrétaire Cassiodore (*Ep.* 36, *l.* II). *Delectat nos magnificos in amorem vindictæ.* Les païens mettaient la foudre entre les mains du plus grand de tous leurs dieux, comme s'ils eussent voulu dire que ce sont les plus grands qui sont susceptibles des plus grandes vengeances.

Il semble donc, suivant cette pensée, que la majesté et l'excellence de l'être de Dieu lui devraient donner de fortes inclinations de se venger. Et en effet, comment est-ce que la connaissance nécessaire que Dieu a de sa grandeur, et le juste désir de procurer sa gloire, peuvent compatir avec cette longue patience des injures qu'on lui fait ? Comment peut-il souffrir que la terre se peuple de pécheurs, et que l'impunité des crimes remplisse son royaume de rébellions et de révoltes ; qu'en un mot, de tous les souverains, il soit presque le seul exposé au mépris de ses sujets ?

Tout le ciel s'étonne, et les hautes intelligences, après avoir envisagé dans le grand jour de la gloire cette infinie Majesté, abaissant leurs regards sur la terre, et voyant un Dieu si grand servir comme de fable et de jouet aux hommes, entrent dans de profonds étonnements, et, remplies de justes et amoureuses impatiences, elles s'offrent, dans l'Evangile, sous la figure de ces zélés serviteurs, au père de famille, pour aller arracher les mauvaises herbes, c'est-à-dire perdre et exterminer les méchants : *Vis imus, et colligimus zizania.*

L'évêque Ennodius avait raison lorsqu'il disait que le naturel de Dieu était surtout en ce point admirable, que ne pouvant souffrir de résistance en la nature, et faisant ployer toutes choses sous ses lois, il supportait cependant les oppositions et les contradictions des hommes, si bien que tout invincible qu'il est, il semble avoir son faible, puisqu'il se laisse lier les mains et désarmer par l'amour qu'il leur porte : *Tale est Numinis ingenium, cum omnia vincat, hominum amore vinci.*

Il n'a point eu cet amour patient pour les anges. Non-seulement il ne leur a pas donné comme à nous, un Sauveur pour réparer leur perte ; mais, ce qui est bien plus considérable, nous ne lisons point dans l'Ecriture qu'il leur ait donné du temps pour faire pénitence. Il les a frappés dans la chaleur du crime, dans l'ardeur de leurs passions ; et aussitôt qu'il les a vus coupables, il les a rendus pour jamais misérables; de sorte qu'il ne s'est montré Dieu que pour les perdre et les damner sans ressource. *Deus noster, Deus salvos faciendi* (*Ps.* LXVII, 21) ; ou bien, suivant l'hébreu, *Deus nobis Deus ad salutem.* Oui, pour nous en particulier, et non pas pour les anges, c'est un Dieu de salut, par conséquent de patience, d'amour et de miséricorde.

Que si la considération de la grandeur de la personne offensée rend cette patience admirable, la connaissance des qualités de celui qui est l'agresseur le fait paraître avec plus d'éclat.

Vous m'avouerez que, lorsque les deux partis qui se choquent sont égaux, et que celui qui offense peut entrer en parallèle avec l'offensé, l'injure est plus facile à supporter; mais quand c'est un homme de néant, un homme de la lie du peuple qui attaque une personne d'éminente qualité ; quand c'est un maître qui est méprisé par son valet, un roi joué et bafoué par ses sujets, oh ! pour lors, la patience est excessive. Or, nous savons tous, à moins que de renoncer aux lumières de la raison et de la foi, que la bassesse de notre nature nous ravale dans des abîmes infinis au-dessous de Dieu : il est le Tout-puissant, et nous sommes la faiblesse et la vanité même; il est infiniment sage, et nous naissons dans l'ignorance et vivons dans l'erreur ; il est toujours le même, toujours invariable dans sa nature, et nous sommes la dépouille du temps, le jouet de l'inconstance et la proie de la mort : et cependant Dieu souffre que ces petits atomes s'élèvent contre sa divine majesté et lui disputent la préséance ; il supporte que ce néant animé se compare, je ne dis pas assez, se préfère à la source de tous les êtres ; que ces serpents, qui se traînent sur la terre, lèvent leurs têtes contre le ciel et s'enflent contre lui du venin de leurs crimes. Il voit ces infâmes désordres, et, au lieu des mouvements d'une juste vengeance, son amour patient lui fait concevoir des sentiments de pitié et de compassion.

Si encore ceux qui méprisent Dieu lui étaient indifférents, je veux dire, s'ils n'avaient point d'autre obligation de l'honorer que la connaissance de sa grandeur, cette patience ne serait pas si admirable ; mais ceux dont il est offensé sont des créatures qui lui appartiennent par une infinité de titres, ce sont des âmes qu'il a tirées du néant et qui ne subsistent que dans le sein de sa toute-puissance, des âmes prévenues de ses

grâces, rachetées de son sang, comblées de ses infinies libéralités.

J'appelle vos expériences à témoin : n'est-il pas vrai qu'il n'est rien qui vous blesse plus sensiblement le cœur, ni qui soit plus capable d'exciter votre colère, que l'ingratitude d'une personne que vous avez chérie et particulièrement obligée ? Vous le dites tous les jours : Si c'était un autre, je le souffrirais aisément ; mais que je sois maltraité par celui qui me doit tout ce qu'il est et que j'ai considéré comme un de mes enfants ! Le plus patient de tous les hommes, l'adorable Sauveur, qui n'ouvrit jamais la bouche pour se plaindre ni de l'injustice de ses juges, ni de l'iniquité des prêtres, ni de la cruauté des bourreaux, ne peut, ce semble, souffrir sans se plaindre de la trahison de son disciple : *Si inimicus meus maledixisset mihi*, *sustinuissem utique; tu vero, homo unanimis, dux meus es*, etc. (*Ps.* LIV, 14).

Or tous les chrétiens sont ingrats au dernier point, et ils ajoutent à l'ingratitude la rébellion et le parricide; ce sont tous des traîtres et des Judas, mais surtout les chrétiens qui, durant le cours de l'année, ont fait quelque profession de suivre Jésus-Christ, de pratiquer sa doctrine, de manger à sa table, à la communion, et qui maintenant, dans ces jours de débauches, veulent boire à la coupe de Babylone et se mêler avec les méchants, pour persécuter le Dieu qu'ils adoraient auparavant.

En vérité, dit saint Chrysostome, il n'y a que Dieu seul qui puisse souffrir ces noires perfidies et ces détestables ingratitudes ; il faut un naturel semblable au sien, c'est-à-dire une bonté infinie comme la sienne pour pouvoir converser avec les bêtes féroces qui deviennent plus cruelles à mesure qu'on leur fait plus de bien : *Solus Deus peccatores cernere*, *et inter illos agere scivit.* Voici une preuve de ceci : aussitôt que Dieu met sa puissance entre les mains des saints pour faire des miracles, ils se laissent emporter à leur zèle, et se servent de leur pouvoir pour perdre et exterminer les pécheurs, ils ne sauraient souffrir les mépris et les outrages qu'on fait à un Dieu qu'ils connaissent si grand.

Qu'est-ce que ne prétendaient pas faire ces deux Boanerges, saint Jacques et saint Jean? Ne voulaient-ils pas faire descendre le feu du ciel pour faire brûler Samarie, parce que ses habitants n'avaient pas voulu recevoir leur Maître? Voyez les transports du zèle d'Elie qui rend les cieux, l'espace de sept ans, de bronze et d'airain, sans qu'il tombe une goutte de pluie, et qui empêche Dieu de se laisser fléchir par les cris pitoyables de tout un peuple affamé. Il fait descendre le feu des nues pour brûler des pécheurs, il irrite des lions et les pousse à dévorer des enfants qui n'ont pas respecté la majesté de Dieu en sa personne. Il fallut, dit saint Basile de Séleucie, que Dieu l'enlevât du monde, de crainte que s'il y eût demeuré davantage, il n'eût déserté toute la terre. Lors même qu'il l'enleva, il le couvrit, dit l'Ecclésiastique, d'un gros tourbillon : *Elias qui turbine tectus*, de peur, ajoute un interprète, qu'en s'en allant, il n'employât encore une partie des flammes de son chariot de feu pour brûler les pécheurs qu'il eût remarqués en s'en allant : *Bene legitur ne peccatores videat, et illos non possit sustinere.* Voyez pareillement Jonas qui, dans l'excès de son zèle, se fâche contre Dieu de ce qu'il ne détruit pas Ninive et ne punit pas les débauches de ce peuple dissolu : *Afflictus est Jonas afflictione magna et iratus est.* Oh! je savais bien, dit-il à Dieu, que vous me feriez passer pour un faux prophète; c'est pourquoi, pour n'être point votre missionnaire, je voulais m'enfuir en Tharse, sachant bien que vous étiez un Dieu miséricordieux à l'infini, plein de bonté, et de patience, et qu'aussitôt que les Ninivites pleureraient et s'affligeraient, ils désarmeraient votre justice : *Propter hoc præoccupavi ut fugerem in Tharsis. Scio enim quia tu Deus clemens, et misericors, et patiens, et multæ miserationis* (*Jonas*, IV, 2). Il fallut que Dieu lui fît des reproches sur l'emportement de son zèle.

Tant il est vrai, comme j'ai dit, qu'il n'y a que Dieu seul qui ait une patience à l'épreuve pour supporter l'ingratitude et la malice des pécheurs. Oui même, quoiqu'il voie manifestement qu'ils abusent de sa bonté, et que, par sa divine présence, il connaisse qu'ils persévéreront et mourront dans leurs péchés, c'est ce qu'admire saint Paul : *Sustinuit in multa patientia vasa iræ apta in interitum* (*Rom.*, IX) Il a supporté avec une patience incroyable des vases d'ire les 40 et 50 ans, c'est-à-dire qu'il a souffert au monde de vieux réprouvés qui n'étaient propres que pour l'enfer et pour la mort éternelle : *Vasa iræ apta in interitum.*

Ajoutez à tout ceci que comme Dieu est nécessairement partout, comme il connaît nécessairement toutes choses, il ne peut point s'éloigner du pécheur, ni détourner sa face pour ne point voir ses fautes. Il a donc toujours devant les yeux ces funestes objets de sa haine. C'est dans le sein de sa divinité toute pure que les pécheurs conçoivent et enfantent leurs crimes.

Il n'est point de moment auquel Dieu ne souffre ces lâches outrages et ces injustes persécutions de la part de ses créatures ; et au lieu de punir ces téméraires, il se contente de leur en faire ses plaintes amoureuses par ses prophètes, *Orant filii Israël jugiter facientes malum in oculis meis* (*Jerem.*, XXXII, 30). Il n'y a dans cette plainte aucune parole qui ne fournisse une puissante raison pour prouver cette patience admirable. *Filii Israël*, ce ne sont pas seulement les Jébuséens, les Amorrhéens, les Philistins, qui lui font la guerre, mais les Israélites, mais les chrétiens à qui il a communiqué tant de grâces. Et quand? et combien de temps? *jugiter*, incessamment. Et où? *In oculis meis*, devant sa face, dans sa maison. Encore s'il était question de peu de chose entre Dieu et les hommes, je veux dire, si nos offenses intéressaient légèrement son adorable ma-

jesté : mais la raison et la foi nous témoignent bien le contraire ; et voici ma troisième raison, qui est la plus importante.

II.—S'il est vrai que les paroles de Dieu découvrent les sentiments secrets de son cœur, oh ! que de haine et de colère dans le cœur de Dieu contre le péché ! puisqu'il y a dans sa bouche tant de plaintes, tant de reproches, tant de menaces, tant de témoignages d'indignation et de fureur contre les pécheurs.

Je sais bien que l'immutabilité de son être et son inaltérable félicité le mettent infiniment au-dessus des prises de la douleur, et que ce fleau, dit le Psalmiste, ne s'approche point de son tabernacle : le péché néanmoins est vraiment le mal de Dieu, non pas mal physique, mais moral. C'est lui qui traite Dieu avec toutes les hostilités et les fureurs possibles ; il lui enlève l'honneur, les biens, et s'en prend autant qu'il peut à sa propre vie.

Toute la gloire que Dieu veut trouver hors de soi consiste en l'obéissance que rendent à ses volontés les créatures intelligentes. Bâtir des temples, élever des autels, offrir à Dieu des sacrifices, lui brûler de l'encens, chanter des hymnes à sa louange, et lui réciter des prières ; ce sont là autant de marques extérieures du culte qu'on lui rend : mais il ne peut être satisfait, si on ne rend des hommages à son indépendance par le sacrifice de notre liberté ; c'est cette seule obéissance qui fait qu'il règne sur ses créatures, et qu'il est reconnu pour souverain. D'où il s'ensuit que le péché étant, suivant la théologie, une prévarication contre les lois de Dieu, une résistance à sa divine volonté, il enlève à Dieu toute la gloire qu'il recherche.

Ce n'est point une amplification d'orateur, c'est une vérité orthodoxe. O pécheur, aussi souvent que tu offenses Dieu mortellement, tu lui dénonces la guerre, tu lèves la main contre le Tout-Puissant, dit Job : *Tetendit adversus Deum manum suam, et contra Omnipotentem roboratus est* (*Job.*, XV, 25). Lorsque tu suis les mouvements de tes passions déréglées, tu excites une sédition dans ton intérieur, et après avoir abattu les enseignes du Dieu vivant, effacé ses armes et toutes les marques de sa royauté par la destruction de sa grâce et des dons du Saint-Esprit, tu le contrains à sortir de ton âme pour céder la place à son ennemi ; et, arborant sur les murailles de ton cœur révolté les étendards du démon, tu cries avec les impies dans Job : *Quis est Omnipotens ut serviamus illi* (*Job*, XXI, 15)? Pourquoi demeurer plus longtemps dans la contrainte des lois de Dieu? son joug est trop pesant, ses maximes évangéliques sont trop fâcheuses, *Nolumus hunc regnare super nos* (*S. Luc.*, XIX, 14).

Il est donc évident que le pécheur, par sa révolte, enlève à Dieu sa gloire. Il entre aussi, dit saint Bernard, à main armée dans le domaine de Dieu, il fait le dégât de ses biens, abusant des créatures, et s'en servant pour l'offenser : *Quæcumque Dei sunt, tollit atque diripit propria voluntas.* Les biens fonciers de Dieu, et ce qui fait tout son domaine au dehors, dit Césarius, archevêque d'Arles, c'est l'engagement de la liberté de l'homme et la soumission de son franc arbitre à ses lois. Or, le pécheur usurpe ce bien et le consume, ne faisant plus que ce qu'il lui plaît, *Libertatem, hoc est Dei substantiam, in proprios usus transferimus et consumimus.* Enfin, le pécheur poussant la fureur jusqu'au bout, attaque Dieu dans sa propre nature ; et en tant qu'il est en lui, il conjure, dit saint Bernard, la perte et la ruine de son être : *Imo Deum ipsum, quantum in se, perimit atque interficit propria voluntas.* Il voudrait, s'il était possible, que Dieu, se rendant partisan de ses passions injustes et déréglées, approuvât les voluptés brutales et les débauches infâmes du carnaval, c'est-à-dire qu'il voudrait ravir à Dieu sa sainteté, il souhaiterait qu'il n'eût point de sagesse pour connaître ses crimes, point de justice pour les condamner, point de puissance pour les châtier, *Crudelis et exsecranda malitia quæ Dei sanctitatem, sapientiam, justitiam perire desiderat.* C'est ce qui fait que quelques théologiens ont appelé le péché, *Annihilationem Dei*, d'autant qu'il choque toutes les perfections essentielles de Dieu, et qu'il serait capable de les détruire, si d'ailleurs Dieu n'était un être nécessaire et immuable.

Voilà donc le pécheur atteint et convaincu de déicide par les sentiments des Pères et de la théologie. Je ne veux point renouveler ici les reproches de saint Paul, *Rursus crucifigentes in semetipsis Filium Dei* (*Hebr.*, V).

Cependant Dieu souffre ces excès si énormes ; il voit ses lois foulées aux pieds, son honneur violé, ses biens dissipés, sa grâce détruite, sa divinité attaquée ; il voit les pécheurs acharnés sur la personne de son Fils, et tout rouges de son sang, et il les souffre et supporte avec une patience invincible, *in multa patientia.*

Pour rendre ce que je dis plus sensible, permettez-moi de profiter de l'admirable pensée de Salvien, lequel nous représente la majesté de Dieu attaquée et assiégée par tout autant de pécheurs qu'il y en a sur la terre : *Sicut illi qui munitissimas urbes obsident, ita et nos ad expugnandam misericordiam Dei omni peccatorum immanium scelere oppugnamus* (*Lib. IV de Provident.*). Les athées lui ôtent sa divinité, les idolâtres la donnent à une créature, l'hérésie préfère le jugement humain à sa vérité incréée, les blasphémateurs l'attaquent par leurs blasphèmes, les avares par leurs concussions et leurs rapines, les luxurieux par leurs sales voluptés, les ambitieux par leurs vaines présomptions.

Rangez parmi ces bataillons du prince des ténèbres, ces femmes et ces filles mondaines qui, avec leurs afféteries, leurs cajoleries, leurs nudités scandaleuses, font commettre plus de péchés mortels que mille démons : donnez-leur place dans les tranchées de ce siége funeste ; puisque, comme dit Tertullien, elles sont dans cet état, des glaives entre

les mains du diable pour faire la guerre à Dieu : *perit ille*, *et factus es gladius illi*. Cet homme est mort, quant à l'âme, par ce consentement qu'il a donné à ce mauvais désir; c'est toi, malheureuse qui l'as tué, tu passes pour une meurtrière devant Dieu, et tu ne t'en confesses pas, *perit ille*.

Voilà donc notre Dieu assiégé de toutes parts, toute la nature s'en plaint ; les créatures les plus insensibles, s'intéressant dans l'honneur de leur commun Créateur, en gémissent, *Omnis creatura ingemiscit* (*Rom.*, VIII, 22). Les prophètes entrent dans une juste colère, et conjurent Dieu de se défendre. *Exurge, Domine, exurge, quare obdormis?* Eveillez-vous, Seigneur, éveillez-vous de ce profond sommeil où vous tient votre miséricorde ; jusqu'à quand permettrez-vous à vos ennemis d'insulter à votre toute-puissance et de se moquer de votre amour? C'est trop; un coup de foudre, mon Dieu, sur la tête de ce demi-athée, de ce blasphémateur insigne. Eh ! vous en avez tant foudroyé d'autres qui n'étaient pas si criminels que lui. A cette demande des prophètes et des gens de bien, scandalisés par la mauvaise vie des méchants, se joignent les cris pitoyables des pauvres, les plaintes des orphelins, les larmes des veuves : tout cela monte jusqu'au trône de Dieu, pour le presser de se mettre en colère : les anges, pleins de zèle, demandent permission de faire main basse sur ces téméraires ennemis, *Vis, imus, et colligimus zizania ?*

Nous pourrions dire encore que tous les attributs de Dieu se plaignent de cette miséricorde excessive. Sa puissance se fâche de se voir attaquée et qu'il ne lui soit pas permis de se défendre, sa sagesse s'indigne de se voir méprisée, son indépendance s'irrite de voir qu'on la choque incessamment ; et sa justice se courrouce de ce qu'on l'empêche de venger les injures et les affronts que souffrent toutes ses adorables perfections. Mais à toutes ces voix et ces sollicitations du dedans et du dehors de Dieu, cet amour patient qui règne dans le temps, répond : *Nolo mortem peccatoris* (*Ezec.*, III, 11). Vous avez beau dire : Je ne saurais consentir à la mort du pécheur, qu'à regret : *Sinite utraque crescere usque ad messem* : Laissez croître cette mauvaise herbe avec le bon grain, jusqu'à la moisson. Je veux souffrir maintenant que la mer porte sur son dos le pirate aussi bien que le marchand, que la terre nourrisse l'impie, aussi bien que le juste, que le méchant respire un air commun avec l'homme de bien.

O grand et ravissant spectacle! Admire qui voudra la vertu de notre Dieu, qui porte sur ses trois doigts la pesante machine du monde; je l'admire bien plus portant le poids de toutes les iniquités de la terre. Admirez-le, si vous voulez, assis sur son trône, entouré de tous les esprits bienheureux qui l'adorent ; je l'admire bien plus investi et assiégé de tous côtés par les pécheurs qui l'outragent.

Qui peut voir sans extase le Dieu fort, le Dieu terrible, le Seigneur des armées, le Dieu des vengeances attaqué, poursuivi, blessé en tout ce qui lui est plus cher ; lequel pouvant par un seul de ses regards foudroyer et anéantir ses ennemis, les souffre et les attend à pénitence : *Expectat Dominus ut misereatur vestri* (*Isai.*, XXX, 18). Ce qui me ravit davantage, c'est que Dieu fait trophée de cette patience, et vous diriez qu'il oublia toutes ses autres perfections pour se glorifier de celle-ci. C'est là où il met ses richesses, sa force, son honneur et sa gloire : *Dominus patiens et magnæ fortitudinis*.

Que vous en semble ? n'avais-je pas raison de dire, au commencement de ce discours, que j'allais vous faire voir ce qu'il y avait de plus grand et de plus adorable en Dieu ?

Nous devons tirer deux fruits principaux de ce discours : premièrement, un amour de tendresse pour cette bonté patiente ; secondement, une crainte raisonnable de n'abuser point de cette patience, de peur qu'elle ne se change en fureur. Disons donc, le cœur tout attendri d'amour : Hé quoi ! Dieu ne m'a pas voulu faire de mal depuis tant d'années, quoique je fusse occupé à lui en faire : et moi continuerai-je toujours à offenser et à persécuter mon bienfaiteur? Dieu a arrêté depuis tant d'années les flots de son courroux qu'il eût pu justement décharger sur ma tête criminelle : et moi n'arrêterai-je point enfin les torrents de mes vices et de mes passions déréglées? Ah ! c'est trop; il faut rendre les armes et se laisser vaincre à cet amour patient ; je veux prendre le sentiment raisonnable de la savante et vaillante Judith : *Quia Dominus patiens est*, *in hoc ipso pœniteamus :* puisque Dieu est si bon et si patient, prenons de là sujet de faire pénitence.

S'il se trouvait quelque esprit mal fait dans cet auditoire, qui tirât du poison de ce discours de vie et de salut, je veux dire, qui voulût prendre occasion de faire toujours du mal à Dieu, d'autant qu'il est si bon, qu'il ne lui en veut pas faire, je lui dirai trois mots en finissant : 1° que toutes les louanges que nous avons données à la miséricorde seraient des blasphèmes si nous n'assurions que ce Dieu de bonté est pareillement juste. Ce serait, dit Tertullien, faire Dieu très-méchant, que de le faire si bon qu'il n'eût point de justice pour punir les pécheurs : *Hic sufficit perversissimum Deum ostendi in præconio solitariæ bonitatis* ; 2° je dis qu'à l'égard de ceux qui continuent d'abuser de la miséricorde de Dieu pour persévérer dans leur péché, cette patience n'est peut-être pas pour eux une miséricorde, mais une espérance de justice bien terrible. Dieu prend le loisir pour mieux assurer son coup et pour frapper plus fortement; 3° chaque chose a son temps, c'est Dieu qui le dit : *Tacui, silui, et patiens fui, sicut parturiens loquar, dissipabo et absorbebo simul* (*Isai.*, XLII, 14): J'ai gardé le silence, je n'ai dit mot, j'ai été patient, mais cela ne durera pas toujours, le temps de ma colère viendra, et pour lors je crierai comme une femme qui

est dans les douleurs de l'enfantement, je frapperai, je dissiperai et je ruinerai les pécheurs. Hé quoi! mon frère, dit saint Paul, méprises-tu donc de la sorte les richesses de la bonté, de la patience et de la longanimité de Dieu? *An divitias bonitatis ejus et patientiæ et longanimitatis contemnis* (*Rom.*, II, 4)? Ignores-tu cette importante vérité, qu'en même temps que tu abuses de la bénignité de Dieu qui te veut conduire à la pénitence, tu t'amasses par l'obstination de ton cœur impénitent, de terribles trésors de colère pour le jour de la fureur de Dieu: *Ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adduxit, secundum autem duritiam tuam, et impœnitens cor thesaurizas tibi iram in die iræ* (*Rom.*, I, 4)?

Considérons bien que ce père de famille qui ne veut pas qu'on arrache l'ivraie dans son champ, réserve à l'arracher au temps de la moisson : ce temps de la moisson signifie la mort du pécheur, qui sera privée de toute miséricorde et accompagnée de la dernière fureur de Dieu. Profitons donc maintenant de cette divine patience, et faisons un bon usage des grâces qu'elle nous offre pour nous conduire à la gloire : *Ainsi soit-il.*

SERMON IV.

POUR LE DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME.

Les outrages que les mauvais auditeurs font à la parole de Dieu.

Semen est verbum Dei.

Le bon grain est la parole de Dieu (*S. Luc.*, VIII).

La connaissance des grandes vérités que Jésus-Christ nous enseigne par cette parabole familière de notre Evangile, est capable de nous donner de la joie et de la confusion tout ensemble. Nous avons sujet de nous consoler lorsque nous apprenons les soins et les applications amoureuses de Dieu pour le salut des hommes, qui nous sont exprimés par la diligence et le travail assidu de ce laboureur qui sort pour ensemencer son champ : *Exiit qui seminat seminare semen suum.* Qui est le chrétien qui ne se réjouisse lorsqu'il apprend aujourd'hui de la bouche de Jésus-Christ que ce grain dont il est parlé est la parole de Dieu : *Semen est verbum Dei?* Nous ne pouvons assurément, sans beaucoup de joie, nous voir assurés d'un si noble et si riche présent.

Mais si nous lisons la suite de cette parabole, nous aurons bien sujet de nous confondre et de nous attrister, lorsque nous verrons que la malice de l'homme résiste à la bonté de Dieu et rend tous ses soins inutiles, et que par la mauvaise disposition de nos cœurs, des quatre parties de ce bon grain, il y en a trois qui se perdent. Je m'arrête sur cette dernière pensée, et je veux maintenant vous représenter les injures que reçoit tous les jours la parole de Dieu de la part des mauvais chrétiens. Je les rapporte à trois chefs fondés sur notre parabole.

1. Cette savante et majestueuse parole de Dieu qui nous instruit, qui nous conseille, qui nous commande, pour notre bien, est méprisée par ceux qui ne la veulent point écouter. Ce mépris est marqué par ce grain qui, tombant dans les chemins, est foulé aux pieds ou mangé par les oiseaux : *Conculcatum est, et volucres cœli comederunt illud.*

2. Cette parole qui, de sa nature, est féconde et agissante, est rendue stérile et sans effet, parce que tombant sur des pierres, elle n'a point d'humeur pour se nourrir et ne peut point jeter de racines : *Cecidit supra petram et natum aruit, quia non habebat humorem.*

3. Cette parole de vie est détruite et étouffée, parce qu'elle tombe parmi les épines, qui signifient, dit Jésus-Christ, les sollicitudes pour les richesses et les affections désordonnées pour le monde qui la suffoquent? *Exortæ spinæ suffocaverunt illud.* Demandons les lumières et la grâce du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

I. — Le Sage, dans l'Ecclésiastique, dit que c'est un juste et raisonnable sujet de tristesse de voir un homme de grand sens qui parle et donne des conseils importants, et qui, cependant, n'est pas écouté : *Vir sensatus contemptus* (*Eccl.*, VI). C'est bien un plus grand sujet de douleur pour tous ceux qui connaissent Dieu et qui l'aiment, de voir qu'il se veut abaisser jusque-là que de parler aux hommes, qu'il veut prendre le soin de les instruire et de leur faire connaître ses vérités éternelles, et que cependant les hommes ne daignent pas l'écouter et n'ont que du mépris pour sa parole.

Dieu, dit saint Paul, écrivant aux Hébreux, a parlé en diverses manières : *Multifariam multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis, novissime diebus istis locutus est nobis in Filio* (*Heb.*, XI). Il a parlé par tout autant de bouches qu'il a produit de créatures qui nous prêchent ses grandeurs et annoncent sa gloire; il nous a parlé par l'organe de ses prophètes, qui ont accompagné leur parole d'une infinité de miracles, mais dans ces derniers siècles il nous a parlé par la bouche adorable de son Fils.

Sur quoi saint Bernard dit que Dieu a employé trois de ses adorables perfections pour instruire trois peuples différents. Il a donné aux gentils sa sagesse, qui les a enseignés, par la philosophie, à chercher Dieu et à s'élever de la créature au Créateur. *Invisibilia Dei per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur* (*Rom.*, I, 2). Il a donné aux Juifs sa toute-puissance, qui leur a fait connaître Dieu par les miracles et les prodiges : mais il a destiné aux peuples chrétiens son amour et sa grâce, qui nous a parlé par la bouche de Jésus-Christ : *Apparuit gratia Dei erudiens nos* (*Tit.*, II). Oui, c'est Jésus-Christ, ce divin Semeur, dont parle notre Evangile, qui est sorti du sein de son Père, et a paru sur la terre pour semer son bon grain : *Exiit qui seminat seminare semen suum.* Ce grain n'est

autre chose que la parole de Dieu : *Semen est verbum Dei ;* parole créée, qui est l'expression de la parole incréée de Dieu ; parole qui est toute brillante de lumières pour dissiper les ténèbres de notre ignorance, et toute remplie de feu et de flammes pour échauffer nos cœurs refroidis par le péché; parole créée, qui participe à la fécondité de la parole personnelle de Dieu, pour produire en nous toutes les richesses de la grâce et tous les trésors de la gloire ; parole qui, étant arrosée du sang de Jésus-Christ, porte un germe d'éternité bienheureuse, d'où vient que saint Hilaire appelle les prédicateurs de cette parole des semeurs d'éternité : *Satores æternitatis* (*S. Jacob.*, I, 18) ; parole qui a la vertu de nous faire enfants de Dieu : *Genuit nos verbo veritatis;* parole enfin, dit saint Paul, qui est propre pour instruire, convaincre et corriger, et pour établir toutes les vertus et détruire tous les vices ; en un mot, qui est accompagnée de toutes les grâces nécessaires pour rendre un homme parfait selon le cœur de Dieu, et disposé à toutes sortes de bonnes œuvres : *Ut perfectus sit homo Dei, et ad omne opus bonum instructus* (II *Tim.*, III, 16).

Or nous ne pouvons pas douter, à moins que de renoncer aux principes de notre foi, que les prédicateurs, qui sont employés par l'autorité de l'Eglise, et qui s'acquittant dignement de leur ministère, nous prêchent l'Evangile, ne tiennent la place de Jésus-Christ, qui veut parler par leur bouche : *Qui vos audit, me audit*, qui vous écoute, m'écoute.

Oui, mes frères, dit saint Augustin, la prédication parmi nous est d'institution divine, et nous devons considérer les prédicateurs comme des censeurs publics que Dieu a établis dans son Eglise, pour reprendre hardiment et attaquer le vice partout où ils le trouvent, sans pardonner à personne : *Ad hoc constituti sunt in Ecclesia ut objurgando peccata nemini parcant* (*Isaï.*, XVIII). Ne regardez pas, je vous conjure, les bassesses, les infirmités et les défauts de l'homme, mais lisez dans la prophétie d'Isaïe la commission que Dieu leur a donnée : *Clama, ne cesses, annuntia populo meo scelera eorum;* criez incessamment, et annoncez à mon peuple ses crimes, commission renouvelée et confirmée par le grand apôtre saint Paul, en parlant à tous les prédicateurs, en la personne de son cher disciple Timothée.

Prédicateurs, je vous conjure devant la face de Dieu, au nom de qui je parle, par les grandeurs et les mérites de Jésus-Christ, juge des vivants et des morts ; par la terreur de son dernier avénement et par la gloire de son royaume, annoncez la parole de vie sans vous lasser, ne regardez point la commodité ni l'humeur de ceux qui vous écoutent, ne vous souciez pas de leur être importuns, reprenez-les hardiment, conjurez-les instamment, usez même de reproches et de puissantes invectives, *Argue, obsecra, increpa* (II *Tim.*, III, 2).

Il est donc certain, suivant le sentiment des prophètes et des apôtres, que les prédicateurs tiennent la place de Dieu, et qu'ils sont des semeurs choisis pour semer la parole de Jésus-Christ.

Je dis maintenant que cette divine semence est méprisée par les mauvais chrétiens en deux manières, par un mépris negatif, et par un mépris positif.

Mépris négatif, d'autant qu'ils témoignent qu'ils ne se soucient point de la recevoir. Combien peu de chrétiens lisent l'Ecriture, et surtout l'Evangile, où se trouve le bon grain, c'est-à-dire cette divine parole? Combien peu cherchent dans la lecture des livres spirituels cette déclaration de la parole de Dieu, laquelle, dit David, donne de l'entendement aux petits, *Declaratio sermonum tuorum illuminat et intellectum dat parvulis* (*Ps.* CXVIII, 130). Que ceux-là sont rares parmi nous qui peuvent dire : *Lex tua meditatio mea est* (*Ps.* CXVIII, 77), qu'ils ont un temps destiné pour méditer la loi de Dieu, et pour réfléchir sur les enseignements qu'il nous a donnés pour bien vivre !

Jamais il n'y eut tant de prédicateurs, et jamais il n'y eut moins de bons auditeurs chrétiens. Quel dégoût général parmi les fidèles pour la prédication de la pure parole de Dieu ! vous le savez, et si les intérêts de Dieu vous sont à cœur, vous en gémissez. Ce n'est plus la mode parmi ceux du grand monde, d'écouter les sermons, sinon trois ou quatre fois l'année par grimace. Tous ceux qui ont les grands emplois, et sont occupés dans les affaires du siècle, ne sauraient trouver ce loisir. N'est-il pas vrai qu'à peine, de mille personnes qui font profession du christianisme, s'en trouve-t-il deux qui fassent état d'écouter assidûment et dévotement les sermons. Pour nombreux que semblent quelquefois nos auditoires, ils sont bien petits en comparaison de cette grande affluence de peuple qui écoute un bateleur ou un charlatan sur le théâtre. Si on ne demandait point d'argent à la comédie, on y courrait de toutes parts. O la honte de notre foi ! Nous ne sommes pas chrétiens, si nous ne croyons que la sagesse éternelle élève sa voix dans nos églises, et que c'est elle, comme nous avons dit, qui parle par l'organe des prédicateurs, et qui nous veut entretenir des affaires importantes de notre salut. *Numquid non sapientia clamitat ? O viri, ad vos clamito; audite quoniam de rebus magnis locutura sum* (*Prov.*, VIII, 1-4). Nous ne daignons pas néanmoins quitter la moindre de nos occupations, ni perdre une heure de notre divertissement pour l'écouter : n'est-ce donc pas traiter cette parole de Dieu avec un grand mépris.

Mais encore parmi ceux qui assistent au sermon, combien peu y en a-t-il qui y viennent avec les dispositions nécessaires? nous l'avons dit autrefois, et nous ne saurions assez le dire. Les grands desseins des prédicateurs, dans l'exercice de leur divin ministère, sont de travailler sur les cœurs de leurs auditeurs. C'est dans ce cœur qu'ils veulent semer ce bon grain, *Ponite hæc in cordibus vestris* (*S. Luc.*, IX, 44) : c'est ce

cœur de pierre qu'ils veulent briser par le marteau de la sainte parole, c'est ce cœur qu'ils veulent échauffer et brûler par les ardeurs de cette parole. Cependant presque tous nos auditeurs se contentent de porter leur esprit au sermon, et ils n'y portent pas le cœur c'est-à-dire, une volonté sincère de profiter de ce que nous leur dirons de la part de Dieu.

C'est ce que Dieu fit entendre un jour au prophète Ezéchiel d'une façon admirable. Fils de l'homme, prophète, j'entends tous les jours mon peuple qui parle de toi et de tes sermons : *Et tu, fili hominis, filii populi tui loquuntur de te juxta muros, et in ostiis domorum* (*Ezech.*, XXXIII, 30) ; ils se disent les uns aux autres : Allons entendre le prédicateur ; voyons un peu ce qu'il dira aujourd'hui : *Venite, audiemus quis sit sermo egrediens a Domino* (*Ibidem*) : ils entrent dans le temple comme s'ils en sortaient; ils prennent place dans l'auditoire. Prédicateur, tu es bien trompé, tu penses avoir grand monde, et il n'y a presque personne, ils ne sont là que de corps, ils n'y sont point d'esprit, ou, s'ils y sont d'esprit, à tout le moins ils n'y sont point de cœur : *Veniunt ad te quasi si ingrediatur populus, et sedent coram te* (*Ibid.*). Pesez bien cette parole, *Quasi si ingrediatur*; ils ne sont au sermon qu'en apparence, c'est-à-dire qu'ils n'y sont pas tout de bon et avec intention véritable de profiter. C'est pourquoi, prophète, *Audiunt sermones tuos, et non faciunt* (*Ibid.*). Ils entendent ces grandes et importantes vérité du paradis, de l'enfer, de mes bontés et de ma justice, comme ils entendraient une chanson, *Quasi in canticum oris sui vertunt illos* (*Ibid.*). C'est, dit Dieu, que leur cœur est toujours engagé dans l'avarice, dans l'ambition et dans leurs autres affections déréglées, *Avaritiam sequitur cor meum* (*Ibid.*).

Voici la raison que nous apporte Jésus-Christ, dans l'Evangile, du mépris qu'on fait de la parole de Dieu : *Qui ex Deo est, verba Dei audit; propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis.* Celui qui est de Dieu écoute et reçoit la parole de Dieu avec respect et avec amour; mais comme vous n'êtes pas de Dieu, c'est pourquoi vous n'avez pour sa parole que de l'indifférence et du mépris.

Que veut dire cela, être de Dieu ? Cela se peut entendre en deux manières : 1° être originairement de Dieu, c'est-à-dire du pays où l'on parle le langage de Dieu. Eh! quel est ce langage ? C'est celui de la vérité : *Principium verborum tuorum veritas* (*Ps.* CXVIII, 160). Dans le pays de la grâce, où Dieu réside, on ne dit que vérité ; l'Evangile qu'on y prêche est une parole de vérité ; or, une grande partie des fidèles ne sont pas de ce pays de Dieu, ils sont du monde, lequel a un langage différent, qui est le mensonge. C'est pourquoi comme à nos sermons nous ne parlons point des honneurs, des richesses, des plaisirs et de tous ces mensonges du siècle, les chrétiens mondains n'ont point de désir d'y assister, ou s'ils y assistent, ils n'y goûtent rien, ils n'y entendent rien ; nous parlons un langage qui n'est pas de leur pays.

2° Etre de Dieu, dit saint Paul, c'est être mu et poussé par l'esprit de Dieu : *Quicumque aguntur spiritu Dei* (*Rom.*, VIII, 14). Or, comme l'esprit de vérité porte les justes à aller entendre la parole de la vérité, il leur fait goûter et savourer cette parole, qu'ils trouvent, aussi bien que David, plus douce que le miel : *Quam dulcia faucibus meis eloquia tua! super mel ori meo* (*Ps.* CXVIII, 10). Mais la plus grande partie des chrétiens étant conduits et poussés par l'esprit du monde, qui est un esprit d'erreur et de mensonge, ils ne sont point portés au sermon, ils ne goûtent point cette parole de vérité; au contraire, elle leur est désagréable et leur donne du dégoût : *Spiritus veritatis, quem mundus non potest accipere*, l'esprit du monde ne peut, dit Jésus-Christ, c'est-à-dire ne veut point recevoir l'esprit de vérité. Pesez, je vous prie, la raison que Jésus-Christ en apporte : *Quia non videt eum*, parce qu'il ne le voit pas. Il veut dire que le monde ne fait état que des choses visibles et qui tombent sous les sens ; c'est pourquoi comme au sermon nous ne leur parlons que des biens invisibles, ils ne nous écoutent pas avec plaisir.

Ainsi cette divine parole est méprisée d'un mépris négatif, en tant qu'elle n'est écoutée ni reçue que de fort peu de personnes, ou si elle est reçue, elle n'est point conservée. Les mauvais auditeurs permettent que les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les démons, leur enlèvent toutes les bonnes et salutaires pensées qu'on leur avait données au sermon : *Volucres cœli comederunt illud* (*S. Luc.*, VIII). Comme, au contraire, les auditeurs véritablement chrétiens la retiennent et la conservent dans le fond de leur cœur : *In corde bono et optimo audientes verbum retinent et fructum afferunt* (*Ibidem*). Mais j'ajoute que cette parole est encore positivement outragée, en tant que ceux qui l'ont reçue la foulent aux pieds : *Et conculcatum est*, c'est-à-dire qu'ils n'en font point d'état, et font tout le contraire de ce qu'elle leur enseigne.

Honorer donc cette parole et en faire état, c'est la méditer, c'est la consulter pour apprendre d'elle comment il faut agir. Tertullien dit un beau mot sur ce sujet : *Unusquisque cum fide sua colloqui debet.* 3° Un chrétien ne doit pas seulement ouvrir l'oreille du corps et celle du cœur, pour recevoir ce bon grain, qui n'est autre chose que la vérité révélée ; mais après cela, il se doit entretenir avec elle, *colloqui debet*, c'est-à-dire l'interroger comment il faut vivre chrétiennement, comment il doit accomplir les volontés de Dieu ; il doit encore lui demander s'il n'y a rien dans la conduite de sa vie qui soit opposé à son salut, rien dans son commerce et dans les moyens dont il se sert pour s'établir dans le monde, qui soit contraire aux maximes de l'Evangile ; en un mot, faire ce que faisait la bienheureuse Vierge, au rapport de l'Evangile, à la vue de

son Fils, qui était la parole de Dieu incréée et incarnée : *Conferens in corde suo.*

Qu'il y a peu d'auditeurs parmi nous qui, après les sermons, confèrent avec la parole de Dieu des affaires de leur salut et de leur perfection; plusieurs, au contraire, rejettent positivement cette parole, faisant tout ce qu'ils peuvent pour effacer de leur souvenir les sentiments de la crainte de Dieu, et les désirs de changer de vie qu'ils y ont eus; ils foulent aux pieds tout cela, et ils combattent ces bonnes pensées par des pensées criminelles. Nous pouvons bien dire ici des ambitieux, des avares et de ceux qui sont engagés dans les habitudes criminelles du monde, ce que le Saint-Esprit dit de l'impudique : *Audiet luxuriosus, et displicebit ei, et projiciet illud post dorsum suum.* Le voluptueux écoutera ce qu'on lui dira des malheurs où le conduit son péché, et il jettera tout cela derrière son dos.

II. — Le second outrage que font les mauvais chrétiens à cette divine parole, c'est que la recevant dans un cœur mal disposé, qui nous est représenté dans la parabole par une terre remplie de pierres, elle n'y peut jeter racine, et ainsi elle demeure stérile et inutile. C'est ce que font les auditeurs qui, tandis que le prédicateur parle, conçoivent quelques légers sentiments de honte et de confusion sur leurs vices, et quelques désirs imparfaits pour leur conversion; mais aussitôt qu'il faut venir à la pratique, la moindre difficulté qu'ils rencontrent les arrête, et toutes ces faibles résolutions se perdent : *Natum aruit, quia non habebat humorem.*

La foi, la raison et l'expérience nous enseignent que cette divine parole, considérée en elle-même, est un principe très-agissant et capable de produire de merveilleux effets. Consultons le Saint-Esprit, il nous dira que c'est un rayon de l'entendement de Dieu, par lequel il veut répandre les clartés de son intelligence dans l'esprit humain : voilà qui est bien capable de dissiper les ténèbres de l'ignorance, et d'empêcher un chrétien de se tromper dans ses démarches : *Lucerna pedibus meis verbum tuum* (*Ps.* CXVIII, 115). C'est un glaive tranchant et acéré, avec lequel on peut combattre et défaire tous ses ennemis, et remporter sur eux de continuelles victoires; c'est un marteau qui brise les cœurs les plus obstinés : disons enfin avec Jésus-Christ : C'est un grain qui contient éminemment le germe de toutes les vertus.

Cette fécondité et cette efficace de la parole de Dieu procède de trois chefs : 1. de la cause méritoire qui est le sang adorable de Jésus-Christ, dont ce grain est tout imbu et pénétré; car, lorsque nous prêchons, nous ne faisons autre chose qu'arroser vos âmes du sang de Jésus-Christ, qui communique ses mérites à cette parole que vous écoutez, *in aspersionem sanguinis Jesu Christi.* 2. Cette efficace provient de la nature même de cette parole, c'est-à-dire de cette vérité révélée : d'autant qu'elle renferme des motifs très-puissants et capables de nous porter à une haute sainteté. D'où vient que Clément Alexandrin dit que cette parole de foi est une pensée qui rassemble et abrège, dans l'esprit de l'homme, les raisons surnaturelles et les vérités divines qui pressent et sollicitent puissamment le cœur de l'homme à se rendre tel que Dieu le veut, *Fides est eorum quæ urgent compendiosa cogitatio* : cela est bien dit, *compendiosa cogitatio.* Un prédicateur, dans son sermon, ramasse tous les motifs qui se prennent des bontés infinies de Dieu, des rigueurs de sa justice, des richesses incompréhensibles du paradis, des peines terribles de l'enfer, pour presser un pécheur de se convertir. 3. Cette parole tire sa fécondité des grâces actuelles et du secours du Saint-Esprit qui l'accompagne; puisqu'en même temps que la voix extérieure du prédicateur frappe l'oreille du corps, il y a une autre voix intérieure qui parle à l'oreille du cœur. C'est cette voix du Seigneur des vertus, capable de briser les cèdres du Liban, *Vox Domini confringentis cedros.* Venons s'il vous plaît à l'expérience.

Voyez, dans les Vies des saints, les merveilleux effets de cette parole. Combien de changements soudains et de conversions surprenantes! combien de signalées victoires remportées sur toute sorte d'habitudes vicieuses qui paraissaient invincibles! combien d'âmes malades qui semblaient désespérées ont été guéries tout d'un coup par la vertu de cette parole : *Misit Verbum suum, et sanavit eos* (*Ps.* CVI, 20). Je n'ai pas le loisir de m'étendre davantage.

Mais je dis que comme la gloire de cette parole consiste dans cette efficace admirable, et que son honneur se trouve dans la multiplication des fruits qui couronne le bon grain, aussi c'est la déshonorer et lui faire le dernier outrage que d'arrêter sa vertu, d'étouffer sa fécondité, et de la rendre stérile et sans effet.

Cette parole, suivant le dessein de Dieu, qui la prononce, dit David, veut courir avec une vitesse admirable, de l'oreille du corps dans l'entendement, pour y produire des clartés surnaturelles; de l'entendement dans le cœur, pour y allumer les flammes de la divine charité; du cœur dans les mains, pour y produire toute sorte de bonnes œuvres, *Velociter currit sermo ejus* (*Psalm.* CXLVII, 15). Il est donc certain que lorsque, par le défaut de notre coopération, nous arrêtons la vertu de cette parole, et que nous l'empêchons de s'étendre, la tenant renfermée dans notre esprit, où elle ne peut produire que des lumières qui s'évanouissent et des connaissances stériles, nous lui faisons tort, nous l'outrageons.

C'est ce qui s'appelle, au sentiment de saint Paul, détenir la vérité en justice, *Qui veritatem in justitia detinent* (*Rom.*, I, 18). Oui, c'est une double injustice : 1. contre ce divin semeur, lequel, par un excès d'amour, est sorti pour nous faire part de ses connaissances, *Exiit qui seminat.* Quelles sorties? du sein du Père dans le sein d'une Mère, du sein d'une Mère dans le sein d'une croix, du sein d'une croix dans le sein d'un tombeau,

du tombeau dans la gloire de sa résurrection, pour gagner tout le monde : et nous rendons toutes ces sorties et tous ces emplois de Jésus-Christ inutiles ! Injustice encore contre cette divine parole, laquelle, comme nous avons dit, ayant été semée dans nos âmes pour y être le principe d'une vie surnaturelle et divine n'y produit rien.

Pesez encore cette parole, *veritatem in justitia detinent* : c'est-à-dire ils captivent et emprisonnent la vérité, ils lui lient les mains.

Le disciple bien-aimé nous représente la vérité de l'Evangile que nous prêchons sous la figure d'une illustre et invincible conquérante, qui a vaincu les tyrans et confondu les bourreaux, exterminé l'idolâtrie, enseveli les faux dieux sous les ruines de leurs temples ; en un mot, soumis tout le monde à l'empire de Jésus-Christ, *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* (I *S. Joan.*, V, 4). C'est cette vérité qui a inspiré le zèle aux apôtres, le courage aux martyrs, la pureté aux vierges, la pénitence aux confesseurs. D'où vient donc que dans l'âme de nos auditeurs elle ne fait rien, qu'elle n'y remporte aucune victoire sur leurs vices et sur leurs passions? Saint Paul nous en donne la raison, c'est qu'elle y est prisonnière, *Qui veritatem in justitia detinent ;* nous la tenons renfermée dans notre entendement, et ne lui permettons point de descendre dans notre cœur qui lui est toujours rebelle, et qui ne veut rien faire de ce que cette vérité demande et commande.

Ne poussons point cette pensée de saint Jean plus loin, mais arrêtons-nous aux paroles de notre texte, *semen est verbum Dei*, la parole de Dieu est un grain ; s'il n'est point altéré et corrompu, il porte en soi une vertu capable de produire toutes les vertus chrétiennes et cette éminente sainteté qui est contenue dans les maximes de l'Evangile. C'est ce que nous avons remarqué, dès le commencement, avec saint Paul. D'où vient donc que cette parole est maintenant si commune parmi nous, et que cependant les vertus sont si rares, et que nous ne voyons point paraître dans nos auditeurs les effets qui lui sont propres? C'est, dit Jésus-Christ, que notre cœur est si rempli des pensées du monde et des affections terrestres, qu'elle n'y peut trouver de place, elle ne s'y peut enraciner : *Sermo meus non capit in vobis*, ma parole ne prend point en votre cœur : Pourquoi ? Parce qu'il est déjà tout pris et occupé. Voilà donc le second outrage que nous faisons, et à ce divin semeur, et au grain de sa parole, en l'empêchant de nous sanctifier.

C'est ce que les chrétiens indifférents et indévots ne conçoivent point, lorsqu'ils disent qu'il est vrai qu'ils ne sont pas du nombre de ces grands dévots qui s'adonnent à l'oraison, et qui fréquentent les sacrements; que pour eux ils vivent au monde comme au monde, ils passent leur temps doucement, mais sans faire tort à personne. Ils se trompent, ces faux prudents du siècle, ces idolâtres d'eux-mêmes ; ils font grand tort à Jésus-Christ, qui n'est pas sorti du ciel, et venu sur la terre pour nous prêcher de si grandes et de si hautes vérités, pour nous révéler de si grands et de si merveilleux desseins de Dieu sur nous, et pour le temps et pour l'éternité, afin que nous fassions une vie commune et que nous acquiescions aux désirs de la chair et du sang.

Eh quoi ! dit un grand pape, c'est Sixte III, dans la Bibliothèque des Pères, pensez-vous donc que Dieu nous ait fait part de ses vérités révélées qui ont pour objet des choses grandes, hautes et ineffables, un Dieu tout-puissant, tout saint et tout aimable, magnifique en ses dons, libéral en ses promesses, terrible en ses châtiments, un Dieu incarné, un Dieu crucifié pour notre salut, afin qu'après cela vous enfermiez toutes vos vues et tous vos desseins dans la prudence d'un siècle périssable, et que vous passiez vos jours à remuer des cartes et des dés, à cajoler, à folâtrer, à amasser un peu de boue et de poussière? *Inenarrabile est quod credimus, immensum est quod speramus.* En qualité de fidèles, nous ne cherchons, nous n'attendons rien de commun, rien de vulgaire ; donc, en qualité de fidèles, notre vie ne doit rien avoir de bas ni de commun, et par conséquent nous déshonorons et outrageons cette parole de foi, de sainteté et de salut, lorsque nous la rendons inutile : *Non est vulgare quod quærimus, ergo non debet esse vulgare quod vivimus.*

III. — Jésus-Christ ne dit pas seulement, dans notre Evangile, que le bon grain de la parole de Dieu tombe dans un terroir pierreux où il demeure stérile et sans fruit, mais il dit, en troisième lieu, qu'il tombe parmi des épines qui le suffoquent : *Exortæ spinæ suffocaverunt illud.* Voilà le troisième outrage que reçoit cette divine parole : les uns la méprisent, les autres lui ôtent sa fécondité et sa vertu, et les autres l'étouffent et la tuent.

Cette troisième sorte d'auditeurs sont les plus criminels, puisqu'ils n'ont pas seulement de l'indifférence, du mépris et de la résistance pour les vérités éternelles qu'on leur prêche, mais ils ont une haine mortelle.

Rappelez sur ce sujet ces deux belles maximes que nous apprend le disciple bien-aimé : 1. que, quiconque fait le mal par habitude, et est attaché à quelque passion criminelle, a en haine la lumière de la vérité, qui lui veut faire connaître son devoir : *Qui male agit, odit lucem* (*S. Joan.*, III, 20) ; sur quoi saint Augustin ajoute : *Amant homines veritatem lucentem, odere redarguentem.* Lorsque la vérité n'a que du brillant et de l'éclat qui agrée à l'esprit, les hommes l'aiment, mais quand elle change cet éclat en un feu brûlant, cette subtilité en une pointe qui blesse et pénètre le cœur, quand cette vérité leur reproche leurs vices, ils ne la peuvent souffrir, ils la haïssent : *Odere redarguentem.* Ajoutez maintenant, avec saint Jean, que la haine porte à l'homicide : *Qui odit fratrem*

suum homicida est (I *S. Joan.*, III, 15), c'est-à-dire que la haine de sa nature tend à vouloir détruire l'objet qui lui déplaît : ainsi tous ces auditeurs corrompus sont les ennemis jurés et implacables des vérités qu'on leur prêche, et ils voudraient pouvoir les détruire et les anéantir. Cette haine même s'étend bien souvent contre ceux qui les annoncent.

Nous avons un exemple admirable de ceci au livre troisième des Rois. Le perfide Achab, roi d'Israël, ayant joint ses troupes avec celles de Josaphat, roi de Juda, pour aller assiéger Ramoth en Galaad, comme ils étaient sur le point de se mettre en campagne, le pieux Josaphat dit qu'avant de partir il voudrait bien consulter le Seigneur et savoir sa volonté par la bouche de quelques-uns de ses prophètes : Il n'est pas besoin, dit Achab, j'ai déjà parlé à quatre cents de mes prophètes, qui nous promettent tous une glorieuse victoire. Je n'ajoute point de foi, dit Josaphat, à tout ce que disent vos prophètes, d'autant qu'ils ne sont pas prophètes du vrai Dieu d'Israël. Mais n'en avez-vous point quelqu'un dans vos Etats à qui nous puissions parler? Oui, dit Achab, nous en avons encore un, nommé Michée, mais c'est un vieux fou et un rêveur que je ne consulte jamais, je le hais comme la mort, parce qu'il m'a toujours prophétisé du mal : *Ego odi eum, quia non mihi prophetat bonum, sed malum* (III *Reg.*, XII). Ah! mon frère, dit Josaphat, ne parlez pas de la sorte d'un serviteur de Dieu, c'est justement celui qu'il nous faut. Ayons-le donc, puisque vous le voulez, dit Achab. En même temps il commande à un de ses gentilshommes d'aller chercher Michée. L'envoyé s'en va, il avertit Michée que ces deux rois l'attendent; mais comme il était de l'humeur de son prince, c'est-à-dire qu'il aimait le mensonge et haïssait la vérité, il dit à ce prophète : Je vous conjure, Michée, de n'être pas de si mauvaise humeur qu'à l'ordinaire. Voilà quatre cents de nos prophètes qui nous promettent des merveilles, n'allez pas, de grâce, les contredire, dites comme eux et n'attristez point le roi : *Sit ergo sermo tuus similis eorum, et loquere bona.* Ah! vive Dieu! dit Michée, ni pour votre roi, ni moins encore pour vous, je ne voudrais pas dire un mensonge : je vous promets que je dirai ce que Dieu m'inspirera. Michée s'en va, il trouve ces deux rois accompagnés de toute la cour, lesquels écoutaient ces quatre cents faux prophètes, qui leur promettaient des victoires et des triomphes. Eh bien, Michée, dit Achab, devons-nous aller assiéger la ville de Ramoth? Dieu nous sera-t-il favorable? Le prophète faisant un geste et prenant un ton de voix qui marquait qu'il se moquait : Allez, dit-il, Dieu vous rendra, à ce que disent vos prophètes, maître de cette place. Parlez sérieusement, dit Achab, je vous conjure au nom de Dieu de me dire la vérité. La vérité? ô sire, dit Michée, vous ne l'aimez pas; et si je la dis, vous vous fâcherez : il n'importe, je la dirai. Je vous avertis donc que Dieu n'approuve point votre dessein, et qu'il ne réussira pas : pour punition de vos méchantés, il a permis à l'esprit de mensonge de vous parler par la bouche de tous vos faux prophètes qui vous trompent. Eh bien! dit Achab au roi Josaphat, ne vous l'avais-je pas dit que ce vieux rêveur ne prédisait jamais que du mal, allons seulement. Cependant le pauvre Michée, pour avoir dit la vérité, est souffleté et jeté dans un cachot. Ces deux rois s'en vont, leur armée est défaite par les troupes de Syrie, et Achab est blessé à mort d'un coup de flèche qui lui perce les poumons. Voilà qui est surprenant : pourquoi est-ce qu'Achab fait venir ce prophète? pourquoi le presse-t-il de dire la vérité, et pourquoi après que ce prophète lui a dit ce que Dieu lui a inspiré, permet-il qu'il soit si maltraité? C'est qu'il voulait que Michée répondît non pas selon Dieu, mais selon sa passion; son esprit cherchait naturellement la vérité; mais sa volonté, gâtée et corrompue, la haïssait et désirait qu'on lui dît des mensonges agréables.

Voilà quelle est l'humeur de tous ces mauvais auditeurs, engagés dans la servitude de leurs passions désordonnées. C'est d'eux dont parle Isaïe : *Qui dicunt videntibus : Nolite nobis aspicere ea quæ recta sunt; videre nobis errores.* Vous diriez qu'ils sont extrêmement zélés pour la parole de Dieu et qu'ils souhaitent d'apprendre ce qu'il désire d'eux. *Me etenim de die in diem quærunt, et scire vias meas volunt.* Ils courent quelquefois au sermon, ils se pressent dans les églises, comme s'ils désiraient savoir ce qu'il faut faire pour se convertir : cependant, dit Dieu, tout cela n'est que cérémonie et une pure hypocrisie; ils sont toujours résolus de suivre leur propre volonté et de demeurer attachés à leur mauvaise habitude. Que le prédicateur, par exemple, dise à l'avare qu'il faut rendre le bien mal acquis, détacher son cœur de la terre, il n'en fera rien pour cela : prêchez tant qu'il vous plaira, ce sera un miracle si de cent voluptueux il y en a deux qui rompent leurs chaînes et qui renoncent à leur infâme commerce. Demandez à ces auditeurs ce qu'ils disent du prédicateur, ils vous diront que ses raisonnements sont convaincants, que sa morale est forte, ses mouvements puissants; mais voilà tout. Il y a dans ces cœurs des épines qui suffoquent tout le bon grain que vous y semez : il y a dans le fond de ces volontés une certaine haine pour les vérités évangéliques qui sont opposées à leurs inclinations.

Si nous voulons donc que le bon grain de la parole de Dieu profite, arrachons ces épines, je veux dire toutes ces passions et ces affections déréglées; demandons le secours du ciel, afin de disposer notre cœur, en sorte qu'il puisse être tel que le décrit Jésus-Christ dans l'Evangile : un cœur bon et très-bon, qui retenant et conservant cette sainte parole, fera qu'elle produira le fruit d'une haute vertu et d'une sainteté achevée, qui sera suivie de la gloire éternelle. *Ainsi soit-il.*

SERMON V

POUR LE DIMANCHE DE LA QUADRAGÉSIME.

Que la plupart des chrétiens ne veulent pas sincèrement se sauver.

Interrogavit illum, dicens : Quid tibi vis faciam ?

Jésus-Christ ayant commandé qu'on lui amenât un pauvre aveugle qui, ne pouvant pas s'approcher, criait de loin : Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi, il lui demanda : Que voulez-vous que je fasse en votre faveur ? L'aveugle répondit ; Seigneur, donnez-moi la vue. Jésus-Christ lui dit : Je le veux, recevez la vue, allez, votre foi vous a sauvé (S. Luc., XVIII).

Quelques interprètes sur cet Evangile recherchent pourquoi Jésus-Christ fait une demande à cet aveugle qui semble inutile. Pourquoi demander à un malade s'il veut la santé ? pourquoi interroger cet aveugle sur ce qu'il veut, puisqu'il le témoigne assez par ses cris élevés et réitérés : *Fili David, miserere mei !*

Il y a du mystère, disent ces interprètes, dans la demande de Jésus-Christ : c'est que l'aveuglement corporel de cet homme est la figure de l'aveuglement spirituel. Or Jésus-Christ nous veut faire connaître que comme les aveugles spirituels se sont aveuglés volontairement, parce qu'ils ont péché volontairement : *Ambulaverunt ut cœci, quia peccaverunt* (*Soph.*, I, 17), il ne les guérira jamais sans la coopération de leur liberté, il faut qu'ils le veuillent.

Ce charitable médecin, dit saint Bernard, a de la vertu infiniment plus qu'il ne faut, pour guérir tous les malades, cependant il n'en guérit aucun qu'il ne le veuille, *Sanat omnem languidum, sed non sanat invitum.*

Agréez que je prenne d'ici sujet de vous parler de certains aveugles dont le nombre est infini parmi nous, surtout dans ces jours de ténèbres, d'erreur et de débauche, mille fois plus dignes de compassion que l'aveugle de l'Evangile. Celui-ci veut sortir de son aveuglement, et ceux-là aiment leurs ténèbres, *Dilexerunt magis tenebras quam lucem* (*S. Joan.*, I).

Ils ont une volonté si gâtée et si pervertie, qu'ils ne veulent point leur salut. Leur procédé le témoigne.

Jésus-Christ, qui est venu sur la terre pour nous conduire dans le ciel, leur dit, dans l'Evangile de cette semaine, que pour arriver à la céleste Jérusalem dont la terrestre n'était que la figure, il faut monter, *Ecce ascendimus Jerosolymam;* c'est-à-dire qu'il faut prendre un chemin élevé et étroit : ces aveugles, tout au contraire, veulent descendre et marcher par la voie large de l'enfer. 2. Le Fils de Dieu, les entretenant des tourments de sa Passion, leur dit qu'il faut boire le calice de ses souffrances, si on veut être abreuvé des torrents de sa gloire, *Per calicem pertingitur ad majestatem* (*S. Gregor. Magn., hom. in Evang.*). Et ces aveugles ne parlent, en ces jours de débauches, que de boire à la coupe enchantée de Babylone.

Comme les sectateurs du carnaval ne sont point ici, agréez que pour rendre mon sermon plus profitable à tout cet auditoire, je donne une plus grande étendue à mon sujet, et que je prouve qu'une grande partie des chrétiens ne veulent point sincèrement se sauver, et que c'est principalement à eux que Jésus-Christ peut adresser cette demande : *Quid vis ut tibi faciam?* Comment voulez-vous que je vous donne le salut, puisque vous ne le voulez pas ?

Je trouve qu'ils ne le veulent point, par trois raisons qui feront le partage de ce sermon. Je prends la première, de la nature de la vertu, laquelle dans l'ordre de Dieu nous doit servir de guide pour le ciel. C'est une vertu guerrière, une vertu laborieuse, une vertu d'abnégation et de croix. Or presque personne parmi nous ne veut marcher sous sa conduite.

Je prends la seconde raison du chemin par lequel cette vertu nous doit conduire. Ce chemin a trois qualités, c'est un chemin étroit, élevé, unique. Presque tous les chrétiens se forgent des chemins imaginaires et laissent cette unique voie marquée et assignée par Jésus-Christ.

Je tire ma troisième raison des marques que notre propre expérience nous donne d'une sincère et véritable volonté. Dans le premier raisonnement, nous consulterons la morale profane et chrétienne ; dans le second, nous consulterons notre Evangile ; dans le troisième, nous consulterons nos yeux ; mais avant toutes choses consultons le Saint Esprit. *Ave, Maria.*

I. — Tous ceux qui parmi les sages profanes ont eu quelque connaissance et quelque idée véritable de la vertu qui doit conduire l'homme à sa dernière fin et à son souverain bien, nous l'ont représentée sous la figure d'une généreuse amazone, la cuirasse sur le dos, le casque en tête, l'épée nue à la main, toujours en posture de combattante ; ou bien ils l'ont fait voir élevée sur un char de triomphe, couverte d'une poussière glorieuse, et les mains chargées de palmes qu'elle avait moissonnées au milieu des combats.

Il n'y a jamais eu que les infâmes sectateurs d'Epicure qui, calomniant son courage, l'ont voulu faire passer pour une lâche esclave de la volupté : mais aussi, en punition de cette calomnie ils ont été dégradés du titre illustre de philosophes, et bannis honteusement de l'académie des sages.

Pourquoi est-ce, leur reproche Sénèque, qu'aveuglant votre raison, vous voulez joindre le ciel avec la terre, le jour avec la nuit, et unir ensemble deux natures contradictoirement opposées ? *Quid dissimilia, imo diversa conjungitis? altum quiddam est virtus, excelsum, infatigabile ; voluptas vero humile, servile, imbecille :* la vertu est quelque chose de haut, de généreux, d'infatigable ; la volupté, tout au contraire, est quelque chose de bas, de servile et d'efféminé. Celle-ci demeure à l'ombre, elle se cache dans les ténèbres, et elle croupit dans l'oisiveté : celle-là au contraire est toujours dans le travail, tantôt vous la verrez, sur une brèche, l'épée à la

main, défendant sa patrie ou l'honneur des autres, tantôt sur une roue, en la personne d'un innocent faisant admirer sa constance. Ses plaisirs sont tristes en apparence, mais véritables et solides ; son front est toujours serein, son visage riant, mais d'un rire qui menace et qui brave le vice, disait Tertullien : *Vultus illi tranquillus et risus minax*. En un mot, ajoute Pierre le Vénérable, abbé de Celles (*Tract. de Parib.*), la vertu ne prend son habit ou la posture de vertu, que lorsqu'elle a des ennemis à combattre : *Ubi deest lucta, virtus, videtur quasi discincta; virtus suum habitum sumit, imo se ipsam, cum obviaverit aliquid quod vincendum sit.* Mais pourquoi consulter plus longtemps les hommes sur cette matière, puisque la sagesse incréée est venue au monde afin de nous apprendre quelle est la véritable vertu qui nous doit servir de guide pour nous conduire au ciel ? C'est donc cette divine sagesse uniquement qu'il faut consulter.

Quelle idée nous a donnée Jésus-Christ de la vertu chrétienne, qui est une vertu surnaturelle et évangélique, et qui seule a pouvoir de faire des prédestinés ? c'est une vertu de croix, d'abnégation, de violence à soi-même; une vertu ennemie de cette paix trompeuse des sens, qui porte toujours le glaive pour couper, pour trancher et pour donner la mort à tout ce qu'elle juge préjudiciable à la véritable vie, qui est la vie de la grâce : *Non veni mittere pacem in terram, sed gladium* (*S. Matth.*, X, 34).

Il est certain que l'Ecriture et tous les Pères nous enseignent que, comme c'était un privilége de l'état d'innocence, de pouvoir passer du paradis terrestre au paradis du ciel, comme qui sortirait d'un beau parterre pour entrer dans un magnifique palais, aussi depuis que nous sommes déchus de cet état par le péché, les décrets de Dieu, pour ainsi dire, sont changés ; il faut nécessairement que, pour arriver au ciel, nous marchions sous la conduite de cette vertu martiale; et puisque la vie de l'homme n'est plus maintenant autre chose qu'une guerre, il faut passer par le Calvaire pour arriver au Thabor de la gloire. En un mot, il est difficile, je ne dis pas bien, dit saint Jérôme, il est absolument impossible de passer des délices du temps aux délices de l'éternité : *Difficile, imo impossibile ut transeat quis a deliciis ad delicias.*

Le paradis, que cette vertu chrétienne se propose comme l'unique objet de ses espérances, est 1. une ville magnifique, mais elle est située sur le haut d'une montagne, il faut grimper, il faut suer pour y arriver : *Quis ascendet in montem Domini* (*Ps.* XXIII, 3) ? 2. C'est un riche palais, mais l'architecte qui l'a bâti semble avoir manqué aux règles de l'art, puisqu'à une si grande masse et à un bâtiment si élevé et si étendu, il n'a fait qu'une seule porte, encore très-petite, il faut s'abaisser et se presser pour y entrer, *Contendite intrare per angustam portam* (*S. Luc.*, XIII, 24). 3. Ce paradis est un prix d'un mérite infini, mais il ne se donne qu'à ceux qui courent; encore faut-il courir de la bonne manière, *sic currite, ut comprehendatis* (*I Cor.*, IX, 24). 4. C'est un diadème brillant d'une gloire immortelle, mais personne n'en sera couronné, s'il n'expose sa tête aux dangers des combats, *Nemo coronabitur, nisi qui legitime certaverit* (*II Tim.*, II, 5). 5. C'est une terre promise qui dégoutte de lait et de miel ; mais pour la posséder, il faut quitter l'Egypte, traverser les déserts, passer sur le ventre des Jébuséens et des Amorrhéens, c'est-à-dire se détacher du monde et renoncer à toutes ses passions. Enfin, c'est un royaume qui a pour borne l'immensité de Dieu, pour durée l'éternité, pour ses biens tous les trésors de la Divinité; mais c'est un pays de conquête, il n'y a que les forts, les vaillants et ceux qui se font violence qui l'emportent : *Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud* (*S. Matth.*, XI, 12).

En voilà bien assez pour convaincre la plus grande partie des chrétiens qu'ils ne veulent pas leur salut, puisqu'au lieu de marcher sous l'étendard de cette vertu guerrière, qui est l'unique guide des prédestinés, ils s'endorment, lâches et poltrons qu'ils sont, sous les tentes et les pavillons de la volupté. Ces chrétiens veulent bien être habitants de la céleste Sion, mais ne leur parlez pas de monter avec Jésus-Christ en Jérusalem, *Ecce ascendimus Hierosolymam;* ils descendent tous vers Babylone. Ils veulent bien entrer dans la maison de Dieu, mais ils ne veulent point passer par la petite porte : ils prétendent bien au prix et à la couronne, mais la course les fâche, et jamais ils ne prennent les armes pour combattre. Ils soupirent, disent-ils, après les délices de la terre promise, mais ils ne sauraient quitter les aulx et les oignons d'Egypte. En un mot, ils disent tous de bouche qu'ils veulent leur salut, mais ils se contredisent par leurs œuvres. C'est de ces lâches chrétiens dont parle le Saint-Esprit, *Vult, et non vult piger* (*Prov.*, XIII). Ce chrétien paresseux veut et ne veut pas : il veut, dit-il, la fin, mais il ne veut pas les moyens. Dans cette contradiction de volonté, les difficultés l'épouvantent, et le travail lui fait peur : *Dicit piger : Leo est foris, in medio platearum occidentibus sum* (*Prov.* XII, 13). Il y a des lions qui dévorent le monde sur le chemin du paradis, dit le paresseux : la dévotion est trop mélancolique pour son humeur, la mortification des passions lui paraît plus rude que la mort. Cette modestie chrétienne, cette retenue, ce retranchement du luxe des mondains semble insupportable à une jeune fille, à une jeune femme qui veut paraître dans les compagnies. Je mourrais, dit celle-ci, si je vivais comme une telle : je ne sais pas ce que l'on peut faire quand on ne joue point, quand on n'est point parmi le beau monde : si je voulais vivre comme veulent les prédicateurs, je n'aurais pas de vie pour un mois : grand Dieu ! qu'il y a de peine à se sauver ! quelle apparence de vivre au monde, et de n'être pas du monde, d'avoir beaucoup de biens, et ne s'en servir

pas? A la vue de toutes ces difficultés véritables d'une part, et imaginaires de l'autre, puisque le diable ne manque pas de grossir les objets, et de leur proposer des fantômes de difficultés pour leur faire peur : à la vue donc de ces difficultés, ces lâches chrétiens perdent courage; le vice de paresse les saisit, l'ennui et le dégoût les endorment dans ce malheureux sommeil qui est suivi d'une mort éternelle, *Dormitavit anima mea præ tædio* (*Ps.* CXVIII, 28). N'est-il donc pas vrai qu'aucun de ces chrétiens paresseux qui dorment dans le sein d'une prospérité criminelle et trompeuse, ou qui sont assoupis dans cette honteuse langueur, ne peut dire qu'il soit de ces généreux soldats de Jésus-Christ qui combattent sous la conduite de la foi?

Chrétien paresseux et endormi, qui trouves difficile tout ce qu'on te demande pour Dieu et pour ton salut, et qui mets le difficile au rang de l'impossible, assurément tu as renoncé à la véritable vertu, qui est le seul guide du paradis.

Je finis ce premier raisonnement par une remarque de saint Jean. Cet apôtre eut, un jour, ordre de Dieu de dresser le catalogue des réprouvés. Qui croyez-vous qu'il mit en tête du livre de réprobation? quels furent les premiers couchés sur ce funeste catalogue? Vous vous persuaderez que ce furent les sorciers, les idolâtres, les homicides : point du tout, ce furent les lâches et les timides : *Timidis autem et incredulis, et homicidis, et fornicatoribus, et veneficis, et idololatris*, etc., *pars illorum erit in stagno ardenti igne* (*Apoc.*, XXI, 8). Remarquez, dit Origène sur ces paroles, qu'il joint les timides avec les incrédules, pour nous apprendre que ceux qui n'ont point de cœur pour leur salut éternel montrent par là qu'ils n'ont point de foi. Voilà cependant le caractère de la plus grande partie des chrétiens, dit saint Grégoire le Grand : *In terrenis rebus fortes, in cœlestibus debiles :* Ils sont forts et courageux pour la terre, lâches et faibles pour le ciel. Pourquoi? Saint Ambroise vous le dira, c'est que la force de la volonté vient de la force de l'esprit; quand nous sommes bien persuadés des avantages de quelque bien, nous sommes bien résolus de le poursuivre fortement. Or les chrétiens, pour la plupart, ne sont éclairés que pour le temps, ils sont stupides et aveugles pour l'éternité, *Acuti ad vana, hebetes ad æterna.* Il y en a bien peu parmi nous qui aient une vue perçante pour découvrir les avantages et les biens infinis du ciel, où nous conduit cette vertu laborieuse; son visage sévère nous fait peur; presque tous se laissent prendre par les yeux et se laissent charmer par les appas trompeurs de la volupté qui les appelle : *Trahit sua quemque voluptas.*

II. — Après avoir considéré la nature de la vertu, qui par l'ordre de Dieu doit conduire en cette vie les prédestinés, voyons maintenant les qualités du chemin par lequel elle les doit conduire. J'en trouve trois considérables, marquées dans l'Evangile : 1° c'est un chemin étroit, 2° c'est un chemin élevé, 3° c'est un chemin unique. C'est de là que je prends ma seconde raison pour prouver que la plupart des chrétiens ne veulent point leur salut.

Saint Luc nous dit qu'un jour un certain homme, faisant l'empressé, fendit cette grosse foule d'auditeurs qui écoutaient le sermon de Jésus-Christ, et, s'étant approché, prit la liberté de l'interrompre pour lui faire cette demande : *Domine, an pauci sint qui salventur* (*S. Luc.*, XIII)? Notre Maître, j'ai une question importante à vous faire sur un sujet qui partage tous nos docteurs : que dites-vous du nombre des élus? sera-t-il grand, sera-t-il petit? *Domine, an pauci sint qui salventur?* Jésus-Christ, au lieu de répondre directement à la demande de ce curieux, lui apprend ce qu'il devait plutôt lui avoir demandé, quelle est la voie qu'il faut tenir pour arriver au salut : *Contendite intrare per angustam portam* (*Ibid.*). Mon cher ami, qu'il y ait peu ou beaucoup de prédestinés, ce n'est pas ce qui vous importe le plus, mais bien ceci, qui est de savoir ce qu'il faut faire pour être du nombre. Or le voici, comprenez-le bien : Efforcez-vous de passer par la petite porte, car je vous assure qu'il y en aura plusieurs qui chercheront en apparence d'entrer dans le paradis, et qui diront qu'ils veulent leur salut; mais, faute de faire cet effort pour passer par cette porte étroite, ils ne pourront pas y entrer : *Quia multi, dico vobis, quærent intrare, et non poterunt* (*Ibid.*).

Cet aimable conducteur des voyageurs du paradis, jetant un jour la vue sur les routes différentes que suivent les hommes, s'écria avec quelque admiration : *Quam angusta porta et arcta via quæ ducit ad vitam! Pauci sunt qui inveniunt eam. Quam lata et spatiosa via quæ ducit ad perditionem! et multi sunt qui currunt per eam* (*S. Matth.*, VII, 14). Il est donc de foi que le chemin qui conduit à la vie éternelle est étroit; d'où il s'ensuit que qui ne veut pas prendre ce chemin, ne veut pas son salut. 2. Il est de foi qu'il y a peu de gens qui prennent ce chemin étroit : donc il y a peu de gens qui soient prédestinés

Que veut dire cela, chemin étroit? Quel est le sens de cette parole métaphorique? Nous concevrons ce que c'est qu'un chemin étroit, expliquant ce que c'est qu'un chemin large. Il n'est point d'interprète sur ces paroles, qui n'entende par chemin large une vie conforme à ses inclinations naturelles, sans les vouloir régler par la loi de Dieu et par les maximes évangéliques. C'est ce que David appelle marcher suivant les désirs de son cœur, *secundum desideria cordis eorum* (*Ps.* XC, 13, 22), et saint Pierre, vivre conformément à ses convoitises, *juxta proprias concupiscentias ambulantes* (III, 3). Remarquez ce mot, *proprias;* nous avons des inclinations particulières, attachées à notre tempérament : l'un est naturellement orgueilleux, l'autre aime le plaisir. Cette manière de vie s'appelle large pour deux raisons : 1. parce que comme les grands chemins sont faciles à trouver, ainsi nous découvrons

facilement cette voie : *Video legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ, captivantem me* (*Rom.*, VII, 23). Nous n'avons point besoin de maître ni de guide pour nous montrer cette voie large, elle se présente d'abord à nous, elle paraît battue et suivie presque de tout le monde ; 2. elle est large, parce que, suivant la morale d'Aristote et de saint Thomas en sa Somme, il y a une infinité de moyens de pécher en chaque chose ; mais pour faire le bien il n'y en a qu'un seul : comme l'archet pour arriver au but, doit suivre nécessairement une ligne droite ; mais pour n'y pas arriver, il y a une infinité de lignes.

Par la connaissance de la voie large, nous pouvons découvrir quel est le chemin étroit. 1. C'est un chemin difficile à trouver : nous avons besoin d'un sage conducteur, et il faut que la foi nous montre ce chemin. 2. Ce chemin est étroit, parce qu'il serre et rétrécit, dit saint Augustin, toutes nos convoitises, *Arcta est via quæ cupiditates arctat atque constringit.* La charité qui nous conduit, dit saint Grégoire le Grand, est large et elle dilate notre cœur ; mais le chemin par lequel elle nous conduit est étroit. Quoi de plus étroit que de quitter tous les objets aimables du monde, qui sollicitent nos cœurs à aimer, pour ne s'attacher qu'à Dieu seul, pour n'aimer que lui seul de tout son cœur, d'un amour de préférence et d'un amour saint, comme sa loi nous le commande : *Satis angustum est omnia prætermittere, unumque solum diligere.*

Or ça donc, dit saint Augustin, ayant expliqué ces deux voies, nous connaîtrons maintenant qui sont ceux qui parlent sérieusement, lorsqu'ils disent qu'ils veulent leur salut : *Audiat ergo qui sapit, et qui serio animam suam salvare satagit ; hæc est vox sapientiæ æternæ : contendite intrare per angustam portam.*

Réfléchissez encore, dit le vénérable Bède, sur ce que dit Jésus-Christ : *Non est meum dare vobis, sed quibus paratum est a Patre meo* (*S. Matth.*, XX) ; je ne puis donner mon paradis qu'à ceux pour qui mon Père l'a destiné : or je vous déclare qu'il ne l'a destiné que pour ceux qui prendront le chemin étroit. Riches du monde, prenez garde à vous ; si vous suivez cette foule de désirs inutiles qui naissent de l'abondance de vos richesses ; si vous ne bornez vos convoitises ; il faut trancher le mot avec notre Maître ; si vous ne renoncez à ce que vous possédez, vous n'êtes pas dans la voie étroite, et par conséquent dans la voie du salut.

Ce chemin en second lieu est élevé, *Ecce ascendimus Hierosolymam*, en deux façons : 1. parce que pour prendre le chemin du ciel, il faut s'élever au-dessus de tout le monde terrestre et visible, pour ne regarder que les biens invisibles : *Non contemplantibus nobis ea quæ videntur, sed quæ non videntur* (II *Cor.*, IV, 18) : Il faut chercher les choses d'en haut, et non point celles d'ici-bas : *Quæ sursum sunt quærite, non quæ super terram :* En un mot, il faut marcher par la foi, dit saint Paul (*Coloss.*, III, 1).

2. Ce chemin est élevé, parce qu'il est au-dessus de nous-mêmes, *levabit se supra se.* Il faut se quitter soi-même, se déprendre de soi-même par la sainte haine que Jésus-Christ nous commande dans l'Evangile : sans cela, dit saint Grégoire le Grand, nous n'arriverons jamais par un véritable amour jusqu'à Jésus-Christ, qui est au-dessus de nous : *Nisi quis a semetipso deficiat, odiendo, non potest pervenire ad Christum amando.*

3. Ce chemin est unique, puisque Jésus-Christ, qui sait parfaitement toutes les voies du salut, ne nous en marque qu'une : *Pauci sunt qui ambulant per eam.* Il ne nous assigne qu'une porte : *Contendite intrare per angustam portam.* C'est ce qui fait le procès à ces faux sages du monde, qui croient être plus éclairés que Jésus-Christ, et qui prétendent pouvoir découvrir un autre chemin que celui qu'il nous a montré. Pour entendre ceci, je vous prie de remarquer qu'il y a trois sortes de personnes qui composent le monde chrétien : 1. les fidèles fervents et zélés pour leur salut, qui font profession de dompter leurs passions et de réprimer leurs convoitises : ceux-là marchent par la voie étroite ; 2. les impies abandonnés à toutes sortes de vices, qui prennent évidemment la voie large ; 3. certains sages du siècle qu'on appelle honnêtes gens : ceux-ci veulent prendre une troisième voie qu'ils nomment voie du milieu, et composent la plus grande partie du monde chrétien. Ces faux prudents du siècle n'ont pas assez de courage pour suivre les maximes de l'Evangile, et ils se persuadent qu'ils pourront contenter Dieu, et se sauver d'une autre manière que Dieu ne veut. Ecoutons-les parler :

Nous n'avons pas, à la vérité, ce grand détachement que demande l'Evangile ; mais aussi nous ne sommes pas de ces ravisseurs du bien d'autrui : nous ne sommes pas de ces dévots qui aiment la prière et qui fréquentent les sacrements ; mais aussi nous ne sommes pas de ces impies qui n'ont point de religion : nous n'avons pas cette pureté de cœur que demande l'Evangile, nous avons des attaches et des amitiés un peu trop libres, mais nous ne voudrions pas attenter sur la pudicité des filles d'honneur et des femmes mariées : nous ne sommes point de ces violents, et de ces querelleurs ; mais il est vrai que nous ne saurions souffrir un affront, ni pardonner une injure. Or je soutiens que tous ces faux sages ne veulent point leur salut, puisqu'ils ne veulent point prendre ce chemin unique du ciel que Jésus-Christ a marqué.

Il me semble que je leur pourrais bien dire ce que disait saint Augustin à l'hérétique Pélage sur un autre sujet : *Tolle te de medio, quid medium admittis ?* Otez-vous de ce milieu, il est très-dangereux pour le salut ; assurez-vous que ce milieu est chimérique, *Quid medium admittis ?* Hé quoi ! êtes-vous donc mieux éclairés et meilleurs connaisseurs en fait de chemins qui conduisent au ciel

que Jésus-Christ? Il nous dit qu'il n'y a que deux voies: une voie large, une voie étroite; il ne nous parle point d'un chemin mitoyen: quand il parle du jugement général, il sépare toute cette grande multitude, qui y assiste, en deux rangs; les uns à sa droite, et les autres à sa gauche: il ne parle point qu'il y en ait qui soient au milieu. De quel parti seraient ces gens du milieu? S'ils sont du diable, les voilà réprouvés; par conséquent placés à la gauche; s'ils sont de Jésus-Christ, il faut qu'ils l'aient suivi; et s'ils l'ont suivi, ils ont gardé sa foi, par conséquent ils ont pris le chemin étroit. Si ces gens du milieu ont été des membres vivants de Jésus-Christ, il faut, dit le disciple bien-aimé, qu'ils aient demeuré en lui; il faut donc qu'ils aient marché comme lui: *Qui dicit se in Christo manere, debet sicut ille ambulavit et ipse ambulare* (I *S. Joan.*, II, 6); pesez ce *debet.* Jésus-Christ proteste que ce qui n'est pas avec lui, est contre lui: *Qui non est mecum, contra me est* (*S. Matth.*, XII, 30). Or, qu'est-ce qu'être avec Jésus-Christ, sinon de garder sa doctrine et marcher dans cette voie de charité qui nous commande d'aimer Dieu sur toute chose d'un amour final et appréciatif?

Vous me direz que cependant on dit que la vertu consiste dans le milieu: *Medium tenuere brevi.* Cela est bon pour la doctrine de Socrate ou de Platon, mais non pas pour celle de Jésus-Christ; bon pour la morale toute seule, mais non pour la foi chrétienne. Il faut nécessairement croire toutes les vérités révélées et suffisamment proposées, ou bien l'on n'en croit aucune d'une foi surnaturelle; et pour avoir la charité, il faut accomplir tous les commandements et éviter tous les péchés mortels; autrement *Qui peccat in uno, factus est omnium reus* (*Isa.*, II, 10). Je ne dis pas, et prenez bien ceci, s'il vous plaît, que pour se sauver il faille avoir chaque vertu en sa dernière perfection, et qu'il n'y ait que les personnes d'éminente vertu qui se sauvent, hé Dieu! où en serions-nous? mais je dis deux choses:

La première, que ces sages du siècle et ces honnêtes gens du monde n'ont pas même une vertu médiocre, ni une charité moins parfaite, puisqu'absolument ils n'ont ni véritable vertu ni véritable charité; parce que dans cette voie d'expédient et cet accord imaginaire qu'ils veulent faire des lois du monde avec celles de l'Evangile, de leur vertu prétendue avec l'attache à leurs passions, il y a toujours du péché mortel, la loi de Dieu y est toujours violée en quelque point important, quoique les crimes les plus noirs ne s'y trouvent pas. Si dans cet expédient et ce milieu qu'ils proposent, ils observent tous les commandements de Dieu, assurément ils sont dans la voie étroite; s'ils se dispensent de quelque commandement, ils ne sont plus dans le chemin du paradis; et ce milieu, accompagné de quelque attache criminelle dans un point important, est la voie de l'enfer, et entre dans la voie large: *Tolle te de medio.*

Je dis, en second lieu, que ce milieu prétendu est infiniment dangereux, puisque c'est le sentiment de tous les saints, que quiconque se contente de ne vouloir pas être tout à fait méchant cessera bientôt d'être bon.

Ce sont ces honnêtes gens du siècle que Tertullien appelle des demi-chrétiens, qui ne veulent pas recevoir le christianisme de la manière que Jésus-Christ nous l'a donné; ils en font un à leur mode, qui est un christianisme imaginaire et une religion fantastique: *Religio tua vana phantasia est; Evangelium tuum, Evangelium imaginarii christianismi.*

Reprenons donc notre discours, et disons: Tous ceux qui ne veulent point prendre le chemin du paradis, ne veulent point le paradis: cette proposition n'a pas besoin de preuve. Or est-il que la plus grande partie des chrétiens ne veulent point ce chemin étroit, puisqu'ils courent dans la voie large; ils ne veulent point ce chemin élevé de la foi, puisqu'ils ne suivent point d'autres guides que leurs sens, et qu'ils s'abaissent et se plongent dans une vie terrestre et charnelle. Ils ne veulent point ce chemin unique marqué par Jésus-Christ, puisque, s'aveuglant eux-mêmes, ils croient qu'ils peuvent inventer un nouveau chemin du milieu, en un mot se sauver à leur mode, et non pas selon les ordres de Dieu.

III. — Finissons par la troisième raison fondée sur notre expérience, et agréez que je dise, touchant la volonté du salut, ce que saint Paul disait de la foi: *Tentate vos si estis in fide, probate vos ipsi* (II *Cor.*, XV, 5); descendez de grâce dans le fond de votre cœur, voyez si les autres volontés que vous avez pour la recherche de quelques biens temporels, sont de la même nature que celles que vous avez, dites-vous, pour acquérir votre bien souverain et éternel: vous voulez être riches.

Je le vois bien, vous travaillez pour cela, vous épargnez, vous trafiquez, vous trompez même quelquefois. Vous voulez acquérir de l'honneur; ô Dieu! que d'applications, que de soins, que de tours, que de voyages! Vous voulez jouir des plaisirs; pour satisfaire à cette passion, rien ne vous est cher, vous vous étudiez à la contenter en toutes choses. Toutes les autres volontés sincères et véritables sont accompagnées, d'une part, de l'usage des moyens nécessaires, et de l'autre, de l'éloignement de tous les empêchements contraires. Or la volonté que vous avez de votre salut est la seule qui ne vous porte point à appliquer les moyens nécessaires et à éloigner les empêchements du salut: concluez donc que cette volonté, n'étant point de la nature des autres, n'est pas assurément sincère ni véritable comme les autres.

Notre saint fondateur se sert d'une belle comparaison sur ce sujet: Il y a, dit-il, trois sortes de malades qui disent qu'ils veulent la santé. Quelques-uns la veulent, mais ils ne veulent point écouter les médecins, ni prendre aucun remède, ni garder de régime. Les

autres ne sont pas si fantasques, ils écoutent les médecins, mais ils n'approuvent leurs remèdes qu'en tant qu'ils reviennent à leur humeur ; ils souffriront volontiers la saignée, mais ils ne prendront point de médecine ; ils raisonnent sur la composition des remèdes, quoiqu'ils n'y entendent rien, et contestent avec les plus savants et expérimentés médecins. Ces deux sortes de malades ne veulent pas la santé comme il faut ; ce sont les troisièmes qui disent au médecin : Vous savez votre métier, l'expérience fait voir que vos remèdes sont efficaces ; faites, ordonnez tout ce qu'il vous plaira, je m'abandonne à votre conduite. Sages malades qui veulent raisonnablement la santé.

Tous les chrétiens disent qu'ils veulent leur salut, mais il y en a de trois sortes : les uns disent qu'ils veulent se sauver, et cependant ils travaillent incessamment à se damner et ne veulent rien faire pour se sauver ; les autres veulent leur salut et font quelque chose pour l'obtenir, mais ils font encore plus pour le perdre : ils font des aumônes et ne font tort à personne, mais ils ne sauraient rompre ces attaches criminelles, ou bien pardonner à un ennemi. Tous ceux-là n'ont pas la volonté de faire leur salut ; oui bien ceux qui disent, avec saint Paul : *Domine, quid me vis facere* (*Act.*, IX, 9) ? ou bien avec David : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum* (*Ps.* LVI, 8); que faut-il faire, Seigneur, pour avoir le ciel, dites ; *Ecce venio*, me voilà prêt à exécuter vos ordres.

Si donc, chrétiens du siècle, vous voulez vous persuader que votre salut vous est à cœur, faites-nous voir que vous avez les marques des voyageurs du paradis : ceux-ci, dit l'Ecriture, marchent par une voie droite, *Justum deduxit Dominus per vias rectas*, etc. (*Sap.*, X, 10), et vous vivez dans le cercle infâme des impies, qui ne sortent d'eux-mêmes que pour retourner à eux-mêmes : *Impii in circuitu ambulabunt* (*Ps.* XI, 9). Les démarches des voyageurs du ciel sont semblables à celles de Jésus-Christ, qui marche le premier et qui dit : *Ego relinquo mundum et vado ad eum qui misit me* (*S. Joan.*, XVI, 28) ; et vous, plus vous marchez, plus vous vous engagez par amour dans le monde, et vous vous éloignez de Dieu.

Les véritables voyageurs du ciel sont étrangers sur la terre et sont des gens de l'autre monde qui ferment les yeux au temporel, pour ne regarder fixement que l'éternel, *Ibit homo ad domum æternitatis suæ* (*Eccles.*, XII, 5) ; et vous, tout au contraire, vous n'avez nulle pensée de l'autre monde, nulle habitude dans le ciel, nulle affection pour les biens éternels.

En un mot, tous ceux, dit saint Jean, qui ont de véritables et sages espérances pour la gloire éternelle que Jésus-Christ nous a acquise et qu'il nous propose pour récompense de nos services, se sanctifient et se purifient par l'application de ses mérites et sur le modèle de sa vie, *Omnis qui habet hanc spem, in eo sanctificat se* (I *S. Joan.*, III, 3). Or, bien loin de vous sanctifier, de vous purifier, vous vous souillez de crimes tous les jours, et plus vous vieillissez, plus vous vous gâtez et vous pervertissez. Concluez donc que vous n'avez pas les marques de ceux que l'Ecriture nous propose comme sages et véritables voyageurs du paradis.

A cela que pouvez-vous répondre, sinon que vous vivez comme on vit dans le monde, vous faites ce que les autres font : Et où sont, me dites-vous, ceux qui prennent le chemin étroit et qui se sanctifient de la manière que vous prêchez ? Ils sont en petit nombre, je l'avoue, et je dis que vous venez de me donner de nouvelles armes pour vous combattre, et de nouvelles raisons pour vous convaincre. Vous faites ce que tout le monde fait, et vous vivez comme vit le grand nombre ; vous prenez donc évidemment le parti des réprouvés, et vous vous mettez du côté des damnés. Et comment dites-vous que vous voulez être du nombre des prédestinés et tenir place dans le ciel avec eux ?

Est-il rien de mieux prouvé, dans l'Ancien et le Nouveau Testament, que cette vérité qui est que le grand nombre est celui des damnés, et le petit celui des prédestinés. David faisant une imprécation sur les pécheurs obstinés (*Psal.* XVI), dit : Seigneur, c'est trop souffert, séparez-les pour toujours de ceux qui sont en petit nombre, *Domine, a paucis divide eos* (*Ps.* LIV) ; c'est-à-dire, séparez-les des élus, porte la Glose, *id est, a justitia et Ecclesia divide eos* ; il dit ailleurs : *Inter multos erant mecum, id est inter reprobos*, explique saint Augustin. Au sentiment donc de ce prophète, être avec le grand nombre, c'est être avec les réprouvés ; être avec le petit nombre, c'est être avec les élus. Si donc vous voulez sincèrement votre salut, ayez assez de cœur, assez de force, dit saint Augustin, pour quitter le grand nombre et pour vous mettre du petit : *Si vis esse de numero prædestinatorum, esto de numero paucorum.* Nous n'avons pas besoin de consulter David, puisque nous entendons la voix du Maître des prophètes et de la vérité même qui nous crie dans l'Evangile : *Multi vocati, pauci electi*, le nombre des élus est petit. Pour la voie large du monde qui conduit en enfer, il y en a beaucoup qui courent, *Multi sunt qui currunt per eam* ; mais pour la voie étroite, qui conduit dans le ciel, *Pauci sunt qui inveniunt eam*, il y en a très-peu qui la trouvent.

En vérité, souvent en préparant mon sermon cette pensée m'est venue dans l'esprit : Hé ! que fais-tu ? à quoi t'amuses-tu ? qu'est-il besoin de faire de si grands discours ? il n'y a que cette grande et importante vérité à établir dans l'esprit des chrétiens : *Multi, pauci*, peu de gens qui se sauvent, presque tout le monde se damne. Commence par là, poursuis par là, finis par là ; crie toujours sans craindre d'importuner tes auditeurs, *Pauci : opportune importune.* Après cela, entre en zèle, abandonne-toi au Saint-Esprit et dis avec saint Paul : *Certa bonum certamen fidei, apprehende vitam æternam* (I *Tim.*, VI).

Ah ! mes chers auditeurs, à quoi pensons

nous si nous ne pensons continuellement à combattre ce grand combat, et à remporter la victoire de laquelle dépend un bonheur ou un malheur éternel ?

Persuadons-nous que nous sommes en ce monde comme au milieu d'un grand naufrage : la tempête a prévalu, le vaisseau fait eau de toutes parts, ou il se brise en mille pièces : l'un se prend au mât, l'autre saisit une planche ; sauve qui peut. Parmi les chrétiens, le déluge général des péchés du siècle submerge presque tout ; il enveloppe presque tous les hommes dans ses vagues et les emporte par l'impétuosité de ses flots dans les enfers. Dans ce naufrage universel crions, avec David : *Domine, salvum me fac, et eripe me de aquis ;* attachons-nous par une forte pensée à la vie éternelle, *Apprehende vitam æternam*, ne cherchons, ne désirons que cela, crions partout et au milieu de tous nos emplois : *Volo salvare animam meam.*

Ou bien persuadez-vous que vous êtes comme au milieu d'une grande et sanglante bataille. L'ennemi a remporté la victoire ; la chair, le monde, les démons massacrent tout, tuent tout : déjà plus de mille sont tombés en enfer, emportés par l'avarice et par l'ambition ; plus de dix mille se sont damnés et ont été ensevelis dans les abîmes par la luxure, par la vengeance et par la médisance : *Cadent a latere tuo mille, et decem millia a dextris tuis* (*Ps.* IX, 7) ; une grande partie de ceux avec qui vous avez vécu, ont péri pour toujours : *Apprehende vitam æternam ;* combattez donc de toutes vos forces pour la vie éternelle ; attachez-vous à votre salut, non pas par des désirs inutiles et des volontés imparfaites, mais par une volonté forte et inconstante.

Comment donc désormais voudrez-vous votre salut? serait-ce assez si je vous disais : Désirez et voulez votre souverain bien comme vous avez voulu les biens périssables.

Serait-ce assez si je vous disais : Voulez votre salut comme vous avez voulu vous damner, que n'avez-vous pas fait pour cela?

Disons mieux : Voulez votre salut comme Dieu le veut ; il le veut sur toutes choses, puisqu'il rapporte toutes choses à votre salut ; il le veut fortement et généreusement, puisqu'il fait de si grandes choses pour ce sujet ; voulez votre salut comme Jésus-Christ le veut, lequel n'épargne pas son sang ni sa vie pour vous sauver. Dites donc aujourd'hui à Dieu de la bonne manière ce *je le veux ;* et cela suffira pour vous acquérir la grâce, qui sera suivie de la gloire : *Ainsi soit-il.*

SERMON VI.

POUR LE DIMANCHE DE LA PREMIÈRE SEMAINE DU CARÊME.

De la solitude.

Ductus est Jesus in desertum.

Jésus-Christ fut conduit dans le désert (*S. Matth.*, IV, 1).

Entrons, peuple chrétien, dans ce sacré désert dont nous parle notre Evangile, considérons cette aimable solitude, sanctifiée par la demeure de Jésus-Christ. Sa solitude a toujours été le théâtre le plus ordinaire des merveilles de Dieu, le séjour et l'élément de la sainteté. C'est là où Moïse reçut la loi, où Elie mérita de voir Dieu, où Elisée reçut l'esprit de prophète, où Jacob lutta avec l'ange, où Abraham parla familièrement avec Dieu, où saint Jean-Baptiste fut fait le précurseur de Jésus-Christ. C'est la solitude, dit le dévot abbé de Celles, qui a su tous les secrets de Jésus-Christ, lorsqu'il passait les nuits entières sur les montagnes : *Solitudo novit vigilias Jesu* : c'est elle qui l'a vu naître, qui a ouï ses plus beaux sermons et qui a été le témoin de ses miracles : *Solitudo nascentem, solitudo prædicantem, solitudo turbas pascentem, solitudo transfiguratione coruscantem, solitudo morientem, solitudo resurgentem, solitudo ascendentem Dominum conspexit.* Agréez donc, messieurs, que non-seulement je vous conduise aujourd'hui, mais que je vous laisse, pendant tout ce carême, dans le désert avec Jésus-Christ. Hé quoi ! le Roi de gloire veut bien demeurer solitaire avec les bêtes, par amour pour nous, *Eratque cum bestiis*, dit saint Marc (*S. Marc.*, I, 13) : et nous, pour l'amour de notre Dieu, que dis-je? pour l'amour de nous-mêmes, et pour notre salut, nous ne demeurerons pas quelque temps solitaires avec Jésus-Christ? il faut que je m'explique : je ne prétends pas vous persuader la retraite des cloîtres, ni même vous faire quitter vos occupations nécessaires et raisonnables : je sais qu'en carême il faut qu'il y ait des juges assidus à rendre la justice, des magistrats occupés à la police, des avocats qui plaident, des marchands qui exercent le commerce, des artisans qui travaillent ; mais tout cela se peut accorder avec cette double solitude, que je veux vous persuader aujourd'hui. Solitude intérieure, solitude extérieure.

Pour l'extérieure, je souhaite que pendant le carême, qui est un temps particulièrement consacré à la pénitence et aux exercices de la piété chrétienne, un temps extraordinairement favorable pour notre salut : *Tempus acceptabile, dies salutis* (II *Cor.*, IV, 2), vous vous éloigniez du grande monde, vous vous absteniez des visites inutiles, et qu'autant qu'il vous sera possible, vous vous débarrassiez des affaires qui ne sont pas nécessaires, pour prendre le temps de vaquer à la prière, d'assister au sermon et de faire des lectures spirituelles : en un mot que vous vous appliquiez à tout ce qui regarde les grandes et importantes affaires de l'autre monde.

Pour la solitude intérieure, je vous dis avec saint Basile, que vous la portez dans vous-même : c'est là où il faut maintenant que les véritables chrétiens se retirent avec plus de soin ; s'ils sont obligés de sortir au dehors, ils doivent aussi demeurer au-dedans d'eux-mêmes, et être solitaires d'esprit et de cœur : solitaires d'esprit, par l'éloignement

des pensées vaines et inutiles; solitaires de cœur, en modérant leurs affections déréglées, afin qu'on puisse dire d'eux ce que Bernard disait d'un grand : *Totus exterius laborabat: totus interius Deo vacabat.* Il était, ce semble, tout au dehors, quand il fallait travailler pour la charité; et cependant il était au dedans, attaché à son Dieu par le recueillement de la prière. Pour vous conduire dans cette solitude, j'ai besoin de l'assistance du Saint-Esprit, qui conduisit Jésus dans le désert : nous obtiendrons cette grâce par l'assistance de la bienheureuse Vierge, qui était dans la solitude lorsque l'Ange la salua et lui dit : *Ave, Maria.*

Je sais bien que l'homme est né pour la société, et qu'au jugement de Dieu même, il n'est pas bon qu'il demeure longtemps seul : *Non est bonum hominem esse solum* (*Gen.*, I, 18). Cela n'empêche pas que ce ne soit une haute sagesse d'accoutumer son esprit à être quelquefois en retraite, et à se dégager de l'embarras des affaires du monde. Écoutons la voix de tous les sages de l'antiquité, ils nous crient au milieu des ténèbres de leur ignorance : *Tecum habita.* Pourquoi tant de choses inutiles, tant d'égarements et d'épanchements au dehors? Demeurez un peu au dedans de vous-mêmes : *Tecum habita.* C'est une erreur du vulgaire que la marque d'un bon esprit consiste seulement à savoir conduire une intrigue, à décider des procès, à s'élever dans les charges et dans les dignités, à établir la fortune de ses enfants. Pour moi, dit le philosophe Sénèque, ce que j'estime solide, est de savoir arrêter cet épanchement de l'âme sur tant d'objets inutiles, et de pouvoir demeurer dans soi-même : *Primum argumentum compositæ mentis existimo posse consistere, et secum morari.* Que faites-vous, dit-il à un de ses amis, toujours répandu au dehors avec les âmes basses et du commun, toujours exposé à de continuels orages et occupé à des affaires de néant? Que ne vous retirez-vous dans le port tranquille de la solitude : *Excerpe te vulgo, et in tranquilliorem portum recede.* Prenez un peu de temps pour vous, cela est bien juste. Ce sera au dedans de vous-même que vous trouverez les grandes et les importantes affaires qui sont dignes de la force et de la noblesse de votre esprit. C'est là où vous acquerrez les belles connaissances, l'amour et la pratique des vertus, l'art de vaincre vos passions, l'oubli de ces convoitises qui tourmentent les autres, la science importante de vivre et de bien mourir, en un mot un profond et agréable repos. *Invenies majora quæ sepositus et securus agites; istum animi vigorem rerum maximarum capacem ad te revoca : exspectat te in hoc genere vitæ multarum bonarum artium amor, virtutum usus, cupiditatum oblivio, vivendi atque moriendi scientia, alta rerum quies.*

Mais nous n'avons que faire des leçons de ces sages idolâtres, puisque nous sommes instruits par les exemples de la sagesse incarnée, et que Jésus-Christ devient aujourd'hui solitaire, pour nous persuader l'amour et la pratique de la retraite. Trois considérations prises de notre Évangile peuvent faire naître cet amour dans nos cœurs. La première est que, dans la retraite, nous serons victorieux du démon en deux manières : en détruisant le péché par une véritable pénitence, et en évitant le péché par une forte résistance aux tentations. La deuxième considération est que, dans la solitude, nous acquérons les vertus et la perfection du christianisme. La troisième est que, dans le désert, nous serons servis et nourris de la main des anges, comme Jésus-Christ, et que nous y goûterons les délices du ciel et les solides consolations de l'esprit. Le premier motif est pour ceux qui commencent; le deuxième pour ceux qui s'avancent; et le troisième pour les parfaits. Je m'arrêterai principalement à la première et à la seconde considération, et je toucherai quelque chose de la troisième sur la fin de ce discours.

I. — La solitude nous rend victorieux du démon, par la pénitence et par la résistance aux tentations. Il est constant que pour bien faire pénitence, il est nécessaire de connaître ses péchés, d'en découvrir les causes et de peser leur malice, pour en concevoir une juste douleur. La retraite nous met en état de faire toutes ces réflexions. Dieu se plaint, par son prophète Jérémie, qu'il n'y a presque personne qui fasse pénitence; et la raison de cette impénitence universelle est, dit-il, qu'il n'y a presque personne qui se donne le loisir de penser à l'énormité de son péché, afin de dire avec douleur : O Dieu! qu'ai-je fait, quand j'ai péché? Oh! que le mal que j'ai fait est grand! *Nullus est qui agat pœnitentiam super peccato suo, dicens : Quid feci* (*Jer.*, VIII, 7)? Il est très-difficile de bien connaître ses péchés, pour trois raisons : 1° Parce qu'ils sont en grand nombre : *Iniquitates meæ multiplicatæ sunt super capillos capitis mei* (*Psal.* XXXIX, 13); le nombre de nos offenses surpasse celui des cheveux de notre tête. 2° Le diable, par ses artifices, et le monde par ses flatteries et par ses méchantes maximes, nous les cachent. 3° L'amour-propre nous fait fuir, autant qu'il est possible, la pensée qui nous les découvre. Il faut donc une grande application, et par conséquent beaucoup de loisir, pour acquérir une connaissance si difficile.

Pendant que nos chambres sont obscures, et que toute la lumière est au dehors, on ne saurait découvrir si elles sont sales; mais quand elles sont ouvertes aux rayons du soleil, on y voit voler jusqu'aux moindres atomes. Il en est de même de la conscience : les pécheurs n'y voient pas leurs péchés, quand toutes leurs lumières, toute leur connaissance et toute leur application sont au dehors, et sur des biens extérieurs. C'est pourquoi Dieu leur dit, par le prophète Aggée : *Ponite corda vestra super vias vestras* (*Agg.*, I, 5). Ames qui vous laissez emporter par le torrent des affaires du siècle, et qui courez après tant d'objets illicites, ou pour le moins inutiles, arrêtez vos cœurs, appliquez-les sur les égarements de votre

vie, sur vos injustes manières d'agir envers Dieu, envers votre prochain et envers vous-mêmes. Le premier bonheur du prodigue fut le retour sur lui-même, *In se reversus*, dit l'Evangile (*S. Luc*, XV, 17). Saint Grégoire le Grand (*Lib.* III, *dial.* 3) dit, sur ce passage, que celui qui, par l'égarement de son esprit, s'était réduit dans un état misérable, rentra dans sa première dignité en revenant à soi et en détestant son malheur, *Qui porcos pavit, evagatione mentis ad se rediit, quando se ad cor colligit.* Retournez donc, pécheur, et rentrez en vous-même, si vous désirez connaître le mal qui est au dedans.

Ajoutez que pour faire pénitence nous avons besoin de la grâce du Saint-Esprit. Sans cette lumière qui éclaire nos esprits et sans cette chaleur qui anime nos volontés, nous ne saurions bien connaître nos péchés ni en concevoir une douleur surnaturelle : or sur qui est-ce que repose ce divin Esprit? *Super quem requiescet Spiritus Domini* (*Isa.*, XI, 2)? Sera-ce sur celui qui est toujours dans le trouble et dans l'agitation des affaires du siècle? Sera-ce dans les cercles, dans les ruelles et dans les compagnies du grand monde qu'il se communiquera? Comment est-ce que le Saint-Esprit y entrerait? Toutes les portes sont fermées à la vérité et ouvertes à la vanité. Cette voix intérieure, qui appelle à la pénitence, ne s'entend point parmi le tumulte du palais ni dans l'embarras du commerce, dit saint Bernard : *Vox hæc non sonat in foro, non auditur in publico : secretum consilium, secretum quærit auditum.* Sur qui donc reposera efficacement ce Saint-Esprit, et à qui se communiquera-t-il, sinon à celui qui se met en repos et qui prend du temps dans la retraite pour le recevoir avec respect? *Super quem, nisi super quietum et humilem?* Si vous désirez, ajoute ce saint, préparer l'oreille intérieure de votre cœur pour apprendre ce que l'Esprit de vérité vous veut dire sur le mauvais état de votre conscience; si vous voulez entendre ses doux reproches, fuyez cet embarras extérieur des affaires du monde : *Si præparas autem interiorem, fuge curam exteriorem.*

Nous pouvons nous représenter le pécheur engagé dans ces grandes et ces continuelles occupations, comme un soldat dans un combat et au plus fort de la mêlée. On décharge sur lui des coups de toutes parts, et il ne le sent pas : on le perce en divers endroits, le sang coule abondamment de ses blessures, il n'y fait pas réflexion. Mais alors que le combat est fini, qu'on le porte dans la tente et qu'on le laisse en repos, c'est là qu'il reconnaît sa faiblesse et qu'il voit le nombre et le danger de ses blessures. Ainsi, tandis que le pécheur est dans la chaleur de la passion, et qu'au milieu des compagnies dangereuses, il s'abandonne à tous les objets qui se présentent, il ne connaît point le danger de l'état où il s'est mis par ses péchés, il ne fait point réflexion sur les plaies profondes et mortelles de son âme. Mais si vous le retirez de ces engagements funestes, et si vous l'obligez à se donner un peu de loisir et de repos pour rentrer en soi-même, il connaîtra bientôt son avarice, son ambition, ses médisances et ses autres désordres. C'est pour cela que dans l'Ecriture sainte, Dieu demande si souvent ce repos aux pécheurs, comme une condition nécessaire à leur conversion. Ecoutez ce que dit Isaïe: Si vous cherchez la retraite et le repos, vous assurerez votre salut, le silence vous donnera des forces pour vaincre le démon : *Si revertamini et quiescatis, salvi eritis, in silentio erit fortitudo vestra* (*Isa.*, XXX, 5). Va, prophète, dit le Saint-Esprit à Ezéchiel, pour convertir mon peuple, s'il veut t'écouter et prendre un peu de repos pour considérer ses pensées : *Si forte audiant et quiescant.* Pour vous donner des exemples de cette grande vérité : où est-ce que Jésus-Christ conduisit la Madeleine pour en faire le modèle d'une parfaite pénitence? Ce fut dans la retraite de Béthanie, et ensuite dans le creux d'un rocher. Aussitôt que cette pécheresse eut reçu la grâce de sa conversion, elle la fit valoir en quittant les compagnies, les jeux et les divertissements du grand monde, et en se condamnant à une continuelle solitude. Quoique la conversion de saint Paul fût extraordinaire et miraculeuse, néanmoins il fut obligé de faire une retraite chez Ananias et d'être solitaire quelque temps dans l'Arabie. Saint Pierre n'aurait pas beaucoup profité des favorables regards de son Maître, pour se relever de son péché, s'il n'eût quitté la compagnie où il était, pour s'abandonner à la douleur, et pour soupirer et pleurer amèrement : *Egressus foras, flevit amare.* Ne fut-ce pas dans la solitude de Manrèse, que saint Ignace se convertit parfaitement, et qu'il se mit en état de travailler à la conversion des autres?

Pressons davantage cette vérité. Que faut-il faire pour convertir le pécheur? C'est un malade qu'il faut guérir. Il faut donc lui commander de garder la chambre, et lui défendre de prendre l'air, sans cela les remèdes lui seront plus nuisibles que profitables. Hé quoi! pour votre corps vous gardez la retraite, vous demeurez les mois entiers sans sortir, et pour votre âme, pourquoi ne feriez-vous pas de même? Conversion d'un pécheur et surtout d'un pécheur d'habitude, c'est délivrer un possédé spirituel : il faut donc, à l'imitation de ce que fit autrefois Jésus-Christ à l'égard de ce possédé qui était sourd et muet, le tirer de la foule et le mener à l'écart : *Apprehendens eum de turba seorsum* (*S. Marc.*, VII, 33). Qu'est-ce encore que convertir un pécheur? C'est, dans les principes de notre foi, ressusciter un mort spirituellement. Or remarquez, dit saint Grégoire (XVIII *Moral.*, 25), que ce ne fut pas sans mystère que Jésus-Christ, voulant ressusciter la fille du prince de la synagogue, chassa hors de la chambre, non-seulement cette musique importune, mais tout le monde qui y était : *Recedite; et cum ejecta esset turba* (*S. Matth.*, IX, 24, 25) : c'était pour nous apprendre, dit ce saint pape, que si nous ne chassons, au moins pour quelque temps, cette multitude de pensées et d'affaires

inutiles, jamais notre âme, morte par le péché, ne sera ressuscitée à la vie de la grâce : *Si non prius a secretioribus cordis expellitur importuna sæcularium multitudo curarum, anima quæ intus jacet mortua, non resurget.* Il faut donc suivre Jésus-Christ dans le désert et imiter sa retraite, si nous voulons vaincre le démon, en nous relevant, par une véritable pénitence, du péché où il nous a fait tomber.

Cette retraite est encore nécessaire pour remporter une seconde victoire sur cet ennemi, en résistant à la tentation et en évitant le péché où il nous porte. Il est de la foi que, comme nous ne pouvons nous relever du péché sans la grâce, aussi nous ne saurions demeurer debout sans cette même grâce, surtout lorsque nous sommes ébranlés par la tentation. Le grand secret donc pour bien réussir dans cette guerre spirituelle, du succès de laquelle dépend notre salut, c'est de se disposer à cette grâce. Or il est certain que la retraite dont je parle est une des grandes dispositions que nous puissions y apporter. Cette vérité se prouve par la cause et le motif de cette retraite, et par ses principaux effets.

Qu'est-ce qui oblige le chrétien à se retirer du monde et à s'éloigner des occasions? C'est la crainte de Dieu, c'est la défiance qu'il a de ses forces, c'est l'appréhension de se perdre. Or l'état de cette âme timorée et humiliée attire les yeux de Dieu, il excite sa miséricorde, et il obtient cette grâce qu'il a promise aux humbles : *Humilibus dat gratiam* (*S. Jac.*, VI, 6). Comme au contraire, celui qui s'engage sans nécessité dans le monde et qui s'expose témérairement à toutes les occasions de péché, montre qu'il est un présomptueux et qu'il a trop bonne opinion de ses forces, *Qui præsumit superbit*, dit Tertullien. Cette présomption est accompagnée d'orgueil, et cet orgueil est ordinairement suivi du délaissement de Dieu : *Deus superbis resistit* (*S. Jac.*, IV, 6). C'est pour ce sujet que les plus importants avis que Dieu nous donne, dans l'Ecriture sainte, pour conserver la grâce et pour éviter le péché, sont de fuir les occasions et de ne se point exposer au danger. *Egredimini de Babylone, fugite*, dit Isaïe, (*Is.*, XLVIII, 20). *Fugite de medio Babylonis. Salvet unusquisque animam suam*, dit Jérémie (*Jer.*, LI, 6). *Ecce elongavi fugiens*, s'écrie David (*Ps.* LIV, 8). Saint Paul nous prêche la même chose, *Tu vero, o homo Dei, hæc fuge* (I *Tim.*, VI, 11)! Et pourquoi? Parce que celui qui aime le danger y périra, *Qui amat periculum, peribit in illo* (*Eccl.*, III, 27). Dieu est fidèle, dit saint Paul, et il ne permet pas que nous soyons tentés au delà de nos forces.

Faites réflexion sur cette parole, *Fidelis*, (I *Cor.*, X, 13) : La fidélité de Dieu regarde ses promesses. Or Dieu n'a jamais promis sa grâce à ces âmes évaporées et dissipées dans le monde, qui ne la demandent point ; il ne l'a point promise à ces présomptueux et à ces téméraires qui cherchent la tentation et qui s'exposent d'eux-mêmes aux occasions et se damnent. Un général d'armée n'est pas obligé de secourir un soldat qui a quitté son rang contre les lois de la discipline militaire et qui s'en est allé, sans ordre du commandant, attaquer témérairement l'ennemi.

Quant aux principaux effets de la retraite, le Saint-Esprit nous les représente par une admirable figure et par deux grands exemples. Voici la figure : C'est cette femme mystérieuse, couronnée d'étoiles et revêtue du soleil, dont il est parlé dans l'Apocalypse. Aussitôt qu'elle a mis au monde, avec beaucoup de travail, cet enfant qui doit gouverner les empires, elle voit un dragon qui est près de l'engloutir (*Apoc.*, XII, 4); mais le ciel donne des ailes à cet enfant pour voler devant le trône de Dieu, et la mère se retire dans une solitude où Dieu lui avait préparé un asile. Cette femme, disent les Pères, nous représente l'âme qui a conçu, par la grâce, cet esprit de salut qui doit régner avec Dieu. Pour le conserver et le garantir du démon qui le menace et qui le poursuit, il faut que l'âme cherche une retraite dans la solitude, et que cet esprit vole dans le ciel avec une foi vive et une fervente prière.

Si vous voulez que Dieu fasse un miracle pour vous, qu'il vous traite comme il fit autrefois Noé et le petit nombre de ses prédestinés, et qu'il vous sauve de cet épouvantable déluge du péché, qui inonde toute la terre, persuadez-vous, dit saint Ambroise, qu'il vous dit maintenant ce qu'il disait à ce saint patriarche : *Ingredere tu, et omnis domus tua in arcam; hoc est, dicit Dominus justo : Intra tu in teipsum, intra in tuam mentem : ibi salus est, foris diluvium, foris periculum* (*Gen.*, LXXI) : Entrez dans l'arche, c'est-à-dire rentrez dans vous-même ; et les eaux du déluge, la corruption du siècle ne vous perdront point. *Fuge, tace, quiesce, Arseni* : Fuyez ces débauchés et ces impies ; tenez-vous dans le silence et dans le repos ; aimez la retraite, qui est le séjour de la tranquillité et la mère de la sainteté.

Venons aux exemples de l'Ecriture sainte. Considérez deux saints attaqués par une semblable tentation. Le premier est Joseph, et le second est David. Joseph sort victorieux du combat, David est lâchement vaincu. D'où vient cela? Est-ce que la tentation de David est plus forte? Rien moins, au contraire, tous les avantages sont pour David, soit que nous regardions les personnes, soit que nous considérions les objets de la tentation. David est un vieux soldat aguerri, qui a remporté cent victoires sur l'ennemi ; Joseph est encore un jeune homme, qui ne peut pas avoir beaucoup d'expérience. David est avancé dans l'âge et il est marié ; Joseph ne l'est pas, et il est dans un âge auquel le sang est plus bouillant et les passions plus fortes. David a vu Bersabée, qui est la femme d'un soldat, et qui ne se sert d'aucun attrait pour le porter au mal. Joseph est poursuivi par une des premières dames de l'Égyte, qui joint à son excellente beauté tous les charmes imaginables ; cependant ce jeune soldat devient victorieux et triomphe d'un si dan-

gereux ennemi; ce vieux capitaine est lâchement vaincu. D'où vient cela? C'est, disent les Pères, que Joseph ne cherchait pas la tentation, au contraire il la fuyait, il s'éloignait de cette femme passionnée, et quand il se vit attaqué d'un ennemi si dangereux, il eut recours à la retraite; au contraire, David s'arrêtait à regarder l'objet qui le tentait, et quoique sa conscience lui dît de sortir de là et de détourner ses yeux, il n'en voulut rien faire. Voilà la cause de sa perte.

O Dieu! que les occasions sont dangereuses, et qu'il y en a peu qui les appréhendent! Vous savez bien que vous ne vous engagez jamais dans ces grandes compagnies que vous ne déchiriez la réputation de votre prochain, ou que vous ne soyez cause de mille médisances, qui vous sont imputées. Pourquoi les cherchez-vous? *Fuge, Arseni, tace!* Fuyez, avec Jésus, dans le désert, demeurez dans votre maison, occupé dans les affaires de votre famille; c'est là où Dieu veut que vous soyez. Vous savez que dans ce grand jeu la perte vous fait emporter jusqu'à des blasphèmes, et vous cherchez le jeu. Mille malheureuses expériences vous ont fait reconnaître que vous n'allez jamais dans cette maison que vous n'en sortiez avec un cœur tout embrasé de feux de la convoitise, et vous y allez toujours. Avouez donc que c'est vous qui êtes l'auteur de votre perte, et que, comme dit Isaïe, c'est vous qui allumez les brasiers et les flammes dans lesquels vous vous brûlez : *Ambulate in lumine ignis vestri, et in flammis quas succendistis.* J'ai prouvé que nous ne vaincrons jamais le démon par une sérieuse pénitence et par une forte résistance à la tentation, sans la solitude; que la retraite est nécessaire pour sortir du péché et pour l'éviter: Venons maintenant au second point :

II. — C'est assurément pour notre instruction que Jésus-Christ, voulant sortir de sa vie cachée pour commencer sa vie publique, se retira dans le désert avant que de paraître dans le monde, et qu'il se prépara, dans la solitude, à prêcher, et à exercer les fonctions du divin emploi que son Père lui avait donné pour le salut des hommes. C'est pour nous apprendre que cette retraite, dans laquelle nous traitons avec Dieu par la prière, nous demandons les lumières de son esprit et nous implorons le secours de sa grâce, est absolument nécessaire pour nous disposer à la pratique des vertus et pour acquérir la perfection chrétienne. Ne me dites donc point que vos charges, vos offices et le rang que vous tenez dans le monde, ne vous donnent point le loisir ni le pouvoir de vous retirer. Je ne vous demande cette retraite que pour quelques jours pendant l'année, ou pour quelques heures pendant le jour; je ne vous la demande que comme un moyen nécessaire pour vous rendre plus propre à la conduite de vos affaires et à l'exercice de vos fonctions. C'est ce que dit saint Jérôme; ou bien, selon la pensée de quelques savants, saint Paulin, écrivant à un grand du siècle engagé dans les affaires du monde : *Non hoc ideo dicimus, quo te retribuamus a tuis, imo id agimus ut ibi discas, ibique mediteris, qualem tuis præbere te debes.* Tandis que Moïse tient ses troupeaux dans les vallées avec les autres pasteurs, il leur fut semblable, il fut grossier et comme eux ; mais lors, dit le Saint-Esprit, qu'il se fut avancé dans le désert, *Cum minasset gregem ad interiora deserti* (*Exod.*, III, 1), il s'éleva sur la montagne d'Oreb, où il eut l'honneur de voir Dieu et de parler familièrement avec lui. Ne fut-ce pas à la sortie de sa retraite qu'on lui vit le visage tout éclatant de lumière, et qu'il fit paraître toutes les qualités nécessaires à un magistrat et à un chef du peuple, ou, pour mieux dire, à un parfait ministre de l'Etat de Dieu? Josué, Gédéon et David furent-ils jamais plus redoutables à leurs ennemis que quand ils quittèrent leur retraite pour retourner à leur camp? Ce zèle du prophète Elie le fit-il jamais voir plus enflammé ni plus puissant que quand il sortit de sa grotte? Et la brave et chaste Judith réglait-elle jamais mieux sa famille que quand elle sortait de ce cabinet retiré qu'elle avait fait dresser au haut de sa maison?

Croyez-moi donc, jamais vous ne vous acquitterez mieux de ce que vous devez, jamais vous ne serez plus propre à faire ce que votre charge et votre rang demandent de vous, qu'après votre retraite. C'est de là que nous verrons sortir les juges plus portés à rendre la justice sans passion et sans intérêt, les prélats, plus enflammés du zèle de la gloire de Dieu et du salut des peuples que Dieu a mis sous leur conduite, les gens d'épée plus courageux et moins téméraires: les dames chrétiennes apporteront de ce petit désert, plus de déférence pour leurs maris, plus de prudence pour la conduite de leur ménage, plus de patience envers les domestiques, plus de modestie chrétienne dans toutes leurs actions. Ce sera dans ce désert que, nous unissant avec Jésus-Christ, nous méditerons la loi de Dieu, qui est toute lumière pour nous conduire, et que nous obtiendrons les grâces du ciel, pour être tels que Dieu nous souhaite pour l'utilité du public, sans intéresser notre salut particulier : *Ut ibi discas, ibique mediteris, qualem fuit præbere te debes.*

On peut bien plus justement appliquer ici l'axiome du philosophe moral, *Qui bene latuit, bene vixit;* qui sait bien se cacher, une ou deux fois le jour, devant Dieu, dans son cabinet, saura bien vivre. En voici la raison, selon saint Augustin : *Recte novit vivere, qui recte novit orare* : quiconque sait bien prier (ce qui est l'exercice de la retraite) sait aussi bien vivre. Quelle est la cause la plus commune des malheurs et des péchés où les chrétiens du siècle sont engagés? C'est qu'ils ne prient presque jamais Dieu. Jésus-Christ nous dit de prier sans cesse, et ils passent les jours et quelquefois les semaines, sans prendre un quart d'heure pour prier tout de bon et avec quelque application. Ils quittent bien leurs affaires, ils se débarrassent de

la conduite de leur famille, ils interrompent les exercices de leurs fonctions et de leurs charges pour jouer; mais ils ne le sauraient faire pour prier. Les dames, dont toute la vie est sérieusement occupée à faire et à recevoir des visites, trouvent bien des heures pour lire les romans; mais elles n'en sauraient trouver pour lire la loi de Dieu et la Vie de Jésus-Christ. Le célèbre Ticho-Brahé, et les mathématiciens après lui, remarquent une chose qui paraît d'abord surprenante : c'est que plus les planètes sont éloignées de la terre, plus leurs influences sont fortes; soit, disent-ils, parce qu'étant ainsi élevées, elles sont plus dégagées des impuretés de la terre, soit, ce qui est plus probable, qu'elles agissent par un angle plus aigu, où leur force étant plus réunie est aussi plus efficace. Nous sommes tous dans le monde comme dans un ciel moral, disposés comme des étoiles : il y en a de la première grandeur, dans les dignités éminentes; il y en a de la seconde, dans les conditions médiocres; il y en a d'obscures parmi le petit peuple. Mais, en quelque état que nous soyons, jamais nous n'agirons, même pour le public, avec plus de vigueur que quand nous serons plus éloignés de la terre et plus fortement unis, par la prière, avec Dieu, qui est le premier principe de la force et de la vertu.

Esprits inquiets, qui faites de grandes affaires (s'il y en peut avoir dans un monde si petit et dans un espace si court que cette vie), si vous n'avez pas perdu la foi, vous serez de l'avis de saint Grégoire de Nazianze (écrivant à saint Basile), que la plus grande de vos affaires est de savoir faire un bon usage de la retraite, de profiter de ce loisir et de ce repos agissant, qui vous peut donner les grâces et les bénédictions du ciel, pour l'accomplissement de vos desseins, et de conserver la paix et la tranquillité du cœur, au milieu de ces tumultes et de ces agitations : *Mihi maximum negotium est ipsum otium, usque ad otiosam hanc tranquillitatem contendo.*

Comme nous avons vu que c'est dans la retraite que nous remportons la victoire sur le démon, par la destruction des vices et par la fuite du péché, c'est aussi dans cette retraite que nous devons trouver le Seigneur des vertus et le sanctificateur de nos âmes : hors de là, il y a grand danger que nous ne le trouvions pas. Voyez, je vous prie, ce qui arriva à cette sainte amante qui est la figure de nos âmes : Je me suis levée, dit-elle, de grand matin, pour chercher mon époux; j'ai fait tout le tour de la ville, je m'en suis informée par les rues et les places publiques; je me suis transportée jusqu'aux corps-de-garde, pour savoir s'ils ne m'en apprendraient point de nouvelles; mais, après tout cela, mes soins ont été inutiles : *Quæsivi illum et non inveni* (*Cant.*, III, 1). Je ne m'en étonne pas, dit saint Ambroise; c'est que cette épouse le cherchait où il n'était pas : il s'éloigne du bruit et du grand monde, il ne se plaît que dans la paix et dans la retraite.

Sponsum non invenit, quia in foro quæsivit ubi sunt lites, quia in platea ubi sunt nundinæ : non est sponsus circumforaneus. C'est offenser cet époux de le chercher dans un lieu où il ne se trouve pas : *Ubi non oportet illum quæsivisse, vulnus est.* Apprenons donc de cette épouse où enfin elle trouve son époux, et où nous devons le chercher : *Paululum cum pertransissem eos, inveni quem diligit anima mea* (*Ibid.*, 34). Elle le trouve lorsque, lassée de l'avoir cherché inutilement dans la foule du monde et dans les occupations du siècle, elle se remit dans la solitude; et nous le trouverons quand nous commencerons à nous élever au-dessus des créatures, pour arriver au Créateur. C'est en effet dans ce recueillement que nous expérimenterons ses libéralités et les effets de ses grâces.

Pauvres Israélites, que vous me faites pitié, lorsque je vous vois engagés dans l'Egypte, et y travailler incessamment, sans y avoir de quoi supporter votre misérable vie : quittez cette Egypte cruelle, suivez votre Dieu dans le désert : c'est là qu'il se rendra votre économe; que pour les aulx et les oignons d'Egypte, il vous nourrira d'une manne délicieuse et qu'il vous conduira à la faveur d'une colonne éclatante de lumière. Peuple chrétien, véritables Israélites selon l'Esprit, voilà la véritable figure des deux états différents où vous vivez dans les occupations du siècle. Vous amassez des pailles, vous pétrissez de la boue, vous faites des briques et des ouvrages de vanité, et vous n'y êtes abreuvés que de l'eau de vos larmes et nourris que du pain de douleur; mais si vous prenez chaque jour quelque temps pour entrer dans la solitude, Dieu y nourrira votre âme d'une viande solide, et vous y serez fortifiés et réjouis par cette céleste nourriture. Pour lors les lumières du Saint-Esprit ne trouvant plus d'obstacle, elles vous feront voir clairement l'inconstance et la vanité de tous ces biens que vous poursuivez avec tant d'ardeur : *Sedebit solitarius, et tacebit, quia levavit se supra te* (*Jer.*, *Thr.*, III, 28).

Ce sera enfin dans ce désert, qu'ayant foulé le démon sous vos pieds et triomphé de tout l'enfer en résistant à ses tentations, et qu'ayant fait un considérable progrès, par la prière, dans le chemin des vertus, vous vous assoirez à la table de Jésus-Christ et vous serez nourris comme lui par le ministère des anges, goûtant par avance les délices du ciel : *Ducam eam in solitudinem, et loquar ei ad cor*, ou bien, comme porte l'hébreu, *loquar secundum cor ejus* (*Os.*, II, 14), je parlerai à l'âme selon ses inclinations et ses désirs : si elle me parle de ses péchés, je lui dirai que je lui fais miséricorde; si elle me représente sa pauvreté, je la comblerai de mes richesses. Une autre version porte : *Loquar super cor ejus*, je lui donnerai plus de bien que son cœur n'en peut souhaiter. *Lectabo eam*, porte encore une autre version : Je lui ferai ressentir mes douceurs, pour lui donner du dégoût et de l'horreur des faux plai-

sirs du monde, qui n'ont que de l'amertume et du poison.

Croyez-moi, mes frères, dit saint Augustin, la joie qu'on trouve dans cette solitude est si solide et si parfaite, que toutes les joies imaginables du siècle ne sont rien en comparaison : *Istud solidum gaudium nullis omnino lætitiis ulla ex particula conferendum. Deificare in horto licet.* On y jouit des plaisirs de Dieu même. Voilà les grands biens et les avantages merveilleux qui nous doivent obliger à marcher aujourd'hui sous la conduite du Saint-Esprit, pour aller avec Jésus-Christ dans le désert.

Je ne saurais mieux finir ce discours que par les paroles de saint Augustin (*ser.* 56) : c'est en temps de carême qu'il se fait, dans l'Eglise catholique, une grande séparation entre les prédestinés et les réprouvés, entre les enfants de Dieu et les enfants du siècle : *Per hos quadraginta dies separantur boni a malis, luxuriosus a casto, a jejuno intemperans, a christiano gentilis, peccator a justo.* Si donc, pendant que les véritables fidèles, poussés de l'esprit de Dieu, se retirent avec Jésus-Christ dans le désert pour y soupirer, pour y gémir, en un mot pour y faire pénitence, vous suivez à l'ordinaire le grand monde, vous courez de divertissement en divertissement, vous vendez votre âme et vous trafiquez tous les jours avec les démons : sachez que dès à présent vous vous séparez des prédestinés et que vous prenez place avec les réprouvés.

Comme c'est au printemps que nous jugeons de la stérilité ou de la fertilité de l'année, si la pointe des herbes paraît gelée, si les blés ne poussent pas, si les arbres ne fleurissent point, nous disons : Tout est perdu, nous aurons la famine. Je dis pareillement, avec saint Chrysostome, que le carême est le printemps spirituel, *ver spirituale.* Si dans le carême le pécheur est aussi dur, aussi insensible pour son salut qu'il était auparavant ; si on ne le voit point au sermon, si on ne remarque point qu'il fasse paraître aucun désir de se convertir, on peut dire que puisque le printemps de la grâce et du salut est pour lui un hiver stérile, toutes les espérances de son salut sont perdues.

Servons-nous donc du carême suivant l'intention de Jésus-Christ et de l'Eglise. Appliquons-nous extraordinairement à penser à notre salut. Puisque nous sommes chrétiens, suivons Jésus-Christ dans le désert, afin que nous y puissions vaincre le démon par la pénitence et par la résistance à ses tentations. Entrons dans la solitude, afin d'y étudier la science du salut et d'y acquérir la perfection chrétienne; cherchons cette sainte retraite, afin d'y goûter les délices du ciel, sur la terre, qui seront suivies de la gloire éternelle, que je vous souhaite, au nom, etc.

SERMON VII.

POUR LE MARDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DU CARÊME.

Du jugement à l'égard des prédestinés.

Tunc dicet rex his qui a dextris ejus erunt : Venite, benedicti Patris mei.

Le roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bien-aimés de mon Père (*S. Matth.*, XXV, 34).

En quelque état et en quelque lieu que nous considérions le prédestiné, il nous paraît si grand et si accompli, qu'il est le juste sujet de nos admirations, aussi bien que de nos louanges. Si nous élevons nos pensées jusque dans l'éternité qui a précédé, nous le voyons naître parmi les riches idées de Dieu, couronné de tant de merveilles, que cet entendement divin, qui ne se trompe point dans l'estime des choses, le juge digne de ses complaisances éternelles : *Caritate perpetua dilexi te* (*Jerem.*, XXXI, 3). Dans le dessein de Dieu, c'est déjà le monarque du monde, et ce prince favori, en considération duquel il veut, par sa toute-puissance, courber les cieux sur nos têtes, étendre les nues, couronner le soleil de lumière, affermir les fondements de la terre sur le néant, en un mot, produire toutes les créatures : *Omnia propter electos.* Si nous le regardons dans le temps, n'est-ce pas le temple vivant de la Divinité, l'enfant adoptif de ce Père éternel qui n'engendre qu'un enfant naturel? N'est-ce pas l'image vivante du Verbe divin et le chef-d'œuvre du Saint-Esprit? Son corps, quoique terrestre, est néanmoins infiniment plus riche et plus précieux que la matière du ciel et des astres, puisque, comme parle Tertullien, il est tout consacré par l'application de nos mystères, et que sa chair a l'honneur d'être alliée à celle de Jésus-Christ ; son âme est animée de l'esprit de Dieu même, enrichie de sa grâce, embellie de ses dons. Elle a la doctrine du ciel pour lui servir de guide, les anges sont ses gardes, la félicité éternelle est sa fin et récompense, en un mot, messieurs, le juste prédestiné est l'objet des pensées, des soins, des occupations et des empressements de la Divinité, dit saint Augustin : *Magnum spectaculum videre Deum occupatum pro te.* Il faut néanmoins avouer, peuple chrétien, que le juste, considéré dans l'éternité, ou bien regardé dans le temps, n'est autre, comme parle l'Ecriture, qu'un commencement de ce qu'il sera un jour, *initium creaturæ*, et ce sera seulement à la consommation de tous les siècles que ce grand et magnifique ouvrage sera achevé. Si le jour du jugement est appelé le jour de Dieu, comme nous disions hier, parce que ce sera alors que Dieu paraîtra en Dieu et qu'il fera voir ce qu'il est, par la même raison nous pouvons appeler le jour du jugement le grand jour des saints, car ils paraîtront alors dans l'éclat de toute leur perfection. C'est la pensée de notre Seigneur, qui l'appelle le jour de la rédemption des justes : *Appropinquat redemptio vestra* (*S. Luc.*, XXI, 89). C'est encore la pensée

de saint Paul, quand il dit que Jésus-Christ viendra, au jour du jugement, pour être glorifié en ses saints : *Cum venerit glorificari in sanctis suis* (II *Th.*, I, 10). Or çà donc, âmes prédestinées, à qui j'ai l'honneur de parler, commencez dès à présent à élever votre tête vers le ciel, ouvrez les yeux de votre esprit pour considérer ce que vous devez être un jour : *Respicite, levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra* (*S. Luc.*, XXI, 28). D'une infinité d'avantages que le juste prédestiné possédera au jour du jugement, je n'en toucherai que trois, qui feront le partage de mon sermon. Le premier est que le juste sera très-assuré dans ce grand jour de frayeur; le second est que le prédestiné paraîtra, en qualité de juge, assis sur un trône, lorsque tous les autres y paraîtront en posture de criminels; le troisième avantage est qu'il entendra son éloge et son panégyrique sortir de cette même bouche de Jésus-Christ, qui prononcera en même temps des anathèmes et des malédictions éternelles sur la tête des réprouvés; voilà, messieurs, le sujet dont je dois vous entretenir; mais afin que ce soit avec le profit que je souhaite, demandons l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de la Vierge. *Ave, Maria.*

I. — L'assurance du juste, au jour du jugement, viendra principalement de trois sources : je vous prie, messieurs, de les remarquer. La première est la bonté de sa conscience, qui ne sera pas alors, comme elle est à présent, un faible rayon, mais un soleil tout entier que rien ne pourra obscurcir, et qui lui rendra un jugement infaillible; la seconde est la perfection de sa charité; la troisième est la protection singulière que Dieu promet à ses élus dans cette dernière tribulation. Un peu d'éclaircissement à ceci. Ce sera, dis-je, messieurs, au jour du jugement que la bonne conscience fera marcher devant le juste, ainsi que parle Isaïe, l'innocence, ou la véritable pénitence de ses péchés, comme un astre couronné de rayons pour dissiper l'obscurité de ce jour ténébreux : *Tunc erumpet quasi mane lumen tuum, et anteibit faciem tuam justitia tua* (*Isai.*, LVIII, 8). Remarquez cette parole, messieurs, *anteibit*, cette justice marchera devant lui; le juste verra, comme dans un miroir de cristal, l'intégrité de ses mœurs ou l'expiation de ses fautes; s'il y connaît ses chutes, il verra que, par une providence singulière pour lui, ses chutes n'ont servi que pour le faire marcher avec plus d'assurance, de précaution et de ferveur; il connaîtra que ses péchés ont même coopéré à son bien et à son plus grand avantage. S'il entend les reproches des démons, sa conscience lui dira qu'il n'y a rien à craindre, qu'elle est pourvue de toutes les pièces décisives et nécessaires pour le gain du procès de sa bonne éternité : c'est la pensée du bienheureux Pierre, abbé de Celles : *Universa instrumenta beatitudinis retinebit apud se bona conscientia.*

Ajoutez, dit Gilbert (*Serm.* 1, *de Cant.*), que la bonne conscience est soutenue par cette charité parfaite qui, au rapport de saint Jean, bannit et chasse de l'âme le trouble de toute sorte de craintes : *Caritas perfecta foras mittit timorem* (*S. Joan.*, IV, 18). Croyez-moi, dit cet auteur, il n'est rien de plus assuré ni de plus intrépide qu'une bonne conscience, lorsqu'elle est accompagnée de la charité : *Nil tutius bona conscientia juncta cum charitate.* Cette bonne conscience est pleine d'une sainte hardiesse, lorsque l'âme est remplie de feu et des flammes du saint amour. *Bona conscientia audet, dum caritas ardet.* Je vous dis, ajoute saint Augustin, que le véritable amour de Dieu ne craint qu'une seule chose, qui est le péché, *tolle peccatum, timorem non habet.* C'est pourquoi, lorsque la conscience assure l'homme du véritable amour, alors cet homme est incapable de crainte. Quand même, dit ce Père, vous le renverseriez dans les enfers, il verrait sans se troubler les visages affreux des démons, et tout ce grand appareil des vengeances de Dieu : *Pœnas amans in tormentis in ipso inferno non timet : tolle peccatum, timorem non habet.* En voici la raison, dit saint Augustin : c'est que quelque sévérité et quelque rigueur que Dieu puisse faire paraître, lorsque l'homme est assuré dans sa conscience, qu'il aime Dieu, il présume toujours qu'il est aimé de Dieu, et se sentant aimé de Dieu, il voit qu'il n'y a rien à craindre : *Semper amari se præsumit, qui amare se sentit.* Je vois bien, peuple chrétien, que vous direz que le Fils de Dieu nous apprend, dans l'Evangile, qu'au jour du jugement les vertus des cieux seront émues, *Virtutes cœlorum movebuntur.* Job proteste que les colonnes du ciel, c'est-à-dire les plus grands saints, trembleront, *Columnæ cœli contremiscent.* Il est vrai, dit saint Grégoire le Grand, les vertus des cieux, c'est-à-dire les saints, seront émus; mais de quoi? Emus de haine, émus de colère, émus d'une sainte fureur contre les pécheurs. Ah! mes frères, le tremblement qui saisira pour lors les saints sera semblable à cette agitation amoureuse des ailes des séraphins en la présence de la majesté de Dieu. Ce tremblement ne viendra pas de crainte, mais il naîtra de l'admiration des grandes choses que la puissance infinie de Dieu fera alors, *tremor ille non timoris, sed admirationis.* Ces paroles sont belles : *Timor ille, non pœnalis, sed reverentialis.* Voulez-vous donc qu'il y ait une sorte de crainte, je dis que ce ne sera point une crainte fâcheuse, une crainte pénale, mais une crainte respectueuse et amoureuse, *non pœnalis, sed reverentialis.* Ce n'est pas encore assez, messieurs, dans le sentiment de saint Augustin. Pour moi j'estime, dit ce grand docteur, qu'au jour du jugement les prédestinés, à la vue des rigueurs de la juste vengeance de Dieu, ne perdront rien de cette douceur, ni de cette familiarité qu'ils ont accoutumé d'avoir avec Dieu. Ames prédestinées, ah! réjouissez-vous : je vous dis qu'alors vous regarderez avec joie Jésus-Christ en qualité d'époux,

lorsque les autres trembleront devant sa face, le regardant comme leur juge : *Amor reverentiam nescit, majestatem non cogitat.* Ah ! le parfait amour n'entre point dans tous ces sentiments de majesté et de grandeur. Non, non : *Se ponit in salutari, et fiducialiter recedit.* Ces bonnes âmes, dans cet état de charité parfaite, ressentiront toujours la même douceur en s'adressant à Dieu et à Jésus-Christ dans l'éclat même de sa colère, *Familiariter accedit.* Saint Bernard demande pourquoi le Fils de Dieu, parlant du jugement, s'appelle le Fils de l'homme. Il semble, dit saint Bernard, que ce nom est plus propre pour exprimer son humilité que pour faire connaître sa majesté. Ne serait-il pas plus à propos que, dans cette grande description, il s'appelât le Dieu terrible, le Seigneur des vengeances, le grand Dieu des armées, ou à tout le moins le Fils de Dieu ? Non, mes frères, dit saint Bernard, je vous dis que c'est un effet de la bonté du Fils de Dieu, qui veut encore accompagner sa rigueur de quelque sorte de douceur, et faire paraître qu'il est toujours le Père de miséricorde. Il s'appelle le Fils de l'homme, afin que la ressemblance de sa nature avec la nôtre puisse donner de l'assurance à ses prédestinés au milieu de la crainte et de la frayeur qui saisira les réprouvés. *Ah ! vere Pater misericordiarum, qui vult homines per hominem judicari, ut in tanta trepidatione malorum, naturæ similitudo dilectis suis præstet fiduciam.*

La troisième cause, messieurs, de l'assurance des justes au jour du jugement, se prend des promesses particulières que Dieu a faites, dans l'Ecriture, de se déclarer en faveur de ses prédestinés en cette extrême tribulation. Le prophète Nahum venant un jour de faire sa méditation, méditation sérieuse, messieurs, qui n'était pas comme la nôtre ; méditation profonde sur les rigueurs et les sévérités du jour du jugement, s'écrie tout troublé et tout hors de soi : *Ante faciem ejus quis stabit ? Quis resistet in ira furoris ejus* (*Nahum*, I, 6) ? Ah ! quel saint, quel juste, quel homme assez parfait pourra demeurer ferme devant la face de Dieu irrité ? Qui est-ce donc qui pourra supporter le poids de sa fureur ? Ah ! nous sommes tous perdus. Mais ce prophète, revenu un peu à soi, se répond à soi-même : *Bonus Dominus, et confortans in die tribulationis, et sciens sperantes in se.* Ah ! je me trompe : Dieu sera toujours bon pour les bons, et il trouvera bien le moyen de fortifier leur faiblesse au jour de la grande tribulation. Il ne confondra pas le bon avec le méchant. Non, il distinguera celui qui a espéré en lui et en sa bonté, d'avec celui qui a établi sa confiance dans soi-même et dans la vanité des créatures, *sciens sperantes se.* Il est donc certain, messieurs (comprenez bien ceci, s'il vous plaît), que cette providence paternelle et amoureuse qui, durant cette vie, a soin de protéger le juste contre les injustes persécutions des méchants et contre la violence des créatures : cette providence, dis-je, s'appliquera à conserver les gens de bien et à les préserver des rigueurs de cette divine justice, qui portera la désolation partout. En même temps que la justice de Dieu, entièrement victorieuse et accompagnée de toutes les vengeances, renversera tout et fera de tout l'univers un amas de cendres, la miséricorde de Dieu continuera ses soins amoureux pour ses justes : elle les ramassera et, suivant la parole de Notre-Seigneur, elle les rassemblera des quatre parties du monde ; elle les mettra dans un lieu d'assurance, afin qu'ils ne soient pas offensés par cette justice qui veut tout perdre ; elle les cachera : et où ? me direz-vous ; car la justice de Dieu occupe le ciel, la terre et la mer, elle désole tout, elle renverse tout. Demandez à David où elle les cachera ; il vous le dira : *Abscondes eos in abscondito faciei tuæ a conturbatione hominum* (*Psal.* III, 21). Ah ! grand Dieu, vous cacherez vos prédestinés dans le secret de votre visage, afin qu'ils n'aient point de part à cette consternation. Et quel est le visage de Dieu ? C'est Jésus-Christ. Et quel est le secret de ce visage ? Ce sont ses yeux. La miséricorde de Dieu cachera tous ses prédestinés dans les yeux de Jésus-Christ. Disons encore quel est le secret du visage de Dieu ? Ce sera sa miséricorde. Cette miséricorde qui a régné dans le temps, se trouvera pour lors resserrée et pressée de toutes parts par la justice. Elle sera bien secrète ! Ce sera dans le sein de la miséricorde que tous les prédestinés seront cachés. *In abscondito faciei tuæ.* Eh bien ! y a-t-il quelque chose à craindre dans un asile si assuré et si sacré ? Et les prédestinés ne pourront-ils pas dire, avec David : *Deus noster, refugium et virtus. Non timebimus dum turbabitur terra. Conturbatæ sunt gentes, et inclinata sunt regna. Non timebimus* (*Psal.* XLV, 2, 3, 7). Que le ciel tombe dessus nos têtes, que l'air s'allume d'éclairs et se remplisse de comètes affreuses, que le soleil s'ensevelisse dans des obscurités éternelles, que tous les peuples périssent, que la terre s'écroule sous nos pieds, *Non timebimus*, nous n'appréhenderons rien. Voilà quelle sera l'assurance des justes. Ils ne se promettent pas seulement de demeurer et de se tenir debout dans la décadence universelle du monde, ils se promettent encore qu'ils seront sans crainte : *Non dixit : Non cademus ; sed quod magis naturæ proprium est, non timebimus.* Il ne dit pas : Nous ne tomberons point quand tout l'univers tombera ; mais il dit : Nous ne craindrons pas. Ce fut un grand bonheur pour Raab, comme en parle l'Ecriture, de se trouver en assurance au temps du sac et de la ruine de Jéricho ; de demeurer sans crainte et sans frayeur, lorsque le sang coulait à gros bouillons devant sa porte, et d'entendre, au milieu des cris pitoyables des mourants, une voix qui criait : Tuez tout, mais ne faites point de mal à Raab ! Ce fut un grand bonheur à la famille de Loth, de marcher en sûreté pendant que le feu du ciel consumait les villes de Sodome et de Gomorrhe ; grand bonheur pareillement

aux enfants d'Israël de jouir d'une douce et agréable lumière, qui les consolait, pendant que les Egyptiens étaient environnés de ténèbres épaisses, et tourmentés par des visions affreuses qui se présentaient incessamment à eux; mais tout cela n'est rien, messieurs, en comparaison de l'avantage du juste. Ah! quel bonheur, méditons ceci, messieurs, quel bonheur pour nous (car j'espère que nous serons du nombre des prédestinés) de pouvoir dire que le jour du jugement, ce jour qui sera, comme parle le prophète Sophonie, un jour de tourbillon et de tempête, un jour de calamité et de misère, un jour de larmes et d'amertume, un jour de carnage et de meurtre (*Soph.*, I, 15), ce jour sera pour vous et pour moi un jour de fête, un jour de repos, un jour de rédemption et de salut: *Quoniam appropinquat redemptio vestra* (*S. Luc.*, XXI, 26). Lorsque les autres hommes sècheront de crainte, *arescentibus hominibus præ timore*; c'est la Vérité qui le dit, lorsque les pécheurs concevront des syndérèses, des remords plus douloureux mille fois et plus cuisants que ne sont les tranchées de l'enfantement, *Quasi parturiens dolebunt* (*Isaï.*, XIII, 8); lorsque les rois, les généraux d'armée, les vaillants et les héros trembleront d'effroi, et qu'ils prieront les montagnes de les ensevelir sous leurs ruines, *Montes, cadite super nos* (*S. Luc.*, XXXIII, 30); lorsqu'à la vue de la croix, qui est à présent le riche monument des miséricordes de Dieu, et qui sera alors la grande marque de sa colère, lorsqu'à la vue de cette croix tombée entre les mains de la justice de Dieu, toutes les nations éclateront en soupirs et fondront en larmes. *Tunc apparebit signum Filii hominis in cœlo, et tunc plangent omnes tribus terræ* (*S. Matth.*, XXIV, 30). Hé! messieurs, quel bonheur, dans un temps si déplorable, d'être en assurance, ne craindre rien, regarder toutes les sanglantes tragédies que la justice de Dieu fera jouer, de même manière que vous regardez les spectacles les plus agréables! Mais écoutez le discours de notre Maître, vous ne l'avez peut-être pas bien médité: *Iis autem fieri incipientibus, respicite, levate capita vestra* (*S. Luc.*, XXI, 28). Mes apôtres, mes prédestinés, quand vous verrez le soleil s'éclipser, les étoiles tomber, et toutes les marques de la colère de Dieu; quand vous verrez venir le Fils de Dieu pour perdre l'univers, levez hardiment la tête, regardez, il n'y a rien à craindre pour vous: que tout cela ne vous inquiète pas, il n'y a pour vous qu'à espérer: *Respicite et levate capita vestra.* Heureux prédestinés, qui êtes ici, ah! que j'ai de respect et d'amour pour vous! Heureux prédestinés, à qui les vengeances de Dieu doivent être un sujet de réjouissance, c'est le Saint-Esprit qui le dit, *Lætabitur justus cum viderit vindictam, lavabit manus suas in sanguine peccatoris* (*Psalm.* LVII, 11). Le juste, au jour du jugement, voyant que Dieu se venge et qu'il précipite les pécheurs dans les enfers, ressentira une joie extrême de ce que son Père est ainsi vengé. Il se lèvera, et il lavera ses mains avec plaisir dans le sang des pécheurs égorgés et immolés à la vengeance et à la justice de Dieu. Ce sera pour lors, mes chers auditeurs, que tous les hommes, désabusés, connaîtront parfaitement la différence qu'il y a entre le bon et le méchant, entre le serviteur de Dieu et le serviteur du monde: *Et dicet homo, si utique est fructus justo* (*Psal.* LVII, 12). Représentez-vous un chrétien sortant de son tombeau, et rencontrant un autre chrétien! il l'embrassera et lui dira, dans le transport de sa joie: Ah, mon cher frère! Ah! nous l'avions bien cru, mais certainement nous ne l'avions pas bien conçu, quel serait notre avantage et notre bonheur. D'un autre côté, considérez ce réprouvé qui regardant un autre réprouvé lui dit: Ah! mon Dieu! Ah, malheureux! nous n'avions pas bien compris cette différence entre l'homme de bien et l'impie: qu'elle est épouvantable! *Et dicet homo, si utique est fructus justo.* Au nom de Dieu! mes chers auditeurs, vivons à présent dans l'appréhension du jugement de Dieu, cherchons cette assurance, cherchons-la dans la sévérité et les rigueurs de sa justice. C'est saint Paul, ce n'est pas moi qui veux tirer ce fruit et cette conséquence du discours que je viens de vous faire. *Scientes ergo timorem Domini, hominibus suademus* (II *Cor.*, V, 11). Sachant donc, nous vous prions de craindre. Et que savons-nous? Nous savons premièrement ce que je viens de vous prouver, qu'au jour du jugement, les prédestinés seront en assurance; secondement, vous devez savoir ce que je m'en vais vous dire, que les prédestinés ont acquis cette assurance par la crainte. Tous les saints ont craint et ont redouté les jugements de Dieu pendant leur vie. Les prophètes les plus innocents, comme Job; les plus pénitents, comme David; les plus zélés, comme saint Paul; les ermites les plus retirés et les plus austères, comme les Arsène, les Hilarion et les Pacôme; les docteurs les plus éclairés, comme saint Ambroise; les confesseurs les plus innocents, comme saint Bernard; les vierges les plus pures, comme les Thérèse, les Catherine de Sienne: je dis tous les saints n'ont pensé au jugement qu'en tremblant. Et que dites-vous à cela, chers auditeurs! pensez-vous que ces saints soient des rêveurs ou des scrupuleux? Qu'en dites-vous? Ces saints avaient-ils plus provoqué la colère de Dieu que vous? Avez-vous fait plus de pénitence que ces saints? Etes-vous plus assurés de la rémission de vos péchés, que n'en étaient les saints? Les saints tremblent, ils frémissent, et ils tombent la face contre terre: ils sont hors d'eux-mêmes en cette vie, quand ils pensent au jugement: et vous ne craignez pas. Ah! je voudrais bien que tous mes auditeurs fissent tous les jours un demi-quart d'heure de réflexion sur la méditation de Jérémie, et qu'étant retirés dans leurs cabinets, au pied de leur crucifix, ils disent ce que ce prophète avait accoutumé de dire: *Ne sis mihi formidini, spes mea, in die afflictionis; paveant illi, non paveam ego: confundantur illi, non confundar ego*

(*Jer.*, XVII, 18). Ah! croix, vous êtes le sujet de mes espérances et de mes joies, ne le soyez pas de ma frayeur au jour du jugement; que les réprouvés craignent, et que je ne craigne point. Voilà comme par cette crainte vous mériterez l'assurance des juges. Venons au deuxième avantage.

II. — Le deuxième avantage du juste, c'est que dans cette grande assemblée, messieurs, il paraîtra en qualité de juge : vous le verrez assis sur un trône : *Judicabunt nationes et dominabuntur populis* (*Sap.*, III, 8). Les prédestinés seront les juges des nations, et ils entreront en participation du pouvoir et du souverain domaine de Jésus-Christ, sur tous les peuples, *Et dominabuntur populis.* Pour entendre ceci, il faut savoir ce que nous enseigne la théologie, qu'il y a quatre sortes de jugements. Il y a un jugement qu'on appelle d'autorité souveraine : celui-là n'appartient qu'à Jésus-Christ. Il y a un jugement de comparaison : ainsi les Ninivites jugeront les criminels, comme je vous dirai demain ; ils jugeront les Juifs : *Viri Ninivitæ surgent in judicio cum generatione ista, et condemnabunt eam* (*S. Matth.*, XII, 41). Il y a un troisième jugement, qu'on appelle jugement d'approbation ; et tous les hommes, bons et mauvais, jugeront de la sorte, en vertu de cette manifestation dont je parlais hier, leur esprit étant convaincu et parfaitement persuadé de l'équité des arrêts de Jésus-Christ. *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum* (*Psal.* CXVIII, 137). Il y a un quatrième jugement, que la théologie appelle *judicium assessionis*, c'est une participation de l'autorité souveraine de Jésus-Christ, par laquelle les prédestinés ont pouvoir d'examiner avec le Fils de Dieu, ils ont pouvoir avec lui de condamner. Je sais bien que les religieux et ceux qui embrassent les conseils évangéliques ont une promesse particulière de l'Evangile de participer à ce jugement. En vérité, vous qui avez quitté père et mère et toutes choses, vous vous assoirez et vous jugerez les nations (*S. Matth.*, XIX, 28, 29). Saint Paul néanmoins, messieurs, nous assure que cette promesse s'étend généralement à tous les prédestinés, *Sancti de hoc mundo judicabunt* (I *Cor.*, VI, 2). Je vous dis que les saints et les prédestinés seront tous les juges du monde. Il étend même ce pouvoir de juger jusque sur les anges réprouvés. Ne savez-vous pas, mes frères, que nous jugerons les anges : *Nescitis quoniam angelos judicabimus* (*Ibid.*, III). Quelques docteurs, et entre autres saint Chrysostome, ne font part de cette autorité qu'aux hommes, et ils disent que les anges bienheureux n'auront pas cet honneur. Les hommes y participeront, à cause de l'alliance particulière qu'ils ont avec Jésus-Christ, et parce qu'il s'est fait homme comme eux. Ce sera une chose surprenante, dit saint Chrysostome, de voir, au jugement, toutes ces intelligences debout, et d'y voir en même temps les prédestinés assis, en qualité de juges. *Stupenda res est videre Gabrielem stare, Petrum et Paulum sedere.* Notre-Seigneur fera part de cette autorité de juger à ses prédestinés, pour deux raisons, dit saint Bernard : ils seront assis pour prendre du repos, et ils seront élevés pour récompenser leur humilité. *Ut pro laboribus sessio, pro contemptu, tantæ celsitudo auctoritatis reddatur.* N'est-il pas vrai, messieurs, vous le voyez, vous en êtes bien persuadés, n'est-il pas vrai que les gens de bien en ce monde sont toujours debout, qu'ils marchent et qu'ils courent toujours ? Comme ils sont dans le chemin du ciel, ils ne veulent jamais s'arrêter ; *State, state, succincti lumbos vestros* (*Ephes.*, IX, 14). Voilà la posture d'un prédestiné dans ce monde : être debout, être toujours dans l'agitation et dans le travail. Au contraire, les réprouvés sont assis, ils s'imaginent être arrivés à leur terme, voilà leur fin, ils ne veulent que le repos et la satisfaction. Il faut renverser cet ordre au jugement. Les réprouvés y seront debouts, en posture de criminels : et vous, prédestinés, vous serez assis, *ut pro laboribus sessio.* La vertu est méprisée en ce monde : fait-on état d'un homme de bien ? Ah ! un grand, un riche, un puissant est estimé ! le vice est élevé sur le trône, il est en crédit. Il faut remédier à cela. Donc, au jour du jugement, la vertu sera assise sur le trône, et le vice sera humilié et abattu. Ici, messieurs, les paroles me manquent : il faut avouer que l'éloquence humaine n'a point de termes assez riches, ni de figures assez éclatantes pour bien représenter le spectacle que je vous propose. Faisons mieux, substituons à ma place un prophète, et que David vous dise, messieurs, avec des paroles divines, ce que les paroles humaines ne nous peuvent pas expliquer. Ecoutez ce qu'il dit dans un psaume qui, au sentiment du savant Bellarmin, ne peut être interprété littéralement que du sujet que je prêche. David nous enseigne qu'un jour il vit les saints qui ressuscitaient, les prédestinés qui prenaient leur corps, et qui commençaient à se réjouir dans leurs lits, c'est-à-dire dans leurs tombeaux. *Exultabunt Sancti in gloria : lætabuntur in cubilibus suis* (*Psal.* CXLIX, 5) ; *id est, in sepulcris suis*, dit ce savant cardinal ; il remarqua que les saints, sortant de leur tombeau, portaient un glaive tranchant à la main, *Gladii ancipites in manibus suis* (*Ibid.*, 6). Ce glaive tranchant, dit cet illustre docteur, signifie le pouvoir qu'ils ont reçu de Jésus-Christ de juger avec lui, d'absoudre et de condamner, *Gladii ancipites.* Ils sont armés de ce glaive, afin de faire vengeance de toutes les nations, *ad faciendam vindictam in nationibus* (*Ibid.*, 2) ; ils doivent tremper ce glaive, avec lui, dans le sang de tous les pécheurs, *Ad faciendam vindictam : increpationes in populis.* Là, dit David, je vis un homme de bien, autrefois opprimé par un méchant, insulter au malheur de cet impie, et lui reprocher sa perfidie envers Dieu ; là, je vis des martyrs qui chargeaient de malédictions les tyrans qui les avaient condamnés : *Increpationes in populis* ; une autre version porte : *Objurgationes, reprehensiones.* Mais ce qui étonna davantage David, ce fut de

voir un grand nombre de rois et de monarques, les César, les Antiochus, les Alexandre, et toutes ces majestés humaines, sans sceptre, sans couronne et sans suite; que tous ces princes, tremblants et saisis d'effroi, attendaient l'arrêt qui devait sortir de la bouche de ces saints, et que ces saints, après les avoir chargés de chaînes, les livraient aux démons, *Ad alligandos reges eorum, in manicis ferreis* (*Ps.* CXLIX, 8). L'arrêt que ces juges prononçaient était écrit sur la colonne de l'éternité, avec des caractères ineffables : *Ut faciant in eis judicium conscriptum* (*Ibid.*, 9). Que veut dire cela? *Id est, in columna æternitatis incisum*, dit saint Chrysostome. Voilà ce que je ne pouvais pas exprimer; voilà la gloire que Dieu a réservée à tous ses saints : *Gloria hæc est omnibus sanctis ejus* (*Ibid.*). Eh bien! chers auditeurs, n'est-il pas vrai que si nous portions fortement l'image de cette auguste journée, imprimée dans notre esprit, que si nous avions bien médité l'honneur et la gloire que Dieu doit communiquer à ses saints, au jour du jugement, nous mépriserions aisément toutes les vanités du siècle? Nous dirions de bon cœur, ce que dit David : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua* (*Ps.* CXVIII, 85). Le monde m'importune et il me rompt la tête tous les jours, quand il me parle de ses charges, de ses dignités. Et qu'est-ce, messieurs, qu'un office de conseiller? qu'est-ce qu'une charge de président, et qu'est-ce qu'une commission d'intendant ou de gouverneur de province? Vous en direz tout ce qu'il vous plaira : ce n'est en vérité qu'une ombre, en comparaison de cette grande charge et de ce grand honneur dont je viens de vous parler. Etre l'assesseur de Jésus-Christ, être conseiller de Jésus-Christ, présider avec lui dans cette auguste assemblée, être le juge des vivants et des morts avec lui, quel honneur et quelle gloire! *Hæc me consolata est in humilitate mea* (*Ibid.* 50). Prenez pour partage les élévations du monde et les grandeurs de la terre, pour moi, j'y renonce, je vous les quitte de bon cœur : *Hæc me consolata est in humilitate mea.* Ame prédestinée, vous ne paraissez pas maintenant sur le théâtre du monde, vous n'avez point de part à ces vaines et imaginaires grandeurs. Vive Dieu! vous paraîtrez un jour. Oui, le temps viendra, le jour s'approche où vous serez élevée en honneur et en dignité plus que les mondains ne le sont à présent. *Hæc me consolata est in humilitate mea.* Dieu l'a promis; je me contente dans ma bassesse et dans l'humilité de mon état. Plût à Dieu, messieurs, que tant d'âmes lâches, qui trahissent les bonnes inclinations que la nature leur a données pour le bien, qui étouffent tous les bons sentiments que le Saint-Esprit leur donne d'embrasser la vertu, de quitter ces grandeurs, de sortir de ces compagnies, de se défaire de ce jeu criminel et déréglé; plût à Dieu, que ces âmes lâches, qui ne veulent point suivre ces sentiments, à cause d'un respect humain, voulussent entrer dans la pensée que je prêche, qui est que Dieu est si jaloux de la gloire de la vertu, qu'il est résolu de faire un jugement général tout exprès, afin d'obliger les méchants à faire réparation à cette vertu méprisée. On se moque de vous? Hé! laissez-les faire : assurément un jour, vous vous moquerez d'eux. Dites-moi, que pouvez-vous souhaiter pour rendre une réparation parfaite, qui ne se rencontre en celle-ci? Voulez-vous que tous ceux qui se moquent de vous se dédisent? C'est ce qu'ils feront. Voulez-vous que cette réparation soit publique? Vive Dieu! elle se fera dans la convocation générale de tous les êtres? Vous voulez qu'elle soit sincère? Ah! ce sera tout de bon; c'est à quoi les juges du monde ne peuvent pas obliger les criminels. Sachez donc qu'au jour du jugement, nous verrons les libertins, nous verrons ces esprits forts et ces ennemis déclarés de tout ce qu'il y a de parfait, de tout ce qu'il y a de saint dans la religion, nous les verrons faire amende honorable, pour réparer l'injure qu'ils ont faite à la vertu, *Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam* (*Sap.*, IV). Ah! fous et insensés que nous avons été, nous nous moquions de la vertu, nous raillions de la pratique du christianisme, et voilà les saints dans la possession de la gloire, et nous, nous sommes flétris d'une ignominie éternelle. Ces réprouvés approuveront alors tout ce qu'ils ont condamné, et cela du fond du cœur : *Pœnitentiam agentes, et præ angustia spiritus gementes* (*Ibid.*, V, 3). Eh bien! cela n'est-il pas capable de fortifier les âmes qui sont maintenant attaquées par les plaisirs du monde?

III. — Le troisième avantage du juste c'est que le Fils de Dieu fera l'éloge de ses vertus, et qu'il ne fera pas tant pour lui l'office de juge que celui de panégyriste. Saint Chrysostome, expliquant ces paroles de l'Evangile, *Pater tuus qui videt in abscondito reddet tibi* (*S. Matth.*, VI, 7), se sert d'une pensée qui est commune, mais qui ne laisse pas d'être forte. Le monde, dit-il, joue maintenant des comédies : cet ambitieux enivré de la gloire du siècle est un comédien du monde; cette dame qui se pique de beauté, qui se produit avec tant de pompe, vous la prendriez pour une déesse quand elle paraît dans les compagnies, ce n'est pourtant qu'une illustre comédienne du monde : à la fin des siècles, comme les farces du monde seront finies, Dieu renversera le théâtre profane du monde : et sur le débris de ce théâtre il élèvera le grand et magnifique théâtre de ses saints : *Illustre sanctis suis eriget theatrum.* Ce sera, messieurs, sur ce théâtre que viendront les patriarches, les prophètes, tous les saints et tous les prédestinés. Au milieu de ce théâtre, il y aura un autre théâtre plus élevé, sur lequel s'assoira Jésus-Christ, le roi du ciel et de la terre. S'étant assis : *Tunc Rex dicet his qui a dexteris erunt* (*S. Matth.*, XXV, 34), il se tournera vers ses prédestinés, et ouvrant sa bouche adorable, il commencera à les entretenir. De quoi pensez-vous, messieurs, que le Fils de Dieu entretiendra cette grande et auguste assemblée?

Leur parlera-t-il des perfections adorables de son Père? Point du tout. Sera-ce des obligations infinies qu'ils ont à sa bonté? Point encore. Fera-t-il un long dénombrement des travaux, des sueurs et des larmes de sang qu'il a donnés pour racheter le monde? Non, point du tout. Il leur parlera des bonnes œuvres et des vertus de ses prédestinés. Voilà toute la matière de son discours. Il emploiera la force et la pompe de son éloquence divine pour faire le panégyrique de toutes les vertus que ses prédestinés ont pratiquées. Ce sera alors que ces belles vies, qui se sont passées dans la solitude et dans le silence des forêts, les vies des Antoine et des Pacôme, paraîtront dans l'éclat et dans le grand jour. La parole de Jésus-Christ ouvrira les cœurs et la vie cachée de tous ces prédestinés. On verra ces belles actions, que leur humilité et leur modestie ont dérobées à la connaissance des hommes. *Tunc laus erit unicuique a Deo* (I *Cor.*, IV, 5). Ce sera dans cette consommation des siècles que le Fils de Dieu donnera à chacun des saints en particulier la louange et l'honneur qu'il mérite. *Laus erit unicuique a Deo.* Sur cela, messieurs, il y a deux choses à considérer, que vous méditerez, puisque je n'ai pas le temps de les expliquer : 1. quelle sera la gloire du juste prédestiné; 2. quelle sera sa joie et sa satisfaction intérieure.

Qu'est-ce que la gloire? Vous le savez, la morale vous l'enseigne; saint Ambroise le dit parfaitement : *Gloria est clara cum laude notitia*, la gloire, c'est la connaissance des vertus et des mérites de quelqu'un ; une connaissance claire et qui est accompagnée de louange. Voilà ce que c'est que la gloire. Sur quoi vous remarquerez trois choses. Plus la connaissance est étendue, plus la connaissance est claire, c'est-à-dire certaine : plus les louanges sont solides, la gloire est aussi plus grande. La gloire du prédestiné sera très-grande, parce que la connaissance de ses mérites sera fort étendue. Le Fils de Dieu portera cette connaissance par sa parole, non-seulement dans les esprits de tout le peuple d'une ville, d'une province, d'un royaume ; non-seulement dans l'esprit de toutes les nations du monde, qui ont vécu pendant quelques siècles, mais encore dans les esprits de tous les hommes, de tous les anges, de toutes les créatures intelligentes qui ont jamais été. Jésus-Christ fera un portrait admirable de chaque bienheureux. Il gravera dans les esprits des anges, des hommes, et des démons une image achevée de la perfection et du mérite de chaque prédestiné. Les anciens, pour rendre leurs héros illustres, leur dressaient des statues : ils exposaient en public leurs tableaux. On verra le tableau de la vertu de chaque saint. Il sera attaché, pendant toute l'éternité, dans les esprits de tous les êtres intelligents. Voilà donc une connaissance bien étendue. Elle est aussi bien claire et bien assurée, puisqu'elle est établie sur la parole de la vérité même. La louange qui l'accompagne n'est pas semblable à cette vaine louange que l'hypocrisie dérobe, que l'ignorance et la flatterie donnent, que le vice s'acquiert, que la crainte maintient; elle sort de la bouche de Jésus-Christ. Quelle gloire pour ces prédestinés qui m'entendent, lorsqu'au jour du jugement ils verront Notre-Seigneur faire un juste dénombrement de toutes les larmes qui ont coulé de leurs yeux, de tous les soupirs qui sont jamais sortis de leur cœur, de tous les actes de foi, d'espérance, de charité, d'humilité, et de toutes les autres vertus qu'ils ont jamais exercées, enfin de toutes leurs bonnes œuvres les plus cachées!

Mais quelle joie, quelle satisfaction lorsque Notre-Seigneur ne se contentera pas de louer, mais qu'il remerciera même les prédestinés, et qu'il protestera que cet acte de miséricorde lui a sauvé la vie dans la personne du pauvre! Quel plaisir d'entendre Jésus-Christ dire : J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai été nu, et vous m'avez revêtu. Vous savez, messieurs, ce qui arriva autrefois à saint Martin, lorsqu'aux portes de la ville d'Amiens, il coupa un morceau de son manteau, pour le donner en aumône à un pauvre, n'ayant autre chose à lui donner. La nuit suivante ce saint vit pendant son sommeil Jésus-Christ, accompagné de tous les anges, lequel prenant ce même morceau de drap, le mettait sur ses épaules et s'en parait. Tenez, disait-il, voilà ce que Martin, qui est encore catéchumène, m'a donné : voilà le présent qu'il m'a fait. A cette vue ce nouveau chrétien était rempli de joie et de consolation. C'était dans le sommeil, messieurs : il dormait; mais au jugement, ce sera de jour, et en présence de toutes les créatures, que nous verrons le Fils de Dieu, qui se glorifiera de nos bonnes œuvres, et qui s'attribuera à soi-même tout ce que nous aurons fait à l'endroit de notre prochain.

Hé bien! chers auditeurs, ne voulez-vous pas que je finisse, en vous disant, avec notre Maître : *Ecce prædixi vobis* (*S. Matth.*, VIII, 7): Je vous en ai avertis, je l'ai prêché. Aussi vrai qu'il y a un Dieu et qu'il y aura un jugement, il y aura aussi une différence entre ceux qui seront jugés. Les uns seront dans l'assurance, les autres dans la frayeur, les uns paraîtront en posture de criminels, les autres en qualité de juges; ceux-ci seront bénis, loués et glorifiés de Dieu, ceux-là seront frappés d'anathème et de malédiction. *Prædixi vobis.* Vous y paraîtrez, messieurs, vous y paraîtrez, vous tiendrez quelque place en cette assemblée, vous aurez part à ce jugement, ou dans le bonheur, ou dans le malheur. Dites-moi, je vous prie, ne voulez-vous pas choisir un rang favorable, ne voulez-vous pas participer aux avantages du juste? Et qui en doute? le choix est bien aisé à faire, cela dépend de vous. Ce n'est pas moi qui le dis, emportez ces paroles de saint Augustin (*Sermon* 47, *des Saints*): *In potestate nostra posuit Deus, qualiter in die judicii judicemur.* Mes frères, Dieu a mis en notre pouvoir d'être jugés comme il nous plaira, il a laissé cela à notre choix, *In potestate nostra posuit Deus.* J'ai bien choisi,

me direz-vous, j'espère l'avantage des justes. Ah ! mon frère, eh ! ne voyez-vous pas que vos actions démentent vos paroles ? Pendant que le ciel travaille à vous faire prédestiné, vous faites tout ce que vous pouvez pour vous rendre un réprouvé. Le jugement dépend de la mort, et la mort dépend de la vie; et vous ne choisissez pas la bonne vie, vous choisissez la mauvaise, et vous choisissez donc les malheurs du jugement et non pas les avantages. Mon cher frère, je ne veux point vous confondre, mais je voudrais bien vous convertir. Dites-moi, je vous prie devant Dieu, l'assurance s'acquiert par la crainte, et vous ne craignez point, et vous vivez dans une présomption funeste et maudite de votre salut. Les saints méritent cette assurance par l'humilité; les saints se disposent à être les juges des autres en se jugeant eux-mêmes, en se condamnant et en se châtiant eux-mêmes. Avez-vous bien souvent tremblé dans la pensée du jugement ? Vous ne voulez pas vous connaître vous-même, et vous êtes bien éloigné de vous punir vous-même. Qu'est-ce cela ? ce n'est pas se juger. Que voulez-vous que Jésus-Christ vous dise dans cette grande assemblée ? Qu'avez-vous fait pour Dieu ? Si vous mouriez en cet état, que vous dirait-il ? que vous êtes un libertin, un avare, un joueur, que vous ne cherchez qu'à paraître, que vous ne vous appliquez qu'aux bagatelles du monde. Mais encore si vous mouriez en cet état, quel rang prendriez-vous parmi les saints ? prendriez-vous place parmi les vierges ? Ah ! votre conscience vous fait rougir et vous reproche vos abominations et tant de libertés scandaleuses. Prendriez-vous place parmi les martyrs ? Ah ! lâche ! un jeûne vous fait peur, il vous effraie. Ils achètent le paradis par les croix, et vous ne voulez rien souffrir pour avoir le ciel. Prendriez-vous place parmi les anges ? Et où est le zèle pour la gloire de Dieu ? On dit que par votre libertinage et par vos mauvais discours vous êtes l'apôtre du diable et l'ambassadeur de l'antechrist. Prendriez-vous place parmi les confesseurs ? Et où est donc votre pénitence et votre sainteté ? Vous vivez d'une manière tout à fait opposée à l'Evangile Mettons-nous donc, messieurs, dans l'état qu'il faut que nous soyons pour paraître devant Dieu, pour éviter les malédictions des réprouvés et pour entendre cette voix qui vous dira : Venez, les bien-aimés de mon Père, possédez le royaume qui vous est préparé dans le ciel. *Amen.*

SERMON VIII.

POUR LE VENDREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DU CARÊME.

Des obligations que nous contractons par le baptême.

In his jacebat multitudo magna languentium, cæcorum, claudorum, aridorum, expectantium aquæ motum; Angelus autem Domini descendebat secundum tempus in piscinam, et movebatur aqua.

Plusieurs malades, couchés sur le bord de la piscine attendaient que l'ange vint agiter l'eau pour lui donner la vertu de guérir leurs maladies (*S. Joan*, V).

Plusieurs Pères de l'Eglise, entre autres Tertullien, saint Ambroise, saint Augustin et saint Chrysostome disent que cette piscine était une figure des sacrés fonts du baptême; et le texte syriaque qui porte : *baptisterium*, semble favoriser ce sentiment. En effet, cette multitude innombrable de toutes sortes de malades, qui sont sur le bord de cette piscine, nous représente tous les hommes malades par le péché, qui doivent recevoir la guérison par les eaux salutaires du baptême; et cet ange qui donne la vertu à cette eau est la figure de Jésus-Christ. Ce rapport de la piscine avec le baptême me fournit une occasion de vous entretenir des obligations que nous contractons par ce sacrement.

Ce nous est un grand avantage qu'aussitôt que nous sommes sortis du sein de notre mère, la charitable Rebecca, c'est-à-dire l'Eglise, nous reçoit dans le sien, afin de nous adopter pour ses enfants. Nous sommes faits enfants de Dieu sans le sentir et sans le connaître. Nous ressemblons à ceux qui deviennent riches inopinément par une heureuse succession; nous entrons d'abord dans l'héritage des prédestinés, et nous pouvons dire, avec David : *Hæreditate acquisivi testimonia tua in æternum* (*Ps.* CXVIII), ou bien comme ces petits princes que les Grecs appellent porphyrogénètes, nous naissons presque dans la pourpre teinte du sang de Jésus-Christ, dont nous sommes revêtus par le baptême, *Quotquot baptizati estis, Christum induistis* (*Galat.*, III). Mais comme il n'est point de bien en cette vie qui ne soit altéré par le mélange de quelque défaut, ni de condition si avantageuse qui n'ait quelque disgrâce, je puis aussi dire qu'il nous arrive comme à ceux qui sont riches de naissance : parce qu'ils ne savent pas ce que vaut et ce que coûte le bien, ils sont ordinairement plus prodigues que ceux qui ont acquis leur fortune par leur travail : de même, parce qu'on nous a donné la grâce du baptême sans attendre que nous fussions en état de la demander, et que nous avons trouvé l'esprit du christianisme sans le chercher, nous n'en connaissons point, ce semble, la valeur; et il y en a bien peu parmi nous qui s'appliquent avec soin à en faire un bon usage.

Lorsque nous avons été reçus dans l'Église, ce sont d'autres qui ont stipulé pour nous, et qui ont répondu comme pour des mineurs; et dans la suite de notre vie, nous ne nous informons presque point de ce à quoi nos parrains nous ont obligés. N'est-il pas vrai, qu'il y en a très-peu parmi nous qui connaissent le prix de la grâce de leur vocation au christianisme, et qui pèsent mûrement ce qu'elle demande d'eux ? Ce discours donc que je dois faire maintenant des obligations du baptême et des moyens de nous en acquitter, peut être fort profitable, pourvu que nous soyons assistés du secours du Saint-Esprit, que nous demanderons par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Puisque les trois adorables personnes de l'auguste Trinité, au nom desquelles Jésus-Christ nous commande de conférer le baptême, *Euntes ergo docete omnes gentes, bap-*

tizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti (*S. Matth.*, XXVIII, 19), produisent dans l'âme de celui qui est baptisé, les merveilles qui accompagnent et qui suivent ce sacrement; que le Père éternel y montre sa toute-puissance, en communiquant à l'eau qui est une si basse créature, et à la parole de l'homme qui est si peu de chose, la force et la vertu de donner la grâce et de faire un changement si admirable; que le Fils y fait éclater sa sagesse, en inventant un moyen si merveilleux pour faire naître spirituellement un homme et l'élever de l'état du péché à celui de la grâce; que le Saint-Esprit y témoigne son amour et sa miséricorde, en changeant les rigueurs du mystère sanglant de la circoncision en une ablution si facile, et en donnant si libéralement tous les droits du paradis; puisque le Père éternel, dans ce sacrement, reçoit le baptisé pour son fils adoptif et pour un héritier du royaume de sa gloire; puisque le Fils lui communiquant les mérites de sa passion, et le lavant dans son sang, le rend un membre vivant de son corps mystique, et l'enrôle sous l'étendard de sa croix; puisque le Saint-Esprit se répand dans son cœur, pour être la vie de son âme et le principe fécond de ses opérations spirituelles et surnaturelles, je rapporterai toutes les obligations du baptême dont je dois parler, aux trois personnes divines, et en même temps j'enseignerai les moyens dont nous devons nous servir pour y satisfaire.

Voici donc trois devoirs qui font le partage de ce discours. 1° Nous devons au Père éternel une amoureuse reconnaissance de la grandeur des bienfaits que nous recevons de lui dans le baptême. 2° Nous devons au Fils une exacte et généreuse fidélité à exécuter le dessein pour lequel il nous a fait part de son esprit et de la lumière de la foi, afin de connaître sa doctrine et de suivre ses exemples; dessein auquel nous sommes obligés par des serments solennels. 3° Nous devons au Saint-Esprit, qui veut être notre vie et le principe de nos mouvements surnaturels, une mort mystique, c'est-à-dire un renoncement parfait à tout ce qui nous peut empêcher de recevoir les impressions de sa grâce.

I. — La première marque d'un esprit reconnaissant est de s'appliquer à bien concevoir le prix du bienfait qu'il a reçu, puisqu'on ne peut pas le reconnaître, c'est-à-dire en rendre grâces comme il faut, si on ne les connaît pas, et que l'estime, l'amour, la louange et le remercîment supposent nécessairement la connaissance. C'est pourquoi un chrétien est extrêmement ingrat devant Dieu, s'il ne s'instruit de la grandeur des biens qu'il a reçus dans le baptême, et s'il ne se donne quelquefois le loisir d'y penser avec attention.

La théologie, avec saint Thomas, reconnaît quatre principaux effets du baptême: 1° la rémission de tous les péchés, de l'originel et de l'actuel, du mortel et du véniel, quant à la coulpe, qui rend l'âme l'objet de la haine de Dieu; 2° la rémission de ces mêmes péchés, quant à toute la peine qui leur est due; 3° l'infusion de la grâce habituelle ou sanctifiante avec les dons du Saint-Esprit, et les autres vertus qui l'accompagnent; 4° l'impression du noble caractère dont l'âme est marquée, pour distinguer le fidèle d'avec l'infidèle. Nous comprenons ordinairement tous ces bienfaits sous le nom de filiation divine ou d'adoption des enfants de Dieu; car c'est principalement dans ce mystère que s'accomplit la parole de saint Jean. *Dedit eis potestatem filios Dei fieri, qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, sed ex Deo nati sunt* (*S. Joan.*, I). C'est là que se fait cette seconde régénération nécessaire au salut, dit Jésus-Christ: *Amen dico tibi, nisi quis renatus fuerit ex aqua et spiritu, non potest intrare in regnum Dei*; régénération nécessaire, selon la théologie, *in re vel in voto*; c'est-à-dire qu'il faut effectivement recevoir le baptême, ou en concevoir le désir si on ne le peut recevoir. Ainsi, dit saint Chrysostome, ce qu'est le sein de la mère pour former le corps d'un enfant dans sa première naissance, le baptême l'est, dans la seconde régénération, pour former l'esprit du chrétien; ou bien, comme dit saint Léon (*Serm.* 2, *de Nat.*), Jésus-Christ a mis dans les sacrés fonts du baptême une fécondité semblable en quelque façon à celle dont le Saint-Esprit a couronné les flancs de la bienheureuse Vierge, sa Mère, *Christus originem, quam sumpsit in utero Virginis, posuit in fonte baptismatis.* La fécondité de Marie nous donne un Sauveur, dit ce saint pape, et la fécondité du baptême nous donne des fidèles destinés au salut. Celle-là produit le premier des prédestinés et le chef de l'Eglise, celle-ci produit les membres du corps mystique de Jésus-Christ et lui donne des frères. *Dedit aquæ, quod dedit matri; obumbratio Spiritus sancti, qui fecit ut Maria pareret Salvatorem, facit ut regeneret unda credentem. Quo spiritu de intemeratæ matris visceribus nascitur Christus, hoc de sanctæ Ecclesiæ utero nascitur Christianus.*

Pour bien concevoir ceci, il faut savoir ce que c'est que l'adoption et la différence qui se trouve entre l'adoption humaine et l'adoption divine qui se fait par le baptême. L'adoption, disent les jurisconsultes, est une libérale et gratuite acceptation d'une personne pour lui donner un héritage auquel, par sa naissance, elle n'avait point de droit, si bien que l'adoption dit deux choses: 1° que l'enfant adoptif soit une personne étrangère, c'est-à-dire qu'il ne soit point engendré de la substance de celui qui l'adopte; 2° qu'il soit gratuitement choisi pour l'héritier, et qu'il n'ait point acheté ou acquis l'héritage par quelqu'autre titre. Dieu n'a qu'un Fils naturel, qui est son Verbe, qu'il engendre de sa propre substance, et qui est Dieu comme lui; ceux que Dieu adopte ne sont point engendrés de sa substance, et ils sont librement élus pour être les cohéritiers de son Fils naturel dans la possession d'un hé-

ritage, qui est la gloire et la vision de Dieu, auquel ils n'ont aucun droit, et qu'ils ne peuvent acquérir naturellement.

Il y a trois différences entre l'adoption divine et l'adoption humaine : 1. l'adoption humaine ne met aucune qualité physique dans l'adopté et ne fait aucun changement dans le fond de son intérieur; mais l'adoption divine renferme deux choses qui subsistent véritablement dans le fond de l'âme de l'adopté. La première est l'infusion de la grâce sanctifiante et de sa charité, qui est la noble production du sang de Jésus-Christ et le riche fruit de la croix : *Diffusa est caritas in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis* (*Rom.*, V). La deuxième est l'inhabitation réelle et substantielle du Saint-Esprit, qui n'est pas seulement l'auteur des dons surnaturels, mais aussi le don du Très-Haut, *Donum Dei altissimi.* Dieu, dit saint Paul, nous voulant faire véritablement ses enfants, envoie dans nos cœurs son Esprit, en vertu duquel nous appelons Dieu notre Père : *Quoniam estis filii Dei, misit Deus Spiritum Filii sui, in corda vestra clamantem, Abba Pater* (*Gal.*, IV). Remarquez donc que cette adoption des enfants de Dieu ne se fait pas seulement par quelque chose extérieure, comme serait une acceptation et un agrément de la volonté de celui qui adopte, mais par la charité de Dieu répandue dans l'âme : charité créée et surnaturelle, qui est la grâce, *Videte qualem charitatem dedit nobis Deus ut filii Dei nominemur et simus* (I *S. Joan.*, III). Charité incréée et l'amour personnel de Dieu qui est le Saint-Esprit : *Per Spiritum Sanctum qui datus est nobis* (*Rom.*, V).

2. L'adoption humaine n'est introduite parmi les hommes que pour remédier aux désavantages de la fortune et pour suppléer au défaut de la stérilité du Père, *Adoptio in remedium fortunæ.* Mais la divine ne procède que de l'excès de la bonté de Dieu, qui étant infiniment satisfait de son Fils naturel, veut encore chercher des enfants adoptifs : de sorte que cette adoption ne regarde pas le soulagement de celui qui adopte, mais le bien et le bonheur de l'adopté.

3. Dans l'adoption humaine, le fils ne peut succéder au père que le père ne meure, parce que les héritages de la terre sont si bornés et de si peu de valeur, qu'ils ne peuvent suffire à l'un et à l'autre; mais l'adoption divine ne demande point de succession, parce que c'est une participation d'un bien infini. Jésus-Christ, dit saint Augustin, ne craint pas d'avoir plusieurs frères et plusieurs cohéritiers; car son héritage n'est pas petit comme celui des hommes : *Non timuit Christus plures habere fratres, nec plures cohæredes, quia non est angusta hæreditas.*

Voilà quels sont les bienfaits que le chrétien reçoit du Père éternel dans le baptême. Il doit donc tâcher d'acquérir une parfaite connaissance de tous les trésors inestimables et des richesses infinies qui sont renfermées dans cette qualité d'enfant adoptif de Dieu qui lui a été communiquée par ce sacrement.

Croyez-moi, mes frères, dit saint Léon, ce don duquel nous vous parlons excède tous les autres dons, et nous ne pouvons rien concevoir de plus grand que cette grâce, qui fait que Dieu appelle l'homme son fils, et que l'homme peut prendre la liberté d'appeler Dieu son Père : *In quo audemus dicere, omnia dona excedit hoc donum, ut Deus hominem vocet filium, et homo Deum nominet Patrem* (*Serm.* 2, *de Nat.*). Quel honneur, dit saint Augustin (*Tract.* 5, *in S. Joan.*), que l'enfant adopté soit destiné à être où est le Fils unique et naturel; et quoiqu'il ne lui soit pas égal dans sa divinité, qu'il soit néanmoins son compagnon et son cohéritier dans l'éternité : *Quem majorem honorem potest habere adoptatus, quam ut sit ubi est unicus, non æqualis factus divinitati, sed consociatus æternitati.* Quel bonheur, qu'en vertu de cette adoption il ait part à un même sceptre et à une même couronne, et qu'il possède la même félicité.

Hé Dieu ! qu'il y a peu de chrétiens qui reconnaissent cette grâce, puisqu'il y en a si peu qui connaissent les grandes choses que Dieu a faites en leur faveur quand il les a faits chrétiens. Qu'il y en a peu qui entrent dans les sentiments du grand saint Louis, qui signait ordinairement : *Louis de Poissy*, parce qu'il avait été baptisé à Poissy, et qui faisait infiniment plus d'état de l'honneur qu'il y avait reçu, ayant été fait enfant de Dieu par le baptême, que de la gloire qu'il avait d'être fils de roi et légitime successeur de la plus florissante monarchie du monde ! Qu'il y a de chrétiens qui pensent, avec des complaisances bien souvent criminelles, à la noblesse de leur sang et à la gloire de leurs ancêtres, et qui s'abusent même par des généalogies trompeuses ! Mais qu'il y en a peu qui se souviennent avec joie et avec dévotion, qu'ils ont l'honneur, en qualité de chrétiens, d'être d'une extraction divine, d'être princes du sang de Jésus-Christ, puisque leur naissance, leur progrès et leur avancement est établi sur son sang; et enfin d'être ses frères et les cohéritiers, s'ils veulent, de sa gloire !

Pour nous acquitter donc de la première obligation de notre baptême, faisons trois choses : 1. louons et remercions souvent Dieu des miséricordes infinies qu'il a exercées envers nous, en nous affranchissant du joug infâme du démon, et en brisant les chaînes honteuses qui nous tenaient captifs, pour nous faire part de la liberté glorieuse des enfants de Dieu. Prenons à tout le moins un jour chaque année pour honorer le jour de notre baptême, bénissant et remerciant, comme parle saint Paul, cette bonté adorable qui, nous retirant de l'enfer où notre première naissance nous avait engagés, nous a mis, par une nouvelle régénération, au nombre des saints et nous a communiqué les avantages glorieux de ses prédestinés : *Gratias agentes Deo Patri, qui dignos nos fecit in partem sortis sanctorum in lumine, qui eripuit nos de potestate tenebrarum et transtulit in regnum filii dilectionis suæ* (*Col.*, I).

2. Si par malheur notre conscience nous reproche que nous avons par le péché mortel détruit ce grand ouvrage de notre adoption, et perdu les avantages de notre baptême, humilions-nous, et confondons-nous en vue de notre ingratitude, et dans les sentiments du prodigue de l'Evangile, retournons à Dieu promptement et disons-lui, avec un cœur brisé de douleur : *Pater, peccavi in cœlum*, etc.

3. Que la connaissance de cette haute et incomparable qualité d'enfant de Dieu, que nous avons reçue par le baptême, nous inspire des sentiments généreux, qu'elle nous fasse concevoir des pensées hautes et relevées, et des desseins dignes de la noblesse de notre état : *Princeps ea quæ digna sunt principe cogitabit* (*Isai.*, II). Croyez-moi, dit saint Cyprien : *Numquam humana opera mirabitur quisquis se cognoverit filium Dei : dejicit se de culmine celsitatis suæ, qui mirari aliquid post Deum potest* (*De Spectac.*).

II. — La seconde obligation de notre baptême est d'apporter une exacte et généreuse fidélité dans l'exécution du dessein pour lequel Jésus-Christ nous a appelés à la foi, et nous a fait entrer dans son Eglise par le baptême; dessein à l'accomplissement duquel nous nous sommes engagés par des serments très-solennels.

Saint Paul nous apprend, dans plusieurs endroits, quel est ce dessein, mais principalement dans l'Epître aux Thessaloniciens : Mes frères, vous savez, dit-il, quels sont les préceptes que je vous ai donnés de la part de Jésus-Christ, lorsque je vous ai reçus dans son Eglise : *Scitis quæ præcepta dederim vobis per Dominum Jesum* (I *Thess.*, IV). Ils se terminent tous à l'accomplissement de la volonté de Dieu, et cette volonté est la sanctification de vos âmes : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra* (*Ibid.*). Cette sanctification est la fin que Dieu s'est proposée dans le dessein qu'il a pris de toute éternité de sortir hors de soi-même : *Elegit nos ante constitutionem mundi ut essemus sancti* (*Ephes.*, I). C'est le grand ouvrage et l'affaire importante dont le Père éternel a chargé son Fils quand il l'a envoyé en ce monde ; et il faut, dit notre Sauveur, qu'il y travaille sans cesse et qu'il s'y occupe entièrement : *In his quæ Patris mei sunt, oportet me esse* (*S. Luc.*, II). Il n'a rien épargné de sa part pour faire réussir ce dessein ; il nous a fait connaître la sainteté par les lumières de sa doctrine, et par les principes et les maximes de son Evangile, qui défend absolument tous les vices, et qui recommande toutes les vertus. Mais parce que les exemples sont plus forts et plus persuasifs que les paroles, il nous a proposé une idée et un tableau achevé de la sainteté dans son adorable personne. Pouvait-il, dit saint Cyprien, nous témoigner mieux les désirs sincères qu'il a de notre sanctification, qu'en exprimant sur soi-même, par des caractères illustres, toutes les vertus qu'il doit un jour couronner dans le ciel? *Quid potuit amplius benigna pietate largiri, quam ut in se ostenderet quid in aliis coronaret?* Il a fait néanmoins quelque chose de plus, puisque, non content de nous proposer, dans son adorable personne, le tableau de la sainteté, il a encore livré son esprit humain entre les mains de son Père sur la croix, pour nous obtenir le Saint-Esprit ; afin que sa grâce nous élevât au-dessus des faiblesses de notre nature, et qu'elle nous donnât la force d'imiter ses exemples. C'est pourquoi saint Paul disait aux Corinthiens : Nous ne sommes plus comme ceux qui vivaient parmi les ombres et les figures ; nous avons le bonheur de voir clairement la gloire de la sainteté de Dieu, et tâchant de l'imiter, nous en devenons comme autant d'images : *Non vero, revelata facie, gloriam Domini speculantes, in eamdem imaginem transformamur* (II *Cor.*, III). Mais ce n'est pas nous, à proprement parler, qui faisons cet ouvrage et qui copions ce tableau, c'est l'esprit de Jésus qui conduit notre pinceau et qui fortifie notre main, *Tanquam Domini Spiritus* (*Ibid.*), ou comme dit Tertullien : *Tanquam a Domino, Spiritus.*

Voilà quel est le dessein de Jésus-Christ : voyons comme nous nous sommes obligés à exécuter ce dessein par l'imitation de sa sainteté. Pour bien comprendre cette obligation, souvenons-nous que, dans le baptême, nous avons été faits chrétiens, et que nous nous sommes engagés à vivre en chrétiens. Or qu'est-ce, je vous prie, qu'être chrétien? C'est faire profession de la foi et de la loi de Jésus-Christ. En voilà assez pour nous convaincre et pour nous confondre sur cette obligation. Cette foi et cette loi sont toutes saintes. Nous faisons profession de vouloir aimer Dieu de tout notre cœur, et le prochain comme nous-mêmes ; nous embrassons cette morale élevée et épurée que l'Evangile nous enseigne ; cette vertu héroïque qui ne donne rien à la chair ni au sang, qui est toute spirituelle et détachée de la matière. Lisez, chrétiens, de quelque condition que vous soyez, lisez ces illustres maximes touchant le mépris des choses de la terre, l'amour des ennemis et la haine de soi-même. Vous reconnaissez Jésus-Christ pour votre Maître, et vous êtes engagés à suivre sa doctrine : *Vocatis me : Magister, sum etenim* (*S. Joan.*, XXIII). Faites réflexion sur les devoirs auxquels cette sainte profession vous oblige.

Qu'est-ce encore qu'être chrétien? Nous l'avons déjà dit, c'est être enfant adoptif de Dieu et membre du corps mystique de Jésus-Christ. Hé quoi ! en qualité d'enfants, ne sommes-nous pas obligés à rapporter sur nous les traits de notre Père? *Imitatores Dei estote sicut filii carissimi* (*Ephes.* V). En qualité de membres du Fils de Dieu, si nous ne voulons déshonorer notre chef, et faire un monstre de son corps mystique, ne devons-nous pas être vivifiés de la vie de sa grâce, et dans toutes nos actions agir par le ministère de son Esprit : *Qui dicit se in Christo manere, debet sicut ille ambulavit et ita ambulare.* O devoir du christianisme, que tu es mal entendu !

Vous voyez donc que par le baptême nous avons été associés et incorporés avec Jésus-Christ, pour travailler avec lui à l'ouvrage que son Père lui a donné, qui est la sanctification du monde; et qu'ainsi nous devons travailler fidèlement et constamment à ce dessein; et nous ne pouvons manquer à ce devoir sans rendre inutiles tous les mérites de la vie et de la mort de Jésus-Christ, et sans le frustrer de la fin qu'il s'est proposée dans l'établissement de son Eglise, dans l'institution de ses sacrements et dans toute l'économie de l'état de sa grâce.

Pour rendre cette vérité encore plus sensible et plus touchante, remarquez les cérémonies du Baptême, et vous verrez qu'il n'y en a pas une qui n'exprime l'obligation que nous avons de nous sanctifier. 1° On interroge d'abord le catéchumène, ou l'enfant, en la personne des parrains, qu'est-ce qu'il demande? et il répond qu'il demande la foi et d'être reçu dans l'Eglise chrétienne, pour avoir un jour la vie éternelle. On lui répond que, pour être sauvé et pour vivre dans la foi, il faut garder les commandements de Dieu et de l'Église; et il promet de le faire. 2° On imprime la marque de chrétien, qui est le signe de la croix, sur son front et sur son cœur, pour lui apprendre que ses sentiments et ses actions doivent être conformes à la loi d'un Dieu crucifié. 3° On lui met du sel bénit dans la bouche, pour lui dire qu'il doit renoncer aux fausses maximes de la sagesse charnelle, et ne goûter que les vérités que la sagesse du ciel lui enseignera. 4° On touche avec la salive ses oreilles et ses narines, pour signifier que ses oreilles doivent être ouvertes pour entendre la parole de Dieu, et qu'il doit mener une vie si exemplaire qu'on puisse dire de lui qu'il est la bonne odeur de Jésus-Christ. 5° Pourquoi cette sainte onction du chrême appliqué sur sa poitrine, sur ses épaules et sur sa tête, si ce n'est pour lui faire part de l'onction du Saint-Esprit, comme à un généreux athlète, qui doit combattre avec les ennemis de Dieu, et pour préparer ses épaules à porter le joug de sa loi? 6° A quoi aboutissent tous ces exorcismes et ces malédictions qu'on donne au démon, sinon à le chasser et à l'éloigner pour jamais du cœur de ce chrétien, afin que Jésus-Christ seul le possède tout entier? 7° Qui ne sait que cette robe blanche, dont il est revêtu, lui montre la pureté et l'innocence de Jésus-Christ, qu'il s'oblige d'imiter, en se dépouillant du vieil homme pour se revêtir du nouveau : *Expoliantes veterem hominem, et induentes novum* (*Coloss.*, III). 8° Ce cierge allumé qu'on lui met à la main n'est que la figure du flambeau de cette foi vive qu'il doit toujours conserver ardente par le feu de la charité, et accompagnée de l'éclat du bon exemple : *Sic luceat lux vestra coram hominibus*. Mais surtout prenez garde qu'on ne donne point le baptême à ce catéchumène ou à cet enfant, qu'on ne lui ouvre point la porte de l'Eglise qu'il n'ait, en vue de nos autels, renoncé au diable, à la chair, au monde et à ses pompes. Qu'est-ce que tout cela, sinon être publiquement initié à la sainteté, et promettre solennellement d'être saint? Ajoutez que nous avons renouvelé ces trois *Abrenuntio*, par lesquels nous avons promis d'être fidèles à Dieu dans les tentations du démon, de quitter les sentiments de la chair et du sang, de fouler aux pieds les pompes et les vanités du siècle; nous les avons, dis-je, renouvelés autant de fois que, depuis le baptême, nous sommes entrés dans les églises, nous avons fréquenté nos mystères et nous avons fait quelque action de chrétien.

Que n'ai-je l'éloquence de saint Ambroise sur ce sujet, pour dire avec lui (*Lib. de iis qui init.*) : *Religionis mysterium ingressus es* : vous ne devez rien avoir de profane, vous êtes entré par le baptême dans les mystères d'une religion toute sainte. Rappelez dans votre mémoire les demandes qu'on vous a faites, et ce que vous avez répondu : *Repete quid interrogatus sit, recognosce quid responderis*. Vous avez hautement et expressément renoncé au diable et à toutes ses œuvres de ténèbres: vous avez renoncé au monde, à la luxure et à la volupté : *Renuntiasti diabolo, et operibus ejus; renuntiasti mundo, et luxuriæ ac voluptatibus ejus*. C'en est fait, vous êtes engagé, vous avez donné votre parole, non pas aux hommes, mais à Dieu en présence de ses anges: votre profession de foi a été écrite sur le livre de vie. *Tenetur vox tua non in tumulo mortuorum, sed in libro viventium; præsentibus angelis locutus es*. Ne pensez pas que vous puissiez fausser la parole que vous avez donnée à Dieu, et vous rendre apostat par vos mauvaises actions, sans vous exposer à un châtiment terrible. *Non est fallere, non est negare*. Si vous n'accomplissez pas ce que vous avez si solennellement promis, le chrême de votre baptême, le cierge qu'on alluma, la robe blanche dont on vous revêtit, le prêtre qui vous baptisa, vos parrains, vos marraines, vos bons anges, le saint dont on vous donna le nom; que sais-je? les autels mêmes de l'église, les fonts baptismaux se lèveront contre vous, et demanderont à Dieu qu'il vous traite en perfide et en apostat. Hélas! cependant, qu'il y en a peu qui s'acquittent de ce devoir, qui possèdent cette grâce sanctifiante, qui suivent les lumières de la foi, et qui se conduisent par le principe de la sagesse évangélique!

O Dieu! que je pourrais bien dire à la plupart des chrétiens ces paroles d'Isaïe: *Quis tu hic, aut quasi si quis hic* (*Isa.*, XXII)? Qui êtes-vous? vous qui êtes dans l'Eglise de Dieu, au moins de corps et en apparence; *quasi quis hic*. Vous êtes chrétien, Dieu en soit béni : vous êtes donc cet arbre transplanté dans le terroir fertile de Dieu; où sont les fruits qu'il attend depuis si longtemps? Vous êtes donc cet ouvrier que Dieu a appelé pour travailler à sa vigne, c'est-à-dire, à la sanctification de votre âme: hé! pourquoi laissez-vous cette vigne en friche, c'est-à-dire votre âme dans sa désolation et dans le malheureux état du péché? Vous

êtes donc ce soldat enrôlé sous l'étendard de Jésus-Christ : hé! que faites-vous dans les pavillons de la volupté? Pourquoi permettez-vous que vos ennemis triomphent de vous, arbre stérile, méchant ouvrier, lâche soldat, faux chrétien? Comment, dit saint Augustin, osez-vous vous vanter d'être chrétien, si vous n'en avez que le nom, sans en faire les actions? que vous profite ce nom seul, lorsque la chose qu'il signifie ne s'y trouve pas: *Quid tibi prodest nomen, ubi res non invenitur* ?

Pour satisfaire aux obligations de notre baptême, ce n'est pas assez de reconnaître la bonté du Père éternel, qui nous fait ses enfants, et de vivre suivant la doctrine et les exemples de Jésus-Christ, il faut encore mourir par une mort mystique pour recevoir la vie que le Saint-Esprit nous communique par sa grâce.

III. — C'est la doctrine de saint Paul, que nous sommes baptisés par la vertu et par les mérites de la mort de Jésus-Christ: *Quicumque baptizati sumus in Christo Jesu, in morte ipsius baptizati sumus* (*Rom.*, VI). Il faut aussi, dit cet apôtre, que nous mourions et que nous soyons ensevelis avec lui par le baptême. *Consepulti sumus cum illo per baptismum.* Ces trois immersions, dont on se servait autrefois dans le baptême, étaient dans le sens allégorique, disent les interprètes, une représentation des trois jours que Jésus-Christ avait été enseveli dans le tombeau, et dans le sens analogique elles représentaient que nous devons mourir et être ensevelis avec Jésus-Christ. La raison de ceci se prend, de ce que dans le baptême, nous sommes régénérés à une nouvelle vie: or le principe de cette nouvelle vie, c'est le Saint-Esprit, que nous appelons pour ce sujet esprit vivifiant: *Spiritum vivificantem.* Il s'unit à tous les membres mystiques du corps de Jésus-Christ pour leur communiquer une seconde vie; une vie commune, qui est celle de la foi, de l'espérance et de la charité; et une vie particulière, qui est propre à l'état et à la condition où Dieu nous appelle dans son Eglise. Puis donc que dans le baptême nous recevons cet esprit vivifiant pour nous animer et pour être le principe de nos actions chrétiennes et surnaturelles, nous devons mourir à tous les principes d'une vie contraire et opposée à celle du Saint-Esprit, c'est-à-dire mourir au monde et à la chair. C'est pourquoi saint Paul dit que le chrétien doit dans le baptême crucifier le vieil homme, afin que comme le Sauveur a perdu sur la croix pour notre amour, une vie sainte et innocente, nous perdions pour l'amour de lui une vie méchante et criminelle: *Hoc scientes quia vetus homo noster crucifixus est, ut destruatur corpus peccati* (*Rom.*, VI). Saint Cyprien pour ce sujet (*Ep. ad Don.*) disait que le baptême était la mort de tous les vices et la vie de toutes les vertus: *Mors criminum, vita virtutum.* Ce n'est pas seulement aux religieux et à ceux qui font profession de garder les conseils, c'est généralement à tous les chrétiens que saint Paul s'adresse lorsqu'il dit: *Mortui estis, et vita vestra abscondita est in Christo Jesu* (*Coloss.*, II), vous êtes morts, et votre vie est cachée dans Jésus-Christ.

Pour s'acquitter donc de cette obligation, qui est aussi nécessaire à tous les baptisés qu'il est essentiel au baptême de nous donner le Saint-Esprit pour être notre vie, il faut mourir à notre raison humaine, en se soumettant à la conduite de la foi, et mourir à notre propre volonté, en suivant les impressions de la grâce. Si nous ne mourons à tout ce qui est de la chair, dit saint Paul, nous ne vivrons jamais de cette vie spirituelle du chrétien : *Si secundum carnem vixeritis, moriemini; si spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis* (*Rom.*, VIII).

Que si la connaissance de notre devoir et des obligations contractées si solennellement dans notre baptême ne suffit pas pour nous porter à y satisfaire, et si nous avons l'âme si basse, que les témoignages de la bonté de Dieu ne nous touchent pas assez fortement, servons-nous de la crainte que nous devons avoir d'être punis comme coupables de la plus grande des ingratitudes, comme perfides et comme apostats : *Melius erat illis non cognoscere viam justitiæ, quam post agnitionem retrorsum converti ab eo, quod illis traditum est, sancto mandato* (II *S. Pet.*, II), les bienfaits de Dieu ne serviront qu'à nous rendre plus criminels et plus punissables; et les grâces du baptême seront autant de sujets pour nous confondre et pour nous punir éternellement.

Victor d'Utique rapporte que Muritta, diacre de l'église de Carthage, ayant appris avec beaucoup de douleur, dans la prison où il avait été mis pour la foi, qu'un jeune chrétien, nommé Elpidophore, qu'il avait tenu sur les fonts de baptême, avait malheureusement renoncé à la foi, ne pouvant pas l'aller trouver, se persuada qu'au jour de son martyre, cet apostat serait dans l'assemblée de ceux qui assisteraient à son supplice, et qu'alors il pourrait lui faire des reproches. Le jour donc de sa mort étant venu, il prit sous son manteau la robe blanche dont il avait revêtu Elpidophore au jour de son baptême; et ayant aperçu cet apostat, il lui montra cette robe, en lui disant : *Hæc sunt linteamina quæ te accusabunt dum veniet judicantis Matectus* (*sic*). Voilà, malheureux, voilà, perfide, la robe dont tu fus revêtu quand tu fus fait enfant de Dieu; ce sera cette robe qui te fera ton procès, et qui te confondra devant ce souverain juge; ce sera cette robe qui, trempée dans le soufre et allumée dans le feu d'enfer, te brûlera et te tourmentera éternellement : *Hæc te acrius persequetur in gehennam flammantem.* Que répondras-tu, malheureux, quand ce juge te dira : *Non video quod contuli, non nosco quod dedi, perdidisti militiæ chlamydem, quam purpura mei sanguinis decoravit.* Ces paroles furent prononcées avec tant de force, que ce renégat, saisi d'effroi, tomba par terre, écumant et hurlant comme un démoniaque.

Hé Dieu ! si un homme sur l'échafaud et sur le point de mourir, confond si puissamment un pécheur, que sera-ce d'entendre la voix tonnante de Jésus-Christ qui nous reprochera notre ingratitude et notre infidélité ? Que répondrons-nous, quand il nous accusera d'avoir violé les serments de notre baptême, et d'avoir foulé aux pieds toutes les grâces de ce sacrement ?

Je vous dis donc, à la fin de ce discours : peuple chrétien, ce que la primitive Eglise disait à ses nouveaux chrétiens, lorsque huit jours après le baptême, on leur ôtait la robe blanche : 1° Gardez votre sacrement, c'est-à-dire conservez les grâces que vous avez reçues dans votre baptême, par la reconnaissance et l'amour que vous devez au Père éternel. 2° Gardez votre sacrement; soyez fidèles dans l'exécution des serments que vous avez faits à Jésus-Christ de le suivre, d'imiter ses exemples et pratiquer sa doctrine. 3° Gardez votre sacrement, conservez ce précieux dépôt de l'esprit de Dieu, qui demeure dans vos cœurs : *Bonum depositum custodi per Spiritum Sanctum, qui habitat in vobis* (II *Tim.*, XIV). Vous étant acquitté de ces trois obligations de votre baptême, vous recevrez un jour dans le ciel l'héritage des enfants de Dieu, que je vous souhaite. *Amen.*

SERMON IX.

POUR LE DIMANCHE DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

De l'union des fidèles par la charité.

Omne regnum in seipsum divisum desolabitur.

La division perd les plus puissants royaumes (*S. Luc.*, XI)

Les plus grands ouvrages du monde ne se conservent que par l'union, et la division fait leur perte et leur ruine. Ces louvres magnifiques, où la nature et l'art font paraître à l'envi tout ce qu'ils ont de plus rare et de plus précieux, ne seraient que des masses confuses et de tristes masures, si l'union ne soutenait et n'arrangeait les parties qui les composent. Les plus majestueuses rivières qui arrosent nos provinces et qui portent l'abondance et la fertilité partout, ne seraient que des torrents passagers ou des ruisseaux sans nom, si on divisait leurs eaux. Les armées les plus florissantes et les plus redoutables ne seraient qu'une troupe de victimes conduites à la boucherie, si la division partageait les esprits des soldats : *Multitudo inordinata, potius victima quam pugna.* Il en est de même de l'Eglise de Jésus-Christ, qui est le royaume de sa gloire sur la terre ; elle ne peut subsister dans sa perfection, que par une double union. La première est l'union avec son roi, qui est Jésus-Christ, qui la gouverne et qui la possède par sa grâce sanctifiante. La seconde est l'union entre les fidèles par la charité fraternelle, que saint Paul appelle le lien de la perfection, *Vinculum perfectionis* (*Coloss.*, III). C'est ce lien de perfection qui ne fait de tous les fidèles qu'un même état, un même corps et un même esprit.

De là il s'ensuit que les chrétiens qui, par des haines, des envies, des jalousies et des désirs de vengeance, détruisent cette charité unissante, ruinent, autant qu'ils peuvent, ce royaume spirituel. *Omne regnum*, etc. Ces mauvais chrétiens font des criminels d'Etat, je dis de l'Etat de Dieu, qui est l'Eglise ; ils sont des criminels de lèse-majesté divine au premier chef, puisqu'ils s'opposent à l'esprit de Dieu et à la personne même de Jésus-Christ, qui sont les sacrés liens qui font cette union.

C'est ce que je veux montrer dans ce sermon ; mais pour bannir les troubles, les divisions et les partis, et pour éteindre par la paix et par la charité chrétienne toutes les aversions et toutes les haines, il faut que nous nous adressions à cet Esprit, qui seul peut pacifier nos cœurs. Demandons ses grâces par l'intercession de la mère du bel amour. *Ave, Maria.*

Le Sauveur de nos âmes, qui porte la qualité glorieuse de Prince de paix, se sert de trois principaux liens pour joindre les cœurs de ses fidèles et pour conserver dans son Eglise cette union merveilleuse qui fait profession chrétienne : *Vinculum perfectionis.* Le premier lien est la loi de sa charité ; le second est la participation d'un même esprit; le troisième est la communion de son corps admirable dans l'auguste sacrement de l'autel. Voilà ce triple lien qui, comme dit le Saint-Esprit, ne peut être rompu que par une malice extraordinaire et diabolique. *Funiculus triplex difficile rumpitur* (*Eccl.*, IV). Ces trois liens feront le sujet de ce discours, mais j'insisterai particulièrement sur la loi de la charité, et j'en ferai le corps de ce sermon.

I. — Les savants appellent les lois le lien des Etats, parce qu'elles tiennent toutes choses dans l'ordre, et par conséquent dans l'union et dans la paix. Ainsi il ne faut pas trouver étrange si j'appelle la loi de la charité que Dieu nous a donnée, le premier lien de l'État de Jésus-Christ.

Je ne prétends pas maintenant parler de la loi invisible, que le doigt de Dieu imprime dans nos cœurs : *Opus legis scriptum in cordibus nostris* (*Rom.*, II) ; de cette loi, dis-je, qui nous porte naturellement à avoir de l'amour pour tous ceux qui ont une même nature que nous. Je parle seulement de la loi écrite que Dieu a donnée dans l'Ancien Testament, et qu'il a renouvelée dans le Nouveau : *Diliges proximum tuum sicut teipsum* (*Levit.*, I, 9; *S. Luc.*, X).

Saint Thomas dit que les termes de cette loi nous apprennent trois choses : 1° quel est le lien par lequel Dieu veut unir ses sujets et les tenir dans une paix parfaite ; c'est un lien d'amour, *Diliges;* 2. quel est le motif qui nous doit porter à aimer, c'est la proximité, *Proximum ;* 3. comment nous devons aimer le prochain comme nous-mêmes : *Sicut teipsum.*

Expliquons ceci : Dieu nous veut lier par

un lien d'amour, voilà une chaîne bien précieuse; mais quel amour? Ce n'est point un amour semblable à celui dont les pères aiment leurs enfants, par une inclination naturelle; ce n'est point un amour semblable à cette amitié qui s'est trouvée entre ces amis, qui ont immortalisé leur mémoire par leur constance et par leur fidélité : non, ce n'est point un amour naturel. La théologie nous enseigne que la charité qui nous fait aimer Dieu est la même que celle qui nous porte à aimer notre prochain. Oui, cette habitude infuse dans nos âmes, cette charité divine doit nécessairement avoir deux bras pour embrasser le Créateur et la créature. C'est pourquoi saint Jean dit : *Si quis dixerit quoniam diligo Deum, et fratrem suum oderit, mendax est. Qui enim non diligit fratrem suum, quem videt, Deum quem non videt, quomodo potest diligere? Et hoc mandatum habemus a Deo, ut qui diligit Deum, diligat et fratrem suum.*

Ceci sera plus facile à comprendre, si nous concevons bien quel est le motif, c'est-à-dire quelle est cette proximité que Dieu nous propose pour nous porter à nous aimer. Cette proximité, dit saint Thomas, ne se prend pas proprement de la nature, mais de la grâce; c'est-à-dire qu'elle ne se prend pas de ce que nous sommes tous d'une même espèce et sortis originairement d'un même père et d'une même mère ; mais bien plus de ce que nous sommes tous marqués du caractère de Dieu, tous créés à son image, tous appelés à servir un même Maître et à obéir à un même Père, tous destinés à une même fin, qui est la possession d'un même Dieu et la jouissance d'une même félicité éternelle.

De sorte que, dit l'abbé Dorothée dans la Bibliothèque des Pères, comme les lignes, quoique éloignées dans leur circonférence, s'unissent dans leur centre, où elles se terminent, ainsi tous les hommes, de quelque nation éloignée et de quelque condition différente qu'ils soient, sont néanmoins tous unis dans leur premier principe et dans leur dernière fin. Nous sommes tous comme les fleuves qui viennent de la mer et qui retournent dans la mer.

Ces mots, *sicut teipsum*, ne demandent pas une égalité, mais seulement une ressemblance, *Non æqualiter, sed similiter significat*, dit l'ange de l'école. Dieu ne nous oblige pas à aimer notre prochain autant que nous : non, la charité bien ordonnée commence par soi-même. Mais cette ressemblance veut dire, ajoute ce saint docteur, que comme je me dois aimer d'un amour juste, saint et véritable, aussi l'amour que je dois avoir pour mon prochain doit avoir ces trois conditions.

Saint Grégoire le Grand (liv. X de ses Morales) dit que ce commandement, *sicut teipsum*, doit être expliqué par ces deux grands principes naturels, qui sont de ne faire point à un autre ce que justement et raisonnablement nous ne voudrions pas qu'il nous fût fait, *Quod tibi fieri non vis, alteri ne feceris :* mais, au contraire, de lui faire ce que, dans l'ordre de la sagesse et de la justice, nous voudrions qu'on nous fît. Cette explication est appuyée par l'autorité du Saint-Esprit, qui dit que nous devons connaître et apprendre ce que nous devons à notre prochain, par ce que nous croyons qui nous est dû : *Intellige quæ sunt proximi tui, ex teipso* (*Eccles.*, XXXI). Nous croyons qu'on nous doit de la compassion dans nos maux et du secours dans nos nécessités, et qu'on doit se réjouir de nos biens : persuadons-nous donc que nous devons la même chose à notre prochain.

Voilà quel est le lien de la loi qui nous serre bien fort, puisque la charité qu'elle nous commande nous concentre, pour ainsi dire, les uns dans les autres, nous obligeant de nous considérer dans notre prochain, de le traiter comme un autre nous-mêmes, et de prendre ses intérêts comme les nôtres propres. Par cette loi, Dieu veut détruire ce malheureux amour-propre, qui est le grand effet de la corruption de notre nature, qui nous veut renfermer dans nous-mêmes, et qui nous porte à ne chercher que notre propre satisfaction.

Vous voyez quelle est la loi que Dieu a donnée dans l'Ancien Testament, mais les fidèles la doivent considérer comme renouvelée dans l'Evangile, qui est principalement rapporté à cette fin.

Jésus-Christ, la veille de sa mort, disait à ses apôtres assemblés, qui représentaient toute son Eglise : *Filioli, modicum adhuc vobiscum sum* (*S. Joan.*, XIII), Mes enfants, je suis encore pour un peu de temps avec vous : comme s'il eût voulu dire : Ecoutez-moi avec une attention toute particulière. Je vais vous dire ce qui est le plus important pour le bien de mon Eglise : *Mandatum novum do vobis :* Recevez de ma bouche un nouveau commandement que je vous donne. Je sais bien que Moïse l'a publié autrefois : mais sachez que, me servant de toute l'autorité que me donne ma qualité de Messie, de réparateur du genre humain et de nouveau législateur, je le renouvelle présentement : je vous commande de vous aimer les uns les autres, et je veux que l'obéissance à cette loi de charité soit la marque indubitable par laquelle vous ferez connaître que vous êtes mes disciples : *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem, in hoc cognoscent omnes, quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem* (*Ibidem*).

Les Pères et les interprètes recherchent pourquoi Jésus-Christ appelle cette loi ancienne un commandement nouveau : *Mandatum novum;* et ils en apportent trois explications considérables. Il est, disent-ils, nouveau : 1° dans sa cause; 2° dans son effet; 3° dans son idée et dans son modèle.

Il est nouveau dans sa cause, disent saint Thomas et Liranus, parce qu'il ne vient point de l'esprit de l'Ancien Testament, qui était un esprit de crainte et de rigueur, mais de l'esprit de la nouvelle loi, qui est un esprit d'amour et de douceur : *Ideo dicit novum, quia differentiam constituit Novi et Veteris Testamenti;* il fait proprement la différence

du Nouveau Testament et de l'Ancien.

Il est nouveau, dit saint Augustin, dans son effet, qui est de renouveler les hommes : *Novum, quia innovat homines.* C'a été, ajoute ce saint Père, cet amour du prochain, renouvelé par Jésus-Christ, qui a fait un peuple nouveau de toutes les nations idolâtres et de tout le genre humain, partagé et divisé par tant de sectes ridicules, par tant d'opinions extravagantes, et par tant de superstitions monstrueuses : *Hæc dilectio proximi gentes de universo genere humano fecit novum populum.* Elle a fait des premiers chrétiens de nouvelles créatures : *Nova creatura.* 1° Nouvelles, c'est-à-dire extraordinaires, dont on n'avait encore rien vu de semblable. C'est pourquoi Tertullien dit que les païens, considérant cette merveilleuse union qui était parmi les fidèles, et l'empressement qu'ils avaient de s'assister les uns les autres, s'écriaient, tout étonnés : Voyez comme ils s'aiment, ils sont prêts de mourir les uns pour les autres. 2. Nouvelles créatures, c'est-à-dire dépouillées de la corruption du vieil homme, qui naît de l'amour désordonné pour soi-même, et revêtues de la vertu du nouvel homme, qui est un amour sincère et parfait. Si les prédicateurs pouvaient persuader aux chrétiens cette loi de charité, ils renouvelleraient toutes les villes, ils en banniraient tous les vices, ils rétabliraient toutes les vertus. Dieu! qu'ils auraient de joie d'avoir si heureusement rempli leur mission. Il n'y aurait plus d'avarice, plus de dureté de cœur pour les misères des pauvres, plus de vexation ni d'oppression, plus de scandale, plus d'envie, ni de jalousie, plus de haine ni de vengeance. Nous pourrions dire avec joie, à la vue de ces villes renouvelées et réformées, ce que les anges disaient, au rapport de saint Augustin, à la vue de l'Eglise naissante : *Quæ est ista quæ ascendit dealbata?* Qui est celle-ci qui sort du sacré bain de l'Agneau, et qui paraît toute blanche, c'est-à-dire renouvelée? *Dealbata, quia innovata.* Et d'où vient cette rénovation, demande saint Augustin, sinon de l'observation de ce commandement nouveau, qui a la vertu de renouveler l'homme : *Unde innovatur, nisi mandato novo, quod dicitur novum, quia innovat.* Ce commandement est nouveau dans son idée, disent saint Chrysostome et saint Cyrille, parce qu'il doit être gardé d'une manière nouvelle et plus parfaite : *Mandatum novum, quia novo modo servandum.*

On nous avait donné autrefois pour modèle et pour exemplaire de l'amour que nous devions porter à notre prochain, l'amour que nous nous portons à nous-mêmes : *Sicut teipsum.* Mais Jésus-Christ a vu que ce modèle était rempli d'imperfections, et que nous ne savions pas nous aimer nous-mêmes. C'est pourquoi il a renouvelé la loi en changeant cette première idée, et en nous proposant un modèle assuré, parfait et accompli, qui est l'amour qu'il nous a porté : *Sicut dilexi vos, ut et vos diligatis invicem* (*Ibid.*).

Voyez ce que m'a fait faire l'amour que j'ai pour vous : voilà la règle que je vous donne, apprenez à bien aimer votre prochain et à bannir tous ces amours folâtres, faux et trompeurs. Vous pensez que cet homme vous aime, son amour est intéressé, il n'aime que son profit. Vous pensez que cet infâme a de l'amour pour vous, lorsque, tout hors de lui par la passion qui le transporte, il tombe à vos pieds, il gémit et il soupire. Ah! le brutal, c'est sa sensualité et son plaisir qu'il aime; s'il vous aimait, il aimerait votre honneur et votre salut. Il ne voudrait pas vous damner et vous perdre de réputation. Bannissez donc ces mauvaises amours, et suivez la règle infaillible que Jésus-Christ vous propose.

Saint Bernard dit que Jésus-Christ nous a aimés sagement et fortement : *Sapienter et fortiter;* ou, comme dit saint Thomas, *Ordinate et efficaciter.*

Cette sagesse avec laquelle Jésus-Christ nous a aimés consiste en deux choses.

Premièrement, il nous a aimés pour l'amour de son Père, nous regardant en son Père : ainsi nous devons aimer notre prochain en Dieu, et le rapporter toujours à Dieu. Il faut aimer ce père, cette mère, ce mari, ces enfants, ces biens; il faut aimer son honneur, son corps. Oui, cela est bon : mais il faut aussi que cet amour aille plus avant, qu'il cherche sa fin et qu'il rapporte tout à Dieu. Vous êtes obligés, sous peine de damnation éternelle, d'aimer Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces. Eh quoi! cette totalité dit-elle une exclusion pour les autres? Non, puisque cette loi ajoute : Vous aimerez votre prochain. En quoi donc consiste cette totalité? Elle consiste, dit la théologie, en ces deux mots : *Finaliter et appretiative;* il faut aimer Dieu d'un amour appréciatif, c'est-à-dire lui conserver le premier rang dans notre esprit. Il faut l'aimer de tout son cœur, d'un amour final, c'est-à-dire qui ne s'arrête qu'à lui seul, parce qu'il n'y a que lui seul qui soit notre dernière fin. Voulez-vous que je me serve de la comparaison de saint François de Sales? elle est belle sur ce sujet. Un homme qui n'avait jamais vu le Louvre, voyant ce magnifique palais, demanda à qui était cette maison. On lui répondit : Ne savez-vous pas que c'est la maison du roi? Veut-on dire par là qu'il n'y a que le roi qui y demeure? Point du tout : qu'y ferait-il seul? On veut dire que tous ceux qui y logent ont un rapport particulier à la personne du roi, comme ses domestiques et ses officiers. Ainsi vous demandez à qui est ce cœur? On vous répond : Lisez sur le frontispice de ce petit palais, et vous y verrez cette inscription en beaux caractères : *Domini ego sum,* J'appartiens à Dieu, je suis tout à lui. Eh quoi! n'y a-t-il que Dieu qui demeure dans ce cœur? la femme, les enfants n'y entrent-ils pas? Oui, mais rien n'y entre qui n'ait du rapport à Dieu. Le chrétien range tous ces amours dans son cœur : la reine, qui est la charité, est là assise sur son trône; l'amour du père, l'amour des enfants, l'amour des richesses, se tiennent dans l'ordre et dans le respect, afin

qu'il n'y ait rien qui offense les yeux de leur souveraine. Que s'il y a quelques amours qui veuillent brouiller et se révolter, on les chasse du cœur. Il n'y a qu'un maître dans ce palais, il n'y a que l'amour final qui y commande. Il faut, dit saint Augustin, que cet amour, qui n'appartient qu'à Dieu, fasse comme ces grosses rivières qui reçoivent dans leur course tous les petits ruisseaux, pour les porter et les conduire dans l'Océan. Il faut que cet amour final dont nous aimons notre Dieu prenne l'amour des enfants, l'amour des amis, l'amour de nos propres commodités, et les rapporte tous à Dieu.

2. La sagesse de l'amour que Jésus-Christ a eu pour nous a paru, d'un côté, en ce qu'il a aimé le monde sans aimer ses crimes, et de l'autre en ce que ses crimes ne l'ont point empêché de l'aimer, parce qu'il connaissait que Dieu voulait qu'il l'aimât; le monde, tout idolâtre et tout exécrable qu'il était en soi-même, considéré dans la volonté de son Père, lui a paru si aimable qu'il n'a pas épargné, pour son salut, ni son sang ni sa vie.

Voilà le moyen de bien s'aimer. Il n'y a rien, dites-vous, d'aimable dans cet ennemi; c'est un perfide, c'est un brutal. Quelle apparence que vous aimiez une personne qui vous paraît si digne de haine? Regardez-le de la même manière que Jésus-Christ vous a regardé quand vous étiez dans le péché, et de la même façon qu'il regarde le monde, c'est-à-dire considérez que Dieu, qui est infiniment aimable, vous commande de l'aimer, et alors il vous paraîtra digne d'amour.

C'est ainsi que les anges aiment ces idolâtres, ces Turcs, ces athées, dont ils ont soin, les regardant dans les ordres de Dieu qui les a commis à leur conduite.

C'est cet attrait de la volonté de Dieu, caché aux yeux charnels, qui paraît si charmant aux yeux spirituels de ces hommes apostoliques, dans la personne de ces Canadiens et de ces Américains, après lesquels ils courent dans les forêts. Empruntez les yeux de la foi de ces hommes zélés. Qu'est-ce que ces bons religieux de Saint-François, ce jacobin, ce jésuite trouvent d'aimable dans ces mangeurs de chair humaine? Qu'est-ce que leur a fait cet Iroquois pour les obliger à renoncer à toutes les douceurs de la vie et à souffrir tant de peines pour lui? Ah! vous ne le connaissez pas, Iroquois! Ah! qu'il est aimable, si vous le considérez comme un objet de l'amour de notre Sauveur!

Demandez, je vous prie, à sainte Elisabeth, duchesse de Thuringe, et fille du roi de Hongrie, qu'est-ce qu'elle trouve d'aimable dans cette vile lépreuse, quel charme elle reconnaît dans ce pauvre enfant si puant, qu'il n'y a qu'elle qui puisse le supporter? Ne me parlez pas de la sorte, vous répondra-t-elle, ce sont mes favoris. Ne voyez-vous pas Jésus-Christ au travers de toutes ces plaies? Cette lépreuse me paraît toute éclatante d'une beauté divine, et cet enfant est lavé dans le sang de mon Maître.

Demandez encore à toutes ces personnes charitables quels motifs d'amour, quels attraits elles trouvent dans ces pauvres inconnus et dans ces misérables couverts d'ulcères? Elles vous répondront que vous ne les connaissez pas, et qu'étant éclairées des lumières de la foi, elles les voient dignes du même amour qu'elles doivent à Jésus-Christ.

Faites-en de même : ayez un œil chrétien qui discerne dans votre prochain ce qui est aimable d'avec ce qui ne l'est pas. Jésus-Christ est aimable en lui, il a cédé à votre ennemi toutes les obligations que vous avez de l'aimer.

C'est ainsi que David regarda Saül : *Cogitavi ut occiderem te, sed pepercit tibi oculus meus; dixi enim : Non extendam manum meam, in Dominum meum quia Christus Domini est* (I *Reg.*, 24).

Voilà comment Jésus-Christ veut que nous imitions, dans l'amour que nous portons à notre prochain, cette sagesse et ce bel ordre qu'il a fait paraître en nous aimant. Il veut encore que nous aimions notre prochain fortement, ainsi qu'il nous a aimés. Comme son amour l'a porté à faire de grandes choses pour nous, il faut que notre charité nous porte aussi à aimer notre prochain, non pas de bouche, mais par des actions véritablement chrétiennes : *Diligamus non verbo, neque lingua, sed opere, et veritate* (*S. Joan.*, III).

C'est la conséquence que saint Jean tire de ce principe (*Ibid.*) : *In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit, et nos debemus pro fratribus animas ponere. Debemus*, nous devons. O devoir du christianisme, que tu es mal entendu! Ceux-là, en vérité, n'ont pas compris ce devoir qui, lorsqu'on les conjure de vouloir céder quelque chose de leur intérêt, de pardonner à la mauvaise humeur de ceux qui les ont offensés, d'user, en un mot, de quelque condescendance, répondent d'un air fier et colère : Qui est cet homme, et pourquoi lui céderai-je? pourquoi lui accorderai-je ce que vous me demandez? Je veux qu'il sache que je ne lui dois rien. Hélas! si cela est vrai, la parole de saint Jean est fausse, quand il dit: *Debemus*, nous devons. Vous avez raison de demander qui est cet homme? Je vois bien que vous ne le connaissez pas : demandez premièrement à la foi chrétienne, que vous professez, qui il est? Et elle vous dira que c'est un homme, tout ennemi qu'il est, que vous êtes obligé d'aimer, sous peine d'être damné : *Diligite inimicos vestros* (*S. Matth.*, V). Vous ne lui devez rien, dites-vous. Et cette foi dit que si vous êtes chrétien, vous lui devez amour pour haine, et bienfait pour ingratitude : *Benefacite his qui oderunt vos* (*Ibid.*). Demandez à l'Eglise qui il est? Elle vous répondra que c'est votre frère qu'elle a enfanté, comme vous, pour la vie éternelle; que tout méchant qu'il est, elle le porte dans son sein, qu'elle prie incessamment pour son salut, et qu'elle espère qu'il se convertira et qu'il sera du nombre des prédestinés, comme vous. Demandez à Jésus-Christ qui il est? Il vous dira que c'est un

homme, qu'il a voulu vous rendre considérable en lui cédant toutes les obligations immortelles que vous lui avez. Si donc vous ne devez rien, comme vous dites, à cet homme, vous n'avez jamais rien dû, et vous ne devez rien encore à votre Créateur, à votre Rédempteur, à celui qui est le principe de tous les biens que vous possédez et que vous espérez. Vous ne lui devez rien, dites-vous; et cependant un apôtre, inspiré de Dieu, dit que vous devez donner votre vie pour lui, si cela est nécessaire à son salut. Si Jésus-Christ vous eût traité de la sorte, si lorsque, pour vous sauver, il fallut qu'il descendît du ciel en terre et qu'il montât sur une croix, il eût demandé qui vous étiez, ne lui aurait-on pas répondu que vous étiez des malheureux, des ingrats, des pécheurs abominables? Il ne s'est point arrêté à cela; il a sacrifié sa vie pour nous racheter de l'enfer, son amour a été plus fort que la mort; et nous devons obéir à cette loi de la charité dont il nous a donné l'exemple.

Ne vous trompez pas, dit Jésus-Christ, c'est dans l'exacte observation de cette loi que vous ferez connaître que vous êtes mes disciples : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis* (*S. Joan.*, XIII). C'est en ce point, ajoute le disciple bien-aimé, qui connaissait parfaitement les sentiments du cœur de son Maître, c'est en ce point, dit-il, que paraît la charité des enfants de Dieu : *In hoc manifesti sunt filii Dei et filii diaboli* (I *Epist.*, III). *In hoc*, pesez cette parole : c'est la marque qui distingue les prédestinés des réprouvés. *Magnum judicium*, *magna discretio*, *quidquid vis habes, hoc solum non habens, nihil tibi prodest*, dit saint Augustin : Quand vous seriez aussi grand aumônier qu'Abraham, aussi vigilant que Jacob, aussi chaste que Joseph, aussi pieux que David, je proteste que vous serez damné avec toutes ces vertus, si vous n'avez cet amour généreux qui vous porte à aimer même votre ennemi et à lui faire du bien quand il faudra. Vous entreprenez de faire l'éloge de cette femme dévote, je suis prêt de vous entendre; dites donc : C'est une femme qui prie beaucoup Dieu. Cela est beau : l'oraison est le canal par lequel Dieu nous communique ses grâces. Dites encore : C'est une femme qui a son temps réglé pour ses confessions et pour ses communions. Voilà qui va bien. C'est une femme qui ne manque jamais à visiter, toutes les semaines, les prisons et les hôpitaux. Cela est louable. Dites quelque chose de plus : c'est une femme dont l'austérité est admirable; elle ne quitte pas le cilice, elle vit dans une abstinence continuelle. Je ne suis pas encore content, je ne vois pas là le vrai caractère d'une prédestinée. Cette femme, avec ses prières, ses aumônes et ses abstinences, a le cœur enflé d'orgueil, elle est délicate sur le point d'honneur, et, avec toute sa dévotion, elle ne peut souffrir une injure; on dit même qu'après la communion le geste d'un mari est capable de la jeter dans des emportements et dans un chagrin extraordinaire. Dites donc tout ce qu'il vous plaira; pour moi, dit saint Chrysologue, je vous dis quelque chose de plus : quand vous m'assureriez que cette femme a fait six cents miracles, je ne la canoniserais pas pour cela : *Narra mihi sexcenta miracula.* Il y aura des gens au jour du jugement qui diront qu'ils ont fait des miracles, et qui ne laisseront pas d'être damnés, parce qu'ils n'ont pas eu dans le cœur cette divine charité pour leur prochain.

Cette loi, renouvelée par Jésus-Christ, nous lie si étroitement, qu'elle établit entre nous une union indissoluble et une paix inaltérable, de sorte que, dans le dessein de ce divin législateur, il ne vous est pas même permis de concevoir de la haine, de l'envie, ni aucun désir qui puisse altérer la charité commandée par cette loi, et appelée par saint Paul le lien de la perfection, *Vinculum perfectionis* (*Coloss.*, III). C'est ce qui obligeait Tertullien de dire qu'un chrétien ne peut être ennemi de personne, *Christianus nullius est hostis.*

Si vous voulez maintenant savoir d'où procède cette loi, je vous dirai qu'elle procède d'une double providence qui est en Dieu, d'une providence naturelle et d'une providence surnaturelle. Par la première, Dieu veut le bien et l'avantage naturel des hommes; par la seconde, il veut les biens surnaturels et la sanctification de son Eglise : or ces biens de nature et de grâce du monde moral et du monde chrétien demandent que cette loi d'amour soit inviolablement observée; autrement le monde serait rempli de mille cruautés, il faudrait avoir toujours l'épée et le poignard à la main pour se défendre. Je ne veux pas, dit Dieu, qu'il y ait rien au monde qui vous puisse porter à violer la loi que je vous donne; quand on vous crèverait les yeux, quand on vous arracherait le cœur, n'en faites pas justice vous-même; laissez-m'en la vengeance, je sais bien comme il faut traiter vos ennemis, *Mihi vindicta, ego retribuam* (*Rom.*, XXII). Ajoutez à cela que Dieu a fait son Eglise pour y établir une haute et éminente perfection; or, si cette charité chrétienne ne régnait pas dans cette Eglise, nous n'y verrions pas cette patience invincible, cette humilité profonde et cette douleur admirable, qui la rendent toute sainte. C'est pourquoi il oblige très-étroitement les chrétiens à garder cette loi : d'où il s'ensuit que Dieu regarde ceux qui la violent, et qui n'ont pas le cœur de se vaincre quand il faut faire une réconciliation, comme les ennemis de son Etat et comme des rebelles qui veulent empêcher le bien du monde et de son Eglise. Disons un mot des deux autres liens qui doivent unir les cœurs des fidèles.

II. — Le second lien par lequel Dieu a voulu établir entre nous cette union merveilleuse, est son Esprit. Il ne s'est pas contenté, dit saint Cyprien au traité de la Cène du Seigneur, de nous unir comme les branches d'un arbre sur une tige, comme les rayons du soleil dans un même globe, comme les pierres qui composent un même bâti-

ment, ou enfin comme les membres d'un même corps, qui ont entre eux des sympathies admirables; mais il a voulu nous rendre tous unanimes, comme parle l'Ecriture, c'est-à-dire il a voulu que nous n'ayons qu'un cœur et qu'une âme, *Cor unum et anima una*, afin de faire voir dans son Eglise une expression de cette union parfaite qui se trouve dans l'adorable trinité des personnes divines.

Mais comment se pourrait-il faire que des peuples dont les sentiments sont si partagés, des nations qui ont des inclinations si opposées, puissent s'unir de la sorte? Cela se fera par la sagesse et par la toute-puissance de Dieu, que Jésus-Christ employa un peu avant sa mort, lorsqu'il renouvela cette loi d'amour dans l'assemblée de ses apôtres, et qu'il fit cette prière à son Père : *Pater sancte, sint unum sicut et nos unum sumus; ego in eis et tu in me; dilectio qua dilexisti me in eis sit* (*S. Joan.*, XVII). Je vous demande que cet amour personnel par lequel je vous aime et par lequel vous m'aimez, c'est-à-dire que cet Esprit-Saint, qui est le nœud sacré qui nous unit, soit aussi en eux pour les unir.

III. — Ce n'est pas assez? O Dieu de paix et d'union, vous voulez encore ajouter un troisième lien. Et comment, ô amour ingénieux, que tu es inventif! ce divin Sauveur institue un sacrement, qui est appelé communion. Il ne se contente pas d'être l'auteur et le médiateur de cette union, il veut en être lui-même le nœud et nous unir dans sa propre personne, *Ut dilectio qua dilexisti me in ipsis sit et ego in ipsis* (*Ibid.*).

Pour nous unir, il nous a donné une viande vivante et agissante, qui a la vertu de nous changer en lui et de nous faire tous, dans les termes de saint Paul, un même pain et un seul corps mystique : *Unus panis, unum corpus, multi sumus omnes qui de uno pane participamus* (I *Cor.*, X).

C'est ce qui fit qu'après avoir communié ses apôtres, il entra dans de saintes complaisances, et il dit à son Père : *Claritatem quam dedisti mihi, dedi eis : ut sint unum, sicut et nos unum sumus* (*S. Joan.*, XVII). Quelle est cette clarté, demande saint Hilaire? *Quam claritatem? unitatem scilicet cum divinitate, quam quodammodo per sacramentum corporis sui ipse communicat.* C'est l'union à sa divinité qu'il nous communique en quelque façon dans ce sacrement.

Après ce discours, nous ne pouvons douter qu'on ne peut violer, par des haines et par des vengeances, l'union de cette charité fraternelle si fortement recommandée, sans passer pour un véritable antechrist, qui s'oppose à tous les desseins de Jésus-Christ.

Oui, nous devons conclure des vérités que j'ai établies, non pas par des raisons humaines, mais par des raisons divines, que celui qui détruit cette paix, cimentée par la loi, par l'esprit et par le corps de Jésus-Christ, est un criminel d'Etat devant Dieu, puisqu'il trouble et qu'il ruine son Eglise.

Tout royaume divisé sera ruiné : vous mettez la division dans l'Eglise, vous voulez donc sa ruine. L'Eglise est le temple de Dieu, vous ôtez cette charité que le vénérable abbé de Celles appelle le ciment des âmes, *Bitumen animarum*. Vous voulez donc renverser cet édifice. L'Eglise est un corps : le membre qui se détache et qui n'a plus de sympathie avec les autres fait, autant qu'il peut, la perte et la ruine du corps.

Je dis bien plus : quiconque hait son frère et se sépare de lui par les aversions et par les désirs de vengeance, est criminel de lèse-majesté divine au premier chef, parce qu'en voulant détruire l'union de la charité, il offense les deux Personnes divines qui en sont les liens. Il s'oppose au Saint-Esprit, à la vertu du corps vivant de Jésus-Christ dans la communion. C'est Jésus-Christ même qui est notre paix, *Ipse est pax nostra* (*Ephes.*, II). C'est donc à la destruction de Jésus-Christ, en qualité de paix, que se portent nos envies, nos jalousies, nos haines et nos partialités.

Faites réflexion sur toutes les hosties que vous avez reçues; par toutes ces hosties votre cœur a été uni à votre prochain : pour vous en séparer, il faut outrager, rompre et déchirer toutes ces hosties. Que direz-vous d'un homme qui voyant son ennemi à couvert sous la pourpre d'un roi, serait si téméraire que de percer le manteau royal pour le blesser? Ou que direz-vous de celui qui, voyant le corps de son père entre celui de son ennemi, serait si furieux que de passer son épée au travers du corps de son père, pour la plonger dans celui de son ennemi? Ah! le parricide! ah! l'exécrable, direz-vous. C'est ce que nous faisons pourtant, lorsque nous voulons du mal à notre prochain, qui n'est pas seulement couvert de la pourpre du sang de Jésus-Christ, mais encore de sa propre personne. Tout ce que nous faisons au moindre des siens, dit Jésus-Christ, soit de bien, soit de mal, nous le faisons à lui-même : *Quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis* (*S. Matth.*, XXI). C'est donc à lui que nous nous en prenons, c'est contre lui que se portent nos inimitiés. *Non expavescis ad vocem clamantem, Saule, quid me persequeris?* dit saint Augustin. Hélas! mon frère, votre cœur n'a-t-il pas été saisi de frayeur, lorsque vous avez entendu Jésus-Christ qui s'est plaint de ce que vous l'aviez blessé et calomnié? Ne l'entendez-vous pas qui continue ses plaintes jusqu'à ce que vous soyez réuni avec vos frères? Allez, vous n'êtes pas chrétien, puisque vous n'en avez pas la véritable marque, qui est cette charité forte et cet amour généreux qui triomphe de toutes les passions. Vous dites que vous êtes dans l'Eglise; oui, mais c'est en qualité de faux frère. L'Eglise est la maison de lumière, et vous qui haïssez votre frère, vous êtes un enfant de ténèbres : *Qui odit fratrem suum, in tenebris est, et in tenebris ambulat* (*S. Joan.*, II). L'Eglise est la maison de prière. Et quelle prière ferez-vous quand vous voudrez vous adresser à Dieu? Ne savez-vous pas que si vous n'avez point cette charité dans le cœur, vous ne sauriez dire l'oraison dominicale sans vous

faire votre procès? *Vade prius reconciliari fratri tuo* (*S. Matth.*, XV, 1). l'Eglise est la maison de la vie, et si vous avez de la haine, vous êtes en état de mort : *Qui odit fratrem suum, manet in morte* (*S. Joan.*, III). Soyons donc tels que nous faisons profession d'être. Comme chrétiens, nous sommes obligés d'aimer notre prochain, non-seulement comme nous-mêmes, mais comme Jésus-Christ nous a aimés. Faisons donc voir cette charité par nos actions, elle attirera sur nous les bénédictions du ciel, et elle nous fera mériter la gloire, etc.

SERMON X.

POUR LE MERCREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

De la perpétuité de l'Eglise.

Si Ecclesiam non audierit : sit tibi sicut ethnicus, et publicanus.

S'il n'écoute pas les ordres de l'Eglise, regardez-le comme un païen. ou comme un pécheur public (*S. Matth.*, VIII).

Il ne faut pas moins de prudence ni de courage, au jugement des politiques, pour conserver ses conquêtes que pour les faire; et, suivant l'opinion de saint Thomas, la force paraît beaucoup plus quand il faut résister à un ennemi et soutenir longtemps ses efforts que quand il le faut attaquer. Ainsi nous pouvons dire que si l'établissement de l'Eglise, par des voies surhumaines et contraires à la prudence du siècle, fait voir que c'est Dieu qui en est l'auteur, comme nous le fîmes voir hier, sa fermeté inébranlable parmi les attaques qu'on lui a livrées, est aussi une preuve infaillible et convaincante qu'elle est soutenue par une vertu divine.

Comme il n'y a que l'Eglise seule qui se puisse glorifier qu'elle ne doit rien à la prudence de la chair dans son établissement, il n'y a aussi qu'elle seule qui puisse dire que c'est Dieu qui la maintient et qui la conserve, de sorte que les vents les plus impétueux ne servent qu'à l'affermir, et qu'elle tire avantage du nombre et de la force de ses ennemis. Pour vous montrer cette perpétuité de l'Eglise, nous avons besoin des grâces du Saint-Esprit; demandons-les par l'intercession de la Vierge : *Ave, Maria.*

Lorsque Dieu, par l'organe de ses prophètes, par la bouche de son Fils et par celle de ses apôtres, nous a parlé de sa nouvelle Eglise, il nous a toujours promis qu'elle serait perpétuelle et qu'elle subsisterait jusqu'à la consommation des siècles. C'est cette cité de David, suivant l'interprétation des Pères et principalement de saint Augustin, que Dieu, dit le Psalmiste, a fondée pour l'éternité : *Deus fundavit in æternum.* Le prophète Isaïe se réjouit, avec cette sainte Sion, de ce que son tabernacle ne sera plus jamais transporté, que ses clous ne seront plus arrachés ni ses cordeaux rompus, mais qu'il demeurera éternellement : *Respicie Sion tabernaculum, quo nequaquam transferri poterit, neque auferentur clavi ejus in sempiternum, et omnes funiculi ejus non rumpentur* (*Isai.*, XXXIII). Les montagnes du siècle, les collines des grandeurs de la terre, dit Dieu par ses prophètes, trembleront et seront renversées, c'est-à-dire, les Etats politiques changeront de face et les plus florissantes monarchies périront : *Montes commovebuntur, et colles contremiscent* (*Isa.*, LIV). Mais j'ai juré que jamais je ne te priverai entièrement de ma miséricorde et que je ne romprai jamais l'alliance de paix que j'ai faite avec toi : *Misericordia autem mea non recedet a te, et fœdus pacis meæ non movebitur* (*Ibid.*). Tu ne seras plus appelée la délaissée: *Non vocaberis ultra derelicta* (*Isai.*, LXII).

Un ange venu du ciel pour apprendre la naissance de Jésus-Christ, nous apprend que son royaume établi dans la maison de Jacob, c'est-à-dire parmi le peuple fidèle, n'aura jamais de fin : *Regnabit in domo Jacob in æternum, et regni ejus non erit finis.*

Le Fils de Dieu même nous a renouvelé ses promesses dans l'Evangile, nous assurant qu'il serait avec nous, par la conduite de son Esprit, jusqu'à la consommation des siècles, et qu'il avait si fortement établi les fondements de son Eglise que jamais les portes d'enfer, c'est-à-dire les assauts des démons, les efforts des tyrans ni la malice des hérétiques ne les pourraient ébranler: *Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam* (*S. Matth.*, XVII).

Cette perpétuité de l'Eglise, prédite si clairement par les prophètes et promise en termes exprès par Jésus-Christ, couvre de honte et de confusion tous ses ennemis qui ont osé blasphémer contre elle, l'accusant d'être tombée en ruine et désolation : elle fait que quiconque est sectateur de la nouveauté en fait de religion, cesse d'être enfant de la véritable Eglise.

Comme je ne parle point maintenant aux ennemis de l'Eglise, mais à ses enfants ; je dis que cette fermeté inébranlable montre évidemment qu'elle porte le caractère d'un Dieu qui la soutient, et que, par conséquent, nous devons lui rendre nos soumissions à moins que de vouloir être justement traités comme des idolâtres : *Si Ecclesiam non audierit*, etc.

Cette vérité paraîtra dans son jour par trois considérations, qui feront le partage de ce discours. Je prétends la première du dedans de l'Eglise et de sa nature ; la seconde, du dehors, qui sont les attaques puissantes qu'elle a soutenues ; et la troisième, de ce que non-seulement elle a résisté, mais qu'elle a même tiré ses avantages des efforts et de la persécution de ses ennemis.

I.—Il n'y a rien dans l'Eglise, soit que nous considérions son être matériel, c'est-à-dire les chrétiens ou son être formel, c'est-à-dire sa croyance qui lui puisse donner cette fermeté ; au contraire, tout y répugne : donc cette fermeté vient d'ailleurs et de quelque vertu invisible. Ce n'est point du démon, puisque l'Eglise lui est contraire en toutes choses : donc elle vient de Dieu.

Si vous considérez ceux qui composent l'Eglise, ce sont des hommes de chair et de sang comme les autres et sujets à leurs passions déréglées, qui sont des suites de leur nature corrompue. Ils sont donc, en premier lieu, naturellement légers et inconstants; ce sont des feuilles et des roseaux qui servent de jouet à tous les vents, dit l'Ecriture, et qui ne demeurent presque jamais en même état, dit Job : *Numquam in eodem statu permanet* (*Job.*, II). 2. Ils sont éperdument amoureux de leur liberté et ennemis jurés de tout ce qui les contraint; ils ont de la peine à souffrir longtemps le joug de l'autorité la plus légitime, si la crainte ne les retient. 3. Ce sont des hommes qui ont des humeurs, des complexions, des inclinations, des manières de vivre et des coutumes plus différentes que ne sont les climats qu'ils habitent; et souvent dans l'état politique, ce sont des ennemis irréconciliables qui vivent dans de perpétuelles guerres pour les prétentions qu'ils croient avoir les uns sur les autres.

Je demande donc : Ces inconstants, amoureux du changement et de toutes les nouveautés, sont-ils propres pour faire une Eglise constante et immuable, qui ne souffre jamais aucune diversité dans les principes de sa foi? Ne faut-il pas que Dieu fasse, tous les jours, le miracle dont parle Job, qui est de donner du poids à la légèreté des vents, *Qui facit ventis pondus* (*Job*, XXVIII), et de rendre le sable mouvant capable de fermeté?

Ces idolâtres de leur liberté, pour la défense de laquelle ils donnent, tous les jours, des batailles, et qu'ils estiment plus précieuse que leur vie, pourront-ils souffrir longtemps le pesant joug de la foi?

Ces génies si différents, ces naturels si antipathiques, ces peuples si partagés et si divisés dans leurs desseins et dans leurs affections, pourront-ils longtemps s'accorder dans une même créance, vivre sous l'unité d'un même chef et dans le sein d'une même mère, et, en ce qui touche la religion, parler tous d'une même bouche et d'une même langue? N'est-ce pas la continuation de ce prodige que Dieu fit, au temps du déluge, et qui n'était qu'une figure de la merveille dont nous parlons, lorsqu'il logea les animaux les plus contraires dans une même arche? Ou, pour mieux dire, n'est-ce pas l'accomplissement de ce que Dieu avait promis, par son prophète Isaïe, qu'il ferait habiter le loup avec l'agneau, le léopard avec le chevreau, le lion avec la brebis? *Habitabit lupus cum agno, et pardus cum hœdo accubabit, vitulus, et leo et ovis simul morabuntur* (*Isa.*, XI).

Que si vous considérez l'Eglise dans sa créance, qui la fait une Eglise chrétienne, vous y verrez paraître des difficultés extrêmes pour cette perpétuité. C'est un principe reçu et prouvé par toutes sortes d'expériences physiques et morales, que rien de violent n'est de durée, *Nihil violentum durabile;* cette créance néanmoins tient l'homme dans un état très-violent.

Ses vérités spéculatives font violence à l'entendement, en le tenant dans la captivité, comme parle l'Apôtre, sous l'obéissance de la foi : elles lui ôtent la liberté de ses pensées, en l'obligeant de s'arrêter avec respect, aussitôt que la révélation divine se présente, d'abaisser sa raison et de donner un continuel démenti à ses sens, quand il s'agit de nos mystères. Ses vérités pratiques et morales font violence à la volonté corrompue par le vice; elles gourmandent toutes les passions, et elles s'opposent à toutes les inclinations les plus douces. En un mot, elles mettent tout l'homme dans cet état violent qui est la marque essentielle du parfait chrétien et le caractère du prédestiné : *Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud.* Il est évident que pour suivre les lois de cette abnégation évangélique, de ce détachement de cœur, de ce renoncement à soi-même, qui est l'esprit du christianisme, il faut nécessairement, disent les Pères de l'Eglise, ramer sans cesse contre le fil de l'eau, et se faire une violence continuelle.

Quoique Jésus-Christ appelle le joug de sa loi doux et léger, il n'est tel que par la grâce et par la vertu de son Esprit, qui est invisible; mais si on s'arrête à ce qui paraît au dehors, il est très-rude et très-pesant à une nature affaiblie par le péché, comme la nôtre.

Ce qui est à remarquer, c'est que cette contrainte et cette violence que le christianisme porte avec soi est générale et universelle pour les personnes et pour les temps. Si les grands et les principaux chefs de l'Etat ecclésiastique et temporel en étaient exempts, on pourrait dire que, ne sentant pas sa pesanteur, ils ont obligé les petits à la souffrir, et qu'ils ont tenu les peuples dans cette soumission, qui leur était profitable; mais il n'en est pas ainsi : les papes et les évêques, les rois, les princes et tous les grands sont obligés de confesser leurs péchés à un prêtre, de pardonner de bon cœur les offenses qu'ils ont reçues, d'aimer leurs ennemis, d'être chastes, chacun selon leur état, en un mot, de mortifier leurs passions, et de les tenir soumises à la raison. On prêche indifféremment aux papes, aux évêques, aux rois et à tous les souverains, aussi bien qu'à leurs sujets, qu'ils seront éternellement damnés, s'ils secouent ce joug, et s'ils veulent s'affranchir de cette juste contrainte. Il n'est point de jour dans l'année, point de temps dans la vie, auquel on permette de se relâcher, et de croire à sa mode ou de vivre selon son humeur.

Après avoir conçu une idée de cette religion chrétienne si élevée au-dessus de la raison et si contraire à toutes les inclinations de l'homme, nous nous étonnons, avec sujet, de ce qu'on l'a pu persuader aux hommes, et nous disons qu'il n'y avait que Dieu qui pût faire ce changement dans le monde idolâtre, et persuader à des avares, à des superbes et à des voluptueux d'embrasser les lois de la pauvreté évangélique, de l'humilité et de la mortification chrétienne. Mais nous avons encore plus de sujet de nous

étonner de ce que des hommes, naturellement légers et inconstants, libertins et idolâtres de leurs passions, ont conservé, durant l'espace de seize siècles, cette religion, sans jamais avoir rien changé dans les principes de la foi, ni dans les points essentiels de sa morale. La puissance de Dieu paraît encore plus à maintenir les hommes en cet état qu'à les y mettre.

Lorsque nous voyons un vaisseau qui est emporté par le courant d'un fleuve, ou qui, étant poussé par les vents, remonte contre le fil de l'eau, nous sommes assurés que ce mouvement contraire ne se peut faire que par un principe plus fort, et qui ne vient pas de la nature du vaisseau : je dis de même que quiconque considérera cet état violent à la nature, qui subsiste depuis tant d'années et de siècles, dans le christianisme, doit avouer que le principe de cet état violent est hors de la nature, et partant, qu'il est surnaturel et divin.

Il n'y a que la religion chrétienne qui ait cet avantage d'être conservée par le secours de Dieu. Je ne m'étonne pas que l'idolâtrie et le mahométisme aient subsisté longtemps : ce sont des sectes établies sur la chair et le sang, et qui suivent les inclinations de la nature ; et comme on ne s'étonne pas de ce qu'il y a toujours des envieux, des avares, des voluptueux, parce que ce sont des vices qui viennent du déréglement de la nature, au contraire il faudrait s'étonner s'il n'y en avait point, ainsi il n'y a pas sujet d'être surpris, si l'on voit des hommes qui demeurent dans une secte qui leur permet de contenter leurs sens et de vivre selon leur humeur. Pourquoi trouver étrange qu'un homme aime mieux vivre dans un état où il ne faut point jeûner, ni se confesser, que de se charger de toutes ces obligations ? La merveille consiste à détester cet état de fausse liberté, à persévérer dans ces obligations, et à porter ce joug toute sa vie. C'est là que paraît l'impression de l'Esprit de Dieu et le secours d'une grâce supérieure à la nature.

II. — Cette perpétuité de l'Eglise paraîtra encore plus admirable si, après avoir vu qu'il n'y a rien de visible au-dedans qui la lui puisse promettre, vous considérez qu'au dehors toutes choses conjurent sa ruine et travaillent à sa destruction.

Que de guerres civiles et étrangères ont tâché d'ébranler le trône de Jésus-Christ sur la terre ? Que d'armées de démons, d'idolâtres, d'hérétiques et de mauvais chrétiens l'ont attaquée, dit saint Chrysostome : *Quot enim bella adversus Ecclesiam concitata sunt? Quot exercitus instructi?* De quelles sortes d'armes ne s'est-on point servi ? N'a-t-on pas employé le fer et le feu, les gibets, les roues, les potences et toutes sortes de cruautés : *Quot arma mota? quod non afflictionis et vindictæ genus excogitatum ?*

Saint Jean, dans son Apocalypse, nous représente ceci sous un emblème merveilleux. C'est une femme revêtue du soleil, qui a la lune sous ses pieds et qui est couronnée de douze étoiles, laquelle est poursuivie par un dragon d'une énorme grandeur, de couleur rouge, qui a dix cornes et sept têtes. Cette femme revêtue du soleil est l'Eglise revêtue des mérites et de la vertu de Jésus-Christ, couronnée de ses douze apôtres, et qui a la lune sous ses pieds, parce qu'elle est invariable et immuable dans sa foi. Ce dragon n'est autre que Satan, le prince du monde : il est rouge du sang de tant de martyrs qu'il a cruellement massacrés. Les dix cornes, qui sont les symboles de la puissance, signifient les dix empereurs de Rome, qui ont suscité contre l'Eglise dix cruelles et sanglantes persécutions. Les sept têtes nous représentent, disent quelques interprètes, les ruses, les finesses et la malice des hérétiques, plus dangereuses que le fer des tyrans.

Représentez-vous donc tous ces esprits que saint Paul appelle par emphase les puissances du monde, qui, pour soutenir l'honneur de leurs autels et pour conserver l'empire qu'ils avaient établi sur la terre par le moyen de l'idolâtrie, emploient toutes les inventions, toutes les subtilités et tous les artifices de leur intelligence, qui se servent de toute la malice de leur volonté, et qui appliquent leur fureur selon toute son étendue, afin de perdre et d'étouffer l'Eglise dans son berceau. Ils soulèvent contre cette petite troupe de fidèles toutes les nations de la terre, tous les rois et tous les empereurs du monde, qui, étant trompés par leurs oracles et animés d'un faux zèle de conserver la religion de leurs ancêtres, plantent des croix partout, dressent des échafauds, allument des bûchers et emploient les exils, les prisons, les fouets, les gehennes, les fournaises ardentes, les chaudières d'huile bouillante, les bêtes féroces, en un mot, tous les tourments imaginables.

Souvenez-vous, s'il vous plaît, de tout ce qui s'est passé durant près de 300 ans, que l'Eglise a toujours été sous le fer des tyrans : considérez qu'après avoir soûlé par l'abondance du sang de ses enfants la fureur de Néron, la cruauté de Domitien, la rage de Maximien et de neuf empereurs qui avaient employé tout le pouvoir du premier empire du monde pour la perdre, elle se vit comme accablée par les efforts de Dioclétien, le monstre le plus cruel qui ait jamais été et que l'enfer avait choisi pour composer l'arrière-garde de ses troupes et pour donner le dernier coup à cette Eglise.

Ce fut sous lui qu'on inventa et qu'on exerça sur les corps des fidèles tous les supplices que les Buzire et les Mézence avaient ignorés. On ne parlait que d'écraser les hommes sous des pressoirs comme on fait la vendange, que de les enfermer dans des tonneaux armés par dedans de clous contrepointés et de les rouler dans cette prison mouvante, que de les oindre d'huile et de miel pour les exposer aux guêpes dans les cuisantes ardeurs du soleil. On voulut faire à Rome le dénombrement des martyrs que faisait ce tyran, mais quand on vit qu'un

seul mois en comptait dix-sept mille, on jugea bien qu'il était impossible et qu'il fallait plutôt se préparer à mourir qu'à compter, ni à écrire.

Sous la tyrannie de cet empereur, les chrétiens étaient exclus, par ses funestes édits, du commerce et de la société des hommes, et privés des choses nécessaires que la nature a voulu être communes à tout le monde, sans qu'il leur fût permis de puiser l'eau des puits, ou d'acheter une poignée d'herbes, s'ils n'offraient de l'encens aux idoles qu'on avait plantées à ce dessein dans les places publiques ; les uns vivaient enfermés dans des caves, les autres rampaient dans les déserts, avec les bêtes, exposés à toutes les injures de l'air.

Cette cruelle persécution fit qu'on lui dressa des colonnes et des monuments avec cette fausse inscription : *superstitione Christi ubique deleta*, comme à celui qui avait purgé l'univers de la superstition des chrétiens, mais sa conscience lui disait bien le contraire. Et en effet, voyant que cette religion florissait dans ses propres ruines, il abandonna le champ de bataille, se connaissant vaincu par la force et par la constance des martyrs.

Hé bien ! y a-t-il un Etat qui ait jamais reçu de plus rudes, de plus violentes et de plus longues attaques que l'état de l'Eglise, qui l'espace de trois cents ans a eu sur les bras toutes les puissances de la terre unies et liguées ensemble pour sa ruine.

Il n'est point d'Etat profane qui ait jamais eu sur les bras les forces de tout le monde, les Mèdes surmontèrent les Assyriens, les Perses vainquirent les Mèdes, les Grecs triomphèrent des Perses, les Romains s'assujettirent les Grecs, l'empire Romain fut depuis partagé par les Goths, par les Vandales, par les Huns, par les Lombards et par d'autres nations ; mais les Assyriens, les Mèdes, les Perses, les Grecs, les Romains, les Goths, les Vandales, les Huns, les Lombards et enfin tout le monde a conjuré contre l'Eglise et ne l'a jamais pu renverser.

Chose étrange ! l'empire romain, qui, lorsque le Sauveur du monde commença à poser les fondements de son Eglise, avait cent cinquante millions d'or, revenu, et un fonds pour la solde de cinq cent mille hommes pendant dix ans, afin de tenir une armée au Nil, l'autre à l'Euphrate, l'autre au Rhin, l'autre à l'Océan et l'autre au milieu de l'Etat : ce florissant empire est tombé en décadence. Cette superbe Rome, où toutes les monarchies s'étaient réunies, a été tellement bouleversée qu'on cherche Rome dans Rome ; mais l'Eglise de Jésus-Christ, qui n'avait ni armées, ni finances, ni places, ni rois, ni princes qui l'appuyassent, a toujours subsisté et a bravé les efforts de tous ces puissants ennemis. On ne peut attribuer cette fermeté inébranlable à aucune chose visible. Dites donc que c'est une main invisible qui la soutient, et une vertu secrète et divine qui la conserve.

Pour concevoir combien cette perpétuité de l'Eglise est merveilleuse, il faut considérer que pendant les quatre premiers siècles, qu'on l'a poursuivie à feu, à fer et à sang, elle a été troublée par de continuelles séditions intestines et divisée par la malice d'un grand nombre d'hérétiques qui, comme des vipères, déchiraient les entrailles de leur mère, et qui avaient pour ses véritables enfants, autant et plus de haine et de rage que les païens.

Les tyrans donnaient des martyrs à l'Eglise, mais ceux-ci faisaient des apostats ; les persécutions des idolâtres faisaient paraître la vérité de notre foi et la constance des fidèles ; mais celles des hérétiques obscurcissaient les vérités de la religion par une infinité d'erreurs et de mensonges, en surprenant les simples par leurs ruses et par leurs artifices.

Les chrétiens de la primitive Eglise attiraient les païens par leur généreuse et invincible patience, et par la sainteté de leur vie ; et les hérétiques, aussi corrompus dans leurs mœurs que dans leur foi, étaient cause que le nom de Jésus-Christ était blasphémé parmi les gentils, et que l'innocence de l'Eglise était noircie d'une infinité de calomnies.

Du berceau même de l'Eglise sortirent dans le premier siècle, les simoniens, les tébutiens, les corinthiens, les ébionites et les nicolaïtes. Dans le second, les saturniliens, les basilidiens, les carpocratiens, les valentiniens, les gnostiques, les marcionistes, les apellistes, les cataphrigiens et les adamites. Dans le troisième, les tertullianistes, les origénistes, les homousiastes, les novatiens, les samosathiens et les manichéens. Dans le quatrième, les donatistes, les ariens, les priscillianistes et les pélagiens. Lisez l'Histoire ecclésiastique, et vous ne trouverez point de siècle où l'enfer n'ait vomi quelque nouvelle hérésie, et où le démon n'ait trouvé moyen de séduire quelque membre de l'Eglise, pour l'armer et le faire combattre contre le corps. Vous verrez qu'il n'y a aucun article dans notre créance, qui n'ait été combattu, aucune vérité de foi, pour la destruction de laquelle on n'ait même voulu faire servir la parole de Dieu et la force de l'Ecriture sainte.

Pour moi je vous avoue que je ne vois rien qui me fasse davantage paraître la vertu d'un Dieu, et une protection miraculeuse, que la conservation et l'augmentation de l'Eglise au milieu des hérésies.

Comment est-ce que dans les premiers siècles les païens pouvaient embrasser le christianisme si fort au-dessus de la raison et si contraire à tous les sens, et d'ailleurs si cruellement persécuté ; voyant que ceux qui portaient le nom de chrétiens, étaient si partagés entre eux et si opposés dans leurs sentiments ? Saint Augustin sur le psaume XCIII, dit que ces divisions et ces différents survenus dans l'Eglise naissante, faisaient que plusieurs hésitaient et demeuraient longtemps à se résoudre. *Multi volentes esse christiani propter eorum dissensiones hæsitare coguntur.* Ce qui est bien plus, c'est que s'ils étaient attirés par les bons exemples des vrais chrétiens

et catholiques, qui étaient la bonne odeur de Jésus-Christ, ils étaient en même temps détournés par les abominations exécrables que commettaient les hérétiques, qui portaient aussi, quoique injustement, le nom de chrétiens. Toutes ces calomnies qu'on nous imposait dans ces premiers siècles, lorsqu'on accusait de manger dans nos assemblées de la chair humaine, de tuer de petits enfants, et d'y commettre des impudicités infâmes, venaient de l'erreur des païens, qui ne savaient pas distinguer les catholiques d'avec les hérétiques qui commettaient toutes ces méchancetés, et des infamies si abominables, que la seule lecture en fait horreur. C'est de quoi se plaignait saint Augustin au même endroit : *Multi maledici etiam in his invenerunt materiam blasphemandi christianum nomen, quia et ipsi quoquomodo christiani appellantur.*

Quel scandale n'eût point souffert le grand Constantin après sa conversion ? n'eût-il pas eu sujet de douter de la vérité de notre religion, s'il n'eût été soutenu de la main de Dieu, lorsqu'ayant été fait chrétien et prenant connaissance des affaires de l'Eglise, il trouva, par la naissance des erreurs d'Arius, tous les évêques divisés, qui écrivaient les uns contre les autres, et qui s'accusaient en sa présence de plusieurs crimes ?

Cependant au milieu de tous ces orages, la nacelle de saint Pierre, battue de tous ces flots et agitée de toutes ces vagues, n'est point submergée ni brisée par la tempête. La vérité demeure, les erreurs passent, les mensonges périssent; toutes ces hérésies portées par l'éloquence, par la doctrine, par la prudence et par la subtilité de leurs auteurs, appuyées par le crédit des grands et des puissants du monde, soutenues même par les armes des empereurs ; toutes ces hérésies, dis-je, ont fait beaucoup de bruit, et par l'impétuosité de leurs flots elles ont emporté tous ceux qui ne se sont pas fortement attachés à l'Eglise : mais elles ont passé comme des torrents, dit saint Jérôme, sur le chapitre III d'Abacuc : *Feruntur hæreses prono eloquentiæ cursu ; et præcipites : ut quemque obvium et levem invenerint, secum trahunt : sed tamquam torrentes, velociter transierunt.* En voici la raison : c'est que ce sont des torrents qui prennent leur naissance de l'invention de l'homme et non pas des fleuves, qui procèdent de Dieu, lequel est la fontaine et la source de la vertu et de la sainteté, *Quia non erant flumina perennia de Deo, veritatis et sanctitatis fonte.*

L'Eglise a souffert et souffre encore tous les jours une troisième attaque de la part des mauvais catholiques ; et cette attaque ne fait pas moins paraître la vertu d'un Dieu qui la soutient.

Saint Augustin (*Epist. in S. Joan.*), dit que les mauvais chrétiens sont dans l'Eglise comme les mauvaises humeurs dans le corps humain. *Sic sunt in corpore Christi, quomodo humores mali : quando evomuntur : tunc relevatur corpus : sic et mali quando exeunt, tunc Ecclesia relevatur :* l'Eglise ne peut être soulagée qu'en les chassant hors de son sein.

L'Eglise a vaincu la cruauté des tyrans, par la patience invincible des martyrs : elle a confondu les erreurs et les mensonges des hérétiques, par la science des docteurs : mais de quelque remède qu'elle se serve : elle ne peut arrêter le cours de cette fièvre maligne et de cette maladie contagieuse, dit saint Bernard dans un sermon sur le Cantique des Cantiques, qui se glisse dans tous ses membres et qui infecte tout son corps ; mal d'autant plus dangereux, qu'il est plus étendu et plus intérieur. *Serpit putrida tabes per omnes corpus Ecclesiæ, et quo latius, eo desperatius, eoque periculosius, quo interius.* Si c'était un hérétique qui lui fît ouvertement la guerre, on le retrancherait de la communion des fidèles, et bientôt cette branche coupée sécherait. Si c'était quelque étranger qui usât de violence, on se cacherait et on se retirerait ; mais que fera l'Eglise à ceux qui protestent qu'ils veulent vivre et mourir ses enfants ? Ils sont, disent-ils ses amis, et néanmoins ils la traitent comme ses ennemis, *Omnes amici, et omnes inimici : omnes necessarii, et omnes adversarii.* Ils sont tous ses domestiques, mais ils ne sont pas pour cela pacifiques, *Omnes domestici, et nulli pacifici.* Ce sont bien souvent des ministres de Jésus-Christ par office, et néanmoins ils servent à l'antechrist par leurs vices, *Ministri Christi sunt, et serviunt antichristo.*

Ainsi l'Eglise toujours persécutée, peut dire, avec Isaïe : *Ecce in pace amaritudo mea amarissima.* C'est dans la paix qu'elle ressent ses plus grandes douleurs; sa douleur a été amère dans la mort de ses martyrs, plus amère encore dans les combats que lui ont livrés les hérétiques ; mais elle est très-amère dans la corruption des mœurs de ses enfants. *Amara prius in nece martyrium, amarior postea in conflictu hæreticorum, amarissima nunc in moribus domesticorum.*

Je ne crois pas, mes frères, dit saint Grégoire le Grand, que l'Eglise de Jésus-Christ reçoive plus de dommage que des mauvais prêtres, *Nullum puto ab aliis majus præjudicium quam a sacerdotibus tolerat Deus* (*Hom.* 17, *sur le ch.* X *de saint Luc*).

Que ce Turc converti était un homme d'esprit, ou qu'il était éclairé de Dieu, lorsqu'il disait que le grand motif de sa conversion était qu'ayant considéré la vie des chrétiens, et de ceux mêmes qui tenaient les premiers rangs dans l'Eglise, il avait remarqué qu'ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour perdre l'Eglise ; et que de là il concluait qu'il fallait que ce fût Dieu qui la conservât, puisqu'il était convaincu que ce n'étaient point les hommes.

Si les apôtres et les hommes apostoliques, éminents en vertu et en sainteté, eussent été non pas les instruments de Dieu, mais les propres auteurs de l'Eglise, ces hommes apostoliques et vertueux n'étant plus, l'Eglise eût manqué. Or il ne faut point dissimuler : combien de fois a-t-on vu que ceux

qui tenaient la place des apôtres n'étaient pas héritiers de leurs vertus, mais vivaient d'une façon contradictoirement opposée à la leur! Leurs vices néanmoins n'ont jamais fait glisser l'erreur dans la doctrine dont ils étaient les dépositaires et les oracles, et la corruption de leurs mœurs n'a jamais corrompu la sincérité de la religion qui leur avait été commise. Chose étrange! dans toutes les autres sectes, la doctrine est conforme aux mœurs de ceux qui l'enseignent : il n'en est pas ainsi dans la religion chrétienne; donc il faut nécessairement avouer que sa conservation ne dépend pas des hommes, et qu'il y a une vertu secrète, une vertu divine qui la maintient dans sa sainteté, et qui la fait subsister parmi les efforts continuels de tous ceux qui conjurent sa perte, soit au dedans, soit au dehors.

Le cardinal Baronius, en divers endroits de ses Annales, dit que pour montrer que l'Eglise n'est pas une invention des hommes, Dieu a permis la corruption des mœurs, parmi ceux qui la gouvernent. Les autres Etats ont subsisté pendant qu'ils ont été gouvernés par de sages politiques ; mais l'Eglise n'a pu être renversée lors même qu'elle a été conduite par des chefs dont les actions semblaient contribuer à sa ruine. L'Ecriture a prédit que l'Eglise serait comme un soleil en la présence de Dieu, et comme une lune parfaite à jamais. Comme ces astres sont toujours les mêmes, mais ne nous éclairent pas tant, lorsqu'ils sont couverts de nuées, que quand ils ne le sont pas, aussi l'Eglise est invariable en sa foi ; mais ses clartés ne sont pas toujours également fortes et vives. Si Jésus-Christ a permis qu'il y ait eu dans sa généalogie des prédécesseurs impies, il ne doit pas sembler étrange qu'il ait souffert que dans la suite des successeurs de saint Pierre, il y en ait eu de méchants. La dignité ne manque pas dans un héritier indigne, dit saint Léon, *Cujus etiam dignitas in indigno hærede non deficit.* Non-seulement saint Pierre, mais encore son ombre, a fait des miracles ; ainsi, quoique ses successeurs n'aient pas eu toujours la solidité de sa vertu, ils ont eu néanmoins sa puissance pour conserver l'Eglise.

III. — Ce qui est encore plus merveilleux, et ce qui nous contraint raisonnablement d'adorer la puissance d'un Dieu dans la conduite de cette Eglise : c'est que, comme un autre buisson ardent, elle se conserve dans ses propres flammes; elle croît sous le fer de ses persécuteurs ; elle emprunte la gloire des ignominies, ses richesses de ses pertes, et sa vie de son tombeau. On a combattu contre elle, dit saint Bernard, avec toutes les fureurs et toutes les hostilités possibles, on lui a causé de grands et de signalés dommages en apparence; mais en effet ils lui ont été tous profitables. *Pugnatum est hostili animo, damno utili.* C'est ce qui surprit d'abord les Juifs, ses premiers ennemis, et c'est ce qui leur faisait dire avec étonnement : *Quid faciemus hominibus istis* (*Act.*, IV)? Quelle sorte de gens est-ce ici ? que ferons-nous d'eux? comment faut-il s'y prendre pour s'en défaire? Nous travaillons à leur avancement et à leur multiplication, en voulant les opprimer. *Ac si dicerent : Per quæ eos opprimere volumus, per ea ipsos provehimus.* On peut justement dire des chrétiens persécutés dans l'Eglise, ce qui est dit, dans l'Exode, du peuple de Dieu affligé dans l'Egypte par Pharaon: *Quantoque opprimebat eos, tanto magis multiplicabantur et crescebant.* Ils croissaient et se multipliaient par la persécution.

L'Eglise a profité des hérésies par l'étude extraordinaire de ses docteurs, et par les assemblées des conciles qui les ont condamnées. Dieu a fait sortir, comme parle l'Apôtre, les lumières des ténèbres : *Jubet Deus de tenebris lucem splendescere.* Les combats que les hérésiarques ont livrés aux vérités de la foi n'ont servi que pour nous les rendre plus connues et plus fortement établies.

Le sang des martyrs, répandu par les infidèles, n'a-t-il pas toujours été la semence des chrétiens? C'est ce qu'admire saint Augustin, expliquant ces paroles du psaume CXI: *Audient verba mea, quoniam potuerunt :* saint Augustin tourne, *quoniam prævaluerunt.* Ils se convertiront et ils obéiront à ma parole, parce qu'ils ont prévalu sur ceux qui la prêchaient, et ils les ont fait mourir : *Quid factum est de tot mortibus martyrum, nisi ut ipsa verba prævalerent; et tamquam irrigata terra sanguine testium Christi, pullularet ubique seges.* C'est ce qui a fait que Cassiodore, s'adressant à Jésus-Christ gouvernant son Eglise, lui dit : *Vere omnipotens es, qui ipsas miserias fecisti omnipotentes :* Vous êtes véritablement tout-puissant, d'avoir rendu la faiblesse même toute-puissante.

Lisez l'histoire ecclésiastique, et vous verrez qu'autant de fois que l'enfer semble avoir prévalu sur l'Eglise, en gagnant quelque province par l'hérésie, elle s'est étendue ailleurs par des considérables conquêtes sur les infidèles. De sorte qu'il en est de la foi chrétienne comme de ces grosses rivières, qui perdant d'un côté quelque partie de leur lit, s'étendent en même temps d'un autre côté.

Croyez-moi, c'est l'Eglise catholique seule qui peut dire à ces ennemis ces paroles de Tertullien : La cruauté que vous exercez sur moi, sert comme d'appât pour attirer à mon parti les idolâtres : *Crudelitas vestra, illecebra est magis secta.* Ne voyez-vous pas qu'à mesure que vous foulez cette palme glorieuse elle s'élève plus haut, et qu'à mesure que vous coupez ses branches elle s'étend davantage? *Plures efficimur quoties metimur a vobis : semen est, sanguis Christianorum.*

Faites-moi voir une autre religion que la catholique et romaine, dont la doctrine ait passé par autant d'épreuves qu'il s'est élevé d'hérésiarques, qu'elle a confondus par la force de la vérité! Mahomet défend, sous peine de la vie, qu'on dispute contre son Alcoran, et il ne coupe le fil de tous les argu-

ments qu'on lui propose, que par le tranchant de son cimeterre.

Faites-moi voir une autre religion que la chrétienne, qui ait subsisté quatre cents ans sous la violence des tyrans, une religion qui ait été cimentée du sang de onze millions de martyrs!

Toutes les autres sectes s'arrêtent aussitôt qu'on leur a fait une vigoureuse résistance : si ces serpents, je veux dire ces hérésies, ne meurent pas aussitôt qu'elles ont senti le fer et le feu, elles ne font plus néanmoins que traîner quelque temps un corps languissant et mourant. S'il se trouve des opiniâtres et des furieux qui meurent pour soutenir leur erreur, le nombre en est fort petit, et leur mort, au lieu d'exciter à embrasser la foi, comme celle des martyrs, donne de la crainte et de la frayeur aux autres.

Intuere et philosophare. Donnez-vous le loisir de considérer et de méditer toutes ces vérités. Raisonnez fortement sur ce sujet, et tirez-en des conséquences justes pour augmenter dans votre cœur le respect et l'amour que vous devez à l'Eglise. Détestez la malice de ces mauvais enfants qui la déshonorent et qui la persécutent par la corruption de leurs mœurs. Soyez, par la sainteté de votre vie, la joie et l'honneur de cette sainte Mère, qui, vous ayant déjà enfantés à la grâce, verra un jour son dessein accompli sur vous, lorsqu'elle vous aura élevés à la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON XI.

POUR LE JEUDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DU CARÊME.

De l'unité et l'infaillibilité de l'Eglise.

Dic Ecclesiæ : si autem Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus.

Dites-le à l'Eglise : et s'il n'écoute pas ses ordres, regardez-le comme un païen (*S. Matth.*, XVIII).

Saint Augustin remarque que les prophètes ont parlé plus clairement de l'Eglise que Jesus-Christ. Lorsqu'ils parlent du Messie, c'est ordinairement sous des ombres et des figures ; mais pour l'Eglise, ils en parlent ouvertement : *Pene ubique Christus in aliquo sacramento a prophetis prædicatur, Ecclesia aperte.* En voici un exemple, dit ce saint docteur : dans l'histoire du sacrifice d'Abraham, Jésus-Christ portant sa croix est signifié par Isaac, qui porte le bois destiné pour lui servir de bûcher : sa mort est représentée par le sacrifice du bélier. Voilà des figures. Mais quand le Saint-Esprit parle de l'Eglise, qui doit être la postérité d'Abraham, selon l'esprit, il parle clairement; il dit que ce sera une postérité bénie, et multipliée au delà du nombre des étoiles et des sables de la mer : *Cum cœpit spiritus Domini prædicare Ecclesiam, abstulit figuras, dicens: Benedicam tibi, et multiplicabo semen tuum, sicut stellas cœli.* Pourquoi parle-t-on plus clairement de l'Eglise que de Jésus-Christ? Pour deux raisons, répond saint Augustin. C'est, en premier lieu, que les prophètes prévoyaient qu'il y aurait plus de disputes touchant l'Eglise que touchant Jésus-Christ : *Illud clarius et apertius prædicatum est unde majores lites futuræ erant.* C'est, en second lieu, que le Saint-Esprit savait qu'ayant une véritable idée de l'autorité et de l'infaillibilité de l'Eglise, on ne pourrait se tromper en suivant la doctrine qu'elle nous enseignerait touchant Jésus-Christ et les autres mystères de notre salut. Toutes les erreurs et les hérésies, dit saint Cyprien (*Epist.* III), ne viennent que du refus qu'on fait d'obéir à la doctrine des prélats qui composent l'Eglise : *Non aliunde in Ecclesia sunt hæreses, quam quod sacerdotibus Dei, non obtemperetur.*

Le Fils de Dieu, dans les paroles de mon texte, ne se contente pas de nous commander d'obéir à l'Eglise ; mais il nous donne des marques pour la connaître, il en touche deux qui seront les deux parties de ce sermon : 1° Son unité, *Dic Ecclesiæ, non Ecclesiis ;* 2° son infaillibilité puisque nous commandant d'acquiescer à ses décisions, sous peine d'être damnés, il faut nécessairement qu'elles soient infaillibles, autrement il nous exposerait lui-même à l'erreur. Voyons cette unité d'Eglise, et quelles sont les justes conséquences que nous en devons tirer, et nous apporterons ensuite les principes sur lesquels nous établissons son infaillibilité. Mais pour bien parler de l'Eglise, adressons nous au Saint-Esprit, qui en est l'âme et le cœur, et demandons ses grâces par l'intercession de la Vierge. *Ave, Maria.*

I. — Les apôtres ayant appris de Jésus-Christ qu'il n'y a qu'un seul pasteur souverain, et qu'un seul troupeau sur la terre : *Unus Pastor, unum ovile* (*S. Joan.*, X) : et qu'il n'y a qu'une porte où l'on puisse entrer dans ce bercail qui est la foi, nous enseignent aussi que comme il n'y a qu'un Dieu, une loi et un baptême, il ne peut y avoir qu'une Eglise; comme il n'y a qu'un seul esprit vivifiant par la grâce, qui est l'esprit de Jésus-Christ, il n'y a aussi qu'un seul corps mystique animé de cet esprit, qui est l'Eglise : *Unum corpus et unus spiritus.* (*Ephes.*, IV). C'est pourquoi saint Thomas (III *p.*, *q.* 8, *art.* 1) appelle le Saint-Esprit le cœur de l'Eglise, parce qu'il est le seul principe de sa vie.

Cette unité de l'Eglise n'est pas mathématique ou physique, mais morale, telle qu'est celle d'un royaume. Elle se prend principalement de deux causes : 1° de son chef; 2° de l'unité de sa foi et de sa doctrine.

Lorsque plusieurs peuples sont soumis à l'autorité d'un monarque, ils ne font qu'un Etat et un royaume ; l'Eglise est une assemblée de fidèles qui ne reconnaissent que Dieu seul pour leur souverain et leur roi : *Unus Deus.* C'est pourquoi elle ne fait qu'un Etat et un corps. Parmi les idolâtres, dit saint Paul, il y a plusieurs dieux et plusieurs souverains : *Sunt dii multi et domini multi* (I *Cor.*, VIII), et par conséquent il y a une infinité de religions : *Nobis autem unus Deus Pater, ex quo omnia et nos in illum ; et unus Domi-

nus Jesus Christus, per quem omnia, et nos in ipsum. L'Apôtre veut dire que nous ne connaissons qu'un chef invisible qui est Dieu, et un chef visible, qui est Jésus-Christ, lequel a confié son autorité et sa puissance souveraine à un chef visible sur la terre, qui est le pape, successeur de saint Pierre et vicaire de Jésus-Christ.

Que l'Eglise soit un Etat monarchique, c'est une vérité dont on ne peut douter. Cet Etat a été prédit par le prophète Ezéchiel : *Et pastor unus erit omnium rerum* (*Ezech.*, XXXVII), et il a été marqué par Jésus-Christ même : *Erit unum ovile, et unus pastor* (*S. Joan.*, X). Si on dit que ces paroles ne s'entendent que de Jésus-Christ, il faut avouer que s'éloignant de son troupeau, il a choisi et établi un de ses serviteurs pour le conduire : *Quis putas est fidelis et prudens quem constituit Dominus super familiam suam* (*S. Matth.*, XII).

Les Pères remarquent que toutes les comparaisons dont se sert le Saint-Esprit, dans l'Ecriture, pour exprimer l'Eglise, qui sont d'un royaume, d'un navire, d'une maison, d'un corps, d'une armée bien rangée, demandent cette unité d'un chef. Ils ajoutent que comme les sacrements de la synagogue judaïque étaient des figures des nôtres, aussi le suprême pontificat parmi les Juifs, marqué dans l'Exode et aux Nombres, signifiait celui du vicaire de Jésus-Christ sur la terre (*Exod.*, XVIII; *Nomb.*, XVII).

Le pape Agaton, dans son épître synodique, dit que tous les hérétiques qui ont attaqué l'Eglise ont tâché de montrer que son Etat n'était point monarchique : que les uns l'ont voulu faire démocratique, qui devait être gouverné par le peuple ; les autres aristocratique, dont quelques-uns des plus considérables devaient avoir la conduite; en un mot, qu'ils ont tous tâché de lui ôter l'unité de son chef : *Ut, gubernatore sublato, atrocius atque volentius circa naufragia Ecclesiæ hostes grassaretur*, mais que l'ancienne et constante tradition nous apprend que Jésus-Christ, qui est la souveraine sagesse, et qui est tout amour pour son Eglise, lui a donné la forme de gouvernement la plus parfaite, qui est la monarchique, au jugement même des philosophes, d'Aristote (VIII *Moral.*), et de Platon dans ses Politiques.

Eusèbe d'Emèse (*Serm. de S. Jean l'Evangéliste*), dit que c'est au pape seul que Jésus-Christ a donné, en la personne de saint Pierre, le soin de paître, c'est-à-dire de gouverner et de conduire, non-seulement les agneaux, mais encore les brebis; ce qui montre qu'il n'est pas seulement pasteur, mais pasteur des pasteurs : *Prius agnos, deinde oves commisit. Pasce agnos meos, pasce oves meas : Quia non solum pastorem, sed pastorum pastorem eum constituit. Pascit igitur Petrus agnos, pascit et oves : pascit filios, pascit et matres; regit subditos et prælatos : omniumque igitur pastor est, quia præter agnos et oves in Ecclesia nihil est.*

C'est ainsi que saint Bernard, parlant au pape Eugène (*l.* II, *de la Consid.*, *ch.* 8), lui disait : Les autres pasteurs ont des troupeaux particuliers qui leur sont soumis; mais vous, en qualité de pasteur universel, vous avez sous votre conduite tout le bercail de Jésus-Christ : *Habent illi sibi assignatos greges, singuli singulos: tibi universi crediti ; uni unus ; nec modo ovium, sed et pastorem in omnium unus pastor.*

Je dis, en second lieu, que l'unité de l'Eglise se prend de l'unité de la foi et de sa doctrine; nous n'avons qu'un Dieu et une foi : *Unus Deus, et una fides;* nous n'avons qu'un maître, qui est Jésus-Christ : *Unus est magister vester Christus;* c'est pourquoi nous ne pouvons avoir qu'une doctrine touchant la foi. Nous n'avons qu'une chaire sur laquelle sont assis ceux qui nous enseignent : *Super cathedram non cathedras.* Il y a plusieurs docteurs et plusieurs interprètes de notre unique Maître, mais ils n'ont tous qu'une chaire, et ils ne parlent tous que d'une même bouche, ainsi que parlaient autrefois les prophètes, dit Zacharie : *Sicut locutus est per os sanctorum, qui a sæculo sunt prophetarum ejus.* Voici la raison de cette vérité, dit saint Thomas (*Sur le ch.* II *de l'Ep. aux Hebr.*) : *Doctrina fidei una est, quoniam a puncto in punctum non convenit ducere nisi unam rectam lineam: omnes aliæ doctrinæ multæ sunt, quia a recto multis modis contingit deviare.* La vérité consiste dans l'indivisible, mais le mensonge est partagé et divisé dans une infinité de manières. C'est pourquoi, ne vous étonnez pas, dit saint Augustin (*l.* XVIII, *de la Cité*, *ch.* 41), si dans cette malheureuse antiquité profane vous voyez de différentes chaires, celle de Socrate, celle de Platon et celle d'Aristote : c'est qu'on enseigne là le mensonge, et c'est d'où vient cette diversité. Mais comme la doctrine de la foi, établie sur la parole de Dieu, est nécessairement véritable, elle est aussi nécessairement une, et elle communique cette unité à l'Eglise : laquelle, dit ce saint Père (*liv.* III *du B*), ne serait plus l'Eglise de Jésus-Christ, si elle cessait d'être une, *aut una, aut nulla.*

C'est pour ce sujet que les orthodoxes ont toujours été si jaloux de cette unité, qu'ils n'ont jamais voulu communiquer avec ceux qui étaient dans un sentiment particulier en matière de foi : *Nobis et hæreticis nec fides, nec eccclesia communis :* comme nous ne pouvons avoir de société de foi avec les hérétiques, nous ne pouvons aussi avoir avec eux de communauté d'église, disait saint Cyprien (*Ep.* LXXIII). C'est mal à propos et inutilement que vous nous offrez la paix, ajoutait saint Hilaire (*l. contre les Ariens*) : *Male pacis nomen ingeritis.* Nous nous estimerions plus en assurance au milieu des forêts, dans les prisons et dans les cavernes, que parmi les hérétiques : *Mentes mihi et silvæ, et lacus et carceres, et voragines sunt tutiores.* Nous consentirons plutôt à la mort, disait saint Athanase avec les orthodoxes de son temps, que de donner la qualité de frères à des hérétiques, et de les recevoir à notre

communion : *Non communicamus hæreticis : verberate deinceps ut libet.*

Les hérétiques de la religion prétendue réformée ont bien montré, en ce point, qu'ils n'avaient pas l'idée de la véritable Eglise, puisqu'ils ne connaissaient point son unité. Témoin du Plessis Mornay, un de leurs plus célèbres docteurs, qui, dans son traité de l'Eglise (*chap.* I.) enseigne une doctrine entièrement contraire à cette unité, lorsqu'il dit que l'Eglise universelle et catholique est l'assemblée générale de tous ceux qui font profession de l'Evangile de Jésus-Christ par tout le monde. Cette Eglise universelle, dit-il, est divisée en plusieurs églises particulières, dont les unes sont pures et les autres impures, les unes saines et les autres erronées ; quelques-unes hérétiques et quelques-autres schismatiques, qui néanmoins sont toutes l'Eglise de Jésus-Christ : comme un homme menteur ne laisse pas d'être un homme, quoiqu'il soit menteur. Belle et admirable comparaison ! Ne voit-on pas que l'essence de l'homme ne consiste pas à être véritable dans ses paroles, mais que l'essence de l'Eglise consiste à croire la vérité. Cet auteur calviniste veut faire de l'Eglise de Jésus-Christ un corps monstrueux, composé de vérité et de mensonge, de foi, d'hérésie ; il veut introduire une étrangère dans la couche de l'Epouse, et, par un accord infâme, associer une concubine au trône de la légitime Reine.

C'est sur ce faux principe de Duplessis, qui veut accorder Jésus-Christ avec Bélial, que les ministres de France, assemblés dans un synode national à Charenton, l'an 1631, reçurent dans leur Eglise et dans leur communion de foi, et donnèrent la qualité de frères aux luthériens de la confession d'Ausbourg, quoiqu'ils professassent une doctrine que les calvinistes ont appelée si souvent pestiférée, diabolique et abominable, savoir est la présence réelle et la manducation véritable du corps de Jésus-Christ dans la Cène, et quoiqu'ils ne fussent point d'accord avec eux ni pour le nombre des sacrements, ni pour la connaissance des livres canoniques de l'Ecriture sainte. Si donc Jésus-Christ et les apôtres, qui disent, comme nous avons vu, que la véritable Eglise doit être une, ne se trompent point, si le principe de saint Augustin est recevable, *Aut una, aut nulla*, il est évident que ces messieurs de la religion prétendue réformée n'ont plus d'Eglise, puisqu'elle n'a plus d'unité de foi, et qu'elle est partagée dans sa créature. Leur Eglise, en Allemagne, croit et enseigne que Jésus-Christ a donné et donne tous les jours son vrai corps pour être reçu et mangé par la bouche des fidèles ; leur Eglise, en France, dit que Jésus-Christ n'y a jamais songé et qu'il ne donne que la figure. Leur Eglise allemande dit que Jésus-Christ est non-seulement au ciel, mais sur la terre : leur Eglise française dit que c'est un mensonge et qu'il est impossible. Leur Eglise, en France, reçoit l'Apocalypse, comme le livre des révélations de Dieu faites à saint Jean, et croit que celui qui retranchera rien à ce livre sera maudit et excommunié de Dieu : leur Eglise, en Allemagne, retranche le livre tout entier, et dit que l'Apocalypse est un conte et une fable.

Laissons ces hérétiques, et tirons des conséquences de cette unité de l'Eglise pour instruire les catholiques. La première est que, quelque belle et excellente morale qu'ils puissent avoir, il n'auront jamais la vie éternelle, s'ils ne sont enfants de l'Eglise et membres de ce corps mystique. On peut dire de toutes leurs bonnes actions, ce que disait saint Augustin de la morale des païens : *Magni passus, sed extra viam;* ce sont de grands pas et de belles démarches : mais elles sont inutiles, puisqu'elles sont hors de la véritable et de l'unique voie, qui est l'Eglise.

C'est la voix de toute l'Eglise orthodoxe : saint Irénée (*l.* IV, *c.* 6) proteste que Dieu jugera et condamnera absolument tous ceux qui sont hors de la vérité, c'est-à-dire hors de l'Eglise : *Judicabit omnes qui sunt extra veritatem* id est, *extra Ecclesiam.* Saint Cyprien (*Trait. de l'unité de l'Eglise*) dit que quiconque n'a pas l'Eglise pour mère ne peut avoir Dieu pour son père, et qu'hors de l'Eglise il n'y a point de salut : *Extra Ecclesiam non est salus.* Saint Jérôme (*Ep.* LVII, *au pape Damas.*) remarque que saint Pierre compare l'Eglise à l'arche de Noë, pour nous signifier que ceux qui sont hors de cette arche ne peuvent espérer de salut : *Si quis in arca Noë, non fuerit, peribit regnante diluvio : quicumque extra hunc domum agnum comederit, profanus est.* Saint Augustin (*l.* III *du Bap.*) prouve cette vérité par un principe de saint Paul (I *Cor.*, XIII) : Quiconque n'a point la charité ne peut espérer le salut : or tous ceux qui, par des sentiments hérétiques ou schismatiques, se séparent de l'unité de l'Eglise, n'ont point la charité : *Non habeant Dei charitatem, qui Ecclesiæ non diligunt unitatem* (*l.* II, *contre Cresconius*). Je soutiens, dit ce saint docteur, que cette conséquence est bonne : vous n'êtes point dans l'Eglise, vous n'êtes donc point dans la charité nécessaire au salut : *Christiana Ecclesia caretis, christianum ergo charitatem non habetis.* Dans un autre endroit, parlant à un certain Emétrius : Vous pouvez avoir, lui disait-il, plusieurs choses hors de l'Eglise, qui sont fort bonnes en elles-mêmes, mais qui, cependant, vous seront inutiles au salut. Vous pouvez avoir la Bible pour la lire, l'Evangile pour le prêcher, des richesses pour faire l'aumône. Vous pouvez jeûner, prier, vous mortifier, mais vous ne pouvez point vous sauver. Quand hors de l'Eglise vous seriez brûlé tout vif pour Jésus-Christ, vous ne laisseriez pas après cela de souffrir la damnation éternelle : *Etsi pro Christi nomine vivus incendereris, æterno supplicio punireris.*

Je dis, en second lieu, que ce n'est point assez d'être dans l'Eglise de corps et dans la participation extérieure de nos mystères ; il faut y être par une véritable foi surnaturelle, qui demande une parfaite et entière créance

de toute la doctrine de l'Eglise en ce qui est de la foi. Cette vérité décidée est dans le symbole de saint Athanase: *Quicumque vult salvus esse, ante omnia opus est ut teneat catholicam fidem : quam nisi quisque integram inviolatamque servaverit, absque dubio in æternum peribit.* Le saint concile de Trente (*sess.*, VI, *c.* 15) a défini que l'habitude infuse et surnaturelle de la foi est détruite par un péché mortel d'une infidélité intérieure sur quelque article de foi suffisamment proposé par l'Eglise : et tous nos docteurs sont d'accord, avec saint Thomas (*Quæst.* 5, *art.* 3), qu'il y a de la contradiction qu'un homme nie volontairement un article de foi suffisamment proposé, et qu'il croie de la foi divine aucun autre article de notre créance : et que, par conséquent, les hérétiques n'ont point de foi surnaturelle pour aucune vérité révélée de Dieu. Il est, en ceci, de la foi comme de la charité ; quiconque, dans une matière importante, viole la loi de Dieu, ne peut, dans une autre matière, agir par le motif surnaturel de la charité. Aussi quiconque ne croit pas une vérité de foi révélée ne croit point surnaturellement les autres. La raison se prend de ce que, comme le motif de la charité est la bonté infinie de Dieu, la charité en vertu de ce motif renferme virtuellement la volonté de préférer Dieu à tout ce qui peut l'offenser. Aussi l'acte de foi étant appuyé sur la première vérité de Dieu qui révèle, il doit contenir implicitement un consentement universel à tout ce qu'il révèle. Ou bien, comme dit le cardinal de Lugo (*Disp.* 17, *c.* 1, 22), tout acte de foi doit procéder d'une sainte affection, qu'on nomme dans l'école une affection de pieuse crédulité, laquelle porte l'entendement à se soumettre à toutes les vérités de foi ; quiconque donc refuse de croire une de ses vérités, n'a point cette pieuse affection ; et, par conséquent, il ne peut pratiquer aucun acte de foi.

Cette réflexion est de grande conséquence ; car il se pourrait faire qu'on porterait la qualité de fidèle, on vivrait parmi les fidèles, on participerait à nos mystères comme les fidèles ; et cependant on serait véritablement devant Dieu un infidèle, puisqu'on serait sans l'habitude infuse et surnaturelle de la foi. C'est pourquoi je vous prie de remarquer que nous ne souffrons point dans l'Eglise que les catholiques défèrent à leur propre sentiment, comme on le souffre parmi les hérétiques, qui disent souvent : Je crois bien ceci, mais je ne crois pas cela. Lorsqu'une fois les conciles ont décidé qu'une vérité est de foi, il faut que tous les fidèles se soumettent à cette créance. Si vous voulez savoir la raison de cette différence qui se trouve entre les catholiques et les hérétiques, saint Augustin vous la dira (*l. du Bap.*, *c.* 18) : c'est que les hérétiques sont essentiellement superbes et orgueilleux ; cet orgueil engendre ces divers sentiments sur la religion, chacun écrit sur ce qui lui plaît ; mais l'humilité est le caractère essentiel du catholique, et par conséquent la mortification du propre jugement et la soumission de son sens particulier à l'autorité de l'Eglise. *Inter superbos semper jurgia*, comme remarque l'Ecriture ; c'est pourquoi, *alia secta in Africa, alia in Ægypto, alia in Mesopotamia : diversis locis sunt diversæ; sed una mater, superbia omnes genuit; neque mirum est si superbia parit dissensionem; hæc enim germana soboles ejus est.*

Souvenons-nous donc, peuple catholique, des pressantes exhortations que nous fait si souvent saint Paul sur ce sujet : *Obsecro vos, fratres*, dit-il aux Corinthiens, *ut idipsum dicatis omnes, et non sint in vobis schismata, sed sitis perfecti in eodem sensu et in eadem sententia* (II *Cor.*, I) : Je vous conjure, mes frères, qu'en fait de religion vous parliez tous de même, qu'il n'y ait point de schisme parmi vous, mais que vous soyez parfaitement unis de sentiments dans un même sens de l'Ecriture. Voici comme il parle aux Hébreux : Ne vous laissez point emporter à des doctrines différentes et étrangères, *Doctrinis variis et peregrinis nolite abduci* (*Hebr.*, XII). Saint Chrysostome, au lieu de *peregrinis*, lit *novis*, à des doctrines nouvelles. Tenez-vous toujours dans un même sentiment et dans une même doctrine ; n'écoutez point les nouveautés. Le Saint-Esprit, dans l'Ecclésiastique, nous donne un avertissement admirable : *Quæ per magistrorum consilia data sunt a pastore uno, his amplius, fili mi ne requiras : faciendi, plures libros nullus est finis* (*Eccli.*, XII). Lorsque le Pasteur, qui est le seul pasteur des pasteurs, ayant pris l'avis des maîtres, c'est-à-dire des prélats de l'Eglise et de ceux de son conseil, aura parlé et décidé en matière de religion, demeurez pleinement satisfait, mon cher enfant, n'en cherchez point davantage : quoiqu'après cette décision on fasse des livres à l'infini et qu'on propose sans cesse des doutes et des difficultés, ne vous arrêtez point à tout cela.

Cette autorité du Saint-Esprit me donne occasion de dire, en troisième lieu, aux catholiques, que pour être dans l'Eglise il faut reconnaître le pape comme chef de l'Eglise et vicaire de Jésus-Christ, et croire que tous ceux qui ne sont pas unis à l'Eglise romaine, ne peuvent pas porter la qualité de fidèles. Il y a longtemps qu'Optat, évêque de Milève, plus ancien que saint Augustin, expliquant le sentiment des orthodoxes (*liv.* II, *contre Parménion*), disait : Vous ne sauriez nier que la chaire épiscopale a été premièrement dressée à Rome pour saint Pierre ; et que saint Pierre, chef de tous les apôtres, s'y est assis, *In qua sederit omnium apostolorum caput Petrus :* afin que les autres apôtres ne s'attribuassent chacun leur chaire, *Ne cæteri apostoli singulas sibi quisque ecclesias defenderent ;* et afin qu'on sût que celui-là serait estimé pécheur et schismatique, qui élèverait une chaire contre celle qui, dans le dessein de Dieu, était unique : *Ut jam schismaticus et peccator esset, qui contra singularem cathedram alteram collocaret.* Saint Cyprien avait dit encore devant lui, que l'unité sacerdotale de l'Eglise se prenait de l'Eglise ro-

maine, dans laquelle est établie la chaire de saint Pierre, *Ad Petri cathedram adque ad Ecclesiam principalem, unde sacerdotalis exorta est* (*l.* II, *Ep.* 3). Vous ne voyez donc que, dans le sentiment de ces premiers docteurs, c'est choquer l'unité de l'Eglise que de vouloir choquer le respect et la soumission qui est due au pape, comme chef de l'Eglise.

Nous avons dans l'histoire ecclésiastique deux remarques considérables sur ce sujet. Saint Fulgence, avant que d'être fait évêque de Rupe, s'en allant en Egypte parmi les moines de la Thébaïde, qui étaient d'une merveilleuse abstinence, et son vaisseau l'ayant porté à Syracuse, l'évêque Eulalius le dissuada de ce voyage, par ces paroles : Vous faites bien de chercher la voie la plus parfaite, mais ne savez-vous pas que sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu? *Recte facis, meliora sectari : sed scis quoniam sine fide impossibile est placere Deo?* Or je vous déclare que le lieu où vous voulez aller, et ces moines, quoique grands jeûneurs, ne sont point dans la communion de saint Pierre ; c'est pourquoi vous ne pouvez communiquer avec eux : *Illi monachi, quorum memorabilis abstinentia est, non habebant tecum altaris communia Sacramenti* (*Vie de saint Fulgence, dans Surius, tom.* IV, *de obitu Satyri*). La remarque que fait saint Ambroise est encore plus considérable, lorsqu'il raconte que son frère Satyre, s'étant sauvé d'un grand naufrage et étant arrivé sur le bord de la mer, voulut d'abord aller à l'église pour se disposer à recevoir nos sacrés mystères ; mais il s'informa de l'évêque, s'il était de la communion des évêques catholiques, c'est-à-dire de l'Eglise romaine, *Virum cum catholicis episcopis, hoc est, cum Ecclesia romana conveniet*, et ayant trouvé que l'Eglise de ce pays-là était schismatique et du parti de Lucifer de Caillari, il crut que la vraie foi était incompatible avec le schisme : c'est pourquoi il remit à participer aux divins mystères, quand il serait dans un lieu catholique. Cela fait voir que dans ces premiers siècles ces saints évêques ont toujours jugé qu'il n'y pouvait avoir de vrais fidèles que ceux qui étaient dans l'Eglise romaine.

Ce que nous avons dit jusqu'à présent, montre assez que l'unité est la marque de la véritable Eglise, et qu'hors de cette Eglise on ne peut espérer de salut. Voyons maintenant sa seconde marque, qui est son infaillibilité, en ce qui concerne les points de la foi.

II. — Tout ce grand nombre de témoignages clairs et évidents de l'Ancien et du Nouveau Testament qui promettent à l'Eglise de Jésus-Christ la fermeté et la perpétuité, prouvent en même temps son infaillibilité. La raison est que l'Eglise ne serait plus l'Eglise de Jésus-Christ, si elle avait failli et erré dans la foi, parce que la vérité et la pureté de la doctrine de la foi est essentielle à l'Eglise de Jésus-Christ : c'est sa forme interne, qui entre dans sa définition, or l'Eglise ne peut subsister sans sa forme qui fait son essence; puis donc qu'elle doit toujours subsister selon l'Ecriture, elle doit toujours être infaillible dans sa foi. Il faut nécessairement, pour vérifier les oracles des prophètes, des apôtres et de Jésus-Christ même qu'il y ait toujours eu dans le monde une Eglise, en faveur de laquelle se soit accomplie cette promesse expresse de Dieu, par le prophète Isaïe : Mes paroles que j'ai mises en ta bouche ne sortiront point de ta bouche, ni de la bouche de ta postérité, ni de celle de la postérité de ta postérité, dit le Seigneur, dès maintenant et pour jamais (*Isaï.*, LIX). Il faut que nous trouvions une Eglise de qui se vérifie la parole de Jésus-Christ : *Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam* (*S. Matth.*, XVI). Les portes des villes sont ordinairement les lieux les plus fortifiés, parce que dans une irruption soudaine elles peuvent être surprises par là : sous le nom donc de portes, Jésus-Christ entend les plus grandes forces de l'enfer, qui sont les hérésies et les schismes. Saint Jérôme dit que les hérésies sont les portes par où les hommes sont entraînés dans l'enfer (*l.* III *in S. Matth.*). *Ego portas inferi reor vitia, vel certe hæreticorum doctrinas, per quæ illecti homines ducuntur ad tartara. Portarum nomine*, dit saint Epiphane (*In Anchor., init.*), *hæreses et hæreseon conditores intelligentur.*

Saint Paul, fondé sur ces promesses de l'Ancien et du Nouveau Testament, appelle l'Eglise de Jésus-Christ une colonne ferme et inébranlable, ou plutôt une colonne qui soutient la vérité : *Ecclesia Dei vivi columna et firmamentum veritatis* (I *Tim.*, III). Il nous assure, de la part de Dieu, que dans l'Eglise fondée par Jésus-Christ il y aura des pasteurs et des docteurs, pour l'édification du corps de Jésus-Christ et pour la consommation des saints. Combien de temps? sera-ce pendant deux ou trois cents ans? Saint Paul ne dit pas cela, mais il dit que ce sera jusqu'à ce que nous allions tous au devant de Jésus-Christ pour régner avec lui dans la gloire, c'est-à-dire jusqu'à la consommation des siècles, *Donec occurramus omnes in virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi.* Calvin, dans ses Institutions, Mélanchton, Wiclef et d'autres interprètes hérétiques tournent : *In æternum usque ad consummationem sæculi.* Mais pourquoi cette perpétuité et cette suite continuelle de pasteurs et de docteurs qui, travaillant toujours à l'édification du corps de Jésus-Christ, font évidemment une Eglise visible? Je vais vous le dire, ajoute saint Paul, *Ut non simus parvuli fluctuantes, et circumferamur omni vento doctrinæ in circumventionem erroris.* C'est afin qu'écoutant cette Eglise, qui parle par la bouche de ses pasteurs et de ses docteurs, qui est remplie de l'esprit de vérité, nous ne soyons point flottants et incertains dans nos créances, emportés à tous vents de doctrine et exposés à l'erreur. Saint Paul, dans ce passage, ne parle pas d'une Eglise invisible, ni de l'assemblée des seuls élus : mais d'une Eglise composée de pasteurs et de docteurs, qui enseignent le peuple et qui décident leurs doutes. Cette Eglise, dit-il, doit toujours subsister, et ses oracles sont si véritables qu'elle

nous doit ôter toutes sortes de doutes et d'incertitudes. Il y a donc, suivant la doctrine de cet apôtre, une Eglise visible, qui sera perpétuelle et infaillible.

Je trouve deux grandes raisons qui appuient cette autorité. 1. Sans cette infaillibilité de l'Eglise, nous serions, en tout ce qui concerne la foi et le salut, plus incertains que les pyrrhoniens ne l'étaient autrefois dans les sciences humaines. Qui est-ce qui m'assurera des livres canoniques de l'Ecriture, si cette Eglise, qui me les présente, se peut tromper? Pour moi, je vous déclare, dit saint Augustin (*Contre l'ep. du fond., ch.* 5 *et* 6), que je ne croirais point à l'Evangile, si je n'y étais porté par l'autorité de l'Eglise catholique : *Ego Evangelio non crederem, nisi catholicæ Ecclesiæ commoveret auctoritas.* Quand je serais assuré que c'est la parole de Dieu et l'Ecriture sainte ; ce n'est pas assez d'avoir la lettre, puisque saint Paul dit qu'elle tue, *littera occidit;* et que l'expérience fait voir que tous les hérétiques s'en servent. Il faut donc avoir le sens : et qui est-ce qui me le donnera? Ce doit être l'Eglise, puisque j'ai ordre de m'adresser à elle et de l'écouter. Mais si cette Eglise se peut tromper en matière de foi, on m'expose à être trompé, lorsqu'on m'adresse à elle. Si elle n'a point d'assurance infaillible, en interprétant l'Ecriture, je n'en puis avoir en recevant son interprétation : d'où il s'ensuit que je ne puis avoir la foi, puisque la foi dit une assurance infaillible : c'est pour cela que saint Augustin expliquant ces paroles du psaume XXX : *Proteges eos in tabernaculorum a contradictione linguarum.* Nous entendons, dit-il, tous les jours expliquer les Ecritures diversement. Arius d'une façon, Manès d'une autre. De l'abus de cette sainte parole, naissent diverses hérésies, *Diversæ doctrinæ personant diversæ hæreses oriuntur.* Que faut-il faire pour n'être point trompés? *Curre ad tabernaculum Dei, id est, Ecclesiam catholicam : ibi protegeris a contradictione linguarum :* courez au tabernacle de Dieu, c'est-à-dire, l'Eglise catholique : c'est là où vous serez mis à couvert de la contradiction des langues. Saint Augustin juge donc que l'Eglise est infaillible dans le sens de l'Ecriture, puisque nous renvoyant à elle pour le recevoir, il nous assure que nous ne serons point exposés au mensonge.

Mais où est-ce que nous trouverons cette Eglise qui nous assurera du vrai sens de l'Ecriture? Ce ne sera pas chez les prétendus réformés, puisqu'ils avouent dans la préface de leur bible, que leur version n'est pas sans erreur, qu'ils ne savent pas s'ils sont bien entrés dans le sens des prophètes et des apôtres, qu'une version correcte est plus à souhaiter qu'à espérer : puisque même ils reconnaissent qu'une partie de leur Eglise se trompe dans l'interprétation de l'Ecriture. Luther avec tous ses disciples a été, comme nous avons dit, reçu dans l'Eglise des calvinistes ; ainsi, une partie de cette Eglise condamne l'autre d'erreur, puisqu'ils interprêtent d'une manière toute différente des passages dont la créance est de foi. Je ne puis me garantir, dans cette Eglise, de la contradiction des langues, ni trouver rien d'assuré. Luther dit d'une façon, Calvin de l'autre. Luther croit avoir l'esprit de Dieu, aussi bien que Calvin : ne faut-il donc pas nécessairement que, contre la défense de saint Paul, je demeure entre ces deux partis, flottant et incertain, ne sachant qui, de Calvin ou de Luther, interprète fidèlement l'Ecriture et rencontre la vérité.

Disons donc : l'Eglise de Jésus-Christ, suivant l'Ecriture et le sentiment de tous les Pères, doit être perpétuelle et infaillible dans les points de la foi ; or l'Eglise des prétendus réformés n'a point ces qualités. Leur église, disent-ils, dans leur article de foi, est redressée de nouveau, parce qu'elle était tombée en ruine et en désolation : elle est réformée, disent-ils, d'une infinité d'erreurs. Or l'Eglise de Jésus-Christ ne tombe point, c'est la colonne de la vérité : l'Eglise de Jésus-Christ n'erre point dans la foi, les portes d'enfer ne prévalent point contre elle. Donc leur église n'est point celle de Jésus-Christ. Disons encore : L'église de Jésus-Christ est infaillible dans les points de la foi : l'Eglise prétendue réformée est incertaine : 1° pour les livres de l'Ecriture ; 2° pour le sens de l'Ecriture ; 3° pour le nombre des sacrements, puisque les luthériens et les calvinistes qui composent cette même église, en suite de leur union formée à Charenton, se démentent et soutiennent des contradictions sur ces trois points.

Voici une seconde raison qui prouve que l'Eglise est nécessairement infaillible. Dieu lui a donné le pouvoir de juger toute langue qui résistera en jugement, et ainsi que dit Isaïe, *Omnem linguam resistentem tibi in judicio judicabis* (*Isa.*, LI). L'histoire ecclésiastique nous apprend qu'en effet elle a condamné des hommes de toutes langues; des Egyptiens, comme Arius et Dioscorus ; des Thraces, comme Macédonius et Eutiches ; des Syriens, comme Nestorius ; des Phrygiens, comme Montanus; des Arméniens, comme Eutacius ; des Persans, comme Manès ; des Africains, comme Donat; des Anglais, comme Pélage ; des Allemands, comme Luther; et des Français, comme Calvin. Or il est évident qu'afin que l'Eglise puisse juger justement, il faut qu'elle soit infaillible dans ses jugements. Pourquoi assembler des conciles œcuméniques, s'ils ne peuvent rien décider de certain? Quelles obligations auraient les hérésiarques de s'y soumettre? Comme donc il ne suffit pas que dans un Etat il y ait des bonnes lois, mais il faut qu'il y ait des juges qui prononcent selon ces lois, et qui les expliquent aux parties par leurs jugements ; aussi ce n'est pas assez que dans l'Eglise il y ait une Ecriture incontestable et divine, mais il faut qu'il y ait un juge établi de Jésus-Christ, qui prononce selon le sens de l'Ecriture, et qui décide les doutes dans les matières de la foi. Puisque Jésus-Christ nous renvoie à l'Eglise, *Dic Ecclesiæ,* et que la coutume de tous les siècles fait voir qu'on

s'y est toujours adressé, dans les différends arrivés pour la foi : il faut que la providence divine rende les jugements de son Eglise infaillibles en ce qui est de la foi.

Si saint Augustin n'eût cru l'Eglise infaillible dans ses décisions de foi, il n'eût pas dit que pour réfuter toutes les erreurs des donatistes, il suffisait de leur montrer l'Eglise : *Ecce Ecclesia, tota manifestissimis Scripturarum testimoniis commendata, prædicta et demonstrata : quid tergiversaris?* Saint Jérôme n'eût pas assuré que pour dessécher tous les torrents des opinions différentes des hérésies, il n'avait besoin que du soleil, c'est-à-dire de l'autorité visible de l'Eglise, s'il n'eût cru cette Eglise infaillible: *Poteram omnes propositionum rivulos uno Ecclesiæ sole siccare.* Si saint Cyprien n'eût été dans le même sentiment, il ne nous eût pas apporté pour motif et pour raison de croire au témoignage de l'Eglise, que cette Eglise participant à l'esprit de Jésus-Christ, participait aussi à sa véracité, et par conséquent à son infaillibilité : *Credendum est testimonio Ecclesiæ, quam veracem Christus testatus est.*

Pour profiter de ce discours, je vous conjure, mes frères, de remarquer que les décisions de l'Eglise ne sont pas plus infaillibles pour les vérités spéculatives, comme sont la Trinité, l'Incarnation et les autres mystères, que pour les vérités pratiques et morales qui regardent les commandements de Dieu. Par exemple, il n'est pas plus croyable que nous devons ressusciter, qu'il est croyable que pour être sauvé, il faut restituer le bien d'autrui; cependant, prenez-y garde, la plupart des fidèles vivent comme s'ils ne croyaient point ce que l'Eglise leur enseigne, lorsqu'elle dit, avec saint Paul, que les fornicateurs, les avares, les débauchés et les autres pécheurs seront damnés. Quelle confusion recevrait un catholique, si on lui pouvait reprocher qu'il parle et qu'il agit comme s'il ne croyait pas la trinité des Personnes divines, ou la divinité de Jésus-Christ? Quelle honte donc à la plus grande partie des catholiques de vivre comme s'ils ne croyaient point ce que l'Eglise, avec saint Paul, leur enseigne : que les fornicateurs, les adultères, les avares n'entreront jamais dans le royaume des cieux.

Je dis, en second lieu, qu'il ne nous est pas permis de partager notre créance, soit sur les vérités morales, ou sur les vérités spéculatives. Vous croyez bien, dites-vous, que ceux qui ravissent le bien d'autrui, ceux qui ruinent la veuve et l'orphelin, seront damnés; mais vous avez de la peine à vous persuader que Dieu doive damner ceux qui contentent leurs sens par les plaisirs de la chair. Ecoutez ce que dit saint Cyprien sur ce sujet, et finissons par cette belle pensée : l'Evangile ne peut être vrai en un point, et faux en l'autre; si les avares et les voleurs sont damnés, parce que l'Eglise, appuyée sur l'Ecriture sainte, le dit, les luxurieux et les débauchés le seront aussi, puisque le même Evangile l'assure. *Non potest Evangelium ex parte consistere, et ex parte nutare: aut enim utrumque necesse est ut valeat, aut utrumque vim veritatis amittat.* Ne partageons donc jamais notre foi : recevons, en qualité d'enfants, avec respect et avec obéissance, toute la doctrine de l'Eglise notre mère, afin qu'ayant vécu dans le sein de cette Eglise militante, nous soyons reçus dans la gloire de l'Eglise triomphante, etc.

SERMON XII.

POUR LE VENDREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DU CARÊME.

Les eaux de la grâce présentées à la samaritaine.

Domine, da mihi hanc aquam, ut non sitiam : neque veniam huc haurire.

Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin d'étancher ma soif, et que je ne vienne plus en tirer ici (*S. Joan.*, IV).

L'évangile d'aujourd'hui nous propose en même temps beaucoup de mystères. Il nous fait voir 1° ce Dieu de majesté, devant qui les colonnes du firmament s'ébranlent, et les plus hautes intelligences se voilent le visage, qui parle ouvertement de sa divinité à une pauvre femme de Samarie. Ce Dieu caché dans les lumières de la génération éternelle, ce Dieu couvert sous les ombres de notre chair dans la génération temporelle, se manifeste tel qu'il est : *Ego sum qui loquor tecum.* Il découvre à la faiblesse de l'esprit d'une femme les secrets les plus hauts et les plus profonds de la théologie, et des vérités qu'il n'a pas même encore nettement déclarées à ses apôtres : *Spiritus est Deus*, que Dieu est un esprit, et qu'il veut être adoré en esprit.

2° Ce même évangile nous fait voir le Tout-Puissant lassé et fatigué : *Fatigatus ex itinere;* la fontaine qui communique ses eaux à toutes les créatures qui ont soif : *Da mihi bibere;* celui qui est venu pour fortifier nos faiblesses, qui a besoin de repos; *Sedebat sic supra fontem.* Ce qui est de plus admirable, dit saint Augustin, *Non frustra fatigatur, per quem fatigati recreantur*, sa lassitude nous fortifie, son infirmité nous rend tout-puissants, sa soif nous désaltère, et quand il nous demande de l'eau, c'est alors qu'il nous en donne abondamment.

Je laisse tout ce mystère à vos pieuses méditations. La beauté de cette fontaine de notre évangile me ravit; le cristal de son eau toute pure, et ces gros bouillons qui rejaillissent jusque dans l'éternité, arrêtent mon discours. Avant que de parler de ces eaux salutaires, adorons-en la source, qui est le Saint-Esprit, et saluons celle qui en est non-seulement remplie, mais encore qui en est, dans le dessein de Dieu, le précieux canal, et disons-lui : *Ave, Maria.*

C'est le sentiment commun des interprètes de cet évangile, que Jésus-Christ entend par cette eau, dont il parle à la Samaritaine, sa grâce, sa charité, son amour surnaturel, cette riche production du sang du Fils de

Dieu. Il l'appelle du nom d'eau métaphoriquement, pour les merveilleux rapports qu'ont les effets de cette grâce avec ceux de cet élément.

1° Cette divine grâce répandue dans nos cœurs les lave et les purifie des taches du péché. Pour noir que soit un pécheur, une seule goutte de cette eau suffit pour le rendre plus blanc que la neige : *Lavabis me et super nivem dealbabor* (*Ps.* L).

2° C'est l'eau de cette grâce qui rafraîchit ou éteint l'ardeur de nos cupidités embrasées. Sa vertu est si grande, dit saint Ambroise, que si une seule goutte de cette eau pouvait pénétrer jusque dans les abîmes, elle y éteindrait les incendies éternels de l'enfer.

3° C'est elle qui rend nos âmes fécondes et fertiles, pour produire les fruits de la vie éternelle. Sans cette rosée que Dieu fait pleuvoir sur nos cœurs, dit saint Augustin, la semence de sa parole nous serait inutile : *Nisi Deus pluerit, quid prodest quod seminatur?* Le Seigneur, dit David, donnera la suavité de sa grâce, et la terre de notre cœur, ensemencée, produira le fruit que Dieu souhaite : *Deus dabit suavitatem, et terra dabit fructum suum.*

Par cette eau nous ne devons pas seulement entendre la grâce, mais encore le Saint-Esprit qui, dans les ordres de Dieu, est inséparable de cette grâce ; c'est l'Evangéliste saint Jean qui nous l'enseigne, interprétant les paroles de Jésus-Christ : *Quid credit in me, flumina de ventre ejus fluent aquæ vivæ. Hoc autem dixit de spiritu, quem accepturi erant* (*S. Joan.*, VII). C'est pour cela que cette eau est appelée vive, parce que cet Esprit divin nous vivifie d'une vie surnaturelle et divine.

Voilà des motifs très-puissants pour nous obliger à demander de cette eau, et pour nous faire dire, pressés d'une sainte soif : *Domine, da mihi hanc aquam.* Mais pour vous en faire mieux connaître la vertu, il faut que je vous explique trois éloges que Jésus-Christ donne, dans notre évangile, à cette eau toute divine : 1° c'est une eau de fontaine où l'on puise facilement et qui se communique libéralement : *Fiet in eo fons aquæ;* 2° c'est une eau qui étanche la soif : *Qui biberit ex aqua quam ego dabo ei, non sitiet in æternum;* 3° c'est une eau dont les bouillons rejaillissent jusqu'à la vie éternelle : *Fons aquæ salientis in vitam æternam.* C'est le partage de ce discours.

I. — Il n'y a que Dieu seul qui trouve dans son fonds la source inépuisable de son souverain bonheur : *Apud te est fons vitæ* (*Psal.* XXXV). Toutes les créatures, naissant dans le défaut, naissent par conséquent altérées et pressées par un désir violent d'aller à la fontaine de vie pour y trouver leur satisfaction. Celles qui veulent demeurer en elles-mêmes, et boire à leur propre source, s'enivrent des eaux de l'amour-propre, qui les empoisonnent et les tuent : *Qui non est de se, moritur utique amando se*, dit saint Augustin.

La soif qui nous presse nous oblige donc de sortir, comme la Samaritaine, et de chercher des eaux hors de nous-mêmes. Or notre grand malheur est que, pouvant boire facilement les eaux d'une fontaine divine, nous cherchons avec beaucoup de peine celle de puits et de citernes du monde, ainsi que Dieu nous le reproche par son prophète Jérémie : *Foderunt sibi cisternas dissipatas* (*Jerem.*, II).

La différence qu'il y a, dit saint Augustin sur cet évangile, entre une fontaine et un puits, c'est que les fontaines ordinairement sont à fleur de terre : il ne faut que se coucher pour y boire, et même bien souvent, sans se pencher ; on porte la bouche au canal, mais pour les puits, ils sont profonds, *Puteus altus est*, et on n'y puise l'eau qu'avec peine. Voilà la première différence entre l'eau de la grâce que Jésus-Christ nous offre, et l'eau des satisfactions et des contentements que nous cherchons parmi les créatures : *Puteus altus est*, disait la Samaritaine : nous en pouvons dire autant de toutes les sources du monde : elles sont toutes profondes et cachées, il faut de l'application et du travail pour y puiser. Demandez à cet avare combien de temps il y a qu'il creuse la terre pour trouver de l'eau afin de soulager la soif de son avarice, *Foderunt sibi cisternas ;* demandez à cet ambitieux par combien de troubles et d'inquiétudes il a acheté cette petite goutte de vanité, cette œillade, ou cette parole favorable d'un grand ; regardez la vie d'un courtisan, interrogez-le sur ce sujet : et je m'assure qu'il vous dira ce que disaient autrefois, au rapport de saint Augustin, ces deux favoris d'un empereur romain : *Dic, quæso te, omnibus illis laboribus quo ambimus pervenire? Quid quærimus* (*Lib.* VIII, *Conf.*, c. 6)? Qu'est-ce que nous prétendons ? qu'est-ce que nous cherchons pour tous ces travaux et pour toutes ces lâches servitudes? Par combien de dangers passons-nous pour arriver, où? à un grand danger: *Per quot pericula pervenitur ad majus periculum?* Combien durera cette trompeuse félicité poursuivie avec tant de périls et de peines? Hélas ! si je voulais dès à présent, je serais ami de Dieu : *Quandiu istud eris? amicus autem Dei si voluero, ecce nunc fit.*

Le puits du monde est profond, et on n'y peut puiser qu'à tour de bras et avec beaucoup de sueur ; mais il a encore l'ouverture fort étroite : et comme il y en a plusieurs qui prétendent y puiser, ils s'incommodent, ils se pressent autour du puits et ils s'empêchent les uns les autres. De là viennent les envies, les jalousies, les contradictions et les procès.

Pourquoi pensez-vous que ces deux frères et ces deux proches parents sont si mal ensemble, que depuis longtemps, au grand scandale du christianisme, ils ne se voient point, ils ne se parlent point, et leurs confessions sont toutes sacriléges, à cause de ce scandale ? C'est un malheureux, dira celui-ci, il m'a fait tort, il m'a ôté mon bien, il a ruiné ma fortune : c'est-à-dire qu'ils se sont trouvés tous deux à la fois à l'ouverture du puits;

ils ont voulu avoir le même héritage, et l'un a prévalu sur l'autre et l'a empêché de puiser. De là sont venues leurs haines et leurs colères.

Nous avons une belle figure de ceci dans la Genèse, où il est dit que le patriarche Isaac, étant arrivé en Gérara, comme il conduisait de grands troupeaux, eut soin, avant toutes choses, de faire faire un puits (*Genes.*, XXVI). A peine fut-il fait, que les pasteurs du pays vinrent quereller les bergers d'Isaac. Ce puits, disaient-ils, est à nous, et nous voulons nous en servir. Comment, à vous? disaient les autres, nous venons de le faire. Oui, mais c'est dans notre fonds. Ils étaient sur le point d'en venir aux mains, lorsque le bon Isaac, pour apaiser ce bruit, dit à ses pasteurs: Laissez-leur ce puits, il le faut appeler le puits de calomnie: *Et vocavit Isaac nomen putei calumniam.* Il en fit faire un second, et il y eut encore de nouvelles querelles pour ce puits; et ce patriarche, voulant la paix, l'abandonna et le nomma le puits des inimitiés: *Appellavitque eum inimicitias.* Voilà quels sont les puits du monde, des puits de calomnies, des puits d'inimitiés, de querelles, de procès et bien souvent de meurtres et de massacres. Nous pouvons dire, avec le Saint-Esprit, de toute l'eau que le monde vend si chèrement à ceux qui en sont altérés: *Hæc est aqua contradictionis*, c'est une eau de contradiction.

L'eau que Jésus-Christ promet à la Samaritaine, n'est pas de l'eau d'un puits, mais d'une belle fontaine, dont les canaux sont larges, et qui remplit toujours ceux qui y veulent boire, au delà de toute leur capacité, dit l'évêque Ennodius: *Largis mentibus cœlestium munerum unda procurrit, transeunt haurientis ambitum quæ a Christo veniunt fluenta donorum.* C'est cette seule source, ajoute ce prélat, qui ne tarit ni ne diminue jamais: *Sola vena est quæ maciem nescit, et defectus abjurat.*

C'est une source commune et générale, une fontaine ouverte à toute la maison de David, *Fons patens domui David;* comme il n'est point de peuple si éloigné du soleil qui ne voie le jour, point de pays si sec où il ne se trouve quelque veine d'eau, aussi, dit saint Cyprien, il n'est point d'âme si perdue, point de pécheur si obstiné, qui ne puisse puiser dans cette source de l'esprit de Jésus, qui se répand partout: *Ut sponte sol irradiat, imber irrorat, fons rigat, ita se sponsus cœlestis effundit* (*Isa.*, XXXV). Tous généralement y sont invités: *Omnes sitientes, venite ad aquas, et qui non habetis argentum, properate et emite.* Il veut qu'on achète cette eau, il faut donc donner quelque chose pour l'avoir; mais que veut-il, puisqu'il ne demande point d'argent: rien autre chose qu'un bon désir et une sincère volonté de l'avoir. Si vous avez ce désir, vous êtes assez riche, dit saint Jean, pour acheter l'eau de sa grâce: *Qui sitit veniat, et qui vult accipiat aquam vitæ gratis* (*Apoc.*, XXII).

Cette fontaine n'a pas l'ouverture étroite, elle se répand par une infinité de canaux, elle se communique non-seulement par les sacrements de l'Église, mais encore par toutes les vertus et par toutes les actions qui reçoivent le mouvement de la charité. Aussitôt que vous donnez l'aumône pour l'amour de Dieu, que vous dites une parole de consolation, que vous envoyez un soupir vers le ciel, vous portez la bouche au canal de cette source, et vous recevez un accroissement de grâce. Toutes les fois que vous venez au sermon, si vous y venez bien disposés, vous êtes arrosés des eaux salutaires de cette grâce qui coule, avec la parole de Dieu, de la bouche du prédicateur: *fluat ut ros eloquium meum* (*Deut.*, XXXII).

Il ne faut point creuser, ni faire de grands voyages pour chercher cette fontaine, comme on fait pour trouver les puits du monde: c'est elle qui nous cherche et qui se présente à nous; et Jésus-Christ fait tous les jours invisiblement en notre endroit, ce qu'il fit visiblement à la Samaritaine. N'est-il pas vrai, pécheur, j'en atteste ta conscience, que tu te sens poursuivi par l'esprit de Dieu, qui te présente les eaux de sa grâce, lors même que tu lui fais l'affront de lui préférer les eaux boueuses de tes vices? Nous pouvons dire, avec saint Ambroise: *Fons sitientes sequitur ne sitientibus aqua desit*, la fontaine suit et poursuit ceux qui sont altérés, afin que les eaux ne leur manquent point. Ce saint Père fait allusion à cette pierre miraculeuse, dont parle saint Paul: *Bibebant de spirituali, consequente eos petra. Petra autem erat Christus* (I *Cor.*, X). L'Apôtre dit trois choses bien considérables de cette pierre: 1° il l'appelle une pierre spirituelle, c'est-à-dire mystérieuse: 2° il dit qu'elle suivait les Israélites, *Consequente eos*; sur quoi saint Jérôme nous enseigne que c'était l'opinion de plusieurs doctes Hébreux, que cette pierre changée en fontaine poussait les eaux, et conduisait un fleuve de cristal partout où allait ce peuple: *Aqua fugientes populos sequebatur ut biberent, et non sitirent*, dit saint Ambroise; 3° saint Paul dit que cette pierre changée en fontaine qui poursuit et qui accompagne miraculeusement les Israélites, était la figure de Jésus-Christ, lequel poursuit les pécheurs et leur présente les eaux de sa grâce. De sorte que nous pouvons tous dire ce que disait David: *Misericordia tua subsequetur me omnibus diebus vitæ meæ* (*Ps.* XXII), la source de votre miséricorde me poursuit incessamment.

Si les puits du monde sont des puits de calomnie et de contradiction, cette fontaine est une fontaine d'amour et de paix. Tous ceux qui y puisent sont sans envie, parce que ses eaux suffisent abondamment pour tous: celui qui est le maître de la source, nous presse et nous conjure d'y puiser. Voyez une mère nourrice à qui l'auteur de la nature a attaché deux fontaines de lait sur le sein: elle se sent si pressée par l'abondance de son lait, qu'elle éveille son enfant pour lui donner la mamelle. Oh! que l'amour et la bonté infinie de notre Dieu, qui s'appelle le Sadaï, c'est-à-dire le Dieu cou-

vert de mamelles, lui donne bien d'autres empressements pour nous communiquer les eaux de sa divine grâce! Quel ravissant spectacle de voir cet aimable Jésus, au jour d'une grande fête, dit saint Jean, employer les poumons d'un Dieu pour crier d'une voix forte : *Si quis sitit, veniat ad me et bibat* (*S. Joan.*, VII)! Oh! que cette voix élevée montre bien le désir ardent et pressant qu'il a de nous communiquer ses eaux et de nous désaltérer si nous voulons!

Remarquez encore que non-seulement cette eau est une eau de fontaine dont la source est inépuisable et ouverte à tout le monde; que non-seulement elle nous suit et nous presse de boire; mais si nous voulons, cette fontaine ne sera pas hors de nous, elle viendra se placer au milieu de notre cœur : *Fiet in eo fons aquæ.*

Voilà les passions aimables et les empressements violents que Jésus-Christ a de nous communiquer les eaux de sa grâce. Hélas! avons-nous les mêmes désirs d'étancher la soif que son ardente charité lui donne de notre conversion et de notre sanctification? Ame chrétienne, regarde ce divin Maître lassé du chemin qu'il a fait en te poursuivant dans les voies de tes égarements et dans les routes de tes iniquités : regarde-le comme accablé sous le pesant fardeau de tes crimes, qu'il supporte depuis si longtemps : ou bien, si cela n'est pas encore assez touchant, considère-le attaché à la croix, tout épuisé de sang, qui te crie d'une voix mourante *sitio*, j'ai soif de ton salut, je désire ardemment que tu te corriges de cette mauvaise habitude, que tu restitues ce bien d'autrui. O Dieu! qu'il y a longtemps que nous entendons ce triste *sitio;* et nous ne l'avons pas encore contenté : nous aimons mieux, comme ce prodigue, paître les pourceaux et nourrir les diables par nos péchés, que d'étancher la soif de Jésus-Christ par les larmes de notre conversion. Malheureux vindicatif, plus cruel que les Juifs, combien de temps y a-t-il que tu présentes à Jésus-Christ le fiel et le vinaigre de tes haines, de tes colères et de tes vengeances? N'entends-tu pas les reproches qu'il t'en fait par le prophète-roi? *In siti mea potaverunt me aceto* (*Psal.* LXVIII).

Après cela trouvons-nous étrange si cette source adorable d'amour étant ainsi méprisée, se change pour nous en une source d'amertume? Ecoutez, âme obstinée, ses menaces par Jérémie : *Propterea hæc dicit Dominus exercituum : Ecce ego cibabo eos ex absinthio, et potabo eos felle* (*Jerem.*, XXIII). A cause de cela, dit Dieu, je les nourrirai de l'absinthe de ma haine, et je leur ferai boire le fiel de mon courroux. *Propterea*, à cause de cela, c'est-à-dire, de cette longue résistance à mes bons desseins, à cause de cette obstination criminelle. Un de ces jours, lorsque tu seras étendu sur le lit de la mort, je te dirai : *Sume calicem vini furoris hujus de manu mea, et bibent, et turbabuntur, et insanient a facie gladii* (*Jerem.*, XXV). Ame ingrate et perfide, qui as refusé de boire les eaux de ma grâce, bois, malheureuse, le vin de ma fureur, bois le calice de ma vengeance. Méditez ces menaces et passons au second point.

II. — La seconde excellence de l'eau de notre Evangile, c'est que ceux qui en boivent ne sont plus altérés : *Qui autem biberit ex aqua quam ego dabo ei, non sitiet in æternum.* Jésus-Christ n'eut pas plutôt dit ces paroles à la Samaritaine, que la voilà gagnée; et celle qui répondit auparavant avec quelque sorte de mépris, entendant parler d'une eau qui désaltère pour jamais, s'écria : *Domine, da mihi hanc aquam.* En effet, c'est une qualité bien rare et bien précieuse. Le monde, tout menteur qu'il est, avoue ingénument que ses puits n'ont point cette propriété. Jamais l'avare n'est si altéré que dans sa vieillesse. Ce vieux hydropique est tout enflé, l'eau lui sort par les yeux, et cependant la soif le presse :

Quo plus sunt potæ, plus sitiuntur aquæ.

Infâmes luxurieux, si décriés par vos impudicités, eh bien! vous avez acheté vos plaisirs déshonnêtes aux dépens d'une partie de votre bien et de votre honneur; vous les avez achetés par la ruine des forces et de la santé de votre corps, par la perte des lumières de votre raison et de votre foi : vous avez bu des eaux qui vous coûtent bien cher, êtes-vous du moins désaltérés? O Dieu! qu'il paraît bien que non, puisque jamais votre passion ne fut plus violente, jamais vos ardeurs plus véhémentes, ni vos désirs plus pressants.

Quand le monde serait si aveugle ou si injuste que de ne connaître pas que ses eaux ne désaltèrent point, voici trois raisons qui sont bien capables de le convaincre. 1. Ces eaux ne sont pas propres à la substance de l'âme raisonnable, étant communes aux bêtes. C'est ce que signifie le puits de la Samaritaine duquel, dit-elle, Jacob, ses enfants et toutes ses bêtes buvaient : *Ipse ex eo bibit, et filii ejus, et pecora ejus.* Or pour désaltérer la soif, c'est-à-dire pour contenter le désir de l'âme, il lui faut donner quelque chose qui lui soit propre et conforme à sa substance. Quel aveuglement à un esprit immortel, capable des délices de Dieu, de prendre pour son sort et son partage celui des bêtes, c'est-à-dire les satisfactions sensuelles et les plaisirs du corps : *Fruamur bonis quæ sunt, et utamur creatura,* etc. *Hæc est pars nostra, et hæc est sors nostra* (*Sap.*, II). N'est-ce pas vouloir, comme des prodigues, se repaître de la nourriture des pourceaux? *Cupiebat implere ventrem suum de siliquis quas porci manducabant* (*S. Luc.*, XV).

2. Cette eau n'a garde de désaltérer, parce que c'est la soif même. Tout ce qu'il y a dans le monde, dit saint Jean, *Omne quod est in mundo concupiscentia est* (*I Epist.*, II). Tout ce que contiennent les puits du monde n'est rien que concupiscence. Or qu'est-ce que cette concupiscence, sinon un désir pressant et par conséquent une soif importune d'un

cœur altéré? Le monde ne vous peut donner que ce qu'il a, il n'a rien autre chose que de la soif; or la soif n'est pas propre pour désaltérer; et si la soif était une chose qu'on pût boire, plus on en boirait, plus on en serait altéré : d'où il s'ensuit que ne puisant des puits du monde autre chose que convoitise et que désir, plus vous y puiserez, plus vous serez altérés et tourmentés par des désirs plus violents :

Crescit amor nummi, quantum ipsa pecunia crescit.

Voyez cet avare de l'Evangile (*S. Luc.*, XII), qui, à mesure que ses caves et ses greniers se remplissent, trouve son cœur vide et altéré. Dans cette anxiété de cœur et dans cette foule de désirs importuns, il s'écrie : *Quid faciam? quia non habeo quo congregem fructus meos.* Voyez-vous, dit saint Grégoire, comme il n'a trouvé dans l'abondance qu'inquiétude et pauvreté? *O angustia ex satietate nata!* Véritables Tantales, qui meurent de soif au milieu des eaux : *Inter acervos eorum meridiati sunt, qui calcatis torcularibus sitiunt* (*Job.*, XXIV).

3. Pour se désaltérer, il faut nécessairement que celui qui boit s'unisse d'une union réelle et intime à la boisson qu'il prend; s'il ne s'unit qu'à son espèce, comme celui qui s'imagine boire en dormant, il n'apaisera jamais sa soif. Or toutes les créatures que le monde nous peut donner ne peuvent s'unir immédiatement à notre cœur, c'est-à-dire à notre âme, qui est une substance très-simple et très-spirituelle. Par exemple, le cœur de l'avare est bien dans son coffre et dans son trésor; mais le coffre ni le trésor ne sont point dans le cœur, il n'y a que Dieu seul qui ait le pouvoir d'entrer dans l'âme et de s'unir à elle immédiatement et par soi-même, *Fiet in eo fons.* Celui qui a soif ne se plonge pas seulement dans la fontaine, il faut que cette eau entre dans son cœur et qu'elle le pénètre au dedans. C'est ce que voulait dire l'Ecclésiaste : *Quid prodest possessori, nisi quia cernit divitias oculis suis* (*Eccles.*, V)?

Les eaux de la grâce ne sont pas seulement l'objet de notre vue, mais elles s'écoulent au dedans de nos cœurs, elles arrosent toutes les puissances de notre âme, *Diffusa est gratia in cordibus nostris* (*Rom.*, V). C'est pour ce sujet que David appelle ces eaux *aquas refectionis* (*Psal.* XXII), et selon une autre version, *aquas quietis et consolationis*, des eaux qui réparent et fortifient l'âme, des eaux qui la consolent et la mettent en repos.

Il y a ici une difficulté qu'il faut vous expliquer. S'il s'agissait des eaux de la gloire, nous concevrions aisément ce que dit Jésus-Christ, qu'elles désaltèrent pour une éternité, *Satiabor cum apparuerit gloria tua* (*Psal.* XXVI); mais nous parlons des eaux de la grâce, dont le Saint-Esprit dit que ceux qui en boiront auront encore soif : *Qui bibent me adhuc sitient* (*Eccles.*, XXIX). En effet, l'expérience nous fait voir toutes les saintes âmes altérées comme des cerfs : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum* (*Ps.* IV). Interrogez ce vénérable vieillard, ce disciple des apôtres, saint Ignace, martyr, qu'est-ce qu'il est venu faire à Rome. Il vous répondra : *Ego huc veni ut moriar pro Jesu meo, quem insatiabiliter sitio ut illi in cœlo uniar.* Puis donc que les plus grands saints sont les plus altérés, comment est-ce qu'on peut dire que les eaux de la grâce désaltèrent? On peut répondre, avec saint Grégoire, qu'il en est des eaux de la grâce sur la terre comme de la gloire dans le ciel : *Sitientes satiabimur, satiati sitiemus. Longe ab ista siti necessitas, longe a satietate fastidium*, sa satisfaction accompagne la soif. Saint Ambroise explique ce passage en trois mots : *Sitis sitim extinguit*, la soif éteint la soif. Il y a une bonne et une mauvaise soif : une soif qui tourmente, c'est le désir désordonné des biens du monde; et une soif qui, au jugement de Jésus-Christ, rend l'âme bienheureuse, c'est le désir des biens éternels et de la justice : *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam* (*S. Matth.*, V). Cette soif bienheureuse que l'on a en buvant les eaux de la grâce éteint la malheureuse soif des cupidités charnelles.

Représentez-vous, s'il vous plaît, un voyageur qui, dans les ardeurs cuisantes de la canicule, est tout brûlé de soif, et qui, après avoir bien cherché, ne trouve que l'eau d'un marais infecte et amère; ce pauvre altéré, qui n'en peut plus, boit cette eau à contre-cœur; il voit bien qu'elle ne vaut rien, mais la nécessité le presse. Vous avez pitié de son malheur, vous le tirez de là et vous le conduisez à une belle fontaine; aussitôt il boit avec plaisir de ses eaux claires et fraîches. Demandez-lui maintenant s'il a soif de cette eau puante et bourbeuse. Non, en vérité, toute la soif est pour cette belle fontaine. Ainsi ceux qui ont goûté les douceurs des eaux de la grâce ne sont plus altérés des eaux sales et gâtées du monde; ceux qui ont rencontré cette claire fontaine dont parle Jésus-Christ ont du dégoût ou, pour mieux dire, de l'horreur pour les puits et les citernes du siècle. *Gustato spiritu, desipit omnis caro*, dit saint Bernard. Voyez saint François tout plongé dans cette divine fontaine, qui ne veut plus que cette douce et riche source, *Deus meus et omnia.* Voyez David, qui ne respire autre chose : *Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram* (*Psal.* LXXII)? Présentez à saint Paul, qui a goûté des eaux célestes, les eaux bourbeuses des biens du monde, et il vous dira que vous lui faites bondir le cœur, *Omnia arbitratus sum ut stercora* (*Phil.*, III).

Après ce témoignage de Dieu, après le propre aveu des pécheurs et l'expérience des saints sur ce sujet, Dieu n'a-t-il pas raison de nous dire, par son prophète Jérémie : *Obstupescite, cœli, super hoc, et portæ ejus desolamini vehementer, dicit Dominus : duo enim mala fecit populus meus, me dereliquerunt fontem aquæ vitæ, et foderunt sibi cisternas, cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas* (*Jerem.*, II) : Chose étonnante! ils m'ont quitté, moi qui suis une fontaine d'eau vive, pour chercher des ci-

ternes corrompues. Ou bien par Isaïe : *Quare appenditis argumentum non in panibus, et laborem vestrum non in saturitate* (*Isai.*, LV)? Pourquoi prenez-vous tant de peine à vous rendre plus misérable?

Le troisième avantage de cette eau de Jésus-Christ, c'est qu'elle est, dit-il, une eau vive et rejaillissante à la vie éternelle. Toutes les eaux du monde sont mortes, et elles composent cette mer morte dont nous parle Ezéchiel : *Mare mortuum ingrediuntur* (*Ezech.*, XLVII). Elles ne sont pas seulement mortes, mais elles ont ordinairement un poison mortel. Toutes les donations du monde sont de même nature que son testament, qui est un testament de mort, *Testamentum hujus mundi morte morietur* (*Eccli.*, XIV). Tout ce que le siècle nous présente, respire la mort, et en mourant nous tue.

Saint Antoine de Padoue est admirable, lorsqu'il dit que toutes les créatures où le pécheur cherche sa satisfaction et dont il se rend idolâtre, disent contre lui les paroles que disaient les Juifs contre Jésus-Christ : *Nos habemus legem, et secundum hanc legem debet mori* (*S. Joan.*, XIX). Beauté mortelle, dit ce saint, voilà un homme qui a un amour extrême pour vous, il ne pense qu'à vous, il ne regarde que vous, il donne tout pour vous : *Ecce tibi, o pulchritudo hominum, qui pro te omnia bona consumpsit. Quid ergo illi dabis?* Hé bien! que donnerez-vous à cet homme si passionné pour vous? *Nos habemus legem*, etc. Nous avons une loi, répond cette beauté, qui porte que celui qui laisse la beauté immortelle pour s'attacher à la beauté mortelle, doit mourir. Les richesses, les honneurs, les plaisirs en disent autant. *Nos habemus legem*, etc.

Les eaux de Jésus-Christ sont vives et vivifiantes ; vives, puisqu'elles contiennent l'esprit de vie; vivifiantes, puisqu'elles ont la vertu de donner la vie au pécheur mort. C'est ce que signifiaient ces eaux qu'Ezéchiel vit sortir du temple, qui, s'écoulant dans la Mer morte, non-seulement adoucissaient ses eaux, mais encore redonnaient la vie aux poissons morts. Ce sont des eaux qui viennent d'une source si vive et si profonde, qu'elles rejaillissent jusqu'à la vie éternelle Tout ce qui est arrosé et imbu de cette grâce mérite pour récompense les biens infinis de la gloire éternelle.

Hé bien! n'ai-je pas sujet maintenant de dire, avec Jésus-Christ : *Si scires donum Dei*, ô mon cher auditeur, si tu connaissais le prix des eaux de cette grâce, assurément tu en serais altéré. Demande à Dieu cette connaissance, cherche-la dans la méditation et au sermon, Dieu te l'accordera : ensuite tu soupireras après cette eau, tu auras du mépris pour les puits infortunés du monde, tu t'attacheras à cette belle fontaine, qui te conduira heureusement à la source de la vie éternelle, etc.

SERMON XIII.

POUR LE MARDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DU CARÊME.

Des mauvais auditeurs de la parole de Dieu.

Ascendit Jesus in templum, et docebat; et mirabantur Judæi dicentes, quomodo hic litteras scit, cum non didicerit?

Jésus, étant monté au temple, prêchait et enseignait le peuple, et les Juifs l'admiraient, disant : Comment est-ce que cet homme est si savant, puisqu'il n'a point étudié (*S. Joan.*, VII)?

Je ne m'étonne pas si les Juifs sont ravis en admiration, lorsqu'ils entendent les profonds mystères que Jésus-Christ leur prêche, puisque les plus célèbres docteurs ont eu besoin de toute la force de leur esprit pour concevoir le sens de cette seule proposition qu'il avance, lorsqu'il dit : *Mea doctrina non est mea.* S'il disait seulement : La doctrine que je prêche n'est pas ma doctrine, nous concevrions facilement son sens, dit saint Augustin, mais il dit : Ma doctrine n'est pas ma doctrine. Si elle est à vous, dit ce saint docteur, comment n'est-elle pas à vous, et si elle n'est pas à vous, comment est-elle à vous? Toutes les pensées subtiles que saint Augustin apporte sur cette difficulté se réduisent à ces deux interprétations dignes de son esprit : 1. Si nous disons que Jésus-Christ parle en cet endroit, en tant que Fils unique et naturel du Père éternel, il peut dire que c'est sa doctrine, parce que, comme Verbe égal à son Père, il possède par une glorieuse nécessité tous les attributs de l'essence divine, et par conséquent la science de la sagesse de Dieu ; il peut dire aussi que ce n'est pas sa doctrine, parce qu'il la reçoit du Père qui l'engendre. Le Verbe est la savante parole du Père : or la parole n'est pas de soi, elle est de celui qui parle. 2. Si nous disons que Jésus-Christ parle en tant que homme, il peut dire que c'est sa doctrine, parce qu'il la reçoit par la voie de son union hypostatique et par l'onction du Verbe qui le rend tout savant; il peut dire aussi que ce n'est pas sa doctrine, parce qu'il ne l'a pas acquise par des voies humaines et par l'application de son étude.

Ces Juifs, qui ne savaient pas tous ces mystères, avaient raison de dire, en admirant : *Quomodo hic litteras scit, cum non didicerit?* Je ne m'étonne pas de leur admiration, mais bien de ce que cette admiration est infructueuse, et qu'elle est accompagnée d'envie et de haine pour celui qu'ils admirent : *Mirabantur, sed non convertebantur*; ils admiraient, dit saint Augustin, mais ils ne se convertissaient pas. Nous avons en la personne de ces Juifs l'idée de ces auditeurs de la parole de Dieu, qui, malgré eux, sont étonnés des vérités éternelles qu'on leur prêche, mais qui cependant, au lieu d'en profiter, ont bien souvent du dégoût et même de la haine pour ces vérités, parce qu'elles choquent leur inclination : c'est de ces mauvais auditeurs dont je prétends parler puisque les auditeurs prennent bien la liberté

de parler des défauts des prédicateurs, pourquoi ne sera-t-il pas permis aux prédicateurs de prendre quelquefois les défauts de leurs auditeurs pour sujet de leurs sermons? Mais puisque notre dessein est de les corriger et de les convertir, et que c'est le seul Esprit de Dieu qui le peut faire, adressons-nous à lui et demandons sa grâce par l'intercession de la Vierge. *Ave, Maria.*

Quoique l'admiration soit une fille de l'ignorance, et que pour ce sujet on ait dit que le sage n'admire rien, il est certain néanmoins qu'elle est aussi la mère de la philosophie. *Propter admirationem homines cœperunt philosophari ;* lorsque nous admirons quelque chose, l'amour que nous avons pour la vérité nous porte à rechercher la nature, la cause, les effets et la fin de ce que nous admirons. L'admiration donc n'est pas mauvaise de soi-même, mais, au contraire, elle est louable et profitable, lorsqu'elle est suivie des effets que je viens de marquer; mais quand elle est stérile et inutile, comme celle des Juifs dont parle notre Evangile, elle est digne de blâme et de reproche. Voilà néanmoins tout le fruit que tirent ces mauvais auditeurs des sermons qu'ils écoutent, *Mirantur, sed non convertuntur.* C'est ce que je vais montrer par trois exemples de l'Ecriture, après quoi je proposerai deux raisons qui feront le corps et le partage de ce sermon.

Qu'est-ce que ne fit pas la bonté infinie de Dieu pour convertir Pharaon et son peuple, avant qu'ils tombassent par leur obstination entre les mains de sa justice? il mit, ainsi dit lui-même, sa divine rhétorique sur les lèvres de ses deux célèbres ambassadeurs, Moïse et Aaron, afin qu'ils pussent parler avec toute la majesté et toute la force qu'on saurait souhaiter pour convaincre un esprit, et pour triompher de toutes les résistances d'un mauvais cœur. *Ego ero in ore tuo et in ore illius* (*Exod.*). Après avoir parlé par la bouche de ces grands hommes, il fit par les mains de Moïse les merveilles que vous savez. Il changea les rivières en sang, il désola toute l'Egypte par la grêle et par les sauterelles; il remplit de grenouilles le palais du roi et les maisons des particuliers; il frappa d'ulcères le roi et tout son peuple; il fit mourir les premiers-nés; bien plus, l'espace de trois jours, il couvrit de ténèbres toute l'Egypte, ou pour mieux dire, avec le Saint-Esprit, il renferma et lia tous les Egyptiens par les chaînes d'une longue nuit, *Vinculis tenebrarum et longæ noctis compediti, inclusi sub tectis* (*Sap.* XVII). N'en voilà pas assez, pour obliger ces pécheurs rebelles à se rendre à la miséricorde, qui ne les met dans ce petit enfer que pour les empêcher de tomber dans l'enfer éternel? cependant tout le fruit qu'ils tirent de ces épouvantables châtiments est un vain étonnement et une admiration inutile, *Paventes horrenda, et cum nimia admiratione perturbati* (*Ibid.*). Ils s'étonnent, ils admirent, mais ils ne se corrigent pas, *Mirantur, sed non convertuntur.*

Qui n'eût cru que Saül se fût entièrement changé et donné à Dieu, lorsqu'ayant consulté une magicienne, Samuel, par une particulière providence de Dieu, revint de l'autre monde et s'apparut à lui; et après lui avoir reproché ses rébellions et ses désobéissances, le menaça de tous les malheurs qui lui devaient arriver, et lui prédit même qu'il mourrait le lendemain? La vue néanmoins de cet homme ressuscité, ni les menaces de Dieu dans la bouche de Samuel, ni la prédiction de sa mort ne le convertirent point. L'Ecriture dit seulement : *Statim Saul cecidit porrectus in terram; extimuerat enim verba Samuelis, et robur non erat in eo* (I *Reg.*, XXVIII). Le roi Saül tomba étendu par terre à la vue de Samuel qui le menaçait, *Miratur, sed non convertitur.*

Quel fut l'étonnement de cet impie et sacrilége Balthasar, à la vue de cette main miraculeuse qui écrivait en caractères inconnus la sentence de sa mort, sur la muraille vis-à-vis de ce prince! Son visage se changea, dit l'Ecriture, mille funestes pensées troublèrent son esprit, et un tremblement général se saisit de tout son corps: *Facies ejus commutata est, et cogitationes ejus conturbabant eum, et genua ejus ad invicem collidebantur* (*Dan.*, III). Avec tout cela, Balthasar ne restitue pas les vases du temple de Dieu, il ne lui demande pas pardon de ses profanations impies : en un mot il admire, mais il ne se convertit point, *Miratur, sed non convertitur.*

Voilà ce que font la plupart des auditeurs chrétiens, qui entendent tant de célèbres prédicateurs : ils admirent l'éloquence de celui-ci, l'érudition profonde de celui-là. Un tel s'est surpassé soi-même aujourd'hui, disent-ils, jamais on n'a ouï un discours plus juste et plus poli. Voilà tout le profit du sermon. Lorsque les prédicateurs apostoliques conduisent leurs auditeurs sur le Thabor, et qu'à la vue du Sauveur transfiguré, ils leur font concevoir quelque chose des joies immortelles du paradis, ces auditeurs, ravis par la grandeur de ce bien souverain et éternel, s'écrient avec cette femme de l'Evangile : Oh bienheureux, celui qui s'assoira à la table de Dieu, dans son royaume! *Beatus qui manducabit panem in regno Dei* (*S. Luc.*, XIV). Mais pensez-vous qu'après cela, ces auditeurs qui trouvent le paradis si beau, détachent leur cœur de la terre? croyez-vous que pour entrer dans cette terre promise, ils renoncent aux viandes d'Egypte? Rien moins. Quand on prend occasion de l'Evangile du mauvais riche, de les faire descendre tout vivants dans l'enfer, ou que, par les paroles de Jésus-Christ on évoque ce damné du lieu de son supplice, pour les entretenir des feux et des flammes éternelles qui les brûlent, ils tremblent peut-être et ils frémissent pendant le sermon, ils disent tout étonnés, à la sortie de l'Eglise : Voilà qui est touchant, c'est une chose épouvantable que cette éternité d'enfer : ce prédicateur nous a fait grand'peur aujourd'hui. Mais où sont les conversions, les confessions générales, les restitutions, les réconciliations

et les véritables changements de vie? O Dieu que cela est rare! *Mirantur, sed non convertuntur.*

Recherchons maintenant les causes de ce désordre, qui fait souvent que les prédicateurs pensant travailler pour la miséricorde, ne servent qu'à justifier le procédé de la justice, et à rendre leurs auditeurs plus coupables, *Justificeris in sermonibus tuis, et vincas cum judicaris* (*Psalm.* L).

Je remarque deux causes ordinaires de ce malheur. 1° Ces mauvais auditeurs portent au sermon un esprit et un cœur tout occupés et épuisés par leurs affections déréglées. 2° Ces facultés de l'âme, qui doivent faire valoir la parole de Dieu, ne sont pas seulement épuisées, mais elles sont encore gâtées et corrompues. Expliquons ces deux vérités.

I. — La raison et l'expérience nous enseignent que nos facultés sont bornées et limitées dans leur activité, de sorte qu'étant occupées à contenter de fortes passions, elles ne sont plus capables d'autre chose. Par exemple, un homme possédé par l'avarice ne pense incessamment qu'aux moyens de s'enrichir : il fait sa méditation et son examen, aux pieds de cette idole d'argent, qu'il a élevée sur l'autel de son cœur; il n'est capable d'aucune pensée forte et sérieuse pour Dieu. Un vindicatif qui couve dans son cœur une haine mortelle contre son frère, ne roule dans son imagination que des pensées noires, et des desseins de vengeance. Ce sont des gens qui méditent sans cesse : mais quoi? des vanités, des méchancetés et des fourbes : *populi meditati sunt inania. Iniquitatem meditatus est in cubili suo. Dolo tota die meditabantur*, dit le prophète David. Ces pécheurs assistent au sermon, ils voient de bons exemples; mais sans aucun profit. Pourquoi? Parce que pour en profiter il faut y appliquer son esprit. David dit qu'il n'y faut pas seulement penser, mais repenser, c'est-à-dire qu'il faut méditer et considérer avec attention les vérités qu'on nous prêche. Or c'est ce qu'ils ne peuvent pas faire : car leur entendement est trop appliqué ailleurs, ils ne sont pas capables de méditer et de bien connaître tant de choses à la fois. Comment voulez-vous que cette mondaine qui n'est ici que de corps et qui a tout son esprit et toutes ses pensées dans ses divertissements inutiles, ou peut-être mauvais, considère les vérités éternelles et importantes à son salut que je lui prêche? Elle pense peut-être maintenant au compliment qu'on lui fit hier au soir, elle rêve sur mille autres sottises, dont je n'ai garde de parler. Elle ressemble à ce jeune voluptueux que le comique introduit sur sa scène, et à qui il fait dire : Je n'ai pas l'esprit présent : *Nullam mentem animi habeo* : où je suis, c'est là en vérité où je ne suis pas: et où je ne suis pas, c'est là où est tout mon esprit: *Ubi sum, ibi non sum, ubi non sum, ibi est animus.*

Ce que je viens de dire de l'esprit se doit entendre de la volonté. Ce cœur est tout épanché au dehors, il prodigue son amour à une infinité de créatures : il aime les chiens les chevaux, les habits, les femmes, le jeu, la comédie. Et comment le porter à l'amour du Créateur? Quelle apparence de lui parler des beautés de la vertu, du prix inestimable de la grâce, des richesses du paradis? Ne voyez-vous pas que ce cœur est borné, et que cette volonté n'a pas des bras infinis pour embrasser le ciel et la terre, le monde et Jésus-Christ, le Créateur et les créatures tout à la fois?

Le Saint-Esprit explique cet épuisement des puissances de l'âme par des termes bien énergiques : *Transierunt in effectum cordis* (*Psal.* LII), les pécheurs ont passé, et ils se sont écoulés dans l'affection de leur cœur : ils ne sont plus en eux-mêmes, *Transierunt.* Cette habitude, cette affection déréglée engloutit leur esprit, leur raison, leur connaissance, leur sagesse, leur industrie, leur mémoire, leur volonté, leur liberté, leurs passions, leurs sens intérieurs et extérieurs, leurs corps, leur âme, tout ce qu'ils ont et tout ce qu'ils sont; cette habitude invétérée s'est rendue tellement maîtresse d'eux, qu'elle les possède tout entiers, il ne reste donc rien en eux pour Dieu, pour leur salut et pour l'éternité.

Saint Denys, dans sa Hiérarchie, appelle un amour dominant une effusion entière de celui qui aime dans l'objet qui est aimé, *totalem declinationem amantis in animatum*; pesez cette parole, *declinationem.* Il semble qu'il fait allusion à ce passage de David : *Omnes declinaverunt et inutiles facti sunt* (*Psalm.*, XIII), tous ces pécheurs par attache ont décliné, c'est-à-dire ils ont épanché tout leur esprit et tout leur cœur, qui devait aller droit à Dieu, dans l'objet de leur affection. C'est pourquoi *inutiles facti sunt*, ils ne valent plus rien pour le ciel, ils sont inutiles pour Dieu.

C'est de cette sorte de pécheurs dont parle Jésus-Christ, lorsqu'il dit : *Sermo meus non capit in vobis* (*S. Joan.*, VIII), ma parole ne prend point racine en vos cœurs : pourquoi? Parce qu'il n'y a pas de place pour elle, puisque vous êtes tout occupés par les objets de vos affections. C'est le sens que le savant Maldonat a donné à ce passage : *Quod pravis affectibus occupati, capaces non sint sermonis sui.* Pour faire donc que les vérités de la foi entrent dans l'esprit et dans le cœur de ces gens-là, il faut auparavant vider ces esprits et ces cœurs de ce qui les remplit et occupe, dit saint Augustin.

II. — Non-seulement ces mauvaises habitudes épuisent, mais encore elles gâtent et corrompent les puissances de notre âme. Une main brûlée est une main, mais une main gâtée dont on ne peut se servir. Ce captif a ses pieds, mais ils sont chargés de fers, c'est pourquoi il ne peut pas marcher: ainsi ces pécheurs habitués au mal ont un entendement et une volonté, mais ces puissances sont perverties, et par conséquent inutiles; d'où vient que l'Ecriture appelle ces pécheurs des sourds, des aveugles et des paralytiques.

Venez, prophète, dit Dieu à Isaïe, je veux vous donner un monstre à conduire; con-

duisez-le de ville en ville et de province en province : faites-le voir comme un prodige : ce monstre est mon peuple, il a des yeux, et il ne voit pas; il a des oreilles et il n'entend pas : *Educ foras populum cæcum et oculos habentem, surdum, et aures ei sunt* (*Isai.*, VIII). Comment voulez vous que ces auditeurs se servent des lumières du ciel, que nous leur presentons, puisque leur esprit est aveugle? Placez, si vous pouvez, dit saint Augustin, un aveugle au milieu du soleil · à quoi serviront ces rayons qui l'environnent, sinon pour rendre son aveuglement plus remarquable? Il a le soleil présent, mais son aveuglement fait qu'il est éloigné du soleil : *Cæcus in sole præsentem habet solem, sed ipse absens est soli.* Je veux que l'esprit de Dieu ne refuse jamais ses lumières à ces pécheurs habitués : je veux qu'un prédicateur éloquent leur décrive les ravissantes beautés d'une âme qui est en grâce, et les difformités hideuses du péché, qu'il leur fasse un tableau accompli des richesses du paradis et des horreurs de l'enfer, *Cæcus in sole*, etc. Tout cela ne servira de rien. C'est un aveugle, à qui les lumières ne manquent pas, mais les yeux lui manquent; ils sont pourris par ces infâmes voluptés, la poussière de l'avarice ou la fumée de l'ambition les aveugle. Si vous ne parlez à cet avare d'usure, de profit et d'argent; si vous n'entretenez cet ambitieux des intrigues de la cour et des honneurs imaginaires du siècle; si vous ne parlez à ce voluptueux de boire, de manger, et de passer le temps, ils ne vous entendent pas, *Animalis homo non percipit ea quæ Dei sunt.*

De cette dépravation et de cette corruption d'entendement naissent ces consciences erronées dans lesquelles ces vieux pécheurs s'établissent, de sorte qu'ils s'endorment dans le péché, et qu'ils ne le connaissent plus. Au commencement, la raison ne manque pas de faire son office et de faire voir que ce contrat était usuraire, que cet intérêt était défendu, que cette liberté n'était point permise, qu'on ne pouvait point souffrir cette compagnie sans péché. La conscience d'abord fit de grands reproches, elle cria contre ces péchés; mais depuis qu'on s'y est accoutumé, on ne les tient plus pour péchés, on les excuse, on les defend. Monsieur n'a point d'étude, néanmoins sur le sujet de sa passion, il fait le casuiste et le théologien : il disputera contre son confesseur, et si ce confesseur n'est bien sur ses gardes, il le perdra et l'engagera dans son erreur à force de raisons, mais toutes fausses et seulement colorées. C'est de ceux-là dont parle le Psalmiste, *Noluit intelligere ut bene ageret.* Ce pécheur est dans une ignorance grossière, sans espérance de salut, puisque cette ignorance ne l'excuse point, étant affectée, *Latet eos hoc volentes* (II *S. Pet.*, III). Cette fille ne croit point qu'il y ait péché dans cette nudité de bras et d'épaules, dans ces modes d'habits condamnées par l'Évangile. Pourquoi? Parce qu'elle ne le veut pas croire, pour n'être point obligée de s'en confesser, et par conséquent de s'en corriger. Dieu l que de confessions nulles et sacriléges causées par cette ignorance étudiée. Il y en a qui roulent toute leur vie et qui meurent même dans cet état sans scrupule et sans remords sur des péchés énormes. Pourquoi? Parce qu'ils se sont aveuglés, de leur pleine volonté, en s'éloignant de Dieu et de tout ce qui pouvait les instruire, dit Job : *De industria recesserunt a Deo, et vias ejus intelligere noluerunt* (*Job.*, XXXIV). Ils ne prennent pas garde, dit saint Bernard, que nous n'avons point de plus insigne flatteur, ni de plus grand imposteur que notre amour-propre; et que par conséquent, puisqu'ils suivent sa conduite, il les trompera et ne leur permettera point de connaître la vérité. *Amor privatus aufert mihi judicium verum. Idcirco parum mihi credo de me ipso, utpote homini mendaci.* Cette dépravation d'esprit vient principalement de la corruption de la volonté. Pour concevoir ceci, je vous prie de remarquer que ce n'est pas seulement pour les vérités spéculatives des mystères de notre foi qu'il faut, dit la théologie après saint Thomas, que notre volonté porte doucement notre entendement par une affection qu'elle nomme pieuse affection de crédulité, à croire ces vérités obscures et à se captiver par la foi ; mais encore pour recevoir les vérités pratiques et morales, il est nécessaire que la volonté les goûte et les approuve, afin que l'entendement les conçoive et les pénètre d'une bonne façon. C'est pourquoi quand la volonté est gâtée et corrompue par des affections désordonnées, l'entendement ne peut s'appliquer à ces vérités qui choquent la volonté.

C'est une pensée bien commune parmi les philosophes moraux que, dans l'économie des opérations de notre âme, l'entendement tient comme la place du mari; c'est lui qui éclaire et qui conduit, et la volonté tient le rang de la femme, parce qu'elle doit être soumise à l'entendement et se rendre féconde en saintes affections et en bonnes œuvres. Or, comme l'expérience nous apprend qu'il y a des Jésabels, c'est-à-dire de mauvaises femmes, qui portent leurs maris au mal, et qui leur communiquent tous leurs défauts, les rendent avares, ambitieux et vindicatifs comme elles; aussi nous voyons tous les jours des esprits fort éclairés, des entendements pénétrants et savants qui sont néanmoins aveuglés et remplis de ténèbres, par les affections déréglées de leurs volontés. D'où sont venues tant de honteuses apostasies en la foi? qui est-ce qui a rempli d'une nuit si obscure l'esprit de tant d'hérésiarques si doctes et si instruits dans la connaissance du christianisme? Rien autre chose que leur volonté devenue éperdument amoureuse de la gloire du monde ou des plaisirs des sens. Ce fut l'affection déshonnête que conçut pour une femme cet hérésiarque fameux, Paul de Samosate, qui le perdit, au rapport de saint Chrysostome. Arius et Tacien, dit saint Jérôme (7 *in S. Joan.*), ne rappelèrent des enfers les anciennes hé-

résies que pour lâcher la bride à leurs convoitises infâmes. Ce fut, dit ce saint Père (*In cap.* I *Os.*), l'amour désordonné pour une certaine Hélène, qui obligea Simon le magicien à quitter les apôtres et à renoncer à son baptême. Carpocrate ne se fit chef des Gnostiques, qu'après avoir été débauché par une Merceline. Sévère et Apollinaire ne perdirent la foi, que pour s'être laissé posséder par une femme, nommée Philomèle. En un mot, les hérétiques de notre siècle nous ont fait voir, par leur funeste expérience, la vérité de ces paroles de saint Paul : qu'on ne fait naufrage dans la foi qu'après avoir renoncé à une bonne conscience, *Bonam conscientiam quam quidam repellentes, naufragaverunt circa fidem* (I *Timoth.*).

Il est donc vrai que comme l'entendement a un grand pouvoir sur la volonté, aussi la volonté est fort puissante pour attirer à soi l'entendement. Elle l'empêche de s'appliquer aux vérités qu'elle n'agrée pas, ou s'il les reçoit, comme il a les yeux blessés et malades, ces vérités le blessent et l'offensent : *Corrupti mente, reprobi circa fidem* (II *Tim.*, III). C'est ainsi que le Saint-Esprit, aux Proverbes, dit que le fou, c'est-à-dire le pécheur, n'écoutera pas avec profit les bons avertissements qu'on lui donnera, parce qu'ils ne sont pas conformes aux inclinations de son cœur : *Non recipit stultus verba prudentia, nisi ea dixeris quæ versantur in corde ejus* (*Prov.*, VIII).

Voici un exemple admirable de cette vérité, pris du livre des Rois. Le perfide Achab, roi d'Israël, ayant joint ses troupes avec celles de Josaphat, roi de Juda, pour aller assiéger Ramoth en Galaad (III *Reg.*, XII), comme ils étaient sur le point de se mettre en campagne, le pieux Josaphat dit que, avant que de partir, il voudrait bien consulter le Seigneur et savoir sa volonté par la bouche de quelqu'un de ses prophètes. Il n'est pas besoin, dit Achab, j'ai déjà parlé à quatre cents de mes prophètes, qui nous promettent tous une glorieuse victoire. Je n'ajoute point foi, réplique Josaphat, à ce que disent tous ces prophètes que vous avez consultés, parce qu'ils ne sont pas prophètes du Dieu d'Israël. N'en avez-vous point quelqu'un dans vos Etats à qui nous puissions parler? Nous en avons encore un nommé Michée, dit Achab; mais c'est un vieux fou et un rêveur que je ne consulte jamais; je le hais comme la mort, parce qu'il m'a prophétisé toujours du mal : *Ego odi eum quia non mihi prophetat bonum, sed malum.* Ah ! mon frère, dit Josaphat, ne parlez pas ainsi d'un serviteur de Dieu, c'est justement celui qu'il nous faut. Ayons-le donc, puisque vous le voulez, dit Achab. En même temps il commande à un de ses gentilshommes d'aller chercher Michée. L'envoyé s'en va avertir Michée que ces deux rois l'attendaient; mais comme il était de l'humeur de son prince Achab, c'est-à-dire qu'il aimait le mensonge, il dit à ce prophète : Je vous conjure, Michée, de n'être pas de si mauvaise humeur qu'à l'ordinaire : voilà 400 de nos prophètes qui nous promettent des merveilles n'allez pas, de grâce, les contredire, dites comme eux et n'attristez point le roi : *Sit ergo sermo tuus similis eorum, et loquere bona.* Ah ! vive Dieu ! dit Michée, ni pour votre roi, ni moins encore pour vous, je ne voudrais pas dire un mensonge, je dirai ce que Dieu m'inspirera. Michée s'en va, il trouve ces deux rois accompagnés de toute leur cour, qui écoutaient ces quatre cents faux prophètes qui leur promettaient des succès heureux et des triomphes. Eh bien ! Michée, dit Achab, devons-nous aller assiéger la ville de Ramoth? Dieu nous sera-t-il favorable? Le prophète, faisant un geste et prenant un ton de voix qui montrait qu'il se moquait, lui répondit : Allez, Dieu vous rendra maître de cette place. Parlez sérieusement, dit Achab, je vous conjure au nom de Dieu de me dire la vérité. La vérité, réplique Michée, si je la dis, sire, vous vous fâcherez ; il n'importe, je la dirai : Je vous avertis donc que Dieu n'approuve point votre dessein, et qu'il ne réussira point. Pour punition de vos méchancetés, il a permis à l'esprit de mensonge de vous parler par la bouche de tous vos faux prophètes qui vous trompent. Eh bien ! dit Achab à Josaphat, ne vous l'avais-je pas dit que ce vieux radoteur ne prédisait jamais que du mal? Allons seulement. En même temps, le prophète est souffleté et jeté dans un cachot. Ces deux rois s'en vont, leurs armées sont défaites par les troupes de Syrie, et Achab est blessé à mort d'un coup de flèche qui lui perce les poumons. Voilà qui est étrange ! Pourquoi est-ce qu'Achab fait venir ce prophète? Pourquoi le presse-t-il de lui dire la vérité? et pourquoi, après que ce prophète lui a dit ce que Dieu lui a inspiré, permet-il qu'il soit maltraité? C'est qu'il voulait que le prophète répondît, non pas selon Dieu, mais selon sa passion, et quoique son esprit cherchât la vérité, néanmoins étant perverti par sa mauvaise volonté, il désirait qu'on lui dît des mensonges agréables.

Voilà quelle est l'humeur de tous ces mauvais auditeurs engagés dans la servitude de leurs passions déréglées ; c'est d'eux dont parle Isaïe : *Qui dicunt videntibus : Nolite nobis aspicere ea quæ recta sunt, videte nobis errores* (*Isai.*, XXX). Vous diriez qu'ils sont extrêmement zélés pour la parole de Dieu, et qu'ils souhaitent d'apprendre ce que Dieu désire d'eux ; cependant lorsqu'on le leur apprend, ils se fâchent, et ils n'en veulent rien faire. C'est encore de ces auditeurs dont parle ce même prophète : *Non etenim de die in die quærunt, et scire vias meas volunt.* Ils courent au sermon, ils s'empressent dans les églises, comme s'ils désiraient sérieusement se convertir, cependant, dit Dieu, tout cela n'est qu'une pure cérémonie et une véritable hypocrisie ; ils sont toujours résolus à suivre leur propre volonté, et à demeurer attachés à leurs mauvaises habitudes. Que le prédicateur, par exemple, dise à l'avare qu'il faut rendre le bien mal acquis et détacher son cœur de la terre, il n'en fera rien pour cela. Prêchez tant qu'il vous plaira, ce sera un miracle si de cent voluptueux il y en a deux qui rompent leurs

chaînes, qui renoncent à leur infâme commerce. Demandez à ces auditeurs ce qu'ils pensent du prédicateur, ils diront que ses raisons sont convaincantes, que sa morale est forte, que ses mouvements sont puissans, mais voilà tout : *Admirantur, sed non convertuntur.*

Nous expliquerons encore demain plus clairement ce que nous avons dit de l'aveuglement des pécheurs; je finis ce discours par les paroles de saint Jacques : *Propter quod abjicientes omnem immunditiam et abundantiam malitiæ in mansuetudine, suscipite insitum verbum quod potest salvare animas vestras* (*S. Jac.*, I). Si vous voulez que la parole de Dieu vous profite, préparez vos cœurs, détachez-les de toute impureté, et dégagez-les par un désir sincère de toute affection désordonnée pour le vice. Je vous promets, dit ce saint apôtre, que si vous recevez cette divine semence dans une âme bien disposée, vous connaîtrez par votre expérience qu'elle peut produire le salut éternel : *Insitum verbum, quod potest salvare animas vestras.* Je vous souhaite ce bonheur.

SERMON XIV.

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

Le triomphe de l'amour de Jésus dans son entrée en Jérusalem.

Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.

Dites à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient pour vous plein de douceur (*Isaie, cité par S. Matthieu, chapitre* XXI).

L'Evangile de ce jour nous propose un spectacle ravissant, lorsqu'il nous fait voir tout le peuple de Jérusalem qui sort de l'enceinte de ses murs pour aller au-devant de Jésus-Christ, afin de le recevoir en triomphe dans sa ville. Le Sauveur de nos âmes unit dans son triomphe aujourd'hui des choses qui paraissent bien contraires, et je ne m'étonne pas si David, ayant aperçu par un esprit prophétique cette entrée triomphante de Jésus-Christ en Jérusalem, s'écrie par admiration : *Viderunt ingressus tuos, Deus, ingressus Dei mei* (*Psal.* LXVII, 25) ; le ciel l'a vue, et il l'a approuvée; la terre l'a vue, et elle l'a admirée; l'enfer l'a vue et il en a frémi. C'est dans ce triomphe que Jésus-Christ a joint la souveraineté à la modération, la pauvreté à la magnificence, la joie à la tristesse, les soupirs aux applaudissements.

Il fait paraître la souveraineté, et il parle en maître, lorsqu'il ordonne à ses apôtres d'aller prendre ce dont il veut se servir dans son entrée, et de dire, si on s'en formalise, que le Seigneur en a besoin : *Dominus his opus habet*; mais il modère son autorité d'une manière bien surprenante, lorsqu'il ne se veut servir, dans son triomphe, que de quelques animaux méprisables, au lieu de se faire porter par des rois couronnés ou par des anges qui traîneraient avec complaisance le char de ce divin triomphateur. Je considère avec plaisir la magnificence qui paraît dans l'effusion obligeante de tout ce peuple, qui non content de joncher la terre de fleurs et d'aller au-devant de lui avec des rameaux d'olivier et des branches de palme, se dépouille même de ses vêtements pour en couvrir le chemin par où il doit passer; mais en même temps je suis surpris de la pauvreté de ce prince, qui n'est environné que de quelques pêcheurs qui composent sa cour. J'entends avec joie ces acclamations extraordinaires qui retentissent dans l'air : *Benedictus qui venit in nomine Domini, hosanna filio David;* Hosanna au fils de David : béni soit celui qui vient au nom du Seigneur; mais je sens mon cœur affligé à la vue des larmes que le Fils de Dieu répand parmi les applaudissements de ce peuple : *Videns civitatem, flevit super eam.*

Occupons-nous donc aujourd'hui à considérer ce merveilleux triomphe de Jésus-Christ, par lequel il veut nous disposer à regarder comme il faut, vendredi prochain, les douleurs et les ignominies de sa mort. Je pourrais faire voir sa toute-puissance qui triomphe dans cette entrée, de tous ses ennemis, lorsque, paraissant avec un port majestueux et une constance vraiment royale dans les rues de Jérusalem, et faisant briller sur son front un rayon de sa divinité, il brave les scribes et les pharisiens, et, malgré leur envie, entre, suivi de tout le peuple, avec autorité dans le temple pour en chasser une seconde fois ceux qui profanaient la maison de son Père, sans qu'aucun de ceux qui avaient conjuré sa mort osât rien entreprendre sur sa personne. Mais je me contente de vous faire voir son amour, qui dans son entrée le conduit en triomphe au Calvaire; ce sera donc ce seul amour triomphant qui sera le sujet de ce discours. Demandons les lumières du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

Nous pourrions considérer la cérémonie du triomphe de Jésus-Christ dans son entrée glorieuse en Jérusalem en trois manières : 1° dans l'intention du Père éternel qui l'ordonne; 2° dans l'intention de tous ces peuples Juifs assemblés, à la fête de Pâque, dans Jérusalem, qui l'exécutent; 3° dans l'intention du Sauveur qui l'accepte. Le dessein du Père éternel est d'honorer, par avance, les victoires que son Fils doit remporter sur tous ses ennemis dans sa passion; il veut que le triomphe précède le combat, parce que le succès n'en est point incertain, et que la victoire est si assurée, que le Fils de Dieu en parle comme s'il l'avait déjà remportée : *Nunc judicium est mundi, nunc princeps hujus mundi ejicietur foras; et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum : hoc autem dicebat significans qua morte esset moriturus.* Maintenant le jugement du monde se va faire, maintenant le prince du monde sera chassé dehors; et quand je serai élevé de la terre, j'attirerai toutes choses à moi : or, il disait cela pour signifier de quelle mort il devait mourir.

L'intention des Juifs, dit saint Chrysostome, était de faire triompher Jésus-Christ, le considérant comme victorieux de la mort, qu'il venait de subjuguer et de soumettre à ses lois dans ce fameux et éclatant miracle de la résurrection du Lazare : *Tanquam vic-*

tori mortis. Je ne veux point parler de l'intention du Père éternel qui ordonne ce triomphe, ni de celle des Juifs qui en font l'appareil et la pompe; je m'attache uniquement à celle du Sauveur qui l'accepte.

Voyons donc quel est le dessein de Jésus-Christ dans ce triomphe, et pourquoi, après avoir fait, pendant sa vie, une profession si exacte d'humilité, il semble changer de conduite à la fin de ses jours; pourquoi, s'étant caché dans la solitude, lorsque le peuple, qu'il avait miraculeusement nourri dans le désert, le voulut faire roi, il accepte aujourd'hui la royauté, il en exerce les fonctions impérieuses, alléguant le domaine absolu qu'il a sur toutes choses : *Dicite, Dominus his opus habet*, et il souffre qu'à la vue de ceux qui reconnaissaient l'empire des Romains ou qui soutenaient l'autorité d'Hérode, on le proclame roi dans les rues et les places publiques de Jérusalem : *Ecce rex tuus venit tibi mansuetus*. Cela est en vérité surprenant, et mérite bien d'être considéré.

Je dis donc que la véritable intention du Sauveur, dans cette entrée magnifique, a été de faire paraître et triompher son amour en trois manières, qui feront le partage de ce sermon. 1. Il fait voir que s'il va dans Jérusalem, pour s'abandonner à la cruauté de ses ennemis, ce n'est pas par nécessité; mais que c'est sa seule charité qui l'y conduit. 2. Il montre qu'il n'y a que l'amour seul qui puisse se conduire avec joie et plaisir à de si horribles supplices. 3. Que l'amour qu'il nous porte est bien puissant, puisqu'il lui fait regarder et chercher l'ignominie de la croix comme le plus haut point de sa gloire.

I. — Le Fils de Dieu veut donc aller aujourd'hui au-devant de la mort en triomphe, pour confirmer la vérité de ces grandes paroles, par lesquelles il faisait voir non seulement qu'il était plus qu'homme, mais encore qu'il ne pouvait mourir que librement, lorsqu'il disait : Personne ne m'ôte la vie par force; mais c'est moi-même qui la quitte; j'ai le pouvoir de la quitter, et je puis aussi la reprendre : *Nemo tollit vitam a me, sed ego pono eam a me ipso, et potestatem habet ponendi eam et iterum sumendi eam* (*S. Joan.*, X).

Ce que Jésus-Christ ajoute ensuite de ces paroles fait une des grandes difficultés de la théologie, touchant la liberté de Jésus-Christ pour sa mort. Il dit qu'il a reçu un commandement de son Père de mourir : *Hoc mandatum accepi a Patre meo*. Etant impeccable et parfaitement soumis à son Père, il semble qu'après ce commandement, il n'avait plus cette indifférence de mourir ou de ne pas mourir, puisque sa mort lui était commandée, et que d'ailleurs il ne pouvait contrevenir à ce commandement. Que si nous ne regardons pas seulement la conduite cachée de son Père sur lui, mais encore celle des hommes au dehors, il n'y a rien dans cette conduite extérieure qui ne semble nous prêcher la nécessité et la contrainte, puisque les mêmes appareils qui se trouvent à l'égard des esclaves, se rencontrent dans sa passion : on le livre à ses ennemis, on se saisit de sa personne, on le lie, on le charge de chaînes. N'est-ce pas apparemment perdre sa liberté, que d'être mis dans un état auquel il semble qu'on ne puisse plus résister?

C'est néanmoins un principe de foi, puisque c'est une vérité établie non-seulement sur le commun sentiment des Pères et sur la doctrine de tous les théologiens, mais aussi sur l'Ecriture sainte, que Jésus est mort librement et volontairement, et que, comme dit Isaïe, il a été offert comme une victime innocente sur l'autel de la croix, parce qu'il l'a voulu, *Oblatus est quia ipse voluit* (*Isai.*, XXXIII, 7). Remarquez, mes frères, dit le dévot saint Bernard sur ce passage, le prophète ne dit pas : *Oblatus est et voluit*, qu'il a été offert à la mort, et qu'il l'a bien voulu; cela ne marquerait qu'une liberté conséquente ou concomitante, mais il dit qu'il a été offert, parce qu'il l'a voulu, ce qui marque une liberté antécédente, et que sa volonté a été le principe de sa passion. Il est vrai, l'Ecriture le dit, que Jésus a été livré et abandonné à la cruauté des Juifs par son Père pour notre salut : *Pro nobis omnibus tradidit illum*, et que les Juifs l'ont livré à Pilate : *Tradiderunt eum Pontio Pilato*, et que Pilate l'a enfin livré aux bourreaux pour le crucifier : *Tradidit eum ut crucifigeretur;* mais la parole de saint Paul est pareillement infaillible, que c'est l'amour que Jésus a conçu pour son Eglise qui l'a livré premièrement à la mort : *Dilexit Ecclesiam, et semetipsum tradidit pro ea* (*Ephes.*, V, 25). De sorte, dit saint Augustin (*Tract.* 8, *in S. Joann.*), que si Jésus n'était le premier à s'offrir et à se livrer à la mort et aux supplices, personne ne le livrerait : *Nisi ergo se traderet Christus, nemo traderet Christum : Si pati nollet, non pateretur*. Ce même docteur, expliquant ces paroles : *Ego pono animam meam*, demande que veut dire cela : Je mets ma vie, sinon : que les Juifs ne se glorifient point sur le sujet de ma mort : ils ont pu exercer leur cruauté contre ma vie; mais ils n'ont jamais eu le pouvoir de me l'ôter, si mon amour n'y eût consenti : *Non glorientur Judæi; sævire potuerunt, potestatem habere non potuerunt* (*Tract.* 47, *in S. Joann.*).

Je sais bien que quelques théologiens, pour expliquer cette difficulté touchant l'accord qu'il faut faire de l'impeccabilité de Jésus-Christ avec sa liberté, et comment il s'est pu faire qu'en qualité d'impeccable, ne pouvant pas résister au commandement de son Père, il soit mort néanmoins librement, disent qu'encore bien que le Fils de Dieu eût reçu ce commandement de son Père, il pouvait néanmoins demander dispense de ce rude commandement, et son Père la lui eût accordée; et s'il ne l'a pas demandée, ce n'est point aucune nécessité qui l'en ait empêché, mais son seul amour.

Le Sauveur de nos âmes appuie lui-même cette explication dans l'Evangile, lorsque, reprenant sévèrement saint Pierre de ce qu'il avait pris les armes et tiré l'épée pour se défendre, il lui dit : Eh quoi! pensez-vous que

j'aie besoin de votre faible secours? ne savez-vous pas que mon Père m'enverrait, si je le voulais, plus de douze légions d'anges pour me retirer des mains de ces soldats? *An putas quia non possum rogare Patrem meum, et exhibebit mihi plusquam duodecim legiones angelorum* (*S. Matth.*, XXVI, 53)? Remarquez 1° ces paroles, *Possum rogare Patrem meum :* quelque commandement qu'il eût reçu, il pouvait donc prier son Père de l'en dispenser. Remarquez en second lieu ces autres paroles : *Et exhibebit mihi*, etc. Il était assuré que son Père le dispenserait et l'empêcherait de mourir, s'il le lui demandait. C'est donc sans nécessité, mais avec toute liberté qu'il succombe, parce que son amour le veut, sous l'effort de ses ennemis.

Mais sans que nous ayons besoin des lumières de la théologie pour découvrir cette vérité, il suffit que nous considérions les circonstances du mystère que nous honorons aujourd'hui, pour connaître que Jésus-Christ ne va pas à la mort comme contraint et forcé, mais librement : puisque 1° il fait voir qu'il est le maître absolu des cœurs, et que, s'il voulait, il arracherait facilement de l'âme de ses ennemis toute la mauvaise volonté et les mauvais desseins que la fureur malicieuse des démons leur inspire contre sa vie, et qu'il pourrait calmer dans un moment tout le trouble et le désordre de leurs passions qui les portent à le vouloir faire mourir. Cet amour tout-puissant qui, dans son triomphe, change aujourd'hui ses plus cruels ennemis en ses adorateurs, et les oblige de le recevoir en qualité de roi, a toujours eu le même pouvoir; et s'il ne s'en est pas servi, c'est qu'il ne l'a pas voulu, d'autant qu'il a voulu mourir : *Oblatus est quia ipse voluit.* 2° Il montre dans cette entrée triomphante, lorsqu'il marche à la tête d'une multitude composée de plus de trois cent mille hommes, *Commota est universa civitas* (*S. Matth.*, XXI, 10), et qu'il est suivi de tout un peuple qui, ravi par la grandeur de ses miracles, le reconnaît pour son roi, pour le Fils de David, en un mot pour le Messie attendu depuis si longtemps par leurs pères et promis sous tant de figures, *Hosanna filio David, benedictus qui venit in nomine Domini, o rex Israel, hosanna in excelsis :* il montre, dis-je, qu'il pourrait facilement opprimer tous ses ennemis et se défaire des scribes, des prêtres et des pharisiens qui, jaloux de sa gloire, ont osé conspirer contre sa vie.

Voilà donc pourquoi, étant sur le point d'être fouetté comme un esclave, traîné par les rues de tribunal en tribunal comme un infâme criminel, et enfin attaché à un gibet comme un voleur, il veut faire paraître son pouvoir et être reçu comme un roi en triomphe, afin que tout le monde sache que jamais son Père ne l'eût obligé à mourir, jamais Judas ne l'eût livré à ses ennemis, jamais les prêtres ne l'eussent arrêté, jamais Pilate ne l'eût condamné, si son amour n'eût consenti à leurs abominables desseins. Ce sont donc, à proprement parler, les mains de cet amour qui fournissent les liens qui attachent sa liberté; c'est cet amour qui lui a fait choisir sa croix, dit saint Augustin, et il n'y a point eu de contrainte, *Electio est crux, non coactio.* Il est vrai, comme dit saint Pierre dans un de ses sermons, que ce sont les Juifs qui l'ont injustement attaché à la croix, *Quem occiderunt suspendentes in ligno* (*Actor.*, V, 30); mais par un excès de son amour, pour contenter la justice de son Père et pour sauver les hommes, il avait choisi cette mort douloureuse et infâme; et il pouvait dire d'une autre façon que Job : *Suspendium elegit anima mea* (*Job.*, VII, 15).

C'est donc cet amour qui connaissant parfaitement tout ce qui lui devait arriver, ainsi qu'il le prédit à ses apôtres : *Ecce ascendimus Hierosolymam, et Filius hominis tradetur*, etc. : Voici que nous allons en Jérusalem, où le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres et aux scribes, et ils le condamneront à mort; c'est cet amour qui lui fait prendre son chemin vers Jérusalem avec tant de ferveur et de vitesse, que ses apôtres ont de la peine à le suivre : c'est cet amour qui le fait marcher non-seulement à grands pas, mais en triomphe et avec joie, pour aller chercher sa croix et pour y mourir sur le calvaire.

II. — Saint Paul nous apprend que Jésus, entrant dans le monde, *Ingrediens mundum*, c'est-à-dire dès le premier moment de sa vie, n'eut pas plutôt aperçu la croix qui lui était préparée par son Père, que dès lors son cœur tressaillit de joie à la vue de cette croix : et que ce fut cette joie qui provenait de l'amour qu'il avait pour la gloire de son Père, pour le salut des hommes, qui lui fit accepter de bon cœur toutes les douleurs et toutes les ignominies de sa passion : *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contempta* (*Heb.*, XII, 2). Dès lors il regarda et il aima passionnément cette croix, comme cette épouse féconde qui lui devait enfanter son Église. Cette joie a régné secrètement dans son cœur durant toute sa vie, mais elle s'augmente aujourd'hui, et il la rend publique, parce qu'il voit que cette croix s'approche; et tandis que la rage des démons et la fureur des Juifs s'empressent à préparer cette croix, le Fils de Dieu, lui, veut aller au-devant, mais il y veut aller en triomphe.

Il paraît donc aujourd'hui dans son entrée en Jérusalem, non pas comme un coupable destiné à la mort, mais comme un époux qui sort pour aller au-devant de son épouse, *Tanquam sponsus procedens de thalamo suo* (*Ps.* XVIII, 6). C'est la pensée de saint Augustin (*Sermon* 17, *de la Nativité*), lorsqu'il dit que Jésus sort comme un époux, *Procedit ut sponsus*, et que dans les transports de sa joie il marche à pas de géant pour arriver au trophée de la croix : *Cucurrit ut gigas exultando per viam, pervenit usque ad crucis tropheum.* C'est en cette qualité d'époux que l'Église nous le propose, lorsqu'elle nous invite à sortir par une vive foi, pour considérer, dans la célébrité de ce jour, notre Roi pacifique, qui paraît avec toute la pompe et tous les témoignages de joie que doit avoir

un époux qui se prépare pour le jour de ses noces; c'est de cette manière qu'il regarde la triste journée du Calvaire : *Egredimini et videte, filiæ Sion, regem Salomonem in diademate quo coronavit eum mater sua, in die desponsationis, et in die lætitiæ cordis ejus* (*Cant.*, III, 11).

Comme nous avons vu dans la première partie que le dessein du Sauveur, dans son triomphe, était de faire éclater sa puissance pour faire voir la liberté avec laquelle il mourait, il veut aussi faire rejaillir au dehors la joie qu'il a toujours eue pour sa croix, afin de faire voir l'excès de sa divine charité qui fait que non-seulement il meurt pour nous avec patience, mais avec plaisir. C'est donc pour cela qu'entrant en Jérusalem, afin d'y mourir dans six jours, il ne veut point qu'on fasse ce qu'on a accoutumé de faire lorsque quelque criminel de qualité doit être conduit au supplice : on couvre l'échafaud de noir, ceux qui l'accompagnent sont vêtus de deuil, toute la ville est dans un triste et morne silence, on voit l'image de la douleur dépeinte sur le visage de tout le peuple. Ici, tout au contraire, Jésus inspire aux habitants de Jérusalem de joncher la terre de fleurs, de tapisser les rues, de couvrir le chemin de leurs vêtements et d'aller au-devant de lui avec des branches de palme et des rameaux d'olivier, remplissant l'air de mille acclamations et de mille cris de joie : *Benedictus qui venit in nomine Domini.* C'est pour nous apprendre, dit saint Augustin, que la mort qu'il doit souffrir pour nous, non-seulement il la souffre volontairement et sans se plaindre, mais il la souffre avec amour. La seule peine ne lui suffit point; il y trouve ses délices.

Notre charitable Sauveur juge qu'il est important de faire paraître au dehors cette joie, afin de préparer nos esprits à ne se troubler point et à ne se scandaliser point lorsque nous le verrons dans le triste jardin de Gethsemani, comme accablé sous le poids de sa tristesse intérieure, trembler, pâlir, gémir et soupirer aux approches de ses souffrances et de sa mort, et demander à son Père, avec une soumission respectueuse, l'éloignement de son calice : *Transeat a me calix iste. Non sicut ego volo, sed sicut tu.* Il fallait qu'il parût en cet état, qui semble si indigne de son courage, pour faire voir que dans le mystère de l'Incarnation il avait épousé les faiblesses de notre humanité, et pour convaincre ces hérétiques qui ne lui devaient donner qu'un corps fantastique et une humanité apparente; il le fallait, afin que ses exemples nous fussent profitables et qu'il nous fît voir qu'il avait comme nous des craintes, des dégoûts, des tristesses, des frayeurs de la mort, et qu'en même temps il nous apprît à les surmonter comme lui. Comme donc nous disions, dans notre première partie, qu'il veut dans cette entrée triomphante faire éclater sa puissance, humiliant et confondant tous ses ennemis, pour faire voir que s'il succombe ensuite sous l'effort de leur malice, c'est parce qu'il l'a voulu, nous devons dire pareillement qu'il paraît aujourd'hui dans les rues de Jérusalem, avec un front serein, un visage épanoui de joie, en un mot, en posture de triomphant, afin que nous soyons bien persuadés que c'est son amour qui par après l'engage, pour notre bien, dans toutes ces agonies intérieures, et qui le plonge dans cet océan de tristesse.

Disons encore qu'il fait rejaillir au dehors sa joie, lorsqu'il entre en Jérusalem, pour accomplir le commandement que son Père lui a donné de mourir pour les hommes, afin de nous apprendre de quelle manière nous devons pratiquer les vertus les plus rudes, et de quelle sorte nous devons recevoir les croix que Dieu nous envoie, c'est-à-dire avec un esprit de joie et d'allégresse. C'est ce que Dieu nous demande par saint Paul lorsqu'il nous dit qu'il a un agrément et un amour particulier pour celui qui lui rend ses services et qui lui offre ses présents avec joie : *Hilarem datorem diligit Deus* (II *Cor.*, IX, 7). *Qui miseretur in hilaritate* (*Rom.*, XII, 8). On peut pratiquer la vertu, ou avec une simple acceptation de la volonté de Dieu qui l'ordonne, ou avec un agrément et un plaisir intérieur à faire ce qui est ordonné de Dieu. Il est certain que cette complaisance et cette joie donnent un éclat tout particulier à la vertu et la rendent plus agréable aux yeux de Dieu. En voici la raison, c'est que Dieu, comme parle l'Ecriture, est principalement le Dieu du cœur, *Deus cordis mei*, c'est-à-dire, que ce qu'il considère et recherche principalement dans nos actions, c'est la disposition du cœur. C'est ce cœur qu'il pèse, dit saint Grégoire le Grand, beaucoup plus que l'action extérieure : *Corda pensat, non actus.* Il ne regarde pas si l'objet est grand, ou s'il est petit, si la personne qui agit ou qui offre est d'une condition basse ou relevée, mais de quelle manière le cœur se porte et avec quelle affection il veut lui marquer son amour. Nous avons un exemple de ceci dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament. Dans l'Ancien, Dieu témoigne que ce qui lui agréa davantage, lorsque son peuple, pour obéir à ses ordres, se mit en devoir de fournir ce qu'il fallait pour la construction de son arche, ne fut pas cette profusion de présents magnifiques et toutes ces richesses qu'il offrit, mais l'ardeur, la dévotion, l'empressement et la joie avec laquelle il fit cette offrande : *Obtulerunt mente promptissima atque devota primitias Domino ad faciendum opus tabernaculi* (*Exod.*, XXV). Nous voyons pareillement dans l'Evangile, que le Sauveur de nos âmes assure que cette pauvre veuve qui ne jeta dans le tronc du temple que deux petites pièces de la valeur de trois deniers, donna plus à Dieu, c'est-à-dire, lui fit une offrande plus agréable que celle des riches qui y jetaient des sommes considérables : *Amen dico vobis quoniam vidua hæc plus omnibus misit* (*S. Marc.*, XII, 11), en vérité je vous dis que cette pauvre veuve a plus mis dans le tronc que tous les

autres : c'est qu'elle a accompagné son offrande d'une plus grande dévotion. Or cette joie que nous témoignons au service de Dieu, marque cette dévotion et cette ferveur qui est la perfection de la charité, et qui est le caractère, dit saint Paul, des véritables serviteurs de Dieu, *Spiritu ferventes, Domino servientes* (*Rom.*, XII, 11). Que si cette joie dont nous parlons, donne à toutes les vertus que nous pratiquons, un lustre et un éclat qui méritent un agrément particulier de Dieu, cela est encore plus vrai de la patience à cause de la difficulté et de la résistance que nous trouvons du côté de la nature dans l'exercice de cette vertu. Les souffrances et les douleurs naturellement abattent le cœur, glacent nos volontés, et font naître la tristesse et l'aversion. Lors donc que malgré ces répugnances de la nature, nous témoignons de la joie dans les peines, les travaux et les tourments, cela ne peut provenir que de la force et de l'ardeur d'une extraordinaire charité. Voilà ce que Jésus-Christ veut obtenir de nous par l'exemple qu'il nous donne lorsqu'il triomphe aujourd'hui, et témoigne une joie extraordinaire en s'en allant mourir pour notre salut.

Eh Dieu! que nous avons bien raison de nous confondre sur ce sujet, nous qui faisons si peu de bonnes œuvres, et qui les faisons encore très-mal, c'est-à-dire avec contrainte, avec regret, avec chagrin. Lorsqu'il s'agit d'honorer la grandeur de notre Dieu, de reconnaître ses bienfaits et de coopérer au dessein qu'il a de nous sauver, nous nous persuadons toujours qu'on nous demande trop. Nous n'allons à la prière, nous ne regardons les jeûnes commandés, nous ne faisons nos aumônes, qu'avec un esprit de tristesse et de mélancolie. En voici la raison: c'est que la joie des saints, comme nous avons dit, vient de la ferveur de leur charité; et nous avons presque tous une malheureuse paresse qui nous flétrit et dessèche et l'esprit et le cœur. Qu'est-ce que cette paresse, sinon une tristesse que nous concevons à la vue des difficultés véritables ou imaginaires que nous découvrons dans la pratique de la vertu? Le Sauveur court à la croix, altéré du salut de nos âmes : *Cucurri in siti ;* il se dispose pour le Calvaire avec un cœur épanoui de joie; et tout au contraire, nous regardons toujours avec horreur les croix que Dieu nous envoie comme nécessaires à notre salut; nous les recevons avec dépit, avec murmure; nous ne les portons pas, nous les traînons. O Dieu! que nous sommes éloignés des exemples des apôtres, qui, s'étant rendus imitateurs de leur Maître, allaient avec joie au devant de toutes les occasions qui se présentaient de souffrir pour son amour, *Ibant gaudentes.* Hélas! que nous sommes opposés aux premiers chrétiens, qui, comme dit saint Paul, souffraient avec plaisir qu'on leur ravît leurs biens: *Rapinam bonorum vestrorum cum gaudio suscepistis* (*Heb.*, X, 34). Il ne reste plus, ce semble, dans nos veines, aucune goutte de sang de ces généreux martyrs qui pâmaient de joie à la vue des gibets, des roues et des chevalets, et qui faisaient, disaient-ils, un festin délicieux au milieu des brasiers.

III. — L'amour de Jésus ne lui fait pas seulement regarder, dans la célébrité de ce jour, sa croix comme un sujet de joie, mais encore comme la source de sa gloire, et il veut faire de ses plus terribles et de ses plus ignominieux supplices la matière de son triomphe. C'est le sentiment des Pères, et principalement de saint Chrysostome, que lorsque Jésus-Christ, quelque temps avant que de mourir, demandait à son Père qu'il le glorifiât, et qu'il lui disait : Mon Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie (*S. Joan.*, XVII, 1), il parlait de la gloire de sa passion. Cette gloire peut être considérée comme présente, ou bien comme regardant l'avenir. Nous n'avons pas de peine à concevoir que Jésus devait être glorifié, lorsqu'étant sorti du tombeau, victorieux, de la mort, il monterait dans le ciel visiblement en présence de ses apôtres, et qu'il irait prendre possession de son trône, pour y exercer cet empire absolu que son Père lui a donné sur toutes choses : *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra* (*S. Matth.*, XVIII, 28). Oui, nous comprenons facilement que cette Eglise toute sainte qu'il devait établir par tout le monde, serait un jour sa gloire et sa couronne. Mais qu'il puisse trouver son honneur au plus fort des ignominies de sa passion, et que cette dernière heure qui le voit mourir sur un gibet soit celle dans laquelle il est glorifié par son Père: *Pater, venit hora, clarifica filium tuum,* c'est, dit saint Chrysostome, un profond mystère qui est bien difficile à concevoir : *Ad crucem duxeris, cum latronibus suffers mortem indignam, et tu hoc gloriam appellas* (*S. Joan.*, XVII, 3)? Eh quoi! Seigneur, on vous va attacher au milieu de deux infâmes voleurs, et vous appelez cela votre gloire? Saint Chrysostome fait que Jésus lui répond : *Ita quidem, quia pro dilectis hæc patior, gloriam meam existimo.* Oui, d'autant que je souffre toutes ces peines, et que j'endure cette mort pour les hommes, que j'aime fortement et tendrement, j'appelle cela ma gloire, et je mets en cela mon honneur. Il est certain que, puisque la véritable gloire est un rayon et un éclat qui rejaillit de la vertu, Jésus-Christ pouvait avec raison regarder sa passion comme un fond solide de tout honneur; car c'est dans cette passion qu'il pratique, d'une manière achevée et héroïque, toutes sortes de vertus; et comme c'est encore à honorer son Père que ce Fils adorable met sa gloire, il a sujet de dire qu'il est sur le point de recevoir le comble de son honneur, lorsqu'il doit, par le sacrifice de sa vie, procurer à son Père la gloire la plus haute et la plus accomplie qu'il puisse souhaiter; mais sans chercher toutes ces raisons, disons que la gloire que Jésus-Christ recherche principalement, pour parler avec saint Paul, est la gloire de sa grâce : *In laudem gloriæ gratiæ suæ* (*Eph.*, I), c'est,

à-dire de sa souveraine miséricorde et de son amour gratuit qu'il fait paraître en donnant son sang et sa vie pour le salut et la réconciliation de ses ennemis. O bonté incompréhensible d'un Dieu, qui veut faire consister sa gloire à être indignement déchiré de coups de fouet, souillé de crachats, et cloué en un gibet pour la rédemption des hommes, c'est-à-dire pour des créatures rebelles, ingrates et capables de toutes sortes de crimes : oui, c'est le désir qu'il a pour cette sorte de gloire, qui fait qu'il est affamé d'opprobres et d'ignominies dont il doit être pleinement rassasié, dit Jérémie, sur le Calvaire : *Saturabitur opprobriis* (*Thren.*, III, 30).

Eh bien! après avoir bien conçu cette troisième vérité, et considéré le Fils de Dieu qui se glorifie et qui triomphe de pouvoir mourir sur la croix pour notre amour, trouverons-nous étrange que saint Pierre nous enseigne que nous devons nous estimer heureux lorsque nous souffrirons des injures et des affronts au nom de Jésus-Christ : *Si exprobramini in nomine Christi, beati eritis* (I *S. Pet.*, IV, 14), d'autant que par ce moyen nous sommes participants de ce qu'il y a d'honneur, de gloire, de vertu en Dieu et même de son propre Esprit, *Quoniam quod est honoris et gloriæ, et virtus Dei, et qui est Spiritus ejus super vos requiescit.* Serons-nous surpris quand nous entendrons un saint Paul parfaitement instruit de ce mystère, qui proteste qu'il met toute sa gloire dans la croix de Jésus-Christ, *Absit mihi gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.* Mais, au contraire, ne nous étonnerons-nous pas de ce qu'ayant si souvent ouï prêcher ces vérités, les sentiments de nos cœurs sont toujours si éloignés de ceux du cœur de Jésus-Christ? Est-il possible qu'un Dieu se fera un sujet d'honneur de souffrir les derniers outrages et les plus honteuses infamies pour notre salut, et que nous croirons être déshonorés si nous souffrons seulement quelque légère injure pour son amour? Quoi donc! le Sauveur de nos âmes ira en triomphe au devant de sa croix, et nous nous cacherons, nous fuirons lorsque, pour les intérêts de notre Dieu ou pour la défense de la vertu, il faudra souffrir les railleries d'un libertin ou la censure du monde, qui est réprouvé de Jésus-Christ!

Prenons aujourd'hui des sentiments plus généreux, et à la vue de cet amour infini de Jésus-Christ qui le conduit librement, joyeusement et en triomphe au Calvaire pour notre salut, disons, avec saint Thomas : *Eamus, et nos moriamur cum illo*, allons, mourons avec lui. A tout le moins ne fuyons plus, ne reculons plus lorsqu'il est question de le servir; souffrons par vertu ce qu'il nous faut nécessairement souffrir. *Ecce Rex tuus*, voilà notre roi qui marche le premier, et qui va hardiment affronter l'ennemi : mettons-nous à sa suite, acceptons avec joie toutes les occasions que la divine Providence nous donne d'agir et de souffrir pour son amour : faisons gloire de porter sa croix, afin qu'ayant triomphé avec Jésus-Christ nous puissions triompher et régner avec lui dans le ciel. *Ainsi soit-il.*

SERMON XV.

POUR LE DIMANCHE DE PAQUES.

Le triomphe de la puissance de Jésus-Christ dans sa résurrection.

Surrexit, non est hic.

Jésus est ressuscité, il n'est plus dans le tombeau (*S. Marc.*, XVI).

Les philosophes, fondés sur l'expérience, nous apprennent que tous les objets qui remplissent les sens avec excès affaiblissent les puissances et empêchent leurs fonctions; un éclair trop vif et trop brillant aveugle les yeux, un son trop fort et trop résonnant étourdit l'ouïe; un corps excessivement froid assoupit l'attouchement. Il en est ainsi des tristesses et des joies excessives : elles transportent tellement l'esprit qu'il n'est plus à soi-même; mais, demeurant ravi en extase, il ne fournit plus à la langue que certains élancements, par lesquels il tâche de nous faire concevoir quelque chose de ce qu'il ne peut expliquer. C'est pourquoi nous disons que les légères douleurs parlent, et que les grandes se taisent; que les joies médiocres se déclarent, mais que les excessives sont inexplicables.

Comme donc la tristesse qui saisit nos cœurs vendredi dernier, à la vue d'un Dieu mourant sur une croix, fut si grande et si violente, qu'elle surpassa nos discours, et ne nous laissa que des sanglots et des larmes pour s'expliquer; aussi la joie que nous concevons aujourd'hui, à la vue de la résurrection glorieuse de Jésus-Christ, remplit tellement toutes les puissances de notre âme, qu'elle est contrainte de se taire où elle aurait plus d'obligation de parler.

Si autrefois la reine de Saba, voyant la magnificence et la majesté de Salomon, fut si transportée que son esprit, dit l'Ecriture, demeura tout interdit, il ne faut pas s'étonner si l'Eglise, contemplant Jésus-Christ, son époux, élevé sur son char de victoire, qui triomphe de tous ses ennemis, demeure si pâmée et si extasiée, qu'elle ne peut parler ni s'expliquer que par des *Alleluia*, qui sont des cris de joie et d'admiration.

Contentons-nous donc, peuple chrétien, de ces cris d'allégresse que nous fournit l'Eglise; et, sans chercher un discours étudié, contemplons seulement le triomphe de Jésus-Christ dans la résurrection. Nous vîmes, dimanche dernier, l'amour qui conduisait en triomphe Jésus-Christ à la mort, dans son entrée dans Jérusalem, voyons aujourd'hui sa toute-puissance, qui triomphe dans sa résurrection.

Trois choses sont considérables dans un triomphe : 1. la gloire et la majesté du triomphateur; 2. la pompe du triomphe; 3. les largesses et les profusions qu'on fait au peuple, qui sont des suites du triomphe Voilà l'ordre de mon sermon : nous admire-

rons et adorerons, dans la première partie, la vertu et le pouvoir infini de Jésus-Christ en sa résurrection; dans la seconde, nous considérerons la pompe de son triomphe, c'est-à-dire les ennemis vaincus d'une part, et de l'autre la multitude glorieuse de ceux qui applaudissent au triomphe; et dans la troisième, nous regarderons avec plaisir l'immensité des dons et des présents que nous fait le Sauveur dans cette fête. Pour traiter une matière si riche comme il faut, nous avons besoin d'un secours tout particulier du Saint-Esprit: pour l'obtenir, adressons-nous à la sainte Vierge, nous conjouissant avec elle: *Regina cœli*, etc.

I. — Quelque effort qu'ait jamais pu faire la superbe Rome pour rehausser l'éclat du triomphe de ses Césars, elle n'a pu empêcher qu'on ne découvrît aisément que toute cette pompe n'était que faiblesse et que vanité, surtout si nous la comparons au triomphe de Jésus-Christ, soit que nous considérions la dignité du triomphateur ou que nous fassions réflexion sur le sujet du triomphe. Cet or, cet argent, ces pierreries, ces peintures exquises, cette longue suite de serviteurs, ces étendards des ennemis vaincus, ces portraits des villes conquises et des provinces subjuguées, ces princes captifs attachés au char triomphal, en un mot toute cette gloire qui couronnait tous ces triomphants n'éclatait que par des feux empruntés et ne prenait son jour que du dehors: tous ces titres illustres de conquérants, de victorieux, que l'on donnait à ceux à qui on décernait l'honneur du triomphe, étaient beaucoup plus appuyés sur le nombre et sur le courage des soldats que sur le mérite et les bonnes qualités du triomphateur: enfin ce sage avertissement qu'on lui donnait parmi tous les applaudissements et toutes les acclamations, qu'il était un homme mortel, et que bientôt toute cette pompe serait cachée dans l'horreur d'un cercueil: tout cela faisait voir qu'il n'y avait rien de stable ni de solide dans tout ce qu'il y avait de plus éclatant parmi ces vains et faux honneurs du siècle.

Il n'en est pas ainsi du triomphe de Jésus-Christ. La vérité, la solidité, ou, pour mieux dire, l'éternité, règnent dans toutes les parties qui le composent. Ces hautes et adorables qualités de conquérant du monde, de destructeur du péché, de victorieux de la mort, de dompteur des enfers, sont écrites, avec ce titre auguste de Roi des rois, de Seigneur des seigneurs, sur sa propre cuisse, dit l'Ecriture, c'est-à-dire, suivant le sentiment de plusieurs interprètes, sur son humanité glorifiée, *Habet in femore scriptum, Rex regum, Dominus dominantium*, pour témoigner que sa gloire vient de son propre fonds, comme la lumière vient du soleil. Tous les principaux ornements de son triomphe, comme sont ce vêtement de clarté, ce diadème d'immortalité, cette majesté qui règne sur son front, cette beauté charmante qui paraît sur son visage, tous ces ornements ne sont point empruntés, puisqu'ils ne sont autre chose qu'un rejaillissement des lumières et des perfections intérieures de son âme bienheureuse, ou bien un écoulement de sa divinité; c'est pourquoi ils doivent avoir l'éternité pour leur durée.

Il ne doit point l'honneur de sa victoire aux sages avis de ses conseillers, à la multitude de ses troupes, ni à la valeur de ses soldats, mais à sa seule vertu. C'est lui seul, dit Isaïe, qui a foulé le pressoir de sa passion. *Torcular calcavi solus* (*Isai.*, LXIII, 3): il veut dire, qui est descendu tout seul sur le champ de bataille contre une infinité d'ennemis, sans emprunter le secours de personne, comme il dit, par ce même prophète: *De gentibus non est vir mecum.* Il n'a point eu d'autre force que celle que lui a inspirée sa sage fureur, c'est-à-dire son zèle pour la gloire de son Père et le salut des hommes: *Calcavi eos in furore meo* (*Ibidem*).

Ce divin triomphateur a été encore admirable dans sa manière de combattre et de vaincre ses ennemis, mais surtout dans ce fameux duel qu'il a livré à la mort sur le Calvaire, dont nous parle l'Eglise dans une hymne qu'elle chante pendant l'octave de cette fête:

Mors et Vita duello
Conflixere mirando.

Combat merveilleux en trois choses, 1° si vous regardez les combattants, 2° si vous considérez les armes dont ils se servent, 3° si vous avez égard au succès de combat. Nous voyons paraître d'un côté Jésus-Christ, le prince de la vie éternelle, *Dux vitæ;* de l'autre la mort, la fille aînée du péché, l'ennemie implacable du genre humain, enflée du succès de ses victoires, puisque, jusqu'alors elle n'avait trouvé personne qui eût pu résister à sa puissance. Jésus-Christ, pour vaincre la mort, s'arme d'une façon extraordinaire, dit le cardinal Pierre Damien: il couvre la force invincible de sa divinité sous la cuirasse de la faiblesse de notre chair: *Loricam imbecillæ carnis induit, et quod robustum est divinitatis occultavit.* La mort, au contraire, s'arme de clous, d'épines, d'une lance et d'une croix; elle appelle à son secours l'iniquité des juges, la cruauté des bourreaux et la rage des démons. Après un long combat, opiniâtré l'espace de trois heures, Jésus-Christ tombe par terre, blessé d'un coup mortel; mais en tombant, il accable la mort sous ses ruines, dit l'Église: *Mortem moriendo destruxit.*

Il n'a pas été seulement victorieux de la mort dans ce combat, mais encore de tous les démons, qu'il a dépouillés de leur empire et qu'il a fait paraître comme vaincus par la vertu de sa croix, pour l'ornement de son triomphe, comme nous verrons bientôt lorsque nous parlerons de la pompe du triomphe: *Exspolians principatus et potestates, traduxit confidenter palam triumphans in semetipso* (*Col.*, II, 15). Pesons seulement sur cette parole *traduxit*, ou, comme dit saint Augustin, *confudit*, il a confondu tout l'enfer, il s'est moqué des démons. Voici comment: ils croyaient avoir vaincu, ayant, par la malice des Juifs, fait mourir ce saint

homme, qui se déclarait en toutes choses leur ennemi implacable ; mais ils connurent, après sa mort, qu'ils avaient, sans y penser, procuré leur ruine et détruit les fondements de leur tyrannie, en faisant mourir le Messie. Ou bien disons encore, *traduxit illos :* Jésus-Christ les a joués, lorsqu'exposant à leur rage sa sainte humanité, et permettant qu'ils lui ôtassent injustement la vie, trois jours après, laissant dans le tombeau toutes les faiblesses de notre mortalité, il a fait voir dans sa résurrection la puissance et la vertu de sa divinité. C'est ce que nous enseigne saint Paul écrivant aux Romains, lorsqu'il dit que Jésus-Christ a été déclaré Fils unique et naturel de Dieu dans le mystère de sa résurrection : *Qui prædestinatus est Filius Dei in virtute et resurrectione mortuorum* (*Rom.*, I); ou bien plus clairement, selon le texte grec : *Qui declaratus est Filius Dei in resurrectione.* Saint Paul veut dire, ainsi que l'explique saint Ambroise (*L.* VII *de Sacerd.*, c. 1), que comme Jésus a montré qu'il était fils de l'homme et qu'il avait épousé nos faiblesses dans sa naissance, dans sa vie et dans sa mort, aussi il a manifesté et déclaré qu'il était Fils unique et naturel de Dieu dans sa résurrection : *Qui declaratus est Filius Dei in resurrectione.* Ce saint docteur introduit en cet endroit le Père éternel, qui, conformément à la pensée de saint Paul aux Actes des apôtres, parlant de la résurrection de son Fils, *Ressuscitans Jesum, sicut et in psalmo* II, *scriptum est, Filius meus es tu, ego hodie genui te*, lui dit : Vous êtes mon Fils, et je vous ai aujourd'hui engendré : c'est-à-dire, aujourd'hui vous faites voir dans votre glorieuse résurrection, et vous prouvez évidemment que vous êtes mon Fils, et que vous participez à ma divinité : *Pulchre Pater dicit ad Filium : Ego hodie genui te, hoc est, nunc meum te probasti Filium.* C'est comme s'il disait : Mon Fils, votre seconde naissance sur la terre est bien différente de votre naissance éternelle, par laquelle je vous communique ma grandeur, ma puissance et ma gloire, en vous faisant part de ma divinité. Dans cette seconde naissance, accompagnée de pauvreté et d'humilité, et suivie des travaux et des souffrances d'une vie mortelle, et enfin terminée par une mort douloureuse et ignominieuse, vous faites voir que vous êtes véritablement le fils de l'homme. Mais aujourd'hui, dans cette troisième naissance que vous rencontrez dans le sein de votre tombeau d'où vous sortez immortel, tout-puissant et glorieux, vous montrez que vous êtes mon Fils et que vous participez à ma divinité : *Nunc meum probasti te esse Filium.* Pesez cette parole : *Probasti*, vous prouvez. Tous les Pères enseignent que la plus forte preuve de la divinité de Jésus-Christ se prend de sa résurrection, et surtout de ce qu'il s'est ressuscité soi-même. C'est beaucoup plus, dit saint Augustin, de ressusciter un mort, que d'empêcher cent hommes de mourir ; mais c'est infiniment plus de se ressusciter soi-même, que de ressusciter tous les autres, d'autant que pour se ressusciter soi-même il faut subsister encore près sa mort dans un état où l'on ait la force et le pouvoir de vaincre la mort ; et par conséquent il faut être Dieu. Or, Jésus-Christ s'est ressuscité soi-même, puisque, suivant l'axiome de la théologie, les actions devant être attribuées aux personnes, comme il n'y a point d'autre personne en Jésus-Christ que le Verbe, qui est Dieu comme son Père, il est vrai de dire que c'est la personne de Jésus-Christ qui a opéré cette résurrection, et qu'étant mort en sa nature humaine, cette personne divine l'a ressuscitée. C'est pourquoi le Sauveur disait à ces Juifs incrédules qui, après tant de merveilles, demandaient quelque nouveau prodige, qu'il ne leur donnerait point d'autre miracle pour prouver sa divinité que celui de Jonas : c'est-à-dire qu'après avoir demeuré trois jours et trois nuits dans le tombeau, comme Jonas dans le ventre de la baleine, il en sortirait plein de vie et d'immortalité : *Non dabitur ei nisi signum Jonæ prophetæ* (*S. Matth.*, XII).

Tout ce discours prouve donc que celui qui triomphe dans ce mystère, que nous honorons aujourd'hui, est le Fils unique et naturel de Dieu, le roi du ciel et de la terre, le Seigneur des anges et des hommes. C'est cet adorable soleil qui s'étant caché l'espace de trente-trois ans sous le nuage de notre mortalité, et s'étant tout à fait éclipsé dans les ténèbres de la passion, paraît maintenant tout couronné des rayons éclatants de sa divinité, *Refulsit sol qui prius erat sub nubilo*, et qui, répandant sa lumière par tout le monde, fait ce beau jour dans lequel nous devons nous réjouir : *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in ea* (I *Mach.*, I).

II. — Après avoir considéré la dignité et le mérite du triomphateur, voyons dans cette seconde partie le sujet et la pompe du triomphe. Il ne s'agit pas ici de la défaite d'une armée, d'une victoire emportée sur quelque prince, de la liberté d'un peuple, ni de la conquête d'une ville, d'une province ou d'un royaume ; mais il s'agit de la destruction de la mort, qui détruit toutes choses, d'une victoire emportée sur le démon, ce fort armé et ce prince du monde; il est question de la liberté acquise et donnée à tout le genre humain, de la conquête du paradis pour tous ceux qui voudront s'appliquer les mérites de Jésus-Christ. Quoi de plus fort que la mort, qui jusqu'alors avait dompté les conquérants et triomphé des triomphateurs ? Quoi de plus insolent et de plus orgueilleux que le démon qui, ayant usurpé sur Dieu le domaine de presque tout le monde, *Dii gentium dæmonia*, avait élevé des autels et établi son culte par toute la terre ? Quoi de plus difficile que de délivrer le genre humain engagé : 1. à la justice divine, qu'il avait offensée; 2. à la tyrannie du démon, auquel il s'était volontairement soumis ? Il fallait satisfaire à Dieu pour se réconcilier avec lui, il fallait vaincre le démon, pour s'en dégager. Il n'y avait point, parmi nous,

de prix qui fût assez grand pour payer cette dette, ni de forces suffisantes pour rompre ces liens. Quelle entreprise encore, je vous prie, que de conquêter le royaume du ciel, qui était inaccessible pour sa hauteur, imprenable pour sa force, inestimable pour son prix, et duquel les hommes, tout terrestres et matériels, n'avaient presque aucune connaissance. Voilà cependant le grand et incomparable ouvrage qu'a heureusement achevé celui qui triomphe aujourd'hui. Il a vaincu la mort, à qui rien ne résistait, il a lié et enchaîné le démon, à qui tout obéissait, il a délivré le genre humain, payant à la divine justice, par son sang, au delà de ce qui lui était dû, et l'arrachant d'entre les mains du démon par sa toute-puissance; il a conquis le royaume des cieux et nous a donné le moyen d'y monter par l'échelle de sa croix. Hé bien, tous ces fameux exploits, toutes ces insignes victoires, en un mot, tous ces grands ouvrages finis et consommés ne demandent-ils pas, avec justice, l'honneur de ce glorieux triomphe que nous regardons avec admiration et avec joie : *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus in ea.*

Donnons-nous maintenant le loisir de contempler par la foi l'appareil, l'ordre et la pompe de ce triomphe. C'est ici où tous nos sens sont ravis et nos esprits emportés dans l'extase ; puisque tout y est rare, tout y est grand et au-dessus de toutes nos pensées.

On voyait autrefois dans les triomphes des Romains, 1. précéder le char triomphal, les portraits des villes et des provinces conquises; mais dans le triomphe de Jésus-Christ nous ne voyons pas seulement des tableaux, mais des choses réelles et véritables. Oui, nous voyons l'enfer surmonté, *Morsus tuus ero, inferne* (*Osee*, XIII, 15) ; les limbes dépouillés des prisonniers qu'ils détenaient, *Emisisti vinctos tuos de lacu* (*Zach.*, VI, 11); le ciel conquis et ouvert à ceux qui auront le courage de l'emporter, *Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud* (*S. Matth.*, II, 12) ; toute la terre, l'orient, l'occident, le septentrion et le midi, acquis au triomphant, par la défaite de tous ses ennemis, *Dabo tibi gentes hæreditatem tuam et possessionem tuam terminos terræ* (*Ps.* II, 8).

Voyez ensuite les étendards et les bannières des ennemis vaincus. L'étendard du démon est un grand dragon qui entraîne de sa queue la troisième partie des étoiles du ciel *Draco secum traxit tertiam partem stellarum* (*Apoc.*, XII, 4). L'étendard du péché est un serpent qui siffle et jette son venin avec cette devise : *Quasi a facie colubri fuge peccatum* (*Eccl.*, XXII, 2). L'étendard de la mort est une faux tranchante qui abat le foin, les fleurs et toutes les pompes de la chair, *Omnis caro fœnum.* L'étendard de l'enfer est un noir et profond abîme qui ouvre la gueule pour dévorer tous les hommes, *Dilatavit infernus os suum* (*Isai.*, XL, 6).

Ces étendards et ces trophées sont suivis du butin remporté sur les vaincus. *Alligavit fortem et diripuit vasa fortis* (*Isai.*, V, 14). On y voit surtout les dépouilles que le démon tenait de la nature humaine : *Exspolians principatus et potestates;* on y remarque les arcs, les boucliers rompus, les armes brisées des légions infernales : *Confregit potentias arcuum, scutum, gladium et bellum* (*Ps.* LXXVII, 4). Le plus riche butin acquis sur les ennemis consiste en un grand nombre de saints ressuscités avec Jésus-Christ : *Multa corpora sanctorum surrexerunt* (*S. Matth.*, XXVII, 52).

Considérez encore les ennemis enchaînés et attachés au char de notre divin triomphateur. Les démons gémissants de ce qu'ayant captivé tout le monde, ils sont maintenant captifs : *Traduxit palam confidenter triumphans illos in semetipso* (*Coloss.*, II, 15). La mort, autrefois victorieuse, est maintenant vaincue : *Ego ero mors tua, o mors* (*Osee*, XIII, 15). Le péché, qui autrefois tyrannisait le genre humain, abattu et défait : *Ecce qui tollit peccata mundi* (*S. Joan.*, I, 24). Les démons ont perdu leur empire, la mort son aiguillon, le péché sa puissance.

Mais arrêtez principalement votre vue sur le Roi triomphant : son char triomphal n'est autre que son corps glorieux porté sur quatre roues, qui sont les quatre qualités glorieuses des corps ressuscités : l'impassibilité, la clarté, la subtilité et l'agilité. La robe de son triomphe est la lumière et la beauté dont il est revêtu : *Amictus lumine sicut vestimento* (*Ps.* CIII, 2); et ses cinq plaies éclatent sur sa chair précieuse comme les roses dans un parterre, ou plutôt comme les étoiles sur la surface du firmament.

Tout autour de ce divin triomphateur paraissent les prophètes, les patriarches et toutes ces saintes âmes qu'il a retirées de la prison des limbes, qui entonnent à haute voix le Cantique de Moïse : *Cantemus Domino, gloriose enim magnificatus est, equum et ascensorem dejecit in mare* (*Exod.*, XXV, 1). Une multitude infinie d'esprits bienheureux se mêle avec cette sainte troupe, et confondant leurs voix, les uns chantent : *Vicit leo de tribu Juda* (*Apoc.*, V, 5); les autres : *Dominus regnavit, decorem indutus est* (*Psal.* XLII, 2). Réjouissons-nous, âmes fidèles, avec ces saintes troupes, et empruntant la voix du chantre royal, disons : *Omnes gentes, plaudite manibus, jubilate Deo in voce exultationis* (*Psal.* LXIV, 20). La terre, qui trembla de crainte et d'étonnement le jour de sa passion, tremble aujourd'hui de joie et d'admiration en ce jour de triomphe : *Terræ motus factus est magnus.* Le soleil qui s'éclipsa vendredi dernier, se produit maintenant avec des rayons plus vifs et plus éclatants pour augmenter la lumière de ce jour. Mais je me trompe ; l'Eglise m'apprend que ce n'est pas ce soleil visible qui fait ce jour, mais le soleil de justice, et celui qui est la véritable lumière du monde : *Ego sum lux mundi.* C'est aujourd'hui le jour que le Seigneur a fait pour nous réjouir : *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus in ea.*

Après avoir épanoui nos cœurs de joie à la vue des grandeurs et des beautés de Jésus ressuscité, après avoir applaudi à son triom-

phe, après avoir donné des marques de notre amour et de notre zèle pour les intérêts de Jésus-Christ, finissons par la considération des nôtres.

III. — Les rois et les empereurs dans leur triomphe ouvrent leurs trésors pour faire des dons aux peuples. Les romains appelaient cela, *Missilia jactare in vulgus*, parce qu'ils répandaient des pièces d'or et d'argent pour montrer leur magnificence envers ceux qui assistaient à leur triomphe.

Que ne devons-nous donc pas attendre des largesses et des libéralités de notre divin triomphateur, dont les richesses sont inépuisables et qui a pour nous un amour infini? Le premier don qu'il nous fait aujourd'hui est la confirmation de notre foi que sa résurrection assure, soit la foi que nous avons de sa divinité, que ce mystère nous témoigne; soit la foi que nous avons pour sa parole, que sa gloire nous confirme; soit encore la foi que nous concevons de l'immortalité glorieuse promise à nos âmes et à nos corps, que la sienne nous propose. C'est pour cela que saint Thomas enseigne que Jésus-Christ n'a pas voulu différer sa résurrection jusqu'à la résurrection générale de tous les hommes, pour ne pas laisser cependant notre foi douteuse et chancelante. S'il eût permis que son corps adorable eût souffert la corruption dans le sépulcre, qui d'entre les hommes eût pu croire et se promettre que le sien en dût sortir? Il est certain que de tous les mystères du christianisme, c'est celui-ci qui établit davantage notre foi, d'où vient que saint Augustin dit que la résurrection de Jésus-Christ est la foi par excellence des chrétiens, *Resurrectio Christi, fides christianorum est.* Ce n'est pas grand chose, poursuit ce saint docteur, de croire que Jésus-Christ est mort, les païens l'ont cru; mais le point fondamental de notre religion, c'est de croire qu'il est ressuscité: *Sed pro magno habemus, quia credimus eum resurrexisse a mortuis.* C'est pour cette raison que le Sauveur de nos âmes, jugeant combien ce mystère était important, l'a voulu prouver par des preuves incontestables, conversant avec ses apôtres par douze apparitions marquées dans l'Evangile, ayant eu même cette bonté condescendante de leur faire toucher ses plaies, *Palpate et videte.*

Comme dans ce mystère Jésus-Christ fonde et établit notre foi, il fait naître aussi et anime dans nos âmes l'espérance: c'est pour cela que l'Eglise, parlant à Dieu dans l'oraison de la messe, le remercie de ce que par son Fils il nous a ouvert l'entrée de l'éternité bienheureuse, *Æternitatis nobis aditum, devicta morte, reserasti;* c'est encore pour cela que le grand Constantin, dans cette belle lettre qu'il écrivit étant au concile de Nicée, aux évêques qui étaient absents, appelle cette fête l'espérance de notre immortalité, *Spem nostræ immortalitatis.* En effet, si nous sommes les membres vivants de Jésus-Christ, ne pouvons-nous pas nous promettre de participer un jour à la gloire de notre chef, que nous voyons aujourd'hui couronné? Si les prémices nous donnent l'espérance des fruits, puisque Jésus-Christ, selon l'Apôtre, est les prémices des morts, *Primitiæ dormientium* (I *Cor.*, XV, 20), et que nous voyons en lui les prémices d'une glorieuse résurrection, pourquoi n'espérerions-nous pas de semblables fruits pour nous? Si l'avancement d'un frère aîné fait espérer au puîné un pareil avantage par sa faveur, Jésus, étant le premier né des morts, comme parle l'Apôtre, *Primogenitus ex mortuis*, et étant sorti glorieux du tombeau, nous fait espérer qu'étant ses frères par adoption nous pourrons aussi en sortir par son moyen. Puisque, comme dit le Psalmiste, aujourd'hui Jésus-Christ, en qualité de victorieux et de triomphateur, brise les verroux de fer et les portes d'airain de la mort et des enfers, il nous donne droit d'espérer que nous posséderons une parfaite liberté, *Contrivit portas æreas et vectes ferreos confregit* (*Psal.* CVI, 15). Remarquez, mes frères, dit saint Chrysostome (*Hom. in cœnam et crucem*) sur ce passage, que David ne dit pas seulement que Jésus-Christ, aujourd'hui ouvre les portes du tombeau et de l'enfer; mais il dit qu'il les rompt et les brise, pour nous apprendre que, si nous voulons, ces deux prisons seront désormais inutiles: *Non dixit: aperuit portas æreas, sed confregit, ut inutilis deinceps carcer fiat.* C'est cette douce espérance que Jésus-Christ nous donne aujourd'hui, dont l'Eglise chrétienne se sert, dit saint Jérôme, comme d'un bouclier pour se défendre contre toute sorte de tentation. *Hoc clypeo Ecclesia, quo resurrectionem mortuorum verissime credit futuram, se munit et protegit.* S'il faut lutter contre les tyrans et les bourreaux, elle dit, ce que disait Job au milieu de ses douleurs et ce qu'ont dit après lui les martyrs parmi les tourments: *Scio quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum;* je sais ce que mon Rédempteur m'apprend, *Ego sum vivus et fui mortuus, et habeo claves mortis et inferni;* que s'il est mort, parce qu'il l'a voulu, il est ressuscité plein de vie, parce qu'il a pu se ressusciter soi-même, et qu'il a les clefs du sépulcre pour nous en faire sortir un jour, afin de donner à nos corps et à nos âmes une vie éternelle. C'est cette espérance que je conserve dans mon sein contre toutes les persécutions, les afflictions et les disgrâces de cette vie, *Hæc spes reposita est in sinu meo* (*Job*, XIX, 27).

Comme c'est la foi qui nous propose un si grand bien, et que c'est l'espérance qui nous console par son attente, c'est aussi la charité qui nous le fait obtenir par l'obéissance et l'exercice des bonnes œuvres. Voilà le troisième présent que nous fait Jésus-Christ, dans son triomphe, nous communiquant, dans ce mystère, une grâce abondante, pour nous faire bien aimer et opérer: *Gratia per Jesum Christum facta est;* c'est lui, dit saint Jean, qui a fait la grâce: il est mort pour l'acheter; mais il est ressuscité pour la distribuer; sa libéralité nous donne aujour-

d'hui ce que ses travaux nous ont gagné. Saint Thomas, après saint Augustin, remarque que Jésus-Christ est ressuscité le troisième jour, pour montrer que sa résurrection apporte au monde le troisième état, qui est celui de la grâce, après celui de la nature et celui de la loi écrite. Cette grâce avait demeuré comme éteinte et ensevelie dans ces deux états, sous l'ignorance de la nature et sous ses énigmes et les figures de la loi ; mais elle est ressuscitée dans ce troisième état, c'est-à-dire qu'elle nous est communiquée en abondance, afin de nous faire part d'une nouvelle vie, qui est le fruit principal que Jésus-Christ veut que nous tirions de la foi du mystère de sa résurrection, dit saint Paul : *Ut quomodo Christus resurrexit a mortuis, ita nos in novitate vitæ ambulemus* (*Rom.* II).

Voilà donc la magnificence et la libéralité de notre divin triomphateur. Hé bien ! peuple chrétien, ne voulez-vous pas y participer ? Vous arrêterez-vous à la curiosité du spectacle, sans prétendre au profit de ses largesses? Je veux dire, aurez-vous seulement une foi spéculative de ce mystère, sans descendre à la pratique? Il vous crie aujourd'hui, au milieu de son triomphe : *Ecce nova facio omnia* (*Apoc.*, XXI, 5) : Voici, ô hommes, que je renouvelle toutes choses, je ressuscite tout par ma résurrection : je renouvelle le ciel, en y conduisant de nouveaux citoyens, je le ressuscite en réparant les ruines qu'il avait souffertes par la chute des anges apostats ; je renouvelle la terre en la purgeant des vieilles superstitions du paganisme, pour y établir le véritable culte du Dieu vivant ; je la ressuscite en la retirant des ténèbres à la lumière, de l'infidélité à la foi, et de la mort à la vie. Je prétends, par tout cela, ô hommes, vous renouveler en vos mœurs et vous ressusciter de l'état du péché à celui de ma grâce : je vous présente, pour ce sujet, mon esprit, mes lumières, mes inspirations, mon secours, afin de vous donner une foi vive, une ferme espérance, un amour ardent, pour répondre, par l'obéissance, par l'humilité et par toute sorte de bonnes œuvres, à l'amour que je lui porte.

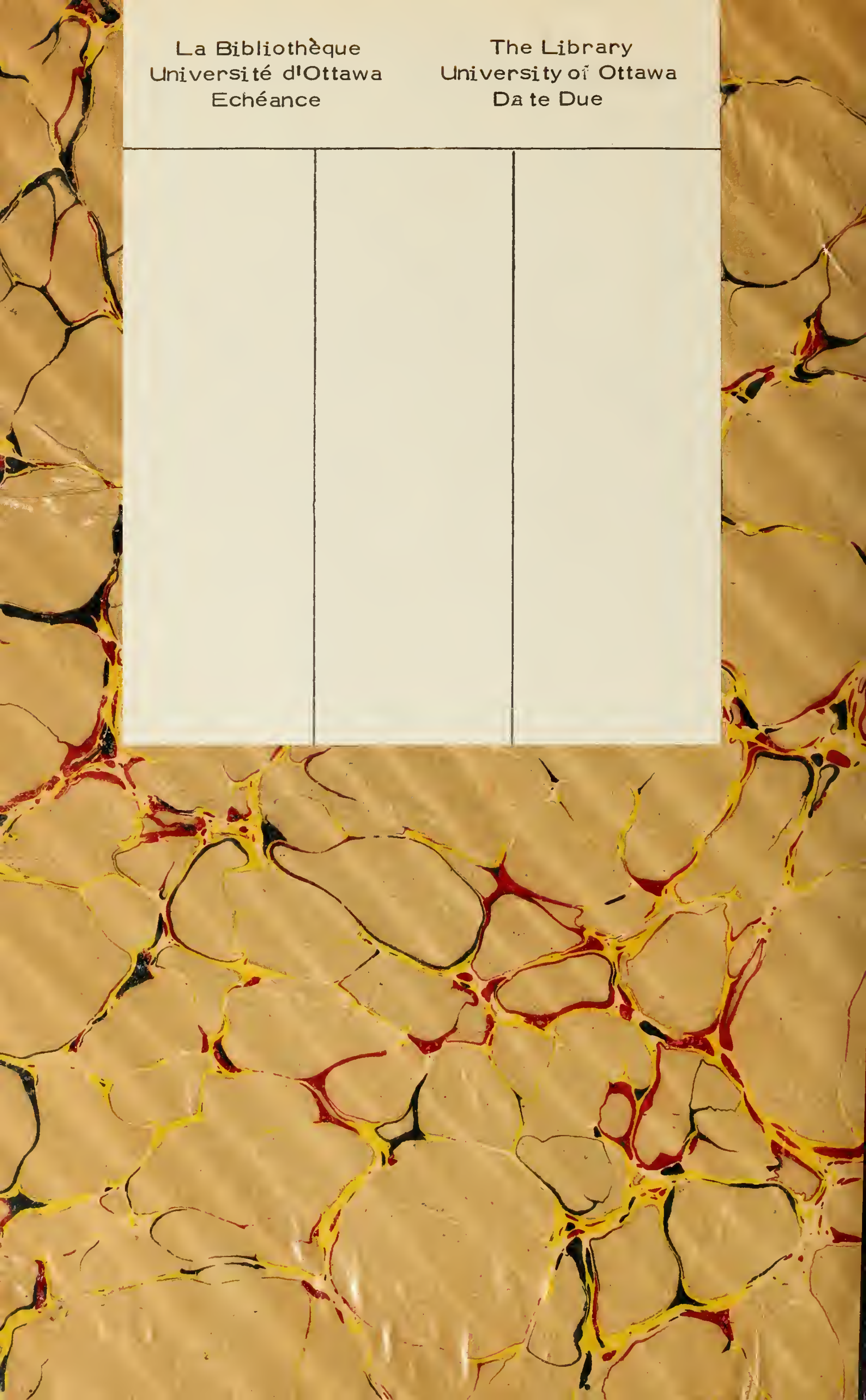
Recevons donc, âmes chrétiennes, avec un cœur reconnaissant, les dons de notre Roi, et puisqu'il désire, dans ce mystère, de renouveler toutes choses, ne croupissons pas davantage dans notre vieil Adam. Serait-il possible que maintenant que Jésus-Christ triomphe du démon, nous voulussions que cet ennemi régnât dans nos cœurs, par nos impudicités, nos injustices et nos vengeances, et qu'à la vue des victoires que ce divin Sauveur a remportées sur le péché et sur la mort, nous voulussions demeurer captifs de nos vices et de la mort spirituelle infiniment plus redoutable que celle de nos corps? Ne troublons point la joie que Jésus-Christ possède aujourd'hui par la douleur que lui pourrait causer le refus que nous ferions de ses grâces ; mais, au contraire, augmentons la gloire de son triomphe, attachant à son char, par un parfait changement de vie, tous nos péchés et tous nos vices, comme des dépouilles ravies à l'ennemi. Impudique, attache à ce char tes impuretés et tes mollesses ; avare, attaches-y tes usures, tes larcins, tes injustices ; ambitieux, attaches-y ton orgueil, ton insolence, ton faste et cet amour désordonné pour les pompes du siècle ; vindicatif, permets que Jésus-Christ aujourd'hui triomphe de tes inimitiés et de tes désirs déréglés de vengeances. En un mot, pécheurs, laissez toutes vos mauvaises habitudes et vos passions désordonnées appendues comme des trophées au triomphe de Jésus-Christ, par un renouvellement de vie et par une parfaite résurrection spirituelle. Par ce moyen, nous ressusciterons avec Jésus-Christ, nous triompherons dès à présent avec lui, dans le temps, par sa grâce ; afin de régner et de triompher avec lui, dans le ciel, par la gloire.

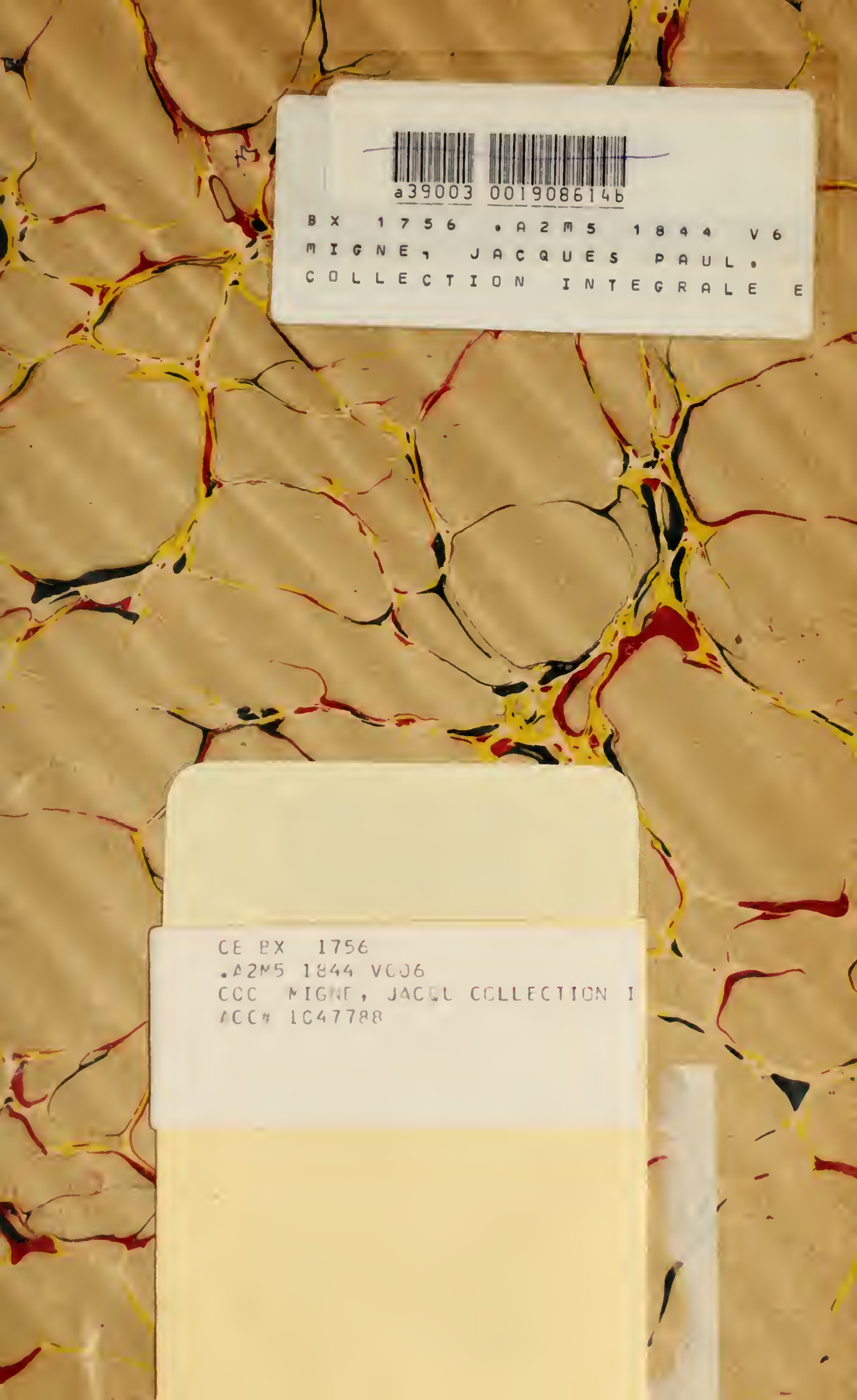
TABLE

DES DISCOURS CONTENUS DANS CE VOLUME

FIN DE LA TABLE.




La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due


a39003 001908614b
BX 1756 .A2M5 1844 V6
MIGNE, JACQUES PAUL.
COLLECTION INTEGRALE E
CE BX 1756
.A2M5 1844 V006
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047788


COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 10 04 05 09 02 2